GFP. 3428 Année 1965 (37e année) n° 331 – 382 (c)
B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. La morale qui naît de la hiérarchie sociale est forcément corrompue. »

Elisée RECLUS.

7 JANVIER 1965
NUMERO 331
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A l'heure du Crépuscule

« Le bilan économique et social de l'année qui s'achève peut se définir d'un seul mot : Stagnation. »

Cette affirmation qui ne saurait être contestée par personne, émane de l'hebdomadaire « Aux écoutes » du 24-12-64 et elle ouvre le chapitre sur les multiples échecs du pouvoir actuel.

Il est évident que l'essence bourgeoise de cet hebdomadaire ne pouvait lui permettre qu'une vision bourgeoise des problèmes sociaux et, s'il est question de chômage croissant, ce n'est que pour rappeler que : « les 22.000 chômeurs secourus en 1963 sont devenus 24.000 en 1964 et qu'on escompte un chiffre de 25.000 ou plus dès le premier trimestre de 1965. » Autrement dit ce ne sont pas les difficultés que connaissent les foyers touchés par le chômage qui inquiètent la bourgeoisie mais plutôt l'aide accordée à des personnes inactives parce qu'elle risque de grèver les profits que tout exploiteur espère toujours tirer de la sueur d'autrui.

Il est d'ailleurs une autre catégorie de gens que la bourgeoisie capitaliste et l'Etat en premier lieu, semblent oublier sciemment : les vieux travailleurs.

Oui, en ce début d'année, alors que tous les chefs d'entreprises font le bilan de l'exercice 1964 et, forts le plus souvent de la passivité ouvrière qui facilite leur plan d'exploitation, élaborent de nouveaux projets ambitieux, les humbles, ceux qui, ayant trop travaillé, n'ont jamais trouvé le temps de s'enrichir aux dépends de la société, ceux-là font un autre bilan : celui de leur misère.

Pour ces derniers, l'approche de l'hiver est toujours une hantise; c'est la crainte des journées glacées qui ne peuvent être radoucies parce qu'il ne leur est pas toujours possible d'acheter le charbon; ce sont les demi-jeûnes prolongés par la cherté des comestibles en cette période de l'année; c'est surtout la lassitude et le découragement de se voir mis au ban de la société parce qu'ils n'ont rien à offrir à cette dernière si ce n'est le fruit d'une dure et longue expérience.

Mais de cela, les privilégiés du système capitaliste ne veulent surtout pas en entendre parler; ils préfèrent, à tout perdre, destiner les richesses nationales à des fins destructives, à des œuvres de mort plutôt que d'assurer aux exploités d'hier un crépuscule de leur vie emplie de paix et de sécurité.

« Maître » Mesmer lui-même fit, en 1962, une déclaration pour justifier l'armée de dissuasion et surtout les crédits scandaleux qui devaient y être consacrés; or, les chiffres qu'il avança, par leur énormité, bien qu'ils soient en dessous de la réalité actuelle, nous permettent d'imaginer le nombre considérable de petits vieux qui pourraient échapper au cauchemar d'une vieillesse incertaine.

Voici à titre d'exemple, quelques chiffres reproduits pour vous permettre d'évaluer, disons à raison de 1.000 anciens francs par jour et par personne, ce qui n'est nullement exagéré, le nombre de journées de bonheur pour ceux qui n'en ont même pas la moitié, et la quantité considérable qui pourraient en bénéficier :

Char d'assaut moyen (30-40 tonnes) 180.000.000 d'anciens francs.

Hélicoptère Frelon, 500.000.000 d'anciens francs.

Mirage IV, 2.500.000.000 d'anciens francs.

Porte-Avions « Clémenceau », 100.000.000.000 d'anciens francs.

Oui ! vous avez bien lu il s'agit de cent milliards d'anciens francs et une usine de séparation d'isotopes en coûte trois cents.

Nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage sur la gravité du cancer militariste qui justifie à nos yeux, mais en partie seulement, la stagnation actuelle de l'humanité.

Par contre, nous insistons sur l'extrême urgence de transformer les structures sociales, de révolutionner l'humanité afin que l'aurore d'un nouveau, dissipe le malaise actuel et fasse du crépuscule de nos vies le véritable paradis sur terre, dans la quiétude et la sérénité.

Ce sera alors une véritable Révolution Sociale et c'est pourquoi la C. N. T. reste révolutionnaire.

Ascaso mort en Espagne pour la Liberté

FRANCISCO ASCASO

Le 9 février 1932, sur le bateau « Buenos Aires », une bonne centaine de militants révolutionnaires de la C.N.T. et de la F.A.I. étaient embarqués vers la Guinée espagnole.

Ils avaient commis le crime d'avoir pris une part active aux événements sociaux du début de l'année, essayant ainsi de balayer le régime et d'en établir un, qui soit plus égalitaire, plus libre, plus juste.

Parmi ces déportés se trouvaient les « ennemis » de la République : Ascaso, Durruti. Quelques instants avant que la prison flottante ne levât l'ancre, Ascaso m'adressait une longue lettre.

J'en cite ce passage, car mieux que tout, il dépeint l'état d'âme de celui qu'une mitrailleuse faucha dès les premiers jours de la révolte de juillet 1936.

« Partir ! Qu'importe du moment que nous sommes certains de rester dans la pensée et dans l'esprit de nos frères. Ce sont nos idées que l'on veut exiler. Mais cela est perdre son temps, puisque, si nous partons, nos idées restent. Et par les idées qui nous font forts en ces moments du départ, nous reviendrons... Nous assistons à l'agonie d'un système et les parois du « Buenos Aires » sont impuissantes à étouffer notre joie. La perspective d'un long voyage et les souffrances qui nous attendent au bout, deviendront, pour nous, motifs de joie, d'allégresse, car nous pensons que ces souffrances signifient la fin d'un monde que nous haïssons. Oui, quelque chose s'écroule, quelque chose meurt et cette mort est notre vie, notre délivrance.

» Souffrir dans de telles conditions n'est point de la souffrance ; c'est au contraire jouir de voir s'approcher l'heure de la réalisation d'un rêve qui a rempli notre vie et pour laquelle nous sommes décidés à lutter jusqu'à la mort. Partir donc, c'est vivre !

» Nous vous connaissons. Nous savons ce que nous devons attendre de vous. Courage et au revoir bientôt ! »

Oui, mon cher Francisco, avec des paroles aussi riches d'espoir et une telle confiance en les destinées du peuple avec lequel tu n'as cessé de communier, on revient d'exil. Il est, hélas, des lieux d'où l'on ne revient plus...

Deux ans s'écoulèrent avant que j'aie la joie de t'embrasser. J'étais revenu en Espagne pour me retremper au contact des âmes fortes et libres. Ce ne fut guère facile, « ta » république m'interdisait l'entrée. Enfin, on s'arrangea quand même et, trompant la surveillance de la Sûreté, nous pûmes vivre quelques semaines ensemble.

A la veille des événements d'octobre 1934, je quittai l'Espagne, et deux nouvelles années passèrent. Je m'apprêtais à aller le retrouver. Le destin en décida autrement.

Pourquoi reparler de tout cela, tant d'autres l'ont fait, dévoilant certains secrets qu'ils auraient dû taire, ou exaltant des souvenirs qu'ils confondirent.

L'amour du « héros », je ne l'épouse point ; d'ailleurs Ascaso n'est pas un héros, c'est un homme, un camarade, un frère. Par plus d'un point nos sensibilités se rapprochaient et lorsque nos conversations nous portaient à entrevoir l'avenir, des doutes parfois nous assaillaient tous deux, mais la vie reprenait, et l'action nous emportait chacun dans notre sphère personnelle, selon nos tempéraments et nos caractères.

Journalistes de droite, de gauche, d'extrême gauche, hommes indépendants ont parlé de la mort d'Ascaso ; la presse communiste s'est tue, et la presse socialiste, si je ne m'abuse, a omis de signaler sa fin héroïque.

Il n'était guère aimé des « farceurs » de la politique. Il était haï de la presse de droite ; nous, nous l'aimions avec notre âme et notre cœur.

Tué à Barcelone à l'assaut d'une caserne, par une mitrailleuse, c'est par ces simples mots qu'on annonça sa fin ; on ne trouva rien à dire parce qu'on en avait trop sur le cœur, parce qu'on ne voulait pas s'affliger en ces heures de lutte, parce qu'on ne devait plus pleurer, puisque cela devait arriver un jour : on ne défie pas éternellement la mort.

Son histoire est longue à narrer, puisque d'un an mon aîné, il avait au service de la Révolution quelques années de plus que moi. Jeune déjà, il fut mêlé à la lutte anarchiste.

A sa première condamnation, il fut gracié, parce que trop jeune. A vingt-deux ans, Ascaso fut soupçonné d'avoir participé à un attentat contre le cardinal de Saragosse, Soldevila espèce d'inquisiteur moderne. Le garrot attendait mon ami, mais celui-ci parvint à s'enfuir avant le procès et gagna l'étranger...

Voici le « pronunciamiento « de Primo de Rivera. La répression faisait rage, des milliers de camarades furent arrêtés et déférés devant les tribunaux. Pour aider à leur défense, pour nourrir leur famille, il fallait de l'argent. Comment s'en procurer ?

Nos politiciens déclarent bien dans les réunions électorales qu'il faut le prendre aux riches... Certains se hasardent à l'écrire, d'autres le chantent, aucun ne se risque à l'action. Pour ce faire, il faut des hommes de la trempe d'Ascaso, de la trempe de ses amis.

Ainsi, on trouve parfois du pain pour les familles ; ainsi, on aide à retrouver la liberté à des amis. Le reste, à certaines heures est bavardage. Mais cela vaut d'autres ennuis.

Les Sûretés nationales pratiquent la solidarité, elles, tout au moins dans le mouchardage. Une chasse à l'homme s'organisa. Renvoyés partout, expulsés de France, refoulés d'Allemagne, Ascaso et ses amis refusèrent de se rendre en U.R.S.S., connaissant le sort réservé par la « Guépéou » à certains réfugiés politiques étrangers. Ils séjournèrent en Belgique où ils furent plus ou moins tolérés pour éviter d'autres complications. Quant à eux, ils étaient disposés à défendre leur droit à la vie.

Ainsi je les ai mieux connus ; ensemble nous avons vécu des journées inoubliables. Ah ! les bonnes soirées passées en longues discussions sur les problèmes que nous préoccupaient tous.

Je me rapprochai plus d'Ascaso que de Durruti, ce dernier, plus sec de tempérament, plus froid de nature, plus autoritaire, surtout dans la discussion. Lui Ascaso, était l'être sensible et émotif.

Un jour, ce fut le départ. Tous ceux qui hantèrent cette librairie où passèrent tant de figures internationales — et dont beaucoup eurent le sort de mon ami —, s'en retournèrent, appelés par la Révolution d'avril 1931. Ce fut un vide, le calme reparut, mais pas pour longtemps. Un peu plus tard, certains admirateurs du fascisme trouvèrent intelligent de saccager ma boutique, mais ceci est une autre histoire !

Trop de souvenirs m'obsèdent. A quoi bon les évoquer ici, j'en reparlerai peut-être un jour.

Ascaso, mon frère, puisque la mort m'a ravi ton affection, j'ai voulu en ces lignes réveiller le souvenir de cette chaude amitié qui nous unissait au-delà même des communs désirs de lutte.

La cause que tu défendais, d'autres de tes amis la poursuivent. Qu'on ne s'y trompe pas ; il ne s'agit point de la défense d'une République espagnole ou de la sécurité de la France, mais de la liberté sociale, celle qui déclenche les révolutions et que détruisent les gouvernements et les dictatures de droite ou de gauche.

Afin que demain les marchands de papier et les chroniqueurs de la mort n'utilisent ton nom, je le rappelle : Ascaso est mort pour la liberté du peuple, pour cette liberté dont aucun homme d'Etat, aucun homme politique ne s'éprend.

La lutte à laquelle mon ami a voué sa vie entière est une lutte rude et âpre ; elle n'apporte ni gloire, ni honneur, si ce n'est ce témoignage émouvant de simplicité et de spontanéité de tout un peuple reconnaissant. Cette reconnaissance de ceux qu'il n'a cessé d'aimer, c'est tout ce que désirait mon ami, Ascaso. Qu'elle lui soit pleinement donnée. **HEM DAY**

Voir dans « Pionniers et militants d'avant-garde » la belle étude de L. Louvet, *Francisco Ascaso*, p. 159-168.

A bas les exploiteurs

La presse officielle nous affirme que deux Français sur trois sont satisfaits de l'année qui vient de s'écouler. Encore que cette proportion ne soit pas si réjouissante, nous émettons quelques doutes au sujet de ces statistiques dont on sait qu'on leur fait dire ce que l'on veut.

De toute façon, l'année qui vient s'annonce sous d'inquiétants auspices, tout au moins en ce qui concerne les travailleurs.

Témoins ces quelques échos extraits, entre autres, des numéros des 17 et 24 décembre de l' « Usine Nouvelle ».

Dijon : concentration et réorganisation d'un certain nombre de fabriques de pain d'épices, l'usine Philbée fermera ses portes ; conséquence : 135 personnes, dont 65 % de main-d'œuvre, auront à se reclasser.

Lyon : Sur les 800.000 fuseaux du Sud-Est, soit la moitié du potentiel français, 200.000 sont arrêtés depuis cinq mois ; conséquence : fermetures d'usines, 150 licenciements et 450 chômeurs partiels ou totaux.

Condom (Gers) : la société d'exploitation des établissements Perruchot, fabrique de chaussures, a été amenée à fermer ses portes et à licencier tout son personnel, soit 120 personnes.

Cholet : Il y a actuellement 650 chômeurs partiels à Chôlet même. La société commerciale textile de cette ville déclare par ailleurs que son activité se poursuivra temporairement pour satisfaire les dernières commandes. Que deviendront les 250 ouvriers qu'elle employait ?

Bellegarde (Ain) : La direction de la filature de la Lorze vient de licencier 105 de ses 183 employés.

Villefranche-sur-Saône : La direction de l'usine Bronzavia a annoncé au comité d'entreprise que 122 personnes sur un effectif total de 475 seraient licenciées à la fin du mois.

Nous pourrions poursuivre, hélas !, cette énumération. Ce sont tous les secteurs d'industrie, toutes les branches de la fabrication, tous les départements qui sont touchés.

La situation n'est pas meilleure dans bien des pays d'Europe et du monde. Le capitalisme d'Etat aussi bien que le capitalisme privé entrent dans une phase aiguë qui souligne ses contradictions inhérentes.

A produire pour réaliser des profits et non pour satisfaire des besoins, il arrive fatalement que la production s'engorge, la capacité d'achat de la masse des exploités ayant été réduite, pour la satisfaction des mêmes profits, à son strict minimum.

Qu'on vienne nous parler après cela de stabilisation, de la puissance économique du pays, de marché commun, etc., et des grands espoirs du gouvernement au seuil de cette nouvelle année nous laisse rêveurs.

Oui, l'Etat veut la stabilisation. Il entend par là, stabilisation de la condition précaire de la masse des travailleurs, refus d'envisager toute mesure d'amélioration de leurs conditions de vie et de travail, concentration de plus en plus poussée du capital et du pouvoir régnant en despote sur un peuple misérable qui ne sait plus que tendre la main pour recevoir l'aumône du pain quotidien, la ration qu'il faut tout de même lui concéder pour qu'il puisse subsister, refaire ses forces et continuer à trimer.

En sauvegardant la part de lion qui est la sienne et celle de ses tenants, l'Etat va pourtant à l'encontre de toute logique car la situation est claire : pour éviter la formation d'un sous-prolétariat de chômeurs, d'employés à temps partiel, de déclassés il faut réduire, et réduire considérablement, cela est possible, les horaires de travail sans diminution du pouvoir d'achat. Ce serait là la consécration et la récompense d'un véritable scientisme aboutissant au mieux-être général par le progrès des techniques. Mais ce serait aussi répartir plus justement les bienfaits de la science, et qui dit répartition équitable dit suppression ou tout du moins diminution des privilèges et des profits des quelques-uns qui vivent en parasites et qui n'admettraient pas même que ceux dont ils vivent deviennent leurs égaux en droits comme en fait.

Face à cette crise dont il va, n'en doutons pas, supporter toutes les conséquences, le prolétariat comprendra-t-il enfin qu'on veut faire de lui, progressivement, une sorte de robot producteur, abruti par les slogans, la publicité, la presse officielle, la télévision, le cinéma, etc., un esclave moderne enchaîné à sa voiture, à son «frigo», à sa «télé» comme l'esclave antique l'était à ses fers ?

Comprendra-t-il enfin l'action réactionnaire des partis politiques, des syndicats réformistes, des humanistes de bon ton qui ne sont que des pantins dans les mains de la classe dirigeante, finance, industrie, etc. ? Comprendra-t-il cela ?

Comprendra-t-il également que le droit de consommation n'est pas une aumône qu'il doit mendier, mais tout simplement le fruit de son travail qu'il doit prendre et défendre contre les accapareurs ?

Nous le souhaitons, nous autres syndicalistes révolutionnaires, car « là où les masses laborieuses ne se laisseront pas subjuguer, là où elles cultiveront l'amour de l'indépendance, là où elles concentreront et fixeront leur esprit et leur volonté de classe, elles créeront toujours leurs propres mouvements sociaux historiques, elles agiront selon leur propre entendement. » Alors, ce ne sera plus devant le comptoir du café du dimanche matin que l'ouvrier parlera de révolte, d'un monde nouveau, de liberté, d'égalité et d'entraide, ce sera à l'usine qu'il aura occupée et sur les barricades qu'il aura dressées contre toutes les impostures.

SEVY

La peine capitale

Par 335 voix contre 170, les membres de la Chambre des Communes ont approuvé l'abolition de la peine de mort en Grande-Bretagne. Cette majorité de 185 voix assure la décision finale de la Chambre des lords. La Grande-Bretagne rejoint ainsi la décision de la Finlande en 18[illegible], celle de la Belgique en 1864. Un peu partout, la peine de mort recule, ce qui est une attestation d'élévation de la conscience de certains hommes, une atteinte à l'esprit de barbarie du pouvoir des Etats. En France, le pouvoir politique interdit la promulgation d'une loi élevée, respectant le caractère sacré de la vie humaine.

C'est le caractère irrévocable d'une décision de jugement qui atteint l'humanité, qui révolte la conscience des hommes qui ne se soumettent pas à la propagande du pouvoir, qui ose parler d'humanité et qui pratique la loi du talion. Les adversaires de la peine de mort se placent uniquement sur le plan moral.

Rien n'est plus bas, rien n'est plus vil, qu'une atteinte à la vie pratiquée anonymement, sans même avoir le courage de l'assassin qui, lui, prend un risque. Quand on constate la responsabilité en chaîne d'une multitude de fonctionnaires qui participent à l'assassinat légal d'un homme et qui peuvent continuer à vivre sans remords, il faut admettre que ceux qui sont les représentants des lois ont une conscience à l'état embryonnaire. Un tel état de conscience permet de douter de tout et justifie toutes les manifestations de la violence.

L'abolition de la peine de mort est la reconnaissance que l'Etat n'est pas une valeur absolue ; sans la peine de mort l'air serait plus sain. La révolution russe, le nazisme, la guerre d'Algérie, le franquisme, infectent la conscience de nos contemporains. La cour d'assise, le conseil de guerre, l'échafaud, le peloton d'exécution, apportent-ils la preuve d'une élévation de la société ? Ne contribuent-ils pas, étant la manifestation de l'esprit de vengeance, à perpétrer indéfiniment l'erreur et la violence ? Ce n'est pas en s'abaissant plus bas que le criminel, que l'on peut élever l'humanité.

La peine de mort souille la société ; prétendre que l'on ne coupe pas les têtes pour punir, mais pour prévenir est faux, car si on veut faire un exemple, il faut que ce dernier repose sur un bien et non sur un mal. Un Etat qui autorise et maintient la peine de mort apporte la preuve qu'il ne peut subsister que par la crainte.

En Suisse, où la peine de mort a été abolie définitivement en 1942, un membre du Parlement disait : « Je ne conçois pas l'Etat comme un bourreau, je le conçois comme un éducateur, s'efforçant de prévenir le crime, de prévenir le mal, d'amender le délinquant. Je ne vois pas la Suisse d'aujourd'hui, cette vieille démocratie, rétablissant l'Etat-bourreau. »

En Allemagne de l'Ouest, où la peine de mort a été abolie le 24 mai 1949, l'homicide a baissé de plus de 50 %.

En France, au lendemain de la guerre 1939-1945, deux propositions de loi furent déposées pour la suppression de la peine de mort. L'une en 1947 par l'abbé Gau, l'autre en 1953 par Jules Moch ; elles ne furent l'objet d'aucun débat public. Une enquête menée par le journal « Le Figaro » donna en référendum (lecteurs du Figaro) 2.108 réponses dont 1.769 pour le maintien de la peine capitale. Une autre campagne menée par le journal « L'Aurore » insérait le 29 juin 1945, un article d'Henri Bénazet qui écrivait : « Allons, loin d'amollir la répression, il faut l'intensifier en mettant radicalement hors d'état de nuire les individus dangereux et sans considération d'âge ni de sexe. »

Le 1er décembre 1789, le docteur Guillotin propose d'utiliser une machine à laquelle il donne son nom, pour la suppression des condamnés à mort. Le 30 mai 1791, un débat s'ouvre pour savoir si la peine de mort doit être maintenue, Robespierre demande l'abrogation de la peine capitale ; il déclare : « Ecoutez la voix de la justice et de la raison, elle vous crie que les jugements humains ne sont jamais assez certains pour que la société puisse donner la mort à un homme condamné par d'autres hommes sujets à l'erreur. Eussiez-vous imaginé l'ordre judiciaire le plus parfait, eussiez-vous trouvé les juges les plus intègres et les plus éclairés, il restera toujours quelque place à l'erreur et à la prévention. » Le 1er juin de la même année, l'Assemblée décide le maintien de la peine de mort. Par décret du 20 mars 1792, l'Assemblée précise que le mode d'exécution est la guillotine et le 25 avril de la même année, Jacques Pelletier est le premier supplicié exécuté par la guillotine.

Le meurtre raisonné, administratif anonyme, est une atteinte à l'humanité bien plus grave que le meurtre irraisonné d'un malade ou d'un inconscient. Quand la société se trouve face à un malade ou un inconscient, elle a le devoir de le soigner ou de l'écarter de la vie publique s'il est réellement un danger pour elle, mais elle n'a pas le droit de supprimer la vie de cet être anormal qu'elle doit tenter de guérir et d'élever à la qualité d'homme. L'homme qui tue n'est pas sain ; si la société ne fait que l'imiter plus lâchement encore, elle apporte la preuve qu'elle n'est pas arrivée à un stade de civilisation avancée. Cet héritage de barbarisme reçoit plus particulièrement l'approbation des pays soumis et passionnés de militarisme. Les anarcho-syndicalistes sont contre toutes les injustices, la peine capitale en est une. « *Juger, c'est de toute évidence ne pas comprendre, puisque, si l'on comprenait, on ne pourrait juger.* » (André Malraux).

RENE VILLARD

AUX JEUNES !

Vous vous étonnez que le syndicalisme libertaire survive à l'épizootie bolcheviste qui ruina en partie les espérances communistes du syndicalisme ?

Vous vous étonnez encore de voir tant de nos aînés se consummer autour de formules syndicalo-politiques que le progrès matériel a dépassées ?

Et vous me demandez pourquoi ?

Je vais essayer de vous répondre :

D'abord l'homme, comme tous les êtres vivants, naît, se développe, mûrit, se dégrade en vieillissant, et meurt. Or, il est un phénomène qui lui survit : la perpétuation de la Vie universelle.

Il lui a donné, à cette vie, ce qu'il avait de meilleurs ou de pire ; elle se moque de sa déchéance et de sa disparition ; et on peut constater que la vieillesse est toujours un élément conservateur.

Vous êtes dans la période ascendante, vous, les jeunes. Vous incarnez l'audace, l'enthousiasme, la générosité, et vous vous étonnez que les vieux résistent à votre poussée, paralysent vos efforts pour dégager des faits un dynamisme fécondant. Il en fut toujours ainsi... L'Histoire, la vraie, a toujours été la matérialisation de la dégradation des consciences vieillissantes...

Mais regardez donc ces vieux dont l'enthousiasme se dissout dans leurs souvenirs, dans le culte d'un passé qui n'eut de particulier que leur incapacité à dégager des faits des conclusions valables et constructives.

Vous vous étonnez que dans ce monde prodigieusement en effervescence et en évolution, ils vous offrent leurs vieilles rengaines comme on repeint de vieilles façades ?

Et vous voudriez que ces intelligences finissantes, pour ne pas dire croulantes, s'arrachent à leurs erreurs pour vous conduire vers un monde nouveau où l'égalité économique deviendrait le ferment de la fraternité et la garantie de la liberté ?

Allons donc ! Vous vous étonnez de leur paralysie, mais vous attendez d'eux des oracles incertains et dépassés. Votre respect vous rive à leur impuissance.

L'école laïque a sécrété dans vos esprits le respect de l'âge, des valeurs anachroniques, et confiants et indécis vous empruntez aux vieux leur philosophie politique, ce machinisme politique qui a fait de l'humanité ce qu'elle est : un champ de bataille où les plus forts vivent de la soumission des plus faibles, ou les plus malins se régalent de la crédulité des citoyens, ces idolâtres de la politique !

Et vous voudriez que vos aînés vieillissants, malgré la hardieuse de leurs principes et l'amenuisement progressif de leur lucidité, s'efforcent de surmonter le décalage qui s'opère à un rythme de plus en plus accéléré entre leur conscience d'hier et les nécessités d'aujourd'hui ?

J'ai vu, et je vois tous les jours vieillir ceux qui furent de ma jeunesse et dont l'esprit n'a pas dépassé les images de leurs jeunes années. Ils ne voient pas que le soleil brille, éclairant chaque jour une vie nouvelle et de plus en plus désaxée par la contradiction flagrante entre le progrès matériel et leur mentalité sclérosée...

Mais il faut agir !

Il vous appartient de leur emprunter ce qu'ils n'ont pas su mûrir, de vous dégager de leurs incertitudes ou de leurs pièges, de forger un syndicalisme révolutionnaire qui soit, par ses techniques fécondantes, le *germe créateur d'une société enfin débarrassée de toute structure politique.*

Si la religion spirituelle brise les énergies, la religion politique les égare : ce sont là les deux excroissances du cancer historique !

Voyez vos camarades, les jeunes étudiants, pauvres victimes d'une université qui ne sait leur offrir que le poison de l'esprit hiérarchique dans une cité que nous avons tous bâtie de nos peines et de nos espoirs. Ils ont pénétré l'histoire des sociétés, mais dans cette ambiance dépravante ils ne savent en déduire la conclusion magistrale, à savoir : que la politique a fait de l'homme un aveugle et un sujet, et que, si l'intelligence doit nous sauver, elle doit nous rendre à notre véritable fonction : l'Homme économique et social.

Regardez-les ces pauvres étudiants, ces martyrs d'un faux enseignement ; les uns se débattent dans les griffes de la dictature bolcheviste, les autres, médusés par des perspectives enrichissantes, cherchent à ressusciter les morts et le plus odieux passé.

(Suite page 2.)

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Echos de Russie (1)

Nous avons vu dans notre précédent écho que les privilégiés de l'économie soviétique, la classe bureaucratique et intellectuelle, disposaient d'avantages à peu près équivalents à ceux des privilégiés d'occident qu'ils soient exploitants ou non.

Nous croyons intéressant de demander aux technocrates russes ce qu'ils pensent de l'automation en progression rapide dans leur propre pays.

En occident, suivant le rang, le pays, les moyens de corruption, les économistes émettent des avis contradictoires. Il est même remarquable que leurs avis, à ce sujet, différent souvent des perspectives émises par les plus grands chefs d'entreprises.

Nous n'oublierons pas que la Russie par son aire géographique étendue, par ses richesses naturelles, dispose de beaucoup de temps avant la saturation technique. Les avis de ses économistes ne seront donc que des évaluations de valeur relative, mais intéressantes à comparer avec les prévisions de l'économie capitaliste privée d'occident.

Au XX Congrès du Parti communiste on fixa le passage de l'automation partielle à l'automation totale à vingt ans. Voyons ce que disent les intéressés en cette matière :

1° L'augmentation de la productivité en économie socialiste déterminera une baisse des prix de détail, et par conséquent un relèvement du pouvoir d'achat. Elle augmentera l'abondance des biens, doublera le revenu des habitants en dix ans facilitant le passage au communisme.

Les autorités américaines ont tenu ce langage il y a longtemps et trouvaient dans leur certitude d'un passage à une richesse générale la raison de combattre le communisme. Aujourd'hui, malgré l'évolution rapide vers une automation totale, on s'aperçoit que les bénéfices de cette évolution vont aux privilégiés sans sortir des millions d'hommes de la pauvreté.

2° La semaine de 35 heures se généralisera bientôt pour la plupart des travailleurs.

Nécessité, devant la monotonie des travaux à la chaîne et des bruits d'atelier, d'aménager les usines et de les rendre plus agréables.

Ils déclarent, les uns, qu'en régime planifié l'automation ne peut provoquer de chômage.

Les autres : « Que les travaux manuels étant remplacés par la commande électronique, le premier résultat des chaînes automatiques est de réduire le nombre des manœuvres et des travailleurs spécialisés tout en augmentant le nombre des techniciens.

3° D'après « le Plan de la répartition rationnelle de la main-d'œuvre » : « *L'adoption de l'automation crée un excédent de main-d'œuvre au niveau de l'entreprise et de la région. Aussi, est-il nécessaire de redistribuer la main-d'œuvre entre les républiques, les régions et les zones économiques. La direction centrale de l'économie nationale permet le reclassement de tous les travailleurs que l'automation rend excédentaires.* »

C'est ce que dit l'Occident sans se soucier davantage de l'homme : produire, surproduire pour vendre, tant il est vrai que l'économie financière n'aurait aucun sens si elle ne luttait pour le profit.

4° « *Le maintien de taux élevés de production et de revenu national exige un accroissement de la productivité (automation) à mesure que la réserve de main-d'œuvre s'épuiserait...* »

Alors, si les machines arrivent à remplacer les hommes dans des conditions d'abondance qui dépassent les besoins, à quoi bon surproduire sinon pour la puissance et le profit ?

C'est ce que pensent tous les occidentaux :

« *L'automation provoquerait peu à peu une égalisation générale des tâches et par conséquent des rémunérations. Cela supprimerait des différences sociales et mettrait fin à l'existence d'une classe séparée des travailleurs non manuels.* » (Poustévalov, page 26.)

Contrairement au professeur de Moscou, dont nous avons donné une partie de l'interview, cet économiste officiel considère, lui, que la différence des revenus, donc des conditions sociales, est suffisante pour former des classes nettement en opposition.

Si nous jetons nos regards sur la Yougoslavie, nous voyons les travailleurs qui sont déjà placés en état d'autogestion des entreprises donc qui jouissent d'une grande autonomie par rapport aux travailleurs russes, ne pas s'en satisfaire et demander le salaire unique. Ce n'est que par la voie de l'égalité des conditions que les travailleurs parviendront à maîtriser l'automation et à faire que les machines deviennent les esclaves de la communauté humaine.

Pour faire succéder l'autorité sur les choses à l'autorité sur les hommes, il faut abolir les différences de conditions, le profit et l'Etat. Au gouvernement des gens il faut substituer l'Administration des choses.

(1) Voir « C. S. » N° 330.

Le néo-capitalisme

Des exemples ? Les cléricaux ont tellement répété sur tous les tons que l'anticléricalisme était depuis longtemps abandonné par les gens intelligents que, ma foi, on préfère passer pour... intelligent et laisser là la vieille lutte contre les sorciers. On a tant répété, sur tous les tons, que les régimes socialistes s'opposaient à la vraie liberté, qu'ils n'étaient que des régimes totalitaires (2), monolithiques, inhumains, que la libération de l'homme sera l'œuvre des sociétés hautement techniciennes, que Marx n'était plus qu'un sépulcre blanchi, que, ma foi, on se dit : « Après tout... c'est peut-être vrai. Et puis... c'est si commode. Allons à la pêche ! ».

Le deuxième but à atteindre par le capitalisme moderne pour éviter le retour de l'unité ouvrière et d'un régime vraiment démocratique est la destruction des foyers spirituels où le peuple puise les éléments de la culture et le goût de son émancipation, en premier lieu l'école. Il importait donc d'en finir avec cet instituteur républicain, ce jacobin des campagnes, des communales, des grandes cités ouvrières, qui luttait dur et ferme pour défendre les droits si chèrement acquis dans des révolutions sanglantes. Cette destruction de l'école laïque est en bonne voie aujourd'hui, merci. Les écoles primaires ne sont-elles pas envahies maintenant par les sacrés bataillons des « Equipes enseignantes » (3), par les faux-jetons de chapelles soi-disant syndicales qui utilisent jusqu'à notre vocabulaire, pour empêcher que l'unité des salariés ne se fonde sur la lutte de classes et sur l'internationalisme. Quant au S.N.I., il n'est plus guère qu'un syndicat de cotisants, une caisse d'assurance contre les « histoires » possibles, un rassemblement de gens malheureux et impuissants devant le démolissage systématique de leur maison. Instituteurs et professeurs se refusent au vrai combat, comme la plupart des autres salariés. Jouir ! Vivre de l'Objet ! Et surtout la paix, la paix à n'importe quel prix ! Faire la révolution ? D'accord ! Mais pas le dimanche, et encore moins pendant les grandes vacances !...

On a démoli l'école, on a démoli les chambres parlementaires, et par là même, les partis politiques ont perdu jusqu'à leur raison d'être. Discuter de quoi dans les sections, dans les cellules, puisqu'il n'est plus d'audience pour elles et que la machine à gouverner marche toute seule ? Allons à la pêche !.. Plaisanterie ? Voici pourtant transcrite telle qu'elle fut prononcée, la réponse d'un instituteur à une militante de l'Ecole moderne qui l'invitait à une réunion : « Oui... peut-être, si le brochet ne mord pas ce jour-là... ». Pendant ce temps, camarade pêcheur, pendant que, oubliant ton métier, tu rêves au bord des rivières, des écoles laïques ferment en Bretagne, en Vendée ; et dans les écoles d'en face, regorgeant d'élèves, on fabrique de l'ouvrier conditionné, du progressiste pas râleur, capable d'apprécier les hautes qualités humaines du patron moderne, philanthrope actif et musclé, si dévoué aux saintes bonnes œuvres !

Néo-capitalisme ? Voyez plutôt. Je passe, chaque jour, devant une petite conserverie qui emploie une cinquantaine de jeunes ouvrières et quelques ouvriers. Les filles attendent à la porte, dans les jolis matins d'été, mais aussi dans les aubes glaciales de l'hiver. Elles ont, 15, 16, 18 ans ; les gars aussi. Elles rient et les gars les chahutent un peu. Elles sont frustes et l'école qu'on leur a offerte, tableau noir, tables rangées, maîtres scolastiques empêtrés dans des méthodes abêtissantes, l'école n'a pu leur apporter joie et lumière. Elles s'y sont ennuyées et, dès qu'elles ont pu le faire, elles sont venues se placer à la conserverie. Là au moins on rigole. Elles sont, pour le patron, un bon matériel humain, stupide à souhait. L'affaire est florissante, les bâtiments se multiplient. Alors le patron de choc devient maître du pays, puis il se fait philanthrope : il bâtit des maisons qu'il loue, un bon prix, naturellement. Ça camoufle les bénéfices, ça supprime des impôts et en même temps ça rapporte. Il daigne même s'occuper de cinéma, de la société des sports ; il a, bien entendu, sa place au conseil de fabrique. Le dimanche, dans sa propriété, il reçoit en grande pompe, pendant que ses ouvrières, aux fastes attristants des bals sous paquet, se font faire des enfants par mégarde. Quelle différence, s'il vous plaît, avec l'ouvrière de 1900 ?

(2) « Le Monde » du 7 octobre 1964, citant un rapport de Deschamp, secrétaire de la C.F.T.C., écrit : « La lutte des classes est une réalité dans le système capitaliste, réalité imposée par les possesseurs de capitaux. Si la lutte est nécessaire pour accéder à plus de justice, autre chose est de la développer systématiquement au risque de tomber dans une société totalitaire. » Voilà qui est net : on ne souhaite pas *la* justice, mais seulement *plus* de justice. Je ne vois pas d'autre part pourquoi le fait de supprimer le profit capitaliste nous vaudrait une société totalitaire. En France, je n'ai jamais vu de socialistes dignes de ce nom employer des méthodes totalitaires, par contre, nous sommes quelques-uns à conserver dans notre épiderme les souvenirs percutants des miliciens fascistes et autres policiers parallèles au service du capitalisme bien-pensant : Croix de Feu, Doriotistes, paysans Dorgéristes, ligues éteintes et toujours renaissantes, souvent rivales d'ailleurs, mais dont le but commun est la sauvegarde de l'aristocratie bourgeoise. Ces gens bornés et violents n'hésitent pas devant les crimes politiques.

(3) Ces pas-feignants consacrent leurs jeudis, leurs dimanches et leurs grandes vacances à hanter les stages, les sessions, les carrefours et autres colloques organisés par des pères ou par des prêtres. Thèmes : pédagogie et Bon Dieu. Hélas ! Chez nous, je ne connais que les militants de l'Ecole moderne pour accepter de sacrifier leurs loisirs à l'école. Quant aux autres... à la rigueur, une bonne « colo », *payante*, mais surtout l'ambulation idiote, la pêche, la famille...

Une mort « héroïque »

D'un paquet de vieux journaux qui vient de me tomber par hasard dans les mains, je retire un exemplaire qui porte la date du 25 décembre 1914. Je le déplie avec précaution et, tout de suite, un titre attire mon attention, « *La Mort héroïque de Péguy* ». L'article est signé de Maurice Barrès, et d'aucuns penseront sans doute qu'il est assez vain de s'attarder, ne serait-ce que quelques minutes, sur la prose de ce célèbre bravache jusqu'auboutiste, qui s'était fait un devoir d'exalter patriotiquement le sacrifice des autres.

Il s'agit, ici, de Péguy, dont les milieux d'Action française ont fait un demi-dieu, en associant habilement ses mérites d'écrivain et de poète à sa fin « héroïque ».

Mais il s'agit aussi de la guerre, et j'estime qu'il est toujours nécessaire d'en montrer, à chaque occasion, la stupide cruauté, en même temps que l'inconcevable légèreté, pour ne pas dire plus, de ces clercs, dont le devoir aurait dû être d'éclairer l'opinion au lieu de se faire les complices du mensonge et du bourrage de crâne les plus abjects !

Barrès donc écrit ceci : « *J'ai reçu une lettre datée du 12 décembre et qui m'a été écrite par un soldat. Ce soldat s'appelle Victor Boudon ; il a été blessé le 6 septembre à la bataille de l'Ourq... Ce brave me dit : J'ai eu l'honneur de combattre aux côtés et sous les ordres de Charles Péguy dont vous avez glorifié la belle mort au champ d'honneurs. Il fut tué le 5 septembre à Villeroy, à côté de moi, alors que nous montions à l'assaut des positions allemandes.* »

Et Barrès d'ajouter : « *Voilà qui est capital. Voilà qui donne son élan définitif à toute l'œuvre de ce noble esprit. Il a vécu, ou du moins il a voulu vivre en marchant à l'assaut des positions allemandes ; il distinguait, chaque jour mieux, que le terrain français est encombré de germanisme inacceptable, stérile, menaçant. Ce que nous retenons de son œuvre littéraire dénonce, attaque et repousse l'invasion spirituelle de la Germanie dans notre Université. Et il meurt, l'épée à la main, à la tête des soldats de Délivrance, en montant à l'assaut des positions allemandes. Le poème est parfait.* »

Et là, nous sommes obligés d'en convenir. En ce qui concerne Péguy, le poème est parfait. Malheureusement Péguy n'était pas seul à combattre les Allemands ; il était entouré de pauvres bougres qui n'avaient aucunement l'intention de repousser l'invasion spirituelle de la Germanie dans notre Université, ni même de repousser l'invasion du territoire par l'armée allemande et dont l'idéal « terre à terre » consistait tout bonnement à vivre tranquillement sur le coin de terre où ils étaient nés. Et nous ne devons pas oublier que c'est grâce à des gens tels que les Péguy, les Barrès, les Déroulède et tant d'autres se faisant les complices inconscients du capitalisme international en contribuant à la mise en condition des esprits, que la guerre put être déclenchée ! Pendant plus de quarante années ils y avaient travaillé, à cette mise en condition, à ce formidable bourrage des crânes, depuis la guerre de 1870 ; et force nous est de reconnaître qu'ils y réussirent au-delà de toute espérance ! A tel point qu'aujourd'hui encore, après une autre guerre encore plus stupide que l'autre, beaucoup croient avoir sauvé, en 1914, le droit, la civilisation et *tutti quanti !*

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à Maurice Barrès et au soldat Victor Boudon. Celui-ci dit encore, dans sa lettre : « *J'ai fait de cette belle mort un petit récit, dépourvu de toute prétention littéraire. Si vous croyez devoir le publier, je serais heureux de rendre ainsi un dernier hommage à la mémoire de ce brave...* »

J'avais l'intention, au début, d'extraire deux ou trois passages seulement de ce récit, afin d'édifier le lecteur. A la réflexion, je crois qu'il vaut mieux le donner en entier. Car il est hautement significatif à la fois de la manière dont les P.C.D.F. furent menés à l'holocauste et des effets nocifs de l'exécrable littérature revancharde dont j'ai parlé plus haut.

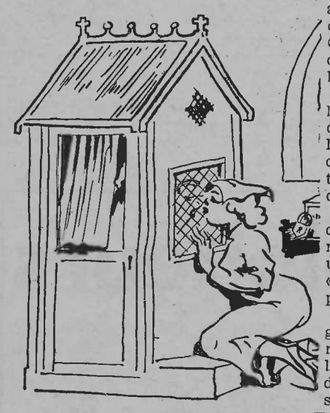
BLANQUET

(A suivre.)

PLAISIR de LIRE

LA RELIGION

Le christianisme n'a pas fondé une société neuve, il n'est pas arrivé avec un code ; il a opéré mystiquement et empiriquement dans les milieux pourris en sauvant quelques éléments de la gangrène universelle, et pendant



quatre siècles il a été pourchassé comme foyer d'athéisme et d'anarchisme par les pouvoirs régnants Quand au IVe siècle il est apparu comme ayant gagné la majorité de la société romaine à des idées libératrices sans doute, mais sans autre mode organique de vie qu'un pastiche des cadres mêmes de l'Empire. Le politicien avisé qu'était Constantin l'a fait rentrer comme sujet acquis dans les cadres réels de l'Empire et en a fait un instrument politique entièrement à sa merci. Le reste de l'Histoire montre que le christianisme sous la forme catholique romaine n'a plus été ensuite qu'une machine de guerre politique entre les mains des évêques de Rome dont l'ambition rêva de prendre la suite des affaires de l'empire romain en Occident, avec les seuls moyens de la politique romaine : la division en vue du pouvoir, et l'idée fixe de dominer politiquement l'Univers derrière le paravent des prétextes religieux et de leurs décors archéologiques. Quoi qu'en disent les apologistes ignorants ou sectaires du papisme politique, chaque fois qu'il s'est produit en Europe une ébauche de société à endances vraiment organiques, ce fut malgré et contre Rome.

En France, l'organisation si sociale de Louis IX dut se défendre de Rome par la pragmatique sanction renouvelée pour la même raison par Charles VII à la demande de l'Eglise de France elle-même et quand Rome persuada Louis XI de l'abolir, ce roi fut forcé de la rétablir par les parlements et l'Eglise de France. Enfin, quand pour la première fois Philippe Le Bel, au XIVe siècle, en réunissant les Etats généraux, rendit concret en France un statut organique vivant, ce fut contre la politique impérialiste usurpatrice antisociale et antireligieuse par conséquent du César clérical de Rome.

Dans l'ancienne Rome le premier soin de Jules César fut d'ajouter à la couronne impériale, qu'il usurpait, la tiare non moins usurpée de souverain pontifical et ses successeurs poussèrent la folie sacrilège jusqu'à se faire décréter divins. Dans la Rome chrétienne le même fait s'est produit en sens inverse, dès que les évêques de la ville de proie se firent papes (malgré la constitution de l'église qui faisait égaux et solidaires tous les évêques chrétiens) et rédigèrent pour leurs successeurs dès le Ve siècle le testament purement politique de la papauté exactement calqué sur le testament politique de l'Empire romain : « Diviser pour commander, se souvenir de régir le monde. » Alors ils relevèrent subrepticement la vieille tiare de l'ancien sacerdoce étrusque avec un embryon de couronne qui s'affirma à peu en couronne réelle, puis se doubla et se tripla sous Boniface VIII au XIVe siècle lorsque ce César clérical se crut assez fort pour se proclamer roi des rois, pape, empereur, et qu'il eut l'audace de le signifier symboliquement un beau jour à l'univers chrétien en faisant porter devant lui les deux glaives, alors qu'il s'avançait lui-même affublé des insignes traditionnellement représentatifs de l'office impérial.

Aucun homme politique ne s'y trompa et ainsi se perpétua la guerre dite du sacerdoce et de l'empire. qu'il faudrait plutôt appeler de son vrai nom, guerre de politiciens de noms contraires, mais de même nature. La ruine de l'autorité religieuse est venue de là, elle fut consacrée enfin jusque dans les masses parce qu'elles avaient fini par découvrir elles aussi que les initiales du nom de Jésus-Christ n'avaient en définitive pour ces politiciens pseudo-religieux que le sens de celles de Jules César.

Si nous interrogeons maintenant les directions des politiciens cléricaux dans la suite de leur manière, nous les voyons adopter une double ligne de conduite vis-à-vis des peuples victimes de la double vengeance politique clérico-monarchique.

Quand ils étaient plus ou moins d'accord avec les puissances civiles régnantes, ils prêchaient au peuple un seul moyen d'alléger ses maux : «Prier Dieu de changer le cœur du prince. »

Lorsqu'ils étaient, au contraire, en guerre contre ces puissances, ils n'hésitaient pas à prêcher au peuple la révolte ouverte et même ils le déliaient officiellement de toute obéissance à ses souverains légitimes dûment excommuniés par eux. Au XVIe siècle les jésuites ont même enseigné ouvertement le droit au régicide ; chose singulière la Sorbonne a homologué officiellement cet enseignement et, en France, le pouvoir l'a toléré. Henri III et Henri IV en ont été les victimes et on sait quelles mains tenaient le manche du poignard. Louis XV a ensuite failli y passer, mais quand Louis XVI y eut passé par les mains de la Révolution, les politiciens cléricaux en firent un martyr parce que ce meurtre n'était plus dans la ligne de leur intérêt politique et, cependant, le meurtre de Louis XVI dérive des mêmes doctrines qu'ont prêchées et exécutées ceux de Henri III et Henri IV et qui en en avaient perpétré bien d'autres au cours de l'histoire. C'est assez dire qu'il ne faut pas plus attendre le salut des politiciens cléricaux que des autres, car leur doctrine est celle d'Aristote qui n'a trouvé de meilleure garantie pour ses formes gouvernementales que « la vertu des gouvernements et leur devoir d'être juste » et de son perroquet Montesquieu qui prétend que les « Républiques ont également pour principe la vertu, et les Monarchies l'honneur. »

Au jour le jour

A PROPOS DU TRAVAIL NOIR...

En cette deuxième année du « plan de stabilisation » *(sic)* tous les prix continuent à monter ; après les loyers, peut-être les transports... Pour nous, dont les salaires dérisoires sont déjà sérieusement écornés, il n'est pas question de payer encore plus. Que l'Etat et le patronat se débrouillent ! S'il le faut, nous le ferons savoir comme par le passé.

Il est déplorable de voir certains de nos camarades, comme à la *G.S.P. de Courbevoie*, tenter vainement de sortir de cette impasse individuellement, au détriment de leurs heures de détente, et au péril de leur santé. Non contents de faire 50 heures et plus, ils acceptent de peindre à l'acétone, sans masque ! Si la direction « mégote » pour 30 F (prix d'un masque) nous devons, nous « mégoter » pour nos poumons et notre repos.

Par le travail noir, nous n'en sortirons pas, bien au contraire. Notre seule perspective est la lutte la plus large possible pour l'augmentation générale non hiérarchisée de nos salaires (au moins 200 F par mois) et le retour aux 40 heures sans diminution de salaires. (1ère étape avant les 36 heures)...

A MAUVAIS SALAIRE, MAUVAIS TRAVAIL

Notre unité et notre détermination sont nos seules forces. Une fois de plus, nos camarades de *S. E. Lanvile (bâtiment)* en ont fait la preuve éclatante :

Sous prétexte de « malfaçons », la direction prétendit amputer le montant de nos feuilles de paye de 10 %, lesquels nous seraient versés le mois suivant, si toutefois les « malfaçons » étaient réparées et si aucun incident de ce genre ne se reproduisait. Sept plâtriers « montèrent au bureau » porteurs de la colère de tous, et obtinrent du patron le paiement intégral du montant de nos feuilles de paye.

Si nos exploiteurs veulent un meilleur rendement, qu'ils commencent par améliorer nos salaires et nos conditions de travail. N'oublions pas le mot d'ordre de la « vieille » C.G.T. d'avant 1914 : « A mauvais salaire, mauvais travail ! »

LES VOLEURS NE SONT PAS CEUX QU'ON PENSE

Dans une mûrisserie de bananes de Villejuif, six ouvriers d'origine espagnole ont été surpris, lors d'une fouille, avec un ananas dans leur musette, qu'ils se proposaient de soustraire « au profit » du patron.

Bien sûr, nous savons que tous les moralistes vont encore nous montrer du doigt : « Vous justifiez le vol ! »

« Mais vous, ne le justifiez-vous pas en admettant par votre silence la propriété privée des moyens de production et l'exploitation de l'homme par l'homme ? »

Ce qu'il faut dénoncer, ce ne sont pas ces « voleurs » qui ont été licenciés, mais le système inique qui réduit un homme à voler un fruit !

Lorsque l'on sait que dans cette mûrisserie on travaille en moyenne 75 h. par semaine pour un salaire horaire de 3,10 F, on peut se demander qui vraiment est le voleur !

D'autre part, la municipalité de Villejuif n'est-elle pas « communiste » ? Comment ces « défenseurs » de la classe ouvrière permettent-ils un tel mépris des conquêtes de 1936 (loi des 40 heures !) dans un de leurs fiefs !

Non-violence, terrorisme individuel, violence prolétarienne

Avant que les événements en aient définitivement prouvé l'inconséquence, il était encore possible, à une certaine époque, d'être sincèrement révolutionnaire et non violent. Révolutionnaire et non violente elle l'était, la foule de Petrograd qui, derrière le pope Gapone, se fit sauvagement massacrer alors qu'elle portait des pétitions à « notre petit père le tzar ». « Le Dimanche sanglant » de Petrograd eut pour résultat de marquer à tout jamais l'impossibilité d'une transformation de la société par des moyens pacifiques. De ce jour, l'ouvrier comme le moujik russes, et avec eux le prolétariat mondial, surent qu'en dernier ressort la violence seule trancherait. La classe ouvrière ne parle plus de non-violence, elle ne se pose même plus la question ; elle sait. Il lui aura fallu payer dans le sang et dans les larmes cette dure leçon.

Se déclarer encore aujourd'hui révolutionnaire et non violent, ce n'est pas du tout faire preuve d'optimisme, c'est uniquement montrer son appartenance idéologique à la bourgeoisie.

Refuser la prise d'une forteresse s'il faut pour cela employer la violence, c'est accepter de la laisser aux mains de ceux qui la détiennent, c'est objectivement servir leurs intérêts et épouser leur cause.

Si, au nom de nos objectifs de classe, nous condamnons sans appel le mythe de la non-violence, en fait contre-révolutionnaire, nous condamnons également « le terrorisme individuel » comme émanant, non d'une authentique volonté révolutionnaire (de classe), mais d'une révolte adolescente et romantique, d'un pessimisme exacerbé, ou d'un désir éperdu d'agir, « quand même », lorsque la situation n'offre apparemment aucune perspective.

Parfois, après une lourde défaite du mouvement ouvrier, des éléments ayant perdu confiance dans les possibilités de combat des masses, peuvent ressentir le besoin de se substituer à elles ; tel Souvarine dans « Germinal » qui, une fois la grève écrasée, inonde la mine, estimant, par là, la défaite définitive et renonçant à toute possibilité d'une renaissance de la combativité ouvrière.

La portée révolutionnaire d'une telle attitude a, elle aussi, été historiquement démontrée. L'échec des attentats socialistes révolutionnaires et de la « Volonté du Peuple », restés sans incidence sur les masses populaires, prouve clairement que l'on ne peut dissocier la volonté révolutionnaire du mouvement ouvrier, que l'on ne peut lutter de façon conséquente en dehors de la participation active de la classe ouvrière.

Actuellement, par suite d'une longue série de défaites, la pensée révolutionnaire s'est trouvée coupée du prolétariat, ce qui favorise une nouvelle floraison de vieilles recettes (terrorisme, non-violence, illusions parlementaires, etc.), qui ne sont que la théorisation de notre faiblesse.

C'est tout particulièrement à nous, syndicalistes révolutionnaires qu'il appartient de remédier à cet état de fait, en participant activement et systématiquement à toutes les luttes ouvrières et, par elles, en fonction d'elles, réorganiser notre groupement de classe : le Syndicat.

RENEE

C. N. T. J. S. R. A. I. T.

Manifeste des Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires

Aujourd'hui, à la veille d'événements importants en Espagne, diverses individualités et fractions d'organisations s'élèvent et condamnent toute tentative révolutionnaire de la part de notre organisation sœur la C.N.T. d'Espagne. Ces individualités et leurs organisations renoncent ainsi aux perspectives révolutionnaires et à la vie même de la C.N.T., dont l'existence est conditionnée par la volonté de révolution sociale au sein du peuple travailleur. Il faut noter que cette position de volonté de collaboration de classes après la chute de la mort de Franco est aussi celle des monarchistes de toutes tendances, des syndicats chrétiens, des communistes, et de certains phalangistes repentis.

Devant cette situation les J.S.R. pensent que c'est un devoir pour la C.N.T. française de défendre l'intégrité de nos principes, et que cette lutte doit être menée à travers nos publications en France, puisque c'est dans une certaine presse française que s'exprime la volonté collaborationniste, visant à la dissolution de la plus forte section de l'A.I.T.

Les jeunes syndicalistes sont conscients du danger que représente la vague de réformisme camouflé de plusieurs façons qui, après avoir pratiquement détruit le syndicalisme français, vise maintenant le dernier bastion de l'anarchisme syndicaliste.

Tous ceux qui renoncent à la lutte de classes et prônent ouvertement une révolution pacifique, tous ceux que dans l'ombre ou ouvertement, luttent contre l'affirmation du principe de lutte à outrance contre les privilèges se signalent à l'attention des ouvriers conscients du monde comme des instruments volontaires ou abusés des puissances contre-révolutionnaires qui prétendent émanciper le prolétariat et bâtir le socialisme sans détruire l'Etat.

J. S. R. (CNT)

Aux jeunes !

(Suite de la page 1.)

Mais dans la clarté du soleil levant une voix nous appelle au combat : Debout les jeunes !

Sur les ruines des structures politiques, édifiez l'administration des choses, et une société qui fasse, de chacun et de tous, les autogestionnaires du savoir, de la production, de la distribution des biens et des loisirs. L'avenir et le présent ne sont pas dans le passé, et votre vie doit accomplir sa libération.

Vous avez cette chance merveilleuse de pouvoir devenir, à l'heure où s'écroulent toutes les illusions politiques, les pionniers, les pilotes d'un mouvement irréversible vers l'égalité des conditions, vers la libération des esclaves industriels : hardi les jeunes !

J. B.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

EN BREF

— Le gouvernement français, afin de ne pas se laisser encrouter dans un plan de stabilisation qui le gêne, à décidé de supprimer le bulletin hebdomadaire publié par l'Institut national de statistiques et d'études économiques, qui donnait chaque semaine le prix moyen des biens de consommation et plus particulièrement chiffrait d'une manière indiscutable le fiasco d'un gang. Ledit bulletin aura vécu en tout seize ans et sept mois.

— Le système salaires-profits vient d'être réinstauré dans les entreprises soviétiques. C'est l'économiste américain Liberman qui contrôlera la bonne marche de « l'expérience » qui doit être progressivement généralisée. C'est le remplacement de « l'exploitation de l'homme par l'homme » par le contraire.

L'homme de l'année élu par les lecteurs de l'hebdomadaire « L'Express » est Mao-Tsé-toung. Hé ! hé ! N'y voir surtout aucune coïncidence.

Le loup et l'agneau

Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde potable. C'était une mixture qui, à base d'eau de rivière, contenait les ingrédients les plus divers, comme le mazout, les rats crevés, des morceaux faisandés d'Algériens qui étaient immergés depuis quelques années. Les services officiels d'épuration avaient tenu à y ajouter leur grain de sel sous la forme de quelques litres d'eau de javel et d'acide fluoridrique.

Un loup donc survint qui n'avait pas faim du tout. Il mangea tout de même l'agneau. Il le mangea car il fallait qu'il le fasse. Sa position de loup ne lui laissait aucun autre choix. L'agneau fut mangé car il fallait qu'il le fût. Sa position d'agneau exigeait qu'il se jetât dans la gueule du loup.

Voilà le problème. Les loups, peu nombreux, n'ont pas réussi à bouffer tous les agneaux. Et les survivants se sont mis à vieillir. Ils ont fini par devenir de bons moutons. Le mouton dans sa définition doit suivre un autre mouton. Le tout est de savoir qui est le premier, celui qui est en tête. Plutôt, ceux qui sont en tête. Le malheur veut que ceux qui sont le plus écoutés soient ceux-là même qui veulent à tout prix discuter avec le loup. Ceux qui veulent négocier un coin de rivière. Ceux qui veulent boire de l'eau minérale en quelque sorte.

Il y a aussi les autres, ceux qui sont mêmes devenus des béliers. Eux pensent qu'il est possible, après tout, qu'une centaine de béliers ensemble pour ouvrir le chemin arriveraient à bousculer les vieux loups qui se sentent en sécurité. (Les vieux loups se sentent protégés par une équipe de moutons qu'ils ont bien dressés. Mais ils devraient faire attention. Leurs moutons pourraient bien un jour les laisser tomber et suivre les autres. Ou même, leurs moutons pourraient seulement ne pas être assez nombreux pour endiguer tous les autres. Ils ne devraient pas oublier qu'à l'heure actuelle, il y a quand même plus de deux milliards de moutons qui se font dévorer à longueur d'année et que ceux là finiront bien par en avoir marre un jour.) Les béliers, dans le fond, ne font qu'attendre que des moutons mécontents viennent à leur rencontre. Et puis un jour, comme dans un rêve, les loups seront obligés de devenir végétariens car ce jour sera celui de la GESTION DIRECTE.

THYVE

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

PERMANENCE tous les jours ouvrables de 19 h. 15 à 21 h. et les samedis au siège, 30, r. de la Tour d'Auvergne, Paris, IXe. Métro : Pigalle ou Anvers. Téléphone : TRU 78-64.

2ème UNION REGIONALE

Assemblées générales tous les troisièmes dimanches du mois.

UNION LOCALE DE PUTAUX

Assemblée tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 211, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

Nous demandons à toutes les Unions Locales et Régionales de bien vouloir nous communiquer les renseignements indispensables à la remise à jour de la chronique des communiqués de l'organisation.

B.D.I.C

¿A dónde vamos?

ES ésta, una cuestión que deberíamos plantearnos cada uno de nosotros. En el frenesí de la vida actual, la mayor parte de los hombres no se dan cuenta del camino que siguen. Olvidan pensar lo que para todos significa más facilidad en el curso de la común existencia.

En nuestro mundo, como si se hubiese perdido la razón de ser, sólo se buscan honores personales, o la grandeza material.

Si hacemos un examen del pasado y del presente de la sociedad, nos daremos cuenta de que el hombre permanece atado a las servidumbres y prejuicios tradicionales. De nada ha valido el tiempo transcurrido, por cuanto no ha servido para que el atraso fuera vencido. Como si el hombre fuera impotente ante un estado de cosas que le disminuye en lo que es y en lo que debiera ser.

Toda lucha significa sacrificio: en lo moral y en lo material.

Buena parte de la negligencia del hombre referente a su destino, tiene como fundamento la inexistencia de espíritu de sacrificio, capaz, éste, de influenciar actitudes en concordancia con la elevación integral del ser humano. Si buscamos más razones del desinterés hacia su propia servidumbre, hallaremos, entre otras, la predisposición a dejarse guiar por quienes, precisamente, tienen gran cuidado en que las cosas continúen como están.

En la actualidad, la relativa facilidad de desenvolvimiento, por encima de los preceptos elementales que deberían respaldar la sociedad humana, hace la función de espejismo. Las ilusiones permitidas son el engaño que, en fin de cuentas, se encuentra en el término del camino.

Uno de los grandes problemas de nuestra época es el de preservar a la nueva generación de los efectos nocivos de una civilización dedicada a evitar la verdadera renovación social. Es en el individuo que debe apoyarse la acción revalorizadora. Si éste no se realza moralmente, no podrá haber evolución social capaz de redimir al conjunto: Ni individual, ni colectivamente.

¿A dónde va el hombre? Nuestra misión como adeptos del anarquismo, es proclamar a éste. El espíritu de lucha duerme. Despertémoslo para que, por fin, se consiga una liberación moral y material, gracias a lo que se podrá alcanzar la libertad que nadie conquistará sin combatir, ni la conservaría sin estar dispuesto a defenderla. La libertad es un privilegio que es necesario merecer.

Pensando en que toda revolución debe significar gran progreso, ya que de lo contrario el esfuerzo no serviría para nada, los libertarios debemos ser palanca y fuerza de quienes, víctimas de un sistema social y político, necesitan vencer la resistencia que les opone una clase de hombres imbuídos de un derecho de privilegio abusivo.

La labor de los anarquistas es ardua dada la idiosincracia de quienes viven despreocupados de su destino. Mas ello no debe ser obstáculo para proseguir el combate emancipador. Vale la pena luchar por finalidad tan bella.

ANGEL BASSA

PARABOLA...

(Viene de la página 4.)

golpe, modulando un gesto de desagrado; en su faz ascética apareció la sorpresa y el desengaño. Las encías, el cielo de la boca, el paladar, habían sido invadidos por un gusto repulsivo, áspero y amargo. Muy áspero y muy amargo. Depositó la castaña, triturada como a mitad, en su mano; miróla un instante; miró después, el castaño, a cuyo pie había estado sentado. Era pomposo, de una pomposidad ampulosa, desbordadora. Era alto, esbelto; era castaño de adorno. No era de los que daban la fruta comestible. Fruto de pega en árbol vistoso era. Su inagotable confianza no le había hecho parar en la cuenta de tal detalle que era capital aunque a simple vista parecía insignificante. Por ello tan fácil al equivoco. Pero tenía hambre; Ananda tenía hambre; sus tripas exigían algo con que mitigar el hambre. Pero ese algo no podía ser cualquier cosa. Su estómago lo sabía y por eso no decía nada. Ananda no escuchó a su estómago que era, sin embargo, el encargado de la función digestiva.

Se alzó. Arrojó con un gesto indiferente la castaña desmenuzada donde entera la había encontrado. Cogió el cayado y el farol; volvió al camino y con paso seguro y mirar horizontal, reanudó el caminar hacia donde el firmamento y el paisaje se juntaban. Su vientre, de repente, habíase callado y no le molestaba más.

Fabián Moro

ANTENA

LA MISA DE LA MUERTE

MADRID. — Repentinamente, dejó de existir, en la vía pública, la joven de 22 años de edad, Carmela Jiménez Recaj, natural de Paracuellos de Jiloca (Zaragoza), y accidentalmente residiendo en Madrid.

Carmela había perdido hace poco tiempo a su prometido, víctima de un accidente, días antes de la fecha señalada para la celebración de la boda, en Paracuellos de Jiloca y su familia la había mandado a Madrid, a casa de una hermana, con intención de que se distrajera.

La infortunada joven se dirigía a oír misa a la colonia del Patriarca, acompañada de otra señora con la que iba hablando normalmente, cuando se desplomó sin pronunciar una sola palabra.

CONDENAS A DISCRECION

MADRID. — El Tribunal de Órden Público ha dictado sentencia en la causa seguida contra José Sandoval Moris y doce más, procesados por cinco delitos contra la ley del 1 de marzo de 1940, seis delitos de asociación ilícita, uno de propaganda ilegal, tres de uso de nombre supuesto, seis de uso indebido de documentos de identidad y tres delitos de entrada clandestina en el país.

El fallo condena al principal acusado, José Sandoval, miembro del Comité central del partido comunista —cargo para el que reconoció haber sido elegido en el V Congreso celebrado en Praga y reelegido en el VI Congreso— a penas que totalizan 22 años y 3 meses de privación de libertad y multas que suman en conjunto 150 mil pesetas. A los demás inculpados se les han impuesto penas que oscilan entre 4 y 23 años de reclusión y multas de cuantía diversa, según la gravedad de los delitos de los cuales han sido declarados autores responsables.

VICTIMA DEL GIGANTISMO

MADRID. — A pesar de las repetidas seguridades dadas al vecindario de que el agua en la capital no faltaría a pesar del crecimiento artificial de la misma (actualmente 2 millones 300.00 habitantes), el agua ha sido racionada por el procedimiento del corte: de las 5 de la tarde a las 6,30 de la mañana. Al efecto, en un diario se ha leído:

«A primeros de diciembre, Madrid contaba con una existencia acuosa de 39 millones de metros cúbicos. Al consumo normal de 690.000 metros cúbicos al día, tendríamos agua hasta el 17 de enero caso de no llover. Para evitar que aquellos 39 millones de metros cúbicos se escapen por los grifos sin la lógica contrapartida del agua del Cielo, Madrid ha tenido que apretarse el cinturón y se la ha privado de agua potable durante trece horas y media que, afortunadamente, son las nocturnas.

» Madrid recibe el agua de cinco embalses: tres sobre el río Lozoya, los de Río de Sequillo, Puentes Viejos y Villar; uno sobre el río Jarama, el del Vado, y el de Santillana, a la entrada de la Pedriza. Hay obras para construir otros a fin de aumentar el caudal consumible de la capital, cuya población aumenta a vertiginoso ritmo. Pero de estas obras, se habla de vez en cuando, y no se terminan.

» Esta nueva situación restrictiva se estaba viendo venir y más de un periódico la había adelantado. Sin embargo, funcionarios competentes salieron al paso haciendo declaraciones que echaban por tierra aquellos malos augurios. Uno de estos días, un diario de la tarde ha reproducido un suelto suyo en el que se recogía la declaración de un responsable, el cual aseguraba que «Madrid no tendrá restricciones de agua». Esto era el día 10 de julio último. Ahora se ha mostrado que esta declaración había sido hecha muy a la ligera.»

La restricción fue levantada durante los días 24 y 25 (navideños) y 1.º del año nuevo. Luego la restricción ha sido restablecida, se ignora hasta cuándo. La Iglesia prepara rogativas lluviosas, pero el Ayuntamiento no prepara ingenieros. Mientras tanto, Madrid va aumentando el número de sus habitantes.

SI EL LO DICE...

MADRID.—El comisario general de Abastecimientos y Transportes, Andrés Rodríguez Villa, saliendo al paso de las constances reclamaciones que públicamente se formulan, ha declarado que la producción española no está preparada para el creciente consumo colectivo y en consecuencia se producen la elevación de precios y escasez de mercancías.

ESTUDIANTES ABSUELTOS

MADRID. — Doce estudiantes, de Barcelona, procesados y cuya vista de la causa se celebró ante el Tribunal

El fiscal había pedido condenas a de Orden Público, han sido absueltos. seis años o algo menos, acusándoles de asociación clandestina.

DISTINCION

PARIS.—El comediógrafo y periodista Braulio Solsona, corresponsal en París de «Excelsior», de Méjico, ha sido nombrado directivo de la Asociación de la Prensa Extranjera de París.

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»,

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Carta abierta

A los compañeros animadores del M. L. y continuadores del anarquismo militante.

ANTE el actual estado de dudas y desconfianzas, consecuencia de tantos años de sopor, o lucha indirecta, me dirijo a los compañeros caracterizados, de responsabilidad probada, para que traten de buscar la solución al problema, haciendo comprender a los amigos ofuscados que es llegado el momento de reflexionar, de dejar en olvido agravios y demás excesos en vistas a la reconciliación de la familia confederal y anarquista. Cuando hay sinceridad, por encima de los enconos cada compañero es hermano del compañero.

Hablo recogiendo el anhelo de cuantos compañeros empiezan a inquietarse por las derivaciones que podría tomar el problema que nunca debiera haberse suscitado. Para evitar el caos se impone una vigorosa reacción de parte de cuantos compañeros de mentalidad centrada permanecen al margen del forcejeo para ver si entre ellos y nosotros se restablece la ecuanimidad y el sentido constructivo de las actividades de todos.

Si precisa se hace un alto en el camino para proceder a un autoexamen de conciencia, y además para preguntarnos si no hemos abandonado el frente de los Pirineos para dedicarnos a mutuas hostilidades. Veremos también si hay algo que acuse a cada uno (no de uno a otro) de haber quedado en posición acomodaticia por modorra de exiliados.

La reaccción moral y física ha de extenderse a todos para restablecer el clima de fraternidad imprescindible para cumplir con la Obra, no de este o del otro, sino del conjunto. Nada más de revolucionarismos de opereta ni de demagogias que mucho visten y nada resuelven. Ni recurso a reuniones que favorezcan a este grupo o al de más allá al margen de los intereses generales de la Organización. Que cada compañero tenga expresión libre, es decir, suya, sin necesidad de apuntador ni traspunte.

Sería bueno cumplimentar aquello de los coloquios libres, no dirigidos, donde se armonizaran las diferentes interpretaciones de jóvenes y no jóvenes, de transigentes e intransigentes. Bajo premisa de respeto a los principios fundamentales de la C.N.T. las variantes todas podrían ser aportadas para su análisis. Uno diría la suya, bien dispuesto a oír el criterio de otro. Tácticas y procedimientos. todo podría ser sospesado. Así sabríamos en qué se basan los partidarios de la acción por la acción; los que preconizan la superioridad de la propaganda bien concebida y aplicada; los que estiman inactual el método de acción directa; y veríamos entre todos, el modo de interesar al proletariado internacional en favor de la libertad de España. Veríamos también como sólo destruir no basta, habiendo que preparar una cohesión, un sistema, para aplicarnos en España en un futuro no lejano. Veríamos también en qué se basa el humanismo de ciertos compañeros, muy inclinados a la práctica solidaria que siempre tan buenos efectos ha conseguido. Analizaríamos a fondo la eficacia que debe tener la Alianza Sindical, y lo producente o contraproducente de una Central Sindical única, ya que algunos han suscitado el último problema por si no tuviéramos ya demasiados. Por último. veríamos eso de que «no puede haber propaganda sin acción ni acción sin propaganda».

Con ese examen general de los temas más urgentes e importantes, lograríase formular un juicio exacto de nuestro estado y posibilidades, viéndose la manera de enfocar cuantas sugerencias y aportaciones se presentaran, apareciendo también de qué modo concretar un capital de lucha, desmotivando la aparición y existencia de grupos marginales. Una máxima atención al problema general con sus ramificaciones, sin descuidar por ello las actividades complementarias.

Con todo ello creo que recuperaríamos el sentido de lucha y de las ideas; aumentaríamos nuestras posibilidades y efectivos, acabaríamos con el confusionismo, y quedaríamos en movimiento eficaz por vertebrado. Y se vería que somos una colectividad idealizada y positiva, en vez de un puñado de utopistas cual algunos interpretan.

MANUEL HERNANDEZ

Dreux, 12-1964.

COMUNICADOS

CRONICA INTERNACIONAL

Por haber llegado tarde aparecerá en el número próximo.

F. L. DE NANCY

Celebrará Asamblea general el 10 de enero a las 3 de la tarde, en el sitio de costumbre. Ruega a todos los afiliados de asistir, debido a los asuntos de importancia a tratar.

F. DE LIMOGES

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la Asamblea General, el domingo 10 de enero, a las nueve de la mañana y en lugar de costumbre.

F. L. DE OULLINS

Reunión el domingo 17 de enero a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre. Dado el interés de nuestra información y problemas a tratar, se encarece la presencia indispensable de todos los compañeros.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillón, 2.º piso, el domingo día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana. Se ruega la asistencia de todos.

ALIANZA SINDICAL MONTPELLIER

El día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana y en el local de la S.F.I.O., rue Cullen (cerca plaza J. Jaurès), celebrará conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, bajo el tema: «La Alianza Sindical ante el presente y el porvenir de España».

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL organise, samedi 9 janvier 1965, à 17 heures précises. 110, Passage Ramey, Paris, XVIII^e^, une conférence avec Maurice Laisant. Sujet: *Il y a soixante ans mourrait Louise Michel.*

Le 17, conférence de la F.A. sur Proudhon.

PARA REGALO.

«Un hombre que se va»

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida, 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela. Solicitar a esta Administración.

S.I.A. de Toulouse

Domingo 17 de Enero 1965 a las 3 de la tarde.

Espectáculo «Terra Lliure», que interpretará la célebre zarzuela

«LA DOLOROSA»

2 actos y 4 cuadros, del autor J. J. Lorente, música del maestro Serrano. Coros, gtitarras y el grupo de danzas bajo la dirección de Tina Prat y Pedro García.

En el Cine Espoir, 69, rue du Taur.

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Debido al encarecimiento de todo, LE COMBAT SYNDICALISTE, de acuerdo con «Espoir» de Toulouse, se venderá en adelante a 0,50 F. ejemplar. El aumento correspondiente a las suscripciones consta en el cuadro de las mismas.

AMIGOS DE AYMARE

Se ha reconstituido en Paris el Grupo Amigos de Aymare, haciendo un llamamiento a los compañeros que simpatizando con el mismo se le adhieran. El propósito del Grupo es defender los principios colectivistas de la C.N.T. Dirigirse a V. Toledano, 7, Place Pirel, Paris (XIII).

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1965

Hemos recibido el ya clásico Calendario anual de S.I.A., esta vez a meses sueltos, es decir, a doce hojas más la cubierta, modernamente presentado. La parte artística corresponde a los pintores Picasso, con «Mujer de Mallorca»; Brueghel, con «El invierno»; Corot, con «El puente de Nantes»; Ingres, con «Odalisca recostada»; C. Pissarro, con «Entrada al pueblo de Visins»; Degas, con «Planchadoras» y «El tubo»; Van Gogh, con «Trigo tierno» y «Barcas»; Cézanne, con «La montaña»; M. Utrillo. con «Le lapin à Gille»; Vlaminck, con «S. Maurice-les-Charencey», y Matisse, con «Figura en un interior».

Cada tela es explicada y cada artista biografiado.

Se puede adquirir el Calendario S.I.A. en francés o en castellano, al precio de 3 F.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

TRIBUNA DE LA NORMANDIA

Episodios racionales

CON este título, el compañero Conrado Lizcano, secretario de la Comisión de Relaciones del Núcleo Zona-Norte, dio su anunciada conferencia el domingo 20, en la ciudad de Evreux, que resultó tan interesante como concurrida.

Grupos de compañeros y compañeras se desplazaron desde las localidades vecinas y no faltaron amigos de la UGT y de la emigración económica que dieron la tónica de un público variado, unido en el deseo de escuchar la voz anarcosindicalista en torno a los viejos problemas de la historia y la cultura de España, estrechamente ligados al presente y al apasionante futuro.

Después de una introducción sobre la modestia de su conferencia, que no podía ser comparada a las que brillantemente desarrolla en esta y otras tribunas oradores de más capacidad y experiencia, Lizcano se introduce en la «selva virgen» de nuestro pasado histórico que recorre con ideas e impresiones diametralmente opuestas a las que ofrecen los viejos manuales de historia e incluso ciertos historiadores considerados de «vanguardia».

Desde los iberos y celtiberos hasta el comienzo de nuestro siglo (con una larga meditación sobre el descubrimiento de América), el conferenciante ha pasado por la criba de su visión y de su crítica los hombres y los acontecimientos más notables de la historia peninsular para desembocar en el presente tan lleno de esperanzas como de insoslayables y decisivos deberes. «Sólo las Organizaciones obreras de avanzada y los hombres de espíritu liberal, pueden sacar a España del pozo negro en que se halla.» Señala ciertos errores y pretensiones de la emigración, en los cuales descuella el viejo juego negativo de las desaveniencias fomentadas por la preocupación casera de los partidos, los ideólogos, y los calculistas a larga fecha. Se piensa en la preponderancia sindical o electoral de mañana, más que en los deberes conjuntos de hoy ante la continuidad de la dictadura franquista, cuyos éxitos (?) diplomáticos están en razón directa de la inoperancia, la abulia y la incoherencia separatista de la Oposición. El franquismo especula hábilmente con las disonancias de sus adversarios, actualmente más subjetivas que objetivas, más ocasionales que racionales.

Sobre las Alianzas Sindicales dice que la denominada A.S.O. tiene, sin duda, sus defectos y sus insuficiencias, pero que la A.S.E. tampoco está exenta de ellos. Se eleva contra quienes públicamente, y sin fundamento. lanzan especies calumniosas dirigidas a ciertos animadores de la primera que purgan en los presidios de Franco su generosa acción en favor de los trabajadores españoles explotados por el patronato franquista, y su amor a las libertades y los derechos sindicales negados continuamente por el Régimen. Estima que nuestro deber no es el de condenar a la A.S.O. y ensalzar a la A.S.E., sino buscar noblemente un entendimiento sincero entre el Interior y el Exilio de manera que las dos Alianzas se fundan en una sola, agrupando a la clase obrera en un esfuerzo supremo y victorioso que libre a nuestro país de la ignominia franquista y augure mejores tiempos para el libre desarrollo del Trabajo y de la Inteligencia

L. MONTEALEGRE

CORREO DE REDACCION

A. E., Figeac. Lo de «An-ido, Portela» lo leístes en «De los tiempos idos», y el periodista que lo ingenió fue Amadeo Biosca. El Anido de referencia era Sánchez Anido, no Martínez Anido. El sucesor de ese animalísimo gobernador fue el general Ardanaz, no lo dudes.

Lo otro, para ser publicado merece el aval de un organismo C.N.T.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

París: Tarragó, 5.00; *Bâle:* X X, 1,90; Un confederal, 10,00; Francisco Navarro, 3,00; A. Tremp, 10,00: Berthe y Jacques, 10,00; *Stains:* E. Bagés, 10,00; J. Sort, 10,00; *F. L. de Versailles*, 50,00; Teodoro Guillén, 10,00; *Bernay:* José Agustench, 10,00; Juan Candelas, 15,00; José Francitorra, 10,00; José Luis Ruiz, 5,00; Eduardo Marzal, 10,00; Andrés Martínez, 10,00; *Vanves:* Bielsa V. 10,00; *Garges:* Santamaría, 30,00; Vicente Grau, 10,00; *Chalons:* Manuel Durán, 18,00; *F. L. París (listas Local)*, 80,00; *Bourges:* Saturnino Plaza, 1,30.

TOTAL: 339,20 F.

Servicio de librería

VOLS. A 3,75 F. UNO

Stefan Zweig: «La piedad peligrosa». *Jerome K. Jerome:* «Tres hombres en una barca». *M. Van der Murseh:* «El coraje de vivir», «La huella del Dios», «La Compañera». *W Somerset Maugham:* «La joven romántica», «El agente secreto», «Leed en mi corazón», «Soberbia», «Una hora antes del amanecer», «Cosmopolitas», «Catalina». *Knut Hansum:* «Tierra nueva». *André Maurais:* «La Farisea», «Retrato de una actriz». *Graham Greene:* «Inglaterra me ha hecho así». *John Steinbeck:* «El Valle Largo». *Pearl S. Buck* «Viento del Este y viento del Oeste».

VOLS. A 7,50 F. UNO

Edison Marshall: «El hijo de la Furia». *John Knittel:* «El Hakim», «Via mala». *Lajos Zilahy:* «Las cárceles del alma». *Pearl S. Buck:* «La gran aventura». *John dos Passos:* «Tres soldados». *Mika Waltari:* «Marco el romano».

VOLS. A 4,50 F. UNO

M. Van der Meersech: «Cuando enmudecen las sirenas», «El pecado del mundo». *André Maurats:* «Tierra de Promisión». *James Hilton:* «La llama de plata».

VOLS. A 4,00 F. UNO

Bellamy: «El año 2000». *Bronté:* «Cumbres borrascosas». *Campoamor:* «Fábulas completas». *Emilio Castelar:* «Ernesto», «Historia de un corazón». *Cervantes:* «Novelas ejemplares». *Cooper:* «El último mohicano». *Dickens:* «Historia de dos ciudades», «Tiempos difíciles», «Aventuras de Puckwick». *C. Duayen:* «Estella». *A. Dumas:* «Las dos Dianas», «La dama de Monsoreau», «Los tres mosqueteros», «El vizconde de Bragelonne», «El tulipán negro», «Memorias de un médico», «El caballero de la casa roja», «La boca del infierno», «Las lobas del Machecoul».

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, Paris, X CCCP N. 13507 56.

Conversaciones libertarias

EL PASMO DE LAS DERROTAS

POR ejemplo y constancia, la C.N.T. puede convertirse en la única potencia esperanzadora de España frente a los poderes caducos, repetidamente fracasados, del integrismo, el alfonsismo, el democratismo, el socialismo condescendiente, y el totalitarismo comunista, que está fracasando con el ensayo totalitario franquista. Contra lo que interesadamente se aduce, la C.N.T. es el único estamento social triunfante por encima de la mala suerte, no por religiosidad de la sangre ofrecida, sino por lo establecido con sus pugnas, ideaciones y perseverancias de medio siglo. Las propias derrotas, o consideradas tales, se trocaron naturalmente en otras tantas garantías de porvenir, de éxito previsto a equis plazo. Los fusilamientos de Montjuich y los agarrotamientos de Jerez de la Frontera determinaron interés creciente por el anarquismo, por el estado de secular de atraso del agro español, y por esa trágica certificación de una España Negra existente en época civilizada, sancionando a los ojos del mundo como buena la réplica anarquista española. Las propias barbaridades del gobernante Cánovas del Castillo, secundado por un juez verdugo apellidado Marzo, no consiguieron acogotar al proletariado consciente, que años después del fusilamiento de Nogués, Alsina, Ascheri, Mas y Molas, se declaraba en huelga general revolucionaria por motivo actual solidario. Ni la campaña terrorista gubernamental atribuída a Juan Rull ni la ofensiva de castración revolucionaria intentada por Lerroux en el seno de las multitudes obreras, lograron su objetivo de corrupción, por cuanto en 1909 aconteció la primera revolución antimilitarista que la historia de la humanidad registra. El propio fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia excitó al proletariado español y en parte al mundial, a culturizarse con vistas a la revolución consciente y definitiva.

Cada fracaso huelguístico (y conste que tuvimos éxitos apreciables), fue aliciente y experiencia aprovechables para «la próxima». La misma pérdida de la revolución republicana de 1917, sostenida únicamente por anarquistas en Cataluña, ya hemos dicho que le mereció a la C.N.T. el monumento de simpatía y adhesión popular conocido por Sindicato Unico. La matanza de compañeros nuestros perpetrada por los monstruos Dato, Arlegui, Martínez Anido y Cía., operó una reacción confederal-libertaria que los oportunistas de Marx, introducidos en nuestras filas, no consiguieron desviar a pesar de la protección recibida de la U.R.S.S. La plaga dictatorial primorriverista mordió a muerte sólo en nuestras filas, ya en Atarazanas, ya en Vera de Bidasoa. La República nos impidió en lo que pudo, oponiéndonos guardias de Asalto y grupos obreros politizados. Sin embargo, se tuvo aliento para ensayar comunismo libertario en Cataluña, Aragón y Andalucía. Se pagó caro, porque en su juego los libertarios jamás truecan las cartas. Es el precio de la franqueza.

En Asturias la C.N.T. estuvo presente, y en una Cataluña maleada nuestra sindical no se opuso a la huelga general política, más que revolucionaria. Con las armas que en el 6 de octubre a la Generalidad le cayeron de las manos, hubo para empezar, confederalmente, un histórico 19 de julio.

Incluso nuestras colectividades, comúnmente socializaciones, no fracasaron en el campo ni en la industria más de un 10 por 100 por decrepitud propia. El resto fue creación de fuerza dentro de su incipiencia prontamente superada. Pese a la insuficiencia de técnicos, las colectividades dieron buen rendimiento civil y de guerra, y mejor se hubiesen expresado sin la labor enemiga, destructora, de gobiernos y columnas antifranquistas sin duda, pero mayormente antirrevolucionarios. La contrarevolución interna se cebó antes que el enemigo común contra las realizaciones colectivistas de la Confederación Nacional del Trabajo.

La derrota de 1939, esa nos afecta a todos. La brutalidad nazifalangista ha cortado en flor la cosecha de cada sindical y partido. Cargar la responsabilidad de esa pérdida exclusivamente sobre el dorso de la Confederación, sería imbécil. La culpa del desastre sufrido por todos la tiene el vencedor, y dejándolo así somos indulgentes.

Pero vencidos y todo, diezmados y todo... por la fatalidad, el tiempo y las rencillas, queda el ejemplo y quedan las raíces, y quien crea que éstas se han podrido en España desconoce, lamentablemente, la geografía humana y cordial de la península ibérica. Nosotros recogimos en 1931 la herencia internacionalista de 1870 en una comarca que parecía dormida. Nosotros, frente a unos «escogidos de la hora» que trabajaron en vano.

IDEAS, IDEAS, IDEAS

ASI, tres veces para que resuene, como invocando al caudillo sin invocarlo, aniquilándolo con las ideas mismas. Tres veces ideas para responder al poderoso triduo de Napoleón Bonaparte: «Dinero, dinero, dinero», ganador de batallas. Conciencia, dignidad y firmeza para derribar al becerro de oro —cornado con bayonetas— y sustituirlo con el oro de la conducta libertaria.

¿Que la sociedad es imperfecta y necesita de conductores? Lo sostienen los que no quieren ser conducidos y tratan de conducir a los demás.

Ideas, amigos, ideas, para que el proletariado no confunda pesebre con reivindicación de clase. Hitler y Perón legislaron «obrero» logrando un sindicalismo esofágico. Mussolini convirtió a los sin trabajo en jornaleros del fascismo. El comunismo también concede al estómago para justificar sus dictaduras. El obrero harto —¡solamente harto!— causa náuseas a los hombres de porvenir, no a los ambiciosos y a los cultores del «momento que pasa». Ideas libres para no quedar a la derecha del comunismo gregarista y de la encíclica vaticana.

Váyase por una ventaja, otra, y otra siempre, en tanto la revolución (esa cosa que sólo asusta a los no revolucionarios) se aproxima por madurez provocada.

Desdéñese la ventaja concedida, la concesión que hipoteca voluntades. Sólo lo alcanzado por libérrimo deseo merece crédito y solidez de conquista.

Sindicalistas marca 1900 temían llegar a la pared de las ocho horas. Obtenidas, el sindicato se desmotivaría. Sin embargo, asaltamos el muro, se fue lejos, y el sindicato aún tiene motivo, y lo tendrá hasta el establecimiento de la sociedad igualitaria. Es el «más allá del ideal habrá siempre ideal», de Ricardo Mella.

Idealizar a los trabajadores, personalizarlos a fin de que no sean recua, masa, ejército; pasto de explotación y de banderías; he aquí tarea agradable y sana.

Contribuir al funcionamiento del Estado para dejar al mundo productor en traje dominguero, más sujeto a humillantes gradaciones, los libertarios no lo haremos. Al ejército del trabajo lo concebimos sin clases, oficiales ni jefes. Y sin directores. Todos iguales, todos trabajadores.

Esta posición exacta es la que deben comprender nuestros hermanos de obra, taller, fábrica, surco, laboratorio, aire, mar y subsuelo. ¿A quién no conviene la emancipación integral de los trabajadores? Que los desilusionados, antes que nadie, respondan a esa incisiva pregunta.

La posesión de pan, techo, vestido, coche, utensilios, vacaciones y atenciones sanitarias, ¿eliminará de por sí el peligro de las dictaduras, los abusos inevitables del poder, las clasificaciones deprimentes, la eterna existencia de escogidos y plebeyos? Y el peligro inminente de la automatización en gran escala, ¿no significa, a partir de ahora, un temible problema cuya resolución la sociología de tabla y puchero es incapaz de resolver?

La política social de avanzada que enfáticamente se aduce, no comprende que lo electrónico, supersónico y astronáutico pulveriza fronteras y distancias, acercándose, a pesar de los pujos estatales, a la concepción universal del anarquismo. Contra la evidencia misma, refractario a las exigencias del progreso, el Estado moderno evita el peligroso prejuicio nacionalista, multiplica las fronteras, la que parte Berlín en dos mitades una de ellas. Si el propio comunismo supuestamente internacionalista levanta furores patrióticos, pre-homicidas donde corren, mansas, las aguas del Amur, ¿qué no harán entonces los países atrasados del Africa, Europa. Asia y América?; ¿qué no harán irredentistas y litigiosos, agazapados en las cancillerías de los países que sean?

En este estado innegable de cosas, imaginemos la felicidad político-progresista conseguida; representémonos una familia inundada de euforia gustando la rica sopa dispuesta por la Ley MCXIX, tan óptima para la felicidad legal y refectorial de los productores. De improviso, un son intempestivo de trompeta corta la digestión de los sorprendidos comensales por tratarse de aviso de guerra, por cuya razón hay que alistarse, correr dirigido por una bandera —al ejemplo de la Edad Media, ¡hoy, en la época de la Nevera!— a la muerte para defender una frontera, una libertad, un orden, cualquier cosa. Matarse por los mismos prejuicios, idénticas razones e igual patriotismo aducidos por un enemigo tradicional, ocasional o imprevisto. Matarse por mandato, por carencia formal de principios, por atavismo supino.

El ideal libertario es para hombres ilusos —se dice—. Sin duda alguna, no es para personas desilusionadas, ni para individuos afectables a las grandes y canalizadas corrientes. Sólo nosotros vemos cómo una guerra 1914-18 es de libertad y la última, la conflagración de 1939-45 es también de libertad y la última, y la que nos hace temblar con sólo imaginarla, será la primera, también liberadora, de la nueva y espeluznante serie atómica. Y así se consigue que el proletariado siga preterido en su derecho de vida y disfrute de la misma, merced a las sindicales deformistas rojas, amarillas, chocolate y verdeblanco evangélico. ¡Bienaventurada la crédula inmensidad que las pulula!

Es tan exorbitante el bulto humano que impide el paso a la sociedad igualitaria, que la presencia actual del anarcosindicalismo es «insignificante». Pero sin él, ESPERANZA UNICA, la sociedad no tiene salida; menos aún ante una «modernidad» política que contiene todos los defectos característicos de la antigüedad (¿los citamos?: el autoritarismo, la propiedad abusiva, el sistema jerárquico, el capitalismo, no importa si marxista; el militarismo, la justicia del que manda, con encierros, torturas, cadalsos; la desigualdad irritante, la ignorancia, ahora letrada; la reducción a cosa, del obrero...). Sin enfoque comunsita libertario, la humanidad se prepara a días terribles, tal vez de desolación infinita no para un pueblo solamente, sino para naciones enteras, en primer lugar las más en boga.

Motivo queda para perseverar, para tesonear anarquía. Los Estados no se entienden, y cuanto más se defienden y preparan más apresuran su ocaso.

Que en la hora del dramático renacimiento nuestro comunismo libertario se ofrezca intacto, no en propiedad de unos, sino en derecho de todos.

JUAN FERRER

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECOMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Mauro Bajatierra, héroe solitario

por Cosme PAULES

UNO de los últimos días del mes de marzo de 1939, en circunstancias que el pueblo de Madrid —que había trizado cadenas durante 33 meses— se veía envuelto en la negra noche de su cautiverio bajo las zarpas sangrientas de un militarismo triunfante, Mauro Bajatierra lanza de sus pulmones para que sea llevado en las alas azules del viento el grito formidable de: ¡Libertad! Era este el último grito de la resistencia en armas contra el fascismo y el primero de la resistencia clandestina contra los triunfadores. De uno a otro confín de la Península, el formidable grito fue escuchado: ¡Cómo vibraron entonces y por su causa los cálidos espíritus juveniles de los Carballeira, de los Vila Capdevila y de los Sabater! Y es que el grito fue lanzado por un héroe solitario que moría en uno de los gestos más sublimes que la gran contienda revolucionaria de 1936 pudo contener, desde el obscuro portal de una casa madrileña, donde el héroe alimentaba sus más radiantes sueños de justicia. Y cuando los vencedores quieren exigirle que se entregue y que renuncie a aquellos sueños, él responde con su sangre por los mordiscos de las balas que despide el cañón de su pistola, certeramente dirigido al corazón de las fieras que lo acosan. Y dice ¡no! y mil veces no a la cadena que transportan, y muere como un valiente. Su muerte es la nacencia de una nueva vida heroica. De él parte la larga y terrible resistencia clandestina que no cesará hasta el triunfo definitivo sobre los manes de la esclavitud. Así lo han querido y lo quieren millares de hombres y mujeres que han seguido su ejemplo en el Interior.

∴

Bajatierra es el más extraño caso de grandeza temperamental entre los hombres que de una manera u otra han contribuido a la revolución española, y no parece aventurado decir que entre los del mundo entero revolucionario. Bajatierra es un hombre de una cultura superior. Ingresa en el Movimiento Libertario, como intelectual; luego, se hace, como lo hicieron tantos otros hombres de talento, uno de los forjadores más firmes de nuestro movimiento. Junto con Manuel Buenacasa, con Felipe Alaiz, con Sánchez Rosa y otros organizan la propaganda de los ideales internacionalistas que con el correr del tiempo dar an frutos tan estimables. Bajatierra es el sagaz repórter de todos los actos de Acción Directa que tienen como fin el derrocamiento del autoriarismo en todas sus formas. Y cuando el caso se presenta continúa su recia e inteligentísima labor en los frentes de batalla, junto a los batallones de «aguiluchos de la F.A.I.» —com él gusta denominar a los combatientes libertarios— con los cuales convive, sufre, sueña y lucha denodadamente, lanza en ristre, sin olvidar ni un momento la ardiente pluma. ¡Qué bien de cuadraban aquellos famosos versos de Guiraldo!:

«Caballero de la idea
llevo pluma por espada.»

Pero él era algo más en el terreno de la acción y había comprendido que una pluma como la suya necesitaba apoyarse con firmeza en el cañón de su pistola, para poder cumplir debidamente su misión liberatriz, protestataria y justiciera.

∴

Conquistada en principio la liberación de Madrid, el fascismo decide sitiarla primero e invadirla después. Para ello organiza un fuerte ejército de moros, requetés, falangistas y soldados regulares que por su potencial bélico, su disciplina militar y la ayuda de la aviación e incluso en hombres que reciben de Italia y Alemania, podrían haber conquistado inmediatamente la victoria a no haber mediado por una parte la decisión del pueblo en armas y por otra la heroica disposición de los conductores que canalizaban y animaban las fuerzas de la resistencia. Entre estos hombres visionarios y dispuestos por la libertad, se encontraba Mauro Bajatierra. ¡Cabe recordar aquí los nombres de Cipriano Mera, de Miaja y de Buenaventura Durruti? Ello resulta obvio, so pena de caer en la injusticia.

Los invasores, después de varias batallas —y una vez que las fuerzas de Durruti acaban por darles el golpe definitivo hacia atrás— deciden morderse los labios y dejar para mejor ocasión la conquista de Madrid.

Mauro no se queda quieto. Se dedica a recorrer uno y otro sector del frente animando a sus «aguiluchos» a proseguir sin tregua tras el enemigo que huye, sembrando en la conciencia de aquellos milicianos la semilla de una rápida victoria. Y en sus reportajes del frente —que «CNT» y otras publicaciones anarquistas lanzan a los cuatro vientos del incendio revolucionario— parecen rebullir las energías ardientes y en verdad se diría estar en contacto directo con unos cachorros de águilas que vuelan invencibles por encima del enemigo en franca derrota, acosándolo sin cesar y con violencia crispada, como quienes han sido ofendidos en lo más íntimo de sus nítidas existencias libertarias, con enojo, pero al mismo tiempo con la alegría de saberse defensores del amplio horizonte por donde sus alas deben batir todos los obstáculos que las alimañas reptilescas oponen a su vuelo triunfal. Lo cierto es que aquellas páginas de Bajatierra hacen sentir intensamente los anhelos de heroísmo liberatriz en cuantos viven pendientes de la lucha. Ellas poseen la chispa que moviliza hasta los más reacios a demostrar la hombría de bien que el momento precisa para sostener la libertad de Iberia. Poseen el fuego del heroísmo y están plenas de un sueño poético, pero que se está realizando al compás de la férrea lucha en las trincheras, donde los «aguiluchos» de Mauro marcan la pauta de todas las victorias posibles.

En vano los fascistas en el frente que recorre Mauro pretenden cortar las alas a una imaginación tan peligrosa para ellos. A una pluma que amalgama realismo con las ilusiones más puras de la mente de un escritor combatiente. Es un héroe en presencia y en potencia que posee el fluído defensor y electrizante de estos seres predestinados a sobrepasar todas las alternativas y a cumplir su cometido hasta el límite justo que la lucha les depara. Y en esto se parece a Ascaso, al tiempo que ambos demuestran una lamentabilísima deficiencia accidental del gran Durruti que no pudo alcanzar el verdadero y elevadísimo cometido para el cual el posible triunfo de la Revolución debió haberlo reservado. Una bala traidora destruyó la heróica armonía temperamental de Buenaventura Durruti antes de tiempo, cuando aún no era hora, cuando apenas rozaba su propio cenit cordillerano. Por su parte, Mauro y Francisco, cayeron en el instante preciso y justo: Durruti no. Por eso ellos murieron sonrientes plenos de júbilo triunfador en medio del poderoso enemigo. Durruti no pudo reír y dijo rabiosamente: «Al fascismo no se le discute; se le combate» para que todos comprendieran que nada había terminado, que la lucha aciaga seguía, que la victoria estaba lejos y que además se vislumbraba —él lo sabía y lo veía con la mayor claridad— incierta. Porque él ya no podría estar para llevarla hasta su feliz término. A Francisco le restaba el vigor de Durruti y de otros héroes que quedaban en el campo para proseguir la tarea victoriosa; a Mauro la seguridad de un imposible encadenado después de haber presenciado el continuado heroísmo multitudinario de millares de combatientes que se habían defendido con la mayor tenacidad y cuya semilla debía fructificar sin duda aún en el más hondo desastre. La resistencia clandestina era para él una segura victoria que sólo necesitaba, en el último de los extremos, del transcurrir del rebelde tiempo. De ahí que entre estos tres héroes, el más llorado es y será siempre Durruti, por la angustia de su fin precipitado, adelantado e inconcluso.

(Terminará en el núm. próx.)

EN PRENSA

Tipos españoles

SEGUNDA PARTE

LA CONDENACION DE UN POETA

DESDE hace cinco meses, la prensa izquierdista y también la comercial se libran a una campaña de publicidad en favor de Carlos Alvarez, poeta español que anatematizó la ejecución del comunista Grimau y fue condenado a tres años de prisión, cosechando ahora seis meses complementarios por «haber ultrajado a la justicia» en sus declaraciones en aquel juicio.

Ni una queja por la acción de defensa de un antifranquista caído en las garras de Franco. Ni un reparo a la amplitud de una campaña que para el grave caso Granado-Delgado hubiéramos querido. Pero si la protesta nuestra, incluso vehemente, por esas dos pesas y dos medidas, tan diferentes, según se trate de comunistas o de anarquistas. Julián Grimau, con toda su desgracia, conoció una avalancha internacional de apoyos (incluso el considerado cantor anarquista, Léo Ferré, lo ensalza), en tanto que nuestros desdichados compañeros Delgado y Granado fueron bárbaramente ejecutados sin haber conseguido levantar un estado de opinión general en este mundo dirigido, tamborizado, consignado y desentrañado que nos rodea.

Ante el inminente peligro de muerte que se alzó contra Delgado y Granado, ciertas voces vibrantes y profundamente humanas trataron de hendir los espacios, obteniendo el eco del silencio. Nosotros explicamos, desde nuestra modesta prensa, lo injusto, lo peligroso de aquel momento. Y nada. El verduguismo franquista precipitó el desenlace, y los anarquistas Delgado y Granado fueron, no fusilados como Grimau, sino agarrotados, es decir, estrangulados más lentamente, más cruelmente que lo hicieron los nazis con sus víctimas de los campos de la muerte.

Con España en manos de Franco no hay que jugar a la propaganda, señores periodistas comunistas y burgueses. Hay que ocuparse de la justicia de allí por vergüenza o decoro de la raza, por la defensa empeñada de la criatura humana, por los principios de la civilización misma, puesto que una existencia humana en manos del generalísimo carece de toda importancia. No existe en él esa cosa de la hidalguía, de la caballerosidad, del honor de soldado. Centenares de miles de soldados enemigos prisioneros han sido eliminados sumariamente por Franco por haberle combatido y haber perdido la guerra. «No habrá perdón ni olvido», dijo el «caudillísimo» en la primera celebración de su victoria. Y mandó matar fríamente, concienzudamente, a tante gente indefensa como le plugo. Y en menos escala aún mantiene el procedimiento, en vista de lo cual, ¿por qué el espíritu liberal del mundo —si es que aún existe— no se levanta con igual valor para defender a todas las víctimas inocentes del franquismo? Ni Grimau, ni Granado y Delgado habían cometido delito merecedor de la pena de muerte. Uno y otros procuraron influenciar la opinión española cada cual para su organismo político respectivo, siendo ejecutados por eso, por un delito que en Francia e Inglaterra no es delito y que en otros países a lo sumo hubiesen sido castigados con dos meses de arresto, lo cual prueba que España merece ser aislada por la civilización hasta que el poder que la avasalla deponga armas en beneficio de una situación humana...

Lo que prueba, igualmente, que una injusticia de Franco es igual a otra injusticia, y que ambas deben ser combatidas y, a ser posible, contrarrestadas con la misma fuerza si no hay que darle a entender a Franco que la injusticia es una dama negra que también coquetea en las filas progresistas mundiales.

No es satisfactorio que Grimau tenga cantor libertario y Granado y Delgado no lo tengan comunista o demócrata. Sería difícil convencernos de que la ignorancia del caso de un poeta que hacía veinte años estaba en presidio por antifranquista, estaba más justificada que el caso de un poeta que ha levantado polvo por haber sido encerrado por defender a una víctima comunista. Si hay partidismo en la justicia antifranquista, si sólo mereciera defensa la víctima constando en determinado partido y que a las demás las parta un rayo... de Franco, entonces nos diferenciaríamos poco de la justicia franquista que a veces tanto se pone en evidencia y otras tanto se calla, según sea el color político de los individuos victimados.

Libertad para Carlos Alvarez. Que sea pronto. Por haber rechazado una muerte más, recayente a la conciencia de Franco —caso de que la tuviera— este poeta no merece la persecución que sufre.

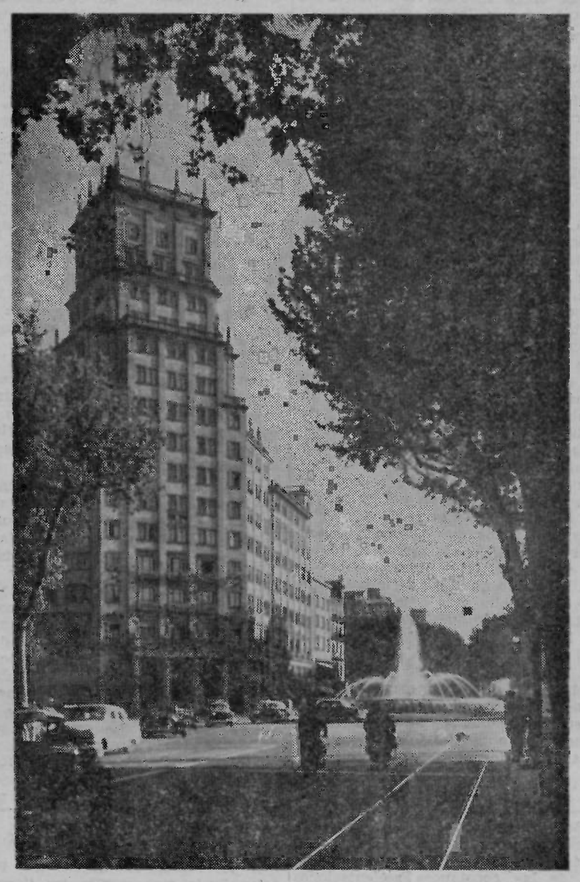
Pero hay mucha más gente noble en las ergástulas franquistas de la cual no se habla sino desde las humildes columnas de periódicos de refugiados. Porque lo no comunista, incluso a la prensa burguesa le parece cosa de menor cuantía...

DESDE BARCELONA

El Concilio vaticano

LOS españoles, aunque estamos rodeados de curas por todas partes, no tenemos derecho a saber lo qué pasa en el Concilio.

Podréis decirme que lo que pase en el Vaticano nos importa un bledo, pero tal afirmación peca de ligera. En la España franquista que disfrutamos, los españoles, mal que nos pese, dependemos de la Santa Madre Iglesia, católica, apostólica, etc., que nos abre amorosamente sus brazos dispuestos para ahogarnos al menor signo de resistencia. Por eso el noventa por cien de las escuelas son religiosas, y las que no lo son, tienen la asignatura de religión en todos los cursos, desde que el niño aprende a leer hasta que se doctora de ingeniero agrónomo, pongamos por caso; de los sacramentos es practicamente imposible escaparse; el matrimonio civil es una entelequia; el divorcio, ni pensarlo; los curas explotan un sucedáneo llamado separación canónica que no sirve para nada pero que cuesta muy caro; si te mueres te acompañarán hasta la tumba con tanto más interés cuanto mayor hubiera sido tu voluntad de no verlos. Y si al fin, hastiado, te marchas al extranjero te seguirá la sombra de un cura con la misión específica de no dejarte de la mano. Y encima los españoles pagamos de nuestro bolsillo toda esta inmensa organización de la vagancia clerical.



Por eso desde aquí nos hemos interesado por dos temas que llevan de cabeza al curato y al gobierno.

Libertad religiosa. Ahora, al cabo de dos mil años, cuando ya estamos en la era espacial, se dan cuenta los Padres de la Iglesia (es decir, los que no tienen hijos pero tienen sobrinos) que la libertad religiosa es atributo esencial del hombre y que el hombre tiene derecho a abrazar la religión que más le acomode; que las imposiciones y los monopolios van en contra de la armonía de los pueblos y que, en fin, todos los predicadores de la muerte deben estar en igualdad de condiciones. Y aún se olvidan de proclamar la mayor de las verdades, la más hermosa: el derecho del hombre de escoger y defender la mejor de todas las religiones, el derecho de no profesar ninguna de ellas, el derecho de dejar a Dios en su cielo (para que lo encuentren los astronautas si es que pueden) y permitir que los hombres vivamos en paz y amor en la tierra sin dejarnos embaucar por magos y hechiceros por mucho que hayan cambiado su ropaje.

Otro es el tema de la limitación de la natalidad. Al instalarse el fascismo en España, Franco pactó con la Iglesia el recrio forzado de los españoles como medida fundamental para la abundancia de soldados, de clérigos y de trabajadores. Necesitábamos guerreros cuando soñábamos con un imperio que no ha aparecido por parte alguna porque elegimos mal a nuestros aliados; necesitábamos curas a manta para uso interior, y para la exportación como maravillosos quinta-columnistas del Movimiento, y necesitamos esclavos para que mantengan a los ricos y creen las modernas obras faraónicas del Valle de los Caídos, de los Seminarios, de las nuevas Iglesias, de los Pantanos, de los Planes Badajoz, etc., tan maravillosos que el agro español está casi despoblado y la emigración a otras tierras aumenta sin cesar.

Por ello, los que hicieron voto de quedarse solteros para su mayor comodidad (ahora ya dicen ellos mismos que no hacen voto de castidad) trinan y vociferan contra la limitación de la natalidad con el fin de que nosotros, los que no llevamos sotana, tengamos muchos hijos, incluso para compensar los que ellos no tienen o son incapaces de tener.

Al parecer en Roma se han dado cuenta de lo que ya sabíamos nosotros desde hace más de 200 años, de que el exceso de población mantiene a las masas en la miseria y, caritativamente (caridad de efectos muy retardados y muy restringidos) se apresten a aflojar las cadenas, a levantarnos el castigo de la proliferación forzosa y premiada. Pero esto en España sigue siendo un herejía, y aunque lo mande el Papa y lo mande el Vaticano, en España seguirán mandando los carcas, los que han construído un Estado a su gusto, católico, retrógrado, totalitario, facha, financiado por los yanquis, y más papistas que el santo Padre.

NICA-SIPANI-AGUA

Parábola de la castaña amarga

por Fabián MORO

ANANDA tenía alma de viajero, la costumbre de observar y la necesidad de expansiones sensitivas, de afectos sin trastienda; buscaba alegrías espirituales y receptáculos sin rendijas, donde poder alojar sus íntimas inquietudes. Con estas tendencias y acaso por su causa, andaba, observaba, y, gustaba escuchar, oír, más que hablar. Deambulaba sin prisa por carreteras y por caminos, por senderos y por atajos, en todo tiempo y región. Si iba Ananda por atajos no era con la intención de llegar antes donde iba, puesto que para él el camino era un fin siendo para los demás un medio; lo hacía para gozar de las intimidades del paisaje, para escudriñar los recobecos de la campiña, para alejarse del camino trillado por los pies, los cascos y las ruedas. Comía lo que encontraba en el campo; con poco tenía bastante. Y si ocurría que no tenía más que aire, con ello se conformaba. Se cobijaba no importa donde. Descansaba donde buen acogimiento tenía. Y si así no era, cosa ésta muy corriente, al pie de un carrasco en el carrascal, o sobre la paja en un pajar. Andariego eterno era y por el chiflado errabundo lo conocían.

Cuando entraba en un pueblo que a su paso encontraba, no preguntaba con los labios; preguntaba con los ojos. La respuesta se presentaba más o menos tarde. A veces enseguida, a veces al salir. Pero corrientemente era la callada. Y a veces una coz moral, una patada lengual. En este caso, Ananda se orillaba y dejaba al bruto refocilándose en su brutalidad. Ananda buscaba el sí del corazón no el de los labios. Ese sí raramente hallaba. No se inmutaba por eso. Porque tenía siempre para dialogar, los árboles al mecer de sus hojas, la brisa o el vendaval, los arroyos con su murmullo placentero cuando sosegados, o su gruñir pesado cuando coléricos.

Como bagage Ananda llevaba, un cayado y un farol. Cuando se acercaba a una villa o a un villorrio —por las ciudades nunca iba y siempre las esquivaba— encendía el farol antes de entrar. De día igual que de noche, encendía el farol. Aunque fuere mediodía, Ananda encendía el farol y con él en la mano entraba y atravesaba el conglomerado urbano. Y cuando lo dejaba atrás, encontrándose de nuevo en el campo, se paraba un momento, apagaba el farol y continuaba camino adelante. Solo de vez en cuando apagaba el farol en las calles de la villa o del pueblo que pisaba.

Los chicos iban como bandadas de gorriones, acompañándole por detrás, haciendo chacotas y monerías; tirándole de la ropa o tocando con las manos el farol encendido con la intención de hacerlo caer; pero los goznes psicológicos de Ananda no se desmontaban por ello. Esto los chicos. Los grandes, si lo veían por primera vez se reían de él. Y los que tenían noticia de su persona y los que tenían recuerdo de haberlo visto, decían:

—Mirar: el «chalao» que llega. El tío del farol encendido.

Ananda ni de los chicos ni de los grandes hacía caso en esos casos. Con paso seguro y mirar horizontal, sin asomo de desdén, al compás del cayado chocando en el suelo avanzaba, su calma y su serenidad como soporte. Los engranages de su consciencia quedaban inalterados.

Ocurría a veces que un lugareño se acercaba tocándole en el hombro con aire afectuoso, invitándole a entrar en su hogar para charlar, reposarse y restaurarse. Ananda lo miraba, aceptaba y, al trasponer el umbral, apagaba el farol.

Aquel día deambulaba Ananda por una región montañosa. Iba por una carretera de esas de tercer orden, camino vecinal más pronto, que subía entre colinas de lacios majuelos; que a la sazón habían ya pasado las vendimias. El vientre le exigía de manera casi escandalosa algo con qué continuar su automática función. Removíase de forma nada normal. Y el estómago, tímido, se encogía sin decir nada. Ananda se ladeó del camino y fue a sentarse sobre la hierba espigada, casi amarilla, a punto de secarse. Al pie de un árbol, en una suave ladera, dejando a su vera el cayado y el farol. Mirando estaba los colores del paisaje particularmente hermosos en la agonía del buen tiempo, esas pinceladas sin pareja, del otoño, cuando cruzando su vista cayó una castaña a sus pies. Viéndola caer a su lado, se dijo: «Mira por donde las tripas se calmarán». La castaña se encontraba aún en el cofre verde, en el cuenco de su envoltorio natural, espeso y erizado. Estaba allí entre la hierba como si se tratara de un puerco-espín jovencito, sin aún saber andar. Y mientras que sin prisa la contemplaba, discurría así:

«Osco aspecto. Forma antipática, repelente, con los pinchos de su manto, ese fruto que se parece al erizo. Ahí dentro hay, sin embargo, pulpa agradable, azucarada, sabrosa, nutritiva, altamente nutritiva. Ahí dentro se esconde, defendida aún por una segunda corteza dura y lustrosa. Y parece decir: si quieres alimentarte conmigo, gáname. Salva con tesón y con paciencia las barreras del lugar donde me escondo. Has de saber que mi aparencia engaña, confunde al primer golpe de vista y no soy lo que represento.»

Cogióla después; rompió el envoltorio arisco y espeso con cuidado de pincharse. Apareció la fruta con su corteza recia, tersa y brillante. Después de descortezada, cuidó con esmero de levantar el velo aterciopelado que la ceñía como una camisa de seda. Limpia, la llevó a la boca y la hincó el diente. Paróse en seco, de un

(Pasa a la página 3.)

Desahogo

Leído en un pinar de España: «Cuando se quema un bosque se quema algo suyo.»

Juan Mínimo coge unos leños para calentar su hogar y Juan Máximo se lo impide perentoriamente: «Este bosque es enteramente mío.»

∴

En la reunión internacional de magos habida en Barcelona, hubo toda suerte de escamoteos, menos la suerte maravillosa de escamotear a Franco.

∴

Esa viene de Caracas:

Uno.—*Madrid es la capital más corrompida del mundo. En el parque del Retiro vi a una pareja besarse apasionadamente.*

Otro.—*Las parejas enamoradas se besan así en no importa qué lugar del mundo.*

Uno.—*Pero es que «mi» pareja del Retiro era de guardia civiles.*

∴

Tres días de fiestas seguidos para los obreros de la U.R.S.S., conseguidos sin recurrir a la huelga.

Después de 48 años de sindicalismo doméstico, ya empiezan a florecer mejoras en Rusia.

∴

Tan tradicionalistas son los madrileños, que vuelven a las fuentes con cántaros en pleno invierno.

¡Qué remedio, si a los grifos caseros se les seca el pico!

∴

Preposición. Si te adhieres al comunismo chino, ¿qué resultas?

Co-chino.

Ni más ni menos.

∴

Jesús ha vuelto nacer. Ni mérito. Naciera una sola vez, y pondría más cuidado en morirse.

∴

—Morirás —me dijo Isgleas— a golpes de asambleas.

GALI MATIAS

Papel recibido (1)

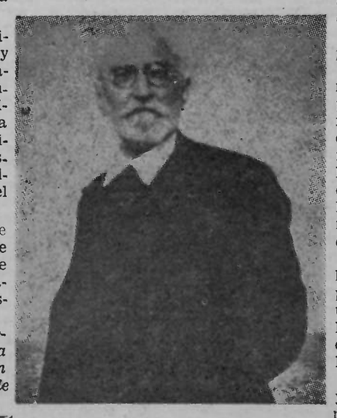
«Letras» imágenes libertarias

(Diremos de Unamuno lo que toda la prensa mercenaria ha callado.)

En ocasión del centenario de Miguel de Unamuno, maestro nuestro y de toda una generación, la Federación Independiente Estudiantil —clandestina— rinde homenaje al gran filósofo, figura preclara de la Cultura Española, ejemplo edificante de la riqueza espiritual e intelectual de nuestro pueblo, de esa España que fue libre y que hoy padece aherrojada el régimen totalitario franquista.

La dictadura pretende apropiarse ahora de la personalidad insigne de Unamuno. Piensa con ello darse aire de educadora y cultivada que su trayectoria y origen sanguinario desmienten.

«Oigo gritar al general Millán Astray: «Abajo la inteligencia» «Viva la muerte» y oigo proferir esos gritos en esta Universidad, recinto sagrado de la inteligencia y de la vida.



El general Millán Astray es mutilado. No es culpa suya, Cervantes también lo era, mas todos los mutilados no tienen la grandeza de un Cervantes, y hay enfermos que buscan el olvido a su mutilación propia en la mutilación general. Yo tiemblo ante la idea de que hombres como Millán Astray puedan sentar en España las bases de una psicología de las masas.

Venceréis porque disponéis de la fuerza bruta necesaria, pero no convenceréis.

Para convencer hace falta persuadir, y para persuadir os faltan dos cosas: razón y derecho a la lucha.

Considero inútil exhortaros a que penséis en España.»

Este discurso lanzó Unamuno a los nacionalistas reunidos en Salamanca para celebrar un acto de exaltación falangista. Esta es la respuesta pública de dignidad que la Cultura Española, por boca de Unamuno dirigía a la militarada fascista. Esta es la lección suprema de honor y de amor a España que el maestro ofreció al mundo en la última aparición pública de su vida.

Confinado en su domicilio por las hordas falangistas, Unamuno falleció poco más tarde ante la imagen de una España desgarrada, sometida a la barbarie desencadenada por Franco y sus sostenedores alemanes, italianos y moros.

Juan Ramón Jiménez, José Ortega y Gasset, Antonio Machado..., tantos nombres prestigiosos arrojados de nuestro suelo por la bestialidad fascista, suprimidos físicamente como Federico García Lorca, exterminados moralmente como Miguel de Unamuno...

«F. I. E.»

España, noviembre 1964.

(1) Letras, Imágenes libertarias, *es una hoja clandestina que nos llega de España. Lleva el número 1 y es órgano de la «Federación Independiente Estudiantil».*

Acierto, consancia y ¡suerte, jóvenes amigos!

LA INQUISICION EN CARABANCHEL

MADRID.—En la cárcel de Carabanchel una cincuentena de detenidos políticos han sido castigados a encierro subterráneo por haber resistido repetidamente a oir misa presionados por el personal de la casa. Establecido el hecho contradictorio, la dirección del establecimiento decidió abusar de su poder para que los reclusos no religiosos abdicaran de sus convicciones, y al no poderse imponer por coacción recurrió a la vía de hecho. Una vez cometido el atropello, los responsables del mismo —el director y el cura— han librado nota a la prensa asegurando tratarse de un caso de ofensa a la religión por cantos anticatólicos entonados.

Concediendo la sequedad, la crrilidad y la facilidad por la mentira que distinguen a los católicos franquistas, es de imaginar el estado de desesperación de los presos de Madrid librados a la venganza de esos sayones del Santo Oficio.

GFP·3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. La morale qui naît de la hiérarchie sociale est forcément corrompue. »

Elisée RECLUS.

14 JANVIER 1965
NUMERO 332
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Société de demain

APRES de Gaulle c'est Johnson qui, en ce début d'année, est venu nous rassurer sur ce que l'avenir nous réserve.

Le quotidien « Les Echos », du 6-1-65, dit à ce sujet : « De nouvelles réductions d'impôts garantiront l'économie U. S. contre tout risque de récession. »

Loin de nous l'idée de critiquer une telle initiative et nous ne pouvons que regretter que la France ne puisse bénéficier elle aussi de mesures qui, comme aux U. S. A., visent à lutter contre la pauvreté par la mise en valeur des zones sous-développées tout en faisant bénéficier les contribuables d'une nouvelle réduction d'impôts « substantielle » afin que leur pouvoir d'achat reste suffisant pour écarter la menace d'une récession économique.

Mais il ne manquera sûrement pas des mauvaises langues pour dire que toutes ces promesses faites par des chefs d'Etat au seuil de l'année nouvelle ne sont que du bla-bla-bla et qu'ils nous prennent pour des enfants. Aussi, et pour être impartiaux (s'il est possible de l'être), jetons un regard en arrière.

Pour les adultes, pour ceux qui ont vécu et expérimenté la période 1936 et les lendemains douloureux de la sanguinaire guerre de 1940, il ne reste plus qu'amertume dans leur esprit et dans leur cœur; ils ont vu se succéder au pouvoir toute la gamme des politiciens de l'extrême gauche à l'extrême droite et de tous les changements successifs ils n'ont jamais récolté que des horions. On leur a parlé de révolution nationale sous l'occupation allemande, de produire d'abord revendiquer ensuite sous la domination « communiste français », d'austérité sous le règne des « socialistes » et nous voici enfin en pleine stagnation grâce à la stabilisation gaulliste. Avouez que leur pessimisme peu très bien se justifier; d'ailleurs, un ami nous disait à ce propos qu'il n'y a guère que les jeunes pour conserver un certain optimisme.

En effet, la jeunesse actuelle, bien que se trouvant face à des problèmes très complexes et devant une situation sociale en continuelle dégradation, peut mettre en œuvre, pour sortir de l'ornière, toute une série de facteurs méconnus ou inexistants par le passé.

Le fait que cette nouvelle année soit, malgré les promesses faites par les Johnson du monde capitaliste dans lequel nous vivons, marquée par un malaise social très caractérisé, ne peut, en aucun cas, détruire l'enthousiasme qui anime tous ceux qui sont appelés à prendre la relève dans la gestion sociale. Les grèves belges, celles de Grande-Bretagne et celles aussi de chez nous, bien que ne correspondant pas aux aspirations des travailleurs en général et de la jeunesse en particulier, sont néanmoins un ferment permanent de colère et de révolte des nouvelles générations...

Bien sûr, on peut leur reprocher leur manque d'expérience de la vie et peut-être aussi la légèreté dans l'usage des termes, mais il leur reste une qualité beaucoup plus précieuse : la sincérité de leurs sentiments.

La guerre, ou plutôt les guerres, puisque certains jeunes ont, depuis leur naissance, toujours entendu parler de ce cancer humain; oui, les guerres ont peut-être causé une cassure entre la génération de 1936 et celle de 1965, mais ce même désir de transformer la société, de la rendre plus humaine, de redonner aux termes Justice et Liberté leur vrai sens initial et profond, en un mot la même soif de révolution sociale reste toujours vivante dans le cœur des pionniers de la société de demain.

Cette grande société que certains nous promettent pour un jour indéterminé, cette paix et ce bonheur universel qui nous est proposé pendant que les usines continuent à fabriquer des engins de mort et de destructions, c'est aux travailleurs eux-mêmes qu'il appartient de l'élaborer, et puisque les jeunes présentent de bonnes dispositions pour se mettre à l'œuvre, les moins jeunes devront y apporter toute leur science, toute leur expérience; bref, tout leur appui pour instaurer ensemble la société idéale de demain.

Le pèlerin hypocrite

Rompant avec la tradition, le pape Paul VI s'est rendu à Bombay pour assister au congrès eucharistique qui s'y déroulait.

Après le récent pèlerinage à Jérusalem et avant les voyages projetés pour 1965 en Afrique noire, en Amérique latine et une nouvelle fois en Asie, certains se demanderont si les rêves du vénérable vicaire de Dieu ne sont pas troublés par les « triomphes » enregistrés — si l'on en croit les plumitifs et baratineurs officiellement accrédités — par le « grand chef des miracles » français, de Gaulle, qui se situe comme le plus grand globe-trotter de tous les temps après... le juif errant.

En admettant qu'une vie entière passée entre le Vatican et la résidence d'été de Castelgandolfo n'a rien de particulièrement affriolant, l'observateur un peu averti s'étonnera, à coup sûr, du subit désir marqué par le pape de voir du pays.

Il y a certainement autre chose que la curiosité qui intervient et nous ne sommes pas éloignés de croire, malgré les communiqués délirants diffusés pendant et après chacune des manifestations religieuses que, les statistiques le prouvent, *la foi tout le camp !*

Cela, les dirigeants du Vatican, ceux des autres églises, ainsi que les gouvernants de tout acabit, le savent et par une propagande effrénée, s'entendant comme larrons en foire, ils tentent de remonter le courant.

Où iraient-ils si la mystification cessait d'avoir droit de cité ? Disparue la crainte du châtiment suprême, découlant du fameux « jugement dernier », les individus, enfin libérés de leurs ridicules superstitions millénaires, envisageraient les choses sous un angle totalement différent et ne manqueraient pas de s'atteler, personnellement, à bâtir ici bas leur paradis terrestre.

Conscients du danger que courent leurs privilèges et plus que jamais décidés à en assurer la pérennité, les mystificateurs de l'Eglise apostolique et romaine ont compris les premiers que l'ère de l'adoration « d'un dieu que l'homme a fait et qui n'a pas fait l'homme » (1) était révolue et qu'il fallait changer de méthode, sauver l'essentiel, même au prix des plus humiliants aveux d'ignorance scientifique, économique et sociale; telles, par exemple, la réhabilitation spectaculaire de Galilée; la découverte, il y a quelques jours seulement, que la misère et la famine accablent, dans le monde, deux individus sur trois, etc. D'où, ces maquignonnages avec les papes des autres Eglises, combattues par le passé avec tant de sanguinaire bestialité; d'où ce concile, affublé d'un démagogique esprit démocratique, digne des interminables films à épisodes, fort en honneur il y a quelques décennies; d'où ces déplacements carnavalesques orchestrés par une publicité absolument sans précédent, par voie de presse, la radio et autres moyens de diffusion de mensonges.

Paul VI est donc allé en Inde porter ses bénédictions à des foules affamés qui eussent de beaucoup, au lieu d'eau bénite, préféré du pain et ne se sont pas gênés pour le lui signifier sur des panneaux, disant entre autres : « Pape, apporte à manger pour tout le monde ou alors va-t'en ! »

Il est allé là-bas, tenez-vous bien, *pour se rapprocher de la misère du monde* (ce sont ses propres termes).

Averti du climat existant, il fit, pour modifier celui-ci, un don spectaculaire qui ne trompa que les profanes, les autres sachant parfaitement, compte tenu de la fortune fabuleuse de l'Eglise, que cette aumône ne représentait pas grand-chose.

Une fois de plus l'Eglise a fait preuve de duplicité et de machiavélisme. La misère des peuples exploités l'indiffère, elle l'exploite simplement pour sa propagande personnelle et continue de se vautrer dans le luxe dont elle éclabousse ceux qu'elle feint de plaindre.

Des preuves, exigeront certains calottins bon teint. En voici une, entre mille. Lors du voyage aller à Bombay, on a servi pour déjeuner à celui qui voguait, pour la soulager, *vers la misère du monde:*

Saumon fumé.
Caviar à la russe.
Poulet à l'italienne.
Foie gras truffé.

Petits fours (ces derniers fabriqués par un maître pâtissier parisien de réputation mondiale).

Quelques jours plus tôt avaient été expédiés à Sa Sainteté à Bombay, pour les quatre jours de son séjour, 700 (sept cents) bouteilles de vin de messe qui ne provenaient certainement pas de la tireuse de Vini-Prix.

Qu'est-ce que cela prouve rétorqueront les gobeurs d'hosties, cités plus haut ? Tout d'abord que les princes de l'Eglise ont toujours fin bec; ensuite qu'on boit sec à Bombay au cours des congrès; enfin, que malgré ses affirmations mensongères, l'Eglise n'a nullement renoncé à son faste. Ce n'est pas la magnifique tiare, enrichie de pierres précieuses que, lors de la bénédiction du peuple à Rome le jour de Noël, portait Paul VI qui nous fera changer d'avis.

Décidément cet homme n'a pas le sens du ridicule !

Quant aux malheureux, aux affamés, qu'ils s'aident eux-mêmes, car le « ciel » de Paul VI ne peut rien pour eux.

Raymond FAUCHOIS

(1) La mort d'Agrippine (Cyrano de Bergerac).

Une mort « héroïque »

(SUITE)

Voici donc les propres « paroles écrites » du soldat Victor Boudon :

« *La 55e division de l'armée de Paris dont mon régiment, le ..., faisait partie, se trouvait le 5 septembre au matin à la gauche de l'armée qui venait de recevoir enfin l'ordre général d'offensive « se faire tuer plutôt que reculer !* » (1).

En face de nous, sur les collines boisées qui s'étendent de Dammartin à Meaux, les « boches » de von Kluck, qui nous suivaient pas à pas dans notre terrible retraite, depuis Roye, étaient à l'affût, invisibles, terrés dans leurs tranchées comme des bêtes sournoises (2).

Sous une chaleur torride, le bataillon faisait une courte halte dans le coquet village de Nantouillet. Assis sur une pierre, comme nous blanc de poussière, couvert de sueur, la barbe broussailleuse, les yeux pétillants derrière ses lorgnons, je vois encore notre cher lieutenant, le brave Charles Péguy, l'écrivain, le poète, que tous nous aimions comme un ami, qui en Lorraine comme pendant la retraite, insensible à la fatigue, brave sous la mitraille, allait de l'un à l'autre, encourageant par la parole et l'action, courant de la tête à la queue de notre compagnie (la 19e) mangeant comme nous un jour sur trois, sans une plainte, toujours jeune, malgré son âge, sachant le parler qui convenait aux Parisiens que nous étions pour la plupart, relevant d'un mot bref tantôt mordant, tantôt ironique ou goualleur les courages défaillants, toujours vaillant, prechant d'exemple; je revois encore notre cher lieutenant, nous disant à l'heure où beaucoup désespéraient sa conviction absolue de la victoire finale, tout en relisant avidement une lettre des siens tandis qu'une larme de plaisir mouillait ses yeux.

Une heure après (il était midi) nous arrivions près du petit village de Villeroy, à gauche de Meaux, où le bataillon devait cantonner. L'accueil que nous y reçûmes ne fut pas celui que nous attendions; les Prussiens qui occupaient la crête du village nous accueillirent par une canonnade terrible qui jeta un moment de désarroi dans nos rangs. Bravement, sous les shrapnells et les percutants, nos 75 se mirent en batterie et s'ils furent passablement éprouvés au début de l'action, quatre heures après nos canonniers avaient imposé un silence complet aux batteries prussiennes.

Pendant ce temps, le bataillon prenait sa formation de combat et la compagnie se déployait en ligne de sections par 4, la section Péguy tenant la droite.

Abrités derrière un repli de terrain évacué par les boches, nous attendions, sous les obus mal repérés de l'ennemi, le moment de partir à l'assaut de ses retranchements, assaut déjà tenté vainement par les tabors marocains.

L'ordre vint enfin, et, joyeux, nous partîmes en avant, déployés en tirailleurs. Il était 5 heures, l'artillerie allemande, foudroyée, s'était tue; mais, en arrivant sur la crête, une terrible grêle de balles nous accueille; nous bondissons dans les avoines emmêlées, où beaucoup tombent. Les balles sifflent à ras de nos têtes; nous tirailloms à 500 mètres sur les Allemands bien retranchés et presque invisibles dans leurs uniformes couleur terre. La voix jeune et claironnante du lieutenant Péguy commande le feu; il est derrière nous, debout, brave, courageux sous l'averse de mitraille qui siffle, cadencée par le tap-tap infernal des mitrailleuses prussiennes (3).

BLANQUET

(A suivre.)

(1) Sans vouloir trop ironiser, on ne peut s'empêcher de trouver bizarre qu'un ordre d'offensive ordonne de se faire tuer plutôt que de reculer !

(2) Il n'est pas très beau, même si l'on est vaincu, d'insulter le vainqueur en le traitant de bête sournoise !

(3) Ce passage ne fait que confirmer ce que l'on connaissait déjà sur ces fameuses attaques à la baïonnette et à la française, lancées de très loin, contre les positions ennemies bien organisées. Que pouvaient faire nos « pioupious » en pantalons rouges, armés d'un simple Lebel, partant de plusieurs centaines de mètres contre des mitrailleuses bien retranchées ?

Tout a été dit sur la carence du haut commandement, et sur l'incapacité et l'entêtement stupide de certains chefs, causes directes de cet épouvantable massacre ! Et cela dura, malheureusement, des mois et des mois car, même pendant la guerre de tranchées, des actions aussi néfastes furent engagées pour de simples raisons de prestige ou même de « communiqués ».

La vérité sur la catastrophe d'Achères

Le 4-11-1964, dans la matinée, eut lieu le déraillement de deux wagons d'un train de messageries en provenance de Creil, qui, engageant le gabarit de la voie 1, furent accrochés par la « Pacific » de l'express 103 à destination du Havre, laquelle se coucha et fut « prise en écharpe » par celle du rapide 102 parti de cette même ville en direction de Paris-St-Lazare, et qui quitta le rail à son tour. Il en résultat 4 morts et des blessés.

Or, il arrive souvent des déraillements dans les triages sur les voies de service, et vu l'évolution lente, les effets ne se bornent qu'à des dégâts matériels. Mais le 4 novembre le fait s'est produit sur voies principales et à l'heure du croisement des deux trains de voyageurs.

Les effets de la catastrophe qui aurait pu être beaucoup plus grave, les voies 1 et 2 sont limitées à 120 km-h, furent bien atténués grâce au réflexe des mécaniciens dont le premier, celui du 103, provoqua une chute de vitesse à 68 km-h. Celui du train de messageries, par son courage et sa présence d'esprit, se porte à la rencontre du 102, lui présentant la torche à flamme rouge. Le chauffeur de la locomotive apercevant ce signal de danger avisa le chef mécanicien qui conduisait le convoi, et pour respecter en plus la fermeture intempestive du carré des Ambassadeurs présenté à l' « urgence », réduisit à son tour considérablement la marche.

Malgré tout, il est à déplorer la mort de quatre cheminots tractionnaires victimes du devoir dont un chauffeur de route qui, âgé de 50 ans, finissait sa longue et pénible carrière. Le travail est d'autant plus dur que ces locomotives, vieilles de 45 ans, sont soumises à un rude effort, et dans un temps très réduit plusieurs tonnes de charbons passent par les bras du compagnon.

Or, pour disculper la hiérarchie devant le public, la S.N.C.F., avec la complicité d'une presse bourgeoise à son service, faisant allusion au relevé des « Bandes Flaman » pour déceler une inobservation du signal où un excès de vitesse, a tenté de rejeter la faute sur les mécaniciens qui ont un pied dans la tombe et l'autre dans la prison.

Aucune anomalie ne fut décelée au matériel du train de messageries dont le responsable aurait encore été un petit agent d'exécution.

Ce train commercial qui provoqua le malheur après avoir dépassé le village d'Achères et enjambé sur un passage supérieur les grandes lignes de Normandie, raccordait la voie 3 donnant accès à la Grande-Ceinture par une forte déclivité.

Son mécanicien, pour maintenir sa vitesse au-dessous de la limite, 30 kilomètres-heure, était obligé de freiner et par l'effort retardateur deux S.T.V.A. (Service transport de voitures automobiles) vides poussés par des wagons chargés, placés derrière eux, furent plaqués contre la locomotive Diesel de fort tonnage.

Tout laisse à penser qu'en plus ces deux S.T.V.A. de très grand empattement, sur l'important écartement des essieux, ne purent s'inscrire dans la courbe de très faible rayon de l'appareil donnant accès à la voie 3 et furent chassés du rail, ce qui provoqua l'accrochage.

De toute façon la composition des trains et la conformité des éléments incombent aux cadres supérieurs, qui sans compter les déplacements gagnent sept fois la paye du lampiste.

Il est plus agréable pour eux d'écraser leurs subordonnés par des brimades, des blâmes, des retenues, des Conseils de Discipline, des réformes, des révocations, des ateintes à l'honneur par des prises de sang et des visites psychiatriques à la vue et au su de tout le monde, en regrettant amèrement le temps des déportations en Allemagne nazie, que de songer à la vie des voyageurs.

En conclusion, il est lamentable que des grandes organisations syndicales au service des partis politiques et des religions, qui prétendent défendre les masses laborieuses, les entraînent dans des mouvements tel celui du 11 décembre pour accroître leur misère en enrichissant le sommet. Cette grève, comme toutes les autres, n'est qu'une trahison. La participation de la C.G.C. (Confédération Générale des Cadres) prouve l'ignorance de la classe ouvrière qui s'allie et fraternise avec son principal ennemi, représentant direct du patronat, au lieu de le combattre.

DUFALLOT LAMPISTE

Etre révolutionnaire

La société actuelle est entièrement pourrie dans ses principes comme dans ses structures. Tous les rapports qu'elle contient entre les individus qui la composent reposent sur une loi unique : l'exploitation de l'homme par l'homme, les inégalités, les humiliations et les souffrances qui en résultent pour la majorité, le vice et la puissance pour quelques-uns. Cette exploitation a été rationalisée à ce point que seules une démystification complète des consciences et la destruction totale des structures de la société capitaliste pourront nous permettre d'envisager la construction du monde nouveau sur des bases sans équivoque.

Aussi le véritable révolutionnaire doit-il en premier lieu se créer lui-même pour renverser ensuite les mythes et les institutions qui maintiennent l'individu dans l'esclavage le plus absolu, esclavage d'autant plus dangereux qu'il est de mieux en mieux organisé, rationalisé, sur le plan économique comme sur le plan intellectuel, et tend vers une concentration absolue, une dictature sans frein, une dépersonnalisation totale.

Dans ces conditions, toute collaboration au sein des formes actuelles de la société entre les maîtres et les esclaves, ou leurs prétendus représentants, constitue le meilleur appui pour les exploiteurs, une reconnaissance et une justification de l'asservissement des travailleurs. L'exemple le plus frappant en demeure le syndicalisme réformiste qui cautionne la domination de la classe ouvrière par l'Etat capitaliste et centralisateur et sert de courroie de transmission absorbant, dans des échecs, calculés, toute action revendicative de la base. Il s'agit ici de la forme active du réformisme.

Mais ce dernier s'est également infiltré, sous une forme déguisée, au sein même des mouvements dont le but est de réunir les travailleurs conscients pour œuvrer à l'émancipation totale du producteur et de l'individu, à la construction du communisme libertaire, seule forme d'économie qui puisse répondre à la fois aux exigences de la répartition rationnelle des produits de la terre et à celles du respect de l'individu en supprimant, avec l'Etat, le salariat, le profit et l'exploitation de l'homme par l'homme. Le réformisme passif qui cherche à dénaturer ces buts et les moyens d'y parvenir est d'autant plus dangereux qu'il se dissimule sous des apparences révolutionnaires ou cherche à s'assurer le crédit des masses qu'il trompe en faisant appel à de vagues notions d' « humanisme », de « libéralisme », etc., notions au nom desquelles en définitive on écrase le peuple. Mais cet aspect de la collaboration des classes ne saurait tromper les véritables révolutionnaires qui savent fort bien qu'au moment de l'affrontement, ces traîtres se trouveront de l'autre côté de la barricade, du côté des exploiteurs.

Nous n'avons donc plus à lutter seulement contre ceux qui, ouvertement, sont les défenseurs du capitalisme, mais également contre ceux qui, à l'intérieur même du mouvement ouvrier, tendent à discréditer, par leur seule existence, toute action authentique de révolte des exploités.

Ces éléments se dénoncent eux-mêmes dans la mesure où ils se réclament d'une morale directement caricaturée sur la « morale » traditionnelle qu'ils dénoncent par ailleurs. N'est-il pas risible que l'on croie à une loi sacrée, infrangible, « tu ne mentiras pas, tu ne tueras pas » dans une existence dont le caractère est le mensonge perpétuel, le meurtre perpétuel ?

Collaborer peu ou prou avec les forces d'oppression au sein des structures qui sont celles de l'organisation rationnelle de l'homme par l'homme, ne pas condamner en bloc et sans rémission, au nom de principes « moraux » qui ne sauraient trouver leur justification ailleurs que dans cette même exploitation puisqu'elle est la base actuelle de tout ce qui n'est pas l'action purement révolutionnaire, c'est trahir à la fois l'idéal et les hommes, c'est faire peu de cas du sacrifice des camarades qui nous ont précédés dans la même lutte pour l'émancipation totale.

Car l'histoire n'est que la somme des révoltes successives pour la dignité de l'individu et l'avènement d'une société sans classes et sans exploitation. Il est indispensable de tirer tous les enseignements des expériences constructives qui ont jalonné le combat anarchiste sans oublier qu'elles n'ont été rendues possibles que par le courage de ceux qui les ont défendues les armes à la main.

Celui qui doit créer détruit toujours, et qu'est le nihiliste sinon celui qui juge « que le monde tel qu'il est ne devrait pas exister et que le monde tel qu'il devrait être n'existe pas » ?

La violence individuelle ou collective, le terrorisme, ne sont ni un système ni une philosophie. Ils sont et demeureront nécessités historiques tant qu'à la force et à la violence des exploiteurs on ne pourra opposer que la force et la violence des exploités, c'est-à-dire jusqu'à l'affrontement définitif dont surgira la société égalitaire pour laquelle nous luttons. Aussi ceux qui condamnent ces formes d'action se condamnent-ils eux-mêmes dans la mesure où ils se prétendent révolutionnaires mais se refusent, dans le même temps, à assumer totalement leur condition et leur drame. Car il existe une conscience terroriste par laquelle ils ne seront jamais déchirés, n'acceptant pas, contre toute logique révolutionnaire, que le meurtre puisse être à la fois nécessaire et injustifiable. C'est l'avantage qu'ont les êtres médiocres, pour ne rien dire des traîtres, de pouvoir oublier allégrement l'un de ces deux termes. Ils se dissimulent derrière une éthique qui n'existe pas, puisqu'ils prétendent rejeter celle de la société actuelle et que la société pour l'avènement de laquelle ils luttent n'est encore que théorique.

La notion de droit ne correspondant actuellement à rien, il serait absurde de demander quel droit l'on aurait d'ôter la vie à un individu. Il ne s'agirait pas en l'occurrence d'une question de droit mais du devoir d'éliminer tout ce qui pourrait nuire à la cause.

Autour de nous, plus de valeurs. Aussi est-il nécessaire d'en créer de nouvelles qui seront universelles. Mais, pour affirmer le règne de l'innocence, il faut accepter une certaine culpabilité. Le révolutionnaire devient l'homme de la contradiction dans la mesure où les exigences de sa lutte l'obligent à rejeter toute limite. C'est là l'un des aspects fondamentaux du nihilisme et du cynisme révolutionnaire qui peuvent apparaître à certains comme incompréhensibles. Le révolutionnaire est, *objectivement*, un homme condamné d'avance, mais il ne se dépouille pour cela ni de sa conscience ni de sa personnalité. Qui le jugera, si ceux-là même qui luttent à ses côtés peuvent être amenés à le condamner ? La justice d'autres hommes, de ceux-là même qui seront, par la révolution sociale, libérés de la contradiction. « L'avenir est la seule transcendance des hommes sans dieux ».

Tous ceux qui veulent réellement et sans réticences l'entière libération et le bonheur de tous et de chacun, qui refusent toute organisation venant d'en haut, doivent comprendre que la véritable révolution sociale ne peut se préparer que par des moyens révolutionnaires.

Assez de chercher des chemins tortueux pour arriver à ce but ! Assez de mendier là où l'ouvrier doit prendre ce qui lui appartient !

Il devient indispensable, devant les diverses manœuvres réformistes, devant l'esclavagisme matériel et intellectuel croissant, de faire tous les efforts possibles pour propager par des actes l'idée révolutionnaire et l'esprit de révolte constructive dans cette grande fraction de la masse populaire qui ne prend pas encore une part active à la lutte, et se fait des illusions sur la moralité et l'efficacité des moyens légaux.

Comme nous serons tôt ou tard contraints de porter notre action sur le terrain de l'illégalité, qui est la seule voie menant à la révolution, il est nécessaire d'avoir recours à des moyens qui soient en conformité avec ce but.

Jeunesses
Syndicalistes Révolutionnaires
C. N. T.

DE L'ORGUEIL

La misère de la propagande dans les milieux d'avant garde : c'est l'orgueil !

Quand un intellectuel pénètre dans un milieu ouvrier pour participer à son émancipation collective, la certitude d'être un des plus instruits lui laisse croire qu'il est le mieux doué. Il s'ensuit naturellement que cet esprit se croit désigné, non pas seulement pour éclairer ses camarades, mais pour leur servir de guide irremplaçable. Comme ses camarades moins instruits s'abandonnent à ses suggestions et lui accordent une confiance aveugle, notre militant *s'habitue* à prendre des décisions personnelles et connaît peu à peu la griserie d'exercer un véritable pouvoir : son ambition grandit avec son orgueil.

Des collègues avisés essaieront-ils de freiner cette ambition ? Alors, froissé dans son amour-propre, dépité dans son orgueil, notre militant s'efforcera de créer une nouvelle organisation ou un nouveau journal, certain, au départ, d'être non seulement l'animateur de cette nouvelle entreprise mais son meneur et chef incontesté.

Rien de plus pénible d'ailleurs que cette foire aux ambitions qu'est un journal d'avant-garde. Chacun y voudrait que son nom soit écrit en gros caractères et le plus souvent possible. Rien ne lui est plus désagréable que la suggestion faite par un collègue que la rédaction du journal soit entièrement anonyme, seule technique pour décourager les ambitions et mesurer le dévouement des autres. Même si ce militant est sincère, rien ne l'affecte davantage de voir sa participation mutilée par son effacement ! Et pourtant ! Une sélection impitoyable devrait s'exercer à partir de ce renoncement individuel à la publicité. Ce serait bannir l'orgueil et l'ambition individuels dans l'action commune.

Chaque fois que j'ai proposé cette formule à des camarades, je me suis attiré leur inimitié, parfois leur rancune... Que de rivalités eussent été évitées par une sélection barrant la route à l'orgueil !

Les Français, en particulier, sont par hérédité des individualistes pour qui la solidarité n'a de valeur qu'autant qu'elle leur procure un avantage individuel, matériel ou psychologique. C'est cet état d'esprit, cet égoïsme qui leur vaut cette réputation méritée de n'être que des « démerdards ».

Ils ressentent à exercer cette tare une vanité telle qu'elle figure dans leur morale comme une qualité essentielle de la race, de la rastacouère ! Et c'est ce qui explique la pluralité des ambitions, le désordre des initiatives, la concurrence d'actions similaires et qui auraient tout intérêt à se coordonner sur un plan unique en vue d'une action commune et profitable à tous.

Les milieux libertaires sont particulièrement rongés par l'orgueil et les ambitions mesquines des militants qui, parodiant César « préféreraient être les premiers dans leurs villages que les seconds dans l'empire ».

D'où les petites chapelles qui paralysent les organisations, les « feuilles de choux » qui lancent des noms d'écrivains à des échos qui restent muets..., des groupements fantômes qui se refusent à l'organisation rationnelle pour laisser libre cours à l'émergence des orgueils individuels.

La misère des masses, des foules, est dans le consentement qu'elles apportent à la manifestation des ambitions, filles de l'orgueil individuel...

LIBRAIRIE INTERNATIONALE MARSEILLE

Samedi, 23 janvier, à 18 h. 30, salle n° 3 B, de la vieille Bourse du Travail, une réunion est organisée pour présenter et discuter les statuts de la coopérative que nous allons fonder et pour désigner les responsables qui devront gérer les fonds déjà reçus en attendant de pouvoir réaliser pratiquement notre projet.

ANTENA

LA BAILARINA Y EL PRESIDENTE

MADRID.—La ex artista Imperio Argentina (la señora Margarita Niles del Río) encargó a su abogado que inicie una demanda contra el jefe del gobierno congolés, Moisés Chombé, por el pago de 90.000 pesetas (unos 1.800 dólares), anuncia el periódico madrileño «Ya». Según el periódico, Chombé alquiló el verano pasado una residencia de la actriz en el barrio «La Moraleja» y regresó al Congo sin pagar lo adeudado: dos meses de alquiler, 20 mil pesetas de comunicaciones telefónicas y la cuenta de la electricidad. «Ya» precisa que la señora Niles del Río escribió varias veces a Chombé a Leopoldville, pero sus cartas no obtuvieron nunca respuesta.

LA QUIMERA DEL ORO

CACERES.—Las arenas del río de Los Angeles están siendo sometidas a detenidos análisis, ya que se descubrió que son ricas en oro y plata.

Los primeros análisis de las arenas recogidas en la zona próxima a Las Hurdes indican que el porcentaje de oro es de 4 a 6 por 100.

Ya han sido denunciadas unas ochenta pertenencias que serán estudiadas con detenimiento para comprobar si merecen ser sometidas a explotación.

FRANCO SE CUIDA

MADRID.—El doctor Vicente Gil dijo que Franco vive normalmente, «se levanta a las 7,30 después de un sueño de siete horas. Trabaja por lo menos 10 horas y a las 21 ve televisión hasta medianoche, cuando lleva algunos documentos pendientes a su dormitorio para trabajar un poco más.»

Añadió el médico que Franco no está sometido a ninguna clase de dieta.

«Toma café y fruta para el desayuno. Su almuerzo es generalmente lo normal para cualquier español y en la cena tiene verduras o sopa-pescado y siempre fruta para el postre.»

PARA QUE SALAZAR SE REGOCIJE

ARGEL.—La ruptura entre el general Delgado y un grupo de dirigentes del Frente Patriótico de Liberación Nacional (FPLN) portugués fue hecha pública en Argel, en conferencia de prensa.

Cinco dirigentes del FPLN afirmaron que Humberto Delgado no fue reelegido miembro de la Junta Revolucionaria Portuguesa (Organo Ejecutivo del FPLN) durante la Tercera Conferencia del Movimiento recientemente celebrado.

Los cinco dirigentes en cuestión —Tito Morais, Piteira, Santos, Ramos Almeida, Rui Cabeçades y José Ervedosa— se elevan contra la «mixtificación» operada por el general Delgado y sus amigos quienes en un comunicado del 14 de octubre último, declararon que otra conferencia del FPLN había reafirmado su confianza al citado general y le había confirmado en sus funciones de Presidente de la Junta.

COLISION HISPANO-LUSITANA

LISBOA.—El barco de carga español «Mar Negro» ha chocado contra un buque portugués que lo remolcaba. La colisión ocurrió en el estuario del Tajo, en un punto situado en las cercanías de Barreiro. El remolcador lusitano se ha ido a pique y su piloto ha desaparecido. Los otros dos miembros de la tripulación de este último barco salieron indemnes del accidente.

Proponemos que las vírgenes de Fátima y la Macarena arreglen el conflicto suscitado.

PEKIN-MADRID

MADRID.—España importó en 1963 un montante de 89 millones de pesetas (1.500.000 dólares) de mercancías procedentes de China comunista. Tales importaciones, que suman en conjunto 2.900 toneladas, fueron efectuadas por importadores privados. Se recuerda, al respecto, que España no sostiene relaciones diplomáticas con Pekín y reconoce el gobierno Chang-Kai-Chek.

LA «VEDETTE» ES FEA Y GRASOSA

MADRID.—El director cinematográfico José Luis Sáenz de Heredia, ha llevado a la pantalla la biografía de Francisco Franco. Durante una hora y cuarenta minutos, hace desfilar los hechos más importantes de su vida, para llegar a la conclusión de que el personaje es comparable a Napoleón. Parece que Heredia ha querido resucitar sesenta años de historia. Habrá que ver con detenimiento la clase de historia que se trata de hacer. Según todas las personas que la han visto, y algunos comentaristas que le han prestado atención, consideran que es lo más superficial y defectuoso que se ha conocido. No nos extraña. Los panegiristas del cuarto de siglo de paz, no convencerán a nadie sobre las excelencias de esa tranquilidad que como dicen algunos humoristas, se deriva de tranca.

VOCACION DEMOCRATICA DE LOS ESTUDIANTES

MADRID.—Los estudiantes madrileños sienten una amplia vocación por la democracia.

La encuesta de «Ya» trató de determinar la procedencia social de los estudiantes de la Universidad de Madrid. El resultado de la investigación fue:

1,3 por 100 pertenece a la clase obrera.

3,7 por 100 a los medios rurales.

11,7 por 100 a los militares.

16,3 por 100 son hijos de profesores de empleados administrativos, y finalmente,

67 por 100 son hijos de profesionales liberales, industriales y altos funcionarios del Estado.

MISA NEGRA

MEJICO.—En el pueblo de Hijo los feligreses construyeron iglesia nueva. Por turno iban a trabajar gratis sobre el plano dibujado por el hermano del cura párroco. Terminado, el templo fue pintado de blanco armiño con cenefas azul celeste. El día de la inauguración (3 del mes en curso) salió a la calle una charanga típica despertando al vecindario, que se vistió de fiesta. Hubo disparo de cohetes y consumo de golosinas rociadas con pulque. Luego en comitiva la feligresía se dirigió al templo para presenciar el oficio divino.

Pero advino que la bóveda cedió falta de ligazón con el Cielo, atrapando debajo a un par de centenares de creyentes. Quienes pudieron huyeron despavoridos, pero más de cincuenta desdichados quedaron silenciosos, es decir, muertos. La misa de requiem hubo que celebrarla en otra parte.

BAJO EL MANTO DE LA VIRGEN DE FATIMA

LISBOA. — El frío ha causado dos muertos en Portugal. En Lisboa un hombre de unos 30 años, fue encontrado muerto, helado, en la entrada de un inmueble donde se había refugiado. En un pueblo del centro del país, una niña de seis meses ha perecido quemada viva en un incendio. Otras tres personas sufren graves quemaduras por haberse acercado demasiado al fuego. Varias regiones se hallan cubiertas de nieve y numerosas carreteras se encuentran bloqueadas.

La ola de frío que se siente en Portugal no es del todo rigurosa, pues en ninguna parte del país la temperatura ha descendido por debajo de los 2 grados. No obstante, ha provocado un recrudecimiento de gripes benignas. Según el diario «O Seculo», un tercio de la población de Oporto (alrededor de 3000.000 habitantes) se ve afectado de gripe.

LA HERENCIA DEL OBRERO

HUELVA. — Un muerto, no identificado, diez heridos graves, con quemaduras de segundo y tercer grado en distintas partes del cuerpo y otros leves, hay que lamentar a consecuencia de la explosión de un tanque de alimentación de agua, ocurrida en la fábrica de celulosa situada a doce kilómetros de la capital.

Los heridos graves son: Pedro Rodríguez Espinosa, de 37 años, Francisco Domínguez Suárez, de 38, Mariano Navarro Gil, de 28, José Toscano Mora, también de 28 años; Juan Méndez Gómez, de 35 años, Manuel Horta González, de 39 años, Alonso Quintero Minchón, de 36 años, Manuel Lebedó Lobato, de 29, Benjamín López Isla, de 27 y Rafael Gallego Cabao, de 32.

FALLECIMIENTO PREMATURO

MADRID. — Falleció en esta capital María Guzmán Palacios, viuda del general Moscardó. En alguna de las glosas funerarias que se le dedicaron figura una que afirma que doña María Guzmán murió prematuramente a causa de las penas sufridas. Tenía 89 años.

LA GUERRITA

RONDA (Málaga). — Ha fallecido el joven guardia civil Antonio Vera García, herido en acto de servicio por Francisco Murillo Gutierrez. Francisco se había fugado del Hospital Civil de Ronda después de herir varias personas, y se refugió en el cercano cortijo de la serranía «Melquetín», en el que con un cuchillo atacó a los moradores del cortijo. Antonio Vera, que se encontraba con permiso, fue requerido por los colonos del cortijo, y al intentar detener a Francisco recibió varias puñaladas que le ocasionaron heridas graves; no obstante, pudo hacer fuego contra Francisco, hiriéndole mortalmente. En aquel momento se produjo un disparo de escopeta que alcanzó al joven guardia en la espalda, a quemarropa, que le produjo heridas que le causaron la muerte.

LA VORACIDAD MILITAR, LOS PERROS Y LA CRUZADA

PAMPLONA. — «La pobreza es un crimen impune». «Mientras más de media humanidad pasa hambre, los gastos de orden militar fueron en el año 1963 de 120.000 millones de dólares». Actualmente esos gastos rondan la cifra de 140.000 millones». «El nivel actual de los gastos militares constituye un grave peligro económico e impone una pesada carga económica», que en España supone el veinticinco por ciento de su presupuesto, porcentaje superior al de todos los países. Así se explica «El Pensamiento Navarro», que acaba diciendo: ¡Ah, Quién pudiera llevar una vida de perro, pero de perro americano». Triste sino el de ganar por sublevación militar una cruzada, para desear como fruto de su victoria una vida de perro. (OPE).

FRACASO Y SAQUEO

El conocido fracaso de las Universidades Laborales pretende ser cubierto a fuerza de nuevas creaciones que, en el diario oficial al menos, dan la sensación de fecundas hijuelas de aquellas. Así, por Decreto de 5 de noviembre se crean los Colegios de Promoción Social de Madrid y Barcelona «con el fin de complementar la promoción social de las Universidades laborales facultando a la juventud laboral española la posibilidad de acceso a las facultades universitarias y escuelas técnicas superiores», colegios que «funcionarán en régimen becario», mantenidos por «las ayudas que a tal fin establecen las mutualidades laborales» y cuyo director será de nombramiento ministerial. Podría decir este texto con mayor exactitud, que se faculta al Ministro para entrar a saco en los fondos de las mutualidades laborales, erigiendo estos colegios, como antes erigió las propias universidades, tomando aquellos fondos a su libre arbitrio. (OPE).

LA CULPA LA DAN A LOS SALARIOS, NO A LOS DIVIDENDOS

LONDRES (OPE). — «El gobierno español ha comenzado una campaña contra las presiones inflacionistas que amenazan causar grave quebranto a la economía de la nación», dice el periódico «Tté Guardian». Del resultado de esta campaña dependen la paz en el campo industrial y el éxito del plan de desarrollo cuatrienal, que ahora cuenta con once meses de edad.

El precio de los artículos alimenticios ha aumentado, según se calcula, en un 15 por ciento desde comienzos de año y en un 10 por ciento en los últimos cuatro meses. Podemos formarnos una idea de lo que estos aumentos representan diciendo que aproximadamente el 53 por ciento del presupuesto de una familia de trabajadores españoles compuesta por cuatro miembros se gasta en alimentos.

El Ayuntamiento de Madrid, atacando en sus trincheras al monopolio de los distribuidores, ha puesto en relación directa a productores y consumidores, trayendo camiones cargados de fruta desde la costa mediterránea. Los camiones se situaron en lugares estratégicos de la ciudad y vendieron naranjas y limones a mitad precio que los distribuidores venían cobrando. Estos ofrecieron alguna resistencia al principio, pero han tenido que ceder.

«The Guardian» da a conocer la serie de medidas adoptadas contra la inflación por el Gobierno y dice que España cuenta con reservas considerables» para hacer frente a la misma. Entre las causas del mal señala los aumentos de salarios, las malas cosechas y el consumo de alimentos hecho por trece millones de turistas que este año visitaron España.

Una iniciativa en Marsella

Estimados compañeros:

Bajo la iniciativa de los jóvenes anarquistas de Marsella, el Grupo Jóvenes Libertarios y la F. A. lanzan una suscripción en el área regional y solicitamos la colaboración de todos los simpatizantes del ideal anarquista.

La finalidad es la adquisición de un local que pueda permitirnos fundar una *Librería internacional* donde se venderá en permanencia y al gran público, toda la prensa, libros y literatura de nuestro movimiento.

Tenemos conciencia de las dificultades que hay que vencer para llevar a buen término esta empresa; pero estamos convencidos de que todos aquellos que se reclaman de nuestro ideal no dudarán en ayudarnos con todas sus fuerzas.

Este proyecto es ambicioso, y necesitará de *todos nosotros* grandes sacrificios económicos; nadie de entre nosotros es rico ¿pero quién se negaría a hacer su aportación para tal proyecto? ¿quién dudaría? Ni siquiera el más desprovisto.

La obra que emprendemos será la obra de *todos*, y a pesar de las dificultades no es imposible puesto que tales proyectos ya se han llevado a cabo en Paris, Burdeos, Venecia, Génova, etc.

Bajo el punto de vista práctico y para evitar que un solo compañero se encargue de un trabajo tan importante y que nos concierne a *todos*, estamos elaborando los estatutos de una sociedad que tendrá por misión el administrar los fondos para la compra del local cuya responsabilidad será confiada a *varios compañeros*. Esta sociedad tendrá, bien entendido, una cuenta corriente postal a la cual serán canalizadas las sumas destinadas a este efecto, este capital no podrá ser empleado sin el concurso de tres responsables.

Además, para asegurar a cada participante el anonimato más completo se atribuirá un número a cada participante y en la medida de las posibilidades un balance será dado *cada mes* con los números de los donantes y las sumas por ellos dadas, de esta forma nadie podrá sentirse coaccionado si las cantidades dadas fueran modestas.

Es evidente y preferible que las aportaciones fueran individuales pero no obstante las aportaciones de Grupos o FF. LL. serán, si llegan, bienvenidas.

A partir de ahora, podéis hacer correr la voz y hablar de esta inficiativa alrededor vuestro, hacernos llegar vuestras sugerencias y aportaciones, todo será bien recibido.

Provisionalmente, podéis hacer las aportaciones a: Blanco René C.C.P. 38.31.81, Marseille, precisando: «Pour la Librairie».

Convencidos de que nuestra llamada será acogida con simpatía y merecerá todo vuestro apoyo, recibid, estimados compañeros, nuestro saludo fraterno y anárquico.

Por la F.A.L. Por el grupo J. L. Pour le Comité de Liaison F.A.-J.L. René Louis, 13, rue de l'Academie. Marseille (1).

PARA REGALO

«Un hombre que se va»

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela. Solicitar a esta Administración.

Mauro Bajatierra,

(Continuación y fin.)

HEMOS dicho que Bajatierra era un caso extraño de grandeza temperamental y ahora agregamos que este varón romántico con espíritu de Quijote era un patriarca fraternal para sus «aguiluchos», un héroe entre los héroes a quien en ningún instante de su azarosa vida cautivó la gloria. No hubo fuerza capaz de hacerlo doblegar ante el cumplimiento de su tarea genital. Ni el oro, ni la calumnia, ni las balas que pródigamente le ofrecían los fascistas tuvo el poder de tentarlo. Este soñador libertario ni siquiera se inclinó ante la majestad del peligro porque se sentía por arriba de todos los temores. Era un solitario en medio de los mejores ejemplares humanos. Por eso la vanidad no lo afectó jamás. Frente a todos los embates de la lucha de aquellos días, el padre solidario hasta el sacrificio, de los «agiluchos» combatientes, se mantuvo firme, impertérrito, incólume y magnánimo como corresponde a los verdaderos idealistas que luchan hasta morir por el triunfo de las grandes causas, por el triunfo de las causas verdaderamente humanas. ¡Qué difícil fue ayer, es hoy y aún lo será mañana comprender la maravillosa cantera del acratismo ibérico, capaz de producir héroes de la talla de Mauro, de Durruti, de Ascaso, de Carballeira, de Sabater y cien más que podrían citarse como ejemplo de lo que puede dar de sí una humanidad evolucionada, superada y consciente de sus deberes altruistas con sus semejantes, como lo era el Movimiento Libertario y aún lo sigue siendo en mayor o menor escala, pero innegablemente, pues ahí están tan cercanos los nombres inmarcesibles de Delgado y Granado!

Modesto sin afectación, en Mauro Bajatierra este hecho habla más por sí solo que todos los discursos. Como la mayoría de nuestros hombres enteros y batalladores, mientras todos los «jefes» antifascistas lucían vistosos uniformes y doradas charreteras, él vestía siempre la casaca y su pistola al cinto, más la pluma siempre lista a plasmar una acción digna de Marte; su único distintivo «militar» es la pistola que lo mismo le sirve para quitar de en medio a un fascista o para evitar un mortal bayonetazo, que para batirse y repeler la nefanda agresión de aquella cuadrilla de vándalos que quisieron apresarlo en el umbral de la casa que habitaba en Madrid, cuando luego de despachar a varios de ellos, moría con la sonrisa del triunfo en los labios, seguro de haber cumplido hasta el fin por la libertad.

∴

Nuestros héroes no han necesitado uniforme, porque tenían clara conciencia de que la vida se honra y dignifica no por la ubicación que el hombre tenga en el medio social en que actúa, sino por la lucha que éste sostiene, y Mauro sabía que sólo se eterniza y se purifica la existencia por el sacrificio que los hombres hagan en bien de la humanidad. Es por eso que ni su pluma ni su pistola, como la pluma de un Reclus o la espada de un Octavio, jamás fueron puestas en pública subasta ni al servicio de la ambición.

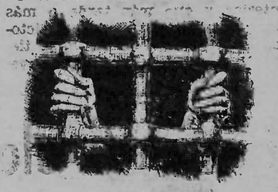
∴

Bajatierra luchó por la independencia de España de las garras del fascismo, pero no fue un soldado de la patria; fue un soldado convencido de la fuerza sublime de la idea. Amó la libertad como la buena madre ama a sus hijos, y amó a sus defensores «aguiluchos» como el águila es capaz de morir por ellos en la altura majestuosa. Y cuando en los campos de la idea flamea la bandera de la libertad, es imposible que bajo su sombra prodigiosa pueda cobijarse ningún mezquino pensamiento. De ahí que hasta en el instante supremo de su muerte solitaria y heroica, sólo alcanzase a gritar: ¡LIBERTAD!

Este sueño de libertad estaba animado por la expresión más elevada del pensamiento; estaba animado por el más albo sentimiento humano que es la unidad de todos los matices y de cuyo concepto nace el más puro concepto del heroísmo: el de la muerte esperanzada, cuando la inmensa mayoría se habría dado a la más negra de las desesperanzas. Porque hay que afirmarlo; su final combate contra el fascio, hasta el instante mismo de su muerte brillante, no fue un combate desesperado, muy por el contrario, fue un combate precursor que ha ido ofreciendo sus frutos día a día desde aquel aciago de su muerte. Estos 25 largos años de resistencia al fascismo ibérico, tienen en él su bandera, su enseña, su más elevado punto de mira triunfador. El día de mañana, cuando los negros horizontes se hayan aclarado, no cabrá otro remedio que reconocérselo y será entonces cuando nuestro inolvidable Mauro habrá vencido definitivamente como nuevo Cid.

∴

Emulando en esto al propio Durruti, a medida que alentaba, que escribía, que se solidarizaba abierta e intensamente con sus «agiluchos» que denodamente luchaban con el fin de barrer del ruedo ibérico al invasor fascista, fundaba escuelas, ateneos, periódicos y organizaba bibliotecas en



Presencia de España.

PARADERO

Deseo saber el paradero del refugiado José Gómez López, que vivía en el año 1959 en Pau (B. P.) en el Hotel Bayona, para darle noticias de su hermana que se encuentra en Francia. Escribir a Enrique Calero, 21 rue des Lombards, Evreux (Eure). Paradero

—Se desea saber el paradero, o tener noticias de Francisco Martínez, de Santa Lucía, Cartagena. Su madre pregunta por él. Dirigirse a Cayetano Zaplana, 21, rue Dechavanne, Villefranche S-S (Rhône).

—Se ruega a los compañeros que puedan dar noticias de Vicente Santotomás Ganzo, de Bilbao, que entró en Francia en 1939, lo comunique a M. y Mme Penela, 9, rue Boucharde, Paris (X). Pregunta por él su hermana.

Juicios, chamuscos, huelgas...

JUICIO

MADRID.—El Tribunal de Orden Público vio la causa contra el hijo del ministro español del Aire, teniente general José Lacalle, procesado por presuntas actividades comunistas.

El reo, José Daniel Lacalle, fue detenido en abril último en una redada de personas sospechosas de estar complicadas en un presunto complot comunista encaminado a promover desórdenes sociales en el país.

En la vista comparecieron, en unión de Lacalle, otros doce procesados como participantes en la misma conspiración.

Y DALE CON EL RETRATO DE FRANCO

COPENHAGUE.—El general Francisco Franco, jefe de Estado de España, ha exigido una pronta explicación satisfactoria a las autoridades danesas de la razón por la cual no tomaron ninguna acción contra los manifestantes que quemaron a Franco en efigie en octubre aquí, según fuentes informadas.

∴

Dinamarca no procesará a los manifestantes que quemaron a un muñeco que representaba al General Franco, el 20 de octubre último, frente a la embajada española de Copenhague. Pero el gobierno danés reprochó al policía de servicio su pasividad en el referido caso, opuesta a una instrucción permanente en el sentido de que incidentes de este tipo no podían ser tolerados.

∴

La policía impidió que otra efigie del jefe del Estado español, generalísimo Franco, fuese quemada en esta capital por un grupo de jóvenes manifestantes daneses.

La manifestación, integrada por 20 ó 30 miembros del llamado «Grupo 61», una organización izquierdista, fue dispersada por los agentes policiales, que debieron emplear sus bastones, frente a la Embajada de España.

Refuerzos policiales fueron enviados al escenario del hecho cuando la efigie de Franco, impregnada de petróleo, fue lanzada a la calle desde un automóvil en marcha. Los agentes la recogieron del pavimento antes de que se le pudiera prender fuego.

CONFLICTOS SOCIALES

BRUSELAS (OPE). — El Servicio de Prensa y Radio de la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres informa haberse decretado el «lok-out» en la fábrica de tractores «Lanz Ibérica», a causa de haber iniciado una huelga, en apoyo de sus reivindicaciones de aumento de salario, los diez mil trabajadores de la misma.

El mismo boletín da cuenta de haberse ordenado igualmente el «lok-out» en una empresa metalúrgica de Bilbao, en la que unos 1.500 trabajadores venían haciendo una huelga escalonada como protesta contra el despido de cincuenta compañeros. A éstos les acusó la dirección de ser los «instigadores de la huelga».

EN CARABANCHEL HAY DETENIDOS QUE HACEN LA HUELGA DEL HAMBRE

GINEBRA. — La «Associeted Press» ha comunicado desde Madrid a «La Tribune de Genève»:

«En la cárcel de Carabanchel, en Madrid, cincuenta detenidos han comenzado la huelga del hambre como consecuencia de los castigos que fueron infligidos a los presos que, la víspera de Navidad, interpretaron cánticos irreligiosos.

«Un portavoz ha confirmado que los detenidos hacen la huelga, pero no ha dado ninguna precisión sobre los castigos infligidos.»

Vejamen de la inconsecuencia

(Viene de la página 4.)

política, nada que concuerde con la verdadera emancipación de los pueblos, en plan de inconfesables designios, hacen política, desestimando el antipoliticismo que antes defendieron. Y así podríamos ir agregando toda una variedad de matices revelando inconsecuencia.

Por vía de ejemplo (dicen que para muestra basta un botón) tomemos como inconsecuencia el caso de Mussolini, dando como bueno lo que antes combatió. Modelo de consecuencia nos lo ofrece la biografía de Eliseo Reclús, que sostuvo hasta la muerte unos principios ideológicos fundamentados en la ciencia y en el sentido de la dignidad humana.

El estudio, la cultura, el anhelo de libertad, de justicia, pueden acoplarse al modo de ser del individuo que, haciendo de ello un móvil de su vivir, tenga el placer de ser consecuente, lo que equivale a defender una convicción adquirida gracias a un previo libre examen.

Y para el examen libre, razonado, de las cosas, sobra todo empacho de filosofía. A lo sumo, si es que nos place que el pensamiento se detenga como en un remanso de digresiones filosóficas, ya que vivimos en el país de Descartes, lo mejor es imitar el estilo que le era característico, y que tenía como divisa la claridad y la serenidad en la mayoría de los casos.

FONTAURA

FEDERATION ANARCHISTE

Conférence publique, dimanche 17 janvier 1965 à 15 h. 30, salle des conférences de la Maison Verte, 127, rue Marcadet, Paris, (18). Metro Joffrin et Marcadet Poissonniers.

Orateur: Ch.-Auguste Bontemps.

Sujet: Centenaire et actualité de Proudhon.

Entrée libre.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

la discusión sobre las «nuevas bases teóricas», que la S.A.C. o no importa que otra organización sedicente libertaria, pueda proponer. Es algo así como un intento de «ganada de mano» que nos hace aparecer sospecha e interesada la solidaridad de la S.A.C. hacia el interior...

¿Creen sinceramente los compañeros, que por el camino de una divergencia ampliada con los recursos de un tercero en discordia, podremos reafirmar nuestra unidad? ¿Creéis vosotros, éstos, aquellos, los de ésta o la otra fracción mal disimulada, o lealmente declarada, que alimentando rencillas y aprovechando discordias se labora por el porvenir libertario en España?

Cada vez se ve más claro el por qué la F.O.R.A. —en Argentina— no logra rehacerse, ni logra reorganizarse la A.C.A.T. El por qué la A.I.T. se encuentra cada día más aislada y el movimiento libertario internacional más desmenuzado

«MEA CULPA»

Es verdad. Los «benefactores» de la S.A.C. tienen razón. En venticinco años de exilio no hemos logrado nuestra reintegración orgánica sobre bases comunes capaces de galvanizar la militancia en una línea de acción clara y sin reproche. No hemos sido capaces tampoco de una eficiente reintegración al suelo natal, base y abono específico de nuestro movimiento cenetista y libertario. Bien está que aprovechen la «redada» quienes en aguas poco claras intentan captar neófitos y atraer vacilantes. La culpa es nuestra en todos los terrenos. Continuará siendo nuestra la culpa en tanto nos mantengamos divididos por razones de interpretación táctica. El asno de Buridán feneció por obcecación cerril. La misma obcecación cerril que nos mantiene a unos y a otros en posiciones insostenibles. Posiciones que no resisten a la razón ni el mínimo sentido de cordura... Salvo las posiciones concretas que definen dos corrientes basilares que se bifurcaron a raíz de nuestra guerra. Posiciones que no importa cuando se reintegrarán en una, por convencimiento experimental, o que se disolverán en función antagónica, en cuanto podamos afrontar la realidad de una España reconquistada.

Pero la del «tercero en discordia» es artera y falaz. No se justifica con el deseo —que es el de todos— de recuperar nuestra organización en España. Que el pretexto no se convierta en señuelo y que el medio se confunda con el fin.

Ejerzámonos en el uso de la lealtad. Unos y otros. TODOS. No hay otro camino para la dignidad ni otra solución para quienes declaran «querer edificar los fundamentos sociales, económicos y políticos de una sociedad legítimamente humana». Así lo proclama el punto 4º de la citada «Declaración común», rubricada en Estocolmo por quien, a su paso por París, incitó a los «viejos» a ceder terreno ante los «jóvenes». ¿Y el ejemplo?...

Llegamos a pensar ese día, que el citado renegaba de pastores benévolos y que nos ponía en guardia contra toda propensión a la «diosa» providencia.

Manuel Pérez

NO me llego a explicar por qué coincidencia pensaba en él cuando leí en «Espoir» la noticia: Manuel Pérez, el viejo, como familiarmente le conocíamos por allí, allá por el año 1934 y 35, había fallecido.

Algo extraño me presumía encontrar queturbara nuestra tranquilidad. Alguna mala noticia nos debía llegar a no tardar del Brasil, país en el que radicaba junto con su hija y nietecitos. Parece como si el pensamiento a veces coincida, a lo que ante nuestra vista suele pasar, o la noticia que acabamos de leer. «Mentando a Roma por la puerta asoma», dice el dicho muy español. «La C.N.T. está de luto», dijo «Espoir» hace unas semanas.

Su silencio desde algún tiempo a esta parte por aquellas tierras pisoteadas por la bota negra del militarismo conspirador, este silencio, nos decía algo extraño sobre nuestro compañero. Ahora que todos sabemos de su muerte, pienso más en él.

Su última carta la recibí en Orán. Me pedía postales del Africa con sus camellos cabalgando en el Sahara, otras veces poblado por combatientes republicanos españoles; de sus mujeres con el rostro cubierto, signo de esclavitud en pleno siglo XX; vestidas de máscaras, como se suele decir por allí. Naturalmente, que fueron cumplidos sus deseos. Los alumnos del colegio en el que nuestro compañero daba clases le reclamaban tales documentos gráficos.

El, nuestro buen amigo y mejor maestro, conocía mucho del Africa y Argelia. Por los años 37 y 38 pasó por allí en gira de propaganda, delegado por el C.ª Nacional de la C.N.T. Le acompañaba una de sus hijas.

Lo vi por última vez en Barcelona. Allí fuí en convalescencia, a su casa, donde me acogió su simpática compañera por unos días; hasta que volviera Manuel, de Valencia, donde también le vi en el C. N. de D. y me dijera de esperarlo. Vivía en su piso de la calle Julia, en Hostafranchs. Los compañeros del Comité de barriada de las Patrullas de Control nos pusieron en contacto con Ricardo Sanz, para que éste conocedor de la cuestión transeúntes, me permitiera percibir los haberes de militiano en el frente del Sur, Columna Fermín Salvochea. Así fue.

Ricardo Sanz marchaba al día siguiente para Madrid a hacerse cargo de la Durruti. Este había muerto al grito de «no pasarán».

Tampoco puedo olvidar cuando Pérez vino a Cádiz en vísperas del movimiento en 1936, casi algunas semanas antes del levantamiento militar. Habíanse dado tres buenas conferencias, había que preparar a la militancia. Una, contra la pena de muerte por Vicente Ballester. Villaverde vino del Norte y habló en el teatro Cómico, repleto de trabajadores. Ballester en la Casa del Pueblo U.G.T. dado que todo Cádiz lo apreciaba. Manuel Pérez lo hizo en el Sindicato del Transporte Marítimo y Terrestre, uno de los Sindicatos más importantes de España.

Nosotros, vanguardia de la C.N.T. por aquellos días, por así decirlo mejor, escuchábamos su conferencia, aquella peroración nerviosa y persuasiva, desde el centro de la Plaza de E. Castelar, sede del sindicato. Más tarde, hablamos con él en la F. Local.

Ballester, en aquella última entrevista, le propuso, la oferta hecha a él, de ir a Barcelona como redactor del inolvidable diario «Solidaridad Obrera». Manuel Pérez aceptó; escribió bastantes trabajos sobre Comunismo Libertario a tenor del folleto que publicara nuestro malogrado Isaac Puente.

Manuel Pérez, aún perteneciendo a la regional canaria, recientemente constituida por aquella fecha, se sentía muy ligado a la andaluza, donde tenía muy buenos amigos y compañeros de lucha; sentía nuestras cosas como propias.

Hablador con facilidad, optimista hasta sus postreros días, persuasivo por convicción, rebelde por temperamento, también supo ser responsable con los deberes de la organización confederal y los compañeros.

Hoy, cuando más falta tenemos de estos viejos militantes, de estos inteligentes compañeros, la muerte se los lleva uno a uno, éste de los mejores.

A sus hijas y nietecitos en el Brasil, nuestro sentido pésame desde Francia. Con la promesa de ser firmes haciendo el CUADRO CONFEDERAL, como él nos pedía.

RODAMA

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Jean Rostand

LO QUE YO CREO

Roots

ediciones «SOLI»

B.D.I.C

héroe solitario

por Cosme PAULES

el frente. Y cuando el fascismo creyó haber alcanzado la victoria más absoluta sobre todo y sobre todos, he ahí que Bajatierra le muestra que no hay base firme para ninguna de esas ilusiones esclavistas; que a él no lo ha vencido y que quienes habrán sin duda de seguir su ejemplo manumisor también permanecen a la espera de la victoria, sacrificándose si es preciso en la clandestinidad para que el tiranuelo de El Pardo no pueda respirar tranquilo. Y no se equivocaba, por cierto. Los hechos posteriores nos lo demuestran con creces.

∴

Bajatierra caído, es cierto, nada puede ofrecer materialmente hablando. Algunos pensarán que quizás si hubiese conservado su vida, su inteligencia y recta voluntad de acción habrían sido más útiles para la causa de la libertad que muriendo como lo hizo con gesto heroico. Guardando las distancias debidas citaremos a Epicteto con el fin de demostrar que los así pensaren están equivocados: su vida y su muerte se rejuvenecieron y se agrandaron, lo mismo que su acción, cuando tomó aquella determinación magnífica. «Dices que si Sócrates —escribe Epicteto en sus Máximas—, en vez de negarse a huir de la prisión se hubiese puesto en salvo, aún hubiera sido útil a los hombres. Pues bien: no, amigo mío. Lo que Sócrates dijo e hizo negándose a ponerse a salvo y muriendo por la justicia, nos es mucho más útil que cuanto hubiera podido decir y hacer si se hubiese escapado.» Del mismo modo sabía Mauro que su solitario heroísmo era más útil a los paladines de Acracia que su propia vida. Y por eso también la ofreció sencilla y sonrientemente. Su gesto adquiere más relieve si consideramos que entre Bajatierra y los defensores de su propio ideal no existe ningún mezquino interés. Lo único común que había entre ellos era el místico lazo que sujeta a los hombres que ponen toda la vehemencia de su ardiente corazón en el amor inmenso de la sublime idea de libertad a los seres humanos, única base en la que puede descansar la verdadera reivindicación humana. Mauro Bajatierra fue un anarquista que puede parearse con los mejores ejemplares de nuestro movimiento y que sólo puede ser superado por Buenaventura Durruti, que fue el héroe máximo de nuestra germinal Revolución. Los otros quizás puedan parearlo, cada cual a su manera peculiar; pero nadie, después del «Héroe del Pueblo», lo supera. Y estos héroes han sido anarquistas porque supieron mantener inmaculados sus principios de verdadera libertad social y humana. Y es porque ellos fueron los anarquistas consecuentes y completos hasta el último aliento de sus generosas existencias, que se nos presentan con toda la majestuosa arrogancia de las montañas enormes bajo los cielos inmóviles; y sus figuras se recortan puras como en los ocasos rosados se destacan las nubes violentas.

∴

Toda la obra de Mauro descansa en los más caros principios del derecho, la justicia y la libertad, y marcha de acuerdo con las más elevadas aspiraciones de la humanidad, porque su sueño es hacer carne entre los productores de riqueza útil, tanto en el sentido abstracto como en el sentido concreto del alto significado que tiene la libertad, ya sea para el individuo como para el conglomerado humano que compone, universalmente considerado. Bajatierra era un convencido de que justicia y libertad no pueden existir mientras los trabajadores se agiten en las tinieblas de la ignorancia; mientras los trabajadores no marchen con pasos seguros hacia la luz que los lleve a la verdad. Estos conceptos llevados en forma sencilla y clara hacia la mente de aquellos hombres y mujeres centauros —sus «agiluchos de la F.A.I.»—, hizo que ellos conocieran sus deberes y sus derechos y tuvieran una conciencia exacta de su misión conquistadora como hombres y como milicianos, tanto para ellos como para la colectividad, en uno de los momentos más cruciales de la historia humana. Y así también, cuando comprendió que ante la criminal avalancha vencedora de las canibalescas fuerzas de la reacción, la entereza de los más podría titubear y considerarse definitivamente vencida, él se propuso ofrecer con el ejemplo de su muerte ejemplar un resplandor capaz de iluminar las mentes de cuantos no hubieran perdido su calidad de entes humanos, en la seguridad de que la chispa genital de su heroísmo solitario abriría una puerta al más allá de la completa reivindicación en el seno de un movimiento que tenía base suficiente —por la calidad militante de sus componentes—, para no dejarse vencer ni aterrorizar por una momentánea «victoria» de la muerte sobre la vida que renace sin cesar. Así fue Mauro Bajatierra el faro que, como decimos, se encendió ese mes de marzo inolvidable, y sigue señalando el camino de la resistencia contra el fascismo en el Interior y que más tarde o más temprano logrará la definitiva victoria de la Revolución Social en la tierra del quijotesco Cervantes Saavedra.

Los tres milagros de Ghandi

A presencia de Lanza del Vasto interesó los medios intelectuales de tipo más o menos conservador porque el autor de «Pèlerinage aux sources» no le patrocina ninguna organización de carácter popular. De ser así sucedería lo contrario. Aunque el tribuno, por su saber, fuera de renombre internacional. Por otra parte, defrauda observar la ausencia de la clase trabajadora en las manifestaciones culturales. Tengan lugar donde fuere y estén organizadas por quien sea. Parece ajena a toda inquietud.

Los numerosos actos ilustrativos que tienen lugar durante el período escolar deberían incitar a los obreros, ya que son en general asaz interesantes y siempre se aprende algo, aunque uno no esté de acuerdo con los temas y sus expositores, quienes, a decir verdad, lo son de manera llana para hacerse comprender de todas las inteligencias, caso alentador y paradójico a la vez, si se tiene en cuenta que el hecho inverso se produce muy a menudo en conferenciantes y charlistas populares, adoptando téminos doctorales que riñen con su saber.

El presentador de un conferenciante ensalza siempre y a veces con mal gusto. L. del V. se presenta solo.

Escuchándole se tiene la impresión de oír un negador de Dios, con vehemente deseo de marcar su posición religiosa. Una forma de panteísmo con marcada tendencia teosófica.

Sus «tres milagros de Ghandi» nacen de la no-violencia, base de acción que reposa en los tres principios observados por el Mahatma: Evitar el culto de la personalidad; no ensuciarse las manos al ocuparse de política y afirmar no haber sido visitado nunca por ninguna clase de dioses.

La exposición va adornada de comparaciones y ejemplos. Sobre todo de palabras sentenciosas: «La libertad no puede ser tal si reposa sobre la muerte.»

Esta definición nos hace pensar en Lincoln: «Es muy triste cosa con sólo una firma poder salvar la vida de un hombre y no hacerlo.» Y en Cervantes: «Grande es la victoria que se obtiene sin sangre.»

El primer milagro es la liberación de la India sin que el pueblo haya provocado efusión de sangre.

Entre otras cosas recuerda del Vasto a la Boëtie y su discurso sobre la esclavitud. Por asociación de ideas no es difícil recordar a Mirabeau: «El pueblo está en poder del arma más potente que se pueda imaginar. Con cruzarse de brazos le basta.»

Para el conferenciante, «el uso de los cañones es contraproducente —puestos al servicio de una revolución—, para cuyo triunfo es suficiente el silencio..., el terrible silencio de todo un pueblo que no hace nada, que se queda en casa», y es nula la objeción referente a que las masas se abstendrán de seguir un tal movimiento. Basta el ejemplo vivido en India, para el que la condición «sine qua non» es la integridad de las minorías organizadoras y su capacidad en transformar un pueblo en ejército no violento, el más potente que exista a partir del momento en que ponga en acción la desobediencia civil.

Desobediencia civil —o no-obediencia— es uno de los temas preferidos de nuestro filósofo Han Ryner, quien dejó, entre otros muchos y ejemplares libros escritos a lo largo de su vida, uno que compendia y concreta la no-violencia: «El crimen de obedecer». La sola diferencia es que nuestro helenista habla en tal obra de un hombre y no de un pueblo.

De acuerdo o no con la no-violencia, según los datos publicados hasta ahora, en todas sus manifestaciones públicas las pérdidas han sido insignificantes comparadas con las habidas en ocasión de las más pequeñas trifulcas de carácter violento.

El segundo milagro del Mahatma es la integración de los parias a la comunidad del país. Contrariamente a la creencia general los parias no son llamados así por ser pobres; los hay muy ricos, al contrario. Son llamados así los que por diversas razones reniegan de las leyes de su propia casta, la que hace caer sobre ellos la execración y la condena a la categoría de parias.

Para ese segundo milagro, Ghandi usó de la acción directa hacia la conciencia de las personas influyentes en las respectivas castas. Les explicó la sinrazón de liberar la India de la tutela inglesa y dejar en pie la discriminación hecha a los parias.

Su llamada fue escuchada y aceptada abriendo el paso a una ley aboliendo la discriminación. Como toda ley es en sí algo religioso, no escapa a la consecuencia inmediata: el misterio. Y si ella no es aplicada en sus partes esenciales pierde su valor. De todas maneras cabe esperar que ella ayudará, con la evolución, a borrar de la sociedad humana la ignominia que representa para todos los hombres la existencia de «intocables».

Curiosa esa afirmación de «misterio» ligada a la ley y a la religión, en un hombre religioso declarado.

Las fronteras humanas son el «bien» y el «mal». Para corregir al prójimo debe uno corregirse a sí mismo. Nuestro enemigo no es el a quien tenemos por tal, sino el mal que lleva dentro, al que debemos extirpar para hallar luego un amigo que nos comprenda y nos ame.

El tercer milagro es la propia muerte de Ghandi. Tras echar fuera a los británicos y haber hecho frente a la agitación musulmano-hindú, apaciguando los rencores religiosos, el que había liberado la India, dándola rango de nación, cayó asesinado por un nacionalista.

Concluyendo: De la maldad de los medios nace la maldad de los fines; un fin que se quiere justo debe prescindir de armas mortíferas; gracias a la no-violencia la cristiandad triunfó en occidente porque en las catacumbas no se complotaba, sino que se rogaba. En fin, la no-violencia produce siempre un resultado genial; no hay vencidos.

Muchas manifestaicones no tienen tinte dogmático ninguno y han sido hijas de pensadores ateos. Lo que me hace pensar sintomático el hecho de que estén demasiado a menudo en boca de religiosos.

La cristiandad que rogaba dejó el paso libre al catolicismo del que nació el popular: «A Dios rogando y con el mazo dando.»

Su segunda conferencia es también rica en manifestaciones, de las cuales se nota el sofisma: «Nuestra Area no es una orden religiosa, aunque la religión se sitúa en primer plano de sus votos y de la regla a la que vivimos consagrados.»

El orden es patriarcal. «Intermediario entre los benedictinos y los gitanos, tenemos de los primeros las plegarias y reuniones espirituales, el abandono de los bienes y la «obediencia». De los otros: el fuego, las danzas al son del tamboril y las aventuras.

Nos distingue también la no-sumisión a ninguna iglesia.

La diversidad de religiones no debe ser un inconveniente para la unidad, pues, no es que exista un solo Dios, sino que Dios es Uno.

A pesar del atomismo nosotros continuamos trabajando con las dos manos. Nuestro trabajo está concebido por el arte humanista consistente en saber lo qué se hace y su utilidad; contrariamente a esas grandes concentraciones de obreros cuyo trabajo no se sabe a dónde va ni para qué sirve, soportando ellos el látigo de la monotonía y el de la necesidad.

La explotación de la clase obrera está destinada a satisfacer dos parásitos de toda clase, especialmente policías y ejército, que alimentan y sostienen a los Hitler de todos los colores.

Las guerras no están motivadas por cuestiones de orden económico. Limitad vuestras necesidades a vuestra propia producción, humanista en sentido laudativo y habréis hallado el camino de la felicidad que reside precisamente en no tener necesidades. Claro está que el pueblo es tan imbécil que se deja embrutecer hasta el punto que los cantos y la literatura actuales no tienen punto ninguno de comparación con los de hace dos siglos.

El hombre estará tanto menos civilizado y menos libre cuanto más complicada la máquina que tenga que usar.

Para ser feliz le basta al hombre con ser pobre. De una pobreza fastuosa. Por aquello de «felices los pobres por el espíritu», que no debe confundirse con lo de: «Felices los pobres de espíritu...», que no es lo mismo. La definición es la siguiente: «Felices los que son pobres porque el espíritu no les dejó enriquecerse mediante la explotación de sus semejantes.» La pobreza tiene la piel ruda, pero cuando se acostumbra uno a ella se da cuenta que es una compañera fiel. Ni nos abandona ni nadie la corteja.

Sólo los muertos son absolutos. Los débiles poseerán la tierra, cuando los fuertes se habrán destruido totalmente, como lo están haciendo ya.

La obediencia es fuente de ejércitos y de crímenes, cuyo primero es la explotación, sea quien fuere que la ordenare. En nuestros medios nadie manda, sino el libre y unánime acuerdo de los hombres y de las mujeres que constituyen la comunidad en la que no hay jefes (que no sirven para nada). Cada uno de nosotros se autorresponsabiliza de sus actos y de sus promesas, responsabilidad que elimina las reglas, que son generadoras de faltas.

No hay sanción violenta porque ella es castigo. La hay no-violenta, que es la penitencia aceptada por el interesado, quien dedica el espíritu a comprender, pero no a aprender. En fin, en lugar de hacer discursos hacemos obras.

L. del Vasto va hacia la conciencia del hombre. A su manera. Demasiadas veces, pero se nota en él como única verdadera la afirmación de su tesis, pese a consideraciones que le hacen señalar que: «Incluso los ateos pueden venir con nosotros y hay quienes lo han hecho al darse cuenta del vacío que existía en ellos mismos, en el fondo de sus pensamientos.»

¿No será acaso que ya no existe el ateo en el hombre que acude a medios religiosos para «llenar el vacío de su alma?

Invirtiendo los términos podríamos pensar que del Vasto es un anarquista cuyo misticismo le hace pensar en Dios, «un Dios cuya orden no debe interesarnos (véase Tolstoi: «La vraie vie), si viene de El, pero sí debe interesarnos si va a El».

Como interpretar el que en corro aparte nos diga de ese amigo anarquista cuyas actividades han comprometido seriamente su salud, que «no es ateo ni anarquista: es un hombre que está ligado a la religión aunque no se da cuenta».

Son esos momentos en que única verdad del concilio, es que no puede haber libertad en materia religiosa, interesa no dejarse embaucar por los religiosos que «no pertenecen a ninguna iglesia».

Fernando FERRER

Orleáns.

Comunicados

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Debido al encarecimiento de todo, LE COMBAT SYNDICALISTE se venderá en adelante a 0,50 F. ejemplar. El aumento correspondiente a las suscripciones consta en el cuadro de las mismas.

F. L. DE OULLINS

Reunión el domingo 17 de enero a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre. Dado el interés de nuestra información y problemas a tratar, se encarece la presencia indispensable de todos los compañeros.

F. L. DE BEZIERS

Segunda reunión del ciclo de Estudios Sociales y Económicos. Domingo día 17 de Enero de 1965.

Temas: 1º ¿No existen más formas de acción directa que las huelgas y las revoluciones armadas?

2º Si nuestro movimiento es universal y no simplemente español, ¿cómo nuestra intención se reduce a liberar a España y no al mundo entero?

Local: Caserne St-Jacques, C.N.T. Française.

S. I. A., SECCION DE ORLEANS

Se convoca a todos los adherentes de esta sección, para la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 17 de enero a las 10 de la mañana, en el 25 de la rue des Pensées, para tratar asuntos de importancia actual.

F. L. DE DRANCY

Asamblea general para el día 31 de enero en el lugar y hora de costumbre.

CONFERENCIA PUBLICA

Organizada por la F. L. de París, el domingo 24 de enero, a las nueve y media de la mañana. Tema: *España por dentro*, a cargo del compañero Conrado Lizcano.

AGRUPACION REGIONAL DEL LEVANTE

Se convoca a todos los compañeros de nuestra Agrupación a la reunión que tendrá lugar el domingo 24 de enero, a las diez de la mañana, en nuestro de la calle de Ste-Marthe.

La Comisión

Pablo VI elogia el régimen de Franco

EL papa Pablo VI recibió en el Vaticano al nuevo embajador de España en la Santa Sede, Antonio Garrigues y Díaz-Cañate, y, al recibir las credenciales que el nuevo representante diplomático del régimen fascista le presentó, hizo apreciaciones sobre el actual régimen español que van más allá de las normales expresiones diplomáticas y que, por tanto, deben referirse y juzgarse como una grave demostración de apoyo al gobierno de Franco expresada por el Vaticano.

Pablo VI habló en español respondiendo a las palabras que le había dirigido el embajador. El pontífice empezó rindiendo homenaje a la «preparación diplomática» del embajador, «dotado de un profundo espíritu religioso» luego añadió: «Los deseos que animan a vuestra excelencia de hacer cada vez más estrechas las relaciones entre España y la Santa Sede encontrarán en nosotros correspondencia pronta y comprensiva.» «Una nación como España, con sus glorias pasadas y aún presentes, con la fe compacta de su pueblo, una nación decimos con abundancia de vocaciones sacerdotales y religiosas, dedicada a aumentar, actualizar y hacer más eficiente su rico patrimonio espiritual, una nación así no puede menos que atraer la mirada vigilante y complacida del vicario de Cristo.»

La mirada vigilante y complacida del vicario de Cristo contempla, pues, en España las «glorias actuales», que son evidentemente las del régimen franquista; pero no contempla —con igual evidencia— la lucha que el pueblo de España, con «fe compacta», como ha dicho el mismo Pablo VI, libra contra la dictadura, contra los bajos salarios. Y precisamente en aquellos días se desarrollaba en España una gran huelga, en Asturias y otros lugares, en que participaban millares de trabajadores españoles y con ellos muchos sacerdotes.

Pero la apreciación a España por las glorias actuales no ha sido la única referencia digna de mención que el Papa ha hecho de su apoyo al régimen español. Indirectamente, mas con evidencia clarísima, Pablo VI ha asegurado también al embajador comprensión y apoyo a las tentativas que Franco hace para incorporarse de igual a igual al concierto internacional y a los organismos de los que aún está excluida la dictadura franquista: el M.E.C.M. la OTAN... Dijo el Papa: «Ni por tanto somos indiferentes a sus luchas (de España) ni a las realizaciones para el mayor bienestar, a la tenacidad con que busca consolidarse en el rango que le corresponde en el concierto de las naciones, el esfuerzo por perfeccionar sus estructuras, en los diversos sectores de la vida nacional, unido al propósito de favorecer su progreso social también a la luz de las enciclicas pontificias; todo cuanto en una palabra puede contribuir a su grandeza y a su prosperidad espiritual y también material es digno de elogio, merece es estímulo y además nuestros votos y oraciones.»

Como se ve, el apoyo a toda la política de Franco, en el interior y el exterior, es explícito. Cabe solo destacar, por añadidura, que estas palabras han sido pronunciadas por un Papa que —cuando era arzobispo de Milán— hizo oír su voz en ayuda de la juventud española. Se recordará, en efecto, que expresó la esperanza de que el régimen franquista fuese clemente con los jóvenes condenados por tribunales españoles hace dos años, y fue atacado por esto por la prensa del régimen. Ahora, evidentemente, la paz está hecha.

Coloquios transcendentales

(Viene de la página 4.)

sencia de un anarquismo cabal y ampliamente considerado.

Sé que el tratar de hacerme oír en el seno de nuestra «familia» en base a unas premisas que constituirían un cambio radical, total, en el enfoque propagandístico, me expongo ser algo así como un blanco donde las risas, reprimendas y quién sabe cuántos denuestos más apunten con pulso firme. El compañero Peirats, al empezar una serie de artículos de crítica confederal, al tiempo que ha intentado aportar sus «soluciones» a nuestra crisis, dice: «No me importaría caer abatido por la crítica», etc. Pues bien. Tampoco a mí me importarían los denuestos de los amigos mientras alguien, aunque no fueran más que unos pocos, comprendieran el fondo de mis intenciones, que con claridad expuesta constituyen la antítesis de aquella tesis ampliamente explicada en sus trece artículos. También les advierto a quienes pretendieran sacarle una síntesis de esos dos extremos, la inutilidad que supondría un tal intento, pues de poco valdría una defensa del anarquismo sin el consigunos, aunque no fueran más que vos, de otros enfoques, de otro lenguaje... Los pensamientos ideológicos y tácticos de nuestros teóricos idos sirvieron a su tiempo. La época presente precisa que se teorice de muy distinta manera, respetando, por supuesto, hasta el máximo que cabe imaginar el contenido filosófico de nuestro ideal. De acuerdo, pues, a la hora presente, estimaríamos como muy valederas y atinadas las sugestiones que presentamos a continuación, como portaestandates que somos en nuestra manía de que la humanidad se salve.

1.º Admitir, por nuestra parte, que la lucha de clases ya no constituye una base fundamental para el anarquismo, y 2.º «Hacerse oír» (de acuerdo contigo en este punto, amigo Victor García) y no tan solamente en los organismos internacionales y universitarios sino también en los círculos militares y curias eclesiásticas.

Consideraciones a estos dos planteamientos que anteceden: Si afirmamos que la lucha de clases ya no es vital para el anarquismo es porque la facultad comparativa y de análisis que poseemos nos lleva a esta conclusión: que la revolución social, o finalista, en el ámbito mundial (pues íntimamente ligados mundialmente están los problemas económicos y políticos) es imposible llevarla a término por hechos y recursos únicamente proletarios. Le resta, al sindicalismo, la oportunidad estricta y limitada de una lucha de mejoras inmediatas, en lo económico y en lo moral, pero esto no frena ni mucho menos los instintos de los hombres en su lucha despiadada para ver quién sube primero y quién derriba a quién, consecuencia de todo lo cual nos ha colocado en el impase que resentimos. Aparejada a esta actuación infructuosa, está la conducta lideril sindicalista con más apego al provecho propio que a la intención de ver a su clase manumitida.

No creo que se ande mucho sin que veamos cómo se traban en lucha abierta entre los sindicalizados en posición de dominio y de jerarquía, en razón de sus oficios o profesiones, y los parias, los ilotas, que van a las ciudades, o residiendo en ellas, en procura de trabajo, y frente a un patrón especulador y aprovechado hallan, en los sindicatos, una hostilidad felina... Es la eterna lucha individualista, de uno contra todos y todos contra uno. De ahí las partes negativas del sindicalismo.

El hacernos oír en los organismos internacionales me referiré específicamente a la O.N.U. en primer plano, máximo organismo de tutelaje donde convergen casi la totalidad de las naciones, y donde en teoría existen las más puras y señeras de las intenciones, para preservar la paz, para defender la intangibilidad de la dignidad humana y cuantas cosas a cual más bellas.

Pues bien. Como ya nadie puede engañar a nadie, por más labor diplomática que se ponga en ejercicio, es hora ya que en atención a los peligros de posible muerte total y en nombre de esta especie humana amenazada, los anarquistas debemos dirigir a la O.N.U. y simultáneamente a otros organismos específicos, un vibrante documento, un mensaje que éste sí sería de paz y libertad verdadera, para la eternización de los siglos. Haríamos constar, tras el debido y serio estudio de todos los factores psíquicos y humanos que han intervenido para llevar a la humanidad hasta alcanzar la era de los armamentos atómicos y, de consiguiente, la posibilidad de acabar con todo lo creado, que no pretendemos quitar a un gobernante para poner otro a su sitio, que en virtud de la más alta consideración a las libertades y recordando siempre lo que fue creador de caos y desintegración, no se podría ejercer ni la más mínima de las presiones, atropellos, coacciones ni ofensas a persona ninguna.

Ni aun tan siquiera con la mirada se aceptaría ningún intento de fiscalización de alguien sobre alguien o de algo sobre algo.

Dejemos de lado si las Naciones Unidas, los militares y los religiosos harían caso omiso a nuestro llamado. «Hacernos oír» del mundo entero sería entonces nuestra misión de inmediato. Y el recurso idóneo, más eficaz al efecto, sería una primera conferencia de la gran prensa por intermedio de las Agencias de Información internacionales en diez capitales: París, Londres, Nueva York, Buenos Aires, México, Milán, Estocolmo, Caracas, Bruselas y Montevideo, lugares estos donde los núcleos anarquistas y simpatizantes son mayores y el clima de libertad goza aún de una cierta bonanza para operar en tal sentido.

Hasta aquí unas sugerencias que en atención al tiempo presente y horas venideras, consideramos de vital importancia para la humanidad y para el anarquismo. No se me escapa, empero, que primero habría que asentar, en sólida base, los organismos de relación, coordinación y técnico-administrativos para acometer ese plan de actuación tan radical y totalmente distino a como fue y es norma de conducta nuestra.

ROSENDO SERRAROLS

NECROLOGICA

FRANCISCO VILLALBA

A los 73 años de edad y después de una larga y penosa enfermedad que desde hacía varios años le había disminuido físicamente, falleció recientemente en Pamiers (Ariège) el que, antes del exilio, fue militante activo en la Federación Local de San Feliu de Llobregat, compañero Francisco Villalba.

Secretario de la Federación Local en distintas ocasiones, militante específico, hombre de corazón que sentía la C.N.T. y que la sirvió en todos los períodos de lucha legal o clandestina, fue también, y sin lugar a dudas, uno de los precursores del arraigo confederal y libertario que tomó cuerpo en nuestra localidad, mucho antes que empezara la guerra.

Durante el período 1936-39 puso todo lo que sabía y valía al servicio de la Organización, ocupando importantes cargos en el área local. Fue artífice de ciertas colectivizaciones, se esforzó para que la C.N.T. cumpliera con el cometido revolucionario que le correspondía y, terminada con desventaja la lucha, vino a Francia con su compañera, instalándose en estas tierras en espera del retorno que ya no podrá contemplar.

Sirvan estas líneas para expresar el sentimiento que nos causa la pérdida de tan buen compañero, cuya desaparición causará profunda tristeza a todos los que con él compartimos las actividades confederales y libertarias en el seno de la F. L. a que pertenecía.

Nuestro sincero pésame a su compañera y que la tierra le sea leve al militante y al amigo desaparecido.

A. TRABAL

París, enero de 1965.

Servicio de librería

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste ..... 3,50 F.

Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti 24,70

Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte de roman vrai d'un siècle d'anarchie 25,00

Han Ryner:
J'ai nom Eliacin 7,50
Les grandes fleurs du désert. 7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée 7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer ... 15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit 5,00
Sébastien Faure:
Mon communisme 5,00
Propos subversifs 5,00
Mon opinion sur Dieu 2,50
Albert Camus: L'homme révolté. 14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre 15,00
Bernard Clavel: L'espagnol ... 13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne 8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire 12,30
«Revolución y Regresión», Rocker 18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon ... 15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker 15,00
Gaston Leval: L'indispensable révolution ..... 7 F
Nicolas Stoinoff: Un centenaire vous parle ..... 8,50 F.
Voline: La révolution inconnue 1917-1921 ..... 3 F
Pierre Besnard: L'éthique du syndicalisme ..... 4 F
«La revolución desconocida», Voline 13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa) 3,50
«Sakesfeare», biografía por Landauer 17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz 10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Clade 6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillan 6,50
EDITORIAL PROYECCION
George Orwell: Cataluña 1937. Testimonio sobre la revolución española ..... 8,25 F.
Daniel Guérin: Marxismo y Socialismo libertario. 8,50 F.
Bolesław Lewin: La Inquisición en Hispanoamérica. 18 F.
Gustav Landauer: La Revolución. 8 F.
Heinz Desroche: En el país del Kibutz. 15 F.
Peter Heintz: Problemática de la autoridad en Proudhon. 12 F.
R. Sender: Réquiem por un campesino español. 8,50 F.
Tibor Déry: Niki o la historia de un perro. 8 F.
Ignazio Silone: El Zorro y las Camelias. 8,50 F.
Georges Arnaud: La mayor pendiente. 10 F.

Giros y pedidos a **Roque Llop**, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e)
C C P 13 507 56, *Paris*

Cartas

La ayuda americana a España

Contestación a un representante sobre el papel de Franco.

Al editor:

Las afirmaciones que usted aribuye al diputado River, de Carolina del Sur, en su periódico del 27 de octubre, debieran consternar a todos los americanos. Este diputado reclamaba un crédito para un período de quince años a fin de que España pudiese probar que es «uno de los mejores aliados que pudiésemos encontrar en el mundo».

Si estuviésemos luchando en un combate extremo, o si nos encontrásemos entre la espada y la pared, podríamos aceptar la ayuda de cualquiera. Pero este no es el caso. Además, muy poco conoce este diputado al régimen de Franco y el Ejército español. ¿Acaso cree en las promesas del Gobierno español? Durante la Segunda Guerra Mundial, Franco prometió solemnemente bloquear la ruta hacia Berlín con brazos españoles si la capital de Hitler se veía amenazada. Prudentemente se echó luego atrás.

El representante Rivers no entiende en absoluto el papel del Ejército español en la España moderna. Durante muchas décadas, el Ejército se ha visto a sí mismo como «salvador» del país, no por rechazar ataques exteriores, sino por mantener el «orden» en el interior del país. En los Estados Unidos esta tarea incumbe a los agentes de la policía. En España, el Ejército es simplemente una fuerza gigantesca a la que los Estados Unidos de América han prodigado armas y entrenamiento.

La lealtad de los reclutas

Nadie puede dudar que la amistad de los generales, incluso la de los coroneles, pueda comprarse mediante la donación de artefactos militares, pero es dudoso, en cambio, que la lealtad del recluta pueda adquirirse de la misma manera. Hay muchos demasiados generales en el Ejército español, pero todavía hay más españoles, y me temo que este reforzamiento de las fuerzas de policía españolas no nos está ganando, precisamente, la admiración, el afecto o la comprensión del pueblo español.

Puesto que está ahora muy en boga hablar de «moralidad» y de «decadencia moral», quisiera preguntar, con qué derecho moral los Estados Unidos de América, cuyos ciudadanos gozan de un alto nivel de vida material, bajo un régimen de garantías legales raramente existente en el resto del mundo, con qué derecho moral esta nación pretende proteger su «alto nivel» y sus «garantías legales» manteniendo en el poder el régimen opresivo español, que repugna al pueblo de España, y que el pueblo americano (y el representante Rivers también, estoy seguro de ello) no toleraría ni un momento en su propia «Gran Sociedad»?

Si el representante Rivers tiene razón, y el régimen actual es, en efecto, «uno de los mejores aliados que pudiésemos encontrar en el mundo», ¿qué debiéramos pensar de nosotros mismos, y qué debiera mucha gente, en el mundo entero, pensar de nosotros?

Herbert Rutledge Southworth

(Publicado en el «New York Times International Edition», el 11-11-64.)

París, 29 de octubre de 1964.

S. I. A. de Toulouse

Domingo 17 de Enero 1965 a las 3 de la tarde.

Espectáculo «Terra Lliure», que interpretará la célebre zarzuela

«LA DOLOROSA»

2 actos y 4 cuadros, del autor J. J. Lorente, música del maestro Serrano. Coros, gitanas y el grupo de danzas bajo la dirección de Tina Prat y Pedro García.

En el Cine Espoir, 69, rue du Taur.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Problema de artificio

POR una vez vamos a descender al vecindario, no para mezclarnos en el volumen palabrista, sino para formular ejemplos.

Se trata del problema « jóvenes y viejos » en mala hora suscitado en nuestro hogar libertario. « Los bisoños al palenque, los carcamales al asilo.» Tal vez la expresión no es tan gráfica en público, pudiendo ser decible en privado.

Que los jóvenes deben estar en la brega y los ancianos en el almacén de los inservibles, es un criterio burgués viejo de dos siglos. En «caja» levantan brújula los proletarios nuevos con más empuje que los explotados viejos. Es una razón de fuerza, y para los obreros maduros que la repugnen, ahí está el despido, y la guardia civil en último caso.

Si en el dominio de la explotación del hombre por el hombre amparada por el Estado esa ley es invulnerable, en elemento libre parece, cuando menos, discutible. Cuando por estudio o sentimientos se ha adquirido una moral de respeto hacia la criatura humana; cuando un sector socializante, anarquizante como el nuestro, ha entrado en liza para corregir, incluso eliminar, defectos y prácticas de inhumanidad capitalista y autoritaria; cuando hemos considerado buena e imprescindible la concepción antiautoritaria, la separación «libertaria» de sexos y edades puede considerarse absurda.

Uno entra en las ideas para confundirse con el todo, y a fe nuestra que actuar en personas despreocupadas, en cierta manera al margen de la sociedad, no rinde beneficio material alguno, antes lo contrario. Los azares de la lucha nos los sabemos de memoria... por experiencia.

Para actuar en nuestro elemento se precisa un capital humano considerable: ideas, y voluntad para desarrollarlas. Al margen de sexos y edades. No hay promociones oficiales en la C.N.T. ni en la anarquía, como las hay en las academias militares. Uno se mete en la cosa sin exigencias veintiañeras, cuarentonas o sexagenarias. Jamás nos habíamos agrupado por edades, sino por afinidades. Y aún así, siempre se ha ido a por el todo, a por lo que sea, obedeciendo la ley del conjunto. Y con ser muchos, frecuentemente resultábamos pocos.

A un viejo cansado no hay que decirle: «Retírate, inútil.» Se irá por sí mismo. Igual que a un joven no hay que rogarle que se vaya: desaparecerá cuando le dé la gana, de donde la cita: Magre Riera, David, Foix, Sesé, Moix, Nin, Fornells, Barrera, Espartaco, Cortada, Amorós, Vidiella, Aliaga, y que cada cual anote las defecciones que conozca; con lo que se demuestra que en jóvenes y no jóvenes lo que cuenta es la moralidad, la consecuencia, el espíritu de sacrificio, la estima al ideal adoptado.

Que sepamos, a Anselmo Lorenzo, a Juan Boix, a Juan Usón, etc., hombres cargados de años y de estima, nadie les insinuó la necesidad de que se retiraran por inservibles y babosos. Al internacionalista Miquel, se ha dicho en otro lugar, que, añoso e imposibilitado, los compañeros de Sabadell lo citaban orgullosamente y con actos le demostraron su cariño. Y es que cuando hay corazón e inteligencia, ante el compañero que lo dio todo y aun nos hace partícipes de su experiencia, no se puede proceder de otra manera.

Nuestros jóvenes de hoy son estimables por la continuidad que ofrecen al Movimiento. Pero nos alarmarían si, para luchar a su lado, tuviésemos que exhibir fe de bautismo, siendo el ideal común tan amplio que no admite estrecheces de ninguna índole.

La humanidad se renueva continuamente acosada por una ley natural ineludible. Bajo la capa del sol amanecemos, empujamos, declinamos y desaparecemos. Es nuestro ciclo. Sepamos soportarlo con dignidad, comprensión y entereza.—J. F.

El estímulo del éxito

EL éxito es un poderoso estímulo tanto mayor cuanto más grande es el éxito. Nuestras fuerzas se centuplican por el éxito en tanta proporción como se deprimen por el fracaso. Todo lo que acrecienta nuestra propia confianza, acrecienta también nuestra capacidad y todo lo que amengua nuestra confianza debilita y mata la eficacia personal.

Es el éxito uno de los más eficaces tónicos que se conocen. Reduplica nuestra energía y determinación, nos alienta para dar un nuevo paso adelante en el logro de nuestras más caras aspiraciones. Nos estimula para actualizar las potencias y utilizar los recursos que hasta entonces ni soñábamos poseer. Cada éxito acrecienta la fe en nuestras ideas; en nosotros mismos, renovando nuestro valor y dilatando nuestra capacidad.

Cada vez que ganamos una batalla en la campaña de nuestra vida ideológica, sentimos aumentado nuestro poder de lograr nuevas victorias. ¿Y qué puede darnos mayor satisfacción que el convencimiento de nuestro poder, la seguridad de que somos una fuerza positiva en el mundo, y qué representamos el todo en la liberación moral y positiva de esta humanidad maltrecha y dolorida?

El mundo entero nos mira y deber nuestro es, ser buenos y cumplir como tales. En ninguna circunstancia hemos de dar muestra de falta de resolución, ni poner al descubierto debilidades ni flaquezas. Debemos mantener firme la cabeza sobre los hombros. Nuestro juicio ha de ser sano. No consintamos que nuestro concepto moral descienda, ni que se menoscaben nuestras nobles aspiraciones. Sepamos mantener bien alta nuestra dignidad ideológica y no permitamos que nada ni nadie ensuice con la baba del oportunismo el ideal que con tanto cariño acariciamos y por el cual, tantos hermanos nuestros dieron la vida.

Maravilloso fuera que cada ser humano recibiera el beneficio de un estímulo de sobra poderoso para actualizar todas sus potencias y moverlo a hacer cuanto es capaz de hacer. ¡Cuán rápidamente progresaría la huamnidad! ¡Qué de insospechados recursos saldrían a la luz!

Cada conquista en nuestras obras, en nuestra conducta, cada paso en el logro del dominio propio acrecienta nuestras fuerzas y renueva nuestro poder porque intensifica la propia confianza y nos da alientos para acometer más arduas empresas que sin el tónico de las precedentes victorias nos hubieran parecido imposibles.

Nuestro bello ideal ácrata debe caminar de éxito en éxito. Para ello, es necesario que todos aquellos que dicen amarlo, le presten el máximo estímulo. Permanentemente, consecuentemente, única manera —a juicio mío—, de revalorizarlo en todo momento o lugar.

PEREZ GUZMAN

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

UN TERCERO EN DISCORDIA

HA pasado un año más. Año de exilio, perdido en la desesperanza del no hacer como obrar quisiéramos. Que no es dejar de haber hecho por poder obrar como a nuestro interés conviene. Interés colectivo. De una comunidad desplazada de su medio natural, desperdigada por el mundo, desintegrada en el tiempo, en el espacio y en su condición de colectividad que se halló unida por un mismo afán y por compartido entusiasmo.

Pasar los años en la inacción forzada corroe y destruye, como la acción del tiempo y la humedad corroe, carcome, oxida y destruye los metales. Las colectividades constituídas en vistas a una misión concreta y en un determinado terreno, decaen y se desintegran lejos de su medio natural, sobre todo si pesa sobre ellos forzada inhibición en su misión concreta. Si la función crea el órgano, éste se anquilosa en la vagancia, se parliza, degenera. Así la colectividad se fracciona en sectores cada vez más distantes, si la llama del ideal declina. La influencia corrosiva del medio adverso se acrecienta con el desánimo y cobra otros impulsos al socaire de fugitivos reflejos de espejismos diversos.

Ocurre así, a veces, que al momento de tocar a rebato, de estrechar filas y de reemprender la marcha, el bloque comunitario se desmorona y las enclenques columnas formadas por los sobrevivientes de una larga prueba, toman distintas direcciones. Ya no constituyen la colectividad creada en vistas a una misión concreta. El horizonte se ha cubierto de brumas entre las que el Norte se esconde indeciso. Los hermanos de ayer son extraños en el presente. Se desconocen. Llegan a separarse, a tomar rutas distintas, a sentirse adversos.

Una sacudida emotiva, sentimental, que parece nacer de la razón y en ella encontrar base y fundamento, parece producir un repentino apretar de codos, un saludable estrechar de filas. Ya estamos de nuevo, bajo el mismo techo. Afanados en reparar los muros y engrandecer otra vez nuestra morada. Nos sentimos henchidos de alborozo, prontos a borrar fútiles resquemores y a recomenzar la improba tarea de Sísifo. A empujar de nuevo la legendaria piedra para elevarla a la cumbre... y redimir el mundo.

¡Vano esfuerzo!... Vana ilusión en el derroche de energías. Vana esperanza si no se borran, de verdad, resquemores que de fútiles parecen convertirse en razón de peso. Resquemores que tomaron pie en un día aciago. En la hora ingrata en que, ante la encrucijada, erramos el camino. El pasado continúa perfilándose en el presente y su sombra espesa oculta el horizonte con pesada persistencia.

Toda reconversión es difícil. Pero las ilusiones comunes, una misma fe en el porvenir, un compartido afán por comprenderse y marchar unidos, alimentan a menudo las esperanzas de una familia a punto de divorcio. La solución aparece en el camino de una lealtad sin reproche, de una fraternidad sin cálculo, de unas aspiraciones comunes. Todo es posible y la reunificación es practicable. Puede recobrarse la salud familial. A condición de que no se manifieste, insinuante y provocadora, la corrosiva influencia de un tercero en discordia.

SOLIDARIDAD INTERESADA

Nos resulta duro, doloroso. Todo mal trae consigo la secuela de la depresión física y moral. Los ánimos fuertes vencen el vértigo y se reponen. Lentamente si la herida viene de manos amigas. Con tremendos desgarramientos. El cuerpo no vuelve —jamás— a recuperar todos los rasgos de una juventud pujante y victoriosa. Un rictus de amargura queda grabado como nota de ruda prueba de experiencia... Queda... si el cuerpo se salva...

El cuerpo, compañeros, en éste caso es nuestra organización. Cuerpo herido en el que ajetrean, tiran, empujan, arrancan y emplastan «manos amigas»...

«Regeneración» de México nos lo hace saber en su número 86, Nueva Epoca, Noviembre-Diciembre 1964. No lo sabemos aquí ni desde aquí. No porque falten voceros ni porque dejemos de vernos cada día o cada semana. Sin embargo debíamos saberlo porque —a menos que el divorcio sea definitivo— formamos, o formábamos (con permiso del tercero en discordia) parte de la misma familia.

«Regeneración» de México reproduce un documento y «Tierra y Libertad» comenta con ligera ironía el hecho. Por el nos enteramos que, decididamente, nos hallamos divorciados sin saberlo.

Se nos hace saber que: «En los días comprendidos entre el 27 de septiembre y el 2 de octubre de 1964, la S.A.C. celebró en Estocolmo su 17 Congreso nacional. El Comité Nacional de la C.N.T. (Interior) estuvo representado por el compañero Diego Abad de Santillán. Bajo el punto: Las relaciones internacionales de la S.A.C., el Congreso votó unánimemente una declaración.

Cedemos a otra rúbrica —si así lo desea— la reproducción completa de la Declaración. Por otra parte, si el «divorcio» es imaginación nuestra, podrá reclamarse el documento por vía orgánica federativa. En todo caso «Regeneración» se obtiene en nuestros locales.

En el preliminar se dice: «De la misma manera que la C.N.T. de España, el movimiento sindicalista libertario sueco está trabajando desde los años 30 por un socialismo libertario moderno y la autonomía táctica para cada movimiento que abraza las ideas sindicalistas libertarias». — «En los medios militantes del movimiento sindicalista libertario español existe un interés profundo y serio por la evolución ideológica y táctica de la S.A.C. El trabajo de Arvidson sobre el sindicalismo libertario en la sociedad del bienestar, que está traducido al español, ha cumplido una misión informativa esencial y continúa siendo un estímulo para las discusiones tácticas del movimiento español. La S.A.C y la C.N.T. están estudiando su evolución respectiva, exigiendo al mismo tiempo libertad táctica en la lucha por las ideas comunes.» — «En este espíritu, la S.A.C. y la C.N.T. trabajan por la renovación del movimiento sindicalista libertario internacional.»

Se nos explica luego que «En reunión del Comité Nacional de la S.A.C celebrada el 13 de marzo 1963 se votó, en presencia del entonces secretario del Comité Nacional de la C.N.T.: Francisco Calle Marcilla (hoy condenado a 6 años y seis meses de prisión) una «Declaración común» sobre los problemas del movimiento sindicalista libertario internacional.» La «Declaración», ratificada por el 17 Congreso de la S.A.C. en presencia de Diego Abad de Santillán, delegado del actual Comité Nacional de la C.N.T., consta de 5 puntos. Transcribimos el segundo y el quinto, que son los esenciales ya que en el fondo los cinco puntos se repiten entre sí.

«2º El porvenir del sindicalismo libertario debe repensarse sobre nuevas bases teóricas que estén relacionadas con la evolución del mundo moderno y la revolución industrial de nuestro tiempo, y teniendo en cuenta la existencia de unos bloques internacionales de los cuales ninguno corresponde a las aspiraciones del sindicalismo libertario...»

«5º La Comunidad de trabajo entre la C.N.T. y la S.A.C desea la colaboración de todas las fuerzas sindicalistas libertarias del mundo entero, estando abierta para todas las organizaciones y grupos libertarios que estén inspirados por intenciones análogas y deseen adherirse a la misma.»

Nada más anodino, natural, simple y regular, en apariencia. *En apariencia, sí.* La S.A.C., o parte de sus miembros, de los miembros de la S.A.C. fraccionada ya por una escisión y por su propio impulso escindida de la A.I.T., aprovecha una circunstancia anómala para practicar una modalidad de contactos que establece de hecho una obligada división moral ante la forzada existencia de una separación física entre los militantes exilados y los del interior. Provoca asimismo una separación de hecho entre la «C.N.T. del Interior» y la A.I.T. Separación que no tiene base ni asiento en ningún Congreso, ni —que sepamos— en ninguna decisión orgánica del Interior, de ese Interior cuya separación moral no aceptamos, empeñados en la reintegración física por los procedimientos que puedan ser viables. Esta labor disgregacionista no nos parece inspirada en sanas intenciones ni corresponde a una invitación leal a

(Pasa a la página 2.)

Mirador

Vejamen de la inconsecuencia

por FONTAURA

Son siempre poco numerosos aquellos en cuyo corazón permanece largo tiempo el valor, el impulso decidido. Y es entre esta minoría que pervive el espíritu de perseverancia. Todo lo demás es cobardía.
Federico Nietzche
«Así hablaba Zaratustra»

SE ha escrito recientemente, y en publicación destinada al loable anhelo de ensalzar las gestas magníficas de la Asturias revolucionaria, un singular artículo con el epígrafe: «Vejamen de la consecuencia». Considerando que la exposición de ideas debe ser clara, como el agua que brota cristalina de manantial, creo que vale la pena de puntualizar las cosas, por supuesto, sin poner en ello esos aires de suficiencia que usan aquellos que creen estar de vuelta de todos los problemas. Si aceptamos la acepción corriente (¿y cuál otra podríamos aceptar?) de que consecuente lo es aquel que obra conforme a sus teorías; el idealista que actúa de conformidad con su ideal, lógicamente habremos de convenir en que el inconsecuente es, a la inversa, quien no obra como aconseja el ideal que sustenta, o dice sustentar. Obviado es decir que reviste una mayor estima la actitud del individuo consecuente. No nos engaña; no ridiculiza las ideas, el ideal. Y cuando uno habla de ideal es al anarquista que se hace referencia.

Parece, a estas alturas, propio del que reflexiona con bastante ligereza, no obstante el citar a Kant y a Nietzsche, decir lo siguiente: «La consecuencia es incompatible con toda libertad: libertad y consecuencia son términos irreconciliables. Concuerda la libertad con todo lo superior: es aristocracia la libertad.» ¿En qué fundamenta el autor sus categóricas afirmaciones? No creo asimilable la libertad al estado demencial de cambiar de criterio cada tres minutos. Si libremente hemos adoptado unas concepciones, ¿por qué libremente no hemos de ser consecuentes con ellas? El párrafo transcripto diríase que huele un poco a rancio... Eso de que lo «superior» sea «aristocracia» nos recuerda el lenguaje de algunos *furibundos* individualistas de primeros de siglo que se hacían un taco a consecuencia de mal digeridas lecturas. En su cacumen se elaboraba una especie de *pot-pourri intelectual* leyendo a Stirner, a Nietzsche, a Darwin, a Spencer y a Haeckel. Presumían de iconoclastas, de filósofos, de científicos; hablaban de Libertad, así, con mayúscula, cada dos por tres. La mayoría de ellos, hinchados de egolatría terminaron haciéndose una situación de patronos, ingresando en el *gremio* de los «clochards», o yendo a parar en una casa de orates. Precisamente, compañeros de vasta cultura y claro discernimiento, como Ricardo Mella (véase su folleto «Por la Anarquía»), José Prat, Clemencia Jaquinet, entre otros, hicieron enmudecer, con argumentos rebosando sensatez, la atrabiliaria verborrea de los aludidos *superhombres*.

Si se quiere argumentar a base de lo que llaman los franceses «boutades»; si se pretende inventar y sacar brillo a toda suerte de paradojas; si se cree que el ser hereje consiste en sacar las cosas de quicio de un modo sistemático, por sutileza discursiva que en ello se ponga, creo que, en puridad, la mejor deducción, la más sensata, es la de que con ello lo que se pretende es pasar el rato. Y, en este caso, en lo que a mí concierne, creo preferibles los atractivos que las Bellas Artes nos deparan, o las reclusianas aficiones de tomar aire y sol recorriendo valles y montañas.

Si nos atenemos al sensato modismo popular que aconseja llamar al pan, pan, y al vino, vino, comprenderemos también que hay verdades que no tienen vuelta de hoja; que no puede desvirtuarse su significado sin mentir del modo más descarado. Veamos: ¿Quién puede aducir que es un despropósito combatir la explotación del hombre por el hombre? ¿Puede un hombre de espíritu liberal, de conocimientos científicos, ir en favor de las retrógradas concepciones puestas en solfa por unas y otras sectas u organizaciones religiosas? ¿Puede un amigo de la justicia, de la libertad y equidad social, dar como buena la intromisión del Estado en todas partes? Y bien: en plena libertad hemos escogido, los anarquistas, combatir la explotación capitalista, las supersticiones religiosas, y la tiranía estatal. Nadie nos ha demostrado que estemos equivocados; no conocemos otro ideal que supere el nuestro. Si es así, ¿por qué regla de tres no hemos de ser consecuentes, prosiguiendo nuestra campaña en favor de lo que estimamos justo? Pueden variar los métodos de captación, las modalidades de lucha (en torno a ello venimos batallando algunos compañeros), pueden surgir nuevas facetas apreciativas en torno al panorama social, pero el fondo la esencia del problema no varía. ¡De ahí el que seamos consecuentes con nuestro ideal! Serlo no equivale (¡téngase en cuenta!) a ponerse de espaldas al progreso, a la constante evolución, e incluso a esas «mutaciones bruscas», de que nos hablan los biólogos.

Si hemos de censurar; si pretendemos hacer objeto de menosprecio a lo que en sí es despreciable, habrá que nombrar a la inconsecuencia. Y aludiendo al esquemático sentido de actuación antes referido, tendremos, en tal caso, que inconsecuente lo es quien habiendo combatido la explotación del hombre por el hombre, practica lo que antes censuró como arbitrario. Inconsecuencia la de aquellos que habiendo combatido a las religiones, por saber que viven de la impostura, les prestan ulteriormente apoyo, buscando justificar su influencia. Inconsecuencia la de quienes, sabiendo no cabe esperar nada de la

(Termina en la página 2)

Noticias de Lisboa

CRIMENES EN ANGOLA

NACIONES UNIDAS. — Impulsado por su conciencia a actuar «para que se ponga término a la enorme operación de genocidio que se desarrolla actualmente en Angola», un ex-oficial de Estado Mayor de la Segunda Región Aérea portuguesa en Angola ha pedido ser escuchado como testigo en las Naciones Unidas cuando esta organización examine los acontecimientos que se desarrollan en dicha región.

José Borges Ervedosa, en una petición que hace al Comité de Descolonización declara que en funciones de su cargo en Angola observó durante los dos años que pasó en ese país (1961-1963) la existencia de condiciones políticas y sociales que violan brutalmente el espíritu de la carta de Declaración de los Derechos del Hombre, que suscribió el gobierno portugués.

Borgés Ervedosa ha estado preso en la prisión de Aljube, en Lisboa, del 20 de marzo al 4 de diciembre de 1693. Al ser puesto en libertad condicional huyó de Portual con un grupo de emigrantes.

29 ESTUDIANTES PRESOS

LISBOA. — Veintinueve estudiantes universitarios han sido arrestados por actividades subversivas, declara un comunicado publicado por la policía. Los arrestos tienen por origen la explosión accidental, el pasado 5 de octubre, de un petardo.

LA LUCHA EN ANGOLA

LISBOA. — Guerrilleros anti-portugueses que operan no lejos de Leopoldville lanzaron uno de sus mayores ataques en Angola.

Un comunicado de las fuerzas armadas dijo que los rebeldes de Angola mataron a 17 personas, hirieron a 36 y raptaron a 100 más. Es el mayor número de víctimas en Angola del año pasado.

Las tropas portuguesas luchan contra los insurgentes desde 1961. El gobierno afirma que tienen bases en el Congo y que reciben suministros desde allí.

Buena entrada de año nuevo... para los gatos.

Actualidad

Coloquios transcendentales

por Rosendo SERRAROLS

COMO pertenecientes a la búsqueda de nuevas verdades debemos conceptuar el coloquio que nuestros cenetistas franceses habrán llevado a efecto, sin duda, en Perpignan, tal y conforme anuncia «C. S.» de fecha 5 de noviembre pasado, que me llegó el 17 de diciembre. Admirablemente los compañeros del oriente pirenaico han puesto sobre el tapete un sugestivo tema que, por lo que a mí toca, merece una incandescente acogida, y creo que con idéntico fervor debería despertar la atención de todos los amigos que de modo inalterable e inconfundible creen que el anarquismo no es humo de pajas, sino lo contrario; despide un olor de ámbar tan respirable como la rosa pura y fresca de una mañana primaveral. Si alguien dudara de la factibilidad de un socialismo «utópico» bueno será también que lo diga como ya el compañero Peirats se manifestó; que no podrá ser utópico sinó muy real y verdadero siempre que en virtud de la facultad voluntarista que al hombre se le impuso se sepa de ella hacer el uso debido. Nos referimos en concreto, a que el libre albedrío no elija el empleo de esa capacidad de armamentos atómicos en existencia, nacidos, como «todo lo que vive», por un determinismo tan inexorable como feroz.

Los enunciados que fueron motivo de diálogo constituyen fe y esperanza unos, duda y vacilación otros, los que traducidos al español los cuatro puntos de referencia dicen: 1º La crítica de la autoridad llevada a cabo por nuestros predecesores, ¿es aún vigente? 2º La concepción general admitida según la cual una vez destruida la autoridad, una sociedad libertaria podría ser factible, ¿tiene aún validez? 3º En caso afirmativo del punto anterior, ¿cuáles podrían ser los métodos a emplear para alcanzar lo previsto? y 4º En caso negativo, ¿qué posición debe ser la de los anarco-sindicalistas?

Mientras exista la más mínima de toda partícula de autoridad de un hombre sobre todo hombre, se hace necesaria la crítica.

Ahora bien. Entendemos por crítica toda manifestación oral, escrita o callejera destinada a censurar o condenar cualquier abuso de poder, agravios inferidos a la colectividad. Todo lo que rebase de esos atributos éticos y morales es salirse de la crítica para entrar en el nihilismo, que por mucha dosis que contenga de romanticismo solo hallará justificación cuando la provocación frontal o solapada de la autoridad haga, de la dignidad humana, una mofa y de la integridad física de los individuos algo así como materia inerte... Aún con esto, siempre será conveniente pensar la cosa dos veces.

Comentando el punto 2.º del temario en cuestión, diremos lo siguiente: La frase, *destruída* la autoridad (el subrayado es mío) en las presentes circunstancias, la hallamos incorrecta, porque de lo contrario significaría admitir, para época venidera, la existencia de un potencial humano y bélico en poder de una clase no dirigente y de signo antiautoritario con capacidad suficiente como para enfrentar el poder atómico autoritario-capitalista. Y esto ni existe ni creo que jamás podrá existir. La autoridad desaparecerá, tiene que desaparecer, pero no *destruída* a bombazos, pues antes nos destruiremos unos y otros, sino por voluntad propia, por sentimiento gregario o de especie, por miedo y horror a una destrucción total. De ahí que una sociedad libertaria, una convivencia de absoluto mutuo respeto y de una absoluta tolerancia entre los hombres, tiene hoy más validez que jamás época alguna la tuvo. Ya en anteriores escritos y oportunidades nos hemos referido a estos mismos tópicos, señalando la importancia que tiene el comprender y creer que si hemos llegado a esta etapa de posible muerte total, no es por maldad expresa de unos determinados hombres, pues ello daría lugar en que habría de sobreestimar, como de mejor calidad, los átomos que conforman el cuerpo humano de los pobres a los que anidan en el de los millonarios. «En absolutamente nada son inferiores los átomos de los Romanof a los de Kruschev», escribe Giovani Gonzales Deschamps en su novela *Los ahorcados de Villasimona*.

Es de una validez tan inconmensurable nuestro ideal que de por sí y ante sí constituye, sin lugar a dudas, la salvaguardia de la especie humana, pues cuando se escribió que la anarquía «es la más alta expresión del orden», no fue para gastarle, al público, ninguna broma. ¿Qué otra filosofía podría hacerlo? ¿El socialismo utópico, marxista? ¿El cooperativismo modelo corporativo? ¿Pero acaso esos dos «modelos» de convivencia humana, de interrelación individual y nacional, no basan su razón de ser en la autoridad, la desigualdad y la competencia? ¿Y no son esos tres factores, precisamente, los causantes de haber llevado a la humanidad al mismo borde de una posible muerte total? ¿Es que aún hay quien puede creer que el *«siglo XX* no sea el *fin de la agonía humana»*, para que se ande con el juego ese de eternizarnos sistemas en absoluto fuera de época?

Siendo mi posición afirmativa y acorde con el punto 2.º, analizaremos seguidamente el enunciado 3.º, de cuya importancia creo es obvio hablar, pero sí conviene dejar bien sentado que según sea el empleo que hagamos de nuestras facultades de discernimiento, comparación y de análisis será, nuestro ideal, calurosamente acogido por el gran público que nos contempla, o dejará de serlo.

Hasta ahora los anarquistas no han podido hacer otra cosa que buscar en los inmensos océanos donde sumergen la ilusión y la esperanza.

Y de ello a ningún objeto ni cosa cabe culpar; simplemente que las épocas no eran las nuestras. Había que esperar los resultados, todo cuanto podían dar de sí los diversos sistemas económicos, políticos y culturales que han precedido a nuestras generaciones. Justo ahora es cuando las situaciones en extremo caóticas, de desintegración total, reclaman la pre-

(Pasa a la página 3.)

Curiosidades de España

A LA CARCEL
POR FALTA DE VIVIENDAS

MADRID.—Dos familias, que en total suman catorce personas, han debido ser alojadas en la cárcel de Comillas, Santander, debido a la absoluta imposibilidad de que las mismas encontraran alojamiento. Además otras tres familias viven en la buhardilla del edificio de la escuela de dicho pueblo santanderino. La crisis de la vivienda, en efecto, ha llegado a tales límites en la referida población que ha sido necesario apelar a los referidos recursos.

DISCO RAYADO

MADRID.—Después de la película «Franco, ese hombre», el disco «Palabra de Franco», fue puesto en venta el 14 de diciembre en España. «Palabra de Franco» tiende a ser un documento histórico en el cual, a través de los discursos del Jefe del Estado español, se refleja la involución política, social y económica de España en los últimos veinte años.

NOS HEMOS GANADO
AL REY DE UGANDA

NUEVA YORK.—El rey de Uganda estaba entre los espectadores que llenaban el teatro del pabellón español de la Feria de Nueva York. En el escenario actuaba el ballet gallego, integrado de 20 bailarinas, 20 bailarines y 10 músicos. Después de varios números llegó la «pandeirada» y en el silencio de la sala empezaron a retumbar los tambores; primero despacio, después con más violencia. De pronto el rey de Uganda, que estaba en una de las primeras filas, empezó a llevar el compás, primero con el pie, después con la cabeza, finalmente con todo el cuerpo y cuando la «pandeirada» terminó, el rey, olvidado de todo protocolo, dio un brinco para aplaudir de pie.

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

«Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. La morale qui naît de la hiérarchie sociale est forcément corrompue. »

Elisée RECLUS.

21 JANVIER 1965
NUMERO 333
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Productivité

C'EST toujours à contre-cœur que nous revenons sur un problème ; d'abord, parce que les problèmes qui assaillent la classe ouvrière sont multiples et qu'il n'est pas permis au véritable syndicalisme de se concentrer sur un seul aux dépens des autres ; et puis, si nous sommes obligés de nous répéter c'est que nous avons l'impression de ne pas avoir été compris et c'est là une impression assez désagréable.

Nous voici pourtant contraints, aujourd'hui, de reparler de la « Productivité » pour n'avoir pas été assez explicites dans notre édito du numéro 330.

. . . . . .

Etymologiquement, ce mot signifie faculté de produire plus; et nous pouvons déjà poser des tas de questions : « Qui doit produire plus, pour qui et pourquoi ?

Oui, pourquoi produire plus quand on détruit sans arrêt des produits de première nécessité comme le blé, les légumes, les fruits, etc., parce qu'ils ne représentent plus une source de profits ? Et pour qui ? Le travailleur peut-il être assez inconscient pour augmenter délibérément le profit de son exploiteur ? Car, en définitive, c'est toujours aux mêmes qu'on demande de produire davantage ; ce sont toujours les mêmes pigeons qui se font plumer. Comme nous disait un jour un bon copain : « La productivité se traduit dans la réalité actuelle par une augmentation abusive des cadences dans les usines, une course effrénée aux primes et aux heures supplémentaires, une diminution du pouvoir d'achat des travailleurs qui, soit par l'âge, soit par leur condition physique, ne peuvent plus s'adapter, ne peuvent pas suivre, et elle ne peut aboutir qu'au chômage et à la misère à plus ou moins brève échéance. »

Ce raisonnement se concrétise actuellement chez nous et il n'est plus nécessaire de rappeler les difficultés rencontrées dans la construction navale, l'automobile ou les textiles.

Les américains qui ont été à l'origine du « Fond National pour la Productivité » sont eux-mêmes inquiets de la tournure actuelle des choses et M. George Meany, président de l'American Federation of Labor-Congress of industrial Organisation, s'est écrié, il y a un an, à l'ouverture d'un congrès que « l'automation devient une véritable malédiction », **et il a poursuivi,** « il se peut que les Etats-Unis aillent à l'égoût si l'on ne résout le problème que pose le chômage présent et à venir résultant du progrès technique ».

Quant aux centrales syndicales (et réformistes) de chez nous, elles sont mal placées aujourd'hui pour protester contre la récession et le chômage.

Souvenez-vous de la C.G.T. de 1946-47. de cette C.G.T. qui se gargarisait plus tard de « dénoncer les méfaits de la productivité » et qui reprochait (avec juste raison d'ailleurs) à F. O. et la C.F.T.C. d'avoir touché des dizaines de millions du Fond National de la Productivité (1).

« Parce que, **disait-elle**, F. O. et la C.F.T.C. sont pour la productivité, elles ont fait partie du comité national de la productivité avec les patrons et les gouvernants qui finançaient la formation de ces « syndicalistes libres » sur les problèmes de la productivité. »

Cette même C.G.T. n'avait pas manqué de prêcher elle aussi, la productivité et conseiller aux travailleurs « de retrousser les manches », « de produire d'abord et revendiquer ensuite ».

Nous pensons que l'expérience sur la productivité a assez duré et il ne faut surtout pas venir nous raconter que si la productivité est cause de chômage, ce dernier peut, à son tour, engendrer la colère des travailleurs et déclencher la lutte finale. Non, car en suivant un tel raisonnement nous finirions par admettre que la classe ouvrière a besoin de coups de trique pour la réveiller et ce serait justifier la dictature et l'oppression.

Pour la C.N.T. la solution réside dans l'émancipation des travailleurs, dans leur libération totale et elle veut, par son combat quotidien, les aider à y parvenir; il ne sera plus question alors de productivité mais plutôt de satisfaction des besoins.

(1) Ce problème fut déjà traité dans les colonnes du « C. S. » en février 1963, sous le titre suivant : Le labyrinthe du syndicalisme.

Front Populaire

« Le Front Populaire à Paris » : c'est ce qu'ont titré ces derniers jours les quotidiens de la capitale. La décision de cette alliance pour les élections municipales a été officiellement annoncée par messieurs Laurent pour le P. C. et Fuzier pour la S.F.I.O. La province est invitée à s'aligner sur la région parisienne.

Le communiqué commun des deux partis ne fait d'ailleurs pas mention du terme de « front populaire » qui est remplacé par celui d' « alliance démocratique ». Quant au but avoué de cette alliance : « Assurer le maintien des libertés et répondre à la provocation du pouvoir. »

En fait, chacun se félicite de son côté. Monsieur Mitterand s'est écrié à l'Assemblée au nom des gauches : « Le gouvernement veut obliger l'opinion à se rallier à lui si elle ne veut pas s'aligner sur les communistes. Mais nous relèverons le défi. » Pour sa part, Monsieur Kaspereit a déclaré au nom de la fédération U.N.R. de la Seine : « Les électeurs sauront maintenant où ils vont et pour qui ils votent. »

Hélas ! Les moutons de Panurge de la boîte électorale ne semblent décidément pas le savoir, bien que l'histoire entière du suffrage universel, la plus grande mystification de tous les temps, soit là pour leur montrer amplement, où ils vont et comment, en votant pour qui que ce soit, ils cautionnent leur propre exploitation et abdiquent leurs légitimes aspirations vers un monde meilleur.

La crise économique actuelle ne peut que leur laisser entrevoir à quel point l'exploitation de l'homme par l'homme deviendra implacable sous un gaullisme renforcé et comment la concentration des pouvoirs les mène à une dictature dont ils ne pourront plus se dégager que par la force.

Quant au « Front Populaire » ou « Alliance Démocratique » on sait, après les expériences de 1936 que ces expressions signifient : alliance des partis politiques pour écraser toutes velléités de libération des masses, toute initiative venant de la base et tendant à renverser réellement le capitalisme quel qu'il soit et à supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le « Front Populaire » est un mythe qu'on voudrait nous voir défendre une seconde fois mais les mythes résistent rarement à l'expérience du réel et si les fameux « accords Matignon » ont abouti à la reconnaissance du droit syndical, aux contrats collectifs ,aux délégués ouvriers, aux augmentations de salaire, aux quarante heures, aux congés payés, il faut se rendre compte que ce n'était là qu'un petit avantage concédé par le patronat aux abois et lorsque ce dernier s'inquiéta réellement devant les occupations d'usines par les ouvriers, seule action à l'exclusion de tout tripatouillage politique pouvant espérer briser le capitalisme, le gouvernement de gauche s'empressa de déclarer la grève trop bien menée « illégale » et d'approuver sa répression. Le même gouvernement saura d'ailleurs s'inspirer d'un pacifisme fort à propos pour adopter le principe de « non intervention » et permettre aux fascismes coalisés d'écraser le peuple espagnol.

Quant aux conquêtes du « Front Populaire », qu'en reste-t-il ? Que signifie droit syndical lorsque le syndicalisme, chaque jour un peu plus réformiste, n'est plus qu'un instrument aux mains de l'Etat et absorbe dans des revendications illusoires la volonté d'émancipation des travailleurs ? Où sont les contrats collectifs lorsque chaque jour nous apporte des exemples nouveaux de la toute puissance patronale et de la façon dont les droits et la sécurité des travailleurs sont respectés ? Les augmentations de salaire ? Que dire de l'augmentation du coût de la vie, toujours supérieure à celle des gains ? Où sont les quarante heures lorsque, pour faire face à leurs dettes et maintenir ainsi un marché sans lequel la production capitaliste se trouverait en butte à des contradictions fatales, les ouvriers réclament, mendient des heures supplémentaires ?

Ni le « paternalisme » hypocrite de l'Etat, ni les manœuvres des partis politiques ne sauraient amener aux travailleurs ce qu'ils sont en droit d'attendre d'un monde sans cesse en progrès technique. Ce n'est pas aux urnes que nous devons confier notre sort. C'est à l'exploité lui-même qu'il appartient de prendre en mains ses intérêts. D'abord en boycottant les élections, ensuite en venant prendre part à la lutte qui est la sienne au sein du syndicalisme révolutionnaire, expression authentique de la volonté d'émancipation totale du travailleur et dont l'objectif essentiel demeure la disparition de l'exploitation de l'homme par l'homme et l'instauration de l'économie distributive.

SEVY

Anarchisme et non-violence

Les méthodes non-violentes paraissent être le moyen d'action le plus conforme aux théories anarchistes ; elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence...

Il est communément admis, et cela tout à fait à tort, que toute proposition de défense non-violente est une proposition doctrinaire ou pacifiste. En fait, l'action non-violente dans le passé n'a pas été un phénomène doctrinaire ni pacifiste ; elle a été employée parce qu'elle paraissait être le mode d'action le plus pratique dans une situation donnée (par exemple l'invasion non-violente de l'usine atomique de Marcoule en 1958, la grève générale en Belgique (1960-61), la marche pour les droits civiques à Washington et d'autres actions non-violentes contre la ségregation raciale aux Etats-Unis en 1963).

L'adoption de techniques non-violentes par des groupes importants d'hommes n'a jamais eu comme résultat, dans l'histoire, des conversions massives à la doctrine totale de la non-violence. Ainsi, par exemple, il n'y a aucune preuve que les Noirs qui ont pris part aux campagnes non-violentes pour l'intégration aux Etats-Unis aient renoncé à l'emploi de la violence en toutes circonstances. Un grand nombre d'entre eux sont prêts, sans doute, à employer la violence dans les conflits personnels. Cependant, dans la campagne pour l'intégration, ils sont, en général, prêts à accepter la plus rigoureuse discipline non-violente.

C'est pourquoi, nous estimons que l'action non-violente doit être jugée, non pas en termes d'une doctrine qu'on puisse accepter ou refuser, mais comme une technique dont les capacités dans chaque situation particulière exigent l'étude la plus rigoureuse et la plus soignée.

Une autre supposition fréquente, mais incorrecte, au sujet de l'action non-violente, c'est que d'une manière ou d'une autre, elle ignore la réalité et le sérieux de la violence, et qu'elle peut agir seulement contre les adversaires qui ont eux-mêmes des tendances marquées contre la violence. En fait, cependant que certaines formes d'action non-violentes telles que la grève ou le boycott ne conduisent pas habituellement à affronter la violence, d'autres formes y conduisent et même les grèves sont souvent, bien sûr, réprimées brutalement de nos jours dans des pays comme l'Espagne ou l'Union Soviétique.

De nombreuses campagnes non-violentes se sont, en fait, déroulées dans des conditions de violence et de répression extrême et la technique de l'action non violente doit être considérée non comme un moyen d'éviter la violence mais comme une méthode pour faire face à la violence et lui résister. Ceux qui ont pris part à des actions non-violentes ont souvent affronté des provocations physiques extraordinaires au cours de leurs campagnes.

La résistance non-violente peut également isoler celui qui emploie la violence, et peut faire paraître son arme à la fois inhumaine et ridicule.

Ainsi la campagne boudhiste au Sud-Vietnam en 1963 n'a peut-être pas dissuadé le régime Diem d'effectuer une répression brutale, mais a bien réussi à isoler ce régime à la fois sur le plan national et sur le plan international.

Le processus qui paralyse ceux qui emploient la violence ou qui les discréditent est lent, il n'y a jamais aucune garantie que l'emploi des méthodes non-violentes sera exempt de risques ou d'effusion de sang.

L'écrivain américain Richard Gregg a, par exemple, estimé qu'il y eut jusqu'à 8.000 Indiens tués ou morts des suites des blessures reçues, pendant la lutte non-violente pour l'indépendance de l'Inde.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les campagnes non-violentes semblent causer moins de victimes que les campagnes violentes. La mort d'un peu moins d'une centaine de civils sans armes, à Shaperville en 1960, eut un effet international beaucoup plus grand que beaucoup de massacres, précisément parce que les manifestants étaient non-violents et que les circonstances étaient nettes.

En conclusion : la probabilité d'avoir à affronter la violence et les provocations indique que les caractéristiques essentielles du non-violent devront être la résolution et le courage.

L'action non-violente est complétement différente de la non-résistance et de l'acceptation passive du mal ; elle implique, en fait, une attitude active, déterminée et sans crainte.

René NAZON - René BIANCO

Elections et cuisine

Lors des dernières élections présidentielles italiennes qui virent laborieusement « triompher » au vingt et unième tour Monsieur Saragat, leader du parti social-démocrate, la démocratie parlementaire, le régime des partis, tels que nous les avons connus sous la IVe République, viennent de faire preuve, une fois de plus, de leur totale incapacité à résoudre les contradictions du capitalisme arrivé à son stade supérieur et pourrissant.

Pleinement consciente de cette incapacité, la bourgeoisie française, profitant d'une part du discrédit jeté sur les Partis et les hommes par la valse des ministères et les troubles de la guerre d'Algérie ; d'autre part de la lassitude et de l'apathie des masses, leur substitua un régime de type bonapartiste incarné par le général De Gaulle. Ce gouvernement, présenté comme « au-dessus » des classes et des factions », n'est en fait que l'émanation directe du grand-capital. Celui-ci, en effet, se trouvait contraint, s'il voulait valablement concurrencer les bourgeoisies étrangères et jouer un rôle dans le grand jeu du Marché Commun, de liquider une fraction de la petite bourgeoisie, dont les formes archaïques de production lui étaient un frein et un obstacle. Cette liquidation ne pouvait se produire sans réactions, heurts et luttes ; le problème paysan, causé par la concentration progressive de la propriété foncière et le mouvement Poujade, produit de la disparition de certains secteurs du petit négoce, contraints à la faillite par les magasins à succursales multiples, de type Mono, Uni et autres Prix..., en sont une évidente démonstration. L'instauration d'un pouvoir « fort », servant au mieux ses intérêts — ce que n'aurait pu faire un pouvoir parlementaire classique, responsable devant la petite bourgeoisie — s'imposait donc au grand capital.

En Italie, jusqu'à ces toutes dernières années le problème ne s'était pas posé. D'une part la situation de l'économie italienne restait somme toute assez favorable. D'autre part il existait au centre du Parlement une formation quasiment majoritaire ; le parti démocrate-chrétien, capable de former un gouvernement homogène grâce au soutien que lui apportaient quelques libéraux ou « indépendants ». La gauche, composée du Parti communiste italien et du Parti socialiste (Nenni), quoique assez largement représentée, était totalement isolée. Quant aux autres groupuscules, ils ne pouvaient en rien influencer le débat. Mais, petit à petit, cet équilibre se dégrada. Les réalités de la lutte de classes — toujours vivante, même si elle ne se manifesta pas ouvertement — ne permirent pas plus longtemps au Parti majoritaire de se présenter comme « populaire, défendant les intérêts de la Nation et des petits ». La démocratie-chrétienne s'effrita alors et se scinda — en gros — en deux fractions : l'une « conservatrice », l'autre « gauchiste » s'appuyant sur les syndicalistes chrétiens. Il se produisit parallèlement, aux dépens des démocrates-chrétiens, un glissement électoral continu en faveur de la gauche, et l'entrée en lice d'une nouvelle extrême-droite, néo-fasciste et monarchiste.

Un problème grave se posait alors : il était devenu impossible de former un gouvernement du Centre, semblable au précédent. Car, même avec l'appui des petites formations gravitant autour de la démocratie-chrétienne (républicains, radicaux, sociaux-démocrates) les voix additionnées de la gauche (PCI et PS) et de la droite monarchiste et néo-fasciste formaient la majorité. Les démocrates-chrétiens se trouvèrent donc devant l'alternative suivante : se tourner soit vers la droite, soit vers la gauche. Choisir la voie de droite n'était guère possible, d'abord parce que celle-ci est trop faible actuellement, ensuite parce que ce choix risquait de réveiller de vieux réflexes anti-fascistes toujours latents en Italie, et d'ainsi radicaliser non seulement la gauche mais aussi de nombreux démocrates-chrétiens formés dans la lutte contre le régime de Mussolini. Le choix d'un gouvernement de centre-gauche s'imposait donc. Mais pour cela il fallait convaincre le PS, appendice du PCI depuis la libération, de s'en séparer. Dans ce but, on utilisa les bons services de Monsieur Saragat et son parti (ex-adversaires de « droite » de Monsieur Nenni au sein de l'ancien Parti Socialiste Unifié) dont c'était le programme politique depuis de nombreuses années. Devant la carotte al-

(Suite page 2.)

Une mort «héroïque» (1)

Cette terrible course dans les avoines nous a mis à bout de souffle, la sueur nous inonde et notre brave lieutenant est logé à notre enseigne. Un court instant de répit, puis sa voix nous claironne : « En avant ! »

Ah ! cette fois, c'est fini de rire. Escaladant le talus et rasant le sol, courbés en deux, pour offrir moins de prise aux balles, nous courons à l'assaut. La terrible moisson continue, effrayante ; la chanson de mort bourdonne autour de nous. Deux cents mètres sont ainsi faits ; mais aller plus loin pour l'instant, c'est une folie, un massacre général, nous n'arriverons pas dix ! Le capitaine Guérin et l'autre lieutenant, M. de la Cornillière, sont tués raides. « Couchez-vous, hurle Péguy, et feu à volonté ! », mais lui-même reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant notre tir, héroïque dans l'enfer.

Nous tirons comme des enragés, noirs de poudre, le fusil nous brûlant les doigts. A chaque instant, ce sont des cris, des plaintes, des râles significatifs ; des amis chers sont tués à mes côtés. Combien sont morts ? On ne compte plus.

Péguy est toujours debout, malgré nos cris de « Couchez-vous », glorieux fou dans sa bravoure. La plupart d'entre nous n'ont plus de sac, perdu lors de la retraite, et le sac, à ce moment, est un précieux abri. Et la voix du lieutenant crie toujours : « Tirez ! Tirez ! Nom de Dieu ! » D'aucuns se plaignent : Nous n'avons pas de sac, mon lieutenant ; nous allons tous y passer ! » « Ça ne fait rien ! crie Péguy dans la tempête qui siffle. Moi non plus, je n'en ai pas, voyez, tirez toujours ! » Et il se dresse comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers. Au même moment, une balle meurtrière fracasse la tête de ce héros, brise ce front noble et généreux. Il est tombé sans un cri, ayant eu, dans le recul des barbares, l'ultime vision de la victoire proche, et quand, 100 mètres plus loin, je jette derrière moi un rapide coup d'œil alarmé, bondissant comme un forcené, j'aperçois là-bas comme une tache noire au milieu de tant d'autres, étendu sans vie, sur la terre chaude et poussiéreuse, le corps de ce brave, de notre cher lieutenant (4).

Le récit de Victor Boudon se termine là, et c'est alors Barrès qui ajoute ceci : « *Voilà le procès-verbal de la plus belle des morts. Il nous restera, après la guerre, le devoir d'inviter tous les Français à lire le poète mort pour nous et qui chantait :*

Heureux ceux qui sont morts pour
[une juste guerre,
Heureux les épis mûrs et les blés mois-
[sonnés.
. . . . . .
Heureux ceux qui sont morts dans les
[grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de
[Dieu...
. . . . . .

Eh bien ! non, messieurs Péguy, Barrès et tous vos semblables, y compris vos successeurs de l'époque présente, il n'est pas vrai que ceux qui sont morts pour une juste guerre, pas plus que ceux qui sont morts dans une grande bataille, soient heureux ! Non, cela est faux, radicalement faux ! Il ne sont, pour préciser, ni heureux, ni malheureux. Ils n'existent plus, tout simplement ! Ils étaient, et ils ne sont plus ! Ils vivaient, et ils ne vivent plus. Et vivre, en dépit de vos exaltations mystiques plus ou moins poétiques, vivre, c'est le bien suprême, c'est tout ! L'homme est fait pour vivre, comme tous les animaux, comme tout ce qui existe, et le seul véritable crime, malgré ce que peuvent dire tant de barbouilleurs de parchemin ou de papier, reste celui de supprimer l'existence.

Du reste, cela commence à se savoir, et il n'est pas exagéré de penser que neuf individus sur dix sont persuadés de l'inutilité autant que de l'iniquité de ces massacres que l'on perpétue sous le nom des guerres ! Seraient-ils possibles, ces massacres réciproques, sans l'intensif bourrage de crâne voulu par le capitalisme, et permis par la vénalité et la complicité des gens de plume ?

Quant à la notion de « juste guerre », je pense que ce n'est qu'une formule creuse. Il a peut-être existé, au début de l'humanité, des guerres peut-être justes, en ce sens qu'elles avaient pour causes la sauvegarde du clan ou de la tribu. Mais à l'époque moderne, alors que les conflits sont déclenchés artificiellement par des gouvernements ambitieux à la solde des puissances d'argent, il n'y a plus de guerres justes ou injustes, il n'y a que des guerres !

Pour en terminer avec ces morts, glorieuses ou non, je me contenterai de citer les paroles d'Anatole France, que les bellicistes de tous bords lui ont tant reprochées : « On croit mourir pour la patrie, et on meurt pour des marchands de canons ! »

BLANQUET

(1) Voir « C. S. » nº 331 et 332.

(4) Il est aisé de voir que ce récit, qui se voulait dépourvu de toute prétention littéraire, est, en fait, bourré de littérature. Les expressions préfabriquées et les adjectifs « héroïques » y pullulent. On dirait, à la vérité, un récit inventé de toutes pièces par un journaliste de cette époque. J'ignore si l'auteur, Victor Boudon, a survécu à la tourmente, mais, dans le cas contraire, je crois qu'il n'est pas exagéré de dire que sa mort, ainsi que celle de millions d'autres fut tout autant « héroïque » (quoique inutile) que celle de Péguy !

Regards sur le monde

SUISSE

Comme leurs collègues français, les paysans suisses ont mené une action revendicative pour la hausse à la production de leurs produits laitiers.

Comme leurs collègues français, ils ont fait valoir leur « droit social » à un revenu égalant celui de l'industrie, à égalité de parité...

Le gouvernement suisse, le conseil fédéral, n'a pas jugé utile de s'engager dans un colloque, dans un dialogue interminable avec ses paysans, comme le fait le gouvernement français à l'égard des siens. Il leur a répondu nettement « que dans une civilisation industrielle il était impossible d'envisager la parité des revenus entre l'industrie et l'agriculture ».

Ces sacrés paysans !

Qui ne veulent pas comprendre que pour réaliser l'égalité des revenus entre des activités différentes, il n'est qu'une méthode : « Supprimer prix, salaires et profits, et distribuer à chacun selon ses besoins... » Si pourtant l'un d'eux découvrait cette technique philosophale de la parité des revenus en économie capitaliste : qu'il nous la révèle...

ALLEMAGNE DE L'OUEST

L'Etat allemand qui se veut le traducteur fidèle de l'esprit germanique d'organisation réalise l'unité nationale et politique dans la diversité des partis par l'attribution à ces derniers d'allocations proportionnelles à leur nombre d'élus.

C'est ainsi que le C.D.U. (démocrates-chrétiens) reçoit une subvention de 8 millions de marks.

Que le S.P.D. (parti socialiste) reçoit 7.200.000 marks.

Que le F.O.P. reçoit 3.100.000 marks (parti libéral).

Ces subventions sont accordées aux partis comme participation à l'éducation politique des jeunes générations.

L'Etat pense que tous les partis, en dépit de leurs divergences de vues, sont unanimes dans la défense de l'économie capitaliste et des traditions nationales.

Moins d'attention aux syndicats qui disposent de budgets considérables et sont totalement intégrés dans la machinerie politique.

L'Etat français juge qu'une monarchie n'a nul besoin d'agir de même, ce serait déprécier son autorité et sa grandeur. La pluralité des partis est d'ailleurs un des cas typiques des civilisations latines. Leur division effervescente et spectaculaire est d'ailleurs une curiosité touristique.

L'effervescence syndicale est plus gênante, car elle trouble le rythme économique sans apporter de changement profond à la vie des travailleurs.

L'Etat a donc adopté sur ce plan syndical la méthode adoptée par le gouvernement allemand à l'égard des partis politiques : il les subventionne. C'est ainsi que les centrales syndicales reçoivent des subventions pour faire l'éducation des jeunesses syndicalistes qui sont appelées à suivre ou remplacer leurs aînés dans la mission d'établir des liens solides et inégaux entre les maîtres et les valets.

A ce propos, on a même entendu la C.G.T. faire appel à « l'égalité de traitement » parce qu'elle avait été oubliée dans la première distribution !

C'est la marche des crabes dans le désert...

DIALOGUES

Je reçois d'un correspondant, étudiant en droit, et qui, vraisemblablement, se prépare au métier d'avocat, les objections suivantes à nos entretiens épistolaires :

a) Vous niez le pouvoir à l'Etat, quel qu'il soit, de libérer l'homme des chaînes forgées par des millénaires de civilisation. Vous m'écrivez : « L'Etat est assis sur l'inégalité des conditions comme les Eglises sur les mensonges religieux ; il ne saurait donc être question de libérer l'homme du « Droit inégal » et de l'idolâtrie sans ruiner les assises de ces parasitismes. »

Je partage assez cette manière de voir, mais je me demande par quelle voie vous pensez arracher l'homme aux chaînes politiques et économiques.

b) Je voudrais que sans ambiguïté, sans user de facilités rhétoriques, vous m'expliquiez comment reconstruire une société formé d'esclaves — souvent honteusement consentants — et d'idolâtres fermés aux dialogues scientifiques.

Les parasitismes que vous dénoncez peuvent promettre la liberté par la dictature, ou le bonheur céleste par la souffrance terrestre ; je vous concède que l'antinomie est complète dans les deux cas, entre l'affirmation de principes et les buts réels ; mais alors, comment espérer mûrir les esprits dans un milieu impropre à l'éducation ? J'aimerais connaître les méandres du chemin de la liberté dont vous vantez la viabilité.

Evidemment, mon correspondant appartient à cette catégorie de « bonnes volontés » qui sont empêtrées dans leur ascendance bourgeoise, mais en sortiraient volontiers si elles apercevaient une planche de salut... Je dois dire que ce correspondant a fait un stage à l'Union des étudiants communistes, et qu'il en est sorti déçu, mais aussi, comme sa lettre le démontre, plus éclairé et réceptif.

J'essaierai, jeune camarade, d'être le plus bref possible. Par la suite, il vous sera aisé de lire nos journaux et nos livres pour pousser plus loin vos investigations.

a) Nous sommes d'accord sur l'état de fait d'une société monstrueuse par les mensonges sur lesquels elle est assise, et sur la corruption qu'elle exerce sur les esprits et les comportements des individus.

De cette sanie historique et sociale, il se dégage pourtant une possibilité libératrice : c'est le sens de l'insupportable. Au cours de l'évolution des sociétés, et en dépit d'une marche saccadée, hésitante, pénible, inconsciente et bestiale, nous voyons qu'à certains moments le caractère insupportable de certaines situations provoque la colère des masses exploitées.

Vous comprendrez comme nous, que ces révoltes seraient restées sans résultats bénéfiques si des minorités plus ou moins éclairées ne s'étaient efforcées — en prévision de ces chocs — d'orienter les esprits vers des conclusions constructives, ou plutôt — et par erreur — reconstructives d'une société que l'on voulait nouvelle et qui ne le devenait qu'en partie.

Vous êtes sorti de l'U.E.C. parce que vous avez compris que les thèses bolchevistes aboutissaient à une concentration financière et politique de l'Etat ,sous la forme d'une dictature privant l'homme du droit de capitalisation, et le dépouillant de toute initiative et de toute liberté. Vous avez considéré — comme nous d'ailleurs — que de telles « révolutions » à si petits bénéfices humains demandaient des sacrifices et des souffrances disproportionnés avec les résultats obtenus.

Eh bien ! Vous n'avez pas été sans remarquer que les partis socialistes s'efforcent d'insuffler dans les esprits cette notion arbitraire et fausse que « la liberté des travailleurs est conditionnée par leur soumission totale à un nouvel Etat triomphant ».

Cette éducation s'exerce sur des centaines de milliers de croyants politiques. Cette notion politique est un mensonge religieux puisqu'elle propo-

(Suite page 2.)

Lucubración filosófica

(Viené de la página 4.)

A esta altura de la civilización griega apareció Sócrates.

∴

Cabe hacer aquí algunas observaciones:

1.º Que la aparición de varios sistemas ha determinado un movimiento escéptico o ecléctico.

2.º Que la teoría sofística de Protágoras ofrece mucha analogía con la teoría de Fichte.

Fichte imaginó una teoría que él llamó la «Doctrina de la ciencia». Haciéndola partir de la sola idea del «yo», hacia salir de ella la noción del mundo y la de Dios. Pero más tarde, en vista de que la ciencia anulaba los fenómenos deistas del alma, no tomó sino el «yo», el «yo» libre capaz de explicarlo todo y de dar razón de los hechos de que era causa viviente. Completó el idealismo subjetivo de Kant, gracias al cual, la filosofía alemana de hace dos siglos se sacudió un poco el polvo de los años.

Kant pretendió establecer sobre bases sólidas, la metafísica, y de refutar el escepticismo, pero en vez de derribarlo, no hizo sino extenderlo y confirmarlo. Porque decía Kant que hay en la inteligencia humana tres facultades: sensibilidad, entendimiento y razón. Estas tres facultades que son nuestros únicos medios de conocer, están sometidos a leyes que les son propias, independientemente de los objetos a que se aplican estas facultades. No se arregla nuestro pensamiento conforme a las cosas, como se ha creído hasta aquí, sino que nuestro pensamiento arregla las cosas, por lo menos, en tanto que las conoce.

Volviendo a Fichté, éste hizo un idealismo más atrevido, que llamó trànscendental, en que todas las realidades objetivas, hasta el Dios mismo, no son sino desarrollos del «yo». Esto era la apoteosis del ente humano. La filosofía de Fichte descansa en afirmaciones absolutas: la hipótesis del «yo» y el «no yo». En lo moral, parte más principal de la filosofía de Fichte, llama al individuo «yo empírico», «yo fenomenal» y es determinación del yo puro y absoluto; y la moralidad consiste en acercarse indefinidamente al yo puro y a su actividad absolutamente libre.

3.º Existe mayor afinidad entre la teoría de Gorgias y la de Kant.

El primero asegura que el orden sensible sólo tiene apariencia fenomenal, que no es real ni objetivo; y Kant dice que la realidad objetiva del mundo sensible no es desconocida y que sólo percibimos las modificaciones que los cuerpos determinan en nosotros.

∴

Los sofistas fueron los que quizá más eficazmente contribuyeron al progreso de la filosofía; antes de ellos, las escuelas se ocuparon casi exclusivamente en el estudio del mundo do externo, pero los sofistas inician el estudio del mundo interno; con ésto, la filosofía se hace reflexiva, porque aunque indirectamente plantean el problema crítico, y aunque es verdad que no supieron darle solución acertada, también lo es, que su sólo planteamiento comunicó una nueva dirección al pensamiento humano. Logrando de paso que la filosofía perdiera en profundidad deísta y contribuyendo a generalizar los conocimientos científicos y a difundir las ideas filosóficas en todas las clases sociales.

∴

Repetimos: es en este momento cuando aparece el hombre que iba a ser acusado de corruptor de la juventud y que antes de defenderse de tan injusto cargo, prefirió guardar silencio y beber la cicuta: Sócrates.

Sócrates abrió una nueva era para la filosofía griega. Sócrates comunicó a los espíritus de su época un ardiente amor a lo que para él era su verdad.

Mesuradamente procedió a la reforma de los sistemas existentes; a la tesis de los sofistas que no dudaban de nada, pero que tampoco creían en nada, puso una gran reserva y una circunspecta moderación de carácter y dio a sus juicios prudente lentitud, mostrando que ponía sumo cuidado en encerrarse siempre dentro de los límites de la verdad.

Por otra parte, sabía hábilmente los errores y extravagancias de aquellos cuya deletérea influencia se proponía batir.

Como nuestra intención no va más allá del anhelo de conocimiento de esta rama del saber humano que es la filosofía, tenemos que hacer constar que todo lo que sabemos respecto a Sócrates, se lo debemos a sus discípulos, ya que Sócrates no escribió jamás ninguna obra, ni siguió ninguna escuela: su enseñanza fue oral. También debemos aclarar que de nuestra lucubración no pretendemos sacar conclusiones mayores; nos conformamos con la exposición vulgarizada de algunas doctrinas, tal cual las hemos podido recoger en diferentes lecturas. No soñamos siquiera con realizar un análisis profundo de esta importantísima cuestión, al estilo, pongamos por caso, de un Han Ryner y otros grandes pensadores que han dedicado parte de su fecunda existencia a la búsqueda más nítida y constructiva del pensamiento filosófico de todos los tiempos. Es más, en cuanto al autor citado —Han Ryner—, nos satisface incitar al lector que tenga la posibilidad de beber en las maravillosas páginas de sus libros, lamentablemente poco traducidos aún, especialmente al español, escritos originalmente en francés, y del cual, algunos estudios nos ha ofrecido ya en nuestras publicaciones, el inteligente y estudioso Vladimir Muñoz.

COSME PAULES

(Continuará.)

ANTENA

HOSPITAL EN ABANDONO

BARCELONA.—Se trata del de Santa Cruz y San Pablo, la intitución municipal médica tan conocida. Según declaraciones de la administración el Hospital no cubre ni el 50 por 100 de sus gastos, previéndose una reducción progresiva de las atenciones debidas a la Barcelona enferma. Entretanto, la clerecia engorda alarmantemente.

DRAMA

BARCELONA.—En una pelea sostenida por un transeúnte con varios guardias en el Paseo de Gracia, esquina Valencia, tres de de estos resultaron levemente heridos. Reducido y conducido a la comisaria, el contendiente no pudo declarar a causa de su estado maltrecho. Para saber no hay necesidad de ir a Salamanca.

LA REPRESION PORTUGUESA

LISBOA.—Acusados de actividades subversibas, han sido juzgados los paisanos Antonio J. Figueira, Joao José da Silva, Benito Rosa Roberto, Manuel de Ascençao Pepe y Antonio J. Cardoso. Se les acusa de haber querido derribar el régimen en 1.º de mayo de 1964 mediante una espantosa acción terrorista que no tuvo lugar. Se ignora las penas infligidas, pero la saña mayor del tribunal recayó sobre el procesado Figueira.

MENOS MAL

MADRID.—La venta de juguetes este año se ha caracterizado por una sensible reducción de despacho de juguetes de guerra y por un aumento en la venta de libros de geografía y viajes.

AL JUEZ DE PAZ LE DECLARAN LA GUERRA

SABADELL. — Un cantero, Cipriano Arenas Sedano, fue expulsado por orden de la justicia municipal de su domicilio. En son de protesta el expulsado trató de expulsar al juez municipal del lugar haciendo explotar una bomba al pie del hogar de éste. Por fortuna no dañó la familia —numerosa— del juez pretendidamente pacifista, pero la deflagración derribó paredes y muebles por valor de 250.000 pesetas, dañó una imprenta y derribó cristales y cierres ventaneros. Arenas fue detenido en la cantera Roig, de Matadepera.

NO CRITICARA MAS EL CRITICO

MADRID.—Falleció en una clínica el crítico teatral y cinematográfico Antonio Rodriguez de León, literariamente conocido por Sergio Nerva. Era tal vez el mejor comentador de la escena española.

LA SIEMBRA

BARCELONA. — Elementos catalanistas han hecho circular profusamente unas hojitas con la letra del himno «Els segadors». Por ahora, el trigo no se ofrece apto para la siega.

NO CONFORME

BARCELONA.—En su sermón de la misa del gallo, el abad de Montserrat, José María Escarré, ha denunciado a la faz pública religiosa la ley de asociación franquista acordada por las Cortes del «caudillo».

VALERI EL ABYECTO

BARCELONA. — En «La Vanguardia» del 20-12-1964, Luis Valeri, comentando el derecho de huelga, dice: «Huelga de médicos en Bélgica; huelga general de funcionarios y servicios públicos en Francia; huelga de periodistas en Italia; huelga... en... Es decir, huelgas gravísimas en todo el mundo excepto en Rusia. En todos los países en general está reconocido de hecho o de derecho el principio de la libertad de los hombres que trabajan al abandono colectivo parcial o general de su actividad laboral. Incluso se ha considerado como uno de los derechos más indiscutibles el de la huelga.»

Pero, dándose cuenta de que olvida la situación totalitaria de España, al final de su trabajoso trabajo, agrega: «Desde el término de nuestra guerra civil puede decirse que han escaseado de tal manera las huelgas en España que prácticamente, si se ha producido alguna, ha sido debida a los manejos de agentes exteriores para perturbar el orden social de nuestra Patria. El Fuero del Trabajo declara que «los actos individuales o colectivos que de algún modo turben la normalidad de la producción o atenten contra ella, serán considerados como delitos de lesa Patria.» De ello se deriva taxativamente el no reconocimiento del derecho a la huelga por cuanto nuestra vasta legislación social prevé y establece sabiamente las formas de conciliación o solución de los conflictos sociales, lo que da lugar a la paz social que afortunadamente disfrutamos.»

¡A lo que obliga la conquista del garbanzo, gregario Valeri!

LA REMUNERACION DEL MAESTRO

MADRID (OPE).—«El más acuciante problema del maestro nacional es el relacionado con su remuneración —dice «Ya»—. Sumando su sueldo, la gratificación complementaria, la indemnización por casa-habitación, las permanencias... el maestro nacional no está debidamente remunerado Con sus ingresos profesionales no puede satisfacer adecuadamente las necesidades mínimas familiares.»

Hay peones que ganan más que los profesores.

Parece ser, pues, que no todos han disfrutado plenamente los famosos veinticinco años de paz franquista.

FUEGO

MEJICO.—La edición hispanoamericana de la revista española «S P» no se ha interrumpido, pese al pavoroso incendió que destruyó totalmente las oficinas de la revista en Méjico El siniestro se produjo a la una y media de la tarde en el piso décimo del edificio «La Comercial», situado en el Paseo de la Reforma.

El fuego fue producido por un cortocircuito. En la planta doce, que fue una de las que más daño sufrieron, estaban las oficinas de la edición hispanoamericana de la citada revista, que quedaron enteramente destruídas. Todos los miembros de la redacción y empleados de la revista española pudieron ponerse a salvo.

EL DEL V REGIMIENTO

MADRID.—Enrique Castro Delgado fue directivo del Partido comunista de España. Marchó a Rusia donde permaneció varios años. Después estuvo en Méjico. Ha escrito dos libros, «Hombres made in Moscú» y «Mi fe se perdió en Moscú». Pero no había perdido la fe en el régimen franquista y volvió hace un año a Madrid donde ha muerto. La prensa del régimen le elogia. Y habla «de los acontecimientos que supo escribir con su enorme garra literaria.»

LA DESPOPULARIZACION DE LA MONARQUIA

MADRID (OPE). — Según afirma «Arriba»,, «la despopularización de la Monarquía ha sido una acción obtenida a pulso, con increíble terquedad, por la clase política monárquica en sus estratos conservadores y por los cortesamos de nuestra aristocracia terrateniente. La monarquía española está unida, como el caparazón de una almeja a su molusco, a terratenientes, a banqueros, a aristócratas de herencia, a clase empingorotada y distante, a políticos discursivos instalados en sociedades, en Consejos de administración, en funciones diplomáticas, en altas nóminas y en divanes dorados».

Lo que dice el órgano de Falange española, está bien, pero no debe olvidarse que esos monárquicos apoyaron a la Falange y a Franco para el golpe bajo del 18 de julio de 1936.

SEPAMOSLO

GUADALAJARA. — Ha fallecido a los 102 años doña Luisa Lorenzo Caballero. Se recuerda que cuando llegó a centenaria guardó cama un día a consecuencia de un resfriado. Nunca estuvo enferma.

¿Ni para morirse?

El retorno, o la

(Viene de la página 4.)

Este supo aprovechar hábilmente ese estado de frustración y agotamiento del movimiento sindical, para adueñarse del mismo mediante la técnica del soborno directo, la demagogia desenfrenada y la represión violenta. Era la técnica archiconocida del fascismo, que en este caso logró sus objetivos, contando con la colaboración de algunos ambiciosos, tránsfugas del movimiento obrero, con la seguera «liberal» de las clases dirigentes que hicieron el juego al peronismo, por el hecho de confundirlo con un movimiento de reivindicación obrera, equivoco que después explotaron, y siguen explotando algunos grupos que pretenden ser ultraizquierdistas. Por lo demás, conviene recordar que al producirse el advenimiento del peronismo al poder, y especialmente la primera etapa, de 1944 a 1949, correspondió a un período de gran prosperidad y de grandes disponibilidades financieras en el tesoro nacional, a consecuencia de los saldos comerciales que se acumularon a favor de la Argentina durante la guerra, lo cual, además de facilitar el rápido y extraordinario enriquecimiento de los principales jerarcas del régimen, permitió imponer por decreto periódicos aumentos de salarios, con efecto retroactivo, dando la impresión a la mayoría de los ingenuos beneficiarios de esas «conquistas» sin esfuerzo, de que el nuevo orden justicialista era para ellos el reinado de la abundancia y el bienestar creciente. Y aunque poco después, a partir de 1950, los efectos del alocado derroche y de la piratería administrativa, anularon rápidamente aquellas «conquistas», inciando una etapa de depresión que en realidad llegó a ser crónica, lo cierto es que el mito del peronismo, como equivalente de abundancia y justicia social, había quedado forjado y consolidado durante los primeros años de prosperidad y fantasías demagógicas. La política de restricción económica, de incitación a la *productividad* y de entrega al capitalismo internacional que Perón hubo de seguir en los últimos años de su reinado —de 1952 a 1955—, incluso la represión policíaca de las huelgas obreras, que en un principio habían sido alentadas desde arriba, hizo palidecer el mito, pero no llegó a extinguirlo. Más tarde, bajo la gestión de los gobernantes de la «Revolución Libertadora», quienes heredaron la depresión y el desbarajuste económico generado por el peronismo, el mitó volvió a surgir, a favor de una extraña nostalgia por los años de efímera abundancia, cuyos precarios méritos se atribuyeron al régimen entonces imperante, y a favor también de la política torpemente conservadora, contradictoria y vacilante del gobierno «revolucionario», acerca de cuyas expresiones nos hemos referido ya en diversas oportunidades. Luego, el turbio pacto Perón-Frondizi y la parcial violación del mismo por este último, otorgaron al mito peronista nueva vitalidad y mayor virulencia, dando lugar a varios años de intentos terroristas, sin mayor trascendencia efectiva, pero que impuso al país un régimen de estado de sitio permanente y convirtió al *golpismo* militar o cívico-militar, en una institución normal, por así decirlo, de la actualidad argentina. Golpismo, estado de sitio, gobierno de facto —como el caso de Guido—, que siempre tenía que ver, directa o indirectamente con el mito peronista.

Y no sólo eso. Incluso la mayor parte de los grupos políticos de extracción y de confesión democráticas se lanzaron a competir demagógicamente entre sí, por atraer hacia sus fórmulas a los creyentes del mito, en tanto denunciaban escandalizados la proscripción que pesaba sobre el movimiento estructurado sobre la base del mito peronista. Quienes adoptaron esa actiud —demócratas cristianos, radicales *ucristas*, parte de los radicales del Pueblo, socialistas argentinos y otros «marxistas»— hacían evidentemente un doble juego, doblemente sucio; por un lado necesitaban que el peronismo fuera proscripto como movimiento político, a fin de inclinar a los adeptos del mismo, en favor de sus propios candidatos. Por otro lado clamaban con santa indignación contra la herejía que en legítima doctrina democrática significaba esa proscripción.

Así, el mito seudo obrerista y seudo revolucionario del justicialismo o peronismo se convirtió en un artículo cotizable y que se estaba cotizando en el mercado electoral. Había tenido ya esa condición cuando se firmó el tantas veces mentado pacto de Caracas y volvió a tenerlo en forma descarada, cuando antes de las elecciones de julio de 1963, se concertó nuevamente una alianza peronista-frondicista, para llevar como candidato a la presidencia, como abanderado de los descamisados y de la clase media «progresista», a un político conservador popular... Como se sabe, pocos días antes de la elección, vino desde Madrid la orden, avalada aquí por Frondizi, de abstención y voto en blanco. El fracaso de esa maniobra sorpresiva, dió lugar al actual gobierno democrático, dirigido por un presidente tan «paternal y bondadoso» como inoperante y contradictorio frente a los problemas agudos que vive el país, y a un parlamento donde están representados prácticamente todos los sectores políticos, incluso los justicialistas o neoperonistas, que en varias provincias desobedecieron la consigna de su jefe, y gracias a ello tienen una veintena de diputados nacionales y algunos gobiernos provinciales.

Chispas

Gracias a Bonifacio Lampista, la compañía ferroviaria francesa habrá recibido un impulso económico considerable. Bonifacio la ha gratificado con dos francos veinte céntimos; dinero suficiente para aumentar el salario del personal de servicio.

∴

Fue así, la cosa:

—Usted no ha firmado la carta de abono.

—Pero la pagué en taquilla.

—Mas olvidó firmarla.

—¿No sufre jamás usted olvidos?

—La ley exige que pague.

—Esa ley no me importa, no siendo yo quien la ha escrito.

∴

Empleado cobró, y Bonifacio lo ha propuesto para premio de la Semana de la Amabilidad.

∴

A mí también me tocó proponer para lo mismo a la gerente del hotel San Dionisio, tan tratable y sonriente como una sargenta de la Falange femenina.

Me propuso para la policía y acepté el envite.

Guarra y explotadora de meretrices, depuso el juego por considerar que saldría perdiendo.

∴

En este país te pisan el callo y, pidiéndote perdón, se dan por cumplidos.

Sin abonarte siquiera el estropicio del zapato.

∴

Ahora las han tomado con los palomos, que comparan con las ratas.

No comerían a éstas igual que se tragan a los alados.

∴

No es una gauchada ofender así a los simpáticos volátiles.

¡Palomita blanca!

∴

La iglesia de la esperanza de mi barrio presume un palomo en su frontis.

No presumiría —con razón— la efigie de una rata.

∴

¿Y los perros? Hay 12.000 «perreando» a diario las aceras parisinas.

No los condeno a muerto. Pero que indulten a las palomas.

∴

Si las estatuas que cargan con el manto palomítico no protestan, ¿por qué hemos de hacerlo nosotros?

∴

«Paloma que vuelas en la madrugada...»

CHISPERO

Obras de Felipe ALAIZ

Tipos españoles

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz.

A partir de ahora se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

DIALOGUES

(Suite de la page 1.)

sera une mystification magique : la liberté par l'autorité ! Vous admettrez quand même que cette fausse éducation parvient à dresser les esclaves contre les maitres du jour, mais que ces cerveaux abusés par des apparences trompeuses et des roueries politiques n'en sont pas moins réceptifs à certaines influences, et que, partant, ils peuvent l'être à d'autres se proposant des buts affectivement analogues mais plus rationnels dans les buts poursuivis ?

C'est ce à quoi je vous invite...

b) Il s'agit donc de prendre les hommes tels qu'ils sont, et de faire l'éducation des plus aptes; de baser cette éducation sur cette vérité qui nous semble acquise parce que vérifiée « que l'erreur des hommes est de s'acharner — au cours de leurs révolutions — à vouloir reconstruire les sociétés par des superstructures politiques qui, au cours des âges, ont toujours échoué, c'est-à-dire, vouloir remplacer un Etat usé par un nouvel Etat aux mécanismes plus neufs, et par cela même également intolérant et répressif, assis comme le précédent, mais avec une originalité propre, sur le « Droit inégal ».

L'Etat, tous les Etats ayant échoué, nous considérons qu'il est devenu facile et compréhensible de dire : « Il ne faut pas recommencer l'erreur ! » Et trouver autre chose...

Et d'enchainer : « L'homme ne pouvait sortir de l'inégalité des conditions que par l'égalité économique et sociale, il s'agit donc de transférer sur les choses le pouvoir de l'homme sur l'homme. »

Il est donc encore une fois possible d'affirmer que toutes les politiques ayant échoué, il faut passer du gouvernement des gens à l'administration des choses.

Et que l'administration des choses ne peut se réaliser, à notre époque, que par deux systèmes jumelés, indépendamment et partiellement expérimentés : les syndicats de producteurs et les coopératives de consommateurs.

Je crois qu'à cette heure, quoique les esclaves de l'Etat se pourlèchent devant des râteliers provisoirement remplis, il est possible de faire cette éducation et d'être entendu par les plus aptes. Mais de tels résultats ne sont à espérer que si nous choisissons nos méthodes d'éducation et les vulgarisons sans trêve par la condamnation de toute superstructure politique ou Etat, et de tout « Droit inégal » magique.

La science, si elle ne nous fait aucune proposition concrète, n'en met pas moins à notre disposition les outils nécessaires pour construire un monde économique géré directement par l'homme, par l'autogestion syndicale et coopérative dans le cadre de la commune économique et sociale, première plate-forme de l'administration des choses.

Sous prétexte de garantir les droits de l'homme, le droit juridique est la consécration de l'Etat et du droit du plus fort. Il prolonge le culte politique en lui prêtant un pouvoir magique. Les enseignants n'ignorent rien de sa malfaisance, ni de celle de l'Etat, amis ils en vivent ! Jeune étudiant, viens avec nous construire le Droit humain dans un monde nouveau ! C'est la plus merveilleuse aventure de la conscience...

G. BRITTEL

Elections et cuisine

(Suite de la page 1.)

léchante que représentaient les perspectives de sinécures ministérielles et autres prébendes, les nennistes ne firent pas longtemps la fine bouche. (Une fraction « gauche » se détacha alors du PS et fonda le Parti Socialiste Italien d'Unité Prolétarienne au nom de cette dernière, et de la lutte de classe. Pour ces gens-là, ces mots signifient simplement : préférer au fouet de leur bourgeoisie nationale, le knout de la bureaucratie russe). Evidemment, on élabora un grand programme « social » et des réformes de structure, dont jusqu'à ce jour il ne fut que fort peu tenu compte, le gouvernement se contentant d'expédier les affaires courantes.

RENÉE

(A suivre.)

De aquí a cien años

A L ministro franquista de Información, Fraga Iribarne, le preocupa el problema del ocio originable por la automatización progresiva de las industrias. Al ministro no le preocupa el desempleo, sino el uso del ocio que harán los desempleados.

Por el mismo hilo las revistas «Indice», «Revista de Occidente» y «Revista» alcanzan el tema, si bien con diferente perspectiva.

«Indice» va de la maldición del trabajo a la maldición del ocio. Maldición del trabajo esclavo, sugerimos, y bendición del descanso reparador, agregamos también. Quienes no tienen otro afán que el de haraganear en la vida, ignoran el sublime placer del reposo. Descarguen sacas de harina en el puerto, y en opinión y gustos nos encontraremos.

El miedo del ministro de Información y de todos sus informados supone un anticipo de un siglo al remitirse a la hora de trabajo diario que se prevé para cada trabajador en el 2065. Previsión excesiva, pensaremos, pero a la cual llegarán unos, ya que no nosotros. Hasta ahora la maquinización del trabajo ha producido miriadas de muertos de hambre que, al no saber que hacer de su ocio sin pan, ropa ni vivienda, prefirieron exhalar el último suspiro. Pero eso se refiere a la conformidad establecida tras la furia episódica de los tejedores de Lyon y Manchester en los años 30 del siglo pasado. Luego advino ese glauco desaparecer, no del ocio, sino de los arrojados del trabajo.

Fin sin drama visible ni escándalo callejero, puesto que la miseria obrera prefiere extinguirse escondida, pudibunda, como avergonzada de afear la riqueza con su pobre y mal oliente catadura. ¡Nostalgia de días mejores, ante la previsión de escenas peores, o sea de rebelión, de estruendo para sobresalto de ociosos profesionales! ¿Verdad, señor ministro?

La mecanización de los oficios manuales ha innovado buen número de profesiones imprevistas, con lo que el carpintero, por ejemplo, puede trocarse en troquelista metalario y el carretero en mozo de grúa. ¡Pero ahora!-Con la automatización, con la suplantación de la sangre humana por la esencia de laboratorio, el monigote electrónico o el gramo nuclear, la multitud trabajadora tendrá que ser restringida cual la raza caballar frente a los tractores; cual los perros de ciego ante el almacenamiento de invidentes por imposibilidad de transitar por las calles rio-automovilizadas.

Visto en el Kentucki corbonero el espanto de la desocupación (*un* minero vigente por cada *cien* dimitidos); previendo para la continuidad siempre creciente del paro obrero debido a la automatización de los trabajos, ¿cómo solucionar el pavoroso problema, cómo idear seguros contra el desempleo generalizándose éste al 100 por uno hoy, y al 1.000 por uno mañana? Si una revolución no acude a la cita, si un terremoto social no remueve la sociedad en su misma entraña, ¿cómo evitar que los ministros de Información, voluntariamente mal informados, dejen de cerrar los ojos a la realidad de hoy para remitirse, eufóricamente, beatificamente, a la verdad de 2.065? Vaya salto prodigioso, o esquinazo perfecto, que evita pensar —pensar solamente— en un agudo problema que, por serlo, no puede ser soslayado por el ministro o revistero que se sea.

Por nuestra parte, los obreros, enfocados al ser o dejar de ser como antañones caballos de cuadra, ¿vamos a nombrar muchos, muchísimos diputados laboristas para que nos proporcionen, parlamentariamente, leyes de supervivencia? ¿Pretenderemos que el ocio previsto se anteponga al derecho a existir, dado que la sociedad se automatiza contra el que trabaja, dejando indemne al pudiente que quema ocios pilotando sin rumbo por tierras, mares y aires; sumergiéndose en clubs estrafalarios, dislocándose en danzas malogrando arte, apagando voces y músicas con ronquera marca *wisky*, contra el hambre que van a resentir nuestros hijos?

Hambre, sí, señores, ese vocablote de fastidio, tan clásico de las crónicas del socialismo desesperado que actualmente por decoro señoritista-proletario ya no se estila. Antes la verdad «hambrienta» soliviantaba al pistolerismo capitalista; presentemente provoca mohines de disgusto en el obrerismo cromado, dado a las ecuaciones refinadas, a las actitudes distinguidas... ¡como si la desigualdad de clases no existiera!

A fuer de testarudos, nosotros damos en pensar que cien mil diputados laboristas, mil ministros informantes y medio millón de sociólogos del ocio codificable, no conseguirían resolver el problema de la automatización de España, ya que a España hemos de sacar siempre en ejemplo. A fuer de anticuados, nos emperramos en creer que una sindical atrevida podría alcanzar la solución del caso previar instauración del comunismo libertario, esa otra «antigualla» que resulta el único experimento inédito en una sociedad de prácticas repetidas y asquerosamente fracasadas. ¿Cómo hacer la mutación propuesta? Quizás en Salamanca lo sepan. El asunto es conseguir el resultado para hacer laborar a diez millones de españoles ociosos que ya tiemblan por el ocio de otros diez millones de trabajadores... dentro de cien años; que ya se desmelenan en 1965 por la gandulería de los productores de 2.065. En este momento, si el horario promedio de diez millones de productores fuese de ocho horas, poniéndose a trabajar los diez millones de haraganes más o menos voluntarios, la jornada resultaría instantáneamente de cuatro horas, y con automatización de dos, en cuyo punto la contemporaneidad laboriosa celebraría congreso para un bien nutrir, un mejor saber, un selecto habitar y vestir, un perfecto producir y un admirable gozar en amores, artes, excursionismos (incluso ultraterrestres), deportes y cuanto la naturaleza inteligente del hombre ingenie para el día de 24 horas.

Tal nos atrevemos a apuntar, aunque se nos achaquen anarquías y herejías y demás tropelías. El hombre es inmenso y no hay derecho a que se quede por debajo de las águilas. ¿Por qué no ayudarnos mutuamente a salir de la mísera condición de gusanos de la tierra?

LUIS ORTIGUES

PARADERO

Deseo saber el paradero del refugiado José Gómez López, que vivía en el año 1959 en Pau (B. P.) en el Hotel Bayona, para darle noticias de su hermana que se encuentra en Francia. Escribir a Enrique Calero, 21 rue des Lombards, Evreux (Eure).

— Se desea saber el paradero, o tener noticias de Francisco Martínez, de Santa Lucía, Cartagena. Su madre pregunta por él. Dirigirse a Cayetano Zaplana, 21, rue Dechavanne, Villefranche S-S (Rhône).

— Se ruega a los compañeros que puedan dar noticias de Vicente Santotomás Ganzo, de Bilbao, que entró en Francia en 1939, lo comunique a M. y Mme Periéll, 9, rue Bouchardon. Paris (X). Pregunta por él su hermana.

Crónica internacional

(Viene de la página 4.)

hoy —14 de enero— diez mil obreros londinenses manifiestan en el Hyde Park para reclamar decisiones «inglesas» respecto al zarandeado proyecto del «Concordia», avión de línea cuyos pormenores de construcción ponen en brete el porvenir aereonáutico anglo-francés. Más grave —si es posible— cuando reclaman a Wilson continuar en la construcción de los aviones de guerra T.S.R.2 y el H.S. 681. ¡Los obreros sumándose a planes armamentistas so pretexto de asegurarse el pan!...

Los portuarios de Venezuela se declaran por la política americana boicoteando a los barcos que comercian con Cuba. Y deciden descargar los barcos franquistas al asegurarles España que limitarán el comercio con Castro. ¿Conciencia de clase? ¿Conciencia política...?

En Argentina los sindicatos mayoritarios proyectan una acción pro Perón, en una masoquista nostalgia del dictador «justicialista».

Surge, en cambio, en Bélgica una vigorosa huelga hasta cierto punto encauzada por métodos directos. Los portuarios la semana pasada, seguidos por los mineros y hoy por los petroleros. El gobierno belga —a mayoría socialista— se enfrenta vigorosamente contra las reivindicaciones obreras. Reivindicaciones que en Francia se limitan a sus aspectos estrictamente económicos, sirviendo al juego de las competencias políticas, en momentos en que la propia industria se ve abocada a una disminución de horas que los sindicatos no aceptan de buena gana. Los propios obreros frenan ciertos impulsos, ganados por la idea de una problemática participación a los «beneficios», temorosos de «perder horas», dejando la moral y la dignidad para las legendarias calendas griegas.

¿Tal grado de estultez se ha encarnado en cuerpo proletario, como para persistir en su obcecada cerazón mental, en su ausencia de inquietudes sanas, en su ceguedad social y política...? ¿Es que tal actitud es ingénita en la condición obrera...?

Sería para desesperar, si no tuviéramos conciencia y certidumbre de que, por encima y al margen de las clases, la personalidad del hombre se reafirma y la humanidad se dirige hacia la aurora. A condición de que los Atila, los Hitler y los Franco no subsistan...

Pero, ¿es que a los obreros del mundo —sindicados o no— se les ocurre pensar en tal cosa...? No se reúnen diez mil obreros en el Hyde Park de Londres para reclamar la paz, ni para sugerir a Wilson que rompa con el gobierno de Franco. Sobre todo si Franco compra aviones...

Inquietante y extraña condición obrera.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

B.D.I.C

explotación de un mito

Llegado a este punto, no podía pensarse que el mito del peronismo tuviera alguna vigencia de tipo revolucionario, insurreccionista y proletario. En realidad no la tiene, no obstante los pueriles remedos conspirativos, terroristas y guerrilleros que fraguaron algunos trasnochados románticos inspirados en el castrismo o en el nazismo criollo de los grupos *tacuara*. Lo cual no quiere decir que el mito se haya extinguido. Sigue subsistiendo, en la medida en que los problemas sociales más graves —carestía de la vida, escasez de viviendas, inseguridad en el trabajo, etc.— no se resuelven o se pretende resolverlos con paliativos inocuos y a ritmo de paso de tortuga; en la medida en que se cultiva la nostalgia por la época de las vacas gordas de los primeros años del peronismo; en la medida en que hábiles y desaprensivos demagogos explotan el descontento popular y lo canalizan en el sentido de la confianza irracional de un líder carismático, aunque esté vivo y se comporte como un vulgar y sensual potentado. Se trata, en suma, de un mito mantenido artificiosamente por quienes de hecho usufructúan y cotizan su valor en el mercado del chantaje político, en la pugna por el poder o por la conducción temporaria de núcleos populares. No es un mito suficientemente poderoso como para producir una insurrección popular o para inspirar gestas heroicas, si bien descabelladas. Pero posee la capacidad necesaria para arrebañar mucha gente, llevarla a una plaza pública para aclamar a su ídolo o para volcarse en las urnas con una boleta electoral. Un mito en tono menor, apto para ser utilizado y negociado por quienes lo manejen, aunque a su vez sean manejados.

Tal es el caso del peronismo en el momento actual. La tan zarandeada y un tanto ridícula campaña por el retorno de Perón constituye una tentativa audaz de explotación del mito peronista, a fin de revitalizarlo y de obtener ciertos resultados políticos inmediatos, en forma de capitulación del gobierno y de los llamados factores de poder, que asegurará al peronismo su acceso al gobierno en plazo no lejano. Artífices principales de la maniobra fueron los jerarcas de la CGT, quienes estructuraron al afecto el famoso «plan de lucha», en el cual embarcaron a los no peronistas del sector independiente de la central. Hemos destacado en otra nota la magnitud del fracaso de ese plan, donde lo único lamentable de la experiencia ha sido el desprestigio y el debilitamiento de las organizaciones sindicales en cuyo nombre actuaron los dirigentes. En el momento actual, la CGT es solamente una gigantesca estructura burocrática, cuya sola «fuerza» reside en la fascista ley de asociaciones profesionales sancionada por el gobierno de Frondizi y que el actual gobierno respeta escrupulosamente. Tanto es así que los dirigentes peronistas que la manejan con exclusividad —después que los *independientes* se han retirado de los cuerpos directivos— no se atreven a lanzarla a una actividad combativa de cualquier tipo, ni aun de tipo gremial. Del «plan de lucha» no se habla una palabra. La noticia bomba del retorno de Perón se dio a mediados de julio en forma de una cinta grabada por el prófugo donde anunciaba su propósito de volver para «pacificar» el país, dando a entender que lo haría cuando le viniera en gana.

La verdad es que el comando peronista pareció esperar que este anuncio provocara pánico en el gobierno y la consiguiente iniciación de negociaciones para llegar a un «arreglo» que posibilitara la vuelta tranquila del prófugo. Nada de eso ocurrió. El gobierno no se dió por enterado y los secretarios militares, con motivo de la conmemoración de la revolución de septiembre de 1955, se pronunciaron decididamente contra el retorno. Fracasada la primera tentativa de intimidación, el peronismo se vio obligado a confiar únicamente en la «movilización de las masas».

Momento propicio para una comprobación de fuerzas era la fecha consagrada de la «lealtad peronista» del 17 de octubre. Una intensa y profusa propaganda llevada a cabo en todo el país dejó en mucha gente ingenua la impresión de que ese día aparecería el propio líder para hablar a su gente como ocurrió el 17 de octubre de 1945. Algunos suponen que los organizadores del acto esperaban que el gobierno lo prohibiera, a fin de tener un motivo adicional de agitación. No hubo tal prohibición, y los cálculos más objetivos sobre la concurrencia al mitin en cuestión la estiman entre 50 y 60 mil personas, lo cual, dadas las circunstancias, equivalía a un fracaso.

A partir de entonces resulta cada día más evidente que toda esa campaña aún en marcha ha sido y es un simple chantaje. Sucesivas y contradictorias declaraciones del líder, donde se habla de volver por las buenas o por las malas, y por otra parte se alude a «ciertas condiciones» que, «el pueblo y los peronistas» deben crear para el regreso, indican claramente el comienzo de una maniobra escapista. El mito ha llegado a un punto crítico. Con todo, la campaña continúa y aun cuando, como es probable, el denunciado retorno de 1964 se postergue, ello no significará la liquidación del mito, ya que los movimientos irracionales de ese tipo subsisten hasta tanto no se produzca un vasto proceso de desintoxicación moral, que por ahora apenas si está esbozado.

JACOBO PRINCE

(Tomado de «Acción Libertaria», de Buenos Aires.)

Vanidad y autocracia

HUBO un filósofo griego que se llamó Diógenes y al que su original, su singular conducta le valió el calificativo de «cínico». No es mi intención, aquí, de sentar cátedra de historiador al mencionar tan eminente antecesor nuestro, pues bien sé que su nombre y las anécdotas que de él se cuentan forman parte de los rudimentos que todos poseemos de historia antigua. Pero si quiero señalar mi admiración y mi respeto por quien, haciendo abstracción de las necesidades más elementales del ser humano, vivió siempre, aparentemente, en concordancia consigo mismo y con las doctrinas que divulgaba entre sus congéneres. Y ésto es muy importante.

Más que importante, importantísimo, porque lo sumamente difícil es saber vivir como se pretende; y demostrar, sin equívocos, que el comportamiento de cada instante de una vida corresponde, cual figura calcada, a la imagen simbólica que de ella se hace en la peroración.

Diógenes despreció las riquezas y estigmatizó las convenciones sociales, analizó el espíritu del hombre y estudió las causas de su ambición y de su orgullo. Y prefirió seguir siendo Diógenes y soportando alegremente el ya célebre epíteto de cínico, después de tan sesudas elucubraciones.

A Diógenes le sobraban, además de las joyas y del oro de que alardeaban sus contemporáneos, hasta aquello que éstos consideraban como indispensable en su cotidiana existencia. Así, en vez de habitar casa cómoda y espaciosa, y de vestir y de calzar como a su rango correspondía, él eligió por morada la insólita adustez de un tonel vacío; andaba descalzo en toda época del año, y cubría su desmedrado cuerpo con un manto roído por todos los vientos y todas las lluvias que azotaban sus interminables andanzas. Y cuando, un día, el Gran Alejandro Magno se detuvo ante él y le preguntó qué bien terrenal deseaba, Diógenes le respondió con una frase lapidaria: «Sólo uno: que te apartes y no me ocultes el Sol.» Lo que no fue óbice para que tan poderoso emperador pronunciase otra frase no menos sentenciosa en una reunión de soberanos extranjeros: «Si yo no fuese Alejandro, preferiría ser Diógenes.»

Entre tanto, el célebre griego se paseaba por las calles de Atenas con una linterna encendida, a la búsqueda de ese hombre que ni él ni nadie han podido hallar jamás.

De ese hombre que no se hallará nunca, porque si en milagros creyésemos habríamos de pedir que fuese un «Hombre milagrosamente excepcional». Un ser «humano» con todos los atributos de «un verdadero Dios», no el inventado por los parásitos de todas las Iglesias y de las mil y una religiones que oscurecen a la humanidad.

¿Y dónde encontrar tan peregrina reliquia? Y de encontrarla, ¿cómo lograr que prolifere, que se multiplique y que escampe por toda la superficie del desgraciado suelo que nos cobija el inapreciable tesoro de tantas y excelsas cualidades?

¿Dónde descubrir, pues, un hombre que no sea egoísta, vanidoso, ambicioso, egocéntrico, irascible y autoritario? ¿Y cómo lograr que al no ser vanidoso no sea tampoco autoritario, y no se vea abrumado por otros defectos que destruyan la hermosa perspectiva de una perfección naciente? ¿Y, además cómo conseguir destruir los vicios ingénitos, y los adquiridos en el deambular por el dédalo inextricable de su existencia?

¡Hallar el hombre perfecto!

¿Quién no se ha sentido más de una vez sobrecogido de emoción sincera al despedirse de un hombre, compañero o no, después de una conversación altamente fructífera? ¿Cuántos elogios no hemos prodigado a su intención y cuántas esperanzas no hemos, de nuevo, concedido sobre el espíritu del hombre, objeto de tantos desengaños? Sin embargo, una aciaga circunstancia o una relación asidua desgarra un día, con triste crudeza, el inmaculado velo que habíamos tejido en torno a su personalidad... Y al instante, aquel compendio de virtudes se deshace a nuestros pies en una exhalación hedionda y grotesca. Y sin poderlo evitar, volvemos a maldecir al hombre, maldiciéndonos por igual a nosotros mismos, puesto que hemos sido hechos a su semejanza y nuestras son sus reacciones, sus necesidades, sus aspiraciones y la ineluctable finalidad de su miserable razón de ser.

∴

Si de autócratas y vanidosos no estuviese el mundo lleno, ¿padecería la doliente humanidad de tantas calamidades como la azotan desde su nacimiento? ¿Hubiese padecido eternamente esas catástrofes endémicas que son las guerras, donde tanta riqueza ha desaparecido para siempre sin otro objeto que el de satisfacer los instintos criminales de sectas o de individuos? ¿Con qué adjetivo calificar a un Nerón, que después de hacer morir sus mejores amigos y consejeros (entre ellos el filósofo cordobés Séneca) incendió Roma para darse el morboso placer de contemplar un incendio? ¿Qué diremos del megalómano Napoleón, moderno César del siglo XIX, invadiendo con sus mesnadas de mercenarios el continente europeo desde Madrid hasta Moscú, sediento de victorias y de honores, Atila destructor de la riqueza de Francia y de los países que atravesaba, cuya ambición de grandezas culminó en su propio coronamiento en Nuestra Señora de París en atuendo de emperador romano y con el título de emperador de «todas» las Francias; él, que fue un simple ex teniente de artillería? ¿Y cómo definir la personalidad del paranoico Hitler, aborto criminal y profesor refinado de asesinos, que sembró la muerte y el horror de un punto a otro de la Tierra, arrastrando en su marcha ciega a los abismos todos los pueblos y todas las razas que la componen? ¿Y qué alegar sobre Stalin —nuevo Pedro el Cruel de la desgraciada Rusia — nunca ahito de sangre humana, sombra tétrica en un Kremlin aterrizado? ¿Y qué señalar, que no sepamos en nuestro propio ser, del funesto Fernando VII de la España actual y de su corte de advenedizos traicioneros; y de sus veinticinco años de paz amordazada, de venganzas sádicas, de estafas y comercios territoriales y espirituales incalificables?...

Así, necesitaríamos volúmenes y más volúmenes para enumerar a tanto vanidoso y autócrata de toda especie y de toda época y lugar que han colaborado, colaboran y colaborarán en la destrucción sistemática de las bellezas que enaltecen al hombre y que adornan nuestro planeta.

Para desgracia de éste y de sus moradores, los Diógenes desaparecen ineluctablemente, sin esperanza de reproducción. Al hombre desinteresado, altruista y sencillo sucede, con raíces sólidas y definitivas, el engendro imbuído de sabiduría barata, de rabioso egocentrismo, de ínfulas de falso pavo real, de afán de posesión y de mando. Y este hombre se ha extendido con tanta insistencia, que descendiendo de la aristocracia a la clase pudiente y de ésta a la burguesía vive ya entre la desamparada legión de los eternos desunidos que llenamos los talleres, las fábricas, las minas, los campos y no importa que actividad asalariada.

El vocablo «nuestro» ha sido reemplazado por «mío», el «toma» por «dame»; el «hagamos» por «haz»; el «nosotros» por «yo». Y en éste «Yo» absoluto y sin réplica se amalgaman las múltiples facetas que componen el individuo; él es su cimera y su blasón.

∴

Deducción hecha, ¿cómo extrañarnos que en nuestros medios se hayan producido, y, se vengan produciendo, conatos refractarios a los ideales anarquistas? Las desastrosas consecuencias las tenemos bien patentes en todas partes donde hubo formación obrera de raigambre ácrata: ninguna organización ha podido resistir al interés individualista (egoísta mejor) de sus miembros, que han preferido sacrificarla que supeditarse al interés supremo de clase. De ahí que ante una mayoría desmembrada y amorfa de trabajadores manuales, una minoría cada vez más potente de jerarcas ejerza su voluntad de predominio.

A los anarquistas incumbe la tarea casi apostólica de sembrar en el pueblo sus hermosas teorías, dando, en ejemplo, la conducta intachable de su vida. Mas, ¡ay!, que los Diógenes adoradores de Acracia van sucumbiendo a los embates del tiempo; y a los discípulos que quedamos, el manto del filósofo nos parece muy pobre en nuestras suaves espaldas.

ANDRES MARTINEZ

Fiesta del niño en París

Nada y nadie mejor que las mujeres para organizar una fiesta en favor de los niños. Máxime tratándose de compañeras que militan en los rangos delicados de «Mujeres Libres». Lo que en otros ambientes femeninos es frío deber de caridad o de civilidad aquí se manifiesta como una calurosa práctica de humanidad. Por eso todas las animadoras (y animadores) de la fiesta infantil organizada por la Agrupación parisina de «Mujeres Libres» el domingo día 3, tenían en el rostro la franca y limpia sonrisa de la satisfacción. El niño y la mujer se completaban en esa lógica primaria que la naturaleza ha sabido construir para asegurar la vida de la especie y para hacer una especie de vida mejor tal como las mujeres anarquistas quieren para sus hijos y para los hijos de todas las mujeres del mundo.

El programa del espectáculo, por lo sencillo y espontáneo, resultó muy agradable. Los niños fueron los primeros «actores», interpretando varias canciones a coro que fueron calurosamente aplaudidas. Luego los vibrantes rasgueos de guitarra por «seguidillas y baturras» en las que el compañero Barba tiene poco que envidiar a los maestros de nuestro folklore popular. Joaquín Tena nos transportó líricamente a las tierras hermanas de Lázaro Cárdenas, cantando y tocando impecables «mejicanas». La poesía también tuvo sus amigos. Los compañeros Portales y Benedí recitaron, con gesto y pasión, varios poemas que pusieron al rojo (y negro) el corazoncito del auditorio.

La nota fuerte la dieron dos muchachos de la tierra del Cinca interpretando canciones aragonesas y navarras. Después la magia y la preciditación reivindicaron sus derechos en la persona del amigo Jolunuso, que mantuvo al público en vilo durante media hora de sorpresas y fantasías.

Díaz y Manuel Sancho también se fueron por los verdes olivares andaluces y los viñedos de Aragón interpretando diversas canciones populares.

Y como final de fiesta un gran reparto de juguetes y golosinas a los niños que ya no necesitan la presencia boba del «Père Noel» para sentirse felices al recibir, en sus manecitas, el juguete que deseaban. En la «tómbola» participó todo el público, rifándose, entre otras cosas, una preciosa muñeca grande y rubia.

La presentación y animación del espectáculo estuvo a cargo de la compañera Margarita Hernández que con su simpatía, su juventud y su gracia contribuyó a dar mayor relieve moral a esta grata fiesta del niño y del año.

LIZCANO

S. I. A. DEPARTAMENTAL LOIRE

Patrocinado por S.I.A. y con la colaboración del Grupo Artístico «El Progreso» de St-Etienne el próximo 7 de febrero se celebrará en dicha localidad, Patronnage Michelet, Passementier, 41, a las tres de la tarde, un festival benéfico representándose el drama en 3 actos «LA FABRICA VIEJA» de Milla y Parcerisas. Seguidamente Variedades selectas entre las que figuran Albita, Cervantes, Fonseca, etc., etc.

Hacer compatible la diversión con el espíritu de solidaridad humana es cuanto propone S.I.A. a todos los españoles y simpatizantes de la región, invitándoles a que asistan numerosos al festival.

El Secretariado

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

LA FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

S. I. A. departamental organiza para el domingo día 24 de enero 1965, a las tres de la tarde, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, la tradicional y simpática «Fiesta del Niño» que viene celebrándose desde el año 1946. Cuando esta fiesta empezó a celebrarse, en aquel entonces, solamente consistía en repartir un trozo de pastel con chocolate, que el amigo Font, de oficio pastelero, se esmeraba en componer. Hoy, ha tomado tal amplitud, que ni pequeños ni mayores se contentarían solamente con pastel y chocolate. Con el fin de dar satisfacción a todos, la Comisión organizadora, ha conseguido, para participar en la misma, 1º a los clowns Toto y Toti, que ya han estado entre nuestros niños en diferentes ocasiones. 2º El grupe de «Ballet» de «Terra Lliure» de Toulouse dirijido por la simpática Tina Prat, de gran estima de la población montaubanesa. Bailarán los bailes de su repertorio.

Del Comité Nacional de S.I.A habrá representación, y suponemos, como de costumbre, la presencia del Sr. Alcalde, el cual nos honra con su simpatía en tan agradable fiesta.

Como siempre, la Comisión organizadora procurará que la gran reunión familiar que anualmente celebramos, sea para todos lo más agradable y atractiva posible.

Esperamos que los compañeros y amigos de las localidades limítrofes se esfuercen en concentrarse en la Casa del Pueblo de Montauban.

La entrada es gratuita para todos.

Mi amigo Gilabert

EL compañero Gilabert, entusiasta militante cenetista de la barriada de San Andrés (Barcelona), ha muerto en París asistido solidariamente por la familia Tort y otros compañeros que nunca lo abandonaron y lo asistieron en los últimos momentos de su existencia.

Aunque esperaba con angustia el fin del compañero Gilabert, al leer en nuestro paladín LE COMBAT SYNDICALISTE la noticia del fallecimiento de tan bueno y abnegado compañero, una intensa emoción a embargado lo más hondo de mis sentimientos. El verano pasado desde París se trasladó a Perpignan acompañado de la compañera Tort, para ingresar por espacio de dos meses en la casa de reposo conocida por el «Château Bleu», de Arles-sur-Tech, la cual está situada en las afueras de dicha población y de consiguiente rodeada de frondosa pineda y de un ambiente sano y agradable.

Al enterarme la compañera Tort que había venido a Perpignan para acompañar al enfermo, a los dos días de haberme informado sobre la grave dolencia que padecía el compañero Gilabert, me trasladé a Arles a visitarlo. Cuando estuve en presencia de mi amigo y compañero de juventud, quedé profundamente impresionado al constatar que físicamente estaba en los huesos, y como sabía qué la enfermedad que ha acabado con su existencia la ciencia todavía está en mantillas para curarle, durante la entrevista que tuvimos padeci horrores al no poder prodigarle palabras optimistas sobre un posible y pronto reslablecimiento de su salud. Sin embargo, aunque el compañero Gilabert se sentía débil y fatigado, hablamos con vehemencia por espacio de una hora sobre las actividades sindicales y culturales que conjuntamente habíamos intervenido en la barriada de San Andrés. Pertenecientes ambos al Sindicato Unico Fabril y Textil de Barcelona, habíamos colaborado juntos en la Comisión Textil de la barriada. Compañero sencillo, serio, dinámico y con una moral a toda prueba, además de llevar intensa actividad en el Fabril, también aportaba su colaboración entusiasta al desenvolvimiento de la enseñanza racionalista y de la cultura en general en la Escuela Armonía de la barriada. En periodos de represión y de clandestinidad nunca había faltado a las reuniones clandestinas que celebrábamos en la «Caseta Blanca», unas veces, y otras en los bosques de los alrededores de Montcada y Santa Coloma de Gramanet.

Pocos días antes de su regreso a París, fuí a verlo de nuevo en el «Château Bleu», y al final de nuestra entrevista convenimos que en la fecha de su partida, un cuarto de hora antes de la salida del exprés con dirección a París, lo esperaría en la estación de Perpignan. Efectivamente, nos encontramos en la estación, me hice cargo de las maletas y el pobre enfermo me siguió apoyado de un bastón hacia el coche que correspondía el número de la colchoneta que con anterioridad había alquilado. Subimos en el coche, le ayudé a colocar las maletas; y cuando nos despedimos lo abracé fuertemente, y al pensar que lo despedía para siempre volví la espalda para que no viera que de mis ojos caían un rosario de lágrimas. Al arrancar el tren salió a la ventanilla y con la mano nos saludamos por última vez. Triste y acongojado mientras caminaba hacia mi casa pensaba que la C.N.T. perdería otro compañero consecuente y fiel a las ideas, y por ende, los que le conocíamos personalmente un amigo entrañable y solidario a toda prueba.

Compañero Gilabert, tu recuerdo permanecerá perennemente en nuestra mente y en nuestro corazón.

ANDRES CAPDEVILA

NECROLOGICAS

VICENTE RALUY

Por la amistad y convivencia con el amigo y compañero Joaquín, el día 2 de enero, emocionado enormemente, asisto al entierro de su hermano Vicente Raluy, en Fleurance (Gers), donde residía desde hacía años con su familia.

Este infortunado compañero, fue un modelo ejemplar como padre de familia y compañero de cuantos le conocimos. Sus mayores aspiraciones consistían en ver liberado nuestro desgraciado pueblo del yugo fascista y opresor y poder volver a su país natal.

Su entierro tuvo lugar el sábado día 2 de enero sin poder cumplir sus deseos de volver a su país. Aquél se realizó civilmente, cumpliendo así su voluntad. Asistieron gran número de compañeros residentes en dicha localidad y pueblos limítrofes, lo que prueba la simpatía que el malogrado compañero gozaba, dadas su nobleza y sencillez de carácter. Era callado y sufrido y supo resistir el exilio, primero, y los campos de Alemania después, conservando siempre la moral digna de él a pesar de su agotamiento físico por la enfermedad contraída durante su internado en los campos «Nazis».

En estos momentos de duelo y tristeza para cuantos le conocimos, así como para sus familiares, hijos: José, Mario, Pura y Germán con residencia en España, hermanos y demás familiares, y a vosotros, Josefa y nietecitas, nos asociamos a vuestro dolor.

Compañero Raluy, cuantos te conocimos y te tratamos, no te olvidaremos jamás. R. COLL

JESUS FERNANDEZ

La F. L. de Angulema siente hacer saber que el 17 del pasado diciembre dejó de existir el compañero Jesús Fernández.

Una larga enfermedad le impedía desde hacía algún tiempo tomar parte activa en la vida de la organización donde había desempeñado varios cargos mientras su salud se lo permitió. Contaba 41 años de edad y su entierro fue manifestación de las simpatías con que contaba entre los compañeros y amigos franceses.

La F. L. de Angulema se asocia al dolor de su madre, hermanos y demás familia.

COMUNICADOS

FESTIVAL ARTISTICO EN ROANNE

El 24 de enero, a las tres de la tarde, se celebrará en el local de la ex Caserne Werlé, Sala Anatole France, un festival con la participación del Grupo Artístico «Liberación» de Saint Etienne y de señalados artistas de la localidad, en el cual se presentará un selecto programa de folklore español.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 24, del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

Esperamos la máxima y puntual asistencia de los compañeros.

CONFERENCIA EN ROANNE

Organizada por la F. L., tendrá lugar en la Caserne Werle, Sala Anatole France, el 24 de enero, a las diez de la mañana, una conferencia en la cual el compañero J. Peirats disertará sobre «Evolución y Regresión del liberalismo político». Quedan invitados todos los compañeros y españoles en general.

F. L. DE DRANCY

Asamblea general para el día 31 de enero en el lugar y hora de costumbre.

CONFERENCIA PUBLICA

Organizada por la F. L. de París, el domingo 24 de enero, a las nueve y media de la mañana. Tema: *España por dentro*, a cargo del compañero Conrado Lizcano.

AGRUPACION REGIONAL DE LEVANTE

Se convoca a todos los compañeros de nuestra Agrupación a la reunión que tendrá lugar el domingo 24 de enero, a las diez de la mañana, en nuestro de la calle de Ste-Marthe.

La Comisión

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris (I°)

El domingo, 24 de enero, a las nueve y media en punto de la mañana, se celebrará la primera asamblea general ordinaria con arreglo al siguiente Orden del Día:

1.º Lectura del acta de la asamblea anterior.

2.º Informe de la Junta Administrativa.

3.º Informe de las secciones.

4.º Nombramiento de la Comisión revisora de cuenas.

5.º Iniciativas y proyectos.

6.º Renovación reglamentaria de cargos.

La importancia de los asuntos a tratar requiere la asistencia puntual de todos los socios.

ATENEO IBERO-AMERICANO, PARIS

5, rue Las Cases, Paris VII

(Metro: Solférino)

El sábado, 23 de enero, a las seis y media de la tarde, bajo la presidencia de D. Manuel de Irujo, tendrá lugar una mesa-redonda sobre «Opiniones diversas sobre el pensamiento de D. Miguel de Unamuno», en la que intervendrán los señores: José Ballester, Jesús María de Leizaola, Luis Urrutia y Fernando Valera.

UNIVERSITE DE PARIS PALAIS DE LA DECOUVERTE

Le Samedi 23 janvier 1965, 5 15 h., Monsieur Serge Lifar illustrera la conférence de M. Guillot de Rode. ancien attaché au C.N.R.S.: «Les structures mathématiques de la danse». D'exemples chorégraphiques interpertés par Mlle. Claire Sombert et M. Alfonso Andrade. Av. Franklin D. Roosevelt, Paris, VIII.

EN DREUX

El domingo, 24 de enero, a las tres de la tarde, en la Sala de Conferencias, 55, rue Saint Thibault, Dreux, Festival Artístico patrocinado por S.I.A.

El grupo artístico «Reflejos de España», alentado por la acogida e interés que despertó entre el público español de Dreux, el drama «Tierra Roja, de Alfonso Sastre, pondrá en escena otra obra de gran valor humano en tres actos: *La barca sin pescador*, de Alejandro Casona.

Amenizará el espectáculo con escogidas piezas musicales el acordeonista Jaimito.

Si la hora lo permite y el público lo desea, habrá prolongación de espectáculo con discos bailables.

Creemos que esta obra simpática, de interés cultural y humano, despertará una vez más el entusiasmo de compañeros y amigos de la colonia española en general, acudiendo numerosos para apreciar el esfuerzo del Grupo «Reflejos de España» y vivir juntos unas horas de fraternidad, lejos del país que nos vio nacer.

Quedan también invitados, y con el mayor agrado, todos quienes, estudiando o conociendo la lengua española, sientan interés por este acto.

Entrada gratuita, con aportación voluntaria.

F. L. DE CARCASONA

Viéndonos precisados por motivos urgentes a romper nuestra costumbre, esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 24 del corriente a las dos y media en el local de F. O.

DONATIVOS PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Champclauson: Juan Monforte, 5 F.; Asnières; Hernáis, 5; Paris: Nicole, 25; Le Perreux: Joaquín Salud, 5; Francisca Vega, 5; Paris: Manent, 10; Francisco Gual, 5; A. Lobo, 10; Choisy-le-Roi: Pedro Castellar, 10; Garges: Valentín Montané, 10; Courbevoie: Palencias, 20; Nantarre: Ramos, 5; Mercedes Cipré. 5; Ivry, Durán, 10; Villejuif: Manuela Val, 10; Paris: Jaime Casellas, 5; R. Llop, 5; F. Local Paris, lista local (diciembre), 56; Toulouse: Eladio Samitier, 15; Egligny (Jura); Juan Galán, 6,30; Villeurbanne: Una charra, 20; Coiffy: Víctor Marquina, 10; Roanne: A. López, 10; Montereau: Pedro Pazo, 10; Carpentras: Pons Poblet, 9,20; Bordeaux: J. Meléndez, 5; Paris, Luguín: 13; Cholet: Morera, 13.

Total: 317,50 F.

PRO ESPAÑA

Recibido de la F. L. de Montereau (S. et M.), 30 F.

EL DISPENSARIO CERVANTES

de la Cruz Roja Española Republicana necesita las personas siguientes:

Una asistenta social, hablando español; un manipulador radio y una secretaria medical hablando español, a ser posible española y refugiada.

Escribir a C.R.E.R. 11, rue Gerbier, Paris, XI.

CORREO DE REDACCION

J. G., Perpignan. La «necro» que indicas no fue dirigida a nosotros.

— M.L.C., Miami (EE. UU.). Vuestra reiterada queja por abandono no puede rezar para el «C. S.». Sería preferible citar a los periódicos que se desinteresan de vuestra causa.

F. G., Hyères. Di si recibistes giro.

ADMINISTRATIVAS

Estando en período de reclamaciones, hacemos éstas hasta el 31-12-64 para cuantos no hayan pagado dicho año. Los que las reciban y hayan pagado hasta el final del término señalado, en el intervalo, que no las tomen en consideración ni escriban señalando el hecho. Los demás traten de ponerse al corriente.

A los atrasados, un ruego más de los tantos enviados, para que nos den satisfacción.

— Mortimer, T. Cohen, New York (USA). Recibida tu carta y envío de 50 F.

— Juan Muñoz, Vichy (Allier). Recibida la tuya y giro 10 F. Pagado hasta el 31 diciembre 1964. Hacemos reclamaciones y se cruzan con los giros.

— Bes, Rignac (Aveyron). Recibida la tuya. El giro de 20,80 F. se recibió el 10 julio 1964, pero como debías del 30 junio 1963, o sea un año, de ahí la reclamación de 10 F. hasta el 31 diciembre 1964, ya que el citado sólo te llega hasta 30-6-64. El anterior 26 junio 1963 (20 F.) te llegaba hasta 30 junio 1963. Di si hay otro giro por medio.

Las fotos, si te las piden, es que las necesitan y debes enviarlas.

— Goni. Devuelta prensa a la dirección de l'Anglet (B. P.). Deuda 50 F.

TURRONES

NOTA

Con el fin de remitir a su destino el beneficio de la venta de turrones, rogamos a los que no han hecho aún efectivos los enviíos, los hagan cuanto antes.

— Antonio Castillo, Prats-de-Mollo (P. O.). El envío que hicimos por tu cuenta a Silvent, La Clapère Prats de Mollo, La Preste (P. O.), nos ha sido devuelto. Ignoramos los motivos. Di qué debemos hacer.

— Los últimos pedidos llegados después de fiestas, seguramente debido al correo, no se pudieron enviar a su debido tiempo por la razón expuesta y por falta de material debido a ignorar los pedidos. De interesarles aún, disponemos de ellos.

Vaya el aviso por Canillas, La Motte Beuvor (L. et Cher); por Antonio Martínez (id.); A. Casorrán, Châteaudun (I. et L.); Soteras, Brienne (Aube); María Cánova, St-Jean de Vedas (Hlt.), y Atares, Le Vivier (P. O.). Esperamos respuesta.

Prensa recibida

«TIERRA Y LIBERTAD», MEJICO

Con una hermosa y quijotesca portada. Número extra de gran relieve conteniendo un manojo de estimables firmas: J. B. Briestley, B. Cano Ruiz, Ivan Koller, Adolfo Hernández, C. J. Tien, Ugo Fedeli (contribución póstuma), Dr. R. Martínez, Taijo Yamaga, Iberio Fresneda, Herberd Read, Campio Carpio, Jerónimo García, Charles Martín, J. Muñoz Cota, Víctor García, J. Bargalló Cervelló, Edgard Rodrigues, Tomás Cano Ruiz, A. Tuviansky, José H. Baseti, Panayot Chivicot, Saavedra Fajardo.

Pedir este número 256 a la Redacción del COMBAT SYNDICALISTE o a Rosalío Alcón, Apartado 10596, México I, D. F., México.

«NOIR ET ROUGE»

Estamos en presencia de un gran esfuerzo que realizan un puñado de jóvenes e inteligentes compañeros franceses, ciertamente amantes del estudio documentado de nuestras ideas y del desarrollo moderno de las mismas. Su posición independiente en el estamento anarquista del país no ensombrece en nada su prestigio, y no diremos que lo alienta, puesto que las personas o los grupos dinámicos igual proceden ya solitariamente ya en compañía. La asociación para la modorra es inconveniente, no así la agremiación para fines dinámicos que contribuye poderosamente al desarrollo de la finalidad común a todos. Sea como fuere, la actividad de los amigos editores de «Noir et Rouge» merece sinceros encomios de todos, viejos y jóvenes, «colectivistas» o individualistas.

La mejora que notamos en «Noir et Rouge» es que se ha pasado al cuadro de lo impreso en vez de persistir en la antigualla del ronеotipo. Hazaña considerable en el aspecto presentación, y en el mejor de la selección y actualidad de textos, que merece ser premiada con la aportación moral y la ayuda material de los compañeros.

«Noir et Rouge» (Lagan, B. P. 113 Paris, XVIII) es ya una revista de «estudios anarquistas-comunistas» a cuerpo entero.

Retazos

CULTURA Y ESTADO, por Nietzche

Nadie puede dar más de lo que tiene: esto se aplica al individuo como se aplica a los pueblos. Si se entrega uno al poder, a la gran política, a la gran economía, al tráfico mundial, al parlamentarismo, a los intereses militares; si se entrega el tanto de razón, de seriedad, de voluntad, de autosuperación que hay hacia ese lado, falta del otro lado. La cultura y el Estado —no hay que engañarse al respecto— son antagónicos. «Estado cultural» es sólo una idea moderna. Lo uno vive de lo otro. Todas las grandes épocas de la cultura son tiempos de decadencia política; lo que es grande en el sentido de la cultura, es apolítico, incluso antipolítico.

∴

Donde hay todavía pueblo, no se comprende el Estado y se le odia como el mal de ojo y el pecado contra las costumbres y el derecho. Os doy estos signos: todo pueblo habla su lengua, para lo bueno y para lo malo, que no comprende el vecino. Inventó su idioma de costumbres y leyes. Pero el Estado miente en todas las lenguas de lo bueno y de lo malo; y, hable lo que quiera, miente, y, cualquier cosa que tenga, lo ha robado. Falso es todo él; muerde con dientes robados al mordaz. Son falsos incluso sus intestinos.

∴

A menudo es el fango lo que se sienta en el trono, y frecuentemente el trono descansa sobre el fango.

(Citado en «Nacionalismo y Cultura» de R. Rocker)

Por la transcripción, JUAN

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Posición y consecuencia

DURANTE unas semanas se ha publicado en nuestra página tercera una suerte de folletón versando sobre la posición confederal-libertaria en los tiempos pasados y en los modernos. Anteriormente una serie de trabajos, también de página interior, fueron insertos abundando en tema parejo aunque desde ángulo distinto. En diversas ocasiones varios compañeros manifestaron su punto de vista respectivo en escritos más o menos extensos. Seriamente, nadie podría aducir parcialidad directorial en la emisión de criterios manifestables en estas páginas.

Con referencia al «folletón» aludido, o «Conversaciones libertarias», contra lo que se pudiera pensar, en el mismo no se pretendió replicar ni menos contender con nadie. Simplemente, en la colección «conversacionista» se recoge, y en parte comenta, esa pretendida modernidad que hay que acoger con «nuevas tácticas», con cautelas y elasticismos que una rigidez confederal estilo 1919 no permite enfocar por caducidad y contraste, según enterados muy poco inclinados a manifestar el alcance exacto de las tácticas nuevas y modernas.

Si hay que renovar, confesemos que durante equis años los compañeros no hemos estado a la altura de las circunstancias. Nos hemos parado, anquilosado, petrificado... por una causa mayor en las «C. L.» expuesta. La única salida prevista, y en varias ocasiones ejercitada, ha sido la del desespero. Se discurre ligero cuando se dice, con énfasis inmotivado, que el exilio confederal ha sido presa del sueño que se deriva de todo ensueño cómodo e inútil. Hay más de cien compañeros exiliados que se hicieron quemar la cabeza en España.

El problema nuestro no es de variaciones, sino de brújula afinada. Confederalmente no hay que observar la rosa de los vientos para confiarse al viento que pasa, sino para sortear las presiones con inteligencia y energía propias. Los demás navíos «sociales» prosiguen su ruta. Sigamos nosotros la nuestra, puesto que el timón de 1910 permanece en buena posición, salvo rectificaciones ligeras.

Que en cada situación hay que analizar acontecimientos y perspectivas, esa ha sido tarea de siempre. ¡A qué se deben sino los congresos confederales de 1919, 1931 y 1936? Los problemas del momento estricto siempre han sido considerados y resueltos en la casa cenetista sin jamás perder la cabeza, sin jamás olvidar la finalidad caudal del cenetismo, consistente en reivindicar, INTEGRALMENTE, los derechos de los trabajadores, siempre conculcados por la burguesía y por el Estado, ese Estado que a veces parece ganarnos la confianza.

Las bases confederal-libertarias, no sentadas, sino recordadas en las «C. L.», son tan amplias, tan previsoras, que pueden aplicarse a todas las situaciones, a no importa qué variante de la actualidad, siempre contando con el fondo moral-ideológico de los compañeros actuantes. Quienes ante el acoso progresivo de la política económica se sienten desarmados, sin «armas» debían quedarse hace cuarenta años, puesto que entonces la evolución ya existía.

Si hay que proponer algo substancial para las empresas de la C.N.T., en buena hora se proponga. Pero con tan buena voluntad como discernimiento, esto es, no confundiendo los términos, no saliéndose del interés claramente libertario, no equiparando, advertidamente o por inadvertencia, evolución con regresión, vacilación con integrismo.

Porque es indudable que una C.N.T. no estatista, sólo podremos mantenerla al margen del Estado.

DESDE ALEMANIA

UN LLAMAMIENTO

HE aquí un caso curioso que nos recuerda de una forma vaga a Eliseo Reclus. En la república federal alemana se preparan los partidos políticos para las nuevas elecciones que tendrán lugar a fines de 1965. Todos ellos lanzan a los cuatro vientos sus cualidades políticas que representan, según sus líderes, la salvación de la nación dividida. Pero he aquí que cuando todos ellos se alaban hasta lo indecible para impresionar a los futuros votantes y lograr que depositen su confianza en ellos, la voz de un hombre, Martin Niemöller, se hace notar de una forma muy significativa.

Martin Niemöller preside la Iglesia evangélica, y sus ideas sociales se pueden calificar tal vez de avanzadas. Al examinar el panorama político de la República Federal Alemana, no ha podido silenciar lo que otros colegas han venido silenciando, y protesta, a través de su periódico, en los términos siguientes: «¿Cómo puede uno demostrar su oposición a los partidos políticos CDU (Cristiano-demócrata) SPD (Partido socialista) etc., en las cuestiones de la vida política? No existe un partido de oposición serio. El FDP (liberales) se va con el más fuerte para formar coalición; la cláusula del cinco por ciento impide el desarrollo democrático de una oposición... Uno no puede hacer en estos momentos más que votar, pero votar en blanco, para demostrar a los partidos que detentan el poder que nosotros queremos paz y que tocante a este punto no tenemos ninguna confianza en los partidos votables.»

Esto de no votar lo creíamos una exclusiva de los anarquistas, que no queríamos apoyar con nuestro *sí* a los que luego lo aprovechan para sus intereses propios. Pero los tiempos cambian, y no dejamos de asombrarnos por la solución apuntada por Niemöller. Hasta parece mentira lo que seguimos leyendo. Afirma que en la República Federal quiere darse la impresión de que se vive en una democracia, pero esto son sólo palabras pues de democracia solo existe el nombre. Acusa a los partidos políticos en general de no representar los intereses del pueblo sino los de su partido, y establece una comparación entre el juicio actual sobre Hitler y las posibilidades de que el tal Hitler no fuera sino la encarnación del espíritu inherente al público y no como se afirma ser él quien hizo el espíritu nazi.

Es curioso que mientras el Papa intervino de forma directa la semana anterior en las elecciones italianas hasta el punto que la oposición a la cristianodemocracia comenzó a circular la voz de que el nuevo presidente iba a ser elegido por el Vaticano y no en la Cámara, vemos al más alto representante de la iglesia evangélica producirse todo lo contrario. Es más: afirmó que callar sería hacerse cómplices de los turbios manejos y las ansias de poder de los partidos. Mal le sentará al Vaticano esta posición de quien anhelan como aliado. El Vaticano siempre quiso la sumisión de sus feligreses en todos los sentidos y así lo dice su doctrina «Vivir sujetos a los que os gobiernan» Cuando los tiempos cambiaron se valió de los presidentes católicos y de los partidos idem para continuar con visos de legalidad su política.

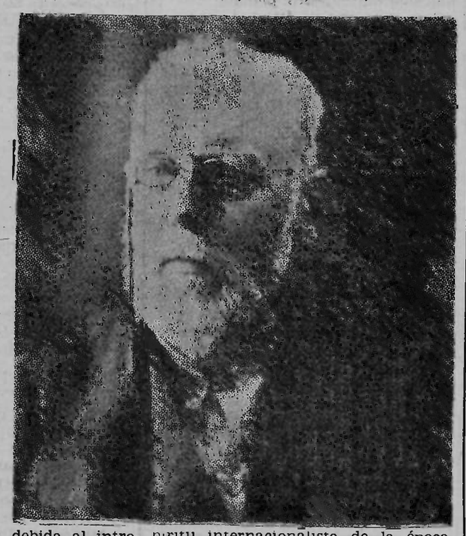
De ahí a rebelarse abiertamente contra los gobernantes actuales y los que puedan llegar a gobernar, hay un abismo. De ahí que nos recordara Niemöller a Reclus, que pasó del protestantismo a la anarquía. Naturalmente, Niemöller no repetirá la suerte, pero por lo menos un punto anarquista ha sido fijado.

Y el derecho a no votar; el no apoyar moralmente a los que detentan el poder; el descubrir valientemente los turbios manejos. Lástima que esto sea lanzado en Alemania por un protestante. Deberían estar los Nettlau. Rocker, etc., para que no sólo los creyentes evangélicos fueran advertidos, sino todo un movimiento popular en vías de emancipación. Que sirva esto de ejemplo a quienes califican nuestras ideas de antiguas. Por desidia nuestra son puestos nuestros postulados en bocas ajenas a nuestro movimiento.

Corresponsal de Alemania

«Breve storia dell'anarchismo»

de MAX NETTLAU. *(Edizioni l'Antistato, Cesena, Italia.)*



El recibo de este libro perfectamente impreso e inmejorablemente presentado, nos ha gratamente sorprendido. Es un esfuerzo digno de los compañeros que lo han emprendido, y una aportación considerable y digna de la causa que lo informa.

Esta «Breve storia dell'anarchismo» es, ni más ni menos, que la traducción italiana de «La Anarquía a través de los tiempos» editada en Barcelona por la Casa Urales, dotada, la «B. S.», de una prolífica puntuación de notas complementarias debida al introductor G. Rose.

La concepción libertaria, Max Nettlau la relaciona con los acontecimientos franceses de 1789, la pasa a los pensadores Godwyn, Owen, Thomson y al practicista Fourier; analiza luego el sentido individualista emergido de Inglaterra, no olvidando a Proudhon y sus influencias en Francia, España y Alemania, más destacando el renacer anarquista en esta última nación impulsado por Stirner, Dühring y Landauer (y Nettlau y Rocker, añadiríamos nosotros), resaltando del discurso narrativo del autor, la juventud anarquista gala con Bellegarrigue, Eliseo Reclus, Dejacque y Courderoy. En el origen del acratismo español, italiano y ruso vemos reverdecer las figuras de Pi y Margall (causa, más que motivo), Pisacane y Bakunin, con mérito para la asociación libertaria catalana.

Pasamos también por el origen del sindicalismo anarquizante mediante el colectivismo antiautoritario («Salud, anarquía y colectivismo») y los gremios de la Internacional, con desemboque en la Comuna de París, evidentemente influenciada por el espíritu internacionalista de la época. El origen del comunismo libertario opuesto a la concepción colectivista al uso) tiene estudio satisfactorio en este libro, así como el socialismo anarquista de Reclus y Kropotkine, que tan profundamente trabajaron desde 1877 a fines del siglo XIX y a primeros del XX. Los criterios revolucionario-anarquistas de Malatesta y Saverio Merlino son igualmente presentados, igual que la influencia alcanzada por el anarquismo en naciones hoy apáticas para la revolución social, cuales Suiza, EE. UU., Bélgica, Alemania, etc. El capítulo sobre fermentos y actividades libertarias en España ocupa un capítulo que abarca del 1870 al 1931, época la última seguida de muy cerca por nuestro inmenso Max Nettlau. Hay más datos siempre interesantes, frecuentemente precisos, que inclinan a pensar que esta herencia de nuestro sabio, ordenado y apasionante Max Nettlau, nos ha dejado a sus herederos un brillante del cual no sabemos extraer el brillo necesario.

Gracias a los compañeros italianos por el importante servicio que han rendido a la causa con la edición de este precioso libro.—*F.*

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

INQUIETANTE Y EXTRAÑA CONDICION OBRERA

LA ascensión del hombre es lenta por el camino de su emancipación. Balbucea, avanza, tropieza, tambalea, retrocede... Sísifo monta duramente a la cumbre con su resbaladiza piedra. El símbolo se ajusta a una realidad mil veces confirmada. ¿Llegará el hombre —genéricamente, en bloque— a tomar perfecta conciencia de sí mismo?

Desde la más oscura lejanía de los tiempos se perfilan corrientes y fuerzas divergentes en el seno de los grupos humanos. Desde el clan. A partir de la pareja, hasta la mulitudinal sociedad humana, la dominante ha sido la corriente conformista, conciliándose con la impulsión autoritaria que difícilmente se probaría desligada de la condición natural del hombre. Las jerarquías han variado de forma a través de los acontecimientos de la Historia. Pero su esencia perdura en todos los climas sociales en las condiciones más diversas.

Comienza el hombre hace pocos siglos a considerarse el igual de su semejante. Aún no está seguro de ello. Mantiene en pie barreras artificiosas de razas, nacionalidades, castas y clases. Las jerarquías se multiplican en diversas formas y se infiltran en todos los medios sociales, incluidos los círculos obreros. Y en los medios de proclama avanzada y socialista. No se hallan libres de la tara los conglomerados de etiqueta libertaria.

Si bien las razas, las castas y las clases tienden a reabsorberse mutuamente por osmosis, parece más confusa la disolución de los dos sectores más importantes de nuestra época: el de los explotados y el de los explotadores. Se advierte la paulatina refundición de los segundos en los primeros, en beneficio de una entidad abstracta y superior: el Estado, en cuyo particular apoyo se está forjando una nueva clase que ha hecho ya con éxito sus primeras armas y sus ensayos concluyentes. En suma, son éstos los que van desplazando y remplazando a los explotadores clásicos. Se trata de *los dirigentes*. El antiguo burgués acude hoy a la oficina o a la fábrica y se somete —como todos— a la caución del dirigente. Que no es siempre el técnico, sino el político.

∴

¿Qué hace en todo esto la clase obrera explotada? Su evolución es lenta, acoplada a todas las revoluciones de la Historia, en las que por lo general no es motor, sino instrumento. Revoluciones políticas o económicas. Suministra siempre —ayer y hoy— las fuerzas de que se sirve la clase explotadora para someterla, vejarla, utilizarla a todos los menesteres. Un solo gesto, el de cruzarse de brazos, sería suficiente para vencer al adversario. ¡Sin embargo...! De la esclavitud pasa a las corporaciones, adquiriendo poco a poco grado y personalidad de hombre. La revolución industrial le enfrenta brutalmente con la miseria y le incita a una lucha organizada por la defensa de «su pan». Se constituyen las organizaciones de resistencia y los sindicatos. La Primera Internacional rubrica —que no crea— una etapa transcendente en el camino de la manumisión de los explotados. Se reafirma la lucha de clases y se especifica la división insoslayable entre patronos y obreros. Ya no se enfrentan amos y esclavos. Poco antes se había ganado una etapa irreversible

Han pasado casi dos siglos desde las airadas revueltas de los tejedores. Las fuerzas adversas han ido consolidando sus respectivas posiciones. Se habla de Capital y Trabajo. Las fórmulas cambian. La situación permanece en pie y las condiciones se van de nuevo transformando. Con la automación, la electrónica, la técnica nuclear y la cibernética, nos hallamos hoy en un ciclo semejante al que tomó de sorpresa a los tejedores de antaño. Debemos hoy estar advertidos. Nueva revolución industrial nos espera —y nos amenaza— enfrentando de nuevo al obrero con la precaridad de empleo. Se halla descartado el espectro del hombre en los aspectos y voluntades de otrora. El problema no deja de ser inquietante, porque se trata aún de la persistencia de un sector humano que oprime a otros y que pretende atribuirse las ventajas de la nueva hora.

¿Se halla hoy el obrero preparado para resistir el combate...? ¿Dónde comienza y dónde terminan hoy los límites de la considerada clase obrera...? ¿Son obreros a título integral los técnicos, los cuadros, los empleados de cierto grado? ¿Y los artesanos independientes...?

¿Quiénes y en qué grado recibirán el choque violento de la revolución industrial que se avecina...?

∴

Todo es que la lucha clásica entre Capital y Trabajo reviste hoy carácter y proporciones insospechadas por quienes en el ayer reciente se lanzaron a la estructuración de los sindicatos, organismos de defensa y de ataque constituidos por y para los obreros. Participaban en esta acción todas las corrientes avanzadas y en el fragor de la lucha se identificaron aquellas que cesaron de ser paralelas y que hoy son divergentes. El socialismo se escindió estrepitosamente y su ala reformista, pronto parlamentaria, forma hoy parte de la «nueva clase» de los dirigentes. Refundidos en el Estado, y a través de él en la clase dominante. Hasta el punto de que hoy se ven precisados a condenar las luchas obreras en las que ayer participaron.

El ala libertaria conoció fortuna adversa. Perseguida y diezmada a sangre y fuego, sufrió hasta los ataques furibundos y «contundentes» de sus antiguos compañeros de barricada. Desplazados en casi todos los países de los centros neurálgicos de acción proletaria, se hallan sus herederos, los libertarios de hoy, enfrentados a la ardua tarea de una reconstitución penosa de sus efectivos. Un tanto atados al carro del pasado. En apurada instancia de replantear sus métodos de lucha y sus actitudes tácticas, confirmados por el ejemplo de los hechos en sus concepciones anti-estatales: an-arquistas.

∴

¿En qué quedó el sindicalismo de la primera hora, En la mayoría de los países industrialmente desarrollados, los sindicatos se han transformado radialmente. Hasta el punto de constituir —unos— algo así como un «trust» de la mano de obra (caso particular de Estados Unidos) y —en general— en bloques de maniobra al servicio de partidos de coalición gubernamental. Su actitud se halla condicionada a posiciones determinadas por el juego de los mercados internacionales. Vemos en Inglaterra que los sindicatos reclaman al laborista Wilson medidas que beneficien directamente al mercado inglés, independientemente de la pretendida solidaridad obrera internacional. Peor y aún más grave, en el día de

(Termina en página 2)

ACTUALIDAD ARGENTINA

El retorno, o la explotación de un mito

por Jacobo PRINCE

DESDE hace unos seis meses, el voluminoso aparato de propaganda del peronismo oficialmente llamado «justicialismo», cuyos más destacados propulsores son los opulentos jerarcas de la C.G.T., están desarrollando una campaña publicitaria que pretenden hacer imponente y en determinado sentido intimidatorio, con motivo del anunciado retorno «irrevocable» de Juan Domingo Perón, en año 1964. (1).

Como se sabe, el conductor y jefe supremo del movimiento que lleva su nombre, después de haberse «retirado» estratégicamente de Buenos Aires en septiembre de 1955, al producirse el levantamiento de la marina de guerra y de algunas unidades militares, estuvo residiendo durante variados lapsos en Asunción del Paraguay, en Caracas, Venezuela, bajo la égida del entonces dictador Pérez Jiménez y en Santo Domingo, bajo la protección de su amigo y congénere, el sanguinario tirano Trujillo.

Obedeciendo a un certero instinto o a una correcta información, el «heroico» conductor del *justicialismo* argentino, mudaba de residencia con prudente anticipación, cada vez que el «tiempo político» se hacía pesado, amenazado de tormenta, para las dictaduras que le ofrecieron asilo, e iba a instalarse en otro lugar donde un régimen similar le brindara mayor seguridad. Cuando huyó del Paraguay, fue porque presintió un sismo político que iba a dar al traste con sus protectores, y que desgraciadamente no se concretó.

De ahí fue a parar a Caracas, que se convirtió de inmediato en el cómodo cuartel general del peronismo, donde, entre otras cosas, fue firmado el ignominioso pacto que llevó a la presidencia a Arturo Frondizi, gracias a los votos que le endosó el prófugo. Poco antes de que triunfara el movimiento que liberó a Venezuela de la opresión perezjimenista, Perón hizo sus maletas y fue a instalarse en los dominios del chacal del Caribe. Cuando presintió que se acercaba el momento en que éste debería pagar sus crímenes, el brioso *líder* de nuestros descamisados realizó otro de sus saltos estratégicos. Abandonando el suelo americano, que parecía arder bajo sus pies, fue a radicarse junto al chacal ibérico, que más que concederle asilo, le otorgó un status de verdadero privilegio, ya que le permite desarrollar una intensa actividad política, encaminada obviamente a perturbar la situación vigente en su propio país, sin que ningún gobernante argentino, dicho sea de paso, haya reclamado por esa flagrante violación de las normas que rigen el asilo político.

Instalado en su fastuosa residencia madrileña, dueño de una inmensa fortuna que le permite actuar como calificado participante de la piratería financiera mundial, se dedica también, a manera de juego incitante quizás, a mover los hilos de la intriga, por control remoto, de un significativo sector de la política argentina y, lo que es más doloroso y desconcertante, a imponer directivas y *directivos* a un sector cuantitativamente no menos importante del movimiento obrero.

El hecho de que un personaje de tal catadura, demagogo y rapaz, jactancioso y cobarde, sibarita ostentoso, haya llegado a constituirse en elemento clave de la política de este país, o cuanto menos en un serio obstáculo para lo que se llama la convivencia democrática, es algo difícil de explicar en términos racionales Lo cual equivale a admitir que la explicación de ese fenómeno sería de tipo irracional, correspondiente a cierto estado patológico de la sociedad que sufre las consecuencias de tal fenómeno. Otro tanto cabe, afirmar cargando con mucho el tinte de lo absurdo y lo estrafalario, en cuanto a la influencia de Perón y el peronismo vienen ejerciendo en el movimiento obrero. ¿Cómo explicar, racionalmente, el hecho de que ese archimillonario, que llegó a serlo tras de saquear al país, burgués y vulgar mandón hasta la médula, sea el dirigente idolizado de millares de auténticos y sufridos trabajadores? La explicación que han esbozado al respecto algunos sociólogos, de los que hacen aquí cátedra y escuela, suena más bien como una justificación del peronismo, dando por admitidos ciertos extremos que nos parecen fácilmente cuestionables. Afirman, por ejemplo, que el peronismo promovió la *integración* de grandes masas de trabajadores en la sociedad argentina, al darles el sentido de su valor y de su influencia en la misma sociedad, sentido que antes les había sido ajeno. Algunos hablan incluso de una *conciencia de la dignidad de clase* de las masas populares, conciencia de dignidad y de influencia expresadas extrañamente a través de la glorificación del líder, mediante el cual los descamisados afirmaban su personalidad y sus reivindicaciones sociales. Ese género de explicaciones, más o menos «científicas» o politizantes, —hay muchos que en ese orden de cosas dejan ver a las claras las patas de la sota— ignoran o no toman absolutamente en cuenta la historia del movimiento obrero en este país, los extraordinarios y efectivos aportes que centenares de militantes anónimos han realizado a través de los años, hasta lograr que las ideas y la práctica de la organización sindical penetrara en profundas capas del proletariado argentino; desconocen el valor educativo de las grandes luchas y de la labor esclarecedora orientadas y llevadas a cabo por el genuino movimiento obrero surgido desde abajo y animado por ideales de libertad, de transformación social y formado en la metodología de la acción directa y la solidaridad proletaria. Al ignorar o subestimar la significación de ese movimiento obrero auténtico y militante, se desconocen sus reales conquistas y también el complicado proceso de declinación, burocratización y frustración a que el mismo había llegado en 1943 y 1945, fechas en que aflora esa corriente demagógica y totalitaria que es el peronismo.

(1) Trabajo escrito en noviembre de 1964. (N. D. L. R.)

(Pasa a la página 2)

LUCUBRACION FILOSOFICA

por Cosme PAULES

A nuestro modo de ver, la afición a la filosofía, síntoma de preocupación por todo lo verdaderamente humano, debería incrementarse entre los que aspiran a un mundo mejor. Tratar este tema en estos tiempos confusos puede ser considerado como algo anacrónico, y la lexicografía que se hace preciso emplear para hacer más comprensible el ambiente y la intención que guiaron las mentes de los diferentes filósofos que en el mundo han sido, puede también resultar chocante a muchos. Las palabras «dios», «alma», «espíritu», etc., tan caras a la mayoría de los filósofos —y que nosotros emplearemos sólo cuando sean los propios autores aquí citados los que hablen—, no pueden ser escritas de otra manera que como ellos las escribieron, y para señalar las causas y efectos que ellos quisieron señalar, aunque cada cual deberá sacar de esos términos tan confundidos y gastados a estas alturas, las esencias mentales y físicas que mejor le cuadren. Por lo demás, bien decía Epicteto en sus Máximas: «La libertad no es tan sólo muy bella, sino que además es muy razonable... Si tengo que escribir el nombre de Dios preciso me será escribirlo tal como es, letra por letra, y no como a mí se me antoje; y lo mismo me sucederá con todas las artes y todas las ciencias.»

∴

Las nuevas orientaciones que desde la segunda mitad de la pasada centuria hubo de tomar la ciencia, fueron causa de que casi todas las inteligencias más o menos aficionadas a las investigaciones filosóficas, se dedicaran a recorrer y explorar los campos en todos los sentidos, y tienen todas de común que se dedican de preferencia al estudio del mundo, de la naturaleza y el origen de las cosas, más que al estudio del hombre y de la sociedad civil. Pero la naturaleza puede ser considerada bajo dos aspectos distintos: o por la impresión de los fenómenos sensibles, o por las relaciones que ellos tienen entre sí.

Si el entendimiento se aplica particularmente al estudio de los fenómenos sensibles está en el camino de la pura física; si se fija más en las relaciones que entre sí tienen estos fenómenos, está en el camino de la abstracción matemática. Estos son los dos caracteres principales que se observan en las escuelas de la primera época de la filosofía griega. Todas ellas son escuelas de filosofía natural, pero con espíritu diferente; las unas son más especialmente escuelas de físicas y las otras escuelas de matemáticos y astrónomos.

Cuatro son las escuelas más importantes: la jónica, la atomística, la eleática y la itálica.

De estas cuatro nació la sofística que no profesaba ningún principio. Anaximenes, Anaxágoras y Heráclito que son de la escuela jónica, dieron origen a la ley cuaterna.

Hija de la escuela jónica es la atomística que fundó Lencipo y que siguió Demócrito. Ellos son los primeros que nos hablan de los átomos, asegurando que éstos son infinitos en número e idénticos en especie, pero diferentes en tamaño y forma; dotados de movimiento eterno, forman torbellinos, se agregan y componen todos los seres.

Así, pues, los griegos del año 600 A.C., fundaron la escuela atomística que recién en el año 1805, Daltón, la presentó como novedad en Manchester, logrando, es verdad, darle forma científica, al tiempo que aplicó sus fundamentos a la química, en la cual, hasta nuestros días se explican e investigan constituciones y cambios químicos.

Nada en la naturaleza se hace sin causa —decían los atomistas—: pero todo se hace según una razón y por necesidad. Sin embargo, esta razón no es una inteligencia extraña al universo, sino más bien una ley interna de la naturaleza. El alma misma se compone de átomos sutiles. La sensación es la fuente única de nuestros conocimientos.

Esta última parte dio origen a la escuela sensualista.

∴

De la escuela itálica, salió Pitágoras que, como todos los filósofos de su tiempo, se ocupó en la gran cuestión del origen de las cosas. Pero para explicar lo que el hombre percibe con los sentidos, pensó que había que elevarse más alto. A sus ojos, no son los elementos de las cosas los que pueden hacérnoslas conocer bien, sino las leyes según las cuales todo se hace y se armoniza en el universo.

Partiendo de este principio, sólo ve en las cosas la imitación de los números, que son los primeros seres, y a cuya semejanza se ha formado la naturaleza. La unidad es absoluta, es la raíz de los números, y esta unidad es Dios. El alma es un número que se mueve, al mismo tiempo que es la armonía del cuerpo. Todas las almas son emanaciones del alma que anima el universo. Cuando se disuelve el cuerpo, tornan ellas a Dios si son puras; de otro modo, están condenadas a una serie de transmigraciones en cuerpos humanos o en cuerpos de brutos.

Esta doctrina de la transmigración de las almas, se conoce con el nombre de metempsicosis. De tal manera que para la religión católica que cimenta uno de sus principios en la escuela itálica, Pitágoras es el mejor de todos ellos, porque los otros eran ateos, ya que los pitagóricos hacen partir de Dios el desarrollo de todos los seres. Sin embargo, su Dios no es un dios personal; es una unidad más o menos confusa que abraza en sí los contrarios, «el Bien» y «el Mal».

Sería interesante saber lo que pensaría en la actualidad, Pitágoras, si viera lo que la iglesia ha hecho y hace con sus ideas.

∴

Parménides, Zenón, Xenófanes, que salieron de la escuela eleática, no hicieron más que seguir los pasos de Pitágoras e introducir algunas mejoras en su filosofía.

∴

Vino luego la escuela sofística, de la cual, sobre todos los otros se desraca Protágoras. Los sofistas no admitían ninguna diferencia esencial entre el bien y el mal, entre lo verdadero y lo falso, y decían que la verdad es imposible de conocerse. El principio fundamental es el de que no hay ninguna proposición cuya contradicción no pueda afirmarse y sostenerse.

Gorgias, que quizá es el más elocuente de todos ellos, decía que nada puede conocerse y que si algo se conoce, es imposible demostrarlo por la palabra. Esta tesis dio origen a la escuela de los escépticos.

(Sigue en la página 2)

B.D.I.C

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. La morale qui naît de la hiérarchie sociale est forcément corrompue. »

Elisée RECLUS.

28 JANVIER 1965
NUMERO 334
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Collaboration?

AINSI, c'est le patronat français qui donne la leçon aux travailleurs en se prononçant pour une orientation plus libérale de l'économie française.

Bien sûr, nous ne sommes pas dupes; nous ne doutons pas des intentions secrètes qui ont guidé la déclaration de ceux qui, mécontents des interventions abusives de l'Etat, ont la prétention de lancer une offensive pour la défense du libéralisme.

Nous n'entrerons pas, aujourd'hui, dans les détails de ces intentions; non. Nous préférons nous arrêter à des phénomènes plus curieux.

Oui, pendant que les patrons font leur démonstration spectaculaire, la situation du travailleur continue à se détériorer; les licenciements et les fermetures d'usines, à la suite de l'amoncellement des stocks, se poursuivent. Cette difficulté économique est aggravée par la constante évolution des prix, et l'Etat qui n'a pas voulu reconnaître jusqu'à présent ce lamentable état de fait, ne s'est pourtant pas gêné pour augmenter une nouvelle fois les tarifs postaux.

Et que font les centrales syndicales dites « représentatives » ? Elles continuent leurs mots d'ordres de grèves sporadiques et sans cohésion.

Quant à F. O., elle continue à croire au principe du dialogue avec le gouvernement, et une étrange coïncidence a voulu que le mardi 19 janvier ait été choisi par les représentants du patronat français pour dénoncer les interventions abusives de l'Etat, et par ceux de F. O. pour se rendre auprès du Premier ministre français.

Nous aurions très bien compris l'inverse. Il est tout à fait normal qu'une collaboration étroite existe entre patrons et Etat, parce que c'est vers un même objectif qu'ils veulent aller: la défense du capitalisme. Les divergences qui peuvent surgir entre le capitalisme privé et le capitalisme d'Etat ne sont jamais de longue durée et n'apportent, en aucun cas, la justice sociale, que les travailleurs sont en droit d'exiger.

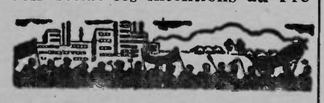
Les récentes décisions des dirigeants de l'U.R.S.S. qui, ayant redécouvert que le profit est à la base de l'accroissement de la production, ont l'intention de rendre les entreprises « bénéficiaires » et de créer un embryon d'entreprises libres, autorisées à « rouler » dans des conditions de planification proches du système concurrentiel capitaliste, prouvent bien que l'Etat, même s'il se dit « socialiste », reste toujours le symbole du profit, donc de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Si donc, l'attitude du patronat français se veut hostile à la politique actuelle du gouvernement, que doit-on penser de celle de F. O. qui déclare ne vouloir engager eucune action avant d'avoir sondé les intentions du Premier ministre?

Car, enfin, bien que la grande presse cherche à nous persuader, avec la « Commission Grégoire » qu'il y a une nette évolution des salaires, il ne sera pas possible, dans la conjoncture sociale actuelle, de faire croire à la classe ouvrière qu'elle s'achemine vers un progrès social réel.

Ce progrès social est néanmoins possible et il devient chaque jour plus indispensable, mais il ne peut être réalisé que par un « libéralisme » du style début du XVIIIème, et pour cela il faut se dégager de tout compromis avec nos adversaires y compris les syndicats réformistes.

« Les relations entre le gouvernement et les syndicats, dit le journal « Combat », ressemblent de plus en plus au scénario d'un ballet irritant. » Il faut donc aider le syndicalisme authentique dans son ascension et nous pourrons alors, tous ensemble, construire une société nouvelle dans laquelle il ne sera plus nécessaire de réinventer le profit pour accroître la production; il ne sera plus question ni de commission Grégoire pour étudier l'évolution des prix, ni de « syndicalistes » pour sonder préalablement les intentions d'un quelconque ministre, parce que la société idéale, la société de demain ne peut être basée que sur un seul dialogue, une seule collaboration, au sein d'une seule classe: celle des producteurs à tous les échelons pour une tâche commune, exempte de profit, mais dont le but doit toujours rester La satisfaction des besoins de chacun». Autrement dit: « De chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins. »



A la manière de...

Si j'étais Geneviève Tabouis et que « Le Combat Syndicaliste » me demandât de lui adresser un article, voici le papier que je lui adresserais :

« Mes chers camarades, apprenez que si l'état de santé du général de Gaulle le permet, il sera candidat à la Présidence de la République, sa nomination paraît assurée. Deferre ne possédera pas le pourcentage nécessaire, mais il n'en restera pas moins vrai que les voix de Deferre constitueront une opposition. Gouverner deviendra difficile. De Gaulle sera donc obligé de resserrer encore un peu plus fort l'étreinte du pouvoir. Partisan d'un gouvernement d'autorité, il sera prêt, dans quelques années, réalisant que l'heure de la dictature approche, à paser la main, soit à l'héritier du trône de France, qui peut désormais être élu président de la République, soit à un dictateur. Cette succession ne pourra se faire qu'après une longue préparation du terrain par des décrets et des lois, étouffant le reste des principes démocratiques pouvant encore exister.

» Apprenez, que Georges Bidault, qui s'est déclaré chef de l'O.A.S. en exil, présentement réfugié au Brésil, serait autorisé, après les élections présidentielles, à rentrer en France. Cette autorisation lui serait accordée après les élections, le pouvoir estimant qu'avant celles-ci il pourrait être un candidat plus dangereux que Tixier-Vignancourt.

» En vérité, il existe bien dans les prisons de France des généraux suffisamment orgueilleux pour se croire capables d'assurer un pouvoir d'autorité; mais ces généraux se sont révoltés, eux, des militaires, contre l'autorité suprême du général de Gaulle. Ils ont, plus ou moins, comploté contre sa vie. Le général ne l'oublie pas. Sans doute, dira-t-on, Bidault n'est pas un petit saint, il a comploté, il a dirigé une bande de spadassins, dont les crimes et les vols sont des délits de droit commun, que le Code civil juge très sévèrement. Mais ces crimes et ces vols commis sur des civils pour alimenter les caisses de l'O.A.S. étaient réalisés dans un but patriotique; ce qui, paraît-il, ne doit pas être jugé de la même façon qu'un ouvrier qui vole parce qu'il se trouve sans travail; sa manière d'opérer était plus noble que celle d'un misérable travailleur et plus rapide que celle de l'Etat, qui prend l'argent du peuple d'une façon trop administrative.

» Apprenez, que Bidault a prouvé qu'il était capable de diriger un mouvement important et clandestin comme celui de l'O.A.S., et d'assurer tous les contacts entre de nombreux participants. Il a prouvé qu'il savait faire prendre l'argent là où il se trouvait et assurer ainsi les frais généraux d'un mouvement à l'échelle nationale. Bidault possède l'autorité voulue et l'absence de conscience nécessaires pour rallier, en France, les participants des mouvements nazis épars et constituer la tête d'un pouvoir capable de réduire à l'esclavage les millions de travailleurs qui seront fiers de plier sous la cravache et d'applaudir le cher petit homme, digne continuateur du grand général qui pourra mourir en paix, satisfait d'avoir assuré, avant sa fin, la survie du capitalisme.

» Rappelez-vous, que le 30 janvier 1933, le vieux chancelier Hindenburg, nomma Hitler chancelier du Reich, le dictateur n'était alors chef du parti national-socialiste que depuis quelques années; quand Bidault rentrera en France, s'il crée, avec l'accord du pouvoir, un parti national-socialiste ou tout autre, d'une dénomination quelconque, il aura suffisamment de force, dans quelques années, quand de Gaulle sentira le besoin impératif de se retirer, pour imposer ce parti au pays.

» Apprenez, que si Bidault reprend sa place parmi nous, sans être inquiété, lui qui est complice d'assassinats et de vols, c'est que notre « guide » lui réserve, sans doute, une mission historique, laquelle mission historique ne saurait être diminuée par quelques peccadilles.

Apprenez donc, mes chers camarades, que c'est uniquement par la loi du nombre qu'une opposition utile pourra être faite aux sombres projets de ceux qui entendent renforcer l'oppression de la classe ouvrière, dont une des premières décisions serait la suppression de tous les syndicats; il vous appartient donc, plus que jamais, de faire preuve d'un militantisme défensif. A très bientôt, mes chers camarades-lecteurs. »

Pour copie conforme,

RENE VILLARD

2ème UNION REGIONALE

Dans son cycle de conférences, la 2e U. R. organisera prochainement une causerie sur «Le militant », avec le concours du camarade Soriano. La date et le lieu vous sera communiqué ultérieurement.

L'école sociale

L'adjectif laïc ou laïque désignait, au sens étymologique, tout chrétien n'appartenant pas à la hiérarchie ecclésiastique; mais avec le temps cet adjectif (tout au moins sur le plan civil) a changé de signification. Il désigne aujourd'hui ce qui n'est ni ecclésiastique, ni religieux. L'école laïque, avec la troisième République, sous l'influence des radicaux, des socialistes et des francs-maçons, devint l'école d'Etat par opposition à l'école religieuse.

Les anticléricaux considérèrent ce déplacement d'autorité et de mystique comme un moindre mal. L'Ecole laïque substituait à l'Eglise, aux mensonges religieux, à la libération des chaînes terrestres par une vie céleste..., ses écoles obligatoires qui se taisaient sur les mensonges religieux *parce qu'ils participaient à réaliser la soumission des esprits à l'autorité civique.*

L'école laïque est et veut être ce temple où l'on donne aux enfants, dès le plus jeune âge, un enseignement fondé sur le respect de l'Etat et des valeurs sur lesquelles il fonde son autorité. Une éducation mystique, politico-religieuse, autour du symbole qu'est la patrie, participe à soumettre les esprits à une trinité civique qui n'est pas la fausse devise républicaine (liberté, égalité, fraternité), mais bien: « l'Etat, l'Inégalité et le Profit ».

A aucun moment la pédagogie étatiste ne fait le procès des superstitions, n'essaie de libérer les esprits des chaînes capitalistes et de l'égoïsme individualiste. Maintenir le mysticisme dans les esprits par le culte de l'autorité, le prestige du chef, les avantages matériels du « droit inégal » pour les plus malins, le symbolisme de la Patrie, tel est sommairement résumé le rôle de l'école laïque.

En face de ces deux forces qui se disputent l'enfant pour mieux asservir l'homme, les athées, les incroyants, les libertaires, cédant à la facilité devinrent des anticléricaux sans libérer l'enfant de la pression dogmatique et néfaste de l'Etat.

Au nom de la liberté de conscience dont ils s'abstinrent de définir la profondeur et l'étendue, ils se bornèrent à déclarer « l'enseignement clérical contradictoire avec la liberté de penser selon son choix »; mais la liberté de conscience, pour être exercée pleinement, sciemment, exige que l'esprit, avant de parfaire sa culture, soit délivré du joug des croyances qui entravent son envol, sa libération, son épanouissement. Or, l'école laïque, instrument d'Etat, ne pouvait et ne peut inclure dans sa pédagogie une science analytique des mensonges religieux.

C'est ainsi que l'étatisme, par le moyen de l'école laïque, est parvenu à rallier les oppositions les plus diverses autour d'un monument d'inculture qui fait honte à l'humanisme vers lequel nous tendons...

L'école laïque a posé ses pièges dans tous les organismes ayant une valeur sociale : l'enseignement, les syndicats, la franc-maçonnerie, les Droits de l'homme, la Libre Pensée, les milieux libertaires...

Les libertaires, plus par paresse d'esprit que par conviction, s'adaptèrent à la formule de l'école laïque comme à *un moindre mal*. Or, cette attitude est incompatible avec leur pensée et les objectifs de la lutte qu'ils poursuivent; on ne peut pas être d'une maison dont on se propose de ruiner les fondations : il faut choisir ou se démettre...

La pédagogie libératrice qui ruisselle de tous nos principes, de toutes nos théories, de toutes les exigences du progrès humain et de la conscience, ne peut avoir qu'un caractère social : former des esprits libres par une pédagogie qui fasse de l'homme le maître des choses et l'associe à tous ses semblables dans une jouissance égalitaire de tous leurs droits.

Cette école se concrétise dans cette heureuse expression : l'école sociale.

Et cette école ne peut être déterminée et gérée dans sa structure intellectuelle et sociale que par un conseil d'autogestion composé des délégués de tous ceux qui participent « réellement » au développement de l'intelligence, de l'acquisition des vertus sociales, à l'épanouissement de la condition humaine : les scientifiques, le corps médical, les enseignants, les syndicats de production, les syndicats de consommateurs et les élèves.

C'est de cet amalgame, de cette association que sortira l'homme nouveau pour des temps meilleurs.

L'école sociale doit libérer l'homme de toutes les superstitions religieuses et politiques en ouvrant l'esprit de l'enfant à la pratique et à l'usage de la liberté.

Je plains tous ces enseignants qui, sous le couvert d'une neutralité équivoque, participent à la mutilation de la pensée enfantine !

Comme les travailleurs qui bêlent la paix en fabriquant des armements, les enseignants, eux, ni plus fiers, ni plus clairvoyants, prétendent servir la vérité en dissimulant une de ses voies principales : l'analyse historique et positive des mensonges religieux et politiques !

L'avenir est aux forts, aux briseurs de chaînes, et non aux pygmées de l'école laïque...

L'homme nouveau ne peut naître sous le martèlement des dictatures, mais dans le frissonnement de la pensée éperdue de justice et de vérité !

Je venais d'écrire ces lignes quand le journal m'apporte les échos d'un discours du socialiste Deferre, candidat à la présidence de la République capitaliste.

Que dit-il ? « Il me répugne de prendre des engagements concernant l'école laïque... »

Comme on comprend cela ! Pourrait-il être assez sot pour se priver d'une collaboration religieuse sans laquelle il ne pourrait régner ?

Songez à Auriol, à de Gaulle; n'ont-il pas été se prosterner devant le pape ? Et Khrouchtchev ne lui adressait-il pas son ambassadeur et ses meilleurs vœux ?

Et vous voudriez continuer à confier l'éducation sociale de vos enfants à ces grands maîtres de l'école laïque ?

Que Dieu vous bénisse, mes très chers frères ! Lui seul pourrait mesurer l'ampleur de votre sottise... Amen.

J. B.

Gustave, mon vieux copain

Ce vendredi, jour de grève, je savais où j'allais. Je connaissais le gars. Il s'était fait paysan, il y avait trente ans, pour échapper à l'ambiance des entreprises, à la sottise des travailleurs mendiant leur droit de vivre.

— Alors, Gustave, je croyais que tu observais la grève ?

— Ils n'ont pas changé : toujours manœuvré par les politiciens...

— Allez, n'essaie pas de jouer au reporter. Tu sais bien que la hausse des salaires ne peut dépasser la hausse des prix. Et que si leur confort s'est amélioré ils le doivent à la productivité, fille de l'automation, et non à je ne sais quel abandon de privilèges de la part du profit...

— D'accord.

— Alors, la baisse des prix par hausse des salaires est donc un mythe politique, une ânerie économique

— Et si pourtant ils obtenaient satisfaction ?

— Oh, c'est très simple : Engrais chimique, matériaux, énergie, tout deviendrait plus cher. Une hausse des salaires est toujours une occasion pour les entreprises capitalistes à des hausses disproportionnées avec les prix de revient.

Il arrive alors que les petits rentiers crèvent de faim « dans la dignité », comme ils disent; que les prix industriels s'éloignent encore plus des prix agricoles toujours stoppés pour maintenir un climat politique qui calme l'anxiété des masses sans les satisfaire.

Et puis, enfin, s'ils veulent accroître leur pouvoir d'achat, il leur faut désirer que l'automation fasse des progrès lui permettant de jeter sur le marché des produits à des prix toujours plus bas. Mais alors, survient le chômage. Aussi peut-on déclarer aujourd'hui que plus on produit moins on distribue de pouvoir d'achat.

— Alors, quels seraient les remèdes ?

— Tu les connais comme moi. Plus notre expérience grandit, nous avons tous les deux 50 ans de militantisme, plus je suis convaincu qu'on ne traite pas avec le diable, et que l'économie capitaliste étant un système de prix, salaires et profits, on ne saurait obtenir de lui un abandon de ses privilèges. Il faut donc le forcer dans son repaire en y introduisant par la grève générale la mise en gratuité de tous les services publics. Les choses étant ce qu'elles sont, comme dit notre monarque, on ne peut pas à la fois poursuivre la hausse des salaires et la baisse des prix. Il faut donc agir dans le sens de la baisse des prix. Nous savons tous les deux, que si l'économie capitaliste n'était pas protégée par l'Etat, l'abondance de la production dévaluerait les marchandises au point de les rendre invendables : ce serait l'heure de la gratuité.

La politique ne poursuit pas d'autre but que d'empêcher cet accouchement sans douleur.

Eh bien, la grève générale ne peut avoir d'autre but que d'entrer dans la gratuité en imposant cette gratuité dans tous les services publics. Tout d'abord et sur le même front : la médecine, l'enseignement et les transports.

— Et tu crois à cette possibilité avec un prolétariat sans conscience ?

— Pourquoi pas ? La gratuité médicale existe en Angleterre, en Tchécoslovaquie et ailleurs. Les médecins résisteront-ils ? Nous leur rappellerons qu'ils sont le produit du labeur collectif, et que c'est une honte quand on parcourt nos montagnes et l'arrière pays de constater que toutes les somptueuses villas ou chalets sont les propriétés des médecins, chirurgiens, pharmaciens qui se sont enrichis en exploitant la souffrance humaine.

L'enseignement ? Sa gratuité n'est pas seulement un droit de l'homme, mais il devient de plus en plus une nécessité capitaliste pour produire des techniciens. N'est-ils pas gratuit dans les pays du bloc soviétique ?

Les transports ? Le transport gratuit des marchandises provoquerait une baisse immédiate de toutes les marchandises, de leurs prix. Et il suffirait que les paysans ouvrent des comptoirs communaux de vente au détail, c'est-à-dire, directement aux consommateurs, pour que la baisse des prix s'accentue plus rapidement encore. Ce serait la première étape vers la suppression totale des intermédiaires.

Je dis qu'une fois acquis le droit pour les travailleurs des transports gratuits au cours de leurs labeurs comme au cours de leurs congés; qu'une fois réalisée la gratuité des deux grands services de la santé et de l'enseignement, la preuve serait enfin faite que la gratuité n'est pas une utopie mais une nécessité, un droit que l'on a le devoir d'étendre au service des eaux, de l'énergie électrique, de l'habitat, etc.

La baisse des prix jusqu'à leur extinction, la sécurité de la vie jusqu'à son épanouissement, la liberté jusqu'à l'abolition de toutes les exploitations ne sauraient emprunter une autre voie.

— Ton programme qui est le mien exige une refonte totale de la mentalité ouvrière.

— N'est-ce pas le rôle du syndicalisme révolutionnaire ? Je vais plus loin. Non seulement l'esprit petit bourgeois des travailleurs actuels ne m'effraie pas; non plus le fait qu'ils se laissent entraîner en des grèves politiques qui n'ont d'autre but que de grignoter l'influence gaulliste pour remplacer ce monarque par un consul; mais je considère que paysans et ouvriers sont embarqués sur le même bateau, et que, quelles que soient leurs espérances dans un monde où le revenu des labeurs dépasserait celui des profits, ils ont perdu d'avance.

Comme le joueur de flûte entraînait les rats vers l'abîme, le progrès matériel, économique et capitaliste entraîne seigneurs et valets vers la perte de leurs illusions égoïstes et mercantiles.

Les superstructures politiques triomphent dans le désordre des mentalités intoxiquées par l'âpreté au gain, mais déjà les plus intoxiqués par le poison financier s'inquiètent. L'horizon s'obscurcit, l'avenir devient sombre. Si nous pouvons vivre encore vingt ans, je ne désespère pas de voir les travailleurs obligés de vaincre et d'écraser les trois monstres qu'ils auront tant adorés, pour lesquels ils auront aliénés toute dignité et toute liberté : le profit, le salariat et la politique.

— Bravo, Gustave ! Je suis heureux de te voir toujours dans les mêmes dispositions d'esprit : notre lutte n'est pas dans la hausse des revenus mais dans la baisse des prix. Et pour atteindre ce but la voie est large, ouverte à tous les esprits lucides : supprimer les pouvoirs, dominer les choses par l'organisation économique, et les distribuer selon les besoins. Au revoir, mon vieux Gustave...

Elections et cuisine (suite)

Mais bien sûr, tout ne se déroula pas selon le plan de ces subtils cuisiniers. Ils se produisit tout d'abord des conflits entre le P.S. et les autres membres de cette coalition, ces derniers voulant qu'il renonce à ses alliances municipales et régionales avec le P.C.I. Ces conflits furent attirés ensuite par la conduite des militants socialistes de la CGIL (CGT italienne) qui, lors des derniers troubles sociaux (PTT, cheminots, métallurgie: Bologne, Turin), organisèrent des luttes revendicatives sur la base de celles du PC. Le PC ne défendant pas les intérêts immédiats, encore moins futurs du prolétariat, mais désireux simplement de montrer sa force et l'impossibilité de former un véritable gouvernement de Centre-gauche sans son concours. Si la bourgeoisie italienne refuse les bons offices des staliniens, ce n'est point par peur du « péril rouge » (elle leur est d'ailleurs, tout comme sa sœur française, fort reconnaissante des bons et loyaux services qu'ils rendirent à la « Libération » : « Produire d'abord, revendiquer ensuite »), mais elle sait que les accepter lui coûterait une alliance au moins économique avec l'U.R.S.S., ce qui, dans l'immédiat, ne sert pas ses intérêts.

Au cours des élections présidentielles, nous vîmes une fois de plus exposée au grand jour, l'hétérogénéité de cette coalition et ses maigres perspectives. Chaque formation choisit son candidat, et alors se déroula la comédie ridicule que l'on sait. Puis, il se produisit un regroupement autour de M. Saragat d'une part, et de M. Nenni d'autre part, ce dernier bénéficiant des voix du PC. Finalement, coup de théâtre : les staliniens firent bloc derrière Saragat avec les démocrates-chrétiens, les radicaux et les sociaux-démocrates, son adversaire ne gardant plus que les voix de ses amis. Voir le PC voter « gratuitement », et par là assurer son succès, pour le candidat le moins bienveillant à son égard, pourrait sembler étrange si l'on ne connaissait depuis longtemps son habileté aux jeux parlementaires, sa virtuosité pour la nage en eaux troubles et sa vocation de girouette. Les staliniens, en votant pour Saragat, ne votaient ni pour un homme, ni pour un programme, encore moins pour défendre les intérêts de la classe ouvrière dont ils se prétendent le Parti, mais tout simplement pour faire la preuve de leur bonne volonté, et surtout montrer à l'opinion publique italienne qu'en cas de conflits, même minimes, une coalition de centre-gauche ne peut se maintenir au pouvoir que grâce à leur soutien. (Le principe de « La politique de la canonnière » est toujours valable » : « Je me montre : tu recules. Tu t'obstines, je tire »). Ne doutons pas qu'aux prochaines élections, ils demanderont leur intégration à l'équipe ministérielle au nom d'un « véritable centre-gauche », au nom de « l'union de tous les démocrates ». Bien sûr, cela ne satisfait que fort peu la bourgeoisie italienne, contrainte d'accepter un allié douteux dont les exigences ne vont pas tarder à être formulées. Elle est donc maintenant dans une situation semblable à celle dans laquelle se trouvait la bourgeoisie française à la veille de 1958, et, tout comme celle-ci, elle est à la recherche de « l'homme providentiel » capable de constituer un cabinet de « techniciens » à sa solde et s'appuyant sur une large caution plébiscitaire. Si cette combinaison réussit en France par suite de circonstances multiples, il n'est pas évident qu'il en ira de même en Italie où une grande inconnue existe : la spontanéité admirable de la classe ouvrière et sa combativité. En effet, de réels problèmes se posent : dans le Sud, la misère de Mezzo Giorno, dans le Nord, l'industrie automobile (Fiat), par exemple.

A la lumière des derniers événements, le prolétariat italien peut et doit prendre conscience, et avec lui la classe ouvrière internationale, de la nécessité dans laquelle il se trouve de refuser d'apporter plus longtemps, en votant aux élections, sa caution à la clique parlementaire, combinarde et cuisinière « aux ordres » de leur ennemi de classe, soit national, soit moscovite. De même, les possibilités de lutte, et le danger que serait pour elle un renforcement du pouvoir, de l'Etat — donc de la puissance de nos exploiteurs — peuvent et doivent l'amener à se regrouper dans ses organismes spécifiques de classe : les syndicats; syndicats dont il est nécessaire qu'elle défende l'indépendance absolue vis-à-vis du pouvoir d'Etat, des Partis ou des Eglises, qui ne peuvent lui être que néfastes. Alors, ceux-ci seraient réellement : « *La force active qui doit permettre à tous les travailleurs de défendre leurs intérêts immédiats et futurs, matériels et moraux* », de préparer ainsi leur « *émancipation et d'ouvrir la voie, à plus ou moins longue échéance, à la révolution sociale* ».

Quant à nous, syndicalistes révolutionnaires, il est de notre devoir, dans cette perspective, de lutter par tous les moyens dont l'emploi est possible actuellement, à la renaissance du syndicalisme révolutionnaire en propageant par voie de tracts dans les entreprises, d'affiches sur les murs, de diffusion de journaux, etc., les principes et les idéaux qui sont les nôtres.

RENEE

A LA S.N.C.F.

La hiérarchie à cent sous

Au bureau des renseignements de la gare Saint-Lazare, le « grand MODESTE Mac Carty », alias Monteil, a déclenché la « chasse aux sorcières ». Un dangereux anarchiste, travaillant sous sa coupe, l'empêche de dormir. Le « grrand ! chef » a décidé de le mettre à la raison. La raison du plus fort évidemment.

La manœuvre, tenue en réserve depuis plusieurs années, fut menée par le MODESTE.

L'individu taré en question ayant osé protester contre l'organisation et les horaires du travail (qui en d'autres temps où les syndicalistes (!) n'étaient pas inféodés auraient provoqué une grève immédiate), notre MODESTE, qui fit ses premiers pas à la C.G.T., puis passa par F.O. pour atterrir à la Fédération autonome des cadres, ne pouvant pas admettre qu'on discute ses ordres et qu'on puisse mettre en doute ses « capacités » d'organisateur d'un travail qu'il n'a jamais été capable de faire, inventa une petite saloperie qui fait éclater l'honnêteté de l'individu.

Ni plus, ni moins, dès le lendemain il colla une demande d'explications, pour un imaginaire abandon de poste, à cet empêcheur de tourner en rond. La riposte fut sèche, et tout le monde fut convoqué au chef de gare.

Le pestiféré n'ayant rien à cacher, ni rien à se reprocher, n'eut besoin de personne pour sortir de ce guêpier, bien qu'on essayât de l'intimider en lui faisant les gros yeux; on passa même une matinée entière à éplucher son travail de la veille dans l'espoir d'y trouver une « preuve ». Ce qui démontre qu'on ne recule devant rien.

Ce qu'il faut retenir de cet exemple de lâcheté concertée, ce sont les méthodes employées que ne pourrait pas désavouer le fantôme de Hitler. Nous sommes ici en plein fascisme. Comme sous tous les systèmes fascistes, la maistrance mobilise tous ses Quisling pour appliquer SA justice à sens unique. C'est toujours le chef qui doit avoir raison, aurait-il cent fois tort, et ses mensonges seraient-ils cent fois plus prouvés, en vertu de la vieille maxime : quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage.

Comment veut-on, comment peut-on, après cela, défendre cette hiérarchie.

En cette affaire, le MODESTE s'est couvert de honte, il a fait sciemment un acte d'infamie. Tartufe est enfoncé.

S'il avait pu faire avaler son mensonge, il aurait exécuté la danse du scalp parce qu'il aime jouer l'influence pour se persuader qu'il est « quelqu'un ». Il sait tellement qu'il est la risée de tous. C'est l'histoire du geai se parant des plumes de paon...

C'est beau un MODESTE.

Il ne lui reste plus qu'à trouver une autre occasion d'assouvir sa basse vengeance. Il a pour lui le droit du plus fort qui n'est qu'un cache-sexe pour jésuites.

Nous avons, pour nous, le droit humain. Et il faudra bien qu'au nom de ce droit humain on nous dise en vertu de quel « règlement » S.N.C.F. un chef de service, serait-il MODESTE, a le droit de mentir. L'affaire n'en restera pas là. On y mettra le temps qu'il faudra, mais on finira bien par envoyer coucher le MODESTE !

R. J. SOURIANT

COMMUNIQUÉ

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

En torno a la unidad moral del movimiento anarquista

La falta de armonía que merma influencia y pujanza al movimiento libertario, es notoria. Al respecto se abrió discusión, y se vienen haciendo llamadas a la reflexión para llegar a una mejor asociación de esfuerzos. En todo lo cual se ponen buenas intenciones. Pero a mi entender el estado de confusión tiene sus causas. Y para el logro de una mejor armonía del movimiento anarquista se las ha de estudiar y afrontar. Porque el desconocerlas sería tanto como querer curar una enfermedad dándola por inexistente.

Los malentendidos que restan unidad de acción, con un sincero diálogo se pueden corregir. Lo que es imposible, aun poniendo la mejor voluntad, es el armonizar las diferencias resultantes de un desnivel moral vis a vis de las ideas. Este problema fue tratado a fondo en la reunión internacional anarquista realizada en París en 1948. En dicha reunión, para poner coto a ciertos declives que entonces se insinuaban, se elaboró una tesis que aclaraba la confusa situación y marcaba pautas a seguir. Pero tal tesis no detuvo ni detendrá el declive de los que se sienten desfallecer, y debido a ello el movimiento anarquista se encuentra en un estado de confusión no registrado antes en su historia.

Al contrario de toda tendencia teológica o política, las ideas anarquistas no son un mito, producto de un laboratorio, escuelas o inteligencias iluminadas. Son el fruto de un sentimiento. La inteligencia y el cultivo del saber pueden contribuir a su desarrollo. Pero lo fundamental son los sentimienos de justicia y el ansia de libertad que palpitan en los humanos. Sin dichas cualidades las ideas serían un cuerpo sin alma, como lo son las diversas religiones, corrientes políticas y sindicales faltas de tales aspiraciones.

De los militantes las ideas exigen temple moral que los sobreponga a toda corriente religiosa, que terminan en mito. A toda tendencia política o sindical, que termina en Estado. Como así de toda tentación liderista y dirigentista que conduce al autoritarismo. Frente a todo lo cual se ha de adoptar posición clara. Hablando sin términos medios y obrando sin dobleces.

Las variaciones temperamentales en los militanes que dan al movimiento distintos matices, no es o que nos disgrega como sucede en otros movimientos. Por el contrario, ensancha su radio de acción, cuando dichas variantes están a la altura de las ideas. Los que en el movimiento fueron y son motivo de disgregación, son los que declinan, cuyos primeros síntomas se traslucen en una confusa dialéctica, y el descenso a un terreno movedizo en el que pierden el equilibrio.

Del largo batallar el movimiento se pueden deducir experiencias que para algo nos han de servir. Ellas nos demuestran que la posible unidad es problema de altura moral. En la Argentina, en los periodos que el movimiento ejercía gran empuje y las ideas proyectaban fuerte influencia, muchas personas, sin llamarse anarquistas, se esforzaban en conducirse como tales.

De que en los periodos de depresión no se sucedan tales casos, se comprende, y no es lo grave. Lo grave son las situaciones que crean, los que en los periodos difíciles dejan de ser anarquistas sin dejar de llamarse tales y explotan el prestigio de las ideas con otros fines. Entre otros dolorosos ejemplos están los que se pasaron y se pasan al marxismo y otras corrientes adversas sin dejar de llamarse anarquistas. El pretexto es el de modernizar, renovar las ideas; pero el verdadero motivo es su propio declive.

Esforzarse por descubrir algo bueno en lo desconocido, debe de ser preocupación de todo idealista. Pero los procedimientos con que los declinantes de ayer y de hoy pretenden modernizar el movimiento, consisten en orientarlo por corrientes bien conocidas por lo que desnaturalizan las ideas y desvían el movimiento.

Entre la variación de matices que militaban en el movimiento de la Federación Regional Argentina, la más discordante la formaban los individualistas antiorganizadores. Pero cuando las huelgas declaradas por la organización adquirían proporciones candentes, olvidaban su individualismo y apoyaban aquéllas porque se sentían a la altura de las ideas. Lo que hacía posible la asociación entre los varios matices del movimiento.

Como se ha dicho, la tesis elaborada en la reunión anarquista internacional de 1948 para aclarar situaciones y poner un coto a los declives, no fue tenida en cuenta. Los que se sentían y se sienten desfallecer siguieron y siguen adoptando posiciones que hacen imposible la asociación de esfuerzos con los que mantienen consecuencia.

Las equivocas posiciones vis a vis de las ideas y la ética del movimiento, son bien visibles. Numerosos y destacados son lo que diciéndose continuadores de Bakunin, Malatesta, Lorenzo, Gilimón, Sebastián Faure y otros muchos que se destacaron en la definición y orientación del movimiento obrero que encarna la A.I.T., olvidan su existencia y desertan de sus secciones para ingresar en las sindicales de obediencia gubernamental. Prestigiosas publicaciones que se destacaron por su claridad y consecuencia en la defensa de las ideas, llegaron a tal estado de desprestigio que apenas pueden aparecer. Y por su contenido apenas se puede saber qué finalidad persiguen y cuál es su posición frente al movimiento obrero.

Frente a tal estado de declive y confusión, cabe repetir que para buscar una mejor asociación de esfuerzos que aclare posiciones y dé pujanza al movimiento, un entendimiento ha de procurarse entre lo que se sienten a la altura de las ideas. Pues si el declive es el motivo del actual estado de desentendimiento, sólo remontándose al nivel moral de las ideas se podrá restablecer la situación.

Serafín FERNANDEZ

ANTENA

NEGRAS TORMENTAS

SANTANDER. — Graves daños en el Sardinero y el parque de González Mesones asaltados por un oleaje de 12 metros de altura. El balneario de la Castañeda ha quedado en ruinas. No hay daños personales, pero los materiales son cuantiosos.

SAN SEBASTIAN. — La galerna desatada en el Cantábrico ha tenido efectos desastrosos en toda la costa vasca. Con la pleamar de las 5 de la mañana del día 17 las aguas penetraron en el Paseo de Salamanca y vías adyacentes, que quedaron batidos por el oleaje al extremo de arrinconar gran número de coches en el mercado central. Muchos inmuebles de la playa de la Concha han sido aniquilados, figurando entre ellos el balneario «La Perla del Océano», que ha quedado desperlado. También el paseo del Tenis se presenta desfigurado. En Zarauz los daños son igualmente cuantiosos. La visión a lo largo de la costa es desoladora.

INCENDIO CON 500 VICTIMAS

OVIEDO. — Ardió completamente la fábrica de pastas para sopa Saiz de Miera, propagándose el fuego a una fábrica inmediata de pinturas. Hay más de cuatro millones de pesetas perdidas, además de quinientas gallinas que perecieron abrasadas.

AGUA ARRIBA

MADRID. — Para resolver el problema de la falta de agua el ayuntamiento ha desempolvado un proyecto de hace cien años consistente en ir a buscar líquido del río Tajo a una distancia de 226 kilómetros. Un poco más de ambición, y el proyecto de «Aranjuez, puerto de mar», puede ser reanimado.

CONFERENCIA DE RABADANES

PARIS. — En vista del desbando que se opera en los españoles enviados a Francia para trabajar, los días 20 y 21 del corriente mes de enero se reunieron en la Embajada franquista, Avenida de Georges V, todos los cónsules de Franco con ejercicio en Francia, para ver la manera de evitar que los citados trabajadores burlen el control franquista al cual «deberían» estar sujetos.

LA FIESTA DE SAN ANTON

BARCELONA. — La bendición de caballerías en los Escolapios este año ha podido celebrarse gracias a unas acémilas aportadas por Capitanía general. El resto de animales bendecibles han sido, desde el perro hasta el lagarto, pasando por el mono y la cajita de pulgas sabias. El cura del hisopo estaba avergonzado.

En los pueblos de la región, la tradicional fiesta va menguando, subiendo la rivalidad entre «antoninos» y «cristóbalos».

«VILMENTE ASESINADOS POR LOS (NO) ROJOS»

BARCELONA. — En la prensa diaria del día 19 de enero aparece una esquela recordando la «defunción» de los esposos Juan Coma Cirés-Adela Buxó Grimany, y de sus hijas María Mercedes, Adela y Josefina, ocurridas en bloque el mismo día, o sea el 19 de enero de 1938.

Vése claramente que esas cinco personas fueron víctimas de uno de los sistemáticos bombardeos de la aviación franquista.

FANATISMO RELIGIOSO

RABAT. — Por no haber observado el ayuno del Ramadán, 600 personas han sido detenidas y procesadas por la autoridad. El delito de los inculpados ha sido declarado «infraganti» por haberlos sorprendido los confidentes y la policía en plan de comer y beber en establecimientos públicos.

PORTUGAL, ¿BAJA EN LA ONU?

LISBOA. — En vista de que Indonesia ha quitado la ONU porque en ella encuentra obstáculos para apoderarse de la Malasia, se asegura que Salazar se apresta a seguir el ejemplo de Soekarno dando de baja a Portugal de las Naciones Unidas porque éstas se oponen a que Lisboa siga colonizando Angola y otras posiciones africanas. Soekarno está protegido por la China comunista, y no sería difícil que Mao protegiera a Salazar en vista de que éste aplaudió al colonialismo comunista chino cuando éste atacó a la India para apoderarse de la punta de Karakorum.

LA MORAL DE LA «CRUZADA»

VITORIA. — «No nos faltan razones —dice «Pensamiento Alavés»— para quejarnos de la insensatez de los hombres. Hechos bien recientes han despertado justa indignación en Vitoria. El gamberrismo está a la orden del día. El libertinaje en las costumbres se generaliza cada vez más. Los trabajos mal hechos y las facturas elevadas reflejan crisis de honradez...»

CON EL PELO LARGO

TARRAGONA. — Es cada vez menor el número de oficiales peluqueros. El bajo sueldo que perciben es causa de ello.

EXPULSION

BAYONA (OPE). — Como consecuencia de una carta dirigida por el ingeniero José Luis Alvarez Emparanza, que residía en los Bajos Pirineos, al prefecto del Departamento, en la cual anunciaba que no cumpliría la medida de alejamiento de la frontera, dictada contra él por motivos políticos, ha sido decretada la expulsión del mismo del territorio francés.

La carta del interesado al prefecto de los Bajos Pirineos estaba redactada en lengua vasca, en la cual es conocido como un notable escritor.

ESCANDALOSO SERVICIO «LECHERO»

MADRID (OPE). — Hace no mucho tiempo publicó este boletín una detallada información sobre la pésima calidad que tiene la leche que por el sistema de empresas concesionarias se vende en Bilbao. Este sistema eliminó el que desde tiempo inmemorial venía haciéndose mediante la típica lechera vasca y lecherías particulares instaladas en la villa. Después de acaparar el mercado en concesión exclusiva, el nuevo sistema vendió durante cierto tiempo leche tolerable... Más tarde, arrojando el antifaz por la ventana, la empresa concesionaria se puso a vender «agua de cal» por leche, y en eso sigue.

Al parecer, en otras partes pasa lo mismo. «ABC» de Madrid, se queja en su sección «Breverías» de la pésima calidad del artículo que se vende en la capital de España, diciendo:

«A sólo dos meses del tremendo escándalo organizado sobre las condiciones higiénicas y alimenticias de la leche expendida en los establecimientos madrileños, héte aquí que nos encontramos en las mismas condiciones que entonces, poco más o menos. Son muchas las quejas que se reciben debidas a la baja calidad de la leche que ahora envasan las distintas cooperativas, ya que ésta se corta con frecuencia, cambia de color y hasta tiene distintos sabores, lejanos, en su mayoría, al tradicional del lácteo producto ¿Habrá otro «caso de la leche» o podrá solucionarse el problema sin acudir al escándalo?»

Nuestro consejo es éste: Averigüe el autor de las «Breverías» si las familias de los magnates y jerifaltes del régimen consumen la leche que se suministra al pueblo de Madrid. Nosotros nos atrevemos a asegurar que es diferente.

DESAPARICION COMPLETA DE PUEBLOS...

GINEBRA (OPE). — En «La Tribune de Genève», el señor Armand Gaspard trata de la «formación de los hombres y de su desarrollo en la región mediterránea». Alude al éxodo rural en Portugal y en España en relación con los fenómenos económico-culturales. Y agrega:

«Sobre este particular, el antropólogo español J. Caro Baroja ha citado el caso de varias localidades que van a desaparecer por completo del País Vasco, de donde él es originario, principalmente el caso del pueblo Lizaso, puesto en venta en su totalidad la primavera última...»

Desde Encomienda para «Ruta»

Los compañeros que redactan «Ruta», de Venezuela, me mandaron un «recado» por intermedio de LE COMBAT SYNDICALISTE (26-11-64), en donde emplazan sus baterías con el fin de pulverizar unos conceptos por mí vertidos en este mismo periódico, en la fecha 15-10-1964, que titulaba: «Las ideas y el tiempo».

Con fines de dar mayor arraigo a lo que los compañeros de «Ruta» creen sus verdades, sacan, como material contundente, el Diccionario de la Academia de la Lengua Española, a la vez que indican un litigio mío con los académicos.

¿Sorprende, acaso, estar en litigio con esos distinguidos señores? Desde el día y hora que esos respetables varones escribieron en los diccionarios que Anarquía significaba «caos, desorden, confusión...», tuve que estar en conflicto con los académicos, y estoy seguro que en este renglón me acompañarán los amigos que redactan «Ruta», siendo que, de acuerdo con el pensamiento reclusiano, Anarquía es la «más alta expresión del orden». Si las ilustradas personas (muy dignas por cierto), que redactan los diccionarios quieren atraerse la adhesión absoluta de sus lectores, sería menester primero ponerse de acuerdo entre ellos y escribir en todos los diccionarios las mismas sílabas, idénticas palabras, para un determinado y preciso significado. ¿Por qué el diccionario «Larousse», del cual yo me sirvo, mostrando el adjetivo *gregario* dice: «mezclarse con otro sin distinción» («soldado gregario»)? Y esto no es nada igual a como lo estipulan otros diccionarios que, como se dice, adjetivan la misma palabra en: «Falto de ideas e iniciativas propias; que sigue las ideas e iniciativas ajenas.»

Marginando por el momento los adjetivos que los diccionarios dan a la palabra *gregario*, la intención y fondo que guió mi exposición acervamente criticada por «Ruta», no fue para acusar, a ellos específicamente, «de empujar al hombre a una lucha feroz, a la vanidad, al egolatrismo ni al jerarquismo» en su individualización. Hablé para todos, no por unos pocos. Planteé un problema de orden general, que ahora me veo obligado a puntualizar con toda la claridad posible, dando énfasis a mis planteamientos de modo que ni el menos avizorado pudiera mal interpretarme.

Con conciencia reafirmo que el instinto individualista (o sentimiento si se prefiere, da lo mismo), es causante, en primer grado, de haber llegado, la humanidad, en una etapa donde ya es difícil asegurar si podrá sobrevivir como especie superior. La eterna lucha del hombre sobre el hombre para ver quién llega primero y posesionarse de lo vital y necesario y hasta de lo superfluo; la traición, la codicia, el dolo, el zancadilleo, el asesinado, etc., que se cometen empleando desde el arma más rudimentaria a la atómica para vivir uno mejor que el vecino, o para asegurarse un bienestar por luengos años, por vanidad y por egolatría, no tan solamente se aplica en la lucha inter-individuos, sino que también el instinto individualista comprende la lucha inter-naciones. Ambos casos, por lo convergentes, no pueden presentarse por separado ni darles distintos caminos, pues lo mismo supone el que el individuo engañe, traicione o mate al amigo, al hermano o al vecino con el fin de encumbrarse primero y posesionarse de lo codiciado, que la nación invada a su vecina nación con fines también de robo, de explotación y de sometimiento. De ahí mi enemistad con el individualismo.

Se podrá argüir, enfrentando mi tesis, que ese individualismo y la lucha feroz como secuela, encuentran una justificación partiendo del principio determinista de la vida que preside nuestra conducta. Hasta yendo más lejos, en el análisis de los problemas que nos envuelven, tal vez percibamos que esa lucha se hizo necesaria inclusive, para alcanzar niveles de vida cada vez mayores y más perfectos, que vendría a ser algo así como materia prima a la cual el anarquismo está llamado, por determinismo a agarrarse... Sin embargo, como los males que acosan a la humanidad son de notoria transcendencia, nadie podría conformarse con justificaciones digamos fatalistas.

Alguien tiene que cargar con el pesado fardo de las desdichas, por el hecho de que el hombre debe ser responsable de sus actos; y bien que sería inútil de toda inutilidad culpar al instinto propiamente dicho, por ser el más fuerte que nosotros puesto que nos determina, no nos queda más disyuntiva que achacar a los hombres o los sistemas por ellos regidos,

En Montpellier

Para el jueves 4 de febrero a las 9 de la noche y en nuestro local de costumbre, tendrá lugar una exposición en diálogo según el libro de Pierre Gamarra, «Ombre et lumière d'Espagne» por jóvenes del Club de la Federación de Obras Laicas del Hérault, bajo la dirección de M. Emille J., secretario general.

De los cinco, uno representa el que viaja por España, dos representan las personas interrogadas por éste en el curso de su viaje, una joven representa las mujeres que interroga en su viaje, al mismo tiempo que se cuida del magnetofono para en cada región hacer oír trazos de música registrada y otro joven se cuida de hacer pasar los dispositivos, con fotografías de las poblaciones que representa, van pasando en el curso del viaje comentado, con mapa de España a la vista. El viaje se termina encontrándose con las huelgas de Asturias del 1961.

Ni que decir tiene que es un diálogo interesante donde refleja la situación económico-social del pueblo trabajador, dejando mal parado al tinglado franquista. Tratándose de lo que se trata, como siempre invitamos a todos los compañeros y amigos y españoles en general a que vengan ese día trayendo consigo amigos y amistades, en el cual quedarán satisfechas por el interés que tiene para todos sean jóvenes o no, el drama español.

EL DISPENSARIO CERVANTES

de la Cruz Roja Española Republicana necesita las personas siguientes:

Una asistenta social, hablando español; un manipulador radio y una secretaria medical hablando español, a ser posible española y refugiada.

Escribir a C.R.E.R. 11, rue Gerbier, Paris, XI.

Las interpretaciones del «Tao»

(Viene de la página 4.)

ción», todo ello acudiendo a corroborar la importancia que hay en dar al texto de Lao Tse una *interpretación sin errores* que deberá redundar en beneficio del pensamiento laotseyano, es deicr, libertario.

Logrado el fiel intérprete de Lao Tse, Yamaga, era necesario dar con el intérprete, a la vez, que hiciera accesible el pensamiento y la interpretación oriental al lector de habla española, y ello fue posible gracias a una traducción esmerada, del esperanto al español, realizada por Eduardo Vivancos, joven estudioso, prototipo del inquieto autodidacta del que tan pródiga ha sido la España revolucionaria.

Faltaba, todavía, el grupo abnegado que hiciera frente a lo económico, el terrible obstáculo contra el cual naufragan tantos intentos de difusión. Muchos son los originales que podrían aportar mayor luz y aire renovado al pensamiento libertario actual, pero que se hallan cubiertos de polvo en los anaqueles intransitados y en las gavetas de los escritorios. Más son, todavía, los anarquistas que sienten y piensan, que se saben capaces de poder expresar algo consistente y útil al andamiaje anarquista, pero que no se arriesgan a ordenarlo en cuartillas porque temen, por experiencia amarga, que el esfuerzo no cristalizará en edición, sea ella modesta. El grupo que hizo posible este primer puente libertario de Oriente hacia Occidente fue el de «Tierra y Libertad» de México y dedicó el segundo de los volúmenes de la «Colección Historia del Anarquismo» —el primero había sido obra de las enjundiosas plumas de B. Cano Ruiz y George Woodcock: «Fundamentos históricos del anarquismo y albores del anarquismo»— al esfuerzo de Yamaga.

Es así que numerosos lectores de habla hispana han podido conocer el pensamiento de Lao Tse llegado hasta el idioma castellano a través del tamiz libertario de Taiji Yamaga.

En la pequeña introducción que hiciera a la obra del esforzado libertario nipón, Taiji Yamaga, «Lao Tse y su libro del Camino y de la Virtud», señalaba: «El puente que une occidente con el Extremo Oriente se cruzaba en un solo sentido, demostrando los occidentales, como siempre, un complejo de superioridad frente a Oriente, del que no *queremos* aprender nada a pesar de que tanta luz nos ha llegado desde allí.» Este puente, gracias a Yamaga, a Vivancos, a los amigos de Tierra y Libertad, ha sido transitado, con timidez propia de todo inicio, en dirección opuesta, de Oriente hacia Occidente, a través de derroteros genuinamente libertarios.

De la importancia que entraña el que un pensamiento sea tamizado por libertarios o por *anarquistas* dan buen ejemplo los «Tao Te King» que he podido reunir. Sus traducciones raramente coinciden como es de prever tratándose de un pensamiento cabalístico como el de Lao Tse y expresado, para cúmulo de enredo, en chino, un idioma que, según H. Hackman, «no forma sustantivos o adjetivos, verbos ni adverbios; no declina, no conjuga, no conoce tiempos, modos, ni géneros verbales, ni reglas para la concordancia de sujeto y predicado o para el empleo de los casos...» (Chinesische Philosophie).

Ya en el primer capítulo de los 81 en que ha sido dividido el Tao Te King, y en la primera línea, tenemos que mientras algunos asocian «Tao» con «eterno» (Lionel Gilles y Adolfo P. Carpio): «El *tao* que puede ser llamado *tao* no es el eterno *tao*», otros como R. B. Blakney, lo asocian con lo «intrazable»: «Hay caminos pero el Camino (Tao) es intrazable»; Montagne, que a nuestro modo de ver se surtió de una fuente poco fiel, la de Alexandre Ular, lo sinonimiza con «ordinario»: «El sendero que es el Sendero, no es el sendero ordinario.» Arthur Walley, uno de los sinólogos que más fidelidad guarda con el original, dice que «El Camino que puede ser llamado no es un Camino no Invariable», y lo mismo dice Yamaga: «El Camino que se puede definir no es un camino invaribale.»

No es necesario extenderse más. Queda palmariamente demostrado lo subjetivo del idioma chino y la influencia que en aquel pensamiento puede ejercer, para un lector occidental, una obra traducida a través de una cultura fuertemente arraigada en el principio de la autoridad. «Eterno» (eternal), «intrazable» (uncharted), «no ordinario» «invariable» (Unvarying) (Nesangelo), a lo que hay que sumar «inaudible e invisible) (inaudible and invisible) que son los términos empleados por Cheng Lin, un autor chino que ha vertido el Tao Te King al inglés también.

A esta arbitrariedad en la traducción sigue, casi siempre, la interpretación que el traductor da al pensamiento del gran Lao Tse. Al pie de cada capítulo aparece lo que, de acuerdo al parecer del que ha querido penetrar la profundidad y el misterio de Lao Tse, podría esclarecer la incógnita de aquella gran inteligencia. El lector debe confiarse, por partida doble, en manos del que justifica el dicho italiano: «Traduttore, traditore» y a una versión subjetiva del ideograma chino se suma una interpretación prejuiciada que, necesariamente, nos confunde cuando no nos engaña. De ahí, repito, la necesidad de un cayado de confianza que nos permita transitar con cierta seguridad por el Tao y todos los Senderos del pensamiento oriental. De ahí la necesidad de fortalecer este puente libertario, de doble vía, entre Oriente y Occidente.

VICTOR GARCIA

Precio, 1 franco.

El Grupo Artístico «Terra Lliure» ha presentado «La Dolorosa»

Presentar una zarzuela «grande», del género de una de las joyas musicales de José Serrano, en el exilio, es un acontecimiento que puede calificarse de heroico. Y mientras se levanta el telón para exponernos el drama sentimental de Rafael y Dolores, pensamos inmediatamente en la cantidad de esfuerzos que se habrán necesitado conjugar por parte de los artistas aficionados para la puesta en escena de esta obra lírica. Esfuerzos de orden dramático y de orden musical, ensayos, decorados, presentación escénica, coordinación, conjunto de sacrificios y de buenas voluntades que, por ellos solos, merecen ya, además de los aplausos, el agradecimiento del público.

Digamos en seguida que la, ahora, elegante salita del teatro Espoir, de Toulouse, estaba completamente llena, y que el público interrumpió varias veces la representación para ovacionar diversos pasajes de la obra, solos, duos y acciones cómicas o dramáticas a cargo de los actores de carácter y de la pareja cómica Tina-García.

La obra de Serrano es como el vino con solera, como más viejo, mejor. Se oye de nuevo con tanto gusto como cuando se estrenó. hace 40 años. El compositor valenciano puso su talento musical y su inspiración levantina al servicio de una situación sentimental sencilla y emotiva. Y el tenor Puig y la tiple Ayda, que han estudiado la obra con esmero y que la «sienten » musicalmente, dan de ella una versión agradable. La parte cómica de la zarzuela, a cargo de Tina y García, también resulta perfecta. Arteu, en su papel de Padre Prior, estuvo acertado, encarnando el personaje a la perfección. Y añadamos que los aguerridos Rodón y Parra, con la colaboración de Fernández, de Cirés y de María Serra, completan el conjunto.

Los artistas fueron reclamados diversas veces por el público al caer el talón del último acto, y esos aplausos entusiásticos premiaban la meritoria labor de los aficionados y de la pianista, señora Ramiz, así como al joven Talens, encargado de la batería.

Y como de costumbre, después de «la Dolorosa», el equipo artístico de «Terra Lliure» ofreció a los asistentes un acto de variedades musicales y coreográficas de gusto excepcional. «Ballets» presentados por un conjunto de jóvenes llenos de gracia y de talento, dirigidos por un coreógrafo que sabe armonizar los gustos clásico y moderno, la agilidad, la precisión y el ritmo. Oímos después a Tina Prat en su repertorio de canciones españolas y francesas, interpretadas con el donaire y gracia que la caracteriza; a Ayda con su aguda voz; a Cirés, quien va tomando cada día más dominio, y a María Elvira, rapsoda dramática excelente.

Y por último, nuestras felicitaciones al director artístico, M. Amor; al decorador, por tan excelente trabajo, sin olvidar a J. M. Serra (apuntador), en elogio del cual diremos únicamente que el público no se enteró de su existencia más que por el programa.

Magnífica tarde nos hizo pasar el conjunto «Terra Lliure» el 17 de enero. A tal grado, que no creemos pecar de exagerados si consideramos un éxito igual o superior de público en una próxima representación del mismo espectáculo.—*D. de B.*

Toulouse, 17 enero 1965.

Obras de Felipe ALAIZ

Tipos españoles

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz. Pronta Aparición.

A partir de ahora se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Lucubración filosófica

(Viene de la página 4.)

cuanto a la forma y en cuanto al fondo. En oriente apareció por primera vez la filosofía propiamente dicha, porque es precisamente ahí donde nacieron las naciones al calor de la cuna de la humanidad.

Los egipcios, hebreos y caldeos, que son pueblos anteriores a la aparición de la filosofía, no tuvieron filosofía, porque fueron pueblos más dedicados al cultivo de las armas que al cultivo de las letras.

⁂

No nos ocuparemos de los primeros aleteos filosóficos, sino que de golpe haremos contacto con los vedantas, que es donde en realidad la filosofía toma cuerpo, y porque esta filosofía es la que nos interesa por el momento ya que pensamos hacer un estudio comparativo o mejor, originario.

Según la filosofía Vedanta, existe un ser supremo y eterno. Este ser supremo y eterno se llama Brahma. El Brahma es productor y destructor a la vez; todo lo que existe lo produce y lo produce de su propia substancia; si despierta del sueño en que primeramente estuvo sumergido comunica vida y movimiento. El universo viviendo y moviéndose es su pensamiento en vela. Si pasa de la vigilia al sueño, desaparece el universo y Brahma lo resorbe. Las producciones y destrucciones del mundo eran innumerables; jugando las renueva el ser supremo.

Lo anterior que es la base de la filosofía Vedanta es lo que en un principio se conoció con el nombre de ley de alternativa y que los panteístas modernos llaman ley de evolución universal (pero que anteriormente dio lugar a la ley ternaria, destruída después por la cuaterna).

Para los vedantas, el alma no es una emanación cualquiera del Brahma, sino una parte de su substancia. Sus actos son operaciones divinas. Cuando sale del cuerpo queda sometida a diversas trasmigraciones a no ser que haya merecido reunirse de inmediato a su principio (el Brahma), para gozar de la bienaventuranza.

Esta filosofía, pudiera decirse que es la madre de varios sistemas filosóficos, entre otros, el panteísmo. Todos estos sistemas filosóficos que salieron de los Vedas, fueron violentamente atacados por una filosofía independiente, que fue reproducida primero por los sensualistas y más tarde por los escépticos de nuestros días; porque dio lugar a una reacción moral. Esta reacción la produjo Sidarta Sakyamun, quien, generalmente se le conoce con el nombre de Buda, que quiere decir sabio.

El hombre que fue Buda, del cual sus doctrinas en muchas comarcas del Asia han hecho un sistema religioso, nunca se presentó como Dios, ni como hijo de Dios, sino como filósofo. Su objeto era enseñar al hombre el camino más expedito para la bienaventuranza, redimiendo el alma de las trasmigraciones que enseñaba la filosofía brahmánica.

Para Buda no existió la idea de exnihilo, que establece una diferencia esencial entre el ser infinito y el ser contingente. El espacio nos impide analizar en detalle esta magnífica filosofía, pero reduciremos a cuatro puntos su doctrina: 1.° La existencia sometida a cambios o trasmigraciones, tiene como consecuencia el dolor. 2.° El deseo, para tal existencia, tiene por consecuencia el dolor. 3.° El dolor y el deseo pueden cesar por el aniquilamiento de la existencia móvil. La existencia móvil es el vacío; el aniquilamiento de este vacío es la plenitud. 4.° Para llegar directamente a esta plenitud de vida, en donde no hay dolor ni deseo, es necesario que uno aprenda a renunciarse a sí mismo y a practicar la virtud.

Es extraordinario que los sistemas filosóficos tengan más fuerza, más discípulos, más importancia miles y miles de años después. Cuando en realidad la filosofía budista alcanzó más plenitud, fue a principios del siglo pasado, como Bentham y Stur Mill, que son positivistas. La naturaleza —dice él—, ha colocado al hombre bajo el imperio y el dominio del placer y del dolor. Es a ellos, al placer y el dolor, a quienes debemos nosotros todas nuestras ideas; con ellos relacionamos y a ellos nos referimos en nuestros juicios todos. Todas las determinaciones de nuestras vidas se legan a ellos. No se da cuenta ni sabe lo que dice, todo aquel que pretende haberse sustraído y librado de esta sujeción, de esta servidumbre a que se halla sometido el hombre. Este se propone como objetivo siempre, buscar el placer y evitar y huir del dolor; esto lo hace y acontece hasta en aquellas mismas circunstancias en que renuncia y desprecia los placeres o se entrega y abraza voluntariamente los más vivos y mayores dolores.

Como consecuencia de esta filosofía, nació el principio utilidad que lo subordina todo a estos dos móviles. Utilidad es un término abstracto, que expresa la propiedad o tendencia de alguna cosa a preservar de algún mal o a procurar algún bien. Mal significa o quiere decir: pena o dolor a causa de dolor. Bien, por el contrario, quiere decir o significa placer o clausa de placer.

La lógica de la utilidad consiste en partir del cálculo o de la comparación establecida entre las penas y los placeres en todas las operaciones del juicio y en hacer que en este cálculo o comparación no entre ninguna otra idea.

COSME PAULES

(Continuará.)

PARADEROS

Víctor Martínez, 7, rue Georges Clemenceau, Pelissane (B. du Rh.), desearía ponerse en comunicación con Manuel Gil, que habita o ha habitado en St.-Pierre-les-Nemours (S. etM.)

— De Jesús Herranz, antiguo maestro nacional de Brihuega. Dirigirse a García Mariano, 38 bis, rue de Alsace, Levallois Perret (Seine).

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

B.D.I.C

el Perù

con valor declarado

la responsabilidad de lo poco que se hace, muy poco lamentablemente, (valiéndose de las facultades de elección que también poseemos) por sustraerse, sacudirse, todo cuanto de nocivo contiene la individualización.

En total y completo desacuerdo me sitúo a las concepciones según las cuales los armamentos atómicos «tienen mucho más engarce en el sentimiento gregario que con el instinto individualista», adjetivando el gregarismo (sentimiento de especie o colectivo) como «unos que se mezclan con otros sin distinción.» Pareciera que de lo apuntado por los compañeros de «Ruta», serían responsables de las situaciones caóticas y de desintegración en que viven las sociedades, los soldados que obedecen el llamado a filas y los obreros, empleados y técnicos que bajo diseño construyen las armas. (Cuidado, que de ese enjambre de cerebros los hay por millones con ideas propias). ¿Qué cabría hacer, negarse? ¡Cómo si tal cosa fuera fácil!¿Pero es qué no hemos adquirido, es decir, no se nos impuso un instinto de conservación que nos impide ser suicidas y que nos obliga a vivir? ¿Es que la naturaleza ha hecho los hombres para que estos dispongan de su propia persona en absolutamente todo y por todo y a su antojo?

Las guerras tienen su origen partiendo del minuto y hora en que el primer hombre, armado de lo más rudimentario, (el palo de roble, por ejemplo) osó quitarle a su vecino cercano o distante su terrenito y sus «yucas», pongamos por caso. Y esa acción, esa causa primera, provocó un efecto de reacción que andando los milenios, siempre por causas idénticas y efectos iguales, pero ya con armas cada vez distintas, llegaríamos a las bombas de hidrógeno. Y esto es lucha individualista, que no terminará hasta ya se verá cuando...

En mi trabajo anterior, fustigado por los compañeros de «Ruta», dije que: «cuanto más se gregaricen las sociedades más cerca se estará de la revolución finalista», cuyo concepto reafirmo hoy con toda conciencia, dándole, al concepto que en la ocasión sólo traté con afirmaciones, una mayor amplitud demostrativa, en evitación de posibles y erróneas interpretaciones. Pues bien. La situación que ya enfrentamos los humanos es de que igual podemos seguir sobreviviendo que desaparecer en pocos días. Todo dependerá de cómo se elija el camino, pues el hombre está facultado para decidir ambas cosas.

¿Y cuáles podrían ser los factores influyentes y decisivos para evitar la catástrofe? Varios tendrían que ser los conglomerados a intervenir para tan rutilante evento, entre ellos el más descollante, el número uno, habrían de ser, sin duda alguna, los militares de alta jerarquía; esos señores que disponen de las llaves, de esos botoncitos que con solo apretar el dedo pulgar salen disparados en toda dirección cósmica y planetaria los cohetes de diverso color y tamaño. Esos militares, que, como nosotros forman una parte integrante de la especie, no se puede creer que sean ni peores ni mejores que el resto del humano linaje, y no hay razón que pudiera abonar ni la más remota idea de que esos oficiales y jefes de institutos armados, por puro gusto no más, les diera la ocurrencia de desencadenar la voladura del planeta. Cabe esperar de ellos otra postura, una solución, la satisfactoria.

Entonces, ¿con qué premisas? Es obvio que no podrían seguir siendo idénticas ni similares a las que, precisamente, nos habrían llevado a situación de posible muerte total. Habría que terminar de una vez por todas con los sistemas que provocan y posibilitan la lucha del hombre sobre el hombre, o sea, aceptar, por imperativo de vida o muerte, la Revolución magna, integral, finalista, anarquista... Si este acontecimiento se diera, queridos amigos redactores de «Ruta», que está en lo posible por, qué entra dentro la lógica, ¿no sería entonces gracias al sentimiento gregario o de especie, al confundirse con la colectividad «mezclarse con otros sin distinción»; los militares con nosotros y a la recíproca, hasta hacer de todo el «género humano una sola y única familia universal», como escribió el historiador inglés Arnolt Toynbé?.

Y una revolución así concebida, la suscribirían los Franco, los Hitler, los Mao y compañía, cuyos funestos personajes me habéis plantado en mis mismísimas narices, sin duda con intenciones poco cordiales? Temo que no lo suscribirían. Pero quizás así (y ojalá así fuera), lo suscribirían sus hijos o sus nietos...

Evidentemente, en varios de mis escritos caundo hablo de revolución uso frecuentemente el término finalista, no olvidando, por lo sabido, que las revoluciones no finalizan nunca. Pero, ¿cómo hacer? ¿Revolución integral, anarquista? Es que también se me podría objetar, porque más allá de la integralidad y anarquía habrá más anarquía... ¡y así siempre! De todos modos los compañeros de «Ruta» podrían sugerir un nombre adecuado e idóneo y yo no tendría inconveniente en emplearlo.

ROMULO CHAVEZ

Carta A Juan Español

QUERIDO Elio: Cuando leí tu primera carta pude apreciar, al par que tus buenas cualidades, el arraigado complejo de frustración que corroía tu alma, consecuencia indudable de haber sido alimentada en ese ambiente de estrechez moral en el que, toda manifestación de entereza viril, es inmediatamente reprimida con violencia por los que dictan la ley. Conociendo el fundamento y la causa no lo encontré extraño. Tu caso se confunde con el de los millones de españoles desprendidos por los caminos del mundo y así mismo con los que quedan en el interior por no hallar ocasión de salida.

Trabajados metódicamente por una propaganda diabólica y tenaz. Sometidos a diario lavado del cerebro, por medio de la prensa, la radio, el púlpito, la presión económica, y el amago de represión. Envueltos en bien preparado y denso ambiente de contagiosa desconfianza, donde sólo priva la palabra como forma para mejor encubrir la expresión del pensamiento. Obligados a mirar de soslayo al compañero de trabajo temiendo siempre cualquier deslealtad. (¡Cuán diferente era la moral antes del levantamiento!). Sintiéndose aislado entre todos... Irritado ante el clamoreo de rebaño que invade los estadios o los cosos taurinos, o ante la aparición orquestada de un personaje oficial. Impotente ante las dificultades de todo orden que se acumulan en el hogar. ¿Qué puede tener de extraño que la voluntad afloje los resortes, el espíritu pliegue sus alas como pájaro herido, y una amargura profunda socave nuestra conciencia invalidándola para las grandes determinaciones? Es la síntesis lógica y fatal que había de desprender la vigencia de veinte y cinco años de frenesí dictatorial. La resultante invariable del desafuero y la orgía de sangre, en que sumieron a España desde los primeros momentos que triunfó la rebelión en las costas africanas; y si la mentando la pasión y el odio en la eliminación brutal adquirió (iniciada la revuelta) caracteres de monstruoso crimen histórico, el asesinato de la conciencia hispánica, premeditado y con alevosía, recarga al infinito la responsabilidad de los que llevaron a cabo el alzamiento, sin posible eximente ante la justicia universal.

Y menos mal si tras los ríos de sangre derramada hubieran sabido levantar España (nadie se les oponía) a la altura de cualquier país moderno, extirpando la llaga que la devora (el hambre) y abriendo cauce a la iniciativa y al orgullo nato español despejando el porvenir a las generaciones nuevas, en vez de tenerlas sometidas y trabadas a instituciones tan estrechas, que aniquilan en ellas todo impulso de acción renovadora. Claro que ésto hubiera sido conseguir lo opuesto a lo que se propuso la conspiración. Por lo tanto han hecho lo que cabía esperar: al campesino hambriento y miserable lo hundieron más en su pobreza acreciendo, en cambio, el poder, la autoridad y la riqueza de los señores feudales. Sometieron a jornadas extenuantes al trabajador industrial despojándole, al propio tiempo, de todo derecho de asociación y defensa para mejor tenerle sometido a la voluntad de las compañías y de los «trusts», asignándole salarios a todas luces inferiores a las necesidades vitales. Rodearon la Universidad de cien ojos vigilantes atentos sólo a denunciar el menor gesto o palabra que implicase disgusto o resistencia incrustando en el alma-mater de sus claustros el espíritu de Loyola para cortar de raíz, en el profesorado, toda inclinación de independencia y liberabilidad. La Iglesia, vieja y taimada zorra, y eterna jugadora de ventaja, como monstruoso pulpo tendió sus tentáculos a todo lo ancho del ruedo ibérico aprisionando la Escuela y aprovechándose del alma del niño. El Estado-Gendarme, valido del monstruoso connubio de la traición y el fratricidio, acumuló los medios represivos ali-«caza a los rojos». Volvió, como un día se propusiera Sanjurjo, a simbolizar el «alma de España» el charolado tricornio de la guardia civil.

Se llenaron los campos de «internados» y los presidios de condenados a severísimas penas dictadas por tribunales facciosos. Quedaron saturados los «cementerios bajo la luna» de tantos cadáveres como fueron arrojados a sus tumbas. Se aniquiló hasta el más ínfimo brote de posible resistencia mientras se gritaba desaforadamente: ¡¡Arriba España!! Y España era degollada con idéntica fruición que «la noche de los cuchillos largos» de Hitler, la «San Bartolomé de los hugonotes», o el «exterminio de los inocentes» en los albores del cristianismo. No quedó rincón que no manchase la sangre ni hogar que no corriesen las lágrimas. Atila reaparecía vencedor, sobre los predios de España, aniquilando bajo las pezuñas de su caballo cuanto de hidalgo, noble y heroico, enorgullecía los cuarteles de nuestro pueblo inmortal.

Envueltos en semejante ola de satánica histeria, nacisteis vosotros, y se os alimentó la razón con oraciones de rezos masculados y chinchín de música cuartelera. No desaprovecharon ningún motivo, en la celebración de cualquier fiesta o júbilo, para aturdir vuestra mente y descabalgar vuestro espíritu con el humo de las glorias que os aportaba el triunfo de la «Cruzada». ¿Qué cabía esperar de semejante cosecha?

Lo que da vuestra presencia cuando se toma el pulso a los españoles que llegan de allá: un sentimiento vergonzaate de renunciación, una cansera precoz enroscada al alma como yedra letal, con el rictus de una indiferencia deshumanizada que os retrae a la categoría de seres inferiores.

Este cuadro desolador explica tu desmayo y el de otros muchos que no obstante conservan todavía sustancia suficiente para recuperarse, al par que acrece el deber en los hombres de corazón para multiplicar la tarea en la obra estimulante de reavivar la conciencia de España.

Pruebas muy duras hubo de soportar el pueblo ibérico, en los años que van de nuestro siglo, y de todas salió airoso reviviendo como el fénix de sus cenizas. ¿Por qué no había de operarse ahora el milagro de su resurrección? Indicios elocuentes la señalan. El despertar de núcleos importantes lo confirman. A la tarea pues. ¿Cabe mayor satisfacción y orgullo que la de trabajar con pasión por reconquistar una España verdaderamente grande y libre? ¡Sursum corda!

Te abraza:

ARIEL

Burdeos, enero 1965.

Pareceres La S. A. C., la C. N. T. y lo que sigue

HEMOS leído recientemente el comunicado que a petición del Congreso de la S.A.C. celebrado a últimos del pasado septiembre, publicó «Regeneración» de México, en su número 86 de noviembre-diciembre 1964. Se refiere a la «Colaboración entre la S.A.C. y la C.N.T. de España». A dicho Comicio asistió en nombre del «Comité Nacional de la Confederación Nacional del Trabajo (Interior) el compañero Diego Abad de Santillán», el cual reside a varios miles de kilómetros de España y hubo de recorrer otros más para acudir a Suecia en representación de un Comité Nacional.

No es la primera vez que la S.A.C. preconizando un «socialismo libertario *moderno*» (el subrrayado es nuestro) mas la «autonomía táctica para cada movimiento que abraza las ideas sindicalistas libertarias», se ha inmiscuído en los asuntos y marcha de nuestra organización confederal. Ello sin duda en nombre de esa «autonomía», pero sin ignorar, no obstante, el mal que continúa haciendo con su intromisión en el seno de la misma, que como tal continúa adherida a la A.I.T., mientras que la S.A.C., siguiendo su camino hacia atrás, hacia el reformismo y la moderación, optó por separarse de ella, de la que sigue el de la histórica Primera Organización Obrera.

Si nadie la ha negado ese derecho a la discrepancia ni a que siga la trayectoria que mejor le parezca y con lo cual por lo visto en lugar de aumentar como esperaba, va perdiendo afiliados, ¿se puede saber qué razones, motivos o influencias la mueven a mantener la confusión? Porque quiérase o no, confusión es eso de hablar de quienes pocas ganas, por no decir ninguna, tienen de mantener lo que fue es y será consustancial a la C.N.T., con sus principios, tácticas y finalidades, que en ninguno de sus Comicios han sido renegados, todo lo contrario (conste ello), después de la revolución y guerra civil, a disgusto de los directivos de la organización sueca, desde luego.

No es del todo inexplicable el que ciertas actitudes y comportamientos sigan su premeditación; cada cual es libre de hacerlo, pero al menos que se hable claro y públicamente, que se diga lo que se persigue al amparo de nombres o actuaciones más o menos prestigiosos; no se mantenga la duda, ni se busquen concomitancias que desde ya sabemos nefastas; que no se adquieran compromisos indeterminados, que no se busquen acercamientos que habrían de repugnar al más simple afiliado a la C.N.T., la que luchó contra una iglesia, un militarismo, una burguesía y una Falange, parte de la cual, cargada de miles de crímenes, viene tratando de hacer ver ¡al cabo de 28 años!, que se *arrepiente*. Ni con falangistas «arrepentidos», o similares, ni con católicos *modernizados* para las necesidades de su «causa», ni con militares *liberalizantes* ¡ahora! (ahora republicanos y demócratas), podremos entendernos jamás, a menos que reneguemos de nuestros voluntarios muertos en la lucha por la libertad y de los inmolados cobardemente con la aquiescencia de esos con los que se busca una entente «y lo pasado, pasado está», o de los que al cabo de «25 años de paz» siguen manteniendo a rayar a todo un pueblo a base de terror, hambre, cárcel o ejecuciones cobardes y viles, porque ya ven venir las maldadas, la justicia del pueblo.

Mas valiera decir que con los años «las experiencias» les vuelven a algunos moderados, considerados, demócratas o decadentes. Para otros en cambio esas mismas «experiencias» de un pasado que no es fácil olvidar, no han hecho otra cosa que reafirmar nuestra convicción ácrata. Toda concesión, innecesaria, todo ese modernismo (?) con que se quiere adornar y cubrir o abarcar demasiado, están fuera de tiempo. En lugar de «socialismo libertarió moderno», dígase lisa y llanamente «socialismo moderno», con lo que estaríamos al cabo de la calle, sabríamos a qué ateneros y no habría necesidad de jugar al escondite, ni continuar ese interminable diálogo de sordos.

En nombre de la libertad de opinión, todos los puntos de vista han de ser respetados; así hoy damos el nuestro. Si cada quien dijera exactamente lo que piensa, siente y desea de verdad, de seguro que nos comprenderíamos y hasta entenderíamos mejor. ¡Ah!, pero entonces no cabrían actuaciones y posiciones que se prestan a toda clase de dudas y que para según quien parecen necesarias, ya que sin ellas, fuera de ellas nada es posible por lo visto en la lucha contra el decadente fascismo ibérico.

Y como si ello fuera a modo de «panacea» indesmentible que todo lo hubiera de solucionar, algo así como por encanto, sin tener para nada en cuenta experiencias que juiciosamente se desea no recordar, aún se insiste en lo de una central única en la que cabrían todas las tendencias... Los que se contentan con poco, o quienes en sus adentros llevan propósitos mal o no declarados (con la sinceridad que debiera seguir siendo primordial para un libertario); mas aquello de «a río revuelto...» y cuantos un día u otro habrán de rendir cuentas al pueblo de su actuación y comportamiento, antes, durante los «25 años de paz» y depués. Esos, si podrán formar parte de un tal conglomerado amorfo. Nosotros, anarcosincialistas, no. Preferimos entera libertad de acción y crítica, en lugar de compromisos que nos harían renegar para siempre de las ideas y hasta de nosotros mismos. En la batalla diaria contra el Franco-falangismo y sus derivados, podremos coincidir con cuantos luchen sincera y limpiamente. Sin compromisos a largo plazo ni concomitancias en organismos que forzosamente habrían de ir a parar a manos de una tendencia, lo que sería arbitrario y obligaría a volver a empezar. Y para eso, vale más seguir cada cual como mejor lo entienda dentro de su propia organización. Quede el ir a remolque de otros, para los faltos de norte y criterio propios, o para quienes no estén seguros del ideal por el que dicen luchar, para los contentadizos y amigos a ultranza del mal menor que evite la lucha, aun la incruenta, a sabiendas de que sin combate difícilmente cederá el régimen que acogota a España. Que si ninguna dictadura fue ni será eterna, tampoco ha cedido ni cederá de rositas, así como así, de no verse obligada por el deseo de un pueblo dispuesto a conquista su libertad y no a mendigarla a nadie: a derecha, izquierda o centro...

J. F. URRECHO

NECROLOGICAS

Antonio Corona

El día 8 de diciembre próximo pasado, y tras de una delicada operación, dejó de existir el que siempre fue buen amigo y compañero Antonio Corona, a la edad de 48 años, en el Hospital Beaujon, de Paris.

Natural de Arcos de la Frontera (Cádiz), empezó a luchar por las ideas libertarias, afrontando la guerra de 1936 en España en su más temprana edad.

Terminada la guerra entró en Francia, pasando las peripecias y adversidades que no hace falta enumerar.

En Francia fue requisado por los alemanes, habiéndole forzado a ingresar en compañías de trabajo, hasta que se le presentó la oportunidad de escapar de la zarpa de los «Boches».

Cuando el desembarco de los americanos en la Normandía, Antonio se unió a éstos y contribuyó, en primera fila, a la liberación de Caen y sus alrededores.

Domiciliado en Montereau, el compañero Corona, por su bondad y acrisolada conducta, fue apreciado por los españoles y franceses que lo conocían, así como por todos sos compañeros de trabajo.

Así, pues, con la desaparición de este compañero, el Movimiento Libertario pierde uno de sus más sinceros defensores.

Y para que propios y extraños puedan apreciar los sentimientos humanos que abrigaban el corazón de este compañero, a continuación transcribimos la copia exacta de una carta escrita por él días antes de morir y que, debido a la aceptación de la misma, no hubo entierro: Dice así:

»*Montereau*, 11 *noviembre* 1964.
Esta es mi última voluntad:
Yo dejo mis ojos para los ciegos, y mi cuerpo a la ciencia medical a fin de que sirva para el bien de la humanidad.
En caso de entierro organizado, no quiero ninguna ceremonia religiosa.
Hecho en Montereau, el 16 noviembre 1964 con todo conocimiento de causa.
Leído y aprobado, Antonio Corona.»

Esta Federación Local se asocia al sentimiento de todos sus familiares.

F. L. DE MONTEREAU

José Fábregas

A los 76 años de edad y después de una penosa enfermedad, la que supo afrontar con todo estoicismo, falleció el 13 de enero, en Poissy, el que en vida fue compañero José Fábregas, de Lloret de Mar.

Hombre de una bondad sin límites, supo llenar su misión de militante de nuestro movimiento confederal y específico. Desempeñó ante y durante la guerra el cargo de secretario de la F. L. de Lloret de Mar, habiendo militado en Blanes y Barcelona.

Reciban, su compañera e hijos, el más sentido pésame de la F. L. de Poissy, *Ribera*.

El 8 de diciembre de 1933 y la Comarcal de Valderrobres

HACE treinta y un años, los militantes confederales de los pueblos de esta comarca: Beceite, Valderrobres, La Fresneda, Torre del Comte, Calaceite, Arenys de Lledó, Mazaleón, Fornoles, Cretas y algún otro, cansados de tanto atropello y amenazas caciquiles-autoritarias, elegimos la fecha arriba indicada para hacer comprender al enemigo que, prácticamente, nosotros éramos más fuertes que él, y que si soportamos malamente abusos autoritarios, era por cordura y no por miedo.

Nuestra arma principal para vencer a caciques y guardia civiles fue la excelente oragnización que desde hacía algún tiempo teníamos desarrollada por la comarca. Así, en día y hora determinados, al grito de ¡Ha llegado el momento!, todos nos dispusimos en los sitios señalados de antemano, coordinadamente. Unos grupos sitiaron los cuarteles de la Guardia Civil; otros, no importa si nevando a chorros, desarmaron a toda suerte de reaccionarios y redujeron a los más rabiosos de ellos, no faltando curas en la redada. Más compañeros cumplían la tarea de quemar archivos de propiedad, eclesiásticos, municipales, etc. Aún me parece percibir la voz del compañero apodado Tio Carabina, de 65 años de edad, que, cuando arrojó por el balcón el aparato de medir quintos, gritó, satisfecho: «¡Se acabó el que nuestros hijos vayan a la «mili»!», y cuando tiró las urnas electorales, añadió: «¡Se terminó meter aquí papeles que encadenan al pueblo!» A cada fajo de papeles oficiales o libros idem que arrojaba al fuego, daba voces parecidas. «¡Basta ya de pagar consumos y contribuciones!», contribuyendo con los compañeros a que se hiciera el pregón público de que en adelante quedaba anulada la circulación de la moneda.

Con lo fuertes que se creían los reaccionarios antes de la organización cenetista y libertaria, pues durante la contienda de diciembre de 1933 ninguno de ellos se atrevió a salirnos al paso, excepción hecha de una **bala** traidora que partió de un agujero muy disimulado del cuartel de la Guardia Civil, que mató por la garganta a un estimado compañero conocido por Pulseta. Cinco días vivimos en comunismo libertario, contando con la conformidad del pueblo y con la zozobra, o el pánico, del enemigo. Incluso algunos contrarios nuestros se presentaron a los sindicatos, pidiendo en plena asamblea que les explicáramos el significado del comunismo libertario, adhiriéndose algunos de ellos al mismo.

Todo el mundo quedó convencido de que la comarcal C.N.T. de Valderrobres era más potente que la reacción y sus lacayos, no teniendo el enemigo otro remedio que pedir socorro a las fuerzas armadas de Tarragona para vencernos. Entonces, para no batirnos con soldados hijos del pueblo, pero amedrentados ellos por una disciplina, y por no haber arraigado la revolución social en la mayoría de provincias españolas, depusimos armas pagando tributo de seis meses de cárcel, además de los palos cobardemente aplicados a los vencidos en los cuarteles de la Guardia Civil. En todos los pueblos afectados por el movimiento revolucionario hubo detenidos e igualmente huidos. los que tuvieron la suerte de hacerlo. Solamente de mi pueblo, Beceite, los detenidos éramos 122. La circunstancia de la amnistía decretada para favorecer al general fascista Sanjurjo, valió para que, por carambola, fuésemos amnistiados nosotros, librándonos —según uno de nuestros abogados. Gregorio Vilatella— de la pena de trece años de presidio.

Estimo que el gesto de la comarca de Valderrobres podría servir de ejemplo a los explotados de todo el mundo, particularmente del español. Organizados todos los obreros en un organismo serio, orientado y eficaz como la Confederación Nacional del Trabajo, se conseguiría hacer lo que el capitalismo y la reacción clerical temen, sin posibilidad de que el arrojo libertario de una región fuese asfixiado y reprimido por fuerzas de otras regiones que igualmente se producirían —éstas— revolucionariamente.

Así como en 1933 a nosotros nos redujo el ejército procedente de Cataluña, en 1936-39 la revolución española fue vencida por la Internacional fascista. Éramos fuertes, pues, regionalmente, y, en detalle mayor, nacionalmente.

¿A cuándo la Internacional revolucionaría de los trabajadores del Mundo?

MIGUEL FOZ

Administrativas

Lorenzo Landeira, Dreux (E. et L.). Recibido giro de 40 F., tienes pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-65.

— Juan Valls, Agde (Hérault). Recibido giro 25 F., tienes pagado hasta 30-6-65.

— Pedro Pazo, Montereau (S. et M.). El talón no era para ti, sino para un compañero de la(S. Mme). Ya tenemos en cuenta la situación que nos señalas.

— Ramón Valencia, Toulouse. Recibido giro 37 F., tienes pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 30-6-65.

— Bernard Alfonso, Saint-Etienne (Loire). Recibido giro 20 F., tienes pagado hasta 31-12-64.

Saturnino Plaza, Bourges. Recibida carta. 5 frs. cuenta «Espoir» y 5 frs cuenta «Combat».

Cardeano José, Fleurance (Gers). Devuelta la carta que has rehusado Tu deuda hasta el 31-12-64, es de 99,20 frs. Retiramos envío, pero esperamos saldes cuenta.

A. Rodríguez, (HLM Parc) Le Creusot. Devuelta carta a la dirección indicada. Tu deuda hasta 31-12-64, es de 83,40 frs. que esperamos hagas efectivos.

Bautista García de Crausac (Aveyron). Recibido giro 10 frs. para pagar 4 trimestres y sólo alcanza para dos.

Teodoro Amigó, Montauban. Recibido giro 20 frs. tienes pagado hasta 31-12-64.

José Meléndez, Bordeaux. Recibido giro 42 frs. distribuido tal como indicas.

Estando en período de reclamaciones, hacemos éstas hasta el 31-12-64 para cuantos no hayan pagado dicho año. Los que las reciban y hayan pagado hasta el final del término señalado, en el intervalo, que no las tomen en consideración ni escriban señalando el hecho. Los demás traten de ponerse al corriente.

A los atrasados, un ruego más de los tantos enviados, para que nos den satisfacción.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. invita a sus afiliados y simpatizantes a la charla que iniciará el compañero A. Capdevila, sobre el tema: «La influencia sicológica del ambiente en el individuo». Dicho acto tendrá lugar el día 31 del corriente y en el sitio de costumbre, a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general, para el próximo domingo 31 de enero a las 10 de la mañana, en el café de la Comedia. Importantes problemas a tratar. Se ruega puntual asistencia.

F. L. DE TOURS

Tendrá asamblea general, el día 31 de enero de 1965. Empezará sus tareas a las 10 de la mañana, en los locales de la Bolsa del Trabajo. Asistid todos.

EN BURDEOS

Acontecimiento teatral en la Sala Son-Tay, organizado por el Grupo Artistico «Cultura Popular», para el domingo, 7 de febrero, a las tres y media de la tarde: «Un client sérieux», de Georges Courteline, y «La mujerzuela respetuosa», de Jean-Paul Sartre.

CORREO DE REDACCION

A. B., Biver. Tienes razón, pero no debes escribir a dos caras. No es norma de redacción ni de imprenta. Escribe cuando gustes.

— F. G., Hyères. Recibida carta Satisfecho.

— R. S., Marsella. Sí, el folleto de Moro está editado. Hace unas semanas que vamos publicando el anuncio.

— M. F., Montpellier. Puedes aceptar lo propuesto por J. A. En cuanto a Jurídica S. I., ha hecho dos distribuciones de 60 N. F., una en agosto y otra en diciembre. Si no te han alcanzado, reclama.

— A. G., Gers. Esperamos reseña de la F. d. N.

DONATIVOS
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Fessemheim: Romera, 2 F. Fresnes: S. Torralba: 5; Saturnino Plaza, 8. Coderan (Gironde): M. et Mme Broseta, 8. Paris: José Montané, 5, Berthe et Jacques, 10. Saint-Sebastien: Pascual Usón, 10. Bordeaux: Mondejar, 5. Roquefort: Allende Luciano, 20. Paris: Jaén, 5. Total, 78 F.

F. L. DE DRANCY

Asamblea general para el día 31 de enero en el lugar y hora de costumbre.

«EL LIBRO DE PEDRO» de Han Ryner

Edición de 100 ejemplares de gran lujo propio para bibliófilos y bibliotecas. Profusamente ilustrado en bojes con reproducción en viñetas. Impresión en Europa negrita sobre papel pluma.

Por más referencias, R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Más noticias

EXCESO ESPAÑOL

PARIS.—El español refugiado, Salvador Gómez, de 51 años de edad, se ha ahorcado en su domicilio de Rozay-en-Brie (S. et M.), por haber sido condenado por el tribunal a una multa de 540 F. «Ya era bastante desgraciado —dijo a unos compañeros de trabajo—. Yo no puedo pagar esta multa. Por consiguiente, la autoridad me expulsará a España. Antes prefiero morir.» Añadamos que el desdichado Gómez había formado parte de la Legión Extranjera del Ejército francés.

Salvador Gómez no ha tenido amigos que le ayudaran a satisfacer los francos que le exigía la justicia del país.

LOCK-OUT
EN LA FACTORIA «PEGASO»

PARIS (OPE).—La prensa publica un despacho de la A.F.P., fechado en Madrid, dando cuenta de que se ha dispuesto «un lock-out de tres días en la fábrica de automóviles «Pegaso» como consecuencia de unos incidentes ocurridos la víspera».

«Los obreros, para protestar contra la lentitud con que se llevan a cabo los trámites para la renovación de los convenios colectivos se negaron a trabajar al comenzar el relevo de las cinco de la tarde. La dirección requirió a la Guardia Civil y la fábrica quedó desalojada a las ocho de la noche. A la mañana siguiente, los obreros han encontrado cerradas las puertas de la factoria.»

DURANTE EL SUEÑO
DE SAN CRISTOBAL

ROMA.—Un grupo de seis curas ha perecido en un accidente de automóvil. R I.P.

Servicio de librería

PARA REGALO.
«Un hombre que se va»

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela. Solicitar a esta Administración.

TEMAS VARIOS

	Francos
«Escarceos sobre China», de Victor García	8 70
«Breve historia de la Revolución mexicana», de J. Silva Herzog, 2 vols.	12 00
«La Revolución y la Guerra de España», Pierre Broué y Emile Témine; 2 vols.	16 00
«Introducción a la Economía», de Maurice Dobb	3 00
«Ensayos y Conferencias», Pedro Gori	4 00
«Los de Abajo», Mariano Azuela	3 50
«El Hombre y la Vida», Jean Rostand	3 50
«El Bordo», Sergio Galindo	3 50
«La Tierra Prohibida», A. Yañez	4 50
«Escucha, Yanqui», C. Wright Mills	4 50
«La vie et l'œuvre de Francisco Ferrer», por Sol Ferrer	15 00
«Los Sindicatos en la nueva Sociedad», H. J. Laski	6 50
«El Sindicalismo» (Historia, Filosofía, Economía), Marín Civera	5 50
«El Mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	18 00
«En el taller de la Revolución», I. N. Steinberg	7 50
De Ediciones Proyección	
«Requiem por un campesino español», Ramón Sender	6 00
«Niki o la historia de un perro», Tibor Déry	6 00
«La Revolución», Gustav Landauer	6 00
«Vida Sindicalista», Juan Ferrer	0 30
«La Inquisición en hispanoamérica», B. Lewin	17 50
«En el País del Kibutz», H. Desroche	13 50
«El Zorro y las Camelias», Ignacio Silone	7 50
«Viaje a través de la Utopia», por María Luisa Berneri	17 50
Nuestras Ediciones	
«Quinet», tomo I de las obras de Felipe Alaiz	5 00
«Tipos Españoles», t. II	5 00
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	0 30
«El Quijote de Alcalá», José-María Puyol	1 00
«La Revolución Desconocida», Voline	13 50
«Salvador Seguí»	3,50
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol.	5 00

Vol. extra: 4,50 *F.*
Vol. simple : 3,60 *F.*

TORRES BODET: Poesías escogidas.

TURGUENEV: Anuchka, Relatos de un cazador, Lluvia de primavera.

THOREAU: Mi vida en los bosques.

MIGUEL DE UNAMUNO: Vida de Don Quijote y Sancho, Niebla, Abel Sánchez, Andanzas y visiones españolas, El espejo de la muerte, Contra ésto y aquéllo, Mi religión y otros ensayos breves, De mi país, La dignidad humana, Almas de jóvenes, Antología poética, Consideraciones sobre literatura, Visiones y comentarios, Tres novelas ejemplares y prólogo, La tía Tula, Amor y pedagogía, Paz en la guerra, Por tierras de Portugal y España, Soliloquios y conversaciones, Recuerdos de niñez y mocedad, En torno al casticismo, Viejos y jóvenes, Soledad, El otro y el hermano Juan, El Cristo de Velázquez.

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X), C C P 1350756, Paris.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT.-22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Prevenciones 1931-1970...

APELAMOS hoy a la seriedad y a la constancia de los compañeros. Una confrontación se nos ha acudido que no dejará indiferente a nadie de nosotros. Acordémonos de haber pasado cinco años completos criticando, con humor implacable, a la República abrileña; por sus transigencias con la burguesía, por su hincha al cenetismo y al faísmo. Y, originalmente, por su venida pacífica, electoralísima, a la gobernación de España y de los españoles.

Sarcasmos aparte, es indudable que la República, mediante un hecho violento, hubiese logrado vida más segura y provechosa. Desalojado el enemigo de los puestos clave, tanto militares como políticos y financieros, la política republicana hubiese adquirido el auge popular, pimargalliano, que, arrastrando la rémora reaccionaria, le fue imposible alcanzar, antes lo contrario: con el enemigo por soporte, la República se hizo antipopular y antipática a fuerza de concesiones y transigencias favorables a esas clases tradicionalistas. Excepto el hecho de la separación la Iglesia y el Estado, el de una débil reforma agraria, más el empuje innegable de la cultura laica, el resto de lo actuado por las Cortes y el Gobierno republicanos bien poco tuvieron de avanzado. En los establecimientos sanitarios y de recogimiento continuó imperando el insufrible monjío, la guardia civil prosiguió reprimiendo huelguistas, y el nivel de vida de los trabajadores adelantó un paso por valentías y riesgos de los mismos. Entretanto, la conspiración fascista se adueñaba fácilmente de los cuarteles y de los barrios aristocráticos.

Tuvimos razón —críticas nerviosas aparte— en vaticinar que la República fracasaría por haberse instalado, incruentamente, fiestamayorísticamente, en el trono de la política española, dejando, de consuno, intacto al enemigo. El triste resultado de nuestra videncia se recogió el 18 de julio de 1936, con prolongación hasta nuestros días.

Pero, ¿qué decir de la solución monárquica, o socialcristiana, o falango-comunista, o republicano-falangista (y aquí no se alude al republicanismo histórico), que con más o menos veracidad se murmura en los corrillos del exilio? ¿Se piensa aún en la reiterada acusación popular contra la República que en 1931 se dejó nacer sin un tiro, cuando para derribarla se pegaron millones de ellos?

Serenémonos, y pensemos que aceptar para España un régimen no importa con tal de que no sea franquista, pero con participación directa de hombres de la situación insurrecta del 18 de Julio, y jóvenes no franquistas que, sin embargo, no reniegan y en parte justifican tan fatídica fecha, nos conduciría a un estado tal de inferioridad que en peoridad de condiciones sólo el régimen franquista, supuestamente extinto, le aventajaría. De nada nos serviría exaltar las cualidades morales y políticas de Laín Entralgo, de Tierno Galván, de Julián Marías, y de cuantos católicos de pro se aduzcan. Contra toda buena intención que pudiera existir en estos señores, ha de levantarse potente y tajante el poder —poder intacto, no se olvide— de la Caverna clerical, de los Cuartos de Banderas, del Dinero del marchismo, que así nos place nombrar: marchistas, a los continuadores del fastuoso contrabandista de Mallorca.

Con todo el poder sangriento de un 1.° de abril vigente, ¿qué garantía les cabría a los sectores liberales, a los gremios obreros de combate, a las entidades culturales progresistas? ¿Qué clase de derechos le reservaría el Estado de Gil Robles, o del Abad Escarré, o del obispo Herrera, al español de anhelos libres, quedando en la Iglesia muchos Gomá y Segura, en los cuarteles millares de Millán Astray, y en la Banca Negra excesivo número de cocodrilos pérfidos y devoradores?

La República abrileña fue repudiada por cándida; el régimen posfranquista, candidez no ofrecerá ninguna.

Pensémoslo para no tropezar de nuevo, esta vez con la peor de las piedras tropezables.

Lucubración filosófica

por Cosme PAULES

(Continuación.)

Los recursos empleados por Sócrates eran, por decirlo así, dos: uno, de refutación del error y otro de descubrimiento de la verdad. Se dirigía a los que encontraba más agudos y los llevaba hasta descubrirles lo que pensaban para confundirlos mostrándoles la verdad. Por eso, su método fue llamado de ironía, y de inducción.

La ironía consistía en que bajo pretexto de instruirse a sí mismo proponía a su oyente cuestiones de la naturaleza deseada, para darle a éste ocasión de que descubriera su pensamiento con respecto al tema propuesto. Entonces se apoderaba de la respuesta que se le daba y deducía lógicamente las consecuencias y por lo absurdo de éstas mismas consecuencias, mostraba al adversario la falsedad del principio que le servía de punto de partida. En otras circunstancias ,el oyente que se negaba a rendirse a un punto de su doctrina, le hacía entrar dentro de sí, y confesar alguna verdad que miraba como indudable. Aprovechándose luego con destreza de esta confesión, le obligaba a producir y brotar por su propio esfuerzo, la verdad que en un principio le pareció dudosa y a reconocer que ya la admitía implícitamente y sin saberlo. De este modo le ayudaba a sacar de sí mismo la verdad que en él germinaba. Esto es lo que ha hecho dar el nombre de mayéutica a la inducción socrática que en el fondo se reduce al procedimiento por donde se eleva la mente de lo general a lo particular, de lo relativo a lo absoluto. De este modo aplicaba a la ciencia su verdadero objeto.

El carácter de la filosofía a. de S. era el cosmológico; con Sócrates, la filosofía tomó un carácter antropológico y moral. La filosofía tiende como antes al conocimiento del sistema universal de las cosas, pero tiende a ello partiendo del hombre, y se encamina a levantar en él la vida moral. Lo cual constituía un progreso incontestable.

Sócrates hizo convertir en método filosófico el conocimiento de sí mismo, que hasta entonces sólo había sido una recomendación llena de sabiduría. Por lo que Cicerón dijo que Sócrates hizo descender la filosofía del cielo a la tierra.

Es imposible apreciar con precisión y con imparcialidad las enseñanzas socráticas, porque como no dejó ningún libro, todo lo que conocemos de Sócrates, se lo debemos a Platón y a Jenofonte, quienes, al transmitirnos las enseñanzas de su maestro, han podido modificarlas.

Resulta que la filosofía de Sócrates, según las obras de estos dos autores. era ante todo una filosofía moral, que si bien es verdad que contiene sabios consejos para la dirección de la vida, no establece diferencia fundamental y esencial entre el bien y el mal. A sus ojos el bien es más el del hombre que el bien absoluto. Recomienda particularmente la moderación en todas las cosas, la justicia para con sus semejantes, la observancia de las leyes y costumbres, y el respeto a la voz de la ciencia. Se debe la señalada influencia que sobre la filosofía griega ejerció Sócrates, a la nueva dirección y al fuerte impulso que imprimiera a las mentes de los estudiosos, tanto como al objeto de sus enseñanzas, y aún quizá más.

Para Sócrates, lo mismo que para Kant, la razón práctica y la ley moral constituyen el único criterio seguro para llegar a la realidad objetiva.

Estos filósofos concuerdan en la subordinación de la verdad especulativa a la verdad práctica; de la realidad metafísica a la realidad moral. Sin embargo, existe entre ellos una diferencia transcendental: Sócrates afirma la existencia de las causas finales; por ellas intenta probar y aplicar la existencia, naturaleza y orden del mundo, y fija el origen, los caracteres y las condiciones del orden moral. En cambio, Kant, rechaza la finalidad transcendente, y sólo acepta una especie de finalidad inmanente que se acerca mucho a la evolución darwiniana.

Darwin fue un filósofo naturalista de la escuela inglesa, que dio su nombre al sistema evolucionista por el cual se afirma que el progenitor del hombre es el mono. En un principio Darwin no rechazó la creación que explica el origen primero de la vida, ni todavía se atreve a explicar su hipótesis del origen del hombre; pero alentado por la gran acogida del medio, en las obras siguientes, abandona toda su anterior reserva y se propone demostrar que la especie humana es una evolución espontánea y natural de la especie simia: una transformación del mono antropoide.

En virtud de la ley de evolución natural y sus auxiliares, ni más ni menos que los reptiles y aves, que representan transformaciones graduales de gusanos, moluscos y peces, favorecen el movimiento darwinista, entre otros Haeckel, que es el representante del darwinismo radical; Buchner, que demostró prácticamente la identidad entre el materialismo y el darwinismo y Draper que con pruebas científicas planteó el conflicto entre la reglión y la ciencia.

⁂

La filosofía griega cuenta con dos fases distintas, que expresan sucesivamente sus comienzos y su madurez. En la primera fase la vemos naciendo en Jonil y en la segunda se traslada al continente griego y en Atenas florece y brinda sus mejores frutos.

Nació esta filosofía 600 años a. C. y murió por así decirlo en el segundo siglo de nuestra era. En la mitad de estas dos fases apareció la figura de Sócrates que operó una verdadera revolución en los estudios filosóficos. Es por eso que cuando se habla de filosofía griega se dice: filólogo g. a. de S. y f. g. desp. de S.

Los diversos sistemas filosóficos que llenan la primera fase, tienen, puede decirse, el sello del genio oriental, en

Pasa a la segunda página)

MADRID, 1965.—*Mejor sería prepararle la guitarra que el viaje.*

Mirador — EL MALOGRADO EJEMPLO DE Aymare

NOTA escueta, pero pródiga en sugerencias, es la que hemos podido leer recientemente en este semanario: Al parecer, se ha reconstituido en París el Grupo Amigos de Aymare. Colofón de la nota de referencia es el siguiente: «El propósito del Grupo es defender los principios colectivistas de la C.N.T.»

Uno ignora, evidentemente, la aceptación que el propósito indicado puede tener entre los compañeros; el número de adhesiones que lleguen a alcanzar. Mas, de por sí, el intento es noble; es laudable el empeño. Y de ello, independiente del resultado, pueden estar satisfechos quienes de la nota en cuestión se hayan hecho responsables.

No creo sea un despropósito hacer comentarios referentes a Aymare. ¿Que acerca de ello no se puede decir ya nada nuevo? Es posible. Mas, si por aceptar como principio aquello de que «nada hay nuevo bajo el sol», según el tan socorrido criterio del Eclesiastes, tuviéramos que poner sordina, o ahogar a la expresión del pensamiento, indudablemente nos situaríamos al propio nivel mental de esos frailes motilones a quienes, por lo visto, la Orden les prohíbe conversar entre sí.

Evidentemente, uno se tiene harto aprendido el que podríamos llamar *léxico cenetista*. Sabemos, por lo tanto, aquello de: «¡Acuerdos son acuerdos!» Pero en torno a lo acordado, o a lo que esté por acordar, estimo que nadie ha de pretender impedir que se enlacen sencillas, simples, espontáneas opiniones, por supuesto, sin determinante eficiencia retroactiva. Y el simple nombre de Aymare, que estos compañeros de París evocan en su nota, tiene para algunos singular poder evocador.

La Colonia de Aymare no ha sido lo suficiente conocida entre los compañeros de la C.N.T. Bastantes han tenido de ella una idea vaga. Se ha visto preponderantemente el aspecto material, económico; pero ha faltado bastante visión para captar el valor moral que en ella estaba contenido. El valor moral que tanta simpatía cosechó entre elementos bien distintos a nosotros, en lo que concierte a idealidad y en lo que a costumbres hace referencia. Le Vigan es un pueblecillo rural de escasa importancia, situado en zona montañosa. En su demarcación se halla el caserón, las dependencias que constituían la Colonia Aymare. Por el contorno, distanciadas, acá y acullá, vetustas alquerías. Campesinos viviendo su existencia familiar, cuidando sus tierras, sus animales. Vegetando los más de una manera primaria, sórdida. Así los días, los años; una generación tras otra...

Un buen día, aquellos campesinos tuvieron la sorpresa de comprobar que se habían aposentado en el caserón de Aymare gentes extrañas. Hubo la consiguiente indagación. ¡Nada menos que unos refugiados españoles! Y los más enterados apostillaron que, por lo visto, eran de una organización: la C.N.T., algo así como libertarios, o anarquistas los tales refugiados. ¡La cosa se ponía seria! ¡Era cuestión de vigilar! ¡Había que dormir con un ojo abierto, y de noche dar suelta a los perros, por si aquellos extranjeros se decidían a robar conejos o gallinas, asaltando los corrales! ¡Precisaba estar prevenidos por si los españoles tramaban quitar paja o alfalfa de los graneros! ¡El ambiente aldeano estaba a la expectativa!

Pasó el tiempo; desfilaron las estaciones del año. Días, semanas, meses. Aquellos españoles, aquellos anarquistas, no robaban, no daban sustos a nadie, no se comían a las criaturas... Trabajaban, construían, lo transformaban todo... Tenían teléfono, usaban duchas, y, lo más sorprente, es que formaban como una gran familia. ¡Y, sin ser de familia! Los más robustos roturaban la tierra, talaban el bosque para sembrar trigo. Los ancianos ayudaban en los quehaceres más livianos. ¡Aquello era una cosa nunca vista! Cuando ellos, hijos del terruño, franceses de vieja cepa, padres de familia, llevaban a los abuelos a recluírlos en asilo cuando ya no podían dar rendimiento en las duras tareas del campo, había unos españoles, ¡y anarquistas además!, que tomaban a personas ancianas y las trataban con cariño. ¡Y no eran, no, familiares entre sí! Además, cuando en el hogar de alguno se necesitaban los servicios del médico o de la comadrona, con residencia allá lejos, en la villa capital del departamento, iban a que en Aymare se les dejara telefonear, con cierta timidez, que perdían cuando con aire franco y servicial se les decía: «Ustedes mismos pueden telefonear sin reparo, sin cumplimentos.»

Como reguero de pólvora, se fue extendiendo por toda la región el renombre de la Colonia de Aymare. El renombre de un lugar donde se practicaba la ayuda mutua; donde el aseo, la higiene resplandecían; donde el trabajo era norma de fraternal convivencia, cada uno según sus fuerzas, donde se otorgaba favores sin cobrarlos; donde se recibía a todo el mundo con la sonrisa en los labios.

Al recelo del principio, siguió el asombro, siguió la admiración, el respeto, la estimación... Cuando en las grandes solemnidades del año, de acá o de acullá, de cualquier parte de Francia, acudían amistades o familiares, pasando unos días en esta o en la otra alquería, a la postre surgía un tema de conversación: «Tenemos» en el departamento una finca llamada Aymare. La habitan españoles. Anarquistas que tuvieron que marcharse de España. ¡Qué buenos son todos!...» Y los elogios en boca de aquellos sencillos lugareños casi que tomaban un abultado tono de leyenda sagrada. Se iban las visitas guardando en el recuerdo lo que se les había dicho de Aymare.

Y bien, amigos lectores: ¿Es que una resonancia, una popularidad traducida en abierta simpatía no vale? ¿Es que no merecía continuidad una obra de un fondo moral tan ejemplar? ¿Qué puede quedar de nuestras ideas si les quitamos su ética medular? No, no se puso en el caso de Aymare la atención que merecía.

Normativamente, en las asambleas se discute y se acuerda aquello que se estima más conveniente. ¡Es lo corriente! Pero, en ocasiones, en tal o cual localidad, en domingo por la mañana, cuando transcurridas tres horas, o más, discutiendo en torno a diversos temas; cuando el ambiente respiraba ya cansancio, deseos de ir a comer y de pasar la tarde distrayendo la monotonía del trabajo semanal, el compañero que presidía manifestaba: «¡Compañeros, no ausentarse todavía! ¡Queda para leer y discutir una circular que se refiere a Aymare!» Entonces no era raro que alguien hiciera oír aquello de: «¡Ay, mare' ¡Ya estamos en lo de Aymare!» O bien la malhumorada exclamación: «¡Qué se venda ya, y nos quedaremos tranquilos!»

¿Dificultades de orden económico? ¿Fracaso de unos? ¿Desacierto de otros? ¡Y bien! ¿Acaso no hemos dicho y repetido que la vida es lucha? Por encima de uno, de otro, y de otros fracasos, cabía ir en pos de la mejor solución dentro del marco de lo económico. Mientras, subsistía en el ambiente, para propios y extraños, rutilante como un lucero en la noche sideral, el bello, el magnífico ejemplo moral que ofrecía la Colonia de Aymare.

FONTAURA

«Traduttore, traditore» — Las interpretaciones del «Tao»

por Victor GARCIA

GRACIAS al precioso hurgar de Eugen Relgis, quien me acaba de remitir una edición del libro de Lao Tse, en español, de 1924, cariñosamente dedicado, puedo enterarme de que el libro del Camino y de la Virtud conoció una versión, en castellano, muy anterior a la de Adolfo P. Carpio (1957). Esta última, editada por la Sudamericana de Buenos Aires, la menciono en la introducción al «Lao Tse», de Taiji Yamaga, que «Tierra y Libertad» de México editara en 1963. Carpio cita, en su obra, la bibliografía consultada y nada dice de alguna versión española de data anterior a la suya y afirma haberse basado, especialmente, en la que hiciera al italiano Alberto Castellani en 1927, considerada como la «prima traduzzione integrale italiana del texto cinese».

Ante el ejemplar que acaba de enviarme Eugen Relgis asoma la posibilidad de que en español, y en Indoamérica, se haya conocido el pensamiento libertario de Lao Tse con anterioridad a otras lenguas occidentales, incluida la italiana. Hacer retroceder más de tres décadas, en el calendario, la carta de ciudadanía de un Lao Tse en español, tiene su importancia, sobre todo cuando pareciera que el pensamiento del más antiguo de los anarquistas, en la historia, adquiere auges prometedores en la literatura contemporánea.

La pista la descubrió Relgis al leer en la revista «Comentario», de Buenos Aires, correspondiente a enero de 1964, número 38, un trabajo de Leonardo Glusberg, «Editores Judíos de Libros Argentinos», el cual, refiriéndose a un pariente, imaginamos, escribe: «Santiago Glusberg, imberbe aún, de pantalón corto y haciendo las primeras armas con la distribución de la revista Ediciones Selectas América, inicia la editorial «Minerva» con el volumen «El Libro del Sendero y de la línea recta de Lao Tse», en versión castellana del fino poeta argentino Edmundo Montagne. Corría el año 1923...»

En la versión de Montagne, éste señala, en el prólogo, que ha seguido los pasos trazados por Alexandro Ular quien tradujera el libro al francés a últimos de siglo XIX; después de un viaje que efectuara a China y que él, Montagne, ya había prodigado en 1916 su propia versión a través de la sigla «Ediciones Mínimas».

«Sin ese estudio —el de Lao Tse— se ignorará la esencia del saber chino —dice Montagne—, como se ignorará la esencia del saber indú, hebreo y helénico, sin las lecturas del «Bagayat-Gita» y los «Puranas», de los profetas y del sermón de la Montaña, y de Platón, respectivamente.» Nada más cierto, Montagne estaba en el centro del planteamiento: el pensamiento chino no podrá ser conocido por Occidente, por mucho Confucio y Mencio que se involucre, si Lao Tse no es leído previamente.

Para nosotros, libertarios, la condición reúne doble importancia, ya que descubrir los habitantes de nuestro hemisferio la genuina raíz del pensamiento chino entraña una grata satisfacción: la de que éste arranca, con pie seguro y firme, de la libertad y se dirige hacia la libertad y el exponente máximo del arranque resulta ser, precisamente, Lao Tse.

De allí surge la idea de lograr que el sentir del «Viejo Maestro» sufra el mínimo de deformaciones posible al verse sometido a un tamiz autoritario. Había que lograr que la cabalística laotseyana fuera interpretada por un cerebro anarquista y se consiguió plenamente a través del libertario oriental Taiji Yamaga.

Yamaga, a pesar de sus grandes conocimientos sinólogos —no hay que olvidar que vivió muchos años en China y que fue profesor en la Universidad del Trabajo de Shanghai— ha dejado constancia expresa de que ha seguido los pasos de su maestro Shuten Inoue y ambos reconocen haber hallado en las traducciones de sinólogos tan importantes como James Legg, Lionel Giles y Walter Gern Old «ciertos errores de interpreta-

(Pasa a la página 2)

Meditaciones sobre la marcha

NO se necesita mucho esfuerzo para sentirse animado, valeroso y henchido de entusiasmo cuando nos mecemos en la ola del triunfo. El sentimiento de ir adelante por los caminos del mundo nos mueve a entregarnos por entero a la fecunda labor de dominar cuantos obstáculos se nos presenten para reafirmarnos más y más en nuestras ideas.

Pero cuando estamos envueltos en un ambiente de desaliento y fracaso, cuando el camino es tan tenebroso que nada podemos ver y la flor de la esperanza cierra su corola, entonces conviene sacar fuerzas de flaqueza y persistir en el empeño hasta realizar nuestro porpósito.

Cuando nos asaltan angustiosas tribulaciones y transcurren los años sin que mejoren las circunstancias ni se serene el horizonte, se esfuerza el animoso corazón en seguir adelante y espolear la voluntad como si avanzara rápidamente. Tales son las condiciones que ponen a prueba nuestro valor, tesón y aguante, nuestra resistencia moral. Lo que hacemos cuando el fracaso nos azota el rostro es la infalible piedra de toque de nuestro carácter; pero la circunstancia, comprobada repetidamente, de que el éxito conduce al hombre al conocimiento de mayores fuerzas que se figuraba no poseer, debe incitarnos a no capitular con la adversidad y mantenernos firmes a pesar de los transitorios fracasos. Si perseveramos en el intento e impelemos nuestra voluntad hacia adelante, no cabe duda de que definitivamente venceremos.

Nadie puede considerarse vencido hasta que entrega sus armas. Quien a pesar de los descalabros prosigue la lucha, no ha de temer la probable derrota, máxime cuando se tiene la convicción de estar animado de un ideal, de defender una causa justa, cuyo triunfo allegue indudables beneficios a la humanidad.

El estímulo de un ideal —cual lo es nuestro ideal ácrata—, es todavía más poderoso que el del éxito, y puede decirse que la lucha por la revalorización del mismo, es ya de por sí el más patente triunfo.

No hay más eficaz tónico que el éxito obtenido en el empeño de lograr el dominio de nuestro verdadero ser; por mucho que hayamos hecho, todavía no es posible llegar a más, toda vez que nuestras potencias y nuestras posibilidades son ilimitadas.

PEREZ GUZMAN

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE (Section du Havre)

Le vendredi, 5 février 1965, à 20 h. aura lieu au Havre, Salle Franklin, un

MEETING ANTI-FRANQUISTE

sous la présidence de **M. R. Monguillon,** maire du Havre.

Orateurs : **L. Osmont, A. Eudran, Ch.-Aug. Bontemps, C. Bourdet, Y. Dechezelles.**

Nous demandons expressément à tous de venir nombreux afin de donner à cette manifestation toute l'ampleur désirable.

A propósito del folleto: «Pablo o el discurso del hombre libre»

SIGUIENDO nuestra trashumancia fastidiosamente campera —puesto que de campos de concentración se trata—, con Marcel y Villagrasa nos cupo deponer macuto y maleta sobre el suelo, arenoso, de una barraca-tubo apta para cien o más acampados, pésimamente llamados *ingenieros*. Ingenio, ciertamente lo había en cada quisque embarracado, o embarrancado, pero no del que precisa una docena de años universitarios.

Ante el problema de inconocencias que el giro del trasiego nos planteaba, una premisa era reconfortante: los cien del «tubo» eran compañeros, resultando, algunos, conocidos. Entre afines pasa mejor el trago amargo.

El día nos embebía de viento y arena, y en los anocheceres una suerte de hogar confortable nos acogía. Pienso, incluso, haber pasado buenas horas en aquel congreso permanente, en aquella colmena humana, con bravos planeadores de batallas triunfantes, con tribunos desbordantes, y con silenciosos dignos de reparo.

Unos de estos últimos se llamaba —por fortuna sigue llamándose— Fabián Moro, y a él nos dirigimos por el vicio de la tinta, puesto que el céntimo de Fabián antes era para cuartillas y tintero que para pan y margarina. Cuando todos nos recogíamos en sueños a ojos cerrados o semi, dos luces precarias, pero luces, permanecían tililantes hasta el borde de la madrugada. La una amarilleaba la faz de Moro, la otra sombreaba el rostro de un individuo que, moralmente, ya no lo tiene.

Años después me fue grato reencontrar a este interesante Fabián en la F. L. de París, silencioso entre cien cofrades del barullo. Vi claro que mi amigo permanecía en su vocación por la literatura... transcendente. Yo traía en mi bagaje un compromiso publicitario y pensé que el escritor reencontrado era susceptible de ayudarme.

—¿Cómo no se te vé nada escrito?

—He entregado, aquí, papel para el cesto.

—Yo no tengo cesto.

Una semana después Fabián Moro me hacía entrega de «Pablo, o el discurso del hombre libre».

Lo leí curioseado, puesto que del autor sólo conocía su disposición pensante y, de hecho, algunas poesías de circunstancias. El «Discurso» no era mero artículo, sino un fajo de cuartillas. No era, tampoco, un discurso barraquero, sino una tesis de hombre libre a cuerpo entero, despreocupado de cuantas banalidades afean al ente de nuestros días. Con un estilo que se me antojó «bíblico», cuajado de afirmaciones extremadamente sospesadas y cuidadas, el substancioso decir de «Pablo» me dejó convencido de un valor revelable, de una teoría individual sostenida desde un ángulo nuevo, de una aportación «morisca» o «fabiana» (y que el amigo dispense), al acervo de la propaganda anarquista.

Hoy —como ayer— en que la frivolidad es tan extensa y atrayente que a veces cuaja incluso en los medios revolucionarios, un texto acerado, lógicamente anarquista por enaltecimiento del INDIVIDUO sin costra multitudinaria, sin agrio aliento de masa, conviene leerlo y releerlo, recomendarlo e inculcarlo, divulgarlo insaciablemente, incansablemente, por ser inmensa la tarea de desinfección espiritual a que todo ser libre y pensante se ha de aplicar.

«Pablo, o el discurso del hombre libre» apareció por vez primera en las páginas que por aquel entonces se nos tenía encomendadas, y cierto es que tan útil y bien escrito trabajo despertó atención, causando, en nuestros medios, agradable sorpresa. Desde entonces se conoce a Moro como escritor de nuestros medios; pero el «Discurso» se fue agua abajo en el río amarillo que es nuestra Prensa, que se avieja y deteriora, y desaparece.

«Cenit» tuvo el acierto de exhumar esa página hermosamente libertaria, y recientemente «Umbral» la ha recogido en folleto, procedimiento práctico para la circulación y el archivo.

Crean los compañeros que cogiendo esta producción filosófica del compañero Moro, se colocarán un brillante en las manos, de paso para la conciencia.

JUAN FERRER

S. I. A. DEPARTAMENTAL LOIRE

Patrocinado por S.I.A. y con la colaboración del Grupo Artístico «El Progreso» de St-Etienne el próximo 7 de febrero se celebrará en dicha localidad, Patronnage Michelet, Passementier, 41, a las tres de la tarde, un festival benéfico representándose el drama en 3 actos «LA FABRICA VIEJA» de Milla y Parcerises. Seguidamente Variedades selectas entre las que figuran Albita, Cervantes, Fonseca, etc., etc.

Hacer compatible la diversión con el espíritu de solidaridad humana es cuanto propone S.I.A. a todos los españoles.

UMBRAL

Sumario del número 37

María de Letre: **LA MUJER EN EL TEATRO DE GARCIA LORCA.**

Alberto Fernandes Leys: **«MEMORIAS DE UN POBRE DIABLO», UN LIBRO CON DESTINO.**

José Uriel García: **URBANISMO Y ARTE.**

Bartolomé Torner: **CARTA ABIERTA AL ABATE DE MONTSERRAT.**

Régulo Burelli Rivas: **RAFAEL CANSINOS ASSENS.**

Mastieno: **CORDIALES. CONFIANZA, MAS UNION, IGUAL A FUERZA.**

Manuel Pacheco: **POEMAS.**

Cristhofer Felix: **EL «ESPIA MODERNO» EXTIENDE SU CAMPO DE ACCION.**

Enrique Zevallos Antezana: **¡ABAJO LAS ARMAS! (poesía).**

J. Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS. FLORES VALENCIANAS.**

P. Bosch Gimpera: **PARALELISMOS EJEMPLARES EN LA EVOLUCION HISTORICA. ROMA Y LOS IBEROS.**

Anatol Gorelik: **EL ANARQUISMO Y LA REVOLUCION RUSA.**

N. Safier: **LA MUSICA DE OPERA RUSA.**

Alfonso Camín: **SALOBRE, OLA Y MUJER, RUMBO, LAS BAHAMAS (poesías).**

Noticiario, Amigos de Felipe Alaiz, «Lo dicen ellos», Libros, Dibujos, Fotografías, etc.

1 F. en todos nuestros lugares de venta.
Comprar libros en UMBRAL es apoyar la revista.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

GFP-3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

4 FEVRIER 1965
NUMERO 335
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE MILITANTISME

UN étudiant, qui cherchait à se documenter sur le syndicalisme, nous demanda un jour de lui préciser ce que représentait pour nous un militant anarcho-syndicaliste. Il ne manqua pas, bien sûr, un camarade éclairé pour lui fournir tous les détails qu'il désirait, mais, voici que la dernière grève, dans laquelle vient d'être engagée la classe ouvrière, nous donne une nouvelle occasion de reparler du militantisme.

Sans être un militant, tout ouvrier conscient du rôle qu'il joue dans la société suit toujours très attentivement les luttes ouvrières, et les préparatifs d'une grève ne peuvent le laisser indifférent. Or, pour ceux qui ont suivi les préparatifs de cette dernière, deux faits témoigent du manque de militantisme syndicaliste.

Tout d'abord, trop de publicité est faite autour de la grève et trop longtemps à l'avance pour que l'effet de la surprise puisse jouer en faveur des grévistes; les journaux sont allés jusqu'à parler de « veillée d'armes » chez les syndicalistes.

Pourtant, et c'est là le deuxième fait, de nombreux travailleurs se sont trouvés à la veille de la grève sans savoir où veulent en arriver les centrales syndicales en les lançant dans une action sans lendemain. Ou plutôt si, ils savent où on les mène, car il y a des murmures et des grincements de dents; on parle de certaines élections prochaines et de partis d'opposition qui pourraient profiter d'un éventuel malaise social: d'autres vont jusqu'à dire que l'Etat a trouvé l'astuce pour reprendre, en accord avec les centrales dites de « dialogue », les 2 % qu'il accorde aux fonctionnaires dans l'année, par des retenues de salaire pour cause de grève.

En tout cas une chose est certaine, c'est que ces centrales se gardent bien de consulter la base pour lancer leurs mots d'ordre Elles n'ont pratiquement de rapports qu'avec le gouvernement, et F. O. elle-même dira : « Malgré les efforts ultimes déployés par la Confédération, le gouvernement se refuse à tenir ses engagements et à ouvrir de véritables négociations. »

La voie du syndicalisme réformiste n'aboutit donc qu'à une impasse et condamne la classe ouvrière à une perpétuelle condition d'exploitée. Sa libération, son émancipation ne pourront être que son œuvre propre, et c'est la raison pour laquelle elle devra développer en son sein le sens du militantisme: elle doit revenir aux sources mêmes du syndicalisme, redonner aux Bourses du travail le rôle initial que leur avait attribué Pelloutier dans son livre sur celles-ci.

Il ne pourra y avoir de répit dans la lutte du prolétariat tant qu'il existera une classe qui exploitera celui-ci; or cette exploitation ne peut cesser que par une prise de conscience de l'exploité.

C'est par cette prise de conscience que le travailleur devient petit à petit, un militant. Il sait alors qu'une grève se prépare en dehors des bonzes et des politiciens; il s'efforce de mettre tous les atouts du côté des grévistes pour éviter les conséquences qu'entraîne toute grève perdue, et quand il s'est lancé dans la lutte, il ne néglige aucun effort pour obtenir le succès.

Mais il ne lui suffit pas d'être un homme d'action clairvoyant, il a une autre tâche parallèle à poursuivre: sa formation technique et sociale. Il ne peut y avoir de transformation réelle et heureuse de la société si le travailleur, qui doit rester l'élément moteur d'une structure sociale sans classes, n'est pas en mesure d'assurer la stabilité économique du peuple sans le concours d'une autorité quelconque.

Le militantisme prolétarien, qui fut à l'origine de toutes les grandes réalisations sociales, et qui se distingua tout particulièrement pendant la Commune de Paris, en Ukraine pendant la révolution maknoviste. et, enfin, en Espagne de 1936, reste la pierre angulaire de toute évolution sociale et de la libération des travailleurs.

Manœuvres racistes

La reconnaissance de la « personnalité », la « classification » des individus, encouragées par l'Etat avec sa société « policée », « politisée », sont en contradiction formelle avec les principes de fraternité, de liberté, d'humanité, dont on a bercé notre jeunesse.

Il a fallu des siècles pour que les « Noirs » puissent s'affranchir ; la civilisation, l'instruction ne parvenaient à eux qu'au compte-gouttes. On a parlé de révolution sanglante. L'ivresse de la liberté s'est réalisée dans un bain de sang. Intérêts et politiques ont contribué au désordre. Nous sommes les premiers à regretter tous les excès, d'où qu'ils viennent. Mais les exploiteurs des Noirs, aujourd'hui leurs victimes, avaient-ils la conscience en paix ? On parlera de progrès apporté à des sauvages ; ces hommes, à juste titre, répondront que, pendant des siècles, ils ont été exploités, volés, leurs femmes violées ; toutes ces actions commises par des « Blancs » qui paraît-il, apportaient la civilisation. Le rôle d'esclavagiste comporte un risque ; quand l'esclave brise ses chaînes, la sagesse commande de lui laisser la paix sur sa terre. Certains Blancs, à s'attarder sur des terres dont ils n'étaient pas originaires, ont payé de leur vie leur prétention à vouloir prolonger l'esclavage.

Pour le Noir, se débarrasser de l'obligation d'obéir est l'acte révolutionnaire par excellence ; le Noir est l'égal du Blanc. Le jour où le Blanc se montrera fraternel avec le Noir sera le jour de la paix entre la race blanche et la race noire. Le Noir n'a que faire d'un « paternalisme », d'une protection de « grand frère ». Baratin que tout cela, qui masque le désir rapace d'exploitation.

La révolte des Noirs est exploitée, à grands renforts d'actions, dans le monde entier, par les nazis qui trouvent en ce mouvement humain (la liberté étant le besoin essentiel de l'homme) matière à diviser les peuples et les races, pour le plus grand profit de quelques milliers de capitalistes internationaux. Pour le moment, leur but est l'agitation violente, afin de se faire connaître et de rallier à eux les jeunes violents dévoyés, prêts au coup dur, pour constituer, dans tous les pays, des légions nazies, prêtes à encadrer ceux qui, demain, seront les maîtres de la classe ouvrière, laquelle deviendra soumise et rampante, après la suppression de tous les syndicats qui, pourtant, servent plus le pouvoir qu'ils ne servent le prolétariat, mais sont, cependant, un Etat dans l'Etat.

Echafauder et construire sur des problèmes qui portent en eux une atteinte à l'homme, c'est prolonger le régime de la servitude, en certains cas, c'est faire barrage à une civilisation plus élevée. Chez certains hommes prévaut encore l'atavisme des résidus zoologiques de siècles de commandements et d'obéissance ; quand parmi cette catégorie d'hommes, certains se trouvent placés, du fait des institutions, dans une position autorisant le pouvoir, tous les excès sont à craindre ; les théories les plus basses voient le jour.

Jeudi, 7 janvier, à la mairie de Leyton, près de Londres, Mr. Patrick Gordon Walker, ex-secrétaire du Foreing Office, candidat travailliste, tenait une réunion électorale. Cette réunion fut troublée par l'arrivée, dans la salle, de Mr. Colin-Jordan, chef du mouvement national-socialiste britannique, accompagné d'une vingtaine de « partisans ». Les orateurs furent bombardés avec des sacs de farine, aux cris de : « Renvoyez-les Noirs chez eux ! Gardez la Grande-Bretagne blanche ! »

Ce n'est qu'un incident, bien sûr, mais qui marque l'intention de faire connaître que le nazisme n'est pas mort en Grande-Bretagne. Mieux, l'action nazie se pratique à l'échelle internationale et dispose de fonds autorisant la rétribution de certains membres et la parution d'une presse nazie.

Mais que masque ce mouvement nazi ?

Il doit cacher probablement le capitalisme international dont l'intérêt est de créer et de maintenir la division des peuples qui pourraient être tentés, actuellement, devant la puissance destructive de la guerre thermo-nucléaire, de se rapprocher, de mettre une sourdine aux patriotismes ravageurs, d'enterrer la hache de la guerre. A défaut d'une guerre mondiale, le capitalisme international se contenterait de l'appréhension des peuples d'un tel conflit, qui autoriserait un armement onéreux à titre préventif. Pour y arriver, le capitalisme n'hésite pas à assurer la trésorerie de mouvements nazis qui, il faut bien le reconnaître, s'entendent à merveille pour créer un climat d'agitation.

C'est une façon, comme une autre, de prolonger encore un peu le régime du capitalisme, condamné pour son incapacité à résoudre le problème de la surproduction, condamné par le prolétariat qui se lèvera quand il arrivera au stade de la famine, devant des stocks que l'on ne pourra lui distribuer par manque de pouvoir d'achat, condamné par le peuple qui, le ventre creux, descendra dans la rue, enfin uni, au cri de : Révolution !

« *Beaucoup reste à faire avant qu'entraide et indépendance s'harmonisent pleinement dans une vraie fraternité. Mais de savoir que telle est l'orientation du devenir humain suffit à ranimer notre espoir, malgré les tristesses de l'heure.* » (Louis Barbedette.)

RENE VILLARD

L'imposture électorale

Dans quelques mois, les citoyens du peuple français seront appelés à choisir de nouveaux maîtres et, n'en doutons pas, comme les moutons de Panurge, ils se précipiteront avec enthousiasme pour mettre leur petit bulletin dans l'urne.

Ils auront le sentiment d'accomplir là un acte très noble et très important, qu'ils se prononcent pour les tenants du néo-fascisme ou pour ceux du communisme autoritaire, tous deux basés sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

Par la suite, on nemanquera pas de faire remarquer au pauvre bougre qui se plaindra de sa condition : « Mais, mon ami, de quoi donc te plains-tu ? N'as-tu pas toi-même décidé librement de ton sort, n'as-tu pas désigné ceux qui te convenaient pour défendre tes intérêts ? Des gens comme toi sont impossibles, on leur donne le suffrage universel et ils trouvent encore le moyen de rouspéter. »

Et le pauvre bougre ne saura trop quoi répondre, car effectivement il aura placé dans l'urne son petit bout de papier. Mais s'il réfléchissait et s'il disait : « Je me plains parce que je n'ai pas voté, je n'ai pas exposé mon point de vue pour la bonne raison qu'aucun candidat ne me plaisait et ne pouvait me plaire dans la mesure où je ne veut pas de conseilleiers, qu'ils soint municipaux ou généraux, dans la mesure où je ne veux pas de président de la République et pas de République non plus, ni aucune autre forme d'Etat parce que l'Etat n'existe, par définition, qu'en asservissant et en exploitant les individus, parce qu'il est seulement l'émanation et le défenseur des intérêts de ceux qui vivent du travail des autres et vivent cent fois mieux que les autres. Je me plains parce qu'on m'affirme que je possède la liberté d'expression et celle de choisir l'organisation de la société qui me semble être la meilleure et qu'en fait on me donne seulement à choisir à quelle sauce je désire être accomodé. Si liberté il y a, il est logique que l'on tienne compte de mon abstentionnisme et que je sois en mesure de l'expliquer et de donner mon avis sur ce que je propose personnellement. Sinon, il faut admettre que la liberté qu'on m'a octroyée n'est qu'un vain mot et, **dans ce cas**, j'agirai en conséquence. »

Le droit politique est un leurre, comme tous les droits qui sont distribués d'en haut et qu'on ne prend pas à la force du poignet. L'histoire du suffrage universel nos montre bien comment la bourgeoisie s'y est opposée tant qu'elle a pu craindre qu'il ne devienne, aux mains des travailleurs une arme qui aurait pu menacer ses intérêts et comment elle l'a défendu lorsqu'elle s'est apperçu qu'on menait très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel.

On nous donne à choisir un maître, voilà qui est très aimable. Mais le malheur veut que nous ne voulions *aucun maître*, quel qu'il soit, et que nous pensons que les choses iraient beaucoup mieux si nous prenions nous-mêmes nos propres intérêts en mains. Et cela n'étonnera personne s'il songe à quel point les milieux parlementaires sont une école de duperie, de mensonge, de vice et de bassesse, les scandales qui y éclatent ne pouvant être assez vite étouffés pour que le travailleur n'en ait quelques échos.

Aussi invitons-nous dès à présent tous les individus conscients à boycotter cette comédie qui se joue sur leur dos et à faire admettre, par leur *abstentionnisme*, que tout ne va pas pour le mieux et que changer de maîtres ne saurait les satisfaire.

« Il est bien temps de comprendre que ce n'est pas aux lois constitutionnelles qu'il faut demander les droits qui sont les nôtres. Ce n'est pas dans une loi, dans un morceau de papier qui peut être déchiré à la moindre fantaisie des gouvernants, que nous irons chercher la sauvegarde de ces droits naturels. C'est seulement en nous constituant comme force, capable d'imposer notre volonté, que nous parviendrons à faire respecter nos droits.

« Les libertés ne se donnent pas, elles se prennent. » (P. Kropotkine).

SEVY

Le néo-capitalisme

(Suite et fin)

Est-ce à dire que la paupérisation est une condition indispensable au fait révolutionnaire ? Est-ce à dire que nous devons renoncer à une société juste, fondée sur le socialisme, parce que nous sommes englués dans une apparence de bonheur matériel ? Certes, les révoltes naissent de l'excès d'injustice et le potentiel révolutionnaire est mince quand le ventre est plein. Mais la raison et l'intelligence finiront par l'emporter sur l'insolente sottise des possédants. Mais l'habileté et la ruse du marchand ne pourront rien contre la culture et le progrès spirituel. Mais dans le monde, des peuples innombrables sont encore dans l'enfance, une enfance affamée et misérable, témoignage de l'impuissance du capitalisme à assurer aux hommes le juste droit au bonheur.

Une question se pose. L'anémie politique des classes salariées, la veulerie des fonctionnaires ne suffisent pas à expliquer la facilité avec laquelle la caste bourgeoise a pu réaliser son coup fourré contre la démocratie. Il y a fallu des hommes-liges, des lâchetés, voire des trahisons, des complots. Lorsque Descamps écrit, dans « Le Monde » du 7 octobre 1964 : « Nous estimons que la société démocratique présente (!) bien que capitaliste, est un progrès sur les sociétés du passé. Cet acquis, il faut le préserver dans notre lutte pour une autre société encore plus démocratique faisant toute sa place à la classe ouvrière. » Il ne cache pas alors sa foi dans le réformisme, et le projet de la C.F.D.T. qu'il défend ne vise rien moins qu'à aliéner, à tout jamais, les forces vives de la révolution en créant une confusion redoutable dans le mouvement syndical, en détournant la revendication pour la fourvoyer dans les discussions stériles avec le patronat, dans la controverse de bonne compagnie avec les gouvernements bourgeois. Bel outil aux mains du capital que cette Centrale non seulement participationniste, mais encore coopératrice. A quand le corporatisme ?

On n'en finirait pas de relever les erreurs, les balourdises, les maladresses commises par les réformistes, par les responsables des appareils, par des permanents blousés, éblouis par leur situation de dirigeants. Comment ne pas rigoler énormément, amèrement, à l'évocation d'élus syndicaux, égarés dans une fête impériale, faisant des ronds de jambe grotesques, en fumant des cigares de ministre. *Quelle était donc, camarade, cette âpre et curieuse nécessité qui vous contraignait à l'humiliation d'un festin aux jardins de César ?* Il faut revenir à des analyses simples, rigoureuses, à des schémas clairs, dont la vérité est évidente, comme celui-ci, par exemple : « On ne compose pas avec un adversaire fondamentalement opposé et dont la vie même dépend de notre servitude. » Si nous voulons réellement l'établissement d'un régime socialiste, dont un des premiers objectifs — sinon même le premier — est la suppression du profit, il ne faut évidemment pas aller en demander la permission aux profiteurs. C'est évident, c'est naturel. Alors, camarades dirigeants, il faut d'abord éviter d'aller poser vos fesses sur les strapontins qu'un Etat en mal de corporatisme vous offre dans ses commissions, puisque vous savez d'avance que vous serez toujours minoritaires à un contre trois ou quatre ! N'allez donc pas vous faire rigoler au nez et subir d'humiliantes entourloupettes que nous ressentons durement, nous, à la base ! Et ne jouez pas les matamores en nous faisant faire des grèves idiotes dont le résultat le plus clair est la perte, pour nous, d'une journée de salaire... et un gain supplémentaire et bien accueilli pour les caisses de l'Etat.

Quant à nous qui sommes restés fidèles à nos origines, fidèles à la seule Raison, amoureux de la vie au point de souffrir du malheur des autres nous ne nous laisserons pas suborner. Que le loup se vête en berger, que l'ennemi de toujours, celui qui a fondé sa richesse sur la misère de nos ancêtres et de nos parents, nous propose aujourd'hui une paix frelatée, truquée, trichée, qu'il lâche un peu de son or maudit, nous n'accepterons pas cette aumône. Nous refusions hier la charité, nous la refusons encore aujourd'hui, même et surtout si elle se déguise en « technicienne ». Ce que nous voulons, et nous n'aurons de cesse de l'avoir, c'est la justice, et, seul, le socialisme peut l'apporter au monde. Lui seul peut apporter aux hommes la vraie liberté, sans laquelle il n'est pas de vraie culture. Car, en fin de compte, c'est à cela que nous tendons : à une libération authentique de l'esprit, et pas seulement à cette pseudo-civilisation du bas-ventre, qui fait de l'homme un passant sur la terre.

Il n'y a pas de néo-capitalisme.

Roland MACREZ

Centre International de Recherches sur l'Anarchisme

Dépôt Annexe de Marseille

Désireux de soutenir les efforts du C.I.R.A. de Genève, un petit noyau de camarades marseillais s'est efforcé au cours des années précédentes de constituer des Archives à Marseille même et de recueillir à cet effet le maximum de pièces intéressant le mouvement.

C'est ainsi que d'importantes quantités de matériaux ont pu être réunies et qu'elles sont en train d'être inventoriées et classées. Nous avons pu ainsi reconstituer un certain nombre de collections de journaux aujourd'hui pratiquement introuvables et nous possédons des affiches et des tracts remontant à 1892, 1894, etc.

Nous avons également commencé de faire relier certaines collections (celles qui sont complètes) pour leur assurer une bonne conservation et nous espérons bien pouvoir un jour prochain les abriter dans le local que nous acheterons si la souscription lancée à cet effet reçoit l'accord et le soutien complet de tous nos amis.

La principale difficulté réside évidemment dans la recherche des pièces. A ce propos, il y a beaucoup de camarades, qui, au cours des années, et pour des raisons diverses, se sont écartés du mouvement, dont nous ne connaissons pas toujours l'existence et dont la mort entraîne la perte irrémédiable de tous les livres, journaux, brochures, etc., en leur possession, la plupart du temps parce que la famille se « débarrasse » de tous ces objets qui ne sont pour elle d'aucune utilité.

Il serait bon que tous nos amis pensent à ces inconvénients et fassent en sorte d'y remédier en ce qui les concerne en prenant leurs précautions pour que les collections qu'ils peuvent posséder ne soient pas dispersées ou perdues.

Nous serions également désireux de recevoir tous les concours, dons de journaux (même collections incomplètes), livres, brochures, etc. (frais de port à notre charge), adresses de camarades âgés ayant bien connu le mouvement dans leur région (car les témoignages nous font défaut au plus haut point pour la rédaction d'une étude historique sur le mouvement dans la région provençale).

Nous serions en particulier très heureux si tous ceux qui approuvent cette initiative prenaient contact avec nous pour nous aider et nous faire part de leurs suggestions.

Pour le dépôt annexe : R. CAMOIN,
R. NAZON, R. BIANCO.

P. S. — Toute correspondance concernant les Archives doit être adressée de préférence à René NAZON 3, rue de l'Arc, Marseille I, (B.-du-R.)

PROJET

DE LIBRAIRIE INTERNATIONALE.-MARSEILLE

Sommes reçues jusqu'au 31-12-1964

Nous rappelons que seuls sont indiqués les numéros des donnateurs et les sommes versées, chaque camarade reçoit en effet lors de son premier versement un numéro sous lequel sont inscrites les sommes qu'il envoie par la suite :

Numéro 1, 55 F. ; 2, 50 ; 3, 200 ; 4, 550 ; 5, 50 ; 6. 105 ; 7, 70 ; 8, 250 ; 9, 30 ; 10, 2 ; 11, 5 ; 12, 10 ; 13, 18 ; 14, 20 ; 15, 10 ; 16, 10 ; 17, 5 ; 18, 15 ; 19, 10 ; 20, 10 ; 21, 10 ; 22, 22,50 ; 23, 10 ; 24, 10 ; 25, 20 ; 26, 10 ; 27, 100 ; 28, 10 ; 29, 20 ; 30, 12 ; 31, 50 ; 32, 10 ; 33, 20 ; 34, 30 ; 35, 5 ; 36, 6 ; 37, 25 ; 38, 5 ; 38, 50 ; 40, 10 ; 41, 7 ; 42, 20 ; 43, 10 ; 44, 10 ; 45, 7,50 ; 46, 50 ; 47, 10 ; 48, 30.

Groupe Jeunes Libertaires Marseille, 200 F.

Total au 1-1-65 : 2.255 F., soit 225.500 F. A.

De plus un de nos camarades marseillais, « âgé », mais toujours jeune, tient à notre disposition la somme de 1.000 F. (soit 100.000 anciens francs) qu'il nous remettra lorsque nous serons parvenus au terme final de notre projet.

Et la souscription continue...

Un grand homme vient de mourir?

C'est à peu près ce que dit toute la presse bourgeoise à propos de la disparition de Churchill. Churchill fut grand, tout au long de sa vie, qu'il mit entièrement avec intelligence et courage au service de la bourgeoisie britannique ; que ce soit jeune lieutenant de hussards aux Indes, plus tard en combattant les Boers, puis les Zoulous en Afrique du Sud. (Il est bon de rappeler qu'Hitler prit sans doute bonne note des succès britanniques en ce concerne l'organisation des camps de concentration fondés pour parquer les familles boers : femmes, enfants, vieillards.)

Jamais il ne cessa ce combat de classe, que ce soit au cœur de Londres organisant lui-même l'incendie d'un immeuble où s'était réfugié un groupe d'anarchistes armés, ou au cours des grèves de 1926, où il lutta très efficacement contre les grévistes montant contre eux la petite bourgeoisie, fondant des syndicats jaunes, recrutant une milice civique (paramilitaire et anti-ouvrière).

Il fut en cela bien aidé par Walter Citrine, dirigeant des « Trades-Unions Congress » et par le Labour Party. Au cours de la première et surtout de la seconde guerre mondiale, c'est avec cynisme qu'il organisa la boucherie impérialiste disant, par exemple, dans un discours radiodiffusé, qu'il n'apporterait que « de la sueur, de larmes et du sang » et il tint largement promesse. Quant à nous, nous ne pleurerons pas Sir Winston, il nous est étranger. Nos camarades anglais durent le subir, à eux de ne pas en subir un second, car entre Churchill et ses frères de classe (de Gaulle, Deferre, Johnson, Brejnev et consorts...), il y a, comme il le disait si bien, un fossé de sueur, de larmes et de sang.

RENEE

Chronique d'actualité

Miracle au Mexique

Une église neuve vient de s'écrouler sur les fidèles. Le curé et plus de cent personnes sont morts sous les décombres.

Dieu, dans son infinie miséricorde, a voulu que tous les autres fussent sauvés. Nous le remercions pour eux !

Noblesse pieuse et bonnes manières

Le catholicisme flamand a été étonné d'apprendre le 15-1 l'arrestation d'un de ses plus beaux fleurons, le comte Daniel de Ribaucourt, bourgmestre de Perk et chef de district des scouts.

Sa sollicitude infinie pour les très jeunes scouts était due à une appréciation « déviationniste » du commandement divin : « Aimez-vous les uns les autres. »

C'est beau, la popularité !

Monsieur Fouchet, notre actif ministre de l'Enseignement, a posé la première pierre de la faculté de lettres à Saint-Martin d'Hérès, près de Grenoble. Trois mille C.R.S. l'ont suivi pour dialoguer publiquement avec les étudants qui ne comprennent pas la juste orientation des réformes désirées par ce ministre, pas plus d'ailleurs que le rythme actuel des constructions scolaires.

La matraque tendrait-elle à devenir le symbole de l'enseignement moderne en France?

« Demi-sel » du nazisme

Les nazis-cambrioleurs de Calais, dont le chef a 17 ans, ont, malgré une vingtaine de cambriolages, trouvé le temps de recenser les Juifs de leur ville, afin, ont-ils dit, de poursuivre plus tard le travail nécessaire commencé par leur Dieu : Hitler.

Quatre d'entre eux, arrêtés le 12 janvier et conduits à la gendarmerie de Guinès, ont chanté toute la nuit des hymnes nazis.

Les bons petits gars que voilà ont en effet lu la littérature hitlérienne et antisémite. Connaissent-ils une œuvre d'après guerre, fort célèbre chez les historiens objectifs, « Le mensonge d'Ulyse » ?

Une souscription serait ouverte pour leur faire parvenir cet ouvrage remarquable et cher à leurs amis « déclarés » de « Rivarol » et du « Wicking ».

Evitons la confusion

Le terme « girouette » sied très bien à ceux qui sont toujours en quête d'une nouvelle voie et changent de camp suivant la température sociale ; on les appelle aussi politiciens ou guignols suivant les circonstances, mais en tout cas il ne peut jamais leur être accordé aucune confiance.

L'histoire nous confirme ces propos, car des hommes qui avaient commencé par lutter par une cause noble et humaine ont terminé dans la peau de sanguinaires oppresseurs. Est-il besoin de citer des noms tristement célèbres ? Nous ne le croyons pas.

Le syndicalisme lui-même n'a pas échappé à ce phénomène et nous en payons aujourd'hui le lourd tribu. Si la Première Internationale Ouvrière ne put atteindre le but grandiose qu'elle s'était fixé, c'est bien la faute de tous les faux syndicalistes, de tous les capitulards qui refusèrent le combat pour la liberté et l'émancipation des travailleurs après en avoir préconisé la nécessité.

On a bien raison de dire que le mérite ne revient pas à celui qui fut « quelqu'un » mais à celui qui le demeure.

L'idéal anarcho-syndicaliste ne peut être une parade de nos jeunes années, il doit naître en nous dès que les difficultés de notre condition de travailleurs se manifestent, et il ne doit plus nous quitter qu'avec notre dernier souffle de vie.

Le militant anarcho-syndicaliste doit être en mesure d'inspirer autour de lui l'assurance et la confiance ; ses camarades de travail ne manqueront pas de l'observer et il doit éviter la confusion dans son comportement et ses actes.

Dans la vie courante, notre désir de paix ne peut manquer de se manifester, mais c'est bien de la paix véritable qu'il doit s'agir dans une société où toute exploitation de l'homme par l'homme et toute inégalité sociale seront abolies.

Tous les hommes qui souhaitent l'avènement d'une telle société (et quels sont ceux qui ne le souhaitent pas !) et, plus particulièrement ceux qui la préconisent, les libertaires de toute nuance, ont le devoir moral d'éviter la confusion.

En tant que travailleurs, il se doivent de mener l'action syndicale révolutionnaire incarnée par l'Association Internationale des Travailleurs, car c'est la seule qui puisse conduire à l'émancipation totale de la classe ouvrière ; donc, leur place est à la C.N.T.

Bien sûr, numériquement faible, notre organisation réserve à ses militants des tâches qui risquent de peser lourdement sur leurs épaules, mais « De chacun selon ses moyens », telle est notre devise.

Une multitude d'activités peuvent trouver place au sein de notre mouvement, y compris le pacifisme, mais que les travailleurs ne s'y trompent pas, face à des Franco, Salazar et autres Goldwater il n'y a guère d'autre solution que la violence: Comme le disait Pasteur : « Le mal ne peut être vaincu que par le mal lui-même ».

Mais ne nous égarons surtout pas en théories et encore moins en polémiques ; tâchons plutôt de transposer dans la pratique les principes que nous préconisons et n'oublions jamais que la meilleure propagande, la plus efficace, est celle de notre exemple.

Nous pourrons ainsi rallier à notre cause toutes les bonnes volontés et, tous ensemble, gagner enfin le dernier combat.

HELIOS BUIL

2e Union Régionale

Les membres du bureau de la 2e U. R. ainsi que tous les militants, sont invités à participer, **chaque lundi, à 20 h.** au siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, à la **réunion de travail** hebdomadaire de l'U. R.

— Dans son cycle de conférences, la 2e U. R. organise une causerie sur « Le militant », avec le concours du camarade Soriano, le samedi 6 février à 17 heures, 24, rue Ste-Marthe.

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

LUTTE DE CLASSE

Les exploités aveugles recouvreront-ils la vue ?

Le mouvement de grève déclenché par les services nationalisés le 11 décembre dernier, répété partiellement une semaine plus tard, a donné l'exacte mesure des possibilités des travailleurs.

Notre « sauveur suprême » s'est, une fois encore, rendu compte que ces possibilités sont illimitées et qu'il n'a rien à opposer de valable au prolétariat, s'il vient à celui-ci l'idée de lui dire : NON ! comme l'ont fait les mineurs refusant d'obéir à ses ordres, lors d'un récent mouvement.

La proximité des élections municipales et présidentielle ne facilite pas la tâche du pouvoir réactionnaire qui gouverne actuellement, et s'il persévère dans son intransigeance au sujet des salaires il risque fort d'augmenter son impopularité parmi les ouvriers.

Aussi abracadabrant que cela puisse paraître c'est peut-être le but que poursuit de Gaulle. Son équipe a « dragué » depuis 7 ans tout ce qui était récuperable, et vendu à l'encan, aux trusts internationaux, les concessions du Sahara, qui ne lui appartenaient pas, ou, à l'intérieur, des participations dans les grandes firmes françaises ; pouvant ainsi faire miroiter aux yeux des profanes, éblouis par un afflux de devises étrangères, une prospérité factice. En effet, notre balance commerciale est déficitaire depuis de longs mois et, bien que de Gaulle soit sous la protection divine, on s'interroge sur la provenance de ces devises qui ne tombent pas du Ciel.

Le bluff, donc, ne fera plus long feu, et passer la main à l'opposition gouvernementale au moment où la situation devient inextricable serait pour lui une solution astucieuse.

Les bourgeois, dont les coffres-forts regorgent de richesses, peuvent faire la pause sans grands inconvénients, surtout que laisser patauger dans leur bourbier la minorité actuelle jusqu'à ce qu'elle en ait par dessus les oreilles, arrangerait bien leur rentrée en scène, après une brève éclipse.

Cette éventualité n'est donc pas à écarter, mais il est cependant probable que c'est le caractère intransigeant et despotique du président qui triomphera ; il est trop habitué à voir tout le monde obéir, se soumettre à sa volonté. Il persévérera donc, sans doute, dans sa politique actuelle de paupérisme, mais bon copiste des méthodes du Vatican, qui joue toujours sur plusieurs tableaux, il gardera toujours disponible une position de repli. Le sacrifice de Pompidou, qui s'est bien discrédité depuis peu, par ses menaces, n'est pas non plus à exclure. Si l'affaire tournait mal, il serait rendu réponsable de tous les maux, ce qui serait bien avantageux aussi pour « mon prestige ». De plus, le remplaçant n'est-il pas tout trouvé ? L'homme de l'île Bourbon attend impatiemment la place.

Pour nous, de Gaulle ou Defferre, Pompidou ou Debré, c'est chou vert et vert chou. Le prolétariat n'a rien à attendre de ces gens là ; même si, par extraordinaire, l'un d'eux se révélait un peu moins mauvais que les autres.

Des syndicats, mieux vaut ne pas trop en parler. Qu'ils participent ou non aux travaux de la commission Grégoire, contestent la valeur des chiffres avancés par Pompidou est sans aucune importance. Quand celui-ci parle d'une augmentation de la masse salariale de dix pour cent il n'est pas tellement en marge de la vérité, mais il dénature celle-ci en cachant qu'au sommet l'augmentation des salaires est quatre ou cinq fois supérieure, et même parfois plus, à celle attribuée aux « bénéficiaires » du S.M.I.G., si ce n'est pas insulter ces derniers de s'exprimer ainsi. On voit la disproportion, l'iniquité ; toujours le superflu pour les uns, une aumône pour les autres. Les syndicats réformistes étant partisans de la hiérarchie, *donc complices*, on comprend leur silence. On le comprend d'autant mieux que leurs bonzes ne tiennent pas à déplaire ; les récentes promotions de Bothereau et Bouladoux doivent peupler leurs rêves, à coup sûr meublés de confortables fauteuils de Conseiller d'Etat à titre exceptionnel.

Partout : en France, en Belgique, en Angleterre, aux U.S.A., etc., le système capitaliste craque ; en France, on ira deux fois aux urnes cette année « *pour que ça change* » (comme d'habitude), mais du fait de la trahison de tous ceux dont la mission devrait être de défendre les ouvriers, l'amélioration de la condition de ceux-ci restera reportée à beaucoup plus tard. Seul un véritable miracle pourrait nous infliger un démenti sur ce point. Mais nous ne croyons pas aux miracles qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des demeurés.

Ce qui est cependant absolument certain, c'est la répétition de ces parodies de grèves, idiotes, sans signification parce que limitées dans le temps, sans but précis et valable, qui causent un grave préjudice à la classe la plus déshéritée ; les cadres n'étant pas touchés par les grèves et le patronat, en raison du marasme économique naissant, voyant plutôt d'un bon œil ce qui arrive.

Une fois de plus, seuls les exploiteurs et mystificateurs trouveront leur compte dans ces mouvements à répétition, les producteurs de la base restant toujours Gros-Jean comme devant.

Et il en sera ainsi tant qu'ils ne se seront pas débarrasés des œillères qui les aveuglent, ce qui leur permettrait enfin de discerner qu'il n'y aura pas de solution à leurs problèmes tant qu'ils continueront inconsciemment à perpétuer l'économie de profit plus que jamais axée sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

Raymond FAUCHOIS

***

« Les 60.000 dockers américains de la Côte-Ouest des Etats-Unis et du Golfe du Mexique, se sont mis en grève dimanche à minuit après avoir rejeté la nouvelle convention collective qui leur était proposée par les armateurs. Cette convention avait été signée par les dirigeants du Syndicat des Dockers, mais desapprouvée par la base au cours d'un vote. » (« Le Monde ». 12-1-65, d'après AFP.)

Voilà qui nous réjouit fort ! Serait-ce possible : une grève ! Une grève dans le pays que tout un chacun nous présente comme modèle (sauf le P. C. qui exhibe l'U.R.S.S. et ses spoutniks), le pays des machines à laver, des voitures aux chromes étincelants, des super-jets et des gadgets, le pays où tout le monde (vous, moi) peut avoir un « bungalow » avec pelouse, tonnelle, garage et niche climatisée pour le chien. Eh bien, oui, dans ce pays de cocagne, il existe encore en 1965 des prolétaires, des prolétaires conscients qui, d'un coup, rejetant la tutelle des syndicats jaunes (AFL.CIA = FO yankee), montrant au patronat que malgré toutes les apparences, il doit compter avec eux, ont déclenché une grève, spontanément.

Il ne nous reste plus qu'à espérer que, comprenant leurs intérêts immédiats et généraux, ils retournent aux sources du mouvement ouvrier américain si haut en couleurs et en héroïsme (IWW, Knights of Labor, Martyrs de Chicago), qu'ils se regroupent et œuvrent à la construction d'une organisation ouvrière de combat, un syndicat révolutionnaire par exemple.

***

« Les 65 grévistes de la mine de Batilly-Moineville (Meurthe-et-Moselle) sont remontés samedi vers 16 heures après être restés 34 heures au fond (...). Les grévistes ont été ramenés à Auboué, où un cortège a traversé la ville, drapeau rouge en tête... en chantant l'Internationale... » (« Le Monde », 12-1-65.)

Il y avait bien longtemps que nous n'avions pas vu semblable chose, une grève sur le tas suivie d'un défilé derrière un drapeau qui pour une fois n'était pas tricolore, tout en chantant l'Inter, voilà qui nous change agréablement de la Marseillaise et du Yé-Yé. Bien sûr, il ne faut point nous leurrer et compter sur les syndicats « représentatifs », (pour l'Etat et les Patrons...) pour proposer et organiser semblables mouvements à l'échelle nationale (car il n'est que de lire la presse et les tracts des syndicats « représentatifs » pour voir que ce n'est pas là leur tactique préférée !). Mais il ne dépend que de nous que cela se fasse. Ce petit fait, résultat plus ou moins spontané de la lutte de classe, prouve qu'il existe de réelles possibilités, à nous de les organiser et de les provoquer. Pour cela il faut, bien sûr, qu'avec réalisme, nous quittions notre tour d'ivoire, que nous regagnions dans les entreprises notre place à l'avant-garde de la lutte et que nous travaillions à la construction de la C. N. T. pour qu'elle devienne ce qu'elle aurait toujours dû être : le regroupement de tous les travailleurs pour la défense de leurs intérêts matériels et moraux aussi bien dans l'immédiat au cours des luttes quotidiennes, qu'historiquement pour la supression du salariat et de l'Etat.

***

Nous venons d'assister dernièrement à une grève des dockers algérois, grève condamnée par l'UGTA (syndicat FLN et gouvernemental) et par « Alger Républicain » (organe proche du PC algérien, dissous par le démocrate Ben Bella). Ceci revêt un caractère politique très important pour nous. Ne nous a-t-on pas rabattu les oreilles avec la Révolution Algérienne, les Comités de « Gestion », le secteur socialiste de l'économie ; on nous a même parlé de tendances « socialistes libertaires » ! Voilà une grève qui remet bien des choses en question et nous lorgnons du coin de l'œil ces gens qui, maintenant, doivent être fort ennuyés pour l'expliquer...

Certains iront même, si les événements prenaient quelque ampleur, à dénoncer les grévistes comme d'anciens harkis, des agents de l'impérialisme ; nous nous rappelons les injures faites aux insurgés de Budapest.

La vérité est qu'il n'y eut jamais de socialisme en Algérie, pas plus que chez Castro ou que chez Nasser. Le F.L.N. était, et n'est qu'une organisation « populaire » et nationaliste, rien de plus. La faiblesse, voir l'absence de bourgeoisie nationale, n'implique pas que toute la population se compose de travailleurs conscients, c'est ignorer la présence et la force, numériquement importante (en Algérie) de la petite bourgeoisie des villes et des campagnes. Qui a fait le F.L.N. ? Des étudiants, des intellectuels, des négociants, ou les dockers d'Alger, d'Oran et de Bone, les terrassiers, les mineurs, les manœuvres de l'Industrie exploités en France ? Les petits exploitants agricoles de Kabylie, des Aurès et de la Nementeha, ou les ouvriers agricoles de la Mitidja de l'Oranais ? Qu'à cause de la faiblesse de la bourgeoisie, il se forme une caste dirigeante issue sinon socialement du moins idéologiquement, de la petite bourgeoisie ; contrainte, face à l'impérialisme et au vide causé par le départ des Pieds-Noirs, à gérer étatiquement une partie de l'économie ; que manquant de cadres et voulant « intégrer les masses », elle ait suscité des comités de « gestion », tout cela n'a rien de socialiste.

Nous faudra-t-il encore une fois rappeler que la vente des biens nationaux en France en 1789 (réforme agraire), ou la nationalisation de la Régie Renault et des Chemins de Fer, n'ont pas fait une France socialiste ? Croire que la réforme agraire, les nationalisations de certaines entreprises et la présence de quelques comités de « gestion », c'est du socialisme, c'est ignorer ce que sont le socialisme et le capitalisme ; ou alors, c'est être confusionniste, c'est fournir à la bourgeoisie décadente un masque un peu moins poussiéreux, un peu plus jovial.

Cette petite grève (expression primaire des contradictions du système capitaliste) démasque un peu plus les défenseurs du « socialisme » algérien, de « l'Huma » à « l'Express » et « Témoignage-Chrétien », en passant par feu « Libération », le « Nouvel Observateur », et même certaines individualités de notre milieu, « l'un des plus purs ».

Pour nous, « être révolutionnaire », ne consiste pas à s'armer d'une loupe et d'un sextant pour chercher le socialisme dans tous les coins d'une mappemonde posée sur un bureau, mais œuvrer à sa réalisation future par la renaissance du syndicalisme révolutionnaire, organe de classe indispensable à toute révolution prolétarienne. Bien sûr, cette action n'a rien de « révolutionnariste », de romantique ou de netchaievienne, bien au contraire, elle est routinière, paperassière et quotidienne. C'est peut-être pour cela que de lourdes cervelles, sortant fumeuses de la Sorbonne, tiraillées entre Garaudy et Raymond Aron, rabachant des bribes de Sartre ou de Camus, sont incapables de l'engager.

***

A Mailly-Champagne, un entrepreneur employant des ouvriers en grande partie d'origine espagnole, au grand mépris des lois (bourgeoises, les siennes !) et profitant de l'ignorance et des besoins de nos camarades étrangers (famille en Espagne, voyage à rembourser, etc...) non content de les exploiter à 12 heures par jour, non content de ne leur payer les 3 ou 4 heures supplémentaires au tarif « normal » ne déclare pas ces heures supplémentaires sur la feuille de paye à seule fin d'échapper, entre autres, aux cotisations de la Securité Sociale. Bien sûr, ces camarades ignorent combien ils se font de tort, ainsi qu'à tous les travailleurs, en acceptant de telles conditions de travail. C'est à nous de leur ouvrir les yeux, de les organiser et de leur montrer qu'il existe, même dans la société actuelle, la possibilité de vivre mieux, sans « rentrer continuellement à reculons dans le bureau du patron ! » Ceci montre aussi que les lois bourgeoises, dites « sociales », ne nous protègent que si nous savons par notre action nous en servir. La Loi, c'est notre combativité.

Au service du racisme

Raymond Cartier, directeur politique de « Paris-Match », a voyagé aux Etats-Unis, et il lui a été permis d'étudier ainsi, plus facilement qu'à tout autre, le problème présidentiel américain.

Interviewé à ce sujet, à Genève, il fit la réponse suivante : «Si j'étais américain, je voterais pour Golwater. » Cette prise de position est toute personnelle, bien sûr, elle n'engage pas « Paris-Match ». Seulement, si l'on veut bien considérer l'audience de cet hebdomadaire, le propos de Raymond Cartier fait œuvre de propagande en faveur du sénateur de l'Arizona. C'est le droit absolu de chacun de juger la valeur d'un candidat à une élection, présidentielle ou non, française ou étrangère. La reconnaissance de ce principe nous autorise, à titre de militant du syndicalisme-révolutionnaire, à préciser pourquoi nous sommes heureux de la défaite de Golwater. Nous pourrions préciser que « Paris-Match » fait partie du groupe Prouvost, lequel possède, également, en partie, « Marie-Claire », « Télé 7 Jours », et « Le Figaro », ce dernier pour 50%. En ce qui concerne la succession de Pierre Brisson au « Figaro », si la candidature de Raymond Cartier n'est pas retenue, c'est uniquement du fait de son opposition à l'aide aux populations africaines de couleur.

En vérité, nous n'attachons à l'élection présidentielle des Etats-Unis qu'une valeur d'information, sachant, très bien qu'en cette fonction, le meilleur ne vaut pas dix secondes de vie d'un prolétaire, exploité par l'Etat que ce politicien représente. Si notre attention est retenue par le candidat Golwater, c'est qu'il représente aux Etats-Unis, la plus haute personnalité politique, manœuvrant pour implanter la dictature du nazisme, et c'est pourquoi, nous nous félicitons de ne pas le voir prendre place à la Maison Blanche.

Jonhson, a été et est encore combattu par le gang de Golwater parce qu'il a fait voter la loi dite « des droits civiques », loi qui reconnait la qualité de citoyen aux hommes de couleur ; loi conçue par John Kennedy ; loi qui, peut-être, a coûté la vie à ce dernier. Le peuple américain par son vote, a voulu faire comprendre, aux partisans de Golwater, que le racisme n'avait pas encore cours aux Etats-Unis et ne pourrait prétendre commander le peuple américain avant longtemps.

Nous le souhaitons de tout cœur, mais nous n'ignorons pas, non plus, que si les racistes ne peuvent prétendre à la loi du nombre, leur minorité est militante et dispose de fonds importants qui autorisent la campagne qu'ils mènent dans toute l'Amérique pour la libération de l'Europe Occidentale de l'emprise communiste. Cette prise de position contre le communisme permet aux Etats-Unis et en Europe Occidentale, de créer des foyers nazistes, gonflés d'un idéal de violence ; lesquels foyers accusent, bien gratuitement, les Etats de tyrannie et d'alliance avec le communisme.

En France, Pierre Hofstetter dans la revue « Défense de l'Occident » écrit à ce sujet : « La France a eu le putsch des généraux à Alger ; et l'on sait comment cela a fini. Les Etats-Unis ont eu Golwater. » Il écrit encore, parlant de la défaite de Golwater : « Son échec montre que le redressement est une partie difficile et qu'on ne peut espérer gagner du premier coup. Mais nous croyons qu'il est en marche. »

Après avoir, pendant des siècles, préconisé la surpopulation sur tout le globe, afin de créer des bouches à nourrir, augmenter la consommation, vendre, s'enrichir plus vite, afin de dresser les peuples les uns contre les autres et s'enrichir sur des monceaux de cadavres, les gangsters du capitalisme buttent contre un écueil : la surproduction et l'impossibilité de consommation du fait de la réduction du pouvoir d'achat des esclaves Les gangsters du capitalisme ne veulent pas admettre une possibilité de sortir de l'indignité par une économie distributive ; ils préfèrent tout à cela, tout, même les combinaisons les plus inhumaines, les plus lâches, les plus criminelles, les plus sales. C'est pourquoi, ils montent des associations qui, sous le couvert de nationalisme, de racisme, de nazisme, ont pour objet de créer un climat irrespirable de violence, le seul qui puisse leur assurer encore, pour quelques temps, honneurs, prébendes, richesses. Quand le capitalisme ne pourra plus vivre par le concours des démocraties, il tentera de proroger son pouvoir par la création de dictatures. Mais la révolution est aussi inéluctable que le jour qui succède à la nuit. Le capitalisme est dépassé, bientôt il appartiendra à l'histoire. Une nouvelle civilisation verra le jour. Rien ne peut arrêter la marche du progrès. « En pensant te retirer sur l'iceberg à l'extrême Nord, tu rejoins le dégoût du chrétien qui s'évade dans l'au delà. Semblable aussi, mais plus virile, est l'attitude du syndicaliste qui, comme toi, se révolte, et tout aussitôt décide de créer un monde différent au lieu de se désolidariser des autres hommes. Mais le syndicaliste doit s'armer de prudence afin de ne pas risquer de changer les hommes pour d'autres hommes qui ont exactement les mêmes défauts n'ayant pas été éduqués autrement que ceux que l'on chasse. » (Citation extraite de « Révolte ou Complicité », livre à paraitre aux Editions : Amitié par le livre).

R. V.

Manifestation ouvrière à Madrid

300 ARRESTATIONS

Un millier d'ouvriers et étudiants, parmi lesquels se trouvaient de nombreux camarades de la C.N.T.E. et de la F.A.I., au mépris des interdictions officielles, ont manifesté le 26-1-65 devant le siège du « Paseo del Prado » (maison des syndicats) aux cris de « Syndicats libres », « droit de grève », « assassins ». Trois cent policiers ont chargé les manifestants.

Solidarité avec l'Espagne en lutte.

LES ETUDIANTS PORTUGUAIS DEMANDENT UNE COMMISSION D'ENQUETE

Les méthodes policières portugaises font leur preuve : un des étudiants arrêtés le 21 janvier, M. Vaz Guedes, a dû être hospitalisé à la suite d'un interrogatoire de 60 heures consécutives...

Aussi est-il normal que les associations estudiantines réclament la constitution d'une commission chargée d'enquêter sur la condition des étudiants détenus.

Bien entendu, ils ne l'obtiendront pas. Il n'y a rien à attendre d'un gouvernement pétrifié, au sens propre du mot, qui vit de ses illusions de grandeur, voit du communisme partout, garde un esprit moyenageux de croisade et fustige, comme le faisait samedi le ministre de l'Intérieur portugais, les « autres puissantes nations qui ont démissionné de leur place en Afrique et de leur mission en Occident et qui, maintenant, ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre notre détermination de défendre à tout prix un patrimoine inaliénable ». *(De « Combat » de Paris.)*

HISTOIRE SOCIALE

Vient de paraître : Le tome I de la première période du *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français* publié sous la direction de Jean Maitron. Première période : « De la Révolution Française à la fondation de la 1ère Internationale » par R. Dufraisse, Georges Duveau, R. Gossez, J. Maitron, J. Vidalenc et Jean Dautry.

Tome I : A à Cz : 48 F. Tome II : D à Lz, (disponible fin 1964). Tome III : M à Z (disponible 15 mars 1965).

Les Editions Ouvrières, 12, Avenue Sœur-Rosalie. Paris (13).

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

LIBRARIE ET PERMANENCE tous les jours ouvrables de 19 heures 15 à 21 heures et les samedis au siège, 30, r. de la Tour d'Auvergne, Paris, IX°. Métro : Pigalle ou Anvers. Téléphone : TRU 78-64.

2ème UNION REGIONALE

Assemblées générales tous les troisièmes dimanches du mois.

UNION LOCALE DE PUTAUX

Assemblée tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nimes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

◆

Nous demandons à toutes les Unions Locales et Régionales de bien vouloir nous communiquer les renseignements indispensables à la remise à jour de la chronique des communiqués de l'organisation.

TRIBUNE LIBRE

(Les textes insérés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

SOYONS SERIEUX

Cet exposé a pour modeste but de mettre en lumière l'état d'esprit d'une partie de nos camarades semble-t-il plus proches d'un sentiment de révolte individuelle, que du désir réfléchi de réaliser les conditions nécessaires à l'organisation collective de la révolution sociale.

Il est des néophytes, qui soit pour se singulariser, soit sincèrement animés d'intentions louables pensent devoir faire de la surenchère démagogique sur les pionniers ou martyrs de notre cause.

Il est évident que le verbalisme outrancièrement révolutionnariste ou l'offre abstraite de sa vie pour la révolution dans un article anonyme occasionne moins d'ennuis que de donner une soirée pour une action de propagande non dangereuse mais représentant une corvée dans l'immédiat.

Tout ce qui a pour but d'épater la galerie, de choquer le populo par la démonstration d'attitudes ou d'idées plus snobinardes que réellement progressistes et anti-conformistes nous paraît relever de l'infantilisme pur, fort préjudiciable à nos idées.

Nous voulons travailler avec des camarades de lutte, pas avec des « copains », dans notre organisation syndicale constituée de militants réels et conscients des buts communs précis et possibles à atteindre.

Cela nécessite un programme d'action à court terme, se situant dans un plan de travail plus vaste prévoyant pour plus tard en fonction d'une importance accrue, des activités plus larges.

Il ne sert à rien de bouleverser le monde d'un tour de langue, ou toujours bien assis, de vitupérer sur l'insuffisance manifeste ou la nocivité réformiste des centrales ouvrières. Distribuer des tracts, coller des affiches ; agir sur le tas dans son entreprise, semblent susciter moins d'enthousiasme, c'est là que se différencient militants et dilettantes.

Si nous restons en petit comité de gens croyant connaitre la vérité et en parlant longuement à voix basse, nous ne retiendrons guère l'attention des militants ouvriers engagés dans la lutte et encore moins celle des masses.

Nous devons démontrer par les faits passés et surtout présents, la supériorité de l'organisation libertaire de la société sur son organisation capitaliste ou purement marxiste ; nous devons, par une propagande rationnelle, faire cette démonstration sans céder à l'opportunisme mais aussi sans provocation ou injures.

C'est seulement en gagnant l'estime, le respect, dont l'audience des militants sincères des mouvements dits de gauche que nous pourrons introduire d'abord le doute en leur esprit puis les amener ensuite à rejoindre nos rangs.

Il faut donc s'efforcer dans nos critiques de nous en tenir à ce qui est vérifiable, ou tendra bientôt à devenir évident, pour chacun.

L'incapacité manifeste ou la passivité criminelle de certains syndicats ou délégués doit être vigoureusement dénoncées mais à condition de pouvoir présenter soi-même une combativité et un dévouement supérieurs au leur.

Le sectarisme affiché et parfois maladroit est souvent mal interprété par la masse apolitique des prolétaires qui à tort l'assimile à un anti-communisme d'inspiration réactionnaire.

Même quand la lutte est réformiste, nous devons y participer, être présents dans toutes les grèves pour avoir le droit de critiquer l'étroitesse de leur but, et pour, sur place, présenter la voie à suivre.

Pour cela, il nous faut des bulletins d'entreprise, distribués régulièrement, avec des militants dévoués à l'intérieur, aptes à prendre leur responsabilité dans la lutte. D'autres camarades, vu l'état actuel de nos forces, se chargeraient éventuellement des distributions aux portes.

Bien entendu, ces bulletins doivent être rédigés de préférence par des militants qui, travaillant dans ces établissements, devraient supporter directement les risques ou inconvénients résultants de l'acceptation éventuelle des solutions de luttes envisagées, ceci afin d'éviter toute littérature irresponsable.

Notre but est de préparer efficacement l'avènement d'une société communiste libertaire ; ceci n'implique pas du tout la nécessité de crier le plus fort en toutes circonstances !

BEDER

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE (Section du Havre)

Le vendredi, 5 février 1965, à 20 h. aura lieu au Havre, Salle Franklin, un

MEETING ANTI-FRANQUISTE

sous la présidence de **M. R. Monguillon**, maire du Havre.

Orateurs : **L. Osmont, A. Eudran, Ch.-Aug. Bontemps, C. Bourdet, Y. Dechezelles.**

Nous demandons expressément à tous de venir nombreux afin de donner à cette manifestation toute l'ampleur désirable.

Le Gerant responsable

J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

Choisy-le-Roi (Seine)

Lumière et marécages...

La solution du problème de l'égalité sociale n'est pas dans l'écrasement d'une classe par une autre, mais dans la dissolution des classes par une synthèse révolutionnaire telle que chacun se trouve obligé par ses propres besoins à participer, tant sur le plan de la production que sur celui de la distribution, à l'instauration de l'égalité économique.

La révolution ne doit pas être un acte de vengeance, mais une défense de l'homme, de sa dignité, l'affirmation constructive de son droit de consommation et d'usage.

Toute révolution politique ne peut avoir d'autre but que de porter un parti au Pouvoir, et de maitriser, d'asservir les autres partis et les sans partis à son hégémonie. Quel que soit son idéal, dictatorial ou démocratique, de capitalisme privé ou d'Etat, elle sera *toujours* une cause de ségrégation politique et sociale.

Toute révolution sociale qui n'abolirait pas l'Etat et les partis qui grouillent dans son sillage, les « *mangeurs de Pouvoir* », en faisant la synthèse de toutes les aptitudes et de tous les besoins dans le creuset de l'administration des choses, c'est-à-dire *en liant tous les hommes* dans la tâche de dominer les choses, cette révolution échouerait avant d'atteindre ses buts...

Le problème de la justice sociale n'est donc pas contenu dans l'Etat, instrument de domination des hommes, mais dans l'administraion des choses par la synthèse fédérative des producteurs et des consommateurs. Voudrions-nous fortifier cette déclaration par un exemple concret ?

Alors, saisissons-nous de la comédie politique italienne qui eut un précédent en France pour l'élection de Coty qui accoucha de Charles XI. Il s'agissait de remplacer le président de la république, qui, dans l'exercice de sa fonction peut provoquer des orientations politiques favorables au parti dont il est issu.

En l'occurrence, il s'agissait de défendre le capitalisme et la foi. Nous avons vu tous ces politiciens qui ressemblent à tous les politiciens de tous les pays, qui sont les saltimbanques du grand cirque international de la politique, s'efforcer pendant des jours de satisfaire, les uns et les autres, leurs appétit de pouvoir.

Nous avons vu ces cannibales de la politique, ces « *mangeurs de pouvoir* » s'efforcer, en des scènes rocambolesques, de maitriser leurs instincts pour ne pas dévorer « crus » ceux qui s'opposaient à leurs appétits avec des ambitions égales.

Ne venez pas dire que : Si..., mais.., bien sûr, c'était pas ragoûtant ! Que les italiens par ci..., que les italiens par là..., enfin que c'est une attitude exceptionnelle !

Mais non, esprits timorés et lâches, cette foire-là, c'est la foire universelle du pouvoir !

Et vous croyez que la justice sociale puisse sortir d'une pareille poubelle ? D'un pareil marécage ?

Regardez-vous à l'œuvre :

Quand les syndicats anglais manifestaient certaines exigences en face d'un gouvernement conservateur prêchant l'austérité, ils déclaraient dans leurs congrès, en bons sujets politiques « qu'une fois intégrés dans un gouvernement travailliste ils se montreraient plus enclins à suivre un tel programme ». Et c'est fait !

Logiques avec leur fonction de « courroie de transmission », ils ne s'occupent plus qu'à cirer les bottines de ceux qui, demain, seront ennoblis par la très gracieuse majesté britannique...

Les syndicats français qui émergent tous au Conseil économique et social, n'ont-ils pas eu l'idée saugrenue de lancer des grèves sans espoir à seule fin de miner l'influence gaulliste avant les élections municipales ? Fidèles soutiens-gorge des partis politiques, dits de gauche, ils revendiquent le droit de se choisir un patron moins monarchique et de se donner un maitre à leur mesure.

Alors qu'au Conseil économique et social, ils préparent la litière de leurs maitres capitalistes, comme de bons palefreniers, ils s'évertuent sous un masque économique, à créer les conditions sociales qui favoriseraient les ambitions de leurs partis respectifs.

Ce sont des organismes « à toutes mains », tantôt avec les banquiers et les chevaliers d'industries, parfois même sur les strapontins de la petite bourgeoisie française.

Le « *droit inégal* » ne les choque que lorsqu'il les dépouille de l'autorité politique !

Comme les syndicats anglais, ils s'en accomoderaient fort bien, et des bombes nucléaires également, s'ils étaient définitivement reconnus comme les bonnes à tout faire d'un socialisme étatiste fondé sur l'inégalité des conditions humaines.

Et vous voudriez que tous ces « mangeurs de pouvoir », que ces cannibales de la chair des travailleurs se préoccupent davantage de la défense de l'homme que de leurs ambitions sordides ?

Mais que vous faut-il donc pour élever vos regards vers la lumière, pour provoquer votre saine répulsion en face de ce marécage ou chaque génération de politiciens vient déposer ses détritus politiques ?

Comme l'air est pur sur les hauteurs ! Dans la clarté d'un humanisme libérateur !

Travailleurs, il faut vous arracher à la pestilence des politiques, et bâtir vous mêmes, sans délai, ce paradis que la politique et la foi vous promettent pour mieux vous tenir en laisse...

J. B.

Enfin, il est mort

Pendant une longue semaine nous avons attendu que la mort rende justice aux victimes de la « Maison des anarchistes de Londres ».

Comme le commun des mortels, le bourgeois anglais a lutté contre la mort. Dans son agonie a-t-il seulement compris qu'il n'avait pas remporté la plus grande victoire navale anglaise depuis Trafalgar en assassinant *en rade* de Mers-el-Kébir, des matelots qui avaient la malchance d'être sur des navires de guerre français.

La presse française a brossé du moribond un tableau de légende n'oubliant pas de nous redire que ce Churchill avait été fait par qui vous savez, Compagnon de la Libération. Ce Churchill, qui avait déclaré : « La Croix la plus dure que j'aie portée c'est la Croix de Lorraine ».

Lady Churchill, les syndicalistes révolutionnaires ne vous adressent pas de télégrammes, n'assistent pas aux obsèques de votre conjoint, car, si nous n'oublions pas les atrocités nazies, nous ne pouvons oublier les crimes de la royauté anglaise, etc., de son grand serviteur Churchill, larbin du capitalisme, du militarisme, des philosophies religieuses.

Sanguinaire, arriviste, tortueux, il est mort, sans gloire, dans son lit.

Femmes, hommes, jeunes, n'ayez aucune pensée pour des hommes tels que Churchill. Ils tuent en déclarant : « C'est la guerre ». Par contre, ils nous désignent, nous, lorsqu'ils nous prennent les armes à la main, sous l'étiquette de « bandits-terroristes », etc. Ils jugent leurs adversaires politiques par le système des tribunaux d'exception, les livrent aux bourreaux en déclarant : « C'est la seule façon qu'ils rentrent dans l'histoire. »

Syndicalistes révolutionnaires, conservez toujours en vous cette noble devise : « Ni Dieu, ni maitre ».

Yves Michel BIGET

La Federación Local de la C. N. T. de Marsella replica

EFECTIVAMENTE, coincidimos plenamente en que «no hay cosa más terrible que tener que decir la verdad». Sin embargo, la verdad del compañero Peirats es, en la presente ocasión, lamentablemente deficitaria.

Si así nos vemos obligados a manifestarnos, es debido a que aunque tarde, muy tarde, ha llegado a nuestras manos el folleto editado por los compañeros de la Federación Local de Paris con el texto integro de la conferencia pronunciada por el compañero Peirats bajo el tema: «La práctica federalista como verdadera afirmación de principios» organizada por los auspicios de la misma el dia 5 de abril y también en la F. L. de Colommiers (Toulouse) el 10 de mayo de 1964.

Constatamos, leido su contenido, que la casi totalidad de sus argumentos van dirigidos contra los compañeros de la F. L. de Marsella y del Núcleo de Provenza. Nos extraña, si bien solamente en parte, que un militante de solera, apreciado por todos como un buen teórico de las ideas libertarias, con facilidad de pluma reconocida —lo que le llevó en muchísimas ocasiones y largos años a los cargos retribuidos de la CNT— y, además, orador brillante, se haya atacado a una modesta F. L. ante la ausencia de sus militantes que de encontrarse presentes hubieran sabido defenderla con pertinentes pruebas frente a su demagogia ligera, gratuita e irresponsable; pero en fin, no veniendo a cuento el comentar por ahora todas sus manifestaciones, sólo nos corresponde afirmar que no se ajusta a la verdad, y para justificarlo creemos que para probarlo basta con las dos pruebas que a continuación señalamos.

En las páginas 23 y 24 Peirats dice: «Sigamos adelante. En 1963 la C.N.T. celebra otro Congreso. El Núcleo de Provenza se reúne en Pleno y acuerda no acudir a él. Pero unas FF. LL. del mismo Núcleo discrepan de este acuerdo, y en uso de su autonomía acuden al Congreso. Unos de los delegados indirectos de estas FF LL. pertenece a la Local de Marsella. La Local de Marsella se reúne y acuerda la expulsión de este compañero.» Probablemente el compañero Peirats estaba mal informado por el interesado en cuestión. Su información directa era falsa y continúa siéndolo aún. ¡Ah!, si por lo menos hubiera tenido la delicadeza de informarse antes de atreverse a lanzar dicha afirmación en público... Pero como le conocemos sobradamente por haberle seguido en su actuación orgánica, no nos extraña, ya que no dudamos que su intención era y es otra aún: interesada en sembrar la confusión y poner la duda entre la militancia activa. Es su obra consecuente y real desde cierto tiempo a esta parte, habiendo representado en varios comicios al Núcleo de Venezuela al que ha defendido a pesar de que sigue sin aceptar en la práctica los acuerdos adoptados sobre los «patronos», cuando precisamente deja entrever en su conferencia estar contra los mismos. Añade Peirats: «En este compañero, Marsella y el Núcleo de Provenza han expulsado a toda la Organización.» Jamás se nos hubiese ocurrido a los compañeros de Marsella pensar que un militante en plenitud de sus facultades se atreviera a tanto y tan injustamente.

Por otra parte, en la página 32 afirma Peirats: «La cuestión de Provenza tampoco justifica la guerra. ¿Que los compañeros de Provenza no estaban de acuerdo con la reunificación y la Organización la deseaba? Habia muchas maneras de solucionar esta desaveniencia. Los compañeros no deseados como individuos, luego tampoco como Federación Local, luego como individuos y no como Federación Local, luego como Federación Local pero con otro nombre, luego con otro nombre todavia, luego ni con nombre, ni sin nombre, ni derechos, ni de rodillas, ni de canto, ni acostados... En estas condiciones, naturalmente, no habia manera de arreglar el problema de estos compañeros. Lo que quieren los compañeros de Provenza es que nos coja el toro.»

Ahora bien; públicamente —como él lo ha hecho— y en virtud de un derecho normal de defensa que la F. L. de Marsella concedió igualmente en dos asambleas al expulsado y a otros dos compañeros más con él, emplazamos al compañero Peirats para que demuestre con pruebas evidentes que el expulsado por él mismo citado, lo fue por los motivos que afirma, o que rectifique públicamente y que pruebe sus mal intencionadas manifestaciones en relación a que la F. L. de Marsella haya practicado la discriminación en aquellos compañeros que pudieran haber solicitado su ingreso o reingreso procedentes del otro sector confederal.

No importa en qué lugar de la Organización, la F. L. de Marsella está dispuesta a acudir para confirmar con las consiguientes actas pruebas en mano, lo inexacto de lo dicho por Peirats. Fácilmente podrá ilustrar y, por lo tanto, demostrar la ligereza del mencionado compañero. Nunca la F. L. quiso la guerra contra nadie, salvo contra el enemigo común de la C.N.T.: contra Franco y la reacción, contra el capital y el Estado. ¡Quede, pues, bien claro!

La F. L. de Marsella estima conocer el federalismo, pero no en sentido único, como Peirats. No se puede expulsar a un compañero porque haya representado indirectamente a otra F. L. que no sea la suya en un Comicio de la C.N.T. Ello es indudable. Y el expulsado —mejor dicho, a los tres expulsados en la misma ocasión, de los cuales los otros dos no fueron delegados a Congreso alguno—, lo fueron por otros distintos motivos marginales que conocen perfectamente la F. L. de Marsella, el Núcleo de Provenza y el Secretariado Intercontinental, y que conocerá, indiscutiblemente, toda la Organización sin excepción.

Terminamos afirmando, una vez más, que en la mayor parte de su disertación se basa Peirats en inexactitudes en cuanto a nosotros concierne. No obstante, concretamente en los dos casos que nos ocupa, exigimos las pruebas o la rectificación pública. ¡La salud de la C.N.T. lo exige también!

El tiene la palabra para responder a nuestro normal emplazamiento público. Nosotros, después. Y, en último lugar, la militancia confederal y libertaria, que sabemos positivamente sabrá enjuiciar y juzgar conforme corresponde.

Nos interesa la verdad. Ni la suya ni la nuestra. La pura verdad, la que requieren los supremos intereses de la C.N.T. y la liberación de España.

Es cuanto pide, unánime, la Federación Local de Marsella reunida en asamblea general el domingo dia 10 de enero de 1965.

Por acuerdo de la Asamblea general, *El Secretariado Local.*

FIESTA DEL NIÑO EN ALBI

Domingo, 14 de febrero, a las 2,30 de la tarde, en la sala del Ayuntamiento, la sección Amigos de S.I.A., organiza la popular Fiesta del Niño, a la cual se invita a todos sus adherentes y simpatizantes.

Siendo solamente esta sección quien la organiza, se espera que los aficionados al canto, baile, poesía y música, colaboren en esta fiesta familiar para que pueda ser lo más atractiva posible y agradable para grandes y pequeños. Habrá distribución de merienda para todos los pequeños presentes.

ANTENA

LOS ESTUDIANTES AFRONTAN A LA P.I.D.E.

LISBOA.—Más de dos mil estudiantes de todas las faculades se han manifestado por la libertad de los presos politicos ante la cárcel de Aljube, donde tienen 59 compañeros detenidos. Luego se dirigieron al Instituto Técnico Superior, donde fueron acometidos por la policia. Los manifestantes se defendieron a pedradas al tiempo que vitoreaban a la libertad y deseaban la muerte de la dictadura.

El balance de la contienda se resume en nuevos detenidos y en dos docenas de heridos y contusos por ambas partes. Pero moralmente la jornada ha sido desfavorable para el régimen salazarista.

MALO

MADRID. — España está en tratos con Chile y Venezuela para suscribir convenios de cooperación social y asistencia técnica, según reveló un portavoz oficial.

El informante, del Ministerio del Trabajo, manifestó que «además de los convenios suscritos al efecto con Brasil y Perú y el que se acordó con el Paraguay, se está en tratos con Chile y Venezuela para que España facilite a estos paises cooperación social y asistencia técnica.»

MUERTE SENTIDA

CARACAS. — En México falleció el ilustre Profesor y Médico Augusto Pi Suñer, fundador del Instituto de Medicina Experimental de Venezuela en 1940, al año siguiente de su ingreso a nuestro país cuya nacionalidad adquirió después de haber dado a nuestra Universidad Central y a la ciencia nacional lo mejor de su obra de investigador y haber formado un grupo de profesionales de las ciencias fisiológicas entre quienes destacan Humberto García Arocha, Francisco de Venanzi, Armando Soto Rivera, Marcel Granier y otros.

Uno de sus admirados discípulos, el doctor H. García Arocha, actual director del Instituto, fue quien transmitió la infausta noicia que conmueve a todos los sectores sociales, culturales y científicos del país.

CONTRA EL OBRERO

CACERES. — Cuatro obreros perecieron y otros tres resultaron gravemente heridos en el hundimiento de la estructura metálica de los trabajos de encofrado, que tienen lugar actualmente en la presa de Torrejón, cerca de Cáceres.

COOPERACION GUERRERA

WASHINGTON. — La Northrup Aircraft Corporation anunció que el Gobierno español ha concluido negociaciones para la construcción y entrega de 70 aviones de caza tácticos supersónicos «F-5», que fabrica la compañia.

Los aviones serán construidos en España por «Construcciones Aeronáuticas S. A.», subsidiaria de Northrup.

El valor total de la compra es de 2.800 millones de pesetas (47 millones de dólares). Un portavoz de Northrup dijo que la compañia cooperará con su subsidiaria española en la producción de los aparatos, incluyendo fuselajes, sistemas de propulsión y de armas, piezas, repuesto y otros componentes.

PREMIO AL CINEASTA ABYECTO

MADRID. — El Ministerio de Información y Turismo concedió los premios de cinematografia para el año que caba de pasar. Un premio de 25 mil pesetas se entregó a José Luis Sáenz de Heredia por su realización «Franco, ese hombre».

CABO VERDE, MADURA

DAKAR. — «Tenemos la intención de hacer la guerra a los portugueses en las Islas de Cabo Verde para obtener nuestra independencia», declaró en una conferencia de prensa celebrada esta tarde en Dakar De Castro, presidente del «Movimiento de Liberación para las Islas de Cabo Verde».

El presidente de ese movimiento nacionalista que existe desde hace dos años en Dakar, pero que se manifestó hoy por vez primera, agregó que sus partidarios esperan únicamente una ayuda financiera y material, especialmente del «Comité de los Nueve de la Organización para la Unidad Africana», para pasar a la acción en las Islas de Cabo Verde.

DESPOETIZACION DE GERARDO DIEGO

LIMA. — Las apreciaciones que el poeta español Gerardo Diego hiciera dias atrás, en una conferencia sobre César Vallejo, al recordar ciertos prés tamos de dinero que él hiciera al poeta peruano y que nunca volvió a cobrar, han tenido una espectacular repercusión en la Cámara de Diputados, donde apristas y comunistas llevaron a cabo, contra Diego, el más violento ataque que jamás se haya producido en el Parlamento contra un extranjero. El diputado aprista Julio Garrido Malaver dijo que Diego era un miserable y el diputado comunista Genaro Ledesma, pidió abiertamente la expulsión de Diego; agregó Ledesma que en España se ha presentado repetidamente a Vallejo como un demente, un tarado, un alienado y un irresponsable, todo por obra de personas de la catadura moral de Diego. Todo ello es solo una parte de lo que se dijo en el agitado y turbulento debate. Las incidencias promovidas por Gerardo Diego se iniciaron en la misma conferencia, a la que asistia la viuda de Vallejo y que al escuchar la lamentación de Diego, se levantó de su asiento, lo calificó de mezquino y mentiroso y le arrojó sobre la mesa un bolso con dinero.

NUEVA ADVERTENCIA

MIAMI. — Una advertencia al gobierno español sobre el peligro que corren las naves mercantes españolas que sigan contribuyendo a la permanencia del régimen castrocomunista transportándole vitales medios de sustentación, aparece en una declaración pública formulada por veintidós organizaciones civicas constituidas aquí por exilados cubanos.

Ninguna organización revolucionaria ni grupos de acción aparecen firmando el documento, que claramente expone que cualquier acto contra esas naves «es derecho irrenunciable y soberano del pueblo de Cuba.»

La declaración dice exponer ante América, «la inconcebible politica de coexistencia activa y creciente entre el gobierno de España y un satélite castrocomunista vasallo del pais que dirigió, armó y financió la cruenta guerra civil española» y dice dejar constancia ante los países democráticos del mundo acerca de la responsabilidad presente y futura contraida por los gobiernos de Canadá, Holanda, Francia, Japón, Inglaterra, Alemania Occidental, Italia y España al comerciar con el régimen de Castro.

SANCHOPANCISMO

MADRID. — Habrá monumento a Don Quijote de la Mancha. Pero la decisión sobre el lugar está provocando en la prensa, lo mismo que en las tertulias de eruditos cervantinos y en la población de las provincias manchegas, en general, verdaderas polémicas y gran despliegue de argumentos en pro de los derechos de cada localidad para obtener el privilegio de ser la sede del monumento a una de las figuras más genuinas como símbolo representativo de lo español.

Ciudad Real trata de hacer valer sus derechos como la más manchega de las provincias de La Mancha y argumenta que fue en sus lugares donde, más que en otros, «vivió» Don Quijote sus aventuras. Otros piensan que los molinos de Argamasilla de Alba, las lagunas de Ruidera, Sierra Morena, Puerto Lapice, Villarta, Manzanares o Valdepeñas, podría ser un lugar perfecto.

Cuenca aduce también sus derechos, porque el Caballero y el Escudero «salieron» a correr aventuras desde el lugar hoy llamado «Venta de Don Quijote», que los entendidos y estudiosos de la obra cervantina reconocen como el verdadero sitio mencionado por Cervantes.

Comunicados

EN BURDEOS

Acontecimiento teatral en la Sala Son-Tay, organizado por el Grupo Artistico «Cultura Popular», para el domingo, 7 de febrero, a las tres y media de la tarde: «Un client sérieux», de Georges Courteline, y «La mujerzuela respetuosa», de Jean-Paul Sartre.

F. L. DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo dia 7 de febrero a las nueve y media de la mañana en nuestro local social.

CULTURA Y PROPAGANDA, PARIS

El 7 febrero, a las diez de la mañana, conferencia de Serafin Fernández sobre «Perón y el peronismo».

F. L. DE PARIS

El 19 de febrero, a las 21 horas, tendrá lugar una conferencia a cargo de Daniel Guérin, quien desarrollará el tema «L'autogestion libertaire».

SUB-COMITE REGIONAL DE EUZKADI - NORTE

El Sub Comité Regional de Euzkadi Norte de la C.N.T. de España en el Exilio, ruega e invita a todos los militantes, oriundos y simpatizantes, así como a todos aquellos compañeros que por razones intimas y personales decidieron tomarse un pequeño lapso de reflexión quedando, momentáneamente, al margen de toda actividad regional, a acudir a una fraternal confrotación en vista de la celebración de nuestro Pleno, Pleno que podemos situar a una fecha posterior a nuestro Congreso Orgánico.

La susodicha confrontación tendrá lugar en la local de Paris, 24, rue Ste-Marthe, el domingo 7 de febrero próximo a las 10 de la mañana.

Invitados los compañeros santanderinos.

DONATIVO PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

El compañero Valldeperas, ex-deportado, ingresado recientemente a una Casa de Reposo de los P. O., hizo donativo de un aparato de televisión para que fuera vendido o sorteado, destinando el producto a los compañeros ancianos o inválidos.

La venta del receptor ha producido la suma de 1.000 F., que enviamos a su destino.

En nombre de los compañeros favorecidos, agradecemos al compañero Valldeperas su gesto solidario.

CORREO DE REDACCION

B. M., Clermont-Ferrand. Con respecto a allá, barajar los naipes siempre es conveniente; pero tendremos en cuenta tu indicación.

M. F., Limoges. Cumplido encargo cerca de la Admón. Irá.

E. H. Cumplido encargo Admón.

F. G., Hyères. Coincidencia de iniciales.

A TODOS: No enviar articulos vidriosos. Argumentación serenamente expuesta.

«TIERRA Y LIBERTAD»

Compañero, «Tierra y Libertad» espera tu suscripción. Como debes saber. edita 12 periódicos y 6 revistas por año. El importe de la suscripción anual es de 15,00 F., o bien en su lugar puedes enviar un donativo a tu elección.

Escribe, enviando nombre y dirección a J. Arolas, 30, rue Gabrielle, Paris (18), C.C.P. 5397-46, Paris.

UNA COMPAÑERA

Viuda de un compañero de la Federación Local de Paris, fallecido en un presidio franquista, necesita con urgencia alojamiento de una o dos piezas en Paris o alrededores. Dirigirse a J. Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

«ARTES Y LETRAS», PARIS

El domingo, 21 de febrero, coloquio literario a las diez de la mañana. Comentario al libro «Uno que se va», del escritor Eduardo Zamacois.

DE PRONTA APARICION

«Conversaciones libertarias», recogidas en folleto por Ediciones C. N. T. Precio, 1,80 francos ejemplar. Pedidos a Miguel Celma, 4, rue Belfort. 2º étage, Toulouse (H. G.), y a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Lucubración filosófica

(Continuación.)

por Cosme PAULES

Somos partidarios del principio utilidad, desde el momento en que medimos nuestra aprobación o nuestra desaprobación de un acto privado o público por su tendencia a producir penas o placeres; desde el momento en que empleamos los términos justo, injusto, moral, inmoral, bueno o malo, como términos colectivos que encierran en si ideas de penas o de ciertos y determinados placeres, sin darles ni atribuirles ningún otro sentido en la inteligencia.

Por supuesto que para el caso adoptamos y tomamos estos términos de pena y placer en su significación vulgar, sin andar rebuscando ni inventando definiciones completamente arbitrarias para poder hacer la exclusión de ciertos placeres o para negar la existencia de ciertas y determinadas penas. Nada de sutilezas ni de metafisicas. No es necesario consultar a Platón o a Aristóteles: pena y dolor son cosas que cada uno de los hombres siente y experimenta como tales: el principe como el campesino y el ignorante del mismo modo que el filósofo.

Para los partidarios del principio utilidad, la virtud no es más que un bien en vista, teniendo en cuenta los placeres que de ella se derivan y el vicio no es un mal, más que a causa de las penas que son su necesaria consecuencia.

El bien no es un bien más que por virtud de su tendencia a producir bienes fisicos, de la misma manera el mal moral sólo es malo atendida su tendencia a producir males fisicos. Pero cuando decimos fisicos entendemos por este término no tan sólo las penas y los placeres del cuerpo, sino las penas y los placeres de la mente. Pero hagamos un ejemplo más prosaico todavia: supongamos que cae en nuestras manos un catálogo vulgar de las virtudes y encontramos en él una acción cualquiera de la que resulta un mayor número de penas que de placeres; sin duda que sin pensarlo dos veces declararíamos que es un vicio o lo que es peor, una estupidez la tal virtud. Por el contrario, si encontrásemos en un catálogo vulgar de delitos cualquier acción que proporcionase un placer, por insignificante que éste sea, el delito pasaria a ser una virtud. Y entonces resulta que muchos pretendidos criminales nos merecen compasión o simpatia y tendremos que reservar nuestra indignación para aquellos que los condenan porque pasan de virtuosos.

De esta filosofia, todavia nos presenta otra fase el inglés Bentham, que modifica el aspecto individual cuando piensa que no es una cosa cerrada y autónoma; cuando él cree que el individuo sale de la especie y forma parte de la especie, su organización es el resultado transmitido por la herencia de los actos y sufrimientos de las generaciones anteriores; sus condiciones vitales y su atmósfera mental son el producto de la evolución de la especie. Aunque esto no significa de ninguna manera la ausencia de todo elemento propio e individual, puesto que no se trata de observar al individuo dentro de la especie. Porque además de la solidaridad con la especie existe la solidaridad social cuya forma más rudimentaria y primitiva es el lazo familiar que, por rebajado que pueda o haya podido estar, nunca deja de existir.

De lo anterior se desprende que no puede haber dicha individual sin placer y dicha social, que automáticamente anula el egoismo y da como consecuencia que el bien colectivo seguramente produce el bien individual.

Resumiremos la teoria de Bentham a 7 puntos: 1º la intensidad del placer; 2º su duración; 3º su certidumbre; 4º su proximidad; 5º su fecundidad, es decir, si produce o no otros placeres; 6º su pureza, es decir, si produce o no dolores y 7º su extensión, es decir, sus consecuencias buenas o malas para los demás hombres.

Por ejemplo: si queremos averiguar si la embriaguez constituye una acción buena o mala, si es degradante o envilecedora, demostraremos gráfica y matemáticamente que esta acción no nos conviene porque es nociva para el hombre. El embriagado, quizá transitoriamente esté cerca del punto 1º y 3º, existiendo, naturalmente, otros placeres que aún bajo ese mismo aspecto lo aventajan: su duración es corta, lo cual es un inconveniente; pero en fin, admitamos que desde esos puntos de vista la embriaguez se considere ventajosa. Sigamos ahora la columna de las pérdidas y veremos los inconvenientes: immpurezas, porque hay que tener en cuenta las indisposiciones, la debilitación impura del organismo, el tiempo y el dinero perdido, el descrédito y el desprestigio, sin tomar en cuenta todavia los riesgos legales, los crímenes que un hombre borracho puede cometer, el tormento y la miseria que lleva a su hogar casi siempre carente de lo más imprescindible para vivir, de donde se infiere que la embriaguez produce más pérdidas que utilidades. Pero como la utilidad puede ser también —y aún más honesta y agradable—, de intima satisfacción del deber cumplido, cualquiera puede comparar el ejemplo del borracho con el de quien tiene la gallardia de enfrentarse a una tirania en procura de la libertad, la justicia y el bienestar de todos y cada uno, y veremos cuán fácil nos resulta sacar en consecuencia, de acuerdo con esta teoría, que si el primer ejemplo es malo, el segundo, desde cualquier punto que se le mire, es altamente *bueno*, tanto para la sociedad, como para la dignificación del individuo mismo a la cual se debe.

(Continuará.)

¿Es libre la prensa en España?

(Viene de la página 4.)

Descanso sin Educación? Todo ésto, amigos, representa una obra grandiosa, obra constructiva, y no los cacareos transpirenaicos. Esta edificante obra social se la debe el pueblo español a Franco, su Caudillo, y a su democracia orgánica. Aquel que no lo reconozca es un detestable musiquillo.

Comparemos la libertad que reina en España con la que gozamos aquí en Francia, por ejemplo, y convendremos en que fuera de España la prensa es un verdadero jazz-band. Según afirma el caudillo, estos paises demócratas no fueron jamás amantes de la buena música, luego, prosigue, no serán nunca paises del verdadero periodismo, porque el periodismo, para que sea útil a una nación, ha de ser periodismo musical o música bien concertada.

Claro, aquí cada músico toca el instrumento que se le antoja y lo encaja o no lo encaja entre otros instrumentos porque es libre de tocar un chotis o un twist.

Lo cierto es que el periodista transpirenaico posee vastos espacios de luz para desplegar toda su personalidad y todas sus ideas y aportar claridad a cuantos problemas exijan su competencia.

Afirmo que en España no se le otorga al periodista la oportunidad de tocar el instrumento que le plazca, porque es victima de una coacción repugnante que le obliga a soportar letanias musicales enmohecidas por la herrumbre de los años y corrompidas por un despotismo inadmisible.

En efecto, Franco tiene razón. En Francia o en otro país cualquiera donde reine la paz y el bienestar colectivo y donde la personalidad humana aparezca en cabeza de lista de toda ley, la prensa es un verdadero Jazz-Band, pero un Jazz-Band, con tendencia propia y definida y libre de toda hipoteca arbitraria. El periodismo, en estos países, tal vez no haya alcanzado todavia la plenitud de conciencia informativa, pero seria grosero el compararlo con la parodia cotidiana informativa española.

Lo que más me asombra de todo esto es la contradicción flagrante en la que se sume la Orquestina franquista. Todo el mundo sabe el afán que ésta tiene en acudir a las clases de solfeo de los «Seis» para ver si logran participar al «Concierto Europeo». No sé si lo conseguirán, pero de conseguirlo, tendrán que admitir de tocar el «Bombo o los Platillos» los demás instrumentos estando ya en manos de virtuosos concertistas.

De todos modos, bueno será prevenirles, que en el conjunto de los «Seis» la trompeta falangista no logrará jamás interpretar el «Cara al Sol» o el «Oriamendi» por mucho que supongan lo contrario.

Yo abogaria porque cada quisque quedase en su casa hasta que se enroñezcan los instrumentos y tengamos que renovarlos por otros que emitan sonidos más trascendentales de paz y de libertad.

Entre tanto, aquel que lo desee puede acudir a las clases de conjunto que da Don sin Din en cualquier rincón de España.

F. CUENDE

Aubervilliers, 20 enero 1965

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

al término de la segunda guerra mundial, esta fotografia es ya testimonio universal de unas operaciones diplomáticas que en su dia no fueron comprendidas. El Caudillo logró dos objetivos que parecian de alcance imposible: conservar la neutralidad española y evitar que las tropas alemanas atravesaran los Pirineos, empresa que militarmente les hubiera sido fácil. Hitler y Mussolini fracasaron en sus intentos de arrastrarnos a la guerra. *El Führer, habituado a allanar todos los obstáculos, se encontró con un adversario temible.*

Si no lo sabiais, aprendedlo. Franco provocó la derrota del nazi-fascismo. Cosa que seguramente no queria el propio Churchill, con quien se ceban después de muerto, por «el error que en 1945 le condujo a entregar la mitad de Europa al Comunismo». A ese mismo «comunismo» hacia el que «Blanco y Negro» muestra una atención particular saludando el buen curso de las relaciones económicas entabladas entre la U.R.S.S. y España. El cinismo de políticos y dictadores se afirma en la credulidad pública. Stalin, aplicando tijeretazos a la Historia, Perón en Argentina, inscribiéndose en los textos escolares; Trujillo en Santo Domingo; Duvillier en Haiti; Tschombé en el Congo... Todos los dictadores —y todos los políticos— hacen lo mismo.

∴

«Efe» transmite. «Nápoles, 19. Miles de octavillas de protesta y en las que se pide que sean castigados severamente los responsables de la colocación en los últimos dias del mes de diciembre de un petardo en la puerta del Consulado de España, son distribuidos desde hace unos dias por estudiantes y obreros anticomunistas y antianarquistas.» El «comunicado», que aparece en «A B C» del 20 de enero, agrega «en los últimos dias, anarquistas y comunistas de «L'Unità» están dirigiendo duras reprimendas por su acción contra España...» *Cretinos.* «L'Unità» es comunista, no anarquista. Y toda la monserga de «Efe» constituye un amasijo de confusiones lanzadas adrede para embrollar la opinión pública española, a la que creemos más culta y advertida de lo que la estima «A B C».

PARADERO

—Deseo saber, o que me escriba, algún compañero procedente de Manises (Valencia) que se encuentre en Francia. Para recordatorio: de parte de «Joaquin el Cristalero». Escribir a: J. Bassons, Rampe du Marché, St.-Pons (Hérault).

S. I. A. DEPARTAMENTAL LOIRE

Patrocinado por S.I.A. y con la colaboración del Grupo Artistico «El Progreso» de St-Etienne el próximo 7 de febrero se celebrará en dicha localidad, Patronnage Michelet, Passementier, 41, a las tres de la tarde, un festival benéfico representándose el drama en 3 actos «LA FABRICA VIEJA» de Milla y Parcerises. Seguidamente Variedades selectas entre las que figuran Albita, Cervantes, Fonseca, etc., etc.

Hacer compatible la diversión con el espiritu de solidaridad humana es cuanto propone S.I.A. a todos los españoles.

REALISMOS

Una iniciativa de Marsella

EN el número 332 de LE COMBAT SYNDICALISTE se inserta un llamamiento de compañeros de Marsella, abriendo una suscripción para adquirir un local donde instalar una librería para la expansión, en contacto con el gran público, de nuestra prensa y libros. Loable iniciativa. Loable también la que hace unos dias nos refería nuestro compañero Fontaura sobre los compañeros de Glasvow. Y loable todo aquello que intente revivir nuestro poencial, y digo revivir porque aumentado está, aunque sea en potencia. Pero la incomprensible es que siempre nuestro movimiento se haya de mover de una forma esporádica y no relacionada, fusionada entre si, salvo el espiritu de sacrificio que une este gran movimiento. Los campeones de la unidad marchando siempre desunidos.

Cualquier iniciativa o proyecto que se quiera realizar es una montaña de sacrificios para nosotros, en este mundo de posibilidades las más de las veces fenecidas sin poder alcanzar el objetivo por enfrentarse a un mundo enemigo mejor organizado y con amplias facilidades. Tan fácil como seria organizar entre nosotros una caja para la subvención de proyectos internacionales porque universalistas somos, con sólo que aportáramos unos por otros dos mil antiguos francos por semana; teniendo en cuenta la diversidad de economias que existen entre nosotros.

Con el montante de esta caja, que no seria despreciable al año y bajo los auspicios de planes económico-sociales y culturales, estructurados por comisiones técnicas, podríamos entrar a la conquista del gran público en todos los aspectos, sin que ello reportase sacrificio para nadie.

Es a esa misma caja donde debiera ir el 50 por 100 de los beneficios obtenidos por todos los proyectos que se financiaran y, el otro 50 por 100 de los beneficios debiera ser repartido entre todos los que aportasen el capital para la fundación de la caja, siempre en partes iguales para evitar que nadie saliera mejorado en los beneficios, con el fin de intensificar las aportaciones y de todo el mundo pudiera controlar el empleo de los mismos por sus propios ojos y por el constante aumento de los proyectos de carácter social y económico llevados a la práctica.

Esa seria la gran iniciativa, sin quitar méritos a las demás, que podria refundirnos en un gran movimiento libertario. En la casa que no hay harina todo se vuelve mohina. Así sucede en la nuestra. Si todos tuviéramos dónde aplicar nuestra energia combativa, produciendo y combatiendo a un mismo tiempo, la mayoría de nuestras querellas, por no decir todas se habrian terminado.

La emancipación de los trabajadores será la obra de los trabajadores mismos. ¿Cuándo? Cuando demostremos al mundo que la unión hace la fuerza. ¿Y cuándo trazaremos los planes económicos sociales y culturales que, llevados a la práctica, levanten de entusiasmo a los trabajadores que hoy parecen intoxicados de tantas teorias sociales como han nacido desde la fundación de la primera Internacional?

La realidad de la práctica es la más viva comparación. Es la práctica de hoy, de mañana y de siempre, la que demostrará a los pueblos el camino que deben seguir. Yo brindo esta iniciativa a los compañeros y me suscribo; porque obras son amores y no buenas razones.

Una caja que nos regularice, y los proyectos libertarios serán una realidad.

HORIZONTES

NECROLOGICA

DIEGO MARTINEZ, El Cano

El 12 de enero de 1965, en su domicilio particular de Saint-Etienne, falleció Diego Martinez, El Cano, victima de la silicosis, enfermedad que no perdona y que en este Departamento es ya larga la lista de compañeros que a causa de ella nos van dejando para no volver más.

Diego Martinez, natural de Tallande (Cartagena), nos quita a la edad de 66 años. Apenas estaba disfrutando de ese retiro, que tan bien ganado tenia, que una crisis de tos le reventó un pulmón y pasó al sueño eterno.

Compañero altruista y voluntarioso, siempre se encontraba dispuesto para los cargos que se le confiaban con tal de que fueran provechosos para la causa de la C.N.T., pues tanto en España como en el exilio siempre estaba en su puesto de combate para defender los acuerdos que la C.N.T. tomó en sus comicios. Hasta sus últimos momentos, siempre acarició la idea de la liberación de España de la tirania que le oprime, acontecimiento que ya no podrá ver.

El entierro, civil, se celebró el viernes 15 enero, a las cuatro de la tarde. Acudieron al mismo numerosos españoles y franceses de toda la ciudad y alrededores, y hasta de Grenoble y Valence, prueba de que El Cano era conocido y amado por todos.

Ante tan sensible pérdida, esta Federación Local transmite el más sentido pésame a su compañera, hija y nietos.

F. L. de St-Etienne

B.D.I.C

Jaque a Franco en Madrid

La C. N. T. y la F. A. I. ocupan el lugar que les corresponde

Gran manifestación de protesta

MADRID. — En la noche del 27 de enero tuvo lugar una imponente manifestación estudiantil y obrera ante la sede de los sindicatos verticales con motivo del encarecimiento de las subsistencias y demás elementos de vida, y contra la solidaridad del sindicalismo oficial con la burguesía y el gobierno con respecto a la no aumentación de los salarios. Se vitoreó la libertad sindical, se reclamó la jornada de 44 horas, el salario mínimo de 175 pesetas (14,35 F.), la readmisión al trabajo de los despedidos en Asturias, Vizcaya y Madrid, y se calificó de asesinos a los sostenedores del régimen.

La policía irrumpió brutalmente contra los manifestantes, verificando un centenar de detenciones, treinta de las cuales han sido mantenidas. Todos los arrestados fueron brutalizados en la comisaría del barrio. En medio del tumulto, elementos de la C.N.T. y la F.A.I. circularon hojas.

La razón de los obreros puede comprenderse fijando en un 17 por 100 veraz el aumento que han sufrido los artículos de primera necesidad en medio año.

Como es sabido, el salario mínimo vigente en la industria es de 60 pesetas, jornal insuficiente a todas luces. Lejos de mejorar la situación obrera, el gobierno y los sindicatos verticales mantienen obstinadamente la inmovilidad de los salarios.

Al parecer, el gobierno está preocupado, no por la miseria de los obreros, sino por el cariz posiblemente revolucionario de los acontecimientos sociales que se avecinan.

Los ánimos en toda España están muy excitados, previéndose un movimiento general de gran envergadura.

LOS ESTUDIANTES CONTRA EL S. E. U.

MADRID. — Un delegado de la Facultad de Leyes de la Universidad de Madrid manifestó que el Consejo de Estudiantes de Leyes había votado por retirarse del Sindicato de Estudiantes Universitarios de España (SEU) apoyado por el gobierno, uniéndose a otras dos escuelas que se retiraron del sindicato el año pasado.

La decisión fue tomada principalmente como protesta por lo que el delegado llamó «el sistema antidemocrático de seleccionar a los dirigentes sindicales». El delegado, Fernando Méndez Leyte, dijo que el director nacional del sindicato fue escogido por el Ministro de Educación sin consultar a los estudiantes, y el director a su vez nombró a sus propios dirigentes de distrito.

Méndez Leyte dijo que 8.000 estudiantes de la Escuela de Filosofía y Letras de la Universidad de Madrid se retiraron del sindicato en marzo pasado, y otros 7.000 de la Escuela de Ciencias Políticas y Económicas hicieron lo mismo en noviembre.

El retiro de 3.000 estudiantes regulares y 4.000 especiales de la Facultad de Leyes dependerá de la votación que se tome entre todos los estudiantes de Leyes este mes, dijo Méndez Leyte.

Esa última acción parece ser parte de una lucha entre el sindicato apoyado por el gobierno y una «Federación de Estudiantes Universitarios» (FUEDEC), independiente.

El Consejo de los Estudiantes de Leyes está formado por 50 miembros que representan a los cinco cursos de la escuela.

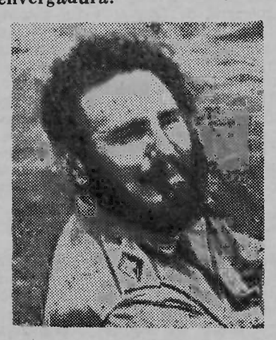
LA HIPOTECA DE ESPAÑA

MADRID. — Un nuevo préstamo de catorce millones de dólares ha sido concedido por el Export-Import Bank estadounidense a la «Empresa Nacional de Siderúrgica de España» (ENSIDESA). El crédito será destinado a la adquisición en EE. UU. de equipos para la ampliación de las actividades de la empresa.

El nuevo crédito se suma a otros cuarenta millones de dólares concedidos por el citado banco a «Ensidesa» en los últimos cinco años.

PROCESO RESUELTO

BILBAO.—La vista contra diecinueve vascos antifranquistas ha terminado favorablemente, tras una serie de incidentes originados por el presidente al oponerse que los abogados defensores enumeraran los malos tratos de que habían sido víctimas sus defendidos por obra de la policía. Todos los procesados han sido absueltos, si bien cinco de ellos habrán de satisfacer una multa.



FRANCO VENDE AUTOBUSES A FIDEL

LA HABANA. — Cien ómnibus españoles de la marca «Pegaso» fueron vendidos por el régimen de Francisco Franco al dictador cubano Fidel Castro.

Al consignar la noticia en La Habana, el Ministerio del Transporte informó que «ya se encuentran en la capital de Cuba 23 de esos vehículos. Los otros irán llegando al país a medida que sean construidos por la pequeña fábrica española.»

El ómnibus «Pegaso» ha sido una víctima tradicional del buen humor de los españoles, quienes dicen que dichos vehículos no necesitan ni motor ni gasolina. «Solamente cuatro gallegos para que los empujen» comentan con sorna los madrileños.

La adquisición de estos ómnibus es una de las tantas medidas desesperadas del régimen castrocomunista para atenuar en algo el pésimo estado del transporte urbano habanero, ya que los ómnibus «Leyland» adquiridos a Gran Bretaña son víctimas constantes del sabotaje que los obreros cubanos mantienen contra el régimen.

EL CONTUBERNIO FRANCO-FIDEL

MADRID. — España no encuentra razones que la inclinen a alterar su política comercial con Cuba, según dijo el Ministro de Información, Manuel Fraga Iribarne.

Añadió el Ministro que el gobierno «no contempla el suspender o romper sus vínculos comerciales con la isla antillana».

Una delegación cubana está gestionando en España la renovación del tratado de comercio entre ambos países, que expiró el pasado 31 de diciembre.

«España mantendrá vigente su política, basada en la libertad para comerciar, exceptuando de esta norma los materiales estratégicos y militares», expresó Fraga.

Por otra parte, alrededor de 500 personas asistieron a la recepción que ofreció el encargado de Negocios de Cuba, Francisco Calzadilla, al celebrarse en la fecha el aniversario de la revolución cubana. La celebración fue aplazada al dos de enero, con motivo de estarse festejando la navidad en el país.

Altos funcionaris, incluyendo al Subsecretario de Relaciones Exteriores, Pedro Cortina, y el Director del Instituto de Cultura Hispánica, Gregorio Marañón Moya, estuvieron presentes en el acto.

ESCRUPULOS MONJILES

ROMA. — El órgano del Partido Comunista italiano «L'Unita» denunció la explosión de una bomba en el consulado español en Nápoles y dijo que esa acción terrorista perjudicaba la lucha contra el gobierno de Franco.

Una bomba explotó antes del amanecer frente al consulado español en el centro de Nápoles. No hubo lesionados, pero sí considerable daño. Dos carteles pegados en las paredes cerca del sitio de la explosión tenían iniciales de organizaciones anarquistas españolas.

«L'Unita» comentó: «En un país como el nuestro, donde el derecho de expresar libremente las opiniones... es reconocido por la constitución y donde por otra parte el problema es de reclamar el respeto efectivo y absoluto a este derecho contra todos los intentos de limitar y sofocar su ejercicio, el recurrir a gestos terroristas representa un motivo de diversificación y provocación.

«Además, no ayuda a conquistar grandes sectores de la opinión pública para la lucha contra la dictadura de Franco.»

Gracias, «hermanos» comunistas.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

El mercado de la revolución

ACTUALMENTE los que menos abusamos del vocablo «revolución» somos los revolucionarios. Habiendo tanto perdido, tanto más silenciamos la palabra que nos era cara.

Mussolini, copiando a la revolución dictatorial rusa, presumió de revolucionario nacional fascista. Igual Hitler con su oprobiosa regresión humana, calificada de «revolución» igualmente. Incluso Franco, producto típico del ancestro clerical, ha osado, en diversas ocasiones, dárselas de revolucionario.

Hace cuarenta años ya que un periódico, órgano de la C. C. (Comunión Carlista, o caverna carlista) fue bautizado, por escarnio, «Libertad». Y sabido es que Libertad y Revolución hacen buena pareja.

Revolución, lo es lo del 1917 en Rusia, y lo del 1936 en España. «Libertad o Muerte» se gritó en la Commune y Thiers descabezo la Libertad y dejó enhiesta a la parca. Igual Lenin, Trotski, Stalin en la U.R.S.S.; idénticamente Franco en la península ibérica.

Las revoluciones americanas son, o bien cuartelazos, o ramalazos de Washington o Moscú; todo menos revoluciones. Como las mefíticas experiencias europeas, esas « revolucioncitas » del Mundo Nuevo son regresiones clásicas.

El megalómano Perón, el cabaretista Perón, voceó revolución en Argentina para encubrir una dictadura personalista. Y aún persiste, desde el exilio, rodando el disco rayado.

Los países del Africa, recientemente nacionalizados —que no independizados— aducen revolucionarismo, a veces «socialista», conducidos de la mano de naciones antiguamente o modernamente colonizadoras. Porque la colonización de ahora va del préstamo de dinero y armas hasta la industrialización material y política del país «protegido».

El Congo se lo disputan Bélgica, EE. UU., U.R.S.S. y China mediante carne de cañón congolesa.

Argelia socialista arremete contra los huelguistas según las normas del socialismo autoritario.

Marruecos «dibre» encarcela y procesa a los ciudadanos que se emancipan del yugo mahometano.

Túnez aduce todavía una «revolución» que no reconoce sultanes, pero que entroniza a una familia que, de popular, se convierte en omnímoda.

Egipto, en manos de un ególatra —Nasser— peligroso, se esfuerza en edificar un imperialismo «revolucionario» árabe, que no prosperará por exceso de emperadores y sobra de Estados blancos o amarillos protectores, esto es, ambiciosos de Protectarado.

Cualquier sátrapa en ciernes o cualquier barbudo manigüero clama hoy día revolución para encubrir calamitosos designios.

Solamente los libertarios ponemos sordina al estallante vocablo, unos por cohetes quemados, otros por vergüenza de una voz al parecer desacreditada por toda suerte de enemigos del Pueblo.

De todas maneras, es mejor ser revolucionario que solamente decírselo.

CRONICA INTERNACIONAL

ESPAÑA CONTRADICTORIA

«MADRID, enero 27 (Le Monde).—Más de mil quinientos obreros y estudiantes manifestaron en Madrid el martes por la tarde, ante el edificio de los sindicatos oficiales, a los gritos de «Sindicatos libres» y «Libertad». La manifestación fue disuelta sin gran violencia por las fuerzas del orden. Fueron detenidas una treintena de personas.» Constituye el hecho más importante de estos últimos tiempos. Los militantes obreros lanzándose a la calle, emplean rebelión y desafío al régimen.

Responde esta manifestación a las actividades de los sindicatos clandestinos. Reclaman, ante todo, el derecho a sindicarse en la organización de elección y no forzosamente en los sindicatos verticales (del Estado) y el consiguiente derecho a la huelga. Al propio tiempo pide que los salarios pasen de 60 a 175 pesetas diarias. Tal exigencia da idea de la situación en que los obreros se hallan, ya que las 175 pesetas equivalen a 15 francos (franceses) actuales. Con gran coraje se reafirman en exigir la reintegración de los despedidos a raíz de las recientes huelgas de Madrid y región vascuence, y reivindican la semana de 44 horas. Insistimos a menudo —y los hechos son indesmentible prueba— que España se reconquistará, se está reconquistando, desde dentro en la clásica agitación y reorganización obrera. Todo prueba que la base, sin partidos, se agita seriamente. Las huelgas se repiten sin reposo de un rincón al otro de la Península, en fructífero eco con la agitación paralela que se desarrolla en Portugal. Hasta en las cárceles, por medio de plantes o de huelgas de hambre, los presos reclaman respeto al pensamiento y no imposición de misas; condiciones humanas de trato o exigiendo la revisión de condenas y de procesos que paradojalmente se averan «ilegales» por ser «ilegales» procuradores o jueces.

Los estudiantes se niegan a reconocer a la S.E.U., impuesta por el Estado. En castigo se expulsa a varios de la Universidad y en general se suspenden las becas. Pero los estudiantes no ceden. La magistratura da prueba de repugnancia hacia las determinaciones del régimen. Se vio en el proceso a los cenetistas finalmente condenados; se observa con la puesta en libertad de dos militantes trostkistas francesas; se reafirma en el proceso a los vascos acusados de separatismo. El propio procurador facilita los alegatos de la defensa al reconocer que la policía arranca «confesiones» por el método «directo» de las torturas.

Si algo hay y muy serio, que se mueve en España haciendo cada vez más oportuna la reintegración decidida de todos los sectores del exilio.

***

El mercado industrial interior español constituye terreno virgen a las apetencias de las potencias evolucionadas. Todo está allí por hacer. Modernizar industrias vetustas como las textiles, mineras o metalúrgicas y crear aquellas indispensables para situar el país, sino al nivel de sus vecinos europeos, por lo menos en un principio de seria reconstrucción orgánica-comercio-social. El ingreso de España en el Mercado Común Europeo depende más de su retraso industrial que de sus condiciones políticas. No alimentemos falsas ilusiones. Las declaraciones de Saragat o las de Spack cuentan poco ante las «realidades económicas generales» dominadas por los grandes trusts. De hecho se ha encarado ya seriamente la anexión de España. Desde el 5 de noviembre de 1964 se estudian las modalidades prácticas, sin oposiciones fundamentales. ¿Por qué? Porque España se industrializa. Y este proceso industrial es irreversible, debiendo llegar a los adelantos modernos si se quiere que Iberia se sitúe en el concierto de los países evolucionados. La explotación de la energía nuclear constituye una de las exigencias insoslayables de la época.

Se trata, precisamente hoy, de construir varias centrales nucleares destinadas en principio a dotar a España —y el sur de Francia— de la fuerza eléctrica necesaria a la renovación industrial. La primera se situará a 45 kilómetros de Madrid, en Zorrita de los Canes, y será construida por la Westinghouse, firma americana que probablemente construirá también otra en la región de Burgos, a menos que la General Electric, firma inglesa, gane la partida. Francia proyecta instalar en Cataluña la más potente de las tres. Todos los planes se hallan adelantados, pero tropiezan con el signo característico del carácter español, además de contradictorio, indeciso: dispersión, duplicidad de organismos (ni más ni menos que en lo que respecta al exilio antifranquista), burocratismo retrógrado que frena y obstruye. Las empresas extranjeras, al hallarse en competencia, ofrecen capitales y técnicos à titulo de préstamos ventajosos. Cada uno pretende ganar la partida en la explotación de las riquezas nacientes. Pero han de contar la con la aprobación de cuatro organismos poco menos que rivales que pretenden —cada uno— el control, el beneficio y la «gloria» de la operación. Se trata de la Junta de Energía Nuclear, creada antes de que nada de tal cosa exista; el grupo de productores (particulares) de electricidad; el Instituto Nacional de la Industria; la Cámara Industrial Española.

El cuadro es simbólico. Lo que importa es la transformación industrial y económica del país. Vendrá luego la hora de repartir los beneficios. Pero se los quieren repartir antes de producirlos. Lo mismo ocurre en cuanto a la oposición al franquismo. Los del Interior se oponen puntos de vista distintos a los del Exterior. Entre los del Interior resulta difícil el acuerdo. Lo mismo ocurre con los del Exterior. Sin embargo, lo que importa es la caída del régimen. Vendrá luego la transformación social y política. Y la accesión a sinecuras, si se crean éstas...

CRETINISMO

«Sesenta años de historia de España a través de la biografía del hombre que los ha vivido más intensamente». Tal es el subtítulo de «Franco, ese hombre», película de José Luis Saenz de Heredia, texto del citado y de Sánchez Silva. «Blanco y Negro», de diciembre 1964, aporta comentarios e ilustraciones. En «Verdad y Humor de la Historia» dice... «Entre los momentos aplaudidos por el público más intensamente, figura la escena de la marcha de los embajadores cuando la O.N.U. decidió el bloqueo diplomático de nuestro país. Los representantes acreditados, en su intento de aislar a España, suben a los aviones en dirección a sus naciones respectivas. A continuación se contrasta la escena anterior con unos planos en los que se ve a los embajadores con todos sus entorchados y uniformes de gala, presenciando el Desfile de la Paz en la tribuna diplomática. Los embajadores son otros, pero el hombre que les ha recibido es el mismo.»

¿Quiere recordarnos el autor que el exilio se durmió en las pajas...?

Continúa: «También nos ofrecen curiosas fotografías de Lenin, Trotsky, Stalin, etc., y aparecen ante el expectador las incumplidas promesas de Churchill y Roosevelt durante la II guerra mundial...» En verdad, para con Churchill queda un resquemor eterno. Injusto, porque Churchill quedó en toda su historia personificado como el ejecutor de las fuerzas de la reacción estatal y capitalista. No aceptó a Hitler porque éste se atacó a Inglaterra. Y a Franco le recriminó su alianza con el führer y con su comparsa Mussolini. Alianza que el cretinismo moral del autor de la película intenta ocultar. ¡Y cómo!... La conocida foto de la entrevista Hitler-Franco lleva el siguiente comentario: «Franco estadista: Pasadas las tempestades pasionales que se desataron

(Sigue en la página 3.)

DESDE MI RINCON SOLITARIO Y SILENCIOSO

LAS gentes nos toman por lo que decimos que somos, mientras no probemos con nuestros actos y errores lo contrario. Creerán en la alabanza propia con tal de que la justifiquemos con nuestros actos; pero mayor confianza tendrán en quienes sin aspavientos ni alabanzas den en sus excelentes obras el mejor elogio de su persona.

Jamás confundamos la modestia con la timidez. Modesto es el que consciente de su valía no alardea jamás de ella, sino que la demuestra con obras en cuantas ocasiones hay necesidad de demostrarla. Es más amigo de la acción cumplida que de la palabra vana, y nunca teme el juicio ajeno mientras esté seguro del aplauso de su recta conciencia.

El mundo pertenece al que sin engreimiento confía en sí mismo, a los que seguros de lo que pueden y saben hacer, lo hacen cada vez con mayor perfección y siempre siguen adelante hasta conseguir la conquista total de sus anhelos e inquietudes.

Quienes siempre andan recelando del que dirán y por falsa modestia se creen inferiores a todo el mundo sin atreverse a terciar en una conversación ni exponer su criterio en contra del de los demás, esperando a que las gentes descubran su valía, son unos rezagados en el campo de la vida, e incapaces totalmente de iniciar nada positivo. La timidez, aunque parezca paradójico, tiene cierta semejanza exterior con el orgullo.

Los tímidos no son capaces de actualizar y fortalecer las cualidades necesarias para el logro de objetivos manumisores. Aun aquellos que están dotados de claro entendimiento y genuina aptitud para determinada esfera de acción, no pueden valerse de tan nobles dotes si los entorpece la falta de iniciativa y del espíritu emprendedor incompatibles con la timidez.

La timidez, el recelo, la quisquillosidad y la esquivez, son enfermedades definidas y contagiosas. Sus víctimas son a menudo incurables y quedan imposibilitadas de hacer todo cuanto con mente sana y equilibrado ánimo serían capaces. No pueden ver las cosas en sus verdaderas proporciones, porque la timidez les ofusca el entendimiento y les quita valor para acometer alguna empresa que según otras cualidades de su carácter serían capaces de cumplir.

Los tímidos suelen ser al propio tiempo irresolutos. No aciertan a tomar una firme y final decisión. Todo lo demoran y aplazan por recelo de equivocarse, y esta falta de confianza en sí mismo absorbe todo el meollo de su voluntad, haciéndoles imposible el tesón que sin temor impele hacia adelante.

TERMINAMOS DICIENDO: Que nuestro deber es adquirir conocimiento y aprovechar los errores y equivocaciones para que al enmendarlos se acreciente nuestra experiencia en el mayor grado posible, convirtiendo en peldaños las piedras de tropiezo, corrigiendo al mismo tiempo la debilidad de carácter y fortaleciendo la agudeza de percepción y sentido común.

PEREZ GUZMAN

Gotas de miel y ajenjo

Desearíamos ser sembradores de optimismo con nuestras letras, pero mentiríamos. Mentir es el lodo del mundo, y nos resistimos.

∴

Mentir es la raíz comercial y esencia de la política. El negocio, el trabajo, el arte, la educación, el deporte, todo lo ha envenenado la política con la mentira. La más colosal industria de nuestro tiempo es la «Publicidad», arte y ciencia de sugestión y engaño público.

∴

Se ha cumplido un siglo desde la fundación de la Primera Internacional del Trabajo (A.I.T.). Los anarquistas persistimos en sostener la revolución social por medio del trabajo organizado. Firmes en la convicción que presidió la formación de la Asociación Internacional de los Trabajadores que: «La Emancipación de los trabajadores debe ser la obra de los trabajadores mismos».

∴

Todos los trabajadores unidos, asociados, en cooperación y solidaridad, intelectuales y manuales. El mundo de los hombres creadores, «sin distinción de color, creencia ni nacionalidad». Tal fue el pensamiento unánime existente, en el conjunto de los delegados reunidos el 28 de septiembre de 1864 en la sala «Saint Martin's Halle» de Londres, al fundar la Internacional.

∴

Ellos acentuaron su pensamiento de liberación con claridad meridiana diciendo: «La emancipación económica de los trabajadores es el gran objeto a que debe subordinarse todo movimiento político.» Pero las corrientes políticas oscurecieron el horizonte de esta verdad permanente en el correr de los años, y hoy asistimos a la *subordinación* de la emancipación económica al movimiento político.

∴

Ellos, hace un siglo, dijeron: «Los esfuerzos de los trabajadores para conquistar su emancipación, no han de tender a constituir privilegios nuevos, sino a establecer para todos, los mismos derechos y los mismos deberes...»; pero esta noble advertencia a los trabajadores fue tergiversada y retorcida por los políticos, prostituyendo la organización obrera mundial. Persisten los privilegios viejos y los nuevos y está ausente la emancipación de los trabajadores.

∴

Y, sin embargo, la revolución emancipadora por el trabajo —ciencia, técnica y trabajo asociados—, sigue siendo el norte de la humanidad, la orientación finalista de la lucha social en todos los tiempos y de todos los hombres. La desviación y confusión ha de ser combatida siempre por los anarquistas.

J. TATO LORENZO

¿Es libre la prensa en España?

por F. CUENDE

EN el Estado español, la prensa no puede ser más que española. Esta vive supeditada y sumisa a la forma y a la estructura política de la España actual.

Partiendo, pues, de este principio, tal vez nos sea más fácil digerir e interpretar con más beatitud las palabras que el *invicto* caudillo de todas las Españas ha pronunciado ante los periodistas españoles:

«Se afirma, ruge el invicto, que nuestra prensa es facciosa y que yo, vuestro Caudillo, la tiranizo. Convendréis en que esta acusación es monstruosa, ya que, como sabéis, no existe lugar alguno del planeta donde se armonicen las ideas con más libertad que en nuestro país. En España, afirmo, la prensa es libre.»

Yo os ruego que no seamos malas lenguas y que no exageremos nuestras críticas cuando nos referimos al problema periodístico español. Sabéis como yo, que en el Edén español el periodista puede moverse a su antojo, pero dentro del Edén. Cómo negar que el periodista español no es hombre de ideas grandiosas y sesudas; de pulcritud profesional sin tacha y sin reproche; de actitudes liberales y de conciencias transparentes.

Para el periodista franquista, el principio humanista es así como un altar sagrado, donde acude, para postrarse transido de espanto, después de desenfrenada carrera de insidias y mentiras cotidianas. Las ideas, la pulcritud y la conciencia profesional, son virtudes que van asidas a la sociedad impía en que vive, y, decidme, ¿que puede reprocharle la sociedad, si ésta es precisamente forja de mansitud y única responsable de su acción negativa? Franco es, pues, respetuoso para con sus escribidores.

Hace años leí, no recuerdo donde, unas frases que retuve. Decía el autor: «El escribidor periodístico del invicto es así como un miembro de una lamentable orquestina.» A mi ver, no puede decirse verdad más llana y auténtica.

En España, cada periódico asegura tener su voz. Unos, trémula; otros, ronca y tenebrosa como los truenos; pero jamás discorde. Todos acuden a la misma clase de solfeo y tocan la misma partitura.

Aquel que, por haberse acatarrado o cosa parecida, desafina, no es buen músico, luego es mal escribidor y sobra en la orquestina. Sin embargo, nos place señalar y lo hacemos gustosos rompiendo el velo de la imparcialidad, que, en algunos casos, habiendo descubierto en la orquestina algunos músicos con aptitudes elevadas que se negaban a amoldarse a los sonidos discordantes de la misma, fueron enviados a otra clase de solfeo, o sea a la cárcel. Pero no seamos malos chicos y, sobre todo, no neguemos lo sublime que posee la auténtica Democracia Orgánica Española. ¿Cómo negar las mil conquistas sociales obtenidas durante estos últimos veinticinco años de paz? ¿La libertad de que el pueblo goza y disfruta; el bienestar moral que los trabajadores han alcanzado; los templos que por centenares han ido elevándose hasta el cielo; la escalofriante cantidad de guardias uniformados que patrullan por las calles y los otros doscientos mil que patrullan sin uniforme; los cuarteles de la guardia civil que se han construido, sin olvidar los que albergan a millón y medio de soldados chusco en mano; los Centros del Frente de Juventudes y de Educación y Descanso, así como las oficinas de

(Pasa a la pág. 3)

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'approprier, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

11 FEVRIER 1965
NUMERO 336
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Révolution sociale

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la grève des dockers se poursuit dans les ports de la côte atlantique et du golfe du Mexique. Par ailleurs, dans ce même pays de cocagne que semble être l'Amérique du Nord, on cherche le moyen de limiter et si possible de réduire les dépenses en devises effectuées par les touristes qui vont à l'étranger (3 milliards de dollars en 1964); l'Etat aurait même l'intention d'imposer une taxe de cent dollars à tous les Américains chaque fois qu'ils quitteront le territoire national.

Doit-on en déduire que le malaise social qui s'installe insidieusement chez nous a déjà atteint le Nouveau-Monde ?

En réalité, les causes sont les mêmes dans l'un et l'autre cas et la manifestation des effets, bien qu'ayant lieu à des dates différentes, finissent toujours par être identiques.

Le système capitaliste, dans ses contradictions absurdes, entraîne irrémédiablement les classes laborieuses vers l'insécurité et l'inquiétude. Ne croyez pas que nous cherchions à dramatiser et à créer un climat de défaitisme collectif; bien au contraire, nous essayons de voir les choses en face et nous nous apercevons que la situation n'est pas brillante. De nombreux valets du capitalisme avouent eux-mêmes que les affaires ne vont pas pour le mieux. Même dans des pays où la « grandeur nationale » est moins onéreuse que chez nous, comme la Belgique par exemple, certain administrateur d'une grande société a déclaré récemment que « l'industrie textile frise la catastrophe », ce qui mettrait, paraît-il, 235.000 emplois en péril.

C'est donc sur le plan mondial que les travailleurs doivent se dresser contre l'incurie manifeste des exploiteurs qui reconnaissent leur incapacité à assurer aux travailleurs le minimum que ces derniers sont en droit d'exiger : la sécurité de l'emploi.

Mais nos aspirations doivent aller plus loin qu'une simple sécurité de l'emploi, nous devons aller jusqu'à l'égalité économique et sociale, jusqu'à la révolution sociale ; autrement dit, jusqu'à la gestion directe des moyens de production et de consommation par les travailleurs eux-mêmes.

« Oui, disait V. Griffuelhes, la Révolution sociale, c'est-à-dire, la mainmise sur le travail et sur le profit, sera l'aboutissement d'un mouvement total de la classe ouvrière, se produisant sur le terrain de la production et mettant en présence, dans un effort final, l'exploiteur d'une part, l'exploité de l'autre. »

« Mais il n'y aura le triomphe que si nous savons agir et lutter. Et comme il n'y a que le mouvement de la classe ouvrière placé sur le terrain prolétarien qui apprend à agir et à lutter, le syndicalisme affirme ainsi sa supériorité. Supériorité qui, certes, n'apparaît pas toujours avec éclat et vigueur ! Supériorité cependant, car il est la vie même, faite de chocs, de combats et de luttes. »

Cette façon de s'exprimer effraie parfois certaines catégories de travailleurs qui se sont trop facilement habitués à considérer le syndicat comme une agence d'assurance ; mais nous nous acheminons vers des difficultés qui ne pourront être vaincues que par l'action directe et coordonnée de toutes les catégories de travailleurs.

Il est donc temps, dès aujourd'hui, de savoir prendre ses responsabilités ; la grève restant l'arme des travailleurs, par excellence, l'outil qui doit leur permettre de frapper l'adversaire à l'endroit le plus vulnérable, elle ne doit plus rester impuissante, stérile ni même dangereuse.

Aussi, la C.N.T. s'est fixé comme première tâche de dénoncer toute campagne démagogique appuyée sur des mouvements de grève, mais qui ne préparent en aucun cas les travailleurs à la prise de conscience, à la REVOLUTION SOCIALE.

LA MORT DU LION

Si vous vous attendez à lire ici un récit de chasse au grand fauve, suivie d'une traditionnelle mise à mort, vous allez être déçus. Je serais d'ailleurs absolument incapable d'écrire un texte, sur un tel sujet, susceptible d'intéresser le lecteur ; et puis, le lion en question n'est rien autre chose qu'un homme, animal prétendu raisonnable, et réputé, souvent à tort, pour être le plus intelligent de tous.

Pourquoi avoir qualifié Winston Churchill, car c'est de lui qu'il s'agit, de cette épithète ? Peut-être par esprit de domination, pour qu'il ne soit pas en reste avec son homologue français Clemenceau, affublé à la fin de la première « dernière guerre » mondiale du titre de « tigre », ou parce que dans le comportement de ces deux individus une certaine ressemblance permet de les assimiler à ces espèces de fauves réputés, à juste titre, pour leur férocité. Seul le dieu de ces deux « sauveurs de l'humanité » pourrait sans doute nous l'indiquer, mais notre absence de relations avec le tout puissant créateur laissera la question posée sans réponse.

C'est d'ailleurs sans aucune importance pour les gens d'un certain âge qui suivent attentivement les fluctuations de la politique internationale depuis environ un demi-siècle, et sont exactement fixés, aussi bien sur le compte de Clemenceau que sur celui de Churchill.

Ce qui est absolument certain dans cette disparition, c'est que les fabricants de « brosses à cirer » vont se frotter les mains d'aise ; les affaires vont reprendre. On n'a jamais vu, en effet, les « brosseurs » professionnels de la presse parlée ou écrite accomplir leur tâche avec un tel zèle. Ont-ils pu en débiter des âneries, avec le cas échéant des effets de trémolo, diffuser des mensonges mystifiant les pauvres types, dont les connaissances sont beaucoup plus développées en matière de tiercé qu'en politique.

Prématurément l'encens se volatilise, par doses massives, au point de suffoquer, et l'idolâtrie, que l'on croyait en voie de disparition, a plus cours que jamais, il faut bien l'admettre. Qu'on en juge :

Winston Churchill, le sauveur de la liberté...

Winston Churchill, l'homme au courage indomptable...

Winston Churchill, le grand ami de la France...

Winston Churchill, le géant...

Winston Churchill...

Qu'y a-t-il de valable dans tout cela ? Absolument rien, si l'on tient compte des apparences parfois trompeuses,

Churchill, sauveur de la liberté. De quelle liberté ? Celle de se taire, de crever de faim, comme la plupart des anciens « protégés » de la perfide Albion, qui ont simplement changé de maîtres, comme les chômeurs et les vieux, pullulant des deux côtés du Channel, et ailleurs.

Churchill, homme au courage indomptable ? Qu'a-t-il fait d'exceptionnel ? S'il n'a pas déserté, comme certains, il s'est trouvé comme nous, qui n'en somme pas plus glorieux pour cela, sous la mitraille, alors qu'il aurait préféré, lui aussi, être ailleurs. Il a fait la guerre... avec la peau des autres et est mort à 90 ans, dans son lit, comme un général. Il n'y a vraiment pas de quoi battre tambour !

Churchill, ami de la France ? De qui se moque-t-on ? Il n'a jamais été ami de notre pays, ni des autres, qu'autant que cette « amitié » servait les intérêts du sien. Qu'on n'oublie pas que pour tout Britannique qui se respecte, et c'en était un, « l'Afrique commence à Calais ».

Authentique aristocrate, puisque descendant de Marlborough, sa longue appartenance au parlement britannique camouflait mal le dédain, le mépris, la haine même, que professe tout féroce privilégié conservateur pour le prolétariat.

Pour nous, ses principales lettres de noblesse consistent à avoir bu sec, durant toute sa vie, inutile et néfaste, des barriques de « scotch » et transformé en fumée des kilomètres de cigares de luxe.

Ce qui précède est si vrai qu'il suffirait, pour s'en rendre compte, d'interroger les habitants de Dresde, qui se souviennent de leurs 135.000 morts, victimes de la R.A.F. ; ou ceux de cette commune d'Angleterre qui refusent de participer à la démonstration générale d'adoration, Churchill ayant toujours été, selon eux, *un ennemi-né des mineurs ;* ou encore les prolétaires de Whitechapel, dont tous les exploiteurs redoutent les cinglantes et frappantes réactions.

Le lion est mort ; il ne rugira plus !

Laissant aux souverains, aristocrates et margoulins de tout acabit, dont il a sauvegardé les couronnes et les privilèges, le soin de prendre le deuil, nous nous contentons, nous, de penser, en guise d'oraison funèbre, que si par extraordinaire il existe un dieu conforme à l'image que la légende en fait, c'est-à-dire infiniment bon, juste et parfait, l'âme de Churchill, pour autant qu'il en ait eu une, occupe déjà une place de choix en enfer (1) à côté d'Attila, des Napoléons et autres despotes avec qui il est en bonne compagnie.

Raymond FAUCHOIS

(1) Il y a une belle contradiction, imputable à l'Eglise, entre l'existence de l'enfer et l'infinie bonté du prétendu dieu.

A propos de pétitions

Il a été fait mention en son temps, dans les colonnes du « C. S. », de l'horrible accident survenu sur la route qui traverse Trappes, et l'accent fut mis sur l'indifférence criminelle des nombreux automobilistes qui continuèrent leur route sans aucun remords de conscience.

Depuis, trois autres accidents se sont produits sur cette route « qui tue ». Il faut dire que l'arrêt réglementaire de l'autobus de Versailles, ainsi que l'important centre de triage S.N.C.F. et la cité de La Boissière, annexe de la ville de Trappes, construite récemment, obligent la population, soit pour aller au travail soit pour aller à Paris, de traverser cette route meurtrière au péril de leur vie.

« Fait divers », diront certains... Oui, et nous n'y serions pas revenus si l'affaire des pétitions ne s'y était pas greffée. En effet, une pétition fut organisée pour réclamer un passage souterrain ou aérien afin d'assurer la sécurité des piétons qui doivent traverser en ce lieu.

Cette pétition était pleine de bons sens, mais, hélas !, elle arrivait trop tard ; une autre pétition, d'un caractère tout différent, avait été faite auparavant et la dernière risquait de porter ombrage à la précédente et, cela, les gens bien-pensants de Trappes ne l'ont pas voulu.

Mais au fait, vous voudriez peut-être savoir ce que réclamait la première pétition... soit.

La « sainte église » de Trappes détruite à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit (ce qui est un outrage à sa suzeraineté) et « bénite » le 13 décembre 1964... Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition.

« *Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre vieux baraquement.* (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible ou alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite :

« *La patience des habitants de Trappes est à bout... Tous pensent que la liberté de pensée, de croyances, de conscience et la liberté de professer ses convictions doivent être assurées.* » (Nous serions curieux de savoir pourquoi le clergé espagnol ne partage pas les mêmes conceptions de la liberté, et pourquoi, même en France, certains hobereaux font encore pression sur leurs ouvriers pour qu'ils aillent à la messe le dimanche, et surtout pour qu'ils ne manquent pas de baptiser les gosses et ensuite de les faire communier.)

Venons-en maintenant à la dernière phrase de cette pétition.

« *Pour appuyer cette audience* (avec le maire de Trappes), *nous demandons à tous les catholiques de Trappes et à tous ceux qui sont épris de justice et de liberté, hommes, femmes et enfants, de se rassembler le même jour et à la même heure, face à la mairie de Trappes.* »

Avouez que ces gens-là ne manquent pas de toupet ; mais s'il y avait un peu de justice tout effort et toute dépense collective ne devraient en aucun cas être destinés à construire ou à reconstruire ces antres de l'obscurantisme. Il y a tant d'écoles, d'asiles de vieillards et de logements à construire et puis, ne serait-il pas plus raisonnable que les travailleurs commencent par se bâtir des « Bourses du Travail »...

C'est sûrement une pensée qui a dû trotter plus d'une fois dans l'esprit de nombreux travailleurs de Trappes et ils ont tort de ne pas crier bien haut ce qu'ils pensent tout bas, car s'ils laissent faire ces prêcheurs de « morale à sens unique », ce n'est pas demain qu'ils pourront jouir de la liberté de pensée et de conscience.

Les bigots de Trappes, qu'il s'agisse d'un certain chef de dépôt en retraite qui en fit bien voir à ses subordonnés, auxquels il n'accordait des permissions qu'en fonction de leur degré de croyance, ou bien de certaine famille de gros exploitants agricoles, possesseurs d'usines de surcroît, et qui recrutent, pour leurs gros travaux, des travailleurs espagnols au titre d'esclaves modernes, tous sont démunis de sentiments humains.

Travailleurs de Trappes, ces gens se moquent bien du danger que vous encourez en traversant la route meurtrières ; ce qu'ils veulent, ce sont des églises pour prêcher, à vous ou à vos enfants, la soumission et la résignation.

La C.N.T. vous conseille au contraire de vous élever contre leur hypocrisie, leurs exigences et leur contrainte ; nous ne vivons plus, en France tout au moins, sous l'inquisition et nous devons tout mettre en œuvre pour sauvegarder la liberté de professer nos convictions.

LE LAMPISTE

Peuple esclave, debout

« Le démocratisme officiel et la bureaucratie rouge, c'est le mensonge le plus vil et le plus redoutable qu'ait engendré notre siècle », écrivait Bakounine à Herzen le 19 juillet 1866.

Cela demeure d'autant plus vrai qu'aujourd'hui les néo-fascistes gaullistes d'un côté, les communistes autoritaires inféodés à Moscou, de l'autre espèrent chacun amener le prolétariat français à cautionner lors des prochaines élections, municipales et présidentielles, soit le capitalisme d'Etat soit le capitalisme des trusts et, dans les deux cas, l'exploitation intensive de l'homme par l'homme

Si le peuple français ne se réveille pas, s'il ne prend pas enfin conscience qu'il doit, s'il veut s'émanciper réellement, dire un non catégorique à toute tentative de le politiser au profit d'un parti ou d'un autre, nous allons vers un esclavage matériel et spirituel comme on n'en a jamais vu. L'autorité sociale et l'autorité économique tendent en effet à se concentrer davantage chaque jour entre les mains d'une minorité de privilégiés à laquelle seule la révolte prolétarienne pourrait faire échec.

Il faut que les travailleurs conscients mettent tout en œuvre pour que les prochaines élections soient le triomphe de l'*abstentionnisme* qui seul peut démontrer à la face de tous les exploiteurs que les exploités, conscients du fait que les progrès de la technique permettent d'envisager dès à présent l'*économie distributive* et la suppression du profit, entendent prendre en main, dans ce but, les moyens de production et de distribution et s'organiser selon les principes fédéralistes de l'anarcho-syndicalisme.

La conquête du pouvoir comme moyen d'émancipation des opprimés doit être rejetée farouchement, car il est prouvé qu'elle ne saurait amener qu'une nouvelle forme d'exploitation de l'homme par l'homme. La « dictature du prolétariat » est un mythe dont il faut dénoncer vigoureusement le caractère hypocrite. Car si la révolution bolchéviste prétend abolir toutes classes, on voit mal comment peut se justifier la continuation de l'une d'entre elles, fût-ce sous la forme d'une dictature (dont on sait d'ailleurs qu'elle est la domination policière et bureaucratique du « parti » et, en définitive, de quelques personnalités).

L'émancipation de l'individu et du travailleur ne saurait venir que d'une action énergique et concertée de tous les exploités pour jeter à bas définitivement les institutions capitalistes et les mythes financiers, économiques, politiques et moraux. Cette action, c'est la *Révolution sociale* et la *Grève générale expropriatrice* auxquelles doivent se préparer dès maintenant les prolétaires de tous pays en réclamant et en imposant s'il le faut des changement véritablement révolutionnaires : *Gratuité des services publics, salaire unique pour tous, etc.*

L'*action directe* demeure le seul moyen de sortir de l'impasse. « La guerre civile, si funeste à la puissance des Etats, est au contraire, et à cause de cela même, toujours favorable au réveil de l'initiative populaire et au développement intellectuel, moral et même matériel des peuples ; la raison en est très simple : elle ébranle dans les masses cette disposition moutonnière, si chère à tous les gouvernements, et qui convertit les peuples en autant de troupeaux qu'on paie et qu'on tond à merci. » (M. Bakounine.)

SEVY

A LA S. N. C. F.

Si les cheminots veulent ouvrir les yeux

La rigolade du 27 janvier peut permettre de nettoyer les écuries d'Augias.

Faisant suite aux manifestations granguignolesques de decembre, les organisations officielles et « représentatives » *(sic)* ont déclenché la « grève » du 27 janvier. En effet, les gens de la CGT, de FO et de la CFDT ont encore le culot d'appeler leurs mascarades périodiques des grèves.

Si la journée du 27 janvier fut une vaste rigolade à la SNCF, il n'y a que les aveugles et les imbéciles pour s'en étonner. Si depuis la fondation de la C.N.T., c'est-à-dire depuis 1946, nous disons que le syndicalisme est mort à la CGT (et par suite logique à FO et à la CFDT) c'est que dès le Congrès Confédéral de la CGT de 1946, nous avions prévu ce qui allait se passer par la suite. En constituant la CNT nous étions convaincus que la fiction d'unité des dirigeants bolcheviks de la CGT était néfaste au mouvement ouvrier et qu'une nette cassure entre les politiciens et les syndicalistes ne pourrait que rendre service à la classe ouvrière en lui montrant nettement que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » et non pas l'œuvre de quelques problématiques « leaders ».

Il aura donc fallu dix-huit ans pour que la vérité crève les yeux, et pourtant, il en est encore qui ne veulent pas voir.

Pourtant, en cette journée du 27 janvier 1965, la traîtrise et l'escroquerie monumentales des dirigeants de la CGT et des bouffons de FO ne sont plus à démontrer.

On avait tout vu, mais on n'avait encore jamais vu cela. Une grève réglée, orchestrée publiquement par l'Etat et les soi-disant « syndicats officiels », une « grève par consentement mutuel » pour reprendre une expression de « Combat ».

Ainsi, nous marchons vers la « grève publique, laïque et *obligatoire* », les chefs mettant en repos d'office ceux qui sont susceptibles de venir travailler. On a même vu des mécaniciens se présenter au travail et être invités à retourner chez eux, le chef les mettant en repos compensateur après avoir déclaré : « Si je te fais sortir avec une machine, c'est encore un truc à avoir des emmerdements avec les délégués et les patrons ! » Car nos cadres, avec le courage qui les caractérise n'ont qu'une idée : monter en grade et éviter les ennuis.

Plus fort encore. Sans doute vexés que trop de cheminots n'aient pas honoré la « grève officielle », les dirigeants de la SNCF mirent en repos d'office plusieurs ateliers, dont ceux de Rennes et de Bordeaux, pour la journée du 28 janvier sous prétexte que le courant électrique risquait d'être coupé.

C'en est donc fait, la CGT, FO et la CFDT ne se cachent plus d'être des annexes de l'Etat. Les voici définitivement intégrés, colonisés, invertébrés.

La CGT, FO et la CFDT ont renoncé ouvertement aux luttes syndicales.

Le beau Seguy peut « se gratter le nombril en public » et la vieille ganache de Benoit Frachon peut insulter en toute quiétude « ces ennemis de la classe ouvrière qui veulent déclencher une grève illimitée ». Ils n'avaient jamais espéré une aide pareille de l'Etat pour tuer le syndicalisme.

Devant ce triste spectacle ne reste-t-il plus que le désespoir pour les travailleurs du rail ?

Non ! Il reste un espoir, un seul. Les travailleurs doivent reprendre eux-mêmes en main leur destinée qu'ils n'auraient jamais dû abandonner à de prétendus « défenseurs », en unissant leurs efforts dans les groupements de résistance que constituent les anarcho-syndicalistes, et en osant aller jusqu'au bout. Jusqu'au bout, c'est-à-dire, attaquer de face le problème de la hiérarchie. De cette hiérarchie qui est la syphilis des sociétés humaines.

C'est pour avoir toujours réclamé des augmentations de salaire, mais jamais la suppression du salariat et de la hiérarchie, que le syndicalisme est crevé à la CGT et à FO.

Tous les autres problèmes, la liberté, la réduction des heures de travail, les loisirs, le bien-être, tout cela sera résolu d'un seul coup par la suppression de la hiérarchie, par la suppression du salariat.

Ne pas avoir osé attaquer la hiérarchie de face, la voilà bien la cause des échecs du prolétariat.

Un camarade écrivait l'an dernier : « Viendra bien un jour, cependant, où la classe des balayeurs, repoussée, honnie, rejetée, évitée, vilipendée, malmenée, battue et misérable, mais toutefois nécessaire, sera obligée de repenser, *seule*, contre les intérêts coalisés des bourgeois du salaire », la solution qui s'impose, la seule, celle qui disait : « Ni Dieu, ni César, ni tribun ; producteurs, sauvons-nous nous-mêmes. »

La hiérarchie c'est l'ennemie de la révolution.

Secouez son emprise d'autorité et d'inégalité. Revenez à l'action directe de la véritable résistance ouvrière.

Au diable le désespoir et les « syndicats officiels » traîtres, menteurs et escrocs.

Travailleur du rail, reviens à l'anarcho-syndicalisme, reviens à la lutte révolutionnaire.

R. J. SOURIANT

Inconscience..?

La grève du 27-28 janvier fut, cela était prévisible, un fiasco. Porquoi ? C'est ce que je voudrais analyser succinctement ici.

En premier lieu, quelles sont les raisons qui caractérisent une grève nationale ? Bien sûr, des raisons d'ordre collectif qui visent à obliger l'Etat à modifier ou supprimer telle ou telle loi jugée indésirable par les syndicats. Elles peuvent aussi avoir pour but d'obliger, par exemple, le gouvernement à rétrécir l'éventail des salaires.

Laissons la question salariale de côté pour le moment, et envisageons uniquement la question sociale ; la seule qui, semble-t-il, peut actuellement faire l'unanimité des travailleurs. Deux raisons s'en détachent nettement, parmi tant d'autres ; à savoir, les dépenses militaires sous toutes les formes, et les dépenses princières du gouvernement actuel : voyages, réceptions, emploi inconsidéré des deniers publics, tels entre autre des subventions aux entreprises plus ou moins privées. Tous ces fonds, dont l'Etat use si largement, proviennent des impôts, directs et indirects. Je n'apprendrai rien à personne en disant que les impôts indirects sont les plus importants partant du principe que les impôts directs de l'industriel sont récupérés dans le prix de vente de l'objet fabriqué à l'usine.

Tout ceci n'exclut pas, naturellement, le scandale des bénéfices réalisés par les mêmes industriels et rentrant eux aussi dans le prix de vente des objets et produits fabriqués dans leurs usines.

Ceci dit, quelle action devrait être menée pour contraindre l'Etat à mo-

(Suite page 2.)

Franco et son fantôme

« Le gouvernement ouest-allemand a l'intention de considérer tous les crimes nazis et crimes de guerre comme prescrits à partir du 8 mai 1965. »

Ces quelques mots sont extraits d'une lettre adressée il y a quelques jours à notre organisation par le Conseil mondial de la paix à Berlin, qui souligne, dans une résolution (1) adoptée lors de sa réunion du 6 au 9-1-1965 : « Avec la prescription, il serait impossible de définir et de dénoncer les responsabilités au sujet de ces crimes et, par conséquent, d'éloigner les responsables des postes qu'ils occupent dans l'appareil d'Etat. »

Doit-on s'étonner de cette « amnistie » lorsque l'on sait comme nous le savons, que tous ceux qui occupent des fonctions importantes dans l'appareil des rouages d'Etat ont sur les mains, quand ce n'est pas le sang des soldats morts pour remplir les coffres de quelques marchands de canons et autres commerçants, pour sortir de ses contradictions une économie capitaliste qui s'enlise dans la surproduction et préfère détruire que distribuer, celui des travailleurs qui, pour des raisons identiques, passent leur existence à crever à petit feu lorsque la rapacité des patrons n'en fait pas les victimes d'une sécurité dans le travail pour laquelle on s'est refusé à engager quelques capitaux ?

Doit-on s'étonner lorsque l'Europe conserve avec bienveillance ce chancre qu'est l'Espagne de la phalange, lorsque les ennemis d'hier du nazisme sont les amis d'aujourd'hui et de toujours du « monstre ibérique » pour lequel les raffinements du garrot semblent plus amusants que l'efficacité et le rationalisme des chambres à gaz ? Tant que l'Espagne sera torturée, bafouée, humiliée, tant que les fils de son peuple seront pourchassés, mitraillés, garottés, tant que la misère et l'obscurantisme seront les moyens par lesquels on espère éteindre la pensée libertaire espagnole, il sera vain et outrageant de parler de la « justice » d'un monde occidental se souvenant de l'hitlérisme, car cette justice ne peut condamner le fantôme d'Hitler sans mettre en même temps tout en œuvre pour venir en aide à ceux qui, en Espagne, luttent les armes à la main pour la liberté et la dignité de l'homme.

Jeunesse syndicalistes révolutionnaires
C. N. T. .

(1) La résolution est reproduite intégralement dans ce numéro-ci du « C. S. ».

RESOLUTION

de la Réunion de la Présidence du Conseil Mondial de la Paix
Berlin, 6-9 décembre 1964.

La présidence du Conseil mondial de la paix élève sa vigoureuse protestation contre le fait qu'en République fédérale allemande les crimes nazis et crimes de guerre qui n'ont pas fait jusqu'à présent l'objet de poursuites doivent être considérés comme juridiquement prescrits à partir du 8 mai 1965.

Au nom des millions de victimes innocentes, la présidence du Conseil mondial de la paix élève sa protestation contre cette intention. En accord avec les obligations découlant du Droit international, les personnes qui ont commis, ordonné ou favorisé entre le 30 janvier 1933 et le 8 mai 1945, des crimes contre la paix et l'humanité ou des crimes de guerre doivent être jugées. L'application de la prescription des délits de droit commun aux crimes de guerre est en contradiction avec le Droit international. Les articles 25 et 139 de la Constitution ouest-allemande stipulent également que les normes du Droit international ont la priorité par rapport à la législation nationale.

La prescription serait une décision antihumanitaire touchant les droits élémentaires de l'homme et qui justifierait après coup les crimes commis contre l'humanité.

Avec la prescription, il serait impossible de définir et de dénoncer les responsabilités au sujet de ces crimes et, par conséquent, d'éloigner les responsables des postes qu'ils occupent dans l'appareil d'Etat ; cela encouragerait même à les maintenir à ces postes, ce qui est particulièrement nuisible et dangereux lorsqu'il s'agit de commandements dans l'Armée.

Nous faisons appel à tous les comités de paix, à toutes les associations de paix, à tous les hommes loyaux pour qu'ils se joignent à notre protestation et à notre revendication.

Adressez votre protestation au Parlement fédéral : Deutscher Bundestag, 5400 Bonn, Bundeshaus.

6e U. R. DE PERPIGNAN

L'Union locale de Perpignan convoque ses adhérents à la réunion générale le dimanche 17 février 1965, à 9 heures, au local habituel.

Conclusions résultant du débat sur l'autorité :

— Les camarades se sont déclarés en opposition à toute forme d'autorité.

— Ils considèrent, par l'apport de l'expérience, que contrairement à certaines affirmations, la critique de l'autorité faite par nos prédécesseurs reste valable.

— Les camarades réunis en assemblée ce jour, dimanche 6 décembre 1965, ratifient de plein accord les principes fondamentaux de l'idéal et de la doctrine anarchistes.

Simpatía por Aymare

NO es posible que en una época en la que todo es acción creadora, o dinamismo febril «por algo», se permanezca estancado. Indiquemos, de lo positivo, lo más saliente: Los sajones del Africa del Sur plantan cuadrados de cactus en el desierto de Kaalari para evitar la deshidratación completa del lugar, consiguiendo, al retener la humedad, el beneficio de una horticultura. Vemos también muchas colectividades inspiradas en nuestro principio colectivista, cuales la ostrícola de Yokohama (Japón), las hortícolas de Pekín (China), las avícolas, arroceras y pesqueras en diferentes puntos de ese inmenso país asiático. Existen igualmente colectividades agrícolas, ganaderas e industriales no férreamente intervenidas por el Estado, en Yugoslavia; los Kibutz en Israel, y ahora los establecimientos agrícolas abiertos por los *pieds-noirs* en Río Negro (Argentina), donde llevan dispuestas 850 hectáreas de predio en tierras de cultivo. Señalemos además el heroísmo colectivo holandés disputándole tierras al mar, el esfuerzo de aclimatación belga consiguiendo viña con uva para mesa aunque sea bajo cristaleras caldeadas con carbón inferior, impropio para la venta. También Islandia, país gélido, que aprovechando los geysers (surtidores naturales de agua caliente) surten de calefacción la horticultura igualmente sometida a *hangar* acristalado, logrando incluso naranjas, tomates, patatas y bananas, con lo que hacer frente a largos inviernos de incluso 70 grados bajo cero. Más cerca de nuestras aspiraciones tenemos la colectividad de Artes Gráficas de Montevideo, una factoría carnera en Buenos Aires, y los Talleres de la Paz de Glasgow.

Es imposible, insisto, que en la época cibernético-atomista, de las ciudades-dormitorio, y de las vacaciones mensuales para aprovisionarnos del oxígeno que en las capitales escasea, nosotros, los experimentados de España, no seamos capaces de darles un sí a los amigos de Aymare a fin de que la Colonia (no abandonada) quede indudablemente nuestra.

La primera patada varios la recibimos de senegaleses guardianes del campo de concentración en 1939-40. No permitamos otra más diplomática que, por civilizada, nos arroje de un predio nuestro.

Pensemos en nuestras cosas. En húngaro de 1956 se puede ser recibido en hoteles; en español refugiado hay que fiar nada más que en el propio elemento. Aymare era ejemplo para propios y extraños, y los emigrados económicos paisanos nuestros ante el espejo limpio de Aymare aprenderían a conocer la profunda verdad de la revolución española. Estos, que prácticamente no oyen otra voz que la del P.C.E., serían colocados, en Aymare, ante un ejemplo, y el ejemplo vale más que todas las propagandas orquestadas. Aymare para una finalidad colectivista libertaria, para colonias infantiles nuestras, para transcurrir las vacaciones en silencio, aire puro y satisfacción libertaria. ¿Se ha pensado lo suficiente en ello?

Y también, Aymare como ensayo económico libertario, como lugar de refugio de nuestros ancianos y enfermos solos o abandonados. Librarlos de las monjas, de compañías indeseables, de ambientes desagradables. Unos cuantos millones de francos viejos no pueden equipararse al bien que perdemos.

¿Que un Congreso decidió la venta de Aymare? Igual en 1934 rechazamos la Alianza CNT-UGT y en Asturias se impuso y en 1936 fue automática en toda la España libre.

Cuatro, trece millones, se esfuman en el humo de pajas de las transitorias necesidades. Un hecho queda. enhiesto y productivo.

Aymare aún puede resultar un ejemplo. Copiar al moro Boabdil sería una nueva derrota que nos infligiría la España reaccionaria.

A. ALONSO

Dijon-Nevers.

La C.N.T. actúa

(Hoja recibida de Madrid.)

«Día 6 de febrero, a las 6 de la tarde, en la plaza Salvador Anglada, concentrémonos: Contra la carestía, contra la explotación, contra la falta de derechos legales de los trabajadores, por un aumento general de los salarios, por el sindicado obrero. Unidos con todos los trabajadores, la C. N. T. manifestará su descontento.

¡Viva la clase trabajadora!

Febrero 1965.»

ANTENA

LA SALIVA
Y EL MONUMENTO

PAMPLONA.—Es frecuente hallar salivazos en el monumento-capilla levantado por el «victorialismo» a la memoria de los navarros muertos en las filas de Franco durante la guerra. Es la repulsa ciudadana a la barbarie nazifalangista «eternizada» en piedra en Pamplona, como en otras ciudades españolas. Pero ahora han sido unos petardos dirigidos contra el recordatorio lo que ha solviantado la mayor indignación del «victorialismo», habiéndosele ocurrido a la policía dar caza a un ciudadano contra el que nada puede probarse, pero al cual acusa de haberla atacado y de haberle encontrado un arma... en su domicilio, además de impresos de propaganda, tal vez de un dentrífico. Como es de suponer, el «individuo» (la policía no se atreve a dar el nombre) ha sido apaleado, procesado, encarcelado e incomunicado.

SED

MADRID.—Persiste el racionamiento del agua. En los barrios populares se resiente grandemente la falta del líquido cuán imprescindible elemento; pero en el barrio de Salamanca y otros próximos al cielo bancario, hay agua para todo, incluso para enviarla inédita a las cloacas. Para responder a las críticas que se le dirigen, la compañía del Canal de Isabel II se ha declarado optimista, «porque, según parece, viene hacia España una borrasca que nos puede traer las ansiadas lluvias».

Si la Virgen del Carmen se revela impotente para desatar satisfactoria lluvia sobre los madriles, ¿no podría el potente Franco provocarla por decreto?

ANTOLOGIA LITERARIA
ESPAÑOLA

PARIS.—En la «Colección Hispánica» que dirigen J. Robersat y A. Mercier, para la editora Arman Colin, se ha publicado el volumen «siglo veinte», que servirá como libro de texto para las clases preparatorias de ingreso en los liceos.

Se trata de una antología de escritores y poetas españoles contemporáneos, partiendo de los últimos de la generación del 98. Con Unamuno, Antonio Machado, Maeztu, Pío Baroja, Gregorio Marañón, Menéndez Pidal Alberti, Jorge Guillén, Juan R. Jiménez, García Lorca, figuran también Gironella, Cela, Juan Sebastián Arbó, Miguel Hernández y Miguel Pérez Ferrero.

LA PROTECCION YANQUI
AL TOTALITARISMO

NUEVA YORK.—Portugal ha registrado ante la Comisión de Control de Bolsas de valores, una propuesta de emisión por 20 millones en obligaciones exteriores al 3,75 por 100 rembolsables en 1985, por intermedio de un grupo de Bancos americanos y extranjeros dirigidos por la firma neyorquina «Dillon, Read and Co.», anuncia la agencia italiana Ansa.

La emisión de estos bonos será la primera que Portugal lance en los Estados Unidos. Las compras de estos títulos están exentos de la tasa de repartos de impuestos que sobre los intereses se grava en los Estados Unidos.

LO QUE CUESTA
CHALANEAR CON FIDEL

SANTANDER (OPE).—La prensa informa que fueron cinco las factorías que se presentaron a subasta de las obras de reparación del «Sierra Aránzazu» que fue atacado en aguas del Caribe: «Euskalduna», «Talleres del Astillero», de Santander, la «Constructora Naval» en su factoría de Matagorda y la «Unión Naval de Levante». Ha sido adjudicada a la segunda.

Se calcula que los gastos de remolque y de reparación se elevarán entre 28 y 30 millones de pesetas. El motor será enviado a la factoría de «San Carlos» para su revisión y puesta a punto.

A título de curiosidad indicaremos que un nuevo buque de parecidas características costaría actualmente unos 58 millones de pesetas.

LA DESASTROSA SITUACION
DE ALTOS HORNOS

BILBAO (De una carta recibida en OPE).—«La situación económica de Altos Hornos no puede ser más alarmante. Las acciones están por debajo de la par. Se mantienen a la par por esas intervenciones que se producen para los que han sabido hundirla.

» Hay mil especialistas que dicen que ellos van a supervisar. De trabajar no quieren saber. Son llamados pomposamente economistas, de los que se llevan los cuartos a casa. No dejan más que papeles, palabrería y confusión.

» Ante la grave situación creada, han acudido a los americanos pidiéndoles ayuda. Se ha firmado un convenio entre los americanos y Altos Hornos. Los americanos entregarán anaulmente 240 millones de pesetas a cambio de acciones y Altos Hornos les pagará 200 millones al año por su asistencia técnica.

» Todavía siguen en sus puestos los que la han llevado a esta situación.

» Altos Hornos de Vizcaya ha sido una merienda de negros desde que estalló la guerra europea. Los dirigentes han hecho cuantiosas fortunas. Les importa menos lo que pueda venir por detrás.

» La deuda actual se calcula en 8.000 millones de pesetas. Se ha modernizado mucho. Se han hecho obras colosales. Lo de San Salvador del Valle y Baracaldo, hacia la carretera de Ugarte es un enjambre de pabellones. Pero este año no se ha dado dividendo a los accionistas y el porvenir está oscuro.»

ARMONIA
HISPANO-FRANCESA

MADRID.—Al objeto de homenajear a uno de sus jugadores retirados, el club Atlético (antes Athletic) de Madrid invitó a jugar un partido de futbol en su campo de la capital de España al Toulouse, y éste aceptó.

Las cosas fueron desarrollándose normalmente hasta el segundo tiempo, en el que «surgió el chispazo cuando más ajenos estábamos todos al posible incidente en el terreno de juego». Un jugador del Atlético (antes Athletic) le hizo una mala entrada a un jugador del Toulouse, y éste agredió a aquél, o mejor dicho, ambos se agredieron. Acudió en socorro de su compañero otro del Toulouse, y luego entró en pelea otro del equipo madrileño, hasta que la mayor parte de los jugadores de ambos equipos se metieron a propinar coces (muy del caso) y puñetazos. «El espíritu puro del homenaje se convirtió en una riña impropia del lugar. Se fueron incorporando todos los jugadores a la pelea, pero pelea callejera, a puñetazos, patadas, mordiscos, hasta producir un lamentable espectáculo.»

EXACTO

MADRID.—El periódico «El Correo Español» ha publicado una crónica de Augusto Assia, fechada en Bonn, en la que el corresponsal dice que si una guerra atómica destruyera «todos los testimonios de nuestra civilización y sólo dejase las colecciones de los periódicos nazis, difícilmente podrían los historiadores de una edad futura imaginarse que el régimen de Hitler condujo a Alemania a una tremenda hecatombe». Y si no quedara más testimonio que la prensa franquista, resultaría que Franco acabó con el comunismo. (OPE).

EL CASO DE BURGOS

PARIS (OPE).—«Le Monde», en despacho de su corresponsal señor Novais, informa que treinta y ocho presos políticos, que purgan condena en Burgos habrán de comparecer ante otro Consejo de Guerra.

«El 27 de mayo último —añade— estos presos políticos se dirigieron por escrito al general García Valiño, capitán general de Madrid, para pedirle la anulación de las sentencias dictadas contra ellos, ya que el ponente de aquel Consejo no era abogado y por tanto no podía actuar... Se abrió una información por el Tribunal Supremo de Justicia, ya que dicho ponente había actuado también en el proceso contra Grimau...»

» Los detenidos en Burgos, al no recibir respuesta, escribieron tres meses después una nueva carta al general García Valiño diciéndole que su silencio permitía la prolongación de los recurrentes... ello constituía un acto netamente inhumano, antijurídico, que equivale a un auténtico secuestro... y que al no responder a la primera carta aparecía como el principal culpable... La carta terminaba afirmando que tal silencio era una prueba más de la ilegalidad de la acción de los militares en la represión de las actividades políticas de la oposición.»

Y el corresponsal termina diciendo: «Sobre este texto se basa la autoridad militar para emprender el nuevo proceso contra los 38 presos políticos. Este proceso puede motivar la prolongación de su condena e incluso la nueva detención de algunos de los firmantes que actualmente se encuentran en libertad.»

SE AHOGA
FUERA DEL AGUA

MADRID.—Incapaz de solucionar el problema de la falta de agua, el alcalde, José Finat Romaní, ha presentado su dimisión a otro incapaz: el general Franco.

WINSTONIANA

MADRID.—En una velada recordatorio de la figura de Winston Churchill, Gil Robles ha hecho el elogio de la democracia civil... experimentada. Asistieron al acto unas trescientas personas, entre las que se contaban Tierno Galván, el monárquico Satrústegui y personal diplomático inglés y yanqui.

NUEVA MANIFESTACION
ESTUDIANTIL

MADRID.—Más de dos mil estudiantes manifestaron, a primeras horas de la tarde del día 5, en favor de la sindicación libre y para el restablecimiento de las libertades ciudadanas. A toda coste los universitarios quieren desprenderse del S.E.U. (Sindicato Español Universitario), sin que disimulen, además, su aversión al régimen franquista totalitario. A los gritos estentóreos de «¡Libertad!», «¡S.E.U., no!» y «¡Abajo la Falange!», acudió la policía, que intentó despejar la manifestación cargando contra los estudiantes. Seguidamente, éstos se trasladaron de la Ciudad Universitaria (lugar de la demostración) a la Moncloa, repitiendo los mismos «slogans» frente al Ministerio del Aire.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

LAS REALIZACIONES

EL BAJO

CON su gracia, a modo ideal, Azaila nos ofrece, en virtud, signos iberos, vestigios de una localidad céltica y detalles diversos de la época de los romanos. El ilustre polígrafo Joaquín Costa (1841-1911), en relación a las formas colectivas, se refiere a los iberos y los celtas. Los iberos debieron tener su cuna por la parte asiática de Cosens y Elam. Teniendo por guía al rey de los astros, llegaron a la península sudoccidental europea, de cuyo espacio, sin vacilar, se fueron extendiendo por otros países. Es posible que ellos fueran precedidos por unos grupos de cazadores, y que sea a éstos que se deban las pinturas rupestres, por Albarracín, del Callejón del Plou y del Abrigo del Novazo. A los iberos se estiman, entre otras, Turba (Teruel), Anitorgis (Alcañiz) y Laxia (Aliaga), citada por Ptolomeo. Los celtas debieron tener su origen por el lado asiático de la Bactriana. Con la unión, la Celtiberia vino a tener sus relieves por una zona entre Lérida, Barbastro, Salduba o Zaragoza, Calahorra, Medinaceli, Uclés y Segorbe. Al 212 de la Era pasada, en tierras de Anitorgis chocaron las huestes romanas de Cnaeus y P. Cornelius Escipión, y las fuerzas de Cartago, dirigidas por Asdrúbal Barca. No lejos de Rudilla, Huesa ostenta el título de Huesa del Común. De tiempos idos, por todos los pueblos del radio comarcal se aprecia, con justicia, a la célebre Comunidad de la Sierra de Albarracín y de los Montes Universales.

Como es sabido, el gráfico de las situaciones viene a ser, sin duda, cada vez más complicado. Ese cuadro de las cosas ha movido incluso a decir, en cierto sentido, respecto de las clases. Sin que precisamente sea un clasista, por mucho o por entero, por lo regular, para el triste trabajador que sale del tajo o de la fábrica, algunos juicios o sentencias no le convencen. Ello aunque, particularmente, venga a variar de parecer cuando, por ejemplo, le hagan encargado o algo así, salvo las debidas excepciones. Si bien el plano ofrece tantos contrastes, una cantidad de quienes gozan de buenas plazas, suele eludir todo compromiso. Según cuenta en torno, es entendido el delegado. Esa condición de fuerza implica energía, tacto y prestigio. Sin daño a la definición, sin perjuicio del matiz esencial libertario, el Movimiento debe procurar, en todo lo posible, no obstante el punto de las alianzas circunstanciales, la conquista de las partes buenas, por la presteza, la atracción, la seriedad y el respeto. En esa empresa imperativa de amplitud y potencia, debe tenderse, poniendo por caso, a la característica ígnea de Manuel Buenacasa, el hombre amable, tenaz, inspirador e intrépido, hasta la hora sin luz, y al que, imitar su temple, supone rendirle el mejor de los tributos.

En los períodos agudos de las fieras medidas, en Alcañiz sufrieron destierro Soledad Gustavo, Anselmo Lorenzo, Soledad Villafranca, Juan Montseny, José Villafranca y otros animadores de la causa de la emancipación humana. Entre las buenas obras, en abril de 1931 se formó, en Alcorisa, el Sindicato Unico de Trabajadores. Por aquel entonces, entre otras, los compañeros López y Olegaray realizaron una gira de propaganda por la comarca de Valderrobres. En otro sentido, en Teruel floreció un grupo de afinidades, integrado por Francisco Antolín, Félix Jiménez, Sanz y otros vivos participantes. Por el mes de mayo aparecieron los sindicatos de Mas de las Matas, Andorra y Calanda. Les fueron rodeando otras formaciones, cual aquellas de Ejulve, Castel de Cabra, Estercuel, Cañizar del Olivar, etc. En la villa de Andorra se celebró un importante mitin, en el que tomaron parte Julio Ayora, Olegaray, Ramón Andrés y Joaquín Ascaso. El 9 de noviembre de 1933 fue publicada la nueva de la disolución de las Cortes. Las elecciones del 19 del mismo mes tuvieron el acento derechista. En correlación, y por los efectos, el 8 de diciembre fue un día de iniciación de fuertes contiendas y sucesos no sólo en Zaragoza. La lucha tuvo sus proporciones, con actos significativos, en Albalate de Cinca, Alcampel, Villanueva de Sigena, Barbastro, Belver y Alcalá de Gurrea. Igualmente, en Logroño, Fabero, S. Asensio, Briones, Labastida, Arnedo, Bujalance, Haro, Cenicero, Fuenmayor y S. Vicente de Sonsierra. Asimismo, en Palomar de Arroyos, Alcorisa, Mas de las Matas, Valderrobres, Castel de Cabra, Alcañiz, Calanda, Beceite y otras lindas y airosas localidades.

Cual por doquier, las noticias del alzamiento en el protectorado marroquí, del 18 de julio de 1936, produjeron una intensa emoción. Las situaciones fueron varias. Grupos de Alcañiz y de otros puntos tendieron hacia Batea, Arnés y Horta. Por esos terrenos se encontraron con otras concurrencias. En tanto, procedentes de Tarragona, se acercaron secciones leales de infantería. Otras pequeñas unidades vinieron a reunirse en Gandesa. Todo ese abigarrado conjunto se puso en marcha, alcanzando, el 24 de julio, Horta de S. Juan, en medio del entusiasmo. Al siguiente día se tuvo Calaceite, después de una pelea de tres horas. Con esta conquista, los grupos y las secciones se dividieron. El núcleo que se dirigió en pos de Cretas, consiguió la villa, en premio de arrojo, el día 26. Por su parte, el grueso que avanzó hacia Alcañiz, logró la plaza el mismo día, con explosiones de júbilo. La Columna Sur-Ebro, más tarde 25 División, vino a extenderse por delante de Azaila, Almochuel, Lécera, Letux, Fuendetodos, Herrera, Piedrahita y El Colladico, hasta la Sierra de Cucalón y los Montes de Retuerta. Siendo la zona que ocupaba superior a sus fuerzas, para aliviarle acudió la Columna Maciá-Companys, a seguido 30 División. Algunos oficiales y comisarios dificultaron un tanto respecto de las entidades colectivas. Dicha unidad, por desgracia, no vino a ser favorecida por la suerte en el ataque fascista sobre Vivel del Río Martín. Las tropas de Francisco Galán (22 B.-M.), estuvieron por los altos de la Cérida y riscos de la Palomera. Sensiblemente, de agrias actitudes sufrieron los campesinos de Pancrudo y de otros diversos lares. En el brillo de las alegrías, en Sagunto y su círculo se vino a organizar una expedición o columna Casas Salas. La Guardia civil solicitó el sumarse. De entre los paisanos, casi todos abrigaron la idea de que serían bien adecuadamente armados a la llegada, delante de Teruel. Mas, en La Puebla de Valverde, de pronto, la Guardia civil se les volvió, tirándoles de una manera cruel y rápida. La Columna de Hierro, al tiempo 83 B.-M., cubrió su frente por el lado de Puerto Escandón. El conjunto o Columna Torres-Benedicto, luego 82 B.-M., lo tuvo por la parte de Valdecebro y de la rambla de Escriche. La de «CNT-13», se emplazó por el río Alfambra. Dos buenos periódicos confederales, «Línea de Fuego», con su esmerado ajuste, de la Columna de Hierro, y «Victoria», confeccionado por un grupo de las Artes Gráficas. A tiempo gris, recio, rudo; en una presión en la que participaron varias unidades en sus ataques, las Milicias de Gandia llegaron hasta el cementerio de Teruel, desde luego, con ansias mayores, en diciembre de 1936.

El vibrante y querido heraldo en prensa «Cultura y Acción», fue editado por el Comité regional en la joya alcañizana. En todos los puntos, para la fundación colectiva fueron convocados todos los habitantes. Admirablemente compuesta, la Colectividad de Alcañiz gozó de apropiadas instalaciones de abastos y de una Cooperativa para la distribución de artícu-

Lucubración filosófica

(Viene de la página 4.)

cipio fueron presunciones precientíficas, han pasado a la categoría de instituciones. Krause dice que si la libertad humana es producida en Dios y por Dios, y eso, aún cuando de su ejercicio resulte un crimen, quiere decir que el hombre no tiene responsabilidad: Dios es el criminal.

∴

En seguida tenemos la escuela atomística que reconoce lo lleno y lo vacío como principio de todo lo que existe en el universo. Lo lleno consiste en los átomos que son en número infinito, indivisibles e idénticos en especie diferentes en tamaños y formas. Eso lo repetimos para que se vea cómo hace más de dos milenios ya se conocía la base en que descansa el actual atomismo, desarrollado hoy en forma peligrosa y contraria para la humanidad y que seguramente, en lugar de un provecho será un crimen para la misma, si los actuales seudocientíficos no dejan de estar al servicio de la fuerza bruta. Dotados de movimiento eterno —los átomos se entiende—, se agregan y componen todos los seres. Nada en la naturaleza se hace sin causa, pero todo se hace según una razón y por necesidad; sin embargo, esta razón no es una inteligencia, es una ley interna del universo. De los cuerpos emanan efluvios que se insinúan en nuestros órganos, penetran en el cuerpo y producen en él las imágines de las cosas.

∴

Platón no fue tan contemplativo como algunos piensan. Platón era matemático y racionalista, aún cuando mostraba mucho interés por lo abstracto y se ocupó de ello en varias obras. Bastará saber que para él en el alma humana hay dos elementos: uno racional y otro mortal, que es el apetito; estos dos elementos están unidos por un tercero, la energía que debe obedecer a la razón, pero que puede ser arrastrada por el apetito. Esto que en la psicología de Platón puede leerse, es lo que dio origen a la filosofía racional. Platón distingue en el hombre la razón, la energía y el apetito; en el Estado, los depositarios de la autoridad, los guerreros y el pueblo. De la armonía de estas tres entidades sociales saldría el bien colectivo. (Lamentablemente, de acuerdo con lo que la experiencia día a día nos enseña y nos hace patente, ¡cuán lejos estaba Platón de la realidad en este postulado!). Contribuye en gran parte a la formación de la filosofía racional, el combatido Epicuro, el cual divide en tres grandes partes su sistema: lógica, física y ética. En esta última, Epicuro piensa que gracias al movimiento recto de los átomos, pueden agruparse y formar diferentes cuerpos que son la única causa y armonía del mundo. Así se explica el universo por sí mismo; por tanto, no tiene necesidad de ordenador inteligente ni de primer motor. No hay Dios espiritual; no hay providencia. El hombre no tiene nada que temer de los dioses que no se ocupan del mundo; no tiene que temer castigo en una vida futura que no existe. La ley del hombre es usar de todas sus facultades para evitar el dolor.

A la doctrina de Epicuro, en nuestros días Duprat y Hofdind, agregaron deberes sociales. El padre tiene deberes para con los hijos, porque estos no pueden ser tomados como simples medios; la monogamia libre es la forma más perfecta del matrimonio, porque con cualquiera otra, el hombre o la mujer quedan reducidos a simples medios; los deberes de los patrones son tales, porque el obrero es fin y no puede ser tomado como simple medio. Para llegar al anarquismo se les olvidó constatar y explicar que nadie tiene derecho a utilizar a otro como medio ni como fin; que el hombre es libre por naturaleza y que los amos y los esclavos deben desaparecer de la tierra, único medio de alcanzar de una vez por todas la felicidad individual y colectiva, el bienestar, la fraternidad, la solidaridad y la armonía.

∴

Basándose en la filosofía de Sócrates, Aristipo fundó la escuela cirenaica de la cual salieron Hejesias y Teodoro, a quien llamaron el ateo por su tratado de los dioses, en el cual trató de probar la no existencia de la divinidad. Esta escuela, como la de Sócrates fue de moral, pero sin seguir los preceptos socráticos. Para Sócrates el principio de la vida es la felicidad alcanzada por la razón y por la virtud; la escuela cirenaica identificó la felicidad con el goce que producen las cosas a nuestros sentidos; sin embargo, no aceptó el abuso del placer en ningún orden.

Antistenes fundó la escuela cinica de la cual salió el más interesante de todos los filósofos: Diógenes, el de la lámpara —quien buscaba con ella un hombre a plena luz del día—, y que representa por sí solo un monumento de sabiduría en el mundo antiguo. Ellos pensaban que sólo la belleza es virtud y el vicio fealdad. Hicieron su profesión de fe librándose de todas las conveniencias sociales y de vivir independientes de los usos recibidos. A sus ojos la virtud consistía en seguir en todo a la naturaleza. Esta escuela tiene mucha afinidad con la de Rousseau, porque ambas filosofías tratan de reducir al hombre al estado de pura naturaleza y porque rechazan las ventajas del medio y contribuyen al desprestigio de las convenciones y leyes de la vida social.

Por su parte, el Platón idealista, abraza tres virtudes principales: la prudencia, que arregla la razón; la fortaleza, que dirige la energía; la templanza, que modera el apetito. A ellas agrega la justicia que está destinada a arreglar cada una de las demás y ordenarlas entre sí. A sus ojos los cuerpos no son sino imágenes, y en cierto modo fantasmas; no hace de ellos suficiente caso y a veces parece reducir al estado de problema la realidad de su existencia. Su filosofía parece ser la base de la filosofía socialista y comunista, sólo que no llegó hasta los umbrales del escepticismo. A su discípulo Arsenilao se le debe la frase de: «Ni esto mismo lo sé yo con una ciencia exacta.» Mientras que Sócrates decía: «Sólo sé que no sé nada.» Arsenilao recomendaba la duda como principio de toda filosofía.

COSME PAULES

(Continuará)

INCONSCIENCE..?

(Suite de la page 1.)

difier sa position économique, ou se démettre de ses fonctions ? La grève générale, naturellement.. Mais, me direz-vous, nuos l'avons eue, cette grève générale, le 11 décembre 1964, de même que le 27-28 janvier 1965...

Non, cela n'était pas la grève générale. Pourquoi ? D'abord la date. On ne fait pas une grève générale à quelques jours des fêtes de fin d'année. Mais surtout, surtout, une grève générale *se prépare*. Comment ? Il fallait, premièrement, avertir la population tout entière, par tracts, affiches, des raisons de cette grève; lui indiquer que le gouvernement recevait un cahier de revendications, voir un ultimatum, où il lui était demandé, d'une façon claire et nette, de modifier tel ou tel point de sa politique économique, et si, dans un délai de X temps, l'Etat n'avait rien fait, les syndicats, en accord avec les travailleurs, obligeraient, par la grève générale, le gouvernement à se démettre de ses fonctions.

Deux formes d'action pouvaient être envisagées : la grève générale de tous les travailleurs, quelque soit leur emploi en usine, atelier, bureaux, magasins, transport, etc., pendant X jours. Ou, et cela était peut-être plus logique, la grève des transports, publics et marchandises, toujours d'une façon illimitée; les syndicats acceptant de compenser la partie de leur salaire durant ce temps. Il va de soit qu'un appel serait fait aux travailleurs sur le plan financier, et je crois que la majorité des travailleurs accepteraient de verser quelques billets de dix francs pour faire aboutir une telle action.

Les travailleurs, oui, mais pour ce qui est des syndicats, cela est une autre question.

N'avez-vous pas l'impression, camarades travailleurs, que les grèves actuelles sont du cinéma, que ces grèves et surtout la dernière, sont une vaste bouffonnerie ? Il faut le dire, la presse et la radio d'Etat s'y sont prêtées avec complaisance uniquement dans le but d'endormir la classe ouvrière avec du vent et préparer les élections prochaines. Tout ceci n'est pas sérieux, c'est même criminel, aussi je repose la question : Inconscience ?

G. PIOU

Cumpleaños

EN ese día sus familiares se habían dispuesto en torno del anciano quién estaba algo nerviosillo por la ausencia de su primogénita. Estaba ansioso y sentía la misma sensación de angustia que sentiría si la supiera en peligro. Le parecía que su ausencia podía obedecer a cualquiera de esos accidentes estúpidos que provocan los automovilistas que se creen los amos del mundo.

Esa idea tomaba más y más cuerpo en su mente. Tanto, que ni la conversación de los reunidos ni las trapacerías de sus nietos que en otras ocasiones eran motivo de risas o de amonestaciones, lograban distraer su atención.

En fin, la primogénita llegó y su presencia fue saludada con un semblante de reprobación por parte de todos menos del anciano que se insurgía contra los reproches que la «nenita» no merecía.

Cada uno fue presentando su obsequio que decía, —a menudo de forma ingenua—, el cariño que sentía por el abuelo. Todos eran motivo de sorpresa y admiración. La más joven cita de sus nietas le presentó un dibujo del que no se comprendía nada, lo que no impidió fuera levantada en vilo y con voz que temblaba hacer el elogio de tal dibujo con tales y tan emotivas palabras, que hubieran causado envidia de no ser dirigidas a persona tan jovencita.

La curiosidad se notaba en los rostros de los reunidos por ver qué obsequio sería el de la que todos consideraban la preferida del anciano, aunque a menudo discutiera y riñera con él.

Las manos temblorosas de las que los años habían desteñido la color morena y dado un tinte pálido, desliaron el primer papel bajo el que apareció un envoltorio muy bien atadito con hilos de seda de vivos colores. El formato del paquete era el de un libro de dimensiones poco más grandes que las normales. En letras finas, dibujadas con esmero, aparecía un título: «Filósofos del siglo XXI».

Ya estaba el buen hombre preparando palabras de agradecimiento cuando en su semblante apareció una nota de estupor. ¿Cómo era posible que hubiera un autor que descubriera los filósofos del siglo venidero?

Abrió el volumen después de haber desatado los hilitos que le tenían cerrado, y ante la admiración de todos apareció, con disposición maestra, toda una antología de los mejores dulces y frutos confitados, que era un disgusto tener que desordenar por el gusto de degustarles.

Pero el viejo se mostró mohíno. Otras veces le había hecho, su pequeña, alguna broma en las que solía demostrar cierto arte maliciosillo. Y se quedó mudo hasta la tarde.

Ya, cuando la casa quedó de nuevo vacía y el anciano recordaba las incidencias de la jornada, con voz que reflexiona, dijo: «Quizá tenga razón la niña. La filosofía de los primeros tiempos era materia sobre la que no podía instalarse confortablemente. Ella no será, probablemente, en los siglos venideros, el epicúreo sabor del higo alcanzado en la higuera ni el jugoso zumo de la uva, sino el «farniente» sin dulzura, fabricado con máquinas de solución y de resolución para todos los actos de la vida, hasta que, irritada al fin de cuentas de su trabajo, la máquina rompa su ritmo, se «suicide» para que el hombre comprenda que esa filosofía del menor esfuerzo a ultranza le embrutece, incapacitándole para el discernimiento de la belleza de la felicidad que limita lo externo para que el hombre se halle consigo mismo.»

Fernán Mulatore

NOTAS: En «C. S.» del 14-1-65, en el artículo: «Los tres milagros de Gandhi», en el párrafo que dice: «...quien dedica el espíritu a comprender, pero no a aprender», debe decir «...pero no a PRENDER».

∴

En uno de sus papeles, Jep d'Arañes hace suposiciones acerca del origen de la palabra «chueta», con la que en Mallorca se designa a los judíos.

La lechuza en mallorquín se llama «mossol». Muy alejado este vocablo de la palabra francesa «chouette».

El remoquete dado a los judíos viene de «chúa» (tocino) cuyo diminutivo es «chueta», que se hacía freír haciendo que el olor de la fritura trascendiera a la calle, para que los católicos supieran que comían marrano. De ahí viene que los judíos cargaran con el apodo de «chueta».—F. M.

DE PRONTA APARICION

«Conversaciones libertarias», recogidas en folleto por Ediciones C. N. T. Precio, 1,80 francos ejemplar. Pedidos a Miguel Celma, 4, rue Belfort. 2e étage, Toulouse (H. G.), y a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

DONATIVOS
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS
O INVALIDOS

Palunias, Courbevoie, 10 F. Paris: Criach, 5; Alba, 5; Guillermo García, 5; Un confederal, 10; María Valls, 5; R. Llop, 10. Royan: Julián Floristán, 5. Agen: Isidro Cols, 8. Perpignan: Picou, 5; José Bó, 5. Grassessac. Monterde, 18,30. Labastide (Tarn): Rodríguez, 6,80. Grand-Combe: Marivela, 15. La Charité: Penède, 8. Lyon: Amador, 5. Total, 126,10 F.

— Beneficio venta turrones pro compañeros ancianos, enviados por conducto orgánico para tal fin: mil francos (1.000,00 F.). Una vez recuperados todos los envíos y hecho el balance, daremos el beneficio total y por el mismo medio se enviará la diferencia.

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

B.D.I.C

COLECTIVAS

ARAGON

por Miguel JIMÉNEZ

los de consumo. Ella abarcó talleres y establecimientos de distinta índole. Así, de molinos, granjas, masías, pastos, huertos y tierras de labor por el río Guadalope, Regallo, por las lagunas, por la parte del Puig Moreno y por todos los parajes del término municipal. En muestra de excelentes aptitudes y con sus grandes resultados, la palma colectiva de Albalate del Luchador. La de Calanda dispuso de tractores y de buenas máquinas agrícolas. Ella vino a dar nacimiento a una Biblioteca y a una Escuela racionalista. La Colectividad de Hijar comprendió, entre otros fundos, cercados, estancias y labrantías, «La Liana», «Valdeprimera», «El Convento», «La Cutia», «El Campillo» y «Collados». Alcorisa fue un centro comarcal. La planta colectiva dispuso de un taller de confecciones e instaló una manufactura del calzado y una fábrica de embutidos. Con sus realces, la de Andorra. Valderrobres fue un nexo comarcal. En la base figuró el buen aporte de elementos idóneos cooperatistas, mutuales, etc., y de la dirección técnica de labores. Cuidadosamente organizada, la Colectividad de La Puebla de Hijar contó con dos fábricas de aceite, una de harinas y otra de azúcar. Mora de Rubielos fue un centro comarcal. El grabado colectivo de Oliete creó una fábrica de pastas alimenticias. En Mas de las Matas, los pocos «individuales» hicieron sus compras en la Colectividad, en la que tuvieron cuenta abierta. Con sus buenos acentos, las estampas colectivas de Manzanera, Montalbán y La Puebla de Valverde. Del mismo modo, entre otras galas y buenas formaciones, las de Calaceite, Sarrión y Samper de Calanda.

Las colectividades fueron establecidas sobre el principio del aporte de los medios y útiles de labor, señalándose que, en toda salida, a la persona le sería devuelto todo lo entregado. En los tiempos de Felipe V fueron confirmadas las ordenanzas de las Comunidades de Teruel y Mosqueruela. Es posible que el empleo del título de colectividad fuera como un noble y profundo homenaje a Joaquín Costa. Ahora bien, un muy importante número de organizadores pensó en los signos y aspectos del Comunismo Libertario. Una elogiada presentación, la Colectividad de Mosqueruela. La prenda colectiva de Cretas abarcó tres barberías, dos serrerías y cuatro fábricas de aceite. Como tantas y tantas, ella vino a sufrir los atropellos de Enrique Líster y de Ignacio Mantecón. Bien montada, la Colectividad de Castellote. La estrella colectiva de Muniesa, entre otros méritos, formó un gran taller de sastrería para los bravos luchadores de los frentes de batalla. En Alarcón la Colectividad, entre otras señales, instaló una fábrica de aceite a tracción eléctrica. La concha colectiva de La Fresneda tuvo una bóvila y un taller de confecciones. Alfambra fue un nexo comarcal. En la base, para el servicio de distribución, dispuso de una Cooperativa. El nácar colectivo de Utrillas fue notable en su pronunciación minera y en su nota agrícola. Con sus buenas distinciones, las Colectividades de Valdealgorfa, Castelserás, Aguaviva, Rubielos de Mora, Beceite, Allaza, Peñarroya de Tostavins y Cantavieja. En igual, las enseñas colectivas de Oliba, Libros, Alcalá de la Selva, Valjunquera, Puertomingalvo, Urrea de Gaén y Albentosa. Asimismo, las de Ariño, La Iglesuela del Cid, Linares de Mora, Torrecilla de Alcañiz, Monroyo, Ejulve, Estercuel y Molinos.

En las colectividades, el trabajo fue organizado, generalmente, por el sistema de equipos, con delegado elegido del grupo. Terriente fue un centro comarcal de colectividades. Con el carácter agrícola y la nota minera, el estuche colectivo de Cañizar del Olivar. En varias localidades con pozos de carbón, mismo sin nada, o casi, en botiquín sanitario, incluso personas de una y otra edad, inapropiada, sin que éstas fueran requeridas, ni mucho menos, unas y otras, etc., se dieron al trabajo minero, para aliviar, en todo lo posible, la situación de Cataluña. Con sus buenos aciertos, las Colectividades de Alcaine, La Hoz de la Vieja, Torre Libre, La Codoñera, Valdeltormo, La Ginebrosa, Mirambel, Las Parras de Castellote, Tronchón, Riodeva, Torrevelilla, Crivillén y Nogueruelas. Así, las marcas colectivas de Fuentespalda, La Portellada, Camarena de la Sierra, Ráfales, Foz Calanda, Castel de Cabra, Santolea, Fuentes de Rubielos, Binaceite, Fórnoles, Berge y Azaila. Igualmente, Arens de Lledó, Perales de Alfambra, Belmonte de Mezquín, Escorihuela, Cortes de Aragón, Escucha, Villalba Baja, Bordón, Teamacastiel, Castelnou, Los Olmos y Abejuela.

Las colectividades hicieron envíos a los frentes y a Madrid. En los infortunios de familias en éxodo, ellas encontraron, por las piezas colectivas, el calor y, en norma, las mismas condiciones. Con sus buenos desvelos, Valdelinares, Las Cuevas de Cañart, Torre de Arcas, La Mata de los Olmos. El Castellar, Luco de Bordón, Pancrudo, Gargallo, Torrijas, Josa y Alobras. Al igual, las viñetas colectivas de Cabra de Mora, Seno, Mezquita de Jarque, Ladruñán, Dos Torres de Mercader, Jarque de Laval, Fuentes Calientes, La Cañada de Verich, Orrios, El Vallecillo, Peralejos, Galve y Cerollera. Asimismo, entre otras, Montero de Mezquita, Villalba Alta, Cuevas de Almudén, Cañada Vellida, Toril y Masegoso, Veguillas de la Sierra, Son del Puerto, Castelvispal, Tormón, La Cuba, Jatiel y Armillas.

Varios detalles vinieron a indicar que el enemigo tenía el propósito de llevar a cabo unas grandes operaciones en el sector de Guadalajara. Otros motivos y pormenores llegaron a señalar que para dicha ofensiva estaba resuelto, incluso, el ajuste de las divisiones italianas «Littorio» y «23 de Marzo». Capa de nieve. Tiempo feroz, áspero, crudo. El 15 de diciembre de 1937 comenzó a tomar forma el apriето leal en torno de Teruel. De primeras, se fueron logrando Concud, Caudé, S. Blas y Los Morrones. Entre los grupos en lid, las 116, 117 y 118 B.M., el Núcleo de Líster, Carabineros, las Unidades Levantinas, el Núcleo de Valentín González «El Campesino», la 22 B.M., el Batallón Azaña, la Artillería de Vía Férrea y el Batallón de Largo Caballero. Al 19 se obtuvo Castralvo y Campillo, la Brigada Castán entró por el Cementerio. Fueron lográndose el Banco de España, el edificio de la Guardia civil y la Iglesia de S. Andrés. El 3 de enero de 1938 fue tomado el Gobierno civil. En cuanto al reducto del Seminario, el Grupo Batista dióse a trabajos de mina. La Cruz Roja intervino en unas negociaciones. El día 7 se rindió el jefe de la plaza con los últimos resistentes. La lucha fue observada por Prieto, Just, etc. Entre los caídos, Adolfo Aznar, del Consejo de Aragón. El 7 de febrero, las columnas adversas iniciaron su embestida por la parte de Alfambra. Los choques fueron durísimos. El día 17, la 126 B.-M., de la 28 División, y otras unidades, libraron furiosos combates por el lado de Escriche, Corbalán y Cedrillas.

A consecuencia del rompimiento del frente ocurrida el 9 de marzo de 1938 en el sector de Monforte de Moyuela y Rudilla, y del avance rápido de columnas en movimiento de tenaza y de un gran lujo de materiales, con la agrupación de artillería del general Manea, el Cuerpo del ejército de Galicia, la agrupación del general Berti y otras fuerzas de choque cuantiosamente pertrechadas por la ayuda exterior, y, asimismo, por la rotura del 13 de julio por el norte de la Sierra de Javalambre, las tropas negras fueron entrando por las villas en desgracia, desencadenándose en las mismas, como en tantísimas del solar hispano, la furia de los crímenes sangrientos, la infamia de todas las atrocidades y el rosario de las mayores desventuras.

Tránsfugas y arrepentidos

NADIE puede predecir hoy lo que hará o será mañana. Nadie que de sensato se precie osará afirmar en este instante cuál será su situación futura o qué trayectoria insólita esa amalgama de imponderables que se designa por destino le habrá elegido de nuevo. El hombre es de naturaleza tal que lo que hoy reivindica y defiende a ultranza, cualquier día puede, con la misma facilidad y vehemencia, pisotear, negar, aborrecer.

Factores múltiples suelen influenciar la naturaleza humana y hacerle adoptar decisiones y actitudes que otras circunstancias, supuestas más propicias o lógicas, no lograron alterar. ¿Se debe deducir, pues, de ello que hay momentos más oportunos que otros, y que éstos se hallan situados en períodos culminantes de hipersensibilidad física o psíquica propios, inasequibles al extraño ambiente?

Así debe ser. Y así debe ser sobre todo cuando existe ya —si no visible al menos latente— cierta predisposición innata.

A este punto llegado, ¿podemos ratificar, sin temor de incurrir en exageración, que el hombre nace y muere anarquista, siguiendo el mismo proceso evolutivo de su contextura física? El primer vagido que exhala el hombre al venir al mundo es de rebeldía incontenible, aunque notoriamente inconsciente; inconscientes serán sus primeros gestos de inconformidad, sus lloros, sus pataleos, que revelarán una manifiesta hostilidad a imposiciones ejercidas por voluntades ajenas a la suya. La pubertad, después, dará señales de una confirmación del carácter; y en las postrimerías de la adolescencia se podrán apreciar los primeros sintomas de la aceptación o del repudio definitivos no solamente de lo que le es consubstancial sino de los valores morales y espirituales adquiridos hasta allí.

Mas si traspasada esta encrucijada turbulenta e indecisiva, el hombre abraza lo propio y lo ajeno dispuesto a formar un todo vital que se confunda a su yo intrínseco, ¿habremos de concluir en que la eclosión del milagro anarquista se ha producido radicalmente? ¿Será nuestro hombre consecuente consigo mismo y con los ideales acunados en su alma hasta el último aliento de su pecho?

He aquí ¿Cómo aventurar un juicio prematuro cuando la experiencia ha madurado dolorosamente nuestra concepción del ser humano?

¡Nacer, vivir y morir como anarquista! ¡Obrar en perfecto anarquismo a cada instante de una vida, por muy larga y azarosa que ésta sea! Ser bueno, sensato, juicioso, altruista, culto, desinteresado, ecuánime, justo, comprensivo... ¡Ser hombre!...

¡Cuán difícil es ser hombre, y, por lo tanto, anarquista!

Y porque difícil es ser anarquista, el sedicente hombre reniega un día u otro de sí mismo. Un día u otro hace abstracción de su pasado, de sus amigos, de sus compañeros, de sus luchas, de sus ilusiones, de sus sueños, de sus puros y caros sentimientos —¡de su vida entera!— y se aleja para siempre, estrujando entre sus manos absurdas el ramillete de flores que tanto le costara formar en los ocultos jardines de la Acracia.

Y tras las púdicas rejas de este ignorado vergel, vamos siendo cada año menos los que, conscientes de nuestros defectos, aspiramos a ser mejores, y a ser más dichosos en una sociedad donde la existencia sea más armoniosa y digna. No porque somos mejores, sino porque deseamos serlo, porque nos es necesario serlo, y porque estamos convencidos que sólo se puede ser bueno y dichoso —es decir, hombre— bebiendo y nutriéndonos en las fuentes inagotables de la anarquía.

La historia de la madre Idea está salpicada de esos felices acontecimientos que hablan del retorno a su seno de hijos pródigos y extraviados; mas, ¡ay!, que ella también relata la abjuración de otros hijos, fieles y amantes, que tras haberle consagrado lo más hermoso de su existencia han renegado de súbito los principios y la esencia que les informaron otrora.

Los hay cuya conducta avergüenza de sólo recordarlos. A éstos se les llama tránsfugas, y la anarquía nada ha perdido —y si mucho ganado— con que ellos difieran el rumbo tácitamente deseado. Hoy se hallan sumados a los que entonces combatieron: a quienes siempre calificaron de enemigos, porque no de otra suerte se les pudía calificar.

Hoy son políticos, y por ende partidarios y defensores de lo que la política simboliza: el capitalismo, que engendra las diferencias de clases sociales y de fortuna, las arbitrariedades jerárquicas desde los altos escalafones a las modestas responsabilidades, los absurdos burocráticos y el aprovechamiento interesado y el despilfarro insensato del erario público; la policía y los ejércitos, y con ellos el medio más feroz de retener los anhelos naturales del humilde, de mantener con mano de hierro la injusticia y el privilegio, de salvaguardar las ventajosas posiciones de castas y títulos adquiridos en generaciones de ignominia; la Iglesia y su infinita teoría de Torquemadas, que haciendo bandera de la más odiosa y abominable maquinación urdida por cerebro humano, han mantenido el universo sumido en la oscuridad, en el temor y en la ignorancia.

Hoy son mercenarios de eso que individuos avisados y pobres sin seso llaman comunismo (porque un nombre u otro habiase de aplicar a cualquier cosa). Y al convertirse en «comunistas» han asumido la grave responsabilidad de hacer suyos las persecuciones, los crímenes, los vandalismos de toda especie firmados por Lenín, Trotsky, Stalin, Beria, Kruschef y demás «camaradas» galoneados, rusos o extranjeros, en la persona no ya de anarquistas y simpatizantes, sino de toda diferencia ideológica por muy moderada que fuera.

Ayer fueron anarquistas y creyeron en una sociedad sin clases y sin categorías; en una sociedad hecha de respeto, de igualdad, de amor; en una sociedad sin jefes, ni patronos, sin pobres ni ricos. Hoy son miserables sanguijuelas, avidas de sangre y de sudor proletarios; políticos rastreros, ambiciosos de prebendas y poderío. Hoy son Tartufos aprovechados del sedicente «comunismo», que en tanto abundan en ininteligibles «dialécticas», venden la piel y la vida de su mismo padre en aras de los nuevos amos del mundo...

∴

Los hay, también, que abandonaron la anarquía porque la sociedad en que viven les ha llenado el vientre de grasa y el cerebro de estupidez (éstos ni fueron, ni son, ni serán nunca nada más que estómagos insatisfechos). Y existe esa diversa y compleja mezcolanza que alguien bautizara en nuestra prensa con el nombre de «arrepentidos». Estos son, del anarquismo, el núcleo más inverosímil y difícil a analizar. Es muy posible que cada uno de ésos «arrepentidos» forme, por sí solo, un todo indivisible, a tal extremo la individualidad es fuerte e inaccesible en ellos. Mas lo que sí puede afirmarse es que en ese sector inconformista hay excepciones que deslumbran al profano y que atraen aún al enterado. Siempre que la ocasión me ha deparado al encuentro con alguno de éstos, he insistido en prolongar nuestro coloquio, y nunca nos hemos separado defraudados por completo. Oyente incansable, he sentido un placer infinito en ser mudo interlocutor suyo. Y he comprendido en su voz, en su mirada, en sus gestos —que no pedían otra cosa que comprensión y benevolencia— algo así como un espontáneo ofrecimiento de sí mismos, como una donación sin tasa de toda su persona...

∴

¿Tan difícil es ser anarquista, si la anarquía es la sencillez por excelencia? ¿Pedir que el sol se nos conceda sin medida, que el agua sirva a nuestra higiene y alivie nuestra sed, que todos los frutos calmen nuestro apetito, que nuestro cuerpo se defienda de los rigores del tiempo, que nuestra inteligencia se ilumine de verdades y enseñanzas bellísimas, que nuestras manos fabriquen productos útiles y necesarios, que el hombre sea nuestro hermano y la mujer nuestro complemento físico, moral y espiritual; pedir todo eso, en fin, tan fácil de obtener y de prodigar, no es, acaso, el solo y simple objetivo de la anarquía?

Y si así es, ¿dónde está la dificultad? ¿Tan imposible es desear nuestra felicidad y la ajena, aspirar a vivir como seres humanos? ¿Debemos condenarnos nosotros mismos a la existencia del eterno paria?

El anarquismo en su más pura expresión debiera ser la consagración de las virtudes humanas.

ANDRES MARTINEZ

MANIFESTACION ARTISTICA EN DREUX

Actuación de «Reflejos de España»

La inauguración de la temporada ha permitido el atrevimiento de presentar nada menos que «La barca sin pescador», de Casona. El anuncio del acontecimiento había despertado sumo interés, motivando que incondicionales y ocasionales llenáramos la sala. Esta demostración de simpatía ha estimulado más a los componentes del Grupo artístico, máxime habiendo conseguido otro triunfo.

A la hora anunciada el amigo Cañete presentó el espectáculo, rogando de paso a las madres contuvieran la turbulencia de sus críos, puesto que en el local no hay guardería.

Acto seguido nuestro as del acordeón desgranó su selecto repertorio con la satisfacción entera de los acordeonados.

Al levantarse el telón para la comedia fuimos sorprendidos por el esmero y el tino de la representación, mereciendo elogio especial el trucaje eléctrico por sus efectos maravillosos. En cuanto a la ejecución de la obra, ella estuvo de acuerdo con la presentación, consiguiéndose un conjunto homogéneo. En el argumento hay un patrono sin escrúpulos —uno de tantos— que ante la imposibilidad de comprar conciencias de trabajador vende la suya, tan negra como su petróleo en bruto. Asimismo el «Diablo», con su implacable ironía y reconocido cinismo, cumplió el papel a la altura profesional. Lo impresionante de este primer acto fue sin duda el grito de desgarrado desespero que corta el diálogo de los dos traficantes. Significativo el gesto del «Camarero» reclamando tímidamente libertad de conciencia. Es deseable mayor energía para cumplir como joven primero, y cuidado que cualidades no le faltan al mozo. Otro tanto apuntamos para la simpática Iris Muñoz, en el desempeño de «La Mundana», vendedora de gracias al mejor postor. Las cualidades de Iris apuntan y estamos seguros de que no tardará en demostrarlas plenamente. Poco diremos del «Banquero» agitado, y del garboso «Consejero», al cual aconsejamos no dar la espalda al respetable. Al caer el telón, hubo abundancia de palmas para todos.

Repetimos nuestra alabanza por lo escenográfico, sobre todo la del acto segundo, eminentemente realista. La casita modesta y limpia, dotada de toda suerte de accesorios necesarios; con su escalera móvil, los cánticos (que se nos antojaron plegarias), el murmullo exterior de las olas... con «salobre» de la Costa Brava. En cuanto al coloquio de las dos hermanas unidas por la misma desgracia, fue de un dramatismo tan intenso que el público no pudo reprimir sus imprudentes, pero justificables aplausos. Como si ambas actrices se hubieran olvidado de sí mismas para entregarse enteras a la tragedia que representaban. La joven Arrufat llegó al extremo realista de enjugarse discretamente unas lágrimas de emoción, que el público advirtió tan emocionado como ella. La Fontanillas, muy bien en su papel de «Abuela» solidaria, desenvuelta en la escena como Pedro por su casa, y con un traje dominguero adaptado a la circunstancia... de Casona. ¿Y el «Tío Marcos»? Lo vemos aún con su filosofía tranquila, de pescador sagaz, abrumando al traficante, al fin arrepentido, y recuperado por el amor a la misma mujer que él había hecho desgraciada. El público, aplaudiendo a discreción la escena, demostró que estaba de acuerdo con los artistas y con la solución del litigio por «La barca sin pescador» planteado.

Lo que podía ser fructífero entreacto no lo fue por olvido de Cañete, atolondrado por el triunfo de su «chata», y ahí queda el sobrante del «ambigú» para otra fiesta. El público, arrellenado en sus asientos, se lo pasó escuchando al «cuentista» gallego, que también fue obsequiado con aplausos.

En el último acto de «La Barca» se reanuda el diálogo de ambas hermanas rivales con toda la grandeza de corazón posible, resultando inenarrable y sublime el gesto de la mujer ahogando sus celos para reclamar unas palabras de sosiego para su marido moribundo; gesto de alma con perdón para el hombre que ocasionó su infortunio, con igual perdón para ella por estima a su hermana. Aquí el «Patrono» que recobra, al fin, su personalidad, y afronta y desafía al «Diablo», criminal y taimado, que termina siendo confundido y ridiculizado, escapando con el rabo entre piernas. Satisfacción completa, que indujo al respetable a reclamar la presencia de todos los actores para hacerles objeto de su aplauso definitivo.

Seguidamente hubo sorteo del... barquito de marras, que tocó al mismísimo hermano del donante, navegando ahora la embarcación en el calmo lago de la misma familia.

La nota discordante, ¡claro!, a cargo de las amantísimas madres de familia, que libran la sala a sus pequeños como si se tratara de un campo de fútbol. Madres las que tenéis hijos, que otra vez no ocurran humedades y griterías para crédito de nuestra españolísima España en el extranjero. Puesto que Emigración rima con Discreción...

CORRESPONSAL

La fiesta del niño en Montauban

Deciamos ayer... y continuamos diciendo hoy, que los «Amigos de S.I.A. de Montauban» saben hacer la fiesta a los niños en esta localidad sumamente simpática y agradable de la gente menuda y, por qué no, también a los que peinamos canas. Tuvo lugar el 24 de enero del corriente año.

Empezó el espectáculo con unas palabras alusivas al acto a cargo del secretario de S.I.A. local, el amigo Guillén.

Como cada año, los niños vienen disfrutando como alegres pajarillos en libertad en la sala. Al hacer su aparición en la escena, los clowns Toto y Toti fueron recibidos con explosiones de risa por su entrada cómica, sus gracejos y por un bailable del «Relicario» vestidos «comme il faut»: de torero y manola, olvidándose los peques, por unos instantes, del camino diario de la escuela.

Dos jóvenes recién venidos de España cantaron y bailaron con sumo gusto unas zambras y tarantas en las que fueron muy aplaudidos. La niña Cardo nos salió con unas jotas aragonesas, que fueron muy apreciadas y aplaudidas por la concurrencia, que no desmerece en nada de la tradición familiar en estas lides artísticas. Dos compañeros de Montauban, Torner e Isabel, en la representación de un entremés como sólo ellos saben interpretar, gustaron enormemente siendo muy celebrados por el auditorio.

¡Y los del «Terra Lliure»! ¿Qué diremos de este ramillete de jóvenes, chicas y chicos que no se haya dicho? Nos encantaron con el folklore de esa tierra catalana, en su variación de danzas dirigidas por la muy simpática Tina Prat, que supo dar la nota final regalándonos con unas canciones de su extenso repertorio, que fue el apoteosis de aplausos del numeroso público que llenaba por completo el espacioso local de la Bolsa del Trabajo. Muy bien los acompañamientos al piano de la profesora del Grupo, señora Ramiz.

M. le Maire de Montauban nos distinguió y honró como todos los años con su presidencia, dirigiendo unas sentidas y alentadores palabras al público allí presente. Tampoco faltó la presencia del Secretario Nacional de S. I. A., de los *reporters* y el fotógrafo del diario «La Dépêche du Midi».

A los niños se les obsequió con pasteles y empanadas, que debían estar sabrosos por los gestos de satisfacción que les causaban. Hasta hubo pequeño que se chupaba gustoso los dedos, olvidando toda clase de protocolos.

La Comisión organizadora está sumamente reconocida a todos por su colaboración desinteresada. Y... ¿hasta el año que viene?

UNO DE LA FIESTA

FIESTA DEL NIÑO EN ALBI

Domingo, 14 de febrero, a las 2,30 de la tarde, en la sala del Ayuntamiento, la sección Amigos de S.I.A., organiza la popular Fiesta del Niño, a la cual se invita a todos sus adherentes y simpatizantes.

Siendo solamente esta sección quien la organiza, se espera que los aficionados al canto, baile, poesía y música, colaboren en esta fiesta familiar para que pueda ser lo más atractiva posible y agradable para grandes y pequeños. Habrá distribución de merienda para todos los pequeños presentes.

NECROLOGICAS

CARLOS FERRER

El día 20 de enero, en Limoges, después de larga y penosa enfermedad, nos dejó para siempre el compañero Carlos Ferrer.

Nació en Bolea, provincia de Huesca, el 4 de Noviembre de 1894 y de muy joven se fue a Barcelona.

Militante obscuro, pero siempre constante en el Ramo del Vidrio Plano, de Barcelona, supo en todo momento ocupar los puestos que la organización le confió.

Modelo ejemplar de padre de familia, de militante y de compañero, por todo donde ha pasado ha dejado el mejor recuerdo.

Su entierro, que tuvo lugar en Limoges, el 22 de Enero, fue una prueba del gran aprecio que gozaba. Además de la Colonia Española, gran número de franceses se asociaron al duelo.

En este momento de dolor y tristeza para todos nosotros, nos asociamos a la pena de su compañera e hijos.

Que la tierra te sea leve, compañero Ferrer, en esta tierra que nos acogió, ya que no pudiste volver a la tuya.

La Federación Local de Limoges

JOSE MARTINEZ

Otro de los buenos y sencillos compañeros que se nos ha ido calladamente para siempre, el día 16 de enero de 1965.

Natural de Alcañiz (Teruel) donde había nacido el 5-2-1900, había ido a Auch para hacer las diligencias de cobrar su retiro de vejez, cuando le sorprendió la muerte en plena calle. Una congestión cerebral le hizo desplomarse a tierra. Cuando le llevaron al hospital la ciencia médica se vio impotente para reanimarle. El día anterior nos decía: «Iré con el delegado al próximo Congreso de FF. LL. que se va a celebrar.» ¡Qué lejos creía estar de esa implacable señora que ha segado su preciosa vida en momentos que hombres de su temple tanta falta nos hacen!

Aun joven, fue de los grupos que eran trasladados en conducción por esas carreteras de España: de pareja en pareja, de cuartelillo en cuartelillo.

Siempre a darlo todo por su C.N.T., como él decía. Hacía unos meses que se encontraba entre nosotros. Procedía de la F. L. de Aigan (Gers).

El entierro, cumpliendo su voluntad, como la de sus familiares, se hizo sin la intervención de la gente de sotana, con una gran afluencia de amigos y compañeros, que siguieron el féretro cubierto de flores.

Su familia da por su parte y por intermediario de nuestra prensa, las más expresivas gracias a todos los que con su presencia o no se sumaron a su dolor.

A su compañera Manuela Gracia, hijas, yernos, nietecitos y a toda la familia, esta F. L. se une al dolor por que atraviesan en estos momentos por la pérdida de su querido ser y compañero nuestro inolvidable.

La F. L. de Vic-Fezénsac (Gers)

COMUNICADOS

F. L. DE CARCASSONNE

Aprovechando la estancia del compañero Padrós entre nosotros, después de la conferencia de la «Libre Pensée» y a las 14,30, dicho compañero iniciará una charla libre y comentada de palpitante interés para toda nuestra militancia, en el local de F. O.

Compañeros no faltéis.

LYON

Continuando el ciclo de conferencias que cada temporada tiene trazado esta F. L.-C.N.T. en colaboración con la «Libre Pensée» sección de Villeurbanne, comunica a todos los compañeros y amigos el siguiente programa:

1ra Conferencia: «El destino y la libertad del individuo». 2a «Mas pruebas sobre la inexistencia de dios». 3a «El Universo, la materia, y los viajes interplanetarios». 4a «Problema demográfico y miseria a la escala mundial».

La primera conferencia que tendrá lugar el domingo 28 de febrero a las 9 de la mañana en el Palais du Travail, Place de la Liberation (rascacielos) sala nº 25, a cargo del eminante conferenciante H. Bordes, de la «Libre Pensée» du Rhône.

ACLARACION

«La anarquía a través de los tiempos», de Max Nettlau, fue editado por «Tierra y Libertad» de Barcelona, y no por la Casa Urales, como se dijo.

SALA ESPOIR, TOULOUSE

Domingo, 14 de febrero, a las tres de la tarde:

Representación de «Los Claveles» a cargo del grupo artístico «Terra Lliure». En segunda parte: tenor Cirés, cancionista Tina Prat, soprano Aida Vallejo, tenor Puig, rapsoda Elvira y el famoso cuadro de danzas de «Terra Lliure».

TEATRO ALHAMBRA, PARIS

Próxima representación de la obra «Maruxa», de Amadeo Vives, con la participación de la Orchestre Synphonique y de 120 ejecutantes. Dirección, maestro Mendoza Lassalle.

F. L. DE PARIS

El 19 de febrero, a las 21 horas, tendrá lugar una conferencia a cargo de Daniel Guérin, quien desarrollará el tema «L'autogestion libertaire».

F. L. DE LIMOGES

Convoca a sus afiliados a la asamblea general, el día 14 de febrero, a las nueve de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. N. I. FERROVIARIA

Convoca a reunión a los compañeros de París y cercanías para el domingo 14 de febrero, en el sitio de costumbre.

F. L. DE PARIS

Ruega al compañero Andrés Martínez que se presente el sábado próximo, sin falta, a las seis de la tarde, en el local social.

ARAGON, RIOJA Y NAVARRA, PARIS

Anuncia reunión general para el 14 de febrero, a las nueve y media de la mañana. Asistencia necesaria.

REGIONAL CATALANA
Agrupación de París

Por la presente quedan convocados todos los compañeros pertenecientes a nuestra Agrupación local, para que asistan a la asamblea que se celebrará el próximo domingo, día 14 de los corrientes, a las diez de la mañana, en nuestro local social 24, rue Sainte-Marthe.

Siendo de la máxima importancia los asuntos a tratar, contamos con la presencia de todos los compañeros.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

Para el viernes, 19 de febrero, a las nueve de la noche y en la sala Emilio Martín, rue Carré du Roi, a cargo de la «Libre Pensée». El compañero J. Padrós, de Lyon, disertará sobre «El falangismo y el «Opus Dei».

TOMBOLA DE LA AGRUPACION CENETISTA DE TARRASA

Números premiados:

1750, 1482, 1284, 1654, 1462, 17,92, 1927, 1867, 1947, 1529, 1391, 2490, 2843, 2149, 2930, 2905, 2199, 2027, 2360, 2883, 2166, 3726, 3983, 3328, 3436, 3115, 3587, 3152, 4349, 4130, 4168, 4560, 4508, 4466, 4725, 4975, 5566, 5108, 5269, 5935, 5721, 5465, 5084, 5002, 5001, 5516, 6390.

ADMINISTRATIVAS

Nota.—En este momento estamos haciendo las reclamaciones correspondientes al año 1964 de «C. S.» y «Umbral». Los compañeros que ya lo tengan pagado, rogamos no las tomen en consideración, ni escriban por este solo motivo.

Villanueva. Combs-la-Ville. Recibido giro 20 F. «C. S.» y «Umbral» 30-6-65.

Justo Arribas. Toulignau (Drôme). Recibido giro 31 F. Pagas «C. S.» 31-12-65 y «Umbral» hasta el 30-6-65.

Cruz Alfonso. Yerres (S.-et-O.). Recibido giro de 4 frs. Un trimestre del 65 son 6,50 frs.

Hilario López. St.-Chelip-d'Apcher (Lozère). Recibido giro 12 frs. Comprendo mal que con ellos quieras pagar el 2º semestre 64 y el 1º del 65. Para que así fuera te faltarían a pagar 11 frs.

Juan Rigat. St-Symphorien (Gironde). Recibido giro y arreglado envío. Libros solamente el tuyo.

F. Planas. Ladignac (Corrèze). Recibida la tuya. El pago del 11-2-63 30 frs. llegaba hasta el 30-6-63, con el 2º del 3-4-64, de 20 frs. pagabas un año, o sea hasta el 30-6-64. De ahí los 10 frs. reclamados hasta el 31-12-64. Di si hay otro giro.

Rodríguez A. Le Creusot. Devuelta carta y retirado envío. Deuda 83,40 frs. Esperamos pago.

Solano Manuel. Mutaire (Oise). Nada justifica tu atraso. Hasta el 31 diciembre 1964 adeudas 75 F.

Cardeano. Fleurance (Gers). Devuelta carta y reclamación. Tu deuda hasta el 31-12-64 es de 99,20 F.

Raymond Giménez. Vierzon. Recibido giro «C. S.» y «Umbral».

Andrés Linares. Andorra. Recibido envío 5 F. «C. S.» y 5 F. «Espoir».

Agustí Bautista. Montreal (Canadá). Recibido cheque 37 frs. «Umbral» 31-12-65 y «C. S.» 31-6-65.

Pedro López. St-Félix (Hérault). Para tu tranquilidad, con la carta se recibió también el giro anunciado.

— Samitier. Millau (Aveyron). Recibido giro de 9,20 F. Imposible poner todos los giros en la prensa. Van en administrativas todos los que lo solicitan.

— Sánchez. Casablanca. Recibida carta y envío. Por correo aparte, aclaraciones.

— José Fernández, Tarascon (B. du R.). Recibido giro 13 F. «C. S.» números 316 al 328; «Umbral», números 33 al 35.

— Justo Tomás, Béziers (Hérault). Recibida carta 30 octubre 1964. Pagastes 5 F. hasta 31 diciembre 1964.

— Montoya José, Lansargues (H. G.). Nos ha sido devuelta carta por dirección desconocida. Di si has cambiado de dirección.

— G. Rondós, Thuir (P. O.). Recibido giro 18,40 F. Para «Umbral» te faltarían 4 F., pues el número 35-36 era doble.

— García Castellanos, Nevers (Nièvre). Recibido giro 20 F. Con él pagas hasta 31-12-65. Libro giro 13-7-1963 pagas 10 F. hasta 31-12-63. Di si hay otro giro durante el 1964.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

COMUNICADO

Sobre la F. O. R. A.

La Federación Obrera Regional Argentina expresa públicamente, que luego de dos décadas de desinteligencias y desgarramientos originados en su seno, se ha logrado, después de una seria labor de fraternal acercamiento, un amplio y generoso reencuentro de las organizaciones y militantes que actuaban en los sectores con secretaría en Cnel. Salvadores número 1200, y Juan de Garay número 2371, Capital Federal.

En la rubricación de este entendimiento se han reafirmado los métodos, principios y finalidad social de la F.O.R.A., que se funda en el año 1901, se estructura orgánicamente basada en el federalismo integral en su IV Congreso, y se define ideológicamente en su histórico V Congreso como un movimiento de finalidad anarquista.

En estos momentos de confusión, incertidumbre y politización de los gremios obreros, por obra de los jerarcas sindicales del cegetismo, desvirtuadores del rol social del proletariado organizado, y por ende enemigos de la justicia y la libertad, vaya el saludo fraternal de la F.O.R.A. a los trabajadores y al pueblo, y el solemne compromiso de una permanente acción para el logro de los objetivos emancipadores.

Por el Consejo Federal, Angel Torrado, *secretario.*

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Insistimos y ampliamos

NUESTRO colega «Política» se justifica. También él se ocupó de los mártires Delgado y Granado defendiéndolos en horas de angustia. Siendo verdad esa nobleza, «Política» no debía darse por aludida por nuestro escape de amargura.

Nuestros tiros iban para la Gran —moralmente pequeña— Prensa, esa doña que, carente de sentimientos y comercializada hasta los tuétanos, de problemas de humanidad no se ocupa, aunque a veces aparente hacerlo. Iban también, los tiros, para esas publicacioncitas de partido que dan escándalo afónico cuando una orden se lo manda, y callan e ignoran cuando una causa antifranquista no rinde provecho a la jefatura respectiva.

En esta casa nuestra (donde, por lo regular, no duelen prendas) el sentimiento de justicia está desarrollado, aunque el espíritu partidista también reine algo en ella. Desde nuestras publicaciones se ha contribuido a las campañas pro éste y aquél victimados, o a punto de serlo, por la satrapía de Franco y otras satrapías. Solamente que hemos bajado el tono cuando nos hemos dado cuenta de que una cosa es humanizar y otra hacerles el juego a los explotadores de tragedias.

En estos momentos se arrecia en la campaña pro poeta Carlos Alvarez condenado por el franquismo a cerca de cuatro años de encierro. Una indignidad española como tantas otras que hay que solventar con la libertad de Carlos. Pero, con la epidermis rasgada, con el alma hipersensibilizada, desde esta tribuna abogamos por el bien del rimador Carlos, sin que sus versos sean de nuestro conocimiento y sí sus sentimientos antifascistas. Pero el partido que lo "apoya" y entona el suceso debería comportarse, por lo que calla la persecución sañuda de anarquistas en España, Rusia y Cuba, ya que una cosa es gritar ¡justicia!, y otra no quererla para su casa.

Cuando se nos habla con sinceridad manifiesta del caso Carlos Alvarez, no podemos menos que contristarnos por él y por el recuerdo de aquél otro poeta, no marxista, no alineado a ningún partido, pero particularmente libertario, que habría transcurrido sus VEINTE años de presidio franquista en completo olvido de no haberlo defendido el semanario «Solidaridad Obrera» de París secundado por unos intelectuales italianos. El mutismo profundo de «dos otros» fue lamentable, y es que la víctima no pertenecía al partido mastodóntico de Moscú, lo que explica que la Gran Prensa, ardientemente solicitada, abandonara la víctima al capricho de los jueces de Franco. La prensa exiliada, por regla general secundó el silencio.

Afortunadamente bastó nuestro modesto tronar, más la intervención nobilísima del citado sector italiano, y tal vez la nota de alguna modesta publicación hispano-norteamericana, para que la diplomacia franquista en Londres y Washington se oyera decir que en un presidio español yacía un delincuente político que traducía su dolor en versos, en la espera de una libertad... que al fin llegaría tras un calvario de veinte años cumplidos.

Los mismos que Marcos Ana. Solamente que la disposición de este amigo le ha valido un marco de popularidad que, siéndose libertario, no se consigue aunque se disponga de los méritos correspondientes.

Mirador

La rebelión de los «hijos de papá»

por FONTAURA

EL tiempo no transcurre en vano cuando acá o acullá se ha ido lanzando simiente. Al derecho o al través, con más o menos lozanía, fructifica, dentro o fuera del surco, el grano promisor. Así las ideas de liberación, los anhelos de justicia, el derecho a la decencia, el derecho a la vida henchida de promesas, sin la brutal zafiedad de los yugos y las flechas opresores.

Vibrante, viril, la protesta se enciende y crepita en las tierras de Iberia. La repulsa, segura y firme, se deja sentir. Inútil amortiguarla. Necio ha de ser pretender acallar con minucias, o con huecas promesas, lo que va afincándose en las conciencias: la repulsa popular para con el vergonzoso régimen actual de España.

Con la mayor satisfacción nos vamos poniendo al corriente de las noticias que llegan de España y de Portugal. Al descontento expresado por los obreros, se agrega, tomando progresivamente un perfil más acusado, el descontento de los estudiantes, que ya de tiempo, con manifestaciones más o menos esporádicas, dados los impedimentos puestos en juego por los servicios policíacos vienen dejando sentir su desacuerdo con un sindicalismo de marchamo fascista; desacuerdo con métodos de enseñanza trasnochados; desacuerdo con rectores y profesores de convicciones retrógradas, pagados para realizar, mejor que la función pedagógica, fisgoneo de chivatos y polizontes, denunciando con aviesa intención, el razonado inconformismo estudantil.

Cabe destacar la rebelión de los estudiantes porque ella parte de unas convicciones, de un estado de conciencia que nada de común tiene con lo que necesidad fisiológica, representada por la escasez de alimentación, por las privaciones materiales. Ellos son casi todos pertenecientes a la categoría que suele denominarse: «los hijos de papá». Esto es la clase social de los nacidos entre ricos pañales, mimados, habituados a la vida muelle, regalada, respaldados en la holgada posición económica familiar. No, no son móviles de índole material lo que en ellos determina el descontento: Es el sentido de la dignidad humana lo que en su fuero interno prepondera. Es la vergüenza de comprobar una España desprovista de las más elementales libertades cívicas. Una España privada de lo que es norma de convivencia en los demás países.

El sentimiento de dignidad humana nace y se desenvuelve en el individuo que tiene pulcritud de conciencia, sea uno u otro el estado social al que pertenezca. Sea o no un obrero propiamente dicho, si late en su interior el impulso a la libertad, la inclinación para todo cuanto es de justicia, por ello batallará, sin que dádivas o halagos le desvíen de su inclinación. Solamente dejan de ser aquello de que un día se vanagloriaron aquellos que poseían una conciencia inconsistente, los que en su fuero interno dormitaba el pequeño burgués.

La endeble personalidad moral de algunos que en su día fueron obreros y se llamaban conscientes, y pretendían ser rebeldes inclusive, se ha podido comprobar que ha quedado evidenciada tan pronto han podido cambiar de situación económica; cuando han progresado en lo que a empleo hace referencia, llegando a ser directores, técnicos, patronos, etc. Cambiaron tan pronto tuvieron dinero para poderse comprar dos trajes a la vez, o adquirir un automóvil de la marca de moda. Entonces se alejan, se retiran por el foro como los artistas de teatro que desempeñaron ya su papel. Mintieron a los demás, y algunos llegaron a mentirse a sí mismos: creyeron que alcanzarían a vivir y morir con dignidad, sin considerar que, cual frágiles alondras, caerían en los cepos del mundo burgués, deslumbrados por los espejuelos incitando la vanidad, la codicia, el vicio, el oropel...

«Hijos de papá» lo eran aquellos estudiantes que en la Rusia zarista de 1905, a fuerza de heroísmo y de sangre derramada, iniciaron el fin de una autocracia secular. También lo era aquel malogrado Felipe Daudet, hijo de León Daudet, el máximo jerifalte del fascismo francés en el primer cuarto de siglo. Y bien, Felipe tuvo el arranque de enfrentarse contra su padre y contra el partido que aquel acaudillaba: Se hizo anarquista, alternando en fraterna convivencia con los conocidos libertarios Georges Vidal, Germaine Berton y Luis Loreal. «Hijos de papá» lo eran Sebastián Faure, Emilio Henry, muchos que han puesto todo su esfuerzo, físico o intelectual, en favor de la redención humana.

En una de las revistas españolas que menos incienso han dirigido a la mayor gloria del régimen, se ha desarrollado una encuesta entre el ambiente estudiantil. Por supuesto, una *cosa mudosita*, sin *levantar polvareda*. Se les ha dicho a estudiantes de una y otra asignatura que manifestaran de un modo escueto su opinión al respecto del mundo social de nuestros días. Y hemos podido leer, pese al comprensible retraimiento, a no querer dar libre curso al pensamiento; cosa que confiesa uno de ellos al decir: «He procurado refrenar mis palabras con la red de la moderación.» Opiniones simpáticas.

He ahí una muestra de lo que dicen algunos «hijos de papá», aprovechando un resquicio, una poquita libertad de expresión, algo así como la *libertad* del preso que habla desde el locutorio, a sabiendas de que detrás está la sombra policíaca del guardián. D. N., estudiante de Derecho, ha manifestado: «La nueva generación, en su mayoría, no se interesa por la vida pública o, lo que es más grave, no le han dejado interesarse.» P. M., también estudiante de Derecho, expresa: «Habida cuenta de que la situación actual, en la que el idealismo cede al materialismo corruptivo que va arraigando en nuestra sociedad, los jóvenes universitarios nos preguntamos hasta qué punto somos responsables de nuestros pecados y múltiples faltas.» E. S., estudiante de Periodismo, dice: «El problema consiste en que existe un numeroso grupo de hombres que se creen en posesión de la verdad absoluta. Verdad que todo lo abarca. Verdad respaldada por su experiencia, por su edad, su estar de vuelta o su cómoda situación. Verdad uniformista a la que todos deben conformar su criterio. De esta manera, si todos se les someten, es más suave el relevo. Aunque, en este caso, no haya tal relevo porque es mantenerse en un mismo escenario con distintos protagonistas, como si la vida no evolucionara, como si la vida hubiera de estancarse.»

Los estudiantes de España y Portugal quieren demostrar al mundo que la tiranía puede acallar, durante más o menos tiempo, el clamor de justicia y de libertad; la airada voz de la razón; pero el despotismo, aún extremando la brutalidad de procedimientos, ha sido y es impotente para ahogar totalmente los impulsos, los arraigados sentimientos de dignidad humana.

EL PUENTE

NUEVA YORK. — Manuel Aznar («Mono Azul»), por haberlo usado como miliciano en Madrid durante el sitio 1936-39), ha hecho unas manifestaciones asaz ridículas por lo contradictorias. De momento afirmó ser contrario a la política de colonizaciones, y seguidamente confirmó el derecho de España y Portugal a mantener las suyas. Según el Mono (el color ya no importa), Melilla y Ceuta no son cabezas de puente, sino base de los pilares africanos del puente «amoroso» que España tiende a Marruecos. La «bolsa» de Gibraltar, eso ya es otra cosa: ni basamento de puente ni ciudad fundada por los ingleses. Y como Franco es incapaz de echar a John Bull de la roca calpense, Aznar cree prudente chalanear el asunto con Londres. Pero Wilson se hace el sordo...

DESDE ESPAÑA

Doble empleo

UN mal muy español, regalo de la España franquista, es el del doble o triple empleo. Esto quiere decir que el trabajador, aunque ahora se llama «productor», se queda muy corto con el jornal o sueldo de tres o cuatro mil pesetas mensuales que es el que por aquí se estila, y que no llega a cubrir la mitad de su presupuesto familiar. Por ello se ve obligado a recurrir a otros trabajos robando horas a su derecho al descanso, a la instrucción y al hogar. Esto importa poco al capitalista, que quiere engrosar sus ganancias a cualquier precio, y menos al Estado que quiere vasallos provechosos.

Así vemos que los empleados de Banca se dedican, después de su jornada laboral, a llevar contabilidades (más números, con lo antipáticos que son) que los trabajadores manuales emplean las soleadas horas del domingo cobrando recibos del Ocaso, pongamos por ejemplo; que los guardias de la circulación aparezcan rodando veloces con un motocarro al servicio de una casa de transportes; o que un vigilante nocturno tenga un puesto de castañas asadas durante el día; y nada digamos de esos seres polifacéticos que simultáneamente actúan de representantes, agentes de seguros, corredores de finca y gestores administrativos. Todo se necesita para llenar el puchero.

Sobre este problema fueron consultadas las autoridades eclesiásticas las cuales proclamaron su disgusto por este estado de cosas —intolerable, dijeron—, pero a continuación añadieron que gozamos de 25 años de paz; que esos desgraciados multitrabajadores tendrán su recompensa en la otra vida (¿?); y que los curas por su parte, ya desde siglos habían establecido la jornada diaria de media hora de trabajo con vino para tonificar las energías derrochadas. También aprovecharon la ocasión para afirmar su buena disposición para con las dos partes, capitalistas y proletarios, y como quien no lo hace, pasaron la bandeja a los reunidos repitiéndoles la doctrina social de la Iglesia según la cual cada uno debe ganar según sus méritos y debe dar con arreglo a sus posibilidades.

Consultadas las jerarquías del Movimiento citaron textos de José Antonio, Onésimo Redondo, el Caudillo y María de la O, y se pronunciaron enérgicamente contra el infundio: En la España nacional-sindicalista no existe problema de pluriempleo, dijeron. Es mentira. Lo que existe es el plurienchufe en virtud del cual los que tienen voluntad de servicio acaparan tres, cuatro, diez o veinte cargos a los cuales, naturalmente, no pueden atender más que a la hora de cobrar. Cualquiera de los consultados resultó estar empleado en un Ministerio, o en una Delegación Provincial, en un Sindicato o en el Ayuntamiento, o en cualquiera de los cien mil organismos camelísticos que el Régimen ha creado para aplacar la voracidad de sus aduladores: el INI, el INV, la F. de la V., la FAC, CNS, SOIVRE, TBO, HIJK, etc. Aún más, dicen, al lado de tales prebendas es fácil montar empresas particulares que se benefician de su conexión con los organismos estatales y rentan pingües beneficios a los patriotas. El resultado de la encuesta fue abrumador: ¡Como en España ni hablar!

¿Para qué, pues, preocuparse de un problema que sólo está en la mente de los malintencionados?

Y no se oyó una sola voz en contra. ¡Pobre del que lo hubiera intentado!

En esto ha venido a parar la jornada laboral de las ocho horas, conquista antaño de la clase trabajadora. ¡Conquista que se logró con tiros y bombas!

NICA-SIPANI-AGUA

DISCOS

Pienso en la modernización de las costumbres, en lo que éstas traen de feo. Siendo el «yé-yé» lo más sublime durante noventa días extintos y otros noventa venideros (el de hoy inclusive), fuerza es echar al excusado las viejísimas solfas de Bach, Mozart, y otros «mozartes».

Con las ondas transmisoras las lenguas se cruzan, enzarzan y se disputan el predominio, y sería beneficio que de tanto reñir se confundieran, cosa que en el año 3.000 podría verse.

Ya los trenes establecieron conocencias contribuyendo a igualar vestidos y a perturbar y a confundir danzas. Regionalmente e intercontinentalmente, la persona está sometida a ley única, a dirigismo Dior y a tam-tam africano.

La Naturaleza dio una gama de colores, que nosotros, los hombres, estamos «unificando», desmereciendo, borrando.

La Ley de la Vulgaridad nos sorbe los sesos.

Doce hombres pueden significar doce coincidencias. Jamás doce criterios igualizados, modelados, deshumanizados.

Veinte patos siguen al cabeza de fila, y si éste se despeña hacen todos lo mismo.

Un pelotón de soldados necesita un sargento, a lo sumo asistido por un cabo. Cada pelotonero aspira a cabo, no alcanzando a sargento. Al fin y al cabo...

Siendo gregario, Gregorio se alista, aplaude, vota, dice «sí» o «no» con fidelidad de «claque». Ese Gregorio puede aplicarse a Dios, al Caudillo, al Presidente, al Líder, al Bis, a lo Gris. A todo menos a la Anarquía.

Tal como el mundo se expresa se terminará habitando igual, vistiendo igual, vociferando igual. Y comiendo, descomiendo, copulando y roncando a la hora y compás fijados por los jefes.

Una pátina de roña «distinguida» se posa sobre la epidermis humana. Con algo que se tarde, el lavado resultará imposible. ¿Quién moraliza al cocodrilo?

Pronto en la Universidad se enseñará a engendrar entes conceptuosos; y se nacerá Jefe o se nacerá Asno. Con el dolor de que la fecundidad asnal será prolija, para beneplácito del que Nunca se Equivoca.

Como siempre, y por la pena de siempre.

Emancipémonos. Antes que de nada y de nadie, de nosotros mismos.

DISCOBOLO

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-lé-Roi (Seine)

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

Rompe el silencio de diez meses, a partir de abril de 1964, la simpática y siempre ocurrente y amiga nuestra, Simone Chobillon. Con su anuencia, descorremos el cortinaje de la propaganda programística para no cesar en ella hasta la víspera de nuestra magna fiesta de solidaridad y fraternidad internacional entre compañeros de causa y víctimas del totalitarismo franquista.

Simone Chobillon gusta mucho de participar en nuestros actos, estima a la cual todos los cenetistas correspondemos. Pero no es sólo ella en tenernos aprecio. Nuestros lectores lo comprobarán en números sucesivos del «C. S.», por los valores artísticos-personales que iremos anunciando.

SIMONE CHOBILLON

Como «speakerine» del Festival C. N. T. del 11 de abril.

CRONICA INTERNACIONAL

LA REUNIFICACION DE LA F.O.R. ARGENTINA

HACE un año ya nos hemos ocupado de este mismo problema en base a referencias que de buena mano llegaron de Buenos Aires. *La Protesta* divulgó la «buena nueva» que recogimos con regocijo, todo y apuntando que algo quedaba sin cumplir. Efectivamente, la reunificación se daba como hecha por parte de dos fracciones de las varias que entonces se atribuían —y se disputaban— la genuina representación de la F.O.R.A. No hallándose todos, los militantes de cada una de tales fracciones, dispuestos a una fraternización formal, la unificación anunciada se nos ocurría aleatoria.

Nos encontramos hoy en la misma situación. Un nuevo comunicado, entusiasta y jubiloso, nos informa que: «Luego de dos décadas de desinteligencias y desgarramientos originados en su seno, se ha logrado, después de una seria labor de fraternal acercamiento, un amplio y generoso reencuentro de las organizaciones y militantes que actuaban en los sectores con secretaría en Cnel. Salvadores y en Juan de Garay.» (El lector encontrará el comunicado completo en otro lugar del periódico.)

Tenemos a nuestra vista documentos cursados entre los sectores de Juan de Garay, incluso el comunicado citado, y el de Gonçalvez Díaz, que, al parecer, queda al margen de tan deseado evento. El documento del sector de la calle Gonçalvez Díaz, fechado en Buenos Aires el 1-9-64, es obra de la Sociedad de Resistencia Unión Chauffeurs y se halla refrendado por el sello del Consejo Federal sito en el citado domicilio. Bajo el título de «Consideraciones y proposición para un entendimiento entre organismos y militantes foristas», se dedica a comentar los diferentes campañas de reunificación de la F.O.R.A. que hasta entonces tuvieron lugar, afirmando que éstas «agravaron el problema que decían querer resolver», en razón a que eran promovidas por elementos ajenos a la F.O.R.A. Afirman que «el derecho a discutir y resolver los problemas de la F.O.R.A.», que «los problemas de interpretación sobre principios y tácticas de la F.O.R.A., tienen que ser tratados y resueltos por los foristas». Estima también que «hasta tanto la base no haya discutido y determinado cómo y de qué manera puede ser contemplado *el reingreso del sector de Coronel Salvadores* al ámbito de la F.O.R.A., su inhabilitación en el mismo debe ser total.» Se da como posible y deseable la fusión de los sectores de Juan de Garay y de Gonçalvez Díaz y para ello aportan una proposición concreta que dice en uno de sus apartados: «*b)* La Comisión (compuesta por compañeros de los dos sectores indicados) se esforzará por recabar del movimiento de la base acuerdos que hayan abarcado en toda su extensa gama de responsabilidades transgresionistas, el estudio y la posibilidad del reingreso al movimiento de la F.O.R.A., del llamado sector de Coronel Salvadores, pero en condiciones categóricamente bien especificadas y claras, de que las transgresiones fueron realizadas al margen de la F.O.R.A., razón por la cual el mencionado sector de C. Salvadores fue obligado a escindirse en el año 1957.»

El sector de Juan de Garay se dirige al de Gonçalvez Díaz con fecha 28-11-1964, contestando al documento más arriba citado. La repuesta se puede resumir en estos dos párrafos. «En nuestros considerandos, decíais, que el sector de C. Salvadores debe quedar al margen del entendimiento hasta tanto se convoque una reunión regional entre ustedes y nosotros, donde se trataría la situación de aquel sector, considerado por ustedes como traidores de los principios de la F.O.R.A. Por nuestra parte, debemos aclarar que nuestro movimiento no intervino ni participó en la escisión ocurrida en 1956, entre ustedes y los de C. Salvadores, en cuyo seno actuabais desde hacía años y convivían ideológicamente, no obstante las desviaciones tácticas e ideológicas en que incurría de continuo dicho sector. No hemos sido por lo tanto actores de ese acontecimiento sucedido entre ustedes, y debemos anotar que a nosotros nada se nos informó de tales hechos. Lógico sería que ese problema lo hubieran resuelto en aquel momento en que se produjeron los sucesos qui informáis...» «En consecuencia, esperamos que los compañeros de Gonçalvez Díaz estudien el problema con desapasionamiento, si lo hubiera, y se avengan a formar un solo movimiento, una sola F.O.R.A., en cuyo seno haya libertad de opinión, de expresión y de crítica constructiva y de afirmación de los valores morales de la F.O.R.A. Que esta mancomunión de todos para toda una finalidad social a perseguir, esté basada en los mismos derechos y deberes que la F.O.R.A. impulsa hacia adelante. La conversación, la tratativa, las gestiones para llegar a un acercamiento con vosotros en lo futuro debe quedar abierta, a los efectos de que si hoy no nos entendemos, siempre debe quedar la esperanza y la recapacitación de los compañeros sinceros que aman la noble y altruista causa de la F.O.R.A.»

***

Ocurre ahora que de los tres sectores declarados, sólo se citan dos como participantes del «reencuentro fraternal». Los más exigentes, los de Gonçalvez Díaz, no se hallan mencionados. Si su integración no se realiza, el problema quedaría en pie, a menos de disolución de una de las dos partes en beneficio de una sola y única identificación de la F.O.R.A. El panorama es ingrato si se tiene en cuenta que cada uno de los sectores en presencia hace uso de idéntico sello y de nominación, de la misma declaración de principios enfáticamente reafirmados en el por todas reivindicado «quinto Congreso», el Congreso principista, finalista, «forista» por definición y sustancia.

Es indudable que en el curso de largos años de clandestinidad —primero— y después de desavenencias de todo orden y origen, se han producido hechos y actitudes condenables que sitúan a sus autores al margen de la F.O.R.A., salvo rectificación saludable. No obstante, un movimiento que señala «dos décadas de desinteligencias y desgarramientos originados en su seno», se halla condenado a la desaparición —tras larga ineficacia— si no logra superar sus cuitas. Declaramos a menudo paladinamente «que la plaga de los partidos políticos provocó la corrupción y el proceso desintegrador en el movimiento obrero...» Hay mucho de cierto. Pero el hecho de que por nuestra parte —en nuestro propio lar— suframos los efectos corrosivos de la animosidad, de la terquedad y del personalismo, nos inhabilita para atribuir al enemigo culpas que son nuestras. Culpas que si no las superamos, en Argentina y en Francia, en nuestro mismo movimiento español, nos llevarán al descalabro definitivo. Sin gloria y sin combate, queridos compañeros todos. La F.O.R.A. es —no lo dudemos— nuestro propio espejo...

GREGORIO QUINTANA

Lucubración filosófica

por Cosme PAULES

(Continuación)

La filosofía china tiene dos partes: una metafísica y otra moral. Nos ocuparemos sólo de la filosofía moral, cuyo fundador, Confucio, tiró las leyes de la metafísica, para ocuparse de política y moral. Según esta doctrina, el hombre debe trabajar para perfeccionarse a sí propio y perfeccionar a los que con él viven. Este perfeccionamiento consiste en obrar conforme a la bondad esencial y a la justicia; la justicia y la caridad están por sobre toda obligación.

Mencio que fue discípulo de Confucio, perfeccionó la doctrina y agregó la parte política, según la cual, el príncipe es inferior al pueblo. Mucha parte de la filosofía cristiana es tomada del budismo y de las obras de Confucio. Sólo que la doctrina de Cristo se distingue en su fondo porque no es la expresión completa de la ley natural que preconizaron Buda y Confucio, cuyos preceptos son no dar muerte a ningún ser viviente, no robar, no cometer ninguna impureza, no mentir y no embriagarse; mientras que el precepto cristiano estima que *no matar* es irracional y hasta ridículo, coloca en el primer deber amar a Dios sobre todas las cosas e incluye preceptos que considera superiores, tales como la confesión auricular, la recepción de la eucaristía y otros que no tiene la moral búdica que está sujeta a la ley natural. También se distingue por los medios; los budistas detienen su actividad y su pensamiento por la contemplación, mientras que los católicos recurren a la oración, a la gracia divina, al servicio, a la imitación de un Dios que es bondad suma y santidad infinita.

El budismo como principio racional niega a Dios o, si se prefiere, prescinde de él; por eso, en el orden metafísico, está en estrecha relación con el materialismo y es la cuna donde meció sus primeros sueños el nihilismo.

Mientras que el budista busca como destino final en el nirvana absoluto el aniquilamiento del ser personal, la extinción de la existencia relativa del «alma», el cristiano busca el premio de su aspiración en el destino final.

***

De entre los griegos tomaremos aún sus escuelas más importantes o mejor, las que más interés despiertan.

La escuela jónica, cuyo padre es Tales, y que dio tantas luces a la humanidad, al que siguieron tantos grandes hombres como Anaximedes, Anaxágoras, Heráclito, ya citados, etc., y cuya base elemental era la razón del análisis, ya que enseñaba de una manera racional a buscar el origen de las cosas. Habiendo averiguado y reconocido que hay humedad en la tierra, en las plantas, en los animales, en el aliento de todo lo que vive, y reconociendo además que el agua es causa de la humedad, imagina que el agua es el elemento primitivo, la sustancia del mundo y del universo. Pero no admite de ninguna manera la existencia o la intervención de un ser o un principio superior que de lo húmedo haya sacado al mundo. Más tarde, Anaximandro que seguía esta misma escuela y que la perfeccionó colocaba el fuego, como la causa primera de todas las existencias. La luz, el calor, el movimiento, son propiedades del fuego y el fuego es material, el fuego vivifica y también destruye. Y es así como 500 años antes de Cristo, estaban tan adelantados en el orden filosófico, como lo estamos en nuestros días. De tal modo que en aquellos años, ya eran panteo-racionalistas, como lo es Buchner en la actualidad, o a la manera de Krause que comienza por reducir la ciencia a un organismo sistemático y enseña que su constitutivo esencial es aquello que es principio muy fundamental del ser y del conocer; es decir, de todas las verdades posibles. Para llegar a este resultado, adopta dos procedimientos o caminos: el analítico y el sintético. Parte de la intención del yo, puro e indeterminado, al cual descubre tres esferas o reinos del ser que son: el espíritu, la naturaleza y la humanidad. Esto que en un prin-

(Pasa a la página 2)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

18 FEVRIER 1965
NUMERO 337
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le boycott syndical

L'ORGANISATION interaméricaine du travail qui, selon les statistiques, regroupe vingt-cinq millions d'adhérents, vient de se prononcer, à l'unanimité, en faveur d'un boycottage syndical de Cuba.

Cette même organisation a, en outre, formulé une condamnation de l'attitude du gouvernement espagnol à l'égard des syndicats... Ces nobles intentions méritaient bien d'être signalées, et nous n'applaudirons jamais assez à toute manifestation ouvrière d'hostilité envers des méthodes dictatoriales.

Nous ne devons pas oublier que le régime actuel de Cuba symbolise parfaitement la trahison à une cause juste et humaine, à l'déal d'un peuple prêt à tous les sacrifices pour construire la société modèle et qui s'est retrouvé dans les geôles castristes.

Ce peuple cubain mérite que les travailleurs de tous les pays se solidarisent à sa lutte contre l'oppression; or, le boycott est toujours payant s'il est pratiqué consciencieusement par tous les travailleurs.

Le nerf de la guerre reste, en définitive, le labeur multiple exécuté par la classe ouvrière et c'est ce qui donne toute sa prédominance à une grève bien préparée; aussi, la C.N.T. donne-t-elle sa caution à cette idée de boycott syndical au régime castriste, non seulement dans le but d'abattre celui-ci, mais aussi et surtout pour permettre au peuple cubain de reconquérir ses libertés et de se libérer de toute tutelle.

Mais la C.N.T. s'étonne qu'une organisation ouvrière qui regroupe vingt-cinq millions de travailleurs ait réservé un moyen de lutte aussi efficace que le boycott pour le seul cas de Cuba.

Dans de nombreux autres cas, le boycott s'avère aussi indispensable et il pourrait s'appliquer contre le ségrégationnisme de l'Alabama, de la Géorgie, pour la paix au Congo et partout où existent des foyers de guerre, de haine et de destruction. Oui, et puisque l'O.R.I.T. condamne l'attitude du gouvernement espagnol à l'égard des syndicats et déclare par ailleurs : « Nous sommes conscients de l'absence de libertés et des outrages et des injustices perpétrés en Espagne, ainsi que du manque total de respect de la dignité humaine qui prévaut dans ce pays. » (« Le Monde » du 9-II-1965), **pourquoi ces syndicats mastodontes américains n'ont-ils pas encore décrété le boycott syndical de l'Espagne franquiste, au même titre qu'ils veulent le faire pour Cuba ?**

L'explication est fort simple à donner; ces syndicats, réformistes par essence, jouent exactement le même rôle que leurs homonymes européens, ils sont au service de l'Etat et, pour reprendre une formule bien populaire, servent de courroie de transmission entre exploiteurs et exploités. Or, nul n'ignore que l'Amérique, qui avait été offerte à l'Espagne par Christophe Colomb, a su inverser les rôles par la suite et détient actuellement sous sa tutelle celle qui fut à l'origine de tant de pillages et de crimes sur le territoire du «Nouveau-Monde» au XVe et au XVIe siècle.

Il est indéniable que les moindres troubles en territoire espagnol provoqueraient des scènes aussi atroces que celles qui se déroulent actuellement au Sud-Vietnam; Johnson ne manquerait pas de parler de mesures énergiques pour « rétablir l'ordre », et les syndicats à sa solde de dire « amen » comme ils l'ont fait pour le Brésil et le font pour le drame du Vietnam.

Décidément, le prolétariat international devra, de plus en plus, ne compter que sur lui-même pour se libérer de ses maîtres; il devra revenir aux sources du véritable syndicalisme, aux buts et principes de la Première Internationale et regagner, avant qu'il ne soit trop tard, les rangs des sections de l'A.I.T.

Là, il pourra, enfin, mener une lutte saine, dégagée de toute emprise de la politique ou de l'autoritarisme et utiliser, à bon escient, les armes invincibles que sont la grève et le boycott, pour le prolétariat, quand il sait en faire un bon usage.

A propos de « tassement »

Au cours d'un récent exposé, notre ministre des Finances Giscard d'Estaing (Valéry), authentique bourgeois capitaliste, puisqu'il avoue lui-même être milliardaire, a parlé longuement du ralentissement des ventes dans de nombreuses branches d'activité, l'automobile et le textile en particulier.

Il a baptisé cette mévente d'un nom nouveau. Selon lui, il ne peut être question de récession, c'est un simple *tassement* qui est enregistré, dû à..., et au..., sans compter que... ; le tout expliqué avec force détails ; explications qui n'ont donné le change à personne, malgré le caractère *anodin* du phénomène enregistré.

Dans l'automobile, une seule firme, où les capitaux américains sont majoritaires, a enregistré en 1964 une infime progression de la production, toutes les autres sont en régression assez sensible, et chez Renault, entreprise pilote, elle est spectaculaire.

Dans le textile, à Roubaix-Tourcoing, le nombre des chômeurs partiels est passé de 15 à 30.000 en un mois. Ces chiffres, tant ils sont éloquent, se passent de commentaires.

A proximité des élections municipales, le gouvernement « conscient » de la gravité de la situation, a décidé un certain nombre de mesures propres à redresser celle-ci. La plus marquante est l'augmentation de l'allocation de chômage, qui passe de 4,80 à 5,10. Devant la prodigalité que constitue cette *rallonge massive de 0,30 F. par jour*, quelle personne consciente oserait dire, sans crainte de se ridiculiser, que le gouvernement ne se penche pas avec une entière compréhension sur le cas des exclus du marché du travail ? Parce que l'on ne peut pas tout ; il faut bien tenir compte qu'il y a aussi la force de frappe à pourvoir, et surtout ne pas perdre de vue que l'ennemi est à nos frontières !

Nous proposant d'y revenir ultérieurement, nous négligerons aujourd'hui le problème de l'automobile, et nous nous pencherons sur celui du textile, sur les causes du marasme, dans ses grandes lignes tout au moins.

Elles sont imputables, pensons-nous, à trois éléments principaux : le système économique, les exploiteurs et les exploités. Sur les deux premiers, système capitaliste d'une part, trusts et patronat de l'autre, tout a été dit et rabâché. Contentons-nous donc de constater, une fois de plus, la difficulté n'étant plus de produire mais de vendre, qu'ils sont *dépassés*, incapables de satisfaire les besoins d'une société moderne, et que sans le secours répété des contribuables, qui se révèlent chaque jour providentiels pour eux, il y a longtemps qu'ils auraient cessé d'exister.

Notre point de vue sur le troisième élément, qui retiendra plus longtemps notre attention, ne manquera pas de déchainer la colère des mauvais bergers responsables des organisations syndicales réformistes, et aussi celle... des travailleurs.

Peu importe, la vérité doit être dite, et, tôt ou tard, elle finira bien, ce qui est essentiel, par s'imposer.

Nous ne nierons pas, en raison du battage démagogique fait par tous les *exploiteurs associés*, les difficultés que nous rencontrons pour faire admettre, en certaines circonstances, la valeur de nos conceptions à la plupart des ouvriers qui n'hésitent pas le plus souvent, à nous situer comme des visionnaires illuminés, voire des diviseurs. Pas étonnant dans ces conditions, l'insulte se substituant au raisonnement, qu'on en soit arrivé là.

Un de nos responsables dans cette branche d'activité nous indiquait, il y a trois au quatre ans, la quasi-stérilité de ses efforts. Ce n'était pas, à vrai dire, une période de « vaches grasses », mais chacun gagnait tout de même de quoi graisser maigrement sa tartine, en travaillant comme un damné.

Nous pensions à Paris qu'une mauvaise tactique était sans doute cause de ce piétinement dans les entreprises du Nord et nous nous permîmes de faire à notre camarade quelques suggestions ; mais celui-ci, qui connaissait parfaitement la question, nous répondit que rien n'avait été négligé pour aboutir, qu'il brossait continuellement devant les yeux des insouciants l'épouvantail des « vaches maigres » et que malgré cela il tenait le plus souvent des dialogues de sourds.

Il était d'autant moins entendu qu'à l'époque le patronat mystificateur distribuait à chaque exploité un os supplémentaire à ronger sous forme de « prime d'intéressement », ridiculement faible, mais néanmoins alléchante pour ceux de courte vue. Nous fûmes bien obligés d'admettre qu'il ne pouvait être question dans un tel climat d'enregistrer un progrès quelconque vers le but que nous poursuivons, et convaincus que la situation changerait rapidement nous remîmes à plus tard la perspective de convaincre les imprévoyants.

Aujourd'hui, les jeux sont faits. Sans aucune considération, le patronat, copieusement nanti, condamne à la misère ceux qui lui ont fait confiance, ceux qui ont cru naïvement qu'il y avait en lui un peu d'humanité et que son désir d'améliorer leur condition était réel.

La réduction des horaires à 36, à 24 et même 16 heures par semaine a contribué plus que toute autre chose à faire réfléchir les ouvriers touchés par la crise, surtout que la hantise du chômage total à brève échéance n'est pas à écarter. Ils se rendent compte maintenant, un peu tard malheureusement, qu'il ont lâché la proie pour l'ombre, encouragés il est vrai dans leur erreur par les leaders des syndicats réformistes dont nous dénonçons la trahison depuis des décennies.

Cette leçon sera-t-elle encore perdue ?

Les tenants du pouvoir préconisent aux industriels, comme remède à la crise, des investissements massifs pour moderniser les équipements des usines, ce qui permettrait des prix compétitifs et l'accaparement de certains marchés. C'est oublier trop facilement que l'automation provoque l'augmentation de la production avec un nombre d'ouvriers de plus en plus restreint, ce qui réduit à néant et même au-delà l'appoint de nouveaux débouchés.

La solution n'est donc pas là !

Mais pendant que se développera l'expérience, le système gagnera du temps, durera, c'est tout ce qu'il cherche, sachant ses jours comptés.

Accorder une confiance quelconque à un *gouvernement de milliardaires* relève de l'infantilisme ; il ne peut être du même côté que nous de la barricade.

Les exploités finiront bien par s'en rendre compte, mais d'ici là, alors que tous les individus pourraient voir, dès maintenant, leurs besoins largement satisfaits, que de temps gaspillé et de misère persistant partout dans le monde !

Raymond FAUCHOIS

A BAS LA LOI

« Après chaque grève les syndicats se déclarent satisfaits, et pareillement l'Etat, ou plutôt la bureaucratie d'Etat qui règne, sœur jumelle, apparemment adversaire, mais en fait complice de la bureaucratie syndicale. »

Dans ces quelques lignes, extraites d'un court article paru dans « Le Monde » du 1-2-65, il y a une grande vérité. Il s'est établi, entre le syndicalisme réformiste et l'Etat, une sorte de respect du *statu quo*, chacun gardant bien entendu sa manière de sauver la face.

Chaque fois que la violence prolétarienne s'est laissée enfermer dans le cadre pourrisseur du bureaucratisme quel qu'il soit, ses manifestations n'ont plus été sa propre volonté s'opposant à la condition du prolétariat mais simplement l'expression d'un compromis dont les exploités sont absents et dont, pourtant, ils sont l'enjeu et demeurent les acteurs aveugles.

Même au niveau du langage on peut constater que la grève n'est plus du tout cette affirmation de la dignité et de la colère des ouvriers qui s'insurgent contre leurs bourreaux parce que les choses ont assez duré, mais simplement une sorte d'événement local et folklorique dont certains vont jusqu'à sourire avec condescendance et bonhommie comme un adulte peut sourire devant le caprice d'un enfant.

Les syndicats triomphent, l'Etat triomphe, les grévistes s'en retournent à leurs tâches abrutissantes, une fois de plus trompés et bafoués.

Et cela durera tant que les travailleurs seront un troupeau passif obéissant aux mots d'ordre des « bonzes réformistes ». Mais que les travailleurs déclenchent un mouvement sauvage et spontané, qu'ils manifestent leur volonté de ne pas céder tant qu'ils n'auront pas obtenu satisfaction, qu'ils se déclarent résolus à employer tous les moyens et l'on verra les « syndicalistes d'Etat » se jeter dans le giron des exploiteurs, brandir l'étandard de la « légalité », et, s'il le faut, encourager de toutes leurs forces la répression. La commune de Berlin en est un exemple frappant.

Aussi les exploités devraient-ils comprendre une fois pour toutes qu'ils n'ont rien à attendre de tout ce qui est légalement « organisé » et que seul un mouvement spontané, souterrain, mais réfléchi et conscient, une préparation rationnelle à la révolution, un programme solide de destruction des rouages de coercition de l'Etat et de prise de possession des moyens de production, d'échange et de consommation peuvent assurer la suppression définitive de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les lois sont faites pour que des hommes puissent légalement considérer d'autres hommes comme des objets. La loi est venue après l'asservissement par la force et la contrainte de l'homme par l'homme, elle n'en est que la codification.

La loi, c'est l'exploitation, la corruption, c'est le garant des privilèges des exploiteurs conquis par la force des armes et l'abrutissement des esprits, c'est l'ensemble des mythes et des préjugés grâce auxquels se maintient un régime social et économique qui ne correspond plus aux possibilités techniques, mais sans lequel capitalisme, salariat et profits s'écroulent.

Aucune progression, aucune action révolutionnaire ne sont possibles si l'on reste attaché aux habitudes d'esclavage représentées par la loi. La loi, c'est seulement celle que nos maîtres ont pu nous imposer par la violence et dont nous ne pourrons nous débarrasser qu'en usant également de la violence.

A bas la loi !

SEVY

EN ESPAGNE

Franco la Muerte

Au moment où l'on parle d'amnistier les criminels de guerre nazis, au moment où l'on passe l'éponge sur les récents événements d'Algérie, un homme risque sa tête pour avoir été, pendant la guerre d'Espagne, chef de la trente-sixième brigade mixte. Que Justo Lopez de la Fuente soit un responsable du parti communiste n'enlève rien au fait en lui-même. L'ancien complice de Hitler ne semble pas être rassasié de sang. Il lui faut toujours de nouvelles victimes, sans doute pour maintenir dans la terreur un peuple qu'il opprime et au développement intellectuel et social duquel il s'oppose depuis un quart de siècle.

La grande illusion

Au cours d'un meeting « clandestin » qui s'est tenu aux environs de Madrid est né un nouveau parti : l'Union Démocrate Chrétienne. Bien que se définissant comme un « parti d'opposition refusant toute collaboration avec le régime espagnol actuel », bien que revendiquant l'étiquette de mouvement « authentiquement révolutionnaire et populaire », bien que réclamant une réforme agraire fondée sur le principe que « la terre doit appartenir à celui qui la travaille », ces nouveaux démocrates d'obédience vaticane ont, sans aucun doute, senti le vent venir et préparent allégrement le régime de collaboration de classes qui permettra au capitalisme espagnol de se survivre sans à-coup après la disparition de Franco et de continuer à vivre sur le dos des prolétaires sous des dehors libéraux. Que le peuple espagnol soit dupe, rien n'est moins sûr, mais voilà qui doit faire plaisir à ceux qui n'ont rien de mieux à souhaiter à l'Espagne de demain que la « démocratie de papa ».

Liberté d'expression

Chacun sait que l'Espagne est le pays de la liberté, à condition bien sûr qu'elle ne se permette d'exprimer que les « vérités révélées » et qu'elle ne mette en aucun cas en doute les méthodes par lesquelles le caudillo assure « paix » et « prospérité » au peuple dont il a la garde. Trois écrivains de Barcelone ont été rayés des cadres en tant qu'officiers de réserve (ce qui ne saurait que nous réjouir) pour avoir signé une lettre « dénonçant les mauvais traitements employés contre les mineurs asturiens en grève ».

Des mots, rien que des mots

Le cardinal Herrera Oria, évêque de Malaga : « Tous nos maux viennent... de l'injuste distribution des biens, de l'inégale position économique des classes sociales ». Cela venant après un chaleureux éloge du général Franco, on voit mal comment le digne homme entend s'y prendre pour remédier à ces causes tout en se déclarant le serviteur fidèle du « ministre de Dieu ». Sans doute les avantages d'un paradis hypothétique justifient-ils à ses yeux le règne du garrot sur ce monde.

Injure envers l'armée

C'est l'accusation portée contre le directeur d'un journal de Valladolid pour avoir publié un commentaire sur un projet de réforme de l'armée française où il suggérait que la durée du service militaire en Espagne soit réduite à trois mois. Il a sans doute pu constater, à la prison militaire de Valladolid, combien le gouvernement espagnol, dont les prisons sont réputées pour le manque de confort, est opposé au progrès dans tous les domaines lorsqu'il tend à améliorer le sort des humbles.

L'avenir

Il est difficile de dire ce qui se passera en Espagne dans les mois qui viennent. Mais, dès à présent, nous condamnons, au nom de la lutte de classes et de la volonté prolétarienne, le régime de collaboration des classes qui prépare la succession de Franco et qui tend à perpétuer l'exploitation de l'homme par l'homme par l'obscurantisme et par la contrainte armée. Nous souhaitons que le peuple espagnol, conscient de sa mission d'avant-garde anarcho-syndicaliste, ne laisse pas le temps à un tel régime de mystification de s'asseoir. Nous nous déclarons prêts à lutter à ses côtés.

Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires-C.N.T.

6e Union Régionale

L'U. R. de la C.N.T.F. de Narbonne convoque ses adhérents à l'assemblée générale qui aura lieu, au Palais du travail, le dimanche, 21 février, à 10 heures.

Etant donné l'importance de l'ordre du jour, la présence de tous les camarades est indispensable.

2e UNION REGIONALE

Public restreint pour notre conférence-débat du 6-7-65, 24, rue Ste-Marthe, et c'est bien dommage. Après l'exposé du camarade Soriano qui brossa le portrait du militant anarcho-syndicaliste, évoqua le problème des responsabilités et de la conscience du militant, soulignant l'opposition fondamentale entre le militant du parti ou de la centrale réformiste, qui « obéit » aux mots d'ordre, et le militant syndicaliste révolutionnaire dont l'initiative fait la force de notre mouvement ; après un hommage rendu aux camarades espagnols qui payèrent de leur vie ou de leur liberté leur fidélité à notre idéal, le débat s'engagea et se révéla, dès le début, très ouvert. Le problème des libertaires militant au sein des organisations réformistes, celui des rapports entre le groupe et l'individu furent notamment soulevés.

Notons la présence sympathique du camarade Lagant, qui anima souvent le débat. En définitive, nous ne pouvons que nous féliciter de l'atmosphère très bonne et très ouverte de cette réunion.

Prochaine conférence prévue dans le courant du mois de mars. Sujet prévu : « Faut-il crier haro sur la productivité ? Orateur pressenti, notre camarade Raymond Fauchois.

Secrétariat de la 2e U. R.

Démocratie populaire

Bien qu'il ne soit plus nécessaire de dénoncer les méthodes répressives employées dans les « démocraties populaires » contre tous ceux qui émettent des opinions non conformes à la ligne du « parti », méthodes pompeusement désignées sous le nom de « dictature du prolétariat », il n'en reste pas moins une certaine catégorie de travailleurs qui « espèrent » encore, surtout maintenant que nous approchons de la période électorale. Oui, ils espèrent qu'un éventuel succès du P. C. pourrait leur redonner les nombreux droits et libertés que le régime gaulliste grignote de plus en plus aux travailleurs.

Nous n'allons pas nous évertuer à répéter tout ce qui a été tant de fois dit sur les répressions sanguinaires exercées contre le mouvement makhnoviste en Ukraine, contre les collectivités libertaires en Espagne et, plus près de nous, contre les grévistes de Potsdam. Mais l'actualité nous apporte des faits qui nous soulèvent d'indignation.

Ces derniers temps, à plusieurs reprises, des militants du « parti communiste - révolutionnaire » (trotskystes) qui vendaient leur journal « Lutte communiste » sur le marché d'Ivry (Seine), ont été attaqués et frappés violemment, le tout agrémenté d'injures et d'insultes, par un commando de sbires du P.C.F. ; ceux-ci, agissant dans leur fief, jouissent de l'impunité la plus totale. Un détail particulièrement odieux fut constaté au cours de cet incident : les diffuseurs de « Lutte communiste » ayant voulu reprendre la vente après la bagarre, la police intervint et les emmena au poste sous prétexte de vérification d'identité, alors qu'elle laissa en toute tranquillité ceux qui vendaient « l'Huma-Dimanche ».

Nous n'avons pas l'intention de plaider la cause du parti communiste révolutionnaire, mais malgré les différends idéologiques qui peuvent séparer la C.N.T. de tout mouvement politique, quel qu'il soit, nous tenons à affirmer, pour ceux qui pourraient l'ignorer, que dans tout conflit entre oppresseurs et opprimés, notre position sera toujours du côté des opprimés.

Nous considérons que nul n'a le droit d'imposer sa façon de penser à autrui, par contre chacun doit pouvoir s'exprimer librement et sans aucune contrainte. C'est seulement ainsi que nous comprendrions une véritable démocratie populaire.

COMMUNIQUE

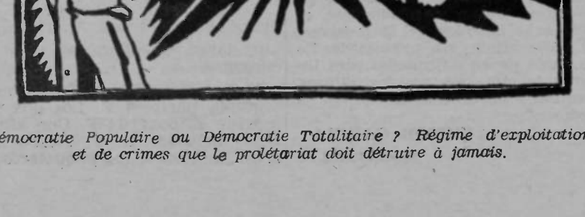
TOURNEES

Ch.-Aug. BONTEMPS

Tarbes, 19 février; Toulouse, 20 février.

Conférence publique et contradictoire à Toulouse le 20 février à 21 h., Salle du Sénéchal (rue Rémusat) : « Pourquoi et comment l'Eglise et les trusts protègent Franco ».

Sujet d'actualité. Nul doute qu'il attirera beaucoup de camarades. Participation aux frais.



Démocratie Populaire ou Démocratie Totalitaire ? Régime d'exploitation et de crimes que le prolétariat doit détruire à jamais.

PRESENTS !

En mai 1961, l'O.A.S. adressait de Sarrelouis (Allemagne), une lettre au chef de Gare de Vitry-le-François, où il était précisé que : « Conformément aux directives de l'Etat-Major insurrectionnel d'Alger, des actions de sabotage seraient effectuées le long des lignes de chemin de fer » ; il était recommandé de suspendre tout trafic de voyageurs étant précisé que « conformément aux décisions du général Salan, des plastics seraient déposés dans les gares et près des aiguillages ».

Le chef de gare de Vitry-le-François effectua une démarche auprès de la police de cette ville, démarche qui fut jugée insuffisante pour retenir l'attention.

Le 18 juin 1961, une charge de plastic déposée sous un rail sur lequel devait passer à 15 heures 10, le rapide Strasbourg-Paris, produisit un déraillement qui fit 28 morts et 107 blessés. L'enquête révéla que ce déraillement était dû à un attentat criminel de l'O.A.S.

Le tribunal de Chalons estime que si le transporteur peut se dégager de sa responsabilité en prouvant que le dommage est imputable à un cas de force majeure, il n'en est pas moins vrai que la S.N.C.F. avait été mise en garde et devait renforcer la surveillance le long des voies et installations ferroviaires des environs de Vitry.

Dans un premier jugement, le tribunal vient d'accorder une somme de 2.500 frs., à titre d'indemnité provisionnelle à madame Laure Balancie, blessée dans la catastrophe.

Ce n'est pas fini. Il a 28 morts et 107 blessés !

Qui paye ? La S.N.C.F. Qui paye le déficit annuel de la S.N.C.F. ? Les travailleurs.

Le général Salan, qui bénéficie, en prison, d'un traitement dû à son rang, et qui, dans quelques années, retrouvera la liberté avec au front l'auréole du martyr, se repose, la conscience légère, toujours aux frais des travailleurs. L'année 1965 ne se terminera pas, sans le retour d'exil de M. Bidault, gracié, qui fut, lui aussi, responsable de l'O.A.S. Dans quelques années, tous ces gangsters en uniformes ou en tenue bourgeoise, reconstitueront un parti nazi quelconque, où deviendront les chefs de groupes présentement en gestation. Ils ne trouveront sur leur chemin aucun barrage pour faire de la France une seconde Espagne.

L'inqualifiable tolérance du pouvoir qui voit dans le nazisme et sa dictature la seule solution permettant de continuer l'exploitation des travailleurs, autorise d'enregistrer, un peu partout, la formation de groupes de nazis qui finiront bien par prendre force et être une menace à la liberté du peuple.

Le 15 janvier 1965, à Calais, des gendarmes de la brigade de Guines ont arrêté un groupe de jeunes gens, porteurs de la croix gammée, faisant partie du « parti prolétarien national-socialiste ». Forts du précédent de l'O.A.S., ils ont reconnu que le vol était pour eux « une nécessité » politique. Ils s'entraînaient aux maniements des armes et à la confection d'explosifs. Leur « gauleiter » a déclaré : « J'ai découvert Hitler et le nazisme dans les illustrés qui évoquaient l'occupation ; j'ai été ébloui par la doctrine aryienne. J'ai renié ma foi catholique et je suis devenu un soldat d'Hitler. » A la question : « Que pensez-vous de Buchenwald » ? il fit la réponse suivante : « On a exterminé des juifs, on a eu raison, cette race doit disparaître. »

Ces jeunes gens ont été transférés au parquet de Boulogne, sous l'inculpation de vols et de cambriolage ; ils appartiennent tous « à d'excellentes familles ». Leur parti n'était pas en relation avec « l'Union Mondiale du National-Socialisme » dirigée par l'Américain Lincoln Rockweld et, pour la fédération Est-Européenne, par l'Anglais Colin Jordan. Ce sont des apprentis.

Ces jeunes gens bénéficieront des relations bourgeoises de leurs parents. Il sera précisé, pour leur défense, que leur délit ne ressortit pas au droit commun, mais doit être considéré comme délit politique. De bons avocats ayant l'écoute du tribunal feront apprécier leur dévouement à la cause du nationalisme, à la cause de la défense de la France contre les partis qui sont les agents de désordre. Ils sortiront libres du tribunal, prêts à recommencer, avec d'autres ultras, la formation de bandes de terroristes. Une chose est certaine, c'est que les vols commis par ces « apprentis nazis » sur des navires de la marine nationale et au service de déminage seront payés, une fois de plus, par l'ensemble des travailleurs.

Nous aurions tort de ne pas prendre en considération tous ces mouvements explosifs d'une jeunesse ultra-nationaliste. Ces gamins seront demain des hommes, prêts à servir d'hommes de main à des Salan, à des Bidault. Ces jeunes bénéficient d'une clémence et d'une protection qui permettent toutes les audaces. Il est de notre devoir de mettre en garde les travailleurs sur les menaces qui pèsent sur leur liberté pour demain, et que leurs syndicats, inféodés au pouvoir, n'osent dénoncer par peur de perdre les prébendes dont leurs chefs bénéficient.

A la Confédération Nationale du Travail, nous sommes tous libres ; aucune chaîne dorée ne nous attache au pouvoir que nous combattons parce qu'il est l'ennemi des travailleurs. Cette liberté nous permet de ne pas transiger et de dénoncer tous ceux qui sont complices des malfaiteurs qui entendent réduire les travailleurs à l'esclavage.

Réunis dans l'Association Internationale des Travailleurs, nous sommes la seule formation prolétarienne pouvant nous opposer, dans tous les pays où nos syndicats sont représentés, à la marche ascendante du nazisme international. Contre la mise en esclavage de la classe des travailleurs, nous répondrons toujours présents !

RENE VILLARD

Actualidad cubana

(Servicio de Información del M.L.C.E.)

Solidaridad para con nuestros presos y viejos

Desde finales de 1963, los compañeros del Grupo Libertario Cubano de New York pusieron en marcha una colecta trimestral para ayudar a nuestros compañeros presos en Cuba y a los viejos qué por sus condiciones físicas no cuentan con recursos para subsistir. Esta colecta ha sido respaldada por los compañeros de Miami, Puerto Rico y otras ciudades americanas.

El producto de estas colectas se está haciendo llegar a los compañeros de Cuba a nombre del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio. Instamos a todos los compañeros para una mayor y permanente cooperación en favor de nuestros presos y viejos, que en la Cuba de Castro sufren la peor de las tiranías.

La situación de nuestros presos

En nada ha cambiado la situación de nuestros presos, como la de los demás miles de penados que sufren largos años de cautiverio por tan solo defender la libertad y aspirar a un mundo más libre y más justo. Aún sigue detenida la compañera Suria Linsuain, sin saber cuál será el resultado de esa detención. En la misma forma se encuentra los compañeros Juan Nápoles y Avelino Viñas.

En el pasado mes de octubre se les permitió visitas a los compañeros del presidio de Isla de Pinos, después de más de un año de no tenerlas. Algunos de ellos están enfermos de los nervios y del estómago y así se les obliga a trabajar en las canteras de mármol. Están descalzos y carentes de mecidinas.

La situación general en el país

A causa de la resistencia del pueblo para no realizar trabajo esclavo, la economía del país cada día marcha peor, al extremo de carecer hasta de aquellos productos que anteriormente sobraban, por ser fácil su cosecha. La tiranía, tratando de controlar la situación y para vigilar la creciente oposición del pueblo, ha creado los Tribunales de Trabajo, desde los cuales se juza y castiga con penas severas a todo trabajador que de alguna manera se produzca o manifieste su inconformidad con el sistema político o de trabajo. Estos tribunales son constituidos en los propios centros de trabajo e integrados por probados partidarios de la tiranía.

El boicot contra Cuba (1)

En el pasado mes de noviembre se celebró, en Venezuela, el V Congreso de la Confederación de Trabajadores (CTV). En él se tomaron los siguientes importantes acuerdos:

— Establecer el boicot contra todos los barcos cuyas naciones han intensificado su comercio con la Cuba comunista y los cuales están contribuyendo al fortalecimiento de ese sanguinario régimen.

— Solicitar la solidaridad del movimiento sindical democrático para que se haga extensivo este boicot desde los puertos donde se proceda al embarque de mercancías hacia la Cuba comunista, como muestra de solidaridad con el pueblo democrático de Cuba que en estos instantes lucha por liberarse de sus opresores.

— Condenar los fusilamientos en Cuba, así como el de solidarizarse con los trabajadores democráticos que luchan contra las dictaduras totalitarias en la América latina y especialmente en la Isla Cautiva.

(1) ¿Por qué no extenderlo contra la España franquista? (NDLR).

Zarpazo

No conforme con arrancarles a los trabajadores un 15 por 100 de sus salarios a través de distintos descuentos obligatorios, el tirano Castro acaba de disponer que «contribuyan» con un peso mensual para «costear» los gastos de la llamada «batalla del sexto grado». Por este concepto, el régimen recaudará treinta millones de pesos al año y será la primera vez que en Cuba se paga la primera enseñanza.

Decrepitud económica

A fines de 1958 Cuba producía huevos suficientes para abastecerse y hasta para exportar, como exportaba a la Estación Naval Norteamericana de Caimanera, a Venezuela, a Jamaica, etc. En cuanto a las aves se refiere en el mismo año, ya se producía un pollo por cada 5 habitantes, es decir un millón cuatrocientos mil pollos al año.

En la actualidad la producción de aves y huevos se ha reducido a la más mínima expresión. Ambos productos están racionados hasta tal punto que el cubano que quiera comer huevo tiene que comprarlo en bolsa negra y pagar por él hasta un peso, y el que quiera comer pollo tiene que pagar por él, en la misma forma, hasta 20 pesos.

Pedro José Proudhon

(Viene de la pág. 4.)

(el «socialismo feudal»)— que se manifestaban entre el proletariado. Una de estas corrientes seudo socialistas estaba representada por la teoría surgida en la década del 40, de Proudhon, uno de los progenitores del anarquismo y del social-oportunismo.»

«Ya se ha señalado que, en el libro «Miseria de la Filosofía», aparecido en 1847, Marx había puesto al descubierto de modo brillante la esencia reaccionaria, la ideología pequeño burguesa de Proudhon». («Historia de las Ideas Políticas»; pág. 517. Buenos Aires 1959.)

Ahora bien, el *modo brillante* con que Marx pone a descubierto la «esencia reaccionaria y pequeño burguesa de Proudhon», la etiqueta pulverizadora de la calumnia endosada al adversario, fue de una mediocridad tal que hasta pasa desapercibida como señala Benoit Malon en su artículo «Karl Marx et Proudhon», aparecido en la Revue Socialiste del mes de enero de 1887, quien añade que Marx continuó ignorado del público francés. Siete años más tarde, en 1894, el alemán Muelberger en su trabajo «Zur Kenntniss des marxismus» va más lejos y tilda el trabajo de Marx de inintelligente e injusto.

Proudhon, que tuvo la visión de no contestar a Marx, lo que exasperó aún más a éste, se limitó a escribir unas acotaciones al margen de las páginas en las que señala, numerosas veces, que lo dicho por Marx es una repetición de sus conceptos y teorías. En la página 106, por ejemplo, escribe Proudhon: «He ahí, pues, que tengo la desgracia de pensar aún como usted. La verdadera causa de la obra de Marx es que él lamenta el que por todas partes haya yo pensado como él y que lo haya dicho antes que él. Toca el lector el creer que es Marx quien, después de haberme leído, lamenta pensar como yo. ¡Qué hombre!» Más lejos, en la acotación correspondiente a la página 111, leemos: «¡Qué tontería después de lo que yo he escrito! Verdaderamente, Marx está celoso.»

Tres páginas más adelante leemos: «¿Es que Marx tiene la pretensión de dar todo ésto como suyo, en oposición con algo contrario que yo habría dicho?», y en la página 116 exclama nuestro francés: «¡Pero todo esto es mío!», y en la 117: «Yo he dicho todo esto.» En la 119 va más fuerte y escribe: «Plagio de mi primer capítulo», y explota cuando Marx escribe: «Volvamos al señor Proudhon.» «¡Cómo! ¡*Volvamos!* ¡Pero si las páginas que preceden son una copia de las mías!»

Marx no quiere reconocer la deuda que tiene contraída con Proudhon y su egolatrismo lo llevará a calumniarlo, olvidando que dos años antes, en su obra «La Sagrada Familia o Crítica de la Crítica» (la menos popularizada de todas), ha escrito: «Proudhon se ha propuesto analizar de un modo crítico, la base de la economía nacional, la propiedad privada, y ha sido la suya la primera investigación enérgica, considerable y científica al propio tiempo. En esto consiste el notable progreso científico que ha realizado, progreso que revolucionó la economía mundial, creando la posibilidad de hacer de ella una verdadera ciencia. «¿Qué es la propiedad?», de Proudhon, tiene para la economía la misma importancia que la obra de Say, «¿Qué es el tercer Estado?», ha tenido para la política moderna.» En otra parte de la obra añade: «Proudhon, no solamente escribe en favor de los proletarios, sino que él es también un proletario, un obrero: su obra es un manifiesto científico del proletariado francés.»

El «Delenda est Proudhon», anatema que Marx ha cedido en herencia a todos los teóricos del socialismo de Estado, ha producido mucho daño debido a que la gran avalancha de las publicaciones comunistas alcanzan a todos los rincones y el «calumnia que algo queda» se ha mostrado efectivo una vez más.

Sin embargo, el concepto revolucionario de Proudhon no puede ser puesto en duda para aquellos estudiosos que quieran sumergirse en su prolija obra literaria.

Volviendo a su «Sistema de las Contradicciones Económicas», que tantan furia despertara en Marx, Proudhon trata, a base de dos volúmenes, rebasando un total de ochocientas páginas, de poner de realce las contracciones que presenta la economía y la sociedad en general y, a la vez, armonizarlas. Proudhon ha leído a Kant y se ha sentido impresionado por sus antinomias. Marx ataca estas contradicciones porque considera que Proudhon ha sido incapaz de interpretar el principio hegeliano de la tesis, la antitesis y la síntesis que él mismo le enseñara en París en 1844, según se desprende del ya mencionado libro, cosa incierta, ya que Proudhon estaba familiarizado con Hegel antes de su encuentro con Marx, como lo prueba su carta del 23 de mayo de 1842 dirigida a su gran amigo Ackermann: «No me dejo abusar en nada por la metafísica de Hegel; llamo un gato a un gato y no creo que esté mucho más avanzado por decir que este animal es una diferenciación del gran todo y que Dios llega a la subconscencia de mi cerebro.» No hay que descuidar que, como buen francés, no aceptaba a los alemanes sino a regañadientes; en carta al señor Tilloy, del 25 de febrero de 1858, escribía: «De todos modos los alemanes tienen dificultades para llegar a la idea; son pesados, difusos, confusos y sus conclusiones no son felices.»

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

ANTENA

DEMOCRACIA ORGANICA

BARCELONA, — El gobernador militar ha comunicado a los escritores Juan Goytisolo, Jorge Carbonell y Jaime Gil Biedma que quedaban excluídos de las listas de oficiales de reserva por haber firmado la carta dirigida al ministro de Información, sobre los malos tratos que, según se afirmó habían sido objeto los mineros asturianos por parte de la policía.

MALAGUEÑA INSALEROSA

BARCELONA. — «Cerca de cinco mil niños en edad escolar —dice «La Vanguardia»— no pueden asistir a la escuela en Málaga porque no hay centros docentes del Estado que los acojan. Las escuelas están abarrotadas y es completamente imposible admitir una matrícula superior a la actual.»

SE NAVEGA EN TRANVIA

BARCELONA. — Se ha solicitado en la prensa que la Compañía de Tranvías investigue las causas que ocasionan mareos a los usuarios de los vehículos denominados Wáshington porque fueron adquiridos en la capital federal de Estados Unidos al ser allí retirados del servicio, procediéndose a su reconstrucción en unos talleres de Barcelona. Los tranvías Wáshington recibieron una magnífica acogida por parte del público porque son cómodos, rápidos y silenciosos; pero ahora se ha caído en la cuenta de que el viajar en ellos ocasiona mareos a muchas personas, sobre todo en los trayectos largos, hasta el punto de que los cobradores llevan un pequeño acopio de arena para utilizarla en los casos de indisposición más aparatosa.

DON CAMALEON

MADRID.—Al advenimiento de la República don Alfonso García Valdecasas pensaba que iba a ser, por lo menos, su columna vertebral. Pero nadie le hizo caso. En 1936 estaba en «la última pregunta». Ahora «la pregunta» será tema de su discurso en la Academia de la Lengua en la que ha ingresado por méritos puramente falangísticos.

COMPLEMENTO

BARCELONA.—El académico sevillano, colaborador de «ABC», señor Halcón, ha dicho a un colaborador de «La Vanguardia»: «Frente al señoritismo andaluz, existe el señoritismo del Estado.»

LA OBRA DESTRUCTORA DE LOS SINDICATOS VERTICALES

PARIS (OPE).—«Le Populaire» informa sobre la manifestación de Madrid y publica un comentario del señor Henri Dusart.

«Es bien sabido —dice— que el régimen franquista, para completar su obra de destrucción, creó los «sindicatos verticales», pretendiendo que fueran organismos de concorcia y justicia social. Pero, de hecho, son instrumentos de dominación y control de la clase obrera que la encadena a la clase patronal y al Gobierno.

» Los dirigentes de tales sindicatos son simples funcionarios nombrados por Franco, directa o indirectamente. Y se contentan con seguir la política del más fuerte, es decir la de los patronos y la del Gobierno...»

LA CONLLEVANCIA

Leído en un diario de París:

«Con motivo del último Consejo de ministros, se ha decidido que España observe menor tirantez en sus relaciones comerciales y culturales con los países del Este. Así se dice en los círculos bien informados de Madrid.

En el marco de esta política, una compañía de bailes rusos —propablemente el «Bolchoi»— actuará en Madrid y el bailarín Antonio lo hará en Moscú.

Se cree saber también que concederán más facilidades a los hombres de negocios españoles para que vayan a Rusia y a los técnicos comerciales soviéticos para que vengan a España.»

CRISIS EN EL SECTOR TEXTIL

PARIS.—«Les Echos» recoge noticias de fuente oficial española y escribe:

«El sector textil atraviesa una crisis aguda. Los stocks se acumulan en los locales de fabricantes y mayoristas en tanto que las ventas interiores y las exportaciones disminuyen a causa del alza constante de los precios. El más afectado es el sector algodonero.

Sin embargo, la industria textil ha realizado gran esfuerzo para la renovación de sus instalaciones. Se calcula en un 14 por 100 el aumento de maquinaria en 1964. La prensa subraya la necesidad de medidas de protección para dicha industria en el año en curso.»

CARESTIA DE LA VIDA EN UN AÑO AUMENTO DEL 24 POR 100

PARIS (OPE).—En «Le Populaire» el señor Henri Musart ocupa columna y media para exponer cuál es la situación en la España franquista. Dice que desde junio de 1964 el costo de la vida lleva una carrera desenfrenada.... Dicho año el alza real fue casi de 24 por 100... Y que desde comienzos 1963 los precios al por menor han aumentado de cerca de 40 por 100. En noviembre último el Gobierno franquista presentó un plan anti-alza. Fracasó. El único bloqueo que funciona eficazmente en España es el del precio de los hoteles...

EL FUTURO DE LOS TERRITORIOS COLONIALES PORTUGUESES

LONDRES (OPE).—«Los portugueses comprenden muy bien —dice *Daily Telegraph*, en una crónica de John Pulloch— que, aunque en teoría Angola forma parte de Portugal, en la práctica tiene mucho más de Africa. Por esta razón se ven pocos africanos en los lugares habitados por los blancos.»

Angola —lo mismo que los otros territorios portugueses de Monzambique y Guinea— constituye un anacronismo en pleno siglo XX. No tiene nada de común con los territorios vecinos del Africa del Sur y Rodesia. Y ello se debe a que los portugueses no han pensado hasta ahora introducir cambio alguno en su forma de administrar el territorio. Sin embargo, cuando se llega a Angola, las radios y los altavoces gritan «Angola es nuestra». Los portugueses lo creen y por eso lo dicen. Pero hay una cosa que el Gobierno portugués no puede hacer: parar la rueda del tiempo.

Portugal, con un ejército de 48.000 hombres, el mayor de Africa, tiene a Angola encañonada con una pistola. Sin embargo, todas las semanas registra ese ejército como dos o tres muertes y una docena de heridos. La revolución africana comenzó con los hombres más instruidos. Si Portugal no proporciona a los naturales del país una enseñanza superior, irán a estudiar a otras partes, y adquirirán en ellas las ideas que precisamente la metrópoli trata de extirpar. Portugal tendrá que ceder con el tiempo voluntariamente o a la fuerza. No olvidemos que lo que en Angola suceda dependerá los acontecimientos que tengan lugar fuera de sus límites. Otro factor que se debe tener en cuenta es el tipo de gobierno que se dé Portugal cuando el dictador Salazar desaparezca.

MALA LABOR A MALA PAGA

BILBAO.—Un millar de obreros de la Babcok-Wilcox han trabajado ya una jornada a ritmo lento.

LOS FUNERALES DE CHURCHILL

LONDRES (OPE).—«Sólo en un país europeo no se habrán visto en la televisión los funerales y el entierro de Churchill: España —decía el «Evening Standard», días antes de celebrarse las ceremonias. Doce países recibirán una impresión directa. Otros seis, entre los cuales hay cuatro países comunistas, aceptarán una versión registrada para uso posterior. Resulta sorprendente ver que Alemania, antiguo enemigo, verá las ceremonias, mientras que España no lo hará posiblemente porque es embarazoso para ella el papel innoble que desempeñó durante la guerra.»

ESTUDIANTES DETENIDOS EN MADRID

LONDRES.—«The Times» notifica haber sido detenidos algunos de los estudiantes que tomaron parte el 29 de enero en una manifestación pública. Según una declaración oficial, los estudiantes trataron de causar desórdenes en la Plaza de las Cibeles. Habían venido pidiendo se anulen las sanciones impuestas por las autoridades universitarias a algunos estudiantes de la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas.

COMO FUE CLAUSURADA LA FABRICA «PEGASO»

BRUSELAS (OPE).—El Servicio de noticias d ela F.S.T. nos ha facilitado la siguiente información:

«Como no se daba satisfacción a las demandas de los obreros de la fábrica «Pegaso» de Madrid —aparte de la política intransigente de la dirección— los ánimos estaban muy caldeados. El lunes, día 11 de enero, se presentaron en las oficinas del jefe del Personal unos doscientos empleados de talleres, pidiendo información. No hizo acto de presencia el jefe, sino uno de sus ayudantes. Este les preguntó por qué no habían enviado una comisión pequeña, y se oyó entonces que decía una voz salida del grupo: «¿Quién les garantizaba que no serían despedidos, o que les ocurriera algo peor, como ha sucedido otras veces?»

El martes la aglomeración fue mucho mayor y partió, después del almuerzo, del comedor de los obreros. Al llegar a las oficinas se encontraron con las puertas cerradas. Al cabo de un rato, la dirección se avino a parlamentar con una comisión. Esta fue improvisada al instante. Esta comisión formuló todas sus demandas, incluyendo la de renovación del convenio colectivo. Se les dijo que el jueves se les daría una respuesta. El jueves pasó sin que nadie contestara nada. En vista de ello, el viernes se volvieron a concentrar los obreros en el patio, pero engrosados ahora por el personal de fundición —planta muy distante del resto de la fábrica—, hasta sumar unos dos mil, y expresaron su decisión de no moverse de allí mientras no recibieran una respuesta. A las ocho de la noche seguían allá. Poco después llegó la policía y dispersó a los trabajadores, clausurando la fábrica.

Varios días más tarde, tras despedir a treinta trabajadores, se abrió la fábrica de nuevo. A estos trabajadores les entregó la notificación de despido el jefe del personal, al que daban escolta tres agentes de policía.»

LOS FERROVIARIOS SE MANIFIESTAN EN MADRID

BRUSELAS (OPE). — La misma fuente informativa nos envía la siguiente nota:

«El 20 de enero se produjo en Madrid una manifestación de más de tres mil ferroviarios ante el edificio de la Dirección General de la RENFE. El objeto de la manifestación era el de testimoniar su disgusto por el incumplimiento de la promesa de subida de salarios y porque se había privado a los empleados de algunos beneficios que percibían sobre los billetes y los kilométricos.

A eso de las siete de la tarde se presentó la policía e invitó a los trabajadores a que desalojaran el patio, usando al principio medios persuasivos para que lo hicieran. Pero en vista que no se adelantó nada con esto, poco después llegaron más policías y acordonaron a los manifestantes, obligándolos luego a marcharse y dispersarse. Pero un grupo más numeroso que los otros que iba hacia el paseo de la Florida, empezó a pedir a voces que saliera el director de la RENFE. En lugar de salir el director, aparecieron más guardias por la boca de la estación de Metro próxima. Y entonces la emprendieron a porrazos con los obreros. Esto dispersó más a los obreros, pero aún quedaban bastantes para ocasionar una paralización de la circulación. La fuerza pública intervino entonces con mayor violencia, tratando de llevar a los manifestantes hacia una zona menos luminosa de Madrid. Finalmente, la dispersión de los manifestantes fue completa. Pero la policía se ha visto obligada a intervenir brutalmente.

Obras de Felipe ALAIZ

Tipos españoles

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz. Pronta Aparición.

A partir de ahora se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Augusto Pi y Sunyer en Venezuela

Como si fueran pocas las muertes que se han colocado en estos primeros días de 1965, la de Augusto Pi y Sunyer nos conmueve en especial manera. Pi y Sunyer fue uno —ejemplar— entre los muchos hombres nacidos en España que el descalabro de la República nos dejó en sagrada herencia.

Fueron buenos esos españoles que hasta nosotros llegaban, empeñados en su lealtad republicana y por ello obligados a la venezolana lealtad. Buenos dentro de las máximas calidades de la bondad. Eficaces, capaces, repletos de voluntad, listos para rendir tarea limpia.

Algunos de ellos (Corachán, Sánchez Trincado, Imaz) regresaron al descanso definitivo hace ya algunos años. Para otros no fue Venezuela casa abierta. Los hubo para toda labor. Entraron en los talleres y en las redacciones, en las cátedras y en los laboratorios y en el trabajo del campo. Fueron hombres de libros y también hombres de rudo gesto material. Crearon empresas algunos. Unos cayeron en los periódicos. Otros fueron los de la Universidad.

Entre esos de la información, de la educación, de la forja de hombres, tal vez el más sabio Augusto Pi y Sunyer. Venezolano ejemplar, cuando recibía distinciones y homenajes (como el Premio Kalinga) a Venezuela consideraba la ganadora. Y así lo decía con su sana sonrisa de sabio.

Augusto Pi y Sunyer supo dar a sus discípulos venezolanos todo lo mucho que traía dentro. Dentro del rico cerebro y dentro del generoso corazón. Era de sencillez magnífica. Nadie podría negar la serena fuerza de su personalidad. No tenía para qué engolar la voz. No pretendía pasar por algo más que lo que implica en su admirable lujo el ser humano que cumple los más altos destinos.

Creó entre nosotros la materia más poderosa: la que forman los que junto a él aprendieron a pensar, a razonar, a ser justos, a tener los conocimientos como obligación esencial de solidaridad.

Recordamos a Augusto Pi y Sunyer en el momento de su desaparición. Y nos parece digno de él mirarlo como altísimo ejemplar de los primeros grupos de españoles fieles a la destrozada República, fieles también con finísima lealtad, a su nueva tierra venezolana.

Nos dieron —y nos dan— mucho esos españoles del doloroso éxodo. Nos dieron —y nos dan— mucho porque se dieron a sí mismos, íntegros, en la sagrada pasión que a Venezuela los unía para siempre. Como venezolano de siempre, este sabio respetable, este venerable varón que en Venezuela trabajó con toda la claridad de los hombres excepcionales. Hizo mucho Augusto Pi y Sunyer. Sus discípulos venezolanos señalan la permanencia del recuerdo. Entre venezolanos descansa este venezolano de la España destruída por la más negra voluntad de muerte. Era hombre de inteligencia y de cultura, de sabiduría y de humanidad. Por eso fue aventado por los que querían matar la inteligencia.

Descanse en paz quien tanto trabajó para los que aquí quedamos un rato, quien logró la mejor semilla en nuestra tierra que fue suya de veras. En el gesto de gratitud unimos su figura —para siempre ejemplar— a la de los buenos españoles leales a España y a Venezuela que entre nosotros rinden lo mejor de su esfuerzo.

G. M.

Caracas.

Sobre la catástrofe del Madrid-Barcelona

Un accidente ferroviario ocurre en cualquier parte del mundo. Pero hay causas y causas.

En Francia esa clase de accidentes suelen producirse por la velocidad de los convoyes (que en ocasiones alcanzan los 160 por hora), lo cual no es el caso de los ferrocarriles españoles, que debido a la estructura del país y a la vetustez del material difícilmente llegan a la velocidad de 80. Las más de las veces los convoyes de la RENFE descarrilan por rotura de railes, tardiamente o nunca renovados. En el caso del expreso Madrid-Barcelona (una de las líneas consideradas las mejores de España), el agente destructor intervenido ha sido el fuego y la desgracia de los 32 viajeros cadaverizados procedió claramente de la inexistencia de servicios de seguridad. ¿Pruebas? Primera, la carencia de pasillos comunicativos de coche a coche, dejando a los vagones en la condición de cajas herméticas; segunda, la condición demodada de tales coches, construídos en madera según la concepción primitiva; tercera, la carencia de aparatos extintores, y cuarta, el no funcionamiento de los aparatos de alarma.

Un régimen que para establecerse sacrificó violentamente y dolorosamente a dos millones de españoles gritando moralidad y otras hierbas, no tiene derecho a excusa ante hechos de abandono y yomenfutismo provocadores de catástrofes como la reciente de las cercanías de Zaragoza.

Además, España no ha olvidado Rivadelago.

Lucubración filosófica

(Viene de la página 4.)

verso es sostenida con grandes méritos intelectuales por Pascal y Leibnitz.

Para los estoicos (Epicteto, Cleandro), como para los epicureos, es un axioma que todo lo real es corporal. El cuerpo es la extensión, que tiene tres dimensiones. El materialismo de los estoicos atribuye a las cosas dos principios, uno pasivo, que es la materia, el otro activo, que es la fuerza o la causa. Así, la materia y la fuerza (energía) son esos elementos indiscutibles que constituyen cada ser (veremos después que la ciencia moderna converge a identificar ambos principios: rayos catódicos). El mundo de los estoicos no está compuesto como el de Epicuro de partes independientes y sin acción mutua: por el contrario, en él todo está enlazado haciendo un todo continuo y armónico.

Plotino hace suyas las ideas de Platón, y ya en su trinidad atribuye a la primera hipótesis, el UNO, una absoluta simplicidad, carente en absoluto de algo análogo a la materia.

Restan infinidad de grandes filósofos por citar, pero su sola enumeración es imposible para un estudio tan limitado como este.

***

La época moderna desde el Renacimiento, ha consagrado un desmedido amor a la antigüedad, y sólo considera a los hombres de la Edad Media como discípulos directos de los paganos: Platón, en cuanto a las ideas se refiere; Aristóteles, en cuanto al método. Pero nada de esto es absolutamente exacto. Todo es relativo.

Cuando se preconiza el valor práctico de la renovación aristotélica y la originalidad del maestro que la llevó a cabo, no hay que decir que la filosofía escolástica nada había hecho. Ni pretender que ignorase a los antiguos.

Al contrario, hubo una ruptura, eso sí, pero no antis, sino después de Tomás de Aquino, y esa ruptura dio origen a la época moderna.

Cuando todos los filósofos estaban en favor de la superstición astrológica —entre otros muchos asuntos y de los más prosaicamente actuales— los considerados supersticiosos de la Edad Media —Tomás de Aquino y Francisco de Asís, entre los más destacados de éstos— estaban en contra.

La tradición intelectual de Pitágoras y de Platón, no se interrumpió por simples accidentes como el saqueo de Roma, la invasión de Atila o el advenimiento de los bárbaros.

Para que esa tradición se perdiera hubo necesidad de la invención de la imprenta, del descubrimiento de América y del establecimiento de las Academias; hasta entonces no se rompió ese hilo tenue, delgado y delicado que nos ligaba con las profundidades de la antigüedad; ese hilo, era la púrpura de la Razón raciocinante.

Tomás era de talla suficiente para realizar trabajos monumentales; toda su obra se aclara con una vasta luz que es la de la razón; y a la vez, la de su temperamento de hombre.

No es posible poner a nuestro alcance un filósofo de la Edad Media sin tener que emplear términos religiosos. Porque entre nosotros se ha arraigado tanto el hábito de apegarse a la emoción, al sentimiento, a los matices fugaces del instante, más bien que las posiciones ideológicas precisas, que el mismo lenguaje ha tomado cierto giro, y no careceria de mérito quien sacase de él todo el partido posible. Por ejemplo y en vez de acumular expresiones técnicas, ¿no sería bonito decir que Schopenhauer era un avinagrado que lo veía todo negro? ¿Qué William James era un efebo que lo ve todo rosa? ¿O que para H. G. Wells todo era amarillo? (Esto por no emplear otras frases). Ahora vamos a emplear una palabra que probablemente hubiera ofendido a los clásicos, porque nos impone el cuidado de restituir la atmósfera de ese personaje genial que fue Tomás de Aquino. Esta palabra es: «Optimismo».

Cierto que no existe un término más degradado en nuestros tiempos. Se fue optimista en lo relativo a la terminación de la guerra española, ahora lo somos respecto al fin de la crisis económica mundial, y aún hay quien es optimista con respecto a la desaparición natural del Estado por intermedio de la estatalización bolchevique.

En los tiempos de Victor Hugo y de Whitman, la palabra optimismo significaba algo más. Con respecto a Tomás de Aquino, «optimista» quiere decirlo todo, porque luminosamente, inmensamente, creía en la vida. El pálido intelectual del renacimiento decía: «ser o no ser, he ahí la cuestión». Y la voz de rayo del macizo doctor medioeval responde: «ser», he aquí la respuesta.

No debemos imaginar que el renacimiento marca la época en que se comienza a tener confianza en la vida. Por el contrario, es la época en que algunos, por principio de cuentas, cesaron de creer en ella.

No se puede negar que la Edad Media reaccionó a veces salvajemente, contra el furor de vivir. Pero la atracción generalizada del no ser, es cosa más reciente. Hagamos un parangón del más genial de los filósofos de la Edad Media, con los únicos iguales suyos que pueda oponerle la historia, y veremos que aquella edad no fué tan mala como la pintan. Fue sólo un paso más en el desarrollo genuino del hombre y la humanidad, y en ningún caso de los más cortos, despreciables, ni indecisos. La humanidad debe seguir su marcha ascendente; no debe retroceder, pero tampoco arrepentirse de haber recorrido los seváticos caminos como lo hizo, ni no es para superarlos.

COSME PAULES

(Continuará.)

Referente a «Tipos Españoles»

De una carta recibida de América entresacamos:

«No me siento con ánimos de «tivar armilles» en Maracas porque esta es la ciudad más árida del mundo en lo que a nuestras cosas se refiere. La solución que veo más o menos presentable sería la de saber el costo de los volúmenes y así te giraría una cantidad determinada amparando 20, 30 o más ejemplares alaizianos.

Dime pues, el valor aproximado en que calculáis el volumen y procederemos a hacer una remesa que acuda en ayuda de vuestras finanzas que no asoman muy brillantes, como suele siempre ocurrir en nuestras cosas.

Sobre el tema supra me causa extrañeza ver que haya quien se oponga a la obra de Alaiz. ¿Qué otra cosa de mediana decencia podemos hacer si no es el logro de poder ofrecer, en haz, lo mucho, bueno y siempre actual de aquel gran Felipe? De haber sido comunista andarían ya por ahí, —¡desde cuándo!—, las obras completas de Felipe Alaiz y ello porque, aparte el oportunismo y las finanzas más prósperas de aquella gente, está el hecho innegable de que los trabajos de Alaiz se pueden codear —y los superan— con los de los antológicos del 98 y los que siguieron. Por no haberlo impreso «comme il faut» y por ser los nuestros los más alérgicos a la lectura, Felipe continúa ignorado y así tenemos que críticos honrados de las nuevas generaciones ibéricas que ya osan citar a los escritores del lado «rojo», pasan por sobre el pensamiento, la elegancia y la profundidad de Alaiz sin enterarse que ha existido. Está este libro de Marra-Pérez «La narrativa española fuera de España», que es un esfuerzo loable para poner luz a los valores del exilio silenciados por el franquismo. Hay panegíricos a Max Aub, a Sender, Andújar y varios más que, sin negarles méritos, no llegan donde llegó Felipe. Sin embargo, no hay ni una sola palabra en que se le mencione. Repito que no veo un «parti pris» de este crítico, que asoma honrado y, hasta cierto punto, valiente, sino que, sencillamente, no sabe que Alaiz haya existido... Esto demuestra, por otra parte, que estamos en un pozo y que los de afuera nos desconocen, nos ignoran. Escribimos para un círculo cada vez más pequeño y el auditorio nuestro, todo y siendo todavía el mayor del exilio, está integrado por gente que está de «vuelta» de todas partes y ya le viene engorroso el leer y comprar libros.»

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

B.D.I.C.

El espejo y el rostro

CON perdón de los que empiezan a escribirme con la noble finalidad de que no conteste la nota de la F. L. de Marsella, aparecida en el número 335 de este mismo periódico, me veo impelido a contrariarlos por entender que a estas alturas no se les puede hacer ningún regalo a mis vapuleadores que explotarían ante propios y profanos mi silencio, añadiendo nuevas tintas al aguafuerte.

Se hace incómodo polemizar con razones sociales o entidades colectivas, cuando recurren éstas a ataques personales raheces, disparando desde la tronera de un membrete. Porque uno, aun con complejo de culpa, es siempre una persona concreta, sola y transparente, a la luz de los haces, que son también sombra cómplice para los escrutadores. Aunque no se pueda echar en el mismo saco a todos los componentes de una razón social beligerante, tampoco puede uno enfrentarse con guante blanco contra guantes de boxeo o puño americano. Una entidad colectiva, frente a tí, que eres una individualidad concreta, puede librarse impunemente a una pedrea de amenidades personales de dudoso encaje en las reglas de juego de la dialéctica.

Querer tantear en la obscuridad, jugar a la gallina ciega y aprehender a cualquiera de esos duendecillos que se disimulan en la razón social mimética, conduce a bien poca cosa. Sería oirles gritar: «Papá yo no he sido. A mí que me registren. Dirígete a la Federación Local por conducto orgánico.»

Pero vayamos al grano. Viene en decir la nota de la Local de Marsella que he falseado los hechos al arremeter contra el federalismo deficitario que se practica en Provenza. Y se me emplaza a que pruebe o rectifique públicamente mi versión sobre uno de los casos de compañeros expulsados. «Su información —es a mí que se dirigen— directa era falsa, y continúa siéndolo. ¡Ah!, si por lo menos hubiera tenido la delicadeza de informarse antes de atreverse a lanzar dicha información.»

Me habría bastado saber que no habían cometido ningún asesinato, ni habían violado a una menor, ni asaltado la caja de la Organización, para salir en defensa de los expulsados y censurar como se merece la incalificable conducta de los expulsadores.

Porque la «expulsión» es la liquidación de un compañero. La expulsión significa en nuestros medios la pena capital. Y en todos los países los hombres evolucionados batallan por la supresión de la pena capital. Y ante su clamor la figura siniestra del verdugo cede terreno, y donde no lo cede se disimula tras un velo púdico. La jurisprudencia moderna heredó del liberalismo político de los Priestley, mística de la defensa del individuo contra los desafueros de las razones sociales, de las razones de Estado, y otras deidades metafísicas manejadas, como se dice ahora, por hombres sin rostro *(hommes sans visage)*, que arremeten a golpe de papel de oficio y tamponazo contra los pobres diablos que carecen de un sello de goma donde caerse muertos.

Algo se hizo en el Pleno de 1962 por la supresión de la pena capital y la defensa del individuo. Sin modestia he de decir que mi campaña en los boletines internos y en las asambleas encontró allí una pequeña compensación. En una sesión presidida por Provenza se aprobó una breve moción que yo mismo redacté según la estimación del Pleno. Esta:

«Que cada F. L. está facultada para expulsar a un afiliado. Que para ser expulsado éste debe ser oído previamente en su Federación Local, y si no estuviera conforme con el fallo puede recurrir al Núcleo, y si aun no se le diera satisfacción puede igualmente recurrir al SI a fin de que resuelva su caso en última instancia la Organización.»

Esta moción se ha averado defectuosa por los recovecos que ofrece a los ratones de secretaría. Cuando yo hice las afirmaciones que se me reprochan sabía de recursos contra expulsión atorados en las oficinas de trámite por un quítame allá esa paja o un echa para acá un conducto orgánico. La situación que se plantea es la siguiente: Los expulsadores, interpretando la moción por lo más expeditivo, empiezan por cortarle la cabeza al acusado. Y después le invitan a que recurra en alzada. Y ahí tienes al recurrente haciendo antesala con la cabeza debajo del brazo, viéndose exigir una formalidad más o una estampilla menos.

Sí, compañeros de la Local de Marsella, sí. Al acusaros como hice me había informado «directamente» de uno de los victimas. ¿Dónde debía informarme, pues? ¿Debí pedir informes al presidente del tribunal? ¿Acaso al fiscal o procurador? ¡Pero en qué país estamos! Entre un conglomerado de hambrientos de carnaza y tres hombres solos no había duda para mí: los tres hombres eran la víctima a defender contra la razón de la fuerza.

Repito que me bastó saber que no había habido estupro, ni inmoralidad administrativa, ni efusión de sangre. Que todo giraba alrededor de una posición orgánica con pretensiones absolutistas y unas insumisiones más o menos inteligentes, más o menos irresponsables, sí. ¿Pero quién puede hablar de irresponsabilidad a estas alturas? Sólo los que puedan hacerlo debieran levantar el dedo.

Ya sé que la sentencia habla de «actividades antiorgánicas» o marginalistas. Ningún tribunal del mundo constituido para meter en cintura a rebeldes se atrevió a llamarlos por su verdadero nombre. Los compañeros condenados a la última pena y ejecutados lo fueron por conspirar contra los acuerdos que tiene adoptados el Núcleo de Provenza frente a los acuerdos que tiene adoptados la Organización en el plano general. Y entre las actividades conspirativas que se reprochan a mi patrocinado está el haber ido al congreso de 1963 contra el acuerdo colectivizado de la Local de Marsella de no acudir al mismo. Y si la Local de Marsella se cree en el derecho de ignorar unos acuerdos generales y conspira contra ellos a su manera, con mayor razón está obligada a reconocer el derecho a la conspiración a sus propias minorías. Yo no voy tan lejos. Quisiera que nadie conspirase contra nadie. Que en el libre juego de nuestras normas de organización pérdidas y ganancias, alborozos y contrariedades, se encajasen siempre con arreglo a la mejor tradición deportiva. En su defecto me inclino por la defensa del individuo.

Porque el federalismo que quiere ignorar al individuo ni es federalismo ni niño muerto. Todo el problema está ahí, compañeros; no le déis más vueltas. Aun en el supuesto de que estos compañeros hubiesen cometido actos de desacato reprobables debierais ver en ellos a vuestros aplicados discípulos. Y que la única manera de que el espejo no os devuelva vuestra propia imagen, no es la de romper el espejo, sino adquirir la debida compostura para veros agradables en el azogue.

JOSE PEIRATS

UNAS PALABRAS
DEL REDACTOR RESPONSABLE

Al recibir el comunicado de la Local de Marsella dudé publicarlo. El tema era de orden interior. Pero ahí está un folleto que la ataca públicamente; igualmente, un boletín partidista. Entonces, la F. L. marsellesa merecía recurso de defensa.

Confieso, con todo, que ese disloque de la propaganda disgusta. Ningún sector ajeno descubre, públicamente, impúdicamente, sus defectos corporales. Sobre todo la inteligencia reconocida, debe obligarse a no perder, voluntariamente, la cabeza.

Discútanse posiciones, en buena hora, y en lo demás, levantemos el techo.

Los trabajadores en España

BRUSELAS (OPE).El Servicio de publicidad de la C.I.O.S.L. ha publicado en su boletín semanal del 7 del actual una información titulada «Baja el nivel de vida de los trabajadores españoles», que en sus partes esenciales dice lo siguiente:

«Contrariamente al optimismo manifestado por el general Franco en su mensaje anual de Año Nuevo respecto de la situación política, económica y social de España, el diario «Arriba», órgano de Falange —el único partido político legal del país— reconocía el día primero de enero que el costo de la vida había aumentado considerablemente en el transcurso del año 1964. Luego de señalar que los precios de los productos alimenticios habían aumentado en mayor proporción que los precios de otros productos de consumo, subrayaba el periódico en cuestión que el índice aumentó en un 7,3 por 100 durante el período transcurrido entre los meses de enero y septiembre del año pasado.

» Sin embargo, la cifra real es mucho más alta dice el boletín de la C.I.O.S.L., pues según cálculos hechos por los expertos, el costo de la vida de los trabajadores españoles subió en cerca de un 25 por 100 en 1964, mientras que los salarios se mantuvieron al mismo nivel, no habiéndose registrado más que algunos ligeros aumentos en ciertas empresas industriales. Sólo en algunos casos excepcionales fue atendida la demanda general de los trabajadores españoles de un salario mínimo diario de 150 pesetas.

«Arriba» ha revelado asimismo que se ha acentuado el paro de los trabajadores agrícolas. En septiembre de 1964, había 54.000 trabajadores agrícolas parados, cifra muy superior a la del mismo mes del año anterior, en el que los parados fueron más o menos la mitad.

Venezuela

En favor de Jesús del Río

Caracas, 6 de febrero de 1965.

Excmo. Sr. Díaz Ordaz.

Presidente de los Estados Unidos de México.

Palacio Nacional-El Zocalo-México, D. F.

Exmo. Sr. Presidente:

Unos días antes de que su Excelencia asumiera la jefatura máxima del estimado y gallardo país mexicano, este Consejo Nacional de Solidaridad Internacional Antifascista de Venezuela introducía, a través del representante oficial del Gobierno Republicano Español en el Exilio en Caracas, señor José Montañés, una solicitud en favor del ciudadano antifranquista español Jesús del Río y familia, a fin de que el generoso pueblo azteca les diera acogida y poner, de esta manera, fin a un *vía crucis* que amenaza prolongarse desesperadamente de no interceder el gobierno mexicano.

Como quiera que han transcurrido más de cuatro meses desde que esta solicitud fuera introducida en la Embajada de México en Caracas y que a la misma no ha habido respuesta alguna hasta ahora, nos tomamos la libertad de acudir hasta su Excelencia a fin de rogarle interceder en favor de este caso que, en muchos aspectos, es idéntico a varios que anteriormente ya solucionara favorablemente México, todos ellos con dignidad y elogioso humanismo que enaltece al pueblo de Juárez.

Convencidos de que nuestra angustiosa llamada hallará eco en Vd. señor Presidente, le reiteramos nuestro más fervoroso reconocimiento al tiempo que nos declaramos respetuosa y atentamente suyos.

Por el Consejo Nacional de S.I.A. de Venezuela.—El secretario general, Vicente Sierra R.

Caracas, 6 de febrero de 1965.

Excmo. Licenciado Graham Gurria. Encargado de Negocios de México.

Edf. Villa Provenza, Avda. El Bosque. El Bosque. Caracas.

Excmo. Sr.:

Hace algo más de cuatro meses, el Consejo Nacional de Solidaridad Internacional Antifascista de Venezuela introducido ante Vd. por el Sr. José Montañés, representante del Gobierno republicano español en el Exilio en el país, solicitó para el Sr. Jesús del Río y familia la hospitalidad del país que Vd. representa y que ha sido, en todo momento, el puerto de arribo seguro para todos los casos hasta ahora planteados en el seno de quienes no logran una estabilidad y una seguridad física y económica en su prolongado exilio.

El tiempo transcurrido desde que la solicitud fuera introducida nos mueve a dirigirnos a Vd. nuevamente esperanzados en que sabrá darnos una explicación satisfactoria de este problema que tiene sumido a toda una familia en la indigencia ya que al no disponer de más documentos de identidad que el pasaporte de emergencia se ven en la imposibilidad de poder trabajar en Venezuela debiendo, por ello, que acudir a los compañeros solidarios que hasta ahora, a pesar del tiempo transcurrido, no han cesado de ayudar a esta familia caída en desgracia.

Nuestro ruego más encarecido va enminado a que tanto Vd. como el Gobierno mexicano acorten en lo posible esta tramitación para así poner fin a una situación harto desesperada y cuya solución está al alcance, y ha sido normativa siempre, del país de México, el único que no ha cesado de reconocer y considerar al refugiado español.

Esperando recibir sus noticias en breve, no nos queda sino agradecerle una vez más todo cuanto Vd. y México puedan hacer en el caso de Jesús del Río y familia al tiempo que nos reiteramos muy atentamente suyos.

Por el Consejo Nacional de S.I.A. de Venezuela.—El secretario general, Vicente Sierra R.

A todas las Organizaciones, Grupos, o individuales afines a nuestro movimiento solidario

Estimados compañeros:

Rogamos a cuantos lean lo que antecede que, en base al contenido de las dos cartas dirigidas al Presidente de los EE. UU. de México y al embajador en Caracas, respectivamente, cursen misivas al gobierno de México a fin de lograr, a través de una campaña internacional, promover una decisión favorable al compañero Jesús del Río y familia.

Por el Consejo Nacional de S.I.A. de Venezuela.

(Se trata de que la familia del Río, dificultada en Venezuela, sea aceptada en Méjico.)

Cuando gritabais :

«Que los quemen, que los quemen»

NO me anima el menor deseo de reavivar el odio en los corazones, al narrar un episodio auténtico acontecido en aquellos días del año 1939, cuando, al igual que otros centenares de miles de compañeros, era yo víctima del odio que ahogó de ira vuestros pechos y de sangre mi tierra. Mi narración prueba que el recuerdo es imperecedero.

Para nosotros, jóvenes libertarios entonces, las tempestades que desencadenásteis dejaron una herida profunda en nuestro espíritu y en nuestra razón; una llaga horrible que nos hemos propuesto cicatrizar calladamente sin propalar el odio desde la tribuna, la prensa o el púlpito, como lo hacéis vosotros. Así son los que todavía odiáis. Mudos y resignados en el sufrimiento y generosos en la acción. Así son aquellos que lograron, no sé por qué designio feliz, escapar de las llamas devastadoras que prendistéis en torno a ellos.

Yo creo que estabais obsesionados por el fuego. A nuestro paso gritabais: «¡Que los quemen, que los quemen!...» Y como vuestro Dios, a lo que afirmáis, es justo, poco después convirtió nuestra ciudad y nuestros hogares en llamas y en cenizas. Desde esa memorable y dantesca noche, en la que las tres cuartas partes de nuestra ciudad montañesa fue destruida por el fuego, avivado por el huracán que desvastó la región, ese grito que tantas veces heló nuestro corazón, se convirtió para vosotros en horrible pesadilla y, erizados por el miedo, temblasteis ante el castigo que se volcaba sobre vosotros. Sin embargo, en nuestros cerebros resonaba ese grito salvaje, inhumano, incivilizado, propio de forajidos que perdieron la razón: «¡Que los quemen, que los quemen!...»

Éramos 52 jóvenes combatientes, pertenecientes a distintas tendencias políticas, sindicales o confesionales, todos ávidos de libertad y de prosperidad social. ¿Nuestro crimen? El de ser libre-pensadores y honestos trabajadores.

Todos fuimos inculpados por un tribunal incompetente, exento de todo principio jurídico. 52 combatientes de la legalidad republicana, atados, arrastrados a golpe de culata por la guardia civil hasta la sala de Audiencias del Paseo Pereda en Santander.

¿El juicio? ¿Qué juicio? Escuchad con atención el desarrollo del mismo: «Fiscal: No es menester perder el tiempo con esta casta de rojos, sólo la muerte puede ser generosa con ellos.» ¿Abogados? ¿Qué abogados? Un teniente del ejército hace función de defensor. Dice: «Pido al tribunal indulgencia para los inculpados.» Y el tribunal se retira para deliberar. ¿Qué cuanto ha durado la comedia? Treinta minutos exactamente.

Se nos traslada a una sala contigua, donde un sargento de la guardia civil va leyendo los nombres de los que hemos sido condenados a la pena capital: en total 50. Los otros dos fueron, el uno sobreseído, y el otro condenado a 12 años de reclusión.

Nosotros nos hallamos ya muy alejados de aquellos años de violencia. Vosotros seguís asidos a los mismos principios de persecución y de aniquilamiento. En lo material, habéis conseguido durante un cuarto de siglo reedificar vuestros muros calcinados, pero lo que no habéis logrado es «purificar» vuestros sentimientos.

Os habéis divorciado del pueblo laborioso, de ese pueblo que perseguía fines de justicia y de bienestar colectivo. Para lavar vuestros pecados pedís a vuestro Dios perdón, como si eso bastara para borrar de nuestra mente vuestras nefastas acciones. Queréis salvar nuestra alma cuando sabéis que vivís condenados ante los ojos de quienes os acechan sin odio, pero con pena de haber oído ese clamor horrible: ¡Que los quemen, que los quemen!

De todos aquellos honrados patriotas que insultasteis reclamando a gritos una muerte atroz, todavía queda un puñadito desperdigado por el mundo; pero el mundo es pequeño para los que hicieron solemne promesa de no olvidar jamás la monstruosidad de vuestro inhumano proceder.

No, no creáis que os odiamos, ya que ni tan siquiera pedimos justicia contra vosotros. Nos basta saber que el mayor castigo que podéis recibir es el que sepáis que existimos. ¿Que cuántos somos? Que importa. Echad la cuenta de los que exterminasteis y sabréis los que quedamos. Tal vez pocos, pero estos pocos seguimos abrazados al ideal que mancillasteis y que es imperecedero, como imperecedero es el recuerdo.

FELIX CUENDE

Aubervilliers, 2 de febrero de 1965.

Correo de redacción

C. C., Buenos Aires. No callamos nunca.

Grupo de Aymare. Ignoramos de cual grupo se trata. Que los autores del escrito lo avalen si quieren verlo publicado.

C. S., Béziers. Recibirás «T. y L.».

F. B., Burdeos. Ninguna. Será advertencia para otra vez.

M. S. Irá, pero otro compañero se anticipó.

M. H., Dreux. Contad paquete de doce ejem. Ló de «U» iba para otro. Envía la copia si lo deseas.

J. S., La Rochelle. Escribiré. Se recibirá con gusto lo que propones.

Papel recibido

«A I T»

Recibido el número 67, correspondiente a enero 1965. Como texto: «Nos Vœux», «La libération de l'Occident», una caricatura de Call, escritos de Hem Day, Duchemin, René Villard, Gastón Britel, Jacques Bars (todos en francés); L. Dall'Ollio (en italiano); Felipe Alaiz, S. Fernández. Fontaura, Liberto Callejas; y «Actualidad comentada», «Actividad internacionalista», «Noticias del mundo», una nota de «A I T» y otras varias. Número suelto : 1,00 franco. Correspondencia: 4, rue Belfort, 2e étage, Toulouse (H. G.) France.

«ACCION LIBERTARIA», boletín de la organización cenetista. Buena orientación y asuntos de núcleo. Aparece en 12, rue Pavillon, Marsella, (B. du Rh.).

«RUTA» DE CARACAS

En nuestro despacho, el número 24 de enero, con presentación superada en tipografía e ilustraciones. En suma, una publicación que técnicamente se ha formalizado. Importante labor de estudio de su director, siempre incansable, pero sin reparo excesivo de las demás colaboraciones. Por ejemplo, las recomendaciones a dentelladas son de aceptación difícil. «Ruta», empero, está llamada a quedar. Felices con que mantenga el grado ideológico de la antigua.

LA ESCUELA MODERNA. Revista hispano-francesa dactilografiada que publican, con singular acierto, los compañeros de Calgary (Canadá). Vemos en ella buenas ilustraciones, y colaboraciones interesantes y escogidas. Unicamente que la poesía debiera ser mejor cribada, pues no es aceptable la ambición longeva del compañero que dice: *Antes de morir hijo mío — Quiero darte un consejo — para que vivas conmigo — hasta que llegues a viejo*. Ligero señalamiento de amigos que no afecta a la importancia de la revista, que recibimos con sumo agrado. Dirección: «La Escuela Moderna»: 1027, 8 St. S. E., Calgary (Alberta) Canadá.

DE VRIJE. Ese alarde tipográfico de los compañeros anarquistas de Holanda. W. de Lobel, Wilgenstraat 58b, Rotterdam-11, Holanda. Vemos con interés esta revista, pero no nos podemos atrever a comentario por ignorancia del idioma.

«S.I.A.» de Caracas, Boletín de Información bien informado. Concreción en los textos (cosa loable en los tiempos de dilatación que atravesamos) y hermosura de ilustraciones, y conste que no exageramos. No da dirección, pero suponemos puede servir la misma de «Ruta». En Francia puede pedirse a S.I.A., Comité Nacional, en Toulouse.

HISPANIA, 27, rue Leningrad, Paris (VIII), órgano mensual de la Federación de Deportados Españoles (FEDIP). Es un recordatorio perenne de las atrocidades nazis de Mathaussen, Gussen, etc., conviniendo que aquellos crímenes no queden impunes ante la conciencia de las generaciones sucesivas. Unos ahorcados en Nuremberg no liquida el problema. Es la imposibilitación de un nuevo nazismo y de toda barbarie totalitaria lo que puede salvar a la humanidad de nuestros días, y de los días de nuestros hijos. Al efecto, «Hispania» cumple su objetivo.

Chispas

De Francisco Casares: «Los españoles están en paz con todos los pueblos del mundo.»

Menos consigo mismos.

⁂

«Fallece el único mendigo de San Carlos del Valle.»

Habrá que importar mendigos del pueblo de al lado.

⁂

De una caricatura de «Ya». La mujer al marido: «Mira, no es falta de patriotismo; pero yo preferiría que en vez de la renta nacional aumentara la nuestra particular.»

⁂

Los olivareros este año sólo han sacado un tercio de la cosecha normal. Compadecido, el gobierno Franco les ha indemnizado en un 1 por 3 en sus perjuicios.

No hay que contradecir a la Naturaleza.

⁂

Ramiro Calle, propietario de numerosos inmuebles, ha declarado que: «El problema de la vivienda es una pesadilla.»

Para comprobarlo mejor que abandone sus millones de tejas y se vaya a vivir en el Barriolata de Cuatro Caminos.

⁂

«España, tercer país del mundo en centrales eléctricas.»

Y primero en los cortes de corriente.

⁂

«Destructor norteamericano en Alicante.»

Un constructor, a los alicantinos les haría mejor gracia.

⁂

«El torero «Cordobés» no tiene novia.»

En cambio el albañil Benito Pérez la tiene.

⁂

En la revista «Serra d'Or» se habla respetuosamente del anarquismo.

Por lo que se impone.

A ver cuando nos impondremos nosotros de ello.

CHISPERO

COMUNICADOS

LYON

Continuando el ciclo de conferencias que cada temporada tiene trazado esta F. L.-C.N.T. en colaboración con la «Libre Pensée» sección de Villeurbanne, comunica a todos los compañeros y amigos el siguiente programa:

1ra Conferencia: «El destino y la libertad del individuo». 2a «Mas pruebas sobre la inexistencia de dios». 3a «El Universo, la materia, y los viajes interplanetarios». 4a «Problema demográfico y miseria a la escala mundial».

La primera conferencia que tendrá lugar el domingo 28 de febrero a las 9 de la mañana en el Palais du Travail, Place de la Liberation (rascacielos) sala nº 25, a cargo del eminante conferenciante H. Bordes, de la «Libre Pensée» du Rhône.

ADMINISTRATIVAS

Nota.—En este momento estamos haciendo las reclamaciones correspondientes al año 1964 de «C. S.» y «Umbral». Los compañeros que ya lo tengan pagado, rogamos no las tomen en consideración, ni escriban por este solo motivo.

TOMBOLA DE LA AGRUPACION CENETISTA DE TARRASA

Números premiados:

1750, 1482, 1284, 1654, 1462, 17,92, 1927, 1867, 1947, 1529, 1391, 2490, 2843, 2149, 2930, 2905, 2199, 2027, 2360, 2883, 2166, 3726, 3983, 3328, 3436, 3115, 3587, 3152, 4349, 4130, 4168, 4560, 4508, 4466, 4725, 4975, 5566, 5108, 5269, 5935, 5721, 5465, 5084, 5002, 5001, 5516, 6390.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

Para el viernes, 19 de febrero, a las nueve de la noche y en la sala Emilio Martin, rue Carré du Roi, a cargo de la «Libre Pensée». El compañero J. Padrós, de Lyon, disertará sobre «El falangismo y el «Opus Dei».

F. L. DE PARIS

El 19 de febrero, a las 21 horas, tendrá lugar una conferencia a cargo de Daniel Guérin, quien desarrollará el tema «L'autogestion libertaire».

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 21 del corriente a las 9 de la mañana en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE TOURS

Por la presente, comunica que el día 21 de este mes, en esta local el compañero Lizcano dará una conferencia, que empezará a las 10 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

El domingo siguiente, día 28, la Local tendrá asamblea general en el lugar de costumbre, a las 10 de la mañana.

«ARTES Y LETRAS», PARIS

El domingo, 21 de febrero, coloquio literario a las diez de la mañana. Comentario al libro «Uno que se va», del escritor Eduardo Zamacois.

F. L. DE TOULOUSE

Anunciamos a los compañeros de esta localidad y alrededores que el sábado 27 de febrero tendrá lugar un Coloquio en nuestro local social. Tema: «Forma y medios a emplear para el derrocamiento del franquismo».

Intervendrán en la discusión varios compañeros inscritos al efecto, por lo cual creemos que la discusión será de suma importancia.

Esperamos el máximo de asistencia por parte de los compañeros.

«TIERRA Y LIBERTAD»

Compañero, «Tierra y Libertad» espera tu suscripción. Como debes saber, edita 12 periódicos y 6 revistas por año. El importe de la suscripción anual es de 15,00 F., o bien en su lugar puedes enviar un donativo a tu elección.

Escribe, enviando nombre y dirección a J. Arolas, 30, rue Gabrielle Paris (18)), C.C.P. 5397-46, Paris.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará asamblea general el 6 de marzo a las nueve de la noche en la Sala Biblioteca de la rue des Pensées.

Servicio de librería

PARA REGALO.

«Un hombre que se va»

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela. Solicitar a esta Administración.

«Vida de Luis Van Beethoven»

De Luis Capdevila. Lujosa encuadernación e inmejorablemente impresa. 25 F. ejemplar en esta Administración.

«La Internacional Obrera»

Magnífica obra escrita por el compañero Víctor García comentada en «Umbral».

Adquirirla en esta Administración al precio de 4,50 F.

OBRAS A 4,50 FRANCOS

QUEIROZ: «El crimen del padre Amaro».

P. FEVAL: «El jorobado Lagardere.

A. FRANCE: «La azucena roja», «Los dioses tienen sed», «El fígón de la reina Patoja».

E. GEORGE: «Progreso y miseria».

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e)

C C P 1350756

España candente

Hassan II, rey de Marruecos, invitó al general Franco a girar visita a su país para tratar de los conflictos que oponen Rabat a Madrid. Fiel a su conducta de «no salir de casa» por si las moscas, el victo caudillo renunció al honor que el moro le proponía, decidiéndose el monarca de Rabat a encontrar a su interlocutor en la propia España.

Pese a las manifestaciones de cordialidad extremada que propagandas mienten, las relaciones entre Madrid y Rabat son difíciles. Franco se avendría a «solucionar» el problema marroquí cediendo el territorio de Ifni (incautado por la República abrileña) y tal vez Río de Oro. Pero le viene cuesta arriba ceder Melilla y Ceuta por interpretar españoles ambos cachos de Africa. En este aspecto Hassan II se ha comprometido de antemano a formar coro con Franco en la reclamación de Gibraltar para España, y si el cazurro gallego que Franco es conviniera en el trueque, podría él mismo verse en el dilema de aminorar la campaña pro Gibraltar español para no perder Melilla y Ceuta moros.

Frente a la incógnita, quedemos en el prudente «vivir para ver» de todos los tiempos.

⁂

El Cairo y Bonn sostenían pleito. Nasser recriminaba a Erhard el envío de armas alemanas a Israel, amenazándole con romper las relaciones comerciales. En pretendido abogado de los árabes, Matamoros Franco, ofreció su mediación a través del diplomático español marqués de Nerva. Ni corto ni perezoso, éste ha mediado entre Bonn y El Cairo, tan nasserianamente, que del buñuelo que ha logrado condimentar la pasta le ha tocado a Egipto y el agujero a la Alemania federal. En la hora de la verificación del convenio el canciller Erhard se ha dado cuenta de que le han servido nada entre dos platos. En resultado, Israel se propone boicotear a Bonn y se revuelve contra Madrid y su diplomacia, anotando ser «una ironía del destino que un representante de la España que tiene cuentas pendientes con nosotros por la expulsión de los judíos efectuada en aquel país, haya sido el mediador entre Nasser y la Alemania posthitleriana».

Por su parte, la cancillería de Bonn está convencida de haber sido víctima de una jugarreta hispanogitana, en la que mucho ha cedido y nada logrado, a no ser nuevos disgustos difíciles de eludir.

⁂

MADRID.—Las manifestaciones estudiantiles se suceden, cada vez más concurridas. La última (12 de febrero) ha concretado la oposición de toda la Universidad madrileña al sindicalismo S.E.U. o del gobierno. En la plaza de Quevedo los gritos han sido francamente subversivos, y la Policía Armada, por órdenes recibidas. se empleó a fondo contra los estudiantes, pegando duro con las porras. Hay cincuenta manifestantes detenidos.

Importa saber que el S.E.U. es secamente boicoteado por cuarenta y dos Facultades, o sea la totalidad de las existentes.

Como nota de última hora, se cita el hecho de trescientos catalanes que se trasladaron a Madrid para asistir al juicio que se celebraba contra cuatro barceloneses catalanistas, habiendo sido expulsados de la capital sin respecto ciudadano alguno. Como medida de venganza —se agura en los círculos enterados— los cuatro procesados serán condenados.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Organismo de la Confederación Nacional del Trabajo de España

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos) ..	22,50 F.
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13,50 »
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA ..	15,00 »
M. Dommanget: HISTORIA DEL 1.° DE MAYO	12,00 »
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00 »
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00 »
— LA HISTORIA	5,00 »
— LA LIBERTAD	5,00 »
Felipe Alaiz: QUINET	5,00 »
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA	3,50 »
Juan Rostand: LO QUE YO CREO	3,50 »
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80 »
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1,00 »
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00 »
Victor García: RAUL CARBALLEIRA	1,00 »
Anselmo Lorenzo: «EL POSEEDOR ROMANO» Y «EL PATRIMONIO UNIVERSAL» (Ed. popular).	1,00 »
Juan Ferrer: VIDA SINDICALISTA	1,00 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz: «Tipos Españoles»	7,00 F.
Mauricio Cranston: « Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin »	1,00 »
Fabian Moro: «Discurso del hombre libre»	1,00 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (Xe)
C.C.P. 1350756, París

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La interrogante española

POR un lógico deseo —el de eliminar el poderío franquista— las fuerzas progresistas diseminadas por el exterior español piensan constantemente en una unión que se propaga y no se realiza. Desde la Junta Española de Liberación inexplicablemente malograda, hasta la Alianza Sindical de nuestros días, se ha pasado por innúmeros intentos que no han dejado tras de sí más que unos polvorientos anagramas. En el propósito, unas veces se ha exagerado y en otras pecado de modestia. «La unidad de todos Franco no la resiste.» «Unámonos para ser más fuertes.» Etcétera, etc.

Generalmente nos hemos resistido a confesar que el muro franquista está, armamental y económicamente, blindado. Pero cuando la realidad de un empuje discursivo, o de una infiltración catastrófica, nos han hecho comprender lo exagerado de nuestras previsiones, entonces creemos rectificar, para volver, en fin de cuentas, a las andadas. Es el balance desolador de más de veinte años de actividades incompasadas, cuando no contradictorias.

Tanto ha palidecido en el cuarto de siglo apurado, la integridad unionista, que es difícil en el presente imaginar nuevo cuadro de entendimientos novedosos y bien basamentados. Y sin embargo, son, como siempre, necesarios. Necesario era, en 1945, que la J.E.L. se ejercitara y la C.N.T. no se escindiera, pues teníamos dos enemigos comunes: Franco y la Pasionaria, la Democracia (?) Corporativa y la Unión Nacional. Cuando entonces no supimos comprender, es difícil, aunque no imposible, comprendernos ahora.

Y sin embargo, hay que comprenderse, contra toda suerte de resquemores y de experiencias desagradables. Bastante hemos explotado las rencillas del interior franquista sin darnos cuenta, aparentemente, de las peores nuestras. Ya durante la guerra nos contentaba la pugna entre carlistas y falangistas, en tanto en casa se producía, de vez en cuando, un 3 de mayo corregido, aumentado y disminuído, pero 3 de mayo. En el exilio, una ventaja, por mínima que sea sobre tal o cual concurrente, nos agrada en demasía para que la declaración unitaria de rigor pueda dar óptimos frutos. Tal vez un bajón republicano, socialista, o lo que sea, debiera causarnos desazón a los cenetistas; y viceversa.

Porque el contrario es uno, sólido y protegido. Nosotros, unos, vacilantes, insolidarios, y aborrecidos. Un mitin antifranquista en Italia y una protesta de cien noruegos ante el consulado nazifranquista, nos satisfacen sobremanera porque a nuestros amigos del mundo no se les ocurre nada mejor. La O.N.U. nos sirve ya de estorbo y las centrales sindicales nos abruman con declaraciones favorables. Su dinero, cuando lo ceden, satisface escasas necesidades, pero no da fin, ni en sombra, al problema caudal de la redención de la Península.

Debiéramos darnos cuenta de todo ello los sectores refugiados echados de la Península. Sólo con la historia reciente que hemos escrito con necrológicas y fracasos, nos ha de bastar para comprender lo ilusorio de nuestros caminos, nunca convergentes, o paralelos sin final coincidente. El enemigo es el sistema de El Pardo, desde luego. Sin embargo, entre nosotros no congeniamos.

Somos partidarios, ahora y siempre, de una entente sectoral cara a España. Que cada grupo aporte sus fuerzas y su inteligencia para oponerlas al enemigo, sin pretensión de abatir «eso» ahora mismo, sino de emplearse a fondo para abatirlo cuando sea. Jugar a cartas estudiadas y no con jefe superior naipero, puesto que no creemos en la monserga gilrobledana de que el Jefe Nunca Se Equivoca. Luchar con aporte máximo, españolmente —ya que la palabreja seduce—, sin gaje ni debilidad para los favorecedores mundiales, ya sean sindicalistas, progresistas o liberales. El asunto es España.

Que la política antifascista, que el obrerismo y el acratismo internacionales apoyen; que nos gratifiquen con una huelga general del transporte cuando el comercio afecte a España. Que en la eclosión antifranquista, el republicanismo quede republicano, el socialismo socialista, y el libertarismo libertario, para luchar en igualdad de condiciones, esto es, sin resquemores de uno hacia otros por motivos de balanza inclinada.

Todos iguales en el dolor; todos iguales en la sonrisa satisfecha. Y por esa cosa de que el esfuerzo bien orientado y cohesionado nunca resulta perdido.

España al día

Vista de una causa

PARIS (OPE).—En el juicio que tuvo lugar en Madrid fue materia de incidentes entre el presidente del Tribunal de Orden Público y los abogados, las acusaciones contra las violencias producidas por determinados policías a algunos de los acusados.

Estos, que pertenecen a varias organizaciones sindicales y políticas, fueron defendidos, entre otros, por los abogados señores Zulueta, Cánovas del Castillo, Infantes y Miralles. Algunos de estos letrados, conocidos como monrárquicos, habían asistido a la reunión del Movimiento Europeo celebrada en Munich en 1932, hecho que motivó se les deportara a Canarias.

El más destacado de los incidentes tuvo lugar entre el abogado defensor señor Miralles y el presidente del Tribunal. Una referencia de prensa dice que, en la primera de las audiencias, no se ha abordado el fondo del problema. Y el corresponsal de «Le Monde», señor Novais continúa:

«Las cuestiones de procedimiento, interminables, han contribuído a aumentar la tensión entre los abogados de la defensa y el presidente del Tribunal. La defensa estima que la acusación está basada en que las declaraciones arrancadas a los inculpados fueron por medios de «malos tratos» lo que han confirmado los acusados en el interrogatorio. El presidente ha interrumpido al letrado señor Miralles: «¡Harto he escuchado ya sus ataques a la policía española!»

A lo que ha respondido el letrado, vivamente ofendido: «¡Un tribunal no puede estar cansado —como usted dice— de escuchar las injusticias que denuncia un defensor... Considero una calumnia que se diga que ataco a la policía española, cuando lo que yo quiero es solamente exponer las irregularidades de las que se han hecho culpables ciertos funcionarios!» Y el abogado ha pedido constasen en esta las palabras pronunciadas por el presidente.»

Dos detenciones en Navarra

BAYONA (OPE). — Escribe «Basque-Eclair»:

«Según informaciones de procedencia española, que han pasado rápidamente la frontera y causado cierta sorpresa, en esta parte norte del Pirineo, una joven de nacionalidad francesa fue detenida por la policía española el martes por la tarde al otro lado de Dancharinea, en la carretera de Pamplona.

«Se trata de la señorita Christiane Etchalus, de 21 años miembro del Comité Directivo del Movimiento Autonomista Vasco «Enbata».

«Según la misma fuente informativa, se encontraron, al parecer, en su automóvil hojas clandestinas antifranquistas y dos cartuchos de explosivos.

«Se la ha conducido a Pamplona para ser interrogada. Ha ingresado en la cárcel.

«Parece ser que al propio tiempo se practicó también otra detención, la de una persona de nacionalidad americana, pero no se ha dado a conocer su identidad.»

«Le Monde» en despacho de Biarritz da cuenta de que «Enbata» ha publicado una nota desmintiendo los detalles que se han dado en la información facilitada por los servicios franquistas.

Obligan a plantar pinos en lugar de trigo

SORIA. — La brigada de Soria del Patrimonio Forestal del Estado llevará a cabo en fecha próxima una obra de singular transcendencia en toda la extensión de cuatro términos municipales situados en la parte norte de la provincia, en la serranía de San Pedro de Manrique. Se trata de los pueblos de Vea, La Vega, Lería y Buimanco, incursos los cuatro en la zona donde se ha iniciado el cambio de la vieja estructura de cultivo de cereales por la repoblación forestal y creación de pastizales. El Patrimonio Forestal dio opción a los habitantes de las citadas localidades a repoblar sus respectivas propiedades mediante consorcio con el Patrimonio, y al no aceptar la fórmula, llevará él a cabo esa repoblación.

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

En España la llamarían tiple cómica, cancionista de la voz de oro, estrella del género grande, cualquiera de estas alabanzas rimbombantes en las cuales hispánicamente se está tan acostumbrado. Aquí calificaremos a LAURA HILDEN, simplemente de ruiseñor sin pretensiones, de artista veraz en voz, dicción y tablas. En nuestro Festival el numeroso auditorio podrá apreciar las altas dotes de esta artista amiga por su demostración gratamente audible más que por el anunciado corriente de haber actuado en renombrados coliseos, en playas de moda y en la T.V.F. Los lugares comunes atraen, pero no interesan como la piedra de toque del espectáculo en presencia.

LAURA HILDEN desgranará piezas de su escogido repertorio, formando también dúo zarzuelístico, o mejor: operetístico, con el conocido y admirable tenor vasco Yon de Murguía, al cual tendremos el gusto de presentar en el número próximo.

LAURA HILDEN estará con nosotros. Bienvenida, junto con Simone Chobillon, Murguía y los artistas que se les irán sumando.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

EL BOLCHEVISMO EN ACTOS

DELO, revista literaria de Belgrado, inserta un texto sobre los campos de concentración y de exterminio que existen en Rusia *desde los tiempos* de Lenin. En verdad, la deportación y algo así, menos organizado, existía desde los tiempos de los zares. Lenin, así como la Kollontay, María Spirivadonc, Trotski y otros, bolcheviques y mencheviques, socialistas revolucionarios y anarquistas, habían sufrido en las frías soledades esteparias de Siberia y de otros lejanos e inhóspitos rincones de Rusia zarista. Kropotkin lo descubrió cuando fue allí enviado en misión científica. Bakunin huyó de Siberia a los Estados Unidos. De los campos, más modernizados, de los tiempos de Lenin y de Trotsky, más refinados aún, de los tiempos de Stalin, resultaba más difícil fugarse; lo saben los de Karaganda y los de Soliowesky.

Pero los tales campos no han desaparecido aún hoy. Y como ayer, se utilizan para «convencer» a los opositores al régimen, que parecen ser aún legión. En 1956-57, según el autor del artículo publicado por *Delo*, M. Mihajlov, se contaban de 3 a 12 millones de internados. Este afirma que los campos de exterminación existían en 1921 en la región de Arkangelsk y lo presenta como un descubrimiento. En verdad, no es descubrimiento alguno. Los anarquistas hemos denunciado tales campos de la muerte desde el 1920, dando detalles y nombres de militantes revolucionarios que allí desaparecieron a jamás. Incluso militantes que llegaron a Rusia atraídos por el ensueño de la revolución.

Entonces no se nos escuchó y más tarde —alrededor de 1950— hubo de iniciarse en Francia una campaña denunciando la existencia de tales campos. Lo que ocurre que quienes tal campaña realizaban lo hacían movidos por un profesionalismo «anti-comunista» que les haría suspectos a ciertos círculos de opinión. El que se diga ahora esto en Yugoeslavia produce una mayor sensación, como lo produjo la publicación de un libro en Rusia misma —el año pasado—, prontamente traducido a varias lenguas, incluso en francés. El autor no visitó los campos. Estuvo internado en ellos... ¿Pero tienen derecho los capitalistas a denunciar los campos de concentración en Rusia? No, en tanto apoyen y toleren a Franco y a tantos otros que en el mundo torturan y encarcelan, matan y encierran a los hombres de igual manera que lo hicieron y lo hacen los bolcheviques.

Dado el clima de las actuales relaciones entre Belgrado y Moscú, la cosa se prestaba al comentario picante. Tito cortó el incidente con una medida draconiana. Suspendió la revista. Pero el problema quedó planteado, en el sentido de que en los países llamados socialistas se amplía cada día más el grado de información respecto a lo que en nombre de la libertad y de la revolución se realiza por parte de los usufructuarios del poder y del bolchevismo en funciones.

⁂

No hay duda que la crisis del «mundo comunista» se acentúa y se agrava a causa de las provocaciones de Pekín, cuya agitación se extiende en los balcanes por intermedio de Albania; en África, amparado en el sedicente socialismo de los nuevos Estados; en América, a causa de oportuna intromisión en Cuba que coloca a Castro en postura incierta, y en Asia, donde provoca una situación crítica en la que arrastra, «quieras que no», a los cautelosos diplomatas bolcheviques, colocándoles entre la espada y la pared. La agudización del conflicto del Vietnam, en Laos, en toda la vasta región convulsionada, aparece como clara y estratégica maniobra de Pekín, desatada oportunamente en ocasión de la visita a tales parajes por parte de Kosyguine.

Bien claro aparece en el concierto internacional que Rusia juega con cartas difíciles. Encarrilada como se halla en el proceso de un desarrollo interno cada día más semejante al del denunciado «capitalismo explotador», trata de acercarse a Occidente por todas las puertas posibles, por las de España inclusive. Necesita calma y paz y conquista de nuevos mercados. Pero juega por otra parte el prestigio de irreductible revolucionario que ha de conservar ante sus propios satélites y ante las nacionalidades nacientes de África. Y sobre todo ante las regiones asiáticas, en las que se trata de la progresión comunista mediante la táctica y el estilo que se realizó en China y que se intentó con bastante éxito en Corea. Como Stalin vaciló respecto a la revolución china, Moscú vacila hoy en Indochina...

Para nadie es un secreto que Estados Unidos tiene allí las de perder y que por la simple resolución de los hechos habrá de ceder terreno sin que se llegue a la «guerra total», en la que quedaría totalmente desprestigiado. Sabido es que en tal banquete se hace innecesaria una intervención directa de Rusia. Pero Pekín quiere colocar a Moscú en el brete de sus «responsabilidades solidarias». Quiere ganar terreno en vistas al famoso Congreso Internacional que se hará —o que no tendrá lugar—, pero que es el punto de partida a tomas de posición que llevarían el polo comunista a Pekín. Quedaría desbancado Moscú, acusado definitivamente de apostasía, a menos de una resolución interna o a un viraje más. Más posible que la revolución, ¿Decadencia del bolchevismo...?

⁂

No evita el pensar que el mundo está en vilo, pendiente una vez más de una trágica eventualidad que puede desatarse con el empleo —que no pocos reclaman— de una *intervención nuclear ejemplar*. Y mientras tanto, víctimas de apetitos de extensión, que no de fines propios a la revolución manumisora, siguen cayendo blancos, negros y amarillos.

Y el grito de rebelión no surge del pecho de los hombres, ocupados todos y cada uno en las miles pequeñeces que ensombrecen, reducen, limitan y amenazan liquidar las puertas inspiradoras de la libertad. Y con ellas las de la vida.

Pedro José Proudhon

por Víctor GARCIA

TOCABA a Proudhon el dejar la timidez que aún se manifiesta en Godwin y declarar abiertamente que: «La política es la ciencia de la libertad: el gobierno del hombre por el hombre, bajo no importa que nombre se disfrace, es la opresión; la más alta perfección de la sociedad se encuentra en la unión del orden y de la anarquía» («Qu'est-ce que la Propriété ? », pág. 346, París 1926), pensamiento precursor del que, medio siglo más tarde, nos legara Eliseo Reclús: «La Anarquía es la más alta expresión del orden.»

A partir de Proudhon, la concepción de un régimen que elimine la presencia del Estado y abogue por un máximo de libertad, tiene ya un nombre: el anarquismo, y si bien Proudhon, preso del ambiente y la costumbre, dejará escapar alguna que otra vez el concepto peyorativo del vocablo cuando en sus «Systèmes des Contradictions Economiques» habla de «la protesta, con razón, contra esta competencia anarquista» y, sobre todo cuando en «de la Capacité Politique des Classes Ouvrières», deja escapar: «La ausencia de unidad na sido concebida como el principio del reino satánico: la anarquía, la disolución, es la muerte»; la palabra seguirá abriéndose camino y ganándose un puesto en el campo de la palestra social como único ideal que concibe una sociedad, lo más libre posible, sin la presencia del Estado y de la Autoridad.

G.D.H. Cole dirá, al estudiar a Proudhon: «En realidad merece llamársele el padre del movimiento anarquista, aunque como hemos visto la teoría del anarquismo había sido ya desarrollada, antes de que surgiese el hombre, por bastantes escritores anteriores, sobre todo por William Godwin («Historia del Pensamiento Socialista», vol. I, pág. 219. México 1957).

En Proudhon hallaremos ya todos los materiales necesarios para edificar un sistema social completo y aunque corrientes anarquistas más recientes hayan abrazado otras direcciones que las fijadas por Proudhon y hayan desestimado el mutualismo, el banco de crédito gratuito, su evolucionismo y su alergia a la huelga como medida de reivindicación económica, la actualidad de Proudhon tiene tanta importancia en el siglo XX como la tuvo en el siglo XIX y en sus múltiples obras van los

anarquistas modernos a documentarse y a fortalecer sus conceptos con igual provecho que lo hicieran Kropotkin, Bakunin, Guillaume y el propio Marx en el siglo pasado.

La viga maestra proudhoniana es la Justicia como muy bien lo ha puesto de relieve Paul Eltzbacher. Proudhon es, como Godwin, moralista y evolucionista. En diferentes partes de su obra ya nos advierte de que él no es un «basculateur» y de que la violencia no conduce a ninguna parte. Sus herramientas para hacer nueva sociedad, a pesar de que en su obra sobre el «Sistema de las Contradicciones Económicas» esgrima la consigna latina «Destruam et aedificabo», son el trabajo, la justicia, la libertad, el libre contrato.

Sobre la justicia, cimiento básico del ideal proudhoniano, por ser motivo del fondo para nuestro filósofo, hay pasajes excelsos a lo largo de su obra: «Debo respetar y, si puedo, hacer respetar al prójimo como a mí mismo, tal es la Ley de la conciencia. ¿En consideración de qué le debo yo este respeto? ...lo que yo respeto en mi semejante no son las dotes de la naturaleza o los encantos de la fortuna; no es ni su buey ni su asno, ni su sirviente, como dice el decálogo; ni inclusive el saludo que yo espero de él a cambio del mío; es su cualidad de hombre». («De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise», vol. I.)

«Todo lo que la sabiduría humana ha enseñado como lo más razonable en lo que a la justicia concierne, está contenido en este adagio: *Haz a los otros lo que quieres que se te haga; no hagas a los demás lo que no desees que los demás te hagan*» («Qu'est-ce que la propriété ?», págs. 143-4).

«Que todo el tiempo que el hombre trabaje para subsistir y trabaje libremente, la justicia será la condición de la fraternidad y la base de la asociación». («Système des Contradictions Economiques», vol. I, pág. 104. Paris 1923).

Su obra más extensa y, según varios críticos y sociólogos, una de las más sólidas, está dedicada a la justicia precisamente, su título: «De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise».

Se dirá que la justicia está implícita en la mayoría de los teóricos sociales, pero nadie le ha dedicado tanto tiempo, afección y estudio como Proudhon. Un ideal cimentado en la justicia que es capaz de anular y hacer innecesario el Estado, para un escritor que empieza prácticamente a cero, ya que, según dice Cole, sólo conoció a Godwin de oídas y a través de Owen, posiblemente, sin puntos de apoyo como los que él ofrece posteriormente a Bakunin, Kropotkin, Guillaume y todos los anarquistas, es de una importancia que no se ha sabido ponderar lo suficiente.

La justicia implica la libertad para Smith, el interés general para Loche y Quesnay, el deber de conciencia para Kant. Es subjetiva para los Saint Simonianos, positiva en Comte, empero, en ninguno de ellos tiene un puesto de realce tan importante como vemos en Proudhon.

La antipatía y la incompatibilidad de caracteres existentes entre Proudhon y Marx ha motivado, debido al auge del marxismo, la propagación de un concepto falso sobre Proudhon que arranca de la célebre disputa que ambos entablaran y que alcanzó su punto culminante con la publicación de la obra de Marx «La miseria de la filosofía» (1847), contestación al «Sistema de las contradicciones económicas o Filosofía de la miseria» (1846).

Desde entonces se ha tratado de disvirtuar a Proudhon y toda una academia de Ciencias de la URSS no titubea en descender a terrenos poco científicos para ensañarse, con la calumnia inclusive, con Proudhon y el anarquismo: «Ya en la primera etapa de su desarrollo (el marxismo) quedó establecido, con precisión, el deslinde entre la concepción científica del mundo por el proletariado y por la burguesía, así como el alejamiento de todas las corrientes seudosocialistas y socialistas utópicas —portavoces siempre de la ideología burguesa y en algunos casos de la feudal

(Pasa a la página 2.)

Lucubración filosófica

por Cosme PAULES

(Continuación)

Un complejo problema de filosofía es el existencialismo.

Desde los vedantas, pasando por Moisés a quien se le atribuye el Pentateuco, todas las filosofías han admitido dos distintos principios en el hombre: uno material —el cuerpo—, otro material —el alma—. Pero ninguno de los que han tratado el tema han logrado ponerse de acuerdo en la forma en que ambos están unidos. Sólo la ciencia nos ha explicado en detalle la parte primera, es decir: «qué es el hombre en su forma bruta.» Porque el hombre en toda su impureza continúa siendo desconocido. Platón, por ejemplo, dice que el hombre tiene dos almas en razón de su propia existencia: el alma superior, o sea el principio de la vida racional, se encuentra unida al hombre de la misma manera que el jinete al caballo. Hay entre cuerpo y alma correspondencia recíproca, pero no existe unión entre ellos.

En «Teoría del Influjo Físico», J. Locke, dice que existe entre cuerpo y alma una unión real, pero substancial. El alma influye sobre el cuerpo y el cuerpo sobre el alma, pero de ningún modo hay unidad entre las dos substancias...

Leibnitz, en «Ensayos de Teodicea» aclarando todos los conceptos precisa: «El alma y el cuerpo son substancias absolutamente separadas; actúan independientemente una de la otra.» Y aún agrega: «si es que se nota alguna correspondencia entre ellos, es porque Dios lo ha establecido así.»

Ahora bien: como el concepto Dios dado por todas las filosofías escapa a nuestras dolorosas realidades y como la ley de metafísica, de lógica y de moral no explican la esencia del hombre, porque tal como nos la muestran *no existe*, puesto que el ente humano vive una *realidad* completamente distinta, puesto que no se mueve como un péndulo, y, aunque todos los hombres tienen idénticas necesidades, cada uno posee una forma particular, personalísima, de sentir y expresar estas necesidades, es de tal manera que el problema se reduce a los «individuos humanos»..

Y en oposición a la doctrina de que nuestra ventura o desventura, de que nuestras acciones buenas o malas son inspiradas, premiadas o castigadas por un ser Omnipotente llamado Dios, el existencialismo despliega su bandera, no sólo como una doctrina filosófica, sino como un fenómeno social.

El existencialismo —y en esto nos parece que el anarquismo está de perfecto acuerdo—, el motivo principal es el hombre con todas sus inquietudes. Pero si al anarquismo le importa todo lo que la mente del hombre pueda penetrar, el existencialismo se pregunta: ¿Qué le importa saber al hombre lo que para él no guarda relación alguna con su existencia? Y se contesta a sí mismo: Aún a los más fieles creyentes, cuando se trata de hacer fortuna, les interesa bien poco pereder el alma, siempre que logren colmar la copa de sus ambiciones. Lo importante no está en saber cual de nuestros actos nos llevará a la gloria, sino conocernos a nosotros mismos.

El existencialismo no es, como pudiera creerse, una doctrina de hoy. Ya en el año 428, el más célebre de los doctores de la iglesia latina —Agustín—, en «Confesiones» —aún cuando la iglesia consideró este libro maniqueista y a su autor un extraviado—, hace los primeros tanteos sobre existencialismo. Le siguieron otros filósofos, pero la doctrina lentamente fue cubierta por el polvo del olvido hasta la mitad del siglo pasado. Y cuando realmente cobra fuerza y movimiento es cuando aparece: «Ser y tiempo».

⁂

A vuela pluma haremos mención de algunos filósofos importantes que no pueden quedar fuera de ningún estudio de filosofía:

Anaximandro y Diógenes de Apolonia —discípulos de Tales de Mileto—, substituyen el agua por el aire, como elemento más sutil para la formación de los cuerpos.

La idea de la infinidad que existe en todas las cosas y que hace que cada partícula de materia pueda considerarse separadamente como un uni-

(Pasa a la página 2.)

LA QUEJA DE UN MAESTRO

MADRID (OPE). — Ha escrito a la Prensa una carta un maestro de escuela de una localidad que se señala con una X. Ha escrito esa carta porque, según dice, lo metieron con falsas promesas de mejora en una auténtica pocilga cuando llegó al pueblo. Han pasado los meses, y sigue en la pocilga, a pesar de sus muchas quejas y reclamaciones.

«El Alcalde Presidente de este Ayuntamiento —dice— que para mayor «inri» no es ningún calzonazos astroso, sino un honrado ganadero de opulenta hacienda, me dice sencillamente que lo siente mucho, pero que ellos no tienen otra cosa, ni están obligados a más que a darme lo que tienen.»

En el comentario de prensa que se hace a la carta de este maestro, se sugiere la conveniencia de que se invite al Alcalde a uno de los cursillos de capacitación que se están dando ahora en Segovia. ¿El alcalde no fue designado a dedo por el gobernador civil? ¿Por qué no invitarle también a éste a que se capacite? ¿Y luego también al que, a dedo designó al gobernador civil?

GFP 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

25 FEVRIER 1965
NUMERO 338
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Loisirs du peuple

LE moment n'est peut-être pas très bien choisi pour parler de loisirs; les difficultés multiples que rencontre actuellement le prolétariat ne sont favorables ni à la détente ni à la distraction, et le travailleur qui sent peser sur sa famille la menace du chômage doit avoir d'autres soucis dans la tête que celui des loisirs.

Pourtant, la presse et l'O.R.T.F. ont déjà commencé leur campagne « vacances 1965 », et on nous prodigue de nombreux conseils sur tel ou tel avantage, y compris sur celui de l'étalement.

Est-ce là une diversion, une ruse de nos maitres pour nous faire oublier les ennuis présents ? C'est fort possible. Les prêtres nous ont déjà fait le coup avec leur prétendu paradis dans un autre monde.

D'ailleurs, et pour bien nous persuader que le bonheur du peuple est pour bientôt, le Conseil des ministres qui s'est tenu le 17 février a tenu à préciser que la situation du travailleur allait en s'améliorant. Le président de la République a confirmé lui-même que le pouvoir d'achat de l'ouvrier avait augmenté en 1965 par rapport à 1964 et que le nombre d'heures de la journée de travail était en diminution. Ce qu'il s'est bien gardé de dire, c'est que cette diminution d'heures correspond à la quantité toujours croissante de main-d'œuvre mise au chômage partiel ou total, et que l'augmentation du pouvoir d'achat n'est ressentie le plus souvent que chez les « cadres » qui, eux, ont déjà le nécessaire pour bien vivre.

Certes, dans tout ce déploiement de démagogie, il faut voir l'approche des élections municipales, préliminaires aux présidentielles, et la nécessité de créer le climat d'euphorie qui convient, mais les travailleurs vont-ils être dupes une nouvelle fois ?

La C.N.T. pense qu'il était de son devoir de faire cette mise en garde, car, quel que soit le parti, tous pensent que les travailleurs étant dans l'impossibilité de défendre et de sauvegarder utilement leurs intérêts, ils devraient s'en remettre, pour une telle besogne, à nos aspirants conseillers et à nos aspirants à la présidence. Le parti serait ainsi l'organe qui s'interpose pour régler les différends, pour intercéder ou intervenir auprès de l'Etat, dont la fonction doit être, pour tous nos politiciens, de tout contrôler, de tout réglementer.

La C.N.T. préconise donc l'abstention des masses laborieuses; mais cette abstention doit être consciente. Elle doit commencer par un désintéressement total du bulletin de vote ou par la pratique du bulletin nul, mais notre lutte ne peut s'arrêter là; bien au contraire, c'est là qu'elle commence. Il faut, après cela, renforcer notre mouvement, s'unir dans un même effort et prendre conscience qu'il n'est pas de sauveur suprême.

Bien sûr, certains penseront que le travailleur ne prend pas conscience du jour au lendemain, et nous partageons ce point de vue; aussi, et puisque nous parlions au début de loisirs, nous pensons que les quelques loisirs qui sont mis à la disposition des travailleurs devraient avoir une heureuse influence sur ces derniers.

La culture, la formation morale et sociale des individus doivent être le but principal de la société idéale, mais elles sont déjà un moyen efficace de poursuivre notre lutte libératrice; leur développement et leur influence sont un gage de succès.

Un vieux militant, tout dévoué à la bonne cause, nous manifesta un jour son ardent désir de voir sa petite retraite de campagne se transformer en centre culturel, où tous les pionniers d'une société sans classes se donneraient rendez-vous pour y mettre en pratique les théories du communisme libertaire, ne serait-ce que pour la période des congés.

Eh bien ! nous souhaitons de tout notre cœur qu'un tel désir se réalise et pour ce qui nous concerne, nous ne négligerons aucun effort pour hâter cette réalisation.

Au bord du gouffre

Toutes les théories construites et diffusées pour justifier le racisme, ne sont, en fait, qu'une vaste opération de propagande destinée à faire admettre l'exploitation éhontée d'une race de travailleurs prétendus inférieurs.

Cette propagande, alimentée par le capitalisme, a pour but de charger toute une catégorie d'individus de tous les maux, afin de dresser une multitude de travailleurs à la haine, à la division, à la violence, envers des exploités d'une race différente. La pratique du racisme fera oublier à ces exploités, qui prétendront être des justiciers, que les véritables malfaiteurs ne sont pas les exploités, mais les exploiteurs.

Le racisme est, en fait, une manœuvre contre-révolutionnaire. Il y a, dans tout groupe humain, les éléments pouvant constituer les bases de division du fait de comportements sociaux différents. Sans doute, ces différences ne justifient-elles pas la pratique de la division, de l'injustice, de la violence; mais le rôle du racisme est justement d'exploiter ces différences pour arriver à la division des individus. Diviser pour régner.

Les chefs du racisme ne sont que les agents du capitalisme et des Etats, ce qui explique que, dans tous les pays menacés par la surproduction, les Etats encouragent discrètement l'activité raciste, ferment de division, de haine, de guerre.

Les Etats, menacés par le progrès, l'automation, le chômage, sont dans l'obligation de rechercher des moyens propres à constituer des forces nécessaires pouvant assurer le maintien de l'asservissement des travailleurs.

Aucun Etat ne voulant admettre la distribution gratuite des biens de consommation nécessaires à tous, réalisable, dès maintenant par le progrès dans tous les domaines; aucun Etat ne voulant reconnaître que seul le capitalisme interdit la création d'une société de justice et d'égalité, la destruction des surplus de production devient inévitable, la compression de la production nécessaire, le chômage obligatoire. Car pour l'Etat, le progrès ne doit pas porter atteinte au capitalisme dont il est le représentant. L'Etat n'hésite pas, sous prétexte de défense de l'ordre, à faire fusiller les travailleurs qui descendent dans la rue pour revendiquer leurs droits. Le rôle de l'Etat est de maintenir le travailleur en esclavage, plus ou moins déguisé; il ne recule jamais devant sa mission.

Si nous assistons aux Etats-Unis au développement du racisme et à tous les crimes qu'il engendre, c'est que les Etats-Unis, première puissance capitaliste de production, doit absolument trouver des dérivatifs pour lutter contre le progrès. Le racisme à l'intérieur de ses frontières, la guerre à l'extérieur, apportent des solutions provisoires.

Ces campagnes de racisme sont la cause de la perte de toute dignité; c'est ainsi que le 12 février à Selma (en Alabama), un pasteur noir, James Benvel, a été enchaîné sur son lit d'hôpital par la police; ce pasteur avait été condamné à une peine de prison pour avoir manifesté en faveur de l'inscription des Noirs sur les registres électoraux. La veille, le shérif de cette ville, James Clarck, avec ses policiers, pour punir des enfants noirs d'avoir organisé une marche silencieuse de protestation, obligèrent soixante-dix d'entre eux à courir sur quatre kilomètres à travers champs. Les journalistes purent constater qu'une fillette de neuf ans portait une bosse à la tête par suite d'un coup de matraque d'un policier, un autre garçon de quinze ans avait les lèvres abîmées par suite de coups.

Ces excès pratiqués par la police, ou des groupements néo-nazis, tolérés par une indifférence complice de tous les travailleurs, existent présentement aux Etats-Unis, nation la plus touchée par la surproduction. Demain, les mêmes méthodes peuvent se pratiquer en Europe. Déjà les groupements néo-nazis se créent et s'organisent avec la tolérance bienveillante des Etats, qui seront, peut-être, dans l'obligation de faire appel à eux, quand leur incapacité à résoudre le problème économique de demain, les mettra dans l'obligation de choisir entre une civilisation nouvelle ou le renforcement, par l'application d'une dictature néo-nazie, d'une civilisation périmée.

RENE VILLARD

Propos sur la démocratie

Le Larousse nous précise bien que la démocratie est une forme de gouvernement dans laquelle le peuple exerce sa souveraineté; mais, en réalité, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

Si la classe ouvrière peut être considérée comme faisant partie de ce peuple qui devrait exercer sa souveraineté, nous devons immédiatement conclure, compte tenu de la situation sociale actuelle, qu'il n'existe aucune démocratie sur notre planète.

Dans les démocraties actuelles, il n'y a qu'un seul souverain : l'argent. Il achète tout, ou presque, y compris les consciences des hommes et leur dignité.

Les périodes électorales sont particulièrement favorables à la corruption des idées et des hommes par l'argent et les cuisines les plus grotesques ont alors libre cours.

A ce sujet, Marseille nous fournit actuellement une image typique des prétendues démocraties en période électorale.

A l'approche des élections municipales, les socialistes se sont divisés et l'aide droite, avec Defferre cherche à s'allier avec des réactionnaires notoires comme Jacques Rastoin, le clérical Chazeaux, Luchon, ancien gaulliste, des indépendants d'extrême droite comme Gaudereau et Lombard... tandis que les socialistes de « gauche », avec le député Daniel Matalon, vont tenter de puiser des énergies nouvelles dans une coalition avec les communistes.

C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreuses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse, se trouvent acculés à la misère la plus indécente... « Votez pour notre liste et tout changera. » Que de fois n'avons-nous pas entendu cette rhétorique...

Bien sûr, diront certains, notre démocratie n'est pas parfaite et ne donne pas satisfaction à tout le monde, mais elle vaut encore mieux que les démocraties populaires où le peuple n'a même pas le droit de voter pour élire les dirigeants, et encore mieux que des régimes dictatoriaux comme ceux de l'Espagne ou du Portugal.

Bien sûr, mais le suffrage universel pour se choisir un maître n'est pas une solution pour les travailleurs car, quel que soit le gouvernement qui en résulte, celui-ci saura réprimer et châtier toute manifestation ouvrière qui menace les prérogatives de l'Etat.

« *Il n'y a pas une règle édictée par l'Etat, qui ne viole le droit qu'a l'ouvrier de travailler à son affranchissement et qui n'ait pour but de ramener à l'Etat les prérogatives, les garanties, les libertés que se donne le producteur. Pourquoi ? Parce qu'il faut, pour la vie et la sécurité de l'Etat, que le salarié soit dans tous les instants le sujet, le gouverné de cet Etat.* » (V. Griffuelhes.)

Quant à Clémenceau, voici comment il s'exprimait devant le Sénat, le 17 novembre 1903 :

« *L'Etat a une longue histoire toute de meurtres et de sang. Tous les crimes qui se sont accomplis dans le monde, les massacres, les guerres, les manquements à la foi jurée, les bûchers, les tortures, tout a été justifié par l'intérêt de l'Etat, par la raison d'Etat. L'Etat a une longue histoire, elle est toute de sang.* »

La solution du malaise social actuel n'est donc pas dans une démocratie quelconque qui continue les mêmes erreurs, mais dans une résurrection du syndicalisme authentique qui appuiera son action sur la conscience de classe et orientera la société vers le fédéralisme et le communisme libertaire.

H. BUIL

Instruction et profit

La lutte pour la vie, contre la nature, durera aussi longtemps que les êtres vivants, mais elle prend un caractère particulier et odieux dans la lutte de l'homme contre son semblable. Cette dernière lutte durera aussi longtemps que les hommes ne se seront pas mis d'accord sur les conditions de l'égalité économique et sociale.

On entend souvent dire : « Si tous les hommes étaient instruits la paix sociale serait vite organisée. » Or, rien n'est moins exact. Les jeunes bénéficient depuis plusieurs années et dans les Etats industriels d'une prolongation scolaire et parfois d'études secondaires qui leur ouvrent des situations dites « intéressantes » parce qu'elles assurent de substantiels profits ou de grosses rémunérations. Il est remarquable que ces fils d'ouvriers et de paysans sentent croître leurs appétits avec leur ascension professionnelle. Ce phénomène s'accuse de plus en plus, mais il fut de tous les temps. Là où l'argent règle les rapports de production et les rapports humains, l'appétit de profit domine toujours la conscience.

Je fus un peu l'élève d'un ancien camarade mort depuis longtemps, qui fut lui-même l'élève de Paul Robin à Cempuis. Ce fut une merveilleuse expérience pédagogique libertaire qui se proposait de jeter dans la vie des hommes qui allieraient le savoir à l'amour des autres, la dignité au respect de l'homme.

Il me contait que sur quarante élèves qui sortirent de cette école libertaire et qu'il avait pu suivre durant leur vie, cinq seulement étaient restés dignes de l'enseignement qu'ils avaient reçu ! Les autres étaient devenus des exploiteurs sans vergogne.

« A notre sortie de l'école, disait-il, nous nous étions sentis désaxés, confondus, égarés, meurtris par les contradictions que nous rencontrions entre notre morale et les rapports humains que nous étions obligés de subir pour défendre notre vie.

« Le désarroi ne dura pas, car nous étions dotés de telles connaissances, de telles facultés d'analyse et d'observation que nous comprimes très vite que si, dans cette lutte sournoise, nous adoptions l'égoïsme des autres nous serions bientôt les plus forts.

« Certains d'entre eux conçurent un tel mépris pour leurs semblables qu'ils répondirent à l'immoralité des uns et à la servilité des autres par un manque de scrupules qui leur ouvrait le chemin des réussites, une accession facile à la fortune. »

Il concluait : « Heureusement que Paul Robin était mort : il eût été terrassé par cette affreuse réalité. »

Il y a déjà de nombreuses années, je fus chargé d'un reportage à l'école Freinet de Vence, dans les Alpes-Maritimes. Si Freinet était bolchevik, son école était fondée sur une pédagogie libertaire qui en fit le renom. Cette expérience m'avait enthousiasmé, mais à la fin de ma visite, Freinet me confia son amertume :

— Je garde tous ces enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans, mais après ?... Que deviendront-ils ? Que garderont-ils de l'éducation reçue ? Ils retournent au milieu auquel je les avais arrachés pour en faire des hommes sains, honnêtes, fraternels. Que deviendront-ils au contact des réalités qui ne peuvent que les écœurer avant de les corrompre ? Le milieu capitaliste ruinera la conscience de ces êtres préparés pour une vie fraternelle et saine. »

J'interrogeais une fille de quatorze ans qui allait bientôt retourner chez ses parents : « Je suis inquiète... Entre ma famille et moi s'est creusé un fossé qui s'élargit chaque jour davantage : que vais-je faire ?

Brave et charmante enfant qui fut mon cicérone pendant cette visite. Puisse-t-elle avoir sauvé sa conscience dans cette mer de boue qu'est la civilisation du profit, avoir su protéger sa pensée généreuse dans les infectes batailles de l'argent.

Un jour, je posais à Sébastien Faure la question suivante :

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, salit tout ce qu'il touche : il nous faut l'abolir. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, guettés par les ruses du profit, que pour sauver l'Homme il faut abolir le règne de l'argent.

Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en ressuscitant les classes, les inégalités qu'elles se proposaient d'abolir. Là-bas, le culte du dollar fait d'une grande civilisation matérielle le plus horrifiant pays de pirates du monde. Il ne leur suffit pas d'être riches, d'avoir réalisé les conditions du bien-être : ils le refusent à 30 millions d'entre eux, pillent les continents et, encore insatisfaits, ravagent de leurs bombes des pays entiers pour les mieux soumettre à leurs exigences financières.

Et vous voudriez que la conscience de l'homme s'épanouisse dans cette caverne d'Ali-Baba ?

A tous nos jeunes camarades qui nous entourent avec un enthousiasme libérant leur générosité, leur dévouement, leur besoin de servir, nous disons afin qu'ils réfléchissent longuement, profondément :

— Vous vivez sous la loi du profit, sous l'empire de l'argent, et si vous ne l'abolissez pas il détruira vos espérances !

Il faut abolir le profit par la conquête de la gratuité des services publics.

Il faut abolir le profit afin que, lorsqu'il est menacé de dégradation, il ne jette les peuples dans la guerre.

Il faut abolir le profit par le refus des travailleurs de participer à la fabrication des armements.

Mais si, pour préserver vos intelligences de la pollution financière, vous en appeliez à un profit idéalisé par des dogmes fallacieux, la loi dogmatique qui ne peut s'exprimer que par l'arbitraire, vous pliera sous son joug, ruinant votre épanouissement intellectuel et social, détruisant toutes les espérances de fraternité que nous vous transmettons comme le plus grand trésor de l'homme.

Croyez-nous, jeunes militants : Il faut abolir l'argent et les dogmes, le profit et les pouvoirs afin d'ouvrir les écoles à l'humain, à la bonté, à l'amour. Vive le communisme libertaire !

J. B.

Productivité, abondance et loisirs

Nous sommes à un carrefour de l'histoire. Là où les faits semblent contrarier nos aspirations matérielles immédiates, nous sommes tentés de les rejeter sans en analyser le mécanisme. C'est d'ailleurs à la suite de cette méprise que les esprits se trouvent dépassés par un progrès qui les accable par suite d'une mauvaise interprétation et d'un usage contraire à l'intérêt des travailleurs.

1° Le profit a toujours été — depuis la communauté familiale primitive — le moteur de l'activité humaine. L'homme a lutté pour satisfaire ses besoins, et, dans cette lutte, il a compris qu'il aurait intérêt à exploiter les besoins et les aptitudes des autres.

Le président de la société Citroën déclarait, dernièrement, à l'Académie des sciences que « le profit est l'un des ressorts naturels de l'homme ». Ce qui est prêter à la nature une prévoyance absolument absurde. Si ce potentat avait plus sérieusement réfléchi, il aurait pu dire, en accord avec les faits : « Le profit est l'un des ressorts de l'homme dans toute société fondée sur la valeur financière. »

En effet, où le profit règne, sous n'importe quelle hiérarchie des valeurs, il devient ou reste un des seuls ressorts de l'activité de l'homme. Or, les expériences historiques du profit à travers les âges, et dans le nôtre plus particulièrement, démontrent qu'il est à l'origine des malheurs publics et de tous les désordres sociaux. Autrement dit, ses victoires économiques sont périodiquement écrasées par ses défaites humaines; le profit dévore non seulement le bien-être des hommes en les dressant les uns contre les autres, mais il corrompt les intelligences qui pourraient mettre à profit ses résultats positifs pour en faire la jouissance quotidienne de tous les membres de la société.

Nous campons donc, dans de mauvaises conditions, sur un acquit matériel que les travailleurs ne savent pas utiliser à leur avantage et à celui de tous les hommes.

2° La productivité est le fruit non seulement des découvertes scientifiques, permettant aux profits de produire davantage par l'usage des machines, mais elle est, conjointement, une accélération des efforts humains pour suivre les cadences des enchaînements mécaniques.

La productivité entraine donc une baisse des prix de revient, un abandon de l'esprit artisanal, et crée une abondance due, *très particulièrement*, à l'intervention des machines, et qui profite inégalement à tous ceux qui participent à la production.

Cette productivité, parvenue à son plus haut point de rendement et de précision, crée le chômage technologique. En même temps qu'elle élève les salaires des travailleurs actifs, elle voue au chômage — sans espoir de réemploi — un nombre de travailleurs qui ne peut que croître...

La productivité est donc appelée à produire davantage de biens et de moins en moins de pouvoir d'achat. Par contre, et jusqu'à la crise économique inévitable dans le monde entier, elle crée de plus en plus de profits pour les détenteurs des moyens de production.

Que la productivité profite surtout aux capitalistes, n'est qu'une procédure traditionnelle. Ce qui est plus extraordinaire, c'est que les travailleurs, menacés par l'abondance, la subissent sans avantages humains alors qu'elle est à leur portée, que rien ne saurait les empêcher de s'emparer des machines et de soumettre la productivité à la satisfaction des besoins. La productivité n'est donc pas responsable de l'usage arbitraire que l'on fait de ses techniques : toute la responsabilité incombe aux maitres comme aux esclaves.

Le mécanisme qui doit aboutir à l'abondance n'est pas très bien interprété, des uns par calcul ou duplicité, des autres parce qu'elle les écrase avant de les libérer.

Un fait est certain, les Etats-Unis sont en pleine abondance. Soit par production directe, soit par échange, ils pourraient couvrir tous les besoins de leur population. Or, sur 180 millions d'habitants trente millions vivent dans la pauvreté !

Pourquoi ? Parce que la productivité est au service des profits et non au service des besoins ! L'abondance, fruit de la productivité, est exportée dans le but unique de la vendre avec profit. L'automation a produit 5 millions de chômeurs ! Ce chômage aurait pu être évité par la diminution de la durée du travail, mais le maintien d'un pouvoir d'achat constant aurait entamé la marge de profit.

La productivité n'est donc pas la cause de la misère, et si l'abondance qui en résulte n'est pas distribuée en journées plus courtes, en bien-être constant, en loisirs plus fréquents et plus longs, c'est que le profit veut être seul bénéficiaire de l'opération.

Nous parlons des Etats-Unis, mais il en sera de même en France, en Allemagne, en Angleterre, et, peu à peu, dans tous les Etats industriels. On peut même dire que la généralisation de l'automation dans le monde nous apporte la certitude qu'à sa plus haute puissance elle enfantera la mévente, le stoppage des activités rentables devant des stocks incalculables.

Tout l'avenir de l'humanité est contenu dans cette phrase condamnant les égoïsmes séculaires : « Distribuer ce que l'on ne peut plus vendre. »

Ce sera la mort du profit et le triomphe de l'abondance.

Cela ou l'aventure fasciste qui se prépare, ou la guerre qui menace..., ou la prise de conscience des travailleurs balayant le régime et toutes les aventures politiques. Car toutes les politiques s'efforcent de minimiser l'abondance dans la crainte que les travailleurs mesurant ce qui peut être fait à ce qu'ils désirent, ne soient tentés de résoudre le problème de la distribution par-delà les Etats, les syndicats réformistes et les pleutres.

Le rôle du syndicalisme révolutionnaire est un rôle de comptable agissant, dynamique, qui établit chaque jour le bilan de la productivité, ses possibilités et, sur ses données exactes entraine les travailleurs vers les seules conquêtes bénéfiques :

a) La diminution de la durée du travail avec suppression des heures supplémentaires et maintien du pouvoir d'achat.

b) Salaire annuel et unique.

c) Gratuité médicale et hospitalière.

d) Gratuité des transports et de tous les services publics.

N'oublions pas que nous sommes à un des plus grands carrefours de l'histoire, que jamais une responsabilité aussi lourde n'a pesé sur des épaules des militants, qu'il nous faut écraser des préjugés, bousculer des habitudes, repousser des alliances réformistes qui sont à la liberté ce que le ver est au fruit.

Un de nos camarades nous a dotés d'une qualification qui est tout un programme : soyons des Pilotes ! Soyons-en capables, dignes, sans nous laisser abattre par les défaillances de ceux sur lesquels nous étions en droit de compter : l'évolution ne pardonne pas au faibles, elle les écrase...

L'UNION DES GROUPES ANARCHISTES COMMUNISTES

L'Union des Groupes Anarchistes Communistes réunie en assemblée générale parisienne le 29 janvier 1965, constate :

« La collusion des états-major syndicaux et des pouvoirs publics en vue d'entraîner le mouvement revendicatif et spontané des travailleurs de l'Etat dans une grève « bidon » en vue de le désamorcer et de l'exploiter à des fins électorales. »

Déclare :

1° Que la juste revendication des salariés de l'Etat ne doit pas être limitée à ce secteur. En ce début de crise économique, le plan de stabilisation touchant le secteur privé autant que le secteur public, la grève est la seule arme des travailleurs si elle est auto gestionnaire et généralisée.

2° Que toute grève, même partielle, doit se donner comme premiers objectifs la désorganisation des services publics (en particulier des usines travaillant pour la Défense Nationale), de la police et des services administratifs. Par cette action et celle-là seule, les ouvriers atteindront un gouvernement qui se veut fort, et qui serait impuissant sans ces attributs que sont les services cités plus haut.

En conséquence les militants syndiqués ou non doivent tout mettre en œuvre pour travailler dans ce sens, et préparer l'opinion à un syndicalisme révolutionnaire qu'elle n'aurait jamais dû abandonner.

. . . . . .

L'union des Groupes Anarchistes Communistes, réunie en assemblée générale parisienne, constatant la situation en Espagne, déclare :

1° Que la légitime revendication des cuvriers espagnols s'inscrit dans la lutte du peuple espagnol pour la liberté et la démocratie.

2° Que la collusion des régimes gaulliste et franquiste sert des intérêts contraires à celui des prolétariats espagnol et français.

En conséquence l'Union des Groupes Anarchistes Communistes appelle :

— Tous les travailleurs à s'unir pour soutenir moralement et au besoin matériellement le prolétariat espagnol en lutte; à mettre tout en œuvre pour que dans notre pays les réactionnaires de tous bords ne sabotent plus l'action des révolutionnaires espagnols.

— Tous les syndicalistes à tout mettre en œuvre pour une reconnaissance internationale des syndicats clandestins espagnols.

A Paris, le 2 février 1965.

AUX P. T. T.

La raison d'être de la hiérarchie

Nos « m'as-tu-vu » de la hiérarchie à cent sous foisonnent aussi aux P. T. T. Témoin, ce rapport d'accident du 8 janvier 1965, dossier n° 5, du directeur du bureau de poste de Le Mans-République.

« Madame B..., employée de ce bureau de poste, a glissé sur le pavé humide et s'est blessée. »

Après une enquête, certainement approfondie, le directeur est arrivé à cette brillante conclusion, le 15 janvier :

« Mme B... est priée de redoubler de prudence, en particulier lorsque l'humidité des sols multiplie les risques de glissade. »

Et comme de bien entendu, sous la signature du directeur, en bas de ces conclusions, il y a le libellé suivant :

Vu et pris note... le...
(Signature de l'agent.)

De quoi se taper le derrière par terre !

L'employée a glissé, s'est blessée et c'est tout juste si Mösssieur le Directeur ne l'accuse pas de sabotage.

On nous dira : « C'est l'administration. » Allons, laissez-nous rire. L'administration est telle que la font tous les directeurs, chefs de services, petits hiérarques, qui se croient sortis de la cuisse de Jupiter et qui, imbus de leur petite personne, pondent de telles âneries.

Si un employé blessé sur son lieu de travail connaît souvent de sérieuses complications, à la suite de l'aggravation de sa blessure, pour toucher des dommages ou une pension, il le doit bien souvent à des rapports de ce genre qui au lieu de faire preuve d'humanité, ne sont que des instrument de l'administration, c'est-à-dire de l'Etat.

Décidément, la hiérarchie des P. T.T. n'est même pas une hiérarchie à cent sous, tout au plus à quatre-vingt-quinze.

R. J. SOURIANT

Lucubración filosófica

(Continuación)

Otro de los grandes de la Edad Media es Francisco de Asis, un hombrecito vivo y despierto, delgado como un hilo, vibrante como la cuerda de un arco y rápido como una flecha en sus movimientos. Su vida no es sino un perpetuo ímpetu: corre detrás del mendigo, se lanza desnudo en los bosques, salta en un barco desconocido, se precipita en la tienda del sultán y ofrece a éste arrojarse al fuego, todo en defensa de su idea, de la libertad, la justicia y el bien. (¿No sería en el fondo y a su manera éste también un anarquista medioeval?) Descarnado, fino, diáfano —como un Quijote—, es una débil hoja de otoño que la tempestad hace girar constante y eternamente; pero esta tempestad la produce él mismo.

Lo contrario de Tomás de Aquino que es un gran cuerpo grueso, lento, pesado, de una placidez un poco bovina, cubierta y espesa; de un alma benigna y generosa, pero retraída; tímido más allá de la humildad y distraído más allá de la contemplación.

Francisco es inquieto y hasta un poco petulante; se puede decir que es a veces tan nervioso, que los eclesiásticos entre los cuales hace irrupción, lo toman por loco, como a Colón en Salamanca. En cambio, Tomás, da muestras de tal placidez que muchas veces sus maestros han estado a punto de tomarlo por tonto.

La evidencia del contraste se prolonga en todos los aspectos de ambos: la paradoja de uno consiste en que su cabeza canta la poesía y no quiere oír hablar de libros. Lo más importante del otro, es que no alimenta sino la lectura. Un día le preguntan a Tomás de qué estaba más agradecido de Dios y él contestó: «He comprendido cada página que he leído.»

∴

Sólo a partir del siglo XVI, el renacimiento de los estudios científicos y los grandes descubrimientos de Galileo y de Copérnico llaman nuevamente la atención sobre los estudios cosmogónicos y por consiguiente sobre la esencia de la materia.

El sentimiento de la vida universal inspira al principio un panteísmo poético y bastante vago.

La infinita variedad de las formas, dice Giordano Bruno, bajo las cuales se nos aparece la materia, no las recibe de fuera, sino que las saca de sí misma, las hace salir de su propio seno.

Bacon admira a Demócrito sobre todos los filósofos de la antigüedad porque su filosofía ha separado a Dios del sistema del mundo no reconociendo por causa de las cosas particulares sino la sola necesidad, sin la intervención de las causas finales.

El filósofo francés Casendi (siglo XVII), es quien ha renovado entre los modernos el concepto atomístico del Universo. Para él el universo es un todo coordinado cuyos elementos constituídos son los átomos, los cuales son determinaciones del principio permanente, indestructible, o sea la materia.

Diderot es como una montaña de sabiduría movible que va más allá de la filosofía y de la ciencia, para adentrarse sin temor en el campo social-revolucionario.

Tal vez pocos hombres en la historia han ejercido una influencia mayor que la de Descartes (1596-1650). Gran matemático, físico, escritor y filósofo, practicamente abarcó casi todos los conocimientos de su época y a todos ellos inspiró nuevos rumbos. En realidad, la fiolsofía moderna empieza con él. ¿Dónde encontrar la verdad? —se pregunta. Y cree encontrarla en el *Cogio ergo sum:* Yo dudo. Y como dudar es pensar, deduce: *Pienso*, luego soy. Y ya con anterioridad a Descartes, Agustín había dicho otra verdad: «Si me equivoco es que existo.»

Spinoza reduce con Descartes todas las propiedades de la materia a la extensión.

Malebranche establece un lazo de unión entre la substancia eterna de Descartes y la substancia divina de Spinoza.

Leibnitz, después de analizar la idea de la extensión que parece a los cartesianos tan sencilla y clara, percibe oscuridades que se les habían ocultado. Distingue la materia «primera» o abstracta que es puramente pasiva y la materia «segunda» o concreta que es la que posee actividad.

Berheley va más lejos por ese terreno cartesiano, pues a su juicio la materia no tiene realidad alguna fuera del espíritu.

Hume suscribe las condiciones negativas de Berckeley.. Para él, el movimiento y la pesantez tienen la misma existencia que el calor y la sonoridad, es decir que las cualidades externas de la materia. Cada mañana se cree ver el mismo sol de la víspera, pero en realidad es una ilusión grosera suponer que nuestras percepciones semejantes son numéricamente las mismas y esta ilusión es la que nos lleva a la creencia de que estas percepciones están interrumpidas y que existen todavía cuando ya han cesado de estar presentes a los sentidos.

∴

En el siglo XVIII se produjo en Francia un intenso movimiento materialista que se convirtió finalmente en un instrumento de oposición contra el catolicismo.

El materialismo inglés, desde Hobbes —«el hombre es el lobo del hombre»—, y Newton, hasta Hartley y Priestley, siempre habían tratado de conciliarse con la fe religiosa. Los materialistas franceses combinaron el escepticismo religioso de Bayle con la concepción mecánica del mundo.

La Metrie, en su famoso libro «El hombre máquina», dice: Leibnitz ha espiritualizado la materia en vez de materializar el alma. Descartes se ha equivocado también al distinguir dos substancias.

«El Sistema de la Naturaleza» del Barón de Holbach constituye la principal obra del materialismo francés del siglo XVIII. En lo que concierne a la materia misma, Holbach no es extrictamente atomista. Admite la existencia de moléculas elementales, pero confiesa que su esencia «nos es desconocida».

Hume abandona la hipótesis del mundo exterior.

Fichte, Schelling y Hegel, sucesores de Kant, suprimen la realidad incognoscible que éste dejaba subsistir más allá del espíritu.

Para Hegel lo absoluto es la idea: «Suprimido de un objeto el elemento racional no queda nada.» Nietzsche es tan «optimista» que cree en «la fuerza del hombre sobre el hombre». Y Schopenhauer tan «pesimista» que dice: «Si existiese un Dios merecería que un Diablo se lo llevara de los pelos por haber creado un mundo tan imperfecto y una humanidad tan infeliz.»

por Cosme PAULES

En fin, Campoamor, un poeta español, declara:

En este mundo traidor
nada es verdad ni es mentira;
todo es según el color
del cristal con que se mira.

∴

Y ahora vemos que esta lucubración que habíamos iniciado sin mayores pretensiones, está empezando a sobrepasar los límites más exigentes de la modesta finalidad que nos guía. De tal modo, que luego de algunas consideraciones le pondremos punto final, declarando que sobre filosofía y filósofos es muy poco lo que hemos dicho y que apenas hemos rozado la inmensa cantera que tenemos al frente. Excesivo empeño sería el nuestro si quisiéramos abarcar tan inconmensurable cordillera de sabiduría, de energía vigorizante, de anhelos bienhechores por una vida y un mundo mejor, como encierra la filosofía. Sentimos no poder referirnos aunque fuese con unas líneas a filósofos que ni siquiera hemos nombrado y que sin embargo no podemos intentar hacerlo por cuanto filósofos de la talla de un Francisco de Quevedo, de un Miguel Servet, de un Gracián, o de un Ortega y Gasset, por ejemplo, entre los españoles, no pueden ser presentados con unas cuantas frases elegidas, por muy bien elegidas que imaginásemos poder hacerlo. En fin, una filosofía modernísima que tampoco podemos tratar aquí en unas pocas líneas, sin duda es algo más que una filosofía y por eso es resistida por el intelectualismo en boga. Nos referimos al «humanitarismo» de Eugene Rigis, que encierra un eclecticismo de las más bellas aspiraciones de felicidad y armonía del hombre; quizás en otra ocasión tengamos la oportunidad de dedicar la debida atención y amplitud que merecen las benignas y acertadas concepciones mentales de este autor.

Sabemos cuán grande es el vacío que la presente elucubración deja sin llenar. Y quedaremos satisfechos si de algún modo logramos despertar la afición del lector que todavía no se haya acercado al amplio y bello campo filosófico.

(Continuará.)

ANTENA

CAMPAÑA ANTIFRANQUISTA EN SUECIA

ESTOCOLMO (OPE). — La Federación Nacional de Juventudes Socialdemócratas de Suecia ha iniciado en estos días una acción de envergadura nacional contra la España de Franco. Los organizadores calculan poder realizar un millar de actos o mitines en toda Suecia durante el año 1965.

Se trata de dar a conocer a España bajo otros aspectos que el de paraíso del turismo.

En breve se inaugurará en Gotemburgo una exposición de 15 grabados españoles. Se espera también la visita del señor Carlos Martínez Parera, miembro de la Ejecutiva del Partido Socialista Obrero Español.

Los organizadores de esta campaña confían poder contribuir durante el año 1965 con alrededor de 100.000 coronas a apoyar económicamente a la oposición contra Franco.

DETENCIONES

PAMPLONA (OPE). — La policía ha practicado algunas detenciones en Navarra en relación con la detención del joven herido de un tiro por un policía. Algunos de ellos han sido trasladados a Madrid.

EL PROCESO MANZANO

PARIS (OPE). — Un largo artículo publicado por «Democratie 35» comienza diciendo:

«Deseo tener puestas las esposas símbolo de la opresión de que son víctimas los trabajadores bajo el régimen franquista.»

«Esta frase la pronunció el sindicalista vasco José María Rodríguez Manzano ante el Tribunal de Orden Público de Madrid respondiendo al presidente del Tribunal el 17 de octubre de 1964 con ocasión de su proceso, con motivo del cual iba a ser condenado a tres años y medio de prisión, por delito de ultraje a la nación y diez mil pesetas de multa por «propaganda ilegal y asociación ilícita». Manzano es miembro de la Alianza Sindical, organización sindical clandestina que agrupa a los miembros de la U.G.T., de S.T.V. y de la C.N.T.»

El articulista destaca el valor del gesto y hace después un lago resumen de los atentados a la libertad cometidos por el régimen de Madrid, las represalias contra los obreros, las torturas a algunos detenidos... Y expone las gestiones que hacen las dos grandes sindicales internacionales democráticas para combatir esta situación.

FALLECIMIENTO DE UN ILUSTRE EXILADO

MEXICO (OPE). — Ha fallecido en esta capital don Manuel Castillo Quijada, nacido en Madrid en septiembre de 1869. Tenía por consiguiente, 94 años.

El señor Castillo obtuvo el título de Licenciado en Filosofía y Letras en la Universidad Central e ingresó por oposición en el Cuerpo Facultativo de Bibliotecas, Archivos y Anticuarios, cargo que ejerció en la Universidad de Salamanca, colaborando entonces en diarios como «La Libertad» y «La Democracia» junto con Ariés, Unamuno y Dorado. Después pasó a Cáceres como profesor del Instituto local, y más tarde a Valencia, donde desempeñó parecidas funciones.

En 1939, cuando tenía setenta años de edad, salió de España al exilio. Estuvo en Francia hasta el año 1942 y luego pasó a Méjico, donde desempeñó diversos cargos.

MANIFESTACION ANTIFRANQUISTA

ESTOCOLMO (OPE). — En Malmoe, capital de Escania, ha tenido lugar una manifestación antifranquista organizada por el Comité pro España de las Juventudes Socialdemócratas local. Los manifestantes se teunieron en la plaza de Sankt Knut y se dirigieron con una orquesta a la cabeza a la plaza de Moellonvang, donde tuvo lugar el mitin. Hablaron, entre otros, I. Carlson, presidente de la Federación Nacional de Juventudes Socialdemócratas de Suecia y miembro del Parlamento sueco.

Figuraban en la manifestación varias pancartas que rezaban: «Boycoteo turístico a España», «Es hora de derribar el régimen», etc. De una de ellas se incautó la policía y detuvo a 3 de los portadores de la misma.

Ha sido el primer acto público de la campaña antifranquista que va a desarrollar este año en toda Suecia la Federación Nacional de Juventudes Socialdemócratas de la nación escandinava.

LA RISA ESTALLA EN ESTELLA

PAMPLONA (OPE). — En Estella sigue la gente riéndose de cierto episodio jocosísimo ocurrido aquí en la Nochebuena terminado con un desenlace teatral que pudo ser casi dramático. La guadia civil local había recibido una denuncia cursada a Madrid y de Madrid a Pamplona según la cual cierto ilustre exilado de Estella se proponía pasar la Nochebuena en casa de un hermano suyo. Por si fuera verdad, aunque pareciéndole una idiotez la cosa, el capitán de la guardia civil, hizo montar guardia en todas las carreteras de acceso a la villa, y personalmente visitó en la hora de la cena al hermano del «ilustre exilado», quien, en aquel momento estaba en Inglaterra pasando unas navidades dickenstanas en compañía de sus familiares. Cuando el capitán de la guardia civil vio que la denuncia no pasaba, todo lo más, de una mala broma, sacó de la cama al denunciante, hombre de atormentada conciencia y ya hoy algo perturbado mentalmente, y lo puso a hacer guardia con los guardias. La noche era fría y el denunciante atrapó una pulmonía que ha estado a punto de llevarlo al otro mundo.

La tradición y

CON todo y vituperar contra los fantasmas de la moral sacrosanta, está visto que no podemos evitar el caer en la confusión por el empleo rutinario de palabras que por su significación contradicen el espíritu de las ideas que decimos sustentar.

Hemos creído interesante tratar aquí del uso que continuamente se hace de la palabra tradición en la propaganda anarquista. Muy a menudo leemos frases como estas: «La tradición anarquista», «La tradición bakuninista» etcétera...

¿Qué es la tradición? Una transmisión de leyendas, de doctrinas, de opiniones, de costumbres, de usos, etcétera. La tradición es el lazo del presente con el pasado. Es el apego a las costumbres transmitidas por la tradición. La tradición proclama la impotencia de la razón individual para producir la certidumbre.

Existen filósofos que profesan que toda verdad proviene de una revelación primitiva, y que solamente puede ser conocida por la revelación. Podríamos asimilar el espíritu religioso o rutinario al de la tradición, pues estas no son más que la práctica tradicional de un pueblo. «Las costumbres de un pueblo esclavo son una parte de su servidumbre.» Se dice también que la costumbre es una fuente del derecho, que saca su autoridad del asentimiento tácito de todos los ciudadanos.

La tradición es asimismo la transmisión de los hechos y de las doctrinas que conciernen la religión, pero aunque todas las tradiciones no sean las que conciernen la religión, nadie puede negar el espíritu gregario, borreguil y religioso en la práctica de las tradiciones.

Es más difícil introducir las nuevas ideas de libertad que mantener todo un sistema de costumbres y de rutinas.

∴

Todo esto viene a cuento porque no hace mucho se nos puso en solfa por no creer, o más bien por no caer en ese realismo revisionista puesto de moda por algunos, tildándonos, nada menos que de «feroces guardianes de la tradición». Lo curioso del caso está en el atrevimiento (exageración de los defectos o pretensión de consagrados) de aquellos que cansados de sustentar las ideas que antaño defendieron, en dar consejos un tanto irónicos, y acusándoles de inercia a los que todavía se sienten con fuerzas y con ánimos para seguir por el camino que voluntariamente escogieron. Esto nos recuerda el caso de aquellos otros que en el 1906 aprobaron la «Charte d'Amiens» de triste recuerdo, que considerando a los enemigos del sindicalismo neutro como una secta, aconsejaban a los anarquistas burlonamente, a que fueran *prácticos* y dejaran de ser «los guardianes del dogma intangible». Ahora mismo en Francia no faltan escritores sedicentes anarquistas, entendiendo a última hora que «la intervención de los anarquistas en las instituciones del Estado merece una revisión», y que con tono de profesores anuncian la muerte del anarquismo, de no rectificar o revisar éste su marcha; atribuyendo a los anarquistas una grave enfermedad llamada: —dicho con cierto desdén— «conformismo libertario». (Tales variaciones de juicio nos parecen reveladoras de una turbación de conciencia).

Y a esos *guardianes feroces de la tradición* se les pregunta: ¿de qué tradición? ¿De la de Bakunín? ¿De la de Kropotkin? ¿De la de Stirner?». Si estuviéramos conformes con darle a la palabra tradición el significado que no corresponde a nuestro criterio, contestaríamos sencillamente: «de la tradición de las ideas anarquistas». Pero, se nos ocurre preguntar: ¿De qué tradición de Bakunín? ¿Del Bakunín del «Dios y el Estado» y del Bakunín de la I Internacional?, o ¿del Bakunín de la carta al Zar de Rusia (llamada «La confesión») y de la carta a Guillaume? ¿De qué tradición de Kropotkin? ¿Del Kropotkin de «La conquista del pan» y de la «Etica» o del Kropotkin del manifiesto de los 16?

Lo más gracioso está en la pregunta sobre la tradición de Stirner. ¡La tradición de Stirner! Ese bohemio iconoclasta, destructor de ídolos. Ese que hará como unos doce o quince años, en «Ruta» el famoso García Pradas, ese hombre que en un momento dado creía haber llegado a ser la estrella de primera magnitud del movimiento anarquista, le aplicó como adjetivo más amable el de «jefe de bandidos». Si fuera cierto que pudieran existir stirnerianos, pedirles a estos, tildados de desordenados, incontrolados, «en dehors», balas perdidas, que fueran los guardianes de la tradición de Stirner, sería el caso como para que se murieran de risa.

Si la tradición es una transmisión de leyendas, de doctrinas, etc., si es lazo del presente con el pasado...¿cómo poder personificar todo eso en una sola persona? Por muy importante que fuera esa persona, no representa para mí el que sea mi director de conciencia, de ese sentimiento interior que me hace apreciar el bien del mal de las cosas. Obedecer a una tradición, personificada o no por otro hombre, me haría el esclavo de una causa que no es la mía. Así pues, para expresar una propia opinión, ésta deberá estar libre de toda influencia impuesta a *priori*, sea por la tradición o por la costumbre, es decir, libre de toda influencia superior o exterior. ¿Cómo podría yo, si no es en estas condiciones, exponer las nociones propias que tengo de las cosas? Pero, si ese otro tiene un comportamiento irregular, cambiante, original, ¿de qué tradición será ese feroz guardián?

Querer parecerse a otro es sencillamente humillarse. ¿Acaso puede conciliarse el prejuicio tradicionalista con el principio de libre examen? ¿Cómo seguir ninguna tradición si rechazamos por adelantado toda intrusión de otra voluntad que no sea la propia en nuestra evolución personal? El anarquista no es tradicionalista. No es el esclavo de los que fueron y mucho menos de los que serán, sino el observador sin muletas de un mundo en perpétua gestación.

¡La tradición! ¿Quién puede conocer las causas o circunstancias que nos condujeron de una manera resuelta al movimiento de liberación del hombre? ¿Físicas, morales, intelectuales, económicas? ¿La conducta de un sólo hombre, la de varios?

Recordamos una obra de Blasco Ibáñez, titulada: «Los muertos mandan». Esto no es para nosotros. No queremos que manden en nosotros los vivos, menos todavía los muertos. Los antepasados no están en nosotros. Ellos nacieron, existieron, ya no son. Si vivieran quizá no participarían de nuestras ideas actuales. Y es que ellos no son nosotros. ¿Qué tienen que ver conmigo, con mis propios pensamientos? Ellos vivieron su vida plenamente. A nuestra vez queremos vivir la nuestra.

Mi lema es, pues: «No te dejes imponer» ¡Es mi opinión la que cuenta cuando juzgo y no la del vecino! Lo contrario sería conceder la una autoridad que no admito. Aún admitiendo que persigamos el mismo fin, si empleamos medios o procedimientos particulares, propios, nos apartamos de la tradición, y en ese caso deja-

DISCOS

En el número anterior de este semanario se ha podido ver parte de una carta en la que su autor se extraña de que, a estas alturas, haya compañeros que pongan en duda la utilidad de la Obra de Felipe Alaiz, que unos ilusionados vamos recogiendo y publicando. «La hora actual reclama modernidades», «Ante todo, prosa nuestra nueva», se dice modosamente, casi imperceptiblemente, para no verse impelido a lo más importante de las demostraciones.

Cervantes escribió quijotismos hace cuatrocientos años sin que la inteligencia moderna los haya superado. ¿Hay, entonces, que arrinconar el «Quijote»? ¿Podrían, en tal caso, los arrinconadores, presentar no algo superior, sino equiparable a la obra de Cervantes? Ante esta perspectiva, ¡cómo escapa la sonrisa!

Alaiz no es Cervantes, pero Alaiz es época, nervio, pensamiento, agudeza y presencia literaria. Alaiz es anarquismo impenitente y razonado, y tal vez por ello almas cantarizadas, o entes libertariamente injustificados, encuentren, sin justificación previa y exigible, que los escritos de Alaiz en 1965 son anticuados.

¿Cuáles, pues, procede escribir? ¿Qué anarquismo lograremos definir sin la savia anarquista precisa? ¿Se está poniendo guapo el Estado, que ya nos enternece el Estado? ¿Anarquistas sí, pero en tono menor, inaudible, desaparecible? ¿Y después? Es Estado, ese monstruo social contra el que Alaiz es uno de los autores que con más acierto han vapuleado.

Según el desbordado Felipe, con lo que en 1955 llevaba escrito había para llenar sesenta libros. Nosotros no repetimos «sesenta», pero en un solo empezar llevamos formalizados tres, quedando en planta, o pendientes de publicación, dos más con los textos previstos, o en mano...

Dinero, falta dinero, lo menor de la Obra, puesto que lo más interesante de la misma —el pensamiento de Alaiz— existe. Desperdigado, un poco por aquí —Francia— y un mucho por allá —España—; pero existe.

Con que existiera buena voluntad por parte de los amigos de Felipe, y un silencio prudente de los «amigos de Benito», la Obra al alcance se realizaría, para bien de las ideas anarquistas (puesto que aún quedamos mucho que no podemos prescindir de las mismas) y para prez y gloria de las letras españolas.

¿No es así que se dice, en términos españolistas?

DISCOBOLO

Pedro José Proudhon

(Viene de la página 4.)

«Hoy, las coaliciones y las huelgas de obreros parecen haber cesado sobre todos los puntos de Inglaterra, y los economistas se congratulan con razón de esta vuelta al orden, digamos inclusive al buen sentido.» (Op. cit. página 184.)

En su especulación de la antinomia llega a escribir con mayúsculas que la huelga es ilegal, lo que aprovecha el inescrupuloso marxista Amaro del Rosal en su obra «Los Congresos Obreros Internacionales en el siglo XIX» para decir que «Proudhon termina renegando de todo principio revolucionario». La inescrupulosidad del Amaro del Rosal consiste en que no plasma integro el pensamiento de Proudhon, ya que si llegamos al fin de la secuencia veremos la profundidad de su apreciación:

«... mientras que la huelga de los obreros es *ilegal*. Y no es solamente el código penal quien dice esto, es el sistema económico, es la necesidad del orden establecido. Mientras el trabajo no es soberano debe ser esclavo: la sociedad sólo subsiste a este precio» y aquí hace una llamada que contiene lo siguiente: «Le es tan imposible a la sociedad fundada sobre el principio propietario de no desembocar a la distinción de clases, como a la democracia de no llegar al despotismo, a la religión de ser razonable, al fanatismo de ser tolerante. Es la ley de la contradicción. ¿Cuánto tiempo nos será necesario para comprenderlo?» («Système des Contradictions Economiques», pág. 324, vol. I.)

Proudhon es ateo. Llega a decir que «Dios es el mal», empero, si se viera forzado a abrazar una religión abrazaría la del trabajo que lo pone frente a Dios: «El hombre, entre todos los animales, es el único que trabaja, da el ser, la existencia, a las cosas que la naturaleza no produce, que Dios es incapaz de crear, porque las facultades le faltan.»

Hay hasta poesía, cosa rara en Proudhon, cuando se entrega al tema: «¿Qué es, pues, el trabajo? Nadie lo ha definido aún. El trabajo es la emisión del espíritu. Trabajar es gastar la vida; trabajar, en una palabra, es consagrarse, es morir. Que los utopistas no nos hablen más de devoción: la devoción es el trabajo, expresado y medido por sus obras... El trabajo, frenando los anticipos de la miseria, pone fin a la antropofagia; al mito feroz y divino sucede la verdad humana y providencial; la alianza está formada por el trabajo entre el hombre y la naturaleza y la perpetuidad de ésta asegurada por el sacrificio voluntario de aquél.» (Op. cit. Vol. II, págs. 362-3.)

«El hombre no hace nada de acuerdo con la naturaleza: es, si me atrevo a decirlo en algún modo, un animal «hacedor» («Façonnier» en el texto francés.) Nada le gusta si no le aporta afección: todo lo que él toca es necesario que lo arregle, lo corrija, lo purifique, lo recree.» (Op. cit. Vol. II, pág. 375.)

Por esto, por ver en el trabajador un artista, un amante de la obra que acomete, se rebela contra la división del trabajo que, antes que él ya denuncia Adam Smith. ¡Con qué amargura cita a J. B. Say en su «Tratado de Economía Política» cuando éste había del obrero embrutecido porque durante toda su vida no ha hecho más que una parte insignificante de la unidad de un producto!

De aquí que Proudhon vea, con el advenimiento de la máquina, la salvación del obrero, ya que la máquina, por poder ser perfeccionada al infinito, puede acometer la elaboración y terminación completa de un producto, cerrándose así el ciclo antinómico del trabajo, división del trabajo y, por último, reunión nuevamente del trabajo. «La introducción de las máquinas en la industria y para restablecer el equilibrio profundamente comprometido por esta ley» (Op. cit. Vol., pág. 168).

No se puede vaticinar cuál sería la reacción de Proudhon dentro de nuestra época en la que el maquinismo ha alcanzado proporciones enormes que acorralan al obrero a campos cada vez más reducidos, de forma que si la división del trabajo era una amenaza evidente contra la salud física y moral del obrero, el maquinismo, en la actualidad, lo divorcia completamente del producto que fabrica faltando este cordón umbilical que, en lo artesano, fusionan producto y productor.

Queda en pie el empeño y la solidaridad, nunca desmentida, de Proudhon frente al productor, al ser humano que, gracias a la ciencia económica, nuestro filósofo quiere proporcionarle una sociedad libre, sin coacción, sin Estado, sin autoridad. Esta ciencia económica tiene tanta importancia para Proudhon que, a través de ella, quiere proporcionar el conocimiento general. Edouard Pérez, otro de los biógrafos de Proudhon, dice que la economía era, para el autor del «Sistema de las Contradicciones Económicas»: «Una ciencia inmensa de la cual dependen toda nuestra vida otra filosofía de instruirnos respecto al hombre, su origen, su destino y su Dios» y el propio Proudhon en la obra citada afirmará que «estudiar las leyes de la economía social, es hacer la tercera de las leyes de la razón y crear la filosofía».

Su cultura autodidacta ha hecho que se dispersara, como ocurre con todos los que han tenido que aprender a pulso y sin programa, encontrando sus tendencias y sus materiales cuando ya se han asimilado montañas de libros, y no se concentraba en una especialidad dónde hubiera podido profundizar más. El universalismo del que nos habla Alexis Carrel permite una mayor amplitud de miras, pero ello redunda en detrimento de la intensidad de un tema determinado. De aquí que en Proudhon aparezcan continuamente diferentes soluciones, contradiciéndose inclusive. lo que hace decir a G.D.H. Cole: «De aquí se sigue que mientras para Marx sólo hay unas síntesis posible capaz de resolver los antagosnismos de tesis y antitesis, la filosofía de Proudhon admite una variedad de soluciones posibles estando por esto en oposición directa con el determinismo de Marx y con su creencia en la posible predicción científica del curso futuro de la civilización. Aunque oculto a veces por los términos de la discusión suscitada entre los dos, en esto consiste su verdadero y profundo desacuerdo. En lenguaje moderno diríamos que Proudhon era esencialmente un pluralista, mientras que Marx era monista y, sin duda, un pensador monolítico. (Op. cit. Vol. I, pág. 209.)

Y, sin embargo, la genialidad de sus teorías económicas está fuera de dudas y la manera cómo desarrolla la formación del capital y, en muy especial modo, su exposición de la «fuerza colectiva» tiene un interés sorprendente: «El capitalista, se dice, ha pagado las *jornadas* de los obreros; para ser exacto, es necesario decir que el capitalista ha pagado tantas veces *una jornada* como obreros; ha empleado cada día, lo que no es, bajo ningún aspecto, la misma cosa. Porque esta fuerza inmensa que resulta de la unión y la armonía de los trabajadores, de la convergencia y de la simultaneidad de sus esfuerzos, no la ha pagado. Doscientos granaderos han levantado, en algunas horas, el obelisco de Luksor sobre su base; ¿puede suponerse que un hombre, en doscientos días, hubiera conseguido lo mismo? Sin embargo, en la cuenta del capitalista la suma de los salarios había sido la misma. Y bien, un desierto a ser cultivado, una casa a ser construida, una manufactura a ser explotada, es el obelisco a enderezar, es una montaña a cambiar de lugar. La más pequeña fortuna, el más simple establecimiento, la puesta en marcha de la más mezquina industria, exige el concurso de trabajos y de talentos tan diversos que un mismo hombre no lograría realizar jamás. Es asombroso que los economistas no lo hayan notado.» («Qu'est-ce que la propriété ?», pág. 215.)

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

Previsión, tacto y firmeza

(Viene de la página 4.)

antepone es ver los elementos eficaces con que contamos. En lo medular, el problema no es español, ni francés, ni italiano; en todas partes debe haber el mismo interés, todos tenemos la obligación de estudiarlo y aquilatarlo. Lo que debería interesar, por encima de todo, es que el anarquismo militante fuera intérprete fiel de los ideales, portavoz de sus inquietudes, anunciador de un porvenir, desligado completamente de todo lo que hoy conduce la vida del hombre.

Las revoluciones, todas cuantas alteraciones se produzcan en la vigencia del capitalismo y del estatismo, debemos aprovecharlas para relevar, siempre en la medida de lo posible, los méritos sociales y humanos del anarquismo; son experiencias que sitúan en el escenario de la vida valores que permanecieron ocultos, y por la misma razón, aquellos que ya existían, deben quedar robustecidos, más firmes y más prometedores. Lo contrario no se comprende, de no ser que se contara con valores fingidos, destinados al fracaso a la primer prueba que se les sometiera.

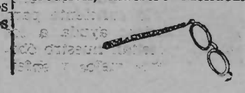
Hace cuarenta años, frente a la Plataforma, programa lanzado por compañeros rusos exiliados, la corriente velaba por la integridad del pensamiento libertario se esforzó para sanear el campo. Recordemos, aquellos que vivimos esos tiempos y esos acontecimientos, lo que se proponían los plataformistas. Era un extravío fundamental, una pretendida regeneración del anarquismo, una renuncia que se quería llevar oculta. La postura sensata, elocuente y enérgica, de Sebastián Faure, como la persistencia y clarividencia de «La Voie Libertaire», llenaron un papel magnífico. «Le Libertaire», con Loreal y sus seguidores de pensamiento autoritario, ¿qué lograron?

Vivimos, en estos momentos, condiciones internas muy similares a las de los tiempos a que nos referimos en el párrafo anterior; mucho nos valdrá ser previsores.

SEVERINO CAMPOS

Teatro Alhambra, París

Magna representación de la obra «Maruxa», de Amadeo Vives, el 14 de marzo, a las seis de la tarde, con la participación de la Orchestre Synphonique, la tiple Lina Huarte, el baritono Aguilar, bajo Astarloa, el tenor Yon de Murguía y 80 coristas. Dirección, maestro Mendoza Lassalle.



Vuestro mundo no es el mío

AL decirlo me refiero a cuantos viven de la política, de la religión, del militarismo, de la magistratura, de la explotación de los hombres; cuantos, aprendices en política, pretenden vivir como los anteriores.

No, señores; vosotros no sois mi mundo. El vuestro es la farsa, la injusticia, la desigualdad permanente en beneficio vuestro. El mío es la sinceridad, la lealtad, la verdad igualitaria que nivela la condición del hombre.

Vuestro mundo, militares, es el de la guerra, el golpe de Estado, el vicio y la vagancia. El mío es la paz, la existencia digna por el pan bien ganado y el respeto sostenido; la solidaridad humana y el menosprecio a los galones.

Estoy muy lejos de vosotros, señores magistrados: Vuestra justicia es falsa; vuestras leyes parciales, de una parcialidad favorecedora del latrocinio de los ricos. Mi mundo es justo, libre, en sociedad de iguales. Derechos y deberes para todos; sin mío ni tuyo; sin dioses ni amos; sin jefes ni líderes. Mi justicia ignora la ley escrita.

Vuestro mundo, señores religiosos, se basa en un tinglado de mentiras. El infundio, y el miedo de los ignorantes os dan aliento y vida. Explotáis la estupidez humana; os desenvolvéis magníficamente en la tiniebla, os place tender la tela de araña en la sociedad que os alimenta, os complace sacar provecho de la hipocresía, de la ficción que proporciona delicias en la tierra luego de asegurnos la exclusiva del *cielo*. Vuestras víctimas penan, para vuestro bienestar, en la tierra, con negación absoluta del paraíso... ¡Farsantes!

En cambio mi mundo es leal, noble, veridico; se complace de los haces de luz, de los colores, de la belleza suma. Mi paraíso debe estar en la tierra, en la vida, no en el más allá de la muerte, que ningún ser perecido alcanza. Mi visión es universal, mi vida un hálito consciente en tanto ella exista. Mi riqueza es la poesía, la literatura, la ciencia, el progreso en todos los órdenes. Y la libertad por encima de todo, y conjuntamente con todo.

Ni el voto cedo a nadie. Los nuevos elementos que lo pideu seguirán el camino de sus antecesores, ingresarán en el mundo falso de la Autoridad triple, que no es, precisamente, el mío.

JOSE CERDEIRA

B.D.I.C

los anarquistas

por JUAN

nos de ser sus *feroces guardianes* para continuar siendo sencillamente libertarios. La oposición de estas dos posiciones es, pues, irreductible. Ese piadoso deseo de seguir la tradición, acaba, naturalmente, siendo un deseo esencialmente religioso.

No me considero como un instrumento de la tradición ni me obligo a ninguna misión extraña. ¿Lo qué puede importarme esa tradición...? Lo mismo que puede importarle a un ateo la destrucción de un santo de yeso, y es por lo cual que no me siento pecador.

No cabe duda que podemos evolucionar, pero queremos hacerlo sin ataduras a nada ni a nadie; como libertarios, y por consiguiente contra toda tendencia de reformismo político. La evolución libre no se compagina con la veleta que al menor de los vientos gira para seguir la corriente del día. Ni qué decir tiene que no nos opondremos a ninguna opinión, a ningún pensamiento, sino contra las opiniones y pensamientos considerados como sagrados. Es difícil la cohabitación cuando no existe la armonía espiritual, mas lo esencial es poner de acuerdo los actos con las ideas. La constancia en el fin que se persigue no tiene nada que ver con la tradición, es la estricta aplicación voluntaria de los principios que se defiende. Lo único que puede modificar nuestras concepciones son las lecciones de la experiencia. Y los hechos cantan.

∴

Existen compañeros que tienen la pluma ligera, que escriben largo y tendido, y con mencionar a Bakunin, Kropotkin, Malatesta y unos cuantos más por el estilo, creen haber nombrado todo el movimiento anarquista. El hecho de que algunos compañeros creyeran ver la revolución social a la vuelta de cada esquina; eso de que «La sociedad comunista libertaria surgiera como el Ave Fénix de las ruinas humeantes de la sociedad capitalista», etc. etc., no quiere decir que todos los anarquistas lo vieran de la misma manera. Tenemos en la punta de la pluma el nombre de cincuenta escritores anarquistas de éste y del pasado siglo que no lo vieron así, sino de muy distinto modo. Al lado de los que veían esa revolución tan próxima estaban los que la veían aún muy lejana. Al lado de los que propagaban la revolución inmediata, estaban los partidarios de la educación para preparar hombres capaces de realizarla. Citaremos un caso que nos parece bastará como botón de muestra: Mientras que en el proceso de Lyon, Kropotkin dijo: «Señores: Creedme, la revolución social está próxima. Antes de diez años estallará. Vivo en medio de los trabajadores y lo afirmo.» Eliseo Reclus, al contrario de Kropotkin que consideraba ese plazo como fatal, decía así: «Nuestra ilusión sería grande si en nuestro celo entusiasta contáramos con una evolución próxima de los hombres en el sentido de la anarquía. Sabemos que su educación de prejuicios y mentiras los mantendrá aún en la servidumbre. ¿Cuál será la espiral de civilización por la cual habrán de subir antes de comprender, en fin, que pueden prescindir de andadores y de cadenas? Lo ignoramos; pero al juzgar por el presente, esta vía será larga.»

∴

Así pues, no hay tradición que valga, ni necesidad de guardianes que la defiendan; los anarquistas tienen opiniones propias. La idea anarquista es negación terminante de todo dogma. El anarquismo sigue su propio método, y solamente establece como principio, la no autoridad. No se satisface con ideas definitivas ni con soluciones preestablecidas. Considera que hay necesidades que satisfacer pero por medio de relaciones mútuas y voluntarias, tendiendo, sin ninguna clase de trabas, hacia la libertad del individuo. Hay quien se ata a menudo a los medios dándoles o confiriéndoles un valor de fin, apartándose así del verdadero fin que al principio se habían propuesto. Los medios hay que tratarles como tales, no de otra manera, y cuidando de que no se opongan al fin que se persigue.

Sé que se me podrá llamar la atención sobre ciertas tradiciones practicadas por el movimiento libertario, como son: conmemoraciones, jiras, fiestas, reuniones, celebrando fechas o aniversarios. Artículos en la prensa recordando a fecha fija acontecimientos importantes y exaltando figuras, hombres que sucumbieron en la lucha por la libertad. Todo eso es verdad. Conversando sobre esta cuestión con muchos compañeros, la mayoría de estos nos han dado siempre su conformidad respecto al fondo de nuestras observaciones, pero entendiendo que la propaganda de las ideas obliga muchas veces a poner en práctica procedimientos que no cuadran con nuestra manera de sentir. La causa principal, dicen, está en tenerse que acercar a gentes que no entienden nuestras concepciones, más particularmente por lo que respecta a la juventud, la cual hay que poner en contacto con nosotros por medio de juegos propicios de la edad y aprovechar esa coyuntura para hacerles conocer cuales son nuestras ideas y nuestras aspiraciones, con el fin de aumentar el número de los que luchan contra la sociedad en que vivimos.

Comprendo el razonamiento y el interés de esos compañeros, pero no lo comparto. Todo es cuestión de puntos de vista. Reconozco la dificultad que hay en no querer pasar por el aro, como vulgarmente se dice, pero me parece que es indispensable ese choque de nuestras ideas, por nuestra conducta, con las ideas y las costumbres establecidas. No sabemos si será más eficaz ponernos al nivel de la inconsciencia o los prejuicios del pueblo, mantenidos por la tradición (aun teniéndolo en cuenta como medio transitorio para el fin que hemos dicho) o tratar sin rebajarnos, a pesar de lo difícil del caso, de elevarlo a la altura de nuestras concepciones. Lo que considero gastado ya, y lo cito como uno de tantos ejemplos, es el que cada año para el 1º de Mayo se tenga que recordar el crimen cometido en el caso llamado: «Los mártires de Chicago». Me parece que no es indispensable esperar esa fecha, porque días y ocasiones no faltan en el año para manifestar nuestra reprobación contra tanto crimen como se comete cada día. (1).

La tradición es la negación del progreso y de la evolución. ¿Y, qué es la evolución? La evolución es la transformación progresiva y sucesiva, es romper con las ideas recibidas en la humanidad, no ser el oportunista que las sigue ni el idealista que construye en el país de la Utopía, es querer ser libre, tener el orgullo de querer vivir libre, siempre más allá, poniéndose de acuerdo con los hombres y sus conocimientos científicos.

Nuestro deseo es que la prensa libertaria sea el punto de contacto entre los que, a través del mundo, piensan como anarquistas, bajo el sólo control de la experiencia y el libre examen.

Desde luego, que todo lo expuesto en este artículo sólamente expresa *una opinión*.

(1) Lo que sí apruebo es la crítica, el ataque, la reprobación contra todos los farsantes de la política y de los sindicatos reformistas que aprovechan la fecha del 1º de Mayo, desvirtuando su primitiva significación de protestas violentas y reivindicativas, para transformarlas en una fiesta legal y borreguil en favor de sus mezquinos intereses.

La cabeza y los pies

Juegos olímpicos

HOMBRES escogidos entre los físicamente mejores, cual salidos de una selección igual a las que se efectúan en las cuadras de caballos. Gesta olímpica... en tanto el hambre impera en tres cuartas partes del mundo y la amenaza de un apocalipsis nuclear no desaparece del ambiente comprometiendo la tranquilidad y la existencia de la raza, o de las razas terrestres.

Preguntémonos si estamos en condiciones dignas para superar una especie, la humana, por otra parte amenazada de desaparición a bombazos atómicos.

Medallas, se dan de oro, plata y bronce. Por cada cien personas practicantes y distinguidas, cien millones acumulan sudores y sus musculaturas subdesarrolladas en los estrados.

¡Cuántas energías, cuántos entusiasmos se evaporan, que serían utilísimos bien enfocados y mejor empleados!

La juventud recuperada por el estudio y la gimnasia sana resultaría una fuerza motriz vital para la sociedad; sería un empuje social impulsivo para realizaciones sociales, de fondo fraternal e igualitario, de relación internacional cordialmente humana, rota la cáscara de cada estrechez nacionalista, religiosa o partidista.

No es así, y el atasco es serio, como lo es la resultancia de ello. Todo queda igual después de un partido, de un campeonato, de una Olimpiada. Se corre lo máximo para quedar al mismo sitio de atraso. Unos exageran el personal esfuerzo, y los públicos aplauden y pagan, no otra cosa. El aire libre está en el bosque, en la marina, no en el estadio intoxicado por las corrientes pasionales. El equilibrio mental y físico se puede mejorar en el ejercicio racional de las condiciones verídicas de cada uno, no en el nocivo esfuerzo superior a la resistencia normal del individuo.

Las pasiones vivificadoras arrancan del corazón y de la mente, nunca de las piernas, del cabezazo, del brinco. Las pasiones vivificadoras por sanguinidad y nobleza, parten de la estima al semejante, del que no se tolerará padezca deficiencias alimentarias, de trato, de cautividad, porque la indignidad de uno arrastra, en su caída, la indignidad de todos.

La mejor medalla para la Civilización es la satisfacción plena de la raza humana. Las otras razas, las de cuadra deportiva, no dejan de tener su mérito, aunque socialmente son meramente secundarias.

En España y en donde sea.

El opio del deporte

En todos los dominios el hombre necesita conocer causas y efectos. Conocer aquéllas equivale a estar impuesto de éstos, distinguir lo productente de lo contraproducente.

Si la humanidad se debate en luchas fratricidas es por desconocimiento de los verdaderos problemas que directamente le afectan. Por ejemplo, la nocividad moral del deporte cual hoy se practica ha sido tema de discusión entre compañeros y afines, quedando ventana abierta para todos los gustos. Sin ánimo de polemizar, yo intervengo viendo que unos estiman necesario que el deporte sea competitivo para mantener su interés, mientras otros creen que el forcejeo deportivo sometido al grado de la comercialización degrada la educación física y a los públicos que se pelean y no practican.

Como se trata de un problema inherente a la juventud y de superación de la especie, el tema no hay que cogerlo por las ramas sino por la base. El deporte, en su sentido estricto, debe ser medio eficaz para el desarrollo corporal y de conducta. Según el estado de salud del individuo, debe aplicársele a tal o cual práctica o estilo. El cansancio del trabajador, por ejemplo, no permite esfuerzos exagerados, irracionales, que la vanidad de un premio, de un título, no justifica ni compensa.

El deporte por el deporte, o la ambición por la ambición, lo aprovechan los tiranos con sus formaciones deportivas pre-militares. Los curas, siempre atentos a la ganancia, atizan la manía de los exploradores, o boys-scouts, y cuando observan que eso no cuaja en los medios obreros, generalmente apartados de la Iglesia, se dicen, con respecto a los jóvenes asalariados con más peloterismo que idealismo: «No venís al templo, pero acudiréis al estadio.» En efecto, los muchachos con más fuerza de pies que de cabeza acuden donde les ofrecen campo dispuesto con todos los efectos y arreos necesarios. Y así, cultivándose los músculos enmohecen su pensamiento y remachan la cadena que el conformismo les destina.

Cultura física, tanta como se quiera. Pero la canción del trágala que la sociedad rutinaria nos destina, no seremos nosotros quienes la readopten ni repitan.

JUAN CLARAMUNT

COHETES EN ESPAÑA

Hasta llegar a la luna

VENIMOS observando con cuánta machacona regularidad y no poca facilidad, tanto los rusos como los americanos tratan de habitar e instalarse los primeros en la Luna. Los habemos en el planeta Tierra que no podemos pagarnos un viaje en el tren, ir inclusive al trabajo en autobús, y a este paso pronto se venderán billetes para aquel planeta.

Empezaron por enviar ratas, perros y monos. Hoy ya lo hacen hombres y mujeres desde la Tierra con billete de ida y vuelta. Estos, después de haber adquirido popularidad, vivirán a cubierto de necesidades.

Las últimas noticias que nos llegan por la radio y la prensa son graciosas. Ya resulta que también Franco al parecer, envió hace poco a emisarios suyos para explorar el lunar terreno. Tras Rusia y América, ha sido España el tercer país subiendo a la Luna. Pero esta vez, ¡por fin!, se ha hecho con escala y cogiéndoles la delantera a los países del secreto.

Esto que digo en público extrañará a mucho que nos leen. Se mostrarán envidiosos y hasta tendrán celos de nuestros adelantos quienes se creían en tercer lugar de la ciencia. Algunos se dirán: «Pero, ¿de dónde sacó este tipo la noticia bomba? Este fulano lo que quiere es tomarnos el pelo. Nada se ha dicho que los científicos españoles, al servicio del régimen fascista hayan enviado cohetes a la Luna.»

Pues sí, amigos, es verdad. Lo que pasa es que unos mean en lana y suena, otros en cardera y no suena; así es el régimen Franco.

No hace mucho (y por esto se sabe lo de la descubierta española), en el último disparo que hizo Rusia, los soviets llegaron a poner pies en luna; se pasearon y exploraron el «terreno». Pero, ¡ay!, kamaradas, ya era tarde; los españoles les habían cogido la delantera.

Según cuenta un corresponsal de «La Pradva», sus emisarios se encontraron con que en cierto lugar de la Luna oyeron un ruido extraño, algo así como de cante y baile con palmoteo; flamenco, en una palabra. Hacia el ruido orientaron sus pasos, y se quedaron atónitos: aquellos huéspedes de honor eran nada menos que gitanos de Albaicín. Se habían traído panderetas, guitarras, hacían la juerga como en la Tierra, ¡por qué no!

Uno de los rusos, cuyo nombre empezaba por K, insistió sobre un compañero para interrogar aquellas gentes. Estos españoles cogerán miedo, nos temerán.

—Pues bien, vamos —contestó el segundo.

Se acercaron, escucharon alguna canción en calé, que poco entendieron.

—Ustedes, ¿ser españoles?

—Sí.

—Pero, no es posible, queridos kamaradas; los españoles nunca disteis pruebas de adelanto ni de saber, España es el país más atrasado de Europa; vive hasta en régimen fascista con la ayuda de los americanos. Sois la ignorancia sintetizada en la persona de Franco, y si llegasteis a sobrevivir después de la guerra de 1939, fue por la ayuda de los yanquis. ¡No es posible!

—Pues, si no es posible, kamrá, como tú dices, quítate las legañas.

—Desde luego, es verdad que estáis en la Luna. Pero, decirnos, por favor, cómo habéis hecho el viaje. ¿Con qué medios? Pues nadie dijo nada de vuestros inventos.

—¡Ah, kamarás rusos! Nuestra invención arriba de muchos milenios. Lo que pasa es que nunca se nos hizo caso a los españoles.

—...

—¿Quieren ustedes saber por qué medios hemos llegado a vuestro astro escogido? Sencillamente, fuimos poniendo curas y guardias civiles encima uno de otro, hasta llegar aquí. Porque, créanlo bien señores rusos, y créanlo los americanos: en España tenemos tantos guardias civiles y curas que os podemos vender cuantas toneladas necesitéis de ellos. Ya lo véis, con la cuerda que ofrecen hasta aquí hemos sido capaces de llegar. Y ahora otra cosilla: Que no nos vengáis con querernos llevar a la ONU para discutir este escándalo. Ni que los norteamericanos sueñen con que se la cederemos, la Luna, como en 1898 hicimos con Cuba y Filipinas.

RODAMA

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

La emigración última

ADIOS, compañero. Un periodista cubano ha muerto, Francisco Parés. Ha muerto como vivió: discreta, correctamente. Ha muerto sin hacer ruido, la noche del lunes (21 de septiembre de 1964) en Los Palos Grandes.

Francisco era un poeta en prosa. Abogado, emigró de España (la generación peregrina que se va desgarrando en las esquinas de América) y llegó a Cuba, que le dio nacionalidad, esposa y ese regusto de vivir necesario. Fue corresponsal de «Le Monde» de París y un puntal de «Bohemia». Con el equipo de Bohemia emigró (su segunda etapa de un tránsito contra los casi todos a lo Juan Ramón, pero con más consistencia física); a Puerto Rico, a los Estados Unidos y, finalmente, no hace un año, a Venezuela, con su inseparable María Adela, su «guajira», decía él.

La prensa es un león que come corazón: cuando un periodista muere los compañeros, en vez de llorar, gruñen: hay más trabajo para los que quedan, un grupo ido al entierro.

Al entierro de Francisco Parés (no usó el doctor, desde el primer exilio fue sobrio) iban los cubanos de la diáspora y algún que otro español refugiado, ya vagamente sudamericano, y, eso sí, refugiado con refugio a medias. Todo terminó en un cementerio caraqueño, en el que nunca había puesto los pies (¡tuvo tan poco tiempo para ver aquí!), entrando ya muerto en su primera visita.

La cosa fue sencilla (aparentemente): perdió un país, encontró otro, lo perdió también. Un tercero le ha dado paz y tierra. Ya no tendrá más que apretar los tornillos para nuevos reajustes, al menos.

Los amigos grandes, los de su grupo, su generación y su rebeldía, lo lloramos por dentro. Por fuera no queremos llorar a nadie más, borrachos de desgracias y fronteras. Pero debemos hablar.

Lo que debe decirse y repetirse de Francisco Parés es lo que tenía de diferente, de suyo propio: el alma de niño; de niño que juega con las maquinillas de afeitar, con los recovecos de la política, con los problemas metafísicos. Un niño muy inteligente que sonreía; un niño bueno que nunca pisó seres humanos ni moscas.

Los cubanos de su grupo están dolidos de su ausencia porque lo tenían ya suyo; más tarde, también hubiera entrado en Venezuela; no tuvo tiempo de entrar: se detuvo en la puerta y ya estaba atravesando Caracas en un coche negro; cuando quiso darse cuenta, ni cuenta se dio ya de que estaba al otro lado de la ciudad, entrando por esa puerta por la que entran (Becquer) siempre más de los que vuelven...

Erró (él, tan regional, tan universal dentro de su natal Cataluña), escribió y cayó en los primeros bombardeos (una bomba retardada, el corazón enfermo) de aquella guerra civil. Mientras tanto, mientras la muerte se hacía muerte del todo, partió su pan con cualquiera, en cualquier parte, a cualquier hora.

Hay señorío del gesto, de la intención y de la mano. El tenía los tres. Desgraciadamente, el gesto no se hereda; ni la intención ni ese mover la mano dadivosa. Se imitan, cuando más. Se los meten a uno en caja, con una cruz de oro o un reloj de bolsillo.

Esa mañana de lunes comenzó su tercera emigración; tercera, pero ya desterrado en tierra, paradójicamente... ¡Qué bello entierro!, en ese comienzo de semana: rápido, sin discursos ni lloriqueos. No hubo, por no haber, ni la cursi paletada de tierra de ese amigo (vivir también su minuto de personaje) escrupuloso que después se hace mínimo limpiándose el pantalón. El mismo cielo, lleno de agua, se contuvo. No era la lluvia para Francisco Parés, poeta en prosa, no en cursilería.

Los que lo queríamos sabíamos que era ya hora de descansar, para él; siempre haciendo por la mañana una casa que las brujas de la fatalidad le deshacían por la noche. La casa del topo es la única que las brujas respetan.

Fueron 35 años vividos discreta, correctamente. ¿Quién puede decir más, caballeros? Nosotros, gacetilleros, reporteros, redactores, que hacemos elogios de los muertos importantes, de los que tienen grandes comercios, grandes bancos, grandes posibilidades de una posteridad; nosotros que hacemos elogios de los muertos que compran tumbas a perpetuidad y páginas enteras, elogios de esos que dejan un gran hueco en la vida que sólo después de muertos pueden ocupar los otros; nosotros, por esta vez, uno de nosotros, más modestamente: yo, puedo decir algo de este compañero de misérrima profesión; de este compañero. Poca cosa aparentemente; cumplió con todos sus deberes y algunas veces, cuando alguien olvidó el suyo, lo cumplió por él. Estuvo dicho de otra manera, siempre en su sitio, aunque su sitio, por suyo, estuvo siempre a la disposición del que buscaba un sitio.

Era optimista, por generosidad. Porque son muchos los que necesitan siempre el consuelo del optimismo del optimista.

La política internacional fue el centro de sus conocimientos, durante sus últimos años. La conocía a fondo. Sus opiniones eran valiosas. En él muchas cosas eran valiosas, en verdad. Pero lo más valioso era su cualidad principal, la más bella del ser humano la generosidad. Se fue a principio de semana, con toda su generosidad sobre el pecho doliente. Porque la generosidad de cada uno se va con él. Luego se pasan años sin encontrar otra...

RAFAEL DELGADO

Caracas.

Festival en Montauban

La comisión de fiestas de S.I.A. de esta localidad, ha organizado, para el domingo 7 de marzo, a las tres de la tarde, en la sala de fiestas de la casa del Pueblo de esta ciudad, un festival. El consecuente y dinámico grupo «Terra Lliure» nos representará la célebre zarzuela española «La Dolorosa». Es autor de la obra J. J. Lorente, y de la música el maestro José Serrano.

Coro, guitarras y el grupo de ballets bajo la dirección de Tina Prat y Pedro García.

De nadie de nosotros es ignorado el éxito que este Grupo ha obtenido recientemente, con la misma obra, en Albi y Toulouse. Tampoco hemos olvidado el éxito que octuvo el año pasado en nuestra ciudad con la zarzuela «Los Claveles», cuyo festival fue en beneficio para la Liga de Mutilados e Inválidos de la guerra de España.

Todos los componentes de «Terra Lliure» son dignos de nuestra mayor estima, por su perseverancia y por el gran empeño que ponen todos en superarse. Seámoslo también nosotros asistiendo para aplaudirlos.

Deseamos, una vez más, queridos compañeros y compatriotas, asistáis, unánimes, a esta manifestación de arte, cultura y solidaridad que Solidaridad Internacional Antifascista os ofrece.

Como siempre, a los ancianos se les tendrá plaza reservada gratuitamente.

La Comisión.

Festival en Toulouse

La Sección Local de esta ciudad invita a todos los compañeros y amigos a venir numerosos al festival que tiene organizado para el día 28 de febrero, a las tres de la tarde, en la sala del teatro Espoir, 69, rue du Taur.

En dicho festival participará, en la primera parte, el veterano grupo artístico «Iberia», que presentará tres graciosos sainetes de Arniches.

En la segunda parte, un fin de fiesta con la participación de artistas de la región.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el día 7 del próximo mes de marzo. Orden del día de interés.

REGIONAL ARAGONESA

Asamblea general de la Agrupación de París de Aragón, Rioja y Navarra, el 28 de febrero, a las nueve de la mañana y en el lugar de costumbre, en continuación de la reunión del 14 de febrero.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará asamblea general el 6 de marzo a las nueve de la noche en la Sala Biblioteca de la rue des Pensées.

F. L. DE IVRY

Aplaza la reunión del 7 de marzo para el 4 de abril.

LYON

1ra Conferencia: «El destino y la libertad del individuo». 2a «Mas pruebas sobre la inexistencia de dios». 3a «El Universo, la materia, y los viajes interplanetarios». 4a «Problema demográfico y miseria a la escala mundial».

La primera conferencia que tendrá lugar el domingo 28 de febrero a las 9 de la mañana en el Palais du Travail, Place de la Liberation (rascacielos) sala nº 25, a cargo del eminante conferenciante H. Bordés, de la «Libre Pensée» du Rhône.

F. L. DE TOULOUSE

Anunciamos a los compañeros de esta localidad y alrededores que el sábado 27 de febrero tendrá lugar un Coloquio en nuestro local social. Tema: «Forma y medios a emplear para el derrocamiento del franquismo».

Intervendrán en la discusión varios compañeros inscritos al efecto, por lo cual creemos que la discusión será de suma importancia.

Esperamos el máximo de asistencia por parte de los compañeros.

S. I. A. EN BEZIERS

El Secretariado de S. I. A. en Béziers, pone en conocimiento de sus afiliados, Amigos de S. I. A. y simpatizantes, de Béziers y sus aldeodores, que en caso de que algún compañero se encuentre hospitalizado, se comunique a nuestro delegado, compañero Tárrega Francisco a L'Yranget, Groupe B, escalier 21 apart. 109. Béziers.

CORREO DE REDACCION

J. C., Laverune. Ve tú mismo por las correcciones.

— M. R. V., Beausoleil. No olvidar que en esta casa somos racionalistas. y a mucho apurar, antideístas.

— F. F., Orleans. En el «C. S.» fue comentado por Fontaura, no importando que también tú lo hagas.

— L. P., Villeurbanne, Route de Corbas. Nos ha sido devuelta carta. No obstante, podéis escribir a ambos en 24, rue Ste-Marthe, París (Xe).

— J. B., Annecy. Pasado encargo a la Administración.

— G. L., Neully. El aviso llegó tarde.

— E. G., Burdeos. Escribiremos.

ADMINISTRATIVAS

J. Bassons, St-Paul (Hérault). Dile al compañero francés que sólo hay una edición del «C. S.»: la franco-española. Los descuentos se hacen a las F. Locales.

— Ahijado, Ugine (Savoie). Recibido giro 12,70 F. para turrones. Debías de haberte atendido al importe de la factura enviada, pues de la nota del periódico confundistes los precios. Había pastillas grandes a 7 F. y pequeñas a 3,50 F. Nunca se mencionó la cuestión peso.

— Cantón Manuel, Combraille (P.-de-Dôme). Devuelta prensa y carta. Deuda «Umbral» 31-12-64, 17 F.

— Angel Cabeza, París 13. Nos ha sido devuelta carta. Deuda «C. S.» y «Umbral» 31-12-64, 79,50 F.

— Maya, Ruiba (Alger), Muiño, idem. Devueltas cartas y sin noticias. Necesario arreglar situación.

— Pedro Virgili, Paris (14). Devuelta carta y sin noticias. Trata arreglar situación atrasada.

— Delgado, Nassa les Bains (P.O.). Se recibió giro, libro y semestre «Umbral». «Recuerdos del porvenir» no está editado.

— Hill Pedro, Orleans (Loiret). Recibido giro 29-1-65. Pagas «C. S.» hasta 31 marzo 1965.

— José Gené, Méjico. Recibida carta y cheque. Igualmente lo destinado a «Terra Lliure».

— Benavente, Grenoble. Recibido giro y carta 12-2-65.

— Abel Hernández, Castres. Recibido giro 10 F.

— Pradas Vicente, Gap (H. A.) Giro 45 F. «C. S.» hasta 31-12-65.

— L. Picó. Toulouse. Recibido giro 50 F. Donativo por los envíos a S.I.A.

— J. Louzara, Steubenville (USA), Recibido giro 73,17 F. Pago año «C. S.» y «Umbral» avión.

— José Rofes, Valence (Drôme). Giro 64 F.

— Francisco Hernández, St-Ouen (Seine). Recibido giro.

— Felipe Tineña, Pasadau (Aude). Manda los giros al mismo nombre que corresponde el CCP, de lo contrario te los devolverán todos.

PAPEL RECIBIDO

EMANCIPACION, Avenida Champagnat, 2245, Mar del Plata (Argentina). Publicación anarquista, conteniendo inspirados escritos y alguna intervención en los asuntos interiores de la CNT de España en el Exilio. El último número recibido (de diciembre 1964), viene confeccionado a multicopista en signo de situación administrativa deficiente. Cuantos compañeros deseen ayudar a EMANCIPACION háganlo al nombre de Carmelo Robaldo y a la dirección indicada.

CONTRE-COURANT, 24, rue Pierre Leroux, Paris (7e). Revista de gran interés anarquista, docta y reconstitutiva algunas veces. Interesa su diccionario biográfico de figuras del anarquismo mundial. CONTRE-COURANT es recomendable a los compañeros lectores de francés.

Servicio de librería

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fablán Moro. Precio: 1 F.

«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00

Se ha puesto a la venta

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

del compañero Juan Ferrer.

Precio, 1,80 frs. Pedirlo a Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), o a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (Xe).

COL. CRISOL, 6,50 F.

Unamuno: « Niebla. Abel Sánchez ».
— « Por tierras de Portugal y de — España. Andanzas y visiones españolas ».
Undset, Sigrid: « La orquídea blanca ».
— « La zarza ardiente ».
Valera: « Juanita la Larga ».
Valle-Arizpe, A. de: « Virreyes de la Nueva España ».
Vasari: « Vidas de grandes artistas ».
Vega, Lope de: « La estrella de Sevilla. Peribáñez y el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna ».
Vega, Garcilaso de la, y Boscán, Juan: « Obras completas ».
Vélez de Guevara: « El diablo cojuelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El ollero de Ocaña ».
Verdaguer, Jacinto: « Antología poética ».
Verlaine: « Obras poéticas ».
Vicente, Gil: « Teatro y Poesía ».
Villaespesa, F.: « Teatro escogido ».
— « Novelas escogidas ».
Villalón: « Viaje de Turquía ».
Vinci, Leonardo de: « Tratado de la pintura ».
Vital Aza: «Comedias escogidas».
Vives: « La mujer cristiana. De los deberes del marido. Pedagogía pueril ».
Wallace: « El arquero verde ».
Wells: « Doce historias y un sueño ».
Wilde, Oscar: « Cuentos ».
— « Un marido ideal. El abanico de Lady Windermer ».
Wodehouse: « Señorita en desgracia ».
— « Samuel brusco ».
— « La suerte de los Bodkin ».
Zielinski: « Historia de la civilización antigua ».

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, *rue Ste-Marthe, Paris* (10e)
C C P 13 507 56, *Paris*

Continuidad solidaria

CADA vez que en nuestra prensa leemos algo referente a labor solidaria en marcha o en proyecto, no podemos evitar la correspondiente alegría que ello nos produce. Si en apariencia se hace bastante en realidad es bien poco lo que hacemos. No es cosa de conformarse con un mínimo, cuando las necesidades son máximas, tanto, que por mucho que hagamos jamás las llenaremos por completo. No porque el ser humano lleve dentro de sí una cierta dosis de egoísmo que le impide abrir por completo su bolsa, dar al necesitado cuanto a él le sobra; la incertidumbre del mañana y toda una serie de «necesidades» que al correr de los días se va creando, le hacen cauto y calculador y hasta, por qué no decirlo, ahorrador, egoísta y avaro a veces.

Y ello será sin duda así, mientras no se logre la emancipación de la humanidad, mientras persista la explotación de la mayoría por unos pocos, mientras no se llegue a implatar la sociedad que asegure a todos cuanto necesiten dentro de lo posible y sin diferencia apreciable en favor de nadie. Si la igualdad absoluta y rígida es difícil de practicar, un reparto equitable evitaría las desigualdades tan escandalosas del régimen capitalista y con ello tantos y tantos sufrimientos morales, preocupaciones sin fin, dolor y hambre de pan y de libertad. Esto en lo general.

En lo que más de cerca nos atañe, hay tres aspectos en lo solidario que de ninguna manera debiéramos soslayar, que ninguna, absolutamente ninguna razón es lo suficiente para obligarnos a eludirlos: ayuda a los que en España necesitan nuestro óbolo; ayuda a nuestros viejos y enfermos, demasiado olvidados pese a los acuerdos en vigor; y ayuda a cuantos son o sean víctimas en la lucha contra el fascismo o neo-fascismo internacional en todas sus formas, que no son pocas. Todo lo que hagamos en favor de los que necesitan nuestro apoyo, repetimos, será siempre insuficiente. De ahí el que veamos con satisfacción toda labor que tienda a despertar la conciencia solidaria, a veces extremamente dormida, en nuestros medios.

Nuestra obligación, voluntariamente adquirida, ha de llevarnos siempre a no cejar en esa labor solidaria tan «olvidada» en favor de lo supérfluo. A nadie puede exigírsele nada, cierto. Sin embargo, cada cual debe ser absolutamente consciente de las necesidades que jamás ni siquiera a medias son cubiertas. Hoy, por los caídos en manos de la represión, o víctimas de la persecución constante en casi todos los pueblos y por los que todo lo dieron en la lucha por un porvenir mejor, libre de tiranías y explotación, e impotentes ya para ganarse el sustento; quien sabe si mañana nosotros.

La continuidad solidaria ha de seguir su camino; de ninguna manera puede estancarse. Aunque los avaros, los «nuevos ricos», o los indiferentes traten de *olvidar* que las necesidades continúan existiendo. Contra todos ellos hemos de redoblar nuestro esfuerzo, para así demostrarles que el Ideal de Solidaridad no ha sido abandonado, que todavía quedamos los suficientes para llevar adelante la obra de Solidaridad Internacional Antifascista.

JULIAN FLORISTAN

Febrero, 1965.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El atraso de España

NO se debe ser patriota por nada del mundo. Cuando vemos «patriotear» a elementos avanzados reducidos a exilio permanente, pensamos que nuestro internacionalismo degenera. ¿Como España, ni hablar? Referente a España, prudente silenciar.

No importaría que se nos tratara de antiespañoles: España, en progreso físico y moral, está en la cola; en la ONU y en todas partes está a la par con los Estados selváticos recientemente constituídos. Nunca en las estadísticas edificantes aparece el nombre famoso de España.

Y cuéntese con que no nos alegramos de ello. Quisiéramos que nuestro país gozara de todas las perrogativas científicas por colaboración inicial e internacional de las mismas. Afortunadamente para el mundo liberal hispano, el noble haz del intercambio universal en historia, arqueología, biología, arte, etc., ha sido o sigue siendo mantenido, desde fuera de España, por los sabios Altamira, Bosch Gimpera, Augusto Pi y Sunyer, y artísticamente por los dos Pablos: Picasso y Casals... con el consiguiente suma y sigue de capacidades que, para no ser cansinos, no consignamos.

Evidentemente, la España material, presentemente franquista, aporta escasísimos valores al concierto de la inteligencia internacional, perdida como está en el laberinto de la rutina, de la indigencia moral, de la carencia de espíritu de iniciativa. El propio Estado, omnipresente en la figura de Franco, está impedido en su torpe vuelo por la cadenilla infame de un Concordato que entrega el tesoro, la enseñanza, la libertad y la vida pública a la Iglesia vaticanista. Por cada laboratorio hay en España cinco mil altares, y tal vez nos quedamos cortos. Por cada investigador se registra la presencia de cincuenta religiosos profesionales. En la lógica sacristanesca, un ministro de Dios equivale a cien albañiles y a cincuenta panaderos; pero comparen los desapasionados lo que produce aquél con lo que proporcionan éstos.

Asomándonos de nuevo a las aberturas fronterizas, comprenderemos que en mecánica precisa, en química industrial y moderna, en materias nucleares, electrónicas; en adelantos transportistas, etcétera, nada aportamos y mucho necesitamos y mucho mendigamos a pesar de ser principales elegidos de Dios, de la Historia, y del Cuento. ¡Como España, ni hablar! ¡Claro! Incluso Egipto nos aventaja, pese al plomo histórico de sus momias y al polvo de sus desiertos sometidos a la conmiseración del Nilo.

Sin embargo, no se trata de un atraso congenital de España. Se trata de una imposibilidad de adelanto secularmente impedido por la religión amparada por la imbecilidad de los monarcas y la rutina de las regiones. El odio a la higiene corporal contrastando con los baños árabes; la saña contra la ilustración del pueblo manifestada por la Inquisición menor de Torquemada y la Inquisición mayor de Nozaleda, Cánovas del Castillo, Antonio Maura, Dato, Martínez Anido, Primo de Rivera y Franco, ha provocado el déficit terrible que en tesoros de inteligencia y bienes los españoles resentimos. Incapaz de conquistas loables, el ejército de la Patria (y conste que se nos ha escapado la mayúscula) batido en todos los campos de la América, en todas las guerras exteriores de tres siglos acá, se ha enfrascado en peleas internas, desastrosas, fraticidas, de durante un siglo: 1835-1936.

Imaginemos la cesión normal de Cuba a los cubanos cual los Garrido y Benot en 1873 habían solicitado; sigamos imaginando que las pugnas fraticidas de 1835, 1872 y 1936 la Iglesia no las hubiera provocado, y que esa misma señora y negrísima entidad no se hubiese asociado al capitalismo para guerrear al «infiel» marroquí en 1870, 1896, 1909 y 1921. Y sigamos ilusionando que en la era de paz relativa resultante, la Universidad española hubiese trabajado sin limitaciones materiales ni imposiciones escolásticas, admitiendo incluso en sus aulas a los hijos despiertos del proletariado. ¿qué no habría hoy en España en personal sabio preparado, en realizaciones nobles consumadas, en experimentos sociales, científicos, industriales, artísticos y docentes conseguidos?

España arrastra un atraso positivo de cien años merced a una Iglesia ruín, al Capitalismo obtuso, a un Militarismo bestial, y a una herencia fatal de rutina y espanto.

La hoguera de la Santa Inquisición sigue alumbrando, siniestramente, la tierra hispana. Y vista la opacidad de los propósitos actualmente manifestadas, ¡ay de Hispanía si la luz redentora no es verdaderamente revolucionaria!

España candente

Contra Franco y Salazar en Lyon

Según el diario «Combat», de París (18-2-1965):

«Una manifestación en favor de las libertades de España y Portugal, agrupando, según los organizadores, unos quinientos jóvenes pertenecientes a l'AGEL, PSU, CFDT, MIAJ (Movimiento Independiente de los Alberges de la Juventud), ESU (estudiantes socialistas unificados), Federación Anarquista y Juventud Socialista (1), se desarrolló el martes por la tarde en las calles de Lyon y ante los consulados portugués y español.

« Los manifestantes lanzaron gritos hostiles contra los jefes de gobierno Franco y Salazar y reclamando libertades sindicales y políticas.

« Durante la manifestación se registraron varios choques entre la fuerza pública y los protestatarios, de los cuales una veintena —entre la cual el vicepresidente de l'AGEL, Jean Paul Delage— fueron detenidos.»

(1) Todo organismos franceses.

Humo, después del incendio

La dirección de la RENFE ha servido a toda la prensa diaria de España una pretendida justificación de inculpabilidad referente a la tragedia del correo Madrid-Barcelona ocurrida hace unos días en las cercanías de Grisén (Zaragoza) y a causa de la cual hubo 35 muertos y otros tantos heridos, la mayor parte graves.

La inculpación que frescamente los jefes de la RENFE se atribuyen, si no fuera infame, sería ridícula. En un lujo de considerandos y especulaciones, el informe (desde luego, aprobado por la censura) afirma que los ejes de los coches no se recalentaron; que la locomotora del tren correo era «fuelizada» y, por consiguiente, imposibilitada de echar chispas; que los convoyes que cruzó el correo en la distancia de Plasencia a Calatayud no llevaban máquina de tracción carbonera; que el sabotaje del tren hay que darlo por descartado; que la revisión de los coches en madera era reciente y satisfactoria; que el convoy incendiado no corrió así tanto como se dice, que los pasajeros se azoraron a la vista de las llamas, se apelotonaron, pereciendo casi en bloque... cuando debían esperar que el convoy frenara para arrojarse por las ventanas; que los cuatro pasajeros que se arrojaron a la vía lo hicieron antes de tiempo; que las señales de alarma funcionaron, excepto las de los vagones incendiados; que en adelante los coches de madera serán suprimidos; que coches en material de bosque también se usan en Alemania, Francia, Suecia, Dinamarca, Bélgica, Luxemburgo, Noruega, Yugoslavia y Suiza; que en España hay coches de tercera metálicos y coches de primera en leño fuerte...

Leído el informe, uno se queda soñando. Si el tren no se incendió ni lo quemaron unos malvados saboteadores, ¿lo incendiaron, pues, los propios viajeros para calentarse, o para transcurrir su viaje divirtiéndose echando cerillas encendidas al aire?

Pero dejémonos de bromas, que pasa un entierro.

De 35 personas asadas vivas en coches de madera españoles, porque también los usan los alemanes, los franceses, los suecos, etc.

De Gaulle a Franco

Londres.—Dice *Sunday Telegraph*: «El general de Gaulle acaba de dar a la Gran Bretaña una lección de cómo se puede batir a Franco en relación con su bloqueo de Gibraltar. Le dijo a Madrid que si se paraba en La Línea a los automóviles franceses, serían arrojados de Francia los trabajadores españoles.

Este caso ha sorprendido al Gobierno y al pueblo del Peñón, los cuales se preguntan cuándo va Londres a ejercer represalias contra España. A los turistas franceses los trataban de la misma manera que a los demás en la frontera de La Línea. Pero hace unos días, cuando unos franceses se quejaron al cónsul de Gibraltar que los habían detenido durante horas, se apresuró a entregar la advertencia de De Gaulle a las autoridades españolas. Inmediatamente se dejó en paz a los automóviles franceses y desde entonces no ha habido compases de espera para ellos.»

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

YON DE MURGUIA

En cada Festival C. N. T. efectuado en la «Mutualité», han participado tenores españoles, franceses e italianos de primer orden, aunque no de *primo cartello* operístico. El caso es que han sido buenísimos, al extremo de ponernos en un brete para programas sucesivos.

No obstante, este año cubrimos, también con fortuna —con máxima fortuna— este expediente artístico presentando al buen tenor de ópera YON DE MURGUIA, que por serlo, de bueno, no necesita adjetivos ni distingos, puesto que se distinguirá él mismo por sus méritos ante nuestro interesante público

YON DE MURGUIA —escogido por el maestro Mendoza Lassalle para desempeñar el primer papel de «Maruxa» en la Alhambra— viene precedido de una fama merecida, conquistada a pulso en los mejores teatros de España, Italia y Francia.

En nuestra fiesta cantará ópera individulamente, estableciendo conjunto con Laura Hilden en dúos de música ligera.

En el próximo número: Presentación de Léo Campion y del trio sudamericano «Los Changos».

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

VIGENCIA DEL MCCARTHISMO

DIAS pasados asistíamos a la representación de «Dies Irae», una de las obras maestras de Carlos Dreyer. La acción se desarrolla en su país natal, Dinamarca, en las postrimerías de la Edad Media. Epoca tenebrosa en la que el culto de la «fe» adquiría dimensiones demenciales. La vida de los hombres se hallaba reglamentada por cánones restrictivos y no escapaban a sus reglas los propios eclesiásticos. Pero pertenecía a éstos derecho de vida o muerte sobre sus conciudadanos. En nombre de lo que entonces constituía la base en que se afianzaba el Poder. No importa el nombre que designaba las instituciones. Lo que importaba e importa era el espíritu que regía y reglamentaba las relaciones humanas, así como el carácter de las instituciones dedicadas a «gobernar» a los hombres.

No mucho más tarde, en plena época moderna, se dio en los Estados Unidos el caso registrado por el teatro y por la pantalla bajo el título de «Las brujas de Salem». En uno y en otro caso, como en el legendario episodio de Juana de Arco, como en el de Calvino contra Servet, la hoguera era el instrumento de justicia. ¡Tiempos bárbaros ya superados por la cultura y por la civilización! Todo pertenece felizmente a un pasado irreversible, al que —por los tiempos de los tiempos— no se volverá jamás. No se volvería jamás si en verdad el espíritu humano hubiera logrado su equilibrio en la justa reafirmación de sus valores. No hemos llegado aún a tal grado de evolución moral. En el ayer reciente, como en la actualidad fugitiva, se repiten los mismos casos mediante procedimientos en el fondo semejantes, aunque aparezcan menos espectaculares, y se supongan insignificantes. Pero tenemos en analogía el problema de los «negros», de los «judíos» y una variada secuela...

EL CASO OPPENHEIMER

Todo responde a la razón de Estado. Si ayer era posible someter a los hombres en nombre de simuladas «leyes divinas», se invocan hoy razones nuevas que dan la misma atribución a quienes las enarbolan —apoyados en la fuerza— para reafirmar la leyenda al cuello de quienes se hallan en divergencia con estas razones nuevas. Distintas en apelación según el país y el momento. Idénticas en cuanto a su contenido y en cuanto a sus efectos. Quien lea «El cero y el infinito», sin poseer una sólida formación política, creerá que es un absurdo lo que Koestler relata y afirma. Se habla allí de la «razón del Partido». Pero es el caso del Partido que encarna el Estado.

Pocos años después de la terrible purga moscovita, surge en los Estados Unidos una oleada de histeria colectiva. La guerra mundial acaba con el peligro nazifascista. Así se afirma a voz de trompeta. Pero se redescubre un peligro que apareció mitigado, con variantes de modo y diapasón, en el curso de la misma guerra. *El peligro comunista.* Comienza así una página nueva en la historia de los Estados Unidos. Marca un tiempo de regresión mental que pudiera parecer inconcebible. Se dice que —dividido el mundo en dos bloques antagónicos, a raíz de la Conferencia de Yalta— se ha de desarrollar una acción defensiva por parte del «mundo libre». Defensiva que se traduce en ataque virulento —por todos los medios— contra el «mundo totalitario». En realidad, esta ofensiva en la que se emplean enormes recursos económicos, tiene otro objetivo de primer alcance, objetivo del que jamás se habló. Se trataba de evitar la situación que se creó al final de la primera guerra europea, situación que fue favorable al estallido de la Revolución rusa y que provocó una oleada de intentos revolucionarios en la entonces debilitada Europa. Poco faltó para que las tropas alemanas se hicieran dueñas de la situación del país en tanto que ciudadanos que al volver a sus hogares se hallaban abocados a la catástrofe que desorientó a los hombres de Estado. Los Balkanes, Austria, Italia, se hallaban en posiciones difíciles, que se resolvían en conatos revolucionarios y colocaron en un brete al capitalismo internacional, enfrentado a un renacer del movimiento obrero revolucionario.

Era necesario, en 1945, crear un tantasma terrorífico que ocupara las mentes y centrara las voluntades hacia una labor urgente y sin reposo. De ahí surgió el «anticomunista militante», o de oficio, ocupado en tenaz labor que abarcó innúmeros aspectos. No pocos espíritus libres y generosos cayeron en la trampa y adhirieron de buena fe a la cruzada, ya que en verdad, el comunismo moscovita no significaba, ni significa, ninguna panacea social y ninguna garantía para la libertad. ¿Pero qué garantía ofrecían las democracias? La primera, brutal, inaceptable, fue la que se dio en adjetivar el *maccarthismo.*

El senador McCarthy fue el celoso abanderado de la nueva cruzada. De su nombre derivó el remoquete que se aplicó a la caza de brujas más espectacular de todos los tiempos. El simple ciudadano, pero sobre todo el funcionario de Estado, apareció como suspecto a interrogar sobre sus opiniones políticas. La menor duda conducía a un proceso en regla saldado con prisión o con la suspensión de los «derechos cívicos», en los que de hecho habría de pirrarse todo ciudadano consciente. La fiebre histérica tomó alcances apocalípticos. Se persiguió a escritores, artistas, hombres de ciencia. Charles Chaplin se negó al chantaje y abandonó el país, pero otros millares de hombres, entre quienes son conocidos Elie Kazan, Jules Darwin y muchos otros, sufrieron el oprobio del interrogatorio, de la condena, de la delación... O se hicieron delatores para salvar su «reputación» y su mendrugo. Se influyó hasta en los medios universitarios y se quemaron libros, ya que no se quemaban a sus autores. Desde entonces, median en Europa buena cosecha de profesonales del anticomunismo. Con lo que el comunismo obtuvo las simpatías de todos los izquierdistas sin partido. El resultado fue contradictorio.

En el teatro «Athenée», de París, vemos a Juan Vilar, ex director del T.N.P., en tanto que redactor, director y actor, en un alegato severo contra el *maccarthismo*, utilizando el conocido caso del doctor Oppenheimer, a quien podría incriminarse en tanto que coautor de las bombas de Hiroshima y Nagasaki. Pero el Tribunal americano le condena por su pasado de simpatías comunizantes, le destituye de sus funciones y le priva de sus derechos. No comentamos la obra, que consiste en la simple reconstitución del tribunal y de parte de los debates, rigurosamente exactos. El efecto es extraordinario por el verismo y la escrupulosidad de la representación. Esta pieza, como la de «Sacco y Vanzetti», como la de «El Vicario», pertenecen a lo que podríamos decir «la misma serie» de piezas dedicadas a despertar al hombre, enfrentándole con su conciencia íntima y casi su conciencia social.

«EL VICARIO» EN ROMA

El intento de dar a conocer «El Vicario» en Roma, queda supeditado a las autoridades eclesiásticas. Enarbolando el «Concordato» realizado en 1929 por Mussolini y el famoso Pío que en la pieza se invoca, se recurrió a la policía para prohibir la pieza que —para mayor paradoja— se representaba en el local de una iglesia abandonada y convertida en teatro. Los artistas no se conformaron.

Un atentado a la dinamita, en una de las puertas del Vaticano, da más fuerza al intento, que difícilmente tendrá libre curso en Italia, a pesar de contar entre los hombres de gobierno a socialistas como Saragat y Nenni.

El autor del atentado —G. M. Volonte— se presentó a la policía, dando así prueba de su coraje y de su responsabilidad.

∴

La enumeración de hechos susceptibles de ser considerados en la misma tónica del Maccarthismo, proliferan de tal manera en el mundo, bajo diversas formas, que puede dar lugar a una *Crónica* cargada en detalles y en ejemplos.

Ante un futuro complejo

Previsión, tacto y firmeza

por Severino Campos

GONZALO de Reparaz, en su obra «La Constitución Natural de España y las de Papel», describe, con la naturalidad que le era peculiar, la analogía de alcances científicos entre las grandes alteraciones y las revoluciones de contenido social. Confesamos haber gozado mucho en su lectura. A más de su estilo sencillo, asequible a cualquier inteligencia algo bregada en problemas sociales, hay en su exposición un raudal de conocimientos que con excelente método inculca.

Todo, en ese estudio, está completamente desprovisto de metafísica. ¿Su conclusión? Que para que floten a la superficie las partículas útiles a la vida humana, que hay en las entrañas de la tierra, son necesarias esas convulsiones geológicas que alteran todas las capas. Estamos de acuerdo. Pero esas mismas leyes, que determinan los fines señalados por Reparaz, traducidas a la sociedad humana, ¿logran resultados similares? El tema se presta para un buen estudio; y por nuestra parte, que poco entendemos de geología, vamos a interpretarlo desde el punto de vista social.

Siempre desde nuestra base de opinión libertaria, hemos procurado estudiar algunos de los grandes acontecimientos revolucionarios de la historia. Prescindiendo de la inglesa, que si alcanzó aires subversivos nada logró en lo constructivo, se ha de llegar a la Comuna de París para ver, en ese gran escenario popular, el genio y la capacidad constructora de gentes que hasta entonces no tuvieron oportunidad de demostrar lo que valían. Fue necesaria esa gran sacudida, que minimizó los grandes Poderes tradicionales, para demostrar la reserva de recursos sociales yacentes en el pueblo.

Por vías ascendentes, tras el acontecimiento más elevado que registra el siglo pasado, hay dos que mucho vale tenerlos en cuenta: La revolución rusa y la española. Una y otra, si bien malogradas por una misma causa, la exaltación autoritaria, dejaron patente lo que la interpretación libertaria ha clamado respecto a la intervención del pueblo. La apreciación de un hecho, por personas de diferente cultura o sentimientos, puede alcanzar hasta conclusiones opuestas; ello puede comprobarse, por ejemplo, respecto a los acontecimientos revolucionarios de Francia, leyendo a Michelet, a Taine y a Kropotkin. Lo innegable es, comprobado en todas alteraciones, que el ingenio, y la capacidad constructiva de la baja capa social, solo arrancan vuelo ascendente en las grandes sacudidas sociales.

Pero ese fenómeno no es único; contrasta con otro, también originado en la revolución. Los erigidos como líderes de avanzada política, pregoneros opositores a la estática gubernamental, olvidan, casi siempre, que la revolución es una prueba de fuego para todos. ¿Pruebas? Las hay abundantes. En España, la agitación liberal del siglo pasado, con sus secidentes episodios, y sus participaciones gubernamentales, nos ofrece resultados que aseveran las afirmaciones anarquistas. Y esos resultados, ¿no adquieren confirmación y magnitud extraordinaria en la corta existencia de la primera República? Gubernamentalmente, ¿se ha aquilatado bien el papel de Castelar y el de los hermanos Salmerón? ¿Se ha estudiado a conciencia los alcances de la represión contra los cantonalistas?

No puede ser, lo que acabamos de citar, resumen completo del contraste que nos interesa hacer resaltar. Liberales, republicanos federales, y más los unitarios, son gentes de condición muy distante a la finalidad libertaria; como lo son los socialistas y comunistas. Todos estos, en tanto que partidarios del ejercicio autoritario, no podían llegar a otra actitud que a la que llegaron. Lo extraordinariamente paradógico se ha dado entre nosotros. Pero, colocados en el mismo medio, en ejercicio de las mismas funciones, ¿podíamos ser diferentes a los demás? Torpe ilusión creerlo.

Y por esa razón, de orden fundamental en la psicología humana, vimos, que hombres de largo abolengo libertario, muy capaces de afrontar y soportar las inclemencias más penosas de la autoridad, de todo sistema gubernamental, al entrar en esas mismas funciones se los tragó el océano de los problemas autoritarios y los perdimos para siempre. ¿Qué nos corresponde hacer en estos momentos para evitar reincidencias? El precedente de reivindicación estatal debe quedar aislado en la historia del Movimiento Libertario; las revoluciones que tengan nuestro concurso debemos orientarlas hacia la liberación de todos los humanos, no para aportar funcionarios a la existencia de cualquier Estado.

¿Qué cabe hacer para los fines de saneamiento y enaltecimiento de nuestros cuadros de lucha? Tal vez fuera de buenos efectos asimilar la tesis de Ricardo Mella en su «La Coacción Moral». Podemos pensar en la revolución, actuar revolucionariamente, cuando la ocasión lo depare, pero desde ya, hay que ahogar en nuestros medios el germen de la inspiración estatal, evitar las tentativas y extravíos hacia ese abismo. Es por lo que, pensando en el futuro, seguro de que se presentarán circunstancias que nos situarán en el escenario de los acontecimientos, instamos a la previsión, al tacto y a la firmeza.

Podemos, y debemos, estar atentos a los vaivenes de la complejidad política internacional; es algo de interés primordial a la militancia libertaria, algo que, en la medida de lo posible, no debe escapar a nuestro control. Sin embargo, esos fenómenos de tirantez política, nacionales o internacionales, no debería desplazarnos de nuestra base, ni sacarnos de nuestro sendero. Ante todo el Movimiento Libertario; enérgico, coherente, con clara visión de los problemas que está obligado a afrontar, responsabelizando a sus miembros en la misión del destino que ofrecemos a la Humanidad.

Ignorar los obstáculos que se anteponen a nuestra tarea haría ineficaces los esfuerzos que se llevaran a cabo. Por esa misma razón, lo que se

(Pasa a la página 2.)

Pedro José Proudhon

por Víctor GARCIA

(Continuación)

El que da en el justo punto de la cuestión es uno de sus biógrafos, Sainte Beuve, quien en la biografía que nos hace de nuestro sociólogo, dice: «Por otra parte, su método, si se levanta la máscara alemana, es sencillo y audaz, simplemente; hubiera podido abstenerse del término hegeliano «antinomia». En toda cosa hay el «pro» y el «contra», y hay verdad en las dos partes. Proudhon debía y podía, naturalmente, decirse: «Si la propiedad que ataco es falsa, única, ¿cómo es que existió y duró desde el principio del mundo?». Esto lo condujo desde entonces a reconocer que una cosa puede ser falsa y verdadera a la vez. La naturaleza de los hechos sociales y de las instituciones es diferente de la del mundo racional. Lo relativo y lo absoluto, la historia y la filosofía se hacen la guerra desde el origen; ¿cómo lograr un día conciliarlas? Proudhon, en su trabajo para llegar a ello, hubiera podido también practicar su método en descubierto, claramente, a la francesa, y hacerlo remontar a Pascal, quien se complació en poner de relieve las contradicciones en el hombre: «Lo elevo, lo hundo, hasta que comprenda que es un monstruo incomprensible.» Pero el reformador audaz y complejo no lo tenía en cuenta; emplea más artificio, tiene una pretensión más ambiciosa por la ciencia completamente nueva.» («Proudhon», pág. 186, Buenos Aires. 1945.)

Quizás, en el fondo de esta tan discutida obra de las Contradicciones Económicas, encontremos, junto a la riqueza de materiales que nos ofrece, el verdadero temperamento proudhoniano quien, polemista como pocos, entabla la contraversia consigo mismo haciendo gala de una genialidad única. No se trata de la fría búsqueda de la tesis y la antítesis para dar con la solución hegeliana: la síntesis. Las soluciones que aporta Proudhon tienden a buscar la armonía entre el «pro» y el «contra» de que nos habla Sainte Beuve, la armonía que surja del encuentro entre el valor de uso y el de cambio, la armonía que debe existir de la división del trabajo, por un lado, y el maquinismo por el otro, ambos tendientes a aumentar la riqueza de la sociedad, pero que, al mismo tiempo, se ensañan con el desposeído creando mayor pauperismo y mayor embrutecimiento en las clases productoras; la armonía que hay que procurar conseguir de la competencia que tiende a estimular la inventiva y la producción, en cantidad y en calidad, y que, sin embargo, arrastra a los obreros al desempleo y a la disminución del poder adquisitivo, la del monopolio factor de capitales y, por el otro lado, yugulador del menesteroso; la del impuesto que debería permitir a la sociedad el mejoramiento de sus servicios públicos y tendría que limitar los poderes del monopolio, pero que, debido a la ingerencia de los monopolistas en la confección de la estructura del impuesto, éste se vuelve contra la propia sociedad y, en particular modo, contra la clase desposeída. La familia, la propiedad, el crédito, la propia religión, todo pasa por el cedazo de Proudhon con «pros» y «contras» sorprendentes cada vez, llevando al lector de un extremo a otro de la palestra social.

Proudhon, decimos, ha tocado todos los temas que al filósofo, al economista, al sociólogo y al filólogo le son permitidos. Sin embargo, Proudhon se reivindica siempre obrero, siendo posiblemente el único con autoridad para tal gloria entre los muchos teóricos del socialismo que la historia nos presenta. El propio Marx lo ha reconocido y le ha rendido honores como hemos visto más arriba. Un obrero que clama por la «Acción Directa» medio siglo antes que los sindicalistas franceses adoptaran la expresión: «El proletariado, poco a poco desjacobinizado, pide su parte, no solamente de sufragio directo en los asuntos de la sociedad, sino de acción directa» («Confessions d'un Révolutionnaire», pág. 372, París, 1929). Mas un obrero, al mismo tiempo, que se opone a las huelgas y a la violencia: «A pesar de mi simpatía por el mejoramiento de la suerte de la clase obrera, es imposible, lo declaro, que las huelgas, seguidas de aumento de salario no conduzcan a un encarecimiento general: esto es tan cierto como dos y dos son cuatro. No es con estas recetas que los obreros llegarán a la riqueza y, lo que es mil veces más precioso, a la libertad.» («Système...». Vol. I, pág. 152.)

(Pasa a la página 2.)

EN PRENSA

Tipos españoles

SEGUNDA PARTE

GFP. 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

4 MARS 1965
NUMERO 339
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NOTRE CHOIX EST FIXÉ :

Vive la Commune Libertaire !

LE RENEGAT

L'IDEE de créer la discorde, la zizanie et même l'opposition au sein d'un mouvement pour l'affaiblir, n'est pas nouvelle. De tout temps, il s'est trouvé des individus pour entrer dans le jeu, et le système capitaliste, fait pour la corruption à outrance, s'y prête admirablement bien.

La devise « diviser pour régner » est chère aux exploiteurs de tout acabit et ils ont toujours trouvé un exploité assez lâche ou assez inconscient pour servir la mauvaise cause, celle de son ennemi.

Aussi, le meurtre du leader noir américain, Malcolm X, assassiné par d'autres Noirs américains, nous a à peine surpris.

Le problème des Noirs pose de sérieuses difficultés aux Etats américains, du fait que ce groupe ethnique représente une force numérique avec laquelle les gouvernements sont obligés de composer.

Il est évident que tant que le Noir américain a subi passivement la ségrégation raciale dont il était l'objet, la masse moutonnière pouvait aisément être contenue; même les non-violents restaient un danger mineur pour les institutions américaines. Mais quand une nouvelle conception de la lutte, l'action directe, s'est manifestée dans le camp des victimes de cette haine raciale, alors les oppresseurs ont dû employer les grands moyens et se sont livrés aux actes les plus barbares et les plus cruels.

Certains leaders noirs ont alors fait marche arrière et ont proposé une solution diplomatique, le principe du dialogue.

Malcolm X dénonce alors ce relâchement de la lutte et incite ses frères de race à ne pas cesser le combat tant qu'une solution ne sera pas apportée à leur situation défavorisée.

Les ségrégationnistes américains décident alors que Malcoom X subira le même sort que le président Kennedy, et le plus ignoble dans ce drame c'est que le criminel n'est pas seulement celui qui tue.

Les criminels, car ils sont plusieurs, ont armé la main d'un renégat noir pour tuer celui qui, précisément, luttait avec le plus de clairvoyance et de courage pour l'instauration de l'égalité des races; ce sont donc ceux qui ont organisé le meurtre qui doivent être châtiés avec le plus de sévérité. Mais cela n'enlève rien à la culpabilité du tueur qui, bien qu'ayant agi par lâcheté, n'en constitue pas moins un fléau pour les courants révolutionnaires et progressistes.

En remontant l'histoire, nous retrouvons toujours ces tueurs à gage, comme on trouve des faux témoins quand il s'agit d'accabler ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme tout le monde.

Les renégats ne sont, hélas !, pas seulement incarnés par ces meurtriers; l'imbécillité, la couardise et la cupidité qui les caractérisent se retrouvent encore trop souvent chez d'autres individus prêts, eux aussi, à trahir leurs camarades, de lutte ou de misère, à la première occasion.

C'est d'ailleurs leur existence au sein des mouvements ouvriers (que ceux-ci soient politiques ou syndicalistes) qui a le plus contribué à freiner l'émancipation des travailleurs et leur progression vers une société sans classes.

En cette période de préparation électorale, nous avons mille et une occasions de confirmer nos affirmations par des faits d'actualité.

Qu'il s'agisse de voter sur le plan syndical pour élire les représentants aux diverses commissions, ou sur le plan politique pour les conseillers municipaux, tous rivalisent de promesses les unes plus belles que les autres. On nous demande de voter pour l'unité, pour le syndicalisme libre, pour le progrès social, la liberté, de meilleures retraites, des garanties de pouvoir d'achat décent et tant d'autres belles choses; mais que restera-t-il après les multiples élections qui vont avoir lieu ?... Des renégats qui, ayant atteint leur but, ne respecteront plus ni la liberté syndicale, ni le progrès social, ni les vieux travailleurs, ni la liberté tout court; aussi, nous ne nous prêterons pas à leur manœuvre.

L'imposture politique

La crise économique actuelle, dont les travailleurs les plus humbles sont les premiers à souffrir, n'est que l'un des premiers effets de la politique capitaliste, amorcée au début du siècle, qui tend à concentrer autorité et profits aux mains de quelques-uns pendant que la masse des travailleurs a juste de quoi subsister.

En effet, il ne s'agit pas, pour le capitalisme, de satisfaire les besoins, quels qu'ils soient, ou la demande absolue, mais uniquement la demande effective, c'est-à-dire ceux qui ont une puissance d'achat. Il s'agit de *produire pour exploiter les besoins et non pour les satisfaire*. Mais le capitalisme contient en lui même sa propre négation puisque la puissance d'achat est fonction de la masse des salaires qui viennent en déduction des profits. Aussi pour sortir de cette contradiction, les Etats se jettent-ils avec joie dans la construction militaire. Mais celà ne suffit pas. La production militaire doit être écoulée et nous assistons à une suite de conflits localisés dont les événements du Viet-Nam ne sont qu'un exemple entre d'autres. Ainsi, pour sauvegarder leurs privilèges, la finance et l'industrie mondiales, dont les gouvernements ne sont que les valets, n'hésitent pas à créer des carnages et à préparer un conflit généralisé.

Les politiciens se font les complices de cet état de choses, sachant bien qu'il est nécessaire à la continuation du profit capitaliste dont ils veulent avoir leur part. La trahison, la corruption, la bassesse sont d'ailleurs les caractéristiques du monde dans lequel ils évoluent quelles que soient, par ailleurs, leurs origines.

Aussi les élections de toutes sortes ne sont-elles qu'une vaste fumisterie. La preuve en est que les statistiques officielles se gardent bien de faire état du nombre d'abstentions. Ainsi les résultats ne reflètent-ils pas l'état d'esprit de la nation tout entière, mais seulement l'aboutissement des intrigues électorales. Il faut donc obliger l'Etat à avouer, devant les faits, qu'il ne représente rien d'autre qu'une coterie de privilégiés, mais en aucun cas, la volonté du peuple.

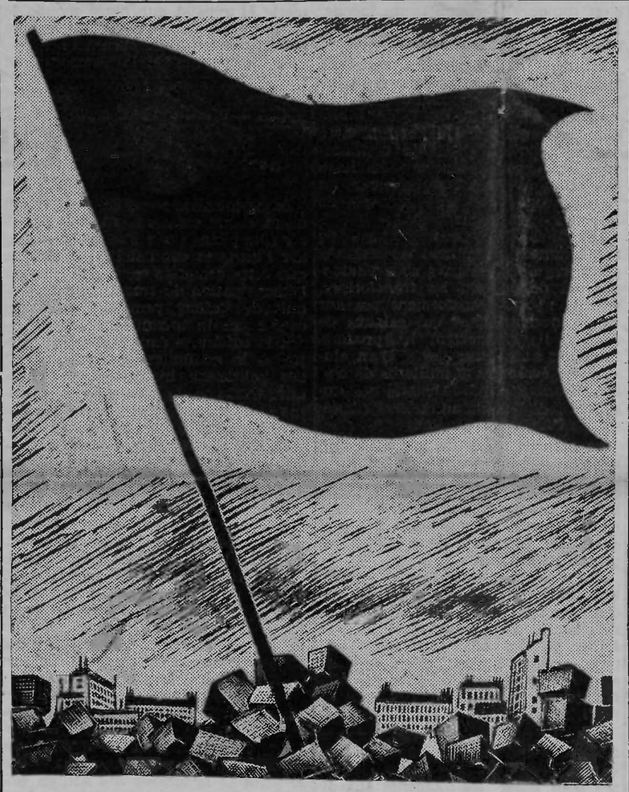
NE VOTEZ PAS

« Il est évident que dans la société actuelle, divisée en maîtres et serfs, la vraie liberté ne peut exister ; elle ne le pourra pas tant qu'il y aura exploiteurs et esclaves, gouvernants et gouvernés.

« Il est temps de comprendre que ce n'est pas aux lois constitutionnelles qu'il faut demander nos droits. Ce n'est pas dans une loi, dans un morceau de papier qui peut être déchiré à la moindre fantaisie des gouvernants, que nous irons chercher la sauvegarde de ces droits naturels. C'est seulement en nous constituant comme force, capable d'imposer notre volonté, que nous parviendrons à faire respecter nos droits.

« Soyons une force organisée, capable de montrer les dents chaque fois que n'importe qui s'avise de restreindre notre droit. Le jour où nous aurons su établir assez d'entente entre les exploités pour imposer la *véritable révolution sociale* et prendre la défense de nos droits, personne n'osera nous disputer ces droits. Alors, mais seulement alors, nous aurons acquis ces droits, que nous pourrions vainement mendier pendant des dizaines d'années auprès des politiciens ; alors ces droits nous seront garantis d'une manière autrement sûre que si on les inscrivait de nouveau sur des chiffons de papier.

« Les libertés ne se donnent pas, elles se prennent. »



A bas le désordre — *Vive l'Anarchie*

Ne votez pas

L'heure des élections approche.

Le moment se révèle capital pour ces messieurs les candidats, aussi font-ils des pieds et des mains pour s'attirer la sympathie de ce « bon peuple ».

Tous les moyens sont bons.

Toutes les ruses, toutes les flatteries.

L'ère des promesses continue. Les électeurs savent pertinemment — du moins prétendent-ils le savoir — qu'on se paye leur tête d'un bout de l'année à l'autre, mais ils continuent avec une obstination navrante à se laisser prendre bêtement, tout en ayant l'air de ne pas se laisser prendre.

C'est une tradition, une mauvaise habitude qu'on a du mal à perdre.

Si nous disons : NE VOTEZ PAS, c'est que nous pensons, nous avons toujours pensé, que le jeu électoral contribue à fausser le sens de la lutte ouvrière, facilite l'escroquerie étatique, et fait oublier aux travailleurs les problèmes essentiels de la lutte sociale.

En proclamant que NOUS NE VOTONS PAS nous manifestons donc notre volonté d'action et notre méthode de combat positive.

Faute de pouvoir donner au peuple de quoi satisfaire ses besoins les plus élémentaires (logements, moyens d'existence, vie plus saine, travail plus humain, etc.), l'Etat lui offre des bulletins de vote.

Les princes qui nous gouvernent, impuissants à endiguer la faillite inéluctable de l'Etat, espèrent ainsi calmer les impatiences et mettre fin au grondement sourd des miséreux que les états-majors syndicaux n'arrivent pas à réduire au silence, malgré les grèves bidons orchestrées par le gouvernement et les politiciens de *mon* opposition.

Mais l'escroquerie du bulletin de vote ne résoudra rien.

Le grondement sourd finira par devenir un cri de révolte.

Avec les anarchistes,
NE VOTEZ PAS.

LE 11 AVRIL 1965

C'est une date à retenir dès aujourd'hui par tous ceux qui, dans la région parisienne où les départements limitrophes, luttent, sous quelque forme que ce soit, pour l'émancipation des travailleurs et la liberté des peuples.

Cette journée sera marquée par deux grands actes que vous vous efforcerez, tous, nous n'en doutons pas, de rendre retentissants, et démontrer, s'il en était encore besoin, que notre combat pour un monde meilleur n'est pas un mythe.

Fidèles au rendez-vous que nous nous donnons tous les ans, à pareille époque au Palais de la Mutualité (métro Maubert-Mutualité), à Paris, nous devons tous faire en sorte que notre affirmation anarcho-syndicaliste ait encore plus de rayonnement que les années précédentes.

Nous vous donnerons prochainement des précisions sur le programme de cette journée où de nombreux camarades et amis apporteront leur concours fraternel et désintéressé, aussi nous vous le répétons : retenez cette date sans faute.

Le comité organisateur.

Elections municipales

On nous a souvent reproché de faire le jeu de l'adversaire en nous abstenant de voter.

Les partis politiques dits de gauche n'ont pas manqué, à maintes reprises, d'essayer de convaincre les travailleurs que le syndicalisme ne pouvait être un moyen d'améliorer leur existence que dans la mesure où il serait épaulé par un parti « ouvrier ».

En outre, les élections municipales revêtent toujours un caractère visiblement différent de celui des législatives et des présidentielles ; on connaît les candidats et c'est en fonction du comportement de l'homme plutôt que de l'étiquette qu'il porte, que le choix se fait.

Néanmoins, trop de divergences existent entre le rôle du conseil municipal actuel et nos conceptions anarcho-syndicalistes de la commune fédéraliste.

En premier lieu, la politique, telle qu'elle est pratiquée de nos jours, ne devrait pas intervenir dans les élections municipales. Il n'est nul besoin d'hommes de droite ou de gauche pour gérer équitablement les ressources de la localité. Le problème majeur d'une communauté étant de réduire au minimum les difficultés de chacun et d'intensifier constamment la prospérité collective, les responsables, ou conseillers municipaux, ne peuvent être choisis qu'en tenant compte de leur conscience morale déjà éprouvée.

L'électeur doit avoir toute faculté pour solliciter lui-même les candidats ; restant bien entendu que ceux-ci ne doivent toucher aucune rétribution spéciale pour cette fonction et peuvent être révocables à tout moment si leur comportement ne donne pas satisfaction à la majorité, au moins, de la population.

Les conseillers, travaillant sur des dossiers déposés par la base, le cabotinage des politiciens ne peut en aucun cas être admis dans leurs réunions ou conseils. Leur tâche, axée sur des principes fédéralistes, est d'œuvrer pour le progrès de la cité et aussi pour celui de toute l'humanité.

Les besoins de la population, les moyens de production, la recherche ou l'entretien des sources d'énergie sont des problèmes à figurer en permanence à l'ordre du jour des assemblées ; ainsi le programme de consommation des réserves pourra répondre aux nécessités, en cas de catastrophe, avec entière satisfaction.

Il est évident qu'une répartition équitable supprime automatiquement tous les « pots-de-vin » qui se distribuent actuellement à tous les échelons, et qui sont à l'origine de la mentalité sordide des arrivistes qu'aucun scrupule n'arrête pour arriver les premiers.

Bien sûr, c'est là une société bien différente de l'actuelle que nous présentons. Il faut déjà détruire le « droit de propriété » et confier la gestion de la production aux travailleurs eux-mêmes, groupés au sein du véritable syndicalisme.

Point de permanents qui finissent tous par acquérir l'esprit « fonctionnaire », mais des responsables renouvelés par roulement, afin de bien faire comprendre à la base que chacun doit être utile à la communauté mais que nul n'est indispensable.

La vie de la commune ne peut s'épanouir sans une cohésion effective de toutes les bonnes volontés et l'harmonisation d'un même idéal fait de loyauté et d'amour du prochain.

Alors, le choix des responsables ou conseillers se ferait dans l'allégresse et la joie et nous serions les premiers à nous y associer.

Y. M. BIGET

La Commune Libre

Dans la société actuelle, le conseil municipal, même animé des intentions les plus pures, est réduit à l'impuissance, contraint de se soumettre à la législation autoritaire et capitaliste de l'Etat, placé sous la surveillance du ministre de l'Intérieur par l'intermédiaire des préfets. Il ne reste donc aux conseils municipaux qui veulent rester libres que deux solutions : se démettre et démissionner ou se mettre hors la loi, au risque d'être dissous par les préfets et d'entrer en conflit avec l'Etat.

Dans l'un ou l'autre cas rien ne pourra être fait pendant la durée du mandat.

L'argument, présenté par les marxistes et par certaines tendances ouvrières dites progressistes ou « révolutionnaires », qui consiste à compter les forces en présence ou à développer la propagande, ne tient compte ni de la réalité sociale, ni de la vérité historique. Ceux qui se laissent prendre dans l'engrenage du vote finissent fatalement par rechercher le plus grand nombre de voix et pour y arriver acceptent toutes les compromissions, toutes les « alliances », toutes les confusions, au détriment de toute honnêteté, de toute franchise, de toute clarté.

L'Histoire a également prouvé que le bulletin de vote n'a jamais permis de décompter les forces en présence. Ce n'est pas en faisant des additions qu'on résoudra le problème social, mais en créant l'enthousiasme chez le peuple qui comptera ses forces dans les actions de rues, dans la prise au tas et dans la gestion directe.

Les anarchistes ne comptent pas sur les « applaudisseurs », mais sur les volontés capables d'agir.

Tant que l'Etat existera, les conseils municipaux ne seront qu'une parodie de l'administration et de la gestion communale.

Du reste les prochaines élections municipales auront complètement perdu leur caractère communal pour ne devenir qu'une vulgaire bataille de gansters, qui ne peut être comparée qu'au Chicago d'Al Capone. Le gang Capone étant remplacé ici par l'U.N.R. et les autres par le ramassis de politiciens qui, des communistes aux indépendants, n'admettent pas que l'U.N.R. ait le monopole des pots-de-vin.

Il n'est donc pas possible à un homme sensé de considérer le conseil municipal actuel, issu de l'Etat et du capital, comme un élément capable d'associer les efforts et les volontés pour le bien-être et la liberté de tous les habitants.

Si nous *ne votons pas*, le domaine de la commune ne nous est pas indifférent. Les initiatives anarchistes doivent devenir le centre de la résistance à l'oppression de l'Etat et ouvrir la voie à la commune libre que sera la Commune Anarchiste.

La Commune Libre et Anarchiste n'est pas une utopie, elle s'est déjà réalisée en Espagne pendant la révolution.

Les utopistes sont ceux qui, adversaires de l'anarchisme, veulent encore solutionner le problème social par le moyen de l'Etat démocratique, dictatorial ou socialiste ! qui, pourtant, depuis des années et des années est la preuve de l'impuissance, de l'iniquité et du désordre.

La seule solution, c'est l'ANARCHISME par lequel s'épanouira le bien-être et la liberté dans la COMMUNE LIBRE.

NE VOTEZ PAS.

Raymond BEAULATON

LES ETUDIANTS ESPAGNOLS SECOUENT LE JOUG DU FRANQUISME

Environ deux mille étudiants de l'Université de Madrid ont voté en faveur d'une grève sur le tas, pour protester contre les mesures policières prises contre leurs camarades de la faculté de philosophie et lettres.

La police a usé de lances d'incendie et de matraques pour disperser les étudiants de cette faculté, qui réclamaient le droit d'élire leurs dirigeants syndicaux, jusqu'à présent nommés par les autorités. L'agitation persiste encore.

Politiciens et révolution

Au moment où les politiciens de toutes tendances font des pieds et des mains pour collecter les voix des travailleurs en vue des prochaines élections, communales puis, un peu plus tard, présidentielles, il convient de dénoncer bien haut la conception « politique » de l'émancipation des classes laborieuses.

Par définition, par sa structure et par son essence même, un parti politique, quel qu'il soit et même s'il se réclame de la classe ouvrière, ne saurait réaliser la révolution sociale.

Formé de partisans dont le nombre est relativement restreint, il ne saurait représenter l'intérêt général et véritable des travailleurs. L'Histoire a prouvé abondamment que le parti politique utilise, en période révolutionnaire, le *pouvoir destructif* des masses et rien que cela. En un mot, il attend tout simplement que les véritables révolutionnaires aient tiré les marrons du feu puis il s'instaure en représentant de la volonté populaire, fixe des *limites* à la révolution, déclare l'insurrection terminée installe sa bureaucratie et sa police et n'hésite pas, après avoir désarmé le peuple, à assassiner sauvagement et systématiquement tous ceux qui veulent pousser les conquêtes révolutionnaires jusqu'au bout.

Le parti politique est « réactionnaire » par essence et ne peut être que réactionnaire puisque son but est la *conquête du pouvoir* et que le nouvel Etat qu'il instaure devra, pour sauvegarder son existence et ses privilèges récemment acquis, asservir les masses et s'opposer à tout mouvement de la base.

Là où les travailleurs ont pris en main leur propre destinée et ont refusé de reconnaître quelque limite que ce soit aux conquêtes révolutionnaires, le fédéralisme a pu, malgré la nécessité de défendre, les armes à la main, la communauté naissante, faire ses preuves et montrer que l'initiative des ouvriers, paysans et partisans révolutionnaires n'a besoin de nul gouvernement pour construire, sur les bases de l'égalité économique et de la liberté totale, un monde nouveau dont les exemples, que nous ne devons pas perdre de vue pour les enseignements qu'ils nous apportent, demeurent l'Ukraine de la révolution russe et les réalisations communistes libertaires en Espagne. Dans les deux cas, la nécessité de défendre à chaque instant ces réalisations contre la réaction bourgeoise ou communiste autoritaire n'a guère laissé de répit aux constructeurs.

Aussi ne pourrons-nous édifier la société nouvelle qu'après avoir repoussé bien loin tous ceux qui visent à instaurer une quelconque dictature, fût-ce celle du prolétariat.

« Le paysan n'a pas besoin des commissaires pour comprendre qu'il faut donner du pain à la ville ; et l'ouvrier, à son tour, s'efforcera lui-même de fournir au paysan tout ce dont celui-ci a besoin pour son travail. »

SEVY

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Travailleurs

On vous demandera bientôt de désigner vos élus.

ON VOUS TROMPE UNE NOUVELLE FOIS.

Le système parlementaire a fait ses preuves. Depuis longtemps déjà vous avez pu constater quelle comédie infâme on vous convie à jouer lorsqu'on vous appelle aux urnes et comment, sitôt élus et confortablement installés dans leurs nouvelles fonctions, ceux qui vous promettaient monts et merveilles pour gagner votre confiance et obtenir vos voix s'empressent de se ranger du côté des privilégiés, la classe à laquelle leur soif de pouvoir les a toujours rattachés et, loin de défendre vos intérêts, comment ils deviennent vos ennemis en devenant les valets des dirigeants.

Regardez autour de vous. Toutes les améliorations, d'ordre local ou national, tendent à apporter plus de bien-être encore à ceux qui vivent dans le confort sur le dos des travailleurs; les quartiers riches s'embellissent et se modernisent sans cesse, tandis qu'on vous entasse, comme du vulgaire bétail, dans des cages à lapins. Il en est de même pour tous les domaines de la vie publique.

Ce ne sont pas les combinaisons politiques qui pourront amener quoi que ce soit à ceux qu'on trompe depuis toujours. C'est seulement en se constituant comme force de libération, opposée à la force d'oppression du capital, que le monde du travail peut espérer son émancipation réelle.

Il n'y a que deux classes : celle des EXPLOITEURS et celle des EXPLOITES et les politiciens de tout poil, qu'ils se réclament de la droite ou de la gauche, de la démocratie ou du communisme, n'ont qu'un but : se hausser au pouvoir sur le dos des ouvriers qui leur font confiance, et avoir leur part du gâteau, partager, avec les financiers, les industriels, les hauts fonctionnaires, etc., l'odieux profit de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Aussi les opprimés doivent-ils rejeter tous les mythes et, en premier lieu, le mythe politique et prendre conscience que leur émancipation ne peut être que leur œuvre propre.

A BAS LES POLITICIENS.

NE VOTEZ PAS.

Avec les syndicalistes révolutionnaires, manifestez, par une *abstention massive*, votre volonté de prendre en main votre propre sort et d'obtenir en premier lieu, par l'action directe, l'égalité économique, la suppression du salariat et du profit l'organisation rationnelle de la production et de la distribution.

L'ABSTENTION, C'EST LE DEBUT DE LA REVOLUTION.

Production et consommation

Le syndicalisme révolutionnaire, dans ses projets constructifs, s'était souvent cantonné dans cette formule lapidaire : « Le syndicalisme suffit à tout. »

Or, le syndicalisme, par toutes ses articulations est (ou sera) l'expression directe d'une production collectivisée. Son problème, le terrain sur lequel (avant, pendant et après la révolution) il évolue et construira, est d'orienter la production de telle façon que les travailleurs deviennent les artisans d'un plan de consommation et d'usage dont ils seront (avec tous les consommateurs) les heureux bénéficiaires et les coarchitectes.

Le syndicat, par ses principes, ses buts, ses moyens et son expérience éprouvée, représente donc l'articulation économique la plus efficiente pour assurer aux productions un développement harmonieux.

Aujourd'hui, son rôle est de contestation. Il est une arme défensive des travailleurs, mais on ne saurait lui contester qu'il est le seul organisme détenant des qualités constructives indispensables au triomphe d'une économie égalitaire dans une révolution sociale victorieuse.

Cette capacité d'organisation de la production ne l'habilite pas à promouvoir ou à organiser la distribution des choses; la dilution de ses efforts et initiatives sur les deux services sociaux de la vie se traduirait par une orientation progressive vers un pouvoir réel. Un plan de production qui ne traduirait que les désirs et les commodités professionnelles des travailleurs actifs se heurterait rapidement aux nécessités et aux orientations de la consommation. L'atelier, l'usine, l'exploitation industrielle ou paysanne, l'Université, toutes ces activités ne prennent un sens social que si elles sont l'expression définie et globale d'un plan de consommation et d'usage, conçu de la base au sommet de l'édifice économique par des conseils ou des unions réunissant les deux grands services économiques assurant l'égalité de jouissance pour tous les membres de la Communauté : les syndicats de production, les coopératives de distribution.

La vie demande la fédération à tous les stades de la production et de la distribution.

Alors que la production n'appellera à ses labeurs qu'un nombre limité de travailleurs actifs, comment envisager que le syndicalisme de production puisse suffire à organiser en même temps une distribution qui intéresse tous les individus de la communauté ?

Une telle tentative aboutirait à placer la communauté, par le jeu d'une autorité de fait, sous une dictature qui, pour n'être pas explicitée, n'en serait pas moins réelle.

Et si la Fédération des coopératives entendait elle-même placer la production à sa libre disposition elle deviendrait bientôt un Etat grandissant.

Un Etat, un parti, un groupe est d'autant plus fort que l'équipe qui l'incarne n'a de compte, ou ne croit avoir de compte, à rendre à personne. Moins on partage des prérogatives avec des tiers plus on exerce d'autorité et d'arbitraire.

L'égalité et la liberté naîtront du fruit de l'action parallèle, conjuguée et concertée des deux grands services de la vie : production et distribution.

C'est grâce à ce fédéralisme économique réunissant dans une assemblée ou un conseil les délégués de la production et ceux de la distribution (coopératives) que pourra être élaboré un plan de production et de consommation tenant compte des possibilités productrices pour orienter la satisfaction des besoins.

Le syndicat des producteurs *ne sera pas tout*, mais il deviendra, en tenant toute sa place, un des deux facteurs essentiels de l'activité sociale, l'autre étant la ligue des consommateurs assurant la distribution et la jouissance des choses et des services, ces deux services se complétant l'un par l'autre.

Le moteur de l'activité n'étant plus le profit, mais l'appétit de consommation et d'usage, ce dernier sera limité par l'humaine réglementation des tâches et leur limitation par les syndicats.

Ainsi, délégations syndicalo-coopératives à tous les échelons : conseil communal, cantonal, régional, national, mondial. Cette division des tâches et des responsabilités, cette association en vue de la satisfaction des besoins, c'est la garantie pour chacun et pour tous qu'aucun groupe ne saurait, par une centralisation des décisions à prendre, devenir un foyer d'ambitions politiques.

Il ne suffit pas de vouloir abolir l'Etat, le gouvernement des gens, il faut vulgariser, organiser et construire de telle façon que l'administration des choses ne contienne aucun levain politique.

Et puis, je m'adresse à mes camarades militants : Nous ne nous battons par pour ériger la dictature d'une classe sur une autre, mais pour les abolir toutes deux. Le problème est d'abolir le capitalisme, d'empêcher toute résurrection étatiste en ouvrant à tous la possibilité de participer à la construction d'un nouveau monde. Il s'agira d'assimiler les bourgeois et les réfractaires en les faisant participer à une administration générale et directe qui ne laissera la porte ouverte à aucune ambition financière.

Alors, vaincus dans le combat, assimilés par l'activité économique et travaillant côte à côte avec nous sans souffrir d'une discrimination qui serait absurde, les bourgeois qui n'auront pas voulu fuir le service social se rallieront peu à peu à notre devise communautaire : « De chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins. »

N'attendons pas sans agir ! Vulgarisons sans cesse et sans répit : ouvrons les esprits à l'éloquence des faits.

G. B.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

A la CONQUETE du MONDE

Nous sommes en 1965. Trois grands mouvements, trois forces aux tentacules innombrables s'efforcent d'accaparer la domination idéologique, politique, spirituelle et financière du monde : le bolchevisme, l'empire du dollar et la religion catholique.

Leurs buts concurrentiels les opposent, car chacune de ces forces poursuit la soumission des esprits en les aveuglant par le prestige du mensonge politique, ou par les radiations du dollar, ou par les splendeurs spectaculaires des métaphysiques et mensonges religieux.

Le bolchevisme est, à n'en pas douter (quel que soit son aspect particulier ici ou là), un mouvement mondial intellectuel, psychique et politique qui, sur les bases d'un catéchisme dogmatique, a réussi à répandre une idéologie politique d'une assimilation si facile par les instincts bruteux des masses qu'elle ne leur demande qu'une adhésion religieuse et une aliénation totale à une hiérarchie sans scrupules.

Quand, dans le monde, des millions d'adeptes idolâtraient Staline après avoir déifié Lénine, on s'étonnait de leur crédulité ! Depuis, le bolchevisme ayant porté le mensonge politique à sa plus haute expression, on s'étonne moins de les voir partager aujourd'hui le mépris antistalinien de celui qui le servit le plus bassement qu'il put !

Les adeptes connaissent toujours la même inculture et le même fanatisme, la même croyance en Moscou. Ils ont été à ce point décérébralisés que, comme tous les croyants de n'importe quelle religion, ils en acceptent les métamorphoses sans les discuter.

Comment voudriez-vous que les dictateurs bolchevistes ne ressentent point le besoin d'un rapprochement avec les Eglises alors que leur prosélytisme procède d'un même psychisme religieux ?

Quand les Chinois fêtent l'anniversaire de la fondation de leur Etat, nous les voyons défiler devant le dieu Mao, portant sur un char sa statue haute de dix mètres ! Ils défilent par centaines de mille devant leur Dieu. Avec la personnalité ils ont perdu toute dignité.

Et quand ce bonze de la religion bolcheviste s'efforce de rallier à son prestige, à son autorité, à sa dictature les forces bolchevistes répandues dans le monde, nous l'entendons déclarer que Moscou étouffe l'essor idéologique et intellectuel du communisme mondial dont il se prétend — Lui — le seul grand prêtre, le seul représentant valable !

On croit revivre la Réforme, les schismes religieux qui affectèrent le christianisme. A des siècles de distance, avec des distorsions variables, mais toujours aussi profondes, nous percevons que l'homme, en dépit de son génie scientifique, est resté ce primitif qui ne pouvait vivre sans totems et sans tabous.

Le mysticisme politique semble s'accroître dans la mesure où les religions s'efforcent d'abandonner leur rigueur dogmatique pour ne pas devenir les victimes expiatoires du progrès scientifique.

L'enjeu, pour toutes ces religions spirituelles, politiques ou financières, c'est toujours la conquête du monde, la soumission de l'homme aux hiérarchies parasitaires.

En dépit de ses hérésies, cultivant le mysticisme des masses frustrées par l'exploitation capitaliste, le bolchevisme étend sur le monde son impérialisme idéologique, luttant avec habilité et avantage contre le formidable pouvoir financier américain qui tente et réussit à coloniser les peuples sous l'étendard mystique de la religion du dollar.

Les Etats-Unis sont le pays de l'abondance. Ils drainent les matières premières dans les pays sous-développés qui ne peuvent les transformer, et s'ils ne les transforment pas sur place en distribuant des salaires de famine, ils réexportent les produits fabriqués à des prix élevés. C'est ainsi qu'on évalue à 70 milliards de dollars les dividendes distribués en provenance de l'exploitation des richesses de l'Amérique du Sud.

Le plan financier est simple : s'introduire dans le monde entier, infiltrer des capitaux dans toutes les sociétés industrielles, construire des usines et produire ainsi, grâce à une main-d'œuvre bon marché, à des prix de revient assez bas pour laisser des profits importants.

Les industries américaines contrôlent, plus ou moins, plus de 800 entreprises en France, au moins 900 en Allemagne. Elles fournissent 20 milliards de dollars d'armements aux pays sous-développés entre lesquels elles entretiennent des discordes suffisantes pour alimenter ce genre de fabrication.

Plus de 20.000 hommes, préparés dans des universités spéciales, sont envoyés dans les pays sous-développés pour initier les indigènes aux diverses professions modernes. Ce prêt de moniteurs s'accompagne de prêts de dollars qui permettent la mainmise sur les matières premières et sur l'évolution politique de ces pays.

Les indigènes les mieux doués sont appelés dans les universités américaines pour y acquérir non seulement des connaissances scientifiques utiles, mais aussi et surtout, pour devenir dans leurs pays d'origine les agents zélés du capitalisme américain.

Au concours agricole de Bordeaux, Pisani déclarait :

« Le désir des riches managers américains de fonder des succursales en Allemagne (il oublie qu'il en est de même en France) et d'y prendre des participations pourrait à la longue susciter un certain malaise dans notre pays si d'aucuns tentaient d'exercer une influence massive et unilatérale sur des groupes ou des sociétés dont le contrôle par des étrangers semble incompatible avec notre prestige politique. »

Eh oui ! Pendant que Johnson déclare « la guerre à la misère dans son pays », tout en la provoquant en Asie et en Afrique; alors que cet Etat se déclare le flambeau de la liberté tout en s'efforçant de continuer son métier de négrier et de favoriser dans le monde la montée au pouvoir politique de gouvernements disposés à satisfaire les appétits du dollar, fussent-ils fascistes, nous voyons cet empire puissant s'efforcer d'étouffer dans le monde l'orientation des travailleurs vers des socialismes libérateurs.

Si, comme le disait Kennedy, « 10 millions de personnes ne mangent pas à leur faim » au pays de l'abondance, une information prodigieuse s'échappe des presses d'imprimerie et répand sur notre monde le dogme de « la richesse universelle par l'âpreté des concurrences ».

Or, la « Paix de la Terreur », la recherche des dividendes par l'exploitation des faibles, la folie des armements malgré les profits qui en résultent, une éducation exclusivement tournée vers l'efficience monétaire et la soumission des consciences aux disciplines commerciales, tout cela représente le brigandage capitaliste élevé à sa plus haute puissance : « Où le dollar est dieu la liberté n'est qu'un mythe au service du colonialisme financier, lequel est le signe avant-coureur de l'effrondrement capitaliste. »

B. G.

TRIBUNE LIBRE

(Les textes insérés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

Pour une cause humaine...!

Tout dernièrement, une résolution émanant du Conseil mondial de la paix s'élevait contre le, « fait qu'en République fédérale allemande les crimes de guerre, qui n'ont fait jusqu'à présent l'objet de poursuites, doivent être considérés comme juridiquement prescrits à partir du 8 mai 1965. » Cela n'a rien d'étonnant lorsque l'on sait que, de notoriété publique, cette organisation est pro-stalinienne. et il y a gros à parier qu'elle lance cette campagne pour des motifs en fait tout autres que ceux dont elle se targue. (Les affiches du P.C. contre « les revanchards allemands » en sont un autre aspect.)

Toutefois, malgré cette signature suspecte, si le contenu de ce texte avait eu un sens et une portée révolutionnaires, nous y aurions souscrit qu'importe après tout les étiquettes ! Hélas il n'en est rien.

Analysons tout d'abord l'argumentation utilisée par ces protestataires : « L'application de la prescription des délits de droit commun aux crimes de guerre est en contradiction avec le droit international. » Que voilà une vertueuse indignation, une raison valable ! Lorsque l'on sait que ce fameux droit international est l'œuvre de la bourgeoisie, de celle des pays les plus avancés plus précisément, il est risible de s'élever contre sa violation, car il n'est pas étonnant que la classe dominante viole sa propre législation lorsque celle-ci rentre en contradiction avec ses intérêts. Et ce fait nous est, à nous révolutionnaires, complètement indifférent. Nous ne nous plaçons pas sur le plan du droit bourgeois.

Mais poursuivons cette intéressante lecture : « La prescription serait une décision anti-humanitaire touchant les droits les plus élémentaires de l'homme, justifiant après coup les crimes commis contre l'humanité. » De mieux en mieux ! Protester au nom de l'humanisme, idéologie libérale bourgeoise ! Pour nous révolutionnaires, les hommes sont divisés en classes fondamentalement et irréductiblement antagonistes, qui ne peuvent s'unir en aucun cas, serait-ce même sous le beau terme d'humanité. Il est pénible d'avoir à répéter de telles évidences !).

Ce monument de démagogie et de confusionnisme s'achève par un appel « à tous les hommes loyaux ». Qu'est-ce que « tous les hommes loyaux »? Nous ignorons cette espèce. Pour nous existent les révolutionnaires soutenant la cause de la classe exploitée et les autres défendant les intérêts de la classe exploiteuse. A laquelle de ces deux catégories fait appel cette résolution ? Car elle ne peut s'adresser aux deux à la fois qu'en quittant le terrain de la lutte de classes, ce qui lui semble très possible, mais non à nous. Aussi déclarons-nous nettement : ce texte ne nous concerne pas.

Cependant, acceptons de passer sur cette argumentation totalement étrangère à toute conscience révolutionnaire de classe et analysons maintenant le motif de cette « résolution ». Devons-nous condamner la prescription des crimes nazis ? Une agitation selon ce mot-d'ordre est-elle souhaitable ? Nous ne le pensons pas. En effet, qui est le véritable responsable des crimes nazis, du fascisme autant allemand qu'italien ? Le système capitaliste ayant atteint son stade suprême, l'impérialisme, c'est-à-dire la domination du capital financier. Au lendemain de la première guerre mondiale, une vague révolutionnaire déferla sur l'Europe. En 1919, en Italie se produisirent 1.663 grèves; en 1920, 1.881. (Daniel Guérin : « Fascisme et grand capital »). Les usines métallurgistes furent occupées par les ouvriers qui élirent des conseils d'usines (D. Guérin : *id.*) en Allemagne, en novembre 1919, par suite de l'effondrement du militarisme prussien; les conseils d'ouvriers et de soldats se trouvèrent être durant quelques jours la seule autorité du Reich. Les capitalistes avaient eu chaud. Pour d'une part combattre le danger du « bolchevisme », d'autre part récupérer le lest qu'ils avaient dû jeter, ils subventionnèrent d'abord, puis mirent au pouvoir ensuite, Mussolini en Italie et Hitler en Allemagne.

Mobiliser la classe ouvrière dans une protestation contre la prescription des crimes nazis, c'est l'aiguiller vers une voie de garage. Ce n'est pas contre quelques individus isolés au sein de l'appareil d'Etat allemand que nous devons nous battre (présence qui n'a rien d'étonnant, la bourgeoisie répugnant à renier ceux qui l'ont si bien servie en brisant la vague révolutionnaire et en lui permettant de subsister), mais contre cet appareil d'Etat en tant qu'émanation, « matraque » de la classe dominante, et contre les appareils d'Etat de tous les pays. L'antifascisme est une attitude stérile, sans perspectives révolutionnaires véritables. Il nous faut lutter contre le système capitaliste dont le fascisme est le dernier recours, l'ultime rempart contre la révolution prolétarienne montante.

Le seul moyen d'empêcher à tout jamais le retour du fascisme comme de la guerre est d'en « briser » la véritable cause; le système capitaliste.

Nous ne souscrivons donc pas à cette « Résolution » dont ni la forme ni le contenu ne sont révolutionnaires. Libre aux démocrates petits-bourgeois, aux pacifistes pleurnichards et aux antimilitaristes de salon, de signer pétitions et résolutions, de crier stérilement comme leurs prédécesseurs : « Le fascisme ne passera pas », de réclamer au nom de la Justice (légalité bourgeoise) la non-prescription des crimes nazis. Ce fracas de mots ne nous concerne pas. Notre véritable lutte est ailleurs, et en tant qu'organisation prolétarienne révolutionnaire, nous entendons la mener sur notre terrain : la lutte de classes, pour l'avènement d'une société nouvelle d'où la misère, le fascisme et la guerre seront bannis; la révolution prolétarienne mondiale étant le seul moyen et le stade transitoire (avec tout ce qui en découle) nécessaire pour l'établissement d'un tel ordre nouveau.

RENEE

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e^

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX^e^.

La Fédération des métaux de la région parisienne tient une permanence tous les vendredis de 18 h. 30 à 20 h. 30 dans le même local.

Les assemblées générales de la 2^e^ U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8^e^ U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (I^er^ arrondissement).

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

Ce qu'est le syndicalisme

Le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière qui veut parvenir à la pleine possession de ses droits sur l'usine et sur l'atelier; il affirme que cette conquête en vue de réaliser l'émancipation du travail sera le produit de l'effort personnel et direct exercé par le travailleur.

A la confiance dans le Dieu du prêtre, à la confiance dans le Pouvoir des politiciens inculquées au prolétaire moderne, le syndicalisme substitue la confiance en soi, à l'action étiquetée tutélaire de Dieu et du Pouvoir il substitue l'action directe — orientée dans le sens d'une révolution sociale — des intéressés, c'est-à-dire des salariés.

Par conséquent, le syndicalisme proclame le devoir pour l'ouvrier d'agir lui-même, de lutter lui-même, de combattre lui-même, seules conditions susceptibles de lui permettre de réaliser sa totale libération. De même que le paysan ne récolte le grain qu'au prix de son travail fait de luttes personnelles, le prolétaire ne jouira de droits qu'au prix de son travail fait d'efforts personnels.

Comme on voit, le syndicalisme s'oppose à l'idée de Dieu et à la valeur libératrice du Pouvoir. Au premier il nie toute raison d'être, car l'Etre suprême ne pourrait être que le pivot et le moteur des actions humaines, l'homme n'étant plus qu'une machine incapable de penser et de créer, au second le syndicalisme nie la possibilité réformatrice que le Pouvoir s'attribue, qui en ferait le facteur essentiel du progrès humain et grâce à laquelle il serait à même de *donner* au Peuple qu'il veut guider et conduire tout le bonheur terrestre. De ce bonheur, le Pouvoir n'en peut disposer, car il ne lui appartient pas de le distribuer et de le répandre; il est au-dessus de lui. Le bonheur se réalise et se conquiert, il ne se *donne* pas.

Au nom du Dieu, des hommes et de l'Eglise le prêtre dit au travailleur que le bonheur n'est pas de ce monde, au nom du Pouvoir et de l'Etat le politicien dit à l'ouvrier que seul le Pouvoir peut lui donner une part de bonheur; l'un et l'autre font donc du prolétaire la source du travail moyennant une rétribution dans l'autre monde, dit le prêtre, moyennant une protection bienveillante donnée et garantie par la loi, dit le politicien. Le salarié pour eux est l'être inférieur incapable de discerner et auquel Dieu et la Loi servent de tuteur et de mentor.

Ainsi, l'un et l'autre essaient de justifier une autorité et un pouvoir usurpés pour maintenir l'ouvrier dans une situation inférieure.

Mais le syndicalisme repousse tout mysticisme et toute intervention surnaturelle, tout abandon du salarié s'en remettant à ses gouvernants du soin de réaliser sa part de bonheur, il ne repousse pas les travailleurs imbus d'idées religieuses ou confiants dans la valeur réformatrice des dirigeants.

S'il les repoussait, il serait la confusion de facteurs différents : mouvement, action d'une part, classe ouvrière d'autre part. Le syndicalisme, répétons-le, est le mouvement, l'action de la classe ouvrière; il n'est pas la classe ouvrière elle-même. C'est-à-dire que le producteur, en s'organisant avec des producteurs comme lui en vue de lutter contre un ennemi commun : le patronat, en combattant par le syndicat, et dans le syndicat pour la conquête d'améliorations, crée l'action et forme le mouvement ouvrier.

De sorte que le travailleur, serviteur volontaire de la religion ou de l'Etat, poussé par ses intérêts essentiels et directs, entrant en opposition avec son exploiteur afin d'obtenir des avantages et des garanties, est invinciblement amené à produire une action dont l'esprit, les manifestations sont d'un ordre tel qu'il éloigne de lui toute idée de surnaturel et toute confiance dans l'intervention des dirigeants.

Si le syndicalisme n'imposait pas à l'ouvrier de telles conséquences il ne serait plus le mouvement de la classe ouvrière aboutissant à son émancipation, il ne serait qu'une partie de ce mouvement, il coopérerait à une besogne sous l'inspiration et sous l'égide ou de la puissance divine comme le proclame *Le Sillon*, ou des partis politiques comme le proclame le Parti socialiste, ou de gouvernement comme le proclament les politicens de tous les partis, également avides du Pouvoir à l'effet de gouverner et de diriger la classe ouvrière.

LE PARTI SOCIALISTE. — Le Parti socialiste réclame la paternité de l'action syndicale, alors qu'il n'en est que le filleul; on serait en droit de dire qu'il en fut le falsificateur. S'il réclame cette paternité, c'est en vue de l'inspirer et de la diriger; s'il contribue parfois à son développement c'est pour des fins à lui.

L'action syndicale pour le Parti socialiste devrait être la semence qui ferait pousser : adhérents et électeurs sans lesquels il ne peut exister; le syndicalisme devrait être le recruteur de forces que son effort personnel est impuissant à lui procurer. Le mouvement ouvrier est le mineur, l'adolescent, le Parti est le majeur, l'adulte, celui-ci aurait pour rôle d'apprendre au syndicalisme à se mouvoir, guidant ses pas, surveillant, protégeant sa marche. C'est à ses yeux le travailleur inhabile, inexpérimenté, incapable, ne pouvant parvenir à donner à ses luttes la portée nécessaire que par une mise en valeur, en relief que seul le Parti peut lui assurer et lui garantir.

Le syndicat est l'organe qui balbutie les aspirations des ouvriers, c'est le Parti que les formule, les traduit et les défend. Car pour le Parti, la vie économique et sociale se concentre dans le Parlement, c'est vers lui que tout doit converger, c'est de lui que tout doit partir. Le Parlement, le Pouvoir législatif et le Pouvoir gouvernemental sont à ses yeux le grand propulseur, le grand régulateur, sans eux les sources se tariraient et les grains ne germeraient pas. Et si le Parti admet — rarement — une action populaire, c'est afin de renforcer son effort législatif jusque-là stérile, ou pour rechercher des félicitations ou des adeptes.

En un mot, les travailleurs étant dans l'impossibilité de défendre et de sauvegarder utilement leurs intérêts devraient s'en remettre, pour une telle besogne, à nos aspirants députés et à nos aspirants ministres, et le Parti serait ainsi l'organe qui s'interpose pour régler les différends entre les deux facteurs de la production et pour intercéder ou intervenir auprès de l'Etat, dont la fonction est, pour nos socialistes, de tout contrôler, de tout régenter.

LE GOUVERNEMENT.—Le gouvernement est un chargé d'affaires se donnant pour mission d'intervenir dans tous les actes, tous les événements intéressant les hommes.. Il veut être l'inspirateur et le bénéficiaire des manifestations qui nous agitent et nous font mouvoir. Au nom de l'Etat qu'il gère, il tend à se substituer à notre volonté, s'attribuant le pouvoir d'administrateur des besoins et des charges qui sont notre lot. Son action consiste à s'emparer des progrès provenant de modifications, de transformations, d'innovations introduites dans notre existence. Mais s'il s'en empare, ce n'est pas pour les compléter et les fortifier, c'est pour les réduire, les comprimer ou les châtrer. L'Etat, le gouvernement n'ont jamais été, et ils ne peuvent être, des facteurs de progrès dans l'ordre économique et social. S'il leur arrive — rarement — d'intervenir pour consolider l'un de ces progrès, ils ne le font que sous l'effort persévérant et tenace des futurs intéressés. S'il s'agit des lois dites de protection à l'égard du prolétaire, l'Etat sait prendre des dispositions afin d'en atténuer les effets. Ajoutons que si, malgré leur insuffisance, ces lois reçoivent une légère application, c'est par suite de la bonne volonté du patron ou de la pression exercée sur lui par l'organisation ouvrière.

La loi sur les accidents dans le travail ne reçoit jamais son application du bon vouloir du juge; l'accident, s'il n'a pas auprès de lui un défenseur consciencieux, connaissant bien les dispositions de la loi, sera lésé. Mais que les Compagnies d'assurances se dispensent de recourir à un conseiller, le magistrat en fera fonction en s'efforçant de juger dans le sens favorable à la Compagnie.

S'il s'agit des lois dites de liberté, l'Etat intervient pour réduire, en le réglementant l'usage de la liberté.

S'agit-il de l'obligation qui pèse sur l'ouvrier exploité de se révolter par la grève en vue de restreindre cette exploitation et pour étendre ses garanties, l'Etat intervient pour édicter des règles qui sont autant d'obstacles à l'exercice du droit naturel de grève il établit des pénalités uniquement dirigées contre le producteur. Celui-ci doit respecter, sous peine de prison, le « droit » du patron de faire travailler qui bon lui semble, et comme il l'entend, mais le patron n'a aucun « devoir » légal à remplir vis-à-vis de son ouvrier.

S'il s'agit du droit de parler et d'écrire, l'Etat intervient pour limiter, réduire ce droit. Il est interdit de penser contrairement à la volonté de l'Etat; il est interdit d'écrire contrairement à la loi de l'Etat. Toute manifestation désapprouvée ou interdite par lui est réprimée, et châtiée. Car le salarié doit avoir foi dans les préceptes de l'Etat, il doit admirer. respecter, les institutions sur lesquelles l'Etat repose : armée, magistrature, police, etc. Et de même que l'Eglise dit que l'homme doit croire en Dieu et en elle, le gouvernement dit qu'il faut croire en l'Etat et en ses institutions; il est donc interdit de parler et d'écrire contre lui et contre elles.

S'agit-il du droit d'association, c'est-à-dire du droit humain qu'ont les individus de s'entendre et de se concerter, l'Etat intervient encore..., toujours..., pour réglementer ce droit, en fixant les attributions qu'il choisit lui-même, en limitant les conditions de recrutement, en déterminant les pouvoirs de l'association : attributions, conditions, pouvoirs que le groupement doit respecter.

Tout ce qui dans le domaine social, de par les conditions de travail, et de vie imposées à l'ouvrier, fait un devoir à celui-ci de réagir, de lutter pour sa propre sauvegarde est saisi, réglementé, réduit, limité, morcelé par l'Etat. De sorte que l'ouvrier doit penser, agir, lutter, travailler selon les règles restrictives de l'Etat.

Il n'y a pas une règle édictée par l'Etat, qui ne viole le droit qu'à l'ouvrier de travailler à son affranchissement et qui n'ait pour but de ramener à l'Etat les prérogatives, les garanties, les libertés que se donne le producteur. Pourquoi ? Parce qu'il faut pour la vie, la sécurité de l'Etat que le salarié soit dans tous les instants le sujet, le gouverné de cet Etat.

Non ! Quoi qu'on dise, l'Etat est un facteur d'oppression; et toutes les attitudes à allure libérale qu'il prend sont autant de manœuvres faites pour abuser, tromper afin de mieux triompher.

V. GRIFFUELHES

B.D.I.C

Lucubración filosófica

(Continuación.)

Muchas inteligencias enamoradas de las nuevas ideas filosóficas, a las que rindieron idolátrico culto, hubieron de apasionarse por ellas con demasiado exclusivismo, tal vez, y desdeñando todo lo viejo, lo que durante muchos siglos hubo de constituir el patrimonio de las mentes cultas, emplearon todos sus esfuerzos y dedicaron todos sus afanes a exponer, ampliar, pulir, glosar y hacer aplicaciones en todos los órdenes de la vida y de la ciencia.

Mientras tanto, otros pocos amantes de la tradición filosófica y temerosos de entregar sin fruto el tesoro legado por los siglos, algo misoneistas, se aferran a lo antiguo, con fuerza, con tesón, con tenaz y decidido propósito de no renunciar ni a una sola de las viejas adquisiciones, ni a un solo centavo del capital acumulado por las pasadas generaciones.

Consecuencia de lo anterior es el encastillamiento de cada en la respectiva posición, exagerado y extremando los amores y aficiones, unos a otros poniéndose intransigentes entre sí, y negándose a hacer mutuas concesiones. Los campos siguen perfectamente deslindados y los ataques arrecian y se repiten continuamente y en todas las formas posibles. La escolástica parece que vive los estertores de una larga agonía, para la cual son inútiles los esfuerzos que se realizan y los ensayos realizados en el presente siglo en Alemania, Austria, Italia y Japón. Lentamente la filosofía racional se adapta y se impone a las exigencias del presente y del futuro.

Visto de esta manera el problema, ¿es un bien, es un mal? Afirmamos que ningún absoluto puede dar la clave de una benigna y cierta comprensión entre los seres humanos. Lo absoluto es el crimen, la injusticia, lo estatalizado. La superstición convertida en ariete contra la humanidad. La verdad es relativa, pues tanto en filosofía, como en todos los campos de la vida, sólo existe un impulso, una tendencia y un anhelo de búsqueda de la verdad y de la felicidad. Cuando se haya alcanzado esa «verdad» tan creída y remachada por muchos, encontraremos que se abren las puertas de otra superior: más allá de la verdad, siempre habrá verdad, más allá de la existencia, siempre habrá existencia, o como diría Ricardo Mella: *Más allá del anarquismo, siempre habrá anarquismo.* Porque de lo que se trata es de hallar en todo momento —en el presente también—, y de una vez por todas, la fórmula que permita al hombre vivir en paz, armonía, libertad y bienestar entre sus semejantes, permitiendo asimismo que sus semejantes gocen de idénticas dichas; porque donde termina la libertad de uno comienza la libertad de los demás y la razón filosófica, como todas las razones, no puede tener otra finalidad que la de laborar entre todos por el bien de todos, mental y físicamente hablando. Un concepto filosófico que tenga tendencia a negar estos elementales principios de toda sabiduría, debe ser declarado culpable de un sentimiento contrario a la solidaridad y armonía que han de poner en el tapete de la vida la fuerza de percepción necesaria para que la brutalidad se quede en los más profundos e ignotos recodos del camino recorrido, para que de esa manera se abra una era de comprensión en todos los campos existenciales, donde no quepan los obtusos, los absolutos, los empedernidos acaparadores de poderes y riquezas, de las cuales se sirven para enceguecer las mentes de los esclavos y hasta de sí mismos en un pretendido deseo de dominio y terquedad que todo lo reduce a simples arañazos, a terribles mordiscos y a un confusionismo que parece mentira que a estas alturas del tiempo todavía no haya podido ser disuelto en las sombras de un pasado de ignominia. La monstruosa presencia en la actualidad de fuerzas estatales capaces de desencadenar la propia destrucción del hombre y sus maravillas, y aún del planeta en que aquel se desenvuelve, es la mayor negación posible de todos los esfuerzos realizados por la filosofía a través de las edades y un negro mentís a tanta mente despierta, genial y bondadosa, como se ha desvelado en procura de la felicidad para todos y cada uno en la tierra.

Lo cierto es que —salvo raras excepciones—, todos los filósofos, todos los genios, los sabios, las mentes clarividentes, tuvieron tendencia al mejoramiento humano. Cada uno a su manera se esforzó por señalar indicios de lo que sus mentes entendían podría ir en procura de la felicidad del género humano, si sus pensamientos, sus experimentos, sus descubrientos y sus razonamientos, eran debidamente tenidos en cuenta por sus semejantes y especialmente comprendidos. Más lo cierto también es que cuando se impuso el concepto de la «espiritualidad» en la tierra, otros sabios, otros técnicos y otros científicos, se volvieron hacia la prehistoria perfeccionando espadas, lanzas, cañones, pistolas y ametralladoras, mientras que cuando ha empezado a dominar el sentido filosófico de la «pura materia», esos mismos sabios y científicos al servicio del poder y la riqueza acaparadas, se han servido de los descubrimientos filosóficos para llegar en el último extremo a la invención de la bomba atómica puesta en manos de los destructores, los mortíferos y los ignominiosos. ¿Sería posible culpar a la ciencia, ni mucho menos a la filosofía en general, por semejantes resultados negativos? De ninguna de las maneras.

COSME PAULES

(Continuará.)

ANTENA

EL CONFLICTO DE LOS ESTUDIANTES

(Continuación de la primera página)

MADRID.—La brutalidad autoritaria se ha desbordado. Contra todo principio civilizado, la Policía Armada invadió, el 23 de febrero, la Facultad de Filosofía y Letras, entablando pelea con los universitarios. Hubo porrazos con réplica de pedradas. Indignados por la provocación de la fuerza «pública», los catedráticos Aranguren, Montero Díaz, García Calvo y García de Vertcher protestaron formalmente, no consiguiendo otro resultado que ser detenidos junto con unos cincuenta estudiantes. Hay, además, una treintena de contusos. Los gritos de combate de los valientes protestatarios fueron como siempre: «SEU, no», «Libertad sindical», con el aditamiento, esta vez, de «Policías asesinos».

Consecuencia de todo ello ha sido la declaración de huelga estudiantil en la Universidad, con posible extensión a toda la Universidad española. La réplica del Gobierno ha sido el cierre de las Facultades de Filosofía y Letras y Medicina, por haber tenido lugar en la segunda otra Asamblea Libre, que reunió a unos siete mil estudiantes, que declararon ser la representación auténtica de la Universidad.

De última hora se sabe que los catedráticos Montero Díaz, Tierno Galván, Aranguren y García Calvo han sido suspendidos y procesados.

Para el día 2 de marzo los estudiantes tienen anunciada la constitución de una Asamblea Constituyente para dejar al SEU definitivamente de lado.

En el campo del trabajo se anuncia una inminente huelga general de metalúrgicos por descontento hacia las bases de convención colectiva que el sindicato vertical ha formulado.

RUSIA Y ESPAÑA INTENSIFICAN SUS RELACIONES

MADRID. — La cuestión del viaje del célebre bailarín español «Antonio» y de su ballet a Moscú, fue abordada en el Consejo de ministros, penúltimamente celebrado, se supo de buena fuente. Se espera en cambio la visita a Madrid y Barcelona del célebre ballet soviético «Bolchoï». Estas manifestaciones artísticas serán los primeros signos de una intensificación de los intercambios culturales y económicos, este año, entre ambos países.

La llegada del circo de Moscú a Madrid, la representación de la ópera de Dvorak, «Rusalka», interpretada por una orquesta y coros checoeslovacos en Barcelona, y en junio de 1964 la final del Campeonato de Europa de las Naciones, entre España y la URSS, en el Estadio de Bernabeu de Madrid, son para numerosos observadores otros tantos indicios evidentes de una buena entente entre España y la Unión Soviética.

CON AZUCAR ESTA MEJOR

CARACAS. — La C.G.V., como es sabido, declaró el boicot económico a Cuba a causa de la dictadura fidelista. Deseando extender a toda la América dicho conflicto, la C.G.V. sometió este déseo a la O.R.I.T., la cual propone a su vez a sus representados seis puntos entre los cuales figura el siguiente, que nos complace:

4. Una propuesta para condenar al gobierno español por su acción contra los sindicatos. La O.R.I.T. aprobó el establecimiento de vínculos de solidaridad con la Unión de Trabajadores de España en el exilio, añadiendo:

«Nos percatamos también de la ausencia de libertades y de los ultrajes e injusticias perpetrados en España, y de la falta total de respeto por la dignidad humana que existe allí.»

LA DISPUTA DE GIBRALTAR

LONDRES. — El gobierno británico está dispuesto a modificar la estructura económica de Gibraltar si continúa la presión española sobre esta colonia británica, escribe hoy el «Sunday Telegraph».

Se crearán, si es necesario, nuevas industrias y es posible que los 10.000 obreros españoles que vienen cada día a trabajar a Gibraltar sean sustituidos por mano de obra procedente de Marruecos o de Malta.

LA RESISTENCIA IBERICA

El movimiento antifascista portugués se está fortaleciendo: en un valiente manifiesto público, docenas de destacadas personalidades de la intelectualidad lusa pidieron la eliminación de la censura y de la arbitrariedad policial, la libertad sindical y de expresión, el cese de la represión colonialista y del armamentismo, y la iniciación de un amplio programa de inversiones públicas, encaminadas a desarrollar la economía y a eliminar la dependencia del país frente al capital extranjero. Por otra parte, los estudiantes de Lisboa acaban de decretar una huelga para el próximo lunes, a fin de protestar contra la detención de varios compañeros.

En España se realizó una huelga ilegal en una fábrica madrileña, acompañada de choques entre la guardia civil y los trabajadores. Ante el Tribunal de Orden Público aparecieron varios vascos acusados de actos subversivos, que dijeron haber sido objeto de torturas y maltratos por parte de la Seguridad.

MANIFESTACIONES ANTIFRANQUISTAS

BRUSELAS (OPE). — El diario independiente «Le Soir» informa en la capital belga y a pesar del mal tiempo tuvo lugar una manifestación, en la que se encontraban varios centenares de obreros españoles. Llevaban banderas de la República Española.

La manifestación tenía por objeto protestar contra las actuaciones del Tribunal Militar de Madrid..

DETENCION DE UN SUBDITO BRITANICO EN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — «Va aser juzgado en Madrid —dice el periódico «The Sun»— un marinero británico acusado de haber proferido palabras insultantes contra el general Franco. Este hombre, Alan Chesworth, de 20 años de edad, con domicilio en Liverpool, ha sido acusado también de agresión a un policía. Ya lleva una semana en la cárcel de La Línea, desde que cruzó la frontera para pasar una noche en España.

LA COMEDIA

MALAGA. — El más nuevo Cardenal español, Angel Herrera Oria, Obispo de Málaga, atacó el lunes desde el púlpito la «desigualdad en la distribución de la riqueza» en el país, la «inestabilidad social», las «arcaícas estructuras».

En un sermón pronunciado en la Catedral de Málaga en ceremonias con motivo de su elevación al cardenalato, el prelado dijo: «¿Qué puedo decir sobre las cuestiones sociales? Veo con amargura que la sociedad española no está reaccionando en el grado necesario...

«¿Por qué no he de gritar constantemente si yo, que conozco tan bien a mi patria, veo que las arraigadas causas de los males de nuestra vida pública nacen de la inestabilidad social, la desigualdad en la destribución de la riqueza, la desigual situación económica de las clases sociales y el arcaismo de algunas estructuras.»

El Cardenal hizo patente, no obstante, que no era su intención desacreditar al Jefe del Estado Español, General Francisco Franco.

¡Acabáramos!

LOPEZ, DOLORES, FRANCO

MADRID.—López de la Fuente, comandante que fue de la 38 B. M. durante la guerra civil española, fue detenido y condenado por las autoridades franquistas a 23 años de presidio. Tratando de amontonar una infamia sobre otra, la justicia que Franco manda hacer trató de celebrar un segundo juicio, esta vez en el fuero de guerra, para condenar a López por 69 «delitos de asesinato» atribuidos al encausado referente al conflicto entre españoles.

Intervenida una protesta mundial —y tal vez la diplomacia soviética— para salvar a López de la pena de muerte, oficialmente se ha dicho a la prensa del país que no habrá consejo de guerra contra López de la Fuente por no haber sido tal el propósito de los militares.

Entretanto —por lo visto— Dolores Ibárruri había circulado la especie de que se rendiría a Madrid con objeto de declarar en favor del procesado. Mas, como el objeto del viaje se ha diluido, con limpieza o sin ella la Pasionaria se ha ganado un tanto.

PUES RESULTA QUE NO LOS HAN CONDENADO

MADRID.—El grupo de cuatro catalanes y un cura juzgados en esta capital por delito de propaganda «separatista», han sido declarados libres por el tribunal por no habérseles encontrado materia delictiva. En realidad, por lo que ha trascendido el escandaloso proceso en el exterior. Recuérdese que con motivo de esa vista unos trescientos catalanes venidos a Madrid para presenciarla fueron rechazados hacia su país con los malos modos inherentes a la policía franquista.

PIDEN SOCORRO A MOSCU

CADIZ.—La situación del Cádiz C. de Fútbol es monetariamente angustiosa. Acude poca gente a presenciar los partidos, saldando cada encuentro con déficit. Para remediar esa «trágica» situación el presidente del Club y el alcalde han ideado el recurso de contratar al primer equipo del Dynamo de Moscú para un partido reclamo, reclamo para el partido... comunista, en definitiva. Para gestionar el asunto partió el alcalde para Madrid y, logrado el visto bueno, salió después el concejar Vicente Moral Alonso con destino a la capital soviética.

GESTO DE LOS OBREROS ESPAÑOLES

FRANKFURT. — Algunos miles de españoles que emigraron a trabajar en Alemania occidental, organizaron hoy una manifestación silenciosa de protesta «contra la reiterada detención de dirigentes políticos en España».

Los españoles, cuya acción era apoyada por la Federación de Trabajadores de Alemania Occidental, portaban carteles donde solicitaban el derecho de huelga para el pueblo español y la democratización general del país.

Los manifestantes en un manifiesto, que distribuyeron después de la demostración, afirman que cientos de trabajadores en España «han sido hasta ahora arrestados, torturados y ejecutados por defender conquistas sociales».

El diputado socialcristiano alemán Hans Matthoffer, dirigiéndose a los trabajadores españoles, afirmó que podían contar con el apoyo de los Sindicatos de Trabajadores alemanes «en su demanda de libertad».

La Federación de Trabajadores alemanes tiene seis millones y medio de afiliados.

El orador afirmó que España verá obstruida su admisión en la comunidad Europea mientras no reine la libertad en su propio territorio.

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Continuando el ciclo de conferencias y charlas culturales que en cada temporada tiene trazado esta F. L., y que a medida que se vayan a celebrar iremos anunciando con los correspondientes temas. La primera dará principio el día 14 de marzo en nuestro local social a las 9 y media de la mañana, a cargo del compañero Juan de Orán, sobre el tema siguiente: *Antecedentes sobre sindicalismo y anarquismo.*

F. L. DE NARBONNE

Convoca a todos sus afiliados, a la Asamblea General que tendrá lugar el día 7 de marzo de 1965, a las dos de la tarde.

F. L. DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo 7 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invitamos a todos los compañeros a la reunión general que se celebrará el domingo día 7 de marzo a las 9 y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el día 7 del próximo mes de marzo. Orden del día de interés.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará asamblea general el 6 de marzo a las nueve de la noche en la Sala Biblioteca de la rue des Pensées.

TEATRO ALHAMBRA, PARIS

Extraordinaria representación de la obra musical de Amadeo Vives, de ambiente gallego, MARUXA, el día 14 de marzo a las 6 de la tarde, con la participación del barítono Aguilar, de las tiples Lina Huarte y Dolores Ripollés, del bajo Astarloa (venidos exprofeso de la Península), y del tenor Yon de Murguía. Música a cargo de la Orchestre Synphonique de Paris (50 profesores) y Coro de la Casa de Galicia (80 ejecutantes), además del cuadro de baile.

Entradas de 6,00 a 15,00 frs. en taquilla. Antes de la representación dirigirse al compañero Cuadrado, 24, rue Ste.-Marthe, Paris. (X).

SUSCRIPCIONES

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris: Manent, 10, Una libertaria, 30; *Villeurbanne:* Una Charra, 15; *Mios (Gde.):* Pablo Serrarols, 10; *Cocy:* Vicente Muñoz, 5; *Castres:* Cristóbal Parra, 2; *St.-Etienne:* Sebastián Martín, 5; *Greasque:* J. García Vidal, 7; *Combs-la-Ville:* Juan y Juana, 10, H. Martínez, 5, J. Casals 10; *Lamotte Breuon:* Antonio Torrent, 5; *Neuilly:* Mendoza, 3; *Roanne:* Antonio López, 10; *Firminy:* Fernández, 13.

Total: 140,00 F.

PRO ESPAÑA

Combs-la-Ville: Juan y Juana, 10 *Perpignan:* José Bo, 5.

Total: 15,00 F.

PRO FAMILIAS GRANADO Y DELGADO

Combs-la-Ville: H. Martínez, 10, J. Casals, 10.

Total: 20,00 F.

EL FOLLETO DEL COMPAÑERO MORO

De una carta recibida: «He leído con agrado el comentario que haces del trabajo del compañero Fabián Moro, «Pablo, o el discurso del hombre libre», elogio muy merecido por el contenido espiritual y moral de la obrita.—*F. Cuende,* Aubervilliers.»

ADMINISTRATIVAS

Juan Orozco, Reims (Marne). Devuelta carta y reclamación por cambio dirección. Da la nueva residencia. Hasta el 31-12-65, adeudas 20 F.

— Edo Manuel, Pellissanne (B.-du-R.). Recibido giro 94,45 F. Pagas «C. S.» y «Umbral» tuyo y Galindo, más factura Librería. Los 5 F. para ancianos que anuncias no van incluidos en el giro. Para la prensa de Galindo dad dirección exacta.

— Manuel Fernández, Túnez. Recibido giro 12 F. por conducto Juan García de Marsella.

— G. Rondos, Thuir (P. O.). Giro 35 F. «C. S.» hasta el número 335 y «Umbral» 36-37.

— O. García, Greasque (B.-du-R.). Giro 28 F. «C. S.» 335.

— G. Villanueva, Combs-la-Ville (S.-et-M.). Giro 35 F. Pasa a su destino.

— Bosque Mario, Barry. Giro 80 F. «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-9-65.

— García A., Dijon (Côte-d'Or). Recibido giro y cartas. Se hacen los envíos como indicado directamente a los interesados.

NOTA.—El franqueo de las cartas es a 0,30 F. Franquearlas a 0,25 F. como antes significa que nosotros hemos de pagar por ellas una tasa de 0,30 F. Téngase en cuenta la tarifa.

PARADERO

Desearíamos saber el paradero de José Jorge Bernar, que en 1945 trabajaba en Réan (Ferme Prunes (S.-et-M.). Piden por él sus padres Miguel y Pilar que están sin noticias desde dicha fecha. Quien pueda dar noticias se dirija a Jaime Ortuño, 1, rue de la Fontaine, Saint-Liesne, Melun (S.-et-Marne.).

UMBRAL

Sumario del número 38:

Mastieno: **CONFIANZA, MAS UNION, IGUAL A FUERZA.**

Climaco Guevara: **ELOGIO A AUGUSTO PI Y SUNYER.**

X.: **UNAMUNO ANTE LA DICTADURA.**

Campio Carpio: **CARTA ABIERTA A LA WARS RESISTERS INTERNATIONAL.**

P. Bosch Gimpera: **PARALELISMOS EJEMPLARES EN LA EVOLUCION HISTORICA. ROMA Y LOS IBEROS.**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. ABDON TERRADAS.**

Antonio Pereira: **INMEMORIAM. GUERNICA Y GARCIA LORCA.**

Edward Crankshaw: **NI COMUNISMO NI CAPITALISMO.**

José Uriel García: **URBANISMO Y ARTE.**

Luis Capdevila: **LA LEYENDA NEGRA DE ROBESPIERRE.**

José Sevilla: **ORIGEN DEL ARTE FLAMENCO.**

G. Mosquera Alonso: **ROMANCE DE LA NOSTALGIA DE SEVILLA.**

C. C.: **LITERATURA PRISIONERA:**

Juan Ferrer: **EL HOMBRE Y SU HORA. ENRICO MACIAS.**

Noticiario, Fiesta fraternal solidaria, grabados, etc.

Precio: 1,00 franco.

NECROLOGICA

EMILIO ABAD

A la edad de 68 años, en el Sanatorio de Agen, el 28 del pasado enero, murió, después de larga y penosa enfermedad, el que fue compañero Emilio Abad.

Natural de Loporzano, provincia de Huesca, el compañero Abad abrazó desde muy joven las ideas libertarias, por las que luchó siempre con ahínco e interés, seguro de su ideal y esperanzado de futuro.

Durante nuestra guerra, fue fundador y principal animador de la colectividad agrícola de Loporzano. Sin apatías ni desfallecimientos, trató en todo momento estar a la altura de las circunstancias y enaltecer el concepto de la C.N.T., su organización querida.

Las peripecias de la guerra y el retroceso de los frentes, lo llevó en retirada desde Aragón hasta Canet de Mar donde, pese a las contrariedades, se puso enseguida al servicio de la guerra y de la revolución en lo que de útil pudiera ser. El espíritu colectivista, lo llevaba en la sangre y lo animaba hasta la obsesión, como solución práctica y redentora. Por lo que unió su esfuerzo al de los colectivistas de la localidad.

El río desbordado de la retirada lo arrastró como a tantos miles a Francia. Las penalidades que la misma acarreaba, las sufrió con firmeza, con la conformidad de sino que lo castigaba impiadosamente, esperanzado de que un día triunfaría su caro ideal.

Como la mayoría, pasó por los campos que nos deparó la suerte, comportándose en compañero con todos los que compartió la convivencia. Cuando de ellos salió para trabajar, volvió a sus quehaceres de agricultor. Hizo trabajos de tala en los bosques, alquiló sus brazos en la construcción, hasta que últimamente se instaló en una «ferme» cerca de Toulouse, donde vivía con su esposa y uno de sus hijos. La hija se casó con el compañero Angel Benedicto, más conocido por todos por el «Sastre».

El finado se caracterizaba por su conducta intachable, por su tranquilidad bonachona, por su maña nobleza y por su temple y dulzura al mismo tiempo.

Murió pensando en la C.N.T. y maldiciendo al franquismo, causa de todas sus penalidades y de la tragedia del pueblo español. Horas antes de morir, y cuando ya por su estado se había negado a corresponder con nadie, solicitó papel y lápiz para escribir a su mujer e hijos estas palabras que son el resumen de un hombre digno:

«No espero que dudéis, pero si existiera alguna duda, insisto sobre ello: Quiero un entierro civil, sin cruces, flores ni coronas. No quiero negro luto por ninguna parte ni ornamentos de ninguna clase. Muero pensando en vosotros y os agradezco cuanto habéis hecho por mí.»

Así se despidió de la vida y del mundo el que fue compañero Emilio Abad.

La enfermera del Sanatorio entregó estas líneas a su compañera e hijo, cuando ya había dejado de existir.

Acompañamos en su dolor a toda la familia del desaparecido compañero dándoles nuestro más sentido pésame.

Pedro José Proudhon

(Continuación)

Contestando a Ch. Comte en su «Tratado de la Propiedad», quien reivindica el mejoramiento de una ciénaga o del suelo en general para el propietario ya que éste, según Comte, ha pagado el mejoramiento mediante alimentos y salarios, Proudhon nos lega una página maestra: «Este precio no basta: el trabajo de los obreros ha creado un valor y, en consecuencia, este valor es su propiedad. Ni ellos la han vendido ni cambiado ni usted, capitalista, la ha adquirido. Que usted tenga derecho parcial sobre el todo por los abastecimientos y las subsistencias procuradas, nada es más justo: usted ha contribuido a la producción, usted tiene derecho de disfrute. Pero vuestro derecho no anula el de los obreros, quienes han sido vuestros colegas en la obra producida. ¿Habla usted de salarios? El dinero con el que usted paga a los trabajadores cancelaría apenas algunos años de la posesión perpétua que ellos os abandonan. El salario es el gasto que reclaman el mantenimiento y la reparación diaria del trabajador; usted se equivoca al ver en este salario el precio de una venta. El obrero no ha vendido nada; no conoce su derecho ni la extensión de la cesión que le hace, ni el sentido del contrato que usted pretende haber pasado con él. De la parte de ellos, ignorancia completa; de la de usted error y sorpresa, caso que no querramos decir robo y fraude.» (Idem. idem. pág. 213-4.).

Proudhon llega con paso seguro a la teoría de la Plus Valía, que tan bien iba a desarrollar Marx. El propio Proudhon no la descubre ya que la expone en 1805 Charles en su libro «The Effects of Civilation», la recoge un poco después Hodgskin y diferentes economistas que discrepan con el ricardismo. La dispersión de Proudhon y su empeño en abarcar mucho no le permiten hacer un monumento de economía como es «El Capital». El «pluralismo» que le adjudica Cole lo desautoriza, pero sus esbozos, ensayos críticos, ofrecen todo el material necesario para edificar una teoría completa. La Plus Valía no tiene ningún efecto en lo que a la formación de capital respecta hasta que el hombre empieza a explotar la fuerza colectiva que nos describe Proudhon y, más tarde, la presencia de la máquina que inicia la industrialización. «Todo trabajo debe dejar un excedente» señala Proudhon y el excedente se transforma en algo importante ya que, en manos del usurpador, pasa a ser capital y ello porque, como señala Proudhon, al obrero se le continúa pagando para que satisfaga sus necesidades, independientemente de la cantidad de trabajo que rinde gracias a la fuerza colectiva y a la industrialización. El trabajo, que como Walras dice, es una guerra declarada a la parsimonia de la naturaleza, acelera su ritmo debido al progreso, pero no por ello sale mejorada la situación del obrero. La ley de la oferta y la demanda limitan, naturalmente, los lucros del capital cuando la competencia se hace presente pero el primer reajuste, cuando de reducción de beneficios se trata, pesa siempre sobre el salario. El salario que tiene origen en la máquina precisamente: «Las máquinas nos prometían un aumento de riqueza, han cumplido la palabra, pero dándonos, al mismo tiempo, un aumento de miseria. Nos prometieron la libertad y voy a robar que nos han traído la esclavitud.»

«He dicho que la determinación del valor, y con él las tribulaciones de la sociedad, empezaron con la división de las industrias, sin la cual no podía existir ni el cambio, ni la riqueza, ni el progreso. El período que recorremos en este momento, el de las máquinas, se distingue por un carácter particular: es el *asalariado.*» («Contradicciones...». Vol. I, pág. 191).

Sus puntos de vista económicos, en varios aspectos, coinciden con los de Marx, o mejor dicho, para ser fieles a la cronología, algunos puntos de vista de Marx coinciden con los de Proudhon. Ya hemos visto que la teoría de la *plus valía* está implícita en lo que expone Proudhon. El afirma como Say que un producto vale lo que cuesta y para Proudhon —puede haber mucha discrepancia en fijar un costo— el costo lo representa sólo y exclusivamente el trabajo: «Trabajar es producir de la nada» dice en «Solución del problema social» y debe ser así porque las generaciones que nos han precedido no reclaman rentas ni intereses por todas las aportaciones científicas e invenciones que han hecho. Así, aquél que, gracias a los estudios que ha podido realizar, puede aportar mayor esfuerzo para el bienestar de la sociedad, está en el deber ineludible de hacerlo. Este es un tema que, como veremos más tarde, es querido de los anarquistas y Kropotkin, en muy especial modo, lo ha tratado ampliamente. Rafael Barret lo sintetiza en un pensamiento breve: «el sabio que no enseña lo que sabe comete un robo contra la humanidad.» Proudhon penetra el tema también y dice: «De la misma manera que la creación de todo instrumento de producción es el resultado de una fuerza colectiva, de igual modo el talento y la ciencia en un hombre son el producto de la inteligencia universal y de una ciencia general lentamente acumulada por una multitud de maestros, y mediante el aporte de una multitud de industrias inferiores. Cuando el médico ha pagado a sus profesores, sus libros, sus diplomas y sus gastos, no ha pagado su talento en modo alguno como tampoco el capitalista ha pagado su dominio y su castillo con el salario dado a los obreros. El hombre de talento ha contribuido en producir él mismo, un instrumento útil: es coposeedor; no es propietario de este instrumento. Lo tiene todo a la vez, es un trabajador libre y un capital social acumulado, como trabajador debe proceder al uso de un instrumento, a la dirección de una máquina, que es su propia capacidad; como capital, no se pertenece, no se explota él mismo sino para los demás.» («Qu'est-ce que la Propriété.» págs. 235-6.) *(Continuará.)*

VICTOR GARCIA

Con la luz del pensamiento ácrata

(Viene de la pág. 4.)

frido, tras una resistencia de heraldos, todos los rigores del exilio, la adaptación a medios extraños, y las adversidades políticas de algunos afines a nuestro principal enemigo. Y esa experiencia, de carácter político revolucionario e ideológico, ¿no nos facultan para sugerir cómo plazarse en la lucha? ¿No podemos conocer, tanto como el que más, a dónde conduce el camino de las pequeñas renuncias? ¿A qué ejemplo histórico podemos remitirnos que mejor nos ilustre sobre los peligros del autoritarismo en trances revolucionarios? Y del valor de los trabajadores, en esa fase de construcción revolucionaria, de su capacidad productora, ¿no podemos presentar testimonios que confirman todo cuanto se ha dicho desde el punto de vista libertario?

Hay múltiples factores de la vida que el anarquismo debe plantearse en estos momentos. La Humanidad está debatiéndose en una agitación de imperiosas necesidades, y mientras las sugerencias de todos los matices políticos y religiosos evidencian su impotencia, incapaces de reducir la violencia y la miseria, el anarquismo no se decide a irrumpir, con la audacia que le fue característica, con el don de su razonamiento, en los medios donde se haga ver y sentir. En defecto de una estructura internacional, en la que quedarán establecidas las pautas para afrontar los problemas del momento, siempre de cara a los que el futuro reserva, los movimientos nacionales de carácter específico si que deberían hacerlo.

Cada día existen más situaciones que reclaman la luz del anarquismo. Aunque se nos tilde de insistentes, no dejaremos de repetir que el mundo del trabajo nos insta, constantemente, a que nos introduzcamos en él y dejemos sentir la influencia de nuestro pensamiento. Las influencias del sindicalismo reformista son más que nefastas; las de los social-cristianos, empeñados en adherirse tanto como puedan del movimiento obrero, no cubrirán metas superiores. Dados los avances de la técnica, el área de los asalariados pronto tendrá planteados problemas pavorosos. ¿Puede todo esto sernos indiferente? ¿Es que no somos capaces de concursar en ese concierto de opiniones y acciones que se disputan el futuro de la Humanidad?

La ausencia de soluciones inmediatas, a los grandes problemas que el hombre tiene planteados, puede originar consecuencias muy trágicas. No debemos perderlo de vista. De entre los muchos Estados que tienen parcelada a la Humanidad y a la tierra, todos los que se creen con alguna potencia hacen acopio de elementos bélicos, destructores, revestidos de siluetas horrorosas. Muchos suponen el peligro que eso entraña, pero muy pocos los que protestamos. ¿No supone esto un campo de expansión a nuestros conceptos y a nuestros sentimientos? Si se ha «democratizado el ejército», ¿es menos peligroso y servil que antes? Vale la pena pensar en todo esto.

SEVERINO CAMPOS

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE

Gran Meeting à Limoges

Le 26 mars, à 20 h. 45, le Comité pour l'Espagne Libre organise un grand meeting, sous la présidence de

Maître Gaston CHARLET

Prendront la parole :

Ch.-Auguste BONTEMPS, Maître Yves DESCHEZELLES
Frédérica MONTSENY, Rodolphe LLOPIS
Denis FORESTIER

Au moment où l'Espagne captive bouge, les hommes de gauche se doivent d'épauler leur action.

Tous au meeting de Limoges, le 26 mars, au Cinéma Paris, à 20 h. 45.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

España candente

en la

El veinte de febrero Universidad madrileña

EL dia 18 de febrero último fue muy movido en la Facultad de Ciencias. En efecto, en el tablero de la casa figuraba el anuncio de tres conferencias esperadas con interés por los estudiantes de ésta y otras Facultades. El ciclo debía desarrollarse los días 17, 18 y 19 bajo el enunciado de «Hacia una verdadera paz hoy», correspondiendo a Santiago Montero Díaz el tema «La posición del intelectual ante la paz». Mariano Aguilar Navarro debía versar sobre «La democracia cristiana», y José María González Ruiz se había de ocupar de «Visión cristiana de la alienación religiosa». Como puede adivinarse, este lote de conferencias había sido preparado por gentes nada sospechosas de extremismo político.

Sin embargo, los tres actos fueron suspendidos y los avisos retirados por manos discretas y temerosas. Una delegación del estudiantado se entrevistó con el rector de la Facultad para preguntarle las causas de la prohibición, y éste contestó que habían emanado de las autoridades eclesiásticas. Intervino el cura Zorita y se previó que la superioridad religiosa no se había mezclado en el asunto. Los ánimos de los reunidos se encresparon.

Al día siguiente (18), el cura Zorita afirma que el rector había exagerado. Intervino el decano, apoyando la tesis de su colega de que el obispo había prohibido las conferencias en el aula universitaria. Entonces los estudiantes proponen al decano —como antes habían propuesto al rector— de que el departamento Actividades Culturales de la Facultad cargara con la responsabilidad del ciclo, eludiendo el decano una respuesta fija. Luego lo ocurrido fue explicado en la sala de Geología a los estudiantes por un delegado, naciendo allí la manifestación colectiva que se dirigió al rectorado para pedir explicaciones a la autoridad académica, sospechosa de autoritarismo y de cercenar la libertad de pensar.

En conferencia improvisada, el capellán Zorita hizo un resumen de su labor conferencista en la casa, no sujetada estrictamente a la moral religiosa, sino extendiendo su cometido, junto al de otros profesores, a la labor estrictamente científica. El propio ministro de Educación, Lora Tamayo, se ocupó en el aula de Ciencias del porvenir profesional del estudiante de la especialidad, y además el doctor Saumells se explicó sobre «El horizonte científico del siglo XX», «El espíritu científico» y «Ciencia y humanismo», probándose con esta labor que en la Facultad priva la labor pedagógica en lugar de la pasión política o escolástica. Por todo lo cual no se explica que el curso «Hacia una verdadera paz, hoy», haya sido suprimido.

Llamado a capítulo por el rector, Zorita fue amonestado, si bien añadiendo que él —el rector— no había anulado las conferencias ni se pronunciaba sobre el derecho a celebrar las mismas. ¿Quién, en este caso, ha intervenido negativamente, sino la dirección suprema del SEU, despechada por haber perdido la iniciativa en la Universidad española?

Sin embargo, el obispo de Madrid, tratando de no comprometer al Gobierno, intimó al cura Zorita que declarara que las conferencias suspendidas adolecían de vicio político, no habiéndose visto declaración pública del P. Zorita a este respecto, aunque sí se hizo constar el deseo del obispo. Entretanto, aprovechando esa aglomeración de estudiantes, el profesor Montero Díaz pronunció su anunciada conferencia. Nuevo malestar con el rectorado, y contestación del obispo auxiliar afirmativa de que no era misión suya organizar ni suspender conferencias, pero entendiendo que el capellán no debe *excederse* en temas fuera del apostolado.

Unánime, la Comisión Permanente estudiantil elevó al rectorado unas conclusiones de protesta contra la limitación de la libertad del pensamiento no respondiendo de las manifestaciones desagradables a que diera lugar ello.

Pero en el día 19 José María González Ruiz dio la conferencia que tenía anunciada, no sin que antes un estudiante fascista de la Facultad, de cuarta de Químicos, llamado José María Stoch Gracia, arrojara sobre la mesa presidencial cuatro tubos de ensayo (20 c.c.) de cloruro de Benzolio.

Constante en sus vaivenes, el obispo auxiliar a última hora se pronunció por la celebración de las conferencias... cuando ya estaban celebradas. A eso se le llama oportunismo, pues no hay que acompañar a esos del SEU que se quedan en cuadro...

REACCION GENERAL DE LOS ESTUDIANTES

El 20 de febrero sucedió cosa digna de anotar en la marcha evolutiva de la hasta ahora adormecida juventud estudiantil. Como culminación de las demostraciones últimas en el aula magna de la Facultad de Física y como protesta al régimen de dictadura que agobia a toda la nación, tuvo lugar una Asamblea Libre de Estudiantes en la que fueron elaborados los puntos principales de rehabilitación nacional basados en la democracia y en la autonomía. La derecha democrática (activa con sus boletines y reuniones), se ha decidido —por fin— a adoptar una postura clara contra el régimen. En esta reunión generalizada de alumnos universitarios se han aprobado con unanimidad unos estatutos libres, con la particularidad de que los falangistas presentes, por ser escasos, no se atrevieron a levantar el brazo en los turnos contra la moción presentada.

En el transcurso de esta reunión fue leída y aplaudida la Declaración de la ONU referente a los Derechos del Hombre, registrándose una considerable emoción entre los reunidos; emoción que, generalizada en toda la población española por asuntos de libertad, presagia un posible desmoronamiento del actual tinglado hispanofascista. Los jerarcas del Estado y dependencias principales, se dan cuenta del fenómeno, y aparte del trancazo ya no saben a qué método recurrir. Del valor de la cooperación intelectual al movimiento reivindicativo se dan cuenta cabal los trabajadores. No pueden, los de Armada y Guardia Civil, cargar contra los hijos de familias pudientes, en gran parte sostenedoras del régimen que sus hijos vituperan.

En el calor de la asamblea incluso los estudiantes moderados se contaminaron del entusiasmo reinante, prorrumpiendo en gritos de «¡libertad!» y «¡basta de dictadura!», que eran los de todos. Solamente los ultras y los de la «política social» permanecieron callados y cabizbajos. Más de cien estudiantes hicieron uso de la palabra, representando a todas las Facultades universitarias, lo que prueba la importancia y la casi unanimidad absoluta del movimiento estudiantil antitotaliario. Inútil añadir que la presencia del comunismo en nuestras reuniones es inexistente, aunque digan lo contrario las notas de «información» inspiradas por la Dirección General de Inseguridad ciudadana.

La reunión, que duró de las doce a las tres y media de la tarde, terminó con vítores a la libertad de sindicación, a la libertad para el pueblo, y con voces reclamando la dimisión del rectorado, y con un estentóreo «¡no!» a las sanciones académicas.

Antes de disolverse esta manifestación interior (en la que constaban muchos miles de estudiantes), los corrillos se ocuparon de la torpeza de unas autoridades que, impidiendo unas conferencias de mero tono social-cristiano, habían arrojado a los universitarios moderados en brazos de la causa de la libertad... sin tapujos.

UNO DE INGENIERIA

Madrid, 21 febrero 1965.

Confirmación francesa de la anterior correspondencia

Leído en «Le Figaro» (24-2-1965):

«MADRID, 23 febrero (De nuestro corresponsal especial permanente).— La prueba de fuerza entablada desde hace cerca de un mes entre los estudiantes y el gobierno español ha tomado un carácter más agudo de unos días acá para alcanzar, ayer, las características de una verdadera refriega en el seno mismo de la Facultad de Ciencias, donde las fuerzas del orden fueron recibidas a pedradas y a gritos de «¡libertad sindical!».

» El acontecimiento merece ser señalado, puesto que en 25 años la policía ha penetrado dos veces en recinto universitario.

» Es sabido que el régimen de desórdenes universitarios, de los cuales actualmente Madrid es casi diariamente escenario, tomó pie con la decisión de la FUDE (Federación universitaria democrática española), de tendencia socialista; de la UED (Unión de estudiantes demócratas, de inspiración demo-cristiana, y de la JEC (Juventud estudiantil católica), de formar un frente común para boycotear al sindicato único oficial: el SEU.

» En este mismo diario hemos seguido las diversas peripecias derivadas de una acción cada vez más coordinada que el sábado pasado, 20 del corriente mes, se concretó en la celebración de una «asamblea libre» de estudiantes, en el curso de la cual se aprobó una moción a dirigir a los personajes principales de la Universidad española. Esta moción reivindica, principalmente: la creación de sindicatos libres, una amnistía general para los estudiantes expulsados de la Universidad a título temporal o encarcelados por delito de opinión, la libertad de expresión en materia pedagógica, libertad de asociación para alumnos y profesores, proclamando, por otra parte, *la solidaridad con el mundo del trabajo en lucha contra la opresión.*

» En fin, la asamblea libre declaró el 2 de marzo próximo, día del estudiante, *jornada de manifestación en la que la Universidad en peso presentará sus reivindicaciones.*»

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

Léo Campion →

Sonriente y dicharachero como siempre, LEO CAMPION estará entre nosotros en la fiesta solidaria del 11 de abril en presidente de la Sociedad para el Fomento de la Higiene Capilar (vulgo calvicie), en Caballero de la Orden de los Catavinos *(Tastevins)*, y, lo que es más importante, en amigo y compañero. Al decirnos que sí, le observamos: «Ten en cuenta que vas a pasar por el peri.dico», a lo que nos respondió: *La solidarité ouvrière, cela tient toujours.*

De acuerdo, y hasta el 11 de abril, amigo Léo.

← LOS CHANGOS

No son exactamente estos de la flauta que representamos, pero van a lo mismo. Salidos de la entraña de los Andes, los dos changos y su dama de trío están imbuídos, empapados de alma india, de soledad montañesa, que magníficamente se expresa con esos instrumentos de tierra cocida tan peculiares de los verdaderos ejercitantes del arte indio y con extensión criolla, muy común en las soledades andinas y en los desiertos pamperos de la América centro y sudamericana.

Un regalo del espíritu, una caricia para los oídos que podremos darnos los asistentes a la fiesta fraternal del 11 de abril próximo.

Entradas a 6,00 francos, en esta Administración, 24, rue de Sainte-Marthe, París (X); en C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne (Metro Pigalle o Anvers), y 3, rue Ternaux (Metro Oberkampf), Librairie Publico.

Para obtener buenas plazas, los compañeros y FF. LL. de fuera de París deberían efectuar cuanto antes el pedido de entradas con número concreto de las mismas.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

A UN AÑO DE DISTANCIA

NUESTRAS fechas van tomando el tono sombrío de las notas recordatorias. Lo que fue, se instala con fuerza en el presente. En un presente en el que cada día cuenta más el ayer, el porvenir aparece incierto y nebuloso. Tanto más nebuloso e incierto cuando se confía en que el pasado renacerá de por sí mismo «cuando las circunstancias lo permitan». Y entre tanto, se espera que en el brumoso horizonte estalle el chispazo que abra el cauce a posibilidades oportunas y favorables.

Más de un año hace que «Tierra y Libertad», de México, lanzó una voz de alerta. Algo antes nuestro amigo Fontaura inició unas notas que por nuestra parte consideramos oportunas y atendibles. No hubo gran eco en nuestra prensa internacional. Varias firmas recogieron la iniciativa y hubo quienes abondaron, presentando al estudio varias fases del problema. Pero cada trabajo quedó circunscrito a la publicación y a la lengua inicial. No hubo traduciones ni reproducciones oportunas. En el ámbito español Peirats trató en la materia, acudiendo a ejemplos y a referencias que dan prueba de la necesaria internacionalización de una inquietud que, de no hacerse carne en cada militante y a través de cada militante, *en todo nuestro Movimiento*, marcará el signo del ocaso a nuestras actividades. No se trata de mero pesimismo. Hemos apuntado detalles y podemos agregar muchos más que han de incitarnos a la reflexión.

Se nos ocurre volver al tema después de revisar apuntes y cartas de un militante bien conocido en nuestros medios por su labor, por su fe y por su entusiasmo. Se trata de Ugo Fedeli. A un año de distancia de su muerte, acaecida el 6 de marzo de 1964, sus juicios cobran un valor difícilmente rebatible. Repetidas veces habíamos tratado de voz a voz los agudos problemas de una cada vez más acentuada decadencia de nuestro movimiento. Revisábamos métodos y procedimientos y convenía mos —como repite a menudo Fontaura— que hay mucho a transformar, a revisar, «a poner al día», tanto en nuestras tácticas como en nuestra propaganda. Se trata de poder enfrentarnos con un presente que no ofrece las características de aquel pasado que tan fructífero fue para la siembra de nuestras ideas y para la constitución de nuestro Movimiento. Se trata, también, de no olvidar lo que somos y lo que queremos.

Estimaba Fedeli que atravesábamos un período de estancamiento cuyas razones correspondían a motivos concretos, muchos de ellos ajenos a nuestra voluntad, ante los que no habíamos previsto solución ni correctivo. Las campañas reaccionarias y defensivas del capitalismo habían diezmado nuestro Movimiento en varios países en que se manifestaba floreciente. Las guerras, el nazismo y el fascismo completaron la obra. La «crisis generacional» a que se refiere Peirats, constituye la consecuencia más terrible para la condenación proselitista de los revolucionarios, especialmente los nuestros, que continúan siendo —con toda honra— los únicos medios «marginales y enfrentados directamente a la sociedad». Si esto no fuera bastante, a pesar de todas las complicaciones que del caso se derivan, nos encontramos ante una transformación profunda de todos los valores sociales, transformación que nos obliga a a «repensar nuestros procedimientos propagandísticos, y ante otra no menos honda revolución de los procedimientos técnicos y de producción, con su consecuente evolución económica, que habría de obligarnos a «repensar» nuestros métodos de lucha, actuando en anarquistas.

Contrariamente a la lógica, nos encontramos ante un fenómeno que se extiende a todos nuestros organismos, en los países en que ha quedado vestigio o algo así como restos de nuestro Movimiento. Es el fenómeno de la discordia, de las rencillas o, en el mejor de los casos, el de un ciclo ininterrumpido de re-estructuraciones. La integración es deficitaria e imprecisa y el caudal de experiencias parece haberse sumergido en un pozo sin fondo.

Nos decía Fedeli en una carta fechada el 19 de julio de 1962:

«Sí, incluso a propósito de nuestra prensa me encuentro completamente de acuerdo contigo. Tal como se hallan realizados nuestros periódicos no nos ayudan ya a abrir brecha en el mundo de los indiferentes y no llegan a interesarnos a nosotros mismos, que nos hemos reducido a algo así como una especie de «Masonería», que se expresa en un lenguaje especial y sigue —continúa hoy— en 1962, en los mismos ritos de 1862. Creo que sea menos útil continuar porfiadamente «Viva la Anarquía», que hablar realmente en anarquista y sostener alguno de los conceptos fundamentales del anarquismo en todos los campos sociales, en todas las publicaciones en que ello sea posible.»

Nos parece leer algunas de las críticas originales de nuestro Alaiz, con quien Fedeli compartía numerosos puntos de vista. Pero al margen de tal analogía, las palabras de Fedeli suenan como un toque de alarma. Obsérvese que toda la prensa llamada social atraviesa por la misma o parecida crisis que la nuestra. En todos los países. Las publicaciones de organizaciones y de partidos dichos de izquierda quedan en proporciones de panfletos internos y sufren de una vida raquítica. Pero en nosotros el problema ha de aparecernos más grave, en la medida en que nuestra oposición al Estado y a las Instituciones, nuestro marginamiento de la Sociedad, nos deja reducido siempre a nuestros medios económicos propios, cada día más reducidos al debilitarse nuestras organizaciones. Si *ayer* lanzábamos en el mundo algunas publicaciones *diarias*, no lo era solamente en razón de la «fuerza de cotizantes». En Buenos Aires se llegó a dos publicaciones diarias simultáneas. Las mantenía un público interesado por los problemas candentes y por el lenguaje *de actualidad* que en tales diarios se empleaba. Nuestra prensa no trata hoy problemas de actualidad, con lenguaje de actualidad, con soluciones de actualidad. No nos limitamos a la prensa de lengua española, que en razón a su situación de exiliada adquiere forzadamente una tónica especial. *Toda* nuestra prensa, de *todos* los países, se halla al margen del tiempo y de la hora, dedicada más que nada a una repetida crítica al sistema social, con el aire, el tono y el lenguaje de hace cien años. Cuando no se halla sometida a discusiones e intrigas de orden interno y personalista. Las excepciones son pocas y no claream el cuadro de realidades.

Continuaba Fedeli en la misma carta diciendo que:

«Es terrible lo que en nuestras cartas decimos, mucho más terrible aún porque constituye la verdad y porque es el espejo de una situación real. Examinando las deliberaciones de nuestros Congresos se podrá comprobar que, pasados los primeros años de la inmediata post-guerra y post-fascismo, se ha ido poco a poco perdiendo el tono —me refiero a Italia, aunque me parece que ocurre otro tanto en los demás países— y discutimos solamente cuestiones internas o puramente administrativas, que en el fondo no interesan a nadie y que no resuelven ningún problema...»

Podrían revisarse Actas de Congresos y se llegaría a la conclusión a que Fedeli llega, si la pasión, que por lo general ciega la visión de los hombres, no nos impide reflexionar como el caso exige. Lo peor es que las cuestiones internas degeneran a los más oscuros extremos. La carencia de preocupaciones caudales nos conducen a un batallar improbo y desgraciado por la conquista de «posiciones internas» que no llevan más que a la agudización de los conflictos. Tal problema que en su origen es anodino y sin motivo aparente, puede conducir a una escisión calamitosa, tras una campaña furiosa de personalismos y expulsiones. Esto ocurre en progresión peligrosa en nuestros movimientos hermanos y en el propio nuestro.

La solución no es nada fácil. Así lo creía Fedeli y no le desmentiremos. Decía:

«¿Qué hacer, entonces? Es el caso de preguntárselo. Por mi parte pienso que es indispensable continuar estudiando los problemas fundamentales, llevarlos a conocimiento de todos, proyectar las correspondientes soluciones, extraer del examen de las condiciones presentes las enseñanzas más fundamentales y, en lugar de dispersar nuestras fuerzas y nuestras capacidades escribiendo articulitos apresurados, que apenas valen el tiempo que se emplean en ellos, habríamos de intentar estudios profundos que puedan interesar a todo el mundo. Tropezamos con el problema de su publicación. Sería necesaria fundar una revista (internacional) y sobre su base tal vez pudiéramos llegar a la posibilidad de crear una editorial. Si en el vasto campo internacional llegáramos a reagrupar nuestros esfuerzos lograríamos realizar algo que fuera concreto. Esta es aún, por lo menos, mi esperanza...»

He aquí el reclamo, el toque de atención de «Tierra y Libertad» de México, propiciando una compenetración de nuestros militantes, de nuestros grupos o movimientos, de nuestras organizaciones, a través de todas las fronteras Coordinación de actividades previo entendimiento fraternal y solidarios. Cada quien actuando desde el ángulo de sus puntos de vista, en el convencimiento de que *todos* obramos en pos de la misma finalidad.

Sin renuncias ni mistificaciones

Con la luz del pensamiento ácrata

por Severino Campos

«No obstante, hemos quedado fieles a nuestra base: el mundo del trabajo, su acción directa, la idea de la libertad, de la justicia y del pan para todos. Si una circunstancia cualquiera nos hiciese perder ese terreno firme bajo los pies, lo perderíamos todo, porque dejaríamos de representar a la España que trabaja, que lucha y que sufre. Y fuera de esa España, todo el resto carece de importancia.»

LO que precede es de Diego Abad de Santillán. Corresponde a un excelente trabajo de «Timón» del mes de julio de 1938. Tal vez Santillán ya no esté de acuerdo con lo que escribió entonces. Como quiera que sea, ese pensamiento lo hacemos nuestro, lo reivindicamos, lo defendemos y lo defenderemos. Lo bueno sería, pensamos, una reproducción completa de esa interpretación de autenticidad anarquista, que es como una invitación al examen, a la reflexión, a la consecución de los métodos y de la conducta libertaria.

Hace falta la persistencia del tono elevado, de los exponentes sin embajes, de las posturas compatibles con el credo. El anarquismo militante no puede mistificar su valor intrínseco e histórico; para todas las situaciones de la vida tiene su solución, que no es solución de secta ni de egoísmos privados; son soluciones para todos los humanos, inclusive para quienes, por no comprenderlas ni sentirlas, las consideran nocivas.

Si todos los momentos de la historia fueron buenos para afirmaciones libertarias, el presente lo es más que ninguno de los vividos; lo es, porque a más de propias experiencias, el elemento estudioso puede hallar resúmenes de acontecimientos que le indican el sentido de toda trayectoria política, el valor de cada idea, el fin ineludible que depara a cada una de las actuaciones. Se engañan los que fían la suerte a la habilidad de los malabarismos; todo movimiento de opinión colectiva, como toda conducta personal, está ligada a una ecuación de principios ideológicos. Y será tonto, aunque se crea más listo que los demás, aquel que crea escapar a ese determinismo humano y social.

Nos anima una idea y vamos en pos de una finalidad; la idea es de justicia, de trabajo, de confraternidad universalista, y nuestra finalidad el *comunismo libertario*. No lo aludimos, no, como tópico clamado en oportunos momentos de fervor, nos reafirmamos en esa conclusión, tras meditaciones un tanto solitarias, no obstante contemplar la deserción de muchos que antaño se patentizaban como comunistas libertarios. Estos, y otros que tal no hicieron, no tienen en cuenta las tendencias comunitarias que la Humanidad adhiere cada día más a su forma de vivir; y no quieren, o no pueden comprender, que esos signos, aunque rudimentarios hoy, llevan en sí la grandeza y potencia de perfección que mañana amparará a toda la Humanidad.

«Hablamos a los anarquistas —otra vez es Santillán quien habla, en el trabajo ya citado—, a los anarco-sindicalistas, a los revolucionarios proletarios; nada más que a ellos, en las fábricas o en las trincheras, con el martillo o con la hoz, con la pluma o con el fusil. No podemos dejar de ser lo que hemos sido y lo que debe ser nuestro movimiento. ¡No podemos arriar nuestra bandera, que es la bandera de la España del trabajo, de la lucha y de la dignidad!»

Esas consideraciones se lanzaban en los momentos de nuestra Gran Revolución. Si directamente aludían las circunstancias especiales en que vivíamos, interesando a la militancia confederal y anarquista, en lo que se refiere al anarquismo no dejan de tener saber fundamental y universalista. Esa orientación, en tiempos de revolución o no, es el tono que corresponde a los elementos de formación libertaria, de aquellos que saben lo que quieren y lo que hay que poner en práctica para valorizar las ideas. Pues una visión de base ácrata, y de perspectiva para la acción constructora, es esa que ante todo cuenta con las fuerzas del trabajo.

¿Qué mejores recursos emplear para fines tan magníficos? Esas tareas, enaltecidas por un afán de amplias y humanas transformaciones, en las que tantos de nuestros predecesores colaboraron, deberíamos continuarlas con igual firmeza y delicadeza que antaño. Tienen actualidad como nunca la tuvieron; son antorcha inextinguible de un pensamiento social, luz de una idea que ilumina los senderos por donde, para manumitirse, la Humanidad pasará más tarde o más temprano.

Nada existe con valor absoluto o relativo, que merezca nos desplacemos de la base propiamente libertaria. La continuidad en la lucha, para unos y otros de los que han militado en el campo libertario, es lógica y responsable conclusión; en los que no llevan muchos años de bregar, por el vigor de su personalidad, por los afanes de transformar a la Humanidad, e imprimirle las mejores condiciones de convivencia, y en los de edad avanzada, tras tantas etapas episódicas, pregoneros audaces de una era social interpretación de acracia, ¿qué pueden hallar en otros campos ideológicos?

Los titubeos son un arma demoledora del propio individuo que los practica; el que no sabe vencerlos a tiempo se hunde; la duda, al concurrir en un pensamiento de avanzada social, debe ser fuerza de superación, de perfeccionamiento, de ascenso. Más que a nadie del mundo libertario, a nosotros, anarquistas de Iberia, nos corresponde aportar sugerencias y conclusiones que enaltezcan al Movimiento Anarquista Internacional. Hemos vivido una revolución que ha superado en profundidad todas las revoluciones de la historia; hemos su-

(Pasa a la pág. 3.)

Noticias de Portugal

Estudiantes torturados

LISBOA.—Los padres de 27 estudiantes de ambos sexos, detenidos por la policía portuguesa, bajo la acusación de complot y detención de explosivos, remitieron al ministro de Educación Nacional, Galvao Teles, una protesta contra esos arrestos, que califican de arbitrarios.

«Pedimos que nuestros hijos sean puestos en libertad», declaran en resumen los autores de la carta, que a continuación critican vivamente los métodos aplicados por la policía, como por ejemplo el de privar del sueño a los detenidos, método del que, según los firmantes de la misiva, fue víctima, durante algún tiempo, la estudiante de 18 años Regina de Azevedo.

» Estos procedimientos —se subraya en la carta— son un atentado contra la dignidad de todos. No queremos que nuestros hijos vuelvan a casa disminuídos e incapacitados: Los hemos criado y educado para que sean válidos a la sociedad portuguesa. Hemos hecho de ellos seres sanos, queremos que regresen sanos a sus hogares. Le pedimos, señor ministro, humanidad y justicia.»

Brutalidad policíaca

LISBOA.—La policía cargó contra grupos de jovencitos que protestaban contra el juicio de tres presuntos comunistas, tres de ellos estudianes universitarios, acusados de subversión.

Testigos presenciales dijeron que hubo «muchos arrestos». La policía se negó a informar sobre esto. Centenares de policías con cascos de acero y armas interrumpieron el tránsito en el centro.

De acuerdo con los testigos, los choques ocurrieron luego de ser arrojados volantes. Estimaron que había unos 1.500 manifestantes, al parecer estudiantes.

Los acusados son Rui Faure de Rosa y Jorge Torres de Vasconcelos, de 21 años, y José Guimaraes Morais, de 24, estudiantes.

También están siendo juzgados María Guimaraes Morais, de 27 años, farmacéutica, hermana de José, y los obreros Manuel Antonio Gomes, de 34 años, y Joaquín Gomes, de 45.

GRAN MITIN EN AVIGNON

DE PROTESTA CONTRA EL REGIMEN FRANCO-FALANGISTA

Tendrá lugar el domingo día 7 de marzo de 1965, a las nueve y media de la mañana, en la Sala número 5-6 del Ayuntamiento de Avignon (Vaucluse)

Hablarán: Aristides LAPEYRE, por la «Libre Pensée», y Alejandro LAMELA, por la C.N.T. de España en el Exilio.-A.I.T.

La Sección Local de la «Libre Pensée», la F L. de Avignon de la C.N.T. y la Zona B de Propaganda del Núcleo de Provenza invitan a todos los compañeros, simpatizantes y españoles en general, para que asistan numerosos al acto con el fin de hacer patente la repulsa común contra la dictadura franquista y reaccionaria imperante por la fuerza en España.

FESTIVAL

Por la tarde del mismo día, a las tres en punto y en la misma sala, se celebrará un magnífico Festival solidario con la participación de valiosos artistas hispanos y galos.

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'approprier, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée REOLUS

11 MARS 1965
NUMERO 340
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

AUJOURD'HUI

AUJOURD'HUI, les foules « révolutionnaires » défilent devant les ministres « ouvriers » et les généraux, en mascarades déshonorantes.

Aujourd'hui, les « prolétaires » ont des actions en bourse et mettent leur idéal dans le frigidaire, la voiture, la machine à laver et la télévision, ce qui les rend esclaves du système des heures supplémentaires et les place, dociles, devant la propagande gouvernementale et capitaliste.

Aujourd'hui, bien que déçus par le suffrage universel, le peuple s'en va remplir les urnes pour cautionner un quelconque « dictateur » ou une quelconque « démocratie populaire » ce qui revient exactement au même.

L'esclave moderne n'est pas seulement enchaîné, il est aveuglé, rendu sourd et muet, abêti par des siècles de mystification et d'erreurs, ne se rendant pas même compte que le bien-être relatif, pour lequel il a aliéné totalement sa liberté, peut-être réduit à néant demain par un conflit duquel il est encore prêt à participer au nom des mots, vides de sens, de nationalisme et de patriotisme.

Est-ce que par hasard il n'y aurait plus de misère, de taudis crasseux, de clochards misérables, de mendiants à tous les coins de rue, d'ouvriers spoliés, abêtis de travail, « stakanovisés », «taylorisés », de capital triomphant, de boites de nuit où l'on dépense en un soir ce qu'un prolétaire touche en six mois d'un labeur avilissant ?

N'y a-t-il plus de « vedettes » qui gagnent des millions en une soirée, en exhibant leur médiocrité devant la bêtise humaine ? N'y a-t-il plus de ces gens qui portent des millions de bijoux sur eux, tandis que, pour un salaire de misère, les mineurs fouillent le sol et usent leur vie en quelques dizaines d'années d'une vie sans bonheur et sans espoir ? n'y a-t-il plus d'enchères fabuleuses sur une perle, sur un brillant, pendant qu'un vieux travailleur qui a trimé toute sa vie se voit octroyer généreusement par la société une aumône qui devrait faire honte à ceux qui la dispense ?

Malgré les apparences, malgré les déclarations mensongères de la presse et de la radio officielles, l'inégalité, les abus, la corruption, toute la pourriture étatiste, la scandaleuse exploitation de l'homme par l'homme demeurent.

Les candidats à une synécure quelconque, qu'elle soit gouvernementale, ou qu'il s'agisse d''un poste cantonnal, accumulent les promesses, les déclarations ronflantes pour se faire désigner, mais, dès qu'ils sont en place, leur souci majeur est d'accroître leurs privilèges et ceux de la classe à laquelle ils appartiennent de par leur nouvelles fonctions, celle des exploiteurs.

Prenez garde que, de cette pourriture parlementaire, le peuple en colère ne fasse un jour un immense brasier.

UNITÉ! UNITÉ!

C'est l'un des slogans qui eu le plus chaleureux accueil au meeting anti-franquiste qui se déroula le 1er mars au Palais de la Mutualité, à Paris.

Les causes de ce meeting étaient en relation étroite avec l'agitation universitaire de Madrid et les cruautés policières qui se perpétuent dans toute la Péninsule Ibérique.

Pour nous, militants de la Confédération Nationale du Travail, qui n'avons jamais cessé de dénoncer la terreur qui règne outre-Pyrénées, ce mouvement de solidarité des étudiants français, vis-à-vis de leurs camarades madrilènes, ne pouvait que nous réjouir ; aussi, nous nous retrouvâmes nombreux à ce rendez-vous de la Mutualité. Il nous fut même possible, grâce à la bienveillance du président du meeting, de faire lire un message de solidarité de « la Confédération Nationale du Travail, section française de l'A.I.T.», envers le peuple ibérique en lutte contre la dictature et l'oppression franquiste, et de saluer tout particulièrement le courage et l'abnégation des militants de notre section sœur, la C.N.T. espagnole.

Il nous eût été plus agréable, certes, de nous adresser directement au public en montant quelques minutes à la tribune, mais nous n'y fûmes pas autorisés et nous comprenons les réticences des organisateurs. Nous pensons, néanmoins, que notre intervention eût pu dissiper certains malentendus parmi l'auditoire assez considérable.

Nous aurions, nous aussi, parlé d'unité comme le firent les orateurs « officiels », mais pas dans le même sens ; car pour nous le problème de l'unité (surtout quand il s'agit de solidarité envers un peuple opprimé) reste subordonné à la sincérité d'un idéal et, encore mieux, des actes qui s'y rattachent.

Quand on parle de victimes du fascisme, il faut savoir ôter les œillères de la politique et se cantonner strictement dans le social.

Nous savons qu'en Espagne le mécontentement est général ; les classes laborieuses supportent, bien sûr, le plus lourd fardeau du régime, mais même le patronat espagnol est las de la politique négative de Franco et c'est la raison pour laquelle une partie de la bourgeoisie est passée dans l'opposition.

Cette évolution du problème espagnol ne représente pas, pour nous, anarcho-syndicalistes, de nouvelles perspectives dans les moyens, et nous continuerons à soutenir la section espagnole de l'A. I. T. dans ses efforts pour libérer son pays, sans tenir compte de conjonctures qui pourraient emmener plusieurs forces d'horizons différents dans un combat identique, ou plutôt parallèle.

Nous ne sommes pas pour une unité avec n'importe qui, pour n'importe quoi ; mais notre souci de la vérité et de la justice nous incite toujours à prendre la défense de l'opprimé, de la victime.

Nous n'hésitons pas, dans nos journaux, nos tracts ou nos meetings, à parler de victimes qui n'ont rien de commun avec nous, et nous pensons que cette attitude est déjà un pas vers l'unité. Grimau était sûrement un adversaire acharné de la C.N.T. et Lopez l'est peut-être aussi, mais leur situation dans les geôles du dictateur les a rapprochés de nous.

Or, dans le meeting du 1er mars à la Mutualité on a bien parlé de la « Pasionaria », alors qu'elle n'a rien à avoir avec l'agitation des étudiants espagnols, mais pas un mot sur notre camarade Christie, qui croupit dans les prisons franquistes, comme Ferry, Batoux et Pécunia ; pas un mot sur l'horrible strangulation de nos deux camarades Delgado et Granados ; pas un mot sur la fin héroïque de Sabater, de Carballeira, de Capdevila, et tant d'autres valeureux camarades qui ont tout donné pour la cause de la liberté en Espagne, y compris leur vie.

Il est vrai que ce meeting fut orchestré par les « communistes » et les « catholiques », et que les uns et les autres devraient, avant toute autre chose, demander à leur hiérarchie respective, à leur commandement sacré, des comptes sur l'appui reçu par Franco du Vatican et du **Kremlin**. Quant à nous, nous cautionnons la réplique qui fut donnée au meeting : « Unité, oui, mais unité de classe !... »

Action directe

En présence de toute usurpation de droits qui est le propre du patronat, se dresse le syndicalisme qui proclame pour le prolétaire, le droit absolu de travailler par tous les moyens en *son pouvoir* à l'effet de réduire l'autorité patronale, de diminuer les privilèges patronaux, d'assainir l'atmosphère de l'usine, de conquérir de nouveaux droits et de nouvelles garanties, considérés comme autant d'étapes franchies le rapprochant de sa totale libération. En présence de toute usurpation de droits qui est le propre de l'Etat, se dresse le syndicalisme qui proclame pour le prolétaire le droit absolu de penser, d'agir, de lutter, selon les règles établies par lui, et de ne tenir compte de celles édictées par l'Etat que dans la mesure où ces règles légales le favorisent et l'aident.

Donc, affirme le syndicalisme, pour le travailleurs rien à attendre du patronat. Ce dernier ne peut sans porer une atteinte directe à ses intérêts réduire son autorité et ses profits.

Donc, affirme le syndicalisme, pour le travailleur rien à attendre de l'Etat qui ne peut d'une façon désintéressée se donner pour tâche de fortifier l'action ouvrière ou d'accroître les libertés nécessaires au prolétaire pour la lutte de chaque jour. De là, l'oppositon existant entre : syndicalisme, d'une part, patronat, Etat de l'autre. De cette opposition résulte la lutte ; le travailleur ne devant compter que sur lui-même agit pour exiger de l'un des avantages, de l'autre, des libertés. Semblable résultat ne peut s'obtenir et durer que si l'ouvrier fortement groupé entraîné pour l'action, formule ses propres aspirations, fixe les moyens de les imposer, détermine les conditions de la lutte et arrête la nature de ses efforts.

Ainsi le salarié maitre à toute heure et à toute minute de son action, l'exerçant à l'heure jugée bonne par lui ; l'intensifiant, ou la réduisant au gré de sa volonté, ou sous l'influence de ses ressources et de ses moyens, n'abandonnant jamais à quiconque le droit de décider à sa place et pour lui, gardant comme un bien inestimable la possibilité et la faculté de dire à tout moment le mot qui active ou celui qui clôture s'inspire de cette conception si ancienne et si décriée dénommée : action directe ; cette action directe qui n'est que la forme d'agir et de combatre propre au syndicalisme.

En effet ; puisque le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière ; puisque la classe ouvrière pour créer ce mouvement doit être organisée en tant que classe, c'est-à-dire que les groupements issus d'elle ne peuvent comprendre que des salariés ; puisque ces groupements ainsi compris matérialisent organiquement l'opposition qui rend adversaire l'ouvrier du patron ; puisque de ce fait ces groupements excluent les individus jouissant d'une situation économique différente de celle du travailleur, il faut en toute logique que le groupement ayant ses origines dans la classe ouvrière, n'attende que de celle-ci le mot d'ordre et l'impulsion.

C'est-à-dire que de même qu'une maison de commerce pour se développer et pour grandir doit se lancer dans des affaires dont elle est toujours maitresse, que de même que les hommes qui la font fonctionner doivent se dépenser dans un effort continu et permanent pour diriger les affaires, les consolider, et les rendre fructueuses, il est indispensable que le mouvement de la classe ouvrière pour se fortifier et s'accroitre reste toujours la propriété de la classe ouvrière, et que les hommes qui créent ce mouvement l'alimentent, en lui communiquant leur élan, et en lui imprimant leur propre esprit. Quoi de plus naturel que d'affirmer que le prolétariat ne se libérera que sous l'influence de son action propre, directe, action que l'expérience acquise dans la lutte quotidienne renforce et augmente ! N'est-elle pas d'un usage courant cette vérité : que l'homme ne devient forgeron qu'en forgeant ! Le syndicalisme a donc raison de dire : que le travailleur sera apte à faire sa révolution le jour où, rendu fort par la série de luttes soutenues, il aura appris à agir et à combattre. Et sa force d'offensive et de conquête en même temps que résistance s'accroitra d'autant plus qu'il saura lutter parce qu'il aura appris.

V. Griffuelhes

Plus d'un quart de siècle nous sépare du moment tragique où nos camarades espagnols, furent contraints de fuir les hordes de Franco, Hitler et Mussolini.

Qu'ont fait depuis les démocraties occidentales et les démocraties «populaires» pour les aider ?

LA VERITE

Franco la muerte avait décidé de juger, à un quart de siècle de distance, au moment où l'on parle de prescription pour les innombrables crimes commis par les nazis, le communiste espagnol Justo Lopez de la Fuente.

Les anarchistes et les anarcho-syndicalistes français ont protesté comme ils l'ont toujours fait, sans se préoccuper de la couleur politique des victimes, contre ce nouveau méfait du bourreau madrilène.

Il faut que le règne de l'obscurantisme et du garrot cesse en Espagne. Il faut tout mettre en œuvre pour qu'à Franco ne succède pas un régime qui, sous un aspect « démocratique », n'aurait pour but que d'assurer la continuation des crimes et de l'exploitation franquistes.

Nous revendiquons, pour le peuple espagnol, la *liberté totale* et le droit de mettre en pratique les principes *libertaires* dont la réalisation a été sauvagement anéantie en 1936 et dans les années qui suivirent aussi bien par la contre-révolution phalangiste et militariste que par les communistes autoritaires.

Les anarchistes et les anarcho-syndicalistes n'oublient pas qu'en Espagne comme en Ukraine et partout où les peuples ont voulu l'égalité économique par le fédéralisme et la liberté totale, les communistes autoritaires se sont alliés aux exploiteurs et, après s'être servi des anarchistes, toujours à la pointe du combat, les ont sauvagement exterminés.

Nous n'oublions pas qu'un député communiste avouait dans une déclaration faite à la presse le 8 août 1936, en parlant de la lutte entreprise par le peuple espagnol contre le fascisme et le capitalisme :

« Ce mouvement n'a rien de social. C'est une révolution démocratico-bourgeoise...»

« Quant aux anarchistes, il ne faut pas y attacher d'importance. Au lendemain du triomphe, ils seront mis à la raison... »

Avec les anarchistes et les anarcho-syndicalistes, luttez contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation de l'homme par l'homme et pour la libération totale du peuple espagnol.

Jeunesses
Syndicalistes Révolutionnaires
C.N.T.

NE VOTEZ PAS!

On peut être témoin, en période électorale, de faits bien curieux et parfaitement révélateurs de l'état d'esprit de ceux qui briguent un poste quelconque dans le cartel des exploiteurs.

Ainsi, le sieur Gaston Defferre, dans son ardent désir de recueillir un nombre maximum de voix, en vient à oublier ses propres opinions et prises de position. S'adressant aux rapatriés d'Algérie il leur ouvre son cœur et déclare sans vergogne : « Vous avez apporté à Marseille un sang nouveau » et, débordant de magnanimité, il affirme que les crimes commis en Afrique du Nord par l'extrême-droite doivent être effacés par une large amnistie. (On se demande comment il compte effacer également les « morts pour rien », victimes d'un conflit dont chacun connaissait l'issue, mais qu'on ne pouvait pas régler sur-le-champ pour des questions d'intérêts sordides de tous les industriels et commerçants, financiers et militaires qui vivent de la mort des autres.)

Quoi qu'il en soit le même individu affirmait, il y a exactement deux ans, qu'il fallait mener une lutte implacable contre « cette bande d'assassins fascistes qui cherchent à s'emparer du pouvoir pour instaurer une véritable dictature en France ».

C'est un exemple entre mille qui montre que lorsqu'il s'agit de revendiquer une part du gateau, messieurs les politiciens sont assez larges d'esprit pour oublier les anciennes querelles et revendiquer une quelconque « union sacrée » qui, bien entendu, ne peut se faire que sur le dos des travailleurs et qu'on veut leur faire, par surcroit, cautionner.

Il est temps que cessent les tripatouillages politiques et l'odieuse comédie du suffrage universel. Le peuple n'a rien à attendre d'un pouvoir politique quel qu'il soit. Changer de maitres ne saurait en rien résoudre le problème de l'exploitation de l'homme par l'homme. Celle-ci ne cessera que lorsque les exploités trouveront assez de volonté pour renoncer à l'illusion démocratique, laisser de côté le mensonge parlementaire et, revenant à l'action directe, anéantir le pouvoir qui les opprime.

Nous voulons la liberté et, comme condition primordiale à cette liberté, l'*égalité économique*. A nos yeux, le mal ne réside pas dans telle forme de gouvernement plutôt que dans telle autre. Il est dans le principe d'autorité lui-même, qui sous-entend la hiérarchie et permet le profit et l'exploitation de l'homme par l'homme.

La propriété individuelle doit disparaitre. Le pire des tyrans est en effet celui qui vous affame et vous oblige à aliéner votre liberté sous peine de crever de faim, vous donnant tout juste de quoi reprendre assez de force pour continuer à trimer.

La conquête du pouvoir nous laisse indifférents, car l'abolition des privilèges et de l'exploitation est étroitement subordonnée à la destruction de l'Etat.

Ce ne sont pas les déclarations optimistes du gouvernement, fondées sur des statistiques auxquelles, comme chacun le sait, on peut faire dire ce que l'on veut, que la crise économique actuelle sera résolue ; ce n'est pas non plus par les promesses gratuites des politiciens avides de pouvoir et qui comptent s'y hisser sur le dos des travailleurs. C'est seulement par l'union et l'action directe des masses en vue de la destruction de l'Etat et de ses corollaires, salariat, hiérarchie et profit, que l'égalité économique peut être instaurée.

C'est à coups de dynamite qu'il faudra abattre le pouvoir et la finance.

SEVY

Pour calmer leurs désillusions, les cheminots pourront bientôt voter

Les bonzes de la CGT, de la CFDT et de FO sont sur le sentier de la guerre à la SNCF. Le 10 mars ont eu lieu les élections des « délégués du personnel ».

Depuis bientôt vingt ans, les trois centrales, dites représentatives, se partagent la totalité des délégués avec une écrasante majorité à la CGT. Malgré cette brillante « représentation », les cheminots ont pu se rendre compte que depuis vingt ans ils ont été de défaite en défaite.

Malgré les grèves bidons, pour des 0,98 % ou 1,03 % d'augmentation des salaires, déclenchées par nos « représentatifs », le malaise est grand et ne cesse de grandir chez les travailleurs du rail.

Malgré le manque de personnel connu de tous, la direction de la SNCF fait, quand même, tourner la machine par des mesures antisociales et inhumaines qui laissent sans réaction nos bonzes syndicaux et nos « braves délégués », plus préoccupés de conserver leurs sinécures.

Le dictionnaire des emplois est violé en permanence, et lorsqu'un cheminot en parle à un délégué, celui-ci répond, imperturbable : « *Nous n'y pouvons rien, la SNCF invoque les nécessités du service dues à la pénurie de personnel.* »

Il y a un peu plus d'un an la grrrande CGT chantait victoire : la semaine de 48 heures, étant réduite à 46 h. donnait à chaque cheminot un repos de plus chaque mois (appelé RK en langage admisistratif), ce RK, étant dans l'esprit de tous un congé supplémentaire dont pouvaient disposer les cheminots ; s'il en fut ainsi durant les premiers mois, on devait rapidement déchanter. Ces RK sont, la plupart du temps, incorporés dans des roulements et à l'entière discrétion de la SNCF, de façon que si le cheminot a besoin d'une journée de repos, en dehors des dates fixées par la SNCF, dans le mois, il doit rogner sur son congé annuel. On va même plus loin, on invite les cheminots à ne pas prendre ces RK et de leur payer. Ce qui permettra, par la suite, si les cheminots marchent dans la combine, de pouvoir dire : « Vous voyez bien que la réduction des heures de travail les cheminots n'en veulent pas. »

On refuse une journée de congé à un agent qui vient de recevoir un coup de téléphone que son père est mourant, et NOS « braves délégués » ne bougent pas le petit doigt, car,

(Suite page 2)

Du racisme à la violence

L'économie, en régime capitaliste, est un accélérateur du racisme qui étouffe la solidarité des travailleurs.

Les travailleurs français n'ont jamais aidé les travailleurs algériens, alors que ceux-ci luttaient pour gagner plus de liberté et d'indépendance.

Les campagnes de presse des Etats justifient l'exploitation des travailleurs étrangers, et les ouvriers ne protestent pas contre l'injustice dont sont victimes des travailleurs comme eux, dont le crime est d'être d'une autre nationalité. Ce nationalisme étroit est un terrain propice au développement et à la propagande du racisme. « Travailler à côté d'un Noir ne gêne pas un Blanc, pourvu que le Noir soit sous sa direction. » (Fedeli, « Umanita Nova », 16 IX-1962.)

Dans la métallurgie, comme dans les travaux publics, tous les travaux pénibles sont réservés aux hommes de couleur. On ne voit jamais un Blanc creuser une tranchée dans une rue, ou pousser un chariot dans une usine. Toute possibilité de s'élever au niveau des Blancs est refusée à ces hommes dont la pigmentation de peau est différente ; ils doivent rester au dernier rang de la production. L'homme blanc s'oppose à l'élévation de l'ouvrier de couleur, le racisme est profondément enraciné en lui et il l'ignore ; inconsciemment, il fait ainsi le jeu du capitalisme qui est de diviser pour régner.

La biologie apporte la preuve que la prétendue race pure n'existe pas. La conception autoritaire des racistes, en ce qui concerne la sexualité, échoue lamentablement devant les exigences de la nature. Les grandes civilisations furent le fruit de mélange de races, créant des populations à hérédité complexe. La civilisation grecque fut le résultat d'accouplement avec des navigateurs venus d'Afrique et d'Asie. « Quand deux races se rencontrent, elles se battent parfois, mais elles s'accouplent toujours. Toutes les populations actuelles son métisses, cent fois métisses. » (Millot.) Le « super-homme », création de commande raciste, ne pourrait produire qu'un être artificiel, éloigné de toute humanité.

Il est curieux de constater que le racisme, du point de vue à la fois psychologique et physiologique, puisse servir de base à un courant de passions entre peuples, pouvant amener ceux-ci à la perte de toute dignité. Les facteurs alimentant le racisme sont multiples. Le racisme pourvoit au colonialisme, au nationalisme, au patriotisme ; il empoisonne toute élévation possible à une plus grande fraternité entre les peuples ; il est rétrograde, il ne peut s'imposer que par le mensonge, l'oppression, le mépris, la haine, la violence.

La solidarité prolétarienne internationale condamne le racisme, toutes les formes du racisme, toutes les complicités autorisant l'accroissement du racisme ; c'est pourquoi nous devons combattre les Etats qui, présentement, tolèrent le racisme à défaut de l'encourager.

Sur le plan du combat anti-raciste, les syndicalistes révolutionnaires sont logiques, puisqu'ils combattent les Etats qui souscrivent à toutes les formes d'oppression de la classe des travailleurs. Le pouvoir est l'expression de la supériorité, de la nécessité de dominer, d'imposer la volonté du plus orgueilleux sur le plus honnête, du plus riche sur le plus pauvre. Il y a un rapport étroit entre le racisme et le pouvoir, c'est ce qui permet à ce dernier de considérer le racisme comme un facteur pouvant renforcer son autorité en cas de tentative d'émancipation de la classe des travailleurs.

Mais, si la tolérance de l'Etat autorise l'exercice du racisme, il entend ne faire appel à cette source de domination qu'en cas de danger absolu, n'ignorant pas que le racisme mène à la dictature et que cette dernière conduit à l'unification du peuple, à la préparation et à la justification de la Révolution.

Que les libertaires de tous les pays réagissent contre le racisme pendant qu'il en est encore temps, afin d'éviter, demain, les dictatures criminelles qui seront suivies de révolutions nécessairement violentes.

RENE VILLARD

6e Union Régionale

U. LOCALE DE PERPIGNAN

Union Locale de la C.N.T.F. de Perpignan convoque ses militants à l'assemblée générale du 14 mars 1965, qui aura lieu au local habituel. Important ordre du jour à discuter.

CRONICA DE ESPAÑA

Aumento de alquileres

EN la España de Franco hemos tenido este año Compostelano un aumento en los alquileres de las casas.

Examinando la competencia legislativa del Régimen, los profesionales del Derecho están de acuerdo en reconocer a esta ley un mérito indiscutible; es la más oscura de todas cuantas se han dictado en veinticinco años de fachosa existencia. Antes de la guerra civil, las leyes, discutibles en el fondo, salian, sin embargo, debidamente redactadas. Hoy a causa del mucho trabajo que pesa sobre los ministros (viajes de propaganda, viajes de autobombo, obras públicas que se inauguran tres o cuatro veces, recepciones en las embajadas, funerales en el Valle de los Caidos, banquetes, collares de la reina Margarita, ruedas de prensa, etc.), no hay posibilidad humana de que se preocupen por tan humildes menesteres. El trabajo de preparar las leyes se encomienda a un cuerpo especializado compuesto por los mecanógrafos y conserjes de los Ministerios.

Y por tan expeditivo procedimiento ha salido esta ley de aumento de alquileres, que ya es famosa en toda España y en parte del extranjero.

En el aspecto juridico su interpretación y aplicación résulta muy fácil. Cuando se trata de aumentar un recibo de alquiler se reúnen un abogado, un profesor mercantil, un doctor en ciencias económicas, un representante de la Cámara de la Propiedad Urbana, otro de la Liga de Inquilinos, y la pórtera de la finca. Como material de trabajo sólo se precisa una máquina calculadora, una resma de papel y un talonario de recibos. Los cálculos se realizan teniendo en cuenta la renta contractual, la renta legal, la renta revalorizada y la renta anhelada. Se aplican los decretos de 31 de diciembre de 1946 en relación con el de 7 de mayo de 1952 y el de 6 de marzo de 1953 en relación con el de 9 abril de 1954, 30 de noviembre de 1956, 22 de julio de 1958, 6 de septiembre de 1961 y algunos más que no necesita conocer el profano. ¡Palabra que no he soltado ningún camelo! Al final de todo ello sale una renta que llamaremos X; a continuación delibera el reseñado Comité Pro Alquiler y trata de descifrar el crucigrama; finalmente se consulta con la portera: si dice «Este inquilino es un hueso» entonces se le rebaja la renta X para que no haya dificultades a la hora de cobrar y no tenga que llevarse el asunto al Juzgado, donde el lio se haria aún mayor; si, por el contrario, la portera entiende que se trata de un inquilino buena persona, entonces se acuerda colarle un aumento de estraperlo, y todos tan felices. El procedimiento no puede ser más sencillo.

Desde el punto de vista social el Estado ha querido hacer una ley que no disguste a los propietarios ni a los inquilinos, y como es natural, ha disgustado a las dos partes. Los propietarios piden mayores aumentos, mientras que los inquilinos están fastidiados por los continuos aumentos y porque nunca saben lo que tienen que pagar. Siempre hay alguna sorpresa en el recibo del mes.

En el sistema capitalista los propietarios son insaciables, nunca tienen bastante; el inquilino es un enemigo porque no se deja exprimir todo su jugo; los dueños aspiran hondamente a vivir de renta, es decir, sin trabajar, o mejor dicho, del trabajo de los demás.

Aun dentro del sisema capitalista, que en nuestro pais se mantiene a sangre, fuego y bendiciones apostólicas, este problema podria resolverse con facilidad. Bastaria con pagar un interés por el capital invertido en la construcción y una cuota de amortización; así se conseguiria que con el tiempo pasase la casa a manos del inquilino, y el propietario habria cobrado integramente su importe. Pero esto tiene el inconveniente de ser demasiado sencillo y de oler a socialismo nefando.

NICA-SIPANI-AGUA

CONVERSACIONES LIBERTARIAS
del compañero Juan Ferrer.
Precio, 1,80 frs. Pedirlo a Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), o a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X°).

LOS LIBERTARIOS Y LA CRITICA

NO es tarea fácil la propagación de la filosofía anarquista. Contiene tanta belleza, ciencia y raciocinio, este ideal, que no todos cuantos nos llamamos anarquistas podemos poseer el cúmulo de conocimientos y las cualidades necesarias para poderlo divulgar con la perfección necesaria. De ahi que aun y siendo muchos los anarquistas que sentimos, defendemos y nos sacrificamos por las ideas, la divulgación de las mismas la llevan a cabo un reducido número de compañeros.

No obstante, dada la magnitud del anarquismo, no es cosa de extrañar que los compañeros que con el mayor entusiasmo se dedican a su exteriorización, incurran de vez en cuando en deficiencias y contradicciones. No está en nuestro ánimo, ni mucho menos, reprochar a los compañeros que escriben sobre los problemas que afectan al anarquismo. Consideramos que este ideal lo sienten y lo aman en lo más profundo de su corazón.

Solamente queremos señalar la necesidad de que los que manifiestan sus opiniones o conceptos en nuestra prensa, procuren hacerlo de la forma que más valorice al ideal que nos es común a todos los ácratas.

Las contradicciones y deficiencias que pueden notarse en nuestros medios, no benefician a nuestras ideas ni a nuestro Movimiento. En cambio, nuestros enemigos las recogen y las utilizan como argumentación para combatirnos.

Hace unos cuantos meses, y en este mismo semanario, los compañeros Fontaura, Quintana, Ferrer y otros, con la sencillez y estilo sutil que les es peculiar a cada uno de ellos, publicaron varios artículos relacionados con el anarquismo. Propugnaban por hacer algo que diera amplitud, valorización y fuerza a nuestro ideal, no ya solamente en el reducido espacio del área nacional, de lo que confiere a las caracteristicas particulares del anarquismo español, sino abarcando los distintos problemas que puedan afectar al anaquismo internacional.

Los articulos mencionados, aunque no se vieran coronados por el éxito, ni llegaran a lograr el objetivo propuesto, tuvieron la virtud de remover la placidez espiritual que se respiraba. Sirvieron para saturar el ambiente, nuestro ambiente, quiero decir, de ideas, de inquietudes, de optimismo y estímulo. Factores estos que son principales para asegurar la continuidad en la lucha.

No obstante, como contrapartida a lo señalado, de un cierto tiempo a esta parte, en nuestra prensa se vienen haciendo manifestaciones, de forma pertinente, sobre las debilidades y defectos del Movimiento Libertario. No se guardan prendas en sacar a la luz pública los errores, los fallos, los desaciertos que tuvimos o dejamos de tener.

No dudamos de la honestidad, de la inquietud que puedan sentir los compañeros que en tal sentido se manifiestan. Máxime si lo hacen impulsados por la sana intención de ayudar a esclarecer algunos problemas que pueden servir de obstáculo a la consecución práctica de nuestros ideales.

Sin embargo, la crítica, como diria Max Nettlau, seria saludable, incluso necesaria de vez en cuando, para evitar que nuestro Movimiento pueda estancarse, haciendo de sus postulados un dogma intangible y, por consecuencia, inmutable.

Pero en la crítica, como suele ocurrir en todas las demás cosas que tratan los hombres, si no se interpreta bien, si no se le da su justa medida, se termina por caer en la más completa exageración. Y esto, más que ayudar a «sanear el terreno» contribuye a que se hagan entre los compañeros un cierto estado desconfianza, de recelo, cuando no es de renuncia del ideal que tanto amaron y defendieron.

No somos anarquistas por circunstancias ni por convencionalismos, sino por convicción. Sabemos a dónde vamos y lo qué queremos. De ahí que no nos sorprenda ni apabulle nada de lo que pueda ocurrir en nuestra filas. Es más: preferimos una verdad, por muy dura que sea, antes que un cúmulo de mentiras, aunque ellas sean de las que se dicen «piadosas». Pero señalar o criticar nuestros defectos (para algunos todo son ya errores y defectos, sin reconocer ninguna virtud) públicamente, no dice nada nuevo, no revelan ningún secreto a los que estamos iniciados en nuestra lucha, a los que nos interesamos por nuestros problemas. Pero espanta, llena de dudas y de confusionismo, a los que pudieran venir a ingresar en nuestra Organización. Consideramos que la crítica despiadada, de desprestigio de nuestro Movimiento, que de cierta manera se viene haciendo, es obra del enemigo, de nuestros muchos enemigos. Estos se encargarán sobradamente, mentirosamente, de llevar a cabo tan denigrante tarea.

Es de libertarios indagar, analizar, criticar, estudiar a fondo todos cuantos problemas se hallan presentando en todo lo largo de nuestra lucha. También es factible escudriñar sobre nuestro pasado, sacar cuantas lecciones se puedan aplicar en el presente y sirvan de orientación hacia el futuro.

Todo ello puede hacerse sin necesidad de tirar las patas por alto, sin formar algaradas, con el máximo de respeto que debe existir siempre entre libertarios. Obvio señalar que el lugar más apropiado para el confrontamiento de las distintas opiniones que se pueden manifestar, es en el seno de la Organización, aunque sin cerrarlés las puertas a nadie que se interese por el desenvolvimiento y desarrollo de la C.N.T. y del anarquismo en general.

Misión primordial de los libertarios ha sido siempre, y debe continuar siendo, el proselitismo. Ganar conciencias, forjar nuevos valores que se interesen por la divulgación de nuestras ideas, es la mayor garantía de continuidad que puede tener el Movimiento Libertario, y la mayor satisfacción de los militantes que lo integran.

Pero cabe objetar que esta misión proselitista no será bien cumplida, tendrá poca eficácia, seremos mal interpretados si nos presentamos delante de las nuevas generaciones con un cartel lleno de fallos, de mezquindades, de contradicciones y deficiencias, como lo es el que algunos compañeros vienen haciendo gala públicamente.

La sencillez, franqueza y comedimiento han sido siempre cualidades inherentes a los anarquistas. Procuremos que estas virtudes no se pierdan en nuestros medios y volveremos a ganar las simpatías y la confianza entre la juventud nuevamente.

J. HIRALDO

Ese fue el compañero sencillo

EN sus 18 años lejanos batía a los ciclistas del lugar, sin afán de premio, disfraz, ni número en la espalda. Con una bicicleta de ocasión por él apañada. Cincuenta y cinco años después —el 25 de febrero de este año— lo hemos enterrado en Burdeos, precisamente a causa de un accidente de bicicleta.

Salvador Montfort se llamaba, y aparte sus estrictos conocidos, nadie lo conocía. No voceaba, no agitaba los brazos, no era cifra de camarilla. Simplemente, constaba, permanecia, con una firmeza de para toda la vida. Cuantos acontecimientos marcan huella C.N.T. desde 1912, Montfort los conocia al dedillo por haber estado en ellos.

Con un puñado de muchachos empezó el grupo «Jóvenes Libres», piedra de fundación de un Ateneo libertario rector moral de una Federación Obrera cenetista de apreciable importancia. El, el mayor, contaba entonces 17 años; los más jóvenes —cinco a lo menos— 14.. Yo andaba a la zaga de los 16.

Interesante el compañero constante y silencioso. Con éste se puede contar siempre, no con los hombres de mucho ruido e ideas escasas, que cuando están se ostentan, y cuando no están descansan asambleas, corrillos, y aceras.

Miro en retrospectiva, y a Salvador —a nuestro Baró— siempre lo veo. Modoso, bien dicente, amante de la literatura *visible* (la escénica), poco dado a las especulaciones escritas, comúnmente onerosas. Su gran libro fue la vida, la historia que se pisa, el acto que se crea. Su memoria era notable, poetizada alguna vez con un velo —leve— de fantasía. Siempre la prosa, indigesta.

Era noble por naturaleza, y, bromeantes, los del grupo le distinguíamos a veces con el título pomposo de Baró de Montfort, exceso amistoso que él acogia con su proverbial «bonhomia».

Pienso que Montfort con estudios hubiese derivado en ingeniero magnífico. Nativo de la Segarra alta —una suerte de Montenegro catalán— demostró una capacidad de trabajo e incluso de inventiva, que a sus próximos nos tenia asombrados. Del campo conocia todas las artes, y en la vida dura pasó por carretero, por maquinista del motor «no importa», por herrero, por fundidor, por albañil, dándose cada nuevo oficio con sólo un par de meses de probarlo. ¡Inaudito! Si no fue carpintero, mecánico, electricista y panadero, no estuvo lejos de ello. Faltóle no más que el propósito de acogerse a tales profesiones.

El peligro no lo buscaba, pero lo afrontaba.

Un episodio transcurrido en noche de eclipse seria curioso relatarlo. No lo hacemos, pero el episodio existe.

Gustoso de la montaña, Montfort evocaba, con su presencia segarrense, los vericuetos camineros donde se anda entre pedruzcos, lagartos y tomillos. Es un cacho de tierra nuestra que con Montfort nos ha abandonado.

Empeñado en darse una soledad que sólo él comprendia, se forjó una individualidad enteriza, aunque no esquiva. Gustaba de la sociedad con los amigos. Con las otras personas, sólo trato de circunstancias.

A veces su yo solitario se encrespaba, y no digo que se imponia. Se sabía capaz, no más de lo que lo era, y un enfadillo de hoy mañana lo disolvia. Era imposible no ser siempre amigo de Baró de Montfort, noble por sencillez, bondad e integridad de pensamiento.

En agosto de 1936 hizo reflorecer un gran huerto abandonado y pisado por la inconsciencia; Montfort llegó a oler a fruta y a verdura; lo aseguro.

Cuando Montfort se dormia en una conferencia, aburrida era la palabra del conferenciante. Cuando Montfort carecia de trabajo, era mucho lo que sufría, no por el pan de la mesa, por el suplicio de estar inactivo. Ocupado, a las cuatro de la mañana le parecia que el reloj funcionaba lento. ¿A quién, que no fuese él, le ocurre esto? A Rabasco, el de Aymare.

A sus 72 años probó un centro de recogimiento para antiguos de la Edificación, y no arraigó en la casa. Todo se lo hacian, dejándolo a él, frenético; al albañil que necesitaba dos o tres peones que le sirvieran, en condición de parásito. Supuso que no aguantaria, y no ha aguantado. Con otros compañeros le insistí a que persistiera, y no pudo. Reclamó en el centro hacerse la comida, huir del comedor colectivo, y le cedieron un pabellón modernamente equipado: cocina eléctrica, nevera, utensilios... Y nada. Abandonó la casa para deambular libre en bicicleta, hasta que por esas calles de Burdeos se ha roto la crisma.

Los que me conocen y le conocian, comprenderán con cuánto dolor, cierro estas líneas malditas.

JUAN FERRER.

CORREO DE REDACCION

J. B., Annecy. Pasada nota a Administración.

— J. C., Nantes. Hay un artículo cuyo aparecido.

— F. L., Oullins. Consta en la F. L. de Marsella.

— M. Romo (dirección ignorada). Por ahora, la redacción de la publicación que te interesa, no nos compete.

Lucubración filosófica

(Continuación y fin de este estudio)

Por regla general, la moral filosófica se enfila por el recto camino del más elevado grado de felicidad posible entre los humanos. No importa que Bentham la denomine utilidad; Kant, «El Discernimiento Racional del Supremo Bien»; Spencer, el Progreso; Guyau, la Expansión de la vida; Nietzsche, «la fuerza del hombre sobre el hombre», y asi sucesivamente. La voluntad de ascensión en cada uno de ellos no puede ser discutida.

Sin embargo, la moral si que es algo muy discutible. Es difícil saber hasta qué punto una moral puede ser útil, inútil y hasta contraria a la conquista de la felicidad. Ese es precisamente el punto débil de toda moral. Porque la moral, especialmente la moral, es algo muy relativo. Lo terrible se halla cuando algunos pretenden convertirla en un instrumento de absolutismo, en un absoluto que debe eternizarse, con lo que sólo podria lograrse —y se logra—, lo peor, el estancamiento definitivo del hombre y la humanidad. Otro de los grandes defectos de la moral filosófica es la gran dificultad que existe para ser comprendida por el conjunto de los seres humanos. De ahi que la tendencia filosófica del principe Kropotkin, al escribir su magnifico tratado de «Etica» va encaminado a hacer lo más simple y comprensiva su exposición sobre las bases en que debe descansar la ética de la libertad que es tanto como decir de la anarquia, puesto que libertad y anarquía son sinónimos. La ética de la libertad es la más importante, fundamental y rica de todas las conocidas hasta el presente y más aún de todas las que se practican. Con la particularidad de que la ética anarquista es la que más vigencia y fuerza tiene en el anhelo humano de felicidad que es la base primordial de la vida del hombre. En tanto exista un ser humano en la tierra que dependa de otro o este supeditado y sujeto a un semejante, esa moral permanecerá a la vanguardia de todas las morales filosóficas y sociales habidas y por haber. Y, además, no podrá ser destruida sino por el completo encadenamiento o la absoluta esclavitud del hombre, cosa que nos parece difícil ocurra, si bien la propia filosofía nos demuestra que nada es imposible entre los humanos. De todas maneras, éticamente hablando, no existe otra disyuntiva que libertad o esclavitud. Lo que quiere decir que Kropotkin está todavia empezando a alcanzar la altura filosófica que su incomparable visión panorámica del mundo y del hombre contiene. Pero estas consideraciones que estampamos de pasada, nos llevarian muy lejos e incluso nos alejarian del tema para adentrarnos por los pocos frecuentados caminos —poco frecuentados por la filosofía en general se entiende—, del terreno positivamente social y acrático. Lo que no quiere decir tampoco que gran cantidad de los más geniales filósofos considerados ajenos a la anarquía, no los hayan recorrido —aunque sólo sea en parte— de una manera, quizás, excesivamente elevada para los conocimientos y el ambiente de su tiempo.

Mencionada la famosa moral, no podemos dejar de remachar un poco más el clavo de esta realidad generalmente tan mal interpretada. Existe una disposición corriente a considerar la moral como algo absoluto, no obstante ser la moral, según dejamos dicho, la más relativa de las concepciones humanas. Nada más fácil que toparse con un moralista de diferentes escuelas que a las primeras de cambio nos larga una conferencia de media hora sobre lo que ellos entienden por moral. Y atenidos a la experiencia histórica nos preguntamos: ¿Qué es la moral? ¿Quién tiene la moral? ¿Cuándo somos morales?

En el Génesis, canto 12, vers. 11, 12 y siguientes, Abraham, al entregar conscientemente su mujer al Faraón, ¿fué inmoral? Si fue inmoral, ¿por qué Dios lo bendijo? En el canto 20 del mismo libro, vers. 31, 32 y siguientes, nos refiere que las hijas de Lot tuvieron contacto sexual con su viejo padre. Bien: ¿Fueron inmorales? Y si lo fueron, ¿por qué Dios no las castigó? Más tarde el mismo Salomón, que es el más grande sabio que nos legaran los siglos, y a quien se le considera el fundador de la Iglesia Católica y de la Masonería, a la entrada del templo que mandó levantar y que construyó Hiram, en Jerusalen, hizo colocar dos gruesas columnas de bronce en forma de fálica, denominadas: YOW, que era roja, y estaba destinada a simbolizar la virilidad, y la otra que era blanca y que llamó BRETH, simbolizaba la feminidad. ¿Podemos deducir de ese hecho que Salomón no tenía idea de la moral? Y luego, cuando estaba en todo su esplendor la cultura greco-romana y aquellas magníficas matronas tenian en sus hermosos jardines en piedra o bronce el simbolo de Phallus, siempre rodeado de fragantes flores; cuando Phallus tenia templos y sacerdotes, ¿quiere decir acaso que ellas o ellos, fueron más inmorales que nosotros? Y si volvemos los ojos a los pueblos sujetos a todas las esclavitudes, envilecidos por todos los vicios y tendemos la mirada hacia nuestros antepasados, ¿qué veremos? Veremos a los que nos precedieron copulando al aire libre en virgenes selvas, en bosques frondosos, bajo la sombra propicia de los árboles gigantes. ¿Es qué ellos eran inmorales? No. Ellos no tenian una moral de tipo absoluto —como desean la mayoria de los moralistas—, porque en sus almas simples todavia no habia entrado la podredumbre de los vicios que la supuesta civilización nos trajo. De todos modos, lo relativo y beneficioso de una moral está en el bienestar que procura, bienestar cierto y dignidad segura para todos los hombres y mujeres sensibles y de buena voluntad. Y para todos y cada uno; de ninguna manera es buena una moral de tipo partidista que favorezca a unos en perjuicio de los otros. Mucho menos la que sostiene la explotación o esclavitud del hombre por el hombre.

La moral de la sinceridad, la moral de la solidaridad, la moral biológica, la moral económico-social, consideradas con altura de miras y con finalidades determinadas por los buenos medios que les son comunes, entre otras que puedan haber o haber sido, son muy dignas de ser atendidas sin embargo, pero siempre de una manera relativa y no absoluta, pues, repetimos, lo absoluto crea el dogma y el dogma es la infelicidad de los pueblos.

No comprendemos cual pueda ser la finalidad que guia a esos señores que consideran, por ejemplo, inmoral a la mujer que se entrega por dinero, al mismo tiempo que dan como virtuoso al obrero que fabrica proyectiles para el Estado. Ambos sin duda lo hacen —la ramera y el obrero—, impulsados por insoslayables necesidades económicas impuestas por una sociedad mal constituida (la ramera puede tener algún retoño sin padre que criar, del mismo modo que el obrero tendrá hijos, esposa y madre que mantener). Seria preciso cambiar la sociedad para poder hablar, no de moral absoluta, sino que ni aún de moral relativa en estos, como en otros infinitos casos que se prestan a la duda y que se hacen acreedores al anatema de los moralistas. Más no sigamos. Mal se puede hablar de una moral que venga en apoyo y no combata una sociedad autoritaria como la que padecemos, donde cada uno afianza o pretende afianzar el éxito de su vida a fuerza de zarpazos y dentelladas y donde sólo unos pocos, los más audaces!, son los que lo consiguen, y eso, pisoteando los despojos de los que quedaron en el camino. Realmente esa moral —si es que puede llamarse moral a semejantes puntales de la maldad y del crimen organizados—, no pertenece en esencia y en verdad de verdades a ningún grande hombre de la historia filosófica. En el último caso, no pueden ser sino mistificaciones de su pensamiento.

Terminamos nuestra lucubración esperanzados en un porvenir mejor, más brillante y promisorio para la humanidad, al mismo tiempo que estamos siempre dispuestos a realizar los voluntariosos esfuerzos que estén a nuestro alcance para conquistar este presente —que es el que al fin de cuentas importa—, de entre las garras de la opresión, del abuso, de la mentira y de la muerte encaramadas sobre las sufridas espaldas de los pueblos. En cuya altruista tarea estamos ciertos de poder contar con las esencias más puras de la filosofía de todos los tiempos.

COSME PAULES

Le festival de « Terra Lliure »

Dimanche, a 15 heures, dans la salle du cinéma Espoir, transformée et du meilleur goût S.I.A. présentait un grand festival artistique avec le concours du groupe « Terra Lliure ». Au programme, en première partie la pièce lyrique du maestro Serrano (1), « Los Claveles », sur un livret de Carreño-Sevilla, et en deuxième partie, un spectacle de variétés et de ballets.

Assistence nombreuse, espagnole en majorité, qui créait l'ambiance « castiza », ainsi qu'il se doit dans le climat de la zarzuela.

« Los Claveles » est une opérette plus légère que « La Dolorosa », déjà présentée sur cette même scène et qui sera reprise le 4 avril.

Le sujet de « Los Claveles » es fort divertissant et bien dans la ligne de la zarzuela. Une jeune manola madrilène, Rosa, sûre de son charme, ensorcelle les hommes puis se dérobe au moment de la conquête. C'est un jeu qui l'amuse.

Don Fernando, employé a l'usine de parfums « Los Claveles » ne se laisse prendre au piège. Aussi, Rosa, dépitée, s'éprend sérieusement de lui. Don Fernando avait été averti par Jacérita des manœuvres de Rosa. Une intrigue amoureuse comique entre Jacinta, la fille de la concierge de l'usine, et Goro, le fils du boucher que l'on croit un moment frère et sœur, a finalement un heureux dénouement car la vérité est tout autre. Et tout cela se termine par des mariages.

Pour le lyrique Aïda Vallejo (Rosa), soprano, et Mateo Puig (Fernando), ténor, défendirent avec brio la partition de Serrano.

Tina Prat (Jacinta) et Jesús Garcia (Gorro) assurèrent le couple comique. Maria Serra, la Concierge; Eduardo Parra, le boucher; Evaristo, ainsi que Francisco Rodon, le parasite ami Bienvenido, furent de parfaits comédiens.

Le programme de variétés était des plus agréables. On eût l'occasion d'applaudir un excellent ténor, Lohengrin Cirés, dans l'air de « La Fille du Far-West » « Elle me croit en liberté lointaine » de Puccini, et dans « La Tabernera del Puerto » de Sorozábal. Son succès mérité fut grand.

Tina Prat, charmante animatrice, se distingua dans une ballade gitane de M. de la Calva, et dans une chanson de Blecia, « Quand le cœur commande ».

Le baryton Jordana Fut, lui aussi très fêté, surtout dans le duo de « Manojo de Rosas », de conserve avec Tina Prat.

Aïda Vallejo interpréta avec beaucoup d'allure la « Tarentella », de Rossini, et de charme « La Valse des cent vierges », de Lecoq.

Le ténor Puig nous ramena au classique avec « Mariposa » et « Ay, Ay, Ay », de Ozmán Pérez.

La déclamation fut à l'honneur avec Maria Elvira, pathétique dans la « Tragédie d'un enfant malheureux ».

Le spectacle se termina avec les ballets fort bien exécutés par l'ensemble des huit danseurs et danseuses de Terra Lliure, dans un répertoire moderne, avec « West side Story », musique de Léonard Bernstein, du film bien connu et avec « Paris Champagne » et son french cancan, comme de bien entendu, et commenté et chanté par l'infatigable speakerine Tina Prat.

Et pour le classique, le « Boléro », de Ravel; et pour le folklore, les jotas aragonesas. La direction musicale, pour « Los Claveles » et pour les ballets, fut assuré « con maestria » par Mme Ramiz au piano, assistée du batteur D. Talens, dans le « Boléro » de Ravel, principalement.

Le groupe « Terra Lliure », composé exclusivement composé d'amateurs, dont les efforts meritoires ne sauraient être méconnus, et que dirige M. Amor, a connu cette fois encore un légitime succès. « Y a otra vez »

P. A.

(Toulouse)

(1) José Serrano, Valencien de pure souche, né à Sueca, en 1873, fut l'élève le plus brillant du Conservatoire de Valencia et disciple du maître Salvador Giner. Serrano est l'auteur de zarzuelas célèbres: « La Reina Mora », « La Casita Blanca »», « Moros y Cristianos », « Alma de Dios », « La Mala Sombra », « La Dolorosa » et auteur de l'hymne célèbre « A Valencia », composé à l'occasion de l'Exposition Valenciana de 1909.

Pour calmer...

(Suite de la page 1.)

eux, ils en ont des jours de congés supplémentaires pour activité « syndicale »!

C''est pour cela, pour conserver leurs privilèges, que les délégués en place vous demandent de voter.

Une fois de plus la CGT et les autres vont vous promettre la lune si vous votez pour eux. Cela ne les gêne pas. Puisqu'ils sont en place, ils collaborent à la bonne marche de la SNCF et si la SNCF repousse toutes les réclamations, c'est par nécessité de service.

Aussi, à ceux qui disent que les cheminots sont des imbéciles, vous aurez pu prouver le contraire, le 10 mars, en ne votant pas, et en vous unissant pour passer à l'action directe et révolutionnaire contre les hiérarchies et les privilèges.

Le syndicalisme, le vrai, c'est la guerre aux patrons, et pas la collaboration.

R. J. SOURIANT

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

Un amigo de Proudhon

El centenario del autor de «¿Qué es la Propiedad?», del primer pensador que, al parecer, dio un sentido vital al adjetivo «anarquista», ha dado motivo para que se hayan releído sus obras más representativas; para que en torno a sus teorias, se hayan engarzado comentarios para todos los gustos. Y es que Proudhon, como expresaba en el prefacio de su magnífica antología prudhoniana: «El Pensamiento vivo de P.-J. Proudhon», Lucien Maury, sus ideas no dejan de tener interés en nuestros dias. Dice: «Es actual, como participando en nuestras cotidianas tragedias.» De ahi el acierto de los compañeros de la selecta editorial argentina, «Proyección», al editar recientemente, traducida del alemán, la obra de Peter Heintz: «Problemática de la autoridad en Proudhon», como también, pese a un criterio un tanto parcial en la presentación, merece destacarse el que, en edición francesa de los llamados libros de bolsillo, haya aparecido un tomo, conteniendo, a título de confrontación, extractos de la obra de Proudhon: «Sistemas de las contradicciones económicas, o filosofía de la miseria» y la de Carlos Marx: «Miseria de la Filosofía».

Una vez más en los textos de Max Nettlau y Rodolfo Rocker hemos podido saturarnos de la influencia que el tan conocido escritor francés ha tenido en lo que concierne a nuestras ideas. Pero, al margen de las ideas favorables de *los de casa*, es de sumo interés destacar el sentir de alguien que vivió bien alejado de nuestro ambiente moral y material. Me refiero al célebre crítico literario Sainte-Beuve. Su libro: «Proudhon, Su vida y su correspondencia», tenía que ser más extenso, pensaba hacer dos tomos, mas la muerte imposibilitó su proyecto.

Sainte-Beuvé habia tratado algo personalmente a Proudhon y le tomó profundo afecto. Mas que al pensador, admiraba al hombre, vehemente, sincero, dispuesto siempre a batallar en favor de la justicia, de la libertad. Al través de la correspondencia de Proudhon, que leyó y releyó con el noble afecto de amigo, nos lo da a conocer, señalando defectos, pero realzando sobre todo las cualidades. Esas cualidades que nos atraen, despertando noble estimación.

FONTAURA

Simpatía y dolor por Aymare

Compañero director del «C. S.»:

A raiz de las simpatías que ha despertado la iniciativa del grupo de amigos de Aymare de Paris, este grupo, que acaba de constituirse en Albi (Tarn), se asocia y presta todo su apoyo moral al grupo más arriba indicado. No ignoramos que existe una circular que limita el paso al efecto, pero no es menos cierto que pertenecemos a una organización que no está sujeta a ninguna ley contra el buen ejemplo. En otros términos, se manifiestan otros compañeros recordándonos defectos que no dicen nada en el terreno constructivo.

El compañero Fontaura ha puesto el dedo en la llaga. El asunto de Aymare nunca fue debatido ni discutido con conocimiento de causa, salvo raras excepciones. Múltiples Federaciones Locales — la nuestra una de ellas— han adolecido del defecto de no acudir a la convocatoria la mayoria de afiliados; sobre lo cual nadie se alarme, porque en todas las jiras y concentraciones, cuando hemos cambiado impresiones, los compañeros que hemos asistido a ellas hemos sacado la consecuencia de que en muchas partes ocurre más o menos lo mismo.

Se ha tenido la costumbre de que sin asistir el tercio de sus afiliados, levantar acta en estos términos: «Se acuerda o ratifica esto o lo otro por unanimidad.» Ello es casi la pura verdad, si la queremos reconocer cuantos hemos pasado por cargos responsables en FF. LL. Una de las víctimas de este desinterés ha sido Aymare. Porque no se explica que siendo Aymare nuestro primer espejo donde nos mirábamos propios y extraños, que abandonásemos tal bastión de realizaciones en el que reposaba nuestra moral. Apagar una luz de manera tan fria, es cosa inconcebible.

Por el momento, no decimos más. En nuestras manos tenemos dos documentos que chocan fuertemente: un informe del grupo Amigos de Aymare de Paris, y un documento de Organización. Un congreso está en puerta con la incógnita de sus resultados respecto al problema. Volveremos a hablar si es necesario, si se nos permite.

Por el grupo de Amigos de Aymare de Albi, MINGUEZ.

(Hay el sello de la F. L. de Albi.)

CASUS BELLI

BARCELONA.—Trescientos dólares oro y 60.000 pesetas, le fueron robados de su domicilio, calle de Pablo Alcover, al cónsul general de Guatemala en esta capital, don Hernán Morales Cardón.

Los ladrones, para perpetrar su delito, penetraron por una ventana y rompieron un cristal.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

y la población autóctona, «salvaje», menos «civilizada» que los llegados de Estados Unidos, que proporciona la mano de obra barata y explotable. Conclusión: una república al estilo sudamericano, pero sin revoluciones, porque los negros no son «violentos»... El país abarca 110.000 kilómetros cuadrados. La «Firestone», conocida marca de neumáticos, posee la concesión de 400.000 hectáreas, el equivalente de un par de departamentos franceses, donde procede a la explotación del árbol productor de la materia prima para la fabricación del caucho. La mano de obra no es cara ni exigente y se halla instalada por la propia compañía. Liberia tiene hoy casi tres millones de habitantes.

Tal seria la tercera sólución, que ofreceria hoy mayores dificultades que las que en el tiempo hubo para fundar Liberia. En Africa cada trozo de terreno tiene hoy Estado propietario y después de la experiencia de Israel, no es del todo fácil adquirir tierras para instalar un nuevo Estado, aunque se pusiera en juego la influencia y el capital de los partidarios de la «liberación», de los negros sometidos a la «negrofobia» de los estultos racistas americanos.

Lumumba, Malcolm X, y todos los negros anónimos o famosos, en Estados Unidos, en el Congo, o donde sea, caen víctimas del mismo virus inoculado en todas las capas sociales por los defensores del sistema social que, con diversas formas y apariencas, se repite y reproduce desde que el espíritu de autoridad se ancló en el cerebro de los hombres.

B.D.I.C

ANTENA

EL CONFLICTO DE LOS ESTUDIANTES ESPAÑOLES

MADRID. — Con fecha del 1 de marzo el Gobierno prohibió amenazadoramente toda concentración de estudiantes. A pesar de esta provocación el estudiantado al día siguiente se reunió en número de seis mil almas en el centro de la capital para proclamar el Día del Estudiante Libre. En las plazas del Callao y de las Cortes los manifestantes quemaron paquetes de diarios en protesta a las limitadas y falsas informaciones. En la Gran Vía y lugares adyacentes hubo choques con la policía, resultando muchos contusos y verificándose detenciones.

En Barcelona, Granada, Sevilla, Bilbao, Salamanca, Oviedo, Zaragoza y demás localidades universitarias, la huelga fue general en todas las Facultades, pudiéndose decir que los estudiantes españoles reclaman unánimes la sustitución del S.E.U. por sindicatos universitarios libres. De las Universidades francesa, alemana, inglesa, etc., los estudiantes hispanos reciben muestras de adhesión y apoyo.

Las Facultades de Medicina y Filosofía y Letras han sido reabiertas, lo que se considera un triunfo de la acción directa.

La situación a última hora indica interés gubernamental de ceder en el sentido de democratizar el S.E.U. en lugar de disolverlo, con el fin de dividir el movimiento estudiantil, hasta ahora tan unánime.

Dos estudiantes, Luis Catalán Burgos y Ricardo Gualino, fueron agredidos a disparos por la guardia civil en Jetafe, resultando ambos heridos. La R.T.V. francesa insinuó el sábado que Gualino había fallecido. En cualquier caso, se trata de un crimen sin castigo.

Cuatro operadores de televisión inglesa y tres de la holandesa, han sido detenidos estos días y luego expulsados de España por haber intentado filmar escenas de la protesta estudiantil madrileña. A Franco le conviene que en el exterior se ignore la verdad española.

También ha sido expulsado del país M. Bernard Schreiner, presidente de la U.N.F. de Francia, por haber perorado ante una reunión de tres mil estudiantes en Barcelona.

El movimiento liberador estudiantil seguirá dando juego.

A PESAR DE LA CORDURA

BARCELONA. — Los trabajadores catalanes preparan una manifestación para entregar a las autoridades una petición, con más de siete mil firmas, reclamando libertad sindical, reconocimiento del derecho de huelga y salario mínimo de doscientas pesetas; actualmente es de sesenta. Al parecer han sido detenidos ocho obreros que intentaban recoger firmas.

70.000 MILLONES DE PESETAS AL AGUA

PARIS (OPE). — Su enviado especial permanente comunica a «Le Figaro» el programa del Gobierno de Madrid que supone «un refuerzo espectacular de la flota española» al objeto de «proporcionar un relevo útil al Occidente». Escribe el señor Guillemé Brulon:

Ya es sabido que la ambiciosa renovación de la Flota ibérica, que tendrá lugar en el transcurso de los años próximos, motivará un gasto de 70.000 millones de pesetas en la construcción, o compra, de dos portaaviones, dos cruceros, ocho destructores, doce fragatas, ocho submarinos, sesenta dragaminas y cien navíos auxiliares. Si a estas cifras impresionantes se añade la adquisición de cuarenta helicópteros pesados, 27 cazasubmarinos y 60 cazabombarderos, y admitiendo que la operación llegue a buen fin, España dispondrá hacia 1975 de una de las más importantes flotas del Mediterráneo.»

Pero desde hace ya tiempo faltan escuelas, porque los jóvenes huyen la carrera del Magisterio en la que se perciben sueldos que garantizan hambre a todas horas. Se pagan sueldos de sesenta pesetas diarias y la lista de trabajadores que emigran en busca de trabajo mejor remunerado aumenta de día en día.

LA NOTA NEGRA

PAMPLONA. — Nueve obreros iban en un camión conduciendo una torre metálica y cuando marchaba por la carretera de Pamplona a Francia, cerca del pueblo de Huarte, la mencionada torre, que tenía varios metros de altura, rozó a unos cables de alta tensión y, consecuencia de lo cual resultaron muertos electrocutados tres de dichos obreros, cuya identificación por el momento se desconoce.

EL DESFILE

CARACAS. — A consecuencia de un accidente de automóvil, ha fallecido en esta capital, en la madrugada de hoy, el profesor de la Universidad Central de Venezuela, doctor don José Gallego Díaz. El profesor Gallego Díaz, considerado como uno de los más eminentes matemáticos españoles, dio cursos en las Universidades de los Estados Unidos, en la Universidad de Puerto Rico y en destacados centros docentes de España. Recientemente la Fundación Ford otorgó al profesor Gallego Díaz una donación de 24.000 dólares para diversos trabajos sobre investigación científica.

LO QUE EMPUJA LA GASOLINA

MADRID. — El parque automovilístico mayor de España —integrado por turismos, motocicletas, camiones y autobuses— arrojaba las siguientes cifras a finales de junio del año pasado:

Total de turismos, 571.253; total motocicletas, 973.873; total camiones, 263.174; total autobuses, 17.157. Total general, 1.825.457 vehículos.

Por provincias, Barcelona figura en cabeza con un total de 297.364 vehículos, distribuídos de la siguiente forma: turismos, 126.633; motocicletas, 130.757; camiones 38.276; autobuses, 1.698.

Le sigue Madrid con un total de 261.182 vehículos; distribuídos así: 125.716; motocicletas, 95.847; camiones, 37.232; autobuses, 2.387.

CAPITALISMO SIN ENTRAÑAS

Leído en «Le Figaro» de París (19 febrero 1965):

«Un cierto número de empresas francesas se hallan instaladas en España y en plan de fabricar material en ese país ayudándose, en la cuestión precios, de una mano de obra poco costosa y de un mercado ampliamente protegido.»

Por Franco, no cabe duda. Quienes no están protegidos de estos capitalistas son los obreros españoles.

¡Oh, las relaciones amistosas franco-hispanas!

EL NEGOCIO DE LA EMIGRACION

MADRID. — «En la actualidad hay 3.500.000 emigrados, lo que representa el 12 por ciento de la población total de España», ha declarado Carmelo Matesanz, Director de Emigración del Ministerio de Relaciones Exteriores, en el transcurso de una conferencia pronunciada en el «Círculo de Estudio Madrileño». «Estos emigrados aportan a España entre 300 y 400 millones de dólares por año», subrayó asimismo el señor Matesanz.

GUERNICA

BILBAO (OPE). — Para el día 26 de abril, aniversario de la destrucción de la Villa Foral por la aviación alemana, se prepara un homenaje universal a Picasso, autor del cuadro que inmortalizó aquel hecho.

—Ha sido publicado en Berlín-Este un Libro Blanco dedicado al general Trettner, que dirigió el ataque alemán contra Guernica y que es hoy general en jefe del Ejército de Alemania Occidental.

NO ES «ABSOLUTAMENTE FALSA»

MADRID. — Es absolutamente falsa la noticia distribuida con la firma de U.P.I., según la cual se practicaron ayer varios centenares de detenciones durante la manifestación de unos 300 (?) obreros y estudiantes. La noticia, recogida por algunos periódicos, puede ser rotundamente desmentida.

El corresponsal de la agencia en Madrid, señor Mendo, comunica que el informe citado anunciaba que las detenciones fueron 30, e ignora cómo con la firma U.P.I., se habla de «varios centenares». La verdad es que hubo 22 detenciones y que hoy, después de ser interrogados, varios de los detenidos están siendo puestos en libertad.—Cifra.

(Siempre los bárbaros han tratado de minimizar sus barbaridades.)

Pedro José Proudhon

(Viene de la página 4.)

demoliendo desde el comienzo del mundo, como el hombre busca la justicia en la igualdad, la sociedad busca el orden en la anarquía.

«*Anarquía*, ausencia de amo, de soberano, tal es la forma de gobierno a la cual nos aproximamos todos los días más y que la costumbre inveterada de tomar el hombre por regla y su voluntad por ley hace que la miremos como colmo de desorden y expresión del caos. Se cuenta que un burgués de París del siglo XVII, habiendo oído decir que en Venecia no había rey, no pudo salir de su asombro y pensó morirse de risa ante la primera nueva de una cosa tan ridícula. Tanto es nuestro prejuicio...» (Págs. 338 y 339.)

Este prejuicio subsiste siempre. El hombre, cuando, mentalmente, elimina al Estado, se encuentra en razón del hábito, el ambiente y las costumbres que se han ido sucediendo de siglo en siglo, frente a un vacío al que mira con horror. El vértigo que produce este vacío, el temor de lo desconocido, hace que retroceda y se abrace de nuevo a la Autoridad y a su máxima expresión: el Estado, posponiendo para futuras ocasiones la reivindicación de su mayoría de edad política y su deseo de ser determinante en el curso que la sociedad se trace.

Proudhon, pues, ha hecho su profesión de fe: el anarquismo. El anarquismo que es sinónimo de orden, de equidad, de libertad. «Yo no creo ni en las leyes —le escribe a Herwegh—. La mejor constitución no podría satisfacerme. Nos hace falta otra cosa, pasiones, vida y un mundo nuevo, sin leyes, y por consiguiente libre...»

Proudhon hace, en sociología, lo que él mismo dice que el *trabajo hace de la nada*: crear. Pero no crea una utopía futurista con las que siempre ha estado en pugna y desea realizaciones inmediatas. Debido a ello no veremos en Proudhon un programa completo ni un deseo de erigirse en futuro profeta del género humano: «Busquemos juntos, si usted quiere, le dice a Marx en carta fechada en Lyon el 17 de mayo de 1846, las leyes de la sociedad, el modo con que estas leyes se realizan, el progreso según el cual llegamos a descubrirlas; pero después de haber demolido todos los dogmatismos *a priori*, no pensemos a nuestra vez en endoctrinar al pueblo; no caigamos en la contradicción de vuestro compatriota Martín Lutero, quien, después de haber derribado la teología católica, se pone, acto seguido, con gran refuerzo de excomuniones y anatemas, a fundar una teología protestante... Aplaudo de todo corazón vuestra idea de exponer al día todas las opiniones; hagamos una leal y buena polémica; demos al mundo un ejemplo de una tolerancia sabia y previsora, pero, por el hecho de que estamos a la cabeza de un movimiento, no nos hagamos los jefes de una nueva intolerancia, no nos coloquemos como apóstoles de una nueva religión, fuese ella la religión de la lógica, la religión de la razón.»

La visión de Proudhon es más profética que ninguna otra de su tiempo: Marx se convirtió en jefe de una nueva intolerancia y una nueva religión: la del Estado.

Precisamente el Estado contra el que Proudhon ha dirigido sus más enconados ataques. Su posición era la de arrebatarle todas las perrogativas posibles y minimizarlo hasta llegar a cero. *La fábrica lo hará desaparecer*, llega a decir en un artículo en el que rebate el socialismo místico religioso de Pierre Leroux publicado el 13 de diciembre de 1849: «En cuanto al Estado, la conclusión definitiva es que el problema de su organización, confundiéndose con el de la organización del trabajo, se puede y se debe inducir que un tiempo vendrá, donde, el trabajo estando organizado por el mismo, según la ley que le es propia y no teniendo más necesidad del legislador ni del soberano, la fábrica hará desaparecer al gobierno.»

Para minimizar al Estado es para lo que crea su célebre Banco del Pueblo, tendiente a posibilitar la circulación de crédito entre los trabajadores.

Posiblemente el Banco del Pueblo fuera lo que más polémica suscitara entre sus coetáneos economistas, que se rebelaban frente a la tesis del «crédito gratuito» y a ciertos articulados de sus estatutos que veían exactos a los de Mazel y muy parecidos a la teoría crediticia de Owen. Es indudable, empero, una cosa: el convencimiento y la mística de Proudhon en lo que estaba realizando. Su entusiasmo iba al par con su energía; ambos, creía él, eran capaces de revolucionar al mundo. A Ackemann, el más asiduo de sus confidentes, le decía en carta del 2 de julio de 1846: «Pero esto es una materia vastísima para darle una idea de la cual apenas si bastarían ocho días enteros de conversación. Bástele saber que de aquí a un año, o habré caído completamente por lo absurdo y ridículo de mis teorías, o habré inaugurado el vasto movimiento revolucionario, el más radical, el más decisivo que se haya visto sobre el globo.» Nuestro hombre era jactancioso, no hay duda, pero su vaticinio encerraba una verdad, ya que para la Primera Internacional de Trabajadores, y más allá, a través de los movimientos anarquistas que no le discuten a Proudhon un buen grado de paternidad, las ideas de Proudhon implicaban el comienzo de un «vasto movimiento revolucionario» que, por primera vez en la historia social, consideraba necesaria la abolición del Estado.

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Continuando el ciclo de conferencias y charlas culturales que en cada temporada tiene trazado esta F. L., y que a medida que se vayan a celebrar iremos anunciando con los correspondientes temas. La primera dará principio el día 14 de marzo en nuestro local social a las 9 y media de la mañana, a cargo del compañero Juan de Orán, sobre el tema siguiente: *Antecedentes sobre sindicalismo y anarquismo.*

TEATRO ALHAMBRA, PARIS

Extraordinaria representación de la obra musical de Amadeo Vives, de ambiente gallego, MARUXA, el día 14 de marzo a las 6 de la tarde, con la participación del baritono Aguilar, de las tiples Lina Huarte y Dolores Ripollés, del bajo Astarloa (venidos exprofeso de la Península), y del tenor Yon de Murguía. Música a cargo de la Orchestre Synphonique de París (50 profesores) y Coro de la Casa de Galicia (80 ejecutantes), además del cuadro de baile.

Director, maestro Mendoza Lassalle.

Entradas de 6,00 a 15,00 frs. en taquilla. Antes de la representación dirigirse al compañero Cuadrado, 24, rue Ste.-Marthe, Paris. (X).

S.I.A. DE ORLEANS

Pedro Hill, de 65 años, conocido militante de Villafranca del Panadés, recibió sepultura en Saint-Marceau, Orléans, el día 23 de febrero.

Numeroso acompañamiento constituído por la Colonia española de la ciudad, atestiguó a sus familiares el sentimiento por tal pérdida.

Repose en paz el amigo Hill, quien será siempre recordado cordialmente en los medios de S.I.A.

El Consejo Local

S.I.A., MONTAUBAN

Esta sección invita a todos sus adherentes a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 14 del corriente, a las diez de la mañana, en el café de costumbre. Se ruega la asistencia de todos.

F. L. DE LIMOGES

Asamblea general el día 14 de marzo, a las nueve de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOULOUSE

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Anunciamos también que nuestro próximo coloquio tendrá como tema: «Puesto que la C.N.T. estima necesaria una entente con las fuerzas resueltamente antiautoritarias: ¿Que alcance e importancia debe tener tal alianza, y qué sugestiones constructiva ofrece la C.N.T. a sus eventuales aliados?»

El tema será iniciado por el compañero Borraz.

Rogamos a los compañeros que quieran intervenir en el mismo se inscriban al Secretariado Local. La fecha del Coloquio será anunciada a su debido tiempo.

F. L. DE TOURS

Anuncia conferencia para el día 21 de marzo a las 10 de la mañana en la Bolsa del Trabajo. El conferenciante, compañero Ramón Liarte, desarrollará el tema: «La juventud y la situación actual de España».

AVISO A LOS COMPAÑEROS

El compañero M. Ocaña, 65, Route de Carrières, Bezons (Seine-et-Oise), desea entrar en contacto con compañeros afiliados a la C.N.T. de las cercanías de Bezons. Asunto importante. Escribir o visitarme.

F. L. DE PARIS

El 14 de marzo, a las diez de la mañana, conferencia a cargo del compañero Serafín Fernández, quien desarrollará el tema: «Perón en la trayectoria de las dictaduras».

PAPEL RECIBIDO

REVISTA «CENIT»

Este fraternal colega, en su número 161, coniene el siguiente sumario:

Editorial. Eugen Relgis: «Los principios humanitarios»; Abarrátegui: «¿Que no es hora de quimeras!»; J.E. Hartzembusch: «Beneficios de la ley»; F. Ocaña: «De Unamuno a Benavente»; Muñoz Congost: «Conferencia en Casablanca»; A. Samblancat: «El furor de los búfalos»; J. Guiraud: «Los *sagrados* santuarios». «La vida y los libros»; Luis Bazal: «Los de la máscara negra. El Valle de los Caídos»; Ramón Liarte: «Concepto de la libertad»: A. S.: «Pragmatismo yanqui»; Vicente Artés: «Universidad Internacional de Estudios Libres»; Denis: «El cínico»; Han Ryner: «Colgando los hábitos» (folletón encuadernable). 1,50 frs. en 4, rue Belfort. Toulouse (H. G.) y en nuestros puestos de venta.

LES AMIS DE HAN RYNER

Tiendront leur assemblée générale le dimanche 14 mars à 14 h. 45, Salle des « Amis », 114 bis rue de Vaugirard (métro St-Placide ou Montparnasse), sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A. H. R.

Causerie de M. Robert Minder, professeur au Collège de France : « Paris dans la littérature française moderne ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

∴

Le numéro 76 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (3, allée du Château, Pavillons s-Bois, Seine). Au sommaire : « Han Ryner à la Société des Poètes Français », par André Stirling et Louis Amargier ; Louis Simon : « L'élaboration des « Grandes Fleurs du Désert » de Han Ryner » ; Han Ryner : « L'instinct combatif de Pierre Bovet » ; Jaurès patriote. De l'autre côté du Rhin ; sur Jacques Fréhel ; Il ne reviendra pas !, etc.

PARADEROS

Blasco, 30, rue de Bisson, Paris, 20e, desea saber el paradero de Vicente Nadal, de Teruel.

— Se ruega a quien pueda conocer la dirección de la familia de Adolfo Doña, de Granada, escriba a la administración del «C. S.», para asuntos de gran interés.

Problemas de la emigración española

«ESPAÑOLES SIN ESPAÑA»

BRUSELAS. — «De los setecientos mil españoles que han emigrado al extranjero en los últimos cuatro años —dice la revista «Libertad»—, 144.253 se encuentran trabajando en Alemania occidental, según la revista «Der Spiegel».

Entre los obreros procedentes de los países del sur de Europa que trabajan en la República de Alemania Federal, el número de italianos ha disminuído en el último año, mientras que hay 26.758 españoles más. Cada año es mayor el número de españoles, turcos y griegos que llegan que el que regresa.

Salvo muy pocas excepciones, los trabajadores extranjeros que trabajan en la Alemania occidental nunca sobrepasan la categoría de peones. Un técnico ha manifestado que la circunstancia de que no puedan salir de su calidad de peones constituye el aspecto más inhumano y peligroso del trabajador extranjero en Alemania occidental.

«Der Spiegel» informa también que los obreros extranjeros son víctimas, muchas veces, de una descarada explotación por parte de los que les alquilan habitaciones o casas. A menudo duermen en lugares donde hay una multitud de camas y que con frecuencia carecen de instalaciones sanitarias de ninguna clase.

La misma revista informa que el número de marinos españoles empleados en la flota mercante noruega pasa de los tres mil, según datos dados a conocer en Oslo. Los marinos españoles constituyen el grupo más numeroso de extranjeors que trabajan en la marina noruega.

LOS QUE HUYEN DE LA MISERIA PROVOCADA POR EL FRANQUISMO

BRUSELAS.—El periódico independiente «Le Soir» destaca, con títulos a dos columnas, el caso de una familia española formada por un trabajador emigrado que con su esposa y ocho hijos; caso que, en algunos momentos amenazó con convertirse en tragedia, pero que, por fortuna, se ha resuelto de manera satisfactoria. He aquí una síntesis del largo artículo.

Ramón Pérez, de 44 años, el día 15 de diciembre se presentó en la Casa Cuna donde las autoridades habían dispuesto un año antes la entrada de su hijo Juan Marcos que ahora tiene dos años y se llevó al niño. Poco después se presentaba la policía en su casa para devolver el pequeño al centro benéfico citado. Desde entonces la esposa decía: «Si no nos devuelven a nuestro hijo, mi marido se suicidará.» Por fortuna, la víspera de Navidad la Asistencia Pública restituía Juan Marcos a sus padres. Se le anunciaba que se le devolverían también los otros siete hijos, cinco niños y dos niñas que también se los habían llevado. Pero, ¿por qué las autoridades impusieron la separación? Pues, sencillamente, porque el domicilio de la familia consistía sólo en una cocina de 2,50 metros por 3.

El vecindario y otras personas de la villa, conmovidos por este drama, abrieron una suscripción para proporcionar a la desdichada familia una vivienda decente. Y la han tenido en los primeros días de 1965. De entre los donativos recibidos, el más emocionante de todos es el de una madre que ha cedido los cincuenta francos que había conseguido ahorrar para obsequir a su hijo que tiene la misma edad que Juan Marcos.

Se explica perfectamente la emoción del desdichado, y ahora afortunado, obrero, a quien la separación de sus hijos le había hecho enfermar, hasta el punto de que el médico había dispuesto su hospitalización, y que ahora, con la buena noticia, se ha restablecido y reanudado el trabajo.

CON LA IGLESIA HEMOS TOPADO...

Poner en duda la capacidad constructiva del proletariado español, de la organizada masa urbana y campesina, que fue la que mejor defendió los derechos y libertades humanas en nuestro suelo, contra el ataque traicionero de clérigos y militares, sería tanto como dudar de nosotros mismos, *como hombres verdaderos*, equiparándonos con manadas de bueyes y borregos.

Es el régimen de la Traición quien ha creado la llamada Central Nacional Sindicalista, un pretendido sindicalismo vertical en el que forzosa y absurdamente han de encuadrarse explotados y explotadores, obreros y patronos. Sólo mentes traicioneras, ebrias de absolutismo, pueden parir semejante engendro. Está harto comprobado que, en los «sindicatos falangistas», los obreros carecen de protección y que los únicos protegidos son los patronos. De esta grande y grave verdad se ha dado cuenta la Iglesia, y al ver venir el derrumbe del régimen franquista, repite su doble juego histórico: al lado del poderoso haciendo carantoñas al desposeído... A través de las Hermandades Obreras de Acción Católica, alentan a los obreros en sus demandas y ofrecen la caridad de la «sopa del convento» a las familias de los hambrientos huelguistas. Es, lo que diría mi suegra: encender una vela a Dios y otra al Diablo. ¡Al dios del vil metal y al diablo de las santas rebeldías!

Pero a nosotros, los llamados emigrantes económicos, no nos engañan. Muchos de nosotros, educados en el seno de la Iglesia, niños cuando la guerra civil, sabemos quiénes son. Se acercan a nosotros para captar nuestras voluntades y luego burlarlas. La masa obrera siempre se dejó querer y se fue con quien la halagara y prometiera ayudas. Porque está muy necesitada de ayudas y afectos. Pero, en lo que a España se refiere, a la Iglesia no le será fácil perpetuar el engaño. Vemos a los obispos de Málaga y Sevilla e incluso, al propio abad de Montserrat, formular declaraciones contrarias al régimen de Franco, pero, de ahí no pasan. Vemos cómo ha cambiado de actitud, al cambiar de casaca, el ex obispo de Milán, hoy Sumo Pontífice, a quien le bastaría mover un dedo para sepultar, política y religiosamente, al farisáico régimen franquista. Vemos cómo la Iglesia juega con dos barajas: la de ganar y la de no perder. En suma: por falta de sinceridad para con sus predicados, vemos cómo la Iglesia en España, *hoy como ayer*, sigue siendo el obstáculo con el que topan todos los Quijotes y Sanchos de la España progresista.

Bien está que Alianza Sindical Obrera repudie todos los totalitarismos y acoja en su seno a todos los trabajadores españoles; pero, cuidándose de no topar —o pactar— con la Iglesia, sino, rebasándola, saltar sobre ella, no dándola beligerancia en el campo de las reivindicaciones social-obreras, que son puro materialismo, exclusiva competencia de los Quijotes de un ideal humano a mundano y no de los predicadores de la espiritual divinidad y celestial paraíso.

Alberto Jané

(De «España Libre», de Nueva York.)

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

La F. L. de Rochefort

A todas las FF. LL., Núcleos, Grupos y compañeros de la C.N.T. de España en el Exilio:

Después de un lapso de tiempo encerrada en un mutismo orgánico voluntario, la F. L. de Rochefort del Núcleo de las Charentes y Poitou, hoy resurge del ocaso que se impuso, con más fuerza y vigor, reforzada con elementos nuevos venidos a su seno.

Al incorporarse de nuevo en la lucha contra el franquismo y contra la tiranía allí imperante y en favor de las libertades, de todas las libertades: libertad de pensar, libertad sindical y los derechos de todos los ciudadanos sin excepción, su primera idea es saludar, fraternalmente, a los compañeros que sufren en cárceles y presidios, a los ancianos, enfermos y hospitalizados, a toda la Organización del Interior y del Exilio en general.

En estos momentos, por causas de todos conocidas encaminadas todas ellas y relacionadas con el desenvolvimiento caótico, económico social y político que vive España durante veintiséis años en continua retrogresión medioeval, una revitalización del problema español se impone.

Y no hemos de ser nosotros —fuerza preponderante de la España laboriosa— los menos a contribuir a esa revitalización necesaria de la España de mañana.

La C.N.T. dejó bien sentada su manera de actuar noblemente, dándolo todo en bien del proletariado español, y esto no se ha olvidado allí: se recuerda y se anhela.

Que nuestro próximo Congreso del año 1965 sea el último que se celebre en el Exilio, y que de él salga algo constructivo, firme y táctico para ese próximo retorno a Iberia, para llevarles algo de lo mucho que se ha de necesitar para remontar esa decadencia moral y espiritual que Franco y Falange agarrotan durante un cuarto de siglo.

Saludos libertarios.

Por la F. L. de Rochefort.—*El Secretariado.*

Rochefort, 22 de febrero de 1965.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Fugitivas

EL JARDIN

¡Qué triste es el invierno!

Parece que fue ayer que este mismo jardín bullía de vida y de contento.

Bajo un cielo inmaculadamente azul, su armonioso cuadrilátero brillaba, no hace mucho, como una joya peregrina perdida en el corazón de París. Sus árboles —verdes del verde más puro— erguían, vanidosos, sus frondosas coronas de hojas y ramas, prodigando acogedora sombra; sus parterres se ornaban de miriadas de flores, a cual de ellas más hermosa y esplendente; sus estatuas mostraban, ufanas, la forma perfecta de su desnudez marmórea...

Un público heterogéneo invadía los bancos y sillas, según su preferencia: había quienes gustaban de la sombra y de la conversación fácil de un vecino; quienes para leer tranquilos, o concentrarse mejor, buscaban refugio en un rincón aislado; quienes gustaban de exponerse directamente a los rayos del sol. Los había, también, quienes, acompañados o solos, se dedicaban a pasear de un extremo a otro del jardín o dando vueltas a través de sus amplias avenidas; quienes, formando círculo alrededor del estanque central, contemplaban el juego del agua cayendo desde el alto surtidor.

Persiguiéndose unos a otros e interpelándose entre gritos y risas, bandadas de niños de ambos sexos se desparramaban como nubes de pájaros inquietos, haciendo levantar el vuelo al enjambre de palomas que picoteaban los gusanillos y migajas de pan perdidos en la arena...

....

Anteayer nevó, ayer también, y esta mañana ha nacido el día bajo un albo sudario inmaculado.

Entre cuatro hileras de columnas ciclópeas, el jardín parece hoy una inmensa sábana blanca puesta a secar...

Los árboles semejan fantasmas petrificadas en baños de cal acerada. Estanque, parterres y avenidas confunden sus proporciones y su designación en un solo y uniforme motivo. Los bancos parecen haber sido cubiertos de fundas limpísimas, en espera del buen tiempo. De los brazos de las estátuas penden, agudas como flechas, un ramaje de brillantes estalactitas.

En el cuadrilátero aterido de frío y de silencio ya no hay ni pájaros, ni palomas, ni niños, ni paseantes, ni flores, ni hojas, ni sol, ni luz, ni vida...

Un escalofrío de muerte recorre mi cuerpo.

¡Qué desagradable es el invierno!...

Para ejemplo

En uno de sus últimos «Cinq Colonnes à la Une», la Televisión francesa ha dedicado un reportage a la trágica situación del Vietnam (antigua colonia de Francia en Indochina). Nada de sorprendente ni de excepcional, puesto que otras veces se le han consagrado crónicas y documentarios; pero sí unas escenas elocuentísimas por su inhumana crudeza: las del fusilamiento de un muchacho, acusado de trabajar clandestinamente para el Vietcong. Acusado solamente, porque no se han dado pruebas tangibles de su culpabilidad; y fusilado inmediatamente, en plaza pública, «para que sirva de ejemplo» a los presuntos o futuros colaboradores del comunismo; como si matando al individuo se suprimiese el ideal (si ideal había).

Gachos los ojos (irresistiblemente atraídos por la tierra que muy pronto le servirá de mortaja), indiferente a cuanto se hace y dice a su alrededor y al sermón que le prodiga una jerarquía militar, insensible ya al mundo físico antes de abandonarlo, el joven se deja atar de manos y por la cintura a un poste, y vendar los ojos.

Ante él, el pelotón de ejecución se forma en posición de tiro. Y a la orden de «¡Fuego!» suena la salva homicida...

Mortalmente herido, el prisionero dobla las rodillas; su cuerpo pende hacia adelante como un muñeco desarticulado y en su camisa acribillada aparecen manchones de sangre. Al instante, se acerca a él el oficial que manda el pelotón, le levanta brutalmente la cabeza tirándola por los cabellos, le acerca su pistola a la oreja y dispara; un chorro de sangre inunda la cara del desgraciado. Un postrer sobresalto recorre su cuerpo y la cabeza le cae pesadamente sobre el pecho, balanceándose unos segundos de uno a otro lado...

Así termina la existencia de un hombre que apenas había empezado a vivirla, de un hombre que tal vez era aún la alegría de unos padres y sin duda de alguna bonita vietnamiena. Hace unos instantes era un muchacho hermoso y dueño de un corazón en plena eclosión vital; ahora es un mónstruo horrible, sangrando por todas partes, cuyo corazón ha cesado de latir para siempre.

Y ésta metamórfosis fatal ha debido operarse para servir de ejemplo a otros muchachos y otros hombres, sin causa valable que la motive. Para servir de ejemplo, sin estar seguros de su culpabilidad, se ha arrebatado a un hombre su tesoro más preciado: la vida.

Para servir de ejemplo Hitler asesinó a seis millones de judíos; para servir de ejemplo, Stalin y sus corifeos asesinaron amigos y enemigos; para servir de ejemplo, Mussolini asesinó su yerno, después de asesinar miles de etiopes indefensos; para servir de ejemplo, los Estados Unidos asesina a sus ciudadanos de color desde hace dos siglos; para servir de ejemplo, Franco asesina españoles desde 1936, y asesinará mientras viva; para servir de ejemplo, el hombre ha asesinado al hombre, sin haber conseguido todavía que tanto vano y criminal holocausto haya producido el efecto deseado.

Mientras el hombre persista en querer someter a sus semejantes bajo regímenes de terror y de miseria, eternamente se enfrentará a otros hombres que reivindicarán, con todos los medios a su alcance, el derecho a la vida y a la condición de seres humanos.

Y ni las torturas, ni los fusilamientos, ni las prisiones, ni los yugos más feroces podrán servir jamás de ejemplo represivo.

Colocad al hombre en el sitial que le corresponde y será Hombre. Intentad someterlo a la cualidad de esclavo y obtendréis una fiera. Matad esa fiera y de su sangre brotarán mil fieras más: mil Hombres.

ANDRES MARTINEZ

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE

Gran Meeting à Limoges

Le 26 mars, à 20 h. 45, le Comité pour l'Espagne Libre organise un grand meeting, sous la présidence de

Maître Gaston CHARLET

Prendront la parole :

Ch.-Auguste BONTEMPS, Maître Yves DESCHEZELLES
Frédérica MONTSENY, Rodolphe LLOPIS
Denis FORESTIER

Au moment où l'Espagne captive bouge, les hommes de gauche se doivent d'épauler leur action.

Tous au meeting de Limoges, le 26 mars, au Cinéma Paris à 20 h. 45.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

B.D.I.C

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Los de dentro y los de fuera

«A despecho de la simpatía que la A.S.O. siente por las viejas organizaciones obreras del exilio, ella considera que es simplemente absurdo pretender que una formación sindical pueda emigrar. La razón de ser de toda organización sindical persistente en la defensa de los trabajadores, no es concebible sino en el país, en los propios lugares del trabajo.»

(De una pretendida interviu sostenida por un corresponsal de «Le Figaro», de París, con un directivo de la A. S. O.)

NO vamos a discutir la verdad ni la mentira de esta entrevista, ni siquiera el derecho a sostenerla, en caso de que la autoridad totalitario-franquista permita en su dominio semejantes «excesos» dialoguistas. Nos importa, sí, recoger una alusión, que será obrera, o posiblemente antiobrerista, es decir: político-burguesa, destinada a dejar de lado al sindicalismo emigrado al extranjero, no precisamente para darse unas pascuas de reposo. Como quiera que la especie —propalada en distintos medios, más o menos convergentes— cunde ya demasiado, justo es que le salgamos esta vez al paso.

Los sindicalistas españoles exiliados somos tales por un acontecimiento crucial y desdichado ocurrido en España hace veintiocho años y medio. El fascismo internacional, con el sable del general Franco, declaró la guerra a las libertades públicas del país, esas mismas libertades cuya falta resienten los millares de estudiantes que actualmente las reclaman, como antes lo hicieron los trabajadores vascos, catalanes, astures, etc.

En el asador de la guerra que nos hicieron Hitler, Mussolini y Franco, los «antiguos» pusimos toda la carne, y la perdimos. Tal es nuestro delito: haber jugado y perdido. Con la irrisión de que esas centrales sindicales extranjeras que ahora ofrecen dinero y calor «declaracionista» a los «pobrecitos obreros españoles», en 1936-39 dejaron que la guerra la perdiéramos para evitar enojos internacionales que las alcanzaran.

Si en 1965 no somos actualidad, por aherrojados y vencidos, por idealistas y kilométricamente ausentes, ¿por qué esa empresa para el descrédito del antifranquismo combatiente de primera hora cede actualidad y diálogo al franquismo siempre presente, vigencia a Franco, y calla obstinadamente los nombres de Cruz Salido, Zugazagoitia, Companys, Peiró y otros mártires de una libertad sin la cual el politicismo burgués y el propio sindicalismo «indígena» y amorfo que se nos plantea, no pueden subsistir dignamente?

Los refugiados estamos por ahí tirados, (en un mundo que no nos comprende ni a pesar de un 1939-45) por nuestra franca y definitiva enemistad con un régimen de fuerza que en el interior español se soporta, aunque no admite. Los aherrojados de febrero-marzo de 1939 y años siguientes permanecemos en el exterior, no para la cría del canario, sino para evitar consecuencias escocientes. A ustedes, señores periodistas extranjeros, y señores opositores de guante blanco, la P.A., la G.C. o la policía secreta, pueden quitarles, a lo sumo, el sombrero cuando pasa Franco. A casi todos nosotros se nos quitaría lo que está debajo de ese mismo sombrero.

Si nosotros no somos actualidad, tampoco lo son los centenares de miles de españoles sacrificados a hierro y fuego por haberse opuesto —y en más de cien mil ocasiones sin haber tenido tiempo de oponerse— a que el tenebroso cortinaje de la Santa Inquisición se cerniera modernamente por los ámbitos de España. Si las calaveras de los fusilados, apuñalados, pistoleados por el salvajismo «victorial»; si las familias —muertas de dolor y hambre— de los soldados de la libertad cautivos, no son actualidad y son anacronismos, quedando Franco perenne porque rige, en triunfador permanente sobre la España del destierro, de los cementerios debajo la luna, y de un pueblo enyugado, entonces permitaseños contemplar, con profunda pena, España desde lo alto de los montes Pirineos.

Pero no; la verdad no es esa. La verdad no la detentan los periodistas acomodaticios, los obispos con baraja de 50 naipes, los antifranquistas contemporizadores, los obreros con aspiraciones liderescas cimentadas en un amasijo de contradicciones, desideализaciones y otras hierbas propias para la cría de camaleones. España, por España que sea, es menos grande que el mundo, y en el mundo hay ideas, gran concurso de ideas, puntiagudas ellas como para perforar el cofre de hierro, o la caparazón tortuguesca, de un sindicalismo «libre» que no lo será jamás en tanto impere Franco.

Ningún perjuicio, ningún temor, ninguna preocupación evitará que en nuestro país se efectúe la siembra de ideas LIBRES, como en todo el mundo. Inútil que nadie piense ahora en la siega estando la semilla ausente.

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

PEPITA ARCAS

Prestancia de la mujer española, crédito físico de la raza, airosidad del arte peninsular que se cifra en canciones de raíz popular y verbenera, PEPITA ARCAS da el cuplet y la canción hispanos en su salsa y color de 1916, cuando triunfaban la Raquel Meller, la Pilar Alonso, la Rosita Guillot, la Goyita, y cierto que lucían por méritos y no por recomendaciones.

PEPITA ARCAS canta como se debe lo antiguo y lo moderno, con dicción castellana perfecta, con voz de timbre de plata, con calidez de mujer que sabe interpretar el alma colectiva de las mujeres de su tierra.

PEPITA ARCAS, con solo aparecer conquista al respetable. Con sus dotes musicales y su perfección de tablas, redondea el éxito que en todos los tablados que pisa resulta irreprimible.

Entradas a 6,00 francos, en esta Administración, 24, rue de Sainte-Marthe, París (X); en C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne (Metro Pigalle o Anvers), y 3, rue Ternaux (Metro Oberkampf), Librairie Publico.

Para obtener buenas plazas, los compañeros y FF. LL. de fuera de París deberían efectuar cuanto antes el pedido de entradas con número concreto de las mismas.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

EL VIRUS DE LA «NEGROFOBIA»

EL asesinato de Malcolm X no es, ni más ni menos, que la manifestación aguda de una peste, que no tiene su origen en las diferencias de pigmentación en el tono de la piel. Nada tiene que ver el color y la raza, en el origen de la peste. Todo ello no es más que un pretexto que adopta diferente nombre y aspecto según país, clima y costumbres. El mal procede de otras causas que no se dan exclusivamente en Estados Unidos, sino en el mundo entero. La peste adquiere en Estados Unidos contornos más violentos porque es justamente el país en que se presenta con más fuerza el elemento generador de la peste: el capitalismo y todas sus secuelas consiguientes. Por su parte, el capitalismo es hoy continuador legítimo de todas las formas de explotación habidas en el curso de la Historia de la humanidad. En suma, la «negrofobia» es producto directo del ejercicio de la explotación del hombre por el hombre. La actitud de los Estados Unidos frente a los problemas africanos o indochinos no tiene que ver con el color de la piel, responde a intereses económicos más que nacionalistas.

Negros hay explotados. Y negros explotadores. Judíos hay explotados. Y judíos explotadores. Como hay blancos y amarillos explotados y explotadores. En los países en que, como en Estados Unidos, son prioritarios los blancos en el uso del poder y de los recursos del capital, se considera de toda lógica que en el negro continúe personificado el pretexto justificativo de la explotación. Sin que ello libere de la explotación a los blancos que no poseen riqueza ni tienen en sus manos los resortes del Poder.

Para que tal situación continúe. Para que no prospere el despertar de conciencias que, encarnado en las capas de explotados, pudiera enviar al traste el ventajismo de las capas dominantes, conviene seguir alimentando todas las diversas manifestaciones de soborno mental susceptibles de crear focos de diversión hacia otros derroteros. Así, el imbécil blanco explotado descarga sus cuitas contra el negro —explotado o no—, contra el amarillo, contra el judío, contra todo chivo emisario, víctima propiciatoria de la situación.

La muerte de un negro, sea en Estados Unidos o en el Congo, tiene tan poca importancia como la de un indochino en la agitada región asiática, como la de un intocable en India y la de un opositor de Franco en España. Menos importancia, muchos menos, que la de un «clochard» en París. A la vez que Malcolm X caía asesinado bajo las balas de aún no se sabe quiénes, moría en Selma (Alabama), Jimmie Lee Jackson, un negro de 16 años, que en una manifestación se lanzó en defensa de su madre, apaleada por la policía. Recibió Jimmie un balazo en el vientre, pero en realidad murió reventado a patadas y a garrotazos propinados por las «fuerzas del orden». Al propio tiempo, en Mississipi, un juez blanco trataba de liberar de toda responsabilidad a los asesinos blancos, de dos blancos y un negro integracionistas. Como ya se ha relatado varias veces, entre los autores se contaba a un sherif y a su ayudante.

Tiene importancia —de diversión y no de fondo— el hecho de que el negro asesinado posea una cierta personalidad. De tal manera el «caso» ocupa la imaginación y atiza el fuego durante varios días. De manera gratuita y sin «responsabilidad», cuando el hecho se puede imputar a la acción de otros negros. No obstante, Simon Malley relata en «Jeune Afrique» (núm. 222 del 7 de marzo de 1965), las circunstancias, haciendo notar que «Era difícil, en esta noche del domingo 21 de febrero, en que Malcolm X fue asesinado, encontrar un solo negro en las calles de Harlem, para quien el atentado contra el líder de la Organización por la Unidad Afro-americana, no apareciera como resultado de una conspiración a la que no eran ajenos ni la policía de New York ni la FBI. A todo mitin organizado en circunstancias normales en la barriada de Harlem, acude siempre buen número de «fuerza pública». En este caso, a pesar de saberse que Malcolm X había recibido amenazas de muerte, no había más que un solo policía en la puerta del local».

Resulta sintomático el cuadro de actividades contradictorias de las diversas organizaciones de negros resistentes. A nadie escapa la certidumbre de que en el seno de la población negra asisten grupos de elementos inteligentemente dirigidos a fines de división y de provocación. Bien es cierto que en toda campaña de envergadura existen siempre tendencias disonantes. Pero el asesinato de Malcolm X, seguido de dos atentados a locales de una organización divergente, confirma la idea de provocación.

El problema es insoluble en las condiciones sociales actuales. En Estados Unidos y en el mundo. Desaparecerá con la sociedad capitalista. A condición que en las formas sociales que se preparan desaparezca el sistema de explotación del hombre por el hombre; desaparezcan las leyes y los códigos; el respeto a la propiedad privada; la noción de Estado aglutinador de prerrogativas y usufructuario del Poder. A condición de que desaparezca el Poder en todas sus formas. Y el nacionalismo: los nacionalismos. Lo que no implica la desaparición de grupos autónomos, ni supone la uniformidad mundial de los métodos y prácticas de sociabilidad y vida en común.

Se dice en cuanto a los negros de los Estados Unidos que las cosas podrían arreglarse agrupándose todas las gentes de color en determinado territorio gozando tal territorio de las prerrogativas de no importa que otro Estado de la Gran Unión; se cree por otra parte que la «integración» en la solución más humana y más lógica; otros, para quienes el ejemplo y la Historia no existen, proponen «que los negros emigren a una región del vasto continente africano», apoyados en su intento por las riquezas de Estados Unidos.

Los primeros hacen caso omiso de los orígenes de la situación, que no reside en el hecho de que los negros hayan llegado a Estados Unidos importados por esclavistas, sino en la existencia misma de la esclavitud y de la explotación. Los segundos adoptan una posición racional y humana, que choca con la tradición racista y que se afirma en un sentido de fraternidad universal que requiere el desarrollo de una profunda revolución social. Los terceros olvidan el ejemplo de Liberia, patria de negros expatriados.

Liberia se fundó en 1822 en las costas de Guinea. Unos millares de negros liberados de la esclavitud (bastante antes que la Guerra de Secesión se produjera), se trasladaron allí bajo la iniciativa y el apoyo de una sociedad filantrópica americana. La colonia queda dependiente de los Estados Unidos hasta 1847, fecha en que se «libera» y adopta su propia Constitución, calcada sobre el molde de la de Norteamérica. Como las finanzas resultaron deficitarias se tramitó un préstamo que dejó el país bajo la férula estadounidense. Así continúa. Nos dicen en una carta reciente, escrita «sobre el terreno»; «El resultado es que Monrovia (capital de Liberia) es un inmenso cuartel negro de unos cincuenta mil habitantes, comparable a los «bidonvilles» de los Estados del Sur y del Norte de los Estados Unidos. (Nuestro corresponsal efectuó un reciente viaje a los U.S.A.) Todo está en presencia: las instalaciones eléctricas estilo Dubout (caricaturista francés), las barracas de chapas onduladas; los terrenos baldíos entre las «casas»; las casas incendiadas que no se reconstruyen ni se derriban porque el terreno sobra; los autos americanos que circulan y los que se abandonan en no importa que lugar, enteros o en piezas sueltas; el hotel de lujo, de quince pisos, con terraza; las estaciones de servicio modernas en las que se vende la gasolina al «galón», como en Estados Unidos; la calle de los «clubs» y también la de los «bordels» miserables; el palacio del Presidente —que no ha dimitido desde hace veinte años— y el palacio de justicia en cuyo frontispicio se inscribe que «la justicia es igual para todos», y como en todas partes se hallan las «élites» que se repanten el buen queso

(Pasa a la página 2)

Las obras y los días

Los estudiantes de Granada

por FONTAURA

CONCISAS son las noticias que nos ofrecen las emisoras al respecto de la efervescencia reivindicativa de los estudiantes de Madrid. No obstante, por ello, y por otros conductos informativos, se alcanza a comprender la magnitud de los acontecimientos. Sabemos que la agitación se va extendiendo. En particular parece ser que la rebelión se deja sentir en Barcelona, en Granada, y en Sevilla.

Dura fue en Granada la lucha del pueblo, casi inerme, contra las fuerzas armadas del fascismo. Terrible resultó la represión. Había sido la Universidad granadina franco exponente del sentir liberal. Honda influencia había dejado en el ambiente intelectual un pensador de fibra, como lo fue Angel Ganivet. Abundante semilla de pulcritud y humanismo pedagógico había esparcido Giner de los Ríos. Poetas como Zorrilla, Villaespesa, García Lorca, habían ensalzado a «Granada la bella». Había en la juventud universitaria una preponderante espiritualidad progresiva. De ahí que el fascismo se ensañara eliminando a muchachos y muchachas universitarios, tras de haber asesinado a Lorca.

El terror se impuso; la brutalidad hecha ley pretendió desarraigar incluso los gérmenes del sentimiento de libertad y de justicia. ¡Terrible sangría representada por treinta mil víctimas de la represión falangista, enterradas en el cementerio de Granada y en los barrancos del contorno! Mas, fracasaron en sus propósitos: no lograron cercenar los anhelos de libertad, los sentimientos de dignidad humana.

Habían transcurrido diez años después del levantamiento fascista. En lujosa mansión, cerca de la Alhambra, vivía un profesor de la Universidad. Era un hombre joven e inteligente. Como él decía, había conseguido «capear el temporal». Las altas jerarquías granadinas no sospechaban de él. Y en su casa, muchas noches se reunían, en grata tertulia, cuatro o cinco estudiantes y dos refugiados políticos. Se comentaba la actualidad, y, *soto voce*, se escuchaban las noticias y comentarios de emisoras extranjeras. Cuando el ambiente de la tertulia parecía cargarse de una densa atmósfera pesimista, decía el profesor: «No se amilanen ustedes; a la postre el fascismo perderá la partida.»

Supongo que ahora, tanto en Granada como en el resto de España, son ya muchos los profesores y los estudiantes convencidos de que el fascismo va a perder la partida.

Polémicas entre libertarios

Cada cual, evidentemente, enjuicia las cosas a su manera. La mente, la «loca de la casa», como dijo el otro, vaga y divaga hasta lo inconcebible. Ahora bien: es aconsejable atenerse a la realidad; a los hechos comprobados y comprobables.

Los libertarios en general, tenemos, como cualquier otro que no lo sea, pasiones desbordadas, impulsos que arrancan de lo subconsciente; de esos recovecos internos a que aluden los discípulos de Freud. Tal vez pueda aducirse en nuestro favor que tenemos no poca capacidad de raciocinio para frenar un tanto los desorbitados impulsos. Pero no es cosa de mucho fiar...

Cuando un compañero sube a una tribuna para perorar es de comprender que no le complace que uno u otro auditor pretenda demostrarle que no tiene razón. Algo parecido ocurre con el que escribe; el que usa la denominada: «tribuna de la Prensa». Cuando en ambos casos, y entre compañeros, que a eso vamos, uno pretende anular los argumentos de otro, casi siempre surge el roce del llamado amor propio. ¡Y entonces ya no hay manera de llegar a un acuerdo!

La polémica, con el adversario en ideas, es útil, es interesante, ya que se busca vencerle cuando el adversario trata de vencernos, valiéndose de todos los recursos. Ya no es igual cuando de camaradas de ideal se trata. Y como prueba de lo que expongo, entre otros casos que podría citar, voy a escoger tres solamente: En el semanario «Proa», que se publicaba en Elda, se desarrolló una polémica entre Isaac Puente y Felipe Alaiz. Los compañeros responsables del periódico tuvieron que cortarla por evitar el reiterado insulto personal. Recuérdese la polémica entre Eusebio Carbó y García Pradas, y la no menos lamentable entre José Peirats y Gastón Leval.

Y no se trata ahora de analizar si la razón estaba de una parte o de la otra. Es al hecho de apasionamiento, generador de enemistad a lo que me refiero. En plácida, en sosegada conversación, es posible el modificar criterios, el reconocer errores y llegar cordialmente a un acuerdo. ¡Bien diferente es cuando se encrespa una polémica! ¡Y a las pruebas me remito!

(Pasa a la página 2)

Pedro José Proudhon

(Continuación.)

por Víctor GARCIA

Un hombre que a los 31 años llega a revolucionar la intelectualidad y la política de París con su célebre memoria «¿Qué es la propiedad?», en la que discute toda clase de derechos que los proletarios se atribuyen para llegar a la frase lapidaria de «La propiedad es el robo», ha tenido tiempo e inteligencia para profundizar «empezando de nuevo», como él mismo dice, la estructura social y descubrir sus fallas. El comienzo del primer capítulo es lapidario y concluyente: «Si tuviese que responder a la siguiente pregunta: *¿Qué es la esclavitud?* y que en una sola palabra yo replicase: *Es el asesinato*, mi pensamiento sería comprendido en seguida. No tendría necesidad de un gran discurso para demostrar que el poder de quitarle al hombre el pensamiento, la voluntad, la personalidad, es un poder de vida y muerte y que hacer esclavo a un hombre es asesinarlo. ¿Por qué, pues, a esta otra pregunta: *¿Qué es la propiedad?* no puedo responder en igual modo: *Es el robo*, sin tener la certidumbre de no ser comprendido, bien que esta segunda proposición no sea más que la primera transformada.»

Su exposición es tan revolucionaria y tan puesta al conecpto reinante en todos los medios, incluidos los revolucionarios de la época, que Proudhon ve necesario, al final de su memoria, de hacer su profesión de fe anarquista. También se da cuenta Proudhon, a pesar de que es amante de la ducha de agua helada, de que el impacto producido en el lector es demasiado brusco y tres páginas más adelante resume una teoría evolucionista en aras a minimizar el choque: «A medida que la sociedad adquiere luces, la autoridad real disminuye: es un hecho del cual toda la historia ofrece testimonio. Al nacer las naciones, los hombres tratan de reflexionar y razonar: sin métodos, sin principios, no sabiendo, inclusive, hacer uso de su razón, no saben si están en lo justo o si se equivocan; entonces la autoridad de los reyes es enorme, no habiendo conocimientos adquiridos capaces de contradecirles. Pero poco a poco la experiencia de los hábitos y éstos las costumbres; más tarde las costumbres se formulan en máximas, se manifiestan los principios, en una palabra, se traducen en leyes a las cuales el rey, la ley viviente, se ve obligado a rendir homenaje. Viene el tiempo donde las costumbres y las leyes se han multiplicado tanto que la voluntad del príncipe está, por decirlo así, encercada por la voluntad general; que cuando toma la corona está obligado a jurar que gobernará conforme al uso y a la costumbre y que él solo es la potencia ejecutiva de una sociedad en la que las leyes se han hecho sin contar con él.»

«De esta manera, en una sociedad determinada, la autoridad del hombre sobre el hombre está en razón inversa del desarrollo intelectual al cual dicha sociedad ha llegado y la duración probable de esta autoridad puede ser calculada sobre el deseo general de un gobierno verdadero, es decir, de un gobierno según la ciencia. Y de la misma manera que el derecho de la fuerza y el derecho de la astucia se restringen ante la determinación cada vez mayor de la justicia y deben terminar por apagarse en la igualdad; de la misma manera la soberanía de la voluntad cede ante la soberanía de la razón y terminará por desaparecer en el socialismo científico. La propiedad y la realeza se esttn

(Pasa a la pág. 3.)

La mayor tomadura de pelo del siglo

A título de información reproducimos de «España» de Tánger:

«En la Embajada de España, ante El Quirinal, se ha efectuado la entrega del premio internacional «Dag Hammarskjoeld 1964» al jefe del Estado español, generalísimo Franco.

El premio «Dag Hammarskjoeld» ha sido instituido por la Asociación Internacional de Corresponsales diplomáticos para honrar la memoria del fallecido secretario general de las Naciones Unidas, premio Nobel 1961 para la paz, y es otorgado anualmente a aquellas personas que perteneciendo a la diplomacia, cultura, la ciencia, las artes, la industria o el periodismo, hayan realizado una obra inspirada particularmente en sentimientos de paz, fraternidad, comprensión y progreso universal y hayan conseguido fortalecer la solidaridad internacional.

El premio fue concedido por vez primera y a título póstumo en 1963 al presidente Kennedy y es otorgado ahora al generalísimo Franco, jefe del Estado español, al cumplirse los 25 años de la «paz española».

La entrega del título y de la medalla de oro fue efectuada por el presidente de honor de la Asociación, profesor Rafael Ballarino, embajador de Panamá en Italia y decano del Cuerpo Diplomático acreditado en Roma y fue recogido por el embajador de España ante El Quirinal, don Alfredo Sánchez Bella.

El premio ha sido otorgado a S. E. el jefe del Estado, según se expresa en el título como «valiente defensor de los ideales de fe, paz, fraternidad, que ha dado al mundo, durante veinticinco años el ejemplo convincente de saber salvaguardar, proteger, defender el porvenir de su pueblo, conduciendo a la nación que el destino le ha conifado, en el orden, el progreso, la justicia, la libertad, expresando así un mensaje de buena voluntar y solidaridad universales».

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA. SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

Correspondencia de Madrid

Extrema importancia de las reivindicaciones estudiantiles

LOS diarios de esta capital, y de las capitales menores de España, siempre sujetos al cinturón de «castidad informativa», informan poco y mal sobre el conflicto actual universitario. La mísera y parcial relación que dan emana —¿a qué dudarlo?— de la Dirección General de Seguridad y no de fuentes informativas naturales.

Y dándose el caso de que «todo Madrid lo sabe»... menos la Prensa diadia, ésta sufre un ridículo sonado ante una opinión que en adelante no estimará para nada los papeles escritos al dictado de Franco. A lo cual se llama descrédito.

Según las redacciones domésticas, en la Universidad madrileña sólo ocurren «algaradas» y «excesos» sin motivo, tratando de dar a entender que lo que anima al alumnado protestatario es la holganza. Torpe y ridículo. Lo que anima a la casi totalidad de estudiantes (los que estiman o se avienen al régimen no exceden del 5 por 100) es un deseo de libertad excesivamente reprimido y que ahora estalla con una fuerza que desconcierta y asusta a los defensores del sistema franquista. Por si fuera poco, una importante mayoría de catedráticos apoya incondicionalmente la actitud de sus alumnos, sumándose, en muchos casos, a los actos de los mismos. De ahí que algunos profesores de relieve hayan sido detenidos junto con educandos suyos.

Las reivindicaciones de los estudiantes son conocidas: Libertad de sindicación, inmunidad universitaria, y levantamiento de suspensiones y castigos derivados de la protesta colectiva, pues hay casos que el espionaje del S.E.U. individualiza. Tres puntos importantes, cada uno en su aspecto respectivo, conviniendo, no obstante, destacar la extrema importancia del primero: «Sindicación no obligatoria», esto es, manos libres para deshacerse del S.E.U., el sindicato oficial falangista. Contándose con la voluntad omniomda de la Universidad entera, compréndase el problema de ser o no ser que se le presenta al Gobierno, pues si transige ante los estudiantes de su principio de sindicación absolutista, si sienta el precedente de asociación voluntaria en la Universidad, la misma renuncia tendrá que observar ante las masas obreras, constreñidas igualmente a filiación societaria en los cuadros gubernamentales del C.N.S. ¿Qué ocurrirá, en caso de libertad sindical absoluta, tan difícil de negar a una Universidad estrechamente unida, y de imposible negación a diez millones de trabajadores mirándose en el espejo de las conquistas estudiantiles?

Porque el régimen de caudillaje franquista no es tan férreo como lo dan a entender sus panegiristas. La era de terror global desaparecida, la bestialidad falangista forzadamente reducida por obra del tiempo y de un 1945 —para el antifranquismo también malogrado—, las concesiones arrancadas a El Pardo, lejos de ser nimias son considerables como puede verse:

Primera. Derecho a la huelga por ejercicio directo de la misma.

Segunda. Consecusión del derecho a holgar en 1.º de Mayo, aunque el Gobierno disfrace su transigencia con el truco infantil de la Fiesta de San José Obrero.

Tercera. Prescindibilidad de los sindicatos verticales (acción directa) en los conflictos obreros suscitados en Asturias, Euzkadi, Cataluña, Madrid, y otros lugares de la Península.

Faltaría ya que la sindicación fuese declarada libre para que el régimen se liberalizara un poco más, no por voluntad expresa de los gobernantes, sino por la voluntad cada vez más arrolladora de las clases intelectual y trabajadora.

Como se ve, en España estamos entren de superar una situación dañina, humillante e irrespirable. Incluso la censura de libros aparece más benigna, sea por miedo a perder divisas, sea por temor a aparecer ante la UNESCO en camisa sucia y mal oliente.

Creemos firmemente que el exterior ha de comprender nuestro estado actaul de cosas para no incurrir en ignorancias y deslices. La España de hoy ofrece aún peligros para los individuos que se destaquen Pero la anonimidad voluntariosa tiene en nuestro suelo ancho campo para manifestarse, sin el peligro mayor de 1939-44.

Eulogio Quílez Romero

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.

Elisée RECLUS

18 MARS 1965
NUMERO 341
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Ordre ou désordre?

ON rencontre souvent quelque brave « camarade » prêt à justifier l'existence de « nos bons policiers », afin, dit-il, d'éviter le désordre qui résulterait d'une société qui n'est pas encore suffisamment émancipée pour se passer de « gendarmes ».

« Rendez-vous compte, c'est toujours le « camarade » qui parle, du nombre de crimes et d'exactions qui seraient commis s'il n'y avait pas cette peur du gendarme. »

Le moins qu'on puisse répliquer à cet argument, c'est que les crimes et les exactions sont le lot de tous les jours dans le système capitaliste actuel qui, qu'il soit privé ou d'Etat, reste un système policé à un niveau presque diabolique.

Mais là n'est pas le but de notre édito; nous savons pertinemment qu'il existe des moyens plus efficaces pour combattre la criminalité, la débauche et le désordre et nous y reviendrons ultérieurement. Seulement, il y a certains faits d'actualité qui viennent, une fois de plus, mettre en cause l'existence de « syndicats des forces de l'ordre » dans les centrales ouvrières de la C.G.T., F.O., etc, et nous ne pouvions pas les passer sous silence.

Il s'agit en premier lieu de la brutale intervention de la police de Moscou lors de la manifestation organisée par les étudiants, en faveur de la paix au Sud-Vietnam (disons, en toute impartialité, que cette manifestation était dirigée *contre* l'intervention américaine dans ce pays).

Cette violence policière a, paraît-il, surpris de nombreux « camarades », qui sont allés jusqu'à parler de trahison à la cause du « socialisme ».

Pékin, de son côté, a adressé une note de protestation au Kremlin; il condamne la bestialité des policiers moscovites et réclame des excuses officielles pour les étudiants malmenés. Or, n'y a-t-il pas à Pékin des policiers aussi zélés que ceux de Moscou et aussi fin prêts à matraquer des manifestants s'ils en reçoivent l'ordre ?

Nous ne voudrions pas avoir l'air de défendre la police de Moscou, qui, comme toutes les polices du monde, reste l'instrument répressif du pouvoir; mais, précisément, et à ce titre, on lui réserve le rôle ingrat d'exécutant, donc le traître, l'ennemi de la « cause du socialisme », c'est le pouvoir, c'est l'Etat.

D'ailleurs, le cas de matraquages de manifestants par la police est monnaie courante dans le système social absurde qui nous est imposé actuellement. Sans nous référer à des pays qui, comme l'Espagne ou le Portugal, vivent dans une atmosphère dictatoriale sans équivoque, nous retrouvons en Suisse, par exemple, qui se réclame du fédéralisme, des scènes qui ne plaident nullement en faveur des forces de l'ordre.

On pouvait lire ces derniers jours dans le quotidien « la Suisse », du 6-III-1965, quelques paragraphes édifiants à propos d'une manifestation antifranquiste qui s'était déroulée la veille.

« Dès 17 h., des gendarmes en uniforme prenaient position aux Eaux-Vives, sur la place, ainsi qu'à la rue des Photographes, où se trouve le consulat. Cette rue devait être barrée. Un officier de police nous confia :

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne passeront pas ici.

... Cet effectif était renforcé par une forte équipe d'inspecteurs de la Sûreté qui avaient pour mission de photographier les manifestants les plus excités.

... Ce fut le début du premier heurt, très bref, mais violent. Des policiers voulurent arracher la banderole (1) portée par les frères Bossy. Ceux-ci résistèrent et ce fut sans doute leur tort. Les matraques furent tirées et des coups, assez violents de l'avis des témoins, furent distribués. Immédiatement, les deux frères Bossy furent empoignés par les gendarmes et conduits sans douceur au panier à salade, ainsi que M. Reichenbach (2).

... Ces scènes provoquèrent l'indignation des manifestants et la réprobation de certains spectateurs. Des invectives violentes furent lancées aux gendarmes... Des slogans furent scandés : Liberté syndicale, A bas Franco, Franco au poteau, Les poulets à la broche, etc.

Ainsi donc cette manifestation antifranquiste, organisée par la jeunesse socialiste de Genève et qui devait être silencieuse, tourna à la violence et au désordre par l'intervention des forces de l'ordre; un vrai non-sens.

La C.N.T., fidèle à son principe fondamental de solidarité envers les opprimés, saisit cette occasion pour s'associer moralement à cette manifestation antifranquiste des jeunesses socialistes de Genève et condamne une nouvelle fois toute violence policière, que celle-ci soit exercée en Espagne, en U.R.S.S., en Suisse ou ailleurs dans le monde.

(1) La banderole, reproduite en cliché dans le quotidien, indiquait : « Liberté syndicale pour l'Espagne ».

(2) M. Reichenbach est membre du comité directeur et vice-président du groupement des électriciens de la F.O.B.B.

Vive l'A. I. T.

Premier Congrès de l'Internationale — Genève, 3-8 sept. 1866

L'acte « important » du Congrès de Genève fut l'adoption des statuts définitifs de l'Internationale.

Cela ne veut point dire que cette adoption fut tout le Congrès, tant s'en faut.

Notre tâche n'est pas de présenter le compte rendu de ce Congrès ni des autres. Nous invitons nos amis lecteurs à s'en référer aux documents recueillis sous la direction de Jacques Freymond (1).

Voici, en un sommaire restreint, les différentes questions mises à l'étude par la conférence de septembre 1864, rapport du Conseil Central.

Ce sont, en partie, celles adoptées à la Conférence de Londres :

1. Organisation de l'Association.
2. Combinaison internationale des efforts, par le moyen de l'Association, pour la lutte du travail contre le capital.
3. Réduction des heures de travail.
4. Travail des jeunes personnes et des enfants des deux sexes.
5. Travail coopératif.
6. Sociétés ouvrières (Trade's Unions), leur passé, leur présent, leur avenir.
7. Impôts directs et indirects.
8. Crédit international.
9. De la nécessité d'anéantir l'influence russe en Europe pour l'application du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes et de reconstruire une Pologne sur des bases démocratiques et sociales.
10. Armées permanentes, leurs rapports avec la production.
11. Des idées religieuses, leur influence sur le mouvement social, politique et intellectuel.

Il n'existe pas de compte rendu officiel des débats de ce Congrès. Le Congrès de Lausanne s'en explique, mais on trouve deux comptes rendus sommaires incomplets, parfois contradictoires. Il s'agit d'une brochure de Gard, publiée à Genève en 1866 (2), et un compte rendu de J. Collet, publié en 1867 dans le « Courrier international» de Londres, avec la permission du Comité Central de l'A.I.T. (3).

Nous ne lisons rien au sujet des statuts, si ce n'est qu'à la séance du 4 septembre 1866, à 9 heures du matin, sous la présidence du citoyen Jung, le citoyen Cremer lit le rapport administratif du Conseil Central de Londres; et le soir, Eccarius fait lecture, en allemand, du rapport du Comité Central de Londres.

Les articles, élaborés par le citoyen suisse Couller, sont discutés un à un, et acceptés, avec quelques amendements, à l'unanimité.

L'organisation de l'Association est discutée à la séance du 6 septembre à 9 heures du matin, sous la présidence, à nouveau, du citoyen Jung.

Rien de spécial n'est à relever, si ce n'est que certains citoyens demandèrent qu'un compte rendu des travaux et des mémoires présentés au Congrès soit publié aux frais du Conseil. Retenons, cependant, que le citoyen Becker (Allemagne), qui s'opposait à la nomination d'une commission pour juger des choses nécessaires à publier, soutient que le tout doit être confié aux soins du Conseil Général de Londres.

Les rapports des délégations anglaise, allemande et française, furent unanimement proposés pour être publiés *in extenso*; on proposa également d'envoyer les relations ou publications des différentes sections au Conseil Général pour être conservées.

Il fut encore question des règlements spéciaux, des règlements de l'Association votés article par article, avec de brèves interventions, dont nous ne retenons que celle du citoyen Perrachon de Paris, à savoir : si l'on ne veut la perte de l'Association, on ne doit admettre comme délégué un citoyen qui ne serait pas ouvrier.

Chose étrange, il n'est pas question des statuts, ni de l'Adresse et dans « Le Courrier International ». Les numéros 22 et 27 manquent à la collection de la Bibliothèque et dans l'édition anglaise « The International Courrier », il y a de légères variantes.

Quant aux statuts généraux adoptés par le Congrès de Genève, nous ne les découvrons pas dans les numéros du « Courrier International »

Que s'est-il passé ? Pourquoi cette collection est-elle incomplète, là même où un document important aurait dû passer à la postérité pour l'information, cependant que les numéros 28 et 29 existent ? Quelle main malintentionnée aurait fait disparaître ces numéros ? Qui répondra un jour à ces questions pertinentes ?

Le compte rendu du citoyen J. Gard (4) est précédé d'un compte rendu général du Congrès très large et plein d'enthousiasme. Il donne, entre autres choses, le discours d'ouverture de M. Dupleix, président de la section française, et de Becker de la section allemande de Coullery président de la section de La Chaux-de-Fonds et une synthèse des questions qui seront développées pendant les journées du Congrès.

Ici, heureusement, nous trouvons les statuts de l'Internationale des Travailleurs, tels que nous les retrouvons présentés dans d'autres ouvrages, et l'un des considérants nous dit :

— Que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes; que les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous les mêmes droits et les mêmes devoirs; que l'asservissement du travailleur est la source de toute servitude: politique, morale et matérielle; que pour cette raison, l'émancipation est le grand but auquel doit être subordonné tout mouvement politique.

Nous ne retrouvons pas ce même texte dans le Mémoire des délégués français (5), qui donne un long préambule du Congrès suivi d'une synthèse des questions discutées, expression franche de ce qui a été dit « sans emportement comme sans faiblesse ».

Il n'a jamais été question de l'Adresse inaugurale. On se demande bien pourquoi. De toute façon, son contenu se révèle contraire aux statuts généraux originaux de 1864.

Le texte des statuts et du règlement de l'Internationale — texte de 1864 adopté par le Congrès de Genève en 1866 —, est reproduit avec cette mention aux pages 493-497, dans l'Encyclopédie Socialiste, Edit. A. Quillet, Paris. Un peu d'histoire, origines, doctrines et méthodes socialistes par Charles Rapport et Compère Morel.

Dans le chapitre IV — les Congrès et les Résolutions de la première Internationale (p. 505) —, nous lisons : « Du premier Congrès à Genève (3-8 septembre 1886) sont sortis les statuts et le règlement de l'Internationale... »

H. DAY

(1) Publications de l'Institut universitaire des hautes études internationales. Numéro 39, Genève.

(2) Délégué suisse.

(3) Collection incomplète. British Museum.

(4) Gard, tantôt Suisse ou Polonais, est en réalité réfugié polonais établi en Suisse. Son nom est Gwierciariewiez.

(5) Reproduit par Fribourg. A. I. T. Edit. Le Chevalier, 1871. Edit. Parent et fils. Bruxelles 1866.

Pourquoi se bat-on dans les rues de Madrid?

« L'un des objectifs du régime franquiste est de faire de l'Université le bastion le plus solide du phalangisme » (29 juillet 1943, toujours en vigueur).

REGLEMENTS DE L'UNIVERSITE

Art. 6. — L'Université espagnole est placée sous l'invocation et patronage de St Thomas d'Aquin dont la fête sera fériée et sera solemnisée par des actes religieux et académiques.

Extraits de la brochure « Labor asistencial del S.E.U. » (Syndicat Espagnol Universitaire), contrôlé par la Phalange.

Conditions pour obtenir une bourse :

— Etre affilié au S.E.U.

— Etre militant de la Phalange ou appartenir aux Jeunes Phalanges de Franco.

D'autre part auront priorité les personnes suivantes :

— Ceux qui auront appartenu à la Vieille Garde de Franco.

— Les anciens combattants (de l'armée de Franco).

— Les anciens prisonniers de la guerre civile.

— Ceux qui se seront distingués par leur discipline et les services rendus au S.E.U. et à la Phalange.

«*La bourse n'est pas un don gratuit, c'est une charge.* »

Consignes :

« Ton esprit phalangiste, au service de l'Espagne, devra se refléter dans un profit maximum des études. Celles-ci sont des actes de service. Ton zèle et ta sollicitude nous donneront la meilleure preuve de ta volonté. »

« Collabore et travaille pour le S.E.U. Notre syndicat t'a procuré la bourse à cause de tes mérites, de ceux que tu as et de ceux que tu dois avoir, *mérites très spécialement politiques.* »

Le S. E. U. te donne des moyens et il a besoin de profiter de ton enthousiasme. Personne n'est plus indiqué que toi pour rendre service au S.E.U. C'est ton devoir.

« *Les chefs te signaleront ce que tu dois accomplir.* »

N'oublie pas que la bourse t'a été accordée parce que nous te croyons meilleur que les autres. Pour toutes ces raisons tu es obligé d'afficher une conduite sans tache, en ce qui concerne les principes précédemment cités, au moyen d'un *certificat du chef du district ou du délégué provincial.*

Enfin la bourse peut être retirée pour les motifs suivants :

— Faute commise contre la discipline du syndicat.

— Manque de zèle et de collaboration vis-à-vis du S.E.U.

Aujourd'hui 35.000 étudiants et professeurs sont en grève !

Diras-tu que tu n'as rien entendu ? Que tu n'as rien vu ?

ETUDIANTS ANARCHISTES REVOLUTIONNAIRES

Réflexions sur les grèves

A notre grand étonnement, quelqu'un a récemment prétendu, devant nous, que la grève limitée dans le temps a un caractère révolutionnaire et que ceux qui refusent de la faire sont des « jaunes ».

Au risque d'être accusés de trahir la cause du prolétariat, nous indiquons que depuis plus de dix années nous qualifions « *grève-bidon* » tout arrêt de travail de cette nature, qu'il soit tournant, d'une ou plusieurs heures, d'un ou deux jours, catégoriel ou corporatif, déclenché pour appuyer l'action de partis politiques, organisations syndicales réformistes ou autres forces étatiques que nous condamnons pour leurs menées régressives, voire répressives.

Pourquoi cette attitude ?

Tout simplement parce que de nombreuses expériences vécues démontrent que cette méthode ne peut mener au but que nous nous sommes assigné : l'instauration de l'égalité économique et sociale.

L'une des deux principales raisons qui justifient notre position c'est que, par essence, la grève est l'arme maîtresse utilisée par le prolétariat pour défendre ses conditions de vie quand elles sont menacées par la régression, et, de plus, améliorer son bien-être qui doit augmenter, compte tenu des possibilités de production du moment.

Ces conditions sont-elles remplies ?

Sans aucune crainte d'erreur il est permis d'affirmer que non !

Les grèves limitées dans le temps sont déclenchées pour des revendications réformistes, catégorielles, telles la délivrance à certaines dates des congés annuels (conducteurs autonomes des cheminots), le rétablissement de la pratique des heures supplémentaires (métallurgie), etc., et toujours pour l'augmentation des salaires : augmentation qui est, sauf très rares exceptions, *hiérarchisée*.

Ces mouvements sont donc sans caractère révolutionnaire puisqu'ils n'intéressent que des minorités, et sur le plan des salaires ne profitent qu'à une seule catégorie de salariés, *les cadres*, déjà largement nantis, qui ne font pas la grève, ne subissent aucune perte de salaire et bénéficient du fait de la hiérarchisation, d'augmentations substantielles, alors que le manœuvre-balai récupère le minimum fortement dépassé par la hausse des prix qui intervient et précède même le plus souvent le rajustement.

La seconde raison essentielle, tout aussi valable, que nous invoquons c'est que jamais — contrairement à ce que les « bonzes » syndicaux prétendent — l'avis des salariés n'est sollicité. Ils sont mis devant le fait accompli, font figure de bénioui-oui; on leur commande de débrayer pendant un temps déterminé, pour des revendications établies au sommet, très souvent en contradiction avec les intérêts des ouvriers les plus misérables.

Fait caractérique; il n'est question que d'augmentation de salaire, ce qui laisse supposer qu'aucune autre solution n'existe, et démontre la pauvreté d'imagination des complices du patronat et de l'Etat. A-t-on jamais entendu, en effet, à part la C.N.T. une seule organisation syndicale — sauf une fois, pendant 15 jours environ, la défunte C.F.T.C. — *préconiser la baisse des prix* ? Non, bien sûr ! Elles doivent toutes ménager leurs *cotisants cadres* et il ne peut être question pour Frachon, Bergeron, Descamp, pour ne citer que les plus marquants représentants des « chapelles » syndicales réformistes, de proposer une telle solution, qui n'est pourtant pas une panacée, mais apporterait néanmoins en plus des difficultés qu'elle créerait au gouvernement, ce que nous voyons d'un très bon œil, une amélioration substantielle du pouvoir d'achat.

Qu'on le veuille ou pas, les mouvements déclenchés depuis 1936 n'ont eu aucun caractère révolutionnaire; la régression qui est constante sur tous les plans le prouve; la seule initiative progressive enregistrée (quatrième semaine de congé payé) étant d'inspiration gouvernementale, et prise dans le seul but d'augmenter le crédit de l'Etat-tabou !

La grève limitée dans le temps n'a d'autre aboutissement que d'émousser la combativité des travailleurs dupés et, les branches d'activité non grévistes étant souvent contraintes involontairement au chômage, de les dresser les uns contre les autres.

Si elle est bien menée, tout autre peut être le résultat de *la grève générale illimitée dans le temps, intercorporative, internationale*. C'est l'unique arme irrésistible que possède le prolétariat et *que nous préconisons*. Elle seule est capable de faire mettre à genoux le pouvoir étatique et d'éliminer le système capitaliste dont la survivance nous empêche de solutionner les problèmes qui nous sont posés et d'aboutir à une société harmonieuse.

Le capitalisme n'ignore rien de la puissance intacte du prolétariat; il craint sa colère, tremble de le voir se mettre en mouvement, et pour retarder le plus possible l'échéance qui marquera son trépas, il donne à ses mauvais « bergers », plus nombreux que jamais, l'ordre de l'orienter vers les impasses n'aboutissant qu'à des réformes sans aucune portée valable.

Convaincus de la perfidie de ces manœuvres, on comprendra, sans doute pourquoi, risquant de passer pour des « jaunes », nous refusons, en attendant que les prolétaires aient compris, de participer à de telles *mystifications*.

Raymond FAUCHOIS

Moyens de lutte directe

Il ne suffit pas de reconnaître l'urgence pour les producteurs de s'organiser et d'agir, il faut également qu'ils aient à leur portée des moyens d'action dont seuls ils ont l'emploi, dont la mise en pratique soit inévitablement dirigée dans un sens favorable à la classe ouvrière. Ces moyens existent près de nous, en nous, ils surgissent du milieu, des conditions que nous vivons; le syndicalisme, ou plutôt le mouvement de la classe ouvrière les porte en lui — nous dirons à l'état brut, inconsistant —. Que faut-il faire pour utiliser ces moyens et les rendre efficaces ?

Que fait le carrier, ou l'extracteur de minerai ? Il va chercher dans la nature la pierre, ou le minerai à l'état brut, et ces divers produits n'acquièrent une valeur d'usage que par les manipulations faites dans le but de les purifier, de les séparer de tout corps inutile ou nuisible et de les rendre aptes pour une préparation plus complète. Selon ces manipulations, la pierre et le fer « rendent » de l'usage, disons du profit. De même le salarié cherche, utilise les formes d'action que porte le mouvement, il les extrait, les extériorise, et de cet usage il tire profit. Mais ce profit est subordonné à la façon dont les moyens ont été extraits, employés. Mal extraits, mal employés, ils ne donnent que la défaite. C'est donc à apprendre leur « extraction» et leur emploi que doit s'attacher la classe ouvrière. Savoir tirer parti des armes mises à notre disposition constitue la grande valeur du groupement.

Reconnaissons-le ! Si le prolétaire est, même malgré lui, contraint d'avoir recours à ces armes, il le fait d'une main malhabile. Il ne sait pas ! Il n'a pas appris ou n'a pas retenu. Aussi ne sommes-nous pas étonnés des insuccès qui jalonnent notre route ! Nous luttons poussés par les nécessités, mais nous luttons mal.

Le seul moyen d'apprendre à se servir d'une arme ou d'un outil, c'est de ne pas avoir peur ni de l'arme ni de l'outil. Que diriez-vous du conquérant qui, appelé à faire usage du canon, aurait peur du bruit qu'il produit ? Que diriez-vous de l'aviateur luttant pour conquérir l'espace, qui aurait peur de l'aéroplane et du dirigeable ?

L'un et l'autre ont toute confiance, l'un dans son engin meurtrier, l'autre dans son outil de progrès. L'ouvrier doit comme eux avoir confiance dans ses armes, et comme ils l'ont acquise en se servant de leur outil l'ouvrier l'acquerra en faisant de même. Et comme l'aviateur, pour faire son apprentissage, choisit son jour et son heure ainsi que les conditions de ses tentatives, l'ouvrier doit faire choix de son jour et de son heure et des conditions présidant à sa lutte.

Aussi disons-nous d'abord, que la grève, le sabotage, la grève générale, qui sont les moyens de pratiquer l'action directe, sont des formes de lutte tirées du mouvement ouvrier lui-même. Puis qu'avec l'une et l'autre, c'est le travailleur, et seulement le travailleur qui agit; ensuite que pour rendre ces formes d'action puissantes et efficaces, il faut avoir confiance en elles et apprendre à s'en servir.

Imitant le démocrate qui déclare que le peuple doit apprendre la pratique de la liberté, le maniement du suffrage universel afin de goûter les bienfaits de l'une et la valeur de l'autre, le syndicalisme déclare : Pour s'émanciper, le prolétariat doit acquérir la pratique de la lutte.

V. Griffuelhes

RACISME et CAPITALISME

Le problème de la ségrégation raciale aux Etats-Unis est actuellement l'un de ceux qui ont le plus de retentissement dans le monde. Parallèlement, les peuples noirs d'Afrique sont dans une période trouble, en butte au néo-colonialisme comme aux influences chinoise et soviétique.

Il convient, semble-t-il, de retrouver les véritables données du problème si l'on ne veut pas faire fausse route.

« L'esclavage a été très largement lié à la production du coton : la main-d'œuvre noire en permettait vers les années 1860, la culture dans toute une zone très riche, le *Cotton Belt* .» Sur trente-trois Etats, quinze étaient esclavagistes, notamment dans le Sud et sur la côte orientale.

La main-d'œuvre noire « était indispensable et elle était considérée comme un *instrument de l'économie*; c'était un bétail humain qui était vendu, acheté, hérité ».

Dans ces conditions, il était absolument nécessaire de conserver les Noirs au niveau de culture le plus bas. En 1860, 93 % d'entre eux étaient absolument illettrés.

On voit ainsi que, par-delà le problème *racial*, dont il ne faut pas négliger les données, il y a cependant une conjoncture *sociale et économique* dont on oublie trop souvent l'importance capitale.

Actuellement, les « classes moyennes et les riches », parmi les Noirs américains, « *s'impatientent de ne pouvoir habiter là où il leur plaît* », c'est-à-dire qu'ils revendiquent, tout comme les Blancs, les droits que donne l'organisation actuelle de la société à ceux qui vivent, d'une façon ou d'une autre, de l'*exploitation de l'homme par l'homme*.

Aussi, toutes les solutions que tente le gouvernement fédéral pour résoudre le problème sont-elles faussées au départ et ne peuvent aboutir à régler définitivement, dans la justice et l'égalité véritable, la question, car elles restent fondées sur le *respect de la hiérarchie des couches sociales* et les droits *théoriques* des individus. Ainsi, lors d'un procès qui se déroula devant la Cour suprême, celle-ci affirma que, s'il y a égalité absolue des deux races devant la loi, il convient de « reconnaître des distincions fondamentales entre elles ».

Cette position peut être rapprochée, sur un plan plus général, de tout ce qui se réclame de la « démocratie », du « parlementarisme », du « suffrage universel » et autres farces. La « Déclaration des droits de l'homme » est à la base du système parlementaire français et de la constitution républicaine, mais ce qui existe, *en fait*, est fort éloigné de cette *égalité théorique*.

Quant au mythe religieux, s'il nous a donné, avec le folklore noir américain authentique, de superbes manifestations esthétiques, il ne faut pas oublier qu'il retarda et retarde encore tout progrès social des Noirs en enseignant à se soumettre et à accepter de jouer les rôles les plus humbles dans la société.

Si les Noirs veulent résoudre leur problème qu'ils se rendent bien compte que ce problème n'est pas seulement racial, mais bien davantage le problème d'un *sous-prolétariat* longtemps maintenu dans l'esclavage et l'ignorance, ce qui fait qu'en définitive, même si on lui reconnaît tous les droits théoriques, il reste handicapé par son manque de culture et les difficultés qui en résultent de s'adapter à la vie moderne dans sa complexité technique.

Ce n'est donc pas seulement en détruisant les mythes de la race que le problème noir sera résolu, mais en détruisant également le mythe de la *hiérarchie* et celui du *profit*. La solution du problème noir se confond étroitement avec celui du problème social et c'est seulement lorsque la violence prolétarienne aura vaincu le capital que nos frères prolétaires de toutes couleurs seront délivrés de tous les jougs.

Aujourd'hui, on peût espérer beaucoup du prolétariat noir américain, à condition qu'il rejette toute idée préconçue et ne tombe pas lui-même dans l'erreur d'un racisme dirigé contre tous ceux dont la peau est blanche, car « *une nouvelle génération est apparue, forgée dans le feu et la violence, et dont l'intelligence active s'est affirmée dans les escarmouches quotidiennes contre l'oppresseur* » .

Quand les exploités de toutes races et de toutes couleurs auront enfin compris qu'il ne sert à rien de mendier des droits théoriques et de se choisir de nouveaux maîtres; quand ils se décideront enfin à opposer à la violence et à la contrainte qu'impose chaque jour un système social fondé sur le profit et l'exploitation de l'homme par l'homme, alors seront abolies toutes frontières, raciales ou non, alors sera rendue possible l'édification du communisme libertaire pour lequel luttent depuis toujours, par-delà tous les mythes, les anarchistes.

SEVY

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris. IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Dans son cycle de conférences, la 2e U. R. invite tous ses adhérents et sympathisants à une causerie du camarade Fauchois le 19 mars à 20 h., 24, rue Ste-Marthe, Paris Xe. Le sujet sera : Doit-on crier haro ! sur la productivité.

Meeting confédéral

à la « MUTUALITE »

le 11 Avril 1965 à 9 h.

avec la participation d'orateurs de l'A. I. T. et de certaines de ses sections.

Pedro José Proudhon

(Continuación y fin.)

por Víctor GARCIA

De la novedad de sus ideas nos informa el propio Proudhon en el «Sistema de las Contradicciones Económicas». Considera haber efectuado el descubrimiento más descollante del siglo, de los siglos, mejor dicho: «La definición de la propiedad es mía. Y toda mi ambición es probar que he comprendido el sentido y la extensión. *¡La propiedad es el robo!* No se dicen, en mil años, dos frases como ésta. No tengo más bienes en la tierra que esta definición de la propiedad, pero la considero más preciosa que los millones de Rothschild y me atrevo a decir que será el acontecimiento más considerable del reino de Luis Felipe.»

Proudhon no se hundió al cabo del año de haberle escrito a Ackermann. Por el contrario, su pensamiento se propagó por toda Europa. En España Francisco Pi y Margall traduce seis de sus más importantes obras y se convierte, siguiendo los pasos de Proudhon, en la figura más destacada del federalismo ibérico. En Bélgica influencia grandemente en las ideas de Emilio Leverdays, el autor de «Les Assemblées Parlantes» (1883) y E. Potelle, que fue redactor en jefe del diario «Le Proudhon». En Alemania sucede otro tanto. La mayoría de sus sociólogos han bebido en los manantiales proudhonianos, incluyendo a Lasalle y al propio Marx. Se repite el caso con los rusos, Bakunin a la cabeza, siguiendo Scholoff y Alejandro Herzen. Giuseppe Ferrari, Saverio Friscia y Nicolo Lo Savio son los proudhonianos de Italia. Tucker y Beverley Robinson se encargan de propagarlo en los Estados Unidos y Plotino Rhodokanaty lo lleva a cabo en México traduciendo su obra «Idea general de la revolución en el siglo XIX» (Biblioteca Socialista, México, 1877).

El editor del Diccionario «Larousse» le encarga la definición de la palabra Anarquía, como más tarde la «Encyclopedia Britannica» depositará en Pedro Kropotkin esta misión.

Un año antes de su muerte, el 20 de agosto de 1864 exactamente, escribía al respecto, a la dirección del «Dictionnaire Larousse»: «En cuanto a la *Anarquía*, su redacción me ha parecido más exacta y mejor. He querido, con esta palabra, marcar el término extremo del progreso político. La *Anarquía* es, si se me permite la expresión, una forma de gobierno, o de constitución en la cual la conciencia pública y privada, formada por el desarrollo de la ciencia y del derecho, es suficiente por sí sola al mantenimiento del orden y la garantía de todas las libertades y en donde, por consiguiente, el principio de autoridad, las instituciones de policía, los medios de prevención, o representación, el funcionamiento, el impuesto, etc., se encuentran reducidos a su expresión más simple; con mayor razón también, donde las formas monárquicas, a la alta centralización, remplazadas por las instituciones federativas y las costumbres comunales, desaparecerán. Cuando la vida política y la existencia doméstica se verán identificadas, cuando, por la solución de los problemas económicos, los intereses sociales e individuales estarán en equilibrio y serán solidarios, será evidente que, habiendo desaparecido toda coacción, estaremos en plena libertad o anarquía.»

Su legado a las generaciones futuras, enriquecido posteriormente por todos los teóricos del anarquismo, además del nombre del que se reviste desde entonces la ideología antiestatal, ha sido variado y rico destacando el mutualismo, el federalismo, el contrato por libre acuerdo, la acción directa, la organización de la sociedad por el trabajo, de todo lo cual hemos podido esbozar aspectos a lo largo de este trabajo. Podríamos añadir, quizás, lo que escribió en sus confesiones: «Lo que hace la centralización en los Estados, despóticos o representativos, es la autoridad, hereditaria o electiva, que del rey, del presidente o directorio desciende sobre el país y absorbe sus facultades. Por el contrario, lo que hace la centralización en una sociedad de hombres libres, quienes se agrupan de acuerdo con la naturaleza de sus actividades y de sus intereses y entre los cuales la soberanía, colectiva o individual, no se abdica ni se delega jamás, es el contrato. El principio, pues, ha cambiado: desde entonces la economía ya no es la misma; el organismo, procediendo de otra ley, se ha invertido. La unidad social, en lugar de resultar, como antes, del cúmulo y la confiscación de las fuerzas por uno que se llama mandatario del pueblo, es el producto de la libre adhesión de los ciudadanos. De hecho y de derecho, el gobierno, por el sufragio universal, ha cesado de existir.» (Op. cit. pág. 241.)

La visión futurista de Proudhon era, para nuestros años, lo que la de George Orwell para 1984. En su «Du principe fédératif» señala que: «O bien el siglo XX introduce la era de la federación o la humanidad se verá sumida por otros mil años más en el purgatorio.» No ha llegado el advenimiento de la era federalista y se cumple su vaticinio: una democracia compacta, con apariencia de estar fundada en la dictadura de las masas, pero en la que las masas no tendrán más poder que el necesario para asegurar la general servidumbre de acuerdo con los siguientes preceptos tomados del antiguo absolutismo: indivisibilidad del poder público, centralización agotadora, destrucción sistemática del todo pensamiento individual, corporativo y regional, policía inquisitorial... No nos engañemos, Europa está enferma de ideas y de orden; está entrando en una era de fuerza bruta y desprecio de los principios.»

Erich Fromm, partidario de un socialismo humanista, es quien cita a Proudhon en el empeño que vuelca para que el hombre recupere su lugar perdido en la sociedad actual. Se vale de la correspondencia de Bakunin para fortalecer el humanismo que descubre en Proudhon y cita una carta del anarquista ruso escrita en 1868: «El gran maestro de todos nosotros, Proudhon, dijo que la combinación más desdichada que podría tener lugar sería que el socialismo se uniera con el absolutismo: la lucha del pueblo por la libertad económica y el bienestar material a través de la dictadura y la concentración de todos los poderes políticos y sociales en el Estado. Que el futuro nos proteja contra los favores del despotismo; pero que nos libre de las desgraciadas consecuencias y entontecimientos del socialismo endoctrinado o del Estado. Nada vivo y humano puede prosperar sin libertad, y una forma de socialismo que acabará único principio y base creadores, nos llevaría directamente a la esclavitud y la bestialidad.» («Psicoanálisis de la Sociedad Contemporánea», pág. 208. México.)

Es muy significativo el cotejo y la conclusión a que llega el profesor de la Universidad de México estudiando a Marx y a Proudhon: «No pudieron (Marx y Engels) liberarse de la idea tradicional sobre la importancia del Estado y del poder político, de la idea de la primordial importancia del mero cambio político, idea que había sido el principio guía de las grandes revoluciones de la clase media de los siglos XVII y XVIII. En este respecto, Marx y Engels fueron pensadores mucho más «burgueses» que hombres como Proudhon, Bakunin, Kropotkin y Landauer. Aunque parezca paradójico, el desenvolvimiento leninista del socialismo representa una regresión a los conceptos burgueses del Estado y del poder político, y no el concepto socialista que expusieron mucho más claramente Owen, Proudhon y otros.» (Op. cit. pág. 214.)

La humanidad, frente a la encrucijada de la que divergían los dos caminos, el de la libertad, el federalismo, el libre acuerdo, y el de la autoridad, el centralismo y la sumisión, optó por el último, que es el más simplista, por la dimisión que hace el hombre de sus privilegios en favor del Estado omnipotente. El hombre, como dice Nietzsche, continúa siendo «un camino, una encrucijada, un puente, una gran promesa», pero no llega a cristalizarse. Para Proudhon el dilema era: o el hombre recobra su personalidad o su presencia en la tierra no tiene sentido: «La personalidad es, para mí, el criterio del orden social. Más libre, más independiente, más emprendedora es la personalidad en la sociedad y mejor es para esta sociedad.»

chispas

En Baviera juzgan a diez sujetas hitlerianas que inyectaban la muerte a cuerpos humanos so pretexto —oficial— de eutanasia.

Los abogados solicitan para sus defendidas el calificativo de «homicidas involuntarias», puesto que obraron por orden del Estado.

∴

Tienen razón los abogados. Las asesinas maniobraron legalmente, automáticamente, acopladas al engranaje de un Estado que Chamberlain y Stalin, especialmente, reconocieron.

∴

Si el general alemán que dirigió la destrucción de Guernica puede actuar de jefe supremo del Ejército alemán de ahora, ¿qué juez es capaz de condenar a esas fieles servidoras de un «orden social establecido»?

∴

Hay quien mata en Francia, en España, en Inglaterra, en EE. UU., en la U.R.S.S., etc., en guillotina, en garrote, en la horca, con disparos. ¿Hay que condenar, legalmente, a los verdugos?

∴

Siendo criminales autorizados, lo más cuerdo es declararlos «homicidas involuntarios» y colgarles en el pecho una condecoración cualquiera.

Porque eliminando existencias humanas parece que salvan a la sociedad.

¿Verdad, Hitler? ¿Verdad, Franco?

∴

Pienso en los aviadores que por Dios y por la Patria en Barcelona sembraron la muerte en las familias, y hoy se pasean y regodean en héroes por esos paseos de la Castellana y de Gracia que, con ser anchos, les vienen estrechos.

¿No hay tribunal de Munich, o mejor, de Nuremberg para ellos?

∴

¡Asesinos involuntarios! Pronto resultará que los criminales voluntarios son las víctimas, actoras indispensables para derramamientos de sangre...

CHISPERO

ALEJANDRO JACOB

(Viene de la página 4)

do empezaba a adaptarse al nuevo oficio, otra vez el dichoso inspector se presentó a informar al patrón, y como consecuencia, nuevamente sin trabajo.

Como Juan Valjean, el famoso personaje de «Los Miserables» de Victor Hugo, estaba condenado, nuestro joven rebelde, a sufrir el continuo vejamen de los agentes de la autoridad.

En su propia casa tampoco lo dejaban tranquilo. Cada vez que se le antojaba al fatídico inspector, se presentaba en el domicilio de Jacob y lo sometía a un registro minucioso, revolviendo libros y papeles. En circunstancias tan desagradables e incómodas, se desenvolvía el mozo revolucionario. Imposible aprender un oficio. El sistema capitalista lo había condenado a sufrir el eterno suplicio de los apestados, de los réprobos.

Entre tanto las ideas bullían en su cerebro. Carácter sereno y meditativo, reflexionaba sobre la forma que más hiciera sentir a la sociedad capitalista, sus ataques direcos.

El empleo de la dinamita eliminaba algunos individuos representantes o defesensores de la injusticia burguesa, pero la fortaleza del capitalismo seguía inmutable. De ahí su determinación a no ser más un explotado del patrón, un borrego que se deja llevar al matadero sin hacer la mínima protesta.

Haría frente a todas las adversidades. Trabajaría en la ilegalidad. Viviría fuera de la ley; dispuesto a dar golpes duros, a vender cara su vida y su libertad antes que darse por vencido. En tanto que enemigo decidido de la propiedad, en todos sus aspectos, hacia ella dirigió todos sus ataques. Con un ingenio y una habilidad que dejaba atónitos a los inspectores más famosos de la policía, llevaba a cabo las substracciones.

Visitó España, Italia y otros países, siempre con finos proyectos en el cerebro. Proyectos que ponía en práctica cuanto que la ocasión le era propicia.

En Toulon, delatado por uno de sus amigos que se había puesto al servicio de la policía, consiguieron detenerlo. Trasladado a Aix en Provence ingresó en la cárcel. Por esta prisión habían pasado Sebastián Faure y otros anarquistas de relieve.

Para eludir la condena que le esperaba, cinco años de prisión y tres mil francos de multa, Jacob comenzó a simular algunos síntomas de demencia. En observación fue enviado al asilo Mont-Perril, el mismo que habitaba Van Gogh, el célebre pintor holandés. Un vigilante anarquista, recomendado por los compañeros de Aix, le aconsejó que acentuara bastante los signos de desequilibrio mental que venía manifestando; a ver si alcanzaba que lo aislaran en una celda y preparar la fuga, cosa que se consiguió. Con la ayuda de su padre y dos amigos, tras duras peripecias pudo ganar la calle. Un coche lo esperaba para alejarlo del peligro.

Se refugió en Sete, en casa de Sorel, que también había sido amigo de Caserio. Con emoción acariciaba Jacob el perro que había sido favorito del joven guillotinado.

Allí proyectó Alejandro Jacob realizar una acción de envergadura contra los intereses de los capitalistas y de los privilegiados de la fortuna. Para ello organizó un grupo, adjetivados después como los «trabajadores de la noche».

Con suma precisión estudió el mecanismo de los llamados *cofres fuertes*. Al mismo tiempo se hizo con una variedad de vestimentas, sotana, uniforme de capitán de úsares, smoking y otros, así la documentación correspondiente a cada traje que vestía.

Antes de desplazarse a una ciudad o pueblo importante obtenía una relación exacta del lugar donde estaban situados los chalets y ricas propiedades que debía visitar. El ingenio y la audacia con que actuaba lo significaron en la técnica del «cambriolage». Jamás encontró, al menos en Francia, dificultades que le impidieran entrar en una casa burguesa, un hotel o una iglesia.

Con rectitud singular cumplía los propósitos que se había hecho: Substraer a los ricos, a los poderosos, cuanto pudiese conseguir y financiar en todo lo posible la propaganda anarquista. No obstante, jamás molestó ni persona ni cosa que no perteneciera al rango de los grandes ricachones. Duques, condes, marqueses, banqueros, traficantes en joyas y pedrerías eran su clientela preferida.

En un chalet tuvo la sorpresa de encontrar, en lugar de la fortuna que se había imaginado, un montón de facturas en deuda. La casa o el propietario estaba en plena ruina. Jacob no tocó nada; al contrario, dejó una suma de diez mil francos en sitio visible. Diez mil francos en aquel tiempo que un trabajador ganaba menos de cien francos al mes era una pequeña fortuna.

Por más difícil y delicado que fuese el «trabajo» que realizaba no dejó nunca de acompañarle el buen humor que poseía. Algunas veces dejaba a sus víctimas algunas líneas escritas y que se divertía firmando con el nombre de Atila. En casa de un juez de paz le dejó el «mensaje» que transcribimos: «A los jueces de paz, nosotros les hacemos la guerra.» En la catedral de Tours dejó este otro: «Dios todopoderoso: a ver si encuentras tus ladrones.»

J. HIRALDO

(Continuará)

CONVERSACIONES LIBERTARIAS
del compañero Juan Ferrer.
Precio, 1,50 frs. Pedirlo a Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), o a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X°).

No es el mismo combate

(Viene de la pág. 4)

A través de las experiencias vividas durante nuestra guerra, hemos probado de cuánto somos capaces. Levantamos una industria abandonada, creando con ella una producción de guerra y de paz, y que sólo cuando se encontraba en pie, pretendió recuperar el Estado. El milagro, porque milagro hubo de constancia y de tenacidad en la obra acometida, fue realizado por los brazos y cerebros de la producción y si errores se registraron no neguemos a la vez que una obra gigantesca de regeneración de nuestro pueblo se inició con nuestra labor.

Violenta será nuestra posición —no hemos de ocultarnos la verdad— ante los defensores del orden estatuido, que aún hoy se consideran como amigos nuestros frente a la dictadura franquista.

Porque no querrán comprender mañana que queramos arrebatarles aquello que considerarán como suyo, dentro de los límites de una mayor o menor democracia de cualquier tipo que fuere.

No podemos, por tanto, en consideración a lo importante de la misión social y humana que creemos defender, desviarnos ni un ápice de nuestra línea de conducta.

Ellos intentan que se les reconquiste España, para su República, para con el restablecimiento de instituciones, más o menos democráticas, volver a dirigir los destinos del pueblo, y sustituirse a los actuales poderes.

Y nosotros consideramos que con ello no se habrá conseguido el todo. Que el restablecimiento de un sistema liberal en España no podrá excluir la prosecución de los objetivos revolucionarios a que nos debemos.

Que los mismos nos pondrán al margen de las instituciones...

Y que es inconcebible el creer que nuestra lucha podrá proseguirse dentro de las mismas, en colaboración más o menos directas con aquellos estamentos que combatimos.

Porque, como dijo Marx, la causa del mal reside en el Estado y no en una forma determinada del mismo.

J. MUÑOZ CONGOST

Renovarse o perecer

(Viene de la pág. 4)

cualquier medio que sea, aún los más inconcebibles por su criminalismo, su cinismo y su sadismo.

¿Que hay cesarismo? Pues con los Césares. ¿Que hay Feudalismo? Con los feudales. ¿Que hay tiranía? Con los tiranos. ¿Que hay «democracia? Con los *demócratas*. ¿Que hay totalitarismo, nazismo o fascismo? La Iglesia no tarda en apresurarse en marchar junto a los totalitarios, los nazis y los fascistas. Y así sucesivamente. Y estamos ciertos de que si el anarquismo pudiera existir un día junto a la Iglesia, ésta se hallaría felizmente en su salsa, «renovada» y «adaptada» a lo que sirviese de sustento a sus jerarcas, siempre mintiendo, colaborando y contemporizando con la realidad de los mismos, sin importarles la idea y el hombre que la sustenta, mucho menos la alegría y el bienestar de todos y cada uno. Por eso es que anarquismo e Iglesia son como el agua y el fuego. Y por eso también es el anarquismo el terror de los frailunos, el miedo de los amparadores de la explotación humana. Por eso Iglesia y anarquismo no andarán juntos jamás, en tanto que este último no pierda la raíz o se le seque la savia que le proporciona vida superior y constantemente renovada por sí misma, por su fuerza incompatible con las *razones* del terror y de la muerte.

No podemos pensar que nadie entre nosotros aspire a imitar las iglesias, sosteniendo un anarquismo dos veces milenario que «para no perecer se renueve» con vistas a la adaptación con lo que quiere destruir, y rompiendo inicuamente con sus postulados, considere también al hombre y la humanidad como a simples cobayos para la experimentación venenosa de nuevos métodos de explotación y de muerte. No puede ser que nadie en conciencia entre nosotros quiera semejante «vida renovada» para nuestro movimiento. Porque nuestro movimiento, lo repetimos, se ha formado con miras a la creación de nuevas fuentes de vida para el género humano y también con miras de destrucción de las purulentas llagas que hacen de la existencia un cáncer inconmensurable y tenebroso.

Indudablemente que el anarquismo *perecería* con semejante renovación, como perecidas y muertas están desde su misma fundación las iglesias que negando en los hechos las virtudes que con la lengua propagan, se han ido y se van adaptando a sistemas que son el hacha misma que siega las cabezas de los fabulosos dioses y diosas que les sirven de pantalla. Y por lo mismo que nuestro movimiento no quiere dioses sino simples humanos con todos sus derechos y deberes responsablemente puestos sobre el tapete de la existencia no petrificada por los instrumentos de la muerte, aspira a remozar y destruir todo eso, pero lógicamente, si es que de verdad insiste en lograrlo, preciso le será y le es afirmarse más y más cada día que pasa en lo suyo, en su empuje manumisor, en su acción directa, en su revolucionarismo ideal bien entendido, sin hacer caso de curanderos que intentan poner parches en heridas que no existen. Puede que nuestra palabra sea dura para algunos; pero es que la blandenguería confusionista nos tiene atosigados...

JAVIER DE TORO

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

HEM DAY Y EL ANARQUISMO EN BELGICA

PARA los profanos —y también para quienes forman parte de algún coto cerrado— aparece Hem Day como personalidad señera, encastillada en forzado castillo de marfil, en voluntario marginamiento del acontecer social de su país. La perseverancia en una obra de transcendental alcance, por encima y alejado de pequeñeces de campanario, ofrece un flanco a la crítica de quienes a toda fuerza se afirman en el «parti pris» de no importa qué posición dictada por la pasión del momento. Para quienes se esfuerzan en establecer a través del mundo —de nuestro mundo libertario: anarquista— lazos de comprensión y de estímulo a una fraternidad practicable, en el camino de nuestra reestructuración afinitaria, aparece Hem Day como singular ejemplo de probidad en las prácticas de relación y en el ejercicio de una espiritualidad afectiva entre militantes. Su abrazo cálido, su expresión cordial y la ansiedad profunda que ofrece su mirada en atento atisbo de una emoción comunicativa, compartida sin alardes, son pruebas indestructibles de una honda y sentida sensibilidad.

Su aspecto físico goza de la extraordinaria vivacidad de un personaje rabelesiano. Su rostro se ilumina cuando, entre amigos, halla auditorio propicio al planteamiento de sus inagotables inquietudes históricas, artísticas, literarias, en torno siempre a la cuestión social, pero con mirada de alto vuelo lanzada a todos los horizontes de la cultura y de la razón. Son característicos su vestimenta de pana y su gran boina de doble vuelo. «*Chapalawndi*», decía Alaiz con entusiástica fruición. Boina grande, ideas amplias de dimensión universal. Incontables aparecen los puntos de contacto entre Hem Day y Alaiz. Desde el «buen decir» jugoso, pimentado de una erudición «sonriente», sin empacho ni empalago, sencilla y asequible en el «arte de hablar y de escribir sin arte» —sin artificio— hasta el afán de conocimiento de todo lo que nos rodea, ideas y hechos, hombres y obras, historia y acción, impregnado en la comenzón de la obra personal, fruto del propio esfuerzo, no importa si al diapasón o en necesaria «contra corriente» con las «posiciones oficiales» o consagradas. Elocuente fue su esfuerzo demistificador al destruir la leyenda de una Luisa Michel inspiradora de Julio Verne. Puso en ello la medida de su sinceridad... De ahí proviene su obrar casi en solitario y su nada imaginaria posición señera. No por declarada tendencia «individualista», sino por convinción de que, solo, o estimulado por unitario esfuerzo, se ha de continuar montando el flanco de la montaña. Hasta la cúspide, para clavar frente al azul del porvenir la afirmación de la anarquía.

En un rasgo de común repercusión producida en E. Armand y en Ugo Fedeli, ofrece Hem Day a nuestra visión atónita, a nuestro examen y conocimiento, un resumen de su obra. Visitamos un día al bien poco conocido E. Armand porque queríamos elevar nota bibliográfica de su obra monumental y prodigiosa. No pudimos apersonarnos a Orléans para completarla, pero por su parte había iniciado tal labor porque conocía las dificultades que comportaba. Ugo Fedeli pergeñó unas notas biográficas en 1951.

Hem Day nos envía el volumen cariñosamente dedicado de su bibliografía. En la dedicatoria nos dice: «Un peu de vie militante... sans doute ne sera-t-il possible d'y ajouter un second volumen...» El subtítulo es «Quarante ans d'An-archie», par Hem Day. Ediciones «Pensée et Action». Paris-Bruxelles, 1964. Es decir, editado por él mismo, en volumen que no sigue la numeración de la colección «Pensée et Action».

Nuestra nota aparece con algunos meses de retardo, lo que nos permite señalar que la Bibliografía de Hem Day a despertado eco y comentario en varios órganos de nuestra prensa internacional y que «Volontá» de Génova reproduce íntegralmente la parte que corresponde a «Cuarenta años de anarquismo». Se trata de un informe sobre el movimiento anarquista en Bélgica, que Hem Day escribió en 1958, en atención a un deseo expresado en el Congreso Anarquista Internacional de Londres. El volumen llena 116 pgáinas densas, en aprovechado espacio, dos fotografías fuera de texto (Hem Day en su biblioteca) y una caricatura realizada por el ilustre belga anarquista que es Leo Campion, de quien recordamos con nostalgia las ilustraciones (y las colaboraciones escritas) aparecidas en el Suplemento de «La Protesta», de Buenos Aires, en los años 1925-30.

En la *Introducción* nos explica el autor el porqué de este volumen. Su experiencia en la materia le ha hecho saber lo difícil que es reconstruir la bibliografía de un autor, acrecentada la dificultad cuando se trata también de obra periodística y más aún cuando se refiere a un militante del movimiento social que ha sufrido las contingencias de la persecución, de la cárcel, de la confiscación, de todos los avatares de la lucha. Más aún, cuando la obra escrita se ha reproducido o se ha dado en original a publicaciones de diversas lenguas y países. Confiesa Hem Day que el volumen es incompleto, como resultaron incompletas las bibliografías que él mismo realizó sobre la obra de Francisco Ferrer, Ernestan, Eliseo Reclus, Luisa Michel, Godwin, Manuel Devaldés, Lacaze-Duthiers, Sebastián Faure, Hay Ryner, E. Armand, A. Lorulot, M. Bakunin, El Federalismo, La Internacional, Los problemas nucleares, La objeción de conciencia, el Anarquismo, la Literatura de las minas y de los mineros, como sabe incompleta la bibliografía que hace treinta años inició acerca de las obras escritas sobre Anarquismo exclusivamente en lengua francesa. Los lectores de C.R.I.A. tuvieron ocasión —hace catorce años— de leer varias de las bibliografías que anteceden. Hem Day intenta facilitar la labor de un posible voluntario en la redacción de su Bibliografía...

Sigue a la Introducción escritos de Armand, Fedeli, Alaiz y extractos de notas y cartas de militantes y de publicaciones, respecto a la persona y a la obra de Hem Day. Es entonces cuando se inicia una serie de 21 páginas en las que se incluyen alrededor de 90 libros y folletos escritos por Hem Day, una decena de órganos aparecidos en Bélgica en los que intervino como animador, sin contar otros en los que se limitó a colaborar; una larga lista de publicaciones de varios países y lenguas en las que colaboró. Todo esto es anterior a la segunda guerra mundial. Nos indica el autor que su primer artículo lleva la fecha de 15 de noviembre de 1922, pero que anteriormente había escrito un manifiesto pro Sacco y Vanzetti. Del mismo período que va del 22 al 40 se detallan las ediciones «Rebelle», «Vie et Action», «Réalismes», «Pensée et Action», etc., que comportan en conjunto la edición de una treintena de títulos, de diversos autores, con un total de 40.000 ejemplares. Ya entonces Hem Day organiza una exposición de Prensa Anarquista de la que aparece un comentario en «Le Rouge et le Noir» en fecha 20 de mayo de 1936. Casi veinte años más tarde Hem Day organiza otra exposición de Prensa y Carteles Anarquistas, incluidos carteles de la guerra de España, que circuló por varios países de Europa y tuvimos ocasión de ver en París.

Terminada la «segunda guerra grande», como decía Alaiz, Hem Day funda en septiembre de 1945 la revista mensual «Pensée et Action» que llega hasta el número 46 (1952) y que es continuada por «Les Cahier de Pensée et Action» que sobrepasan largamente la veintena de títulos. En complemento editó 33 folletos de diferentes autores y temas. Y sigue nuevamente un prodigioso repertorio de artículos, acerca de los más variados temas sociológicos, históricos, artísticos, aparecidos en una treintena de publicaciones de varias lenguas y países. Nos promete 25 nuevos títulos de obras y nos da la lista de un centenar de conferencias pronunciadas algunas de ellas hasta diez veces.

Se conoce a Hem Day por toda Europa como prestigioso expositor y propagandista del anarquismo. A través de su participación a la Organización Internacional contra la guerra fue a Israel, Libán, Jordania, India... De cada lugar aportó enjundiosos estudios...

Sentimos hacia Hem Day un afecto profundo, forjado en el ejemplo de su conducta y de su concepción amplia de nuestras ideas, de nuestras prácticas y de nuestro movimiento. Su erudición, su espíritu siempre alerta y de una rara sensibilidad, su sentido «rabelesiano» de la vida, así como la pulcritud que aplica a sus estudios, nos llena de confianza en el porvenir. Le deseamos tiempo y labor para llenar otros densos volúmenes con el repertorio de la obra que realizará con su inagotable entusiasmo.

Procuraremos que en un lugar u otro aparezca en español su Informe sobre el movimiento anarquista en Bélgica.

F. L. de Toulouse

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Anunciamos también que nuestro próximo coloquio tendrá como tema: «Puesto que la C.N.T. estima necesaria una entente con las fuerzas resueltamente antiautoritarias: ¿Que alcance e importancia debe tener tal alianza, y qué sugestiones constructiva ofrece la C.N.T. a sus eventuales aliados?»

El tema será iniciado por el compañero Borraz.

Rogamos a los compañeros que quieran intervenir en el mismo se inscriban al Secretariado Local. La fecha del Coloquio será anunciada a su debido tiempo.

Jean Rostand
LO QUE YO CREO
ediciones «SOLI»

Servicio de librería

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	5,00
Propos subversifs	5,00
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: L'indispensable révolution	4 F
Nicolas Stoinoff: Un centenaire bulgare vous parle	8 50 F
Voline: La révolution inconnue 1917-1921	3 F
Pierre Besnard: L'éthique du syndicalisme	4 F
«La revolución desconocida», Voline	13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa)	3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer	17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz	10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Claude	6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán	6,50

EDITORIAL PROYECCION

George Orwell: Cataluña 1937. Testimonio sobre la revolución española. 15 F.
Daniel Guérin: Marxismo y Socialismo Libertario. 8,50 F.
Boleslao Lewin: La Inquisición en Hispanoamérica. 18 F.
Gustav Landauer: La Revolución. 8 F.
Henri Desroche: En el país del Kibutz. 15 F.
Peter Heintz: Problemática de la autoridad en Proudhon. 12 F.
R. Sender: Réquiem por un campesino español. 8,50 F.
Tibor Déry: Niki o la historia de un perro. 8 F.
Ignazio Silone: El Zorro y las Camelias. 8,50 F.
Georges Arnaud: La mayor pendiente. 10 F.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10°)
C C P 13 507 56, *Paris*

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

B.D.I.C

«El anarquismo en la crisis política española»

ESTE último libro de Peirats (1) no ha obtenido mucho eco en las publicaciones afines, contrariamente a la opinión de «Ruta» de Venezuela, del 18 de octubre 1964.

La audiencia reservada a la obra ha sido poca a pesar de los numerosos testimonios vivientes de cuanto en ella consta. A pesar de todo, el libro merece atención y reflexión.

Para mí, que he conocido fuera de ella lo poco que sé de la historia del anarquismo en España, y que he tomado contacto fuera del país con todas esas cosas del sindicalismo español y de las intrigas políticas de antes, durante y después de la guerra civil española, este libro es, sinceramente, valioso.

Para quienes, debido al azar de la geografía, estuvimos aislados de la Península durante los años de guerra civil, manteniéndonos alejados de intrigas políticas, como ajenos al deseo de cargos honoríficos, ese aislamiento tuvo, como saludable contrapartida, el mantenimiento de un espíritu bastante sano, vis a vis de nosotros mismos y respecto de aquellos con quienes tuvimos que compartir la vida para conllevar la derrota constante de que fuimos víctimas.

La ducha de agua fría es saludable si se sabe reaccionar. Y esa de airear —aunque tarde—, los errores del anarquismo español durante la crisis política nuestra, era necesaria.

Es posible que Camus, si viviera, colocaría en el anaquel del Hombre rebelado, a nuestro amigo, quien se rebela contra la facilidad del hombre en acumular poderes no conferidos, mediante interpretaciones arbitrarias que conducen a decisiones extremamente deficitarias, al favor del «coco» de las circunstancias.

Hay quienes —tras las dos experiencias escisionistas—, continúan teniendo demasiado apego a la demagogia, olvidando a menudo los fundamentos confederales; la negación del federalismo se produce harto a menudo y la posesión de un tampón sirve a veces de burladero.

Mal que nos pese, la cita siguiente retrata a los españoles de cuerpo entero: «... Las reservas que se suscitaban, ¿no sería acaso por venir el proyecto del ala moderada? ¿No sería, también, que el español es alérgico a las complicaciones y cree resolverlas dándoles la espalda? Por su psicología, por su temperamento y sus reacciones, el anarcosindicalismo es el más español de España.» La pregunta, primero, y luego la respuesta, hacen pensar en Machado.

De Peirats —cuyo blanco parece ser exclusivamente el anarcosindicalismo—, no se ha de pensar que dispare simplemente por el gusto de fustigarle sin ton ni son. Al contrario... Lo que pasa es que para curar la apendicitis es indispensable rasgar el bajo vientre del paciente. Hay en él una constante rebelión contra lo injusto, venga de donde viniere, y además, contra esa tendencia acaramelada que cree a pies juntillas que un cambio de régimen puede terminar de la noche a la mañana con un estado de cosas para el cual, lo que interesa, sobre todo, es cambiar la mentalidad ambiente. Desgraciadamente, la mentalidad de no pocos revolucionarios no sólo ha evolucionado, sino que incluso mueren viviendo de recuerdos.

El esbozo de los problemas agrícolas españoles me parece reducido. Es verdad que la bibliografía sobre el particular es vasta y con suficientes puntos de apoyo para resolver racionalmente tan crucial problema en un ambiente político-social favorable y con hombres que piensen bien, pero no tarde.

Refiriéndose a Seguí, página 196 las líneas que siguen hacen reflexionar, aunque para considerarse de masas ninguna organización exiliada cuenta con bastantes adherentes: «La educación social del militante confederal hace a este poco propicio a los arrebatos. En las organizaciones de masas los arrebatados suelen ser los líderes.» Es verdad que el afán de liderazgo de la vida político-social española dentro y fuera de España persiste, aumentada con las ansias ministeriales que hacen soñar despierto.

Este libro me afirma en mi sugestión de no cambiar los principios ni las finalidades del anarco-sindicalismo, sino las tácticas adoptadas en el 36, que se manifiestan en muchos aspectos con forcejeos, intrigas y alianzas que hacen perder la poca virilidad revolucionaria que nos queda. Debemos decir —con cortesía pero con toda dignidad—, que aún no hemos encontrado ningún aliado que haya aceptado ninguno de nuestros principios o tácticas de combate constantes o circunstanciales, mientras que nosotros, por no «desmerecer», aceptamos como buena cualquiera sonrisa de novia efímera que nos hacen los partidos u organizaciones que, no solamente se portan con nosotros como son durante el noviazgo, sino que, además, si es el caso nos echarán por la borda como al enemigo común.

Del montón de ejemplos que se pueden presentar a los que perviven con la idea de que se puede andar algún trecho con los políticos, bástame señalar como botón de muestra, página 294, la actitud de Prieto relativa al Consejo de Aragón, o la «burla pérfida» del P. C., página 318.

Habrá que refrescar aquellas lecciones del clasicismo anarquista atestiguando que el Poder termina con el Hombre y la Idea y que el sofisma domina de tal manera que el Hombre se elimina escalando «por deber» primero y luego alegremente, los grados del Poder, cuanto más elevado mejor y mejor aún cuanto más personal.

Hace años he manifestado a compañeros que me creen pesimista (se confunde a veces la velocidad con la precipitación), que todos los organismos con los que la C.N.T. tiene relación, bajo tal o cual denominación, llegando el momento de la caída del franquismo, se entenderán entre sí, con vistas a monopolizar la vida político-social de España. Y lo harán al margen de la C.N.T., a la que presentarán bases de acción que no podremos, moralmente, aceptar. La «liberación» se producirá y luego, cuando protestemos por tal o cual aberración del nuevo Poder que no dejará de manifestarse, se nos echará en cara, apuntando a la clase obrera «liberada», el no haber aceptado el «programa de lucha» para la liberación y se nos considerará como enemigos del pueblo. Todo esto, pese a lo que creen aquellos para quienes su sentimiento revolucionario está llevado de la pasión, que es la mejor amiga del engaño.

Hay una serie de documentos —página 366, por ejemplo—, que refuerzan nuestra desconfianza con el P.C., cuyos mandos no titubeaban en sacrificar a sus propios adherentes, con tal de simular el suicidio de personas «non gratas». Estas y otras cosas hacen pensar si, recónditamente no existía el proyecto (elaborado de antemano), de hacer fracasar toda la guerra española, sobre todo, después de una gran potencia «amiga» que en 1937 quería desentenderse lo más pronto posible del pleito español; esto por razones más vastamente estratégicas y muy privativas de dicha gran potencia. Nos hemos referido a la Unión Soviética y a su política de aperturas hacia Alemania que culminarían con el pacto germano-ruso de agosto de 1939.» ¿Para qué negarlo? La «diplomacia» vivida durante treinta años, nos pondría fácilmente del lado afirmativo.

En el capítulo XVIII, prestan a reflexión las siguientes palabras, página 277: «La Organización sindical proveía a la F.A.I. con sus propios militantes, quienes llevaban a ellas sus preocupaciones fijas, sindicales, revolucionarias. Al fin de cuentas todo eran ganancias para la Organización confederal. Esta actitud privó al anarquismo de ser un atractivo para la clase media. A no ser que sea fatal en España que el anarquismo absorba su alimento del seno de la clase obrera.»

El anarquismo no puede nutrirse exclusivamente de tal o cual categoría social de individuos. A él acuden, por temperamento o convicción, hombres de todas latitudes sociales, siendo probado que los más preclaros proceden de lo que de Lacaze Dhutier llamaba la «artistocracia». Pensar que el anarquismo deba nutrirse *exclusivamente* de la clase obrera por ser tal, es una aberración que no debe tolerarse.

Del anarcosindicalismo español depende en gran parte el renacimiento de todo un pueblo, capaz, en su día, de proyectar sus inquietudes hacia otros horizontes que los nacionales. si se responde afirmativamente al gran interrogante de la pág. 402-3: ¿Se habrá fraguado en la C.N.T. de las catacumbas una generación joven lo suficiente numerosa para arrimar el hombro a la colosal tarea de sacudir a las grandes masas de trabajadores de su apatía, de su modorra, de su indiferencia y de su escepticismo? Dado el triste panorama del anarcosindicalismo internacional, la respuesta a esta pregunta puede ser crucial.»

En fin, es un libro que todo hombre que desee conocer la historia de nuestra revolución habrá de tener en cuenta, sobre todo cuando se constata que el autor —caso poco común en los historiadores—, hace prueba de un remarcable espíritu saludablemente crítico, sin ese partidismo que no quiere constatar fallos y errores propios y que conduce a un narcisismo ególatra y suicida a la vez.

Fernando FERRER

(1) José Peirats.—«Los anarquistas en la crisis política española». Editorial «ALFA». Buenos Aires, 1964. 415 páginas. 18 x 12.

DISCOS

HOY he visto al hombre tranquilo. Es hijo de hombre tranquilo y nieto de hombre también tranquilo. Una generación tras otra, esa familia ha sido y sigue siendo espantosamente tranquila. Soporta tranquilamente todas las dictaduras, siendo lo grave que la tal familia se compone de millones de individuos... cuando nosotros, intranquilos cenetistas, no vamos más allá de unos miles. Aviso a los nuestros que aman introducir la intranquilidad dentro de casa. En votos, los tranquilos, los abyectos, son superiores.

Mi tranquilo me ha saludado; y dicho, seguidamente: «Te encuentro aviejado.» Yo lo he hallado matusalénico, puesto que también en España el calendaario se persigue.

Ha querido que le hiciera lástima, y yo lo he mirado desde mi atalaya —la mía, no la ajena—. Tal vez le haya parecido soberbio. Equilibrando el tono, tranquilo me ha descubierto que sin mi vocación por el estropicio político, podía llegar a burgués de tercera clase, pero burgués en efectivo.

Yo le he sonreído compasivamente y él no ha comprendido. No comprenderá nunca.

Alguna vez me he ocupado aquí de un Peret que me aconsejó cordura y a él lo condujeron a la Cárcel Modelo por haber agredido a un guardia civil en una cola para compra de tabaco. También me he referido a un Juan de los que en políticas no se complican pero que terminan en presidiarios por haber desnedazado al suegro por sinrazones de herencia. Ahora el tranquilo de mi pueblo, recién contactado, me entera de que un notorio momentutista de nuestra localidad ha asesinado a la suegra por desavenencias de cocina.

La vida es así. Nadie tiene el sosiego garantizado. El revolucionario no dispone de noche segura: pero el indiferente, el ahí me las den todas, es acechado por la desventura en todas las esquinas.

Con la desventaja de que la inmoralidad lo dirige, aunque el cuitado no se da cuenta.

DISCOBOLO

El compañero de antes...

por Manuel HERNANDEZ

EN fiestas pasadas fuí huésped de un compañero que no militaba desde que está en el exilio. Hacía años que no nos veíamos y tuvimos confrontación para recordar cosas antiguas, más agradables que las presentes. Tras los abrazos de rigor le hice, atropelladamente, múltiples preguntas, interesándome mucho para saber si continuaba siendo el mismo compañero de la Torrassa. Al entrar en su casa la primera presentación que me hizo fue la de los muebles y máquinas que posee, visiblemente satisfecho. Luego me hizo conocer la familia.

En el comedor vi lujo de cristalería, vajilla y mantelería, todo para días de invitados. El menú fue españolísimo, y no por ello había que comerlo en ordinarios. Se trató de *paella*, jamón serrano, chorizo riojano, etc., con uso de aceite puro de oliva. El rocío fue con tinto del Priorato. Mucho postre, con falta, empero, del «jinona» de Sainte-Marthe. Hubo más aún, todo de la tierra menos el champán galo.

Terminado el banquete se fueron los invitados: el jefe de equipo, el listero, con recado «faria» para el patrono y algo más para los hijos de aquéllos. Se excusó, antes de cerrar la puerta, de que durante el ágape sólo se hubiese hablado de España, faltando a la cortesía. Empecé a arrepentirme al ver las lecturas de la casa. No debía haber venido. Hechas las excusas a los franceses, mi amigo me enfocó con unas palmaditas, al tiempo que me decía:

—Bueno, hoy hemos comido. Ya veremos quién dice lo mismo mañana. Pues tal como se ponen las cosas me parece que vamos a pasar más hambre que el perro del titiritero.

—Pepe, no cortes, que no he venido con la intención de pedirte nada.

—El caso es que aunque así fuese poco podría darte, pues sin horas extras, destajos ni primas de producción no se puede vivir de milagros. Te digo que es como para pegarse un tiro.

—Eso es lo que te pegarían en la barriga los que tú llamabas hermanos en Barcelona. Cumpliendo con tu deber de delegado les hacías comprender que era inmoral burlar las normas de trabajo logradas por el sindicato.

—Aquello era demagogia pura, que ya pertenece al pasado. Los tiempos han progresado y hay que adaptarse a lo nuevo.

—Al rastrerismo, querrás decir. Yo no veo en ti progreso alguno, sino pérdida de la dignidad.

—Lo que tú quieras, pues me estoy dando cuenta de que a pesar de los años no cambias. Sigues siendo el mismo retrógada de la Torrassa. Y no me digas que se pueda vivir con salarios recibidos con cuenta gotas. Si no fuera por las *alocaciones* familiares, el no pagar alquiler y lo algo que saco del huerto, mal lo pasaríamos en casa. Menos mal que puedo vender algo a los compañeros. Tú no puedes darte idea de lo que supone la caída de los plazos y de a lo que te expones si no los satisfaces. ¡Adiós confort, y adiós libretita de la Caja de Ahorros! Pues con mis horitas extras ahora salgo del paso.

—Pues mira, yo no dispongo de nada ni me avengo a lo que tú te avienes, y en cambio me preocupo como siempre por mis deberes de organización, esos que tú tienes absolutamente olvidados.

—En asuntos solidarios no creo que me ganes. He contribuido al pago de mucho ramos de flores y coronas.

—A burro muerto la cebada al rabo.

—Tú eres un caso único y veo que no cambiarás porque no te has dado cuenta de que estamos lejos de la Torrassa. No se vive de las ideas y reflejas el pasado.

—Sí, me interesa el pasado porque pienso en el presente y en el futuro, que tú y cuantos a ti se parecen habéis perdido desde que pusisteis pie en el exilio, desde que se os ha desarrollado alarmantemente el estómago en detrimento del corazón y del cerebro.

—Sin embargo, la C.N.T. luchaba en España por el mejoramiento material de los obreros. No te comprendo.

—Ni comprendistes antes a la C.N.T. en la cual estabas. Se iba por mejoras materiales sin menoscabo de otras conquistas, y se iba, como finalidad, por el comunismo libertario. como ahora es obligado seguir luchando contra el fascismo, contra los reventistas de lo sindicalmente conquistado, contra el capitalismo y para reivindicar contra «vosotros» a los mártires de Chicago.

—Mira, si algún día se arregla lo de España —que lo dudo— yo también iría allí... si no fuesen los hijos. pues no voy a prescindir de ellos por estar nacionalizados franceses. Creo que en este país podrán desarrollarse sin ser explotados, pues tendrán facilidades para establecerse por su cuenta.

—Ya veo que no eres *retrógrada* como yo. Antes tiras por explotador que por explotado. Pero a tus hijos, con todas tus prevenciones, no podrás ahorrarles el peligro de una guerra, como tú supistes orillarlo para no acudir al frente en España.

—Ni antes ni ahora pierdo mi condición de español. A España hemos acudido este verano último toda la familia. Para poder hacerlo compré la «comercial».

—En fin, vacaciones *chez* Franco para fortificarle a éste la economía. de la que no participa el pueblo. ¿Compras allí, para ahorro?

—Te equivocas. El viaje cuesta un pico.

—¡El pico! Ni por prudencia consigues cerrarlo. Ayer mercado negro, hoy manejos pro-caja que no te honran. Nada tienes de común con el compañero que antes eras.

—Sin embargo, no renuncio a mi condición de refugiado político.

—Vaya por lo de político, pero pongo en cuarentena lo de refugiado, de cuyo calificativo te podrías pasar. Sin ser fotógrafo, te has hecho la fotografía. ¡Salud, y hasta la vista!

—Adiós, puritano.

Pro compañeros ancianos o inválidos

Paris: Jaime Casellas, 5 frs. F. L. París: Donativos diversas listas. 168; F. L. de Ivry: Varios, 20; Angel Lobo, París, 10; Luis Robla, 2,15. F. L. de Argenteuil: 84; Paris: Jaén, 5; La justicia, 5; Villegas, 5. V. Grau, 10. Herrera, La Charité (Nièvre), 10. Vicente Ballabriga, Etampes, 13. Mlos (Gironde): Pablo Serrarols, 10. Toulouse: Gladis Samitier, 15. Perpignan: Salvador Casanovas, 16,45; José Salaet, 5. Reuil-Malmaison: Sánchez, 5. Montesault: González Miguel, 6,50. Auch (Gers): S. Cardona: 19. Total, 409,10 F.

CUENTA DE TURRONES

Ingreso:

Por cuenta CCP. Envíos: 2.163,40 F. Cobrados por Caja. Ventas: 2.499,05. Total ingresos, 4.662,45 F.

Pagos. Gastos diversos:

Pagado por factura deducido el tanto por ciento: 3.119,87 F. Gastos sellos correos. Envíos, 186,80. Transportes y propinas, 42,50.

Total gastos, 3.349, 17 F.

Beneficio total, 1.313,28 F.

Enviados como se anunció a su destino, 1.000 F.

Restan a enviar del beneficio 313,28 F., que se envían aparte.

NOTA.—Restan aún a recuperar de los envíos unos 200 F., de los cuales daremos cuenta una vez recuperados

ANTENA

EL EMPUJE UNIVERSITARIO

MADRID. — Pese a la dureza de trato que perciben de las autoridades, los estudiantes no se amilanan. En todas las Facultades el alumnado tropieza con una serie de amenazas «bandoleras», o de bando, procedimiento coactivo que no convence a nadie. De una parte los directivos del S.E.U. se ofrecen para una democratización del sindicato en el sentido de que los cargos serán cubiertos por elección libre en vez de ser provistos por indicación gubernativa. Tal vez los estudiantes dichos moderados hubiesen caído en la trampa; mas, conecedores de una circular oficial secreta disponiendo la anulación de las bases democratizantes, banderín para salvar al S.E.U., la decisión de los «reflexivos» beneficia las actitudes radicales. Además, el S.E.U. no ha ofrecido ninguna garantía favorable a los estudiantes suspendidos, perseguidos o encarcelados. Todo ello explica el fracaso de la entrevista del Parador de Villacastín (S.E.U. y moderados).

Por su parte el Gobierno mantiene la invasión de la Universidad con fuerzas armadas. El 8 de marzo estas impidieron o casi, la celebración de una asamblea de estudiantes libres. Decimos casi porque la asamblea fue celebrada a pesar de la criba que la Policía Armada ejerció en la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas, en cuya aula principal se celebró el acto. Para evitar esta suerte de inconvenientes el estudiantado decidió reunir las Facultades mediante delegaciones regularmente nombradas.

La F.U.D.E., organización estudiantil la más numerosa, propone la celebración de un Congreso Nacional de Estudiantes Libres, propuesta recogida con entusiasmo en todas las Universidades españolas.

Herrero Tejedor, vicesecretario general de los sindicatos verticales, ha hecho declaraciones antiespañolas al afirmar que «los desórdenes universitarios de estos días son propios de un país en estado de barbarie», insinuando que el problema moral del estudiantado deben resolverlo las tropas coloniales franquistas...

MADRILEÑERIAS

MADRID. — Se habla ya de descongestión industrial. La estadística acusa la existencia de 1.192 grandes empresas y 14.766 empresas medianas, con un total de 360.000 asalariados.

La ciudad crece enormemente, causando la cantería graves destrozos en los flancos del Guadarrama, particularmente entre La Cabrera y Cuelgamuros. A este paso, pronto no quedará muro que colgar..

EL UNO EN TODO

MADRID. — A Francisco Franco Bahamonde el gregarismo le ha concedido otro título: el de «Periodista número 1». Ya es «1» en pesca, minería, albañilería, etc. ¿Qué esperan los buñoleros, los basureros, los enterradores, para «unear» al caudillo?

RELACION DEL FUTBOL CON EL TRIGO

ZARAGOZA. — Mientras el vecindario de Monegrillo estaba viendo por televisión el partido Benfica-Real de Madrid, unos cacos forzaron la puerta del silo del Servicio Nacional del Trigo y cargaron 3.500 kilos de dicho cereal en un camión que también habían robado. Al intentar huir, encontrándose con que el camión había descargado la batería, robaron la batería de un tractor que estaba en la calle y se dieron a la fuga.

A pesar de las gestiones realizadas no han sido encontrados los ladrones.

RECHAZO

LONDRES. — Se indica que el «premier» Wilson ha rechazado de plano una sugestión de Madrid tendente a reunirlo con el dictador Franco para tratar del asunto Gibraltar. Ciertamente hay «amistades» en este mundo de las cuales es de buen todo prescindir.

ANTIFRANQUISMO EN ITALIA

ROMA. — Una ruidosa y concurrida manifestación antifranquista ha tenido lugar en la Plaza del Pueblo y frente a la Embajada de El Pardo. de esta capital. Los manifestantes — pertenecientes a toda la gama de formaciones antifascistas— fueron aplaudidos por la multitud estacionada en las aceras. La policía impidió que la manifestación desbordara por otras calles de la ciudad, incautándose, en el forcejeo, de varias pancartas hostiles a la tiranía española.

LOS CRIMINALES DE GUERRA NAZIS, A EGIPTO, VIA ESPAÑA

BRUSELAS (OPE). — La Associated Press comunica a «Le Soir» desde Nueva York que Denia (Alicante) es domicilio de una organización internacional para buscar refugio a los criminales de guerra nazis que han podido evitar la justicia de su país. Prepara los viajes una agencia llamada «Die Spinne» (La Araña), agrupación sostenida por organizaciones nazis clandestinas que poseen células en toda Alemania y en varios países europeos, suramericanos, africanos y árabes.

AHORA NUCLEARIZAMOS

MADRID. — Próximamente se construirán en España tres centrales nucleares por un valor de 12.000 millones de pesetas (unos 200 millones de dólares), declaró José María Otero Navascues, Presidente de la Junta de Energía Nuclear Española. Dichas centrales estarán situadas en Orita (Guadalajara), San Pedro de Garona (Burgos) y Cataluña.

UN CIENTO POR CIENTO DE AUMENTO

MADRID (OPE). — «Información General Española» del Ministerio de Comercio, de fecha 18 de febrero, publicó un interesante cuadro titulado «Evolución de los precios en los principales abastecimientos» en el que se compara los precios de varios comestibles que rigieron en la sexta semana de 1964 y en la misma del año en curso. He aquí unos datos:

Productos	1964	1965
Patata blanca tardía	2,66	5,46
Huevos frescos del país de 43 a 50 gramos, doc.	19,48	34,52
De importación, igual peso	20,—	31,25
De cámara nacionales, igual peso	14,50	33,—

Como se ve en dos de estos artículos, el aumento en un solo ha sido de más del 100 por ciento. Y en los otros dos, el porcentaje de subida, es algo menor, pero también considerable, rebasando ampliamente el 50 por ciento.

ACTIVIDADES DE LA RESISTENCIA

BILBAO (OPE). — «Gudari», órgano de «Euzko Gaztedi» (Resistencia Vasca), ha dedicado un número a divulgar con las fotografías oportunas un hecho que demuestra el entusiasmo con que actúan los jóvenes de la Resistencia de Euzkadi.

En la capital de Vizcaya, un ayuntamiento de designación gubernativa —como lo son todos desde que a remolque de italianos, moros y nazis, llegaron los «cruzados» a Bilbao— dio a una de nuestras calles el nombre de «Comandante Velarde» de quien sabemos muy poco y no tenemos ningún interés en saber más. Claro que este apellido nos ha recordado a un Angel Velarde que desde el Gobierno Civil de Vizcaya, dejó muy mal recuerdo, aunque no era el primero en dejarlo, ni, desgraciadamente, habría de ser el último...

Pues bien, de la noche a la mañana, los vecinos pudieron darse cuenta de que la placa decía: Calle del Comandante Aguirrebeitia. Y además recibieron un comunicado imitando el papel oficial del Ayuntamiento en el que se decía que siguiendo órdenes recibidas de la superioridad, esta sección de Estadística del Excelentísimo Ayuntamiento de Bilbao, ha efectuado el cambio de nombre de la calle hasta ahora denominada «Comandante Velarde» donde radica su domicilio, por el de calle del «Comandante Aguirrebeitia», en memoria del héroe de nuestra Independencia Nacional.»

«ARRIBA» RECONOCE QUE SE VA ABAJO

MADRID. — «Unos dos mil niños en edad escolar no reciben enseñanza primaria en Baracaldo», dice el periódico «Arriba». El cual añade que «se podrían citar muchos más casos, incluso más graves que éste». «Arriba» opina, por lo demás, que «la inversión hecha en la construcción y dotación de escuelas rurales es antieconómica y, en no pocos casos, absolutamente inútil», debido al parecer a la dispersión de la población y a la corriente irreversible de la emigración campesina. ¿Dónde estudiar, entonces, si abundan casos como el de Baracaldo —100.00 habitantes— e incluso más graves que éste?

LOS FIRMANTES DE UNA PROTESTA

BRUSELAS (OPE). — «Le Soir» ha dedicado mucha atención al Consejo de Guerra en el que se ha condenado al director (destituído) de «Diario Regional» de Valladolid, señor Fernández Areal por haber propuesto que la duración del servicio militar no fuese superior a tres meses.

Ya es sabido que al conocerse la sentencia varios periodistas dirigieron telegramas de protesta al ministro de Información y al presidente de la Federación de Asociaciones de Prensa.

«Le Soir» da los nombres de algunos de ellos: don José Cebrián, director de «Alcázar», don Miguel Delibes, novelista y director de «Diario de Valladolid», el señor Herrero Losada, director de la Agencia Europa Prensa; don Luis Ignacio Seco, director de la revista «Actualidad Española» y el corresponsal de «Le Monde» en Madrid.

CAMPAÑA ANTIFRANQUISTA

ESTOCOLMO (OPE). — El Comité sueco contra el neonazismo y los prejuicios raciales ha iniciado una nueva campaña paara pedir la libertad de todos los presos políticos en la España del general Franco.

En relación con esta campaña se recogerán peticiones en diferentes lugares del país. Al mismo tiempo se organiza una campaña de carteles, en los cuales se recuerda que fueron ajusticiados los antifascistas Julián Grimau, Francisco Granado Gata y Joaquín Delgado Martínez.

Se anuncia la celebración de un mitin de protesta, en el cual tomarán parte entre otros los miembros del Riksdag señores Stellan Arvidson y Nils Kellgren y la señora Ingrid Segersted-Elberg, el escritor Svante Foerster y la actriz Gerd Hagman.

«Mi Tierra»

Contando con el concurso fraterno de la C.N.T. francesa, la C. de R. Zone Norte ha cumplimentado el acuerdo del último Pleno regional relativo a la edición de una Hoja suplementaria del «C. S.» destinada a la emigración española que trabaja en Francia y países vecinos.

El título de la Hoja es «Mi Tierra», que ofrecemos a Comités, militantes y amigos de otros lugares a los que llega el «C. S.», con el ruego de que lo hagan circular lo más profusamente posible entre los trabajadores españoles emigrados.

En principio la Hoja es gratuita, pero con el fin de cubrir los gastos que originan su edición, esperamos que Comités, compañeros y amigos nos ayuden con donativos, suscripciones, etc. Los envíos deberán hacerse a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X), C.C.P. Paris 13507 56, con indicación de «Para Mi Tierra».

Deseosos de superar nuestra obra, agradeceríamos la recepción de pareceres de los compañeros sobre la Hoja recién editada.

La C. de R. de la C.N.T. en Zona Norte

París, marzo 1956.

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE

Gran Meeting à Limoges

Le 26 mars, à 20 h. 45, le Comité pour l'Espagne Libre organise un grand meeting, sous la présidence de

Maitre Gaston CHARLET

Prendront la parole :

Ch.-Auguste BONTEMPS, Maitre Yves DESCHEZELLES
Frédérica MONTSENY, Rodolphe LLOPIS
Denis FORESTIER

Au moment où l'Espagne captive bouge, les hommes de gauche se doivent d'épauler leur action.

Tous au meeting de Limoges, le 26 mars, au Cinéma Paris à 20 h. 45.

RETAZOS

SOBRE EL PERFECCIONAMIENTO DE SI MISMO

Me escribe usted que siguiendo mi consejo, y consagrándose al perfeccionamiento de usted mismo, ha sentido que corría un gran peligro de vivir en egoista, por consiguiente inútilmente, y que ha evitado ese peligro cesando de inquietarse por su propio perfeccionamiento moral; no imponiendo ya a su conciencia la explicación de la verdad; no sometiendo ya su vida a esta conciencia, y ocupándose del perfeccionamiento de la instrucción y del mejoramiento ajeno.

Yo pienso que el peligro que a usted le ha espantado era imaginario y que continuando a analizar su conciencia, y conformándole su vida, no arriesgaba de ningún modo pasarla en la ociosidad e inútilmente para el prójimo.

Pienso, al contrario que no solamente no hay ninguna posibilidad de instruir y corregir a los demás sin haberse instruido y corregido a sí mismo, hasta los últimos límites de lo posible, pero mejor aún, que no se puede instruirse y mejorarse aisladamente; que cada vez que uno se instruye y trabaja para el mejoramiento de sí mismo, inevitablemente se instruye y se mejora a los demás, y que ese medio es el sólo eficaz para favorecer al prójimo; de la misma manera que el fuego no puede alumbrar y calentar únicamente el objeto que lo alimenta, pero inevitablemente alumbra y calienta alrededor suyo y sólo produce ese efecto cuando él mismo se quema.

LEON TOLSTOI

NOTAS DE REDACCION

En el próximo número publicaremos un comunicado recibido de la S.A.C., de Suecia.

— Debido a causas ineludibles, la impresión del presente número ha sido adelantada de 24 horas, por lo que es fácil de que algunos comunicados de última hora no hayan podido aparecer. Disculpas solicitadas.

— A los compañeros aficionados al verso les rogamos que no nos ametrallen con titubeos poéticos. Las poesías, o bien hechas, o no se echan al buzón de Correos.

COMUNICADOS

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 21, del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia de los asuntos a tratar esperamos la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE TOURS

Anuncia conferencia para el día 21 de marzo a las 10 de la mañana en la Bolsa del Trabajo. El conferenciante, compañero Ramón Liarte, desarrollará el tema: «La juventud y la situación actual de España».

TEATRO EN TOULOUSE

Sala del Cine Espoir, 69, rue du Taur

Domingo, 21 de marzo de 1965, a las tres de la tarde, organizado por la Comisión de Fiestas de S.I.A., con la participación del Grupo Artístico «Los Amigos del Teatro Español», gran velada de teatro con el «El llanto de la muerte de Ignacio Sánchez Mejías», de Federico García Lorca (poesía escenificada), y «La guarda del puente», drama en un acto, original de Martín Elizondo.

JORNADA CONFEDERAL DEL 11 DE ABRIL

Por la mañana a las 9, y en el Palais de la Mutualité,

MITIN ANARCOSINDICALISTA

presidido por Raymond Fauchois y Conrado Lizcano, ocupando también la tribuna Antonio Rodríguez, de la juventud confederal, José Peirats, Joseph Soriano, de la C.N.T. gala, y un delegado de la A.I.T.

PARADERO

Compañero Luis Doga, se te agradecería mandaras tu dirección a Francisco Andreu, que se encuenta en Choisy-le-Roi (Seine) 109, rue Alsace Lorraine, lo antes posible.

«EL LIBRO DE PEDRO» de Han Ryner

Edición de 100 ejemplares de gran lujo propio para bibliófilos y bibliotecas. Profusamente ilustrado en bojes con reproducción en viñetas. Impresión en Europa negrita sobre papel pluma.

Por más referencias, R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Portugal y España
EMPORIOS DE LA MISERIA

SALAZAR, el dictador lusitano, presume de haber logrado la «pacificación» del país con más de treinta años de dictadura cívico-religiosa. Franco, el dictador español más feroz de todos los dictadores conocidos, también se crece con sus «veinticinco años de paz» varsoviana. De creer a ambos sátrapas, sus representados vivirían contentos y felices gracias a la tranquilidad cementeril que se les ha proporcionado.

Los ricos, los medrantes, los sinvergüenzas, es posible que se sientan como el pez en el agua. Pero la gente decente, resiente insalvables dificultades.

Porque en Iberia la peste del hambre causa estragos, y sus autoridades, en tanto se adhieren hipócritamente a la Campaña Mundial Contra el Hambre, no aciertan sino a aumentar la miseria de sus países. Libradas de la peste totalitaria, las naciones democráticas de Europa, sin llegar a la igualdad de situaciones —y que mucho le falta— no tienen necesidad de exportar mano de obra al extranjero para aquietar bocas ciudadanas. Sin protecciones humanas y menos divinas, Francia, Bélgica y Alemania, se pone por caso, arrean adelante contra toda suerte de dificultades, con las miserias propias de todo régimen capitalista, pero sin las miserias atroces de los países africanos e ibéricos, sujetos a férreas dictaduras y a notorias incapacidades. En este punto de la infelicidad humana, Dios y Alá parecen obrar de consuno.

La paz de veinticinco años de Franco es la paz de tres décadas salazaristas. Leyes sabias, vírgenes milagrosas y obispos caritativos, los hay abundantes en Portugal y España. Sin embargo, la gente joven huye de la Península causando dolor en los hogares y estragos en las economías nacionales. Si bien la emigración aporta divisas, la despoblación pierde riquezas superiores, acreditándose la verdad de que los pueblos más religiosos son los más miserables.

De no ser así, ¿por qué la morería se vuelca sobre Francia, por qué los españoles emigran a centenares de miles, por qué los portugueses liquidan sus ajuares —¡queman los puentes!— con el intento de cuajar en cualquier parte del mundo con tal de que en ella no haya vestigios de salazarismo? Porque veinticinco y treinta años de paz logrados a tiro limpio y a garrote vil han agravado en Hispania y Lusitania, las sangrías del malestar interior y del éxodo económico. Si un fracaso sonado de las dictaduras se necesitara para desvirtuarlas, aquí hay uno.

Es una vergüenza «patriótica» que poderes tan manifiestos y arrogantes como el de Lisboa y El Pardo tengan necesidad de dinero exterior y de exneler de su interior a miles y miles de obreros sin empleo. Es una irrisión que estos Estados omnímodos, pero de alma maldita, sean capaces solamente de hacer tragar sable en vez de pan a sus trabajadores. Es un descrédito equiparar Lisboa y Madrid a Argel y Addis-Abeba, y que Ben Bella y el Negus nos dispensen por la ventanilla que a Salazar y a Franco les llevan. Pero esa emigración española constante, esa fuga de obreros portugueses a Francia atravesando 900 kilómetros de tierra española controlada por la guardia civil, nos sitúa a los iberos en tal posición de inferioridad, que, de continuar así, nos atraeremos la conmiseración incluso de los congoleses.

Véase el desespero de esas familias portuguesas sin otra opción que expatriarse o morir de hambre, ante la sonrisa boba de la Virgen de Fátima. Véase el drama de esos miles de compatriotas modernos del gran Camoens, cruzando un Estado «amigo» arrebatiñados en camiones «no vistos» por los servicios de vigilancia de Franco. Véase esa nieve pirenaica salpicada de cadáveres lusos, pobres gentes que en la frontera hispano-francesa no pudieron ir más allá de su calvario. Véase el drama de la emigración desesperada de las nobles poblaciones portuguesa y española, afeando con sus harapos y sus caras macilentas a esa civilización europea que permite la continuación de dos dictaduras infra-humanas y mortales de necesidad, que sobreviven a la caída de las dictaduras rectoras de Berlín y Roma...

¡Pobre Iberia, pobre Península, con tanto rosario, con tanta ruindad, con tanto fusil disparado y disparable, con tanto cadalso presto, con tanta miseria efectiva!

¿Cuándo esos pueblos luminosos recobrarán el pan, la libertad y la alegría que por derecho natural les pertenece?

Sin contradecirse...
No es el mismo combate

por J. Muñoz CONGOST

«El Estado es incapaz de suprimir la miseria social y anular el pauperismo...

» Ningún Estado puede proceder de otra forma, porque para suprimir la miseria debería suprimirse a sí mismo, puesto que la causa del mal reside en la esencia, en la naturaleza misma del Estado y no en una forma determinada de él como supone mucha gente radical y revolucionaria que aspira a modificar esa forma por otra mejor.»

(Carlos Marx, «Acotaciones críticas al artículo «el Rey de Prusia y la Reforma social». — Vorwaerts. 7 agosto 1844. Núm. 6.)

VIEJAS de más de cien años, las líneas más arriba transcritas, por proceder de quien proceden, vienen hoy a cuento, en esa barahunda de socialismos de nuevo cuño, de marxismos continentales e incluso nacionales. Si la lección de los acontecimientos que hoy vivimos no fuera la mejor de las confirmaciones de lo que en aquel entonces opinaba el fundador del marxismo, el valor profético de aquellas palabras no tendrían la proyección que tienen hoy.

Afirmación terminante de las premisas libertarias, cuando algunos pretenden ponerlas en tela de juicio, nos hace comprender que la razón de nuestra lucha está por encima de exclusivos intereses, que como organización de base anarcosindicalista, productores todos, desde el que con sus brazos arranca a la tierra sus innumerables frutos hasta el intelectual que comprendiendo su misión sin ostentación de falaz soberbia —como productores, repetimos—, nuestro camino es distinto de aquel de quienes suelen darse por satisfechos el elegir quienes coaccionen, una vez elegidos, su libertad, su dignidad ciudadana misma.

Que no podemos basar nuestros objetivos en el logro de esas máximas que fueron siempre soporte de las democracias y que las mismas han falseado, arreglado, disfrazado al uso y capricho de su deseo y conducta de estancamiento social.

Que hay una diferencia fundamental entre nuestros objetivos propios y los que pudieran preconizarse, de dejarnos arrastrar por líneas distintas a las consustanciales con nuestra manera de ser y pensar.

No querer comprender todo ello y preguntarnos con inquietud extraña, cual ha de ser nuestro papel en la España del mañana, al margen de las soluciones que hoy se preconizan, es querer desconocernos. Alarmarnos y señalar el peligro de que una solución o varias se apuntan, y que ellas se harán sin nuestra presencia, es querer dar a nuestras organizaciones una personalidad y una acción distinta a las que en realidad le corresponden.

Si nuestra misión fundamental es combatir las lacras actuales en su escala gradual de importancia. Y si nuestra lucha contra la propiedad es integral en todos los momentos, ello nos obliga a combatir sin descanso todo aquello que constituye apoyo a esta sociedad.

Difícilmente podríamos conseguirlo de no apoyarnos en nuestros principios, y combatiendo al Estado, cuyo origen y misión fue la defensa del abuso social y económico del principio de la propiedad, que encontraba y encuentra al mismo tiempo su defensa moral, en las alcazabas de la Religión.

He aquí, pues, porque consideramos peligrosísima toda veleidad de colaboración con el cenegal estatista, que acaba siempre conquistando a cuantos se dejan arrastrar por sus tentáculos monstruosos.

Si nos abrazamos, con toda la provisionalidad que se quiera, a una colaboración, difícilmente podremos seguir llevando la frente bien alta.

No es, por tanto, culpa nuestra si nuestra acción conjunta con todos cuantos dicen combatir el régimen español, no puede ir más lejos que esa liberación del régimen aborrecido.

Pero nos formamos en escuelas filosóficas distintas y lo que a ellos puede parecer panacea, para nosotros es sólo droga que adormece los sentidos y no resuelve nada.

Nos queda en la España del futuro una misión, una labor a realizar desde el seno de nuestras organizaciones y de íntima comunión con el pueblo, sin amplias mesas de despacho que de él nos separen.

Confundidos con él mismo, pues al mismo pertenecemos y ningún deseo tenemos de abandonar esta condición, como libertarios, trabajar en defensa de los intereses de la producción, aportando nuestra esfuerzo para colocar en nuestras manos los destinos económicos de los pueblos sin ingerencias de gentes incapacitadas moral y materialmente, pero provistos de la «orden de misión» que da el capital o el mismo Estado.

(Pasa a la página 2)

RENOVARSE O PERECER

por Javier de TORO

ES una vieja canción, puesta siempre de moda, como traída de los pelos, por quienes nos dan motivos para creer que se les ha secado la fuente de los temas que construyen y movilizan, que incendian los entusiasmos e incitan a la acción y al pensamiento.

Cada vez que leemos el malhadado slogan —y ésto nos sucede en exceso — en nuestras publicaciones ácratas y revolucionarias, nos entran unos locos deseos de ruborizarnos, no por los que lo emplean, sino por todo lo nuestro que quisiera ser desmentido de una sola plumada, como quien dice: con dos palabras gastadas, por no decir estúpidas, se hace todo lo posible por enterrar bajo una capa de bruma la más purificante savia de nuestro movimiento. Sabemos que algunos lo han hecho y quisieran seguir haciéndolo por voluntad destructiva; pero pensamos que otros que sin querer les siguen el amén, lo hacen sin darse cuenta de la obstrucción que insuflan en las venas de la corriente ideológica que quisieran intensificar. Estos realizan, pues, lo contrario de lo que desean. Y es una verdadera lástima que así suceda.

Queremos no sólo renovar, sino destruir la podrida sociedad que nos agobia, nos impide todo desarrollo natural, nos extermina y devora. Es inútil que sigamos señalando todo lo que anhelamos renovar y destruir en la presente sociedad de amos y esclavos, cuantos hemos abrazado un ideal y un movimiento tan adelantado como el nuestro. Porque cada quisque sabe en demasía, igual o mejor que nosotros pudiéramos saberlo, qué es lo que perseguimos, qué es lo que «queremos», como decía Malatesta.

¿Renovarse? ¡Ya lo creo! Pero esa recomendación estaría bien para hacérsela a los carcas, a los retrógrados, a los autoritarios, a los energúmenos amantes del dominio y de la explotación del hombre por el hombre. Dicha o insinuada con destino a quienes precisamente luchan para conquistar toda clase de renovaciones y mejorías en el seno de una sociedad que vislumbramos superior en grado sumo a toda la poliquitería malsana que nos acosa, y ello estampado en nuestros voceros en la prensa, dicho en las tarimas tribunicias de nuestros actos hablados y sostenida por quienes también afirman ser de los nuestros, lo repetimos, nos produce una incontenible picazón ruborizante por todo lo nuestro que se relaja como si tal cosa...

Cuando uno va a lavarse, por ejemplo, y el agua está sucia, la renueva con buen fin. Y, como decimos, va aún más lejos, puesto que la tira — que es como destruirla—, poniendo en su lugar otra más pura y cristalina. No la renueva o *hace nueva*, sino que, simple y sencillamente, emplea otra agua. Y aunque el ejemplo de que nos servimos no sea lo suficientemente adecuado —pensamos que existen otros que sin duda se prestarían mejor para nuestro argumento—, fácil resulta constatar que quienes pretenden «renovar» lo nuestro no hacen en el fondo sino tratar de destruirlo. ¿A fin de qué? Nos preguntamos. ¿Cabe destruir lo nuestro? Los que así piensan deben estar enojados con la libertad, deben estar poseídos de un odio acérrimo por cuanto tiene tendencia a la reivindicación humana y proletaria. Deben estar muy apegados a la milenaria cadena de la explotación maligna de todos y cada uno. De otra forma no se concibe que pretendan renovar lo que ha sido creado para destruir toda podredumbre y purificar el ambiente en una sociedad de otros que deseamos pase al olvido, como se ha echado al olvido la época de las cavernas que nadie quisiera ver renacida en nuestros tiempos, nos parece. Del mismo modo queremos no sólo renovar, sino que tirar por la borda todo lo que sostiene un medio de existencia tan criminal y malsano como el que padecemos.

Renovar con vistas a lo de enfrente, con miras de destruir toda opresión y todo crimen de lesa humanidad, es tanto como afirmarse en lo nuestro, más y más cada día que pase, en tanto que nuestro objetivo permanece firme, estático, real y *vivo*. Es tanto como *vitalizar* y no hacer perecer lo que nos sirve de instrumento eficaz contra tanta maldad y tanta cobardía ambientes. Pero renovar este instrumento —la idea, el movimiento y todo lo que hace relación con ésto—, destruir eso, sería lo mismo que reafirmar, apoyar e insuflar vida renovada a todo lo demás. ¿Es eso o no lo que se quiere? Si no lo es, terminemos de una vez por todas con tanta insinuación «renovadora» —destructora—, en nuestros medios, e incrementemos la renovación cierta y demoledora de cuanto se opone a la justicia, la libertad y la felicidad de todos y cada uno. Porque lo contrario, y por lo expuesto, nos ruboriza, nos avergüenza, nos hace pensar si al final no habremos de aceptar como excelente el crimen, como bueno, lo malo, como estúpidas todas las aspiraciones por un mundo más humano. Y de una vez por todas, tocaremos la serenata de la poliquitería, del autoritarismo, de la explotación y de la violencia incrustada definitivamente en el seno de una «familia» que había pensado —y que por cierto, digan lo que digan los «renovadores» de la eterna cantinela, los que a sí mismos a veces se califican de *herejes*, como si las herejías importasen algo en asuntos de tanta envergadura— los más entre nosotros continúan pensando y actuando sobre la base de este vigoroso pensamiento de Bakunin contra lo de enfrente: destruir es crear. Sí, sí Renovar y destruir (o perecer), todo lo que se opone a la felicidad del hombre, todo lo que impide la creación consciente y voluntaria de una sociedad sin malandrines de toda laya que tengan a su disposición los instrumentos destructores de la felicidad ajena. Eso es afirmarse y agrandar nuestras bases; eso no es perecer, sino reavivar y vigorizar nuestro temperamento individual y colectivo. ¡Renovemos! Pero mucho ojo con el objetivo y con los que insisten en desviarlo.

A nosotros nos importa poco lo que cada cual quiera hacer, su modo de hacer y decir, con la buena idea de renovar y destruir lo de enfrente. Todas las ideas, las iniciativas —y más que ninguna otra cosa, todos los hechos que a ello tiendan de una manera clara y directa—, son magníficas y si se quiere admirables. En todo momento nos llenan de emoción, de simpatía, de afinidad, de acendrado cariño fraternal por aquellos que anhelan lo justo y lo insoslayable; pero del mismo modo y por idénticos motivos nos causan desprecio quienes van a lo suyo con la negra intención de apuntalar lo arcaico, lo autoritario y lo podrido.

La Iglesia —todas las iglesias, de entre las cuales destaca palpablemente la católica romana en el empleo de esta «táctica»—, se renuevan, se adaptan a las circunstancias, importándoles un bledo su doctrina, dañando siempre al hombre y a su idea de bienestar social, y, haciéndolo por

(Pasa a la página 2)

Las obras y los días
por Fontaura

LOS COMUNISTAS A LA DERIVA

TRATASE de un individuo con predisposición a la reflexión. Y un hombre que reflexiona, que examina y compara, no es, evidentemente, como el que acata, como el que se atiene a las consignas que le dan ya hechas. Por ello ha podido tomar aire cordial el dialogar con un joven comunista español, refugiado desde hace unos meses. Evidentemente, cuando solamente se han oído, como dicen los franceses, las mismas campanas, cabe que el modo de pensar en sentido de idealidad, aparezca como algo definitivo, inamovible. Falta entonces el contraste con otros puntos de mira.

Al confrontar pareceres, al tener posibilidad de aquilatar diferencias de matiz, el hombre inteligente y de espíritu independiente, leal consigo mismo, llega, por descontado, a conclusiones bien distantes del fanático, de quien se estanca en un horizonte mental restringido.

Las pugnas entre rusos y chinos; los conatos de oposición en la propia Rusia entre los dirigentes del Partido y buena parte de la «intelligentzia», de la intelectualidad; las divergencias existentes entre estudiantes comunistas en diversos países, no son más que la conclusión lógica de un estado de ánimo en rebelión contra el sentido coactivo que engendra toda actuación estatal, máxime si ella toma volumen totalitario, negro o rojo.

Hace unos pocos años, unos de los más caracterizados elementos intelectuales del comunismo en Francia, me refiero a Pierre Hervé, que creo fue expulsado del Partido, dio a luz un libro con el título de «La Revolución y los fetiches». Sin abdicar por completo de sus convicciones —¡es duro, es un tanto doloroso dejarlas cuando han tenido fuerte arraigo!— atacaba toda una serie de condiciones estructurales del marxismo, para llegar a esta conclusión: «Hemos llegado a un período histórico en que los medios de la ciencia y de la industria adquieren una tal eficacidad en relación a los medios de vida sobre el planeta, que el control de ellos se ha de presentar cada vez más acuciante, llegando a conmover, de una o de otra forma, las bases del sistema capitalista. ¿Es que el socialismo no se liberará de una escolástica fetichista para volver a su espíritu auténtico y abrirse a esta inmensa aspiración?»

La realidad es la mejor base de confrontación de un ideal. Se ha podido comprobar la consistencia de una moral burguesa con miras a justificar al capitalismo. La realidad va mostrando, incluso a no pocos que eran incondicionales del mismo, a qué resultados conduce el comunismo. Una y otra tendencia está visto que representan la antítesis de lo que es justicia social.

LA LABOR DE «NOIR ET ROUGE»

Desde tiempo venimos siguiendo la excelente tarea de los compañeros franceses que constituyen el Grupo editor de «Noir et Rouge», cuadernos de estudios anarquistas. Venían publicando, cada dos o tres meses, su bien cuidada revista a multicopista. Ya su último número ha aparecido hecho de imprenta, lo que supone, en el aspecto material, un sensible mejoramiento, que deseamos pueda tener normal continuidad.

Demuestran los compañeros de «Noir et Rouge» tener una amplia visión en lo que afecta a las ideas libertarias. Ponen su mayor esfuerzo en captar lo que estiman alcanza valor positivo, tanto en el orden filosófico como en el sentido de lo económico. Así junto a estudios doctrinales de escritores ácratas de reconocido valor intelectual, han dedicado particular atención a las experimentaciones de tipo constructivo, así su opúsculo: «Collectivités anarchistes en Espagne Révolutionnaire». Han hablado de las realizaciones colectivistas en Israel, de lo llevado a cabo en Marruecos, en Yugoeslavia. Pretenden, en suma, poner de relieve todo aquello susceptible de interesar al estudioso en sociología. Buscan crear en los medios anarquistas una corriente cultural alberta a todos los puntos cardinales del conocimiento.

Por sus colaboraciones, traducidas de acá y acullá, evidencian los elementos de «Noir et Rouge» un amplio concepto del internacionalismo. Coincidiendo con las tareas y propósitos de «Tierra y Libertad», de Méjico, invitan a los compañeros y publicaciones en general a establecer contacto con aquéllos. Evidencian el anhelo de rejuvenecer y dar impulso al movimiento ácrata. Es un laudable empeño que merece imitarse. Lo importante sería ahora que sus propósitos, que son los de otros compañeros distanciados acá y acullá, pudieran redoblar el dinamismo tomando un mayor incremento. ¡Dilatada influencia podrían crear los compañeros franceses si unieran esfuerzos, si trataran de establecer vínculos de fraterna armonía!

READ Y EL ARTE MODERNO

Proliferan los volúmenes de las llamadas colecciones de bolsillo. Ediciones de carácter popular, asequibles a los modestos recursos económicos. Es una difusión cultural merecedora de estima, independientemente de la finalidad comercial que la determina.

Por parte de la Editorial Julliard de París, se vienen editando una serie de opúsculos destinados a la difusión de las distintas modalidades del Arte, así como de las apreciaciones de escritores, artistas, críticos, que en torno a ello han expuesto su sentir. Así se ha dado a conocer lo más esencial que expuso Taine en su «Filosofía del Arte»; también las interesantes apreciaciones halladas en los cuadernos de Leonardo de Vinci. Anuncian para este la publicación de la obra de Herbert Read: «Historia de la Pintura Moderna». Obra que en edición de lujo, traducida del inglés, fue publicada hace cuatro años por una editorial parisina.

El Arte, se ha dicho, puede aportar la cultura de las emociones; educa la sensibilidad. Tiende, a base de un refinamiento sentimental, a disolver esa especie de rugosidades derivadas del carácter y de la incultura. La metafora de que la música amansa a las fieras es de un hondo significado.

Read es, a la escala internacional, uno de los críticos de Arte más caracterizados. Se considera anarquista, y en torno a las ideas ácratas ha escrito bastante, ensalzando particularmente las concepciones de Kropotkin.

Según Read, en las diversas manifestaciones del Arte moderno alienta preponderantemente un sentimiento de rebeldía contra todo lo establecido como norma infalible; contra lo que tiende a estabilizarse adquiriendo un conservador sentido burgués. Ahora bien: Read desaprueba exhibicionistas extravagancias, como las de Salvador Dalí, al que duramente censura por sus concesiones y halagos al fascismo de España. Censura al Dalí renegado del surrealismo iconoclasta, al que Bretón, Tzara, y otros, dieron impulso y vibración anarquista.

Nota de Valencia

Hace ya cierto tiempo que en la capital levantina ocurrió el fallecimiento del compañero Antonio Ull, de 90 años, dejando constancia escrita de querer ser enterrado sin ceremonias religiosas. Tras laboriosas gestiones —pues hay que pasar por la autoridad del cura— se consiguió que la voluntad del difunto dictada en vida fuera respetada. Al efecto se organizó la comitiva civil con las limitaciones que el «tiempo» impone.

Para ilustración de los lectores de este periódico, reproducimos el testamento moral del compañero Ull, concebido en forma de pensamientos:

Gracias por tu última compañía.
Fuí solidario con mis semejantes. por ley natural.
No temí nada sobrenatural.
Morí lo mismo que nací.
Cumplí mi ciclo de vida siendo lo menos gravoso y molesto posible para con mis semejantes.
Fuí, junto con las plantas y los animales, un componente más de la polifacética forma de la vida.
Naces, creces, te reproduces, y mueres.
¡Sigo integrado a la tierra!
¡No pidas que te hagan lo que tú mismo puedes hacer!

Estos sentires, repartidos en la hora del entierro, fueron abundantemente solicitados, en su impreso, por concurrentes, vecinos y anticlericales.

Véase, entonces, que la consecuencia aún consigue imponerse en España.

B. G.

Alejandro Jacob: FIGURA SINGULAR DE LA REBELDIA

por J. HIRALDO

SABIAMOS poca cosa sobre la personalidad relevante que nos hemos propuesto describir. Algunas anécdotas, ciertos pasajes más o menos sobresalientes de la vida agitada de este hombre, contados con cierta gracia, hacían que nos lo imagináramos persona interesante y con cualidades atractivas.

El amor a la lectura nos ha inducido a podernos ilustrar en torno al original anarquista marsellés.

Fue en el mes de febrero de 1890, a la edad de once años, atraído por el ajetreo continuo del puerto de Marsella, y con el cerebro repleto de imágenes extraídas de las novelas de Julio Verne, del que era incansable lector, cuando se decidió Alejandro Jacob a correr su primera aventura. Para ello embarcó como grumete en el trasatlántico «Thibet».

El día señalado para la partida, acudió al lugar indicado lleno de gozo y de entusiasmo. Su madre lo acompañaba. Esta madre generosa quedó sobre el muelle llena de lágrimas y de pena, viendo cómo se alejaba su hijo. Alejandro, para no ser vencido por la emoción que experimentaba al ver a su madre llorar, se volvió de espaldas al muelle y empezó a mirar hacia el horizonte, que por primera vez descubría ante su vista.

La vida de grumete en aquella época era de lo más duro que imaginarse pueda. Debía trabajar desde las cuatro de la mañana hasta que se hacía de noche. Pero nada le arredraba al chaval. Resistía todas las peripecias de la mar y del oficio con resignado entusiasmo. Las complicaciones del mundo, las nuevas formas de vida que iba conociendo en los distintos países que frecuentaba, le ofrecía nuevas perspectivas.

Poco tiempo después era aguerrido marinero. Cambió varias veces de barco y de oficio, y hasta que un tanto desilusionado de la vida y del trato de la marinería, terminó por desertar en Sidney.

La vida en tierra, sin dinero y sin familia, le ofrecía un panorama sombrío. Unos días más tarde volvió a embarcar en un ballenero que luego resultó ser un barco pirata. Le pagaban bien, pero los desvalijamientos y los crímenes impunes de alta mar le repugnaban. Cuando pudo se separó de sus compañeros de tripulación y volvió a Marsella.

A los dieciséis años, leyendo a Victor Hugo, libros y periódicos de otros autores, le hicieron reflexionar profundamente sobre la forma de vida que él se había propuesto. Esto coincidió con la amistad que contrajo con un joven libertario que influenció en su conciencia y lo inclinó hacia las ideas anarquistas, entonces muy en boga.

Era la época de «La propaganda por los hechos». El sacrificio de Ravachol, de Augusto Vaillant, de Emile Henry, de Caserio y otros, habían exaltado los espíritus más inquietos del anarquismo internacional. Los atentados se sucedían por doquier. La dinamita, o la dinamitomanía, como bien dijo Sergent, se hacía sentir en casi toda Europa.

La literatura de algunos periódicos era poco más o menos consecuente con los hechos que se realizaban. De ahí que el joven Alejandro, inspirado del ambiente que se respiraba, pusiera también en práctica su ingenio.

Para comenzar, reunió dos o tres jóvenes que compartían su opinión: de antemano había estudiado la fórmula de producir «le feu fenian». El pequeño grupo se desplazó a la Ciotat, pueblo costero, no muy lejos de Marsella, el día de las elecciones. Durante el curso de la votación, los «feux fenians» fueron introducidos por Jacob y su grupo, en las urnas que se incendiaron. Las elecciones fueron anuladas, con el consiguiente regocijo de los «incendiarios» que, tranquilamente, volvían hacia sus domicilios.

También instaba a los demás jóvenes a la exteriorización de la propaganda antirreligiosa. Los domingos acudían a las puertas de las iglesias y distribuían todos cuantos opúsculos caían en sus manos, sobre todo el de Sebastian Faure, titulado: «Los crímenes de Dios».

La actividad propagandística que desplegaba el antiguo grumete, así como la fabricación de algunos explosivos, lo llevaron a cumplir condena de seis meses de cárcel. Al salir del encierro, con la nota de condena puesta en la documentación, debió renunciar a continuar en los barcos. Sabía que no le admitirían.

Se decidió a trabajar en una imprenta como aprendiz de tipógrafo, con un salario de quince francos mensuales. El nuevo oficio le placía, pero pronto tuvo que abandonarlo por molestias que le causaba la policía, informando al patrón de que tenía como obrero a un anarquista peligroso: que cualquier día podía hacer saltar la imprenta con sus explosivos.

Salvando inconvenientes consiguió, gracias a un buen amigo, colocarse a trabajar en una farmacia. Cuan-

(Pasa a la página 2)

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

LOS TRES DE GRANADA. *Place nos presentar para el Festival a este notable conjunto creador de la canción «Recuerdo a mi madre», y de otras piezas en repertorio de agrado. Tres son, y de Granada...*

Entradas a 6,00 francos, en esta Administración, 24, rue de Sainte-Marthe, París (X); en C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne (Metro Pigalle o Anvers), y 3, rue Ternaux (Metro Oberkampf), Librairie Publico.

Para obtener buenas plazas, los compañeros y FF. LL. de fuera de París deberían efectuar cuanto antes el pedido de entradas con número concreto de las mismas.

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

25 MARS 1965
NUMERO 342
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La patrie du travailleur

SI nous en croyons les déclarations du premier ministre français, M. Pompidou, à l'occasion de son discours « électoral » à la Télé, le 9 mars, la situation sociale en France va de mieux en mieux.

« Comme il n'est pas possible de contenter tout le monde, a-t-il dit, nous avons appliqué un plan d'action qui, bien qu'il n'ait donné satisfaction à personne, reste un plan d'intérêt général (à moins qu'il ait voulu dire « d'intérêts pour le général. ») »

Peu importe, nous savons que tout est permis en période électorale et chacun de nous (il faudrait pouvoir dire « chaque travailleur ») sait à quoi s'en tenir sur les affirmations d'un éventuel candidat au poste de commande dans un système capitaliste.

Ce qui nous inquiète plus que les mensonges de futurs ou actuels tenants du pouvoir, c'est la conséquence désastreuse pour la classe ouvrière d'une politique basée sur le mensonge et la démagogie. Car il est inexact que le pouvoir d'achat du travailleur va en s'améliorant depuis l'avènement de la Ve République; comme il est inexact qu'il existe une plus grande sécurité de l'emploi. Par ailleurs, le continuel afflux de main-d'œuvre étrangère pose, ou posera d'ici peu, des problèmes assez graves pour le pays en général et pour les travailleurs en particulier.

Déjà le problème s'est posé dans d'autres pays, et la Suisse a l'intention de mettre en application, par arrêté fédéral, de nouvelles prescriptions limitant la main-d'œuvre étrangère.

Ces prescriptions prévoient tout d'abord un abattement de 5 % qui devra entrer dans les faits d'ici le 30 juin et s'appliquera à la main-d'œuvre étrangère soumise au contrôle, y compris les frontaliers, alors que ceux-ci ne logent pas en Suisse et ne lui coûtent rien en frais d'équipement.

En outre, il apparaît que pour que soit réalisé cet abattement, l'autorité pourra refuser le renouvellement de l'autorisation de séjour à des étrangers d'une entreprise n'ayant pas réduit ses effectifs de 5 %.

Il n'est pas dit, dans cet arrêté, comment va s'y prendre le gouvernement suisse pour éviter les difficultés occasionnées à cette main-d'œuvre étrangère frappée par ces prescriptions; mais une chose est certaine : c'est qu'un malaise réel va probablement surgir au sein de la classe ouvrière.

Or, n'est-ce pas la devise des maîtres de diviser pour régner ?

Ce qui se passe actuellement en Suisse risque de se reproduire en France à très brève échéance, malgré les affirmations optimistes des membres du gouvernement actuellement au pouvoir, et ce qui est plus grave, c'est que les syndicats « représentatifs » vont se trouver pris au dépourvu.

La C.N.T. considère que les sentiments internationalistes de la classe ouvrière doivent, plus que jamais, se cultiver au sein des syndicats; elle rappelle en outre que les travailleurs, quel que soit leur lieu d'origine ou celui de leur travail, ont le devoir de s'unir dans une action commune pour en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme.

Elle lance donc un appel à tous les travailleurs autochtones pour plus de compréhension envers des camarades qui, plus malheureux et moins libres, sont contraints de prendre le chemin de l'exil; quant à ces derniers, elle leur rappelle que l'exploité n'a pas de patrie et qu'il se doit de prêter son appui moral à tous ceux qui, dans le pays où il a trouvé asile, luttent pour plus de bien-être et plus de liberté.

Espagne révolutionnaire

17 janvier 1965 : Refusant de participer à la « mascarade électorale » de la nomination d'un représentant de l'Université madrilène, un certain nombre de facultés font savoir qu'elles quittent le S. E. U. (syndicat espagnol universitaire légal unique).

Du 17 au 24 janvier : Le recteur interdit aux facultés rebelles toute activité culturelle ou syndicale. Deux cent cinquante étudiants protestent, le bureau syndical de la faculté des sciences politiques déclare qu'il tiendra les étudiants au courant de l'évolution de la situation par le moyen d'*assemblées*. Enquête académique ouverte le 25 par le rectorat contre le délégué de la faculté, Carlos Romero.

26 janvier : Manifestations à l'intérieur des facultés de droit et de lettres. Le 27, quinze cents étudiants protestent à l'intérieur de la faculté des sciences politiques.

Le 29, ils sont mille dans la rue devant le ministère de l'Education nationale. La police charge ; vingt-neuf arrestations. Le 5 février : Manifestations devant le rectorat ; le 12, ils sont deux mille ; soixante-dix arrestations.

Le 20 février, le professeur Aguilar Navarro se voit interdire par les autorités l'entrée de la salle de la faculté des sciences. En réponse, deux mille étudiants se constituent en *Assemblée libre*. Le 23, cette assemblée, avec le concours des membres du corps enseignant, se constitue en *Assemblée libre des étudiants et des professeurs*, syndical vertical imprévu et illégal.

Le 25, cinq mille étudiants veulent porter en silence un programme de revendications au rectorat sous la conduite de leurs professeurs : arrosage, sommations au clairon, charge de police, nombreux blessés, quatre professeurs, cinquante étudiants arrêtés. Enquête académique ouverte contre certains professeurs.

Le 26, les étudiants, réunis à la faculté de médecine, décident une grèves des bras croisés illimitée jusqu'à ce que soient suspendues les poursuites engagées. Le correspondant du *Monde* se voit retirer sa carte professionnelle pour avoir signalé la rigueur de la répression (fait exact : un étudiant grièvement blessé). Le 27, fermeture de la faculté de médecine.

Le 2 mars, quatre cents étudiants, rassemblés devant la siège de la délégation nationale de la presse, *déchirent ou brûlent des exemplaires de « Ya », « Arriba », de l' A B C »* pour protester contre leurs comptes rendus inexacts. Vers midi, ils sont cinq mille qui tournent silencieusement sur la place de Cibelès.

On voit de jour en jour la rebellion s'étendre et les mesures de répression se faire plus sévères. Barcelone, Bilbao, Séville, Oviedo, Grenade, Salamanque se joignent au mouvement madrilène.

Ce qu'il y a de grave, c'est la position de la presse officielle de tous les pays qui, ne pouvant ignorer le mouvement de rebellion des étudiants madrilènes, ce mouvement que l'on ne peut plus cacher, voudrait faire croire qu'il s'agit d'une émanation de l'opposition libérale bourgeoise et catholique. Cette dernière, qui guette la chute de Franco pour recueillir son héritage et perpétrer ses crimes en usant du même régime totalitaire de police armée et d'obscurantisme, ne saurait souhaiter une réforme véritable du système universitaire et ce n'est certainement pas pour changer de maîtres que les étudiants madrilènes se font matraquer par la force policière qui serait, demain, celle de l'Opus Dei.

« Abajo la inteligencia ! » C'est a ces cris de à bas l'intelligence, que les militaires ont porté au pouvoir les gens qui sont en place aujourd'hui, qui n'hésiteront devant rien pour y rester et qui contrôlent toute la vie économique et sociale de la péninsule Ibérique et tiennent le peuple espagnol sous un joug de misère et d'obscurantisme. Et ce serait ces mêmes totalitaristes qui souhaiteraient aujourd'hui l'émancipation des étudiants ibériques ? Soyons sérieux. On ne nous fera pas croire davantage que l'opposition espagnole est bourgeoise et catholique, qu'on ne nous fera croire qu'elle est communiste.

Pendant la guerre civile espagnole, communistes et capitalistes se sont alliés aux hordes hitlériennes et mussoliniennes, ainsi qu'avec celles de Franco pour étouffer les réalisations libertaires, détruire la société fédéraliste et égalitaire naissante.

C'est pour ce même idéal, pour la liberté totale, que se bat, aujourd'hui, le peuple de Madrid. Comme les mineurs d'Oviedo, les étudiants madrilènes se battent pour les mêmes principes qui firent se soulever, depuis toujours, les Asturies : occupation des usines, abolition de l'Etat, du salariat et du patronat, économie distributive fondée non plus sur les profits mais sur les besoins à satisfaire.

L'organisation économique et sociale de l'Espagne ne doit pas rester aux mains de ceux qui ont été portés au pouvoir par la force et qui s'y sont maintenus par l'obscurantisme et par le règne du garrot. Elle doit passer aux mains, par la violence s'il le faut, des ouvriers groupés dans leurs fédérations et syndicats.

Entre 1936 et 1939, l'enseignement avait pu faire, malgré la guerre civile qui décimait chaque jour les meilleurs éléments, des progrès considérables. Aujourd'hui, près de la moitié des enfants espagnols en âge de scolarité ne fréquente pas les écoles primaires et ces enfants ne recevront aucune instruction élémentaire. C'est là le résultat des « vingt-cinq années de paix » du régime franquiste !

Aussi, n'est-ce pas seulement un dictateur qu'il s'agit d'abattre, mais un système d'oppression et d'exploitation qu'il faut démanteler entièrement.

Ce n'est pas d'une révolution de palais dont a besoin la péninsule Ibérique, mais bien d'un *vaste bouleversement dont naîtra le fédéralisme et l'égalité économique.*

Dans son passé douloureux et sanglant, l'Espagne doit puiser les enseignements qui doivent lui permettre d'échapper à l'illusion démagogique d'une « démocratie sociale » qui ne ferait que perpétuer le régime franquiste pour s'engager ouvertement sur les voies du fédéralisme et de l'anarcho-syndicalisme.

Que la révolution sociale éclate en Espagne et les masses ouvrières et paysannes du monde entier se lèveront à l'exemple de leurs frères ibériques, avant-garde émancipatrice, pour briser les jougs monarchiques, dictatoriaux ou républicains qui les écrasent.

SEVY

Mal aux tripes

Oui, je suis de ceux qui eurent mal aux tripes lorsqu'un père de famille s'est tué parce qu'il n'obtenait pas un H. L. M. que la communauté française lui devait. Jean Bouchez, père de famille, s'est jeté dans la Sèvre.

Pourquoi avoir laissé en souffrance le dossier 14.720 des H. L. M. de Nantes, vous, les *bureaucrates*, les *technocrates*, les serviteurs de la politique de grandeur, les animateurs des bienfaits aux Ben-Bella, Bourguibha et Cie., les animateurs *de la bombinette*, de l'impuissante *force de frappe ?*

Peu vous importe la mort d'un candidat à un H. L. M. Vous n'avez de tendresse que pour les électeurs des *candidats U.N.R.-U.D.T.* Pour vivre dans la doulce France, il faut se tatouer sur le front : Vive la Ve République !

Sans cela, il faut attendre, même jusqu'au désespoir, jusqu'à la mort, la mort par le suicide, acte qui parfois est un signe de rebellion contre l'avachissement d'un peuple qui est conditionné suivant le bon plaisir de M. Pompidou.

Avait-il, comme nous, mal aux tripes, M. Pompidou, lorsque ses services de renseignements lui apprirent la mort de Jean Bouchez ? Non, il devait avoir son éternel sourire de politicien, de marchand de soupe «UNR-UDT». Ce sourire qu'il avait à la Télévision lors de sa causerie « au coin du feu », ce feu que ne verra plus Jean Bouchez, le noyé de la Sèvre ; ce sourire que M. Pompidou gardait encore au gala de l'Union des artistes lorsqu'il a trinqué joyeusement avec Elsa Martinelli, déguisée en belle cocotte 1900.

Les grands de la Ve République s'amusent et vous, les humbles, suicidez-vous ! Cela, à nous, syndicalistes révolutionnaires, nous donne mal aux tripes.

Y. M. BIGET

AMERIQUE

Ces pauvres Yankees sont, présentement, fort embêtés.

Principalement par le problème que pose les 20 millions de Noirs qui se trouvent en Amérique du Nord. Sans vouloir minimiser les autres problèmes, dont la guerre du Viet-Nam est sans aucun doute le plus important, je suis persuadé que celui de l'intégration des Noirs sera le plus long et le plus difficile à résoudre.

Et cela, non seulement parce qu'il existe aux U.S.A. une écrasante majorité de gens pour qui les Noirs ne sont pas véritablement des hommes, mais des êtres d'essence inférieure capables seulement de se reproduire, boire, manger et dormir, et surtout de travailler dur dans les emplois inférieurs que les Blancs, depuis bien longtemps, dédaignent d'occuper. Bref, pour ceux-ci, l'esclavage doit continuer, à peine adouci par quelques lois baptisées « sociales », et par les consolations que la religion apporte à ces modernes esclaves. A telle enseigne que c'est presque exclusivement de ce point de vue religieux qu'il faut se situer pour comprendre la situation.

Incontestablement, une minorité de Noirs instruits est parvenue à prendre conscience de la précarité et de l'infériorité de la condition de la communauté de couleur en Amérique du Nord. Et cette minorité, à force de meetings, de prêches et de publications, a réussi à persuader le reste de la nécessité d'une véritable émancipation. Malheureusement, tous, et sans omettre les plus cultivés, sont des croyants. Partant, ils ne voient pas autrement leur libération qu'à travers une sorte d'intervention divine, obtenue à force de vertus, de prières et de soumission au tout-puissant.

Trois courants religieux principaux, à première vue, partagent cette masse qui s'éveille. Le catholicisme, le protestantisme et l'islamisme. Les deux premiers, croyant en Jésus-Christ, et de ce fait entachés à la base par cette espèce de résignation qui, de tout temps, a été prêchée par les prêtres du christianisme, principalement ceux de l'Eglise catholique. Le mahométisme, lui, plus audacieux, plus combatif, semble mieux aider l'action des Noirs musulmans, qui sont, pourtant, une minorité. Mais cela n'est peut-être qu'une impression, et, dans l'ensemble, les deux parties de la communauté noire parcourront encore un long chemin côte à côte (même si parfois elles se combattent) avant d'arriver à un résultat positif.

L'on peut même affirmer que ce résultat positif ne sera atteint, par l'ensemble des Noirs, qu'autant que ceux-ci arriveront à se débarrasser de leurs superstitions religieuses, superstitions à peine moins ridicules que celles de leurs ancêtres des côtes d'Afrique. Et aussi de leurs leaders actuels, tous prêtres et pasteurs, plus ou moins téléguidés par les Eglises et les tenants du pouvoir politique.

Non seulement téléguidés, mais aussi, comme l'a dit Malcolm X, dans un entretien qu'il a eu avant sa mort avec un cinéaste du nom de William Klein : « *Choisis par les Blancs dans le but d'empêcher les Noirs de regarder au-delà des frontières des Etats-Unis et de chercher des alliés à l'extérieur.* »

Sans doute serait-il prématuré de demander à cette foule de croyants de s'émanciper d'abord spirituellement, cela demande une maturité d'esprit que ne possèdent même pas leurs leaders, mais cela viendra certainement dans un avenir plus ou moins proche, car ce n'est qu'à ce prix que l'on peut envisager leur totale libération. A condition, toutefois, de ne pas être stupide pour quitter une Eglise afin de s'intégrer à une autre.

B.

ESPAGNE

Ça bouge, en Espagne ! Chez les étudiants, s'entend, et sensiblement dans l'ensemble de l'Université. Bien sûr, ce n'est pas un réel mouvement révolutionnaire, et les protagonistes du mouvement n'en sont encore qu'à demander la disparition de leur prétendu syndicat, la liberté de former eux-mêmes leurs associations et de nommer ceux qu'ils mettront à leurs têtes. Mais, si l'on considère que cela se passe dans cette Espagne sous-développée à tous les points de vue, dans cette contrée moyenâgeuse où le seigneur, aidé du curé, est encore le maître incontesté, il y a lieu de ne pas minimiser l'affaire. Sans doute, le prolétariat espagnol n'est pas directement touché, car, tout de même, là comme dans tant d'autres pays, l'étudiant est rarement issu du peuple. Il forme une sorte de caste jeune et éprise d'idéal, bien sûr, mais aussi avide de devenir la classe technocratique qui participera au maniment des leviers de commande dans l'Espagne nouvelle. Car tout le monde le sent et le dit, il va y avoir et très bientôt, paraît-il, une Espagne nouvelle.

La répression, à la manière de Franco, est brutale, et c'est sans ménagement que les matraques noires de « los grises » tapent dans le tas. (Ne voyons-nous pas aussi cela, chez nous, dans cette France riche et heureuse qui se veut encore le flambeau du monde ?) Pourtant, la gent estudiantine ne se décourage pas, car un grand nombre de professeurs universitaires marquent leur adhésion au mouvement. N'est-ce pas ainsi que cela avait commencé à Budapest ?

Mais il y a encore autre chose. Dans un article du « Nouvel Observateur », intitulé « La révolte des soutanes », nous lisons ceci : *Avec l'incorporation des catholiques à la lutte universitaire, le régime va devoir faire face, pour la première fois, à un bloc compact qui groupe toutes les tendances, des catholiques aux communistes. Fait nouveau : cette année les prêtres universitaires ont pris part, eux aussi, aux manifestations de protestation et participé aux discussions des chambres syndicales.*

Et là est bien la pierre d'achoppement, car que peut bien signifier, véritablement, pareil mouvement, groupant toutes les tendances, des catholiques aux communistes, sinon une espèce de noyautage des éléments considérés comme révolutionnaires par les prêtres de ces deux églises. Et quand on sait que l'église communiste est à peu près inexistante à côté de l'église catholique, on voit de quel côté penchera la balance. Et, en fin de compte, le mouvement d'émancipation des curés de la base, affirmant que « *Pour porter l'évangile au peuple, il faut prendre part à sa vie* », risque de tourner court, ainsi qu'il en a été chez nous, il n'y a pas si longtemps, avec les prêtres ouvriers.

Et ce sera très bien ainsi, car le peuple espagnol, celui qui travaille, n'a pas besoin de l'Evangile, serait-ce celui de saint Marx. D'autres voies s'ouvrent à lui, qu'il connaît bien, ou plutôt qu'il connaissait bien autrefois. Les voies du syndicalisme libertaire, les voies de l'organisation du travail par le travailleur, qui sont encore l'espoir des exilés espagnols si nombreux dans notre pays.

Mais les nouvelles générations ont-elles conscience de cela ? Connaissent-elles, autrement que par ouï-dire, l'importance et le sens des luttes d'autrefois ?

Il est permis d'en douter, mais il est aussi permis de penser que cela pourrait renaître instinctivement, à la faveur d'une action révolutionnaire possible, même si elle a son point de départ, cette action, dans une simple et banale agitation d'étudiants plus ou moins ensoutanés.

BLANQUET

17e UNION REGIONALE

L'Union Régionale de la C.N.T. française de Lyon, convoque ses membres à l'assemblée générale du 28 mars 1965, qui aura lieu au siège de la 17e Union Régionale, 60, rue Saint-Jean, Lyon. Présence de tous indispensable à 10 heures 30. Important Ordre du jour.

A la S.N.C.F. Après le vote des « délégués »

Les élections des délégués à la S. N. C. F. auront démontré à quel point la direction a décidé, à l'image du régime, de faire le jeu des « centrales représentatives », et, en particulier, de la C.G.T.

Il faudrait plusieurs pages de ce journal pour citer tous les exemples connus d'unité entre nos « braves » délégués et nos non moins « braves » responsables syndicaux avec la hiérarchie de tous poils.

Ce n'était même plus de la « cuisine », c'était un brouet visqueux où se mélangeaient les promesses, les menaces et les calomnies pour entraîner les cheminots à se rendre aux urnes le 10 mars.

« Nos » représentants syndicaux ne cessèrent pas de toute la journée de lécher dévotement les pieds des chefs pour que ceux-ci n'oublient pas de donner du temps aux indifférents, qui pour abandonner le boulot pendant une demi-heure et se changer les idées acceptaient d'aller voter.

Au nom de la liberté syndicale, le cheminot de 1965 n'a le droit de choisir qu'entre les organisations dûment reconnues et enregistrées comme « représentatives » par la S.N.C.F. à la suite d'un protocole d'accord entre la direction, la C.G.T., la C.F.T.C. et les Cadres en 1948, protocole que F.O. a signé depuis pour avoir sa part du gâteau.

Mais les centrales « représentatives » n'arrivent pas à jouir de leur monopole bassement acquis. Pour que leur jouissance soit complète, il faut qu'ils aient la sensation de tenir leurs privilèges de l'abandon des travailleurs. Que serait un « délégué du personnel », en vérité, s'il n'était pas assuré que le personnel abandonne son sort à ses fantaisies ?

On ne dira jamais assez que « ce qui manque le plus aux travailleurs, c'est la science de leur malheur ».

Un de ces rodomonts, appartenant à la C.G.T., s'en prenait, le 10 mars, à un jeune cheminot qui refusait de participer au vote, en avançant cet argument : « Tu ne votes pas, mais tu paies bien des impôts ». Comme on voit, notre homme a une vocation de moralisateur, il n'a pas pensé un seul instant que sous tous les systèmes étatiques et hiérarchiques, même s'ils se prétendent populaires, se sont précisément les élus qui instituent et maintiennent les impôts.

En un mot, les « délégués » élus avec l'accord de la S.N.C.F. sont très utiles. Utiles à la direction et à la hiérarchie, ils évitent à ces messieurs de perdre leur temps à faire l'inventaire des portes de chiottes qui ne ferment pas, ou des vitres à remplacer. Ce sont là les seules victoires des délégués.

Pour ce qui est de la question du respect de la réglementation du travail, du dictionnaire des emplois, de l'humanisation du travail, des repos, des congés, de la diminution des heures de travail, celui qui en parle est regardé de travers. Pour tout dire, c'est un emmerdeur, un empêcheur de tourner en rond.

On en arrive même à une délation larvée. Et les délateurs sont « nos braves » délégués. (Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.)

Les « syndicats représentatifs » constituent aujourd'hui le clan des meilleurs défenseurs des hiérarchies. Ils ont détruit la situation de premier plan du syndicalisme cheminot qu'avait su créer Guérard il y a un demi-siècle. Ils sont responsables de la situation précaire des travailleurs du rail.

« Comment faire, alors ? » diront les cheminots. C'est pourtant simple : refuser de marcher dans ces ridicules stupidités, faire le vide des organisations « représentatives ».

Et surtout reprendre les méthodes d'action directe préconisées par Delesalle et Pouget au Congrès confédéral de Toulouse en 1897.

Ce qui nous sépare des syndicats officiels, c'est toujours la même chose que Pouget dénonçait en ces termes au Congrès de Bourges en 1904 : « La distinction n'est pas entre réformistes et révolutionnaires, mais entre les partisans de la suppression du salariat et ceux qui, oubliant les principes fondamentaux du syndicalisme, se laissent aller à poursuivre l'entente entre le capital et le travail : ceux-là sont les partisans de l'aplatissement. »

Aujourd'hui, la Confédération Nationale du Travail est seule à représenter le véritable syndicalisme révolutionnaire, où chaque syndiqué est un des éléments moteurs de la lutte.

Les anarcho-syndicalistes qui composent la C. N. T. n'ont nul besoin de « représentants » accrédités par le capital et l'Etat.

L'action directe est leur moyen d'action.

La délégation directe, révocable à tout moment, est son seul moyen d'expression.

Les travailleurs conscients ne manqueront pas de rejoindre les rangs de la C. N. T. où les cheminots pourront reformer leur syndicat digne du syndicalisme.

R. J. SOURIANT

Fédération Anarchiste - Jeunes Libertaires

Chers amis,

Dans le cadre de la « Campagne Anarchiste pour la Gestion Directe », le Comité de Liaison F. A. - J. L. de Marseille organise deux conférences auxquelles vous êtes cordialement invités.

Dimanche, 28 mars 1965 :

« Pourquoi nous ne votons pas », avec Me Henri JULLIEN.

Dimanche, 4 avril 1965 :

« L'autogestion libertaire », avec Daniel GUERIN.

Ces deux manifestations auront lieu à la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie (Gare de l'Est), dans la salle Pelloutier. Elles commenceront à 9 heures 30 très précises.

Comme d'habitude, ces deux conférences seront suivies d'un débat. Nous pensons que vous aurez à cœur d'y participer et d'y emmener de nombreux amis.

Comptant sur votre présence, recevez, chers amis, notre plus fraternel salut libertaire.

LE COMITE

Solidarité

Nos camarades du Groupe Jeunes Libertaires de Lille viennent d'être condamnés !

Voici les faits :

En janvier 1964, ils avaient organisé une projection privée du film « Octobre à Paris », à laquelle assistaient de nombreux jeunes. La Police était intervenue, avait saisi le film et arrêté nos camarades.

Ils furent jugés et acquittés une première fois en septembre 1964, mais, à l'instigation de notre-ministre-de-la-Justice, ces messieurs firent appel et nos camarades ont été déférés devant la Cour d'appel de Douai (jugement du 14 janvier 1965).

Le verdict vient d'être connu :

Nos trois camarades sont condamnés à 200.000 frs. d'amende plus les frais de procédure dont on ignore encore le montant !

Notre Caisse de solidarité, qui, grâce aux efforts de tous, a sorti déjà plus d'un demi-million de francs *doit intervenir.*

Malheureusement, elle a été un peu délaissée, ces temps derniers. (La souscription pour la Librairie y est sans doute pour quelque chose.) Il reste en effet environ 10.000 anciens francs en caisse.

Que tous ceux qui le peuvent fassent un effort et qu'une fois encore nous puissions être tous fiers de l'effort collectif.

∴

Nous prions tous les camarades d'excuser le retard que nous mettons parfois à leur répondre. Qu'ils soient persuadés que cela n'est pas dû à de la mauvaise volonté de notre part. Il y a tant à faire ! (D'autre part, la fatigue et la maladie ne nous épargnent pas non plus !)

Nous nous voyons dans l'obligation d'expédier cette circulaire au tarif *imprimé*, pour réduire nos frais postaux. Néanmoins si des camarades, pour des raisons qui leurs sont personnelles désirent la recevoir cachetée, qu'ils nous le fassent savoir.

Comité de Liaison F. A. - J. L. de Marseille. René Bianco, 13, r. Académie (1er). C.C.P. 38 31 81 Marseille

SOUSCRIPTION
LIBRAIRIE INTERNATIONALE

Le dernier compte rendu, publié dans les premiers jours de janvier 1965, faisait état de 48 souscripteurs et d'une somme de 225.500 anciens francs.

Mais si, depuis, nous avons eu le plaisir de compter 14 nouveaux souscripteurs, il faut bien reconnaître que très nombreux (trop nombreux même) sont encore ceux qui n'ont pas répondu à notre appel.

Trop nombreux aussi ceux qui, tout en étant tout à fait d'accord avec notre initiative, tardent à le manifester d'une manière probante, ce qui, nous n'en doutons pas, déciderait les camarades qui peuvent être encore hésitants.

Espérons... et redoublons d'efforts.

Numéro 4, 35 frs. ; 5, 20 ; 6, 40 ; 7, 10 ; 10, 50 ; 15, 10 ; 19, 10 ; 22, 47,50 ; 23, 93,50 ; 30, 8 ; 31, 50 ; 32, 10 ; 33, 20 ; 41, 11 ; 49, 3 ; 50, 20 ; 51, 20 ; 52, 30 ; 53, 10 ; 54, 10 ; 55, 15 ; 56, 50 ; 57, 50 ; 58, 20 ; 59, 50 ; 60, 10 ; 61, 10 ; 62, 10.

Fédération locale de la C.N.T.E. (Greasque) : 12 ; Groupe de Liaisons Internationales (Paris), 10 F.

Total au 1er mars 1965 : 300.000 anciens francs (3.000 frs.).

Et la souscription continue :

Bianco René, C.C.P. 38 31 81, Marseille.

Opiniones y puntos de vista

Se dice que las circunstancias, el medio ambiente que le rodea, influyen mucho en el comportamiento y en el obrar del individuo. Si ello tiene su parte de verdad, no es menos cierto que puede muy bien sustraerse a ese medio y no dejarse llevar por ninguna clase de circunstancia, si se lo propone, si lo desea conscientemente. En ello puede jugar papel preponderante la voluntad, junto a la consciencia y a la convicción ideal. Ningún convencido idealmente suele dejarse arrastrar por ninguna corriente si ese no es su deseo explícito. Aquellos que la corriente arrastra y envuelve, bien puede decirse que carecen del suficiente carácter, de la fuerza de voluntad necesaria, que no están compenetrados con el ideal que dicen sentir, pues de otra forma sabrían apartarse, a fin de no ser conducidos como ocurre con los que son simple masa moldeable.

«Todas las corrientes llevan limo», me escribió bastantes años hace un compañero, del que no he vuelto a saber desde entonces. Cierto. Mas si el militante consciente, si el idealista convencido no sabe distinguir el limo del agua corriente y el agua corriente del manantial, es que su convencimiento es precario, limitado, incompleto. El idealista no sólo ha de saber distinguir, sino que, además, ha de hacer porque el agua revuelta, aún la que simplemente contenga escasos residuos de lodo, no pueda contaminar a nadie de los que de ella quieran beber, bien sea porque la sed les ciega, o porque su limitada visión les impide apreciar las impurezas que pueden serle nocivas, cuando no mucho peor. El idealista que a sabiendas permite, tolera o deja que otros se contaminen, ha de considerarse responsable de ese acto de inconsecuencia.

Si nos consideramos convencidos, consideremonos también obligados a prever, prevenir, evitar cuanto por nuestro abandono, «yomenfutismo» o exceso de condescendencia, se pueda producir en nuestros medios. Si la semilla de la desunión, si la pretensión, no nueva por cierto, de que la duda en las ideas y en la finalidad se haga sitio, o que el virus llevado vuelva a dividirnos tratando por las más diversas formas abrirse camino, consideramos como labor ineludible poner todo eso tan a la vista, tan patente e incontrovertible, que nadie en absoluto pueda llamarse a engaño.

Está archirrepetido nuestro punto de vista de obrar todos, con la sinceridad y seriedad que a veces se olvida, y que habría de ser siempre y sin excepción, nuestra principal característica. Si a nadie se le ha negado ni puede negársele el derecho a la discrepancia, pues ello sería más que absurdo, lo menos que se puede seguir pidiendo es eso, sinceridad ante todo, claridad, no andar con medias tintas, tapujos y otros subterfugios; exponer cada cual su manera de ver las cuestiones, sus anhelos, sus deseos y la finalidad que se persigue por encima de toda consideración y distingo.

Completamente de acuerdo con que las ideas no han de estancarse jamás, pues entonces quedarían cubiertas de ese lastre fangoso que tanto tratamos de combatir. Ahora bien, en nombre de la constante renovación que es la vida, es inadmisible el que con otros nombres, o adjetivos, se nos quiera hacer digerir el que volver a tácticas completamente desprestigiadas, represente una verdadera renovación; cuando más una innovación que nada nuevo o particular nos puede enseñar ya, que no sepamos. Hubo un tiempo en que algunos quisieron cortar las barbas a todos o casi todos nuestros teóricos, sin caer en la cuenta de que aún afeitadas, volvían a brotar y hasta con mayor pujanza. Ahora el circustancialismo no se para en eso, va más lejos, adopta otros medios para sembrar dudas, quisiera que todos comprendiéramos lo necesario que es adaptarnos, so pena de desaparecer. Como si fuera la larga etapa de prueba actual el único escollo encontrado en nuestro camino. Antes se recurrió al sentimentalismo, ahora es el comodismo que representa, por lo visto, el ganar batallas sin lucha cruenta. La situación lamentable de todos los sindicalismos amorfos apéndices de partidos o de Estados, no hay manera de que les entre en la cabeza. Sin ignorarlo, quieren, por lo visto, que también nosotros tropecemos con parecida piedra, perdamos tiempo, después del que ya llevamos perdido entre «dimes y diretes» ,y todo porque anhelos no confesados con la debida claridad y sinceridad, u otros motivos más confusos o acaso no confesables, quieren que la duda y el ambiente actual se eternicen.

¿Quiénes, otros que nuestros enemigos de toda la vida, saldrán con ello beneficiados? De ninguna manera creemos sea el rebelde y sufrido pueblo español, en nombre del cual se suelen argumentar necesidades adaptativas al mal menor u otros motivos circunstancialistas o democráticos, tan gastados que ya ni siquiera se tienen de pie. Porque, ¿quién es hoy el que desde el más simple aprendiz al máximo dictador, no se llama *demócrata* con todas las letras y en tamaño grande?

Evolucionemos sí, siempre; pero hacia adelante, hacia más ideal. Jamás hacia atrás, hacia no importa qué renunciamiento que nos igualaría a cualquier arribista de los tantos como en la política abundan en demasía.

JULIAN FLORISTAN

DISCOS

Un artículo no es un traje de novia, un perifollo de pizpireta, un sombrero de colores. Un escabel tampoco, por ser, la estatura natural, la que mejor conviene a los individuos que escribimos en los periódicos.

En una revista bonaerense (200 ó más páginas) el lector puede perderse. En un triste cuatro páginas, se pierde el escritor que no tiene lectores. Aunque su adose, por presión o por amistad del director, en primera página. ¿Se ignora? Pues lo decimos: los lectores avisados, curiosos, o puntuales, saben doblar la hoja para dar con «sus» firmas; para apreciarlas, o lo que sea.

Si yo exijo página primera para colocar mis escribidorías, peco de vanidoso y de desconfianza para conmigo mismo. Si otro hace lo mismo, me acompaña en el entierro de mis condiciones, para enterrar, al fin de cominitiva, a las suyas propias.

Convertir la primera página en una exposición de narcisos, en un aparador de productos, puede ser ostentoso, enjundioso o lo que se quiera, en «Prosa en Nácar», en «La Moda y los Dias», y otras cursilerías.

Porque —conviene recordarlo— en la C. N. T. no hay compañeros de segunda, tercera, ni de puerta trasera. En la C.N.T. se es todo o no se es nada. Incluso lo que se llama «militancia» es contrario a la dignidad de los compañeros reducidos a la condición de cotizantes. «Militanciar» el Movimiento es parar a éste; es convertirlo en máquina necesitada de maquinista y fogoneros; el resto, lo no «militancial», eso sería el carbón o el petróleo, la materia grosera que da marcha al motor, al carro privativo de los distinguidos.

Libertariamente es desconocida la existencia de marqueses, de títulos nobiliarios. No hay página de preferencia ni tribuna privativa. No hay compañero más guapo que otro en este lugar donde la belleza moral es la única que cuenta.

El prejuicio de los distingos uno mismo debe eliminárselos, so pena de eliminarse, libertariamente, a sí mismo.

Que valga, cuanto digamos, por la fuerza de verdad, de buena intención, de enseñanza que contenga. No importa la interpretación que cinco mil oyentes o lectores den al contenido. Algo tendrán que apartar, y que aprovechar. El retrato es superfluo y la egolatría molestosa.

Yo tenía en Pigalle un viejo fotógrafo que por simpatía de edad me dejaba como nuevo. Ahora que murió, no me atrevo a presentar mi tipo al objetivo de otra máquina.

Escribo esto para ti, para mí, y para cuantos nos rodean.

Ilógicamente, porque de estar en hogar verdaderamente anarquista, estas recomendaciones no podrían ser formuladas por carencia de motivo.

DISCOBOLO

Noticias de España (Viene de la pág. 4)

El P. Escarré, o Abad de Montserrat, tomó, —como es sabido— camino de Roma para presentarse al Vaticano, quien, al decir de las crónicas, lo tiene reclamado para contribuir a los trabajos del Concilio.

Tratándose de un monje catalanista que tanto ha dado que decir y que hacer a la prensa y a los gobernantes de España, el supuesto traslado de Escarré es lógico que haya sido interpretado como una eliminación del monje «díscolo», del rectorado del monasterio montserratino.

¿Qué puede haber de verdad en ello?

Cómo el cardenal Segura, Escarré ha tenido adjunto. No como Segura, Escarré no ha tenido enemigo a su lado.

Veamos ambos casos. Segura hizo quemar las capillas protestantes de Sevilla comprometiendo la ayuda yanqui a Franco. Frente al sabotaje que el furioso cardenal hacía a la economía franquista (tan generosa para el Vaticano), el Papa ordenó neutralizar a Segura por insistente recomendación de Franco. Muerto de rabieta Segura, la gasolina, las máquinas de guerra, los utensilios industriales, e incluso los productos alimenticios caritativos para parroquias, no sufrieron interrupción norteamericana. El Vaticano había obrado correctamente con respecto a El Pardo. Pero en el asunto de Montserrat hay que creer en el ascendiente (nosotros tenemos pruebas fehacientes de ello) de Escarré en Roma, y para los incrédulos de esta verdad deslizaremos solamente la destitución de Galinsoga, director de «La Vanguardia», y del gobernador «barcelonés» Acedo Colunga, dos furiosos centralistas que se habían torpemente engallado contra la potencia... espiritual que era y es el abate montserratino. Pero, se podría preguntar: ¿Por qué Franco potente como es en España, no consiguía arrojar de su dominio al monje rector de la «Moreneta»? Sencillamente, porque en España, religiosamente no rige Franco, sino el Vaticano por poderes obtenidos en el Concordato. ¿Más claro? Y obsérvese además otro detalle: Mientras a Segura le meten un adjunto enemigo, al catalanista Escarré le adjuntan otro... catalanista, de lo que se colige que el embrollo Montserrat - El Pardo está lejos de estar descifrado.

De momento se establece lo que sigue: En Cataluña está prohibido publicar periódicos y revistas en idioma del país, y en cambio Montserrat tiene su revista catalana: «Serra d'Or». Escarré ha ido o lo han disparado a Roma, pero el juego está lejos de estar terminado.

Porque al fin y al cabo, el Vaticano, en la España martirizada por sus servidores, tiene necesidad del doble juego, y para ello la carta Escarré es preciosa por cuanto consigue arrastrar incluso a las izquierdas catalanas hacia el catolicismo «resistente» aposentado en la corte de la reina «Moreneta»...

LEONCIA RAMOS URBINA

Alejandro Jacob:

(Continuación)

Jacob tenía sobre todo la fobia contra el clero, la nobleza y la magistratura. Por el contrario, se había propuesto no «visitar» a los profesores, médicos, escritores y demás profesiones que él consideraba que ejercían una función útil.

Como principio humano había establecido no atentar nunca la vida de las personas, salvo en caso de defensa contra «les chiens de garde de la société». Antes de pasar visitas a las propiedades se aseguraba de que los dueños estuviesen ausentes. Sin embargo, en Orléans se vio acorralado por dos policías que lo iban siguiendo. Usa del revólver y hace dos disparos. Un policía cae al suelo, el otro recula. Venciendo bastantes obstáculos pudo ganar París.

Poco a poco las circunstancias de su azorosa vida le indujeron a tener que convivir con gentes vulgares ajenas a todo principio de moral. Pero Jacob no dejó nunca de ser fiel a las ideas que abrazó voluntariamente cuando aún era un chiquillo. Grandes fortunas pasaron por sus manos; sin embargo, durante todo ese período que pudo haberse asegurado una existencia holgada, llena de comodidades y de lujo, se conformó con ir a comer a los restaurantes más modestos, donde el gasto que hacía no llegaba a tres francos por día.

Dado la forma de vida tan *especial* que practicaba, era de esperar que un día u otro le tendiesen una celada, o que hubiese una delación por parte de alguien que lo conociera y que cayese vivo o muerto en manos de los agentes que lo perseguían. Y así pasó.

Corrían los últimos días del mes de abril de 1903. Jacob, con dos compañeros más, había salido de París para coger el tren en Pont-Rémy, pueblo cercano de la capital y trasladarse a provincias. Un momento, hablando con el guarda agujas de la estación, comprende que éste lo delató por teléfono a los policías, que, inesperadamente, se le echaron encima. Tras una lucha encarnizada, donde tuvo que emplear toda su fuerza y coraje, pudo escapar, dejando dos agentes caídos al suelo.

A campo a través, mojado, con fiebre que ya traía desde París, sin fuerzas para continuar la marcha, tropezó con unos gendarmes que lo detuvieron. Al entrar en la prisión de Abbeville, la mujer del guardián-jefe se arrojó sobre el preso y le dio un fuerte mordisco en la muñeca.

La instrucción del proceso duró casi dos años. Durante ese tiempo los libertarios desplegaron bastante actividad en favor del procesado. Debieron incrementar toda clase de actividades para conseguir salvar la cabeza de Jacob. Un periódico, semanario anarquista, «Germinal», fue fundado en Amiens, lugar señalado para la celebración del juicio.

A partir del cuarto número, en enero de 1905, el semanario estuvo consagrado a la defensa de Jacob y sus compañeros. Al mismo tiempo emprendieron una campaña de agitación en la que organizaron varios actos públicos. Sebastián Faure y otros oradores prestigiosos ocuparon la tribuna en diferentes lugares de la región y del país entero. Al final de una conferencia, que tuvo lugar en Amiens, se formó una manifestación que corrió las calles de la ciudad cantando la Internacional, gritando al mismo tiempo ¡viva Jacob!.

Luchas violentas se produjeron delante de la prisión. La mujer del guardián-jefe, la misma que había mordido al detenido, tomó tanto pánico que cayó enferma y murió poco tiempo después.

El juicio de «Los Trabajadores de la Noche» comenzó el día 8 de marzo. «Germinal» arreció su campaña a la que había consagrado casi todas sus columnas durante un mes. La alarma entre las fuerzas del «orden» se traducía desplazando soldados al Palacio de Justicia. Un batallón de infantería ocupaba el interior. Gendarmes de caballería, soldados de un regimiento de cazadores, mandados por un general, en traje de campaña, escoltaban el coche celular que conducía a Jacob y sus dos compañeros.

No obstante, un buen número de jurados, aterrorizados por la repercusiones que pudieran tener las represalias anarquistas, se ausentaron. El presidente, indignado, mandó a buscar a cada uno de ellos por una pareja de gendarmes acompañados de un médico que debía verificar si los pretextos invocados eran ciertos.

La actitud que mantuvo Jacob en la audiencia, delante de los magistrados, era verdaderamente extraordina-

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

DISCORDANCIAS A VOLEO

PERU, Lima, 2 de marzo.—Un terrateniente de Kakapi (sudeste de Perú), descubrió un medio original para terminar las huelgas. Invitó a comer a nueve responsables del sindicato local, cuidándose de envenenar los alimentos. Los nueves sindicalistas murieron. La acusación proviene del diputado Julio Are Catacora, quien se declara decidido a que se investigue el hecho. El diputado agregó el detalle de que el juez local, tras haber recibido dinero de manos del «hábil» propietario, se había negado a iniciar la investigación correspondiente, alegando que los nueve sindicalistas habían muerto a causa de una «crisis cardiaca colectiva».

Después de esto se seguirá acusando de barbarie a los indios que, armas en mano, realizan actos de reclamo exigiendo la entrega de las tierras para quienes las trabajan. Estos indios se enfrentan con patrones, policías y ejército para garantizar su derecho a la vida. A una vida dura de trabajo y de secular sacrificio. Se les califica de asesinos... Hace pocos meses se tildaba a los indios peruanos de salvajes porque habían colocado en situación difícil a un grupo de prospectores técnicos que recorrían el país. Y hace apenas una semana se hacía parecida referencia acerca de los indios del Brasil...

De Estados Unidos nos llegan a carretadas los ejemplos de la «civilidad» de los blancos, tan brutos, tan cínicos y en ocasiones tan «hábiles» como el propietario peruano.

∴

MARRUECOS, Rabat, 1 y 2 de marzo.—Se trata aquí de «crisis frenética contagiosa». Un centinela de guardia ante el domicilio del príncipe Moulay Abdallah tiró varias ráfagas de metralleta contra cuatro estudiantes franceses que paseaban tranquilamente. El ministerio del Interior comunicó que se trataba de una «crisis repentina de demencia». Y se condujo al centinela al hospital siquiátrico. Al día siguiente ocurrió un hecho análogo en Settat, a 80 kilómetros de Casablanca. Un soldado de facción ante una oficina administrativa tiró con su mosquetón contra la gente que pasaba por allí. Seis heridos. Un muerto. Casualidad, el muerto era un sindicalista. El ministerio repitió la misma explicación que para el anterior hecho. Pero a nadie escapa que para ciertos soldados «las consignas son las consignas» y que la sola razón de hallarse «armas en mano» les predispone a servirse de ellas. Estos casos se repiten a diario a lo largo de las fronteras de Israel. ¡Abajo las armas! Fuera el veneno. Sobre todo: acabemos con todo aquello que origina el odio del hombre hacia su semejante.

∴

TUNEZ.—En estos días, como centro de álgidez Túnez y como repercusión desde Africa árabe a Israel y viceversa, se repite el eco de las declaraciones se Burguiba. De no corresponder a intereses bastante complicados se encaminarían tales declaraciones a mitigar hasta su desaparición el odio entre los hombres. Desgraciadamente, Burguiba, como todo hombre de Estado, habla y obra de acuerdo a los intereses de «su propia razón de Estado». No obstante, es magnífico aquello de que «los árabes y los israelitas podrán vivir en armonía cuando se hayan desembarazado de sus complejos y de sus extremistas». Es necesario que en este conflicto no haya vencedores ni vencidos.» Parece en verdad inconcebible que los «judíos», ricos de la experiencia persecutoria de que son —no solamente fueron— doloroso ejemplo, se empeñen a su vez en maltratar y perseguir a los árabes que quedaron en Israel. Pero el nacionalismo y las taras religiosas forman parte de los «complejos» a que se refiere Burguiba. Sirven a la vez a justificar la explotación humana y a ahondar rencores.

∴

Rencores que se ahondan en todas las latitudes por las mismas razones que aparecen siempre encubiertas por intereses artificiales. «Oriente atraviesa actualmente una crisis multiforme. En Aden, los atentados contra las fuerzas británicas son cada vez más frecuentes. En Behrein, los obreros del petróleo, hostiles al gobierno, se hallan secundados en su huelga por los estudiantes. En Libia los estudiantes se enfrentan con las autoridades y reclaman derechos y libertades que les son negados.» (Ni más ni menos que en España, decimos nosotros). «En Sudán varias decenas de millares de personas se manifestaron en favor de una democracia amplia. Resulta significativo que los nacionalistas, sea en Adén o en Benghazi, asocien sus reivindicaciones específicas al requerimiento de la ruptura de relaciones diplomáticas con Alemania federal, a la que ven como símbolo del «neo-colonialismo» que se manifiesta en toda la región.» Editorial de «Le Monde», 12 marzo 1965. París.

∴

ANKARA 13 de marzo.— Las «radios de Turquía» no tenían nada que decir ya el sábado en cuanto a los incidentes que ensangrentaron el sector minero de Zonguldak, en el mar Negro. En la noche del jueves al viernes hubo dos obreros muertos y diez heridos. Las fuerzas del orden —soldados— tuvieron doce heridos. Un ingeniero sufrió soberana paliza. Se produjo el hecho por el descontento que provocó un reparto de «primas» que favorecía a técnicos y capataces en detrimento de los obreros. El asunto ha de haber sido grave, puesto que Urgupla, presidente del consejo de ministros, envió inmediatamente al ministro del interior, Akdogan, miembro del Partido de la Nación, al director general de seguridad y al segundo comandante de la gendarmería. Con el fin «de evitar toda probabilidad de un desarrollo de los acontecimientos» se tomó contacto con el mando de las fuerzas armadas. «Se enviarán unidades suficientes para restablecer la calma», informa Urgupla. El jefe de la coalición quadripartita que asegura las «responsabilidades» del gobierno, tomó contacto con Ismet Inonu, el jefe del único partido que no forma parte del gobierno. El resultado se comunicó al Senado en los siguientes términos: «Las medidas adoptadas hasta ahora fueron examinadas con los honorables «líderes» de los partidos políticos y se reconoció a la unanimidad que el gobierno había tomado todas las medidas necesarias.» De ello resulta que Kozlu, pueblo de mineros, se halla prácticamente rodeado por las fuerzas combinadas del orden y del ejército. Y que todos los políticos aprueban el procedimiento.

Esa es, sin duda alguna, la única manera de acallar los odios y establecer la paz.

Sobre todo que, simultáneamente, los senadores decidían «aumentarse» ochocientas libras por mes de inmunidad parlamentaria. Todo quedará en buen camino con un discurso de Urguplu a los sindicalistas y los obreros, «que no han de dejarse arrastrar a situaciones ilegales», sobre todo en los momentos difíciles que atraviesa Turquía a causa del «problema nacional de Chipre».

Mustafa Kemal, bautizado Ataturk (padre de los turcos), inició en 1923 una revolución que destruyó al Califato. Pero lo remplazó por un Estado «moderno» que, con métodos tan viejos como los empleados por Califas y Pachás, continuar martirizando al «pobre turco» de la gleba. Los sindicatos obreros, en Turquía, como en Argelia o en Cuba, como en España —analogías probadas a todo momento— se hallan maniatados por el Estado. Lo que no evita huelgas ni sublevaciones.

∴

«LAS PROVINCIAS». Diario Decano de la Región Valenciana, 12 de marzo 1965.—En la página 17, nos da una sorpresa comentando las «Actividades del Movimiento Cooperativo Alemán». Nos dice que «Del ochenta al noventa por ciento de los productos agrícolas alemanes son mercantilizados a través de las cooperativas». Aporta datos acerca de la fructuosa acción contra los intermediarios, apoya una gestión propia y autónoma y termina diciendo: «Un buen principio de la cooperación, en vez de intentar dirigir al cooperador, se le debe ayudar para que sepa dirigirse él mismo por el camino que más le convenga, facilitándole los medios técnicos y económicos para que lo ande con arreglo a sus luces. Además, naturalmente, de eliminar la corrupción o la malversación, la elección libre de todos los cargos, la descentralización administrativa, la eliminación de objetivos políticos...» Anda compañero Sesma, que nos darán ahora en Valencia lecciones de prácticas de cooperativismo!!!

∴

Para completar el ramillete, vemos en «L'AURORE» París, 17-III-65, pág. 3.—(De notre envoyé spécial Didier Leroux). La experiencia que apasiona el mundo agrícola. *Tres cultivadores normandos han creado el primer «kibboutz» francés.* El artículo relata el ejemplo de tres familias que fundaron una colectividad agrícola en Dézert, pueblecito de la Mancha. Sin duda el periodista desconoce otros ensayos establecidos en el «mediodía» de Francia. Como desconoce lo que en el mismo sentido se realizó en España por parte de «irascibles rojos anarquistas». Su entusiasmo —s. es de fondo— se acrecentaría si lo conociera. Más aún si los colectivistas españoles fundaran en Francia colectividades ejemplares...

Para «Le Combat Syndicaliste»

Queridos compañeros:

En vuestra edición fechada 14 enero 1965, el compañero Gregorio Quintana publicó unos comentarios sobre la declaración de la S.A.C. referente a su colaboración con la C.N.T. de España. Aprovechamos la ocasión para poner de relieve que la actitud de la S.A.C. frente a la C.N.T. sigue sin cambiar. Deseamos dar a nuestro movimiento hermano español el apoyo de que seamos capaces, aspirando a las mejores relaciones posibles con todos los grupos de la C.N.T. El organismo superior del Exilio en Toulouse fue invitado al congreso de la S.A.C., lo mismo que el Comité Nacional de España. Somos los primeros en lamentar que el exilio no se hiciera representar en nuestro congreso. Quizás, el contacto hubiera podido contribuir a una aproximación entre el Interior y el Exterior que la S.A.C. considera muy importante.

Queremos ocuparnos sobre todo de las afirmaciones de Quintana sobre una S.A.C. supuestamente dividida o escindida. Tenemos la intención de demostrar lo erróneo de esta opinión, dando al mismo tiempo unas informaciones referentes a otra afirmación gratuita formulada hace algún tiempo en LE COMBAT SYNDICALISTE por el compañero Ferrer, y según la cual la S.A.C. se encuentra en pleno descenso. Las falsas informaciones y opiniones sin base en la realidad no pueden ser útiles para ningún interesado, y es por esta razón que nos permitimos aducir los siguientes hechos.

La única escisión ocurrida en la historia de la S.A.C. se produjo en 1928, cuando un grupo de afiliados influenciado por los I.W.W. se separó de la S.A.C. para constituir la «Federación de trabajadores sindicalistas». Diez años más tarde, el grupo en cuestión volvió a unificarse con la S.A.C., que desde entonces ha quedado intacta.

Sobre nuestras relaciones con la A.I.T. y los problemas ligados a esta cuestión, ciertamente, se llevaron a cabo en su tiempo, en el seno de la S.A.C., unas discusiones a veces muy animadas. Pero no hubo más. Un solo afiliado se marchó de la S. A. C. debido a estos conflictos, y hay que añadir que durante aquel tiempo, sólo un grupo muy limitado de afiliados se oponía a las decisiones de nuestros congresos y tomas de posición de la S.A.C. Esta única baja que acabamos de mencionar se produjo hace unos diez años. Este acontecimiento acaecido hace tanto tiempo ya no ha tenido ninguna importancia para la evolución orgánica de la S.A.C., sobre todo si pensamos en el hecho de que cada año unos 2.000 afiliados dejan de pertenecer a la S.A.C. debido a casos de defunción, bajas voluntarias y especialmente porque cierto número de afiliados pasan a otras industrias donde les es imposible seguir en la S.A.C., como sindicato, a causa del terror monopolista ejercido por la central socialista.

No nos oponemos a que alguien tenga una opinión crítica o hasta hostil sobre la S.A.C., pero los que creen que la organización esté escindida, desconocen sencillamente las realidades. Lo mismo podemos decir de los que se imaginan que la S.A.C. sea una organización en pleno descenso o decadencia.

Desde el año 1958, el número de afiliados está aumentando ininterrumpidamente. Queremos concretizar esta información dando unas cifras: En el año de 1957, el número de afiliados de la S.A.C. había bajado hasta 16.217. Según el último censo disponible que se refiere a la situación del 31 octubre 1964, el número de afiliados había ascendido a 20.307. Es decir, hemos aumentado con 4.120 afiliados, y esto a pesar de la pérdida anual arriba mencionada que se explica, en gran parte, por el traslado de afiliados a nuevos campos de actividad industrial donde la S.A.C., como organización minoritaria, no está representada todavía.

Cuando dispongamos del censo final para 1964 —en una semana poco más o menos— veremos que el número de afiliados el 31 de diciembre fue superior a 20.307. Pues el aumento continúa con un tacto acelerado. En la actualidad, la S.A.C. se encuentra en un período expansivo que no tiene comparación en la historia de la organización. En parte, los nuevos afiliados son nuevos grupos de asalariados. Como ejemplo podemos mencionar que una parte importante del personal empleado en los aeropuertos suecos y técnicos altamente especializados acaban de afiliarse a la S.A.C., habiendo ya concluido nuevos convenios parciales sobre salarios y condiciones de trabajo.

Según parece, el malestar causado por el centralismo y el autoritarismo de los dirigentes sindicales socialistas constituye el motivo decisivo para esta evolución favorable a la S.A.C. Este movimiento de continuas nuevas afiliaciones a la S.A.C. ha tenido también la consecuencia de que nuestra organización se menciona casi cada día en los grandes diarios, en la radio y en la televisión. Y hasta se produce el hecho de que unos funcionarios de la L.O. (sindicatos socialistas) nos envían cartas que desean ver publicadas en *Arbetaren* (el órgano de la S.A.C.) para explicarse y defenderse ante los grupos de obreros que huyen de sus organizaciones.

Fraternalmente, con saludos sindicalistas y libertarios.—*El Arbetsutskott de la S.A.C.*

Estocolmo, el 18-12-1965.

NOTICIAS DE CUBA

La publicación «Mural», perteneciente a la «Exhibidora Nacional de Películas de Cuba», dio cuenta de haber sido condenados, de acuerdo con la nueva ley de Justicia Laboral, 24 obreros cinematográficos a penalidades que incluyen hasta 30 días de prisión, acusados de ausentismo, sabotaje y resistencia pasiva.

— El racionamiento actual del café concede tres onzas por persona a la semana. Antes del castrocomunismo el consumo promedio era de 7 onzas y sobraba para exportar más de 22.000 toneladas anuales.

— Con el método de «trabajo voluntario» implantado por los comunistas cubanos, han dejado de percibir los trabajadores 104 millones de pesos durante los años 1962 al 64, según estudios realizados por economistas exiliados.

— En 1964 el comercio entre la Cuba comunista y la España franquista, ascendió a 100 millones de dólares, según noticias publicadas en La Habana el 23 de febrero, fecha en que se anunció también la prórroga del convenio comercial existente por un año más.

— Recientemente, salió publicado en el periódico «Hoy» de La Habana (órgano del partido comunista) que «queda prohibida la cría de animales (pollos, cerdos, etc.), a los trabajadores como actividad privada.

— Los compañeros de la Sección Gastronómica en el Exilio de Puerto Rico, efectuaron un piquete de protesta, el día 24 de febrero, en San Juan, en el muelle 6, lugar donde desembarcaba el nuevo cónsul franquista en la Isla, portando cartelones en que denunciaban el maridaje Castro-franquista.

— Nuestra compañera Suria Linsuain ha sido sentenciada a 17 años de prisión a causa de su «funesta manía de pensar» antitotalitaria.

— Fidel Castro declaró el día 12 de febrero que la cosecha azucarera hasta el día 6 había sido de 1.034.564 toneladas. Este año la cosecha comenzó el 1.º de diciembre. Si toda la caña molida se anota para 1965, la producción fue de 16.686 toneladas diarias. Si se deduce la producción de diciembre y se carga al año 1964 el ritmo productivo fue de 27.963 toneladas diarias en 37 días de molienda.

Las dos cifras son infinitamente inferiores a la producción diaria obtenida en 1958, que fue de 67.200 toneladas diarias.

— Una emisión de bonos interiores por 150.000.000 dólares apareció en la «Gaceta Oficial» de Cuba el día 21 de enero. Estos bonos se destinarán a la «refundición y saneamiento de la deuda pública». Los ahorros populares (depositados en los bancos) serán aplicados a la suscripción forzosa. Se ha abandonado la tesis de «recoger dinero», lanzando nuevos billetes que se canjearían con prima. La semana anterior los bancarios habían aprobado un «cambio inmediato del sistema de ahorros que rige».

Bajo el yugo y las flechas

(Viene de la página 4.)

torado español en el Rif. Y no sólo constatamos en el plan humano la ausencia absoluta de toda legislación humana en el orden laboral, sino que todos los abusos estaban consentidos.

Paralelamente, por haber realizados trabajos diversos en aquellas zonas, no desconocemos la falta de consciencia profesional y colonizadora de los hombres que allí trabajaron para la España de los generales. Ruinas y abuso, enriquecimiento y falta de escrúpulos.

Podríamos hablar de la falta de escuelas y del estado deficiente, viejo y desolador de las existentes.

Y de los millones que ha costado al joven Estado marroquí, no sólo la construcción de escuelas nuevas, sino la puesta en condiciones de los pocos edificios escolares cedidos por la administración franquista.

Podríamos referirnos igualmente al estado de destrucción, propia del más puro vandalismo, en que fueron abandonados los cuarteles españoles, locales que podrían haber servido para estas mismas escuelas.

Y se permiten hablar de la consciencia que Europa tenga de su responsabilidad... ¿Considera acaso el señor delegado de propaganda franquista que España forma parte de esa Europa de que habla?

IV

España, la O.N.U. y la U.R.S.S.

En la «Voz de España» del 15 del mes de octubre del pasado año, reproducimos entre las declaraciones del señor Víctor Andrés de Belaunde, representante de un país de Sudamérica en la O.N.U., a un periodista español, y refiriéndose a cómo fue admitida España en la O.N.U.

«Yo podría contarle a usted todas mis entrevistas con Molotov y lo que costó hacerle desistir de su deseo de boicotear la petición de ingreso de España. Recuerdo que un día, cansado de esperar, me fui a verlo a su villa de San Francisco y le expuse el problema sin más. El se mantuvo en sus trece. No perdonaba lo de la División Azul. Pero yo le convencí que todo aquello ya era historia. Fue entonces cuando hicimos sin más un trato: yo apoyaría con todos los países hispanoamericanos el ingreso de los países satélites siempre que Rusia apoyara el de España, Irlanda, Austria, Italia, Portugal, etc.

Y en segunda votación logramos el ingreso de España...»

¿Qué dice de ello el Partido comunista español?

Buena imagen, Franco y Stalin dándose la mano a través de los pasillos de la O.N.U. como buenos feriantes de la política internacional.

J. MUÑOZ CONGOST

B.D.I.C

figura singular de rebeldía

por J. HIRALDO

En noviembre de 1905, los forzados, presos en Saint-Martin-de-Ré, fueron embarcados en la «Loire» y encerrados en jaulas dentro de las bodegas del buque. Las vomitaduras y demás sustancias hechas por otras necesidades fisiológicas, se revolvían con los presos. El mes de enero del año siguiente desembarcaban en la Guayana, una posesión francesa, donde el trato que recibían los condenados que allí llevaban era tan cruel, que pocos podían contarlo si la condena era de algunos años.

A los oídos de Jacob llegaron las declaraciones que el jefe del campo hacía con convicción llena de odio.

«Señor director —decía el verdugo—, la sociedad nos envía estos hombres aquí para castigarlos. ¡Ellos deben sufrir! Es nuestro deber hacerlos sufrir.»

Nazis y bolcheviques debieron inspirarse en el sistema penitenciario que reinaba en estas islas, para crear su mundo concentracionario y de exterminio de hombres.

Por otra parte, las serpientes, los insectos pululaban por todos los sitios y eran un peligro constante. La baja alimentación, la falta de higiene, el exceso de trabajo debilitaba el organismo del forzado. Este no podía luchar mucho tiempo contra las enfermedades que le atacaban por todas partes. El paludismo, la difteria, el escorbuto, eran moneda corriente entre los presos. La vida de un hombre rudo y joven, que sufriera el internamiento, estaba calculada por un médico competente, en unos cinco años de duración.

Cada llegada de barco lleno de presos, el número de estos compensaba más o menos la cantidad de desgraciados que habían muerto o desaparecidos de la expedición precedente. La máquina trituradora de hombres estaba siempre en función. De ahí que nunca sobrepasaba la población penal el cupo previsto. Desde el año 1896 hasta el 1923, cuarenta y siete mil forzados fueron enviados a la Guayana. La gran mayoría sirvieron para alimentar a los tiburones; así no daban trabajo a los enterradores. Al mismo tiempo se podían dar de baja como desaparecidos. *(Continuará.)*

«Sí, todos los robos —decía— yo los reivindico como un honor. La riqueza es un insulto permanente a la miseria. Yo he sustraído a los poderosos tanto como he podido. Me queda el sentimiento amargo de no haber podido hacer más.»

«Todos los días mueren trabajadores de hambre y de miseria, nadie se ocupa de ellos. Entre tanto, los capitalistas amasan grandes fortunas explotando inicuamente a los que trabajan. Por todas partes pueden verse fábricas, chalets, lujosas mansiones que pertenecen a los dueños de la fortuna. Yo, cumpliendo con mi deber, entro en estos lugares para recoger un poco de lo mucho que ellos han robado.»

«Yo no comparto vuestra pretendida moral, que toma el respeto a la propiedad como una virtud, cuando en realidad no hay peores ladrones que los propietarios. Es precisamente por eso por lo que yo les he hecho la guerra a los ricos, ladrones de los pobres.»

«A pesar de ello, me gustaría vivir en una sociedad donde el robo fuera desterrado de la mente de los hombres. No apruebo el robo; lo he usado únicamente como medio de revuelta, propia a combatir el más inicuo de todos los robos: la pripiedad privada.»

«Para destruir un defecto, es preciso de antemano destruir la causa que lo produce. Si existe el robo es porque hay abundancia de una parte y miseria en la otra. Ello ocurre porque la riqueza pertenece sólo a unos cuantos.

«La lucha no desaparecerá mientras que los hombres no pongan en común las alegrías y las penas, el trabajo y la riqueza. Mientras que todo no pertenezca a todos no podrán dormir tranquilos los poseedores de la riqueza.»

«Ahora, señores jurados, sabéis quién soy: un rebelde que ha vivido del producto del robo. Además he defendido mi libertad contra la agresión de los agentes del Poder. Por lo tanto no ser indulgentes conmigo, que yo no lo hubiera sido para con ustedes.»

Durante toda su declaración Jacob mantuvo una dicción clara, a veces mordaz.

Cuando el coche celular se llevó los acusados se sintieron gritos de: ¡Viva Jacob! Se cantó la Internacional.

Gracias a la campaña de agitación que efectuaron los anarquistas, Jacob pudo salvar la cabeza. Pero le condenaron a trabajos forzados a perpetuidad.

En Saint-Martin-de-Ré concentraban los condenados que serían embarcados para la Guayana. De diferentes prisiones y centrales los condenados habían sido metidos en vagones celulares y enganchados en el tren de viajeros hasta llegar a La Rochelle. Allí esperaban encerrados la llegada del barco que los transportaría a su destino. Jacob fue aislado de los demás presos y encerrado en una celda que antes había sido ocupada por Rochefort y Mirabeau.

Las cárceles, como todos los lugares de concentración, donde falta la libertad, donde se impone la fuerza y el despotismo, son terreno abonado, propicio para que germine la vileza, los bajos sentimientos. Se condena y persigue la entereza, la hombría; se protege lo ramplón, la hipocresía y la infamia. De ahí que estos elementos despreciables se presten a toda clase de fechorías que se les ocurre a los guardianes de los presos.

Fue uno de estos tipos repugnantes quien le hizo sufrir a Jacob la peor humillación de su vida. Hacia, el tal sujeto, la distribución del rancho acompañado de un oficial; cuando el condenado había recibido su ración y se disponía a comérsela, el miserable se acercó y escupió dentro del plato. Infamia que más tarde pagaría con la vida.

ANTENA

NI MONTE NI LLANO

MADRID. — Durante el alcaldismo del conde Mayalde se habló por los codos en el Ayuntamiento de la adquisición del palacio histórico de Montellano. Muchos discursos, excesos de mociones y dilaciones, hasta que ha aparecido una compañía de seguros extranjera que ha comprado el edificio para instalar en la finca su futura sede. Y ello días antes de que el cabildo municipal se decidiera a la compra del palacio a fin de preservarlo para la ciudad y utilizar los jardines del mismo (10.000 metros cuadrados) para recreo del público. *Tardi piulastis.*

¿CRIMEN COLECTIVO SALAZAR-FRANCO?

CARACAS.—Informaciones aparecidas en la prensa de esta ciudad, dan referencia del posible asesinato en Portugal del general antisalazarista Delgado, detenido en España por la guardia civil y entregado a las fuerzas fronterizas portuguesas, quienes, a su vez, habrían librado el general a la PIDE, policía política del Estado, la cual habría consumado el homicidio que la prensa insinúa.

SABOTAJE

PARIS (OPE).—«La emisora de la Radio Nacional de San Sebastián —dice «L'Information Latine»— dejó de funcionar el sábado por la noche a resultas de un sabotaje de carácter técnico.»

OBREROS CONDENADOS

VALENCIA.—Catorce personas acusadas de asociación ilegal han sido condenadas a penas de cárcel de uno a cuatro años.

Cinco de ellas, acusadas de propaganda ilegal, lo han sido, además, a multas de 25.000 pesetas.

Según nuestras noticias, se trata de obreros confederales de Alcoy.

APOYO A LOS ESTUDIANTES

CAEN. — Se ha celebrado un mitin, parecido al de la «Mutualité» de París. Estaba organizado por el Sindicato Nacional de Enseñanza Superior, el Sindicato General de Educación Nacional, Sindicato C. G. T. del personal de la Universidad, la Juventud Cristiana Universitaria, los estudiantes socialistas unificados, la Unión de Estudiantes Comunistas, el Círculo Laico de Estudiantes y la Federación de Estudiantes de Africa Negra en Francia. La C.G.T. (Confederación General de Trabajadores) y la Confederación Francesa de Trabajadores Cristianos se asociaron al mitin. Abrió el acto el decano de la Facultad de Letras.

De otra parte, el «Comité Français pour l'Espagne», que tiene su sede en el 4 rue Choron (París-9), ha llegado a un acuerdo con la organización británica «Appeal for Amnesty in Spain» para la celebración el próximo día 28 en Londres de una «conferencia contra la represión en España».

COMO PEZ EN EL AGUA

BARCELONA. — El cónsul general de Bonn en esta ciudad, Frantz Nuesslin, ex-fiscal de Hitler en Checoeslovaquia, ha sido dimitido por su gobierno a causa de sus actividades nazis de ahora en España.

Nazi Nuesslin se encontraba en Franconia como tiburón en el Océano.

AGITACION OBRERA EN BILBAO

Según el diario «Le Monde»:

«Cinco mil trabajadores de la metalurgia se han manifestado en Bilbao para protestar contra los nuevos Convenios colectivos. Les ha dispersado la fuerza pública. Un millar de ellos se ha dirigido a la Casa de Sindicatos dando gritos de «¡Libertad sindical!». Una nueva carga de la policía les ha dispersado otra vez. Han sido detenidos varios de los manifestantes

«El malestar que se observa entre la clase obrera no es debido tan solo a los nuevos Convenios colectivos sino también por el hecho de que algunas empresas hayan despedido trabajadores que habían sido condenados por delitos políticos.»

CABEZA DE TURCO

PARIS (OPE).—Al comentar los sucesos ocurridos en diversas Universidades de la península, la prensa franquista insistentemente con dedo acusador al gran culpable de la protesta estudiantil. Ese gran culpable se llama, según diversos despachos que tenemos ahora a mano «elementos extraños a las Facultades», «estudiantes de nacionalidad extranjera», «un estudiante francés» y «orquestadores que pudieran identificarse gracias a la significativa coincidencia de las algaradas estudiantiles con manifestaciones tumultuarias producidas en el extranjero con exaltada participación de extremistas políticos bien conocidos...».

La última noticia de esta serie que nos da la prensa franquista contiene el relato de la detención de los dos ocupantes de un automóvil que cerca de Getafe y en la carretera de Andalucía «se dedicaban a lanzar octavillas en las que se incitaba a los obreros a la subversión». El titulo que «El Pensamiento Navarro» ha puesto a esta información dice textualmente que «dos italianos fueron sorprendidos arrojando octavillas», pero de la lectura del texto no sacamos más que uno, ya que el otro ocupante del vehículo se llamaba Luis Catalán Burgos.

El italiano detenido es hijo del productor cinematográfico Renato Gualino, quien ha declarado que «su hijo no se ocupa de política». Este hijo de Renato Gualino, llamado Ricardo, fue herido de un tiro por un guardia civil.

BOMBAS DE GASOLINA CONTRA UN VICECONSULADO ESPAÑOL

COPENHAGUE (OPE). El viceconsulado de España en Arbuss (Dinamarca), ha sido objeto de un atentado. Dos bombas de las llamadas «cocktail Molotof» han hecho explosión dentro de los locales del viceconsulado, causando desperfectos de importancia. Según la policía, las bombas de gasolina entraron por una ventana. Se considera que se trata de una manifestación de protesta contra el régimen del general Franco. En la oficina del cónsul se produjo un pequeño incendio, mientras que los locales contiguos sufrieron grandes desperfectos.

OTRA BAJA EN EL EXILIO

CARACAS. — Ha fallecido Eduardo Ortega Gasset.

El finado era hermano del filósofo José Ortega y Gasset y fue un gran amigo de Miguel Unamuno, cuyo exilio en Francia durante la dictadura de Primo de Rivera, compartió Eduardo había publicado un libro titulado «Monodiálogos de don Miguel de Unamuno».

SOLIDARIDAD CON LOS ESTUDIANTES MADRILEÑOS

BILBAO (OPE).—En esta ciudad y en toda Vizcaya ha sido acogido con aplauso el gesto de los estudiantes vascos de solidaridad para con los madrileños en su campaña para lograr que los universitarios puedan elegir libremente sus representantes al margen de toda organización oficial dependiente de modo directo del Gobierno. Los estudiantes vascos tienen un brillante historial en esta clase de luchas.

El número de estudiantes vascos en huelga se calculó en 12.000.

EL SUDOR DE LAS MUJERES

BARCELONA. — Un servicio social católico cifra en más de 300.000 el número de mujeres asalariadas existentes en Barcelona. Pretensión de dicho servicio: protegerlas. ¡Cómo no se protejan ellas, de los protectores!

ESPAÑA EN TARRASA

BARCELONA. — En un bar de Tarrasa sostuvieron una riña Angel González Gómez, de 52 años y Antonio López Bono. El primero asestó a su contrincante varios golpes usando una navaja, causándole tan graves heridas que Antonio López Bono falleció. Angel González se presentó en la Comisaría de Policía.

CONTRABANDO

EL hecho, según información franquista, de que por estos días hayan sido detenidos contrabandistas ingleses con tabaco rubio por carabineros en aguas territoriales españolas, no nos debe sorprender en lo más mínimo.

La Línea de la Concepción, Algeciras, San Roque, Los Barrios, Palmone, El Tesorillo, Guadiaro, y, en fin, desde la provincia de Sevilla hasta la de Almería, sabemos que siempre se vivió de esto, de lo que las autoridades franquistas suelen llamar hoy porque así les conviene, piratería, contrabando, etc.

Ningún gobierno español, incluido el de ahora, impuesto por la fuerza y la complicidad de la propia Inglaterra, se pudo ocupar en su día, como ahora trata de hacerlo, y sobre todo Franco, de esta «piratería» entre la ciudad Calpense y la península Ibérica.

Si alguna vez algún político español hubiese tratado de cortar este comercio «aduanero» entre Gibraltar y España, el problema levantado hubiese sido de órdago. Gran parte de Andalucía entera vive de esto: de lo que se saca día tras día del Peñón calpense. La Línea de la Concepción en particular, que nunca pudo tener una estadística de su población, es toda contrabandista, con el visto bueno de las propias autoridades españolas, igual que de las inglesas.

Que no alarmen dándonos la noticia bomba cuando sabemos que en las circunstancias de ahora todo es un manejo político para justificar el rescate del Peñón, «nido de piratería», hoy en manos de los británicos.

Mas valiera que Franco y su camarilla dieran trabajo a la sufrida región andaluza, que sólo vive de esclavitudes y expedientes, siglo tras siglo, para vergüenza de los que ahora pregonan irredentismos territoriales, por quererse apuntar un nuevo tanto con que justificar sus crímenes, queriendo les sea devuelto Gibraltar «a los españoles», cosa que a muy pocos nos puede interesar, si se considera que hoy por hoy, a río revuelto ganancias de pescadores.

Las puertas cerradas entre Gibraltar y La Línea sería tanto como lanzar al pacto del hambre a toda una comarca, sin otro medio de vida en casi todo el año. Sería como si se cerraran cientos de fábricas, de minas en el agro andaluz, que nunca las tuvo, sino cotos de caza para recreo de señoritos chulos y borrachines.

Si en verdad se quiere poner sobre tapete la cuestión de Gibraltar, basta de esa propaganda que incluso los carabineros desaprueban. No puede ser un justificante la «piratería» o el contrabando para que los ingleses devuelvan Gibraltar a los españoles, cuando desde el propio Ministerio de Hacienda hasta el más humilde de los aduaneros chupa del bote. Todo es puro comercio, contrabando legal de hecho.

En Gibraltar, cualquier ciudadano puede comprar, por ejemplo, salchichón y ver en la etiqueta que está hecho en Barcelona, para en Gibraltar ser vendido a mitad de precio que en donde lo hacen: en la misma Barcelona. Y así miles de artículos de fabricación española, que tal son en su mayoría. Ese es el verdadero contrabando.

¿Qué sería de la gran mayoría de las poblaciones linense y algecireña si estas puertas se cerraran actualmente, y por las que se sacan estos productos con la complicidad del Cuerpo de Carabineros?

Que no se extrañen las autoridades españolas ni pongan el grito al cielo si la sufrida clase obrera andaluza coge bellotas del suelo o varea durante la noche en los olivares (permanentemente guardados por los del tricornio), única manera en adelante de poder llevar un pedazo de pan a su prole. De estas autoridades, de aquellos ricachones propietarios fue siempre la culpa, si un día agotada la paciencia, pensábamos en la revolución con todas sus consecuencias.

A los españoles no se nos puede embaucar tan fácilmente, con esa clase de interviús de capitanes que, al parecer, conducían las embarcaciones cargadas de cigarrillos rubios, que sólo fumarán damas histéricas españolas, o bien yardas y más yardas de rico crespón, que sólo sirven para adornar iglesias o vestir de santo pedazos de yeso.

Póngase un muro alto en el campo neutral entre la Línea y Gibraltar; pero ábrense fábricas de conservas en la atunera de esta misma población y alguna más de refinerías de corcho en Algeciras. Asegúrese, en una palabra, el pan de cada día a la sufrida región andaluza, y que no jueguen a patriotismos los vendepatrias precisamente.

RODAMA

F. L. DE BEZIERS

Pone en conocimiento de sus afiliados, afines y simpatizantes en general, que para el domingo día 11 de abril tendrá lugar una conferencia pública en nuestro local social a cargo del compañero Ramón Liarte, con el tema:

«La C. N. T. ante el contexto político-social español. Realidades y sedimentos libertarios».

Esperando la asistencia de todos los compañeros de la locales cercanas y de todos los hombres de sentimientos libres para demostrar nuestra fe en la futura liberación de España.

Local: Caserne Saint-Jacques de la C.N.T.F.

El festival de Avignon

Magnífica jornada de confraternidad confederal y libertaria la organizada por la F. L. de Avignon, con el concurso de la «Libre Pensée» y la Zona B de Propaganda del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio.

En reseña aparte se glosa el mitin con los brillantes parlamentos de los compañeros Alejandro Lamela y Aristides Lapeyre.

Pero por la tarde del mismo día, el domingo 7 de marzo, el principal salón de actos del Ayuntamiento de la citada ciudad, otro lleno absoluto.

Numerosos artistas, tanto españoles como franceses, participaron en el mismo, deleitando a la numerosa asistencia.

El Grupo de Nimes estuvo magnífico. Su presentador, Cipriano Antúnez, el guitarrista Vicente Roca y su hijo muy buen acordeonista, acompañaron a diversos artistas entre los que recordamos al cantador de tangos Pedro Hernández y a Arpi, excelente cómico que es obligado haya sido profesional en otros tiempos.

Justo Valdeolivas fue un intérprete muy fino de la canción flamenca. Y Alfonso Barranca, «El Lebrijano» consiguió grandes ovaciones, demostrando con ello su valioso primer premio obtenido en Radio Murcia el año 1953.

Richard Loyal es un contorsionista que entusiasmó al respetable, tanto destacó y agradó en su variado número.

Caty Cutillas, perfectamente acompañada al piano por la profesora Allex, cantó divinamente en francés y en español. Su voz potente y agradable, su presentación en la escena, le valieron grandes ovaciones y no pocas repeticiones.

El poeta y compañero Bernabé García estuvo muy sobrio en sus poesías distinguiéndose en las del inolvidable García Lorca.

Otros muchísimos artistas intervinieron, pero nuestra corta memoria y las pocas ganas de ecribir, entusiasmados que estábamos, no nos permiten el poderlos enumerar conforme deberíamos, por lo que nos excusamos sinceramente.

Una tómbola, con gran beneficio solidario, fue el colofón del festival que, dicho sea de paso, para asistir a él solo hacía falta entrar en la sala pues era gratuito.

Inolvidable jornada, en la que se demostró de lo que se es capaz en el exilio cuando la C.N.T. y el Movimiento Libertario Español se lo proponen.

CORRESPONSAL

(La reseña del mitin irá en el próximo número.)

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE

Gran Meeting à Limoges

Le 26 mars, à 20 h. 45, le Comité pour l'Espagne Libre organise un grand meeting, sous la présidence de

Michel BOUCHAREISSAS
Président du Syndicat des Instituteurs

Prendront la parole :

Ch.-Auguste BONTEMPS, Maitre Yves DESCHEZELLES
Frédérica MONTSENY, Rodolphe LLOPIS
Denis FORESTIER

Au moment où l'Espagne captive bouge, les hommes de gauche se doivent d'épauler leur action.

Tous au meeting de Limoges, le 26 mars, au Cinéma Paris à 20 h. 45.

Por la anarquía sin tapujos

HACE ya tiempo venimos leyendo y observando objecciones que se le ponen a la libertad íntegra y sin tapujos: a la anarquía.

No quiero negar tampoco la evolución, ni en la naturaleza ni en las cosas, y menos en el ser humano. La anarquía como ideal humanismo responde, pues, a todas las necesidades del ser humano, dentro de una equidad justísima en donde no exista lo tuyo ni lo mío, y sí lo de todos, lo que de hecho quiere decir que han de desaparecer la miseria y la explotación de unos pocos sobre la gran mayoría de los productores.

Aquí, de hecho, nos vemos empujados por una necesidad imperiosa, igual a decir que no estamos de acuerdo con ciertas afirmaciones hechas ya varias veces por algún respetable compañero, que dijo que si no se hace cual él insinúa, la anarquía pasará a un museo de antigüedades.

Confieso que eso me parece una de tantas afirmaciones ligeras que se han leído, y nos parece tan fuera de sentido común como aquella de Lombroso, cuando afirmaba que el hombre nacía criminal. Siempre en nuestros medios aparece algún *pero*, con una o con varias improvisaciones situadas dentro de una terapéutica nada recomendable para proseguir la lucha y contribuir a cortar la lana a quienes la llevan desde su nacimiento. Proponer enmiendas y luego dando la vuelta, retornar al mismo camino ya trillado de antes, nos parece perder el tiempo, y más que nada hacer retroceder a muchos neófitos que esperan aliento de nuestros compañeros más capacitados, y cuando leen ciertas desanimaciones, se enfrían como un bloque de hielo.

Con justicia y sentido común, yo creo que nadie puede mantener un ataque lógico en contra de las ideas anarquistas. Amor a la humanidad, enemiga a las guerras; estima entre todos los seres humanos; pan y albergue para todo ser viviente y respeto incomparable a nuestros niños, e igualdad de derechos lo mismo para la mujer que para el hombre. Nada de querellas ni envidias, dado que habiendo pan, vestido y comodidad para todos, las diferencias no tienen lugar de ser.

¿Por qué, entonces, han de ir a parar al museo de antigüedades nuestras ideas de libertad? Milenios de años que la humanidad lucha por su emancipación, finalmente con huelgas para recabar mejoras. Antes del cristianismo ha habido luchas por más pan, y según unos la primera fue en la Grecia de los tiempos de Pericles. Max Nordau afirma que fue en Roma la primera huelga. Un escritor americano dijo haber sido en el lejano Egipto, en tiempos de los faraones, cuya huelga resultó ganada. Entonces no se había definidio la anarquía, pero constaba el gran acuerdo de los oprimidos para eliminar su condición de esclavos. Desde aquellas lejanas épocas a nadie se le ha ocurrido arrinconar sus ideas de lucha, sino a los que, a medida que el tiempo iba transcurriendo, se acomodaban a una posición cualquiera y libraba su ideal a las exigencias del estómago, pudiéndose aquí repetir sinceramente la frase del recordado José Prat, cuando les decía a los republicanos en «Acción Libertaria»: *Sursum estómagos.*

Pasará el tiempo por encima del hombre actual y se sucederán los siglos y los millones de años, pero el Ideal de la Libertad existirá en donde se halle un ser viviente y pensante. Yo me doblo como un mimbre ante el recuerdo de nuestros precursores que abandonaron fortunas por abrazar el Ideal de Libertad. Otros dejaron puestos de gran rendimiento, reconociendo que estaban engañando a la Humanidad. Nosotros, esclavos del salario, cuando abrazamos una idea no paramos de hallarle peros, lo que yo interpreto válvula de escape para los acomodaticios que siempre han existido.

R. LONE

COMUNICADOS

Groupe «Louise Michel»

GALA annuel le 30 mars à 20 heures 45 dans la salle du « Vaudevill », 5, rue Biot (place Clichy), Paris, 18e

Sur scène Léo NOEL, BARBARA, Maurice FANON, LES GARÇONS DE LA RUE, etc.

Places au 24, rue Ste-Marthe, Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris, 11e.

Ouverture des portes à 20 heures.

PROYECTO DE INTERCAMBIOS JUVENILES

Federación «Mujeres Libres» en el exilio (Gran Bretaña)

Estimado compañeros y compañeras.

Esta tiene por objeto haceros saber que atendiendo algunas peticiones que se nos han hecho, y nuestra propia iniciativa de facilitar el intercambio de niños y estudiantes durante el periodo de vacaciones, deseamos nos déis a conocer si os interesaría que vuestros hijos participen en estos intercambios.

Si es así podéis poneros en contacto con nosotras, a cuyo efecto incluímos dirección.

Para aquellos que no tengan niños o no les interese el intercambio, de momento, les agradeceríamos nos hagan saber si podrían recibir en sus casas algunos de estos durante dicho período.

Generalmente se trata de niños y estudiantes que para tranquilidad de sus padres puedan viajar de un país a otros con garantía de que pasarán y aprovecharán sus vacaciones con otras familias donde recíprocamente serán bien atendidos.

A fin de ultimar los detalles pertinentes con tiempo, será conveniente que cuantos deseen participar y cooperar en esta iniciativa, se pongan en contacto con nosotras a la mayor brevedad posible.

Por la Federación, *Suceso Portales.*
84, Ilex Road, N. W. 10.
Londres, marzo 1965.

F. L. DE TOULOUSE

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lízcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Anunciamos también que nuestro próximo coloquio tendrá como tema: «Puesto que la C.N.T. estima necesaria una entente con las fuerzas resueltamente antiautoritarias; ¿Qué alcance e importancia debe tener tal alianza, y qué sugestiones constructiva ofrece la C.N.T. a sus eventuales aliados?»

El tema será iniciado por el compañero Borraz.

SECCION INVALIDOS CONFEDERALES

Por el presente aviso ponemos en conocimiento de todos los compañeros y amigos que han participado en nuestra Tómbola, que el sorteo de la misma tuvo lugar el día 10 de marzo, tal y como fue previsto y anunciado en nuestra circular anterior.

El resultado final ha sido el siguiente:

Número 17.201, 1.º premio, televisor; 2.590, 2.º, máquina de escribir; 18.026, 3.º, radio transistor; 3.803, 4.º, dos camisas de caballero. 10.668, 5.º molinillo de café; 4.363, 6.º, un lote de libros; 30.829, 7.º, un par de zapatos; 24.440, 8.º, un lote de libros; 21.001, 9.º, un par de zapatos; 16.301 10.º, una máquina fotográfica; 8.584, 11.º, un impermeable caballero.

Cuantos amigos se encuentren en posesión de los números más arriba citados, les hacemos saber que deben establecer contacto, ya sea personalmente o por correspondencia, con Joaquín Cuartiella, 17, rue de Reval, Toulouse (H.-G.), a los efectos de retirar o hacerse remitir los objetos premiados.

Nos queda por decir que aún hoy faltan algunas locales por hacer efectivas sus liquidaciones, no obstante hemos procedido al sorteo, pues, nos era imposible postergarlo por más tiempo.

S. I. C.

F. L. DE MARSEILLE

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea general el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Pavillon, 2e étage.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 28 de marzo a las nueve y media de la mañana, en la Sala de la Biblioteca, de la rue des Pensées.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el día 28 de marzo a las nueve y media de la mañana. Hay asuntos de interés en cartera.

F. L. DE IVRY

Convoca asamblea para el domingo día 4 de abril, a las nueve horas y media, en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Por la presente comunicamos que el día 4 de abril esta local celebrará asamblea general, empezando sus tareas a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE ROCHEFORT

Convoca a sus adherentes a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 11 de abril, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el día 28 de marzo en el sitio y hora de costumbre.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Stains (Seine): Bages E., 10 F. Garges (St-et-O.): Valentín Montané, 6. Paris: Berthe et Jacques, 10; Manent, 10; Porquet, 10; Elvira y Ferrer, 5; R. Llop, 10; José Ibáñez Ujeda, 10; Bielsa, 10; Gual, 5. Mendez-s-Lens: D. Olmos, 3. Palmeñas, 10; José Villanueva, 8. Varios compañeros a la memoria del compañero Gilabert, 66. F. L. de París, recogido en febrero, 45; idem en marzo, 23. Total, 241 F.

NOTA DE ADMINISTRACION

Agradeceremos al compañero italiano que, por conducto del periódico de «Umanità Nova» solicitó la obra de Sol Ferrer, «Vie et œuvre de Francisco Ferrer Guardia», nos acuse recibo.

CORREO DE REDACCION

J. C. Ll., Mirande (Gers). Comprendido. Paso tus encargos a Administración. Saludos.

— J. C., Evreux. Irá —traducido— en el próximo número.

— F. L., Marsella. Pasada carta a Administración.

Servicio de librería

VOLS. A 3,75 F. UNO

Stefan Zweig: «La piedad peligrosa». *Jerome K. Jerome:* «Tres hombres en una barca». *M. Van der Murseh:* «El coraje de vivir», «La huella del Dios», «La Compañera». *W Somerset Maugham:* «La Joven romántica», «El agente secreto», «Leed en mi corazón», «Soberbia», «Una hora antes del amanecer», «Cosmopolitas», «Catalina». *Knut Hansum:* «Tierra nueva». *André Maurais:* «La Farisea», «Retrato de una actriz». *Graham Greene:* «Inglaterra me ha hecho así». *John Steinbeck:* «El Valle Largo». *Pearl S. Buck* «Viento del Este y viento del Oeste».

VOLS. A 7,50 F. UNO

Edison Marshall: «El hijo de la Furia». *John Knittel:* «El Hakim», «Vía mala». *Lajos Zilahy:* «Las cárceles del alma». *Pearl S. Buck:* «La gran aventura». *John dos Passos:* «Tres soldados». *Mika Waltari:* «Marco el romano».

VOLS. A 4,00 F. UNO

Bellamy: «El año 2000». *Bronté:* «Cumbres borrascosas». *Campoamor:* «Fábulas completas». *Emilio Castelar:* «Ernesto», «Historia de un corazón». *Cervantes:* «Novelas ejemplares». *Cooper:* «El último mohicano». *Dickens:* «Historia de dos ciudades», «Tiempos difíciles», «Aventuras de Puckwick». *C. Duayen:* «Estella». *A. Dumas:* «Las dos Dianas», «La dama de Monsoreau», «Los tres mosqueteros», «El vizconde de Bragelonne», «El tulipán negro», «Memorias de un médico», «El caballero de la casa roja», «La boca del infierno», «Las lobas del Machecoul».

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, París, X CCCP N. 13507 56.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

PUBLICACION «A. I. T.»

Recibido el número 68 de este vocero internacionalista, con el siguiente sumario:

«Antiracisme» (éditorial); «L'alimentation du monde» (G. Balkanski); «Le goldwaterisme» (R. Villard); «Le pain du proscrit» (suite, par R. Villard); «L'insurgé à travers le monde»; «Le problème de demain»; «Justification de la violence (libres propos de Y. M. Biget); «Face à l'homme» (G. Duchemin); «Sur le front néo-naziste»; Evolución del medio rural» (F. Alaiz); «En torno a una P» (Gabaldá); «Derivaciones del marxismo leninista» (Ch. Martin); «Concreción y claridad de intenciones» (J.F.U.); «Noticias del mundo»; «Actualidad comentada» (Palafolls); «En torno al centenario de la Primera Internacional» (A. Lamela); «Palabras perdurables» (de Proudhon); «A los trabajadores del mundo» (manifiesto de la A. I. T.); «Ilusiones y realidades» (editorial); «Actualidad internacional comentada». Notas, retazos, caricaturas de Call, pensamientos, orientaciones, etc.

Una publicación que todo anarcosindicalista debe leer y difundir. Precio, 1 franco.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS
folleto de Juan Ferrer
Precio, 1,50 frs. Pedirlo a Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), o a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X°).

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

SOBRE la situación política de España

NADA cierto se puede afirmar referente a España. La situación, siempre en manos de una tiranía organizada y exteriormente protegida, se presta, a lo sumo, a especulaciones disgregacionistas del régimen que a la postre pueden resultar verídicas. Mas, de momento, no nos excedamos; no resbalemos en el terreno arcilloso de la demagogia, y citemos estos tres puntos:

1º: El panorama asturiano se ofrece resueltamente antifranquista: en huelgas y exigencias de libertad sindicalista. No necesitaba siquiera el obrero astur invadir en Mieres un puesto de policía para acreditar su pasión por las libertades de organización y de defensa económica. Su próximo pasado, su actualidad incluso, empalman con una trayectoria revolucionaria antigua de setenta años, cuando menos. A Asturias no le debe nada Franco.

2º: El proletariado de Barcelona y Madrid está neutralizado por la corriente emigratoria, cautelosa por el pan que podría perder en el lugar de nueva residencia, y, por tanto, momentáneamente alérgica a las conmociones sociales características de las dos provincias mayores del mapa hispano. Pero la toma de conciencia de las poblaciones desplazadas, en mínima parte integradas por elemento consciente rescoldo de la guerra, permitirá dentro de poco que las inquietudes del proletariado indígena barcelonés y madrileño estallen de nuevo en la vía pública, en forma de caudal, ayudado por esa leva «forastera» que se integra en la tierra escogida tanto en costumbres como en sentires y deseos.

3º: El ejemplo de los estudiantes manifestados arrolladoramente en Madrid y secundados por todo el estudiantado de España, más contando con la adhesión formal de un setenta por ciento de la Cátedra Universitaria española, pinta el panorama moral del país con un verde esperanza que niega la adiposidad de la tiniebla reaccionaria. El pueblo español en sus más nobles estamentos: el de la Inteligencia y el del Trabajo, está por la libertad contra el franquismo, por el pan contra los rezos. Unico —y feroz— inconveniente: la fuerza bestial organizada, único sostén verdad del régimen. Y en el estado de indefensión en que se encuentra la sociedad oprimida, ¿quién se atreve?

Por ahora nadie, o pocos, poquísimos, y sin fuerza para grandes acciones. Que el golpe fuerte llegará si el totalitarismo no abdica, no queda duda. Pero mientras tanto la fuerza brutal prevalece.

Mas ahora supongamos que los estudiantes anulen el S.E.U. y se rijan por el sindicalismo libremente escogido. Necesariamente, los trabajadores concurrirán a lo mismo, sufriendo el régimen tiránico una amputación considerable. Supongamos que el arte, la crítica, el derecho a pensar y a manifestarse se vayan imponiendo según síntomas qué no son concesiones de arriba, sino imposiciones de abajo: la dignidad ciudadana se irá reimponiendo. Sigamos suponiendo —¡y no todo son suposiciones!— que la presión exterior de los obreros acogotara a la economía franquista a la importancia de enormes dificultades introducidas en el comercio y en la política extranjeros, debiendo Franco y sus sostenedores nacionales acusar el golpe: ¿qué quedaría del régimen actual, impuesto a nuestro país por las fuerzas coaligadas del fascismo, del nazismo, del falangismo, del carlismo, y otras formaciones extremo reaccionarias solidificadas en un Eje que en 1945 quedó, al parecer, hecho trizas?

Cierto que, a pesar de la evidencia liberal de la época que transcurre, por concesiones, el «intransigente» Franco sigue gobernando. Cierto que Estados democráticos como EE. UU., Inglaterra, Italia, Alemania, Suiza, Francia, etc., se relacionan con el franquismo fingiendo relacionarse con los españoles. Incluso las «democracias populares» mantienen lazos comerciales con El Pardo, figurando el Fidea cubano, coincidente con su rival Samuel, como uno de los mejores interlocutores de la gitanería franquista.

Pero todos estos ejemplos, a la hora de la verdad resultarán falsos, inconcreciones de sistemas contradictorios, puesto que en el fondo son relaciones contra natura. Bien que sepamos que en política no hay decencia persistente, no ignoramos tampoco que el hedor incontenido y aumentado puede alcanzar el grado de la asfixia.

El hecho es que España repugna el régimen que la oprime, que la opinión española ha recobrado su pulso; que la chulería franquista, el orgullo carlista y la asquerosa intolerancia clerical y militarista, ante la verdad de la hora aminoran el tono. El hecho es que la libertad se reimpone por grados, y cuanto más el pueblo sube, más esquemático queda el poder de Franco.

Tanto han progresado los acontecimientos, que una demostración masiva del obrerismo y del intelectualismo extranjeros podría bastar para que España pudiera incorporarse, al fin, al concierto de las naciones liberalizadas... por sacudimiento previo de dos tiranías que llegaron a ensombrecer al mundo: la fascista y la nacionalsocialista.

¿Cabe ya la continuidad de esa ficción nacionalsindicalista que tanto afea a la humanidad civilizada de nuestros días?

Noticias de España

Los disturbios de Mieres. - La situación universitaria. - El caso Escarré

LA propaganda oficial del régimen carece en absoluto de inteligencia. Las notas de réplica descubren pronto su procedencia policíaca, la cual no es garantía de información, sino todo lo contrario. Además, las notas son iguales, amaneradas, sosas, parciales y amenazadoras, publicándose sin la más leve variedad en los periódicos nacionales, siempre sujetos a la «voz de su amo». Nadie en España alienta la menor duda de que la verdad oficial dista poco, poquísimo, de la mentira.

Así se ha certificado, una vez más, con motivo a la reunión minera habida en Mieres el 1º de maarzo. Toda España sabe que la noble localidad de Mieres es el punto concéntrico,comarcal, de la minería, como si dijéramos la capital del conjunto operario de las minas carboneras y ferruginosas. Aparte La Felguera — que siempre ha concentrado el esfuerzo sindical de las huestes cenetistas— Mieres ha representado la sede sindical, cooperativa y mutualista del elemento ugetista, siendo común que sus asambleas mayores hayan utilizado Mieres como punto concéntrico. Siguiendo, pues, esa trayectoria de largo tiempo establecida (puesto que la condición geográfica del país no ha variado y la sentimental apenas), es lógico que para la resolución de problemas morales y de trabajo la minería conquense se haya trasladado en día convenido a su cabeza de distrito social para discutir, acordar y exigir a tono con su derecho de institución productora desatendida. ¿A qué viene, pues, la nota del gobernador de Oviedo (triste peiele de El Pardo) acusando de comunista la reunión, y tratando de sacar jugo «conspirativo moscovita» al hecho simple de un traslado de trabajadores a Mieres? Estos fueron allí, naturalmente, para exigir derechos, gritar U.H.P. y ¡viva la libertad!, grito este último nada común en el Partido que después de Lenin sigue preguntándose: «Libertad, ¿para qué?»

En cuanto al pretendido asalto a un cuartel de la Policía Armada, el suceso no tiene características de «asalto organizado», sino de invasión popular a un centro de fuerzas abusivas con propósito de reclamar la libertad de varios compañeros arrestados por la P.A. con propósito de perturbación de la asamblea minera libre (libre de la organización sindical totalitaria C.N.S.). La prueba de que los mineros no «asaltaron» el cuartel la ofrece el caso de que ninguno de ellos exhibió arma alguna ni en la calle ni en el interior de la casa, ni arrancaron de manos de los guardias ninguna herramienta de muerte aunque podían hacerlo.

La orden de alterar... el orden, procedió de Oviedo y no de Moscú, y cuando El Pardo trata de establecer lo contrario falta a la verdad según su inveterada costumbre.

* * *

El movimiento estudiantil actual se manifiesta con algidez en las Universidades de Bilbao y Barcelona, intentando la «verdad oficial» de señalar como separatistas ambas repercusiones de la protesta para ver si con ese ardid se consigue aguar los entusiasmos anti-S.E.U. de los estudiantes de Valladolid, Salamanca, Zaragoza, Pamplona, Valencia, Sevilla, etc. Pese a esa estrategia tradicional en las gobernaciones centralistas, el estudiantado del país prosigue cohesionado y unánime en su aspiración de liberar la Universidad española de la pezuña falangista (el S.E.U. es un aborto de la Falange) y de la ñoñez clerical que ridiculiza ante el extranjero a nuestras primeras instituciones docentes. Madrid, no por su aparente aquietamiento deja de vigilar estrechamente lo que, a título de democratización del S.E.U., se trae en manos el Gobierno, haciendo lo propio los demás centros universitarios, no importando si el casticismo reaccionario trata de introducir la división en el seno de la organización estudiantil libre con argucias de tipo «separatista».

En este problema del estudiantado afanoso de liberarse del yugo y las flechas, es altamente satisfactoria la actitud liberal del claustro... libre de los catedráticos que, sufriendo en su sentir tanto como el alumnado la presión de la política franquista, tratan de deshacerse de obligaciones de ascendencia milenaria que impiden a la Universidad y a España progresar por los amplios caminos de la ciencia.

En el momento en que escribimos no queda catedrático encarcelado. A lo sumo, deben estar a disposición de la policía para eventuales y molestas interrogaciones.

(Pasa a la pág. 2)

Hacia las dictaduras

I

por Antonio PEREIRA

MOVIMIENTO CONCENTRICO

LA guerra civil española marca un punto neurálgico con la Historia social de este siglo. No sólo por lo que de allí pudo arrancar y se ahogó en sangre. Constituye un detalle de tránsito en el proceso mundial de capitalismo que auspicia la concentración de poder que facilita la concentración de capitales por el simple procedimiento del decreto-ley. Alemania, Japón, Italia, intentaron escapar a una regla que reclamaba una función solidaria entre los agiotistas enfrentados al entonces aún no bien consolidado capitalismo moscovita. Si Hitler hubiera entrado en el juego se habría economizado una guerra. Los moscovitas no habrían desbordado en gran cosa los límites fronterizos y en China proseguiría aún Tchan Kai Sek u algo parecido.

Pero el movimiento concéntrico hacia las dictaduras hubiera seguido su ciclo progresivo hasta cumplirse el proceso completo del capitalismo. En él se hallan implícitos la centralización y el consecuente ejercicio del Poder. Un Hitler o un Franco, no son más que fenómenos transitivos en el curso de tal proceso, cuyo desarrollo sólo podrá truncar la Revolución si se ataca de manera decisiva a destruir el Poder desvalorizando, anulando, eliminando a jamás el capital en todas sus formas y expresiones. Si el capital subsiste, la corrupción minará la Revolución, desviándola hacia el fracaso.

Cuando en el 1936 la caverna española creyó que había llegado la hora del desquite, sabía dos cosas: 1.º Que ella estaba magníficamente preparada, y 2.º, que podía contar con el apoyo total e ilimitado de los gobiernos de todo el mundo. El único que no estaba preparado, quiero decir materialmente, era el pueblo, aunque moralmente e ideológicamente estaba al rojo vivo. Lo que no había contado la caverna era con el arranque y el espíritu de sacrificio de este pueblo español que, desarmado y desorganizado, bajo las plazas y las calles dispuesto como nunca a recoger el desafío y dirimir, de una vez para siempre, una situación insostenible que venía arrastrándose en el plano nacional desde hacía poco más o menos cinco siglos.

La guerra civil vino y pasó, y al apagarse el eco de los últimos cañonazos y el tableteo de las ametralladoras, lo que había sido Junta Militar y después gobierno de Burgos, se transformó automáticamente en una dictadura «de jure» y «de facto» por todos aquellos gobiernos que ardientemente habían deseado la victoria de aquella clase que les daba suficientes garantías para la defensa de sus intereses, es decir: los capitales con los cuales habían comprado las minas del sur, los altos hornos del norte y la red telefónica de toda España.

El tableteo de las ametralladoras y el estampido de los mausers empezó otra vez, con más sosiego esta vez, casi sin prisa, en todos los pueblos y ciudades de España, para acabar definitivamente con cualquier atisbo de resistencia. Y si alguna que otra vez hubo actos de protesta frente a la carnicería organizada por Franco, de parte de aquellos gobiernos que habían deseado y ayudado el gobierno de Burgos, lo hacían sólo para no perder la cara en sus respectivos países, donde, en parte el pueblo y casi siempre los intelectuales, clamaban para no perder lo que quedaba de decencia. Pero estos gobiernos, en su íntimo, apoyaban y envidiaban unos métodos para ellos los más eficaces para poner de rodillas las masas trabajadoras. Y así, cuando el último parte de guerra dio por terminada la contienda, pueblos y gobiernos que teóricamente se habían mantenido al margen, respiraron. El peligro de que la guerra civil hubiera podido degenerar en una guerra mundial había pasado. Y el «finalmente» recorrió por el inalámbrico en el éter, para decir a los cobardes, a los indiferentes y a los egoístas, que «les sales rouges» habían sido vencidos. Más tarde les «sales rouges» se transformaron en «ces sales espagnols». Lo que no evitó que a los pocos meses y bajo el signo de «por un mundo mejor», empezara otro conflicto que tenía que costar a los pueblos del mundo —y a todos aquellos que respiraron de satisfacción— 80 millones de muertos. Y cuando todo se acabó y las ruinas del oriente y del occidente descansaron finalmente bajo el resplandor violeta de la atómica de Hiroshima, los organizadores de tal hazaña se dedicaron, pacíficos y tranquilos, a organizar una nueva vida para las colectividades inconscientes, ayudados por una técnica despiadada que reduce los hombres a números, a promedio de necesidades, a un tanto por ciento de calorías, a una masa de dos mil millones de hombres que depende de los cálculos de probabilidades de las calculadoras electrónicas.

En esta terrible indiferencia de todo lo que es humano, emerge la nueva razón formada de símbolos y de números que aconseja reducir el hombre a un común denominador, el más bajo posible, cuyo valor debe ser constante, estudiando y previniendo las posibles alteraciones que podrían modificar el rumbo de un vivir colectivo, ya establecido de antemano. y así, poco a poco, la masa, hecha maleable y dúctil por el machaqueo constante de una propaganda estudiada y elborada en sus mínimos detalles por técnicos a sueldo del capital, entrará, sin penas ni glorias, en el reino feliz de las dictaduras.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PERIODISMO Y HONESTIDAD

SE ha publicado recientemente el periódico anual que editan en Madrid los alumnos de la Escuela Oficial de Periodismo. Se trata de un exponente técnico-doctrinal donde los futuros redactores dan fe de la profesión que desean ejercer. Denso conjunto de artículos abarcando las distintas facetas a que dan lugar la composición de un periódico. Ya, a modo de exégesis, hemos podido leer en torno a ello: «El servicio de la verdad requiere una auténtica formación que, al menos en una medida suficiente, los titulados de la Escuela poseen.» También en plan de definir: «La experiencia demuestra que el informador, junto a un contenido cultural, supone una raíz interpretativa de *testigo del mundo*, de intérprete de los sucesos del mundo, de la conciencia actual de la humanidad.»

Y lo curioso, lo chusco del caso, está en el hecho de que, también en Madrid, y correlativo a lo expresado, alcanzó su máximo volumen la airada protesta de los estudiantes, quienes, justamente indignados ante la actitud de la prensa diaria tendiendo descaradamente a desfigurar los hechos, rompieron y quemaron en la vía pública fajos de periódicos. De periódicos en los que, sin duda alguna, cuentan con redactores que han pasado por la Escuela Oficial de Periodismo, que hace veinte años funciona.

Nada tiene ello de sorprendente habida cuenta la desfachatez puesta en juego al atacar las características censurables del comunismo, como si el fascismo estuviera exento de lo que se recrimina a la tiranía totalitaria del marxismo. Lo fundamental es que en España tenemos harto sabido en qué condiciones se desenvuelve la prensa, dirigidas por las «plumas pagadas» a que ya en su tiempo aludía Quevedo:

Las plumas pagadas, a Dios jurarán
que el palo es regalo, y las piedras [pan.

Plumas pagadas para hacer caso omiso de la honestidad; para darle un puntapié a la verdad y expresar lo que conviene a quienes mandan...

Contrasta tan indigna conducta con la de periodistas extranjeros que han ido a España, y objetiva, honestamente, han reflejado la realidad, lo que sus ojos han visto, lo que sus oídos han escuchado. Ejemplo de ello nos lo ha dado un redactor del parisino «Le Figaro», órgano periodístico al que ciertamente no se puede tildar de extremista. Honestamente ha referido el sentir de estudiantes y profesores en contra del régimen; el maquiavelismo del titular de Información en el Gobierno, y la brutalidad de las mesnadas represivas.

Seguramente que mucho les toca aprender a los futuros periodistas de España. Pero lo más importante: la entereza moral, el amor a la justicia, el sentido de libertad y dignidad humana, esto con seguridad que no lo aprenderán en la Escuela Oficial de Periodismo.

CALOR DE IDEALISMO

He leído de un tirón un folleto de sesenta páginas de bien aprovechado texto. Lleva por título: «Conversaciones libertarias». Es el autor nuestro compañero Juan Ferrer. Había ido leyendo los fragmentos que aparecían semanalmente en folletón de este periódico. Pero siempre resulta más atrayente la lectura seguida, el contenido total. Alguien me ha preguntado la impresión que me ha producido su lectura. Simplemente, me ha dejado grata sensación de fortaleza moral, de sano optimismo, de solidez interpretativa.

Conviene de vez en cuando ir a las fuentes: saturarse otra vez de lo que ha sido base de nuestra formación en tanto que idealistas. Es así cómo se esclarece lo que a veces ha ido tomando contenido turbio, confuso. Ferrer no es de los que tienen la memoria corta. Campechanamente, sin darle importancia a la cosa, saca a relucir datos, fechas, acontecimientos de un pasado que fue rico en gérmenes; refulgente estela de románticas ensoñaciones, que incluso, en ocasiones, hacía olvidar (la propensión a pensar la vida y sentir el humano desconcierto social) el elemental comer para vivir...

Con variedad de apartados, dando a veces la sensación del hombre atareado que quiere decir mucho en reducido espacio, el autor establece diferenciaciones entre los políticos y aquellos que no lo somos; alude a lo que puede y a lo que no puede esperarse de alianzas entre productores; destaca el reformismo de matiz político, y el *deformismo* de matiz proletario. Alude a los de *casa* especificando «lo que hemos sido y lo que podemos ser». Advierte a los que, emigrados económicos o refugiados políticos, alimentan sueños de grandezas, la relatividad de esas ilusiones, que pueden ser truncadas por los efectos de enfermedades, etapas de crisis económica y demás. Persuadido de que nada humano nos es ajeno, apunta detalles, establece conclusiones, hace deducciones, como, por ejemplo, entre los obreros de Suecia y los de España, analizando características de orden ambiental en lo psicológico y hasta en lo geográfico. Fulguran en profusión las ideas en las páginas de este folleto. Tal es así que uno está por reprocharle al autor el no haber —ya puesto a escribir— agregado sesenta páginas más para ampliar ideas, para ensanchar datos históricos, para afianzar la solidez de lo expresado.

Y entre lo expresado, como recapitulación, se lee: «La C.N.T. se debe a la emancipación integral de los trabajadores, a la que se propone llegar por vía apolítica, irreligiosa y de acción directa, con desemboque al comunismo libre e igualitario, según definición del Congreso de 1919 refrendada por el de 1936.»

Por estimarlo uno así ha luchado en pro de la C.N.T., sin buscar otro beneficio que la satisfacción de contribuir a forjar una nueva vida social.

LA VOLUNTAD NO ENVEJECE

En Italia, el compañero Gaspare Mancuso publica en Turín «Quaderni di gli Amici di Eugen Relgis». Es una voluntariosa muestra de afecto hacia el amigo Relgis que allá en Montevideo —¡bien lejos de la tierra que le vio nacer!— no para de escribir en defensa de los nobles ideales por los que tanto ha batallado a lo largo de su vida.

Comunica Mancuso que se ha constituido un «Comitato Pro-Pace: Eugenio Relgis». Lo integran, por lo visto, elementos de diversos países, entre los que hay conocidos compañeros de ideas. Piensa el comunicante editar un número extraordinario de «Quaderni», conmemorando el setenta aniversario de Relgis.

Una vez más se pondrá de relieve la tenacidad desplegada por Relgis en cimentar una corriente de pacifismo auténtico, señalando los factores determinantes de las conflagraciones bélicas: militarismo, hegemonía estatal, explotación capialista, etc. Se glosará su noble intento de crear una especie de Internacional de intelectuales con un profundo sentido de la dignidad humana. Y se sacará a colación su constante colaboración en las publicaciones libertarias de acá y acullá; los opúsculos y libros editados por Ediciones Humanidad: ensayos sociológicos, literarios, poesías, biografías y demás.

Setenta años son ya muchos días para llevarlos a cuestas; y más pesan cuanto mayores han sido los sufrimientos, las vicisitudes experimentadas. Pero el tener una voluntad firme, templada a prueba de adversidades, lo resiste todo y alienta tenaz perseverancia. Es lo que nos demuestra Relgis a sus setenta años. Lo que nos demuestran afortunadamente, tantos y tantos elementos, más o menos conocidos, cuyas canas no han conseguido envejecerles la voluntad.

Bajo el yugo y las flechas

I

Sobre la libertad religiosa

EL «Diario Vasco» del 1º de octubre del pasado año, bajo la rúbrica «Mundo Católico» y el mismo título que reproducimos encabezando esta exposición, dice, refiriéndose a las declaraciones que hiciera el Arzobispo inglés de Westminter, en Roma:

«La inviolabilidad de la conciencia humana es una exigencia fundamental de la libertad. La declaración conciliar proclamará que la Iglesia desea la libertad religiosa para todos los hombres. Con ello saldrá al paso de una acusación frecuente contra el Catolicismo, esto es, que desea la libertad cuando se encuentra en minoría.»

«Al margen de la declaración conciliar, el resultado de los principios conciliares dependerá de la autoridad de cada Estado.»

«Con todo, es más fácil formular el principio, que practicarlo.»

Confirmación de las últimas líneas y prueba de la inmensa volubilidad de las cosas discutidas, reproduzcamos lo que leemos más tarde en la «Voz de España» de San Sebastián (26 de noviembre) bajo la rúbrica «Manifestaciones del Cardenal Bueno Monreal, en Sevilla:

«Según el cardenal Bueno Monreal, el planteamiento está dirigido a todas aquellas personas que no están en condiciones de comprender ni aceptar argumentos de carácter dogmático católico. Las destinatarios principales de la declaración son aquellos países que no dejan la menor libertad a la Iglesia Católica. La Iglesia necesita de la libertad. Y esa libertad que reclama para sí, no la niega para las otras confesiones religiosas. *Hay que entender esto, no en el plano doctrinal de esas confesiones que no pueden aceptarse (no hay libertad para el error)*».

«Y el tratamiento que se seguirá en España será distinto del seguido en otros países, con una realidad sócio religiosa diferente...»

por J. Muñoz CONGOST

Lo que quiere decir bien a las claras que la Iglesia seguirá haciendo de las suyas, allá donde puede hacerlo y pedirá la libertad que niega a los otros, donde no pueda imponerse...

... Porque solo en el catolicismo está la verdad, y como dice el cardenal español «no hay libertad para el error.»

Justicia y no por mi casa.

II

La seguridad social agraria

En el «Ya» del 30 de enero del corriente año y refiriéndose a la seguridad social agraria en que se encuadra a todos los trabajadores del sector agrícola, leemos:

Parece ser que en relaciones con el encuadramiento de todos los trabajadores protegidos por la nueva ley, se parte de la idea de mantener el censo de los trabajadores, pero en el sentido de que esta incorporación al censo no representa sino la expresión del grupo de personas protegidas, la obligación que tienen éstas de estar obligadamente cotizando en el sistema sin que ello *prejuzgue en absoluto el reconocimiento de ningún derecho de las prestaciones.*»

El comentario se pasa de comentarios. La ley establece la obligación «obligada» de cotizar «obligadamente» en el sistema... pero no prejuzga en absoluto de ningún derecho a recibir las prestaciones... Más claro... obligaciones.

III

Europa, España y Africa

«La Voz de España» de San Sebastián, en su número de 2 de noviembre del pasado año, se refería, entre otras cosas, a una conferencia dada en Madrid por el delegado de Propaganda y Radio del Movimiento. Y nos decía:

«Todo lo demás en Africa, hasta la llegada del hombre europeo en la baja Edad Media es prehistoria o paleontología...»

Es decir, las civilizaciones egipcias cartaginesa, bereberes, etc., no fueron nada si no hubiera existido el hombre europeo, la supremacía de la raza blanca...

Y añadía más adelante: «Del peligro que para la raza blanca supondría el día en que se insertasen y fundiesen la revolución del proletariado con la subversión de los pueblos de color...»

Sus conclusiones, ejemplares por cierto, fueron las siguientes: «Lo que haya de ser Africa en un futuro próximo habrá de resolverse en razón de la conciencia que Europa tenga de su responsabilidad frente a ella misma De que sepa enfrentarse con sus responsabilidades desde una moral activa...

Claramente: que dependerá de la raza blanca y no del hombre de Africa.

Si con ello pretendió hablar de la superioridad de alguien, no creemos que se refiriera a la de los hombres del Estado español cuya acción colonizadora conocemos suficientemente para poder probar su irresponsabilidad y la nocividad de su política de lucro personal.

Personalmente visitamos las realizaciones españolas al final del protec-

(Pasa a la pág. 2)

Jornada confederal en París

Organizado por la Confédération Nationale du Travail para el día 11 de abril de 1965, a las nueve de la mañana, en la sala mayor del Palais de la Mutualité, 24, rue St-Victor (Metro Maubert-Mutualité), en el que están previstos los oradores siguientes:

Raymond FAUCHOIS, Conrado LIZCANO, Joseph SORIANO. Antonio RODRIGUEZ, José Peirats y un delegado de la A. I. T., que será oportunamente anunciado.

Sería conveniente que las Uniones Regionales y las Federaciones Locales organizaran caravanas a fin de que este acto y el de la tarde sean máximamente concurridos.

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

Jean Turland

Este tenor francés, muy amigo de nuestras cosas, es un caso de modestia que no rima con la prestancia, a veces exagerada, de los artistas. Dispone de voz y aliento, de dicción y destreza de canto, no importándole el género por dificultoso que parezca. Lo mismo ataca la opereta que la ópera, y así lo oiremos cantar en nuestra fiesa del 11 de abril un fragmento de «Le pays du Sourire» (*Je t'ai donné mon cœur*) y otro de «Aïda». Ante el amigo Turland, el público no ahorrará su entusiasmo.

Francisco Torres

Cúmplenos presentar a este cantor extraordinario, especialista afortunado en el género español aflamencado. Viene a la Mutualité precedido de una fama que ante nosotros no hará más que aumentar debido a sus facultades vocales difíciles a igualar. nuestro Programa del 11 de abril. Le acompañará el guitarrista Ortega.

Entradas a 6,00 francos, en esta Administración, 24, rue de Sainte-Marthe, Paris (X); en C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne (Metro Pigalle o Anvers), y 3, rue Ternaux (Metro Oberkampf), Librairie Publico.

Para obtener buenas plazas, los compañeros y FF. LL. de fuera de París deberían efectuar cuanto antes el pedido de entradas con número concreto de las mismas.

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

1 AVRIL 1965
NUMERO 343
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

AU PIED DU MUR

VOICI, enfin, les heureux bénéficiaires de la dernière consultation électorale au pied du mur.

Nous avons noté, après les résultats, une grande satisfaction générale un peu partout. L'U. N. R. - U. D. T. se vante d'avoir réussi à pénétrer dans la majeure partie des municipalités, le parti communiste se fait le champion de l'unité et s'attribue les succès remportés par les listes d'alliance « démocratique » ; quant aux socialistes, ils se considèrent comme étant dans le parti qui reste le plus représentatif. A vrai dire, jamais, de mémoire d' « électeur », on n'avait vu autant de tendances comblées à la fois.

Bien sûr, il y avait eu des craintes de part et d'autre, et il fut une période où il ne se passait pas un jour sans qu'on nous mette en garde contre les dangers de l'abstentionnisme, mais c'est maintenant du passé.

Nous y revenons, néanmoins, quoique assez brièvement, pour faire une petite mise au point.

Il est normal que les « prêcheurs de civisme » se trouvent du côté des conquérants de pouvoir, et les slogans de la radio et de la télé pour encourager les électeurs à remplir leur devoir de citoyens, s'il ne peuvent se justifier, sont tout au moins explicables.

Il n'en est pas de même pour certains mouvements qui, malgré leur étiquette apolitique, n'ont pas hésité à prendre ouvertement parti pour les uns ou pour les autres.

En voici un exemple entre nombre d'entre eux :

« La Voie Laïque », petit bimensuel de province, qui prétend faire de la culture populaire, nous dit, par la plume de F. Gout, que l'abstention est une lâcheté. Ainsi donc, monsieur Gout, ceux qui se refusent à choisir entre la peste et le choléra ne sont que des lâches... et pourtant vous nous dites dans votre texte que : « La nécessité impérieuse de vivre nous dicte la voie que nous pensons être la meilleure à suivre, après mûre réflexion. »

Eh bien ! nous aussi, après mûre réflexion, nous avons pensé que la meilleure voie à suivre était celle de l'abstentionnisme conscient, et nous ne nous contentons pas comme vous de discerner dans quelles listes se trouvent les responsables des associations « laïques », nous voulons savoir le rôle, la fonction ou la tâche que vont accomplir tous ces « bradeurs de petit bonheur » des périodes électorales.

La lâcheté, citoyen Gout, consiste précisément à accorder une certaine confiance à des individus qui n'en inspirent aucune; ainsi qu'à accréditer des promesses, sachant pertinemment qu'elles ne peuvent être tenues.

En tout cas, les jeux sont faits et les événements ne vont pas tarder, hélas !, à nous donner raison. Voici nos 38.000 communes dûment dotées d'un nouveau maire (c'est souvent l'ancien qui est réélu) et d'un conseil amplement engagé vis-à-vis des administrés; attendons donc les merveilleuses réalisations qu'ils nous ont tant promises.

Dans certaines villes, comme Nantes et St-Nazaire, ou certaines régions où le chômage s'est déjà installé, le bulletin de vote que le travailleur aura glissé dans l'urne, changera bien peu de chose à ses difficultés matérielles. Il se verra encore contraint d'en venir à l'action directe, soit par la grève soit par une autre forme de protestation.

Comme vous le dites si bien, M. Gout : « Il faut barrer la route à nos adversaires et à des candidats dont la qualité principale consiste à changer d'opinion plusieurs fois dans leur vie pour s'accrocher à tous les convois en vogue passagère. »

Eh bien ! Dans cette période de décomposition morale, au milieu et au-dessus des bassesses humaines, des appétits et des lâchetés, se dresse le syndicalisme révolutionnaire.

Contre toutes les forces de l'Etat, contre toutes les corruptions politiciennes, contre l'exploitation capitaliste, il convie les travailleurs à la lutte, les appelle à l'action et se montre comme la puissance capable de régénérer le monde.

Vive l'A. I. T.

II

CONFERENCE DE LONDRES
17-23 septembre 1871

C'est suite à la terreur exercée par la police, à la répression intensifiée contre toutes les sections de l'Internationale, qu'une conférence secrète de « délégués » eut lieu à Londres du 17 au 23 septembre 1871.

Marx et Engels y prirent une part active et organisèrent la lutte contre « le sectarisme » tout en renforçant la prise de position contre l'anarchisme.

La lutte politique, la dictature du prolétariat et du parti, furent les leitmotivs des débats. Voyez là, déjà, la déviation.

L'identification du parti avec le prolétariat occupa l'essentiel des travaux. Voici ce qu'il faut retenir de ces assises, car cela est très important.

La conférence « secrète » adopta la résolution sur la nécessité *de créer dans chaque pays un parti politique indépendant du prolétariat.*

La course aux ambitions parlementaires était donnée, mais également s'ouvrait l'ère des combats entre frères. Centralistes et autonomistes allaient s'affronter en des combats homériques, mais pas toujours très élégants.

Cette conférence était formée de 23 membres : 6 délégués belges, 2 suisses, 1 espagnol, et les 13 membres du Conseil Général, mais nommés par ce conseil. On y comptait encore un inconnu, sans mandat. Un seul délégué était nanti d'un mandat impératif : Anselmo Lorenzo, membre du Comité fédéral espagnol. Les 13 membres du Conseil n'avaient, eux, aucun mandat ; ils formaient à eux seuls la majorité. On peut ajouter à cette liste, les filles de Karl Marx, qui eurent voix délibérative et furent admises à siéger à la conférence.

Il faudrait tout rapporter pour saisir les manœuvres employées pour déjouer les progrès de l'Internationale. Tout était mystérieux dans cette réunion, au même titre que les préparatifs.

Des incidents sans fin, de mesquines querelles teintées de ce respect religieux pour les pontifes ; vrais bavardages, insolences de certains, bredouillements de traduction ; on ne résout rien, mais on nomme des commissions à l'infini. Les meneurs sont de la coterie de Marx, si bien qu'un projet de ce dernier, lu par Engels, est approuvé docilement. Il s'agit de démolir les adversaires de Marx, on s'en prend à Bakounine et à Guillaume. De plus, aucune résolution positive n'est votée ; on laisse au Conseil Général le soin de la rédaction ultérieure, astuce habile qui permettra la publication de tout ce qu'on voudra, sous le nom de : « Résolutions de la Conférence. »

Les questions se poursuivent exposées, les unes accompagnées d'injures, les autres plus sereines. Elles donneront plus tard naissance à ce libelé : « Les prétendues scissions dans l'Internationale » (circulaire privée du Conseil Général, 5 mars 1872).

Ce mémoire justificatif a été rédigé par P. Robin qui (en qualité de membre du Conseil Général) assista à un certain nombre de séances. Ce dernier n'hésita pas à qualifier cette conférence, pleine de parti pris envers les membres qui n'avaient même pas été convoqués, et il jugea « peu digne de continuer à jouer un rôle quelconque dans cette comédie. » Lorsque cet honnête homme fit parvenir au Conseil Général, une protestation dénonçant les agissements de la coterie marxiste, le président de séance considéra la lettre comme injurieuse, l'invita à la retirer, faute de quoi le Conseil Général statuerait. Ce fut fait, on le démissionna. C'était là une action bien jésuitique et P. Robin protesta. Il fut expulsé, sans la moindre explication.

Publions ici la lettre du 3 octobre 1871 de Paul Robin au citoyen Marx :

« Je vous ai eu de très grandes obligations personnelles qui me pèsèrent peu, tant que je crus que rien ne pouvait altérer la respectueuse amitié que j'avais pour vous. Aujourd'hui, ne pouvant subordonner ma conscience à ma reconnaissance, je crois, en ayant le regret de devoir rompre, avec vous, vous devoir cette déclaration : Je suis convaincu que, cédant à des haines personnelles, vous avez porté ou appuyé des accusations injustes contre des membres de l'Internationale, objets de ces haines ou dont le crime était de ne pas les partager. Je vous salue. P. Robin. »

A côté de ce Mémoire, s'ajoute le témoignage de Lorenzo, délégué par la Conférence secrète espagnole de Valencia, 9-17 septembre 1871, à la Conférence de Londres, avec un mandat impératif. Il fut reçu à bras ouvert par K. Marx, qui le baisa au front, ce qui le remplit de vénération pour l'illustre patriarche. Il dut vite déchanter et fut cruellement déçu, par ce qu'il vit et entendit. En effet, tout était attisé par la haine de certains, envenimant les passions par-delà l'idéal qui aurait dû unir tous les représentants des travailleurs internationaux. Si bien que Lorenzo garda un triste souvenir de cette semaine de conférence : « ... je puis affirmer que toute la substance de la Conférence se réduisit à affirmer la prédominance d'un homme qui se trouvait présent, K. Marx, à l'encontre de celle qu'était supposé vouloir exercer un autre homme, Michel Bakounine absent. »

Et ce fut un déballage de documents, de citations, de faits à l'authenticité fortement discutable, sans compter qu'on ne pouvait en assurer le témoignage. Seul un Russe, Outine (figura sinistra y antipática) faisait les frais de ces accusations avec la complicité du silence couard de certains. De tels agissements répugnaient à un esprit droit et honnête, tel que Lorenzo.

A la maison de Marx où il assistait à une commission, faisant un rapport sur l'Alliance, il vit « cet homme descendre du piedestal sur lequel l'avaient placé (mon) admiration et (mon) respect, et s'abaisser au niveau le plus vulgaire ; quelques-uns de ses partisans s'abaissèrent ensuite bien davantage encore, en pratiquant l'adulation comme s'ils eussent été de vils courtisans devant leur maître ».

A ce jugement combien pertinent, Lorenzo ne peut s'empêcher d'exprimer ce qu'il ressentait. On l'écouta « comme on écoute tomber la pluie ». Cependant, Lorenzo fut le seul à présenter à la conférence un rapport « authentiquement ouvrier et purement émancipateur » ; c'était le mémoire sur l'organisation qu'avait élaboré la conférence de Valencia.

Son rapporteur se rendit rapidement compte que c'était là travailler en pure perte. On ne s'en souciait guère ; la Conférence était préoccupée par la question du commandement et non par celle de l'organisation ; elle était absorbée en outre par le désir de réunir des hommes au service d'un chef, mais non de constituer une force révolutionnaire.

La déception d'Anselmo Lorenzo fut grande au point qu'il se sentit incapable de rien faire d'utile. « Je m'en retournai en Espagne, pénétré de cette idée, que notre idéal était plus distant que je ne l'avais cru, et que beaucoup de ses propagandistes étaient ses ennemis. »

La Conférence de l'A. I. T., réunie à Londres du 17 au 23 septembre 1871, émit, non par ses délégués mêmes, mais par une Commission du Conseil général, une série de 17 résolutions réunies en une brochure de 8 pages, signée par tous les membres du conseil et datée du 17 septembre 1871.

L'atteinte flagrante au principe d'autonomie clairement énoncé dans l'article 10 des statuts généraux, adoptés au Congrès de Genève en 1886, fut remisé : défense maintenant aux branches, sections et groupes, de se désigner par des noms de secte : mutualistes *(sic)*, collectivistes communistes et de former des groupes séparatistes, etc.

La résolution relative à l'action politique de la classe ouvrière allait déclencher les réactions de la part des sections.

« Vu l'adresse inaugurale de l'A. I. T. 1864, les seigneurs de la terre... *la conquête du pouvoir politique est donc devenue le premier devoir de la classe ouvrière.* »

HEM DAY

La crise au Portugal

Le gouvernement de Salazar a haussé l'impôt pour la « défense de l'Angola ». L'accroissement incessant des dépenses pour la répression du mouvement de libération de l'Angola a contraint Lisbonne à reviser le décret de 1963 sur « l'impôt extraordinaire pour la défense de l'Angola ».

Aux termes du nouveau décret entré en vigueur le 7 janvier 1965, cet impôt frappe tous les industriels et les sociétés commerciales d'Angola (qu'ils soient ou non portugais) dont les revenus ou bénéfices annuels dépassent un demi-million d'escudos.

D'après le ministère portugais des Colonies, ce nouveau décret « permettra au Portugal d'augmenter considérablement les moyens financiers nécessaires à la poursuite de la guerre en Angola » — qui coûte, rappelons-le, environ 166 millions de dollars chaque année au gouvernement colonialiste et fasciste de Salazar.

Ainsi que nous le soulignions dernièrement, le déséquilibre budgétaire provoqué par l'effort de guerre en Angola et les dépenses improductives qu'il nécessite, oblige le dictateur portugais à instituer des charges fiscales toujours plus lourdes, ce qui entraînera, à brève ou longue échéance, l'inflation qui, selon Luiz Teixeira Pinto, ministre portugais de l'Economie, menace l'économie du Portugal.

Ces nouvelles dispositions fiscales sont destinées à « boucher » l'immense trou creusé dans la « caisse » portugaise par l'accroissement du budget de guerre 1965 de 42 millions de nouveaux francs français de plus qu'en 1964.

(Extrait de « Angola Information ».)

A PERPIGNAN

le 11 Avril, à 9 heures 30

GRAND MEETING

d'affirmation anarcho-syndicaliste
salle du cinéma « Le Perpignan », place Arago

avec le concours des orateurs suivants

RAYMOND FAUCHOIS
RENE VILLARD
FREDERICA MONTSENY

Venez nombreux afin de démontrer, si besoin était, que notre combat pour un monde meilleur n'est pas un mythe.

La comédie électorale

Comme il est de mode dans presque toutes les communes de France, les élections municipales dressent au moins deux listes l'une contre l'autre.

On dit couramment : la droite contre la gauche, termes qui n'ont aucune signification, puisque tous les opposants se déclarent démocrates.. !

Ceux de droite représentent la « libre entreprise », le profit, la propriété privé et le capital.

Ceux de gauche représentent la propriété nationalisée, le profit d'Etat, la propriété privée non soumise à exploitation du salariat.

« Ceux de la « libre entreprise » (liberté de voler autrui) reprochent aux bolcheviks : la collectivisation, la suppression du profit individuel et de vouloir réaliser le communisme.

Ceux de gauche reprochent aux précédents : l'appropriation privée dans le but d'exploiter les besoins, un gouvernement plus pressé d'aider les patrons à exploiter les salariés, que de réduire l'exploitation des travailleurs par les capitalistes.

LA VERITE

La « libre entreprise » est de plus en plus anonyme, à tel point que l'Etat intervient de plus en plus dans son orientation. Elle est surtout dirigée par des techniciens et des cadres. Elle évolue vers un capitalisme d'Etat que la Russie réalise pleinement.

Le profit est un vol prélevé sur les producteurs et les consommateurs. La propriété en est le moyen.

Chez les Russes.

Les entreprises sont biens d'Etat, collectivisés. Les directeurs et les techniciens sont nommés par l'Etat. Ce sont de véritables patrons jouissant de rémunérations privilégiées. Les travailleurs sont inégalement salariés comme les ouvriers de France. Comme ces derniers, ils n'ont aucun pouvoir de gestion ou administratif. Le Conseil d'usine a des prérogatives assez analogues à celles des comités d'entreprises.

Deux différences avec le système français : aucun droit de grève, contrôle policier du parti bolchevik.

Nouvelle loi : chaque entreprise, sous le contrôle de l'Etat, jouit de l'autonomie de production et financière, c'est-à-dire qu'elle subira la loi du marché produisant selon la demande et vendant selon la qualité et les lois de la concurrence.

L'entreprise russe devient donc commerciale, comme l'entreprise française, mais le profit au lieu d'être encaissé par un ou des particuliers, l'est par l'Etat sous forme de rente et d'impôts après règlement des honoraires élevés des directeurs et des humbles salaires différenciés des ouvriers.

Dans les deux systèmes, les travailleurs n'ont aucun pouvoir gestionnaire. La plus-value qui leur est volée sert à l'entretien, en Russie, des bureaucrates et autres parasites ; en France, à entretenir la pègre capitaliste. La plus grosse partie des revenus du travail devient en Russie la proie d'une nouvelle classe : la bureaucratie.

L'écart entre les deux systèmes est donc très faible, ce qui permet à Charles XI de déclarer que les temps ne sont pas éloignés où l'unité se fera de l'Atlantique à l'Oural... !

Si les candidats n'étaient pas dévorés par les préjugés et les ambitions, ils fusionneraient dans une seule liste...

Mais voilà... Les candidats, chacun à sa manière, espèrent rouler les électeurs...

Pour nous, la Justice, c'est l'égalité économique !

SEVY

La crise du système

La production actuelle, nous apprend-on, est suffisante pour satisfaire tous les besoins primordiaux de l'espèce humaine, malgré la poussée démographique actuelle.

Mais il n'est point suffisant qu'une chose soit possible pour qu'elle soit réalisée ; c'est le cas de la distribution de la production.

Sans doute, serait-il possible de répartir la production, mais trop de contradictions entravent le système capitaliste.

Au fur et à mesure que la production augmente en quantité, les difficultés de distribution s'accroissent. Ce phénomène oblige les producteurs à freiner leurs industries de plus en plus jusqu'à l'arrêt complet, pour maintenir le profit.

Il semble étrange que l'abondance de produits entraîne la crise de consommation. En réalité, la richesse de production amène progressivement la pauvreté de la consommation.

Sans doute, il y a un vice à la base du système d'échange actuellement pratiqué, et de nombreux économistes au service du capitalisme et de l'Etat se sont efforcés de rechercher un remède à la crise « économique » (que nous avons toujours tenue pour fatale dans le système « capitaliste-échangiste »).

Ces économistes ont rassuré leurs maîtres en disant que : vu les expériences du passé et les connaissances acquises actuellement, ajoutez à cela une étude approfondie pour l'application d'une économie planifiée, les crises cycliques peuvent être évitées. Et de créer des conseils, des instituts, des offices, etc., pour donner, d'après le résultat de leurs recherches, la marche à suivre aux chefs d'entreprises, aux banquiers et aux gouvernants.

Au cours de leurs savantes découvertes, ces économistes distingués ont conseillé, tantôt la productivité à outrance, tantôt la destruction des produits, tantôt la restriction ; la baisse, le maintien ou la hausse des prix nous est présenté comme un « assainissement des marchés ».

La diminution des points de vente paraissait une trouvaille sans précédent, le resserrement du circuit de distribution a été considéré comme une formule magique. La concentration du commerce entre les mains de quelques grosses sociétés devait apporter une baisse des prix considérable. Enfin, tout avait été prévu pour que le système fonctionne de mieux en mieux.

Hélas, tous ces efforts, il faut le reconnaître, ont été très mal récompensés.

Actuellement, les économistes en question se trouvent déconcertés. Il n'est plus possible de cacher le progrès de la crise qui est en train d'assaillir le système actuel. Partout, des usines, des chantiers cessent le travail, les industries qui se maintiennent tournent au ralenti. Les incendies d'usines mettent en alarme les compagnies d'assurance. Les agriculteurs sont endettés. Les grands magasins accusent de sérieuses difficultés. Dans les sphères politiques, on parle souvent de politique des revenus. Les chefs syndicaux réformistes demandent la nationalisation de ceci et de cela.

Et le peuple, que dit-il ? Qu'espère-t-il ? Un miracle ?

Si les gouvernants n'ont pu prendre des mesures efficaces lorsque les affaires, par leur apparente solidité, le permettaient, comment à l'heure actuelle vont-ils dégager le char du système de la pente vertigineuse où il se trouve engagé ?

C'est un gouvernement fort qu'il faut ? Mais voyons, dans tous les pays il n'y a que des gouvernements forts, en qui le peuple a déposé tout son espoir et lui a conféré sa souveraineté sans conditions, laissant la baguette magique du pouvoir faire et défaire à sa guise.

Mais la crise du système « capitaliste » n'a point de solution. Le vice se trouve dans le système lui-même.

L'acte d'échange des objets, en prenant pour base d'échange un étalon valeur, entraîne progressivement la crise des échanges eux-mêmes.

Nous y reviendrons ultérieurement, le cas échéant.

En tout cas, il faut constater que les capitalistes savent qu'il n'y a qu'une solution efficace à la crise du système : la guerre. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi la préparent-ils constamment ?

On peut concevoir que les capitalistes préparent la guerre pour sauver leur puissance, leurs richesses, mais le peuple, quel intérêt a-t-il à la faire ? Est-ce pour lutter contre son ennemi, ou bien pour son ennemi, le capitaliste, qu'il va au casse-pipe ?

Le peuple, conscient de ses droits et ses devoirs, doit se préparer à solutionner son propre problème, le problème de la subsistance, de la survie.

Les gouvernants sont incapables de le réssoudre ; et, bien au contraire, ils sont, en général, les valets des fauteurs de guerre.

La solution réside donc dans l'organisation de la vie sur de nouvelles bases. Les travailleurs doivent s'organiser en syndicats de résistance, en fédérations et confédérations, au sein de l'Association internationale des travailleurs et se préparer à mettre hors d'état de nuire les fauteurs de guerre et de désordre.

J. CAPDEVILA

Palais de la Mutualité - Paris

LE 11 AVRIL 1965, LE MATIN A 9 HEURES

GRAND MEETING

D'AFFIRMATION ANARCHO-SYNDICALISTE

PRESIDE
par notre camarade SEVY
secrétaire de la 2e Union Régionale

Un jeune camarade espagnol vous parlera des problèmes de la jeunesse ouvrière et estudiantine de son pays.

JOSEPH SORIANO
Secrétaire général
expliquera les buts et la raison d'être de la C. N. T.

J. PEIRATS
relatera la vie des travailleurs en exil.

P. CHEVALIER
terminera cette sympathique manifestation en exprimant, au nom de l'Association Internationale des Travailleurs, toutes les inquiétudes, mais aussi tous les espoirs du prolétariat international en marche vers son émancipation.

Venez donc nombreux à notre rendez-vous du PALAIS DE LA MUTUALITE (grande salle), Paris, métro Maubert-Mutualité.

EN BREF...

EN FRANCE

Le ministre des Finances vient de faire adopter une série de mesures afin de relancer l'économie du pays ; et aussi la Bourse qui, paraît-il, s'obstine à somnoler de plus en plus.

A cet effet, un allègement fiscal va être consenti aux grandes entreprises pour permettre aux actionnaires de continuer à percevoir des dividendes.

Curieuse façon de mettre en pratique toutes les promesses qui nous ont été faites récemment à l'occasion de la consultation électorale...

AU VATICAN

Une commission s'est réunie pour étudier les moyens de faire face à un grave danger qui menace l'humanité : la surpopulation.

Quand on connaît la politique menée par l'Eglise pour l'accroissement

des naissances, on peut conclure à une menace vraiement caractérisée.

D'après des statistiques officielles, la population du globe devrait avoir doublé d'ici l'an deux mille.

AU MAROC

Depuis son « indépendance », le mécontentement ne cesse d'augmenter dans ce pays et il vient de se traduire par des manifestations d'étudiants à Casablanca et à Fez ; manifestations brutalement réprimées par la police et qui ont fait de dizaines de morts et des centaines de blessés.

Voilà les avantages que retire un peuple quand il fait une révolution pour changer de maître.

AU VIET-NAM

Dans la petite guerre qui se déroule dans ce pays avec l'assentiment des Nations Unies et autres organismes internationaux, les Etats-Unis viennent d'expérimenter un gaz « humanitaire ».

Ainsi les hommes pourront dorénavant jouer au petit soldat sans se faire de mal.

Il fut un temps (souvenez-nous de 1936-1939), où des puissances étrangères expérimentaient leurs nouveaux armements sur le sol ensanglanté de l'Espagne révolutionnaire.

Faut-il vous rappeler la suite ?

EN ALLEMAGNE

M. Bucher, ministre de la Justice de la République Fédérale Allemande, vient de démissionner à la suite du vote du Bundestag sur la prorogation de cinq ans pour le délai de prescription des crimes nazis.

Ainsi donc, sous le couvert d'une étiquette libérale se cache un individu prêt à user de toute son influence pour protéger les nombreux criminels de guerre nazis qui se cachent actuellement dans d'autres pays dictatoriaux comme l'Espagne ou certains pays d'Amérique latine.

« Depuis que ce débat est venu devant le parlement, dira le journal « Combat », du 26 mars, *l'attitude de Bucher a été profondément décevante, alors que des adversaires du projet, par exemple, le député libéral Dehler, vice-président du Bundestag, surent défendre leur point de vue avec des arguments méritant l'attention, le ministre allemand de la Justice s'est obstinément cantonné dans une argumentation juridique. »*

L'attitude de cet homme peut se qualifier de sabotage à l'action de la justice.

Victor Griffulhes disait à propos de sabotage :

« Et pour avoir un exemple de sabotage intelligemment appliqué, il faut aller chez nos magistrats. Voyez comme la loi qui limite les droits des évêques et des prêtres est appliquée avec mansuétude. Par suite d'un accord tacite, les juges « punissent » d'une façon encourageante les « délits » commis. C'est que la loi leur déplaît. Ils l'appliquent mal d'une façon générale. Ils la dénaturent. »

Pendant ce temps on continue à condamner, dans cette même Espagne, qui camoufle les criminels nazis, des travailleurs qui n'ont commis d'autre délit que celui d'aimer trop la République espagnole et de se donner entièrement à elle pendant les années 1936-1939. Pour nous, il n'est pas question de fixer des délais de prescription des crimes quels qu'ils soient ; ce qu'il faut c'est mettre hors d'état de nuire tous les parasites de l'humanité.

U.G.T., C.N.T. y S.T.V.

A la clase obrera
Al Pueblo español

LA Alianza Sindical Española fue constituída en el destierro, el mes de noviembre de 1960. Nuestras ideas basadas en la solidaridad humana y la ayuda mutua nos mantienen fieles a la concepción internacionalista, ya que universales son las cuestiones y las necesidades de todos los hombres. No tenemos que rectificar ni una tilde de nuestros postulados que tienen su encarnación en el derecho a la justicia social. La clase obrera reclama acuerdos y resoluciones en armonía con la exigencia de sus aspiraciones morales y económicas.

Enarbolamos la bandera de la emancipación de los desheredados en su triple aspecto político, económico y social. Trabajamos estrechamente unidos por la liberación y la renovación de toda la sociedad, objeto de nuestras mayores preocupaciones. Queremos situar a la clase obrera, así del músculo como del intelecto, en el centro de todas las creaciones de la historia y el progreso. Formamos parte de un Pueblo ejemplar, y a su destino laborioso hemos unido nuestra suerte. Durante más de un cuarto de siglo de barbarie, nuestras Organizaciones Sindicales han sufrido la represión draconiana impuesta por el Estado usurpador. En este combate desigual hemos perdido miles de luchadores de excepcional valía. Pero ni el odio propagado por la dictadura ni el espíritu de venganza que caracteriza al sistema totalitario, han hallado cobijo en el corazón de la clase obrera. La semilla de la libertad germina en las entrañas de la tierra y pronto brotará a la superficie de nuestro suelo para ofrecer frutos de paz y prosperidad.

El régimen absolutista que desgobierna al país, trata de ignorarnos y desconocernos. La cólera vengativa de los déspotas nos honra y engrandece. No pedimos clemencia a la dictadura ni piedad a los tiranos. Nadie puede dar más de lo que tiene. El Movimiento Obrero por nosotros representado no transige con la injusticia y el terror. La razón no se rinde nunca. El Derecho no se humilla jamás. Representamos la verdad sofocada, mas no muerta. Nuestra causa es inmortal.

De la Universidad española sale la luz que abrasa a los opresores. Es la resurrección de la cultura, el verbo de la sabiduría, hecho carne en el cuerpo torturado del pueblo. Madrid, Barcelona, Sevilla, Granada, Valladolid, Cádiz y Salamanca, se unen para defender la cultura. Los obreros de Bilbao, Madrid, Asturias y otros centros industriales de la Península, han escuchado el aldabonazo justiciero que resuena por todas partes. La lucha por la manumisión nacional pasa a la ofensiva. Presente la Alianza Sindical en Asturias, el País Vasco y Cataluña, y en otros lugares de España, proseguirá la lucha sin cesar. Unidos en la acción, triunfaremos.

La Alianza Sindical Española lanza su llamada responsable a la clase obrera en particular, y al Pueblo español en general. Cada trabajador consciente de sus deberes, cada ciudadano consecuente con sus obligaciones, tienen la misión de ocupar su puesto. En esta hora histórica no debe existir fisura alguna entre los trabajadores del músculo y el cerebro. La causa que defendemos es una y la misma. La unión técnica y cultural, campesina e industrial, ha de realizarse sin pérdida de tiempo. Lo pide el noble combate que estamos librando contra el Poder avasallador; lo exige la futura reconstrucción del país. Todo lo que suponga unión de las fuerzas que representan la cultura y el trabajo, es forjar la victoria moral e intelectual de los trabajadores.

El Sindicalismo Mundial, Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres (C.I.O.S.L.), y la Confederación Internacional de Sindicatos Cristianos (C.I.S.C.), en su Declaración conjunta hecha en Bruselas el 23 de diciembre de 1960, expresaron su propio sentir en los siguientes términos:

«La CIOSL y la CISC se comprometen solemnemente a proseguir su acción solidaria hasta el restablecimiento en España de las libertades fundamentales y, en especial, de la Libertad Sindical, de modo que, recuperada su libertad, puedan los trabajadores españoles elegir por sí mismos la forma de organización que les conviene.»

¿Qué forma de organización conviene a los obreros españoles? La que diéronse por propia voluntad en sus respectivos Congresos Nacionales; la que forja la unión en la variedad de doctrinas ideas y creencias, hasta que, una vez liberada España, sea la clase obrera quien decida orientar por sí misma, la ruta de sus propios destinos. Patrocinamos la pluralidad sindical. Somos un Movimiento unido en la variedad, superceloso de nuestra independencia de actuación. Los trabajadores pueden y deben vivir hermanados teniendo cada uno su ideología. Más que aceptar la unidad ciega y dirigida que rechazamos, nos hemos dado el abrazo sincero y fraternal. Es de herencia totalitaria la pretensión de uniformar las doctrinas y personalidades que componen el Movimiento Obrero hispano. Esas prácticas no se avienen con nuestra manera de ser y pensar. España es federal, socialista, libertaria. Nos consideramos más fuertes cuanto más independientes somos en la convivencia social, en la tolerancia democrática, en el ejercicio consciente de la libertad. Quede la concepción del Partido Unico, de la Central Unica, para los partidarios del totalitarismo de derecha o izquierda. Nuestro pueblo ha pagado muy caro, a precio de ríos de sangre, la interpretación cesarista y unitaria que a todos nos degrada por igual.

El sindicalismo en nuestro país, una vez liberado de la dictadura fascista, volverá a ser el auténtico movimiento obrero preparado y unido para defender sus conquistas limpiamente adquiridas, siendo leal a los principios éticos y morales que le dieron vida. Y este sindicalismo de raíz ibérica, de sana médula social, no ha estado ni estará al servicio de Franco, de ninguna potencia extranjera, de ninguna dirección única.

En esta hora de lucha cohesionada y gallarda, preludio venturoso de la liberación colectiva, la A.S.E. reclama: Libertad de pensamiento, de opiniones y creencias; Autonomía de la Universidad y libertad de la Cátedra; Derechos de asociación y de reunión; Libertad de palabra escrita y hablada, y libertad de autodeterminación para que el pueblo pueda darse libremente y con todas las garantías de Derecho las instituciones que mejor representen costumbres y progreso, y posibiliten la distribución de la riqueza que representa el trabajo con respeto absoluto al pensamiento y voluntad de la mayoría de los españoles.

Mientras subsista el régimen de dictadura que hoy nos deshonra, no podrán ser resueltos los problemas que amenazan la vida colectiva del país.

Sin reclamar de nadie renuncia ni abdicación de sus propias convicciones, la Alianza Sindical se dirige a todos cuantos sienten neceidad imperiosa de defender la sagrada personalidad del ser humano contra todos los regímenes totalitarios para que se asocien con la A.S.E. colaborando fervorosamente para que nuestro país y cuanto éste representa en la historia de la civilización pueda incorporarse por derecho propio al progresivo caminar de los Pueblos Libres.

Trabajadores manuales e intelectuales; españoles amantes de la justicia social: la Alianza Sindical Española os envía su Mensaje de ayuda y esperanza, para que unidos y hermanados recobremos la libertad para nuestro pueblo.

¡Viva la unión victoriosa de la clase obrera!

¡Viva la huelga de solidaridad general!

¡Adelante y dispuestos, españoles de buena voluntad!

LA ALIANZA SINDICAL

ALEJANDRO JACOB
figura singular de rebeldía

(Continuación)

Jacob debía cumplir condena en la Isla Saint-Joseph. Las islas Royale y del Diablo habían sido designadas para presos políticos. Los presos políticos eran los que estaban relacionados con el espionaje, como, por ejemplo, el capitán Dreyfus, que hizo célebre la Isla del Diablo durante su estancia como preso en dicha fortaleza. Los anarquistas eran considerados como presos comunes.

Por las noches cuando las barracas donde se alojaban los condenados eran cerradas con grandes cerrojos, los reclusos se entregaban al juego de las cartas y otros parecidos o de envite. Es el momento de distracción que buscaban los presos después de las duras jornadas de trabajo. Mientras unos jugaban otros vigilaban para no ser sorprendidos por algún guardian. Otros, formando parejas, se iban por los rincones oscuros para practicar el homosexualismo.

Jacob permanecía tumbado sobre la tabla que le habían asignado, meditando sobre la gente que le rodeaba, así como sobre la forma de preparar la fuga, de poder escapar de aquel infierno maldito. Esta conducta le hacía irse imponiendo moralmente a los demás compañeros de prisión.

No ignoraba que era objeto de una vigilancia especial. Los chivatos lo espiaban continuamente. Los lazos que le tendían eran múltiples. Pero el anarquista era bastante inteligente y evitaba caer en ellos. Sabía, además, que su moral exigente, defendiendo a los más débiles, a los imberbes, de ser juguetes de los caprichos y aberraciones de cuatro fanfarrones, perdonavidas sin escrúpulos, que se erigían a manera de jefes entre sus propios hermanos de sufrimiento, le granjeaba la antipatías y el odio de éstos, llegando, incluso, a ponerle veneno en la sopa para asesinarlo.

De forma que no tenía otro remedio que resignarse y estar noche y día a la expectativa.

Evadirse era cosa casi imposible. La mar o la selva se habían tragado a la mayoría de los que habían tratado hacerlo. Algunos fugados, tras largos días de marcha y de sufrimiento, llegaron a practicar la antropofagia, para después no lograr sus propósitos. ¡Y pobres de los que volvían a caer en manos de sus verdugos!

No obstante, Jacob no se daba por vencido. Un año después de su llegada a la Guayana, y habiendo sondeado previamente a los hombres que con él mantenían alguna relación, intentó por primera vez evadirse. Todos cuantos han conocido el presidio, saben bien que la idea del preso enérgico es la libertad. La idea de escaparse, de huir, de poder respirar el aire puro del campo, le barrena el cerebro continuamente.

De noche Jacob se combino con tres reclusos más y escaparon de la barraca donde estaban encerrados. Unas horas más tarde fueron descubiertos sobre unas rocas de la playa. Por primera vez conoció el tétrico calabozo que lo tuvo durante un mes sepultado. Nueva tentativa de fuga y otra vez al calabozo; esta vez menos días por no poderle probar su rol como instigador.

Sin abandonar la idea de la fuga, pero para poderse enfrentar con jueces y magistrados, defender sus derechos de recluso y los de sus compañeros de cautiverio, todos los momentos de reposo los dedicó al estudio del código penal. De tal forma se documentó en esta materia, que llegó a causar respeto y extrañeza a sus propios verdugos.

J. HIRALDO.

(Terminará.)

BURDEOS

La Liga de Mutilados e Inválidos de la guerra de España celebrará festival el 1 de abril a las tres y media de la tarde en la sala Son Tay, representándose «Une bonne soirée», de A. Gheré, y «Los chiquitines», de F. Pérez Capo. Fin de fiesta con Variedades.

UMBRAL

Sumario del número 39

Lázaro Flury: **NUEVA CONCEPCION DEL FOLKLORE.**

José Ingenieros: **CIENCIA Y EXPERIENCIA.**

J. Tato Lorenzo: **LA REBELION DE ESPARTACO.**

Abarrátegui: **OCHO POESIAS.**

Andrés Martínez: **INVOCACION (poesía).**

J. Prado Rodríguez: **ATARDECER (poesía).**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. FRANCISCO SUNYER Y CAPDEVILA.**

Luis di Filippo: **UN HOMBRE QUE SE VA...**

Hermoso Plaja: **MEMORIAS EN DOS GEOGRAFIAS.**

E. Zevallos Antezana: **LA RISA Y LA SONRISA.**

Mastieno: **PATRICIOS ESPAÑOLES: GALDOS, PATRICIO DE FUSTE.**

E. Salazar Chapela: **EL PROBLEMA DE LAS ESCOLARES PUBERES.**

P. Bosch Gimpera: **PARALELISMOS EJEMPLARES: ROMA Y LOS IBEROS.**

Campio Carpio: **LITERATURA PRISIONERA.**

Juan Ferrer: **MARUXA. EN EL ALHAMBRA DE PARIS.**

Josermo Murillo Vacareza: **EL DECLARANTE.**

Noticiario, grabados, Festival del 11 de abril, crítica de libros, etc.

Precio del ejemplar: 1 fr.

Gran acto público

ORGANIZADO por la F. L. de la C. N. T. española de esta ciudad y la Libre Pensée francesa, ciado en nuestra prensa.

Tiempo hacía que no salía al público la voz confederal y libertaria en tuvo lugar el acto que se había anunel Núcleo de Provenza. De ahí el contento de los compañeros al poder pasar un día de confraternidad libertaria, junto con los amigos de la Libre Pensée, en esta ciudad amurallada que fue sede episcopal durante el siglo XIV.

Antes de la hora señalada ya estaba invadida de público la amplia Sala de Fiestas del ayuntamiento, lugar designado para la celebración del acto.

Sentimos la satisfacción de poder saludar a los compañeros de las Federaciones Locales de Pelisane, Tarascon, Carpentras, Istres, Marsella y otras que no recordamos.

A las diez de la mañana, cuando todo el público se había acomodado hasta llenar bien la sala, el amigo Vigne, que preside en nombre de la Libre Pensée, abre el acto.

Tras breves palabras de salutación a los oyentes, pasa el uso de la palabra a Alejandro Lamela, que habla en nombre de la C. N. T. de España en el exilio.

ALEJANDRO LAMELA

Antes de entrar en detalles de lo que es el pueblo español, del drama que sufre —empezó diciendo el orador—, es preciso recorrer con nuestra imaginación el mundo en que vivimos, para darnos cuenta de las circunstancias que nos envuelven a todos los trabajadores.

El mundo entero sufre, es víctima de la pugna de los dos colosos que quieren atribuirse su dominio. Todos hemos podido apreciar lo que ha pasado en Argelia, donde el pueblo se batía por su libertad y por su independencia. Podemos ver la situación de Alemania, dividida por intereses capitalistas, repartida entre los dos colosos que se esfuerzan por poseer el país entero. Igualmente todos estamos apercibiéndonos de la terrible tragedia del Viet Nam. Sabemos lo que representan los grandes bombardeos que siembran la muerte y la destrucción de todo cuanto ha creado el hombre.

Esto es consecuencia de lo mal que está organizada la sociedad en que vivimos. Pero tiene una justificación dentro del sistema capitalista, en los móviles de sus grandes acciones financieras, de hacerse con la hegemonía de los pueblos y de los mercados, con el control de todas las riquezas naturales. De ahí el porqué de la lucha en el Congo.

Desmenuzó detalladamente la tragedia, la horrible destrucción de Hiroshima, cuando el 6 de agosto de 1945 sufrió los efectos de la bomba atómica. Señaló la cantidad de edificios que fueron destruídos y la enorme mortandad de sus habitantes.

Hoy —siguió diciendo Lamela—, al cabo de veinte años de aquella fecha, aún quedan reminiscencias de tan inmensa catástrofe.

Frente a todo este estado de cosas, frente a la amenaza continua de la guerra que pesa sobre los hombres y los pueblos, ¿qué posición toman las sindicales obreras?

Ahí las ténéis con sus numerosos millones de cotizantes, incapaces de oponerse al maniobreo indecente del sistema político que envuelve a los trabajadores. ¿Qué hace la Trades Union Inglesa que no se opone al malestar reinante? Sus diez millones de adherentes siguen las indicaciones del Partido Laborista, que poco tienen que ver con los intereses de la clase trabajadora.

¿Qué hace la C.G.T. francesa? Nada. Engañar las multitudes, buscar siempre la forma de incrustar a sus dirigentes en el poder al servicio de Moscú.

Las sindicales obreras de los demás países hacen idénticamente lo mismo que las que hemos enumerado.

Lo lamentable y triste es que no se vislumbra nada que pueda poner veto a los manejos políticos de estos tiempos. El pueblo ignorante, mal dirigido y peor orientado, sigue el ritmo del tiempo de una forma conformista. Salvo los compañeros afines y los de la Libre Pensée, nadie se interesa por dar a conocer al pueblo los problemas fundamentales que tiene planteados y que no resolverá si no es con su propio esfuerzo.

España no deja de ser también víctima de los problemas que venimos señalando.

Las fuerzas oscuras de la diplomacia internacional, la Iglesia y el capitalismo, siguen oponiéndose a la liberación de nuestro país. Saben que nosotros, los libertarios, no nos conformaremos, si España se libera, con lo que buenamente quieran darnos. No; nosotros exigiremos justicia y libertad para el pueblo.

La C. N. T. sigue siendo lo que siempre fue. A pesar de todas las alianzas que podamos tener, seguiremos nuestro camino de redención humana. Y ello lo haremos sin renunciar a tácticas y principios, manteniendo íntegramente lo que es fundamental a nuestro ideario.

En tanto que libertarios hemos de ir con la frente alta, dispuestos a influenciar en la conciencia de las multitudes trabajadoras. Queremos, todos los hombres del Movimiento Libertario, una España libre donde se resuelvan los problemas económicos y sociales con la participación directa del pueblo.

Tenemos una juventud que nos rodea; procuremos enseñarle cosas buenas, orientarlas hacia nuestro ideal.

Para ello hace falta salir de la apatía que algunos tienen; de no dejarse llevar por las comodidades y otras cosas que los absorben. De todo se puede tener, pero que ello no impida nuestra acción en la lucha.

Los nuevos postores que quieren remplazar al franquismo, tratan de minar a la C. N. T. y al antifascismo en general para poder lograr sus objetivos. Nosotros, los libertarios, somos los menos corruptibles, pero debemos estar siempre vigilantes a los acontecimientos que puedan suceder en nuestro país. Las protestas públicas y justicieras de los estudiantes están forjando el temple de nuevos luchadores. Al mismo tiempo alientan nuestras esperanzas en la liberación de nuestro pueblo.

Vivamos para la C. N. T. y para la libertad del pueblo español.

ARISTIDE LAPEYRE

Seguidamente ocupa la tribuna el compañero Aristide Lapeyre, que habla en nombre de la Libre Pensée.

Este gran orador, de verbo cálido, ameno y atrayente, se expresó en lengua francesa.

Empezó su interesante discurso manifestando que la Libre Pensée no se desinteresa del combate que sostienen los libertarios españoles por la liberación de su pueblo.

Los libertarios franceses, todos los hombres libres del mundo se interesan por resolver el problema que hace sufrir al pueblo español y lo mantiene esclavo. De ahí que el combate que sostiene la C.N.T. española, los franceses de la Libre Pensée lo hacemos nuestro y estamos siempre a su lado.

Para descubrir las raíces del mal que siempre ha sufrido España, hizo Lapeyre una ligera introducción en su pasado, demostrando indesmentiblemente que en todo lo largo de la historia de este pueblo está reflejada la esclavitud física y moral de los españoles. Durante la época de la invasión árabe continuó diciendo, estos dieron vida al campo yermo de ciertas

Hacia las dictaduras

II

NOCION PANORAMICA

FATALMENTE y de no intervenir un imprevisto que pueda modificar este movimiento de anulación sincronizado del proletariado de todo el mundo, las dictaduras vendrán. Creo que esta afirmación no es una herejía, como creo también que para muchos compañeros no es esta una novedad. Los valores que antaño regulaban las relaciones entre los hombres han sido falseados y cambiados. Aquellos partidos y aquellas organizaciones que un día, mal que bien, estuvieron en la oposición, hoy, haciendo dejación de sus principios, han entrado de lleno y sin reservas a formar parte de aquellos gobiernos, compartiendo métodos y puntos de vista, traicionando las ansias de mejoras de aquellas masas incoherentes y cándidas que por medio de sus votos los llevaron al poder. Partidos y organizaciones que hoy piden la subvención del Estado, pasando sus líderes a ser simples asalariados, dependientes de este Estado al cual tenían el deber de combatir, terminan abatiendo de este modo todas aquellas débiles barreras que distinguían a los gobiernos pseudo democráticos.

Si damos un vistazo al mapa del mundo, nos daremos cuenta más fácilmente de todo esto y el panorama no nos servirá de consuelo. Vemos una Rusia con 300 y picos de millones de habitantes bajo la dictadura de una minoría de seis millones de habitantes de pseudos comunistas o inscritos al Partido. Rusia manda, con el mismo sistema, sobre gobiernos y Estados satélites que son los Estados bálticos y los Estados centro-orientales, sobre una población de un centenar de millones. Los Estados son: Estonia, Letonia, Lituania, Polonia, Alemania del Este, Hungría, Checoslovaquia, Rumania, Albania y Finlandia mitad por mitad. Dictadura medio roja, medio blanca en Yugoslavia. Dictaduras blancas en Grecia, Turquía, Transjordania, Siria, los Estados petrolíferos y Egipto. Dictaduras rojas o blancas en casi toda Africa.

En Extremo-Oriente la dictadura de Mao en una China sumida en el hambre congénita, que destruye su economía en la construcción de la bomba atómica, que domina 700 millones de hombres por medio de sus diecisiete millones de inscritos al partido. Una dictadura china, la cual cubre con sus tentáculos el Tibet, las ex colonias francesas y las islas del Pacífico y océano Indico.

En el hemisferio occidental dictaduras rojas, por ahora en Cuba y dictaduras blancas en casi toda la América latina.

Aparentemente quedan excluídas de las dictaduras Canadá, Estados Unidos y Méjico. Los Estados Unidos con sus veinticuatro millones de fascistas declarados y potenciales, que en las últimas elecciones han votado por Goldwater, con los Estados semifascistas del Tejas, Nuevo Méjico, Luisiana, Mississipi y las Carolinas. Queda también excluído, aparentemente, el Japón, donde el obrero trabaja (el que trabaja), en condiciones impensables para el obrero de este mundo occidental en pleno «boom» económcio, una media de doce horas diarias para que la clase que lo explota pueda mantener el «dumping» en todos los mercados del mundo.

Volviendo a la vieja Europa, encontramos dictaduras negras en España y Portugal, mientras, siempre aparentemente, quedan excluídas la Francia de De Gaulle y una Italia con un gobierno democristiano y papal apoyado por los socialistas. Más al norte la caja de caudales de los magnates del mundo, la democrática Suiza, que pedía a Bélgica, por cuenta de Franco, la extradición de Abarca y expulsó a quienes se atrevieron contra el consulado español de Ginebra. Más hacia el noroeste se hallan los Estados monárquicos de Bélgica y Holanda y al lado la República Democrática Alemana. Son democracias de nombre, estilo nórdico, revanchistas, donde la mayoría del pueblo y respectivos gobiernos añoran las pasadas glorias y, para Alemania, la pasada potencia sobre «el camino del resurgir», que llevó el mundo a los horrores de los «lagers». Hacia el círculo polar ártico los países escandinavos con sus ensayos, donde los gobiernos han concedido mejoras, obligadas más bien por la inclemencia del clima, y sin las cuales estos pueblos se verían diezmados en sus largos inviernos. En el Atlántico, Inglaterra, país que por sí solo merecería capítulo aparte. El primer país que realizó una revolución campesina en el siglo XIV para la abolición de la esclavitud en el campo y el primero a implantarla cuando la época de los telares mecánicos en el siglo XIX. Un país que medido con el metro hoy en vigor se le podría considerar democrático, pero sólo en el ámbito de su territorio, mientras usa mano dura con las poblaciones africanas de sus colonias que piden independencia. De la India ni hablar, porque hoy políticamente es cero, un país que se debate con el hambre de sus 400 millones de habitantes, frenado en su marcha por el peso muerto de las castas y el caciquismo de los Rajás. Quedan pocos pueblos, pocos millones de hombres, los cuales pueden hacerse la ilusión de estar al margen de las dictaduras.

Sólo ilusión, porque el enemigo está a las puertas esperando la primera ocasión para hundir sus garras en la garganta de aquellos países que, encerrados en el círculo vicioso de su egoismo, no ayudan a sus hermanos que piden comprensión, solidaridad y un mínimo de sacrificio.

Si los pueblos, la mayoría de los pueblos que hoy viven en este nirvana democrático no despiertan ante la realidad amenazante, las dictaduras vendrán inevitablemente, porque para ellas hay todas las posibilidades. Si hay premisas en varios países para una probable revolución, la mayoría de los hombres y organizaciones y partidos políticos no están preparados para ellas, porque prefieren a las incógnitas que ellas encierran la falsa libertad que marcha entre rails obligados y el falso bienestar de las cadenas de montaje concedidas por un moderno capital que sabe lo que quiere.

ANTONIO PEREIRA

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

Balance del franquismo

(Viene de la página 4.)

La declaración pone de manifiesto las simpatías con que la Revista y el servicio de la emigración cuentan entre los emigrados.

¿Qué otro sentimiento que el rencor, el desprecio y el odio, pueden despertar unos organismos que por su absurdo actuar envían lejos, a quienes tienen el derecho indiscutible a la vida en su propio suelo?

La moralidad, la capacidad del régimen, han de cotizarse muy bajo entre esos hombres del eterno viaje...

Triste balance... después de veinticinco años.

III

Parece ser que se ha celebrado un «Congreso clandestino» de demócratas cristianos en... el Parador de Gredos, del ministerio de Turismo, domino Fragairibardiano.

Los 150 representantes (¿de quién?) en sus declaraciones «niegan su colaboración al régimen».

La Iglesia católica española, pilar fundamental de la cruzada, firme sostén de la sublevación, la que bendijo las ametralladoras de la Plaza de Toros de Badajoz, la que siempre arremetió contra el pueblo y contra el progreso social en su tradición «trabucaire», adopta las acomodaticias posiciones que le aseguren la supervivencia.

Los hombres del catolicismo, desde el cavernícola y frailuno castrense que tiraba sobre el pueblo desde las ventanas de los conventos, hasta el estilizado jesuita hábil y poderoso, quieren cambiar de atuendo y vestirse con ropajes democráticos o liberales.

Guardando no obstante en la barahúnda franquista los hombres del «Opus Dei». Una vela a Dios y otra al Diablo.

Así vemos desfilar toda la gama de opositores al régimen. Desde Martín Artajo, ex ministro franquista, incurso en todas las responsabilidades criminales del régimen, que cree en su «oposición» que las leyes del «reino» son excelentes... Pasando por Ruiz Giménez, demócrata «a la europea», calidad que no le impidió tampoco colaborar con el régimen, y que estima que sólo la autoridad del Caudillo puede asegurar una transformación en el orden de las estructuras políticas del país...

Hasta el hombre de la febril espera, Gil Robles, renaciendo de las tristes cenizas de aquel Bienio Negro, con aspiraciones a liderato...

Proliferan las «oposiciones» cristianas preparadoras del porvenir, con el consentimiento y aquiescencia de los hombres del régimen, que ven en ellas no una retirada, sino un repliegue en figuras que garanticen perennidad de estructuras fundamentales. Se juegan nada menos que la continuidad de sus turbios intereses.

Y hablan de democracia. Y las revistas españolas, tales como «Indice» hablan de socialismo, de marxismo. Todo el tabú contra el que se lanzara la Cruzada, resucitando con hábiles maquillages... los falaces argumentos de que en los veinticinco años se pudo preparar al pueblo a admitir lo que entonces no se podía, no convencen a nadie.

El hecho evidente, uno más, es este:

Después de 25 años de régimen, vuelve tímidamente a hablarse de democracia y de libertad en España, esa democracia y esa Libertad que asustaron tanto a las clases retrógradas españolas, y que las llevaron al traidor alzamiento con la colaboración nazi y fascista italiana.

Cabe pensar que esa libertad y esa democracia por la que suspiran hoy, deben parecerse como hermanas gemelas a aquellas que Gil Robles y la CEDA pregonaban en 1933 mientras preparaban el desquite.

Cabría preguntarse en nombre de las nuevas generaciones, que méritos pudo tener una «Cruzada», un «Movimiento», que sólo espera hoy la ocasión y el momento propicios para hacer marcha atrás, cual si nada hubiese ocurrido.

Tiempo muerto, sin valor! Víctimas inmoladas... responsabilidades criminales... Y después de ello, ¿borrón y cuenta nueva?

¡Qué más quisieran!

El balance del franquismo, no podrá cerrarse así, se empeñe quien se empeñe.

J. MUÑOZ CONGOST

La Universidad española en lucha por la libertad (1)

El Comité Antifascista del Eure saluda a los estudiantes y universitarios de España que, cansados de la dictadura franquista, manifiestan contra ella diariamente, o casi.

El 25-11-65, en Madrid estalló una refriega entre los estudiantes (que en la Ciudad Universitaria reclamaban Libertad Sindical) y los falangistas que intentaban bloquear la Facultad de Letras.

La prensa internacional señala que de 5.000 a 6.000 estudiantes madrileños (entre ellos un 30 por ciento de muchachas) tomaron parte en esta manifestación, la más importante habida desde el advenimiento de Franco. Fuerzas de policía muy importantes aporrearon a los estudiantes durante dos horas, ocasionando numerosos heridos y diversas detenciones, estando comprendidos en ellas cuatro catedráticos.

Al día siguiente, cerrada por el ministro de Educación la Facultad de Letras, los estudiantes en Derecho se solidarizaron con sus compañeros, dirigiéndose conjuntamente a la Facultad de Medicina para celebrar con otros una Asamblea Libre en la cual, pese a la prohibición del rectorado, participaron varios miles de universitarios que reclamaron una huelga general en todas las Universidades españolas.

En la misma hora los catedráticos de la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas se reunían, bajo la presidencia del decano, votando unánimemente una moción favorable a la libertad de asociación, de enseñanza y por la reforma de la Universidad, afirmando, además, su solidaridad hacia los profesores y estudiantes suspendidos o detenidos. Finalmente dirigieron un llamamiento a todos sus colegas incitándoles a adoptar una actitud semejante a la suya.

El sábado 27 de febrero, a causa del cierre gubernamental de la Facultad de Medicina, los estudiantes distribuyeron hojas reclamando «justicia, libertad y dignidad», anunciando a la par una gran manifestación para el martes próximo, declarado Día del Estudiante Libre.

Recientemente, la Prensa nos entera que 35.000 estudiantes de Madrid se hallan en huelga y que el movimiento de protesta universitario ha ganado Barcelona, Bilbao y otras localidades, y que el gobierno rehusa el título de vice-decano de la Facultad de Derecho al catedrático Manuel Jiménez Varga, conocido por sus sentimientos liberales.

El Comité Antifascista de Defensa de las Libertades del Eure, expresa nuevamente su indignación ante la dictadura franquista que priva a España de todas las libertades, particularmente las sindicales, no retrocediendo incluso ante el asesinato de resistentes al régimen, tras una parodia de proceso.

El pueblo español está harto de la tiranía, cual lo demuestran las manifestaciones actuales, no solamente las de los estudiantes y profesores, sino también las de los ferroviarios, tercera manifestación, en tres semanas, que tuvo lugar en Madrid el 11 de febrero; antes la del 25 de enero, que reunió a 2.000 obreros frente a la Casa de los Sindicatos, y la de diciembre 1964, con 2.000 metalúrgicos protestatarios, más las de Barcelona, de Asturias y otras.

El Comité del Eure, constituído por las organizaciones sindicales CGT-FO, CFDT, FEN y CNT, reclama la liberación de los detenidos sociales y políticos, pide la creación de una Comisión Internacional encargada de proceder a una encuesta sobre la ausencia del derecho de asociación, y protesta contra la ayuda aportada por los gobiernos sedicentemente democratas al fascista Franco, que ordena apalear, encarcelar y asesinar a los estudiantes y trabajadores españoles.

(1) *Traducido del diario «Paris-Normandía» del día 3 de marzo 1965.*

Correo de Redacción

P. (¿Paris?). Tema bien concebido con leyenda desacertada. Lo que aquí llaman «cadena», allí se dice «canal».

— Marsella. Otra carta que pasamos a la Administración.

— L., Steubenville. De acuerdo en todo menos con lo de la transigencia. Se trata de «tolerancia». Lo de R. R. aparecido.

— R. W. L., Barcelona. El miedo a perjudicar ocasiona estas irregularidades.

— P. M., La Rochelle. Anota: 10, rue Fauconnerie.

— B. M., Clermont-Ferrand. Tú mismo. Lo que consideres útil.

ANONIMOS. Advertimos a los buenos hos que sus excrementos «literarios» los rompemos sin leerlos. Y a los que mandan cartas a la Redacción para que sean retransmitidas a colaboradores, les anticipamos que no serán retransmitidas sin previo conocimiento del contenido y pago del sello correspondiente.

B.D.I.C

en Avignon

regiones de España, abandonadas al capricho y al vasallaje de unos cuantos poderosos. Llegaron incluso a establecer una industria floreciente. Los judíos hacían el comercio en plena libertad. España conoció entonces un período verdaderamente rico. Pero la Iglesia, los militares, el capitalismo de alta alcurnia, todas estas fuerzas de la reacción, conspiraban continuamente, buscaban la forma de poder dominar la situación; expulsaron a los árabes y a los judíos del país, para volver a imponer el yugo al pueblo. A eso le llamaron la reconquista.

Cuando consiguieron, tras una larga guerra, volver a hundir al pueblo en la esclavitud y en la miseria, mandaron algunos exploradores a la conquista de un nuevo mundo. Indudablemente que a estos capitanes que conquistaron nuevas tierras para el Estado español, tuvieron que darles grandes dominios, algo que representara su egoismo, que los contentara para que continuaran siendo fieles al Estado.

Entre tanto, las tierras volvían a convertirse otra vez en completos y tristes eriales. Las escuelas apenas se conocían. Del derecho de aprender, gozaban sólo los hijos de los ricos. Los maestros morían de hambre, teniendo que conformarse con una peseta de jornal.

Así de mal en peor, fueron pasando los años. Los gobiernos se iban sucediendo unos a otros, pero el pueblo, los trabajadores continuaban siempre en la más completa miseria.

Por impulso de ellos mismos, los explotados empezaron a cobrar conciencia de la iniquidad que sufrían. Cada vez era mayor el número de los disconformes, de los rebeldes a la injusticia que reinaba. Comprendieron que tenían que agruparse para poderse oponer con mayor fuerza a los designios del Estado y del capitalismo. De esta forma, cada vez con más conciencia revolucionaria, la clase trabajadora organizada iba jalonando el camino de la revolución que los liberaría de la explotación burguesa y del Estado.

Rusia había hecho una revolución. A España también le llegó la hora de poder hacer la suya y la hizo. La revolución más humana, la más profunda de todas cuantas se han hecho hasta la hora presente. Pero las fuerzas reaccionarias del mundo debieron unirse, mandar hombres y armas a la zona fascista para impedir que la revolución española se afianzara. Además la no intervención del mundo en la lucha que llevaban a cabo los trabajadores españoles, permitió a los fascistas poder aplastar al pueblo que luchaba.

Entre tanto, los trabajadores del mundo seguían sin darse cuenta del drama que sufrían sus hermanos españoles. No obstante, en Francia, a pesar de las apariencias, nosotros, los libertarios, hicimos cuanto pudimos en bien de la revolución española. Pero las fuerzas enemigas, el ambiente que nos rodeaba era superior a nuestra buena voluntad.

Muchas eran las fuerzas coaligadas contra la revolución. Mercenarios y divisiones de los países fascistas acudían en favor de Franco. Sin embargo, la España republicana no hubiese sufrido la oposición de los moros, que tanto mal hicieron al país, si se hubiese llevado al ánimo de ellos las ventajas de la revolución española.

Como se había previsto, el triunfo de las fuerzas negras sobre la revolución en 1939, hizo posible la segunda guerra mundial. Otra vez nos vimos envueltos entre la barbarie que representa y justifican las guerras. La Libre Pensée siguió ocupándose del problema humano de todos los pueblos, desarrollando en lo posible la cultura, aquella que tiene que redimir a los humildes algún día.

Cuando llegó la hora de la liberación, cuando la guerra se dió por terminada, Hitler se había suicidado; Mussolini había sido ejecutado por el pueblo. Quedaba vivo el patrón de la División Azul; el solo que liquidar.

La diplomacia secreta, los cambalaches políticos empezaron a funcionar. Franco hizo alguna renovación entre sus ministros. Su ministro de asuntos extranjeros pasó la frontera buscando arreglar el asunto. De unas y de otras formas pudieron ir ganando tiempo, disvirtuando la cuestión, hasta llegar a consolidar su sistema fascista, con el consentimiento de los demás países llamados democráticos.

Esto nos confirma que en la organización de los gobiernos lo primero que procuran siempre es dominar a la clase trabajadora. Los militares, los curas y los burgueses, todos los mismos, se imponen formando un bloque contra la libertad y la justicia.

Los españoles están obligados a sostener la cultura católica, la más pura, la que domina al hombre, la que nada escapa sin pasar por el tamiz de su severa censura. De ahí que haya quienes digan: ¡España es un país verdaderamente católico! Esto contrasta con el temperamento y la convicción del pueblo español. En todas cuantas insurrecciones han habido han comenzado prendiéndoles fuego a las iglesias y conventos. Se demuestra con ello el poco valor de una doctrina cuando es impuesta.

Se siente allí la continua presión de la policía de Franco, instruída y dirigida por la Gestapo de Hitler. España entera está vendida al capitalismo extranjero. Los fascistas españoles no han sido capaces en veinte y cinco años de dominio, de reconstruir su propio suelo.

El capitalismo español, para poder desarrollar sus intereses necesitaba de la Europa floreciente. Se forma el Mercado Común; España no es aceptada por escrúpulos de ciertos países ante el régimen que sufre. Franco, para ganarse algunas simpatías, abrió las fronteras a los estudiantes. Estos han encontrado las puertas abiertas, amplios brazos que los acogían. Con estos contactos entre el estudiantado, los estudiantes españoles han tomado conciencia, no quieren seguir siendo esclavos del espíritu. Desean libertad para poder opinar por su propia cuenta; lo más esencial que tienen los demás estudiantes del mundo.

Estos jóvenes de las universidades no son los pobres diablos que trabajan dos jornadas para poder vivir. Son hombres de conciencia, que piden libertad, que vale más que todas las demás ventajas que puedan conseguir. La policía franquista trata con más consideración a los estudiantes ricos que a los estudiantes pobres.

La situación económica de los trabajadores españoles es caótica. La industria española tiene lo menos cincuenta años de retraso con la industria de otros países. De ahí la escasez de trabajo.

En cambio los países industrializados tienen falta de mano de obra extranjera. Desean de preferencia que sean trabajadores sumisos, que sonrían al patrón. Así existe la competencia entre los pobres trabajadores. De esta forma el gobierno español se ha podido desembarazar del problema del paro y los capitalistas extranjeros reciben lo que ellos quieren: Obreros acostumbrados a vivir sin libertad y sin condiciones decentes de vida. La explotación a los trabajadores extranjeros en Inglaterra es la más inicua que podáis imaginaros.

También ayudan a sostener el régimen español, las divisas extranjeras que entran en España. Estas las producen lo que mandan los que trabajan fuera del país y el gasto que hacen los extranjeros, yendo a España de vacaciones, por ser país de mercado barato.

Sabemos que España debe y tiene que evolucionar, pero la evolución efectiva, la que debe producirse es la que propaga la Libre Pensée. Esta evolución tan deseada ha de fundamentarse en la conciencia y en el cerebro de los hombres para que sea valedera.

Hay que desembarazar al pueblo de la influencia nefasta de la Iglesia y sus misterios religiosos para poderlo liberar de la explotación capitalista.

Nuevos organismos sindicales, Acción Católica, Opus Dei, Sindicatos Cristianos y otros, han tomado contacto con el movimiento obrero español. La gran máquina que puede herir al régimen son ellos. Están preparando la salida de Franco. Pero mientras las fuerzas liberales y antifascistas no representen una potencia capaz de transformar las características de España, el mundo capitalista seguirá oponiéndose al triunfo de los trabajadores.

No obstante, luchemos continuamente por vencer estas dificultades y conseguir la libertad y la justicia para el pueblo español.

***

Unas palabras sentidas y contundentes dichas por el compañero Alorda, en nombre del Núcleo de Provenza, fueron escuchadas con el mayor interés del público.

El presidente resumió el acto anunciando el festival, que tuvo lugar por la tarde y en la misma sala.

Que otras FF. LL. imiten a Avignon es lo que hace falta.

QUINET

ANTENA

LA PROTESTA DE LOS ESTUDIANTES

Desconfiados de las promesas gubernamentales, los estudiantes arrecian en su protesta contra la sujeción al S.E.U., que el gobierno les sigue imponiendo. Pese a la rémora «reformista» aparecida en su seno, el estudiantado de Madrid se manifestó masivamente en las calles voceando unánimente «¡Dictadura no!», «¡Democracia sí!», «¡Libertad sindical!», y otros gritos de derecho civilizado que las autoridades juzgan delictivos. La policía atacó a los manifestantes en la plaza de la Cibeles y en la avenida, provisionalmente llamada de Calvo Sotelo, siendo recibida con una gritería indescriptible de «¡Muera la policía fascista!». Frente al Ministerio de la Eduación los manifestantes quemaron numerosos ejemplares de diarios locales, seguros servidores del franquismo.

El nuevo oleaje de manifestaciones universitarias ha repercutido poderosamente en Barcelona, donde el rectorado, fiel a la doctrina fascista de Franco, ha cerrado las Facultades de Ciencias Económicas y Comerciales, y de Derecho, sometiendo a condiciones leoninas a los estudiantes de Filosofía y Letras, y Ciencias, originando un malestar tan intenso que hace prever serios incidentes para la semana en transcurso.

En esta ocasión los estudiantes de toda España enfocan su protesta, en buena parte, contra el laudo intervenido en Villacastín entre estudiantes «moderados» y el ministro del ramo.

VIOLENTA IRRUPCION DE LA FALANGE

BARCELONA (OPE). — El señor Ruiz Giménez no pudo dar en el Colegio San Ignacio de Sarriá (Barcelona) la conferencia anunciada para el domingo 14 del actual.

Como se sabe, tenía por tema la conferencia el II Concilio Vaticano, pero antes de que comenzase, cuando había en el salón un millar de oyentes, irrumpió en él violentamente un grupo de jóvenes dando gritos de «Arriba España», «Viva Cristo Rey» y otros parecidos.

Los asaltantes llegaron hasta la mesa del conferenciante y su conducta produjo tal sentimiento de indignación entre los asistentes al acto que éste degeneró en una batalla campal.

NOVAIS SE QUERELLA CONTRA FRAGA IRIBARNE

PARIS (OPE). — «Le Monde» informa que su corresponsal particular en España don José Antonio Novais ha decidido querellarse contra el ministro de Información y Turismo acusándole de difamación. La acción se ha iniciado el miércoles 17 y en su día tendrá lugar audiencia de conciliación. De no haberla seguiría la acción iniciada con la demanda presentada ante el XIII Tribunal Municipal.

Fraga calificó a Novais de «bebedor excesivo».

TRABAJADORES LOS HAY DE RECAMBIO

BARCELONA. — Cuatro personas han resultado muertas en distintos accidentes de trabajo.

Se trata de Esteban López Ruiz, por accidente ocurrido en el edificio de la calle General Sanjurjo, 151, de Hospitalet; el obrero pintor Francisco Castilla Díaz, de 20 años de edad, por otro accidente en la calle Repartidor, 17, de Coll Blanc, Antonio García Robles y Manuel González Pérez, que cayeron de un andamio en una obra en construcción. Los tres últimos fallecieron a consecuencia de las gravísimas heridas sufridas, momentos después de registrados los accidentes.

ESTUDIANTINA

OVIEDO. — A primeros de mes los alumnos de la Escuela de Comercio dejaron de entrar en clase por solidaridad a un estudiante cubano indebidamente sancionado. Este incidente ha dado lugar a otro; como puede verse con lo que sigue:

El periódico «La Nueva España» publica una información oficiosa en la que dice que el claustro de profesores de la Facultad de Filosofía y Letras celebró una reunión privada, y a propuesta del catedrático señor Bueno, se acordó elevar a la Prensa provincial una protesta por la conducta que ha seguido en las informaciones de los incidentes estudiantiles y los hechos ocurridos en el ámbito universitario.

El periódico «La Nueva España» escribe un comentario en el que dice: Esta información ha sido obtenida por otras fuentes que las puramente directas. Anoche solicitamos del decano información al respecto, negándose éste a darnosla, por estimar que no tiene para ello la aprobación de sus representados. No deja de ser paradójico que cuando el claustro ovetense intenta elevar su protesta por la supuesta falta de información de la Prensa local, sea el mismo a través de su portavoz oficial, quien se niegue a darla.

CAMIONERA

ALICANTE. — Asunción Moraleda Aznar actúa como chófer en la conducción de camión de una empresa de transportes que sirve las provincias de Alicante, Murcia y zonas limítrofes. Tiene 40 años, un hijo, los bíceps en su puesto, y necesidad absoluta de ganarse el pan, por encima de todo.

BUENO

HUELVA. — No hay petróleo en Doñana. Lo confirma la delegación de Industria de esta provincia.

No haber hecho tanta propaganda, no haber rogado tanto a la Virgen del Sueño Hermoso. No haber dispuesto el barril antes de tiempo.

ANTITURISMO

LAS PALMAS (CANARIAS). — Reina indignación en los medios oficiales a causa de la campaña «antiespañola» llevada a cabo por el diario sueco «Expressen», en el que llegó a decirse que un turista sueco fue devorado por los tiburones en la «tranquila» playa de Las Canteras. La prensa local protesta contra tal especie, reconociendo, no obstante, que habían aparecido restos humanos en el buche de un albatros capturado a unas millas de la costa de la isla de Lanzarote, donde «hace unos meses se bañó un médico sueco que pereció ahogado...» etc., etc., es decir, casi voluntariamente según los periodistas canarios.

LA HECATOMBE PERMANENTE

MADRID. — Días atrás se refería un cronista madrileño a los peligros mortales del trabajo y a los sistemas de seguridad personal de los trabajadores. Ha vuelto a repetirse el accidente mortal. Dos obreros han perecido mientras ejercían su oficio. Uno de ellos, cayó desde quince metros de altura cuando colocaba unos cristales en una claraboya. El otro, encargado de obras de la construcción, se precipitó desde una altura de doce metros por el hueco de una escalera. Los trabajadores de albañilería y similares siguen ofreciendo el mayor porcentaje de víctimas del trabajo.

COMO JUSTIFICAN EL «MARCHA ATRAS»

El semanario nacional «El Español» publica una información sobre el jefe de la 36 brigada mixta del «Ejército popular» durante la guerra española, López de la Fuente, que fue juzgado, después de entrar en España clandestinamente, hace unos meses y condenado, por actividades subversivas, a veintitrés años de prisión. En el extranjero se había provocado ahora una campaña en su favor debido a que se creía que podía ser juzgado de nuevo por sus responsabilidades en los años de la guerra. «El Español» dice que esta causa ha sido sobreseída debido a que, según las leyes, la pena que hubiera podido recaerle no llegaba a la de muerte lo que hubiera obligado a un fulminante sumarísimo militar. Al no corresponderle más que treinta años de prisión, sus delitos se consideran prescritos y por lo tanto, la causa militar que se le seguía ha sido sobreseída.

HALLAZGO DE GAS NATURAL EN LIBIA

BARCELONA. — Catalana de Gas, que ya dio una prueba de su agilidad comercial con la total renovación de su fábrica de Barcelona, está proyectando importar medio millón de metros cúbicos anuales de gas licuado procedente de Libia. Este gas sería regasificado a su llegada a Barcelona con un aprovechamiento secundario de Otano y Propano y además con instalaciones frigoríficas, ya que la regasificación daría lugar a una importante cantidad de frigorías aprovechables.

PUBLICADO EN «ESPAÑA» DE TANGER

PARIS. — La policía no permitió a las delegaciones de estudiantes franceses que, en cumplimiento de los acuerdos de la reunión celebrada en «La Mutualité» el pasado día 1, presentaran sus peticiones en las Embajadas de España y Portugal, «en protesta contra la forma en que trata a los estudiantes de estas dos nacionalidades.»

Un comunicado conjunto de varios grupos, entre los que figuran la Unión de Estudiantes Franceses, la Juventud Católica Estudiantil y la Asociación de Estudiantes Judíos, Socialistas y Republicanos, protesta «contra la inadmisible actitud de la Policía francesa», y hace un llamamiento a la juventud a que se prepare para «todas las medidas que puedan tomarse en los próximos días a fin de desarrollar el movimiento de solidaridad con los estudiantes de España y Portugal.»

HEROES DE ANDAR POR LOS SUELOS

BARCELONA. — De una queja formulada públicamente por un gregario (Felipe Trull), recortamos lo siguiente:

«Como ex combatiente desde el principio al final de la guerra de Cuba, siento tener que molestar su digna atención sobre el caso del aumento de nuestra asignación concedida por nuestro invicto y admirable Caudillo en 1959, de 3.000 pesetas anuales a los ex combatientes de las colonias de Ultramar, aumentada con el 25 por ciento desde 1º de abril de 1964, 50 por ciento en 1965, hasta llegar al 125 por ciento en 1968, al igual que los empleados pasivos del Estado.

Resulta incomprensible, que se haya abonado a los pasivos del Estado el aumento del año pasado y a los ex combatientes se les haya dejado al margen, en espera de lograrlo cuando Intervención de Hacienda disponga que figure en nómina, según me indica mi señor Habilitado, que puede ser cuando lleguemos (si es que llegamos) a los 100 años, ya que el que más o menos estamos en los 90 abriles.»

El Pacto Ibérico en funciones

LA «DESAPARICION» DEL GENERAL HUMBERTO DELGADO

El comité del Movimiento de Liberación de Portugal residente en Argel, declaró, en rueda de prensa efectuada en Caracas, que el general Humberto Delgado fue apresado el 1º de febrero en Badajoz por la Guardia Civil española y entregado a las autoridades portuguesas, las cuales, sin fórmula de juicio alguna, procedieron a su fusilamiento. La misma fuente dijo que los cuatro acompañantes del general, entre los cuales figura su secretaria, una dama de origen brasileño, permanecen secuestrados, ignorándose su paradero.

Bien entendido, Salazar «ignora». De momento que Delgado haya sido apresado por las fuerzas franquistas, para luego afirmar, por intermedio de la PIDE, que su «enemigo está apresado en Praga (Portugal).

Ante esta contradicción, o coincidente con la misma, las embajadas del Brasil en Madrid y Lisboa han sido encargadas por su gobierno de investigar el caso, en el cual se halla comprendida la brasileña Arajari Campos, secretaria de Delgado.

Entre tanto, el Frente Portugués de Liberación Nacional, estacionado en Casablanca (Marruecos), confirma la detención del general por la Guardia Civil en Badajoz, contrarrestando la negativa de las autoridades españolas.

Se asegura, por otra parte, que la entrevista Muñoz Grandes-Salazar giró mayormente en torno a la «desaparición» de Delgado y a la manera de camuflar el suceso.

De Portugal dicen y redicen que Delgado sigue viviendo, pero según nota de «Oposiçao Portuguesa» de Río de Janeiro, Delgado fue encerrado en la fortaleza de São Julio de Barra, en donde se le sometió a tormentos que pueden haberle ocasionado la muerte.

Muerto o no, es evidente que Franco ha entregado el general Delgado a Oliveira Salazar en virtud de los acuerdos de reciprocidad política vigentes a título de Pacto Ibérico.

Los dictadores se ayudan por encima de las fronteras.

¿Cuándo desconsideraremos la frontera del sur hispano, españoles y portugueses?

NECROLOGICAS

DOMINGO BACHERO

El 2 de marzo nuestro compañero Domingo Bachero, del ramo de la Piel de Barcelona, nos dejó para siempre a la edad de setenta años.

Viejo militante de la C. N. T. sufrió persecuciones y encarcelamientos por las autoridades de todos los colores. Su brillante actuación, su entereza ideológica, su cariño por las ideas libertarias, nos hizo considerarlo entre los militantes que jamás fallan.

En la trinchera, en las barricadas, en todos los momentos que las ideas eran atacadas por la negra reacción, nuestro hermano Domingo estaba presente en la acción, propagando con el ejemplo como es lógico en un militante de su temple.

En 1940 fue condenado a muerte y obligado a sufrir los crueles rigores que la «Santa Cruzada» ofrecía a sus adversarios.

Conmutada la pena de muerte por la de treinta años, fue puesto en libertad vigilada a final de 1952. Volvió a ocupar su puesto en la Organización y volvió a la cárcel tres o cuatro veces más, pero Domingo Bachero continuó, dentro y fuera de la cárcel, siendo siempre el hombre entero de la C.N.T.

Cuando empieza a alborear la aurora que tanto añorabas, cuando el monstruo está herido mortalmente, cuando el pueblo español se prepara al entierro final del fascismo, tú, atacado por una embolia cerebral, nos has dejado para siempre sin la alegría de ver a tu querida Organización pelear de nuevo por la total emancipación de la clase obrera. En silencio, sin poder despedirte públicamente, sin poder expresar delante de tu tumba el valor del compañero desaparecido, te acompañamos el día 3 de marzo al cementerio de las Corts. Con lágrimas en los ojos contenidas, los mismos que alegremente nos reuníamos, en tiempos mejores, en la Vía Layetana, hoy, acompañándote a tu última morada, prometemos cubrir tu vacío, repetir tus actividades, empujar y consolidar nuestras ideas, hasta conseguir lo que tantas veces hablábamos con justificadísima ilusión: la total realización de nuestras finalidades ideológicas.

A tu sufrida compañera, a tus hijos, ejemplares y a toda la familia, *por mediación de nuestra querida prensa en el Exilio*, os expresamos nuestro más sentido dolor y os prometemos seguir el ejemplo del que todo dio por la Confederación Nacional del Trabajo.

Un compañero

Barcelona, marzo 1965.

ANTONIO GIMENO

A los sesenta y cinco años nos dejó el buen Gimeno, todo sufrimiento y lucha por nuestras ideas de libertad y emancipación de los trabajadores.

Era natural de Avinón de la Cañada (Zaragoza). Estaba afiliado a la Federación Local de la C. N. T. en el exilio en Millau (Aveyron), desde su liberación de los campos de concentración y compañías de trabajo, donde se ganaban los cincuenta céntimos bien sudados.

Bien lo recordarán los compañeros de la referida F. L., pues Gimeno murió en casa de su sobrino Agustín, en St-Nazaire-les-Yènes (Isère), y enterrado civilmente, según su voluntad, el día 28 de enero de 1965.

Como tantos otros, el buen Gimeno tenía su pequeña historia de militante libertario. Cuando el levantamiento militar fascista se encontraba en las cercanías de Barbastro; sin nada esperar se incorporó en las primeras columnas confederales para aplastar al fascismo, hasta qué hubimos de pasar a Francia, viéndonos abocrallados por los gendarmes y las alambradas, según fuimos considerados cual fieras salvajes.

Su salud quebrantada, su muerte después, es lo que sacó de su trabajo desde que puso pie en Francia.

A sus familiares en España y Francia nuestro más sentido pésame.

F. SERRE

ANTONIO CARCELLER INES

El 19 de febrero de 1965 dejó de existir, en Cournonterral (Hérault), el antifascista Antonio Carceller Inés, a causa de un ataque de corazón a la edad de 88 años.

Era natural de Molinos, pero de joven se trasladó a Mazaleón (Teruel). Los compañeros de ese pueblo y en el exilio se enteraron de la pérdida de otro luchador suyo.

Perteneció a la colectividad, fue hombre bondadoso, un mártir del trabajo, digno padre de familia, sencillo, cordial. Otro que ya no volverá a España.

Fue uno de los fundadores del Centro Obrero de Mazaleón. Cuando vino la represión se quedaron sólo once de sus defensores, los demás huyeron por miedo a la patronal.

Formó su familia en dicho pueblo y después de la guerra tuvo que exiliarse a Francia.

Descanse en paz el viejo luchador, y los que quedamos en vida luchemos por derrumbar la dictadura fascista de la España negra.

El entierro fue civil, como fue su voluntad manifestada en vida.

Una de la familia.

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Quinet», tomo I de las obras de Felipe Alaiz	5 00
«Tipos Españoles», t. II	7 00
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	0 30
«El Quijote de Alcalá», José María Puyol	1 00
«La Revolución Desconocida», Voline	13 50
«Salvador Seguí»	3 50
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán, vol.	5 00

TEMAS VARIOS

«Escarceos sobre China», de Victor García	8 70
«Breve historia de la Revolución mexicana», de J. Silva Herzog, 2 vols.	12 00
«La Revolución y la Guerra de España», Pierre Broué y Emile Témine; 2 vols.	16 00
«Introducción a la Economía» de Maurice Dobb	3 00
«Ensayos y Conferencias», Pedro Gori	4 00
«Los de Abajo», Mariano Azuela	3 50
«El Hombre y la Vida», Jean Rostand	3 50
«El Bordo», Sergio Galindo	3 50
«La Tierra Prohibida», A. Yañez	4 50
«La vie et l'œuvre de Francisco Ferrer», por Sol Ferrer	15 00
«El Sindicalismo» (Historia, Filosofía, Economía), Marín Civera	
«Viaje a través de la Utopía», por María Luisa Berneri	17 50

Pedidos a Roque Llop, 14, rue Ste. Marthe, París (X), C. C. P. 1350756, París.

COMUNICADOS

F. L. DE IVRY

Convoca asamblea para el domingo día 4 de abril, a las nueve horas y media, en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Por la presente comunicamos que el día 4 de abril esta local celebrará asamblea general, empezando sus tareas a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE ROCHEFORT

Convoca a sus adherentes a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 11 de abril, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE OULLINS

Comunicamos a los compañeros pertenecientes a esta F. L. que debido ala celebración del mitin organizado por la Comisión de Relaciones, fecha 4 de abril, a las 9 h. 30, nuestra reunión para este día queda aplazada para el 11 del mismo mes.

Aprovechamos la ocasión para solicitaros acudir todos a este acto.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general, que tendrá el día 4 de abril a las 9 de la mañana, en el sitio de costumbre.

COMISION DE RELACIONES DEL NUCLEO AUDE (P. O.)

Como todos los años y para conmemorar el 1.º de Mayo, tendrá lugar la celebración de una jira de carácter departamental en la localidad de Carcasona en el pintoresco sitio denominado el Pecheru, y para los amantes de la historia se visitará la Cité.

Para ello esta Comisión de Relaciones invita a su participación a todos los compañeros de FF. LL. del Núcleo.

Y al mismo tiempo lo hace partícipe a los departamentos limítrofes del Ariège, Tarn, Haute Garonne, Hérault, que con sus respectivas Federaciones Locales sean presentes a la confraternización de dicha fecha.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista para el domingo 4 de abril. Comentario sobre Clemencia Isaura y la poesía de Toulouse.

F. L. DE ROANNE

Pone en conocimiento de todos los compañeros afiliados a la misma que la asamblea que teniase que celebrar el domingo, día 4 de abril, se celebrará el domingo siguiente, día 11, a la hora y sitio de costumbre.

Al mismo tiempo ponemos también en conocimiento de afiliados y simpatizantes que la F. L. organiza un Car al objeto de que todos los que lo deseen puedan asistir al mitin de la Alianza Sindical celebrará el domingo día 4 de abril en Lyon.

Para la inscripción y demás detalles dirigirse a Escanero o López.

NOTA

Para el compañero Miguel Giménez, sobre las Colectividades del Bajo Aragón, tienes que agregar la Colectividad de Mazaleón (Teruel), que fue fuerte y ayudó mucho a la Columna Durruti y al frente de Aragón. Se hizo buena labor y se trabajó incansablemente por la causa libertaria confederal. Yo pertenecía a ella.

José Giné Folch.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a todos sus afiliados a asamblea general para el próximo domingo, 4 abril, a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia, plaza del Teatro.

ALIANZA SINDICAL

Se pone en conocimiento de los compañeros de la Alianza Sindical que el segundo número del Boletín ha aparecido.

Se ruega hagan los respectivos pedidos al compañero administrador, Felipe Seseña, 50, Av. Raymond Naves, Toulouse (H.-G.).

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moró. Precio 2,22 F.

PAPEL RECIBIDO

MUJERES LIBRES, Boletín que se publica en Londres en español, francés e inglés. Solicitarlo a S. Portales, 84, Ilex Road, London, N. W., 10, England. Se trata de un esfuerzo de compañeras muy digno de estima.

ALIANZA, Boletín de información de Alianza Sindical, con escritos de Federica Montseny, R. Liarte, M. Muiño, P. Atala, L. Teruel, G. Esgleas, P. Tomás, etc. Además sueltos, informaciones, notas y estadísticas de actualidad. Hallarlo en los centros UGT, CNT STV.

NERVIO, boletín del grupo del mismo nombre, estrictamente interior. Presentación roneotipo. Notas interesantes, polémica y recordatorio de nuestra prensa.

CURATE. Revista vegetariano-naturista, portavoz del Movimiento Cítro - Trofoterapéutico Internacional. Lema, el de Hipócrates: «Tu medicina sea tu único alimento y tu alimento sea tu única medicina.»

N. Capo, 22, route d'Espagne, Perpignan (France).

ANARCHISMO, revista dactilografiada. Su dirección: Alesandri Luigi, Via O. Revel núm. 5, Torino, Italia.

ESPOIR, conocido colega de Toulouse.

ESPAÑA LIBRE, mensual a cargo de las Sociedades Hispano Confederadas de los Estados Unidos de América del Norte. Antifranquisco acendrado. 231 West 18th Street, New York 11 N. Y. (U.S.A.).

BOLETIN DE INFORMACION DE LA F.I.J.L., con documentación interesante. Viene de Inglaterra sin dirección señalada.

LE MONDE LIBERTAIRE, mensual libertario, 3, rue Ternaux, Paris, XI.

CNT (A. Vargas, 68, Buchanan Gardens, Londres, N. W. 10, England). Número especialmente congresil. Lo encontramos parcial, con colaboraciones cuidadosamente escogidas.

VOLUNTAD, la prestigiosa publicación anarquista del Uruguay. R. Romero, calle Asamblea 4580, Montevideo (Uruguay).

SOLIDARIDAD, también uruguaya. Organo de la FORU, Luis Goldemberg, Río Branco, 1511, Montevideo (Uruguay).

ADMINISTRATIVAS

R. Rofes, Béziers (Hérault). Recibida carta giro 10-7-63, 20 F. pagas hasta 30-6-63; 9-7-64 pagas 20 F. hasta 30-6-63 y 27-2-65 pagas 10 F. hasta 31-12-64. De acuerdo.

— Benzal, Gardanne (B.-du-R.). Recibido 57 F. Pagas «C. S.» hasta 31-12-64; 30 y 27 F. «Umbral» hasta 31-12-64.

— José Llasat. Port-la-Nouvelle (Aude). Recibidos giros. Pagado «C. S.» hasta 31-12-64.

— Urbano Nereo. Strasbourg. El giro de 10 F. de Pascual Hernández, pro ancianos, se publicó en listas noviembre 1964.

— S. Cardona. Auch (Gers). Recibido giro 100 F. «C. S.» y «Umbral» hasta 30-6-65. Los 19 restantes pasan a pro ancianos.

— Martín Moisés, Caillac (Lot). Recibida carta y 10 F. Pago factura número 50 B6E.

— Lamiel, F. L. Montreal (Canadá). Recibido cheque donanivo por nuevos envíos. Comprendemos situación y agradecemos gesto. Recibirás los libros que faltan.

— S. Ríos, Auzoner en Touraine (I.-et-L.). Giro 65 F. «C. S.» 65.

— José Martínez, Cua-Gavet (Isère). Recibido giro 37 F. «C. S.» y «Umbral» 65.

— Alonso Andrés, Decazeville, Aveyron. Arreglado envío giro 9-3-65. Pagas «C. S.» 330 y «Umbral» 36 como indicas.

— Palmira Rubio, Meze (Hérault). Giro 40 F. Faltan 2 F. para pagar «C. S.» y «Umbral» todo el 65.

— A. Fontanillas. Recibido giro a su destino. Los 98 «C. S.» núm. 338, 76 F.; «Umbral» 36, 22 F.

— José Cerdeira, Bolbec (S. Mme.). Recibido giro 38 F. Pagados «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-65.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Es normal

Franco absuelve a un asesino

EN los primeros días de noviembre de 1964 en una comisaría policíaca de Barcelona fue muerto a palos el empleado de Banca Luis Benito Embid. Falange había organizado una farsa con motivo de la inauguración de un monumento a J. A. Primo de Rivera, y todo el mundo pasando por la calle debía asociarse a la comedia sopena de incurrir en delito público de «anti-régimen». Luis Benito Embid y dos de sus compañeros de trabajo, recién salidos de oficina, continuaron su paso con prisas de llegar a sus casas para comer y regresar a sus ocupaciones. Considerándolos indiferentes al espectáculo falangista, un grupo de tales increpó a los tres y detuvo su marcha con modales indebidos, originándose una pelea en la que intervino la policía en favor de los falangistas. Viéndose desbordados, los tres amigos optaron por la huída, siendo únicamente Luis Benito Embid alcanzado. Conducido a la comisaría del distrito de la Universidad, el desdichado Embid fue brutalizado por los agentes, al extremo de la muerte. Lisa y llanamente, a eso se le llama asesinato con la agravante de alevosía.

Naturalmente, el parte oficial publicado adujo insuficiencias de corazón en el detenido, insinuó posibilidad de suicidio y otras mentiras por el estilo. Pero lo cierto es que Luis Benito Embid fue asesinado cobardemente por la policía por haber osado plantar cara a unos falangistas que le obstruyeron el paso en la vía pública.

Ahora, rasgada la nube de infundios puesta en circulación por la Jefatura de Policía de Barcelona, la verdad del caso se ha hecho patente. El hombre que había fallecido en un calabozo policíaco «sin intervención enconada de la guardia de la casa», fue conducido al Hospital Clínico, donde el doctor Sales Velázquez le verificó la autópsia, certificando el operador, con la frialdad y la exactitud inherentes a todo hombre de ciencia ajeno a las circunstancias exteriores, que «Luis Benito Embid ha sucumbido a consecuencia de una hemorragia-meningea producida por golpes aplicados con objeto duro y a la vez flexible.»

No hubo, pues, en Luis Benito Embid, voluntad de suicidio ni ataque de corazón que valga. Hubo martirio de un ciudadano que no acató una farsa oficial porque no le plugo acatarla, o por inclinación superior al trabajo. Hubo saña y cobardía en unos guardianes del orden que consideran desorden la libre voluntad ajena. Mas, como todo delito entraña la existencia de delicuente exacto, o de ejecutor criminal con asistencia de cómplices más o menos voluntarios, la opinión pública esta vez ha podido recoger el nombre del verdugo principal a los efectos de un pronto o lejano castigo: Se llama Juan García Navarro, es comisario inspector, y ha sido amigablemente sermoneado por el comisario general de Policía de Barcelona, Creix, por su torpeza en el manejo de la verga.

Como que el suceso causó ruido, el general Franco y sus ministros tuvieron que ocuparse del caso en consejo. Reconocido el delincuente, se le trasladaría de lugar y asunto concluido. Nada de expediente. Con que al verdugo García Navarro no le vieran en la capital catalana, asunto concluido.

El policía García Navarro puede torturar impunemente ciudadanos en otra población de la Península... a condición de que no mate a sus torturados.

Moral, el régimen no tiene otra.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

HAMBRE EN EL MUNDO

CONOCIDAS son las actividades que ya desde hace años viene desarrollando el profesor Josue de Castro al denunciar con reiterada insistencia y copiosa documentación la vergüenza de que casi dos tercios de la población del globo pase hambre; la vergüenza de que en el mundo, por deficiente alimentación, fallezcan semanalmente setenta mil personas, niños la mayoría. A ello se le ha llamado «el drama del siglo». Y es cierto. A ello podría agregarse que es la afrenta mayor que pesa sobre la Humanidad.

Ante una tal monstruosidad, se tiende a crear una corriente internacional de solidaridad buscando paliar el mal. Se busca prestar ayuda a los países subdesarrollados. Bien relativa será y viene siendo la solidaridad ante la intensidad del mal. Y no puede por menos que ser así, ya que en puridad se va a los efectos, a las consecuencias sin atacar las causas. Y es que las causas están en la vigente organización social: la tradicional explotación del capitalismo y los dispendios que conlleva la existencia del Estado, sea uno u otro el derrotero que tome. Es fácil observar los fabulosos dispendios que con fines bélicos se llevan a cabo, incluso en los países más pobres, energías y riqueza que evidentemente, de ser puestas en plan científico para mejorar las condiciones físico-químicas del suelo los resultados serían magníficos.

No obstante, aun y con todo el reconocer que no se atacan las causas que fundamentan el hambre en el mundo, es de estimar que se vaya creando un estado de conciencia, un sentido de dignidad impulsando una masiva acción solidaria internacional. Y destaca por lo que tiene de simpática y aleccionante la iniciativa tomada por el Magisterio en Francia. Se trata de que en las escuelas primarias los maestros dispondrán de unas fichas facilitadas por el Comité Francés por la campaña mundial contra el hambre, cuyas fichas pedagógicas desarrollan sencillas nociones de geografía física y económica a la par que ponen a la consideración de los niños el problema del hambre mundial. ¡Estimable manera de crear en el corazón de la infancia un leal espíritu de solidaridad!

En reciente conferencia de prensa ha manifestado el profesor Josue de Castro que la ayuda a los países en vías de desarrollo continuaba siendo insuficiente. Agregando que el problema no es de carácter puramente económico: estriba en educar a cuantos viven en países ricos para que comprendan su deber de solidaridad al respecto de los dos mil millones de hombres «marginales», los de los países pobres. Ello supone, en suma, reconocer ese principio de solidaridad humana, de «ayuda mutua» que tan bien supo definir Kropotkin ,y que es, en suma, piedra angular del anarquismo de todos los tiempos.

EL CAMBIAR IMPRESIONES

Laudable empeño el de los compañeros de nuestra C. N. T. en Gran Bretaña: plantear aquellos problemas que son vitales para nuestra organización; abriendo cauce, en los bien cuidados boletines que vienen editando a la clara, a la franca exposición de opiniones. Con verdadero interés hemos podido leer el último boletín que han publicado: «La C. N. T. en Exilio ante su congreso de 1965.» Excusado es decir lo sugestivo del tema. En torno a él hemos podido leer más de veinte contestaciones de otros tantos compañeros, cuyos puntos de mira, evidentemente, podrán ser más o menos discutibles, pero que es indudable refrendan la inquietud, el vivo deseo de ver a la organización firme, lozana en su camino.

No son estas líneas llamadas a comentar los puntos de mira a que ha dado margen el tema apuntado. Baste solamente decir que, a juicio del firmante, en diversas opiniones expuestas se ha llegado, como suele decirse, a poner «el dedo en la llaga». Sin ambages, cual corresponde a lo que es expresión sincera, se han señalado defectos y modalidades de enmienda, que es, en suma, lo que cabe, lo que debe de hacerse cuando el sentido de responsabilidad es algo efectivo, cuando se toma en serio a la organización de la cual se forma parte.

Nunca ha de estar por demás el insistir en lo concerniente a la conveniencia de cambiar impresiones, de establecer diálogos, de emitir puntos de mira en relación a lo que son cuestiones vitales para la C.N.T. Los comicios, como el que se tiene en perspectiva, deberían resultar a modo de una síntesis de aquello que, con tiempo, ha sido ampliamente analizado en las diversas facetas que su contenido pueda ofrecer. Quizás lo sensible está en que pudiendo vertebrar esos cambios de impresiones en órgano apropiado para ello: el Boletín Interno, no se haga así. Y no será porque falten razones en apoyo de la aparición del Boletín. Ahora que, posiblemente, el sentir de alguna federación local y el parecer de algún que otro compañero, son de naturaleza que no necesitan aprobación ni desaprobación.

APLAUSO A LEO FERRE

Es normal que por parte nuestra, por lo que a los libertarios se refiere, se tenga en estima, se celebre la actuación artística de quienes, como Georges Brassens y Léo Ferré lanzan al aire esas canciones en las que vibra, ya la protesta, bien la ironía en torno a los convencionalismos sociales. Vemos en su arte refrendada nuestra posición ácrata del vivir social. Ahora bien: ya es distinto que celebren, que aplaudan, lo de inequívoca tendencia anarquizante, elementos equidistantes por su función social, de lo que son tales ideas. Lo justifica el que el arte, cuando es humano, cuando está empapado de realismo, conmueve la sensibilidad del que tiene pecho abierto a la emoción.

En prensa de París, la consabida «prensa burguesa», hemos podido leer en ocasión de la actuación de Léo Ferré en Bobino, elogios por su invectiva contra Franco : « *L'important pour toi c'est que ça dure — Toi, tu ne fais pas de littérature — T'es pas Lorca, t'es sa rature.* »

Se ha celebrado al hombre a quien el éxito no ha adulterado los sentimientos de refractario a un orden social cimentado en la injusticia. Leemos en una crónica de Claude Sarraute que no ha perdido Ferré en su expresión, su estilo, la lucidez en su vibrante papel saludable del viejo anarquista Fouettard, con sus alusiones, sus intransigencias y sus indignaciones.

Abundan los mequetrefes que lucen en los escenarios aires de macaco, expresiones afeminadas, voz de maricas y canciones insulsas. Forman parte de una corriente de frivolidad, de blandengue degeneración. Mas, cuando ante el público aparecen elementos como Brassens, Ferré y alguno más que cultivan el arte a la manera de un apostolado social, notamos que el público capta su mensaje y aplaude lo que ha hecho vibrar lo más puro de la sensibilidad. Ello demuestra que lo bello y lo bueno pueden superar a lo deleznable, a lo artificioso.

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de Paris (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

LES ELFS

Dos graciosas muchachas y tres representantes del sexo que llaman feo, capaces, los cinco, de todas las trepidaciones... musicales, de todas las variaciones del arte en que están especializados.

LES ELFS (ex «Les Doubles Dièses ») vienen precedidos de justa fama, tanto por su donosura como por el dominio del canto y de los instrumentos, en lo que coadyuva magistralmente su acompañante AURELIEN DAUGET.

●

La impresión en este momento referente al mitin de la mañana y al Festival de la tarde es inmejorable. Numerosas excursiones hacia París están preparadas y Federación Local hay de la región de París que ha tomado cien localidades para el espectáculo. Entre las poblaciones que tendrán representación en ambos actos de la Jornada Confederal figuran Montargis, Evreux, Caen, Combs-la-Ville, Dreux, Versailles, Dijon, Tours, Choisy-le-Roi, Bézons, Ivry, y muchas otras.

Entradas a 6,00 francos, en esta Administración, 24, rue de Sainte-Marthe, Paris (X); en C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne (Metro Pigalle o Anvers), y 3, rue Ternaux (Metro Oberkampf), Librairie Publico.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

LA GUERRA EN INDOCHINA

«La política de violencia practicada en el Vietnam por el Gobierno de los Estados Unidos, con la aprobación de la mayoría del pueblo americano, constituye un obstáculo a mi viaje a los Estados Unidos.» *Jean-Paul Sartre.*

SI convenimos con la afirmación de que, quien consiente, es tan culpable como el que ordena o como el que actúa, o como el que aprueba aún absteniéndose de obrar, habríamos de considerar justa la apreciación de J.-P. Sartre. Pero su actitud encarna un mayor acierto que su declaración. ¿Por qué atribuir al *pueblo*, americano o español, culpa y responsabilidad en los desmanes de sus respectivos gobiernos? ¿Por qué asociar *al pueblo*, entidad abstracta e indefinible, al Estado, entidad concreta y responsable? ¿Por qué cargar a los pueblos los errores de los Estados?

Por su actitud política, Sartre no tiene razón. Cuando se acepta el Estado como elemento regulador de la vida de un país, sea éste Rusia o Estados Unidos, Cuba o Polonia; cuando se aceptan códigos y leyes y jerarquías, ha de apreciarse el sentido de lo que un Gobierno —no importa cual— cuenta para un pueblo, en tanto que factor decisivo en las determinaciones políticas, económicas o militares. En Estados Unidos, o en Rusia, el pueblo queda relegado y no se consulta su opinión más que para rubricar una política ya adoptada o una actitud ya cumplida. ¿Se consultó al pueblo ruso al proceder Kruschev a la represión sangrienta ante la sublevación de Hungría? ¿Hasta qué punto se puede incluir la opinión del pueblo ruso en la actual discrepancia con China? ¿O viceversa? Con todo ello y aparte las argucias partidistas y la intromisión del gran Capital, se «escoge» gobierno en Estados Unidos, mediante las elecciones clásicas. No ocurre lo mismo en Cuba, ni en España, ni en ninguno de los países titulados —por esarnio— socialistas. ¿Vale decir con ésto que «el pueblo votante» aprueba en bloque la política del Gobierno elegido?...

Individualidades de diferentes tendencias manifiestan en Estados Unidos su opinión contraria a la conducta seguida en Vietnam. Lewis Mumford, autor de «La ciudad a través de la Historia» y de «Técnica y Civilización», autor también de un prólogo para «Viaje a Través de Utopia», de María Luisa Berneri, dirige una cruda requisitoria al presidente Johnson, a través de una «carta abierta» que la prensa internacional reproduce en sus líneas generales. Existe en los Estados Unidos, como en casi todos los países en que opera una cierta libertad de opinión, un movimiento de refractarios a la guerra en general y en particular contrarios a la política actual del Gobierno. Pero también, como en la generalidad de países, éstos quedan neutralizados ante los gigantescos recursos de propaganda que poseen los medios oficiales.

Walter Lippmann, conocido reporter cuyas opiniones no son precisamente de izquierda, critica acerbamente el estilo de la intervención americana «en regiones que indefectiblemente irán pasando a manos del Vietcong, es decir, bajo la influencia de China comunista». Partiendo de ese principio concluye Walter Lippmann en que «No deberíamos olvidar que en una guerra, un gobierno capaz y advertido, debe pensar siempre en la paz...»

¿Pero cómo hablar de paz a quienes creen a pies juntillas que sólo por la fuerza de las armas lograrán mantener el control en ciertas zonas de influencia, y que tal control es indispensable al desarrollo de los Estados Unidos?

Douglas Cater, ex-jefe de la sección política de «The Reporters» y miembro hoy de los servicios del presidente Jonhson, acaba de publicar un libro titulado: «¿Quién gobierna en Washington?» Se trata de cruda requisitoria contra lo que Eisenhower denominó «complejo militar industrial», o sea, la «alianza de generales y comerciantes de cañones, que a menudo tiende a determinar el curso de la política americana. Concluye en que todas las instituciones que estudió, «presentan los índices irritantes de un poder ejercido de manera irresponsable; no se sienten obligados a rendir cuentas en la tarea colosal de gobernar; carecen de competencia». Y esto no lo dice un revoltoso...

EL MAL ESTA EN EL SISTEMA

Dice «L'Adunata dei Refrattari», New York, 20 febrero 1965: «En Indochina las cosas se precipitan. La insidiosa política de John Dulles y el militarismo rabioso del general MacArthur dan sus frutos. La extensión de la guerra en Vietnam al norte del 17 paralelo, auspiciada por Goldwater y sus sostenes en el curso de la campaña del año pasado, es hoy un hecho cumplido; a pesar de la derrota electoral de los ultrarreaccionarios y de la victoria estruendosa de los pseudo liberales. Es el destino de la democracia electorera. Cuanto más vote el pueblo soberano en favor de los programas de vanguardia, los parlamentarios elegidos más se esfuerzan en seguir la política de la retaguardia nacionalista retrógrada.» «La intervención estadounidense en el Vietnam comenzó muy modestamente en 1954, bajo la presidencia de Eisenhower, después de la retirada de los franceses y de haberse dividido el país en dos partes en el paralelo 17. Una limitada misión militar con función consultativa acerca del gobierno de la dinastía Ngo, odiada por los indígenas pero apoyada por los Estados Unidos hasta 1963. Cuando en 1961, J. F. Kennedy asumió la presidencia, se hallaban en Vietnam menos de 800 soldados americanos. A medida que las condiciones internas fueron empeorando, el número fue aumentando. Se dice que actualmente asciende a 22.000 hombres de tropa, sin contar las ramas especiales, la flota aérea, y la naval que opera a lo largo de las costas.» Lo que hasta hace pocos meses podía considerarse como una guerra civil entre indígenas, aparece ahora como una verdadera guerra colonial, en la que los soldados de la gran República ocupan el lugar que otrora los soldados ingleses y franceses. Los diarios informaron en cuanto a las represalias de la aviación estadounidense bombardeando varios centros de Vietnam septentrional con centenares de aparatos... Tal como el año pasado reclamaba Goldwater y tres lustros antes, en la guerra de Corea, el general MacArthur.» En el número correspondiente al de marzo, entre otras cosas, informa «L'Adunata», que: «El gobierno de Washington publicó la semana pasada un «Libro Blanco» para justificar la intervención y la ampliación de las operaciones militares en Indochina.» «El punto básico del «Libro Blanco» es el de señalar que Vietnam del Sur es víctima de una invasión proveniente del Norte apoyada por el régimen «comunista» de Pekín. Pero la realidad es que en Vietnam meridional se debate una revolución popular contra los politicantes y los generales y que los gobernantes de Vietnam Septentrional, así como los del Meridional, tratan de canalizar tal revolución en guerra de fronteras a objeto de propiciar sus intereses respectivos en la solución del conflicto interno. El sargento Eddie Anderson, de Kansas City, llegó como herido de guerra. Al interrogarle sobre la situación en Vietnam, contestó textualmente: «Yo creo que la población tiene más simpatías por el movimiento insurreccional que por nosotros.» Después de otras referencias, concluye «L'Adunata»: «Esto subraya la posición increíble de los Estados Unidos, paladines de libertad y de democracia que, en Vietnam, desde hace casi una docena de años, no han logrado establecer contactos políticos, económicos, ideológicos, con el pueblo que dicen querer defender del yugo dictatorial del comunismo.»

Sabemos hoy que después de bombardeos y ataques sanguinarios, se ha recurrido a los gases. Gases lacrimógenos, microbianos, bombas de todo calibre y alcance, todos los medios modernos de combate y de destrucción. He ahí la paz que los Estados proporcionan en defensa de un sistema que hace del hombre enemigo del hombre por motivos de raza, de color, de clase, de ideología... En verdad, por motivos económicos. Sólo desaparecerá el mal con el sistema que lo engancha, lo mantiene, lo alimenta. En Estados Unidos y en el mundo entero.

25 años de fracaso

Balance del franquismo

por J. Muñoz CONGOST

EL diario «A B C» de Madrid, publicaba el 2 de marzo la nota de la Dirección General de Seguridad, declarando ilegal la manifestación y señalando que la Fuerza Pública la disolvería por los medios reglamentarios.

El «Diario de Cádiz» del 3 de marzo, nos anunciaba que la manifestación había fracasado, que muy pocos estudiantes respondieron, que la fuerza pública actuó con gran serenidad (su intervención, al parecer, fue necesaria a pesar del «poquísimo» número de manifestantes), e impidió la formación de grupos.

Decía, además, que los agitadores peófesionales fueron detenidos y que tales acontecimientos no tuvieron ninguna repercusión en provincias.

Salvo en Salamanca donde la manifestación de esudiantes fue disuelta por las fuerzas del Orden Público...

... En Sevilla, donde otra de más de un millar tuvo que serlo igualmente por la Policía Armada...

... En Barcelona, donde los estudiantes no asistieron a las clases...

... En Granada, donde ocurrió algo semejante...

... En Oviedo, donde los alumnos de la Escuela de Comercio, por solidaridad con un estudiante cubano sancionado, tampoco asistieron.

Y para terminar éste rápido recuento, la Agencia CIFRA notifica que ya se ha nombrado el juez instructor para el expediente que se abrió contra los profesores que intervinieron en los hechos de enero y febrero pasados.

. . . . . .

Veinticinco años pasaron desde aquella fecha de la pregonada y santificada «Cruzada». La acción perniciosa de la educación franquista intentó envenenar una generación. Pero henos aquí que el estudiantado español, al mismo tiempo que las clases laboriosas, dan muestra terminante de su descontento, de su desaprobación, de la repulsión que sienten hacia las instituciones del franquismo.

En 1965, como en 1930.

Aquella fecha marcó el ocaso del primorriverismo y de la monarquía.

Treinta y cinco años después, y de ellos veinticinco de «pretendida paz», vemos reproducirse las mismas estampas, los mismos estallidos de protesta. Estamos de nuevo como en aquel entonces. Treinta y cinco años y ni aún siquiera la conclusión pobre de un estancamiento, sino retroceso evidente en relación con lo que fueron las conquistas populares de julio de 1936. Volvemos atrás por gracia y obra del «Movimiento cangrejil de los hombres de la Falange y del franquismo».

Las protestas viriles de la nueva generación, que nos recuerdan emocionados días de la Facultad de San Carlos; espontáneo y vigoroso grito de descontento, son el callejón sin salida al que se encamina el absurdo sistema vertical de los organismos estudiantiles del S.E.U. bajo la dirección del Estado.

Como balance moral, el resultado es de estrepitoso fracaso, pese a los discursos y charangas de la organizada propaganda franquista.

II

Leemos en el «Diario de Cádiz» del 3 de marzo pasado, refiriéndose a los trabajadores españoles en Alemania.

«Los españoles han enviado a sus casas el pasado año más de doscientos millones de marcos, lo que es igual a la exportación española de agrios durante un año...»

«Ni un español sin hogar... ni un hogar sin pan...» Hce muchos años, éstas o parecidas palabras lanzadas por el mal llamado Caudillo, fueron el lema de la propaganda del régimen...

Y al cabo del tiempo, la incapacidad de los hombres del «Movimiento» se manifiesta: el pan ha de venir de afuera... y gracias a que muchos millares han de abandonar el pregonado hogar.

El agrio sudor de los brazos españoles, de las lágrimas de las compañeras e hijos, reemplaza en la economía franquista a la exportación de los agrios... como salvación del régimen tambaleante.

Se hicieron fortunas enormes... pero se hizo también inmensamente mayor el volumen de los miserables.

El «esfuerzo salvador» trajo a las ciudades españolas nubes de ricos turistas dispuestos a llenar las arcas de la nación, y en contrapartida Franco y los suyos lanzaban a todos los horizontes el exilio de la miseria... El «coreano» de las ciudades españolas, tuvo que atravesar las fronteras, saco al hombro, de tren en andén y de andén en tren, a la buena ventura de un salario en francés, en alemán; en no importa que lengua si tal salario ayuda a combatir la tristeza vacía del hogar abandonado.

Los hombres de barracones, jergones... con la esperanza de una carta de vez en cuando pidiendo francos, marcos o florines... que duermen en el pobre calcetín con el sudor del desprecio de la situación de emigrante, subproletariado de todos los lugares, mezclado a sus hermanos de miseria: argelinos, marroquíes, etc...

Como en los grises años de una Monarquía en que los barcos salían rumbo a tierras donde los «pesos» más abundantes que los «reales españoles» podían ayudar a salvar la miseria de la casona en la tierra natal.

Y hubo una «Cruzada», y hubo delirios de grandeza y promesas de grandes cosas... que sólo lo fueron para una minoría de hombres que supieron sacar de la coyuntura política favorable a sus insanos apetitos los chorros de la abundancia personal.

Se exporta el sudor, como se vende la sonrisa al cliente extranjero en las ciudades españolas. He aquí las riquezas de un régimen que no supo hacer nada de los valores latentes.

Triste éxodo de hombres tristes, que sólo guardan un recuerdo dulce para el ricón hogareño.

«Carta de España», que los servicios de la emigración crearon para estos españoles, se queja en su editorial del 1º de febrero de tener pocos suscriptores a pesar de la enorme cifra de compatriotas (son esas sus palabras) que viven y trabajan en todo el mundo.

(Sigue en la página 2.)

Chispas

En un Boletín amigo se lee: «Terra Lliure», un cacho de Cataluña en el exilio.»

No; una lucecita libertaria en todas partes, Cataluña incluída.

∴

Se aprenderá en nuestros medios que catalán no quiere decir catalanista. Que agrado del recuerdo del lugar propio no implica desagrado por el lugar en que otros nacieron.

∴

Lo anímico tuyo merece el respeto mío. Y viceversa.

∴

El odio a Cataluña procede de los feudales de Castilla, no de los castellanos esenciales.

∴

Jamás hemos dicho que el río Llobregat sea mayor que el Tajo.

Que a nadie se le ocurra decir que el Manzanares es más caudaloso que el Sena.

∴

No maldigo el mar porque no baña «mis» lares.

Pero el susurro de la fuente replicada con cantos de pájaros, no lo cambio por el Océano Pacífico, ese mar que de pacífico no tiene nada, y de inmenso y bello, mucho.

∴

Un locutor de discos dictó para franceses una lección de castellano insultante para los catalanes.

Y claro, Franco no recomendó el disco a la censura. Porque el «disco» hace tiempo que rueda, y muy a gusto del franquismo.

∴

La C.N.T. es esencialmente federalista. En ella el españolismo no se comprendería. Tenemos las Regionales, las Comarcales, las Locales, los Individuos...

¿Quién se atreve a españolizar a los Individuos cenetistas?

CHISPERO

3428

L'idéologie Anarcho-syndicaliste doit se confirmer par notre comportement

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

37e ANNEE — NOUVELLE SERIE — NUMERO 344 — Abonnements : Six mois, 13 F. Un an, 25 F. — Numéro, 0,50 F. — 8 AVRIL 1965

CAUSES ET EFFETS

ON se souvient d'un récent voyage du Pape aux Indes, pour se rendre compte sur place de la misère qui règne dans ce coin de la planète. Fallait-il s'attendre, après ce pèlerinage pontifical, à une amélioration des conditions d'existence de tout ce peuple de parias ? Certains y ont peut-être cru, mais pas nous.

Tout ce que pouvait voir un Pape, en visitant un pays sous-développé et presque affamé, n'était que le résultat de siècles d'exploitation de l'homme par l'homme, de renoncements prêchés par les Eglises, et l'effet de nombreux préjugés, fruit de l'ignorance et de l'obscurantisme.

Aujourd'hui c'est vers d'autres contrées que l'on cherche à fixer notre attention; contrées encore plus misérables, plus violentées par les causes précitées et aussi par les petites guerres et les répressions qui y sévissent.

Sachant le degré de crédulité des masses amorphes et connaissant le pouvoir de propagande de la radio et de la télévision, les Eglises n'ont pas hésité à utiliser ces moyens de diffusion pour nous parler de la Faim dans le Monde. Tout y était : les clichés représentant des enfants du Congo difformes et squelettiques; les représentants de dieux tout-puissants en la personne d'un prêtre, d'un pasteur et d'un rabbin; et, enfin, la bonne parole pour inciter les âmes sensibles à « cracher dans le bassinet ».

Nous ne voulons en aucun cas contrarier cette campagne de « charité », et nous serions même contents d'apprendre qu'elle a pu alléger, tant soit peu, les souffrances de quelques malheureux ; mais cela mis à part, nous considérons qu'elle reste, peut-être sciemment, à côté du problème de la Faim dans le Monde.

Tout d'abord, il ne suffit pas de mendier sans cesse les deniers du peuple pour atteindre de bons résultats ; les moyens financiers il faut les prendre où ils se trouvent et à ce sujet les mieux placés pour nous « tuyauter » c'étaient précisément les trois représentants des Eglises qui se manifestèrent à la télé le soir du 28 mars.

Outre cet aspect du problème, nous devons souligner le mutisme collectif au cours de cet appel au peuple, observé par nos mendiants ecclésiastiques sur les causes de cette famine et de cette misère, et c'est pourtant de là que nous devons partir pour présenter une solution valable.

Il y a peut-être un point sur lequel nous pouvons tous être d'accord : l'absence de moyens techniques est toujours à l'origine d'une production médiocre et nous savons pertinemment que l'indigène des pays sous-développés en est encore à l'usage d'outils moyenâgeux.

Mais là nous posons une question : « Quelle sorte de civilisation ont donc apporté tous ceux qui, avec l'appui de leurs gouvernements et de leur hiérarchie ecclésiastique, prétendaient représenter la civilisation au pays des sauvages ? »

La réponse, ce sont ces peuples colonisés (bien qu'ils n'aient pas encore trouvé la vraie voie du progrès et de la liberté) qui l'ont donnée eux-mêmes en secouant le joug des colons exploiteurs.

Ainsi, la misère de certains peuples de notre planète est due à l'incurie de ceux qui, aujourd'hui encore, prétendent la soulager par quelques dons charitables, et il faudrait encore leur faire confiance ?... Eh bien ! non. Nous savons qu'il faut s'attaquer sérieusement à la faim dans le monde et nous savons que l'humanité a, à sa portée, les moyens les plus efficaces pour y parvenir; aussi refusons-nous d'être les éternels dupés.

Si vraiment les pouvoirs publics veulent faire œuvre utile, qu'ils mettent, comme on le fait en Israël (1), toutes les énergies employées à des fins de destruction, au service des œuvres de vie et de prospérité.

Qu'ils donnent aux travailleurs la possibilité de produire à outrance des denrées de première nécessité, sans omettre la devise « de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins » et la faim sera vaincue à brève échéance. Mais ne faudrait-il pas déjà penser à mettre en pratique ces méthodes chez nous où tout le monde ne mange pas toujours à sa faim ? Cela démontrerait déjà que nous devenons un peu plus sociables.

(1) Bien que l'Etat d'Israël engouffre des sommes énormes dans le budget de guerre.

Après l'appel aux urnes

Ma concierge qui, heureusement pour elle, est jeune, s'est fait un devoir de monter jusqu'à mon sixième, afin de m'apporter les « prospectus » électoraux de ces messieurs les futurs conseillers municipaux de Paris.

Mon premier mouvement a été de fourrer tout ça à la poubelle. Mais doit-on dans la vie, laisser échapper une seule occasion de s'instruire ? Non, n'est-ce pas. Alors, courageusement je me suis attablé, et j'ai commencé à lire.

Sans conviction, au début, puis, peu à peu, intéressé, puis passionné, et finalement ébloui par la luminosité et l'impeccable logique émanant de ces précieux documents.

Je livre ici, à l'intention de ceux de mes camarades qui n'ont pas trop de temps à perdre, l'essentiel de cette étude que j'hésite à qualifier.

Voici tout d'abord les centristes. Deux feuillets grand format, avec, comme titre : « Réconciliation nationale sur les listes centristes ». (Le titre de la publication est : *Reveil syndical*). Comme l'article principal s'adresse aux artisans et aux commerçants, ce *Réveil syndical* se propose sans doute de réveiller des syndicalistes nantis, qui n'ont rien à voir avec le prolétariat.

En voici quelques extraits : *S'il est impensable qu'en dernier ressort, dans la plupart des secteurs, un barrage ne se dresse pas contre les hommes de Moscou, il faut savoir aussi que si les bénéficiaires étaient les gens de l'U.N.R., des mœurs policières et je devrais dire barbouzardes — pour ne pas confondre avec la police traditionnelle qui ne saurait être mise en cause — s'intaureraient au service du gang politico-économique qui, en ce moment, est indiscutablement notre principal ennemi.*

Très bien, cher monsieur, très bien, quoique cette subtile distinction entre la police traditionnelle et les barbouzes me paraisse disons-le, bien subtile ! Voici, maintenant le début de l'article principal : *Je ne peux m'empêcher de redouter l'extension de la mainmise de l'Etat sur le commerce, que l'on nous fait partout entrevoir. Invoquant les prétendus exemples américains, l'on pousse de tous les côtés à la centralisation des entreprises industrielles et commerciales... Fini le petit commerce, proclame-t-on. Mais il est faux de soutenir que l'Amérique supprime les petits commerces au profit des super-magasins. Elle l'a tenté, elle a échoué. Depuis quelques années, l'on observe aux Etats-Unis et au Canada une extraordinaire renaissance du petit et du moyen commerce.*

Diable, voilà en effet qui va à l'encontre de ce que l'on nous serine depuis des années, et de ce que, dans l'ensemble, nous croyons tous. Pour ma part, j'ai pourtant remarqué, dans mon quartier, la disparition de plusieurs petites épiceries, mais est-ce consécutif à l'avènement des Prisunic ? Par contre je n'ai pas encore constaté la disparition d'un seul bistrot. Mais, comme la population augmente chaque jour, il est très difficile de se faire une idée exacte de tout cela.

De toute façon cela me paraît un argument électoral propre à piper les voix d'une certaine catégorie d'électeurs, précisément ceux qui sont artisans et petits commerçants.

Continuons. Voici ce que nous pouvons lire, sous le titre alléchant de « Libertés syndicales » : *Le rôle d'un responsable syndical, quels que soient ses propres sentiments, est de garder sa totale indépendance vis-a-vis de toutes les formations politiques quelles qu'elles soient, et c'est ce principe qu'au cours de ma longue carrière je n'ai jamais manqué de mettre en pratique.*

Bravo ! monsieur le Président du Syndicat de la triperie, bravo ! Mais, réellement, peut-on appeler du noble nom de syndicat votre association de marchands de tripes en gros et en détail, et peut-on vous décerner le vocable de responsable syndical, à vous, président de la dite association, qui êtes, en somme, comparable à un administrateur de moyennes et de petites entreprises ? Et, tout d'abord cette liberté du « responsable syndical », la respectez-vous en ce qui concerne les syndicats de vos ouvriers ou employés ?

Poursuivons cette lecture. « Tous solidaires », tel est le titre, de l'article suivant, qui commence ainsi : *Il faut savoir que ni les prix, ni la qualité, ni l'impôt, ni rien qui pourrait justifier l'intervention de l'Etat n'autorise le pouvoir à exercer la persécution dont nos collègues (les bouchers) sont actuellement victimes. Aucune formule de remplacement valable n'est présentée, aucune accusation sérieuse ne peut être retenue contre les professionnels de la viande. Seule existe la raison d'Etat, la raison d'un Etat au service des trusts apatrides qui veulent s'approprier un marché qui est l'un des plus importants de notre économie...*

Diable, encore un qui ose critiquer l'Etat ? Il n'y a donc que des anarchistes, dans ce journal ? Et qui pourrait s'inscrire en faux ? Pas nous, surtout, quoique l'on puisse déplorer qu'en France la consommation de la viande soit excessive. De l'avis de la Faculté, évidemment. Cela sous-entend que, l'Etat diminuant les impôts des bouchers en gros et en détail, le prix du filet de bœuf diminuerait d'autant. Voire ! De mémoire d'électeur, on n'a jamais vu l'Etat, en France, abaisser le taux des impôts, de même que de mémoire de consommateur, on n'a jamais vu diminuer le prix de la viande ! Alors ?

Voici, maintenant, quelques phrases relevées dans le dernier appel aux électeurs : *Commerçants, artisans, vous êtes les premiers concernés par notre combat... Il n'est pas de prospérité sans un commerce libre. C'est pourquoi l'Etat s'en prend à vous quand il veut asservir Paris... L'Etat, en effet, vous impose des restrictions et ne s'en impose aucune... L'Etat, par ses contrôles financiers, vous suspecte et voudrait vous déconsidérer au yeux de votre clientèle... L'Etat cherche à vous décourager et à vous faire disparaître... Contre la fausse stabilisation et l'étatisation, pour le commerce traditionnel et indépendant, votez Centriste.*

Et voila ! La solution est simple ! Votez centriste, et, par enchantement, tous vos emmerdements disparaîtront. Votez centriste, et nous, les consommateurs, nous aurons de l'excellente viande à des prix incroyables ! Votez centriste, et l'Etat, ce chancre, disparaîtra !

Non, hélas ! il ne disparaîtra pas, cet Etat omnipotent, même si la France entière votait centriste !

Car, il faut bien se rendre à l'évidence, ces diatribes contre l'Etat ne concernent que certaines opérations, certaines directives, certaines prétentions de l'Etat qui les touchent directement eux, les artisans et les petits commerçants. Pour le reste, c'est-à-dire pour tout ce qui est extérieur à leur commerce, ils s'en remettent entièrement à cet Etat, ou à un autre, car avant tout ils sont partisans de l'ordre, du petit bénéfice prélevé sur chaque client, et du retour à la terre sous forme d'une coquette villa à la campagne, loin du tracas et du bruit de la ville tentaculaire.

Après les centristes, voici les extrémistes. Ceux de droite, d'abord, qui se présentent sous l'étiquette « P.A. R.I.S. — Pour l'Avenir et la Rénovation institutionnelle et sociale ». Sans trop nous attarder à copier des passages, voici les titres des chapitres du prospectus : 1. « Des élections municipales politisés par le pouvoir. »

(Suite page 2.)

Palais de la Mutualité - Paris

LE 11 AVRIL 1965, LE MATIN A 9 HEURES

GRAND MEETING

D'AFFIRMATION ANARCHO-SYNDICALISTE

PRESIDE
par notre camarade SEVY
secrétaire de la 2e Union Régionale

Un jeune camarade espagnol vous parlera des problèmes de la jeunesse ouvrière et estudiantine de son pays.

JOSEPH SORIANO
Secrétaire général
expliquera les buts et la raison d'être de la C. N. T.

J. PEIRATS
relatera la vie des travailleurs en exil.

P. CHEVALIER
terminera cette sympathique manifestation en exprimant, au nom de l'Association Internationale des Travailleurs, toutes les inquiétudes, mais aussi tous les espoirs du prolétariat international en marche vers son émancipation.

Venez donc nombreux à notre rendez-vous du PALAIS DE LA MUTUALITE (grande salle), Paris, métro Maubert-Mutualité.

La frontière

« Les vacances ». Voilà un sujet qui préoccupe dès à présent la majorité de ceux qui s'abaissent et rampent durant onze mois pour tâcher de l'oublier pendant quelques semaines et récuperer quelques forces pour continuer une existence misérable et mesquine.

Cette ruée farouche vers un peu d'oubli et de tranquillité, qui, en définitive, plonge encore ses adeptes dans une atmosphère irritante, qui ne les repose en rien, rares étant ceux qui s'isolent vraiment, ne serait assurément pas nécessaire si le travail, étant réparti comme il devrait l'être et la production orientée vers la satisfaction des *besoins* et non vers celle des *profits*, le travailleur effectuait les trente-deux heures d'activité qui semblent largement suffisantes, compte tenu des progrès de la technique, pour assurer le bien-être à chacun. Mais le capital, le plus effroyable des mythes, est toujours debout et le restera jusqu'à ce que la violence prolétarienne, enfin libérée des chaines matérielles et spirituelles qui l'enserrent, abatte à la fois toutes les religions et toutes les institutions d'une société fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

Dans l'immédiat, les choses étant ce qu'elles sont, les travailleurs continueront à trimer toute une année pour un « voyage organisé ».

Cette année, davantage encore qu'en ce qui concerne les précédentes, une vaste campagne publicitaire est entreprise pour nous vanter les avantages d'un séjour en Espagne. Et l'été prochain verra à nouveau les longues files d'automobiles passer la frontière espagnole.

S'il ne s'agissait que de ceux qui vivent du travail des autres nous nous tairions. Mais ce sont également, les ouvriers et en grand nombre, les exploités d'un régime semi-dictatorial qui se ruent sur le territoire de la peninsule Ibérique pour y amener les devises qui permettront à un régime tout à fait dictatorial cette fois, qui ne se maintient que par une répression féroce, de se perpétuer.

En effet, chacun sait que la péninsule Ibérique, déjà pauvre en ressources naturelles, est maintenue dans un immobilisme économique sans égal parce que ceux qui possèdent les capitaux se refusent à les investir et déclarent, comme le fit un industriel catalan lors d'une interview pour un quotidien d'expression française : « Si nous nous mettons à investir à coups de milliards et qu'après vienne un régime qui nous prenne tout... ? » La crainte de ces sinistres individus est d'ailleurs tout à fait justifiée dans la mesure où les milliards qu'ils thésaurisent stérilement ne sont que le fruit de l'exploitation du prolétariat espagnol qui vit dans une misère qui n'est en rien comparable à la situation de l'ouvrier français.

Parler de solidarité internationale dans ces conditions semblerait, je crois, un peu déplacé. Ce que nous pouvons faire, c'est montrer à ceux qui vont porter le fruit de leur esclavage dans l'escarcelle du fascisme toujours vivant c'est qu'ils participent ainsi à leur propre exploitation. Le capitalisme est une entreprise commerciale d'exploitation des masses d'envergure mondiale et si la solidarité internationale prolétarienne semble, hélas, être quelque peu vidée de son contenu, l'internationale des exploiteurs est, de son côté, effective et remarquablement organisée. La prolongation de conflits localisés qui permettent d'écouler la production militaire par laquelle se mantient un système capitaliste, en est une preuve évidente.

Pour en revenir à la péninsule Ibérique, il faut noter qu'on se trouve en face d'un paradoxe qui, dans d'autres conditions, pourrait prêter au sourire.

D'un côté de la frontière, une foule de touristes, joyeux, détendus, insouciants, avides de distractions, de nouveautés, de folklore, qui vont dépenser en Espagne les économies d'une année de labeur, acquises à force de privations ou mal acquises.

De l'autre côté, une foule de travailleurs qui n'ont, pour toutes ressources, que leurs bras et leur bonne volonté et qui fuient comme ils le peuvent, par les voies légales ou par des itinéraires clandestins, ce pays,

(Suite page 2.)

Fils du peuple

En Espagne, les étudiants secouent le joug du franquisme. Au Maroc, les milieux de l'enseignement sont également entrés en lutte ouverte contre le régime. Aux Etats-Unis, le problème racial, qui est aussi et surtout un problème social, traverse une crise aiguë : on refuse aux Noirs de revendiquer ouvertement, on les assassine. Des Blancs sont également assassinés. La violence répond à la violence et il ne peut en être autrement.

Nous sommes internationalistes, partisans de l'abolition de toutes frontières raciales, sociales ou nationales. Partout où l'opprimé se dresse contre l'oppresseur nous tournons nos regards avec espoir.

Mais nous ne sommes pas dupes de certaines situations. Pour nous, il ne s'agit pas de revendiquer des droits théoriques, mais de *conquérir effectivement la liberté absolue et, comme condition primordiale, l'égalité économique.*

Cette conquête ne sera pas celle d'un parti politique ou d'un mouvement de libération nationaliste, la guerre d'Algérie l'a amplement démontré pour ne prendre qu'un récent exemple, cette conquête ne peut être le résultat que d'une *véritable lutte de classes internationale*, ainsi que l'ont posé en principe les fondateurs de l'A. I. T.

Deux exemples historiques d'envergure sont, par la suite, venus concrétiser ces principes : la « makhnovstchina » et la riposte prolétarienne à l'incapacité d'une république démocratique de coalition et au coup d'Etat fasciste de juillet 1936 en Espagne.

Le second nous a montré surtout que la révolution sociale, ainsi que l'a écrit Kropotkine, ne peut plus être conçue que sur le plan *international* et qu'à la maffia internationale capitaliste il est nécessaire d'opposer la solidarité internationale des exploités. Quant au premier, la révolution ukrainienne, il a prouvé que « là où les masses laborieuses ne se laissent pas subjuguer, là où elles accumulent leur volonté de classe, elles créeront toujours leurs *propres mouvements sociaux historiques* ».

S'appuyant sur les deux exemples qui précèdent, les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires déclarent :

— L'Espagne est actuellement le pays où s'opposent matériellement et sans équivoque la *contrainte capitaliste et fasciste* et la *violence prolétarienne* tendant à l'émancipation totale.

— Dans ces conditions, et par-delà tout nationalisme, il est indispensable de rassembler, en France, les forces saines du mouvement libertaire, pour qu'aux conflits sociaux qui agitent la péninsule Idérique répondent, en France, des manifestations, au sens le plus large du terme, qui soient à la fois l'expression d'une *solidarité effective* avec le prolétariat espagnol en lutte et la tentative de créer, de ce côté de la frontière un *véritable climat révolutionnaire*.

— Les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires invitent tous ceux qui n'ont pas renoncé à la lutte pour la liberté, quel que soit leur pays d'origine, à participer à un *combat effectif de classe* dont dépend, sinon la réalisation immédiate, du moins la conservation de l'idéal pour lequel ont lutté ceux qui les ont précédés.

«Fils du peuple, secoue tes chaînes ;
Ton sort injuste ne peut se prolonger !
Si ta vie est un monde de souffrances
[inhumaines,
Mieux vaut mourir que vivre prison-
[nier !

Travailleurs,
Votre martyre va finir !
L'oppresseur
Doit périr !
Debout, peuple loyal !
Vive la révolution sociale !»

Jeunesses
Syndicalistes Révolutionnaires
C. N. T.

A PERPIGNAN

le 11 Avril, à 9 heures 30

GRAND MEETING

d'affirmation anarcho-syndicaliste
salle du cinéma « Le Perpignan », place Arago

avec le concours des orateurs suivants

RAYMOND FAUCHOIS
RENE VILLARD
FREDERICA MONTSENY

Venez nombreux afin de démontrer, si besoin était, que notre combat pour un monde meilleur n'est pas un mythe.

Du danger de l'incohérence

Fin mars, toute la presse d'informations a relaté la fourniture faite par les Etats-Unis à l'armée sud-vietnamienne de gaz de combat. L'Etat-Major américain a pour tradition de ne pas faire preuve d'humanité dans le choix des armements employés. Tout le monde a encore en mémoire les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki.

Les Américains, qui utilisèrent les premiers la bombe atomique contre le peuple japonais, utilisent, au Vietnam, les gaz contre leurs adversaires par humanité, car il s'agit, disent-ils, de gaz inoffensifs destinés, simplement, à provoquer l'indisposition de l'adversaire pendant quelques heures.

Les gaz employés sont émétiques et hallucinogènes, c'est-à-dire qu'ils provoquent chez le combattant des vomissements, des hallucinations et la perte d'un contrôle normal de l'individu, mettant ce dernier dans l'impossibilité de combattre.

Tous les pays « développés », c'est-à-dire possédant une armée utilisant tous les perfectionnements de la destruction rapide de l'humanité, constituent des arsenaux chimiques, en constant développement, où sont étudiés, fabriqués, mis en réserve, les gaz nécessaires à porter atteinte à la vie des hommes.

A l'époque atomique, cela signifie, peut-être, que si les adversaires peuvent se mettre préalablement d'accord, il serait encore possible de faire une bonne petite guerre de quelques années, sans l'utilisation de l'armement atomique, juste ce qu'il faudrait pour crucifier quelques millions de travailleurs, déguisés, à cette occasion, en patriotes et en héros. Sacrifice qui, en contrepartie, aurait pour avantage l'édification de quelques centaines de grosses fortunes et l'ajournement du péril atomique dont la menace totale et égalitaire est redoutée par ceux qui veulent bien commander le crime, mais n'entendent pas en supporter les conséquences.

Voilà qui résoudrait la crise provoquée par la surproduction, l'automation ; mais, si le capitalisme, représenté par les Etats, trouve logique la possibilité d'un conflit mondial pour garantir sa survie, le peuple, lui, doit trouver plus juste de remplacer une civilisation qui ne correspond plus au progrès réalisé par l'humanité, par une autre plus humaine, plus fraternelle, plus égalitaire et qui ne nécessiterait plus l'utilisation de ce principe criminel : le capitalisme, lequel, périodiquement, a besoin de la guerre pour subsister.

En ce qui concerne l'utilisation de ce gaz hilarant et hallucinatoire, provoquant l'incohérence et la perte du contrôle chez l'individu, nous estimons, pour notre part, qu'il peut être dangereux de faire perdre tout contrôle à des chefs militaires pouvant posséder la responsabilité d'armes atomiques tactiques. Les chefs militaires sont déjà, par nature, prédisposés à l'incohérence et à l'inconscience ; est-il nécessaire d'accroître ces dispositions ? Lewis Mumford, dans « Technique et Civilisation », a écrit, fort justement : *Heureusement pour l'humanité, l'armée a généralement été le refuge des esprits de troisième ordre.* »

RENE VILLARD

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

VIVE L'A. I. T.

III

MANIFESTE DE SONVILLIERS

Circulaire ou Manifeste, peu importe.

Pour répondre aux décisions arbitraires de la Conférence de Londres (17 au 23 septembre 1871), qui avait déclaré nécessaires et indispensables la lutte politique du prolétariat, la dictature du prolétariat et la création d'un parti politique, un congrès tenu à Sonvilliers, en Suisse, le 12 novembre 1871 par les anti-autoritaires bakouninistes, décida de renverser la dictature du Conseil général et de substituer l'autonomie au sein de l'Internationale.

Cet acte de rébellion eut une riposte en une longue circulaire approuvée par le conseil et qui devait être utilisée de nos jours encore par les marxistes dictateurs, sectaires et centralistes.

Ce manifeste allait être suivi d'une autre circulaire : « Les prétendues scissions dans l'Internationale. »

Immédiatement surgirent les rancunes ; le Conseil général s'en donna à cœur joie, si bien que le contenu de la circulaire n'est qu'un ramassis de mensonges, de faux d'une rare hypocrisie.

Mais il fallait convoquer un congrès ; le Conseil général dut le reconnaître de mauvaise grâce et prépara celui qui allait se tenir à La Haye.

Dès que les résolutions de la Conférence de Londres furent portées à la connaissance des sections, celles-ci dans leur majorité se rebellèrent. Un congrès régional fut convoqué pour protester contre l'attitude inquisitoriale du Conseil général. Le 12 novembre 1817, à Sonvilliers, les présents au Congrès déclarèrent la guerre au Conseil général. On adressa à toutes les sections, une circulaire dans laquelle était dénoncée la tâche que se donnait le Conseil général : la conquête du pouvoir politique.

Cette circulaire révélait entre autres que toute autorité corrompt celui qui l'exerce, et que le Conseil lui-même n'en serait pas exempt.

Elle ajoutait que la Conférence de Londres avait été convoquée irrégulièrement du point de vue statutaire, qu'elle avait de plus, adopté des résolutions contraires aux statuts.

Bakounine triomphait momentanément dans sa vérité.

Mais ici devaient surgir à nouveau, les méthodes toujours en honneur chez les politiciens. Ceux-ci décidèrent d'abattre l'homme qui se permettait de s'insurger contre l'autorité directoriale du Conseil. Tous les moyens furent bons. Traîtreusement, on ressortit l'affaire Netchaïev, le catéchisme révolutionnaire, l'histoire de la traduction du « Capital », cette kyrielle d'accusations passe-partout, toujours ressassées à chaque occasion.

La circulaire du Congrès de Sonvilliers rappelait les tâches du Conseil général, les limites dans lequel il était tenu, et précisait les articles des statuts généraux que le Conseil venait mettre en pièces par un irrespect sans précédent.

De plus, ce manifeste et le congrès de Sonvilliers conduiront les rebelles à la fondation de la Fédération jurassienne qui entrera en lutte ouverte avec le Conseil de Londres. Ainsi l'effet corrupteur de l'autorité s'était-il manifesté indéniablement. Nul n'y échappe ; le Conseil général moins que quiconque. Tout le processus de cette évolution était dénoncée. « Le mandat de membre du Conseil général est devenu, entre les mains de quelques individualités, comme une propriété personnelle, et Londres leur a paru la capitale inamovible de notre association. Peu à peu, ces hommes, qui ne sont que nos mandataires réguliers, n'ayant pas été élus par un congrès, ces hommes, disons-nous, habitués à marcher à notre tête et à parler en notre nom, ont été amenés, par le courant naturel des choses et par la force même de cette situation à vouloir faire prédominer dans l'Internationale leur programme spécial, leur doctrine personnelle. »

Ces considérations ne désignaient nominalement personne. Pourquoi alors ont-elles heurté certains qui se sentirent visés ? Etaient-ils exempts de reproches, loin de là ! et leur indignation ne visait à rien moins que de se défendre avant la lettre ; et pour mieux le faire, ils attaquaient avec vilenie. L'histoire les a jugés et leur auréole n'est plus qu'un succédané d'adoration des idoles.

Ils pourront peut-être faire encore beaucoup de mal ; cependant le glas a sonné pour eux et, tôt ou tard, ils rendront compte de leurs intrigues. En attendant, ils conspuèrent, calomnièrent, firent la guerre ouverte à l'A . I. T., préférant la voir disparaître plutôt que de voir triompher la vérité tolérante de leurs adversaires spirituels.

Les délégués de Sonvilliers réagirent énergiquement contre les intentions de centralisation et de dictature, qui remplaceraient la libre fédération des groupes autonomes. Ils réclamèrent la convocation à bref délai d'un Conseil général de l'Association internationale.

La circulaire émanait du congrès de la Fédération jurassienne, signée par l'ensemble des délégués des sections. Les conclusions que nous reproduisons en terminant ce chapitre, sont et restent les seules valables, pour toute organisation qui se respecte et respecte ses adhérents.

« L'Internationale, embryon de la future société humaine, est tenue d'être, dès maintenant, l'image fidèle de nos principes de liberté et de fédération et de rejeter de son sein tout principe tendant à l'autorité, à la dictature. »

Marx n'assista pas au congrès international de Genève du 3 au 8 septembre 1866, et prépara une Instruction aux délégués provisoires du Comité général sur diverses questions, dans laquelle il portait le coup principal contre les proudhoniens.

Et voici un nouveau mensonge publié dans l'Encyclopédie soviétique. Le Congrès adopta l'Adresse Inaugurale et les Statuts de la Ie Internationale. Si ceux-ci furent adoptés, ils le furent sous la forme du texte original. Quant à L'Adresse Inaugurale, il n'en fut jamais question, et il n'y a aucune trace de la moindre résolution en sa faveur.

La majorité des délégués ignoraient ce qu'était cette Adresse. Alors... Ne parlons pas dans ce cas, de victoire des principes marxistes... C'est vouloir faire prendre aux lecteurs de l'Encyclopédie des vessies pour des lanternes ; mais I. A. Bach n'en n'a cure.

Il est étrange que l'auteur de l'article de l'Encyclopédie soviétique ne se soit pas appesanti sur le congrès de Lausanne ; il aurait pu cueillir d'autres phrases plus appropriées à sa thèse.

Mais je fais grâce aux lecteurs des « inventions » de I. A. Bach pour fleurir la boutonnière de K. Marx, des déclarations sans valeur sur la question de la guerre, pour combattre les phrases ampoulées de la déclaration du congrès de Bruxelles, de sa lutte contre la phrase révolutionnaire de gauche pour en arriver à la démocratisation de la doctrine opportuniste, petite bourgeoise de l'anarchiste Michel Bakounine.

Ici encore, il faut dénoncer la fausse affirmation qui dit que Bakounine essaya d'abord de soumetre la Ie Internationale à la Ligue pour la paix et la liberté, alors que Bakounine quitta cette Ligue, après avoir exposé sa façon de voir. De plus, l'Alliance internationale fut admise à l'Internationale quoiqu'en dise I. A. Bach.

Quant à la falsification des mandats pour obtenir des majorités de congrès, renvoyons simplement l'auteur de cette insinuation à la lecture de la correspondance de K. Marx avec Kugelman et les autres complices, il s'apercevra que le falsificateur est un tout autre individu que celui qu'il accuse.

Il faut examiner maintenant la question d'héritage et celle de l'autorité du Conseil général où, là encore. il y a à boire et à manger.

Cela fera l'objet d'un examen dans l'étude que je consacre à Bakounine et Marx.

HEM DAY

Après l'appel aux urnes

(Suite de la page 1.)

2. « La perspective de l'élection présidentielle. » 3. « Vingt Ans de retard à Paris, qui engagent la politique de l'Etat. » 4. « L'Etat détourne les crédits dus à Paris. » 5. « Des hommes neufs, un programme réaliste, un vote raisonnable. »

Ces titres, suffisamment éloquents, se passent de commentaires. Qui ne votera, en effet, pour l'avenir et la rénovation institutionnelle et sociale de Paris ?

Il me paraît toutefois important de faire connaître le contenu du chapitre 4, intitulé : « L'Etat détourne les crédits dus à Paris » *La population de Paris paye 30% des impôts directs et indirects de la France entière. Que fait l'Etat de l'argent des Parisiens ? Il l'engloutit au service d'une politique de vain prestige dont les erreurs, les échecs et les dangers apparaissent de plus en plus clairement. Car les contribuables parisiens, pour leur seule part, subventionnent à raison de 1 milliard par jour, en moyenne, les pays sous-développés, spécialement l'Algérie raciste et communiste de Ben Bella et les dictatures africaines.*

Ainsi, sans un centime d'impôts nouveaux, en allégeant même la fiscalité, il est possible de financer un plan d'investissement sur 6 ans de 2000 milliards et de résoudre totalement les problèmes de Paris, de rattraper les retards, de préparer l'avenir.

Nous voulons des parkings, des autoroutes de dégagement, des logements, des écoles, des hôpitaux et des maisons de retraite, des terrains de sports et des jardins. Il faut arrêter le gaspillage, il faut choisir entre Paris et Ben Bella. C'est une vérité de bon sens que personne n'ose vous dire.

Bravo, cher monsieur, bravo et rebravo !! Il est évident qu'il y a là une vérité irréfutable. Partant, il ne faut point douter que quiconque lisant cela, ne vote pour votre liste. Deux mille milliards ! cela laisse rêveur... Personnellement je pense toutefois que l'on pourrait doubler, voire tripler cette somme déjà fabuleuse, si l'on y ajoutait les autres milliards gaspillés par ailleurs. Par exemple ceux que l'on consacre à la force de frappe, ceux que l'on distribue généreusement à l'école confessionnelle, ceux qui sont utilisés dans les voyages et autres dépenses dites de prestige, itou ceux qui servent à entretenir et à faire vivre grassement de hauts et moyens fonctionnaires dont la fonction n'est souvent qu'honorifique.

C'est alors que nous nagerions dans le bonheur, n'est-ce pas ?

Et maintenant, passons aux extrémistes de gauche. Ce sont trois groupements qui se sont rassemblés pour : *Un Paris moderne, avec son maire élu, des logements sociaux, des écoles et des maitres, des transports améliorés.* Pour avoir cela, il faut voter pour : *la liste d'union démocratique présentée par le parti communiste français, le parti socialiste S.F.I.O. et le parti socialiste unifié, P.S.U.* Mais ce rassemblement de gauche ne se contente pas de vagues promesses d'ordre général. Il donne des précisions, et, comme il s'agit ici du 17e arrondissement, voici quels sont ses projets :

Construction de 6.000 logements confiés à l'Office Public H. L. M. sur les 49 hectares de terrains appartenant à la Ville de Paris et situés entre la porte de Clichy et la porte Maillot avec les aménagements indispensables : écoles, lycée, cité commerciale et artisanale, terrain de sports, parkings, foyers pour personnes âgées et maisons de jeunes, jardins.

Rénovation des îlots insalubres avec construction d'H.L.M. au bénéfice prioritaire des habitants de ces îlots.

Aménagement de l'îlot 8 porte Pouchet : groupe scolaire, marché, aires de jeux, maisons de jeunes et de la culture, crèches, centre de paiement de Sécurité sociale.

Réalisation d'une politique d'équipement scolaire et sanitaire digne de notre époque. Implantation des groupes scolaires et modernisation des maternelles.

Création d'une crèche et d'une maison de l'enfance au 94 boulevard Bessières.

Création et achèvement des centres sportifs, piscines et gymnases : avenue de la Porte-Clichy, rue A. Brechet, rue Frédéric-Brunet et à proximité des groupes scolaires.

Aide à la jeunesse : métier, sports et loisirs (création de maison de jeunes et de la culture).

Amélioration des conditions de circulation et de transports à Paris : installation de parkings gratuits et surveillance accrue pour les écoliers et les piétons.

Défense des conditions de travail de la population et, pour pallier la menace de chômage, l'application de la loi de 40 heures sans perte de salaire.

Aide aux personnes âgées en leur assurant une vie décente.

Démocratisation des finances de la Ville de Paris en faisant supporter aux grosses sociétés capitalistes, à la grosse propriété foncière l'essentiel des charges de la Ville de Paris qui, actuellement, pèsent sur les travailleurs et les couches moyennes.

Action en faveur du développement d'une politique de Paix et de Rénovation Démocratique.

Qu'ajouter à cela, sinon qu'il est difficile de trouver quelqu'autre rénovation ou construction à entreprendre. Il ne faut pas oublier, non plus, que cela ne concerne que le seul 17e arrondissement. Sans aucun doute, chacun des autres bénéficiera d'avantages analogues, ce qui fait que si la liste d'union démocratique était élue partout, nous habiterions désormais, un véritable paradis.

Reste la liste Union pour le renouveau de Paris, présentée par U.N.R.-U.D.T.-Républicains Indépendants.

Ceux-là ne se situent ni à droite, ni à gauche, ni non plus au centre, mais bien plutôt en haut, au-dessus, du côté de la Grandeur, pour ainsi dire. Je ne vais pas m'attarder à analyser leur prospectus, qui, au demeurant, ne s'embarrasse pas de détails. Tout au plus noterais-je ceci, écrit en capitales :

Vous voulez vivre mieux dans un Paris moderne. D'immenses moyens sont nécessaires... le concours de l'Etat est indispensable pour les mettre en œuvre. Donc votez pour le Rénouveau de Paris, qui obtiendra de l'Etat les moyens importants nécessaires à Paris.

Et voilà !

Que déduire de ce rapide coup d'œil, sinon que, à mon avis, les électeurs ne peuvent qu'être convaincus qu'ils vont élire des Phénix. Et cela, quel que soit le bulletin qu'ils mettront dans l'urne ! Ne font-ils pas, à des nuances près, tous les mêmes promesses ? Ne veulent-ils pas, tous, renover, embellir, construire, créer ? Ne désirent-ils pas tous sincèrement faire de Paris une capitale digne de notre grand pays qui s'appelle la France, qui s'appelait autrefois la Gaule, dont les habitants étaient les Gaullistes ? Alors ? Alors, pas d'hésitation. Aux urnes !! Allez !! Aux urnes, et que tous gagnent, et que tous tiennent leurs promesses, y compris celles des autres.

Personnellement, je voudrais bien pouvoir faire comme tout le monde, montrer ma carte, mettre mon bulletin dans l'enveloppe, glisser le tout dans la fente, et entendre la voix suave de l'assesseur prononcer les paroles sacramentelles : A VOTE ! Malheureusement, ma religion me l'interdit ! Ce qui ne m'empêchera pas, en parfait égoïste, de prendre ma part des avantages et améliorations qui ne vont pas manquer, dans les mois à venir, de s'amonceler sur la tête des Parisiens.

BLANQUET

Emancipation

Le rideau est tombé. La comédie électorale est terminée. Certes, il a fallu attendre encore quelque temps avant que ne diminue le nombre des affiches placardées chaque nuit sur les murs de la capitale, car les heureux élus ont tenu à féliciter globalement par une nouvelle floraison d'affiches de remerciements les pauvres diables qui ont jugé à tort qu'il fallait faire confiance aux faiseurs de promesses plutôt que de penser par eux-mêmes et de prendre en main leur propre sort.

Que va-t-il se passer ? A part quelques minoritaires, qui ne doivent pas être très déçus dans la mesure où ils avaient pu supputer leurs chances de succès, chacun accède au poste qu'il convoitait ou qu'il voulait continuer à occuper et se prépare une bonne sinécure de tout repos qui le conduira gentiment à la prochaine mascarade. D'ici là, il a tout son temps, ainsi que ses coéquipiers des autres fractions politiques, pour préparer un nouveau programme mirifique grâce auquel il pourra continuer à mener la grande vie aux frais de la communauté.

Les choses n'ont pas changé au cours du dernier mandat et il n'y a aucune raison pour qu'elles changent à présent. Le coût de la vie augmentera, les salaires également (un peu moins tout de même), il n'y aura toujours que quelques kilomètres d'autoroute mais, en revanche, la construction militaire ne baissera pas. On continuera à construire d'immenses cabanes à lapins pour encaserner le bétail humain.

Les gens vous disent : « Que voulez-vous ! Il y aura toujours des riches et des pauvres. » Mais ils ne s'aperçoivent pas que s'il y a des riches c'est seulement parce qu'il y a des pauvres et que ces derniers songent au moyen de devenir riches à leur tour, ce qui automatiquement engendrera la pauvreté d'autres, alors qu'ils devraient extirper le mal à sa racine et supprimer à la fois richesse et pauvreté en abolissant la salariat ou tout au moins en exigeant un salaire unique pour tous.

Mais les mythes sont tenaces et l'on ne saurait parvenir à détruire ceux qui ont créés des siècles d'obéissance passive sans beaucoup de ténacité ou sans un prodigieux bouleversement. Car autour du mythe lui-même s'est établi un système complexe et étendu d'habitudes, de coutumes, de comportements conditionnés qui font que la seule démonstration rationnelle ne suffit pas, mais qu'il faut, en outre, créer un climat ou une situation dans lequel l'individu, arraché aux habitudes grâce auxquelles il ne pense plus par lui-même mais laisse aux plus malins et aux plus fourbes le soin de penser à sa place et de régler son sort, retrouve son originelle liberté de choix au travers d'instincts naturels qu'une société pourrie a transformés en vices le plus souvent rentables du point de vue commercial.

« Les inégalités de classes doivent disparaître, les inégalités personnelles n'en apparaîtront que plus fortement. L'homme doit se distinguer de son prochain par ses qualités individuelles et non par sa situation sociale. » Les classes créent en effet des distinctions factices et symboliques qui servent à masquer les différences qualitatives entre les êtres et permettent le maintien de privilèges criminels, car un être peu intelligent sera, de par sa naissance et son droit d'héritage, placé à la tête d'une grande entreprise alors que le plus mal rétribué de ses manœuvres, issu d'une famille pauvre et n'ayant pas eu la possibilité de développer ses aptitudes personnelles, occuperait ce poste pour le plus grand bien de chacun.

L'égalité économique doit donc être notre premier but. Mais il doit s'agir d'une égalité *de fait* et non d'une égalité de droit théorique.

Le système parlementaire et l'illusion du suffrage universel n'aboutiront jamais qu'à des réformes théoriques qui resteront sans effet.

Le seul moyen d'émancipation demeure donc *l'action directe* sous toutes ses formes. Le jour où les travailleurs, s'étant enfin rendu compte que les organismes de gestion mixtes des entreprises ne sont qu'un rouage de plus constituant la complexe machine d'oppression et d'exploitation qu'est l'organisation actuelle de la société, s'empareront tout simplement des usines et prendront en main la production, ce jour-là seulement l'*égalité économique* pourra s'établir.

SEVY

De Hollande... ...à propos de l'Espagne

C'est sous le titre de « Démocratie pour l'Espagne » que s'est constitué, le 23 janvier 1965, en Hollande, une association regroupant toutes les tendances politiques et sociales ; des libéraux, des socialistes, des chrétiens-protestants et même des libertaires. Toutes les tendances, disons-nous, mais à l'exclusion des communistes.

Le but de cette association est de soutenir, d'aider la réalisation d'un régime démocratique en Espagne ; un régime garantissant les Droits de l'Homme, tels qu'ils sont conçus par « la déclaration universelle du 10 décembre 1948 ».

L'association veut aussi informer objectivement le peuple hollandais sur la vie misérable du peuple espagnol, et demande en outre à ses membres de donner aux Espagnols travaillant en Hollande, la démonstration du fonctionnement d'un régime politique et social basé sur la démocratie.

Elle doit, enfin, éditer un périodique intitulé « Democracia », écrit en hollandais et en espagnol.

A son meeting du 27 février, qui eut lieu à Amsterdam et auquel participèrent des orateurs de plusieurs tendances, un camarade espagnol, de tendance anarcho-syndicaliste, domicilié en Hollande depuis plusieurs années, s'adressa à un auditoire assez nombreux en hollandais d'abord et en espagnol ensuite pour ses camarades d'exil.

L'association compte parmi ses militants un des collaborateurs du mensuel anti-autoritaire « Buiten de Parken », ce qui a provoqué la réaction d'un autre collaborateur de cette même revue. Ce dernier condamne cette organisation qui ne prévoit dans son programme ni le boycottage des produits d'Espagne, ni l'organisation de l'action directe.

« Les Espagnols travaillant à l'étranger, dit-il, soutiennent, par l'apport de devises à l'Espagne, en envoyant de l'argent à leur famille, le régime de Franco. Par ailleurs, la démocratie hollandaise n'est pas un bon exemple pour les autres peuples ; dans la pratique le comportement de notre pays est, dans beaucoup de cas, anti-démocratique et blâmable. »

Sans aucun doute, pour beaucoup de raisons nous pouvons critiquer l'attitude de la majorité des membres de cette association. Depuis la fin de la guerre de 1945, cette majorité n'a rien fait pour la libération du peuple espagnol ; bien au contraire, elle a soutenu la politique favorable à la tyrannie d'Espagne et du Portugal appliquée par le gouvernement hollandais.

Néanmoins, le fait que les représentants de toutes les tendances et parmi eux des membres du Parlement et même un ancien ministre, se déclarent publiquement opposés au régime totalitaire qui sévit dans la péninsule Ibérique, permet de tirer des conclusions plutôt optimistes quant à l'avenir des travailleurs espagnols et portugais.

A. Correspondant

Oui, le fait que les membres d'un gouverneemnt et ceux aussi de certaines Eglises se désolidarisent de la politique réactionnaire pratiquée en Espagne et au Portugal peut nous laisser penser aux rats qui fuient le bateau avant le naufrage ; mais, comme le dit le collaborateur du « Buiten de Perken » qui a condamné les formes d'action de cette association pour une Espagne démocratique. Il n'y a qu'un boycott complet des régimes d'oppression et de misère pour en venir à bout des tyrans et des despotes.

LA REDACTION

Rassemblement libertaire

Les 17, 18, 19 avril au Bessat

Les copains du groupe libertaire de St-Etienne, désireux de maintenir des contacts entre les libertaires et sympathisants de différentes régions, organisent un rassemblement qui serait dans l'esprit de la concentration annuelle (un semblable fut réalisé en 1963).

Nous proposons comme activités :

— Discussion sur la situation en Espagne.

— Discussion sur la prochaine concentration.

— Chants et danses autour du feu.

— Ballades dans les bois.

Le chalet dispose du nécessaire pour faire les repas et de deux dortoirs équipés de matelas.

Possibilité de camping. Il est conseillé de prevoir des vêtements chauds et des duvets (altitude 1.100 mètres).

Dans la mesure du possible, le groupe de St-Etienne se propose d'organiser les repas en collectivité.

Les copains intéressés doivent le faire savoir rapidement :

à Zapata, 7, rue Paul-Bert, Tefrenoire (Loire).

Horaires des cars partant de Saint-Etienne pour le Bessat :

Le samedi : 7 h., 14 h. et 18 h. 40.

Le dimanche : 7 h., 9 h., 11 h. 14 h.

Demandez par le chalet des A. J. à la Croix de Chabouret.

La crise du système

Dans le précédent numéro du COMBAT SYNDICALISTE, nous nous sommes proposé d'examiner le vice contenu dans le système capitaliste et ses échanges commerciaux qui fatalement provoquent la crise du système lui-même.

Pour ce faire, restant fidèles au principe cartésien qui consiste à ramener la chose que l'on désire connaître aux plus petites parcelles, nous avons donc pris comme parcelle d'analyse une entreprise, soit agricole, industrielle, artisanale, etc.

Pour fonder cette entreprise un capital est nécessaire, lequel sera constitué par le fonds, le matériel d'exploitation et subsidiairement des titres de crédit.

Il s'agira pour les entrepreneurs (« chefs d'entreprise ») de trouver dans l'exploitation de ce capital, des moyens de subsistance ou d'enrichissement. Ces moyens, étant très divers, on aura toujours recours aux autres entreprises pour acquérir l'indispensable à la bonne marche de l'exploitation. Or, pour acquérir cet indispensable, il faudra donner en échange quelque chose d'équivalent. L'échange devient donc un moyen décisif pour la continuité de l'entreprise.

Les échanges ne s'effectuent pas d'après les besoins des entreprises, comme il serait normal dans un régime rationnel, mais d'après la valeur respective des marchandises. Cette notion de valeur est à la source de la crise « économique ».

Expliquons-nous : Supposons que notre entreprise a investi tout son capital, à un moment donné, puisqu'il y aura un laps de temps écoulé jusqu'à ce qu'elle puisse récupérer la valeur des marchandises produites, l'entreprise devra augmenter son capital pour pouvoir continuer la production, alors qu'elle se trouve démunie de réserves.

La rémunération d'un nouvel apport de capital va forcément grever le prix de vente des nouvelles marchandises. Cette hausse de prix va répercuter, forcément, sur le prix en général.

Ainsi, à cette hausse de prix motivée par l'augmentation des charges du capital s'ajoutera une deuxième hausse causée par l'augmentation des prix en général, car chaque fois que notre entreprise devra acquérir quelque chose elle devra le payer plus cher.

Nous n'avons vu là qu'une des causes de la hause des prix, mais il en existe d'autres non moins importantes comme le prélèvement des impôts. Le fisc prélève, à chaque transaction une partie substentielle de la valeur de la marchandise, ce qui fait monter le prix d'autant.

La hausse continuelle aboutit nécessairement à la mévente.

Devant la mévente, notre entreprise devra augmenter son capital pour compenser l'immobilisation résultant du stockage de marchandises invendues ce qui accélèrera encore la hausse des prix.

Si elle agit autrement, ce sera sa fin, sa faillite ; elle devra cesser d'exister.

Cette cessation peut profiter à un concurrent, mais dans la plupart des cas, elle va être la cause de difficultés pour d'autres entreprises qui n'ont pu encaisser les factures. On sait qu'une faillite en entraine d'autres.

La baisse des prix à un moment donné, pour une marchandise déterminée, ne doit prêter à aucune illusion, car une telle baisse n'est que momentanée et n'influe que d'une manière excessivement infime sur les prix globaux.

Ne perdons point de vue les palliatifs utilisés par les entrepreneurs pour parer à cette ruine automatique des entreprises et au marasme général. Ces palliatifs n'ayant qu'un effet provisoire et ne pouvant servir qu'à retarder la chute du système, mais qui la rendront par la suite plus fracassante.

Nous en parlerons la prochaine fois.

J. CAPDEVILA

LA FRONTIERE

(Suite de la page 1.)

leur pays, où d'autres vont se distraire et dans lequel eux-mêmes ne peuvent trouver leur maigre pitance. Contraints à l'exil par une situation économique qui n'est que la conséquence d'un régime d'obscurantisme et d'oppression soutenu par les devises des touristes qu'ils peuvent croiser à la frontière, ils vont là où il y a encore du travail, accomplir les besognes les plus dures, les plus sales. Celles, bien souvent, que les autres ne veulent pas faire mais qu'eux acceptent parce que c'est la seule façon de ne pas crever de faim et de nourrir une famille qu'on est, parfois, obligé d'abandonner temporairement.

Pour les touristes qu'ils croisent, l'Espagne, ce sont les corridas, les castagnettes, les flamencos, tout un floklore par lequel on attire les étrangers, une façade dérisoire. Car, pour ceux qui s'expatrient, l'Espagne c'est la misère, c'est la liberté bafouée, les interdictions en masse, les peines disproportionnées aux délits, c'est le règne brutal de la cagoule et du garrot.

Cette Espagne-là, les touristes ne la voient pas ou ne veulent pas la voir, parce qu'en face de la réalité il faut prendre position, et prendre position, cela peut être ennuyeux ou, tout simplement, fatigant.

Pourtant, les événements qui se passent actuellement de l'autre côté de la frontière, peuvent nous laisser espérer que l'ouvrier français, au sens le plus large du terme, prendra enfin conscience de la situation réelle d'un peuple maintenu dans l'esclavage et la terreur et qu'il décidera de ne plus contribuer, peu ou prou, au maintien d'un régime tout simplement anachronique. Ce sera peut-être le premier pas vers la réalisation d'une solidarité internationale prolétarienne effective dont pourrait avoir besoin un jour le peuple ibérique pour secouer définitivement le joug du fascisme.

En ce qui nous concerne, l'Espagne demeure et demeurera celle de la C.N.T. et de la F.A.I., celle des réalisations libertaires qui, malgré un combat armé de tous les jours qui mobilisait les meilleurs éléments, ont prouvé, une fois de plus, si besoin en était, que le fédéralisme et l'anarcho-syndicalisme sont les seules voies qui peuvent mener au bien-être de chacun et de tous par une exploitation et une répartition rationnelle et équitable des richesses naturelles.

Et si nous devons passer un jour la frontière franco-espagnole, ce sera, et il le faut, pour apporter la solidarité effective de l'A. I. T. au prolétariat ibérique en lutte ouverte pour la construction, sur des bases sans équivoque, d'une société nouvelle et sans classes.

COMMUNIQUES

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés : C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Librairie et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

La Fédération des métaux de la région parisienne tient une permanence tous les vendredis de 18 h. 30 à 20 h. 30 dans le même local.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Fillioi.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (Ier arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nimes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A,O.A. et à la C.N.T.)

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

Actualidad española

(Viene de la página 4.)

lencia a penas que van de 1 a 4 años de prisión, según anuncia esta tarde la Agencia de Prensa española EFE. Otros cinco obreros han sido absueltos. Los diecinueve trabajadores, empleados en las Papeleras de Alcoy (Alicante), fueron arrestados en agosto de 1964 y acusados de propaganda ilegal y asociación ilícita.

EL S. E. U. LLEGA TARDE

Ante el empuje masivo del estudiantado libre, el S.E.U., por el retintín de su jefe nazi-onal José M. Ortiz Bordas, se ha despertado. En efecto, Ortiz Bordas ha declarado:

«El Sindicato Español Universitario, que en todo momento ha propugnado un mayor perfeccionamiento institucional, como quedará bien patente a través de sus consejos nacionales y, muy especialmente, en su IV Consejo celebrado en Cuenca viene, a lo largo de este curso, planteando la urgente necesidad de que se reformen sus estructuras en el sentido de ultimar el continuado proceso de democratización del mismo.»

DECLARACIONES DEL ABAD ESCARRE

ROMA. — «No soy un hombre político —dijo— en el sentido de que no me ocupo de partidos, pero he hecho labor política por la libertad, la justicia y la religión.»

El corresponsal de un diario le mostró un telegrama indicando que existía un acuerdo entre el gobierno del General Franco y la Santa Sede para «alejarle» de España.

Dom Escarré dijo sobre el particular: «No sé nada de ello. Sé únicamente que permaneceré cierto tiempo en Milán para una labor de estudio. Estaré en Italia hasta la semana santa y luego viajaré a Palestina y espero regresar después a Montserrat.»

A la pregunta «¿Qué ocurre actualmente en España?», el abad de Montserrat contestó: «Hay una situación confusa. Ustedes no ignoran los fermentos que existen. Los estudiantes piden libertades...»

LO QUE FUE LA REUNION SCHREINER

BARCELONA. — El Presidente de la «Unión Nacional de Estudiantes Franceses» (UNEF), Bernard Schreiner, transmitió el saludo y el apoyo de los estudiantes franceses a sus compañeros españoles, en el curso de la «Tercera Asamblea de los Estudiantes de Barcelona» que se celebró en el patio de la Facultad de Ciencias de la Universidad de Barcelona.

Schreiner dio cuenta a la asemblea de los resultados de la reunión reciente celebrada en una sala pública parisiense, donde fue examinado el problema de los estudiantes españoles. «Os traigo el apoyo y el saludo de los estudiantes franceses», declaró el Presidente de la «UNEF».

Algunos asistentes reaccionaron de un modo adverso a las declaraciones de Schreiner. «Podemos resolver nuestros problemas solos», declaró un estudiante en un rincón del patio. Un pequeño grupo gritó también «comunista», dirigiéndose al orador. Este, sin turbarse replicó que era él mismo católico, lo mismo que muchos otros miembros de la «Unión Nacional de Estudiantes Franceses». «Pero esto no impide a la UNEF ser un sindicato libre y democrático», concluyó Schreiner, siendo aplaudido por la mayoría de la asistencia compuesta por más de un millar de estudiantes.

LA PROTESTA DE SESTAO

Cinco mil trabajadores de Sestao, suburbio industrial de Bilbao, se manifestaron en grupos separados al atardecer por las calles de la localidad para expresar su descontento por la firma de ciertos contratos colectivos.

Los manifestantes que gritaban «libertad, libertad», han sido dispersados por la Policía Armada y golpeados con porras.

A las 18 h 30 locales, un grupo de mil obreros que trataban de acercarse a la sede de la delegación local de los sindicatos, fueron asimismo disueltos por la Policía Armada.

ATAQUE CONTRA LA EMBAJADA

MONTEVIDEO. — Un grupo de cincuenta personas que exhibía carteles con leyendas antifranquistas, arrojó piedras contra el edificio, lesionando varias de ellas al agente de servicio.

MANIFESTACIONES ESTUDIANTILES

BILBAO (OPE).—Se ha celebrado la segunda «asamblea libre de estudiantes» con la participación de más de tres mil estudiantes universitarios. Ha habido manifestaciones en el centro de la ciudad y la policía ha practicado varias detenciones.

En Barcelona, por orden del rector de la Universidad, se han cerrado las Facultades de Filosofía y Ciencias debido a la agitación que reina en los medios estudiantiles de la capital catalana.

REVUELO ESTUDIANTIL EN BILBAO

BILBAO.—El viernes 1 de abril, los estudiantes de la Escuela de Ingenieros irrumpieron en la vía pública en demostración de solidaridad a los estudiantes de Barcelona. El número de protestatarios se elevó a 2.000 por habérseles añadido otros de diversas Facultades. La policía de servicio, fuertemente reforzada por pelotones acudidos, arremetió contra los estudiantes sirviéndose de porras.

El día anterior había manifestado masivamente el estudiantado de Madrid, Oviedo, Barcelona y Sevilla.

El gobierno, que había pensado en «pudrir» la situación, se halla contrariado por esa vitalidad del movimiento juvenil de resistencia efectiva.

OLEAJE ESTUDIANTIL

SALAMANCA.—En la plaza de la Universidad se han manifestado tres mil estudiantes para solidarizarse con sus colegas de Madrid y Barcelona y para contribuir al movimiento nacional en pro de la sindicación libre. Hubo exclamaciones de protesta contra el cierre de la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas de Barcelona y gritos estentoreos de «¡Libertad para España!». La policía intervino sin la brutalidad acostumbrada y no efectuando detenciones. La situación no puede ser más embarazosa para las autoridades en vista de la unanimidad y concordancia de los movimientos estudiantiles en toda España.

RECORDATORIO

MADRID. — Para justificar la reproducción de su protesta en todas las Universidades de España, la Asamblea de Estudiantes Libres oportunamente recuerda los cuatro puntos aprobados en 27 de febrero:

1—La Asamblea de Estudiantes es el único órgano que representa la Universidad.

2—La Asamblea está organizada para encarar todo tipo de demandas estudiantiles.

3—La Asamblea se disolverá tan pronto como las medidas pedidas sean cumplidas.

4—La Asamblea continuará sesionando hasta que comisiones de trabajo reconocidas, sean creadas para satisfacer las necesidades de los estudiantes.

EL MOVIMIENTO UNIVERSITARIO EN SANTIAGO DE COMPOSTELA

PARIS (OPE).—Dice el corresponsal de «Le Monde», señor Novals, que se ha extendido el conflicto universitario a las facultades de Santiago de Compostela. La Cámara Sindical de la Facultad de Medicina ha decidido separarse del SEU —sindicato oficial, único y obligatorio— si antes del primero de abril no se ha decidido llevar a cabo una reforma. Las Facultades de Ciencias, de Filosofía y Letras y de Derecho han hecho suya tal decisión y han aprobado las resoluciones de la «asamblea» de Madrid.

DETENIDOS POR EL MOVIMIENTO EN LA UNIVERSIDAD

MADRID (OPE).—He aquí la lista de los estudiantes que se hallan detenidos en esta capital:

De la Democracia Cristiana: Tomás de la Cuadra Salcedo, de la Facultad de Derecho; Javier Roldán; Carlos Romero, delegado de Ciencias Económicas y Políticas (también pertenece a U.E.D.); Pablo Raizabal y alguno más.

De la F.U.D.E.: Javier Ruiz del Castillo, Antonio Esteban, Manuel García Martínez y Rodrigo Merkovitz.

Aunque todos los grupos colaboraron, fueron la FUDE y la UED los que aportaron la fuerza mayor.

IMPORTANTE REUNION EN BARCELONA

PARIS (OPE).—Del corresponsal de «Le Monde»:

«El Congreso de los delegados de los distritos universitarios, separados del SEU, se ha celebrado en Barcelona en un ambiente de «semiclandestinidad».

Han asistido los representantes de Madrid, Barcelona, Oviedo, Salamanca, Valencia y Bilbao. Cada distrito universitario tiene dos representantes.

Han aprobado un anteproyecto que será sometido a los distrios restantes. Este documento: Explica los motivos por los que ha tenido que reunirse en la «clandestiniadad» y divulgar las razones del movimiento universitario en un escrito dirigido a todo el país. Decide la organización de un Sindicato constituido por secciones profesionales, independientes del Poder académico y político, representativo y democrático. La afiliación al Sindicato sería libre si bien los delegados aconsejan, en razón de las circunstancias actuales, una adhesión obligatoria durante cierto tiempo.

NOTICION FALANGISTA

En Roma ha habido una manifestación de solidaridad con los «estudiantes españoles en su lucha por la libertad y la democracia contra la tiranía.» Un periódico de Madrid, comentando el suceso, dice que «sólo usando los términos que se refieren a lo grotesco y a lo ridículo, se puede comentar esta manifestación». Y añade unos párrafos más allá: «La mayor parte de los manifestantes ofrecían ese peculiar aspecto de barba y melena con la mugre que evidencia una tradicional enemistad hacia el cuarto de baño». Indudablemente, a la prensa franquista le gustaron siempre más las famosas mascaradas nazi-falanjo-fascistas, con camisas negras, pardas o azules, uniformes de operetas, medallas y cruces a profusión y hasta puñalitos. (O.P.E.)

Alejandro Jacob: figura singular de rebeldía

(Continuación y fin)

Entretanto, su pobre madre movía cielo y tierra buscando la forma, las personas que se interesaran por la libertad del hijo. Alejandro, desde el internamiento, le escribía cartas alentadoras, persuadiéndola para que no desesperase. Sin quererle demostrar un pesimismo extremado, le aconsejaba que se resignara ante la cruda realidad, que no se hiciera ilusiones de conseguir que lo libertaran, puesto que ello era cosa casi imposible. La libertad la tendría si podía conseguirla alguna vez por sus propios medios. Igual que decía Fermín Salvochea cuando estaba preso en Canarias.

Con voluntad férrea y ánimo decidido, no cesaba de conspirar, de hacer tanteos, ensayos, buscando la manera de poder fugarse. Cada nuevo intento en que era cogido o descubierto, le costaba unos meses más sepultado en el húmedo y oscuro calabozo. Con la particularidad de que extremaban los castigos poniéndole grilletes en las piernas y atándolo a una argolla incrustada en la pared.

Nuevos intentos de fuga, siempre descubiertos por unas u otras causas, y nuevos suplicios a sufrir. ¡Así continuó hasta llegar a organizar dieciocho veces la evasión!

De tal forma se hizo famoso entre los demás penados, que cuando el almirante Jaurès, hermano del tribuno socialista, visitó la Guayana, el director del presidio pudo decirle señalando a Jacob: «He aquí el hombre más peligroso de la prisión.»

El tiempo iba pasando; el preso, con las huellas del sufrimiento marcadas en la cara, envejecía, perdía fuerzas e ilusiones. Ya no era el joven de veinticinco años que llegó a la Guayana lleno de optimismo y de salud.

Llevaba buena temporada sin caer en falta, sin quebrantar las correcciones, observando estrictamente el reglamento que le imponían. Esto le permitió ser asignado a una plaza que le concedía algún margen de movimiento, poder hablar con algunas personas de su agrado. Pudo relacionarse con el doctor Luis Rousseau, comandante médico del ejército de Colonias francesas. Hombre éste de ideas avanzadas y profundos sentimientos. Se hicieron buenos amigos. Jacob contribuyó bastante, dándole datos sobre derechos criminales y penitenciarios a la redacción del libro que escribió ete médico, titulado: «Le Médecin au Bagne», en que denunciaba todas las barbaridades e ignominias de que eran víctimas los presos de las islas de Guayana.

La sincera amistad que contrajo con este hombre de ciencia y de corazón noble, fortificaron el ánimo y las esperanzas de Jacob. Dióse cuenta de que, dentro de la perversidad y corrupción que le rodeaba, aún quedaban hombres generosos que se conmovían al ver sufrir a sus semejantes. Todo no estaba perdido.

Con más tiempo, y espíritu confortado, sin comunicarle a nadie sus planes, iba tramando, una vez más, la manera de poder escapar de aquel purgatorio. Por otro lado, su madre no se resignaba a permanecer inactiva, sin hacer gestiones en torno a la libertad de su hijo. ¡Madre dolorosa, acompañaba con el corazón y con el pensamiento los sufrimientos de aquel ser querido que había salido de sus entrañas! Duro era el calvario, pero ella tendría fuerzas y voluntad para atravesarlo sin abandonar la pesada cruz que llevaba a cuestas tantos años: lograr la liberación total de su hijo.

La increíble tenacidad de este mártir estaba a punto de triunfar. Desde el año 1913 que trabajaba en casa de un abogado, había conseguido interesar a éste, así como a su mujer, por la suerte de su Alejandro. El abogado no había dejado de indagar en cuantos lugares creyó factibles, sin conseguir ningún resultado favorable para el preso. Su mujer, una artista conocida, se preocupaba por su cuenta. La intervención de los periodistas puede que fuera factor decisivo haciendo conocer al público el caso de Jacob. Ciertos anarquistas habían vuelto a reaccionar seguramente, porque fue «Le Peuple», órgano de la C.G.T., organización en aquella época influenciada por los ácratas, quien el veinticinco de febrero de 1925 publicó el primer artículo interesándose por el condenado.

Otros periódicos y otros periodistas secundaron la campaña emprendida. El director de un periódico catalán lanzó la idea de hacer una petición de libertad para Jacob al presidente Herriot. La petición fue tomada en consideración por la artista de referencia, patrona de la madre de Jacob, y la hizo circular. El presidente recibe a la artista y da un aviso favorable a la demanda. La noticia llega a la Guayana y nadie quería creerlo. El mismo Jacob era el primero en dudarlo.

Al final de 1925, dejando en una cueva los instrumentos que pacientemente había ido acumulando para la evasión proyectada, el anarquista sale de la Guayana. Pero Alejando Jacob no había terminado con la justicia de los hombres. Después de veintidós años de internamiento, entre ellos cuatro atado con grilletes en la profundidad del calabozo, aún no estaba liberado. La pena que sufría de trabajos forzados a perpetuidad había sido conmutada por cinco años de prisión a cumplir en la metrópoli.

Llegado a Francia lo condujeron a la cárcel de Melun. María Jacob vio por fin, a través de las rejas del locutorio, a su hijo querido, que no lo había vuelto a ver hacía veinte años.

Jacob estuvo un año en la prisión de Melun. Al ser conmutada nuevamente la pena a dos años de reclusión, lo trasladaron a la prisión de Fresnes. Allí terminó la condena. Pudo haber salido más rápidamente si hubiese sido hombre para aprovecharse de la ocasión que le ofrecieron. Si delataba a un preso que había caído en falta grave, le daban la libertad inmediatamente. ¡Poco conocían al superviviente de la Guayana! ¡Habría continuado preso toda la vida antes que realizar una acción tan repugnante!

Alejandro Jacob fue liberado el día 30 de diciembre de 1928, después de cumplir veinticinco años y tres meses de prisión y de trabajos forzados.

Para volver a rehacer su vida empezó a trabajar en una fábrica. Allí pudo probar que él no era el inadaptado que la «justicia» había tratado de encontrar siempre en la persona del hombre justo y rebelde.

Como no tenía madera para seguir aguantando la explotación de los patronos, economizó un poco de dinero y se puso a vender por los mercados.

Dentro de la conducta recta que observaba se permitía, de vez en cuando, alguna salida de tono humorístico, como lo es, por ejemplo, la carta que escribió al prefecto y que seguidamente traducimos.

«He recibido un aviso de impuestos por Negro, mi perro. Voy a cumplir mi deber contribuyente; pero le pido una carta de elector para Negro. El jamás ha mentido, ni se ha emborrachado. Por lo tanto, yo pienso que no encontrará en todo el departamento otro elector del cual pueda usted decir lo mismo.»

Al comenzar la última guerra mundial, disponía Jacob de un pequeño capital que poco a poco había ido reuniendo. Pero como no quería dutantos otros *moralistas*, aprovechándose de la carestía de los artículos que vendían, por tener él, Jacob, escrúpulos y conciencia, el antiguo «cambrioleur» en lugar de aumentar el capital durante las hostilidades, terminó por quedarse sin una perra.

Pese a ello, un controlador encontró en su casa una factura de proveedor donde la cantidad de metros de tela era inferior a los que tenían las piezas. Ello le valió un mes de cárcel. ¿Qué representa un mes de corrección —decía Jacob con cierta ironía— para el hombre que ha cumplido veinticinco años de prisión y trabajos forzados? ¡Nada! ¡El tiempo de leer algunos libros!

Se equivocó Jacob esta vez. El lugar de internamiento estaba infestado de piojos. Estos parásitos le transmitieron una especie de tifus que le hizo tanto mal —según él— como todos los años que había sufrido de prisión.

. . . . . .

Hasta aquí queda condensado lo más posible todo cuanto con estilo ameno y escueto nos dice Alain Sergent en:

«Un anarchiste de la belle époque: Alexandre Jacob». Libro que recomendamos a todos los amantes de la lectura.

J. HIRALDO

Una noche a Montmartre

Atentamente invitados por el grupo «Louise Michel», tuvimos el placer de asistir a su Gala del 30 de marzo último, fiesta anual colocada bajo el más puro signo montmartrés y libertario. La concurrencia fue numerosa y además cálida, contra la manera de ser del público de esta tierra. Quiérese decir, que el entusiasmo abundó en el teatro «Vaudeville» por motivos de compenetración ideológica y artística.

Hubo recital poético con ribete antimilitarista; malarabismos tan impecables que parecían «limpios»; cancionismos de la época (época inconformista, sin duda), tipismos, exotismos, París excéntrico, destacando sobremanera el trío criollo «Los Changos», de un vigor y un colorido regional inacostumbrados; «Les Garçons de la Rue», caricatos formidables capaces de sacar el mejor conjunto, y la eximia Barbara, compositora y ejecutora de sus canciones, ora poéticas, ora intencionadas, dichas, en todo caso, con voz agradable y precisa y con arte consumado.

Léo Noël presentó el espectáculo con la seguridad y el gracejo en él peculiares; Maurice Laisant se ocupó de la importancia libertaria, y Suzy condujo el espectáculo con la pericia y la anonimidad en ella acostumbradas.

En resumen, una noche agradable y singularmente provechosa.

Que el resultado de taquilla resulte lo mismo.—*F.*

Núcleo de Provenza

GRAN JIRA

de confraternidad confederal y libertaria en el Château de la Barben, Pelissanne

Organizada por el Núcleo de Provenza, en colaboración con la Zona A de Propaganda, tendrá lugar la Jira regional el domingo día 2 de mayo, en el pintoresco lugar del Château de la Barben, situado en las cercanías de Pelissanne.

Un cultivado compañero pronunciará una charla sobre un tema de palpitante interés general.

No faltará en la Jira la música, retransmitida por los altavoces, juegos y distracciones para pequeños y grandes, además del popular radiocrochet.

Esperamos que todas las Federaciones Locales, sus Secretariados y militantes, obrarán rápidamente en consecuencia organizando los consiguientes viajes colectivos y realizarán la natural propaganda entre sus familiares, amistades, simpatizantes y emigrados económicos, con el fin de darle mayor realce a la Jira.

NOTA: Aprovechamos la ocasión para anunciar públicamente las dos siguientes Jiras, las que tendrán lugar el domingo 6 de junio en «Les Cèdres» de Cabrières d'Avignon, y el 4 de julio en la Playa de la Aygade, en Hyères, donde como de costumbre, los viejecitos y enfermos de la casa de reposo del «Beau Séjour», serán los invitados solidarios de la familia confederal y libertaria del Núcleo de Provenza.

Y adelantamos que ello no será óbice para que después de la celebración del Congreso Intercontinental de FF. LL. exista aún la posibilidad de organizar más, inclusive Inter-Núcleo.

PARADERO

Javier Elbaile Campo escribirá con urgencia a L. Casadas, 37, rue Joseph Faure, Givors (Rhône).

COMUNICADOS

F. L. DE TOULOUSE

Para el sábado 10 de abril en la Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin, tendrá lugar una conferencia a cargo de A. Bueso, que disertará sobre el siguiente tema: *Actualidad de la Carta de Amiens.*

El acto dará comienzo a las nueve y media de la mañana, y esperamos que los compañeros asistirán numerosos y con el máximo de puntualidad.

EN MONTAUBAN

El día 11 de abril, a las nueve de la mañana, en la Casa del Pueblo, sala Sellier, tendrá lugar una conferencia de afirmación antifascista, bajo los auspicios de la Alianza Sindical, en la que intervendrá un compañero del Comité Nacional de Alianza Sindical.

Hoy más nunca, las centrales sindicales más representativas de España marchan unidas en la lucha contra el régimen Franco-falangista.

Para hacer patente que somos solidarios de la lucha emprendida en el interior de España, por los trabajadores en general y estudiantes de todas las cátedras. Esperamos que todos los militantes y afiliados a las dos organizaciones dirán presente, así como todos los españoles que se encuentran en Montauban y cercanías.

F. L. DE ROCHEFORT

Convoca a sus adherentes a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 11 de abril, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

CONFERENCIA EN ROANNE

El domingo, 11 de abril, a las cuatro de la tarde, en el local social, 36, rue Jean Moulin, el compañero Jaime Padrós disertará sobre el interesante tema: «Los veinticinco años de paz del franquismo y el Opus Dei» Quedando invitados todos los antifascistas y españoles en general.

SECCION DE S.I.A. DE MONTPELLIER

Esta Sección convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 18 del mes de abril, a las nueve y media, en su domicilio social.

Dada la importancia del Orden del Día a tratar se ruega la máxima asistencia y puntualidad.

F. L. DE BEZIERS

Pone en conocimiento de sus afiliados, afines y simpatizantes en general, que para el domingo día 11 de abril tendrá lugar una conferencia pública en nuestro local social a cargo del compañero Ramón Liarte, con el tema:

«La C. N. T. ante el contexto político-social español. Realidades y sedimentos libertarios».

Esperando la asistencia de todos los compañeros de la locales cercanas y de todos los hombres de sentimientos libres para demostrar nuestra fe en la futura liberación de España.

Local: Caserne Saint-Jacques de la C.N.T.F.

EN NARBONA

La Alianza Sindical invita a todos los antifascistas al mitin que se celebrará el día 11 de abril, a las diez de la mañana, en la gran sala del Palacio del Trabajo. En él tomarán parte los oradores Pascual TOMAS, por la U.G.T., y Ramón LIARTE, por la C.N.T., que harán una exposición de la actuación de la Alianza Sindical y sobre los acontecimientos actuales en España.

Por la tarde, a las tres, en la Maison des Jeunes de la Culture, gran espectáculo artístico con la colaboración del grupo «Terra Lliure» de Toulouse, que interpretarán la célebre opereta «La Dolorosa», música del maestro Serrano. Luego, *Variedades.*

COMISION DE RELACIONES DEL NUCLEO AUDE-P. O.

Como todos los años y para conmemorar el 1.º de Mayo, tendrá lugar la celebración de una jira de carácter departamental en la localidad de Carcasona en el pintoresco sitio denominado el Pecheru, y para los amantes de la historia se visitará la Cité.

Para ello esta Comisión de Relaciones invita a su participación a todos los compañeros y FF. LL. del Núcleo.

Y al mismo tiempo lo hace participe a los departamentos limítrofes del Ariège, Tarn, Haute Garonne, Hérault, que con sus respectivas Federaciones Locales sean presentes a la confraternización de dicha fecha.

F. L. DE OULLINS

Tendrá reunión general el día 11 de abril a las nueve y media en el lugar de costumbre.

F. L. DE ROANNE

Celebrará asamblea general el domingo 11 de abril, en la hora y lugar acostumbrados.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Ivry: Andrés Martínez, 5 F.; Producto venta discos (donativo), 7,50; Leperreux: Francisca Vega, 5; Joaquín Satué, 5. Castres (Tarn): C. Parra, 5. Bagneux: A. Vives, 5. Ivry: Uno de Gandía, 10. Paris: Boix Vidal, 10; Gregorio Ibáñez, 3. Bellevie (Meuse): C. Ballesta, 13. Lyon: Amador, 5. F. L. Clermond-Ferrand (festival 22-11-64), 50. Aube: Soteras (de la venta turrones), 15. Tours: Longas, 3. Roanne: A. López, 10.

Total, 151,60 F.

ADMINISTRATIVAS

F. G., Hyères (Var). No tenemos el libro que solicitas.

— Idalio Canillas, Lamotte Benvran (L.-et-Cher). Recibida la tuya. Veo habéis recibido entradas. Sobre turrones arreglado, pero yo tenía que hacer facturas. Giros en nuestro poder.

— F. Santamaría, Firminy (Loire). Dado curso a tu carta.

— Jaime Santos, St-Xandre (Charente-Maritime). Recibida la tuya. Con aclarar basta y se arregla todo. Si lo deseas, los 2,30 frs. pasan a tu cuenta.

Actualidad portuguesa

(Viene de la página 4.)

Añadió, «es por eso que la prensa portuguesa está desacreditada ante la opinión pública. El público se queja de no ser informado correctamente, y los periodistas de no poder informar.»

Lobato dijo que la censura en Mozambique «es aún peor que en Portugal.» El diputado es miembro del grupo Unión Nacional, único organismo político permitido bajo el régimen del primer ministro Antonio de Oliveira Salazar.

ESTUDIANTINA

LISBOA.—La P.I.D.E. y el claustro salazarista hacen todo lo posible para que el «Día del Estudiante Libre» no cuaje en Portugal o, por lo menos, que no alcance la magnitud y el significado del movimiento paralelo manifestado en España. Ultimamente el decano de esta Universidad, Pablo Cunha, ex ministro de Asuntos Extranjeros del régimen, se opuso con altanería a que un grupo de estudiantes manifestaran sus sentimientos antidictatoriales, saliendo de la prueba, el tal Cunha, abofeteado y con el traje desgarrado. Por ahora sólo se habla de árnica, no de detenciones.

EL CHAMPAN DESATA LAS LENGUAS

LISBOA.—En los brindis que pronunciaron el jefe del gobierno portugués Oliveira Salazar y el vice-presidente del Consejo español, general Muñoz Grandes, se subrayó, en particular, «el derecho de los españoles y portugueses a proseguir su propia vía y a determinarse tan solo mediante la voluntad de sus pueblos y no según el deseo de los demás» (Salazar) y la «necesidad de que el acuerdo generador de una paz verdadera proceda de los valores espirituales y morales que Dios dio al hombre».

El general Muñoz Grandes que estuvo en Lisboa para una visita oficial de cuatro días, ha sido homenajeado con un almuerzo por el jefe del gobierno de Portugal.

En su alocución, Salazar rindió homenaje al invitado español y recordó que los portugueses fueron los primeros en considerar la lucha «por la libertad de España» en 1936, como «un combate del conjunto del occidente». Declaró que la amistad lusitano-española, «establecida hace más de veinticinco años, hallaba su justificación en los resultados logrados en la península, en beneficio de sus más caros valores: occidentalismo, cristianismo, civilización y verdadera libertad», y otras mentiras.

LA REPRESION

LISBOA.—Ciento noventa profesores, artistas y escritores han dirigido un telegrama al señor Galvao Telles, ministro de Educación, protestando contra la detención de estudiantes portugueses y reclamando su inmediata excarcelación. Según la Asociación de Estudiantes de Lisboa, setenta de ellos fueron detenidos entre octubre de 1964 y enero de 1965.

LAS «JORNADAS DE LOS ESTUDIANTES LIBRES»

LISBOA.—El día 1 de abril unos miles de estudiantes universitarios se manifestaron enérgicamente en las calles céntricas de esta ciudad para protestar contra la decisión del gobierno de prohibir la celebración de las «Jornadas de los Estudiantes Libres» que debían tener lugar del 2 al 4 de este mes. Reprimidos violentamente por la policía, los estudiantes tuvieron que sostener refriega, saldándose el topetazo con un balance de muchos contusos de ambas partes y unos sesenta estudiantes detenidos, que fueron encerrados en la cárcel política de Caxias, antro de torturas al servicio de la P.I.D.E. En total, los estudiantes encerrados en ese reducto de Caxias son ciento veinte.

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

	Francos
«Quinet», tomo I de las obras de Felipe Alaiz	5 00
«Tipos Españoles», t. II	7 00
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	0 30
«El Quijote de Alcalá», José María Puyol	1 00
«La Revolución Desconocida», Voline	13 50
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol.	5 00

TEMAS VARIOS

«Escarceos sobre China», de Víctor García	8 70
«Breve historia de la Revolución mexicana», de J. Silva Herzog, 2 vols.	12 00
«La Revolución y la Guerra de España», Pierre Broué y Emile Témine; 2 vols.	16 00
«Introducción a la Economía», de Maurice Dobb	3 00
«Ensayos y Conferencias», Pedro Gori	4 00
«Los de Abajo», Mariano Azuela	3 50
«El Hombre y la Vida», Jean Rostand	3 50
«El Bordo», Sergio Galindo	3 50
«La Tierra Prohibida», A. Yañez	4 50
«La vie et l'œuvre de Francisco Ferrer», por Sol Ferrer	15 00

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, París (X), C C P 1350756, París.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

España

(Viene de la página 4.)

En realidad, el formidable control de la radio, prensa, cátedras, púlpitos, publicaciones, colegios, teatros, cines, sindicatos y todos los recursos del franquismo sólo tuvo una función: utilizar el espantajo trágico de la guerra civil y de la represión consiguiente para aterrorizar a los vencidos y aglutinar a los vencedores siempre temerosos de una revancha. Ahora que comienzan a actuar las nuevas generaciones, el tal fantasma ya no tiene ninguna influencia. Se ha desvanecido. Y la única esperanza del régimen es volver a materializarlo para justificarse y para someter a las nuevas generaciones con el mismo pretexto con que aplastó a los anteriores.

Los mejores aliados del totalitarismo de izquierda son esos otros totalitarismos que ya no pueden vivir sino a su sombra y que necesitan crear esa amenaza aunque no exista, y fortificarla cuando sea demasiado débil, como pretexto de su propia existencia.

J. L. C.

Caracas.

Necrológica

JOAQUIN GONZALEZ

El día 16 del corriente falleció en el hospital de Lezignan el compañero Joaquín González. Padeció durante muchos años una afección cardíaca que le ha llevado a la tumba.

Era consecuente militante de la C.N.T. del Prat de Llobregat (Barcelona).

La Federación Local de Port-la-Nouvelle (Aude), pierde con él un compañero y la Organización un buen militante.

Descanse en paz el amigo y compañero González.

11 de abril de 1965 : Jornada confederal en el «Palais de la Mutualité» de París

Portugal

Salazar, la oposición y unas previsiones pertinentes

OLIVEIRA Salazar, en las postrimerias de su mandato, defiende de encarnizadamente sus cuarenta años de gestión gubernamental. Opone ese negro periodo de la gobernación portuguesa «la tranquilidad» con que el periodo ha transcurrido. No alusiona lo más mínimo la conducta de brutalidad oficial y extraoficialmente ejercida. Las espantosas deportaciones al Africa, en primer plano; las muertes «politicas», las constantes persecuciones y provocaciones de la Policia Interior de Defensa del Estado, más el hambre endémico de la población portuguesa...

Este año de gracia verá posiblemente la desaparición de la escena politica del tirano Salazar, figura en extremo usada. ¿Quién ocupará su puesto? Es prematuro indicarlo. Pero la importancia del traspaso de poderes puede colegirse suponiendo a Franco en situación pareja y en lo que cambiaria, en tal caso, la situación politica española.

Aunque Salazar acentúe su desdén hacia la oposición a su partido (Unión Nacional), lo cierto es que aquél ha minado la unidad portuguesa al extremo de haberse registrado, con los años, numerosas defecciones de generales, ministros y militantes de apoyo. El propio general Delgado, hoy probablemente difunto por obra de la P.I.D.E., fue ministro salazarista. Todo ello completamente al margen de la oposición popular portuguesa, que es importante y activa.

Volviendo a la oposición «dorada», esa reclama insistentemente, la dimisión inmediata de Salazar por las razones siguientes:

1º Por ceguera y testarudez obstinadas, el Gobierno constituye, actualmente, un obstáculo al progreso pacífico de la nación, a la par que hace, con sus declaraciones insensatas, una amplia propaganda favorecedora del partido comunista.

2º: El Estado se revela incapaz de resolver los problemas fundamentales del pueblo.

3º: El régimen se mantiene vigente merced a la policia politica y a la censura.

4º: Los cuarenta años de salazarismo han sido cuarenta años de ausencia total de libertades públicas.

Por su parte, el pueblo concibe la decrepitud del régimen de la siguiente manera:

1º El caracter nazifascista del partido salazarista, manifestado en el terror oficial, en la sujeción absoluta de los trabajadores, en el apoyo prestado a la Falange española y a Franco durante la guerra, y en el mantenimiento de campos de la muerte que permiten la conjunción cuadrangular Katin-Dachau-Tarrafal-Campo de la Bota.

2º: El estado de miseria del pueblo, que obliga al abandono de Portugal a docenas de miles de trabajadores.

3º: La desesperada situación militar de Angola y Mozambique, cementerio voraz de jóvenes portugueses, una de las causas de la deserción de sangre joven que va a aplicarse al extranjero.

4º: La incapacidad del régimen para industrializar el pais, y la sumisión del presupuesto nacional al Clero. La Virgen de Fátima, a Portugal le sale carisima. Y,

5º: Salazar ha sido incapaz de superar el hundimiento de la economia portuguesa, erróneamente fundamentada en el frenesi de embarque Lisboa-América registrado durante la guerra mundial. Terminado aquel trágico periodo, terminadas las posibilidades económicas portuguesas, particularmente de la población favorecida que fue Lisboa.

Esperemos, en iberos optimistas, el fin de las onerosas dictaduras empeñadas en tragedias sin reposo a nuestra luminosa Península.

Paiva BOTHELO

Albuquerque

Actualidad portuguesa

HABLAN LOS ESTUDIANTES

LISBOA. — Los estudiantes portugueses redoblaron sus ataques al gobierno y el ex-Primer Ministro republicano Francisco Cunha Leal se puso de parte de ellos.

Cunha, de 78 años, censuró al Cardenal Manuel Gonçalves Cerejeira porque no ha salido en defensa de los estudiantes lisboetas que quieren libertad académica y politica.

«El actual régimen politico quiere convertir a la generación de ahora en una masa pasiva y reaccionaria. Ha puesto la solución del problema en manos de la policia politica», escribió Cunha el 10 de febrero.

Dos dias antes, Cunha se unió a otros doce prominentes oposicionistas y juntos pidieron al Presidente Américo Thomaz la renuncia del primer ministro Antonio Oliveira Salazar.

La policia, dijo Cunha, «usa la violencia, mantiene a los estudiantes de pie y sin dormir durante 60 horas, bombardeándolos con preguntas repetidas interminablemente.»

Cunha declaró que el Cardenal Cerejeira debería enviar una carta pastoral a todas las iglesias de su archidiócesis para ponerlas al corriente de la situación. «¿Contiene riesgos este método?», preguntó Cunha. «Es posible, pero no se puede llegar al cielo sin un poco de sufrimiento.»

El Cardenal está muy identificado con Salazar. Los dos fueron condiscípulos y más tarde maestros en la Universidad de Coimbra.

Mientras tanto, la Asociación Estudiantil, en un comunicado que emitió, censura enérgicamente el hecho de que la policia suspendiera una disertación del doctor José Tengarrinha sobre «Los comienzos del socialismo en Portugal».

«¿Acaso el uso de la palabra socialismo es subversivo cuando se refiere a las tendencias moderadas y ya superadas de nuestros economistas a principios de siglo pasado?», pregunta el comunicado.

En otro comunicado, la Asociación Estudiantil reiteró sus demandas en favor de la libertad académica y politica y anunció que a mediodía del jueves habrá una reunión para tratar sobre las detenciones de estudiantes y las actividades diarias del estudiantado.

UNA VUELTA MAS A LAS CLAVIJAS

LISBOA. — El ministro de Justicia, profesor Antunes Varela, en un discurso pronunciado con motivo de la inauguración del Palacio de Justicia de Oliveira de Azemies, dijo que hay que emplear medidas represivas más severas contra los delincuentes «antinacionales». El ministro denunció «ciertos síntomas de blandura» que se nota en algunos «medios responsables» en lo que se refiere a la represión del «comunismo», y dijo que renunciar a la lucha contra «la acción corrosiva» de esta doctrina era «una traición consigo mismo.»

El ministro finalmente sostuvo que podían aplicarse «medidas de seguridad» complementarias a las penas a que fueran condenados los «comunistas», pues «no hay razón para conceder garantías individuales a elementos socialmente peligrosos.»

A Antunes Varela debe saberle a poco el asesinato del general Humberto Delgado.

ATAQUE A LA CENSURA DE PRENSA

Uno de los siete diputados de Mozambique atacó la censura a la prensa en Portugal y sus territorios de Ultramar durante un inusitado discurso pronunciado ante la Asamblea.

Alexandre Lobato fue repetidas veces llamado al orden por el Presidente Mario de Figueiredo al pronunciar su discurso.

«La prensa debe ser independiente del poder discrecional del gobierno... de otro modo no puede ofrecer objetividad, imparcialidad y constructividad», argumentó Lobato.

(Pasa a la página 3.)

Los compañeros dirán: Presente

Es conveniente, y puede afirmarse que imprescindible, que todos los compañeros de París, alrededores y departamentos vecinos establezcan contacto de codos, en el Mitin por la mañana y en el Festival por la tarde. Así como la presencia española en el exilio patentiza una protesta permanente contra la duración del régimen nazifalangista en España, nuestro estar en el Palacio de la Mutualidad el día 11 del mes en curso significará el vigor y el derecho de vida de la Confederación Nacional del Trabajo.

Nuestros compañeros franceses, organizadores de ambos actos, acudirán unánimes, junto con los afines de Italia, Bulgaria, Portugal, Bélgica y otros paises, tanto al acto de la mañana como al de la tarde. Comunión de ideas en el primer momento, fervor solidario en el segundo. Sentimiento fraternal, éste reinará todo el día.

Que las pequeñas cuestiones, las divergencias de detalle, no induzcan a nadie a restar concurrencia al palacio mutualista. Incluso los compañeros desorganizados, pero con sentimientos confederales y libertarios, tal vez anarquistas, no estarán en derecho moral de sustraerse a nuestras manifestaciones. Están en el destierro por una C.N.T. y por unas ideas, verdad innegable que les ha de aconsejar el cumplimiento de su deber de hombres libres. El día 11 de abril, nadie que se estime idealizado dejará de concurrir al acto hablado y al espectáculo de arte solidario.

Antaño, una vulgar fiesta mayor nos hacía meter «la olla grande dentro de la pequeña». Con mayor motivo ahora hay que dedicar algo para impulsar y magnificar esta fiesta mayor de los libertarios galos, españoles, o europeos en definitiva, determinada para demostrar, gozar, y solidarizarnos.

Compañero: la C. N. T. en general te espera en la «Mutualité» con tu familia.

DIMANCHE
11
Avril 1965

C. N. T. — **A. I. T.**

GALA D'ART ET SOLIDARITE

organisé par la Confédération Nationale du Travail au profit de ses œuvres sociales

Palais de la Mutualité de Paris

24, rue St-Victor, Métro Maubert-Mutualité

à 14 heures précises

EXCEPTIONNELLE FETE DE FRATERNITE QUE NOUS OFFRONS AUX CAMARADES ET AMIS FRANÇAIS, ESPAGNOLS OU DE N'IMPORTE QUEL PAYS, SELON LE SUIVANT

PROGRAMME

Ouverture par le
RODIN'S JAZZ-BAND

Présentation
SIMONE CHOBILLON

LOS CHANGOS
Avec son répertoire de chansons sudaméricaines

YON DE MURGUIA
Ténor d'opéra

LAURA HILDEN
Soprano

PEPITA ARCAS
Coupletiste espagnole

LOS TRES DE GRANADA
Créateurs de «Recuerdos a la madre»

JOSE LUIS DEL TORO Y FAUSTINO HERNANDEZ
Chanteur Dans son tour de «flamenco» Guitariste

LEO CAMPION
Chansonnier

LES 5 ELFS
Du rythme moderne

GRAN BALLET ESPAGNOL «IBERIA»
Quatre couples de danse, un chanteur, un guitariste

FRANCISCO TORRES
Flamenquiste, à la guitare ORTEGA

JEAN TURLAND
Ténor d'opérette

FRANCESCA SOLLEVILLE
Vedette de la chanson française

Au piano YVONNE SCHMITT — Régie SUZY CHEVET

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

España

Cuando los espectros ya no impresionan

EL gobierno de Madrid, por intermedio de su ministro de Información y a raiz del conflicto universitario planteado, declara que «tomará todas las medidas necesarias para evitar la ingerencia (en la Universidad) de fuerzas politicas subversivas que utilizan los amplios derechos y autonomias académicas con fines politicos». Se sobreentiende que el SEU, sindicato español universitario con patente oficial de exclusividad, y el Opus Dei, especie de trust de los cerebros que acapara las cátedras, entre otras muchas cosas, no serían afectados por estas medidas que alcanzan sólo a las actitudes «subversivas» o, dicho en otras palabras, a las que no cuentan con el visto bueno del régimen. Porque el primero en utilizar con fines politicos todos los derechos e instituciones de la vida española, tan pronto como concluyó la guerra civil, fue el régimen de los vencedores. No sólo en la universidad quedó abolida la pluralidad democrática por el control omnimodo de la Falange, sino que los sindicatos laborales fueron refundidos y verticalizados bajo un solo control público. Aquellos polvos trajeron estos lodos. Y el gran error de los vencedores fue olvidar que el espectro terrorifico de la guerra, sobre el que asentaron todo su mecanismo de poder, tenia que desvanecerse con el tiempo y las generaciones.

En la Peninsula es en uno de los pocos sitios del mundo donde la subversión, o intento de forzar la inversión del orden establecido, no tiene esas caracteristicas de flujo y reflujo propias de la marejada politica ordinaria. Mal puede hablarse ya de revanchismo para calificar la actitud de una generación sin antecedentes y que, por entrar limpia en el juego, no tiene de qué resarcirse o desquitarse. La inquietud de los universitarios españoles no puede ser referida a una guerra anterior a su nacimiento, ni a unos antecedentes politicos que ni siquiera conocen históricamente porque el Estado se ha encargado de borrarlos de los programas oficiales de enseñanza como de los libros permitidos y de la prensa controlada. Un joven escritor, nacido en la era franquista, denunciaba en 1962 como el gran fracaso del régimen, la pérdida de la juventud cuando tenia a su disposición todos los elementos para ganarla. Por eso el proceso de la inconformidad juvenil tiene por allá todas las caracteristicas de lo inédito, con su inexperiencia, sus timideces y vacilaciones. Desde 1955. primera manifestación de los estudiantes frente a los restos de José Ortega y Gasset, a los que el régimen confirió inesperada signifiicación politica, la juventud no comprometida trata de encontrar su camino. Seria una lástima que las condiciones excepcionales de virginidad y aislamiento aséptico, que sólo se dan allí o en los paises encerrados tras la cortina de hierro, no determinara una cristalización original y una solución fuera del circulo vicioso. La rutina oficial, frente a las rebeldias juveniles, no sabe más que repasar las gastadas cuentas de rosario milagroso: conjuras internacionales, el comunismo, la masoneria, los cainitas, el judaismo y otros ensalmos inconducentes porque la juventud española de hoy no alcanza su sentido.

(Pasa a la página 3.)

Actualidad española

EL ESCOLLO DEL PEÑON

GIBRALTAR. — «Gibraltar no será nunca español», declaró la Subsecretaria del Colonial Office, señora Irene White, en una conferencia de prensa celebrada al término de su información de tres dias en Gibraltar que le fue confiada por el gobierno británico. Esta misión habia sido decidida a raiz de las dificultades de circulación impuestas por las autoridades españolas a los residentes en esta posesión británica.

La señora White declaró sin embargo, que el Foreing Office está dispuesto eventualmente a dar al gobierno español toda garantia de que la nueva Constitución no implica de ningún modo un estatuto de independencia para el Peñón de Gibraltar, como ocurrió en el caso de Malta.

LA CARESTIA

Los propietarios de restaurantes madrileños se han reunido en el Sindicato de Hosteleria para exponer su preocupación ante las proporciones alarmantes que van tomando el alza de precios en los articulos alimenticios.

Afirman que la ternera, por ejemplo, está en el mercado a 160 y 180 pesetas el kilo, que después de limpia la pieza para preparar solomillos o lomo, viene a resultar a unas 225 pesetas el kilo. Por kilo de langostinos pagan 700 pesetas, y las ostras se adquieren en origen a 15 pesetas la pieza, por lo que resulta que cada una cuesta a 25 pesetas.

IMPRESION EN VENEZUELA

La crisis actual del régimen franquista fue objeto de atención y expectativa en Caracas. Las huelgas estudiantiles de Madrid y Barcelona, apoyadas por buen número de catedráticos, han sido un indice de cómo el pueblo español está dispuesto a luchar por su libertad. Después de tantos años de dictadura, al Caudillo Franco no le ha quedado otro remedio: ha cedido. Y continuará cediendo. La crisis, por lo demás es anunciación de que una nueva etapa en la historia de España va a iniciarse pronto. «El régimen de Franco (dijo LA REPUBLICA) no ha podido garantizarle a España una situación de convivencia y entendimiento.» Ni de libertad, ni de progreso, porque un régimen sobre estas bases de aniquilamiento de la persona humana no puede garantizar lo que el hombre aspira: a ser libre.

LA REPRESION CONTRA OBREROS

MADRID. — Ocho personas siguen detenidas a raiz de la manifestación obrera de Barcelona del pasado 23 de febrero. Otras once personas fueron puestas en libertad, se supo hoy de fuente fidedigna.

Los detenidos, acusados de «asociación ilicita» por haber creado «Comisiones Obreras», son pasibles de penas de seis meses de cárcel. La mayoria de ellos pertenecen a la Alianza Sindical.

De las personas que manifestaron en Tarrasa el 6 de marzo a los gritos de «pan y trabajo» una sigue detenida, y las otras seis fueron puestas en libertad, se supo de misma fuente.

Catorce obreros españoles han sido condenados por un tribunal de Va-

(Pasa a la página 3.)

LA IGLESIA Y SU INFLUENCIA

AL poner un tanto de atención en lo que se nos ha permitido conocer sobre los debates y resoluciones habidos en el Concilio, del Vaticano; observando las acuciantes recomendaciones del Papa al que fue abad de Montserrat; comprobando el reiterado proselitismo puesto en juego en los medios obreros, creando y desarrollando los llamados sindicatos cristianos, se percibe la capacidad de la Iglesia y su enorme influencia. Por supuesto, influencia nociva al progreso social, al sentido de cultura popular y liberación humana en un plan de justicia.

El Concilio ha demostrado que la Iglesia, como suele decirse, no se duerme en las pajas; que aguza la inteligencia y busca ponerse a tono con el siglo, sin abandonar lo que es fundamento y razón de ser de su existencia. La Iglesia nos hace ver, como en el caso del abad de Montserrat, forzado a salir de España, por acuerdo del franquismo y el Vaticano, que el Estado, aún siendo monstruosamente reaccionario se entiende muy bien con ella.

Se sabe que Voltaire, además de filósofo era un gran financiero; poseia cuantioso capital. Comprendiendo que la Iglesia podia contar con medios para salvaguardar el capitalismo, admitia, a la postre, la existencia de «dios» en plan de gendarme. De ahí que manifestara: «Si Dios no existiera habria que inventarle.»

La sociologia que emplean los sindicatos cristianos no atacan las raices del sistema capitalista, sólo algunas consecuencias del mismo. Y es que la Iglesia acepta la limosna pero no la restitución, lo que equivaldria a combatir todo el sistema capitalista, cosa que no le interesa.

De ahí la conveniencia de hacer ver a la clase obrera en general la nefasta influencia de la Iglesia y lo absurdo de las creencias religiosas, en torno a las que decia el célebre pensador inglés Bertrand Rusell consisten en: «El arte de buscar y descubrir en una habitación completamente oscura un gato más negro que el carbón, y que se encuentra en otra parte.»

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS PROBLEMAS DEL ANARQUISMO

Es alentador observar como particularmente en publicaciones como «Volontá», de Génova, «Tierra y Libertad», de Méjico, y «La Protesta», de Buenos Aires, se prosigue dando singular importancia a la exposición de ideas con miras a vigorizar el anarquismo, poniéndolo a la altura de la época que vivimos. Es la honda preocupación que alentó en compañeros cultos y de inconfundible historial anarquista, como lo fueron Felipe Alaiz y Ugo Fedeli. La misma preocupación que antes de ellos tomó cuerpo en elementos de prestigio moral como José Prat y Luis Fabbri. Por descontado, esa inquietud, esa preocupación en favor del anarquismo no se circunscribe a los elementos aludidos ni a las publicaciones citadas. Poca cosa seria si ello fuera así.

En contraste con la esbozada corriente, sana, vivificadora, progresiva, está la actitud de algunos a quienes, por lo visto, saca de quicio el hecho de que se hable del anarquismo en plan de buscar soluciones de saludable eficacia. En uno de sus libros, escribia Antonio Machado: «De diez cabezas, nueve embisten, y una piensa.» Siempre ha habido y hay quien, en lugar de razonar, se aferra a su obsesión y *embiste*, lo que se traduce en lenguaje grosero, bolchevizante, bordeando el insulto inclusive. Con ello se pretende hacer gala de lo que llaman los franceses: «esprit fort». Cuando se exponen razones que pueden ser más o menos acertadas, —¡todo es relativo en la vida!— lo lógico es que se responda con razones. Y de un cambio de impresiones leal, sereno, puede surgir una conclusión viable, saludable para todos. Establecer diálogo de sordos no conduce a parte alguna. Y semeja diálogo de sordos el hecho de que si alguien plantea una cuestión oro le salga por los cerros de Ubeda, o por peteneras, en lugar de referirse a lo que está planteando.

Y no se venga ahora con tópicos manidos: el que se halla cansado, el que no siente el ideal, maldito lo que se ocupa del mismo, lo deja correr todo y en paz. No se trata tampoco de *querer tener razón a toda costa*. Simplemente, se usa de la libertad para exponer puntos de mira, discutibles, como todo lo es. Pretender que no exista una tal libertad de expresión, afear en lenguaje bronco, avinagrado que sea así, es proceder en bolchevizante, puesto que los tales se muestran sistemáticamente disconformes con la libertad de exponer lo que se siente y lo que se piensa.

Sin tapujos, sin equivocos, estamos por el anarquismo, puesto que combatimos toda modalidad del Estado; puesto que estamos contra la explotación capitalista, puesto que vamos contra las religiones; dado que disentimos de todo un enmarañado orden juridico que sirve de apoyo consolidador de todo el vigente orden social. ¿Es qué en anarquista se puede ir más allá en plan de crítica social? En cuanto a labor constructiva, hemos destacado todo aquello que en el orden económico, moral y libertario, nos ha parecido digno de estima. Y sin «machacar» —machacan los que se dedican a romper piedra para arreglar caminos y carreteras— razonando, sin olvidar otros temas, hemos ido exponiendo lo que consideramos necesidades para fortalecer y ampliar la acción anarquista internacional.

Como labor primordial estimamos que es de interés incrementar la relación internacional, estableciendo cambios de impresiones, ya en sentido verbal, bien a base de escritos en una publicación o boletin adecuados. Es algo a lo que se procura llegar, *puesto que no existe*. Ya después se pueden exponer diversidad de temas de un interés fundamental. Como via de ejemplo, voy a mencionar en cuatro lineas uno que me parece bien importante:

Por parte de los anarquistas se ha considerado que la enseñanza racionalista era de un valor capital para la formación mental del individuo. De las escuelas racionalistas salió buen plantel de militantes libertarios. Las hubo en España, en Francia Sebastián Faure hizo algo en este sentido. En América latina hubo país donde algunos compañeros realizaron labor de esta naturaleza. Actualmente, cuando tan nefasta resulta la influencia ambiental en lo que atañe a la infancia, por parte de los libertarios se tiene muy en abandono una tal labor. Y es de importancia que internacionalmente se tenga en cuenta.

Hay otros temas de vital interés en torno a los cuales se puede razonar. Y junto a las razones es saludable que se expongan razones. No la fácil, la primaria brusquedad, que tanto semeja al ciego sectarismo.

UNA NOVELA CENTENARIA

Al parecer, ha hecho cien años que salió a la luz la novela de Fedor Dostoiewski, «Crimen y Castigo». Como se sabe, se trata de una de las obras maestras de la literatura universal. Pasarán los años, un siglo más se agregará al ciclo infinito del tiempo, y con seguridad que no habrá perdido su relevante prestigio la obra citada, como lo mantendrán también algunas de las obras de Balzac, de Dickens, de Stendhal, como no lo habrá perdido tampoco la genial novela que escribió un dia Cervantes.

¿Qué quedará dentro de un siglo de la mayor parte de novelas que ahora se escriben, a las que se da singular importancia por lo que tienen de novedad en el estilo literario? Destaca entre los escritores del momento, Alain Robbe Grillet. Se le considera como el «chef de file» de la novela actual. Hemos podido leer la que se estima como su obra más representativa: «Las Gomas». Y bien, la decepción ha sido aguda. Se nota, a través de sus páginas, una descarnada objetividad. Sus personajes no se *clavan* en la retina con huella indeleble, como los Karamazof, de Dostoiewski, como Ana Karenina, de Tolstoi. No se adentran en lo recóndito del subsconciente, no analizan los sentimientos humanos, vibrando en el ser. Y es ello, el contenido sicológico, lo que ha dado inmortalidad a «Crimen y Castigo».

EL MITIN

Organizado por la Confédération Nationale du Travail para el día 11 de abril de 1965, a las nueve de la mañana, en la sala mayor del Palais de la Mutualité, 24, rue St-Victor (Metro Maubert-Mutualité), en el que están previstos los oradores siguientes:

SEVY, Conrado LIZCANO, Joseph SORIANO, Antonio RODRIGUEZ, José PEIRATS y P. CHEVALIER.

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'approprier, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

15 AVRIL 1965
NUMERO 345
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La relance

MALGRE les affirmations du gouvernement qui s'obstine à nous parler de stabilité, les licenciements se poursuivent de façon inquiétante pour les travailleurs.

« 220 licenciements chez Delattre-Levivier, aggravent la situation de l'emploi dans le Nord. »

« La direction des Ateliers et chantiers de la Seine-Maritime du Trait vient d'être autorisée par l'inspection départementale du travail à licencier 140 personnes. »

« A Bailleul, l'usine de tissage Brunel, qui employait 30 ouvriers et ouvrières, vient de fermer ses portes. »

« La filature Saint-Frères de l'Etoile (Somme), cesse son activité. »

Ces quelques informations ont été puisées dans le quotidien Les Echos, **journal acquis à la petite et à la moyenne entreprise, afin que l'on ne nous accuse pas d'utiliser des souces d'information partisanes.**

Bien entendu, si la classe ouvrière n'a pas encore réagi comme il convient, si elle ne s'est pas encore dressée d'un seul bloc pour mettre un terme aux adjectes manœuvres du capitalisme, il n'en est pas de même du patronat français.

Il reproche au gouvernement de manquer d'iniciative en faveur de la relance des investissements qui pourraient contribuer à une nouvelle reprise des « affaires ».

Monsieur G. Ventejol, secrétaire confédéral de F. O. partage lui aussi ce point de vue et propose la création de caisses nationales d'investissements afin de régulariser les périodes d'expansion et de stabilité.

Nous ne pensons pas que ce monsieur soit suivi dans cette voie par la base de sa centrale syndicale, car ce serait à désespérer de tout; mais s'il n'y a aucune réaction, le silence équivaudra à un renoncement, à une abdication.

Parler de relancer un système qui se contredit et qui se condamne dans l'application de ses méthodes, est une duperie quand il s'agit d'exploiteurs, mais s'il s'agit de représentants d'une centrale ouvrière, cette profession de foi n'est qu'une trahison.

Comment oser parler de régularité de l'économie dans les conditions actuelles, alors que les exigences du profit obligent l'Etat, protecteur du capital, à réduire la production de certaines denrées de première nécessité...

Des preuves? Le gouverenement vient de décider au cours de la première semaine d'avril de limiter la production métropolitaine de sucre à 1.569.000 tonnes. Ceci suscite, dira Les Echos de **nombreuses protestations dans les milieux betteraviers.**

Laissons les betteraviers à leurs protestations « intéressées » et voyons quelles sont les iniciatives prises par ceux qui se disent les défenseurs de la classe ouvrière, devant la menace de la crise actuelle...

...Colette Audry, qui fait partie par ailleurs du comité pour l'Espagne libre, écrivait dernièrement dans l'Express que demander la réduction du temps de travail de la femme sans réduction de salaire, c'était «demander la lune»; n'admettant pas, en outre, qu'on porte la retraite des femmes à 55 ans...

...Quant à la C.G.T., il paraît que ses iniciatives vont en direction su C.N.P.F. et le camarade Cattrini, de la région parisienne, dit :

Notre commission exécutive a estimé que les iniciatives de la C.G.T. en direction du C.N.P.F., ont une très grande importance...

Eh bien ! travailleurs, face à cette décomposition morale, la C.N.T., considérant que le vrai syndicalisme doit être, aujourd'hui, le grand instrument de combat et rester pour demain le grand rénovateur, vous invite à la lutte contre toutes les bassesses humaines, les lâchetés, l'exploitation et les corruptions politiciennes, afin de créer une société dans laquelle il ne pourra y avoir de place ni pour l'absurde ni pour la cupidité.

La seule relance valable est donc celle du syndicalisme authentique.

Campagne anti-raciste

K. K. K. et racisme

Le Klu-Klux-Klan, groupement de nombreux grands propriétaires, d'importants planteurs, de capitalistes, a été crée en 1866. Son but est d'imposer la loi de ceux qui possèdent aux non-possédants et de lutter, pour y arriver, contre tous, par tous les moyens. Dès sa création, par une violente campagne, il s'opposa à l'envoi des troupes fédérales dans les Etats de la Confédération non encore soumis. Il pratiqua, en tous moments, une violence extrême. Son effectif est de 50 à 60.000 klamsens, dont 10.000 sont considérés comme dangereux ; ses membres se retrouvent dans les rangs du « goldwatérisme ».

Sa force réside dans son mépris de tout ce qui est contraire aux intérêts des financiers et propriétaires constituant la direction de son association, de son infiltration dans les hautes sphères des Etats, de sa possibilité d'acheter les consciences de ceux qui ont pour mission de juger les hommes, ce qui lui permet d'obtenir la crainte et la clémence des juges et, auprès du pouvoir, le report de toute législation prétendant réglementer son activité.

Le plus récent exemple est celui de Mme Luizzo, militante intégrationniste de Détroit, assassinée, fin mars 1965, par les racistes K.K.K. Les assassins de Mme Luizzo furent remis en liberté provisoire contre versement d'une caution de 50.000NF. Comme ces assassins, véritables tueurs à la solde du K.K.K. étaient sans travail et sans ressources, il faut bien admettre que les rançons ont été versées par les employeurs de ces tueurs.

Le K.K.K. reconnait, en effet, sa position raciste et Mr Calmin Craig « grand dragon » n'a pas hésité à déclarer : « Les nègres ne seront contents que lorsque nous aurons déclenché une guerre raciale dans ce pays. Une race doit être supérieure à l'autre. » Le K.K.K ne s'en tient pas à des déclarations menaçantes, des actes d'une brutalité extrême confirment celles-ci, et des expéditions punitives de nuit ont pour mission, soit d'abattre un leader noir par trop actif, soit de « tabasser » un jeune Noir qui aura eu l'audace de regarder une Blanche, alors que le K.K.K. lui commande de détourner la tête ; soit encore, de corriger, énergiquement, un père de famille, qui aura tenté de se faire inscrire sur une liste électorale.

Une liste des hommes noirs à supprimer existe et l'élimination de ceux-ci se fait discrètement. Pour propager sa théorie raciale le K.K.K. dirige des sociétés, dont les principales sont : Les Américains pour la préservation de la race blanche » et « Conseil des citoyens blancs ».

Puissamment organisé, doté de relations influentes, disposant de capitaux importants, le K.K.K. dans son combat raciste peut faire front, sans crainte de l'Etat. Après les déclarations du président Johnson, concernant leur criminelle activité, les racistes du K.K.K. sont immédiatement passés à la contre-attaque et, par une lettre, ils demandent une entrevue au président Johnson pour que ce dernier s'explique sur les propos tenus par lui. Ils prétendent que les assassinats du pasteur Rub et celui de Mme Luizz sont à la charge des communistes, et ils précisent que, de toute façon, la mort du pasteur Rub est sans importance, puisque celui-ci, d'après eux, souffrait d'un cancer et que ses jours, de ce fait, étaient comptés...

Cependant, le terrorisme du racisme ne s'arrête pas pour autant et, dans le Mississipi, deux églises de Noirs, viennent d'être incendiées à Memphis, dans le Tennessee, la femme d'un militant noir vient d'être assassinée. Impudents, forts de leurs relations, de leurs pouvoirs, de leurs moyens financiers, ces criminels capitalistes et racistes, contre tout esprit de justice et d'humanité, prétendent, par tous les moyens, asservir les hommes noirs à l'esclavage et à l'exploitation. Leur criminelle activité n'a d'égale que celle que déployèrent, contre les juifs, il y a quelques années, les nazis d'Hitler.

Les syndicalistes révolutionnaires s'élèvent contre tous les racismes, contre tous les néo-nazismes, ils reconnaissent, toutefois, que ces criminels tarés, travaillent inconsciemment à précipiter la grande explication qui se fera un jour entre exploiteurs et exploités.

RENE VILLARD

Vive l'Anarchie

Au lendemain d'un attentat commis par l'anarchiste allemand Nobiling contre Guillaume Ier, le 5 Juin 1878, Paul Brousse, qui comptait alors parmi les plus intrépides des Bakounistes, écrivait :

« L'idée marche en s'appuyant sur deux forces qui se complètent : le rayonnement de l'acte, la puissance de la théorie, et si l'une des forces fait plus que l'autre, c'est l'acte et non la théorie... Que l'on réfléchisse aux obstacles que l'on rencontre pour pénétrer les masses d'une pensée nouvelle à l'aide des conférences brochures et journaux. Un fait produit au contraire un ébranlement : pour ou contre, tout le monde s'agite.

« Nous voyons la propagande théorique insuffisante, nous voyons la propagande pratique puissante, même quand elle n'est pas voulue ; nous cherchons à inaugurer une *propagande par le fait*, non plus inconsciente mais voulue. C'est tout simple ; seulement nous choisissons. Nous choisissons les meilleurs parmi les moyens de propagande théorique ; il est évident que nous montrons la même circonspection et beaucoup plus de prudence dans le choix de l'acte à accomplir pour faire de la propagande pratique... »

« Comment, nous dira-t-on, vous nous prêchez l'assassinat politique ? *Certainement, quand l'assassinat d'un homme prévient celui d'un millier d'autres ;* résolument, quand on peut, en frappant un soldat stupide, faire triompher une cause, en évitant de sanglantes hécatombes prévues. »

Lorsqu'on prépare, au milieu des tractations financières et des dîners officiels, dans la fumée des cigares et le mœlleux des fauteuils, l'extermination radicale et scientifique du genre humain, soit par l'explosion nucléaire soit par l'automatisation de l'être lui-même, pour des raisons de profit ; lorsqu'on assassine lentement à la fois le corps et l'esprit du travailleur, esclave moderne qui, dans ses fers dorés, ne possède même plus l'esprit de révolte des esclaves antiques, il apparait comme une évidence inéluctible que la vie d'un tyran vaut tout juste le prix du plomb qui l'abattra et que l'action directe et violente est seule capable d'extirper les opprimés de la léthargie d'un progrès illusoire qui les asservit plus qu'il ne les sert.

Le citoyen moderne élevé dans un monde d'illusion, est lui-même un être d'illusion et la raison triomphe très rarement des faux principes sur lesquels il a bâti son existence. Seul un bouleversement de toutes les valeurs illusoires et d'un mode de vie artificiel jusque dans ses moindres détails, pourrait extirper brutalement l'esclave moderne de son carcan d'habitudes avilissantes, de soumission aveugle parce qu'inconsciente, d'égoïsme rampant, de duperie d'autant plus dangereuse qu'elle cherche, à travers les notions de « démocrate » et de « suffrage universel » à justifier l'opulence de quelques uns et la misère des autres. C'est pourquoi nous croyons au messianisme révolutionnaire, à la révolution sociale complète et donc violente, seule susceptible d'arracher l'esclave moderne aux mythes de toute nature qui l'enchainent sournoisement. Lyrisme, soit. Mais lyrisme concret et conséquent.

« La passion de destruction est une passion créatrice. » On ne saurait construire l'édifice solide d'une société future de justice et de paix, de liberté et d'entr'aide, sur la boue fuyante d'une morale et de structures qui ont pour but de justifier l'exploitation de l'homme par l'homme, l'inégalité économique et sociale, la haine des peuples, le racisme et le fanatisme, l'asservissement des masses misérables devant un état anonyme derrière lequel se dissimulent quelques privilégiés. L'abjecte puissance de l'or ne saurait être détruite que par l'acier pur et implacable des révolutionnaires sans âme et sans morale.

Qu'importe que ceux-ci aient été parfois condamnés par leurs propres frères, leurs compagnons de la veille ? Ils n'ont pas agi pour l'opinion publique, fut-elle celle de leurs camarades, mais seulement en conformité avec l'éthique qui était la leur.

Emile Henry, avant que les jurés ne délibèrent sur le châtiment qui serait le sien pour avoir bravé l'ordre social qui justifie le meurtre légal, la misère et la corruption, déclare :

« Dans cette guerre sans pitié que nous avons déclarée à la bourgeoisie, nous ne demandons aucune pitié. »

« Nous donnons la mort et savons la subir. C'est pourquoi j'attends votre verdict avec indifférence. »

« Je sais que ma tête ne sera pas la dernière que vous couperez ; car les meurt-de-faim commençent à connaître le chemin qui conduit au « Terminus » et au « Restaurant Foyot ». Vous ajouterez d'autres noms à la liste sanglante de nos morts. »

« Pendus à Chicago, décapités en Allemagne, garrottés à Xérès, fusillés à Barcelone, guillotinés à Montbrison et à Paris, nos morts sont nombreux ; mais vous n'avez pas pu détruire l'anarchie. Ses racines sont profondes : elle est née au sein d'une société pourrie qui s'affaisse ; elle est une réaction violente contre l'ordre établi ; elle représente les aspirations d'égalité et de liberté qui viennent battre en brèche l'autoritarisme actuel. Elle est partout. C'est ce qui la rend indomptable, et elle finira par vous vaincre et par vous tuer. »

SEVY

Le cocotier

Il y a cinq ans, un de nos meilleurs collaborateurs du *Combat Syndicaliste*, Louis Hobey, disparaissait après une vie active et consciente mise au service des faibles et en particulier des vieux travailleurs qu'il défendait sans répit.

Si nous rappelons son souvenir aujourd'hui, c'est autant pour citer en exemple son comportement remarquable que pour souligner la sagesse de sa pensée et de ses écrits.

Nous ne pouvons, hélas ! retracer toute sa vie dans le cadre du *Combat Syndicaliste*, mais nous recommandons instamment les textes qu'il écrivit pour notre journal.

Nous reproduirons néanmoins de larges extraits de l'un de ses chef-d'œuvres, « Le Cocotier », qui fut écrit en mars 1955 mais qui reste, malgré les dix années écoulées, d'une brûlante actualité.

La Rédaction

***

La légende est connue. Chez les sauvage, quand un vieux a l'air de ne plus posséder assez de forces pour être encore utile à la collectivité, on l'oblige : c'est l'épreuve imposée et qu'il connait bien, à grimper en haut d'un cocotier. Quand il y est parvenu, les jeunes assemblés secouent tant qu'ils peuvent le cocotier. Si le vieux y reste accroché, il redescend. Il a encore au moins pour un an d'existence. S'il tombe et se fracasse sur le sol, on le mange, et tout est dit : il faut que rien ne se perde.

Ce sont là évidemment des mœurs de sauvages. Les sociétés modernes civilisées, et la nôtre, qui parait-il s'est toujours trouvée à l'avant-garde de la civilisation, emploient d'autres méthodes de liquidation de la vieillesse. Ces méthodes sont pires en ce sens qu'on arrive moins brutalement certes à faire mourir les vieux, mais qu'on les a réduits de telle sorte qu'il ne leur reste plus que les os sur la peau et qu'ils ne peuvent en aucune manière, à leur mort, servir de denrée alimentaire.

Il y a cinquante ans, on voyait, dans nos villes et dans nos villages surtout, des trimards, hommes et femmes, la musette au dos, lamentablement vêtus, frapper de porte en porte pour quêter un morceau de pain ou un habit usagé.

Depuis, l'Etat, la Société organisée y a mis bon ordre. Vous n'avez pas de quoi vivre : soit : on va vous refuser l'autorisation de mendier et vous accorder la possibilité de ne pas mourir de faim.

. . . . . .

Oh ! je sais. Vous n'avez pas réfléchi à cela et vous vous demandez quel est ce gars qui prêche dans le désert ? Vous avez votre « boulot » quotidien, votre famille, vos distractions de pauvres... On n'a pas le temps de s'occuper des autres. On compte seul et, seul, compte aujourd'hui. Mais demain, dans 10 ans, 20 ans, 30 ans, c'est vous qui serez dans le désert ! Vous serez vieux et qui vous défendra, car vous ne serez plus capable de vous défendre vous-même ? Un de ces prêcheurs dans le désert comme celui qui vous parle aujourd'hui.

Votre intérêt — je dis bien *votre* intérêt — est donc de défendre sur le plan actuel la vieillesse française. En le faisant vous contracterez *la véritable* « *assurance-vieillesse* », bien supérieure à celle qui vous est garantie par la Caisse, car l'action que vous mènerez en nous soutenant nous les Vieux d'aujourd'hui, constituera un capital social dont vous ne pouvez dès maintenant et dont personne ne peut définir l'intérêt important qui assurera vos vieux jours.

Soyez persuadés du fait que toute action porte ses fruits, qu'en défendant les Vieux d'aujourd'hui, c'est vous que vous défendez et que c'est vous qui serez dans l'avenir, les seuls bénéficiaires de *notre* et de *votre* action présente si vous la mettez en œuvre.

Seule la classe ouvrière active peut venir au secours de la Vieillesse française qui, à l'heure actuelle, finit lamentablement ses jours.

Je crie encore « Au secours des vieux ! au secours ! ».

Je n'ai pas, hélas ! la prétention d'être entendu. Tant pis pour ceux qui achèvent de mourir, mais tant pis aussi pour vous, chers camarades, vieux à venir qui, si vous n'entendez pas mon appel, ne récolterez que ce que, sans vous, *nous aurons semé !*

Louis HOBEY

L'avenir des peuples

Face aux attaques de la police ou l'armée le peuple de Paris savait dresser ses barricades et Victor Hugo, décrivant une action datée du 5 juin 1832 écrivait :

Mœllons improvisés comme le reste et pris on ne sait où. Des poutres d'étain avaient été arrachées à la façade d'une maison voisine et couchées sur les futailles. Quand Bossuet et Courfeyrac se retournèrent, la moitié de la rue était déjà barrée d'un rempart plus haut qu'un homme. Rien n'est tel que la main populaire pour bâtir tout ce qui se bâtit en démolissant. »

Ce fut se dynamisme qui servit de prémices à la glorieuse Commune de Mars, Avril et Mai 1871 au cours de laquelle s'illustrèrent courageusement Varlin, Vaillant, Louise Michel, Ferré et Delescluze pour n'en citer que quelques uns.

Hélàs ! le peuple français n'était pas mûr pour la révolution et encore moins pour une société libre et sans classes, comme la préconisaient les communards. Par ailleurs, l'Etat veillait et son représentant le plus sanguinaire, Thiers, fit odieusement massacrer les meilleurs enfants de cette France révolutionnaire.

Mais on a beau assassiner des hommes parce qu'ils aiment la justice et la liberté, l'idée ne meurt pas ; on tue un corps pas une pensée.

L'idéal que l'on essayait d'étouffer en France après la commune de Paris, renaissait avec plus de vigueur sur d'autres points de la planète.

Le 25 août 1917, un journal libertaire s'adresse aux travailleurs russes dans les termes suivants :

Nous disons aux ouvriers, aux paysans, aux soldats, aux révolutionnaires russes: avant tout et surtout, continuez la révolution. Continuez à vous organiser solidement et à relier entr'eux vos organismes nouveaux: vos communes, vos unions, vos comités, vos Soviets. Continuez —avec fermeté et persévérance, toujours et partout — à participer de plus en plus largement, de plus en plus efficacement, à l'activité économique du pays. Continuez à prendre entre vos mains, c'est-à-dire entre les mains de vos organisations, toutes les matières premières, et tous les instruments indispensables pour votre travail. Continuez à éliminer les entreprises privées. Continuez la Révolution ! N'hésitez pas à affronter la solution de toutes les questions brûlantes d'actualité. Créez partout les organismes nécessaires pour réaliser ces solutions. Paysans, prenez la terre et mettez-la à la disposition de vos propres comités. Ouvriers, préparez-vous à mettre entre les mains et à la disposition de vos propres organismes sociaux .. partout sur place — les mines et le sous-sol, les entreprises et les établissements de toute sorte, les usines et les fabriques, les ateliers, les chantiers et les machines.

C'était, hélàs ! avant le coup d'état bolcheviste ; la soit-disant « dictature du prolétariat » devait, peu après et plus férocement encore que ne l'avaient fait les troupes réactionnaires de Thiers, massacrer des milliers de travailleurs qui, ayant mis en pratique les messages qui leur étaient adressés par les pionniers de la liberté, étaient devenus un obstacle pour le nouveau pouvoir qui cherchait à les assujettir.

Deux points névralgiques marquèrent, en lettres de sang, cette épopée de la révolte : Cronstadt et l'Ukraine.

Aujourd'hui, alors que l'U.R.S.S., dans sa marche à reculons en est au rétablissement du profit pour esseyer de stimuler la production, nous pensons que, plus que jamais, les messages de nos prédécesseurs s'imposent à l'humanité en marche vers son émancipation.

L'avenir des peuples reste lié à leur sagesse et à leur clairvoyance ; et la solution logique des difficultés sociales c'est la prise de conscience.

On n'a pas besoin de pouvoir, et à sa place, ce sont les organisations unifiées des travailleurs — ouvriers et paysans — qui doivent devenir les maitres de la vie.

J. SORIANO

EN BREF...

ESPAGNE

La colère des étudiants et des ouvriers ne fait que s'accentuer.

Le S. E. U. a beau avoir été remplacé par une commission ministérielle, les étudiants espagnols ne veulent pas en être dupes et, malgré le système répressif particulièrement dur qui règne dans ce pays, le gouvernement ne cesse de s'interroger sur l'issue de la lutte qui l'oppose au peuple.

VIET-NAM

La douche écossaise continue. Après « l'escalade », Johnson propose une solution négociée.

PARIS

Le 6 avril, la C. G. T. organise un meeting à la Bourse du Travail, à Paris, pour la paix en Viet-Nam. Une manifestation suivit ce meeting et les camarades policiers durent faire usage de la force pour calmer les camarades manifestants.

L'ennui, dans ces histoires de divergence d'opinion au sein d'une même organisation, c'est que certains coups ne sont pas adressés à qui de droit. Ce fut le cas d'un journaliste qui, dans l'exercice de ses fonctions fut jeté au sol par la police au cours de la bousculade et roué de coups. En outre, son matériel photographique fut fortement endommagé.

Le 8 avril, nouvelle rencontre entre manifestants bretons et forces de police, à la hauteur des Tuileries.

Nous espérons que cette question sera portée à la prochaine réunion intersyndicale C. G. T. de la région parisienne.

Toujours à Paris, et malgré ces petits détails concernant le service d'ordre, on célèbrera le XXe aniversaire de la victoire les 23 et 25 avril et les 7 et 9 mai.

Il s'agit, évidemment, de la victoire du capitalisme, car nous ne voyons pas très bien où et à quelle date pourrait se situer une victoire ouvrière depuis 1936.

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

L'Espagne et la religion

On ne cesse de nous parler, ces temps-ci, d'une certaine résistance catholique en Espagne, et il parait même que certains prêtres espagnols sont actuellement au plus mal avec le Caudillo.

Nous voulons bien croire que la situation sous-développée à laquelle est soumis le peuple espagnol par le régime franquiste, soit un élément moteur de mécontentement général qui gagne les classes privilégiées et nous admettons la possibilité d'une certaine opposition au sein du régime lui-même. Mais cela ne doit pas empêcher les travailleurs de rester vigilants dans ce pays.

L'Eglise a pour principe de jouer sur tous les tableaux, mais son but reste inchangé : *domination et privilèges.*

La révolution espagnole est-elle donc si loin de notre esprit que nous en ayons oublié le rôle qui y fut joué par le Clergé avant, pendant et après ?

Voici, pour ceux qui ont la mémoire courte, quelques documents qui ont survécu à la grande tourmente de 1940.

Le journal factieux de Seville F. E. (Falange Española) du 8 février 1938, consacre un article au Père Gil, « figure héroïque » de Teruel(dont nous reproduisons quelques paragraphes :

« Le Père Gil Sendra appartenait à la communauté franciscaine de Téruel. Le mouvement sauveur se produisit dans la cité-martyre le 20 juillet. Le 21, l'insigne franciscain offre son couvent, au nom de ses frères, au Commandement militaire et l'édifice est transformé en caserne ; on utilise l'ameublement conventuel, qui demeure insuffisant.

» Le Père Gil est déjà en fonctions et aidé par le brave lieutenant, aujourd'hui capitaine Abalate, il parcour toute la ville de Téruel en camionnette pour recueillir des matelas et des ustensiles de toutes sortes pour loger convenablement la glorieuse compagnie qui devait se faire connaitre sous le nom de compagnie de Saint-François. A une question qui nous brûle les lèvres, le Père Gil nous répond :

» — La compagnie continue son action courageuse dans l'une des positions extérieures du Nord de la cité.

» Le Père Gil, fort de son ascendant profond en de nombreuses familles de Téruel, les visite sans cesse, et il stimule tous les hommes qui peuvent se rendre utiles à prendre les armes pour défendre la Religion et l'Espagne. »

. . . . . .

Travailleurs, les « Pères Gil » étaient légion, c'est l'écrivain franquiste Garcia Sanchiz qui l'a dit ; pensez-vous que les choses ont tellement changé depuis ?

En tout cas, ne vous y fiez pas, ce sera plus prudent.

¿La Democracia?, una mixtificación

SE dirá, quizás, que tenemos la manía de emplear los argumentos de nuestros antepasados para apoyar interpretaciones sobre la política, ls políticos y la democracia. No es manía, es necesidad. Pues lejos de equivocarse, nuestros precursores, nuestros viejos anarquistas desaparecidos, hicieron previsiones, lanzaron asertos que no han cesado de confirmarse día tras día, año tras año y lustro tras lustro. Por el contrario, todas las previsiones hechas por los políticos han resultado otras tantas equivocaciones. Algunos de los compañeros que en la prensa tratan de la supuesta crisis del anarquismo, parecen querer olvidar esta realidad. Pues nadie nos hará admitir que el anarquismo está en crisis, cuando, si crisis hay, ella es de anarquistas y no de anarquismo.

«Las revoluciones no son un juego de niños, ni un debate académico donde sólo las vanidades se entrematan, ni una justa literaria en la que sólo tinta se vierte. La revolución es la guerra, y quien dice la guerra, dice destrucción de los hombres y de las cosas. Es, sin duda, lastimoso para la Humanidad que no se haya inventado otro medio más pacífico para llegar al progreso; pero, hasta ahora, todo nuevo paso en la historia no ha sido realmente cumplido más que después de haber recibido el bautismo de sangre. Por otro lado, la reacción no tiene nada que reprochar bajo este aspecto a la revolución. Aquella ha vertido siempre más sangre que ésta.» (Bakunin.)

¿Quién de nosotros se atrevería a afirmar que estas palabras de Bakunin no son hoy tan actuales como cuando él las pronunció? El número 135 de *Espoir* nos obliga a rememorarla: «L'Amérique en marche vers le fascisme» —«Kennedy - Goldwater»—, dos artículos que nos traen a la memoria aquellas fotos de la revista «Estudios», en las cuales aparecían los tremendos cañones de los acorazados americanos, así como su costo.

Indalecio Prieto, en un discurso radiado en los primeros días de nuestra guerra, decía: «La libertad nos vendrá de América.» No obstante, de la democrática América sólo el embargo de armas le llegó a la República española. Embargo que sólo ante el triunfo militar de Franco fue levantado. Y aunque el K.K.K. ya era viejo en los EE. UU., aún gobernaban el país los demócratas.

Democrática y liberal era Inglaterra, y la Francia de León Blum, también democrática era. Lo cual no pudo impedir que, al socaire del Comité de no-Intervención, hitlerianos alemanes y fascistas italianos se volcaran en España para socorrer a su congénere Franco.

¿Qué hacían entre tanto los anarquistas españoles? Fácil es la explicación. Después de haber iniciado victoriosamente la Revolución Social, para probar su amor a la libertad, y para no imponer la «dictadura anarquista», fueron poquito a poco abandonando el terreno conquistado, hasta el punto de permitir que el enemigo mortal del pueblo, la reacción militar, política y económica, que en los primeros meses parecían haber desaparecido en la llamada zona republicana, hicieran su brutal y revanchista reaparición. Y es aquí donde nos recordamos un artículo publicado en «Solí», bajo la firma de nuestro F. Ascaso, en el cual este gran anarquista y revolucionario, decía que: «Hemos hecho muchos revolucionarios, pero pocos anarquistas», pues si todos aquellos que en nombre de la C. N. T. y del anarquismo se lanzaron a la implantación del Comunismo Libertario hubieran sido, o actuado, como verdaderos anarquistas y revolucionarios, la reacción política, militar y económica, habrían dado en hueso.

Hacía casi un siglo que los anarquistas venían propagando la necesidad de expropiar a los amos y de abolir el Estado que, en sistema feudal, en sistema democrático, aristocrático, capitalista liberal o de Estado, en fascismo, o en fin, en todos los sistemas políticos y estatales habidos y por haber, tiene siempre el mismo comportamiento, el revolucionario, el anarquista debe lanzarse al asalto de la fortaleza reaccionaria, debe vencerla y procurar por todos los medios imaginables mantenerla bajo el control del pueblo en armas, para impedir su reaparición.

Estas obligaciones no son, naturalmente aplicables al pasado, pero deben tenerse en cuenta para el porvenir.

Como dice J. Pen en LE COMBAT SYNDICALISTE, número 308: «Tout ce qui vient du grec, n'est que l'expression d'un état de fait qui donnait aux patriciens, à l'aristocracie les puovoirs les plus tyranniques au nom d'un peuple dont on ne consultait que les membres privilégiés.» Y este es el origen de la palabra «democracia». Por eso, en 1964, ya no hay gobiernos que se llamen nazis o fascistas. ¿Para qué los necesitaría hoy el capitalismo? Este mal endémico que acogota a la Humanidad, hoy más que nunca, puede continuar haciendo de las suyas sin dejar de llamarse demócrata y liberal. Con Dictadura Proletaria a la Kruschev, con República Popular a la Tito, con Democracia liberal a la Johnson, con democracia plebiscitaria o referendista, o con democracia orgánica a la Fraga Iribarne, el K.K.K. asesina negros en Estados Unidos o mestizos en Panamá; el capitalismo petrolífero complota en Africa, y el internacionalismo obrero de Moscú persigue a judíos y estudiantes negros. Y todos estos demócratas buscan y se disputan la amistad del de los «25 años de paz».

No, verdaderamente no quedan más demócratas por esos mundos que los anarquistas. Y ello porque los anarquistas, los que no están en crisis, continúan creyendo que la verdadera, la única democracia, partió y debe partir de la acción directa aplicada por el pueblo parisien de 1789 y de la Comuna; por el pueblo ruso en armas en 1917, y por el pueblo español en julio de 1936. El capitalismo así lo ha comprendido hace largo tiempo. Por eso se sirvió, se sirve y se servirá siempre de sus lacayos demócratas a lo Roosevelt, a lo Churchill, a lo Stalin o Kruschev, a lo que sea. Por eso, en estos tiempos democráticos, el capitalismo internacional nos anda buscando a los españoles un sucesor de Franco que sea también demócrata a lo Ridruejo, a lo Gil Robles, a lo don Juan o a lo Muñoz Grandes. Pero, lo que los pueblos todos necesitan no son democracias ni memocracias, sino Revoluciones Sociales como las que siempre preconizaron los anarquistas que «no están en crisis». Pues no hay crisis del anarquismo, sino de algunos anarquistas de esos que suspiran por una «buena democracia». Democracia que no es sino una simple mixtificación.

OSCAL D'OCAL

Hacia las dictaduras

III

DOS OCASIONES PERDIDAS

HABLAR hoy de Revolución a los obreros de ésta Europa claudicante y a los obreros que forman parte de aquellos doscientos millones que viven con las ilusiones y esperanzas de una democracia de vía estrecha, es lo mismo que hablarles de la cuadratura del círculo. El obrero, en línea general, si alguna vez desea la revolución, no cree en ella. Y el intelectual, quiere decir el intelectual de izquierda, desea la revolución teórica, es decir, la revolución aplicada al arte, no aquella revolución que, dando al traste con todos aquellos valores convencionales, permite establecer una nueva sociedad. Porque hoy, también el intelectual y cualquiera que sea la rama que haya escogido, está cogido por el moderno engranaje de una organización despiadada, que lo considera, además de un artículo de lujo, como cualquier objeto, un cualquier artesano al cual hay que explotar y al cual casi siempre esta mafia que lo explota le impone el tema que ha de desarrollar.

El obrero en línea general no ha evolucionado. Ha cambiado a la manera que ha cambiado la situación económica en la cual se debate. La que ha ido desenvolviéndose desde el final de la última contienda hasta la fecha. El obrero ha sido cegado por los modernos adelantos y las cimeras facilidades y no se ha dado cuenta que él, para el Estado y para el patrón que lo explota, es sólo una entidad que produce y que consume. Y que es un absurdo armonizar el interés de la Banca y de los Trusts, con sus intereses y necesidades. Si solo un treinta o un treinta y cinco por ciento de los obreros leyera y se interesara por su situación social y económica, se podría razonablemente pensar en una revolución en breve plazo. Pero el obrero no lee y de este modo no puede darse cuenta que nuestras concepciones económicas y administrativas están a la vanguardia de todos los ensayos, pese a los estudios que los economistas de todos los países hacen para sacar del atolladero económico a estos Estados. Algunos de estos economistas están en buena fé, pero todos se deben a la política del gobierno del cual dependen, dando vueltas y más vueltas al interior de un círculo vicioso, volviendo siempre al punto de partida. Sus ensayos, una vez aplicados, tienen vida efímera, porque el vicio está en la forma y en el contenido. Pero sus estudios son aprovechados por este moderno capitalismo que tiene un solo afán: acallar de tanto en tanto la protesta obrera con mejoras de temporada, que el obrero inconscientemente acepta y que lo someten, cada vez más, a la dictadura y a la esclavitud.

Las masas obreras, como la clase dirigente, han avanzado a lo largo de la historia por etapas paralelas hasta la Revolución Francesa. Desde entonces, y mientras las masas dormían y vegetaban abrazadas a laureles y a banderas que llevaban escrito: «Liberté, Egalité, Fraternité», la nueva clase que había salido de los escombros de la revolución, marchaba adelante quemando las etapas y dejando tras de ella un proletariado hambriento e ignorante pero contento de su victoria. El despertar fue lento y difícil pero el proletariado no pudo recuperar el tiempo perdido. Las batallas que libró por su emancipación contra aquella clase que inconscientemente y candidamente había encumbrado, a lo largo de casi dos siglos y en diferentes países, fueron sangrientas y enconadas, punteadas más de derrotas que de victorias. Hasta llegar a la Revolución Rusa donde, una vez más, se reprodujeron, por parte de un proletariado impreparado y sumido en la ignorancia, los mismos errores que en la Revolución del 93, con la diferencia que, si aquel huracán llevó a todo el mundo un viento de libertad y de emancipación y sirvió a romper muchas cadenas, la Revolución Rusa sirvió para remachar nuevas cadenas a aquel proletariado que se había desangrado durante cuatro años en una guerra civil implacable.

La sacudida que recibieron capitalismo y proletariado en aquel lejano 1917 parecía decisiva. Pero solo el capitalismo supo aprovechar la lección rusa. Los papeles del proletariado, especialmente europeo, estaban en regla. El mundo acababa de salir de la primera guerra mundial, las armas estaban allí al alcance de la mano y la Revolución era posible. Una vez más el proletariado confió en su jefes y una vez más el capitalismo venció. Respondió a aquellas esperanzas con dictaduras y masacres, mientras el mundo ruso se cerraba más y más, a cal y canto, entre aquéllos confines que no quiso franquear por culpa y bajo cálculo de su clase dirigente. Parecía que todo se había acabado. A un proletariado cada día más desmembrado y falto de ideal, abandonado por aquellos jefes que el mismo había elegido y que preferían a la lucha, la participación al gobierno, respondieron dictaduras y gobiernos de mano dura en Europa y en el mundo.

Una vez más se encontró maniatado y sin esperanzas, sobre los campos de batalla, para defender intereses no suyos. Aquel luminoso meteoro que fue la Revolución Española, vino y pasó con sus esperanzas y su gloria, con sus derrotas y sus victorias. Como todas las precedentes revoluciones, estaba sola y, a diferencia de la otra, tenía en contra todo el peso de un capitalismo experto y el peso de los organizados ejércitos de las dictaduras más potentes del mundo. No era poco, pero a esto hay que añadir las luchas internas, inherentes a todas las revoluciones y, lo más grave en una lucha como aquella, la candidez, la excesiva concesión de la fuerza más imponente en todos los campos, la que podía decidir: la C.N.T. Y el capitalismo y la dictadura una vez más triunfaron. Quedó como saldo otra ocasión perdida para el proletariado internacional.

Mucha agua ha pasado desde entonces bajo los puentes, ante la indiferencia de todos aquellos que trabajan y sufren. En esto ayuda la maldición de esta nueva economía que ha transformado el obrero en un esclavo moderno, al cual se le puede comprar fácilmente con unas pocas máquinas caseras, para las cuales él firmará letras de cambio: precio de su libertad. Mientras el capitalismo rojo o blanco corre velozmente hacia la delimitación de las esferas de influencia que le permitirá dedicarse de lleno a la solución final del problema obrero, el proletariado pasa de concesión en concesión, añadiendo nuevos eslabones a la cadena que lo ata al carro capitalista. A pesar del egoísmo y ceguedad de la clase obrera, a pesar de la situación precaria en la cual se halla, debido a la máquina, que elimina siempre más hombres de los puestos de trabajo, la protesta obrera se hará inevitable. Pero estas protestas, en plan nacional, amenazando directamente y seriamente las instituciones del Estado y los intereses de los detentores de las riquezas, conducirán forzosamente a la dictadura. Este es su drama.

Antonio PEREIRA

La rebelión franquista

LA historia de nuestras luchas a través de más de un siglo, aun cuando el sello específicamente nuestro aparezca visiblemente enmarcado en ellas, obliga a una conclusión: la realización de nuestras previsiones transformadoras en 1936, es la consecuencia obligada de nuestros pasos en la historia de las luchas sociales de nuestro país.

Es indudable que pocos hombres de nuestro movimiento, por no decir ninguno, se imaginaran que la sublevación franquista habría de conducirnos inevitablemente a tan magistral como frustrado ensayo de nuestro sistema de régimen libertario.

Y no obstante, aun cuando si estábamos saturados de deseos siempre latentes, nadie avizoraba tan cercano el acontecimiento que nos había de proporcionar, de permitir el ensayo de nuestro sistema con todas sus consecuencias. Y, además, con el acierto con que se supo hacer frente a muchos inconvenientes, y procurando acertar en lo posible en la orientación y práctica del nuevo sistema, basado en la libertad de acción de los productores.

No hay que olvidar, no obstante, que la tarea realizadora fue dura e improba. Y no obstante ciertas deficiencias que en toda obra aparecen, obligada y a veces inesperadamente, nadie osará, con justicia, negar la efectividad, la honestidad y el entusiasmo con que todos se comportaron en la tarea realizadora y reconstructora de una fracasada economía por otra economía nueva que había de beneficiar a todos, y no a una clase determinada de la sociedad. *No podremos olvidar jamás la obra destructiva de los batallones comunistas.*

Es natural que la profundidad de nuestras transformaciones sociales causara ciertas prevenciones en las filas del mundo capitalista y reaccionario, autor de la trágica creación del «Comité de no Intervención», especie de telón de boca de un sabotaje capitalista que los trabajadores del mundo entero parecieron ignorar, gracias a la actitud de una militancia poco previsora y menos generosa, gracias a lo cual jugara su principal papel en la derrota de la obra transformadora de los trabajadores españoles. Era, la nuestra, una revolución demasiado profunda para que, y ante la cual, no aparecieran en esta nuestra escena el engaño, la vileza y la complicidad de buena parte de los pseudo defensores del proletariado internacional. Nuestra gran obra en la que el pueblo español podía darles el ejemplo de las posibilidades transformadoras del explotado de todo el mundo.

El «incendio» era demasiado visible, para que la truhanería capitalista no hallara una solución a base de falseamiento de los hechos y de la trascendencia humana en que derivó el movimiento provocado por Franco.

El prólogo de la II guerra mundial tuvo lugar en España. En nuestro suelo se engendró la última tragedia. Dígase lo que se quiera, la segunda guerra mundial se estaba ensayando en España a base de las invasiones que tenían lugar en otras naciones de la Europa adormecida por el liderismo, igual que en 1914 por el socialdemocratismo alemán.

Nuestra tragedia, no obstante, fue hermanándose con otras tragedias y con otros pueblos víctimas del totalitarismo amamantado en las ubres del capitalismo de todos los colores y condiciones. Los resultados de la contienda mundial ya son conocidos. Y huelga que nos esforcemos por repetir aquello que es del dominio de los humanos que han sobrevivido a la pasada catástrofe de 1940-45.

De nuestro movimiento muchos autores han escrito sendos libros. Con bastante parcialidad la mayor parte de ellos. Tenemos leídos como unos ciento y pico de ellos. Cada autor, según sus convicciones o inclinaciones políticas *ha ido llevando el agua a su molino*. Pocos, muy pocos, ha habido que hayan hecho derroche de imparcialidad. Y menos, que se hayan dedicado al encuentro de la verdad auténtica. En general, casi todos han ido hurgando en los resultados de la contienda. Muy pocos han sido tan escrupulosos que hayan indagado en las fuentes originarias del provocado conflicto entre españoles.

La verdadera historia de las realizaciones sociales, de las causas que motivaron el alzamiento franquista, y de la sorpresa aparente del régimen republicano, permanece todo en la más sospechosa obscuridad. Y únicamente un historiador nuestro, con deseos y capacidad para hacerlo, podría llenar esta desgraciada laguna.

Se ha comprobado claramente que somos nosotros los principales actores, precisameente, contra los que van dirigidos los dardos fascistas. Por tal motivo debiéramos haber sido nosotros los llamados a escribir ya de una vez, la verdadera historia del levantamiento nazi - falangista - fascista teniendo en cuenta que entre todos podíamos haber reunido los materiales indispensables, como no podría hacerlo otro sector, para colmar tal laguna histórica.

U.G.T.-C.N.T.-S.T.V.

PRIMERO DE MAYO

El 1.º de Mayo, a las diez en punto de la mañana, en la sala Lancry, 10, rue Lancry, Paris X, Metro République, gran mitin, en el que intervendrán:

Jesús INSAUSTI, por Solidaridad de Trabajadores Vascos.

Francisco OLAYA, por la Confederación Nacional del Trabajo.

Un representante de la Unión General de Trabajadores.

¡Trabajadores! Expresad vuestra repulsa a la tiranía, vuestro amor a la libertad asistiendo todos al mitin como un solo hombre.

Carta de Inglaterra

Londres, 5 de abril de 1965.

Al Director de
LE COMBAT SYNDICALISTE
24, rue Sainte-Marthe.
Paris, X^e

Estimado compañero:

Dejando a un lado, aunque respetable, el criterio que te ha merecido nuestro Boletín «CNT», dedicado al Congreso de 1965, nos vemos precisados a señalar que:

Se consultaron a más de 80 compañeros y todas las colaboraciones recibidas hasta la fecha límite fueron insertadas. No ha habido ni selección ni parcialidad. Nos han llegado más tarde, pero la cantidad de páginas y el gasto del Boletín, aparte del retraso, hicieron imposible su aparición.

Nos conviene señalar que ni la Redacción, ni esta Comisión de Relaciones indicó a nadie lo que debía escribir aparte del tema, y es saludable comprobar que en términos generales existe coincidencia en reconocer la situación, pero repetimos para conocimiento de los lectores de la nota «Papel recibido» que no ha habido «parcialidad ni colaboraciones cuidadosamente escogida».

Lo que hacemos constar para conocimiento de todo.

Por la Comisión de Relaciones.—El secretario, *A. Roca*.

RESPUESTA PERMISIBLE.—Corto y preciso: El editorial del Boletín «C N T» es parcial y depredativo para la labor ajena. A compañeros de criterio equis no se les consultó, y en cambio se invitó a varios amigos ajenos a la Confederación. ¿Es que ya estamos en lo de prescindibles e imprescindibles?

Más ecuanimidad, y menos exagerar un comicio en el que se hará lo posible, pero donde no se inventará el aparato terrestre que ha de posarse en Marte. A cada cosa la proporción debida.

Además de que en «C N T» londinense la mitad del comicio ya se ha cumplido.

Que hayáis recibido innúmeras felicitaciones —según comunicado del compañero Antonio Vargas, 68 Buchanan Gardens, London NW, 10, England— es normal e incluso plausible. Pero sépase que otros compañeros, tras la lectura de «C N T», han manifestado lo contrario. Todo tiene su contrapeso, compañeros. Lo conveniente para todos es mantener el equilibrio moral aun en medio de la tormenta, cuando ésta se tercie.—*El Redactor previsto*.

ADMINISTRATIVAS

Padros, Lyon (Rhône). Recibida la tuya. Si no devuelven no tenemos más. Tomamos nota para el próximo número.

Collado F., Cannes (A. M.). Recibida la tuya. Debes 1964, «C. S.» y «Umbral», y lo que va de 1965. Ahora bien; referente a 1963, que dices haber pagado, con tu giro 27-3-63, 20 frs., pagas hasta 30-9-63 «C. S.», pues debías del 30-9-62. «Umbral», con tu giro 3-1-61, pagas 30-6-61, 12,60 frs. Otros giros no hay. Aclara si has mandado después de las fechas señaladas.

— Viader Henri, Lozanne (Tarn). Recibido tu giro 27,20 frs.; 7,20 «C. S.» y 20 «Espoir», como indicas.

— Pérez Guzmán, Decazeville Aveyron. Recibida la tuya y 10 frs. segundo trimestre 1965 «C. S.» y «Umbral».

NOTA.—A los suscriptores y corresponsales, tanto del extranjero como de la metrópoli, que no hayan hecho efectivos los envíos correspondientes a 1964, les rogamos se pongan al corriente. A los atrasados, además de las reclamaciones, sírvales el presente aviso.

«TIPOS ESPANOLES»

Tenemos a la disposición de los compañeros el tomo segundo de «Tipos Españoles», tercero de las Obras de Felipe Alaiz.

«Quinet», 5,00 francos.
«Tipos Españoles», tomo I, 7,00.
«Tipos Españoles», tomo II, 7,00.

Reducción 15 por 100 a F. Locales y paqueteros.

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, Paris, X
CCCP N. 13507 56.

FIGURAS DE LA GUERRA ESPAÑOLA

El «general Madruga»

TRANSCURRIDOS veinticinco años de separación, ignoramos la suerte que habrá corrido el «general Madruga». Su salud, bastante quebrantada antes de terminarse la guerra civil española, lo suponemos muerto. Ello hace que hoy queramos recordarlo diciendo un poquito de él. Después de todo, sé que los que nos leerán harán una mueca de alegría o de satisfacción.

No ignoro que como general en la guerra de España, como militarote, casi nadie lo recuerda. No se le conocía en nuestros medios ni en ninguna parte. Sólo los que con él lucharon y convivieron aquellos días de julio revolucionario, saben de nuestro hombre, que, afectado a la lucha, pertenecería a la columna del Campo de Gibraltar. Los compañeros que aún quedan dando vueltas por el exilio, los que pertenecieron a la columna del Campo, otros a la Fermín Salvochea, sí que nos alegraremos al poder recordar al simpático y bonachón Madruga, aunque sólo sea por una sola vez.

El compañero Madruga, que tendría en 1936 cuarenta años, pertenecía al Sindicato de la Industria Gastronómica C.N.T. de la Línea de la Concepción (Cádiz), de cuya localidad hubimos de salir pitando tras haber querido liberar San Roque junto con los compañeros que bajaron de Málaga el día 19 de julio. Aquel intento confederal por querer ayudar a nuestros hermanos de la provincia, debió fracasar, dado que la mayoría no contábamos con armas. Muchos estábamos para remplazar a los que cayeran, o bien para batallar con armas cogidas al enemigo.

A partir de entonces, unos se acoplaron a la organización de Ronda, otros a la de Jimena de la Frontera, presentándose el resto en San Bartolomé (Málaga), cuartel general de las fuerzas confederales. El teniente coronel Romero fue enviado a Estepona, y Bondoso Vera como especie de delegado político.

Muchos días antes, cuando nadie sabía dónde estaba el gobierno de la República; aquellos momentos en los que sólo nos preocupaba coger un fusil para matar fascistas, única manera de haberle podido ganar la batalla a la reacción en vez intercambiarlos, Madruga (más tarde general de este nombre) quiso ir más lejos, más al grano para acabar pronto con ellos. Fue de los que en el «Jaime I» se embarcaron rumbo a Cádiz, bombardeando la ciudad durante horas. Este fue el único hecho eficaz y positivo que realizara la escuadra republicana, pues según nos contaron compañeros escapados de la «tacita de plata», los fascistas, en aquella ocasión, corrían camino de San Fernando, abandonando armas y uniforme, creyéndo que se trataba de un desembarco. Después, esta clase de golpes nunca interesaron a los políticos de Madrid ni de Valencia.

En cubierta del «Jaime I» estaba, con otros, nuestro Madruga; aquellos hombres no esperaron órdenes de gobierno ni ocho cuartos para disparar, sembrando el pánico en la plaza.

Este hecho sorprendió bastante al traidor y más borracho de los generales, Queipo de Llano, cuya confesión hizo desde Radio Sevilla. Decía Queipo: «¿De dónde habrán sacado los rojillos ese «general Madruga» que yo no conozco en la plantilla...?» La cotorra de Radio Sevilla dialogó y desafió muchísimas veces por la emisora con nuestro «general Madruga». Juraron vérselas de cara algún día, darse una explicación como jefes de operaciones.

Queipo, desde su Radio; nuestro Madruga, desde el «Jaime I». El primero reclamando cada cinco minutos buenos chatos de manzanilla; Madruga haciendo mejor puntería sobre la zona fasciosa.

Fue gracioso, chocante, que aquel que todo lo decía bajo el calor de la bebida sanluqueña o jerezana, no supiera que el pueblo tuviera un general, no traidor, siendo como lo fue él, Queipo, que se había llamado republicano.

∴

Tan pronto conocimos la noticia en aquel rincón andaluz y viéramos luego el transporte por los aires, de moros y rifeños hacia la Península, o Algeciras más precisamente, turbas que más tarde violaron a nuestras hermanas, desvalijaron nuestros hogares y asesinaron a nuestros familiares indefensos, cada uno de nosotros dijo: presente en la C.N.T. para la defensa.

Se pudieron organizar los frentes merced a la decisión de los hombres de la C.N.T. Por allí, en tal sector, por lo menos fue así; desde Manilva hasta la provincia de Granada, todas las fuerzas eran cenetistas.

Mientras tanto la escuadra permanecía embotellada en diferentes puertos y nadie se atrevía a hacer un gesto sin órdenes o control gubernamental ya en equilibrio con nuestro apoyo. Sin embargo, los barcos facciosos se paseaban por la costa malagueña como Pedro por su casa, al alcance de nuestros mosquetones.

San Bartolomé, en Málaga, era un hervidero de hombres pidiendo armamento, ávidos de marchar al frente. Repetimos que San Bartolomé era una especie de C. G. de las fuerzas confederales, sobre todo de los compañeros recuperados de la zona ocupada por Franco y bajo las órdenes de Queipo de Llano.

Si hoy quisiéramos hacer una biografía del hombre que nos ocupa, de ésta figura tan rimarcable que llegó a ser el «general Madruga» por tierras de Málaga en aquellos días de fiebre revolucionaria, no nos sería muy difícil con decir escuetamente la verdad. Hoy día se pudiera hasta sospechar que Fidel Castro copió su barba con la de Madruga. Pero, ¡vaya diferencia de corazón!

Nuestro Madruga vistió siempre con pulcritud de miliciano confederal. Ningún detalle había de faltarle en su vestimenta. Bondadoso hasta el extremo; dicharachero incluso para entregar las cartas; de una voz extraña, tan ronca como un «barranco de voces» que se dice por allí. Era tan simpático para con todo el mundo, que con nadie se pudo atravesar. Agradable, voluntarioso en todo momento, por lo cual en todo el Campo de Gibraltar se le quería.

Queipo de Llano babeaba en la Radio Sevilla diciendo y preguntando a todo dios quién era ese célebre «general Madruga».

La última vez que vimos a nuestro general, en Linares, trabajaba en un hermoso bar colectivizado por la C.N.T. El compañero Soto, teniente habilitado en la 148 B. M., me hacía compañía en aquel viaje. Madruga ya no tenía su negra barba en forma de collar, recortada y bien peinada siempre. Tenemos la plena convicción de que, de haber sido descubierto nuestro compañero general a cuyas órdenes se bombardeó la plaza de Cádiz, y viviendo aún el fatídico Queipo, habría hecho perrerías con él.

¿Quién de nosotros no recuerda a nuestro simpático «general Madruga» por el frente de Estepona, donde hacía de cartero para las fuerzas confederales?

Nosotros hoy, a decir verdad, no hemos podido resistir la tentación, con los ojos bastante humedecidos, de trazar estas cuartillas para decir sobre el más simpático de los voluntarios confederales en este frente andaluz.

Van dedicadas, pues, al que le dieron por llamar general Madruga.

RODAMA

Acuse de recibo

Compañeros de la S. A. C.:

En el número 342 del «C. S.» habréis visto publicada vuestra respuesta al compañero Gregorio Quintana, amplificada con una alusión que me afecta y recojo.

Efectivamente, yo he dicho, no en una ocasión, sino en diversas ocasiones, que la S.A.C., a pesar de su acomodamiento a la situación «moderna» del sindicalismo, moral y numéricamente retrocede. Con unas cifras penosas (16 x 20) el *Arbetsutskott* me demuestra que de 1957 a 1964 la S. A. C. ha aumentado en cuatro mil miembros. La pena es que en los años 30 la S. A. C. contaba con 32 mil afiliados.

Nadie crea que el firmante se ha lícito por un descenso registrado en organismo amigo. Todo lo contrario. Lo que me complace es el progreso constante de nuestro conjunto. Pero ¿es que existe conjunto de entidades «bakuninistas» desde que la S. A. C. abandonó la A. I. T. y trata, por su cuenta, de influenciar a las demás secciones de Europa y América con boletines y viajes especiales?

El daño de destrucción de los principios esenciales de la A. I. T. y del intervencionismo de la S. A. C. en casa ajena, es muy grande para que los compañeros que aún creemos en la virtualidad del anarquismo en la organización obrera dejemos de estampar, en los periódicos que «aún» nos quedan, nuestras impresiones sobre el caso.

Si la S. A. C., con su táctica de acercamiento a los municipios estatales gana prosélitos, allá ella y que los de la L. O. rabien. Nosotros preferiríamos que la S.A.C. se robusteciera, pero sin mengua de la integralidad ideológica que antaño la distinguía.

Por lo demás, que los amigos del Arbetsustkott me permitan una sonrisa: no he informado falsamente ni he opinado sobre base falsa. Mis datos son antañones por falta de números recientes que no habéis prodigado. Mis cifras las utilicé antes de 1960 en «Solí», y las había utilizado en otra «Solí», la gastronómica de la Habana, si esa redacción me lo hubiese permitido. Se trataba de una réplica al compañero Rüdiger que en Cuba no pudo aparecer, como no han aparecido otros escritos míos dirigidos a periódicos libertarios americanos equiparables en orientación al «Arbetaren».

Recuerdo que en el Norte sueco se publicaba un diario que no reaparece. Recuerdo que en Estocolmo «Arbetaren» salía diariamente y hace tiempo lo hace semanalmente. ¿Indica adelanto, ello? No, si no jugamos a la hipérbole.

Que la salud «integral» de la S. A. C. se robustezca, es mi deseo.

J. FERRER

PARADERO

Fabregat, 1, rue de la Charce, Valence (Drôme). Desearía ponerme en relación con los compañeros Luis Segura y Moisés Martín, los dos de San Sebastián, para que me diesen detalles con referencia al compañero Damián Gastambide.

Cumbre del abismo

Muy lejos de la paz se está viviendo,
el mundo blanco y negro se destroza.
lá Parca bien montada en su carroza
metralla, sangre y llanto va escu- [piendo.

Sus ruedas son de piedras de molino
corceles desbocados de ella tiran,
y al roce contra el suelo loca inspira
dejando al ser humano en asesino.

La tierra en su fragor de crujimiento
escupe su coraje a vomitones
con bombas explosivas y cañones.

Canales para el líquido de sangre
construyen los humanos harapientos
que cambian la miseria por el ham- [bre.
CRUZ

Pareceres

«Franqueza obliga»

FRANQUEZA obliga cuando se habla y se escribe; decir la verdad cuanto se piensa y se siente.

Y a eso voy, a tratar de hacerme, sin floreos comprender de todos. Me creo en el deber de expresar mi disconformidad por la campaña que se viene haciendo tratando de desvalorizar nuestros principios; se dice por unos que el mundo ha evolucionado y que por dicha causa los hombres de la C.N.T. deben cambiar sus tácticas, caducas ya, no adaptables a las exigencias de la época en que vivimos; que hay que «modernizar» nuestro movimiento y muchas cosas más. Se añade también que los viejos debemos retirarnos y dejar paso a la juventud, porque los que como yo somos del otro siglo, no estamos a la altura de las circunstancias y obedecemos a unas tácticas que no son del momento.

Pues bien; debo decir que de muy joven abracé las ideas libertarias, y al hacerlo me impuse de su moral, que nunca olvidaré, porque en ella encontré cuanto aspiraba para vivir en una sociedad justa y humana donde nos trataríamos como hermanos, donde no existiera la explotación del hombre por el hombre, sin ricos, sin Estado y, en consecuencia, sin Gobiernos; donde nos guiásemos y gobernásemos por sí solos. Para conseguir todo esto luché y seguiré luchando mientras viva, para que llegue el día tan deseado.

Y no llego a comprender cómo hay compañeros que vean otra forma de llegar a las finalidades que rezan en nuestros estatutos confederales, que, por el contrario, sugieren modificar, renovar, desvalorizar; en fin, cambiar de tácticas creyendo así encontrar la salvación. ¿De qué?

Se nos habla de «Sindical Unica», de alianzas no importa con quién ni cómo, de intervenciones legalistas.

No compañeros, mil veces no. Eso nosotros ni lo queremos ni lo consentiremos. Viejos y todo seguiremos defendiendo las ideas que desde muy jóvenes aprendimos, y por doquier que pasemos diremos las cosas por su nombre sin cambiar jamás de acera. Y no abandonaremos sin antes haber sembrado nuestra «semilla» entre la juventud, para que siga nuestro camino y no se deje llevar por líderes. Que se definan de una vez quienes necesitan hacerlo, que nosotros quedamos en lo «viejo» siempre nuevo: esto es, el Comunismo Libertario.

Ramón COLL
Toulouse

B.D.I.C

... y nuestra revolución

Sería, a nuestro entender, la única y auténtica manera de hacer comprender al mundo entero, el porqué el régimen nazi-falangista-fascista, ha podido sobrevivir 25 ignominiosos años. Y como, este régimen elevó a la categoría de victoria su «cruzada» que costó la vida a más de un millón de españoles.

Cuando decimos al mundo entero, no nos referimos a los gobernantes, sino a los pueblos que viven desarraigados de la verdad auténtica de lo sucedido en España.

Y este mundo ignorante por falseamiento de la verdad, sabría que el fundamento de la continuidad franquista está basado en su desentendimiento solidario, y en el miedo a que el pueblo español contagie de sus anhelos a los demás pueblos del planeta.

Al franquismo lo mantiene la indiferencia mundial de los ejércitos del trabajo. Y los principales cómplices de esta indiferencia son los líderes de las organizaciones obreras mundiales, aferrados únicamente a las canongías y estipendios que sus cargos les imparten. Hay miedo cerval, pánico estremecedor, en hablar del problema de España y su solución. El caso español, es el coco internacional para todos; los aliados de arriba y los de abajo.

De aquí, también, que sea tan necesario que nuestra historia la escriban los hombres de la C.N.T. y del anarquismo, porque son los únicos que vivieron y supieron practicar los anhelos de nuestro pueblo expoliado durante siglos.

Reconocemos el gran anhelo y el envidiable esfuerzo de cuantos compañeros han escrito sobre nuestras experiencias revolucionarias en España. Y aplaudimos a cuantos han puesto a contribución sus experiencias proporcionando datos para el caso. Todo ello es estimable y merece ser tenido en cuenta, en base a la generosidad hermanada con el anhelo de hacer algo perdurable. Pero tenemos la seguridad de que puede hacerse algo más completo. Es cuestión de organizar la labor en tal sentido. Y esta labor corresponde tanto al obrero campesino como al industrial y técnico. Como a cuantos auxiliares prestaron su calor a la obra de conjunto. Cada elemento con cierta responsabilidad en su cometido, en la población, ciudad o comarca en las cuales haya dedicado actividades, puede aportar el resultado práctico y objetivo de su labor. Y son muchos los compañeros que pueden estampar en una hoja de papel o cuantas sean necesarias, la labor realizada por su parte.

Logrado lo anterior, un conjunto de compañeros puede estar dedicado a la ordenación de cuanto se haya aportado, y pulir en cuanto sea posible cuanto haya que pulir. Cumplida esta misión, otros cuantos compañeros capaces, al margen de la obra anterior, deberían hacer aportación de algunas sugerencias de cara a lo que habiéndose podido realizar inicialmente, fue malogrado por las ingerencias gubernamentales o comunistas según sabemos.

Por otra parte (y ya sé que se me dirá que es mucho trabajo), cuantos hayamos leído libros de diversos autores, y se crean capaces de marginar en ellos las lagunas o falsedades en ellas estampadas, deberíamos estar dispuestos a proporcionar, para su ordenación dichos libros. Esta sería una obra que creemos la mejor orientada para lograr poner ante el mundo entero los puntos sobre las íes. Y que este libro sirviera, en una palabra, para poner en claro lo que entre todos los escritores, con sentido más o menos parcial, o con arreglo a sus simpatías por determinado en la lucha, han venido oscureciendo aun a trueque de que su intención fuera la de aclarar lo sucedido en España.

Mucho se ha escrito acerca de las «atrocidades» del campo rojo. De no haber ocurrido lo que en toda revolución, hoy no lo contaríamos. En cambio, en el campo franquista fueron sacrificados, casi en absoluto, sin que quedara uno para contarlo, todos los que estaban señalados como rojos. De aquí que la literatura explicando los horrores cometidos por los sublevados, sea tan limitada, tan reducida, tan mínima. *No habiendo quedado un rojo para contarlo*, el hecho queda claramente explicado.

Un libro recientemente aparecido y que recomendamos, es el de la escritura mexicana Carlota O'Neil. Con el título de «Una mexicana en la guerra de España», ha escrito unas páginas de horror estremecedor. Leyendo este libro se sabe de lo ocurrido en toda la zona dominada por el fascismo sublevado. Como no dejaron vivo a uno solo, nadie puede escribir los horrores cometidos en los pueblos dominados por los sicarios y verdugos «liberadores».

Otro de los libros que hemos leído y cuya imparcialidad recomendamos, es el de Rabasseire : « Espagne Creuset politique». Mayor imparcialidad y buen sentido no lo hemos hallado casi en ningún otro. Hacemos excepción del que acabamos de saborear: «El mito de la Cruzada de Franco», editado por «Ruedo Ibérico» de París y cuya nitidez hay que aplaudir.

Ojalá que nuestra modesta contribución a la realización de la obra que nuestro movimiento tuvo oportunidad de llevar a cabo, halle el eco podrá ser debidamente ponderada con debido y cuya importancia nunca la clara justicia que merece.

H. PLAJA

ANTENA

LA COMEDIA

PARIS. — Perseguido por difamación por el corresponsal de «Le Monde» en Madrid, el ministro de Información y Turismo, señor Fraga Iribarne, no habiéndose presentado al acto de conciliación ha sido condenado al pago de costas.

Este procedimiento especial de sanciones contra un ministro en ejercicio, previsto por una ley de 1957, se aplica por primera vez en España.

El castigo infligido al ministro es de 300 pesetas de multa...

MANIFESTACION EN SEVILLA

PARIS (OPE). — La prensa informa que en la capital andaluza ha tenido lugar una manifestación de trabajadores que ha partido del local de los Sindicatos y ha llegado hasta el Gobierno civil. Reclaman aumento de salarios.

La manifestación ha sido disuelta sin que ocurrieran incidentes.

DETENCIONES

PARIS (OPE). — Informaciones de prensa indican que en Madrid han sido detenidos otros cinco estudiantes. No se precisan las causas de la detención.

AHORA BEN BELLA-FRANCO

MADRID. — Argelia y España han concluido su primer acuerdo comercial, que han firmado el ministro franquista Fernando M. Castiella y el ministro argelino Bachir Boumaza. España venderá a Argelia ganado, guanos, productos químicos, tejidos, motores a gasolina e instrumentos de precisión. España adquirirá a la nación contratante cereales y otros productos agrícolas, chatarra y, tiempo a venir, petróleo y gas sahariano.

NOTA DE SOCIEDAD

BARCELONA.—Leído en «La Vanguardia»:

«Fabiola, que mostraba su rostro sonriente, estaba, sin embargo, pálida. Su cara reflejaba la angustia de esas tres semanas de pesadilla durante las cuales el rey Balduino ha permanecido gravemente enfermo, aquejado de una dolencia hepática producida por un virus contagioso. Y llegó a ser tal la situación, que ante el temor de un posible contagio de la reina, los médicos decidieron aislar al rey, incomunicándole incluso de su esposa. Fueron tres semanas de angustia durante las cuales Fabiola dio prueba, una vez más, de su abnegado espíritu de sacrificio, de su enorme amor por su marido.»

No obstante lo cual, la reina Fabiola ha llegado a Madrid huyendo del virus contagioso. Que carguen con él los servidores de Beduino.

LO QUE MAS SE LEE

MADRID.—Según datos de «La Estafeta Literaria», los libros de más venta en España en 1964 han sido:

1. «El espía no vuelve», de Le Carré. 2. «Las sandalias del pescador», de Morris West. 3. «Desnudo pudor», de Manuel Halcón. 4. «Escuela de amor y del matrimonio», del doctor O. Karstan. 5. «Diaria del alma», de Juan XXIII. 6. «El abogado del diablo», de Morris West. 7. «Los insaciables», de Harold Roblins. 8. «Diario de Ana María», de Michel Quoist. 9. «Els altres catalans», de Francisco Candel. 10. «El caos y la noche», de Henry de Montherlant.

Obsérvese que el noveno está escrito en catalán y que la edición del mismo determinó la expulsión arbitraria del editor Cahner, aún no reintegrado a su lar barcelonés.

EL NUEVO ALCALDE ESTA ABRUMADO

MADRID.—Arias Navarro, sucesor de Finat Escrivá (a) Mayalde, declaró que, a pesar de los acuciantes problemas que halló en cartera municipal, está dispuesto a encararse con ellos (chabolismo, escuela para 150.000 niños que no las tienen, mejora de servicios de aguas, incendios e higiene pública, represión de la mendicidad, etc.). En cuanto al desarrollo industrial de Madrid, Arias Navarro estima que es erróneo:

«El desarrollo industrial en Madrid solamente ha ocasionado problemas a la capital, por ello se ha iniciado hace algunos meses un plan de orientación hacia otras ciudades próximas a Madrid.»

Referente a la falta de viviendas, el nuevo alcalde afirma sin asustarse (pues casa, él tiene la suya) que «los datos son impresionantes y lo peor es que como Madrid va envejeciendo, de día en día hay que prever una lamentable situación de que las familias se vean en la calle y que su alojamiento constituya un problema.»

SI ES BROMA PUEDE PASAR

CORDOBA. — La Hermandad de Labradores de Puente Genil ha nombrado Presidente Perpétuo al «campesino» Francisco Franco Bahamonde, de profesión generalísimo.

Si los hermanos labradores puentegenilenses esperan ver a su presidente en el surco, en vano esperarán cosecha. Ahora, que si aluden talmados a un merecido castigo en lo de perpetuo, la broma está mejor orientada.

EL CULTO A LA FUERZA

BILBAO. — Un hospedero ha agredido a hachazos a tres de sus pupilas matando a una de ellas y dejando murientes a las otras. Nadie se explica la salvajada, que el autor remató matándose a sí mismo.

El relato constante de las hazañas estropiceras de los «nacionales», puede despertar en ciertos españoles el gusto por la sangre derramada.

A ESE, FRANCO LO DESTITUYE

Antonio de Luna, embajador de España en Colombia, ha publicado en «El Tiempo» de Bogotá, una carta dirigida al autor de un comentario crítico hecho en dicho periódico sobre la película «Morir a Madrid» —¿no debe decirse «Morir en Madrid»?—. Del embajador franquista son estas líneas:

«Usted mismo, con su fina percepción, en un comentario del pasado domingo en «El Tiempo», dice textualmente: «El único defecto de «Morir a Madrid» es un acentuado propósito de presentar a los comunistas como los mayores defensores de la república.» Esta declaración de un embajador franquista merece nuestro aplauso. Ya iba siendo hora de que los enemigos de la República reconozcan que la defendieron otras fuerzas más importantes que los comunistas. Esperamos que pronto coincidan también con nosotros en reconocer que si los comunistas hubieran defendido la República, Stalin hubiera dicho dos palabras sobre el franquismo y la División Azul en Potsdam y en la ONU.

(El comentario es de OPE).

MUÑOZ GRANDES OPERADISIMO

MADRID. — El general Muñoz Grandes, casi generalísimo, desde que regresó de la entrevista con Salazar se halla enfermo de cuidado. Recientemente ha sido operado, con resultado incierto. Lo cierto es que el viaje a Portugal se le ha atravesado.

TRAGEDIA AEREA

MALAGA.—Un aparato de la «Iberia» cayó al mar en Cabo Espartel, cerca de Tánger. Los pasajeros eran turistas escandinavos venidos a la Costa del Sol, de los cuales unos cincuenta han perecido ahogados. El cura mayor dice que la causa de la catástrofe radica en que los turistas no se habían persignado, pero la creencia general es que el aparato —bendecido— de la «Iberia», no se hallaba en condiciones de tomar el vuelo.

La Jornada Confederal de París

LA RESEÑA DEL MITIN JIRA EN EL PROXIMO NUMERO.

Escribimos estas líneas bajo el influjo de un éxito con precedentes, de una gran jornada continuación de ópimas jornadas anteriores. Como cada año, el gentío confederal fue enorme, y no diremos **masivo** por tratarse de una acumulación de individualidades definidas.

Es la gran lección, compañeros. La C.N.T. es el conjunto, el resumen de hombres convencidos, y no solamente la plana **militancial** y esa derivación absurda dada en llamar **mecánica orgánica**. La C.N.T. es lo amplio, lo popular, lo constante, incluso lo heroico. La C.N.T. es fuerza viva, amplitud, generosidad, entusiasmo. Y contra lo que se dice repetidamente, abusivamente, esa C.N.T. no desaparece, y quien se empeñe en sostener tal deprimencia ignora el Palais des Sports, el Palais de la Mutualité, las nutridas asambleas al aire libre de Marsella y otras partes. La C.N.T. es el conjunto y no las fracciones, la historia vivida y la historia por vivir, el sindicato sin intromisiones liderescas y el comunismo libertario.

Esa es la levadura, compañeros, para la consecusión de un libre porvenir para España. Pero importan comprensión, estima, menos derrotismo, menos perder el tiempo de chubasco a chubasco y más aprovecharlo de logro a logro en el sentido de estudio sereno y de aportaciones efectivas.

Es la lección —repetimos— que sacamos de la Jornada Confederal del 11 de abril parisino.

LO QUE FUE EL FESTIVAL

Con el local lleno de público empezó el esperado espectáculo, —que mejor podríamos llamar Festival de la Canción— con graciosa apertura de la ocurrente y trepidante Simone Chobillon, que dio paso a la juventud ruidosa representada por el «Rodin's Jazz-Band», que amenizó la entrada de centenares de concurrentes acostumbradamente retrasados.

Seguidamente apareció el terceto argentino «Los Changos», con buenas canciones del llano y de la cordillera de su tierra lejana. Gustaron el respetable, gustoso del folklore andino. José Luis del Toro, cantor, y Faustino Hernández, guitarrista, recrearon los oídos de la afición flamenquista con sendos cantares de la tierra donde Queipo de Llano nos hizo la santísima. El arte de ambos artistas fue premiado con la estima del público.

Jean Turland tenoreó finamente pedazos de ópera con una voluntad y un estilo que lo hermanan con los oyentes. Turland tiene condiciones para sentirse más libre en las tablas. Comúnmente la modestia perjudica. Adelante, amigo Jean.

Los Tres de Granada cantaron género español algo andaluceado (andalucismo adulterado) con dominio de voz y de cajas... con cuerdas, lo cual parece que no y concuerda. Son tres muchachos explosivos que cumplen su labor con entusiasmo y eficacia.

Pepita Arcas es el tipo tradicional de la cupletista española 1920, y creemos que en otra ocasión lo habíamos dicho. Pero esta vez ha sacado género francés del día, privándonos, en parte, de las delicias del cancionismo antañón puro. No obstante, el arte y la belleza de Pepita fueron abundantemente aplaudidos.

Al aparecer nuestro amigo Léo Campion fue saludado con salva de aplausos, que se repitieron al finalizar su sarta de agudezas, siempre inteligentes y excelentemente intencionadas. Todos muy contentos de haber tenido a Campion a nuestro lado.

Los «5 ELFS» dieron su ritmo moderno y cadencioso en número de seis, lo que es doble ganancia. A los matusalénicos no nos entra el género, pero nos gozamos viendo cómo el pueblo aplaude ese columpio de notas y de cuerpos en exhibición brillante.

Cantor Chamaco y guitarrista Ortega siguieron con fortuna el camino de Flandes (?), iniciado por anterior pareja. Mucha capacidad de arte y vocación acendrada para el mismo. El Ballet Iberia (tres brillantes parejas) se sirvió de Chamaco y Ortega para animar parte de sus bailes, que son famosos, rápidos, caracoleantes, ceñidos, dinámicos cual la variedad del folklore andaluz exige. El Ballet Iberia triunfó plenamente en nuestra fiesta, dejando un grato sabor en la concurrencia en este momento ya dispersada. No dieron sólo Andalucía, sino Madrid y el acento bailado de Calatorao.

Otro triunfo lo cosechó la dilecta cancionista Francesca Solleville, orfebre de la dicción, agradable en el decir, sobria y precisa en sus expresiones tanto mimadas como musicales. Su repertorio va de Jean Ferrat a Léo Ferré, y no creemos que ambos compositores encuentren mejor colaboradora de sus creaciones que la gentil francesca. Sin excesos, sin estruendos, con la encantadora formalidad que la distingue, nuestra amiga Solleville provocó irreprimible entusiasmo en los miles de almas que la oían.

Quedan Laura Hilden y Y. de Murguía para consignar. Laura emprendió por la senda italiana en su engarce de canciones, en la que apareció, sin embargo, una «Violetera» de relieve. Canta estupendamente sin esfuerzo y con un trino insuperable. Su escuela de canto es evidente y sus condiciones de artista innegables.

En cuanto a Yon de Murguía, reafirmó sus facultades de tenor de alto vuelo, deslizando una tras otra canciones clásicas, y de estilo español algunas, cuales «Granada» y «Valencia». En fin, que Murguía cerró con broche de oro —como se dice— la gran fiesta solidaria y fraternal que dos C.N.T. nos han brindado.—*F.*

Las cosas que ocurren en la patria del proletariado

DESDE el año 1933 una misteriosa fatalidad pesa sobre los líderes comunistas que, solemnemente invitados, acuden a la U.R.S.S. para pasar vacaciones o someterse a curas de reposo o de clínica. Unos son enterrados en la patria adoptiva, y otros tienen el tiempo justo para regresar a su país y darse el expiro. Los hay que ni eso, pues mueren en el trayecto.

En realidad, no me interesan gran cosa esas pérdidas inevitables, pues todos hemos de seguir el mismo camino. Pero curioso de la estadística, saco unos datos —que publico— para que cada cual vea lo que hay de «circunstancial» en cada caso. Los datos que aduzco son verificables, con lo que se dice que no contienen engaño.

A partir de 1933 se comienza con la muerte, en Moscú, del líder comunista japonés, Sen Katayama, cuya relación de enfermo se desconoce. En 1949 le toca el turno al presidente búlgaro Dimitroff, víctima —dijeron— de una afección cardíaca. En 1953 fallece Clement Gottwald, secretario del Partido Comunista checoeslovaco, atacado de gripe, precisamente en los días del entierro de Stalin. El funeral de Gottwald tuvo lugar en Praga. Su sucesor, camarada Zapotoecky, muere igualmente en Moscú, sin diagnóstico conocido, cupiéndole también la lóbrega suerte de poder ser enterrado en su tierra. En 1956 le toca el turno funeralicio al polaco Bratislav Berut, que pilló, a su vez, la gripe durante la celebración del 20 Congreso del Partido. En 1961, el secretario del P. C. norteamericano, Williams, como invitado de honor pasa a Moscú... para ser enterrado en la propia Plaza Roja. En 1964, el francés Maurice Thorez expira en su precipitado viaje de Moscú a París. El cierre de este macabro relato nos lo ofrece el líder italiano Palmiro Togliatti, víctima, en la Crimea, de una hemorragia interna, siendo transportado a su país para expirar seguidamente.

Toda esta tragedia inevitable afectando a los primates de diversos Partidos comunistas, nos recuerda el caso de Pepillo el Canario, o sea Pepe Díaz, que, tras haber hecho la guerra de España se refugió en la URSS... para arrojarse o para que lo arrojaran, de una ventana a la calle, al ejemplo de lo ocurrido con el presidente Benes en Praga. No olvidemos que, huyendo lo velozmente que pudo, «El Campesino» se ahorró la gripe rusa, y que el archicomunista y anarcófobo Jesús Hernández prefirió ir a tomar aires de Méjico, pues los de la U.R.S.S. no le iban.

Seguro que en la U.R.S.S. la gente muere como en todas partes. Pero comprendemos la poca prisa que tienen los comunistas españoles en integrarse a la patria del proletariado que es la URSS, y a la otra más nuevecita, que es la China.

MANUEL HERNANDEZ.

CORREO DE REDACCION

C. E. S. E., París. El anuncio llegó tarde!

J.M.R., Tarascón de Ariège. Cumplido encargo.

Núcleo de Provenza

GRAN JIRA

de confraternidad confederal y libertaria en el Château de la Barben, Pelissanne

Organizada por el Núcleo de Provenza, en colaboración con la Zona A de Propaganda, tendrá lugar la Jira regional el domingo día 2 de mayo, en el pintoresco lugar del Château de la Barben, situado en las cercanías de Pelissanne.

Un cultivado compañero pronunciará una charla sobre un tema de palpitante interés general.

No faltará en la Jira la música, retransmitida por los altavoces, juegos y distracciones para pequeños y grandes, además del popular radio-crochet.

Esperamos que todas las Federaciones Locales, sus Secretariados y militantes, obrarán rápidamente en consecuencia organizando los consiguientes viajes colectivos y realizarán la natural propaganda entre sus familiares, amistades, simpatizantes y emigrados económicos, con el fin de darle mayor realce a la Jira.

NOTA: Aprovechamos la ocasión para anunciar públicamente las dos siguientes Jiras, las que tendrán lugar el domingo 6 de junio en «Les Cèdres» de Cabrières d'Avignon, y el 4 de julio en la Playa de la Aygade, en Hyères, donde como de costumbre, los viejecitos y enfermos de la casa de reposo del «Beau Séjour», serán los invitados solidarios de la familia confederal y libertaria del Núcleo de Provenza.

Y adelantamos que ello no será óbice para que después de la celebración del Congreso Intercontinental de FF. LL. exista aún la posibilidad de organizar más, inclusive Inter-Núcleo.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con sinfesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

ACTOS DEL 1° DE MAYO

EN BURDEOS

MITIN 1.° DE MAYO

Gran mitin para conmemorar la magna fecha que tendrá lugar en el cine Capucins, el día 1.° de mayo, a las nueve y media de la mañana, con la participación de los compañeros:

Joseph SORIANO, C.N.T.F.

Federica MONTSENY, C.N.T.E.

Quedan invitados todos los refugiados españoles y trabajadores en general.

EN MONTPELLIER

Domingo, 2 de mayo,
a las nueve y media de la mañana

GRAN MITIN
ANTIFRANQUISTA
En Palladium
(ex Palais d'Hiver)

Con la participación asegurada de:

Ch.-Aug. Bontemps,
Denis Forestier,
Aristide Lapeyre,
Morvan Lebesque,
Rodolfo Llopis
y Federica Montseny.

MITIN EN DREUX

El día 1.° de mayo, en conmemoración de la histórica fecha, más con giro antifranquista, tendrá lugar en la Salle des Réunions de la rue St-Tibault, a las diez exactas de la mañana.

Ocuparán la tribuna:

Edgar Emilio RODRIGUEZ, por las Juventudes Confederales, y

Conrado LIZCANO, por la CNT española.

Interesa la mayor concurrencia a este fraternal acto para repudiar con vigor el régimen tiránico de Franco.

Por la libertad del pueblo español, acudid al mitin del 1.° de Mayo.

RHONE-LOIRE

CONCENTRACION LIBERTARIA DEL 1.° DE MAYO EN LYON

Esta Comisión de Relaciones comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes en general de la región, que desde ahora ya pueden ir organizando el viaje para este primero de mayo, que como de costumbre venimos celebrando cada año sea de una forma sea de otra pero siempre con la gran asistencia de la familia Confederal y Libertaria. Pero este año, que en España se va dibujando el espíritu de rebeldía que cada hombre lleva consigo, es necesario que revista el carácter adecuado a las gestas que se desarrollan en el interior de la península Ibérica, por ello esta concentración debe ser *una gran concentración libertaria*.

LA COMISION DE RELACIONES

COMUNICADOS

F. L. DE BEZIERS

Pone en conocimiento de todos sus afiliados, simpatizantes y compañeros en general, que para el día 25 de abril tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero José Borraz, en su local social de Béziers, a las nueve y media de la mañana, bajo el tema:

La C.N.T. en el porvenir de España.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 17 de abril de 1965, a las once de la noche, en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées. Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea.

COMISION DE RELACIONES DEL NUCLEO AUDE-P. O.

Como todos los años y para conmemorar el 1.° de Mayo, tendrá lugar la celebración de una jira de carácter departamental en la localidad de Carcasona en el pintoresco sitio denominado el Pecheru, y para los amantes de la historia se visitará la Cité.

Para ello esta Comisión de Relaciones invita a su participación a todos los compañeros y FF. LL. del Núcleo.

Y al mismo tiempo lo hace partícipe a los departamentos limítrofes del Ariège, Tarn, Haute Garonne, Hérault, que con sus respectivas Federaciones Locales sean presentes a la confraternización de dicha fecha.

SECCION DE S.I.A. DE MONTPELLIER

Esta Sección convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 18 del mes de abril, a las nueve y media, en su domicilio social.

Dada la importancia del Orden del Día a tratar se ruega la máxima asistencia y puntualidad.

F. L. DE PARIS

Asamblea general para el día 25 de los corrientes a las nueve de la mañana. Muchos e importantes problemas. Se ruega puntual asistencia.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 25 del corriente, a las nueve y media de la mañana, 42, rue Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

Se recomienda la puntual asistencia de todos los compañeros.

AVISO

Se comunica a los compañeros interesados de ALIANZA SINDICAL, que el segundo número del Boletín ha aparecido.

Pedidos al compañero Seseña Felipe, 50 Av. Raymond Naves, a Toulouse. Precio, 0,50 frs. C.C.P. número 10 35 25, Toulouse.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. **Precio: 1 F.**

NECROLOGICA

TOMAS GALVANI

El día 8 de enero de 1965 falleció el compañero Tomás Galvani, a la edad de 61 años.

Era oriundo de Castaela (Alicante), donde estuvo hasta la edad de quince años. Luego fue a trabajar de ladrillero a Madrid, donde pudo hacer algunas economías y se vino a Francia permaneciendo entre compañeros. Al estallar el Movimiento de 1936 se encontraba en plena campiña, lejos de Montpellier, y no se pudo enterar de que un número elevado de compañeros marchaban a España para tomar parte en los sucesos. Cuando lo supo, quería marchar solo a España, cosa que no hizo a consecuencia que su compañera estaba moribunda. Junto con otros compañeros organizaron el Comité Antifascista en el que trabajó con ardor y mucho sacrificio.

A la llegada de los primeros refugiados del Norte, Galvani dedicó toda su fuerza y voluntad para atenderles en alojamiento, trabajo, documentación, y aliviar a los que no podían salir de los campos. Se ocupó también de los niños y las Colonias, de su alojamiento y control, y esto sin saber escribir ni leer. Tal fue el compañero Tomás, el hombre bueno y solidario. Cuando la desbandada su hogar se convirtió en asilo. Todos cabían en él menos Tomás. Por su casa pasaron Federico Urales, Alaiz, Carbó, entre otros. Alaiz le decía: «Tomás, nosotros perdimos allí y tu aquí. Es cuestión de postura.» En Alicante también le fusilaron un hermano los franquistas.

Un hombre que no sabía escribir ni leer, pero que poseía conocimientos sociales fundamentales y una firmeza y voluntad para defenderlos. Es así como durante su agonía no aceptó el servicio del clero y pidió que lo dejaran tranquilo, puesto que no era creyente.

Al entierro acudieron muchos compañeros españoles y franceses que guardaban gratos recuerdos de Galvani. Un compañero pronunció unas palabras de elogio al dársele sepultura.

Que su compañera e hijos estén seguros que les acompañamos en su dolor.—*F. L. de Montpellier.*

DONATIVOS PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

En la lista correspondiente al número 342 del «C. S.», el donativo de varios compañeros a la memoria del compañero Gilabert, donde dice 66 frs. debe decir 60 frs. Agradecidos al compañero que hizo la observación.

Paris: Sobrevía, 5 frs.; Manent, 10; Una libertaria, 30; David y Evaristo 25. Ugine: Ahijado, de la venta de turrones, 11. Bordeaux: Mondéjar, 5. Châteaudun: A. Casorran, por la venta de turrones, 90. St-Amans: R. Bolea, 5. Gap: Pradas, 30. Juan Ferrer, St-Ouen, 23. Total, 234 frs.

Servicio de librería

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

F.

G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste 3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti 24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (de roman vrai d'un siècle d'anarchie) 25,00
Han Ryner:
J'ai nom Eliacin 7,50
Les grandes fleurs du désert. 7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée 7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer .. 15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit 12,00
Sebastien Faure:
Mon communisme 5,00
Propos subversifs 5,00
Mon opinion sur Dieu 2,50
Albert Camus: L'homme révolté. 14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre 15,00
Bernard Clavel: L'espagnol 13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne 8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire 12,30
«Revolución y Regresión», Rocker 18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon 15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker 15,00
Gaston Leval : L'indispensable révolution ..... 4 F
Nicolas Stoinoff : Un centenaire bulgare vous parle ..... 8 50 F
Voline : La révolution inconnue 1917-1921 ..... 3 F
Pierre Besnard : L'éthique du syndicalisme ..... 4 F
«La revolución desconocida». Voline 13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa) 3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer 17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz 10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Clade 6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán 6,50

Nuestras Ediciones

Francos

«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina 2 80
«Salvador Seguí» 3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo 0 30
«El Quijote de Alcalá», José-María Puyol 1 00
«La Revolución Desconocida», Voline 13 50
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol. 5 00

TEMAS VARIOS

«Escarceos sobre China», de Víctor García 3 70
«Breve historia de la Revolución mexicana», de J. Silva Herzog, 2 vols. 13 00

EDITORIAL PROYECCION

George Orwell: Cataluña 1937. Testimonio sobre la revolución española. 15 F.
Daniel Guérin: Marxismo y Socialismo Libertario. 8,50 F.
Boleslao Lewin: La Inquisición en Hispanoamérica. 18 F.
Gustav Landauer: La Revolución. 8 F.
Henri Desroche: En el país del Kibutz. 15 F.
Peter Heintz: Problemática de la autoridad en Proudhon. 12 F.
R. Sender: Réquiem por un campesino español. 8,50 F.
Tibor Déry: Niki o la historia de un perro. 8 F.
Ignazio Silone: El Zorro y las Camelias. 8,50 F.
Georges Arnaud: La mayor pendiente. 10 F.

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X), C C P 1350756, Paris.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La Confederación Nacional del Trabajo es idea y fuerza. Cada afiliado debe ser ejemplo de idealidad y constancia.

LA VERDAD ANTE TODO

¿Quién es Eloy Gutiérrez Menoyo?

LA radio de La Habana anunció el 25 de enero la captura de Eloy Gutiérez Menoyo, ex comandante del Ejército Rebelde, junto con tres de sus hombres, posteriormente identificados como militantes de la organización revolucionaria que, en Cuba y en el exilio, había organizado el ex compañero de armas de Fidel Castro.

Menos de veinticuatro horas después todos los aparatos de propaganda de la dictadura cubana comenzaron la campaña de difamación y descrédito del hombre que inició la guerra contra Batista en la Sierra del Escambray, situada en la provincia central de la Isla, territorio donde, en definitiva, se llevaron a cabo las operaciones militares que obligaron al ex sargento taquígrafo a emprender la huida aérea hacia el feudo del difunto Rafael Leónidas Trujillo.

Como es usual en la propaganda comunista, los calificativos de *contrarevolucionario, gusano, agente del CIA, instrumento del imperialismo*, etc., son aplicados con prodigalidad generosa a Eloy Gutiérrez Menoyo, tratando de brindar un retrato distorsionado de su verdadera fisonomía revolucionaria, de su carácter de hombre de acción, presto siempre a la lucha por la causa de la libertad y la justicia.

Pero, ¿quién es realmente Eloy Gutiérrez Menoyo? Una breve referencia a sus antecedentes familiares nos ayudarán a situarlo ideológicamente. Toda su familia, incluso él mismo, es española. Sus padres, gente modesta y sencilla, militaban en el Partido Socialista Obrero Español. Su hermano mayor murió en los primeros meses de la guerra civil española, luchando contra las huestes nazi-fascistas en los frentes de Madrid. Después de la derrota sufrida por el pueblo español por el apoyo brindado a Franco por las potencias del Eje, la defección de la llamadas democracias y la traición sin nombre perpetrada por la Unión Soviética, la familia Gutiérrez Menoyo emigró hacia Cuba, donde encontró asilo político. Entonces Eloy tenía unos cuatro o cinco años de edad.

Al dar Batista el golpe de Estado, el 10 de marzo de 1952, Eloy, que apenas contaba 17 años, se incorporó a la lucha clandestina contra el régimen militar, siguiendo a su hermano, el segundo de la familia, e interviniendo en el asalto a Palacio, el día 13 de marzo de 1957. Eloy salió ileso y pudo eludir la persecución de la policía, pero su hermano cayó mortalmente herido en aquella acción, sin duda la más gloriosa y heroica de todas las desarrolladas en Cuba contra Batista.

Pero, ni el fracaso del asalto a Palacio ni la honda tragedia sentimental que significó para él la muerte del hermano, menoscabaron su valor ni quebrantaron su decisión de proseguir la lucha contra el usurpador, sino todo lo contrario. Meses después ya estaba situado en la Sierra del Escambray, a la cabeza de las fuerzas guerrilleras del «Directorio Revolucionario 13 de Marzo», organización democrática y verticalmente anticomunista que tuvo combatientes tan heroicos y abnegados como José Antonio Echevarría, Fructuoso Rodríguez, Juan Pedro Carbó Serviá, «Machadito», Westbrook, Menelao Mora y tantos otros que dieron sus vidas en la lucha por la libertad del pueblo cubano y *contra todas las dictaduras*.

Apenas Fidel Castro tomó el poder por asalto, Eloy Gutiérrez Menoyo comprendió que había caído un régimen tiránico, pero que estaba siendo sustituido taimadamente por una dictadura totalitaria y caudillista. Como prueba, sólo tenía que observar la disolución del Ejército Revolucionario que había combatido bajo su mando en el llamado II Frente Nacional del Escambray. Trató, durante algún tiempo, de mantener unidos a sus hombres y dirigió sus esfuerzos a organizar una fuerza guerrillera capaz de trasladarse a España para combatir contra Franco. Fracasado también en este empeño por la tenaz resistencia comunista a permitir ningún tipo de actividad que no fuera controlada por «el partido», Eloy Gutiérrez Menoyo no tuvo más solución que el exilio. Y a él se dirigió en 1961, buscando lugar desde el cual poder organizar la lucha contra el régimen de Castro.

Aquí, en los Estados Unidos, estuvo internado durante varios meses en el campo de Mac Allen, en Texas. Puesto en libertad tras una fuerte campaña pública de sus seguidores, comenzó a integrar una organización revolucionaria con el fin de constituir un soporte orgánico que sostuviera sus actividades insurreccionales en el interior de Cuba. Desde hace unos meses andaba «extraviado» por los caminos del Caribe y ahora, después de haber entrado y salido varias veces de Cuba, ha caído prisionero, merced a la traición de elementos cobardes del Ejército Rebelde que estaban en contacto con él.

La masa emigrada cubana se ha sentido herida por este contratiempo, pero no ha reaccionado con la energía neecsaria para salvar la vida de Eloy Gutiérrez Menoyo y sus compañeros de infortunio. Nosotros, como libertarios, en lugar de llorar la desgracia, creemos que hay que ponerle remedio pronto, realizando acciones que obliguen al dictador Castro a respetar la vida de estos prisioneros. Volvemos a recordarles a todos que el ejemplo inspirador debemos buscarlo, todos, en la historia del «ejército clandestino judío» y en los hechos por éste realizados que condujeron a la constitución de su «hogar nacional» en las viejas tierras de Palestina.

(Información de los compañeros cubanos en exilio.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

TURISMO EN PAIS FASCISTA

LA agitación estudiantil en España supone, evidentemente, una vibrante reivindicación de la dignidad humana. Efluvios de simpatía se perciben acá y acullá, en unos y en otros países. Ya no es el hecho de una solidaridad moral de partido, una consigna de afinidad de organizaciones. Aun siendo esto lo corriente, cabe no olvidar que existe también entre los seres humanos, afortunadamente, la predisposición a captar lo bueno y lo malo desde el punto de mira humanitario.

Muchos, en todos los países, han percibido el hecho de acusada injusticia que revela la actitud del Estado español con respecto al pueblo hispano, actitud que se acentúa actualmente con el trato que se hace a los estudiantes. La simpatía, la inclinación afectiva al respecto de una causa noble es cosa laudable, pero su alcance, los beneficios de ello son harto limitados a no ir más allá.

Y más allá de la simpatía, del afecto hacia los estudiantes españoles, han tratado de ir en Finlandia, al decidir la Dirección de la Radiodifusión Nacional el suprimir todo lo que sea publicidad en relación con el turismo español, toda referencia que pueda ser favorable al Estado franquista. ¿Cuál sería el resultado si el ejemplo de Finlandia lo tuvieran en cuenta los demás países del mundo, singularmente los de Europa? Simplemente: menguaría considerablemente el chorro de riqueza que obtiene el gobierno español por medio del turismo. Además se contribuiría a estrechar el cerco de repudio, de adversión hacia el sistema social que padece Iberia.

Pueden las organizaciones internacionales de tipo sindical obrero llevar a cabo, con resultados eficientes, en el seno de cada país, una campaña en contra del turismo español. Es una de tantas modalidades de actividad cuyos resultados han de beneficiar la causa que impulsa la liberación de España.

Huelga decir que, en sus relaciones internacionales, es la Alianza Sindical la más apropiada para mostrar a quiénes corresponda la necesidad de usar recursos contundentes, en lugar de platónicas adhesiones, que vienen a resultar algo así como cantos a la luna.

JUVENTUD, PATERNALISMO Y EGOLATRIA

De Bruselas, de Londres, por conducto del órgano que tiene la Sección francesa de la Internacional de Juventudes Libertarias, se conoce el criterio del sector juvenil hispano ante los problemas del momento. Descuella la afirmación de principios; el puntualizar trayectoria ante el presente y el inmediato futuro social de nuestro país de origen. También se hace referencia a la relación que hay y puede haber entre los compañeros ya veteranos en el cotidiano vivir, y los jóvenes propiamente dichos.

Interesa a todos, ya que no puede por menos que redundar en bien del conjunto, el contacto, la relación en clima de armonía, entre los que físicamente son jóvenes y aquellos que ya no lo son. Y puntualizó lo de *juventud física* descartando adrede aquellas consideraciones que hacía Mac Arthur: «La juventud no es un episodio de vida. Es un estado de espíritu, un efecto de la voluntad, una cualidad de la imaginación, una intensa emotividad, una victoria del valor sobre la timidez, del gusto por la aventura sobre lo acomodaticio.»

Dos características precisa atenuar si en verdad se quiere, en el ambiente libertario, por supuesto, evitar sensibles asperezas que a la postre pueden dificultar los pasos para una conveniente marcha en conjunto y con un común objetivo; importa poner fuera de uso la propensión paternalista, que, por su aire de suficiencia, determina la antipatía de todo aquel que no se resigna a ser seguidor sin análisis, sin objecciones. Es aconsejable también apagar la egolatría que a veces encarna en gente moza, por el hecho de serlo. De una y de la otra característica, ambas perniciosas, pueden derivarse lamentables conflictos, extendiendo raíces en lo moral y hasta en lo material.

Importa no desperdigar energías; se ha de poner empeño en no ahondar diferencias. Contra un poderoso enemigo común, viejos y jóvenes libertarios tinen tarea a realizar. Si tenemos en cuenta que en el seno del hogar, entre las familias, brotan disgustos que, a la postre, en familia se remedian, ello nos da ejemplo de lo que se puede hacer, de lo que *se debe hacer*, si se tercia, apelando a todos los recursos.

NUEVAS SENDAS DE CULTURA

Todo cuanto tienda a un efectivo progreso social, partiendo del individuo, indudablemente merece estima. Misión cultural es la que asume la UNESCO. Claro que serias impugnaciones pueden hacérsele y se le han hecho en torno a ciertas representaciones acogidas en su seno. Sabido es que se ha demostrado por los motivos aludidos, flagrante contradicción a lo que sus Estatutos aseguran que significa. Pero se va ahora al esbozo de una actividad determinada:

En su bregar contra el analfabetismo en los países subdesarrollados, el profesorado dependiendo de la UNESCO ha comprobado, particularmente en lo que concierne a los adultos, cuán lento y difícil resulta enseñarles las primeras letras, hacerles conocer bien el alfabeto para que puedan habituarse a leer correctamente y aprender por la lectura aquellos conocimientos esenciales de cultura. Ha tenido lugar recientemente en Roma, patrocinado por el citado organismo, una reunión de elementos técnicos en estudios pedagógicos, donde ha habido la representación de sesenta países. En dicha reunión o congreso se han examinado las características viables de nuevos métodos de enseñanza.

Se trata de relegar a un segundo término la enseñanza del alfabeto, sustituyendo estas nociones por el efecto visual de imágenes en serie. Así pues aquellos conocimientos que constituyen en el sistema escolar corriente la cultura elemental, desfilarán por medio de la cinta cinematográfica ante los ojos del alumno para que de la retina pasen al conocimiento. Quizás haya algo de los métodos que en lo concerniente a los niños puso en práctica con magníficos resultados el profesor belga Ovidio Decroly, cuyo nombre va unido a su sistema de enseñanza conocido internacionalmente.

Al parecer se proyecta construir en Magenta (Italia), un centro de experimentación internacional con miras a desarrollar en gran escala el aludido sistema de enseñanza, preparando a tal fin los materiales adecuados. El financiamiento de ello, con coste aproximado de unos veinticuatro millones de francos nuevos ha de correr a cargo de los países comprometidos en llevar por delante una tal tarea.

Ahora bien, el mencionado proyecto de lo que podríamos llamar *cultura acelerada* y que de llevarse a efecto con intensidad ha de ofrecer buenos resultados, debería ir paralelo al sistema más lento de enseñanza de las primeras letras. Es en los libros donde se halla condensada, con toda su amplitud e importancia, la cultura. Y es con el esfuerzo individual de leer —que para los más constituye un placer mental— que se puede ampliar y consolidar lo que inicialmente se haya ido aprendiendo a base de imágenes.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

REFLEXIONAR NO ES ABDICAR

«He leído con interés tu crónica «A un año de distancia» y, por esta vez lo siento, no comparto tu punto de vista, ni el del compañero Peirats, ni el de Fontaura. No comparto tampoco vuestro pesimismo, sin querer por ello dar la razón a aquel compañero que dijo que el resultado de vuestras apreciaciones sobre el anarquismo internacional no podía ser otra cosa que un peligro para el mismo, además de ser una obra contraria y demoledora.» (Antonio Pereira, Italia, 27-3-1965.)

LA misiva de este compañero ocupa seis páginas normales a máquina en líneas apretadas, atiborradas de ejemplos imaginativos, a fin de probar que nuestro movimiento, sindical y anarquista, se halla floreciente y se manifiesta en incontenible empuje en todos los puntos del hemisferio. Que más lo quisiera todo aquel que se preocupa por nuestro porvenir y se inquieta por ver —por lo menos— restablecer las posiciones de los años 30. Pero todos los ejemplos que cita nacen de una desmedida euforia y de un desconocimiento poco menos que total de nuestra situación real en cada uno de los países que cita. Refiriéndose a nosotros mismos, a los españoles, se le ocurre este juicio poco menos que peregrino: «¿Nada te dicen sus realizaciones económicas, su ayuda económica al movimiento, ni el ejemplo luminoso de Aymare, continuador de nuestras colectividades aragonesas...?

Sin duda alguna el compañero Pereira ignora que no hay tales ejemplos económicos y que Aymare suscitó infinidad de problemas al movimiento, que no fue la colectividad ideal que él imagina y que tras improbos, repetidos y muy costosos ensayos, ha debido ponerse en venta... Del mismo calibre son los demás ejemplos que su carta ofrece. Afirma que: «La campaña de prensa de *nuestros numerosos diarios y revistas*, unida a las huelgas y a las protestas que se han desencadenado en toda la Unión norteamericana y canadiense, ha puesto en graves dificultades a los gobiernos de estos países, y el gobierno yanqui se ha visto obligado a un compás de espera en el Vietnam y Vietcong *y suspender definitivamente la ayuda a la España de Franco y asimismo a Salazar*.» Y alude a la presión de los sindicatos portuarios *nuestros*, en dichos países con la misma desenvoltura que habla de *nuestros* numerosos diarios y revistas. Inexistentes, en lo especificamente nuestro, unos y otros en esos países, como inexistente es ya Aymare.

En el mismo estilo se refiere a toda América del Sur y de allí nos lleva a Holanda, Bélgica, Alemania, etc., describiendo maravillosas realizaciones e inmensas fuerzas sindicales en marcha que están haciendo doblegar a todos los gobiernos... ¡Fuerzas sindicales auténticamente libertarias!

Nos deja estupefacto. Pero no en el sentido que imaginó y desea.

∴

Desde Chile y desde U.S.A. nos aplican un mondable y no pocos cintarazos se nos propina aquí mismo, atribuyéndonos lo que no decimos. Se nos acusa poco menos que de perjuros, de abandono ideológico y de apostasía, amén de pesimistas, porque decimos «que de continuar por el camino que vamos, el anarquismo quedará como artículo de curiosidad, condenado a los anaqueles palvorientos del Museo».

No opinamos de la misma manera todos aquellos que insistimos en que es necesario salir del paso en que nos encontramos, en tanto que movimiento cuya vitalidad sólo puede probarse con los hechos. De México y Argentina, de Inglaterra y de Italia, en Francia y en todo lugar en que existe vestigios de movimiento, llegan voces que con diverso tono registran el hecho. Bien es cierto que el tema fue manido tópico justificativo, para quienes en todo tiempo buscaron pretexto al abandono o a la prevaricación, y que por tal motivo pueden parecer suspectos todos quienes de una manera u otra plantean —planteamos— el problema. Estimamos que nuestro tono y nuestros argumentos no pueden dar lugar a dudas. Tanto peor para todos si así ocurre ya que daremos prueba de no querer realizar el esfuerzo de comprendernos.

∴

Hemos repetido que no son nuestras ideas las que se hallan en crisis. Ni nuestros postulados, ni todo lo esencial de la crítica ejercida por el anarquismo en sus poco más de cien años de existencia en tanto que movimiento social y de lucha. Hemos reafirmado que en lo esencial nada hay a revisar en el sentido y alcance que se da a la expresión *revisionismo*. Pero insistimos en que mucho hay a meditar, en el orden táctico, en el detalle de los métodos y en el de las definiciones aplicadas a casos y épocas que han pasado o se hallan en instancias de desaparecer. Esto es claro y su necesidad se afirma en la situación actual de nuestro movimiento en el mundo.

Hemos asistido días pasados a un festival cinematográfico organizado por la U.N.E.F. en solidaridad con los estudiantes españoles. Hubo un documentario sobre España tomado en tiempos de la Revolución. Los anarquistas no aparecen para nada. En ocasión de la proyección de «Mourir a Madrid» hubo en nuestra prensa quejas y protestas —que semejan al llanto del clásico cornudo apaleado—. Las mismas quejas se repiten a cada instante. ¿Pero es que nuestro movimiento se ha ocupado realmente de recontruir todo el documental cinematográfico o impreso que pueda *probar* nuestra presencia en España? ¿Podemos imprecar a los jóvenes estudiantes su ignorancia respecto a la existencia de C.N.T.-F.A.I.-JJ. LL.? ¿Podemos acusar de ignorancia, traición o negligencia a escritores y a cineastas?

Otro detalle. Cada año se celebra en París —y en provincias— la semana de estudios marxistas— con afluencia diaria de millarés de personas que pagan su entrada. ¿Es que existe la posibilidad de actos del mismo estilo en cuanto al anarquismo, a Proudhon, o a un pensador anarquista?

Idem. ¿En qué situación se halla la A.I.T., jamás citada en nota internacional alguna de la prensa diaria?

Idem. La edición completa de las obras de Bakunin no la realizó el movimiento anarquista por diversas carencias. Se conocerá gracias al Instituto Internacional de Historia Social de Amsterdam. No contamos los anarquistas en el mundo con una editorial a la medida de las actuales necesidades de la propaganda.

Podríamos citar cantidad de ejemplos que a muchos pudieran parecer deprimentes o pesimistas. A la par podríamos citar algunos optimistas y promisores. Lo hemos hecho repetidamente en estas columnas. Pero nos negamos a continuar en la línea política del avestruz. No es caso de escondernos aún sin saber escondernos. Importa salir a la luz. Airearnos primero por dentro. Terminar con una mentalidad troglodita que nos destruye internamente. ¿Hemos de decir que pasamos lo más ganado de nuestro tiempo a disputarnos, a desgarrarnos, a dividirnos, para goce y reposo de nuestros adversarios? Pues así es. En parecido alcance en Argentina que en Italia, en Francia y en casa nuestra.

Y esto es algo que debemos *revisar* a fondo, pues es el más doloroso tormento de nuestra crisis.

No nos salvaremos con enfáticas declaraciones de fe ni con golpes de pecho. No olvidemos, por lo primordial, el llamado de «Tierra y Libertad» de México.

Azúcar «Fidel» contra la amargura de Franco

MADRID. — España comprará aproximadamente 120.000 toneladas de azúcar a Cuba este año, a un precio casi el triple del que impera en el mercado mundial, dijeron unos expertos en comercio internacional.

Se agrega que una de las razones para esto pudiera ser que no encontrará disponible esa cantidad en otra fuente, y también que a pesar del alto precio —que se informa equivale a 6,71 centavos de dólar la libra, que se compara con el vigente actualmente en el mercado de 2,5 centavos — España puede obtener alguna ventaja de este negocio con Castro.

«En primer lugar España necesita azúcar», dijo un experto. «Aparentemente no hubo ofertas en tal volumen del Brasil o la República Dominicana, otros países a los que España compra azúcar.

«En segundo lugar, hay exportaciones españolas a Cuba, incluyendo órdenes de hace tiempo, por los cuales Cuba también pagará alto precio.

«Así que en resumen España recibirá su azúcar, y sus astilleros y algunas de sus fábricas se habrán mantenido ocupadas, y Fidel Castro contará con algunas nuevas unidades para sus flotas pesquera y mercante.»

De acuerdo con cifras del ministerio de Comercio, España consumió 600.000 toneladas de azúcar en 1964, y produjo únicamente 400.000 toneladas. El balance fue cubierto en más de la mitad por Cuba.

Hubo mucha discusión sobre la extensión del Tratado Comercial Hispano Cubano a 1965.

«La mayor divergencia era sobre el precio del azúcar, que la delegación cubana trataba de mantener en 5,6 centavos de dólar la libra como en el acuerdo anterior, pero España demandó una reducción y la obtuvo, aunque el precio está muy por encima de los precios mundiales.»

Los detalles del acuerdo comercial, anunciado brevemente con anterioridad este mes aquí y en La Habana, no han sido dados a conocer. Pero los expertos comerciales han logrado descifrar algunas de las especificaciones, incluyendo el precio que por el azúcar cubano España pagará en 1965.

«España ansia mantener su comercio con Cuba en la balanza.» dijo uno de tales expertos. «La extensión del acuerdo hace esto posible, aunque sea al alto precio que paga por el azúcar.»

En torno a las alianzas sindicales

por Acracio RUIZ

LA idea de Alianza parte del mutuo reconocimiento de que la conjugación de esfuerzos es, cara a los objetivos que se persiguen, de mayor eficacia que si cada una de las partes actúa por separado. Y se sobreentiende que, cara a esos objetivos comunes, las partes aliadas han de demostrar su buena predisposición por dar validez a la entente establecida, poniendo en la balanza de la lucha todo el peso de sus fuerzas e influencia, para crear el clima apropiado que contribuya al buen éxito de la empresa.

Quiere decirse, que el valor de las Alianzas radica esencialmente en el ejercicio práctico de lo que determinan sus bases programáticas. Una Alianza que sólo lo sea en teoría, difícilmente podrá obtener finalidad alguna si no es su más rotundo fracaso. Su propia inercia le anquilosa e inhabilita, siendo organismo muerto que no pasa de ser ficción y descrédito.

La Alianza Sindical concertada en el exilio, para lo cual fue necesario que transcurrieran más de veinte años, tuvo y tiene por misión primordial combatir al régimen fascista establecido en suelo hispano, para lo que es indispensable la estrecha cooperación en el reforzamiento de los lazos de solidaridad entre los trabajadores españoles, víctimas de la dictadura, allí donde se encuentren. Si, combatir al régimen fascista, porque mientras el fascismo subsista en España no estará permitido al pueblo español en general, y a la clase explotada en particular, hacer uso de sus inalienables derechos; por cuanto estos derechos no pueden establecerse, y menos prosperar, dentro del marco de la traición desbordada en genocidio.

El combate contra lo que hemos dado en llamar franquismo debió y debe serlo con todas las consecuencias, mediante el empleo de todos los medios al alcance de los trabajadores españoles, si es que no hemos olvidado las causas de que Franco y los suyos lograrán usurpar el poder político en España, y por consiguiente cuanto de aquella usurpación es consecuencia a lo largo de 26 años de infamias e infortunios para el pueblo sometido.

Durante estos 26 años hemos podido comprobar que el franquismo no se puede combatir con meras intenciones, ni a base de una «ligera propaganda» que se lleva el viento. Es muy aconsejable, pues no se ofrece otra alternativa, que nos tomemos en serio el problema de la Alianza Sindical, conviniendo en que esta debe y puede servir para algo útil si queremos que tenga la virtud de inspirar respeto y ser tomada en consideración dentro y fuera del ámbito hispano. Aún debe ser tiempo de que, a pesar de todos los pesares, de todas las incongruencias y negaciones, de todas las buenas o malas intenciones, esta Alianza no continúe prestándose a engaños. Pese a todas las dificultades, a todos los contratiempos, de lo que para enemigos o adversarios pueda ser tolerable o impermisible, la razón de la lucha en propia defensa de los trabajadores españoles, allí donde nos encontremos, no debe ser enajenada ni sujeta a extraños convencionalismos que la minimicen. Sin negar el cúmulo de inconvenientes creados al conjuro del tiempo y de los juegos de «alta política internacional», nuestra situación es un caso de dignidad colectiva que hay que defender frente al conformismo e incluso frente a la intimidación si por esta se intentara acallar nuestra protesta o invalidar nuestro combate.

Si por indiferencia o por cobardía se abandonara el campo de combate contra la tiranía, entonces debería confesarse que, a pesar de todo, el régimen fascista impuesto a los españoles es «invulnerable»; admitir que «los pueblos tienen los gobiernos que se merecen», y que los españoles, con o sin pasaporte franquista, «deben rendirse a los pies del tirano». Frente a situaciones extremas, los términos medios carecen de valor; pues, que el término medio en estas situaciones viene a ser la forma «cómoda», la fuga «diplomática» o manera de claudicar sintiendo la vergüenza de confesarlo. Lo que podría traducirse en triste y poco honorable derrota moral.

Hemos de reiterar que el valor de las Alianzas depende de la consistencia de las fuerzas que se alían y de la honestidad que las mueva. En el exilio no hemos sido afortunados en los resultados de una Alianza que debió serlo de verdad y que desde su principio tuvo que haber estado estrechamente vinculada a España; no en términos simbólicos, sino en contacto estrecho con la realidad de nuestro pueblo. Los trabajadores que formamos parte de la Alianza debimos y debemos sentirnos íntimamente ligados a la suerte de nuestros hermanos, en la Península o en la emigración de signo económico, quienes en ambos casos sufren, directa e indirectamente, las funestas consecuencias de 26 años de dictadura. Sobre todo esto se ha insistido reiteradamente y hay que continuar insistiendo.

Los organismos representativos de las organizaciones integrantes de la Alianza debieran sentirse obligados a satisfacer su cometido de elemento de enlace y relación entre España y el exilio. Un exilio ajeno a lo que en España acontece, por carencia de información periódica y responsable; que sólo está a su alcance la «noticia de prensa» o el detalle eventual camuflado en la correspondencia privada, no es terreno abonado al estímulo, que en muchos casos podría ser motivo de una situación ambiental favorable.

En estas circunstancias, los organismos de enlace de la Alianza, igualmente poco propicios al método de la inter-relación, se ven con frecuencia imposibilitados para enfocar sus actividades hacia la opinión de los trabajadores de aquellos países donde nos hallamos radicados, perdiendo a veces la oportunidad de crear un ambiente de simpatía y solidaridad. Por diversas razones que no son un secreto, la Alianza Sindical se ha visto desplazada, falta del necesario empuje para estimular al obrero que en España padece, sobre el sistema de explotación, las consecuencias del régimen que le azota. Se ha llegado al punto donde las organizaciones aliadas habrán de reconsiderar la situación con el decidido propósito de remediarla antes de que sea demasiado tarde.

(Continuará)

Los fracasados gritan fracaso

MADRID. — Varios miles de trabajadores han manifestado en el paseo del Prado y sus cercanías en favor de la libertad de asociación y contra la sindicación gubernamental obligatoria. El parte de Gobernación se alude victorioso porque en el Prado no concurrieron miles de trabajadores, en realidad, porque estaban distribuidos por las calles adyacentes impedidos de penetrar en el Prado por la fuerza «pública», acumulada con miles de números, para impedir que la manifestación se hiciera. Sin embargo, en grupos de diez a veinticinco personas la demostración se consiguió en el mismo Prado a base de un millar, cuando menos, de obreros protestatarios. De no haber sufrido oposición cerrada por parte de las autoridades, la acumulación antifranquista hubiese alcanzado una suma superior a las doce mil almas.

Aparte la sindicación libre, la manifestación exigía jornal mínimo de 175 pesetas diarias en lugar de 60, como rige actualmente.

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

22 AVRIL 1965
NUMERO 346
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le conflit Peugeot

UNE semaine après le déclanchement du conflit qui oppose l'usine Peugeot à la direction, nous pouvons déjà tirer quelques enseignements utiles.

Mais d'abord quelques constatations : parmi les revendications des syndicats nous retrouvons « le retour aux quarante heures » et « la levée de toutes les sanctions prononcées par la direction »

Octave Mirbeau disait que les « peuples passent la moitié de leur vie à se forger des chaines et l'autre moitié à les briser » ; le conflit Peugeot vient une fois de plus confirmer cette maxime. Nous n'avons pas oublié que ces mêmes syndicats qui aujourd'hui réclament le retour aux quarante heures furent, au lendemain de la libération, les promoteurs des heures supplémentaires.

C'est pourtant une satisfaction pour nous, à qui on a souvent reproché d'être un peu « vieux jeu » et d'utiliser des arguments dépassés par le progrès, de constater que les principes fondamentaux du syndicalisme remontent toujours à la surface en période difficile. Oui, car le syndicalisme ayant pour but l'instauration de l'égalité économique et sociale il ne doit en aucun cas s'arrêter à des considérations d'essence capitaliste et les « retroussez les manches » ou « produire d'abord revendiquer ensuite », ne pouvaient conduire les travailleurs qu'à une capitulation sans condition.

Par ailleurs, le syndicalisme doit contribuer à l'épanouissement de la fraternité et de la solidarité entre les travailleurs; en conséquence, aux sanctions de la direction, les syndicats doivent riposter par des sanctions ouvrières dont la première doit être la solidarité totale envers leurs camarades victimes de décisions arbitraires. En aucun cas, le vrai syndicalisme ne peut céder aux violences patronales car nous avons, travailleurs. avec nous, la force et le bon droit.

Mais, notre force et notre bon droit ne peuvent devenir une réalité que dans l'unité de la base et non dans celle de permanents syndicaux qui n'ont plus de sens commun avec ceux qu'ils prétendent défendre.

Nous le répétons le conflit Peugeot à Sochaux, est plein d'enseignements; bien que le moment choisi par les syndicats pour déclancher le conflit soit favorable à la cause ouvrière en raison de la reprise qui se manifeste tous les ans à pareille époque dans l'industrie automobile, nous pouvons déjà craindre, au moment où nous écrivons ces lignes, qu'un compromis délégués ouvriers-direction ne vienne anéantir toutes possibilités de succès.

Nous espérons, néanmoins, que les travailleurs de Sochaux ne se laisseront pas manœuvrer jusqu'au bout, qu'ils sauront exiger de la direction Peugeot, la levée de toutes les sanctions qui avaient été prononcées et qu'ils présenteront dans leur combat, un front uni et sans failles.

Il ne faut pas oublier que tout échec partiel des travailleurs dans leur lutte contre les exploiteurs contribue à débiliter le mouvement ouvrier dans son ensemble; au contraire tout succès, toute victoire ouvrière sur le terrain pratique de la lutte de classe, stimulent le courage et la conscience de classe des exploités.

S'il est permis, aujourd'hui, de parler d'apatie, de renoncement à un monde meilleur, si le travailleur a déserté les Bourses du Travail pour aller sur les champs de course, ou s'isoler du reste de la société en ne rêvant qu'à sa voiture ou à sa maison de campagne, c'est peut-être à cause des échecs successifs qu'il a dû essuyer dans un combat où son adversaire, son maître, mieux préparé, mieux organisé, à toujours imposé ses conditions.

Il faut donc que le travailleur s'organise sur des bases fédéralistes, afin de rester toujours maître de ses iniciatives et de son action et la C.N.T., représentant cette forme d'organisation, n'attend que l'impulsion de la base qui nous conduira tous vers une société de justice et de paix; la société libertaire.

Notre meeting de la Mutualité

La présidence du meeting

Notre camarade Sevy, qui présida notre meeting de la Mutualité le 11 Avril, après avoir présenté à l'auditoire nombreux qui s'était donné rendez-vous ce jour-là, s'exprima en ces termes :

Au moment où le régime actuel de l'état espagnol vacille et, à bout de souffle, semble devoir sombrer dans un avenir très proche; au moment où les étudiants madrilènes et ceux de toute la péninsule ibérique protestent contre le carcan d'un fascisme anachronique aux yeux mêmes des autres gouvernements européens, ce meeting d'affirmation anarcho-syndicaliste qui est en même temps une manifestation de sympathie et de solidarité envers nos camarades espagnols, prend une signification particulière en rappelant tous les enseignements, tous les exemples et aussi toutes les espérances que doit nous amener, que doit amener à tous ceux qui luttent pour la liberté totale, l'expérience de la guerre d'Espagne.

Entendons-nous bien. Nous ne sommes pas plus espagnols que les espagnols ici présents, nous ne sommes pas plus français que les français ici présents, nous sommes internationalistes et n'avons pour patrie que celle des hommes qui luttent pour la liberté et pour l'égalité économique.

Seulement, il nous faut bien admettre, devant toutes les évidences, que l'Espagne demeure pratiquement le seul pays, tout au moins en Europe, où l'esclave et le maître, l'exploiteur et l'exploité sont dressés face à face dans un combat sans équivoque, le seul pays en Europe où l'on puisse espérer que la politique n'aura pas corrompu et désamorcé l'instinct de révolte et d'équité.

Ce qu'est l'Espagne d'aujourd'hui, ce que sont ses problèmes et sa lutte à l'intérieur comme à l'extérieur, ce qu'est la condition des travailleurs ibériques, exilés politiques ou économiques, d'autres camarades plus qualifiés que moi et plus proches aussi de ces problèmes, vous le diront. Ce que je voudrais toutefois exprimer, au nom de tous mes camarades de la section française de l'Association Internationale des Travailleurs, c'est à quel point la lutte du prolétariat espagnol est notre lutte, au delà de toutes les notions de frontières et de nationalités. Oui, nous tournons tous nos yeux vers l'Espagne en ne perdant pas de vue que notre but demeure la libération et l'émancipation des opprimés de toutes races et de tous pays, en espérant aussi que le signal de la révolution prolétarienne mondiale viendra de la péninsule ibérique. Pourquoi cet espoir ? Parce que l'Espagne demeure l'un des rares pays qui ait une expérience pratique, bien qu'éloignée déjà d'un quart de siècle, du fédéralisme et de l'anarcho-syndicalisme. Nous espérons qu'elle sera l'avantgarde de la révolution et que le prolétariat international, qui devrait avoir enfin compris l'impasse dans laquelle le conduisent les partis politiques de toutes tendances, saura non seulement lui venir en aide mais encore saura suivre son exemple et déclancher le bouleversement général duquel naîtra la société nouvelle.

Ce qu'il faut dénoncer avec véhémence, ce sont les manœuvres de la presse officielle qui voudrait faire croire à ses lecteurs que les troubles qui se produisent actuellement en Espagne sont le fait d'une opposition progressiste de droite. Certes nous n'ignorons pas que les loups se devorent entre eux et que, sentant proche la fin du caudillo, ceux qui ont été plus ou moins écartés du pouvoir et des privilèges qui y sont attachés, se rangent à présent du côté des opposants et voudraient profiter du changement de régime qui s'annonce pour avoir leur part du gateau. Mais nous n'ignorons pas également qu'un peuple opprimé, asservi, brimé dans son évolution économique et matérielle comme dans celle de sa pensée pendant un quart de siècle ne saurait se contenter d'un changement théorique de régime et accepter la continuation de son exploitation sous les dehors d'une démocratie illusoire, d'une liberté toute théorique. Qu'importe que le système soit qualifié de capitalisme privé, de capitalisme d'Etat, de fascisme, de démocratie ou de dictature du prolétariat s'il pérpétue l'exploitation de l'homme par l'homme, s'il s'appuie pour se faire admettre des masses sur la même force armée. Les libertés ne se donnent pas, elles se prennent, comme l'a si bien dit Kropotkine et les droits théoriques ne sont qu'une duperie ainsi que le prouve l'histoire du suffrage universel qui effraya tout d'abord les bourgeois et dont ils se firent les défenseurs acharnés lorsqu'ils se furent aperçus que ce système de tromperie était le meilleur garant de la conservation de leurs privilèges. Le syndicalisme réformiste nous offre la même expérience et nous pouvons imaginer combien les industriels et les financiers modernes font peu de cas d'un mouvement ouvrier dont les organes, bureaucratisés et pourris par la corruption, sont entre leurs mains. La meilleure arme des exploiteurs, c'est d'officialiser et, par là de contrôler, tout mouvement revendicatif des exploités. Aussi craignent-ils seulement les organisations illégales sur lesquelles il devient plus difficile d'exercer un contrôle et qui ne se cantonnent pas dans les voies de la légalité.

Mais nous savons aussi qu'en Espagne, parmi tous les mouvements d'agitation estudiantine ou ouvrière, nos camarades de la Fédération Anarchiste Ibérique sont présents et, malgré la répression, malgré les trahisons et l'incompréhension, préparent le chemin de la liberté.

Quelle doit être notre action, là où nous pouvons agir ? Propager, par tous les moyens qui seront à notre portée, l'idéologie anarcho-syndicaliste. développer surtout l'esprit critique et l'esprit d'initiative afin que les évènements ne prennent pas au dépourvu tous ceux qui souhaitent un monde meilleur, un monde de justice et de paix, d'égalité et de liberté car, et c'est là ce qui constitue la véritable essence de la Makhnovtchina, « là où les masses laborieuses ne se laisseront pas subjuguer, là où elles cultiveront l'amour de l'indépendance, là où elles concentreront et fixeront leur esprit et leur volonté de classe, elles créeront toujours leurs propres mouvements sociaux historiques, elles agiront selon leur propre entendement.»

Fascisme et capitalisme sont aujourd'hui plus que jamais une seule et même chose car il n'y a pas de différence entre l'esclavage avoué et l'asservissement spirituel et matériel qui se dissimule sous le couvert de la démocratie. Mais l'esprit de révolte est immortel et la soif de liberté, de tous temps, a menacé l'ordre établi par les profiteurs. Du glaive de Spartacus aux mitrailleuses des barcelonais, il n'y a qu'une différence de contexte historique, la Cité du Soleil et la Commune Libertaire répondent au même désir d'émancipation, sont l'interprétation du monde que nous créerons, ce monde nouveau dont Durruti disait : « Nous avons toujours vécu dans des taudis et des trous. Mais nous sommes capables de construire aussi. C'est nous qui avons construit les palais et les villes d'Espagne, d'Amérique et de partout. Nous, les travailleurs, nous pouvons bâtir des villes pour les remplacer. Et nous les construirons bien mieux ; aussi n'avons-nous pas peur des ruines. Nous allons recevoir le monde en héritage. La bourgeoisie peut bien faire sauter et démolir son monde à elle avant de quitter la scène de l'histoire. Nous portons un monde nouveau dans nos cœurs.»

Exposé du camarade Soriano

Après avoir rappelé brièvement qu'au cours d'un meeting, tenu dans cette même salle de la Mutualité le 1er Mars 1965 au sujet de l'agitation estudiantine en Espagne, la parole fut refusée par les organisateurs aux anarcho - syndicalistes d'expression française ou espagnole qui, cependant, ont joué un rôle essentiel et continuent à lutter sans équivoque pour la liberté du peuple ibérique, le camarade J. Soriano, secrétaire confédéral de la C.N.T.Française, donne lecture d'une lettre ouverte émanant de l'Association Générale des Etudiants en Lettres à laquelle n'a pas échappé cette lacune ou se sabotage.

Notre camarade brosse ensuite un tableau peut-être un peu pessimiste, mais, en tous les cas, très lucide de l'état d'esprit actuel du prolétariat français, maintenu dans une sorte d'esclavage et d'immobilisme par un « bien être » illusoire et de jour en jour plus menacé qui condamne le travailleur à une obéissance passive en même temps qu'il l'abrutit par les voies de la propagande écrite, radiodiffusée, télévisée, etc... ; par l'influence réactionnaire des centrales syndicales réformistes aussi qui au nom de conquêtes immédiates qui ne sont que nouvelles duperies, escamotent l'idéal et le but final de la lutte de classes authentique, c'est-à-dire la grève générale expropriatrice et gestionnaire et l'instauration de la liberté totale et de l'égalité économique par la prise de possession, dans le cadre du fédéralisme, des moyens de production et de consommation.

Mais ce but, la C.N.T. ne le perd pas de vue et s'emploie, par tous les moyens, à maintenir au sein de la conscience des exploités, une véritable volonté de classe désirant en finir, une fois pour toutes, avec l'exploitation capitaliste mondiale.

Après avoir montré comment, pour ceux qui se réclament de l'anarchisme, militer dans les centrales syndicales réformistes est à la fois une erreur et une trahison, le camarade Soriano rappelle qu'au « parlementarisme » débilitant de ces dernières s'oppose la méthode de l'action directe qui est celle des anarcho-syndicalistes.

Enfin, pour conclure, notre ami prononce quelques paroles au nom de l'Association Internationale des Travailleurs, l'orateur pressenti à cet effet n'ayant pu être présent, à son grand regret, à notre meeting.

Conclusion de la présidence

Je crois que nous devons espérer, parce qu'il semble impossible que les travailleurs, conscients du fait que les progrès de la technique et des sciences sont à même, dès aujourd'hui, de permettre à tous le maximum de joies saines pour le minimum d'efforts, conscients du fait que les conflits dont ils ont fait les frais jusqu'à présent, sont uniquement destinés à sauvegarder un système qui, non content de les exploiter, les jette les uns contre les autres dans la vaste arène des conflits internationaux, tels des gladiateurs modernes, sauront bien, un jour ou l'autre, et nous espérons ce jour très proche, retourner leurs glaives contre ceux qui les font s'entre tuer lorsqu'ils ne les exterminent pas lentement.

Nous devons espérer parce que nous sentons bien, et l'actualité le montre chaque jour, que les jeunes, sur lesquels nous devons fonder tous nos espoirs, se révoltent contre un monde dans lequel on ne peut plus saisir aucune valeur, un monde dominé par un dieu absurde et criminel, crée de toutes pièces, comme toutes les divinités, l'argent.

Le système capitaliste porte en lui-même sa propre destruction et viendra bien le jour ou les opprimés, las de trimer et de ne rien posséder, alors que tout semble à leur portée, s'empareront purement et simplement de ce dont ils ont besoin et, à la violence du capital appuyé sur l'armée et la police, opposeront la violence prolétarienne, légitime et inéluctable.

(La suite espagnole en page 4)

Adhésion

Le Groupe Libertaire de l'Eure adresse un fraternel salut aux camarades de la C.N.T. et s'associe à la lutte qu'ils ménent pour un monde de justice et de liberté.

Nous espérons que dans de très brefs délais l'Espagne se sera libérée du joug franquiste et des forces réactionnaires qui entravent la pleine réalisation de chaque individu.

Evreux, le 9 Avril 1965.

Déclaration de principe

La Confédération Nationale du Travail a pour but de regrouper, sur le plan de la lutte anarcho-syndicaliste, par tous les moyens dont elle peut disposer dans le combat engagé pour la libération totale du travailleur, tous ceux qui ont accepté ce principe à la fois rationnel et humain qui est l'essence même de la déclaration par laquelle s'est constitué, il y a un siècle, l'Association Internationale des Travailleurs : « *L'émancipation des des Travailleurs sera l'œuvre des Travailleurs eux-mêmes.* »

En conséquence, la C.N.T. entend ne pas être mêlée, de quelque façon que ce soit, aux divergences qui peuvent opposer certains groupes affinitaires et se réserve de juger, en chaque occasion, sur le plan local ou régional, si elle doit participer à telle ou telle forme d'action engendrée par les conjonctures sociales actuelles aux côtés des organisations ou groupements pouvant se réclamer de l'idéologie libertaire. Dans tous les cas, ces actions communes ne sauraient être considérées comme des alliances organiques ou d'idées mais simplement comme le désir de voir les forces saines du mouvement anarchiste français coordonner leurs efforts en vue de l'intensification de la lutte contre l'organisation actuelle de la société.

La C.N.T. considère comme un geste d'entr'aide ne devant prêter à aucune confusion comme à aucune fausse interprétation d'accepter la parution, dans son hebdomadaire, des communiqués d'ordre pratique émanant des divers groupements dont les éléments de base se réclament de l'anarchisme, et ceci sans exclusive. Nous considérons en effet que toutes les manifestations susceptibles d'établir des contacts entre libertaires ne peuvent qu'être constructives et aboutir, dans un avenir que nous espérons proche, à une véritable solidarité de lutte réunissant tous ceux qui souhaitent l'avènement du fédéralisme et du communisme libertaire.

Deuxième Union Régionale

Au Viet-Nam... Paix ou guerre de classe

La situation en Asie du sud inquiète à juste titre une large partie de l'opinion mondiale. Pour les uns le danger présenté par une éventuelle généralisation du conflit et la cruauté des méthodes employées par les impérialistes yankee représente une odieuse insulte à leur conception humaniste et dérange leur confort moral.

Pour d'autres l'occasion d'exploiter démagogiquement l'inquiétude populaire est un moyen d'action politique efficace.

Pour une infime minorité enfin il s'agit d'organiser la solidarité aux travailleurs Sud-Viet-Namiens en lutte.

Chacun de ces courants d'idées doit organiser son action séparément des deux autres ; les problèmes qu'il se pose sont en effet fondamentalement différents.

1°) Les humanistes :

Ils estiment que dans tous les cas la Paix est préférable au conflit armé ; il faut pourtant faire la différence entre guerre de rapine et insurrection populaire. La solution qu'ils espèrent est la solution neutraliste, « ni Johnson ni Mao » ; position qu'ils mettraient volontiers en parallèle avec le « ni Franco ni Staline » des combatants espagnols. Malheureusement, si « le ni Franco ni Staline » se justifie du fait de l'existence d'organisations révolutionnaires du prolétariat espagnol (C.N.T.-F.A.I.), une solution de ce type ne peut-être envisagée au Viet-Nam, car là il n'existe pas de force vraiement révolutionnaire. On ne résout pas un problème en l'ajournant, la Paix ne peut-être une solution que si elle couronne la victoire du prolétariat sur ses exploiteurs. Lorsque le prolétariat, n'ayant pas acquis sa véritable conscience de classe fait confiance aux nationalistes et à certains autres qui s'ils brandissent à longueur de journée des drapeaux rouges n'en sont pas moins des marxistes comme Kautsky ou des révolutionnaires à la manière de Bothereau, la paix reste un leurre.

2°) Les politiciens :

Pour eux l'occasion est trop belle de se faire remarquer à neuf mois des présidentielles.

Les gaullistes jouent sur le plan diplomatique aux progressistes (si les morts de Charonne avaient vu ça) et aux pacifistes, ce qui permet de faire croire au bon peuple l'indépendance de « notre » politique vis-à-vis des U.S.A. et complète admirablement le coup de poker de l'étalon-or.

Chez les « communistes » staliniens plus ou moins déstalinisés la campagne publicitaire bat son plein. Pour les pro-chinois c'est l'occasion ou jamais de lancer sur le marché leur parti tout neuf (C.M.L.F.) afin de concurencer au nom de la pure doctrine marxiste, les affreux hérétiques déviationnistes et moscoutaires. Pour les partisans de Moscou les seuls qui pour l'instant jouissent d'une influence considérable sur les masses, c'est l'occasion de s'agiter un peu ; histoire de montrer au prolétariat que l'on est toujours le grand et vigoureux parti d'Avant-Garde. Et nos bons amis du « 44 » d'entretenir une certaine effervescence (controlée bien entendu) à l'aide de reportages de Madeleine Riffaud, de manifestations de rues et de pétitions sans pour autant organiser la solidarité effective.

Pour la droite à part un tract du « Mouvement Occident » appelant à manifester le premier Avril à la Concorde (tract qui ne fut pas d'ailleurs suivi de beaucoup d'effet) et quelques articles hargneux et folkloriques, il semble que la campagne de Tixier-Vignancourt accapare ces messieurs pour leur laisser le temps de s'occuper du problème.

Tous ces politiciens ont un point commun : gaullistes, communistes, (sic) et fascistes appuient leur argumentation sur les accords de Genève.

3°) Les révolutionnaires :

Restent les révolutionnaires, infime minorité qui regroupent les anarchistes (ceux du moins qui ne se sont pas enlisé dans le pacifisme aveugle) et ceux des trotskystes qui veulent être autre chose qu'une couverture gauche du stalinisme. Aucune ligne générale de travail ne s'est encore dégagée de cette tendance, aussi vais-je quitter maintenant le terrain de l'analyse pour essayer de définir ce que cette ligne pourrait être. On a tendance à croire (illusion entretenue par les staliniens) que la solidarité avec les travailleurs du nord et du sud Viet-Nam se résume à quelques manifestations devant l'ambassade américaine et à l'envoi de lait concentré pour les blessés. Cette position revient à admettre que le problème du sud-est asiatique est un problème en soi suspendu dans le vide et se suffisant à lui-même et non un aspect de la lutte mondiale du prolétariat, cette position est la négation même de l'internationalisme. Si les américains peuvent intervenir militairement au Viet-Nam c'est tout d'abord parce que leur potentiel économique et militaire et la situation internationale le leur permettent. Le meilleur moyen de faire cesser cette intervention et d'empêcher son renouvellement serait donc de faire pression sur les U.S.A. en menaçant d'amoindrir leur potentiel économique et leur influence politique.

Sur le plan économique il ne faut pas oublier que le capitalisme européen est indissolublement lié au capitalisme yankee, quelques puissent

(Suite page 2)

CAMPING

Un camarade met, *gracieusement*, à la disposition des membres de la C.N.T. et de l'A.I.T., ainsi que de camarades sympathisants, un terrain propre à établir un camping.

Ce terrain est situé à 4 km. de Château-Thierry, à 160 km. de Paris, en bordure d'une route secondaire, à proximité d'un bois, il fait parti d'une petite commune de onze maisons.

En ce qui concerne le ravitaillement : Eau potable à 50 mètres, au village, boulangerie. Deux fois par semaine, le village est visité par un boucher, un poissonnier, un épicier. Marché à Château-Thierry, le vendredi de chaque semaine (4 km.), il existe. également à 1 km. 500 un autre petit village où se trouve une coopé. A 200 mètres du terrain, existe une ferme ou l'on trouve : lait, œufs, beurre, fromages, volailles.

Nous recherchons un camarade libertaire, de préférence de la région de Paris, pour prendre l'iniciative de la création et de la direction de ce camping qui pourrait fonctionner tous les ans pendant les trois mois de chaleur et de congés-payés. La surface du terrain autorise l'installation de 25 tentes et le garage de 25 voitures. Comme frais à prévoir, il n'y a que l'installation d'un W. C., frais qui pourraient être remboursés dès la première année, par une petite indemnité versée par chaque bénéficiaire de ce camping.

Ce camping, en pleine nature, offre calme et repos complet à ceux qui ont supporté toute une année l'agitation de la vie moderne. Pour qu'il puisse fonctionner pendant l'été 1965, les camarades intéressés par la présente proposition doivent *le plus rapidement possible*, se mettre en rapport avec le camarade René Villard, 17, rue Jouffroy-d'Albans, Lyon, (5e) qui assurera la prise de contact soit avec le propriétaire du terrain, soit avec le camarade qui voudra bien prendre la direction de ce camping.

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

Origine du racisme

Le racisme est une épidémie qui sévit un peu partout, parfois, après des années de sommeil, elle réapparait, là, ou les formations ultra-nationalistes et le capitalisme autorisent l'éclosion.

Déjà, à l'époque de la Renaissance, des navigateurs, assoiffés de gains s'attaquèrent aux populations de couleur. Les riches désiraient devenir encore plus riches et, pour satisfaire ce besoin, n'hésitèrent point à pratiquer la plus indigne exploitation de l'homme. Des soldats se mirent à tuer leurs semblables, dont la pigmentation de la peau était différente de la leur, d'affreux carnages furent à l'origine de la colonisation.

L'explorateur allemand Léo Frobenius n'hésita pas à déclarer : « L'Europe a détruit la belle civilisation négro-africaine dans un bain de sang. » Des millions de noirs furent tués dans des chasses à l'homme, des millions furent déportés en Amérique ; le marché des noirs, la traite des noirs, furent pratiqués commercialement ; l'homme devint une marchandise dont le prix variait selon la qualité physique du sujet. La plus grande partie de ceux qui restèrent furent massacrés dans un génocide qui dura des années. Pour justifier celui-ci, les européens déclarèrent que les nègres étaient des sauvages, des barbares d'une race inférieure, et, que leur supression purifiait l'humanité.

L'Afrique noire, qui était très peuplée, subit, par l'hemmoragie de sa population, un arrêt dans la progression de sa civilisation et, même encore de nos jours, ressent le contre-coup de cette atteinte à la vie.

Le partage de l'Afrique noire, qui fut reconnu par le Congrès de Berlin de 1885, justifia les crimes des populations européennes. Gobineau, dans son « Essai sur l'inégalité des Races » procura les éléments qui permirent, au début du siècle, aux allemands, d'établir les bases du nazisme et la pratique du racisme contre la population juive.

On sait, que c'est dans l'aire nègre de l'Afrique que l'Homo-Sapiens sortit de l'animalité. On sait, que les religions les plus élevées, au point de vue humanité, ont pour origine l'Asie. Mais si les peuples d'Afrique et d'Asie se révélèrent à la base de la civilisation, les peuples d'Europe se révélèrent par le culte de la force et de la violence, représentés par le militarisme, ainsi que par la prétendue supériorité de la race blanche. Devons-nous en être fiers ?

Que la race blanche y prenne garde, la pratique du racisme ne peut que l'abaisser et la mettre au ban de l'humanité. Les hommes noirs, les hommes jaunes, sont nos frères de combat pour l'élévation de tous à une civilisation plus élevée. S'abaisser aux théories racistes, néo-nazistes, sont les preuves de la reconnaissance des lois rétrogrades de violence, d'exploitation de l'homme, du capitalisme.

Nous ne pouvons, nous, anarcho-syndicalistes, rester neutres devant les manifestations des malfaiteurs de l'humanité. Notre tâche est la défense des travailleurs, de tous les travailleurs, sans distinction d'épiderme et de race. Notre formation de militant internationaliste, fait que nous nous considérons les égaux des hommes blancs, des hommes jaunes, des hommes noirs.

RENE VILLARD

En Loire-Atlantique

Afin de préparer une réunion C.N.T. sur le thème « La France syndicaliste et révolutionnaire regarde l'Espagne de Franco » nous réuniront le 2ème dimanche d'octobre 1965, des sympathisants des membres de la C.N.T. et de l'A.I.T. de Bretagne, Val de Loire et Vendée.

Une circulaire parviendra aux camarades des régions ci-dessus qui la demanderont. Ecrire à Garcia, 67 rue du Breil à Nantes, ou Biget, Y. M., rue des Garennes à Vertou.

Las perspectivas de las próximas etapas

LA perspectiva española es prometedora para los organismos dinámicos, siempre que se hagan intérpretes de las necesidades populares. El clamor actual, elevado cada día a mayor grado, pone de relieve un sentimiento colectivo que no podemos desatender, a pesar de que no tenga definidas metas sociales. A tal efecto, nos parece que nuestra mirada debería centrarse en dos puntos básicos, que reunen todos los atractivos indispensables a los hombres de condición libertaria: Persistencia ideológica, con su metodología peculiar, y control del movimiento obrero en su máxima extensión posible.

Habida cuenta de persistir en el fragor ideal de antaño, al irrumpir en España debe ser desarrollando actos de afirmación de nuestra condición y de nuestros fines. Nada debemos temer, y de nada podemos avergonzarnos. Somos voceros del más grande de los ideales y, por espinoso que se nos haga el camino, las inteligencias, y los esfuerzos colectivos, deben tender a cubrir los objetivos manumisores que siempre prometimos.

La derrota sufrida en nuestra guerra civil solo fue la pérdida de una batalla; la contienda social en que estamos metidos continúa con las mismas características, y son muchas, todavía, las batallas que tendremos que librar. Ahora, tras años de persistencia, en el terreno de una inferioridad que se suponía nuestra sepultura definitiva, estamos en vísperas de un triunfo de enorme alcance social. Triunfa el antifascismo, el ansia de libertad de un pueblo, obra a la que hemos aportado iniciativas, impulso, y mucha sangre generosa.

No supone lo dicho presentación de factura; tampoco deseo de monopolio sobre una potente corriente de opinión general, que pugna por la liberación de España, matizada de finalidades políticas diversas. A nadie negamos los derechos contraídos en la oposición, en la lucha por la liberación de nuestro país. Pero este pensamiento, que consideramos de justicia elemental, ¿vibra en la mente de aquellos que aún hoy son compañeros de camino?

Según nuestro entender, la perspectiva española dispone de dos puntos donde debemos concentrar nuestra mirada, nuestro pensamiento y nuestra acción. El horizonte del trabajo, escenario de lo más útil y generoso de la vida, nos reserva lugar, para constante y amplia intervención. Es el campo de agitación humana donde mejor se puede fecundar un buen destino a nuestro género; es, por excelencia, donde existe la materia prima para formar y levantar valores personales de idóneo humanismo. Bien mirado, y mejor analizado, el mundo laborioso es el único que reune los atractivos indispensables a los espíritus progresistas, a los convencidos de que la humanidad puede vivir mucho mejor de lo que vive; es, sin ningún lugar a duda, donde tienen su lugar las personas de sentimientos libertarios.

Para tarea tan magna como la que aludimos, son indispensables determinadas condiciones de carácter orgánico, en el Movimiento Libertario, sin las cuales tenemos pocas probabilidades de éxito. Bien enlazados acordes en el pensamiento y la acción para cubrir metas de solidez social, no será difícil lograr una potencia colectiva que haga respetar la voz de los derechos humanos; si esta condición no existe, si no hay consciencia del rol que nos compete jugar, esa esfera del trabajo a que nos referimos, que antes, por nuestro ejemplo, nos fue patrimonio casi exclusivo, será invadida por la demagogia marxista, por la democracia cristiana y otras, labrando un porvenir negativo a toda expresión de justicia.

Se acerca el momento, pues, que vamos a necesitar todo lo bueno de los elementos que elevan el verbo libertario; lo malo nos sale sobrando. Tanto los individuos como los portavoces colectivos deberían ser exponentes de reflexión, de consecuencia y cohesión, de nitidez en sus manifestaciones. A España, y al mundo, por si lo han olvidado, debemos dar a entender que somos los libertarios de antaño, los irreverentes a todos los privilegios, los opositores a todas las opresiones; es decir, que somos la Confederación Nacional del Trabajo, superviviendo siempre a sus perseculores y a sus detractores.

No se piense que vencer al franquismo es el paso definitivo de nuestra gran lucha; con ello se abre un ciclo de más expansión, de movimiento más libre, pero no exento de dificultades a nuestra misión. Siguiendo el camino de liberación nos saldrán al paso los enemigos tradicionales; pensemos en la existencia de los grandes terratenientes, en la iglesia, —tan inquisitorial y onerosa como siempre—, y en un ejército que, siguiendo la norma de sus antepasados, sigue siendo de alma e inteligencia ruinosa. Y por si todo esto fuera poco, ¿no veremos en las filas enemigas algún tránsfuga? No descartemos la posibilidad.

Como quiera que sea, la previsión de dificultades no puede sustraernos del lugar que hemos venido ocupando. No nos corresponde otro. Renunciar a las luchas frontales, al camino recto, a elevar la voz meridiana, timbre glorioso del ideal libertario, equivale renunciar a vivir como realidad manumisora. No será satisfecha esa ilusión; muchos la cifraron en sus propósitos políticos pero todos fracasaron. El anarquismo continuará siendo defensor de las más grandes libertades, de los derechos de los trabajadores y de los pueblos; no para otra misión se justifica su existencia.

¿Tendremos visión para interpretar las próximas etapas de la vida española? Para el derrocamiento de la dictadura hemos aportado todo lo que hemos podido; mucho más que cualquiera de los opositores. ¿Después? Es necesario pensarlo bien. La nueva promoción de adalides ensalzará las virtudes democráticas, el interés nacional, el compás de espera, antes de lanzarse a otras conquistas. ¿Nuestro papel a desarrollar? No olvidemos que la miseria no tiene capacidad de razonamiento, que está en el derecho de subvertirse contra las causas que la generan y sostienen.

Tras largo y penoso período de opresión, la España selecta reta a sus tiranos; acariciada por el ansia de libertad se yergue retadora; su impulso ya es incontenible. ¿Sabe hacia donde se dirige? La moviliza una fuerza moral, una intuición sublime: el clamor de libertad reune todas las bellezas de la vida, todas las perspectivas de grandeza. Ese ambiente es atractivo y poderoso; funde corazones e inteligencias; son las dos potencias que empujan a la humanidad hacia adelante, que cimentan las grandes realizaciones. Ahí está el lugar de los hombres libertarios, el campo donde debe fecundar la Confederación Nacional del Trabajo las soluciones de su finalidad social.

SEVERINO CAMPOS

Núcleo de Provenza

GRAN JIRA
de confraternidad confederal y libertaria en el Château de la Barben. Pelissanne

Organizada por el Núcleo de Provenza, en colaboración con la Zona A de Propaganda, tendrá lugar la Jira regional el domingo día 2 de mayo, en el pintoresco lugar del Château de la Barben, situado en las cercanías de Pelissanne.

Un cultivado compañero pronunciará una charla sobre un tema de palpitante interés general.

No faltará en la Jira la música, retransmitida por los altavoces, juegos y distracciones para pequeños y grandes, además del popular radiocrochet.

Esperamos que todas las Federaciones Locales, sus Secretariados y militantes, obrarán rápidamente en consecuencia organizando los consiguientes viajes colectivos y realizarán la natural propaganda entre sus familiares, amistades, simpatizantes y emigrados económicos, con el fin de darle mayor realce a la Jira.

NOTA: Aprovechamos la ocasión para anunciar públicamente las dos siguientes Jiras, las que tendrán lugar el domingo 6 de junio en «Les Cèdres» de Cabrières d'Avignon, y el 4 de julio en la Playa de la Aygade, en Hyères, donde como de costumbre, los viejecitos y enfermos de la casa de reposo del «Beau Séjour», serán los invitados solidarios de la familia confederal y libertaria del Núcleo de Provenza.

Y adelantamos que ello no será óbice para que después de la celebración del Congreso Intercontinental de FF. LL. exista aún la posibilidad de organizar más, inclusive Inter-Núcleo.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

HECHOS POSITIVOS

«LES COMPAGNONS. — Les condamnations à mort prononcées par le tribunal révolutionnaire d'Alger seront-elles exécutées? Voici M. Ben Bella bien engagé dans la dangereuse et semble-t-il, inévitable dialectique d'élimination propre à la plupart des dirigeants révolutionnaires que leur succès condamne à vivre après la proclamation de leur évangile.

On élimine d'abord Judas parce qu'il a trahi, puis saint Pierre parce qu'al a failli trahir, puis celui-ci parce qu'il croit trop, puis celui-là parce qu'il ne croit pas assez.

J'entends bien qu'il n'est pas de révolution sans une ligne rigoureuse, mais au bout c'est la solitude. Et le soir des 9 Thermidor on regrette les compagnons liquidés.»—*Robert Escarpit.* —(De «Le Monde» 13-4-1965)

BEN Bella no ha querido quedar solo ante el juicio de la Historia. Algo se ha producido en su conciencia al romper con anteriores decisiones para las que ya no hay remedio. Aït Ahmed y el comandante Mcussa no afrotarán el pelotón de ejecución. No hemos de negar habilidad política al gesto. Caeríamos en ingenuidad. Pero saludamos el hecho con una satisfacción profunda. Como nos regocija en lo más hondo otra medida de Ben Bella, deseando que no se halle solo en la aventura y que sus correligionarios tengan amplia conciencia de su significación.

El 9 de abril el cuerpo diplomático fue invitado a una ceremonia poco común. La prisión Barberousse abrió sus puertas a 1.200 detenidos que recuperaron la libertad sin otro requisito. Considerada «símbolo del colonialismo», la cárcel quedará convertida en Museo. Por otra parte Ben Bella anunció la transformación de otras 57 cárceles en escuelas y una reforma profunda del sistema penitenciario. Reeducación por el trabajo, en lugar de encierro. No avancemos juicios...

Difícil es preveer hasta donde llegarán las medidas revolucionarias de la flamante República Argelina, que tiene a honra y orgullo afincarse en una cada vez más honda transformación social, a la vez que conserva todos los estamentos clásicos del Estado. La contradicción es flagrante entre ésta y otras actitudes de Ben Bella y de su gobierno. Deprimente cuando se enfrenta al problema judío...

Daniel Guerin, en artículos, libros y conferencias, nos habla de la «autogestión» que en evolutivo ensayo se desarrolla en Argelia. Con medido entusiasmo y con las debidas reservas, establece Daniel Guerin los puntos comunes existentes entre el «Decreto de Marzo», firmado por Ben Bella y las resoluciones libertarias habidas en el proceso de la Revolución Española. En Argelia y en Yugoslavia, nos dice Guerin, se observa el impulso, el prestigio, la vigencia de las realizaciones libertarias españolas, que no han sido aún superadas en la práctica...

Como se observó en el breve intento que Kruschef ahogó con la metralla en Hungría, como tuvimos ocasión de comentarlo en aquel tiempo en artículo enviado a «La Protesta», de Buenos Aires. Como se puede percibir similitud de prácticas colectivistas en los «kibuzts» de Israel, en las comunidades cristianas de Canadá, Estados Unidos, Paraguay, Uruguay... Como se observa en ciertas regiones de China actual...

∴

Estos y muchos otros detalles que se recogen en los más variados dominios de la práctica social, testimonian que nuestras concepciones se van abriendo camino en todas las latitudes y en todas las regiones del globo. Bajo todos los regímenes. Nuestras concepciones. Sí. No nuestro movimiento. No en nombre de nuestras ideas, escarnecidas, desfiguradas, puestas al *índice* por todos los sectores autoritarios. Y son autoritarios todos los sectores conocidos, por la razón que no *conciben* aunque en muchos casos lo practiquen y lo acepten, el hecho de una forma, de un modo, de una práctica social *sin autoridad*.

Se me dirá: ¿Hay que inquietarnos pues, si pese a todo, el mundo marcha hacia la libertad? ¿Hay que insistir en revalorizar nuestro movimiento, sí, incluso allí donde no existen vestigios, brotan concepciones que podemos acoger sin desdoro y con franco regocijo? ¿Se trata del prurito aquel de hacer saber que «somos nosotros» los detentadores de la «gran verdad», los dómines de la conciencia y de la razón?

Se trata de que no estamos de acuerdo con Bovio. Que no creemos en la generación espontánea y que estimamos que la tierra ha de ser trabajada a conciencia si se quiere arrancar de ella sazonado fruto. Y que «La Historia no marcha hacia la Anarquía». No marchará si la humanidad no toma amplia conciencia de sus actos. Si nosotros no somos capaces de «insuflar» al mundo nuestras concepciones sociales.

Para ello hace falta hallarse en posesión de las adecuadas herramientas. Creímos en un tiempo hallarnos dotados de todos los recursos y nos pareció que nos interpretaban las gentes, cuando gozábamos de prestigio en conglomerados obreros importantes. Seguimos creyendo que la situación puede reproducirse si un día venturoso regresamos a España en posesión de nuestras hoy menguadas fuerzas y que «el milagro español» bastará para sacudir el mundo de la modorra.

Es ahí donde no estamos de acuerdo. Estimamos que en cada país hemos de procurar la vertebración de sólidos movimientos anarquistas, con las características y modalidades que en cada país correspondan. Sin atascarnos ni someternos a fórmulas que cada día se averan más ineficaces. Se dice que surge en India un movimiento anarquista incipiente que no se asemeja en gran cosa a lo que se estima clásico en nuestros medios. Vimoba, uno de los sucesores de Gandhi, sería uno de los más activos elementos. ¿Existe algo en Africa negra? ¿Qué hay de concreto en cada continente?

∴

¿Movimiento obrero? De acuerdo. Pero a corto plazo y hasta ciertos límites. La conciencia del hambre no engendra siempre la conciencia de la esclavitud o de la libertad. ¿Hacia dónde pues fijar nuestra atención en vistas a la vertebración de un movimiento sólido y no clasista y liberado de conceptos en desuso? Pensemos en el hombre como entidad concreta. No en su clase, en su bandera, en su situación social.

Tomemos conciencia de nuestro retardo respecto a la evolución del mundo que vivimos. Nuestros mejores textos son ya de 30, 40 o más años y nuestra cosecha de teóricos no es nada rica. Como no es rica nuestra actividad editorial y publicitaria.

Dos tareas de fuerza y de urgencia: la de reavivar la A.I.T. teniendo en cuenta la acritud de los problemas de nuestra época y la de revivir las relaciones entre anarquistas de todo el mundo. Reeditar la O.R.I.A.

Pero la tarea más importante, trasunto innegable de nuestra crisis ha de ser la de intentar la elaboración de un proceso de comprensión fraternal entre todos los anarquistas. *Nuestra crisis no es de ideas.* Es una crisis de militantes que hemos perdido o estamos en trance de perder la brújula.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL CUENTO DE LA LECHERA

LA vida es así: no siempre los proyectos llegan a madurar; no siempre marchan acordes con el deseo. En ocasiones las cuentas salen como le salieron a la pobre lechera de la fábula, que con el producto de la leche que en un jarro llevaba sobre la cabeza, pensaba comprar huevos, de los huevos saldrían polluelos que, al crecer, resultarían hermosos gallos y gallinas, con cuya venta adquiriría un cerdo, que bien cebado le daría medios, al venderlo, para adquirir una ternera; después... Un tropezón dió con el jarro y la leche al suelo. ¡Y volaron las ilusiones al malograrse las cuentas!

Mal les ha ido a no pocos emigrados económicos salidos de España en plan de mejorar de vida, sin otro anhelo que el de trabajar y ganar dinero. Haciendo jornadas de diez a doce horas, agregado a primas y el tanto por ciento correspondiente al acrecentado horario, conseguían que la quincena les aportara buen número de billetes. ¡Claro que lo más inmediato era aprender a conducir comprar un coche e ir a España a lucirlo en vacaciones para darles envidia a los del pueblo, contándoles grandezas! ¡Dar prueba de ser listos y de saber ganar dinero!

No les interesaba la conversación que no tratara de dinero, de los buenos muebles expuestos en tal establecimiento; del piso que había conseguido Fulano, de vestidos, de marcas de automóviles, de neveras, de televisores. ¡A ellos que no les hablaran de política! ¡Y «política» era todo lo que no hacía referencia a sus gustos! Ellos habían venido para trabajar, a fin de hacer dinero y vivir bien. De lo demás, ¡ni hablar!...

Mas he ahí que en el hogar de la familia Pérez, del matrimonio González, de los recién casados Carmen y Diéguez, las cosas se han puesto feas. Al presentarse crisis de trabajo, ha habido disminución de horas; se han evaporado las primas, y se comenta si en el trabajo habrá despidos de extranjeros. Es ahora cuando empiezan a percatarse de que no todo son glorias. Es ahora cuando van comprendiendo que lo importante sería poder vivir en el país de origen; el no tener que trabajar en tierra extraña, con los inconvenientes de ser extranjero.

Y, ya en plan de conversación, ¿por qué no tratar de hacerles comprender a la familia Pérez, al matrimonio González, a los recién casados Carmen y Diéguez, lo que supone tener dignidad, mantener un noble ideal defendiendo la justicia? Sí, sí, convengamos que es tarea difícil. Pero, de considerarla imposible, sería darle la razón al que dijo, con aire de desprecio, que el ser humano no era más que un tubo abierto por los dos extremos...

EL RECORDAR A RICARDO MELLA

Los aniversarios, el recordar fechas de nacimiento o de defunción de aquellos que destacaron en algo de mérito incuestionable, tiene, incluso para los iconoclastas, la virtud de dar cauce a un exámen, ya repetido o bien hecho por vez primera de lo realizado por aquel a quien se recuerda.

El siete de agosto de 1925 dejó de existir en Vigo Ricardo Mella, quien, como apuntó Pedro Sierra, es posible que haya sido el escritor de más valía que ha tenido el anarquismo español. Se cumple pues este año el cuarenta aniversario de su muerte.

Es agradable leer y releer a Ricardo Mella porque además de un razonar ceñido a esa lógica clara, que sin esfuerzo adentra las ideas en la mente, a su meritorio estilo que podríamos llamar cartesiano, era la suya una prosa matizada, rica en léxico siempre apropiado, y sin dar sensación de rebuscado énfasis. Tenía fibra de pensador, captando los matices vitales ya en el modo de ser del individuo, bien en el comportamiento de las colectividades. De ahí que la mayoría de sus escritos no pierdan valor con el transcurrir del tiempo.

Max Nettlau decía de Mella: «Era de esos raros autores que tenían ideas originales, que habría sido necesario conocer internacionalmente y lanzar en el surco de la discusión entre todos nosotros.» Y no olvidemos que Nettlau discernía con aguda percepción lo vulgar, lo corriente, haciendo excepción de aquello que estimaba de valor excepcional.

Otro de los hombres más preparados que ha tenido el anarquismo internacional, —recordemos su magistral «Nacionalismo y Cultura»— Rodolfo Rocker, había leído, con singular deleite mental, todo cuanto pudo conseguir de lo escrito por Ricardo Mella. Aconsejaba la recopilación de sus escritos y lamentaba que no fuera conocido en la lengua de otros países.

Puso Felipe Alaiz un breve y sustancioso prólogo a la reedición del «Idearío», de Mella, hecha en el exilio. Aconseja, en particular, su lectura a los jóvenes y afirma que las opiniones del autor de «La coacción moral», tienen una validez permanente.

Si el recordar a Ricardo Mella crea nuevos lectores a trabajos suyos, que no es difícil encontrar, no cabe duda que han de estimarlo singularmente quienes por primera vez pasen sus ojos por sus escritos.

LA VOZ DE MARTA EGGERTH

Recientemente, leyendo comentarios de prensa referentes al mundo del arte, leímos la grata noticia de que la gran soprano alemana Marta Eggerth que reside en Nueva York, y que desde bastante tiempo había dejado de actuar, de nuevo volvía a las salas de conciertos.

La voz de Marta Eggert ha tenido el fascinante encanto —aún oyendola en discos— de hacernos percibir de un modo maravilloso, en su interpretación cantada de poemas líricos lo más recóndito de los estados de ánimo; la sutil emotividad de los sentimientos de melancolía, esa suave tristeza que, en ocasiones, nos domina, sin motivo aparente, y que pocos poetas, como Verlaine, Heine y Rilke, han acertado a definir.

Pero al evocar a Martha Eggerth importa asociar su arte con el de Schubert, ya que nadie como ella ha interpretado los sentimientos que expresó en el pentágrama ese humilde maestro de escuela, miope, de Viena, cuya genialidad artística, como en el caso de Van Gogh, sólo fue apreciada después de haber fallecido. También hay que unir a los dos nombres citados el de un gran poeta: Enrique Heine. Los «lieder» que componía Schubert eran, en gran parte, inspirados en poemas de Heine.

El pobre Franz Schubert, de un candor de niño, para quien el amor que tanto sentía solo fue un sueño, una romántica quimera, se hubiera enamorado de Marta, esa mujer de facciones puras, de un dulce aire sentimental, de hermosura serena, como esas madonas que inmortalizaron en el lienzo Leonardo de Vinci y Boticelli, y que con tanto sentimiento sabía interpretar su música.

Oyendo la voz de Marta Eggerth interpretando las más conocidas melodías de Schubert, como son: «La Sinfonía Inacabada», la «Serenata», fragmentos de «La Bella Molinera», «Viaje de Invierno», o «Rosamunda», diríase que nos aislamos del mundo; se desvanece por unos momentos inefables la prosa, la vulgaridad del vivir corriente... Y aún sin comprender la lengua de Goethe, por la tonalidad expresiva de la gran soprano, en lo que afecta a la natura, sentimos la belleza auroral o crepuscular; el encanto prometedor de la primavera y la dulce melancolía otoñal. Y dentro la relatividad del vivir, ello nos depara, como en todas las manifestaciones del Arte, sensaciones de felicidad.

Hacia las dictaduras

IV

ROMPAMOS EL CERCO

HOY que la castración ideológica del proletariado de todo el mundo es un hecho evidente, hoy que las masas creen, más que nunca, en el jefe y en el Mesías que las sacarán, hipotéticamente, del presente y dramático atolladero que tiene como posible solución la dictadura, ha llegado el momento para que el anarquismo internacional, de frente a un proletariado que en máxima parte parece que haya renunciado a batirse por su libertad, haga su examen de conciencia para hallar una posible solución a un problema que no admite demoras. Porque este nuevo capitalismo que ha tenido la habilidad de hacerse dueño de los sindicatos comprando sus líderes o interesándoles en la administración del Estado, lo que viene a ser lo mismo, va soldando rápidamente, anillo tras anillo, esta cadena acerada con la cual trata de envolvernos y de la cual será muy difícil librarnos si no corremos todos a una a la defensa de nuestras ideas y de nuestra vida de nombres libres. Las noticias que llegan de todo el mundo no dejan lugar a dudas. Con la ayuda rusa o americana se van demoliendo, una tras otra, todas aquellas democracias enclenques y anémicas, que se demostraron una carga inútil y engorrosa para estos dos colosos, que para sus intereses y para la división del mundo, tal como ellos la quieren, no pueden permitirse un momento de desmayo. Es el caso de Asia, es el caso del América Latina, Medio Oriente, Africa. A las revueltas casi diarias responde una represión despiadada, fomentada y ayudada por aquellos extranjeros que no quieren renunciar a sus privilegios. En nombre de la libertad.

En nombre de la libertad, los rusos, para después encerrarla entre muros de cemento, en nombre de la democracia, los americanos, para después poner en práctica aquella descriminación racial que en su mismo país pone al margen de la ley treinta millones de negros. La península ibérica entra de lleno en el juego de los intereses de estos dos países. Haciendo trizas ética, moral y derecho, ayudan y apoyan dos hombres, dos simulacros de estado cuyos emblemas son el bochorno y el delito para tener en esclavitud a cuarenta millones de hombres. En medio de todo esto, en este océano formado por pueblos y naciones donde predominan la indiferencia y el egoismo, la dictadura y el garrote, la descriminación racial en occidente y en oriente, contra blancos y contra negros, estamos los libertarios de Iberia. Como los últimos mohicanos. Una isla. Estamos arrinconados en este extremo sud-europeo, nuevo «gheto» libertario, acosados por la reacción de todos los países. De no intervenir y de una manera maciza, positivamente y colectivamente, el anarquismo internacional y los hombres libres y dignos de este nombre, para derribar este inmoral régimen de España, de esta España que ha sido y seguirá siendo la última Tule para la causa de la libertad, se verá amenazada y más tarde destruída para dar paso a la dictadura en todos aquellos países pseudodemocráticos que hoy, olímpicamente, se desentienden del asunto de España y de la libertad de los españoles.

En muchos países el anarquismo, prácticamente, se ha desentendido del movimiento obrero y, con su abulia, se ha permitido a un partido comunista dictatorial y reaccionario de erigirse, sino como árbitro, como única esperanza para las masas obreras oprimidas y que publica, con asombroso desparpajo, en sus innumerables periódicos y revistas que el P.C. es la sola fuerza que lucha por una nueva sociedad libre, mejor y más justa. Mientras, las dictaduras ganan nuevos países. Es como una marcha triunfal que, pisa los cómodos caminos de la ignorancia, abastecida por el dólar o por el rublo y en los próximos años la causa de la democracia no podrá que registrar nuevos lutos y nuevos crímenes. Porque en muchos países el anarquismo ha preferido a la lucha sindical la maravillosa torre de marfil desde la cual puede mirar los ilimitados horizontes. Se ha apartado de la vida sindical por considerar el anarco-sindicalismo como una rama aparte de la anarquía, casi una adjuración, una herejía, dedicándose de lleno a la crítica y a las hermosas teorías, sin tener en cuenta que al obrero, a la masa interesa el ideal si, pero antes, está la solución de su problema económico.

Ambas cosas deben congeniarse armoniosamente. Si los anarquistas perdemos prestancia y anuencia popular, si no mantenemos un contacto de base, codo a codo y en acción persistente, junto a las clases sociales oprimidas, compartiendo como otrora, todas las graduaciones de la lucha social, nos cerraremos el porvenir. Y persistirá en las gentes activas, en las conciencias valiosas y de avanzada, esa indeferencia que cada día se hace más profunda hacia nuestras instituciones y hacia nuestros ideales.

De nosotros mismos, de nuestra energía y de nuestra obra, depende que se nos conozca o que se nos olvide. Tengámoslo bien en cuenta y rompamos el cerco de la indiferencia. De no ser así, habremos merecido nuestra muerte civil.

Antonio PEREIRA

Au Viet-Nam...

(Suite de la page 1.)

être leurs divergences actuelles, chaque coup porté à l'un est un coup porté à l'autre. Sur le plan politique il est probable qu'une agitation révolutionnaire dans plusieurs pays occidentaux amènerait ou un repli des forces américaines ou leur dispersion ce qui dans les deux cas soulagerait d'autant les travailleurs Viet-Namiens.

La crise Viet-namienne s'achévera sans doute sans que les révolutionnaires aient pû faire entendre leur voix et organiser des actions efficaces. Comme les généraux d'une certaine époque nous aurons encore été en retard d'une guerre, nous sommes en train de laisser passer l'occasion d'organiser une agitation considérable tout cela à cause de notre petit nombre; quelque faible que soit notre voix il faut néanmoins crier et montrer le chemin de la vraie solidarité; il faut que la crise en Asie du Sud-est soit pour des milliers de travailleurs un élément déterminant de prise de conscience, il faut que partout où nous en aurons la possibilité nous contactions et réunissions un maximmum de travailleurs conscients sur un programme de lutte cohérent; il faut donner une réponse révolutionnaire aux questions que de nombreux travailleurs commencent a se poser.

Nous devons devenir une grande organisation révolutionnaire qui comme la C.G.T. d'avant 1914 sera la véritable expression de classe du prolétariat.

Faisons de l'A.I.T. une organisation capable d'opposer à l'intervention internationale du capitalisme (au Viet-Nam, au Congo ou ailleurs) la lutte de classe à l'échelon mondial.

JEAN AVEINES

Aragón, Rioja y Navarra

(AGRUPACION DE PARIS)

Desde Aragón nos llega la triste noticia del fallecimiento del que en vida fue activo y consecuente militante de la C.N.T. de Aragón, Rioja y Navarra compañero J. M. Aranda.

Nuestro compañero Aranda nació en Ejea de los Caballeros el 11 de febrero de 1905 y falleció el 12 de marzo del presente año, víctima de una larga enfermedad contraída en sus largos años de presidio, en un lugar cercano a Zaragoza.

Desde muy joven ingresó en los sindicatos de la C.N.T. y junto con otros compañeros y militantes fue el alma del Sindicato de la Alimentación de Zaragoza.

La dictadura de Primo de Rivera le obligó a vivir fuera de su tierra llevando con él la abnegación y el espíritu de las ideas que en él encarnaron y por las cuales luchó durante toda su larga vida de militante al servicio de la C.N.T. a la que supo defender con entusiasmo y convicción. La guerra civil le sorprendió en Navarra, donde fue detenido y condenado a muerte de la que fue indultado. En el año 1945 salió en libertad condicional para empezar de nuevo la lucha por la C.N.T. en su región de origen en la que fue infatigable luchador y animador de la lucha clandestina por la C.N.T.

Por su trato afable, leal, honrado trabajador y buen padre de familia, se hizo acreedor de la estima y cariño que en él depositaron sus hijos, su compañera y sus amigos y compañeros todos, por su carácter franco y su vida ejemplar y sencilla.

El entierro, por propia voluntad de nuestro malogrado Aranda, fue civil y a su última morada le acompañaron sus amigos del Alto y Bajo Aragón y hasta de Navarra que a hombros le condujeron al cementerio de La Cartuja, donde reposan los restos de nuestro amigo Gregorio, militante también de Aragón, Rioja y Navarra, fallecido en las mismas condiciones que nuestro compañero Aranda y enterrado también civilmente no hace mucho tiempo en La Cartuja, donde reposan los restos para la eternidad de los hombres que como Victoriano Gracia, otro infatigable luchador de la Confederación Regional de Trabajo de Aragón, Rioja y Navarra, mueren y desean ser enterrados en la misma fe y espíritu abnegado en la que vivieron y por lo que lucharon.

Descansa en paz compañero Aranda. Tus hermanos de Aragón, Rioja y Navarra no te olvidan y te prometen seguir la lucha por la libertad y la emancipación de los trabajadores por la que tú tanto has luchado, has vivido y has sabido morir como mueren los hombres de la Confederación.

París, abril de 1965.—Por la Agrupación de París, *La Comisión local de Relaciones.*

«A. I. T.»

Sumario del número 69:

«Denazification» (Edito); «Enthousiasme, Volonté et Savoir» (G. Duchemin); «La grève» (Y. M. Biget); «Pollutions et pollulement humain» (Gaston Britel); «Malcolm X», «Le pain du proscrit» (René Villard); «Tendances de l'Internationale» (Hem Day); «Racisme» (J. Bars); «Archives Bakounine» (R. Lamberet); «Informations racistes e pro-nazistes»; «El sindicalismo revolucionario y el Movimiento Obrero» (Ramón Liarte); «El valor de las ideas» (A. Gorelik); «El proletariado ibérico» (Campio Carpio); «Esto acontecia ayer...» (H. Libre); «En torno a la concepción unitaria» (S. Fernández); «Ventana sobre el Caribe» (J. Cazorla); «Afirmación revolucionaria» (edito); «Soluciones revolucionarias a la crisis» (J. Muñoz Congost). Notas, avisos, caricaturas, datos, etc.

Pedir «A. I. T.» a Miguel Celma, 4, rue Belfort, 2 étage, Toulouse (H.-G.), France, y en todas nuestras expendedurías. Precio del ejemplar: 1 franco.

PARADERO

Se requiere al compañero Crescencio Arteta, del Sindicato de la Piel de Barcelona, remita su dirección a Liberto Catalán, de la Construcción, 10, rue Parisie, Orléans (Loiret), con objeto de comunicarle noticias de la compañera Donata.

B.D.I.C

El mitin del 11 de abril

(Continuación del discurso de Conrado Lizcano.)

vieja son como las crisis de los pobres enfermos cancerosos: anuncian la parca. El ministerio franquista se halla dividido en dos clanes hostiles: uno que dirijen los militares rifeños partidarios de la «mano dura» y otro los civiles que, más realistas, se inclinan por abrir algunas rendijas a los aires liberales y convulsivos que sacuden la península.

De una u otra forma el Estado franquista (con sus hombres, sus leyes, sus métodos, sus fracasos, sus villanías y sus crímenes) está perdido, irremediablemente perdido. Si una monarquía impuesta tratara de sucederle para salvar las esencias totalitarias y antisociales de la cruzada, metería en sus entrañas los gérmenes de su propia destrucción. Por eso el dicho Consejo del Reino está más callado que una casa en ruinas.

Y mientras tanto ¿qué hace y qué piensa la emigración? La emigración da la idea de que se halla cada vez más inmersa en el mundo artificioso a que le condena la tierra ajena que pisa, desde hace más de cinco lustros.

Lejos del pueblo por el que tanto ha luchado y al que, sin duda, desea volver, nuestra emigración no ha conseguido hasta hoy borrar las fronteras morales que tanto la derrota material del 39 como la propaganda biliosa del franquismo y sus ayudantes europeos levantaron entre nosotros y los que quedaron detrás del Pirineo.

¿Causas? La falta de lenguaje y de entendimiento sinceros entre las organizaciones de dentro con las de fuera, y las discrepancias más artificiales que racionales entre militantes en su propio seno. Mientras en España se inicia el proceso de descomposición del régimen, partiendo en pedazos su primitiva unidad estatal y política, Nieto Antúnez ha hecho un llamamiento desesperado a la unidad en los rangos de la oposición emigrada (todos los gestos buenos o malos del exterior se reflejan en seguida en los núcleos clandestinos de la resistencia) se opera el fenómeno insólito de ir por los mismos pasos del adversario. Pero es que en ellos es perfectamente lógico. El francolangismo muere por viejo: es el pasado. Pero la Alianza Sindical de dentro y de fuera, la C.N.T., la U.G.T., la democracia, el liberalismo, el socialismo, el anarquismo, todo eso es el hoy preñado de esperanza y proyección histórica, todo eso es lo que emerge vigoroso del estado en ruinas, todo eso es el futuro, y las fuerzas que encarnan ese futuro y los hombres que las representan en el exilio tienen (tenemos) el deber de no negarnos a nosotros mismos ni negar al pueblo que tras haber sufrido tanto, espera más de nosotros. ¿Es que la Alianza Sindical Española no cumple el cometido que le fuera asignado por las organizaciones constitutivas? Así se desprende de la actitud de nuestros delegados en la Comisión local de la Alianza, de la que se han retirado tras un año de incomunicación, de abulia, de bostezo. Desde una tribuna socialista decía ha poco Arsenio Jimeno miembro de la U.G.T. que la Alianza Sindical debía ser un instrumento revolucionario que sirviera a la clase obrera para liberarse hoy de la tiranía franquista y mañana de la explotación burguesa. Estamos de acuerdo. Esto ya lo dijo la C.N.T. hace varios años. ¡Pero del dicho al hecho...! Las acciones de los hombres no se las lleva el viento y ahí queda el ejemplo dado en el interior por los libertarios Sabater, Rodríguez, Amador Franco, López, Raúl Carballeira, Granados, Delgado y tantos otros que pagaron con sus vidas el deseo y el ideal de orientar revolucionariamente a los trabajadores por el camino de la libertad y de su emancipación verdadera.

Yo pienso que para enlazar realmente con los núcleos de oposición del interior, para conectar desde el exilio con el secreto pero noble impulso que mueve a las nuevas generaciones que hoy salen a la palestra nacional, hay que dejar de lado ciertas ñoñas pretensiones quiméricas, hegemonías, patriarcados y emblemas institucionales que se quedaron colgando en los espinos soterrados de la derrota militar del 39 y en las alambradas de los campos de concentración de Vernet y Barcarés.

La Alianza Sindical Española no ha sido, no es, en la práctica, un instrumento revolucionario sino un inocuo elemento devocionario que se pasa la vida buscándole las pulgas a la A.S.O. y si no las encuentra se contenta con decir públicamente en la prensa que le huele el sobaco a franquismo y a bolchevismo. La guerra de nervios entre los comités directivos o coordinadores de las dos Alianzas es una especie de espectáculo público al que asiste de balde el cínico de Fraga Iribarne aplaudiendo la insensatez y la miopía de su enemigo común. Hace 48 horas he escuchado, con profunda emoción, unas voces magnetofónicas de una comarca española en las que los compañeros, leales a la C.N.T. y a las ideas se quejan amargamente de los calificativos indignos que se les prodiga en el exilio.

Esto y otras cosas confirma cuanto antes decía respecto a que la emigración no está a la altura ética de las circunstancias que vive el pueblo español. Pero puede y debe estarlo. Yo no vengo aquí a hacer la apología de la A.S.O. (porque estando lejos no la conozco) ni a recriminar a la A.S.E. que la conozco demasiado. Ambas tienen, sin duda, sus pecados originales, sus garrapatas, sus yerros que les impiden poder entenderse bajo una de esas siglas. Para terminar con el dualismo interior-exilio en el terreno aliancista vayamos, pues, a enterrar esas culpas, esos errores e insuficiencias recíprocas, confrontando los criterios de una y otra militancia leal, uniendo el esfuerzo y los recursos de todos en el seno de una sola Alianza Obrera antitotalitaria y revolucionaria que desde Madrid dirija el esfuerzo y la lucha de toda la clase trabajadora perteneciente a la C.N.T., la U.G.T. y socialcristianos por abatir la dictadura y abrir caminos seguros a la necesaria transformación social de hoy y de mañana.

Es verdad que en los estatutos y fines de la denominada A.S.O. hay un garbanzo negro que difícilmente se puede digerir sin antes haber renunciado a la condición de militante socialista, anarquista, o simplemente liberal. Se trata del deseo de erigirse en Central Unica, partido único, pensamiento único, a paso único. Semejante pretensión sólo puede concebirse en países donde predominen formas de vida totalitarias. Rusia, Hungría, España, Portugal, Argelia o Cuba. No podemos ir contra el uniformismo, el totalitarismo franquista proponiendo otro totalitarismo antifranquista. Es salir de Málaga para entrar en Malagón. La unidad de la clase obrera no tiene nada que ver con la uniformidad del pensamiento humano. Los mismos estudiantes que piden en España, a grito pelado un sindicato libre, autónomo, en oposición intencional al S.E.U. totalitario defienden en esencia, el pluralismo sindical al que nosotros militantes de la C.N.T. estamos tradicional e intransigentemente adheridos. El sindicalismo sin ideas es una estulta pretensión de la tecnocrocia reaccionaria y de la democracia prostituída.

A diferencia de otros dirigentes políticos del exilio nosotros (que no dirigimos a nadie por que entendemos que el hombre está muy lejos de ser un caballo o una bicicleta) no decimos con énfasis que «estamos orgullosos de nuestro pasado». Los militantes de la C.N.T. estamos orgullosos de nuestros triunfos, nuestras abnegaciones y nuestros aciertos del pretérito, pero estamos dispuestos a reconocer los errores en que incurrimos, sobre todo por preservar a los compañeros que han de sucedernos mañana en la difícil brega de nuestras organizaciones.

Un error, por ejemplo fue la colaboración gubernamental que melló el temple de nuestra militancia en provecho del Estado y del principio de autoridad que estaba por los suelos.

Otro, el alto el fuego entreguista de Mayo en Barcelona que nos puso en manos de la funesta aventura bolchevique de Negrín, cuando la suerte de las armas dichas republicanas ya había sido decidida en la antesala del pacto germano-soviético, por el que Stalin entregó a la voracidad del eje Roma-Berlín la noble y trágica causa del pueblo español.

Otro error, no menor, fue el subestimar demasiado del 32 al 36 la fuerza real del enemigo fiados (por impacto multitudinario) de los cantos de sirena y los lirismos tribunicios de ciertos republicanos burgueses (tipo Ortega y Gasset (Eduardo) y Casares Quiroga), acelerando el proceso revolucionario, quemando con prisa y con fiebre, las etapas naturales que de haberlas colmado quizás nos hubieran llevado en mejores circunstancias a hacer realidad el justo sueño, la sublime reivindicación quijotesca concebida por los delegados del Congreso de Zaragoza al dictaminar, al entrever que España sería el primer país del mundo que instaurará triunfalmente el Comunismo Libertario.

La organización confederal va a celebrar un Congreso que se augura decisivo. En él la militancia buscará afanosamente, serenamente, las vías que la coloquen en situación de afrontar los problemas y las realidades nuevas del interior. Pero para sumergirse en ellas, para calarlas e interpretarlas a la medida de los anhelos del pueblo y los objetivos inmediatos a cubrir, junto a nuestros aliados, hay que abandonar los pugilatos y las querellas internas del exilio, las miserias humanas del vivir cotidiano, las ofuscaciones y las desviaciones. Es en la calle, en la mina, en el taller, en la fábrica, en la oficina, en los campos labriegos de España donde se halla enterrado el palo-luz que ha de posibilitar el resurgir potencial de la C.N.T. y las ideas libertarias. Allí están las raíces: aquí sus precursores.

Aunque cerca de nuestro corazón ya se hallan lejos las felices realidades sociales y morales conquistadas por el proletariado militante el 1936. Ahora, compañeros, trabajadores todos vamos con paso seguro, alta la frente, íntegro el ideal, a por las conquistas del 36. Y como bandera este pensamiento excelso de Goethe, que el mismo califica como la última palabra de la sabiduría: «Sólo merece libertad y vida el que cada día sabe conquistársela.»

chispas

«¡Paso a la juventud!»
Que pase.
Sin embargo, es importante que quede.

⁂

Antonio de la Iglesia ha escrito una comedia defendiendo a Pío XII.
Tratándose de la Iglesia, comprendida de antemano la comedia.

⁂

El Festival Cinematográfico 1965 de San Sebastián, se celebrará bajo el signo de la argumentación terrorífica.
Tratándose del dominio de Franco, el tema resulta inmejorablemente escogido.

⁂

Un diario parisino ha consagrado lingüísticamente *el despropósito «desperados», degeneración de la voz española «desesperados».*
Así se explica que a «ese» Francisca le resulte «Francesca», Perro «Pero», Cala «Cola», y Cola «Cara», y que así y todo no pega.

⁂

Dice Ben Bella: «El imperialismo cometió un crimen en Palestina.»
¿Y no lo cometió en Buchenvald, Auswitzch, Gusen, Mauthausen y otras Palestinas?

⁂

En Cuba ha sido decretada la participación obligatoria de la población a la cosecha de la «caña l'azúcar».
La que no será obligada será la consumación de azúcar.
Y para los pobres, prohibida.

⁂

Anticuados que somos: Modernamente ya no se dice «pobres». sino «económicamente débiles».
Rigodón de vocablos, y a los muertos de hambre que los entierren. Ayer, hoy, y, si nos dormimos con el Diccionario en la mano, también mañana.

⁂

«Liberación» española por Franco, «liberación» del Africa norteña por Hassan, Ben Bella y Burguiba; del Egipto por Nasser, de Guatemala por la Fruit Convanni Society, de Panmania por Kafrito I. y en propósito, «liberación» de la Argentina por Perón, de Venezuela por los dictadores comunistas, de Alemania por el neonazismo.
Liberar, libertar, libertarismo ¡Ay, si no corrimos la gramática política los anarquistas!

CHISPERO

El peligro circunstancialista

RECUERDO que en el curso del año 1934 la compañera Federica publicó, en el semanario *El Luchador*, un artículo titulado: *¿Pueden ser circunstanciales los militantes?*

No; se respondió.

Todos cuantos así opinamos tenemos la satisfacción de haber comprendido que la lucha debe ser constante y permanente en todos los terrenos; que la lucha fortalecida pueda dar su fruto si está influenciada por el vigor y la seriedad del militante. Donde falta la responsabilidad surge el desorden.

Existen diversas formas de circunstancias: las familiares, las inamistades, las políticas, el bienestar económico, la represión, y cediendo a ellas es cuando el militante se desasocia de su deber, inclinándose al peso de unas circunstancias constantemente parafraseadas por ciertos hombres que consideran que los regímenes políticos social e internacionalmente han adoptado de una vida económica razonable al alcance de todos, opinando esos hombres que la tesis del anarco-sindicalismo merece ser modificada en nuevas fórmulas «actualistas», es decir, que en España el militante, que era el reflejo de la organización porque a ella se disciplinaba, ahora tiene que negar su historia porque las circunstancias no son las mismas. La organización debe avenirse al vaivén de sus militantes mayores, y eso no, amigos.

Los postulados de la C.N.T. son estudios bien premeditados, aprobados en Congresos y ratificados. La vida de la Organización, mientras existan hombres conscientes, será eterna, porque la acción directa no ha fracasado. La política y sus hombres son volantines y mortales. Centenares de años de políticas de todo cariz, y véase en qué situación de desigualdad y de intranquilidad se encuentran los pueblos.

La política, según el diccionario, es el arte de administrar a los pueblos. ¿Y por qué no el arte de seducir y explotar al pueblo? ¡Cómo se engañan los que piensan que las «circunstancias» pueden favorecer para una lógica transformación de la C.N.T.!

JUAN GIL

Perpignan.

ANTENA

UN CASO DE PROTECCION COMO HAY OTROS

MADRID.—El periodista Alejandro Azpúrua relata en un diario de América:

«Pablo Martínez, empleado administrativo de una firma muy conocida en Madrid, gana cuatro mil quinientas pesetas mensuales y vive como un pachá. Martínez aloja en un bonito apartamento, es padre de varias criaturas, y sin embargo vive desahogado económicamente.

—¿A qué se debe esta tu solidez económica, sólo comparable con la del Banco de España?— le pregunto.

—Pues a las bonificaciones especiales y a las pagas extraordinarias—, es su respuesta.

He aquí la lista, que transcribo sin ponerle ni quitarle puntos ni comas:

Subsidio familiar: Martínez recibe doscientas pesetas por cada hijo, hasta cuatro, y a partir del quinto trescientas pesetas y condecoración por «sufrimiento en el trabajo». Por ser sobrino de quien fuera párroco de Villanueva la Vieja, provincia de Albacete, 17,50 mensuales; por ser casado con francesa (que siempre es un riesgo), 15,25 a la semana. Por tener una tía en Alcalá de Henares, 23,15. Por ser el segundo nieto de quien fuera cabo furriel de la tercera compañía del segundo tabor de regulares de Marruecos, 15,25 pesetas. Por tener una hermana bizca, cosa que siempre es una desgracia por las bromas pesadas que le hacen los amigos, 22.50 al mes. Por saber sonreír a los turistas aunque le duela la cordal inferior derecha, 37,45 a la semana. Por dos condecoraciones pensionadas obtenidas por su abuelo en las campañas de Cuba y Filipinas, 175,50 pesetas. Por saber hablar inglés, 225,50. Por saber hablar francés, 112,75 (considérese lo justo de esta medida, pues el francés es aquí sólo la mitad de útil que el inglés). Por vivir con su suegra en el hogar común el Estado le reconoce 7.000 pesetas al mes. Por no haber sido nunca suscriptor del diario «El Sol» se le reconoce una bonificación de 29,50.»

DETENCIONES

PARIS.—Según la A.F.P. han sido detenidos, en Madrid, don Victoriano Díaz Cardiel González, en cuyo domicilio se encontraron hojas clandestinas comunistas, y don Valentín Andrés, realizador de la Televisión Española que imprimía en multicopista hojas invitando a los obreros a acudir a una manifestación de oposición sindical.

MANIFESTACION ANTIFRANQUISTA

PARIS (OPE).—La prensa publica un despacho de la Associated Press así concebido:

«El vigesimoséptimo aiversario de la toma del poder en España por el general Franco ha dado lugar a una manifestación antifranquista frente a la Embajada de España en Estocolmo organizada por estudiantes y excombatientes republicanos.

Han quemado un maniquí que representaba al Caudillo.»

SIGUEN LAS CONDENAS

LISBOA.—Seis estudiantes de los que tomaron parte en las protesas últimas contra el gobierno, han sido condenados unos a un año de cárcel y otros a año y medio de la misma pena. Para justificar su mala acción, el tribunal ha calumniado a los procesados presentándoles como agentes del comunismo. Lo mismo que hacen los tribunales y autoridades franquistas.

INVENCION DE UN FANTASMA

LISBOA.—La P.I.D.E. ha puesto en circulación la especie de que el general Humberto Delgado se halla convalesciente en Milán tras una operación sufrida en Roma. Según esa fuente «informativa», el general se hace llamar Antonio Renzo Ibáñez, en español supuesto; usa bigotillo y barba y cambia con frecuencia de vestido. Sin embargo, el fantasma del general Humberto Delgado no ha sido habido. Tal vez se halla osamentado en una tumba clandestina dentro de Portugal mismo.

GIBRALTAR-EL PARDO

GIBRALTAR.—La carretera que del Campo se dirige al Peñón ha sido cortada por las autoridades franquistas. Los gibraltareños y turistas extranjeros encontrándose accidentalmente en uno u otro lado, se ven imposibilitados de regresar a su punto de partida. Igualmente, los 8.000 trabajadores españoles de Gibraltar están impedidos de reincorporarse al trabajo que les da sustento. La opinión compara esta medida de El Pardo con las dificultades de circulación que los rusos oponen con frecuencia en Berlín, la ciudad cortada en dos mitades.

LA CONLLEVANCIA

MADRID.—En esta ciudad se ha jugado el campeonato europeo de basket-ball entre el Real Madrid y el Ejército Rojo, de la URSS. El campo de juego lucía las banderas de Franco y del P. C. (b) y antes del encuentro una orquesta española ejecutó los himnos «Cara al sol» y el soviético.

¿Por qué vienen a España once millones de turistas y, en cambio, tenemos que contemplar cómo cientos de miles de obreros especializados, de artesanos excelentes, de campesinos, que constituyen con sus brazos la verdadera riqueza, tengan que irse a otros países europeos, o emigrar a América —ya en menos proporción que antes— para poder subsistir? ¿Se puede admitir la paradoja de que puedan gozar de España once millones de forasteros y no pueden vivir en ella tantos y tantos españoles? JORGE MOLINOS.

COMUNICADOS

REGIONAL DE EUZKADI NORTE

Se ruega a todos los compañeros de la Regional de Euzkadi-Norte acudan a la reunión que tendrá lugar el día 25 de los corrientes a las diez de la mañana en la Local, rue Sainte-Marthe.

F. L. DE PARIS

Asamblea general para el día 25 de los corrientes a las nueve de la mañana. Muchos e importantes problemas. Se ruega puntual asistencia.

COMISION DE RELACIONES DEL NUCLEO AUDE-P. O.

Como todos los años y para conmemorar el 1.º de Mayo, tendrá lugar la celebración de una jira de carácter departamental en la localidad de Carcasona en el pintoresco sitio denominado el Pecherú, y para los amantes de la historia se visitará la Cité.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 25 del corriente, a las nueve y media de la mañana, 42, rue Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

F. L. DE BEZIERS

Pone en conocimiento de todos sus afiliados, simpatizantes y compañeros en general, que para el día 25 de abril tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero José Borraz, en su local social de Béziers, a las nueve y media de la mañana, bajo el tema:

La C.N.T. en el porvenir de España.

ADMINISTRATIVAS

José Pamé Romero, Le Mans. Con dificultad se ha cobrado tu mandatcarte de 13 F. Iba a un nombre y C.C.P. diferentes. No pudiendo enviar lo solicitado, pasan a «C. S.» 7 F. (hasta 31-3-65) y 6 F. a «Umbral» (30-6-65).

— Guallar, Clamart (Seine). Recibidos 24 F. entradas festival.

— Valdivieso, Beausoleil (A. M.). Recibido giro 10 F. «Mi Tierra».

— F. L., Cl.-Ferrand (P. D.). Recibidos 20 F. «Mi Tierra».

— José Martín, Aurillac. Recibida la tuya. Hecho cambio solicitado. Di si has girado segundo semestre 1964.

— J. Coronel, Montauban. Recibida carta. Hecho cambio. Pagado hasta 31-12-64.

— Salmerón, Bruselas. Recibido 15-3-65 giro 30 F. Pagas «C. S.» 30-6-65 y «Umbral» 31-12-65. Difícil publicar recibo de todos los giros recibidos. Solo damos los que se nos indica.

ACTOS DE 1º DE MAYO

EN BURDEOS

MITIN 1.º DE MAYO

Gran mitin para conmemorar la magna fecha que tendrá lugar en el cine Capucins, el día 1.º de mayo, a las nueve y media de la mañana, con la participación de los compañeros:

Joseph SORIANO, C.N.T.F.
Federica MONTSENY, C.N.T.E.

Quedan invitados todos los refugiados españoles y trabajadores en general.

EN MONTPELLIER

Domingo, 2 de mayo,
a las nueve y media de la mañana

GRAN MITIN ANTIFRANQUISTA
En Palladium
(ex Palais d'Hiver)

Con la participación asegurada de:

Ch.-Aug. Bontemps,
Denis Forestier,
Aristide Lapeyre,
Morvan Lebesque,
Rodolfo Llopis
y Federica Montseny.

MITIN EN DREUX

El día 1.º de mayo, en conmemoración de la histórica fecha, más con giro antifranquista, tendrá lugar en la Salle des Réunions de la rue St-Tibault, a las diez exactas de la mañana.

Ocuparán la tribuna:

Edgar Emilio RODRIGUEZ, por las Juventudes Confederales, y
Conrado LIZCANO, por la CNT española.

Interesa la mayor concurrencia a este fraternal acto para repudiar con vigor el régimen tiránico de Franco.

Por la libertad del pueblo español, acudid al mitin del 1.º de Mayo.

RHONE-LOIRE

CONCENTRACION LIBERTARIA DEL 1.º DE MAYO EN LYON

Esta Comisión de Relaciones comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes en general de la región, que desde ahora ya pueden ir organizando el viaje para este primero de mayo, que como de costumbre venimos celebrando cada año sea de una forma sea de otra, pero siempre con la gran asistencia de la familia Confederal y Libertaria. Pero este año, que en España se va dibujando el espíritu de rebeldía que cada hombre lleva consigo, es necesario que revista el carácter adecuado a las gestas que se desarrollan en el interior de la península Ibérica, por ello esta concentración debe ser *una gran concentración libertaria.*

LA COMISION DE RELACIONES

F. L. DE CARCASSONNE

La Alianza Sindical C. N. T.-U. G. T., en colaboración con F. O., organiza para el 1.º de mayo un gran mitin en las Halles.

El acto empezará a las nueve y media, y hablarán en el mismo los compañeros:

Roque SANTAMARIA, por la C. N. T.
Antonio GARCIA DUARTE, por la U.G.T.
GIL, por el Sindicato Nacional de Maestros, y
Charles PEILLON, secretario confederal F. O.

Por el presente comunicado quedan invitados todos los compañeros de ambas organizaciones y todos los hombres amantes de la libertad.

MITIN EN CLERMONT-FERRAND

Organizado por el Núcleo del Macizo Central, se celebrará un acto conmemorativo al 1.º de Mayo, el día 16 del mismo mes, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la «Casa del Pueblo» con la intervención de los siguientes oradores:

Un joven compañero, que nos hablará de los poblemas de la juventud obrera y estudiantil en España.

Aristides LAPEYRE, por el M. L. F.

José PEIRATS, por la C. N. T. de España en exilio.

El acto será presidido por Alejandro Lamela.

Por la tarde, a las tres, en la misma Sala y edificio comunal, tendrá lugar un gran festival folklórico-teatral, con el concurso del conocido «Grupo Artístico Cultural» de Clermont-Ferrand.

U.G.T.-C.N.T.-S.T.V.

PRIMERO DE MAYO

El 1.º de Mayo, a las diez en punto de la mañana, en la sala Lancry, 10, rue Lancry, Paris X, Metro République, gran mitin, en el que intervendrán:

Jesús INSAUSTI, por Solidaridad de Trabajadores Vascos.
Francisco OLAYA, por la Confederación Nacional del Trabajo.
Un representante de la Unión General de Trabajadores.

¡Trabajadores! Expresad vuestra repulsa a la tiranía, vuestro amor a la libertad asistiendo todos al mitin como un solo hombre.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Geografía política

Sástago, ayer y hoy

EL pueblo de Sástago (Zaragoza), fue el segundo de la provincia (si mal no recuerdo), en que las izquierdas obtuvieron mayor mayoría de votos en las elecciones de 1936. Tuve ocasión de estar en Sástago antes de la guerra civil, guardando de esta localidad gratos recuerdos. En un amargo después lo he habitado de nuevo. Sus pobladores son nobles, sencillos, de trato sincero. Su temple es rebelde, y parece ser que en la adversidad templan su carácter. Al ofrecérseles ocasión, se sacuden yugos y opresiones que en España son marca Reyes Católicos. En gran mayoría los sastaguenses son labradores, cuyo celo en las labores es notable. Incluso sus goces populares tienen sello campestre.

La huerta está situada a larga distancia del pueblo, viéndose obligados, los huertanos, a partir muy temprano de casa, y aun el camino les devora exceso de tiempo.

En trabajos del monte suelen pasar quincenas. Cuando regresan, la emanación herbosa que exhalan descubre de dónde vienen. Sobre todo, el olor a romero los delata.

Característica de Sástago es su fábrica de carburo. La central eléctrica sastaguense, también es notable.

Enemigos de usureros e intermediarios, anteriormente a la guerra ya funcionaba un Casino compuesto por republicanos, socialistas, y en cuyos locales se alojaban la U.G.T. y la C.N.T. En el Casino se expendían productos a precios de primera compra, salvo los gastos administrativos de la cooperativa.

Al estallar la guerra la C.N.T. requisó las tierras del Conde, iniciando la Colectividad con ellas. Generalmente, el pueblo se acomoda a las realizaciones atrevidas por repudio instintivo a los orgullosos y acaparadores de la riqueza.

Por Sástago pasaron muchos bohemios, o trashumantes, que, seducidos por la simplicidad ciudadana, se avecindaban en la localidad. Ni que decir que se trataba de elementos abusones, y, por defecto de holgazanería, nada recomendables.

Sástago es uno de los pueblos en que menos gente acude a oir misa. Para atraer número, el cura de ahora ha prolongado las funciones religiosas hasta el anochecer. Pero nada; el vecindario prefiere solazarse en tratos con familias y conocidos. Para las procesiones no hay posibilidad de benditos que carguen con los tabernáculos, y al recurrir el cura a la juventud metida en los cafés, una vez escuchó la réplica razonada de que los santos, siendo milagrosos, podían acometer el milagro de andar por sí mismos. San Antón y su cochino, más de dos voces quedaron en el interior del templo, yendo el cura y las beatas compungidos a rezar por esas calles.

Cierto día el señor rector ensalzaba los milagros de San Isidro, y mientras tanto se derribó un cacho de iglesia, gritando el sermonista: «¡Esto es obra de una mano negra!» En el mismo día los falangistas adornaron una carroza para asistir a un concurso anunciado en Zaragoza y a su vuelta la dejaron cuidadosamente en la plaza para lucirla en el pueblo al día siguiente. Al ir a recogerla la encontraron descompuesta, y, rabiosos, gritaron: «¡Esto es obra de una mano roja!» Sin darse cuenta, cura y falangistas habían dado pábulo a una voz pública: «Ya está aquí la rojinegra.»

Los de la Falange construyeron un abrevadero y en el muro del mismo enclastraron el yugo y las flechas. Al cabo de poco, flechas y yugo desaparecían. La investigación se hizo, sin resultado alguno. Alguien reparó que el símbolo fascista se fue Ebro abajo camino de Tortosa.

Un falangista audaz y explotador, llamado Luis, alias Boca Seca, con esfuerzos de brazos ajenos consiguió gran cantidad de toneladas de esparto que le habían de proporcionar sendos fajos de billetes. Para evitar peligros, día y noche la montaña de esparto era vigilada por un guarda y su perro. Sin embargo, a eso de la medianoche las campanas anunciaron fuego. Era la preciosa mercancía de Boca Seca que llameaba como un infierno, no valiendo cubos de agua, ni escapularios ni rezos para detener el incendio, que acabó hasta que se terminó el esparto. Mucho pateó y maldijo el feroz propietario, pero nadie supo quién había colocado la cerilla.

En esos días había en Sástago un sargento de la G. C., conocido por Perdonavidas. Su mujer era bonita y entre el vecindario circulaban rumores referente a su conducta. Estando un día en el café, alguien introdujo cierto objeto en el bolsillo del sargento. Expansionándose con otros sutritarios del pueblo contra los usos de los «rojos», Perdonavidas quiso mostrar algo que llevaba preparado y con sorpresa suya se dio cuenta de que la cosa a mostrar se había transformado en cuerno... Del color blanco el civilote pasó al rojo. Airado, ordenó subir al cuartel a los circunstantes del café que supuso capaces de broma tan ofensiva. Los amenazó, los retuvo algunos días, sin dar con el autor del delito. Intervenido el alcalde, los detenidos pudieron regresar a sus casas sin mengua para sus costillas.

Los vecinos de este pueblo tienen algo especial que los diferencia de la gente de las localidades limítrofes. No se desprenden de las frases de sus antepasados, soltándolas donde sea sin enrojecer, aunque sean gordas. A resultas de una pelea, se celebró un juicio en Caspe, llamándose a algunos testigos presenciales para que depusieran sobre el caso. Pero la mujer que se interesó por los tales testigos no tenía ni una perra. Celebrándose el juicio y aprovechando un momento de silencio, la testigo Juana (de del Rentino), recelosa de que no le abonarían nada, preguntó con aplomo:

—Oiga, señor juez, y los gastos nuestros, ¿quién los va a pagar?

—No se impaciente, señora; usted cobrará —le dijo el juez.

—Si espera que pague la doña que nos ha citado —repuso la Juana—, señor juez, ¡como no se agarre a la cuerda de la capadura! (Estallido de risa en toda la sala.)

También por entonces se celebró juicio en la Audiencia de Zaragoza, y preguntando el presidente al testigo Marcelino el Polaco sobre las referencias que tenía de la difunta, Marcelino contestó:

—No tengo nada más que decirle que era expeditiva. Cuando vivía, una vez la hallé pintando, y viéndola usar un tinte indefinido, le pregunté: «¿Qué color es ese?» «Del color de la caramba», me dijo.

La jerga sastaguense es interminable.

El alcalde de Sástago es nombrado por el gobernador, como en todas partes desde la instauración del franquismo. Pero aquí es difícil hallar quien acepte el cargo. Cuando alguien apechuga con el mismo, es por presión y amenazas de multa. Pero pronto se sacude del compromiso. Uno de los últimos nombrados rehusó luego el cargo alegando que no le gustaba asistir a ceremonias incompatibles con su manera de pensar. El hoy alcalde, Sorribas, aceptó sin poner condiciones, sin duda por ambición de mando.

Vino el gobernador civil a inaugurar una biblioteca, no recibiéndole más que el ayuntamiento pelado. Pasados unos meses, la lluvia hinchó los torrentes y creció el Ebro, ocasionando graves daños. El alcalde solicitó ayuda al gobernador, y éste le contestó que no daría un maravedí al pueblo de Sástago por el mal recibimiento que le había hecho. Como ven los lectores, en España no se mitiga oficialmente a los pueblos siniestrados si al visitarlos los jerifaltes no son aplaudidos y admirados. Mas los hijos de Sástago corrigen que halagar es engañar, y quien no merece afecto es natural que no lo reciba.

Sorribas, cuando se dirige al pueblo, suele decir: «Vuestro alcalde os habla», y menos mal que su suegro, por ser difunto no lo oye, pues de oírlo la vara de alcalde se la rompería en las costillas por haber aceptado un cargo que no es voluntad de pueblo, sino caridad de gobernador. Su suegro murió a causa de disgustos que le proporcionaron los representantes del régimen actual. El triste Sorribas, con su mando perpendicular, mancha la memoria de su pariente, hombre de libertad y de rectitud de criterio.

¡Pueblo de Sástago! Tus gestos de rebeldía los admiramos hoy desde el exilio. Y decimos: Que cada uno luche donde se encuentre en favor de la libertad, que es idea universal. Yo he visto aquí en Francia un monumento levantado a la memoria de españoles muertos por la libertad en la Resistencia francesa y en las filas aliadas durante la guerra de 1939-45. Conservemos un lazo de fraternidad y espíritu de lucha para devolver a España el pan y el bienestar moral y físico que tanto merece.

UN DESTERRADO FORZOSO

París. - El mitin del 11 de abril

En presencia de unos 1.400 compañeros y compañeras tuvo lugar el acto convocado por la C.N.T. gala y en el que participó la española. Entre el público cabe destacar la presencia, entre españoles y franceses, de compañeros de la C.N.T. búlgara y de varios de otras naciones. El ambiente, más que francés o español, era internacionalista.

Presidió el compañero SEVY, de la C.N.T. francesa. Ver en primera página las disertaciones de Sevy y Joseph SORIANO. En ésta se da la continuación al acto con las peroraciones de los compañeros Renacer SOLER, de las Juventudes Confederales, Conrado LIZCANO, de la C.N.T., Zona Norte, y José PEIRATS, de la Confederación Nacional del Trabajo. El delegado previsto por la A.I.T. por motivos particulares no pudo ocupar la tribuna. Habla:

Conrado Lizcano

Compañeros, compañeras, trabajadores españoles, amigos todos: Coincidiendo con la eclosión jubilosa de la primavera que es signo de armonía de vida, de fecundidad y de esperanza henos aquí, compañeros y compañeras, henos aquí en este grandioso anfiteatro de la «Mutualité» viviendo intensamente emocionadamente la jornada confederal y libertaria 1965.

Os hablo en nombre de la Comisión de Relaciones de la C.N.T. de España en Zona Norte y por añadidura de su militancia. De su militancia toda por cuanto que nuestro propósito era incluir en el cuadro de oradores una voz directa y autóctona de la región, pero al no haber hallado los concursos precisos es necesario doblar mi débil voz en dos dimensiones una presidiendo simbólicamente el acto de lengua española y otra para llenar con más voluntad que capacidad el hueco que esa inesperada circunstancia nos ha deparado.

Y lo haré lo más brevemente posible. Por que aquí si que se cumple también de manera irrefutable nuestro viejo refrán de que el tiempo es oro. Y si no se aprovecha el tiempo el oro se troca en ira justa de los que, en la ristra de oradores, riesgan de quedarse en mitad de la estacada. Eso le ocurrió el año pasado a José Peirats. De ahí que el Comité Regional se haya creido en el deber de invitarle de nuevo, como desagravio, primero, a su persona, y como desagravio también a los innumerables compañeros y amigos que se quedaron con ganas de escuchar la palabra y calar en el pensamiento del autor de «La C.N.T. en la Revolución Española».

Aparte de los compañeros de lengua francesa, organizadores del acto a los que patentizamos públicamente nuestro mayor reconocimiento y nuestros mejores saludos de fraternidad y afinidad anarco-sindicalista, tenemos aquí una representación de la Asociación Internacional de los Trabajadores y otra de los jóvenes, menos viejos de nuestra organización exiliada.

No puedo ni debo dejar escapar la hermosa liebre de esta ocasión para proclamar ante todo el movimiento confederal exiliado que felizmente en la Zona Norte, a diferencia de otras regiones, los viejos y los jóvenes, más o menos jóvenes y más o menos viejos, marchan codo a codo, coexisten fraternalmente, se toleran sus diferencias naturales con el pensamiento puesto en la liberación del pueblo, y en el porvenir de nuestras ideas y las organizaciones madres que las postulan y las defienden.

Si la generación vieja rompe con la generación joven, que lógicamente ha de sucederla en el transcurrir de la vida (social, histórica, moral, familiar o fisiológica) se sufre la misma suerte que la del feto cuando antes de tiempo se rompe el cordón umbilical nutricio que le une al seno materno. ¿Qué sucede? La putrefacción, la muerte para el no nacido, y si el bisturí no llega a tiempo la muerte incluso para la propia madre.

Sin ir más lejos el sábado anterior asistí en París a un mitin socialista honrando la memoria de Largo Caballero. Dos de los oradores principales discreparon al enfocar los delicados y confusos problemas de las acciones y las relaciones entre el exilio y el interior, pero al referirse a las JJ. SS., al aludir al influjo moral de sus viejos militantes desaparecidos, los dos coincidían en el deber de apoyar y alentar a esos muchachos que vienen a sus filas, que con sus defectos y con sus virtudes tienen que ser los que mañana en España defiendan los afanes y los objetivos políticos de su partido.

No me duelen prendas. Antiguamente éramos nosotros los que, en este y otros terrenos, dábamos ejemplo, por eso éramos más fuertes. Hoy no podemos decir lo mismo . Se ve que la tierra yerma del exilio tampoco ha admitido el trasplante de esa rica hierbabuena que se traducía en la hermandad, compenetración y apoyo mutuo gravitando de un lado, en las páginas de «Solidaridad Obrera» confederal de Barcelona, y de otro en «Ruta» juvenil.

Parecerá insólito que en un acto de esta naturaleza no haya dirigido un saludo a alguien o a algo. No por seguir la tradición sino por fidelidad a la convicción de que ningún sacrificio por la libertad y la justicia es estéril, enviamos un recuerdo emocionado, un saludo fraterno y caliente a los que en los penales de España purgan los honrosos y fecundos delitos de haber luchado por las libertades y los derechos sociales de nuestro pueblo.

A la cabeza de estos presos (por cuya libertad había que hacer una campaña obrera internacional de gran resonancia y de más eficacia que el envío de telegramas y cartas a sus verdugos) queremos situar al valeroso joven de lengua inglesa Christie, que ha demostrado, con el espejo de su conducta ácrata, en la mano que la solidaridad internacional en la defensa de los más nobles principios de la condición humana, no es, como creen muchos escépticos, ni una inutilidad ni una quimera. Estos hombres, estos compañeros, todos los presos y los represaliados por la dictadura, sea cual fuere su condición y su ideología, tienen nuestra más sincera estima e incluso nuestra propia admiración personal por cuanto que los consideramos como unos magníficos ejemplares de la especie que se entroncan en las mejores tradiciones senequistas y rebeldes de los pueblos ibéricos que exaltaran Machado y Cervantes.

Por eso dijo el Quijote a su compañero de aventuras, venturas y desventuras: «La libertad ¡oh!, Sancho amigo, es el más preciado don de los hombres y con ella no pueden igualarse los tesoros que encierra la tierra ni el mar encubre. Por la libertad, así como por la honra, se puede y debe aventurar la vida.»

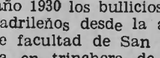
Eso han hecho, ni más ni menos, nuestros presos augustos del penal de Burgos, de Santoña, de Carabanchel, eso han hecho también aunque en menor escala los trabajadores y los estudiantes de Madrid, Barcelona, Sevilla, Zaragoza y Salamanca; los casi legendarios mineros de Mieres, los tenaces luchadores obreros del invicto pueblo de Euzkadi.

La militancia confederal y anarquista de la C.N.T. saluda en estas gentes y en esas gestas primarias (pero gestas al fin de un gran alcance moral y social) el despertar de las nuevas generaciones; un despertar que la dictadura (dormida en los laureles sangrientos de una victoria militar a lo Pirro) ya no puede contener por que la depasa en sus impulsos institucionales, sociales, morales y políticos.

El año 1930 los bulliciosos estudiantes madrileños desde la azotea de la célebre facultad de San Carlos, convertida en trinchera de la libertad, hicieron saber, con la resonancia nacional y la significación de su gesto, que los días de la infalible dictadura primoriverista estaban contados. Fue tan cierto como un parte metereológico. Pocos meses después se hundía el «Directorio» arrastrando en su caída al viejo armatoste podrido de la monarquía borbónica.

No siempre se repite la historia, ni la vida de los pueblos (según piensan algunos ilusos que hacen los esquemas al dictado de sus cabriolas doctrinales o electorales) esta sujeta a las leyes estrictas de la evolución y del tiempo. En realidad nada perece, todo se transforma. Desgraciados los que se creen el ombligo del mundo, por que el mundo tal como ellos lo conocieron tiene que pasar por delante de su puerta para seguir en marcha.

Pero lo cierto es que España está cambiando y no a pasos de tortuga como quieren los cavernícolas, y los que no quieren avance, sino a marcha de gacela como queremos nosotros, como quieren todos los españoles dignos. Si esto lo afirmara yo empleando los argumentos líricos de que tan pródigo es el espíritu de añoranza y de impaciencia de los desterrados, apenas tendría importancia. También estábais autorizados a ponerlo en tela de juicio. Incluso a no creéroslo. Si os dijera igualmente que esas manifestaciones estudiantiles, esas huelgas y desasosiego obrerista, esas escapadas liberales de los académicos, los catedráticos, los escritores, la clase media e incluso algunos tonsurados que se salen del tiesto arzobispal de Toledo, son síntomas del gran férmento revolucionario que se está incubando en el subsuelo de la sociedad española, probablemente dijérais: «Bah, son sueños de los cenetistas exiliados que siempre están pensando en hacer la revolución.» Pero no lo digo yo. Lo dice, nada menos que el profesor socialista moderado del interior Enrique Tierno Galván, que ha sido uno de los actores principales de los sucesos universitarios que se desarrollan en Madrid. «Existe actualmente en España —ha declarado hace pocos días a un corresponsal de la prensa francesa— una situación pre-revolucionaria, los acontecimientos que se han producido en las universidades españolas son un síntoma de malestar muy profundo, junto a la rebelión de la clase media que atraviesa en este momento una crisis económica, política y moral sin precedentes en nuestra historia. Las clases medias están desconfiadas y dicen no existir nada que justifique 25 años de sumisión al gobierno de Franco. De ahí la actitud significativa de los estudiantes que proceden, en su mayoría, de esas mismas clases.



SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

De otra parte se afirma en Madrid que estamos en vísperas de una nueva crisis ministerial. Las crisis de gobierno en un régimen de dictadura

(Pasa a la página 3)

Renacer Soler

Tras saludar a la concurrencia en francés y en español, resalta que en su mensaje de fin de año, Francisco Franco, caudillo de España por la gracia de Dios y de la aviación alemana, pronunció esta frase histórica: «Sopla en el mundo un fuerte viento de renovación.»

Efectivamente, el viento que sopla en España es un huracán que ha de llevarse al régimen de opresión y tiranía que desde veinticinco largos años sufre nuestro pueblo.

El mundo entero ha estado atento a los acontecimientos últimos de la vida universitaria hispana, siguiendo con interés y simpatía la valiente gesta de los jóvenes estudiantes y de los profesores que sacuden el yugo franquista y hacen vibrar de nuevo en España la voz de ¡Libertad!

Los jóvenes cenetistas y libertarios, que como los jóvenes estudiantes españoles luchamos para que España sea otra cosa que el último refugio del nazifascismo, desde esta tribuna les brindamos nuestro más fraternal y alentador saludo diciéndoles: Adelante, compañeros, que al final de vuestro combate, que es el nuestro, encontraremos libertad y justicia para España.

En 17 de enero de 1965 unas cuantas Facultades madrileñas rehusaron participar en la mascarada electoral a que les había convocado el S.E.U., declarando retirarse del mismo a menos de que no se democratice. He ahí el punto de partida de los incidentes universitarios extendidos a toda España. Como es sabido, el S.E.U. es el sindicato único oficial impuesto por el gobierno y regido por elementos de Falange. El decreto de creación de ese sindicato en 1943 lo dice claro: «Uno de los objetivos del régimen franquista es el de hacer de la Universidad el bastión más fuerte del falangismo.»

Para obtener una beca el estudiante necesita: Estar afiliado al S.E.U., militar en la Falange o pertenecer a las milicias falangistas de Franco. Con la agravante de que la beca puede ser retirada «por falta cometida contra la disciplina sindical o por falta de celo y colaboración hacia el S.E.U.» Inútil precisar que todos los cargos importantes del sindicato son nombrados por la superioridad. Los estudiantes sólo eligen a los delegados de curso, siendo esto lo que el estudiantado ha calificado de «mascarada electoral».

Los estudiantes libres reivindican, de hecho, la transformación del S.E.U., lo cual supondría la desaparición del mismo, hecho trascendente que preocupa a una dictadura imposibilitada de sobrevivirse a la liberalización formal de sus estructuras. Los franquistas y nosotros sabemos que la dictadura es antinomia de libertad como democracia lo es de «verticalismo». Lo que a ciencia buscan los estudiantes es la desaparición pura y simple del sindicato que les oprime, para darse al desarrollo de los sindicatos libres ya existentes.

Ante la fuerza estudiantil el régimen se siente desorientado y no sabe cómo reaccionar, siéndole imposible usar, contra los estudiantes, hijos de clase acomodada, o de padres sostenedores del régimen, el rigor y la brutalidad a que se libra contra los protestatarios trabajadores. El franquismo sabe machacar a los huelguistas mineros, agricultores, fabriles, utilizar el paredón, el garrote; pero se encuentra pasmado ante el entusiasmo juvenil del alumnado universitario.

No es lo bien fundado de las reivindicaciones de éste ni la presión ejercida por las asambleas libres lo que ha hecho vacilar al régimen. El Estado regido por Franco sabe pegar fuerte por estar ciego y sordo a toda suerte de razones. Tampoco ha pesado mucho en la balanza franquista el eco que los incidentes universitario-españoles han tenido en el extranjero, pues sabe liarse la manta a la cabeza. Grimau fue fusilado a pesar del inmenso aparato de testatario empleado por el P. C. para impedirlo. Lo que da vacilación al gobierno es el estado de conciencia que va tomando la intelectualidad coincidente, esta vez, con el pueblo.

Es significativo que en esta misma Ciudad Universitaria en 1936-37 se jugaran los destinos de España y que ahora, sin combates aniquiladores, pero con el mismo civismo, la suerte prosiga. La España ardiente se repite en el mismo rincón español donde antaño fuera aplastada.

Para apoyarse el franquismo recurre, como siempre, a la mentira. Los infundios del Ministerio de la Información son famosos. Los estudiantes son «gamberros empujados por profesores disolutos, las manifestaciones públicas son organizadas por agentes del P.C.», etc. Entonces «padres de familia» preparados, protestan por el «desorden universitario»... Fraga Iribarne ofrece a los estudiantes el recurso de la solicitud por vías legales, ignorándose en qué consisten éstas en un país absolutista. El propio Fraga exclama, aturdido: «¿No tienen otra cosa que hacer esos estudiantes, en vísperas de los exámenes?» Sí, tienen algo más importante que los exámenes: limpiar España del cáncer franquista que hace tiempo le roe las entrañas. El ¡no! al hispanofascismo es tan poderoso, que el miedo a las consecuencias de la protesta ha desaparecido.

Como es natural, la Prensa apoya a su dueño, el gobierno, pero la unidad estudiantil es inquebrantable y los diarios son simbólicamente quemados en la vía pública. Seguidamente el gobierno anuncia la publicación de un decreto para solucionar el conflicto, y el alcance de este documento habrá que estudiarlo antes de atreverse a comentarios. Garantía de triunfo lo es la madurez del movimiento universitario, a patentizar en un Congreso Nacional de Estudiantes Libres.

De otra parte, la fiebre huelguística de los trabajadores no se agota, antes bien, se desarrolla. No hay acción nacional concertada entre obreros y estudiantes, pero podrá haberla, puesto que a ello se aspira. La barrera que siempre ha separado a ambos estamentos es posible que desaparezca. El sindicalismo libre de los universitarios, es equiparable al sindicalismo libre de los productores.

En cuanto a nosotros, se trata de definir con claridad y precisión la posición de los jóvenes cenetistas, continuadores de la obra anarcosindicalista iniciada y sostenida en España. A nosotros toca llenar los vacíos que dejan los viejos luchadores en su agotadora lucha por la emancipación total de la clase. Hay, en nuestros medios, enormes bajas que cubrir. La muchachada de la C.N.T. mantiene firmemente la bandera de las ideas libertarias y de la Revolución Social.

Ante la proliferación de nuevas formaciones políticas y sindicales, se nos designa por «organización clásica». Y lo es en el sentido noble del término, por respeto y cariño a una causa justa de ayer, de hoy y de mañana. Pero atención con el tradicionalismo que puede significar lo troglodita, el inmovilismo, el cerrar los ojos al progreso, al encerrarse en una torre de marfil por creer que nuestra cartilla está completa y que somos los únicos portadores de la verdad contenida en tres letras.

En el orden táctico reafirmamos nuestra solidaridad a todos los grupos y organizaciones que, rechazando el espíritu derrotista en que está sumido casi todo el antifranquismo, siguen firmemente decididos a enfrentarse con las fuerzas de la reacción española sin aceptar ninguna clase de componenda o compromiso. Rotundamente rechazamos toda idea de «oposición constructiva» a cambio de cierta tolerancia de parte del régimen, especie de colaboración por reconocimiento, en definitiva, complicidad con el franquismo. No queremos a nuestro lado a los agarrotadores de Granado y Delgado, seguimos convencidos de que contra la violencia del capitalismo fascista español, no hay otra esperanza de éxito que el empleo de la fuerza revolucionaria del pueblo.

Termina el compañero Soler con una exclamación de García Oliver, «Aquí acaba la España de la pandereta y empieza la España del proletariado», y otra de Federica, «Querer es sólo querer; hacer es el todo.»

José Peirats

Habría que reescribir el libro fundamental de nuestro país para reivindicar la noble historia del mismo y acercarnos nuevamente a la finalidad suprema digna de una época civilizada, de la cual el franquismo nos mantiene alejados. Este constituye un anacronismo, una indignidad en esta época astronáutica, nuclear, al constreñirnos a recoger los tópicos manoseados, caducos, irregateables de «libertad de asociación, de cultura, de conciencia, de derecho a permanecer en la tierra natal», de usar el idioma materno, de practicar el federalismo, de mejorar las condiciones de vida...

Recuerda que en 1840 se fundó en Barcelona la primera asociación de obreros en España, libertad elemental jamás otorgada por los gobiernos de la época, no importa si titulados liberales, el de Espartero uno de ellos. Es la época de los Munts y Barceló, el primero sañudamente perseguido y el segundo agarrotado previo un burdo e infame proceso. Por esa misma época (año 1855) se declara en Barcelona la primera huelga general de la Península, alcanzando una heroica duración de nueve días. ¿Reivindicación? La de ahora, a pesar de la distancia de ciento diez años: «¡Asociación o muerte!» Por ese «delito» nuestros compañeros de entonces eran perseguidos, calumniados, exterminados, y ya burlados por los políticos, circunstancia que inclinó al obrerismo catalán hacia la formalización de la lucha social auténtica. Las masas paupérrimas dejarían de serlo mediante una posición nueva y airada. Como ahora, a ciento diez años vista. ¿Es que el reloj en España se ha parado?

Campesinos, mineros, fabriles, estudiantes, recurren en 1965 a la huelga bajo una bandera que resulta común entre ellos... ¡la misma del siglo XIX!: «¡Asociación o muerte!» Terrible, el atraso de España.

Nuestros comités de la C.N.T. han ido a parar sucesivamente a la cárcel. Ningún compañero actuante se ha ahorrado días de sacrificio, incluso de suplicio. La tortura y la condena están, como en tiempos de Narváez, a la orden del día. Hoy, C.N.T. y U.G.T. y Solidarios Vascos están constantemente en el banquillo de los acusados por delito de «asociación ilegal», cuando el derecho de asociación no está legalizado

En 1823 el duque de Angulema entra en España con sus Cien Mil Hijos de San Luis para asegurar, por medio de las armas, el absolutismo de Fernando VII, el enterrador de las Cortes de Cádiz, el fundador de una Cátedra de Tauromaquia, el restablecedor de la Santa Inquisición española. ¿Han transcurrido, desde entonces, ciento cuarenta y dos años?

Entonces, como ahora, hubo cierre de Universidades...

Ogaño los estudiantes recurren a la huelga por un motivo parejo al nuestro: la carencia absoluta de libertad. La cultura, como el trabajo, se hallan encadenados, el dogmatismo medieval —y que el Renacimiento perdone— persiste con una fuerza inmerecida. Cuantos estudiantes españoles penetran en los centros culturales de Europa, salen de los mismos avergonzados, deprimidos, por las condiciones de enorme atraso en que se desenvuelve España. El «Cree o muere» de la Universidad de Felipe V y de Fernando VII, se prolonga a través del Opus Dei y del S.E.U., organización universitaria fascista. Todo intento de reivindicación atrae la matraca del policía o el disparo del guardia civil, exactamente como en los tiempos de los corcheteros y corregidores. ¿Se ha parado el reloj, en España?

En 1492 fueron expulsadas las comunidades judías del país. Era aquella época floreciente con la convivencia de tres religiones, que supone libertad de conciencia, fatalmente cercenada con el aherrojamiento de los judíos y luego con la expulsión de los moriscos, quedando la religión católica única, soberana e intolerante. Con los israelitas se marchó el saber y con los mahometanos el trabajo. La triste herencia de esta gran calamidad española la pagamos permanentemente los trabajadores y los intelectuales de avanzada. Quedó y sigue permanente, España una e inquisitiva. La caza del hereje duró siglos, y tras un lapsus constitucional sigue rigiendo. Las libertades regionales, forales, fueron aniquiladas sucesivamente en Castilla, en Valencia, en Aragón, en Cataluña, por Carlos V, Felipe II y Felipe V, motivando los levantamientos de los Comuneros, de los fueristas aragoneses, de las Germanías, de los autonomistas catalanes. Así murieron Bravo, Padilla, Maldonado, Lanuza, Lorenzo, Peris, Sorolla, y muchos otros héroes de la dignidad y la libertad hispanas. Y así se pena y muere hoy, después de siglos transcurridos, bajo la égida insoportable de un tirano español suspirante de un totalitarismo en Italia y en Alemania vencido, pero aún no en España.

Estamos ahora en la expulsión de los «judíos rojos», en la reafirmación del poder feudal con la guardia civil en vanguardia. España sigue siendo un gran desierto en tierra y espíritu. El federalismo sufre el peor de los atropellos pese a esos grandes ilusos que fueron Proudhon, Pi y Margall y Fanelli, animadores de la Federación que tanto y tan natural arraigo alcanzó en nuestra Península. Nadie digno en España está seguro en su casa y en la calle, el hogar de todos. A lo sumo, el español es un presidiario en libertad condicionada.

Mientras tanto la Iglesia se entrega a la orgía que le permite la conclusión del oprobioso —para los españoles— Concordato de 1953, signo de poder económico del Clero, regalía del mismo. Las Cortes españolas de hace 444 años, las primeras en el Mundo en Conciencia y Derecho, sufren hoy esa hórrida caricatura de las Cortes de Franco, donde los procuradores son nombrados en un 60 por 100 directamente por el tirano y el resto por los servidores del mismo. El reloj español sigue parado.

Estamos, al parecer, condenados a dictadura militar y clerical permanente. Franco sigue los pasos de Espartero, Serrano, Narváez, O'Donnell, Pavía, Martínez Campos y Primo de Rivera. Tras una lucha formidable, desgraciadamente baldía, nos cayeron encima veintiséis años de tiniebla sin libertad de opinión, de expresión, de reunión, de conciencia, de cultura, lógico resultado de 25 años de paz caudillal miserablemente presumidos. El tiempo no transcurre, en España.

De hecho, la guerra civil es endémica en nuestra tierra. Ni nosotros sabemos librarnos de ella. Nos encerramos en compartimentos estancos, la ley del menor esfuerzo nos rige. También en campo no reaccionario se practica la caza al hereje. Tiene cara y cruz, la ejecutoria del exilio, sobresaliendo la efigie negativa. El mundo busca nuevos horizontes, Europa se reconstruye, no así nuestra España. La misma O.N.U. se orienta universalmente, la U.N.E.S.C.O. culturiza en reflejo de gran alcance y la técnica, motor de los pueblos, empuja hacia nuevas y grandes realizaciones. Lógicamente habría que ir al encuentro de España para ponerla al unísono del concierto mundial de realizaciones, mas lo impide el lastre colectivo de los prejuicios.

Engreído y cultor de la fuerza Franco no cederá su poder, que trata de terminar en beatitud, como hombre providencial, benigno y salvador de España. Quiere morir adorado, exaltado en su inmensa nulidad, que él confunde con capacidad moral y de dominio. Pero ahí deberíamos de aguarle la fiesta, para dejarle morir como debe, puesto que la muerte necesariamente le llegará como a todos. Se endiosa como un vulgar mequetrefe, se considera sólido, pero ya se da cuenta de que los trabajadores y los estudiantes huelguistas han roto la caparazón de hielo de su sistema «invulnerable». Todo el mundo toma posiciones y la C.N.T. no puede dejar de hacerlo, inteligentemente, con la altura debida.

A Franco le salva el complejo de la guerra civil, el miedo, la desorientación populares. Se calculan transiciones en unos, hay mentalidad retrospectiva en otros, pero habrá que acatar el imperio de las realidades. Necesitamos concreciones, porque en la hora de la verdad los que tengan que improvisar serán barridos por los acontecimientos.

Premisas previstas: libertad de asociación, de la cultura, de conciencia; libertad de residencia en el país, libertades regionales. Planes nuevos para una España nueva. Y no impedir a los jóvenes, no cortarles, por nada del mundo, las alas. ¡Paso a la juventud!

En torno a las alianzas sindicales

(Continuación y fin)

por Acracio RUIZ

Aquellas otras Alianzas que intentan serlo a la vez que sugieren la «conveniencia» de anular sus propias bases de sustentación —como quien intenta hace desaparecer al «tío rico» para disponer de la herencia y después dedicar una misa por la salvación del «alma del difunto»— también deberían reconsiderar esa actitud diversionista, partiendo del principio de propio respeto y en consideración a lo que dicen representar. Observadas en su aspecto actual, ni la Alianza Sindical proyectada desde el exilio con asentimiento expreso de los trabajadores exiliados, ni la denominada «ASO» de la que posiblemente se conozca más en el exilio que en el interior de España, pueden satisfacer objetivos esenciales.

Sería claro error tratar de especular con «dos medias alianzas» cuando tan aconsejable es que exista una sola, bien venida, mejor equipada y sincronizada, abarcando exilio y España. Mientras esto no se logre será tarea muy difícil llevar a cabo una orientación adecuada y un trabajo positivo.

Los hombres de la C.N.T., ya en España o en el exilio, tendrían que sentirse impelidos por la gran obligación de examinar la parte que le corresponde en este intrincado problema, y hacer todo lo necesario para que los Comités presten debida atención a aquellos, sobre los cuales no pueden decidir, cuya solución ha de ser hallada en la consulta del conjunto orgánico como corresponde. Esta confrontación, que por lo que se refiere al exilio debió haber tenido efecto hace ya más de un año, pudo haber tenido la virtud de situar el problema de las dualidades, de las redundancias y de las inconsecuencias. Sin embargo, el exilio parece inclinarse hacia la preferencia de «esconder la cabeza bajo el ala» cuando más necesaria es la confrontación y la vigilancia, particularmente durante este último período cuando tantas contingencias se han producido.

En otros aspectos, nadie está facultado para negocar hipotecas en nombra de una organización, a espalda de ésta. Hoy por hoy, la situación en el interior es propicia a toda suerte de especulaciones y confusión, puesto que la clandestinidad se presta al «statu quo» amparado en el resquicio del secreto de pequeño círculo, que por grande que fuere nunca puede estar revestido de facultad para asumir representaciones y funciones que no son de su exclusiva competencia al carecer de mandato para ello. En nombre de la denominada «ASO», por ejemplo, se propugna por la desaparición de las organizaciones sindicales, hablándose una sola «Central Sindical», posiblemente pensando en el aparato sindical franquista que sirve de sostén a la dictadura. Por otra parte se defienden los principios de la Primera Internacional, al mismo tiempo que en alguno de sus Boletines se imprime un sello alusivo a las Federaciones Americanas AFL-CIO, lo que podría interpretarse como que es filial de dichas Federaciones, o puede que sea simple muestra de gratitud...

Como se nos demuestra a través de su propaagnda, la llamada «ASO» se está desenvolviendo en un mar de confusiones donde la contradicción ocupa lugar destacado, con concurrencia del factor negativo opuestos a los intereses de la clase trabajadora a quien se quiere «unificar» sin consultarle. El hecho de que nos encontremos en el exilio no nos priva de continuar interesándonos por la salud de la C. N. T., en la que crecimos como explotados, a la que nos hallamos vinculados y a la que hemos de defender, con todas las consecuencias, frente a «Tirios y Troyanos». Si lo que hoy se propaga en nombre de la «ASO» fuese expresión de la voluntad de los trabajadores de la C.N.T., o simpatizantes con ésta, dentro de España, habríamos de rendirnos a la evidencia por grande que pudiera ser nuestra desazón. ¿Pero quien es nadie para obrar en nombre una organización cuando ésta se halla incapacitada para decidir? Menos aún para determinar su desaparición al amparo de dudosas «conveniencias» de «perfil único».

No creemos haya llegado aún el momento de las «liquidaciones por derribo», sobre lo que hace ya casi treinta años viene trabajando con saña el régimen franquista. Es posible que la C.N.T. pueda considerar en el futuro la conveniencia de esa amalgama que con tanto anticipio se nos quiere ofrecer, y acaso estime aconsejable laborar por ella; pero para esto hay que esperar a que la C.N.T., especialmente dentro de España, esté en situación de poder expresarlo por propia decisión de sus componentes, no de sus representantes aunque éstos fueran genuinos. Proceder de otra forma puede conducir a una escisión de la que únicamente se beneficiaría el franquismo y «su» sindicalismo vertical.

No debemos esperar más tiempo para examinar esta crítica situación, como C.N.T. y como Alianza, puesto que ambos aspectos nos afectan. La confrontación con presencia de exilio e interior debe llevarse a cabo sin demora. Este *no es un problema de Comités*. Es un vasto problema de organización al que está ligado la libertad de España y el futuro de la clase trabajadora española. Pongamos, pues, a la Organización por encima de los Comités; hagamos que estos sean sus servidores, y entonces podremos otear esas «raras perspectivas» ocultas por cortinas de humo.

Nota del autor.—Este trabajo es parte del publicado en el Boletín del Núcleo de Inglaterra (C. N. T.), bajo el título «Consideraciones en torno al próximo Comicio Confederal». Dada su extensión no pudo ser insertada esta última parte.

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée REOLUS

1er MAI 1965
NUMERO 347
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Progrès ou régression

ON nous parle souvent de progression naturelle, d'évolution; or, en ce premier mai 1965, le terme « régression » serait un symbole plus précis de la situation économique et sociale du travailleur.

Il faut considérer que la lutte effective pour la journée de huit heures remonte à 1886; en outre, l'esprit qui anima cette revendication fondamentale était porté par le désir ardent de liberté des militants syndicalistes révolutionnaires, comme Auguste Spies, Samuel Fielden, Oscar Nieebe, Michel Schwab, Louis Lingg, Adolphe Fischer, Georges Engel et Albert Parsons, qui ne voyaient l'émancipation du prolétariat qu'à la condition qu'on accorde à celui-ci la possibilité et le temps nécessaire à cette émancipation.

Ils furent légion à comprendre cette vérité première, et d'un commun accord, des milliers et des milliers de travailleurs se lancèrent dans une lutte sans répit.

Mais le capitalisme international avait compris, lui aussi, la menace que représentait, pour ses privilèges, cette prise de conscience prolétarienne, et il passa à la contre-attaque. Tous les moyens lui furent bons : la corruption, la provocation, l'intimidation et même le crime.

Le capitalisme, ayant pour lui la puissance de l'argent, de l'Etat et des forces répressives, sut en user et en abuser à tel point que dans certains pays comme l'Espagne, les organisations ouvrières se virent dans l'obligation d'instituer des groupes de « justiciers » afin de mettre un terme à des crimes que l'Etat fasciste cautionnait. C'était l'époque des « pistoleros », chère au monstre Martinez Anido, gouverneur civil de Barcelone et organisateur de ces bandes de tueurs à gages.

Mais les meilleures armes qu'ait pu trouver le capitalisme pour freiner l'émancipation des travailleurs c'est la corruption et la guerre.

1936 aurait pu marquer une étape historique du mouvement ouvrier; dans de nombreux pays la classe ouvrière prenait conscience de sa force et de ses possibilités. Elle en vint même, dans certaines circonstances, à occuper les usines, ce qui dénotait une grande maturité d'esprit révolutionnaire. Hélas! ce fut la guerre, cette odieuse guerre où toute la bestialité humaine remonta à la surface et qui se distingua férocement dans les camps de la mort, et d'une façon plus générale dans les multiples bombardements, y compris ceux d'Hiroshima et Nagasaki.

Depuis, que de mots, que de phrases creuses de sens, prononcés par les politiciens de tous les horizons!

Ils nous ont tous parlé au nom de la justice et de la liberté, au nom des principes et des droits humains; ils ont tous banni la barbarie, l'oppression et la dictature; ils ont bien souvent condamné l'esclavage et la spéculation, mais ce n'était que des mots emportés par le vent. Et nous voilà, aujourd'hui, face à la crise économique et au chômage; les grèves des métallos de Nantes, celles de Berliet à Vénissieux et de Peugeot à Sochaux ressemblent étrangement à celles des usines Mac Cormick à Chicago, un certain 16 février 1886, et, bien que la conscience de classe des travailleurs soit actuellement en baisse, bien que le bourrage de crânes ait détruit de nombreuses espérances, nous ferons en sorte que ce 1er mai de la stagnation soit un nouveau point de départ pour la conquête de nos droits et de nos libertés.

Comme disait Vanzetti : « Aussi longtemps qu'un homme sera exploité par un autre, nous n'inclinerons pas le drapeau de la liberté. »

e ee

PREMIER MAI : REVOLTE

1er Mai 1886 : le congrès des Unions ouvrières américaines décide, pour cette date, une grève générale pour revendiquer, en premier lieu, la journée de travail limitée à huit heures. Les militants anarchistes Parsons, Lingg, Schawb, Spies, Fisher, Engel et Fielden prennent la tête du mouvement à Chicago.

Devant la détermination des grévistes, le directeur des usines Mac Cormick, où l'on pratiquait couramment la journée de quatorze heures, renvoit ses douze cents ouvriers et les remplace par des jaunes.

Les ouvriers manifestent devant les usines, essayant de faire comprendre à ceux qui poursuivent le travail, qu'ils se trahissent eux-mêmes en même temps qu'ils trahissent la cause du mouvement ouvrier tout entier. La police intervient, fait usage de ses armes : six ouvriers tués.

Les ouvriers anarchistes convient la population à assister à un immense meeting de protestation. Le 5 mai, quinze mille personnes ont répondu à leur appel et sont réunies devant les orateurs à Haymarcket Square. Les policiers aussi sont au rendez-vous, disposés en colonnes. Soudain, une bombe explose dans leurs rangs, dont on ne saura jamais si elle fut jetée par un ouvrier ou par un provocateur. Les policiers se ruent à l'attaque : morts et blessés jonchent bientôt le pavé.

Bien qu'aucune preuve n'existât de la responsabilité des organisateurs du meeting, le gouvernement décide de saisir cette occasion pour en finir avec les anarchistes dont la justice s'est empressée de s'emparer. Faute de preuves, on en fabrique de toutes pièces; c'est là une méthode que n'hésite pas à employer ce qu'on ose appeler « justice ». Quatre militants anarchistes sont condamnés, selon ce procédé, à la pendaison. De nombreuses manifestations de protestation venant de toutes les parties du globe, ne pourront empêcher que soient exécutés, parce qu'ils luttaient pour un monde meilleur, les « martyrs de Chicago ».

Sept ans après, le gouverneur de l'Illinois, John Altgel, fit remettre en liberté ceux des anarchistes qui n'avaient pas été condamnés à mort. Déclarant qu'« une telle férocité n'a pas de précédent dans l'histoire », Altgel démontra que les anarchistes suppliciés ou condamnés avaient été victimes d'une odieuse machination judiciaire. Le dossier qu'il étudia contenait les noms de personnes auxquelles la police avait proposé de l'argent contre un témoignage et qui avaient été frappées parce qu'elles refusaient de se prêter à cette corruption.

C'est en souvenir du tragique destin des militants anarchistes de Chicago que le 1er Mai de chaque année fut choisi pour célébrer, non pas la fête du travail, mais pour commémorer le souvenir des « *martyrs de Chicago* », symbole de la lutte du travailleur pour son émancipation. Le sens de cette date est généralement oublié.

Aujourd'hui, la journée chômée du premier mai est mise à profit par le salarié pour se distraire d'une façon ou d'une autre, avec l'illusion bien puérile qu'il s'agit là d'une journée de salaire qui lui est gracieusement offerte par le patron, alors que ce dernier tient compte de tous ces détails pour calculer son profit, constamment en hausse, et ne laisser à l'ouvrier que le strict nécessaire qui doit lui permettre tout juste de pouvoir reprendre, chaque matin, le licol. Dans leur ensemble, les ouvriers d'aujourd'hui ne songent pas un instant au prix réel de cette journée chômée : quatre assassinats et des dizaines de torturés.

Le symbole de la croix, au lieu d'être celui d'un rituel sacrificatoire religieux qui appelle à la passivité et justifie l'injustifiable exploitation de l'homme par l'homme aurait pu être également celui de la révolte des opprimés : six mille esclaves crucifiés bordant la voie Appienne lors du retour à Rome des centuries qui avaient écrasé les esclaves révoltés, groupés autour de *Spartacus*.

De même, le symbole du premier mai, au lieu d'être interprété comme une apologie du travail, c'est-à-dire, dans le cadre de l'organisation actuelle de la société, comme une apologie de l'inégalité économique qui fait que des millions et des millions de travailleurs s'abrutissent chaque jour pour un salaire insuffisant, alors que ceux qui ne font rien et qui constituent la minorité, vivent dans l'opulence et la débauche, au lieu d'être cela, le symbole du premier mai devrait être, et c'est le sens que nous lui donnons en conformité avec la vérité historique, celui de la révolte prolétarienne.

C'est la permanence de l'exploitation tant que subsisteront Etat, autorité et profit et la permanence de l'esprit de révolte qui fait qu'à chaque instant se dresseront, pour prendre la place de ceux qui sont tombés, de nouveaux révolutionnaires, que doit évoquer, pour tous ceux qui souhaitent une société plus juste, la journée du premier mai.

L'un des militants assassinés à Chicago, Fischer, déclarait quelques heures avant son exécution :

« Si les classes dirigeantes pensent qu'en nous exécutant, en pendant quelques anarchistes, elles feront disparaître l'Anarchie, elles se trompent grossièrement, car les anarchistes tiennent plus à leurs principes qu'à leur vie. Un anarchiste est toujours prêt à mourir pour ses principes, mais, dans ce cas-ci, j'ai été accusé de meurtre, et je ne suis pas un meurtrier. Vous découvrirez qu'il est impossible de tuer un principe, quelques nombreuses que soient les vies que vous preniez aux hommes qui se réclament de ce principe. Plus les croyants des justes causes sont persécutés, et plus rapidement se réalisent leurs idées. En rendant un verdict aussi injuste et aussi barbare, les douze « honorables » membres du jury ont plus fait pour le progrès de l'anarchisme que ne pourraient le faire les anarchistes en une génération. Car ce verdict est un verdict contre la liberté de la parole, la liberté de la presse, la liberté de pensée, et le peuple va s'en rendre compte. »

Et l'un des quatre autres condamnés, Schawb, harangua ainsi ses bourreaux :

« Le grand principe qui est à la base de tout le système social actuel est celui du travail non payé. Tous ceux qui amassent des fortunes, qui se font construire des palais, qui vivent dans le luxe ne peuvent faire cela que par la vertu du travail non payé. Etant propriétaires directement ou indirectement de la terre et des machines, ils dictent leur loi aux travailleurs. Ceux-ci sont obligés de vendre leur travail pour presque rien ou bien de mourir de faim. Le prix qui leur est payé pour leur travail est toujours considérablement en dessous de sa réelle valeur. Ils acceptent sous la contrainte de la faim, et on appelle cela un contrat libre ! L'organisation sociale en fait une proie facile pour l'exploitation. »

C'est une journée de *lutte* contre cette exploitation, contre l'Etat, les institutions sociales, les partis politiques qui en sont les instruments, que doit être celle du premier mai.

SEVY

1er Mai à Bordeaux

Meeting Anarcho-syndicaliste
avec la participation de
J. SORIANO
de la section française de l'AIT
et
F. MONTSENY
de la section espagnole.

Comme à Paris, comme à Perpignan et partout où des membres de l'A.I.T. prennent la parole, la meilleure preuve de nos convictions se manifeste par une présence massive.
Tous au Meeting.

Au 4ème Congrès de l'A. I. T.

tenu à Bâle en Septembre 1869

Rapport adressé par le Conseil général belge aux ouvriers de Seraing et environs.

Compagnons : De tous temps la douleur et la misère ont été la destinée du travailleur ; de tous temps le peuple a gémi devant la joie de ses maîtres, a eu faim devant la satiété de ses exploiteurs.

Mais l'homme est ainsi fait qu'il s'habitue à tout, même aux plus dures privations. La chaîne continue à lui peser, mais il la porte sans murmurer ; il a perdu jusqu'au sentiment de la haine ; alors il est vraiment esclave, car il ne sent plus l'opprobre de son esclavage.

Voilà, compagnons, l'état malheureux où beaucoup d'ouvriers sont réduits actuellement, c'est cette inertie qui fait la force de nos tyrans. Mais voilà que, poussés à bout, les malheureux, qui jusqu'alors avaient souffert sans murmurer, font entendre des réclamations. Leurs maîtres s'étonnent de tant d'audace ; ils tremblent que l'esprit d'indépendance ne se propage parmi la classe ouvrière, et pour étouffer ce monstre au berceau, ils sabrent, ils fusillent, ils mitraillent.

Mais alors, il arrive ce que ces gens sans cœur n'avaient pu prévoir ; il arrive qu'au lieu du profond silence qu'ils croyaient devoir succéder aux massacres, des clameurs indignées s'élèvent de tous côtés ; que la haine se réveille au cœur du peuple, et qu'il est là, debout, frémissant, prêt à secouer ses chaînes.

Compagnons de Seraing que, durant trois nuits entières, la soldatesque a sabrés et embrochés, souvent sans provocation aucune, nous l'avons poussé, ce cri d'indignation, lorsque nous avons appris l'étendue de vos maux, nous avons senti la haine nous envahir, et certes, si l'action suivait la pensée, dans le premier moment nous aurions souhaité la destruction de vos barbares exterminateurs.

Mais, compagnons, lorsque la réflexion vient succéder à ce premier mouvement d'indignation si légitime, on se trouve plongé dans un tout autre courant d'idées. Que de fois les ouvriers, poussés à bout, ont juré la ruine de leurs oppresseurs et, après un triomphe passager, sont retombés plus que jamais dans l'esclavage ! C'est qu'il ne suffit pas de détruire, il faut encore édifier, et l'on n'édifie pas en un jour.

Donc, compagnons, comprimez un moment vos légitimes colères, et ne répondez pas aux provocations de l'armée. Songez que vos maîtres ne demanderaient pas mieux que de vous voir répondre à la violence par la violence, pour avoir le prétexte d'une répression plus sanguinaire encore. Songez que vos frères des autres parties du pays n'ont pas encore tous compris la nécessité de secouer leurs chaînes, et qu'une série de soulèvements successifs ne saurait amener qu'une série d'échecs successifs. Songez que, lors même que tous les ouvriers belges s'entendraient pour faire triompher leur cause, ils seraient impuissants aussi longtemps que, dans les grands Etats de l'Europe, le despotisme trônera triomphant sur les cadavres de ses victimes. Songez, enfin, que l'émeute ne conduit à rien ; qu'il faut que la révolution soit préparée ; qu'il faut que, du jour où elle sera triomphante elle puisse, presque sans secousses, substituer un ordre de choses, au lieu et place de l'ancien ordre qui n'est plus que du désordre.

Ainsi, compagnons, du calme : maintenez vos prétentions légitimes, mais ne vous laissez pas entraîner à la violence. Sachez attendre. Votre jour viendra.

Entrez en masse dans l'Association internationale des travailleurs : là, vous apprendrez vos droits, et les moyens que vous devez employer pour les faire triompher ; là, vous vous unirez à vos frères de toutes les parties du pays et du monde entier. Et lorsque toutes les forces ouvrières seront unies et instruites de ce qu'elles ont à faire, ce jour-là, de tous les points du monde à la fois, les travailleurs feront entendre leur voix qui fera crouler l'iniquité et inaugurera la Justice. Ce jour-là, compagnons, nous ne vous dirons plus : soyez calmes ; nous vous crierons : en avant !

Jusque là soyez patients, et attendez votre heure.

∴

Quatre-vingt-seize ans déjà nous séparent de ces glorieuses journées du borinage belge ; et quels sont les progrès qu'a pu enregistrer la classe ouvrière depuis ?

De nombreuses tentatives d'émancipation ont été faites par les travailleurs, et dans certaines circonstances rien n'a été négligé : ni les efforts, ni les sacrifices. Et nous voilà, aujourd'hui, hormis les progrès de la technique, face aux mêmes problèmes et aux mêmes difficultés.

Nous avons, certes, les expériences et les enseignements de la révolution russe et de la révolution espagnole ; et plus près de nous, les échecs consécutifs des révolutionnaires de Cuba et d'Afrique du Nord, mais les travailleurs ne semblent pas avoir encore trouvé leur voie.

Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui ignorent l'existence de l'Association Internationale des Travailleurs et encore plus ce que sont ses buts, ses méthodes et ses principes. Ils ne savent plus, inconscients qu'ils sont de leur force et de leurs droits, réagir par eux-mêmes contre l'exploitation dont ils sont victimes.

Mais nous serons patients nous aussi, car nous savons que, tôt ou tard, l'heure des travailleurs sonnera et la C.N.T. s'efforce constamment de la précipiter.

V. F.

Premier Mai d'espoir

Les délégués de l'American Federation of Labour décidèrent, en 1870, que la journée du premier Mai serait une journée de revendications, destinée à affirmer la force de la classe ouvrière. Le 10 février 1889, à Paris, les délégués du Congrès de la Seconde Internationale prirent la même décision sur le plan international, précisant : « Il sera organise une grande manifestation internationale à date fixe de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire légalement la journée de travail à huit heures. » La date retenue fut celle du premier mai, du fait de la décision prise antérieurement par l'American Federation of Labour.

Cette journée du Premier Mai restera gravée dans l'histoire de la libération de la classe ouvrière, du fait qu'elle fut longtemps une journée réelle de combat qui permit d'obtenir des pouvoirs la semaine de quarante heures. Elle fut, certes, marquée de victoires et de deuils. Il y eut, le 1er mai 1891, le massacre de Fourmies, où la troupe tira sur les ouvriers, ce qui coûta la vie à 10 travailleurs. Il y eut tous les premiers Mai d'avant 1914 qui furent, tous, des premiers mai de lutte. Il y eut, enfin le 1er mai 1936, qui fut un premier mai de victoire. Il y eut, vingt ans après, le 1er mai 1956, où la police de Paris tira sur des travailleurs algériens, faisant de nombreux morts. Depuis, il y a eu une suite de premiers mai qui ne furent plus que des manifestations de soumission de la classe ouvrière aux décisions des représentants des syndicats au service de l'Etat, lequel fit de ce jour la fête nationale du travail, en remplacement de la journée de combat qui tentait d'affirmer la libération des travailleurs.

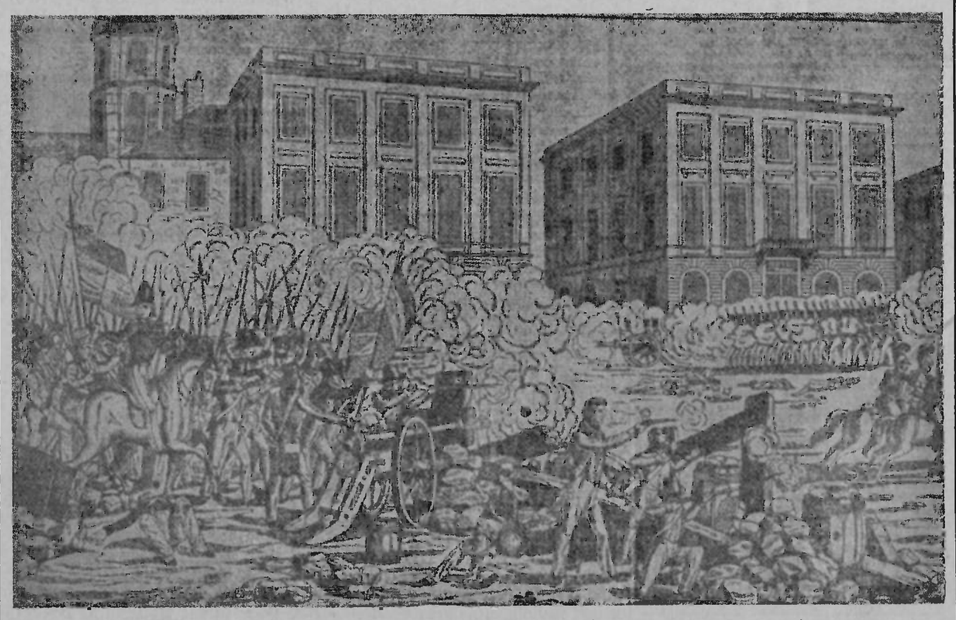
Aujourd'hui, ce 1er Mai, fête de repos, fête du muguet, où le Président de la République se voit offrir du muguet par une petite ouvrière, promue reine à cette occasion, et un fort des halles, est la journée de la consécration de la soumission de la classe ouvrière. L'idéal qui animait les manifestants des premiers Mai d'autrefois s'est transformé en une fête patronale et gouvernementale. Le machiavélisme des politiciens, l'appât des belles situations dans les rangs du syndicalisme inféodé à l'Etat, ont permis de modifier les buts de cette journée de manifestations. Les chefs syndicalistes soudoyés, les ouvriers bernés, récoltent aujourd'hui le salaire de la soumission : *la semaine de quarante heures appartient au passé.*

Dénonçons la politique de stabilisation, les méfaits du pouvoir personnel, alors que les profits capitalistes, à l'ère de l'automation, s'accumulent et que la misère s'étend parmi la classe ouvrière. Dénonçons les dangers des budgets militaires et de la préparation de l'armement atomique qui font peser sur tous la menace d'une mort prématurée.

Mais il est vain de désespérer, nous devons, tout au contraire, retremper nos énergies dans la grande leçon du passé, reprendre le combat ; entraîner, avec nous, les travailleurs désorganisés par un syndicalisme d'Etat et poursuivre les conquêtes nouvelles pour améliorer le sort de tous les travailleurs. La réduction des heures de travail, possible à l'époque de l'automation, autorisant une vie plus libre, n'est pas une chose dont le capitalisme fera cadeau aux travailleurs, il faut la conquérir. On ne mendie pas la liberté, on la prend : soyons tous unis pour la saisir et la conserver. N'hésitons pas à nous lancer dans un avenir plein d'espoir, en faisant nôtres les paroles de Jaurès : « Du passé, nous avons gardé la flamme. »

R. V.

MAI 1871 : Massacre de la Commune de Paris.
MAI 1886 : Massacre des ouvriers de Haymarcket Square.



L'histoire du capitalisme est toute de violences de repressions et de meurtres.
Honte ! à ceux qui, issus de la classe ouvrière, renient leur origine pour servir de laquais aux ennemis du peuple.

2ème Union Régionale

MEETING

d'affirmation anarcho-syndicaliste organisé par la 2ème U.R.
Le Dimanche 2 Mai 1965 à 9 h.
24, Impasse Ste.Marthe-Paris
Présidé par le camarade **SEVY**, prendront la parole :
Raymond FAUCHOIS
Etienne RODA
et deux camarades espagnols invités à participer fraternellement à cette manifestation.
Camarades d'expression française ou espagnole, venez nombreux.

Réflexions sur un nouvel accident ferroviaire

Le 1er avril, dans la rampe d'Eragny-Neuville, le véhicule de queue du train minier 73273 se détacha et partit à la dérive avant de heurter violemment la locomotive A.C. 3203. Cette collision, qui aurait pu avoir des conséquences bien plus graves, occasionna néanmoins des dégâts matériels assez importants et le mécanicien et le chauffeur furent, en outre, blessés.

A qui incombent les responsabilités de cet accident... ? A la S.N.C.F., comme dans toute administration qui se respecte, on s'arrange toujours pour se décharger sur le « lampiste»... et pourtant !

Précisons tout de suite que sur le 73273 à destination de Creil, et dont la charge dépassait 1.600 t, le personnel se limitait aux deux agents-traction de l'engin moteur, sans personne pour garder le frein de queue.

Mais il faut remonter l'histoire pour comprendre en 36. Vers cette époque, les barons du rail remplacèrent, sur les motrices électriques, l'aide-conducteur par le chef de train. Ensuite, on mit en circulation les trains D.M. autrement dit à direction du mécanicien.

C'était l'époque du Front populaire mais les responsables syndicaux ne firent aucune opposition à cette restriction de personnel.

Vient, après la guerre, en 1945, le « retroussez les manches », et la suppression des conducteurs (échelle 4 à 6) s'amplifia. Elle fut d'abord mise en application pour les trains ne dépassant pas 20 unités-véhicule, puis on ne tint plus compte de la longueur du train, mais celui-ci était tenu de rouler sur les lignes équipées du bloc automatique et la locomotive devait être pourvue d'un détecteur de fuites pour déceler les baisses de pression à la conduite générale du frein. Enfin, la modification des robinets Westhinghouse amplifia cette mesure de compression du personnel à tel point que son application se fit même sur des lignes ou sections à signalisation en bloc manuel pour rames ne transportant pas de voyageurs.

Mais là où la hiérarchie de la S.N.C.F. fait vraiment preuve d'inconscience, c'est en ordonnant l'adjonction, en queue des trains, de wagons qui ne sont ni freinés, ni gardés. Le wagon du 73273 qui occasionna l'accident et était chargé de minerai dont le poids dépassait 60 t, avait été démuni de son freinage automatique. Circulant en « conduite blanche », et naturellement à contre-voie, il ne pouvait, de ce fait, actionner la fermeture du passage à niveau automatique et non gardé qu'il venait de traverser, pas plus que son feu rouge.

Imaginez un peu la catastrophe qui aurait pu se produire si au même moment un car ou un camion chargé d'ouvriers s'était engagé devant cette énorme masse sans contrôle effectif...

...Après la catastrophe de 1957 et pour calmer l'inquiétude de l'opinion publique, la direction a décidé de tendre des pièges aux agents de conduite et de les soumettre à des visites médicales de sécurité plus sévères que par le passé. Les délais qui étaient de 5 ans jusqu'à 40 ans et de 3 ans après ont été réduits à 3 et 2 ans.

Ces nouvelles décisions permettront aux chefs de dépôts, avec la complicité d'un médecin malveillant, de briser la carrière de ceux qui ont encore le courage de dire leurs quatre vérités à leur chef.

Raison de plus pour que la C.N.T. condamne la hiérarchie sous toutes ses formes.

Notre souci majeur étant la sécurité et le bien-être de l'individu, nous ne manquerons pas une occasion de dénoncer l'absurde comportement de gens incapables qui n'ont pu se hisser au-dessus des autres que parce qu'ils étaient « des fils à papa ».

LE LAMPISTE

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

ETUDIANTS et jeunes ouvriers !

Je vais profiter de ce premier Mai pour m'adresser aux nouvelles générations, étudiants et jeunes ouvriers, sur un point fondamental pour l'avenir des peuples : l'unité de la classe ouvrière.

Je suis étudiante moi-même et à ce titre ai pu apprécier l'esprit de solidarité qui règne dans notre milieu; la jeunesse estudiantine a souvent su tirer profit de la maxime « l'union fait la force ». Dans les différents qui peuvent surgir entre le prof et l'élève, ce dernier trouve toujours auprès de ses camarades le réconfort moral et l'appui spontané qui aiguisent son esprit de révolte. Il faut dire que l'enfant et l'adolescent ont un sens très aigu de la justice et s'insurgent devant toute atteinte à la liberté et à la personnalité, qu'il s'agisse d'eux ou de leurs camarades.

Hélas ! force nous est de constater que l'individu perd peu à peu de sa personnalité et de sa confiance en soi au fur et à mesure qu'il vieillit; le sens de l'unité s'estompe tout doucement et il n'est pas rare d'entendre un adulte raisonnant à peu près dans ces termes : « Ça te passera, moi aussi j'étais comme toi, mais tu verras quand tu auras mon âge. » Mais qu'ont donc fait nos aînés de l'enthousiasme de leurs jeunes années ? J'avoue que cet état d'esprit m'effraie un peu pour moi et pour tous les jeunes camarades, appelés, demain, à prendre la relève dans la gestion sociale. Si le fait d'avoir « l'âge de raison » implique un renoncement des plus belles qualités de la jeunesse, l'enthousiasme et l'espoir en un avenir meilleur, l'idée de changer de camp n'est guère réjouissante.

Notre époque troublée et pleine de menaces exige les efforts conjugués de tous ceux qui produisent à quelque échelle que ce soit et les adultes, bien qu'ils n'en puissent atteindre la réalisation, restent néanmoins conscients de cette nécessité. Certainement qu'ils applaudiraient si demain notre génération s'attaquait à ce problème avec plus de succès.

Je pense que trop de théories sont avancées en même temps, trop d'intérêts particuliers aussi sont en jeu pour aboutir à cette notion d'unité des travailleurs, et nous devrions, nous, jeunes ouvriers et étudiants, établir des bases de départ solides et sans équivoque.

Nous devrons avant tout détruire toute frontière qui peut nuire aux bons rapports entre les hommes. Il y a tout d'abord les menaces de guerre entre pays et dans ce domaine je conseille à tous mes jeunes camarades la lecture de l'excellent livre de Y. Gibeau « Allons enfants »; mais il existe de nombreuses autres frontières, peut-être moins perceptibles mais tout aussi néfaste pour la société.

Il n'est peut-être pas exagéré de dire que les partis politiques ont contribué à la division des hommes autant que l'ont fait les préjugés religieux à travers les siècles.

Jeunes d'aujourd'hui, préparons-nous dès maintenant à recevoir en héritage toute les conquêtes de nos prédécesseurs mais aussi tout un monde de contradictions, d'erreurs répétées et de vices entretenus par une société décadante.

Les hommes ont su créer des moyens de production dépassant les besoins des masses et pourtant un tiers de la population du globe ne mange pas à sa faim; dans notre belle France on organise des collectes nationales pour lutter contre la faim et, parallèlement, des décrets ministériels ou des décisions d'hommes sans scrupules qui ayant en main les destinées de notre pays, limitent, freinent la production pour sauvegarder des intérêts particuliers.

Pour lutter contre cet état de choses, nous devons nous unir et, puisque la politique divise, c'est au sein du syndicalisme que nous devons concentrer nos efforts et notre savoir, pour une société plus humaine, plus juste, plus fraternelle et plus libre.

Jeunes, venez à la C. N. T...

MONIQUE

De la violence révolutionnaire

La violence n'est pas une doctrine dans la conquête de la liberté : c'est une nécessité.

Les événements que nous vivons, particulièrement depuis trente ans, démontrent que le profit chez les uns, l'esprit dictatorial chez les autres, que la propriété et la tyrannie ne consentiront jamais à abdiquer en faveur d'un système de distribution des richesses ou d'administration des choses... A ceux que la lutte épouvante, il reste l'esclavage. Subir ou se révolter. Dans le premier cas, toute plainte est superflue. Dans le second, l'organisation de la révolution devient une nécessité immédiate. Eduquer les individus, mûrir les esprits, fortifier les capacités de telle façon qu'à l'heure du combat chacun soit à la fois capable de vaincre et de construire. Que, comme l'écrivait un auteur, « à l'heure nécessaire le poussin puisse briser sa coquille et affirmer son droit à la vie. »

La victoire se refusera toujours à ceux qui ne seraient à la fois des combattants et des architectes.

Il est difficile de faire une révolution sans ouvrir aux mauvais instincts le champ trouble des excès. « Une hirondelle ne fait pas le printemps, dit-on, et l'on ne juge pas une révolution par les excès qu'elle commet. »

Eh bien, c'est justement là l'erreur ! La rapidité et la dignité de la violence déclenchée sont justement les caractères d'une révolution plus pressée de transformer l'état de choses que de frapper les individus.

L'avenir d'une révolution sociale repose dans l'élévation morale des esprits qui la préparent ou s'y préparent. Son avenir tient dans les promesses du présent.

Elle donnera selon la condition à la fois morale, sociale et technique de ceux qui l'animeront.

La violence pour être dynamique n'a nullement besoin de solliciter la haine, la vengeance et la cruauté. Mieux : dans sa vigueur, elle doit être généreuse, et ne frapper l'homme que lorsqu'il s'oppose avec brutalité à son développement. C'est de la rapidité dans l'établissement de la violence sur les choses que résultera une économie des violences sur les personnes.

Imaginons ce qu'eut été la révolution espagnole, si les anarchistes, qui en furent les premiers, les défenseurs farouches, qui surent transformer les conditions de la production, mais qui n'avaient pas prévu les difficultés et l'importance de la distribution des richesses, en avaient été conscients... Ils n'auraient pas cédé à un complexe d'infériorité alors qu'ils avaient le prestige pour eux... Ils n'auraient pas hésité dans une détermination foudroyante s'ils avaient eu la clef du rapport « *production-distribution* ».

Apportant immédiatement dans leurs cris de ralliement un plan assurant totalement la balance « production-distribution », ils eussent trouvé en eux-mêmes les certitudes qui leur manquaient et entraînés *irrésistiblement*, dans un climat favorable, des foules qui les attendaient.

La violence eut été plus nette, plus cassante, parce que *toutes choses* eussent été immédiatement rendues à leur nouvelle destination. La violence d'organisation sur les choses eut écarté les violences entre les fractions, l'usure intérieure, la contamination politique, les violences contre les personnes.

La révolution eut peut-être été vaincue de l'extérieur, mais avec ce nouvel esprit, elle eut peut-être provoqué à l'extérieur des interventions favorables : *celle des prolétariats.*

Aucune révolution ne saurait être un chef-d'œuvre puis-qu'elle éclate d'un choc d'inconscience. Mais si l'on se propose de l'éclairer, il faut en être digne dans son esprit, ses capacités, ses vertus et sa grandeur résolue.

Toutes les révolutions qui se proposent la prise du pouvoir, de l'Etat, — et il en fut toujours ainsi, — ont toujours été très sanglantes. La crainte de manquer le but, la peur de le perdre, rendent les tyrans féroces, ce qui a pour conséquence immédiate de durcir l'adversaire, qui, n'ayant plus rien à perdre, certain du jugement implacable de son adversaire, se défendra jusqu'au désespoir.

Avec le National-Socialisme et le Bolchevisme, nous avons connu la systématisation de la violence. Nous avons entendu Hitler admirer la technique implacable des marxistes, et proposer à ses hordes, l'extermination totale des adversaires. C'est que, dans leur développement, les révolutions nazi et russe se proposaient la tyrannie comme moyen de civilisation. Il s'agissait beaucoup moins d'agir sur les choses, — il en serait toujours temps — que d'exterminer les adversaires, les incrédules et les non-conformistes.

La cruauté devint un article de foi. La délation fut professée dans les écoles. L'insensibilité devint une manière de sentir, et la cruauté une manière d'agir.

On fusilla, crucifia, déporta. Pas de sévices que l'on n'inventa. L'Homme devint une bête, le roi des animaux, et le sang de ses victimes arrosa inutilement l'arène...

La violence s'exaspéra à tel point que ceux qu'elle épuisait moralement devinrent des douteux... Et la peur des Maîtres prolongea les massacres...

Aussi, quand on nous objecte, qu'abandonnés à la violence, nous en subirons les excès, les entraînements pervers, et que, peu à peu, la tyrannie deviendra pour nous un refuge et un moyen, on oublie un élément essentiel du problème...

— Certes, les moyens déterminent les buts, et justement à cause de ce principe dynamique, nous établissons une nette différence entre un mouvement préparé à s'emparer des choses pour les administrer, et un autre mouvement préparé à s'emparer de l'Etat pour appesantir sa tyrannie sur les individus.

Dans le premier cas on se propose de s'emparer de tous les moyens économiques qui font la puissance de l'adversaire. On le prive ainsi de ses moyens de défense. L'Etat s'écroule avec le droit de propriété. Les animateurs de la révolte parviennent ainsi, par la grève générale des producteurs, à s'emparer à la fois des instruments de production qu'ils remettent immédiatement, pendant que les consommateurs s'emparent de la répartition et organisent fébrilement la répartition des richesses.

L'Etat vaincu, les travailleurs et les consomateurs formés par une éducation prérévolutionnaire établissent la dictadure du travail sur les choses et organisent la consommation des richesses arrachées à la nature.

Dans cette lutte farouche pour une consommation rationnelle immédiate, la violence ne s'attaque aux personnes que là où elles s'opposent à la libération sociale. On frappe sans doute, pour assurer un état de choses nouveau. Mais le fait même que le pouvoir n'exerce aucun attrait sur les animateurs; que, tout au contraire, ils en connaissent la perversion; et qu'enfin ils subissent le contrôle rigoureux de ceux qui les ont choisis pour réaliser un plan de technique sociale, rend toute déviation impossible. La lutte pour la consommation se substitue à la lutte pour le pouvoir. Et nous osons affirmer que les moyens de la première sont tellement différents dans leur *essence*, qu'ils ne sauraient réaliser les buts de la deuxième.

D'autre part, quand la violence se propose d'être féconde et généreuse en maîtrisant les excès et les tyrans, elle crée chez l'adversaire un doute quant à l'opinion qu'il en peut avoir.

Tant de générosité dans la victoire, tant de science dans la transformation sociale ébranlent ses préjugés, ses convictions, et l'amènent progressivement à une neutralité impuissante et douloureuse...

La libération sociale est dans le savoir, dans l'éducation prérévolutionnaire, dans la maturité technique des animateurs qui vont enseignant à la fois la grandeur et la perfection des plans, la justice, la dignité et la nécessité de la transformation sociale.

Il nous faut donc nous préparer, et faire que notre enseignementt soi

clair et lumineux qu'il nous gagne les travailleurs et qu'il décourage nos adversaires.

Un argument nous est souvent opposé : « La violence a toujours trahi les espoirs de la liberté. »

Ce qui est, *en partie*, vérifié.

Mais est-ce la violence physique par laquelle on s'efforce de s'arracher à la servitude ?

Non. C'est son contenu politique — *toujours le même à travers les âges* — visant à la domination politique, c'est-à-dire *à l'asservissement des esclaves libérés !*

La violence n'est pas une philosophie sociale. Elle a fait le lit de toutes les dictatures, parce que *tous ceux qui l'ont exercée jusqu'à ce jour* poursuivaient des fins tyranniques.

Qu'ils l'aient magnifiée au nom de la liberté : c'est un fait. Mais ce fait met bien en évidence le *mensonge politique qui ne saurait détruire la tyrannie qu'il rêve d'exercer.*

User de la violence pour ériger un système de *gouvernement des gens*, c'est usurper la liberté, briser la libération dans ses espoirs et dans ses élans.

User de la violence pour placer les choses sous l'administration des hommes, c'est se libérer d'une tyrannie en anéantissant ses forces de résurrection.

Mais il est certain qu'une telle action exige des meneurs, une éducation du « moi », poursuivie sans défaillance.

Répétons-le encore : la révolution n'est pas une doctrine. Elle est un accès de fureur de l'homme pour se dégager de certaines oppressions. Ce qui ne signifie nullement que le « révolutionnaire » ait la capacité d'aboutir, par son geste, à une amélioration de la condition humaine. Un auteur s'autorise pour « condamner » la révolution, que « l'homme ne change pas, mais les conditions modifient son comportement. » Comment un animal, dont on modifie le comportement, pourrait-il échapper à une certaine métamorphose ?

Le cheval sauvage, le bœuf sauvage, dressés, domestiqués, ont transmis à leurs descendants une faculté d'adaptation à la vie domestique qu'ils ne possédaient pas à l'origine. Le comportement, les habitudes, finissent par créer des manières de voir, de sentir que l'animal sauvage ignorait et que l'animal domestique transmet. Il en est de même chez l'homme. Le changement de milieu l'oblige à acquérir de nouvelles habitudes : *il pensera désormais selon les habitudes nouvellement acquises.*

Il est certain que si l'homme pouvait se dégager suffisamment des contingences, des entraînements sociaux, et aborder la question sociale en « résistant social », en « révolté scientifique », il parviendrait rapidement à solutionner le problème de la condition humaine.

Mais voilà ! Cette rébellion, si largement ouverte soit-elle, ne rallie qu'une élite. Pour les autres, c'est le chaos sous le signe de l'égoïsme. C'est-à-dire, que ces masses immenses sont vouées, un jour ou l'autre, à utiliser la violence pour sortir des difficultés qui les assaillent.

Réussiront-elles ?

Ce n'est pas certain. Tout dépendra du comportement de l'élite, de sa maturité technique, administrative et sociale. Inutile de dire que tout comportement romantique ne ferait que nuire à la solution du problème.

Il est donc nécessaire que les individus de cette élite reçoivent une formation théorique, pratique et morale qui puisse garantir leur comportement futur.

Quant à ceux, des intellectuels dévoyés, qui s'acharnent à nous vanter les vertus du spontanéisme... je me demande que les portes de quelque preventorium leur soient largement ouvertes...

Concluons donc en regrettant que les hommes soient incapables de sortir de leur comportement sans changer de milieu.

Ce qui les voue à s'arracher à des habitudes néfastes et préjudiciables à leurs intérêts par une violence qui pourrait être évitée s'ils étaient *capables* d'user plus sciemment de leur intelligence.

Notre rôle est donc de favoriser l'éclosion de ce nouvel esprit, et d'en fortifier les prémisses en le préparant aux fins révolutionnaires qui sont en germe dans le désordre des masses et de leurs utopies politiques.

Etre prêts ! Par le savoir, la volonté et l'organisation.

Etre prêts !Par le rejet de tout romantisme, de toute mystique.

Etre prêts ! Pour demain ou plus tard. Mais conserver toujours assez de lucidité pour préférer que la révolution sauve l'Homme ou lieu de l'écraser.

Les contes de Tolstoï couraient les steppes et pénétraient toutes les isbas. En découvrant aux moujiks, aux ouvriers et vagabonds, les causes des maux qui les assaillaient, Tolstoï, contre son gré, participait ainsi à fortifier leur révolte intérieure. Tolstoï fut le plus grand révolutionnaire de toutes les Russies.

Gandhi, le pacifiste intégral en appelant les Hindous à la résistance passive, devait leur en donner les raisons. Ce sont ces raisons qui alumaient la révolte dans tous les cœurs. Ce sont ces raisons qui multipliaient les révoltes sporadiques. Et c'est la peur de cette immense violence qui fit capituler l'occupant.

Vous croyez à la possibilité d'une évolution pacifique vers une société égalitaire ? Tout le dément jusqu'à ce jour, mais acceptons-en l'hypothèse...

Il n'en restera pas moins un sentiment de révolte au cœur de tous les hommes généreux, et une puissance de révolte latente dans l'insconscient des masses. La réalité se moque de votre sensibilité ou de votre peur... Un jour, elle vous imposera peut-être la révolution que vous n'avez pas désirée mais que vous aurez inconsciemment préparée en éveillant l'intelligence des masses...

Le mouvement vous dépassera comme il dépassa Tolstoï, Virekanende, Ramas-Krina, Ghandhi.

A qui veut servir la justice et la vérité toutes les voies sont ouvertes. On ne saurait se préparer pour l'une en négligeant les autres : *car, en vertu même de votre doute, nul ne sait d'où viendra la lumière, et l'action qui vous emportera...*

Si l'Amérique et l'Angleterre tentent d'améliorer la condition prolétarienne, c'est que la menace bolcheviste les oblige, *par instinct de conservation*, à favoriser un progrès social qui n'est pas au fond de la pensée des gouvernants. La peur de la revolution peut participer au progrès ou favoriser une réaction brutale des privilégiés. Mais si les forces de la Révolution sont assez puissamment organisées, *toute opposition sera brisée.*

Le résultat de cette violence sera conditionné par les qualités de ces forces.

Etre avec elles, c'est les éclairer, les guider. L'abstention, c'est l'écrasement, dans la honte de n'avoir pas accompli sa tâche...

Toute révolution connait une ascension vertigineuse ; c'est la phase de la libération.

Si les masses flattées, dopées, n'ont été nourries que de « vengeance », l'ascension s'arrête sur les conseils de ceux qui ont intérêt à préserver les cadres de la structure politique, de l'ordre autoritaire qu'ils se proposent d'investir.

Ou, la minorité animatrice perd dans « l'indécision » le temps précieux nécessaire à la mise en œuvre de l'administration des choses, se laisse entraîner par un romantisme cruel et décevant... ; alors dans ces deux cas, la révolution est vaincue tant par les forces d'autorité que par l'incapacité libertaire de son élite. On ne se venge ni de la foudre, ni de la peste, ni des calamités diverses : *on s'efforce de les prévenir.* C'est dans ce sens que se manifestera toujours l'intelligence. On ne se venge pas des hommes qui, par orgueil, ignorance ou calcul ont profité égoïstement des avantages mis à leur disposition par le consentement *bétifiant* et *envieux* des masses : *on s'efforce de les dépouiller de leurs moyens d'action ou de résistance.*

Toute cruauté est absurde comme toute faiblesse serait nuisible.

Et ce n'est pas établir une dictature de personnes, de partis ou de secteс que de confier aux forces économiques la tâche d'administrer les choses.

Nous ne pouvons mieux faire que de conclure en citant le grand penseur anarchiste que fut Kropotkine :

« La question n'est pas tant de savoir comment éviter les révolutions, que de trouver les meilleurs moyens d'obtenir les meilleurs résultats en enrayant le plus possible la guerre civile, en restreignant le nombre des victimes, en y mettant réciproquement le minimum d'acharnement. Il n'y a pour cela qu'un seul moyen : C'est que la partie opprimée de la société ait une idée aussi claire que possible du but qu'elle prétend atteindre, et des moyens qu'elle veut employer, et qu'elle soit pénétrée de l'enthousiasme qui lui est nécessaire pour accomplir sa tâche. La solution dépendra beaucoup moins de l'efficacité des armes à feu et des canons, que de la force du génie créateur mis en œuvre pour la reconstitution de la société sur des bases nouvelles. »

Vulgarisons donc la science de l'administration des choses. Sa qualité élémentaire est telle que nul cerveau ne peut s'en désintéresser. Nous possédons des moyens tellement précis que la victoire est certaine.

Elle chante en nous, autour de nous.

Marchons vers la lumière et la liberté !...

(De « Périr ou distribuer ».)

Syndicalisme 1965, habitat et loisirs

Au temps de Pouget il y avait un problème d'habitat qu'aucune mesure ne venait résoudre. D'un côté, les taudis; de l'autre, les habitations bourgeoises; mais la poussée démographique n'était pas encore devenue une « solution-miracle » élargissant les marchés du profit. Aujourd'hui, le syndicalisme révolutionnaire dénonce l'hypocrisie des tenants de l'économie capitaliste qui, pour se refuser à la réduction progressive de la durée du travail, prétextent que des loisirs sans occupation seraient pernicieux pour la santé physique et morale des travailleurs.

Il dénonce en même temps l'hypocrisie des Etats qui poursuivent des plans d'urbanisme prévoyant « la mise en clapier » des habitants dans des conditions de promiscuité et de manque d'espace, telles que chômeurs ou en congés payés ne disposent d'aucun jardin ni de garage-atelier leur permettant d'utiliser leurs loisirs à des passions artisanales. La jeunesse en de tels « clapiers » connaît les dérèglements habituels à tous les surpeuplements.

Il paraît évident que la poussée démographique aboutit à des conceptions urbanistes d'une rare stupidité, mais très enrichissante pour les hommes d'affaires. Ne pouvant s'étendre sur le plan horizontal, on se trouve réduit à un entassement des étages sur le plan vertical. Les inconvénients de ces immeubles participent à la décérébralisation des occupants déjà mis mal en point par l'automatisation des tâches et l'abus des cadences de travail.

Il serait nécessaire de placer le travailleur dans des conditions d'habitat qui réaliseraient à la fois l'autonomie du foyer et des possibilités extérieures attenantes, encourageant l'homme à cultiver son jardin, embellir ses loisirs par un contact plus étroit avec la nature et moins oppressant avec la communauté. Nous préconisons la décentralisation industrielle et des cottages sans étages à un ou deux foyers, habitations vraiment humaines.

Ce plan est irréalisable dans une société où le profit exploite les ventres comme des fabriques de consommateurs.

Le syndicalisme révolutionnaire dénonce le plan des entreprises et des Etats qui, pour multiplier les profits s'efforcent de multiplier les naissances, donc, les consommateurs, afin d'exploiter leurs besoins. Toutes ces mesures condamnent l'homme à une vie larvaire qui détruit sa personnalité, à un surpeuplement qui le prive de l'espace nécessaire à l'épanouissement de toutes ses facultés, traumatisés par une vie sans horizon.

Le syndicalisme révolutionnaire préconise un changement radical des structures sociales, une production pour la satisfaction des besoins et non pour les profits. Au «droit inégal » il oppose et préconise l'égalité des conditions.

La cité doit être construite pour l'homme, pour ses besoins, pour ses loisirs, pour son bonheur et non comme une source de profits amassés par des hommes d'affaires et des financiers sans scrupules.

La cité doit devenir un organisme vivant placé sous la gestion directe de ses habitants par des conseils de quartiers, assurant à l'habitat des conditions de viabilité, de simplicité et de confort, qui feront des communautés humaines de véritables centres de détente et d'harmonie.

L'urbanisme capitaliste est une sordide exploitation des individus et des familles réalisée par surpeuplement soumis aux arbitraires des profits.

J. B.

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

Harry Goldwater

Depuis Hitler le racisme a évolué, il est devenu international; sa propagande, ses méfaits, s'attaquent à tous les continents. Il existe une grande fraternité entre tous les propagandistes du racisme et ils prêchent, désormais, leur dictature de violence et d'esclavage des travailleurs, en tous les pays.

Barry Goldwater, ancien candidat « républicain » à la Maison Blanche, qui mène campagne aux Etats-Unis en faveur du racisme et du néo-nazisme, a obtenu certains succès dans les Etats du Sud, succès heureusement insuffisant pour arriver au poste de chef de l'Etat.

Cependant, le goldwatérisme subsiste et l'activité de sa propagande ne connaît aucun ralentissement. Les dictateurs n'arrivent, en principe, au pouvoir « légalement » qu'après des années de propagande. Le goldwatérisme a ceci de particulier qu'il se présente, non pas comme un parti révolutionnaire, mais, tout au contraire, comme un parti anti-révolutionnaire et il précise, pour capter la confiance du peuple américain, que les revendications de la race noire sont d'ordre « révolutionnaire », que ces revendications auraient, en cas de succès, comme résultat de porter atteinte à la supériorité, à l'autorité des Blancs et que le « goldwatérisme » est, en fait, une sorte de mouvement contre-révolutionnaire, devant apporter sécurité au maintien du pouvoir détenu par ceux-ci.

En donnant satisfaction aux nationalistes et au sentiment d'égoïsme d'une partie de la population blanche des Etats-Unis, Goldwater s'assure la pénétration de sa doctrine qui, pense-t-il, arrivera, un jour, à obtenir l'adhésion massive du peuple américain. Son racisme a pour base la peur des possédants de perdre ce qu'ils détiennent injustement. Le goldwatérisme lutte également contre tous les mouvements et partis pouvant apporter plus de libertés aux travailleurs.

En ce qui concerne la position de Goldwater envers le problème des Noirs, sa position est absolument fausse. Les Noirs, en effet, ne sont pas des révolutionnaires, ils demandent, simplement, l'application de

lois et de règlements qui existent en leur faveur, mais que les détenteurs des autorités refusent d'appliquer.

Le racisme de Goldwater n'est, en réalité, que la peur du Noir avec sa démographie galopante, la peur du communisme avec sa dictature de classe, la peur des révolutionnaires qui prétendent apporter la liberté à tous les exploités. Son combat pour propager le néo-nazisme est en définitive une défense : « pour maintenir l'oppression, il faut combattre pour la justifier », telle est sa doctrine qui reçoit forcément l'approbation de tous les nationalistes, de tous les capitalistes, c'est pourquoi les moyens dont il dispose sont alimentés par une trésorerie puissante.

L'intérêt du goldwatérisme est de voir sa théorie du racisme s'étendre en tous continents, en tous pays, c'est pourquoi la presse nous informe que Goldwater vient faire un voyage en Europe. Voyage déclaré « privé », Goldwater prétend : « Je ne suis chargé d'aucune mission officielle. » Bien sûr. Cependant, il vient d'arriver à Francfort, il se rendra dans plusieurs villes d'Allemagne où il rencontrera von Thalden, président de la « Deutsche Reich-Partei »; le docteur Frey, directeur de l'hebdomadaire nazi « Deutsche National-Zeitung und Soldaten-Zeitung »; Helmut Sundermann, rédacteur en chef de la revus « Nation Europa ». A Londres, il rencontrera Colin Jordan, chef pour la Grande-Bretagne du « Mouvement mondial des nationaux-socialistes ». A Paris, il rencontrera Maurice Bardèche, directeur de la revue « Défense de l'Occident », ainsi que les chefs du « Parti prolétarien national-socialiste » et ceux du « Nouvel Ordre européen ». Comme on le voit, le voyage « privé » de Goldwater lui fera voir du pays et lui permettra, également, de resserrer les liens des racistes et des néo-nazistes sur le plan international.

Face à la montée de la dictature nazie internationale dont le but est de réduire, plus encore, les travailleurs à l'esclavage, nous devons, nous, syndicalistes révolutionnaires, faire front, unis plus que jamais, dans les rangs de la C.N.T. qui, par son affiliation à l'Association Internationale des Travailleurs, rejoint tous ceux qui, en tous pays, luttent contre le racisme et le néo-nazisme.

RENE VILLARD

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX°)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX°.

Les assemblées générales de la 2° U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

DEUXIEME UNION REGIONALE

La Fédération des métaux de la région parisienne tient une permanence tous les vendredis de 18 h. 30 à 20 h. 30 dans le même local.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEMÉ UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8° U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (I^er^ arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nimes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

B.D.I.C

LAS PERENTORIAS LABORES DEL PENSAMIENTO ANARQUISTA

El medio social en que nos desenvolvemos limita nuestras aspiraciones y altera nuestra conducta. Eso motiva, en el hombre consciente de los ideales libertarios, una lucha que no siempre concierta con su colectividad afin. El impulso opositor a todo lo que entraña esclavitud es natural y admisible; y, algunas veces, se lanza sin contar con la reflexión del propio individuo que lo ha originado. Cuando ello ocurre nos hallamos ante una potencia instintiva defensora de la libertad.

Tal exponente, bien mirado, es una fuerza inalienable para los fines del mundo opresor. La coacción, o imposición de la fuerza ambiental nunca, al individuo de formación ácrata, pueden inducirle a la negación de su personalidad. Toda persona que lucha por un mayor grado de superioridad, y más si es sensible al sufrimiento de los demás, es muy difícil reintegrarlo voluntariamente a la causa opuesta.

El deseo de remontarse sobre las difilcutades estatales, de alcanzar la dicha de mayor plenitud social, se traducen en estímulos potenciales que cada día ceden menos a la causa contraria. Ese sentimiento de libertad es egoista; cuanto más tiene más quiere. Habiendo gozado el placer de cierta armonía social, que quizá no haya ido más allá de la fraternidad cultivada entre unos cuantos afines, todo el patrimonio del mundo presente le es extraño y adversario.

Siempre hemos entendido, que una de las labores más fecundas a realizar en el campo ácrata, es despertar en el hombre el placer de la honradez, de la confianza y de la colaboración. Toda impostura es oprobiosa; la desconfianza es un corrosivo para toda clase de colectividad. Colaborar, en el sentido socialmente humano, es desarrollar un esfuerzo, efectuar una labor, cuyo producto sea benefactor y constructivo.

Con esa interpretación, con esas imágenes en nuestra mente, nos parece, tenemos un vasto campo a cultivar. Son tareas perentorias que, para los fines sociales que persigue el anarquismo, no podrán eludirse. Cualquier revolución, si no halla en sus propulsores esas condiciones básicas, no entrará, o saltará los cauces de idónea liberación. Y por más que finjan, las personas que no cimenten su formación en esas virtudes, fracasarán en los momentos de prueba, o en alguna oportunidad especial que personalmente se les presente.

Hacer uso de una personalidad dual es descender a cero en valor ideológico. Y cuando los tales permanecen en el seno del Movimiento Libertario, influenciando para algunas determinaciones, practicando el doble concepto, o la doble personalidad, produce alternativas que desluce la seriedad y responsabilidad orgánica. Esta norma siempre produjo pésimas consecuencias y, más tarde o más temprano, tendrá que subsanarse anomalía tan incongruente, para entrar en las tareas de efectiva construcción.

A mayor irradiación cultural corresponde más previsión; y la previsión, don de conciencia, resultado de constantes y hondas meditaciones, es la tendencia que tiende a abreviar los lapsos de luchas cruentas. El anarquismo, si hasta el presente ha sido tributario a acciones revolucionarias, a hechos de violencia, no ha sido por ausencia de palpitaciones humanistas. Todo lo contrario. En esas tácticas, necesidades de la época en que se practican, hallan oportunidad de expansión los sentimientos de mayor vibración solidaria.

Si la proyección anárquica necesitaba, y necesita, para culminar en amplia obra bienhechora, arrancar el patrimonio privado de los potentados, destruir las causas de hondo malestar humano, ¿puede lograrse este gran paso con diálogos platónicos? ¿Ha habido en los poseedores de la riqueza comprensión para ceder a los justos y elevados requerimientos de los desheredados? No. En los potentados de ayer, como en los de hoy, solo palpita la voracidad; los hombres de Estado, de todo sentido gubernamental, fueron y serán los centinelas de las falanges opresoras que no permiten la manumisión del hombre.

Negamos, de la manera más categórica que pueda hacerse, que la evolución humana, con su elevación cultural y amplia progresión, haya deparado a los hombres elementos que hagan innecesarios los conatos revolucionarios. Las tinieblas solo ceden a la potente luz del intelecto; la opresión irá desapareciendo, en la medida que la anule la acción directa de los hombres y las colectividades conscientes. Por eso entendemos, que las perentorias labores del pensamiento libertario, consisten en ampliar la capacidad intelectual de los pueblos, y fomentar sana oposición a todo sistema opresivo.

La revolución, desde el punto de vista anarquista, es un fenómeno inevitable, indispensable y esencial de la lucha pro superación humana; si es absurdo proclamarla unilateral y sistemática, lo es más negar los imperativos sociales que la reclaman. A tenor de las pautas que el progreso social va abriendo, con su tendencia socializante, al anarquismo se le facilita muy poco la tarea. La riqueza, los medios de subsistencia, el desarrollo técnico y la orientación cultural, si escapan a intereses privados y caen bajo el control del Estado no resuelven los problemas esenciales del hombre. Por un sentido de lógica, la militancia libertaria, si en su propósito está desarrollar tareas efectivas, ha de afrontar la lucha contra toda manifestación de poderes, y principalmente los estatales.

La mirada del pensador ácrata, como la del hombre inquieto y afanoso de justicia, tiende a lo ilimitado; es una exaltación de bondad y de romanticismo; son las principales condiciones de palpitación humana que se anticipan, para mostrarnos las bellezas del futuro anárquico. Hacia èsas cumbres de superación debemos orientar nuestros pasos, pero sin menoscabo de lo que invocan las necesidades actuales. Hay un clamor general que nos invita a intervenir en una contienda que se dirime entre la injusticia y la equidad, entre la opresión y la libertad, entre las tinieblas y la luz del intelecto. En esa contienda tiene un gran papel a jugar el anarquismo, siempre que se presente depurado de extravíos y fantasías.

El derecho a la vida lleva implícito el de gozar de todas las maravillas sociales de la época; esto, tal vez huelgue decirla, previa aceptación de obligaciones que armonicen en el concierto social. Se impone, si se quiere hablar en nombre de las ideas, de una colectividad que dice representarlas, hacer declaraciones que no se presten a confusión. Hay un camino recto ya iniciado. El anarquismo no nos exige la condición de mártires o héroes, pero sí la de ser consecuentes.

SEVERINO CAMPOS

ANTENA

JUEGO MALABAR

El comerciante español recibe el queso francés a 28,70 pesetas más barato que el queso nacional. Si esta diferencia de precio beneficiara al consumidor, la finalidad de la importación se habría conseguido. El precio del queso —de este queso al menos— habría bajado. Pero no ocurre así. El comerciante vende el queso francés al mismo precio e incluso más caro que el español. La consecuencia es que no se vende el queso español, con lo que se perjudica a los que lo producen, ni se vende el queso a un precio más asequible al bolsillo del consumidor. Resultado: se beneficia sólo al comerciante. Segunda consecuencia: lo mismo valiera cerrar la frontera.

EL MOVIMIENTO ESTUDIANTIL

«Los alumnos de la Facultad de Derecho de la Universidad de Bilbao se han declarado en huelga, por tiempo indefinido, en apoyo de sus compañeros de la Escuela de Ingenieros cuyas puertas se cerraron por orden del Rector, quien dispuso se tomara tal medida para evitar que los estudiantes celebraran una asamblea libre.» Esta información procede del boletín «L'Information Latine» que se nutre de los despachos de la United Press International y de la Agencia France Presse. Por lo tanto, la podemos considerar verdadera; pero son ya tantas las huelgas, manifestaciones y cierres de cenros docentes, que carecemos de una visión exacta del conjunto. Los conflictos estudiantiles tienen ya diez semanas de edad. (OPE)

UNIVERSIDAD CLAUSURADA

BARCELONA (OPE). — A raíz de las manifestaciones de protesta, la autoridad dispuso la clausura de nuestro primer centro docente. La medida sigue en vigor.

OTRO PARTO DE LOS MONTES

MADRID (OPE). — El tan cacareado y anunciado decreto sobre la reforma del Sindicato Español Universitario (SEU) fue un parto de los montes, como cabía esperar.

Leyendo comentarios como el que «Arriba» ha hecho al decreto nos confirmamos en una creencia que siempre tuvimos del franquismo: que desprecia al pueblo que dice gobernar. Siempre desprecia quien se burla, y el decreto de referencia es una burla más del franquismo. El artículo 7 del decreto de reestructuración del SEU dice así:

«La función representativa se actúa dentro del orden de Principios Fundamentales que informan la vida política y social de España.» Lo cual equivale a decir que la reestructuración no existe más que como título del decreto.

DISPOSICIONES OFICIALES

MADRID (OPE). — Turismo dirigido. Por Orden del 30 de noviembre se suspende la admisión de solicitudes para el establecimiento de agencias de viajes en Madrid, Barcelona, Málaga, Gerona, Baleares y Canarias. En la España franquista es dirigido todo: Los sindicatos, las confraternidades, las profesiones, la inteligencia, la conciencia y en especial las agencias, aunque sean de turismo.

Noticias de Euzkadi

La conmemoración del *Aberri Eguna* ha sido celebrada con toda solemnidad en distintos lugares de Europa y América por todos los vascos.

Esta festividad ha confirmado la voluntad inquebrantable por parte de los vascos esparcidos por el mundo de mostrar a Franco y a sus acólitos lo inútil que resulta el intentar aplastar los anhelos de libertad del pueblo vasco. Vountad que puede cohesionarse con la de nuestros hermanos del interior en un deseo común de continuidad en la lucha contra el franco-falangismo y su estirpe.

Este mismo día 18 de abril, el pueblo vasco debía responder al llamamiento hecho por las diferentes organizaciones políticas y sindicales de Euzkadi. Estas invitaban al pueblo a dirigirse en pacífica manifestación hacia Vergara, villa histórica y tradicional de viejo abolongo vasco. En dicha villa, repetimos, debía efectuarse una inmensa concentración de masas antifranquistas que demostrase sin equívocos la repulsa del pueblo vasco hacia su opresor.

Para estudiar y evitar que se realizase la susodicha concentración, fue nombrado un estado mayor militar. Los paramilitares somatenistas franco-falangistas, fuerzas policíacas y otros esbirros de la misma calaña, debían acudir a la cita con el fin de impedir que los pacíficos manifestantes llegasen a Vergara. Hemos de señalar que, por primera vez, pudimos observar entre la policía mujeres auxiliares y policías con insignias vascas en la solapa de la americana diseminados entre los manifestantes.

Como era de suponer, hubo algunas detenciones y algunos de los detenidos fueron paseados, esposados, por las calles de Vergara para ejemplo de celo y determinación franquista de no permtiir al pueblo vasco la celebración de su fiesta de la Raza, fiesta que en cualquier país civilizado es conmemorada sin que nadie se oponga a ello.

Se calcula en más de 70.000 las personas que se hallaban en camino hacia Vergara y que fueron rechazadas sin miramiento alguno, antes de que pudieran alcanzar dicha ciudad, sin contar con las 15.000 personas, aproximadamente, que lograron franquearla. Varios autocares que venían de Caparroso (Navarra) fueron detenidos en Mondragon.

C. N. T. DE EUZKADI

En Montpellier

Le Comité pour l'Espagne Libre organise le 2 Mai 1965 à 9 heures au Palladiumm (ex-Palais d'Hiver) un

Grand Meeting Antifranquiste

pour aider le peuple espagnol à rétablir la démocratie et retrouver la liberté. Prendront la parole, Ch.-A. Bontemps, Morvan Lebesque, Denis Forestier, Aristide Lapeyre, Rodolfo Llopis et Federica Montseny, avec les organisations locales suivantes:

Fédération de l'Education Nationale, S.N.I., U.N.E.F., Etudiants Etrangers, Ligue des Droits de l'Homme, Libre Pensée, Union Rationaliste, Forum de Montpellier, Fédération des œuvres Laïques, UGT, CNT, Fédération Anarchiste.

***

Por la tarde, no teniendo la posibilidad de organizar un festival como era el deseo de los organizadores del acto, se ha previsto una salida al campo muy cercana de Montpellier, en el lugar conocido por los de la región, *Vionne*. Hay agua para beber e incluso para bañarse si el tiempo nos acompaña. Para los cares que vendrán de afuera y deseen ir a esta jira, se preveerán guías en la carretera al salir de Celaneuve para ir al lugar. Los cares pueden ir hasta el lugar de la concentración.

Españoles, antifranquistas, amigos de España, acudid todos al mitin y a la jira.

Hacia las dictaduras

V

TODO DEPENDE DE NOSOTROS DE NUESTRA DECISION

Cuando hace algunos meses unos compañeros que no desconocen el problema del anarquismo internacional, y a los cuales no se les puede tachar de derrotistas, invitaron a una encuesta y a un estudio sobre sus presentes condiciones, hubo voces de protesta por creer, los protestatarios, que el anarquismo se encontraba en inmejorables condiciones de salud y pronto para emprender cualquier revolución. Pero si damos un vistazo con ojo crítico, y a ser posible sin pasión, veremos que todo ha cambiado. Hombres, pueblos, países, condición, ambiente. Ha cambiado a raíz de una maldita situación económica que desconoce el hombre, el individuo, anulándolos en una masa compuesta de millones y cientos de millones, privado de un ideal que es pulverizado por la producción en serie y las cadenas de montaje. Mas a cuyo exponente es el egoismo elevado a una potencia desconocida y que la está haciendo retroceder, mediante los buenos oficios del moderno capital a los tiempos mejores de la edad media. Hoy, el anarquismo internacional, como muchos compañeros reconocen, está vegetando. Se me ha dicho que para el anarquismo no existen las horcas caudinas. Es cierto. Pero, pueden existir continuando sobre la vía de las solas teorías y del apartamiento de las masas. Porque el anarquismo en la mayoría de los países se ha apartado completamente de la vida sindical, porque las solas palabras «sindicato» y «anarco-sindicalismo» ofenden la pureza ácrata de muchos compañeros. Pero sin sindicatos nada es posible... Nuestras teorías, nuestras críticas no son factores suficientes y determinantes para la edificación de la nueva sociedad que nosotros soñamos, ni tienen el poder de traérnosla en una bandeja dorada. Se ha apartado de la vida sindical abandonando a los más listos y a los más tunos el arma más potente, la que, poniéndonos en contacto con el pueblo nos permitiría sentir su pulso, conocer sus afanes, sus necesidades. Arma sin la cual no es posible la victoria. Una posible victoria. Este apartamiento ha sido el factor principal para que las dictaduras, blancas o rojas, encontrando el terreno despejado de la única fuerza que podía oponerle una seria resistencia, la nuestra, haya podido avanzar en tantos países.

Naturalmente, queda España. ¿Pero podrán los españoles, sin la cooperación de compañeros y anarquistas del mundo, poner el cascabel al gato? Si dejaran solos los españoles de frente al franquismo, sin que éste recibiera ayuda del exterior, de la reacción organizada, no hay lugar a dudas que acabarían con él. Hacia tiempo que habrían acabado con él. Cualquiera puede ver que las condiciones de 1964 no son las mismas de 1936. Y decir que ha empeorado también la situación de las organizaciones sindicales es usar palabras piadosas, porque hoy nuestros sindicatos no existen. Lo que se puede decir es que ha empeorado la situación económica como también se puede decir que las represiones de Anido y Arlegui se pueden considerar inocentes juegos de niños comparadas con la represión franquista.

Nuestras teorías son hermosas y todo cuanto podemos decir y escribir puede ser tan hermoso como nuestras teorías. Pero todo esto no basta. Si no queremos ser maestros en la renuncia y especialistas en la confección de esquelas mortuorias, hay que pasar a la acción. En todo el mundo. Hoy, porque mañana será tarde. Quizás no es aventurado decir que será sobre las tierras de Iberia donde se dará la última batalla por la emancipación y libertad del mundo. Es allí que nos espera el capitalismo. La acción preparatoria ha sido llevada a cabo por Franco, hombre de punta de la Iglesia y del capitalismo internacional durante más de cinco lustros, tiempo que ha sido considerado prudencial y suficiente para dar el último golpe, el definitivo, que pondrá de rodillas al pueblo trabajador, destruyendo el último baluarte de este viejo occidente europeo.

¿Está el anarquismo internacional preparado para hacer frente a esta amenaza? ¿Nos ayudará el anarquismo internacional ahora y una vez en España? El enemigo lo tiene todo. Y el enemigo no es sólo Franco, la Iglesia, la reacción, los americanos y los comunistas. Los enemigos son todos aquellos que luchan por el poder y puede ser mañana el mismo pueblo, si el capitalismo, la caverna internacional y española se ponen de acuerdo para concederle aquellas mejoras ficticias concedidas a los obreros de Europa y que pueden sumirlo como a sus hermanos en la calma modorra hecha de renuncias. O sindicatos y cooperación internacional o bien las dictaduras serán inevitables. O, en la mejor de las hipótesis, los obreros continuaremos viviendo de limosnas, de las sobras, de lo que nos querrán dar y prepararnos una y otra vez para poblar los campos de batalla y los cementerios bajo la luna. Como en España. Como en la América Latina. El peligro para los palurdos del Norte, quiero decir los yanquis, no es Castro ni el comunismo, porque ellos saben que los métodos de represión de los dos sistemas son iguales, que no hay diferencia entre dictadura blanca y dictadura roja. El peligro para este coloso occidental cargado de hostias y dólares, puede ser y será el anarquismo internacional ayudando a España y esta vieja Europa, desde la cual puede salir definitivamente la luz. El anarquismo sin sindicatos podrá ir bien mañana, cuando todo se haya acabado y ya nada podamos temer del capitalismo. Hoy no. Y si el anarquismo renuncia definitivamente a esta arma, renuncia también definitivamente a combatir prácticamente y eficazmente para la libertad y la sociedad futura y continuará a exprimir inútilmente las meninges para la búsqueda de una posible solución de nuestros problemas. Nos quedará, naturalmente, la satisfacción de ser los eternos idealistas, a los cuales será permitido leer sus quejas y sus proyectos para un mundo mejor apoyados al muro de las Lamentaciones de lo que pudo ser y no fue.

Reflexionemos, compañeros. Si nosotros sabemos organizarnos y reorganizar los sindicatos, si nosotros sabemos organizar esta mutua ayuda en todos los campos, rápidamente e internacionalmente, dejando un poco el mundo de las teorías, seremos la única fuerza capaz de parar los pies a las dictaduras. Pero de no obrar así, hoy y todos a una, significa volver a las andadas. Significaría volver a preparar el terreno para una nueva derrota que sería definitiva y sin esperanza. Para nosotros y para el anarquismo internacional no habría más campos de concentración, ni una Francia con sus senegaleses, y su Vernet, ni repúblicas sud-americanas, ni Africa del Norte. Habría sólo campos de exterminio. Porque todos los Estados, sin excepción, están coaligados contra nosotros. Por lo que nosotros representamos. Y esta vez tendríamos que pagarlo todo. Absolutamente todo.

ANTONIO PEREIRA

«CENIT»

Sumario: Editorial. — El mendigo y el ladrón. — Ramón Liarte: La vida es acción. — Puyol: La limosna del viernes. — Denis: El ministro. — Eugen Relgis: Humanitarismo y biocosmia. — F. Ocaña: De Unamuno a Benavente. — Cosme Paules: «Doce capitales». — Campio Carpio: «Los Subamericanos». — La vida y los libros. — II Conferencia de Muñoz Congost en Casablanca. — Carlos M. Rama: «Religión e imperialismo en Asía durante el siglo XIX». — «El pensamiento vivo de Amiel». — Han Ryner: «Colgando los hábitos» (folletón). — Fedor Dostoiewski: «Crimen y castigo».

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

apreciaciones de orden estoico, en pos de lo que difundieron algunos pensadores griegos, singularmente Epicteto.

Lucio Anneo Séneca era español, nacido en Córdoba, aunque la mayor parte de su vida transcurrió en Roma, donde alcanzó fama y cargos públicos de gran relieve, habiendo sido también preceptor de Nerón, aquel monstruo de maldad que incluso ordenó que se suicidara, abriéndose las venas, aquel que tan mal aprovechados consejos le dió.

De los preceptos morales que reflejan sus libros han asimilado buena parte pensadores de los siglos posteriores a su fallecimiento. También han sido bastantes los que han lamentado la inconsecuencia del hombre que propiciaba la sencillez, la austeridad, en tanto que él amaba las riquezas, el lujo, una existencia muelle, regalada, poniéndose al nivel de los ricos, de los poderosos, cuyas costumbres criticaba.

En su llamado «Libro de Oro» hay gran cantidad de aforismos que inducen a la reflexión como, por ejemplo, los siguientes: «Muy pocos aciertan antes de errar.» «Ofensa hace a los buenos quien a los malos perdona.» «La buena memoria es principio de la sabiduría.» «No interesa el que leas muchos libros, importa que sean buenos los que leas.» «No hay esclavitud más vergonzosa que la voluntaria.» Y así podríamos ir seleccionando muchos de entre setecientos aforismos que contiene el libro.

De los antiguos, Quintiliano, en sus «Instituciones Oratorias» puso de manifiesto el talento de Séneca, lamentando a la par la poca ejemplaridad de su vida, recibiendo mercedes de los poderosos, igualándoles en sus costumbres censurables. De los enciclopedistas, Diderot se expresó en términos parecidos.

Sangrándose en salud, Séneca buscaba justificarse. En su obra: «De Providentia», capítulo XVII, se lee: «Lo que al presente me pido no es el ser igual a los mejores, sino el ser mejor que los malos. Bástame el ir cercenando cada día alguna parte de mis vicios y castigando mis culpas.»

El ser iconoclastas, en el más amplio sentido, hace que no tengamos propensión reverencial hacia nadie, ni sobre nada. De ahí también que en las nobles acciones humanas busquemos, ante todo, la elocuencia del ejemplo.

FONTAURA

COMUNICADOS

S. I. A. DE MONTAUBAN

Para el día 9 de mayo en la sala grande de la Casa del Pueblo tendrá lugar un Festival Artístico a cargo del renombrado grupo «Terra Lliure» de Toulouse, quien nos pondrá en escena la zarzuela en un acto:

LA MALA SOMBRA

de A. Quintero, música del maestro Serrano.

En segunda parte, un extenso repertorio de varietés, que dejaron grato recuerdo en su actuación del 7 de marzo último.

A la colonia española de la villa de Montauban y sus pueblos vecinos, S.I.A. les invita a hacer acto de presencia a esta manifestación de Arte y Solidaridad para aplaudir la obra meritoria del grupo «Terra Lliure», que robando unas horas al descanso personal, compensadas en lo moral, hace extensiva su solidaridad a innumerables personas ante la llamada de Solidaridad Internacional Antifascista. Españoles, al festival del 9 de mayo en la Casa del Pueblo.

La Comisión de Fiestas de S.I.A.

ALIANZA SINDICAL DIJON

Para conmemorar la significación del 1.º de Mayo y hacer patente nuestro repudio al régimen franco-falangista que tiene sometida a España a la más odiosa dictadura, el Comité Local de Dijon de la Alianza Sindical española invita a todos los españoles, sin distinción, al *importante mitin* que tendrá lugar el sábado, 1.º de mayo, a las tres de la tarde, en la Sala de Actos de F. O., Caserna Dampierre, en el que tomarán parte como oradores los compañeros:

José PEIRATS, por la C.N.T.

Manuel MUIÑO, de la Ejecutiva de la U.G.T.

FESTIVAL

Recital de acordeón a cargo de los jóvenes: Didié Fernández, Jesús Gil y la niña Carmen Mila Padilla.

Varios compañeros y amigos intervendrán con canto flamenco y recitarán poesías.

Como fin de fiesta, baile amenizado por los acordeonistas.

Quedan invitadas todas las Agrupaciones locales de la U.G.T., y las FF.LL. del Núcleo de la C.N.T.

REGIONAL DE PROVENZA
GRAN JIRA

Organizada por el Núcleo de Provenza, en colaboración con la Zona A de Propaganda, tendrá lugar la Jira regional el domingo día 2 de mayo, en el pintoresco lugar del Château de la Barben, situado en las cercanías de Pelissanne.

ALIANZA SINDICAL - MONTAUBAN

El día Primero de Mayo tendrá lugar una jira campestre al lago de Saint-Ferreol, quedando invitados todos los españoles pertenezcan o no a nuestras organizaciones, donde se pasará un día agradable y de fraternidad entre todos los españoles.

Para inscribirse dirigirse a los compañeros Francisco Docampo, 8 rue Leon de Maleville, J. Tortajada, 17, rue de la Mairie, J. Torner y P. Martin, 29, rue Delcasse.

La hora de salida será a las 8 en punto, de la Plaza de la Catedral. El precio de desplazamiento 6,50 frs. por persona, aproximadamente.

ALIANZA SINDICAL
SECCION DE TOULOUSE

Jira campestre al lago de San Ferreol

En este 1.º de Mayo 1965, la Alianza Sindical de Toulouse invita a todos los españoles de la Haute-Garonne y departamentos limítrofes, pertenecientes o no a nuestras Organizaciones, a esta Concentración donde se pasará un día agradable de verdadera jira y fraternidad entre trabajadores. Habrá charlas, fraternidad y ambiente cordial. El compañero Borraz hará uso de la palabra exponiéndonos la obra de la misma y situación actual de nuestro país.

Autocares a las ocho de la mañana de la Plaza San Sernin Bolsa del Trabajo). Precio del viaje: 4 francos.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea para el domingo día 2 de mayo, lugar y hora acostumbrados.

DONATIVOS
PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

París: Berthe et Jacques, 10; J. Casellas, 5. *Le Perreux.* X X, 12. *Melun.* Federación Local, 30. *París.* R. Llop, 10. *Boulogne sur Mer.* Elbaile Pedro, 13. *Moncerf (S. et M.).* Cándido Cacho, 10. *F. L. Combs-la-Ville.* Parera, 5; P. Dieste, 5; Oliveras, 3; Terraza, 5; Casals, 10. *Roanne.* Antonio López, 10. *Marsella.* J. Hiraldo, 5, Juan de Orán, 10. *S. I. A., Clermont-Ferrand.* Del Festival 21-3-65, 200. *St. Landon.* Santos Dominguez (turrones), 2,30. *Cahors.* Torner, 10; *La Charité (Nièvre).* Peincede, 8; *Perpignan.* S. Bueno, 5; José Bó, 5.

TOTAL: 373,30 francos.

Nota.—El donativo de 30 frs. aparecido en el núm. 345 a nombre de Pradas, *Gap*, corresponde a los donantes siguientes:

Borruell, 5; García, 5; Pradas, 5; Faus, 5; Anglés, 5; Mateu, 5.

Para satisfacción de los interesados insertamos la relación.

Donativo Pro-España

J. Bó de Perpignan, 5 francos.

COMISION DE RELACIONES
DEL NUCLEO AUDE-P. O.

Como todos los años y para conmemorar el 1.º de Mayo, tendrá lugar la celebración de una jira de carácter departamental en la localidad de Carcasona en el pintoresco sitio denominado el Pecheru, y para los amantes de la historia se visitará la Cité.

SE RECTIFICA

«Aunque cerca de nuestro corazón ya están lejos las felices realidades conquistadas por el proletariado militante el 1936. Ahora, compañeros, con paso seguro, alta la frente e íntegro el ideal, ahora vamos a por las *conquistas del 76.*» *(Rectificación servida por el compañero Lizcano acerca de la reseña de su discurso publicada en este periódico.)*

PARADEROS

Lorenzo Mateo, St-Mitre-le-Remparts (B.-du-Rh.), desearía tener noticias de Pedro Ayola, de Montoro, provincia de Teruel.

— Desearía saber el paradero de Pilar Maurel, refugiada, de Puebla de Hijar (Teruel), casada con un albañil catalán. Hay un caso de familia urgente a notificarle. Para detalles dirigirse a Pérez Sebastián, 13, rue Bellot. París 19º (metro Stalingrad).

— Desearía saber el paradero del compañero Escuder lo más pronto posible, que trabaja en la construcción de Ferralleur sur Plan en París. Lo pide un recién llegado de Perpignan. Dirigirse a Pérez Sebastián, que informará. 13, rue Bellot, París, 19º.

ADMINISTRATIVAS

Olmos, Châteaurenaut (S.-et-L.). Recibido tu giro 36 frs., pago entradas.

— Vidaller, Le Havre (S.-Mme.). Recibido giro 50 F. 25 F. «C. S.» 31-12-65, 24 F. pasan a «Umbral», 13 donativo como indicas.

—Martínez, Tarascón (Ariège). Recibido giro. Pago «Combat num. 338 y «Umbral» núm. 37-38.

—Ramos Arturo. Alberville (Savoie). Recibido giro 38 frs. «Combat» y «Umbral» 31-12-65.

—Rafael Melich. Orleans. Recibido giro 32 frs. «Combat» y «Umbral» 31-12-64.

—Hurtado. Tarbes. Recibido giro 128,40 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» como indicas.

—Federación Local, Toulouse. Recidos 50 frs. Donativo para prensa.

—G. A. París. Donativo de 12 frs. 6 «C. S.» y 6 frs. «Umbral».

NOTA.—Rogamos a todos los suscriptores que hayan cambiado de dirección nos indiquen la nueva. Ignoramos el por qué de la devolución de la prensa que recibían normalmente. Correos anota: «N'habite à l'adresse indiqué», pero los interesados nada dicen.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

«Quinet», 5,00 francos.
«Tipos Españoles», tomo I, 7,00.
«Tipos Españoles», tomo II, 7,00.
Reducción 15 por 100 a F. Locales y paqueteros.

ACTOS DE 1º DE MAYO

MITIN EN DREUX

El día 1.º de mayo, en conmemoración de la histórica fecha, más con giro antifranquista, tendrá lugar en la Salle des Réunions de la rue St-Tibault, a las diez exactas de la mañana.

Ocuparán la tribuna:

Edgar Emilio RODRIGUEZ, por las Juventudes Confederales, y

Conrado LIZCANO, por la CNT española.

RHONE-LOIRE

CONCENTRACION LIBERTARIA DEL 1.º DE MAYO EN LYON

Esta Comisión de Relaciones comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes en general de la región, que desde ahora ya pueden ir organizando el viaje para este primero de mayo, que como de costumbre venimos celebrando cada año sea de una forma sea de otra pero siempre con la gran asistencia de la familia Confederal y Libertaria. Pero este año, que en España se va dibujando el espíritu de rebeldía que cada hombre lleva consigo, es necesario que revista el carácter adecuado a las gestas que se desarrollan en el interior de la península Ibérica, por ello esta concentración debe ser *una gran concentración libertaria.*

LA COMISION DE RELACIONES

F. L. DE CARCASSONNE

La Alianza Sindical C. N. T.-U. G. T., en colaboración con F. O., organiza para el 1.º de mayo un gran mitin en las Halles.

El acto empezará a las nueve y media, y hablarán en el mismo los compañeros:

Roque SANTAMARIA, por la C. N. T.

Antonio GARCIA DUARTE, por la U.G.T.

GIL, por el Sindicato Nacional de Maestros, y

Charles PEILLON, secretario confederal F. O.

MITIN
EN CLERMONT-FERRAND

Organizado por el Núcleo del Macizo Central, se celebrará un acto conmemorativo al 1.º de Mayo, el día 16 del mismo mes, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la «Casa del Pueblo» con la intervención de los siguientes oradores:

Un joven compañero, que nos hablará de los poblemas de la juventud obrera y estudiantil en España.

Aristides LAPEYRE, por el M. L. F.

José PEIRATS, por la C. N. T. de España en exilio.

El acto será presidido por Alejandro Lamela.

Por la tarde, a las tres, en la misma Sala y edificio comunal, tendrá lugar un gran festival folklórico-teatral, con el concurso del conocido «Grupo Artístico Cultural» de Clermont-Ferrand.

U.G.T.-C.N.T.-S.T.V.
PRIMERO DE MAYO

El 1.º de Mayo, a las diez en punto de la mañana, en la sala Lancry, 10, rue Lancry, París X, Metro République. gran mitin, en el que intervendrán:

Jesús INSAUSTI, por Solidaridad de Trabajadores Vascos.

Francisco OLAYA, por la Confederación Nacional del Trabajo.

Un representante de la Unión General de Trabajadores.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Las soluciones fáciles

TEMEMOS a veces que la ingenuidad alcance a malograr nuestros mayores esfuerzos. Existe cierta predisposición al mesianismo en nuestra esfera, que habría que atajar con acopios de reflexión y sentido exacto de las cosas.

El bloque franquista es duro de romper, y poco realismo captan quienes confundan el granito con la arcilla. Recién perdida la guerra, ya había quienes suponían en Francia que un cambio de la política española era inminente. No se daban cuenta, esos compañeros, que la pelea había sido empeñada en extremo, en la que el propio vencedor perdió valores irrecuperables en mitos y personas, y que una vez en el poder, tan sangrienta y dolorosamente conquistado, desataría sobre el vencido todo el peso de su venganza, de su frenesí fascista, y dispondría una nueva situación bien acorde con su mentalidad absolutista. Sin embargo, las mentes acaloradas, «meridionales», supusieron ese gobierno de transición, como si siempre estuviera vigente el espíritu de Portela Valladares.

En 1944 los confederales, como todo sector refugiado restante, pusimos toda nuestra ilusión en la derrota de las fuerzas totalitarias del Eje, esta vez con fundamento se causa. La hosca realidad, la falsedad democrática de las naciones triunfantes, nos sumió en el más profundo de los desesperos.

Recordamos que el comité Carreño circuló ruego a los compañeros para que se integraran al maquis **francés para obtener, a la hora de la liberación, el máximo resultado. En buena parte, el ruego fue atendido, pero el resultado, pese a los muertos que tuvimos en los batallones de marcha, en la División Leclerc y en la Resistencia, fue totalmente negativo.**

Otra equivocación mayúscula (ya que con tanto afán se le buscan equivocaciones a nuestro Movimiento), fue la de escindirse en dos fuerzas, en dos C.N.T. en aquel 1945 único en posibilidades para rechazar el franquismo en la propia España. ¿Qué tontería pasional, qué locura fraticida, que variación de táctica nos hizo regañar, combatir y maldecir entre nosotros mismos, en unos días en que el falangismo, cogido de espanto, hacía sus maletas? ¿No era aquél el instante histórico en el que los compañeros, y todos los antifascistas del interior, hubiesen estimado el concurso directo y tal vez decisivo de sus hermanos cenetistas del extranjero? Piénsese que oportunidad como aquella, España y el exilio no han tenido otra, y búsquese, en aquella disensión estúpida, el cuerpo del delito de cuanto desagradable luego ha ocurrido.

Conviene aceptar que la torpeza de lucha afecta a todos los sectores del exilio: al P. C., por su Unión Nacional embustera y fraticida; la Esquerra Catalana, que no ha sabido usar de ese bastión del federalismo que es el Ampurdán fronterizo; Republicanos, Socialistas, Vascos, y nosotros mismos, por haber jugado excesivamente a Juntas de Liberación, a Gobiernos, a Comités decorativos abarcando mucho y no alcanzando nada. Con gran estruendo hemos erigido un sistema infalible, que al cabo de unos meses ha degenerado en silencio precursor de la muerte del sistema de tanda escogido. Nosotros, los confederales, con más o menos convicción, desde 1952 venimos pregonando la formación de un nexo antifranquista con exclusión de fracciones totalitarias, y hasta el momento presente no sabemos que el proyecto haya tenido acogida realizadora. Y es que unas veces se ha confiado en Churchill, otras en Truman, otras más en Prieto, en el Gobierno republicano, en la Generalidad de Irla, en el Consejo de Euzkadi, en tanto a los rojinegros se nos temía o se nos desconsideraba.

Hubo cierto compromiso en un Pacto de París, Pacto que debía acabar con la dictadura de Franco. Fue el tiempo quien acabó con el Pacto de París, sin que ello pueda enorgullecer ni satisfacer a nadie. Sucesivamente nos dio por conceder eficacia —a todas luces exagerada— a la celebración de comicios, cuando estos son actos de relación, de revisión de medios, de superación orgánica. Sin embargo, fue común oír, en diversas ocasiones anuales: «Este Congreso va a ser el último», como si el sistema estatal franquista pudiera abatirse a golpes de Congreso.

Lo que no quiere decir, que la C.N.T. exiliada se haya encasquillado en habladurías, puesto que en España tiene hechos, dolorosos, pero hechos. Mas insistimos en nuestra malhadada predisposición al mesianismo.

Hace un par de años aconteció la Conferencia de Munich, esfuerzo no condenable, pero en el cual el exilio, y tal vez España, puso una confianza desorbitada. Los héroes de aquella «gesta» quedaron en destierro automático, causando la admiración —como se dice— de propios y extraños. Hoy se hallan reacomodados en sus hogares españoles, y a ver a quien de nosotros le ocurre lo mismo. La Conferencia de Munich ya es agua pasada sin dejar rastro de beneficio.

Incluso la Alianza Sindical prometedora se halla, indebidamente, en estado crítico...

Ahora gritamos Congreso. Bueno, lo tendremos, y que el acierto y la buena voluntad a todos animen. Pero no será uno ni cien congresos quienes nos reintegrarán a una España librada del fascismo. Será el pueblo, seremos nosotros, serán las circunstancias favorables, será la aportación de las clases intelectuales hartas de sufrir el dictado de brutos y analfabetos. Será todo el conjunto protestatario quien restablecerá la situación normal española, y tal vez muchos seamos pocos, lo que quiere decir que tendremos que ser osados.

Ante el totalitarismo, el triunfo no es fácil. No desestimemos al enemigo, una vez más, e infantiles sigámoslo siendo, pero cada vez menos.

Cómo se deforma el significado del 1° de Mayo

TRISTE es constatar la popularidad y la deformación cada vez más acentuada del 1.° de Mayo. Pues si el Movimiento de influencia anarquista lo interpreta en su significado histórico, las numerosas Iglesias, Partidos y Sindicales de obediencia partidista o estatal, cuando lo celebran es con el evidente propósito de hacernos olvidar su verdadero significado y explotar el de la fecha para sus fines arribistas.

El 1.° de Mayo no pueden celebrarlo los que después de haber logrado un cubierto en el banquete de la vida, no les importan los que debaten en la miseria. No lo pueden celebrar los que se dejan sugestionar por el espejismo modernista y se convierten en esclavos voluntarios dejándose arrastrar por el sistema que los explota y los tiraniza. No lo celebran los que lo convirtieron en un día de lloriqueos, en el que con rezos, lamentos y discursos se pide a los ricos que den limosna a los pobres. El 1.° de Mayo pueden celebrarlo los que luchan por un sistema de convivencia en el que no haya pobres. Tampoco lo celebran los que emplean su inteligencia tejiendo sofismas para conformar a los pobres con su atraso moral y su miseria económica, y sí los que despiertan en ellos su espíritu, cultivan su inteligencia y rebeldía para luchar por su emancipación. No pueden conmemorarlo los Partidos que desde los Estados persiguen, encarcelan y asesinan a los que en la lucha continúan la trayectoria de los mártires de Chicago. No pueden celebrarlo los que no reconocen las injusticias que los poderosos cometen con los humanos, porque se sienten impotentes para denunciarlas. Ni tampoco los que dicen verdades a medias porque no tienen coraje para decir verdades enteras.

El significado del 1.° de Mayo lo conmemoran los que, como Sócrates y después de Sócrates, de los mártires Chicago y después de los mártires de Chicago, pasaron a la historia porque no pudieron callar la verdad. Y la incontable cantidad de luchadores sin historia que murieron por la misma causa. No se puede celebrar el significado de este día cantando loas a las grandes obras y adelantos de la civilización que se emplean para el saqueo y el crimen en guerras fraticidas.

El 1.° de Mayo no puede celebrarse cantando poemas a las grandes rutas afaltadas porque por ellas ruedan raudos coches, cuando hay productores que no tienen ni calzado. El significado del 1.° de Mayo lo celebraron y lo celebran los que en la trayectoria de las luchas sociales arrancaron adoquines y levantaron barricadas para poner una valla a tanta injusticia. Lo que no sea decir la verdad para despertar el ansia de libertad y el espíritu de rebeldía contra las injusticias, podrá ser una inocente fiesta, podrá ser una farsa tejida por farsantes, pero en modo alguno una conmemoración del significado histórico del 1.° de Mayo.

Serafín FERNANDEZ

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

Jiménez de Asúa replica a Stevenson

MEJICO.—«El Día» de esta capital ha publicado una «Réplica de Jiménez de Asúa a Stevenson», en la que el presidente de las Cortes en funciones de presidente de la República española, refutaba un discurso pronunciado por Adlai Stevenson ante la Asamblea general de las Naciones Unidas.

Refiriéndose al problema del Congo, Stevenson había dicho que no debe volverse cada rivalidad interior en otra guerra de España, con llamamiento de cada fracción a la ayuda de otras potencias... Protesta Jiménez de Asúa contra este modo de entender la guerra civil de España y recuerda a Stevenson que lo que hubo en España fue el ataque de una facción de rebeldes armados, ayudados por los alemanes de Hitler y los italianos de Mussolini, contra un Gobierno legítimo que los propios Estados Unidos reconocieron hasta el final de la guerra.

«Debo refrescar su memoria recordándole —añadía Jiménez de Asúa— que el propio organismo en el que ha vertido usted las transcritas palabras, no sólo proclamó, en 1946, que el general Franco fue ayudado por esas potencias totalitarias, sino que su gobierno fue por ellas impuesto al pueblo español, por lo cual se invitó a los propios españoles, en San Francisco, a que se libraran de esa dictadura, y como prueba de que las Naciones Unidas no aceptaban la legitimidad franquista, se ordenó a las Naciones Unidas que retiraran de España sus embjadores, como en efecto lo hicieron.»

Obras de F. Alaiz

Recién aparecido, el volumen III de las Obras de Felipe Alaiz y segundo de «TIPOS ESPAÑOLES», registra una aceptación estimable. Eran muchos los compañeros que, comprobada la tardanza de la publicación, se habían demostrado quejosos. Sin duda, mucha razón les asistía, aunque no toda. Cuando una editorial trabaja con penuria de dinero cual la nuestra, es decir, la de «Umbral», todas las excusas deben sernos permitidas. Para asesorarnos, para realizar nuestra gestión con el máximo de garantías, por la edición de la segunda parte de «TIPOS ESPAÑOLES» interesamos a la organización C.N.T. de dos regiones: París y Normandía, las cuales han dado su consenso. Den. ahora, los organizados, apoyo pleno a la iniciativa de seguir publicando las Obras de Felipe Alaiz, las cuales hasta ahora alcanzan la efectividad de tres tomos, a saber: «QUINET», «TIPOS ESPAÑOLES» primera parte, y «TIPOS ESPAÑOLES» segunda parte. En total, tres libros que se ofrece a los lectores a precio de imprenta, sin afán de negocio alguno, esto es, 5 francos «QUINET», 7 frs. «TIPOS ESPAÑOLES» a) y 7 frs. «TIPOS ESPAÑOLES» b).

Efectúen, FF. LL., paqueteros y compañeros, los consiguientes pedidos a esta Administración.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

¿QUE OCURRE EN BULGARIA?

NOS hallamos a quince días de lo que pudo ser espectacular acontecimiento en Bulgaria. Poco se sabe —en detalle— de lo que pudo ocurrir y falló. Todas son cábalas y cálculos por parte de quienes se hallan al atisbo de la menor fisura en el régimen soviético o derivados, para explotarlo a su guisa y provecho. Desde Pekín a Washington, pasando por Tirana y por las «altas capitales» del mundo. No hemos de caer en la misma psicosis, aunque incurramos en igual deseo de conocer el móvil de llos hechos.

Lo cierto es que hubo complot abortado. Se trata de saber quiénes fueron sus promotores y de dónde partió el gesto. ¿Pekín? ¿Washington? ¿Movimiento interior de independencia vis a vis de Moscú? ¿Rebelión de palacio o conmoción popular estilo Hungría 1956?... Todas las informaciones son contradictorias. Cada una de ellas corresponde —en espíritu— al carácter particular de las fuentes que recogen y transmiten con las deformaciones consiguientes.

Se notificó en principio que el intento —liberador o desolvente— provenía de los «agentes de Pekín». Gran lujo de nombres, detalles, antecedentes... y conclusiones bastante apresuradas, fueron fundamentando la opinión de que el golpe frustrado tenía conexión con la crisis de influencia abierta entre Pekín y Moscú. El obstinado silencio observado por parte de los dos polos del «comunismo» desconcertó a los «pescadores» de noticias. El bloque continúa hermético para los profanos. Y ni siquiera hábiles corresponsales de prensa, siempre «al corriente de la situación», han podido desentrañar la madeja y ofrecer un cuadro más o menos aproximado de lo que aún ocurre á más de dos semanas del hecho.

Ante los asaltos de la duda las cábalas se complican. Ya no se trata de un complot pro-chino. Ahora se trata de pro-rumanos o de pro-yugoeslavos. Los primeros, firmes en la órbita del bloque, a pesar de coqueteos superficiales con potencias capitalistas, incurrirían en peligro de indisciplina y a estas horas se notarían síntomas internos de intervención moscovita. Los segundos se hallan bastante metidos en el camino de una reconciliación que reclama la máxima prudencia en los actos. No nos extrañaría que a estas horas se utilizen otros argumentos en torno a nuevas suposiciones, pues en verdad el famoso «telón de acero» lo es en el caso concreto de las interioridades políticas del bloque. A seis meses del forzado descanso de Kruschef se desconocen exactamente los móviles de su destitución.

EL PODER ES DISOLVENTE

Cada cual juzga los acontecimientos partiendo de la óptica de su formación política o de sus convicciones filosóficas. De ahí la concidencia de apreciación por parte de todos los partidarios del Estado, de todos aquellos para quienes la idea de estabilidad, de progreso y de función social, se identifica con la idea de poder. Los acólitos de Roma lo desean permanente, aunque lo califican de temporal. Los dictadores lo desean definitivo y lo es para ellos cuando caen de manera traumática en pleno uso de poder. La gente del pueblo acepta el poder con una especie de superstición fundada en la ignorancia de los hechos. Y los políticos y hombres de Estado explotan tendencias o ignorancias para alimentar su pequeño orgullo de próceres o para mantener pura y simplemente groseras prerrogativas sobre sus semejantes, ansiosos o no de poder.

Pero el Poder tiende a disgregarse por desgaste. Nada hay más disolvente que la constante de una voluntad impuesta por la fuerza. El Imperio turco llegó a su ocaso cuando los califas quisieron para sí lo que correspondía al conjunto. El Imperio romano se disolvió en traiciones y asesinatos. La impulsión de Carlomagno se estrella frente a los árabes y su obra no deja otro que luctuoso rastro. Carlos V ahoga en sangre la sublevación de los comuneros que abrieron lucha en su fulgurante Imperio. El *Poder* ahoga a Carlos V, quien abdica en vida aplastado por su propia grandeza. Aplastado sobre todo porque no supo granjearse la estima de sus contemporáneos. De Atila a Alejandro, de éste a Napoleón, todos sufrieron la misma suerte. Aislados en su grandeza. Indignos, tan indignos como Hitler, como Franco, a pesar de que no sea éste de la talla de tales ancecesores.

Bulgaria se halla sometida a un Partido concentrado en manos de un puñado de sicarios, a su vez sometidos a otro puñado de individuos que desde Moscú cargan con inmensas responsabilidades de Poder. Aún no se sabe si Stalin murió a manos de sus congéneres, de la misma manera que Kruschef declaró que liquidaron a Beria. Poco importa el detalle. Lo que importa es comprobar —y ello salta a la vista— que cuando en un país quedan ahogadas todas las corrientes vivificadoras del pensamiento y de la independencia, personales o colectivas, cuando se ha liquidado toda la oposición auténtica de raíz libertaria, de origen socialista, comienza la disputa entre los aspirantes al poder, renace otra oposición, al principio espúrea, también malsana en sus fines que son de accesión a la altura. Es el signo inicial de una descomposición que desemboca en corrientes que van abriendo cauce, acumulando fuerza disolvente y amenazando convertirse en el torrente que barrerá en Bulgaria, en Hungría, en Polonia, y demás satélites, con los «delegados» del Poder moscovita, primero y con sus remplazantes, en un día aún lejano de venturosa libertad. Nuestros compañeros podrían darnos más luces respecto al caso concreto de su tierra.

En cuanto a nosotros, digamos que las «oposiciones» de los Gil Robles, los Ridruejos y otros malandrines nostálgicos de poder, no han sido otra cosa que la continuación de nuestras tesis. El Poder corrompe hombres e instituciones. Hombres e instituciones de todos los horizontes, de todas las confesiones, de todas las tendencias...

Pero atención, amigos: el Poder vive oculto en todos y cada uno de nosotros, latente como el virus de la más funesta peste. Sépamos liquidarlo en todos los terrenos, en todos los hogares, pues sino carcomerá los muros y destruirá la ciudad.

Esa ciudad que queremos bella y luminosa para nosotros... Para el hombre despojado de toda apetencia de dominio.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

GLOSA AL PRIMERO DE MAYO

HACIA una perfección ideal la Humanidad avanza. Mas, así como Sísifo condenado a empujar por empinada cuesta voluminosa piedra, sufría el dolor de ver malograrse sus esfuerzos cuando la piedra se le escapaba, haciendo marcha atrás, así también la Humanidad experimenta períodos de doloroso retroceso. Son las guerras, que llevan consigo la barbarie, la destrucción, el dolor.

Por querer una vida mejor para todos los humanos, murieron en la horca, en el año 1886, unos hombres a quienes se les llamó los Mártires de Chicago. La cerrazón mental de los jueces que amañaron el proceso no alcanzó a suponer que su crimen legalizado se transformaría en símbolo de redención proletaria de alcance internacional. De haber tenido la intuición de ello, con seguridad que hubieran evitado el trágico desenlace que dieron a sus maquinaciones infamantes.

Tampoco los compañeros de ideal de las víctimas pudieron imaginar que la jornada del Primero de Mayo, austera recordación de luchas y sacrificios, fuera desnaturalizada, haciendo de ella un día de «merienda fraternal» por parte de políticos «amigos y defensores del trabajador». Desnaturalizada incluso por dictadores de toda calaña, haciendo de ella jornada de regimentados desfiles obreros, y de imponentes paradas militares. En fin, hasta la Iglesia ha buscado granjearse la simpatía de los productores, dando su bendición católica apostólica y romana a la Fiesta del Trabajo. O sea jornada apropiada para oír misa, pidiéndole al «altísimo» que todo vaya bien, o sea que aquellos que gobiernan, y los patronos «que dan trabajo» sean misericordiosos con los obreros, pacientes, sumisos, persuadidos de que, si aquí las cosas van mal, allá en el *cielo*, o sea más arriba de la estratoesfera, gozarán de todas las dichas habidas y por haber...

Hay millones de seres que, como consecuencia de las luchas sociales y las nuevas estructuras económicas, han mejorado de situación, alcanzando un mejor nivel de vida material. Pero las contradicciones del mundo capitalista no pueden ofrecer plausible estabilidad social. Ello en lo que afecta a los países más industrializados. Quedan más, muchos más millones de seres humanos que sufren los rigores de una deficiente alimentación; que experimentan la más inicua explotación. De ahí que el símbolo de redención adjudicado al Primero de Mayo no es de un valor totalmente caducado.

ANARQUISMO EN TRES LENGUAS

Es bueno, es conveniente conocer el sentir, las modalidades del pensar que caracterizan a quienes en el aspecto ideológico podemos considerar como hermanos. Constituímos los anarquistas a modo de una gran familia desperdigada por ahí. Internacionalistas por convicción, las demarcaciones fronterizas, las diferencias de idioma, no deben ser obstáculo para estrechar relaciones, para conocernos, al objeto de cambiar impresiones, para ayudarnos si es preciso.

Expresión de nuestra personalidad doctrinal son los periódicos, las publicaciones que con voluntad y más o menos sacrificios conseguimos dar a la luz. Lo ideal sería que, a modo de una rosa de los vientos, abierta a todos los puntos cardinales del mundo, pudiéramos mútuamente captar, poseer el reflejo de lo que hacemos y decimos. Es empresa difícil de conseguir Hemos de conformarnos con la relativa posibilidad.

Algo desearía decir ahora al respecto del valor sicológico que encarnan tres de nuestras publicaciones, escritas en lengua distinta. Me refiero a «La Protesta», que editan nuestros compañeros argentinos en Buenos Aires. A «Umanita Nova», que en Roma publican nuestros camaradas italianos. Y a «Le Monde Libertaire», que ve la luz en París, a cargo de nuestros amigos franceses.

Prosigue «La Protesta» su trayectoria —en julio del año pasado celebraron su 67 aniversario— encaminada muy particularmente a afincar en el ambiente obrero las concepciones anarquistas. Mas, paralela a esta tarea de tono poular, late en los animadores de «La Protesta» el anhelo, la preocupación consistente en captar aquellos matices de tipo sicológico susceptibles de mantener el ideal a la altura de nuestros tiempos, lo que se traduce en sesudos trabajos de análisis con clara objetividad.

Armando Borghi, nervio vital de «Umanità Nova», mantiene, pese a su edad avanzada, energía, magnífica lucidez mental y firme espíritu de combate. De ahí que «Umanita Nova» tiene carácter de vigoroso paladín de lucha, atacando con denuedo, con la contundencia lapidaria de un pasquín, la infección clerical, las marrullerías de toda especie de políticos, y la consabida connivencia del Estado y el capitalismo.

Creo que un justo elogio puede hacerse al respecto de «Le Monde Libertaire» manifestando que tal y como actualmente se publica sería de estimar que pudiera salir semanalmente en lugar de aparecer cada mes. Se trata de una publicación interesante para toda categoría de lectores. «Le Monde Libertaire» se lee con deleite por estar abierto a cuantos temas pueden interesar: actualidades, historia, filosofía, crítica de libros, de espectáculos, reportajes, etc. En suma, una moderna publicación anarquista que demuestra que a los anarquistas nada puede sernos ajeno.

SENECA Y SU INCONSECUENCIA

Se celebra este año el vigésimo centenario de uno de los filósofos más comentados de todos los tiempos. Dejó escritos bastantes libros de filosofía moral, en donde descuellan sus

(Termina en la página 3)

DISCOS

«Ruta» de Caracas arremete contra los atributos supérfluos que se cuelga el hombre para adornarse. Estoy de acuerdo con los jóvenes ruteros. En la buena senda yo y los jóvenes siempre nos encontramos.

En mis años fuertes, de esbeltez incluso, opinaba que la elegancia mejor consiste en dejarse caer los trapos. Había razón. Pero también la hay en ocultar, piadosamente, los vientres excesivos.

Ahora llevo corbata, mayormente en días de entierro. Sigo creyendo que la corbata, prenda absolutamente prescindible, es la atadura que más se asemeja a la argolla del verdugo.

Recientemente, por ley de mayorías la familia me ha impuesto uso de sombrero. Comprendo que los que nada tienen en la cabeza hayan de colocarse algo en la cúspide de la misma; pero no acepto que una cabeza pensante haya de usar tapadera para que las ideas no se le evaporen.

El domingo pasado hube de visitar una localidad en la que el viento impera más que el señor alcalde. Salí al espacio verde con el sombrero ladeado. Por un instante, porque un soplo del socarrón Eolo me lo arrebató sin sorpresa mía. ¡Las veces que me había reído a la vista de una gorra, de una boina, de un capell rodando como los cardos del Baragán! Pues ahora era mi cubre-melón el que se iba, tomando fuerza propia, cobrando vida, o impulso de automóvil, de vehículo loco, irrespetuoso de lindes, parterres, y caminos que exigen que los sigan, no que los atraviesen.

Un chisme de esos, cuando se independiza de la cabeza propietaria se personaliza, o animaliza, cobrando conciencia de la inutilidad de su yo como adorno de la figura humana, pero adquiriendo importancia desusada cuando, en cosa contactada con el suelo y el viento que riza las hierbas, se carga el bolso de aire y, poniéndose en movimiento por el aro, rueda su derecho a la vida, su goce por la carrera, su desprecio por la percha, su vocación por la independencia.

Un momento que mi rebelde Sombrero (así con mayúscula) apareció quieto al amor de una hojas de viaje, me apresuré a cogerlo como objeto inanimado que en la sombrería era. Pues sí, como la vaca Rosalía que en el Hércault me fue tan esquiva, al ir a meterle mano se me escurrió de los dedos. Y así hasta que unos metros más allá pude ponerle pie encima para recogerlo sucio y abollado, como fuera, pero con la maldad de presentarlo cautivo ante mi asombrada compañera.

Que una prenda así nos haga una treta, lo tenemos bien merecido.

¡Por frívolos! DISCOBOLO

GFP·3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

6 MAI 1965
NUMERO 348
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Action de la base

NOUS voici arrivés aux préparatifs du prochain congrès confédéral; nous approchons donc de moments qui peuvent être décisifs pour l'avenir de notre mouvement.

En effet, le congrès confédéral reste l'élément pilote et l'acte le plus décisif de la Confédération. Il exprime la volonté de la base, par la voix du syndicat, et permet de confronter les conceptions de l'ensemble des travailleurs dans le cadre interprofessionnel.

Mais, pour que le congrès conserve ce caractère fédératif, le comportement de toute la base doit correspondre à cet état d'esprit.

L'action de la base, qui doit se manifester sans cesse sur les lieux du travail, ne peut pour autant se limiter à un horizon aussi restreint.

Le vrai syndicaliste, dont la tâche quotidienne vise l'abolition de tout privilège et de toute exploitation de l'homme par l'homme, reste avant tout un homme logique et prévoyant, prêt à une éventualité quelconque; confiant en l'avenir et compréhensif à l'erreur humaine, mais d'une grande intransigeance sur les principes.

Si nous en venons à cette déclaration de principes c'est que trop souvent nous retrouvons, à l'origine d'échecs essuyés par les travailleurs, l'inobservation de certaines règles élémentaires.

C'est le cas, actuellement, du syndicat américain de la sidérurgie « l'United Steel Workers »; les ouvriers de cette branche d'industrie ont, depuis plusieurs mois, remis leurs destinées entre les mains de leurs dirigeants et la conclusion s'est révélée négative.

Le Monde **du 27 avril dit à ce sujet** : « Une rencontre entre représentants ouvriers et patronaux s'est déroulée samedi sans donner aucun résultat. Des appels à la conciliation lancés par le secrétaire au trésor et le secrétaire au commerce sont restés sans effet...

Comment en est-on arrivé à cette extrémité ? Les élections à la présidence de l'U. S. W. du 9 février dernier n'ont donné que des résultats contestés... »

Le Monde **nous explique ensuite comment on parvient à truquer les urnes pour remporter la victoire; citant en exemple le précédent du président du syndicat des électriciens, James Carey, qui s'était déclaré vainqueur du scrutin alors qu'il vient d'être décrété par le ministère fédéral du Travail qu'il est perdant par 25.000 voix.**

Il est très intéressant de savoir qu'une consultation électorale peut se modifier avec autant de facilité; surtout pour le bon peuple de France qui va bientôt se voir sollicité de toutes parts pour se choisir un président.

Mais nous n'en sommes pas encore là, et, s'il y a une leçon à tirer de la pratique de ces mauvais bergers qui ne pensent qu'à leur salut personnel, c'est que la meilleure façon de combattre le mal c'est de le prévenir. Sachant que toute suprématie peut pousser l'individu qui en jouit à des excès regrettables, la classe ouvrière ne doit en aucun cas se démunir des prérogatives qui lui reviennent en tant que classe productive et exploitée.

Si, malgré la vigilance du travailleur, certains individus sans scrupules se proposent encore de se servir d'une organisation ouvrière, celle-ci ne peut en aucun cas transiger sur les principes et bien que l'expulsion soit écartée par incompatibilité avec « notre » morale, aucun rôle de confiance ne peut plus être donné à une « brebis galeuse ».

Nous doutons fort que les membres de l'U. S. W. mettent en pratique les méthodes que nous préconisons et c'est ce qui nous fait douter de leur réussite dans le conflit qui les oppose actuellement au trust américain de la sidérurgie.

C'est pourtant par là que doit commencer l'action de la base, c'est la seule chance de succès.

A BAS LE REFORMISME

La presse officielle nous apprend que le ministre soviétique des affaires étrangères, le « camarade » Gromyko, a mis à profit son séjour en Europe capitaliste pour acquérir la bagatelle d'une « conduite intérieure » de grand luxe, avec télévision et bar, d'une valeur totale de dix-sept mille dollars, achetée, comble de dérision, aux Etats-Unis. Ce véhicule automobile, un modèle tout récent, dont les quelques exemplaires sont réservés aux oppresseurs du peuple, a été chargé à bord du cargo « Mormaclynx » en route pour Helsinki et Leningrad.

L'un des thèmes favoris des communistes autoritaires consiste à affirmer gratuitement que l'économie soviétique doit se construire à l'intérieur de l'U.R.S.S., dans les pires difficultés puisque isolée, pour des raisons politiques, du reste de l'économie mondiale nécessaire à l'investissement, à la fourniture de matières premières, aux débouchés du marché extérieur, au progrès et à l'élévation du niveau de vie du travailleur.

On nous permettra de penser qu'il s'agit-là d'un prétexte de plus pour tenter de justifier de la faillite d'un système qui ose se targuer de « socialiste » et qui, depuis bientôt un demi-siècle, opprime et déshumanise des millions d'individus en se maintenant uniquement en place par une bureaucratie toute-puissante et un système de coercition et de répression qui n'a rien à envier à l'inquisition ibérique.

Nous sommes prêts à admettre que le monde du « capitalisme privé » fasse tout pour entraver la marche du monde du « capitalisme d'Etat » concurrentiel, mais on doit constater, avec les conclusions qui s'imposent, que ce blocus, si blocus il y a, revêt un certain caractère sélectif et qu'il n'y a plus aucune exclusive lorsqu'il s'agit de satisfaire les besoins, les caprices en l'occurrence, des tenants du principe d'autorité, qu'ils soient fascistes ou communistes.

On nous apprend, avec triomphe, qu'une baisse de ving-cinq pour cent a pu être enregistrée tout dernièrement en U. R. S. S. sur le prix du... hareng-saur ; égalité économique et sociale des systèmes construits sur le principe de l'Etat souverain, c'est-à-dire de l'autorité ; salon sur roues avec tout le confort moderne pour les dirigeants ; hareng-saur pour le prolétaire.

Nous pourrions épiloguer longuement sur les contradictions d'un système autoritaire qui, pour avoir voulu imposer le communisme d'en haut, à coups de trique, se voit contraint de rebrousser chemin et de revenir à la propriété individuelle, ce qui prouve assez la fausseté de ses principes, mais nous ne pensons pas qu'il soit utile d'insister sur ce point. Les faits sont assez parlants d'eux-mêmes.

Il est cependant nécessaire d'insister sur le fait que toute transformation sociale venant du sommet, qu'elle s'affuble des épithètes que l'on voudra, ne saurait aboutir qu'à une nouvelle exploitation de l'homme par l'homme. Nous considérons comme valables les seules transformations qui naîtront de l'initiative et de l'esprit de révolte des masses opprimées.

Lorsqu'on nous dit, par exemple, que des « phalangistes de gauche » ont manifesté à Madrid et ont exprimé leur désir que « le futur régime espagnol soit une république présidentielle », qu'il nous soit permis de sourire.

Nous dénonçons, pour notre part, et de même que nous dénonçons l'asservissement intellectuel et matériel qui se dissimule sous l'expression de « dictature du prolétariat », le régime équivoque qui cherche à s'implanter en Espagne en succession de la dictature franquiste et qui, sous les dehors d'une « démocratie » illusoire, avec l'appui de l'opposition de droite, la bénédiction du pape et la collaboration des éléments réformistes de la gauche, et même de l'extrême-gauche libertaire, vise à reprendre à son compte l'exploitation et l'asservissement du peuple espagnol.

Plus ils sont « à gauche » et plus les réformistes sont un appui et un prétexte, une garantie sûre, pour le système capitaliste. Aussi, ceux qui n'oublient pas les principes fondamentaux de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme sont-ils décidés à éliminer sans pitié tous ceux qui, sous une étiquette quelconque, chercheront à trahir la volonté populaire.

Le prolétariat espagnol, avant-garde du prolétariat international, choisira de lui-même et créera ses propres organismes de lutte de classe, en dehors des partis politiques et des réformistes de tout poil. Contre la violence et la fourberie des politiciens doit se dresser l'initiative victorieuse des masses.

SEVY

LA CRISE

Devant le fatalisme de l'augmentation constante du prix de revient des produits industriels et agricoles motivée par l'augmentation des frais d'exploitation, on a cherché à perfectionner la technique de telle façon qu'avec le même capital et le même prix de revient on puisse obtenir une production supérieure. C'est ce qu'on appelle la productivité.

Nous avons, donc, assisté au merveilleux perfectionnement de la technique de production. La cibernétique nous apparaît comme le couronnement des savantes et profondes recherches d'ingénieurs et inventeurs de génie.

A tout ce progrès scientifique il a été objecté que, s'il est possible de produire tellement plus avec beaucoup moins de main-d'œuvre, cela allait donner naissance au chômage.

Les ouvriers débauchés, répondait-on, se reclasseront ; c'était là une manière d'éluder la question, car nous savons que les millions de chômeurs que comptent les U.S.A. non seulement n'ont point trouvé à se reclasser, mais que leur nombre augmente sans cesse en dépit de l'absorption d'une partie des chômeurs par le recrutement militaire.

Dans les pays les plus développés, le nombre d'emplois tend à diminuer alors que la production augmente.

Ceux qui n'ont que leur salaire comme moyen de consommation, dès qu'ils cessent de percevoir le salaire, cessent du même coup de consommer ; c'est mathématique.

Or, la consommation diminuant et la production augmentant, le stockage de marchandises prend des proportions de plus en plus grandes.

Face à cette perspective angoissante, les producteurs de toutes branches demandent l'intervention du gouvernement.

Le gouvernement intervient pour essayer d'équilibrer cette situation de plus en plus chancelante. Il accorde des subventions, des primes à l'exportation, il dirige le crédit, il acquiert les marchandises excédentaires (et au besoin il les fait détruire), etc.

A cet effet, le gouvernement ne peut donner aux uns que ce qu'il prend aux autres.

Si ce procédé améliore provisoirement la situation de ceux qui reçoivent, ceux qui en font les frais voient la leur aggravée. Donc à une hypothétique amélioration correspond une réelle aggravation.

Devant cet échec total du système échangiste-mercantile, qu'il soit libéral, ou « dirigé », deux perspectives s'offrent au peuple : la révolution destructrice du système qui entrave le déroulement normal de la coexistence humaine, qui empêche de consommer ce qui a été produit, qui crée la misère dans l'abondance ; ou la guerre qui détruirait tout et exterminerait, du même coup, une partie du genre humain sinon la totalité, y compris ceux qui espèrent pouvoir se réfugier dans les abris antiatomiques et qu'ils se font construire à grands frais.

Le choix doit être facile. L'option doit être celle de la révolution.

Ce n'est point pour changer de gouvernement que nous devons faire une révolution, mais pour changer le système. Pour ce faire nous devons détruire les institutions qui servent à maintenir le désordre actuel et en même temps nous devons constituer une organisation sociale où l'on ne soit pas obligé de travailler pour un patron, qu'il soit grand ou petit, où les échanges ne s'effectuent plus pour en tirer des bénéfices, en se basant sur une valorisation arbitraire (fixation des prix) ou circonstancielle (loi de l'offre et de la demande), mais d'après ce qui est disponible et d'après les besoins de la consommation.

J. CAPDEVILA

L'UNION LOCALE DE NANTES

Invite ses adhérents et sympathisants à une réunion d'information le 9 mai au Café Flesselle.

La hiérarchie et le travailleur

Le malaise social qui s'implante lentement mais sûrement dans notre pays, a donné l'occasion à certains responsables des centrales réformistes de parler de la tyrannie du capitalisme et du pouvoir, et nous ne pouvons que nous rallier à une vérité aussi fondamentale. Mais, car il y a un mais, le silence le plus complet est fait par ces mêmes détracteurs, au sujet d'une autre catégorie de tyrans : les chefs.

On les appelle pompeusement « les cadres », et, selon les circonstances, ils se collent l'étiquette de salariés tout en revendiquant les privilèges dus à leur rang hiérarchique.

Cette notion de hiérarchie au sein des salariés a fait plus pour le maintien du système capitaliste que toute la violence que ce dernier a exercé dans le même but.

Sur le plan du travail, le patron reste, certes, le tyran au premier échelon, mais étant presque toujours absent du chantier ou de l'usine, c'est le chef, salarié néanmoins, qui contrôle les cadences et active la productivité ; c'est lui, aussi, qui signale à la direction ceux qui, considérés comme des « meneurs », risquent de compromettre l'autorité et la prospérité de l'entreprise.

Dans le domaine de la revendication, les travailleurs de la base n'ont pas grand-chose à attendre de ceux qui se sont élevés dans la hiérarchie des salaires ; si ce n'est quelque amélioration mineure telle que l'installation de toilettes ou de vestiaires. Bien entendu, s'il s'agit d'augmentations hiérarchisées, alors ça change tout... et ça creuse un peu plus le fossé entre catégories.

Des catégories il y en a des multitudes : ce sont des manœuvres ordinaires, pour travaux pénibles ou spécialisés, les O. S. sont, eux aussi, divisés en plusieurs échelons, ainsi que les O. P. Mais la division est beaucoup plus étendue ; elle va du gardien et du magasinier, en passant par les employés de bureau, les dessinateurs industriels, géomètres comptables, sans compter les chefs de bureau et autres chefs d'équipe et contremaîtres pour en arriver à l'administrateur, le sous-directeur et le directeur général.

Le comble du ridicule c'est que ces diverses catégories de travailleurs divisées par l'inégalité des salaires et par la nature même de la tâche qu'ils effectuent, arrivent tout de même à se regrouper au sein d'une même centrale syndicale et dans leur euphorie d'unité, n'hésitent pas à se lancer dans une grève pour un deux ou trois pour cent d'augmentation (bien souvent, les cadres préfèrent laisser aux manœuvres le soin des opérations).

Cette situation nous oblige, nous, anarcho-syndicalistes, à prendre une position nette et sans équivoque contre toute forme de hiérarchie, car nous savons que le travailleur que se laisse entraîner dans cette espèce de labyrinthe est un homme perdu pour la cause du prolétariat.

O. P. 3 dans ma profession, j'ai été sollicité à plusieurs reprises pour l'emploi de chef d'équipe et m'y suis toujours refusé pour les mêmes raisons que je condamne les augmentations de salaire hiérarchisées : parce que notre syndicalisme préconise l'égalité économique et sociale, parce que je suis libertaire et qu'à ce titre je considère que le travailleur doit savoir et doit pouvoir se passer de chef.

Je suis membre de l'A. I. T. et, fidèle à l'idéal de justice et de liberté qu'elle incarne, je ne veux être ni opprimé ni oppresseur, ni maître ni esclave. Je veux être un homme libre et heureux dans une société rationnelle et juste et pour y parvenir nous devons, certes, combattre les erreurs et les préjugés, mais aussi donner l'exemple.

HELIOS BUIL

Nos droits

SECURITE SOCIALE

Les camarades qui désirent documentation de leurs droits sur Accidents de Travail et Divers, peuvent s'adresser au camarade Demule Maurice, 14, rue Eugénie, Gennevilliers, (Seine).

Décrets d'assurance obligatoire
Chronique n° 1

La période de guerre et du 1-IX-39 au 1-VI-46, a entravé les cotisations pour des causes diverses : prisonniers, déportés, mobilisés, requis, et personnel et travailleurs occupés par les autorités allemandes, etc.

Ces services en fonction de textes et décrets ne portent pas forclusion de la non cotisation qui doivent être homologués pour les droits à pension vieillesse et le calcul de la dite pension.

Inconscience et mépris

En son temps, « Le Combat Syndicaliste » a soulevé le problème de la suppression des poudreries à l'intérieur des villes ; il s'est élevé, notamment, sur le cas de la poudrerie d'Angoulême qui enregistra, en quelques mois, deux explosions qui coûtèrent la vie à d'innocents ouvriers, victimes de l'imprévoyance des militaires.

Faisant suite à cette protestation à laquelle se joignirent celles d'autres journaux, M. Messmer, ministre des Armées, décida de supprimer un stock d'hypérite, stocké à cette poudrerie depuis la dernière guerre, ce qui était, nous le reconnaissons, une première mesure qui pouvait en laisser espérer d'autres, encore plus profitables à la préservation de la vie des citadins.

Malheureusement, le choix du procédé décidé par le ministre pour la suppression de ce stock d'hypérite se révèle désastreux. En effet, le 15 avril, un bâtiment de la marine nationale « Le Bodaosoa » a immergé un premier chargement de 170 futs d'hypérite dans le gouffre de Capbreton, à 150 kilomètres de la terre par 1.800 mètres de fond. Or, ce gouffre de Capbreton est un lieu fréquenté par les bancs d'anchois, de sardines, de thons. On juge du mécontentement des marins-pêcheurs et de la perte que constitue, pour eux, la décision ministérielle. On comprend, d'autant moins cette décision, du fait que le syndicat des marins-pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz avait informé le ministre, en temps opportun, du désastre que constituerait l'immersion de ce stock d'hypérite dans le gouffre de Capbreton. Ce syndicat avait conseillé de pratiquer cette immersion à 600 kilomètres de la côte, par 5.000 mètres de fond. Mais un ministre a-t-il besoin de recevoir des conseils de professionnels de la mer ?

D'autre part, la Fédération nationale des riverains et usagers des cours d'eau français, a élevé, également, une énergique protestation et elle précise : « Nous demandons quel est le sort réservé à l'autre partie du stock d'hypérite en provenance d'Angoulême. Nous prenons des dispositions pour la poursuite de l'action par les voies légales. »

Braves gens ces pêcheurs, ces riverains, ces usagers, qui s'imaginent exercer une pression sur le pouvoir « par la poursuite de l'action par les voies légales. » La véritable action ne peut se faire par la voie légale. On ne se défend pas contre ceux qui font le mal par leur autorité, leurs règlements, leurs arrêtés, leurs lois, en ayant recours à ces mêmes textes malfaisants. L'action c'est autre chose. M. Messmer doit bien s'amuser à la lecture de la protestation de cette Fédération.

Ainsi, que ce soit par les déchets radio-actifs provenant de la fabrication atomique, ou que ce soit par des produits chimiques ou des produits explosifs en provenance de poudreries, les militaires, même en temps de paix, s'attaquent à la vie du peuple en contaminant : air, terre, mer. Ils le font avec l'inconscience et le mépris qu'ils ont de la vie, sachant qu'ils ont tous les droits et que le peuple dopé, s'incline devant leur autorité, leur morgue, leur décision de la libre disposition de la vie d'autrui.

Tout cela n'aura qu'un temps, les travailleurs aveugles comprendront un jour à quel point ils sont bafoués, trahis, exploités, assassinés. Un jour viendra où ils seront majeurs, où ils rejetteront la bassesse de l'asservissement et retrouveront la dignité humaine. Notre rôle, à nous, militants du syndicalisme révolutionnaire, est de toujours, par tous les moyens et à toutes les occasions, de dire, d'écrire, de crier la vérité et de provoquer, chez les esclaves, le choc de la révolte, qui seul leur apportera la libération.

RENE VILLARD

TOURS
dimanche 23 mai, à 9 h. 30
salle Balzac, Rue L.-de-Vinci
GRAND MEETING
d'affirmation
anarcho-syndicaliste
Avec la participation
D'un jeune anarcho-syndicaliste,
J. SORIANO
A. LAMELA
F. ISGLEAS

Syndicalisme révolutionnaire et armements

Quelles furent les attitudes du syndicalisme de contestation depuis 60 ans ?

Il mena toujours une action revendicative sur deux terrains parallèles mais aux antipodes l'un de l'autre : contre la guerre pendant la paix, et d'une manière continue, pour la hausse des salaires des travailleurs des fabriques d'armements.

La charte d'Amiens sur laquelle le syndicalisme « rouge » s'est développé, disait en substance :

Le Congrès (1905) *affirme que la propagande antimilitariste et antipatriotique doit devenir toujours plus intense et toujours plus audacieuse.*

Considérant que les frontières géographiques sont modifiables au gré des possédants, les travailleurs ne reconnaissent que les frontières économiques séparant les deux classes ennemies : la classe ouvrière et la classe capitaliste.

Le Congrès rappelle que toute guerre n'est qu'un attentat contre la classe ouvrière et qu'elle n'est qu'un moyen terrible de diversion des revendications.

Il faut, au point de vue international, faire l'instruction des travailleurs afin qu'ils répondent à la déclaration de guerre par la grève générale révolutionnaire.

Après, il y eut 1914 ! La trahison du socialisme en tous pays entraîna dans sa chute un mouvement syndical qu'il avait pénétré en opposant son réformisme patriotique au radicalisme des syndicalistes révolutionnaires.

Depuis lors, les conditions politico-économiques mondiales ont beaucoup changé. Les armements sont devenus non seulement des moyens défensifs ou agressifs, mais une production qui permet à des économies instables d'assurer les bases du profit.

La fabrication des armements est donc devenue davantage une entreprise économique qu'une préparation à des conquêtes territoriales. Elle s'imbrique, par guerre froide entre grandes nations, par menaces de guerre à l'égard des pays sous-développés, dans des entreprises de colonisation financière. Elle fait régner sur le monde une « paix de la terreur » qui participe à la vente des armes en tous pays. Cette fabrication des armements est devenue « une fin en soi » sans cesser d'être un danger pour la paix du monde.

Les déclarations de la charte d'Amiens sont toujours valables dans leurs principes, mais il est bien évident qu'il est impossible d'attendre des travailleurs une grève générale contre la guerre alors qu'ils sont pétris de culture patriotique, et qu'il est insoutenable d'espérer d'eux qu'ils puissent à la fois participer allégrement à la fabrication des armements et se dresser révolutionnairement contre la guerre qu'ils ont honteusement préparée.

Sur le plan psychologique, fabriquer des armes, consentir à hanter de sa présence et de son activité des fabriques d'armes, c'est, sans contestation possible, s'habituer progressivement à l'idée que cette fabrication trouve ses raisons dans les nécessités historiques et politiques, et qu'il s'ensuit une obligation pour tous, malheureuse mais fatale, de les utiliser sur un terrain où l'aveuglement est la condition première de la participation.

On ne saurait donc espérer entraîner dans une grève révolutionnaire qui n'a pas su, ni voulu, ni compris que pour tuer la guerre il faut d'abord la priver de ses moyens : les armes. Et cela, non pas le jour de l'entrée en guerre, mais assez tôt pour en décourager la volonté d'entreprise.

Le syndicalisme révolutionnaire repousse la théorie de certains partis politiques qui considèrent la fabrication des armes comme une certitude pour les travailleurs de disposer d'un armement révolutionnaire, alors qu'en fait ils en subissent l'exploitation en attendant d'en devenir les victimes.

Le syndicalisme révolutionnaire croit nécessaire d'orienter les esprits vers une prise de conscience qui rende cette fabrication odieuse ; il préconise une grève générale poursuivant ce but immédiat de conversion des fabriques d'armement en fabrications utiles, cette action pouvant entraîner les travailleurs à poursuivre leur libération totale de l'exploitation capitaliste.

Si par une action quotidienne et constante (par tracts dans les usines) on parvient à arracher les travailleurs à leurs tâches inconscientes, on peut tout espérer, car, face à la guerre, ils sauraient la transformer en révolution sociale.

Comme la liberté ne peut se construire sous une dictature, la paix ne peut s'élaborer par la fabrication des armements.

Un prolétariat qui profite de « la paix de la terreur » pour revendiquer des hausses de salaires, comme il le fit en tous temps, ce troupeau-là est condamné aux abattoirs...

Le syndicalisme révolutionnaire fait appel à tous les travailleurs, à leur bon sens, à leur sens social, à leur humanité pour réaliser dès le temps de paix la grève générale des armements.

Le désarmement ne saurait se réaliser dans les conciles politiques des Etats, par une comédie qui poursuit le but d'endormir les hommes par des sermons hypocrites, afin de réaliser sur leur internationale bêtise une montagne de profits, en attendant de les ensevelir dans les charniers.

J. B.

Présence de la C.N.T. à Paris.

Après le discours du général

Le sympathique *Canard Enchaîné* du 28 avril a « accroché le grelot » au sujet du discours du général sur la duplicité de « notre stabilisation ».

C'est par la voix d'un métallo de St-Nazaire et par la plume de notre ami R. Tréno, que nous est confirmée notre opinion sur la stabilisation.

« *Votre stabilisation ? Du vent ! Vous n'êtes même pas fichus de stabiliser l'emploi.* »

Mais un oubli, tant de la part du général que de celle du *Canard Enchaîné*, trop important pour qu'il n'ait pas été volontaire, tout au moins de la part du premier, méritait d'être évoqué dans le discours ou dans le texte de Tréno.

Outre le canal construit avec la collaboration de l'Allemagne et du Luxembourg, le tunnel sous le mont Blanc avec les Italiens, et le Concorde avec les Anglais, la France de la Cinquième s'est intéressée aux destinées d'un autre voisin, elle a signé des accords avec un autre Etat dans le but d'élargir notre grandeur nationale. Mais oui, souvenez-vous, Franco, l'allié de Hitler et Mussolini, le protecteur des criminels de guerre nazis tels que le S. S. belge Degrelle ; mais oui, Franco les mains rouges, Franco le despote et l'assassin ; celui qui garrotte encore comme au temps de l'Inquisition. Eh bien ! ne doit-il pas avoir sa centrale nucléaire française pour l'aider à surmonter sa banqueroute économique ?

Quand un candidat quelconque sort toutes ses lettres de noblesse afin d'en ficher plein la vue à des millions de télespectateurs, il ne doit pas commettre un oubli aussi important... A moins qu'il soit gênant de faire état de certains actes ou de certaines relations.

Nous ne pensons pas que ce soit le cas en ce qui concerne l'aide que la France a apportée à l'Etat franquiste car tout le monde sait que le gouvernement français de la Cinquième n'a pas hésité à détourner vers l'Espagne de Franco des millions qui auraient été mieux employés en augmentant les rentes et pensions des vieux travailleurs et économiquement faibles de notre pays.

Reste à savoir si le peuple français a la mémoire aussi courte qu'on veut bien le laisser croire. En tout cas, nous avons tenu à la lui rafraîchir afin qu'il n'en revienne pas à ses anciens errements.

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en Exilio

NOTAS INFORMATIVAS

La «Fundación Pablo Casals»

Nos es grato poner en conocimiento de toda la emigración, de sus partidos y organizaciones y de todas las personas afines, que hemos recibido un donativo de 1.666 dólares (8.160 francos franceses) procedente de la Fundación Pablo Casals y destinado a los mutilados e inválidos más necesitados. La misma cantidad ha sido enviada al comité de ayuda americano «Spanish Refugee Aid» y al Foyer Pablo Casals de Montauban.

La Fundación Pablo Casals fue creada en abril de 1962 y forma parte de la Cruzada por la Paz emprendida por el insigne Maestro, que tomó la decisión de destinar todos los beneficios que obtuviera con su obra «El Pesebre» a actividades encaminadas a «preservar la dignidad humana, el amor y la fraternidad.»

El donativo con el que acaba de beneficiar a nuestra Liga de Mutilados, es una importante aportación que permitirá atender las necesidades más urgentes de buen número de nuestros afiliados y un gesto solidario digno del insigne compatriota que al emprender su Cruzada por la Paz, no dejó de pensar —como siempre lo ha hecho— en los sufrimientos del pueblo español y en su derecho indiscutible a gozar de la libertad y la justicia de que les priva el régimen franquista.

Al expresar nuestro profundo reconocimiento al Maestro Pablo Casals, damos a conocer públicamente la atención de que hemos sido objeto por parte de la Fundación de su nombre, esperando que el conjunto de la emigración sabrá valorar el alcance de tan digno gesto solidario, y confiando en que habrá de servir de ejemplo para que otros compatriotas comprendan el grado de desespero en que se desenvuelve la vida de un ciego, de un doble amputado o de un paralítico y la necesidad imperiosa de prestarles la ayuda sincera y desinteresada que cada día les es más indispensable.

La República Federal Alemana y la División Azul

Nota enviada a la Embajada de Alemania en París, al Jefe del Gobierno Dr. Ludwig Erahrd, al Presidente de la Cámara de Diputados Dr. Eugen Gerstenmaier, a los partidos Demócrata Cristiano y Social Demócrata, así como a las dos grandes Centrales Sindicales.

«Conocedora de la decisión que ha sido adoptada por el Parlamento de la República Federal Alemana, que tiende a indemnizar a los combatientes de la ex-*División Azul*, la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio expresa su más firme protesta contra una actitud indigna de un Parlamento que se titula democrático y que supone un escarnio para todos los que lucharon contra el nazi-fascismo y para los millones de combatientes —entre los que se cuentan decenas de miles de españoles— que perdieron su vida en los frentes de lucha, en las filas de la resistencia y en los campos de exterminio, con la esperanza de que servían la causa de la paz, de la libertad y del bienestar para todos los pueblos.

Expresamos nuestra vehemente protesta, si cabe con mayor fuerza, pensando en nuestros hermanos mutilados e inválidos de la Guerra de España, en las decenas de miles de combatientes antifascistas que quedaron en el interior y que el régimen franquista dejó huérfanos de toda ayuda y que hoy, a los veinte años de haber terminado la segunda guerra mundial, han de contemplar, para vergüenza del mundo democrático, como se conceden a los *voluntarios del fascismo* las pensiones que jamás pudieron conseguir los primeros combatientes que afrontaron con valentía las hordas nazi-fascistas.

La decisión del Parlamento de la República Federal Alemana supone, además, un insulto para el pueblo español que sigue privado de libertad, ya que es inconcebible que la derrota del fascismo y el triunfo de la «democracia» no representen otra cosa, al menos en lo que a España se refiere, que el reconocimiento tácito de que el fascismo es una realidad que sigue admitiéndose y a la que se condere tan indecoroso como inexplicable derecho de ciudadanía.

Por el Comité Nacional, *el Secretariado.*

Bordeaux Mayo de 1965.

LA TRIBUNA LIBRE

Recuerdos de la vida pampera

LA libertad de opinión fue celosamente defendida por el movimiento forista y anarquista en la Argentina. Y en el presente momento de depresión en que se intenta restringir a esta valiosa cualidad, es oportuno recordar el rol que desempeñó la polémica en la formación de las ideas y el desarrollo del Movimiento.

Al fin de cada acto, al invitar a la tribuna a posibles adversarios para que refutaran nuestras verdades, era condición inalterable que los oradores que sabían mucho cumplían confiados. Y no sin miedo los que sabían poco.

Cuando el Movimiento no se extendía más allá de la capital y las grandes ciudades, había oradores de la talla de Malatesta, Gori, Mansilla, Guayanoni, los Pacheco y otros. Los adversarios que se atrevían pisar nuestras tribunas, salían con dolores de cabeza difíciles de calmar. Cuando un orador fallaba en la lid polémica, apresa se le remplazaba por otro, y los triunfos polémicos tenían óptimas repercusiones. Pero cuando el Movimiento se extendió por villas, villorios y aquellas extensas campiñas y vulgares berreadores nos metíamos a oradores, en la lid polémisa se pasó por momentos poco agradables.

Algunos de tantos casos

Aunque parezca mentira, hasta por el 1922 en la Argentina los polemistas más temidos eran los curas. La mayoría de la Iglesia, en la Argentina, había participado en la revolución por la Independencia del dominio español. Ella tuvo sus héroes y sus mártires. No se sometió a Roma, no tenía paga, apenas catecismo. Y escasos ritualismos, salvo en algunas provincias del Norte. Predicaba un cristianismo entre limosnero y subversivo. Los curas de segunda y tercera, si no se ganaban la vida en algún trabajo, aunaban más de la cuenta. De la negra historia de la Iglesia romana, la Iglesia argentina se lavaba las manos. Su historia la hacía partir de la Independencia. Y en tales condiciones era el grupo político más libre de pecados. Pisando las tribunas de los socialistas, los corrió de las plazas públicas. Porque la historia de estos en la política y el movimiento obrero, era más sucia que la de la Iglesia, hasta que ésta cayó bajo el dominio de Roma.

Ver a los socialistas batirse en retirada abrumados por los curas, nos alegraba. Pero cuando terminaron con ellos la emprendieron con nuestro Movimiento, y aquéllo era menos divertido. Los curas que pisaban nuestras tribunas eran gallitos de riña de afilada inteligencia, y los compañeros menos capacitados eran sus víctimas, y cuando no había tiempo de remplazarlos, las polémicas terminaban en áspira riña o a puñetazos. Para poner fin a tales desatinos hubo intercambio de opiniones entre los militantes. Se tomaron medidas. Y «La Protesta» emplazó a la Unión Católica Argentina a sostener una polémica por escrito. Esta aceptó, se estipularon condiciones y se nombraron los contrincantes. La polémica, publicaba por ambas partes en el diario católico «El Pueblo», y en el diario anarquista «La Protesta», dio principio el 22 de agosto de 1917 y duró, si mal no recuerdo, año y medio, o sea cuando al contrincante católico se le agotaron las razones para demostrar científicamente la existencia de Dios y el origen divino del Universo (1).

La polémica, sin frases gruesas ni puñetazos, fue un resonante triunfo para el anarquismo; fue una seria advertencia para los católicos y marcó pautas para lo sucesivo. Pero había clérigos que no se daban por vencidos invocando una Independencia nacional que, según ellos, debe de tener la Iglesia. Estos siguieron enfrentados con Roma y polémicamente con nuestro Movimiento.

Lo sucedido en Bahía Blanca

En momentos que se daba una conferencia (1929) frente a la iglesia de la plaza central de esta ciudad y nuestro orador atacaba a la Iglesia, el cura párroco, que era bravucón y veterano tribuno, se puso frente al orador en actitud desafiante. Nuestro compañero, en vez de serenarse, perdió los estribos y empezó a reñir. Un grupo de compañeros jóvenes preparaban los puños para replicar al cura. Otros compañeros salieron deprisa a buscar quien remplazara al irritado orador. En la llocalidad había el periodista Marcelino, buen tribuno en la materia, que por su criterio independiente estaba en relación con los anarquistas, y muy cerca del lugar el negro Anderson Pacheco, que a su avanzada edad se había resentido y estaba un tanto apartado del Movimiento; pero cuando se le explicó lo que pasaba, sin esperar se presentó en el lugar en el momento en que el orador enfadado ya no decía más que disparates. Anderson subió a la tribuna, y con la pachorra reflexiva y el punzante humorismo que le caracterizaba, dio una extensa conferencia sobre la negra historia de la Iglesia. Dirigiéndose al cura que escuchaba a corta distancia, le dijo: «La rebeldía de la Iglesia argentina contra Roma es una maniobra para recobrar la simpaía perdida por su acción inquisitorial durante el dominio español». Al final hizo una amable invitación al cura para que subiera a la tribuna, pero éste no aceptó, porque el negro tenía talento y paciencia inagotables.

En la capital y las grandes ciudades los triunfos en la lid oratoria nos hacían pasar momentos alentadores. Pero en el movimiento extendido por campiñas, villas y aldeas, se sufrieron revolcones. En fechas como el 1.º de Mayo, los consejos, aun delegando los oradores que sabían, los que medio sabían y los que sólo sabían hablar mal de los vecinos, no podían atender los numerosos pedidos que llegaban de todos los rincones de la República.

Lo que pasó en Darragueira

1928, en el pequeño pueblo de Darragueira (Pampa Central). Por tratarse de una zona agrícola, los estibadores, allí numerosos y bien organizados, habían convertido Darragueira en uno de los tantos focos foristas que poblaban las campiñas argentinas. Los ferroviarios de un taller de reparaciones, que eran allí la gente más ilustrada, sostenían un conjunto artístico. Los 1.º de Mayo y otras fechas se conmemoraban con una velada artística, en un teatro improvisado, con ayuda de vecinos, y un mitin. Para hablar el 1.º de Mayo, de la citada fecha fue comisionado el compañero Santamaría (2). Este compañero, formado en la militancia del interior, había aprendido un discurso de crítica a la posición claudicante del Partido socialista, para lo que no faltaban razones. Pero era el único discurso que pronunciaba en todas partes, viniera o no al caso. Lo pronunció en Darragueira, lo que causó gran disgusto entre los compañeros, porque el tema anunciado era sobre «El significado histórico del 1.º de Mayo». Pero lo más grave fue que al invitar a la tribuna a los posibles adversarios, un señor, hacía poco llegado de Francia, que en Darragueira se le conocía como gerente de la casa mayorista Lanza, subió a la tribuna y dio un sabroso discurso sobre el tema anunciado sin desmerecer en nada el gesto de los mártires de Chicago, ni el importante rol que desempeñan las ideas anarquistas en las luchas sociales. El discurso, que fue bien acogido por la numerosa concurrencia, causó disgusto entre los compañeros por venir de quien venía.

En las casas mayoristas se robaba con menos escrúpulos que en las sierras de Calabria. Los gerentes tenían de ello el tanto por ciento. Pero del delito inmediatamente no se tenían pruebas. Y con un prudente silencio sobre el particular se dio por terminado el acto. Para actos sucesivos los compañeros de Darragueira recomendaban que no se les mandara más compañeros impreparados.

Numerosos son los compañeros que dicen que hay que poner fin a las polémicas, porque las confunden con las riñas, cuando en realidad son dos manifestaciones opuestas. La riña, por escrito o hablada, es un desborde de pasiones incontroladas. En la polémica también se pone pasión. Pero se requiere sobre ella sereno control para que la lucidez del pensamiento afluya y permita articular las razones para refutar las teorías del adversario y convencer a los oyentes.

Serafín FERNANDEZ

(1) La polémica, con la versión de los dos contricantes, salió editada en un libro que lleva por título: «¿Con Moisés o con Darwin?», agotado, que bien merecería ser reeditado.

(2) El compañero Santamaía fue deportado a España, en Logroño. Cayó priisonero de las tropas de Mola, en el frente de la Rioja, y fusilado como tantos otros.

Ayer y hoy

Actuación

RECUERDO que siendo chaval me pusieron a trabajar en una carpintería, y como el primer día el maestro, tras explicarme lo que tenía que hacer, gritándome cara a los oficiales, advirtióme: «Cuidado con traer vino, pues si un día te cojo con él de la *pata* que te pego en las posaderas sales pitando por la puerta que has entrado.» Ignorando de qué se trataba, pregunté a otro aprendiz, quien me puso al corriente. Existía la costumbre de traerles todas las tardes café a los oficiales, pero el maestro olía el «chocolatero» por si contenía otra cosa que café. No obstante, en ausencia del «tirano» se rompía la consigna, y a pesar del «cangüelo» el aprendiz más atrevido contentaba a los «vinateros» para atrapar la propina.

Cuando conocí la marcha del taller, sin saber por qué, o para llevarle la contraria al dueño, me daba maña para contentar a los no cafetistas sin aceptarles, jamás, propina. Mi padre me había enseñado a no coger gratificaciones en dinero de los tan pobres como nosotros. Cuando salía el «tirano», los aprendices se ponían a jugar, y los oficiales se aprovechaban para hablar de sus cosas, en tanto yo, tacita en mano, me ponía al acecho para evitar una posible sorpresa, cuyo «delito» me costó más de un tirón de orejas, pues el perro viejo de dueño, al atraparme la combina, me decía: «Manolillo, dile a tu padre que te compre pastillas Valda, de lo contrario te voy a dar para sudar.» Por su parte, los oficiales me regalaban herramientas y se tomaban interés en enseñarme el oficio. Y a las reflexiones del dueño ellos correspondían: «Es que Manolillo tiene su genio, pero en interés para aprender es el primero.» «El primero en hacer el chivato —reprendía el patrono—, pues conozco el cuento y a mí no me la pega.»

Un día, precisamente al obrero que jamás traje vino ni tuve que avisarle porque siempre estaba en su puesto, me invitó a tomar una copa, que acepté contento por alternar con mayores. Salimos del taller juntos ante la envidia de los demás aprendices de más edad que yo. Pasada de largo la taberna próxima, entramo en el café de la Unión, donde nos acomodamos en una mesa en la que había unos amigos suyos tomando café o leyendo periódicos. «¿Qué será?», me preguntó el camarero. «Pues café, como los hombres...»

Mi acompañante me presentó a los contertulios, interesándose el más viejo por si era yo Manolito. Cambiando una mirada con los otros, asomó de sus labios una sonrisa. Como yo me azorara, me tranquilizó, advirtiéndome que el oficial les había contado lo del truco del «chocolatero» y de las pastillas Valda. Mi introductor me dio unas palmaditas en el hombro, a la par que me decía: «Tanto ruido como armas en el taller, y aquí parece que te quedas mudo. Piensa que todos somos compañeros a los que placen los rebeldes como tú.»

Al llegar a casa le conté a padre lo que acababa de sucederme, pidiéndole de paso que me adelantara la peseta que acostumbraba darme cada sábado, puesto que quería pagar la *convidá*. Siendo así, al día siguiente le propuse al oficial pagarle en convite, poniéndose él a reir. Al abandonar el trabajo le pregunté qué quería decir «compañero», contestándome que tal vez una explicación yo aún no lo comprendiera. «Si nosotros nos tratamos de compañeros —añadió— es porque pertenecemos a una misma organización que lucha por el mejoramiento de la clase; pero tú eres demasiado joven para entender estas cosas. Es cuestión de ideas, cosas de personas mayores.»

«He aquí por qué mi padre me ha advertido en que tuviera cuidado en no meterme en política», me descubrí. Repusiendo mi amigo que a mi progenitor podía decirle que los sindicalistas son contrarios a los políticos, causantes de tantas injusticias e irregularidades.

Al sentarnos en el café el camarero trajo dos cafés, pensando seguramente que yo también era un «compañero». Era un día de frío. Las mujeres pasaban por delante la puerta con pañuelo en la cabeza y acurrucando el hijuelo sobre el pecho. Los hombres transcurrían con el canastillo de la comida debajo el sobaco, con las solapas levantadas y la gorra encasquetada hasta las orejas. Ahí uno de los compañeros dijo: «Maldita sociedad que permite tanta desigualdad e injusticia. Los ricos no trabajan y tienen derecho a todas las comodidades y los trabajadores venga alimentar a estos zánganos, quedando privados de todo. ¡Y con lo rica que es la Natualeza!» Timidamente me atreví a expresar que mi padre creía que hemos nacido para trabajar y que sin ricos que dan trabajo moriríamos de hambre. «Dile a tu padre que el día que nos neguemos a trabajar sus señores ricos tendrán que comer dinero», fui respondido.

El sábado próximo, el café estaba lleno de gente, incluso nuestra mesa de costumbre. Nos acomodamos, pues, en otra de jóvenes de alguna edad superior a la mía. Leían novelas, ofreciéndome otra echada sobre la mesa. Poco después entró el compañero de más edad, visiblemente preocupado, y al preguntarle mi amigo qué le sucedía nos enteró de que lo habían despedido del trabajo. «Esto no quedará así —prometió mi compañero de taller—. El lunes el sindicato enviará una comisión para cantarle las cuarenta al burgués, y, o bien pasa por el aro o el taller le salta a añicos.» «No —rogó el despedido—. Dejad que me defienda solo, pues no son momentos de comprometer la organización del sindicato, demasiado tierna.»

En vista de todo ello les pregunté a mis vecinos jóvenes qué era eso del Sindicato y qué defensa les daba a los trabajadores. «A propósito —habló uno—, el domingo tendremos excursión en la que se hablará de todo. Puedes acompañarnos, y habiendo otros jóvenes no faltarán diversiones. En esas salidas se aprende mucho.»

En el día indicado me agregué a los excursionistas de edad parecida a la mía, hablándose de bailes, escuelas modernas y sindicatos. El más listo

Servicio de librería

Quinet, Alaiz, 5 F.
Tipos españoles (1er tomo), Alaiz, 7 F.
Tipos españoles (2.º tomo), 7 F.
Crónica de un revolucionario, Dr. Vallina, 2,80 F.
Salvador Seguí, 3,50 F.
Influencias burguesas en el anarquismo, Fabbri, 1 F.
Debate imaginario entre Marx y Bakunin, 1 F.
Crisis Española del siglo XX, Rama, 29 F.
18 años en Rusia, V. Moncliis, 8,40 F.
La Revolución Española, Bolloten, 22 F.
¿Qué es el humanitarismo?, Relgis, 2 F.
Corazones y motores, Relgis, 4 F.
El triunfo del no ser, Relgis, 3,50 F.
Vaso de lágrimas, Luis Bazal, 3,50 F.
Trabajos, Navel, 4 F.
Crepúsculo en Italia, Lawrence, 7 F.
La Sión hispánica, Peirats, 1 F.
El hombre que hace fortuna, Roudes, 4 F.
El secreto de la concentración, R. Subirats, 6 F.
La lucha por el éxito, S. Subirats, 6.
Los objetivos, los obstáculos y los medios, S. Subirats, 6 F.
La ley del número, Mella. 1 F.
La coacción moral, Mella, 1 F.
Libro de oro de la Revolución española, 2 F.
Entre campesinos, Malatesta, 1,50 F.
El fascismo en la ideología del siglo XX, Rama, 2,50 F.
Congreso constitutivo de la C.N.T., 1,50 F.
Cartas a su hijo, Chesterfield, 6 F.

Giros y pedidos: Roque Llop. 24, rue Ste-Marthe, Paris, X• CCP número 13 507 56, Paris

ANTENA

MARCHA DE LA PAZ

PARIS. — Más de mil personas pertenecientes a diversos sectores políticos y sociales han realizado una «marcha de la paz» y contra los armamentos nucleares des Tavarny-Bessacourt a Suresnes. Los manifestantes llevaban pancartas de «Saclay sí» y «Pierrelatte no», significando favor a la energía pacífica y aversión a la energía de bombardeo. Entre los manifestantes destacaban las figuras de Jean Rostand y Claude Bourdet.

ESTUDIANTE CONDENADO

MADRID.—«Un tribunal de Madrid ha condenado a Fernando González Jiménez, estudiante venezolano, a un año de cárcel y multa de 10.000 pesetas. Se le acusaba de haber introducido desde Francia documentos de propaganda subversiva.

REACCION FASCISTA

MADRID. — Los Jefes provinciales del Movimiento han recibido una carta de D. Fernando Herrero Tejedor, vicesecretario del Movimiento, con instrucciones relativas a las medidas que deben adoptar. He aquí lo más sustancial de las mismas:

Los acontecimientos deben ser afrontados con firmeza.

Debe impedirse que en los Colegios Mayores o en las aulas universitarias se den conferencias o seminarios o coloquios por los profesores que se sabe son enemigos del régimen.

Hay que evitar la neutralización de las autoridades académicas.

Es necesario provocar la reacción lógica de los padres de familia.

Es preciso utilizar entidades y asociaciones, para que muestren su repulsa contra los hechos, y hay que excitar la actitud de la prensa para que mantenga una información constructiva en esta línea. Es necesario afrontar sin demora una nueva regulación de la estructura del S.E.U.

Es preciso adoptar medidas de aplicación rigurosa de la legislación fiscal sobre las personas que se hayan destacado en la actividad subversiva.

Necesítase imponer con todo rigor las sanciones académicas a que se hayan hecho acreedores los catedráticos. Debe aplicarse a rajatabla el reglamento académico. Hay que desarticular a los dirigentes extremistas. Precísase realizar una amplia campaña de información para orientar a la opinión pública.

Y hay que divulgar en ciertos niveles las fichas de algunos catedráticos instigadores.

La carta lleva fecha de 26 de febrero de 1965.

ENCICLOPEDIA DE LA GUERRA CIVIL

MONTEVIDEO (OPE). — Se ha constituído un Grupo Coordinador, patrocinado por el Instituto de Investigaciones Históricas de la Universidad de Montevideo. Es compilador del mismo Juan García Durán, autor de la «Bibliografía de la Guerra Civil», que acaba de ser repartida (560 pág. 6.248 títulos) y que «Tierra Vasca» califica de «monumento colosal». Son sus colaboradores puestos en trabajo Abad de Santillán, Víctor Alba, Astigarraga, Camacho, Campá, Carretero, Herrera, González López, Granados, Irujo, Jiménez de Asúa, Salvador de Madariaga, Miró, Peirats, Ramón Piñeiro, Carlos Rama, Helmut Rudiger, Sánchez Albornoz, Sanz, Sender, Valera, Vilanova. El compilador espera poder duplicar la relación precedente con las gestiones en curso. La historia de la guerra civil está servida con montones de libros, pero nada suplirá una Enciclopedia, con el dato preciso, corto, estadístico, fácil de encontrar, manejable, libro de consulta por excelencia.

BARRICADAS FRANQUISTAS

LONDRES (OPE). — El periódico «Daily Express», de esta capital, bajo el título de «Barricadas franquistas», ha publicado en su número del 15 del actual la siguiente información procedente de Madrid:

«Cientos de policías armados van a cerrar con barricadas la ciudad española de Vergara el Domingo de Resurrección, para impedir el paso a una masiva manifestación antifranquista que proyectan celebrar los nacionalistas vascos, cuyo movimiento está declarado ilegal.»

MILITARIZACION DE LA JUVENTUD

ARGEL. — Ben Bella se dispone, según prometido por él mismo, publicar un decreto declarando obligatorio formar parte de los Boys Scouts musulmanes a los muchachos en edad premilitar. Igual que todas las dictaduras.

LOS ESTUDIANTES, CONTRA EL NUEVO S.E.U.

PARIS (OPE). — Del corresponsal particular de «Le Monde»:

«Los estudiantes de Ciencias Económicas de Bilbao, reunidos en asamblea, han acordado no aceptar la reforma del Sindicato Español Universitario decidida por el Gobierno. Estiman que la reforma se ha elaborado sin que se consultase a los estudiantes previamente y además, «contiene distintos puntos que están en contradicción con los acuerdos de Barcelona».

En una reunión clandestina que se celebró en la capital catalana a fines de marzo, las representaciones estudiantiles de las Universidades que se las declaró en «rebeldía» aprobaron un programa común con vistas a una reforma democrática de la Universidad española. Por su parte, el Gobierno, al aprobar el 9 de abril un plan de reforma del SEU, que contenía cierto número de aspiraciones estudiantiles, admitía principalmente que los estudiantes tuviesen libertad para elegir a sus representantes.

La decisión de los estudiantes de Ciencias Económicas de Bilbao es la primera toma de posición de los universitarios sobre el decreto gubernamental.»

PROCESOS CONTRA VARIOS JOVENES

PAMPLONA (OPE).—Ha sido trasladado a Madrid, a la prisión de Carabanchel, el joven Jokin Garate, que fue gravemente herido por tiro de pistola por un policía en el ensanche de esta capital cuando intentaba detenerle. Va a ser juzgado ante el Tribunal de Orden Público con otros jóvenes apellidados Muguerza y Larumbe, detenidos poco tiempo después.

Se cree, por otra parte, que no será sólo el Tribunal de Orden Público quien se ocupará de estos acusados, puesto que se viene diciendo que va a celebrarse un Consejo de guerra contra los mismos, Garate y Muguerza, y contra Cristina Echaluz y Ateca, que fueron detenidos más tarde cuando circulaban en un automóvil. Cristina Echaluz y Ateca son, la primera de ciudadanía francesa, y el segundo norteamericano. Los hechos que dieron lugar a la detención de los dos últimos se asegura fueron preparados por la policía sin que los detenidos hubieran tenido parte alguna en ellos. Y se habla de petición de condenas que incluyen la última pena.

ANTIMILAGRO

LIMA.—A causa de un incendio ha resultado destruída la iglesia de Nuestra Señora de la Soledad, que contenía una imagen del mismo nombre, traída de España en el siglo XVI y muy venerada por los nativos en Huarás, localidad del centro del Perú.

Se cree que el incendio se inició a causa de un cortocircuito o una vela encendida. Un ex alcalde de Huarás resultó muerto cuando intentaba rescatar la estatua de entre las llamas, al sufrir gravísimas quemaduras por todo el cuerpo.

El auténtico creador

Este creador, ¿qué es lo que que ha hecho? Tomemos las cosas desde el punto de vista puramente exterior.

Si es un músico, ha tomado algunos sonidos en la gama y los ha agrupado de una forma tan particular que ha resultado una melodía que tiene el don de conmover sin cesar el alma de centenares, de miles, de millones de hombres, hasta en los continentes más apartados. Si es un pintor, ha hecho con ayuda de los siete colores del espectro solar y de la oposición de la luz y de la sombra, un cuadro que, después de haberlo contemplado, queda profundamente proyectado en nosotros. Si es un poeta, ha cogido unas cuantas centenas de palabras en las cincuenta o cien mil de que se compone nuestro idioma, y las ha juntado de tal forma, que constituyen un poema inmortal. O si es novelista o autor dramático, ha creado personajes que nos son tan cercanos que nos aparecen como hermanos o amigos, hombres que, como el, llevan en sí mismos la fuerza divina de sobrevivir al tiempo. Con este acto exterior ha trastocado las leyes de la naturaleza; ha creado una sustancia que desafía la muerte. De nada crea una cosa más duradera que la madera y la piedra. Gracias a él lo imperecedero y, digámoslo atrevidamente, lo divino, se ha manifestado en lo terrestre.

Es siempre una gran alegría hallar en un artista superior un ejemplo moral, un hombre que, en lugar de reinar por su gloria, se hace el servidor de la humanidad, y que, en su lucha por una ética verdadera, se subleva contra todas las autoridades de la tierra, para no someterse más que a una sola: la de su conciencia incorruptible.

Stefan Zweig

(De «Derniers messages».) Por la traducción: Juan.

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de Pedro Arto, que vivía en Marsella, 22, rue des Trois Rois. Quien pueda dar noticias que lo haga a su sobrino Saturnino Viñas, 16, Chemin-du-Soust, Pau (B.-P.).

—Advertido e informado de que existe en Francia otro refugiado llamado Orellana, no conociendo su paradero y por si somos de la familia, le ruego se haga conocer si lo considera bien. Escriba Orellana L., 11, rue Eguillerie, Périgueux (Dordogne).

CONGRESILLO

I

A título de nueva aportación, de redoblada energía, anda por ahí un derrotismo que asusta. Jeremías tiene la palabra, y encuentra oyentes. Los que hemos empezados solos, y solos en buena compañía permanecemos, no nos inmutamos. Los hay que, inaguantables, por esa lamentación persistente se indignan. Ni tanto ni tan poco. Seamos ecuánimes y permanezcamos serenos. Si los hay que señalan únicamente la casa en derribo, otros procuran sostenerla, remozarla, asegurarla, embellecerla.

Eso es todo, o debiera serlo. Pero hay peligro evidente en nosotros mismos. Se nos fue la osadía. Las voces de alarma salen al exterior, ganándonos crédito de alarmistas, de asustados por nuestro propio susto, dando a entender al público ajeno que somos poca cosa y, en ocasiones, que renovación es tomar traje prestado, ochocentista, oliendo a bencina, a cánfora, a membrillo disecado.

No estamos conformes, unos por sí, otros por no, y otros más por un sí y un no a medias. Hay un cuarto estadio de compañeros que en la disyuntiva que se han fraguado han resuelto, sin necesidad de reuniones, prescindir de carnet. Los suponemos tan cuantiosos como nosotros, los «controlados».

Dejémoslos, ya que ellos nos dejan. Importa mejor estar que haber estado. Los quedados, juntos podemos hacer. ¿Qué? Consonancia o disonancia. Todo antes que reintegrarnos al café a darle con el naipe o con la sin hueso. Agremiados, en previsión de un acierto común, que alguna vez podría darse. De momento sigamos la pasión del día: el Congreso. Impacientes, nuestros queridos amigos de Londres han celebrado el suyo, con «delegados» de diversos puntos del globo y atravieso de criterios. Sin embargo, se perfila en el Congreso, o Congresillo de «CNT» londinense, una sana mayoría. Por votos, lo «anciano» saldría derrotado. Ya que el Voto ha tomado mayúscula en nuestros medios.

Pero el Congresillo, o el Pre-Congreso está en auge en todas partes, no sólo en Londres. Yo mismo temo haber participado en él, y que está «congreseando» ahora mismo.

De lo cual no me arrepiento, y para lo cual me considero en derecho, como otros compañeros.

Acuerdo no lo sacaremos en este anticipo congresil que nos hemos procurado, por tratarse de criterios particulares... que tal vez influyan en los generales. La Generalidad de Cataluña, tan combatida en su día, tenía un motivo... quizás el nuestro de ahora: ganar influencia. Algún día nos autollamaremos a capítulo.

Por ahora empecemos, «grosso modo», con un amigo cercano: «No hay —confederalmente— ejemplos económicos; Aymare suscitó infinidad de problemas al Movimiento y ya no existe; las protestas internacionales nos son ajenas; no hay en el mundo fuerzas sindicales auténticamente libertarias, ¡ni diarios afines!»

Su condorosidad, A. Pereira la paga cara a G. Q. Pero este compañero, en su afán de restablecer la verdad, deprime a todos. Estando yo gravemente enfermo, tuve que decirle a un querido amigo, a quien mi mal afligía: «No te asustes, no será nada.» Aymare pereció por agobio «orgánico», por incomprensión del problema como mil veces hemos dicho, y posiblemente demostrado. Un par de compañeros del agro que en Argelia y en Marruecos son irremplazables, ofrecidos a la C.N.T. para estudiar la tierra de Aymare ni siquiera fueron respondidos. Un detalle de tantos. En economía global no somos nadie, pero en la economía de sector realizamos mucho; de lo contrario, a ver quien en el exilio nos iguala en realizaciones. Sin ir atrás, véase el caso de ahora: editamos propaganda, ¡con cuánto esfuerzo!, pero la editamos. ¿Hay que ocuparse del atrevimiento de editar al escritor único que teníamos, Felipe Alaiz? Carecemos de ambiente internacional, cierto, no disponemos de diarios, no hay ni uno solo en el globo con epígrafe libertario. Incluso la S.A.C., que en estos momentos de depresión podía ocupar el punto álgido del anarcosindicalismo cual hizo la CNT española, se desdobla de la A.I.T. y se cava otro sendero. ¿Dónde irá a parar? Ya lo sabremos. Tal vez recapacite y vuelva, tal vez no. Pero ¿hay miedo a quedar solos? Ya lo tuvieron los cien gallegos que se dejaron robar por un solo bandido. No creo que los aguerridos de la C.N.T. caigamos en la moraleja del cuento de los gallegos. Cuando un compañero muere en lo físico o en lo moral, conviene estrechar el cuadro para tapar el vacío, y redoblarse, crecerse, endurecerse, en vez de quejarse. Que esto es salud nadie lo niega.

Si cien personas se gritan sin parar «¡estamos solas!», llegan a estarlo. Si se aficionan al «¡no importa, adelante!», lograrán el empuje de doscientas. Estamos, confederalmente y libertariamente, en este caso.

Y vaya, por otra parte, la cuarteta del vate Campoamor, que no siempre era un baldío, como se dice:

«Sin el amor que encanta
la soledad del ermitaño espanta.
Pero es más espantosa todavía
la soledad de dos en compañía.»

Quiérese decir, que siendo muchos (ver nuestras aún grandes concentraciones), somos pocos si rezamos depimencias cada noche; que siendo pocos somo muchos impulsando con convicción y sin fatiga ni miedo de soledades, y que los que seamos —numerosos o no tanto— con tolerarnos, con querernos, con identificarnos, ahuyentaremos el espectro de la disgregación, verdadero peligro para cualquier organismo afectado por la desafección —gangrena— de sus componentes. En lugar de la soledad de dos en compañía, que sea la pura amistad de noche y de día.

Otra lección de coraje, no la comprendo.

JUAN FERRER

B.D.I.C

clásica que nos justifica

del grupo manifestó no estar en contra de las diversiones, pues sin prescindir de ellas se puede constar en el sindicato y frecuentar la escuela moderna, al efecto gratuita. Yo me tomé interés por la última y en adelante la frecuentaría de noche. El oficial que me había introducido en este interesante mundo me resultó orador, explicando lo qué es el sindicato a los reunidos. Se extendió sobre derechos y deberes y sobre la nocividad de la política. Dio cuenta del despido de un militante y de los medios a emplear para que fuese readmitido y avisó reunión del sindicato invitando a ella a los concurrentes.

El lunes mi oficial no estaba en el taller, y el patrono decía ser lástima, pues se trataba de un buen oficial, pero que por su mala cabeza un día tendría un disgusto. Las horas me parecían siglos y después del trabajo salí corriendo, siendo grande mi alegría cuando lo encontré tomando tranquilamente una bebida en el café de la Unión. Poco después entró el despedido diciendo: «No solamente me han readmitido, sino que todos los trabajadores han tomado carnet del Sindicato, nombrándome delegado del mismo.» ¡Un triunfo para el Sindicato! «Pues también yo quiero carnet —intervení— y cuando el negrero me dé la *patá* me defenderá el delegado.»

Me consideraron demasiado jovencito para la organización. La C.N.T. me daría tiempo. Por la noche me llevaron al Sindicato para que me diera cuenta. Nunca más me olvidé de la impresión que me causó la pequeña sala semioscura, con una mesa vieja y unas sillas. Los reunidos se ocupaban de cenetismo, de acción directa, de ideas anarquistas y de cultura libertaria para los jóvenes. Unos años pasaron y mi primer debut de hombre de carnet lo verifiqué en la cárcel a raíz de una huelga, donde mi oficial, también preso, me dijo: «Ya ves, Manolillo, ahí tienes certificado de compañero. Estoy satisfecho de no haberme equivocado contigo. No cojas miedo, que no será ésta la única vez que nos encontremos en este sitio. La C.N.T. existe por las conquistas y los sacrificios, en lo cual se diferencia de los organismos políticos, dados al beneficio de los individuos más vivos.»

Al relatar estos hechos, vividos por mí y miles de otros jóvenes, no me guía el propósito de escribir mis memorias, sino el de rendir homenaje de gratitud a esa vieja guardia tratada con desconsideración y falta de respeto. Y respeto es lo menos que se puede pedir para aquellos hombres que se batieron contra autoridades, patronos, y oportunistas y arribistas que se equivocaron de puerta al penetrar en la C.N.T. para utilizarla como plataforma para su carrera política; ejemplos: Barrera, Pestaña, y otros que cada cual puede nombrarse, y que se ocuparon del *coloso de los pies de barro*, cuando los ha tenido de acero.

Aunque agotados por los años, son estos hombres que están en derecho de señalar el peligro de la corrupción presentada como *posición moderna*, que no deja de ser una antigualla, una aguja de desvío de los principios anarquistas y de las tácticas de acción directa y apolítica. Son nuestros «viejos» la constancia personificada, los de ayer, de hoy y de mañana. Ellos saben que el ideal no se estanca, que se estancan los individuos asustados de las arduas labores para un porvenir sin enganche a las leyes de gobierno.

El verdadero compañero, preferentemente joven, tendrá que escuchar la voz de la realidad social, de la idea libertaria siempre a la moda por renovación constante y progresiva, *no retroactiva*, de a misma. Fuera hipotecas, jóvenes, fuera consignas palabreras. Ideas y hechos, en lo cual podemos converger todos: tiernos y añosos.

MANUEL HERNANDEZ

NECROLOGICAS

JOSE CARRES

Embargados por la emoción, notificamos a la militancia anarcosindicalista, la defunción del compañero José Carrés, suceso tan inesperado como cruel, ocurrido el 4 de abril a la edad de 59 años. Víctima de prolongada enfermedad, no pudo resistir a una transfusión sanguínea intentada de urgencia, en el hospital Pourpan de Toulouse.

El compañero Carrés, originario de La Seo de Urgell, fue ejemplo vivo del militante modesto, constante y firme. Aún nos parece verle y oírle en su último domingo, al pasar a recojer su periódico, en nuestro local social de Pamiers, Federación a la que pertenecía y donde tuvimos ocasión de apreciar sus extraordinarias dotes de nobleza y su fe inquebrantable en las ideas libertarias.

Como trabajador no tenía reproche y hasta quien sabe si esta su condición no fue causa de su muerte prematura, pues tiempo hacía que el médico le había recomendado el abandono de toda actividad profesional y siempre sin resultado, ya que dos días antes de morir aún cumplió la jornada en la fábrica donde estaba empleado desde largos años.

De familia acomodada, pero laboriosa, prefirió todas las vicisitudes del prolongado exilio, alejado de los que tanto amaba, a tener que bajar la cerviz ante los representantes de la actual inquisición española.

Y sin embargo, por la incalificable irresponsabilidad de qutén, tras sus últimos momentos se otorgó poderes para el caso, su entierro fue religioso y conducido por un representante de esa iglesia a la que tanto supo odiar y combatir... y su cuerpo, aunque inanimado, tendrá que soportar esa simbólica cruz, representación de su calvario y de tantas injusticias sociales.

En vano pero con firmeza, esta Federación de Pamiers intentó «desfacer el entuerto» y darle sepultura normal, de acuerdo con el libre pensamiento y constante voluntad de Carrés. Como el Ilustre iluso, también nosotros chocamos con quien, poniéndose a bien con la iglesia (diciendo no defenderla) hizo caso omiso de los ideales del malogrado compañero, y así fue que el atropello se consumó. Ante tan reprochable acto, esta F.L. se ve en la obligación de dejar constancia de su protesta por escrito, como oportunamente lo hizo de palabra. Expresa su más sentido pésame a los familiares del compañero Carrés, residentes en España; y todos sus miembros prometen redoblar en esfuerzo por la consecución de los ideales de libertad y fraternidad, que con tanta asiduidad supo defender el malogrado compañero.

La F. L. de Pamiers.

JAIME TUNEU

Con persistencia inflexible, semana tras semana, aumenta el número de los amigos y compañeros que vamos dejando por el camino del exilio. Si es cierto que, de haber continuado en España, también muchos hubieran muerto, no lo es menos que al exilio se vino con billete de vuelta. Es esta estafa que nos hace el destino lo que hace sentir más la muerte de los que nos acompañaron en la ida y que ya no estarán a la vuelta. Por lo restante, la muerte es la única cosa que prescinde de dialécticas y privilegios.

Hoy, es el amigo y compañero Jaime Tuneu quien nos ha dejado. En Cenac (Dordogne) a donde lo condujeron los caminos del exilio ha dejado de existir a la edad de 71 años, fiel a sus sentimientos que habían regido toda su vida.

Para los lectores en general, les dirá poca cosa el nombre de Tuneu. Los campesinos de Cataluña, lo recordarán todos con cariño y nostalgia. El amigo y compañero Tuneu, era un prototipo del «seny català». Comprensivo para los demás, severo para sí mismo. Las comarcas catalanas, todas conocen su oratoria convincente. Pocos saben que también era poeta y no malo. Si no salen inconvenientes en «Terra Lliure» se publicará una de sus últimas producciones, «No passarán», dedicada a la memoria de Durruti.

A través de estas líneas, reciba toda su familia la expresión de nuestro sincero sentimiento ante el dolor que los aflige y que compartimos. No es mucho, pero es lo único que podemos ofrecer ante lo irreparable.

JACINTO BORRAS

Perpignan, marzo de 1965.

JUAN GIL

Tras larga y penosa enfermedad, a la edad de 60 años, ha dejado de existir, en Nebourg, el que en vida fue nuestro buen compañero Juan Gil.

Nació en Alhama (Almería). De espíritu rebelde y justiciero no tardó en tener que abandonar su rincón de origen para entrar en la famosa y célebre cuna de la anarquía, Barcelona, o más exactamente en Montcada-Reixach, donde se incorporó a la organización trabajando activamente en los sindicatos hasta el tan glorioso como malogrado movimiento de 19 de julio.

Sofocado en Barcelona el estallido fascista, se incorporó a la Columna Durruti, en la que combatió hasta caer enfermo en Bujaraloz, regresando a Barcelona, donde continuó trabajando en lo que le fue posible hasta después de la guerra.

Sufrió en el exilio, como todos, los campos y otras peripecias hasta la liberación de Francia, que como otros creía sería también la de España. Apenas la C.N.T. reorganizada, fue uno de los primeros en actuar defendiéndola de una forma objetiva y desinteresada.

Sólo unos días antes de morir, hablando con él y estando ya convencido de lo que le esperaba, nos relataba con lágrimas en los ojos aquellos momentos que para él contaban como toda una existencia, aconsejando a los jóvenes para que los hechos, de presentarse nuevamente, no los dejaran de nuevo malograr.

A su entierro, civil según sus deseos, acudió gran número de amigos franceses y españoles, detostrándose el respeto y la amistad de todos cuantos le conocían. Ante el gran número de acompañantes, un compañero dirigió unas sentidas y emocionadas palabras.

A su compañera y demás familia, la F. L. de Nebourg, así como todo el Núcleo de Normandía, le expresa su más sentido pésame, prometiéndole ayuda en estos momentos tan crueles.—*J. C. Evreux.*

REALISMOS

EL HOMBRE

I

EL éxito de nuestras teorías sociales tropieza siempre con la incomprensión del hombre. Es el hombre, que, imbuído de egoismos se ha complicado su existencia. Y nosotros no tenemos otro material para la formación de nuestra gran obra social, que ese hombre imperfecto, ¿y por qué no?, de maldad inconsciente impropia de una especie que se cree «Reina de la creación».

¿Qué hacer si no tenemos otro material, ni el hombre dejará de ser hombre y, por lo mismo, animal imperfecto? He ahí nuestro gran dilema que hemos de resolver si queremos forzar la evolución humana hacia una meta más digna de ser amada por ese mismo hombre.

No cabe duda que si nos convertimos jueces de una tal humanidad, y sin poderla concebir de otra manera, jamás llegará a la tierra de promisión. Por eso no podemos dejarnos llevar por el horror de una falta que vive hasta en nosotros mismos, sin correr el riego de convertirnos en jueces demasiado severos y porque en la sentencia justa e injusta, no se encuentra el remedio del mal que nos agobia. Y es el remedio que nos interesa encontrar, porque él nos servirá de protección contra el efecto de nuestros males.

Y no es un juego de palabras lo que se pretende presentar, sino una teoría que encaja de lleno en nuestras pretensiones revolucionarias.

Precisamente porque queremos una sociedad regenerada de esos males que el hombre lleva consigo sin tener por delante otra cosa que obstáculos espinosos, nos libramos a la conquista del hombre, del hombre susceptible de perfecciones y de sentimientos humanos, capaz del sacrificio por sus semejantes.

Porque es verdad que ese hombre generoso no abunda, y en cambio tenemos abundancia del otro, lleno de mezquinas ruindades. De estos sobran a porfía, y lamentablemente es con estos que tenemos que trabajar y construir nuestra gran obra. Aunque esto parezca un contrasentido, se trata de un material indigno que nos es absolutamente necesario.

Ahora bien: yo soy de los hombres convencidos de que el bienestar nunca nacerá del hombre como individuo, sino como ente organizado, es decir, del principio de organización y del fondo de la misma; de sus características y de sus posibilidades prácticas. Este hombre organizado que cumplirá con su misión social, disciplinado por sí mismo y por el lazo que le unirá a los demás en coincidencia con sus propios intereses. El puede ser el forjador de la sociedad futura.

Como todo padre cariñoso, nos hemos equivocado al mimar con excesivo halago a ese hombre que en conjunto se llama pueblo, y él nos ha pagado con frecuencia con el abandono y hasta con la injusticia. Tan evidente es esto, que sería absurdo no reconocerlo, y cabe suponer que ese hombre variable y moldeable según sus intereses del momento, no estará con nosotros hasta que no coincida de una forma eficaz y positiva con nuestras teorías.

HORIZONTES

La propaganda por la conducta

ME suenan en los oídos aquellas certeras palabras escritas por el finado e inteligente compañero José Prat. Este escribió su último trabajo a la memoria de su íntimo amigo Ricardo Mella, cuya muerte acaeció en su ciudad natal de Vigo. Prat publicó su ofrenda floral en el Suplemento de «La Protesta» de Buenos Aires en 1926.

Decía el compañero Prat: «Por esto quiero repetir que Mella no ha muerto, y agregar que debemos algo más que el recuerdo al hombre enamorado de la propaganda por la conducta.»

Como queda insinuado, lo tomamos del mencionado Suplemento de «La Protesta». Aquello ha pasado, y las palabras de Mella primero, y después las de su amigo José Prat, fueron, en parte, pasando al olvido, habiendo arrimado su presencia al Ideal buena parte de aventureros.

Esto en manera alguna quiere decir de que en nuestros medios no existan hombres honestos, de confianza, y de sentido común capacés de poner a prueba su valer.

El gran ejemplo dado por Mella Prat, y tantos otros abnegados hombres, que no necesitaban ni mucho menos rompederos de cabeza, debía de servir de guía a nuestros compañeros, que en realidad luchan para ellos, mientras un Mella, y otros, podían prescindir de hacer semejante sacrificio dando su saber a los demás. Su conducta acrisolada, como la de un Lorenzo, imponían el despeto ante los mismos acérrimos enemigos de las ideas de redención.

De un tiempo a esta parte se nos atruenan los oídos con esa cansina cantinela del revisionismo, sin que se nos diga a ciencia cierta que es lo que hay que revisar, cómo debemos de hacerlo, y en qué comodines debemos depositar las ideas para recojerlas al regreso de la «ciudad revisionista».

Cima y cumbre, compañeros, y sería doblemente honesto que quien no se hallara cómodo en la anarquía echara mano a su maleta y se ausentara silenciosamente, y nadie tendría derecho a reprocharle nada. Pero no está en eso el quid «revisionista», se desea arrastrar a seguidores, vulgo incondicionales. Y como dijo un chino una vez en Cuba, «alto el pote compañeros, que las conquistas tanto científicas como progresistas, han sido hechas para las minorías, y no para las inmensas multitudes.»

La propaganda por la conducta siempre se ha abierto camino, y el ejemplo nos lo dieron muchísimos hombres de toda categoría. Recordamos aquel negrito que residía en Buenos Aires, que con entereza y sana voluntad no dejaba un velorio a donde no acudiera por la noche con un paquete de «La Protesta». Se las arreglaba para colocar en los bolsillos de los concurrentes un ejemplar. Hombres que hoy ni sabían que existía «La Protesta», al día siguiente enviaban carta a la redacción solicitando una suscripción al diario. «¿Quién será —se decían— el atrevido que ha colocado este vehículo de la anarquía en mi bolsillo?» Seguramente el negrito, hombre intachable, de conducta recta y luchador inconfundible.

Ahora (y esto se ha hecho crónico desde nuestra guerra perdida) como dijo Puente, «ningún hombre ha de ir a la política con intenciones de conquistarla; él saldrá conquistado.» La prueba la tenemos con los que suspiran por los cargos que les desparó la guerra de España.

Como Prat decía, hagamos la propaganda por la conducta y quien nos escuche o lea, sabrá quienes somos y a donde vamos.

R. LONE

Steubenville.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Para el día 9 de mayo en la sala grande de la Casa del Pueblo tendrá lugar un Festival Artístico a cargo del renombrado grupo «Terra Lliure» de Toulouse, quien nos pondrá en escena la zarzuela en un acto:

LA MALA SOMBRA

de A. Quintero, música del maestro Serrano.

En segunda parte, un extenso repertorio de varietés, que dejaron grato recuerdo en su actuación del 7 de marzo último.

A la colonia española de la villa de Montauban y sus pueblos vecinos, S.I.A. les invita a hacer acto de presencia a esta manifestación de Arte y Solidaridad para aplaudir la obra meritoria del grupo «Terra Lliure», que robando unas horas al descanso personal, compensadas en lo moral, hace extensiva su solidaridad a innumerables personas ante la llamada de Solidaridad Internacional Antifascista. Españoles, al festival del 9 de mayo en la Casa del Pueblo.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

MITIN EN CLERMONT-FERRAND

Organizado por el Núcleo del Macizo Central, se celebrará un acto conmemorativo al 1.º de Mayo, el día 16 del mismo mes, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la «Casa del Pueblo» con la intervención de los siguientes oradores:

Un joven compañero, que nos hablará de los poblemas de la juventud obrera y estudiantil en España.

Aristides LAPEYRE, por el M. L. F.

José PEIRATS, por la C. N. T. de España en exilio.

El acto será presidido por Alejandro Lamela.

Por la tarde, a las tres, en la misma Sala y edificio comunal, tendrá lugar un gran festival folklórico-teatral, con el concurso del conocido «Grupo Artístico Cultural» de Clermont-Ferrand.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS

Anuncia asamblea general para el 16 de mayo a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el sábado 15 de mayo, a las nueve de la noche, en la Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin. Por la importancia del Orden del Día a discutir, rogamos puntualidad.

∴

Invita a sus afiliados y amigos al Coloquio que tendrá lugar el viernes día 7 de mayo a las 9 de la noche en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, Plaza St-Sernin.

El mismo será iniciado por el compañero Borraz, en él intervendrán otros compañeros que se han inscrito para ello. El tema será el siguiente: *Puesto que la C.N.T. estima necesaria una entente con las fuerzas resueltamente antitotalitarias, ¿Qué alcance e importancia debe tener tal alianza, y que sugerencias constructivas ofrece la C.N.T. a sus eventuales aliados?*

Esperamos que los compañeros interesados en nuestros problemas asistirán numerosos.

∴

Anunciamos a los compañeros y amigos, que el domingo, 16 de mayo, por la mañana, a las nueve y media y en la Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin, tendrá lugar la conferencia (que fue aplazada), versando sobre *Nuestro pueblo, ayer y hoy.*

El mismo día, a las tres y media, en el Teatro Espoir, 69, rue du Taur, tendrá lugar una representación teatral a cargo de «Los Amigos del Teatro Español», que representarán «La forja de los sueños», de Martínez Azaña.

F. L. DE OULLINS

Esta secretaría se ve en la necesidad de convocar asamblea para el día 16 de mayo, domingo, en el lugar y hora de costumbre. Que nadie falte este día es lo que pedimos.

F. L. DE LIMOGES

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la Asamblea general, el día 9 de mayo, a las nueve de la mañana en el lugar de costumbre.

CORREO DE REDACCION

J. L., Steubenville (U.S.A.). Envía rápido la dirección de Daniel por lo de Rosalía.

— Abarrátegui: Error reparado. Carta, salió para su destino.

— B. L., Paris. De acuerdo. Deberíamos vernos.

F. L. DE MARSELLA

Pone en conocimiento de todos sus afiliados, simpatizantes en general, que para el día 9 de Mayo, el compañero Juan, dará una Conferencia en nuestro local social, 12, rue Pavillon a las 9 y media de la mañana, bajo el tema siguiente: *Deshaciendo entuertos* (Réplica al folleto de Fabbri «Influencias burguesas en el anarquismo»).

PARIS

«Mujeres Libres» organizan una jira para el 9 de mayo al bosque de Rambouillet. Salida del autocar, a las ocho de la mañana del metro Belleville. Solicitar plazas a Aguilar.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea anterior, el domingo 9 de mayo a las nueve de la mañana.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Anuncia reunión general para el 9 de mayo, a las nueve y en el lugar de costumbre.

«MUJERES LIBRES», LONDRES

Conferencia a cargo del compañero Juan P. Fábregas, el domingo 16 de mayo, a las cuatro de la tarde: *España en una sociedad sin clases.*

Será dada en idioma español, si bien el conferenciante contestará en inglés a cuantas preguntas se le hagan.

Tendrá lugar la conferencia en la Sala de Lectura del Royal Hotel, sito en Woburn Place, W. C. 1, punto inmediato a la estación estación del metro de Russell Square, y no distante de la de Euston Square. Servicio de autobuses: 68 y 77.

La Comisión aprovecha esta oportunidad para dar a conocer que organiza una excursión al Festival de Bath para el domingo día 13 de junio, por autocar.

Lugar de salida, precio del billete y atracciones del Festival, será anunciado próximamente.

LIBRERIA

Francisco Gil, Hyères (Var). Recibida carta. No tenemos el libro que solicitas.

— Rivera, Sarrancolin (T.-et-Gne.). La biografía de Renau no está en español. Si la deseas, tenemos algo similar en este sentido.

— Pros Michel, Pannes (Loiret). Aclara sobre la petición que hiciste el día del festival. Tengo dirección sin otra nota.

DONATIVOS

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. L. Drancy: 15 F. París: Rafael Portero, 10; Triach, 5; Gual, 8. Ivry: Andrés Martínez, 5,25. Canadá: Orranutia, del giro 8-1-65 pasan a los ancianos, 44,50. Angoulême: Vandellós: 13. Total, 100,75.

ADMINISTRATIVAS

Arias Fuentes, Artemare (Ain). Recibido 5 francos con los que completas año 1965.

— Rafael Alfonso, Albi. Recibidos 35,50 francos. En carta y giro no das relación de las cinco suscripciones que pagas. Envía nombres.

— Longares M., Ayaunax (Ain). Recibido giro 30 F. «C. S.» y «Umbral» 31-12-64.

— Andrés Linares, Andorra. Recibida carta. Distribuido envío «C. S.» 31-3-65, «Umbral» 6-6-64. Deuda a partir de las fechas indicadas.

— Lax Antoine, Albi. Recibidos giros 25 F. «C. S.» 31-12-65.

— Los suscriptores que han causado baja y anunciado pago, esperamos lo realicen, así nos evitarán el escribir de nuevo reclamando la deuda.

A los atrasados les rogamos se pongan al corriente y que contesten a nuestros requirimientos.

Los que han cambiado de dirección, den la nueva residencia. Ignoramos por qué nos devuelven la prensa con la mención «n'habite à l'adresse indiquée».

Obreros en huelga

BRUSELAS (OPE). — El diario de esta capital «Le Peuple», escribe:

«Mil quinientos trabajadores de la empresa «Industrias Españolas», de San Sebastián, que fabrica instrumentos de precisión, están en huelga desde hace tres días.

Han presentado una petición de aumento de salarios.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

LA TRAGEDIA DE LA EMANCIPACION DE LOS PUEBLOS «DESCOLONIZADOS»

por JUAN DE ORAN

NO sé si estarán satisfechos cuantos colaboraron en el gran infundio so pretexto de defender «el derecho de los pueblos a gobernarse a sí mismos», propagado por esa verdadera asociación de malhechores llamada O.N.U., por los países dictatoriales y por la mayor parte de los partidos de izquierda, más particularmente los llamados «progresistas», sin olvidar a gente nuestra.

Ya podemos ver en la actualidad de qué manera han sido libertados esos pueblos de sus colonizadores; ahí tenéis a la vista la clase de independencia conseguida, despedazándose estúpidamente entre sí, y eliminando a los demás en beneficio de los peores colonizadores que son los que dirigen el drama y pretendían libertarlos. Son los grandes capitalisas con sus grandes trusts junto con los Estados dictatoriales en lucha feroz como ogros, para ver quién se lleva la mayor parte de las riquezas de esos países que dicen defender, lucha feroz, inhumana, que quedará escrita con ríos de sangre en la vorágine de esa lucha llevada a cabo por la ambición de los grandes tiburones del capital y de la autoridad.

Esto es lo que arrastra el famoso *viento de la historia:* destrucciones, vejaciones, montones de cadáveres, y sembrando la ruina por todas partes. Mientras tanto, esas multitudes que siguieron a todos los campeones de la descolonización y de la independencia, aquí las tenemos indiferentes; esas masas que manifestaban y aplaudían a los malos pastores, y mañana cuando se presente la ocasión volverán a gritar, a vitorear y a seguir a esos podridos de la política para volver a su mediocre bienestar, revolcándose en el cieno de su inconsciencia.

¿Cuándo se tendrá el valor de decirle la verdad al pueblo? ¿Cuándo se le hará comprender que la emancipación no podrán traérsela nunca, ni los políticos, ni los gobernantes, sean de derecha, de izquierda o *populares*? Sí, ¿cuándo se le dirá claramente que él es el primer responsable de su miseria? Miseria y tiranía, en lo moral y en lo material, a pesar de todas esas ficticias y engañadoras mejoras materiales que le hacen más esclavo cada día.

Nunca tuvieron los Estados tanta fuerza, tanta seguridad para dominar y explotar a los pueblos. Mientras tanto, podrán seguir pudriéndose los hombres libres en las cárceles de estas sociedades «progresistas».

Los fabricantes de armas y los especuladores que las introducen en esos países sacrificados a sus desmedidos intereses, pueden estar satisfechos de la deformación mental de los pueblos. Tienen mucha gracia estos partidarios de la no intervención en los asuntos interiores de las demás naciones, enviando centenares de tanques y cañones, miles de ametralladoras y millones de cartuchos. Aunque muchos reconozcan el papel nefasto de los explotadores y de los políticos, esperan siempre poder encontrar ahí hombres honrados y de buena voluntad, sin darse cuenta que los hombres son como son y no como quisiéramos que fueran. Pero, honradez y buena voluntad, ¿para qué? ¿Para gobernar? He aquí el problema. El desorden social no tendrá remedio mientras existan Estados, mientras viva en la mente de los hombres el principio de autoridad.

Por eso lo que menos puede comprenderse es que ciertos libertarios se dejaran llevar por ese famoso «vent de l'histoire», colaborando, diciéndose internacionalistas, en movimientos nacionalistas y racistas y a la formación de nuevos Estados, de nuevas banderas, de nuevas fronteras y nuevos ejércitos, y, naturalmente, también con gobernantes acabados de fabricar. ¡Los más peligrosos!

El conocimiento del estado de inseguridad permanente que reina en esos países que creyeron conseguir la independencia, debería turbar un poco más la conciencia de aquellos que tomaron esa responsabilidad. A pesar de lo que estamos viendo cada día se sigue todavía gargarizándose con la palabra «descolonización», como si se hubiera cumplido la obra más extraordinaria en favor del bienestar de la Humanidad.

El resultado es que estos pueblos, si bien podían haber mejorado sus condiciones de vida en lo moral como en lo material para ponerlos en estado de alcanzar por sí mismos la verdadera independencia, se ha preferido entregarlos, en nombre de ese «slogan» de moda, del *derecho de los pueblos*, a unos puñados de políticos ambiciosos, en lugar de preservarlos de semejante calamidad.

¡Ay, libertad, cuánto crimen se comete en tu nombre! ¿Se concibe todavía que puedan ser los gobernantes o los tiranos de toda laya, más o menos dictatoriales, quienes den la libertad al pueblo?

El resultado: guerra entre reyezuelos o entre generales, provocando la miseria y el exterminio de las propias víctimas que decían defender.

Dejemos de lado la *independencia* del pueblo ruso. Bastante se ha dicho ya de ese desgraciado pueblo, sacrificado también en nombre de la emancipación, para inclinarnos sobre la situación de Indochina, el Congo, Cuba, Argelia, etc. ¿No es una vergüenza que esas naciones que se dicen civilizadas concurran a mantener, a alimentar tanta ruina? ¿Se puede comprender ese silencio observado por todos los progresistas que tanto colaboraron y ayudaron a semejante resultado?

Lo más triste del caso es la propaganda al lado de los comunistas, a favor de esa «independencia», de parte de compañeros, de revistas y periódicos libertarios, particularmente en lo que se refiere a la descolonización de Argelia. (Hablaré más bien de este país por ser el que mejor conozco y la tierra donde nací.) Hubo periodistas que hablaron de genocidio, en sentido único, sin jamás haber puesto los pies en aquel país. *Toda forma de guerra, civil o no, es siempre obra de exterminio.* Los españoles lo saben mejor que nadie.

¿Quién puede probar que se haya intentado nunca exterminar ninguna raza en Argelia? En este país convivieron muchos años trabajando juntos: franceses, españoles, italianos, cabiles, árabes y europeos nativos de esta tierra, sin más diferencia que las que pudieran haber en Barcelona, pongo como ejemplo, entre murcianos y catalanes. Todos juntos, lo mismo entre capitalistas que entre obreros, colaboraron sin más riñas que las que pueden haber en otros lugares. Igual en los bares y en los campos de deporte. ¡Ya quisieran los negros de la América libre vivir en las condiciones de amistad como se vivía en Argelia! En los sindicatos luchaban todos, sin diferencia de nacionalidad, contra sus explotadores. Y estos sindicatos fueron siempre constituídos y animados por compañeros europeos.

¿Es que los trabajadores europeos de Argelia no merecían, como todos los trabajadores del mundo, un poco más de consideración y de respeto, sino de solidaridad? ¿Qué tenían ellos que ver con sus explotadores y sus gobernantes? ¿Acaso no lucharon siempre contra éstos?

Al hacer de este asunto una cuestión racista, se deducía lógicamente que el enemigo era el europeo. ¡Qué podía importar cómo pensaba y cuál era su comportamiento y su aportación como miembro productor en el desarrollo de la riqueza de dicho país!

Lo que nosotros hemos preconizado desde el primer momento, fue que debíamos unirnos todos los trabajadores sin distinción de razas, contra nuestro único enemigo: el Estado y la clase explotadora, que tampoco hacen ninguna diferencia cuando tratan de defender sus intereses.

Es menester que los pueblos, todos los pueblos, comprendan de una vez que sólo deben contar consigo mismos para librarse de sus amos por muy rojos que éstos se pinten. Este pueblo tenía también sus partidos de izquierda y sus sindicatos adheridos a los de Francia, pero también sus malos pastores, que, como siempre hacen, lo abandonaron en el momento del peligro. Así como odiamos a todos los explotadores y farsantes de la política, también sabemos ponernos (lo hemos hecho siempre) de parte de los explotados y perseguidos sin distinción de ninguna clase. No hay que olvidar que hubo siempre en Argelia un núcleo importante de elementos ácratas.

Hemos de declarar, con toda lealtad, que no todas las revistas y periódicos libertarios se unieron a ese slogan que tuvo tanto éxito: «Le vent de l'histoire». Nos limitaremos a señalar dos de estos: la revista «L'Unique» y el «Combat Syndicaliste» (la parte española). Por lo que se refiere a éste, fue el periódico que hizo más reservas sobre lo que podía dar ese movimiento llamado «La revolución de Argelia» y más de una vez hizo resaltar lo supuesto de esas revoluciones. No podemos resistir al deseo de citar un «Disco» del «Combat Syndicaliste» correspondiente al 17-10-63. Decía así:

«A veces, al parecer, tenemos hambre de acodos. Intentamos con el codo apoyarnos en columna ajena, que aviedamente apartan, y nos caemos de lado. A nuevo coscorrón, nueva experiencia. Y de experiencias no salimos, ni por ellas escarmentamos.

»La independencia de Marruecos nos costó tres vidas preciosas, criminalmente eliminadas. Acordémonos de Pérez Burgos, de un compañero acuchillado y quemado en un viaje de autobús, y otro baleado sin ton ni son por los «rebeldes».

Algunos de los nuestros siguieron ocupándose de la revolución marroquí, tragando el sapo de los compañeros asesinados. Otros —yo entre ellos— pensábamos en la odiosa circunstancia de 60.000 moros sometidos a la cruz de Franco para crucificar a la revolución española.

»Hace años Marruecos está «liberado».

»Argelia también, tras una revolución conducente a una furiosa continuidad del Estado.

»Ayer sultanes; hoy un rey y un dictador mútuamente engallados.

»Se habló del Mogreb, de la unificación moral de tres países en uno: Túnez, Argelia, Marruecos. Ya los Mogrebinos no se entienden, y sus fronteras se erizan de bayonetas.

»Pero vete allá y discúteles nacinalismo, religión y poder personal a Hassan, Ben Bella y Burguiba. No saldrás con la piel entera.

»Transformación, sí, pero revolución, no se ve en Africa norteña. Yo dejo la cosa en transmisión de poderes.»

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

E.D.I.C

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Congreso

LOS compañeros no estamos opuestos a los Congresos, ni, en verdad, los creemos determinativos en grado superlativo. Estimamos estas reuniones, verdaderamente «generales», por la amplitud de las aportaciones, por tratarse de una reunión global de federaciones locales cada una de las cuales puede aportar su chispa de inteligencia o su concurso entusiasta y efectivo. Aparte ello, abonan la celebración anual o bianual del comicio, la necesidad del recuento, la comprobación de fuerzas, la reanudación de lazos fraternales, la búsqueda y captación de fórmulas aplicables, efectivas, y la presencia confederal en el terreno de lo activo.

Imaginar que el Congreso de la C.N.T. será el fin del franquismo, sería un delirio inútil visto el resultado de anteriores Congresos. Y no se achaque ininteligencia en los delegados de antaño. Fueron capaces y abnegados. Delegados o no, compañeros de los años 44 al 60 derrocharon acción, voluntad y sacrificio. Por tacto y desprendimiento que hubiere en la actualidad, seguro que no los aventajaríamos. No pretendemos decir, con ello, que el presente sea negativo, pero sí, personalmente, más limitado que antaño. Razón de más —y en esto todos convergemos— para que los existentes redoblemos energías y agucemos lo posible nuestra inteligencia. Lo malo en la C.N.T. es ocuparse de relojes parados, de maquinarias rotas o deterioradas. Nuestro reloj, a fuer de naturalistas, es de sol, y sólo pueden con él las noches transitorias y los cierzos bajo el lucero del día. Aunque la visera de San Pol la tenemos olvidada de puro sabida...

Un Congreso en casa nuestra siempre es desable para edificar lo que anteriormente no pudo ser edificado, para verificar el funcionamiento de nuestro organismo, para cohesionarnos, para planear nuevos cuadros, para despejar nuevo horizonte. Malhaya quien acudiera a nuestra magna reunión voto en mano, con la valla divisoria, sin estima a la concordia, con idea de una central cargada de un lado y vacía del otro.

Ecuanimidad y equilibrio, creencia en una C.N.T. no «inmortal», no «gloriosa», puesto que todo eso es latón, piedra y legajos amarillentos; creencia, pues, en una Confederación siempre joven, constantemente renovada, con sangre nueva e ideas anarquistas, siempre nuevas, y no creemos que a estas alturas la frase pueda asustar a nadie. Juventud, venga a nuestros medios, aportémosla, ganémosla, pero no renunciando a las ideas, al propósito final de la Confederación Nacional del Trabajo: la emancipación TOTAL de los trabajadores. Juventud, aportémosla sin implorarla, interesándola, ganándola por simpatía, bondad de trato y compañerismo simple, no complicado. Que los muchachos nuevos empiecen por sentirse bien a nuestro lado, que nosotros mismos no temamos la presencia de jóvenes en nuestra casa por escenas ingratas hechas posibles por el nerviosismo del exilio. Lo revolucionario, como lo pasivo, tiene un hogar, siendo nosotros los que menos de él carecemos. Lo que importa es que en él reine, constantemente, la armonía, que no se desmienta, en su seno, la fraternidad, la estima de compañero a compañero.

Tiene tarea el Congreso. Franco aún está ahí y en el ámbito proselitista hemos perdido veintiocho años. Además la guerra nos restó aplomo, y no acertamos a rencontrar aquella ecuanimidad, aquella lucidez, aquella decisión que en España nos distinguían. Porque el régimen apoyado por el Eje y luego por toda clase de democracias permanece, nosotros nos estimamos enclenques, impotentes, irreconocibles. Y no es esto, ¡no!. Rige la desproporción más manifiesta entre el poder afincado y los del 36 dispersados, desasistidos. Cunde, en lo político, lo reformista, lo viejo remozado (¡que a algunos se les antoja «modernismo»!), el rechazo del sentimiento antiautoritario, y la burla por lo anarquista. Y ello parece que nos conmueve y achica, cuando nuestra verdad es más gigante que nunca, más imprescindible que jamás, tratándose de lograr justicia social verdadera, antipatriotismo profundamente humano, con liquidación de fronteras y, consiguientemente, de guerras, que hoy se anuncian pavorosas, ampliamente destructivas.

Tiene tarea el Congreso: ¿Cómo fortalecer a la C.N.T. con más aportaciones de personas sinceras, dinámicas, convencidas, de un sexo y de otro y sin importancia del acta de nacimiento? Porque juventud la hay en los estadios, en los bailes, en los cines, en los paseos, como plenitud y madurez las hay también en toda suerte de perdederos de tiempo sin que ello aproveche para la lucha social y la edificación de una central libertaria con prestigio de ideas integrales cual las nuestras. Importa que el Congreso, con buena voluntad y sin disonancias negativas abra camino, disuelva reticencias, liquide engorros, realice obra. De lo contrario...

Importa mucho, muchísimo, orillar los partidismos, cumplir labor de conjunto, sana y prometedora, a fin de que, cuando los delegados regresen a su destino, los compañeros representados puedan leer en su cara que el Congreso ha sido una realidad anarcosindicalista y no un empuje a la montaña de papel que en España nos hará muy poca falta.

Obras de Felipe ALAIZ
«TIPOS ESPAÑOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

UMBRAL

Sumario del número 40:

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. NARCISO MONTURIOL.**

Volga Marcos: **JUVENTUD, TE VI PASAR.**

Felipe Alaiz: **MARIANO GAVIN, EL GUERRILLERO QUE MURIO DE UNA VEZ.**

Mastieno: **DON BENITO, HUMANISTA MODERNO.**

Angel Pingarrón Hernández: **LA PSICOLOGIA DE NUESTROS TIEMPOS.**

Jesús Prado Rodríguez: **ROSALIA CASTRO EN EL RECUERDO.**

PROGRAMA DEL FESTIVAL PAU CASALS EN PRADES.

J. Carmona: Blanco: **EL DOLMEN (cuento americano).**

M. D.: **EL CASO MASCAGNI.**

Mario Zaragoza: **¡AL CORRAL!**

X. X.: **LOS ESTUDIANTES ESPAÑOLES CONTRA EL ABSOLUTISMO.**

J. F.: **COMENTARIO A «EL MITO DE LA CRUZADA DE FRANCO».**

Noticiario, libros y profusión de dibujos y fotografías. Un número altamente documental, artístico y literario.

Precio: 1 franco.

EL TENEBROSO AS UNTO DELGADO

¿El Pacto Ibérico en funciones?

EL proceso ha sido laborioso: A eso del 1° de febrero de 1965 el general portugués Humberto Delgado, imprudentemente introducido en España, es detenido en Badajoz. No habiendo noticias de su jefe, sus partidarios residentes en Marruecos se alarman y lanzan la noticia de la desaparición de Humberto a los cuatro vientos. Franco niega que en España haya sido detenido general portugués alguno, y oficiosamente de Portugal se da a entender que Humberto Delgado se halla internado en la prisión política salazarista de Sao Julio da Barra. Cunde el silencio, y Brasil se preocupa del caso por haber igualmente desaparecido la brasileña Arajari Campos, secretaria particular de Delgado. Para brumar un poco más la senda, de Lisboa sale el infundio de que el general Delgado se halla convaleciente en Milán de una operación sufrida en Roma. Servicios de Prensa tratan de indagar la especie, y la misma resulta falsa. Y ahora, para sorpresa de muchos, resulta que el general Humberto Delgado, su secretaria Arajari Campos y otra persona del séquito de Delgado, han sido descubiertos asesinados y enterrados en un descampado del municipio de Villanueva del Fresno (Badajoz) a un centenar de metros solamente de la frontera portuguesa.

El martirilogio del general Delgado y de sus acompañantes no ha podido ocultarse más. La circunstancia de una frontera común hispano-portuguesa en el lugar de autos, descubre, por sí sola, que la voracidad criminal, la incontinencia morbosa de los asesinos, no pudo aguardar que sus víctimas fuesen desangradas en Portugal, puesto que las abatieron como reses en la propia España, país que, aparentemente, nada tiene que ver con los asuntos interiores de Lusitania.

A no ser que, muertos en Sao Julio da Barra los trasladaran a España...

Ante la verdad de un triple asesinato «político», ¿a quién corresponde la responsabilidad del delito? ¿a la G. C. española o a la P.I.D.E. portuguesa? No es aventurado suponer que a ambas fuerzas represivas. La autoridad española, de acuerdo con la ley internacional, no tenía potestad para entregar a la P.I.D.E a tres inconformistas portugueses; menos la tenía, pues, para cooperar a la eliminación de los mismos. Humanamente, civilizadamente, tampoco la P.I.D.E. estaba en derecho de «cazar» a unos antisalazaristas en país ajeno y menos a matarlos sin formación de causa. Portugal presume la posesión de tribunales justicieros y, por poco crédito que los mismos merezcan a la opinión antitotalitaria, lo menos que podía hacer la justicia de Salazar era sujetar a sus enemigos políticos a la ley suya, en vez de demostrarse cómplice del asesinato de esos adversarios.

De nada va a servir la propaganda torpemente orquestada que quiere dar a entender que Humberto Delgado y sus dos seguidores fueron víctimas de un atentado comunista. Que semejante desgracia les hubiera ocurrido en Argel, en Rabat, incluso en Italia, tamaña rivalidad mortal entre grupos de oposición antisalazarista hubiese sido algo más creíble. Pero en las afueras de Badajoz y a dos pasos de la frontera lusitana, esto es, en un lugar estrechamente vigilado por las policías represivas de Salazar y de Franco, ¿qué puñeta hacían los pistoleros comunistas? ¿O tanto dominio tiene el coco comunista en el feudo de Franco, librado del mismo y «para siempre» el 1.° de abril de 1939?

La situación de Franco en este tenebroso asunto es realmente embarazosa. Algo se previó de malo a raíz del «incidente» Delgado, que Muñoz Grandes fuera enviado precipitadamente a Lisboa para, en lo posible, resolver el caso sin mengua para El Pardo. El parte oficial de la entrevista, claro está, no se ocupó de «delgadismos» sino de relaciones cordiales y otros lugares comunes. Mas lo cierto es que Muñoz Grandes regresó de Portugal gravemente enfermo habiendo partido para allá sin enfermedad visible. De lo contrario, El Pardo habría despachado otro para ese destinatario. ¡Y el general Muñoz Grandes sigue enfermo!

Agrava la situación «española» el caso de haber negado, Madrid, que el general Delgado hubiese penetrado en España, en tanto la autoridad local de Badajoz afirma que las maletas de Delgado permanecen inamovibles en la fonda que éste, la dama Campos y el tercer acompañante, ocuparon en la capital de Extremadura. ¿Cómo salir del atolladero, como atenuar la responsabilidad de las autoridades españolas?

Lisboa puede aducir que el crimen se cometió en país ajeno y Madrid no halla otro recurso que hablar de arreglos de cuentas entre antisalazaristas en tierra española. ¡Y la G C., tan diligente, sin enterarse de nada durante diez semanas, hasta que un perro señaló la presencia de tres cadáveres someramente enterrados!

Una de dos: o el comunismo portugués es muy potente en Extremadura o la P.I.D.E., de acuerdo con la autoridad española, ejerce en aquella provincia como don Pedro por su casa.

Pero, a propósito: ¿No existe colaboración de policías hispano-lusitanos en razón a un denominado Pacto Ibérico?

Sería curioso que la policía internacional por ese hilo alcanzara el ovillo. Pero no será verdad tanta belleza, que dijo el otro.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

NUEVA TECNICA DE MATAR

EN todos los tiempos los procedimientos más indignos empleados contra seres humanos, ocasionando el sufrimiento, provocando la muerte, han hallado panegiristas, se han buscado justificaciones, dando en ocasiones muestra del mayor cinismo. Ya en la Grecia antigua el propio Aristóteles dícese que consideraba imprescindible el que existieran esclavos. A fray Bartolomé de las Casas le trataron de loco; buscaron causarle todo el daño posible por el hecho de haber denunciado con la mayor energía los atropellos, el trato inhumano de que se hacía objeto a los indios. Se ha pretendido convencer de que era obra buena, necesaria, la de persecuciones, tormentos horribles, y muertes ocasionando tremendo sufrimiento, decretados por el llamado Tribunal de la Santa Inquisición. Xavier de Maistre hizo el mayor elogio del absolutismo político, y ensalzaba el empleo de la guillotina. Y tal vez todo ello resulte *peccata minuta* si tenemos en cuenta que en nuestros días se ha llegado a eliminar miles y millones de seres humanos en los hornos crematorios, y a la muerte lenta de otros tantos en campos de concentración.

Un general norteamericano, J. H. Rothschild, que fue profesor de química en la escuela militar de West Point, al frente actualmente de todos los servicios del Ejército de los Estados Unidos dedicados a la guerra química, biológica y radiológica, acaba de publicar un libro en donde hace la apología del empleo de gases y microbios en la guerra. Abordando el tema con fría objetividad, yendo al sentido práctico, a los *resultados eficientes* en sentido bélico, descarta con desdén las objecciones de orden sentimental, en que se diga que tales procedimientos son inhumanos, bárbaros, horribles, etc. Critica el hecho de que haya quienes, aceptando la guerra en todas sus consecuencias, censuren lo que, en torno de ella son innovaciones... Claro que en este caso el dilema no puede ser más que: o se acepta la guerra, o se rechaza. Quienes la admiten, como «un mal necesario», son los llamados a discutir modalidades de ella. Muy diferentemente quienes, no solamente combatimos toda modalidad belicista, sino que incluso atacamos las causas que las determinan, y las instituciones que las hacen viables. Que es, en suma, lo que deben de hacer los verdaderos pacifistas, si en verdad quieren realizar un trabajo positivo, encuadrado en la lógica más elemental.

Al parecer, los productos químicos que actualmente pueden ya usarse poseen tan terrible potencialidad destructiva que resultan completamente anticuados los procedimientos de esta índole que usaban los beligerantes en la guerra del 1914... Y aún, dice el autor del libro, prosiguen las investigaciones en plan de buscar productos tóxicos más eficaces que los ya conocidos.

En torno a lo esbozado, un caricaturista de «The Observer», de Londres, hace el irónico comentario apropiado: Representa, en la Edad Media, unos soldados, provistos de larga escalera, en pos de asaltar las murallas de un castillo. Sobre ellos los sitiados se aprestan a volcar un gran caldero de aceite hirviendo. Y dos de los capitostes del castillo comentan: «De todos modos es más humano que si les echáramos plomo derretido...»

DESPUES DEL MITIN...

Acá y acullá, en ciudades de más o menos importancia, estos días pasados se han celebrado mitines, organizados por la C.N.T., algunos de ellos en colaboración con otros sectores. De entre los millares de españoles, emigrados económicos, que hay en Francia, algunas docenas, o algunos cientos de ellos, han asistido a los aludidos actos públicos. Han oído verdades contundentes sobre la vida político social y económica de nuestro país; verdades que la mayor parte de ellos jamás habían oído. Ha vibrado su sensibilidad; en su conciencia se ha adentrado la razón, lo justo de las apreciaciones que han podido escuchar. Al finalizar el acto se han marchado llevando en la mente la impresión experimentada. Entre ellos ha brotado el comentario, el cambiar impresiones.

Esa especie de efersvescencia de sentimientos experimentados al calor de las manifestaciones que ha podido escuchar el emigrado, es, por supuesto, algo relativo. Pasa un día, dos, tres, una semana, otra, otras. El trabajo cotidiano, las necesidades particulares, las preocupaciones hogareñas, las distracciones para pasar el aburrimiento, para olvidar lo monótono y antipático del quehacer cotidiano, los anhelos en plan de conseguir esto o lo de más allá, los trámites de documentación, los esfuerzos para asimilar el trabajo, las nuevas costumbres, etc. Todo ello ha ido creando como una atmósfera particular, relegando a vaga impresión lo escuchado en tal o cual fecha. Esa es la realidad, que no se puede eludir.

Hora es ya de pensar en crear un clima sicológico apropiado al respecto de esos miles de españoles y españolas que han salido de la tierra madre para vivir mejor. Lo que se hace es tan poco y tan intermitente que los resultados no pueden por menos que ser escasos. Justo es que se tenga en cuenta lo que se quiere significar con la conocida expresión: «de cara a España». Pero no echemos en olvido que también es ir *de cara a España*, captar en favor de nuestra causa, hacer elementos conscientes, idealistas libertarios, de entre el gran conjunto constituído por miles y miles de emigrados.

No faltan quienes dicen que nada hay a hacer habida cuenta de la mentalidad que tienen aquellos que salen de España. Es este un argumento bastante pobre. ¿Acaso Malatesta al escribir su opúsculo: «En el café»; Kropotkin, «A los jóvenes»; Reclus, «A mi hermano el campesino», se dirigían a un público preparado, evolucionado, selecto, inteligente? No, iban a lo que se denomina, o denominan algunos «masa amorfa». De entre los llegados de España hay quienes tienen más o menos propensión para asimilar ideas. ¿Acaso no podríamos darnos por satisfechos de conseguir la ínfima cantidad de un dos o tres por ciento de elementos preparados?

Estamos acostumbrados a las reuniones, a las asambleas, a los plenos, a las plenarias. Podemos también dedicar tiempo a debatir, a exponer iniciativas plausibles, en torno a lo que es fundamental en los idealistas de verdad: el proselitismo.

LOS ESCRITOS DE ALAIZ

De Felipe Alaiz hemos hablado no pocas veces. Nada tiene de particular si tenemos en cuenta el dilatado horizonte intelectual que le caracterizaba. Es natural recordarle si paramos atención en su idealismo, que podríamos adjetivar de *universalista;* su vasta cultura, con perspectivas abiertas al futuro.

Deciame un día, en agradable charla de sobremesa: «Apenas si hay una docenas de lectores a quienes interesa leer mis crónicas.» Claro que la apreciación pecaba de hiperbólica; pero aún y con todo el ser más de una docena, y bastantes más de dos docenas sus lectores, bien puede decirse que aún falta bastante para que tome amplitud y destaque en nuestros medios su interpretación de un anarquismo saturado de cultura; englobando en ella todo lo bueno de esencia popular. Importa imitar esa sencillez del que se adjetivó un día «aprendiz de mirar». Sencillez matizada de jovialidad y de sana ironía. Ello le inducía a burlarse con donosura de esos pedantones que diríase van por el mundo encorsetados y almidonados, hablando o escribiendo con mesurada cadencia y tono de oráculos infalibles. Gentes que rehuyen mirarse al espejo, único medio de ver la propia ridiculez.

Ediciones «Umbral» tiene ya en venta el segundo tomo de «Tipos españoles», de Felipe Alaiz. Se prosigue en este volumen, que es el tercero de las obras editadas —el primero fue «Quinet»— la descripción de figuras y figurones de más o menos relieve en la vida social española. Con ser de interés el por así decir retrato sicológico de los personajes a que se refiere, gana ello importancia por la acertada referencia ambiental de cada uno así como las sugerencias derivadas del sentir o del pensar del biografiado. De ahí que en ocasiones Alaiz tome el aire de un nuevo Quijote, bregando, con la formidable potencia de su ingenio, contra rutinas y rutinarios. Que es, en suma, lo que quiso simbolizar el ágil lápiz de Lamolla en la portada de la obra.

De la República Catalana a la Comuna Libre

EL desmoronamiento de la monarquía española pudo haber alcanzado una envergadura insospechada de no haber tenido por escenario el Palacio de los Canónigos.

En abril de 1931 todo era posible. El Estado central y unitario se iba a pique. El pueblo catalán se hallaba en la calle, dispuesto a las más grandes realizaciones.

Francisco Macià —el Avi— se había ganado el corazón de las masas por su gesto indómito ante la dictadura borbónica. El Avi, desde el balcón central del Palacio de los Canónigos proclamó la República Catalana federada a los pueblos de Iberia, ante una multitud entusiasta y ensordecedora.

Al unísono los campesinos andaluces y extremeños asaltaban los cortijos y se apoderaban de las tierras. Fue entonces cuando Miguel Maura —hijo del verdugo de Francisco Ferrer Guardia— ya a la sazón Ministro de Gobernación, lanzó la advertencia de que el Estado central no podía hacer frente al mismo tiempo a los campesinos andaluces y extremeños y a las aspiraciones de libertad de los catalanes. De Madrid fue destacada una delegación a Barcelona para convencer a Macià que debía renunciar a la República Catalana con el objeto de evitar el hundimiento del Estado central y del capitalismo, cuyos intereses defendían los componentes de la flamante República abrileña y que siguieron defendiendo después con la famosa orden de tiros a la barriga, masacrando a los campesinos en Casas Viejas, en Arnedo, en Castilblanco...

El coronel Macià se plegó ante las razones de Estado y ante las exigencias del capitalismo. El Avi renunció a la República Catalana y proclamó la Generalidad.

Y en la inauguración del Parlamento catalán, el coronel Maciá manifestó, sin ambages, que había renunciado a la República catalana para evitar que zozobrase el Estado central.

Maciá era un rico propietario de Valmanya. Se dio perfecta cuenta que de haberse enfrentado al Estado central habría incendiado el suelo ibérico y abril de 1931 se hubiese convertido en una revolución profunda aniquilando al Ejército pretoriano que más tarde, en 1936, masacró al pueblo español con la ayuda italo-alemana y con el beneplácito de las pseudo-democracias.

Maciá fue un contrarrevolucionario. No se podía esperar de él otra cosa.

Pero el espíritu de libertad del pueblo catalán sigue en pie a pesar de la represión brutal del fascismo español.

El honrado militante de la C. N. T. Juan Peiró, así como el heroico Luis Companys —último presidente de la Generalidad—, asesinados vilmente por los gamados de la cruzada cristiana, vive su recuerdo todavía en la mente y en el corazón del pueblo catalán.

Los fascistas españoles no han logrado ahogar las ansias de libertad de un pueblo que se ha distinguido siempre por su innato espíritu de rebeldía y en cuya vanguardia han figurado siempre los anarquistas y la gloriosa Confederación Nacional del Trabajo.

Ese espíritu de rebeldía sigue manifestándose y de nuevo se presentará la ocasión de enfrentarse al Estado central. Pero esta vez seremos los anarquistas que, situándonos a la vanguardia de los trabajadores de la ciudad y del campo catalán, enarbolaremos la bandera de la libertad integral, que tiene su más genuina expresión en la Comuna Libre.

De un tiempo a esta parte se está tratando de enfriar el espíritu de libertad ligando las ansias de libertad y de justicia social del pueblo catalán al ámbito monacal de Montserrat que, indudablemente, está ligado a la sede del Vaticano. La Iglesia católica ha trabajado profundamente la cuestión catalana con el objeto de evitar que el proletariado catalán haga tabla rasa de todo un pasado ignominioso y déspota. Se trata de desvincular a los trabajadores catalanes del espíritu heroico y manumisor de la C.N.T., que ha regado con la sangre de sus mejores militantes el suelo catalán.

El exilio del abad de Montserrat ha de conceptuarse como una estratagema para forjar un símbolo ante el pueblo catalán. Ese exilio se terminaría en el preciso instante que la revolución social amenace las prerrogativas y los intereses económicos de esa Iglesia católica que en 1936 bendijo la matanza del pueblo español.

No olvidemos la importancia que tiene para toda la península Ibérica el resurgimiento de una C.N.T. fuerte y unida. No olvidemos también que todo gesto de rebeldía en Cataluña halla inmediatamente eco en el resto de la península.

Como anarquistas hemos de defender la libertad de los pueblos de Iberia, y hemos de ser nosotros quienes empujemos las ansias de libertad, pero defendiendo la libertad sin embozos y destruyendo los vestigios del Estado.

Esta vez proclamaremos la Comuna Libre en «Las Españas» —como decía Ortega y Gasset— para llegar a una Confederación de Comunas Libres. La revolución hay que hacerla desde abajo dejando amplia libertad de acción al pueblo y basándose en Asociaciones Libres de trabajadores, como hizo Mackno en Ucrania.

Al estilo maknovista, pues.

JAIME BALIUS

Beau Séjour, Hyères (Var).

Mi cuartilla de 1° de Mayo

SALUDO al pueblo español que lucha y ejemplariza con hombría en defensa de la libertad perdida contra los cruzados de un Cristo Rey que se volvió gamado. No cesará nuestro pueblo hasta conquistar lo que le pertenece luchando contra viento y marea, que así vive el hombre que anhela ser libre. El que se conforma existe en larva, vegeta, y vive con la muerte en el alma. Pasa inapercibido como inútil de haber venido al mundo. No quiere quebraderos de cabeza pero los poderosos lo hacen servir de conejillo de Indias.

La rebeldía atrae peligros, pero sin rebelarse los peligros existen. Se trata de vivir digno entre ellos, y de ahuyentarlos con hombría.

Sumidos en la ignorancia y al margen de toda esperanza, a los seres tales los horizontes se les cierran y todo les parece tiniebla. Pero concurre un Primero de Mayo y la conciencia dormida puede sufrir un aldabonazo: por la sangre enriquecida, por una verdad al fin comprendida. Idealizado cual los anarquistas hemos hecho, en el día primero del mes de las flores, una nueva aurora puede aparecerle al individuo, como se le ha aparecido ya al pueblo hispano pese a la Inquisición franquista que hace años involuntariamente soporta. Hay en España sed de libertad y de amor, al mismo grado que se aborrece a la esclavitud y al mal. La «fiesta de San José Obrero» de los ensotanados no engaña a nadie sobre el carácter verdad de 1° de Mayo que ostenta nuestro máximo día. Tampoco los pactos y componendas atraen el interés de las gentes, cansadas que están de los términos medios y de las conquistas figuradas. El martirilogio de todo un pueblo no puede ser cancelado con una hipócrita «mea culpa» o un arrepentimiento táctico. Siempre ha sido estrategia de rabosa aparentar desinterés para saltar, al menor descuido ajeno, las tapias del gallinero.

Quienes en el 18 de julio del 36 tuvieron el puñal en mano para dar en el dorso del pueblo, no pueden, veintiocho años después, merecer premio de porvenir. Hay cantos de sirena convidando al sueño. Ellos dispondrán las cosas de la nueva España... Entonces durmamos, pero como la liebre: con un ojo cerrado y otro abierto.

Con una tragedia inmensa ya hay bastante. Rechazamos la posibilidad de una segunda.

JUAN CLARAMUNT

LA JUVENTUD Y EL MOVIMIENTO LIBERTARIO

CONTRA un absurdo e intolerable pesimismo aparecido en nuestra propia prensa. Hace varios años, los gobiernos de los diferentes Estados como puestos de acuerdo, han ido incrementando todos los deportes con la sola intención de que éstos absorban las actividades de la juventud, con el fin de evitar que se interese por las corrientes sociales tendentes a una transformación de la sociedad.

De otra parte, los partidos políticos también han iniciado esa misma labor y sus comités ejecutivos han ido acostumbrando a la juventud a la aceptación del dirigismo de esa labor de tipo ejecutivo, llena de promesas hacia lo más saliente de la juventud, al amparo de la aportación del voto. En esas condiciones las tendencias ejecutivas disponen de masas de importancia de las cuales más del noventa y cinco por ciento no se preocupan lo más mínimo de los principios y finalidades del movimiento al cual pertenecen. Esto es beneficioso para los jefes para llevar a cabo su labor de tipo ejecutivo. De ese modo no sólo no les piden cuentas de sus fallos, sino que son respetados y adulados por las minorías más destacadas, con vistas a que les tengan en cuenta algún día, para ofrecerles algún cargo en el engranaje estatal si están de turno en el gobierno, o en organismos como la Seguridad Social a la que tienen representación ciertas organizaciones. Con ello forman lo que se llama «los funcionarios del partido», del que están obligados de aceptar las consignas que les transmite éste.

Por otra parte, hay partidos que cuentan con medios cuantiosos para realizar una activa propaganda, hablando de paraísos terrenales, presentando en revistas juventudes sonrientes por la felicidad en que viven. Vegetación con variados y fantásticos colores inexistentes, al igual que la «felicidad del pueblo».

Esa es una de las mayores causas de que las juventudes que están huérfanas de una conciencia y sed de justicia, vayan a donde les dan todo hecho con promesas de medro personal y hasta de llegar a mandar desde los comités ejecutivos. Esos son, mayormente, los motivos de que no vengan a nosotros, Movimiento Libertario, en mayor número, pues nosotros no ofrecemos empleos estatales ni admitimos ejecutivos ni cargos retribuidos, siendo combatidos o «ignorados» por el capitalismo, el Estado, el clero, el ejército y los partidos políticos, dentro de los cuales se encuentran minorías de trabajadores inconscientes que también se declaran enemigos nuestros. Sin embargo, no podemos perder la esperanza de un futuro resurgir arrollador del Movimiento Libertario Internacional porque él encarna la verdadera libertad y la justicia y la garantía de la terminación de la explotación vergonzosa, de toda explotación del hombre por el hombre. Para acelerar ese advenimiento los sindicalistas revolucionarios tienen una misión: la de prepararse cada uno en su respectivo sindicato de ramo de producción, para acelerar el desplazamiento de la burguesía, incapaz de cumplir el cometido que requiere la actual sociedad en la distribución de lo producido. Y para adquirir esa preparación, la juventud tiene que dejar un poco los deportes y hacer esfuerzo estudiando a filósofos y sociólogos de tendencia libre, examinando la labor del Estado, de la burguesía, el clero, el militarismo, y la de los partidos políticos que han traicionado o decepcionado a todos los pueblos una vez se han afianzado en el poder en todos los tiempos; por ello, los fundadores de la Primera Internacional sentaron el axioma que no ha perdido actualidad y que sostenemos alto más que nunca: «La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos».

DELHI

GFP-3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

13 MAI 1965
NUMERO 349
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

1er MAI : « LUTTE DE CLASSE »

Guerre et capitalisme aux U.S.A.

DANS l'un des chapitres du livre « La Révolution Inconnue », Voline rappelle que tous les gouvernements, pour préparer les peuples à la guerre, réveillent dans les masses toute la gamme des mauvais instincts, des passions dues à un atavisme animal, des sentiments néfastes tels que : le nationalisme, le chauvinisme, etc.

« En Russie, disait-il, comme partout ailleurs, des millions d'hommes furent dupés, désorientés, fascinés, et contraints de courir vers les frontières, tel un troupeau vers l'abattoir. »

C'était, bien sûr, en 1917, et nous pourrions supposer que près de soixante ans de civilisation et de progrès auraient dû avoir raison de tout sentiment rétrograde. Hélas ! le comportement des Américains face au problème du Viet-nam et plus récemment des événements de l'Etat dominicain, prouve la mentalité de ce peuple qui en est encore, en grande majorité, au stade d'un troupeau allant à l'abattoir.

Les Etats-Unis, dans leur absurde orgueil de vouloir être toujours les premiers dans tous les domaines, se sont aussi trouvés les premiers devant la contradiction la plus absurde du système capitaliste : la gêne dans l'abondance; avec, comme corollaire, la récession, la crise économique et sociale ou, comme on dit pompeusement dans notre Cinquième, la stabilité (sur une corde raide).

Johnson, fidèle serviteur de la finance américaine, est donc tenu d'utiliser les mêmes moyens que tous les gouvernements, pour préparer son peuple à la guerre; celle-ci pouvant assurer la pérennité des privilèges en créant une situation favorable à l'esclavage et à la soumission.

Le drame, c'est qu'un jeu aussi dangereux risque de déclencher aujourd'hui un cataclysme épouvantable. Ce n'est pas la première fois que nous avons vu les hommes dépassés dans leurs calculs par les événements.

Bien sûr, on peut nous rétorquer que la bombe atomique, étant mise hors-combat, comme le furent les gaz asphyxiants, on peut encore nous faire subir de nombreuses petites guerres qui, en détruisant sur le dos des peuples, rétabliraient la balance des marchés et par conséquent la continuité des profits et de la spéculation.

Oui, c'est à tout cela que servent les guerres et un peu aussi à introduire la détresse dans les foyers où les orphelins et la veuve pleurent le père ou le compagnon arraché à leur tendresse.

Mais Johnson, pas plus que les autres chefs d'Etat, ne s'embarrasse de tous ces détails trop terre-à-terre pour lui; poussé par ceux dont il est le fidèle serviteur, par ceux qui veulent une « doctrine Johnson » et par ceux qui estiment que l'intervention américaine à Saint-Domingue. ressuscite la « vénérable et raisonnable » théorie des sphères d'influence, il n'a pas hésité à demander que soient votés des crédits exceptionnels de 700 millions de dollars. Autrement dit, il demande la bagatelle de trois cent cinquante milliards de nos anciens francs de crédits supplémentaires pour faire la guerre en précisant bien que cette somme doit, en principe, être dépensée avant le 30 juin prochain.

Imaginez un instant ce qu'une somme pareille, répartie à raison de mille anciens francs par jour et par vieux travailleur, pourrait apporter de bien-être et de sécurité à l'humanité... sans compter que les révélations de Johnson chiffrent les dépenses militaires dans le Sud-Est asiatique à un milliard et demi de dollars pour une seule année.

Qu'on ne vienne pas nous parler de lutte contre le communisme pour justifier une telle besogne; nous savons, au contraire, que l'Etat américain, comme l'Etat franquiste et tous les Etats qui se livrent à ces procédés, font plus pour le progrès du bolchevisme que les leaders du P. C. eux-mêmes.

Le meilleur moyen de dresser une barrière contre le bolchevisme et la dictature du prolétariat, c'est d'instaurer une structure économique et sociale fondée sur la satisfaction des besoins et l'égalité des droits. Cette solution ne viendra jamais de ceux qui nous gouvernent. C'est donc aux travailleurs de lutter pour l'obtenir.

2e UNION REGIONALE

Il est rappelé aux camarades de l'Union Régionale que se tiendra, comme chaque mois, le troisième dimanche de mai, l'assemblée de la 2e U. R. Etant donné l'importance de cette assemblée mensuelle, qui rassemblera nos options en vue du Congrès confédéral tout proche, tous les camarades sont invités à être présents à cette réunion, dimanche 16 mai, à 9 h. 30, 24, rue Sainte-Marthe.

Notre meeting à Paris

Introduction du meeting

Le camaarde Roda, qui préside ce meeting, souligne tout d'abord le caractère de propagande que revêt actuellement notre action qui doit se manifester aussi bien parmi les milieux intellectuels que parmi les milieux manuels. Il faut montrer ce qu'est notre volonté de libération totale du prolétariat.

Pour cela, il faut être présent partout et c'est ce que nous avons fait, en particulier, en manifestant une présence anarcho-syndicaliste au sein de cette fameuse kermesse qui est organisée tous les ans à la Bourse du Travail par la C.G.T.

Notre mission est actuellement une œuvre de connaissance et nous devons montrer aux travailleurs ce que nous sommes et comment nous luttons pour l'émancipation véritable, contrairement à ce que voudraient faire croire les organisations syndicales réformistes qui, lorsqu'une autre organisation se dresse devant elles pour affirmer cette volonté d'émancipation véritable, n'ont d'autres moyens de réponse que ceux de l'injure et de la calomnie outrancière et vont même jusqu'au coups.

Par la propagande et par l'action. nous devons nous faire connaître pour pouvoir fêter d'autres premiers mai qui soient dignes de la lutte entreprise par le travailleur pour son émancipation et, cette, lutte, nous devons la mener absolument en dehors de toute compromission.

Lettre d'excuse de Marcellan

Chers amis :

Une malencontreuse et combien pour moi regrettable crise hépatique, me tient cloué au lit, me privant d'être parmi vous aujourd'hui, comme je vous l'avais promis.

De toute manière, je voudrais, en mon absence personnelle, laisser bien établi que celle-ci est strictement commandée par un défaut de santé brutal.

Je désire vous faire part aussi du sens que je voulais donner à mon intervention ; elle portait, malgré des incidences et peut-être à cause d'elles, le désir de prouver que nos organisations sœurs, la C.N.T. française et la C.N.T. espagnole, ne doivent, à aucun moment, travailler en discordance ; leur similitude de lutte pour l'émancipation totale des travailleurs fait qu'il ne peut en être autrement.

Je voudrais ajouter encore que mon intervention n'aurait pas été marquée par mon adhésion ou ma réprobation personnelles à quiconque.

Le secrétaire de la 2e U. R.

Le camarade Sevy rappelle brièvement les événements historiques qui ont marqué, dans le monde, la date du premier mai et ont fait d'elle une date importante à diverses époques du mouvement ouvrier et de la propagande anarchiste pour mener ce mouvement vers l'émancipation totale.

Il raconte tout d'abord la grève du premier mai 1886 aux Etats-Unis et la manifestation du 5 mai à Chicago qui devait, à la suite d'un geste provocateur, se terminer par une boucherie effectuée par les « forces de l' ordre » et aboutir à l'arrestation et la condamnation à la pendaison, sur faut témoignages, des quatre militants anarchistes entrés dans l'histoire de la lutte ouvrière sous le nom des « martyrs de chicago ».

Il parle ensuite du premier mai 1890, où à Vienne (Isère), sous l'impulsion de l'anarchiste Pierre Martin, la grève symbolique se transforma en véritable action révolutionnaire se traduisant par l'occupation d'une fabrique de draps dont les marchandises sont distribuées aux manifestants et par la mobilisation de l'armée pour venir à bout des révolutionnaires qui tiendront longtemps tête derrière des barricades dressées à la hâte.

C'est ensuite le premier mai 1891 qui est évoqué, date à laquelle un groupe de manifestants anarchistes est assailli traitreusement dans un café de Clichy et contraint à faire usage de ses armes, sans grand dommage pour les policiers, est ensuite incarcéré, ses militants étant traités avec une brutalité sanguinaire. La sinistre figure de l'avocat général Bulot, qui réclama, sans les obtenir, la tête des accusés et fit ensuite connaissance, par un juste retour des choses, avec la bombe de Ravachol. est à ce propos évoquée.

Le camarade Sevy parle ensuite du Congrès d'Amiens, le premier mai 1906, et de l'apogée du syndicalisme révolutionnaire qui, sous l'impulsion de Griffuhelles, se dégage de l'impasse politique pour s'affirmer comme l'expression directe de la lutte de classe menée contre l'Etat et le patronat par les travailleurs conscients groupés dans leur propre organisation historique.

Dénonçant ensuite le syndicalisme réformiste qui, abandonnant tout esprit de lutte et de vérité, se fait le complice, par l'intermédiaire de sa bureaucratie, de l'Etat-patron et n'est plus qu'une simple courroie de transmission destinée à briser tout élan de révolte authentique, notre camarade rappelle que seule l'initiative révolutionnaire prolétarienne, spontanée et libérée des partis politiques, peut aller vers la victoire de la liberté et de la justice et qu'un véritable syndicalisme révolutionnaire ne doit pas être apprécié par le nombre de ses adhérents mais par la façon dont il saura ranimer, au sein des masses travailleuses, cet esprit de révolte et d'initiative qui constitue l'essence même du mouvement ouvrier en marche vers l'émancipation totale qui peut se résumer dans la formule : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

(En raison de l'abondance du texte, le compte-rendu des meetings suivra au prochain numéro.—La Rédaction.)

Marcel Guézennec

Dans le monde où les sociétés politiques, qui ne sont que des associations de profit, fondées sur le mensonge et l'hypocrisie, des millions d'hommes ont renoncé aux aspirations qui devaient les amener à disposer d'eux-mêmes. Le premier mai, symbole de la lutte acharnée contre le seigneur capital, s'est transformé en farandole et jour de fête.

Le syndicalisme révolutionnaire ne représente pas, à proprement parler, un courant nouveau. C'est l'anarchie alliée au souffle de la pensée prolétarienne, c'est la dignité humaine, l'orgueil de l'homme libre, la justice sociale.

Quand je parle de dignité humaine, n'est-il pas vrai qu'au même moment des millions d'hommes, sous le harnais militaire, doivent cesser de penser pendant des années entières, prendre le pli de la servitude, abdiquer leur volonté pour se subordonner à celle de leurs chefs, apprendre à fusiller père et mère si quelque despote l'exige pour la défense du capital ? N'est-il pas vrai que des milliers de fonctionnaires sont également asservis, obligés de se courber ? N'impose-t-on pas à des milliers d'individus de se soumettre à l'absurde servitude de la religion, du patriotisme, de l'exploitation de l'homme par l'homme ?

Il en est de même partout ; en Union Soviétique où la crise économique chronique n'empêche pas l'éventail de 350 formes de salaire, où les cosaques chargent les étudiants ; aux Etats-Unis où la liberté reste à conquérir, où les haines raciales se déchaînent. Car la liberté ne s'apporte pas à coups de baïonnette comme au Viet-nam.

Quant aux pays les moins développés — Grèce, Portugal, Espagne —, ils demeurent les bastions du capitalisme mondial comme le prouvent, dans la péninsule Ibérique, les accords de Franco avec Moscou et l'implantation de bases américaines.

Mais, bien que deux générations aient pu grandir depuis que règne la dictature franquiste, de nouvelles moissons de militants se dressent face à l'organisation mondiale du capitalisme ; ils ne veulent plus que la production soit fondée sur la satisfaction des profits mais sur celle des besoins. Ils rejettent tout à la fois le capitalisme privé et le capitalisme d'Etat des marxistes, la profit et la contrainte.

Discuter la loi, c'est la reconnaître. Aussi ne peut-il y avoir aucun moyen d'entente entre exploiteurs et exploités et aucune compromission de la part des derniers. Vouloir parlementer avec les exploiteurs, c'est reconnaître le droit à l'exploitation.

Nous refusons et refuserons toujours la paix dans la servitude. Nous lui préférons la lutte pour la liberté et, dans cette lutte, le syndicalisme révolutionnaire doit être le ferment de la classe ouvrière.

TOURS
dimanche 23 mai, à 9 h. 30
salle Balzac, Rue L.-de-Vinci
GRAND MEETING
d'affirmation
anarcho-syndicaliste
Avec la participation
D'un jeune anarcho-syndicaliste,
J. SORIANO
A. LAMELA
F. ISGLEAS

A LA S.N.C.F.

Les vrais fainéants : les chefs

La déclaration des droits de l'homme dit que chacun a droit au repos. Ce droit au repos et aux vacances est aujourd'hui reconnu dans le monde entier, même dans les pays aux régimes les plus rétrogrades.

A la S.N.C.F., où le service doit être assuré 24 heures sur 24, ainsi que les dimanches et fêtes, il existe des roulements de repos. En théorie, car en pratique, depuis longtemps la maistrance s'en moque éperdument et les cheminots sont de véritables pions qu'on déplace selon le bon plaisir de ces messieurs. Le rouspéteur est immédiatement désigné comme « fainéant » par la hiérarchie et aussi par les « braves » délégués cégétistes que le râleur empêche de tourner en rond.

Chaque travailleur a droit au repos, et logiquement, humainement, il devrait pouvoir choisir ses congés et repos suivant ses besoins personnels (ce système existe à la R.A.T.P.).

A la S.N.C.F. rien de commun avec la logique et l'humain. La S.N.C.F. (pour reprendre une formule consacrée), a la hiérarchie la plus bête du monde. Ce ramassis d'imbéciles qui forme la hiérarchie sont de plus en plus tabous, certains de ces « m'as-tu-vu » prennent un malin plaisir à emmerder le monde. C'est leur jouissance.

Leur esprit, leur manière de vivre en société sont rétrogrades, ils ont beau sortir de temps à autre le grand jeu du paternalisme, ils ne seront jamais que des minables et des salauds. Ils sont le contraire du progrès social.

Le progrès social c'est de vivre toujours mieux en travaillant toujours moins.

La plaie de la société, la plaie de l'humanité c'est aujourd'hui à la S.N.C.F. cette hiérarchie : contremaître, chef de bureau, chef de gare ou de dépôt, etc., qui sont les plus sûrs soutiens de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Cette hiérarchie, que les chefs défendent avec acharnement, avec la complicité des centrales officielles et en particulier la CGT, n'a qu'un but, créer la discorde chez les travailleurs du rail, semer la jalousie et faire du mouchardage la morale du cheminot conforme au désir de ces messieurs de la hiérarchie. En faisant miroiter de poblématiques possibilités d'avancement en grade, en se prêtant au jeu de la notation et au ridicule contrôle d'examens idiots, les délégués cégétistes sont non seulement des rigolos mais les complices des ennemis des travailleurs du rail.

Ils nous font bien rire ceux qui parlent « de la grande famille cheminote » ; là, plus qu'ailleurs, la maxime du « selon que vous serez puissant ou misérable », joue un rôle essentiel.

L'adjudant Flik de Courteline n'est rien à côté des adjudants-contremaîtres ou des adjudants chefs de bureau de la S.N.C.F. Ces gens-là, qui ont de la « conscience professionnelle », plein la gueule en lisant toute la journée *l'Equipe* ou *Paris-Turf*, pendant que l'H. E. ou le manœuvre crève au boulot, devront bien la fermer un jour.

Cheminot, le fainéant c'est celui qui travaille trop, c'est celui qui produit pour le plus grand profit de la hiérarchie.

Le courageux, celui qui a conscience de sa misère, celui qui en a, c'est celui qui en fait le moins et qui ne manque pas une occasion pour en démolir un de hiérarque.

Pour l'action directe révolutionnaire. cheminot, viens au syndicalisme révolutionnaire, viens à la C.N.T.

R. J. SOURIANT

Le système mercantile

Pourquoi ce système ne peut-il fonctionner au-delà d'un certain laps de temps sans provoquer de cataclysme, malgré l'application de toutes mesures qu'il soit possible de prendre ?

Le fait d'attribuer à chaque espèce d'objets une valeur déterminée et l'obligation de donner une certaine quantité d'une espèce pour obtenir une autre quantité d'une autre espèce, met immédiatement en déséquilibre la balance des bénéfices des parties contractantes. Avec le même travail fourni, la production est presque toujours inégale, indépendamment des méthodes d'exécution et des capacités personnelles.

Or, le contractant le plus défavorisé obtiendra, avec la même quantité de travail fourni, moins de marchandises.

Il en résulte nécessairement que celui qui manque de marchandises ne pourra en donner en quantité suffisante pour obtenir, de celui qui en possède en abondance, les marchandises qui lui font défaut.

Dès la première opération d'échange, le jeu se trouve faussé. D'une part, le pauvre ne peut obtenir ce qui lui manque, faute de pouvoir de compensation ; d'autre part, de rien ne servira la surabondance au riche s'il ne peut l'écouler faute de contractant solvable.

Chacun offre en échange les marchandises excédentes.

Supposons deux contractants en présence. Le premier, à un moment donné, a des excédents de production, il est riche ; le deuxième n'en a point. Il en résulte que rien ne pourra s'échanger entre eux. Le premier ne pourra profiter de sa surabondance tandis que le deuxième souffira de privations. Imaginons que l'année d'après ce soit le deuxième qui ait des excédents et que le premier en soit privé. Le résultat sera, dans l'ensemble, le même. L'excédent ne pourra s'employer ajors qu'il fait défaut.

On remédie partiellement à cet état de désordre par le crédit. On consent d'offrir de la marchandise en différant le paiement. On donne la marchandise sous la promesse qu'elle sera payée plus tard.

L'équilibre pourrait être ainsi maintenu si la production de chacun était alternativement la même à chaque échéance. C'est-à-dire qu'une année ce serait l'un qui aurait des excédents, l'année d'après ce serait l'autre. Malheureusement, il n'en est point toujours de même. Le riche doit solliciter d'autres riches pour échanger sa marchandise. Il s'établit un marché de riches.

Le pauvre, à qui on a fait crédit une année et qui, l'année d'après, n'a pu effectuer le règlement de sa dette, n'ayant plus rien à vendre, doit se vendre lui-même. Il devient esclave ou prolétaire, etc.

Le principe reste toujours le même. Chaque fois que la surproduction du riche n'aura le moyen de s'écouler faute de compensation, soit qu'il aura trop de marchandises dont personne n'aura besoin, soit qu'il ne trouvera point d'équivalent à sa valeur marchandise, il subira une perte.

Il s'ensuit un curieux paradoxe : la richesse, c'est-à-dire l'excès de production par rapport aux possibilités de consommation, est cause d'appauvrissement.

(Suite page 2.)

Notre meeting à Bordeaux

On nous reproche souvent de ne pas nous faire connaître suffisamment, et il est vrai que de nombreux travailleurs ignorent l'existence d'une organisation syndicale authentiquement représentative des aspirations profondes de la classe ouvrière. De là, peut-être, vient en partie le désintéressement de nombreux travailleurs à leurs propres problèmes. « Que puis-je tout seul, se dit chacun d'eux, et par ailleurs toutes les centrales syndicales font le jeu de la classe dominante ? » Oui, ils existent, et en assez grand nombre, les exploités qui tiennent un tel raisonnement ; tous ne sont pas des êtres conditionnés et abêtis par la propagande officielle, tous ne sont pas dupes de la farce qu'on les oblige à jouer, mais il leur manque la confiance en eux-mêmes et, peut-être aussi, un pôle d'attraction pour extérioriser la masse de colère et de mécontentement qu'ils ont accumulée depuis de nombreuses années.

Aussi nous devons nous faire connaître ; nous devons nous manifester sur les chantiers et dans les usines, mais les meetings peuvent, eux aussi, élargir l'horizon de notre auditoire. La présence de la C.N.T. dans un acte public redonne à nos militants un courage nouveau, ils se sentent moins seuls dans la lutte contre le montre du capitalisme ; mais il se trouve toujours parmi l'auditoire des éléments qui n'ont aucune idée de ce que représente notre conception libertaire et anarcho-syndicaliste, des jeunes principalement, et c'est surtout à eux que les meetings peuvent apporter une satisfaction bénéfique qui peut décider définitivement de leur avenir.

C'est à cette tâche de prosélytisme que s'attaquèrent nos camarades J. Soriano et F. Montseny lors du meeting organisé par l'Union Départementale de la Gironde, le premier mai, dans la grande salle du cinéma des Capucins, à Bordeaux.

Le camarade Soriano, après avoir fait l'historique du premier Mai et avoir fait constater la similitude de la situation de la classe ouvrière d'il y a soixante-dix ans et de celle de nos jours, analysa les possibilités qui restaient encore aux travailleurs pour parer à la menace, tous les jours plus grande, du chômage et de la misère. Dénonçant l'absurdité de la société actuelle, il évoqua les avantages d'une société qui, ayant atteint l'ère de l'abondance, n'avait qu'à rechercher les meilleures formes d'organisation pour instaurer le bien-être et le bonheur de tous les hommes. Bien entendu, cette organisation, dit-il, se doit d'être fédéraliste et libertaire et, en conséquence, nous devons fortifier la C.N.T. et lui donner une personnalité indiscutable dans la représentativité de force et de principes. Il lança un appel aux libertaires disséminés dans les centrales réformistes et dans lesquelles, selon lui, aucun travail concret ne pouvait être réalisé.

La camarade Montseny s'étendit plus amplement sur les problèmes de caractère international, étant sollicitée par l'A. I. T. pour parler en son nom.

Appel au militantisme

Chacun de nous a conscience que le racisme et le néo-nazisme s'affirment, jour après jour, dans le monde entier. Sa lèpre s'étend parmi toutes les couches de la population et les pouvoirs ne font pratiquement rien pour en arrêter la progression.

Nous serions complices de ceux qui ont la prétention de gouverner les peuples, si nous ne protestions pas contre cette attitude. Non seulement nous devons protester, mais encore, nous devons combattre la propagande faite par le racisme et le néo-nazisme. Nous devons informer les travailleurs des manœuvres de ces malfaiteurs, dont ils seraient les premières victimes.

Depuis quelque temps, nous avons, dans *Le Combat Syndicaliste*, ouvert une rubrique : « Campagne contre le racisme » ; cette rubrique d'informations vient à son heure ; nous la continuerons et tenterons, ainsi, de grouper tous les travailleurs qui, dans la dignité, ne se sentent pas des âmes d'esclaves. Aujourd'hui, nous vous recommandons la lecture de la petite brochure de propagande :

FACE AU RACISME ET AU NEO-NAZISME

L'exemplaire, 1 frs. ; les 12 exemplaires pour propagande, 10 frs.

En vente : A PARIS : Au *Combat Syndicaliste*, Soriano C.C.P. 14-103-62. Paris ; Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, C.C.P. 1350756. Paris. A TOULOUSE : Journal *A. I. T.* Celma, 4, rue Belfort, C.C.P. 952-38, Toulouse. A BRUXELLES : Librairie Hem Day. Boîte Postale 4. Bruxelles 29. C.C.P. 754736, Bruxelles ; et, sur demande, dans toute librairie d'avant-garde.

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

Immoralité

Dans un précédent article, *Le Combat Syndicaliste* a informé ses lecteurs du voyage de Barry Goldwater en Europe. Le 22 avril dernier, le chef raciste des Etats-Unis était l'hôte de la presse anglo-américaine à Paris. A cette occasion, parlant de la crise vietnamienne, il a déclaré : « A terre, personne ne peut s'opposer à la Chine. Faut-il bombarder la Chine ? Cela dépend de la situation. » Plus loin, il découvre, plus encore, son jeu, en précisant : « Je ne crois pas que les Etats-Unis et la Russie se battront à coups de bombes atomiques, mais la Chine peut un jour utiliser de telles armes. Si j'étais Président, je prierais pour que la Chine nous attaque, car nous pourrions, alors, la bombarder. »

Ainsi, ce que recherche le chef raciste américain n'est pas un rapprochement des peuples, mais une manifestation de violence et d'agressivité pouvant justifier une agression atomique qui apporterait la mort à des millions d'individus. L'explosion des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki n'est pas encore entrée dans l'oubli, que le raciste américain prêche une expédition atomique dont le résultat ne pourrait être comparable à celui, catastrophique, d'il y a vingt ans.

La recherche de ce crime contre l'humanité a pour base le plus bas, le plus vil des sentiments : la peur. Car c'est uniquement la peur qui est à la base du racisme et du néo-nazisme. Plutôt que de rechercher l'entente, l'égalité, la fraternité ; les racistes, par peur de perdre leur droit d'exploitation sur des peuples, n'hésitent pas, pour assurer celui-ci, à pratiquer le massacre de populations entières. Ces racistes osent prétendre se présenter en défenseurs de citoyens sur le plan national, alors qu'ils ne sont que les massacreurs d'une foule de travailleurs sur le plan international, sans éviter, pour autant, la mort pour leurs nationaux.

Nous prétendons, qu'en tout homme, soit respecté le droit vital prioritaire de l'individu, ainsi que le respect de son droit à la liberté. Aucun groupement collectif ne peut imposer sa loi à un individu si, par cette contrainte, il entrave la liberté. La nature ne saurait être raciste ; diviser les hommes pour les opposer en des combats fratricides relève de la folie. Le racisme ne repose sur aucune morale, car le culte de l'égoïsme, de la possession, de la haine, de la violence, s'oppose à toute morale et ne peut mettre en évidence une classe de surhommes, mais une classe abjecte d'assassins.

Réduire strictement l'homme à des qualités physiques, c'est ignorer l'élévation des consciences ; c'est réduire l'humanité à un supernationalisme, à un superchauvinisme. Il n'y a pas de race élue, il y a simplement des groupes d'hommes qui sont plus malheureux que d'autres, parce qu'ils ont été, et demeurent, les victimes de ceux qui s'imaginent être supérieurs et posséder le droit d'exploitation et d'esclavage légal sur leurs semblables. Assurer la continuation de cette injustice, la renforcer, est la base et la justification du racisme. Il n'y a là aucune présence d'une morale, mais la consécration de l'inégalité et de la violence.

RENE VILLARD

¿Dónde están los anarquistas?

PESE a lo bien organizado del movimiento comunista en España y del extraño beneplácito que le otorga Franco, la libertad de España no la traerán ni la Virgen de Fátima ni los comunistas. Ninguno de los dos han llevado la libertad a ninguna parte.

La libertad de España procederá de los españoles y el movimiento obrero y libertador más español de España es el anarquismo. El anarquismo español no espera instrucciones de Moscú ni de Roma. Las instrucciones proceden de la nueva forma socializante, el anarcosindicalismo.

Los socialistas se deben a un señor de barbas que se llamaba Carlos Marx. Sacándole las barbas y colocándole un bigote a lo Stalin y entreverando el marxismo con el leninismo, los socialistas como quien da vuelta a un calcetín, se convierten en comunistas o se compran unos calcetines nuevos y se hacen socialistas burgueses como los de Bélgica, los de Inglaterra y los de los países escandinavos.

Pero los anarcosindicalistas se deben a las ideas libertarias del cogollo de España y nada más. Pueden que lean a Proudhon y Kropotkine y a Krause, pero no son ni sus idólatras ni sus seguidores. Leen pero no se les indigestan las lecturas o las hacen dogmáticas como las religiones o el comunismo.

Me hizo pensar de nuevo en el anarquismo y su derivado el anarcosindicalismo, que es lo esencialmente español y por tanto de quien podemos esperar la libertad de España, leyendo un interesante folleto de J. González Malo, titulado «Raíz y trascendencia del anarquismo español».

Y pensando en ello y en la libertad de España, me vino a la mente la pregunta: ¿Dónde están los anarquistas? Conocemos los que están refugiados en Francia, porque leemos sus periódicos, y los que están refugiados en México, más o menos viejos. Mas la libertad de España dependerá de los anarquistas jóvenes que haya dentro de España. El anarquismo brota en el corazón del español desheredado, por intuición, debido a su individualidad, como apunta muy bien González Malo.

¿Dónde están? ¿Tendremos que recurrir al agente 007 para que los encuentre, por lo menos en película?

Es una pena que una gran parte del folleto de González Malo que descubre la verdadera raíz del anarquismo español y su desdoblamiento anarcosindicalista esté dedicado a refutar a Américo Castro en «La realidad histórica de España» cuando es evidente que este autor, por su trayectoria ancestral, no entiende el anarquismo, lo teme, le desagrada y para él lo importante es arroz blanco con frijoles. Quiero decir, su mania de que los españoles somos arroz blanco con frijoles: una mezcolanza de moros, hebreos y cristianos, de los siglos 8 al 17 y de allí arrancan todas las características españolas.

Cambiemos de plato. Américo Castro que me merece todos los respetos como pensador español, no merece la pena ocuparse de él como intérprete del anarquismo español. Es demasiado inteligente para albergar la idea de que los anarquistas son esos enajenados mentales que ponen bombas con el fin de destruir la humanidad. Hoy son los comunistas soviéticos y los capitalistas norteamericanos los que pueden poner esas bombas y que Dios los perdone, para que no se diga que hemos dejado de ser cristianos por completo. Pero para tratar del anarquismo español el autor de «La realidad de España» tiene demasiadas reservas, simpatías y antipatías.

Cambiamos de plato. González Malo nos trae este apetitoso: «El verdadero anarquista nace, no se hace. Es el hombre bueno que se obstina en ser bueno» y yo añadiría: «y que quisiera que toda la humanidad fuera también buena». Sigue González Malo: «El ácrata puro ha de ser un idealista en potencia que por gozar de su intimidad lo ama todo; hombres y cosas, y para los ajenos errores tiene piadosa explicación. En suma: el anarquista integral es la armonía personificada.»

¿Le gusta el plato? Pues repitamos con un segundo no menos apetitoso. «El anarquismo representa la más noble tendencia del espíritu humano: la curiosidad, sin la cual hariamos la vida del topo. Empero para ser «curioso», investigadores de la verdad, son menester fuerzas temperamentales, no basta querer sino poder. Disponer de cierta emotividad o chispa espiritual capaz de prender, de dar calor y luz al potencial voluntarioso; como sucede con la mecha que arde bajo el pedernal, herido por el choque de acero...» Poético, ¿verdad?. El anarquismo es poesía... española.

Y explica González Malo cómo el anarquismo intuitivo español, en la guerra civil, organizó una nueva economía y un nuevo ejército: colectivizó el trabajo de la ciudad y el campo sin dogmatismos doctrinales. «Colectivizaciones económicas, en plena guerra, que son un eco de lo que pretendieron los Comuneros de Castilla, de lo que más tarde propagaron Jovellanos y Costa y de lo que, finalizada la guerra en España, instauró Israel.»

¿Postre? En el movimiento sindical. el anarcosindicalismo, en que se despliega el anarquismo español, se crean a la par de los sindicatos libres, ateneos, bibliotecas, orfeones, cuadros artísticos, cooperativas y mutualidades. «De seguida elabora una literatura social, edita sus libros y folletos, sus periódicos y revistas con firmas de primera calidad intelectual y literaria, y levanta escuelas cuyos maestros son también obreros de los Sindicatos.»

No hable del anarquismo y el anarcosindicalismo español sin haber leído antes, por lo menos las quince páginas de «Raíz y trascendencia del anarquismo español» de J. González Malo.

Yo soy un poco terco. Franco está aún ahí. ¿Dónde están los anarquistas españoles?

AURELIO PEGO

(De «España Libre», de Nueva York.)

La iglesia y la emigración

SABIDO es que la falta de mano de obra en los distintos países de Europa facilita ocasión para que de España salgan, con o sin contrato de trabajo, miles y miles de productores

Francia, Alemania, Inglaterra, Holanda, Bélgica y demás países industrializados, reciben y aprovechan el esfuerzo, la energía, el sudor y la sangre de la juventud española.

Las fábricas, las minas, las canteras, los campos y otros lugares de trabajo se ven llenos de trabajadores venidos de la otra parte de los Pirineos.

Así como son contadas las familias humildes que no tienen algún deudo, padre, hijo u hermano asesinado por los sicarios del régimen imperante en nuestro país, también son pocas las que no tienen allegados trabajando en uno u otro país extranjero.

Aunque el triste drama es general en toda España, en los pueblos campesinos de Andalucía y Extremadura se acentúa más intensamente la miseria. Las tierras están en manos de unos cuantos poderosos que las dedican en grandes extensiones a la cría de toros de lidia. Mientras los campesinos pasean el hambre por los lindazos con la manta al hombro en busca de trabajo.

De ahí que, en la primera ocasión que se les presenta, no reparan en dejar la familia y salir en busca de mejor suerte. Así pueden verse algunos pueblos vacíos completamente de juventud. La mayoría de los trabajadores, desde los dieciocho años hasta los cuarenta y cinco han huído del lugar donde nacieron. Se han marchado al extranjero con la esperanza de poder ganar el pedazo de pan que no encuentran en España.

Pero allí quedan, como rehenes, sus familiares queridos. Viejos tristes y aburridos tomando el sol en el rincón de la plaza. Hablando en voz baja de las injusticias y penurias que llevan sufridas. Niños mal vestidos, saltarines y desconfiados, sin medios de poder ir a la escuela. Mujeres envejecidas por los sufrimientos más que por los años, que besan las cartas que reciben de sus seres queridos, antes de leerlas.

Cuando les llega el *giro* del extranjero, lo celebran comprando algo de ropa, alpargatas a los nenes y un paquetillo de tabaco al abuelo. Después siguen vegetando resignadamente en espera de mejores tiempos.

Estamos ocupados en escribir las presentes líneas, cuando la radio de Marsella anuncia la trágica muerte de seis trabajadores españoles. Después de una pesada jornada de trabajo, de pico y pala, acostáronse de buena hora para descansar y poder continuar el rudo trabajo al día siguiente. Un escape de gas, dentro de la habitación que ocupaban, los dejó dormidos para siempre.

Se trata de: Francisco Descarga, de treinta y ocho años de edad; Martín Gorostiaga, cuarenta y cinco; José Luis González, dieciocho; José López Alvarez, de cuarenta y dos; Gil Díaz y Olimpio Rubio Alonso.

Hacía justo una semana que habían llegado de España para trabajar en este país. Poco ha sido lo que han podido aprender ni contarle a sus familia de estas tierras extrañas para ellos.

Los familiares de estos seis desgraciados quedaron en España con la esperanza de recibir algo de dinero para poder aliviar su trágica situación. Desgraciadamente, en vez de dinero, habrán recibido un comunicado anunciándole tan triste e inesperada noticia. Todas las ilusiones han quedado truncadas con la muerte brutal de estos trabajadores. Seis hogares deshechos, llenos de luto y de pena, madres sin hijos, con el corazón desgarrado de dolor, esposas sin marido, teniendo que afrontar la vida solas para poder criar la prole, niños sin padre, abandonados a su propio destino. Tal será la compensación que recibirán del régimen franquista, las familias de estos infelices trabajadores.

Entre tanto, la Iglesia sigue especulando sobre sus propias víctimas. Simulando interesarse por la situación miserable de los trabajadores, particularmente por los que emigran a otros países para ganarse el sustento. Desde luego que el interés que manifiestan es falso, hipócrita, como todo lo que de los ensotanados viene. Los trabajadores lo saben; conocen bien los manejos de la Iglesia y sus representantes.

Por dura y amarga experiencia saben los trabajadores españoles que allí donde domina la Iglesia, cual caballo de Atila, ninguna planta crece. Es aplastado el progreso y la cultura. Todo lo que tenga viso de humanismo. de justicia, es destruído. El obscurantismo y la barbarie se imponen. El tizón de Torquemada está siempre presto para alimentar la hoguera y quemar *herejes*.

Forman bloque con los dueños de la fortuna y el militarismo, y el espíritu de casta, de fanatismo religioso, queda impuesto.

De ahí que la gran mayoría de los trabajadores españoles lleven marcado en lo más profundo del corazón las consecuencias de la tiranía imperante. La juventud que emigra son hijos, hermanos, parientes de los miles y miles de trabajadores, que, con el beneplácito de la Iglesia, fueron cobardemente, friamente, torturados, humillados y asesinados.

Cuando la negra ola de terror dominó nuestro país, eran los curas los que más azuzaban a los sicarios del régimen fascista contra los vencidos. Cuando por amenazas o debilidades de las víctimas arrancaban algunas declaraciones en el confesionario, las utilizaban para seguir aumentando la lista de los que serían despiadadamente ejecutados.

Eran los representantes de la Iglesia los primeros que llegaban a los piquetes de ejecución que día y noche funcionaban como una máquina trituradora de carne humana. Y acompañaban las víctimas hasta el lugar del suplicio. También eran ellos los que elegían entre los más «revoltosos» que se negaban a la confesión, los primeros que tenían que ser fusilados.

Su influencia sobre las autoridades era, sigue siendo, ilimitada. Su fuerza, oculta en apariencia, era, sigue siendo, onnimoda.

En los pueblos de España son los curas los que más se preocupan por llevar el control moral y material de todo el vecindario. Saben al dedillo la actividad que realiza cada cual. Se informan sobre los que se casan y los que siguen solteros. Están al tanto de los que mueren y de los que nacen. Chicos y grandes están rigurosamente controlados. Los niños, para tener entrada en la escuela han de presentar certificado de haber tomado la primera comunión. Exigen severamente que todo el mundo esté bautizado. Si alguien muere sin haber cumplido este rito, le es negado el entierro dentro del cementerio.

Acude a nuestra memoria un caso, de entre los muchos que hemos presenciado, que por las características inhumanas del mismo llenó de pena y de resentimiento a todos los trabajadores de un pueblo.

El nombre del lugar donde ocurrió lo que brevemente vamos a señalar, voluntariamente lo silenciamos para evitar posibles molestias a los familiares de la víctima. Porque la Iglesia nunca perdona.

A una familia honesta y trabajadora, para aumento de su desdicha, se les murió el hijo menor de varios que tenían, sin estar bautizado. Inmediatamente se hicieron todas las gestiones concernientes al entierro. Pero el párroco del pueblo se opuso rotundamente a que el niño, que no era «cristiano», fuese enterrado dentro del cementerio. Más aún, movilizó guardias civiles y falangistas para prohibir que nadie, ni los propios familiares, hiciesen acto de presencia en el entierro.

El propietario de las tierras lindantes con el cementerio, dio permiso al padre del difunto niño para que lo enterrara dentro de su propiedad.

El pobre hombre, con los ojos arrasados de lágrimas, con el corazón destrozado de dolor y de impotencia, debió cavar la fosa, como Juan Simón el de la copla, para enterrar a su querido hijo. Luego que realizó este trabajo, cargó a cuestas tan dolorosa y querida carga y fue a darle sepultura.

Hasta en el último concilio ha sido puesto en evidencia el clero español por su espíritu impositivo y retrógrado. Desde entonces hasta ahora nótase que el Vaticano les ha marcado nuevas modalidades a seguir a los representantes de la Iglesia española.

De ahí que los tonsurados vengan haciendo, desde hace algún tiempo, ciertas manifestaciones un tanto «piadosas» acerca de la situación misera de los trabajadores de España.

En sus sermones no olvidan, claro está, a la juventud que sale del país en busca de pan y mejores condiciones de vida. Raro es el día que la radio franquista no transmita la voz de algún Tartufo dando consejos a estos muchachos sobre lo que hacen o deben hacer. Al mismo tiempo les encarecen que, «en tanto que buenos españoles», no dejen de asistir a los actos religiosos que se celebren en los países donde se encuentren.

Después de la tremenda responsabilidad que tienen contraída en la sangría que lleva sufrida el pueblo español, con sermones y pamplinas quieren demostrar que se inquietan por el mejoramiento económico del proletariado. Tratan de ganarse las simpatías de la juventud y la complacencia de los más viejos; limpiando así la mancha que les cubre desde los pies a la cabeza. Cosa que no conseguirán ¡porque la mancha es de sangre!

J. HIRALDO

Actualidad portuguesa

LIBERTARON, TRAS AFEITARLES LA CABEZA,

LISBOA.—La policía ha libertado a 60 estudiantes detenidos en terrenos de la Universidad, pero a todos ellos se les afeitó la cabeza, según informes estudiantiles.

En tanto, 60 dirigentes estudiantiles encarcelados a principio de este año, han publicado un comunicado clandestino, acusando al gobierno de «represión fascista que esta vez afecta a nuestro pueblo».

«Protestamos de nuevo las inhumanas torturas que fueron infligidas, denunciamos las condiciones en las prisiones y los procedimientos de fuerza empleados por la policía política.»

Los estudiantes abogan por «la dignidad de la persona humana y por las libertades democráticas en Portugal.»

Cuatro estudiantes que fueron arrestados el pasado octubre, acusados de «actividades subversivas», serán juzgados próximamente.

ESTUDIANTES DETENIDOS EN LISBOA

LISBOA.—Del número bastante elevado (se hablaba de 300 ó 400) de estudiantes detenidos durante los incidentes que tuvieron lugar en la cantina de la Ciudad Universitaria solamente unos cuarenta han sido enviados a la cárcel, según un comunicado de la Asociación de Estudiantes. Este comunicado responsabiliza al rector de la Universidad Clásica de Paulo Cunha, de los incidentes, al haber querido prohibir el acceso a la cantina a los estudnaites de la Universidad Técnica, mientras que éstos rechazan toda discriminación en este sentido.

El comunicado no hace referencia al altercado que se produjo según ciertos testigos, entre los estudiantes y el rector que se encontraba en la cantina en el momento culminante del conflicto.

También se reprocha a Cunha el no haber hecho caso de la intervención del director de la Facultad de Derecho, Raúl Ventura, quien intentó calmar los ánimos. Pòr el contrario, según el comunicado, Cunha ordenó a la policía que hiciera desalojar la cantina. Fue entonces cuando se procedió a una detención en masa de estudiantes.

REFUGIADOS PORTUGUESES PIDEN ASILO

MBANE, SWAILAND.—Más de 100 refugiados portugueses de Mozambique contrarios al primer ministro portugués, Antonio Oliveira Salazar, han pedido asilo politico en Swaziland durante lo sdos últimos meses.

Los refugiados pertenecen a Frelimo, Federación para la Liberación de Mozambique. Se cree que han huído de Mozambique debido a que la policía portuguesa ha intensificado su campaña contra esa organización.

Aunque los refugiados que logran asilo en este país deben acceder a no desarrollar actividad por política alguna, la policía de este protectorado se ha apoderado de municiones, armas y documentos en allanamientos efectuados recientemente en las casas ocupadas por los refugiados.

Un oficial de policía dijo que algunos de los refugiados son tan pobres que no pueden disponer de los 50 centavos necesarios para poner en orden sus documentos de inmigración.

LA INQUISICION EN FUNCIONES

LISBOA.—Un Tribunal politico de tres miembros condenó a seis estudiantes acusados de pertenecer al proscrito partido comunista de 12 a 7 meses en la cárcel, despojándose al mismo tiempo de sus derechos políticos.

Los seis estudiantes de la Universidad técnica, todos menores de veinticinco años, habían negado pertenecer a ese partido. Unos 60 policías, armados fueron movilizados para prevenir una posible manifestación estudiantil.

Los abogados defensores argumentaron que no pudo probarse en forma concluyente la afiliación comunista de los seis jóvenes, y que el único documento incriminatorio era una confesión firmada por estos durante un interrogatorio polical.

Los estudiantes alegaron que fueron torturados para obtener las confesiones.

EL ASESINATO DE DELGADO

PARIS.—En esta capital se ha constituido una comisión investigadora del caso Delgado y Aragiri Campos integrada por los letrados Leclerc (francés), Mac Donald (inglés), Luigi Cavalieri (italiano) y la Liga Francesa de los Derechos del Hombre, asesorada por el amigo íntimo del general Delgado, Emilio Guerreiro, matemático portugués ejerciendo en la Sorbona. Por el momento la comisión posee datos de que Delgado, la secretaria y el acompañante fueron atrozmente torturados antes de ser baleados, presumiéndose que el crimen es de origen común de las dos policías de un lado y otro del Miño. Ian Mc Donald ha dicho en Londres, tras un viaje sobre el terreno de autos, que la policía española se ha burlado de él diciendo ignorar la presencia de Delgado en Badajoz, cuando el cadáver de éste y de sus igualmente infortunados compañeros han aparecido en tierras de la misma provincia.

En cuanto a la presencia de los tres mártires en España, ella se debió a una celada preparada por un agente provocador.

PANORAMA ANARQUICO

(Viene de la página 4.)

táctica política, sistema de dominio y enseñanza colectiva.

El temperamento y las circunstancias en un momento dado, en que estallen los conflictos, hacen decidir al hombre en un sentido en que se manifieste firme su defensa, o en que se deje arrastrar por las convulsiones de la plebe militarizada y belicosa.

No colaborar con autoridad alguna, ni siquiera con la autoridad que se llama moral y hasta puede llamarse anarquista. Y tener paciencia y buena intención para bruñir y afilar el arma invencible de la crítica profunda y saber comprender los intereses comunes a la especie a que pertenecemos en un amplio sentido biológico con los resplandores de la ciencia que nunca se estanca.

El individualista anárquico se halla siempre en estado defensivo y empleará los medios circunstanciales y esclarecidos adecuados a situaciones sociales que se prevén y se producen.

Porque así no lo entendieron los que obedecieron a consignas en las luchas de los anarquistas españoles, éstos se vieron obligados al éxodo y a seguir el calvario de sus calamidades. Pero, en ese zafarrancho en que se vieron envueltos, perdieron su conocimiento y transigieron con situaciones políticas en que tuvieron que ser jefes, ministros y hasta generales, o comandantes.

La mayor satisfacción, preñada de emociones y presagios ilusorios, la tuvieron los que de cerca o de lejos vibraron al unisono defensivo del pueblo español, que supo, con su energía y sus convicciones, vencer en el primer impulso a la morralla fascista y militar.

Eso, que fue lo realmente espontáneo y anarquista, empezó a disciplinarse, a adquirir la solemnidad del mando, a coartar la iniciativa y la coordinación individuales, a meterse, en fin, en los cuadros de un militarismo popular y de un ejército libertario (?)... Y ya se sabe el final. Ante dos violencias vencerá siempre la más fuerte en el amplio sentido de las colaboraciones propias y extrañas.

Queda el ejemplo de esa minoría española, que por inclinación propia y por esclarecimiento de una propaganda constante, supo rebelarse con eficacia inteligente. Quizá sigue siendo la esperanza de los rebeldes del mundo, y parece que sus lecciones tienen frutos nutricios.

España se vio ofendida y humillada, pisoteada, sangrienta y destrozada, pero supo sacar fuerzas de flaqueza y permaneció despierta en su voluntad de manumisión.

Su última acción es de profunda comprensión ejemplificadora. Si no es posible defenderse contra la fuerza organizada monstruosamente por el Estado, se intenta y se realiza la suma de muchas voluntades para contrarrestar y hacer innocuas las medidas del despotismo y de sus órdenes drásticas policiales.

Todos a obedecer, *desobedeciendo*, ya que no hay fácil libertad para evadirse y pende la amenaza de represalias gubernamentales.

¡Resistencia pasiva! Quizá esta actitud esclarecida y serena es una especie de energía atómica que se inicia en el mundo y que puede dar lugar a las explosiones en cadena que despierten la conciencia de los pueblos. Quizá la revolución realmente eficaz, que va hasta las raíces del mal social, consiste en no agitarse, en estar quietos y no paralizados y hacer la resistencia desde el propio hogar y desde el fuero interno de cada uno.

Mas para llegar a estas prácticas sumamente previsoras y de energía incontrolable por las fuerzas del autoritarismo, todavía habrá que prever luchas desesperadas, aniquilamiento de armas combatientes y sangrientos montones de víctimas...

Dejemos esta idea en el campo de las conjeturas, pero saludemos con amor entusiasta toda acción que hace al hombre fuerte en sí mismo para evadirse de las jaulas autoritarias. por disfrazadas que se presenten con mitos y leyendas, con mentiras convencionales y con añagazas políticas.

¡Que el hombre salte por encima de sus tradiciones doctrinarias, que cada uno empiece a despertar por el tronar guerrero y por los tañidos de los campanarios que apagan el eco de las verdades vitales!

Sólo así, si es que no existe una degeneración humana inevitable, como afirman algunos pesimistas científicos, se podrá remontar esta corriente hacia el abismo y se salvará el hombre sano, y se vislumbrará, como una luz en la lejanía, la libertad del mismo.

Siendo el hombre libre, lo será también la sociedad cultural de sus afines; las congestiones de la civilización pesada y cruenta desaparecerán para establecer acaso pequeñas poblaciones limpias y conscientes, que sabrán convivir con sus vecinas, no obstante las diferencias lingüísticas y morales que existan, para intercambiar sus facilidades vitales y sentir, por fin, esa solidaridad tan loada en teoría y tan desmentida en la práctica absurda de nuestra sociedad de antagosismos antivitales.

Todo este panorama y los aditamentos que pueda darle la fantasía humanista, queda en el horizonte de las utopías y sólo es cierto, con toda su brutal contundencia, que la sociedad autoritaria, con todas sus mentiras espirituales y sus violencias destructoras del hombre y de sus obras. podrá seguir manejando el mito de la libertad colectiva.

La libertad del hombre sólo el hombre podrá conquistarla como individuo. Ni sus instituciones. ni sus constituciones, ni sus prostituciones vendrán a regalársela en bandeja de oro o de oropel.

COSTA ISCAR

Le système mercantile

(Suite de la page 1.)

Les producteurs ont besoin d'étendre de plus en plus leur marché pour pouvoir subsister et pour que subsiste le prolétariat. Dès que leur pouvoir d'extension s'arrête, le système échangiste mercantile ne peut plus fonctionner. Il en est, à peu près de même, des sociétés financières de crédit différé, leur fonctionnement est en rapport avec l'accroissement constant du nombre de clients, dès que l'accroissement s'arrête et au moment même où leur chiffre d'affaire est plus élevé, elles font faillite. On cherche à éviter l'effondrement en étendant le marché, mais le problème étant partout le même, on ne fait qu'étendre le vice du système sans y apporter aucun remède.

Notez bien que le système mercantile est fatalement voué à l'échec et doit, obligatoirement, conduire l'humanité à la guerre, même en dehors de toute notion de profit (le profit et les impôts ne viennent que pour accélérer la crise). Lorsque la crise est à son point culminant, la plupart des entrepreneurs travaillent à perte, au lieu de faire des bénéfices, pourtant cela ne résoud point le problème.

La seule et unique solution réside en l'abolition du système mercantile. L'exploitation de l'homme par l'homme sera supprimée du même coup.

J. CAPDEVILA

Obras de Felipe ALAIZ

«TIPOS ESPAÑOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluido, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Detenciones en España

MADRID.—Quince personas fueron detenidas en Madrid, Barcelona y Bilbao en el curso de las últimas semanas. Estas detenciones están relacionadas con la agitación obrera de los primeros días de abril.

Cuatro de Madrid fueron detenidos en sus domicilios los días 8 y 9 de abril tras la manifestación obrera que se desarrolló ante la sede de los sindicatos oficiales. Los detenidos son: Manuel Rivera Martín, Ciriaco Antona Díaz, Feliciano Maroto Roldán y Nicasio Carrochano Sánchez.

En Barcelona fueron detenidos en sus domicilios los socialistas miembros de la «Alianza Sindical» siguientes: Josep Pujol, Ignacio Carvajal, Antonio Martínez y Josep y Antonio Martínez. El último fue puesto en libertad, pero los tres primeros fueron trasladados a la prisión de Carabanchel (Madrid).

El Bilbao, cuatro socialistas miembros de la «Alianza Sindical» fueron detenidos en sus domicilios tras la manifestación de Baracaldo.

MADRID.—Un empleado de la Red Nacional de Televisión del Gobierno fue detenido por la policía después de haber sido sorprendido imprimiendo supuestos volantes en los que se exhortaba a la realización de manifestaciones antigubernamentales, se anunció en esta capital.

El ministerio de Información, bajo cuyo control opera la red de televisión, confirmó que la policía había detenido a Valentín Andrés, director de Programas de la Red.

En círculos dignos de crédito se reveló que Andrés estaba mimeografiando y distribuyendo volantes en las que se instaba a los trabajadores a unirse a una manifestación de protesta contra el gobierno por el alto costo de la vida.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Fases de guerra fría y de guerra total

(Viene de la página 4.)

para demostrar lo contrario, pues aun con cientos o miles de víctimas en ese corredor, que podía devenir macabro de ambos lados dichos enemigos, no será ello razón para adentrarnos en las mixtificaciones. El punto central del problema, pensamos, reside en que Rusia y Estados Unidos siguen con su plan de asegurarse, hasta el máximo, el dominio absoluto, frente a una China que se yergue poderosa y amenazante y frente a una Europa occidental superindustrializada, llena de orgullo y vacía de materias primas vitales, con la angustia permanente, la incertidumbre amarga de verse, en cualquier momento, con los mares cerrados al tráfico por las flotas «amigas». Este es el problema real.

Lo que se puede derivar como resultado de tales situaciones, no es difícil vaticinarlo. Cabe esperar lo peor.

∴

Es entonces un deber imperativo, que urge, de los anarquistas todos, realizar, indesmayablemente, con perseverante intensidad, la denuncia de los hechos que agobian a la humanidad e influir, siempre muy anárquicamente, en cuantas colectividades, sectas, grupos, individuales, etc.. que forman el compendio del valor humano, para darle soluciones definitivas y duraderas.

Creemos que el baluarte más esencial e idóneo que nos queda con los periódicos, libros, revistas y panfletos, y aun cuando lamentablemente no los tengamos por centenares, si nos decidiéramos sacarle más provecho del reducido espacio en que operamos para los fines que venimos planteando, los resultados serían, sin lugar a duda, óptimos y más consistentes. Pero no es así. Cada publicación se crea su caso especial, localista. interesando al gran público en mínimas proporciones de los problemas de actualidad, que es lo que daría realce a nuestras escuálidas publicaciones, como muy acertadamente y magníficamente ha rozado este problema el compañero Gregorio Quintana, en su *Crónica* del 4 de marzo, que yo suscribo en todas sus partes fundamentales.

Otro conglomerado que no le negamos su importancia y a quien conviene seguir teniendo en cuenta, a los efectos de influenciación, es el «mundo del trabajo», que no sería lo mismo si se nos hablara del sindicalismo, a cuya fuerza ya no podemos fiar mucho. Evidentemente, dentro del mundo del trabajo hay que excluir, según evidencias discutibles, aquellos grupos humanos que en razón de sus profesiones no productivas y, como ha ocurrido siempre, secadores del erario público, que comportan en sí unos principios ideológicos (al creer de algunos inmutables y por tanto «peligroso y servil») que les hacen incompatibles aceptar otras premisas que no sean las tradicionales o clásicas. A ese tenor, recién leemos con sentencia inapelable: «... todo movimiento de oposición colectiva, como toda conducta personal, está ligada a una ecuación de principios ideológicos. Y será tonto aunque se crea más listo que los demás, aquel que crea escapar a ese determinismo humano y social.»

Posiblemente seamos tontos, mas en puridad de verdad y con conciencia yo soy uno que niego la inexistencia de tal escapatoria a ese «determinismo humano y social», porque cualquiera que sean los principios ideológicos sustentados por el hombre, como cualquiera sean los regímenes impuestos a las sociedades, ellos no son en ningún caso ni circunstancia inmutables, por el hecho indiscutible de la existencia de la ley de contradicciones, que modifican y cambian las ideas en razón del potencial determinativo de la referida ley.

De no ser así, la vida cuyos naturales procesos impulsa al hombre, ya por voluntad, ya por determinismo (entreverada y simultáneamente actúan estas dos facultades), sería estática, inamovible, puesto que las ideas sustentadas por el hombre desde que las adquiera en remotos tiempos serían siempre las mismas, y el anarquista tendría que ser siempre anarquista y el fascista siempre fascista y el demócrata..., etc. Y esto es evidente que no es así.

Teniendo en cuenta, pues, esos naturales procesos psíquicos-biológicos, nunca, pensamos, estará desplazada la idea, aunque peque de insólita, al tratar de influir o de hacernos oír y hasta creer en un posible cambio en la psiquis, de aquellos grupos humanos a que nos hemos referido, y que no forman el mundo del trabajo.

Las circunstancias de ahora (ya lo hemos referido en otras ocasiones) difieren sustancialmente en adelanto tecnológico y peligrosidad armamentista a los de lustros pasados, y confiar en el hombre, a pesar de los pesares, lo creemos sensato y correcto.

Pensemos que no somos pobres en posibilidades, si bien en determinada esfera de acción, a la que siempre hemos fiado, se nos vaya cerrando. Lo importante es que toda obra a realizar, toda acción a acometer y todo contacto con otros grupos o individualidades esté inspirado en anarquista.

Y otra de las posibilidades con perspectivas no rehuibles con estado de opinión que intenta abrir ancha brecha, la constituye también lo que responde al denominativo de «Bertrand Russell Peace Fondation», bajo la responsabilidad de un Comité integrado por personalidades artísticas, aristocráticas y políticas, con el fin de promover, internacionalmente, la lucha por la paz. Indiscutiblemente, el documento que hemos leído en «Tierra y Libertad», de México (que ojalá encontrara eco en las demás publicaciones nuestras) no es ningún dechado de anarquismo en su integridad (lejos de esto), pero va contra la guerra, y a la cabeza de ese grupo de entusiastas humanistas figura un amigo del anarquismo. Posiblemente no faltará quien exclame: ¡Esto no es nuestra causa ni son nuestros hombres! Sea, en lo específico, mas el error consistiría situarnos, en todos los casos, demasiado al sujetivismo. A este movimiento creado internacionalmente exprofeso para enfrentar la guerra, conviene acogerlo con simpatía y darle el calor que merece, cuya adhesión y apoyo de los anarquistas, aunque parezca inverosímil para algunos, es parte integrante de nuestra lucha.

ROMULO CHAVEZ

CONGRESILLO

II

COMPAÑEROS de Londres, la pasión primerísima en los campos de concentración fue alcanzar América. La alcanzaron los compañeros más en boga y algunos casualmente afortunados. España era la pesadilla.

El exilio ha tenido hechos históricos, sin cronista. A la abnegación de los compañeros del interior (que, por lo general, no hallaron salida) hay que adosar el sacrificio voluntario de algunos centenares de compañeros que han ido allí generosa y heroicamente. La literatura corre a cuenta de cuantos escribimos desde Toulouse, París, o Londres.

Frente al franquismo y al apoyo que recibe particularmente de Washington, el exilio es débil, siendo facilísimo afearle su debilidad. En cuyo caso cilicios y autocríticas no aportan nada. Si Londres posee la panacea, que la exponga. Y si la panacea ha de resultar congreso, no merece la pena abrir el estuche.

Además de que «C.D.R.» no es la «generalidad de compañeros».

Cuando en Francia se nos acosa, no reaccionamos. ¿Cómo hacer? Igual que en Inglaterra cuando mister Eden envió tanques de guerra a Franco, en el preciso momento de «limpiar» de guerrilleros los montes de Andalucía, Asturias, Galicia y Valencia.

A plena luz pública casi resultamos clandestinos. Clandestinos, seremos desaparecidos. Esa infelicidad de la prensa bajo mano ya la propuso de «Uno» por solidaridad a los comunistas. Echase mano a un resonante «manifiesto de mayo» y lamentemos sin más el exabrupo.

Nuestros voceros no son ni sombra de «Solí» y «CNT», ni «CNT» ni «Solí» han sido jamás un portento de literatura. Eran gritos, impulso. Siempre lo han sido. Pues cuando «Solí» ha salido superior con Prat, Usón y García B., era una revista que se publicaba cada día. Cuantos compañeros han redactado «Solí» en España o en Francia, conocen mejor que Londres las dificultades de sacar un periódico superior a los ahora afrancesados. Si se escribe en albañil, en herrero o en empedrador, nada tienen que ver las autoridades en ello.

Habría que ver, por otra parte, en qué consiste la prosa tumbadora de Franco. De éste se han dicho las mil maneras. A ver si Londres inventa la mil y una que determine.

El desprecio por lo propio, confederalmente es inconcebible. De los ajenos no me ocupo porque guardan el buen sentido.

«Que el próximo congreso no caiga en los defectos reconocidos por todos.» Acúdase a él con criterio cerrado, con prefabricaciones y miradas de soslayo, y seguro que lo mejor sería quedar en casa. Mano abierta y corazón abierto. No hay otra receta.

Compañero Guiraud: España tiene razón Pues que la tenga. Pero, ¿qué es España? Un país desdichado. Entonces nuestra España radica en la desdicha, puesto que constamos en la parte vencida, y, de ésta, la cenetista. Por esta España hay que hacer todo, menos humillarse, embrollarse, querellarse. Por los españoles, menos que por España, hay que hacer lo posible, incluso lo imposible, y por la C.N.T. «española», todo también... si es C.N.T. efectiva y no sigla aproximada. Unase aquello, ayude el exilio a que así sea, y cuando el bloque sea efectivo *todos* ayudaremos a *todos*, quiérese decir, que cesará el que cada cual apoye a los *suyos*. Creo, amigo José, que nos comprendemos.

«Con sus grandes aciertos (y con sus debilidades), estos comicios lograron adquirir categoría de acontecimiento histórico. Propios y extraños amigos y enemigos, lo reconocen explícitamente. Pero el exilio ha hecho añicos esa lógica prestigiosa de los Congresos.» Siendo así, compañero Lizcano, no nos calentemos la cabeza: basta de congresos. Los tendremos mejores en la Península.

Nadie de nosotros, compañero Vargas, quiere presenciar el entierro de la C.N.T., puesto que «presenciaríamos» nuestro propio entierro. La C.N.T. no morirá por los embates del enemigo, lo tiene probado. Pero podría morir por déficit de glóbulos rojos (ideas), por empacho (indigestión) reformista, por las pócimas de odio (veneno) introducible, por abuso de la tableta Voto y desuso del vitalizante Conciencia. Ninguno de nosotros aspira a la desaparición de un cuerpo que nos es caro; pero nadie se atreve a convocar a una doctora muy querida y capaz, que Fraternidad se llama.

«Sembrador» siembra la duda, y dudamos que lo haga con eficacia. El anarquismo es una alta idealidad que exige preparación moral en el individuo que a ella se acoja. Por consiguiente, el anarquismo no puede regir los sindicatos formados por obreros de toda procedencia política, impolítica, neutral o ignorancial, y valga la palabreja. Preveyendo lo cual, la sagacidad de los Prat y Lorenzo en España ahincaron en lo del comunismo libertario, que tiene la virtud de descomprometer a la anarquía y de introducir anarquismo en los pechos de los proletarios doblemente desheredados: en patrimonio y ambiciones igualitarias. El acratismo *influenciando*, elevando a los obreros, ofrece, con el comunismo libre indicado (y del cual en nuestros medios ya no se habla a pesar de su aprobación repetida en los máximos congresos confederales), aproximación segura al sistema igualitario, a nuestro ideal de felicidad humana. Con la modalidad comunista libertaria introducida, el mito de la anarquía irrealizable queda destruído, y malos sindicalistas revolucionarios serán quienes, pensando de la cabeza para abajo, olviden hacerlo de la testa para arriba. ¿Se quiere que nos ocupemos de los «obreros políticos del sindicato, con tanto derecho como los apolíticos»? Por mi parte estoy presto a hacerlo con quien o quienes sean, y conste que aquí no me ensaño con el compañero «Sembrador», en cuya buena siembra estoy presto a ayudarle.

Al amigo Roa le digo: Niego rotundamente la importancia de la «mecánica orgánica» por mecanizar, eso, a los individuos, y relegarlos a votantes en pro de ese, aquel o el otro «epicentro». Esa absurda mecánica convierte a la Confederación en aparato, en maquinaria de ritmo desacompasado por exceso de maquinistas y carencia de lubrificante, vulgo idea. Cuanto más campen las pasiones, menos garantía de acierto; cuanto más se estrecha la vía, menos posibilidad de que ande la máquina; cuanto más desdeñemos el horizonte anarquista, tanto más nos dañará la miopía.

¿«España, España y siempre España»? Es un ripio, querido Agustín. España, el Mundo, con ideas, con propósitos reivindicativos, de resurrección caudal de la clase obrera, de liberación económica e intelectual para todo la especie. El vocablo «España», así de inconcreto, puede conducirnos a un patriotismo que repudiamos en los españolistas capaces, ahora mismo, de inventar el paraguas, y de descubrir la fuerza nuclear de aquí a un siglo. ¿España? ¡Confederación, anarquismo, hombres libres! Hágase, para libertar al pueblo español, todo lo posible; que a golpes de congreso y confesando ante todo cristo que valemos poco, no derribaremos a ninguna tiranía.

En cuanto a A.S.O., se habla más de ello que de comunismo libertario. Claro, A.S.O. es novedad y C.L. traje viejo. En su inicio, A.S.O. es grupo confederal, Movimiento Socialista de Cataluña y sociales montserratinos. Después se extiende, sin U.G.T. clásica, según creo.

En cuanto a la existencia de un sindicalismo «español», la comprobamos, pero no nos quitamos el sombrero. A.S.O., por ser un disolvente de C.N.T., no nos entusiasma.

JUAN FERRER

COMUNICADOS

F. L. DE OULLINS

Esta secretaría se ve en la necesidad de convocar asamblea para el día 16 de mayo, domingo, en el lugar y hora de costumbre. Que nadie falte este día es lo que pedimos.

«MUJERES LIBRES», LONDRES

Conferencia a cargo del compañero Juan P. Fábregas, el domingo 16 de mayo, a las cuatro de la tarde: *España en una sociedad sin clases*.

Será dada en idioma español, si bien el conferenciante contestará en inglés a cuantas preguntas se le hagan.

Tendrá lugar la conferencia en la Sala de Lectura del Royal Hotel, sito en Woburn Place, W. C. 1, punto inmediato a la estación estación del metro de Russell Square, y no distante de la de Euston Square. Servicio de autobuses: 68 y 77.

La Comisión aprovecha esta oportunidad para dar a conocer que organiza una excursión al Festival de Bath para el domingo día 13 de junio, por autocar.

Lugar de salida, precio del billete y atracciones del Festival, será anunciado próximamente.

MITIN EN CLERMONT-FERRAND

Organizado por el Núcleo del Macizo Central, se celebrará un acto conmemorativo al 1.º de Mayo, el día 16 del mismo mes, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la «Casa del Pueblo» con la intervención de los siguientes oradores:

Un joven compañero, que nos hablará de los poblemas de la juventud obrera y estudiantil en España.

Aristides LAPEYRE, por el M. L. F.

José PEIRATS, por la C. N. T. de España en exilio.

El acto será presidido por Alejandro Lamela.

Por la tarde, a las tres, en la misma Sala y edificio comunal, tendrá lugar un gran festival folklórico-teatral, con el concurso del conocido «Grupo Artístico Cultural» de Clermont-Ferrand.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el sábado 15 de mayo, a las nueve de la noche, en la Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin. Por la importancia del Orden del Día a discutir, rogamos puntualidad.

***

Anunciamos a los compañeros y amigos, que el domingo, 16 de mayo, por la mañana, a las nueve y media y en la Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin, tendrá lugar la conferencia (que fue aplazada), versando sobre *Nuestro pueblo, ayer y hoy*.

El mismo día, a las tres y media, en el Teatro Espoir, 69, rue du Taur, tendrá lugar una representación teatral a cargo de «Los Amigos del Teatro Español», que representarán «La forja de los sueños», de Martínez Azaña.

F. L. DE TOURS

Anuncia asamblea general para el 16 de mayo a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, día 16 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris-I.º

Conferencia para el sábado 22, a las nueve de la noche, a cargo del profesor Julián Sanz Martínez, que versará sobre *Un primitivo moderno: Vivancos*.

ACTIVIDADES DEL CENTRO

Grupo juvenil: Todos los domingos, visitas colectivas de museos, monumentos o lugares de interés histórico y cultural de la capital o sus alrededores.

Clases de francés: Martes y viernes, de siete a ocho y media.

Clases de iniciación filosófica: Sábados, de siete a ocho.

Clases de guitarra, jueves, de siete a ocho y media.

Biblioteca: Todos los días, a partir de las siete.

Servicio de colocación y orientación profesional: Los sábados, a las seis de la tarde.

ANTENA

MAREO A CAUSA DEL VINO

CADIZ.—Los productores de vinos de Jerez de la Frontera, Montilla y Málaga están mareados por la calificación que una revista «Ciencia aplicada», ha dado a los vinos naturales, o supuestamente tales. El alcalde jerezano niega que en la elaboración de los vinos del país intervenga la Confederación Hidrográfica del Guadalquivir, y que la calidad andaluza pueda obtenerse «con fermentaciones artificales localizadas en la zona de Montilla y Moriles». Se prevé que el asunto provocará discusiones y paseos en ese(s).

ESTELA DE LA CRUZADA

LEON.—Cuatro personas de una misma familia han resultado heridas de consideración a causa de una bomba de piña que alguien introdujo en la bodega de la casa. El artefacto es de los utilizados durante la guerra.

ZARAGOZA.—Dos niños han quedado gravemente heridos por explosión de una granada de mano en término municipal de Uncastillo.

Esa cruzada no acabará jamás de producir desgracias.

EL MUCHACHO DE VENEZUELA

MADRID.—El Tribunal Fiscal del Especial pidió tres años de cárcel y multa de 100.000 pesetas (1.617 dólares) para un venezolano de veintitrés años de edad a quien se acusa de haber entrado al país con propaganda ilegal.

El acusado es Fernando González Jiménez, de la ciudad de Caracas.

González Jiménez manifestó ante la sala que en París le fue entregada una maleta para que la trajera a Barcelona, pero que no sabía que en un doble fondo de la misma llevara propaganda ilegal.

El fiscal subrayó que en declaraciones anteriores el acusado dijo saber el contenido.

La defensa, Monserrat Castelló, alegó que el acusado al ser detenido en la frontera por la Guardia Civil manifestó no saber qué contenía dicha maleta y si luego se contradijo, fue «después de comparecer ante la Brigada Especial de Política». Añadió la defensa que además no existe base alguna para que se le condene, puesto que el contenido de dicha maleta era cuatro sobres en los que se hacía referencia a cierto partido, pero nada se hablaba de subversión o alterar el orden en España.

CATEGORIA «URGENTE»

LAS PALMAS DE GRAN CANARIA.—Setenta y cinco días tardó en llegar una carta enviado por el correo interior de Las Palmas y que debía haber sido entregada a un kilómetro de distancia del lugar donde fue depositada. Pero primero cruzó el Atlántico dos veces, marchando a Bogotá (Colombia) y regresando a Las Palmas, según indican numerosos matasellos, siendo entregada finalmente al diario local «Hoja del Lunes», a los dos meses y medio de ser enviada.

MUGIDO FALANGISTA

MARID.—En una carta dirigida al general Franco, la «vieja guardia» de la Falange protestó enérgicamente contra la posibilidad de una restauración monárquica y, en un ataque indirecto contra el «Opus Dei», zahirió la «actitud de ciertos medios de la Iglesia».

La carta de la «vieja guardia» declara que la agitación política y universitaria actual es el síntoma de una «situación peligrosa que puede amenazar la continuidad del régimen si no se encuentra rápidamente una solución».

PROPAGANDA CONTRA FRANCO EN RIO ITALIANO

LODI (Italia). — Los carabineros (Policía Nacional) y agentes del Servicio de Contraespionaje están dedicados a registrar las riberas del Río Po, donde se descubrió abandonadas 10.000 hojas contra el régimen español del general Francisco Franco.

Los aldeanos de las riberas del río, cerca de Oriolitta, encontraron varios paquetes de volantes, escritos en español. algunos de ellos se habían abierto y las hojas que contenían se habían desperdigado por la acción del viento.

BOMBA VA

MILAN (Italia).—Unos desconocidos hicieron estallar una poderosa bomba frente a la oficina en Milán de la compañía de aviación española Iberia.

La explosión destrozó la puerta de cristal de entrada y varias ventanas del edificio. No hubo víctimas.

La policía no suministró información respecto a quién puede haber sido el autor del hecho, pero en incidentes similares se atribuyó la explosión a los anarquistas u otros grupos antigubernamentales españoles.

El estallido se produjo a las nueve y media de la noche frente a la oficina de la Iberia en la calle Albricci. El personal de la empresa había dejado ya las oficinas, terminadas sus tareas del día.

NO LES GUSTA CALDERA

MADRID.—La jefatura de policía prohibió una conferencia que un destacado líder de la Democracia Cristiana de Venezuela iba a pronunciar.

Rafael Caldera, que fue candidato a la presidencia de su país, iba a hablar en la Asociación Española de Cooperación Europea sobre «la unión mundial de la democracia-cristiana». Para ello tenía el oportuno permiso de la Delegación Provincial del Ministerio de Información.

Horas antes de la conferencia, la jefatura de policía comunicó a la A.E.C.E. que no autorizaba aquélla «por no haber presentado el texto de la conferencia debidamente censurado y sellado por la Delegación Provincial del Ministerio de Información».

FALANGE (bis)

MADRID.—Los periódicos falangistas de toda España recibieron, al parecer, la orden de lanzar una campaña editorial en favor del establecimiento de una oposición legal al gobierno del generalísimo Francisco Franco.

Trascendió la versión de la campaña luego de haber publicado el diario «Arriba», órgano de la Falange, un editorial en que propugnó el establecimiento de un partido de oposición en el país.

Otros periódicos falangistas publicaron también editoriales advirtiendo que es peligroso mantenerse en estado de «inmovilidad política» y pronunciándose a favor de una revisión de la estructura para «hallar la manera de instalar una oposición legal».

ESPAÑA NEGRA

LEON. — Tres obreros resultaron muertos y otros cuatro gravemente heridos al hundirse un depósito de agua en Páramo del Sil, provincia de León.

VIOLACION CONSTANTE DE LOS DERECHOS HUMANOS

ATENAS.—«La violación constante y sistemática de los derechos del hombre por el régimen franquista español», fue denunciada en una resolución del Congreso de la Federación Internacional de los derechos del Hombre ,que se clausuró en Atenas.

En el Congreso, que ha durado tres días, se aprobaron una serie de resoluciones vituperando ante la opinión mundial los atentados contra los Derechos del Hombre a que se libra el régimen portugués y los métodos de tortura utilizados por su Policía.

¿FRANCO EN LA LIGA ARABE?

HAIFA (Israel).—España boicotea a todos los barcos israelitas que tocan sus puertos, como resultado de la reciente presión árabe de que se les niegue asistencia técnica a las naves de Israel.

Ya se han producido algunos casos de boicot y varios cargueros de bandera israelí experimentaron problemas de descarga.

PEDRADAS ESTUDIANTILES

MADRID.—Continúa la agitación estudiantil en España. En Sevilla, los manifestantes se defendieron a pedradas de las cargas policiales, y hubo cuatro heridos, dos por bando, y una detención.

Demostración y choques tuvieron lugar delante de la Universidad.

La circulación quedó interrumpida por algún tiempo, y los cristales de no pocos automóviles saltaron en pedazos

LA GUERRITA

CIUDAD REAL.—Dos cazas a reacción de la aviación española de la base de Morón, chocaron en vuelo en el transcurso de maniobras militares en la provincia de Ciudad Real. Los dos aviones fueron destruídos, pereciendo un piloto y consiguiendo el otro utilizar su paracaídas.

EL GRAN VERDUGO DE TANDA

MADRID.—El Gobierno designó al coronel Mariano Tortosa Sobejano director general de Seguridad.

El cargo estaba vacante desde que Carlos Arias Navarro fue nombrado alcalde de Madrid hace dos meses.

Tortosa nació en Madrid en 1900. El miembro del Estado Mayor General español.

NECROLOGICA

Roque Rodríguez

El compañero Roque Rodríguez, perteneciente a esta F. L., falleció el día 18 de abril en Salamanca, España.

Un ataque de trombosis, originado por causas no bien definidas, declarado a su entrada en España, nos ha privado, en el corto plazo de cuatro meses. de tan excelente compañero. Víctima de sus sentimientos filiales, no pudo resistir al ciego impulso del corazón, corriendo hacia su familia y hacia la muerte.

Cuantos compañeros y amigos le tratamos nos sentimos profundamente afectados por la pérdida prematura del militante generoso y altruista, defensor y propagandista infatigable de nuestros principios e ideales.

Ante tan irreparable pérdida, nos asociamos al profundo dolor de sus hijos, presentándoles nuestro sentido pésame.

F. L. de Pierrefitte-Nestalas

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA DE CONFRATERNIDAD CONFEDERAL Y LIBERTARIA

Tendrá lugar el domingo día 6 de junio, en el original y agradable lugar de «Les Cèdres», en Cabrières-d'Avignon, organizada por el Núcleo de Provenza con el concurso de la Zona «B» de Propaganda.

En tan curioso sitio, rodeado de arboleda y de agua, en un ambiente agradable, en plena naturaleza y libertad, la jornada confederal y ácrata será del agrado de todos. Habrá música variada retransmitida por altavoces. Diversiones infantiles en escenario natural. Después de la comida un compañero abrirá una charla sobre actualidad española, continuándose después con un programa de variedades y *Radio-crochet*.

Quedan invitadas todas las FF. LL del Núcleo, compañeros, familiares y simpatizantes, sin olvidar a nuestros hermanos de explotación, los emigrados económicos (tan numeroso en la Jira de Pélissane) al igual que la juventud de ambos sexos.

La organización de viajes colectivos debe transformarse en una realidad práctica, como de costumbre, superándola si cabe.

¡Todos a la Jira de Cabrières-d'Avignon, organizada por la C.N.T. de España!

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

El hombre

y II

Como dije, si para hallar la solución de los problemas humanos nos metemos a juzgar al hombre con sus propias teorías, moriremos desesperados sin encontrar la solución y hasta terminaremos por ser devorados por el resultado de nuestras propias sentencias. Este es el fenómeno que podemos observar a través de todas las explosiones airadas de los pueblos que se levantan contra la injusticia, cuando parecen triunfar.

No obstante, tomando al hombre como es y llegando a comprender el escaso valor del material que disponemos, además de las condiciones en que nos desenvolvemos, podríamos encontrar la solución para impedir que esta fatídica tradición de la muerte y de la injusticia se siga repitiendo.

La solución es clara como la luz del día. El remedio de nuestros males, que son los de los pueblos y lógicamente de los hombres, reside en una organización sabiamente concebida, que, sin privar al hombre de su condición, le induzca al cumplimiento de su obligación, por la sencilla razón que, sin hacerlo, iría contra sus propios intereses. Una organización que le valorice y ampare contra la desgracia y el infortunio.

Cada época trae nuevas concepciones de vida y de costumbres. Lo que sigue imperecedero es el sentido económico de la vida y la necesidad de resolver nuestro vivir diario. Por eso el hombre se siente seducido por su posición material, porque ésta le ampara de las inclemencias de la vida.

Es por este mismo sentido de la economía que enfrentamos batalla diaria con nuestros patronos, y por esa misma economía soportamos la ignominiosa venta de nuestros vigor físico y capacidad técnica. Es por ese sentido de la economía y por nuestra incapacidad de hacer algo mejor, que seguimos soportando la humillación constante de nuestro ser.

Si queremos justificar nuestra incapacidad no cabe la menor duda que que nos sobrarán argumentos que nos parecerán incontrovertibles, haciendo responsables a los demás de nuestro infortunio, porque es más fácil ver la mota en el ojo ajeno que la viga en el propio. Pero la realidad es que nosotros tenemos nuestra parte de culpa por dedicar nuestro tiempo en contravertirnos en vez de buscar la forma de organizar a los pueblos y de organizarnos nosotros mismos.

La causa principal quizá esté en habernos convertidos más en jueces que en salvadores de la sociedad. Por eso sólo podemos ver el remedio en el futuro y no en el presente, que es el que puede convencer a quien nos mira. Y no debemos olvidar que mata mejor al hambre un buen cacho de pan efectivo, que un banquete imaginario. Así lo piensan los pueblos y así lo debemos pensar nosotros. Si no queremos ser arrollados por los acontecimientos que se suceden en vorágine, procedamos.

Querer liberar a los demás siendo incapaces de liberarnos a nosotros mismos, sería un contrasentido que no se justifica ni con las imperfecciones del hombre ni frente a los obstáculos que en el cerebro de los pueblos para que el hombre pueda decidir cuál es el camino que mejor le conviene. Se impone la realidad y la práctica de las teorías sociales, como base de una previsión que atraiga al hombre y consigo a los pueblos del mundo.

En el combate social de los pueblos, como en la vida, los más audaces e inteligentes se suelen llevar la mejor parte. Valga esta pequeña definición para sentar la teoría muy conocida, que el movimiento se demuestra andando.

HORIZONTES

Béziers.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

LA TRAGEDIA DE LA EMANCIPACION DE LOS PUEBLOS «DESCOLONIZADOS»

por JUAN DE ORAN

(Continuación)

Tuvimos en ocasión, la satisfacción de manifestar al compañero «Discóbolo» nuestro agradecimiento por haber tenido la valentía moral de publicar tan claramente ese «Disco», conociendo como debía conocer la opinión de entonces de la mayoría de los compañeros.

Más recientetemente, en un artículo de redacción titulado: «El Mercado de la Revolución», la parte española del «C. S.» vuelve a la carga de esta manera:

«Los países del Africa recientemente nacionalizados —que no independizados— aducen revolucionarismo, a veces «socialista», conducidos de la mano de naciones antiguas o modernamente colonizadoras. Porque la colonización de ahora va del préstamo del dinero y armas hasta la industrialización material y política del país «protegido».

»El Congo se lo disputan Bélgica, EE.UU., U.R.S.S. y China mediante carne de cañón congolesa.

»Argelia socialista arremete contra los huelguistas, según las normas del socialismo autoritario.

»Marruecos «libre» encarcela y procesa a los ciudadanos que se emancipan del yugo mahometano...»

A la hora de señalar la responsabilidad de los que colaboraron a semejante resultado, consideramos como un acto de justicia el citar los nombres de algunos que tuvieron el valor de opinar contra la corriente.

Pido a los compañeros que me excusen por la citación un tanto larga que a continuación voy a señalar, pues después de una campaña de prensa a favor de tanto error, justo es que ahora se repita la verdad ante los hechos consumados.

Se trata aquí de un artículo publicado en «L'Unique» por E. Armand, al principio del movimiento de Argelia, con el título: «Troisième entretien avec M. Zèbre». Lo citamos en francés para que no pierda nada con la traducción. Decía así:

«Que veulent les nationalistes de l'Afrique du Nord? Eriger de nouvelles frontières, créer de nouveaux foyers de racisme et de fanatisme religieux? Si c'est la leur but, en quoi cela peut-il intéresser les anarchistes? En quoi les aspirations d'ambitieux en quête d'exercice du pouvoir peuvent-elles susciter la sympathie des anarchistes? En quoi l'apparition d'une nouvelle archie peut-elle éveiller, autre chose que méfiance et éloignement parmi les anarchistes? Le «droit des peuples à disposer d'eux-mêmes» est un leurre, une farce. Où et quand un peuple (et il faudrait définir ce qu'on entend par «peuple») a-t-il jamais pu disposer de lui-même? Ce sont ses dirigeants, ses conducteurs, ses délégués, ses représentants qui «disposent» pour lui. On soulève un peuple, on l'excite, on le pousse jusqu'aux ultimes limites de l'intolérance ou de l'inhumanité par une propagande, œuvre d'une poignée de profiteurs et d'illuminés mélangés. Nous revendiquons, nous, le droit de l'individu à disposer de soi-même, ce qu'aucune institution ne lui a jamais accordé.

»Que l'individu algérien, tunisien, marocain, refuse de se laisser exploiter, quelle que soit la race de l'exploiteur —oui, mille fois oui! Qu'il se refuse à être considéré et traité comme un inférieur par les français, les espagnols, les itallens qu'al côtoie dans sa vie de chaque jour— oui, mille fois oui! Qu'il s'unisse, s'associe volontairement avec les colons aussi défavorisés que lui pour améliorer leur sort commun —oui, mille fois oui! Qu'ensemble ils se réunissent et protestent contre la domination des détenteurs d'autorité, laïques comme confessionnels— oui, mille fois oui! Mais s'il s'agit de favoriser l'ascension au pouvoir d'hommes que démange le prurit du commandement— non, mille fois, non. Il y a déjà assez de «chefs» qui rôdent à l'affut de conglomérats humains sur lesquels exercent leur maîtrise ou l'imposer; il y a assez de candidats à la dictature avouée ou larvée. Qu'est-ce que ces agités ou ces roublards ont de commun avec la conception anarchiste de la vie? Cela il faut l'écrire, le répéter, le crier à haute voix et non du bout des lèvres.»

Más reciente aún, también en «C. S.», el compañero Fernando Ferrer citaba del mismo Armand una serie de conceptos muy interesantes sobre esa misma cuestión, de esa mentira «del derecho de los pueblos a gobernarse a sí mismos». Y esto, como muy bien hizo Armand, había que gritarlo muy alto.

II

A los compañeros que jamás vivieron en Argelia y cayeron de buena fe en la trampa *del viento de la historia*, aturdidos por ese concierto de voces interesadas en hinchar el perro, les concedemos gustosamente *circunstancias atenuantes*. Pero los periodistas, los directores de revistas y periódicos, éstos tenían la obligación de enterarse antes de coger la pluma para tratar públicamente de asuntos que sólo conocían porque a otros tan enterados como ellos, o interesados, les dio la gana de hacerlo; y si alguna vez fueron a ese país, sólo vieron lo que les permitió la intoxicación producida por el «slogan» de moda.

Es tanto el daño que hicieron estos escritores, que varios compañeros de buena fe, influenciados por esa propaganda, llegaron al extremo de tratar a viejos compañeros de la F.A.I. que se jugaron la vida en la guerra civil de España defendiendo la libertad y el bienestar del pueblo trabajador, de reaccionarios por haber dicho, desde el primer momento, que estos movimientos de supuesta independencia no eran revoluciones ni muchos menos, y que sólo traerían nuevas dictaduras al estilo comunista ruso o de tipo castrista, como ha resultado en realidad. ¿Cuáles eran, pues, las aspiraciones de esos nuevos elementos deseosos de mandar? ¿Sus doctrinas, sus principios, su finalidad? No lo dijeron nunca. No lo podían decir porque no los tenían. Sí, se sabía que su jefe supremo era Alá, a quien había que servir, y su derecho civil el Coran.

Bien claramente tienen definidos ahora sus objetivos: Partido único, control total de la política y la economía de la nación, monopolio de la educación de las masas populares, etc. Esto está al alcance de todo aquel que quiera comprobarlo. Estas revoluciones que, se afirma. han tenido éxito como Cuba, Argelia y demás, solamente han sabido inspirarse en el ejemplo del socialismo moscovita, sin más preocupación que reforzar cada día más el poder.

Lo que parece mentira, es que todavía anden por ahí libertarios (¿franceses?) que con el señuelo de «autogestión» consideran eso como terreno propicio al establecimiento del comunismo libertario. Pero ¿es que cuando un amo encarga a sus criados la «gestión», instituída por él mismo, de sus empresas, son los criados menos criados por eso? Lo más alentador del caso es que el amo es el Estado. Y con casos semejantes se mantiene la ilusión de que regímenes dictatoriales puedan servir de puente para llegar a un régimen de libertad. Esto es lo ocurrido en Rusia, Cuba, Argelia, y ahora en China.

Hay que estar ciegos de remate por ese ensueño de la revolución, para no ver el nivel del estado social y religioso de esos pueblos, donde, como ocurre en el Norte de Africa, el padre aún puede vender la hija. Ciegos porque salta a la vista la clase de elementos que les inspiran y aportan colaboración y ayuda, como son los amigos: Tito, Nasser, Chou en Lai, Kruschef o sus sucesores. Entre la rivalidad de generales y otros mandones, ya se ve cómo los comunistas escogen sus nuevos servidores y la forma de gobierno que desean. El resultado, pues, de estas revoluciones, es esa extensión del comunismo autoritario en el mundo entero, haciendo, sí, imposible la revolución verdadera que traiga, por fin, la independencia del ser humano.

Los malos pastores, jamás se ocuparon de tocar el problema religioso ,que había que hacer, desde luego, con mucha prudencia, dado el fanatismo en que está sumido el pueblo moro. Por nuestra parte, cuando lo hacíamos, procurábamos evitar el escollo atacando la religión de los cristianos.

Conozco militantes libertarios españoles (directores de periódicos) que con tanto celo y maña se dieron para colaborar a esa obra de descolonización, que hoy se quedan parados al ver cuál es la vida y cuáles las costumbres que arrastran esos pueblos. Parece como si cayeran ahora de las nubes, quedando asombrados y estupefactos al ver lo que ignoraban y sobre lo que tanto escribieron arrastrados por el dichoso «viento de la historia».

Toda esa propaganda sirvió para conducir a una multitud de trabajadores hacia el odio, a la división, a la violencia entre explotados por ser de raza diferente. La práctica del racismo hace olvidar que los verdaderos malhechores no son los explotados sino los explotadores. La existencia del patriotismo y del nacionalismo es tan nefasta y nociva como lo es la explotación económica y la dominación política.

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El drama de la República Dominicana y las consecuencias previsibles

EN 1924, año más año menos, el pueblo dominicano estaba sumergido en luchas de interés partidista, más que de dirección del negocio público. Para proteger vidas y haciendas de norteamericanos, EE. UU. de América desembarcaron sus clásicos «marines» en Santo Domingo, permaneciendo, al Pentágono y Wall Street, incrustados en el país durante ocho años enteros. Singular manera de cubrir un episodio qué acarrearía la creación de otro: la dictadura bestial y voraz de un militar cumplidor de las órdenes del Tío Sam durante el doble cuatrienio: el teniente Trujillo.

Posesionado del Poder por mano norteamericana, Trujillo se nombró general, oprimió, expolió, torturó, asesinó y crapuló en la Dominicana durante treinta años con el consentimiento de sus protectores. Precisó que Trujillo inmolara a un par de ciudadanos yanquis para que la protección al criollo desaforado, la Casa Blanca se la retirara.

El pueblo dominicano se sacudió tirano y tiranía y puso a un literato, Juan Bosch, en la silla presidencial de la República. Por haber Bosch manifestado propensión a la reforma agraria, una confabulación de militares derribó la presidencia bosquiana, degenerando el Poder dominicano en otra dictadura, la cual recién el pueblo ha virtualmente derribado. So pretexto de «protección de vidas y haciendas de norteamericanos», nuevamente los «marines» han irrumpido en Santo Domingo en número de 1.400. Evacuados los 1.500 civiles yanquis, las tropas del Pentágono han ido aumentando hasta 31.000 números dotados de material guerrero modernísimo, con objeto, ahora, de impedir la proclamación, en la República Dominicana, de un sistema «castrista». Sin embargo, Bosch no es castrista ni comunista, ni la revolución de ahora está inspirada en teorías rojo-totalitarias. Pero por si lo estuvieran, el poderío militar yanqui ahí queda asentado.

Por este hecho, la moral fascista de Washington queda definitivamente fijada. Para evitar que el comunismo mine las democracias burguesas de la América de hablas latinas: Argentina, Uruguay, Colombia, Perú, Chile, Brasil, Venezuela, etc., deben cambiar su actual sistema por otro esencialmente militarista y retrógrado. Términos medios, para los EE. UU. ya no existen. O dictadura comunista o dictadura reaccionaria. El espíritu del presidente Washington ha periclitado. El de MacCarthy, el del Ku-Klux-Klan, por encima de todo. Mejor propaganda por el comunismo, el Kremlin y Pekín no podían esperarla. Johnson siguiendo los pasos de Franco: para abatir al comunismo en la parte del mundo que sea, propagar mundialmente el comunismo. Republicanismo, moderantismo, socialismo parlamentario y anarcosindicalismo, «no existen», y si este último «existiera» aún peor.

Con esa mentalidad pretoriana de Wall Street y el Pentágono confundidos, asusta pensar en la conducta que seguirá EE. UU. cuando ocurra un movimiento antifranquista en España, donde el triunfador de Santiago de Cuba y Cavite posee enormes intereses industriales y bancarios, donde tiene al gobierno de El Pardo hipotecado, donde sostiene bases militares de primera clase con depósitos de bombas hidrógenas y base de submarinos portadores de armas nucleares. Con el precedente de la República Dominicana y otros precedentes igualmente americanos —Guatemala, Nicaragua, Paraguay— ¿podrá esperar el pueblo español una actitud de neutralidad, de no favor de las armas norteamericanas a la dictadura franquista? ¿No confundiría la Casa Blanca los Tierno Galván, los Gordón Ordaz, los Pascual Tomás, los Landaburi, e incluso los Gil Robles, en Castros camuflados?

De tratarse de una revolución social con precedente «1936» en España, la actitud de los EE. UU. no queremos ni imaginarla.

Con esta forma de prever y expresarnos no inclinamos la opinión antifranquista hacia el pesimismo, puesto que, ahora más que nunca, creemos en la nocividad del «no hay nada a hacer». Pero si la realidad del momento interesa a cuantos dicen y repiten el «slogan» de las realidades actuales, el problema que nos plantea la intromisión del gran Ku-Klux-Klan en la política de todos los pueblos no comunistizados, debe ser estudiado a fondo y con lógica para dar con la solución de libertad que se impone ante dos fuerzas mastodónticas que amenazan ensombrecer por un siglo el mundo entero: la comunista totalitaria y la neofascista encarnada por el capitalismo norteamericano.

Gran valor moral concedemos a los demócratas verdaderos de la poderosa república yanqui; pero eficazmente no pueden mucha cosa. La bestialidad dolariana ciudadanamente los sumerge. Los propios sindicatos obreros (AFL-CIO), de enorme influencia en la CIOSL, se demuestran gregarios del potencial americano por intereses de banca e industria sindicales, y por principios divergentes de cuanto de cerca o de lejos huela a revolución igualitaria.

En consecuencia, los dólares que el antifranquismo reciba del sindicalismo libre norteamericano equivalen a otros tantos escorpiones, y las mociones olímpicas contra Franco a letra muerta. Hay que fiar en la acción propia, en la solidaridad internacional bien intencionada y organizada, en la declaración de un boicot mundial contra la economía franquista contra el cual no puedan los multimillonarios y generalísimos de donde sean y por orgullosos que sean.

Tal vez la repulsa de los países contra la invasión de la media isla dominicana nos dé una idea de lo que podría ser una acción internacional bien concertada contra las dos opresiones que sufre Iberia.

...Acción que pudiera resultar extraordinariamente saludable para reactualizar el sentimiento libertario de los pueblos en oposición a los designios liberticidas de Washington, Moscú, Pekín, El Pardo, Lisboa, y otras entidades de menor cuantía.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DOMINADOS Y DOMINADORES DEL DINERO

HAY recuerdos que dejan huella indeleble. Pasan los años y la memoria mantiene la viva impresión de aquello que nos ha sido grato en grado superlativo. Contra el dinero habíamos leído páginas y más páginas, artículos y más artículos. Nuestros maestros en ideas nos habían explicado de un modo convincente lo nocivo del dinero y la posibilidad de vivir sin necesidad de él. Pero todo ello consistía en un ensamblaje de ideas, hipótesis, sanas divagaciones de la mente. Lo formidable fue, en la revolución de 1936, recorrer las comarcas aragonesas y comprobar cómo era una realidad la ausencia del dinero; apreciar cómo la vida transcurría normal y las buenas gentes se sentían felices al no tener preocupaciones por causa del «maldito parné».

Ha fallecido hace poco en Barcelona un millonario, muy popular en la capital catalana. Se trata de Pedro Balañá, empresario de las plazas de toros y organizador de los festivales de mayor relumbrón. La noticia en sí es de las que no le hacen a uno ni frío ni calor. Pero se da, en el caso de Balañá, un detalle un tanto simpático, del que ahora se puede hablar: Había, en el actual período franquista, hecho entregas mensuales de dinero, clandestinamente por supuesto, en plan de ayuda a los presos de la C.N.T. y a sus familiares. Alguien que estaba en el caso de saberlo me lo había asegurado, ya que, en lo que a mí concierne, jamás tuve trato con el elemento indicado.

Siempre hay y han habido gentes de posición económica holgada que por simpatía, más o menos acentuada, por complacerles el modo de ser de los rebeldes, de los inconformistas, han ofrecido un óbolo desinteresado. Es el caso de la hermana de alguien que tuvo marcado ascendiente en la política francesa, que visitando la Colonia de Aymare, espontáneamente se ofreció a costear el importe de unos gabinetes de ducha. ¡Claro que se trata de casos muy aislados! Ello descontando los *filántropos* a la manera de aquel señor don Juan de Robres, que dispuso construir un hospital, pero antes hizo los pobres... A la inmensa mayoría el dinero les domina; por dinero son capaces de perder lo que más puede enaltecer al ser humano: la dignidad.

Con pocos detalles se nota al que experimenta la sugestión del dinero. También es fácil percatarse del que ni trata de enriquecerse, ni siente envidia de la riqueza de otros. No es de extrañar si algunos que parecía querían levantar cada dos por tres banderín de probos idealistas, cuando pudieron comprarse dos trajes y escoger un buen automóvil dejaron correr su supuesto idealismo. Sentían el hechizo del dinero y a la postre se les vio la hilaza...

EL ESTIMULAR LA LECTURA

Decir que se lee poco supone repetir aquello que tantas veces se ha dicho. Hablar de los beneficios de la lectura diríamos, de no dar fe de un excesivo pesimismo, que es tanto como predicar en desierto.

No, no es desplazada la insistencia en favor de la lectura, en pro de los libros. ¡Hay tantas cosas que se dicen y se repiten en incansable insistencia! Lo que sicológicamente representa ser un mal —y lo es la falta de interés en la lectura— justifica todo esfuerzo incesante, con miras a subsanarlo.

En una de las librerías de la ciudad, que suelo frecuentar, me han ofrecido varios catálogos de distintas casas editoras. Una vez más he comprobado el buen gusto, la forma atractiva que ponen algunos editores para captar el interés del posible lector. Catálogos esperados con láminas en colores, con bellas reproducciones de portadas, etc. Pero lo que en torno al particular reviste ya una mayor importancia es el hecho de que dediquen unas líneas a cada libro, citando de un modo sintético lo que el libro contiene. Constituye a modo de una «guía del lector», puesto que permite se tenga una idea de lo que es la obra anunciada. Puede darse el caso de que, al pasar la vista por el catálogo, uno fije la mirada en estos o en los otros títulos. Pero si tan sólo cuenta la mención de ellos tal vez no se llegue a colegir, por lo menos aquel que tiene poca familiaridad con los libros, el sentido que encarna aquel o el otro. Ya no ha de ser igual explicarlo sumariamente al pie del título lo que las páginas del volumen explican. Y ya no solamente en los catálogos hemos notado una tal particularidad; ello va tomando auge en revistas y periódicos de trayectoria literaria y cultural.

Vemos en nuestras publicaciones frecuente relación de libros; una sucesión de títulos y autores. Habida cuenta de lo expuesto, creo sería de plausibles resultados, dar una sintética referencia de lo que cada libro representa. Quizás algunos de quienes un título de libro y un nombre de autor no les sugiere nada, al percatarse de lo que se trata, se decidirían a adquirir este o el otro volumen. Se ha dicho que aquel que nada sabe es el que menos deseos tiene de aprender. Puede también agregarse que la afición a la lectura se desarrolla leyendo.

UNA HISTORIA DEL ARTE

Teníamos idea de lo que era esa incomparable maravilla, esta llamada «Biblia del Arte», legada por Elie Faure a la posteridad. Lujosos tomos con profusión de bellas reproducciones mostraban lo que era su «Historia del Arte», cuya adquisición nos resultaba inasequible, dado su elevado precio. Hacía falta recurrir a alguna biblioteca pública de importancia para poderla leer. Sobrino de Elías y de Eliseo Reclus, Elie Faure había captado el sentimiento anarquista humanista de ellos. Los Reclus cifraban en la geografía; estudio de la natura y de las necesidades humanas, sus conclusiones sociológicas. Faure, doctor de profesión, conocía la entraña del dolor humano. Había inclinado su amplia capacidad de percepción hacia el estudio del Arte en general. Cifraba en la educación estética del hombre el paso hacia una humanidad mejor.

Quienes trataron a Elie Faure le han ensalzado por considerarle hombre bueno y sencillo. Admiraron su dilatada cultura que le asemejaba a aquellos pensadores humanistas del Renacimiento para los que nada humano les era ajeno.

Ya en las primeras páginas de su obra, definió Elie Faue su objetivo al manifestar que realizar la unidad espiritual de la obra de arte equivale a atenerse a la necesidad de orden general y durable que nuestro universo nos impone, y que el sabio acierta a expresar por el análisis de las causas, el artista creando los factores de armonía, y todo hombre encarnando un sentido de lo justo, por la ley de solidaridad.

De verdadero alarde editorial puede considerarse el que en la colección *Le Livre de Poche*, que tan excelente labor viene realizando al popularizar obras de indudable mérito literario, se haya publicado la «Histoire de l'Art», de Elie Faure. Son cinco volúmenes, totalizan 1872 páginas, conteniendo 883 ilustraciones. ¡Ya se puede, a un precio asequible, adquirir tan importante obra! Cada volumen es un «bijou», manejable, impreso con pulcritud, nitidez en el papel, texto claro y atrayente y profusión de bien presentadas ilustraciones, por las que se tiene el fiel reflejo de las más admirables obras de arte que ha producido el genio humano. En suma: una auténtica aportación cultural.

Panorama anárquico

por Costa ISCAR

DIVAGAR sobre la complejidad del hombre en una sociedad hipercivilizada es sólo un juego interesante, pero sin resultado práctico.

Por más que lucubremos con los más preclaros dotes intelectuales de la experiencia y de la comprensión y nos debatamos en los vastos espacios de la cultura histórica, no llegaremos sino a formular una visión individual, que no será más que el reflejo de la observación propia en sus reacciones con el ambiente.

No es posible hacer cartillas universales para dar la pauta de cómo debe actuar el hombre en su convivencia con sus semejantes.

Hay dos clases de humanos: los prácticos y los idealistas, pero sólo como tendencia, pues en ambas clases se entremezclan infinidad de situaciones que modifican de algún modo esa fuerza inicial innata o adquirida en cada uno.

Lo más interesante es comprobar que los hombres se dividen en autoritarios y anárquicos cuando sus ambiciones, como seres intelectualizados, aspiran a algo más que a vegetar y adquieren una preocupación fuera de la rutina en que chapotea el vulgo.

Es demasiado hiperbólico el sistema dialéctico para concretar qué es lo que la humanidad quiere y hacia dónde se dirige. Las aspiraciones de grupo, de dogma, o de política, demuestra siempre que sólo hay un camino y que hacia él debe ser dirigida la grey humana, aunque ésta, como conglomerado social, herida y maltrecha, siempre se salva en las grandes convulsiones, pero el individuo perece irremisiblemente.

Los creyentes en los tiempos futuros, plenos de bienestar y libertad, ya sean dirigidos por hombres providenciales, o bien liberados de toda tutela autoritaria, nada demuestran con sus buenas intenciones.

La corta vida de medio siglo la tenemos ante nosotros y, si hasta 1914 estuvo llena de optimismo entre los verbalistas de la revolución social, que había de terminar con la explotación del hombre por el hombre, a partir de la primera guerra mundial hasta nuestros días, el retroceso y la prostitución, el empantanamiento y el lodo autoritario han sumergido al hombre y lo han colocado en la situación totalitaria de engranaje del Estado.

Por tremendas que sean las guerras, por eficaces que sean los cambios políticos, por rudo y definitivo que sea el choque entre los dos imperialismos mundiales, la mentalidad seguirá todavía disciplinada por la autoridad, y ésta ejercitará con mayor furor destructivo la violencia, que es su arma y su fuerza, ante las bestias aterrorizadas que no saben defenderse con inteligencia y con pasividad contra la técnica militar, cuyo ocaso no se vislumbra aún.

El problema del mundo, que es problema de convivencia, no es sino problema individual.

La frustración de la fe, de la esperanza y de la caridad, indica que las prédicas son inútiles para que la humanidad se guíe por la razón recíproca.

Unicamente las creencias en el futuro luminoso son buenas para los mesías, los profetas y los aspirantes a ejercer el sacerdocio. Y esta es música política o celestial, que los representantes del género humano pretenden dirigir para adormecer la inteligencia rebelde y sarcástica del hombre y generar la estupidez beatífica del ángel, que es el hombre aborregado en la obediencia.

La libertad colectiva es uno de los tantos mitos en que se adormecen los esclavos, pero esta profunda comprensión tiene sólo eco auténtico en la minoría de los anárquicos.

No hay solución anárquica inmediata, pero los ilusos que viven en el ensueño podrán acariciar su próxima influencia en las luchas que se avecinan, o que quizá se alejen, si el miedo en las alturas no hace delirar a los déspotas que bailan en la cuerda floja de las incongruencias sobre el abismo de la violencia absurda y acaban por desatar las furias de los profesionales de la guerra.

El anárquico quiere seguir viviendo, aunque no sea más que para ver este espectáculo de un mundo a la deriva, pero si pretende modificar la política de las masas, a las que sólo mueve la autoridad y la especulación, se verá envuelto en confusiones caóticas y será barrido por la mediocridad que gobierna al mundo.

Este es un modo de ver individual y anárquico; no es en modo alguno

(Pasa a la página 2.)

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

EL DEGUELLO DE LOS INOCENTES

«Di orden a unidades especiales de SS para que vayan al frente polaco y maten, sin piedad, hombres, mujeres y niños. ¿Quién habla aún hoy de la exterminación de los armenios?»

Obrsalzberz, 22-8-1939.—*Adolfo Hitler*.

HERODES el Grande ordenó la degollación de los niños de Belén, atemorizado por la presencia de un Mesías, hijo de Dios. Temía la concurrencia de Cristo —aún niño— y decidió asesinarle. Ante una identificación difícil ordenó degollar a todos los menores de dos años. Se cometió uno de los más terribles crímenes colectivos que registra la leyenda y que se tiene a bien consignar en la Historia. Herodes Antipa continuaba en la idea de su «noble» padre, ya que según se cuenta juzgó a Cristo —hombre ya— y lo entregó a Pilatos.

Rubens dejó a la posteridad una tela que recoge la leyenda. Como Goya fijó en trazos imperecederos la tragedia del 2 de mayo español y los repudiables actos de la guerra.

Los egipcios habían perseguido a los judíos y ordenado la matanza de todos los varones recién nacidos, a objeto de liquidar la raza. Y a través de los siglos —antes y después de Cristo— los judíos fueron perseguidos, diezmados, escarnecidos, asesinados por todos los medios y procedimientos. Inocentes de toda culpa. Salvo la terrible culpa de ser judíos. En 1919, en Argentina, fui testigo ocular de un «progrom» como los que en Ukrania se sucedían a menudo. Por las calles de Buenos Aires se les arrastraba atados a la cola de los caballos, luego de haberles incendiado bienes y vivienda. ¿Quién no podría agregar interminable cúmulo de detalles en mil y un lugar de la tierra?

De la misma manera, en La Coruña (1939), obraron los fascistas con el militante cenetista Villaverde. Pero Villaverde no era un «inocente», sino un combatiente convencido, que luchó toda su vida para impedir toda suerte de crimen contra los inocentes. Herodes el Grande siguió los pasos de quienes prefiguraron las azañas de Atila, Gengis Kan, Hitler, Mohamet V, Franco...

FECHAS TRAGICAS

«A la Prefuctura de Alep:

Se ha comunicado ya que el gobierno decidió exterminar completamente todos los armenios residentes en Turquía. Quienes se opogan a esta Orden no podrán formar parte de la Administración. Sin compasión para las mujeres, los niños ni los imposibilitados, sean lo trágico que fueren los procedimientos de exterminio, sin escuchar los sentimientos de la conciencia, es necesario poner fin a su existencia.»

15 de septiembre de 1915.—El ministro del Interior, *Talaat*.

El atentado de Sarajevo (junio 1914), sirvió de pretexto a la explosión de la primera guerra grande, que se saldó con varios millones de asesinatos glorificados con medallas de «Honor». Todo es contar sus «glorias» y festejar los triunfos respectivos. No hubo en Nuremberg delimitados de responsabilidades. Apenas un Versalles que determinó una paz provisoria.

Se recuerdan estos días una serie de fechas trágicas, algunas de ellas producidas en «cadena». No recuerdan —no quieren recordar gobiernos y partidos— lo que de trágico tuvo el origen de un Primero de Mayo combativo. ¿Qué cuenta el puñado de militantes ahorcados o liquidados en Chicago? ¿Qué cuentan las escaramujas que entre pueblo y policía, en ocasiones entre pueblo y ejército —pueblo también aunque bajo uniforme— se produjeron durante una cuarentena de años en un puñado de países? Por una parte interesa silenciarlas, condenarlas al olvido. Pero en suma, ¿qué cuentan esos puñados de muertos ante los millones y millones de muertos de las dos tremendas guerras y de las «pequeñas» guerras paralelas de este siglo? Todo ello sin contar las dictaduras que no son otra cosa que «accidentes menores» del sistema estatal en bloque.

Coinciden ceremonias recordatorias de los gestos y hechos de la Resistencia en Europa. De esa resistencia que fue nervio y espíritu de la lucha contra el fascismo. Y se celebran misas. Misas para aprobar lo que se condenó. Misas para condenar lo que entonces, en Italia y Alemania y otras partes se aprobó. Misas en las que por persona interpuesta participa Franco, quien como Hitler ayer puede decir hoy al mundo: «Aprobé el asesinato de Delgado el portugués, de la misma manera que acepté el garrote vil para Granado y el Delgado español, porque, a pesar de todo, ¿quién me va a contar a mí la liquidación de los armenios en Turquía ni la de los judíos en toda Europa?» También España persiguió a moros y a judíos sin que ello figuren desmedro de la persona de Franco. Como para nada figura en desmedro de Franco su concubinato con Hitler.

Los deportados de la gran guerra última (?) aportan el testimonio de la barbarie «hitleriana», símbolos vivientes de la gran barbarie que fue posible —y que será posible aún— por las condiciones sociales en que todos vivimos. Que fue y es posible causa del sistema político social que determina las relaciones entre los países, y entre los hombres de un mismo país. Barbarie es la muerte del general Delgado, como barbarie nos muestran las fotos que llegan del frente indochino. Fotos es las que se ofrecen, con todo lujo de detalles, las torturas aplicadas a los prisioneros para que «canten» y entreguen a su correligionarios. No sabemos si habrá o no una tercera «guerra grande» a consecuencia del frente indochino. Como ignoramos si habrá un nuevo Nagasaki, o una repetida Hiroshima. Y un nuevo Nuremberg situado —como corresponde— a disposición de los vencedores de turno, que tendrán a gala de causas a los vencidos de «criminales de guerra». ¡Qué aleatorio es el triunfo! Y que dudoso el juicio inmediato. En cuanto al de la Historia...

Ahí está el caso de los armenios. La proyección de «América, América», película de Elías Kazan, nos ofrece algunas imágenes brutales de lo que fue tal horrible acontecimiento. Se aniquiló a los «lobos, a las lobas y a los lobeznos», en el furioso afán de exterminar a todo un pueblo que ocupaba una región anexionada por los turcos. Comenzó la matanza en 1896, liquidando entonces a casi un millón de personas. En 1915, con la participación del propio Mustafá Kemal, llamado luego «Ataturk», se decidió la liquidación definitiva de los armenios. Tal lo establece la orden que más arriba reproducimos. Al socaire de la gran guerra, en la que Turquía intervino aliada a Alemania, se procedió a otra gran matanza, seguros de su impunidad. En el Tratado de Versalles se hizo mención y se esbozan promesas en favor de los armenios. Quedando incumplidas, los armenios pidieron apoyo a Rusia y hoy constituyen una de las repúblicas socialistas del Cáucaso.

No hace más que cincuenta años que tales horrores se producían. Veinticinco años después aumentaba el horror en Alemania. ¡La Humanidad progresa! ¿Quién lo duda? ¿Qué se estará gestando como nuevo horror? ¿Cómo acabar con todo esto si a cada revolución nacen nuevas matanzas, nuevos crímenes, nuevos procedimientos de autoridad...? El anarquismo ofrece soluciones nobles a condición de transformar a fondo el sistema. A condición de liquidar toda apetencia, toda práctica, todo vestigio de autoridad...

ACTUALIDAD

FASES DE GUERRA FRIA Y DE GUERRA TOTAL

por Rómulo CHAVEZ

EL intermitente rugir de los bombarderos en Vietnam, sobreestimándolos por el carácter que los motiva, sería un claro indicio que nos ayudaría a esclarecer el porqué y el por cuánto de ciertas contradicciones en el deambular, por períodos, de la guerra fría.

La permanencia norteamericana en territorio vietnamita no puede explicarse ni por codicia de minerales ni por hambre de arroz, como a menudo sucede de naciones poderosas sobre otras más débiles. Hay que buscar otras razones...

La versión oficial (discutible por lo dudosa) revela propósitos que, mirándolo de corrido y con carencia de observación detenida, indicaría una franca y leal protección a Vietnam del Sur, contra la amenaza comunista de los vietnamitas norteños, hasta el punto de proclamarse, enfáticamente, que: «... los Estados Unidos, no obstante, quieren asegurar la independencia de Vietnam, y hasta que esta independencia no esté garantizada, no habrá potencia humana capaz de forzarnos a abandonar a Vietnam.»

De hecho (que no de intenciones) en «gringolancia» se nos asevera de un anticomunismo que jamás existió, como lo revela, entre otros diversos actos, el mantener empecinadamente una Cuba comunista.

Como pueblos, como naciones que obedecen lo de primero vivir y luego filosofar, el anticomunismo es de ficción, pues, Rusia y Estados Unidos no son enemigos, nunca lo fueron, pese que es interés de ambos demostrarlo aun en el terreno de la violencia que, efectivamente, son enemigos irreductibles.

Por los hechos vividos y aun forzados a especular con algo de malicia, deducimos de esos actos un claro objetivo que sería la génesis de la guerra fría y ya de guerra total en Vietnam: evitar la proliferación de los armamentos atómicos y el control absoluto, por parte de los «grandes» de los ya existentes.

De ese solo árbol se han derivado las diversas ramas que distinta y simultáneamente han ido marcando etapas de negociaciones frustradas de una parte, y de otra los puntos neurálgicos que, aviesamente, constituyen los peligros hacia que grado de pavor es imposible prever...

Si, como dice Estados Unidos, el mantener la independencia de Vietnam del Sur es por el miedo a que también caerían sucesivamente Camboya, Tailandia, Birmania y Malasia, deberían explicarnos del mismo modo que factores concurren en el hecho de que una tal preocupación deje de sentirse respecto de Europa.

En puridad de verdad es que ya todo el mundo debe haberse iluminado en que ni los ejércitos acantonados en el corredor de Berlín ni el aparatoso organismo de «defensa» O.T.A.N., responden al temor de invasiones comunistas más allá del Elba. ¿Por qué y para qué habían de hacerlo? Cuando a la terminación de la última guerra podían haberlo hecho y no les interesó por aquello de: «quien mucho abarca poco aprieta», sin olvidar la otra razón impuesta por sus aliados yanquis: no ir más allá de Berlín, cuya sentencia obligados a tragar a Churchill y demás élites europeas con quemazón de tripas. Ese corredor a propósito establecido como manzana de discordia, debían ya barruntar los dos «grandes» que en los años a venir les sería útil para los fines preestablecidos, aun cuando la violencia, con todo el vigor ciego que entraña la guerra, se enseñoree de aquel paso de 160 kilómetros como segundo frente abierto, pues el primero ya lo abrieron, con fondo de fuego, en Vietnam.

Teorizase cuanto se quiera alrededor de todos los artilugios creados

(Termina en página 2.)

UMBRAL

Sumario del número 40:

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. NARCISO MONTURIOL.**

Volga Marcos: **JUVENTUD, TE VI PASAR.**

Felipe Alaiz: **MARIANO GAVIN, EL GUERRILLERO QUE MURIO DE UNA VEZ.**

Mastieno: **DON BENITO, HUMANISTA MODERNO.**

Angel Pingarrón Hernández: **LA PSICOLOGIA DE NUESTROS TIEMPOS.**

Jesús Prado Rodríguez: **ROSALIA CASTRO EN EL RECUERDO.**

PROGRAMA DEL FESTIVAL PAU CASALS EN PRADES.

J. Carmona: Blanco: **EL DOLMEN (cuento americano).**

M. D.: **EL CASO MASCAGNI.**

Mario Zaragoza: **¡AL CORRAL!**

X. X.: **LOS ESTUDIANTES ESPAÑOLES CONTRA EL ABSOLUTISMO.**

J. F.: **COMENTARIO A «EL MITO DE LA CRUZADA DE FRANCO».**

Noticiario, libros y profusión de dibujos y fotografías. Un número altamente documental, artístico y literario.

Precio: 1 franco.

GFP. 3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

20 MAI 1965
NUMERO 350
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Actes et enseignements

TOUS ceux qui ne retiennent des événements qui se produisent à travers le monde, que ce que la presse officielle veut bien leur apprendre, la situation à St-Domingue représente le type même de l'imbroglio politique.

D'ailleurs, cette même presse en est encore à s'interroger sur les suites qui peuvent découler de ce soulèvement. On peut lire dans de nombreux quotidiens : « Confusion persistante à St-Domingue »; et les Echos, du 12 mai, disait : « Une troisième équipe ministérielle aurait même vu le jour en province. »

Autrement dit, il existe encore des aventuriers à St-Domingue qui n'hésiteraient pas à s'approprier ce qui n'est, en définitive, qu'un acte de colère du peuple dominicain, pour servir de noirs desseins et orienter cette lutte de classe vers une voie de garage.

Il n'est pas exclu que, le Conseil de sécurité de l'O.N.U. restant, cet organisme, incapable et parasitaire que ne parvient jamais à jouer son rôle de médiateur et d'apôtre de la paix (voir affaires de Chypre et Congo), ce soit en définitive un Etat quelconque qui finisse par imposer sa «loi » aux Dominicains.

Ces faits ne sont pas nouveaux. Nous avons pu voir en 1936 comment l'Allemagne et l'Italie modifièrent le cours de l'histoire de la révolution espagnole sans que la sœur aînée de l'O.N.U., la fameuse Société des Nations, réagisse contre cet appui qui était accordé aux rebelles espagnols et maures.

En tout cas, il est clair que l'on cherche, d'une façon ou d'une autre, à imposer une autorité à ce peuple, à le soumettre, comme on a soumis d'autres peuples révoltés, par la violence et dans le sang.

C'est ainsi que Thiers en vint à bout de la glorieuse Commune de Paris; les bolcheviks réservèrent le même sort à la commune de Cronstadt et aux collectivités d'Ukraine. Plus près de nous, nous avons l'exemple de tous les pays africains, y compris l'Algérie, et, se rapprochant de Saint-Domingue, Cuba avec la dictature castriste.

Il est indéniable que les travailleurs ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour s'affranchir: trop d'expériences, trop d'actes révolutionnaires avortés doivent nous rendre plus prudents que jamais.

Nous approchons peut-être du dénouement final; une préparation intelligente de toutes les énergies révolutionnaires, un sage regroupement de tous ceux qui aiment assez la liberté pour ne pas imposer à autrui le fardeau de la servitude, et, enfin, un événement actuellement imprévisible, pourraient déterminer favorablement une transformation sociale de l'humanité.

Jour après jour, les difficultés s'accumulent pour le système capitaliste, le malaise économique s'accroît sans cesse, les palliatifs s'avèrent inefficaces et la colère populaire ne tardera pas à se manifester. Il y a des symptômes qui ne trompent pas, nous allons vers un bouleversement de la société et c'est peut-être ce qui explique un comportement aussi stupide que celui des U. S. A. qui a peur du lendemain malgré sa puissance apparente.

Il est temps que les travailleurs sortent de leur passivité et se préparent, moralement et physiquement, à ce bouleversement prochain que nous pourrions appeler révolution si nous ne craignions d'épouvanter les sujets sensibles.

Le syndicalisme révolutionnaire qui anime la C.N.T. doit, en s'inspirant de la situation présente, se préparer sans délais pour la vie économique et sociale; société qui, précisons-le encore une fois, doit abolir les classes, les privilèges et le despotisme.

LA COMMUNE

Comme chaque année, les politiciens de tout poil ne manqueront pas de se rendre au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, pour aller y insulter la mémoire des fédérés assassinés en masse après la défaite de la Commune.

Car ceux qui, aujourd'hui, trompent la classe des opprimés en lui promettant d'illusoires réformes et en lui recommandant bien de n'attendre son salut que de la générosité de ses maîtres, ne manqueraient pas, si les événements les y contraignaient, d'être du côté de la barricade où l'on assassine au nom de l'ordre capitaliste, au nom du maintien des privilèges de l'exploitation. Et ce ne serait pas la première fois.

Devant le défaitisme révolutionnaire des réformistes de toutes tendances, nous devons réaffirmer le mot d'ordre qui, de tout temps, a dressé les exploités contre leurs exploiteurs : « Travailleurs, brisez vos chaînes ! »

Devant les manœuvres grossières des partis politiques pour s'emparer et se revendiquer de tous les événements révolutionnaires historiques, dont il déforment la signification véritable, nous devons être présents pour rétablir la vérité historique et idéologique. Comment un système et une idéologie autoritaires écrasant l'individu et le travailleur sous l'appareil d'une bureaucratie aussi inutile que vorace pourrait-il se réclamer de la Commune dont le premier acte fut de jeter les bases du fédéralisme et de déclarer : « Toutes les organisations municipales existantes sont cassées et remplacées dans toutes les communes fédérées par des comités qui exerceront tous les pouvoirs sous le contrôle immédiat du peuple. »

Comment ceux qui visent à maintenir le système capitaliste et ses institutions ou qui cherchent à le remplacer par un système coercitif centraliste et autoritaire aboutissant au même résultat — exploitation et asservissement — pourraient-ils se réclamer de la Commune dont les instigateurs placardaient une affiche commençant par ces mots : « La machine administrative et gouvernementale de l'Etat, étant devenue impuissante, est abolie. »

Les appels de la Commune ne se terminaient pas par la formule : « Aux urnes », mais par celle-ci : « Aux armes ! »

Elle nous rappelle, comme toute l'histoire du mouvement ouvrier, que les exploités n'ont été victorieux que dans les seules circonstances où ils ont admis en principe initial qu'à la contrainte, à la violence et à la force du capital et de l'Etat on ne devait et on ne pouvait opposer que la force et la violence prolétariennes.

Nous devons être présents aux diverses manifestations organisées à l'occasion de l'anniversaire du massacre des fédérés, non pas à la traîne des « organisations de masse » qui sont les valets du capitalisme, mais en dehors d'elles et, au besoin, en opposition pour rappeler que la Commune avait aboli en premier lieu le principe qui est le soutien de toutes les formes d'exploitation : le principe d'autorité.

Devant ceux qui voudront ensevelir l'instinct de révolte des communards dans les plis délavés du drapeau tricolore nous devons dresser le drapeau rouge et noir de la misère et du sang.

SEVY

Notre meeting du 1er Mai à Paris

Exposé du camarade Raymond Fauchois

Tout craque, tout fout le camp, le régime capitaliste, libéral ou étatique, crève. On nous dit que cela va changer parce que, heureusement, on va voter. On a voté aux Etats-Unis : on a eu Johnson, on aurait pu avoir Goldwater qui, moins intelligent, ne cache pas le fond de sa pensée et nous avoue que nous dansons actuellement sur un volcan. En France, les élections municipales nous ont montré tout simplement que plus cela doit changer et plus c'est la même chose. On revotera à la fin de l'année pour élire un nouveau chef de la cour des miracles et tout cela n'a aucune signification.

Le régime capitaliste est dépassé et ne parvient pas à sortir de ses contradictions et du marasme économique dans lequel il nous a entraînés. Car il ne s'agit plus maintenant de produire, mais de vendre la production. Si l'on distribuait celle-ci, ce serait bien sûr plus simple, mais ce serait reconnaître la défaite du système capitaliste et lorsque l'argent se trouve amassé par quelques-uns, il est évident qu'il n'y a aucun pouvoir d'achat. Voilà la grande contradiction. Partout, on prêche l'austérité à ceux qui produisent, aux travailleurs. Ce qu'on ne leur dit pas c'est que cette austérité est nécessaire pour sauvegarder le système capitaliste international de ses contradictions en faisant se serrer la ceinture au monde ouvrier.

Aucun des miracles que nous avait promis le grand sorcier De Gaulle ne s'est produit. Il essaie pourtant de donner le change et a commencé sa campagne électorale malgré le marasme économique qui règne en France et que l'on ne peut cacher plus longtemps, malgré les déclarations optimistes de notre ministre des Finances, Giscard d'Estaing. La reprise saisonnière dans les secteurs comme celui de l'automobile ne peut faire oublier le marasme économique et la récession, car on ne nous dit pas que, d'une année à l'autre, et malgré cette reprise passagère, c'est une baisse de production de 16 % qui doit être enregistrée. On ne nous dit pas non plus que certaines entreprises textiles sont réduites à des horaires de travail de 16 heures par semaine lorsqu'elles ne sont pas obligées de fermer leurs portes et de licencier leur personnel.

Le marché commun, dont on voudrait nous faire croire tant de bien, n'est qu'un recul des frontières, un nouveau genre de colonialisme qui profite à la minorité des exploiteurs. Nous ne voulons plus, pour notre part, aucune frontière.

Le capitalisme essaie de durer. Mais, parmi les travailleurs, une certaine prise de conscience, de laquelle on peut espérer beaucoup, s'est produite. La réalité oblige à réfléchir et si l'on se dit que posséder voiture, frigo, etc., c'est bien, on commence également à se demander si, malgré tout, le pain du lendemain sera assuré. Cette prise de conscience peut être très favorable pour le mouvement ouvrier si nous savons affirmer la valeur de l'anarcho-syndicalisme au moment opportun.

Aux Etats-Unis, malgré ce qu'on nous dit, la faillite économique est également indéniable. Et la faillite politique, qui se manifeste notamment par l'expression d'un racisme aussi abject qu'absurde, n'est pas moins visible. Au nom du prétexte anti-communiste mais pour sauvegarder en réalité l'hégémonie capitaliste, les Etats-Unis n'hésitent pas à asservir les peuples par la force armée.

Bien qu'elle semble démentielle, la guerre atomique nous menace. On construit partout des abris anti-atomiques, car les exploiteurs songent à sauvegarder leur peau et n'hésiteront pas, dans ces conditions, à déclencher le conflit atomique car, pour le capitalisme international, seules deux solutions se présentent : disparaître ou déclencher la guerre qui amènerait non seulement une reprise des affaires mais encore un écrasement temporaire du prolétariat.

Où sont donc les quarantes heures ? Le patronat ne veut même pas admettre d'y revenir. Le profit augmente dans des proportions énormes, alors que diminue le pouvoir d'achat des classes laborieuses.

En Espagne, une récente série d'interviews réalisées à la radio française montre que le climat est là-bas assez décevant par certains côtés. Les étudiants interrogés à l'occasion de cette série d'émissions, dont quelques-uns se réclamaient du socialisme, ont déclaré qu'ils revendiquaient un syndicalisme libre. Mais que feront-ils demain lorsqu'ils occuperont des fonctions dans le système d'Etat ? Car ils ne se définissent pas comme des ouvriers. Ceux-ci aussi souhaitent un syndicalisme libre, mais veulent y parvenir par une évolution dans la légalité et déclarent que l'Espagne doit être gouvernée par des lois et non par des personnes. Mais n'est-ce pas un certain nombre, très restreint, de personnes qui font les lois ? Heureusement, nous pensons qu'il y a encore une autre Espagne, celle qui n'a pas été invitée à s'exprimer, celle des étudiants et des ouvriers anarchistes et anarcho-syndicalistes, celle qui se dressera en face de ce propriétaire terrien, venu sans doute au micro pour insulter la misère de ceux qui souffrent, qui se déclara tout à fait solidaire du franquisme et condamna toute action revendicative.

A la C.N.T.F., nous pensons à l'avenir. Quand Franco crèvera, un tel monstre ne peut que crever, ceux des Espagnols qui retourneront là-bas auront du pain sur la planche s'ils veulent instaurer une organisation sociale digne de ce nom. Ils auront à subir notamment la coalition des Etats capitalistes qui ont fait en Espagne des investissements et, comme les Etats-Unis, y ont installé des bases militaires. Ils auront donc besoin de l'aide effective du prolétariat international, si ce dernier a encore une conscience de classe.

Pour que cela soit possible, pour que les mouvements libertaires, actuellement désorganisés, se redressent, il est nécessaire de combattre toute compromission. Collaborer avec les partis politiques et les centrales syndicales réformistes, c'est faire fausse route, car collaborer c'est capituler.

Les partis politiques nous montrent chaque jour leur hypocrisie et l'on ne serait pas étonné, si le ministre des Affaires Etrangères de l'Union Soviétique continue sa politique, de voir les communistes voter demain pour De Gaulle.

Quant aux organisations syndicales réformistes, elles déclarent à présent ouvertement qu'elles ne sont pas révolutionnaires et n'hésitent pas à défendre les institutions en place.

Ces éléments qui prétendent défendre la classe ouvrière et sont contre-révolutionnaires, n'hésitent pas non plus à créer la confusion parmi les travailleurs comme le fait un certain Hébert qui, tout en se réclamant de l'anarcho-syndicalisme, soutient la candidature aux élections du briseur de grèves André Morice. Collaborer c'est se préparer à changer de maîtres, tout simplement, et cela nous ne l'admettrons jamais. Car nous voulons rester fidèles à nos principes et nous pensons que collaborer serait à la fois trahir nos propres intérêts et renier touts ceux qui ont lutté et ont donné leur vie, comme les « martyrs de Chicago » pour que triomphent la liberté et la justice.

Conclusion

Pour conclure, le camarade Roda rappelle que le capitalisme ne survit que grâce aux associations capital-travail et que seule une prise de conscience de classe internationale pourra mener les travailleurs vers la victoire définitive. Le franquisme n'est qu'une des faces du fascisme et du capitalisme. Nous devons lui opposer l'internationalisme prolétarien.

Adhésions

ALLIANCE OUVRIERE ANARCHISTE

« A l'occasion du premier Mai 1965, le secrétariat de l'A.O.A. adresse aux camarades de la C.N.T. et à tous les travailleurs présents au meeting d'affirmation anarcho-syndicaliste que la 2e U R. de la C.N.T. organise le 2 mai à Paris, son salut fraternel ainsi que le salut de tous les militants anarchistes d'expression française.

L'A.O.A. formule l'espoir qu'une collaboration étroite entre anarchistes et anarcho-syndicalistes se consolidera rapidement. La propagande syndicaliste et la propagande anarchiste peuvent, comme l'a déclaré Jean Grave dans son livre « Réformes, Révolutions », se prêter un appui mutuel, mais ne peuvent se suppléer l'une l'autre.

Nous pensons, avec vous, que le premier mai 1965 sera le prélude de cette collaboration mutuelle pour que renaisse un véritable mouvement ouvrier et révolutionnaire. »

UNION DES GROUPES ANARCHISTES COMMUNISTES

« L'U.G.A.C. salue le meeting du premier Mai, organisé par la C.N.T. Elle assure tous les participants de son soutien indéfectible à leur lutte.

Face à toutes les formes de répression, elle lance un appel à la solidarité révolutionnaire.

Nous qui restons solidaires de tous les peuples lésés et opprimés, devons, tous ensemble, mener le combat pour la justice et la liberté.

Vive le premier Mai ! »

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

LA PEUR

Fin avril 1965, Goldwater, à Paris, déclarait : « Johnson fait ma politique, mais la fait mal »; il souhaitait l'intervention américaine, par la force, partout où des problèmes internationaux pouvaient subsister pour les Etats-Unis. Quelques jours plus tard le président Johnson faisait débarquer ses troupes sur le territoire de la République Dominicaine et survoler ce pays par ses derniers modèles de bombardiers supersoniques. Cette intervention militaire américaine était faite au mépris de la Charte de l'O. E. A.

Juan Bosch, leader du parti révolutionnaire dominicain, a pu déclarer : « Les Etats-Unis ont perdu leur autorité morale auprès des petites nations comme porte-parole de la démocratie. » Et Goldwater, triomphant, d'approuver, cette fois, Johnson, en déclarant : « Nous ne lui donnons pas ce nom, et cependant l'idée du « gros bâton » me plaît. Ça a toujours marché. Je suis content que le Président ait changé de tactique. »

Ainsi, la politique du capitalisme américain, grâce à la propagande du goldwatérisme, s'impose aux Etats-Unis. Johnson, qui se prétendait être l'héritier politique de Kennedy, fait celle de Goldwater; c'est la diplomatie de « la canonnière », c'est l'imposition de la volonté d'un Etat, ou de quelques capitalistes de cet Etat, sur des peuples plus faibles. Que penser, aujourd'hui, des Etats-Unis qui ont critiqué Hitler à Munich les invasions des pays voisins de l'Allemagne hitlérienne ? La loi du plus fort est-elle toujours la meilleure ? Certainement pour Goldwater et pour les néo-nazis dont il est le chef.

Celui qui abaisse l'homme en exigeant par la force sa soumission, peut-il prétendre être à l'avant-garde de la civilisation ? Cette morale de la reconnaissance de la force, ces mensonges patriotiques ne recouvrent-ils pas les plus basses escroqueries ? Exalter la beauté de la force, du pouvoir, de la race, en exigeant que les plus conscients, les plus humains, soient abaissés au niveau de l'esclavage — l'exploitation du capitalisme étant la dernière manifestation de l'esclavage —, n'est-ce pas l'abandon de toute élévation de l'individu et le retour aux lois de la jungle ?

Toute cette doctrine de race, du sang, de la pureté ou de l'impureté des individus, n'a pour but que de les grouper sous une bannière, dont le but est la défense des privilèges, des pouvoirs, qui peuvent se trouver menacés par l'élévation de la classe des travailleurs.

Tenaillés par une terreur intime, les représentants de ces théories rétrogrades, qui sentent que les travailleurs pourraient, demain, s'ils s'entendaient, les mettre le dos au mur, sont dominés par l'instinct de conservation et n'hésitent pas à développer, sur le plan international, des principes contraire à toute humanité, pensant se libérer par des révolutions de racistes ou des guerres, de tous ceux qui peuvent porter tort à leur pouvoir et leur domination.

L'idéal du racisme et du néo-nazisme est le plus vil; avec ses manifestations de force, d'écrasement, d'injustice, il ne recouvre, en réalité, que le plus bas des sentiments : la peur.

RENE VILLARD

...A chacun selon ses besoins !

Pourquoi donner à chacun selon ses besoins ?

Parce que ce principe constitue la condition essentielle, indispensable de l'existence, de la vie en général, aussi bien du point de vue physiologique que du point de vue social.

Notre sang cesserait de circuler à l'instant, si sa répartition dans les vaisseaux ne s'effectuait d'après ce principe.

Chaque parcelle du corps animal absorbe la quantité d'aliments qui lui est nécessaire et non la quantité qui peut être mise à sa disposition.

Si une partie du corps perd son sang, quelle qu'en soit la cause, ce sang est vite remplacé par l'afflux provenant de toutes les autres parties du corps.

L'organe en fonction absorbe plus de nourriture que s'il est au repos On pourrait supposer qu'il reçoit par rapport au travail fourni. Cela est vrai, mais le but de cet organe est celui de remplir une fonction bénéficiant à tout l'organisme et non celui de recevoir sa nourriture. Le fait de recevoir la nourriture est un besoin et non une récompense ni un stimulant.

Les espèces animales existent à condition de pratiquer le principe « à chacun selon ses besoins ».

Si les humains pratiquent le mercantilisme, la rançon, le vol selon le droit de propriété, l'élimination réciproque à petite et grande échelle, ils pratiquent aussi l'entraide, le secours mutuel, c'est-à-dire le principe « à chacun selon ses besoins ».

Qui aurait l'idée de laisser les enfants mourir de faim sous prétexte qu'ils ne peuvent payer ce qu'on leur donne ?

L'espèce pourrait-elle continuer d'exister sans l'application, au moins partielle, de notre principe ?

Si donc, notre principe est l'élément essentiel de la vie. Pourquoi se refuser de l'adopter dans toutes les activités humaines ?

Les humains s'en sont écartés par aberration. Les plus farouches adversaires de ce principe sont obligés d'y revenir constamment. Ils le pratiquent à l'intérieur de leur famille, dans certains groupements et même dans divers aspect de l'activité politique.

Le principe « à chacun selon ses besoins » est l'élan vital, le ciment de la vie, de toute vie.

En s'écartant de ce principe, on s'écarte de la vie. Cela est si vrai que, c'est parce que les humains négligent ce principe que nous risquons d'aller tous vers la mort prématurée, vers la disparition des espèces par la guerre nucléaire.

Il est encore temps de se ressaisir, de surmonter le péril, de préserver l'avenir.

Il est difficile d'extirper d'un seul coup les vices humains, les coutumes malsaines, les préjugés, les idées erronées.

Commençons par nous faire à l'idée qu'il est possible de continuer à vivre, d'éviter la catastrophe guerrière, catastrophe que nous préparons inconsciemment nous-mêmes. Groupons-nous en syndicats révolutionnaires, qui seront aussi des groupements de résistance à la guerre, où nous pouvons nous épanouir selon notre principe qui est celui de l'Association Internationale des Travailleurs.

Si nous étions capables d'élever suffisamment l'A. I. T. son ombre suffirait à éliminer, comme l'ombre des grands arbres élimine la mauvaise herbe, le système mercantile avec tout ce qu'il comporte de misères dans l'abondance et de dictatures, de guerres d'extermination au siècle où la science et le progrès triomphent de la nature.

J. CAPDEVILA

Notre meeting de Bordeaux

(Suite)

Après avoir rappelé le crime dont s'était rendu coupable le capitalisme américain en 1887, par l'odieuse pendaison des martyrs de Chicago, elle souligne qu'aujourd'hui encore c'est pour sauvergarder des privilèges que les soldats américains continuent à tuer des innocents au Viet-nam et à Saint-Domingue.

Elle reviendra ensuite en Europe pour dénoncer la duplicité de certaines alliances; mais une grande partie de son exposé fut consacré au problème ibérique. Le récent assassinat du général Delgado a retenu, une fois de plus, tous les regards vers ce coin d'Europe qui reste, avec ses abominables exactions et les crimes sanguinaires des continuateurs du nazisme, la honte de toute une civilisation. Aussi, est-ce avec une certaine émotion qu'elle évoque le sacrifice de tous les résistants à l'oppression et à la dictature d'Espagne et du Portugal. Elle salue ensuite les luttes qui se déroulent actuellement outre Pyrénées et exprime son ferme espoir quant à l'avenir de ces peuples noyés dans la misère, mais assez courageux pour en sortir un jour. Elle pense, même, que le jour n'est peut-être pas si loin et que les travailleurs du monde entier auront encore une leçon d'exemple sur les moyens d'émancipation des masses laborieuses.

La péninsule Ibérique, dit-elle, reste l'espoir le plus sûr du prolétariat dans sa marche vers sa libération totale et, de plus, trop de symptômes condamnent actuellement les régimes franquiste et salazarien pour qu'ils ne soient, à brève échéance, précipités vers leur perte.

Inutile de préciser que cette éventualité fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements.

Nous applaudissons, nous aussi, à la perspective de voir enfin le peuple ibérique libre de ses destinées et surtout libérés de l'horrible cauchemar qu'ils vivent en ce moment.

Avant de terminer, remercions la presse locale qui a si aimablement reproduit dans ses colonnes la tenue de notre meeting et partie des inquiétudes et des espoirs qui y ont été évoqués.

Nous publions ci-contre une partie du communiqué du quotidien *La France* de Bordeaux.

Nombreux travailleurs espagnols au rassemblement de la C. N. T.

La grande salle du cinéma des Capucins était copieusement garnie, samedi matin, à l'occasion du meeting de la Fédération nationale de la C.N.T., meeting qui groupait des représentants venus des départements limitrophes et, bien sûr, de Bordeaux et de la Gironde.

Au cours de cette manifestation, présidée par M. Jean Coulardeau (étudiant, membre du Mouvement libertaire), Mme Federica Montseny, représentante de la C.N.T. espagnole, devait souligner les problèmes de la classe ouvrière de son pays et la lutte qu'elle livre toujours contre le régime des franquistes.

Mais l'orateur principal était M. Joseph Soriano, secrétaire général de la C.N.T. française. Celui-ci fit l'historique des premier Mai depuis leur origine, évoqua des événements de Chicago, des divers mouvements français d'il y a soixante-dix ans qui leur firent écho et rappela que les revendications des ouvriers, à l'orée du « siècle de la machine » — à savoir une réduction de travail et un mieux vivre — sont toujours d'une brûlante actualité.

On notait aussi la présence, à la tribune, de M. Mulero, responsable de l'alliance syndicale espagnole, et de M. Alonzo, responsable de la C. N. T. française.—(«La France ».)

TOURS
dimanche 23 mai, à 9 h. 30
salle Balzac, Rue L.-de-Vinci
GRAND MEETING
d'affirmation
anarcho-syndicaliste
Avec la participation
D'un jeune anarcho-syndicaliste,
J. SORIANO
A. LAMELA
F. ISGLEAS

Les Flibustiers

Aux 17e et 18e siècles, ils écumaient les mers. Corsaires de toutes nations, généralement agréés par leurs suzerains qui partageaient leurs butins, la légende faisait de ces gangsters des héros nationaux. Chasseurs de nègres, ils vendaient leurs cargaisons humaines à tous les Européens émigrés aux Amériques, que, ni la bible, ni l'évangile n'empêchaient de participer à la plus honteuse des exploitations : l'esclavage !

La mer fut pendant longtemps ce domaine immense où celui qui en possédait la maîtrise, contrôlait ainsi les continents et les soumettait à son hégémonie. L'aviation, l'exploitation de l'atome ont fait reculer l'avantage des forces maritimes, mais à l'égard des peuples en voie de décolonisation, à l'égard des peuples mineurs dans l'art de la destruction, et qui ne possèdent — même s'ils ont des côtes — aucune marine militaire, les flibustiers restent, pour ces petites nations, les pilleurs assoiffés de razzias...

Quand Hitler était las de lire les invectives qui lui étaient adressées par les Américains, il déclarait, avec son cynisme habituel : « Nous n'avons pas de leçons à recevoir des lyncheurs de nègres ! »

Mais les lyncheurs de nègres, qui doivent à ces pauvres bougres, la majeure partie de leurs immenses richesses, n'en continuent pas moins à considérer qu'étant désormais possesseurs de la plus grande puissance maritime du monde, le nègre ne peut avoir d'autre ambition que celle de se laisser piller ou de subir leurs violences...

Ce sont les corsaires de la Liberté !

C'est au nom de la liberté que ces flibustiers envahissent les pays qui se refusent à subir la spiritualité du dollar et ses honteuses exploitations matérielles...

C'est au nom de la liberté que ce pays de corsaires s'efforce d'intervenir dans l'orientation politique de tous les pays, à seule fin que ne soit jamais condamné l'utilisation du dollar comme mesure de l'humanisme.

C'est au nom de la liberté que ces descendants de trappeurs interviennent pour traquer les apôtres du socialisme et de la lutte contre l'exploitation de l'homme.

(Suite page 2.)

MISCELANEA

LIBERTAD, Fraternidad, Igualdad y Solidaridad, en su más noble y bella acepción, son nuestros principios. Pero ello nada debe tener que ver con el sentimentalismo, porque desgraciadamente, desde que el mundo es mundo, el sentimentalismo no ha servido para ahorrar ningún dolor al género humano.

En estos instantes en que el grito desgarrador de la humanidad doliente vibra en todos los ámbitos, impone en forma imperativa a todos los hombres, que olviden las palabras y emprendan las grandes realizaciones; el minuto marca que debemos dejar de ser eco, porque pone en nuestras bocas los enormes anatemas.

En la prensa, en la tribuna, en la calle, en no importa el lugar se leen y se oyen quejas contra alguna infamia gubernamental, protestas contra los latrocinios que a diario se realizan en las instituciones que directa o indirectamente dependen del Estado, se oyen gritos de indignación contra la burda o inteligente especulación del capitalista que no se detiene en pelillos más o menos cuando de acrecentar su riqueza se trata; pero tales quejas y tales gritos no se definen casi nunca. Se grita contra el gobierno y se pide al mismo tiempo un cambio de gobierno: no se exige la destrucción total o la desaparición definitiva de la máquina estatal en todas sus formas. Se grita contra el capitalista, pero sin intención de destruir semejante sistema agobiador y ladrón, sino que para cambiarlo de manos o reformarlo por medio de la creación de una burocracia —llámese ésta como se llame—, que se convertiría en una nueva explotación: la explotación practicada directamente desde la cúspide del Poder y la riqueza acaparadas. No se exige una transformación social verdaderamente comunitaria y anárquica donde no quepan monopolios y esclavitudes de ninguna especie. La inmensa mayoría no se queja ni protesta contra ese gran especulador anónimo —o descarado—, que todos conocemos: el Estado.

El Estado es algo así como un inmenso pulpo invisible, pero cuyos flexibles tentáculos introduce hasta en la más miserable de las chozas.

El Estado es capaz de vendernos hasta los impuestos que cobra a los que producen, especialmente a los que nada poseen. Y de ganarse con cada peso que vende un noventicinco por ciento. Rodopis construyó la pirámide de Micerino valiéndose de los mismos recursos. Baste como muestra un botón. ¿Para qué vamos a seguir reseñando los ramerismos estatales? Quien desee otras muestras puede leer a Moisés que refiere muchos hechos análogos. Hechos que han sufrido infinitas modificaciones para conseguir los mismos resultados. Por algo han transcurrido cuarenta y un siglos desde entonces. Y durante todo ese tiempo la fecundidad de las huestes estatales ha sido realmente fructífera.

Los enamorados del Estado llegaron a crear la Ley para burlarla. Y hasta la magnífica idea de las cooperativas agrícolas y socializaciones, en sitios donde el Estado es dueño de todo, produce para él las más grandes utilidades: las herramientas, la tierra, el trabajo, los frutos, los ponen los agricultores a quienes el Estado denomina «trabajadores asociados»; pero él, su burocracia inmensa y los que mandan, no trabajan: se instalan en oficinas y en cuarteles como gerentes y comisarios, y, como son los dueños de la idea, se llevan la parte del león.

Gracias al talento estatal existen los partidos revolucionarios; pero como también inventaron las actividades contrarevolucionarias, cuentan con tajada segura para muchos años y no es de esperar que por sí mismos se disuelvan y dediquen sus «esfuerzos» y «talentos» policíacos al trabajo. Inventaron también el sabotaje intencional; de lo que se desprende que el sabotaje contrarrevolucionario no terminará en tanto hayan organismos en ejercicio para tal efecto: cuando ni por la mente de ningún esclavo pase la idea de rebelarse contra la opresión, los grupos armados contra el sabotaje se encargarán de sabotear al mismísimo sursumcorda si es preciso.

De todo lo que es capaz un solo Estado erigido en dueño y señor de vidas y haciendas se podrían escribir mil volúmenes. Pero no merece la pena perder espacio reseñando noticias tan características y a la vista del más indiferente.

⁂

Entendemos que un buen amigo es aquel que sabe alentarnos, defendernos o censurarnos según sean nuestros actos o nuestras necesidades.

⁂

Los indios del sur de Chile acaban de rebelarse y tomar posesión de cuatro fundos. Los «guardadores del orden y la tranquilidad» se han apresurado a salir en defensa de los latifundistas y han causado violentamente varias víctimas entre los indígenas. Sin duda que la Ley triunfará y todo quedará como antes. Pero cabe un comentario:

Se supone que los propietarios de tierra ¡tan patrióticos que son!, si han de tener «derechos» sobre la misma es con el fin de hacerla producir. No se exige siquiera que ellos la trabajen, sino que simplemente la tierra produzca para beneficio del país. Pues bien: hay que reconocer que esos latifundistas abusan de la musulmana paciencia del pueblo. Burlan las leyes y hacen caso omiso del erial en que mantienen los fondos que consideran de su propiedad. Nada a decir sobre la propiedad después del análisis que sobre la misma realizó Proudhon. Pero el asunto que nos ocupa es todavía más grave.

Las tierras del sur debían ser —más que ninguna otra—, colonizadas hace tiempo y entregadas a hombres que realmente las cultivasen. Porque desde Bella Vista Bombaló, frontera chileno argentina, pasando por Punta Dúngenes y siguiendo en línea recta hasta Lago Argentino, que, aun cuando el nombre no lo indique es territorio chileno, hasta llegar a Río Seco, que se encuentra a pocos kilómetros de Punta Arenas, hay más de sesenta leguas cuadradas. Y parecerá increíble, pero es rigurosamente cierto, que en toda esa extensión de tierra, no se siembra sino lo extrictamente necesario para el consumo de las haciendas. No se le vende a nadie ni una papa (patata). No es que el terreno que se encuentra fuera del radio de las estancias no se preste para el cultivo; es que a los grandes terratenientes de aquella región no les conviene sembrarlo porque perjudicarían sus intereses. Estos señores son los que extorsionan a los pobres chilotes. No es extraño que impulsados por el hambre, los indios se hayan atrevido a invadir las tierras.

COSME PAULES

Primero de Mayo en Dreux

CON un público compuesto de cuatro generaciones —pues los hubo de todas las edades—, dio comienzo en la pequeña, pero nutrida sala destinada al efecto, el acto en recordación del 1.º de Mayo.

Algo nos falló. La colaboración del compañero Edgar Emilio Rodríguez, a quien se esperaba con impaciente agrado en Dreux, por parte de aquellos que recordaban los buenos tiempos de su estancia en esta localidad, bien que el imponderable que imposibilitó su asistencia, era más que justificado. Falló también el joven que debía sustituirle. De lo cual la presidencia informó a los asistentes, después de su saludo alusivo a quienes en aquellos momentos en España, como en Francia y en distintas partes del mundo, celebraban, vivían un auténtico 1.º de Mayo, exigiendo de sus patronos o de sus gobiernos, reivindicaciones sociales.

Después de leída la adhesión de la F. L. de Evreux, entregada por un grupito de compañeros de la misma que asistieron al acto, la presidencia cede la palabra al compañero Conrado Lizcano, con fundada esperanza de que su intervención lograra colmar la laguna motivada por la ausencia del orador juvenil.

Efectivamente, la exposición del compañero Lizcano es interesantísima y rica en imágenes, como sabrosos refranes, para que nos atrevamos a reproducirla siquiera en síntesis, con riesgo de mutilar en exceso su pensamiento y deformar su estilo. Nos limitaremos más bien a hacer de ella un trazado impresionista, destacando los principales puntos de arranque del tema desarrollado.

Su introducción invoca el 1.º de Mayo: «...No es evocando el glorioso pasado con la fanfarria del discurso demagógico y el artículo enmiástico, con el número extraordinario a dos colores, como tenemos que reunir los materiales que nos permitan levantar el edificio del mañana...» «...Lo esencial es saber seleccionar, lo bueno, lo útil, lo fecundo y lo justo de antaño para injertarlo en la vida de hogaño, que de una o de otra manera, más de prisa o más despacio, con nosotros o sin nosotros, vaya construyendo el porvenir...»

Explica la proyección histórica de esta fecha, procursora de más osadas gestas. Su mixtificación oficial en la España y Portugal de hoy, y cómo el pueblo ibero —cuya semblanza e identidad destaca— le ofrece el mejor mentís, a esa comedia oficial, organizado para ese día manifestaciones obreras, protestas estudiantiles, reafirmando una vez el malestar social que vive la península Ibérica y su voluntad de abrir paso al progreso y a la libertad.

Valiéndose del símbolo cervantino, Quijote y Sancho Panza, define su tesis aplicada al contexto social de nuestro pueblo en la necesidad de concurrir las voluntades, asociando la idealidad del Quijote y el realismo de Sancho, para abrir con acierto vías al porvenir.

Dice, cuando explica el fenómeno de influencia y de prestigio que alcanzó en España nuestra C.N.T.: «... Su pluma la mojaban en la tinta del sentimiento popular...» «... Sus militantes eran carne y uña de ese mismo pueblo al que comunicaban sus deseos, sus afanes, sus necesidades...»

Tras unas pinceladas sobre el régimen franquista, la emigración y el negocio que ello le reporta, insiste sobre la necesidad que España tiene de nuestro concurso y nosotros del concurso de todos aquellos que, lealmente, desean combatir la dictadura y los totalitarismos de todo color.

Analiza la situación de la península. Las particularidades de las clases dominantes, y lo que es consustancial y paralelo entre esos dos pueblos, España y Portugal. Explorando el mañana, asentado en experiencias del propio pasado, añade: «... Intérpretes de ese porvenir, lo han sido quizás, con celo profético, dos organizaciones de lengua española. Fieles a su condición federalista de arranque proudhoniano, la Federación Anarquista Ibérica y la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, han visto siempre al pueblo portugués y al pueblo español, bajo un mismo prisma peninsular, como establece su origen celtíbero común, como determinan las leyes naturales de la historia y de la geografía...» «... En España, que es la cuna floreciente más antigua de las nacionalidades, los fueros regionales, las autonomías locales y donde brilló a más altura que ninguna parte el pensamiento federalista de Pi y Margall, impregnado de humanismo y de anarquismo vecinal y funcional...»

«Quizás ha llegado el momento de desempolvar la rica colección de folletos concebida por el pensador libertario Felipe Alaiz intitulada «Hacia una Federación de Autonomías Ibéricas». A mi juicio ahí se halla la matriz de lo que puede y debe ser mañana la organización política, social, cultural y moral de los pueblos que viven y conviven en nuestra piel de toro.»

El pensamiento filosófico y social de Carlos Marx, desdoblado en su dos caras: socialismo parlamentario y comunismo estatal, hemos visto lo que da de sí —dice—, citando los países afectados por tales regímenes: Dinamarca, Inglaterra, Suecia, Rusia y satélites, China, etc.

Define el comunismo libertario en su ordenamiento económico, poniendo al servicio de la comunidad, todos los instrumentos de producción y de consumo, de la cultura, el arte, la técnica, la ciencia, «para ser usufructuados individualmente con arreglo al principio: «de cada uno según sus fuerzas, a cada uno según sus necesidades».

«Lo que hay de vivo y potencial en la España de hoy —arguye— es la clase trabajadora y las élites juveniles del pensamiento y la cultura que pujan por abrirse paso entre los zarzales del pasado y las barreras fascistas del presente.»

Termina: «En España no se plantea ahora un problema de monarquía o de república, sino de libertad o tiranía, de progreso o de retroceso, de humillación o de dignidad.»

La presidencia invita a los asistentes a formular las objeciones o aclaraciones si desean hacérselas al orador, y como nadie desea intervenir, cierra el acto reafirmando que el derecho, el sentido de la libertad sólo se conquista y se disfruta anulando la autoridad y que la mejor manera de no ser regido es rigiéndose uno mismo. No basta con la insurrección para derribar al régimen que tiraniza; lo que importa es crear por nosotros mismos las primeras células, las primeras entidades, instituciones autónomas de orden económico, artístico, cultural o científico, y darles el máximo de expansión; defenderlas del absolutismo y la centralización, haciéndolo inútil, ya que sin esa participación fértil y activa, el Estado, no importa en qué nombre, tratará de reorganizarse siempre.

El público, aún numeroso, continuó en la sala. Ambiente dicharachero y fraterno. Triunfo de las voluntariosas jovencitas distribuyendo, mediante pago, el valiente y evocador vocero juvenil *Ruta* de Bélgica y orgullo de zagal de nueve años que tendió ufano el producto de venta de algún libro y folletos, cumpliendo por propia iniciativa y con aire responsable, la función de librero circunstancial.

El día terminó felizmente con el grupito de compañeros de París que acompañaron al orador, visitando el taller acogedor de Lamolla, donde uno no se cansa de relagar los ojos y el espíritu con la infinita variedad de su producción pictórica.

CORRESPONSAL

Dreux, 7 de mayo de 1965.

Nota suriana

A todos los compañeros del Sindicato C.N.T. de Suria (Barcelona):

Esta nota tiene por objeto hacer una relación de todos los compañeros surianos que se encuentran en Francia y demás países extranjeros. Objeto de dicha relación, digámoslo claramente: los militantes que en los grandes días de luchas sociales supieron llevar a nuestra organización a una altura digna de la misma, no pueden dejar su historia en el olvido; y es por ello que, puestos en relación varios militantes, hacemos esta llamada para, si es posible a pesar de distancias, establecer de nuevo una relación que sirva de recordatorio de los compañeros caídos en las luchas por la libertad tan querida de todos nosotros, tratándose, por otra parte de no olvidar que hay jóvenes, hijos de la militancia de Suria, que buscan saber y tienen fe en nuestras ideas, esperando una histórica de todas aquellas luchas que el Sindicato C.N.T. de Suria supo llevar a cabo.

Para informes y relación dirigirse a Manuel Torres, 12, rue Ninon, Villeneuve-sur-Lot, (Lot-et-Gne.) Francia.

LA MAYOR MISERIA

MISERIA no es la absoluta carencia de medios para la adquisición de cuanto estimamos necesarios a nuestra existencia física. Pero lo es el desconocimiento de nuestra condición humana con todo lo que humanamente necesitamos para contribuir a nuestra propia dignidad. Esa es y no otra, la mayor miseria. Y ésta la arrastramos hace veinticinco años, y mucho más, los españoles que andamos dentro y fuera de casa.

Nosotros, los emigrados desde el vacío y en el vacío de una personalidad nutrida por un Estado fariseo, cimentado en sangre inocente, sostenido por la indignidad y la mentira, debemos nuestras inconsciencias a un cuarto del siglo de sinrazones y oscurantismo, de envilecimiento nacional y desintegración de cadáver tan callado como corrupto. Nuestra personalidad se ha formado, a pesar nuestro, en un campo baldío sin más riego que el de la impostura y la sinrazón, ni más cuidado que el de nuestras secretas inquietudes y apetencias; impotentes, en nuestro aislamiento, para dar un libre y necesario curso a nuestra humanísima necesidad de formarnos en el pensamiento puro, que no lo es más que cuando está dotado y dota al mismo tiempo a otros de la libertad, esa libertad que nos taló el franquismo y que nosotros hemos comenzado a vislumbrar, partiendo de una sed intuitiva, aunque informe, cuando nuestra desgraciada posición de siervos ha visto fuera de nuestra tierra lo que inútilmente allí hubiéramos buscado o, más triste aún, nunca tuvimos intención de buscar. Esa es nuestra miseria y ese es el más rotundo y desmesurado triunfo de Franco, el camaleónico caudillo de un pueblo diezmado y en plena desbandada del que, si solo como capitán, él mismo tratase de medirse y considerarse, no se sentiría muy ufano. Pero es notoria su ceguedad, porque el brillo de los dólares le deslumbra, como antaño le deslumbraron los marcos, y como pueden deslumbrarle los rublos, las liras, las libras y los francos, en cualquier circunstancia que le exija afirmar el afincamiento de sus ancas en su pardo aposento nacional.

Porque la miseria se acentúa y se multiplica a medida que, ante nuevas claudicaciones de tipo moral, nos aferramos a la consecución de bienes materiales sin concederle importancia alguna, ni mirar siquiera al estado en que dejamos nuestro corazón, nuestra conciencia, nuestra integridad, salvaguardando a cualquier precio y esfuerzo aquello que debiera hacer sentirnos ufanos de ser hijos de padres españoles.

Miseria es que España exporte miseria. Pero mayor miseria es que una gran parte de españoles abandonemos hoy España, dejando en ella grandes amores familiares, esperanzados en divisas que tardía y escasamente llegarán, por la sola razón de desear poseer casa propia en el solar donde se engendraron y fomentaron nuestros males.

Pero seremos ricos, ¡y hasta qué punto!, los españoles que conscientes y ajustando cuentas con nuestra conciencia, estemos seguros de que es posible, fuera y dentro de España, exigirnos nuestra educación y edificación moral, que estribará en nuestros propios actos íntimos y sociales, seguros de que lo que el franquismo destruyó desde sus más claras raíces, nosotros podemos rehacerlo, con corazón sereno y pulso firme, si comprendemos de una vez que nuestro objetivo ne puede ser la consecución de posesiones materiales, que tienen siempre el poder de dividir y diezmar (como el mismo franquismo), sino la esperanza de lograr para nosotros y para nuestros hermanos, las alegres dignidades que nos corresponden y que, indudablemente, nos aportarían en el momento propicio a nuestra capacidad de gozarlas, las riquezas que tan obcecadamente y como único fin perseguimos.

¡Y que nuestra mayor riqueza sea el estar conscientes de que, con nuestro esfuerzo cotidiano, hemos unido corazones, atado sentimientos fraternales, contribuído a la regeneración moral de quienes hemos formado parte de ese Pueblo que recobrará su unidad nacional el día en que sus miras estén de parte de la solidaridad, de la fraternidad, del amor a nuestra condición de hombres con todos nuestros derechos y todos nuestros privilegios!

ABARRATEGUI

NECROLOGICAS

MARIA VILLANUEVA

Cábenos la triste misión de notificar a los compañeros el fallecimiento de la compañera María Villanueva, compañera abnegada del recio actuante de la C.N.T. y del acratismo, compañero Justo Villanueva, ambos oriundos de Madrid.

La compañera María fue una de las animadoras más constantes del Ateneo Libertario de Puente Vallecas, constando en todos los actos proselitistas, en las excursiones que tantas adhesiones proporcionaron a nuestro Movimiento, y en las campañas de atracción de elemento femenino —¡tan necesarias!— a nuestra causa.

Al producirse el estallido fascista de julio de 1936 la compañera María estuvo entre el personal femenino más animoso, habiendo tomado parte en la tarea de organización de sedes para las Milicias Confederales y otros organismos de protección a los frentes para la defensa de Madrid. Quedada en España cuando el derrumbe de la causa del pueblo, esta buena compañera hubo de sufrir las vicisitudes que a toda alma noble reservó el fascismo triunfante. Enferma desde entonces, María consiguió pasar a Francia en 1947, donde reunirse con su compañero, residiendo en Toulouse, París y últimamente en Combs-la-Ville en el departamento de Sena y Marne.

Por esta sensible pérdida, participamos del dolor que aflije a nuestro compañero Justo.

CELESTINO FONTANELLAS

Hace dos años que murió el que fue compañero Celestino Fontanellas de Flix (Tarragona). Vivía aquí en Aniane (Hérault), con su mujer e hijo. Buen hombre, trabajador, sencillo. No era viejo, debía tener unos 65 años. Para que se enteren los compañeros de Flix en el exilio.

DISCOS

Fontaura cuenta que el empresario Balañá, recientemente fallecido, tuvo la corazonada de apoyar a los cenetistas del interior en los peores días de la represión franquista. Es una curiosidad, no un acontecimiento. Los cines más importantes y las mejores plazas de toros de España pertenecían a ese nabab del espectáculo. Por consiguiente, nuestro favorecedor disponía de un Ebro convertido en pesetas. Que cediera puñados de ellas no implicó sacrificio. Tal vez sí comprensión de una causa que, por posición social, le era ajena.

Creo haber contado alguna vez lo que José Sánchez Rosa me dijo un día: Juan Belmonte, en sus días de esplendor taurino, cedía dinero al comité pro presos confederal de Sevilla. A sus 80 años, nuestro Sánchez fue asesinado por el señoritismo taurófilo al cual Belmonte tanto había divertido y entusiasmado. El propio as del toreo se pegó un tiro en la sien al comprobarse inútil para los embates amorosos. Estados de ánimo particulares que a unos y a otros (dineristas y no adinerados) nos alinean en la condición profunda de humanos.

Particularmente no creo que un proletario sea mejor que un burgués por el solo hecho de carecer de crédito bancario. Está probadísimo que un capitalista de azar o de nacimiento puede disponer de tanto o mejor corazón que un asalariado que lo es porque no puede ser otra cosa. Aristócrata lo será el obrero incapaz de cometer una irregularidad por una suma, mejor que un rico que, con serlo, aún se deja tentar por una suma mayor que la que posee. Sin embargo, hay que aceptar la existencia de capitalistas —escasos, desde luego— predispuestos en su fondo para la más amplia de las anarquías.

En Sitges amaneció un anarquista —Fernando Tarrida del Mármol— en cuna dorada. De Tarrida la actual generación conoce poco a nada, mas lo cierto es que fue uno de los anarquistas que formaron época. El exponente más científico de la anarquía fue este compañero, y el que con más vigor denunció ante el mundo las atrocidades cometidas por la reacción militarista española en el castillo de Montjuich, con anarquistas indebidamente complicados en el atentado de Cambios Nuevos. El calificativo de «España Negra» aplicado a la España inquisitorial moderna, corresponde a Tarida del Mármol.

Frecuentemente le damos al sonsonete de los Bakunin, Kropotkin y Tolstoi, renunciadores de fortunas para darse, integrales, a la emancipación de los pueblos. Pero olvidamos que en casa hemos experimentado casos de igual nobleza. El propio Mateo Morral, que por dos veces intentó castigar a los Borbón en la persona de Alfonso XIII, pertenecía a la familia más acomodada de Sabadell.

En mi elemento recuerdo a un camisero de lujo, servidor de la alta burguesía, que bajo mano me entregaba dinero para los presos y leía cuanta prensa libertaria le proporcionaba. Me confesó, más de una vez, ser un anarquista inservible para la lucha.

Cada cual por su lado, tres muchachos de clase media, alumnos de Escuelas Pías, cogían influencia libertaria, y les bastó dar un rodeo por el mundo, cada cual a su guisa, para que, a su regreso al lugar, se reencontraran anarquistas y al lado nuestro, los que, asalariados, nos hablamos «hecho» en el sindicato.

Ser anarquista implica predisposición, moralidad, suprahumanismo a toda prueba.

La gritería, la maldición, el autoritarismo disimulado, eso es anarfobia o distracción para aves de paso.

Mejor que ellos, los Balañá y los Belmonte. Por lo menos no fingen.

DISCOBOLO

Les Flibustiers

(Suite de la page 1.)

Nous faisons appel à la conscience mondiale des hommes qui, quelles que soient leurs inclinations sociales, sont attachés à ce principe supérieur « qu'avant le pouvoir, qu'avant la force, qu'avant le dollar et le capital, il y a l'homme ! Et que, qui porte atteinte à sa révolte contre l'exploitation, mérite d'être jeté au banc de l'histoire, là, ou dans la mémoire des justes, pourrissent les souvenirs des tyrans...

A ces colonisateurs des libertés humaines, nous adressons notre mépris ! Faisons-leur part de notre répulsion et de notre volonté, quand viendra l'heure de notre libération, de nous refuser à la domination des corsaires et des flibustiers du dollar...

J. B.

Nota mataronesa

El compañero Angel Escalé, pone a conocimiento a toda la militancia de Mataró: por causas de la muerte del compañero Félix Ramos y la desaparición de los compañeros Juan Gracia y Sanjuan, me hice cargo de los efectos de la Comisión de Relaciones.

Desearía pues de la militancia mataronesa en el exilio que se expresara por sí o por no continuo guardando los efectos de dicha Comisión de Relaciones.

Dirigirse a Angel Escalé, 62, route de Bordeaux, Agen (Lot-et-Garonne)

PARADERO

—Francisco Fernández Molina (andaluz), desaparecido en Enero de 1939. Su hermano venido de España agradecería al que pudiera dar noticias de Francisco. Escribir a Madame Bruner, pour Fermín Fernández Molina, par Castries, Teyran (Hérault) France.

Gibraltar Labour Trades Union

PRIMERO DE MAYO

ESTE primero de Mayo, que con seguridad es el más trágico y difícil desde que tuvo efecto aquella valentía obrera del 1888, debiera tenerse en cuenta por los trabajadores Gibraltareños para sumirse en la meditación profunda de sus intereses, que abarcan su economía y sus problemas sociales y dejan mucho que desear.

Hoy, es un caos espantoso la sociedad mundial. Cuando el siglo XX, inicia su cuesta abajo, buscando su agonía, el odio y la venganza tocan a guerra y se extirpan vidas, cuando la sangre generosa de negros y blancos corre como ríos, cuando en Vietnam se machacan pueblos enteros apisonados por el vomitar de la metralla que arrojan sin compasión los aviones de quienes ordenan y siembran este desconcierto mundial, Gibraltar, su clase trabajadora en particular, no puede pasar indiferente ante este su más trágico momento en su historia que la ha hecho pasar de su gran tranquilidad a un profundo malestar.

Es nuestra mejor hora para concentrarnos en los Sindicatos. Esta es la base fundamental del principio defensivo que hemos de tomar contra el enemigo común, que tan desairada y canallescamente viene mortificando la paz y tranquilidad que a través de siglos venimos disfrutando en esta plaza. Es hora, repetimos, que nuestra juventud deje su apatía, que solo conduce al abismo, y abra su pecho a la lucha, engrosando los Sindicatos.

En Gibraltar se disfruta de libertad de expresión, de pensamiento, de Sindicatos, dentro del gran sistema del engranaje democrático, y representa un crimen y un atentado a los Derechos humanos, que nuestra clase obrera duerma el sueño de la apatía y la indiferencia.

Nos duele decir que la gran mayoría de nuestra juventud desconoce totalmente el desarrollo de los grandes acontecimientos internacionales porque no leen, no quieren beber en la fuente de la sabiduría y pensar en tantas vidas sacrificadas en aras de la Libertad y de la Justicia que dignamente merecen los trabajadores.

No queremos ser responsables del atraso mental de nuestros compañeros de trabajo. Deseamos que este Primero de Mayo sea la iniciación de una nueva vida sindical, que concurramos a los Sindicatos como instrumentos de un taller donde se moldeen hombres que, incorporados a la lucha, laboren un futuro digno para sus hijos.

De todas partes surgen enemigos para los trabajadores. De todas partes surgen también hombres de conciencia que no admiten desviaciones hacia orientaciones de índole dictatorial.

Mirad el ejemplo de los estudiantes españoles, esa muchachada que ha roto las murallas del silencio buscando, con afán, los principios de libertad.

Se suceden los gritos pidiendo Sindicatos libres. Ahí están los mineros de Asturias, lanzados en tromba a la huelga, en defensa de los intereses económicos de sus hijos.

El enemigo que arrebató la libertad a estos mineros, estudiantes y profesores pretende ahora arrebatárnosla a nosotros (1).

Por eso, en este Primero de Mayo, de hondo dolor mundial, en el que arde la antorcha prendida del capitalismo, el obrero de Gibraltar está obligado a meditar y a pensar en que nuestra defensa radica en la incorporación inmediata a los Sindicatos.

Por lo que a nosotros respecta, y descargando nuestra responsabilidad para el futuro de Gibraltar, las puertas de nuestro Sindicato se encuentran abiertas de par en par, para quienes deseen ayudarnos en la gran tarea de la lucha social.

¡Viva el Primero de Mayo!

(1) *Alusión a las pretensiones de Franco sobre Gibraltar.*

Crónica internacional

(Viene de la página 4.)

PARA «UN AMIGO CERCANO». La «candorosidad» fue mía y tuya. No lo es tal por parte de Pereira. Declara el amigo que escribió soliviantado por aquellos a quienes asusta y «deprime» que las cosas se digan como son. Al leer los «desgarros» sentimentales de algunos compañeros, escribió cuatro largas hojas con tal espíritu de invención que me indujo en error en cuanto a sus apreciaciones. Mi respuesta a sus cuartillas motivó inmediata carta de la que extraigo estas líneas. «Si mis puntos de vista discreparon con los puntos de vista de los compañeros que escriben, me dirigiría a ellos directamente. Pero yo comparto los puntos de vista tuyos, de Peirats, de Fontaura y de Ferrer, consciente como soy de que este nuestro anarquismo está atravesando una época crítica y que si no se pone remedio urgentemente se quedará reducido, como tú dices, en cualquier marco de antigüedades. Por lo que a mi artículo se refiere, lo había escrito en «chunga», una «chunga más bien amarga», pero por lo que veo lo has tomado en serio. Espero que se podrá remediar lo sucedido en nuestra prensa. Y si ves a Peirats, Fontaura y Ferrer, te estaría agradecido si quisieras explicarles el asunto.» Cosa hecha con esta reproducción.

Pienso, querido Ferrer, que la tranquilidad acomodaticia se halla reñida con tu espíritu batallador —realizador, sobre todo—, dedicado a vencer imponderables y arrancar gestas como la que hoy supone editar Alaiz. Pero el hecho de que tal simple —y debida labor— represente hoy casi imposible gesta, confirma lo que unos y otros —no solamente yo, por fortuna—, venimos diciendo. Si en verdad crees tú que Alaiz era el único escritor que teníamos, extremas aún el límite de mis inquietudes. Creo que teníamos —y que tenemos— otros valores que no se dan a conocer en razón a la reiterada carencia de recursos. Recursos que en un ayer cercano surgían por doquier. La casa Sempere de Barcelona (Biblioteca Blanca) editó mucho sobre anarquismo, porque la corriente se hallaba en boga. Como todo quisque edita hoy «marxismo» en todas las salsas, porque es lo que se halla en curso corriente... y «moliente». ¿De quiénes otros que de nosotros mismos puede depender el resurgir del anarquismo? Pero para ello es necesario romper con el conformismo ambiental y con la idea simplista y abusiva de que «porque somos los mejores», nuestras ideas se abrirán camino por sí solas. Un ejemplo que viene al caso. De tanto en tanto recibo visita y consulta de escritores o historiadores que buscan arduamente documentarse sobre anarquismo, y sobre todo sobre el movimiento español. ¿Sabes que es punto menos que imposible reunir textos a tales fines? ¿Sabes que incluso la documentación española —la nuestra— se halla hoy prácticamente inutilizable en Amsterdam, por razones varias y complejas?

B.D.I.C

CONGRESILLO

III

EL compañero Sanz habría «vendido el alma al diablo para lograr la reunificación del movimiento libertario». Observemos el resultado obtenido. Porque la reunión, la unidad confederal, está o debe estar en la entente moral, en la estima, en el espíritu fraternal de los compañeros, no importando las facetas interpretativas si la finalidad de todos es tácitamente confederal y libertaria.

Del reingreso de los «marginales» nos hicimos lenguas anticipadas para explotar un prefijo, y si unos han acudido otros resultan refractarios y otros nuevos les acompañan en el vacío. El problema es de ideas y no de personas que se pasen de aquéllas. El problema es de Ideal y no de grupos, de infalibles, de enconos y desconsideraciones. El problema radica en reconquistar la convicción ácrata de los años veinte, en vez de embobalicarnos con tanta aguja de marear que nos deja verdaderamente mareados.

El compañero Borraz presenta una esquema de reivindicaciones a someter a nuestros eventuales aliados políticos realizables, aquéllas, luego de abatido el franquismo. Es todo un programa lleno de candores propio para una manifestación de 1.º de Mayo. En verdad, ese esbozo programático no nos disgusta del todo a pesar de su neblina, y por ello lo reproducimos: «Soluciones positivas e inmediatas sobre Reforma agraria, estructuras económicas, legislación social, problema de la enseñanza, autonomías regionales, sistema de relación y convivencia en general, modo de garantizar el uso de las libertades públicas y el disfrute de las conquistas económicas y sociales realizadas, etc.»

Querido compañero, ese programa me dobla la edad estando yo cerca del siglo. Recién salido de la juventud organizada, Borraz amigo, no tienes derecho a presentar como una novedad lo que los políticos siempre han prometido y jamás realizado. Las conquistas la C.N.T. las planea, consigue y consolida en la lucha. En anarquistas, más de tres veces hemos peleado al lado *de todos* por la libertad general, mas luego nos hemos independizado para lograr, por propio esfuerzo, lo que nuestros aliados transitorios nos negarán en su defensa de la tradición *liberal* burguesa. ¿Qué no prometió la antidinastía antes de 1931, cosechando el pueblo hambreado cadáveres como en Arnedo, Cenicero y Casas Viejas? ¿Es que los republicanos son malos? No, esto lo afirmo. Pero están en la vertiente burguesa y no pueden obrar de otro modo Para el posfranquismo, compañero, fortaleza de ideal y arrojo cenetista, y con ello obtendremos pueblo y presión contra el antipueblo para que el nuevo poder, fatalmente estancado, ceda. Además, sin una C.N.T. roqueña, poderosa, nuestros aliados no nos concederán beligerancia. ¡Nos olvidarán o se reirán de nosotros! Valdremos por lo que seremos. ¡Arrojemos de una vez los zapatos de tropezar con la misma u otra piedra!

No disgusta un frente antifranquista, amigo Serrano González. Más de veinte años hace que estamos en la danza frentista. Se han firmado documentos y más se habrían firmado, incansablemente. Pero todo se ha perdido en entrevistas, compromisos, rasgos, separaciones y descompromisos. En español la coincidencia se establece, por lo común, en el tajo. En 1936, ¿no la hubimos? Se realizó en la calle ante el peligro. Nuestros compañeros aportaron el mejor ejemplo y el más escociente sacrificio: los de los primeros días y semanas. Yendo el enemigo a por el todo, nosotros fuimos también a por ello; y, naturalmente, nuestros aliados se rezagaron, nos aislaron, y en mayoría nos atacaron. Quedamos, entonces, enfrentados a dos enemigos: el fascista y el autoritario recobrado. Este, que no transigió, en posición política quedó en su puesto ante unos confederales y libertarios que transigimos mucho, muchísimo, demasiado, tanto ,que la secuela de *aquéllo* mina las energías de *esto* siglar que aguantamos. ¿Miedo a que nuestros eventuales aliados nos tomen por intransigentes? ¡No!, compañero Serrano, puesto que saben que en transigencias desmedidas nos pintamos solos, desdichadamente.

Yo, que no acostumbro comer sistemas, colectividades, grupos ni individuos, pido encarecidamente que ni ante Franco ni ante Dios, la C.N.T. se irrespete, esto es, que evite incurrir en un nuevo ridículo. Producir un nuevo 19 de julio, o un 14 de abril serio, desde luego, pero sin quedar amerengados.

Querido Víctor, ni un presidente ni diez presidentes harán variar el curso de un comicio bullente de criterios preconcebidos e inflexibles, igual que un congreso más o un congreso menos no harán temblar las patas del trono de Franco. Esto ya debían hacerlo la JEL, la UC y la ASE, y ahora la ASO, y ya se ha visto la eficacia. Todo lo hinchado con aire de propaganda y sin base revolucionaria y de pueblo, cae en el más angustioso de los olvidos.

Pienso una cosa: en que la pérdida de la guerra nos ha vuelto clericales. ¿Por qué? Por eso: allí quemamos templos ajenos y aquí los hemos edificado propios. Este excelente, aquél, el otro y el de más allá, rodeados cada cual de un círculo. ¿Qué es esto? Todo menos acratismo, todo menos sinceridad libertaria. Los creyentes tienen ex-Voto, nosotros tenemos Voto. Ellos obedecen y nosotros obedecemos, ellos a la Pasión, nosotros al apasionamiento; los «chinos», a la Pasionaria. Muy español, pero muy catastrófico, para nosotros. Las recomendaciones, las coacciones, los círculos cerrados, nos cierran cada día más las posibilidades. Uno maldice escoger lo por otros escogido, y se queda irrepresentado; la suborganización lo sumerge. ¿Buscar coincidencia de opiniones? Puede hacerse. Tal vez revalidando la posición anarquista sin respeto a los sentimentalismos. Tú eres uno de los que pueden cumplir esta imprescindible tarea. Por mi parte estaré, ahora y siempre, enfrentado al propósito de que C.N.T. sea propiedad de advenedizos, del primero que adquiera carnet y lo pague religiosamente, mas sin ninguna preparación libertaria. Que aquí no hay sindicatos ni afiliados ni militantes ni mecánicos orgánicos que valgan. Vale la C.N.T. por su significación intrínseca y no por su banalidad anagramática.

En 1960, compañero Acracio, no se consiguió subsanar la situación creada en 1945. El congreso de París aún dura, porque las diferencias, en lugar de ser eliminadas, se han mantenido y complicado. De lo cual podría resultar un pandemonium del que no solamente tú podrías citar escenas. Y aún la representación arriesgaría ser infinita por aumentar el volumen de la trama. El 1945 es típico de lo ocurrido después y de lo que viene y vendrá ocurriendo si no median la sagacidad, el buen deseo y la reanarquización del movimiento cenetista.

En cuanto a la desgracia del exilio, ella no proviene de nuestros errores, sino de habernos ganado la guerra ese general apellidado Franco que nunca acaba de morir porque lleva un régimen de sobriedad que muchos de nosotros no observamos y por eso, esperando su entierro, nos vamos dedicando necrológicas.

Por aires buenos, los de Buenos Aires. Enteramente, Campio Carpio es un dechado de voluntad y buenos deseos. Pero «un militante no se improvisa», un votante sí. A un compañero formado con estudios y años de lucha hoy se le podría suplir por diez o veinte obedientes, se le podría afear su idealismo y verlo con menos simpatía que a un componedor de versos totalitarios. Ayudarías, Campio, a que tales dislates no ocurrieran, y los aires buenos circularían por todas partes. JUAN FERRER

¡Tristeza!

A la infinita bondad de los compañeros de Méjico.

De un tiempo, una especie de turbación se acentúa entre los muchos admiradores de Alfonso Vidal y Planas. El caracterizado Jaime Rosquillas Magriñá, que fue a visitarle, con cariño, nos dió algunas noticias. Los simpáticos Jesús Louzara y Mercedes Fernández, de Steubenville (U.S.A.), nos señalan que un grupo de escolares le hizo entrega de una muestra de honorable aprecio, y que el ilustre paciente lloró como un niño. Mas, nos aducen, que al escribirnos sobre su estado de salud, a éllos, las lágrimas empañaron sus ojos. Por nuestro lado, es posible el aspecto de un aire francamente excesivo. Pidiendo mil perdones, como es propio hacerlo, en nuestra sencilla y humilde solicitud, nosotros esperamos, con él y con todos los enfermos, de la buena atención, y, asimismo, de la honda y noble afectuosidad, de los compañeros de Méjico.

MIGUEL JIMENEZ

ANTENA

DOS OBREROS CONDENADOS

SAN SEBASTIAN.—El Tribunal de Orden Público de Madrid —formado por los magistrados don Enrique Amat Casado, don Antonio Torres-Dulce y Ruiz y don José Francisco Mateu Cánovas— ha visto la causa instruida contra dos solidarios vascos vecinos de Azpeitia: Antonio de Eguibar Aristi, de 27 años ,y don Francisco María de Eguibar Echeverría, de 33. Se les acusaba de haber repartido «Lan Deya» y de haber entregado unas hojas encabezadas «Trabajador de Euzkadi», en las que se convocaba para una manifestación pacífica en San Sebastián el 18 de octubre; hojas que no se distribuyeron. Y de guardar en sus domicilios publicaciones solidarias y nacionalistas y un «panfleto» titulado «Gudari». El tribunal ha condenado a Francisco María de Eguibar a cuatro años de prisión menor y 50.000 pesetas de multa y a Antonio de Eguibar a un año de prisión menor y multa de 10.000 pesetas. El primero está declarado en rebeldía.

HERIDOS Y DETENIDOS DEL PRIMERO DE MAYO

SAN SEBASTITAN (OPE).—En la Casa de Socorro de esta capital fue asistido como consecuencia de las agresiones de los falangistas y policía contra los manifestantes del Primero de Mayo, Pedro López de Tejada a quien se produjeron heridas que han sido calificadas de leves. Entre las detenciones practicadas fueron retenidos para procedimiento ulterior, Fermín Martín Elola y Juan María Arrizabalaga.

LA CARABINA DE AMBROSIO

La España franquista, buscando el aplauso de los árabes, había iniciado una operación que tenía por objeto restringir, molestar o impedir la entrada de buques israelís en los puertos españoles. En los primeros días el tiro le salió por la culata. Se canceló un servicio por el cual 4.500 súbditos británicos iban a trasladarse a España. Franco tuvo que desistir de molestar a los israelís debido a la gran publicidad que en muchas partes se hizo por este motivo, publicidad que en manera alguna favorecía al franquismo, pues constituía una amenaza para la industria hoy más importante de España: el turismo.

DE OIDO A OIDO

MADRID.—He ahí lo que circula: «Diferencia y semejanza entre el jefe del Estado español y el jefe del Estado cubano: «Castro no es franco ni Franco es fidel.»

DEL PRIMERO DE MAYO EN VIZCAYA

BILBAO.—El día primero de mayo miles de personas, respondiendo a un llamamiento hecho por los grupos sindicales clandestinos, se concentraron en diversos puntos del País Vasco. Cuatro mil en San Sebastián, varios millares en Bilbao y aproximadamente unas mil en Sestao y Portugalete, pidiendo un jornal mínimo de 200 pesetas, la libertad sindical, el derecho de huelga y la libertad de asociación. La policía dispersó a los manifestantes. El corresponsal de la Agencia France Presse en Bilbao, Juan Manuel Idoyaga, que es también colaborador de varios periódicos eztranjeros, estuvo tres horas detenido por la policía.

LA MENTIRA EN LLAMAS

MADRID. — Unas quinientas personas se manifestaron al grito de «Libertad» y dieron fuego a cierto número de periódicos para protestar contra la defectuosa información de la Prensa. Catorce personas fueron detenidas. Entre ellas varios estudiantes.

HUELGA EN SESTAO

PARIS (OPE). — El periódico «Le Monde» ha publicado el siguiente despacho de la Agencia France Presse:

«Tres mil doscientos obreros de la empresa Contructora Naval y Ferrovías de Sestao (Bilbao) declararon el lunes una huelga de veinticuatro horas para protestar contra las detenciones precticadas por la policía en la región como consecuencia de las manifestaciones del Primero de Mayo.»

ASI SE ESCRIBE LA HISTORIA

MADRID. — Un periódico francés publicó el 3 del actual una corta referencia al Primero de Mayo en esta capital, diciendo que Franco había presidido una fiesta a la que asistieron 120.000 trabajadores. A primera vista, creyera uno que los trabajadores de Madrid, olvidándose las causas serias de fricción que tienen con el régimen, habían asistido en masa a una fiesta dada por Franco.

Los hechos son otros. Los 120.000 trabajadores de dicha información fueron los 120.000 espectadores que ocuparon las localidades del estadio Santiago Bernabeu, para presenciar el desfile de los cinco mil trabajadores participantes en los Juegos Sindicales Deportivos, ver danzas, asistir a un espectáculo de patinaje artístico, escuchar un homenaje a Madrid hecho por varias bandas de música, presenciar un ballet madrileño y ver algunos ejercicios gimnásticos.

Los que ocuparon las localidades del estadio Bernabeu el primero de Mayo no fueron en su mayoría trabajadores. El espectáculo era bueno y la gente acudió ignorando que Franco iba a hacer acto de presencia, pues en la víspera nada indicaba el anuncio de la fiesta.

BUENA NOTICIA DE VENEZUELA

Caracas, 10 de mayo de 1965.

Apreciados compañeros de LE COMBAT SYNDICALISTE, Paris.

Ante todo os tenemos que agradecer a los que dirigis COMBAT por toda vuestra desinteresada y eficaz intervención sobre el caso del compañero Jesús del Río y familia, y estas líneas para anunciaros que por fin les hemos logrado asilo político en México, y todo gracias a la gran afluencia de cartas recibidas de todas partes del mundo, que suman más de treinta países, que vinieron a Venezuela en carácter de protesta a las autoridades. Fue con el concurso de todos que logramos la libertad del joven Helios, que actualmente no está aquí, pues se fue por su cuenta cansado de tanto esperar. Recientemente hemos logrado que salgan del país el compañero Jesús del Río junto con su compañera e hija.

Adjunto os mandamos un Boletín recientemente pulbicado por nosotros y que aún no ha sido distribuido, y esta sale en carta para que llegue pronto a vuestras manos y tengáis primicia de dar la noticia a través de vuestra prensa.

Con saludos fraternales,

Por el Consejo Nacional de S. I. A. de Venezuela, *V. Sierra*, secretario general.

COMUNICADOS

F. L. DE CARCASSONNE

El día 30 de mayo y a la hora de costumbre, en el local de F.O., se celebrará asamblea general. Por los asuntos a tratar, de gran interés para todos, se ruega la máxima asistencia y puntualidad.

JIRA A LA COLONIA DE AYMARE

(Le Vigan, Gare Gourdon)

Para el domingo 6 de junio de 1965 de París saldrá un «car» el 5 de junio a las 7,30 de la mañana de la Place de la République, frente a la estatua. Coste del viaje: 80 F. comprendidos 3 comidas calientes y café. Dormir en tiendas de camping. Se ruega llevar mantas.

Las adhesiones serán recibidas hasta el 30 de mayo en 24, rue Ste-Marthe, Paris (10).

Nota.—En caso de no completar el «car» se aplazará la salida.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Le Perreux: A. Trenc, 10; *París:* J. Casellas, 5; F. Tarragó, 5; *La Charité (Nièvre):* Serge Peincède, 10; *Mios:* P. Serrarols, 10; XX, 4; Fco. Cobos 10; *F. L. de Argenteuil:* 33; *F. L. de París:* Mari-Tere, 5: Esteban Rafael, 10; José Cercós, 5; Félix Martínez. 5; Antonio Carbó, 5; José Arpal (2 veces), 20; Pablo Ferrer, 5; José Valverde, 8; Dávid González, 10; Abelló, 20; *Bernay:* E. Marzal, 5; J. Candelas, 5; *F. L. de Dreux:* 50; *Roanne:* A. López, 10.

TOTAL: 250 F.

F. L. DE MARSELLA

Comunica a todos sus afiliados y a los simpatizantes que las inscripciones para los autocares colectivos que organiza para asistir a la Jira Regional de Cabrières d'Avignon del domingo día 6 de junio, se reciben todos los días de la semana de 3 a 8 de la tarde y los domingos por la mañana de 9 a 12, en el domicilio social, 12, rue Pavillon, 2º piso.

Para los mayores el precio es de 6,50 francos, ida y vuelta. Salida a las 6 y media de la mañana del Cours-St-Louis-La Canabière.

F. L. DE SAINT-HENRI

Invita a los compañeros que se inscriban lo más rápidamente posible para el «car» que organiza para acudir a la Jira nuclear de «Les Cèdres», en Cabrières d'Avignon.

Las mismas serán recogidas los domingos por la mañana en su local social, Sala Vicenti, St-Henri.

La salida tendrá lugar a las seis y media de la mañana en los lugares de costumbre.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Anuncia asamblea general para el 30 de mayo a las diez de la mañana en el local de la calle St-Denis, número 79, en la cual se tratará del siguiente Orden del Día:

Nombramiento de recaudador. Necesidad de carnet y sellos de cotización. Información del interior. Sugerencias para el próximo Pleno Regional. La importancia de este enunciado requiere la presencia de todos.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris-Ier

Conferencia para el sábado 22, a las nueve de la noche, a cargo del profesor Julián Sanz Martínez, que versará sobre *Un primitivo moderno: Vivancos.*

GRUPO JUVENIL.—Continuan, los domingos, las visitas colectivas de museos, monumentos o lugares de interés histórico y cultural de París o sus alrededores. Consultad al efecto la pizarra del Centro. El grupo se reune los jueves, a las siete, y los sábados, a las seis.

La biblioteca está abierta todos los días, de 7 a 8.

El servicio de colocación y orientación profesional ruega a todos los amigos del Centro que le informen de cuantas posibilidades de trabajo puedan conocer.

N.D.L.R.: Los avisos de este Centro frecuentemente llegan tarde a nuestra mesa de trabajo.

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA DE CONFRATERNIDAD CONFEDERAL Y LIBERTARIA

Tendrá lugar el domingo día 6 de junio, en el original y agradable lugar de «Les Cèdres», en Cabrières-d'Avignon, organizada por el Núcleo de Provenza con el concurso de la Zona «B» de Propaganda.

Quedan invitadas todas las FF. LL del Núcleo, compañeros, familiares y simpatizantes, sin olvidar a nuestros hermanos de explotación, los emigrados económicos (tan numeroso en la Jira de Pélissane) al igual que la juventud de ambos sexos.

JIRA EN VILLENEUVE-PRAIRIE (F. L. DE THIAIS)

Como el año anterior y en el mismo lugar, la F. L. de Thiais organiza una jornada de confraternización confederal y libertaria el domingo 30 de mayo, en la orilla del canal del Sena en Villeneuve-Prairie, a la que se invita a compañeros y familiares y Federaciones Locales de la región.

Trenes a 10 minutos de París, desde la «Gare de Lyon».

F. L. DE DRANCY

Reunión general para el 30 de mayo. Lectura de la documentación congresil recibida.

F. L. DE PARIS

Viernes, 21 mayo: Conferencia de Hem Day sobre «Anarquismo y no violencia». A las nueve de la noche.

Domingo, 30 de mayo: Asamblea general con lectura de orden del día del Congreso.

CORREO DE REDACCION

J. L., Steubenville (USA). Recibido todo lo anunciado.

ALIANZA SINDICAL, MONTAUBAN

El domingo, 30 de mayo, a las nueve de la mañana en la Casa del Pueblo, Sala Sellier, tendrá lugar una conferencia de afirmación antifascista a cargo de la Alianza Sindical, en la que intervendrá el compañero Miguel Armentia, del Comité Nacional.

Hoy más que nunca, las sindicales más representativas de España marchan unidas en la lucha contra el régimen franquista.

Para patentizar nuestra solidaridad con los trabajadores y los estudiantes del interior, esperamos que todos los afiliados a las dos Organizaciones dirán presente, así como los españoles que se encuentran en Montauban y cercanías.

F. L. DE EVREUX

Hace saber a sus afiliados que, en cumplimiento del acuerdo de la A.I.T. se está recogiendo, como de costumbre, la jornada del primero de Mayo, por parte de unos compañeros que esta F. L, en su última asamblea, encargó hacerlo. Así, pues, este secretariado, en nombre de dicha unión, ruega a todos los compañeros que, con la voluntad que caracteriza a los hombres de la Confederación, sean puntuales en el cumplimiento de sus acuerdos. De otra parte, este secretariado hace saber que el domingo día 6 de junio, en el lugar y hora de costumbre, se celebrará asamblea general. Por el importante orden del día, se ruega la presencia de todos.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista encarecida para el domingo 23 del corriente por la mañana y en el lugar de costumbre. Hay documentación literaria de gran importancia a examinar.

ADMINISTRATIVAS

Para el sorteo anual de «Solí», nos quedan aun billetes a disposición de los compañeros.

Los suscriptores y corresponsales que aun no hayan adquirido pueden solicitarlos a esta administración, 24 rue Ste.-Marthe, París (10).

Contribución al mismo 0,50 frs. uno.

LA TRAGEDIA DE LA EMANCIPACION DE LOS PUEBLOS «DESCOLONIZADOS»

por JUAN DE ORAN

(Continuación y fin.)

La desgracia para nosotros, los nativos, y otros habitantes de esos países, particularmente en el caso de Argelia, era no poder combatir a los fulleros del periodismo. No podíamos mantener ninguna polémica, pues nos hubiera dado tiempo para contarlo ahora. Y no faltó quien nos provocó a ello. Ya se sabe que los que tienen más libertad para escribir y para hablar, son siempre los que tienen la suerte de *pensar* como los que mandan. Nuestra labor, acompañada de nuestra tortura moral, había de ser subterránea.

Sin embargo, esa labor era obra consecuente, en favor de un pueblo, de todo el pueblo, de todos los hombres, sin distinción de raza o de opiniones. Decíamos que combatiendo una injusticia en nombre del racismo, se ayudaba al advenimiento de un mayor despotismo; que los nuevos gobernantes serían también malos, por su fanatismo religioso y su tendencia a la dictadura. ¿No se sabía desde un principio que eran los comunistas los que influenciaban en ese movimiento?

Los residentes europeos o nativos de este país, siempre estuvimos al lado de los trabajadores musulmanes, como al lado de los demás trabajadores. Aquí, en los buenos tiempos de la C.G.T., antes de que se infiltrara en ella la política, la actividad sindical fue siempre de acción directa. En todos los conflictos iban juntos todos los trabajadores, y siempre fueron los trabajadores europeos, españoles o de otro país, los que organizaron a los obreros musulmanes. Cuando hemos tomado la defensa de un explotado musulmán lo hemos hecho, mejor si cabe, que para los demás; pero de hecho, en el taller, no en el papel. En los muchos años de mi existencia de trabajador en Argelia, en mis desplazamientos por las necesidades de mi oficio a muchos puntos del territorio, cuando tuve ayudantes musulmanes, jamás, ni por una sola excepción, me hablaron estos de independencia, sino del plato de lentejas, como en todas partes, y como sólo saben hacerlo, desgraciadamente, la inmensa mayoría de los trabajadores. Los que hablaron de independencia fueron los aspirantes a gobernar. Aun, poco antes de la *victoria*, muchos musulmanes nos decían: «¿Qué va a ser de nosotros si os marcháis los prácticos?» ¿No es un drama que después de estar despedazándose durante más de siete años, ahora que ese pueblo, que ya tiene las tierras (dicen) y libertad, lo abandone todo para venir a trabajar en peonajes y en los peores sitios, a un país capitalista y explotador, a aquel mismo país que los había colonizado? ¿Cuál será esa libertad, cuando aquellos que tanto aprobaron aquel movimiento, no se quedan en ese paraíso «socialista»? Lo mismo que los que se marcharon cuando aquello olía a chamusquina y no vuelven ahora a recoger lo que sembraron. Pero hay que reconocer, porque es verdad, que hubo muchos compañeros que sostuvieron que la verdadera independencia vendría cuando se implantara una sociedad anárquica.

Desde el primer momento estuvimos amontonando documentos para cuando llegara el momento de poder juzgar con datos la conducta de cada cual en esta guerra; pero dada la situación difícil que se produjo a última hora, el fuego se lo llevó todo.

Se dice ahora con facilidad y con toda tranquilidad, por los responsables de aquel cataclismo, que «se ha girado una página de la historia». Para estos, el asunto está resuelto; se le ha dado satisfacción al «slogan». Aquello es una balsa de aceite, y a otro asunto. No, ese asunto no ha quedado resuelto. Lo que ha quedado consumado es un gran yerro contra unos cuantos pueblos, y por sus probables consecuencias, contra el mundo entero.

Se está escribiendo otra página, y es el viacrucis de todo un pueblo (entre otros) de un millón de habitantes; sacrificio, sí, de un pueblo que ha tenido que expatriarse. Las familias, los amigos, esparcidos por Francia, Córcega, Canadá, Argentina y otros países. Allí donde pudieron encontrar asilo y trabajo; lo mismo que los refugiados españoles. El drama de los ancianos, desarraigados del clima y costumbres; pues es un hecho bien comprensible que, más que los otros, los viejos han resentido el contragolpe doloroso de los acontecimientos. No se deja sin una profunda herida una tierra donde se ha nacido, donde se ha pasado la infancia, donde se ha trabajado, amado y sufrido, y donde esperaban acabar sus últimos días en la mayor tranquilidad.

Se ha cargado a todo un pueblo laborioso la responsabilidad de los actos despreciables de los capitalistas y de los reaccionarios, de los partidos políticos y del Estado. Y esto es lo que ha justificado, alimentado por la propaganda racista, la matanza de europeos, no importa si dieron motivos o no los dieron; eran blancos y eso bastaba, y como hemos dicho, con su sangrienta réplica de última hora, producida por los que azuzaban fomentando esas discordias racistas.

Ahora el otro drama de ese pueblo que, no solamente no tiene voz ni voto, sino ni la esperanza de alcanzar un día ese *derecho* de nombrar sus amos. Estos verán ahora el resultado de sus luchas, donde también dejaron tantas víctimas. Vendría muy a punto para este caso, eso de la pureza de las elecciones que ciertos libertarios reclamaban.

Se ha girado otra página más en el engaño de los pueblos. Tanto las dictaduras, como las grandes democracias, que tanto ayudaron a esa descolonización, no han tardado en demostrar sus facultades, para, sin pérdida de tiempo, volver a la verdadera colonización, que consiste en apropiarse de las naciones. ¡Ah!, pero ésta no se hace mandando representantes políticos, gubernamentales, no; ésta se hace pacíficamente, con representantes comerciales, de negocios de todas clases, y si esos pueblos tienen que abandonarles las riquezas del país, siempre podrán conservar su bandera, sus ejércitos y su «derecho de gobernarse a sí mismos».

Lo grave del asunto no es sólo que podrán pelearse libremente entre sí o con el vecino, sino que ese «viento de la historia», debido a la lucha entre los nuevos colonizadores, podrá girar otra página, trayéndole al mundo una nueva y más terrible conflagración internacional.

Al final, para mayor sarcasmo, amanecen ciertos elementos pidiendo para esos pueblos, no una verdadera obra de cultura y de justicia, sino que, a pretexto de que la civilización europea corre peligro, un régimen centralizador y de fuerte autoridad. Tal como van los hechos, lógicamente no podía esperarse otra cosa.

He aquí la tragedia de la emancipación de los pueblos «descolonizados».

El Primero de Mayo en Euzkadi

BAYONA (OPE).—He aquí un resumen de lo acontecido el día Primero de Mayo en diversas poblaciones de Euzkadi.

En San Sebastián, pese a un gran despliegue de fuerzas policíacas desde las primeras horas de la mañana, se congregaron en el Bulevar unas cinco mil personas, que estuvieron dando vueltas durante más de media hora. Al cruzarse unas palabras en euskera entre dos jóvenes, y negarse uno de ellos a marcharse por orden de la policía, se lo llevaron detenido. Esto dio lugar a abucheos y protestas por parte de los concentrados. La rabia hasta entonces contenida de la policía, estalló. Se produjeron las primeras cargas y detenciones.

A las doce, la Orquesta Municipal dio comienzo a un concierto en el kiosko situado en el centro del Bulevar. Los manifestantes se agruparon en derredor del kiosco y al terminar cada pieza estallaban ovaciones estruendosas, no como premio a la ejecución de la Orquesta sino como homenaje a la Fiesta del Trabajo. Habría a aquella hora unas siete mil personas en torno al kiosco. En pleno concierto la policía cargó brutal e inhumanamente contra los concentrados, golpeando e hiriendo sin consideración para la edad ni el sexo. Se vieron rostros ensangrentados de ancianos y mujeres. A un muchacho de dieciocho años lo golpearon tan brutalmente a la altura de la calle Garibay, que luego de esposarlo y sujetarlo a la trasera de un jeep, tuvieron que taparle la cabeza con una gabardina para que el público no viera la sangre que perdía.

Entre los detenidos figuran Segurola, jugador de la Real Sociedad, y el abogado Miguel Castells, hijo del presidente del Consejo Diocesano de Acción Católica de Guipúzcoa; Pedro López de Tejada, hijo del marqués de Monroy; Javier Azpilicueta, hijo de un industrial muy conocido; Juan Luis Maeso Mendizabal, el hotelero Bouthimieur y el comerciante Joseba Elósegui.

En Eibar, la concentración ordenada por la Alianza Sindical de Euzkadi y el Consejo Delegado reunió a unas dos mil personas. No hubo incidentes.

En Vitoria se hizo una concentración en la calle Dato. Los «habituales» no asistieron al paseo y los concentrados sumaron unos mil quinientos. La fuerza pública estuvo concentrada en lugares estratégicos con destacamentos de quince guardias. La policía adoptó una actitud provocativa paseándose de un lado para otro, pero no hubo detenciones ni incidentes.

Y en Bilbao pretendió congregarse en la Gran Vía un número de manifestantes que no bajaría de quince mil, pero la policía lo impidió, resultado de ello cargas y heridos. En la madrugada del viernes, víspera del Primero de Mayo, la brigada político-social detuvo a treinta y dos personas, figurando entre ellas un obrero de «Edesa» llamado Arana; un tal Basarte, de Lejona; Prudencio Pastor, obrero de la Constructora Naval de Sestao, a quien derribaron la puerta de su casa a las doce de la noche por haber exigido la presentación de un mandamiento judicial; Nicolás Martínez Esturo, empleado de «Aguirena, S. A.», de Erandio; dos obreros de la Constructora Naval, de Sestao, llamados López y Hernando; Fernando Mazariaga Pierna, de «Echevarría Hermanos, S. A.»; Bilbao, Olano, Charterina, Justo Pérez, etc.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

ADMINISTRATIVAS

Sésar Manuel. Carcassonne. Recibido giro. Distribución indicada.

Micó H. Blagny (Ardennes). Recibidos 15 frs. para segundo trimestre 65. Tanto este como el primero los has pagado a 5 frs.

A. Peña. París (6). Recibidos 32 frs. Pago «C.S.» y «Umbral» hasta 30-6-65.

Fco. Caravaca. Caen. Recibidos 101 frs. pago «C.S.» 346 y «Umbral» nº 39 como indicado.

Morcillo Manuel. Cabannes (B.-du-Rh). Recibidos 60 frs. Pagas «C.S.» hasta 31-12-64.

Ubaldo Peinado. Millery (Rh). Con tus 16 frs. pagas «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

Vicente Izquierdo. Millau. Recibido giro 22 frs. pagas «C.S.» y «Umbral» segundo semestre 1965.

José Payán. Cercottes (Loiret). Recibido giro para todo el año 65 «C.S.» y «Umbral».

E. Marzal. Bernay (Eure). Recibidos 59 frs. pagas primer trimestre 65 3 suscripciones «C.S.» y 2 «Umbral . Tómbola 65. Los 10 frs. restantes pasan a Pro ancianos lista «C.S.» nº 350.

A. Signes. Marsella. Recibidos 7-5-65, los dos giros enviados. Distribución indicada.

Bernabé Gracia. Castelnaudary. Recibido giro 25 frs. «C.S.» hasta 31-12-65.

Pedro Roselló. Brouilla (P.O.). Recibido giro, pagas «C.S.» y «Umbral» 31-12-64.

Morales José. Burdeos. Recibidos 25 frs. pago «C.S.» 31-12-65.

O. García. Greasque (B.-du-Rh). Recibidos giros. Arregladas cuentas como indicas a las partidas correspondientes.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El destino de España

LA ocupación de la República Dominicana por las fuerzas estadounidenses, nos plantea un problema de suma gravedad a los españoles. En nuestro país el ejército norteamericano dispone de bases efectivas, y so pretexto de un pre-castrismo, el Pentágono puede oponerse a toda revolución destinada a derribar al régimen fascista del general Franco. Con este militar en la jefatura del Estado, la Banca yanqui tiene, en la Península, un buen sabueso guardador de sus intereses. Si ayer Franco estaba al servicio del III Reich, hoy está a disposición de la Casa Blanca.

Que los EE. UU. representan una entidad capitalista supranacional, lo demuestra el hecho de que el partido demócrata sirve a Wall Street (o mundo de la finanza) lo mismo que su antagonista republicano. Si en el carnaval político el asno demócrata rebuzna al elefante republicano, en la hora de la verdad ambas entidades políticas sirven al mismo dueño confundidas en la figura de cerdo que al voraz materialismo norteamericano se le atribuye. Los partidos políticos de la «gran nación», o nación grande americana, para la libertad de los pueblos ajenos no significan ninguna garantía.

Incluso los sindicatos obreros del país, con todo su atuendo burocrático y publicitario, no significan gaje alguno para el libre vivir de los países no comprendidos en las cincuenta estrellas. Los acontecimientos de Chicago, originadores del 1.º de Mayo revolucionario, son tan ignorados allí como en los dominios del Archipámpano. Ningún móvil idealista rige en el sindicalismo «americano», y así la fusión AOL con la CIO pudo efectuarse previo entendimiento entre los primates de ambos organismos. Sin negarles interés por lo económico, a los sindicatos obreros norteamericanos se les puede atribuir insolidaridad con el resto de trabajadores del mundo, respetando, claro está, la condición moral, incluso libertaria, de reducidas minorías.

El sindicalismo yanqui, no dudamos en afirmarlo, está supeditado a la política y al interés financiero de su tierra. Son muchos los centenares de millones de dólares que los AOL-CIO tienen invertidos en las industrias capitalistas norteamericanas, y en días de elecciones, ambos organismos unificados no dudan en volcar sus votos al sector político de su preferencia. Es sabido que el desborde triunfal del presidente Johnson se debió, en primer lugar, a los sindicatos, y en segundo a los negros. Pues Johnson es el mismo personaje que, obediente a la ley inflexible del capitalismo militarista, acaba de invadir la República Dominicana para evitar que en la misma concurra una forma autóctona de regirse.

Se insistirá, en este punto, en lo del castrismo, igual que Franco insiste, para mantener su dictadura fascista, en lo del peligro comunista. Si el yanqui se quedara en casa, o se extrarradicara sólo en el continente americano (idea que, no obstante, rechazamos), podríamos contemplar con cierta confianza el porvenir político de España. Contra todo lo que se diga y a pesar de la intensa propaganda comunista a que se libran las emisoras y la prensa de Franco, el partido comunista español no es absorbente, concurriendo además la circunstancia de que dicho partido está realmente partido entre moscovitas y chinófilos, dos fracciones actuando de espaldas a su propia tierra. Quiérese decir, que en la coyuntura de un disloque franquista por maduración del sentimiento antiabsolutista o por la inactualidad cada vez más acentuada del régimen, una revolución española sería posible sin la intervención adversa de elementos ajenos a los intereses morales y económicos del país. Que aunar criterios y pretensiones de la insurgencia costaría, lo damos por descontado. Sin embargo, el país, no tan menor de edad como los Estados «supercivilizados» suponen, sabría decidir en el conflicto de sucesión que su esperada liberación plantearía.

El pueblo español, envuelto en el torbellino de pasiones nacionales e internacionales, está colocado en situación verdaderamente difícil. En primer plano, emerge la necesidad absoluta de liquidar —¿cómo?— el régimen franquista; en segundo, no aceptar una apariencia liberalizadora amagando otra realidad reaccionaria; en tercero, velar por la independencia del país no permitiendo la intrusión del comunismo absolutista, y cuarto, hallar la manera de cortar una intervención militar del elemento americano establecido, de acuerdo con Franco, en Cádiz, Zaragoza, Madrid, Sevilla y en la parte del país que se le antoje. No olvidemos que los aeródromos civiles de Barajas y Prat de Llobregat, entre otros de menor cuantía, en veinticuatro horas el Estado Mayor americano puede convertirlos en campos aviatorios de guerra.

El problema del comunismo sigue en pie, en medida provisoria. Pero el de la amenaza pro franquista del yanqui, sigue latente por estar afincada en nuestro propio suelo.

A ver como ello lo estudiamos y resolvemos, puesto que al Pentágono no le viene de un Santo Domingo, igual que al Kremlin y al Palacio de las Siete Puertas no les viene de un Berlín ni de una Hungría.

Insistiremos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PROSAICAS COLMENAS HUMANAS

VAN cundiendo por ahí las censuras al respecto de las modernas edificaciones, sobre la mayoría de mansiones habitadas y aquellas en vías de edificación, particularmente las destinadas a la clase trabajadora. Resultan reducidas, inestéticas, de aire cuartelero. Grupos de casas de tipo vulgar, triste, como esas construcciones fabriles de muros y ventanas uniformes.

Quien sale del taller o de la fábrica y busca resarcirse del ambiente monótono, antipático, en donde por espacio de ocho o diez horas han estado efectuando una labor muchas veces equiparable a la de un «robot», desea, necesita cambiar de ambiente; que el hogar en su conjunto, en su forma, represente a modo de encantador oasis. Le espera una especie de grisacea colmena sin ningún atractivo estético, dentro de una urbanización mediocre.

Sociólogos afectados particularmente en problemas de urbanización, como Lewis Munford y Walter Groplius, han estudiado las características sicológicas derivadas del vivir en esas aglomeraciones de viviendas que existen particularmente en las urbes industriales. Deducen que ello lleva consigo una acentuada mentalidad en que predomina la frustración. Decía un escritor refiriéndose a ese agobiante ambiente de colmena, que los obreros y empleados tienen un febril anhelo de que llegue el período de vacaciones para huir de su propio hogar, tratando de vivir en ambiente distinto al de todos los días.

Y el mal gusto lo va invadienro todo. Había lugares de ensueño que la masiva beocia del turismo actual los ha desfigurado por completo. Se nos habla del caso de Mallorca y las costas levantinas de Valencia, Castellón, Alicante, Málaga, afeado todo por la profusión de hoteles y quintas de recreo. Los encantos de la natura que celebraron poetas y prosistas de refinada sensibilidad han desaparecido de aquellas tierras, hollados por un abigarrado conjunto de nuevos ricos y fascistas huidos de diversos países.

Una saludable reacción frente a los adefesios en la edificación, que campean en plazas y calles y en los suburbios de las capitales se deja sentir por parte de buen número de arquitectos. No quieren que los adelantos de la técnica industrial borren de la sensibilidad las nociones de armonía. Creen que en lo relacionado con urbanización debe irse a un futuro caracterizado en el uso para todos de viivendas claras, higiénicas, espaciosas, ambientadas en un sano y alegre espacio verde de jardines y arbolado.

ANTICIPACIONES DE RUMBO LIBERTARIO

El buen sentido aconseja dejar de lado la abulia, la postración, la rutina, la inercia que gastan y enmohecen. De ahí la conveniencia para el anarquismo internacional de cambiar impresiones acá y acullá. Reuniones, comicios en los que se debatan los problemas del tiempo presente en relación con nuestras ideas.

Y ello es obra de conjunto. Importa que por parte de los compañeros escandinavos, japoneses, alemanes, suramericanos, españoles, franceses, italianos, belgas, búlgaros, judíos, norteamericanos, ingleses, holandeses, y de otras partes, en más o menos cantidad los de un país y de otro, se cambien impresiones en torno a temas vitales para el ideario ácrata. La mentalidad, las características en el orden de experiencia difieren. Todos estamos en el caso de aprender, de asesorarnos mutuamente observando los problemas desde diferentes ángulos de visión.

Anticipaciones a lo que es aconsejable tratar con amplitud y diversidad de criterios pueden ser aquellas iniciativas, temas, sugerencias, que se esbocen en publicaciones nuestras. Por supuesto, cada cual siente particular predilección por una u otra faceta en lo que hace referencia a los temas. Vale más que haya plétora de iniciativas que no escasez de ellas. He ahí, a título de muestra, algunos puntos de mira que estimo sería interesante tener en cuenta:

Enseñanza racionalista: Examinar lo que en los métodos modernos hay asimilable a nuestro sentir.

Tareas de captación popular: En relación a los que gozan de situación económica desahogada, enfoque de la propaganda, planteando ampliamente el criterio de la dignidad humana, mejor que el de lucha clasista.

Países subdesarrollados: Estudiar la forma de adentrar nuestras ideas libertarias en países sociológicamente vírgenes.

Obra cultural: Captar y difundir, acopladas a nuestras ideas, las apreciaciones intelectuales de pensadores de nuestro tiempo, cuyas concepciones puedan enriquecer nuestras teorías.

Por descontado, cada uno de los cuatro temas expuestos es susceptible de extensas consideraciones. Algo de ello habrá que decir otro rato.

«FUENTEOVEJUNA» Y LOS ESTUDIANTES

Podemos congratularnos del triunfo alcanzado por el grupo teatral de estudiantes de Madrid en el Festival Mundial del Teatro Universitario, que ha tenido lugar en Nancy en este mes de mayo. Han obtenido el primer premio con la presentación del drama de Lope de Vega: «Fuenteovejuna».

La crítica, el público, y los numerosos cuadros teatrales universitarios de distintos países que intervinieron en la competición, captaron el valor simbólico de la obra: gesta justiciera de todo un pueblo eliminando al tirano y a sus adictos sabuesos.

Lope de Vega planteó un episodio histórico acaecido en el año 1476, reinando los llamados Reyes Católicos, Fernando e Isabel. Conocido es el argumento de la obra: Tiene puesta residencia en Fuenteovejuna el Comendador mayor, Fernan Gómez de Guzmán. De instinto libidinoso, cínico, procaz, pretende que se rindan a sus deseos las mujeres que a él le plazcan, ya sean casadas o bien solteras. Y el tirano no se para en barras: a ellas las amenaza si se muestran esquivas. A ellos, si se quejan o protestan, manda prenderles o azotarles. Pero, a la postre, se levanta en Fuenteovejuna un temporal de indignación. El pueblo asalta el palacio del Comendador quien, medroso, acobardado ante la *hora de la verdad*, promete el oro y el moro. Ya es tarde para ello. El pueblo, justamente indignado, mata a su mayor enemigo. Como reguero de pólvora cunde la noticia. El rey manda soldados y un juez especial para indagar los hechos, buscando al responsable. La viril entereza del pueblo se evidencia al hacerse todos responsables sin delatar a nadie pese a los tormentos de que se hace objeto a chicos y grandes en las declaraciones, sin que puedan sacar otra cosa al preguntar: «¿Quién mató al Comendador?» «¡Fuenteovejuna, Señor!»

Hay en la obra unos versos que hacen pensar en el sentido de aquel libro bien conocido de Etienne de la Boetie, el gran amigo de Montaigne. Me refiero a «La esclavitud voluntaria». Dicen los versos de Lope de Vega:

¿Qué esclavo se trató con más ba-
[jeza?
¿Qué es lo que quieres tú que el pue-
[blo intente?
Morir, o dar la muerte a los tiranos,
pues somos muchos, y ellos poca gen-
[te.
¡Contra el señor, las armas en las
[manos!»

¡Valor simbólico el de «Fuenteovejuna» representada con arte y con brío por un conjunto de estudiantes españoles! Y el símbolo ha de plasmar en la realidad de que contra el tirano y sus secuaces, por parte de los estudiantes, de los obreros, de las personas con dignidad, se acierte a actuar: ¡todos a una!

Empleados detenidos

BARCELONA.—Por haber reclamado, con otros compañeros, la libertad sindical y por preparar una manifestación para el Primero de Mayo, la policía detuvo a Josep Pujol, a quien la policía acusa de ser el secretario de la Federación Siderometalúrgica de la agrupación sindical A.S.O.; a Ignasi Carvajal, empleado de Banco, a quien se acusa de ser el secretario de la Federación de Empleados de Banco; a Josep Elhombre, empleado municipal, acusado de distribuir volantes para hacer una manifestación pacífica, y a Antonio Martínez, obrero de la Industria Química, a quien se acusa de poseer una máquina multicopista para hacer volantes.

Leyendo y meditando las obras de Alaiz

LAS obras de Alaiz, por su claro y atrayente estilo, se leen con gusto y de un tirón. Pero por su amplio alcance, no es fácil comprenderlo sin una trabajosa meditación. Alaiz, al renunciar al periodismo de abolengo, para el que había sido educado y en el que llegó a ocupar una plaza, atraído por las ideas al Movimiento no se quedó a medio camino. Y renunciando a comodidades, popularidad y gloria abrazó la causa que exige más sacrificios y rinde menos recompensas personales.

Sin la pretensión de infalible, con claras ideas y de sólida posición, pone de relieve valores que pasan desapercibidos. Y reduce a pequeña talla una considerable cantidad de tipos españoles, que disfrutan de gran popularidad a la que el vulgo atribuye muchas virtudes.

A los que fueron sus conocidos de letras y contemporáneos en general, exigía Alaiz verdades que estos conocían y callaron, y actitudes viriles a las que no se atrevieron. Y para Alaiz, los hombres faltos de estas virtudes no llegan a hombres o dejan de serlo.

En la manera de juzgar lo que las gentes «honradas» tienen por honor, virtud, vergüenza y otros taparrabos que ocultan miserias, Alaiz los ridiculizó con un humorismo no siempre fácil de comprender. Como a Cervantes, le eran odiosas las caretas que ocultan el verdadero rostro de las gentes y de las cosas, y en esta lid fue uno de los buenos cervantinos.

Con su penetrante visión universalista, libre de todo resabio fronteril, Alaiz puso de relieve las buenas cualidades del pueblo español. Pero sin ocultar sus flaquezas y su mediocre estado de evolución.

En las tentativas que se insinuaron por apartar el Movimiento de su derrotero, o los malos entendidos que promueven intrincados problemas, a Alaiz no se le encontró en ninguno de los bandos que en tales circunstancias se forman en el Movimiento. Y su opinión sobre esto o aquello, no se podía saber por terceros, había que escucharlo a él. Y su parecer sabía sostenerlo sin declives ni dobleces, con muy poco respeto para las opiniones y posiciones que él estimaba falsas

De la retórica y las lucubraciones imaginarias era declarado enemigo. No planteaba problemas, ensayos de convivencia presentes o posibles, sin traer a colación hechos vivientes. Toscos campesinos con los más rudimentarios medios de producción o los últimos adelantos industriales. Como tampoco desconocía la vida de las gentes que viven en salones perfumados, y capitalistas, políticos, diplomáticos, ladrones, farsantes y cortesanas que conoció de cerca en su infancia. Hay en sus escritos retratos admirables.

Alaiz, en su conducta, fue un retrato de su obra. Leyéndolo se aprende mucho y analizándolo se aprende más.

La edición de sus escritos es un acierto, como lo será lo mucho y bueno que aún queda para editar.

Serafín FERNANDEZ

Obras de Felipe ALAIZ

«TIPOS ESPAÑOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

DOS PRECISIONES

PARA LA S. A. C. No sé si todos los miembros de la S. A. C. se hallan al corriente de estas cosas. Las barreras lingüísticas y la limitada circulación de nuestra prensa concurren al hecho de que, por lo general, se establece diálogo entre quienes se hallan en el centro de ciertas actuaciones. En el interior mismo de cada movimiento, nacional o lingüístico, no todos los militantes se hallan al corriente de todo lo que concierne y se relaciona al conjunto orgánico. Por mi parte, me resulta difícil aceptar que todos los miembros de una organización acepten en bloque o participen de ciertas actitudes. Conociéndolas a fondo o superficialmente. De ahí que me consuele en la idea de que no todos los miembros de la S.A.C. piensan de la misma manera o se hallan acordes con determinada actitud. En el Congreso Anarquista de Londres (1958) tuvimos una idea de las diferencias existentes en el seno del movimiento libertario —sindical y anarquista— de Suecia.

Firma el Arbetsutskolt de la S.A.C., desde Estocolmo, con fecha 18-2-1965, una nota que quiere ser respuesta a una *Crónica* nuestra aparecida en estas columnas en fecha 14-1-1965. Excesivamente pronta la respuesta para que en tal intérvalo haya conocido en bloque —la S.A.C.— nuestro artículo. Sobre todo excesivamente limitado. En lugar de respuesta es una salida por la tangente, ya que el tema por mí abordado, el de «Un tercero en discordia», queda en pie. Al parecer reafirmado, ya que se dice: «Aprovechamos la ocasión para poner de relieve que la actitud de la S.A.C. frente a la C.N.T. queda sin cambiar.» He aquí el quid de la cuestión.

En nuestra *Crónica* comentábamos una declaración de la S.A.C. aparecida en *Regeneración* de México, como consecuencia de su XVII Congreso Nacional. Con respecto a la situación numérica de la S.A.C. se podría mencionar sola y exclusivamente estas líneas: «*La S.A.C., o parte de sus miembros, de los miembros de la S.A.C. fraccionada ya por una escisión o por su propio impulso o escindida de la A.I.T....*» y continuaba en lo que es más importante: «aprovecha una circunstancia anómala para practicar una modalidad de contactos que establece de hecho una obligada disivión moral ante la forzada existencia de una separación física entre los militantes exiliados y los del interior. Provoca, asimismo, una separación de hecho entre la C.N.T. del interior y la A.I.T. Separación que no tiene base ni asiento en ningún Congreso, ni —que sepamos— en ninguna decisión orgánica del interior, de ese interior cuya superación moral no aceptamos, empeñados en la reintegración física por los procedimientos que puedan ser viables». Y agregamos, sin tono acusatorio: «Esta labor disgregacionista no nos parece inspirada en sanas intenciones ni corresponde a una invitación leal a la discusión sobre las «nuevas bases teóricas» que la S.A.C., o no importa que otra organización sedicente libertaria pueda proponer. Es algo así como un intento de ganada de mano que nos hace aparecer suspecta e interesada la solidaridad de la S.A.C. hacia el interior.»

El 17-12-1964, en *Crónica* titulada «Continuamos con la A. I. T.», decíamos: «Ha tenido lugar en Suecia —recientemente— un acto recordatorio de la A. I. T. fundada en Berlín. Se invitó a varios de los participantes al Congreso de 1922. No sabemos si se invitó a todos los sobrevivientes —aunque ya son pocos— ni si se invitó al secretariado de la A.I.T. actual, legítimo heredero orgánico de los reunidos de Berlín. No sabemos si en verdad se trató de una reunión recordatoria o de un «acto de defunción» extendido en ausencia de los herederos. No sabemos si se habló de «resucitar» al movimiento. Todo es posible...»

Con todo cuidado decía: «La S.A.C., o parte de sus miembros...» Porque no es posible creer que todo el conjunto de la S.A.C., conscientemente, se halle en el mismo estado de espíritu de quienes desde hace largos años se empeñan en ver a la C.N.T. española dividida, sembrando cizaña cuando en los aciagos días de 1945 la escisión, de verdad, se produjo. De quienes, tomando entonces partido por una de las fracciones, lanzaran una campaña de calumnias, de acusaciones y descrédito contra la parte que, además de ser entonces mayoritaria, continuó siendo el núcleo esencial al que se reunieron de nuevo los escindidos. De quienes, obtenida la reintegración militante de las dos fracciones, se empeñan en crear una tercera, enfrentando el interior *contra* el exilio, como antaño atizaron el fuego en el fraccionamiento de los exiliados. De quienes intentaron toda suerte de maniobras para monopolizar fondos de solidaridad internacional que se aportaba «a los españoles» y no a una fracción de éstos en detrimento de otros. De quienes contribuían a publicar un Boletín en el que, para confusión general, figuraba la C.N.T. en genérico, sin especificar a qué parte de la C.N.T. correspondía. Boletín de alcance y proyección internacional que supone inconfeso afán de suplantar a la A.I.T...

No nos atacamos a la situación orgánica de la S.A.C., a la que deseamos amplio éxito en sus ensayos y en sus inquietudes renovadoras. Que nos den la prueba de sus aciertos y convendremos —lealmente— que el mal es nuestro y que todo el corolario de experiencias recogidas en el mundo por los movimientos de finalidad anarquista fallaban por la base.

Lo que no comprendemos —ni aceptamos— es el porqué de este afán en la maniobra disgregadora, de este furioso deseo de romper filas desgarrando los lazos familiares para irrumpir en otros medios, todo y queriendo continuar utilizando el patronímico que es distintivo de lo puede y debe ser comunidad libertaria internacional. Tal actitud, además de negativa es suspecta. El socialismo libertario —el anarquismo funcional y no de receta— tiene sus tropiezos en el tanteo de utilizar fórmulas o prácticas que pueden hoy parecer ilusorias y mañana hallarse coronadas por el éxito. Exito siempre fugaz ante el choque con nuevas situaciones. Creemos, sinceramente, que ciertas fórmulas y prácticas de cooperación para con el «statu quo» vigente acusan anacronismo en lugar de apuntar novedad ensayista. A cada uno corresponde probar la certeza o la eficacia de sus métodos. Pero en cordialidad y en un deseado interés de comprensión. Un análisis somero del proceso histórico de la Primera Internacional nos demuestra que todo prurito de imposición no es más que trasunto de concepciones que derivan inexorablemente hacia cauces autoritarios. No creemos que la S.A.C. —en bloque— se inmerge en tales cauces y confiamos que en el seno de una A.I.T... «remozada», como decís, nos encontremos todos.

(Pasa a la página 2.)

Seis nuevas víctimas del franquismo

MIENTRAS el régimen franquista canta loas y propaga por todos los ámbitos del mundo el gran bienestar que goza el pueblo español, otros hijos de la Península, obligados a expatriarse, encuentran la muerte fuera de España.

Lo recientemente ocurrido en Marsella es una prueba, terrible y acusatoria, contra el régimen fascista imperante en el país que nos vio nacer. Seis hermanos nuestros de clase, seis obreros, que apenas hacía ocho días que habían pasado la frontera, han encontrado una muerte atroz. La prensa, la radio y la televisión francesa, han dado la noticia, sin grandes comentarios. Seis trabajadores, algunos padres de familia, que se habían vistos obligados a salir de España y de la miseria en que vivían, han muerto. Han muerto porque la empresa gala que les había contratado y le daba alojamiento a costa de su explotación, no le interesaba lo más mínimo su seguridad ni su vida. Al lado de la hermosa Corniche, donde habitan tantos aposentados que el mercado de esclavos les permite una espléndida vida, unas docenas de obreros españoles trabajan de sol a sol. Su hogar es una torre, desmantelada y sin seguridad alguna, para unos, los que duermen de cuatro a seis por habitación; para los otros, simples barracas de madera, amontonados los unos encima de los otros. La higiene brilla por su ausencia, así como la seguridad. Cuando llegaron de España, a últimos de abril, constataron la falta de la misma. El gaz de la ciudad no funcionaba. Cocinaban con el butagaz. Los tubos, rotos. Y a pesar de haberlo señalado conforme correspondía, lo que debía llegar ocurrió. Una noche, después de la dura labor diaria y la cena, se acostaron para no levantarse jamás. Un escape de gaz, que se sabía de antemano podía llegar, y los seis españoles que la miseria de sus hogares les exigió marcharse de sus país, no podrán regresar nunca más en vida al lado de los suyos. Tragedia que se hubiera podido evitar, pero que la rapacidad capitalista, el interés constante de provecho, no lo ha hecho posible. La burguesía francesa, como las de todo el mundo, ha demostrado, una vez más, de qué imprevisiones era capaz.

Sin embargo, en primer lugar, es deber nuestro acusar a Franco, al capitalismo hispano, a la Iglesia, al Ejército que les sostiene a todos, del citado crimen. La tranquilidad que la propaganda oficial española hace resaltar es posiblemente buena para los millones de turistas —entre los cuales la mayoría pertenecen a la clase obrera europea—, junto con el bajo coste de la vida para ellos, no para los auténticos hijos del pueblo que se ven obligados, cuando tienen ocasión, de huir legal o ilegalmente, para poder vivir un poco decentemente y permitir que sus familiares allí o por doquier que se encuentren, hagan lo propio.

Lógica contradicción de un régimen donde el oscurantismo domina por la fuerza de las bayonetas de un ejército mercenario y de una burguesía miserable. Los millones de turistas lo ignoran o fingen ignorarlo. Les interesa, más que la belleza natural del país, lo económico de su estancia veraniega, permitiendo con tal proceder el mantenimiento del régimen y el que disponga de divisas para continuar oprimiendo al pueblo.

El régimen franquista tiene interés en que sean controlados por sus servicios de emigración cuantos salgan al extranjero. Así deben contribuir con los impuestos obligados al enviar dinero a sus familiares. Los que, por contra, salen con pasaporte de turistas consiguen, a veces solamente, trabajo, si bien es verdad que en múltiples ocasiones son explotados y engañados hasta el máximo.

Los seis muertos de Marsella son otros más a añadir a la lista de asesinatos de Franco. El eco de la segunda ciudad de Francia en el caso que nos ocupa ha sido minimizado intencionalmente. La radio y la prensa han ladeado la triste realidad. Diarios, el socialista como el «Provençal» del Sr. Deferre, lo imputa a la fatalidad, lo mismo que el reaccionario «Le Meridional». Por contra, «La Marseillaise», comunista, lo comenta manifestando ciertas verdades, verdades que se transforman en mentiras cuando ensalzan al cura de la Misión Española por su parlamento delante de los seis cadáveres, y están presentes sus dirigentes, consejeros municipales y ex-diputados, en el entierro al lado del cónsul de Franco y de los dirigentes departamentales de la C.G.T.

Y en la capilla de la Misión Española, lugar de perversión y oficina de trabajo y control de las actividades de los emigrados, se encuentran también el día del entierro los dirigentes del Partido Comunista Español, que camufladamente forman parte del Comité que han constituido recientemente con los emigrados y con los curas de la citada Misión, bajo la complicidad del Consulado donde el canciller Arana, de ingrato recuerdo, es delegado exterior de la Falange.

Artículos y fotos insertados en el citado diario atestiguan la veracidad de lo señalado por nosotros. Por lo que constatamos que en ocasión de una tragedia la política de la *mano tendida* se continua practicando.

Discretamente, comunistas españoles apoyados por los franceses, curas españoles en misión y falangistas del consulado, marchan unidos a la búsqueda de sus propios intereses que no son, ni serán jamás, los del pueblo español.

La muerte de los seis obreros españoles ha permitido descubrir la ralea de tales individuos frente a los cuales es necesario hacer frente hoy, como nos obligarán a estarlo mañana, una vez liberada España del franquismo.

Su demagogia, sus insidias, sus falsedades, deben inducirnos a ser más activos con el fin de poder demostrar a los emigrados españoles dónde reside la verdad.

Saludemos en las víctimas a todas las víctimas del régimen y del capitalismo internacional, prometiéndoles que haremos todo lo humanamente posible para que la Justicia Social reine un día en España y en el Universo.

ANTONIO ALORDA

Obras de Felipe Alaiz

El abajo firmante, residente en .....

....., departamento .....

....., calle .....,

número ....., considerando importante reunir la obra dispersa del substancioso, combativo y malogrado escritor libertario Felipe Alaiz, declara suscribirse, para que le sean enviados a domicilio, los tomos I, II y III (*) de las Obras de Felipe Alaiz, a cuyo efecto gira el importe de 19 frs.; o de 14 frs. para recibir solamente los dos tomos de «Tipos Españoles»; o de 7 frs. únicamente para que le sea enviada la segunda parte de «Tipos Españoles», o sea el tomo III recientemente publicado de las Obras de Felipe Alaiz.

Total de lo enviado por **mandat-poste** a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X^e^), C. C. P. 1350756, Paris, ...

(Firma clara del solicitante)

.....

(Nombre del pueblo) .....

..... de ..... de 1965.

(*) Tomo I: «Quinet»; t. II: «Tipos Españoles»; t. III: «Tipos Españoles».

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

27 MAI 1965
NUMERO 351
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La loi du plus fort

« La loi du plus fort est toujours la meilleure », a dit notre bon La Fontaine, et les grands trusts capitalistes sont en train de nous en donner une preuve éclatante. Un peu partout, les usines ou les ateliers regorgeant de produits, refoulent de la main-d'œuvre, congédient ou sévissent sans considérations et sans vergogne.

Bien sûr, les porte-parole de la finance s'efforcent de nous convaincre que la reprise du printemps n'ayant pas eu lieu, ils sont dans l'obligation de réduire les frais pour attendre une problématique relance à l'automne. Il leur arrive aussi de nous parler d'investissements qui s'imposent de toute urgence, mais jamais il n'est fait de parallèle entre le revenu net du travailleur, qui trime d'un bout de l'année à l'autre, et les super-bénéfices réalisés par les directeurs et autres actionnaires des machines à exploiter le bétail humain que sont les trusts.

La BULL qui, comme disait le Canard Enchaîné du 28 avril, fabrique des machines à chômeurs, est un exemple typique de l'écrasement de l'ouvrier par les méthodes d'exploitation modernes.

Ce qu'est la BULL ?... Elle possède des usines à Paris et dans les environs (Gambetta, St-Ouen, Bobigny), à Angers, Belfort, Lyon et St-Quentin qui est en cours de liquidation.

Rachetée par la Banque de Paris et des Pays-Bas pour être revendue à la Général Electric pour 21 milliards d'anciens francs, elle est devenue une colonie américaine et une colonie n'existe en principe que pour être exploitée. La Général Electric, aidée par la direction et le gouvernement, ne va pas s'en priver.

Sachant que la Général Electric exploite 250.000 salariés et qu'elle est la troisième entreprise des U.S.A., on imagine aisément ce que représente pour elle le sort d'une dizaine de milliers d'ouvriers menacés par le chômage.

La G. E., qui veut à tout prix se lancer dans le marché des calculateurs, dont le chiffre de roulement sera de plusieurs milliards dans un proche avenir, ne pouvait trouver meilleure occasion que le rachat de la Bull-France; cette opération lui permettant de s'implanter en Europe avec un réseau commercial extrêmement développé pour y vendre le matériel américain. Les banquiers, pour qui les frontières n'existent que dans la mesure où elles servent à l'accroissement de leur profit, se sont mis du côté du plus fort et appuient la G. E. sans réserves.

Le gouvernement, qui se gargarise tant en parlant de l'indépendance française, ferait bien de nous expliquer pourquoi le ministère du Travail a donné le feu vert à M. Desbruères, président-directeur-général, pour continuer la liste des licenciements. Puisqu'il entend maintenir l'équilibre de l'économie française, il pourrait peut-être commencer par s'inquiéter des possibilités matérielles de ceux qui sont les vrais producteurs et sont, par conséquent, les plus indispensables pour cet équilibre de l'économie : les travailleurs.

Hélas ! il n'en est rien, et le pourcentage officiel de licenciés est déjà de 40 %. Les dernières informations nous donnent un aperçu de la façon de pratiquer. Sur 335 personnes congédiées à Paris-St-Ouen, les vieux ont été les plus touchés; 43 ont de 60 à 65 ans, 51 ont de 50 à 60 ans et 64 de 40 à 50 ans. Des travailleurs, qui auraient dû recevoir une médaille « de fidélité » pour leurs 20, 25 et même 30 ans de maison, se sont vus rejetés comme des citrons pressés en récompense des nombreuses heures supplémentaires qu'ils ont exécutées pour la prospérité de leurs maîtres.

Voilà, travailleurs, ce qu'est le capitalisme, un monstre qui dévore ceux qui ont tout donné pour lui et qui n'a qu'un but : le profit.

Et dire que l'U.R.S.S., qui prétend être l'espoir de tous les prolétaires, vient de rétablir chez elle le système du profit pour améliorer l'approvisionnement de sa population... Quel échec !...

MYTHES ET RÉALITÉS

Nous vivons depuis longtemps (disons 30 ans) sur un mythe, celui de l'esprit révolutionnaire du parti S.F.I.O., esprit dont l'héritage remonte à la Première Internationale libertaire et dont l'une des dernières manifestations fut le soulèvement des ouvriers de Vienne, dressés comme un seul homme, à la fois contre le chancelier Schusnig et les nazis du prince Harenberg pour la défense de leurs libertés.

Nous pouvons considérer 1936 et les occupations d'usines comme le plafond de cet esprit révolutionnaire jamais dépassé depuis. (Actuellement, la caractéristique des partis socialistes européens, et tout particulièrement de leurs dirigeants, est la lâcheté.)

C'est le parti socialiste allemand qui le premier a étalé publiquement sa lâcheté lorsque Severing, ministre socialiste prussien de l'Intérieur, disposant de la police et de toute l'administration de l'Etat prussien, ainsi que de l'appui de la majorité de la classe ouvrière, se rendit à Hitler sans combat à la première sommation.

Quelques années plus tard ce fut au tour du parti socialiste français dont les reniements par lâcheté se succédèrent durant vingt ans presque sans interruption : l'abord Blum qui en 1937, alors qu'il est président du Conseil, accepte d'établir le blocus de l'Espagne républicaine en guerre contre ses généraux, afin de ne pas déplaire aux conservateurs britanniques ; c'est ce même Blum qui, onze ans plus tard, entrera en guerre contre le Viet-Minh par peur des colonialistes français, et c'est son digne successeur Guy Mollet qui décrétera une mobilisation partielle de l'armée française pour satisfaire les pieds-noirs d'Algérie, puis opérera le débarquement de Suez afin de satisfaire les actionnaires de la Compagnie du canal.

Un parti semblait pourtant avoir résisté plus ou moins jusqu'ici à la contagion : c'était le parti travailliste britannique ; eh bien ! il vient de perdre cette singularité, d'un seul coup Wilson a égalé, voire dépassé, Severing, Blum et Guy Mollet.

Pour complaire à Washington ce représentant d'un parti qui s'était toujours, jusqu'ici, distingué par son pacifisme et par son anti-colonialisme, ose approuver l'action du Pentagone en Indochine.

A cette guerre qui est la plus typiquement impérialiste qui soit, et qui, par surplus, risque par son extension continue de conduire à une guerre mondiale, le chef du Labour Party britannique a apporté publiquement et à plusieurs reprises son appui. Il n'a même pas trouvé un mot de regret pour les procédés extraordinairement barbares dont usent les Américains : il fait s'étendre longuement l'un de ses sous-ordres sur la relative innocuité des gaz lacrymogènes employés au Vietnam, mais il n'a pas un mot pour flétrir l'emploi des bombes à phosphore blanc, la plus terrible des armes car elle condamne, plus encore que le napalm, à la mort la plus affreuse : être brûlé vif.

Mieux encore ! il ose faire présenter par son ministre des Affaires étrangères cette défense singulière de l'action américaine contre le Vietnam du Nord : les Américains sont en état de légitime défense en raison de « l'incident » du golfe du Tonkin.

Ce fameux « incident » qui fut le prétexte du premier raid américain au-delà du 17e parallèle : des navires américains qui croisaient dans le golfe du Tonkin essuyèrent le feu de canonnières viernamiennes qui estimaient que ces navires avaient pénétré dans les eaux territoriales du Vietnam.

Je ne sais, et personne ne sait, pas plus Monsieur Wilson ou son ministre des Affaires étrangères que moi, si ce bateau Américain se trouvait ou non dans les eaux territoriales du Vietnam du Nord, mais, même s'il n'y était pas, estimer qu'une telle « attaque » légitime les tonnes de bombes, de napalm et de phosphore qui ont été déversées depuis lors par des centaines d'avions sur le territoire du Vietnam du Nord, c'est vraiment faire preuve d'un toupet que seul un ministre des Affaires étrangères britannique et travailliste par surcroît peut avoir.

Et tout cela par lâcheté ! Car il est bien certain qu'au fond de leur cœur Wilson, Stewart et tous les membres du Labour Party, même ceux situés le plus à droite, condamnent l'action américaine.

Mais ils se croient obligés de dire le contraire parce qu'ils n'osent pas contredire Washington de crainte que sans son appui financier, ils ne soient obligés de dévaluer la livre sterling.

Dévaluer la livre sterling, vous parlez d'une catastrophe !

Comme si elle ne l'avait jamais été dans le passé sans dommage pour l'économie anglaise bien au contraire, de Gaulle lui-même a dévalué le franc sitôt arrivé au pouvoir sans que son prestige en souffre.

Mais inutile d'essayer de convaincre ses messieurs : ils ont peur, même de leur ombre.

Wilson avait un grand rôle à jouer s'il avait fait preuve de fermeté et avait publiquement condamné « l'escalade » de la guerre indochinoise, non seulement il demeurait fidèle à la politique traditionnelle de son parti, mais il empêchait toute extension du conflit car, réduite à elle-même dans la crainte d'avoir à affronter seule sans le concours de l'Europe, la moitié du monde, la Maison Blanche n'aurait pas osé poursuivre sa politique de provocation et de férocité à l'égard de l'Asie.

Mais éviter la guerre qu'est-ce que cela, je vous le demande, au regard du sauvetage de la livre sterling. En vérité je vous le dis l'Internationale Socialiste sera connue dans l'histoire comme l'Internationale de la lâcheté... et de la bêtise.

La Compagnie de Jésus

Les jésuites sont actuellement réunis à Rome en Congrégation générale, et ce sont eux qui, en dernier ressort, vont déterminer les réformes susceptibles d'être apportées à l'Eglise catholique.

Pour ceux qui ignorent ce que sont ces individus, nous précisons qu'il s'agit des soldats de l'armée chrétienne *(perinde ac cadaver)*, la Légion étrangère, les «S.S.» du Vatican.

L'édifice jésuitique c'est du préfascisme, du nazisme et du totalitarisme onctueux *(ad majorem dei gloriam)*.

Ignace de Loyola, dès la première page de ses « Exercices spirituels », expose comme un principe que : « L'homme est créé pour louer, révérer et servir Dieu, notre seigneur ».

Quand l'homme s'avise de ne pas se conformer à ces prescriptions, l'Eglise n'hésite pas à employer ses méthodes « secrètes » pour obtenir sa soumission. Dans son livre « Dieu est mort en Ibérie », Juan Hermanos rappelle, entre autres :

« Il faut que vous sachiez qu'en Espagne il existe deux dictatures : celle du parti officiel et celle de l'Eglise. Par exemple, dans un grand nombre de villages, le curé a le droit d'infliger des amendes à ses paroissiens qui travaillent le dimanche ou qui dansent en carême, ou, simplement, commencent à danser un dimanche quelconque alors qu'il y a un service à l'Eglise. Ces amendes sont communiquées à la gendarmerie qui se charge de les faire percevoir « manu militari »...

C'est ce que nous pourrions appeler la politique du sabre et du goupillon. D'ailleurs, il n'y a pas qu'en Espagne qu'on peut retrouver cette politique de domination. Quel est le chef d'Etat ou le ministre qui peut se vanter de n'être pas au service d'une Eglise quelconque ?

Un homme de pouvoir ne peut se maintenir à son poste sans le soutien des jésuites, toujours prêts à préparer des complots et à trahir les opposants. Bien des royautés sont tombées, mais ils sont toujours là, derrière le fils du banquier, du militaire ou du magistrat ; ils se préparent à prendre demain les places des technocrates, fonctionnaires et autres rouages de la société moderne.

Ils s'introduisent dans les organisations scientifiques, dans les syndicats, et nous avons vu à Vannes, la communauté jésuitique, préparer, par l'intermédiaire de l'Union des scientifiques et ingénieurs catholiques, la domination de la science par le pouvoir religieux.

Certes, les jésuites en France ne sont qu'un petit nombre, mais nous devons considérer qu'il s'agit d'une minorité agissante avec des appuis au gouvernement, dans l'armée, au sein des partis et même au sein des syndicats ouvriers.

Ils sont dangereux par leur comportement machiavélique et leur mépris d'autrui, ils sont perfides par discipline religieuse, ils demeurent les prétoriens du Vatican et des inquisiteurs en puissance.

Mais leur force majeure reste l'obscurantisme ; ils se servent des préjugés et de l'ignorance des masses pour mieux les asservir et nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que l'émancipation de tous les travailleurs ne pourra se réaliser qu'après la disparition de cette triste engeance.

Aussi, la CNT refuse-t-elle tout mythe, toute croyance et est-elle décidée à combattre pour l'élévation du niveau moral du travailleur avec le même acharnement que tant de valeureux pionniers ont mis pour aider l'avènement d'une société plus humaine et meilleure, une société sans dieux ni maîtres.

Y. M. BIGET

L'assommoir

On parle beaucoup, on parle souvent, dans la grande presse, du problème des « blousons noirs » ; par une sorte de masochisme, la petite bourgeoisie semble se complaire dans l'indignation bornée que lui procure un tel sujet, tandis que de beaux esprits creux (journalistes, préfets, ministres, éducateurs, flics en tous genres) trouvent là prétexte à des dissertations sans buts ni sens, leur permettant d'affirmer leur supériorité et leur autorité, sans vraiment chercher le fond du problème.

Certains pourront penser qu'il s'agit là d'un phénomène normal de décadence de la société bourgeoise, contre lequel l'autorité cherche à lutter sans y parvenir ; pour ma part, je crois plutôt qu'on ne veut pas, en haut lieu, vraiment résoudre ce problème (qui n'en est pas un pour la bourgeoisie), mais seulement trouver une justification supplémentaire à la répression.

Ce qui motive surtout l'indignation du bourgeois face aux actes de violence des « blousons noirs », alors qu'il accueille avec indifférence des tueries à beaucoup plus grande échelle, telle qu'une guerre au Viet-nam, c'est le caractère gratuit de ces actes. Dans une société où tout ne doit être fondé que sur le profit, il lui semble insensé, insolite et inadmissible qu'on puisse commettre un crime sans intérêt ; un meurtrier crapuleux, ce n'est, après tout, qu'un bourgeois comme lui qui a choisi des voies différentes et plus dangereuses pour atteindre le même but. Préférant le vol illégal au vol légal, il se se sent un fond commun avec lui, il le comprend. Mais comme le bourgeois est borné, il ne va pas plus loin et ne réalise pas que l'intérêt n'est qu'une forme du besoin de domination de ses semblables, qui est justement le trait commun qui l'unit au « blouson noir » : violent par plaisir, dominateur par plaisir.

L'enfant imite l'adulte qui représente pour lui le modèle à égaler ; n'est-il pas normal que, face à un monde d'adultes dominés par des caïds en uniforme, il cherche à devenir lui aussi un caïd ? N'est-il pas normal que, nourri dès son plus jeune âge d'une littérature à la gloire des « Superman » dont la seule supériorité est celle du coup de poing et du revolver, il cherche à devenir lui aussi un « Superman » ?

Car, on inculque le culte du héros à l'enfant par des journaux, des films ; des jouets, adaptés, lui forment un esprit militariste, borné et violent ; en censurant totalement ce qui a trait à l'amour du prochain, et en le remplaçant par la violence, on dévie son instinct et ses sentiments vers la brutalité, on en fait un bien-pensant sectaire et irascible, un bon soldat docile, un bon bourbeois borné. Mais on dépasse parfois ce but, surtout si des impératifs économiques empêchent l'enfant d'espérer devenir un « héros » par la voie des honneurs ; alors, il se débrouille, il imite.

Un « assommoir », telle est l'éducation traumatisante qu'on impose volontairement aux enfants du peuple, afin de leur enseigner le défoulement par la violence commandée, le sens de « l'honneur » et le mépris des autres ; quoi d'étonnant qu'ils aient ensuite envie d'assommer leurs semblables ?

Mais cela, la bourgeoisie ne voudra jamais le changer : elle a trop besoin de bons fils du peuple, abêtis et méprisant leur propre classe, prêts à partir à la guerre la fleur au fusil. Il vaut mieux quelques « bandes » attaquant sporadiquement des passants, qu'une jeunesse unie faisant la révolution ; les « blousons noirs » ne sont pas dangereux pour la bourgeoisie : ils sont inconscients, ils n'ont pas de but, ils ne menacent pas l'état social, mais, au contraire, s'y incorporent, le servent (n'a-t-on pas proposé de les enrôler de force, d'en faire des « paras » ?).

Alors, on fait semblant de s'inquiéter, pour sauver certaines apparences ; on en profite pour justifier une augmentation des prérogatives des flics, des soi-disant sociologues réactionnaires font le procès des H. L. M. (comme si les taudis qu'ils ont remplacés étaient plus « humains »), et du progrès social en général. Excellente opération !

Seulement, méfiez-vous, messieurs les bourgeois, votre voix n'est pas tout à fait la seule qui se fasse entendre, et la violence pourrait se retourner contre vous.

J. F. BROCHARD

Le problème de la consommation

Le problème de la production a été résolu grâce au progrès technique.

Il reste maintenant à résoudre celui de la consommation.

Il est possible de produire aujourd'hui de tout, en quantités énormes. Le développement des procédés de production accroît sans cesse cette possibilité.

Par contre, il est moins facile de consommer tout ce qui est produit. Cela peut paraître bizarre aux êtres raisonnables, mais c'est la réalité.

Nous devons, donc, examiner s'il serait possible de consommer selon les besoins, ce qui est produit. Car si nous produisons pour produire, sans que personne puisse en profiter, il vaut mieux ne rien faire.

Où se trouve la cause de cette impossibilité ? Nous avons vu qu'elle est dans le système mercantile. Voici par conséquent une première donnée du problème : Il faut se défaire de ce système.

Faut-il détruire d'abord et reconstruire sur des bases nouvelles, ou bien faut-il commencer la nouvelle construction en même temps que l'on détruit le vieil édifice qui menace ruine ?

Quel que soit le moyen d'y parvenir et avant de se mettre à bâtir, nous devons avoir une idée, la plus claire possible, de ce que nous voulons, de ce que nous pouvons faire.

A l'image de l'architecte, nous devons tirer les plans ne serait-ce que dans ses lignes générales, de ce que nous devons édifier.

Seuls les politiciens, aspirant aux postes de gouvernement n'ont aucun intérêt à ce que l'on sache ce que nous devons faire demain. « La première des choses, disent-ils, est de détruire l'actuelle tyrannie, après nous verrons, selon les circonstances, ce que nous devrons faire. » Pour les révolutionnaires, les anarcho-syndicalistes, il en est autrement. Pour nous, il ne s'agit point d'un changement de gouvernement.

Avant tout nous devons réfuter les idées fausses qui nous ont été inculquées et qui nous empêchent de voir clair, comme la notion de valeur.

La notion de valeur doit être bannie parce que c'est une idée qui ne repose sur rien de valable.

Chaque marchand soutire, de sa marchandise, ce qu'il peut. Un litre de lait vaut un autre litre de lait de même qualité, mais combien de kilos de patates vaut un litre de lait ? Tout dépendra de la quantité de patates et de lait qu'il y aura sur le marché, et des besoins, et des goûts, et des préférences, etc., de chaque contractant. Une marchandise vaudra un jour le double, un autre jour elle ne vaudra que la moitié.

Pourrait-on soutenir sérieusement que la valeur de la marchandise est en rapport avec le travail nécessaire à sa production ? Combien de travail a coûté un champ ou une forêt restés à l'état sauvage ? Aucun travail n'a été exécuté. Cependant, il faudra payer très cher pour l'acquérir.

La théorie marginaliste nous apprend que chaque unité de marchandise produite perd de sa valeur au fur et à mesure de l'accroissement d'unités produites.

Pour faciliter les échanges commerciaux on a eu recours à une monnaie qui, dit-on, sert d'unité de mesure des valeurs marchandes. Comme monnaie, on a connu : les coquillages, les vaches, l'or, l'argent, etc.

Le problème de valeur reste le même. A chaque opération d'échange il faut envisager combien de vaches, combien d'or, on pourra obtenir en échange de telle quantité de marchandises ou vice-versa. Tout dépendra des nécessités, du lieu, du temps, de la mode, etc.

Insensiblement, la monnaie, qui était elle-même de la marchandise, est devenue titre de créance qui n'a, en soi même, aucune valeur, ni de près ni de loin. Nonobstant, ces titres servent, par la force de l'habitude, à effectuer des échanges. Après tout c'est assez pratique.

La valeur que l'on veut bien attribuer à ces titres (billets de banque), est changeante, non seulement par rapport aux phénomènes dont nous venons de faire allusion, mais encore par la volonté des fabricants de billets. D'une année à l'autre les billets de banque perdent de 8 à 10 % de leur pouvoir d'achat par rapport aux marchandises en général. C'est une vraie monnaie fondante. Celui qui avait un million, il y a quelques années, aurait pu acquérir tout un pâté de maisons avec cette quantité, aujourd'hui, à peine pourrait-il acheter une chambre de bonne, et d'ici quelques années encore, il en aura juste assez pour acheter une brique...

Malgré tout nous sommes obligés de jouer le mauvais jeu, pour pouvoir vivre dans le système où nous sommes englobés, mais cela ne doit point nous empêcher de nous rendre compte de la situation et de chercher à en sortir.

J. CAPDEVILA

Pour notre

P R O P A G A N D E

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

Blancs et Noirs

La preuve que blancs et noirs appartiennent à la même espèce, c'est qu'ils peuvent s'accoupler et que leur métissage produit des êtres ayant droit à une âme dont l'animal est privé. Vouloir créer une échelle classant les humains plus ou moins haut, c'est-à-dire en leur reconnaissant plus ou moins d'âme, ne peut jouer en faveur du racisme ; il existe des noirs possédant une âme bien plus élevée que celle des blancs. Le racisme prétend instituer une frontière parmi les hommes en considération de leur origine, de la pigmentation de leur peau, de leur race. C'est une injustice criarde : si une frontière existe entre les hommes, elle ne peut être fondée que sur la qualité de l'individu, c'est-à-dire son humanité.

Le racisme prétend qu'autrefois la terre était grande du fait que les moyens de déplacement n'étaient pas rapides et que, pour les blancs, un noir ou un jaune, était un être vivant loin, à qui l'on pouvait, sans danger, accorder l'égalité. Aujourd'hui, en quelques heures, un noir ou un jaune, se trouve au centre d'une capitale de blancs, avec sa couleur, sa démarche, son rire, son odeur et sa prétention d'égalité et cela choque certains blancs, qui prétendent que cet homme de couleur est un inférieur, qui empiète sur leur trottoir, sur leur soleil, sur leur vie : ils prétendent l'en chasser, alors que la terre appartient à tous et que nul ne peut prétendre avoir un privilège sur un territoire. Car il faudrait savoir si nous évoluons vers une conception de tribu ou si nous élargissons, avec le progrès, notre humanité à la libération de principes qui appartiennent au passé.

Comme chez les pro-nazis allemands ou américains, les germes du racisme existent parmi nous. Ici, en France, la population tolère l'Algérien mais elle éprouve, cependant, une gêne au contact des « bougnouls », la preuve en est que ceux-ci se trouvent dans l'obligation, devant ce manque de fraternité, de se regrouper dans leurs bidonvilles, leurs cafés, leurs restaurants, ou les blancs ne pénètrent qu'accidentellement et avec dégoût. La situation est identique avec les juifs et avec les noirs. La seule différence qui existe entre les racistes et nous, c'est que nous « tolérons » la présence de ces hommes, alors que les racistes purs les combattent. Il y a encore bien des préjugés à abattre pour que la fraternité apporte ses bienfaits à tous les hommes sans distinction d'origine.

Tous, autant que nous sommes, éprouvons bien souvent, un dégoût pour le corps de notre semblable, nous supportons difficilement son odeur, sa sueur ; cette répulsion naturelle se manifeste plus violente encore, quand l'individu est d'une origine différente ; on trouvera l'odeur d'un Algérien, d'un noir plus nauséabonde que celle d'un blanc. Pourtant ...

Beaucoup, parmi nous, dans un lieu public, s'écartent plus encore d'un homme de couleur que d'un homme blanc. Instinctivement se crée la hiérarchie entre individus, sans même qu'il soit question d'un calcul ou d'un acte conscient. Nous devons donc lutter contre cette répulsion instinctive qui autorise le racisme à établir, avec facilité, des bases solides parmi les peuples qu'il conduit à la division et à la création du néo-nazisme.

Les racistes s'indignent et s'élèvent contre les rapports sexuels qui peuvent exister entre une femme blanche et un noir. Pendant la guerre, les nazis peuplaient leurs bordels de campagne en utilisant de jeunes fur-

(Suite page 2.)

Impressions

Lettre à nos camarades marseillais

C'est avec beaucoup de plaisir et d'attention que j'ai lu dans «Le Monde libertaire» l'historique de la « commune de Marseille ».

Je félicite René Bianco d'une initiative heureuse, susceptible d'accroître le potentiel provincial révolutionnaire en rappelant aux lecteurs que chaque commune, chaque cité, chaque village, devraient cultiver leur personnalité sans attendre de Paris des initiatives souvent retardées.

J'ai surtout retenu l'hommage de Bianco à ces vaillants combattants qui, sous l'influence de Bakounine, tentèrent d'intégrer leurs théories dans les faits quotidiens. C'est que ces combattants à qui Bienco rend hommage n'étaient pas des non-violents... Ah non ! Pas du tout ! (1).

Aussi ai-je été agréablement surpris, comme un père se réjouissant des frasques de son enfant, en lisant que Bianco devenait révolutionnaire tout en se voulant « non-violent » !

Et j'ai pensé qu'il était sans doute dans le psychisme de la jeunesse, de se contredire involontairement ; a vouloir trop étreindre...

Je me réjouis que le groupe — si actif — de Marseille, entre dans la voie du communisme libertaire, et je me prends à espérer qu'il en tirera des conclusions pratiques dont nous bénéficierons tous.

Nos jeunes trouveront dans le même journal, la relation d'une conférence donnée par le dilletante Bontemps, à Grenoble, laquelle leur permettra de mieux pénétrer les contradictions fondamentales qui peuvent se faire jour dans un mouvement quand la métaphysique veut orienter le social.

J'extrais de ce compte rendu le passage suivant :

« L'anarchiste ne peut être qu'une exception. Il ne récolte pas. Il ne fait que semer. Il éprouve la joie du créateur et non pas celle du consommateur. »

Quel orgueil ! Et quelle méprise !

Cela me ramène en arrière de 50 ans... L'individualisme faisait rage, tout boursouflé de vanité et de suffisance. Je me souviens d'un camarade qui, à la suite de mon exposé, le trouvant trop constructif, prit la parole et jeta à l'auditoire comme un défi : « L'anarchiste est un surhomme ! »

Que les jeunes qui s'engagent sur notre voie syndicaliste libertaire ne se méprennent pas : une hirondelle ne fait ni le printemps, ni le Bon Temps... Tous les mouvements d'avant-garde ont connu ces florescences excentriques, ces sensibilités éloquentes, généreuses, qui, ne pouvant consentir à s'égaler aux autres, s'efforcent de les dominer par l'éclat de leurs propres contradictions...

Et puis, la critique est si aisée quand on se refuse aux responsabilités ! Réjouissons-nous donc du positivisme de nos camarades marseillais. La jeunesse d'aujourd'hui entre dans une bataille où le rôle que peut jouer le communisme libertaire s'ouvre sur un avenir plein de promesses...

Avec mes sentiments fraternels,

J. B.

(1) Si la paix était dans leur cœur, sachant que la liberté se conquiert ils étaient prêts à se battre pour échapper à l'esclavage. On peut être non violent par bonté, mais à l'heure de la justice, il faut la défendre contre ceux qui la violent...

ANTENA

LA ESTRELLA DE SANTIAGO

LUGO. — Siguiendo la estrella de Santiago de Compostela un autocar conduciendo cincuenta peregrinas asturianas se ha estrellado al fondo de un barranco. Dichas romeras venían de la ciudad de San Tiago Matamoros, donde habían ganado el jubileo. Con cinco muertas y cuarenta heridas, júbilo no lo habrá en el Turón, de donde las víctimas procedían.

BATIDA

LUGO. — En el monte Tremosí, infestado de alimañas que causan graves daños a los rebaños, se ha efectuado una batida autorizada que durará algunos días. En la primera salida se han capturado un lobo, de 60 kilos, una loba y una cría de lobeznos, siendo particular que ningún falangista tome parte en la batida.

Por solidaridad a los lobos, seguramente.

CRESPON NEGRO

MADRID. — Ha exhalado su último suspiro el general Fernando García Valiño, hermano del tristemente célebre Rafael García Valiño.

También ha dejado de existir, en El Ferrol Sin Caudillo, el almirante Indalecio Núñez Quijano, que en 1º de mayo de 1898 se distinguió en la derrota de Cavite y en 19 de julio del 36 fue uno de los directores de la matanza de cinco mil marinos en el Ferrol porque los tales no quisieron sumarse a la insurrección fascista.

CAMPAÑA ARBORICIDA

BARCELONA. — Prosiguiendo su campaña de «ascetismo» público, los ediles por la gracia de Franco de esta ciudad siguen talando árboles en las vías más preciosas de la urbe. El paseo de Colón perdió su intimidad al ser extraordinariamente ensanchado y mutilado su cuerpo de palmeras, del cual se eliminó una línea quedando la otra con las palmas más enclenques. Recientemente han sido cercenados los plátanos de la Vía Augusta por eliminación del andén central, previéndose el abatimiento de las arboledas de la Rambla de Cataluña y del Paseo de Gracia debido al proyecto de recomposición de ambas vías para ampliar las calzadas de tránsito.

LA EMIGRACION BENEFICIA AL ESTADO

MADRID (OPE). — El director general del Instituto Español de Emigración ha declarado en la relevisión que los trabajadores españoles que se encuentran en el extranjero remiten 380 millones de dólares anuales. De sus extensas declaraciones se pueden tomar estos párrafos:

«El beneficio económico del trabajo de los españoles en el extranjero es mucho más importante de lo que se piensa. En la balanza de pagos se cifran en 237 millones de dólares las remesas de los emigrantes, pero hay otro renglón, que es el de las transferencias privadas y lo que los titulares aportan cuando vienen con su capital. Luego hay que tener en cuenta los 90.000 trabajadores que han retornado con dinero en el bolsillo, los trabajadores de temporada que son 103.000 al año, que también vuelven con dinero; las vacaciones de los emigrantes de los que solamente en Irún se contaron en las Navidades últimas 83.000. Todo ello supone un total aproximado a los 380 millones de dólares.

JURISTAS ESPAÑOLES SE DIRIGEN A LA O. N. U.

PARIS. — Según «Le Monde» trescientos juristas españoles han escrito a la O.N.U.:

El asesinato del general Humberto Delgado ha causado profunda emoción en los medios jurídicos españoles. Trescientos juristas (entre los que se encuentran varios profesores y magistrados) se han dirigido a la O.N.U. para pedir que en la Declaración de los Derechos del Hombre se añada un artículo en el que, en sustancia, se estipularía que el delito cometido por razón de Estado por un gobierno o por sus agentes ha de ser castigado. Reclaman también que la investigación se confíe a una comisión internacional de juristas cuya independencia no pueda ponerse en duda.

Los juristas españoles, al dirigir esta reclamación a las Naciones Unidas señalan que el crimen cometido por razón de Estado, no se encuentra nunca calificado ni formulado en una declaración internacional, laguna que contribuye a una falta de garantía y de seguridad en la vida política, especialmente cuando se trata de un Estado no democrático.

DETENCIONES Y HUELGAS DESPUES DEL 1º DE MAYO

BILBAO (OPE). — Las consecuencias de la violencia policíaca y detenciones realizadas con motivo de las manifestaciones del 1º de Mayo en Vizcaya se siguieron en los días sucesivos. El lunes se produjo huelga de las factorías de la Constructora Naval, «Edesa», «Ferrovías», talleres «Urbasa» y otras. Las autoridades de Franco no se atrevieron a decretar el cierre de la Constructora Naval. Pero «Edesa» y «Ferrovías» no abrieron sus puertas el martes.

El motivo de las huelgas fueron las detenciones de obreros el día 1º. El número de detenidos se calcula en más de 80.

MANIFESTACIONES EN MADRID

PARIS (OPE). — El corresponsal de «Le Monde» señor Novais informa que un grupo de estudiantes se ha situado frente al consulado de la República Dominicana dando gritos de hostilidad para Norteamérica. La policía los ha dispersado. Se ha acordado celebrar otra manifestación frente a la Embajada de los Estados Unidos. Al parecer era obra de la Asociación de estudiantes dominicanos, pero la policía les ha advertido que tales actividades podrían provocar la expulsión. Los otros manifestantes no pudieron llegar a la Embajada por impedirlo la policía.

Toda la prensa madrileña, con excepción de «Pueblo» (órgano de los Sindicatos) ha apoyado desde el primer día la actuación del presidente de los Estados Unidos.

LA NOVELISTICA DE BOTELLA PASTOR

PARIS. — Diversos diarios de Francia y de América y publicaciones españolas residentes en los mismos países hacen grandes elogios de las tres novelas del señor Botella Pastor en las que se presentan cuadros vivos de los treinta últimos años. Y una editada en Madrid con el título «La narrativa española fuera de España» dice: «Su trayectoria novelesca es verdaderamente interesante y muestra a un escritor español arraigado a su tierra y a la circunstancia emigrada.»

VASCOS CONDENADOS

Inculpados de propaganda y asociación ilegales, han sido condenados en Madrid a penas que van de seis meses a seis años, veintitrés vascos de la región de San Sebastián. Ocho de ellos han sido juzgados en rebeldía, principalmente José Luis Alvarez cuya sentencia es de seis años y medio de cárcel.

UNA PROTESTA DE LOS TRABAJADORES NORTEAMERICANOS

BRUSELAS (OPE). — El Servicio de Prensa y Radio de la C.I.O.S.L. (Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres), publica la noticia de que el Sindicato de la industria norteamericana del automóvil ha protestado contra las persecuciones de que son víctimas los trabajadores españoles por defender sus derechos civiles y políticos. Esta protesta se ha enviado en un telegrama dirigido a Antonio Iturmendi, el ministro español de Justicia y lo firmó Victor G. Reuther, el director del departamento de asuntos internacionales del sindicato citado en nombre del millón y medio de miembros de la organización. El telegrama condena los métodos brutales y las prácticas medievales que emplea la policía española sobre todo cuando se trata de gente joven.

COSTAS LAS DE LEVANTE

PARIS.—El almirante español Nieto Antúnez ha pasado unos días en esta capital invitado por el gobierno. Como la marina franquista moderna mente está en lo de las «costas las de Levante», Nieto Antúnez ha preferido no meneallo y se ha dedicado a admirar el dispositivo científico del ejército francés y a catar la cocina del país de acogida.

DOCTOR HONORIS CAUSA

NUEVA YORK.—Pablo Casals, el renombrado violoncelista y compositor, recibió el título Honoris Causa en Doctor en Humanidades en ceremonia que se realizó en el Instituto Carnegie de Tecnología.

El título fue conferido a Casals luego de la ejecución del oratorio del maestro, «El Pessebre».

El director del Departamento de Música de la institución, Sidney Harth, declaró que «al honrar a Casals, se estaba rindiendo honor a uno de los más nobles humanitarios del siglo veinte y a un grande de la música».

Gotas de miel y ajenjo

Un hombre de pensamiento abierto y libre es distinto a un librepensador. Librepensadores se titulan los masones y son los mayormente encadenados a fórmulas, conceptos y compromisos de organización.

∴

Por ser lo que somos, hombres pasionales de la libertad igual de todos, no nos adherimos a movimientos limitados y comprometidos. Estamos con mente y brazos libres, frente a eso de la «masonería» y del «rearme moral», sin ignorar ni desconocer que algo pesan en la evolución del hombre.

∴

Masones y del rearme moral, si son sinceros, están en el camino de una humanidad mejor. Pero tienen que romper sus ataduras, sus compromisos, en gran parte, con las organizaciones sociales, creencias religiosas, preconceptos, prejuicios, y ésto les resulta casi imposible. Son lo que pueden ser y no lo que en verdad anhelan.

∴

La verdad no se personifica; es un concepto y no una persona. Una verdad no es la VERDAD.

∴

Vale quien distribuye con inteligencia su tiempo, dando lo que corresponde a lo económico, lo del sexo y la gimnasia mental que acrecienta la consciencia.

∴

Amigo: bien remarcas los valores al decirme: «No puedo estar sin contemplar horizontes lejanos de afinidad, solidaridad y amistad.» Horizontes lejanos que se observan en la distancia geográfica y que tan cercanos son a nuestro sentir y pensar. Ventanas abiertas hacia el mundo. Antena alta para recibir las vibraciones de «los hombres y mujeres distantes, tan cercanos a nuestro corazón y a nuestro pensamiento.» Muy cierto es lo que dices: «Entre nosotros existe verdadera afinidad» y calor de anhelos de proximidad.

∴

Si me dejase llevar por la inercia, daría puerta libre al escribir y permanecer sentado la mayor parte del tiempo. Pero me atrae el huerto-jardín, el trabajo de la tierra, la actividad que demanda la siembra y el riego de unos pocos metros de verde que rodean mi casucha de madera, lata y cinc, nido de la sencillez del vivir. Y no solamente el escribir y las plantas me toman horas, sino el leer y el caminar. Lo menos son los miles de pasos que diariamente hago para visitar a mis afines o asistir a reuniones de los hermanos de ideas y de los familiares. Hay voluntad y entonces la vida tiene variación sin dejar de ser intensa, y constituye felicidad. No obstante los años oxidan un poco, y hay que pelearlos, sacudirlos, no darles asiento firme, viviendo como voluntarista y activista.

J. TATO LORENZO

De cara a España

LAS democracias —ni maldita la falta que nos hace—, no nos darán de limosna la libertad que queremos para España. La libertad tiene que ser conquistada. Y en eso es el pueblo todo quien tiene la única palabra. No nos hacemos ilusiones, pero esperamos. Nunca debemos perder la esperanza en la conquista de la libertad.

España lleva ya bastante tiempo aherrojada. Por cierto que era necesario remachar los cerrojos allí, antes de escribir la sangrienta historia de nuestro tiempo. De otra manera el horizonte mundial se habría despejado. Y quienes tenían la sinrazón de la fuerza en sus manos odiaban consentir la claridad. Los ogros pedían sangre, desolación y ruinas. Y había que dársela a cualquier precio: crucificando a España que, para quienes están al corriente de semejante tasa, supone un costo sin precedentes, un caudal de energías vitales que posiblemente no tenga igual en la historia del mundo.

Hemos de confesar sinceramente que sería estúpido para el régimen de El Pardo restar la más mínima cantidad de precaución y no temer la oposición violenta por parte de todo un pueblo aherrojado en el interior con miras —aunque estas miras fuesen para la exportación—, a suponer que desde el exilio aquel régimen feroz pudiera ser debidamente mellado. No tenemos fe en milagros. El régimen será pulverizado por la fuerza incontenible del mar de sangre derramado en aras del fascimo, cuando el pueblo se disponga a romper diques, o nada que valga la pena señalar sucederá en España.

La polvareda que de vez en cuando levanta contra el exilio la voz chillona del santón mayor del fascio peninsular, puede cegar la vista de los menos avisados o de aquellos que miran la fiesta como un toreo. Pero nadie que esté en el secreto —entre ellos y nosotros—, sería capaz de dar crédito a las elucubraciones verbales del caudillo por un lado, ni a las gigantescas pretensiones imaginarias de algunos que desde el exilio han pensado más de una vez poder arreglar el mundo en dos patadas. Y por lo tanto creyendo —o intentando hacer creer—, que el exilio cuenta o puede contar algún día con los medios precisos para decidir un combate en el que dejó de tomar parte directa el mismo día en que el fascismo se adueñó de España. Da pena —por no decir algo peor— tomar completa nota de todos los juegos malabares de que han echado algunos mano al correr de estos difíciles años de exilio: si hacemos ésto, si hacemos aquello, si hacemos lo de más allá... libraremos a nuestro pueblo del horrible sufrimiento que padece el Interior. Y cada salvador milagrero echó su cuarto a espadas sin temor ni siquiera al ridículo. ¡Penoso es el constatarlo!

De cara a España. ¿Qué de cosas no se han dicho «de cara a España»? Con un cinco por ciento de ellas que hubiesen tenido el mérito de estar basadas en realidades tangibles, haría infinito tiempo que la recua nazi-fascista habría desaparecido en el olvido para no volver. Pero si en todo ello no hay gato encerrado, hay que reconocer que la imaginación de algunos puede llevarlos mucho más allá de la luna. Y también sin posible retorno.

Por mucho que nos duela tener que aceptarlo, en el enorme pleito entablado entre el fascismo y la libertad en España, al exilio sólo le corresponde el papel de brújula, dentro y fuera de la misma. Brújula para los que la pierden o la desconocen aquí, y brújula para los que la buscan allá, en medio de la más horrible de las tormentas. Fuera de eso, dejar hacer que el pueblo, cuando quiere, sabe muy bien lo que hace. Por otra parte, mal podríamos a centenares de leguas de distancia, salvar a un náufrago que se debate en lo más profundo de un océano de sangre, sudor y lágrimas. Faro o brújula, para el caso viene siendo lo mismo: un punto esencial de referencia, un seguro puerto donde poder recalar a la hora del triunfo y de la verdad. Ni más ni menos. Pero eso.

Sin embargo, ¿a cuántos no hemos visto que de «cara a España» intentaron precisamente lo contrario de lo que la realidad pone sobre el tapete de la lucha? ¿Cuántos no han manifestado que era de rigor, para ayudar a España, hacer pedazos la brújula, el faro, la idea que nos es tan cara y que sin duda es básica para llegar a la culminación victoriosa en el rudo combate? Lo que importa es el Interior; nada importa lo demás, han dicho. ¿Que las esencias más puras de reivindicación liberatriz, de las cuales fue y sigue siendo fuente inagotable nuestro movimiento, quedan secas por el propio abandono de los encargados de vigorizarlas con su acción y pensamiento en donde que se hallen? ¡Todo sea por el Interior! ¿Que se tergiversa toda la acción interna en aras de supuestas combinaciones «antifranquistas» que allanarían el terreno para un cambio de amos peninsular? ¡Todo sea por el Interior! Etcétera. Hay que dejar constancia de que los ensimismados por sus propias ecuaciones extrañas, olvidan algo tan simple que parece mentira que pueda ser olvidado en nuestros medios: y es que se puede cambiar de collares, pero no de perros.

En cuanto a nuestro movimiento se refiere, ¿quién ignora que «de cara a España» tenemos una meta señera que reactualizar, que afianzar y fortiifcar sin descanso, que impulsar en todos y cada uno de los instantes que se nos permita hacerlo? Un día u otro —cuando sea—, el pueblo español dará al traste violentamente con el fatídico régimen nazi-fascista que tan caro le ha costado soportarlo. El exilio hará su parte, sin duda, entonces, como ahora, sin milagros ni creencias absurdas, con serenidad y teniendo en cuenta, con conciencia o sin ella, la tesitura exacta de sus posibilidades. Nosotros, hoy, y con mucha mayor razón mañana, deberemos presentarnos en el interior con la cerviz en alto, y con la bandera comunista libertaria más en alto y ondeante todavía, con el fin de impulsar la reiniciación de la labor a la fuerza abandonada cuando el año 1937, los tanques del Kremlin entraron a saco por las colectividades de Aragón. Esa y no otra es la aguja que debe marcar el rumbo; esa y no otro es el faro que debe alumbrar en medio de la tormenta. Haciendo lo que se pueda por sostenerlos contra viento y marea. Para salvar los restos del naufragio y continuar adelante nuestra senda de manumisión. Todo lo demás es filfa.

COSME PAULES

Por una Confederación...

(Viene de la página 4.)

Se produce en el trienio 1936-1939 el episodio rayano en la epopeya, que jamás pueblo alguno haya podido superar. Luchamos indefensos contra el mundo entero.

El éxodo ha sido otra etapa. Los políticos que en España nos condujeron al desastre más espantoso, en la emigración han cometido las mayores de las ignominias. Con el tesoro que se sacó de España se tenía que haber asegurado la vejez de millares de hombres que lo dieron todo por la libertad del pueblo español y que hoy pasan los últimos años de su vida en los asilos y en los hospicios. Y se tenía que haber asegurado, también, una existencia digna a los mutilados y a los inválidos de la guerra que muchos de ellos han tenido que vivir de la caridad en las calles españolas y otros han tenido que acogerse a los asilos en suelo extranjero. Nunca se podrá perdonar a los culpables de tamaño vía-crucis.

Pero España, a pesar del fascismo y de la torpeza de los políticos republicanos de doublé, sigue en pie. El fascismo pronto será barrido. Y en este momento histórico han de recogerse las experiencias vividas. Los anarquistas hemos de ir de brazo del pueblo alentándolo en sus ansias de libertad y fomentando por doquier el espíritu libertario. El Estado es el principal obstáculo para la emancipación social y económica. Es hora, pues, de rememorar las gestas de los Comuneros castellanos y de los Cantones de 1873, y el espíritu libertario de la División Durruti en pueblo aragonés. Es hora también de limpiar la meseta castellana creando una Confederación de Pueblos Libres de Iberia cuya capital no puede estar junta al olor nauseabundo de El Escorial y de El Valle de los Caídos.

La Confederación Ibérica que propugnamos tendrá la virtud de hermanar a todos los trabajadores, pues catalanes, castellanos, andaluces, etc., somos víctimas de la injusticia social. Una vez barrido el capitalismo y el Estado no existirán problemas de carácter regional o local. Hay que oxigenar a España llevando la capital junto al mar, a Lisboa o a Barcelona, y pegada al gran centro industrial catalán, como sede de la Confederación Ibérica.

No caigamos en el anzuelo de etapas transitorias o provisionales. La libertad del pueblo español no admite demora.

Los emigrados españoles sean del año 1939 ó de fechas posteriores, hemos de ir juntos para conseguir la reconquista de España, en la que queda incluída Portugal como parte integrante de la península Ibérica, y para que sean los iberos quienes decidan de sus destinos, eliminando toda ingerencia extranjera.

Todos a la una como en Fuenteovejuna.

JAIME BALIUS

Apuntes a vuelta pluma

(Viene de la página 4.)

«coco» de las «socializaciones» se mezclan en algarabía comprensible.

Y a continuación, manifestó: «El problema económico no creo que sea el principal.»

Lo dijo la señora de Calvo Sotelo, y que se lo tengan por dicho, todas las amas de casa españolas: No es el problema económico el que más ha de preocuparles. Si no hay para pan importa poco. Si el «hombre» de la casa ha de salir en «trotamundos» de la miseria, a encontrar labor bajo otros horizontes, no tiene importancia. Hay otros problemas más graves.

La actriz española Isabel Garcés, otra de las consultadas, habló de uno de ellos en sus declaraciones al decir:

«Si todas estuviéramos unidas, se evitarían muchos abusos de las sirvientas...»

Con lo que más valiera que llamaran a dicha asociación: Agrupamiento de defensa de las señoras, contra los abusos de las criadas».

Porque ese es quizá el problema crucial de las amas de casa que «pueden» tener criada o criadas; abusar de la domesticidad sin derecho para esta de exigir... Bien va...

III

SE PIDEN SEMINARISTAS

No ha mucho, decíame un amigo, uno de los hombres de la emigración económica española, que vino a estas tierras a alquilar sus brazos de buen albañil, refiriéndose a nuestro país: «La Iglesia, los militares y la gente de dinero, son los que echan a perder todo. Sobre todo los curas. Los hay en todos los lugares. En todo se entrometen. Se multiplican. Creo que no hay una sola familia española que no cuente con un pariente cura...»

Equivocado, andabas, amigo, al decir tal, pues he leído después en la prensa española que se piden jóvenes para el seminario madrileño.

Los planes del arzobispado preven un sacerdote por cada mil habitantes en Madrid. Y según cálculos solo hay 850 para los 2 millones y pico de madrileños. Faltan pues más de un millón, de estos beneméritos hijos de Roma. Aparte claro está de frailicos, frailazos, frailunos, monjitas y demás ensotanados que no se incluyen en las previsiones.

Ese ha sido el gran defecto de nuestro país. Siempre se fabricaron en cadena rápida e ininterrumpidamente estos factores de acción catequizadora. Pero muchos fueron a catequizar tierras extrañas, y su carencia se notó en España, donde nunca hubo suficientes sombras negras para apagar la luz de la verdad que temen.

Siglos de cristianización no han sido bastantes. Hacen falta más. Hay que controlar más aún el pensamiento y la acción ciudadana.

∴

Así se hizo de nuestro suelo el país del absurdo histórico, de la contradicción, de las incongruencias y del engaño hecho ley.

Y para mejor tener en manos los destinos del pueblo se exalta la procreación sin control ni medida, o buscan preocupaciones que sean diversión y desviación de las cuestiones cruciales.

Se pone a nuestro pueblo a la altura de los africanos y asiáticos para engrosar la masa de los subdesarrollados económica y socialmente hablando.

Todo en nombre de un Dios absurdo, al que se le agradece todavía esa incertidumbre permanente de la existencia gris y su nobleza del que vegeta resignado.

JOSE MUÑOZ CONGOST

Blancs et Noirs

(Suite de la page 1.)

ves, de jeunes tziganes. Les troupes nazies, championnes du racisme, s'accomodaient fort bien de ce contact sexuel avec une race inférieure. Comment les purs nazis peuvent-ils expliquer cela? Race pure, ne se souillaient-ils pas au contact d'une race impure?...

Tout ce qui élève l'individu le détourne du racisme, lequel hiérarchise instinctivement, indistinctement, instantanément, d'après les apparences physiques mais jamais en raison de l'intelligence ni de la valeur morale. Le racisme hiérarchise l'individu et il ne considère comme qualité que la violence, la prédisposition à la guerre, la reconnaissance de l'asservissement, la conception nazie.

Les éleveurs en accouplant des bêtes de variétés différentes arrivent à créer des espèces nouvelles, les horticulteurs, par des greffes, peuvent créer des variétés nouvelles de roses. Ce que l'éleveur ou l'horticulteur réalise, à dessein, est impossible à réaliser sur l'homme qui ne s'élève que par une succession de paliers ou les qualités morales l'emportent sur les qualités physiques; et c'est si vrai, que rien ne distingue un aryen d'un non-aryen. Seules les qualités morales attestent la progression vers une élévation de l'homme, mais cette élévation se retrouve indistinctement chez les hommes de toutes origines. L'erreur monumentale du racisme est de prétendre restaurer la pureté de la race, alors que l'homme est, de génération en génération, au travers des siècles et des civilisations, en continuelle et lente ascension et que le racisme n'est, en fait, que la recherche de stabilisation d'une espèce humaine rétrograde, ce qui est contraire à la lente mais inévitable évolution de l'humanité.

RENE VILLARD

Pareceres

Comento y opino

COMENTANDO —que todos comentamos— entre compañeros afines, el ambiente confederal-exilio y cara a España, nuestro estancamiento que cada día se hace más crónico, me sugirió la idea de estas líneas, todo franqueza y sin ganas de polemizar.

Observemos, analicemos, pensemos bien, detenidamente, para mejor calibrar de cuanto se viene haciendo y diciendo en nuestros actos o medios a nuestro alcance. ¿Qué se consigue con todo este costoso despliegue de propaganda oral y escrita? Poca cosa.

Por ejemplo, vemos que para celebrar un acto se hace la debida propaganda dos o tres semanas antes, pero luego acuden sólo los que nada tienen donde ir ese domingo, lo que en castellano quiere decir que vamos a escuchar a Fulano de Tal, sabiendo de antemano que nada nos dirá de nuevo.

Una conferencia en Lyon, pongamos por caso, reunió 25 compañeros para escuchar al orador que recorrió trescientos o quinientos kilómetros pasando mucho frío.

Como este caso, hay otros. Naturalmente, que «para oir lo mil veces repetido, me quedo en cama», se dicen muchos.

¿Quién puede negar que se celebran reuniones costosas, a las que solo acuden los más precisos, por miedo al fajo de circulares y a temas que hace años están sobre el tapete? Nadie.

¿Quién puede negar, que un día veremos «nuestra» prensa escrita toda en francés, que se hacen reseñas de mitin larguísimas?

¿Quién puede negar, que cuando vemos ciertas cosas que se publican se nos caen los palos del sombrajo y hasta se nos parte el corazón? Nadie tampoco.

¿Quién puede negar ante este estado de cosas, que la militancia, en mayoría, se viene preguntando: «Pero, bueno, y ahora ¿qué? España ¿cómo marcha? ¿Qué hay del interior? ¿Y qué haremos en el Congreso y después del Congreso?»

Todo el mundo pretende dar en el clavo, unos quieren saber si determinada C. de R. recibió o no documentos oficiales, la militancia de abajo, de enmedio, o de arriba propone eso o aquello. Se pretende hablar claro, llamar al pan por su nombre y decir si el vino está agrio y por qué. Nunca nos gustó hacer la vida imposible a nadie, ni de que a nadie le «coja el toro». Al contrario.

Para deshacer malentendidos sobre esta o miles de cosas e ir al grano, mejor vale hacerlo en persona por quien tiene la posibilidad y hasta el deber de hacerlo. La militancia de todas las regiones y no de determinadas de ellas, tiene necesidad de una información clara de cual es nuestra situación. Tiene necesidad de hacer muchas preguntas a quien compete contestar; ella debe estar al corriente de lo que en España ocurre, de lo que en el exilio se respira. Se hace necesario, imprescindible, que compañeros y delegados por el S. I. recorran Francia de Norte a Sur y de Este a Oeste, para que se nos diga lo que pasa o puede pasar en España y aquí. Pero todo esto sin partidismo, sin que se pueda insinuar la consabida propaganda parcial. Estos delegados pueden y deben escuchar nuestras quejas, y decir lo que se calla, quizás justificadamente.

Por ejemplo, sabiéndose cuando el delegado tal viene aquí, se ponen de acuerdo, dos, tres, o más FF. LL. y costean los gastos. Nada de hacer un llamamiento a diestro y siniestro, sino a la militancia interesada por la salud de la C.N.T.; y allí, reunidos, discutir noblemente, poniendo toda nuestra sinceridad, y el que no la tenga o no le interese, que no acuda.

Sólo así entendemos que pudieran aclararse muchas cosas antes de que llegue el verano que todos esperamos. Que cada uno diga de forma concisa lo que siente, lo que lleva dentro, y que se levante acta por quien sea y para lo que sea: siempre será provechoso. Con este equipo de cuatro hombres desplegados por la metrópoli, las FF. LL. puestas de acuerdo entre sí para sufragar los gastos, se pudiera hacer labor buena, de provecho. ¡Basta de tanto decir sin sustancia! Los delegados podrán decir y recoger al mismo tiempo lo que por correspondencia no se dijo.

Menos hablar para poco afirmar; menos papel impreso hablandosenos de América, del Congo y conferencias de políticos. La salud de la C.N.T. ante todo y por encima de todo. España, el interior, y este exilio inoperante que debe ponerse de acuerdo.

¡Manos a la obra, compañeros!

RODAMA

Lyon.

Crónica internacional

(Viene de la página 4.)

caso, Durruti, Oliver y Jover; los asesinados en la España franquista y los fusilados por el castrismo pasan por la misma nota de «banditismo».

∴

Toda acción revolucionaria es susceptible de caer bajo el juicio de la crítica. Sobre todo cuando se trata de grandes acciones colectivas en las que la orientación, la actitud, la conducta anarquista queda diluida, abrumada por el peso de la participación multitudinaria, no siempre precisa, firme y ajustada a las «líneas» del ideal.

La revolución mexicana recibió la acerba discrepancia de Galleani y de Grave. La crítica internacional fue tan virulenta que Kropotkin intervino con espíritu contemporizador. Nos lo recuerda otro espíritu contemporizador, nuestro querido Fedeli, en su obra sobre Galleani. Crítica cayó sobre la revolución húngara, aplastada por las falacias de Bela-Kun y por el concierto internacional capitalista, obrando de concierto como obraron de concierto Stalin y las potencias capitalistas para hundir la revolución española, sujeta también de amargas críticas. Aún hace pocos años se hablaba en los medios italianos de la «spagnolitis» como ahora se puede hablar de la «cubanitis». El hecho concreto es que hoy se cantan glorias a los por la crítica condenadas en México. Y los Flores Magón, los Librado Rivera, Préxeides Guerrero y otros resultan nuestros dignos compañeros. Cono Landaüer, a pesar de la dolorosa experiencia de Weimar. Como los húngaros que se afirman en nuestra historia. Como los españoles, «condenables», pero elevados por otra parte a no siempre merecidas cumbres de gloria y de recuerdo.

Ningún movimiento aparece tan fraternalmente solidario en el campo internacional como el movimiento anarquista italiano, respecto al español y respecto a toda cuanta manifestación heroica o razonada se produce en el mundo. ¿Por qué, pues ha de ahondarse la distancia entre italianos y cubanos? Sin que ello prive la crítica, acerba o fraternal. Sin que se supedite el pensamiento a ningún imponderable y a ninguna situación. Establézcase por parte de todos un esfuerzo de comprensión y de acercamiento. Es la condición primera, «sí ne quan non», para un resurgir vigoroso de la Anarquía. No olvidemos que en Estados Unidos como en Italia, en Argentina como en Francia, nos vamos muriendo de viejos y con nosotros vamos enterrando nuestro pasado y nuestro porvenir, si no vitalizamos el presente.

Que sea escuchado, atendido, razonado, discutido, el llamado que lanzó *Tierra y Libertad* de México: ¡Confraternización internacional, compañeros todos!

FE DE ERRATAS.—*En la «Precisión» a la S.A.C., del 13 de mayo de 1965, aparece: «de ese Interior cuya superación moral no aceptamos...», cuando habíamos escrito «cuya separación moral no aceptamos».*

ADMINISTRATIVAS

José Martí, Narbonne. Recibido giro pago cuentas de Sánchez y Montserrat, «C. S.» y «Umbral» números indicados en carta.

Betancourt, Rosillon (Isère). Recibido giro 72,40. Distribución indicada.

Pedro Moreno, Maurilbau (Hérault). Recibido giro 46,60 F., pago números indicados «C.S.» y «Umbral»

Falgas S., Eyragues (B. du Rh.). Giro cuenta librería. De acuerdo.

Manuel Villas, Villefranche de Rgue. (Aveyron). Recibido giro 25 F. Pago «C.S.» 31-12-65.

Rivas Manuel, Poitiers. Recibido giro 21,60 F. pago primer trimestre 55 suscriptores indicados. Pagas a razón de 5,20 F. cuando es 6,25 trimestre «C.S.» 12,50 F. semestre y 25 C. año.

J. Andreu, Eyragues (B. du Rh.). Recibido giro 7,00 F. para el primer semestre 65. Ahora bien, falta pagar el segundo semestre 64. Dime si hay un giro entre medio.

Para el sorteo anual de «Soli», nos quedan aun billetes a disposición de los compañeros.

Los suscriptores y corresponsales que aun no hayan adquirido pueden solicitarlos a esta administración, 24 rue Ste.-Marthe, Paris (10).

Contribución al mismo 0,50 frs. uno.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

B.D.I.C

CONGRESILLO

y IV

ESTAS impresiones, originadas por la intervención precongresil de los compañeros de Londres, han obtenido, cual era de esperar, aplausos y vapuleos. Señal de que, por animadas, interesan. Lo peor es cuando a uno no lo comentan. Le ocurre como al vecino de toda la vida que, de tan inane, la gente no se acuerda de él al día siguiente de su entierro.

Sin embargo, confieso ser tarea ingrata seguir la traza más o menos irritada de unos amigos. Amigos, porque no considero enemigos a quienes piensan (recalco: piensan) diferentemente a lo que yo pienso. He comentado, de «Londres», lo comentable, pasando de largo lo coincidente con mi modo de ver... y lo otro, peligroso, sobrecargado de pimienta. Si hay tinta para divagaciones provechosas, aunque «cantonales», ¿cómo puede haberla para expresiones visiblemente alteradas, y, por alteradas, propensas a la injusticia? A esas sería fácil darles respuesta, desmenuzarlas, reducirlas a su estado original de morbosidad a todo trance. Mejor no tocarlo para evitar chirridos. Ideas de o para congreso, en buena hora acudan. Pero ellas, en amplitud pertenecen a todos, verdad elemental que los redactores de «CNT» londinense no han tenido en cuenta al dejar fuera de la «danza» a un buen puñado de compañeros que sobre la Confederación podíamos intervenir con más derecho que unos apreciados compañeros justificando fuera de ella.

Al parecer, la era es de boletines de grupo y particulares. Organizadamente, y cabalmente, los compañeros nos habíamos pronunciado por un órgano, o dos órganos, de extensión general, según necesidades o amplitudes del movimiento. Se nombra, por juego de consulta anual a las FF. LL., al encargado o encargados de tal o tales publicaciones. Pero han surgido los que, no sabiendo «perder», se preparan para el embate próximo —lo que no es delictivo— con idea de situar frente al papel o papeles, a compañeros de su agrado. Pero los que saben perder menos recurren al boletín de peña y como las peñas en elemento popular como el nuestro pueden ser infinitas, infinita puede resultar la aparición de boletines. Derecho redactivo no se niega a nadie, pero es sucedible que, mientras palidecen por abandono creciente las publicaciones que la Organización responsablemente mantiene, los mil y un boletines surgidos por generación espontánea y sin posibilidad de mucha vida, eliminen de la circulación a los voceros orgánicamente acreditados y sometidos a examen anual de Pleno o Congreso, para que después los boletines de tanda se eliminen a sí mismos por carencia de «enemigo» o por desinterés de sus escasos lectores.

La libertad es infinita en nuestro campo, y nada podemos decir de aquel compañero francés que escribe, imprime, reparte y lee, un boletín para sí mismo, puesto que ni su propia compañera lo lee, según confesión de ella misma.

Reincido en afirmar que la siembra congresil que se ha venido haciendo es unilateral y apasionada, y, por ende, efectuada con semilla que dará hierba cana en vez de espiga triguera. Jamás en nuestros comicios de España, con haberlos tenido apasionados, existió esa preparación congreso-boletinesca para canalizar hacia una corriente determinada. Viviendo una época furiosamente antilibertaria por el poso infiltrado en las almas por dictaduras yacentes o presentes, osaría decir que en algo nos hemos contaminado sin que, posiblemente, nos hayamos dado cuenta. El juego de criterios antaño tolerado con tal de que las opiniones de cada cual fuesen libres, antes de 1936 fue interrumpido por la aparición de sectores organizados y consigneros, esto es, infalibles cada cual en su idea o propósito, de donde el primer desgarro de importancia confederalmente sufrido. Por ese error, por esa ceguera, yo he visto un organismo de historial excelente pasar de cinco mil afiliados a un millar escaso, ¡y lo que se resiente un tal bajón cuando edificar lo que inconscientemente se derriba ha costado años de esfuerzo, de sufrimiento de madres, de hambre, salud y sangre de compañeros! Perder la estima de los obreros por mor de rivalidades incívicas y amorales; desvanecer el grato ambiente sindical logrado con mejoras conseguidas por compañeros que a la postre se arañarán, es una experiencia que descorazona cuando hay que repetirla una y otra vez hasta llegar al ocaso personal sin posibilidad de enderezar tamaño entuerto.

En Camelonia se presentó el caso de la incompatibilidad de las gentes cuando todo vestigio de idealidad quedó desaparecido en ellas. Obedientes a no sabían qué, los camelonios se dividieron en grupos heterogéneos que los capitanes grupistas asociaron, preventivamente, contra el grupo quedado mayor. Incapaz de resistir el ataque, el grupo mayorista se defendió mal y resultó desaparecido. Apenas disipada la borrachera del triunfo, otro grupo superior quedó aposentado, para caer derribado a su vez por los grupos menores cohesionados para el embate. Nueva elevación, y nueva caída, y así hasta la derrota total de toda la población de Camelonia, hoy totalmente desaparecida. Y hay que creerlo así porque la que fue «invicta» Camelonia ya no se encuentra en el mapa.

Al empezar el año 1936 los enojos interiores de la C.N.T. no dejaban de ser graves. Lo peor que podía ocurrir entre confederales conscientes ya había ocurrido. Los enconos se habían manifestado arrolladores sin ganancia para nadie, a no ser del enemigo. Astillas de lo astillado en la Cene las sacaron elementos marxistas y republicanos. Me ocupo de Cataluña, donde el 8 de octubre, por dicha causa, no fue cenetista. En mayo de 1936 se comprendió el problema y la Organización lo resolvió, satisfactoriamente, en el Congreso de Zaragoza.

Y ahora, casi treinta años después, tras inúmeras y sangrientas calamidades pasadas, lo que no sea recrear el ambiente del Iris Park es tarea más que perdida, compañeros de Londres y de donde sea. Porque escarbar en la conducta de este, aquel, el otro y el de más allá, es fácil hacer para «todo el mundo». Lo más difícil es aceptar que esa estúpida inquisición recaiga sobre «el mundo todo», viniendo a cuento insistir en que el hombre está compuesto por un ingrediente de bondad y de maldad desglosable en un 75 y en un 25 por ciento, respectivamente. ¿Convenidos?

Juan FERRER

chispas

El último «Lunik» salido de la URSS para posarse en el satélite de la Tierra, alunizó en caída.

Sutilmente, «L'Humanité» interpretó eso de «llegada anticipada de cinco minutos».

Igual que el que desciende de un quinto piso por el hueco de la escalera.

⁂

En su número de antemayo «C.S.» apareció a dos colores, dando que decir.

A un sólo color, que decir da.

Sin color alguno, aquietaría a ciertos espíritus.

Lo cual está lejos del espíritu nuestro.

⁂

Los cadáveres de Delgado y su secretaria embarazan a la «justicia» franquista. De tal suerte, que ésta tiene que fabricar «amigos» de Delgado que digan que la víctima se asesinó ella misma.

⁂

Acabo de oír una romántica composición de Schumann miserablemente corrompida por el yeyeismo.

¿En qué barrio bajo se alojan los prostituídos del arte?

⁂

Con la aparición prematura del verano ciertos barrios de Madrid sufren la angustia de la falta de agua. Ciertos barrios obreros, terminemos de decirla.

⁂

Ben Bella y Hasan II se entrevistaron. Y bridaron con leche de dromedaria.

La joroba les saldrá a los pueblos argelino y marroquí, no a los bebedores.

CHISPERO

La C. N. T. vasca en Aberri-Eguna (1)

HABLA el compañero Cuende en representación del Subcomité Regional de la C. N. T. de Euzkadi-Norte en el exilio:

Señoras, queridos compañeros, a todos os dirijo un saludo fraternal. Para nosotros, cenetistas vascos, la conmemoración de Aberri-Eguna no puede pasar desapercibida por la sencilla razón de que somos nativos u oriundos de esa tierra vasca y por las diversas afinidades que nos unen. Confiamos en que la presencia de la C.N.T. vasca entre vosotros os sea grata, ya que esperamos conmemorar juntos la liberación de Euzkadi en un futuro próximo.

Por mucho que algunos imaginen lo contrario; por mucho que intenten menoscabar nuestra personalidad con calumnias e intrigas tendentes a romper nuestra unidad, yo puedo afirmaros que en lo que afecte a nuestra lealtad libertaria no conseguirán sino estrechar más y más los lazos fraternales que nos unen en un anhelo común de bienestar colectivo.

Ante nuestra fe, ante nuestros afanes liberadores, tiemblan los medrosos, aquellos que no supieron unir el eco de su voz al clamor del pueblo vasco cuando éste gritó ¡Viva la libertad! No olvidemos que son los que entonces silenciaron la injusticia por cobardía, los que se regocijarían al ver nuestros organismos desvinculados, sin autoridad, abandonados al desorden moral... Se equivocan, repito, los que imaginan semejante aberración.

Los años han pasado; cierto que son muchos, pero ved cómo reverdece la tierra que calcinaron las bombas alemanas e italianas convirtiendo nuestras moradas en cenizas. Ved cómo retoñan las flores que convirtieron en abrojos. Ved cómo se vislumbra en el horizonte la luz esperanzadora de la libertad de nuestra tierra.

Repasemos juntos si queréis algunas páginas del libro de oro de nuestro pasado. Cómo olvidar San Marcial, Oyarzun, Lasarte, el Bizcargui, la ermita de Echano, las Peñas de Udala, el Sollube, las Peñas de Amboto, Larrabezua, los frentes de Orduña, Chiviate y Sobrehayas, Archanda y otros tantos frentes en los cuales sellamos con sangre nuestra unidad. Juntos luchamos, juntos fuimos arrollados, todos dejamos desgarrones de vida en cada parcela de nuestra tierra vasca, luego, ¿cómo imaginar que podamos desandar el camino que nos condujo al exilio por senderos diferentes?

Ya sabemos que en muchas ocasiones, la terquedad de estos y los personalismos de aquellos han venido acentuando los desaciertos que reprochan algunos al exilio, pero... ¿en qué casa no hay sus más y sus menos? A pesar de todo cuanto se diga, jamás llegó la sangre al mar...

Por otra parte, coincidamos en que nuestros no fueron jamás determinantes, tal vez porque la sinrazón vino a fraccionar nuestros propósitos de superación social, y porque la verdad no es nunca absoluta como lo es el ideal que pregonamos y que deseamos imperecedero. Coincidamos en que más allá de estos dos principios, el uno absoluto y el otro concreto, no hallaremos más que desorden y confusión.

Ya sé que cuanto expongo aparecerá al espíritu de algunos compañeros como pura filosofía, pero yo me pregunto: ¿Qué es la vida sino un soplo de ella? ¿Quién osaría dudar que todo hombre lleva consigo el polen de pensamientos puros y de afanes nobles?

En la sociedad actual, hemos de saber formar filósofos y legos. Habrá quienes tendrán la misión de recorrer el mundo misal en mano predicando los evangelios de sus amados ideales, y otros tendrán que seguir trabajando rudamente toda su existencia, confiados en que el fruto de su sacrificio edificará la obra manumisora que tanto merecen los que sufren la injustiica social actual.

Siempre he dicho que nuestros actos deben corresponder a nuestra propia imagen y que éstos han de ser efectuados con generosidad y con la plena lucidez que nos exige el presente. Hasta hoy, hemos ido acumulando demasiadas acciones negativas sin lograr hallarnos a nosotros mismos, sin conseguir desprendernos de ciertos atavismos que nos ha legado el pasado, y sin darnos cuenta de que éstos nos conducen irremediablemente a la mediocridad.

Yo estimo que el presente tiene la obligación de descubrir la imponente obra colectiva que vislumbramos en el futuro. Ahogarnos en mezquindades, significaría que somos incapaces de asimilar las gigantescas transformaciones a las cuales nos unce la técnica de nuestros tiempos.

Hemos de coincidir también en que somos la consecuencia de una etapa cumplida y que, por mucho que se empeñen algunos en mantenerse en sus posiciones, la ola evolutiva y revolucionaria que ha surgido del cataclismo peninsular puede asolar el concepto del pasado, arraigado desmesuradamente en nosotros. El pretender desquiciar por mera vanidad la estructura social y económica que rige la sociedad actual, sin antes realizar la suprema armonización y cohesión de anhelos entre los hombres dispuestos a luchar para que pueda tener sabor casi absoluto la verdad predicada y el ideal practicado, resultaría vano, ya que no debemos jamás desasociar estos dos principios sin correr el riesgo de caer en un lamentable error de táctica.

Hemos de demostrar al mundo que nos acecha, que sí fuimos capaces de afrontar aquellos días de tragedia y de dolor que nos impuso el fascismo español, fue porque supimos aunar las excelsas esperanzas de libertad social que acariciábamos.

(Continuará.)

(1) *A ruegos del compañero Félix Cuende publicamos este discurso suyo —que el autor estima injustamente criticado— a fin de que la crítica pueda hacerse cabalmente orientada.*

COMUNICADOS

CONCENTRACION A ST-FERREOL

La C. de RR. del Tarn organiza una concentración para el domingo 20 de Junio al lago de St-Ferreol.

Este núcleo ha invitado por conducto orgánico a los departamentos limítrofes de Haute Garonne: P. O. y Hérault, y por medio de este comunicado se hace extensiva la invitación a otros compañeros y familiares que encuentren la posibilidad de desplazarse.

Interpretando el deseo de muchos compañeros de dedicarse por entero a la expansión, no hemos previsto charla ni festival alguno.

La C. de RR. del Tarn

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el día 30 del corriente a las 9 de la mañana y en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DRANCY

Reunión general para el 30 de mayo. Lectura de la documentación congresil recibida.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados para que asistan a la asamblea que se celebrará el domingo 6 de Junio en nuestro local social a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE DECAZEVILLE

Convoca a sus afiliados a la asamblea general el día 6 de junio, para discutir el Orden del Día del próximo congreso.

F. L. DE CARCASSONNE

El día 30 de mayo y a la hora de costumbre, en el local de F.O., se celebrará asamblea general.

JIRA A LA COLONIA DE AYMARE

Para el domingo 6 de junio de 1965 de París saldrá un «car» el 5 de junio a las 7,30 de la mañana de la Place de la République, frente a la estatua. Coste del viaje: 80 F. comprendidos 3 comidas calientes y café. Dormir en tiendas de camping. Se ruega llevar mantas.

Las adhesiones serán recibidas hasta el 30 de mayo en 24, rue Ste-Marthe, Paris (10).

REGIONAL CATALANA, PARIS

Anuncia asamblea general para el 30 de mayo a las diez de la mañana en el local de la calle St-Denis, número 79, en la cual se tratará del siguiente Orden del Día:

Nombramiento de recaudador. Necesidad de carnet y sellos de cotización. Información del interior. Sugerencias para el próximo Pleno Regional. La importancia de este enunciado requiere la presencia de todos.

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA
DE CONFRATERNIDAD
CONFEDERAL Y LIBERTARIA

Tendrá lugar el domingo día 6 de junio, en el original y agradable lugar de «Les Cèdres», en Cabrières-d'Avignon, organizada por el Núcleo de Provenza con el concurso de la Zona «B» de Propaganda.

Quedan invitadas todas las FF. LL del Núcleo, compañeros, familiares y simpatizantes, sin olvidar a nuestros hermanos de explotación, los emigrados económicos (tan numeroso en la Jira de Pélissane) al igual que la juventud de ambos sexos.

JIRA EN VILLENEUVE-PRAIRIE
(F. L. DE THIAIS)

Como el año anterior y en el mismo lugar, la F. L. de Thiais organiza una jornada de confraternización confederal y libertaria el domingo 30 de mayo, en la orilla del canal del Sena en Villeneuve-Prairie, a la que se invita a compañeros y familiares y Federaciones Locales de la región.

Trenes a 10 minutos de París, desde la «Gare de Lyon».

NECROLOGICA

Ha fallecido el compañero Fidel Peralta. El entierro saldrá el miércoles 26 a las diez de la mañana, del hospital Tenon, metro Gambetta.

F. L. DE PARIS

Domingo, 30 de mayo: Asamblea general con lectura de orden del día del Congreso.

ALIANZA SINDICAL, MONTAUBAN

El domingo, 30 de mayo, a las nueve de la mañana en la Casa del Pueblo, Sala Sellier, tendrá lugar una conferencia de afirmación antifascista a cargo de la Alianza Sindical, en la que intervendrá el compañero Miguel Armentia, del Comité Nacional.

F. L. DE EVREUX

El día 6 de junio, en el lugar y hora de costumbre, se celebrará asamblea general.

F. L. DE BURDEOS

Convoca asamblea general para el domingo 30 de mayo, a las nueve y media, en el lugar de costumbre.

F. L. DE NARBONA

El domingo, 30 de mayo, a las cuatro de la tarde, el compañero Roque Santamaría dará una conferencia en el Palacio del Trabajo.

PAPEL RECIBIDO

ACCION LIBERTARIA, boletín, 12, rue Pavillon, segundo piso, Marseille (13). Tenemos en mano el número 4 con aires libres de 1.º de Mayo y de pre-Congreso. Una aportación más al esfuerzo de propaganda anarcosindicalista.

RUTA, de Caracas, números 31 y 32 reunidos en un férvido homenaje al 1.º de Mayo. Las palabras de los ocho mártires seguidas de otros textos de interés, el todo animado con abundantes ilustraciones. Número a guardar.

HISPANIA, 27, rue Leningrad, París (VIII). Organo de los ex deportados españoles a los campos de exterminación hitlerianos. Su número 14 resume un gran esfuerzo redactivo y económico. Dieciséis páginas en papel satinado bien aprovechadas con textos alusivos al gran drama de la deportación, y con grabados las más de las veces trágicos. «Hispania» es como un recuerdo perenne de la maldad totalitaria.

FRONT NOIR, B. P., número 9, Paris (XII). Revista trimestral de actualidad socialista, y con cierta impulsión libertaria. Muy bien presentada e ilustrada a la moderna. Puede adquirirse también en «Le Monde Libertaire», 3, rue Ternaux, Paris, XI.

TIERRA Y LIBERTAD. Número especial de gran estima, marcando el XX aniversario de la publicación. Trayectoria de la publicación anarquista a través de los escollos y las satisfacciones de dos décadas. Condensación del deber cumplido. Importa que «Tierra y Libertad» entre en la obligación de ser sostenida y mejor desarrollada por los compañeros. Su dirección: Netzahualcóyolt, 54-4, México, D. F., México. Corresponsalías en Francia: J. Arolas, 30, rue Gabrielle, Paris (XVIII); Martín Prieto, Poste restante Aquitaine, Bordeaux (G.); Manuel Santos, 5, place Danloup, Toulouse (H. G.), y Francisco Botey, Route de la Teille (par la Valentine), Marseille.

Además, puede reclamarse «Tierra y Libertad» en todos nuestras expendedurías.

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«El discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	2,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol.	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: L'indispensable révolution	5,00
Nicolas Stoïnoff: Un centenaire burgare vous parle	8,50
Voline: La révolution inconnue (1917-1921)	5,0-
Pierre Besnard: L'éthique du syndicalisme	5,00
«Sakespeare», biografía por Landauer	18,00
«Psicología humana», Joao de Ferraz	10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Clade	6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán	6,50

TEMAS VARIOS

«Garbuix poètic», J. Ferrer	1 50
«Escarceos sobre China», de Victor Garcia	8 70
«Breve historia de la Revolución mexicana», de J. Silva Herzog, 2 vols.	12 00

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X), C C P 1350756, Paris.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Perón en la trayectoria de las dictaduras (1)

por Serafín FERNANDEZ

VOY a ocupar la atención de los que quieran tenerla. Procuraré ser breve y vosotros al final podréis ampliar el tema.

La naturaleza de éste requiere una documentación de la que estoy escaso, y capacidad de expresión que también me falta. A pesar de ello, tengo la pretensión de decir algo más que las vulgaridades que nos dicen las agencias de informaciones y los voceros oficiales de Perón y el peronismo. Porque la verdad sobre el fondo de este y otros acontecimientos, no está en lo que dicen los propagandistas del peronismo, sino en lo que callan.

Perón, Castro y Franco son titeres de los que se han adueñado del patrimonio común que pertenece a todos, pero con morbosa ambición de poder. Y no podemos conformarnos con saber cómo se mueven. Debemos saber también el porqué se mueven y quién los mueve. Entretenerse con saber que si Perón se va, si Perón vuelve; que si a Franco lo va a matar un cáncer o si Franco va a matar al cáncer, es confundirnos con el vulgo del cual, como idealistas, debemos distinguirnos.

En cuanto a Perón y al peronismo son dos piezas del mismo mito que conviene distinguir. Porque a Perón se le rodeó de una aureola con la que se le pretende convertir en un nuevo Cristo, cuando en realidad no fue otra cosa que un dictador más en la ruta de las dictaduras. Y lo que se llamó la doctrina peronista en nada se distingue de las doctrinas papistas, marxistas o franquistas. Como tampoco se distinguió en sus refinadas hipocresías, para engañar, ni con la crueldad con que persiguió a los desengañados de todos los dictadores y dictaduras.

Los dictadores se distinguen por el ropaje con que se disfrazan, por las condiciones que corresponden a las épocas en que se producen; las circunstancias que favorecen su subida al poder o su caída; las modalidades de los lugares en los que imponen su dictadura. Pero su proceder cruel para adueñarse y sostenerse en el poder es el mismo, como lo es su obra para el progreso emancipador. Y las diferencias que existen entre una y otra dictadura, les favorecen para mejor engañar a los pueblos.

Se siente decir que dictaduras apoyadas por la clase obrera, como las de Lenin y Perón, tienen que ser mejores que la dictadura de Franco, que está apoyada por las clases parasitarias de España. Y ya se ha dicho y cabe repetir, que siendo las dictaduras expresión de la brutalidad organizada, tanto si son apoyadas por el proletariado embrutecido, como por las clases parasitarias españolas que nunca se han desembrutecido, las dictaduras ocasionan un retroceso en todo tiempo y lugar que ellas se produzcan.

Hace tiempo que se dijo y se constató que el abono en que germinan y crecen las dictaduras y demás sistemas de tiranía es la idiotatría. La creencia en dioses u hombres providenciales a los que se atribuyen virtudes, otorga poderes para hacer, por nosotros, lo que para nuestro bien corresponde hacer a cada uno de nosotros. Creencia que, por lo vieja y falsa, tenía que haber fenecido, pero que por desdicha aún tiene vida incluso entre nosotros. Y la idolatría, que es el abono en el que florecen todas las tiranías, será la tesis fundamental de esta charla.

PASADO Y PRESENTE DE LAS DICTADURAS

La dictadura es una maldición andariega que, cabalgando en los pobres de espíritu, persiguen a la humanidad en toda su trayectoria. Y en cada época o lugar, en que las corrientes antidictatoriales le obligan a hacer un alto en el camino, lo aprovecha para disfrazarse. Cambiando de sotana, vistiéndose de blusa y alpargatas, como Stalin, y de gran mariscal los días de fiesta mayor. Se deja las barbas como Castro. O blasona de revolucionarismo y reparte limosna a los pobres, como Perón. Y aunque parezca mentira, con sus disfraces, en los faltos de conocimientos hace olvidar su negro pasado y malas intenciones. Seduce incluso a llamados anarquistas, como sucedió cuando la revolución rusa, y está sucediendo con la revolución cubana. Y si es triste ver llamados anarquistas y otros vanguardistas dejarse seducir por las dictaduras, porque ellas operan un cambio de maquillaje, es aún más triste constatar la pobre dialéctica con que quieren justificarse. Cuando la revolución rusa, se nos decía que los que no estábamos con la dictadura proletaria estábamos con los imperialistas capitalistas, y en el caso de Cuba se nos dice que los que no estamos con Castro y su dictadura estamos con los imperialistas americanos. Estos son los hombres que desde su mermada talla miden a los demás. Y como ellos, a pesar de su pretendida superioridad, no se sienten capaces de caminar sin muletas, creen que los demás debemos andar de rodillas bajo la tutela de uno u otro poder.

Las dictaduras en la antigüedad aparecieron cuando los cataclismos geológicos, las avalanchas de agua y hielo sumergían a los poblados. Y bajo esa presión del terror, los humanos perdían el equilibrio mental. En los tiempos presentes, cuando los transtornos económicos y políticos rompen la trayectoria del sistema que se vive (transtornos fraguados por los partidarios de las dictaduras), los dictadores en acecho los aprovechan para imponerse a los pueblos.

En la antigüedad, los pueblos que habían perdido el raciocinio bajo el terror de la Naturaleza, llegaron a creer que ello se debía a fuerzas sobrenaturales y que por poderes sobrenaturales las calamidades podían contenerse. Los brujos, que son los pillos de todos los tiempos, han hecho de las creencias supersticiosas una doctrina. Con sus sortilegios se rodearon de creyentes, siendo, los brujos, los primeros que ejercieron los poderes sobre sus semejantes. A los brujos sucedieron los caciques de tribus, a éstos los príncipes, papas, emperadores, reyes, y hasta los dictadores de nuestros días. Y en la trayectoria de los embaucadores, a los brujos les sucedieron, copiándolos, los fariseos eclesiásticos de las más diversas religiones; a éstos políticos, y como última novedad los líderes obreristas.

Para cultivar las creencias supersticiosas, la tierra se pobló de iglesias, conventos, catedrales y capillas, que son algo así como laboratorios y despachos de mentiras, en las que los fariseos hacían —y aún hacen— creer en paraísos donde iremos a reposar los buenos, y con infiernos donde pagarán sus pecados los malos, a la vez que venden pasajes para ir al cielo e indulgencia para no ir al infierno.

Cuando la Naturaleza dejó de aterrorizar a los humanos con sus cataclismos y aquellos adquirieron raciocinio, los vientos de rebeldía contra las supersticiones empezaron a soplar cada vez más fuerte. Los herejes se hicieron cada día más numerosos y se abrieron las nuevas iglesias políticas, en las que a cambio de nuestra adhesión y sumisión se compran votos, se venden favores y empleos y se prometen paraísos terrenales. Y como éstos quedan más cerca que los paraísos celestiales, las iglesias políticas les están sacando el rebaño a las iglesias eclesiásticas. La mentalidad de los creyentes de una y otra Iglesia en el fondo es la misma. La credulidad son los rieles por donde ruedan las tiranías.

Pero al margen y a pesar de una y otra Iglesia, la evolución sigue andando empujada por los que no creen en ninguna de aquéllas.

COMO SE ALLANA EL CAMINO A LAS DICTADURAS

Aún los hay que creen que las dictaduras las imponen unos cuantos militares, políticos o capitalistas levantados de mal humor. Las dictaduras pretenden justificarse aún hoy por el mandato de poderes sobrenaturales. Franco, «por la gracia de Dios», es aún un resabio viviente de estas creencias supersticiosas. Quienes las han combatido fueron asesinados a centenares en el pasado. Entre otros muchos cabe citar Sócrates, Gordano Bruno y Servet. En el presente, la imposición de las creencias supersticiosas y los poderes absolutistas dictatoriales, hacen víctimas a millares.

De las víctimas que costó imponer y cuesta sostener la dictadura en España, ya sabemos algo. Y de lo que costó imponer las dictaduras en la Argentina, procuraré que se sepa mejor.

La Argentina es, de las repúblicas de América, una de las niñas más mimadas por la gran Banca, y los banqueros con mentalidad de *macros*. La dialéctica que emplean los financieros para engañar a la opinión pública, es la del proteccionismo. Y los propósitos que persiguen es el de convertir a las repúblicas de América en sus servientas.

En la Argentina lo que impidió de que su pueblo sufriera el sistema colonial y dictatorial en la medida que lo sufrieron y sufren las repúblicas hermanas, fue el movimiento anarquista, o de finalidad anarquista, representado por la Federación Regional Argentina fundada en 1902. Además las corrientes liberales que, aunque menos evolucionadas, son un obstáculo a la implantación de las dictaduras.

El movimiento de la FORA adquirió tal potencia combativa, que en 1919, con la huelga general más violenta que allí se produjo, hizo capitular a la burguesía y al gobierno confabulados, haciendo firmar las bases al industrial Bassena después de seis días de paro. En 1929, con la huelga general más extensa que se llevó a cabo en aquel país, se obligó al gobierno a poner en libertad a Simón Rodowitsky que en 1909 ajustició al masacrador de obreros coronel Falcón. Cuando la Sociedad de Chófers, víctima de una feroz persecución ya se desenvolvía en la clandestinidad, después de varios meses de lucha hizo firmar las bases a la General Motors.

Los citados triunfos, entre otros muchos, se deben a que la FORA, como la CNT y demás movimientos de finalidad anarquista, más allá de sus efectivos ejercen gran influencia moral. Y ello fue lo que determinó que en las citadas huelgas declaradas por la FORA participaran los obreros de la central reformista contra la voluntad de sus directivos y contaran con el apoyo del estudiantado, intelectuales, gentes del teatro y parte del periodismo.

El movimiento de la FORA, más allá de sus fronteras, ejercía gran influencia en los movimientos de las repúblicas hermanas. Y los trusts, como así los nuevos ricos que explotaban las riquezas de estas repúblicas, resolvieron poner fin al movimiento forista preparando la implantación de la dictadura.

Tras largos preparativos (de los que el Movimiento no se dio debida cuenta), en 1930 estalló un movimiento revolucionario provocado por las corrientes más regresivas: el que implantó la dictadura del general Uriburo. Tomados de sorpresa, el golpe dictatorial destrozó nuestros cuadros, con la detención de incontable cantidad de militantes, clausura de nuestros locales, algunos fusilamientos, torturas y deportaciones. A pesar de ello, transcurrido el momento álgido, el Movimiento, en clandestinidad, se repuso. Con otros grupos y corrientes antidictatoriales tomó la ofensiva, forjando un ambiente subversivo que hizo declinar a la dictadura. Y antes de venirse al suelo, de prisa y corriendo convocó a elecciones con la promesa de restablecer las garantías constitucionales. Fracciones de partidos que estaban de acuerdo con la dictadura por arte de oscuras maniobras, presentaron como canditado a la presidencia al general Justo. Por las misteriosas combinaciones del sufragio universal, Justo ganó la presidencia de la República a sus rivales, y desde el poder ejerció el papel de dictador democrático, siendo el que con más saña continuó la persecución de nuestro movimiento.

El nuevo presidente, por el ambiente reinante, se vio obligado a restablecer las garantías constitucionales. Disfrutando de un mínimo de libertad el movimiento se reconstruyó, siendo grande nuestra sorpresa que los muchos militantes perdidos fueron remplazados por numerosos jóvenes que hasta entonces no habían hecho más que divertirse. Con su incorporación, el Movimiento adquirió una combatividad alentadora.

(Continuará.)

(1) *Texto de una Charla en la Local de Paris.*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Norteamérica, Iberia, las sindicales, nosotros...

EN la hora que escribimos esto el militar yanqui sigue aposentado en Santo Domingo, con ganas comprometidas de despegue. A la postre la Casa Blanca ha reconocido que el comunismo no disparaba los fusiles insurrectos y que el papel que las armas del Pentágono cumplían en la media isla era de un abuso sin límites. Para que esta verdad a los prematuros de Washington tardiamente se les apareciera, precisó que la América central y sudista les echara en cara su abuso y que la realidad revolucionaria de la República hollada se les revelara en plenas narices. Ahora el poder norteamericano rectifica con un tacto imposible, sin dejar de comprender que el asunto interior que los interiores ya tenían resuelto con la destrucción de una dictadura, la impertinente acción de sus tropas invasoras agravó la lucha al extremo de degenerarla en guerra civil. Wessin pudo causar más de mil muertos en Santo Domingo bombardeándolo desde el cielo merced a la complicidad manifiesta de la fuerza gringa. Barreras, aliado de Wessin, ha obrado de acuerdo con este genocida y con los americanos, más el atuendo guerrero facilitado por éstos. De hecho, Norteamérica ha participado en la destrucción de un querer general disparando y ayudando a disparar contra los sostenedores de un pueblo unánimemente levantado contra la dictadura de unos generales que aprendieron absolutismo en casa de su antiguo dueño Leónidas Trujillo.

En este momento no podemos predecir el resultado final de la lucha fratricida reanimada en la Dominicana por los norteamericanos. «Que ganen los buenos». Pero lo que a nosotros, españoles libertarios, interesa en primer plano es el próximo futuro de nuestro país, que quisiéramos libre de una tiranía sin derecho a supervivencia, pero que al capitalismo internacional, más que al nacional, le importa que perviva so pretexto de preservar la Península del ogro comunista.

Si un día invocando el peligro artificial ruso o amarillo Norteamérica impide que el pueblo español se libre del despotismo hitleriano-franquista que aún sufre, ¿qué recurso nos quedará a los españoles? ¿Habremos de resignarnos a soportar ¡siempre! la dictadura de El Pardo o la continuidad de la misma que, al socaire de los españoles, se prepara?

No habría resignación nuestra por supuesto; habría incluso predisposición para el sacrificio; pero ello no consuela. Se anhela el triunfo, se desea, fervientemente, la aniquilación del sistema fascista que nos aniquila. Ante las armas coaligadas —aunque se dijera otra cosa— de Franco y Johnson, la derrota de 1939 se reproduciría, pese a los pechos entregados al silbar de las balas.

¿Qué hacer, entonces? ¿Confiarse a los buenos oficios de la Diplomacia, esa doña que tan mal ha oficiado en nuestro problema? ¿Dejar el negocio público en manos de los testaferros de la reacción, uno de los cuales es causante directo de la feroz represión de Asturias en 1934, y otro el responsable de los asesinatos falangistas habidos en Valladolid en 19 de Julio y días sucesivos? No, porque no son garantía de libertad española; no, porque son garantía de estabilidad capitalista y reaccionaria, y abogados de un 18 de julio para que sus causantes no tengan la sanción merecida.

Sin aliados, favorecedores ni potentes partidarios de nuestra causa, la pregunta «¿Qué hacer?» se levanta más inmensa que nunca. ¡Qué hacer, qué hacer!

De momento, ahora mismo, creer más en nosotros mismos, buscar, decididamente, apoyo en los trabajadores de todo el mundo, no en las sindicales e intertales, sino directamente en el pueblo que trabaja y puede comprendernos. La CIOSL y la FITC entidades internacionales clasificadas «libres», obedecen demasiado a intereses nacionales y de Iglesia, por cuya razón no se prestan ni prestarán a una declaración de boicot económico contra la España de Franco. La FSM, de tónica comunista, no nos favorecerá tampoco porque su sindicalismo es de obediencia al Partido y no a los intereses populares. De los EE. UU. sale material de boca y de guerra, y dinero, para sostener la dictadura franquista, y de puestos soviéticos o satélites parten cargas poderosas de mercancías para el puerto de Bilbao y otros de la Península. La Casa Renault nacionalizada, y por consiguiente con participación cogestora de los operarios renaultinos, participa en la industria española intervenida por el extranjero, sin que las tres confederaciones afectadas opongan dificultades al trato económico con el franquismo.

El contacto del obrerismo español con el extranjero y para fines de liberación de la Península, debe establecerse directamente por encima de líderes, de francos, libras, dólares y rublos, dineros que semejan caridades para eternizar la miseria político-social española y portuguesa. Si el exilio ha sido inoperante, inmovilista, enrosquista y roncadurmiente, aceptando dinero que se da para un silencio o un pequeño descargo de conciencia, aun nos agrava el delito. «¡Libertad sin mancha de dinero!», ¿no podría ser este nuestro grito? ¿No podríamos pensar, de una vez, rehabilitar a la malhadada Asociación Internacional de Trabajadores, en mala hora menospreciada, y hundida por quienes estábamos indicados para levantarla hasta el cenit?

Abandonada por la SAC y desconsiderada por tolerantes de la fraidad internacionalista, la AIT no penetra en el corazón de las grandes masas de trabajadores y, no obstante, es necesario que penetre. ¿Se quiere apreciar una verdad? Con una AIT potente en el mundo, el poder de Franco ya no existiría, puesto que el boicot general contra Iberia se habría aplicado hace tiempo con todas sus consecuencias. Con sindicales reformistas y comunistas, Franco se baña en agua de rosas en tanto ahoga nuestras protestas con derramamientos de sangre.

La AIT es pequeña, pero su verdad es inmensa. Se trata de revalorizarla ahora mismo para emplearla también ahora mismo: Hemos perdido un tiempo precioso deshojando la flor de democracia o comunismo para llegar incansablemente al mismo resultado: ¡Nada! ¿Nada? Pues la AIT es algo, y si ella cuenta con elementos dispersos en todas partes del globo y la causa de Portugal y España puede ser sentida de negros, amarillos, cobrizos y blancos, ¿por qué no probar suerte, por qué no quemar ese cohete que queda, por qué limitarse refugiadamente al recibo de unos francos, libras, dólares y rublos, cuando lo que precisa es libertad y pan abundante para Iberia?

La AIT es insignificante, ¡repítase! Pero, ¿qué significan las grandes sindicales acomodaticias que mucho atruenan y nada realizan?

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

POR UNA FRATERNIDAD ITALO-CUBANA

DESDE largo tiempo seguimos con pena el hilo de las ingratas desavenencias establecidas entre los militantes cubanos exiliados y dos órganos italianos: *L'Adunata dei Refrattari*, de Nueva York, y *Umanità Nova*, de Roma. Al origen ha de haberse producido un desgraciado equívoco fácilmente subsanable. Difícil sería ahora señalar el cómo y cuándo. Lo que importa, lo que interesa a todos, cubanos, italianos y militantes de todos los países, es llegar a un fraternal desenlace, neutralizando todo motivo artificial de discordia y reafirmando los lazos de solidaridad entre anarquistas.

A la inversa de la S.A.C., respecto al «problema español», nos esforzaremos en la procura de un urgente y necesario entendimiento, sin que pierda cada quien mérito personal alguno en el esfuerzo de comprensión. El «imbroglio cubano» provoca resquemores y disputas entre los propios compañeros de Italia. Lo vemos en circulares, notas, resoluciones... y en protestas. Me duele en el corazón toda disputa entre compañeros italianos. Y toda disputa injusta entre compañeros de no importa qué país...

El «problema cubano» tiene su origen en el proceso del largo movimiento de revuelta encarado contra Batista. Varias veces hemos señalado en esta misma rúbrica los puntos que provocaban nuestra discrepancia a lo largo de dicho proceso. Lo hemos repetido y abordado en detalles al analizar la actitud de los compañeros cubanos vis a vis del movimiento del «26 de Julio» y al inmediato de lo que se confirmó como triunfo del «castrismo». No economizamos entonces nuestra crítica y repetidamente hemos reclamado un necesario «informe» públicamente prometido y que aún a estas horas no ha llegado. Informe detallado que reclamamos como necesaria base de referencias útiles al establecimiento de una nueva experiencia acerca del comportamiento de los anarquistas en los procesos revolucionarios de este siglo pródigo en convulsiones y también en fracasos. Pero no reclamamos tal «informe» para abrir un proceso de «responsabilidades» conducente a actitudes «condenables», ni para abrir campaña laudatoria.

Vale decir que no habiendo aceptado plenamente la posición y la actitud de los compañeros cubanos, no podemos ofrecer a nadie la sospecha de que proponemos una solidaridad en bloque con todas las actividades que han realizado o desarrollan. Sencillamente, proponemos a unos y a otros: cubanos e italianos, iniciar el diálogo, partiendo de un principio de *confianza fraternal* entre militantes. *Confianza fraternal* que, en *lógica anarquista*, no exige *absoluta* similitud de criterios o puntos de vista. Por el contrario, esta *confianza* se afirma en el respeto a la opinión de cada uno. ¿Dónde queda si no la personalidad de cada militante...?

Convenimos en que los compañeros cubanos adoptaron resoluciones *—que a mí me parecen absurdas—* condenando la conducta de los redactores de *L'Adunata dei Reffratori*. Lo he dado a entender por intermedio de un amigo que es de confianza de ellos y mía. ¿Por qué no buscar —los unos y los otros— la manera de entenderse de palabra, ya que se hallan bien cerca los unos de los otros?

Pero esta posición que yo creo pasional, de los compañeros cubanos, ha degenerado en algo así como en personalismo «institucional» que por parte de *L'Adunata* como por parte de *Umanità Nova* llega también a lo absurdo. Quería decir que también los compañeros de estos dos órganos llegan a posiciones inaceptables. Dejaremos de lado el citar los detalles de una verdadera campaña de prensa que desencadenan contra los cubanos en general y, en particular, con nuestros afines, utilizando incluso informaciones de los órganos estatales americanos como la C.I.A. y otros del mismo estilo. No se puede ni debe caer en tales procedimientos sin incurrir en graves errores de apreciación y sin contribuir a la confusión en todos los terrenos.

Las cosas llegan a tal grado que *L'Adunata dei Reffrattari* reproduce en su número de 1 marzo 1965, página 4, una carta firmada por Dane Dillinger, colaborador de la revista *Libération*. La carta es una respuesta a otra que le dirige un compañero que firma «Lino»», en la que, sabiendo que Dillinger visitó recientemente Cuba, le preguntaba en qué situación se hallaban los anarquistas bajo la dictadura de Castro. Reproducimos unas líneas esenciales:

> «He hablado con anarquistas cubanos que se declaran entusiastas de la revolución y que ciertamente no han sido perseguidos. Cuando en Estados Unidos hablo con anarquistas o con socialistas democráticos cubanos, quienes se refieren a persecuciones políticas, estos admiten, por lo menos en privado, *que sus compañeros perseguidos eran elementos activos del movimiento anti-castrista clandestino*. Por esta razón yo sostengo *que tales casos* se hallan situados fuera de los que normalmente tienen relación *con la libertad civil*. En cambio, existen en Cuba elementos fanáticos y comunistas de la vieja línea que personalmente se hallan dispuestos a encarcelar a los anarquistas y otros opositores, incluso sin que hayan cometido actos flagrantes. En mi impresión concreta *el régimen existente en Cuba no ha perseguido a nadie en ausencia de hechos concretos*. Sé muy bien cuánta gente ha sido engañada respecto a la supresión de la libertad en Unión Soviética y si bien es cierto de que la situación en Cuba es muy, pero muy diferente, no excluyo nunca la posibilidad de que se hayan producido mayor cantidad de abusos de los que haya logrado descubrir en mis dos viajes...» (Lo subrayado es nuestro.)

Este texto recuerda extrañamente documentos que todo militantes anarquista, además de conocer, no debía olvidar jamás. Consultemos el librito «Répression de l'Anarchisme en Russie soviétique». Vemos en la página 7: «Otros compañeros se negaron a prestar fe en los hechos citados (la persecución) o trataron de atenuarlos o de justificarlos.» Página 9: «... por boca de sus representantes, el poder soviético declara: «Pero no, los anarquistas gozan de la más entera libertad de afirmar y propagar su doctrina.» Más abajo: «No hemos perseguido nunca a los anarquistas por sus ideas. No hacemos más que reprimir los factores de banditismo y de criminalidad que se cubren bajo el pabellón de la anarquía.» Página 10: «Chicherin declaraba sin sonrojarse a los compañeros italianos (¡qué coincidencia!) que no había anarquistas de ideas en las cárceles rusas.» Etc.

Comparemos la carta de Dillinger con las notas del librito sobre la persecución en Rusia. Escuchemos las declaraciones de Franco, de todo gobierno con o sin dictadura. Nunca se persiguen las ideas. Se encarcela a los «bandidos». Ayer y hoy. Los motineros de Boloña en 1874, con Bakunin y Andrea Costa; las bandas del Materre, con Malatesta y los Internacionalistas; los «pistoleros y bandidos» As-

(Sigue en la página 2.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DE LA PROCREACION CONSCIENTE

ENTONCES aún leíamos a Nietzsche, que en uno de sus libros: «Así hablaba Zaratustra», expresa: «¿Eres tú hombre que tenga *derecho* a desear un hijo? ¿Eres tú el victorioso vencedor de sí mismo, soberano de los sentidos, maestro de sus virtudes?... Quiero que tu victoria y tu libertad aspiren a perpetuarse mediante el hijo. Debes construir monumento vivo a tu victoria y a tu liberación...»

El doctor Luis Bulffi, amigo de Frat, de Mella, de Uson, de Paul Robin, de Faure, de Molinari; conocido dentro del anarquismo internacional, publicaba en Barcelona, con el título «Salud y Fuerza», una revista neomaltusiana. Editaba también folletos de propaganda. Entre ellos uno suyo con el significativo nombre de «¡Huelga de vientres!», del que hizo varias ediciones para España y países de América Latina. Se dirigía particularmente a la clase trabajadora, poniendo en evidencia los inconvenientes de no controlar la procreación; los inconvenientes de lanzar sin ton ni son hijos al mundo, partiendo de un estado económico deficiente que aconsejaba poner freno a ello. Y tras de abundantes y contundentes razones de orden moral, explicaba lo pertinente en métodos prácticos a fin de no caer en tan lamentable inconveniente: tener hijos sin desearlos.

Han pasado los años, la Guerra Europea del 14 produjo no pocos y ruidosos trastornos en el orden político, económico, filosófico, etc. Menguaron, o desaparecieron, ciertas modalidades de propaganda sociológica, entre ellas la neo-maltusiana. El «socialismo de Estado», a que aludía Cornelissen, tratando de paliar el descontento popular y adormecer conciencias, concedió ayuda económica a los matrimonios de familia numerosa. Ello ha quedado como norma en muchos países. Y unos por hacer cálculos aritméticos; otros por ignorancia, o falta de atención, en las relaciones sexuales matrimoniales se ha dado paso a una ampliación familiar hogareña.

Pero de nuevo se perfila una saludable reacción: Se va comprendiendo que ni con ayuda del Estado, ni sin ayuda, interesa cargar la casa de hijos. ¿Para qué? Ante la presión moral de higienistas, sociólogos, educadores, etc., se va dando auge al «birth-control», esto es, a la razonada limitación de la procreación. Diversos países lo tienen establecido de un modo normal; otros en vías de regularizarlo.

Y no ha de estar por demás decirles a los posibles padres de familia, máxime si son de nuestros medios, que se paren un poco a meditar lo que en torno a los hijos y sus progenitores dijo Federico Nietzsche.

LA EXPERIENCIA DE LOS ACRATAS HISPANOS

Ahora que parece se empieza a reaccionar al respecto de esta especie de postración en que de largo tiempo ha vegetado el anarquismo internacional, salvo muy escasas excepciones, indudablemente toman singular importancia las deducciones que han de poder hacerse respecto a la experiencia revolucionaria que tenemos aquellos ácratas españoles que vivimos y actuamos en el período de social convulsión de 1936.

El amigo Víctor García nos ha hablado del interés que ponían los compañeros japoneses en todo cuanto él les refería respecto a lo que en España se llevó a cabo en tales circunstancias. Es natural que así sea; como les interesaría también a los compañeros escandinavos y a los de otros países en general. Fueron hechos vividos, no ensoñaciones utópicas más o menos literarias o sociológicas, a la manera de lo escrito por Williams Morris o Sebastián Faure.

La experiencia nuestra, incluso habida cuenta de sus defectos, de sus anomalías, que de todo hubo, es algo aleccionante; algo que puede fortalecer una convicción a los efectos de propagar y dar a conocer lo *que se vivió*, y que, de nuevo, puede volver a entrar en el primer plano del vivir social con mayor impulso y amplitud si cabe. Por ello es conveniente que los compañeros de uno y de otro país puedan hacerse una clara idea de la obra constructiva que mostró al mundo la conmoción revolucionaria de 1936 en España. Que se percaten bien de ello puesto que les puede dar interesantes argumentos para propagar el ideal anarquista en el respectivo medio ambiente que les sea familiar.

Si a nosotros se nos tacha de ilusos, de utópicos, de descentrados y tal, podemos argumentar largo y tendido demostrando que tales dominativos tan sólo puede dictarlos la ignorancia o la mala fe. Podemos evidenciar con razones de peso la posibilidad de que exista un ambiente social acorde con las premisas anarquistas.

Reflejo de nuestro sentir puede ser el de aquellos compañeros de otros países a quienes se les ponga de relieve con detallada claridad lo que nuestra experiencia contiene. Así, en su idioma, pueden, ya en referencias de periódico, bien en el condensado espacio de un folleto, o un meditado opúsculo, destinado a un público más restringido y cultivado, referir hechos y explanar deducciones doctrinales.

Es la esbozada una de las labores que pueden ser realizadas a partir de que internacionalmente exista ya la cohesión libertaria que algunos venimos propiciando.

DISCURSO DE UN HOMBRE LIBRE

Esta vez Fabián Moro, estudioso como pocos, y que tanto gusta de adentrarse por las rutas y vericuetos de la Historia, y hasta de la Prehistoria, en pos de descubrir orígenes guardando relación con la sociología, esta vez ha querido abordar el mundo complicado de la conciencia humana.

Publicado por Ediciones Umbral, un folleto de 64 páginas, lleva por título: «Pablo, o el discurso del hombre libre». Usando del tono, del estilo que trasciende de los textos bíblicos de los evangelios en el «Nuevo Testamento» o del poemático «Zaratustra» niestzcheano, Fabián Moro nos presenta un Pablo de Tarso, el más intelectual de los cuatro legendarios evangelistas, que, como el Jesús de Galilea, evocado por Han Ryner, van mucho más allá en exposición de conceptos, más radicales, más humanos, que los míticos elementos de que se nos ha hablado. Diríase que por efecto de una especie de transposición la figura de leyenda encarna con renovada conciencia en aquel que hace las veces de lo que podríamos llamar su biógrafo.

Personalmente, prefiero que las figuras de leyenda queden en su lugar, enterizas, ya con aureola de virtudes, bien con acopio de defectos. Pero no deja de ser meritorio, como en el caso del mentado opúsculo del compañero citado, cuidar el ritmo de un mismo estilo durante un largo período, afinando a la vez a plasmar ideas de sano contenido moral.

Como un fluir de manantial, claro y sereno, se siguen las frases aforísticas, densas en sustancia ética de valor perdurable. Coincidente con Unamuno, que afirmaba son los hombres quienes hacen los ideales, y no a la inversa, dice el «Pablo de Tarso» de Fabian Moro: «Los hombres hacen buenas las doctrinas o las hacen malas porque son ellos al fin los vehículos que las llevan.» Y con Malatesta: «Es preciso tener fe, porque la fe ayuda a luchar.»

En fin, un conjunto de páginas repletas de ideas que ningún hombre libre puede rechazar.

POR UNA CONFEDERACION DE PUEBLOS LIBRES DE IBERIA

por Jaime BALIUS

LA decadencia del pueblo hispánico es algo anacrónico. La reconquista de Granada en 1492 marca el prólogo de una España que todavía no ha logrado encontrar una solución viable que le permita salir del atolladero en que le metieron la intolerancia religiosa y los señores de horca y cuchillo. El descubrimiento de América en 1492 sirvió, solamente, para financiar las guerras de las dinastías extranjeras que usufructuaban el poder en la Península Ibérica. El oro de América sirvió para ensangrentar a Europa y para desencadenar contiendas de tipo religioso. La eclosión del Nuevo Mundo en lugar de beneficiar al pueblo español contribuyó al hundimiento de la economía hispánica.

Al realizarse la unidad política quedó completamente desfigurada la fisonomía de España. El compromiso de Caspe elevando al trono de Aragón a Fernando de Antequera dio un cerrojazo a la brillante trayectoria catalano-aragonesa. Quizá de haber sido elegido el conde de Urgell los acontecimientos habrían sido otros. La Iglesia forzó la decisión. El apodado San Vicente Ferrer inclinó la balanza a favor de Fernando de Antequera.

Luego, el matrimonio de Isabel de Castilla y Fernando de Aragón representa el triunfo del espíritu inquisitorial que destrozó al país. La expulsión de los judíos y de los árabes hizo polvo a la economía rural y a la industria. La historia se repite por obra y gracia del fascismo encarnado por el verdugo de El Pardo. Hace unos siglos eran expulsados judíos y árabes, pero en el siglo XX se expulsa a los españoles de su patria. Y, como antaño, la economía española se resiente por la pérdida de los trabajadores arrojados de su suelo natal. Y, como ayer, la religión católica es la principal causante de la desgracia de nuestro país.

El episodio de Felipe el Hermoso y Juana la Loca da entrada a las dinastías extranjeras. La Casa de Austria barrió con todas las libertades y con todos los Fueros. La derrota de los Comuneros castellanos puede compararse a la derrota que sufrió nuestro pueblo después de una heroica resistencia en el trienio 1936-1939. Los Austrias barrieron, como hemos dicho, las libertades y los Fueros, entregando España a los mercenarios extranjeros. El general Franco, mejor dicho, el asesino número 1, no es más español que un Austria o un Borbón.

La guerra de Sucesión es el comienzo de la etapa borbónica, Felipe V acaba con el baluarte catalán. Los borbones refuerzan el centralismo y el sentido autoritario queda enclavado en la meseta castellana.

La hegemonía extranjera hubiera podido ser extirpada a raíz de la primera República, pero los republicanos del siglo XIX no tuvieron la visión ni el acierto suficiente, a pesar de que andaban en la liza hombres de gran relieve como Pi Margall y Salmerón, Ahogaron el movimiento Cantonalista, que de haber triunfado habría cambiado la faz de España. La ciudad de Cartagena fue bombardeada por orden de los republicanos. Y el general Pavía fue comisionado por el gobierno republicano para masacrar a los campesinos andaluces. Siendo precisamente el general Pavía quien disolvió manu militari las Cortes republicanas. El camino estaba expedito para que en 1874 el general Martínez Campos restaurase la monarquía en Sagunto volviendo los Borbones al poder.

En 1931 se tuvo otra ocasión propicia. No existían las grandes figuras de 1873, pero existía un gran pueblo que fue defraudado por los jacobinos de trampa y cartón. Como en 1873 se obstaculizó el espíritu autonómico del mosaico étnico que integra la península Ibérica. Se reforzó el Estado Central y el sentido autoritario. Los generales monárquicos recibieron puestos de primera magnitud. Azaña, un político reaccionario, con su famosa Ley del 90 por 100 entregó el ejército y los destinos de España en manos de la reacción. Los militares republicanos abandonaron los cuarteles pues no podían convivir en los cuartos de banderas.

Más tarde los generalotes africanos, en 1934, reprimen a sangre y fuego la gloriosa insurrección del octubre asturiano. Y el general Franco es nombrado, por el gobierno Lerroux-Gil Roble, jefe de Estado Mayor.

(Sigue en la página 2.)

BAJO EL YUGO Y LAS FLECHAS

Apuntes a vuelta pluma

por J. Muñoz CONGOST

I

PREMIO NACIONAL DE LA NATALIDAD

COMO en las explotaciones agrícolas y granjas en que se seleccionan cuidadosamente el macho y las hembras capaces de dar mayor número de conejillos, así en nuestro pueblo regido por las primicias franquistas, la población se ve estimada con el concepto de ganado humano.

Véase sino esa indecorosa y creciente publicidad oficial dada a aquellos matrimonios que despreciando toda norma de humano razonamiento, se presentan para la opción de premios en tanto que «elementos reproductores».

Cuando el problema del acrecentamiento de la población es una preocupación constante de economistas y otros hombres de ciencia.

Cuando la intratable Iglesia Romana admite la discusión sobre los productos anticoncepcionales, subrayando así la importancia de la cuestión, solo los países en verdadero estado de atraso social y de miseria, prosiguen la loca carrera hacia una natalidad exagerada.

Franco y sus acólitos no podían ser menos. Y ahí vayan premios nacionales y provinciales a los mejores sementales humanos, esos premios que hacen de la maternidad, una explotación más a destajo en conquista de ventajas.

Y con la impudicia que es corriente en las cosas del régimen, exaltan y cantan la misma miseria de las familias numerosas, de esas vidas lanzadas al mundo a troche y moche, para orgullo de sus autores.

De las mismas informaciones de la prensa franquista entresacamos:

«Domingo Riano Alvarez, padre de 24 hijos (18 en vida) que declara:

«Difícil es sacarlos adelante. Pero es cierto eso de que Dios aprieta pero no ahoga. En los momentos más difíciles, siempre hemos tenido un ingreso extraordinario que si no nos ha sacado de la pobreza, si del apuro... No quisiéramos abusar, pero nos hace falta una casa. La que tenemos tiene solo 3 dormitorios...» (Son 11 personas en la casa).

Antonio García Cárdenas, otro premiado, padre de 18 hijos (17 en vida) ganando 5.000 pesetas más 3.800 de puntos po sus hijos... dice:

«Tenemos gran confianza en la Providencia... Solo tenemos tres dormitorios y dormimos cuatro en cada cama...

El citado, que ya recogió dos o tres veces premios parecidos, repite con guasante desparpajo: «Y que sigan viniendo hijos...»

La mujer, que medita en pesetas declara necesitar cada día para la compra quinientas de ellas, es decir, quince mil al mes para comer.

Declara otro, Jesús Fragoso, periodiste y padre de 16 hijos:

«Solo disfrutamos de veraneo los padres. Los hijos se quedan en casa con una doncella anciana...»

Y así los ejemplos, no faltan de esa pobre insolencia con que se exponen en demanda limosnera, las necesidades de la familia numerosa. A nadie, en nombre de la misma humanidad, se le ocurrió llevar a las mentes retrasadas de los premiados, que si todas las familias españolas entabiaran la misma carrera hacia el criadero de niños, la crisis desencadenada sería espantosa.

A nadie, pudo venírsele como idea, la de hacer comprender a estas pobres familias, la ley de la convivencia y la comprensión de que un problema de población no es nunca personal sino de la colectividad misma.

Vivir esperando de la Providencia, del ingreso extraordinario, del milagro, es vida de resignación que no dignifica. Y esa misma explotación inconsciente de la maternidad, rebaja hasta el nivel de la reproducción explotada y quita toda dignidad a la más digna de las funciones humanas.

II

ASOCIACION NACIONAL DE AMAS DE CASA

Quizá para desmentir a los contradictores del régimen, que niegan que existe en España libertad de asociación, parece ser que se vaya a constituir una Asociación Nacional de Amas de Casa, que agrupe a todas las señoras bajo los auspicios de las autoridades y con objetivos diversos.

Uno de los plumíferos de aquella prensa, con tiempo que perder y sin mejor cosa que hacer, se dedicó a entrevistarse con las de «alto copete».

Es comprensible que no se dirigiera a las amas de casa de hogares de obrero, a la mujer del jornalero, ni a los que habitan en las magníficas «chabolas» de hoja de lata de los suburbios ciudadanos. ¡Representan tan poco en la vida del país!

Prefirió ver a las señoras, «señoras», a las de verdad, o como dice uno de mis amigos: «a las señoronas», y para comenzar a la señora viuda de Calvo Sotelo.

La inteligentísima señora, cuando se le habló de la citada asociación comenzó declarando que «toda idea de socialización la asustaba un poco.»

En su preclaro magín, los conceptos de asociación, de sociedad, y el

(Sigue en la página 2.)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

3 JUIN 1965
NUMERO 352
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE LOCK-OUT, ARME DU PATRONAT

NOUS assistons, depuis un certain temps, à une pratique du lock-out, qui devient scandaleuse. Nous n'avons qu'à ouvrir n'importe quel quotidien d'information et nous y trouvons la liste, tous les jours plus longue, des entreprises qui se sont distinguées par leur comportement inhumain vis-à-vis de leurs employés.

C'était, il y a quelques semaines, le lock-out chez Sud-aviaton, à l'usine de Cannes-La Bocca.

«A la suite des fréquents débrayages observés depuis plusieurs semaines par le personnel de l'usine Sud-aviation à Cannes-La Bocca, la direction a décidé de fermer l'établissement en précisant que la reprise du travail s'effectuera sur convocations individuelles. » C'est ensuite aux Chantiers Naval de l'Atlantique, chez Peugeot à Sochaux; enfin, un peu partout au fur et à mesure que le malaise économique grandit.

Il est clair que de telles méthodes n'ont d'autre but que celui d'intimider les travailleurs et de les empêcher de faire usage de leur meilleure arme de combat (pourtant bien ébréchée de nos jours), la grève.

Il nous arrive de contester le droit qu'ont les exploiteurs de se réserver la part du lion dans la production alors qu'il ne laisse, à ceux qui produisent, qu'un os à ronger; mais nous protestons à plus juste titre contre ces mêmes individus qui veulent maintenant affamer la classe ouvrière en toute impunité.

Oui, en toute impunité, car si l'Etat vote des lois contre les libertés ouvrières, s'il règlement le droit de grève pour le tourner en dérision, il se garde bien d'intenter le moindre geste qui pourrait limiter, tant peu soit-il, la puissance du capitaisme et de ses fidèles laquais.

On peut, à la rigueur, admettre que les imbéciles se laissent tondre la laine sur le dos, bien que dans de nombreux cas, si ceux-ci en sont arrivés à ce stade, c'est bien que les laquais du capitalisme y ont mis toute leur science et leur mauvaise foi, mais après tout bien sot qui s'y fait prendre.

Mais le problème du droit à la vie et au bonheur est une tout autre chose. C'est bon pour les croyants d'accepter les souffrances sur terre pour mériter le paradis, pas pour un travailleur conscient et évolué. Celui-ci sait que sans lui et tous ses frères de classe, la classe des producteurs, le capitalisme n'est plus qu'un édifice sur de l'argile glissante. L'homme le plus riche de la terre serait le plus miséreux s'il n'avait plus ses serviteurs. Il doit donc toute sa richesse et toute sa puissance à tous ceux qu'il exploite indignement et sans la moindre reconnaissance du ventre et les exploités devraient souffrir en silence parce que la loi l'impose ?... Non !

Au lock-out du patronat la classe ouvrière doit répondre par la grève générale, illimitée et insurrectionnelle. Si le capitalisme est incapable de se succéder, qu'il cède la place au fédéralisme et au coopérativisme. S'il ne s'y résout pas les travailleurs devront l'y contraindre.

Bien sûr, la classe ouvrière doit, avant tout, s'élever au rang de la conscience et de la dignité; mépriser tout appât qui peut dissimuler un piège; ne compter que sur elle-même pour engager le combat et surtout, oui, surtout, cesser de se dépenser en actes sporadiques et sans lendemain.

Les conseils de V. Griffuelhes ont conservé toute leur valeur, et : « Ainsi, le salarié maître à toute heure et à toute minute de son action, l'exerçant à l'heure jugée bonne par lui; l'intensifiant ou la réduisant au gré de sa volonté, ou sous l'influence de ses ressources et de ses moyens, n'abandonnant jamais à quiconque le droit de décider à sa place et pour lui, gardant comme un bien inestimable la possibilité et la faculté de dire à tout moment le mot qui active ou celui qui clôture s'inspire de cette conception si ancienne et si décriée dénommée : action directe; cette action directe qui n'est que la forme d'agir et de combattre propre au syndicalisme. »

Les réalisations immédiates

Nous empruntons à un journal mensuel *Die Spanische Revolution*, édité à Barcelone, un article consacré à la vie syndicale en Catalogne à la fin de l'été 1936 :

« En Catalogne, les ouvriers et les paysans procèdent eux-mêmes à l'édification d'un nouvel ordre social. Le pays s'achemine vers le socialisme. Ce socialisme n'est pas décrété d'enhaut, il n'est pas le produit de la dictature d'un parti politique. C'est un nouvel ordre social libertaire qui repose sur la collaboration d'organisations économiques autonomes des producteurs et consommateurs du pays. Le socialisme des ouvriers catalans n'est pas un système économique politiquement dirigé suivant le mode autoritaire; il se base sur la coordination des efforts constructifs de syndicats, indépendants de toute contrainte politique. Pour la première fois, nous voyons se réaliser ici la vieille formule de la Première Internationale : *L'émancipation des ouvriers par les ouvriers eux-mêmes.*

Ce sont les ouvriers et les paysans organisés qui décident librement de la nouvelle constitution sociale de leur pays. Après des journées de luttes acharnées dans les rues de Barcelone, des milliers de prolétaires catalans sont partis aux fronts de la guerre civile dans l'Aragon. Les meilleurs fils de la classe ouvrière catalane sont engagés depuis fin juillet 1936 dans une lutte tenace contre le fascisme, une lutte sanglante pour chaque pouce de terrain. Mais, en même temps, les ouvriers et paysans du pays ont entrepris une œuvre de réorganisation qui n'a pas sa pareille dans l'histoire des luttes sociales modernes. Au mois d'août déjà se réunirent à Barcelone des syndicats de plusieurs centaines de milliers d'ouvriers agricoles et de paysans pour élaborer et fixer les normes de la collectivisation de l'*agriculture*. Immédiatement après eut lieu le Plenum anarcho-syndicaliste de la *reconstruction*. Là, les délégués se consultèrent pendant plusieurs jours et plusieurs nuits sur la socialisation de l'industrie. Ces ouvriers discutèrent et décidèrent des problèmes fondamentaux de l'économie catalane, animés de l'esprit de sacrifice le plus grand et pénétrés d'une profonde connaissance des problèmes qu'ils avaient à résoudre. Cette assemblée économique fut suivie par une nouvelle conférence des syndicats ouvriers catalans qui prirent position, au cours d'une consultation de deux jours, en face du problème de l'*organisation scolaire et éducative;* c'était ce qu'on a appelé le Plenum de la culture, où des prolétaires catalans de la ville et de la campagne, organisés syndicalement, examinèrent les questions de la reconstruction culturelle. Sur la large base de congrès syndicaux publics où parole fut donnée même aux délégués venus du coin le plus perdu de la campagne, furent ainsi fixées les lignes du développement culturel du pays. Ensuite, les fédérations locales, régionales et provinciales des syndicats les ont appliquées dans les communes, les régions et les provinces de Catalogne à la vie économique et culturelle. Le « Plenum de la Culture » des syndicats catalans concentra le plus fort de son attention sur la question scolaire. Les délégués du congrès discutèrent à fond les détails de la nouvelle organisation scolaire. En voici les résultats : Il sera créé un Conseil des parents dans chaque école populaire pour contrôler l'école et travailler en collaboration avec les instituteurs et le Comité scolaire d'unité. Dans les écoles supérieures, on formera des Conseils communs aux élèves et aux professeurs, qui fixeront le plan d'études. En plus, de nouvelles Ecoles Normales devront être fondées où seront formées également des forces non professionnelles s'intéressant à la pédagogie. Le développement futur de la vie scolaire en Catalogne et l'activité des représentants anarcho-syndicalistes dans le Comité scolaire d'unité devront être constamment coordonnés par les syndicats et soutenus activement par eux. Les syndicats devront aussi intensifier leurs efforts en vue d'éduquer les adultes. Telles furent les résolutions du Plenum de la culture des anarchistes et anarcho-syndicalistes.

Une vue d'ensemble des conférences tenues par les organisations anarcho-syndicalistes à Barcelone de juillet à octobre laisse apercevoir clairement la ligne du développement du mouvement révolutionnaire en Catalogne. De la lutte défensive contre le fascisme, menée en commun depuis des mois par la classe ouvrière et la bourgeoisie de gauche, se dégage un courant de renouvellement social qui est caractérisé par les tendances d'un socialisme constructif syndicaliste. Il repousse de plus en plus aussi les vieilles formes politiques de la démocratie bourgeoise et les remplace enfin par les nouveaux organes des producteurs et des consommateurs, prenant naissance à la base, administrant par eux-mêmes leurs affaires sociales, politiques et culturelles et organisant la défense de la révolution. Cette tendance, clairement visible en Catalogne, se répand dans d'autres régions d'Espagne et influence déjà fortement toute la région de Valence.

A Barcelone, chaque tramway, chaque taxi, chaque voiture du métro, chaque autobus, chaque cinéma et chaque théâtre portent aujourd'hui les initiales « C. N. T. ». Dans les différents quartiers de la ville, les couleurs (rouge et noir) des anarcho-syndicalistes signalent les sièges des syndicats. Ce n'est pas là de l'égoïsme de tendance des ouvriers syndicalistes. Au contraire, c'est l'expression fière de la conviction que les ouvriers *eux-mêmes* sont les seuls soutiens de la révolution; que les *entreprises* sont les cellules et les forteresses de la construction socialiste. Les travailleurs se déclarent émancipés et libres de toute tutelle. Ils affirment la justesse de l'idée que le socialisme n'est pas la découverte et l'œuvre des sages « chefs » qui tiennent le gouvernail de l'Etat dans leurs mains, mais qu'il repose sur les réalisations de production et d'administration des ouvriers dans les usines, dont l'organisation propre imprime à la nouvelle économie ses caractéristiques et son rythme vital.

Intérêt national et lutte de classes

Le gouvernement, avec l'appui des partis politiques et des centrales syndicalistes réformistes, voudrait faire admettre à tous ceux qui ne sont pas satisfaits et, en premier lieu, à ceux qui sont touchés par la crise économique actuelle, qu'il existe un « intérêt national » pour lequel on devrait supporter avec enthousiasme tous les sacrifices.

Il faut noter, tout d'abord, que ces sacrifices sont toujours à la charge des classes les plus déshéritées et qu'en aucun cas la nécessité de mesures d'austérité qui s'imposeraît, si l'on en croit les déclarations gouvernamentales, ne doit réduire les dépenses fabuleuses autant qu'inutiles qui servent à financer l'appareil d'Etat. C'est à ceux qui sont exploités par un système illogique fondé sur le profit que l'on demande sans la moindre gêne de rogner encore sur leurs maigres revenus pour sauver le même système.

D'autre part, la notion d' « intérêt national » n'existe que dans l'esprit des exploiteurs. Si l'on regarde autour de soi on peut se rendre compte, bien au contraire, que la société capitaliste, qu'il s'agisse du capitalisme privé ou du capitalisme d'Etat, n'est qu'une immense contradiction qui aboutit, partout, à l'affrontement des intérêts généraux et particuliers : partout le salarié lutte pour conquérir un peu plus de bien-être (il pense, à tort, qu'une augmentation de son salaire sera une solution réelle) et s'y oppose au patronat qui défend avec autant d'âpreté ses privilèges et entend ne pas laisser entamer sa marge de profits. Il n'y a donc pas d'intérêt national mais une *lutte de classes* réelle bien que paralysée dans son action par la pourriture parlementaire et le syndicalisme réformiste. Et cette lutte de classes tend à devenir de plus en plus nette dans la mesure où les anciennes classes intermédiaires de la petite bourgeoisie disparaissent pour venir grossir les rangs du monde salarié. Actuellement, il subsiste, peut-être encore, quelques-unes de ces classes intermédiaires. Mais le temps n'est pas éloigné où se trouveront en présence une minorité de privilégiés possédant la totalité des moyens de production et de consommation, étroitement liée avec le pouvoir, et l'énorme masse des exploités dont le souci majeur sera de trouver le patron gigantesque et anonyme qui voudra bien l'exploiter.

Dans la mesure où la minorité privilégiée s'assimile de plus en plus aux politiciens par le financement et le soutien effectif et logique de ceux dont la tâche est de veiller à ce que se perpétue l'ordre existant, la masse laborieuse sera peut-être amenée à prendre conscience que la solution ne réside pas seulement dans une transformation économique profonde mais également et simultanément dans la suppression de l'Etat, du pouvoir politique étroitement associé, quelle que soit sa forme, à l'exploitation des classes laborieuses. De socialiste, la masse deviendra anarchiste et prendra conscience en même temps de la nécessité de créer ses propres organes de gestion, de production et de consommation, fondés sur le fédéralisme et le communisme libertaire. Seul ce système est, logiquement, apte à supprimer d'une part les distinctions de classes et l'antagonisme de leurs intérêts, d'autre part l'opposition entre la volonté de liberté de l'individu et la nécessité du système coercitif étatique chargé de maintenir les formes d'exploitation de l'individu.

Nous sommes donc loin de la notion illusoire d' « intérêt national » qu'on voudrait nous faire avaler et nous la rejetons d'autant mieux qu'il est facile de constater que, du côté des exploiteurs, financiers, industriels, etc., il existe non pas un intérêt national mais bien une coordination d'intérêts internationaux dont le déplacement de la main-d'œuvre étrangère peu coûteuse n'est que l'un des aspects.

Comment ne pas se rendre compte, dans ces conditions, que les exploités, s'ils veulent enfin s'émanciper, doivent également s'organiser efficacement et, pour cela, se séparer totalement de l'appareil d'Etat et, par là même des partis politiques et des syndicats réformistes qui sont partie prenante du système capitaliste. Cette vérité de la nécessité d'une organisation internationale qui soit uniquement l'expression des exploités, en dehors des politiciens, et de son corrolaire, le choix des moyens d'action directe, s'opposant à la duperie parlementaire, cette vérité, dis-je, a été posée clairement et simplement lors de la fondation de l'Association Internationale des Travailleurs.

C'est à faire de cette Internationale leur arme efficace de lutte contre l'exploitation capitaliste (1) que la C.N.T. invite tous les travailleurs conscients.

Abandonner l'imposture politique et réformiste, créer un organe de lutte directe et efficace, un véritable syndicalisme révolutionnaire, c'est la seule solution.

SEVY

(1) *Et son aboutissement logique, le conflit nucléaire, seule solution pour remettre à flot un système dont les contradictions sont chaque jour plus apparentes.*

Ce qu'eût été mon intervention

1° Le monde est actuellement dominé par deux mouvements qui se disputent sa possession morale, économique et politique : le bolchevisme et le dollarisme. Ces deux mouvements ont ceci de particulier et de commun : pour atteindre leurs buts, la qualité sociale des moyens leur importe peu.

2° Cette lutte entre deux monstres éveille, dans les esprits les mieux doués le doute quant à l'efficacité sociale d'un tel conflit et sur la qualité politique de leurs plans.

3° Parallèlement, la progression des connaissances scientifiques d'une part, le désarroi moral résultant des guerres qui apparaissent inutiles sans qu'il semble possible de les éviter, de l'autre, ont provoqué une désaffection religieuse chez tous les individus doués d'une capacité minimum de jugement.

Devant la montée d'un athéisme larvaire mais réel, tout en restant socialement impuissant là où les révolutions ne l'ont pas encouragé, les religions, menacées dans leur influence, s'efforcent, en vain, de scientifiser leurs traditions ; mais, avec un grand succès, elles abandonnent leurs thèses conservatrices pour conquérir ou reconquérir l'audience de la pensée prolétarienne.

4° En fait, nous assistons donc aux efforts de trois grands mouvements en vue de la conquête des esprits et des peuples : le dollarisme, le bolchevisme et la religion.

5° Malgré cette profusion informative et diverse, jouissant de moyens dans des traditions et des coutumes désuètes, ils ne savent s'orienter vers des solutions adéquates aux possibilités offertes par l'évolution économique actuelle.

6° Le problème de la justice sociale abordé par le bolchevisme est noyé dans un capitalisme d'Etat dont il ne saurait se préserver.

Le même problème que le dollarisme prétend résoudre par l'accumulation de capital, dégénère, en fait, en une vague de pauvreté que les guerres coloniales n'arrivent pas à résoudre,

Les religions s'efforcent de se rapprocher malgré la diversité de leurs dogmes, pour donner à « l'homme social » un apaisement économique que la foi traditionnelle ne lui apportait pas.

Nous vivons donc, actuellement, en dépit de l'amorphisme ou des erreurs politiques des masses, dans un désarroi intellectuel et social qui favorise la conception libertaire de la société.

7° Le problème social se pose aujourd'hui avec un relief que la réflexion ne peut éviter. Il se pose aux plus éclairés comme aux moins documentés sans le secours de la moindre imagination :

« Quand, il y a 50 ans, les puissances régnantes alléguaient que la rareté des biens, des choses, ne permettaient pas leur égale répartition, la révolte des esclaves apparaissait aux intellectuels comme une tentative prématurée. Le capitalisme repoussait la solution de la justice sociale à un « âge d'or » qui serait atteint, tôt ou tard », mais qui se trouvait devant tous, à l'horizon...

Aujourd'hui, l'abondance est partout, et où elle n'est pas encore apparue, elle peut être réalisée à court terme.

Le problème social du bien-être, de la sécurité, de la justice, n'est plus retardé par la rareté des choses, mais par leur abondance. Il arrive que plus on produit moins on distribue de pouvoir d'achat. La civilisation capitaliste, c'est-à-dire « financière», reposant sur les « prix, salaires et profits », est impuissante à distribuer ce qu'elle ne peut vendre : la destruction est devenue une nécessité de la vente, « l'homme périt devant l'abondance ! »

8° L'homme est triomphant de la nature, car il en multiplie les biens. Le système politico-économique qu'il s'est donné et qu'il défend par ignorance et peur de l'aventure, ne lui assure pas la jouissance des biens dont il est le créateur.

Pire, alors que de toutes parts la productivité multiplie les choses et favoriserait l'usage gratuit de tous les services sociaux, nous assistons à ce scandale sans précédent dans l'histoire que l'on détruit pour reconstruire — faire du profit, des revenus —, que l'on détruit parce que l'on ne peut vendre. Nous assistons à ce spectacle absurde, ignominieux et dégradant d'une société qui prétend, aujourd'hui, priver les hommes (austérité) de ce qu'elle leur promettait autrefois !

L'expérience, ou les expériences sont assez concluantes : toutes les aventures politico-économiques ont échoué dans la rareté d'hier comme

(Suite en page 2)

P. S. — *Ce texte a déjà été reproduit il y a quelques années dans la revue de diffusion anarcho-syndicaliste* Contre-Courant ; *mais il est aujourd'hui très intéressant de le rendre public une nouvelle fois pour permettre aux travailleurs de comparer les résultats, hélas !, éphémères de l'anarcho-syndicalisme en Espagne de 1936 et celui des syndicats « verticaux » et autres syndicats plus ou moins intégrés à l'Etat.*

Deuxième Union Régionale

TRAVAILLEURS G. D. F.-E. D. F.

« Les camarades des anciens services publics EDF-GDF, qui veulent constituer un noyau CNT à GDF-EDF, peuvent s'adresser au siège de la Confédération, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, IXe. Ingénieurs Services techniques, employés ouvriers, l'exercice du syndicalisme étant libre par la loi de 1901, ils apporteront leur aide effectivement sociale, rencontreront des camarades désintéressés et non prébendiers, et auront audience comme syndicat représentatif du GDF-EDF, qui doit sûrement connaître les excès engendrés de la nationalisation... surtout sur les anciens parents d'administrateurs d'ex-Sté., dans les dits syndicats représentatifs de 1946...

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

COMPLICITE

En 1957, à Malmoe, ville située au sud de la Suède, Per Eggdhal créait un centre de néo-nazisme international. La proximité de l'Allemagne autorisait cette ville à devenir un centre de repli de nazistes allemands en territoire suédois. L'activité sporadique, à la création de ce groupement, se manifestait par l'établissement de contacts avec les néo-nazis de tous les pays. Per Engdhal était secondé dans la direction de ce groupement par Oredson, hitlérien très actif. Le 1er mai 1960, ce groupement de nazis constituait le parti national socialiste suédois dont le chef, Bjoern Lundahl, vient d'être arrêté à Haparanda, ville située à proximité de la frontière finlandaise.

Du fait, la Suède, qui a eu le privilège d'être épargnée par deux guerres internationales et qui se cantonne dans une stricte neutralité, ne se prête pas à des modifications profondes de sa politique, les éléments de mécontentement, absolument nécessaires pour déterminer la secousse de départ, manquants pour autoriser la réussite d'une révolution néo-nazie. Cependant, une fois de plus, nous avons la preuve qu'il ne faut pas se fier aux eaux dormantes. Si la C.N.T. française et l'Association Internationale des Travailleurs, font campagne contre le racisme et le néo-nazisme, c'est que nos organisations n'ignorent pas que les néo-nazistes élaborent dans l'ombre les plans de prise de pouvoir dans les pays où ils ont des bases et constituent des réseaux, des forces, des alliances, des achats de conscience, des dépôts d'armes, des réserves, pour le financement et le combat de la révolution néo-nazie.

La Suède, fort heureusement, vient d'arrêter, à temps, une manœuvre qui devait se traduire, en cas de réussite, par la prise du pouvoir par les néo-nazis. Le 11 mai, le journal suédois *Expressen* informait qu'il avait produit les premiers renseignements nécessaires à la police, laquelle devait découvrir l'importance de l'opération néo-nazie en préparation. Le 12 mai, cinq suédois, dont Bjoern Lundahl, étaient arrêtés et inculpés de complot contre la sûreté de l'Etat. La police saisissait plusieurs dépôts d'armes, une quantité importante de

documents établissant les plans et les directives de la prise du pouvoir, opération qui nécessitait le concours d'une centaine de nazis dont la mission de chacun était déterminée. Ces hommes étaient répartis dans des formations para-militaires. L'instructeur de la section militaire «Viking». de l'organisation nazie, était le lieutenant Lars Lindh, officier du contingent suédois de l'O.N.U. à Chypre. C'est ce même officier qui, il y a quelques mois, avait été condamné pour contrebande d'armes en faveur des Chypriotes turcs.

Comme on le voit, dans les mouvements révolutionnaires d'extrême-droite ou néo-nazis, on retrouve toujours des dirigeants militaires, lesquels, malgré les facilités dont ils disposent de s'emparer du commandement de l'armée, échouent, presque toujours, quand le peuple veut bien faire preuve d'unité et montrer sa force. En 1845, un jeune allemand, Friedrich Engels, alors âgé de vingt-cinq ans, journaliste à Bruxelles, écrivait : « Les prolétaires sont déjà, naturellement, dans une grande proportion, sans préjugés nationaux, toute leur culture et leur mouvement sont essentiellement humanitaires, antinationaux. Les prolétaires seuls peuvent anéantir les nations, le prolétariat qui s'éveille peut seul faire fraterniser les différentes nations. » Malheureusement, le marxisme devait s'emparer de ces belles déclarations pour arriver à capter la confiance d'un tiers de l'espèce humaine, et imposer sa loi en place de la fraternité.

Il n'en est pas moins vrai que, seule, la classe des travailleurs constitue la puissance nécessaire à briser tous les pouvoirs, lesquels ne peuvent mener, sous le joug du capitalisme, qu'à l'établissement de dictatures s'établissant par l'activité de formations de néo-nazistes. Les travailleurs, en négligeant leur force contre les dictatures, sont responsables de la perte de leur liberté. Mais il nous appartient de lutter pour l'émancipation du prolétariat afin de leur faire réaliser que l'éparpillement de leurs forces, la non-action contre le racisme et le néo-nazisme ne peut se traduire que par ce mot : complicité.

RENE VILLARD

Notre journée du 23 Mai à Tours

Pour les nombreux camarades qui se déplacèrent, souvent de loin, pour participer à cette journée fraternelle et agréable, c'est déjà du passé ; ils ont dû reprendre le collier, qui dans les champs, qui dans l'atelier ou l'usine. C'est de nouveau le contact avec le patron irascible, le camarade de travail borné ou inconscient, c'est l'amère constatation de se sentir presque seul à aller jusqu'au fond du problème, mais qu'importe ? Nos meetings, nos galas, nos journées « confédérales » sont pour nous le réconfort et l'assurance que nous ne sommes pas aussi seuls que nous le croyons quelquefois.

Nous vous ferons grâce de ce que furent les réjouissances de l'après-midi ; les organisateurs avaient fait en sorte qu'elles puissent donner satisfaction à tout un chacun et leur but a été largement atteint.

Mais ceux qui assistèrent au meeting d'affirmation anarcho-syndicaliste du matin, n'en furent pas moins satisfaits...

Après que le président eut évoqué le sacrifice de tous ceux qui dans le passé et dans le présent offrent ou ont offert leur courage, leur liberté et bien souvent leur vie pour la cause juste et noble de la classe ouvrière, dans le monde entier, ce fut le camarade Couillet qui, le premier, prit la tribune.

Celui-ci, membre de la Libre-Pensée de Tours, excusa tout d'abord certains camarades qui étaient retenus par d'autres activités sociales affinitaires à nos principes syndicalistes révolutionnaires.

Il fit aussitôt un trait-d'union entre la lutte que nous menons à la C.N.T. pour l'émancipation du travailleur et le rôle d'éducateur rationaliste que doit jouer la fédération des Libres-Penseurs pour aider la classe ouvrière à se libérer des dogmes et de l'emprise de l'Eglise.

Après avoir développé et analysé le rôle néfaste qu'a joué et joue encore l'Eglise dans l'histoire des civilisations et des peuples, il dénonce la complicité de celle-ci dans les crimes commis en Espagne et au Portugal, par les régimes de terreur qui y règnent.

Il met l'index sur le désintéressement total du problème religieux observé par tous les partis politiques et centrales syndicales.

« L'émancipation des travailleurs, dira-t-il, ne pourra être effective que le jour où nous nous serons débarrassés de ce chancre qu'est la religion et ses dogmes, et un parti ou une organisation syndicale qui ne le combat pas, laisse supposer que cette question d'émancipation ne l'intéresse pas. »

C'est ensuite le camarade Ferrer qui prend la parole.

Il nous parle, lui aussi, certes, des forfaits, des usurpations et des corruptions exercées par l'Eglise à travers les siècles, de son esprit de domination et violence ; mais il reste sur un plan matérialiste et plus ouvriériste. Il considère que l'Eglise catholique étant l'une des puissances capitalistes qui, par ses richesses incalculables et son organisation diabolique, reste la menace la plus évidente pour les libertés et le progrès des travailleurs, notre devoir est de la combattre sur le même front que nous combattons le capitalisme en général.

Il dénonce le silence complice du Vatican quand les fours crématoires de Hitler exterminaient les Juifs et des milliers d'autres hommes qui n'avaient commis d'autre faute que celle de trop aimer la liberté et la justice. Il rappelle que jamais l'Eglise ne s'est élevée contre les crimes commis en Espagne par le franquisme et ses hordes sanguinaires ; en particulier celui dont furent victimes nos deux camarades Delgado et Granado, exécutés au garrot sans jugement et sans preuves.

Le camarade Soriano marque une adhésion complète avec tout ce qui a été dit au sujet de l'Eglise et de la religion par les deux orateurs qui l'ont précédé ; il en vient ensuite à l'énumération des faits sociaux les plus marquants de ces derniers temps.

« Nous retrouvons, dit-il, une étrange similitude entre les difficultés que connaissent de nombreux travailleurs de nos jours à cause de la *stabilisation* de notre cinquième et celles de la classe ouvrière qui nous a précédés à un demi-siècle de distance ; les mêmes craintes du chômage, le même souci de réduire les heures de travail pour absorber une main-d'œuvre devenue excédentaire, mais aussi les mêmes contradictions de voir des vieux qui ne mangent pas à leur faim alors que l'on détruit des denrées de première nécessité et que la production des usines est ralentie et même stoppée parce qu'il n'est plus possible de vendre pour en retirer des profits substentiels. Eh bien ! la

(Suite en page 2)

Entre el derrotismo y el conformismo

EN el último número de LE COMBAT SYNDICALISTE he leído tres trabajos que me incitan a escribir el presente artículo.

Se trata del editorial sobre el Congreso, el artículo «Congresillo» de Juan Ferrer, y el firmado por Delhi bajo el título de «La juventud y el movimiento Obrero».

Creo que los tres guardan una cierta relación de fondo y, aunque con diferentes miras, quizás, en los tres se abordan problemas de actual interés para la C.N.T. y para todo el movimiento libertario en general.

En el primero, el editorialista termina haciendo un llamado a la necesidad de que se orillen, cara al Congreso, «los partidismos» para poder hacer una labor de conjunto, «sana y prometedora». Por mi parte coincido totalmente en ello.

Estoy convencido de que si la CNT en el exilio quiere llegar a realizar algo constructivo cara a la continuidad de nuestro Movimiento en España, debe comenzar por orillar, bajo el peso de la militancia de base, los *partidismos de los unos y de los otros*. Si no se sitúan los intereses generales de la Organización sobre los intereses personales de éste o aquél, aunque ello signifique ganarse sus antipatías o sus chispazos de rencor camuflados bajo «posiciones» que no se discuten; aunque ello implique *esclarecer actitudes y conductas* para la buena marcha orgánica, nada serio se hará a pesar de todos los buenos propósitos.

Aquí es necesario referirse al «Congresillo» de «CNT» de Londres al que alude el compañero Ferrer en el suyo. Estamos convencidos de que los compañeros de Londres, o más bien los redactores del Boletín, estaban animados de los mejores propósitos al pedir la colaboración de un puñado de compañeros para que opinaran, sin rodeos, sobre el próximo Congreso. No puede haberles guiado otro propósito que el de servir a la Organización.

Ahora bien, yo también creo que este propósito, que su objetivo, no ha sido logrado en parte porque, en su conjunto —salvo casos aislados— todas esas colaboraciones reflejan un espíritu derrotista, como bien dice el autor de «Congresillo». Claro que, en las actuales condiciones por las que atraviesa la Organización, y el Movimiento, pocas razones prácticas existen para afirmar un honesto y consciente optimismo. El optimismo, cuando es sincero y constructivo, cuando no es solamente una careta bajo la que se esconde un drama más profundo, es hijo del entusiasmo y la fe realizativa de un ideal. Y la mayoría de los colaboradores del Boletín «CNT» de Londres, por lo visto, no han querido ponerse careta alguna. Han manifestado su opinión tal cual es sinceramente sentida. Eso creo, al menos, porque *el derrotismo no viste a nadie*.

Yo creo que, ese derrotismo, es desgraciadamente más general de lo que algunos creen. Sólo que algunos, por comodidad o por costumbre, se ponen la careta optimista cada vez que lo consideran necesario o cada vez que se trata de afirmar su creencia «en una CNT inmortal y gloriosa», aunque sepan, como lo dice claramente el editorial al que nos hemos referido antes, que todo «eso es latón, piedra y legajos amarillentos».

No puedo, no podemos censurar creo yo a los compañeros que ven el futuro conferedal desde una perspectiva derrotista, porque ella es el reflejo de un estado de ánimo al que les ha llevado la marcha de la Organización en estos 25 años de exilio. Debemos, eso sí, reaccionar para que a los jóvenes no nos contagie también. Como debemos reaccionar contra ese *conformismo* nefasto y castrador que induce a muchos, quizás a la mayoría, simplemente a *ratificar acuerdos y aprobar gestiones*, sin pararse a analizar si los acuerdos están a la altura de las exigencias de la hora actual o si las gestiones no han sido también más que mero formulismo y rutina, pudiendo haber sido otra cosa más eficaz.

Considero útil y necesaria una reacción saludablemente optimista frente «al absurdo e intolerable pesimismo» que hoy campea en nuestros medios. Pero pesimismo es también la actitud de aquellos que se limitan a autoconvencerse de que «la soledad de dos en compañía» es mucho peor que la soledad de uno sólo, como concluye el compañero Ferrer en «Congresillo».

No creo que al propio Ferrer convenza su afirmación de que «siendo pocos somos muchos impulsando una convicción y sin fatiga ni miedo de soledades, y con los que seamos —numerosos o no tanto— con tolerarnos, con querernos, con identificarnos, ahuyentaremos el espectro de la disgregación —gangrena— de sus componentes.»

No puede convencerle que sólo con eso se puede vencer al derrotismo imperante, de una u otra clase. Porque sólo con una organización en activo, en lucha o en crecimiento el pesimismo no tendría refugio. Mientras a nuestra situación interna y externa no se le de más posibilidad de solución y superación que la continuada reafirmación de acuerdos y propósitos, de «el estrechar el cuadro para tapar el vacío» cuando «un compañero muere en lo físico o en lo moral» —como afirma Ferrer—, o la de hacer llamados intrascendentes a la juventud —como lo hace llevado de buen propósito, sin duda, el compañero Delhi en su artículo— nada solucionaremos ni superaremos. Por el contrario, la «gangrena» de la «desafección» y la «disgregación» se agravarán.

No es suficiente el pedir que la juventud deje «un poco los deportes» y haga «un esfuerzo estudiando a filósofos y sociólogos de tendencia libre, examinando la labor del Estado, de la burguesía, el clero, el militarismo, y de los partidos políticos que han traicionado o decepcionado a todos los pueblos una vez se han afianzado en el poder en todos los tiempos.»

Como tampoco es suficiente con decir: «Juventud, venga a nuestros medios» sin preocuparse de crear las condiciones adecuadas para que la juventud encuentre en nuestros medios no sólo una reafirmación teórica de las ideas, sino algo más real y concreto para una organización y un movimiento que se proclama revolucionario.

Entre el derrotismo de los que lo creen todo perdido y no ven más solución que el camino de la renuncia, y el conformismo simplista de los que creen que todo marchará viento en popa simplemente reafirmando las ideas mientras el movimiento languidece y se reduce, sólo hay una diferencia apreciable: el estilo.

Creo que se impone una reacción frente a todo este pesimismo y para ello sería una buena oportunidad el Congreso próximo.

FRANCISCO ABARCA

UMBRAL

Sumario del número 41:

EL EMPUJE DE LOS TIEMPOS.

Luis Alberto Musso: **LA PINTORESCA CIENCIA DEL SIGLO XX.**

J. Carmona Blanco: **EL DOLMEN (cuento sudamericano).**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. MANUEL CIGES APARICIO.**

H. Plaja: **UNA MEXICANA EN LA GUERRA DE ESPAÑA.**

Campio Carpio: **TIEMPO Y ETERNIDAD.**

René Dubos: **¿PODRA EL GENERO HUMANO ADAPTARSE A LA PROXIMA ETAPA DE LA VIDA?**

José Sevilla: **LA GUITARRA ESPAÑOLA. SU ORIGEN Y EVOLUCION.**

Costa Iscar: **COMENTARIO A UN «TRATADO DE LA CREACION».**

Luis Capdevila: **FRANÇOIS BERNADI, O EL ARTE DE VER Y CONTAR.**

P. Bosch Gimpera: **EL ARTE RUPESTRE DE AMERICA.**

Angel Pingarrón Hernández: **LA PSICOLOGIA DE NUESTROS TIEMPOS.**

Juan Ferrer: **LA SARDANA, PLACER DE ARRAIGO.**

Noticiario, Libros, Fotografías, Dibujos alusivos, etc.

1 franco en toda Francia.

Conceptos anárquicos

1.—EL ESTADO

LA humanidad ya ha probado en carne viva toda clase de desgobiernos desarrollados dentro del Estado. Nunca intentó, en general, probar una administración sin Estado, ya que éste siempre ha escarnecido, escarnece y escarnecerá al hombre, dividiéndolo de sus semejantes para los fines concretos de su existencia y sociabilidad. Solamente lo aglutina para la explotación y la guerra.

En la obra del doctor A. Raitzin, «El hombre no es cuerdo», uno o varios psiquiatras que, sin duda, se tienen por cuerdos perfectos, o por menos locos que todo el género humano, abogan por una «dictadura» de su clase, «a la que nuestra época, igual que tantas otras, se ha hecho tan acreedora por muchos motivos, y no hay peligro, como ya temen algunos, de que también ésta resulte al final tan nefasta como las demás, que tan de moda andan ahora en el orden político...» «La psiquiatría es un poderoso auxiliar de la antropología social y la sociología, y sus datos son aplicables a la filosofía, la psicología, la caracterología, la ética, la política la historia, el arte, la literatura, el derecho, la criminología, etc., *y hasta para la ciencia y el arte de gobernar*.»

Es de suponer que el autor de esta enciclopedia psiquiátrica se halla lejos de querer formar parte de ese gobierno que preconiza, ya que las conclusiones de su denso trabajo parecen demostrar que el hombre es «ingobernable». Mas basta la sugestión que hace, con la mejor intención, para que muchos seudo psiquiatras y los iniciados que se les arrimen, intenten el gobierno psiquiátrico... Pero aquí viene a propósito la objeción cuerda de un loco, que dijo en plena clase práctica al director del manicomio: «Usted es el más loco de todos nosotros, porque es nuestro director.»

El aforismo político tan vulgarizado de que «los pueblos tienen los gobiernos que se merecen» es falso a todas luces y circula para disculpar las infamias de los «personajes históricos» o de los que se llaman «providenciales». La realidad es que los pueblos sufren los gobiernos que les son impuestos por la sugestión y por la fuerza. Nadie merece ser víctima propiciatoria de sus verdugos y menos no cometiendo delito y sufriendo sólo las consecuencias de su ignorancia, que nadie quiso remediar eficazmente, ya que los intereses de clase a ello se oponen.

Todos los gobiernos son autoritarios y al grado máximo cuando tienen oposición que quiere substituirlos por otros que seguirán los mismos planes de opresión y despojo populares. No hay que hacer distinciones capciosas para nublar esta realidad: «El gobierno en sí lleva unidas, con premeditación y alevosía, «la generosidad calculada, el altruismo demagógico»... y otros excesos, a costa de otros, que son los pueblos llamados sarcásticamente «soberanos».

COSTA ISCAR

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

—¿Qué problema nos plantea nuestra sociedad? ¿Hay acaso alguna solución positiva para esos problemas que se esté estructurando en este momento? Tenemos la seguridad que no. Si el hombre viera alguna salida y no se animara a enfrentarla, entonces sí sería un escape, pero en este momento creemos que la única posibilidad que nos queda es ésta, y por esto la enfrentamos. Ahora si alguien cree que esto es escapar, sólo nos queda hacer una pregunta: ¿Y qué...?»

Se puede o no estar de acuerdo con lo transcrito, pero no cabe duda que es digno de meditarse pausada, detenidamente.

«ALPHAVILLE», UNA PELICULA ALUCINANTE

Los realizadores de películas diríase que tienen en cuenta lo que decía uno de nuestros clásicos al justificar lo endeble de algunas de sus producciones:

Puesto que el público es quien paga,
[es justo
hablarle en necio para darle gusto.

De ahí que más de las tres cuartas partes de la producción cinematográfica no pase de la más apabullante vulgaridad. Raramente surge un cineasta que se encare con la cruda realidad del vivir social. Lo ha hecho Jean-Luc Godard al llevar a la pantalla «Alphaville», con la colaboración de los artistas Eddie Constantine y Anna Karina. Unánimemente lo más solvente de la crítica ha ensalzado el mérito de un film que plantea con alucinante realismo el vivir en un mundo de rígida planificación, donde el sentimiento y la poesía son *defectos* que se pagan con la vida; donde solamente cuenta el omnipotente poder de la técnica, que hace del hombre un «robot».

De un país lejano, donde todavía subsiste algo de libertad, de poesía, de humana y juvenil alegría, ha llegado a Alphaville un hombre con ansias de conocer, de investigar en plan de periodista. La muerte le acecha por doquier. Unos ojos juveniles de mujer a quien la lectura de un poema ha hecho comprender que existe otro vivir, incitan al amor. Y los dos huyen de la ciudad maldita. De la ciudad modelo de lo que puede ser el futuro, si la humanidad no es capaz de enmendar su actual trayectoria.

FONTAURA

Notre journée du 23 Mai à Tours

(Suite de la page 1.)

C.N.T. a une solution radicale pour régler le problème économique et du même coup le problème social. Puisque nous sommes capables de produire plus que nous ne pouvons consommer, il n'y a plus qu'à s'organiser de façon à ce que chacun, travaillant selon ses forces et ses moyens, il puisse ensuite consommer selon ses nécessités. Bien sûr, cette organisation, pour être viable et rester pure dans ses principes, doit bannir de son sein tous les parasites, tous les profiteurs, tous ceux qui n'occupent des postes de responsabilité que pour s'en servir à des fins personnelles et vivre aux crochets de la société; en un mot, tous les bonzes et politiciens. Cette société doit être à l'image de la C.N.T. dont aucune charge n'est rétribuée, pas même le poste de secrétaire général que j'occupe en ce moment. »

Il terminera sur une note optimiste en espérant beaucoup des nouvelles générations, à la condition, bien entendu, que nous sachions préparer leur évolution morale et sociale. Mais sans attendre qu'il soit trop tard.

Ce fut le camarade Lamela qui clôtura le meeting, et il faut dire que sa verve, son érudiction et son enthousiasme eurent bientôt raison de toute réserve qui aurait pu se faire parmi l'auditoire; d'ailleurs, les tonnerres d'applaudissements qui entrecoupèrent son exposé étaient significatifs. Sa longue carrière de militant anarcho-syndicaliste, sa grande confiance dans l'avenir des peuples et l'issue de notre combat et l'ambiance fraternelle qui régnait dans la salle, lui permirent de brosser en détail les problèmes de la classe ouvrière en général et du peuple espagnol en particulier, avec une aisance et une clarté admirables.

Après son intervention, il ne pouvait plus rester aucun doute sur les principes, les buts et l'orientation de l'anarcho-syndicalisme; et la meilleure preuve en fut donnée quand le président, en forme de conclusion, proposa à l'auditoire une tribune libre... aucune intervention ne fut enregistrée.

CORRESPONDANT DE TOURS

L'UNION LIBERTAIRE DE LA LOIRE

Grand rassemblement libertaire pour le 5 juin 1965 à St-Etienne, Salle Claude Cornut à 18 h.

Serons représentés les groupes et syndicats:

L'Union Locale C. N. T. F. de Saint-Etienne. Le Groupe Libertaire « Sébastien-Faure » de Saint-Etienne. Le groupe R. A. D. A. R. de St-Etienne. Le groupe des «Amis de L'A.O.A.» de St-Etienne et Loire. Le groupe des «Amis de Liberté» M. Guichard (Roanne). Le groupe des «Amis de Liberté et Espagne Libre» de St-Etienne. Les Jeunesses Libertaires «Groupe Elisée Reclus» de Montbrison. Les anciens du groupe «Germinal» de St-Etienne et Malataverne. L'Union Pacifiste nº 42 de la Loire (Firmini-St-Etienne).

Une sortie champêtre est prévue pour le dimanche 13 Juin avec le concours de P. Tournebize.

Renseignements à la permanence de la C.N.T.F. St-Etienne et Syndicat de la Métallurgie C.N.T. et Bulletin «La Rumeur» de Marcel Morel et Section des Mineurs C.N.T.

Ce qu'eût été mon intervention

(Suite de la page 1.)

dans l'abondance d'aujourd'hui, parce que *toutes* sans exceptions reposent sur une trilogie absurde dans son principe, vaine dans ses tentatives : prix, salaires et profits.

La grande victoire de l'homme est, à force de persévérance scientifique, d'avoir créé une technologie qui lui permettrait de devenir le maître des machines et des choses sans différenciation de conditions sociales.

La synthèse des contradictions économiques et sociales se résume en cette locution lapidaire : Distribuer gratuitement ce qu'il est devenu impossible et injuste de vouloir vendre.

Le progrès, dans son évolution aveugle, met à la portée de l'intelligence de toutes les intelligences, le caractère dramatique et absurde d'une civilisation qui se refuse à la justice nécessaire par aveuglement égoïste. Il met à la disposition des besoins, le mécanisme merveilleux de la production, et, tentateur sans conscience, réalisateur sans plan social, il ouvre à tous les exploités du monde, le chemin de la gratuité qui est aussi le seul chemin de la liberté.

9º Le problème du syndicalisme révolutionnaire est d'être et de devenir avec toujours plus de lucidité, de science et de persévérance le précurseur de la gratuité des choses et des services, facteur de base de l'égalité économique.

La révolution sociale par une heureuse juxtaposition des « prix, salaires et profits » est une utopie politique. Elle sert les ambitions politiques, les Etats. Elle naît dans une fausse espérance, elle meurt dans la désillusion.

Il appartient au syndicalisme révolutionnaire de faire litière de ces derniers préjugés, de surmonter avec persévérance ses difficultés matérielles, parce qu'il est et reste la seule espérance rationnelle d'une société sans maîtres et sans esclaves, la seule technique au service de la justice sociale et de la liberté.

J. B.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

CONTINUAMOS CON CUBA

LA semana pasada dedicamos un comentario al «cripogno» que existe entre una parte de los compañeros italianos y los compañeros cubanos exiliados. Comentamos a tal propósito una carta publicada en *L'Adunata dei Reffrattari*, de Nueva York. Hoy tenemos la satisfacción de dar a conocer a los compañeros de lengua española la opinión de la redacción de *L'Adunata* respecto a la misma carta. Se podrá ver que coincidimos y que en el fondo del problema no existen diferencias interpretativas entre anarquistas.

Traducimos lo que publica *L'Adunata* del 15-5-1965 (pág. 4), a su vez reproducido por *Umanitá Nova* del 23-5-65, en su primera página:

«En el número precedente de *L'Adunata* se publicó (pág. 4) un intercambio de cartas entre Lino, un compañero de California, y Dave Dillinger, uno de los redactores de la revista *Liberation*, a propósito de los artículos que este último escribió el año pasado al vover de una segunda visita a la isla de Cuba, bajo el régimen de Castro. La redacción (de *L'Adunata*) había comprendido la oportunidad de agregar a estas dos cartas algunas consideraciones propias, pero no se hizo nada porque lo que hubiera deseado decir requería tiempo y espacio. Y como no se quería dejar las cartas para otro número, el comentario quedó en el tintero.

» También nosotros habíamos leído el verano pasado los dos artículos de Dillinger. No hablemos de ellos porque habríamos debido significar ciertas reservas que, no conociendo personalmente al autor, habrían podido asumir tonos injustos. Sabemos ahora que dos compañeros han escrito a propósito de aquel «reportaje»: Sam Weiner en la revista *Contemporary Issues* (núm. 50) en un tono más bien áspero, y el compañero Dave Wieck, en la revista *Liberation*, de mayo, con el tono cortés y objetivo que se emplea con los compañeros a quienes se estima, aunque no se esté de acuerdo con ellos.

» Sin volver ahora al texto original de los artículos de Dillinger, quedando en los límites de su carta publicada en el número pasado, destacamos dos puntos a los que atribuímos mucha importancia.

» El primero es aquel en el que Dillinger identifica la revolución cubana de 1958-59 con el gobierno «provisorio» de Castro y de sus amigos, comenzado en 1959 y que aún dura. En cambio se nota aquí que debe hacerse un distingo neto y claro entre la revolución, a la que en sentido social participaron muchas tendencias en lucha contra el gobierno de Batista, y el «gobierno provisorio», que es un gobierno de partido, que ha eliminado todas las oposiciones, incluso las revolucionarias, pretendiendo imponer a todos su propia y única voluntad.

» Una revolución de carácter social, como la que fuere prometida por las fracciones diversas que la prepararon y la iniciaron en Cuba, consta de tres fases: la insurrección popular (o de capas bien considerables de la población), el derrocamiento de las instituciones opresivas que quisieron hacerlas el país, la realización de nuevas formas de convivencia social. La insurrección popular se realizó en Cuba hacia el final de 1958 y a principios de 1959; la abolición de las instituciones opresoras comenzó con el derrocamiento de la dictadura de Batista y con la ocupación de las tierras y de otros medios de producción y de intercambio por parte de los insurrectos, pero pronto fue obstaculizada por las nuevas formas gubernativas que se aposentaron en los puestos de mando; en cuanto a la tercera fase, parece que en principio tuvo algún inicio de actuación, según se ha leído en periódicos y en revistas, pero no lo fue permitido desarrollarse, el gobierno pretendió sustituir a la población y a la acción directa de los otros revolucionarios, imponiendo a todos su voluntad y las soluciones exclusivas de sus dirigentes.

» Por estos procedimiento fue desarmada y sometida mediante el empleo de las armas, de la mordaza, de los de autos y los bandos, de los tribunales y de las prisiones. Y de los pelotones de ejecución que castigan no sólo a los contrarrevolucionarios y a los agentes del «enemigo», sino a los propios revolucionarios que no aceptan disciplinadamente las imposiciones del gobierno. El propio Dillinger afirma haber encontrado en Cuba, anarquistas que le manifestaron sus sentimientos y su crítica contra el régimen existente; pero en los Estados Unidos —que se halla a menos de noventa millas de la costa cubana— no se tiene, en cinco años ya, ninguna noticia acerca de un solo manifiesto o periódico anarquista impreso en territorio cubano. Sin embargo, se sabe que los anarquistas no son amigos del silencio cuando se trata de sus ideas, ni en Cuba ni en parte alguna; y como quiera que por el solo hecho de ser anarquistas no pueden hallarse completamente de acuerdo con lo que dice o hace el «gobierno provisorio», el no sentir la necesidad de expresar sus ideas acerca de lo que allí ocurre, nos obliga a pensar y concluir que si no se manifiestan por medio de la prensa ha de ser pura y simplemente porque no son libres de hacerlo.

» Nos referimos aquí a los anarquistas, no a los papagayos de la contrarrevolución promovida y subsidiada por la plutocracia estadounidense.

» Evidentemente, el «gobierno provisorio», compuesto de elementos que a pesar de todo formaron parte del movimiento revolucionario, perdió todo derecho a considerarse el representante de *toda* la revolución a partir del día en que pretendió imponer a ésta el monoopolio exclusivo de sus armas, de su autoridad y de su programa...

⁂

» El otro punto que urge señalar es el que se encierra en estas palabras que se leen en la reciente carta de Dillinger: «Cuando en Estados Unidos hablo de persecuciones políticas con anarquistas y con socialistas democráticos, estos admiten, por lo menos en privado, que sus compañeros perseguidos eran miembros activos del movimiento anticastrista clandestino. Por tal motivo yo opino siempre que tales casos se hallan situados al margen de los que normalmente tienen relación con la libertad civil.» Y más adelante: «Es mi impresión precisa que el régimen existente en Cuba no ha perseguido a nadie en ausencia de hechos concretos»...

» Las «libertades civiles» son aquellas que en Francia suele defender, contra las usurpaciones policiales, la Liga de los Derechos del Hombre y del Ciudadano, las que en los Estados Unidos defiende la Civil Libertier Union: se trata de las garantías constitucionales.

» Pero los anarquistas tienen un concepto bastante más amplio de la libertad individual que el que aceptan las constituciones y los legisladores burgueses, y reivindican, para sí mismos y para todos, además de libertad de conciencia y de expresión, de asociación, etc., también la libertad de experimentar en todo tiempo, particularmente en los períodos revolucionarios, formas de convivencia libre, de todas las maneras posibles, sin invadir la libertad de los otros: lo que implícitamente excluye el retorno a las viejas formas de privilegio, de opresión y de explotación. Y si cualquier oponente pretende impedírselo, opinan que se halla en su buen derecho. Por lo tanto, los «hechos concretos» pueden ser legítimos, y los prepotentes habrían de pensar en evitarlos —sea de un lado como de otro— antes mismo que los resistentes.

» Pero en Cuba no existe actualmente una constitución democrática y los «hechos concretos», como todas las demás cosas, se hallan definidas por el poder absoluto del gobierno, el que, por el solo hecho de ser absoluto es arbitrario e ilimitado. Sería, pues, necesario saber que es lo que el gobierno entiende por hechos concretos. La ausencia de una prensa de oposición en Cuba parece demostrar que la simple expansión impresa de disconformidad constituye uno de aquellos hechos concretos con los que se pueden justificar las sanciones penales del régimen. Ni siquiera los regímenes constitucionales se hallan exentos de tal género de tentaciones. Un gobierno absolutista como el de Cuba no tiene necesariamente freno alguno.

» David Wieck se ofrece como garantía de la buena fe de Dave Dillinger. Se puede, pues, creerle, cuando afirma que es «su impresión que el régimen existente en Cuba no haya perseguido a nadie en ausencia de hechos concretos». Pero la expresión no dice gran cosa.

» La carta de Dave Dillinger contiene también una referencia a los anarquistas cubanos que se declaran entusiastas de la revolución y que por lo tanto no son ciertamente perseguidos», y no habría nada a decir si no mediara el equívoco de la identificación de la revolución cubana con el régimen de Castro que la sofoca o que por lo menos trata de contenerla en los límites de un programa propio. Encontramos natural que existan anarquistas entusiastas de la revolución, pero sería para nosotros incomprensible que fueran entusiastas del gobierno de Castro y de sus amigos. Se trataría entonces de ver si estos anarquistas se hallan libres de persecución porque son entusiastas de la revolución o porque son entusiastas del régimen de Castro. En el primer caso serían simplemente lógicos y coherentes. En el segundo se encontrarían —a nuestro juicio— en una posición análoga a la de los anarquistas rusos que fueron entusiastas del régimen de Lenin y de aquellos sindicalistas libertarios que se entusiasman por las intervenciones del Tío Sam en los asuntos de América Latina.»—*M. S.*

⁂

El lector habrá notado que M. S. comenta justamente los mismos puntos a que hicimos referencia la semana pasada. Nos congratulamos de la coincidencia. Falta ahora el detalle de la confraternización entre compañeros italianos y cubanos. A la fecha y hora en que esto entrará en máquina, dará comienzo en Boloña una Conferencia Nacional del Movimiento Anarquista italiano. Se ha realizado todo el esfuerzo posible para que asista una delegación de compañeros cubanos y otra de españoles. Confiamos en el buen sentido y en el espíritu comprensivo y siempre solidario de los compañeros italianos, para que el encuentro rinda sus frutos saludables. Nuestro aprecio fraternal a todos... ¡Albricias!...

LA C. N. T. VASCA EN ABERRI-EGUNA

(Continuación y fin.)

La comunión de propósitos económico-sociales debe cristalizarse en el seno de nuestro organismo de la Alianza Sindical. Ya véis cómo los dirigentes de ciertos organismos sindicales orquestean el resurgir de la misma, con qué entusiasmo lo hacen y con cuánto celo también, fomentando deliberadamente una dualidad aliancista que pone en evidencia toda posibilidad de coordinación fructuosa entre los trabajadores españoles.

Son, a mi ver, demasiado numerosas las siglas en función que se disputan la supremacía de control de la masa laboral española. De este «maremagnum» de consonantes, nace la dispersión de actividades, cada cual obrando a capricho de su natural entendimiento, desvinculando la acción común por causas que me aparecen extrañas.

Nosotros, o sea Alianza Sindical, sin pretender monopolizar la conciencia social española, estamos en situación de aportar pruebas constructivas y revolucionarias de nuestra gestión pasada y hasta de nuestra gestión presente. ¿Qué pueden reprocharnos los dirigentes o gestores de esos organismos a que aludo? Nada, sino que España fue el país más audaz y más positivo en la estructuración de un sindicalismo basado en las justas aspiraciones del pueblo productor.

Con respecto a este problema de dualidad a que hago mención, quede bien especificado que la C.N.T. no tolerará jamás intromisiones desplazadas en el desarrollo de su función sindical federalista, ya que, si nuestra tolerancia es a veces amplia, ésta se detiene en la encrucijada de apetencias abusivas y preconcebidas. El hecho de que estos organismos sindicales finjan ignorar nuestra existencia, nos pone la carne de gallina, cuando todos sabéis los sacrificios y los desvelos que hemos padecido para que la voz de los trabajadores españoles se hiciera oír en el hemiciclo de la sinrazón franquista.

Quede dicho, repito, que todo atentado contra la personalidad de la C.N.T., y supongo que de la Alianza Sindical también, será rechazado sin remilgos. Sepan los agentes perturbadores de nuestra unidad que pierden lastimosamente el tiempo intentando sembrar la discordia y la confusión entre los trabajadores que constituyen la oposición franquista. Aquellos que se empeñan en deshilvanar la madeja conspirativa en vez de hilvanarla más y más, coordinando todas las actividades revolucionarias tendentes a restaurar en nuestro país un sindicalismo libre y democrático, se convencerán de la suprema realidad que crea y alimenta la unión de los hombres ante un problema básico.

A mi entender, una Central Sindical Unica no se constituye de un plumazo. España, siendo todavía un país apasionado por las múltiples variedades de su temperamento y de su conciencia, vive uncida a un marcado conformismo de una parte y al brote valioso de rebeldía y ansia de libertad.

Pues bien; en medio de estos sentimientos resueltos a distinguir una verdad, que es a mi ver muy relativa, aparece el fakir, que promete una solución y un remedio inmediato a tantos males como adolece el pueblo español, y no es que nos nos felicitemos al constatar cómo nuestro pueblo se rebela contra tanta infamia y va formando sus cuadros de autodefensa allí donde es posible hacerlo. Pero esta labor orgánica, en la situación en que se encuentra actualmente España, sólo puedeaportar frutos positivos si se ciñe a una disciplina coordinada y bien definida.

La C.N.T., generosa en la lucha y leal a sus compromisos y a sus acuerdos, estará siempre al lado de sus aliados, dispuesta a participar al restablecimiento de las libertades humanas en su país. Aquellos que sientan las mismas inquietudes y los mismos deseos liberadores, que vengan a nosotros o que nos digan dónde podemos encontrarlos para determinar lo que corresponda poner en ejecución en su día y en su hora. Juntos con nuestros camaradas ugetistas y trabajadores solidarios vascos, acudiremos a la cita y, posiblemente, hallemos entre todos la solución tan deseada, o sea, la unión de todos los trabajadores libres.

Estimo, que hemos de acabar con las equívocas dualidades aliancistas, buscando el remedio que se impone, pero, añado que dicho remedio habrá de ser iniciado y llevado a cabo al nivel más elevado de responsabilidad orgánica y no a meros coloquios personales o locales que no sirven sino para ensanchar aún más el surco de confusión imperante, cada cual dando una interpretación personal a lo que debiera ser actitud uniforme e indivisible.

Cuándo nos vamos a convencer de que los actos dislocados, indecisos e incoherentes no conducen a ninguna acción valiosa. Cuándo lograremos salir del ambiente proceloso en que nos ha sumido el exilio para saciar nuestra sed de justicia social en el manantial del respeto humano y de la tolerancia. Y, en fin, cuándo llegará el día en que los hombres se convenzan de que sólo la lealtad y la cordura pueden unirlos en la lógica afinidad de propósitos comunes, mostrándoles el camino de la victoria.

Como dijo D. Miguel de Unamuno: «Los hombres se cruzan tiros cuando no saben cruzarse ideas». Y confío en que nosotros poseemos ideas y voluntad suficientes para sublimizar la libertad que España exige.

Todo puede conseguirse si no olvidamos que España no es el exilio y que el exilio se debe a España.

F. CUENDE

B.D.I.C

CARTEL

¡HOY!

Al tiempo no hay que confiarle más que lo que cae en la órbita de su inercia; que pudra el fruto o herrumbre el hierro. Trabaja para la muerte. Los trabajos de la vida: abrir el surco y rejuvenecer el mundo, sólo el hombre puede hacerlos.

La evolución en el tiempo... Es fatalismo. Es la muerte. La muerte arreando a los pueblos, de prado en prado, en busca de mejor pasto y de un corral más seguro. Llegarán los que no caigan de hambre o sed en los caminos. Mas siempre como rebaños de esquila o de matadero.

Muchachos: no hipotequéis vuestra libertad al tiempo. Trabajad para la vida. No es mañana ni pasado cuando debéis rebelaros. ¡Es hoy! ¡Es ahora!

Rodolfo González Pacheco

¡AHORA podemos ser colaboracionistas y morir colaborando; podemos ser politicastros y terminar en políticos; y hasta podemos practicar la explotación del hombre por el hombre y acabar no siendo más que eso, explotadores? ¿Y así con todo? En la vida se es cuando se vive, lo que se quiere. Nadie puede pretender ser hoy distinto a lo que piensa será mañana. Porque el mañana ese no existe. Está muerto, como el pasado, para los que todavía no han nacido. Cada nacencia ha de vivir su hoy y esa y no otra alguna es su vida. Los sueños, las pretensiones, las bellezas que no se reaniman cada día, con la clara realización de un cometido, carecen de base en qué apoyarse, se encuentran pisoteadas por el suelo, como las margaritas bajo las pezuñas del voluminoso elefante. El elefante será lo que sea, pero tiene vedado soñar con la belleza inmarcesible de las flores que aún sin saberlo aplasta.

Nosotros no hacemos ni más ni menos que el elefante con los sueños que aplastamos, por mucho que imaginemos un constante renacer para los sueños. Sueño que no se hace realidad por medio de una limpia ejecutiva permanente, es sueño falso. Y realidad más falsa todavía, por cuanto tiene apariencia forzada de lo que no es.

Seamos ahora lo que anhelamos ser mañana. No lo dejemos para otro día, porque ese día no llega nunca. Y mientras tanto no llega se convierte en horrible noche de matadero, de esquila, de malignidad sin nombre, de todo lo cual nos hacemos responsables, tanto y más que quienes descaradamente sienten satisfacción de no tener conciencia.

Es hoy que debemos gritar nuestro comunismo libertario: nuestra anarquía. Y obrar de acuerdo a lo que se requiere para impulsar tan bello sueño. Jamás hacerlo en contrario. Decir quiero y hacer no quiero. Eso es peor que no hacer ni querer nada. Entre nosotros la meta está toda entera en la limpia actuación. Fuera de ésta todo es humo de pajas, aspavientos, mentiras tan grandes como las del autoritarismo. ¿Por qué ha de diferenciarse la mentira según sean los labios que la pronuncien?

Trabajemos hoy para la vida y no para la muerte. Son demasiados los que para ésta trabajan, los fatalistas, los egoístas, los tradicionalistas, los acaparadores de riquezas y poderes. La muerte está bien servida con sus guerras de exterminio, por ambiciones malsanas, con legiones de carneros dispuestos al matadero. Nosotros siempre a lo nuestro, como ellos a lo suyo. ¿Queremos la libertad? ¡Hagámosla ahora efectiva luchando por ella con claridad meridiana, con rectitud voluntarista y consciente! No prediquemos la libertad encadenada al yugo de los esclavistas burgueses o estatalizados, políticos y otras hierbas. Y mucho menos la propugnemos. Es cierto que así posiblemente no logremos conquistarla todavía: ¡somos tan pocos en comparación con la multitudinaria hueste ignara y abusadora...! Pero eso no es lo importante: lo que importa es proclamarla, defenderla y apoyar todos sus triunfos limpiamente realizados. Porque eso es el ser que da vida y vigoriza; porque esa es la semilla que sembramos y que fructificará a su tiempo. Hacerse los haraganes y dejar el surco yermo por aquello de que es mejor practicar moderación para estar al día en tolerancia y bajeza, es lo mismo que matarse o no ser nada: nada de lo que se dice o de lo que se cree ser.

El hoy, la esencia, la espiga no tienen escapatoria. Son y basta. El mañana, para este hoy es la muerte, y la muerte es la verdad más concreta: es fatalismo. Ningún fatalismo es válido entre anarquistas. La voluntad del hacer niega terminantemente la oscuridad de la inercia. Y es que la inercia es también ciega, y lo mismo camina para adelante que hacia atrás, al centro que a la periferia. Es un caminar estúpido para la vida; por eso pertenece a la muerte. No cabe dudar de ello. La flor, el fruto son hoy. Mañana pueden ser eso mismo u otra cosa. ¿Quién es el sabio capaz de descorrer ese tupido velo del mañana? Sólo el anarquista sabe que el mañana será radiante como sol de primavera, si él mismo y sus afines, se empeñan en colorearlo. De lo contrario, puede ser noche o miseria; crimen, injusticia, esclavitud o fantasía.

Lo que sea, o todo a un tiempo. Pero para nuestro hoy, para esta empresa de angustia y sangre, lo que cuenta es lo de ahora. Y el mañana será producto de lo que incitemos, de lo que realicemos, de lo que seamos capaces de impulsar. Por lo demás, un mañana que realmente ya no nos pertenecerá de una manera directa, pero que significa, desde ahora mismo, una alegría, para cuantos se deciden a corresponder voluntariamente con su esfuerzo precursor a fin de que sea lo más bello y armonioso posible.

Un Congreso nuestro ha sido siempre el modo de reafirmar rutas éticas, con las esencias puras en pos de las realizaciones que más pueden acercarnos a la meta que estamos decididos a alcanzar, individual y colectivamente considerados. Y es en vistas al próximo congreso de la C.N.T. que estas palabras se nos han salido por entre los pliegues de la meditación. Pensamos sinceramente que en tanto los militantes reunidos no pierdan de vista este hoy que nos impulsa a la acción y al pensamiento debidamente amalgamados, nuestra querida Organización continuará en su puesto de primera línea frente a frente de todo autoritarismo, de toda esclavitud y de toda maldad posibles.

COSME PAULES

MITIN EN NIMES

El día 13 de junio se celebrará un gran mitin en la «Salle des Combattants», a las diez en punto de la mañana.

Oradores: Antoine Faecs, secretario confederal F. O.; Federica Montseny, por la C.N.T.; Pascual Tomás, por la U.G.T., y Ives Fontalver, secretario departamental, que presidirá.

Trabajadores, acudid numerosos a escuchar la voz del sindicalismo español.

ANTENA

DETENCIONES EN MONDRAGON

SAN SEBASTIAN (OPE).—La policía gubernativa ha detenido a Sabino de Urrutia y Luis María de Echave, ambos de Mondragón, y a un tal Ibargüen, de Bilbao. Se les acusa de haber intervenido en la distribución de propaagnda de Solidaridad de Trabajadores Vascos. También ha sido detenido un joven apellidalo Otaduy, a quien se acusa de haber colgado una gran bandera vasca de unos cables de alta tensión en la villa de Vergara.

FALLECIMIENTO SENTIDO

BARCELONA.—Falleció el célebre oftalmólogo doctor Ignacio Barraquer, a la edad de 82 años. Había inventado procedimientos notables para curar la ceguera (injertos de la córnea, extirpación de cataratas, etc.), cabiendo decir que la humanidad ha perdido uno de sus grandes bienhechores. Como era de esperar, el régimen se atribuye el cadáver del sabio a título de españolismo.

GENERACION ESPONTANEA

SEVILLA.—Un decreto caudillal reciente dispone la creación del poblado Pinzón en la maresma de Palacios Villafranca, en el Bajo Guadalquivir El presupuesto que a tal fin se destina es de 86 millones de pesetas, invertibles en primer lugar en la erección de una iglesia de mamposteria con sócalo sillero, centros cooperativos y social verticalista, cine de las cuatro estaciones (la misma sala para todo tiempo) casa cuartel de la G. C., local escolar con vivienda para el maestro, y casitas a cal y canto ladrillero para un centenar de familias campesinas.

CAIDO CON RETRASO

MADRID.—Entre los grandes caídos del régimen hay que añadir el cadáver del teniente general Eduardo Alvarez Rentería, victima de un ataque cardiaco. Fue uno de los más señudos partidarios de la exterminación de personas consideradas de izquierda sevillanas, a las órdenes —Rentería— del sanguinario Queipo de Llano.

CAMINO DEL CIELO

LEON.—Arsenio Reguero Diez, seminarista de trece años, intentó ver el Cielo antes de tiempo escalando el pico de Hoces de Vega Cervera, en cuyo afán resbaló yendo a estrellarse al suelo, dramática contraposición del cielo. El infortunado muchacho falleció antes de que la ciencia pudiera auxiliarle.

PRESENCIA LOGICA

MADRID.—En el XXVI aniversario de la victoria fascista sobre el pueblo español, presenció el desfile al lado del caudillo de la martirizada España, el príncipe marroquí Muley Abdallah, hermano del rey Hassan II.

LA QUE OCURRE EN MI TIERRA

SEVILLA.—La burguesía se ha divertido escandalosamente con motivo de las fiestas de primavera. Entretanto el campo sufre una sequía atroz, perdiéndose a ojos vistas las cosechas trigueras, vinícola y algodonera. Los obreros eventuales no podrán ser empleados, y como paliativos los curas de la provincia preparan rogativas y caridades. Centenares de padres e hijos de familia disponen el petate para trasladarse al extranjero. Posiblemente dentro de poco me veáis en Francia.—*L. Z. Centeno.*

LA EMINENCIA Y EL CABLE

MADRID.—El torero Luis Dominguín cablegrafió desde un lugar de América que regresaba a la capital de España. Nadie acudió a recibirle en el aeropuerto, ni siquiera su esposa. Desconcertado, el as del ruedo averiguó la causa del vacío que se le hizo: su mensaje fue entregado horas después de la llegada del diestro a Barajas.

PAPA NEGRO

ROMA. — La curia general jesuítica ha elegido general de su Orden al R. P. Pedro Arrupe, natural de Bilbao. Cuando la República ordenó la suspensión de la Orden en España, Arrupe salió del país para México. Por mal lado los españoles nos internacionalizamos.

MAS VASCOS DETENIDOS

BILBAO. — Acusados de haber distribuido propaganda de los Solidarios Vascos, dos obreros han sido detenidos por la policía. Uno de ellos se llama Sabino Urrutia.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

COMUNICADOS

CONCENTRACION A ST-FERREOL

La C. de RR. del Tarn organiza una concentración para el domingo 20 de Junio al lago de St-Ferreol.

Este núcleo ha invitado por conducto orgánico a los departamentos limítrofes de Haute Garonne: P. O. y Hérault, y por medio de este comunicado se hace extensiva la invitación a otros compañeros y familiares que encuentren la posibilidad de desplazarse.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados para que asistan a la asamblea que se celebrará el domingo 6 de Junio en nuestro local social a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE DECAZEVILLE

Convoca a sus afiliados a la asamblea general el día 6 de junio, para discutir el Orden del Día del próximo congreso.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el día 6 de junio a la hora de costumbre. En temario: Consejo y Congreso.

F. L. DE DRANCY

Día 13 de junio, continuación de la asamblea con orden del día del Congreso. Ruego encarecido a todos los compañeros para que asistan, pues se trata de tomar acuerdos definitivos.

JIRA A LA COLONIA DE AYMARE

Invitamos a los compañeros de París e indistintamente a los del resto de Francia a esta jira en los días 5, 6 y 7 de junio, con el fin de darnos cuenta sobre el terreno del problema de Aymare, según propósito de los Amigos de Aymare de París.

Habrá explicación una vez hecho el recorrido de la finca.

Desde París saldrá un autocar por el precio de 80 francos, con derecho a comida. Los viajeros se proveerán de manta y cubierta. Los compañeros del resto de Francia resolverán el problema del viaje por su iniciativa. La estación ferroviaria es Gourdon (Lot). El grupo tiene provisión de material de camping a precios módicos. Límite de inscripción el 31 de mayo. Efectuarla en rue Ste-Marthe, nº 24.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el próximo domingo 6 de junio, a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia. Varios y de gran importancia orgánica son los aspectos a tratar, por lo que esperamos que los compañeros se tomarán el debido interés y harán acto de presencia. Los problemas orgánicos solamente en las asambleas deben analizarse.

F. L. DE EVREUX

El día 6 de junio, en el lugar y hora de costumbre, se celebrará asamblea general.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 5 de junio de 1965 a las nueve de la noche, en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées.

CORREO DE REDACCION

— R. L. G., París. Estás confundido. Se trata de dos dispensarios distintos para españoles con apelativo de Cruz Roja. Uno (el C.R.E.R.) radica en 28, Passage Génie, París (XII), y el otro («Cervantes»), en 11, rue Gerbier, París (XI).

LA ADMINISTRACION DEL «C. S.» A LOS PAQUETEROS Y SUSCRIPTORES

Sabemos que nuestro número 351 el sábado día 29 de mayo aún no había llegado en manos de muchos compañeros. Cúlpase de ello a Correos a causa de la huelga de los días 24 y 25, más la fiesta del 26.

Si algún lector se queda sin el número de referencia, puede solicitarlo pues a medida de lo posible daremos satisfacción a todos.

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA DE CONFRATERNIDAD CONFEDERAL Y LIBERTARIA

Tendrá lugar el domingo día 6 de junio, en el original y agradable lugar de «Les Cèdres», en Cabrières-d'Avignon, organizada por el Núcleo de Provenza con el concurso de la Zona «B» de Propaganda.

Quedan invitadas todas las FF. LL del Núcleo, compañeros, familiares y simpatizantes, sin olvidar a nuestros hermanos de explotación, los emigrados económicos (tan numeroso en la Jira de Pélissane) al igual que la juventud de ambos sexos.

Para desplazarse:

— *Avignon:* Bar du Centre, todos los días laborables, de 19 a 21 horas, y los domingos, de 10 a 12 horas.

— *Carpentras:* Bar Sport, el domingo 23 de mayo, de 10 a 12 horas.

— *Sorgues:* Moder'n Bar, mismo día y horas que Carpentras.

— *Châteaurenard:* 6, place de la Victoire, Coiffeur Vincent.

— *Arles-sur-Rhône:* Petit Bar, Place du Forum, el domingo 23 de mayo, de a 12 horas.

DONATIVOS PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

París: José Soms, 5; Gual, 5; Manent, 10; *Saint-Florentin (Yonne):* J. Ramis, 15; *F. L. de Lille,* 45; *Perpignan:* S. Bueno, 5; Salaet, 5.

TOTAL: 90,,00 F.

NECROLOGICA

DAMIAN GAZTAMBIDE

Damián ha muerto. Su voz querida, que tantas veces ha tronado contra la barbarie y el terror, ha enmudecido para siempre. Un corazón generoso y ardiente abierto a todas las ideas nobles cuyos afluvios humanos iban dirigidos a todos los seres, cesó de latir.

Nació en Azcona (Navarra), el 27 de septiembre de 1881. Muy joven sus padres lo trasladaron a Morentin, localidad situada en las estribaciones bajas de Montejurra, donde residía un artesano albañil apellidado Suverbiola, quien recibió al joven Gaztambide con afecto y consideraciones de hijo y en cuya compañía vivió como uno más de la familia. Trabajó y aprendió el oficio.

Andando el tiempo un hijo de esa casa llamado Gregorio Suverbiola había de darse a conocer como militante confederal, activo, valiente y audaz. Fue asesinado en Barcelona por los sicarios del S. L. y el poder venal que los patrocinaba. Este crimen hirió profundamente a nuestro compañero Damián, que consideró de siempre a Gregorio más que como compañero como hermano de la misma causa.

Al finalizar el régimen dictatorial de Primo de Rivera, y en el curso de una huelga declarada por el sindicato de la edificación de San Sebastián, Damián Gaztambide, por su actuación durante la misma, fue detenido y encarcelado. Terminado el conflicto fue liberado, reincorporándose a la lucha con ánimo inquebrantable. Era una época esperanzadora y Damián Gaztambide, inteligente militante anarcosindicalista, con gran optimismo aseguraba que los momentos eran propicios y aún los serían más todavía para intentar, en un momento dado, llevar el caudal revolucionario a nuestro molino. Su concepción del anarcosindicalismo estribaba en considerarlo como medio de suplantar al Estado como elemento relacionador en las actividades humanas y como agente de armonía, inteligencia y coordinada para la producción y la distribución en el seno de la F. L. de sindicatos, con cuyo concurso daremos vida a la comuna libre. Su ayuntamiento estará constituído por delegaciones de todas las secciones de que están compuestos los sindicatos y serán nombrados en la asamblea general de la sección respectiva. Su misión representativa quedaría circunscrita al simple cumplimiento de lo acordado por la sección.

Fuertemente impregnado de las ideas afirmaba que el sindicalismo no se basta a sí mismo, al tiempo que propagaba pensamientos e ideas de Reclus y otros teóricos famosos, defendiendo todo con lucidez y tesón. Moderado en el decir, parco en sus palabras, ocultaba en sí un inmenso tesoro de pensamientos sublimes. Toda la gama de virtudes humanas se daban cita en su conciencia recta y libre, aliándose en armoniosas y sorprendientes resoluciones.

Practicó el bien, odió el mal; defendió la razón contra lo irrazonable; combatió por el triunfo de la justicia, por la verdad contra la mentira. Vivió frente a Dios negándole; fue eterno rebelde al Estado, al capitalismo, a la Iglesia, a la patria.

De carácter firme y sereno, tomó posición en la querella que suscitó la declaración hecha por algún militante de la F. L. de San Sebastián afirmando que «en la próxima revolución la C.N.T. estaría representada en el gobierno», condenando tan insólitas palabras, tomando la defensa de todo lo que era consubstancial a la C.N.T.: las decisiones tomadas en sus congresos, principios, tácticas, finalidades.

Al producirse la sublevación fascista, Damián acudió a la cita. Pasados los primeros momentos, la Organización lo requirió para representar la C. N. T. en la gestión de ciertos bienes inmuebles abandonados por sus propietarios, lo que por poco tiempo fue puesto en práctica. Le acompaña su familia. Son los días terribles, inciertos, del avance fascista lo que determina la evacuación a Vizcaya, Santander, Asturias, Francia. Perdido el Norte, es la vuelta a Francia y a Cataluña. Gaztambide sigue a disposición de la Organización, así como toda su familia.

En Barcelona, donde los encontraremos estando al frente de una guardería de niños y niñas, sigue siendo el compañero bueno y comprensivo; pero en estos nueves meses pasados ha sufrido tanto todos, que me miró y sin decir palabra movió la cabeza. Presintió el desastre. Un poco de tiempo más, y de nuevo se le comunica que hay que evacuar a Francia.

Y sale con los niños, y después de vencer mil dificultades logra cumplir su cometido. Ya en Francia sale en una expedición hacia el interior donde integrará un refugio.

De nuevo la guerra, la ocupación (con sus campos de exterminio en donde morirá exterminado un hijo de Damián). Luego la liberación. La guerra terminada, resurge la C.N.T., con el congreso de París seguido de nuevo malestar en la familia libertaria. La escisión enluta a la C.N.T. Damián Gaztambide no aprueba a los compañeros separados y se ratifica en los acuerdos del Iris Park; y es abrazado a las ideas defendidas por la organización en sus congresos cuando le sorprende la muerte en Onnenay (Ardèche) el 21 de marzo de 1965, a los 84 años de edad.

NOTA: Estos ligeros esbozos presentados en nuestra prensa como nota necrológica, no tiene más objeto que notificar a sus numerosos amigos y compañeros su fallecimiento, al mismo tiempo que rendir a la memoria de Damián el homenaje que su vida acrisolada le ha hecho acreedor. Hacemos presente a su atribulada familia en estos tristes momentos la expresión de nuestro profundo dolor.

L. S.

ADMINISTRATIVAS

Para el sorteo anual de «Solí», nos quedan aun billetes a disposición de los compañeros.

Los suscriptores y corresponsales que aun no hayan adquirido pueden solicitarlos a esta administración, 24 rue Ste.-Marthe, París (10).

Contribución al mismo 0,50 frs. uno.

Servicio de librería

«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00

COL. CRISOL, 6,50 F.

Unamuno : « Niebla. Abel Sánchez ».
— « Por tierras de Portugal y de
— España. Andanzas y visiones españolas ».
Undset, Sigrid : « La orquídea blanca ».
— « La zarza ardiente ».
Valera : « Juanita la Larga ».
Valle-Arizpe, A. de : « Virreyes de la Nueva España ».
Vasari : « Vidas de grandes artistas ».
Vega, Lope de : « La estrella de Sevilla. Peribáñez y el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna ».
Vega, Garcilaso de la, y Boscán, Juan : « Obras completas ».
Vélez de Guevara : « El diablo cojuelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El ollero de Ocaña ».
Verdaguer, Jacinto : « Antología poética ».
Verlaine : « Obras poéticas ».
Vicente, Gil : « Teatro y Poesía ».
Villaespesa, F. : « Teatro escogido ».
— « Novelas escogidas ».
Villalón : « Viaje de Turquía ».
Vinci, Leonardo de : « Tratado de la pintura ».
Vital Aza : «Comedias escogidas».
Vives : « La mujer cristiana. De los deberes del marido. Pedagogía pueril ».
Wells : « Doce historias y un sueño ».

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, *rue Ste-Marthe, París* (10e) *C C P* 13 507 56, *París*

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Perón en la trayectoria de las dictaduras

por Serafín FERNANDEZ

(Continuación)

El Partido Conservador, que es el que concentra las corrientes regresivas, alarmado por el resurgir del Movimiento forista, por el 1933 llamó a un Congreso. Trató el problema, y tomó resoluciones tan draconianas contra todo lo que se opusiera a un sistema dictatorial, que la parte joven del Partido se salió de la reunión y formó el Partido Demócrata Liberal.

Un cacique conservador tan atrasado en política que no sabía ni mentir, en una conferencia que dio el Quilmes, dijo: «Esta vez a la FORA no nos conformaremos con podarle las ramas; le cortaremos de tronco, le arrancaremos las raíces y las pondremos al sol para que se sequen.» Cumpliendo con el propósito de tal vaticinio, tres gremios de los más importantes de la FORA fueron procesados y puestos frera de la ley por asociación ilícita. La misma medida se aplicó a todo el Movimiento, y desde entonces el solo hecho de llevar carnet de la FORA era motivo para que a uno lo detuvieran y lo dejaran en prisión años y años como preso gubernamental.

Cumpliendo con las disposiciones de hacer desaparecer el Movimiento, el diario *La Protesta,* junto con las demás publicaciones locales del Movimiento, fueron clausurados, y los que permanecían abiertos no se los podía frecuentar sin la seguridad de quedar preso. Con los elementos más depravados de los fondos sociales, se organizaron brigadas para perseguir a los compañeros. Bajo la dirección de nazis alemanes se instalaron cámaras de tortura. Al general Justo le siguieron en la presidencia Ortiz, Ferralle, Castillo, blasonados de demócratas. Pero contra nuestro Movimiento y otras corrientes que se oponían al régimen de dictadura se siguió la misma línea represiva. Y ello fue, según lo que dice el periodista y escritor Martínez Estrada en un libro, lo que allanó el camino a la dictadura peronista.

LAS PERSECUCIONES Y SUS INFLUENCIAS TERRORIFICAS

Nuestro Movimiento, aun puesto fuera de la ley, clausurados sus locales y perseguidos sus militantes, hacía respetar las condiciones de trabajo y ganaba huelgas. Y con el propósito de hacerlo desaparecer incluso de la clandestinidad, aceleraron su funcionamiento las cámaras de tortura. El asesinato de militantes por policías y matones de la patronal se generalizó en toda la República. Un caso puedo citar del que entre nosotros hay un testigo, el compañero X. Este compañero estuvo en la Argentina, preso con el compañero Antonio Moreno, activo militante de la Federación Marítima. Este compañero fue sacado de la prisión y al tiempo los diarios dieron la noticia de que se le encontró muerto de varios tiros en la cabeza en la costa del Río Paraná. El compañero X que se encuentra entre nosotros fue deportado a España; trae muy malas impresiones de la Argentina y la cosa no es para menos.

De los muchos crímenes contra militantes que tengo en la memoria, citaré el del compañero Bernardo Rebollo, de Quilmes. Este compañero tenía dos hijos que militaban en las juventudes libertarias, y trabajaban en las líneas de «cares». El patrón de una de estas líneas, queriendo aprovecharse de la precaria situación del Movimiento, violó las condiciones de trabajo. Al Movimiento le estaba prohibido existir y menos declarar huelgas; pero a los patronos que violaban las condiciones les declaraba litigio que, por lo regular, les costaba más caro que las huelgas. Varios «cares» de los puestos en conflicto fueron chamuscados. Los hijos del compañero Rebollo fueron detenidos y acusados por la policía de la chamusquina, pero en las declaraciones nada pudieron probarles y salieron en libertad. A continuación detuvieron al padre, al que, bajo presión de la tortura, exigían una declaración en la que hacía culpables a sus hijos de la pérdida de los cares, prefiriendo el viejo Rebollo sucumbir bajo el tormento que hacer tal declaración contra sus hijos.

Otro procedimiento represivo, cuyos efectos terroríficos experimenté en mi propio ánimo, era la desaparición de compañeros de los que no se sabía más. El compañero Antonio Casanova, que hace tres años nos dio aquí una conferencia sobre el peronismo y sobre los luchadores que se hacía desaparecer, contó el siguiente caso: Unos pescadores a los bordes de la costa del Río Paraná, vieron una blusa mal enterrada en arena. Tiraron de la blusa y dentro había un obrero y con él trece más en la misma fosa, comprobándose que eran ferroviarios que habían sostenido una huelga en 1952.

Hasta dónde el terror había amilanado a los militantes, sin verlo apenas se puede creer. En una carta, un compañero me dice: «Estuve en Río Negro, y la compañera María me informó que Hernández y Lidia hace seis meses que están presos en la cárcel de Viedma por repartir manifiestos. Y lo más triste es de que ningún compañero se anima a hacerles una visita.»

El cuidado de nuestros presos en la Argentina era una preocupación que más de una vez me pareció exagerada. Pero el terror paralizó ésta y demás preocupaciones por la causa. Los compañeros asesinados con ser numerosos no fue lo que más debilitó al Movimiento. Lo que más enfrió el ambiente fue la incontable cantidad de buenos militantes que bajo la impresión del terror renunciaron a la lucha. Otros por el soborno y no pocos por las dádivas peronistas —al respecto tengo cartas—. Y lo que agrava aún más la situación para la continuación del Movimiento, son los militantes con un buen historial de luchas que siguen llamándose foristas. Pero el terror ha producido en su ánimo un estado tal de declive, que tiene su expresión en organizar una FORA que, por el empleo de tácticas elásticas, no enfade al Estado. Y esta posición es lo que crea un estado de confusión que impide aprovechar las pocas posibilidades existentes para hacer resurgir el Movimiento.

LA LLEGADA DE PERON AL PODER

Desde un alto cargo que ocupaba en el ministerio de Trabajo, respaldado por corrientes regresivas, Perón preparó el asalto a la presidencia de la República. Perón había estado en Italia estudiando el sistema fascista. Las desconfianzas a sus ambiciones dictatoriales eran fundadas, las que el interesado quiso despistar diciendo y repitiendo que él no tenía pasta de dictador. Esta declaración no convenció a nadie. Pero el Movimiento de la FORA, después de dieciséis años de feroz persecución, no estaba en condiciones de oponérsele. Otras corrientes antidictatoriales también habían sido amordazadas y debilitadas. Un movimiento de fuerza no era posible, y sin él las dictaduras largo tiempo preparadas no pueden ser impedidas.

«La embajada alemana —dice Martínez Estrada en su libro «¿Qué es esto?»— asfaltó el camino a Perón con lingotes de oro.» Esta, que parece una frase literaria, tiene la consiguiente traducción real. En la persecución de nuestro Movimiento y cuanto lo que se oponía a la dictadura, se gastó una millonada, como así en el soborno de ministros, jefes de Policía, altos jerarcas militares y eclesiásticos, que se cotizan a alto precio. Y también los voceros para la propaganda, que cuestan caros. Los líderes de la C.G.T. no todos se adhirieron al peronismo. Y según el folleto «El peronismo como doctrina social», para reunir los líderes de la central obrera que debía de ser el puntal de la dictadura peronista, el soborno se ejerció en gran escala Los compañeros que editaron el folleto, no dicen que también hubo anarquistas o llamados tales, que se dejaron sobornar. El ojo policíaco de Perón desde el ministerio del Interior era un antiguo sindicalista, al que Víctor Alba, en un diario de París, califica de Bería argentino. Este viejo militante sindicalista, aunque no era anarquista, conocía bien nuestro Movimiento y sabía cómo atrapar a sus militantes.

En la implantación de la dictadura cooperaron los trusts de los diversos países extranjeros y los nuevos ricos, que no son mejores. Y de entre ellos se destacaron los alemanes, respondiendo al plan hitleriano. Según este diabólico plan, las huestes hitlerianas, después de recorrer Europa, debían desembarcar en América, siendo la Argentina la playa donde debían poner pie para emprender sus operaciones de invasión del continente. Aunque los alemanes perdieron la guerra, no perdieron la esperanza de recuperar el terreno perdido. Y es con tal propósito que asfaltaron con oro el camino de Perón hacia el poder, que luego, como se verá, ese oro aparece en la deuda pública.

PROMESAS Y REALIDADES

Antes que Perón subiera al poder había terreno abonado que aquél supo aprovechar para el afianzamiento de su dictadura.

La conveniencia de conceder altos salarios a los trabajadores para facilitar el desarrollo del mercado interior y matar en aquellos el espíritu revolucionario, hacía tiempo que se venía propagando en la Argentina por los estadistas más entendidos en cuestiones económicas y sociales. Los políticos hacían promesas de llevar a cabo la concesión de los grandes salarios en tiempos de elecciones, y Perón, favorecido por una circunstancia histórica, las hizo efectivas.

Perón y sus consejeros se dieron cuenta de que no bastaba tomar, que para asegurarlo y ejercer el poder dictatorial había que apoyarse en una sólida base. Y otorgando los grandes salarios esta base la obtuvo en la clase obrera, la que hasta entonces más había combatido a las dictaduras. En el plazo —si mal no recuerdo— de un año y medio, con tres decretos aumentó los salarios de 8 a 23 pesos por día, a la vez que se controlaba y se impedía el aumento del precio de la vianda. Tal superabundancia llovida desde arriba, provocó en los pobres de espíritu un estado de entusiasmo y desequilibrio moral no registrado en proletariado moderno alguno, agravando la situación los miles y miles de inmigrantes que, azotados por la miseria que en Europa la guerra había provocado, en la Argentina desembarcaron.

En las partes extremas de la República —Patagonia y el Chaco—, en las que los trabajadores no disfrutaban más que del poquísimo respeto que habían logrado con huelgas sangrientas, Perón mandó jueces, policía y tropa, no para perseguir a los trabajadores que luchaban por sus derechos, como se había hecho otras veces, sino para presionar a los patronos que no cumplían las condiciones de aumento de salarios y otras condiciones emanadas de la Casa Rosada, más, castigar a los capataces que trataban mal a los trabajadores, en presencia de los cual, los nativos bonachones que poblaban aquellos lugares, que ni en sueños habían concebido tal milagro, se hicieron los adeptos más fanáticos del peronismo.

En la capital y las grandes ciudades, los altos salarios acordados por decreto y otros mayores que se esperaban y aún se están esperando..., despertaron en los trabajadores un desenfrenado afán de hacerse ricos. El que no tenía casa se dispuso a hacerla, el que disponía de una adquirió dos o tres. El que tenía un coche o un camión se hizo con dos o tres más. El que tenía un solar se compró un campo. El que se emborrachaba una vez por día luego se emborrachaba dos o tres veces. Y los vivas a Perón resonaban en las tabernas, en las calles y en los hogares.

(Continuará.)

B.D.I.C

IBERIA

LOS celtíberos —portugueses y españoles— nos pagamos mucho de ser iberos, lo cual tiene simpatía por negar dos nacionalidades: Portugal y España, con una definición resultante: portugal-españa-Iberia. Dos patrias reunidas en un pueblo internacionalizado, resulta más agradable que esa monumentación funeraria recordatoria de una historia de disputas, angustias, muertes y cenizas. La Gloria, con mayúscula y todo, para los gusanos.

Y ha de ser así, compañeros. Somos demasiado españoles, o excesivamente portugueses, participando de las mismas miserias y de iguales tiranías. Lusos y celtíberos sufrimos cada cual por su cuenta, siendo nuestros dolores comunes. Ahora mismo, el bruto de Oliveira Salazar ha hecho asesinar a su oponente Delgado, en connivencia con la autoridad franquista. Si bien Delgado, Arajarir y sus dos infortunados compañeros han sucumbido en un local de la PIDE lisboeta, la detención de los cuatro ocurrió en pleno Badajoz como en otra parte de este periódico se dice, no siendo creíble que en Badajoz la policía portuguesa pueda operar tranquilamente sin el visto bueno de la autoridad gubernativa española. Evidentemente estamos frente a una colaboración inquisitorial hispano-portuguesa no viniendo del decantado Pacto Ibérico, por tener su arranque en el momento mismo de la proclamación de la II República española, acontecimiento que alarmó grandemente a la tiranía lusitana por la influencia que un régimen liberal lindante con su única frontera pudiera ejercer en la política del Palacio de Belén.

La conspiración contra las libertades españolas se tramó en Berlín y en Roma, indudablemente; pero en Portugal hubo refugio de lobos milico-cavernarios de la camada Sanjurjo, siendo este mismo general el máximo insurrecto apostado en las cercanías de España para asaltarla, martirizarla y cadaverizarla. La suerte le fue adversa y perdió la vida en el campo mismo de Lisboa antes de que más de un millón de criaturas humanas la perdieran, por culpa de la Tradición, o Traición, en los campos españoles.

Andaluces, extremeños y gallegos que trataron de huír de la muerte segura que les reservaba el falangismo, no pudieron refugiarse en la patria de Camoens por impedirlo los sabuesos de Salazar, a balazos (¡si el río Miño pudiera hablar!), a culatazos, y en entregas de pobres gentes maniatadas. La coalición Salazar-Sanjurjo, a los españoles leales nos salió cara.

Durruti había visto claro y por eso proclamaba una necesidad a

gritos: «Una vez limpiada España de fascistas, atacaremos a Portugal». ¿Para agregarlo a la nación española? ¡No! Para dar principio a la República Federal Ibérica de tónica libertaria, para libertar a los portugueses de una ominosa dictadura y agregarlos al sistema de libre convivencia implantado por los revolucionarios españoles. Era una gran idea la del gigante Durruti, idea de la que participaba todo el elemento anárquico-cenetista, y que al parecer jamás interesó a la República, cuyos hombres dejaron tranquilo al enemigo Salazar mientras éste y sus aliados preparaban una gran intranquilidad para la República hispana. Era una gran idea que debe continuar siéndolo, pues entre dos dictaduras no hay otra opción que la destrucción de las mismas. Si cae Franco y queda Salazar, ese protegerá a los falangistas vencidos y los dispondrá para un nuevo intento. Si es la democracia portuguesa la que se desploma, será Franco quien protegerá al salazarismo revanchista.

Para el libre porvenir de la Península, no hay más solución que la proclamación de la República Federal Ibérica Libertaria, y si alguien conoce una solución mejor que la manifieste.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LOS CRIMENES DEL SALAZARISMO

Delgado y Arajarir fueron asesinados por la PIDE

FINALMENTE, tras una etapa de vacilaciones, las autoridades franquistas decidiéronse a pronunciar una conclusión que el mundo ya había establecido: el general Humberto Delgado, presidente de la República portuguesa electo por el pueblo y anulado por Salazar, está muerto hace más de tres meses, siendo uno de los cuatro cadáveres encontrados el día 26 de abril por canes de caza, enterrados cerca de la aldea española de Villanueva del Fresno (Badajoz), a doscientos metros de la frontera portuguesa. La necesidad de limpiar la reputación de España en el concepto internacional superó las demás conveniencias, inutilizando las maniobras esquivadoras con las que un pobre periodista sin imaginación, Dutra Faria, director de la Agencia oficiosa de Salazar, procuró empañar la verdad de este siniestro asunto.

Reconstituyamos las fases de este hediondo crimen, basándonos en datos absolutamente fidedignos de procedencias las más diversas, pero todos ellos pasados por la criba de la imparcialidad. Unos son de mi conocimiento personal, otros de ecuánimes y ponderados demócratas de Lisboa y Oporto con algunos más derivando de los servicios de inteligencia del ejército portugués. La distancia en que me encuentro de Salazar, de Delgado y de los comunistas, me exime de sospechas y me da garantía de imparcialidad para tratar de tan tenebroso caso.

La disención de Delgado con los comunistas

Ante todo recuérdese que Delgado fue destituído de la presidencia del Frente Patriótico de Liberación Nacional (organización dominada por los comunistas) en su tercera conferencia celebrada en 1964 en Argel, a la cual Delgado se negó a comparecer, temeroso de sufrir críticas en ella que su exagerado orgullo no toleraría. En Argel se repitió, pues, a la inversa, el caso de Río de Janeiro, cuando le hubimos de criticar el que en nombre de la rebeldía portuguesa acudiera a Praga a presentarla como de influencia comunista, de cuya arbitrariedad tuvimos eco en el Brasil dos meses después por las declaraciones de Carlos Prestes aparecidas en la revista «Fatos e Fotos», determinando nosotros el romper con Delgado.

No aceptando el general Humberto ser destituído por nadie, visto lo de Argel fundó, en «sustitución» del frente Patriótico de Liberación Nacional el Frente *Portugués* de Liberación Nacional (combinación que le permitía conservar la misma sigla), sostenido por media docena de partidarios que continuaron siéndole fieles. Delgado anunció, por consiguiente, que abandonaba a los comunistas moscovitas del FPLN para situarse en la línea Mao, o china (con la que también rompería dentro de poco), desde la cual iba a promover la revolución en Portugal. Luego la PIDE hizo distribuir un falso manifiesto atribuído a Delgado, pero en realidad redactado por esta policía de Estado, en el cual se volcaban las más soeces infamias contra los dirigentes del FPLN residentes en Argel, pero cuya paternidad estos frentistas atribuyeron justamente a la PIDE, declarando, por otro lado, que esperaban poder contar con la colaboración de Delgado a pesar de las diferencias que les separaban.

Delgado abandona Casablanca y desaparece en España

El 6 de febrero del año en curso, Delgado despidióse de sus amigos en Casablanca (su «cuartel general» después del rompimiento con los comunistas) anunciando que iba a Portugal a dirigir un movimiento revolucionario que debía estallar a los diez días siguientes, y para el cual lograría importantes adhesiones a última hora concernientes a oficiales de las guarniciones de Lisboa y Oporto; pero advirtiendo, no obstante, que si antes del día 16 de febrero no recibían noticias suyas deberían atribuir su silencio a encarcelamiento o muerte a cargo de la PIDE, pues contaba alcanzar la frontera hispano-portuguesa el día 13 desde Badajoz y entrar en Portugal el mismo día o al siguiente. La señal convenida para indicar que había llegado a Badajoz sin novedad y que atravesara el mismo día la frontera, sería trocar la palabra Badajoz por la de Abadajar en las cartas postales que expediría. Efectivamente, sus amigos de Río de Janeiro y de otros puntos del mundo recibieron oportunamente cartones escritos con letra de Arajarir y con matasellos de Badajoz. Seguidamente no hubo más noticias de Delgado y acompañantes. Sus amigos de Casablanca aguardaron más de una semana sobre lo convenido para el día 23; pero, como subsistiera el silencio, se decidieron a publicar en la prensa sus aprensiones, dando el grito de alarma en todo el mundo: «El general Humberto Delgado, partido para España pasaportado con apellido de Ibáñez, argelino, acompañado de su secretaria Arajarir Campos y de otros exiliados portugueses, desapareció en Badajoz, de donde procedieron sus últimas noticias con fecha del 13 de febrero de 1965, indicándose como probable apresadora o asesina a la policía portuguesa PIDE.»

En el día inmediato (25 de febrero) apareció en los diarios: «Un portavoz de las autoridades portuguesas *(no identificado, pero ciertamente de la PIDE)*, ha negado la participación de la policía de Salazar en el caso Delgado, afirmando además, categóricamente, con tono del que ha aprendido bien la lección, que el *general*

rebelde fue asesinado por sus amigos comunistas con los cuales se embrolló en Argel.»

Delgado asesinado en una cárcel de Lisboa después de recusar la acusación de haber traicionado a la patria

Pasó un mes, durante el cual la Prensa de todo el orbe satisfizo el afán público de noticias rumorosas. De esta balumba informativa destacó, por su pobreza imaginativa, la campaña vehiculada por la agencia oficiosa de Salazar dirigida por el mencionado Dutra Faria, corredor de varias redacciones de periódicos portugueses. El objetivo era desviar la atención de la opinión mundial, cuya condena iba recayendo sobre la PIDE, o Gestapo portuguesa.

El día 25 de marzo recibióse en Río de Janeiro un «SOS» angustioso, traído por portador de confianza, de un grupo de prestigiosos y viejos combatientes antifascistas de Lisboa y de militares del servicio de inteligencia del ejército, informando que el general Delgado se encontraba, desde hacía unos días, en estado preagónico en Lisboa y a la disposición de la PIDE, «a fin de ser interrogado acerca de los compromisos que tenía con el partido comunista y con Ben Bella en Praga y en Argel contra la patria portuguesa.» La carta concluía con el deseo de que diéramos rápida noticia del suceso al público internacional para conseguir salvarle la vida al general Delgado. Redactamos apresuradamente un comunicado en nombre de «Oposiçao Portuguesa» y que los diarios publicaron al día siguiente. Días después llegó otro comunicado de la misma fuente notificando que Delgado había fallecido en el servicio secreto militar y su cadáver restituído a la PIDE, añadiendo, el parte, que el general había perecido valientemente y con dignidad, negándose a delatar compañeros y rechazando la acusación de traición a la patria, alegando que defender la autonomía de Mozambique y Angola era solamente proseguir la marcha inexorable del progreso y ayudar a preparar dos patrias libres dignas de la madre patria, cual hiciera Don Pedro con relación al Brasil, y, en nuestros días, con relación a Argelia y De Gaulle, dos personajes —éste y Don Pedro— a los cuales no se puede adjetivar de traidores.

Detenido en Badajoz por un traidor profesional

Días después nueva relación de igual procedencia explicando que el general Delgado fue preso el día 14 de febrero, FRENTE AL AYUNTAMIENTO DE BADAJOZ, cuando, en compañía de Arajarir y dos exiliados portugueses llamados Antonio Sanches y Bernardino Ferreiro, aguardaba la llegada de otros exiliados llamados Rodrigo dos Santos Abreu y Fernando Ortiz (nombres estos constando en los respectivos pasaportes), que, al juntarse al general y su grupo a fin de dirigirse todos a la frontera, asistieron, a poca distancia, a la detención impensada, logrando escapar hasta alcanzar Francia. La captura fue llevada a cabo por una brigada de la PIDE mandada por un antiguo y conocido traidor, el ex alférez Antonio Gois Mota, tristemente célebre por haber, hace 23 años, delatado a todos sus compañeros de conspiración, metiendo en cadenas de la dictadura a decenas de antifascistas. El antiguo alférez Gois Mota, hoy comandante de la «Legiao Portuguesa», es uno de los hombres más adinerados de Portugal, amigo íntimo de Salazar y director de varias compañías que explotan los productos de las colonias portuguesas. Fue, con el ex ministro de Defensa Nacional, Santos Costa, uno de los organizadores de la entidad ultraterrorista de los «Centurioes» que, obrando en el seno de la PIDE, derivó en famosa por las cartas amenazadoras que dirigió a las figuras más representativas de la oposición portuguesa. Fue ese Gois quien, con la pistola, apuntando al cráneo de Botelho Moniz, uno de los últimos ministros de Defensa Nacional del régimen salazarista, le detuvo por haber cooperado a la crisis política que en 1960 sacudió a la dictadura, conduciéndolo a un local ignorado donde lo mantuvo varios días hasta que Salazar lo destituyó de sus funciones de ministro alegando que tramaba su caída.

La noticia de la captura de Delgado y acompañantes en Badajoz, venía a confirmar la publicada días antes por el diario «A Noticia» (19 de marzo), según la cual Gois Mota fue visto, en el día de la desaparición de Delgado, rondando la frontera con tres automóviles, frente al perímetro español de Badajoz.

La PIDE enterró sus víctimas en España entre el 27 y 28 de febrero

El «descubrimiento» de los cadáveres se efectuó el 25 de abril. Al día siguiente —según los periódicos—, un mecánico de automóviles llevó la noticia a las autoridades españolas, pues el día 28 de febrero había recibido comunicación telefónica de un hombre con marcado acento portugués pidiéndole ir a recoger un automóvil abandonado, a causa de averías, en la entrada de Villanueva del Fresno (precisamente en el lugar donde serían descubiertos por un perro tres cadáveres). El mecánico debía reparar y él, el telefoneador, iría a verlo días después para abonarle las reparaciones hechas. El mecánico fue a reconocer el auto, no llegando a repararlo por haber observado en el mismo manchas de sangre y cabellos de mujer, y, por otro lado, porque el individuo no aparecería jamás para pagarle el precio de su trabajo. Es obvio que el objetivo del telefoneador era de que el coche fuese retirado simplemente de aquel lugar inconveniente, y borradas, mediante lavado, las huellas del crimen.

Entre el día de la detención (14 de febrero) y el del hallazgo del automóvil (28 del mismo mes) median quince días, que fueron utilizados para transportar a los prisioneros a las mazmorras de la PIDE, donde obtener, por medio de torturas, unas confesiones que no se conseguirían, y una vez muertas, las víctimas fueron trasladadas a territorio español muy cerca de Portugal, esto es, en los aledaños de Villanueva del Fresno.

¿Por qué no disolvió la PIDE los cadáveres con ácido sulfúrico, o no los arrojó al Tajo?

A esta altura del relato, preguntarán algunos lectores:

«Si, como se afirma, fue la PIDE autora de los aasesinatos, ¿por qué habrá sido tan estúpida de enterrar los cadáveres de las víctimas, en vez de hacerlos desaparecer en un baño de ácido sulfúrico o lanzarlos al Tajo con una piedra atada al cuello?»

De ninguna manera puede suponerse que el horrendo crimen haya sido comteido por los rivales comunistas en lugar de la tenebrosa PIDE, ni considerando que, enterrando los muertos en España, los moscovitas comprometían a Franco. En vida, Delgado y compañeros habían sido vistos en Badajoz y era conveniente, para la PIDE, que muertos se les hallara en tierra española para dejar al salazarismo indemne del crimen. Además, el baño corrosivo disuelve tanto los restos humanos como las bañeras... y las cuerdas enroscadas en los esqueletos el Tajo un día puede devolverlo...

(Nota del «C. S.»: El Gobierno portugués ha informado sin reticencias que los sucesos ocurridos extra fronteras no le afectan... Y en cuanto a la visita de Muñoz Grandes a Salazar antes de la «descubierta» de los cadáveres de Villanueva del Fresno, aún no ha sido satisfactoriamente explicada ni por Madrid ni por Lisboa. Además, ¿por qué la PIDE puede detener en Badajoz, capital de una de las provincias españolas?

(Continuará.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL PROCEDER DE LOS YANQUIS

CON el pretexto de hundir una acción de insurgencia fascista, el Estado comunista ruso aplastó del modo más criminal, sanguinario, la insurrección de Budapest. Pretextando eliminar la influencia comunista, el Estado norteamericano ha impuesto su brutal hegemonía a la impulsiva efervescencia revolucionaria en la República Dominicana. Harto sabido es que ni en uno ni en otro lugar la realidad ha guardado relación con lo dicho por rusos y americanos a fin de justificar su innoble proceder.

Aparte el hecho de que, al tener conciencia, nada humano puede sernos ajeno, razones muy particulares abonan el que pongamos singular atención en lo que está ocurriendo en tierras de América. Muy puestas en su punto las consideraciones que se han venido exponiendo en esta página en torno a lo que puede ser el proceder del Estado norteamericano en caso de una posible rebelión antifranquista en España. De surgir una tal contingencia, el clamor de la propaganda podemos estar seguros que atronaría los espacios, difundiendo que el intento revolucionario no era más que subversión comunista, inducida y subvencionada por los rusos, o por los chinos...

Es ya un escándalo, algo que humilla e indigna incluso al más insensible, comprobar cómo el Gobierno norteamericano ha tomado a España como colonia propia. El repudio a la actuación absorbente de los yanquis ya no solamente alcanza a las zonas de oposición al franquismo, culpable de ello, sino que llena de vergüenza a no pocos elementos enchufados al régimen. Uno de tales individuos bienquistos, el escritor Castillo Puche, no hace mucho publicó un libro titulado «Paralelo 40». Con endeble trama novelesca, respaldándose en personajes de ficción de un perfil atrabiliario, el autor, que demuestra conocer a fondo las particularidades de la intromisión yanqui, singularmente en Madrid, ofrece a manera de un amplio reportaje con detalles y más detalles evidenciando lo humillante que es para los españoles esa fanfarronería de conquistadores que exhiben a todo evento los nietos del Tío Sam.

Pueden muy bien saber, particularmente los obreros norteamericanos, singularmente quienes controlan sus sindicatos, que en el conjunto de la oposición hispana al franquismo los comunistas son insignificantes, ya que contra ellos han tenido y tienen la reprobación de todos los antitotalitarios. Pero, desgraciadamente, por experiencia lo decimos, no cabe el hacerse ilusiones respecto a una ayuda efectiva por parte del proletariado norteamericano, a no ser que se produjera, de la noche a la mañana, el *milagro* de que cambiaran de mentalidad. De ahí que compete a los españoles antifascistas el examinar todas las características de oposición ya no solamente al franquismo sino al Estado yanqui que le apoya.

VIVIR EL IDEAL

La lógica de las cosas lo evidencia: importa, en todo lo posible, que aquellas concepciones con las cuales hemos elaborado el ideal puedan llegar a pasar al cotidiano terreno de la realidad. Sentir, pensar en anarquistas, ha de ser una cosa excelente si en lo moral y en lo económico se vive ya en forma tal que no se sienta la ofensa de ser explotado, que se pueda contar con un fraterno ambiente de apoyo mutuo, con una familiar armonía de camaradas con afinidad de anhelos. Supone ya la convivencia ideal dentro el inmenso mundo incomprensivo, atrabiliario. ¿Qué más alta función que predicar con el ejemplo?

Existen por ahí gentes que sin levantar banderín de ideología alguna, llevados de un instintivo anhelo de independencia, buscando horizontes de libertad, *viven su vida*, sin mandar ni obedecer a otros. En el número correspondiente al mes de marzo, los compañeros de «La Protesta» dedican unas líneas a la comunidad «Tierra», que tiene su asiento en los aledaños de Buenos Aires.

Se trata de unas pocas familias que habiendo adquirido algo de tierra y unas viviendas hacen vida común. «ni envidiados, ni envidiosos» alternan las tareas de carpintería con la labor de la tierra, junto al artesanado de tejidos con dos telares a mano. Así se las componen para ir viviendo felices, desde hace ya ocho o diez años. Hay que hacer constar que se trata de personas de ideas religiosas, pero denotan tener una idea clara de lo que deben ser los factores morales susceptibles de poder afianzar la buena convivencia.

El compañero que hizo la información para «La Protesta», naturalmente, les formuló a los miembros de «Tierra» una serie de preguntas. He ahí, por su importancia, algo de lo más esencial:

«¿Por qué motivo se decidieron ustedes a vivir en común?

—El estar viviendo una situación de privilegio que no soportábamos. Alguno de nosotros vivía de renta. El notar la gran crisis por la que atraviesa nuestra sociedad en todos sus órdenes: político, económico, religioso, nos ha inclinado a buscar una nueva forma de relación. Creemos que la vida comunitaria permite al hombre un mayor contacto con las cosas que le rodean; un contacto más humano con el trabajo y su producto: una mayor economía con la eliminación de las cosas que consideramos superfluas. Desde el punto de vista religioso significa, para nosotros, realizar lo que los primeros no pudieron, debido a la rápida deformación de los principios primitivos.

—¿Creen que la comunidad puede provocar el cambio de estructuras de la actual sociedad, o esta experiencia es simplemente una solución para sus miembros?

—El proceso, indudablemente, es lento, el afianzamiento de una comunidad consume muchas energías y no sabemos que es lo que puede pasar en nuestra sociedad en un futuro mediato. Creemos que con la formación de una serie de comunidades que puedan relacionarse federativamente, se puede alcanzar alguna influencia en el caso de un cambio estructural violento; pero eso es algo que no podemos prever, ya que no están dadas las condiciones, en este momento, ni para la federación de comunidades, ni para el cambio violento, y no sabemos lo que puede surgir más adelante.

—¿La comunidad no será un escape a los problemas que nos plantea nuestra sociedad?

(Termina en segunda página.)

Santo Domingo, ejemplo para los españoles

HASTA la destructora guerra de Corea, se hubiera podido justificar la simpatía que muchos hombres liberales y avanzados de Europa resentían hacia los Estados Unidos de América. América había representado hasta entonces el espíritu liberal y democrático, tal y como todos los hombres de ideas más o menos liberales conciben este espíritu.

Para nosotros, poco inclinados a hacernos demasiadas ilusiones, los Estados Unidos de América eran los dignos representantes de los capitalistas que hicieron masacrar a aquellos cinco anarquistas de Chicago.

Desde los primeros meses del conflicto Coreano, los españoles que aún conservaban un tanto de simpatía hacia la Gran Democracia Americana, pudieron observar un cambio radical de la política de aquel país, hacia el nuestro.

Recordamos aún la lectura de un reportaje publicado por «ABC» de Madrid, en los tiempos aquellos en que todo español franquista era puesto en cuarentena a su llegada al puerto de Nueva York, a donde se le sometía a un intenso interrogatorio sobre sus actividades anteriores al fin de la última guerra mundial.

El desarrollo de la guerra de Corea, cambió totalmente la actitud del gobierno americano para con los antiguos satélites de Hitler y Mussolini, y así vimos como en algunos meses, los que, lógicamente, eran enemigos, se convirtieron en amigos entrañables.

Indiscutiblemente aquel conflicto coreano dió la señal de partida a la nueva política de apoyo a todo dictador que, al socaire del fantasma comunista, fuera susceptible de mantener los privilegios capitalistas, y de oponerse al progreso de los pueblos. Toda la política americana, a partir de aquel conflicto, emprendió la ruta de sustitución del fascismo hitlero-mussoliniano, y no es necesario recordar uno a uno todos los actos en que la diplomacia americana ha intervenido desde la desaparición de Roosevelt, para apercibirse de que los Estados Unidos, hoy por hoy, han llegado a una situación pre-guerrera vaticinadora de desastroso porvenir.

Ya en tiempos de nuestra revolución, los españoles hubimos de sufrir en propia carne las consecuencias de un embargo de armas que, con el pretexto de la no ingerencia en nuestros problemas internos, sólo al triunfo del fascismo servía, y sirvió. La prueba de que había segundas intenciones; al terminar nuestra resistencia se levantó el embargo.

Los países de América latina se hallan en la total posesión de los banqueros estadounidenses. Las bases americanas en todo el continente occidental son numerosas. En el Vietnam están procediendo a la invasión casi total con miras a imponer también su dominio militar y económico. Se ofrece ayuda dolariana al norte si éste cesa de ayudar al sur en su lucha por la reunificación que otros, anteriores a los americanos, impidieron. Se ofrecen dólares y se amenaza con bombas. Y ello para mantener en el poder político a una camarilla de generalotes sin dignidad ni vergüenza.

Los periódicos, la radio y la televisión, nos dan a conocer la desvergonzada intervención en el conflicto que opone al pueblo entero dominicano y al descendiente político del criminal Trujillo.

Todo esto, compañeros, es vergonzoso e inadmisible. Pero, ¡atención, españoles, que a nosotros también nos llegará la hora!

España también está infestada de bases aéreas y navales. Los banqueros americanos están también presentes en España. Como lo están los banqueros suizos, belgas, alemanes, franceses y hasta italianos. Así pues ¡ojo! pues, si alguna vez se nos ocurre a los españoles darle una patada en el trasero a Franco el sumiso, el fantasma comunista hará que las bases americanas en España, sean el punto de partida de los «marines» de Washington, contra las fuerzas populares, aunque estas solo busquen una salida «democrática» y legalista, basada en elecciones y toda la mandanga. Bastará que los españoles intenten reinstaurar un simple régimen liberal para que los estrategas del Pentágono, vislumbren el fantasma comunista y decidan de «garantizar las vidas de sus súbditos», con la presencia de unas cuantas divisiones de «marines» y parachutistas bien provistos de dólares para ofrecer y de bombas para imponer.

No es una paja, el problemita, que digamos. Hitler y Mussolini ya nos dieron el «echanillon» de tal política, aunque estos asesinos descarados y sin careta, no ofrecían a nadie marcos o liras, para reconstrir lo por ellos destruído. Y, como creo que no es una paja, me parece que debiéramos los españoles todos, libertarios, socialistas, republicanos y hasta ¿porqué no? comunistas, ir reflexionando sobre la cuestión. Pues, tengámoslo presente: si el pueblo español se decide un día a dar el puntillazo al régimen fascista que ensangrienta a España desde hace 29 años, nuestro país será otro Santo Domingo. Deber nuestro es ir pensando en ello, y en la manera de impedirlo.

El capitalismo internacional reviste distintas indumentarias, siempre atento a la defensa de sus intereses. El interés de los pueblos todos, y también de nuestro mártir pueblo, consiste en arrancar el antifaz a todos los farsantes de la democracia actual, cuyas verdaderas intenciones se vislumbran en Santo Domingo y en otros lugares.

Que lo que ocurre en Santo Domingo nos sirva de ejemplo.

OSCAR D'OCAL

NUEVA BARBARIDAD SALAZARISTA

LISBOA. — Un intelectual blanco de Angola, Luandino Vieira, fue detenido y condenado a 14 años de presidio (que cumple en un penal de Cabo Verde) por haberse manifestado contra la dictadura de Lisboa. Recientemente, la Sociedad de Autores de Portugal ha premiado una novela, «Luanda», de Vieira, atrayéndose la ira de Oliveira Salazar, el cual ha ordenado la disolución de la Sociedad de Autores y la detención de cuatro componentes del comité directivo de la misma, dos de los cuales han sido soltados, permaneciendo los dos restantes —Augusto Abelairi y Manuel da Fonseca— detenidos en los calabozos de la PIDE. Varios allegados a este organismo, simulando indignación nacional contra una entidad que osa premiar a un novelista enemigo de la opresión portuguesa, han roto los cristales de la fachada de la Sociedad de Autores a pedradas.

3 42 A

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches, ni pauvres.
Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple.
Gracchus BABEUF

10 JUIN 1965
NUMERO 353
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Réformes ou révolution?

DE tout temps, il s'est trouvé des hommes pour condamner les idées trop radicales et les actes trop révolutionnaires. Ils préfèrent l'évolution lente des choses et, pour tout dire, se complaisent à préconiser des séries de petites réformes qui devraient, d'après eux, en finir avec les problèmes de la société.

Eh bien !, en ce moment ils doivent se sentir comblés par notre actuel gouvernement qui n'en finit pas, lui, de tout modifier, de tout réformer.

C'est Fouchet qui réforme l'enseignement; Mesmer qui réforme l'armée; sans compter les réformes passées, comme le franc qui est devenu nouveau pour le plus grand embarras de nos petits vieux, et jusqu'à notre brave facteur qui se retrouve préposé sans savoir pourquoi. D'ailleurs, d'autres réformes sont encore prêtes pour être mises en application, et les Echos **du 1er juin disait à ce sujet** : « Quant à la réforme des taxes sur le chiffre d'affaire signée Giscard, elle traduit, de son côté, l'amorce d'une réforme de la distribution. »

Il y aurait de quoi se réjouir à la seule pensée que le système de la distribution puisse amorcer, lui aussi, une réforme si nous ne connaissions la portée stérile du réformisme, car, nous le répétons encore une fois, tout le problème économique et social reste fondé sur la modification du système distributif en vue d'une satisfaction générale des besoins.

Oui, mais voilà, nous parlons de modification tandis qu'on préfère les réformes de l'autre côté de la barricade. Loin de nous l'idée de jouer sur les mots, nous nous en tenons aux faits concrets.

Or, peut-on nous présenter des résultats positifs, pour la classe ouvrière, à l'issue de toutes ces réformes ?... Non, aucun.

Il est vrai que ce serait un excès de naïveté de croire nos ennemis de classe capables de sentiments humanistes et prêts à se faire hara-kiri pour rétablir l'égalité entre les hommes.

Les récentes sanctions contre trois mille travailleurs des usines Peugeot à Sochaux, les licenciements prononcés à Nantes par la direction des Chantiers Navals, afin d'intimider les grévistes trop exigeants dans leurs revendications, la menace faite par la Société Jeumont-Schneider de fermer son usine de Puteaux, dans la Seine, tout cela dénote une volonté inébranlable du patronat dans sa lutte pour le maintien de ses privilèges. D'ailleurs, il n'est pas question pour eux de se contenter de les maintenir, ils veulent les augmenter et dans une entrevue que les dirigeants du C.N.P.F. ont eu avec le chef du gouvernement, ils n'ont pas manqué de se plaindre de la lenteur mise dans la préparation des mesures en faveur des investissements. Autrement dit, toutes les réformes qui sont en train de se réaliser n'ont d'autre but que celui d'augmenter les possibilités de profit pour le capitalisme; c'est vrai que nous avons également entendu des dirigeants de centrales ouvrières revendiquer l'aide du gouvernement pour l'implantation de nouvelles usines dans des contrées menacées par le chômage. C'est bien là du réformisme pur, de ces sortes de revendications qui n'aboutissent qu'à une impasse...

Aussi, nous ne pouvons que nous affermir chaque jour davantage dans nos convictions syndicalistes révolutionnaires, car ce qu'il faut pour sortir de la stagnation actuelle et pour stopper l'evolution du malaise social, ce sont des modifications profondes, des transformations énergiques; autrement dit, la révolution des choses et aussi des esprits.

Les politiciens et les réformistes ont déjà commencé leur campagne électorale pour le siège de la présidence, la meilleure réponse des travailleurs ne peut être qu'une action précise, coordonnée et courageuse en vue de mettre un terme à l'arrogance et les exigeances du patronat et démontrer par là même occasion aux mavais bergers qui les conduisaient vers la lassitude et le renoncement, que le temps de la duplicité est enfin révolu et que l'émancipation du travailleur n'est pas une utopie.

Dans cette marche ascendante de la classe ouvrière vers la révolution, les anarcho-syndicalistes ont une tâche très difficile a accomplir pour sauvegarder les principes de base du fédéralisme et il ne faudra jamais oublier qu'en tout moment et lieu nous devons être les meilleurs.

En finir avec une légende

CHRONIQUE RATIONALISTE

De nombreux camarades, choqués par l'arrogance affichée par l'Eglise en ces jours de « communion », nous ont écrit pour nous demander de préparer un numéro du « C. S. » spécialement destiné à dénoncer l'imposture religieuse. Bien sûr, bien avant nous, Sébastien Faure y a pensé, mais étant donné que son livre devient de plus en plus difficile à trouver et que l'idée d'un numéro spécial contre le cléricalisme est assez bonne, nous avons voulu la mettre en pratique. L'avenir nous dira si nous avons eu raison; néanmoins nous espérons que oui.

LA REDACTION

« Ce n'est pas le Christ qui a fondé le christianisme, c'est plutôt le christianisme qui a élaboré progressivement la figure du « christ ». »

M. P. Couchoud

« On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres. »

Pape Léon X (1513-1521)

Dans notre deuxième partie du XXe siècle de l'ère dite chrétienne, un être humain normalement équilibré, ayant un minimum de bon sens et de clairvoyance, ne peut manquer d'être surpris et parfois est obligé de douter de la santé mentale de certains de ses contemporains.

Quand il fait le bilan des découvertes géographiques, historiques ou préhistoriques, scientifiques, astronomiques ou cosmiques de tout ordre, il fait une pénible constatation. Il s'aperçoit qu'une fraction des habitants de notre planète s'adonne encore à des pratiques religieuses uniquement fondées sur la superstition, la peur de « l'au-delà », la révélation divine (?), le surnaturel ne reposant sur aucune base solide démontrée par la verité de la preuve expérimentale.

Que cet extraordinaire abus de confiance ait pour auteur le sorcier « peinturluré » du Congo, le bonze bouddhiste ou le curé d'une paroisse bretonne ou alsacienne, les phénomènes en sont les mêmes.

Une atrophie cérébrale, une déficience mentale, une léthargie intellectuelle dont les séquelles se nomment « foi », « croyance », « bigotisme » suivant le vocabulaire employé ou le degré d'intoxication en sont la plupart du temps les sources.

Chacune des huit cents religions qui sévissent sur notre globe, prétend avoir le monopole de la vérité et la supériorité sur les autres. Chacune d'elles est souvent une adaptation, une mauvaise copie de plusieurs autres. C'est le cas pour le christianisme.

Le chrétien nous affirme : « Hors de l'Eglise, point de salut (?) ni de vérité. » Et il part en guerre contre les hérétiques ou les Albigeois au Moyen-Age ou les bouddhistes au Vietnam en 1965 !

Mais l'anthropophage de Nouvelle Guinée ou d'ailleurs pense à peu près la même chose et massacre joyeusement le missionnaire chargé d'aller lui porter « la bonne parole » *(sic)* !

Ce qui nous prouve que si chacun restait tranquillement chez soit et n'obligeait pas les autres à partager et à adopter les mêmes convictions, souvent fausses, il y aurait beaucoup moins de sang versé.

Géantes aux pieds d'argile, *toutes les religions* ont lamentablement échoué dans leur rôle de civilisation et d'émancipation que souvent elles prétendent avoir, comme le démontre André Lorulot dans « La faillite du christianisme ». De plus, on constate que le « croyant » choisit très rarement « sa » religion. C'est tout simplement une affaire du *lieu de naissance*. de *race*, d'*éducation* (ou plutôt de *manque d'éducation*).

On « fabrique » un chrétien à Paris, Rome ou Madrid, un protestant à Amsterdam, un bouddhiste à Pékin, un musulman au Caire, un fétichiste à Tombouctou ou un adorateur du soleil au Pérou. Le « dieu » respectif de chacun a créé l'univers à sa manière, les humains, les animaux et les choses à des époques différentes, par des procédés différents, alors que le plus simple de nos manuels d'histoire naturelle, de physique ou d'astronomie démontre l'imposture de telles légendes.

Nous allons examiner quelques caractéristiques de la religion « catholique », puisque c'est elle qui a le plus d'adeptes en France, surtout si nous acceptons les statistiques de l'Eglise affirmant sans honte qu'elle a baptisé 91 % de la population.

Nous ne contestons pas ces chiffres. Mais nous protestons vigoureusement contre une telle facilité qui consiste à proclamer que tout homme ou femme baptisés sont des chrétiens à part entière !

Désigner sous le nom de catholique un citoyen parce qu'il a été baptisé à l'âge de *quelques jours* ou *quelques mois* relève de la plus haute escroquerie et de la violation de conscience.

Alors que la législation républicaine prévoit que les Français aient 21 ans pour être responsables de leurs actes, l'Eglise impose son empreinte et son diktat sur un bebé innocent avec, il est vrai, la complicité des parents.

N'hésitons pas à le répéter, l'imposture de l'Eglise repose sur des bases tellement fragiles et ridicules qu'elle est obligée, à mesure que son audience diminue, de faire une gymnastique extraordinaire pour ne pas sombrer. Pourtant, une simple manifestation de bon sens dans l'esprit des foules suffit pour détruire à jamais les absurdités grossières et les légendes de la religion catholique... et romaine.

Prenons l'exemple de « l'existence » de celui que les chrétiens... et les autres appellent « Jésus-Christ ».

Cette histoire à « dormir debout », clé de voute de 1800 ans de tromperie (nous sommes en «1965» (?), mais vous lirez plus loin pourquoi nous écrivons 1800 ans) est la plus solidement enracinée dans les cervelles obscurcies. Alors que l'épouventail de l' « Enfer », du « Purgatoire » et autres sottises commencent à s'effriter, le mythe de « Jésus-Christ » semble encore avoir la vie dure.

Il faut reconnaître que tout a contribué pour qu'il résiste, la mise en scène est tellement habile !

Presque chaque manifestation de la vie quotidienne est influencée par cet état de fait sans que la grande masse, sauf ceux qui ont le courage de penser librement, n'en prenne conscience. La comptabilité des années par exemple.

Chaque jour des millions d'hommes et de femmes datent les lettres, parlent des années 19..., toutes numérotées en partant de l'an UN de l'ère dite chrétienne. Nous subissons tous cette routine sans y réfléchir et il nous faut reconnaître que cette habitude apparemment innocente et pratique est difficile à changer. L'Eglise ne s'y trompe pas et l'utilise à d'autres fins que les commodités du calendrier.

Même remarque pour l'Histoire ancienne (nous ne disons pas sainte !).

Nous lisons X années *avant* ou *après* « Jésus-Christ », même dans nos écoles laïques ! Chaque année, même si « Noël », pour la grande majorité, se traduit par les substantiels bénéfices des marchands de dindes, foies gras ou trains électriques, il reste plus ou moins l'idée de l'anniversaire d'une naissance, celle de « l'enfant Jésus », renforcée par le battage de la presse à sensation et du tapage de la « messe de minuit ».

(Suite page 2.)

Révolution

A Saint-Domingue, comme partout ailleurs, c'est la chasse forcenée et sans pitié à tout ce qui est authentiquement révolutionnaire. Le prétexte : l'anti-communisme. Encore faudrait-il savoir ce que la presse officielle condamne lorsqu'elle dénonce le communisme, car il est évident qu'elle ne fait aucune distinction. dans sa rage réactionnaire, entre communistes bolchéviques autoritaires, agents de Moscou, et fédéralistes libertaires. On escamote, aux yeux du public, le problème d'une révolution authentique en créant, d'une façon arbitraire, deux blocs compacts et opposés, celui du monde dit « libre » et celui du monde communiste.

Mais on évite de dire si les forces révolutionnaires de Saint-Domingue comptent une fraction qui s'oppose de la même façon au capitalisme privé des Etats-Unis et au capitalisme d'Etat de l'U.R.S.S.

Il est pourtant évident que si le peuple descend dans la rue, les armes à la main, c'est parce qu'il veut que « cela change » et il est tout aussi évident que cela ne saurait changer pour les opprimés ni par le maintien d'un régime totalitaire aux mains du capitalisme des Etats-Unis, ni par l'instauration, comme à Cuba, d'une annexe de Moscou. Mais, bien entendu, ce qu'on craint le plus c'est que le peuple ne prenne lui-même en mains la situation et, passant pardessus les autorités qui se sont constitutionnellement installées des deux côtés, décide de pousser jusqu'à leurs extrêmes limites les conquêtes de la révolution.

Un fait significatif : le représentant de l'Etat espagnol, à la suite de l'arrestation d'un ressortissant de son pays par les forces réactionnaires, s'est précipité au téléphone et s'est écrié en substance : « Vous êtes fous ! Ce type-là est un franquiste ! ». et a été, sur le champ, délivrer son compatriote. Aussi, qu'on ne nous parle pas de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de tout ce qui se rattache à la notion de nationalisme.

Chaque fois que le peuple se soulève de lui-même et menace l'équilibre du capitalisme international, qu'il soit de « droite » ou de « gauche », le même capitalisme international ne manque pas, soit par l'envoi de forces armées — méthode active — soit par la non-intervention — méthode passive — de prendre les mesures qui s'imposent, pour que subsiste, sous une forme ou sous une autre, l'exploitation de l'homme par l'homme et le profit. L'expérience de la révolution espagnole est significative à cet égard.

Ce ne sont donc pas les gouvernements qui peuvent amener une solution valable au conflit de Saint-Domingue, ni les organismes soit-disant internationaux qui, depuis longtemps ont prouvé à la fois leur inefficacité, leur incompétence et leur partialité et dont l'expérience de la Société des Nations et sa faillite aurait dû nous dégoûter à tout jamais.

C'est au peuple lui-même qu'il appartient de décider, et cela non pas par le bulletin de vote mais par l'épreuve de force et les insurgés de Saint-Domingue l'ont quelque peu compris en s'emparant et restant les maîtres d'un quartier de la capitale dont l'importance est vitale.

Nous pensons, hélas, que toute révolution authentique sera étouffée à Saint-Domingue soit par le capitalisme de Washington soit par celui de Moscou mais cette expérience vient s'ajouter à la longue liste des efforts, noyés dans le sang, des travailleurs en marche vers l'émancipation totale et, tôt ou tard, le peuple international des opprimés sera prêt pour la véritable révolution sociale.

SEVY

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
N° 396 LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ N° 396

COMMUNE DE PARIS

LE PEUPLE DE PARIS
AUX SOLDATS DE VERSAILLES

FRÈRES !

L'heure du grand combat des Peuples contre leurs oppresseurs est arrivée !
N'abandonnez pas la cause des Travailleurs
Faites comme vos frères du 18 Mars !
Unissez-vous au Peuple, dont vous faites partie !
Laissez les aristocrates, les privilégiés, les bourreaux de l'humanité se défendre eux-mêmes, et le règne de la Justice sera facile à établir.
Quittez vos rangs !
Entrez dans nos demeures.
Venez à nous, au milieu de nos familles. Vous serez accueillis fraternellement et avec joie.
Le Peuple de Paris a confiance en votre patriotisme.

VIVE LA RÉPUBLIQUE !
VIVE LA COMMUNE !

3 prairial an 79.

LA COMMUNE DE PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE. — Mai 1871

Fac-simil en hommage aux héros de la Commune de Paris

Le problème de la consommation

Le problème de la consommation a été résolu, disait le secrétaire de l'association des inventeurs et ingénieurs français, il appartient à d'autres de résoudre celui de la consommation.

Consommer ce qui est produit devrait être plus facile que produire. Pour produire il faut un effort, un travail, parfois très pénible. Par contre, consommer est une satisfaction, un plaisir.

Comment est-il possible que les humains soient capables de produire au dela de ce qui leur est nécessaire sans en arriver à satisfaire leurs besoins ? Car la plupart ne peuvent satisfaire leurs besoins les plus élémentaires, alors que certains organismes commerciaux s'efforcent de créer des besoins nouveaux.

Ce désordre provient de ce que la production a pour but le profit et les bénéfices, et non la satisfaction des besoins. Donc, nous devons nous organiser de façon a ce que la production serve, enfin ! à satisfaire les besoins de tout le monde. Si le système mercantile nous en empêche, nous devons commencer par l'anihiler, tout en jetant les bases d'une nouvelle organisation.

L'esprit de lucre, de gain est si profondement ancré dans l'espèce humaine qu'il est difficile de persuader les gens d'agir autrement que dans l'espoir de réaliser un profit, un gain si petit soit-il.

Dans le monde où nous vivons, chacun est contraint par instinct de conservation, de soutirer à son voisin, non seulement ce qui lui est nécessaire à la vie, mais au-dela ; le maximum à cause des incertitudes du lendemain.

Il serait puéril de demander aux possesseurs de se défaire de leur richesses et aux pauvres de ne plus chercher les moyens de pouvoir s'enrichir.

Pourtant, il existe assez de choses, aujourd'hui, pour que chacun puisse satisfaire ses besoins. La science, la technique sont capables de fabriquer des objets de consommation dans des proportions telles que chacun pourrait vivre dans le luxe.

Le problème actuel de la vie ne consiste donc point à prendre aux uns pour donner aux autres. Il s'agit simplement, en fournissant très peu de travail musculaire (tellement peu qu'on pourrait dédier presque tout le temps aux loisirs) pour la production d'objets utiles, d'organiser la consommation des produits sur des bases rationnelles.

Actuellement il y a des millions de chômeurs de par le monde. Grande quantité de travail est dédié à des choses inutiles et à des choses nuisibles, fabriquées dans des intentions criminelles.

Travailleurs ! organisez-vous en syndicats de résistance au sein de la Première Internationale pour donner vigueur et personalité aux principes que nous préconisons et dont les bases furent établies par les précurseurs d'une société sans maitres ni esclaves. Alors, tous unis, nous pourrons construire un monde nouveau, et détruire l'état de désordre actuel où tout est *contradiction, spoliation* et *inquiétude*.

J. CAPDEVILA

NOS DROITS

Assurés sociaux

Chronique n° 2

Les camarades, victimes d'un accident du travail, peuvent toujours faire diligenter l'article 468 du code S. S. faute de l'employeur... majoration de rente si faute effective.

Les contentieux de sécurité sociale, 1re instance, siégeant de principe au Palais de Justice de la localité, admettent le pourvoi écrit ; toutefois il est préférable de se présenter assisté du délégué syndical.

En matière accident du travail. l'assistance judiciaire gratuite est due d'office, mais des difficultés de pure forme peuvent se produire en ce qui concerne le certificat d'imposition. En cette situation, il vaut mieux demander l'assistance judiciaire gratuite sur toute justification au ministère du Travail, 7, place Fontenoy, Paris en vertu de la commission de l'article 53 du décret 58-1291 du 22 décembre relatif au contentieux de sécurité sociale (Paris 7e).

En ce qui concerne la chronique numéro 1, les décrets d'assurances obligatoires — prisonniers de guerre, réfugiés, déportés politiques ou internés idem, occupés par les autorités allemandes —, semblent jouer également pour les travailleurs espagnols ou « étrangers », qui par leur fait même de leur activité et immatriculation sécurité sociale, pourraient en être bénéficiaires... sur toutes réserves du processus adminitratif constant...

DEMULE

P. S. et annexe. — Certains titulaires de rentes relevant du régime du décret du 28-10-1935 pourront obtenir le bénéfice d'une pension révisée à condition de justifier de dix années d'assurances valables avant l'âge de 60 ans, minimum de la durée d'assurance ayant ouvert droit à pension sous le régime de l'ordonnance du 19 octobre 1945 (circulaire numéro 93 S.S. du 17 mai 1951).

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

LES GITANS

En 1940, le Général de Gaulle adressait un message aux Etats-Unis où il précisait que, pour lui, la France ne reconnaissait qu'une loi, celle de la Déclaration des Droits de l'Homme qui précise, en son article premier : « Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». Bien avant l'ère gaulliste, au XVIème siècle, le Parlement de Guyenne, traitant le sujet racial declarait : « La France, mère de la liberté, ne nourrit point d'esclaves. » Ainsi, depuis plusieurs siècles, la France proclamait son attachement au respect de la personalité humaine.

Si les juifs, catégorie humaine victime du racisme, connaissent une trêve auprès de certaines nations, une autre catégorie est rejetée par tous les pays, sous puissance d'autorité d'un pouvoir ; cette catégorie est celle des gitans.

En Irlande, la police mit le feu à une école qui assurait l'instruction d'enfants gitans, l'un d'eux périt brûlé. En France, en Alsace, des familles de gitans, désirant passer de la vie nomade à la vie sédentaire, se heurtèrent à l'hostilité municipale qui fit interdire aux écoles d'enseigner aux enfants gitans ; ce même refus fut pratiqué par des commerçants qui refusèrent de vendre de l'alimentation aux familles de gitans. A Menton, avec l'appui du député Palmero, les gitans tentèrent de former trois classes pour donner des cours du soir, la police fit fermer ces classes. D'autres, tentèrent de s'embaucher dans des usines de métallurgie comme manœuvres, ils échouèrent à l'embauche, là, ou des Algériens, ne connaissant pas la langue française, étaient acceptés. L'impossibilité de vivre s'applique aux gitans qui, pour subsister doivent quitter cette terre, dite de liberté, la France.

Vaida Voevod, au nom de treize millions de gitans, au 25e congrès national de la L.I.C.A. de cette année, s'élève contre les mesures racistes de pays prétendus respectueux de la liberté et rend compte du résultat de ses protestations, En France, à la suite de l'une d'elles, le gouvernement de de Gaulle prit un décret où il déclare rendre nulle la communauté mondiale gitane sur tout le territoire français. Ce décret fut pris en Conseil des ministres et la grande presse le passa sous silence. Les mauvaises actions s'élaborent dans l'ombre.

L'incertitude de pouvoir se fixer à un port d'attache, condamne ces gitans à une vie errante perpétuelle, leur interdisant de créer des sources de production dont l'humanité serait bénéficiaire. Aucun bien-être n'est possible pour ces collectivités qui ne peuvent se fixer sur une terre pour y produire. Non producteurs, les gitans n'en demeurent pas moins consommateurs dans la mesure de leur pouvoir d'achat qui devient discutable. Cette situation intenable durera-t-elle ? Dans le présent, oui. Les gouvernements qui tolèrent le racisme, ne peuvent qu'approuver l'injustice dont ces hommes sont victimes.

Ainsi, depuis quinze ans, le respect du droit à la liberté des hommes s'effrite et les pouvoirs favorisent la pénétration du racisme chez les peuples. Cette pénétration s'effectue sur le plan national et international, elle touche toutes les catégories d'individus. Début mai 1965, Mme Françoise Dior, épouse du leader néo-nazi britannique, a remis à Jean-Claude Monnet, chef du Parti prolétarien national-socialiste en France (siège, 9, rue du Hanovre, Paris 9e), la somme de 200.000 N.F. pour participation à son budget de propagande. Comme on le voit, les groupements néo-nazis s'épaulent au-dessus des frontières et la diffusion de la propagande d'un parti néo-nazi d'un pays, ne peut apporter que des avantages au néo-nazisme international. Souvenons-nous de l'entente Mussolini-Hitler pour combattre la révolution espagnole et assurer la victoire du dictateur Franco.

Nous assistons en France, comme à l'étranger, à la renaissance de sentiments racistes, qui s'imprègnent parmi les populations, avec l'encouragement des pouvoirs acculés par un progrès et une surproduction qui, en régime capitaliste, ne peut apporter le bien-être aux travailleurs, mais, tout au contraire, chômage, misère, compression du pouvoir d'achat. Les gouvernements capitalistes incapables de solutionner la surproduction dans tous les domaines, pensent trouver une solution de facilité en utilisant le racisme et le néo-nazisme qui préparent l'accès des gouvernements de dictature, lesquels peuvent encore maintenir quelques temps, par la force, et la privation de toute liberté, les travailleurs sous le poids d'une civilisation périmée. Il nous appartient de lutter pour conserver ce peu de libertés que nous possédons encore et conquérir celles indispensables à tous les hommes. Quand, par esprit de commodité, la conscience publique tolère la mutilation de la liberté chez l'homme, elle ouvre, par sa lâcheté, la voie à la barbarie ancestrale qui renaît de ses cendres.

RENE VILLARD

A la R.A.T.P. La C.G.T. défend toujours la hiérarchie

La C.G.T., qui se prétend l'organisation de la classe ouvrière, lutte en fait contre les travailleurs.

Des faits, en voilà : En 1963 les représentants de la C.G.T. au Conseil d'administration de la R.A.T.P. considéraient que l'augmentation des salaires de la maîtrise et des cadres « apportait une amélioration de salaires à certains agents ».

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Le 28 avril 1965, toujours au Conseil d'administration, les représentants de la C.G.T. se prononcent CONTRE l'augmentation des salaires des échelles 1 à 4, c'est-à-dire des basses échelles sous prétexte que tous les agents de la Régie ne bénéficient pas de cette augmentation.

Pauvre lampiste ! Peut-on lui faire mieux comme saloperie ? Mais il faut bien que la C.G.T. et les « cocos » ménagent leurs amis de la hiérarchie...

Plus que jamais nous devons être
— Pour l'égalité économique et sociale.
— Pour la suppression du salariat.

Camarade de la R.A.T.P., quand tu auras compris ce que doit être ta lutte, viens à la C. N. T.

Monique BADOIT

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Le Pape savait

Vous connaissez tous suffisamment l'histoire du « Vicaire de Dieu » pour qu'il vous semble superflu d'en reparler et pourtant !...

Oui, *La Croix* du 2 juin dédie son édito à Pie XII et les camps des nazis, et par la plume d'Antoine Wenger, s'insurge contre l'hebdomadaire *Expresso*, de Rome, qui affirme que Pie XII savait tout. Il s'en prend tout particulièrement à Carlo Falconi qui, dit l'éditorialiste, est un ancien prêtre sorti de l'Eglise. Pour ce qui me concerne je suis fort aise de savoir que l'accusation ne vient pas d'un quelconque personnage qui risquerait d'être accusé de fanatique ou de mangeur de curés, mais au contraire d'un homme qui a vécu l'ambiance cléricale et sait de quoi sont capables la plupart des éléments qui s'y trouvent .

En tout cas, Wenger a tort de s'insurger et même de remettre cette affaire sur le tapis, car l'opinion des esprits libres et sûrement de certains moins libres mais en désaccord avec la religion catholique, l'opinion, dis-je, est faite et bien faite : le Pape savait. D'ailleurs, comment expliquer que le premier représentant du Dieu qui sait tout et qui voit tout n'ait pas été mis au courant d'une violation aussi sanguinaire envers l'humanité ? A moins, oui, à moins que le Dieu tout puissant n'ait pas eu entière confiance envers son vicaire. Mais Wenger, lui aussi, fait preuve d'une ignorance crasse, car il devrait savoir une chose bien simple et très populaire : « Quand on remue la M..., ça sent mauvais. »

Wenger termine son édito par de grands mots ronflants et c'est là qu'il se perd.

« *Dans la mesure où Pie XII savait avant*, dit-il, *il a agi selon sa conscience, par la parole et par l'action et personne ne peut aujourd'hui résoudre son cas de conscience ni surtout s'en faire le juge.* »

Bien sûr que Pie XII a agi selon sa conscience (dire qu'il avait bonne conscience est différent) et il serait bien inutile de vouloir le juger, maintenant qu'il est mort ; mais il faut que l'histoire parle de ce que fut ce Pape de la guerre.

En admettant qu'il n'ait pas connu toute la vérité sur les camps nazis, ou qu'il se soit trouvé dans l'impossibilité d'intervenir efficacement, cela n'explique pas son silence (nous pourrions dire sa complaisance) quand quelques années auparavant les généraux félons espagnols, sous prétexte de mener une guerre sainte, une croisade et d'être les soldats du Christ, plongeaient toute l'Espagne dans le sang et l'horreur.

Mauriac lui-même écrivait à ce sujet dans *le Figaro* du 29 juin 1936 :

« *Nous disons seulement que les crimes, les meurtres commis par les Maures qui ont un Sacré-Cœur épinglé à leur burnous, que les épurations systématiques, les cadavres de femmes et d'enfants laissés derrière eux par des aviateurs allemands et italiens au service d'un chef catholique et qui se dit soldat du Christ, nous disons que c'est là une autre sorte d'horreur dont vous avez le droit d'être moins frappés que nous ne sommes; mais il ne dépend d'aucun de nous que les conséquences n'en soient redoutables pour la cause qui devrait nous importer par-dessus toutes les autres, et qui est le règne de Dieu sur la terre.* »

Et que fit l'Eglise de Pie XII pour mettre un terme à toutes ces horreurs qui n'étaient qu'un avant goût de ce que devaient être par la suite les tristement célèbres camps de la mort nazis ? Eh bien !, consultons l'histoire.

Le journal *L'Aube* du 1 juin 1938 écrit, en parlant du cardinal Goma, archévêque de Tolède et qui fut le représentant du catholicisme espagnol au Congrès Eucharistique de Budapest :

« *Le cardinal Goma se leva le dernier pour demander à l'assemblée d'adresser un télégramme de solidarité à Franco.* »

Et quelques jours après :

« *Je suis content, à dit le cardinal Goma, de pouvoir vous dire que, jusqu'à présent, nous sommes parfaitement d'accord avec le gouvernement nationaliste qui, d'ailleurs, ne fait pas un pas sans me consulter ni m'obéir.* »

Le Pape savait tout cela et bien d'autres choses encore et, s'il est inutile de juger Pie XII puisqu'il est déjà mort, la religion catholique n'en reste pas moins condamnable.

Elle doit être accusée de complicité criminelle dans le passé, mais cela n'exclue pas une condamnation énergique du clergé actuel qui, fidèle continuateur de l'œuvre des Goma et autres prélats de la Sainte Eglise, se gardent bien de s'élever contre les crimes que Franco continue de perpétrer impunément.

Il y a peut-être des choses, ou des hommes, qu'il n'est plus nécessaire de juger parce qu'ils sont devenus inoffensifs, mais ceux qui souffrent ont tout de même le droit de s'insurger contre ceux qui les oppriment ; en tout cas, l'une des premières conquêtes des travailleurs reste sans aucun doute, *l'instauration de la justice sociale*, et dans ce domaine il ne peut y avoir de place ni pour les dictatures, ni pour l'obscurantisme, ni pour les religions.

Joseph SORIANO

En finir avec une légende

(Suite de la page 1.)

Et la foule n'a pas le courage de crier au scandale contre cette mascarade d'une femme « vierge » fécondée non pas avec les spermatozoïdes de Joseph le Cocu mais sans doute avec ceux du « saint esprit » !

Vous lui demanderez de vous envoyer des cartes postales du « Paradis » quand vous le rencontrerez !

La « mise en condition » des croyants est supérieurement organisée :

Les crucifix à chaque carrefour de routes comme on peut les voir en Bretagne, en Normandie ou en Vendée et ailleurs..., le bluff de Lourdes avec le chantage de la guérison par la « mère du Christ » et les dizaines d'autres combinaisons mises au point par les metteurs en scène de l'Hollywood papiste.

Cette accumulation frauduleuse pour tenir les « croyants » en haleine depuis leur naissance jusqu'à leur mort est savamment entretenue par l'Eglise, car son échec (pourtant inévitable) signifierait rapidement la ruine des parasites qui tirent d'énormes profits de la crédulité et de la naïveté humaine. Lire « Les richesses de l'Eglise » par André Lorulot.

En plein XX^e^ siècle de l'ère dite chrétienne, on constate donc chez un certain nombre de ceux que nous coyons chaque jour (même s''il ne ront pas acte de religiosité) un état d'esprit qui laisse supposer une reconnaissance du fils d'un « dieu » nommé Jésus-Christ.

Ils en parlent avec la même aisance, la même routine que lorsque « tout le monde » dit : « Le soleil se lève ou se couche à telle heure. »

Cette contre vérité astronomique datant de l'époque lointaine où l'on croyait à l'immobilité et à la platitude de la Terre peut se comparer à l'habitude de croire encore à un Jésus-Christ ayant réellement existé.

Et pourtant, nul ne conteste la rotation de notre globe autour du soleil !

Mais la propagande de l'Eglise si bien orchestrée pendant dix-huit siècles, renforcée de nos jours par la radio et la télévision n'apparaîtrait pas toujours aux yeux des masses, surtout celles intellectuellement sous-développées ; ceci les portent à subir passivement leurs maux ou leur état de médiocrité sans le moindre esprit critique.

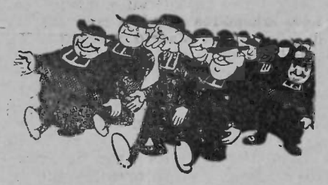
Comme l'écrivait G. Ory dans les « Cahiers du Cercle E. Renan » :

« Plus on avance dans la recherche des origines du chistianisme, plus on s'aperçoit qu'il repose sur une immense duperie. »

Combien d'hommes ou de femmes ont pris la peine, au cours des siècles, d'approfondir les textes bibliques et évangéliques pour tenter de leur découvrir une valeur historique ?

On peut cependant en retenir quatre groupes principaux :

1) Ceux qui, après avoir étudié et comparé chaque chapitre avec la logique, se sont laissés embourber par les multiples contradictions et les erreurs. Rebutés, découragés, soit par paresse intellectuelle ou manque de clairvoyance, ils ont abandonné les recherches. Ils ont laissé parvenir jusqu'à nos jours ces légendes sans être d'aucune utilité pour la désintoxication des cerveaux. En annexe à cette catégorie, on peut incorporer tous ceux qui, de nos jours ont simplement subi la lecture du catéchisme et la communion qui en découle, à peine adolescents mais ont abandonné par la suite toute pratique religieuse. Un grand nombre peut être récupérable si nous nous donnons la peine de leur expliquer les méfaits de la religion et surtout dans ses



applications dans le domaine social et politique. L'émancipation de tous les travailleurs en lutte contre l'exploitation capitaliste est intimement liée à cet effort.

2) Ceux ou celles qui ont étudié ces textes, n'y ont rien compris mais aveuglés par une foi sectaire et stupide, puisqu'ils sont incapables de l'expliquer, ont contribué à répandre les sottises bibliques et évangéliques. Ils représentent une grande partie des croyants, même ceux qu'on appelle sincères. Mais il faut surtout retenir les grenouilles de sacristie, les dames patronnesses, les bigottes et bigots en général qui gravitent dans l'ombre des chapelles et des évêchés Pour ceux-ci, la religion n'est qu'un vain prétexte pour mieux épancher leur refoulement et leur bile excédentaire !

Une partie de cette catégorie, pauvre « valetaille » du christianisme n'est que le domestique, le laquais zélé et borné de « l'humble curé de campagne » *(sic)* ou du « Monseigneur » recouvert de soie et de diamants. Ils sont difficilement récupérables, propagent parfois la bonté et la charité, pensant servir la « sainte Eglise » (?), mais plus souvent la haine, la médisance et la calomnie. Leur cas relève surtout de la psychiatrie moderne.

De plus, ils participent servilement, parce qu'ils en ont reçu l'ordre et sont incapables de l'interpréter, à l'action néfaste du capitalisme lorsque celui-ci s'appuie sur la religion — et c'est fréquent — afin de contrer le socialisme et le communisme.

3) Ceux qui ont étudié les textes se sont aperçus qu'ils étaient archifaux : mais habiles psychologues, ils ont vite compris que cet opium du peuple qu'est la religion était une arme très utile et redoutable pour ceux sachant s'en servir et surtout en profiter à bon compte.

Depuis longtemps et encore actuellement cette troisième catégorie représentée par la presque totalité du clergé, depuis le goupillonneur de village jusqu'au Pape, a parfaitement compris les énormes privilèges qu'elle pouvait retirer dans tous les domaines en injectant à haute dose le poison religieux dans le cerveau des « croyants ».

Mais la grande majorité de ceux-ci a l'esprit critique ankylosé depuis l'enfance. La tâche est facile ! Elle est rendue aisée par la mentalité « mouton de Panurge » et l'embourgeoisement qui ronge en partie les classes laborieuses de notre société.

Parce que « ça fait bien », parce que « mon patron va à la messe », parce que « il faut bien que ma fille fasse sa communion si elle veut se marier plus tard » — signalons au passage que les mariages civils sont en augmentation actuellement —, parce que « que diraient les voisins », parce que « il faut bien faire plaisir à la grand'mère ou à la vieille tante » (et si l'héritage nous échappait !), parce que « je suis épicier, coiffeur ou petit patron et cela fera beau coup « mieux » ? si on me voit à la messe dimanche prochain », etc.

Voilà les arguments lamentables, parfois odieux, qui poussent les « bonnes » ouailles dans les églises !

Où est l'honnêteté religieuse dans tout cela ? Quelle hypocrisie, quelle foire aux tartufes !

Les «monseigneurs» le savent parfaitement, mais ils s'en moquent comme de leur première soutane. Cette clientèle qui ouvre plus ou moins largement son porte-monnaie à chaque quête, qui va voter tête baissée pour les béni oui-oui M.R.P. ou gaullistes représente une mine d'or inépuisable pour les charlatans de sacristie.

Il faut voir et entendre ces « bons pères » (?), l'œil mouillé, la voix enrouée par l'hypocrisie, commenter l'Ecriture « sainte » (?) en en expliquant le strict minimum, tout juste ce qu'il faut pour faire vibrer la « corde sensible » des « âmes chrétiennes » ! Un petit coup d'orgue ou d'harmonium par-dessus le marché pour corser le menu, quelques guignolades en costume de dentelle, quelques verres d'un excellent vin blanc pour faire glisser la pilule, l'ambiance propice des hautes voutes de la nef et le tour est joué !

Passez la monnaie, mais les billets de préférence ! Ils vous assureront des fauteuils d'orchestre au « paradis ».

Mais dans tout cet insipide verbiage ecclésiastique, aucune allusion aux colossales erreurs évangéliques et aux horreurs de dix-huit siècles de christianisme ! Le prêtre dit : « amène » et le client ne peut répondre qu'*amen !*

Parfaits comédiens, il faut encore les voir s'attendrir sur la naissance du « divin enfant » conçu par le « saint esprit » (!), agiter leur mouchoir pour la « crucifixion » et s'extasier sur le « miracle de la résurrection » !

Cette troisième catégorie, celle du clergé, qu'il faut assimiler aux tireuses de cartes et autres bateleurs de foire, est la plus dangereuse par ses méfaits dans tous les rouages de notre société.

Ne nous laissons pas éblouir par le miroir aux alouettes d'une tentative de modernisme de la part de l'Eglise quand elle ne peut faire autrement ! Elle ne se modernise pas dans les pays où elle règne comme en Espagne, au Portugal ou en Irlande.

Ne tombons pas dans le piège habilement camouflé par quelques discours ou encycliques à tendance pacifiste, tapageurs et opportunistes, par les quelques œuvres de charité ou hospitalières gérées par une minorité d'exploités (qu'il faut souvent plaindre) ou de mystiques servant à masquer les activités réactionnaires politico-cléricales de la majorité !

4) Enfin, restent les esprits libres, les femmes et les hommes honnêtes, équilibrés, qui ont toujours existé depuis qu'une partie de l'humanité exploite l'autre à l'aide de dogmes ridicules en France et ailleurs. Ce sont les penseurs libres, militants ou non, mais unis par un même idéal de justice.

Cette grande famille ne cesse de s'agrandir à la lumière vivifiante de la science ; elle groupe tous les milieux sociaux depuis le manœuvre, l'ouvrier agricole, l'ouvrier, l'employée ou la ménagère jusqu'aux plus grands savant ou philosophes comme l'était Joliot Curie ou de nos jours Bertrand Russel pour ne citer que quelques exemples. Tous, du plus humble au plus célèbre, ont eu le courage, l'intelligence et le mérite de se « décrasser le cerveau » au lieu de suivre le pitoyable troupeau de ceux qui se disent orgueilleusement « bien pensants ».

Nous ne l'avons pas suivi ce « troupeau » pour plaire aux « convenances » de notre société embourgeoisée. pour le conformisme, la facilité ou l'intérêt.

Nous avons rejeté, preuves en main, après étude et analyse, les fables grossières, l'escroquerie morale et financière, le mercantilisme des camelots avec ou sans soutane.

Chaque jour nouveau, chaque nouvelle découverte scientifique démontrent que nous avons raison, que nous devons continuer le combat anticlérical et antidogmatique pour assurer la continuité de *toutes les libertés* malgré les *apparences* de la libéralité de l'Eglise actuelle.

C'est pour cela que nous devons, à chaque occasion, discuter pacifiquement avec les « croyants » (les moins bornés, qui ne se dérobent pas devant la controverse..., on en rencontre parfois !) pour leur expliquer notre point de vue rationaliste avec les preuves irréfutables dont nous disposons.

Nous avons un rôle important à jouer pour dénoncer l''imposture des dogmes, pour détacher les masses aveuglées de leurs « directeurs de conscience ».

Ceux qui prétendent combattre le cléricalisme, les exploiteurs de la crédulité sans couper le mal à la racine font fausse route ! André Lorulot a travaillé toute sa vie, jusqu'à son dernier souffle pour cette noble tâche ! Chacun de nous doit être son continuateur suivant ses capacités.

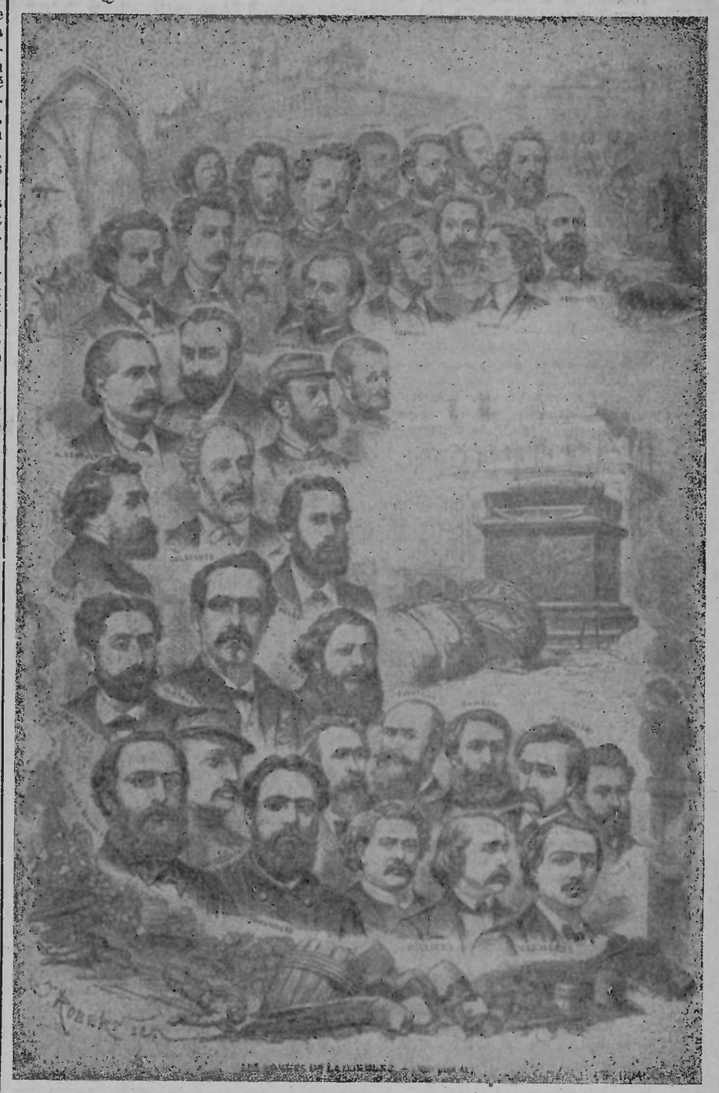
ROBERT B.

Catholicisme au Portugal

Après trente-deux ans de dictature du très catholique Salazar, le Portugal est le pays où le niveau de vie en Europe est le plus bas. Où il y a le plus fort pourcentage d'illettrés (40 %). Où il y a le plus fort pourcentage de catholiques pratiquants (plus qu'en Espagne !) de tous les pays victimes de cette religion.

Nous n'insisterons pas pour démontrer les relations entre ce dernier point et les deux qui précèdent ! Le voilà, le modernisme de l'Eglise dans les nations où elle règne !

(Extrait du « Courrier de l'Unesco »)



La participation des libertaires à la Commune de Paris

ABRI ATOMIQUE...

Dans son exposé au meeting du premier mai, notre ami Raymond Fauchois a fait allusion aux abris anti-atomiques que « nos princes » se font construire un peu partout.

Déjà le 18 septembre dernier l'hebdomadaire *Minute* signalait que, « *dans le plus grand secret de Gaulle vient de décider la construction d'un P. C. présidentiel atomique* ». Et l'hebdomadaire signalait que cet « Elysée » blindé, spécialement équipé contre les attaques nucléaires », se trouve au Château de Pignerolles, à 4 kilomètres d'Angers...

Pendant la guerre, l'armée hitlérienne avait déjà entrepris d'énormes travaux souterrains dans ce château pour y installer le commandement de la Kreigsmarine.

Des travaux continuent à l'intérieur du parc et du Château. Abris atomiques ? Le secret est bien gardé. Mais depuis septembre Pignerolles est devenu terrain militaire et les galonnés du 6^e^ génie interdissent tout accès aux civils. A vous de conclure...

NE NESS, *l'Incorruptible*

Les campings libertaires

Le camping, en général, est non seulement un loisir sain et bon marché, mais encore une heureuse expérience d'égalisation provisoire des conditions sociales.

Le camping libertaire se propose de dépasser ce stade, et de rassembler sur le même terrain, à conditions égales, des hommes d'esprit libertaire venus de toutes régions et de tous pays en vue d'un rapprochement fraternel et d'un joyeux séjour pour les enfants, les adultes et les anciens.

Il s'agit de créer une véritable communauté vagabonde ouverte aux échanges culturels, aux liaisons actives entre militants qui souffraient de ne se point connaître pour parfaire leurs activités.

Il s'agit encore une école champêtre et libre ou les adolescents, au contact des anciens, mûriront leurs jeunes expériences et fortifieront leur volonté de combat.

Les enfants apprendront à jouer à des jeux pacifistes sous le regard attentif et bienveillant de la communauté.

Il s'agit surtout de réaliser une communauté basée sur l'autogestion directe de tous les campeurs et qui soit un avant goût des communes libres qui verront un jour nos enfants se réjouir au souvenir des premiers relais libertaires.

Les familles trouveront dans ces campings un moyen peu couteux, bon marché, de passer des vacances sans se priver de leurs enfants, tout en habituant ces derniers à aimer la nature et à en jouir aimablement.

Excursions, ballades, jeux divers seront agencés par les jeunes élaborant en conseil les manifestations de leur âge.

Nous invitons tous les camarades du monde à venir fréquenter, enrichir de leur présence, les campings libertaires de France.

Les camarades du sud-est ouvriront un camping dans le Queyras dans les Hautes-Alpes. Pour tous renseignements s'adresser à René Bianco, 13 rue de l'Académie, Marseille.

Des camarades de diverses régions ouvriront un camping près de Chateau-Thierry dans l'Aisne. On y trouvera toutes facilités sur place : s'adresser à René Villard, 17, Jouffroy d'Alban, Lyon et à Michaud à Spéracèdes (A. M.)

Demandez tous renseignements et conseils : les initiateurs son là pour vous orienter.

Aux jeunes qui n'ont pas de matériel, nous conseillons de se grouper par deux ou trois pour acheter une canadienne à trois places, matelas pneumatique, réchaud pour cuisine. Plus tard, l'an prochain, le camping de Chateau-Thierry réalisera sans doute une cantine collective comme celle que possède déjà le camping du Sud-est.

Nous savons que les camarades du sud-ouest ont l'avantage d'avoir à leur disposition en Dordogne une propriété accueillante ou ils ne manqueront sans doute pas de réaliser un camping libertaire.

A tous les jeunes, à tous les adultes, à tous les vieux, nous disons : nous devons construire dans la joie et la fraternité les relais libertaires qui seront autant d'étapes vers la libération définitive.

Un vieux campeur

Pour notre

P R O P A G A N D E

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
Dé la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e^)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Un forum d'Affirmation Anarchiste

organisé par la A. O. A.
se tiendra les 10 et 11 octobre 1965
à Nantes (Loire-Atlantique)

Ce Forum rassemblera les anarchistes fédéralistes, les anarchistes individualistes et les anarcho-syndicalistes d'expression française qui étudieront ensemble la mise sur pied d'un important mouvement anarchiste d'expression française.

Ordre du jour prévu :

1) Definition et affirmation de l'Anarchisme sur les bases definies par l'A.O.A.

2) Etude des moyens de coordination et d'action.

3) Décisions communes.

Les camarades qui désirent participer à ce forum, doivent en faire la demande par lettre aux camarades suivants :

Y. M. Biget, rue des Garennes, Vertou (Loire-Atlantique), ou R. Beaulaton, 33, rue du Canal, Saint-Denis (Seine), ou pour la Belgique : Guy Badot, Poste Restante, Grand' Poste, Bruxelles (1).

Les demandes doivent parvenir avant le 1^er^ Septembre 1965. Une invitation sera adressée aux camarades courant septembre, ceci dans le but d'éviter l'intrusion d'éléments indésirables.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CAMPING INTERNATIONAL

Les jeunes libertaires

Août 1965 à Aiguilles-en-Queyras (Hautes-Alpes)

C'est dans la vallée du QUEYRAS, une des plus élevée et des plus pittoresques des Alpes françaises, arrosée par le Guil, beau torrent riche en truites, près du coquet petit village d'Aiguilles (300 habitants), situé dans un reposant décor alpestre, construit à flanc de montagne face à la forêt où la vue s'étend à l'Ouest jusqu'aux arêtes lointenes de la Dent du Ratier, que se tiendra cette année le Camping International.

Bien que l'altitude soit assez élevée (1.500 mètres), le Queyras ne connait ni brumes, ni brouillards, et toute la région connait de par sa situation privilégiée un climat qui ressemble beaucoup au climat méditerranéen.

Le site est historique, puisqu'il y a quelques siècles les troupes d'Annibal empruntèrent la vallée du Queyras avec leurs éléphants pour envahir l'Italie. Du reste, le camping se situe à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau du col de la Traversette où Annibal réunit ses soldats pour les haranguer en leur montrant la plaine turinaise qui s'étendait à leurs pieds.

Les campeurs qui pourront se rendre très facilement à Abries ou à Aiguilles (le camp étant situé à peu près à mi-chemin sur la portion de route qui relie les deux communes distantes de 5 kms) auront à leur disposition :

A AIGUILLES : Baignade. Tennis. Musée folklorique. Salon de lecture.

A ABRIES : Départ de promenades vers l'Italie. Pêche dans les lacs d'altitude du Marlif (2.580 m).

De nombreuses promenades en sous-bois, des balades à pied ou en voiture, la pêche, tous les plaisirs de la haute montagne seront réunis dans ce site enchanteur.

Comme toutes les années, un économat sera organisé, où les principales denrées pourront être achetées aux plus bas prix et la deuxième semaine sera plus particulièrement consacrée à des échanges de vues sur des problèmes variés qui intéressent tous les militants et tous les sympathisants anarchistes.

VOIX D'ACCES : *Par le train* : Gare de Montdauphin (par Paris-Briançon) avec correspondance par cars vers Abries.

Par la route : Nationale 202 (route des Grandes Alpes) jusqu'à l'Esteyère, puis nationale 547 sur 10 kms.

Les camarades venant d'Italie peuvent très facilement rejoindre le camp via Turin-Briançon, ou encore via Savonna-Cuneo — Col de Larghe — et Guillestre.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e^)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX^e^.

Les assemblées générales de la 2^e^ U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

DEUXIEME UNION REGIONALE

La Fédération des métaux de la région parisienne tient une permanence tous les vendredis de 18 h. 30 à 20 h. 30 dans le même local.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8^e^ U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (I^er^ arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nimes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

B.D.I.C

ANTENA

YA ESCAMPA...

MADRID.—Al grito de «Yankee, go home», varios centenares de estudiantes madrileños manifestaron ante el consulado dominicano su desaprobación de la intervención armada de los Estados Unidos en Santo Domingo. Los manifestantes venían de la embajada norteamericana, delante de la cual habían sido dispersados por importantes fuerzas de la policía. Otros gritos dignos de atención: «Torrejón, español», «Rota, español» (se trata de dos bases estadounidenses en España).

HINCHAZON, NO GRANDEZA

MADRID.—La población de la capital española, que crece a un ritmo anual de 96.000 habitantes, llegó el 31 de enero pasado a 2.566.530 habitantes. De acuerdo a los cálculos hechos por las oficinas estadísticas de España, si se mantiene la tendencia actual para el año 1969 habrá alcanzado los tres millones de habitantes.

A LA CAZA DE POETAS

MOSCU.—El premio «Lenin» ha sido otorgado al poeta español Rafael Alberti, al japonés Kaoru Ota y al británico Goron Schaffer, por su lucha por «la independencia de su país y la paz», anunció la agencia Tass.

¿POR EL EVANGELIO, O PARA ROGELIO?

CORDOBA.—Tres alumnas de un colegio de religiosas de la Sierra de Córdoba, desaparecieron del mismo y fueron halladas en Alcolea, a doce kilómetros de Madrid, donde habían llegado a pie, después de varios días.

Las niñas, una de las cuales es nieta del ex ministro Alberto Martín Artajo, dijeron que se disponían a «Evangelizar Madrid» y para ello pensaron ir andando hasta la capital de España.

LA CONLLEVANCIA

CADIZ.—Un buque frigorífico de 2.200 toneladas de desplazamiento, ha sido botado en los astilleros de Matagorda. El barco ha sido construido por encargo de «Trans-Import» y es parte de la treintena de navíos que se construyen en España con destino a Cuba.

AL OBISPO AUXILIAR LO AUXILIAN

MADRID.—Un cura —cuyo nombre la autoridad calla— atacó, el 2 de junio, al obispo auxiliar doctor Morte en las oficinas de la Curia Eclesiástica. El agresor esgrimía un puñal, alcanzando con la punta al jesuita Piulachs que, con otros servidores de la casa, auxilió al agredido. Desarmado y detenido, el sacerdote atacante acusó al obispo de haberlo hecho recluir durante largo tiempo acusándole de loco.

NUEVA MODALIDAD TURISTICA

ROMA.—314 estudiantes de un liceo romano que habían ido a España para Pascua de Resurrección, fueron abandonados por su agente turístico, dejándolos sin una peseta en el bolsillo y sin medio alguno para volver a casa. Los padres, advertidos por el Consulado italiano en Barcelona, tuvieron que mandar a España una serie de autobuses para traerlos de regreso. Apenas pasaron la frontera franco-italiana, invadieron los «buffets» para calmar el hambre.

LA TRAGEDIA AEREA DE TENERIFE

SANTA CRUZ DE TENERIFE.—El avión de pasajeros de la Aerolínea Iberia que se estrelló aquí al aterrizar, costó la vida de 31 personas, incluyendo 16 extranjeros.

Se informó también que 17 personas sobrevivieron al accidente.

Las víctimas extranjeras fueron seis británicos, cinco suizos, dos italianos, dos alemanes y un francés.

Entre los supervivientes hay tres británicos, un francés y un holandés. El avión, un super-constellation cuatrimotor de la Aerolínea Iberia, se estrelló en la pista de Los Rodeos cuando llegaba de Madrid con 40 pasajeros y 8 tripulantes.

La gente recuerda el accidente del avión turístico Málaga-Tánger en el que perecieron 60 personas, 54 de ellas extranjeras.

¿No habría que revisar esos aparatos de la compañía «Iberia»?

¿O es que siempre han de pagar los tiestos rotos los jóvenes anarquistas?

SIN ENTENDER

SIGO sin entender. Tengo la impresión de no haber entendido nunca nada. El asunto este no es de ahora, empezó en 1936. Antes de esta fecha creo que yo lo comprendía todo bastante bien. Había una organización, la CNT, y otra, la UGT. De frente teníamos un gobierno al cual la primera quería derribar y la segunda modificar, porque cada una creía, según dos concepciones diferentes pero lineales, cumplir de este modo los intereses de los trabajadores. Para mí no había complicaciones. Los sindicatos funcionaban. La carburación era casi perfecta. Los acuerdos y las huelgas los cumplíamos escrupulosamente, dábamos y recibíamos palos y la calle Entenza estaba allí, a dos pasos. Todo estaba previsto y todo lo dábamos por bueno y bien empleado. No teníamos que hacer examen de conciencia porque ésta estaba tranquila. Después de julio 1936 empezó a parecerme que yo ya no iba a la hora.

Un día me dijeron: Antonio, hemos entrado en el gobierno.

Pregunté: ¿Para qué? Me contestaron que no me apurara y que todo iba bien.

En el campamento, en Aragón, me dijeron:

—¡Hombre!, explícanos algo del lío ese del gobierno. Dije: Todo va bien, no os apuréis.

Evité el linchamiento, porque hacía poco que había salido del hospital.

Al cabo de pocos días me hicieron bajar a Sariñena para que, con otros delegados del frente, me entrevistara con los delegados del gobierno para hablar de la militarización. Naturalmente a cambio de armamento.

Resulta que entre los antifachas aquellos había rusos. En cuatro idiomas diferentes les dije: Bien amigos, ¿qué garantías nos dáis?

Me miraron como se mira a un imbécil, pero no logré entender la respuesta del cemento aquel. Como los demás, acepté. Como un bueno. ¿Qué remedio?

Pero al regreso al campamento, cuando expliqué el asunto aquel, estuve en tris de quedarme solo contra los fachas declarados. Y las centurias volvieron sobre sus pasos cuando les dije que la militarización no era nada para mí y que todo quedaba como antes. —Tenemos que aceptarla proforma —dije—. —O así, o nada de armamento.

Así lo hice. Pero a las claras se vio que no había entendido nada en absoluto, cuando quise hacer valer los derechos de las centurias ante mis improvisados jefes militares. Después de dos días y una noche de discusión en la jefatura superior de policía de Barcelona, me pasaron a la Modelo. Intervinieron las patrullas de control de Sans y volví al frente.

Más tarde no entendí el porqué de 1.600 kilómetros de viaje con toda la división, hasta Madrid y regreso. Y, públicamente, dije que aquello era una mamarrachada y un disparate. Fuí llevado a presencia de un comisario de cuerpo de ejército, italiano y chino de profesión, el cual me dijo:

—Tú no entiendes nada de estrategia. Lástima de galones. Lo que tú has hecho es contrarrevolucionario.

Tampoco esta vez no había yo entendido nada.

A Teruel, después del desastre ocurrido a dos de nuestras brigadas por traición de los tanques de Lister, llegó mi turno. Y debido a enfermedad del jefe de mi brigada tuve que apechugar con todo. Como sea, logramos entrar en la ciudad, pero se ve que me extralimité, ya que, con la ayuda de los grupos de Ramiro, Batista y Continente, pusimos fuego al Seminario.

En breve. Protesta del comisario del cuerpo de ejército debido también a mi juicio sobre Lister. Y por la noche, una patrulla de doce hombres vino a buscarme. Escabullí el bulto.

—Es cierto que mi inteligencia no es muy feroz —dije al teniente ayudante—; pero todo esto es sánscrito para mí. Mal si ganamos, mal si perdemos. No entiendo.

Me tomó el pulso el teniente.

—No tienes fiebre —dijo.

El 3 de mayo pasó lo mismo. —Vamos a bajar a Barcelona —dije cuando estuve al mando de la división—. Dadme camiones.

—Tú no estás bien de la cabeza —me respondieron.

—Si no bajamos hoy los chinos nos van a freír vivos. Ahora o nunca.

—Calla hombre, tú no entiendes de estas cosas. Y volví al frente sin entender.

1939. Valencia, Gandía, Alicante. Barcos para todos. Y miedo, desbarajuste, desaliento. Sobre todo retirada. Es sólo una palabra, para quien no haya hecho una retirada. Y nosotros veníamos retirando desde Teruel. De loma en loma, de parapeto en parapeto, de derrota en derrota. Detrás de nosotros, fachas y un reguero de muertos.

—Oye, Antonio —me dijeron en el puerto de Alicante—, barcos no hay. La comisión internacional podría poner uno o dos a nuestra disposición si lográmos presentarnos como gente disciplinada. ¿Quieres organizar?

Organicé. Con la ayuda de los oficiales del batallón y de la división.

¡Nada que hacer! ¿Qué podíamos hacer? Detrás mío una hilera interminable de hombres. Del Centro, de Levante, del Sur.

—¿Pero estos barcos? —dije en francés y en español al argentino y al francés de la comisión.

—Hay que tener paciencia. Tiene usted que entender que se necesita tiempo.

—Mirad —les dije— que ahora van a entrar en el puerto los barcos de Franco. ¡Hay que ir más de prisa! Se encogieron de hombros.

Los barcos entraron y la comisión se volatilizó.

Y yo que seguía sin entender nada.

Después los años oscuros, tristes como la muerte. Todo el vía crucis. Alicante, Toledo, Aranjuez, Miranda de Ebro, Lérida, Madrid.

1944. Los comités pasan como meteoros. Y se deshacen en el campo de la Bota, en la Modelo. Y en jefatura de policía de Barcelona, donde nos esperaban interrogatorios sin fin, llevados a cabo por el triste trío: Quintela, Urreta y Polo. Pero había que tener en pie la Organización. Pleno de San Andrés, y otra vez jefatura y Modelo.

—Oye —dije a un compañero—. No entiendo.

—Hombre, es fácil.

—Pero la escisión. ¿Precisamente ahora?

—Tú no entiendes. Los Aliados han ganado la guerra y hay que prepararse a...

Nada de nada. Mi cerebro rehusaba entender. A nada ni a nadie.

Hoy como ayer. 1965. Primero de Mayo. Sol y azul. Encuentro los compañeros en la plaza, con los vestidos de fiesta mayor.

—Compañeros, ¿qué os parece? Vosotros véis cómo va éste nuestro anarquismo. Podríamos hacer algo. Ya sé que la palabra organización os choca. Pero anarquismo es también organización...

—¡Claro!...

Dos me miran con ojos escandalizados. Hay algo que no va en aquellas miradas. Recelo, desconfianza.

—Vamos a ver. Vosotros conocéis la situación. Hablo del anarquismo internacional. Podríamos hacer algo nosotros. Ayudar más eficazmente a nuestros hermanos...

—Ya lo hacemos, nuestra prensa ya lo hace. No pasa una semana que no demos una conferencia.

—No basta. Es sólo con una organización que la ayuda será más eficaz. Pero vosotros tenéis miedo a la organización. En nuestro medio se puede ser libre aun siendo organizados. El mundo de hoy lo impone, es la nueva economía. Es una situación cada día más nueva...

—Tú hablas de anarco-sindicalismo. Y eso para nosotros no es anarquismo. Pero no entiendes...

—De este paso transformaremos este anarquismo en un «hobby». Anarquistas para darnos tono.

Repite el compañero que yo no entiendo. Sigo sin entender, y mi cerebro no alcanza.

—Hay que fundir en una las dos sindicales —me ha dicho un compañero de otra latitud—. Ahora la CNT sola, ¿qué puede hacer?

—Lo que siempre ha hecho. Alianza es una cosa y fundir en una las dos sindicales es otra. Si fundimos hay que hacer política, hay que apoyar un gobierno, hay que entrar en él. Y entonces, nosotros, ¿qué pintamos? Nos estamos haciendo espantar por el exilio. Que yo sepa el pueblo español no ha cambiado de carácter. ¿Tanto nos cuesta aguantar un poco más? La prueba ya la hicimos y, ya ves, nos encontramos como el gallo de Morón.

—Hombre, tú como otros compañeros, vives en la luna. Hoy hay que ser práctico. Sólo cuenta una central sindical única. Sólo así podremos salvarnos.

Siento que mi crenitismo aumenta y le miro.

—Compañero —le he dicho—, central sindical única ya hay una en España, en Cuba, en Rusia. Otras centrales las hay en todos los países y el obrero continúa a no tener voz en capítulo. Todas estas centrales colaboran con el gobierno y nosotros...

Me ha cortado la palabra con un gran gesto de la mano.

—Hombre, parece mentira. ¿Es posible que no entiendas?

No me ha hablado de mi edad por un poco de vergüenza, pero ha quedado claro que yo no entiendo.

Es por esto que yo ahora ruego a algún compañero de buena voluntad para que me explique todo esto. Y sobre todo que me diga si todo ha sido inútil. Si hay que dejar de batirse y si, finalmente, vamos a la liquidación de la C.N.T.

Si hay que dejar en utopía el anarquismo. Se buscan fósiles.

Porque ahora, más que nunca, no entiendo absolutamente nada.

ANTONIO PEREIRA

Actualidad portuguesa

SECUELA DE UN ASESINATO

CARACAS.—La Cámara de Diputados aprobó por unanimidad un cuerpo de proposiciones presentadas por el diputado César Rondón Lovera condenando las dictaduras de Antonio Oliveira Salazar en Portugal y de Francisco Franco en España, y a la vez solicitando de la opinión pública nacional e internacional la condenatoria para los crímenes de ambos sujetos.

El diputado Rondón Lovera realizó una exposición en la cual acusó a las dictaduras de España y Portugal como co-responsables en el asesinato del líder de la oposición portuguesa general Humberto Delgado. Pidió que la Cámara se dirigiese a la Comisión de los Derechos Humanos de las Naciones Unidas y a la Asociación Internacional de Juristas denunciando una vez más a esos regímenes dictoriales que constituyen una afrenta para el género humano.

Las proposiciones formuladas por el diputado Rondón Lovera recibieron el respaldo unánime de la Cámara.

TAMBIEN EN PORTUGAL

OPORTO.—Un grupo de 27 miembros de la oposición al gobierno del primer ministro Oliveira Salazar instaron aquí al cónsul español a pedir a su gobierno una investigación a fondo sobre la muerte del general Humberto Delgado.

Su cadáver y el de su secretaria brasileña fueron hallados el 24 de abril en Villanueva del Fresno, en España, cerca de la frontera con Portugal.

En una carta al cónsul los demócratas de Oporto dijeron que todo los conduce a creer que Delgado fue «asesinado por la mano de perversos enemigos».

Pidieron al cónsul que inste a su gobierno a «proseguir hasta el fin, sin condiciones ni limitaciones, una investigación completa de ese horrible asesinato, que no sólo ultraja todas las reglas humanitarias, sino que pide una justicia tan implacable como el odio que inspiró a los asesinos».

La carta está firmada por destacados profesionales y otras personalidades de Oporto.

CUANDO SALAZAR NO TRATA CON DEBILES

LONDRES.—El canciller portugués, Dr. Franco Nogueira, deploró la actitud sobre la política africana de su gobierno adoptada por «la mayoría de los aliados de Portugal».

En una declaración escrita, el doctor Franco protestó, en efecto, contra la ayuda activa que dichos países «facilitan» a los enemigos de Portugal, con «total menosprecio de la solidaridad que debería existir entre aliados».

El canciller subrayó que sería erróneo suponer que la amistad de Portugal por estos países «era un hecho forzosamente eterno» y que Portugal «seguirá siempre aceptando bofetadas con la sonrisa.»

CINISMO

LISBOA.—El ministro de Relaciones Exteriores portugués declaró al corresponsal de la AFP:

1.—Que el gobierno portugués ignora todo cuanto concierne a las circunstancias y a las razones del asesinato del general Humberto Delgado.

2.—Que este asunto es íntegramente de la competencia de las autoridades españolas.

3.—Que si se procede a una investigación internacional el gobierno portugués está dispuesto a aceptarla.

PARECERES

Nuestro único gran problema

EL decidirme a escribir estas cuartillas no me guía el propósito de repetir lo manifestado en diversas ocasiones: «Que la celebración de comicios sólo ocasiona gastos para almacenar acuerdos.»

Mi objeto primordial es preguntar a los compañeros en general si veinticinco años de experiencias no son más que suficientes para comprender que los engranajes de organización no han respondido, por lo complicados, a nuestros deseos e inquietudes, que no pueden ser otros, como exiliados, que atender a las obligatorias necesidades de la lucha en el interior. Lástima de tiempo perdido, que jamás será recuperado.

Se pretendió mantener las tres ramas que, al desgarrarse el árbol libertario han dejado a éste exhausto. No se ha tenido en cuenta la enorme carga que supone para los «sostenedores» el atender dos o más presupuestos, cuando habría sido razonable dedicar todas las energías a actividades y aportaciones a un solo destino efectivo. No es revolucionaria acción mantener en el exilio unos tinglados costosos, con lujo de congresos y plenos al fin y al cabo para ir a parar en la adoración de una A.S.E. o de una A.S.O. más simbólicas que eficaces.

Es muy tarde para criticar modalidades de organización conducentes a una pérdida de energías de durante un cuarto de siglo. Lo hecho hecho está y todos somos responsables de ello. Pero nunca es tarde para rectificar y salvar lo salvable. Nuestra tan cantada «responsabilidad militante» obliga a no prolongar el exilio por tiempo indefinido. Se impone una vigorosa reacción, y lejos de reconocernos impotentes hay que ahincar en un supremo esfuerzo para dar la batalla definitiva con moral de ganarla. Sin demagogias, personalismos, ni revolucionarismos de opereta, todo es posible poniéndonos de acuerdo, previa convocación de un congreso en el que estemos representados todos. Allí, sin afán de predominio, con ganas de obra común, analizaríamos sentimientos, inquietudes con vistas a superar nuestra dramática situación. No se trata aquí de «un congreso más», sino del último del exilio. Temario por mí previsto: 1.º Modalidades para erigir un frente único libertario. 2.º Dedicar las aportaciones exclusivamente a la lucha en el interior. Esto y el compromiso formal de todos para terminar los pequeños y enojosos problemas, sin lo cual no hay lucha seria posible. Antagonismos de grupo y cuestiones personales deberían ser eliminados para enfocarnos todos al gran problema que yo califico de único: Recobrar la libertad de España, cabeza de puente para extirpar el fascismo establecido en la Península y facilitar, para un próximo más allá, el advenimiento del comunismo libertario.

¿Qué otra conducta puede ser la de un libertario?

MANUEL HERNANDEZ

Dreux (E.-et-L.).

EN TORNO AL ASESINATO DE HUMBERTO DELGADO

Cómo se informa en España

Badajoz, 20 mayo (Cifra).

Aunque la autoridad judicial que interviene en el sumario abierto con motivo del descubrimiento, el día 25 de abril último, del cadáver de Humberto Delgado, mantiene la natural reserva sobre la investigación en cúrso, se ha sabido que el juez instructor ha sometido a interrogatorio al recepcionista del hotel «Simancas» de esta capital, y ha declarado su procedimiento.

Parece ser que el encargado de la recepción del hotel dejó de rellenar las fichas de algunos extranjeros que se alojaron el día 12 de febrero, fecha en que se registró la llegada de un huésped que viajaba con pasaporte argelino, expedido a nombre de Lorenzo Ibáñez. Este y la señorita brasileña Aranjariz Canto Campos Moreira, secretaria suya, llegaron al hotel en la mañana del 12 y ocuparon las habitaciones 318 y 104, respectivamente. A partir del mediodía del 13, no se presentaron en el establecimiento en el que dejaron sus equipajes. Denunciada por el director del hotel la ausencia sin el abono de la cuenta de ambos, se inició a tramitación de un sumario por el Juzgado de Instrucción número 1 contra Lorenzo Ibáñez. También se ha sabido que posteriores gestiones permitieron comprobar que los viajeros desaparecidos llegaron a Ceuta procedentes de Tetuán el 11 de febrero, dirigiéndose aquel mismo día a Algeciras. Desde esta población marcharon a Sevilla, donde llegaron sobre las siete y media de la tarde, alojándose en el hotel «América Palace». A primera hora de la mañana del día 12 salieron por ferrocarril hacia Badajoz donde, como se ha dicho, se alojaron en el hotel «Simancas». En la misma tarde del día de su llegada, Humberto Delgado y su secretaria, marcharon a la estación del ferrocarril, a la que volvieron a la mañana del día siguiente utilizando para este desplazamiento un taxi que tomaron desde el edificio de Correos y Telégrafos. Durante el trayecto los viajeros preguntaron al taxista si aquella misma tarde podría llevarlos a Olivenza, conviniendo en realizar el viaje, que no llegó a efectuarse porque a partir del momento en que abandonaron el vehículo, en la estación, se desconoce totalmente el paradero y actividades de Humberto Delgado y de su secretaria.

EL CRIMEN

Está también comprobado que durante los días 12 y 13 de febrero, coincidiendo con la estancia de Humberto Delgado en Badajoz, bajo el nombre supuesto de Lorenzo Ibáñez, se registró una afluencia desusada de extranjeros en la capital pacense. Se ha establecido asimismo, mediante testimonio de varias personas, que el día 13 de febrero permanecieron semiocultos entre la maleza y el pequeño bosque de eucaliptus que existe cerca de la frontera portuguesa, en el término de Villanueva del Fresno, en que fueron hallados los cadáveres, dos automóviles cuyas características son conocidas, de los que se cree sirvieron para el transporte de los asesinos y de sus víctimas hasta el lugar en que éstas fueron enterradas.

Las investigaciones judiciales y policiales prosiguen activamente.

MITIN EN NIMES

El día 13 de junio se celebrará un gran mitin en la «Salle des Combattants», a las diez en punto de la mañana.

Oradores: Antoine Faecs, secretario confederal F. O.; Federica Montseny, por la C.N.T.; Pascual Tomás, por la U.G.T., y Ives Fontalver, secretario departamental, que presidirá.

Trabajadores, acudid numerosos a escuchar la voz del sindicalismo español.

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

ser esta interpretación cuando, tanto en español como en francés, hemos visto ediciones de «El Infierno», separadas del resto de «La Divina Comedia».

Con el tiempo hemos podido conocer pormenores en torno a «Dante vivo» según la expresión de Giovani Papini. Hemos sabido que nacido en Florencia en el año 1265, hace nada menos que setecientos años, por haberse enfrentado a la tiranía del Papa; por haber reivindicado el derecho a la libertad, tuvo que exilarse, falleciendo en Ravena en el año 1321.

Aun y con todo el haber vivido en pleno período medioeval, por su erudición, por sus vastos conocimientos, por sus apreciaciones humanistas, puede decirse que fue un precursor de la potente convulsión renovadora del Renacimiento, entre cuyos paladines destacaron en Italia Petrarca y Bocaccio, quienes asimilaron buena parte de los conocimientos y de las apreciaciones morales del Dante Alighieri

El mundo intelectual celebra este año el séptimo centenario del nacimiento del Dante. Las características sociales del mundo en que se desenvolvió eran tan distintas de las nuestras; los datos biográficos, al ser de una época tan lejana es de comprender que tomen borroso contorno. De ahí que no hayan faltado quienes, movidos de un espíritu reaccionario, hayan buscado falsear la personalidad moral del autor de «La Vida Nueva» y de «La Divina Comedia», descartando el factor primordial de que al hombre se le conoce por sus obras.

Y como obra de resonancia en el Dante fue su reivindicación de la libertad. Con cariño le han recordado los compañeros italianos en las páginas de *Volontà* y de *Umanità Nova*, a cuya recordación van unidas también estas líneas.

FONTAURA

PARADERO

Bernardo Pinar. Si algún compañero sabe su paradero lo comunique a su primo Antonio Zamora, 32, Route de Rive-de-Gier, Givors (Rhône).

ADMINISTRATIVAS

Eugenio Jusen, Marsella (B.-du-R.). Recibido 20-5-65 giro 12 F. «Umbral» hasta 31-12-65. En el talón dices «C. S.» año 1965. Si no tienes otro giro anterior de «C. S.» debes todo lo que va de año.

— Minguillon, Laroque-d'Aros, Lot. Recibido giro 59 F. Para el detalle que das faltan 2 F.

— E. Callero, Evreux (Eure). Recibido tus giros. De acuerdo.

— J. Redondo, Calgary-Alta (Canadá). Recibida la tuya y cheque 12,50 rólares canadienses. Tan pronto lo endosen daré situación.

— Recibida carta vía aèrea sin remitente, matasellos Liège (Bélgica). Conteniendo un papel en blanco en su interior y nada más. La dirección va dirigida a «Terra Lliure». Esperamos aclaraciones.

— Sermián Antonio, Vinça (P. O.). Recibido tu giro 21 F. Pago «C. S.» 31-12-65.

— Grason Gregorio, Montsault (S.-et-O.). Como indicastes, baja 1-1-65. Sin recibir el pago anunciado de 50 F.

— Ivan Milá, Norges-la-Ville (Côte d'Or). Esperamos giro anunciado hasta el 28-2-64, que causaste baja. Deuda «C. S.» 53 F., «Umbral» 33 F. Total 80 F.

— Domínguez Pedro o Santiago, Villelongue de la Salanque (P. O.). Baja 1-1-65. Sigues sin pagar la deuda de 72,70 F.

— Antonio Avalo, Paris 15e. Recibido giro 10 F. Pagas «C. S.» hasta 31-12-64.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase en esta Administración y en la de «Espoir» de Toulouse.

COMUNICADOS

CONCENTRACION A ST-FERREOL

La C. de RR. del Tarn organiza una concentración para el domingo 20 de Junio al lago de St-Ferreol.

Este núcleo ha invitado por conducto orgánico a los departamentos limítrofes de Haute Garonne: F. O. y Hérault, y por medio de este comunicado se hace extensiva la invitación a otros compañeros y familiares que encuentren la posibilidad de desplazarse.

F. L. DE DRANCY

Día 13 de junio, continuación de la asamblea con orden del día del Congreso. Ruego encarecido a todos los compañeros para que asistan, pues se trata de tomar acuerdos definitivos.

F. L. DE ANGOULEME

Notifica a sus afiliados que una reunión extraordinaria tendrá lugar el domingo 27 de junio a las diez de la mañana, en el Café del Comercio. Dado la importancia de los temas a tratar, así como la proximidad de la jira anual, esperamos que ningún compañero faltará a esta reunión.

AGRUPACION DE LEVANTE EN EL EXILIO

Nuestras actividades han sufrido un colapso esta primavera y ahora hay que ganar el tiempo perdido. La próxima reunión tendrá lugar el sábado, nótese bien: sábado, 19 de junio, a las siete y media de la tarde, en nuestro local de París.

F. L. DE MARSELLA

Se invita a todos los afiliados a la importante asamblea general que tendrá lugar el domingo día 20 de junio, a las nueve en punto de la mañana, en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

«CENIT»

Sumario del número 163:

Lucha sin tregua.—Un drama terrible, J. Martí.—Cuando llega Mayo, Fontaura.—Juan García, J. Viadiu.—El movimiento obrero, R. Liarte.—Martí revolucionario, E. Martínez.—Mañanitas de mayo, R. R. V.—Primero de Mayo, Abarrátegui.—El centenario de «Syllabus», Carlos M. Rama.—Loas al Primero de Mayo. Petro Gori.

F. L. DE AUCH, GERS

Celebrará una jira en el pueblo de St-Jean-Poutge, a 6 kilómetros de Vic-Fezenzac, junto al río, a la que invita a todas las FF. L. del departamento del Gers y limítrofes, el domingo 20 de junio.

— Esta F. L. comunica a sus afiliados que el domingo 13 de junio habrá reunión general en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, día 13 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea general el día 20 en la Bolsa del Trabajo, a las nueve y media de la mañana. En la misma se pondrá el orden del día del Congreso.

DONATIVOS PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris: Ferrer y Elvira, 50 F.; Roque Llop, 10; María Valls, 5; Un confederal, 10. *F. L. París:* Martínez Félix, 5; Jaén, 15; Carbó Antonio, 5; Arpal, 10; Valerio Más, 10; Guillén Isidro, 5; Martínez Julián, 5; Villagrasa, 3; Pórtigo, 20. Total, 153 F.

JIRA DE ALIANZA SINDICAL

La F. L. de Montpellier invita a todos sus afiliados y españoles en general a la Jira de Alianza Sindical, que tendrá lugar de acuerdo con la Alianza Sindical de Sète en la espléndida arboleda de Isanca, el 20 de junio próximo. Cuantos deseen ir que pasen por la Local. Para utilizar el autocar, apúntense lo antes posible.

— También ponemos en conocimiento de todos los compañeros de Montpellier y de los compañeros en general, que esta F. L. tiene una permanencia en su local de costumbre 21, rue Vallar, todos los domingos por la mañana.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, París, 1er

Sábado, 19 de junio, a las nueve de la noche, nuestro amigo Macrino SUAREZ versará sobre el sugestivo tema. *Fracaso del Plan de desarrollo económico en 1964.*

AMIS DE HAN RYNER

Le numéro 77 des *Cahiers des Amis de Han Ryner* est paru (3, allée du Château, Pavillons-s/Bois, S.). Au sommaire: F. B. Canom: Noël Ruet. Paul Desanges: Han Ryner; Han Ryner: Paul-Napoléon Roinard; Ernest Seillières; l'exécution du Kaiser; etc.

— Samedi 12 juin, à 20 h. 45, salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard, réunion des « Amis de Han Ryner », sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A.H.R.

Causerie de M. Jacques Suffel: *André Maurois, l'homme et l'œuvre.*

Invitation cordiale aux sympathisants.

F. L. DE PARIS

Continúa la asamblea general para el día 13 de junio de 1965 a las nueve de la mañana.

Orden del día del Congreso.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Celebrará asamblea general el domingo día 13 de junio, a las nueve y media de la mañana en el sitio de costumbre.

NOTA DE REDACCION

Por falta de espacio, quedan muchos originales en cartera.

El folletón, aplazado para el próximo número.

NECROLOGICA

JULIO SAMPEDRO

Poco más de seis días ha sobrevivido el que fue compañero Julio Sampedro a la grave y delicada operación a que hubo de ser sometido, después de haber sido víctima de un colapso, seguido de parálisis del brazo y pierna derechos. De la intervención quirúrgica salió bien y muy animado, pero el terrible mal iba haciendo su nefasta labor y ha podido más, pese a los adelantos que dice poseer la ciencia médica, la cual nos asegura recupera uno de cada tres enfermos de cáncer que a ella se confían... La radioterapia aplicada durante casi mes y medio tampoco pudo evitar lo peor.

El, Julio, que cuando Revolución y guerra civil de España pudo eludir durante tres largos años a perros amaestrados y falangistas (perros rabiosos éstos) que le buscaron sin cesar e inútilmente, teniendo que vivir en constante preocupación y poco menos que «a salto de mata» entonces, hasta lograr pasar a Francia allá por agosto de 1939, hubo de ceder, agotado al fin. A la primera recaída, confiábamos podría hacer frente, ya que era joven, 48 años (su madre tiene actualmente 88). Después ha ido declinando de día en día. La semana pasada decía: «Tenemos que ir a Bordeaux a ver al profesor que me operó para decirle que me ha engañado, pues él me aseguró que me curaría...»

Damos esta nota para conocimiento de todas sus amistades que no se hayan enterado de su muerte, acaecida en la madrugada del día 18 de mayo. El entierro, que fue civil, se efectuó el 20 a las tres de la tarde, asistiendo al mismo unos cuantos compañeros de aquí y alrededores, más de una delegación de la C. de Relaciones del Núcleo de las Charentes y Poitou. También gran cantidad de ciudadanos franceses, ya que era muy conocido en Royan.

Nos abstenemos de otros detalles sobre su militancia; basta sólo con decir que jamás se dejó llevar por duda ni cansacio alguno, que en lo orgánico y solidario siempre respondió y dijo presente. Por otra parte, no dudamos que los compañeros de Logroño, su pueblo natal y la comarcal de la Rioja, completarán con creces estas líneas escritas deprisa y bajo la impresión que nos ha causado su muerte, no por esperada, menos sentida. Nuestra Organización deja un militante más en tierras del exilio. Su familia, de aquí y España, han perdido un ser querido irremplazable. A ésta, nuestro sincedo y sentido pésame. A ti, Julio, descansa en paz.

En nombre de los compañeros de la C.N.T. y de S.I.A. de Royan.—*J.F.*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

REACTUALIZACION DE LA ACCION DIRECTA

LA prensa francesa de la semana anterior se hizo eco del proyecto de liberación de las huelgas presentado por el gobierno franquista a la consideración de las Cortes (?). Tratándose de una diputación compuesta por lacayos, la aprobación del proyecto puede darse por afirmativa. Claro que, sin conocimiento nuestro del texto, pronunciarse sería prematuro. No obstante, el solo enunciado de la reforma, en un país sometido a dictadura fascista es significativo. Cuando «el caudillo nunca se equivoca», la más leve variación de su criterio, de sus intenciones y de su comportamiento, denota que el caudillo puede equivocarse.

Con una Europa nazifascista, el criterio de Franco no hubiera cambiado. Toda la fuerza brutal que acumula a partir de la sangrienta derrota del pueblo español, en 1965 pesaría sobre los trabajadores como pesó en 1939 y años siguientes. Ha precisado la derrota del hitlerismo, en primer caso, y la acción inconformista y tesonera del proletariado español en segundo, para que el orgulloso que aseguró al clero, al capitalismo y al falangismo que las huelgas en España habían terminado para siempre, renuncie a su palabra y se disponga, muy a pesar suyo y contrariamente a sus doctrinas, a permitir un derecho que los obreros de España ya habían reconquistado: el de la huelga.

Posiblemente, la ley en ciernes no legalice los abandonos voluntarios del trabajo. Incluso el despotismo observa la ley del pudor, ciertas veces. Pero con declarar que en adelante la huelga no es considerada subversiva, garantiza (sobre el papel cuando menos) el derecho a ejercerla.

Y bien. Esa breva a los obreros no les caerá del cielo: la habrán ganado por esfuerzo propio, con exposición de vidas y desafiando un cúmulo de posibles represiones. Podían los trabajadores huelguistas de diversas regiones recurrir al sindicato oficial, a los diputados, a los gobernadores, a los curas, al «curanderismo sociológico» que en mala hierba en todas partes y en todas las situaciones aparece. No lo hicieron. Pese a que sacerdotes adscritos al doble juego una vez declarados los conflictos hayan organizado caridades, son los obreros huelguistas quienes han logrado imponerse al Capital y al Estado mediante heroicas interrupciones del trabajo. ¿Qué llamaremos a esto, compañeros? Lisa y llanamente, ACCION DIRECTA.

El 1.° de Mayo español fue reconquistado por el mismo procedimiento. En años de terror insuperable el día uno del mes de las flores no se observaba, y sí el dos, conmemorativo de una fecha antifrancesa, precisamente en tiempos en que Francia estaba sometida bajo la bota de Adolfo Hitler. Pero ya en el 45 las energías dormidas o atemorizadas del proletariado despertaron, puntualizando las ganas de 1.° de Mayo no acudiendo al trabajo por «enfermedad» o por franca rebeldía. En represalia, cada dos de mayo registraba lleno en las cárceles y despido de obreros, con un imprevisto aumento de «primeromayismo» en cada año a pesar de las iras represivas del gobierno. Recuérdanse para el caso las huelgas generales de 1.° de Mayo, particularmente sostenidas en Euzkadi y Barcelona en los años 1950.

Todo lo que conquista el obrerismo español frente a la dura tiranía franquista es con esfuerzo inaudito y directo, sin mediación ni paliativo, con franqueza y arranque de lucha. Por consiguiente, los trabajadores españoles están preparados para la lucha directa más que para los conflictos intervenidos.

Mientras en la propia Confederación Nacional del Trabajo hay quien cree en la reconversión de los tiempos y de las ideas, en esta España libertariamente intrabajada durante veintiséis años, el ambiente proletario es de confianza en la capacidad propia.

De otra suerte, los derechos de 1.° de Mayo y del ejercicio de la huelga permanecerían sumergidos bajo el oleaje franquista, falangista y tradicionalista.

¿Hemos dicho algo?

UMBRAL

Sumario del número 41:
EL EMPUJE DE LOS TIEMPOS.
Luis Alberto Musso: **LA PINTORESCA CIENCIA DEL SIGLO XX.**
J. Carmona Blanco: **EL DOLMEN (cuento sudamericano).**
José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. MANUEL CIGES APARICIO.**
H. Plaja: **UNA MEXICANA EN LA GUERRA DE ESPAÑA.**
Campio Carpio: **TIEMPO Y ETERNIDAD.**
René Dubos: **¿PODRA EL GENERO HUMANO ADAPTARSE A LA PROXIMA ETAPA DE LA VIDA?**
José Sevilla: **LA GUITARRA ESPAÑOLA. SU ORIGEN Y EVOLUCION.**
Costa Iscar: **COMENTARIO A UN «TRATADO DE LA CREACION».**
Luis Capdevila: **FRANÇOIS BERNADI, O EL ARTE DE VER Y CONTAR.**
P. Bosch Gimpera: **EL ARTE RUPESTRE DE AMERICA.**
Angel Pingarrón Hernández: **LA PSICOLOGIA DE NUESTROS TIEMPOS.**
Juan Ferrer: **LA SARDANA, PLACER DE ARRAIGO.**
Noticiario, Libros, Fotografías, Dibujos alusivos, etc.
1 franco en toda Francia.

Los crímenes del salazarismo

(Continuación y fin.)

¿Tenían los comunistas interés en matar a Delgado?

No lo creo. Los comunistas del F.P.L.N., con uno de cuyos representantes venido de Argel tuvimos ocasión de hablar aquí en Brasil sobre el general Delgado después de la ruptura con éste y cuando mayor era la indignación entre ambas partes, podemos decir que nunca nuestro entrevistado y sus partidarios manifestaron odio o rencor insuperable contra su ex aliado al extremo de justificar el asesinato comunista del mismo. Por el contrario, y como hemos señalado, luego de la separación los del F.P.L.N. declararon en nota oficiosa que «esperaban, a pesar de todo, contar con la colaboración del general en el terreno revolucionario». En otras palabras, a los comunistas portugueses les interesaba que Delgado continuase viviendo para poderse aprovechar de su enorme capacidad de agistación y les sacara «las castañas del fuego», tarea a la que los del F.P.L.N. no han estado siempre dispuestos. Estos comunistas pusieron de lado a Delgado porque habían llegado a la conclusión —como nosotros antes, en Río— de que este hombre de temperamento explosivo, extremadamente egocéntrico y desordenado, les era inútil como organizador de una revolución en la que ellos pudieran empeñarse. Delgado era valiente, disponía de una audacia tremenda (durante la campaña electoral en que se presentaba para Presidente de la República, el pueblo le llamaba general Sin Miedo, o fuerza de la Naturaleza), pero no bastaban, esas condiciones, para cumplir una revolución con garantía para derribar a un régimen armado hasta los dientes. Carecía, Humberto, de tino político, de sentido diplomático, deshacía con los pies lo que hacía con la cabeza. Del reconocimiento de estas verdades a la ideación de un crimen contra el afectado, media un abismo. ¿Miedo de que Delgado revelara los secretos que pudiese haber sorprendido tratando con los comunistas? Imposible, ya que éstos conocían de sobra al general, demasiado expansivo para dejarle entrever asuntos interiores o de importancia.

Delgado condenado a muerte por la PIDE

Delgado, a pesar de sus defectos temperamentales que lo incapacitaban para una acción de amplia envergadura exigente de cualidades de *endurance* que él estaba lejos de poseer, era, como decimos, hombre de un coraje extraordinario, cual lo reveló durante la campaña electoral en la que tuvo que hacer frente, con riesgo de la vida, a las hordas salazaristas de la PIDE. Es por esto que el tímido Salazar lo temía, como lo prueba la providencia que adoptó de sustituir la Constitución de elección directa por otra de elección indirecta en la Asamblea Nacional, esto es, en familia, todo para orillar a Delgado, siendo así que se procedió en lo sucesivo para elegir nuevo presidente, evitándose, el sátrapa Salazar, los sudorosos pavores sufridos en 1958.

Desde ese 1958, año de su candidatura, Delgado estaba condenado a muerte por la PIDE. Sabedor de ello merced a la confidencia de un agente de policía, y rogado por el comisariado central de la Oposición Portuguesa para que se refugiara en la embajada del Brasil en Lisboa, Delgado entró en la representación brasileña casi arrastrado por dos amigos actualmente exiliados entre nosotros. Esta condena a muerte le fue nuevamente notificada más tarde en el Brasil por carta de los «Centurioes» que el propio general me mostró en Río, y en la que la organización ultra terrorista PIDE justificaba su sentencia con las declaraciones hechas por el «reo» ante la prensa brasileña abogando por la autonomía de Angola, abogacía que enrojeció de indignación a los dueños de aquella colonia, algunos de los cuales, como Santos Costa y Gois Mota, son dirigentes de los «Centurioes».

Atraído por un espía

El medio de atraer a Delgado a una cita fue fácil de obtener sabiendo la facilidad con que el indicado conspiraba con cualquiera que le dijese ser antisalazarista. Teniendo prisa de derribar la dictadura antes de que la muerte le sorprendiera impidiéndole cumplir su tarea, la PIDE aprovechó ese flaco del general poniéndole en contacto un espía llamado Mem Verdial, ex miembro del comité central del Partido Comunista portugués, pero que en los últimos tiempos se pasó con armas y bagages, tras varios años de prisión política, al servicio de la Gestapo salazarista. Delgado, con la inmensa ingenuidad que le caracterizaba, aceptó acuciado por el deseo de ver cumplido lo que él juzgaba su misión histórica. Advertido por varios amigos portugueses contra Verdial (que toda la gente de Lisboa lo sabía al servicio de la PIDE en cuyas garras hizo caer no menos de doscientos compañeros de Partido, y con ellos sucesivamente cinco tipografías clandestinas), Delgado no puso crédito al ruego de sus amigos. Así, poco antes de su partida para el último de sus viajes y estando el general en Río regularizando negocios particulares, un grupo de antisalazaristas procuró notificar a Arajarir con referencia a Verdial, correspondiendo Arajarir con una indignada y entusiasta defensa del traidor, asegurando además que el general le tenía depositada a Verdial toda su confianza, al extremo de que iría a encontrarlo en la frontera española a fin de dar los últimos retoques al esquema revolucionario ahora enriquecido con la valiosa adhesión de importantes núcleos de oficiales alineados por Verdial, con los cuales había que combinar la fecha de eclosión del movimiento.

Por esta razón, cuando la prensa dio noticia de la desaparición de Delgado en la frontera con unos amigos suyos, no tuve la menor duda del destino trágico del general y sus acompañantes al descubrirse en la provincia de Badajoz unos cadáveres mal enterrados.

Un crimen igual a centenares de crímenes de la PIDE

Los que, ciegos de odio contra los comunistas pretenden absolver a la PIDE, parecen o fingen ignorar el largo y tenebroso historial de esta Gestapo salazarista, en cuyos tradicionales métodos se encuadra perfectamente el crimen de Villanueva del Fresno. A quienes no los conocen les recomendamos las lecturas que sobre ello han sido publicadas por la editora «Germinal», y cuya lista al lector le será fácil procurarse. A tantos centenares de crímenes y vejaciones podemos relatar uno reciente practicado con la estupidez característica de la PIDE en un local de los más concurridos de Lisboa, enclavado en una de las principales calles de Alcántara. Es el caso del escultor y oposicionista portugués José Dias Coelho, el cual, condenado a muerte por la PIDE, fue encontrado por agentes de ésta cuando estaba comiendo. Sin vacilar, allí mismo los policías lo abatieron a tiros, sacándolo del lugar del suceso en automóvil para abandonarlo en un banco del hospital de San José, donde la víctima, entrada en la casa, falleció poco después. Los agentes criminales fueron identificados por médicos y enfermeras de servicio, pero nada represivo a los asesinos les ha sucedido; al contrario, fueron promovidos superiores por su siniestro trabajo. Quién sabe si algunos de estos verdugos tomaron parte en el asesinato de Delgado y sus compañeros, entre ellos la cándida Arajarir.

El crimen es del Régimen Salazar y de las falsas democracias

El crimen tenebroso que acabamos de analizar friamente, recae por entero a la PIDE, mejor dicho, al régimen de Salazar, régimen odioso, anacrónico y medieval, como los de Franco, Fidel Castro, o el de Stalin y el de todos cuantos personajes, negando los derechos humanos, se erigen en árbitros de nuestros destinos mediante Estados mastodónticos, totalitarios, triturando en un complicado engranaje maquinal a cuantos tengan el atrevimiento de pensar fuera de los cánones establecidos por los Mesías llamados por Dios para redimirnos. Sí, el crimen de este régimen de terror portugués es también el de las mal llamadas democracias que en nombre de la civilización cristiana y occidental lo sostienen. Son esos regímenes que hay que combatir por todos los medios a nuestro alcance hasta borrarlos del planeta.

Como protesta contra este incalificable y monstruoso crimen de la PIDE, esto es, de la Inquisición de Salazar, reclamamos desde esta tribuna que todos los verdaderos liberales y demócratas de las más diversas tendencias hagan llegar, por medio de las embajadas o directamente, al gobierno dictador de Portugal, cartas o telegramas expresando la indignación del mundo contra este nuevo y hediondo atentado contra la dignidad humana.

El martirio de Delgado

En cuanto a la persona del general Delgado, por haber sido el firmante uno de sus más dedicados y desinteresados amigos, y luego como anarquista, y sin jamás esperar de él beneficio ni sinecura, puedo ocuparme imparcialmente de su caso, máxime habiéndome separado de su trayectoria cuando tuve conocimiento del acto dictatorial que practicó, en nombre de la Oposición Portuguesa, un acuerdo con los comunistas para lo cual no contaba con nuestra anuencia. Tal como aconteció ciertamente con el F.P.L.N. de Argel, su gesto no nos inspiró, ni mucho menos, odio extensivo hasta la muerte. Discordamos simplemente por estimar que, desgraciadamente, Delgado no estaba a la altura del histórico papel que le fue señalado o que él mismo se atribuyera. Ante, pues, su cuerpo inanimado y mutilado por los genízaros de Salazar, me inclino con el respeto debido al héroe, al rebelde, al insurrecto, al mártir que cayó estoicamente, con más dignidad tal vez que la que quiso o pudo observar en la vida.

Que la sangre generosa vertida por Delgado, Arajarir y demás compañeros, con las noches dolorosas del Calvario a que les sometió la PIDE o Inquisición de Salazar, conviertan en más rojas las rosas de nuestra rebeldía, y que el ejemplo de su sacrificio nos inspire nuevos alientos para la lucha por la libertad hasta la victoria final de aquélla sobre la odiosa tiranía que hace cerca de cuarenta años asfixia al pueblo portugués forzándolo a emigrar en masa para no morir hambriento de cuerpo y de espíritu ¡en su propia tierra de nacimiento!

ROBERTO DAS NEVES
Río de Janeiro, Brasil, mayo 1965.

(Información enviada por «Oposiçao Portuguesa», traducida al español por J. F.)

Delgado y Arajarir fueron asesinados por la P.I.D.E.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UN PACIFISMO EFECTIVO

NO dejan de tener lugar, acá y acullá, conferencias, comicios en donde se propaga la necesidad de poner coto al espíritu bélico que tanto mal ha venido produciendo y produce a la humanidad. Tenemos ocasión de leer periódicos, publicaciones en donde se exponen estadísticas en plan de evidenciar el estrago de las guerras, fotografías, dibujos alegóricos; toda una variedad gráfica de propaganda contra la tan nefasta epidemia de las guerras.

Ya en plan de acción protestataria se hacen también manifestaciones de calle al objeto de llamar la atención y levantar un estado de opinión favorable a la campaña antibelicista. Particularmente en Inglaterra han tenido lugar frecuentes manifestaciones públicas, respaldadas por organizaciones de diversa índole, desde la de un tono liberal moderado hasta las de radicales concepciones anarquistas. Es conveniente que en toda ocasión propicia, en pro de la paz, se agrupen voluntades aunando energías para que la presión sea intensa.

Pero aun y con todo el colaborar en actividades como las esbozadas es conveniente que los libertarios demuestren que un pacifismo real, efectivo, no puede limitarse a lo que es solamente una faceta del problema. La guerra es el efecto, y es conveniente conocer las causas, ir a las raíces del mal. Importa demostrar que así como la guerra se engendra en el seno del militarismo, esto no es otra cosa que la consecuencia de la existencia del Estado.

Es el egoísmo absorbente del Estado, que valiéndose de «dientes prestados»: los hijos del pueblo en armas, hace posibles las guerras. De ahí que la acción más eficaz es aquella que parte del individuo que se niega a secundar los designios del Estado. Estos días expresaba un notable publicista que la guerra puede atacarse, pero que es prematuro atacar también al militarismo. ¡Nunca es prematuro atacar las causas del mal! La Historia nos enseña que las transformaciones sociales no han surgido de un modo brusco, espontáneo, como el rayo que de pronto rasga la boveda estelar. Han obedecido a una campaña; han sido el resultado de una acción constante, desarrollada a través de incontables sacrificios.

Independientemente de los resultados, está la satisfacción moral de saber que se obra bien. Ha dicho Saint-Exupéry: «Ser testigo de la injusticia, ser testigo de la arbitrariedad y no ayudar en nada a combatirla es cobardía y complicidad.»

PROBLEMAS EN LA C. N. T.

Es aleccionador el examen de nuestra prensa para pulsar aquellas características que le son propias, en cualidades y defectos, que de todo ha de haber, como en toda obra humana. Si tuviéramos secretos, serían los nuestros secretos a voces, ya que frecuentemente se airean a los cuatro vientos nuestros cuidados y preocupaciones.

No faltan en nuestros medios, como en todas partes, quienes tienen una propensión a ver los defectos como si lo fueran con cristal de aumento. Un atroz pesimismo les hace augurar calamitosos desenlaces, pugnas determinadas por irreconciliables antagonismos...

He ahí, sobre mi mesa de trabajo, un rimero de periódicos libertarios de unos treinta años atrás: *Acción Social Obrera, El Luchador, ¡Despertad!, El Productor, Redención, Proa.* Apuntan en sus páginas problemas de carácter interno, afectando, por supuesto, al desenvolvimiento de la C.N.T. Nombres de comités, de compañeros; censuras por un lado, justificaciones de otro. Pesimismo y escepticismo entreverados, pasiones encendidas...

Han pasado los años; fallecieron ya algunos de aquellos hombres que tuvieron acusada intervención en conflictos de entonces: Pestaña, Peiró, Carbó, entre otros de menor realce en actividades. Algunos de aquellos problemas que entonces promovían singular efervescencia pasional ahora nos parecen cuestiones de menor cuantía. Con cualidades y defectos han pasado los hombres; se han resuelto los problemas. Pese a todo, ha quedado la C.N.T. firme, inconmovible. Ha quedado porque ha tenido un conjunto de valores anónimos; conjunto de compañeros decididos, dispuestos a todos los sacrificios con tal de mantener el calor idealista de la C.N.T.

Como ayer, lo importante es que exista en nuestra organización cantidad de compañeros con criterio propio para no dejarse influenciar por nada ni por nadie; compañeros actuando desinteresadamente, amando lo perdurable, las ideas que consolidan y ofrecen ejemplaridad, descartando personalismos y pasiones nada recomendables. Poniendo en ello entusiasmo, fe; abierta a la conciencia a un futuro aureolado de superación.

EL DANTE EN SU MUNDO

De «La Divina Comedia», en su primera lectura, allá en los años de adolescencia, quedaba en la retina la terrible evocación del «Infierno», con el sufrir perenne de los condenados, víctimas de sus desbordadas pasiones, quedaba la impresión desoladora que clavaba en la mente del lector el poeta al referir aquellas palabras puestas a la entrada del antro infernal: «¡Olvida aquí, mortal, toda esperanza!» El resto del celebrado poema, con sus sutilezas político-teológicas, se nos antojaba una cosa incolora, pesada. Muy generalizada ha debido

(Termina en la página 3)

Huelga de marmolistas en Portugal

LISBOA. — Continuaba la huelga total de obreros marmolistas de Pero Pinheiro, que fue desencadenada en esta pequeña localidad situada a unos cuarenta kilómetros de Lisboa pese a que todo movimiento huelguístico es considerado ilegal por las autoridades. En fuente informada se precisa que surgieron incidentes en Pero Pinheiro y que varios obreros resultaron heridos a sablazos en choques entre la gendarmería montada y los huelguistas que querían reunirse en asamblea. Se procedió a unas cuarenta detenciones de trabajadores.

Pero Pinheiro es un centro de producción de mármol, en particular para la exportación. Se considera que asciende a unos dos mil el número de obreros empleados por unas cincuenta empresas locales.

El origen del conflicto estriba en una demanda de aumento de salario de diez escudos por día, presentada hace cierto tiempo por los obreros, quienes al ver que no se tomaba ninguna decisión sobre el particular decidieron recurrir a la huelga total.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

GUERRA O PAZ EN ISRAEL

PODRIA simbolizarse en Israel el ejemplo de la lucha fraticida entablada en las sociedades humanas. Lucha afirmada en la idea de que «al más fuerte» corresponden derechos de autoridad sobre sus semejantes. Cualquier rincón del globo terráqueo ofrece similares ejemplos. No obstante, la Mesopotamia y sus márgenes geográficos aparece como región propicia a todas las violencias. ¿Es la configuración del suelo y el clima tórrido conjugados los que presionan sobre el carácter de las gentes?... En climas nórdicos o ecuatoriales, en regiones frías o cálidas, o en los parajes más templados, por doquier se manifiesta la plaga del autoritarismo, hasta el extremo de que aparece así como condición ntaural del hombre, sin necesidad de evocar los razonamientos de los «darwinistas».

En Israel los ejemplos aparecen históricamente crudos y violentos a través de las persecuciones que a lo largo de «los siglos de los siglos» han sufrido sus habitantes. Antes incluso de establecerse en Palestina y de llamarse israelitas, apelativo que deben a Jacob, quien, según la leyenda bíblica, se manifestó tan fuerte y bravo «contra Dios», que mereció el epiteto de «Israel», por haber combatido contra un ángel al volver desde Egipto a la «tierra prometida».

Israel sufrió ocupación por parte de nacionalidades diversas. Desde los filisteos a los romanos, se alternaron tribus primitivas y nacionalidades diversas, oprimiendo, asesinando, liquidando al «judío», bautizado así a partir de la época llamada grecoromana. Hebreos, israelitas o judíos, fueron gentes sin tierra y sin apelación propia particularizada desde los lejanos tiempos en que se apartaron del tronco semítico, tronco al que pertenecen por fraternal origen los árabes, enemigos declarados de los israelitas. Unos y otros parecen olvidar hoy que corresponden a la misma familia. En el proceso de los siglos se han ido estableciendo diferencias radicales entre la aparición de diferentes corrientes nacionalistas y religiosas. Hoy dividen a judíos y árabes los mismos problemas. Pero se dice con mayor franqueza que se trata de diferencias de interés, trátese de interés territorial o de prestigio.

⁂

¿Qué es hoy Israel? Podría afirmarse que el país existe como entidad real desde hace unos cincuenta años, a causa de la influencia del entonces aún coloso inglés, a quien interesaba meter una «pica en Flandes», para presionar de manera directa en los problemas del vecino Oriente.

Entre los pioneros de la repoblación o de la reconquista de Palestina, llegaron hombres dispuestos a crearse un hogar a la medida de sus concepciones políticas y sociales. Fueron éstos los fundadores de los Kibutzs, es decir, de las colectividades agrarias, que, junto a las constituídas en la España de 1936-1939, concretizan un ejemplo de formas sociales y económicas, que se esfuerzan en probar que «no es condición natural del hombre la violencia ni la autoridad...» En 1948 se constituye el Estado de Israel y en 1949 hubo de establecerse un acuerdo internacional fundamentado del nuevo Estado. Palestina quedó dividida en dos zonas enemigas: Jordania e Israel. Dos zonas que por la fuerza de los hechos políticos internacionales se alistaron a dos bandos más o menos antagónicos. El bloque árabe se hallaba en confusa formación. El rey Faruk intentó en 1949 un ataque militar contra Israel. Su fracaso le costó el golpe de Estado organizado por el general Naguib, que envió a Faruk de paseo. Israel representa hoy una nueva nacionalidad enclavada en un territorio que la Liga Arabe se ha prometido rescatar. Al idealismo de los primeros pioneros ha sucedido el «practicismo» de los nuevos estadistas. Se esgrimen argumentos que legitiman el derecho —para los judíos— de establecer su «propia patria» en tierras ocupadas por sus abuelos, guiados por Moisés en su fuga de Egipto. La «tierra de Canaan», o tierra prometida, les corresponde, dicen, por derecho histórico. La matanza aún reciente que los judíos sufrieron a causa de las persecuciones nazis, otorga una idea de justicia, de ganado derecho, a los sobrevivientes.

El Estado de Israel es hoy una realidad concreta ganada pulgada por pulgada en el aspecto territorial, obtenida con esfuerzos combinados de inteligencia, de coraje, de perseverancia. Pero no es todo gloria y virtud en el nuevo Estado. Las viejas taras que arrastra el hombre se manifiestan allí con la misma crudeza que se desarrollan en los viejos Estados: supersticiones e intolerancias religiosas, raciales, políticas; nacionalismo exacerbado e idéntico régimen de explotación del hombre por el hombre. Un cierto equívoco forzado por las circunstancias crea allí una situación extraña. La población se levantó en armas antes y después de 1948 para defender sus tierras cultivadas. Hoy, hombres y mujeres, se mantienen en armas, pero ya no por vocación propia: militarización forzosa como en cualquier Estado. De ahí que en caso de nueva guerra se presente ésta como en no importa que nación...

¿Pero es que la guerra aparece próxima e inevitable? Lo dudamos. Burguiba rompió el puente de las pretensiones árabes al pregonar la «necesaria connivencia» de una fraternización entre pueblos que partiendo de un mismo origen, tienen más a ganar en tanto que amigos. Nasser, por diferentes motivos, tiende a deslizarse hacia la posición de su colega tunecino, a pesar de sus fulminantes amenazas. Recuerda en su fuero interno que cuando el asunto del canal de Suez, los israelitas aprovecharon para conquistar el monte Sinaí. Sabe que el espíritu alerta y voluntarista de los israelitas aporta pruebas de peligrosa capacidad que pueden conducirle a situaciones difíciles. Las fuerzas de la paz y fuerzas morales y políticas se van abriendo camino y presionan en todos los campos y latitudes. ¿Serán lo suficientemente convincentes como para acallar las brabuconadas amenazadoras de los Ben Bella y otros? El discurso de Nasser es sintomático y alentador.

Días pasados, un israelita, Uri Avnery, comentaba en *le Monde* las proposiciones de Burguiba. Sus reflexiones ponderadas e inteligentes tenían cuenta de los propios imponderables establecidos por irascibles israelitas y por las fuerzas de presión dependientes de los diferentes bloques. Decía que: «Estimamos también que la causa de la paz entre nuestros pueblos semitas no debe identificarse con tal o cual tendencia —pro occidental, comunista o neutralista— que se manifiesta en esta región del mundo, ni con ninguno de los Estados ni de los partidos árabes.» Y establece a continuación tres puntos esenciales para el logro de la paz.

Unos y otros, árabes e israelitas, habrían de tener en cuenta —y librarse bien de caer en sus garras— las presiones y las maniobras de los atizadores de fuego que son los fabricantes de armas. Israel se halla en armas extraordinariamente y bien armado. Y hasta sus obras civiles, como la efectuada en la extracción de las aguas del Jordán, las realiza mediante planes y concepciones militares, excesivamente costosas. La más ligera chispa puede provocar el fuego y destruir en un tris toda la obra inmensa que se ha realizado en tan pocos años.

⁂

Nuestros compañeros que viven en Israel, Ribas, Armony y otros, así como quienes van allí a visitarlos, realizarían una obra magnífica y provechosa informándonos acerca de las diversas incidencias que allí asumen en materia colectivista. Desde la «Torre de Ezra» de H. Kestler hasta «En el país del Kibustz» del profesor Henry Desroche, existe una voluminosa documentación, histórica, épica y de investigación, sobre hechos concretos de un ensayo que se va realizando a través de todas las vicisitudes por las que atraviesan los habitantes de Israel. Un buen trabajo a coordinar con los grupos de estudio, constituídos o a constituir, en nuestro Movimiento, a través del mundo. ¿Quiénes recogen la idea y el guante?...

3424

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches, ni pauvres.
Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple.
Gracchus BABEUF

17 JUIN 1965
NUMERO 354
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le XIe Congrès de la C. N. T.

C'EST à la Bourse du Travail de Toulouse que les représentants de nos syndicats, Unions locales et Unions régionales s'étaient fixé rendez-vous les 5, 6 et 7 juin.

Certes, tout s'est fait sans bruit, sans publicité, sans tapage; cela n'avait rien d'une campagne électorale, mais ceux qui s'y sont rendus ont démontré leur profond désir de réaliser, pendant les assises, un maximum de travail constructif.

Nous ne parlerons pas d'unanimité, car il existe même dans nos milieux certaines petites ombres, ou plutôt des exceptions qui confirment la règle, mais la quasi-totalité des participants, conscients de la valeur réelle de nos théories et réalisant la nécessité urgente de les faire partager avec tout le reste de la classe ouvrière, se sont retrouvés sur un même terrain d'entente dont voici quelques points :

1) Campagne pour la diminution des heures de travail et, par conséquent, guerre aux heures supplémentaires qui furent enfantées par les syndicats réformistes en période de « vaches grasses ».

2) Solidarité de tous les travailleurs dans leurs luttes pour plus d'égalité économique et plus de justice sociale. Bien entendu, dénonciation de tous les mauvais bergers qui veulent nous lancer dans des actions sans lendemain et sans but précis pour l'émancipation des travailleurs.

3) Condamnation formelle de tout dogme, de toute croyance et de toute religion, car tout cela n'a d'autre but que celui d'enseigner l'obéissance et d'asservir les peuples.

4) Réaffirmation de nos principes anarcho-syndicalistes qui veulent que les travailleurs ne remettent en aucun cas leurs destinées dans d'autres mains que les leurs, restant ainsi toujours libres d'agir au moment le plus propice pour activer l'heure de leur libération totale.

En cette période où les travailleurs, trahis par tous les partis et les centrales syndicales « représentatives », ne savent plus comment sortir du marasme social qui les accable, cette affirmation de principes, ce témoignage de fidélité à ce que fut le syndicalisme authentique des premiers lutteurs ouvriers, enfin cette confiance et cette obstination qui se dégageaient de notre XIe Congrès sont d'un grand réconfort. Or, c'est ce qui manque le plus, aujourd'hui, aux masses laborieuses.

Il nous arrive, fréquemment, de rencontrer des adhérents de la C.G.T. ou de F.O. ou même des inorganisés qui nous disent : « Bien sûr qu'il vaudrait mieux distribuer gratuitement aux vieux travailleurs les excédents de fruits, légumes et autres produits de première nécessité; bien sûr que les techniques modernes permettent actuellement de satisfaire les besoins de toute la population, mais pour cela il faudrait une transformation totale de la société. Ce serait une véritable révolution, mais les peuples ne sont pas mûrs pour cela. »

Et voilà ! Ils reconnaissent que nous sommes sur la bonne voie, mais, disent-il : « Ce serait trop beau. » Ils ont perdu confiance et ne croient plus au bonheur sur terre. Ils ne savent plus que rien n'est trop beau pour l'homme confiant en lui et en toute l'humanité laborieuse; notre XIe Congrès n'a pas la prétention de redonner confiance à tous les travailleurs, mais en tout cas les militants qui y ont participé n'ont pas de vœux plus chers à formuler et leur état d'esprit peut se résumer par ces phrases :

— A bas l'exploitation de l'homme par l'homme !

— Vive la révolution sociale qui viendra à bout de tous les privilèges et établira l'égalité économique et sociale !

COMMUNIQUE

Nos camarades de « Solidarité Internationale Antifascista » nous prient de porter à la connaissance de nos lecteurs la création, à Moissac, d'une section locale de S.I.A.; pour tous renseignements complémentaires s'adresser à :

Orencio BOSQUE.
Font Réal.
MOISSAC (Tarn-et-Garonne).

LA FAIM

On parle beaucoup de la faim dans le monde et l'on évoque notamment à ce sujet les pays dits « sous-développés », comme l'Inde par exemple. Les organisations qui se réclament du libéralisme et de la charité, les sectes religieuses comme les sectes politiques lancent des campagnes à grand renfort de publicité dans le but avoué de venir en aide à ceux qui ont faim.

Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. Nous ferons seulement quelques remarques d'ordre général.

Tout d'abord on sollicite ceux dont le niveau de vie est à peine supérieur aux déshérités que l'on veut aider et l'on n'est pas certain, d'autre part, que quelques tractations habilement manigancées ne vont pas permettre le détournement d'un certain pourcentage des fonds recueillis. Solidarité ? Certes. Mais la solidarité doit être effective et spontanée et non pas bureaucratique et engagée politiquement. Lorsqu'elle s'intègre dans le contexte d'une lutte politique pour la conquête du pouvoir, cette solidarité ne peut plus être interprétée comme un geste d'aide mais comme une manœuvre de propagande parlementaire.

Ce n'est pas en prenant aux pauvres qu'on doit aider les pauvres, car c'est reconnaître officiellement et justifier de fait la distinction entre riches et pauvres, c'est-à-dire la discrimination de classe, et la considérer comme inévitable. C'est en arrachant aux riches le superflu que l'on doit venir en aide aux pauvres. Et cela, non pas comme une aumône mais comme un dû.

Le problème se pose d'ailleurs à deux points de vue :

— *Le problème de la faim n'est pas un problème de production mais un problème de distribution* : De nombreuses statistiques ont prouvé que les richesses naturelles du globe sont amplement suffisantes pour satisfaire les besoins de la population entière sans que personne ne souffre de la faim. Malheureusement, le capitalisme d'Etat comme le capitalisme privé ne produisent nullement pour satisfaire les besoins mais pour réaliser des profits. Dans cette optique, on n'hésite pas à sacrifier délibérément des denrées consommables dont le transport pourrait facilement être assuré vers les régions déshéritées (l'un des bienfaits théoriques du progrès), mais dont le prix de vente, trop bas, n'intéresse pas les producteurs. Ces gens préfèrent détruire plutôt que distribuer les produits de la terre et ce sont les révolutionnaires que l'on traite de vandales !

— *Une aumône n'est pas une aide effective* : Quelques dons espacés et condescendants ne sont pas une solution au problème de la faim pour les pays « sous-développés ». Jeter un quignon de pain comme on jette un os aux chiens ne suffit pas. L'essentiel est de donner aux travailleurs de ces contrées, que l'on a sciemment maintenu dans l'archaïsme économique, *les moyens de produire eux-mêmes leur pain*, c'est-à-dire la possibilité d'un développement économique et d'un emploi de la main-d'œuvre inoccupée et misérable. Seulement les nations « avancées » et « protectrices » le bloc communiste ou les Etats-Unis se gardent bien, l'un comme l'autre, d'envisager le problème sous cet aspect constructif, car ils savent trop bien que les pays « sous-développés » sont des marchés, qu'ils se disputent, qui permettent la réalisation de profits venant renforcer la puissance des classes dirigeantes et qui leur servent, d'un autre côté, de terrains de propagande. Tant qu'on n'aura pas donné aux pays « sous-développés » les moyens propres à tirer parti eux-mêmes des ressources du sol et du sous-sol, et cela sans contrepartie, ceux-ci resteront des foyers de guerre limitée pour des raisons d'économie (marché-écoulement des productions de l'industrie militaire, dernière issue du capitalisme) et pour des raisons d'influence politique.

La paix ne sera possible que lorsque les peuples, réagissant contre cet état de choses à cause des difficultés qu'entraîneront pour eux les crises économiques inévitables qui s'annoncent. s'orienteront délibérément vers un *fédéralisme* intégral qui posera en principe et justifiera par ses résultats la *suppression de l'Etat* et celle du *profit*. Seule la notion de profit empêche que les produits soient *distribués équitablement et rationnellement*. Les objections que l'on aurait pu soulever peut-être à certaine époque au sujet des *moyens de distribution* des produits et de leur répartition entre diverses contrées du globe s'effacent, aujourd'hui, devant les progrès considérables réalisés dans le domaine des techniques de conservation et dans le domaine des moyens de transport.

La faim n'est pas un mal inévitable auquel on se doit d'apporter des remèdes temporaires et relatifs, c'est une *conséquence logique du système capitaliste* qui doit disparaître en même temps que disparaîtra ce système. Par-delà l'aide nous devons donc avoir en vue la *lutte*.

Puisque ceux qui possèdent les richesses techniques se refusent, pour des raisons de profits, à les mettre au service des pays « sous-développés » pour permettre leur évolution économique, les sous-prolétariats de ces pays n'ont qu'un espoir pour l'avenir : constituer eux-mêmes leurs propres organisations de lutte de classe, en dehors des partis politiques, toujours inféodés à certains intérêts économiques, et se joindre, au sein d'une véritable internationale des travailleurs, aux nombreux exploités des Etats techniquement plus évolués. « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins » sera la devise qui servira de base à la *révolution sociale internationale*.

Roger VEINANTE

EUX ET NOUS

Au 55e Congrès du parti socialiste qui vient de se tenir à Clichy, Defferre, candidat à la Présidence de la République, a proposé la création d'une Fédération démocrate-socialiste; l'esprit en a été accepté à l'unanimité, moins deux voix. Les 18 et 19 juillet 1965 un Conseil national devra se prononcer sur un programme, succintement exposé à Clichy.

Cette prise de position du parti socialiste a eu pour réaction immédiate la décision du parti communiste de présenter un candidat à l'élection de la Présidence de la République. Après la rencontre du pape de la C.G.T. avec le général de Gaulle, rien ne saurait plus surprendre les anarcho-syndicalistes sur la collusion des politiciens de tous poils au préjudice de tous les travailleurs.

Ainsi, la C.G.T., principal outil de propagande communiste auprès des travailleurs, a l'audace de présenter la poignée de mains de Gaulle-Frachon, comme une victoire de la classe ouvrière. Que la majorité des travailleurs bernés considèrent les basses tractations des prétendus défenseurs de la classe ouvrière comme une victoire. démontre à quel point le comportement de ces politiciens est inconsciemment accepté par eux.

Qu'un représentant du capital accède à la charge de la Présidence de la République ne saurait nous surprendre en considération des moyens de pénétration dont il dispose, cela ne fait que nous écœurer et à nous engager à continuer notre long combat. Mais qu'un parti communiste, soi disant défenseur de la classe ouvrière, possède l'audace de prétendre assumer la charge représentative de l'exploitation de la classe des travailleurs nous écœure également, mais, plus encore, nous révolte.

Cela nous révolte, car nous constatons à quel point la dictature du parti de l'exploitation de la crédulité des travailleurs, prend conscience de sa force et de son pouvoir de pénétration dont elle est arrivée à disposer avec l'appui financier communiste et avec l'argent des travailleurs qui, benoitement, par le règlement de leurs cotisations syndicales, permettent, à la dictature du prolétariat, de gravir, chaque jour, un peu plus, les marches du pouvoir qui demain assurera leur esclavage.

Pour nous, anarcho-syndicalistes, nous n'oublions pas que, pour la première fois, la révolution sociale, fruits des travaux des Kropotkine, Faure, Malatesta, Grave, s'est traduite par des faits, et cela par la volonté de libération de tout un peuple, par la révolution des travailleurs en Espagne. Si cette révolution, en définitive, échoua, la responsabilité en revient, en partie, au sabotage et à la trahison communiste, cela nous ne l'oublions pas. Nous n'oublions pas, non plus, l'assassinat des militants de la C.N.T. tombés sous les balles communistes. Nous n'oublions pas qu'alors que les collectivités anarchistes fonctionnaient à la satisfaction de tous en Catalogne, elles ont été détruites et les forces anarchistes vaincues avec la complicité des communistes.

Car la révolution libertaire, en Espagne, ouvrait l'œuvre constructive de la Révolution Internationale, la libération de tous les esclavages, la suppression de tous les pouvoirs, de toutes les dictatures, de tous les exploiteurs du peuple. Cette véritable libération des travailleurs, le parti communiste ne saurait l'admettre. Politicien, comme les autres, il est un digne représentant de l'exploitation des travailleurs, la charge de la Présidence de la République lui apparaît normale.

Nous rejetons le partage des privilèges. car notre mission est de les détruire pour accéder à l'égalité sociale. Nous ne parviendrons à ce but que par la compréhension des travailleurs de la nécessité, pour eux, de s'instruire des principes économiques qui, demain, assureront le bien-être de tous; de la nécessité de la destruction de tous les pouvoirs étatiques; de la nécessité de préparer la nouvelle organisation sociale par la propagande et la lutte. Nos objectifs nous interdisent de nous réjouir de la prétention des communistes à l'accès de la Présidence de la République qui est la charge suprême représentant l'exploitation de l'homme par l'homme.

RENE VILLARD

L'équivoque politique à Saint-Domingue

La rage manifestée par le capitalisme américain, comme elle le fut par le capitalisme d'Etat moscovite lors du soulèvement de Budapest, pour anéantir la révolte dominicaine a des causes profondes.

Il ne s'agit plus, en effet, d'un simple « coup d'Etat », d'une révolution de palais, comme elles sont courantes en Amérique latine, qui ne ferait qu'installer de nouveaux exploiteurs à la place des anciens. L'affaire de Saint-Domingue a pris trop nettement le caractère d'une révolution sociale authentique et spontanée pour ne pas effrayer le capitalisme international et motiver l'expression de l'ambassadeur Tapley J. Bennett Jr. qui préconise « l'écrasement de la révolte par la force ».

L'ampleur et le caractère nettement social de la révolte *populaire* ont exacerbé et inquiété les défenseurs des privilèges et de l'exploitation de l'homme par l'homme quelle qu'en soit la forme. Le côté « sacrilège » du soulèvement les remplit de fureur. Comment ces va-nu-pieds osent-ils défier les forces armées légales ?

Aussi, la répression armée brutale ne suffisant pas, on use de la délation, on amplifie les faits, on invente des atrocités. Le colonel Benoit hurle : « Ils ont tué des centaines d'officiers... Ils ont traîné nos femmes devant la télévision. Ils ont froidement massacré douze otages. Ils ont décapité un officier et ont promené sa tête au bout d'une pique dans la basse ville... » Ce n'est plus Saint-Domingue, c'est la prise de la Bastille.

Ces faits restent à prouver mais ce qui n'est plus à prouver ce sont les centaines de civils abattus lors des mitraillages de la ville par le formidable arsenal de guerre installé par les autorités américaines sur la base de San Isidro.

Par-delà l'imbroglio des intérêts du capitalisme international, qu'il soit privé ou d'Etat, qu'il puisse être intitulé yankee ou communiste, nous devons analyser clairement le caractère authentiquement révolutionnaire de certaines rebellions et soutenir l'action des insurgés tant qu'ils ne se rallieront pas à un parti politique quel qu'il soit, mais resteront sous la bannière de la liberté totale et absolue. Lorsque le peuple affronte, les mains nues, les chars de la répression ce n'est certainement pas pour changer de maîtres dans une lutte désespérée et héroïque contre toute forme d'oppression et de contrainte. Aussi les véritables révolutionnaires seront-ils accusés par le capitalisme international d'être, à Saint-Domingue des communistes et à Budapest des petits bourgeois. C'est une défense pour ceux dont l'argent est la seule patrie et le gain la seule politique que de coller une étiquette « politique » sur tout mouvement révolutionnaire authentique pour dresser contre lui automatiquement une partie de l'opinion publique et justifier une répression féroce.

C'est donc à rejeter toute équivoque politique que doit s'employer en premier lieu tout mouvement insurrectionnel directement issu des classes exploitées. La lutte de classes n'est pas un combat politique pour la prise du pouvoir mais un effort violent vers l'émantipation totale, vers la suppression de toute politique et de toutes classes par le fédéralisme et la socialisation des moyens de production. C'est toujours pour que s'installe une nouvelle caste de privilégiés, une nouvelle hiérarchie et une nouvelle bureaucratie en même temps qu'une force d'oppression qui ne fait que changer de nom en conservant ses cadres et ses mercenaires que le peuple s'est emparé du pouvoir les armes à la main en se faisant trouer la poitrine pour le roi de Prusse.

Aussi tout mouvement insurrectionnel authentiquement révolutionnaire doit simultanément abattre le pouvoir et s'emparer des moyens de production et de distribution, car c'est en instaurant, dès les premiers jours, l'économie distributive et le fédéralisme économique que les insurgés effaceront l'équivoque politique et démontreront que le seul but à atteindre est l'égalité économique et sociale.

SEVY

La croisée des chemins

Toute la grande presse nous a donné force détails sur les entretiens du général de Gaulle avec les centrales syndicales qui lui sont acquises plus ou moins ouvertement.

L'intégration se fait par petits paliers. mais d'une façon effective. Le journal *Les Echos* du 9 juin, parlant de ces réceptions de « délégués », donnait l'appréciation suivante :

« *Les interlocuteurs du président de la République ont généralement le sentiment qu'il recherche, à travers ces entretiens, des éléments d'information susceptibles de préciser la politique sociale du gouvernement.* »

D'ailleurs, ces « représentants » de la classe ouvrière, conquis par « l'accueil et la cordialité » que leur a réservé le chef de l'Etat, ne sont pas allés trop loin dans leurs exigeances.

Tout ce qu'ils ont demandé, c'est l'implantation de nouvelles industries pour absorber les excédents de main-d'œuvre. Avouez que le capitalisme n'a pas grand-chose à redouter de cette espèce de syndicalistes. Cela me rappelle l'histoire d'un pays qui vivait sous le joug d'un dictateur. Les affaires allant mal comme dans tous les pays soumis à la dictature, le peuple s'était manifesté par des inscriptions sur les murs dont la plus courante était : Nous voulons du travail et du pain. Les services de police ayant rapporté la chose à notre dictateur, celui-ci répliqua : « Je ne puis leur donner complète satisfaction, car je diminuerais la crainte qu'ils ont en moi et par conséquent mon prestige; qu'on leur donne donc du travail et qu'ils me fichent la paix. »

Quelle sera donc l'occupation qui absorbera les 126.000 demandes d'emploi qui sont restées, d'après des statistiques officielles, non satisfaites au 1er janvier 1965 ?

Et nous ne devons pas oublier que le cap difficile ne va se situer qu'au mois de septembre, après les vacances.

L'humanité se trouve maintenant à la croisée des chemins et, ni la création de besoins nouveaux, ni l'implantation d'usines dans les régions les plus frappées par le chômage, n'apporteront le bonheur ni la sécurité du lendemain aux peuples.

Les travailleurs doivent, avant qu'il ne soit trop tard, prendre conscience des possibilités qui s'offrent à eux en ces moments de déprédation des valeurs humaines par le système capitaliste agonisant.

La grève organisée par les médecins, le 10 juin, a fait la preuve éclatante de la valeur de la gratuité des services. Bien sûr, le but de cette corporation ne tendait pas à justifier la validité de nos principes fédéralistes et libertaires, mais tout le monde a pu noter combien les choses sont plus simples quand on supprime toute la paperasserie administrative et encore mieux quand les soins sont assurés gratuitement.

Imaginez un instant, si tous les travailleurs du monde voulaient se donner la main et assurer, chacun dans sa spécialité, chacun dans sa *fédération d'industrie*, tous les besoins de l'humanité sans cet égoïsme et cette cupidité qui font des hommes des esclaves du profit.

C'est pourtant ça le véritable but du syndicalisme et c'est uniquement vers cet objectif sublime qui nous a été tracé par une pléiade de pionniers syndicalistes révolutionnaires, que la classe ouvrière doit, sans faute, orienter ses pas.

Joseph SORIANO

En bref de la presse

La C.N.T. a toujours condamné le salariat qui, en principe, est une marque de servitude. Il existe pourtant des salariés qui dérogent à cette règle mais qui, à nos yeux, n'en sont que plus condamnables.

L'hebdomadaire *Candide*, n° 215, nous donne quelques noms et quelques chiffres qui se passent de commentaires.

M. James Roche, président-directeur général de la Général Motors, touche des appointements de 29.100.000 anciens francs par mois.

Toujours d'après *Candide*, ces appointements à huit chiffres représentent trois fois et demi ceux du président Johnson (ce pôvre président, ça n'est pas juste), sept fois la dotation personnelle du général de Gaulle (quel décalage dans la hiérarchie des cadres).

∴

Le même *Candide* nous informe que. « *Depuis quelques jours, pour les enfants américains, le Christ, la sainte vierge et Joseph sont officiellement Juifs.* »

La chose ne nous étonne pas outre mesure, nous savons que les Américains ont l'habitude de vouloir être les premiers partout, mais si l'information est authentique, si c'est vrai que tous ces gens-là sont Juifs, comment expliquer le comportement de Pie XII, le vicaire de Dieu pendant l'extermination des Juifs dans les camps nazis ?

∴

Le Monde du 6 et 7 juin, reproduisant le déroulement des débats au Congrès national de la S.F.I.O., cite l'intervention de Quilliot (Puy-de-Dôme), dont voici les paroles les plus substantielles :

« *Le programme de la S.P.D. en Allemagne est très proche de celui du M.R.P. et le réformisme est ce que l'on peut faire de mieux actuellement en Europe.* »

Le principe de la laïcité, dira encore *le Monde*, ne peut, selon M. Quilliot, être invoqué comme préalable, sous peine de heurter l'opinion.

Voilà donc des précisions pour tous les laïques qui croient encore que le bulletin dans l'urne peut les sortir du mauvais pas dans lequel nous ont plongé les politiciens du passé.

Quant aux communistes français, voici comment les décrit Luigi Longo, secrétaire du P.C.I., d'après un communiqué du *Monde* :

« *La politique internationale du général de Gaulle, de l'avis des camarades français, présente une série d'actes qui se différencient nettement des règles de l'atlantisme et s'orientent vers une conception plus adéquate de la réalité mondiale.* »

Faudrait-il penser que le P. C. français a l'intention de faire campagne avec de Gaulle pour faire échec aux alliances des socialistes et du M.R.P. ? En tout cas nous sommes presque sûrs d'assister à une drôle de salade russe pour les présidentielles.

COMMUNIQUE

Les responsables et les camarades qui désirent l'insertion de textes dans le Combat Syndicaliste, **sont invités à adresser les manuscrits :**

OBŒUF Yves
Rédaction du Combat Syndicaliste.
39, rue de la Tour d'Auvergne.
Paris (IXe).

Les militants de province sont invités à participer activement à la vie de notre hebdomadaire en adressant à la rédaction du journal les textes qui leur paraissent devoir être insérés, plus particulièrement les échos des luttes sociales qui se déroulent dans leur région et auxquelles ils sont amenés à participer.

Adhésions au Congrès

Nous communiquons ci-dessous à tous les camarades deux adhésions à notre Congrès national qui a eu lieu à Toulouse les 5 et 6 juin 1965, mais dont il n'a pu être fait lecture, car elles n'étaient pas en notre possession au moment du départ pour Toulouse des camarades délégués.

ALLIANCE OUVRIERE ANARCHISTE

« A l'occasion du Congrès de la C.N.T., les militants anarchistes de l'A.O.A. adressent aux travailleurs de la C.N.T. réunis à Toulouse leur fraternel salut.

« Ils formulent le vœu que ce Congrès soit le prélude à une renaissance de la lutte révolutionnaire et anarcho-syndicaliste des travailleurs de ce pays.

« L'A.O.A. salue par la même occasion tous les travailleurs anarcho-syndicalistes groupés au sein de l'A.I.T.

« Fraternellement.

« Pour l'A.O.A., *un secrétaire.* »

LES CAMARADES ITALIENS

« Aux camarades de la C.N.T. réunis en Congrès à Toulouse, le salut et le souhait d'un groupe de copains italiens.

« Chers camarades,

« Si nous sommes loin de vous par nos personnes, nous sommes fraternellement présents avec vous à votre congrès de tout cœur, car la lutte émancipatrice des travailleurs n'a pas de frontières, mais sur les frontières abattues ensemble des Etats et des Eglises du monde, doit triompher l'Internationale des travailleurs affranchis de tous les jougs, pour réaliser une nouvelle humanité sans dieux ni maîtres, sans lois, sans armée, sans classes et sans hiérarchies, c'est-à-dire l'humanité des hommes libres et égaux.

« Nous, anarchistes d'expression italienne, nous vous souhaitons de rester intransigeamment fidèles à la Charte d'Amiens, sans jamais glisser dans la pourriture autoritaire et légiférante des politiciens de tout acabit qui, quelquefois, pour mieux trahir osent se faire passer pour anarchistes. Nous qui, depuis bien des ans, marchons la main dans la main, fraternellement, avec nos camarades de l'A.O.A., nous vous souhaitons dans ce congrès un bon et clair travail révolutionnaire et antiautoritaire qui puisse rendre impossibles à jamais les impostures des politiciens de tout poil.

« Marchons donc, cohérents et sûrs, chers camarades, vers une humanité enfin libre, solidaire, fraternelle où tous les besoins de la vie seront réglés par la libre coopération.

« Vive la C.N.T. de toujours !
« Vive l'Anarchie !
« Rome-Turin, 1er juin 1965.

« Signé : *Ennio Mattias, Ilario Margarita.* »

Morale révolutionnaire

« Les révolutions ne sont pas un jeu d'enfants, ni un débat académique où les seules vanités s'entretuent, ni une joute littéraire où l'on ne verse que de l'encre. La révolution, c'est la guerre, et qui dit guerre dit destruction des hommes et des choses. Il est sans doute fâcheux pour l'humanité qu'elle n'ait pas encore inventé un moyen plus pacifique de progrès, mais jusqu'à présent tout pas nouveau dans l'histoire n'a été réellement accompli qu'après avoir reçu le baptême du sang. D'ailleurs, la réaction n'a rien à reprocher sous ce rapport à la révolution. Elle a toujours versé plus de sang que cette dernière.

» Le socialisme révolutionnaire n'est pas cruel, il est mille fois plus humain que le jacobinisme, je veux dire que la révolution politique. Il n'en veut nullement aux personnes, mêmes les plus scélérates, sachant très bien que tous les individus, bons ou mauvais, ne sont que le produit fatal de la position sociale que l'histoire et la société leur ont créée. Les révolutionnaires, il est vrai, ne pourront certainement pas empêcher que dans le premier élan de sa fureur le peuple ne fasse disparaître quelques centaines d'individus parmi les plus odieux, les plus acharnés et les plus dangereux; mais, une fois cet ouragan passé, ils s'opposeront de toute leur énergie à la boucherie hypocrite, politique et juridique, organisée de sang-froid. »

(*Extrait des Œuvres de Michel BAKOUNINE.*)

Para ayer y para hoy

EL QUID (1)

CUANDO después de un largo tiempo forzado ves, de golpe, la fiesta del paisaje en primavera, sientes despertarse agradables vibraciones sensoriales. Lo mismo ocurre al recibir plasmados sobre un papel escrito trozos de altos sentimientos, vertidos ahí por una persona a quien se aprecia por su clara conciencia. Tal cosa he experimentado al leer tu carta.

Es confortable tener ocasión de poder intercambiar aquello que bulle en nosotros, merced al contenido cerebral paralelo, de donde viene la identificación en la comprensión. Tanto más agradable cuanto menos fácil es encontrarlo.

Como ves en nuestra correspondencia, como viste en nuestras conversaciones de otro tiempo, como comprendes y aprecias, no me es posible discurrir mirando al llano. Ni en el ambiente cargado de bacterias contaminadoras de tantos prejuicios, de tantas esclavitudes como el hombre arrastra, cogido por el cabo burdo de lo superficial. No puedo vivir allí. Prefiero subir a la montaña, donde el sol da más luz y no molesta. «Tener conciencia de sí mismo», me dices. Ahí radica la labor elemental y primera en el esfuerzo por expansionar la Idea. Cimiento sobre el cual debe sentarse la premarcación de quien integre nuestro Movimiento. Antes de formar el idealista debe formarse el hombre; si los dos pueden formarse el unisono, mucho mejor. Por mi parte barrunto que la formación del hombre condiciona el socialista, el individuo socialista, cualquiera que sea su escuela. Todo movimiento que no obrará así estará condenado al fracaso. Aunque triunfe. Porque ese triunfo será postizo, de carnaval, donde los gorrones audaces serán los amos. En el fondo, la humanidad resbala y rueda hacia su fracaso por eso. Su manifiesta decadencia, cubierta con el jolgorio de su vaciedad de gigante de cartón en fiesta tradicional, se debe a que hace de los seres humanos, cosas, entes sin conciencia, que es tanto como decir brutos rumiando en estepa de secano. Educación regresiva (regresiva en esencia, ya me comprendes) y renunciadora, encauzada en un materialismo exacerbado que hace de los hombres manadas de animales de labor que como están hartos, esto, los animales blancos, ni deseo ni necesidad sienten de salir del aprisco.

Los procedimientos de educación social que los diferentes credos representativos, según ellos, del pensamiento moderno, ponen en práctica, son otras tantas maneras de contribuir al fracaso. Fracaso de los credos o teorías, y fracaso del objetivo perseguido, aunque disonante bullanga de fiesta mayor y colorines ostentados como baratija en rastro, pregone triunfos que no lo son. Por eso, cuando a las ideas se les presenta posibilidades de transformase en hechos, se las desfigura de tal manera que de ellas no se encuentra más que el nombre. Y es que siempre se tuvo mucha prisa, no de que el contenido y los programas triunfen, sino sus hombres representativos.

Por eliminación, como en el deporte, y por zancadilleos políticos dentro del partido, en desacuerdo flagante con lo que propagan. Triunfan las ideas, cuando quienes las siguen y por ellas han luchado, no tan sólo se han percatado de sus postulados, sino que por añadidura se hacen dignos de ellas, valorizándose así, mutuamente, unos y otros, anulando prejuicios y defectos morales. De lo contrario, el triunfo es aparente y bastardo (valga la palabra) teniendo la *invirtud* de estorbar, dejándolo en suspenso, el triunfo verdadero. En este caos, demasiado general, tan sólo engreídos del vocablo libertad y otras zarandajas resultaron dirigidos y dirigentes, cada uno a su manera, lamentablemente esclavos. Por eso se perpetúa la condición de parias después de haber luchado éstos para eliminarla. Les colgaron en el lomo la divisa «liderato» y ello les basta. Se juntaron, o se unieron, sugestionados por la música agradable que fluía de bellas palabras, reflejo de sus anhelos, y bailando por una ilusión. Triunfaron los rótulos y los jefes. La letra y la dialéctica quedaron clasificadas en el museo bibliófilo y lo esencial y animador se deterioró olvidándose, y después se enterró en la fosa común del tiempo. «Cosas del pasado» —dicen—. Desde Buda y antes, desde Cristo y después. Es esta la gran tragi-comedia humana. Los pueblos, blandos por dentro aunque muy recios por fuera (de vez en cuando) no pudieron superarse porque quienes lo integran, los hombres, no supieron o no quisieron, ya que podían hacerlo si los descalabros y las enseñanzas que esto les ofrecen hubieran servido para algo.

¿La mecánica que avanza? ¿La ciencia floreciente? ¿El progreso material desgranándose en bienestar idem, parcial, de la vida prosaica de todos los días? No es ese el bienestar verdadero por que le falta el complemento, y ese complemento es la esencia sin la cual la existencia, dando traspiés, se vuelve estupidez. Los árboles son pomposos y los bosques frondosos si tienen agua y sol que se transforman en sabia. Si esto les falta enferman, decaen... De igual manera en las colectividades, en los pueblos, en las sociedades.

La sabia en este caso se llama estímulo moral, conciencia ética. De ahí viene que las élites dirigentes no saben a dónde llamar porque se cerraron las puertas del entusiasmo. Y si se abren, pronto se vuelven a cerrar Y así, el cáncer crece, el rebaño duerme y la intriga se mueve. ¡Cómo se extiende la falsedad con la apostasía tácita y el oropel de las afirmaciones altisonantes en duelos de elegante vocabulario! Parece, a veces, que este río turbio deslizándose en zig-zag pretende iniciarse hacia una recta con un filtro. Pero, ¡quiá! sus aguas no se alejan gran cosa y tornan prestas a su cauce. ¿Pesimismo? El calificativo debe dirigirse a la realidad.

Pero la realidad es un resultado siempre. El resultado es siempre hijo de una causa. El diagnóstico hecho y sabiendo donde está el mal, ¿cuál ha de ser el remedio? Te lo dije al empezar. El remedio está, pues, en mis primeras afirmaciones: hacer individualidades. Formar, sobre todo, el hombre. ¿En dónde las posibilidades? En nuestras manos. Sí, amigo. Haciendo hincapié en la primera verdad de la idea libertaria que se olvida o se prospone con demasiada frecuencia. Sin necesidad de ponerte la mano sobre el pecho, solamente llamando a la razón serenamente, dime si no es verdad al analizar nuestro campo, que poco nos diferenciamos de los otros, sobre todo en el proceder, que es lo que importa.

¿Qué ganaremos con ocultarlo? Si no queremos que nuestra labor sea estéril. Si no queremos que la decepción llame a nuestra puerta para remplazar al entusiasmo, debemos cambiar de proceder. Hay que formar en las conciencias la elevación de sentimientos antes que la elevación de conceptos. De nada servirán éstos sin aquéllas. Formar y cultivar las personalidades o, mejor dicho, las personalidades, para que en ellas prendan las ideas sin riesgo de claudicación en su pensar y en su sentir: doctrinal y actuante.

Lealtad para sí mismo y ante los otros; que sepan analizar su conciencia y *escardarla* si es necesario. De nada sirve pregonar la cultura social, si la íntima se abandona con negligencia. Formar o que se forme el espíritu de tolerancia sentido, y no en mascarada. Anular el caudillo, el autoritario que late en nosotros, en cada ser humano, y el falsario que pugna por manifestarse. Esa será la mejor impulsión en el despertar de los cerebros. Si se consigue establecer esta tónica de actuación, puedes estar seguro que la esperanza puesta en nosotros, en los libertarios, será promesa honrada de segura satisfacción. La propaganda por la conducta es castillo inatacable, arma certera que nunca se mella. ¿Qué es difícil? Probémoslo. Vale más pasos seguros que carrerillas para dar traspiés. He aquí el quid.

Fraternalmente, **Fabián Moro**

(1) Veintiséis años han transcurrido... y esta carta escrita al compañero A... es hoy más actual que entonces.

ANTENA

ESCENAS FRONTERIZAS

BAYONA.—El día 4 de este mes dos carabineros españoles fueron acometidos por cinco desconocidos al tratar de conducirlos a su puesto fronterizo de Vera de Bidasoa. Los carabineros se defendieron, pero los cinco atacantes desaparecieron. La versión de los hechos hasta ahora aparece contradictoria. Unos suponen que se trata de los atracadores de Anglet, otros que es asunto de contrabandistas, y una tercera versión indica delito político a cargo de resistentes vascos. En la indecisión, nos abstenemos de todo comentario.

14 VIDAS PERDIDAS

MADRID.—Durante unos ejercicios de paracaidismo, chocaron en el espacio dos aparatos «Junker» de la base de Alcantarilla. Seis aviadores y ocho soldados paracaidistas constan, a partir de este accidente, en el libro de defunciones de la patria. ¡Lo cara que les sale, a las madres, esa institución bendita!

CATOLICIDIO

LOGROÑO.—Ante la desgracia no hay escogidos de Dios que valgan. Un camión cargado de jóvenes riojanas que se dirigían a la concentración católica del domingo 6 de junio en el Rasillo, se despeñó cerca de Pradillo de Cameros. De 49 jóvenes, 12 murieron y 32 quedaron heridos la mayoría de ellos graves.

MASOQUISMO INCONSCIENTE

BARCELONA.—El reaccionario Tomás Salvador ha escrito, con motivo del sesenta y siete aniversario de la pérdida española de las Filipinas: «Uno, sin querer, rememora lo que sin conocer personalmente ha trascendido. Libros que han ido dejando huella, charlas con personas que allí estuvieron, los versos de Rizal torpemente ejecutados por unos torpes gobernantes.»

Al doctor José Rizal los antecesores del franquismo no le fusilaron los versos, sino el físico, y asusta pensar cuántas veces a Rizal no lo habrían fusilado los Tomás Salvador en 1939. A falta de Rizal los torpes (?) gobernantes por la gracia de Hitler-Franco, fusilaron a los Carlos Rahola, Luis Companys, Juan Peiró, Ramón Acín, doctor Isaac Puente, poeta del humanismo, y a tantos otros ciudadanos meritísimos, cuya lista se haría interminable.

COLISION HISPANO-PORTUGUESA

LISBOA. — En aguas portuguesas ocurrió un choque entre dos barcos pescadores, uno portugués y otro de España. En la catástrofe perecieron cinco pescadores lusos, acusando, los supervivientes, a la tripulación de la embarcación española de no haber hecho nada para salvar marinos del barco siniestrado. Como es natural, Madrid sostiene lo contrario. Pero ambas autoridades se entendrán porque, al fin y al cabo, las víctimas eran «de tercera».

EXPLOSION CON MUERTOS

BILBAO (OPE).—«Por causa que se ignora hasta el momento —dice la prensa— se ha producido una explosión en la Constructora Naval de Sestao.» El hecho ha ocurrido en un túnel del dique seco en el que se trabaja para el buque «Trece de marzo». «Se vio una gran llamarada y al incendiarse el gas reventó la escotilla de la bodega.» La violencia de la explosión desnudó a varios de los trabajadores.

Sin tardanza se prestaron los primeros socorros. Para dos de los obreros, Andrés Miguel Torres, de 43 años, natural de Sestao, y Jesús Ruiz Camino, natural de Pontevedra, de 25 años, la asistencia fue innecesaria. Su muerte había sido instantánea. Un herido gravísimo: Francisco Iglesias Loureiro, de 20 años, natural de Freveriñas (La Coruña). Hay cuatro heridos graves y uno de pronóstico reservado.

Al producirse la explosión trabajaban en el túnel 80 obreros. La catástrofe pudo revestir, pues, mayor importancia. Los heridos ingresaron en el hospital que Altos Hornos de Vizcaya posee en Baracaldo.

También dice la prensa: «El barco «Trece de marzo» en el que se originaron perjuicios materiales, está ya prácticamente terminado y en breve será entregado a un país americano por cuenta del cual se construye.» Circula el rumor de que se trata de un acto de sabotaje.

TRES MIL OBREROS EN HUELGA

BRUSELAS (OPE).—Desde Bilbao, la A.F.P. ha comunicado a *Le Soir*. «Los 3.000 obreros de la Sociedad Española de Construcción Naval se han declarado en huelga con motivo de la explosión accidental en un navío mercante en construcción que ha causado dos muertos y siete heridos. Los obreros exigen para las víctimas una indemnización de seis millones de pesetas.»

ALGO MAS QUE 60 PESETAS DIARIAS

SAN SEBASTIAN (OPE).—«El Diario Vasco» escribe:

«Según datos publicados por el Ministerio del Trabajo británico, el promedio de ingreso de las familias inglesas durante el pasado año fue de 3.750 pesetas semanales de las cuales gastaron 3.230. Algunas partidas: alimentación, 950 pesetas a la semana; vestido, 290; transportes públicos, 90; bebidas alcohólicas, 115 pesetas.»

Sirva como referencia comparativa para quienes gracia a «los veinticinco años de paz española» cobran sesenta pesetas diarias, lo que hace un total de 1.800 pesetas mensuales. Es decir, algo menos de la mitad de lo que un inglés percibe en una semana.

LOS PUEBLOS SE VACIAN INEXORABLEMENTE

MADRID. — Según «A B C»: «El gravísimo probema de la emigración en los pueblos de España —dice— exige un plan general de soluciones tras el estudio detallado y científico de la situación. Nuestros pueblos se vacían inexorablemente. La población emigra a las grandes ciudades o al extranjero. Las tierras se quedan sin cultivar y las casas permanecen abandonadas. Parece claro que, como se ha hecho en otros países, el único remedio posible para yugular la emigración es llevar la ciudad al pueblo. Es decir, dotar a los pueblos de las comodidades, las diversiones, el nivel de vida y en lo posible las ventajas de la ciudad en orden a la formación cultural y a las posibilidades de progreso.

» Si el gravísimo problema de la emigración no se aborda de raíz, los pueblos españoles se irán despoblando poco a poco, creando una situación insostenible en muchos casos. Sólo la redención de la población rural puede evitar que una buena parte de villas y pueblos de la geografía española se convierta, según la imagen de la gran novela de Angel María de Lera, en «tierra para morir».

COMO SE HACEN CARIDAD LOS MENDIGOS

MADRID.—Tchombé, presidente del Congo-Leopolville, se ha entrevistado con Franco para concluir un tratado de orden financiero. De momento Franco le presta cinco mil millones de pesetas, en espera de que Tchombé cuando esté en condiciones le preste el doble a él.

LA GUERRA FRIA EN GIBRATAR

GIBRALTAR (OPE).—Desde el día 16 de marzo, ninguno de los vendedores españoles de hortalizas y pescado que empleen un vehículo de motor puede pasar de España a Gibraltar por La Línea. Esta prohibición comenzó a regir desde que un sábado las autoridades españolas permitieron por última vez el paso de tales vendedores, después de una protesta de los mismos. (Aquellos vendedores que utilizaban carretillas o un medio de transporte animal no están afectados por la prohibición.)

Con objeto de retirar la mano de obra española de Gibraltar, los conductores españoles con licencia gibraltareña están recibiendo licencia española después de someterseles a un examen al respecto. El abastecimiento de hortalizas proviene ahora de Marruecos, donde los gibraltareños pasan, además, sus fines de semana gracias a los mejores precios. Asimismo, se realiza, una campaña en pro de los fines de semana en Gibraltar con toda una serie de actividades, tales como deportes, bailes, conciertos, etc.

EL FRANQUISMO PETARDEA

BUENOS AIRES. — Dos petardos fueron arrojados cuando se estaba proyectando en Buenos Aires la película «Morir en Madrid». Las bombas estallaron sin causar víctima alguna porque eran sólo «bombas de estruendo». La misma película, después de su estreno en Buenos Aires, había sido secuestrada por orden del Ayuntamiento, si bien días después la municipalidad dio su aprobación. Como vemos, el franquismo tiene brazo largo: la coacción y el terrorismo.

EN LIBERTAD

LONDRES. — «The Sun» informa que Alan Chesworth, marino de la Armada británica, a quien se acusaba de haber pronunciado palabras insultantes para el general Franco, ha sido puesto en libertad por un Tribunal español. Cherworth ha estado 43 días en la cárcel, después de haber sido detenido en La Línea a causa de un incidente originado por la detención de un amigo suyo en un bar. Cuando se inició el juicio, el acusador pidió tres años de prisión para el acusado y el pago de multas por un valor total de 60 libras esterlinas.

JIRA DE ALIANZA SINDICAL

La F. L. de Montpellier invita a todos sus afiliados y españoles en general a la Jira de Alianza Sindical, que tendrá lugar de acuerdo con la Alianza Sindical de Sète en la espléndida arboleda de Isanca, el 20 de junio próximo. Cuantos deseen ir que pasen por la Local. Para utilizar el autocar, apúntense lo antes posible.

— También ponemos en conocimiento de todos los compañeros de Montpellier y de los compañeros en general, que esta F. L. tiene una permanencia en su local de costumbre 21, rue Vallar, todos los domingos por la mañana.

Liberalización de España y sus límites

(Viene de la página 4.)

pación por países fue la de Estados Unidos con el 30 por 100, seguido por Suiza con 10,8 por 100, Francia y Alemania Occidental ocuparon el cuarto y quinto lugares, respectivamente, con 4,6 y 3,6 por 100, seguidos por el Reino Unido con 1,5 por 100.

Una considerable cantidad del dinero extranjero que entró en España, está siendo invertido en bienes raíces a lo largo del Mediterráneo. A resultas de ello, el valor de los terrenos se remontó a diez o más veces de su valor, en el espacio de unos pocos años. La reciente inversión de «La Centrale», una de las mayores compañías aseguradoras y financieras italianas, en la Compañía «Eurosol», en participación con intereses españoles y franceses, es un caso típico de lo que señalamos. «Eurosol» está desarrollando un plan de instalaciones turísticas sobre la Costa del Sol, la costa mediterránea española situada en el área de Málaga.

Naturalmente, la industria turística es uno de los renglones sobre el que el gobierno está dispuesto a hacer cualquier esfuerzo para atraer inversiones extranjeras. El aumento del turismo es, como hemos dicho, el principal sostén de la favorable balanza de pagos. Como corolario a las inversiones extranjeras, requeridas en las áreas turísticas, el gobierno promete carreteras, comunicaciones y la instalación de servicios públicos, y como incentivo aparte, está esperanzado en reducir los impuestos sobre los nuevos hoteles que se levanten, así como eliminar los precios topes en los establecimientos de lujo.

El proceso alimenticio, de conservación, de refrigeración y de distribución de frutas y legumbres, es otro campo donde las inversiones extranjeras probablemente reciban el decidido apoyo del gobierno, cuya principal preocupación es promover la industria exportadora, con la cual cree que podría ayudar a mejorar la balanza de pagos, y convertir a España en mejor competidor con el Mercado Común Europeo.

¿Qué propósito encierra el milagro económico respecto a la elevación del nivel económico de los trabajadores españoles? Muy pequeño, de acuerdo con los planes oficiales. Ya que, uno de los puntos a discusión entre los voceros del gobierno, con el cual pretendían atraer el capital extranjero, tenía siempre por base los bajos salarios españoles. A pesar de los recientes aumentos logrados por varios sectores, el nivel medio del salario se mantiene como uno de los más bajos de Europa. El salario mínimo oficial diario ha permanecido en 38 pesetas (60 centavos de dólar) desde 1956, a pesar de los drásticos aumentos en el costo de la vida.

Apenas desde el 1.º de enero de 1963, el salario mínimo ha sido aumentado a 60 pesetas (un dólar) por día: ni la mitad de los 154 pesetas estimadas como el mínimo vital necesario para sostener a una familia de cuatro personas, en Madrid. Aun así, sólo cerca del 15 por 100 de la fuerza laboral española ha logrado beneficiarse con este aumento. Este 15 por 100 está destinado principalmente a trabajadores agrícolas: en la provincia de Córdoba, 65.000 mujeres, o sea el 700 por 100 del conjunto femenil de trabajadoras del agro no percibe más de 30 a 35 pesetas diariamente y el 25 por 100 de los trabajadores del campo del sexo masculino, ganaban menos de 60 pesetas. En cuanto al mínimo de 154 pesetas, se estima que tan sólo una de cada seis familias que viven del salario gozan de tal percepción.

En una entrevista sostenida a principios de este año entre López Rodó, comisionado del Plan de Desarrollo, y líderes de los sindicatos falangistas, las organizaciones corporativas que existen en vez de los sindicatos libres, Solís Ruiz, jefe de la Falange y líder máximo de los sindicatos verticales, declararon que una tercera parte de los asalariados españoles apenas percibían 32 pesetas al día, de salario básico. En la misma entrevista se destacó que el costo de vida había subido mucho más de lo que López Rodó había proclamado, y que ningún trabajador podía sobrevivir con este salario en caso de que el Plan fuera a seguir así hasta 1968. De acuerdo con recientes estadísticas oficiales, el costo de la vida en España aumentó en 57 por 100 en 1962, y sólo en alimentación fue del 7,7 por 100. Sin embargo, los verdaderos porcentajes son mucho mayores, y por lo general considerados cerca del 25 por 100.

Con frecuencia se menciona que los trabajadores españoles ganan más que lo indicado por el salario básico, en forma de varios beneficios marginales tales como son la diferencia por turno nocturno (40 por 100 sobre el salario base), de mutualidades, de seguros de vida y de transporte, bonificaciones incentivas (desde el 30 al 125 por 100 del salario básico), tiempo extra (limitado a 50 horas por mes y pagada con el 25 por 100 extra por las dos primeras horas, 40 por 100 cuando sobrepasa las dos horas y en domingos), dos bonificaciones (3,4 por 100 del salario básico) y utilidades sobre los beneficios (8,1 por 100 de lo devengado en el año). Sin embargo, cuando todo esto es tomado en consideración, el porcentaje que perciben los trabajadores no especializados no es mayor de 60 pesetas por día; y en los especializados equivale de 70 a 100 pesetas por día. Salarios ligeramente superiores prevalecen en la industria metalúrgica, donde la emigración masiva, después del desempleo creado por el Plan de Estabilización de 1959, produjo una escasez de trabajadores calificados. Un jefe de contabilidad puede tan sólo alcanzar el sueldo de 5.000 pesetas (83 dólares) mensuales, mientras un empleado de oficina no sobrepasa las 3.500 pesetas (58 dólares). Como uno de sus resultados, «la luna de miel» y los empleos extras son muy espaciados.

Contrario a la impresión que es a veces fomentada por el gobierno, el Plan de Desarrollo no promueve en forma alguna por una política de salarios altos. Los aumentos, tales como los recientemente garantizados, sólo reflejan alarma por parte del gobierno y de los sindicatos después de las huelgas del 62-63 y, mientras puedan evitarán más aumentos; la intención de los planificadores está más bien subordinada a que en vez de aumentos de salario se aumente la producción y las utilidades. La presunción es, aparentemente, que el dinero eventualmente caerá a decente pobreza. Mientras la burguesía española pueda, en connivencia con las autoridades, comprar cierta paz industrial con dinero, no estará predispuesta voluntariamente a ninguna concesión.

La Ley de Compensación de Desempleo de 1961, medida aparentemente progresiva, actualmente se revela como la pérdida de una de las pocas salvaguardias proporcionadas para los trabajadores bajo el régimen fascista: la de no perder sus empleos. Bajo la ley del Contrato de Trabajo de 1944, despedir a obreros o funcionarios de cualquier empleo y sector era un asunto muy difícil. Hoy, el gobierno trata de abolir estas restricciones, amparado con la forma de su adaptación a la «empresa libre». Los despidos se han facilitado y la limitación de los derechos de los empleados en este campo no puede estar lejos. Ante la ausencia de genuinos sindicatos, la seguridad de empleo, los salarios y condiciones de trabajo serán mayormente determinados por la ley de la oferta y de la demanda en el mercado laboral, o, alternativamente, por huelgas ilegales. La Ley de Compensación por Desempleo intenta servir de amortiguador de los choques para cuando alimenten las restricciones sobre la desocupación. Esta es la significación para los trabajadores de «la alta movilidad laboral» recomendada por el Banco Mundial, y que para los círculos capitalistas extranjeros equivale a otra ventaja para la inversión en España.

Otro aspecto de la «liberalización» ha sido el paso de lo denominado «codeterminación», legislada por las Cortes (Parlamento) en 1962. Bajo esta ley, los representantes obreros deben ser admitidos en los consejos de las compañías privadas. Los comités de administración laboral, compuestos por los representantes de la producción y oficinistas, pero los cuales sólo tienen funciones consultativas y son nombrados por el director de la empresa y sólo funciona en compañías que empleen más de 250. Tal legislación no es tomada en serio por nadie. Los comentaristas empresariales han dicho que «sería ridículo suponer que la codeterminación, en alguna forma, fuera aprobada por el gabinete español; efectivamente, limitaría el poder de dirección, de decisión, o de dar al trabajo una voz efectiva en el desenvolvimiento de una empresa privada.»

A. GIACOMETTI

(Continuará.)

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

su desafección por el dinero, obteniéndolo y dejándolo escapar con la mayor volubilidad, como le ocurre a todo aquel a quien repugna el ser esclavo del «vil metal». Hace mención de sus celebradas charlas literarias, en las que popularizó el mérito de todo lo más selecto de la literatura, del Arte, de la intelectualidad española. Refiere en que circunstancias se le presentaron los acontecimientos de 1936; su labor peridística de entonces, y su exilio en tierras de América, yendo de unos a otros países. Todo ello salpimentado con profusión de divertidas anécdotas, matizado casi todo el volumen de un fino humorismo, a fuer del hombre que trata por todos los medios de no tomarse la vida muy a lo trágico. En suma: uno de esos libros que, como suele decirse, se leen de un tirón.

Zamacois conoció en París a Luisa Michel, y muchos años después alternó con el fundador de la Escuela Moderna. Tanto al respecto de la «Buena Luisa», como con referencia a Francisco Ferrer Guardia, tiene frases de afecto, expresiones de noble admiración.

Al fundar las publicaciones «El Cuento Semanal» y «Los Contemporáneos», Zamacois facilitó a los de más limitada condición económica el que pudieran leer a los mejores escritores de España, realizando una magnífica labor cultural. Y con ello ya es mucho lo que tenemos que agradecerle a «un hombre que se va».

FONTAURA

PROXIMAMENTE

«APLEC DE LA SARDANA»

El domingo, 27 de junio, tendrá lugar en Tolosa, en el recinto del «Parc des Sports», el XV «Aplec de la sardana». Patrocinada por las asociaciones de catalanes antifranquistas exiliados en Francia, esa manifestación reúne cada año alrededor de la sardana, en total unión, los catalanes residentes en Tolosa, y su región, así como gran número procedentes de Perpiñán, Carcasona, Castres, Montpellier, Montauban, etc., que no han olvidado ni capitulado y que siguen fieles a su pueblo y a su ideal democrático.

Ya que, a través y por encima de su carácter de día de fiesta catalana en tierras francesas, el «Aplec de la sardana» constituye una expresión de solidaridad con el pueblo de Cataluña en su lucha permanente contra el régimen franquista; régimen que, además de las vejaciones, la miseria y la esclavitud impuestas a toda España se ensaña de una manera particular contra Cataluña, contra sus costumbres, sus tradiciones, su lengua, su personalidad, viendo en ellos un peligro para el monolitismo cuartelario indispensable al fascismo.

La sardana, bello símbolo de fraternidad en su coreografía propia, se convierte en este caso en el lenguaje de todos los catalanes y de sus amigos, para expresar por medio de esta forma del arte popular un ideal y una fidelidad a la característica más arraigada de la tierra catalana: su amor de la libertad.

El «Aplec de la sardana» se desarrollará durante todo el domingo, con una audición de sardanas de las diez de la mañana hasta las doce y media; luego, nueva audición que empezará a las tres de la tarde hasta las cinco y media. La cobla Combo-Gili ha sido contratada para la ejecución del programa de sardanas. A las seis de la tarde, el grupo folklórico del «Foment de la sardana» de Perpiñán presentará una variedad de antiguos «ballets» catalanes, con acompañamiento de la misma cobla.

G. M.

La sucesión

EL líder de la llamada democracia-cristiana ha hablado en términos que no deja lugar a dudas.

Según Gil Robles no hay que emplear la fuerza para derribar el fascismo español, porque un cambio por la fuerza no garantizaría un resultado favorable para las derechas. Y continúa: «Destruir el régimen sin que nada esté preparado para remplazarlo sería jugar con fuego y de una gran irresponsabilidad.» Y aconseja el prepararse lentamente, con firmeza y con constancia, dejando de lado toda ambición personal.

Desde luego, a nosotros no nos sorprende el lenguaje. Es propio del ex ministro de la Guerra que en octubre de 1934 ahogó en sangre la magnífica epopeya asturiana. Gil Robles, en octubre de 1934, fue partidario de emplear la fuerza con los mineros asturianos, dando carta blanca a los moros y a los legionarios y a la guardia civil, para asesinar a mansalva, saquear los hogares de los trabajadores y violar a las mujeres y a las hijas de los mineros. Pero tratándose del fascismo, aconseja proceder con guante blanco.

Nos hallamos en un momento crucial para el mañana de España. Es indudable que el pueblo español está en la calle dispuesto a barrer todo un pasado de ignominia. Las manifestaciones estudiantiles y de los trabajadores han alarmado a la tiranía y a sus secuaces, y a las cancillerías extranjeras. El líder demócrata-cristiano habla en nombre del grupo capitalista más poderoso de España que es la Iglesia Católica Romana.

Los capitalistas españoles tienen necesidad de ingresar en el Mercado Común Europeo. Existe, de hecho, la Europa agrícola. España exporta, principalmente, productos agrícolas. De seguir fuera del Mercado Común la balanza de pagos será cada día más desfavorable a pesar de los ingresos que proporciona el turismo y los giros de los emigrados españoles.

España no puede vivir de espaldas a Europa, Franco es un cartucho quemado y es un estorbo. Los que desencadenaron la guerra civil necesitan sustituir al testaferro que es repudiado por la opinión democrática europea. Pero el problema estriba en sustituirlo sin que intervenga el pueblo. No encuentran la manera, pues son veintiséis años en que la sangre les llega al cuello y veintiséis años de una corrupción desenfrenada.

El temor que manifiesta el portavoz del Vaticano es evidente. Una caída vertical del fascismo español alcanzaría a todos los sectores que recibieron con beneplácito la invasión del suelo hispánico por los ejércitos italo-alemán. Les conviene sin ningún género de dudas un cambio de tipo horizontal en el que persistan las mismas fuerzas represivas: Ejército, Guardia Civil, Policía, etc., y que se mantengan intactas las prerrogativas de la Iglesia y que el latifundio siga acosando de hambre al campesinado español que huye en masa al extranjero, a la Europa occidental, y que el capital financiero siga detentándolo la alta jerarquía de la Iglesia Católica. Por esta razón ha hablado el representante de los ensotanados, dirigiéndose, en principio, a los que aceptan la sobada filosofía cristiana, y más adelante, puede que también se dirija al resto de los partidos políticos.

El eco de las palabras de Gil Robles no merecerían la menor atención si en los medios de la emigración no se emplearan términos semejantes por parte de ciertos sectores y de determinados personajes.

En un banquete de despedida ofrecido en México al Sr. Carlos Esplá, ex ministro de la República Española, con motivo de trasladarse a París, el homenajeado dijo lo siguiente: «Hay que evitar una segunda vuelta. Hay que impedir una nueva guerra civil. El Sr. Carlos Esplá coincide, pues, con el Sr. Gil Robles.

Es chocante que antes de aplastar al fascismo español se emplee tamaño lenguaje.

Esos frenazos tienden al mismo fin. No se quiere, de ninguna de las maneras, que intervenga el pueblo español, siendo así que si el caso de España ha vuelto a tomar actualidad es gracias a las huelgas estudiantiles y obreras. En el último 1º de Mayo fue el pueblo quien salió a la calle y se manifestó a pesar de ser apaleado brutalmente por las fuerzas de la policía. Es el pueblo quien ha perdido el temor y será el pueblo quien barrerá al fascismo.

El Sr. Carlos Esplá sabe muy bien que si el pueblo es quien hace saltar la tiranía del Pardo se habrán acabado los enchufes y las ambiciones de tipo personal, puesto que será la revolución social que dará con-

Núcleo de Provenza

Gran jira regional de confraternidad solidaria, confederal y libertaria en la Playa de Hyères

La jira regional del Núcleo de Provenza en la playa de l'Aygade, en Hyères (Var), tendrá lugar el domingo día 4 de julio de 1965.

Conforme es costumbre anualmente, en la misma serán invitados de la familia confederal todos los españoles residentes en la casa de reposo del «Beau Séjour», sin excepción.

Por la mañana se irá a buscarles y al atardecer se les trasladará de nuevo a su «hogar» con uno de los autobuses colectivos, no dudando que todos los compañeros aportarán para ellos lo necesario e indispensable.

El hermoso lugar de concentración, bajo los pinos y la arena fina de la playa, contribuirán al realce de la Jira, donde después de la comida campestre un calificado compañero dará una charla de actualidad que será retransmitida por los altavoces instalados al efecto.

Recomendamos a todas las Federaciones Locales del Núcleo organicen los desplazamientos colectivos, esperando una asistencia masiva de los compañeros, familiares, amistades y simpatizantes.

¡Todos a la Jira solidaria de Hyères organizada por la C.N.T. de Provenza el domingo día 4 de julio!

La Comisión de Relaciones

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

El centenario de Proudhon

CON este tema, dio su conferencia el señor Th. Argence en el homenaje organizado por el «Ateneo Cervantes de Lyon», el domingo 11 de abril, en ocasión del centenario del teórico del anarquismo Pedro José Proudhon.

La conferencia fue presidida por el secretario de Cultura del Ateneo, Antonio Bernabeu, quien hizo una breve presentación del orador Th. Argence, vice-presidente de la Liga de los Derechos del Hombre, quien ya en otra ocasión hizo en la tribuna del Ateneo, una documentada y magnífica conferencia sobre la vida y obra de Ferrer. Y después de introducir el tema cedió la palabra al conferenciante.

Este comenzó diciendo, que Proudhon, nacido de familia humilde, empezó su lucha por la existencia en una imprenta de aprendiz y que a la edad de 27 años se independizó instalándose por su cuenta.

Nos muestra el señor Argence cómo Proudhon, desde temprana edad hizo del trabajo el símbolo de su independencia, valorizando y enalteciendo la obra creadora del trabajador, por lo que llega a la conclusión de que la propiedad es un robo, ya que el propietario se ha enriquecido usurpando el fruto del trabajo del obrero.

Pone de relieve la obra monumental realizada por Proudhon, que fue el prototipo del autodidacta, modesto obrero, no habiendo cursado estudios universitarios, poseía una cultura enciclopédica y fue creador de teorías originales, tratando materias arduas y difíciles, como las económicas, y siendo el primero en dar una base sólida y científica al socialismo.

El propio Marx, que tanto lo ha detractado, copió muchas de sus ideas, de las que se sirvió para componer su famoso «Manifiesto». Igualmente afirma que el pensamiento de Proudhon fue la base de la Primera Internacional. Dice también que la Comuna de París fue un experimento de sus ideas, de las que bebieron todos cuantos en ella intervinieron, por lo que este movimiento fue el primero en tener un carácter auténticamente popular.

Dosificando e intercalando ideas y anécdotas de su vida, nos fue mostrando el filósofo, el pensador y el gran teórico del auténtico socialismo: el ácrata.

Nos habló también de su federalismo, cuyo traductor e introductor en España fue Pi y Margall, basado en el respeto de las costumbres, características y particularidades de cada país y región. También nos habló de sus teorías sobre un banco popular que debía hacer crédito sin interés y de sus ideas sobre una economía colectiva y socializada que remplazara a la gran propiedad privada.

Sobre sus ideas religiosas nos dijo que sin ser un ateo militante, no fue tampoco creyente, manifestándose con fuerza contra la idea del pecado original que condena a todos los hombres, que se casó por lo civil y que sus hijos tampoco fueron bautizados, así como sus funerales no fueron religiosas.

A este propósito relató un incidente ocurrido con un regimiento que se cruzó con el féretro de su cadáver, que fue obligado a detenerse silenciándose los tambores de su banda de música y que el coronel que lo mandaba lo saludó militarmente.

Dio fin a su magnífica peroración respondiendo satisfactoriamente a diversas preguntas que se le hicieron por el auditorio, que salió muy satisfecho del acto.

Manuel Bernabeu

F. L. DE NIZA

Esta F. L., junto con S.I.A., tiene organizada una jira para el domingo 20 del corriente, en el bonito y agradable lugar «Parc Departamental de Vaugrénier», a 5 kilómetros de Antibes, en dirección de Niza, a orillas de la N. 7, a la cual quedan invitados compañeros, simpatizantes y amigos a pasar un agradable día de confraternidad libertaria.

CONCENTRACION A ST-FERREOL

La C. de RR. del Tarn organiza una concentración para el domingo 20 de Junio al lago de St-Ferreol.

Este núcleo ha invitado por conducto orgánico a los departamentos limítrofes de Haute Garonne: P. O. y Hérault, y por medio de este comunicado se hace extensiva la invitación a otros compañeros y familiares que encuentren la posibilidad de desplazarse.

NECROLOGICAS

JOSE SAGARO TOCABENS

Cada día nuestras filas confederales se van quedando más claras... Se ha dicho, y por desgracia es verdad, que la vieja guardia se está extinguiendo físicamente y a pasos agigantados. De un tiempo a esta parte son muchos —demasiados— los compañeros que nos van dejando para siempre más. Ni la ilusión que tenían de poder regresar y poder ir a morir en nuestra tierra y libre de toda opresión, no les ha sido permitido...

De los muchos que en estos días han muerto, tenemos que añadir la pérdida del amigo y compañero José Sagaró Tocabens, ocurrida recientemente en la ciudad de Perpignan, en donde residía en compañía de su abnegada hermana Catalina.

Ha muerto, y casi completamente ciego desde hacía años, a la edad de 71 años. El acto de su entierro, que fue civil, se efectuó el día 18 de mayo próximo pasado, en la capital del Rosellón.

Mucho, y muy bueno, se podría narrar de la vida y de la actuación del compañero Sagaró. Se podría escribir un libro. ¡Y qué libro! Y también se podría explicar ciertas ingratitudes de que fue víctima durante sus últimos años de vida el compañero Sagaró por parte de muchos compañeros nuestros. ¡una pena, una verdadera pena!

Conocí a Sagaró en el año 1920. Y le conocí en su mismo pueblo natal: Garriguella. Ese pueblo que se encuentra en el Alto Empordán y al pie de los Pirineos catalanes. Estaba establecido como carpintero.

Su casa era el último refugio de los innumerables idealistas y luchadores por la libertad que acosados por los Gobiernos y la policía de nuestro país, se veían obligados de abandonar España, de pasar los Pirineos y poder respirar aires más libres en Francia o en otros países. Por su casa pasaron muchos, muchos militantes de los nuestros. Centenares de ellos. Por ella pasaron Masoni, Mascarell, Pestaña, Peiró, Dyonisios, Durruti, Ascaso, Jover y tantos y tantos militantes conocidos y desconocidos que la lista sería interminable.

La labor de Sagaró en este aspecto no estaba exenta de mil peligros. Que los corrían él y algún compañero más que le ayudaban. Nunca aquellos abnegados compañeros tuvieron el menor percance. Durante años y años trabajaron en el silencio más absoluto y con rendimiento positivo para la Organización confederal y para nuestras ideas. ¡Qué lección para todos, para todos los cuales la mayoría de las veces estamos en continua y perpetua cizaña entre nosotros!

Y la misión de Sagaró y de sus amigos no se paraba solamente en «salvar vidas». Se dedicaban a otras y a más delicadas misiones de propaganda, de organización y de acción positiva, las cuales siempre se vieron coronadas por el éxito más completo y fantástico.

Dos veces en su larga actuación sufrieron en sus carnes el «bautismo del fuego». Pero lo sufrieron ellos. Sagaró y otro admirado y digno compañero que, por no herir su susceptibilidad, no queremos nombrar hoy. Algún día pensamos publicar algo relacionado con la vida y la actuación de esos compañeros. De la de ellos y de la de muchos otros compañeros que han sido y son completamente anónimos de nuestro Movimiento.

No queremos terminar estas líneas sin expresar nuestra más viva simpatía a los familiares de Sagaró, a sus hermanas y, de una manera muy especial, a Catalina, la cual ha convivido toda su vida, hasta su muerte, al lado de la vida azarosa y accidentada que llevó su hermano.

J. MANENT

Mi flor sobre su tumba

A la memoria de mi querido amigo Daniel Berbegal, poeta de la amistad, que, siendo casi un niño, tanto alentó a las Juventudes Libertarias de la Región Catalana.

A las cinco de la tarde del día 22 de mayo —hora histórica y amarga— de un día florido y risueño, se ha extinguido nuestro Daniel batallando heroicamente contra la muerte. Ha sido su agonía horriblemente dura y lenta... ¡la agonía de Unamuno! Al fin, venció la verdad suprema. Tal vez, la única verdad...

La Parca pudo más y le dobló la cabeza para siempre. Su hermosa cabeza de artista griego, por la que suspirarían Leonor y Teresa, y que Miguel Angel o Fidias hubiesen esculpido con orgullo.

Se han quedado mudas la lira de Orfeo y la flauta de Pan. El Sol quedóse helado, y la Luna tiene ojeras que le dieron la tristeza porque ha muerto un hombre, un hombre hijo del trabajo, que era bueno, era honrado y basta y sobra. Y es tan inmenso el dolor, que se sienten unas ganas locas de lanzar un grito tan potente cuyos ecos se apagaran en las crestas solitarias de los Andes.

Hasta el último instante vivimos alentados por una esperanza tan fina como el filo de una navaja.

Todos sus amigos, todos, así como sus deudos, derrochamos cariños y amistad para infundirle ánimos. Pero fue una mujer enamorada, frágil, rubia y francesa, como la heroína de «El tren expreso», quien dio al compañero de los ojos azules manantiales de ternura. Sirvan estos renglones para rendirle, emocionado, mi más cálido homenaje.

Ya no veremos más la silueta arrogante y señorial de Daniel mezclada entre poetas, pintores y estudiantes del Barrio Latino. Y por eso, nada más que por eso, pero nada menos que por eso, hay un sabor de angustia en las aguas del Sena y en las riberas del Turia.

¡Valencia, su Valencia! Naranjas en flor, arrozales, cielo añil, coplas con dejo moruno... «Valencia mía — rival y hermana — de Andalucía.»

Descanse en paz quien nunca se postró de hinojos. El amigo de los ojos claros, como los ojos del madrigal de Gutiérrez de Cetina. Al rendir a la muerte su tributo y asimilar la tumba sus despojos a cambio de una noche interminable y gélida, las ideas libertarias y la lealtad vistiéronse de luto.

José CASTILLO

JOSE CUBELLS

El lunes, 7 de junio, por la tarde, se le dio sepultura al que en vida fue compañero y activo militante de la C.N.T., José Cubells.

Fundador de la C.N.T., era uno de los raros supervivientes de aquella época gloriosa en la que la lucha sindical, preñada de constantes peligros, podría ser citada como ejemplo para las nuevas generaciones confederales.

Posiblemente fuera Cubells el militante más viejo con que contaba la Organización en la actualidad. A los 81 años nos ha dejado para siempre, tras una breve enfermedad y rodeado hasta el último soplo de su vida del cariño de sus familiares.

Conocidísimo en el Sindicato de la Madera, de Barcelona, fue para el resto del conjunto orgánico el compañero modesto y anónimo, conforme con su manera de ser y de obrar.

Hasta su muerte fue fiel a los principios que informaron siempre a la Organización. Jamás dejó de defenderla en todos los terrenos, ante propios y extraños. Y su pensamiento estuvo fijo en las inmensas posibilidades de progreso, justicia social y libertad que ofrecía la C.N.T. a los trabajadores hispanos.

Había sido militante activo. Ahora, la edad y su precario estado de salud se lo impedía, sin dejar de interesarse, no obstante, por los problemas íntimos y generales de la C.N.T. que tanto le interesaban.

La C.N.T. en general pierde a uno de sus creadores que deberíamos citar en ejemplo. La Federación Local de Marsella a uno de sus afiliados más conscientes y de mayor valor moral.

Su muerte ha sido dolorosamente sentida por todos, pues en vida supo grangearse las simpatías y el querer de cuantos tuvieron la ocasión de poder convivir con él.

Nos abandona un excelente militante libertario que deja un hueco difícil de llenar. Y su vida, con detalles; su actuación, para el recuerdo, será glosada por el común amigo y compañero Antonio Vidal desde Hyères, que tan íntimamente le conocía por haber actuado juntos en el mismo Sindicato, lo que nos induce a no ser más extensos.

En el lejano barrio marsellés que le albergó estos últimos tiempos, fue enterrado civilmente. La ausencia de los compañeros el domingo por haber asistido a la Jira regional, impidió mayor concurrencia. Sin embargo, junto con sus familiares y amistades, acudió un buen grupo, no faltando las consiguientes delegaciones orgánicas de la F. L. de Marsella, de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenzas y de S.I.A.

El recuerdo del amigo Cubells será imperecedero en todos nosotros, y continuar su obra será la mayor satisfacción.

La F. L. de Marsella comparte el dolor de sus familiares y el de la familia confederal y libertaria.

El Secretariado.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

ADMINISTRATIVAS

Alejandro Esquerra, Korogoran (Australia). Recibido tu cheque 72,99 francos. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-64.

— Escanero, Roanne (Loire). Recibido giro 37 F. 3-6-65. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-65.

— Adalid C., Abeillan (Hérault). Con tu giro pagas «C .S.» y «Umbral» hasta 31-12-65.

— Sánchez D., Mallemort (B.-du-R.). Recibido tu giro. «C. S.» y «Umbral» pagados hasta 31-12-65

— Mr. Sean Gaunou. Bristol (Inglaterra) Recibida la tuya y envío. Agotado disco de los «Hijos del pueblo». Disponga para lo que le interese.

— J. Pastor, Strasbourg (B.-Rhin). Recibido tu giro, 68 F. Pagas «C. S.» números 331 al 338.

— Da Costa, Ollette (P.-O.). Recibido giro 22 F. Pagas «C. S.» hasta el número 333.

— A. Martínez, Oissel (S.-Mme.). Recibido giro 8-6-65. Pagas «C. S.» como indicado hasta el número 352.

— A. Morales, Roanne (Loire). Giro 13 F. «C. S. hasta 30-6-65. Nada dices de «Umbral».

— Lastra, Boulogne (Seine). Recibido tu giro pagas «C. S.» y «Umbral» 31-12-64. Pasada a la Redacción nota indicada.

— A. Hernández, Mulhouse (A. Rhin). Recibido giro 38 F. «C. S.» y «Umbral» 31-12-65 (25 + 12 = 37 F.), con lo que te sobra 1 F. y no 10, como destinas a pro ancianos.

— J. Muñoz, Villeurbanne (Rhône). Recibido tu giro, con el que pagas «C. S.» del número 309 al 330.

— Micó Fernando, Limoges (Hte-Vienne). Con el giro enviado pagas «C. S.» hasta el 30-6-64.

LEED Y PROPAGAD

«UMBRAL»

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Se invita a todos los afiliados a la importante asamblea general que tendrá lugar el domingo día 20 de junio, a las nueve en punto de la mañana, en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

F. L. DE ANGOULEME

Notifica a sus afiliados que una reunión extraordinaria tendrá lugar el domingo 27 de junio a las diez de la mañana, en el Café del Comercio.

AGRUPACION DE LEVANTE EN EL EXILIO

Nuestras actividades han sufrido un colapso esta primavera y ahora hay que ganar el tiempo perdido. La próxima reunión tendrá lugar el sábado, nótese bien: sábado, 19 de junio, a las siete y media de la tarde, en nuestro local de París.

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea general el día 20 en la Bolsa del Trabajo, a las nueve y media de la mañana. En la misma se pondrá el orden del día del Congreso.

F. L. DE DRANCY

Día 27 de junio, continuación de la asamblea con orden del día del Congreso

F. L. DE PARIS

Cultura y propaganda: 26 de junio, a las cuatro y media de la tarde, conferencia a cargo del compañero Bernardo Merino, quien desarrollará el tema: «Las repercusiones del Primero de Mayo en el movimiento obrero y su actualidad en la C.N.T.».

Asamblea. Continuación de la iniciada el domingo pasado, para el 20 del corriente a la hora de costumbre.

F. L. DE AUCH, GERS

Celebrará una jira en el pueblo de St-Jean-Poutge, a 6 kilómetros de Vic-Fezenzac, junto al río, a la que invita a todas las FF. L. del departamento del Gers y limítrofes, el domingo 20 de junio.

S. I. A. EN BEZIERS

El Secretariado de S.I.A. en Béziers convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea general que tendrá lugar el sábado, día 26 de junio, a las 21 horas, en nuestro local social.

Rogamos la asistencia de todos nuestros compañeros y amigos.

F. L. DE OULLINS

Rogamos a los compañeros que no acudieron a la pasada reunión de esta F. L., hagan acto de presencia el domingo 20 del corriente, en el lugar y hora de costumbre. Aquellos otros que por desconocer sus señas, no les pudimos comunicar asunto que les concierne, les rogaríamos se pusieran en contacto con nosotros en la mencionada reunión.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 19 de junio, a las 21 horas exactas, en las Sala de la Biblioteca, de la rue des Pensées. Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, París, 1er

Sábado, 19 de junio, a las nueve de la noche, nuestro amigo Macrino SUAREZ versará sobre el sugestivo tema. *Fracaso del Plan de desarrollo económico en 1964.*

Servicio de librería

«Un hombre que se va»
Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela. Solicitar a esta Administración.

«Vida de Luis Van Beethoven»
De Luis Capdevila. Lujosa encuadernación e inmejorablemente impresa. 25 F. ejemplar en esta Administración.

«La Internacional Obrera»
Magnífica obra escrita por el compañero Víctor García comentada en «Umbral».

Adquirirla en esta Administración al precio de 4,50 F.

OBRAS A 4,00 FRANCOS

QUEIROZ: «El crimen del padre Amaro».
P. FEVAL: «El jorobado Lagardere».
A. FRANCE: «La azucena roja», «Los dioses tienen sed», «El fígón de la reina Patoja».
E. GEORGE: «Progreso y miseria».
LYTTON: «Ultimos días de Pompeya».
PREVOST: «Manón Lescaut».
J. MANUEL: «Conde Lucanor».
PEREDA: «El buey suelto», «La Pucheras», «Nubes de estío», «El sabor de la tierruca», «Pedro Sánchez», «La Montálvez».
REYLES: «El embrujo de Sevilla».
SALGARI: «Los piratas de Malasia», «El rey del mar».
SASTRE: «El temple argentino».
SHAKESPEARE: «Romeo y Julieta».
STENDHAL: «Del amor», «Rojo y Negro».
VALERA: «Genio y figura», «Doña Luz», «Juanita la larga», «El comendador de Mendoza».
VERNE: «Los hijos del capitán Grant», «Miguel Strogoff», «La vuelta al mundo en 80 días», «Los piratas del Halifax», «La agencia Thompson y Cía», «Kerabán el testarudo», «Familia sin nombre», «Cinco semanas en globo», «La isla misteriosa», «Veinte mil leguas de viaje», «Norte contra Sur», «El testamento de un excéntrico», «Ante la bandera», «La casa de vapor», «Naufragio del Cintya», «La invasión del mar».
WILDE: «El abanico de lady Windermere», «La importancia de llamarse Ernesto».
ZOLA: «La bestia humana», «Germinal», «El dinero», «La debacle», «La taberna», «Miserias humanas», «Lourdes».
SWITH: «Viajes de Gulliver».
VOLNEY: «Las ruinas de Palmira».
BONTE: «Jane Eyre».
CAMPOAMOR: «Doloras y humoradas».
M. CANE: «Ensayos».
CASTELAR: «La hermana de la caridad», «Ricardo».
CERVANTES: «La Galatea».
DELLY: «La lámpara ardiente».
DICKENS: «El hijo de la parroquia», «Almacén de antigüedades».
DOSTOIEWSKI: «Crimen y castigo».
A. DUMAS: «La reina Margarita», «El paje del duque de Saboya», «Los cuarenta y cinco», «Veinte años después», «La guerra de las mujeres», «El caballero de Harmental», «El collar de la reina», «Los compañeros de Jehú», «El conde de Montecristos».

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, París, X
CCCP N. 13507 56.

de Franco

tenido a los destinos de la Nueva España.

La sucesión del fascismo español no es viable, no existe. Tan sólo está en juego la entrada en la arena ibérica de un pueblo que hace siglos estuvo amordazado por las testas coronadas y más tarde por el gorro frigio, dejando paso todos ellos al fascismo antes que permitir que el pueblo español decidiera su mañana.

No cabe analizar la filosofía cristiana. Conocemos su trayectoria a través de la historia. El cristianismo una vez salido de las catacumbas se alejó de las prédicas de Jesús de Galilea. Cristo ensalzó siempre la pobreza y fustigó a los ricos y sus discípulos —los apóstoles— eran de clase humilde. Búsquese el reverso de la medalla en la Iglesia Católica Romana que posee grandes tesoros. El Vaticano —después de Wall Street— es la potencia financiera más poderosa del mundo. Sus tentáculos llegan a los consejos de administración de las más grandes empresas. Recomendamos la lectura de «Misión Secreta en el Vaticano» editado en México por «Libro Mex» del que es autor el valiente escritor mexicano Natividad Rosales, que da a conocer todo el poderío financiero del Vaticano.

La Iglesia —Católica— Capitalista quiere apresurar la sucesión de Franco por los motivos ya expuestos. Por esta razón da vida al Partido Demócrata-Cristiano. En la Europa Occidental poseen un neto predominio. España es el enigma. De estallar la revolución social caería por el suelo todo el tinglado tan sabiamente preparado desde la Plaza de San Pedro.

Jesús expulsó a los mercaderes del templo. El proletariado español irá algo más lejos y levantará en vilo a todo el proletariado europeo.

Ante esta fuerza decisiva en la vida de todos los pueblos, en 1936 propiciaron la Cruzada Cristiana convirtiendo nuestro país en un cementerio. Ahora hablan, otra vez, en nombre de Cristo que si resucitase lo fusilarían ellos mismos tildándolo de anarquista, comunista o socialista.

El caso español tiene una importancia enorme, puesto que irradiaría en toda Europa y América. Hacemos esta afirmación puesto que hemos leído artículos en nuestra prensa en los que se decía que hablábamos demasiado de España. Yo afirmo que si hay una esperanza para los revolucionarios del mundo entero, es ESPAÑA.

Jaime BALIUS

Beauséjour, Hyères (Var)

Perón en la trayectoria de las dictaduras

(Continuación)

por Serafín FERNANDEZ

Por su parte, Eva, para vengarse de los comerciantes que no habían votado por Perón, a las familias necesitadas o simplemente pedigüeñas, les hacía vales para ravituallarse de lo que precisaran en las tiendas de antiperonistas sin abonar nada.

Un retrato de Eva para sugestionar a los «descamisados». Las reuniones obreras, que en tiempos anteriores se realizaban en estrechos locales o sin ellos, la central peronista C. G. T. las celebraba en los mejores teatros y las reuniones de delegados en el Teatro Colón, en cuyas reuniones Perón o sus corifeos vociferaban contra el capitalismo, la Iglesia y el ejército a los que calificaban de instituciones inútiles. En cuanto al horario de trabajo, llegó Perón a decir que, dadas las grandes riquezas naturales que Argentina tiene, el obrero tendría bastante con trabajar los domingos y descansar el resto de la semana.

El 1.º de Mayo se celebraba con un discurso que daba Perón a los «descamisados» desde el balcón del Congreso, en el que cantaba loas a los mártires de Chicago, con tal aparatosidad de grandezas, que si la ola de abundancia por el cambio de materias primas no hubiera decrecido, aquel populacho de moral descamisada hubiera llegado a un estado rayano a la locura.

Resumiendo aquel estado ambiental, Martínez Estrada en su libro dice: «Era un gobierno de ladrones y un pueblo de rateros.»

Los «descamisados» que aprovecharon aquella forzada situación abundancista formaron una nueva clase de ricos insaciables que ahora reclaman la vuelta de Perón para enriquecerse más. Y los que dejaron escapar la oportunidad de enriquecerse, reclaman la vuelta de Perón para en la nueva ocasión no dormirse en las pajas.

EL EMPEÑO DE PERON POR MATAR EL ANSIA DE LIBERTAD

Perón y sus consejeros se dieron cuenta de que, a pesar de haber embrutecido una gran parte de la clase obrera, en un pueblo que ha vivido un ambiente de relativa libertad, el ansia de seguirla viviendo no se apagaba, y, de ser así la dictadura no estaba segura. El «slogan» *alpargatas sí, libros no* que entusiasmó a los pobres de espíritu, causó gran repugnancia en las gentes con un mínimo de dignidad, quienes, por los medios posibles, manifestaban un descontento que debilitaba a la dictadura. Para apagar los focos donde palpitaban ansias de libertad y se fomentaba el descontento contra la dictadura, Perón convocó a un mitin de «descamisados» en el que, con un violento discurso les incitó a asaltar, destrozar e incendiar publicaciones y bibliotecas enemigas. Acto seguido las hordas peronistas destrozaron centros, hicieron ceniza bibliotecas y edificios, entre estos el Auto Club, que era un monumental conjunto de valores.

Las publicaciones no asaltadas fueron «nacionalizadas». El diario «La Prensa», que resistió, fue tomado por asalto. Los teatros, manifestación artística y cultural de la que la Argentina podía sentirse orgullosa por su calidad y cantidad, se les puso grandes impuestos así como la obligación de rendir pleitesía a la *demi-mondaine* Evita. Así, los autores y actores dignos prefirieron no levantar el telón. En la capital y lugares donde no se podía burlar la vigilancia, sólo funcionaban los teatros de los artistas que rendían culto a Eva Perona, con lo cual el teatro argentino descendió a un nivel de decrepitud del que aún no se ha recuperado.

Las universidades que en la Argentina fueron importante foco de cultura y agitación, ocupadas por piquetes de policía y bajo la presión del terror, se obligaba a los estudiantes a estudiar las «doctrinas» peronistas.

Las publicaciones que salían llenaban sus columnas con elogios a Perón y a la putanita. El derecho a pensar quedaba nacionalizado, administrado por el Estado, como lo están las prisiones y los presos.

Perón, por no ser menos que el Papa, publicó unos mandamientos concretando una sola ley: la de Perón. Y con respecto a la libertad de pensamiento dice, en síntesis, que el pueblo debe tener la educación que le dé el Estado. A tanto no llegó la Iglesia romana.

LA CAIDA DE PERON

Como se ha dicho, el estado de impudicia a que llegó la dictadura peronista fomentó un estado de subversión en las gentes de todas las condiciones en las que palpitaba un mínimo de dignidad. En cuanto a los descamisados, cuando Europa mejoró su situación económica y las grandes sumas a cambio de materias primas dejaron de entrar en Argentina, la deuda pública adquirió una suma astronómica. Para impedir que se hipotecara la nación, había que hacer economías apretándoles el cinto a los descamisados. Y las doctrinas abundancistas de Perón se cambiaron por las doctrinas restriccionistas.

Para predicar y convencer a sus seguidores sobre las doctrinas restriccionistas, los convocó a un mitin en la Plaza Congreso, el 17 de octubre de 1955, en el que, según el discurso (con texto que tengo presente), les dijo que: «Para salvar la nación, el Estado tenía que imponerse una economía de quinientos mil millones de pesos, y que para ello hay que conformarse con comer menos y producir más. (Adujo que la Argentina con 18 millones de habitantes, poseía 45 millones de vacas y 40 millones de ovejas.) Como ustedes ven —siguió diciendo— el problema de la carne en la Argentina es terrible; pero lo es porque comemos mucha.» Este discurso a los descamisados que sólo les había crecido la barriga y la avaricia, los desinfló como una purga de aceite de ricino. Y cuando llegó el momento de salir al arroyo para defender al «redentor» se quedaron en casa.

El estado de subversión contra la dictadura se generalizó y descendió a la calle. El ansia de derribar al tirano por la violencia era lo que unía a los combatientes, entre los que compromisos protocolarios no eran posibles con otro fin; por corrientes puestas intervenían en el combate. En la acción violenta se destacaron fuerzas del Ejército, en la organización y agitación el estudiantado. La Iglesia también atizó el fuego. Y aunque parezca mentira, en el combate intervino una corriente o secta, tanto o más regresiva que el peronismo, secta que ya había intervenido en la lucha contra el dictador Uriburo. Se trata de un sedimento ultra nacionalista que tuvo su hora con el dictador Rosas en 1835. Para esta corriente ultra nacionalista es bueno aun lo peor del país, y es malo aun lo más bueno que llega del extranjero. Su cerrilidad nacionalista es tal, que si el cáncer fuera de origen argentino le hubiera levantado un monumento.

Uriburo, como Perón, fueron títeres de los trusts extranjeros, y esto fue lo que contra ellos despertó el odio de la secta nacionalista.

La caída de Perón produjo gran alegría en las gentes ansiosas de libertad, y triste consternación en los descamisados sin pudor. Una federación libertaria llamó a este movimiento la revolución libertadora. Pero la FORA lanzó un manifiesto en el que en síntesis dice que «Se derribó a un tirano, de lo que debemos alegrarnos; pero queda en pie el sistema de tiranía y explotación. Y hay que volver a la organización y a la lucha».

LO QUE SUCEDIO A PERON CON LOS AGRICULTORES

Si vale la pena recordar el choque y el fracaso que tuvo Perón con los agricultores, es porque se trata de un caso que les ha sucedido a los dictadores de todos los tiempos.

Los agricultores de la Argentina y otros países que ocupan obreros, en general no son de los patronos mejores. Pero esta cuestión no debe impedir comprender la situación de fondo que en todos los tiempos se ha planteado entre el campesinado y los dictadores. En muchas gentes educadas en los ambientes de las grandes urbes, hay tendencia a considerar al campesino como una bestia. Y los dictadores lo tratan como tal. Los campesinos, sobre problemas sociales modernos, están en atraso con los proletarios de las grandes ciudades. Tiene como estos sus vicios y prejuicios. Pero en ellos el ansia de libertad, el sentido de justicia y de solidaridad, está tan arraigado y mejor conservado que en las gentes de las grandes urbes. Y los gobernantes y dictadores no sabiendo comprender esa su ansia de libertad y manera de interpretarla, chocaron y fracasaron. De ello debemos alegrarnos.

Las huestes más fanáticas que en todos los tiempos apoyaron a los dictadores a cambio de «pan y circo», se formaron en las grandes ciudades, y la oposición más seria a la corrupción y al despotismo, se manifestó en las campiñas romanas y argentinas; y se está manifestando en las campiñas rusas, chinas y cubanas y demás lugares en que las gentes demasiado civilizadas quieren considerar y tratar al campesino como bestia.

Perón y los que le rodeaban, con su mentalidad industrializada y cuartelera, trataron al agricultor como un estropajo con el que podían limpiar todas las suciedades que ellos ocasionaban al país. En la Argentina la venta de cereales sobrantes era explotada por compañías particulares. A los agricultores se les pagaba el quintal a precio de mercado, descontados los gastos de transporte. Pero nacionalizó las empresas particulares, remplazándolas con una comisión que compraba a los agricultores y vendía al extranjero el cereal sobrante. *Pagándoles el quintal el treinta y siete por ciento de lo que se vendía en el mercado*, y el resto se lo quedaba el Estado. En presencia de tan escandaloso robo, los agricultores hicieron una huelga de brazos caídos, con lo que obligaron a Perón a racionar el pan y comprar cereales al extranjero. La patraña con que se quiso encubrir el fracaso de Perón con los agricultores fue una gran sequía que mermó las cosechas, lo que tiene tanto de cierto como la dialéctica que se emplea para encubrir el fracaso de los dictadores rusos, chinos y cubanos con los campesinos. El fracaso con el campesinado se debe a la falta de comprensión y respeto a su ansia de libertad, y de ello debe satisfacernos.

PERON TOPO CON LA IGLESIA

La Iglesia vio de lejos que las doctrinas peronistas en nada se distinguían de las doctrinas marxistas, fascistas o nazistas, y que las intenciones de Perón para con la Iglesia no eran mejores que las de Stalín. Que Perón podía, como el ruso, cerrarle las iglesias y disputarle el derecho a trasquilar el rebaño. Por este fundado motivo de desconfianza, desde la subida de Perón al Poder, la Iglesia empezó a cavar y sacarle la tierra de debajo los pies. Perón advirtió el peligro y decidió aplastarla como a nuestro Movimiento cuando era peligroso. Entonces recurrió a tácticas que con la Iglesia tampoco dieron resultado.

Perón, para captarse las simpatías de los trabajadores, vociferaba contra la Iglesia. Pero cuando notó el peligro se convirtió en ferviente católico, otorgándole a la Iglesia una paga que en la Argentina no tenía, como así la enseñanza obligatoria religiosa en las escuelas, con lo que quiso seducir la Iglesia y ponerla al servicio de su dictadura. Mas esta vieja zorra, que hace dos mil años estudia gramática parda, no se dejó seducir por el nuevo amante. Y el dinero que Perón le concedió para ganarla, la Iglesia lo empleaba para cavarle la fosa más de prisa. Visto lo cual, Perón se hizo una vez más antirreligioso. Suprimió la paga que había concedido a la Iglesia. Llamó a un mitin a sus descamisados, y en un violento discurso los excitó a quemar iglesias y conventos, de cuyas chamusquinas creo que algo habréis leído en los diarios.

De lo sucedido a Perón con la Iglesia se deduce: Que en el anticlericalismo de Perón, como en el antiperonismo de la Iglesia, no había otro motivo que una disputa por el derecho a trasquilar el rebaño. Y por eso la Iglesia contribuyó a enterrar a Perón, y enterrará a Franco el día que no le convenga, y a nosotros incluso si nos descuidamos.

(Terminará en el próximo número.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

AFIRMACION DEL EXILIO

EXISTE la costumbre de decir (no decimos de creer) que el exilio no vale nada, que en el interior español no es estimado de nadie. Es una corriente verbal y escrita que no negamos, pero que fácilmente discutimos. Estamos en las «afueras» de España (que para ciertos es la «madre patria») por algo más interesante que para ganarnos la pitanza, y esto tiene un precio que sólo se paga con la moneda del idealismo, moneda que no cuenta en las finanzas, pero que enriquece las conciencias. Anarquistas, socialistas, republicanos, autonomistas, y vamos a añadir a los comunistas capaces de autoconducirse, estamos fuera del «hogar nacional» por un sentimiento de corazón y no de avaricia, por un problema de libertad y no de intestinos. ¿Qué puede reprocharnos España a los refugiados? Primero abandonamos nuestro suelo para salvar la vida y por asco a los victoriosos del 39; después hemos permanecido por un efecto de ética libertaria y para mantener ante el mundo la protesta antifranquista con nuestra presencia en la mayoría de continentes. Con sólo continuar refugiados políticos dañamos al franquismo, probándolo Franco cuando tanto se interesa por reducir la importancia de nuestros cuadros exteriores y volcando sacos de dinero en las redacciones internacionales para, soezmente, calumniarnos.

La vuelta a España es libre, naturalmente; como residir en ella en cohete quemado. La juventud, siempre inconocida si obra como se debe, es la que tiene alas para surcar aires más o menos prohibidos. Heroicidad, cierto, puede caber en todos; pero la heroicidad, por ser valor íntimo, no admite exigencia externa. Quien sienta el heroísmo lo practica más que lo habla.

Es tontería avergonzarse de estar en el exilio. Somos muchos los que mejor estaríamos «allí dentro» que «aquí fuera», a condición de no morir de asco en la patria, asco superior al que sentimos aquí y que las ventajas materiales, tan cantadas y decantadas, no compensan. El exilio no es una cobardía, una negación, sino un caso de honradez, de civismo. Nadie se compunja por mantenerse en destierro político, a condición de mantenerse en virtud ideológica y —¿por qué no?— combativa. Porque combate es inconformismo, tesonería, resistencia a dejarse gobernar por un tirano. En toda época dictatorial se han registrado «huídas» de hombres que, según la tesis que hoy parece adquirir boga, mejor habrían hecho de quedarse. Mas, ¡ah, amigos! Hay situaciones y situaciones. El primorriverismo duró siete años y esto de ahora ya rebasa el cuarto de siglo, tiempo excesivo que agota energías y saludes y siembra el camino con una estela de difuntos. ¿Morir allá abajo? ¿Cómo? No incurramos de nuevo en lo banal de «morir por la causa» cuando es mejor vivir por la causa y por uno mismo y las personas que lo estiman. Nuestro ideal no es militar ni de viva la muerte, como imbécilmente nos atribuyen ciertos historiadores extranjeros a sueldo, sino adelante por la libertad y la vida. Se muere por accidente, por incidencia de lucha, jamás por interés de suicidio «ideológico». Quienes vayan al peligro mayor ellos mismos se seleccionan, y quienes restan en otra posición por incapacidad temperamental o preferencia de método, merecen respeto y que sepan respetarse.

El exilio no es vano, inútil ni pernicioso a condición de que ofrezca rendimiento. En el extranjero se está más libre de gestos y despejado de mente que en la tiniebla policíaca española. Cierto que el trabajo interior es más directo, pero también es verdad que el trabajo exterior puede ser importante y coincidente. Del exterior los resistentes de allí pueden recibir un aliento, un acodo, ¡un apoyo!, que en elemento próximo no encuentran. Es cuestión, pues, de no maldecir, de no fastidiar, de no denigrar el exilio, sino de coordinarlo, de superarlo, de sujetarlo a su labor de ayuda total a la redención de España. Es esta una tarea precisa y preciosa que, o la hacemos o quedaremos descalificados ante la historia.

¿Cómo proceder, entonces? ¿Alianzas, coordinaciones, pactismos? Lo que se tercie, con tal de que sea magníficamente intencionado. Ahora estamos en lo de Alianza Sindical; pues conduzcámonos bien, inmejorablemente y entusiásticamente en aliancistas. Pero no olvidarse de la Confederación ni de nuestro origen anarquista. Que cada estamento se comporte con lealtad efectiva; pero, para que la seriedad y el respeto rijan, no viene mal a cada pactante sentirse fortificado, reunido, cohesionado en su propio elemento. Porque lo de C.N.T. disolvible en una A.S.O. o central única, no puede entusiasmar a ningún libertario o cenetista que se estime.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CONTRA LA OBEDIENCIA

EL hecho de obedecer supone, como nos lo explica cualquier diccionario que queramos consultar, someterse a la voluntad ajena y ejecutarla. Implica sumisión de una cosa a otra. Ello excluye el libre examen, la determinación tomada voluntariamente, tras la apropiada reflexión. Se obedece por imposición, por efecto de coacción.

Rebelde es todo aquel que se niega a obedecer, por resultarle repelente aquello que se pretende imponerle. No hay obediencia cuando, tras deliberación serena, razonada, se ha tomado una determinación. Ha habido en este caso un libre acuerdo, que es lo aconsejable, lo justo.

Contra la obediencia, contra el acatamiento a normas inflexibles, tomando volumen de ley inconmovible, nótase una saludable reacción, Es la adecuada desobediencia a lo que no responde al sentir, a la dignidad del individuo, refractario a toda suerte de imposición.

Es en oposición a dogmas políticos y religiosos que destaca en la hora presente una acentuada corriente de subversión. Brota la rebeldía, se patentiza el inconformismo. Es aleccionante que así sea puesto que ello significa evolución progresiva. Es menester que hayan herejes, descontentos. Incluso tratándose de los ideales más abiertos a la comprensión, más opuestos al dogmatismo.

De entre los países que nos son más familiares, en uno en particular, se promovió hace poco la gran trapatiesta entre los bonzos, los mandarines del partido comunista y gran parte de intelectuales y estudiantes afiliados al mismo. Consultas, reuniones, acuerdos mayoritarios, han calmado un tanto el encrespado oleaje, pero la pugna subsiste. Y al través de matices de uno u otro color, lo fundamental estriba en que el sentido autoritario, totalitarista, que encarna el partido, repugna a la sensibilidad de aquellos que van tanteando hallar cauces de libertad.

Algarada también entre los católicos, afeando los de un sector a los de otro el que se deje de obedecer a los dogmas que aconseja y respalda la Santa Sede. La Iglesia, nos lo ha probado su último Concilio, pretende poner piel nueva, dejar de lado su rancia vetustez. Y la conmoción que se ha originado ha llevado consigo el que quienes, como Bernanos y Simone Weil la tenían, ellos mantienen una interpretación de cristianismo bien distinta a lo que Roma representa. Y la cismática desobediencia se deja sentir.

Alegrémonos de que los baluartes de la Autoridad, política y religiosa, vayan cuarteándose gracias al sentir de aquellos de sus componentes que, abriendo los ojos a la razón, antepongan el libre examen a la ciega obediencia tradicional.

LO QUE NOS DICEN DE ITALIA

Como quien más, lamenta uno el hecho de que no exista la cohesión debida, internacionalmente hablando, entre los libertarios. Es algo que debe enmendarse, que puede enmendarse. Repetirlo no es defecto cuando la falta subsiste. No obstante, es de evidenciar la labor persistente que viene desarrollando nuestro compañero Gregorio Quintana al respecto de modalidades y problemas del anarquismo internacional, haciendo hincapié a veces en las características que toma en un país determinado. Y pueden muy bien saber los queridos compañeros de Italia que con frecuencia se ha hecho referencia a ellos, al desarrollo de sus actividades.

El compañero italiano Umberto Marzocchi es harto conocido internacionalmente para ofrecer aquí una referencia de su personalidad de ideal-ista ácrata, que se patentiza en sus escritos y conferencias, así como en los cargos que ha desempeñado y desempeña. En el número de *Umanità Nova*, correspondiente al 16 del pasado mes de mayo, en artículo que titula «La solidarietà internazionale» se refiere a que la italiana F.A.I. debe tratar en su comicio el tema en cuestión.

Aduce Marzocchi que uno de los aspectos que más interesan es la difusión simultánea en la prensa anarquista internacional, particulamente en la del movimiento directamente interesado, de las manifestaciones de solidaridad que se efectúen en un determinado país. Y agrega: «El silencio sobre la actividad pública que los anarquistas italianos desarrollan durante veinte años de solidaridad con los compañeros perseguidos en España y Portugal, hace pensar si es que existe desacuerdo sobre cómo desarrollamos nuestra campaña. Esta ausencia de eco en la prensa anarquista española en exilio de las crónicas que regularmente aparecen en nuestras publicaciones italianas, registrando nuestras manifestaciones de solidaridad, debilitan seriamente el valor y la importancia de la solidaridad internacional...»

Ignoro lo que sobre el particular puede opinar el compañero lector, pero, por mi parte, estimo que ello quedaría subsanado a base de un regularizado intercambio de corresponsalía, donde, evidentemente, se hiciera amplia referencia de las actividades del país en que estuviera radicado cada corresponsal.

ZAMACOIS EN SUS «MEMORIAS»

En una conocida zarzuela, creo es en «Los Claveles», hay una tonadilla en la que se canta:

«Dice que se va, dice que se va...
[y vuelve.»

Eduardo Zamacois ha publicado sus «Memorias», llevan como título: «Un hombre que se va...» Pasados los noventa años, el autor de «Memorias de un ferrocarril» mantiene esa atrayente fluidez de estilo, rico en matices, que le ha sido peculiar en sus crónicas y en sus libros. Y sabido que el estilo es el hombre, siendo el suyo juvenil, cabe esperar que aun diciendo que se va, como el personaje de la aludida zarzuela, diga que se va y vuelva. Vuelva Zamacois a deleitarnos con sus jugosas crónicas, pues si bien noventa años ya no son cuatro días, aún le faltan muchos, pero muchos años, para alcanzar a los que dicen tuvo Matusalén...

«Un hombre que se va...» forma un volumen de más de quinientas páginas de amena lectura, dividida la obra en unos treinta capítulos, al través de los cuales Zamacois se refiere a sus años de infancia, al ambiente familiar, a sus amistades e influencias. Refiérese a los años de juventud, y a su iniciación a la vida literaria; a sus amistades con artistas y escritores. Alude a sus libros; nos da a conocer su inquietud andariega, siempre vagando de ceca en meca; cuenta sus amores y amoríos; los días de ayuno en plena vida bohemia. Refleja

(Pasa a la página 2)

Obras de Felipe ALAIZ

«TIPOS ESPANOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluido, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Chispas

Hoy, música barata.

⁂

«Se da tono.»
Le dan el tono.

⁂

El músico puede militar en una banda de regimiento, no en una orquesta sinfónica.

⁂

Sinfonía de caracteres bien avenidos, ahora mismo.

⁂

Música de tapaderas y cubos, esquellots, y gracias.

⁂

Nadie se atrevió a ensuciarle la solfa a Beethoven; nadie se atrevió tratar a Anselmo Lorenzo de vejestorio inútil.

⁂

Las páginas del viejo González Pacheco continúan siendo música joven y pura.

⁂

Por un Mendhelson, doy cien autores sin ton ni son.

⁂

Gritos no, hermano.
Violín y piano.

⁂

Una ducha calma la sangre; una sonata la enriquece.

⁂

La guitarra clásica es esencialmente antibarullo.

⁂

A mí que me hable de anarquía Ghiraldo, y he dicho mucho.

⁂

La lira se pulsa con las yemas del sentimiento y no con manazas de antropomorfo.

⁂

La verdad no es un estruendo.

⁂

«La música es el ruido menos pesado del arte.» (Napoleones de buena, de mala, o de ninguna parte.)

⁂

La melomanía de Franco es cañonera y funeraria.

⁂

Si Chopin te enfada no puedes ser mi amigo.

⁂

Satura tu corazón de armonía (sin h o con ella) y quedarás moralizado.

⁂

Por la murga:

CHISPERO

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

LA CONFERENCIA DE BOLOÑA

TAL como lo anunciamos aquí hace dos semanas, tuvo lugar en Boloña una reunión importante de nuestros compañeros italianos. Se trataba de examinar ciertos aspectos esenciales para la preparación de un Congreso Nacional. Al mismo tiempo se deseaba poner en claro algún problema de urgencia, como el establecer puntos de común convergencia en la acción que desde el exilio, o en el interior mismo de sus respectivos países, desarrollan los movimientos cubano y español, ambos enfrentados con las dictaduras latentes en sus respectivos países. Se halló presente en la Conferencia una delegación cubana. Hubo también una representación juvenil española. El movimiento español en sí, ya ausente a la conferencia de Buckemburgo, realizada a fines del año pasado, no compareció tampoco a la Conferencia de Boloña.

Desde Livorno, con fecha 30 de mayo, se nos envía un documento esencial que da cuenta de algunos detalles de la Conferencia de Boloña.

El *Comunicado a la prensa*, firmado por la presidencia, compuesta por los compañeros Mantovani, Marzocchi, Mazzuchelli y Failla, declara la importancia de la presencia de una delegación del Movimiento Anarquista Cubano en el Exilio y otra de la Federación Internacional de la Juventud Anarquista de España. Declara que la Conferencia es una reunión preliminar al Congreso Nacional previsto para el próximo otoño y que en ella se han elaborado las líneas generales de problemas que serán analizados en la prensa de la F.A.I. y sometidos luego al examen y a la aprobación del Congreso.

Dicen también: «Se buscarán, en especial manera, posiciones comunes acerca de la participación de los anarquistas —con características propias y proyectando soluciones propias— en el movimiento obrero, en las actividades culturales y artísticas, en la defensa de la personalidad y de los valores humanos frente al incontrolado o opresivo dominio del progreso mecánico dislocado del consiguiente progreso social, contra toda preparación bélica, psicológica y material, contra los totalitarismos de todo color y naturaleza y contra toda solución autoritaria de los problemas sociales.»

En el mismo documento aparece el espíritu siempre vivo y solidario de los compañeros italianos, respecto a movimientos fraternales en exilio y en lucha contra sus opresores directos. Léase detenidamente lo que va a continuación:

«MOCION SOBRE LA CUESTION CUBANA

«CONSIDERANDO que la revolución triunfante en Cuba en Enero de 1959 fue el resultado de la voluntad y de la acción de la mayoría del pueblo cubano expresada a través de diversos Movimientos revolucionarios que aspiraban a un régimen de mayor libertad política y justicia económica;

... «que la revolución cubana fue saludada por todos los pueblos de la tierra como una esperanza de liberación inmediata para todos los oprimidos y para todos los explotados;

... «que los militantes anarquistas del mundo entero, en sus distintas tendencias e interpretaciones ideológicas saludaron con simpatía a la revolución cubana, ofreciéndole su apoyo y solidaridad;

... «que las aspiraciones del pueblo cubano a la justicia y a la libertad y las esperanzas puestas por todos los pueblos en la revolución cubana han sido frustadas por los dirigentes que han impuesto la contrarrevolución marxista-leninista, que se han apoderado de todos los poderes en Cuba creando un régimen ultra-autoritario y dando paso a una hipertrofia estatal que niega los más elementales derechos al pueblo cubano;

... «que la oposición actual contra el régimen castrista se está efectuando por medio y por parte de los trabajadores y de los campesinos;

... «que el Movimiento Anarquista Internacional, representado por sus organizaciones autorizadas: Federación Libertaria Argentina, Federación Anarquista Mexicana, Liga Libertaria de los Estados Unidos, S.A.C de Suecia, Movimiento Libertario Español, Federación Anarquista de Londres, así como otros numerosos grupos y organizaciones, han expresado su reprobación enérgica al régimen dictatorial y terrorista imperante en Cuba;

«El Movimiento Anarquista Italiano, representante de la F.A. Italiana, reunido en esta Conferencia Nacional (en Boloña) en los días 27-28-29 de mayo 1965

RESUELVE

«1) Condenar la dictadura Castro-comunista, comprobando que la revolución autoritaria de sus dirigentes ha establecido un régimen de terror y de opresión que ha estrangulado la revolución y ha creado un sistema contra-revolucionario estatal que ahoga y niega las aspiraciones de libertad del pueblo cubano.

«2) Ofrecer la más amplia solidaridad al Movimiento Libertario Cubano Exiliado, apoyando vigorosamente su lucha contra el régimen castro-comunista.

«3) De apoyar por todos los medios de difusión y de acción, la campaña que están desarrollando los compañeros libertarios cubanos en pro de la cesación de los fusilamientos y en pro de la libertad para todos los presos políticos y sociales que yacen en las prisiones castro-comunistas.

«4) Oponerse decididamente a que en Cuba se establice cualquier régimen dictatorial y liberticida, así como a la simple substitución del actual vasallaje chino-soviético por el de los Estados Unidos o cualquier potencia extranjera.

«5) Recomendar a «Umanita Nova», «L'Agitagione del Sud», «Seme Anarchico», «Bolletino Interno» de la F.A.I., «Volontà» y otras publicaciones del Movimiento Italiano que acojan y difundan todo acuerdo, artículo, información y comunicado, que lleve por objeto el cumplimiento de los acuerdos contenidos en esta moción.»

⁂

Si hubiese lugar —de acuerdo a la documentación que recibamos— volveremos a referirnos a la Conferencia de Boloña. Por ahora permitasenos consignar nuestra satisfacción ante la evidencia de las declaraciones anotadas.

Continue con rigor el debate —los debates— acerca de posiciones, de tácticas, de variantes interpretativas. Pero que ellas no nos lleven al equívoco y a la contradicción. Que se manifieste siempre, como en éste caso, una solidaridad elemental, básica y permanente entre hermanos de ideal. Rómpanse lanzas en pro de ésta o de aquella posición sin que por ello enturbie lo fundamental de nuestras relaciones, de nuestra cooperación en los puntos esenciales. Nuestra confianza en los compañeros italianos ha quedado confirmada. Que el ejemplo cunda y se vivifique en todos los medios libertarios. Comprensión, convencimiento razonado, jamás medios extremos, compañeros españoles. No se trata de vencer. Lo esencial es participar todos a la obra común desde cada uno de nuestros puntos de interpretación. No de nuestros personalismos ni de posiciones forzadamente circunstanciales.

La «liberalización» en España y sus límites

Traducido del inglés de la Revista New Politics, *otoño de* 1963, *por Ismael Viadiu.*

por A. GIACOMETTI

LA sociedad española está cambiando. *El Financial Times* denomina a este cambio como de «revolución secreta»; otros voceros de los negocios internacionales proclaman que «España está en marcha» y que se está preparando a jugar un «papel completamente nuevo en el mundo occidental». ¿Cuál es este cambio? y ¿qué significación encierra para el movimiento obrero?

La España fascista, resultante de la Guerra Civil, descansó sobre tres pilares: el Ejército, la Iglesia y la Falange. El Estado corporativo fue la forma institucional a través de la cual estas fuerzas se expresaron a sí mismas políticamente. El fascismo doctrinario, representado por la Falange, se adaptó a los requerimientos de una deprimida dirección capitalista, amenazada en su existencia por un radical movimiento obrero. Hoy existen métodos más efectivos y menos caros para mantener en el poder a la actual clase dirigente. La nueva respuesta es: participar de la prosperidad europea, expandiendo la producción y a la par —si la utilidad lo permite— elevando los niveles de vida.

El capitalismo español mira con envidia los «milagros económicos» de sus vecinos; está cansado de la lucha sin fin contra el movimiento obrero ilegal, el cual ha mostrado prácticamente su ilimitado y permanente poder. El mencionado capitalismo aspira a establecerse pacíficamente, y se prepara a pagar el precio, siempre que éste sólo implique dinero. De ahí que la economía esté siendo liberalizada, el Estado corporativo sea desmantelado y sus piezas vendidas al mejor postor, y la Falange reducida a un club de gruñones veteranos de la contrarrevolución fascista. Lo más importante es que el capital extranjero —especialmente el americano— está siendo invitado a tomar posesión. El actual capitalismo español, modernizado, liberalizado y cuantioso, descansa sobre dos pilares: el dinero extranjero y el Ejército.

El Plan de Estabilización, llevado a cabo en 1959, representó el primer paso hacia la nueva política. Con la devaluación de la peseta, sus limitaciones sobre el crédito, sus restricciones a la importación y otras medidas deflacionarias semejaba promover, en sus principios, sólo bancarrotas y desempleo. Para fines de 1960, sin embargo, la marea decayó. Las exportaciones se animaron y los turistas, con pesetas «baratas» a manos llenas, irrumpieron en España. En 1962, los ingresos por el turismo alcanzaron cerca de 450 millones de dólares, más que suficiente para cubrir el déficit de la balanza comercial. Las reservas españolas actualmente alcanzan a 1.1 mil millones de dólares contra 6 millones existentes en 1959.

Incuestionablemente, la economía española no hubiera podido reanimarse de esta manera sin la ayuda norteamericana. Entre 1953, cuando los Estados Unidos firmaron un tratado de defensa con el régimen de Franco, y 1962, cuando los Estados Unidos interrumpieron su ayuda económica, éstos invirtieron más de 2 mil millones de dólares en el campo económico y en instalaciones militares. Hoy, sin embargo, la economía española descansa sobre sí misma.

El esquema de este desarrollo se basa en el Plan Nacional de Desarrollo, cuyo inicio data del 20 de octubre. Este se fundamentó sobre las recomendaciones de una comisión del Banco Mundial, compuesta de 16 expertos, encabezados por Sir Hugh Ellis Rees y el señor Benjamín B. King. La comisión estuvo en España desde marzo a junio de 1961, y su información acabada unos meses después, y publicada por el gobierno español apenas en octubre de 1962. En él se recomienda, entre otras cosas, un comprensivo y flexible sistema de planificación estatal sobre pautas francesas, basado en la oferta de incentivos al capital privado para remplazar la presente intervención directa del Estado en la industria, el comercio y la agricultura.

El informe se pronuncia por un mayor desarrollo y menor control del mercado del capital, la libre importación, la modernización del transporte, la reorganización de la agricultura mediante el reagrupamiento de los pequeños terratenientes en mayores unidades (no existe sugerencia alguna de reforma agraria con fundamento en la división de los grandes feudos del Sur), mejoramiento de los métodos de abastecimiento, más fundaciones públicas e incentivos para la industria, particularmente en las de exportación, aumento de créditos para la industria turística y expansión de la educación, especialmente de preparación técnica y vocacional.

En los últimos tres años, el régimen ha reformado el sistema de impuestos, adaptándolo gradualmente a aquellos que prevalecen en el Mercado Común; ha liberalizado más del 70 % de las importaciones, ha inaugurado una reforma bancaria y una nueva política crediticia, y ha liberalizado las inversiones extranjeras. Todas estas medidas han sido impulsadas en la dirección señalada por las recomendaciones del Banco Mundial.

La legislación «anti-trust» actualmente en preparación tiende hacia la misma dirección: acabar con los trusts *españoles* y facilitar la penetración del capital extranjero en los hasta aquí sectores monopolizadores dominantes.

Todo el éxito de dicha política depende de si el esperado soporte del capital extranjero se materializa. Por esta razón, uno de los principales temores es el de abrir la economía de par en par a las compañías extranjeras. A la fecha, han sido atraídos 200 millones de dólares de capital extranjero.

Desde julio de 1959, la participación extranjera en las nuevas compañías ha sido autorizada a alcanzar el 50 por 100, o más, mediante un permiso especial. Esta ley, según los voceros del comercio internacional, «cambió el clima completamente». El 15 de marzo de 1962, una orden ministerial autorizó a los extranjeros a invertir en acciones y capitales comerciales. En mayo de 1962, fue autorizada la repatriación completa y sin límites del capital y de las ganancias en pesetas o al cambio extranjero. Este decreto abolió una previa clasificación de inversiones extranjeras, preferentes y no preferentes: las primeras poseían derechos a la mayor prontitud en la repatriación del capital y al retiro sin límite alguno de los fondos.

Datos valederos para 1962, muestran que las inversiones extranjeras excedieron el 50 por 100, alcanzando 66 millones de dólares, o el 64 por 100 más que en 1961. De esta suma, 8.2 millones de dólares (12, 5 por 100) fueron invertidos en subsidiarias enteramente propias. La mayor partici-

(Pasa a la página 2)

Fluorescencias

1

Las ideas y hasta los deseos cambian, pero el cambio, para ser real y positivo, ha de ser en espiral hacia arriba y no hacia abajo, lo que significaría un retroceso y no un avance, una torpe maldad y no un beneficio práctico.

2

Las cuatro etapas del ser humano. Estómago, sexo, sociabilidad, mentalidad: idealismo.

3

Pertenecer a un partido o secta es tarea fácil: basta obedecer.

4

El primer pilar del edificio anárquico es la cultura.

5

La primera condición requerida para ser anarquista es el respeto. Para ello es indispensable empezar por respetarse uno mismo.

6

El anarquista debe estar siempre en condiciones de dar. Quiere decir que debe estar siempre dispuesto a servir a la humanidad sin esperar recompensa de ninguna especie.

7

Es necesario ser más hombre que los hombres que actúan en el medio que uno se rodea. No más hombre en el sentido de la bestialidad, sino más hombre en el sentido humano.

8

No vayas tras las mujeres con la salvaje lujuria del hombre de las cavernas. Piensa que sobre la carne que mañana van a corroer los gusanos, hay algo que existe por sí mismo y hay que buscarlo con los ojos de la integridad porque no se encuentra al alcance de los sentidos externos.

9

Cuando el hombre va en busca del silencio y la soledad, hace lo que el águila cuando dirige su vuelo hacia la cresta de la montaña más alta.

10

Hay que aprender a despreciar los desengaños, los íntimos pesares, y, aún heridos, tener a flor de labios un mensaje de amor para la humanidad.

11

Aprender a caminar con los pies destrozados por lo abrupto del camino y marchar incontaminados por las miserias humanas siguiendo la siembra noble... como todos aquellos en los cuales se ha hecho carne la idea.

12

Hay que tener conciencia de que la sociedad está organizada contra la naturaleza, la violencia contra la razón, el poder contra el derecho, la perfidia contra la lealtad.

COSMOS

GFP. 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches, ni pauvres.
Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple.
Gracchus BABEUF

24 JUIN 1965
NUMERO 355
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Contre la pourriture politique : Action directe

L'ADHESION du récent Congrès de la S.F.I.O. à la proposition du sieur Defferre de créer une « Fédération démocratique » a suscité un certain nombre de réactions dont on ne doit pas s'étonner. Car de quoi s'agit-il donc sinon d'une nouvelle forme de collaboration de classes ? Et qu'est-ce que la politique sinon l'ensemble des modalités de cette collaboration de classes qui n'a pour but que de concilier les intérêts contradictoires de plusieurs catégories d'exploiteurs ?

La politique ? Une série de tractations malpropres tendant à maintenir un certain équilibre au sein des forces d'oppression et d'exploitation. Pour maintenir cet équilibre, il ne faut pas, bien sûr, avoir peur de jongler avec l'idéologie, de renverser les alliances, de faire marche arrière ou de changer d'orientation. Ainsi les soviétiques, plus préoccupés de la politique étrangère de la future France que des luttes de classes engendrées par une situation économique objective, n'hésitent pas à se rejeter du côté du gaullisme pour condamner les projets socialistes, et déclarent, par l'intermédiaire de la Pravda, que les socialistes « alliés avec les milieux de la bourgeoisie française critiquent les démarches réalistes du gouvernement de Gaulle dans le domaine des affaires étrangères ». En fait, ce qui les préoccupe n'est pas tant l'orientation de la vie sociale française que de savoir si la France de demain, quelle qu'en soit la couleur politique, n'entravera pas, d'une façon ou d'une autre, le système coercitif communiste.

En fait, il s'agit là d'une réaction de dépit, car la politique de rapprochement et de coopération entre les communistes et les partis bourgeois, socialistes ou progressistes a été par ailleurs encouragée au Kremlin.

Mais, qu'est-ce que la politique sinon la compromission, l'hypocrisie et les incessantes trahisons à l'égard des classes laborieuses ? Ceux qui ont une position politique effective quelconque n'ont qu'un souci : la conserver et, si possible, l'améliorer; celui qui conserverait une orientation idéologique ferme serait bien vite éliminé du circuit et verrait la sinécure dont il s'enrichit passer aux mains d'un candidat moins scrupuleux.

Toutes ces tractations, ces déclarations, ces alliances n'ont qu'un but : faire perdre de vue aux masses laborieuses leur intérêt matériel immédiat et futur, et paralyser leur action commune par la division dans le parlementarisme et par l'opposition entre elles des masses « syndiquées » au sein des centrales réformistes.

La négation de toute démarche « politique », dont on voit parfaitement qu'elle a pour seul but de conserver l'exploitation de l'homme par l'homme, les privilèges et le profit, l'acceptation du principe de l' « action directe » pour l'émancipation économique apparaissent comme les conditions primordiales d'une unité dans l'action et dans les buts des classes opprimées. A l'encontre des socialistes bourgeois qui déclarent : « Instruisons d'abord le peuple, et puis émancipons-le », nous déclarons, nous autres syndicalistes révolutionnaires : « Qu'il s'émancipe d'abord, et il s'instruira de lui-même », car comment pourrait-il s'instruire lorsqu'il est assommé par son travail quotidien et sa misère ?

Nous préconisons, à l'encontre des partis politiques, non pas la conquête du pouvoir, car le pouvoir c'est l'exploitation de la majorité par la minorité, mais la conquête de l'égalité économique, et il est bien évident que celle-ci ne saurait être atteinte par le parlementarisme puisque le monde du profit et celui de la politique sont une seule et même chose, mais par la prise de possession directe des moyens de production et de distribution par les classes laborieuses.

C'est à cette action directe, en dehors de toutes les combinaisons politicardes et de toutes les illusions parlementaires, que nous convions les travailleurs conscients. La révolution sociale n'est pas une affaire de bulletins de vote, c'est une question de rapports de force et il appartient seulement aux opprimés de se rendre compte que la force est de leur côté, dans leur puissante masse et dans leur volonté révolutionnaire pour que leurs aspirations deviennent réalités.

Contre la division engendrée par les factions politiques, qui favorisent, par là même, le maintien du capitalisme international, nous préconisons l'unité dans la lutte révolutionnaire sans équivoque pour la conquête de l'égalité économique.

Unité. Certes. Mais unité dans l'action directement issue de l'initiative populaire, de l'effort d'émancipation des travailleurs et non pas unité passive dans la vaste escroquerie du système parlementaire dont les centrales syndicales réformistes sont les agents de publicité.

Les prochaines élections présidentielles montreront, une fois de plus, comment la politique n'est qu'une affaire d'hypocrisie qui ne saurait toucher aux fondements du capitalisme, lors même qu'elle est menée par ceux qui se réclament du socialisme ou du communisme.

Allant au devant de cette nouvelle imposture, les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. préconisent l'abstention massive et le regroupement de tous les travailleurs conscients sur les bases d'un syndicalisme révolutionnaire rejetant l'illusion de la lutte politique et du réformisme pour un combat effectif contre le capitalisme international.

Action directe pour la suppression du profit, l'égalité économique, le fédéralisme et la paix !

Action directe contre le néo-fascisme international et pour la liberté !

Encore une réforme

La réforme de la Sécurité Sociale, tant souhaitée par les travailleurs, est en train de se préparer en dehors de ceux-ci et très certainement à leur désavantage.

Cette institution issue d'une série de luttes ouvrières et qui aurait dû rester, dans les mains de ceux qui l'imposèrent au capitalisme, une véritable sécurité pour le peuple, est vite devenue, nous le savons tous, le refuge des combinards et une source intarissable de dividendes pour les docteurs, les pharmaciens et les laboratoires de produits pharmaceutiques.

Par ailleurs, l'esprit de solidarité a vite fait place aux bas instincts de profit ou de resquille, et le sens de l'humain a finalement déserté les officines de la S. S. où s'est installé le bureaucratisme le plus écœurant.

Nous n'exagérons rien et il n'est pas rare d'entendre les assurés sociaux se plaindre du mauvais fonctionnement de cette administration.

Bref, nous pouvons dire que la Sécurité Sociale n'a pas la cote et la C.N.T. a toujours été pour la modification des structures de celle-ci, considérant que dans sa forme et son fonctionnement actuels, elle ne représente qu'une escroquerie de caractère national.

Doit-on penser que les experts qui étudient en ce moment les modalités de cette réforme, et derrière eux l'Etat et le capitalisme, ont conscience de la situation équivoque de ce service « public » et ont l'intention d'y apporter des améliorations ? Ce serait faire preuve de naïveté. La Sécurité Sociale est actuellement une entreprise capitaliste et nationalisée de surcroît; elle ne peut donc profiter aux classes laborieuses.

Nous avons pu lire dans les journaux du jour qu'en dehors des experts qui travaillent à la préparation de la réforme de la S.S. le patronat et en dernier lieu le gouvernement doivent se prononcer.

Autrement dit, c'est en définitive sous le coup de nouvelles lois que va se réformer la S.S.; or, si nous sommes hostiles par principe et par expérience à l'esprit réformiste, il va de soit que nous sommes encore plus méfiants quand il est question de légiférer. Sébastien Faure, dans « La Douleur Universelle » a recueilli pour nous les plus belles citations de grands penseurs et d'hommes célèbres se référant à la nocivité des lois.

Turgot — un ministre pourtant — ne craint pas de dire que : «Partout les forts ont fait des lois et ont accablé les faibles.»

Jean-Jacques Rousseau s'exprime avec sa vigueur et sa netteté habituelles : « L'esprit universel des lois de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le faible et celui qui a contre celui qui n'a rien. »

Dans son « Livre du Peuple », Lamennais écrit : « Ce qu'il a plu aux maîtres d'ordonner, on l'a nommé loi et les lois n'ont été, pour la plupart, que des moyens d'augmenter et de perpétuer la domination et les abus de la domination du petit nombre sur le grand. »

Le but de cette réforme ne peut être autre que celui de grignoter encore un peu plus sur les droits des travailleurs; aux dernières nouvelles, l'Etat voudrait porter le ticket modérateur de 20 à 25 %. Autrement dit, le remboursement ne s'effectuera que sur 75 %, mais on ne nous a pas encore précisé s'il existera toujours comme par le passé, des médicaments non remboursés ou à des taux inférieurs à la norme.

En tout cas, nous ne devons pas nous attendre à des faveurs alors que nos droits les plus élémentaires ne sont plus respectés.

Nous devons préconiser, non seulement un S.S. plus humaine et plus adaptée aux besoins du travailleur, mais aussi, car tout se tient, une répartition plus équitable des moyens de consommation et d'usage.

Joseph SORIANO

Défendre la hiérarchie, c'est trahir le prolétariat

Le quotidien « Le Monde » du 10 juin nous rapporte que le sieur Waldeck-Rochet, secrétaire général du Parti communiste français, devant un auditoire de trois cents ingénieurs, cadres et techniciens, qui se plaignent de la dégradation de leur pouvoir d'achat, a adopté une position dont certains assistants ont osé (il y a encore des travailleurs conscients) s'étonner. Comment ? un syndicat qui prétend lutter pour la défense des exploités considère comme un fait logique les inégalités de salaire ? A ceux-ci, il fut répondu que le parti était attaché, selon ses directives (qui ne viennent certainement pas de la base comme on peut le constater dans ces circonstances) « au maintien actuel de la hiérarchie des salaires, dont les salariés non cadres n'avaient pas, au reste, à souffrir. »

Cette dernière affirmation demanderait, c'est du moins notre avis, à être prouvée et, jusqu'à ce que l'on nous démontre le contraire, nous demeurons persuadés, pour notre part, que les cadres qui touchent des salaires disproportionnés par rapport à ceux que perçoivent des simples ouvriers, participent activement et bénéficient dans une large part de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Aussi la défense de la hiérarchie des salaires, comme celle de toute forme de hiérarchie, nous paraît être un non-sens et, ce qui est pire, une trahison, lorsqu'elle est affirmée par ceux qui se veulent les défenseurs de la classe ouvrière. Nous n'avons pas peur des mots pour notre part et nous ne chercherons pas à tromper les classes laborieuses par l'utilisation de formules vagues et démagogiques comme celle d'une « alliance solide et durable des couches sociales en pleine croissance », car de la façon dont il faudrait, d'après les politiciens, concevoir cette alliance, elle aboutit à la reconnaissance du droit d'exploitation par la reconnaissance de la hiérarchie des salaires. Nous autres, anarcho-syndicalistes, nous avons un mot pour qualifier de telles tactiques : *collaboration de classes* et nous avons également dans notre vocabulaire un autre mot qui, pour nous, n'a pas perdu son sens et son contenu, bien au contraire, et ce mot c'est : *lutte de classes*.

Car nous pensons que les opprimés n'ont rien à attendre d'un syndicalisme qui cautionne l'*inégalité économique* et la *hiérarchie* et qui invite le travailleur à *mendier* ce qui devrait lui revenir *de droit et de fait*.

Si nous condamnons la hiérarchie sous toutes ses formes qui est un facteur de *division* des classes exploitées, ce n'est certes pas pour dresser les uns contre les autres les travailleurs en prônant la haine de ceux qui occupent des postes de responsabilité. Nous pensons simplement qu'il s'agit là d'une question de *compétence*, notion qui n'implique en rien celle de hiérarchie et de commandement. Que les uns soient plus doués pour tel ou tel travail que les autres, c'est là une règle de la nature contre laquelle nous aurions tort de nous dresser. Seulement cela ne saurait amener, à notre point de vue, une différence de rémunération, car il nous semble qu'un travail mené dans la confiance réciproque, la répartition des tâches et des compétences, la solidarité, engage dans un même degré de responsabilité l'ingénieur et le manœuvre qui ne font que tirer parti l'un et l'autre des lois de la nature et de leurs possibilités humaines respectives.

Il nous semble également que la condition primordiale à une répartition rationnelle des compétences serait que chacun puisse poursuivre des études aussi poussées que possible dans le sens correspondant à ses facultés naturelles, car nous n'admettrons certes jamais que des incapables puissent, à cause des possibilités d'études qui leur ont été données et grâce à ce que l'on nomme familièrement aujourd'hui le « piston », avoir des responsabilités qui ne correspondent pas à leurs aptitudes réelles : c'est une pratique qui, ne l'oublions pas, peu avoir des conséquences criminelles. Aussi nous pensons que la suppression de la hiérarchie et des inégalités de salaire, en supprimant l' « appât du gain », aboutirait très certainement à une répartition beaucoup plus rationnelle des responsabilités.

Nous n'oublions pas non plus qu'il existe un prolétariat *intellectuel* comme il existe un prolétariat *manuel* et que tous deux ne sont que la conséquence d'une seule et même chose : *le profit*. C'est à la suppression de cette iniquité sociale que nous devons lutter *tous ensemble et en dehors des partis politiques*, car nous constatons bien qu'ils ne visent qu'à défendre, pour en devenir les maîtres un jour, le système d'exploitation existant, et l'expérience de la révolution soviétique devrait nous l'avoir démontré depuis bien longtemps tout comme celle de la démocratie bourgeoise.

C'est donc une *force autonome, directement issue de la volonté révolutionnaire des classes laborieuses*, qui sera capable de rénover l'ordre social et d'instaurer l'*égalité économique* : l'un de ses objectifs immédiats doit être l'égalité des salaires, le *salaire unique* pour en venir, par la suite, à sa suppression pure et simple et à la *distribution rationnelle* des richesses.

Mais ce n'est pas en collaborant au système d'exploitation par l'intermédiaire des partis politiques, quels qu'ils soient, ou des centrales syndicales réformistes que ce but pourra être atteint. C'est, au contraire, en affirmant ses droits naturels, *par la force légitime*, que la classe des exploités de tous les pays viendra à bout de l'exploitation capitaliste mondiale. *Parlementer avec les exploiteurs, c'est reconnaître le droit à l'exploitation.* C'est ce que font les partis politiques de toutes tendances. C'est ce à quoi s'oppose la tactique du *syndicalisme révolutionnaire* qui se résume en deux mots : *action directe*.

Roger VEINANTE

Nécessité de la violence

Kropotkine résume en ces termes les aspirations communes aux anarchistes dans la déclaration qu'il rédigea au nom de tous les accusés du célèbre procès de Lyon : « Nous réclamons le pain pour tous, la science pour tous, le travail pour tous, pour tous aussi l'indépendance et la justice »

Une telle profession de foi est éminemment pacifiste et l'on sait que Kropotkine avait horreur de la violence. Et cependant, s'il ne peut approuver pleinement les actes de terrorisme, qui ne sont pas des « moyens efficaces de proclamer la fraternité, la solidarité et la justice », il se refuse, néanmoin, à les condamner, et admet qu'ils ont leur justification dans l'exaspération des opprimés.

Mais il faut aller plus loin, car cette excuse est valable pour des actes isolés, des sortes de sursauts spasmodiques et subjectifs. Mais les anarchistes ont aussi employé la violence de façon plus méthodique et préméditée.

Lorsque Kropotkine écrit : « Nous réclamons le pain pour tous », la question se pose de savoir s'il suffit de réclamer quelque chose pour l'obtenir. Le prince anarchiste aurait tout aussi bien pu dire : « Nous voulons le pain pour tous .» Vouloir c'est peut-être déjà davantage envisager les moyens de s'emparer de la chose désirée.

Ces moyens, nous pouvons d'une façon un peu simpliste, mais il faut bien généraliser, les classer en deux catégories :

— Les moyens légaux,
— les moyens illégaux (souvent violents du fait même de leur illégalité).

Les moyens légaux sont en fait ceux que nous pouvons employer dans le cadre de la législation en vigueur, c'est-à-dire dans le cadre de l'Etat existant.

Si l'on analyse un tant soit peu ces moyens, il devient évident qu'on peut à peine les qualifier de ce terme, car ils reviennent à *attendre* qu'on veuille bien nous accorder quelque liberté après que nous l'ayons réclamée.

Que sera cette liberté ? Une liberté que l'on nous donnera. Mais permettre à l'Etat quil nous donne telle ou telle liberté c'est admettre que ces libertés lui appartiennent, alors qu'elles sont les nôtres, c'est-à-dire admettre que nous appartenons à l'Etat et qu'il peut disposer de nous comme bon lui semble.

Du point de vue théorique les moyens légaux sont donc d'ors et déjà condamnés par le véritable révolutionnaire. Cette vérité, Max Stirner nous la démontre dans son style clair et précis. Voici ce qu'il pense de la liberté qui s'*octroie* : « S'ils vous donnent cependant la liberté, ce ne sont que des fripons qui donnent plus qu'ils n'ont. Ils ne vous donne rien de ce qui leur appartient, mais bien une marchandise volée; ils vous donnent votre propre liberté, la liberté que vous auriez pu prendre vous-mêmes, et s'ils vous la donnent, ce n'est que pour que vous ne la preniez pas et pour que vous ne demandiez pas, par-dessus le marché, des comptes aux voleurs. Rusés comme ils le sont, ils savent bien qu'une liberté qui se donne (ou qui s'octroie) n'est pas la liberté et que seule la liberté qu'on prend vogue à pleines voiles. »

(Suite au verso)

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

APRES SAINT-DOMINGUE

La propagande du racisme et du néo-nazisme aux Etats-Unis porte ses fruits. Sur le plan social si l'on enregistrait 5 % de chômage pour les Blancs en 1948, on atteignait le chiffre de 11 %, à la même époque, pour les hommes de couleur. En 1964, le chiffre de chômeurs pour les Blancs s'élevait à 9 %, mais celui des Noirs passait à 24 %. Un Noir sur quatre, en âge de travailler, ne peut plus rien produire; l'injustice et le mépris qu'il supporte des Blancs l'atteignent dans sa dignité; livré à la misère et au désespoir, il ne peut devenir qu'un révolté.

L'incompréhension, la soif du gain, l'égoïsme des capitalistes poussent les travailleurs à se grouper pour revendiquer leurs droits naturels. Devant la colère des travailleurs condamnés à la misère, le capitalisme américain ne trouve comme solution que l'intervention armé envers des pays qui ne possèdent pas les moyens de résister à sa force de violence, et on assiste à l'intervention américaine de Saint-Domingue et à l'intensification de la guerre au Sud-Vietnam.

Le capitalisme joue là ses basses cartes : ce n'est pas en se faisant l'instrument mondial de la contre-révolution que les maîtres du capitalisme américain parviendront à enrayer la libération des peuples. Avec plus de sagesse, en ne se faisant pas les complices du Ku-Klux-Klan et de Barry Goldwater, le président Johnson aurait conservé aux Etats-Unis la réputation d'un peuple ami de la liberté. Maintenant, la colère gronde chez les travailleurs en chômage et, à l'extérieur, la situation devient dangereuse pour la paix des peuples.

Favorable au capitalisme, un temps, cette situation peut précipiter un mouvement de libération des peuples soumis à la dictature du capital Certes, le pouvoir n'hésite pas à donner tout son appui aux racistes, mais la masse des travailleurs peut prendre conscience de l'atteinte à sa liberté, de la mise en esclavage de sa classe, et retrouver le sens de sa dignité.

Pékin et Moscou, quoique très prudents, se trouvent dans l'obligation de protester devant la manière de coexistence dite pacifique des Etats-Unis La dictature du capitalisme américain heurte la volonté de libération des travailleurs qui s'insurgent contre la domination d'un régime d'exploitation, et ces derniers pensent se libérer avec l'appui des forces communistes.

En pensant gagner la liberté, ils ne changeront que de maîtres et l'esclavage subsistera toujours pour eux. Qu'ils produisent pour un patron capitaliste ou un Etat patron, ils ne seront toujours que des esclaves, tant qu'ils n'auront pas pris conscience de leur force et qu'ils ne manifesteront pas, par leur unité, leur volonté de production collective dans un but de répartition égalitaire entre tous; mais un peuple demeure libre de se donner l'esclavage qui lui plaît.

La classe bourgeoise est à son déclin, il n'y a plus place pour elle. Pour gouverner, les pouvoirs, devant l'impossibilité de résoudre le problème économique qui résulte du progrès, de l'automation, de la surproduction, sont obligés de favoriser le racisme et le néo-nazisme pour créer des pouvoirs de dictature qui maintiendront les travailleurs en esclavage.

Les Etats-Unis, première puissance capitaliste du monde, ont pris leur décision; alors que l'intensification de l'aide aux pays sous-développés pouvait résoudre, provisoirement les méfaits de la surproduction, les Etats-Unis ont opté pour la guerre.

L'esclavage humain atteindra dans les temps prochains son point culminant; il se traduira soit sous la forme d'un travail librement accepté, soit sous la forme d'obligation de massacrer des travailleurs de nationalités différentes. Aux travailleurs de prendre conscience du mal qui chemine et qui peut leur coûter la liberté ou la vie. Il n'y a pas à choisir entre la perte de la vie ou la perte de la liberté, mais il y a la nécessité d'avoir le courage de se lever et, par la révolution, assurer définitivement à tous la vie et la liberté. « La liberté signifie la responsabilité. C'est pourquoi la plupart des hommes la craignent. » (Bernard Shaw.)

RENE VILLARD

EN BREF

L'U.R.S.S. « patrie du travailleur » et l'Espagne franquiste continuent leurs échanges commerciaux.

A ce sujet, « Voluntad » quotidien phalangiste, dans son édition du 11 juin, titre en première page :

« L'échange commercial avec la Russie fut de 180 millions de pesetas et nous prévoyons pour l'année en cours, un chiffre supérieur à 600 millions. »

En outre, ce même journal nous indique que le vin d'honneur (le vin avait été remplacé par de la Vodka) avait été offert à l'occasion de la Foire internationale de Barcelone au stand des produits russes Deux membres du ministère du commerce russe, Toriakinka Tuyukin et Tcherniakov y étaient présents.

Nous n'avons pu savoir s'ils se sont entretenus avec leurs collègues espagnols de l'affaire Julian Grimau et de Justo Lopez. Nous espérons que « l'Huma », mieux documentée que nous apportera des précisions.

⁂

Les Russes ne sont pas les seuls à visiter l'Espagne et le même journal déjà cité rappelle que les sessions de travail continuent entre les groupes parlementaires français et espagnols.

« Au cours des conversations, dit le journal, le président du groupe parlementaire français, le général Bourgond, évoqua les aspects actuels de la politique française au sujet de l'avenir de l'Europe. »

On ne doit jamais s'attendre à rien de bon de la part d'un général.

⁂

« La Croix » du 15 juin informe assez brièvement que Tixier-Vignancourt a tenu une conférence à la Bourse du Travail de Saint-Etienne.

Nous n'avons pas su quelle était la centrale syndicale qui l'avait invité, mais nous nous demandons quelle aurait été la réaction des calotins si les libres-penseurs allaient faire leurs causeries dans les églises et pourtant le sacrilège serait moindre... Pauvre Pelloutier, il n'aurait jamais pensé que les Bourses du Travail seraient à ce point abandonnées par les travailleurs.

COMMUNIQUE

Les responsables et les camarades qui désirent l'insertion de textes dans le Combat Syndicaliste, **sont invités à adresser les manuscrits :**

OBŒUF Yves
Rédaction du Combat Syndicaliste.
39, rue de la Tour d'Auvergne.
Paris (IXe).

Les militants de province sont invités à participer activement à la vie de notre hebdomadaire en adressant à la rédaction du journal les textes qui leur paraissent devoir être insérés, plus particulièrement les échos des luttes sociales qui se déroulent dans leur région et auxquelles ils sont amenés à participer.

Appels au gouvernement? Mystifications!

La compagnie « Bull-General Electrique » menace de licencier 500 travailleurs. Les syndicats CGT, CGC et FO ont organisé une action dont le couronnement fut une manifestation de 4.000 travailleurs, place de la République. Manifestation dont, naturellement, la presse et la radio ne soufflèrent mot. Que firent les syndicats réformistes ? Ils placardèrent, un peu partout, des affiches demandant au gouvernement d'intervenir. C'est oublier, ou faire mine d'oublier ce que représente un gouvernement. Comment un organisme d'oppression de classe regroupant les pires flibustiers de la Finance pourrait-il intervenir pour défendre des ouvriers contre leurs exploiteurs, ces exploiteurs fussent-ils « yankee » ? Non, camarades de chez « Bull » et d'ailleurs, ce n'est pas en débrayant quelques heures et en envoyant des suppliques aux patrons et à leurs larbins du gouvernement que nous parviendrons à résoudre le problème de l'emploi.

Tant que nous n'aurons que nos bras à vendre, tant que l'économie sera fondée sur la prostitution des forces du travail manuel et intellectuel, nous serons, à chaque réorganisation d'usine, menacés de chômage. Si nous voulons en finir avec cette menace, ainsi qu'avec les risques de guerre, et, en général, avec tous les crimes du capitalisme, il nous faut travailler dès aujourd'hui à la construction d'un monde nouveau, c'est-à-dire préparer la révolution sociale.

Ce n'est pas avec les syndicats réformistes que nous pourrons le faire. Si vous voulez pouvoir défendre vraiment vos intérêts, ceux de tous les exploités, il vous faut rejoindre la seule organisation syndicale qui, sans perdre de vue les revendications quotidiennes, lutte pour une société nouvelle que seule la révolution sociale pourra instaurer.

Rejoignez la C.N.T.

J. AVERNES

Le «Monôme» du Bac

Des groupes de jeunes étudiants mettant à profit le monôme du « bac » tentèrent de faire entendre leur mécontentement face à la dictature que le ministre Fouchet exerce sur l'Université. Il n'est pas très révolutionnaire, à première vue, de protester contre des erreurs dans les énoncés des épreuves ou d'exiger la démission d'un ministre (les gouvernements à certaines époques, en consomment un si grand nombre qu'un de plus ou de moins...).

Qu'a répondu le gouvernement ? Comme à l'accoutumée : violences policières et arrestations. Quelle est donc cette société dans laquelle le fait de porter un uniforme et une pèlerine roulée vous donne une supériorité brutale sur des jeunes qui ne demandent, après tout, que le droit d'étudier dans de bonnes conditions ?

M. Papon peut bien écrire un traité de philosophie ! Cela ne l'empêche pas d'avoir, sur le plan de la pratique, les conceptions qu'il nous a si bien exposées, un soir de fevrier, à l'université de Charonne. **BEBERT**

He soñado en un Congreso...

AL despertarme esta mañana, mi espíritu seguía envuelto en las sutiles mallas de un sueño maravilloso. En la semi-inconsciencia del retorno a la cruda realidad, percibía, difusos y lejanos, los latidos de la vida cotidiana: ruidos de automóviles y de velomotores, ecos de conversaciones callejeras, metálicas languideces de una campana sonando las horas...

Entornados los párpados, solo en mi habitación en penumbras donde únicamente se oía el invariable martilleo del tic-tac del despertador, aquel sueño se ofrecía de nuevo a mi evocación con una fidelidad emocionante. Como si entre él y mí yo íntimo se hubiese establecido una absoluta identidad que nada podría ya disolver...

¡Hermoso y magnífico sueño,

¡Cuántos años de mística aspiración de interminables y ardientes lucubraciones ha necesitado en su gestación para hacerme vivir toda una existencia en el corto espacio de unas horas!

Sueño ha sido, y como todo sueño obra fantástica del espíritu condenada a diluirse en las exigencias materiales del batallar diario. Mas yo sé que en mí persistirá durante muchísimo tiempo, tal vez hasta después que la lucha entre los hombres que se han clasificado idealistas termine por destruir el último vestigio del único reducto de la salvación humana.

. . . . . .

Entornados los párpados, seguía soñando despierto...

. . . . . .

Por votación unánime, la Federación local de X... había sido designada para presidir las primeras tareas del Congreso extraordinario intercontinental de la Confederación Nacional del Trabajo en el exilio, así como para pronunciar el discurso de apertura de aquéllas. Después de aceptar, los miembros de dicha Federación local eligieron al compañero más idóneo entre ellos, que resultó ser el de más edad, no el menos joven, sin embargo, en entusiasmo e iniciativas.

Visiblemente conmovido, el compañero de la Federación local de X... subió a la tribuna. A su vez, miembros de otras Federaciones locales se le reunían para formar la mesa de discusión.

Cada uno en su sitio dispuesto a desempeñar escrupulosamente las funciones requeridas, había llegado el momento en que el compañero presidente debía dirigirse a los congresistas.

Al levantarse éste de su asiento, un silencio solemne se hizo. Las manos apoyadas en la mesa, digno y austero el porte, la cabeza erguida bajo abundante y nívea melena, el presidente abrazó de una mirada la asamblea allí reunida. Ante él se hallaba representada la C.N.T. de todos los continentes donde ésta existía y del interior de España. Sus ojos se complacían en observar aquellos rostros estáticos (apergaminados por la edad los unos, entre dos edades los menos, jóvenes y radiantes los más) que reflejaban una convicción ideal profunda y una voluntad férrea de seguir luchando y laborando para hacer posible, en el mundo, el comunismo libertario.

Pasados unos instantes de emotivo recogimiento, su voz sonó, vibrante y cariñosa:

«Queridos compañeros:

» Vano sería pretender ocultaros la satisfacción y el orgullo que siento en estos momentos históricos —y conmigo la Federación local que represento—. Al elegirnos hoy, nos habéis concedido el más honroso de los privilegios, porque a honra y a privilegio tenemos el abrir este Congreso, que en la historia de la C.N.T. española constará como uno de los más memorables.

» En este año 1965, dos castas antagónicas de españoles se enfrentan todavía, cada una de ellas fiel al destino que las creó. El año pasado, la casta negra de la anti-España festejó el XXV aniversario de una paz mantenida a puño de hierro, que no ha dado a nuestro país otro balance positivo que el de su íntegra colonización a todas las naciones que lo apetecían, y el de una miseria tal que ella obliga a nuestros compatriotas a huir la tierra que les vio nacer para buscar el sustento en tierras extrañas, donde, si son despreciados como extranjeros, pueden comer todos los días.

» La otra casta es la representada por las fuerzas vivas de la verdadera España, que un aciago día la razón de la fuerza y la injusticia de los hombres coaligadas obligaron a expatriarse, acogiéndose a la benevolencia de un exilio despreciable. Y parte integrante de esta casta, en ella formamos nosotros con dignidad inmarcesible, irreductibles al yugo fascista y continuadores infatigables de nuestra razón de ser ideológica.

» ¡Veintiséis años se han cumplido desde aquel desgraciado 1939! Mas si muchos años son para la corta existencia del ser humano, plazo irrisorio significa para la Confederación Nacional del Trabajo, en su ingente propósito de hacer factible en el extranjero la tarea que avisas intenciones nos malograran en España.

» ¡Cuán orgullosos podemos sentirnos hoy de llamarnos anarquistas, si dirigimos una mirada a ese pasado tan cercano y fructífero; ceñido entre esos fugaces veintiséis años! Contrariamente al resto del exilio español —disuelto en la esterilidad, en el acomodamiento, en las rencillas personales y de partido, en el lucro y en el olvido—, nosotros hemos sabido, ya desde un principio, abordar resueltamente, con entusiasmo colectivo y visión del porvenir, los problemas que siempre nos preocuparon en tanto que hombres e idealistas.

» ¿Cómo podría yo hablar así hoy, si no pudiese citar de memoria las obras magníficas que el comunismo libertario español ha realizado allí donde las circunstancias ha obligado a sus miembros a establecerse? ¿Y de cuál de ellas sentirnos más arrogantes, si, aún no siendo ninguna de igual importancia cuantitativa, en todas vive el mismo fervor y la misma calidad anarquista?

» Si en este instante advierto entre vosotros una mayoría aplastante de jóvenes —que bien podríamos calificar de imberbes por la edad—, ¿a qué puedo atribuirla sino a las enseñanzas recibidas en nuestras bellas escuelas racionalistas y en las otras escuelas no menos bellas que son nuestros hogares, donde hasta el aire que se respira nos habla de cariño y de fraternidad? ¿No es enternecedor oír a nuestros hijos y nietos expresarse en la lengua «oficial» de una España siempre presente aunque lejana, y decir en ella cosas tan sensatas y elevadas, con más capacidad que nosotros mismos, que fuimos, casi, sus precursores?

» ¿Por qué no os hablaría también de nuestras colectividades y de las tareas constructivas que desde hace más de dos decenios se están mostrando como testimonio fehaciente de que el comunismo libertario de Kropotkin y de Faure puede convertirse en realidad tangible si el ser pensante se lo propone? Cierto que en España lo pusimos ya de manifiesto, pero a costa de cuántos inconvenientes y de cuántos zancadilleos pudieron mantenerse las colectividades que el gobierno, los comunistas y la inconsciencia de otros no dejaron desenvolverse normalmente.

» Enemigos fuimos del patrón y del jefe; enemigos seguimos siendo del mando y de las jerarquías; enemigos seremos siempre de los privilegios y de las diferencias entre los hombres. Trabajando para nosotros y entre nosotros hemos adoptado los principios defendidos en largos años de lucha. El hermoso lema «De cada uno según sus posibilidades, a cada uno según sus necesidades», se ha esculpido en el frontispicio de todo lugar de trabajo, donde, además, impera un respeto y un afecto fraternales sinceros.

» ¿Y cómo silenciar, por último, una de las obras más importantes llevadas a cabo por nuestra querida C.N.T.? De todo tiempo, el problema de los ancianos e inválidos confederales había sido motivo de preocupación constante. Hoy ya no existe tal problema, y de ello también podemos vanagloriarnos. Nuestros hermanos imposibilitados por la edad o la desgracia a toda actividad física no se verán, en lo futuro, desamparados. Junto a cada aglomeración confederal existen Casas de Reposo habilitadas convenientemente para hacerles la estancia agradable y amena. En ellas han hallado la prolongación de nuestra estima y de nuestra consideración: no sólo tienen cubiertas las necesidades más perentorias, sino que poseen lo indispensable a la salud del cuerpo y del espíritu, unido a cierta independencia que no pocos aprovechan como satisfacción personal. Bien comidos y aseados, atendidos con solicitud y comprensión, viviendo en un ambiente propicio a sanas expansiones y teniéndonos cerca a los que aún valemos algo, nuestros compañeros han conseguido alcanzar lo que todos aspiramos, para nosotros mismos, el día inexorable.

» Y no quiero terminar la descripción de la magnífica labor realizada por la Confederación Nacional del Trabajo en el exilio y dar paso a las tareas de este Congreso, sin dirigirme especialmente a la delegación que nos llega de España para asistir a él. A vosotros, compañeros del interior, va mi saludo más respetuoso y fraternal, porque en vosotros contemplo, en estos momentos, la España de los veintiséis años de miseria y de esclavitud. Quiero que creáis que con vosotros está la fuerza confederal exiliada, de cuya sinceridad habéis recibido pruebas tangibles desde nuestra desgraciada separación.

» En este Congreso extraordinario intercontinental se van a tratar asuntos trascendentales, de los que seréis no sólo espectadores sino actores directos. Vosotros llevaréis a España el eco de sus debates, que yo me atrevo a calificar de históricos, y allí diréis que la Confederación Nacional del Trabajo es, en el extranjero y hoy más que nunca, fiel a sus principios y al comunismo libertario; que su labor, ideológica y prácticamente, ha sido fecunda; que nuestra fuerza moral y espiritual es inmensa, y que, por nuestro ejemplo, el anarquismo se ha revelado como el único sistema social capaz de conceder al hombre su intrínseca personalidad.

» Sirvan estas palabras de punto final a mi presentación, y de principio a la primera sesión del Congreso, al que todos deseamos felices y acertadas soluciones.

» Compañeros: ¡Viva la C.N.T.! ¡Viva el comunismo libertario!...»

. . . . . .

... Entornados los párpados, soñaba todavía en un Congreso...

ANDRES MARTINEZ

El vértigo Este-Oeste

Traducimos del diario «Le Figaro» de París (17-6-65):

La marcha a pasos lentos de España hacia el establecimiento de relaciones normales con los países del Este se prosigue, inexorablemente, ante nuestros ojos. Cambios comerciales, deportivos y culturales, no han cesado de desenvolverse desde hace cinco años entre Madrid y las diversas capitales de las democracias populares, Moscú entre ellas.

De todas maneras, parece que durante los seis últimos meses las iniciativas en este sentido hayan rebasado el estadio de un simple desplazamiento de equipos de futbol o de atletas; el cambio de conjuntos coreográficos o folklóricos; el trueque de mercancías. Es así que el diario católico «Ya» ha publicado, recientemente, una larga serie de artículos, seguidos con mucho interés, del enviado especial que envió a la capital soviética a raíz del último encuentro de «volley-ball» entre ambas naciones.

La prensa española multiplica, por otra parte, desde hace unas semanas, artículos informativos sobre las industrias checoeslovaca y polaca cuya calidad manufacturera es elogiada hasta el punto de enrojecer de gusto y confusión al marxista-leninista más endurecido.

ALGO HA CAMBIADO. Pero lo álgido de ese flirt España-países del Este, ha sido la estancia «tras los montes», durante una decena de días, de una delegación de catorce «turistas» soviéticos deseosos de recorrer España en todos los sentidos y en toda libertad. Ella ha estado esencialmente compuesta de intelectuales: señores Smirnov, premio Lenine de literatura 1965; el pintor Gritsay, de la Academia de Bellas Artes de Moscú; Lev Ochamine, poeta; la doctora Ioukvidova, entre otros. Madrid, Granada, el festival cinematográfico de San Sebastián; parece que en todo ello el entusiasmo de los turistas rusos no se ha desmentido.

Cierto que una golondrina no hace verano. Pero que no se vaya a decir que aquí no hay algo que haya cambiado, tanto en el reino de España como en el lado de la Meca estrellada del comunismo moscovita, y que las realidades políticas contemporáneas no terminen, al fin, para imponerse a los principios más herméticos.

El comentario, a cargo de los compañeros lectores.

«Les frères Elie et Elisée Reclus»

(Viene de la página 4.)

Tal vez hubiera de todo. Lo incontrovertible es que en los Reclus, a más de los encantos que desde el punto de vista ético ofrecen sus vidas, en su producción, como hombres de letras, hay ciencia, poesía y filosofía. A pesar de su condición ácrata, la que hacían ostensible como título de honor personal, Eliseo pudo, como geógrafo y sociólogo, interesar a las capas intelectuales superiores de su época. Lo dicho por Novicov es una prueba irrefutable.

La vasta producción literaria del autor de «Evolución y Revolución» está exenta de narraciones ociosas y extemporáneas; en la trama del temario todo se desliza ocupando un lugar ineludible al orden científico y humano. Tanto en la «Geografía Universal», como en «El Hombre y la Tierra», hay vivo y elocuente el testimonio de cuanto decimos. Y si «Evolución y Revolución» es un tema de estructura literaria más explícito a las inteligencias no muy desarrolladas, en «El Arroyo», «La Montaña» y «La Atmósfera», hallamos una sabia penetración en ese mundo de los fenómenos naturales que tan buenos servicios rinden a la existencia del hombre.

Para el lector reflexivo, es decir, para aquellos que más que por la lectura están por el estudio, la biografía de Elías y Eliseo Reclus resulta de una amplitud ilimitada. Es una síntesis de motivos todos inherentes a vitalizar el valor de la razón, del trabajo y de la libertad. Desde la infancia a la muerte, con un dinamismo sano que reta la estática social, henchidos de entusiasmo, y alternando en aventuras propias de la edad, se hace visible, y admirable, el ascenso que los conduce hacia las más altas cumbres de los valores eternos.

Al hablar de esas dos vidas, decir que fueron dos aristócratas en el firmamento de las letras dejaría sus personas en lugar confuso. Tenían más mérito. Sin dejar de ser artífices en el gran patrimonio que Gütemberg legara a la Humanidad, los dos apóstoles ácratas buscaron, y hallaron, un complemento que la Humanidad necesitaba y necesita de sus maestros. El afán de saber, en ambos hermanos, era grande e inquietante; pero era de igual magnitud, o mayor, el propósito de no lucrarse de esa sabiduría, y legarla al género humano para su mayor bienestar.

La fuerza principal que los impulsaba, que no reconocía límites ni cauces convencionales, era una potente voluntad y un ilimitado afán de descubrir lo que hay de bueno en la naturaleza. Lograron mucho de lo ambicionado; fue la única riqueza que resumieron en toda su vida, con tantos esfuerzos y afrontando tantas adversidades.

En el orden intelectual, Eliseo es una paradoja que no se explican los apologistas de la disciplina universitaria. Dada su juventud aventurera, matizada de episodios que de tanto en tanto rompen la coherencia de estudios, llegó a edad bastante avanzada sin título doctoral. No se amilanaba por eso. El hombre que llegaría a ser la primera figura de su época como geógrafo, rama científica que en sus investigaciones le dieron fama universal, antes de conquistar esa cumbre tuvo que ganarse el pan mediante durísimos esfuerzos.

Puesta la mirada en los grandes objetivos de la vida social, amparado por un fervor humanista que sellaría su último suspiro con el más elocuente timbre de gloria, nada le importó, en su juventud, dar lecciones en Inglaterra, cuidar cerdos, trabajar en algún puerto, o de campesino en cualquier parte. La nota esencial, para esa bondadosa y fecunda existencia, era cubrir sus necesidades con el sudor de su frente, no explotar a nadie. Hasta en lo más ingénuo de ese vivir se contempla el signo de grandeza.

Para ninguno de esos dos hermanos fueron ajenas las privaciones económicas. No obstante su hábito laborioso, no siempre quedaban cubiertas, oportunamente, las elementales necesidades de subsistencia. Por esa vida precaria, Eliseo no pudo emigrar a Estados Unidos tan pronto como quiso, deseo que tuvo que soportar largo tiempo; y lo logró, no porque al fin reuniera el dinero indispensable, sino porque se comprometió a trabajar en el buque, durante toda la travesía marítima, como compensación al valor de su pasaje.

Aquí, en tierras americanas, —escribimos este trabajo en México, D. F.—, Eliseo encuentra, para sus afanes, un libro abierto con los capítulos que más le interesaban. Vibra de alegría, pero no puede poner los ojos y la atención en sus páginas; hay que dedicarse nuevamente a las lecciones, a unos alumnos entre los cuales levanta una aureola de simpatía, de valor moral y de competencia pedagógica. ¿Estaba ya en su medio nuestro geógrafo en ciernes? No completamente. Por sentimiento y capacidad intelectual era el auténtico profesor. Sin embargo, otra vocación más ardiente, y un fenómeno amoroso que él observa en una de sus alumnas, le deciden a romper con aquella relación.

Al igual que a Buchner, que a Thoreau y que a Emerson, la Naturaleza atraía la potencia mental del indómito personaje que tan profundamente tenía que penetrar en sus secretos. ¿Le era factible entregarse de lleno y con regularidad a estudios de tal trascendencia? No. Una ambición investigadora como la que dominaba al autor de «El Hombre y la Tierra» necesitaba respaldarse con medios económicos que él no disponía, y es por eso que le vemos trepando por las montañas, explorando sin descanso los caudalosos arroyos, o localizando tierras donde poder sembrar y plantar, esfuerzo superior a su deficiente salud, por lo que cae enfermo y adquiere cierta gravedad.

No quisiéramos fuera confundida la tónica que empleamos para con los Reclus. Nos maravillamos de que el pensamiento libertario haya tenido esas grandes figuras, pero de su biografía no pretendemos hacer biblia ni catecismo. Es una lectura que tenemos la seguridad hará gozar a todo aquel que sienta las ideas de libertad; pues entre otras circunstancias se ofrece como jardín de virtudes donde pueden solazarse las aspiraciones de fraternidad. Se trata de dos hermanos, de dos voluntades, de dos inteligencias que se confunden en una misión redentora.

Vemos que nuestros comentarios ya ocupan más espacio del que pensábamos emplear. No lo interprete el compañero Ferrer como abuso de confianza. Nuestro gusto sería hablar tan ampliamente como pudiéramos hacerlo de la filosofía reclusiana, de su solidez ideológica, de sus matrimonios, del de sus hijas, y de sus relaciones amistosas. Todo es muy interesante porque, desde lo que se estime más insignificante a lo que se aprecie como más importante, hay los rasgos de una hombría sin igual, de una conciencia que no marchita el tiempo ni las torturas.

Damos por descontado que el lector sabe, que por intervenir en ciertos acontecimientos revolucionarios, fue encarcelado primero y desterrado más tarde. También conoció los sinsabores del exilio. Muchos de sus compañeros de infortunio fueron deportados a Nueva Caledonia. Tras largo período de confinamiento para unos, y de encarcelamiento para otros, la Cámara de Diputados franceses, a principios de 1879 votó una amnistía que solo alcanzaba a determinadas personas, entre los que se encontraba Eliseo. Es entonces cuando nuestro genial geógrafo dirige una carta abierta a los diputados expresándose de la manera siguiente:

«Honorables Ciudadanos: El derecho a escribiros, y firmar la carta en mi nombre, acaba de serme concedido. Sería yo hombre vil si mi primera palabra no fuera palabra de solidaridad, de respeto y de amor para mis compañeros de exilio, y para esos más duramente azotados que yo, que todavía llenan las cárceles y presidios de la Nueva Caledonia. Es entre esos hombres, «cubiertos de eterna infamia» donde hay mis más nobles amigos, aquellos cuya estima es mi bien más apreciado. Su causa continúa siendo la mía, su honor es el mío, y todo insulto que se les dirija llega a lo más profundo de mi corazón.»

He ahí un ejemplo de dignidad, de honradez y de valentía, que ha faltado a muchos exiliados españoles, por lo menos aquí en México.

SEVERINO CAMPOS

Crónica internacional

SEMINARIO ANARQUISTA RIO PLATENSE

DESDE las márgenes del «mar dulce» nos llega un buen ejemplo. Al amparo del Cerro, desde el que se otea la pintoresca «tacita de plata», se organizó un encuentro que no es el primero en Sud-américa, pero que no tiene par en Europa. Seminario, se dice allí, o «mesa redonda» en otras ocasiones. Decimos aquí «coloquio». Pero no lo efectuamos, en lo que respecta a los medios españoles.

En estas columnas hemos insistido reiteradamente. El compañero Fontaura lo ha planteado también en varias ocasiones, adelantando detalles concretos. Existen para nosotros problemas vitales a examinar. Nada insolubles, por cierto, si al interés coopera y se adjunta una positiva voluntad de obrar.

Nos llegan con retardo las noticias, pero su importancia nos incita a consignarlas como hecho cercano, sino reciente. Como hecho deseable aquí también. Del 15 al 18 de abril próximo pasado, se reunieron en Montevideo un puñado de militantes residentes en Argentina y Uruguay, por iniciativa de la Alianza Libertaria Uruguaya. Se trataba de examinar una situación que a todos nosotros interesa, allí y aquí, en todos los continentes y países. Se hallaron presentes en el debate delegados de *La Protesta* de Buenos Aires, de la F. L. Argentina y varios compañeros a título individual. Del Uruguay mismo asistieron Trimble, Prieto y A. Errandonea en representación de la A.L.U., entidad patrocinante; los compañeros Contabile, J. Errandonea y D'Ottone, a título individual; la compañera Luce Fabbri y Ermacora Cresatti representando a C.E.A. Los compañeros Santillán y Angueira excusaron por carta su ausencia, en tanto que Jacobo Prince, ausente también, enviaba por escrito su contribución al debate. Numerosos militantes y simpatizantes siguieron con interés las intervenciones de quienes aportaron materia de estudio.

El temario, preparado por los organizadores, comprendía varios puntos correspondientes a un tema general: *parspectiva actual del anarquismo.*

Punto 1.º Vigencia actual de la doctrina anarquista.

Punto 2.º Capitalismo, neo-capitalismo, comunismo soviético, comunismo chino, etc.

Punto 3.º Tercer mundo: antiimperialismo, nacionalismo e internacionalismo en el tercer mundo.

Punto 4.º El cambio social revolucionario en el mundo contemporáneo y el poder.

Punto 5.º El Río de la Plata, nuestro escenario. Su ubicación en el mundo, en latinoamérica, en el tercer mundo.

Punto 6.º Estrategia política para una vía libertaria del cambio social.

La contribución escrita dada por J. Prince se refiere a la *vigencia actual de la doctrina anarquista.* La G.E.A. presentó una definición esquematizada sobre cada punto y el compañero Jacinco Cimazo envió desde la Argentina tres trabajos escritos.

Tomamos estas referencias de *Acción Libertaria* de Buenos Aires, de su número correspondiente al mes de mayo. Explica que: «Además de un clima de comprensión y amplitud de criterio, para que cada integrante del Seminario expusiera sin reparos sus inquietudes y sus dudas, así como sus particulares puntos de vista acerca de la forma de dar a las ideas y al movimiento una mayor efectividad y pujanza, hay que destacar también que todos los participantes se esforzaron por realizar un análisis crítico de la situación, procurando basarse en hechos, datos y referencias objetivas, sin acudir al fácil expediente de las generalizaciones o de la simple repetición de conceptos y afirmaciones globales, todo lo cual comporta una demostración positiva de capacidad en el enfoque de los problemas que plantea el momento histórico que nos toca vivir.»

Agregan que: «El Seminario acordó reproducir por escrito la versión de las exposiciones, que fueron grabadas, las que oportunamente serán cursadas a todo el movimiento.»

Esto es lo que nos interesa en manera suma. En la ausencia de una publicación internacional, adaptada o propicia al planteo de temas y al registro de los consiguientes debates, sería deseable que nuestra prensa señalara las reuniones, seminarios o coloquios que se vayan realizando en un lugar u otros. Para ello cada grupo o entidad organizadora habría de pasar la correspondiente nota a la prensa antes y después de efectuado el acto. Antes, para propiciar probable enriquecimiento de contribución escrita. Después, para que todo militante que se interese pueda solicitar el envío de las exposiciones presentadas y del correspondiente debate.

Por nuestra parte, comenzamos predicando con el ejemplo, al registrar y divulgar lo acontecido en Montevideo, de donde comunican que el Seminario tendrá continuación en Argentina, para profundizar los puntos expuestos o para abordar otros. Confiamos en que desde allí se nos envíen todas las referencias útiles.

⁂

En Europa se hallan en auge temas que corresponden a ciertos factores en marcha, considerados revolucionarios y en los que se quiere ver influencia —o por lo menos ciertas similitudes— con realizaciones positivas que luvieron lugar en España. Repetidamente se realizan conferencias o reuniones para considerar los acontecimientos de Cuba o de Argelia y buscar en ellos resquicios de orientación o de sugestión libertaria. Este domingo mismo la U.G.A.C. invita a reunión de información y debate sobre *la revolución argelina.* Confían en la presencia de militantes españoles experimentados en las realizaciones colectivistas. Desean cotejar ejemplos todos aquellos jóvenes que no se duermen en la repetición cansina de conceptos y que prefieren analizar y no creer a pies juntillas lo que se les dice. Correspondería a los españoles mismos animar este género de debates, preparando de antemano todos los elementos referenciales que pudieran ser útiles.

Daniel Guérin se halla empeñado en descubrir —y en señalar— los gérmenes libertarios que ostensiblemente se van manifestando en los regímenes comunizantes. Prueban estos gérmenes el fracaso social y humano de tales regímenes. Y constituyen el signo evidente de un resurgir del anarquismo. En una conferencia suya sobre la *auto gestión*, en Yugoeslavia y en Argelia, termina diciendo: «En fin, son factores exteriores al anarquismo mismo los que le sitúan de nuevo al orden del día, a saber, por una parte, sobre el plan económico, el atascamiento burocrático a que desemboca el capitalismo del Estado y la parálisis de la producción que ello resulta; en el plan político, el aplastamiento de la individualidad, del pensamiento libre y de la libre investigación, por parte del aparato totalitario del Estado, el conflicto entre este acuartelamiento y las aspiraciones humanistas de las generaciones jóvenes; por otra parte, el intento que se produce en los países recientemente descolonizados o destalinizados, por descubrir nuevas formas de gestión, bien sea agrícola o industrial, que no sea capitalista ni estatista. Esta doble evolución concurre a dar al pensamiento libertario una actualidad y una juventud que parece no haber sabido conservar —o reencontrar— sola y únicamente por sí mismo.»

Efectivamente. De tiempo en tiempo insistimos en señalar nuestro algo así como estancamiento en el pasado, en tanto que el mundo marcha la hora del presente. En la página 24 de *le Monde*, fecha jueves 17 de junio, hallamos confirmado lo que atribuíamos al optimismo de Daniel Guérin. Desde Moscú comunican que la prensa reclama una profunda transformación en la gestión de la producción. Por ahora espera que se ensaye la autogestión a la manera yugoeslava. Lo mismo ocurre en Cuba. Y en Yugoeslavia mismo se reclaman fórmulas más adecuadas en las que el productor pueda intervenir en reclamo de sus propios derechos.

Todo esto puede regocijarnos. Pero no satisfacernos. Todo aquello que no tenga arranque, confirmación y continuidad en nosotros mismos, en un movimiento organizado y capaz de valorizar ensayos y hechos, carecerá del empuje necesario y de la orientación adecuada. De ahí la necesidad de cotejar nuestro haber, nuestra capacidad, nuestras posibilidades.

GREGORIO QUINTANA

Nécessité de la violence

(Suite de la page 1.)

Du point de vue philosophique nous ne serons donc jamais libres si nous faisons la conquête de cette liberté en mendiant de misérables réformes que l'Etat nous accordera lorsqu'il jugera opportun de le faire.

Mais ce n'est pas le seul point de vue selon lequel on puisse condamner la revendication légale et la seconde manière de voir les choses, c'est-à-dire sur le plan pratique, est évidemment bien plus importante.

Si nous voulons faire aboutir une revendication en employant les moyens qui sont à notre disposition dans l'état actuel de la société, nous allons nous heurter, d'amblée, à des obstacles infranchissables. Il nous faudra avoir recours à l'administration. Or celle-ci n'est qu'un instrument entre les mains du pouvoir et il nous faudrait compter avec ses corruptions, ses bassesses, son favoritisme ?

Non, mille fois non ! « Nous n'avons rien à voir dans les tripotages des bourgeois », comme l'affirme Kropotkine lui-même.

Car que pourrions nous obtenir ? Une *loi*. Mais qu'avons nous à faire d'une loi ? Une loi n'est qu'un morceau de papier que le législateur peut déchirer quand bon lui semblera en étant sûr d'avoir derrière lui une force policière et armée qui se fera une joie de ratifier dans le sang et l'arbitraire sa décision.

Il est temps de comprendre que tous les gouvernement, qu'ils soient capitalistes ou communistes, se moquent bien de la notion de *droit* et de *justice*, et que les rapports que nous pouvons avoir avec eux ne sont que des *rapports de force.*

SEVY

(A suivre.)

Liberté de la presse

Les quelques lignes qui suivent sont extraites du journal *le Monde* du 9 juin 1965, et parviennent de Madrid :

« *Le monde libre fêtait le 8 mai dernier le vingtième anniversaire de sa victoire sur le nazisme et son cousin fasciste. C'est à partir de ce jour que les abonnés du* Monde *en Espagne ont cessé de recevoir leur journal.*

» *Infantilisme tardif ou sénilité précoce ? Partagé entre l'humour et l'inquiétude, je m'interrogeais... J'avoue aujourd'hui que j'avais tort de plaisanter et que mon diagnostic était trop bénin. Le mal, en se prolongeant, fait apparaître sa véritable nature : il doit s'agir, à n'en pas douter, de poussées d'obscurantisme chronique compliqué de fascisme impénitent.* »

Jornada Libertaria

ORGANIZADA por la C. de R. del Núcleo de Provenza, en colaboración con la Zona (B) de propaganda, se celebró la jira anunciada en nuestra prensa.

Cabrières de Avignon, en el típico lugar llamado Les Cèdres, sombreado por pinos y carrascas, con pista para baile y agua potable, vióse invadido por gran multitud de españoles y algunos franceses que acudieron a pasar un día de expansión libertaria.

Para ilustración de los lectores debemos señalar que llegaron autocares repletos de compañeros y familiares de Avignon, Eyragues, Châteaurenard, St-Henri, Carpentras, Sorgues, Arles, Istres, Pelissanne, Miramas, Marsella, Gardanne, Rousset, Greasquex, Trest, Meyreuil, River. También habían compañeros de Alleins, Márleval, Tarascon, Martigues, Marignane, Por-de-Bouc, Apt, Lambesc, Aix-en-Provence, Cavaillon, Orange y otros pueblos que involuntariamente omitimos.

El día era claro, radiante. El sol daba brillo y matizaba el paisaje. Potentes altavoces transmitían el saludo de bienvenida que dirigía el compañero España, secretario de C. y Propaganda del Núcleo, a los concurrentes.

Después se fueron realizando carreras en sacos, juegos y distraciones diferentes donde chicos y grandes pasaron la mañana alegres y divertidos.

Por la tarde ocupó el micro el compañero J. Hiraldo para dar la correspondiente charla que también se había anunciado. Este compañero habló mayormente para la juventud y sobre todo para los jóvenes emigrados, que eran numerosos entre nosotros.

A los españoles —empezó diciendo el disertante— nos gusta que se nos hable de España. Quizá sea por eso por lo que se nos tilda, muy ligeramente, de que somos patriotas o demasiado españolistas. No; no somos patriotas en el sentido que se le da a esta palabra. Nosotros, los libertarios, somos internacionalistas por convicción y sentimientos. Allí donde exista el dolor entre los humildes, nos conmueve e inquieta. No importa en qué lugar del mundo donde exista la injusticia, la combatimos. Lo que pasa es que obligados a vivir en tierras extrañas, lejos del lugar donde nacimos y crecimos, lejos de nuestras costumbres, rodeado de un ambiente hostil a nuestra forma de ser y de pensar, incomprendidos, cuando no desdeñados por los propios trabajadores que a nuestro lado sudan como nosotros, justo es que nos agrupemos, que nos reconciliemos entre nosotros mismos para compartir nuestras costumbres y nuestras inquietudes.

Aquí hemos venido más que a otra cosa a pasar un día de asueto, de expansión libertaria. Pero como el día es largo, debemos dedicar también un momento a la exposición noble y serena de los problemas fundamentales que nos afectan e inquietan a todos. Uno de los principales o el principal de todos cuantos existen para nosotros, es la liberación de España del régimen que sufre hace más de veinticinco años. A esta cuestión hemos dedicado todas nuestras mejores energías, todos nuestros mejores años de juventud. Antes combatiendo con las armas en la mano al fascismo para que no se incrustara y ahogara la poca libertad que habíamos conquistado en nuestro país. Después de sufrir nuestra derrota, después de tres años de lucha desesperada, unos combatientes pasaron la frontera y se refugiaron en distintos países del mundo; otros quedamos prisioneros en España, presenciando diariamente el crimen que se cometía contra todo un pueblo, vencido y entregado a la voluntad del fascismo, de la barbarie organizada.

Las víctimas inmoladas por las fuerzas negras de la reacción son inmensas. Nunca se sabrá con exactitud la cantidad de hombres, de mujeres y de niños que fueron asesinados para imponer el régimen que combatimos. Las fuerzas fascistas, compuestas por la Iglesia, el Capitalismo y el Estado, cebaban su ira, su pasión criminal, en el cuerpo de los vencidos. El festín que se daban de sangre y de muerte no tenía fin.

No obstante, la C.N.T., el Movimiento Libertario Español, no ha dejado todavía ni un solo día de combatir al fascismo que yuga la voluntad de nuestro pueblo. Los que pasaron la frontera emplearon todos los medios que creyeron factibles para seguir combatiendo al enemigo. No regatearon nunca la solidaridad con sus hermanos que habían quedado en España a merced de los nuevos inquisidores. Es larga la lista de compañeros, de libertarios, que después de haber pasado la frontera, volvieron a España para combatir de frente, directamente al franquismo y allí quedaron bañados en su propia sangre generosa.

Los que no pudieron escapar tam-

B.D.I.C

ANTENA

CONFLICTO DEL TRABAJO

PUERTO DE SAGUNTO. — Los Altos Hornos siderúrgicos fueron cerrados por el Gobierno después de una huelga general laboral en demanda de mayores salarios. La gerencia ofreció a sus trabajadores, aproximadamente unos 6.000, un aumento del 17 por ciento, pero que entre el 60 y 70 por ciento de los trabajadores consideraron la oferta insuficiente y fueron a la huelga.

VALENCIA. — Fuentes gremiales dijeron hoy que por lo menos el 70 por ciento de los 4.000 obreros de la planta de acero de los Altos Hornos de Sagunto, proseguían la huelga en demanda de aumentos de sueldo y en oposición a las proyectadas automatizaciones en la planta.

Algunas operaciones en la planta no fueron afectadas, pero los hombres en huelga dijeron que eran mayormente actividades de mantenimiento. Dijeron que los obreros demandan un aumento del 40 por ciento y seguridades de que la proyectada instalación de maquinaria moderna no ocasionará pérdidas de empleos.

LA DICTADURA SE RAJA

GINEBRA. — España, que encaraba ya una resolución de la 114 Conferencia Internacional del Trabajo en que se condenaba el tratamiento dado en ese país a los trabajadores, manifestó a través de su representante aquí que una nueva ley autorizará las huelgas.

Jesús Romeo Gorria, Ministro del Trabajo del Gobierno Español declaró que el Parlamento de su país está ya considerando un proyecto de ley que enmienda el Código Penal, eliminando la calificación de delito para las huelgas económicas o de trabajadores.

Gorria dijo que España respeta la libertad de trabajo y que reconoce que sin conflictos ocasionales del trabajo, no podría haber desarrollo económico. Agregó que pronto se establecerían los medios legales para el arbitraje.

EL ANTIFRANQUISMO MEXICANO MOLESTA A «ABC»

MADRID. — El diario monárquico «ABC» en un editorial comenta un reciente discurso del secretario de gobernación mexicano con ocasión del aniversario de la Segunda República Española.

El editorial considera las palabras del secretario de «intromisión que el señor Luis Echeverría realiza en la política interior de un país como el nuestro, reconocido por la totalidad de los países del mundo libre»...

México y España no mantienen relaciones diplomáticas desde el triunfo del General Franco en la guerra civil en el 39.

El editorial añade: «intolerables las palabras de un miembro del gobierno mexicano, si realmente los españoles de la España Real tuviésemos el mal gusto de tomarlas en serio, porque ellas representan la vulneración de los primeros principios del código de las relaciones internacionales y son un desafío a la lógica, equivalente, por ejemplo, a que México continuase reconociendo a los representantes del imperio otomano.»

RESULTADO DEL REPUDIO ESTUDIANTIL AL S.E.U.

MADRID. — Un decreto impreso en la Gaceta Oficial reglamenta las asociaciones profesionales de estudiantes en España. Añade que los funcionarios de las asociaciones serán elegidos por los estudiantes por voto directo y secreto.

Las asociaciones sólo tendrán que ver en cuestiones académicas.

Los delegados de cada Escuela o Facultad elegirán una Junta Gubernativa para cada una de las 12 Universidades españolas con los presidentes de cada Junta formando el Consejo Nacional de Asociaciones Estudiantiles.

El Consejo Nacional celebrará Universidad en base de rotación. El presidente del Consejo será elegido democráticamente por los presidentes de cada distrito universitario.

Los períodos serán por sólo un curso y los que ocupen puestos en las asociaciones locales y nacionales podrán ser remunerados. Sin embargo, las actividades de las asociaciones se mantendrán dentro de los límites anteriormente decretados por el Ministerio de Educación.

Se interpretan esas medidas como medio triunfo para los estudiantes que por años han demandado más libertad para que las asociaciones participen directamente en problemas académicos.

CONDENADO A SEIS MESES DE CARCEL

MADRID. — El padre Gabicagogeascoa, cura párroco del pueblo vasco de Mújica, ha sido condenado a seis meses y un día de prisión y a 10.000 pesetas de multa por «propaganda ilegal», «injurias a las autoridades» y «atentado contra la unidad del Estado».

El proceso se desarrolló por la tarde ante el tribunal de orden público de Madrid. Como se sabe, este proceso levantó una ola de solidaridad entre numerosos prelados españoles. En Bilbao, mientras se celebraba la audiencia, unos cien sacerdotes habían manifestado pacíficamente ante las puertas del Palacio de Justicia. Unos veinte fueron incluso a Madrid.

ASI HABLA JULIAN MARIAS

MADRID. — El filósofo, Julián Marías, considera que es necesario «asegurar en España la comunicación libre de los creadores entre sí y con el público, el restablecimiento de una crítica que hoy no existe y con ella la afirmación de las jerarquías justas y justificadas. Nada de esto — agrega— es fácil si faltan los estímulos para los intelectuales jóvenes dotados de vocación, si las presiones políticas o económicas estorban la continuidad de la labor, si falta contacto con el exterior y la repercusión internacional.»

DE SESTAO A BILBAO

BIABAO.—Los 3.000 huelguistas de la «Sociedad Española de Construcciones Navales» de Sestao, efectuaron una marcha de masa por las calles de la ciudad, y una manifestación que duró todo el día frente a las oficinas de la Dirección de la compañía.

Francisco Landaeta, director de la compañía, dirigió la palabra a los obreros y recibió luego a una comisión de trabajadores. No se llegó a un acuerdo sobre la indemnización que los trabajadores solicitan para las víctimas de la explosión que se produjo en un navío mercante en construcción, destinado a Cuba, y que produjo dos muertos y siete heridos. A raíz de este accidente, que es el segundo que se produce en un cargo en construcción destinado a Cuba, dimitió el Comité de Seguridad de la empresa. Es sabido que los obreros piden seis millones de pesetas de indemnización.

A última hora las peticiones obreras han sido satisfechas, terminándose el conflicto.

FRANQUISTA AVENTAJADO

GINEBRA.—El financiero español Julián Muñoz fue detenido el lunes en Ginebra, así como el ex director del Banco suizo de Ahorro y Crédito, Herman Hug. Según el periódico «Tribune de Genève», que da dicha información, las detenciones fueron efectuadas a demanda de la Comisión Federal de Bancos, por gestión desleal y estafa. Muñoz está implicado en el escándalo del Banco Suizo de Ahorro y Crédito y en el del Banco Ginebrino de Comercio y Crédito, que cerraron sus puertas el 26 de abril pasado. Muñoz es yerno de un ex ministro del gobierno del general Franco, señor Villalonga. Fue uno de los hombres de negocios del ex dictador de la República Dominicana, el general Trujillo, y precisa el periódico ginebrino, el principal accionista y deudor más importante de los dos Bancos citados.

«Tribune de Genève» añade que los dos establecimientos bancarios suizos se hallaron en situación difícil debido a importantes especulaciones inmobiliarias realizadas por Muñoz en Francia, Italia, España y Bélgica.

EL FRANQUISMO, PROTECTOR DE JUDIOS...

BEIRUT (Líbano).—España ha asegurado a los países árabes, que «nunca reconocerá a Israel», según dijo el embajador iraqués en Madrid, Shaker Mahmoud Shukri.

En una declaración transmitida por la Radio de Bagdad, Shukri dijo que general Franco informó esto a los jefes de todas las misiones diplomáticas árabes en Madrid.

Shukri dijo que el jefe de Estado destacó que no habría cambios en la actitud española hacia Israel, y que España «no tomará pasos» que puedan poner en peligro las relaciones árabes-hispanas.

España es el único país de Europa Occidental que no tiene aún relaciones diplomáticas con Israel.

ROMEO Y JULIETA

BARCELONA. — En Verona (Italia) se va a monumentar a los amantes Romeo y Julieta, ocasión que el cronista «Ero» aprovecha para protestar contra la intolerancia del régimen en cuanto a opiniones:

«Se trata de una idea española, pues hubo en la vida nacional una época en que nadie se peleó por estas menudencias y todos estaban la mar de contentos al ver emerger en los parques las estatuas de sus hombres predilectos. Conservadores, liberales, carlistas, prohombres del republicanismo y hasta notables de la izquierda dinástica fueron ensalzados en equitativo reparto de piedras, mármoles y bronces para ejemplo de unas generaciones venideras que no aceptaron de buena gana esa repartición tan honestamente pensada.»

en Provenza

bién hicieron todo lo posible por derrocar al régimen de esclavaje que sufre España. En las cárceles, en los pueblos, en las montañas, en todas partes se ha hecho lo que se ha podido por romper las cadenas que atan a nuestro pueblo. Son muchos los compañeros, los anarquistas que después de haber sufrido la dura y larga represión de los primeros tiempos, después de haber podido salvar la vida milagrosamente, han atravesado varias veces los umbrales de las cárceles por no cesar en el combate que emprendimos hace veintinueve años.

Pero a pesar de todos nuestros sacrificios, del heroísmo derrochado, el fascismo sigue señoreándose en nuestro pueblo. Ello es comprensible, no podemos nosotros solos, después de la sangría que dura ya más de un cuarto de siglo, vencer a un régimen que recibe la ayuda material y moral que necesita del mundo capitalista para poder seguir dominando al pueblo. Entre tanto, el mundo del trabajo manifiesta una indiferencia fría, glacial hacia nosotros, los antifascistas españoles.

Por pura convicción y amarga experiencia no podemos hacernos ilusiones sobre las declaraciones más o menos rimbombantes que de vez en cuando suelen hacer algunos organismos llamados democráticos, contra el régimen de Franco. Sabemos que el fascismo no se combate con declaraciones de cara a la galería, ni con telegramas de protesta. Franco, el asesino de España, se tiene que combatir con ayuda eficaz y desinteresada al pueblo español. El se ríe de todos los telegramas que le manden.

Nosotros confiamos en la propia fuerza del pueblo y no en otra. Afortunadamente nuestra esperanza se va justificando cada día más. Los trabajadores españoles, la juventud española comienza a cobrar conciencia de sus propias fuerzas, del papel que han de desempeñar en la lucha por la libertad.

Tenemos que remarcar que no es sólo la juventud de las universidades la que se inquieta y protesta de las injusticias que comete el régimen que los engaña y controla.

A su lado está el pueblo trabajador, la juventud trabajadora que despierta del letargo que sufría y se enfrenta con los patronos pidiéndoles más salario y menos horas de trabajo. Lo demuestran las huelgas de los mineros asturianos, la de los metalúrgicos de Bilbao, la de los hornos de Sagunto y otros lugares, donde se ha puesto de manifiesto que el pueblo español repudia al régimen que sufre.

En todas estas huelgas, en todos los conatos más o menos violentos que han habido con la fuerza pública, la juventud de manos callosas ha tenido un papel preponderante. Su fuerza, su energía y dinamismo ha contribuido a la consecución de algunas mejoras económicas.

Hay un rincón en España del que apenas si se habla; incluso nuestra prensa informa poco de dicho lugar. Sin embargo, los viticultores, los campesinos vienen ganando cada año una huelga. Se trata de Jerez de la Frontera y su comarca, sobre todo en Sanlúcar de Barrameda.

En aquel rincón de Andalucía propagó con el ejemplo las ideas redentoras un apóstol anarquista. Se llamaba Fermín Salvochea. Inspirado en este hombre y su obra, pudo escribir Blasco Ibáñez su mejor novela social: «La Bodega».

La simiente sembrada por este abnegado del anarquismo y por otros que siguieron su doctrina, penetró hondo en la conciencia, en la sangre de los trabajadores de aquel lugar irredento. Tanto fue así que ni la dura represión de la «Mano Negra» ni la sangría que dio nuestro gobierno republicano-socialista al humilde pueblo de Casas Viejas, ni Franco, el asesino mayor de todas las épocas, con sus veintinueve años de torturas y de crímenes perpetrados en la carne del pueblo, de los trabajadores indefensos, han conseguido arrancar, exterminar la simiente libertaria que germina en el corazón de los oprimidos.

(Terminará en el próximo número.)

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

F. L. DE TOULOUSE

JIRA CONCENTRACION A CASTELSARRASIN

Invitamos a los compañeros y simpatizantes a la Jira Concentración que tendrá lugar el domingo 27 de junio, a Castelsarrasin (T.et-G.). La salida se efectuará en la plaza Roland, a las siete de la mañana. Para las inscripciones dirigirse al secretariado local, plaza St-Sernin, Bolsa del Trabajo. En la organización de la misma participan varias FF. LL., por lo que creemos que habrá buen número de compañeros presente y buen ambiente. Habrá servicio de refrescos, y diversiones organizadas y espontáneas.

COMUNICADOS

FESTIVAL EN TOURS

Todos los antifascistas de la región están cordialmente invitados a asistir al gran festival franco-español que tendrá lugar en Tours, el día 27 de junio, a las tres de la tarde, en la «Salle du Patronage Laïque Tonelle», boulevard Tonelle, con la participación del cuadro artístico «Aurora», de S.I.A. de Orléans, que pondrá en escena «Los Caballeros», de Quintero-Guillén.

Tomarán parte en el mismo festival, entre otros artistas de renombre, el barítono Pedro LORE y el niño «El Ruiseñor de Tours». Al piano, la señora Folch, que hará las delicias del público.

Después del festival, gran baile.

F. L. DE DIJON

Convoca a su militancia a la reunión extraordinaria que se celebrará el sábado 26 de los corrientes, a las nueve de la noche, en el local del sindicato F. O., esperando que todos los afiliados harán acto de presencia por los asuntos a tratar de suma importancia para el Congreso del 20 de julio.

F. L. DE LIMOGES

Asamblea extraordinaria el domingo 27 de junio, a las nueve de la mañana, en el lugar de costumbre, para la discusión del O. del D. del próximo Congreso.

F. L. DE FUMEL

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 27 de junio, a las nueve y media de la mañana, en el local de costumbre.

— La misma F. L. pone en conocimiento de afiliados y simpatizantes, que a la ocasión de la celebración de la jornada confederal de Toulouse, organiza un *car* para asistir a la misma el 25 de julio.

Rogamos a los que quieran concurrir, tengan a bien hacerse inscribir en esta Secretaría a Saint-Vite, o a los compañeros Vera y Campoy.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados para la asamblea que se celebrará el domingo día 27 del mes de junio, en nuestro local social, a las nueve y media de la mañana.

COMUNICADO

A los compañeros o simpatizantes portugueses de nuestro Movimiento y de nuestras ideas.

La Federación Local de París de la C.N.T. de España, llama a todos los compañeros y simpatizantes de nuestro Movimiento, ubicados en la región parisiense, para que se dirijan al Comité de esta F. L. con el fin de ponerles al corriente de un asunto que les interesa.

Rogamos a todo compañero que conozca algún compañero o simpatizante portugués que nos lo comunique.

Permanencia de este Comité: Todos los viernes de 21 horas a 23 horas; sábados por la tarde y domingos por la mañana.

Escribir a: C. N. T. (F. L.). 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X°).

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Asamblea general el domingo día 27 de junio, a las nueve y media, en el lugar de costumbre. Orden del Día del Congreso. Quedan invitados todos los compañeros.

F. N. I. FERROVIARIA, PARIS

Convoca a reunión el domingo día 27 en el lugar y hora de costumbre.

S. I. A., SECCION DE NIMES

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea general que tendrá lugar el sábado, día 10 del próximo mes de julio, a las 21 horas, en nuestro Local social. Rogamos la puntual asistencia de todos nuestros compañeros y amigos.

REGIONAL CATALANA

Local de París.—Tendrá asamblea general el sábado 3 de julio a las cinco de la tarde.

PARADERO

Se ruega a Joaquín Pons y a Manuel Calve, o a quien sepa referencias o paradero de Vicente Nadal, lo comuniquen a Blasco, 30, rue du Bisson, Paris, XX°.

DONATIVOS PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

Roanne: Antonio López, 10 F. Villeurbanne: Una charra, 30. Mulhouse: A. Hernández, 1. Montigny: Francisco Forniés, 10. Royan: J. Floristán, 5. Sète: J. Bernard, 5. F. Ridao, Vacaville (USA) (sobrante giro 22-6-64), 11,94. La Charité (Nièvre): Herrera, 10; S. Peincède, 10. París: Gual, 5; J. Amela, 20. Carpentras: Emilio García, 5; José Montané, 5. Total, 127,94 F.

F. L. DE ST-JEAN-DE-LA-RUELLE

A la prensa confederal.

Estimados compañeros: Salud.

Os comunicamos que ha quedado constituida una nueva Federación Local denominada «F. L. de Saint-Jean-de-la-Ruelle» adherida al Núcleo de Orléans de la C.N.T. de España en el exilio.

Reunida la asamblea general de constitución, se ha acordado entre otras cosas dirigir un saludo a todos los compañeros afiliados a nuestra Organización y al Movimiento Libertario, así como a la Organización del Interior, a los compañeros que en nuestra tierra se encuentran sojuzgados por el régimen de oprobio que sufre injustamente el país, a los presos y a todos los perseguidos por el ideal de libertad que es norte y guía de la especie humana, y finalmente realizar toda clase de actividades para hacer conocer nuestras ideas a la población emigrada y conseguir atraer a nuestro seno a los trabajadores para su emancipación económica y moral, comprometiéndose en todo instante a respetar y hacer cumplir los acuerdos de orden general, y los emanados del Núcleo, siempre dentro de los principios, tácticas y las finalidades que son propios del sindicalismo revolucionario y de la A.I.T.

Vuestros y del Comunismo Libertario; por la F. L.: *El secretario.*

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a sus afiliados a la asamblea general, continuación de la ya iniciada, para analizar el Orden del Día del Congreso Intercontinental, la cual tendrá lugar e lpróximo sábado, 26 de junio, a las nueve de la noche, en el café de la Comedia.

F. L. DE ANGOULEME

Notifica a sus afiliados que una reunión extraordinaria tendrá lugar el domingo 27 de junio a las diez de la mañana, en el Café del Comercio.

F. L. DE BRIVE

Comunica a sus afiliados que las reuniones ordinarias se celebrarán el primer sábado de cada mes a las nueve de la noche, en el sitio de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Día 27 de junio, continuación de la asamblea con orden del día del Congreso

F. L. DE MONTPELLIER

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 27, a las nueve de la mañana, y el domingo día 3 de julio.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el sábado 26 a las cuatro y media de la tarde, y domingo 27 a las nueve de la mañana.

S. I. A. EN BEZIERS

El Secretariado de S.I.A. en Béziers convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea general que tendrá lugar el sábado, día 26 de junio, a las 21 horas, en nuestro local social.

ADMINISTRATIVAS

Francisco Forniés, Montigny (Côte d'Or). Recibida la tuya y comprobantes. Así giro 35 F. 10 F. pasan a pro-ancianos. Con los 25 restantes pagas «C. S.» año 1965.

— Juan Domínguez, Cannes (A.-M.). Recibida carta y giros 29-6-64 y 1-2-65. Pagado «C. S.» hasta 30-6-65. De acuerdo.

— B. Moreno, Cl.-Ferrand (P.-de-Dôme). Recibido giro 25 F. Pago «C. S.» como indicado.

NOTA IMPORTANTE

Enviamos talones de pago hasta el 30-6-65. Si los que los reciban han girado su suscripción en ese intervalo, no tomen en consideración el talón recibido, ni escriban señalando el caso.

NOTA DE INTERES ADMINISTRATIVO

Desconociendo las causas, nos devuelven prensa con la mención «N'habite à l'adresse indiquée». Rogamos a los interesados nos envíen la nueva dirección o aclaraciones sobre tales devoluciones para poner dichos envíos en regla.

RUEGO A APOLONIO FERNANDEZ

Villa 95. Cameux-en-Provence (Hérault). Correos nos señala referente a tu dirección «Localité inconnue dans l'Hérault».

Consultado Diccionario Communes, Correos está en lo cierto. Da dirección correcta.

En la serie de novelas de V. Botella Pastor sobre la guerra y el exilio, acaba de publicarse

«Tal vez mañana»

Pueden efectuarse pedidos a nuestra Administración.

La jira a la Colonia de Aymare

Nos hemos encontrado en la colonia de Aymare los días 5, 6 y 7 del presente mes, compañeros residentes en distintos puntos de Francia con los compañeros residentes en la colonia misma.

Cada uno de los presentes contemplaba con emoción el viejo castillejo y pegado a él los nuevos pabellones, así como las numerosas construcciones de los alrededores.

Contemplábamos los inmensos olmos seculares que como dos gigantes extienden sus brazos en el aire, como queriendo preservar las construcciones de los posibles rayos tempestivos. Ya uno de ellos perdió uno de sus espesos brazos, quizás, en la contienda. Para que tales árboles hayan podido medrar, dicen los vecinos, es preciso que hayan encontrado buen suelo donde hundir las raíces.

Hemos contemplado, igualmente, esos bosques de castaños que sólo crecen en tierras consistentes y húmedas; esos bosques de viejos robles mezclados de algunos pinos; esos campos donde crece la hierba a más de un metro de altura; incluso en años de sequía como fue el año pasado, esos manantiales que manan agua limpida permanentemente, capaz de regar varias hectáreas de terreno; ese campo de trigo frondoso donde las espigas se tocan entonando dulce música al menor soplo de viento.

Contemplando todo eso nos preguntábamos cómo es posible que un sitio tan pintoresco, tan agradable, donde se podría vivir bien, donde se podría mantener buen número de viejos, donde se podrían realizar tantos provectos, quede abandonado en manos burguesas. Cada vecino saca de la colonia lo que puede, el uno mete sus vacas, el otro sus ovejas, el otro se lleva la leña y se aprovecha del agua de la balsa para regar su propiedad; otro mete becerros en un encerrado, se lleva el heno, corta árboles y mete el fuego donde le parece, cultiva el mejor campo. Los compañeros que allí radican, quedan como el buen marinero que no quita su barco hasta que lo ve sin salvación. Acosados por la situación no les es fácil poner coto a todos esos abusos. La justicia se muestra indecisa frente al caso. Hay que romper esa indecisión y disponernos a la defensa. Argumento no falta.

La amargura de constatar el estado deplorable de nuestra colonia se compaginó con la alegría de vernos juntos varios compañeros conservadores de la esperanza de que no toda sensatez, ideal y amor propio se han esfumado.

La C.N.T. perdió una batalla en España. Perdiendo la colonia de Aymare, no adelantaría nada.

J. CAPDEVILA

Perón en la trayectoria de las dictaduras

(Continuación y fin)

por Serafín FERNANDEZ

EL DESASTROSO BALANCE ECONOMICO DE LAS DICTADURAS

Si de las quiebras económicas que las dictaduras dejan a las naciones que victiman, hay balances aunque falsos, de la degradación moral que ocasionan a los pueblos, no hay estadillos ni estadistas que lo puedan calcular.

En la Argentina, cuando la deuda pública alcanzaba a cuarenta millones de pesos, se ponía el grito en el cielo. La deuda que dejó Perón, públicamente conocida, era de ciento cincuenta millones de pesos.

La deuda pública en España antes de 1936, según este libro, era de veinticinco millones de pesetas, y en 1960 alcanzaba a ciento cincuenta y dos millones de pesetas. Esto ateniéndose a los balances que dan los dictadores, que, por lo regular, en los sistemas dictatoriales hay balances secretos, en los que las deudas públicas doblan a las que se publican. Y lo más triste del problema es de que los sistemas políticos llamados normales que suceden en el poder a las dictaduras, que a fuer de legalistas encarcelan al pobre que roba un pan. Se sienten impotentes para fiscalizar, no castiga a los que durante la dictadura robaron millones al fisco, y tampoco castigan a los que impunemente cometieron crímenes a cientos para imponer y sostener la dictadura.

En presencia de la quiebra económica en que se encuentra España, ya los políticos que sueñan con remplazar a Franco nos dicen que, si se normaliza la situación ,por unos años no habrá que declarar huelgas. Y que tendremos que trabajar horas incluso extraordinarias, según un mensaje que ha sido firmado en nombre del Movimiento.

Perón quiso justificar su deuda con la nacionalización de empresas extranjeras. Y es cierto que nacionalizó empresas, pero para ello hipotecó la nación, dándose el caso curioso, por ejemplo, que los ferrocarriles como otras manifestaciones del progreso, son antinacionalistas, pues los ferrocarriles, en los que los trenes antes de ser nacionalizados corrían a cien kilómetros hora, después de ser nacionalizados no quieren correr más que a cincuenta y se mueren de viejos sin dejar hijos que los remplacen en la marcha. La deuda económica del franquismo no es por haber nacionalizado empresas extranjeras, sino para salvar el honor de España, y para ello la hipotecó en los registros de la Banca Internacional.

Y si triste es constatar la quiebra económica que las dictaduras ocasionan a los pueblos, más triste es, para nosotros, esa decrepitud moral que costó tan cara a las generaciones pasadas a la nuestra, y que lo seguirá costando a las generaciones que nos sucedan.

A PESAR DE TODO, ¿POR QUE LOS OBREROS RECLAMAN LA VUELTA DE PERON?

A menudo se oye decir que si los obreros reclaman la vuelta de Perón, es porque algo de bueno hizo por ellos. Hay gentes que no precisan que los encierren en la cárcel para estar presos. Son prisioneros de su propia impotencia. Y halagados con promesas y dádivas, como saben hacerlo los marxistas, como lo hizo Hitler y Perón, los conducen al embrutecimiento para luego utilizarlos como sostén del Poder.

A cambio de pan y circo, los esclavos de Roma gritaban vivas al emperador. Por menos de pan y circo en España gente humilde vitoreó a Fernando VII, el inquisidor. Miles y miles de obreros en las calles de Roma y Berlín gritaron viva Mussolini e Hitler. De que en las calles de Buenos Aires miles y miles de descamisados morales reclamen la vuelta de Perón, no es extraño; porque a lo menos estos fueron y esperan ser mejor pagados. Un espejismo modernista con el que se pretende conformarnos no mata el espíritu de esclavitud en los humanos. La emancipación será obra de una elevación moral que no está en este alucinante modernismo. Entre los que en un ayer y hoy sirven de pedestal a los dictadores, hay la diferencia que cada época y lugar imponen. Pero en el fondo, entre los idólatras de ayer y los de hoy se revela la misma mentalidad gregaria.

Lo que puede hacer más felices a los humanos de hoy y de todos los tiempos, es el logro por el propio esfuerzo. Lo que se les concede para que renuncien a su propia personalidad, es lo que asfalta el camino a todas las tiranías.

¿HUBO CONDUCTORES BUENOS?

En la cantidad de reyes, emperadores y dictadores que en el curso de la historia ejercieron poderes absolutos sobre los pueblos, ¿hubo conductores buenos?. Según historiadores dignos de fe, entre los conductores que ejercieron todos los poderes los hubo que tuvieron para con los pueblos las mejores intenciones. Se cita como ejemplo a Marco Aurelio, emperador de Roma de 161 a 180. Y a Alfonso el Sabio, rey de León y Castilla de 1252 a 1284. Se dice que fueron hombres que se esforzaron por elevar, por medio de la instrucción y la educación, al pueblo para ponerlo en el camino de su emancipación. Pero las buenas intenciones de estos hombres fueron comprendidas por una ínfima minoría. La inmensa mayoría, al hombre que desde el poder adquiere fama de bueno, en vez de tratar de comprender sus ideas, idolatran su persona. Y para los idólatras el hombre bueno desde el poder no es el que le da facilidades para hacer las cosas, sino el que se las da hechas. Y para lograr de los poderosos este bien y rendirles culto, caminan de rodillas en peregrinaciones desde el Ampurdán a Santiago de Compostela, o al mausoleo de Lenin.

En cuanto a la idolatría a los dirigentes democráticos, puedo citar el siguiente caso: En 1916, Yrigoyen, rodeado de gran aureola de persona excelente, ocupó la presidencia de la República. A consecuencia de la guerra de 1914, las bancas extranjeras, de cuyos créditos dependía en mucho el desarrollo económico de la nación, cerraron los créditos, lo que provocó gran desocupación. A consecuencia de ello el hambre ladraba y mordía en los hogares de los trabajadores, contra lo cual Yrigoyen nada pudo hacer. La guerra duró mucho más de lo que habían calculado los estrategas que la provocaron, obligándolos a abrir las bancas y comprar materias primas al extranjero, y de las que en la Argentina existían en cantidad. Los créditos y la venta de materias proporcionó en el país gran desarrollo económico, que nuestro Movimiento aprovechó para conseguir considerables mejoras, mejoramiento económico que se debió a un acontecimiento histórico y que los idólatras atribuyen a las virtudes de Yrigoyen. Y si algún pillo se le ocurriera pintar un leño y llamarle San Yrigoyen, habría aún hoy miles de idólatras que lo adorarían.

Lo que puede decirse de la personalidad de Yrigoyen, es que, en el desempeño del cargo de presidente, superó en bien a otros que obraron con peores intenciones. Pero de esto a atribuirle poderes sobrenaturales, hay la diferencia que puede existir de un desequilibrado mental a una persona con sano juicio.

Como final diré que me hice la opinión de que todas las dictaduras que dan palos, aunque nos duelan, no son las más peligrosas. Las más peligrosas, por el declive moral y la corrupción que ocasionan a los pueblos, son las dictaduras que dan pan y circo, como la de Perón. La teatralidad del circo hace perder el juicio a las gentes que lo tienen escaso. Y el pan llovido desde el cielo los hace poner de rodillas para idolatrar al dictador todopoderoso.

Jaque a la dictadura portuguesa

LUANDINA VIEIRA DESMIENTE

LISBOA.—Linda Graca, esposa del escritor angolés Luandino Vieira, desmintió la noticia según la cual éste ha sido condenado en Portugal por «terrorismo». En efecto, en una carta escrita en Luanda el 20 de mayo, y que circula en Lisboa, dirigida a las redacciones de los diarios, Linda Graca declara: «Es falso que en proceso contra mi marido, que está encarcelado en Lisboa, haya alguna acusación de «terrorismo». La sentencia que lo ha condenado —añade la esposa del autor— no contiene ninguna referencia a actos de violencia de los que sea responsable.»

Linda Graca hace constar que el libro galardonado por la Sociedad Portuguesa de Escritores —que fue disuelta a raíz de la atribución de ese Premio a Luandino Vieira, quien purga actualmente la pena de 14 años de prisión en el campo de Tarrafal— recibió dos premios en la propia Angola, los cuales fueron otorgados por personalidades que no ignoraban, ni muchos menos, la situación del escritor. «La atribución de estos premios —añade Linda Graca— no provocó ninguna reacción, aunque mi marido ya se encontraba en la misma situación.»

Finalmente, la esposa del escritor evoca la Ley de Prensa para pedir la publicación de su desmentido, pero la carta no ha aparecido todavía en ningún diario. El libro de Vieira laureado titulado «Luanda», está dedicado «a Linda».

BERTRAND RUSSELL CONDENA A SALAZAR

LONNDRES.—En una carta al diario «Guardián», el filósofo Bertrand Russell y cuatro personalidades más del mundo de las letras y de las artes, condenan el régimen Salazar, «el más vergonzoso de toda la Historia de Portugal», según afirman.

Los escritores acusan en su carta al gobierno portugués de haber procedido en Mozambique al arresto de todas las minorías y de haber sometido a los estudiantes portugueses a un trato «de los más bárbaros».

Además de Bertrand Russell, son signatarios de la carta aludida el orientalista Arthur Waley, profesor de Literatura china de la Universidad de Londres; el poeta Stephen Spender y los escritores Christopher Middeleton y R. B. Kitaj.

La carta que han dirigido al «Guardián», dice textualmente que el régimen Salazar es un monstruoso anacronismo tras la caída del régimen de Hitler y de Mussolini y la muerte de Stalin. Envenena la civilización que pretende proteger. Si este régimen temible ha sobrevivido, es gracias al aparato político al que han recurrido las grandes potencias para protegerse mutuamente.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

A. S. O., Unidad Sindical,

NO se debate, en España y en el Exilio, el problema de la pluralidad sindical. Se trata de plantear un problema, lo que no es lo mismo.

Los años de totalitarismo que Europa lleva, han puesto a las generaciones en transcurso bajo el signo dirigista. Para el sindicato, entidad que no puede ser sino libre, ya se aceptan «dirigentes» en democracia, equivalentes a los «jefes sindicales» en

¿Qué se pretende?

Franconia. Un problema ya no tiene necesidad de «amanecer» del seno del pueblo. Hoy ve luz de artificio, emanada de la cámara reservada del dirigismo. Luego el «problema» se ventea y se hace del dominio público merced a una propaganda orquestada. Decididamente, el signo del tiempo nos ha prendido en sus invisibles mallas.

La unidad sindical española es un tópico dirigista. ¿De dónde ha salido, y quiénes lo alientan? De momento se vio en tímidas hojas y se percibió en rumoreo. Mas, poco a poco, los fomentadores de la especie se van destapando; por cuenta suya, o por aliados obtenidos.

Claramente: la Alianza Sindical Obrera, fundada en Barcelona por marxistas catalanistas, social-cristianos (tal vez), y cenetistas que rechazan a sus compañeros expatriados, trata de desvirtuar al sindicalismo histórico del país inventando una central sindical única y deshidratada, capaz de suceder a los sindicatos verticales en la hora de la liberalización de España. Las ideas, los propósitos de redención de los trabajadores, por lo visto no interesan a los «asoistas», arrobados ante la idea de erigirse en directores de un sindicalismo «heredero» que, con un poco de suerte y un mucho de apoyo del gobierno que suceda al de Franco, puede dar días de poder y gloria a los neomentores del sindicalismo híbrido, o especial para colaboraciones... dirigidas, concebidas y practicadas al margen de las ideaciones populares.

Tal vez sea en España que la idea de «sujeción» sindical ha incubado; tal vez sea en el extranjero, o mitad por mitad en cada lado. Mas lo cierto es que la solfa se lee en voz alta, por ahora, en América; concretamente: en Estados Unidos y en Méjico. En Nueva York, lleva la batuta un órgano antifranquista, desde luego, pero sombreado de masonería, y hemos citado «España Libre». En Méjico distrito federal, se encarga de prolificar para la «unidad sindical» de España, un extraño grupo de cenetistas que en nombre de la C.N.T. de España y de la A.S.O. trazan entusiásticamente el camino que conduce a ninguna parte, y tal vez felices que así fuese, habida cuenta de las ganas actuales de retroceso.

La mística de «España y siempre España» que tanta resonancia férreo-unitaria guarda, amenaza con disolver los valores morales del sindicalismo y la capacidad combativa y de consciencia de los trabajadores. España, el país, la patria, será todo lo bueno que se quiera, pero la verdad sigue siendo que la patria de los trabajadores es el mundo, o nos encerramos en el frigorífico del patriotismo. España cuenta por el humanismo intrínseco que contiene, no por la política de diversos grados, que mentes ligeras albergan. ¿Quién asegura, entonces, que las «nuevas promociones españolistas», con la herencia del poder tradicional, o sindicalmente adheridas a él, no van a proseguir la historia de dislates, vicios y groserías nacionales, en perjuicio de la masa arrebatiñada, hoy en los «verticales», mañana en los «horizontales»? ¿Y quién, frente al avance de los tiempos, osará afirmar, por tupé que tenga, que el sindicalismo mejor es el oficializado, el colaborador, el legalista, el que arregla los conflictos del trabajo en el ministerio del Trabajo, previa agitación de los cascabeles sindicales? ¿Quién dice por ahí que el trabajador español es tan poca cosa, tan impersonal que merezca ser representado por delegados profesionales, líderes y diputados? ¿No es la hora, la que corre, de mandar al cuerno los escabeles, los pedestales, las direcciones, los imprescindibles? Habiéndolo sido todo, vamos los cenetistas, por ejemplo, a disolver la C.N.T. por mandato de una A.S.O. que, a su vez, está dispuesta a disolverse a sí misma en aras a esa «gloria» de un sindicalismo fraguado en el laboratorio de las ambiciones? ¿Ambiciones, cuáles? ¿Qué busca la masonería, quienes, en definitiva, pretenden arrebatiñar al proletariado hispano?

El tema es apasionante y exigente de nueva tinta.

JUAN FERRER

DISCOS

Está por escribir «La Maldición al Dinero». No la escribiré yo, aunque sí puedo dar referencias adecuadas al tema.

Ese burgués se interesó por saber si ofreciéndome una fuerte suma yo renegaría de los principios anarquistas. Le rogué que me la diera, y después sabría.

Un compañero materialista se solazó viéndome con un papel moneda en la diestra. «¿Por qué te ensucias las manos con el signo de cambio?» Porque, con poesías, en la tienda no me dan nada, compañero.

Zurita, a uno de tantos solía decirle: «Tu sociedad es una suciedad.» Por eso nos ensuciamos las manos.

No todo el mundo ha venido al Mundo para pelearse continuamente, puesto que continuos son los impedimentos y las injusticias.

Tal y cual prohombre renunció a su fortuna. Bien. Pero hay muchísimos más que no han querido procurársela, mérito este que deben reconocer los ex « anar » fervientes del dinero.

Creo que la persona, con cumplir el rito de comer, vestir y dormir satisfactoriamente, tiene lo suficiente. ¿Es normal, es sensato cenar tres veces, poseer cien pares de zapatos, y disponer de veinte techados en lugar de uno?

Tragancio no tenía tres estómagos, cincuenta piernas, y una lluvia no le eran veinte lluvias. Pero acumulaba todo y de todo. Murió a media edad de un berrinche indigestivo. «Y gracias que ha sido así —certificó su hijo—; de lo contrario, lo estrignino.» ¡Con lo que el pollo necesitaba la herencia!

A mi amigo de siempre, Salvador Montfort, los dilapidadores lo tenían por tacaño. «¡No aflojó ni una perra!» Porque tenía sicología. Cuando a la niña de un compañero podía salvarla un clima lejano, Salvador le dijo al padre: «Hasta dos millones de francos viejos, dispón de lo mío.» La pequeña murió, desgraciadamente, y Salvador también. El tesoro de la solidaridad lo devoraron los cuervos de su alejada familia.

Ese José Gilabert, que también nos dejó, sufría por la enfermedad que le roía las entrañas, y por los compañeros que con dinero se le querían demostrar solidarios. ¡Ah, no; Era él quien tenía que dar su peculio a los otros, como, en toda su vida, había hecho. Fuera de la C.N.T., ¿hay casos tan preciosos? Para honra de la sociedad, quisiera que así fuese.

Mientras los hay que queman diez años de su existencia en destajos y deshoras para capitalizar algo, esos doctores Puente, Alcrudo, Pujol, Serrano y Vallina, no presentaban minuta al «cliente», resultando, en el Banco, desconocidos. ¡Este Vallina nuestro que está curando indios en Oaxaca, por humanidad profunda y sin salirse de la pobreza! No haya cuidado: al doctor Pedro Vallina no lo propondrán para el Premio Nobel como a un sonado médico africanista.

En hogar obrero de Montbui, una persona moría. En el pueblo no tenían médico y había que recurrir a uno de la villa cercana. Apremiado, éste se mostró reticente. Se le adujo caso de humanidad, y nada. Se le prometió lo que fuese, y se acomodó a lo sensible. Pero:

— Por servicio de noche, 100 duros; por gastos de viaje, 10 ídem; por la visita, 50; por riesgos posibles, 20; por uso de aparatos, 10; por las inyecciones, 10. Diagnóstico, gratis. Total, 200 duros. Por dos horas de viaje y trabajo...

Al regreso, un convenido despojó al doctor de las mil pesetas.

Esta justicia aconteció en los años veinte del siglo que nos moderniza y dineriza.

DISCOBOLO

25 de julio en Toulouse

¡Compañeros, antifascistas!

¡Recordad esta fecha! Reservarla para asistir al MITIN que, por la mañana, la C.N.T.F. celebrará en Toulouse.

Participarán, como oradores, los siguientes compañeros:
Presidencia: Antoine TURMO, de la Sexta Región de la C.N.T.F.
Por la C.N.T.F.: José SORIANO.
Por la C.N.T.E.: José MUÑOZ CONGOST.
Por la A.I.T.: Ramón LIARTE.

∴

Por la tarde del mismo día, S.I.A. organiza un gran Festival de Variedades, presentado por el humorista Juan MONTIEL, y con participación de los siguientes artistas:

Suyette BASDE, baile clásico; Robert CARBONELL, intérprete de la canción española; LA CHORALE POPULAIRE DES ETUDIANTS DE TOULOUSE, avec son repertoire selecte des chansons populaire (45 exécutants); Lolita MARTI, intérprete de la canción popular española; LOS MEDITERRANEOS, en su variado repertorio de canciones modernas; GRAN TEO, concertista de armónica y guitarra, único en su género; Perlita de SEVILLA, estrella de la canción flamenca; Hermanas MORENO, en su baile popular español. Carlos MENDIA, tenor internacional, en sus canciones franco-españolas. Pianista, Mme GALCERAN.

Figuras del pensamiento ácrata

« Les frères Elie et Elisée Reclus »

por Severino CAMPOS

HACE unas semanas nos llegó, y leímos en seguida, el libro que nos ocupa. Cuando lo vimos anunciado, tanto en los portavoces libertarios del exilio como en *Umanità Nova*, aunque conocedores de «Eliseo Reclus. La vida de un sabio justo y rebelde», escrito por Max Nettlau, supusimos que en el libro de reciente edición en francés no faltarían relatos inéditos. Todavía más por estar escrito por Paul, tan íntimamente ligado a la vida de los dos hermanos, identificados en sentir y pensar.

¿Habrán sido muchos los lectores de tan interesante biografía? Tal vez sí. No obstante, nuestra impresión es que no ha irradiado todo lo que debería irradiar. Es una obra, por lo menos para los medios ácratas, de una actualidad extraordinaria. Debería leerse pacientemente, conscientemente, meditarla, y contrastar la línea de conducta de esas dos figuras prestigiosas con la que se sigue en estos momentos.

Y los que la han leído, ¿qué impresión han sacado? ¿A qué conclusión llegaron? Anticipamos la nuestra, aunque no sea compartida por otra: De literatura ácrata, tiempo ha no habíamos leído libro que tanto nos deleitara. Los episodios de esos dos titanes, su dinamismo frente a las contingencias, la fuerza moral

ELISEO RECLUS

que a todo anteponen, y la pulcritud de sus pensamientos, se ofrece al ejercicio intelectual del lector como manjar único de la época.

Los libertarios españoles todos deberíamos conocer «Les Frères Elie et Elisée Reclus». Es un sedante intelectual que puede eliminar muchas impurezas mentales; tal vez opere, también, como reactivo en algunos espíritus decadentes, o coloque sobre vías legítimas a algunos extraviados. No podemos alegar que el libro no está editado en nuestro idioma. A más de los compañeros que tenemos en Francia, que en gran parte nos parece dominan bien esa lectura, hay muchos en diferentes partes del mundo que el francés lo leen correctamente. Dado el mérito que sintetiza esa biografía, sería penoso que sobre ella prevaleciera la indiferencia; los libertarios conscientes no pueden tomar esa actitud.

Nos propusimos, al sugerir escribir este trabajo, remitirnos a lo más sobresaliente de esas dos vidas. Pero entre los factores que llenaron su existencia, ¿cuáles son los más importantes? Desde la infancia a la muerte hay una correlación de hechos que caminan en una obra magnífica; la apreciación que los calificara de más o menos importancia podría ser cuestión de gusto, de vocación, de temperamento o arbitraria.

Dados los medios por los que tuvieron que pasar esas dos existencias elevadas, sólo se les puede apreciar como compendio de excelentes condiciones personales en inquebrantable lazo de solidaridad; en eso se basa su fortaleza individual, inexpugnable a las solicitas y tentadoras fuerzas de corrupción política. De ahí que, tanto la vida de Eliseo como la de Elías sólo puedan apreciarse como mosaico sólido, de vivos y armoniosos colores, que se remontan unos a otros, dándose potencia y valor, por lo que se eternizarán como sublime representación de la conciencia y del pensamiento ácrata.

Nuestro principal interés, en estas líneas, no es hacer apología de la tesis ideal que postularon el autor de «El Hombre y la Tierra» y el de «Los primitivos». Sentimos y nos halaga algo más. La tesis ácrata, con más o menos brillo literario, enjundiosa o moderada, hay muchos que la pueden defender; la interpretación práctica de las ideas, esa norma de conducta que valoriza a la persona y al ideal, es aspecto más raro y difícil de constatar. En esto último, según nuestro parecer, se halla lo más interesante y encantador de los dos hermanos Reclus.

El libro, por sí mismo se recomienda y coloca, en lugar predilecto, en la preocupación de las personas que aman la vida natural y libre; la naturalidad de estilo que ofrece es de la misma esencia que la de las vidas que nos ocupan. Con una soltura magistral campea la sencillez, conservando la dimensión y profundidad de los pensamientos reclusianos. Nada de afeites que hagan sugestivas y seductoras la existencia de los dos apóstoles ácratas; la verdad escueta, como producto de laboratorio científico, que nos permite ver el proceso ascendiente de dos conciencias en constante perfeccionamiento moral, es lo que constata el lector reflexivo.

En este caso el mérito de la lectura no queda circunscrito a la amenidad; rebasa sus límites; tiene el don de inducir a la reflexión, a buscar analogías y contrastes. A la reflexión, decimos, porque siendo dos seres que se desenvuelven consursando en el trabajo constantemente, y no obstante, por propio impulso alcanzaron vasta cultura y extraordinaria perfección moral, ello nos da la medida del poder de la voluntad para superarnos. Casos análogos hay muy pocos; los contrastes sí que abundan. ¿Qué hallamos? Conclusiones muy sustanciosas. Mientras en nombre del ideal libertario esos dos galeotes despreciaron lucros, falsas glorias oficiales y exhibición de intelecto servil, no faltan los que se ofrecen a esos bajos menesteres sin que lo puedan conseguir.

En la persona de los hermanos Reclus, en Eliseo más que en Elías, para culminar una sin igual formación de valor humano, se dieron cita, y enlazadas estuvieron hasta la muerte, las mejores condiciones de existencia personal. Ningún contratiempo rompe ni deteriora ese lazo; lo consideran premisa de seriedad, de responsabilidad, de conciencia, por lo menos para el enaltecimiento moral de todo ser sociable. Para mantener ese patrimonio, bastión de honor del anarquismo, orgullo de cuantos son consecuentes con el ideal ácrata, la lucha con las adversidades es perenne, cada vez más agigantada, más dura; pero ellos, con su potencia moral, con su clara visión de las cosas, todo lo superan. Y llegan al fin de sus días sin mácula, con aquella socrática tranquilidad que proporciona el deber cumplido.

¿Qué podemos decir sobre la exposición de su propio pensamiento? Aquellos que lo conocen, ¿no ven en él algo distinto inclusive entre lo más aceptable? Por nuestra parte sí que lo vemos, y no creemos estar equivocados. Un buen intérprete de este aspecto de la vida reclusiana lo fue Felipe Alaiz. ¿Por admiración? ¿Por comprensión? ¿Por identificación?

(Pasa a la página 2.)

La «liberalización» en España y sus límites

(Continuación)

Los límites de la liberalización destacan en forma particularmente clara cuando los trabajadores españoles inician cualquier acción independiente para mejorar sus condiciones de vida. El hecho de que tuvieran lugar las huelgas pasadas ha sido interpretado en algunos sectores como un signo inequívoco de liberalización. Se olvida, generalmente, que un régimen que finca su existencia en su habilidad para atraer capital extranjero de los países democráticos y en hacerse aceptable a la opinión pública europea, debe procurar presentarse ante el mundo bajo el signo de un duro terror policíaco y de represión. (Así ha sucedido; la represión se llevó a cabo, sólo que ésta fue encubierta y silenciosa. En las semanas que siguieron a las huelgas, cientos de mineros asturianos fueron despedidos, encarcelados, deportados y desterrados a remotas provincias: esto es, separándoles de sus empleos y subsistencia.)

Así, los procedimientos represivos para tratar a la oposición política, en nada han cambiado. Particularmente desde principios de este año, las cortes militares han trabajado tiempo extra en toda España, aplicando severas sentencias carcelarias contra los elementos de izquierda y los oponentes al régimen. La ejecución del líder comunista Julián Grimau fue sólo un incidente particularmente brutal dentro del modelo represivo (1).

Los recientes acontecimientos políticos indican que el alcance de la «liberalización» es genuina, que ésta no se debía a una política deliberada sino al inevitable resultado de la descomposición del régimen. Los hechos muestran también que las presiones generadas por la «liberalización» económica no pueden ser absorbidas por el viejo esquema fascista del Estado español. El impacto político de la nueva política económica, en los órganos directivos, es interesante de observar, ya que tiene una directa relación sobre la posibilidad del trabajador español de recuperar la iniciativa.

¿Quién es el responsable de la liberalización económica? El equipo de ministros «liberal», que fue destacado en el foro por Franco desde 1959, con la misión específica de preparar la reintegración de España en Europa. El ministro de Asuntos Exteriores, Castiella; el ministro de Hacienda, Navarro Rubio; el ministro de Comercio, Ullastres; el ministro de Trabajo, Romero García; el ministro de Industria, López Bravo; el ministro de Información y Turismo, Fraga Iribarne, y el comisionado del Plan de Desarrollo, López Rodó, son los líderes representativos de esta tendencia. Muchos de ellos pertenecen al «Opus Dei», fundación católica regida por un conservador y autoritario programa, fuertemente opuesto a la corriente de izquierda del catolicismo y, asimismo, a todas las tendencias liberales en el seno de la Iglesia católica.

La verdadera naturaleza del gabinete tal vez quede mejor expuesta al mencionar que está encabezado por el general Muñoz Grandes, capitán general, y el artífice que constituyó y dirigió la «División Azul», el hombre que luchó codo con codo con los nazis en el frente ruso. Lo que los distingue de la vieja guardia falangista es una competencia acomodaticia en sus menesteres, revelada por la capacidad para adaptarse formalmente a la opinión democrática extranjera (por ejemplo, la relajación de la censura de prensa y de las restricciones sobre los protestantes españoles) y una cierta pragmática flexibilidad. Nada de esto afecta sus básicas miras: preservar un régimen conservador y autoritario por medio de todo aquello que les parezca más efectivo en la situación actual. Ellos son modernos, conservadores tecnócratas, más reaccionarios que sus equivalencias en el gabinete degaullista o en la corriente derechista de la Unión Alemana Demócratacristiana.

La principal oposición a este grupo y a su política viene de la Falange, encabezada por José Luis Ruiz, «ministro secretario general del Movimiento Nacional». La Falange que, como toda organización fascista, persigue la entrega al Estado del control de la economía, con amargura resiente la propagación del liberalismo económico, la creciente influencia del capital extranjero y el propuesto desmantelamiento del Instituto Nacional de la Industria (INI) el que incluye las propias negociaciones estatales.

A. GIACOMETTI

(Terminará en el próximo nº)

(1) *La represión de las huelgas mineras en Asturias a la par que las bárbaras ejecuciones de dos anarquistas, Delgado y Granado, en agosto, muestran que el régimen no abandona los métodos muy conocidos por él; indiferente al efecto que produzcan en la opinión pública mundial, cuando se enfrenta a un peligro grande. La huelga minera, que terminó por agosto y septiembre y envolvió a 35.000 trabajadores o más en su punto culminante, fue un directo desafío al gobierno y puso fin a la suerte de la estructura oficial del sindicato.*

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS VERDADEROS HEROES

EL reciente fallecimiento del escritor y popular comediógrafo «Amichatis», me ha recordado uno de sus más resonantes éxitos en la escena, su drama: «Los Arlequines de seda y oro». Como Eugenio Noel lo hizo en la novela, en jugosos ensayos, y en la tribuna, «Amichatis» se enfrentó contra la obsesión reverencial al respecto de los toreros. Puso al desnudo el endeble contenido moral existente en cierto tipo de *héroes*, aureoladas de popularidad.

Posiblemente la obcecación al respecto de los «héroes del ruedo» haya aminorado en España; tal vez ese fetichismo ante repartido entre el «Cordobés», en lo que se refiere a los toros; hacia algunos émulos de Kubala, en lo relativo al fútbol, y alrededor de los Beatles y otros imitadores, todos con aire de macacos, en lo que concierne al «jazz». Aquel precepto puesto en uso en la antigua Roma: «Pane e circes», es de comprender que trata de vigorizarlo el fascismo hispano. Ya que es de nulos resultados jalear, por parte de sus genizaros; poner en candelero al militarote encumbrado, para darle relieve de *héroe*, se comprende traten de estimular, ahora más que nunca, la propensión a la frivolidad, con miras de desviar a las masas de los problemas vitales para el país.

Héroes, verdaderos héroes, los ha habido, los hay; pero no llevan, ni hace falta, la oriflama de lo populachero y banal. Héroes por su arriesgada, heroica actitud, con desprecio de la vida, en pro del progreso humano. De uno de esos héroes de la Ciencia, Alexandre Fleming, el descubridor de la penicilina, hizo no hace mucho André Maurois una excelente biografía. Héroes los que en ensayos de laboratorio, buscando formas de combatir las dolencias físicas que azotan a la humanidad, han perdido la vida, o han sufrido el dolor de la mutilación. Héroes como aquel pobre Bernardo Palissy, volcado a la terrible miseria en pos de conseguir un resultado positivo de sus experimentos en los esmaltes. Héroes los Amundsen y Scott, dejando la vida en los desolados parajes polares. Héroes los actuales cosmonautas, lanzados a miles de kilómetros de la tierra, exponiendo la existencia para ofrecer insospechados horizontes a la Ciencia. Héroes también aquellos que, ya antes de Espartaco a nuestros días, han batallado y batallan, en lo social, contra la tiranía de uno o de otro color, en unas u otras latitudes. Es un total heroísmo, son estos héroes los merecedores de singular estima.

OBRA PEDAGOGICA EN LAS TAREAS LIBERTARIAS

A estas fechas se habrá celebrado ya en Bolonia el «Convegno Nazionale», anunciado por los compañeros de la Federación Anarquista Italiana. Entre los interesantes puntos del Orden del Día, había el cuarto, cuyo primer apartado anunciaba: «Movimiento culturale e scuola». Indudablemente, la labor cultural y las tareas de orden pedagógico deberían tener primordial ascendiente en el conjunto de las actividades de los anarquistas en cada país. Digo *deberían* porque, rindiéndonos a la evidencia, se ha de convenir en que tales manifestaciones alcanzan bien poco relieve dentro de lo que cabría hacer. Muy en particular importa poner atención a lo que se hace o se deja de hacer en materia de enseñanza.

No hace mucho, por compañeros del Uruguay, se anunció que iba a hacerse en Montevideo una reedición de «La Escuela Moderna», el conocido libro en el que se hallan ampliamente expuestas las características de enseñanza difundidas por su fundador, Francisco Ferrer Guardia. Nos alegró la iniciativa, ya que ella puede dar margen a que los compañeros sudamericanos mediten en la conveniencia de dar nuevo impulso a la enseñanza racionalista, que particularmente en España dio excelentes resultados.

Se habla, se aportan detalles y más detalles evidenciando la influencia nefasta del medio ambiente que vivimos al respecto de la infancia en particular. Todos sabemos que ello no es de ahora. Son características sociales de ayer y de hoy. De ahí precisamente que Ferrer Guardia ideara el poner freno, dentro de lo relativo, a los prejuicios heredados de una pedagogía inculcada por la Iglesia y el Estado. De ahí que ambos organismos confabulados amañaran el ruidoso proceso que escandalizó el mundo liberal.

Los móviles que existían ayer para propiciar la enseñanza racionalista existen hoy, hasta quizás con mayor motivo: Son de más destacada necesidad porque el aburguesamiento y la ausencia de dignidad humana, por embotamiento de la sensipilidad, han ido tomando mayor amplitud penetrando en todas las capas sociales.

No faltan en todos los países donde existe más o menos ambiente de anarquistas, elementos preparados, susceptibles de dar clases de enseñanza a la infancia y curso nocturno para adultos. No han de faltar iniciativas en plan cultural y pedagógico. Lo que se necesita es que por parte de los afectados, en tanto que idealistas, se tome conciencia de ello, buscando las formas más adecuadas para dar vida a lo que puede ser de óptimos resultados.

CINISMO Y DISCOS RAYADOS

Al director del semanario madrileño «El Español», ese señor que firma Angel Ruiz Ayúcar, y que dicen es, o ha sido, teniente, capitán, o coronel de la Guardia civil, le pagan evidentemente, para insertar en la portada de la publicación títulos truculentos, que aventajan en chabacanería al estilo que caracterizaba a «Los Sucesos» y «La Linterna». También debe cobrar con creces el endilgar semanalmente a modo de un disco contra todo aquello que huele a «antiespañol», la conocida modalidad fascista de adjetivar al antifascismo. Ya es sabido que solamente los que adulan a su «Caudillo» son españoles. Los demás debemos ser turcos o bereberes... Dicho sea de paso, las trifulcas en el seno de Falange, el cisma entre la gente de Iglesia en España, indefectiblemente, han de tender a aumentar el número de los «antiespañoles». A fuerza de usarse, los discos en cuestión suenan a rayados...

En los dos o tres últimos números de la citada publicación, su director pone el disco en que se alude al «canto de cisne», al «ocaso» del anarquismo y del sindicalismo libertario. Los indicios que dan margen a que, por lo visto, se haga necesario preparar un requiem al movimiento libertario de nuestro país son de tal *consistencia* que salta a la vista la pobreza de la aviesa intención. Consisten en tomar con pinzas unos breves fragmentos de artículos aparecidos en nuestra prensa, sacarles punta que *pinchen* a los comunistas y luego para dar a entender que en España ya no queda ni la sombra de un libertario... ¡Ah!, y como *argumento de peso* sobre la «decrepitud» del movimiento libertario aduce que «tuvo que coger a hombres como Christy, el de las melenas de «teddy-boy», para intentar revivir un terrorismo definitivamente muerto.». Evidentemente, la monserga harto sabida. ¡Total nada nuevo, nada de original!

El anarquismo ha tenido adversarios de capacidad que han pretendido atacarle a fondo. En plan de ideas, argumentando, se les ha dado la réplica adecuada. Recuerdo ahora a Lombroso, a Zoccoli, a Buixadé. Ahora bien: ellos no tenían esa cantidad de cinismo que Angel Ruiz Ayúcar atesora. Escribían a sabiendas de que públicamente se les podía contestar. Sabe muy bien el director de «El Español» que él y sus cofrades pueden decir los mayores dislates contra los adversarios sin que estos puedan defenderse en ningún periódico de España. Sabe el criterio que de él y de quienes le pagan y ordenan tienen formado la mayoría de los intelectuales, de los estudiantes, de la clase obrera, tanto la que queda en España como la que tiene que emigrar al extranjero en plan de no pasar miseria en la tierra que les vio nacer. Es comprensible que conozca no pocas cosas, nada edificantes, del régimen que defiende. Pero como otros de su condición, se habrá hecho el ánimo de sacar el mejor partido de la situación. Y como buen católico, apostólico y romano, tal vez piense: «¡Luego, Dios dirá!»

GFP·3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches, ni pauvres.
Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple.
Gracchus BABEUF

1er JUILLET 1965
NUMERO 356
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ALGERIE : Liquidation de la révolution ?

LE 18 juin, Ben Bella démentait un prétendu « conflit qui existerait au sein de la direction révolutionnaire en Algérie » et affirmait que, sous sa direction socialiste, son pays était « plus uni que jamais ». Fort de cette affirmation gratuite, il annonçait des mesures de clémence en faveur des « égarés », pour employer son expression, à la tête desquels se trouvait Aït Ahmed.

Le 19 juin, à 3 h. 30, un détachement de l'A. L. N. prenait position à la villa du président de la « République démocratique et populaire » et, dans la matinée, le renversement du chef de l'Etat algérien était porté à la connaissance du monde entier.

On pouvait penser un instant que le peuple algérien, désabusé par un socialisme d'Etat qui ne lui a rien apporté, avait décidé de prendre les choses en mains et de pousser jusqu'au bout les conquêtes de la guerre et de la révolution. Mais on devait bientôt se rendre compte qu'il n'en était rien : une révolution de palais ne saurait mettre en jeu que le mode d'exploitation du peuple et non pas traduire les aspiration profondes de ce peuple. L'appel des putschistes au respect d'une discipline imposée d'en haut et appuyée par la force armée, la censure complète imposée d'urgence à tous les moyens d'expression ont démontré d'emblée le caractère autoritaire et purement politique des événements. On ne nous fera pas prendre un simple coup d'Etat pour un réflexe populaire, et l'on ne nous fera pas croire que les nouveaux dirigeants ont agi avec l'appui moral des masses exploitées. Le peuple algérien a tout simplement changé de maîtres et nous craignons, en ce qui nous concerne, que ses nouveaux maîtres ne soient pires que les précédents, bien qu'ils aient été également à nos yeux les liquidateurs de la révolution sociale algérienne.

Ben Bella déclarait très récemment : « Dans ce pays, il n'y a jamais eu d'autre parti que le F.L.N. et il ne saurait y en avoir d'autres. » C'est la conception du parti unique et dictatorial, inaugurée en U.R.S.S., que nous connaissons trop bien (l'existence de plusieurs partis ou d'un seul aboutit d'ailleurs pour nous au même résultat : asservissement des travailleurs par l'illusion politique et trahison des revendications sociales et économiques). Les nouveaux dirigeants ne changeront pas grand-chose à la formule : conservant l'appareil bureaucratique ils donneront, de par leur appartenance, un caractère nettement militaire à la nouvelle dictature et n'auront pas honte, comme leurs prédécesseurs, de se revendiquer du socialisme. Car les récents événements d'Algérie ne correspondent pas à une révision de fond de l'idéologie, mais à une réforme des structures destinée à préparer la soumission complète des masses à l'appareil d'Etat.

Le fait que le leader Boumedienne affirme que « l'armée doit jouer un rôle politique » montre assez qu'il entend conserver les structures d'une société calquée sur la société capitaliste, car le véritable socialisme interdit, par définition, la persistance d'entités telles que l'armée « régulière », l'« armée de métier » faite de mercenaires qui, pour la plupart, n'ont aucune position idéologique et pour lesquels se battre n'est pas une nécessité révolutionnaire, mais un gagne-pain assuré dans un pays en complète désorganisation économique. Ces gens, qui ont fait un métier de la guerre, seront toujours avec les exploiteurs contre le peuple, même s'ils se trouvent, du jour au lendemain, en contradiction avec eux-mêmes.

La conception d'une « armée du peuple, au service du peuple », qui serait celle du colonel Boumedienne, est une mystification de plus, car une armée de métier est seulement au service de celui qui la paye le mieux. A cette conception, le véritable socialisme révolutionnaire oppose l'armement général du peuple et la formation de milices prolétariennes placées sous la direction du peuple lui-même et auxquelles doivent être étrangères toutes notions de hiérarchie.

Mais le véritable socialisme, ou communisme libertaire, fondé sur l'égalité économique et sociale, l'organisation fédéraliste et rationnelle de la production et de la consommation, la suppression du profit, ne s'impose pas d'en haut, mais saurait être seulement le fait d'une initiative consciente des masses exploitées : et c'est là que nous devons craindre le pire pour l'Algérie et, à moins d'une réaction violente des masses contre la dictature militaire de l'A.L.N., la liquidation définitive de la révolution sociale algérienne, car les nouveaux dirigeants entendent durcir l'intervention étatiste dans l'organisation des structures économiques et s'opposer à toute initiative populaire (inspirée dans une certaine mesure du véritable fédéralisme) dans ce domaine.

On peut donc présumer que l'orientation de la politique « sociale » algérienne aboutira à un capitalisme d'Etat semblable à celui du bloc soviétique bien que, par ailleurs, les nouveaux leaders soient réputés favorables aux conceptions pro-chinoises.

Pour notre part, nous dénonçons la dictature de demain comme celle d'hier et comme nous dénonçons toute forme de dictature et d'asservissement économique et intellectuel de l'individu. Nous ne cesserons de répéter que le socialisme ne se construit pas par en haut mais par en bas, par l'initiative et la volonté révolutionnaire des exploités et non par un parti politique ou une dictature militaire dont les seuls buts sont la conservation du pouvoir et des privilèges par l'esclavage des masses.

L'Etat, c'est l'abstraction qui réprime, au nom du maintien d'un certain nombre de privilèges, l'évolution naturelle tendant à la satisfaction égale des besoins, à l'égalité économique et sociale du fédéralisme libertaire, c'est la négation de la vie.

Les syndicalistes révolutionnaires pensent qu'il y a beaucoup plus de raison pratique et d'esprit dans les inspirations instinctives et les besoins réels des masses populaires que dans les structures complexes et incompétentes des Etats, qu'ils se disent capitalistes ou communistes, qui n'aboutissent qu'au gaspillage des forces productives et des richesses naturelles pour sauvegarder les hiérarchies factices, les privilèges et les profits.

En Algérie, comme partout ailleurs, la Révolution sociale sera possible lorsque les masses laborieuses ne se laisseront plus subjuguer, formeront leurs propres mouvements sociaux historiques et agiront selon leur propre gré.

L'anarcho-syndicalisme, plus que jamais, apparaît comme la seule issue capable de sortir les masses, par leur propre volonté, de l'impasse et de l'illusion politiques.

Les complots

Le renversement du gouvernement de Ben Bella a suscité une certaine surprise dans l'opinion publique et certaines prises de position. Selon les milieux, on a parlé de coup d'Etat ou de renversement de régime, mais il eût été préférable de parler de complot.

Bien sûr, les termes ne changent rien aux situations et, apparemment, les intérêts capitalistes ne semblent pas menacés en Algérie. *Les Echos* du 22 juin rassurent les trafiquants de valeurs en bourse, dans ces termes :

Les perspectives concernant le pétrole saharien ne paraissent pas, pour l'instant, remises en question par le coup de force d'Alger.

Par contre, les quelques réformes sociales qui semblaient vouloir être faites dans ce pays, risquent fort de n'être que des mort-nées ; car selon des sources d'information assez sûres, Ben Bella n'aurait été destitué que parce qu'il était trop libéral aux yeux du colonel Boumedienne. En termes plus clairs, se sont les ultra-réactionnaires qui l'ont emporté sur ceux qui, malgré tout, avaient trahi la véritable révolution du peuple algérien et maintenaient, par ailleurs, des relations « amicales » avec Franco, le bourreau du peuple espagnol.

Vouloir se prononcer pour l'un ou pour l'autre serait l'équivalent de choisir entre la peste et le choléra. Le peuple algérien, contraint par les colonialistes à s'exiler pour vivre, assez modestement du reste, n'en a pas moins continué à quitter sa terre natale sous la domination de Ben Bella et fera probablement de même avec Boumedienne et consorts. Le seul espoir qu'il lui reste c'est que, en attendant la véritable révolution, ces règlements de comptes ou ces coups de force entre les différents candidats au pouvoir le débarrassent de bon nombre de ses ennemis de classe.

Comme disait notre bon La Fontaine : « Tenez toujours divisés les méchants ; la sûreté du reste de la terre en dépend. Semez entre eux la guerre, ou vous n'aurez avec eux nulle paix. »

Cela dit, et sans désavouer le grand fabuliste français, nous ne pouvons, par principe, approuver la méthode du complot. Certes, on nous rétorquera qu'un peuple opprimé peut en être réduit à comploter pour se libérer du tyran ; mais dans ces cas, il s'agit plutôt de la préparation clandestine d'un acte justicier qui doit, précisément, rétablir cette liberté fondamentale que chaque individu doit avoir afin de s'exprimer sans être inquiété.

Le complot c'est autre chose ; c'est lâche, mesquin et souvent criminel. Le comploteur a la possibilité de s'exprimer librement, comme c'était le cas pour Boumedienne, puisqu'il était un membre influent du parti et aussi du gouvernement ; mais étant mû par d'obscurs desseins, ses idées, ses pensées s'accommodent mal de la lumière et de la logique. C'est, peut-être, une des raisons du rapprochement qui est souvent fait entre l'obscurantisme et le jésuitisme...

En tout cas, nous ne pouvions laisser passer une aussi belle occasion de traiter, quoique succinctement, un sujet de cette importance.

Le complot peut provoquer la désintégration de toute une organisation ; par conséquent, dans les milieux ouvriers où la force essentielle réside dans la confiance réciproque et sans ambiguïté de tous les militants, conscients du rôle déterminant qu'ils ont à jouer dans la révolution sociale, il est indispensable de se préserver de ce danger comme d'une maladie contagieuse.

Oui, car en effet, il s'agit bien d'une maladie contagieuse qui atteint le moral de l'organisation ; or, sans moral et sans confiance les peuples seront toujours des esclaves à la merci des tyrans.

Souhaitons donc que le travailleur algérien, plutôt que de prendre parti pour les uns ou pour les autres, œuvre enfin à son émancipation intégrale.

J. SORIANO

Les paroles

Celles que vous allez lire, je les trouve sous la signature de Jacques Gagliardi, dans *Combat* (15 juin 1965) :

Il y a quelques inconvénients à être gouverné par une intelligence saturnienne soutenue par un mauvais caractère. Il n'y en a pas moins à l'être par une foule de démocrates professionnels, qu'ils s'intitulent chrétiens ou socialistes. Dans un cas comme dans l'autre, le verbe règne, plus ou moins éloquent, les mots flottent au-dessus d'une réalité qui les ignore. De Gaulle, comme artiste, a seulement beaucoup plus de talent que les congrès de la SFIO et du MRP réunis.

Qui ne souscrirait à de pareilles constatations ?

Cela dit, l'auteur étoffe son article en nous présentant l'exemple de plusieurs pays, tel la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, l'Espagne. Les gouvernements de ces différents pays, dit-il en substance, ne valent pas mieux que le nôtre, et il n'y a pas lieu de leur envier leurs dirigeants. Le tout sur un ton ironique assez plaisant. La fin ne comporte pas de conclusion, mais il semble que l'on doive, automatiquement, en dégager celle-ci.

Bah !, pourquoi tant s'agiter ? Pourquoi changer, puisque, en définitive, c'est toujours la même chose !

Eh oui ! C'est toujours la même chose, du moins si l'on n'envisage point d'autres changements que celui des gouvernants. C'est toujours la même chose, c'est-à-dire la domination du fort sur le faible, du riche sur le pauvre, du malin sur le naïf du débrouillard sur l'estropié de cervelle !

C'est toujours la même chose, c'est-à-dire que, dans l'ensemble, le progrès humain, freiné, retardé, arrêté parfois par les mêmes coalitions d'intérêts qui existent à toutes les époques, n'avance qu'à pas de tortue.

Nous savons pourtant, nous, que cela pourrait très bien n'être pas toujours la même chose. Nous savons que des changements radicaux dans la production et la distribution amèneraient des changements considérables dans notre façon de vivre. Nous savons que les réformes de structure, comme on les appelle depuis l'entre-deux-guerres, pourraient modifier profondément l'existence de la communauté.

Nous savons que l'abandon de nos usages archaïques d'enseignement et de formation des individus, et l'application de méthodes nouvelles, fondées sur les expériences scientifiques modernes, pourraient modifier du tout au tout le comportement de notre population, et pas seulement de nos « élites ».

Nous savons encore que la disparition du carcan Pouvoir, Armée, Religion annoncerait le début d'une véritable ère de bonheur pour toute l'humanité.

Mais nous savons aussi que ce carcan ne tombera pas de lui-même, que les trois termes qui le composent sont farouchement opposés à toute émancipation véritable des individus, et qu'il serait vain de s'en prendre seulement aux seuls tenants du Pouvoir, aux seules culottes de peau de l'Armée, et aux seuls ensoutanés de la Religion.

Tout doit se faire simultanément, et entièrement, par le peuple enfin instruit et éduqué, sinon... ! Sinon, à quoi bon s'agiter, à quoi bon changer les tenants du pouvoir, puisque tout restera la même chose !

BLANQUET

COMMUNIQUE

Les responsables et les camarades qui désirent l'insertion de textes dans le Combat Syndicaliste, sont invités à adresser les manuscrits :

OBŒUF Yves
Rédaction du Combat Syndicaliste.
39, rue de la Tour d'Auvergne.
Paris (IXe).

Les militants de province sont invités à participer activement à la vie de notre hebdomadaire en adressant à la rédaction du journal les textes qui leur paraissent devoir être insérés, plus particulièrement les échos des luttes sociales qui se déroulent dans leur région et auxquelles ils sont amenés à participer.

Nécessité de la violence (1)

Ne trouvez-vous donc pas absurde que nous songions, nous, minorité de particuliers, à employer des moyens administratifs et moraux, à faire appel en un mot à la conscience des gouvernants, alors qu'eux-mêmes ne nous tiennent en bride que grâce à la force policière dont ils disposent ?

A la force il n'y a qu'une chose à opposer : la force.

Or, de quel côté est la force ? Croyez-vous qu'elle soit du côté des oppresseurs ? Certes non. La force est du côté des opprimés, mais ils n'en ont pas conscience.

Notre tâche est précisément de leur faire prendre conscience de leur force et de leur montrer qu'ils n'ont qu'à lever le petit doigt *tous ensemble* pour que le gouvernement plie et, même, disparaisse.

Il est tout de même paradoxal que la force soit du côté des opprimés et qu'ils restent des opprimés, qu'ils ne tentent pas la moindre action *de masse* pour se libérer.

Eh bien ! Tout le mal vient des *partis*. En effet, que font les partis ? Loin d'éduquer l'individu, de l'amener à penser par lui-même, loin de l'amener à une véritable prise de conscience, à la fois des iniquités qui l'entourent et de sa force, les partis inféodent l'individu, s'en servent comme d'un *moyen*, négligeable dans ce qu'il a d'unique, d'arriver à leurs propres fins. Et quelles seront ces fins ? Remplacer les oppresseurs par d'autres oppresseurs. Remplacer le corbeau par un vautour, le vautour par un aigle, tous ces oiseaux de proie se repaissant l'un après l'autre des restes du misérable prolétaire mort à la tâche après n'avoir goûté à aucune des joies saines de la vie.

Et les individus se laissent prendre à cette mascarade parce qu'ils croient se mettre sous la *protection* d'une force capable de défendre leurs intérêts particuliers, tout comme les serfs se mettaient sous la protection du seigneur au lieu de prendre conscience de leur propre force, de s'organiser et de se défendre à la fois contre les abus du seigneur et contre les brigands de passage.

Vous n'arriverez donc pas à vous sauver par le *parti*, mais bien par *vous-mêmes*. Il ne s'agit pas non plus de lutter seul ; mais, au lieu de vous livrer pieds et poings liés à une « *raison sociale* » qui ne fera que vous exploiter, se servira de vous, comme on se sert déjà de vous, il s'agit de vous *associer*, sans rien perdre de votre intégrité, au sein d'un syndicalisme véritablement révolutionnaire.

Les libertés, ne les *demandez* pas à votre député, car vous ne les obtiendrez jamais, pour la bonne raison que l'intérêt de cet homme, à présent qu'il est député est précisément que vous ne les obteniez pas et que l'état de choses actuel dure le plus longtemps possible, au moins le temps nécessaire pour qu'il emplisse ses poches et se retire, la conscience tranquille, dans une villa de campagne où on viendra encore le consulter (jusqu'où peut aller la bêtise humaine ?) pour lui demander des conseils.

Cessez donc de *mendier* les libertés que vous désirez. D'abord, cela est avilissant, et ensuite vous ne les aurez pas. Pourquoi demandez-vous l'aumône de ce qui est votre bien ? Prenez-le donc sans faire tant d'histoires. Alors seulement vous pourrez vous qualifier du titre d' « homme libre ».

Il n'y a qu'en se constituant comme force que le peuple obtiendra *sa* liberté.

Qui dit force ne dit pas obligatoirement lutte et violence. Mais comme le tyran ne tient pas à voir son système menacé, il est à prévoir qu'il mettra en action toute la force dont lui aussi croit disposer.

Quand la force policière verra qu'elle a en face d'elle une autre force, décidée et semblant si certaine de ses droits, elle réfléchira avant de faire usage des armes et s'apercevra sans doute que les aspirations de ces révoltés sont, en fait, les mêmes que les siennes et, refusant d'être *mercenaire*, elle passera du côté des insurgés. La mentalité de certains est si déformée que les choses, je vous l'accorde, peuvent ne pas se passer aussi simplement. Alors, il y aura affrontement et notre action sera « la révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite ».

Nous ne le souhaitons pas, bien sûr, mais, comme le dit Kropotkine : « L'homme n'a de droits que ceux qu'il a acquis de haute lutte. Il n'a de droits que ceux qu'il est prêt à défendre à chaque instant les armes à la main. »

Les revendications n'aboutiront à rien par le syndicalisme réformiste, les lois et toutes ces fadaises, car ce que l'on demande à l'Etat et qu'il nous octroie d'une main avec un grand serrement de cœur, il ne manque pas de le reprendre de l'autre main.

« Les libertés ne se donnent pas, elles se prennent. »

SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE !

SEVY

(1) Voir « C. S. » n° 355.

Le temps des caricatures

Depuis quelque temps, nous assistons aux tentatives bouffonnes d'un certain nombre de personnages qui s'intitulent de gauche, et qui se démènent beaucoup afin de créer de nouveaux groupements, de nouvelles fédérations politicardes, pour reconquérir l'attention d'un public qu'ils ont par trop désabusé. Ce qui est le plus comique, c'est l'usage que font ces gens du mot « socialisme », dont ils semblent considérer que le grand âge autorise maintenant à l'accomoder à toutes les sauces ; sans aucune pudeur, ces messieurs les réformistes, dont la seule ambition actuelle est d'assurer à leurs maffias la plus grande influence possible, et qui, après s'être contentés pendant longtemps de ne pas les tenir, ont purement et simplement rayé de leurs programmes les promesses de socialisation, mêmes timorées, ces messieurs donc continuent à s'affubler d'une étiquette qui ne trompe pourtant plus personne.

On a vu certain leader, ces derniers temps, dire qu'il admettait l'idée d'une fédération socialiste « à condition que ce socialisme n'implique aucune idée collectiviste », autrement dit, on semble admettre maintenant que socialisme et capitalisme (privé ou d'Etat) ne sont nullement contradictoires. Socialisme, encore une fois, ce n'est plus qu'un nom derrière lequel doivent se regrouper tous ceux qui n'ont de commun que la volonté de conquérir le pouvoir pour le pouvoir, et qui ne se différencient de leurs semblables de la droite que par un respect purement théorique de vieilles nostalgies révolutionnaires, à condition qu'elles soient inoffensives.

Car que répondraient tous ces « camarades », si on leur demandait quelle signification a pour eux ce mot ? Peut-être parleraient-ils de progrès social et économique, mais sans aucun bouleversement, bien sûr, des structures actuelles de la société, car, ne manqueraient-ils pas d'ajouter, les révolutions sont choses démodées et portent bien moins de fruit (surtout pour les politiciens timorés) que le capitalisme « démagogico-social », sans doute se fâcheraient-ils et vous traiteraient-ils de réactionnaire si vous leur répondiez que n'importe quel régime : libéral, communiste, fasciste ou monarchiste obtiendrait sur ce seul plan de progrès économique qui les intéresse, autant, sinon plus de résultats qu'eux.

Devant cette caricature de socialisme, et devant toutes ses semblables qui se multiplient : caricatures de partis ouvriers, caricatures de syndicats, caricatures de révolutions, caricatures de révolutionnaires, on est tenté de se laisser aller à un écœurement résigné ; pourtant, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Tant que la société est divisée en classes, celui qui accepte de franchir la barrière, même avec l'aide de la classe dominée pour s'intégrer à la classe dominante, que ce soit ou non sous le prétexte de la détruire par l'intérieur, est nécessairement intégré par elle. Il accepte de jouer le jeu du pouvoir, de l'exploitation et, se trouvant mieux seul aux sommets où il s'était élevé en avant-garde, ne pense plus qu'à s'y maintenir. Encore une fois est démontrée l'évidence dont beaucoup refusent encore de se pénétrer : il ne sert à rien de conquérir le pouvoir, il faut le détruire ; il ne sert à rien de vouloir transiger avec la bourgeoisie en jouant son jeu, il faut l'isoler.

Face à toutes ces caricatures, il est nécessaire de crier bien haut ce qu'est le vrai socialisme, et de faire apparaître les soit-disant socialistes eux-mêmes comme des caricatures, de montrer par les faits, en nous organisant nous-mêmes, comment nous entendons faire notre socialisme sans eux et contre eux.

J. F. B.

A propos d'un projet de loi

Un camarade canadien d'expression française a récemment appelé notre attention sur un projet de loi qui est actuellement en discussion dans son pays et qui concerne, comme il le fait très bien remarquer, la liberté de la presse. Il s'agirait, sous prétexte d'antiracisme (et certes nous ne saurions condamner ce motif), de punir sévèrement quiconque publie (ou divulgue simplement par le moyen de la poste), un écrit de nature à nuire à la réputation de quelqu'un ou d'outrager sa personne.

Voilà qui est parfait s'il s'agit d'interdire la propagande pro-raciste soutenue par quelques néo-fascistes inféodés au capitalisme international, propagande qui ne semble pas, d'ailleurs, avoir trouvé beaucoup d'écho au Canada.

Toutefois, je pense que nos amis d'expression canadienne devraient tout de même se méfier, car cette loi ressemble fort à une série de lois « scélérates » dont les anarchistes d'expression française ont pu goûter jusqu'à ce jour toute la rigueur et toute l'élasticité lorsqu'il s'agit de condamner, coûte que coûte, un individu qui n'a pas l'heur de plaire aux gens en place.

Car si dénoncer l'exploitation capitaliste des Etats-Unis ou de l'Union soviétique et de leurs satellites respectifs, en un mot l'exploitation capitaliste organisée à l'échelle mondiale, si défendre les droits des opprimés en accusant les exploiteurs est considéré comme nuisible à ces derniers, si condamner l'obscurantisme et l'asservissement violents qui maintiennent l'Espagne depuis un quart de siècle dans la misère économique et la terreur intellectuelle, si cela peut être interprété comme nuisible à la réputation de quelques-uns, alors il faut craindre, pour nos camarades canadiens, la pire répression et le muellement complet de la presse libertaire. Comme le fait remarquer le ministre des Postes canadiennes lui-même, la loi projetée ouvre la voie à une « répression non justifiable de la presse » et il apparaît « impossible d'en fixer les limites ».

Pour notre part, nous savons bien quelle peut être la seule limite d'une loi : il s'agit et ne peut s'agir que de la *force* dont disposent ceux qui ont adopté cette loi dans leur propre intérêt. Car celui qui dicte les lois peut bien les enfreindre chaque jour : peu lui importe du moment qu'il sait avoir derrière lui la force policière qui justifiera à coups de matraque ses décisions. Mais qu'il s'agisse d'un pauvre bougre qui n'a ni relations ni argent et vous verrez comme il est facile d'interpréter n'importe quel texte de loi pour le jeter entre quatre murs et derrière des barreaux.

Comme nous l'avons déjà dit, la loi étant la codification pure et simple du système d'exploitation en vigueur, il ne servirait à rien de la discuter et nous ne ferions simplement, ce faisant, que reconnaître le droit à cette exploitation. Les maîtres font voter des lois destinées à asseoir leur domination et à lui donner, dans l'esprit des masses, un caractère sacré. Aussi, pour l'esclave, la loi n'est faite que pour être violée, car un esclave, par définition, n'acceptera jamais d'être esclave.

GRACCHUS

EN BREF

MAROC

Les ouvriers de la filature « Filbroc », à Rabat, qui étaient en grève depuis le 5 mai sans obtenir satisfaction de la part de la direction (celle-ci est européenne et très sûrement habituée à laisser pourrir l'action des travailleurs), ont pris la meilleure décision que puissent prendre des ouvriers : Ils ont occupé l'usine.

Oui, ils ont occupé l'usine, l'ont prise en main et veulent la gérer à leur propre profit.

Bien sûr, le gouvernement marocain va certainement déjouer leurs nobles intentions, parce que la solidarité capitaliste sera, encore une fois, plus vivante que celle des travailleurs, mais c'est égal, l'exemple est là. Il prouve que la conscience de classe n'est pas totalement annihilée et que la classe ouvrière saura, tôt ou tard, gérer équitablement ce que, pendant des siècles, les classes dominantes avaient accaparé pour le malheur de nombreuses générations d'hommes.

Hommage soit donc rendu à ces partisans de l'action directe de Rabat.

ITALIE

Les statisques officielles italiennes indiquent actuellement une augmentation inquiétante du nombre des chômeurs. Il paraît qu'au 1er mai 1965, 1.174.547 chômeurs auraient été enregistrés dans ce pays.

Trop de tristes souvenirs nous restent de ce pays et cette situation précaire ne manque pas de nous préoccuper.

Voici ce que disait P. Besnard au sujet de cette Italie d'après 1914 :

Le fascisme naquit en Italie parce que ce pays, dès la conclusion de la paix, traversait une succession de crises. Ces crises avaient créé une situation absolument intenable qui mettait le régime en question, surtout après la tentative de prise des usines, en septembre 1920.

L'Italie d'aujourd'hui mérite un autre destin, mais à la seule condition que son peuple se dégage de l'emprise politique et religieuse et se forge son propre avenir.

España en éxodo

La desmembración del agro español y su causa: la miseria

LA clase propietaria y el gobierno españoles, tan desdeñosos del bracero, empiezan a preocuparse por la deserción de la mano de obra de la tierra. Aldeas enteras emigran hacia las capitales del interior y también hacia el extranjero. El hambre no admite sesudas reflexiones ni consideraciones patrióticas. Vida, solamente tenemos una, y ésta no la salvarán ni satisfarán los terratenientes, los gobiernos eternamente prometedores, ni las Cortes constantes tejedoras de baldías reformas agrarias. Durante la guerra, la Confederación Nacional del Trabajo resolvió de cuajo el problema entregando la tierra a los trabajadores, probándose que extirpada la planta feudalista los pueblos agrícolas se recobran y el entusiasmo lugareño —como el surco— reflorece.

Una demostración de la fuga masiva de las familias campesinas la da cumplidamente una correspondencia que leemos en un diario franquista.

Dice así:

«Quince mil velezanos, en Vélez-Rubio; quince mil, en Barcelona:

» Dos noticias de los periódicos me han parecido lo suficientemente significativas como para hacer hincapié en ellas y en el grave problema que descubren, y ante el cual no todos los de aquí ni los de allí están alerta.

En una crónica comarcal de «La Vanguardia Española» (21 de mayo) se decía que la ciudad de Tarrasa aumenta todos los días unos cincuenta habitantes, casi en su totalidad inmigrantes. O sea, en un año 18.000. Teniendo en cuenta que su población actual debe de ser de unos 80.000 habitantes (pido excusas a los tarrasenses si mis conocimientos estadísticos no estuviesen rigurosamente al día) en unos seis años habrá doblado su población.

» En «Solidaridad Nacional» (16 de mayo), R. Saladrigas-Riera entrevistó al Grupo de Coros y Danzas de la Sección Femenina de Vélez Rubio (provincia de Almería). Del diálogo entre las simpáticas muchachas y el periodista entresacaré exclusivamente algunos párrafos que aportan datos sociológicos dignos de tenerse en cuenta. La población de Vélez Rubio es de 15.000 habitantes —le cuentan al periodista—, y los velezanos residentes en Barcelona son también 15.000. Al preguntársele si se prevén nuevas corrientes migratorias procedentes de Vélez, la directora del Grupo contesta: «De Vélez la emigración es continua. Los que quedan allí están esperando venirse tan pronto se les presente la oportunidad. De seguir así, dentro de unos años podremos decir que Vélez Rubio ya no pertenece a Almería, sino a Barcelona.» Luego Saladrigas pregunta a las chicas del excelente coro andaluz si les gustaría quedarse definitivamente en nuestra ciudad. Respuesta: «Si encontrara hoy mismo trabajo, seguro que no me marchaba ya —dice una de ellas, muy convencida—. Las demás, la apoyan.»

» Las dos noticias corroboran nuestra impresión de que en algunas regiones hay una especie de psicosis colectiva que impele a la emigración. El hecho invita a inquirir, con un estudio metódico, profundo y de equipo, los verdaderos motivos de esa fuga. No puede creerse que las condiciones de trabajo sean desfavorables para todos, así como sería equivocado pensar que Barcelona es un vergel, casi la antesala del paraíso.

» El derecho a emigrar y a asentarse donde haya trabajo más remunerador para vivir sin zozobras es un principio cristiano y humano. Pero esa fuga masiva de población debe frenarse en lo posible (creando, por ejemplo, en los pueblos pequeñas industrias derivadas de la agricultura) y sobre todo debe canalizarse para bien del equilibrio social de España. Es urgente una ordenación más racional y humana de los nuevos puntos de concentración de los emigrantes. En una palabra: debería evitarse que algunas ciudades, en este caso Barcelona, crecieran con un carácter monstruoso y babélico, pues en algunos barrios se están creando unas condiciones sociales muy poco favorables a dicho equilibrio (véase algunos ejemplos escalofriantes en un reciente libro de Candel, que merece comentario aparte) y que algún día pueden llevarnos a jornadas como la de la semana de julio de 1909. El hacinamiento en que viven los recién llegados, la poca salubridad moral, el resentimiento de clase, la masificación social y cultural crean un general desarraigo en esos nuevos barceloneses por residencia y hacen muy difícil su adaptación al ambiente de aquí, del cual, por sus condiciones (vivienda, enseñanza, etc.), viven casi segregados. Su aportación a la industria catalana —y en menor grado al campo— es esencial para la economía, pero no es menos esencial que los recién llegados se incorporen con todas sus consecuencias al lugar donde han fijado su residencia, evitando así que sean unos extraños, unos eternos «desplazados», según el término que ha hecho famoso el libro de un estudioso norteamericano.

» La industrialización ya iniciada de Andalucía, Extremadura y otras regiones permitirá aliviar la concentración de esas ciudades «monstruosas» e irreversibles con la creación de varias ciudades, repartidas por toda la geografía española, de unos pocos centenares de miles de habitantes, a las que acudirán los naturales de la región en la que esté enclavada la nueva ciudad industrial evitando el trauma de un largo desplazamiento y la superpoblación de las grandes urbes. En este sentido, los llamados «polos de desarrollo» son muy oportunos. Pero es urgente una segunda y extensa planificación económico social.—A. MANENT.»

(De «A B C»)

∴

Recientemente, en un trabajo excelentemente documentado, un catedrático de econometría de la Universidad de Barcelona, al desarrollar el tema de las corrientes migratorias, explicó que en España las regiones emigrantes son Andalucía, Duero, Tajo-Guadiana, Galicia y Ebro, y las inmigrantes son Nordeste, Madrid y Cantábrico. «La emigración interior, dijo, es fundamentalmente extrarregional. La tendencia reciente se orienta hacia la extensión de las áreas de emigración y la reducción de las de inmigración. Las capitales de provincia son focos de atracción del emigrante. En la emigración interior participa más la mujer que el hombre, debido a que en las áreas rurales no hay suficientes puestos de empleo para la mujer.»

«De seguir la tendencia de los millares de personas que abandonan anualmente las áreas rurales, toda la población española acabará concentrándose casi por entero en las grandes ciudades como Madrid, Barcelona, Bilbao, Valencia, Zaragoza y otras importantes capitales.»

Se trata de la Semana Social hace poco celebrada en Madrid, en la que los participantes han «afrontado la explosión demográfica que constituye una apremiante solución, si se tiene en cuenta que unas 500.000 personas abandonan anualmente el campo para trasladarse a las ciudades. Precisamente se está ultimando la memoria anual del plan de desarrollo en la que se consigna que la producción industrial ha crecido en un 11,6 por 100, mientras que la agrícola ha disminuido en un 9,7%».

A la rutina y a la imprevisión se une este año —¡como en tantos otros!— el drama de la sequía, arrojando fuera del lugar de su nacimiento a centenares de miles de braceros que en las industrias nacionales y extranjeras son considerados personal no calificado, fundamentalmente, peonaje rural, con difícil opción a la condición de profesionales y técnicos, lo que puede empalmarles una tragedia a otra tragedia menor, desde luego.

Certificando —tal vez involuntariamente— que el régimen cruzadista no ha resuelto nada tras haber denigrado a los antiguos políticos, el ministro Solís ha afirmado ser «necesario cambiar nuestras viejas estructuras para mejorar las condiciones de vida en el campo y darle una mayor seguridad, a fin de que los hijos de los agricultores encuentren el bienestar del que no gozaron sus padres.»

Añadiendo, seguidamente: «El campo debe seguir de forma acelerada las realizaciones emanadas de los respectivos sindicatos, desechando la incertidumbre que aminora la fe del porvenir. Ante perspectivas de casos catastróficos, los técnicos deberán abordar los instrumentos del caso adecuados con créditos ágiles y a largo plazo.»

Deberán, pero no *han debido* después de una incuria de 26 años.

Según Allende (1), «el campo español sufre en estos momentos un descenso vertiginoso de la rentabilidad, unido al endeudamiento de aquellas explotaciones agrarias que, con un espíritu progresivo, quisieron adaptarse a las circunstancias con inversiones importantes y que se encuentran con la imposibilidad material de hacer frente a los compromisos adquiridos, así como un endeudamiento también de aquellos que, por su debilidad económica, no superaron unas situaciones climatológicas desfavorables». A

ello cabe añadir, según Allende, lo que él llama «estampida de la desesperanza», es decir, la emigración acelerada y caótica de los trabajadores y de los empresarios a otros sectores económicos o hacia el extranjero. En 1964, abandonaron España 215.000 campesinos, en vez de los 85.000 que el Plan de Desarrollo español había previsto. Las cifras cantan.

Junto con esto, cabe notar el progresivo descontento del sector laboral en el campo, que, en cuanto a prestaciones sociales y condiciones de vida, se encuentra en un estado catastrófico, así como la aparición del paro en algunas regiones, «paro tanto más lamentable y anacrónico en un momento en el que en muchas otras

(1) *Tomás Allende García-Baxter, procurador en las Cortes de Franco.*

no se puede llevar a cabo el desarrollo previsto por falta de mano de obra».

«Por último —dijo Allende en su importante informe—, se nota una total desilusión, una falta de iniciativa y un franco descontento de los empresarios grandes, pequeños y medianos, que han contribuido en gran parte a la drástica baja de un diez por ciento de nuestra renta agraria en este primer año del Plan de Desarrollo, que en el campo está todavía prácticamente sin estrenar. A ello cabe sumar la caótica situación de los mercados de un par de años a esta parte.»

El propio Allende, tras haber afirmado que en 1964 215.000 campesinos abandonaron el país, ha considerado decir en la segunda asamblea de labradores y ganaderos, esto es, en la entidad patronal, y tras el obligado elogio al sindicalismo vertical:

«Pero es que tampoco nos sentimos satisfechos de la actuación del sindicalismo agrario. (Allende enumera la labor realizada por el sindicalismo agrario, y añade): «La Hermandad no puede conformarse con ello porque quedan muchas cosas por resolver. No hemos resuelto el problema financiero y de préstamos. No hemos logrado dar la vitalidad precisa a las entidades locales. No hemos conseguido el espíritu que es necesario para acometer la empresa que nos incumbe. Y urge también que se tomen medidas para mejorar el servicio técnico. La situación actual es sumamente difícil.

» En el aspecto económico, la renta ha quedado disminuida. La aparición del paro, que no existía desde hace mucho tiempo en numerosas regiones, se extiende. En mi reciente viaje por el extranjero he podido comprobar que las dificultades planteadas por el Mercado Común pueden ser salvadas con un buen espíritu de colaboración y con las medidas adecuadas. Si España ha de ser una, grande y libre, lo ha de ser para todos.»

Lo que corrobora que hace más de un cuarto de siglo que sólo lo es para unos cuantos.

Por su parte, el ministro de Trabajo, Romeo Gorría, ante las circunstancias graves que atraviesa la agricultura, ha tenido su palabra a decir. Naturalmente, él dispone del ungüento maravilloso en forma de decreto-ley aprobable en las Cortes. Sin embargo, la situación embarazosa en que se encuentra... por falta de confianza en los paliativos, la manifiesta con preocupación apenas velada:

«Es una exigencia no sólo política, sino también económica, para la buena marcha del Plan de Desarrollo la necesidad de fijar en el campo una población activa que garantice la transformación de la agricultura española.

» Frecuentemente suele hacerse una afirmación ligera: la de que el problema del excedente de mano de obra agrícola, y consiguientemente el de la seguridad social del campo, se van a arreglar por consecuencia de las citadas migraciones. Y, sin embargo, nada más incierto y alejado de la realidad. Las cifras son a estos efectos reveladoras, en el sentido de que el problema cada día se agrava más, puesto que quienes emigran son los campesinos jóvenes, en tanto que dan en el campo los ancianos sin capacidad de producción.

» La única solución posible desde un punto de vista político, al problema así planteado, es la de crear para el futuro condiciones de vida campesina lo suficientemente atractivas y en lo posible similares a las que se disfrutan por los trabajadores que en las ciudades se dedican a la industria y servicios.

» En la actualidad, y para poder tener una rápida idea de la situación, basta decir que en tanto que los trabajadores de la industria y los servicios representan aproximadamente el 62 por 100 de la población activa, los trabajadores del campo representan un 38 por 100 de dicha población. Sin embargo, las cifras que se dedican anualmente a la seguridad social de los primeros son aproximadamente diez veces superiores a la inversión realizada en favor de los segundos.»

Así, de una irregularidad a otra, de una carencia a otra, se prolonga el atraso de la tierra y el hambre

de los campesinos.

Pronto hablarán los franquistas de reforma agraria, como sus antecesores de la República y de la Monarquía.

Y nosotros nos quedaremos solos —¿olvidados?—, recordando una experiencia libertaria de la tierra que si no se repite, convenientemente perfeccionada, no habrá salvación para el *fellah* del campo español.

La «liberalización» de España y sus límites

(Viene de la página 4.)

necesidades económicas: mientras los tecnócratas del «Opus Dei» tratan de formar un convencional capitalismo para que España se integre en el Mercado Común, los elementos plebeyos de la Falange reaccionan pretendiendo revivir la demagogia social revolucionaria del fascismo, y la Iglesia Católica, fuerte pedestal del régimen, de abierto soporte a las toleradas Hermandades de Trabajadores Católicos, y, más cautelosamente, a los ilegales sindicatos católicos, como Solidaridad de Obreros Vascos, Solidaridad Obrera Catalana y organizaciones similares en otras partes de España.

Este desarrollo mantiene muchas nuevas oportunidades para los trabajadores españoles. Por primera vez, en mucho tiempo, el régimen es de nuevo vulnerable a la presión de los trabajadores, mientras aumentan las disenciones en las filas de los sostenedores de los sindicatos verticales. El Plan de Desarrollo, y todas las políticas asociadas con él, descansan enteramente y son dependientes de la cooperación de la clase trabajadora. El turismo, la exportación y las inversiones extranjeras son todas vulnerables, a su debido tiempo, a la acción huelguística. Es inverosímil que los trabajadores españoles estén inadvertidos de estas posibilidades, al igual que es increíble que la represión contra los mineros asturianos haya eclipsado suficientemente las concesiones gubernamentales a los huelguistas: aumento en los salarios mínimos, revisión de la legislación laboral y debilitamiento de los sindicatos como instrumentos del control gubernamnetal.

Desde el punto de vista internacional, sin embargo, hay serios peligros en la nueva situación. Paradójicamente, estos brotes revelan la relajación del control totalitario y la desintegración del régimen fascista.

El viejo fascismo, reflejo de la política capitalista en tiempos de crisis, basado sobre un partido de masas militanets —la Falange— y sobre un monolítico estado policíaco, está muerto. Está siendo rápidamente remplazado por un régimen conservador y autoritario, menos costoso y más eficiente para el capitalismo en tiempo de estabilidad, y tendiente hacia la transformación de España en un estado «normal» con vistas a su integración a la estructura federal europea.

No es imposible que las futuras reformas que ocurran en España, incluyan la tolerancia de cierto tipo de actividad sindical. Junto con otras medidas, como la restauración de algunas libertades civiles en el contexto de un restablecimiento de la monarquía. El capitalismo fomentará el camino de la escena social y lleva las líneas de combate más allá del modelo acostumbrado prevaleciente bajo el fascismo.

La «normalidad» de esta manera está posesionándose de España, y con esta «normalidad», la aceptación internacional. Pocos de los millones de turistas que invaden España todos los años ven la evidencia palpable del terror policíaco, y regresan a sus países pensando que España es un país «como los otros». Es raro que las credenciales españolas sean repelidas hoy en las conferencias internacionales. Nosotros hemos visto que económicamente España está adelantada en la ruta hacia la integración del circuito del capitalismo internacional.

Tanto es así, que si el régimen español fuera fascista al estilo antiguo, se mantendría aislado e ineficaz al nivel internacional; pero un «fascismo respetable» ha llegado a ser un elemento esencial en la nueva alianza con las fuerzas reaccionarias de Europa. Mientras Francia y, en menor grado, Alemania, se mueven hacia las formas de gobierno autoritarios y conservadores, España se moviliza en la misma dirección desde un punto de partida totalmente diferente.

Como es usual, esta alianza reaccionaria tiene, primeramente, que llegar a ser efectiva al nivel militar, con cooperación en aumento entre los ejércitos franceses y españoles y el establecimiento de industrias alemanas de armamentos en España, donde están a cubierto por las prohibiciones exigidas a Alemania por el tratado de paz. Políticamente, esta clase de cooperación llegó particularmente a conmover cuando el gobierno francés accedió, unos dos años atrás, a suprimir la prensa republicana española en el exilio en agradecimiento por la detención temporal de los líderes de la OAS, quienes habían volado a España desde Argelia y Francia. El arresto masivo de anarquistas españoles en Francia del último septiembre, en conexión con un supuesto complot para asesinar a Franco, son evidencias que el gobierno francés y la policía continúan ampliando esta clase de cooperación política hacia sus colegas españoles. Otro augurio de cosas por venir fue la cooperación cerrada de las policías alemana y española en el arresto de un periodista que trabajaba para *Der Spiegel* durante el tiempo que esta revista se hallaba envuelta en una lucha con el ministro alemán de la Defensa, Franz Josep Strauss.

El fascismo es un lema muerto, en cuanto concierne a España; pero el conservadurismo autoritario es un peligro nuevo amenazante en toda la Europa occidental. La historia fascista del régimen español es de menos relevancia en el actual alineamiento con los tratados autoritarios en Francia y Alemania. Al mismo tiempo, es particularmente importante que la campaña para acabar con el régimen de Franco persista en alto en la lista de prioridades de las actividades internacionales del trabajo, y, es de destacar que la campaña no se ha relajado bajo la presión de la aceptación en aumento de la España franquista por el capitalismo internacional. Al mismo tiempo, es esencial que la campaña contra el fascismo español amplíe su base y no olvide los nuevos tratados autoritarios con el capitalismo de la Europa occidental, por ser movimiento histórico que tiende a resguardar en exclusivo el viejo predominio de las clases más reaccionarias.

(Traducción de Ismael Viadiu)

Sobre unidad y alianza obrera

AYER, hoy, en toda la historia de los tiempos modernos, a través de las luchas sindicales, un tema con fuerza latente se presenta permanente a las multitudes obreras: la unidad de acción de los productores.

Alianza en la acción, comunidad de objetivos, puesto que existe una comunidad de intereses.

De otra parte, una segunda fórmula: fusión de organizaciones sindicales.

En las dos fórmulas se refleja la diferencia de posiciones, la de sinceridad en la lucha o la idea de absorción como táctica fundamental.

Unir los esfuerzos de las centrales sindicales orientadas por principios diferentes, para la consecución de objetivos liberadores; aliar en el combate fuerzas paralelas hacia la «conquista de la comodidad» definida por nuestro Reclus como palanca propulsora del progreso, aspiración unánime de los que por producir, por ser base única de toda la constitución social, tienen el derecho indiscutible por principios, de exigir aquello que le corresponde en razón de su función social.

Fundir en un conglomerado informe todos los productores sin más objetivo que el de establecer la clásica división de hartos e insatisfechos, es intentar convertir un problema humano, social, en una ecuación, cuya incógnita sea el porcentaje correspondiente a cada estómago.

Los libertarios, las fuerzas anarcosindicalistas españolas, apartados del moderno «catolicismo de los sentidos», alejados, al mismo tiempo del principio espiritualismo que no cuenta con la verdad evidente de la materia y al valor de la energía como factores de importancia indudable, no podemos comulgar con teorías unilaterales, que cual ruedas de molino que pretenden imponerse a la humanidad, ofrecen sólo las reivindicaciones de un egoísmo o el falso altruismo de espíritus deformados a fuerza de fanatismos.

Los militantes de la Confederación Nacional del Trabajo, como productores, como hombres, con esa doble personalidad que da a los humanos su propia convicción de que vivir no es suficiente, que «vivir libres» es consecuente, no podremos en ninguno de los momentos, ofrecernos ingenuos a la combinación al cambalacheo moderno que se presenta bajo la forma «Todos pobres o todos ricos», como panacea universal e única.

Satisfacer las necesidades del estómago, cuando al cerebro no se le concede el derecho a pensar, es convertir la humanidad en piara de cerdos bien alimentados. Sujetarse con el vientre bien repleto a la dirección única sin derecho a volcar públicamente sus opiniones, es reducirse al plan del rebaño, que al pastor y al perro obedecen y en los mismos buscan protección.

Y con la fusión en conjunto, incoloro socialmente, de los productores no se persigue otro objetivo.

No. Los productores conocen su camino, deben conocerlo, y a través del mismo, duro, espinoso, y sin horizonte visible en algunos casos, han sabido desplazar, apartar de la ruta común, la cohorte de ambiciones que sigue toda fuerza de masas, con la esperanza de botín.

Independizarse del juego de las apetencias personales o de sector, sentirse compenetrados en el objetivo profundamente humano de la lucha, hacer pesar su propia personalidad sin necesidad de almocader, leader, o bandería minoritaria y ambiciosa, es la condición indispensable para la defensa de los intereses de los productores.

Es la razón de la lucha.

He aquí por qué defenderemos siempre la idea de una Alianza Sindical, basada en objetivos comunes, revolucionarios, que no anulando en ningún momento la personalidad y la posición de cada una de ellas, ofrece la perspectiva de una acción común, alejando el peligro de un monopolio orgánico que anule poco a poco los cerebros, dando satisfacción al principio de egoísmo que en cada hombre existe.

No obstante, conociendo el peligro lo denunciamos. No estaremos en ningún momento dispuestos a que se arrastre las masas productoras por una minoría guiada por meros objetivos políticos, discordantes con los eternos intereses de los que sudando, ganan su derecho a la vida, su indiscutible razón de exigir.

Muy por el contrario a la idea que algunos se forjan de las fuerzas sindicales, al pretender hacer de ellas trampolín a sus pretensiones o respaldo a su actuación de minoría que, llámese como se llame, no representará nunca el bloque consistente y firme de los productores frente al capital más o menos disfrazado con fórmulas totalitarias o pretendidamente democráticas. La Alianza de las sindicales ha de sentirse independiente de la marcha política, camino rebosante de ambiciones, precursoras de logros, de los que sólo una ínfima minoría aprovecha.

Sólo así será Alianza obrera y no conglomerado seguidor de una «taifa» determinada, so pena de que los sindicatos, conservando su nombre, dejen de ser sindicatos.

J. MUÑOZ CONGOST

(«Solidaridad Obrera» de Argel, 15-septiembre-1945.)

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs., Pídase a esta Administración y a la de «Espoir» de Toulouse.

En la serie de novelas de V. Botella Pastor sobre la guerra y el exilio, acaba de publicarse

«Tal vez mañana»

Pueden efectuarse pedidos a nuestra Administración.

El lavado de cerebros

(Viene de la página 4.)

EE. UU. que en China. En nosotros no alienta la claudicación y sabemos mantener dignamente las adversidades y las derrotas. Contemplamos el mundo deshumanizado del capitalismo y el comunismo, de la explotación y la prostitución cerebral, como si la libertad, se monopoliza la justicia hemos asistido al declive de las promesas imperiales que Franco hizo cuando fue proclamado caudillo.

Las asistencias financieras del capitalismo y el Vaticano mantienen la esclavitud humana y la mentira oficial. Se teme a la verdad, se asesina la libertad, se monopoliza la justicia y sólo los idealistas pueden mantener el lento ritmo de la lucha en pos del mayor bienestar económico y cultural.

Pero, ahí quedan los testimonios de que el mundo marcha. Los soldados de Tío Sam son obligados a intervenir en una guerra que repudian; conminados a imponer la paz y la tregua en la Dominicana. Los dólares sirven para destituir presidentes electos por el voto popular, en Brasil, Argentina, Ecuador, Guatemala. Los rublos se usan para hacer comunistas a la fuerza en Alemania Oriental, Polonia, Hungría, Cuba.

La actual Inquisición no podrá imponer sus dogmas, no terminará con los herejes. El aparato que existe para mandar y hacer obedecer, cuesta ya muy caro. La autoridad se soporta con el deseo de destruirla. La mentira no puede prevalecer. Nada se conseguirá con el lavado de cerebros. Sólo atrasar la hora de extirpar la explotación de los trabajadores.

JULIO ESTRADA, *Méjico.*

25 de julio en Toulouse

¡Compañeros, antifascistas!

¡Recordad esta fecha! Reservarla para asistir al MITIN que, por la mañana, la C.N.T.F. celebrará en Toulouse.

Participarán, como oradores, los siguientes compañeros:

Presidencia: Antoine TURMO, de la Sexta Región de la C.N.T.F.

Por la C.N.T.F.: José SORIANO.

Por la C.N.T.E.: José MUÑOZ CONGOST.

Por la A.I.T.: Ramón LIARTE.

∴

Por la tarde del mismo día, S.I.A. organiza un gran Festival de Variedades, presentado por el humorista Juan MONTIEL, y con participación de los siguientes artistas:

Suyette BASDE, baile clásico; Robert CARBONELL, intérprete de la canción española; LA CHORALE POPULAIRE DES ETUDIANTS DE TOULOUSE, avec son repertoire selecte des chansons populaire (45 exécutants); Lolita MARTI, intérprete de la canción popular española; LOS MEDITERRANEOS, en su variado repertorio de canciones modernas; GRAN TEO, concertista de armónica y guitarra, único en su género; Perlita de SEVILLA, estrella de la canción flamenca; Hermanas MORENO, en su baile popular español. Carlos MENDIA, tenor internacional, en sus canciones franco-españolas. Pianista, Mme GALCERAN.

Nuestra dignidad en juego

SOBRE Santo Domingo ha bajado finalmente la paz de los cementerios bajo la luna que hicieron estremecer de horror y de vergüenza a un viejo católico practicante en la soleada Mallorca. Y mientras, la prensa oficial de todos los partidos —y en todos los países— calla. Calla frente a la masacre, a la matanza indiscriminada, tipo matadero de Chicago efectuada por hombres especialmente adiestrados: los «marines» americanos. Los Geremías que han estado llorando durante poco más o menos un mes, sobre la mala suerte del pueblo de Santo Domingo, ante el silencio repentino de las carabinas automáticas norteamericanas y de los cañones del 40 de tiro rápido, han dado un suspiro de satisfacción. Y después de un «¡finalmente!», que cobardemente los exime de otros suspiros y de otros lloros, han pasado a ocuparse de los cargadísimos pechos de las prostitutas de turno.

Tú también, obrero, formas parte de estos Geremías, y has escondido la cabeza bajo el ala del interés y de la conveniencia y no te ha importado que en Santo Domingo las campanas tocaran a muerto. No te ha preocupado el fúnebre resplandor de las hogueras en que quemaban tus hermanos, y los hijos de tus hermanos, y sus esposas y sus madres. Y, como de costumbre, te has presentado al tajo, has discutido del último partido de foot-ball y has invitado al «bistrot» el compañero de trabajo para el «apero» de las cinco. No te ha importado saber que Santo Domingo es una tumba y has escuchado con satisfacción a la «télé» la charla de tu jefe de partido que te ha prometido la paz y un aumento de sueldo sobre tu paga base. Y has ido a la cama satisfecho porque no crees que en este occidente europeo las campanas puedan tocar a muerto y que las carabinas automáticas, rusas o americanas, puedan taladrar tu cabeza como lo han hecho con las de tus hermanos de Santo Domingo. Sin embargo, allí se jugaba tu dignidad. Y la mía.

Hoy es tarde, ¡oh, obrero europeo!, y no hay nada que pueda sacudir tu modorra. Y Santo Domingo y el Viet-Nam están lejos. Y para que tu sientas algo, necesitas sentir en tus carnes la mordedura ardiente del balazo y sentir destrozados tus oídos por los gritos de terror de tus hijos y de tu mujer.

Tu egoismo te ciega, obrero europeo. Te has llenado la boca de chewing-gum y has comprado para tu hijo un cinturón clavateado, con dos pistolas con la estrella solitaria. Y tu has escuchado, hoy sábado, por radio Moscú, la relación de un viaje de una delegación rusa a la Cuba de Castro. Mientras, en Santo Domingo se queman los cadáveres. Y tu dignidad. Y la mía...

Te hablo a ti, obrero europeo, que hoy te sientes americano o ruso, porque para ti no hay remedio. Has mirado con indiferencia la bárbara conclusión de Santo Domingo, sin darte cuenta que aquel pueblo mártir combatía también por tu libertad, a uno contra cien y contra la ingerencia de un país al cual le sobran medios de destrucción y medios económicos para poner de rodillas medio mundo. No es la primera vez, obrero europeo, obrero del mundo. Hiciste lo mismo en los tres años de guerra civil española. También entonces miraste indiferente, creyendo que pocos miles de antifascistas desarmados que tu enviaste a España, presentes sobre los campos de batalla de Madrid y de Aragón, te daban derecho a una carta de ciudadanía en una lucha a muerte por una libertad que desprecias, la tuya, contento de tu estado de esclavo. Y prefieriste morir por una causa no tuya, contra unos estados y unas dictaduras que alimentaste y creaste con tu indiferencia.

Haz que no sea tarde, ¡oh obrero europeo!, ¡oh, obrero del mundo! Dime que soy un incalificable derrotista, que tu no piensas solo en tu nueva situación económica, tú que trabajas en las cadenas de montaje, rodeado en tu casa por los modernos medios de «confort» que pagas a plazos. Demuéstrame que estoy equivocado y que estás dispuesto, hoy, no mañana, a ayudar a los que combaten por su libertad y por la tuya. Por su dignidad y por la de todos.

Demuéstrame que no estás dispuesto a que se repita un nuevo caso España, un nuevo Santo Domingo.

O de lo contrario no habrá remedio para tí, obrero europeo, obrero del mundo. Ni para tí, ni para nadie.

ANTONIO PEREIRA

B.D.I.C

Pro educación

Apesar de no ser el más indicado para tratar este problema de la educación, no obstante lo intentaré aunque sólo sea para incitar a los compañeros más preparados para ello, ya que, si sus ocupaciones se lo permitiesen, aportaran para el estudio de esta cuestión sus conocimientos.

Es natural que me dirijo más particularmente a los compañeros cuya profesión concierne con la pedagogia a los compañeros maestros o profesores con o sin titulo, tanto da.

No creo que nadie pueda negar la importancia de dicho problema, que reputo primordial para la preparación de los hombres a una norma de vida más inteligente y fraternal, pues creo que mientras la manera de ser de los individuos no cambie, que su comportamiento no alcance esa elevación moral indispensable que considero esencial, será difícil la consecución de una sociedad conforme a nuestras aspiraciones, es decir, una sociedad donde el hombre, libre ya de las cadenas de la autoridad y de la ignorancia, pueda, por fin, emprender el verdadero camino de su perfección y de su felicidad.

Así, pues, si expongo aquí algunos conceptos sobre este asunto, es con el fin, como he dicho antes, de incitar a los facultados para ello a que estudien y profundicen más el problema de la enseñanza, que considero bastante abandonado. Es natural que lo primero sería ponerse de acuerdo sobre lo que es educación.

Recuerdo a este respecto la polémica entablada allá por el año 1911 entre «Acción Libertaria» de Gijón y «Tierra y Libertad» de Barcelona. Polémica que fue en realidad, según me explicó más tarde un compañero del grupo «Tierra y Libertad» de Barcelona, una controversia, muy interesante por cierto, entre Ricardo Mella y Anselmo Lorenzo.

No es mi intención ahora, ni mucho menos, el optar por el criterio de uno de estos dos compañeros, sino la de buscar en el fondo de las diversas opiniones lo que más convenga al estudio del problema que nos ocupa.

∴

En principio, el maestro ha de ser capaz de mantener una absoluta neutralidad hacia el alumno. Si es así y está bien compenetrado de su papel de iniciador, se abstendrá de influir en el determinismo personal del educando para enseñarle sus propias concepciones. La educación racionalista no puede ser ni republicana, ni socialista ni anarquista. Dar a la juventud ideas hechas implicaría emplear un método de educación puramente dogmático. El niño no pertenece ni a la religión ni al Estado ni a la sociedad. El niño solamente se pertenece a sí mismo. Que el maestro sea monárquico, republicano, socialista o anarquista, no tiene éste derecho de hacer adeptos en la escuela. La enseñanza no puede ser instrumento de propaganda, de proselitismo, lo que quiere decir que no hay que confundir racionalismo con anarquismo.

He conocido maestros que se decían racionalistas inculcando sus propias ideas a sus alumnos, y cuyo material o método de enseñanza estaban contenidos en los periódicos y revistas de su propia ideología.

La educación no ha de estar paralizada por el estancamiento de las propagandas; ésta ha de permitir al individuo de guiarse sólo a través de sus observaciones y de sus ideas. Algo que le conduzca hacia horizontes de libertad. La floración que se forja en los años primerizos, al despertar el interés de los problemas del hombre, queda como base y cimiento de la consolidación personal.

Aunque el maestro creyera, con la mejor buena fe, que sus concepciones son las mejores, no dejaría de ser dogmático. El verdadero fin, como método del racionalismo. es, precisamente, la lucha contra la revelación, la fe y el dogma.

A mi entender, la ciencia del pedagogo no debe limitarse únicamente al arte de enseñar; consiste también en el de comprender.

¡Comprender al niño! He aquí la labor difícil del educador. Y es por lo cual no se le enseñará no importa qué cosa, sino lo que le convenga a él para su futuro desarrollo y pueda comprenderlo o comprobarlo. Pero no conviene dejar al niño que ignore lo que es el *mundo*, lo que le rodea. Hay que rasgar todo velo que oculte la realidad de las cosas. Desarrollar tan integramente como sea posible sus facultades físicas e intelectuales, respetar su personalidad conduciéndolo a reflexionar sobre sus sentimientos, sobre su carácter; no imponerle ninguna fórmula, fortificar en él, al contrario, el sentido de la crítica, del libre examen, dándole el gusto de saber; hacerlo sensible a la belleza, al arte, la ética, y habituarlo a conducirse solo, a obrar por sí mismo y quedar dueño de sí mismo; único procedimiento para poder formarse ideas propias. ¿No son estas quizás las aspiraciones más bellas a las cuales puede aspirar el hombre?

La enseñanza ha de estar, repetimos, libre de toda clase de *ismos*, y es igualmente verdad que no es ningún ismo el que hace a los individuos seres rebeldes; pues, es una disposición latente de su carácter, de su temperamento, quienes los hacen sensibles a las teorías o ideologías revolucionarias. La educación sólo es capaz de realizar esas posibilidades latentes; ella desarrolla lo que es, pero no engendra lo que no existe.

El educador debe invitar y hacer obra de selección. La verdadera característica de la educación es la de no ser unilateral, implica el saber oir otro toque distinto, que la libere del concepto «educación anarquista» es la que expone el pro y el contra. No olvidemos, empero, que no hay fórmula panacea que convenga a todos los temperamentos y a todas las circunstancias.

Hay, además, entre algunos compañeros partidarios de la educación racionalista, una tendencia muy marcada en considerar la ciencia con la base de la enseñanza, porque dicen: «La ciencia no reconoce los fetiches, no reconoce ni autoridad ni tradición; que la cultura científica es igualmente indispensable para comprender el mundo en el cual vivimos hoy, y que no se debe respetar nada, ni si mismos, como dogmas, y proponer a los demás opiniones sobre el razonamiento. Están conformes en que el individuo recabe el derecho de guiarse por los dictados de su razón, pero que erigirla en soberana, suponerla capaz de dar a todo el mundo el criterio exacto y la certidumbre de la verdad es un grave error.»

Todo esto está muy bien, y no somos nosotros de los que cultivan el culto a la «diosa razón». Pero, no obstante, dar toda la importancia a los valores de la ciencia, tampoco entendemos arrodillarnos ante ella, como no lo hacemos ante otra divinidad cualquiera. La ciencia tampoco está libre del error y no es por ahora nuestra intención de caer en el cientificismo.

Frente al derecho incontestado de la ciencia, el instinto, la reflexión, la inspiración natural, el buen sentido, tienen sus derechos también. No es bastante saber contar y resolver difíciles problemas matemáticos (1), sino al mismo tiempo tener algunas nociones de lo que pensaron un Sócrates, un Diderot o un Han Ryner, pongo por caso. Lo esencial es ligar la ciencia con la idea. «La educación es el complemento necesario de la instrucción», según Pestalozzi. Y añadimos nosotros: Hay que entrar en los pensamientos de la libertad por la educación.

Nuestra aspiración no consiste únicamente en ir hacia una civilización de electrónicos o físico-químicos, sino la formación de espíritus libres. ¿Es que un Galileo o un Newton no fueron filósofos tanto como hombres de ciencia? Y quizás fueron esto último porque precedió lo primero.

Saber y cultura, muy bien, pero ésta ha de ir delante, pues antes que atiborrar los sesos de logaritmos recitados de memoria hay que hacer hombres, no una sociedad de «robots».

Se confunde muy a menudo educación con instrucción, y aunque ésta se refiera mayormente a hechos comprobados, se tendrán que explicar de manera que estén al alcance del educando.

Las formas de las enseñanzas, sus métodos, sus programas, no responden ya, desde hace tiempo, a las necesidades sociales de la vida; métodos y programas impuestos que no hacen más que ir en contra de los impulsos y las tendencias de la juventud (una enseñanza enemiga de la reflexión).

En lugar de suscitar el entusiasmo para el trabajo, una curiosidad activa, solamente provocan la preocupación del menor esfuerzo.

Se tiende demasiado hoy en cargar a un cerebro de quince años, de nociones de literatura, historia, matemáticas, física, historia natural, etc., más de lo que un viejo humanista del siglo XV hubiese podido engullir. Método éste, desde luego, muy propicio para la formación de una generación de loros. No hay cosa peor que el alumno repita como un disco de fonógrafo una lección sobre una materia cualquiera a fuerza de ejercicios de memoria. Lo que aprende hoy un ingeniero, quizás dentro de veinte años le servirá de muy poca cosa.

Hay más que motivos para asustarse cuando se ven los hombres, padres de familia ya, leyendo esos libritos ilustrados de aventuras que tan en variada cantidad se venden en los quioscos.

En conclusión: La experiencia y los hechos comprobados son la verdadera ciencia, acompañada, desde luego, de la razón como instrumento necesario para expresarlos con toda claridad. Este procedimiento implica no sólo la libertad de investigar sino de opinar cada cual como quiera, según el resultado de sus investigaciones y poder rechazar toda autoridad que pretenda imponérsele aun en nombre de la propia ciencia. Y es natural que ese cada cual que pueda opinar como quiera, en justa reciprocidad, habrá de respetar las opiniones de los demás.

Se deduce de todo esto que aunque ciertas ideas fueran admitidas por el *consentimiento general*, no por eso éstas deben ser consideradas (¿con menos razón todavía?) como verdades comprobadas.

Termino dirigiéndome de nuevo a los que practican o han practicado la profesión de educadores, pues es en la práctica más que en la teoría donde se pueden hallar los mejores métodos para la resolución del problema que nos ocupa; práctica que no permite ignorar los diferentes factores que intervienen en esta cuestión como son algunas de estas: la preparación pedagógica del maestro y el temperamento o predisposición del alumno.

No olvidemos dos mil años de una educación inhumana, en la que se enseñó sistemáticamente la degradación del hombre, sentando como virtud perfecta la resignación a la servidumbre, es decir, la aceptación del estado de bestias. He ahí la obra larga y terrible a la cual estamos llamados a borrar y a borrarla en cada individuo mismo.

JUAN

(1) Hay que advertir que las matemáticas no son más que un instrumento, un método, que no aportan nada para la substancia que la educación quiere formar.

chispas

«Música concreta.»
Lo concreto es que eso no tiene música.

∴

«A fines de 1968 habrá desaparecido el analfabetismo de España.»
Concreto. Pero tememos por la vida de los analfabetos.

∴

«La marquesa del Botijo ha dado luz a un precioso niña.»
Felicitaciones concretas a los padres de la criatura.

∴

«¡Joven Guardia!»
Concretamente, no soy yo quien la llama.

∴

«¡Vieja Guardia¡»
Qué respondan los viejos guardianes.

∴

Los franquistas concretan que la peseta va a salvar la libra esterlina.
Pobres ingleses, ya los vemos llegar a España en demanda de pan y trabajo.

∴

Asambleas concretas.
¡Quién las tuviera!

∴

Una palabra previa de Emilio Castelar necesitó cuatro horas. En la réplica, Vázquez de Mella invirtió tres.
Una concreción de siete horas.

∴

«Que concretamos, lo vemos,
¡conviene!;
ya que estamos, precisemos
sin manía;
resumamos, concretemos,
noche y día...

∴

Una inconcreción: el Exilio. Otra: el anarquismo con descuento.

∴

A Congreso acuden las FF. LL. con el 3/4 de problemas resueltos.
Para enredar la madeja, quedar en casa.

∴

Delegados. — *«¡Una precisión!»*, *«¡Una aclaración!»*
Presidente. — *No, que hay que coger el tren temprano.*

∴

¡Claro y concreto!

CHISPERO

Jornada Libertaria en Provenza

(Continuación y fin)

Lo que acabamos de decir lo vamos a demostrar con pocas palabras: En la última huelga que tuvieron los trabajadores de Sanlúcar de Barrameda, donde pedían aumento de salario y reducción de las horas de trabajo (¡que tomen nota los trabajadores del mundo!) o sea, siete horas de jornada, incluyendo en ellas el tiempo que echan por el camino, se presentaron unos delegados de los llamados sindicales, enviados por el gobernador de Cádiz para que *persuadieran* al pueblo y se avinieran a arreglar la cuestión que tenían planteada. Viendo que no podían conseguir nada de la firmeza de los huelguistas, que se negaban a reconocer a dichos delegados, les amenazaron con la intervención de la fuerza pública y del ejército si el caso lo requería.

De entre la multitud reunida en la plaza pública, hombres, mujeres y crios de todas las edades, salió una voz enérgica que les contestó a dichos delegados: «Si traéis el ejército, tendréis que emplearlo en las viñas, porque nosotros no iremos a trabajar mientras que no se nos pague lo que pedimos.»

Pero lo más esencial de este caso es la solidaridad practicada entre los huelguistas, el entusiasmo que tuvieron durante los días que sostuvieron la huelga, la fe que pusieron en el triunfo.

En Francia se encontraban un buen número de jóvenes de Sanlúcar y otros pueblos convecinos, trabajando en las labores de la remolacha. Alguien les comunicó el carácter de la huelga que estaban defendiendo, así como la situación precaria de algunos huelguistas que no podían dar de comer a la familia durante los días de huelga. Estos jóvenes no regatearon el sacrificio, la solidaridad que es innata en los trabajadores de aquel rincón de Andalucía. Todos los ahorros que a base de muchas horas de trabajo habían hecho, los pusieron a disposición de sus hermanos en lucha.

Vél —continuó diciendo Hiraldo— que no fue una suscripción como suele hacerse en estos casos, lo que mandaron los jóvenes que referimos. Sino ¡todo el dinero de que disponían! Así pudieron conseguir el triunfo rotundo de todas las reivindicaciones económicas y morales que exigían los huelguistas. Los patronos tuvieron que aceptar las condiciones que ponían los trabajadores y los sanluqueños se incorporaron al trabajo con la frente alta y el corazón lleno de gozo por el triunfo conseguido.

Esto demuestra que entre los trabajadores españoles, entre la juventud trabajadora, a pesar de la mala escuela, de la enseñanza perversa que les ofrece el régimen de injusticias que les oprime, aún siguen latentes las ideas de libertad y de solidaridad en lo más profundo de sus corazones.

Nosotros en tanto que libertarios, en tanto que antifascistas experimentamos la satisfacción de haber combatido al fascismo en todos los lugares donde estuvimos, a parte de haberlo hecho en España. Todos los picachos, todos los bosques, todos los caminos de Francia y otros países donde hubo combates, están regados con sangre de luchadores españoles. Allí donde se encuentre una lápida, un monumento, algo que recuerde a los que cayeron defendiendo la libertad, puede leerse los nombres de los españoles.

Después de terminarse la contienda que nos costó tanta sangre y tantos sacrificios, cada cual se incorporó al puesto de trabajo que pudo encontrar. En los pantanos, en las vías y carreteras, en la construcción urbana, en las fábricas, en las minas, en el campo, en todos los lugares de trabajo de los países donde estamos radicados sudan los españoles, se explota su esfuerzo, se aprovechan sus energías.

Para mayor vergüenza, para mayor crimen no habíamos bastantes forzados a vivir lejos de la tierra que nos vió nacer, lejos de los familiares, sin poder acompañar a nuestros seres queridos en sus últimos días, muriendo separados los unos de los otros, que ahora el franquismo ha desplazado a más de dos millones de jóvenes a trabajar en los distintos países que hace falta mano de obra, sudor y energías de la juventud.

Mientras que unos por ideas y otros por necesidad nos encontramos en tierras extranjeras, pero todos víctimas del régimen fascista que sufre nuestro pueblo, la radio franquista hace reclamo diariamente, machaconamente, de las bellezas naturales de nuestro país, de sus hermosas playas, de sus bonitos paisajes, del brillante sol, de la arquitectura antigua, para que vayan los turistas extranjeros a gozar de buenas vacaciones, a gozar de las vacaciones que los españoles que están allí, ni los que estamos en el extrajero, podemos disfrutar.

¡He aquí el contraste del régimen español, la vergüenza de los fascistas españoles!

Ante todos los problemas que brevemente han sido señalados, ante tanta injusticia tenemos que reaccionar todos los españoles, los de dentro y los de fuera. ¡Todos los españoles amantes de la libertad y de la justicia! Los emigrados, que son hermanos nuestros, que vienen a ganar con su sudor el pedazo de pan que en España no encuentran, y los emigrados por ideas, por hacer oposición al régimen que yugula la voluntad de nuestro pueblo, y entre todos, unidos fraternalmente, batir al fascismo y hacer que el sol de la libertad y de la justicia brille en España.

Terminada la charla, entró en función el «Radio-crochet» dando margen a que todos los aficionados al cante de las distintas regiones de España, así como los que recitan poesías pudieran ser escuchados por el público reunido.

También fue invadida la pista por numerosas parejas que estiraron los músculos bailando al compás de la música que los altavoces iban transmitiendo.

Cabe señalar la colaboración simpática que prestó el joven Caparrós venido de Arles con un magnífico acordeón, el que diestra e incansablemente manejaba para deleite de los reunidos.

Corresponsal

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

COMUNICADOS

F. L. DE ROCHEFORT

La suscripción que tiene abierta esta F. L. para los viejos y enfermos hospitalizados, ha dado en el ejercicio del mes de marzo la cantidad de 100,00 francos.

En el mismo mes y para la suscripción permanente pro España se ha recojido la cantidad de 100,00 francos.

Sirvan estas líneas de conformidad y satisfacción para los compañeros donantes.

F. L. DE FUMEL

Este Organismo pone en conocimiento de afiliados y simpatizantes, que a la ocasión de la celebración de la jornada confederal de Toulouse, organiza un *car* para asistir a la misma el 25 de julio.

Rogamos a los que quieran concurrir, tengan a bien hacerse inscribir en esta Secretaría a Saint-Vite, o a los compañeros Vera y Campoy.

F. L. DE BRIVE

Comunica a sus afiliados que las reuniones ordinarias se celebrarán el primer sábado de cada mes a las nueve de la noche, en el sitio de costumbre.

F. L. DE MONTPELLIER

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 4 de julio a las nueve de la mañana.

S. I. A., SECCION DE NIMES

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea general que tendrá lugar el sábado, día 10 del próximo mes de julio, a las 21 horas, en nuestro Local social. Rogamos la puntual asistencia de todos nuestros compañeros y amigos.

REGIONAL CATALANA

Local de París.—Tendrá asamblea general el sábado 3 de julio a las cinco de la tarde.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 3 de julio a las 21 horas en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées. Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea.

JIRA REGIONAL
EN EL MACIZO CENTRAL

Organizada por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, se celebrará el 18 de Julio, en el conocido Estanque de Chanzelade (en el Montel-de Saiat, Puy de Dôme), en la que se llevarán a cabo las distracciones que nos son peculiares a la familia confederal libertaria.

Todos a la Jira regional anual del 18 de julio 1965.

La comisión de Relaciones.

F. L. DE IVRY-SUR-SEINE

Anuncia asamblea para el 4 de julio. Hora y lugar de costumbre.

Núcleo de Provenza

Gran jira regional de confraternidad solidaria, confederal y libertaria en la Playa de Hyères

La jira regional del Núcleo de Provenza en la playa de l'Aygade, en Hyères (Var), tendrá lugar el domingo día 4 de julio de 1965.

Conforme es costumbre anualmente, en la misma serán invitados de la familia confederal todos los españoles residentes en la casa de reposo del «Beau Séjour», sin excepción.

Por la mañana se irá a buscarles y al atardecer se les trasladará de nuevo a su «hogar» con uno de los autobuses colectivos, no dudando que todos los compañeros aportarán para ellos lo necesario e indispensable.

El hermoso lugar de concentración, bajo los pinos y la arena fina de la playa, contribuirán al realce de la Jira, donde después de la comida campestre un calificado compañero dará una charla de actualidad que será retransmitida por los altavoces instalados al efecto.

Recomendamos a todas las Federaciones Locales del Núcleo organicen los desplazamientos colectivos, esperando una asistencia masiva de los compañeros, familiares, amistades y simpatizantes.

¡Todos a la Jira solidaria de Hyères organizada por la C.N.T. de Provenza el domingo día 4 de julio!

La Comisión de Relaciones

ADMINISTRATIVAS

Juan Bernal, Evreux (Eure). Recibida la tuya y 20 F. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-65.

— Sigurd Sterhr, Gothembourg (Suecia). Recibidos 12 F. «Umbral».

— José Cortés, Aubervilliers (Seine). Recibida tu carta. Seguiremos enviando.

— Alba Cabello, Vardehim (Noruega). Recibido giro 30 F. Pagas «C. S.» 30-6-64 y «Umbral» 31-12-63.

— Julián Floristán, Royan (Chte.-Mme.). Recibida la tuya y giro. De acuerdo.

— José Olaya, Parentis-en-Prone (Landes). Recibido giro y carta. Pagado «C. S.» 30-6-65.

RUEGO

A fin de que pueda celebrarse el sorteo anual de «Solidaridad», rogamos sean satisfechos los envíos de boletos por los interesados.

NECROLOGICAS

ANTONIO MERCADER

El día 11 del que cursa, acompañamos a su última morada al compañero Antonio Mercader, de edad 68 años.

Mercader murió con la entereza de carácter y la fe inalterable en las ideas de emancipación humaña que le animaron en toda su existencia, cual lo demuestra su última voluntad: «Ni ceremonias inútiles ni flores, y sobre todo nada de vestidos negros, símbolo de hiprocresía y tiranía religiosas.»

El compañero Mercader formó parte activa de esa generación que, con precaria noción de las letras, pero con una sencillez y desinterés, incomprensibles para muchos que nos tildan de materialistas, supieron dar a España la más bella página de su historia. Fue en la colectividad agraria de los Barreros, Cartagena, uno de los más grandes animadores en su obra positiva.

Al fin de la contienda, con una embarcación de fortuna, junto con otros compañeros pudo ganar Africa del Norte, donde sufrió los rigores del campo de concentración en Colomb-Bechar. Más tarde, de Orán se trasladó a Francia, sirviendo siempre a la Organización a la medida de sus posibilidades. Por desgracia contrajo una enfermedad que después de un largo periodo de sufrimiento ha terminado con él.

Otro luchador que se nos va sin ver realizado su gran deseo de ver España liberada de sus opresores.

Que la tierra te sea leve, compañero Mercader.

Federación Local de Dijon.

DANIEL PIZARROSO

El día 17 de marzo falleció en Fumel el compañero Daniel Pizarroso.

Joven aún, 52 años, fue víctima de un horrible accidente del trabajo. Luchó contra la muerte durante cuatro meses, pero la gravedad de sus heridas, (quemaduras de tercer grado) y su estado de agotamiento general dieron fin a su existencia.

El compañero Pizarroso era un abnegado luchador de la C.N.T. Siendo muy joven militó en el Sindicato Minero de Linares (Jaén). Años después, se trasladó a Badalona donde inmediatamente se incorporó en la Feredación local, y al producirse el criminal levantamiento fascista, marchó al frente, donde representó a la Organización en calidad de Comisario de Sanidad.

Entró en Francia con las fuerzas de la 26 División y sufrió el paso por los campos de concentración, de donde salió controlado para trabajar en Material de Guerra, afectado a la fábrica de Fumel, en cuya localidad ha desarrollado sus actividades como delegado obrero y del comité de empresa.

Fue uno de los organizadores de la Local de Fumel C.N.T. antes de la Liberación, y nombrado su primer secretario.

A su entierro, que fue civil, asistió una enorme muchedumbre, que desfiló ante su cadáver silenciosamente, lo que demuestra la emoción que cada uno sentía.

A su compañera Filo, a sus hijos Daniel, Rosita, Carmela y Pill, envía esta F. L. su más sentido pésame.

Por la F. Loçal de Fumel, *el decretario.*

ANTENA

NO ES ORO
TODO LO QUE RELUCE

MALAGA.—Ha sido aprobada la rectificación del padrón municipal del 31 de diciembre de 1964. La población de derecho es de 316.137 habitantes, y de hecho, 324.949. Sin embargo, el crecimiento de Málaga capital está sujeto a un alto índice de emigración, pues si bien la Costa del Sol ha resuelto parte del problema, aún las salidas de emigrantes de uno y otro sexo es muy elevada. Todavía no hay trabajo para toda la población activa.

ALGO MAS QUE ESCANDALOSO

BRUSELAS. — Ha sido puesto en libertad bajo fianza de un millón de francos suizos el financiero español Julio Muñoz detenido por un escándalo bancario.

ESE PARTIDO

MADRID. — La Unión Demócrata Cristiana se define a sí misma como «opuesta a todas las formas de colaboración con el presente régimen y con los grupos que lo apoyan». El partido aboga por humanismo cristiano y democracia social; por «la tierra para el que la trabaja»; nacionalización de los bancos; libertad de comercio, y un sistema de educación administrado democráticamente por el Estado y exento de la influencia religiosa o política. Favorece la integración europea y concuerda con los socialistas en que el problema de la monarquía debe ser resuelto por votación popular.

BARRAQUER
EN SINTESIS

BARCELONA. — El doctor Ignacio Barraquer nació en Barcelona el 26 de mayo de 1884. Desde muy joven se consagró a la actividad médica. Cursó la carrera en Barcelona, licenciándose en 1907. En 1918 obtuvo por oposición una cátedra en la Facultad de Barcelona. Su carrera profesional y científica constituyó una sucesión ininterrumpida de aciertos que fueron extendiendo su gama internacional en la especialidad de oftalmología, considerándosele como el cirujano que más cataratas ha intervenido entre todos los colegas del mundo y la autoridad suprema en su especialidad. Figuró como corresponsal de las más destacadas Academias de Medicina de Europa y América y miembro honorario también de las más prestigiosas sociedades oftalmológicas. Fue fundador de la Asociación Internacional de Oftalmología y de la Oftalmológica de la América de habla española.

Fue en 1915 cuando el doctor Barraquer realizó por vez primera la extracción total de la catarata, intervención que hasta entonces no se había conseguido más que a trozos. Otra de sus grandes conquistas ha sido la técnica del injerto de córnea, pero su prestigio ha llegado a difundirse en el ámbito popular. Con idéntico entusiasmo atendió a famosas personalidades mundiales y también a los humildes, a los que por norma renunciaba a percibir honorarios.

La obra oftalmológica de Barraquer es continuara por sus fijos Joaquín y José Ignacio según las experiencias del padre, recientemente fallecido.

REPLICA AL PORRON
DE ABRERA

Informan de Tarragona que en las proximidades de la localidad de Salou todos los visitantes pueden beber gratuitamente el vino que deseen, pues para ello están invitados en el cartel que aparece escrito en varios idiomas. Solamente existe un inconveniente, que el vino ha de beberse en un porrón de gran tamaño, cuyo peso no está al alcance de todos los visitantes.

PRO COMPAÑEROS
ANCIANOS

F. Local Drancy, 35 F. París: Jaime Casellas, 5. Cahors Julio Minguillón, 3. Royan: J. Floristán, 5. Sète: J. Bernard, 5. Perpignan: Francisco Picón, 8. Garges: Valentín Montané 5. París: María Valls, 5; Manent, 10 Palencias (Courbevoie), 11. Total, 92.

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos) ..	22,50 F.
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13,50 »
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA ..	15,00 »
M. Dommanget: HISTORIA DEL 1.° DE MAYO	12,00 »
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00 »
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00 »
— LA HISTORIA	5,00 »
— LA LIBERTAD	5,00 »
Felipe Alaiz: QUINET	5,00 »
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA	3,50 »
Juan Rostand: LO QUE YO CREO	3,50 »
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80 »
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1,00 »
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00 »
Víctor García: RAUL CARBALLEIRA	1,00 »
Anselmo Lorenzo: «EL POSEEDOR ROMANO» Y «EL PATRIMONIO UNIVERSAL» (Ed. popular).	1,00 »
Juan Ferrer: VIDA SINDICALISTA (agotado)	1,00 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz: «Tipos Españoles»	7,00 F.
Mauricio Cranston: « Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin »	1,00 »
Fabián Moro: «Discurso del hombre libre»	1,00 »
Juan Ferrer: «Conversaciones Libertarias»	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X^e^)
C.C.P. 1350756, París

RETAZOS

Cualquier revolución es laboriosa y ruda; no puede ella, de la noche a la mañana remediar los daños que son la herencia fatal del pasado; hasta a veces esos males se agravan momentáneamente, de la misma manera que la llaga cauterizada por el hierro se hace durante algún tiempo más dolorosa. Pero, ¡ay!, no obstante sus lados heroicos, el pueblo está todavía en la infancia; servidumbre e ignorancia pesan sobre él desde siglos. Irresistible en su primer impulso, pronto flaquea, desespera, porque no ve al instante sus deseos realizados..

Entonces llegan las horas de desaliento, en las cuales sus eternos enemigos recobran audacia y confianza y donde se asiste a esos funestos decaimientos, pérfidamente explotados por esos enemigos. También en su desesperanza crédula empieza a deplorar su rebelión. ¡Ah! sí, los defectos del pueblo son esas causas de miséria, de ignorancia y de esclavitud que le abruman desde hace siglos...

Eliseo RECLUS

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA. SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

Obras de Felipe ALAIZ
«TIPOS ESPAÑOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La ambición de Estado

SE es ambicioso de Estado como se es ambicioso de dinero y en amores. Cuando el individuo ha perdido el control de sí mismo, degenera en voraz insaciable.

La ambición de Hitler resultó catastrófica, humanamente hablando. Para los cultores de la fuerza del Estado, el III Reich debió ser una organización perfecta.

Antaño Alemania una no existía, y la capacidad absorcionista de Bismark pudo determinar un Estado perfecto, poderoso y peligroso. Guillermo II y el «bello Adolfo» no fueron sino consecuencias del centralismo agresivo impuesto en el siglo XIX a las regiones centrales germanas.

Todo Estado «bien organizado» debe ser regido por megalómanos o fracasa. Lo rigen estos, y fracasa lo mismo. El Estado es una institución de artificio que sólo pueden amar y defender teóricos del antiderecho y de la antinaturaleza.

A Thiers se le motejó de demócrata y su poder descansó, como la III República, sobre una base de cadáveres comunalistas. Franco es un «gran» hombre de Estado en el sentido férreo, hiriente, de la frase. Piensen las personas de bien si Franco merece consideraciones de trato. Su fama viene de un 18 de julio sazonado con dos millones de esqueletos, y de la larga infelicidad de todo un pueblo.

El Estado dista mucho de ser sagrado. Los hombres que lo pululan han de ser necesariamente ambiciosos y ruines. Un Figueras, un Pi y Margall y un Salmerón, presidiendo un Estado con el corazón en la mano, hicieron un soberano ridículo.

En su aprendizaje de estadista, Alejandro Lerroux aseguró que a él, situado en la posición de gobernante, no le temblaría el pulso para firmar sentencias de muerte. Y es que su amigo José Canalejas acababa de ordenar la ejecución del marino Sánchez Moya, insubordinado de la fragata «Numancia».

Durante el bienio negro, Lerroux no se desmintió en su promesa hecha en 1910. Palabra de hombre de Estado.

Ser jefe de gobierno o de Estado es cosa fácil hallándose desposeído de sentimientos humanos. Con superior sentir, imposible hacerse cargo de las riendas del Poder. He aquí una comprobación negadora de la naturaleza moral del Estado.

Argelia luchó denodadamente para conquistar su derecho a la independencia. Copiando a la vieja Europa, se dio un Estado, y con él unos estadistas, y su población quedó sometida a dependencia. Ayer los amos eran franceses, hoy lo son argelinos encumbrados por azar u osadía. No existiendo tradición estatal en Argelia, bien se podía ensayar un sistema popular con modalidades igualitarias y de cohesión cordial. Ignorando la revolución, los jefes —esa peste universal— copiaron la mecánica social de los superestados y se sumergieron en la lucha de las rivalidades personales por ambición de Poder, por megalomanía de fondo totalitario.

En Marruecos, el rey Hassan se proclama dictador sin remilgos y en Tunicia el líder Burguiba se mantiene en jefe de Estado con carácter vitalicio. Y es que el Estado no tiene otro desemboque lógico. Toda su escala de jerarquías militares, políticas y religiosas conducen a la deposición del Poder en una sola y privilegiada mano: el rey, el dictador, el presidente, el líder supremo, el caudillo, el déspota a la manera de Trujillo, ante cuya realidad histórica las Constituciones, las sutilezas políticas, las cortes y las municipalerías son letra muerta y derecho abortado. La espada está presente en síntesis definitiva del Estado.

Hacemos bien los libertarios permaneciendo al margen de la realidad infernal, asocial del Estado. Todas las injusticias, las guerras, las privaciones, las concupiscencias, las prevaricaciones, las cobardías y las vejaciones, se justifican con la existencia del Estado.

Un día no lo habrá, y por anárquica que resulte la sociedad no llegará al grado caótico de este mundo con España, Portugal, Santo Domingo, Vietnam, Berlín E. y O., Formosa, Jerusalén, Siberia, y otros motivos de guerra que no desaparecerán sin que la vesanía estatal haya alumbrado otros.

El lavado de cerebros

por Julio ESTRADA

LA mayoría de los ciudadanos del mundo, gocen o no de los derechos del hombre y la protección liberal de la UNESCO, aunque disfruten de las regalías reglamentadas de los derechos humanos, sufren el freno de la ley, la lisonja, el soborno, el suicidio intelectual. «La manía de pensar puede resultar fatal». C. Wrigth Mills, el autor del libro «La élite del Poder», sucedió que murió siendo muy joven. Boris Pasternak, al publicar su novela, «El doctor Jivago», firmó su sentencia de muerte. Jean-Paul Sartre ha sido entrevistado por periodistas norteamericanos y la versión en inglés ha sido publicada por la revista «*Sólo para hombres*» Playboy. La revista «Cuadernos Americanos», que se publica en México DF, en su entrega de mayo-junio 1965 inserta un trabajo que machaca documentalmente la «Crisis de los intelectuales norteamericanos», y dice que: «Las subvenciones suministradas por la Agencia Central de Inteligencia (CIA) para la publicación de libros y revistas, representan sólo un síntoma de una enfermedad más generalizada.» Lo que en España era conocido como el *fondo de reptiles*, el plato de lentejas que hace callar y quita los ojos a los que no quieren comprometerse y se convierten en cortesanos, aduladores, escribas, vividores. Decir siempre sí, puede ser un negocio; saber decir no, es tener convicciones y mantener un ideal.

La planificación de la propaganda y la información, el establecimiento de las «cocinas económicas» que venden la bazofia para los lectores poco exigentes, funcionan en cadena como los expendios de la Coca Cola. Buscando en las espaciadas y escondidas fuentes de la verdad, se puede encontrar del lado norteamericano esta valiente opinión: «Se han vuelto cada día más dominantes las presiones económicas que el gobierno y las fundaciones «filantrópicas» ejercen sobre las últimas ciudadelas de la libertad de pensamiento: las universidades. Las voces más representativas de las universidades no discrepan ahora, como en épocas anteriores, sino, conscientemente o no, repiten sin imaginación y como pericos los sentimientos y puntos de vista de los grandes negocios, el gobierno federal y los militares.»

En el lado de la llamada cortina de hierro, de un escritor yugoslavo —Jovan Djordjevick— se puede leer: «Si no existe la seguridad económica, sólo los hombres de un heroísmo excepcional se atreven a decir abiertamente lo que piensan. Los demás prefieren guardar silencio, por medio a quedarse sin trabajo. Los medios de difusión y de expresión en las sociedades capitalistas pertenecen, cada vez más exclusivamente a los bancos y la oligarquía financiera. Si pertenecen al gobierno, éste se encuentra en la mayoría de los casos bajo la influencia de las grandes compañías capitalistas. La palabra es utilizada, pues, cada vez más en servicio del poder económico, unido o no al poder político.» El sucio juego de la política, el mercantilismo de la vida placentera, ahora las potencias cerebrales y humanas del ser, que se convierte en cosa, al servicio de los poderosos y los pocos seres humanos que piensan y luchan, somos motejados de locos y visionarios.

Sentir ideas, tener ideas, defender ideas, es llenar la vida, darle un sentido a la existencia, dignificar la relación social, despertar la regeneración moral para garantizar la fraternidad, la justicia, la libertad y sabemos por experiencia que el hombre, todo hombre, cada ser humano, necesita aprender a ser humano para poder vivir en la sociedad socialista, como meta de la verdadera democracia y de la justicia social. Conviene, pues, sabernos desprender de la roña, la lepra de la moral capitalista, comercialista, utilitaria, sabiendo boycotear las lecturas de dogmas autoritarios, de tradición resignada, de mendacidad oficial y de adulación a los que mandan. Hoy no existe la verdad de información, todas las noticias son canalizadas para sólo decir lo que nos dejan saber, nada sabemos de la verdad política, social y económica del mundo.

Nuestra posición de lucha y combate en contra del Estado y de toda clase de explotación, nuestra línea de repudio al capitalismo y al comunismo, nos valoriza como movimiento de acrisolada independencia, refractario al lavado de cerebros. Podemos ignorar la verdad de las relaciones políticas y diplomáticas, pero no admitimos las mentiras puestas en circulación como verdades. Nosotros sabemos que la guerra del Vietnam no es una guerra de liberación nacional; sabemos que la invasión de la República Dominicana no pretendía salvar la democracia; nos consta que el depuesto presidente del Brasil no es comunista y que la mayoría de los países de Latinoamérica son dictaduras militares que se mantienen con el respaldo y el dinero de Norteamérica. También sabemos que en España se mantiene la dictadura fascista por la ayuda del capitalismo internacional y la cobardía de las centrales internacionales obreras; sabemos que no existe la lucha de clases, que la han convertido en chanchullo de colaboración y unidad nacional, lo mismo en la URSS que en Méjico, en

(Pasa a la página 2.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

VITALIDAD DE LOS JESUITAS

PARA quienes, siguiendo el precepto del clásico, nada humano debe de sernos ajeno, importa conocer características guardando relación con los amigos, así como matices del desenvolmiento, de la actuación de los enemigos.

Mucho es lo que se ha dicho de los jesuitas, habida cuenta de la considerable influencia que en muchas partes han tenido y tienen aún. Mentes esclarecidas han puesto en evidencia sus métodos de actuación, sus características sicológicas. Pascal les dijo no poco en sus famosas «Lettres d'un Provincial». Voltaire no se quedó corto en atacarles en su «Dictionnaire Philosophe». De ellos decía el conocido escritor inglés Tomás Carlyle en su opúsculo «Jesuitismo»:

«Ha habido mentirosos en este mundo; jamás desde que la antigua Serpiente sedujo a Eva, el mundo ha estado al abrigo de los mentirosos, ni lo estará. Pero hubo en el caso del Jesuíta una apoteosis de falsedad, una especie de sutil quintaesencia y de virus mortal de mentiras que aún no ha tenido igual en el mundo. Analizadlo, si podéis: ¡el ácido prúsico y el cloroformo son tenues en comparación!»

Sabido es que fue fundador de la Orden de los jesuitas el vasco Ignacio de Loyola, quien para infundirle actividad, dinamismo, contrario al espíritu contemplativo de las otras órdenes religiosas, le dio un cierto aire de milicia, una cierta modalidad castrense, asumiendo el cargo de general, que es el que han llevado sus sucesores en rango directivo. Con motivo del nombramiento de nuevo jerarca, asumiendo funciones de general otro vasco, el padre Arrupe, de nuevo se ha hecho referencia a los jesuitas, poniendo de relieve las características de la denominada Compañía de Jesús.

Predomina entre los jesuitas la inteligencia, la habilidad. Sabido es que en lo que a España concierne han habido en sus filas elementos de acusado talento. Algunos de éstos debieron entrar por equivocación, ya que se mostraron díscolos, como en el caso del padre Baltasar Gracián, cuya obra «El Crticón» resulta un varapalo social de primer orden. Jesuíta también lo era el padre Juan de Mariana que en su obra «De rege et regis institutione» justifica el regicidio.

En verdad que reviste singular importancia el agudo espíritu de selección que existe entre los jesuitas, ofreciéndole a cada uno campo de actividades apropiadas a su modo de ser. Habida cuenta de que la Compañía, como un pulpo gigantesco —según la imagen de Blasco Ibáñez— extiende sus tentáculos por doquier, abarcando la multiplicidad de facetas que conlleva el vivir social.

De ello puede deducirse que son activos, que están al día en todos los problemas de la hora; que saben calibrar las situaciones, responsabilizando a sus miembros de la obra que al conjunto interesa. He ahí algo digno de tenerse en cuenta, sacando de ello las oportunas deducciones.

KROPOTKIN DEFINIDOR DEL ANARQUISMO

Atravesamos una época en la que una zarabanda de ideas y acontecimientos se nota por doquier. La confusión hace de las suyas. Y unas veces por ignorancia, otras por mala fe, se monta la confusión en torno a concepciones idealistas que tienen personalidad propia.

El año pasado el mensuario «Ruta», de Venezuela, siempre alerta en cuanto a la labor cultural, sociológica e informativa, en la línea del anarquismo, tuvo la feliz idea de publicar íntegro el artículo que Pedro Kropotkin escribió, para la «Enciclopedia Británica», a fin de dar a conocer lo que en sí es el anarquismo. Era un trabajo inédito en lengua castellana, que fue traducido con singular pulcritud.

Se trata de algo que reviste especial importancia para propios y extraños. No ha perdido valor el aludido trabajo de Kropotkin. Leyéndolo se puede adquirir una clara idea de lo que nuestra ideología representa en tanto que principio filosófico y como corriente sociológica.

Tenemos noticia de que los amigos de «Ruta» están ultimando la edición en folleto de tan importante trabajo. Sería interesante que pudieran llevar a cabo una copiosa edición con objeto de poderlo difundir, en lo que a nosotros, los españoles se refiere, entre los emigrados económicos más evolucionados; a difundirlo entre la juventud estudiantil que en tierras de España evidencia una intensa rebeldía, aunque no tenga sociológicamente una trayectoria definida, o bien no conozca, en cuanto a ideas sociales otros puntos de mira que aquellos que emanan del Vaticano, o de influencia rusa o china. De ahí la trascendencia de dar a conocer un trabajo de tal importancia.

Sabía Kropotkin, por supuesto, el valor de la «Enciclopedia Británica». Valor de consulta por la variedad y la índole intelectual de sus abundantes colaboradores. De ahí que se esmerara en su trabajo, procurando darle la mayor objetividad, ofreciendo de nuestro ideal una idea clara, aportando un resumen de sus fuentes históricas, dándole el vayor que le corresponde dentro el marco de la ciencia social.

TRAS EL FALLECIMIENTO DE MARTIN BUBER

Hemos perdido un pensador que, en diversas modalidades apreciativas coincidía con lo que son básicos puntos de mira anarquista. Particularmente en lo relacionado con la libertad del individuo en una sociedad de hombres libres. Propiciaba también la puesta en marcha de modalidades de convivencia de orden económico, al margen de hegemonías de orden estatal o capitalista.

Ha fallecido Buber a la edad de 84 años, hallándose residiendo en Palestina, siempre atareado, siempre absorto en sus estudios. Fue uno de aquellos trabajadores intelectuales atareados hasta el fin de sus días.

Tuvo una intensa amistad con Max Landauer, de quien posiblemente recibió la influencia en lo concerniente a las realizaciones de socialismo libertario y a esa interpretación de la puesta en marcha en lo inmediato de colectividades obreras, buscando adentrar en el obrerismo afanes de cultura.

Defendió en sus orígenes los «kibboutzs» de Israel, viendo en ellos la base inicial de una nueva vida social aureolada de justicia y de libertad.

Dio conferencias, dirigió revistas, escribió en alemán bastante libros, algunos de los cuales fueron traducidos y editados en Francia. El último publicado lleva por título «Le problème de l'homme», fundado en un curso de conferencias que dio en la Universidad Hebraica de Jerusalén.

Contra el sentido gregario de las masas, Buber trata de que el individuo se adentre en su propia conciencia, solidarizado con los perdurables valores morales que enaltecen la especie. Cree en la relación prometedora que pueda establecerse de individuo a individuo, basando la relación en la mutua comprensión, que excluye el bacilo de las malsanas pasiones disgregadoras.

Martin Buber ha sido uno de esos aislados filósofos contemporáneos alejados del «mundanal ruido», pero atentos a las palpitaciones sociales, preocupados, por lo de hallar una salida a la crisis de valores que padece la humanidad.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

ALGER Y SUS PARALELISMOS

SI recurriéramos a «La técnica del golpe de Estado», de Curcio Malaparte, se nos aparecerían ciertas analogías entre el «golpe» del coronel Boumedienne y el que contribuyó a organizar Trotsky para desembarazarse de Kerensky. Pero el trabajo de C. Malaparte resulta sumamente esquemático y efectista.

En verdad la cosa fue más complicada y más larga en Petrogrado que lo que aparenta la exégesis del autor italiano. Más difícil fue allí entonces que recientemente en Argel.

Se trataba en Rusia de un largo proceso revolucionario que se desarrolló a lo largo de varias décadas y que desembocó en la toma del poder por parte de los bolcheviques. Es decir, por una de las fracciones que participaron en la Revolución. El «golpe» que corresponde atribuir a Trotsky tiene su lógica en un cuadro de acción revolucionaria, aunque la Revolución rusa, al no destruir el Poder, al reconstruir un nuevo Estado, se haya deslizado hacia nuevas fórmulas del despotismo clásico.

Para Boumedienne no se ha presentado un problema complicado. En un Estado embrionario, más burocrático que institucionalista, es fácil la tarea para los caudillos en potencia. El proceso de inestabilidad es signo de los Estados débiles. El Continente Sud y Centro americano constituyó un ejemplo que se repite con creces en todo el Continente africano y en los recientes nacionalismos asiáticos.

No hubo proceso revolucionario en Argelia, sino una rebelión inspirada en una afán de independencia nacionalista. Participaban en la lucha de «liberación» todas las tendencias partidarias de la constitución de un Estado. Al par andaban los reformadores y los tradicionalistas, los de la nueva burguesía nacida al socaire de la colonización y los revolucionarios, minoritarios éstos y no definidos en corrientes concretas. Los «partidos» no existían más que en la intención. Y los hechos inmediatos a la «liberación» obtenida prueban la precaridad de una fementida raigambre comunizante. Si bien se adoptó de inmediato el expediente del «Partido Unico» —medida similar en Rusia y en los países satélites— se efectuó ésta por forzado mimetismo. Sobre todo por necesidad apremiante de un centralismo indispensable al equilibrio de los Estados jóvenes, aún no estabilizados. Y la primera decisión del Partido Unico fue la de prohibir la existencia de una declarada fracción comunista, al tiempo que situaba de «facto» a la población obrera en las filas de una central sindical única, dependiente del Partido Unico. Y responsabilizaba a éste en el Estado.

La situación revolucionaria —si queremos aceptar el término— se presentó al inmediato de la «liberación» colonialista. En política internacional se hacía necesario el juego de la solidaridad entre países descolonizados, pero no por ello libres de su destino político ni económico.

En cuanto a política interior, el flamante Estado se veía obligado a la adopción de medidas que pudieran mantener en el pueblo un grado de entusiasmo susceptible de incorporar a las masas obreras y campesinas en la dura tarea de reestructurar el país, a medias desvastado por las incidencias de la guerra y por el sabotaje terrorista. De ahí proviene el famoso decreto de autogestión y todos los ensayos de nuevas fórmulas económicas y de producción.

Frente al pasado, tomaba la apariencia de una revolución la que se estaba operando mediante la política y los procedimientos de Ben Bella. Tal vez más profunda que la que se atribuye a Castro en Cuba, en la medida del contraste a examinar en cuanto a la situación de ambos países con anterioridad al predominio personal de los dos citados. Pero ni la una ni la otra —ni en Cuba ni en Argelia— pueden titularse revoluciones si se tiene en cuenta que las condiciones de base no han variado un ápice —en su fondo y en su substancia— de las que existían con anterioridad. La situación política de los pueblos respectivos se halla supeditada a las autoridades de turno. *Sin que puedan constituir sus organizaciones propias, independientes de la fuerza gobernante.* Y la situación económica continúa rigiéndose mediante el principio clásico de la explotación forzada. El tímido ensayo de la autogestión no podrá tener significación liberadora en tanto se halle dirigido por los representantes del Estado.

Si en Cuba se pudo insinuar la importancia de la intervención popular contra la dictadura de Batista; si en Argelia se puede hacer mención a la participación masiva en la lucha descolonizadora, puede afirmarse en cambio que en ninguno de los dos países se ha dado paso a la intervención popular en el terreno de la reconstrucción social y económica. En ambos se ha restituido pura y simplemente el Estado, con formas más virulentas y restrictivas que los conocidos métodos del Estado burgués. La España del 36, la «pregubernamental», la de las colectivizaciones y las de las milicias populares, voluntarias, continúa siendo un ejemplo estelar.

El futuro inmediato de Argelia es hoy motivo de cábala. No es posible establecer razones precisas a la maniobra del coronel Boumedienne. Todo permanece confuso. Pekín declara su reconocimiento y apoyo, dando a suponer que el hecho responde a su influencia directa en el afán de neutralizar a los moscovitas en la dirección de la famosa Conferencia de los Estados asiáticos y africanos que habría de desarrollarse próximamente en Argel. Pero al correr de las horas se percibe una desorientación general en el ánimo de los que habían de ser participantes. A las reuniones preliminares han acudido treinta y uno sobre cincuenta y ocho países invitados. No solamente habría fracaso sino probable suspensión que ciertamente no favorecería a Pekín y menos a Boumedienne, que al parecer se halla en pleno desprestigio.

Pero la «bomba» del momento se halla constituída por las afirmaciones «anticomunistas» del nuevo equipo mandatario y por la consiguiente defección e inquietud de los partidos comunistas de ya casi todos los países, empezando por el italiano y el francés. Boumedienne se declara ante todo árabe y ferviente de la restitución del Islam, limpio de impurezas doctrinarias marxistas y de no importa qué índole, todo invocando el vigor y la importancia de la «revolución» que debe continuar su marcha...

Todo se ha producido con una sorpresa tal que parece depender de una imprevisión poco probable en políticos experimentados. Salvo la reacción inmediata de Pekín, que en principio parecería sintomática, los hechos aparecen como motivados por «un coup de tête» de un ambicioso del Poder, desequilibrado por un acceso de envidia o de rencor. Todo es prematuro para juzgar. Pero en el fondo poco importa. Lo que cuenta es el consignar lo precario de todas las veleidades revolucionarias, cuando éstas cuentan como base de apoyo principios nacionalistas que no pueden conducir a otra cosa que a la reconstitución de nuevos Estados.

En cuanto a los delirios de grandeza, de autoridad, de dominio, se manifiestan por doquier, envenenando las relaciones entre los hombres de todos los sectores, de todos los partidos, de todas las organizaciones.

Y esto no se cura con revoluciones, sino con una paciente, constante, profunda, transformación mental de los hombres.

UMBRAL

Sumario del número 42:

José Muñoz Congost: **PLUMA HISPANA. JOSE MARIA PUYOL ALBENIZ.**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. FRANCISCO PI Y MARGALL.**

P. Bosch Gimpera: **EL ARTE RUPESTRE EN AMERICA.**

Luis di Filipo: **LA MISERIA DE LA DIALECTICA.**

Costa Iscar: **EL HOMBRE, REFLEJO DEL CALOR UNIVERSAL.**

Pierre Van Paassen: **LO NATURAL.**

Fernando Ferrer: **DOS LIBROS.**

Mastieno: **EL ABUELO, PENSADOR DE PROSAPIA.**

Triloe: **POEMAS.**

Campio Carpio: **TIEMPO Y ETERNIDAD.**

Dr. René Marino Aguirre: **EL MISTERIO DEL ENFERMAR CONTEMPORANEO.**

José Antonio Balbontín: **FERMIN GALAN (poesía).**

Lewis S. Feuer: **EL DILEMA DEL INTELECTUAL SOVIETICO.**

Noticiario, libros, notas, ilustraciones, etc.

UMBRAL sigue siendo la mejor revista de los españoles en exilio político.

Precio: 1 franco.

La «liberalización» de España y sus límites

(Continuación y fin.)

por A. GIACOMETTI

La información del Banco Mundial suma 61 «grandes empresas», en las cuales el INI tiene un total de tenencias por 36 mil millones de pesetas, aparte del capital nominal de las compañías, que es de 42.9 mil millones más. Existen cerca de 80 empresas bajo su dominio: 15 enteramente propias, 28 con mayoría en el control, 14 indirectamente controladas, tres con participación indirecta y más de diez con participación minoritaria. Estas incluyen la SEAT, compañía manufacturera de coches (que produce el FIAT italiano bajo licencia), ENASA (camiones y autobuses), ENSIDESA (acero), y en la industria de la alimentación las plantas procesoras de los residuos del aceite de oliva. El INI directamente emplea unas 100.000 personas.

Los planes para derrumbar un imperio de tal magnitud y persuadirlo a desprenderse a sí mismo de sus tenencias es predecir bastante; ello explica que encuentra fuerte oposición. Sin embargo, esto es precisamente lo que el gobierno se propone hacer. Partes del INI son ofrecidas a los inversores extranjeros y el ministro de la Industria asegura en la prensa que el resto no «competirá desleal-mente» con la industria privada, puesto que operara sobre «normales líneas de mercado», con planes de inversión que se harán públicos previamente.

Otro golpe a la Falange fue el resultado de las huelgas de 1962, la nueva legislación sobre disputas industriales. En septiembre de 1962, entró en vigor un sistema de tres graduaciones. Este para conciliar intereses opuestos trata de instituir, a través de los sindicatos, el arbitraje por autoridades administrativas y, finalmente, dirigidas por especiales cartas laborales. El decreto, que tiene en cuenta reafirmar que las huelgas están prohibidas, no obstante concede que «en un rápido desarrollo económico» las disputas entre trabajadores y patronos son propensas a ocurrir. Hasta este decreto, tales disputas eran consideradas pertenecientes a los asuntos internos del sindicato y, si ellos no podían mantenerse dentro de los límites sindicales, la policía tomaba parte. Ahora los inspectores de trabajo están autorizados a mediar en los conflictos colectivos en cualquier momento, consultando imparcialmente con «ambos lados». El contexto del decreto implica que la organización del sindicato oficial puede ser pasada por alto cuando los trabajadores y patronos lo deseen. Si la mediación local falla, la disputa pasa entonces a un tribunal de arbitraje formal; sólo si la directiva del tribunal está en desacuerdo, podrá el gobierno intervenir «administrativamente».

Este nuevo cambio profundiza el agrietamiento que impera dentro de los sindicatos. Como fue aparente en su último congreso nacional, los defensores de la antigua ideología estatal corporativa están en conflicto con los trabajadores organizados, dándose el caso que los asociados más recientes, frecuentemente obligaban a tomar el lado obrero por las raíces del problema, en orden a evitar la pérdida total de su crédito, y por ende, incrementando la adopción de un punto de vista militante. Recientes artículos publicados en *Arriba*, el órgano oficial de Falange, indican que una reforma de la organización sindical, encaminada al establecimiento de una organización apoyando algunas ideas parecidas en la estructura sindical, es fuertemente defendida por una corriente influencial del sindicato burocrático.

Un beneficiario del nuevo decreto parece ser la HOAC, la hermandad obrera católica de tónica izquierdista. Otros a quienes puede beneficiar, naturalmente, es a los sindicatos ilegales (socialistas, sindicalistas y católicos) quienes ahora están en una posición mediatizada que estriba en hacer un regateo colectivo con las empresas, siempre que sus representantes sean electos como voceros de los trabajadores, sin tener la molestia de pasar por los canales oficiales de la organización sindical.

La eliminación en aumento de la Falange de todas las esferas de poder efectivo ha conducido a partes de la organización a adoptar una posición «de ala izquierda». En enero último, *Arriba* urgía a la joven generación a vigilar que las medidas económicas tomadas en España «muestren un claro y decisivo carácter social revolucionario». La juventud española, decía el artículo, debe entrar a la política de un «modo revolucionario», para llevar a cabo «la suerte de España» por quienes nuestros mejores representantes de *ambos lados* han muerto». El *New York Times*, en relación con lo citado comenta lo siguiente:

«La última evolución dentro de Falange es interpretada por numerosos observadores españoles como un audaz movimiento para ganarles la partida a los tecnócratas y unirse con socialistas y otros elementos de sentimientos izquierdistas del país. Privadamente, los falangistas están preparados para confirmar que las fuerzas activas dentro de un movimiento están actualmente buscando una «forma socialista española». Ellos, enfáticamente rechazan el remoquete de ala derecha para la Falange.»

La principal característica de «liberalización», entonces, es la fragmentación del régimen en sus diversos componentes bajo la presión de las

(Pasa a la página 2.)

GFP 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches, ni pauvres.
Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple.
Gracchus BABEUF

8 JUILLET 1965
NUMERO 357
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Un coup de poignard dans le dos

COMME chaque année, au moment des grandes vacances, nous assistons à une véritable ruée des touristes français et étrangers vers la péninsule Ibérique. Cet afflux de devises, dont vit principalement le régime néo-fasciste de Franco — puisque « vingt cinq années de paix » ne lui ont pas permis de faire effectuer le moindre progrès économique dans un pays dont on néglige les possibilités de mise en valeur parce qu'on est trop occupé à le maintenir sous le joug de la dictature et de l'obscurantisme, — cet afflux de devises a été soigneusement préparé, incité, d'après ce que nous en pouvons juger en France.

Campagnes d'affiches, publicité dans la presse et à la radio, évocation traditionnelle d'un folklore dénaturé par les entreprises commerciales; rien n'a été négligé pour présenter au touriste en mal de dépaysement une contrée dont le soleil, les corridas et bon nombre d'autres mythes, en font le nouveau pays de cocagne des vacanciers. Les responsables syndicaux communistes eux-mêmes ont jugé opportun de préconiser à leurs adhérents ces « vacances en Espagne » dont un idéal petit-bourgeois ne saurait se passer. Il est vrai qu'on ferait preuve de mauvaise foi évidente en considérant cette publicité syndicale comme une trahison car, pour qu'il y ait trahison, il faudrait encore que le parti communiste ait pris, dans le temps, une part active à la lutte contre le franquisme et nous ne saurions oublier que Léon Blum demandait, pour les combattants espagnols antifranquistes de 1936 l'envoi de couvertures mais, surtout, aucune livraison d'armes. (Des couvertures ! Pour servir de linceuls, sans doute !)

Quoi qu'il en soit, le nombre des touristes qui viendront cet été apporter leurs devises au régime anachronique autant que sanguinaire du « monstre ibérique » dépassera sans doute les prévisions.

Ce qui nous choque le plus, camarades, ce n'est pas que les riches industriels, les banquiers, les politiciens et autres exploiteurs aillent distribuer des millions qu'ils ont volés au peuple, en Espagne et qu'ils apportent ainsi leur soutien à un régime d'oppression et de misère. Ceux-là sont des ennemis et nous savons ce dont ils sont capables et comment, dans leur esprit, la vie d'un ouvrier n'est rien de plus qu'une matière première dont ils considèrent comme un droit légitime de disposer sous prétexte qu'ils permettent tout juste à cette misérable vie de ne pas s'éteindre (ce qui serait un grand malheur pour eux) tout en volant impunément, avec la bénédiction du gouvernement, les fruits de son travail.

Ce qui nous choque, c'est que des ouvriers, des exploités, des familles qui se serrent la ceinture pendant toute une année, aillent entretenir, pour quelques semaines d'illusions et d'abrutissement, un régime qui oppresse et maintient dans la misère leurs frères prolétaires d'Espagne. Un coup de poignard dans le dos, voilà ce qu'est le tourisme espagnol dans la mesure où il cautionne et fait vivre le franquisme.

Car, sans les devises apportées par les vacanciers, la faillite économique du régime franquiste serait mille fois plus apparente et mille fois plus apparent également le résultat d'une économie que l'on veut imposer d'en haut, pour le plus grand profit de quelques-uns et sans tenir compte de la misère de plus grand nombre. Mille fois plus apparente donc la nécessité pour les pays du monde entier de réviser entièrement les bases de l'économie et de substituer au capitalisme privé ou d'Etat, embourbé dans une contradiction insoluble (le profit ne peut à la fois être alimenté par le pouvoir d'achat et le restreindre), de substituer à cette organisation de la production, qui ne correspond plus aux réalités techniques, l'organisation économique rationnelle qui prévoiera les besoins pour distribuer ensuite également les tâches et les richesses entre tous dans l'harmonie, le bien-être, l'égalite sociale et économique construite à la base selon les principes du fédéralisme.

Aussi, dans la mesure où l'expérience constructive de la révolution espagnole de juillet 1936 demeure l'exemple vivant, concret, réalisé, des principes de l'anarcho-syndicalisme et de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes, dans la mesure où cette expérience a fait ses preuves et démontré la justesse des thèses libertaires malgré la guerre et ses nécessités, la participation au soutien du régime franquiste des exploités de tous pays, par le tourisme et l'afflux de devises, est un coup de poignard non seulement dans le dos des révolutionnaires espagnols mais aussi dans celui de tous les exploités. Ceux-ci seraient-ils donc devenus stupides au point de se poignarder eux-mêmes ?

Qu'il nous soit permis, pour conclure, d'évoquer les réalisations dues à « la force créatrice qui sourd tout naturellement d'hommes risquant leur vie pour un idéal macéré dans la souffrance, le travail et les sacrifices », ces réalisations des anarcho-syndicalistes de la F.A.I. et de la C.N.T., initiatives des miliciens et des ouvriers syndiqués qui devaient, en plus, combattre, les armes à la main, la réaction fasciste et la trahison des communistes espagnols. Le texte qui va suivre concerne la gestion, par les anarchistes, d'une entreprise de travaux publics de Barcelone dont les administrateurs avaient pris la fuite :

« Sur les six cents ouvriers que comptait l'entreprise la moitié environ est engagée dans les milices anti-fascistes.

» Pour ceux qui restent, la semaine de quarante heures est établie avec le salaire de quarante-huit heures augmenté d'environ 15 %.

» Le contremaître ou chef d'équipe habituel a été supprimé. Les ouvriers du chantier se réunissent et choisissent parmi eux un camarade responsable, chargé de distribuer le travail et de veiller à la bonne marche de l'œuvre.

» Sur un chantier important, il y a en outre un technicien manuel qui est chargé de la conduite technique du travail, mais sans s'occuper du rendement.

» Depuis ce nouveau mode de travail, le rendement général s'est accru. »

» L'entreprise actuelle, débarrassée de tous les parasites, peut enfin remplir son vrai but : produire pour faire vivre ceux qui produisent. »

C'est à cause de cela que nous disons à tous ceux qui sont les victimes de l'exploitation capitaliste, qu'elle soit privée comme aux Etats-Unis ou d'Etat comme en U.R.S.S., boycottez le tourisme espagnol par lequel Franco entretient un régime de misère et d'obscurantisme.

Inquiétudes injustifiées

Il parait que le patronat français est de plus en plus inquiet de la stagnation actuelle, et le président du C.N.P.F., G. Villiers, n'a pas manqué d'en faire part à M. Pompidou, à l'occasion de la visite qu'il lui fit le 29 juin dernier.

Pour G. Villiers, les marges bénéficiaires actuelles de nombreuses entreprises sont trop limitées pour leur permettre l'intensification des investissements, et il est probable que les diverses rencontres du président du C.N.P.F. et du Premier ministre n'ont d'autre but que celui de faire renflouer par le bon peuple français une économie capitaliste désormais incapable d'aller plus loin dans ses contradictions.

Nous ne voulons pas dire par là que le système capitaliste se trouve acculé dans une voie sans issue. Bien que certains pays, se trouvant à la pointe du progrès, soient, de ce fait, menacés par la mévente et le chômage, il n'en reste pas moins de vastes espaces sous-développés, appelés communément le tiers-monde, qui offrent encore, actuellement, de nombreux débouchés à la haute finance. Le C.N.P.F. ne l'ignore point, puisqu'il multiplie les rapports avec les nouveaux exploiteurs nés de « l'indépendance nationale » qui a succédé à la colonisation.

A ce sujet, nous pouvions lire dernièrement, dans les quotidiens, que le « président de la République » de Tanzanie avait été reçu le 29 juin, avec son ministre des Finances, par le C.N.P.F. Bien entendu, les industriels et banquiers qui assistèrent à cette rencontre étaient animés par les sentiments les plus « fraternels » et la discussion fut orientée sur les conditions dans lesquelles l'industrie française pourrait s'intéresser au développement de la Tanzanie.

Ce n'est là qu'un exemple, car les contacts établis avec les jeunes Etats africains sont multiples et ils affluent de tous les pays, y compris l'U.R.S.S. et la Chine « Populaire » qui, comme tous les autres pays, sont avides de profits.

Le patronat français ne devrait donc pas manifester d'inquiétude, mais ses protestations sont nécessaires pour cacher son véritable objectif : « La déchéance de la classe ouvrière en tant que classe et son asservissement total. »

Trop d'avantages subsistent encore pour les ouvriers, au gré des patrons, et les périodes de crise sont très favorables si les travailleurs ne savent pas se regrouper pour opposer un front uni et compact. La réglementation du droit de grève (comme si un droit pouvait être réglementé), l'intégration des centrales syndicales réformistes à l'Etat, tout cela ne leur suffit plus, ils veulent aller toujours plus loin dans leur domination.

Le vice-président du C.N.P.F., le sieur Huvelin, n'a rien trouvé de mieux pour amorcer le redressement que l'autofinancement et la collaboration des travailleurs.

Il n'y a pas, d'après lui, d'opposition véritable entre l'autofinancement et les salaires, puisque les sommes consacrées à l'autofinancement permettent le perfectionnement des outillages et donc les progrès de productivité indispensables à l'amélioration des salaires. (Bien sûr, il oublie de nous préciser ce que deviendront les milliers de chômeurs dans cette opération patronale.) Mais il nous indique tout de même « que le salarié, sur son salaire direct, assume lui-même les risques qu'il est normal de laisser à sa charge ».

Eh bien ! Non, monsieur Huvelin, car la seule chose qui est normale, juste et humaine, c'est que le travailleur puisse jouir du fruit de son labeur, qu'il ait le droit de gérer lui-même le secteur économique du pays sans votre intromission et sans vos manigances.

Bien sûr que nous devons faire des investissements pour améliorer la production et le bien-être du peuple, mais c'est tout d'abord aux forces improductives et bien souvent nocives que nous devons avant tout nous attaquer.

J. SORIANO

Les «exploitants» de l'homme

Aux confins de l'Anjou et de la Touraine, au nord de Saumur, entre Bourgueil et St-Mathurin, les grandes cultures de petits pois, haricots verts et asperges emploient environ 3.000 ouvriers du printemps à l'automne. Les vendanges qui font suite permettent aux 3.000 travailleurs de continuer leur dure besogne. Car, en six à sept mois de travail, ils doivent récupérer de quoi vivre toute l'année. C'est pourquoi les campagnes se dépeuplent de plus en plus et les exploitants — le nom leur convient à merveille — de la région, pour pallier le manque de main-d'œuvre et ne pas lâcher trop de gros sous font venir du personnel saisonnier d'Espagne. Ils sont près d'une centaine venus de Seville, de Tolède et de Bilbao. Ils travaillent près de douze heures par jour pour un salaire moyen d'environ 500 francs par mois. Comme « distraction » les « autorités » du coin les font venir à la messe une fois par mois.

Malgré ce régime, les travailleurs espagnols que nous avons interrogés s'estiment plus heureux qu'en Espagne. Ce qui démontre la « grandeur » de la France.

Car cette main-d'œuvre à bon marché, si elle apporte certaines satisfactions, bien minces, aux travailleurs émigrés — j'allais dire déportés — d'Espagne, permet à messieurs les « exploitants » de s'enrichir à bon compte.

L'un d'eux possède plusieurs villas en Normandie et sur la Côte d'Azur, où son yacht est amarré dans une station célèbre. Il a pu réaliser cette immense fortune en moins de trois années.

C'est dire que nous vivons bien au pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Pendant ce temps, les ouvriers des entreprises de vin mousseux de Saumur sont les plus mal payés de toute la France. Au pays de Pisani, il ne faut pas que les cours baissent.

De cette situation, les syndicalistes révolutionnaires doivent tirer tous les enseignements. Ils doivent développer la propagande dans cette région où un travail important reste à faire pour aider ces travailleurs, français et espagnols, victimes de la plus honteuse des exploitations de l'homme par l'homme.

R. S. SOURIANT

De tout, un peu

Fauvre Gaston ! Le voilà tout déconfit. Et, par-dessus le marché, trahi par les siens qui ne peuvent lui pardonner son initiative hardie. A-t-on idée, aussi, de se mettre à crier ainsi : « Les curés avec nous ! », quand on est (ou quand on se dit) socialiste. Tout le monde sait que ce slogan est réservé aux communistes, qui, de temps en temps, nous le ressortent !

Quant à ces néo-démocrates de profession que sont les gars du M.R.P., qui a pu croire un instant qu'ils allaient marcher la main dans la main avec ces suppôts de Satan que sont, de toute évidence, les anciens brandisseurs du drapeau rouge ?

Mais cela n'est peut-être pas la vraie raison, et le prétexte paraît bien mince, qui est le vote futur sur des crédits que le gouvernement à venir pourrait octroyer aux écoles libres ! Car, sans vouloir ironiser, il me semble bien que nos « socialistes », dans un passé récent, ne se sont pas trop mal accommodés de la loi Barrangé. En vérité, des deux côtés règne la peur. Peur viscérale, du côté de la S.F.I.O., d'une certaine désaffection de ceux de la base, supposée intransigeante sur la question des curés, et qui pourrait, sait-on jamais, se tourner alors du côté du parti communiste.

Du côté du M.R.P., peur des viperines insinuations des punaises de sacristie et autres bigotes, à laquelle s'ajoute la peur de ne pas être chaudement soutenu par la hiérarchie. Laquelle hiérarchie, selon toute apparence, a déjà dû donner son opinion « impérative » sur la question.

A-t-on idée, aussi, de s'appeler Gaston, et de vouloir se hisser à la Présidence, alors que celle-ci a déjà possédé, voilà quelques lustres, un premier Gaston, célèbre sous le nom de Gastcunet, qui a laissé d'impérissables souvenirs dans le cœur des Français ? radical, ou radical-socialiste (je ne me souviens plus très bien), il s'était très bien accommodé, semble-t-il, de la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican.

Que va-t-il devenir, maintenant notre Gaston II ? Et ses chers administrés, que vont-ils penser ? Bah, ne nous apitoyons pas trop sur le sort de ces derniers, ils se consoleront assez vite, le pastis et la pétanque n'étant pas encore interdits à Marseille !

Les plus malheureux, dans l'histoire, restant les innnombrables *incurables voteurs* qui s'apprêtraient déjà à se rassembler sur l'homme pur et intègre capable de restaurer la République en France !

BLANQUET

Grève gestionnaire

Il s'est produit, voilà quelque temps, un fait dont on a peu parlé dans la presse pour des raisons que l'on comprendra aisément mais qui mérite, à mon sens, d'être souligné.

Au quatorzième jour d'une grève déclenchée par les cheminots de la Corse, ces derniers ont envisagé, ce qui est déjà important quelque tournure que prennent les événements, d'*exploiter eux-mêmes le réseau ferroviaire de l'île*. Voilà qui nous changé beaucoup des grèves-bidon d'un quart d'heure dirigées par les centrales réformistes qui, peu à peu, intègrent à l'Etat le syndicalisme qui, par définition, ne saurait être, bien au contraire, qu'une lutte sans merci contre les formes actuelles de la société et, plus particulièrement, contre l'exploitation capitaliste dont l'Etat n'est que l'émanation et le serviteur.

Les raisons de cette grève des cheminots corses : le gouvernement a, en avril dernier, confié à la Société des chemins de fer auxiliaires la concession du réseau de l'île pour une période de quinze ans à compter du premier janvier prochain. Résultat : à cette date, les effectifs devront être ramenés de deux cent cinq à cent trente personnes. C'est le processus de centralisation trop bien connu des travailleurs qui aboutit invariablement au chômage et à la misère pour les salariés sans que les bénéfices de l'Etat ou des sociétés privées subissent le moindre dommage, bien au contraire. Et, pourtant, il serait tellement plus simple, tellement plus logique et tellement plus humain que *tous travaillent et que tous travaillent moins*. Mais il est dans l'intérêt des exploiteurs, non seulement de conserver leurs bénéfices, mais encore de créer une classe de chômeurs qui constitueront une réserve dans laquelle on pourra puiser sans crainte lorsque ceux qui auront conservé leur place voudront revendiquer. Le but du capitalisme est de créer une véritable psychose, une peur du chômage, qui fera que les travailleurs accepteront n'importe quelles conditions d'embauche pourvu qu'ils aient un emploi, ainsi le monde ouvrier sera divisé par la haine, créée artificiellement, de ceux qui sont sans emploi contre ceux qui en possèdent un. Voilà le sens de l'« évolution », voilà à quoi est censé aboutir le progrès scientifique dont on se glorifie tant et qui, s'il n'avait été orienté qu'au bénéfice du *profit* de quelques-uns, aurait pu permettre le *bien-être pour tous*.

Aussi doit-on féliciter les cheminots corses d'avoir décidé, à l'issue du conflit qui les opposait et les oppose encore au gouvernement de « remettre le train sur les rails en excluant toute intervention de la nouvelle direction, et de le faire rouler aussi longtemps que possible. »

La population de la Corse répondra-t-elle à l'appel qui lui est ainsi adressé ? Nous souhaiterions, pour notre part, qu'elle n'y réponde pas seulement *passivement* en acceptant le fait accompli et en soutenant financièrement l'initiative des cheminots, mais encore qu'elle participe *activement* à un acte qui, s'il se réalise pleinement, pourra être considéré comme spécifiquement *révolutionnaire* et précurseur de la gestion des entreprises par les ouvriers eux-mêmes, dans le sens de l'*égalité économique* et du *fédéralisme*, dans le sens de la *révolution sociale authentique* et de la *grève générale et expropriatrice*.

Lorsqu'un mouvement revendicatif tend vers la gestion, ils sous-entend, de la part de ses participants, l'acceptation du principe de l'*abolition de la propriété individuelle*, de l'*héritage* et des *privilèges* qui résultent de ces institutions artificielles sur lesquelles sont fondées les formes de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Bakounine déclarait à ce propos : « Faut-il montrer comment le *droit d'héritage* engendre tous les privilèges économiques, politiques et sociaux ? Il est évident que la différence des classes ne se maintient que par lui ! Par le droit d'héritage, les différences naturelles aussi bien que les différences passagères de fortune ou de bonheur qui peuvent exister entre les individus et qui devraient disparaître à mesure que les individus disparaissent eux-mêmes, s'éternisent, se pétrifient pour ainsi dire, et, devenant des différences traditionnelles, créent les privilèges de naissance, fondent les classes, et deviennent une source permanente de l'exploitation des mil-

(Suite au verso)

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

ACTIVITES K. K. K.

Everett Augspurger, inspecteur des Ecoles publiques de Cleveland, et Richard Aubrey Mc Lemore, président de Mississippi Collège, sont les auteurs d'un manuel d'histoire de 892 pages destiné aux écoliers de race blanche. Ce manuel d'histoire, comme tous les manuels d'histoire, ne fait apprendre aux enfants que ce qui est profitable au maintien des mensonges sur lesquels l'ordre de l'Etat établit ses bases. C'est ainsi que dans ce livre scolaire, pour instruire la jeunesse sur l'existence du K.K.K., il est précisé à la page 332 : « N'ayant plus le droit de se livrer à des activités politiques, certains leaders du Sud organisèrent des sociétés secrètes. La plus connue était le Ku-Klux-Klan. Elle diffusait ses messages par affiches, par lettres, par avertissements au cours de réunions publiques et parfois en costumes terrifiants. Les hommes du Klan défilaient dans les rues ou rendaient visite à la maison d'une personne qui leur déplaisait. Cela suffisait généralement à intimider les éléments de la communauté qu'ils n'approuvaient pas. En 1871, le Congrès fit une enquête sur les activités du Klan et découvrit que l'organisation se servait de procédés illégaux dans son travail. Le Klan fut obligé de se dissoudre. » Qu'en termes anodins l'existence de cette bande de malfaiteurs et d'ennemis du peuple est décrite. Aucune mention des scènes de lynchage des Noirs, aucune citation des assassinats clandestins ne sont faites. Les klamsens ne sont, d'après ce manuel, qu'une association de non-violents, alors qu'en réalité leur activité est criminelle et qu'ils peuvent pratiquer le meurtre en toute impunité.

Le 7 juin 1965, pour la deuxième fois depuis le début du mois, le K.K.K. a défilé dans les rues d'Atlanta, capitale de l'Etat de Georgie, 500 klamsens, en robes et cagoules, portaient des placards tels que : « Mieux vaut mourir que d'être intégrés. » Colie Wikins et William Eaton, membres du K.K.K. et assassins de l'intégrationniste Mme Luizzo, furent acclamés. Les manifestants ne furent pas inquiétées, ni par les intégrationnistes, ni par la police.

Par contre, le 14 juin 1965, des manifestants intégrationnistes qui défilaient, avec l'accord des autorités, pour protester contre le directeur de la ville, qui maintient, de fait, la ségrégation dans les écoles publiques, furent pris à partie par la police qui procéda à l'arrestation de 500 d'entre eux.

Comme on le voit, les autorités aux ordres du pouvoir, ne font que favoriser la classe raciste et néo-naziste. Certes, si la Constitution américaine précise bien l'égalité des citoyens devant les urnes, il n'en est pas moins vrai qu'il a fallu trois lois en moins de dix ans pour autoriser les Noirs à se faire inscrire sur les registres électoraux. La dernière loi sur l'égalité du droit de vote vient d'être approuvée par le Sénat par 77 voix contre 19. Tous ces textes ne sont qu'hypocrisie, la loi est inefficace devant la mentalité raciale entretenue dans certains Etats ; il est impossible dans certains de ceux-ci que des Noirs puissent arriver à se faire inscrire sur les registres électoraux, devant l'hostilité manifeste des Blancs, les violences de la police, les lynchages et les assassinats perpétrés, en toute impunité, par les klamsens. Alors ? Que l'on ne vienne pas parler et faire tapage d'une loi dite d'égalité, inapplicable tant que la mentalité de la masse est sous l'emprise d'une propagande de haine raciale dirigée par le K.K.K.

L'activité raciste de cette bande de malfaiteurs tend à se manifester sur le plan international. C'est ainsi qu'à Birmingham, en Grande Bretagne, certains membres du parti naziste britannique, dont le chef est Colin Jordan, viennent d'adhérer à une organisation K.K.K. afin de faire réaliser au parti naziste britannique son manque de combativité dans la lutte raciale. Ces nouveaux klamsens britanniques, afin de faire connaître leur existence, viennent de faire brûler une croix de grande dimension devant la maison d'un membre de la communauté indienne à Leamington-Spa, banlieue de Birmingham. Comme aux Etats-Unis, la police prétend ne pas trouver les coupables ; cependant, le 16 juin, sir Franck Soskie, ministre de l'Intérieur, a déclaré qu'il s'opposait à l'arrivée en territoire britannique de M. Robert Schelton, « grand-sorcier » du K.K.K., arrivée en territoire britannique annoncée par la presse américaine.

A travers toutes ces décisions officielles en contradiction avec les faits d'actualité, ce qui domine c'est l'hypocrisie. On pond des textes, on vote des lois, tendant à l'égalité des hommes ; en réalité, ceux qui ont la charge de faire respecter la loi ferment les yeux pour ne pas voir l'impossibilité de l'application de celle-ci devant la haine raciale soigneusement entretenue par les néo-nazistes, par les membres du K.K.K., par tous ceux qui ne veulent pas que la multitude du peuple noir puisse s'émanciper et devenir libre ; ils en sont encore à considérer qu'un Noir ne peut être qu'un esclave de souche inférieure ; qu'ils se regardent donc dans une glace, les malheureux ! « *Moins un Blanc est intelligent, plus il trouve le Noir bête.* » (André Gide.)

RENE VILLARD

Abondance et rareté

La consommation ne pose aucun problème pour les choses abondantes.

L'« économie politique » a pour objet la rareté. Seules les choses rares sont capables de procurer des bénéfices.

Les profiteurs, banquiers, gros actionnaires, gouvernants et autres spéculateurs de haute classe ont donc intérêt à ce que les choses soient rares pour pouvoir en tirer des bénéfices.

Il ne suffit pas, cependant, que les choses soient abondantes pour qu'on ne puisse en tirer un profit.

Prenons, par exemple, une source d'eau minérale à grand débit, où tout le monde puisse en user librement et gratuitement. L'usage de cette eau ne pose aucun problème, mais que quelqu'un vienne sur les lieux de la source installer des canalisations de façon à faire couler cette eau par des fontaines accessibles seulement à condition de payer, et il n'en sera plus de même.

Cette eau qui appartenait à tous et qui ne coûtait rien, est devenue un monopole et pose le problème de la valeur, des prix, etc.

L'eau continue à couler en abondance, celle qui ne peut être utilisée pour en tirer profit va se perdre dans des égouts ; ce qui est rare, et intéresse les économistes politiciens, c'est la possibilité, la facilité d'en user.

Le résultat est que des gens assoiffés, faute d'avoir les pièces de monnaie demandées, ne pourront étancher leur soif, alors que la quasi-totalité de l'eau se perd.

Cet exemple peut être applicable à d'autres objets de consommation.

En effet, le blé est dénaturé pour le rendre impropre à la consommation, alors qu'il y a des gens qui meurent de faim (sans faire allusion aux Indiens). On brûle des artichauts, quand il y en a trop pour les vendre. On détruit des récoltes, lorsqu'elles sont trop abondantes pour les vendre avec bénéfice.

Comment peut-on prétendre que la recherche du profit, que le principe de la propriété privée est une source de bénéfices et de bien-être pour la collectivité ?

Pour la collectivité, peut-être, mais pour la collectivité des gros marchands, des accapareurs, des gouvernants !

Le désordre actuel ne résulte nullement du déroulement normal des choses, mais de l'artifice des malins, des spéculateurs et des exploiteurs de la classe ouvrière.

Pour remettre les choses dans l'ordre normal, il faut revenir au point où les choses étaient normales, où les gens mangeaient à leur faim tant qu'il y avait de la nourriture. En ce temps-là, la vie était dure à cause des difficultés de production, parfois on devait se priver du nécessaire, nonobstant la bonne entente, faute de provisions existantes, mais aujourd'hui, où à force de travail et d'ingéniosités nous sommes arrivés à un point où tout peut être obtenu en abondance, pourquoi accepter de se priver uniquement pour faire plaisir à quelques brigands. Non seulement on leur fait plaisir, mais encore on leur fait confiance au point de se soumettre à leurs plus exécrables intentions comme celles des massacres en masse, massacres qui sont en train de se préparer.

Il est temps pour les travailleurs de cesser de suivre leurs bergers qui les conduisent infailliblement à l'abattoir après les avoir bien fait trimer.

J. CAPDEVILA

Una intransigencia necesaria

LA característica más saliente del anarquismo, sin la cual toda idea anarquista es inconcebible, es la reivindicación de la libertad integral para todos. Esta presupone, es verdad, la existencia de una organización social que haga prácticamente posible tal libertad —pues no puede haber libertad donde todos no somos libres, es decir donde haya todavía explotados y explotadores, gobiernos y gobernadores—, pero también desde hoy, incluso en los periodos transitorios pre-revolucionarios y revolucionarios, hasta que sea posible un régimen anarquista, en la propaganda y en la acción práctica, el anarquismo sería inconsecuente y de hecho renegaría de sí mismo si abandonase realmente los caminos de la libertad.

En los métodos de lucha y en la revolución la orientación anarquista consiste y consistirá en combatir todos los sistemas y las actitudes autoritarias, en defender la propia libertad de propaganda, de asociación y de experimentación para sí, sin lesionarla en los otros, en no sufrir las imposiciones ajenas y en rebelarse contra ellas, pero al mismo tiempo sin pretender imponer por la fuerza a los otros la propia actitud, el propio método, la propia orientación teórica y táctica. Sobre esto no es posible ninguna transacción, y la intransigencia es indispensable; fuera de ella todo movimiento, aun diciéndose anarquista, degeneraía en sentido autoritario y tarde o temprano sería sofocado por los mismos sistemas, muerto con las mismas armas por él incautamente adoptadas.

La anarquía, en el sentido social y no solamente individualista de la palabra, es posible sólo en tanto que es posible poner en armonía todas las libertades entre sí, de modo que la una no viole las otras y viceversa. Es decir se convierte en un problema de organización: la organización de la libertad de todos.

Se trata, precisamente, de fundar, según el anarquismo, la vida social y todas las relaciones humanas sobre el «acuerdo» voluntario y no ya sobre la imposición con la fuerza como se rigieron hasta aquí las sociedades humanas. Es decir, se trata de sustituir por la organización libertaria o anarquista, todas las relaciones de la vida en la actual organización autoritaria y estatal.

¿Es posible esto? Sí, si como nosotros, anarquistas, creemos, entonces la anarquía es posible. De otro modo si hubiese de haber siempre necesidad de «imponer por la fuerza el bien» sea a una minoría o a una mayoría, entonces sería propiamente inútil engañarnos a nosotros mismos y a los demás: la anarquía no sería posible, y solamente sería posible, en la mejor hipótesis, una libertad de radio reducido, indigno de ese nombre, de la cual podría usufructar un número más o menos restringido de privilegiados, en comparación con las grandes masas que quedan esclavas. Si fuésemos partidarios de una libertad que se basase en la imposición podríamos ser y decirnos todo lo que se quiera —comunistas bolchevistas, socialdemócratas, liberales, republicanos, monárquicos, incluso fascistas—, pero no anarquistas, ¡ciertamente!

Muchos revolucionarios, por aquella sugestión irresistible que ejerce el éxito material sobre los espíritus unilaterales o superficiales, después de la victoria bolchevista sobre la revolución rusa olvidaron lo que debería ser tarea principal de toda revolución: la tarea de dar y asegurar a los emancipados de los viejos yugos una libertad completa, estable y duradera, y se convirtieron en partidarios del Estado centralizado en la dictadura, separándose de los compañeros que habían quedado fieles al ideal de la libertad.

Pero algunos de ellos han reconocido que se habían equivocado. Conozco más de uno que ha ido con los comunistas dictatoriales, y ha militado algún tiempo con ellos, pero después acabó por salir del partido. Uno de ellos, bastante conocido, me escribía en estos días, desde una capital europea, a propósito del arresto de Francesco Ghezzi en Rusia: «Todos los regímenes autocráticos son los mismos.» Y el mismo fenómeno se ha producido respecto de algunos sindicalistas y anarco-sindicalistas. Una de las más importantes fracciones de la oposición comunista, ahora fuera del partido, es constituida en Francia por el simpático grupo encabezado por la revista «Revolution prolétarienne», redactada por Pierre Monatte, que un tiempo militó en el campo anarquista.

Todo esto se explica. Al contacto con los hechos y la experiencia bolchevista en la revolución rusa se constata de nuevo lo que los Proudhon, los Bakunin, los Reclus, etc., habían observado en las revoluciones europeas de la primera mitad del siglo pasado: que la falta de libertad parece facilitar en primer momento la tarea destructiva de la revolución, pero eso es sólo en apariencia, mientras de hecho sin libertad la revolución muere muy pronto asfixiada. Lo que queda y usurpa a veces el nombre de revolución, no es en realidad más que reacción y contrarrevolución. Pero, sin embargo, no todos los revolucionarios comprenden esto, precisamente por la falta en ellos de la pasión de libertad. Sinceros y ardientes, quedan aferrados a un cadáver y alimentan así la discordia obrera, preparando para ellos y para los demás terribles desilusiones.

Los anarquistas, salvo la excepción de algunas pobres hojas secas que se separan del árbol del movimiento libertario y acaban en otros campos, no han seguido el ejemplo de los revolucionarios autoritarios, no han olvidado la verdad tantas veces afirmada y confirmada por la experiencia histórica. Sobre esto se hallan todos de acuerdo, sin distinción de tendencias, con el pensamiento que expresaba Malatesta no hace mucho, de que «la anarquía hecha toda de libertad, no puede imponerse con la fuerza por la contradicción que no lo consiente».

Verdaderamente un poco de confusión había penetrado en los ambientes anarquistas italianos en 1917-19 a tal respecto, después de la difusión con una cierta fortuna en el público subversivo de la fraseología bolchevista. Pero fue cosa superficial, brevísima, y más que otra cosa el equívoco debido a los diversos significados dados a las palabras. En realidad todos los anarquistas estaban entonces mismo de acuerdo, como se vio claramente en algunas reuniones celebradas precisamente a fines de 1918 y en 1919 en varias partes de Italia por organizaciones anarquistas y locales, y luego en los diversos congresos nacionales hasta 1921. Todas esas reuniones convinieron en el concepto que no sólo la futura organización de la sociedad, sino también la acción y la orientación del movimiento anarquista desde hoy, como la conducta anarquista en la revolución, no pueden y no podrán menos de ser acción, orientación y conducta de libertad, sin cesar de ser prácticos y posibles.

Y es verdad. En el terreno práctico, de la propaganda y del movimiento, en el terreno experimental y real, libertario y revolucionario, hay mucho que hacer, permaneciendo siempre idealistas y hombres de pensamiento, en el sentido modesto y común de estas palabras. No podría ser de otro modo, pues la acción no iluminada por una idea ni guiada por un pensamiento, sería acción de descerebrados.

Mucho hay que hacer, mucho se puede hacer, y no poco se podría realizar de lo que está en nuestras aspiraciones. Pero el camino mejor para triunfar —pero no digo que sea el más fácil y cómodo— es propiamente el que no pierde nunca de vista el objetivo final; el que desdeña las transacciones y las renuncias; el que no rechaza y no niega la ayuda, y no la cambalacheа, a ninguna fuerza de progreso y de rebelión, el que se dirige hacia el objetivo anarquista de libertad y de justicia, y no le vuelve las espaldas, y no toma sendas y atajos que lo conducen propiamente al punto opuesto.

Ahora bien; este camino, rectilíneo y coherente tanto como práctico y conclusivo, es posible: existe. Es trazado por la táctica anarquista, por la concepción libertaria del movimiento revolucionario. Ciertamente, este movimiento no consiste sólo en la propaganda oral y escrita; la idea debe tener sus instrumentos de lucha y de afirmación, sus organizaciones de militantes, sus experimentos de vida, su actividad en el mundo sindical, en el campo cultural y de la educación, etc. Se puede ser prácticos, en suma, y quedar en la realidad de las cosas terrenas, hacer acción y movimiento profícuos, construir cosas sólidas —es decir, salir del sueño y de la utopía—, y hacer en fin la revolución, quedando siempre fieles al programa anarquista, sin renunciar a ninguna partícula del ideal de la libertad.

Digo más. Sólo no renunciando a parte alguna del propio programa, especialmente a sus postulados de libertad, se hacen posibles cosas reales y positivas, realizaciones anarquistas y revolucionarias al mismo tiempo. Con las renuncias y las transacciones no se haría más que privar de todo fundamento a cualquier construcción futura propia. Y esta se derrumbaría, sin la sólida base del ideal, a la primera tempestad, al primer soplo del viento...

LUIS FABBRI (1928)

EN PREPARACION

«UMBRAL»

NUMERO DE VACACIONES

Correspondiente a los meses de julio y agosto. Contendrá 32 páginas de colaboración escogida, contándonse entre ella un emotivo cuento J. Carmona Blanco, una relación sobre la riqueza del Vaticano firmada Víctor García, una biografía de Valentín Almirall hecha por José Viadiu, una disposición sobre colores y formas de Mario Zaragoza, una relación colectivista de Juan Ferrer, una información teatral de José Güiraud, sección poética con producciones de Noemí Paz, Eulogio Muñoz y Juanito Zigla, una primera traducción de la comedia «Hasta el Alma», de Han Ryner, sacada por Costa Iscar, y mucha y distinguida colaboración recibida de recias plumas de América y España.

Precio de este número excepcional: 2 francos.

SIN MALA INTENCION

Tener personalidad propia es lo más asequible al individuo en su medida de Libertad.

∴

Ni tú ni yo somos lo suficientemente inteligentes para convencer a un loco ni para hacer razonar a un imbécil.

∴

Libertad: ser libre. Mancomunado igual a... (Adivina cómo rellenar los puntos suspensivos.)

∴

Si es *negro* no es *blanco*. Pero amigo: Si no es blanco no ha de ser negro. Prodigioso el razonamiento. ¿De acuerdo?

∴

Si quieres ser justo no alardees demasiado de tus cualidades morales y materiales.

∴

Trigo en el granero, cebada en compañera.

Hombres y mulas podrán dormir en invierno.

∴

Compañero. Expresión ocasional, valor nulo.

Compañero. Expresado en sentido emocional y consciente, perfecto.

∴

No me convence el considerado «sacrificado por una idea».

Por la misma razón que me repugnan los intereses creados.

∴

Sirviendo a nuestro instinto personal, no conseguiremos servir a los intereses colectivos.

∴

Mientras fue *paria* fue *rebelde*. Encumbrado:

—Amigo, comprende. El instinto de conservación...

En los puntos suspensivos radica toda la hez del individuo.

∴

La fuente de porcelana contiene un cabrito guisado y descuartizado. Los más cínicos se sirven y te dejan con las ganas. No cuesta comprender la moraleja.

∴

Estribillo: «Tener la conciencia tranquila.» ¿Sirve, la conciencia, actualmente?

Quisiera ser enterado.

∴

Ni convencedor ni convencido. Voluntariamente, me omito a mí mismo.

∴

Cesto de los papeles: Utensilio necesario en el despacho de un director de periódico (1).

Y conste que no lo digo en una segunda intención de estos mis brochazos.

PINOS DE VILLEFRANCHE

(1) Aunque pueda ocurrir que el director no posea despacho y sea despachado por dejar el cesto en la calle. *(Nota del aludido.)*

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. **Precio: 1 F.**

Afirmaciones teóricas y realizaciones

ENCABEZADO con uno de los célebres carteles de González Pacheco, el compañero Cosme Paules escribe, en LE COMBAT SYNDICALISTE, un artículo en el que pone de manifiesto sus inquietudes cara al próximo congreso confederal.

Comparto su punto de vista cuando afirma refiriéndose, sin duda, al conjunto orgánico que: «Nosotros no hacemos ni más ni menos que el elefante con los sueños que aplastamos, por mucho que imaginemos un constante renacer para los sueños. *Sueño que no se hace realidad por medio de una limpia ejecutiva permanente, es sueño falso. Y realidad más falsa todavía, por cuanto tiene apariencia forzada de lo que no es.*»

Efectivamente, ni podemos vivir eternamente de sueños ni podemos seguir pregonando nuestros sueños mientras en la realidad no hacemos más que seguir las rutinas que a los demás criticamos y combatimos.

Para el compañero Cosme Paules, «un congreso nuestro ha sido siempre el modo de reafirmar rutas éticas con las esencias puras en pos de las realizaciones que más pueden acercarnos a la meta que estamos decididos a alcanzar, individual y colectivamente considerados».

Yo creo que aquí coincidirán todos los compañeros en que lo primero que se impone, pues, para que no «reafirmemos» simplemente «sueños falsos», es el pasar por el tamiz crítico nuestra conducta orgánica presente. Hay que saber, sin miedo a enfrentar la verdad, si orgánicamente la conducta y la actuación conjunta sigue efectivamente «rutas éticas».

No creo que a nadie, y menos al compañero Cosme Paules, pueda satisfacer el «reafirmar» simplemente en los congresos las «rutas éticas» y las «esencias puras» de nuestras ideas y nuestra Organización. El verdadero problema, la gran dificultad estriba en conciliar estas continuadas «reafirmaciones» teóricas con las realizaciones efectivas. Y a nadie que viva de cerca y con pasión consciente la marcha de nuestro movimiento puede darle satisfacción nuestra situación actual como conjunto organizado.

No me refiero ya a los problemas internos que esperan una urgente aclaración y solución, sino a las causas que los han determinado o posibilitado. Me refiero, precisamente, a las «rutas éticas» que, pese a reafirmarse en todos los congresos, en la práctica se olvidan y posibilitan que pisoteemos, como los «elefantes», nuestros principios fundamentales.

Así creo que, quizá sin darnos cuenta, hemos posibilitado en el exilio que nuestra organización caiga en los mismos vicios burocráticos que reprochamos a las otras organizaciones sindicales reformistas.

En el mismo número del COMBAT, el compañero Soriano, de la C.N.T. francesa, afirma en su intervención pronunciada en un mitin público que: «Bien seguro, esta organización —traduzco de su intervención en francés— para ser viable y continuar pura en sus principios, debe apartar de su seno a todos los parásitos, a todos los aprovechadores, todos los que ocupan cargos de responsabilidad sólo para servirse de ellos con fines personales y vivir a expensas de la sociedad; en una palabra, todos los bonzos y políticos. Esta sociedad debe ser a la imagen de la C.N.T. en donde ningún cargo es retribuido, ni siquiera el cargo de secretario general que yo ocupo en este momento.»

Estas palabras, inscritas en la más pura línea anarcosindicalista, deberían hacernos reflexionar a todos ahora que vamos a celebrar el próximo congreso. Porque no cabe duda que los grandes males que ha significado el sindicalismo reformista para los trabajadores de todo el mundo, provienen de esta hipoteca de la actuación conjunta en manos de una burocracia sindical que no abandona la demagogia obrerista, pero que sólo se preocupa por eternizarse en los cargos y en las permanencias retribuidas.

Aun con buenos principios y buenas intenciones el burocratismo es negativo. Lo hemos afirmado doctrinalmente desde siempre; pero parece que lo hemos olvidado y más aún los que creyendo salvar al movimiento se eternizan en ellos.

Deberíamos tomar buena nota de las palabras del compañero Soriano y proceder en el próximo congreso a una revisión total de nuestra estructura orgánica actual, ya que constituye una flagrante transgresión a estas «rutas éticas» que queremos y necesitamos afirmar.

Los cargos retribuidos son nocivos en toda organización sindicalista y más en una como la nuestra, que pretende ser revolucionaria y éticamente superior a las demás.

El burocratismo estanca, paraliza toda la inquietud revolucionaria e hipoteca todo el espíritu de lucha de los ideales de transformación de la sociedad. Estoy convencido, y la mayoría de la militancia también, que nuestros problemas más graves provienen precisamente de no haber sabido evitar en el movimiento en el exilio el caer en el vicio burocrático. Aun estamos a tiempo de reaccionar para salvar nuestras «esencias puras» y «reafirmar» las «rutas éticas» que nos acerquen de verdad a nuestros objetivos ideales.

«Seamos ahora lo que anhelamos ser mañana», nos recuerda el compañero Cosme Paules. Y yo pienso que eso mismo deberían recordar aquellos militantes, algunos con cargos de responsabilidad en la Organización, que han escrito en la prensa que: «Hay que saber esperar.» Incitando a dejar para otro día los acuerdos que el movimiento acordó para ponerlos en práctica inmediatamente.

Con González Pacheco termino, diciendo: «Muchachos: no hipotequéis vuestra libertad al tiempo. Trabajad para la vida. *No es mañana ni pasado cuando debéis rebelaros. ¡Es hoy! ¡Es ahora!*

Francisco ABARCA

COMUNICADO

DEL SECRETARIADO INTERCONTINENTAL

Secretaría Jurídica

Con gran satisfacción informamos a compañeros y amigos que las medidas de residencia forzada que pesaban contra varios libertarios, compañeros nuestros, miembros de las JJ. LL., han sido derogadas.

En virtud de ello, los interesados volverán a tener los documentos de identidad normales que les permitirá circular libremente por todo el territorio francés, como anteriormente, y como cualquier refugiado político.

Al fin, tras largas y minuciosas gestiones, y llamadas a la comprensión, el buen juicio ha triunfado. Ya era hora.

El Secretariado Intercontinental.

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

to puede resistir la crítica ceñida de los defectos, de las debilidades que en su seno puedan haber hallado cobijo. Así lo creía Fabbri, quien, como el que más, amaba el anarquismo.

Al recordar a Luís Fabbri se ha de tener bien en cuenta su recia personalidad intelectual. No fue el hombre empeñado en buscar los seis pies al gato buscando defectos en nuestra casa. Se limitó a lo justo, a lo que convenía decir. La obra de Fabbri, contenida en libros, folletos y artículos, traducido todo ello en diversos idiomas, es muy importante. Recuerdo ahora: «Cartas a una mujer sobre la anarquía», «Sindicalismo y Anarquismo», «La Escuela y la Revolución», «La Generación Consciente» «Dictadura y Revolución», «Malatesta, su vida y su pensamiento». Aparte los libros citados, podrían añadirse una serie de sustanciosos folletos. Y saldría también una bella antología solamente con recopilar en un volumen los artículos que en español se le editaron en «Revista Blanca», de Barcelona, y en «Suplemento de la Protesta», de Buenos Aires.

Por su valor intelectual, por su conducta, Luis Fabbri fue de esos pensadores anarquistas de amplio horizonte. Valores perdurables que pueden resistir la crítica tendenciosa del adversario. Y si quien discrepa de ellos es también libertario, es bueno aconsejarle procure, ante todo, documentarse convenientemente, ya que Fabbri no era de los que proceden a la ligera cuando se permiten criticar a propios o a extraños.

EL VIAJERO Y SU SOMBRA

De Camilo José Cela se ha dicho es de los escritores actuales de España quien más ha experimentado la influencia de P o Baroja. Quizás haya algo de ello si nos atenemos a su estilo directo, sencillo; forma peculiar de escribir con llaneza, con naturalidad; prosa jugosa y sin artificio: «a la pata la llana», como dice el propio Cela.

Algunas veces el autor de «Pabellón de reposo» nos ha dejado una impresión desagradable, algo así como un rebuscamiento en pos de ofrecer una sensación de algo agrio y desgarrado, como en el caso de su novela «La familia de Pascual Duarte». Al margen de ello, nos place el hombre de espíritu curioso y andariego. El escritor que con atuendo de trotamundos: en mangas de camisa, mochila al hombro y piernas ligeras, se adentra por los caminos que zigzaguean acá y acullá, cruzando pueblos y aldeas, describiendo con aire cordial tipos y paisajes. En este aspecto se ha tildado de verdadera obra maestra en el género su «Viaje a la Alcarria».

Cela observa las gentes desde un prisma de humorista objetividad. Cada uno se manifiesta tal y como es, sin necesidad de recargar las tintas. Así la maestrilla linda y relamida, el tendero con almibarada obsequiosidad, al palurdo con aire de suficiencia... Escrito con estilo parecido al citado, ha publicado Cela recientemente otro libro. Se titula «Viaje al Pirineo de Lérida». Agradable lectura en donde la sensibilidad capta el encanto de la natura y la vida corriente de esas gentes sencillas que viven y mueren lejos del «mundanal ruido», de que habló el poeta.

FONTAURA

El dedo en la llaga

(Viene de la página 4.)

Quiérase o no, el problema está siempre y en todo lugar en la concordancia de los dichos y los hechos. No se trata tan solo de la disyuntiva táctica de politicismo o apoliticismo. La táctica primera y principal es la de la conducta sana.

Aquella es de forma (forma que no comparto porque en sí entraña una inmoralidad desde el punto de vista anarquista), ésta de fondo. No caigamos en la misma zanja que los otros cayeron.

Decimos que cambiando el sistema cambiarán los hombres. Es, ésta, verdad a medias por no decir verdad sospechosa. Por que esas «flaquezas», esas pasiones «humanas» no cambiarán a las primeras de cambio porque el sistema cambie.

En Rusia se anularon las clases. Pero con prisa se levantaron otras. Las del partido dictatorial, del funcionarismo, de la tecnocracia. Cualquiera que sea la sociedad que instituyas, en razón del complejo económico y social insoslayables serán precisos engranajes administrativos; dales el nombre que quieras. En ellos se formarán rincones donde el privilegio podría cobijarse. En el individuo está, y no en otro lugar, que el tal privilegio exista y se asiente. ¿Debe interpretarse por ahí que tendremos ante nosotros la imposibilidad de alcanzar una sociedad igualitaria, social y económicamente, renunciando a la transformación por miedo al privilegio? ¡De ninguna de las maneras!

Sólo que cuando se vislumbra un peligro, señalarlo es un deber. Buscar la forma de que el tal no tenga cabida, es un derecho. El más derecho de los derechos. Esta posibilidad del privilegio se impide con la más eficaz de las armas: la consciencia moral. Y por eso te he hablado de los materiales que se emplea y los que deben emplearse en una construcción.

El valor auténtico está en saber sobreponerse al medio corruptor y a sus tentaciones. Y te he hablado de hechos consumados que disculparlos es alimentarlos, y estimular su repetición.

Establecer y seguir una regla moral de conducta no es trazar esquemas de otra religión. Es guiar en el primer combate contra nuestras tendencias íntimas negativas con el arma de la ética. Es humano tener flaquezas. Pero más humano es poner freno y combatirlas. Y sobre todo en los casos concretos de esas «*particulas*» *de élite* impulsoras de la superación humana, agentes activos en la lucha contra la sociedad actual, abanderados de las legiones que van contra lo que está podrido y es injusto.

Podemos hacer mucho y *auténtico* en el sentido de corregir las pasiones nocivas. No a la manera de moralizadores arcaicos, sin duda; sino valorizando el concepto de responsabilidad del individuo ante sí mismo y, después, ante los demás. De nada serviría conquistar una causa justa, si a partir de entonces fuere dirigida por malandrines. De nada serviría propagar una Idea si con ella la conducta se diera de puñetazos. Por eso tenemos que insistir, aunque resulte un estribillo, que se impone valorizar el concepto de la dignidad; porque estoy seguro que de ello depende el triunfo moral *en y dentro* de la sociedad actual, y es la base de todo triunfo social verdadero.

Por ello discrepo contigo cuando me dices que «no puede pedirse perfección donde no existe más que lo contrario» e «invocar conceptos morales cuando hay religiones que realizan y gastan en esas realizaciones sumas enormes que no sirven más que para corromper eso que llaman buenas costumbres».

No se trata aquí, amigo, de educar en sentido religioso, ni de religiones mohosas, ni de «buenas costumbres». Se trata, simplemente, de saber valorizar las ideas por el militante en sí mismo, para que no sea, en consecuencia, un farsante en materia ideológica. Destruiríamos todos los Estados habidos y por haber. Destruiríamos todas las religiones que se nos pondrían por delante. Pero si no hemos propiciado la superación del individuo por encima de las «flaquezas humanas» o «naturales», él no será dueño de su cuerpo ni de su espíritu. Y así la conducta se irá por la orilla y en una curba se estrellará. ¿Amor y bondad? De acuerdo. Pero no cerremos los ojos ante el comportamiento de los que del amor se ríen y de la bondad hacen mercado. En todos los aspectos de lo social, el problema arranca del hombre y está en él. Con esto que te expongo no predico un imposible. Preconizo educar de forma digna el complejo sensitivo del hombre; estimularle a que sea su propio recto conductor en el laberinto de encrucijadas y vericuetos de su íntima personalidad; guía seguro hacia el norte que ha escogido: su superación. Única manera de que la sociedad se supere.

Fraternalmente,

FABIAN MORO

Blanot, 1946.

La tragedia de la

EL mundo entero se ha solivianta-do por la intervención descarada de los norteamericanos en los asuntos internos de la República Dominicana. Es del dominio público el desembarco de fuerzas armadas con el premeditado propósito de ahogar la rebelión del pueblo dominicano, que recababa, tan solo, la eliminación de los trujillistas y, por ende, la restauración de la legalidad constitucional.

Los EE. UU. de América hace años que usan la política del garrote en la América latina. Roosewelt pretendió cambiar de política, pero los trusts son los que mandan. La United Fruits —que monopoliza todas las plantaciones de plátanos en la América Central—, intervino en la política de Guatemala derribando a Arbeurg para imponer a Castillo Armas, y Guatemala sigue todavía siendo un satélite de la gran sociedad frutera.

En Nicaragua reina la familia Somoza desde hace luengos años. Sandino, el campeón de la independencia nicaragüense, fue asesinado en complicidad con los yanquis, y quedó establecida la dinastía de los Somoza.

En Venezuela, los petroleros de Maracaibo —capital yanqui—, derribaron a Rómulo Gallegos, uno de los más eminentes escritores de toda América, e implantaron la dictadura feroz de Pérez Jiménez. Para abreviar, en toda la América Latina apoyan las dictaduras. En el Brasil se apresuraron a reconocer el presente régimen fascista. Y lo mismo en el Perú, donde la reacción se levantó en armas contra Haya de la Torre, pues el Aprismo era opuesto a la influencia norteamericana.

El Wall Street tiene acogotada a toda la América Latina. La Casa Blanca propicia el imperialismo sea con etiqueta demócrata o republicana. Los dólares son el anuncio de que tarde o temprano los marinos y los paracaidistas aparecerán para defender los intereses de los capitalistas.

El continente americano de habla española, incluyendo a Brasil, de habla portuguesa, y a Haití, de habla francesa, son países en un estado semifeudal. No han alcanzado todavía el proceso de industrialización. El pueblo vive en la mayor miseria. Está diezmado por múltiples enfermedades. Viven en condiciones infrahumanas.

En la Dominicana mandaba más el administrador de los Ingenios de azúcar de la Romana que el propio Trujillo. No digamos del embajador norteamericano. Solamente en Cuba han hallado una oposición irreductible, que el día que lleguen a un acuerdo los rusos y los norteamericanos, el Kremlin dejará caer como un muñeco a Castro.

Y es lo más probable, que de no triunfar la revolución social en el mundo entero, rusos y yanquis se repartirán el mundo asignándose cada uno sus zonas de influencia.

Lo de Cuba es un grano maligno para el coloso del Norte, puesto que si se mantiene en pie durante muchos años, el ejemplo cubano, a pesar de las fallas que existen en la revolución cubana, hallará eco entre los pobladores míseros y hambrientos del Nuevo Continente.

El Wall Street exporta sus capitales, puesto que rinden más en suelo extranjero. El dólar ha invadido el mundo entero. En la propia España son los dueños de toda la economía y cuentan con bases militares que servirán para apuntalar el fascismo. Son los defensores de numerosas fuentes de producción. Compran las materias primas a un precio ruinoso y colocan los productos manufacturados al precio que quieren. Eso motiva el disloque económico de todos los países de la América Latina que son países subdesarrollados y giran en torno del monocultivo. El azúcar en Cuba, el estaño en Bolivia, el cobre en el Perú, etc., son la clave de las perturbaciones que sufren estos países. La reacción es aliada del imperialismo norteamericano, como en España el fascismo.

Los latifundistas en el Brasil derribaron a Goulart ante un inofensivo intento de Reforma agraria y contaban de antemano con el beneplácito de los magnates del Norte. A Goulart le ocurrió exactamente lo mismo que a Juan Bosch en la Dominicana. Intentaron poner a raya a los reaccionarios sin eliminar antes a la oficialidad adicta a los cavernícolas y a los imperialistas. Por eso Goulart fue batido en el Brasil y Juan Bosch por los militares trujillistas, exactamente lo mismo que ocurrió en España con Azaña. Como medida precautoria a todo intento de renovación social hay que armar al pueblo. De haberlo hecho, Goulart y Bosch habrían triunfado y hoy la paz de América sería motivo de grandes esperanzas. Y por lo que toca a España, de haberse creado milicias republicanas hoy no nos hallaríamos en una situación de tipo colonial, pues España es una colonia yanqui. A esa situación nos han llevado los panegiristas de España Una, Grande, y Libre.

La política exterior norteamericana es el neto reflejo de su política interior que es racialista y de un colorido que se inclina al fascismo. Los

Grève gestionnaire

(Suite de la page 1.)

lions de travailleurs par des milliers d'hommes *heureusement nés*.

» Tant que le droit d'héritage fonctionnera, il ne pourra y avoir d'égalité économique, sociale et politique dans le monde; et tant que l'inégalité existera, il y aura oppression et exploitation.

» Ce que nous voulons et devons abolir, c'est le droit d'héritage fondé par la jurisprudence et constituant la base même de la *famille juridique* et de l'*Etat*. »

L'héritage dont parle Bakounine, ainsi qu'il le définit lui-même un peu plus loin, « est celui qui assure aux héritiers la possibilité de vivre sans travailler, en prélevant sur le travail collectif soit la rente de la terre, soit l'intérêt du capital. Nous entendons que le capital, aussi bien que la terre, en un mot tous les instruments et toutes les matières premières du travail, cessant d'être transmissibles par le droit d'héritage, deviennent à tout jamais la propriété collective de toutes les associations productives.

« L'égalité et par conséquent aussi l'émancipation du travail et des travailleurs ne sont qu'à ce prix. »

Mais ne serait-il pas insensé de penser que les exploiteurs abandonneront d'eux-mêmes leurs privilèges, le droit de jouir pendant que les autres crèvent lentement ? Nous savons fort bien, et les partisans du réformisme et du parlementarisme le savent aussi bien que nous, que chaque fois que les exploiteurs ont concédé quelque réforme cela ne fut que la consécration d'un *état de fait* conquis par la force des travailleurs et devant lequel ils n'ont pu que s'incliner. *Le réformisme, c'est la trahison du prolétariat.* Cette trahison est encore plus abjecte lorsqu'elle est le fait de ceux qui prétendent défendre les intérêts des exploités.

C'est seulement en nous constituant comme force autonome et en usant des moyens propres à modifier les rapports de force, c'est-à-dire l'action directe révolutionnaire, que nous pourrons atteindre à l'émancipation véritable.

Luttons en conséquence de toutes nos forces et par toute notre volonté pour préparer la révolution sociale et la grève générale et expropriatrice.

SEVY

Chispas

«Bla, bla, bla». En ello se está.

∴

Diez, cien, mil boletines blabarianos. De profundis?

∴

«¡Hablar! La maldita palabra. Es la sarna del país. España llegará al fin del siglo sin haber hecho nada más que rascarse la sarna, es decir, hablar.» (Pérez Galdós.)

Más Galdós: «Cuando los hombres hablan mucho saben poco.»

∴

«Las asambleas es lo único que la C.N.T. tiene de bueno», se me dijo.

Podría tener —y tiene— mejor cosa, amigo.

∴

A lo menos cien compañeros de Francia «perpetraron» en España con su sangre vertida sobre el adoquinado.

¡Que antiasamblea más alucinante!

∴

El goce de la palabra precisa, precediendo a una verdad, a un carácter, a un hecho...

∴

Por fusilable, la palabra artera, hiriente, deshumanizada.

∴

Saberse morder la lengua a tiempo equivale a un bello discurso.

∴

No estamos cerca del lenguaje musical.

∴

La mímica, caducada, demodada como el Comunismo Libertario, será necesario revivirla para movilizar a los humanos.

Igual ocurrencia para el Comunismo Libertario.

∴

Los silencios «que hablan» son convincentes.

∴

CHISPERO

B.D.I.C

SOBRE LA VIOLACION DE LOS DERECHOS DEL HOMBRE EN ESPAÑA Y EL ASUNTO DELGADO

Carta abierta a la Comisión Internacional de Juristas

Ginebra, 20 de mayo de 1965.

Señor Sean McBride.
Secretario General de la Comisión Internacional de Juristas.
2, Quai du Cheval-Blanc.
GINEBRA.

Muy señor mío:

Hace justamente un año, el 20 de mayo de 1964, se hallaba Vd. en Madrid entrevistándose largamente con diversos miembros del Gobierno español —y especialmente con el ministro de Información, señor Fraga Iribarne, y con el ministro secretario general del Movimiento, señor Solís (véase *Le Monde*, del 21-5-1964) sobre la violación de los derechos del hombre en España.

De esta forma respondía Vd. a los numerosos llamamientos que le habían llegado de los medios democráticos españoles y del mundo entero después de la publicación en Ginebra, en diciembre de 1962, del famoso informe de la Comisión Internacional de Juristas «*El Imperio de la Ley en España*», que condena severamente las estructuras políticas y jurídicas del Estado español en tanto que Estado totalitario, y más especialmente, después de la carta enviada el 31 de octubre de 1963 por 188 intelectuales españoles al ministro de Información, para reclamar que se autorizara a una comisión de juristas para que organizase una investigación independiente e imparcial acerca de los abusos y violencias de que habrían sido víctimas, según ciertas alegaciones, numerosos ciudadanos de la oposición, y especialmente los malos tratos, torturas, castraciones y mutilaciones sufridas por los mineros de Asturias y por sus mujeres, según las mismas fuentes.

En vísperas de su salida para España, después de una larga conversación sobre este asunto, yo le había hecho llegar el llamamiento dirigido a la Comisión por un grupo de demócratas y de socialistas españoles que trabajan en Suiza, pidiendo su intervención cerca del Gobierno español para el respeto de los derechos del hombre en España y para la organización, bajo los auspicios de la propia Comisión, de una encuesta internacional acerca de la violación de esos derechos.

Dicho llamamiento llevaba las firmas de 1.000 personalidades de la vida intelectual, jurídica, sindical y política de varios países de Europa y de América. Yo me permito hoy adjuntarle aún 165 firmas, especialmente de varios secretarios generales de Federaciones sindicales internacionales libres, diputados, senadores, profesores de Universidad y otras personalidades, con lo cual se eleva a 1.165 el número total de firmantes que apoyan nuestro llamamiento en los dieciocho países siguientes: Suiza (649 firmas), Italia (133), Francia (89), Dinamarca (64), Perú (47), Suecia (41), México (36), República Federal de Alemania (25), Bélgica (24), Finlandia (16), Noruega (12), Estados Unidos (12), Islandia (7), Gran Bretaña (7), Polonia (1), República Democrática Alemana (1), Israel (1).

Pero la razón fundamental de esta carta abierta —que me tomo la libertad de confiar a la hospitalidad de la prensa democrática y amiga y de hacer llegar a los juristas españoles que mantienen valientemente su independencia frente a la Dictadura, por tratarse de una cuestión que interesa a todos los que en nuestra patria y en el mundo defienden el principio del estado de derecho, y que se tiende con hasta frecuencia a ahogar en el silencio— es recordarle que los argumentos de nuestro llamamiento siguen siendo actuales.

Juzgue Vd. mismo de esta afirmación. El 20 de mayo de 1964 era Vd. recibido por el ministro español de Información, quien le ofrecía, en forma de regalo, la respuesta oficial del Gobierno de mi país a la Comisión, un volumen de 200 páginas, «*España, Estado de derecho*», donde se acusa duramente a la Comisión de parcialidad, de ligereza y de incompetencia por su crítica del régimen franquista. Su viaje, y sobre todo el silencio hermético, la falta de declaraciones de la Comisión, antes, durante y después de las conversaciones de Madrid, fueron inmediatamente explotados por el Ministerio español de Información como una gran victoria moral del Gobierno, como la prueba palpable de que España se había «liberalizado», «como el secretario general de la Comisión había tenido ocasión de comprobar del modo más completo», según la prensa madrileña.

Y, sin embargo, nosotros le habíamos puesto a Vd. en guardia, bien claramente... Para utilizar las mismas palabras de nuestra carta del 15 de mayo —de la que se publicaron extractos en varios periódicos suizos— nosotros le pedíamos «la mayor firmeza y clarividencia en sus negociaciones en Madrid, pues de lo contrario su viaje no habrá servido sino a la propaganda de un régimen sin escrúpulos, dispuesto a burlarse del mundo libre y de los ciudadanos españoles oprimidos, presentando su visita como un homenaje gratuito a su pretendida «liberalización», sin contrapartida alguna».

Después de esa fecha, la Comisión ha guardado siempre silencio acerca de las violaciones, siempre más frecuentes y más graves, de los derechos del hombre en España.

A las preguntas que nosotros les hemos hecho incansablemente acerca de este inexplicable silencio, ustedes han contestado siempre que ese era el procedimiento más seguro para obtener de nuestro Gobierno, sin irritarle con una publicidad humillante de sus fechorías, unos resultados tangibles, en el sentido de una verdadera «liberalización» de las estructuras del Estado y de un aligeramiento gradual de la represión. Pero esta mentalidad demuestra un pésimo conocimiento de la psicología de los dirigentes del régimen que no han cedido nunca, y no cederán jamás ante las insinuaciones discretas, respetuosas y amistosas de los hombres de buena voluntad, del interior o del exterior, sino solamente ante la fuerza de las manifestaciones *públicas* de las organizaciones de obreros y estudiantes en toda la península, ante la presión de la opinión *pública* internacional, ante la vergüenza de graves acusaciones y condenas *públicas*, pronunciadas por las organizaciones jurídicas, políticas, intelectuales y sindicales más prestigiosas del mundo libre. Esa es la tarea de ustedes.

Ahora la opinión democrática mundial sabe perfectamente a qué atenerse en relación con el éxito de sus procedimientos, en relación con la «liberalización» y el «aligeramiento» de la represión. En efecto, después de su visita «moderadora», el Gobierno español, con la fuerza que le da el silencio de la Comisión y de otras organizaciones de «discreción» análoga, ha promulgado la ley más totalitaria de toda su historia, la «Ley sobre la libertad de asociación», al mismo tiempo que los procesos y condenas políticas se han venido sucediendo a un ritmo bastante más rápido que antes de que ustedes ejercieran su «influencia». En casi todos los procesos, los acusados han declarado con machacona insistencia haber sido víctimas de malos tratos y violencias, confirmando con creces las alegaciones de los 188 intelectuales, a pesar de las negaciones del ministro Fraga Iribarne, que «sólo» admitía el ultraje cometido con las valientes mujeres de los mineros huelguistas que habían sido rapadas al cero, con absoluto menosprecio de su dignidad, episodio por sí solo denigrante para un régimen y deshonroso para un ministro que tuvo la bajeza moral de calificarlo despectivamente y riéndose de «tomadura de pelo». Obreros, sindicalistas libres sostenidos por las Internacionales sindicales de Occidente, estudiantes, intelectuales de todas las tendencias han venido desfilando, día tras otro —después del viaje de ustedes— ante los Tribunales de excepción y hasta sacerdotes han sido procesados y condenados por haber predicado contra las torturas y los abusos de poder desde los púlpitos de sus iglesias. Estudiantes y profesores que llevaban peticiones rezonables y pacíficas al rector de la Universidad de Madrid fueron atacados con violencia atroz por la Policía Armada, que hirió a varios de los mismos; además varios estudiantes y profesores fueron objeto de sanciones penales y académicas, de suspensión y pérdida de los derechos de matrícula, etc. Todo ello, sin que la Comisión se digne hacer ninguna de esas declaraciones que, sin embargo, prodiga en situaciones mucho menos graves que afectan, tal vez, eso sí, a Gobiernos menos «esenciales» para la defensa del «Mundo Libre»...

Ante la repetición de estos hechos, los demócratas españoles y sus amigos en todos los países se hacen la pregunta siguiente: ¿Es que la Comisión Internacional de Juristas, que ha iniciado ya conversaciones «amistosas» con el Gobierno de Madrid, va a decidirse, al fin, a responder de modo eficaz a nuestro llamamiento y a utilizar su influencia sobre ese Gobierno para llegar a resultados visibles? Nosotros pedimos a la Comisión que hable claramente, denunciando los hechos, que actúe y que investigue. Sabemos que nuestro Gobierno no tiene, hoy, la fuerza moral necesaria para rechazar una investigación internacional si la prestigiosa organización que Vd. dirige así lo solicita oficialmente.

Le sugerimos a este propósito que la Comisión inicie esa investigación sobre las violaciones de los derechos del hombre en España por el estudio minucioso de un asunto que tiene, indudablemente, un valor simbólico y sintomático: el asesinato del jefe de la oposición portuguesa, general Humberto Delgado, en territorio español, a unos cientos de metros de la frontera portuguesa. En efecto, varios detalles y circunstancias de este asunto son lo bastante inquietantes —así el silencio oficial acerca de la identidad del tercer cadáver descubierto (al que ya aludió Jacques Amalric en un largo artículo aparecido en *Le Monde*) o el hecho de que la policía española tuviera en su poder los papeles de Delgado ya desde el mes de febrero, es decir, conocíese el viaje de éste a España dos meses antes del descubrimiento del cadáver, en contradicción con las declaraciones oficiales (despachos de las agencias UPI-AFP, del 30-4-1965)— para que la Federación Internacional de Derechos del Hombre haya decidido la creación de una misión investigadora, formada por tres abogados, los señores Cavalieri, Macdonald y Leclerc, respectivamente miembros de los Colegios de Abogados de Roma, Londres y París.

Habiendo las autoridades judiciales españolas reconocido ya oficialmente la identidad de la víctima (véase el diario «A B C» de Madrid del 9-V-1965), es el Gobierno español (como, de otro lado, el Gobierno portugués) quien está más interesado en lavarse de toda sospecha y demostrar su plena inocencia en lo relativo a este odioso crimen, mediante una gran investigación internacional, libre e independiente. Esta es también la opinión unánime de 300 abogados del Colegio de Abogados de Madrid, que han pedido simultáneamente (coincidencia no accidental) una investigación internacional sobre el asesinato de Delgado y la inserción de un nuevo artículo en la Declaración Universal de Derechos del Hombre que estipule que el delito cometido por razón de Estado por un Gobierno o por sus agentes sea castigado... (véase *Le Monde* del 14-V-1965). Por otra parte, el Gobierno español y el portugués han declarado ya que no se opondrían a semejante investigación. Es preciso, pues, que se les pida esto oficialmente. Y queremos repetir a este propósito que, a nuestro juicio, ninguna organización goza de tanto prestigio, fuerza e influencia como la Comisión Internacional de Juristas, organización que tiene estatuto consultivo ante las Naciones Unidas y agrupa a 44.000 juristas de 100 países, para proponer oficialmente, conseguir y llevar a buen término dicha investigación.

Al hacerlo, responderá, al fin, la Comisión al deseo manifestado con tanta insistencia, primero por 188 intelectuales españoles en 1963, luego por 1.165 personalidades de 18 países en 1964, y, por último, por 300 abogados del Colegio de Abogados de Madrid en 1965, hace apenas unas semanas: a saber, que una organización independiente y prestigiosa ponga en claro las constantes violaciones de los derechos del hombre en España cuya repetición incesante inquieta de modo creciente a la opinión democrática mundial.

Señor secretario general, la Comisión Internacional de Juristas tiene ahora la palabra.

Le saluda muy atentamente,

MIGUEL SANCHEZ-MAZAS
42, rue du Môle, Ginebra (Suiza)

ANTENA

SOLO PARA OBREROS

OVIEDO.—Sobre las nueve y media de la noche fueron rescatados los cadáveres de los mineros Juan José González Camblor, de 45 años, casado, con cuatro hijos, y Amador Maestro Muñiz, de 29, soltero, los cuales, en unión de Fernando Martínez, rescatado con vida, habían quedado sepultados en el pozo de la mina «San Mamés», de Sotrondio.

LA P.I.D.E. NO PIDE: ABUSA

LISBOA.—Una acción conjunta de la Policía Internacional y de Defensa del Estado (P.I.D.E.) y de la Guardia Nacional Republicana en las zonas de Alcacer do Sal, Grandola y Aguas de Moura (Bajo Alentejo), permitió capturar a trece individuos cuya identidad no ha sido hecha pública, pero a los que se hace responsables de intentar alterar el orden público en las citadas localidades.

ENTRE FASCISTAS ANDA EL JUEGO

TAIPEH (Formosa).—Tres jefes militares españoles que fueron a Formosa en el mes de septiembre del año anterior, han dado término a los diez meses de entrenamiento con el Estado Mayor conjunto de las Fuerzas Armadas de la China nacionalista. Se trata del teniente coronel del Ejército, Manuel de la Torre Pascual; el comandante de las Fuerzas Aéreas, Darsen García López Rengel, y el comandante de Infantería de Marina, Narciso Carreras Matas.

Los tres jefes españoles, que constituyen el segundo grupo de militares españoles que ha efectuado entrenamiento en Formosa, saldrán para España el mes próximo.

FEO A LA INGENIERIA ESPAÑOLA

GERONA.—Parece ser que el próximo 15 de julio comenzarán los trabajos de explanación de los terrenos en los cuales se construirá el nuero aeropuerto. Las obras serán realizadas por una compañía francesa, y la maquinaria que se empleará para su confección se encuentra en la frontera.

YA VAN TRES VECES

MADRID. — Fue nuevamente detenido, por la policía, el letrado Cierco. Es la tercera detención en una semana. No se conocen con exactitud las causas de la misma, pero se cree puedan estar relacionadas con las cartas escritas por este abogado al arzobispo de Madrid y al secretario de Etado de la Santa Sede, sobre los malos tratos que fueron objeto por parte de la policía dos estudiantes católicos.

EL «PREMI RAFAEL CAMPALANS»

BARCELONA (OPE).—Se ha formado el jurado que ha de entender en la adjudicación de este premio con el que se honra la memoria del profesor Rafael Campalans, que con Manuel Serra i Moret fue uno de los fundadores de la «Unió Socialista de Catalunya». Su obra cultural fue muy apreciada también en América. El jurado lo preside el profesor Pau Vila y lo forman los escritores Heribert Barrera, Edmón Valles, Joan Reventos y el editor Verrié.

Está dotado de 25.000 pesetas.

LA SITUACION EN GIBRALTAR

MADRID (OPE).—El Boletín Económico escribe que, desgraciadamente, la situación no ha mejorado. Y lo consigna así, aunque sin deseo de terciar en el asunto, al que dedican comentarios «sardónicos y burlones» los periódicos que embrollan la cuestión. El Libro Blanco de Inglaterra ha recibido como respuesta de «ABC» una amenaza en el sentido de que cualquier insistencia sobre el Tratado de Utrecht de 1713 pone de nuevo en vigor el artículo 10, según el cual la cesión se hizo «sin ninguna comunicación abierta con las zonas vecinas». Para dicho periódico esto significa el cierre total de la frontera. La situación ha empeorado en estos últimos días.

NUEVAS HUELGAS EN ASTURIAS

BRUSELAS (OPE).—En Riaza los mineros se declararon en huelga para protestar contra la violación flagrante por parte de la empresa Ensidesa de lo que ha sido legislado sobre salarios, ya que no estaban percibiendo los aumentos establecidos con carácter de obligatoriedad por una ley reciente.

En el pozo Nicolás, de Mieres, 35 obreros que estaban trabajando por un sueldo inferior fueron suspendidos del trabajo por términos de cinco, diez y treinta días, porque no extraían suficientes cantidades de hulla en dos galerías en las cuales la dirección de la empresa se ha negado hasta ahora a modificar unas condiciones de trabajo especialmente penosas. Todos sus compañeros de trabajo iniciaron una huelga de protesta.

En el pozo Figaredo, también de Mieres, fueron sometidos a expediente y sancionados con 250 pesetas de multa quince obreros silicóticos en primer grado que no daban el rendimiento que la empresa exige desde que fueron trasladados desde puestos compatibles con su estado.

El Comité de Alianza Sindical repartió un manifiesto pidiendo libertad sindical y la abolición de los Sindicatos Verticales; la readmisión con todos sus derechos de todos los obreros despedidos en huelgas anteriores, un jornal mínimo de 200 pesetas para los trabajadores del exterior y de 225 pesetas para los trabajadores del interior, con escala móvil de salarios, es decir, elevando los jornales a tenor de la subida de los precios; elevación de todas las pensiones de vejez, accidente y enfermedad, y solución definitiva del problema de los afectados de silicosis o nistagnus.

LA HUELGA DE SAGUNTO

VALENCIA.—Los Altos Hornos de Sagunto, con 6.800 obreros en huelga, están apagados. Se han perdido ya 200 toneladas de acero y 70 delegados sindicales han sido despedidos.

La huelga comenzó el 31 de mayo con motivo de cesar en el trabajo nueve metalúrgicos, de ellos dos delegados sindicales. La huelga se extendió como mancha de aceite. La motivó la negativa de la empresa de conceder aumentos en los salarios y primas a la producción reclamados por los obreros.

Los metalúrgicos no quieren que sus reivindicaciones pasen por la vía de los sindicatos oficiales y han constituído una comisión obrera que ha sido recibida por el presidente de la Empresa. Y ha sido en vano que la Comisión, para la reanudación del trabajo, pusiera como condición un aumento en las primas y la reintegración en sus puestos de los obreros despedidos.

LA GUERRITA

MADRID.—Angel Herrero Metanzo, de 25 años, suboficial del Ejército del Aire, residente en la Base Aérea de Cuatro Vientos, resultó muerto al chocar la moto que conducía con un camión en la calle de Puerto Rico.

América latina

Estados Unidos del Norte son los gendarmes del capitalismo. Acuden a sofocar todo movimiento popular. En el Vietnam, en la República Dominicana. Y en España son el soporte del fascismo.

El episodio sangriento de la República Dominicana nos ha emocionado vivamente a todos cuantos hallamos refugio en esa tierra donde se adora a los españoles.

En 1940 empezamos a llegar a Santo Domingo millares de refugiados españoles. Salidos de los campos de concentración, habiendo conocido la maldad de los blancos, aguardábamos ansiosos conocer los negros, de quienes esperábamos un trato más humano. Y así fue. Desembarcamos en Puerto Plata, en la parte oriental de la Isla. Fuimos recibidos por todo el pueblo con música, vítores y reparto de víveres. Las mujeres nos decían que habían rezado mucho para que llegase nuestro barco, debido a que existía un retraso de unas horas.

En tren nos condujeron a Navarrete, en donde pasamos la noche. Los refugiados españoles se desparramaron en torno de los Bohíos, que son chozas de barro y de hojarasca. Me acuerdo perfectamente que atraídos por los sones de una zambomba nos metimos en un bohío, donde nos sirvieron café y cigarrillos. Se trataba de un velorio. Los españoles se dieron a bailar con las negras y así transcurrió la primera noche de nuestra llegada a la isla Antillana. Al día siguiente nos condujeron a un pueblecito pegado a la frontera de Haití. Nos recibió todo el pueblo. El gobernador pronunció un discurso manifestando que Dajabón, así se llama el pueblo, «se sentía orgulloso de recibirnos». Confraternizamos inmediatamente con los negros que para nosotros resultaban ser mucho mejores que los blancos que en Europa nos habían hacinado en los campos de concentración y en los campos de castigo.

Nuestra condición de inmigrantes era la de campesinos. Nos dieron un machete y cacahuetes para sembrar. Poco a poco nos fuimos trasladando a Ciudad Trujillo, la sede del sátrapa impuesto por los gringos. Dios, Patria y Trujillo se leía por doquier.

Los dominicanos nos abrieron su corazón. Por las calles de la capital nos llamaban al grito de «España, España». En los cafés nos invitaban, y algún que otro negro se acercaba a nosotros para darnos dinero y para manifestarnos que su abuelita era española. Querían mucho a los españoles y odiaban a los yanquis.

Los refugiados españoles nos mezclamos con los naturales del país, al revés de los yanquis, que rodeaban de alambradas sus moradas para que no se acercarse ningún nativo. Hubo matrimonios de españoles con negras. El español no es racialista. Por eso es querido.

Tuvimos ocasión de presenciar la barbarie trujillista. Los enemigos políticos eran arrojados al mar donde eran devorados por los tiburones. Y los presos los veíamos pasar por las calles, en traje rayado, y eran los que construían las mansiones de Trujillo y su cuadrilla. Trujillo y su familia explotaban a toda la población a mansalva. La fortuna que amasó fue motivo de escándalo después de su muerte. Un hijo suyo se hizo famoso en Hollywood, meca del cine norteamericano, haciendo regalos suntuosos a las artistas del cine. Todo esto era fruto de la miseria del pueblo que lo contemplamos harapiento, muerto de hambre y flagelado por la tuberculosis. Y es a ese pueblo al que están ametrallando los norteamericanos.

Nuestra presencia en la Dominicana motivó contactos fructuosos con los intelectuales y con los trabajadores. La primera huelga en los ingenios azucareros de la Romana —dominio yanqui— se debió a los españoles.

En la América Latina se quiere a España. Pero el fascismo español se ha divorciado completamente de esa América que, por boca de Juan Bosch está esperando impacientemente a que surja una Nueva España. Cuando desaparezca el fascismo español, la América Latina se lanzará en brazos de España tal como a los refugiados españoles nos abrieron el corazón de par en par.

La emigración española de 1939 ha jugado un gran papel en la América Latina a través de la élite intelectual que ha ocupado puestos de relieve y a través de los técnicos y de los obreros especializados que han contribuido noblemente a elevar el nivel de la economía de los países que nos abrieron sus puertas.

Las ansias de liberación de los países de la América Latina coinciden con las ansias de liberación de nuestro pueblo. La Península Ibérica, cuando haya implantado un régimen de justicia social y de libertad, arrastrará tras de sí a todo el Nuevo Continente de habla española.

JAIME BALIUS

Beau Séjour, Hyères (Var).

COMUNICADOS

F. L. DE TOULOUSE
EXCURSION

Para el miércoles, 14 de julio, gran jira a la Franqui playa.

La salida se efectuará a las seis de la mañana en la plaza Roland. El precio es de 12 francos. Par las inscripciones dirigirse al Secretariado de la F. L.

Invitamos a los simpatizantes y amigos, como también a las FF. LL. limítrofes, Quillan, Carcassonne, Narbonne, Perpignan, Le Soler y Béziers.

Esperamos que los compañeros se interesarán y acudirán numerosos.

La Comisión Local.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los compañeros de esta F. L. el domingo 18 de julio, a las nueve y media, en el lugar de costumbre. Dada la información a dar, esperamos que nadie falte.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA
Agrupación Local de Toulouse
Convocatoria

El día 11 de julio, a las diez horas justas, esta Agrupación celebrará reunión en 4, rue Belfort, 2.º piso (Sala de Reuniones), en la que se tratará el contenido de la Circular número 6 de la Comisión Regional.

Quedan invitados todos los compañeros de la Regional en Toulouse, como asimismo los que residan en pueblos limítrofes.

La Comisión Local.

RUEGO

A fin de que pueda celebrarse el sorteo anual de «Solidaridad», rogamos sean satisfechos los envíos de boletos por los interesados.

S. I. A., SECCION DE NIMES

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea general que tendrá lugar el sábado, día 10 del próximo mes de julio, a las 21 horas, en nuestro Local social. Rogamos la puntual asistencia de todos nuestros compañeros y amigos.

F. L. DE FUMEL

Este Organismo pone en conocimiento de afiliados y simpatizantes, que a la ocasión de la celebración de la jornada confederal de Toulouse, organiza un *car* para asistir a la misma el 25 de julio.

Rogamos a los que quieran concurrir, tengan a bien hacerse inscribir en esta Secretaría a Saint-Vite, o a los compañeros Vera y Campoy.

F. L. DE PARIS

Sábado 10 y domingo 11 (tarde y mañana, respectivamente), continuación de la asamblea con el Orden del Día del Congreso.

ADMINISTRATIVAS

Joseph Ferrer, Baixas (P. O.). Recibido giro 19 F. «C. S.» y «Umbral» 30-10-65.

— Nirse Laitt, Gotemborg (Suecia). Recibido giro 99,20 F. cuenta «C. S.» y «Umbral».

DONATIVOS PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

Ivry: Andrés Martínez, 10 frs. F. Local S.I.A. París, 20. Compañera Santas (a la memoria de Gilabert), 500 F. París: Criach, 5. Total, 535 F.

JIRA REGIONAL EN EL MACIZO CENTRAL

Organizada por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, se celebrará el 18 de Julio, en el conocido Estanque de Chanzelade (en el Montel-de Saiat, Puy de Dôme), en la que se llevarán a cabo las distracciones que nos son peculiares a la familia confederal libertaria.

Todos a la Jira regional anual del 18 de julio 1965.

La comisión de Relaciones.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs:

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure: 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure: 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

«Le Combat Syndicaliste»

Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

Saludo a un Boletín informativo

El de Alianza Sindical. El adagio de saber esperar no permite darlo todo por perdido y sumarse al fracaso. Los hombres, con sus pensamientos, se unen para una causa sublime, en manantial de coincidencias, coaligadas y profundas, aunque separados —los hombres— por apreciaciones distintas, que no definitivas. Hay una causa común: la del antifranquismo, en la que todas las fuerzas de propulsión extrañas fracasaron, como no fracasa la Alianza Sindical, síntesis de una aspiración gigantesca amarada de idealidad, tocada de positivismo para una sociedad española redimida, cara al libre albedrío, con atención a la posible y necesaria transformación social y técnico-pedagógica, garantía de una evolución general en todos los dominios de la vida española.

Hay ya bastante y demasiado en atrocidad franquista. El escapulario de plomo pesa ya en exceso al cuello del pueblo español. Vaticanismo opusdeísta, con cruces, medallismos y cromos en carnaval continuo, merecen un fin instantáneo sin facilidades de resurrección.

Saludo al boletín de A. S. por su contenido abierto, aliciente y esperanza de la gran empresa liberadora de un pueblo que tanto merece ser liberado por ser el único que trabajando crea con una compensación tradicional de opresiones y miseria. No habiendo Dios que nos ampare hemos de endiosarnos y ayudarnos nosotros mismos, y nosotros somos todos los del campo obrero, en el cual hay que permanecer en hombres de provecho y de dignidad sin disputa.

Con Alinza Sindical, creemos que la libertad de España no se mendiga: se conquista.

JUAN CLARAMUNT

Servicio de librería

Primer Lote

«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina; 2,80 F.
«Salvador Seguí», Varios; 3,50 F.
«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabbri; 1,00 F.
«Raúl Carballeira», Víctor García; 1,00 F.
«Quinet», Felipe Alaiz; 5,00 F.
«Tipos Españoles», Felipe Alaiz; 7,00 F.
«Debate imaginario entre Marx y Bakunin», 1,00 F.
Importe total del lote, 21,50 F. Para el lector, 17,00 F.

Segundo Lote

«Antologías Universales» (Prólogos de García Birlán), «El amor y la amistad», «Cultura y Civilización», «La Historia», «La Libertad», «La Religión».

(Vol. a 5,00 F. cada uno. Para el lector a 3,75 F.)

Tercer Lote

«Obras completas» de Rafael Barret, 22,50 F; «Teatro completo» de González Pacheco, 14,00 F; «Hitoria del Primero de Mayo», Dommanget, 12,00 F; «La revolución desconocida», Voline, 15,00 F; «Nacionalismo y Cultura», Rocker, 15,00 F.

Total del lote, 75,00 F. Para el lector, 63,50 F.

Colección Clásicos Castellanos

Cubiertas piel, papel biblia. Precio vol., 52,50 F.

«Obras completas» de Federico García Lorca; «Episodios Nacionales», Galdós (3 vols.); «Obras completas» de Blasco Ibáñez (3vols.); «Obras completas», Miguel de Cervanes; «Teatro completo», Ibsen.

Precio: 7,50 F. vol.

TIRSO DE MOLINA: *El vergonzoso en Palacio* y *El burlador de Sevilla*. Prólogo y notas de Américo Castro.
GARCILASO: *Obras*. Prólogo y notas de Tomás Navarro Tomás
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo I. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
QUEVEDO: *Vida del Buscón*.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo II. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
TORRES VILLARROEL: *Vida*. Prólogo y notas de Federico de Onís.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo III. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo IV. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
DUQUE DE RIVAS: *Romances*. Tomo I. Prólogo y notas de Cipriano Rivas Cherif.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo V. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
ARCIPRESTE DE HITA: *Libro de buen amor*. Tomo I. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
GUILLEN DE CASTRO: *Las mocedades del Cid*. Prólogo y notas de Víctor Said Armesto.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo VI. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
ARCIPRESTE DE HITA: *Libro de buen amor*. Tomo II y último. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
VILLEGAS: *Eróticas y amatorias*. Prólogo y notas de Narciso Alonso Cortés.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo VIII y último. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
FERNANDO ROJAS: *La Celestina*. Tomo II y último. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
ANONIMO: *Poema de Mio Cid*. Prólogo y notas de Ramón Menéndez Pidal.
ANONIMO: *La vida de Lazarillo de Tormes*. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
FERNANDO DE HERRERA: *Poesías*. Prólogo y notas de Vicente García de Diego.

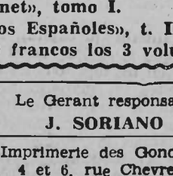
Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe, París (10e)
C C P 1350756

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase a esta Administración y a la de «Espoir» de Toulouse.

OBRAS de Felipe ALAIZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Con el Congreso a dos pasos

Reincidimos

LA característica del Exilio es la escisión, en casos la pulverización, de sectores sociales y políticos españoles. En la CNT se reprodujo la disensión de 1931 en el año VI del Exilio. ¿Ganancia? Nula, con perjuicios enormes. La hora mejor (la quiebra total del nazi-fascismo), nos pilló desunidos, invalidados para emplearnos con provecho en la causa de España. En la hora silenciosa, reflexiva de cada uno, es obligado someterse a examen de conciencia, pues el índice acusador de la Historia puede señalarnos a todos.

El P.O.U.M. se desglosó y salió el M.S.C. La Esquerra no se entendió y aún juega la carta de la presidencia generalicia. Los republicanos históricos tienen que hacer librándose de los elementos sovietófilos. El propio Partido Comunista, de apariencia monolítica, registró la defección comorerista y actualmente sufre la amputación del ala que toma vuelo pekinés con menosprecio de la Kalinka. Franco ha tenido ocasión de sonreirse.

Nosotros nos arreglamos, más o menos, hace tres años. Los apasionamientos podían quedar cancelados. Una diferencia de criterio es pasable, tal vez admisible, en el seno de toda colectividad libre. Si la finalidad verdaderamente es la misma, no importan las interpretaciones. Temamos, más que nada, las divergencias fundamentales, los personalismos, las incompatibilidades cerriles, las concepciones emanadas de arriba abajo, no fluídas del conjunto confederal y libertario.

No se está, confederalmente, tan desabrido cual se pretende. Con suavizarse las voces que no representan al conjunto, que, en razón a su particularismo no están sujetas a rendir cuentas a la Organización, la temperatura bochornosa, de haberla regresaría al grado de la primavera, caso saludable.

Con los nervios al aire, nadie va a ningun aparte. Con aporte sosegado, reflexionado, se acude, sin falta, a la rotonda de la coincidencia. Coincidamos, o resignémonos.

El caso es de supervivencia. Veintiseis años de destierro son disinadores, incluso deletéreos, es sabido. Pero no al extremo de perderlo todo. Muriente Anselmo Lorenzo puso toda su ilusión, toda su esperanza, en el joven Palmiro Marbá que al año siguiente también moriría... Sin embargo, el movimiento continuó ascendiente.

Es el caso de ahora. Sobre los valores perdidos en la guerra, hay las pérdidas hirientes por represión franquista, más las producidas por el veneno del Tiempo, de consumición forzosa. Compañeros de vocación, energía y talento, desaparecieron en mitad del camino, y los que lo transcurrimos, cada vez somos menos. ¡Son ya 26 años, compañeros!, más del cuarto de siglo, que hemos aguantado, no obstante, firmes en nuestro puesto. Se teme más reducción del número, y ello no es lo más temible. Lo más peligroso es, o sería, la desidealización, la proletarización de las mentes. El libertario es por ahí que se ha salvado: por la yesca del cerebro, por su condición pensante y actuante, todo a un tiempo. Compañeros bien preparados, son siempre garantía de siembra y cosecha, lo contrario de los atropamientos necesitados de orientadores, líderes o jefes.

Lo que salva a la C.N.T. en todas las situaciones, es la condición libre y consciente de sus afiliados. Si un día el liderismo se nos impusiera, la C.N.T. habría terminado.

Y como no estamos en ello, atengámonos inaplazablemente a lo que precisa: el buen entendimiento, la confrotación de pareceres, y... el desarme de los odios donde apareciera un conato de los mismos.

La atmósfera de inteligencia que se respiró en el Congreso de Zaragoza, podemos respirarla nuevamente. Porque la C.N.T. sigue residiendo en los corazones y no en los tacones de los zapatos.

El Congreso está a dos pasos. Que cada cual se consulte, noblemente, a sí mismo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNA JUVENTUD SIN NORTE

UNA vez más hemos podido leer en crónicas y referencias periodísticas el apogeo de desbordante y grosero entusiasmo juvenil que han despertado en París y en provincias las representaciones a cargo de «Los Beatles». De nuevo se nos ha dicho que ellos y sus numerosos imitadores e imitadoras refrendan con su música y sus canciones el rebelde estado de ánimo de la gran masa que constituye la juventud contemporánea.

Lo inmediato, al percataros de esas luchas salvajes que se desarrollan en Inglaterra entre jóvenes que forman ese especie de clan llamado de los «Rockers» en oposición a otro que es el llamado el de los «Mods»; las tropelías de los «blusons noirs», en Francia, y del gamberrismo juvenil en otras partes, lo inmediato es una expresión de asco y desprecio. Atuendo y gestos entre achulapados y maricas, en ellos, y de descocadas putuelas en ellas. Ausencia total de sensatez, de esos innumerables matices simpáticos propios de la primaveral edad de la vida. Descuella la estupidez, el cretinismo, la chabacana fanfarronería.

Pero es posible exista en el fondo de todo ello, como tratan de definir sicólogos y sociólogos, que buscan adentrarse en tan destacado fenómeno juvenil, un latente descontento, un complejo de inferioridad al respecto del vivir social. Es en todo caso, una juventud que marcha a la deriva, una juventud sin norte, buscando en el alborotado placer de los sentidos llenar un excedente de energías que, indudablemente, podrían tener mejor empleo.

Lo importante sería hallar estímulos racionales susceptibles de contrarrestar en el joven determniadas influencias nefastas que dimanan de la propia estructura social y que, a la postre, sufre ella también las consecuencias, creando con ello una de tantas paradojas como vemos en la vida.

FABBRI EN LA CRITICA ANARQUISTA

Entre las interesantes efemérides que suelen destacar los amigos de «Ruta», de Caracas, venía en el número correspondiente al mes de junio una que hacía referencia al fallecimiento de Luis Fabbri, que acaeció en el mes en cuestión, del año 1935, hallándose exiliado en Montevideo. Tenía 58 años, no era viejo, pero al producirsele una úlcera en el estómago precipitó su fallecimiento.

En una época como la nuestra que apenas si ha llegado a rehacerse un tanto de las pasadas conflagraciones bélicas de carácter internacional, cuando una nueva modalidad, la «guerra fría», deja notar su influencia. Atravesando una etapa de la Historia con los efectos nefastos de comunismo y fascismo, ha acontecido, en lo que al anarquismo se refiere, que las persecuciones y el exilio han originado la pérdida, la destrucción de valiosos recuerdos. Se ha perdido no poco material, doctrinal, histórico, biográfico, relacionado con hombres e ideas. Además la turbulencia de los hechos ha relegado al olvido a figuras de un valor descollante, por su conducta y por sus actividades. De ahí que por las nuevas generaciones buena parte de todo ello sea desconocido. Por esto ha de ser conveniente, de vez en cuando, hablar de quienes fueron, en tanto que hombres de pensamiento o de acción, valores preeminentes en el seno del ideal libertario. Sin duda alguna uno de estos hombres fue Luis Fabbri.

Fabbri, al decir de su gran amigo, y casi discípulo, Hugo Treni (Ugo Fedeli), fue de los elementos que, antes de la primer guerra mundial contribuyó a la propagación y desarrollo del anarquismo en Italia. Era la suya una formación de intelectual, como lo había sido la de Gori, Galleani y Malatesta. Se inició a las ideas por influencia de un culto compañero que defendía la posición anarquista individualista. Mas, con Nettlau y Tarrida del Mármol, se atuvo a la concepción del «anarquismo sin adjetivos», por considerar que ambas modalidades, la individualista y la comunista, o colectivista, es lógico que vayan enlazadas, o alternen en el desenvolvimiento sicológico del individuo.

Como en Ricardo Mella, alentaba en el modo de ser de Luis Fabbri un vivaz sentido del libre examen, una acentuada propensión de iconoclasta, enemigo de tópicos, refractario a los efectos de galería, a las concesiones a lo trivial, a lo falso y endeble. Para él, como para Malatesta, con quien se encontraba fraternalmente identificado, el anarquismo era una cosa seria, algo por así decir, *químicamente puro*. De ahí que a la par que combatía, con sólida, con irrefutable argumentación los baluartes jurídicos sustentadores de la sociedad actual, arremetía también contra las falsas interpretaciones del ideal ácrata, poniendo al desnudo con trazo sereno desviaciones y aberraciones. Incluso cuando se trataba de casos de inconfundible buena fe, Fabbri no transigía con el error, con la inconsistente interpretación. Así en el caso de Bovio, en la conocida frase: «Anárquico es el pensamiento, y hacia la anarquía camina la Historia.» Puso de relieve el defecto de considerar como un determinismo axiomático lo de que la Historia vaya precisamente hacia el anarquismo. No, vino a decir: la Historia puede ir, o puede alejarse del anarquismo, según y cómo sea impulsada y por quiénes.

Mucho se ha hablado del breve opúsculo de Fabri: «Influencias burguesas en el anarquismo». Para quienes saben captar la médula de los problemas sin dejarse ganar de lo aparente, han de ver un fiel reflejo de la realidad en lo que en el mismo se expone y que, dicho sea de paso desde distintos ángulos de visión, lo han dicho también Mella, Rocker, Prat, Grave, Alaiz, entre otros. Un ideal es fuerte, es consistente en tan-

(Pasa a la página 2)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

EL MOVIMIENTO SOCIAL EN BULGARIA

EXTRAORDINARIO empeño el de los compañeros búlgaros exiliados. Tuvimos ocasión de mencionarlo cuando comentábamos las memorias de Nicolás Stoynov, militante centenario aún en vida cuando se publicó el libro. Decíamos entonces que debíamos a Eugen Relgis nuestra primera visión personal de una Bulgaria hasta cierto punto idílica y promisora. Costumbres un algo rústicas, naturales, en cuyo marco se desarrollaban corrientes humanitarias y universalistas. Un amplio movimiento vegetariano naturista y una propensión al pacifismo integral. Y en armónica relación un movimiento de rebeldes con orientaciones precisas. Toda la matizada gama que toma arranque en el multifacético cuadro de la propaganda anarquista.

El mismo E. Relgis nos habló de los libertarios de Rumania y de la ligazón militante de ambos países fronterizos, divididos por el Danubio, que sólo es «azul» en las mentes dominadas por averiado romanticismo. Insiste hoy Relgis —y puede leerse su artículo en «Volontà» (en italiano) y en dos números sucesivos de «Tierra y Libertad» (revista suplemento en lengua española), de México— en un aporte documentado, en las analogías y trabazón espiritual entre militantes de estos dos países de los Balkanes. Termina con un voto de esperanza fundamentado en la tenacidad de quienes, dentro y fuera de estos países, prosiguen su acción a pesar del terror que impone el régimen comunista totalitario.

Tuvimos ocasión en España de conocer a militantes búlgaros que se incorporaron a la Revolución y que sufrieron luego nuestras propias inclemencias de exiliados. No pudieron volver a Bulgaria algunos de ellos. Los acontecimientos se encadenaron de tal forma que el chispazo producido en Abisinia repercutió —luego de lo de España— en una guerra de destrucción. No perdieron la guerra los alemanes. No perdieron la libertad los alemanes. Los alemanes recuperaron posibilidad de equilibrio. Como los italianos. Equilibrio dosificado, medido, limitado por el opio de la democracia. Los Balkanes —así como Polonia, como España— perdieron sosiego y libertad. Nueva tarea ciclópea es necesaria para recuperar terreno. El tiempo no se recupera jamás. Los hombres del ayer cercano —nosotros— no recuperaremos juventud ni vigor. Lo que no nos inhibe, no debe inhibirnos en un presente de reconquista, que ha de ser de reconquista. Que lo es, a pesar de las contradicciones y de las dificultades de nuestra actuación.

Se publicó en «Timón», Barcelona, noviembre de 1938, un Informe acerca del Movimiento Anarquista en Bulgaria. Su autor vivió las amargas horas de los campos de concentración y de la persecución en el exilio. El trabajo en sí es esquemático, reducido a una quincena de páginas, destinado a dar semblanza de un movimiento en función y en potencia, a modo de reconforte de los militantes españoles empeñados entonces en acendrada lucha. No obstante, se advierte en esas pocas páginas la riqueza emocional de un movimiento semejante en muchos aspectos al movimiento español. Semejante, sobre todo, en la calidad militante. En el carácter generoso e impulsivo de sus gestas y de sus hombres, llevados las más de las veces a hechos heroicos y violento como consecuencia de las reacciones atrabilarias de los gobernantes.

También aparecen ciertas analogías de orientación así como de constitución orgánica, entre los movimientos búlgaro y español, que no se dan en otros países. Pero no es de estas analogías, ni de evidentes diferencias, que hemos de ocuparnos hoy. Por el contrario, queremos brindar al lector la ocasión de confrontar por su cuenta todo lo que puede haber de cercano entre un movimiento y otro. Y entre estos y otros movimientos. La ocasión se debe a un esfuerzo digno de encomio y de imitación.

No nos cansaremos de repetir que una de las tareas importantes de nuestro movimiento es la de la elaboración histórica de sus orígenes, de su desarrollo, de sus actividades, de la vida, labor y pensamiento de sus militantes. Es la razón que nos impele a rebelarnos contra la pausa, la larga y dura pausa a que colectivamente nos hemos condenado al no proseguir de manera ordenada y consecuente, la tarea que se había señalado a una de las secciones de la C.R.I.A.: la B.A.E. Tarea que no tuvo otra expresión que la publicación de un trabajo de U. Fedeli sobre Malatesta.

Afortunadamente, el propio U. Fedeli prosiguió en esa labor, hasta su desaparición prematura; Piero Carlo Massini, joven e infatigable, acumula volumen sobre volumen; Peirats nos ha dado su reciente y aún no suficientemente difundido estudio que complementa en mucho los tres volúmenes sobre la C.N.T. española; Víctor García enriquece sin reposo su ya importante haber, y otros militantes de diferentes países van tomando en serio esta tarea.

Entre las revelaciones de estos últimos tiempos hemos de citar con júbilo a George Balkansky. A su personal esfuerzo —y al apoyo de compañeros búlgaros exiliados— se debe el ya comentado volumen realizado con las memorias de Nicolás Stoynov. Nos aporta hoy un nuevo volumen dedicado a la biografía de G. Cheitanov, pero que en verdad merece como título el de «Páginas de historia del Movimiento anarquista búlgaro». Es su subtítulo en francés, como en francés es la edición del libro. Esta lengua se halla tan difundida en nuestros medios que no sería extraño que el libro se agotara y requiriera una nueva impresión. ¿Y por qué no la traducción a otras lenguas, la española en preferencia?

Resulta este volumen un complemento armónico con el anterior de la misma colección. No se limita a la biografía de un hombre. Con pluma amena, asequible, Balkansky nos introduce en la Historia política y social de Bulgaria y, se podría decir, nos enseña su «geografía social», llevándonos de la mano por regiones y localidades que han tenido su importancia en el desarrollo de los hechos y en la formación de los caracteres. No se limita tampoco al cuadro de por sí amplio de las actividades libertarias. Balkansky nos hace conocer las diferentes corrientes políticas e ideológicas que se repelen o se conjugan —según los momentos— en la orientación general del país y se remonta a orígenes tan lejanos como el de los bogomilistas, quienes en el siglo X constituían un movimiento religioso-social que presentaba similitudes tales con las actuales tendencias libertarias que el héroe de esta obra: Cheitanov, gustaba declararse como émulo de aquellos luchadores ilustres.

La vida de Cheitanov conoció la agitación y las vicisitudes de un período que fue muy similar en todos los países. Entre fines del siglo pasado y las dos primeras décadas del presente se pasó por un proceso de revueltas románticas, de atentados personales, de «ilegalismo activo». Nuestro héroe tenía la pasta de un Salvochea, por su desprendimiento y su pasión, de un Malatesta, teórico antidogmático y voluntarista que participó en revueltas campesinas condenadas de principio al fracaso; de un Durruti, audaz, agitador y hombre de acción... También tuvo andariega existencia. Rumania, Francia, Suiza, Rusia, Egipto... Perseguido o por volición propia atravesó fronteras en pos de nuevos conocimientos y de nuevas luchas. Murió joven, pero su vida fue intensa, rica, pasional. Y su pensamiento desplegó un desarrollo poco común en su entereza y en su profundidad.

Como para muchos otros fue para Cheitanov una experiencia amarga la de la revolución rusa, en la que intervino... Pero, si os digo todo no leeréis el libro. Consultad la página 92. Comparad lo que entonces escribió Dimitrov en su Informe al Partido Comunista Búlgaro y lo que aparece estos mismos días en la prensa, revelado por la Documentación de los Archivos americanos, relacionadó con la promesa incumplida de Stalin a los sublevados de Varsovia. Comparadlo con la actitud de Stalin en España. Comparad también la carrera política de Stambulyski y la de no importa que «sincero» político democrático o de izquierda, o socialista parlamentario de no importa que país... Comparad... ¡Leed el libro!... Se vende en nuestra librería o se puede solicitar a «Notre Route», Boite Postale 81-20. Paris, 20e.

Estad seguros que no hemos dicho casi nada de lo que hay en sus 270 páginas, ricamente ilustradas con gran profusión de fotografías.

★ DISCOS ★

ERASE una vez una ciudad inquieta que protestó con barricadas e incendios, de una guerra hispano-marroquí. Por intereses bastardos, de ricos, tenían que acudir al Rif los hijos de familias pobres. Los hijos de papá, con trescientos duros se libraban, enteramente, de la chamusquina. La muerte violenta e incomprensible, siempre sobre la piel de los trabajadores.

La protesta falló por quietud de la extensión española. A España no le placen los asuntos «localistas». Sin embargo, en el Gurugú y aledaños morían hijos de madres humildes con arraigo en toda la piel de toro.

Abandonados, los revolucionarios fueron acosados como alimañas por las fuerzas del Estado. La Ley no permite que los hijos del pueblo la discutan, y la tiroteen en casos de desespero. La Ley es inflexible con los ciudadanos de tercera. En los de primera, la Ley no encuentra —jamás— materia de delito.

Miguel Baró, barricadista de San Andrés de Palomar, fue el primer fusilado. Le siguió Malet, un solivantado de San Adrián. El guardia de Seguridad, Hoyos, fue también baleado por haberse puesto, con fusil y todo, al servicio del Pueblo. Le tocó el turno al muchacho (18 años), Clemente García, débil mental que bailó con el esqueleto (antiguo) de una monja. Cuatro muertes violentas para preparar y justificar (?) el asesinato legal de Francisco Ferrer Guardia, pedagogo aunque no le placiera al terrouzista Simarro.

La ciudad, abrumada por el latigazo diario de la represión, por los disparos cobardes de Montjuich, se sintió indignada en secreto, sufrió —¡aún más!— en silencio. Y un año después el responsable directo de tanta sevicia, Antonio Maura Muntaner, osaba poner pie en Barcelona. Y Barcelona, siempre digna y justiciera, le pegó cinco tiros al fusilador de Baró, Malet, Hoyos, García, y Ferrer. No importa que el blanco fuera pésimo, pues la repulsa de un pueblo quedaba cumplida. Un cadáver más, en los humanistas es cosa prescindible.

El gesto lo cumplió un ciudadano con vergüenza: Manuel Posa Roca. No huyó, se proclamó vengador, y pasó muchos años en presidio.

Pues bien: Manuel Posa Roca aún vive, con 80 años a cuestas, muy cerca de nosotros, léase, en el Exilio. Abandonado, o casi, de todos.

Me parece que los libertarios, particularmente, a Posa le debemos algo.

DISCOBOLO

25 de julio en Toulouse

¡Compañeros, antifascistas!

¡Recordad esta fecha! Reservarla para asistir al MITIN que, por la mañana, la C.N.T.F. celebrará en Toulouse.

Participarán, como oradores, los siguientes compañeros:
Presidencia: Antoine TURMO, de la Sexta Región de la C.N.T.F.
Por la C.N.T.F.: José SORIANO.
Por la C.N.T.E.: José MUÑOZ CONGOST.
Por la A.I.T.: Ramón LIARTE.

∴

Por la tarde del mismo día, S.I.A. organiza un gran Festival de Variedades, presentado por el humorista Juan MONTIEL, y con participación de los siguientes artistas:

Suyette BASDE, baile clásico; Robert CARBONELL, intérprete de la canción española; LA CHORALE POPULAIRE DES ETUDIANTS DE TOULOUSE, avec son repertoire selecte des chansons populaire (45 exécutants); Lolita MARTI, intérprete de la canción popular española; LOS MEDITERRANEOS, en su variado repertorio de canciones modernas; GRAN TEO, concertista de armónica y guitarra, único en su género; Perlita de SEVILLA, estrella de la canción flamenca; Hermanas MORENO, en su baile popular español. Carlos MENDIA, tenor internacional, en sus canciones franco-españolas. Pianista, Mme GALCERAN.

De ayer y para hoy

El dedo en la llaga

por Fabián MORO

QUERIDO amigo M.

Contesto a la tuya tras un silencio prolongado, hijo de los quehaceres que, absorviéndome, me impiden hacerlo a su debido tiempo.

Después de volver a analizar tus conceptos y la conclusión discrepante que sacas de mi anterior, puedo decirte que continuo en la misma posición. Veo que mis frases te han dejado mal sabor de boca porque ellas, en tu creencia, tienen inspiración agnóstica. Y es que cuando un análisis se sintetiza por eso de «ir al grano», la exposición no da la misma impresión que si con argumentos extensos se la quiere respaldar para, al fin y al cabo, decir lo mismo, o al menos, concluir de igual manera. Por otra parte, no busco la aprobación. Busco la realidad. No armado de la caja de los truenos, y si de una azadilla. Quede asentado,pues, que un criterio, se juzgue equivocado o acertado, cuando es sincero aleja la pretensión de que sea compartido por los otros. Está guiado por la necesidad íntima de quien la sustenta.

Creo haberte dicho en una ocasión, o en una de mis cartas, que cuando se trata de realizaciones inmediatas por un organismo colectivo de «masas», como se dice, lógico es admitir que al socio que integra el organismo en cuestión, el hombre, se le acepte tal como es. A saber: educación ambiental o del medio, prejuicios disculpables, flaquezas humanas, etc.; si no te lo he dicho antes te lo digo ahora. No es lo mismo cuando el hombre invoca una preparación ideológica: que dice sentir una Idea, Idea que conoce y que por ella lucha y trabaja. Si se lucha y trabaja por una sociedad mejor, se sobreentiende que sacó la conclusión de que los sistemas dominantes son negativos. Vemos cómo estos sistemas alimentan las pasiones instintivas que el individuo lleva consigo, abonadas en el medio en que vive. De igual manera vemos que siguiéndolas y guardándolas, la corrupción se introduce con facilidad en algunos que ostensiblemente ponen empeño fingido, de suyo se comprende, en subsanar y eliminar las de los otros. Aludo aquí a aquellos que, más o menos facultados y preparados, agentes activos son en el impulso hacia las renovaciones sociales, y, por consiguiente, hacia la superación humana. Es una verdad de Perogrullo que superación humana y renovación social quiere decir mejorar el sistema y las personas que éstas sean dignas; que se alejen de las ambiciones mezquinas y de la intriga degradante; claro, fraterno, desinteresado. Que anule, por la elevación de sus sentimientos con la educación que ha adquirido, todo aquello que estorbe el deseo primordial de formarse una *conciencia consciente* lo cual supone ser un ente superado. Cuando un hombre trabaja y lucha por esto es que está de acuerdo y lo quiere. ¡Naturalmente¡ Si lo quiere y está de acuerdo debe empezar por sí mismo, obrando como dice y piensa.

La Idea guiando el sentir y la conducta. No exijamos a quienes carecen de esta preparación lo que ni pueden ni, por lo mismo, quieren. No pidamos peras al olmo. Pero si podemos pedir que una Idea no se emplee como un traje de gala, ni se ostente como una corbata nueva. Por que es, sobre todo, una regla, una forma de vida. Si no es así, de nada sirve. ¿No se ha concebido la Idea para mejorar el hombre? Luego, sus paladines, ¿no han de servir de ejemplo dominando sus «flaquezas humanas»?

Flaquezas humanas. La primera lucha del hombre que busca serlo está en sí y consigo mismo en pos de frenar o anular la impulsión de los instintos gregarios que le degradan, y sobreponerse a la sociedad corruptora. Si puede, debe ponerlo en práctica. Si no puede, ¿de qué sirvió conocer las causas si aun con un cerebro despejado y lleno de conceptos superadores no consigue superarse? No, en este caso más que en ninguno, el que quiere puede.

For eso, la «sociedad» resulta aquí un recurso de socorro. ¿Se puede esperar conquistar la libertad con quienes guardan con mucho esmero las reminiscencias naturales (por muy naturales que sean) autoritarias?

No, querido amigo. El problema social es, ante todo, un problema individual. Y mientras no se formen conciencias auténticas no se hará otra cosa que dar vueltas en torno al círculo vicioso.

No dar cuentas a nadie de sus actos y que cada cual haga lo que le venga en gana está condicionado, a que cada cual sepa utilizar ese principio al lado del otro que debe acompañarle: la consciencia moral. Teniendo en cuenta o no olvidarlo si se ha aprendido, además, lo que ya Rousseau enseñó, que la libertad de uno termina allí donde la de otro empieza. Practicándose de forma que de ella se haga uso pero no abuso. La libertad en la sociedad pasa por el cedazo de la disciplina íntima. Sin esta premisa, los que se creen ser libres están equivocados de forma... escandalosa. Porque emplean la libertad para hacer miedo.

Hoy yo no tengo por qué preocuparme del proceder de los «demás». Pero si esos hablan y actúan en un núcleo colectivo que es el mío, estoy en la obligación moral de exigirles que no hagan lo que les venga en gana; por delante ni en la trastienda. Y me ofrezco a la recíproca.

(Pasa a la página 2)

AUTOMATIZACION — Por Aldor

...O EN EL SUPERDESARROLLO.

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

15 JUILLET 1965
NUMERO 358
0,50 F. LE NUMERO
87e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Non ! La lutte des classes n'est pas une notion périmée !

AU Palais-Bourbon on a parlé récemment des Comités d'entreprise et certaines affirmations gratuites ont été prononcées qui feront plaisir, nous n'en doutons pas, à ceux qui, pour des raisons diverses, ont renoncé au combat sans équivoque des exploités contre les exploiteurs et à la révolution sociale pour adopter l'attitude hypocrite du réformisme.

Dans le rapport qu'il a rédigé au nom de la commission des affaires sociales, René Caille déclare notamment :

« Les comités d'entreprise sont à l'origine d'une nouvelle conception des rapports entre employeurs et employés. Le dialogue, l'information, la confrontation, sont les étapes préalables à la coopération... La lutte des classes est une notion périmée **dans la mesure où elle nie la contribution commune à l'œuvre économique des travailleurs, des cadres et des employeurs. Le comité d'entreprise fait du travailleur non plus un instrument, mais un participant et confère à chacun, par l'intermédiaire des représentants élus, la dignité à laquelle il a droit. »**

Les syndicalistes révolutionnaires de la C.N.T. ne souscrivent absolument pas à cette théorie, nous tenons à l'affirmer hautement et à justifier notre position qui conserve, au contraire, toute sa valeur et son actualité à la lutte des classes.

Nous soulignerons, en premier lieu, qu'il n'y a pas et ne saurait y avoir d'intérêt général, **et donc de collaboration de classes possible, dans le cadre du capitalisme industriel, privé ou d'Etat, qui fabrique** non pas pour satisfaire les besoins de tous, mais pour réaliser des profits. **Toutes les opérations boursières et financières réalisées au sein de la société actuelle et qu'on dénomme spéculation, ne sauraient être qualifiées, selon notre avis, que du terme de** vol organisé.

Pierre Besnard déclarait, il y a une quarantaine d'années, mais comme ces paroles demeurent valables ! « L'intérêt général du patron l'oblige à faire travailler l'ouvrier le plus longtemps possible pour le salaire le moins élevé, sans se soucier des conditions d'hygiène. Il ne rétribue l'effort humain que d'une façon strictement minimum. Il n'est pas besoin de dire que l'intérêt de l'ouvrier est diamétralement opposé.

« Il en est de même pour le commerçant, qui a intérêt à vendre le plus cher possible, sans se soucier de la condition sociale du consommateur; nul doute que, là encore, l'intérêt du consommateur ne soit en opposition avec celui du commerçant, surtout à notre époque où le dernier prétend faire fortune en quelques années. »

Entre employeurs et employés, c'est-à-dire entre exploiteurs et exploités, entre maîtres et esclaves, il ne saurait y avoir que des rapports de force. **Que l'on demande aux opprimés de** participer à leur propre exploitation **et de** préparer l'organisation de leur propre misère **paraît bien la plus insensée des idées qui soient. Et pourtant, c'est ce qui se produit actuellement avec la « participation » des délégués ouvriers à des organismes tels que les comités d'entreprise dont le but caché est d'illusionner les travailleurs et de les détourner de leurs revendications authentiques en les incorporant, théoriquement, au système actuel d'exploitation.**

« Faire collaborer le prolétariat à la défense, au sauvetage, au rééquilibre du capitalisme, fut l'idée de génie de la bourgeoisie contemporaine à tendance soi-disant démocratique. » **C'est ce que nous appelons pour notre part « collaboration de classes ».**

La collaboration de classes, ou réformisme, est caractérisée par le fait de participer ou de tendre à participer, dans des organisations réunissant des représentants des ouvriers, des patrons et de l'Etat, à l'étude en commun des problèmes économiques, dont la solution apportée ne saurait que prolonger, en la renforçant, l'existence du régime actuel. Bien entendu, cette position hypocrite amène également les réformistes à condamner les fondements mêmes du syndicalisme, c'est-à-dire l'action directe, la grève générale expropriatrice et gestionnaire et la révolution sociale.

Le but de la collaboration des classes est de rééquilibrer le capitalisme, empêtré dans ses propres contradictions, avec le concours du prolétariat. La collaboration d'une partie du prolétariat à la besogne de restauration du capitalisme, au nom de l'intérêt général, ne peut avoir pour conséquence que de retarder et de rendre plus difficile la libération des travailleurs. Car il est bien évident que cette collaboration tend à masquer l'alternative dans laquelle se trouve, tôt ou tard, placé le système capitaliste : reconnaître qu'on ne peut, en produisant pour satisfaire des profits personnels, tirer tout le profit possible des richesses de la nature et assurer le bien-être de tous, qu'il faut même détruire des aliments de base dont sont privés des peuples entiers pour sauvegarder ces mêmes profits; ou bien préparer la guerre mondiale, qui reculera le moment de « périr ou distribuer », **mais dont les conséquences peuvent être fatales pour tous. La collaboration des classes prépare l'enchaînement définitif du prolétariat au char du capital assassin et l'avènement du fascisme.**

La lutte des classes n'est pas une notion périmée mais un fait réel, ne serait-ce que parce qu'elle est apparente à chaque instant comme manifestation de la volonté d'asservissement de plus en plus systématique des exploiteurs sur les exploités; **car, n'en déplaise aux réformistes de tous poils, la lutte des classes, comme une médaille, possède deux aspects qui s'opposent, se complètent durement et en font une réalité que l'on ne peut nier :** la lutte des classes n'est pas seulement la défense des exploités contre les exploiteurs, c'est aussi les mesures que prend le monde des privilégiés, des exploiteurs, pour réduire à l'état de complet esclavage le monde des exploités. **La baisse générale des salaires à l'aide d'un chômage dont on peut actuellement mesurer de plus en plus l'importance en est un exemple : le pourrissement du mouvement ouvrier par la corruption de ses leaders acquis au réformisme dont nous parlons en est un autre exemple.** Le chômage est la meilleure arme de l'arsenal capitaliste, avec le réformisme, pour lutter contre les travailleurs. **Il permet de réduire à la misère, pour le temps que le patronat désire, une partie des ouvriers et employés.** Par le chômage, le patron devient l'arbitre de la lutte que se livrent, pour travailler, les prolétaires qui sont, tour à tour, chômeurs ou non-chômeurs. **Par le jeu du chômage, il dresse une partie des salariés contre l'autre partie; il utilise celle-ci contre celle-là et les fait changer de camp à volonté.**

On voit par là à quel degré d'hypocrisie peut atteindre l'attitude de René Caillé, député U.N.R. et des réformistes de toutes tendances, qu'ils se qualifient de quelque étiquette que ce soit. Contre l'exploitation intensive des travailleurs par le capital et l'Etat, contre la domestication de l'homme par d'autres hommes et par le machinisme mis au service du profit au lieu de servir l'émancipation totale de tous les travailleurs, contre l'asservissement total des ouvriers, le syndicalisme révolutionnaire affirme la permanence de la lutte des classes.

Cette lutte ne doit pas être purement verbale, mais effective : le prolétariat n'a pas le choix des moyens. Son attitude lui est dictée par celle du capitalisme : à la violence organisée et systématisée, il est obligé de répondre par la violence organisée et systématisée; à la force, il est obligé d'opposer la force.

La lutte des classes sera une notion périmée lorsque la révolution sociale aura supprimé effectivement toutes classes.

France : Juillet 1789

De la révolution bourgeoise à la révolution sociale

Le 14 juillet, le peuple français, tondu et berné comme il ne l'a jamais été, se complaît dans les joyeusetés dérisoires d'un anniversaire qu'il pense, dans sa naïveté, être celui de la conquête de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Certes, les événements de 1789 ont eu une immense portée, non seulement en France mais encore dans l'Europe entière. Cependant, il convient de ne pas se leurrer sur la signification profonde de ces événements et d'en définir, par rapport au véritable socialisme, le caractère réel.

Avec Bakounine, nous pensons que la révolution de 1789 ne fut pas du tout socialiste, et qu'elle fut au contraire « essentiellement bourgeoise, jacobine, métaphysique, politique et idéaliste ». Généreuse et infiniment large dans ses aspirations, elle avait voulu *une chose impossible : l'établissement d'une égalité idéale, au sein même de l'inégalité matérielle.* En conservant, comme des bases sacrées, toutes les conditions de l'inégalité économique, elle avait cru pouvoir réunir et envelopper tous les hommes dans un immense sentiment d'égalité fraternelle, humaine, intellectuelle, morale, politique et sociale. Ce fut son rêve, sa religion, manifestés par l'enthousiasme et par les actes grandiosement héroïques de ses meilleurs, de ses plus grands représentants. Mais la *réalisation* de ce rêve était impossible, parce qu'elle était contraire à toutes les lois naturelles et sociales.

« *Elle avait proclamé la liberté de chacun et de tous, ou plutôt elle avait proclamé le droit d'être libre pour chacun et pour tous. Mais elle n'avait donné réellement les moyens de réaliser cette liberté et d'en jouir qu'aux propriétaires, aux capitalistes, aux riches...* Liberté, égalité, fraternité. Mais quelle égalité ? L'homme qui est écrasé par le travail forcé, par la misère, par la faim, l'homme qui est socialement opprimé, économiquement exploité, écrasé, et qui souffre, n'existe point pour l'Etat qui veut ignorer ses souffrances et son esclavage économique et social, sa servitude réelle qui se cache sous les apparences d'une liberté politique mensongère...»

La liberté et l'égalité fondées sur des bases politiques ne feront jamais qu'aboutir à une nouvelle forme d'exploitation de l'homme par l'homme.

« *Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge.* »

C'est pourquoi nous devons nous souvenir, en ce mois de juillet, bien plus que de la révolution bourgeoise de 1789, des journées de juillet 1936 qui marquèrent *la volonté des anarcho-syndicalistes espagnols de réaliser sur-le-champ par une authentique révolution sociale, et en dépit des efforts surhumains pour contenir la horde fasciste de Franco, d'Hitler et de Mussolini, les conditions d'une égalité économique et sociale réelle et non plus théorique.*

Juillet 1936 fut, en Espagne, l'aboutissement d'une longue exaspération du prolétariat. La proclamation de la République le 14 avril 1931 n'avait amené, tout comme la révolution française de 1789, que des *droits théoriques et politiques* et la bourgeoisie libérale au pouvoir se montrait impuissante à résoudre les problèmes posés par la misère ouvrière et paysanne dans le même temps qu'elle déportait en masse les anarchistes, assassinait les ouvriers en grève des Asturies en 1934 et fermait les yeux sur les agissements des militaires fascistes qui préparaient ouvertement le coup d'Etat, la dictature et la restauration de tous les privilèges.

Seuls les anarcho-syndicalistes de la C.N.T.-F.A.I., conscients du danger, tentèrent d'organiser immédiatement la riposte prolétarienne au coup d'Etat fasciste, qu'ils dénonçaient depuis longtemps et qui se déclencha les 18 et 19 juillet. Mais, même à ce moment, les autorités en place, faisant la preuve de leur incompétence, si ce n'est celle de leur trahison, refusèrent de prendre les mesures nécessaires. C'est ainsi qu'à Barcelone, l'anarcho-syndicaliste Santillan a pu écrire :

« Tandis que nous maintenions un contact étroit avec la Généralité de Catalogne pour organiser la résistance contre le militarisme, nos militants se voyaient confisquer les pauvres armes qui étaient en leur possession... La sortie des troupes des casernes n'était plus qu'une question de quelques jours ou de quelques heures. Nous ne demandions pas qu'on arme tous nos combattants, nous ne sollicitions pas 30 ou 40.000 fusils pour ceux qui attendaient anxieux dans nos locaux l'heure de l'action. Nous demandions seulement qu'on arme un millier de nos hommes... Nous tenions au gouvernement de la Généralité le raisonnement suivant : « Si avec 1.000 fusils nous arrivons à vaincre une insurrection de grande envergure, nous épargnerons à la Catalogne et à l'Espagne des torrents de sang; par contre, nous ne constituerons pas ainsi un danger insurmontable pour l'ordre établi... »

« Mais, poursuit Santillan, les mille fusils ne nous furent pas donnés; par contre, on nous enleva une partie de ceux dont nos gens s'étaient emparés durant la nuit du 18 juillet dans des bateaux ancrés dans le port... »

Le double caractère des journées de juillet apparaît donc ainsi : d'une part, hésitation, aveuglement pusillanimité du gouvernement en place; d'autre part, *spontanéité et improvisation in extremis de la riposte ouvrière* conduite par de petites minorités souvent composées ou menées par des anarchistes.

A Madrid, le secrétaire général du Comité national de la C.N.T. lance à la radio l'appel suivant :

« Nous sommes devant le dilemme de mourir comme des couards ou de lutter comme des hommes. La position de la C.N.T. a toujours été, et cela plus particulièrement au cours des derniers temps, de livrer bataille au fascisme *en empoignant les armes avec courage en pleine rue.* » Il ajoutait un peu plus tard, au sujet de la réunion du Comité National : « Q'avons-nous besoin d'un comité national, si le fascisme réussit à s'emparer de Madrid ? Par conséquent, *la meilleure réunion en ce moment est d'être un de plus dans l'armée du peuple.* »

A Barcelone, où les bourgeois libéraux de la Généralité s'étaient opposés à l'offensive préventive contre le fascisme réclamée par les militants de la C.N.T.-F.A.I., ceux-ci, répondant à l'appel d'Ascaso, de Durruti, de Garcia Oliver, se lancèrent à l'assaut des positions occupées par les fascistes, ramassant le peu d'armes dont ils disposaient et pillant les armureries tandis que les forces de police républicaines, dans leur grande majorité, restaient simples spectatrices des combats.

L'avance des troupes fascistes sera finalement bloquée. Certes, on sait comment l'unanimité des « fascismes » et des « démocraties », le jeu politique de l'impérialisme international ont finalement permis le triomphe de la réaction en Espagne et l'instauration d'un régime d'arbitraire et d'obscurantisme qui dure encore et qui s'est empressé de réduire à néant les réalisations constructives établies sur le plan économique et social par les anarcho-syndicalistes, œuvre de destruction déjà amorcée par les envoyés de Staline.

Mais les journées de juillet 1936 demeurent pour nous un exemple : spontanéité, héroïsme individuel, triomphe des réflexes, inertie de la force publique républicaine, importance décisive du facteur moral dans le combat de rues, quand le minimum nécessaire de sacrifices sanglants a été consenti par les plus braves.

Préservé, par son apolitisme et sa fidélité à l'action directe, du chloroforme parlementaire et de l'ankylose bureaucratique propre au syndicalisme réformiste, l'anarcho-syndicalisme garde au prolétariat son sens inné de la violence, la souplesse et l'instantanéité de ses réactions de défense. Dans les journées de juillet 1936, *il s'avère comme la seule force que la révolution sociale puisse opposer au capitalisme international.*

SEVY

Le temps des vacances et celui des soucis

On a pu lire ces derniers jours, dans certains journaux, que cette année les dirigeants syndicaux partent en congé avec des soucis encore plus prononcés que les années précédentes.

Nous pensons, nous, que cette affirmation est abusive, et nous nous expliquons...

... Bien sûr, il ne fait l'ombre d'un doute pour personne que cette année la reprise d'après les vacances sera plus difficile que les années précédentes, et *les Echos* du 6 juillet disent à ce sujet, que : « *L'économie française s'est installée dans la récession... Ce qui laisse présager une rentrée de septembre exsangue et des affaires difficiles tout l'automne, sinon tout l'hiver, quoi qu'il arrive.* »

... Bien sûr, que les dirigeants des centrales syndicales réformistes auront de plus en plus de mal à faire marcher les travailleurs pour des actions sans lendemain, et nous sommes persuadés que de nombreux problèmes vont se poser à eux dès la rentrée.

... Bien sûr, qu'il leur sera difficile d'imposer au patronat et au gouvernement autre chose que ce que ces derniers voudront bien consentir et, ni leurs grèves perlées, ni leur politique de négociation n'y pourront changer grand-chose.

Il ne faut pas pour autant tirer des conclusions trop précipitées et penser que le syndicalisme est périmé; non. Le syndicalisme authentique reste la seule organisation sociale capable de mettre un terme à toute difficulté de caractère économique et social; mais pour cela, le syndicat doit, comme nous l'avons déjà répété plusieurs fois, symboliser le bien-être et la liberté. Véritable noyau d'une société sans classes ni privilèges, il doit être essentiellement révolutionnaire, fidèle aux principes fédéralistes et condamner toute forme de hiérarchie.

Or, qu'y a-t-il de commun entre ce syndicalisme qui nous a été transmis par les pionniers de la première internationale ouvrière et les méthodes, principes et buts si chers aux dirigeants des centrales réformistes ? Rien, et nous pouvons même affirmer que leur activité a bien souvent été faite à l'encontre de l'émancipation matérielle et morale du travailleur.

Si nous remontons le cours de l'histoire, nous constatons que ces centrales syndicales, qui préconisent aujourd'hui la diminution des horaires de travail, ce qui n'est pas pour déplaire aux patrons qui ont des difficultés pour résorber une production trop abondante, ont orienté la classe ouvrière, à une époque où le capitalisme français avait besoin de se remettre à flot, vers le fameux « Produire d'abord » ou la non moins fameuse « Productivité, source de bien-être ».

C'était pourtant la belle époque pour imposer des revendications au gouvernement et au patronat, et il y a à peine vingt ans... Mais les méthodes de ces « syndicalistes », aujourd'hui soucieux, au moment de partir en vacances, ont toujours agi à contresens et en dépit du bon sens.

En tout cas, s'il y en a qui doivent être soucieux pour l'avenir, ce ne sont pas ces dirigeants qui sont sûrs de retrouver, après les vacances, un bon ratelier bien garni, mais les nombreux travailleurs qui, depuis de nombreux mois déjà, sont menacés, ou peut-être atteints, par cette plaie sociale qu'est le chômage.

Nous n'en sommes qu'à un début et c'est ce qui explique la foule de travailleurs inconscients qui ne vivent encore que pour « partir »; soit pour aller s'entasser dans les hôtels ou les plages, soit même pour aller en Espagne apporter au monstre ibérique ce pourquoi ils ont tant trimé pendant toute une année : le salaire de leur esclavage.

Bien que nous soyons nombreux, à la C.N.T., à ne pas partir, à ne pas jouer les petits bourgeois dans les hôtels ou les plages espagnoles, nous n'en sommes pas moins partisans des repos bien mérités, de la détente, de l'évasion vers la liberté et nous disons à tous les travailleurs en vacances : « Jouissez pleinement de cette pause, mais restez conscients de votre rang et n'oubliez surtout pas que l'émancipation du travailleur ne peut être que l'œuvre du travailleur lui-même. »

J. SORIANO

TOULOUSE
DIMANCHE 25 JUILLET

Camarades, venez tous nombreux au meeting organisé le dimanche 25 juillet par la 6e U. R. de la C. N. T. F. à Toulouse, sous la présidence du camarade TURMO.

Prendront la parole :

Pour la C.N.T.F. : J. SORIANO.

Pour la C.N.T.E. : J. MUNOZ CONGOST.

Pour l'A.I.T.: Ramón LIARTE.

L'après-midi, dans la même salle, festival de variétés organisé par S.I.A.

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Paroles «verbales»

C'est, je crois, le *Canard Enchaîné* qui a inventé cet accouplement plein d'ironie signifiant tout simplement le peu de crédit que l'on doit apporter aux discours et autres fariboles de nos éminents politiciens de tous poils. Paroles verbales, paroles inscrites sur du sable, paroles qui s'envolent, paroles pour la forme, paroles pour la frime, et aussi, dans certains cas, paroles pour s'illusionner soi-même !

L'on peut, présentement, en cueillir partout. Il suffit de se baisser. En voici quelques-unes, prises dans la presse du 22 juin.

D'un certain M. Levrard, au sujet de l'indépendance nationale, thème qui, paraît-il, est l'un de ceux qui passionnent le plus l'opinion : « ... *il faut apprivoiser les organisations syndicales et le monde ouvrier en apportant des solutions radicales au problème majeur du logement. Dès que ce problème sera résolu, la cohésion nationale deviendra possible.* » Que M. Levrard ne s'inquiète pas. L'apprivoisement des organisations syndicales est en bonne voie, du moins en ce qui concerne les centrales aux sigles bien connus. Quant à la cohésion nationale, directement liée à la construction massive de logements, elle n'est pas pour demain, semble-t-il ! M. Levrard devra se faire une raison, car, de l'avis même des entrepreneurs, on construit peu et mal, en France, actuellement !

« *Dans une vingtaine d'années l'Europe sera certainement une réalité politique et aussi nécessairement une réalité militaire et nucléaire. Il faut se féliciter de cette forme européenne de sécurité collective, car la France n'a plus elle-même les moyens d'assurer militairement son indépendance.* »

C'est un nommé Stehlin, général de profession, qui parle ainsi. Et, pour une fois, nous sommes entièrement de son avis et nous disons que la France, n'ayant pas les moyens d'assurer militairement son indépendance, doit carrément abandonner la construction de cette force de frappe qui nous est, hélas, de plus en plus coûteuse !

Quant à ce que sera l'Europe, dans une vingtaine d'années, il est un peu prématuré de le dire. Toutefois, en ce qui me concerne, il importe peu quelle soit une réalité politique et nécessairement militaire et nucléaire. Je voudrais seulement que ce soit une réalité économique sans frontières, et ce serait déjà beaucoup.

C'est un certain Guy Mollet, socialiste de profession, qui, après l'échec de la Fédération démocratique, dit ceci, qui se passe de commentaire : « *Il faut, aux démocrates, s'organiser dans leurs familles politiques respectives et s'unir malgré leurs diversités, dans un combat commun pour la démocratie.* » Pas de commentaire, dis-je, mais peut-être faudra-t-il en faire sur les lignes suivantes, du même auteur, prononcées au banquet des maires socialistes à Clichy. « *Je vous demande de faire attention à ceci : Notre parti est victime d'une intoxication très soigneusement organisée... Le socialisme qu'on a voulu présenter sous une forme caricaturale en certains milieux est quelque chose de valable en soi. Vous savez bien que les événements, les faits, la marche du temps, tout cela travaille en notre sens. Votre devoir à chacun est d'œuvrer pour faciliter la victoire de l'homme sur lui-même et le triomphe du progrès qu'exige la démocratie socialiste.* »

Eh oui, le socialisme est une chose valable en soi ! Dommage que les socialistes, eux, ne le soient pas tellement, valables. Car, s'ils l'étaient un tant soit peu, socialistes valables, ils n'attendraient pas que les événements, les faits et la marche du temps travaillent en leur sens. Ils pousseraient à la roue, cela irait peut-être en peu plus vite. Et, pour ce qui concerne l'intoxication très soigneusement organisée, un bon purgatif en aurait facilement raison. Encore faudrait-il peut-être ajouter à cette opération élémentaire une bonne infusion de sang jeune et vigoureux.

Du même Guy Mollet, lisons encore ceci : « *Sur le plan intérieur, la personnalisation du pouvoir est maintenant totale. Tout dépend de la volonté d'un seul homme. Nous n'avons plus de Président de la République, mais un oracle.* »

Eh oui, cher monsieur, et vous avez mis beaucoup de temps pour vous en apercevoir ! Mais, au fait, qui donc est allé le chercher dans sa Thébaïde, ce seul homme, cet oracle ?

Enfin, pour couronner le tout, voici, toujours du même socialiste de première classe, de vraies véritables paroles verbales : « *Notre époque n'est pas celle des décisions solitaires. C'est l'heure de la collectivité, c'est l'heure du collectivisme.* »

Là, pas de doute, il y a de l'espoir. Surtout si l'on se souvient de quelle façon la collectivité fut consultée en ces deux occasions mémorables que furent l'affaire de Suez et le début de la guerre d'Algérie.

Quant au collectivisme, l'on connaît bien au moins une douzaine d'horlogers chargés de fabriquer la pendule qui en sonnera l'heure. Seulement, ils en sont encore à la recherche de l'acier adéquat qui leur servira à en fabriquer les ressorts.

Mais il n'est pas réservé aux seuls socialistes de se prononcer sur l'échec de la fédération mort-née chère à Gaston Defferre.

Les communistes aussi nous font connaître leurs opinion, et voici, à ce sujet, les propres paroles verbales de Waldeck-Rochet, un stalinien de vieille date, prononcées elles aussi au cours d'une réunion de maires (communistes), à Montreuil-sous-Bois : « *Il s'agit, en effet, de savoir si le parti socialiste va tirer les leçons de l'échec enregistré en renonçant à toute autre forme d'alliance avec les partis de droite et en favorisant, au contraire, l'union sans exclusive de tous les partis de gauche...*

« *Si les dirigeants socialistes continuaient néanmoins à s'y opposer, alors le parti communiste, qui ne veut ni du pouvoir personnel, ni d'un retour aux vieilles combinaisons du passé, ira à la bataille en présentant un candidat résolu à favoriser l'union de toutes les forces de gauche et de progrès dans la lutte, contre le pouvoir personnel, pour la démocratie.* »

M'est avis que le sieur Waldeck-Rochet se leurre un tantinet. En fait de combinaisons du passé, le front populaire en fut une fameuse, si je ne me trompe, et sa reconstitution seule suffirait à faire voter les neuf dixièmes des Français pour le general de Gaulle.

Quant à aller à la bataille en présentant un candidat, on serait curieux de le connaître, ce candidat ! Et l'on sera aussi curieux de la voir, d'y assister de loin à cette fameuse bataille ! Et, comme nous avons tout de même bon cœur, nous sommes prêts à porter aide et assistance aux blessés. Mais qu'on ne s'attende pas à nous voir prier pour les morts !

BLANQUET

TOLERANCE ET INCINERATION

Un décret du Saint-Office tolère l'incinération, annonce la presse bien pensante ; ajoutant immédiatement : pour autant qu'elle ne soit pas une manifestation antireligieuse.

Cette tolérance me paraît, de prime abord, tout à fait de circonstance, sous la plume de ces satanés intolérants de tous les temps. Mais voilà, le concile est en révolution. Il faut le suivre sous peine de damnation !

Alors, que penser des écrits du Père A. D. Sertillanges ? On n'y comprendra plus rien, car le nouveau décret jette toute son argumentation par terre. En effet, en 1915, à l'occasion d'une campagne amorcée en faveur de l'incinération, dans *la Revue des Jeunes* qu'il dirigeait, le Père Sertillanges lançait une brochure : « Réflexions sur l'incinération ». Celle-ci fut remise en circulation en avril 1931, par la « Pensée catholique », comme restant toujours d'actualité (1). Elle le serait encore, vraisemblablement, malgré le décret du Saint-Office, car les « échos sereins de vérités éternelles » restent au milieu des tempêtes que soulève la question.

Il faut savoir que « l'Eglise ne reviendra pas, après dix-neuf siècles, au nihilisme funéraire des païens ». Il existait, depuis mai 1886, un décret du Saint-Office qui condamnait l'incinération.

Aujourd'hui, l'Eglise a décidé d'en assouplir les rigueurs par un nouveau décret approuvé par Paul VI.

Voilà qui nous laisse rêveurs, nous qui ne cessons de prôner cette incinération et qui avons combattu avec véhémence l'intolérance de l'Eglise en cette matière.

Mais, bien avant déjà, il nous fallut lutter pour que soit respectée la volonté d'être enterré civilement. A l'origine, les sociétés de Libre-Pensée s'employèrent à réclamer pour le libre penseur, des funérailles non religieuses. On a peine à s'imaginer qu'en plein XIX^e^ et XX^e^ siècles, il ait fallu batailler pour de telles revendications, se heurtant au fanatisme et à l'intolérance de la religion catholique. C'est pourquoi, à voir sous la plume du Saint-Office : « tolérée l'incinération », on reste médusé par tant d'astuce.

La lecture de ce décret est savoureuse — considérations économiques et hygiéniques mises en avant —, comparée à l'argumentation du père Sertillanges de jadis.

Aujourd'hui, l'Eglise estime que l'incinération n'a plus le caractère qu'avaient voulu lui donner au siècle dernier certaines associations anticatholiques, qui proclamaient au travers de cette pratique, un athéisme manifeste.

Avec quelle désinvolture il est fait table rase de ce passé d'intolérance et de fanatisme !

Dans la presse catholique du début de juin 1964, on ne croyait pas à cette réalité et on attendait la confirmation officielle. Avec la mauvaise foi qui la caractérise, cette presse cléricale ajoutait, par avance, qu'il n'y avait là pas de quoi surprendre, puisque l'Eglise n'a jamais condamné la pratique de l'incinération. Quant au décret, il ne peut accepter que cette incinération vise à des manifestations publiques de l'incrédulité à l'égard du dogme de l'immortalité de l'âme ! Et d'ajouter —et cela à notre époque — : «... qui lors de la résurrection du Jugement dernier, retrouvera (cette âme) pour l'éternité son enveloppe corporelle. »

Qu'en pensez-vous, amis libres penseurs ?

Il va de soi que cette « enveloppe corporelle » ne pourra se retrouver une fois l'incinération accomplie, à moins d'un nouveau mystère !

Sans toucher à l'intégrité des dogmes établis, l'Eglise aujourd'hui veut bien tenir compte des nécessités temporelles et locales ; par exemple, pour les pays chauds, des dangers d'épidémie.

Quelles sollicitudes nouvelles nous viennent actuellement du concile, pour réadapter la question aux circonstances présentes. Au cours des siècles, l'esprit est venu et depuis qu'il s'est étendu au monde entier, aux dires de certains de ses clercs, « il a rencontré, ici et là, des coutumes locales respectables parmi lesquelles, en Inde notamment, figure l'incinération, pratiquée là-bas, non pas dans un esprit antireligieux, mais bien au contraire, en vertu d'un sentiment religieux profondément enraciné ».

Voilà qui est bien dit, mais on connaissait les coutumes depuis des siècles. L'Eglise, qui se prétend toujours à l'avant-garde de l'information, est prise ici en flagrant délit de mensonge d'abord, de retard et d'ignorance ensuite.

Peut-être y a-t-il dans cette phase nouvelle de tolérance, des perspectives de prosélytisme en direction de l'Inde. On prépare le terrain pour demain en vue de s'allier les bonnes grâces des millions d'Indiens acquis aux pratiques de l'incinération. L'Eglise du Christ doit se draper dans un manteau de prétendue tolérance.

Mais, comme si ce décret allait bouleverser la sainte institution, il tolère pour ceux qui manifestent le désir d'être incinérés, de recevoir les sacrements. L'Eglise n'y met que certaines restrictions.

Le document n'est d'ailleurs pas très explicite en la matière. L'autorisation des obsèques religieuses est réservée à l'approbation des évêques qui peuvent trancher, en fonction des circonstances et des coutumes locales.

Les anciennes sanctions sont maintenues, et comme si toutes restrictions n'étaient pas suffisantes pour contrarier le moribond d'abord, sa famille ensuite, Radio-Vatican précise « que les funérailles religieuses seront refusées, lorsque la crémation aura été choisie dans un esprit de sectarisme, par haine contre la religion catholique ou par reniement des dogmes chrétiens ».

Chacun sait ce que parler veut dire au Vatican !

On se perd en conjonctures d'ailleurs devant de tels critères, et quand on sait ce qu'ils vaudront également « pour le refus des derniers sacrements et pour les intentions de prières publiques », on reste convaincu que pas grand-chose n'est changé dans le comportement de l'Eglise. Celle-ci ne peut enlever la valeur première à l'inhumation, puisque la mort est comparable au sommeil et qu'un jour vient le réveil de la résurrection.

Il y aura des arrangements même en cas d'incinération. Aucune contradiction n'est à craindre ; la vérité de l'ordre naturel et surnaturel reste sauve, puisqu'il n'y a pas d'obstacle à la puissance divine, lors de la résurrection des morts.

Ce changement d'optique, comme le dit la note de Radio-Vatican, arrange tout. Je ne suis pas loin de penser qu'en haut lieu, on soit fermement convaincu que, même réduit en cendres, le corps ressuscitera, corps et âme.

Il n'en fut pas toujours ainsi cependant : Le Père Sertillanges affirmait du fond de sa conscience : « Je suis chrétien : je veux être inhumé comme mes pères. » C'est bien son droit, mais alors, pourquoi toute son hostilité et ses réfutations, même d'ordre économique et hygiénique ?

« Il ne faut point tourmenter la mort et garder les morts selon les rites que Dieu t'apprit », dit encore le prédicateur.

Ecoutez-le : « Le four crématoire achève les morts. Il leur refuse cette demi-vie dont ils profitent en nous de par la visibilité de leurs restes. » Et de brosser un tableau de cette chair qui, violemment, éclate dans son enveloppe, se tortille, grésille et fume...

« Décréter le néant relatif de la cendre », mais comment alors concilier le nouveau décret et ces hideuses élucubrations d'un Sertillanges, « du viol de tombe opéré par le crémateur » ?

En effet, ce père Sertillanges, en des tirades grandiloquentes, mêlant à la fois la morgue et la douce mélancolie des cimetières, oppose ces lieux d''espérance, passages heureux, à l'incinération, symbole d'anéantissement et de séparation totale.

Et de rappeler encore : Jean, Matthieu, l'Apocalypse, pour affirmer que la tombe est un lit de repos. Notre théologien, à force de citations évangéliques s'efforce de nous rendre heureux en ce trône de sommeil, prêts à ressusciter au premier appel de trompette. Grand bien lui fasse !

Le morceau est assez cocasse. Il est bon de le rappeler, à l'heure où le nouveau décret du Saint-Office tente de s'accorder à la fois les bonnes grâces de tous les croyants, et l'indulgence des mécréants !

HEM DAY

N. B. — En Belgique l'incinération était et reste encore une situation équivoque ! Pays catholique par excellence, elle n'est que « tolérée », mais tout cela est ignoré à l'étranger. L'Eglise menace toujours de ses foudres l'individu qui désirerait se faire incinérer (H. D.)

(1) *Etudes Religieuses. N° 267.*

Du Gouvernement

Pour mettre de l'ordre dans l'activité humaine, il est indispensable de mettre de l'ordre dans les idées. Tel était le vœux d'Auguste Comte. Pour lui, les idées gouvernent le monde.

D'aucuns prétendent que la masse humaine est mue par les sentiments. D'autres soutiennent que ce sont les conditions matérielles qui déterminent le comportement humain.

En résumé : idées, sentiments et conditions matérielles, voyez-là trois facteurs prédominants du mouvement humain. (Disons prédominants et non exclusifs.)

En réduisant notre exposé à ces trois facteurs, notre but étant celui d'améliorer les conditions matérielles d'existence, nous réaffirmons qu'il faut avoir une idée préalable de ce que nous envisageons de réaliser. Cette idée résulte d'un sentiment. Arrêtons-là l'enchaînement des phénomènes de la vie et prenons un de ces chaînons : les idées.

Il importe de susciter des idées valables, mais il est aussi nécessaire de nous défaire des idées fausses, des idées formées par des apparences trompeuses.

Nous avons déjà vu comment l'idée de valeur des choses est dénuée de fondement, comment la manie de vouloir tout mesurer, même ce qui n'est point mesurable, nous conduit aux plus graves mécomptes, comme celui de ne pouvoir consommer parce qu'on a trop produit. La surproduction entraîne la mévente, celle-ci le chômage et le chômage diminue le pouvoir d'achat.

Une idée très répandue, que nous tenons aussi à réexaminer, est celle de la nécessité d'un gouvernement. Partout il en existe et depuis longtemps, comme il existe aussi et depuis longtemps, l'exploitation de l'homme par l'homme. Le gouvernement aurait-il existé depuis qu'est apparu le premier homme sur la Terre, ce ne serait suffisant, comme raison, pour le considérer indispensable ou inévitable, de même que la tuberculose ou le cancer.

Sur quelles raisons s'appuie-t-on pour justifier l'existence du gouvernement ?

Si les humains étaient sincères, justes, compréhensifs, on n'aurait nul besoin de gouvernement, mais les humains sont vicieux, égoïstes, méchants. Il faut un gouvernement pour les diriger, pour les empêcher de faire le mal.

A première vue, ce raisonnement paraît décisif, mais si l'on examine attentivement la question, on aperçoit sa teneur sophistique et insidieuse.

En effet, s'il est vrai que les humains sont méchants, vicieux, comment allons-nous faire confiance à un de ces êtres si pernicieux ?

Le gouvernement suppose, pour certains individus, le pouvoir de disposer du sort des autres individus, c'est la faculté d'imposer sa propre volonté aux autres et sans bornes.

Les bornes, dira-t-on, ce sont les lois, mais si les lois sont confectionnées par les gouvernants, cela équivaut pour eux à une absence de bornes, car dès qu'une loi les empêche d'agir à leur guise, ils s'empressent de la modifier ou de la supprimer. De là le changement constant de la législation.

Ah ! mais, répliquera-t-on, ce ne sont point les mêmes qui appliquent (en régime démocratique, bien entendu, il y a d'un côté le pouvoir législatif et de l'autre le pouvoir exécutif).

Ce procédé offre tellement peu de garanties qu'il est inutile d'en discuter, il s'agit là d'une division du travail, d'une spécialisation des tâches.

En tout cas, lorsqu'on défend le principe du gouvernement, c'est pour nous persuader que ce n'est pas un vrai gouvernement, qu'il n'a pas tellement de pouvoir, qu'il n'est, simplement, qu'un organe de liaison, un coordinateur de la volonté populaire, en résumé, que le pouvoir n'est point le pouvoir.

Dans bien des circonstances, nous n'avons point le loisir de discuter de la raison d'être du gouvernement, sa volonté est imposée brutalement et nous subissons, sans pouvoir nous en préserver, les résultats néfastes de ses agissements.

Par quelle métamorphose, l'homme si méchant qu'on nous le présente, se transformerait en ange gardien, plein de bonté et de grâce lorsqu'il devient gouvernant ? Avant de devenir chef, l'homme est un quelconque, un « prends-garde-à-lui ». Dès qu'il devient chef, il est supérieur, on doit lui faire confiance sans conditions. C'est lui qui cherchera notre bonheur à tous, il ne nous reste qu'à lui obéir pour que tout fonctionne à merveille. Le chef ne vit que pour le bien d'autrui, au point de s'oublier lui-même ; tout ce qu'il fait, c'est pour le bonheur des autres. Ah ! mais dès qu'il perd sa place, finies les flatteries. On dit, alors, qu'il était un bandit. Il en a été ainsi des Hitler, des Staline, etc.

Les brigands vainqueurs seront des héros, disait Balzac, dans « Une ténébreuse affaire ». Vaincus, ils deviendront des brigands.

Que les humains ont de mauvais penchants, qu'ils sont corruptibles, admettons-le ; c'est la raison pour laquelle nous nous méfions lorsqu'un homme vient nous offrir le bonheur les mains pleines à condition de lui faire confiance. Nous avons confiance en l'homme, mais cette confiance est relative, limitée. S'il est vrai que sa méchanceté est inhérente à sa nature, plus il sera puissant, plus il sera redoutable. Par conséquent, nous devons nous garder d'élever qui que ce soit sur un piédestal, tout en essayant de détrôner ceux qui y sont.

J. CAPDEVILA

CAMPAGNE ANTI-RACISTE
TRAHISON

Le loup devant l'agneau justifie sa loi, la loi du plus fort. Les militaires devant les peuples justifient leur autorité, leur loi, la loi du plus fort. Le capital devant le travail impose sa loi, celle du plus fort. Aucun raciste, aucun néo-naziste, ne renonce à justifier son idéal ; il justifie pour les autres et pour lui-même, la pureté de sa loi. Les populations de couleur et sous-développées lui fournissent l'inégalité naturelle autorisant la base de la thèse de la supériorité de la race. La richesse et la libre disposition d'armements l'autorisent à imposer cette doctrine, celle du plus fort, et c'est un fait que le racisme et le néo-nazisme progressent, sur le plan international, sans trouver d'oppositions sérieuses.

Il est bien évident que les thèses racistes et néo-nazistes s'effrondreraient, en cette période de développement sur le plan international, si, depuis plus de vingt ans, les néo-nazis ne travaillaient pas dans l'ombre à leur résurrection et n'accumulaient pas les capitaux nécessaires à une offensive sur le plan international. Aujourd'hui, les arrières assurés, ils peuvent travailler et faire œuvre de propagande au grand jour.

Le 10 août 1944, dans une des salles de la Maison-Rouge, à Strasbourg, plusieurs mois avant la chute de l'Allemagne nazie, se réunissaient, en une conférence ultra secrète, les principaux chefs de la Gestapo et les représentants des plus importantes entreprises industrielles d'Allemagne. Pour ces hommes, l'écroulement du Reich était inévitable, et il s'agissait d'assurer la survie du nazisme et lui redonner toute sa force quand le moment serait jugé opportun à sa renaissance. A cette réunion, ordre fut donné à des industriels allemands de quitter, sans attendre la débâcle de la défaite, le territoire du Reich et de créer, à l'étranger, des firmes fictives recouvrant l'activité secrète de leurs dirigeants. C'est ainsi que le trésor de guerre nazi ne fit que prospérer depuis 1944, tout en assurant la défense de nazis devant les tribunaux, en réglant des cautions autorisant la mise en liberté de certains d'entre eux, en alimentant la trésorerie de tous les groupuscules racistes et néo-nazistes qui se créent dans le monde, en apportant un appui financier aux revues et journaux racistes et néo-nazistes.

Sur 750 industries nazies créées en 1944-1945 dans le monde, 150 le sont en Europe, principalement dans les pays où le néo-nazisme s'affiche ouvertement, savoir : Espagne, Portugal, Turquie, Suisse, Suède. En ce qui concerne l'Allemagne, il apparaît que de nombreux hauts fonctionnaires sont d'anciens nazis qui ont su éviter la « dénazification » et qui détiennent maintenant des postes officiels de responsabilité. Ne dit-on pas qu'une lettre signée Horst Wendler, en date du 6 mars 1965, accompagnant une importante documentation justificative, met en cause le principal homme politique de l'Allemagne de Bonn, Heinrich Lubke, président de la République Fédérale allemande, et qui ne serait, en fait, qu'un comparse des pendus de Nuremberg.

Tout cela, et bien d'autres choses encore, devraient inciter ceux qui prétendent lutter pour libérer les travailleurs de l'esclavage, de la nécessité de se grouper en des formations anti-nazies afin de faire face aux racistes et aux néo-nazistes qui, chaque jour, établissent et mettent en place les dispositifs qui permettront l'instauration de régimes de dictatures partout où les travailleurs n'auront pas eu le courage de combattre et de détruire ces ennemis du prolétariat.

Comment vivre, ayant connaissance de ce mal dont les victimes les plus misérables seraient les travailleurs et les vieux travailleurs, et ne rien faire pour lutter contre ce mal ? Comment peut-on se plier à l'acceptation d'une propagande et d'un enseignement dont le but est de perpétuer et de renforcer l'esclavage des travailleurs ? Comment peut-on pousser l'indifférence et l'égoïsme au point de ne considérer comme problème essentiel que la jouissance de sa petite vie et refuser d'admettre sa participation à l'humanité ? Comment ne pas réaliser que, dans tout problème humain posé, l'abstention est en réalité une prise de position, et que s'abstenir de participer à la lutte contre un mal, c'est l'admettre, c'est en devenir complice ?

Crions trahison aux syndicalistes réformistes qui refusent le combat de défense de leur classe. Il ne s'agit pas, ici, de s'attendrir uniquement sur le sort des travailleurs de demain, il s'agit, également, de défendre ou de gagner ses droits à l'égalité sociale ; il s'agit de demeurer fidèles à nos principes d'honnêteté et de morale, il s'agit, au soir de notre vie, de pouvoir mourir en paix. « *Mais, en vérité, aucun homme ne peut mourir en paix, s'il ne fait pas tout ce qu'il faut pour que les autres vivent.* » (Albert Camus.)

RENE VILLARD

Thomas Gordeiev

J'ai lu avec beaucoup d'émotion Thomas Gordeiev, l'un des chefs-d'œuvre du plus populaire des auteurs soviétiques après la Révolution russe : Maxime Gorki.

Ce livre a été écrit à la fin du siècle dernier. Son action se déroule dans les régions qui bordent la Volga et particulièrement dans une ville de très riches marchands. A cette époque, les négociants luttaient pour leur suprématie avec une grande cruauté et un manque total de scrupules pour s'enrichir toujours plus aux dépens d'autrui, car le capitalisme faisait de gros ravages en Russie. Les deux principaux personnages sont : Jakob Malakine, un individu cupide, méprisant, égoïste dont le seul but est d'amasser de l'argent pour assurer sa grande puissance dans la capitale, et Thomas Gordeiev, fils, lui aussi, d'un illustre marchand. Il est tout l'opposé de Jakob Malakine. Il déteste son milieu social et le luxe qui l'entoure. Gorki nous a très bien fait sentir l'âme de Thomas, elle est généreuse, sensible. Il se soulève à la moindre injustice. C'est un être qui souffre dans ce monde mesquin. Ses sentiments sont trop humains pour vivre parmi des misérables. Thomas est un homme perdu dans cette classe corrompue par l'argent.

« Détruis et terrasse tout ce que tu peux ! Rien n'est plus précieux que l'homme ! Tiens-le toi pour dit ! Crie de toutes tes forces liberté ! liberté ! »

Thomas est l'une des victimes de l'incompréhension et de l'égoïsme de la société. Mais, avant de s'éteindre, sa voix dénoncera tous ces criminels qui veulent imposer leur dictature à la classe prolétaire. Il était le seul à montrer le vrai visage de chacun, seul devant tous ceux qui allaient l'anéantir à jamais.

« J'ai vécu, disait Thomas d'une voix sourde. J'ai regardé... Il s'est formé un abcès dans mon cœur. Et voilà, l'abcès a crevé... »

Il a eu ce courage, que malheureusement beaucoup n'ont pas, de se révolter contre ce système qui opprimait le peuple.

Ce roman m'a montré combien il était difficile de dire la vérité et de lutter pour l'instaurer. Si un homme s'exprime librement afin de sauver ses camarades ou son pays, il sera détruit ou on le découragera pour qu'il abandonne et ne gêne plus les intéressés. Cependant il y en a qui résistent et savent attendre le moment, ils ne reculent pas, ils se battent pour établir la liberté. On ne peut lier la langue d'un être humain ivre de sincérité et de justice.

« Vous n'avez pas construit la vie, vous avez fait une fosse à ordures ! C'est un lac de boue, une puanteur que vous avez répandue par vos affaires. Avez-vous une conscience ? Exploiteurs ! Vous vivez de la force d'autrui... »

A-t-on le droit de condamner un homme parce qu'il dit la simple vérité, même si elle ne plaît pas à tous ? Non, au contraire, nous devrions lui tendre la main, parce qu'il est notre frère. Malgré ma jeunesse, j'ai pu constater qu'il existait énormément de Thomas Gordeiev dans l'univers, par exemple, l'affaire de Saint-Domingue, et, pour ne pas aller plus loin, dans notre organisation. Mais nous, les jeunes et les vieux, nous ne trahirons pas notre idéal en acceptant cela ; nous devons combattre aux côtés de vrais camarades désintéressés et non pas des bureaucrates et de tous ceux qui se sont adaptés très facilement à la vie capitaliste en oubliant tout leur passé. Tous unis, nous pourrons faire un grand pas en avant afin de montrer au monde entier que l'anarchie ne s'est pas endormie, qu'elle est plus jeune et plus dynamique que jamais. Il faut que quelque chose de nouveau renaisse, quelque chose de plus humain, de plus constructif et c'est nous, les libertaires, qui devons l'apporter à ceux qui nous ont fait confiance. Ce serait vraiment cruel de les décevoir.

Mathilde ZIMMERMANN

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e^)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX^e^.

Les assemblées générales de la 2^e^ U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

DEUXIEME UNION REGIONALE

La prochaine assemblée de la 2^e^ U. R. aura lieu le dimanche 18 juillet à 9 h. 30, au local CNT, 24, rue Ste-Marthe (métro Belleville).

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille. Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8^e^ U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (I^er^ arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

EN PASSANT

Les chantiers de l'exposition internationale de 1937 n'embauchaient que des camarades syndiqués C.G.T., nettement « évolués », surtout dans les industries nationalisées... Une des situations toutes particulières de ces industries, c'est que toute situation technique professionnelle d'un jeune agent est livrée à son appartenance.

On ne connaît aucun cas « d'individualiste », considérant l'exercice libre du syndicalisme (loi de 1901), qui n'aurait eu d'autre solution, soit de démissionner, soit de poursuivre une inadaptation fonctionnelle caractérisée dangereuse, sanitairement, soit de grossir les rangs des congés maladie... La toute particularité de ces situations se vérifie idem, dans ce que l'on appelle les C.A.S. (Caisse d'actions sociales de Sécurité sociale EDF-GDF), gérées des administrateurs *(sic)* syndicalistes représentatifs *(re-sic)*. Au regard de longues antériorités, certains y connaissent même des parents d'administrateurs d'ex-sociétés ; c'est d'ailleur leur droit... comment assurer — comme énoncé — leur promotion ?

Quand on pense qu'actuellement, parfois, des camarades âgés, et il faut le dire aussi sincèrement « d'un faible traitement d'échelle inférieure », attendent le bon vouloir d'un délégué dit de C.A.S. — gageant arbitrairement des sommes (vérifié) parce que « ne cotisant plus » à des organisations qu'ils considèrent douteuses..., et ceci les concerne —, on se demande quels pouvoirs détiennent ces gens, ou quelles regrettables et suspectes carences dont ils bénéficient, pour entraver les dispositions du chèque COLBERT, de sécurité sociale, et autres dispositions du régime général.

Nous ne sommes pas assez qualifiés, ou plutôt documentés, pour évoquer les intérêts privés conséquents relevant de la technique la plus moderne, amenant lesdites industries à être tributaires de consortiums privés dont, je suis persuadé, ils ont, comme ce cheval de Troie, des agents à leur dévotion, et bien installés. Ceci explique beaucoup de choses, mais, bien évidemment, pas pour le modeste abonné EDF-GDF.

DEMULE

MASISMO, BUROCRACIA Y OTROS EXCESOS

QUERIDO compañero de Bruselas, confiarse a las ideas y no a los hombres, acarrea desagrados. Bienvenidos éstos, por lo que dignifican.

Creo en mí, y las multitudes, para mi régimen interior, no me importan. Por extensión, aprecio a los seres coincidentes, sin supeditarme a ellos, y menos a los «dirigentes». Por aquello de «cuanto más arrogante menos interesante».

Aborrezco la masa, tanto como estimo la reunión de individuos conscientes. Pero cuando treinta de ellos piensan ¡siempre! igual, no hay consciencia que valga y si músico mayor en funciones. Creo ésto, por cincuenta años de garantía enormemente experimentada. Por ello al desarreglo actual lo estimo de la misma —y fea— característica antañona.

Por ejemplo, yo, tú, éste o aquél sale por los fueros de la ética anarquista y no será replicado, sino víctima del eco inarmónico expresando, invariablemente, el «Tú, tú, tuturutú» semejante al infame cuplé que en 1918, por su enorme divulgación apestosa, desencadenó la gripe. ¿Por qué *tú* y siempre *tú*, cuando algo cosquillea en la mente determinando la actividad del pensamiento? ¿Por qué actuar, el hombre, la persona, el compañero, en escuadra, cuando libertariamente el valor emana del individuo, de lo contrario el anarquista desaparece?

Cuando se actúa en amigos, en incondicionales, se establece el «nosotros» y el «ellos», quedando la Idea marginada y aburrida. «Nosotros» somos lo mejor, los «otros» lo peor. Estos pueden obrar así y así sin pecado, y aquéllos actuarán así y así con delito ya antes de saltar de la cama. Absurdo; libertaria y confederalmente inexplicable. Aunque a todos los buenos que aparentan no serlo no se les pueda regatear estima. Mas, ¿quiénes son, los buenos? Menuda pregunta, que exige cinco años de espera. Si vivimos, entonces, los supervivientes nos estrecharemos cordialmente la mano.

Si, claro —se me puede objetar—. ¿Y de la burocracia maldita, qué?

Pues que bien maldita esté... donde esté, aunque en casa no la observo. Impotencia en Toulouse, bueno, pero a cargo de todos y no de los inmolados unos tras otros. Hay una tarea superior que no es bagatela, y «yo lo haría mejor» se ha dicho mil veces, y mil veces se ha fracasado. Porque la mínima historia no empieza ahora por haber empezado hace 29 años. Allí no pudimos substraernos a la derrota y aquí no salimos del fracaso por tratarse de algo superior a nuestras fuerzas, sin querer decir que haya que dejar de medir nuestro temple con el del enemigo. Pero nunca, ¡nunca!, impidiéndonos, reduciéndonos unos a otros, los afines. Si Pedro está hay que ayudarle en vez de aislarle. Y si está Pablo obremos lo mismo para ser lógicos y constantes. Así la gloria de Pedro y Pablo nos alcanzará a todos, igual que las salpicaduras del fracaso. O somos así, o no somos nada.

Al de Soria de Francia debemos dejarlo tranquilo. La Cene gala no necesita secretario de todo momento porque el volumen sindical no lo exige. Pongámosle 100.000 adherentes solamente, y ya veremos como el compañero se las apaña para administrarlos después de las ocho horas. Y aún queda la monserga de los desplazamientos.

José Negre, primer secretario de la C.N.T. española, dijo y cumplió lo mismo en 1911, por secretariar no más allá de 50.000 afiliados que, en realidad de verdad, administraban los secretarios regionales. Luego fue otro cantar.

Manuel Andreu secretarió la Regional Catalana, dirigió el semanario «Solí» y cumplió más que nadie la propaganda de tribuna, con una retribución de hambre que lo catapultó de nuestros medios. Lo del cirio apurado boca abajo.

En el último Congreso confederal del exilio un razonador a gritos aseguró, estentóreamente, que en la C.N.T. sólo el secretario general era en España retribuido. En cualquier Federación Local en cabeza industrial de Partido, hubiéramos encontrado compañeros empleados en comisiones, propaganda y oficinas, amén del inevitable conserje. De las capitales, no hablemos.

En el exilio yo entiendo que no se burocratiza. Antiguos, sazonados y jóvenes, los encontraremos fuera de tajo burgués laborando por la causa. No porque se sea viejo o maduro hay que ser «vividor», «moridor», o cualquier otra cosa detestable. Si hacer por delegación lo que no hacen otros porque «trabajan» es burocratismo, cerremos los «burós» y comprobemos el adelanto.

Aunque, para ser fieles al propósito, tengamos que sacrificar el «buró» de los bisoños.

¿No es ya hora de recuperar el buen sentido? ¿No es ya hora de tirar el cartapacio de las contradicciones a la basura?

JUAN FERRER

Las Obras y los Días

(*Viene de la página 4.*)

piosos y sólidos argumentos, se puntualizaron las finalidades de la C.N.T. centradas en el comunismo libertario. Importa recordarlo por si hay quienes lo han olvidado; importa reflejarlo para quienes lo desconozcan. Para todos es conveniente refrescar la memoria, consolidar opiniones, no andar con dudas. Cambiar de rumbo sería cosa de que se fijara en otro congreso. Pero entonces la C.N.T. perdería, por supuesto, todo su valor moral, que tan relevantes jalones ha ido marcando a lo largo de su historial. ¿Es que habría quienes, en buena lid, serían capaces de contender para favorecer un tal descenso en su valor fundamental?

Evidentemente, algo hay de aquello tan conocido, manifestado por Buffon cuando aducía que el estilo es el hombre; Fluye a veces de los puntos de la pluma, o al correr de la máquina de escribir, el temperamento de cada uno. Pero virtud del individuo es que sepa templar los nervios, diciendo las cosas con vigor sin entrar en la estridencia. No se tiene razón por lo que más se llegue a gritar. La razón se plasma por los argumentos que se aporten en favor de una causa. Y para defender a la C.N.T., con su arranque antipolítico y libertario, con serenidad y vigor a la par, hay abundancia de razones, que son argumentos contundentes.

NOTICIAS DEL PARAISO

Ya desde hace años nos es conocida la obra que en tierras de Israel han ido realizando en plan de establecer comunidades de trabajo, presididas por un acentuado espíritu de equidad, manumitidos sus componentes del odiado sistema del salariado. Los «pionniers» que primero abrieron brecha tuvieron que bregar de lo lindo para poner en condiciones de producir una zona a base de terrenos áridos, rocosos, inhospitalarios. ¡Hacer un vergel de lo que resultaba un conjunto estéril no ha sido empresa fácil de conseguir evidenciando lo que puede la voluntad con temple de acero!

La constancia, el anhelo de vivir, en el trabajo, una vida libre, sin el parasitismo que conlleva la explotación capitalista, ha podido triunfar de innumerables dificultades. Es de comprender que ahora, lo que para ellos constituye un paraíso, estén dispuestos a defenderlo con tesón frente a las ambiciones de los jerarcas de países vecinos que desearían aprovechar y conquistar lo hecho por los judíos a base de mucho sudor y sangre.

Hemos tenido ocasión de leer artículos, reportajes, monografías, libros, haciendo referencia a los «kibboutzs» israelíes. Recientemente, editado por los amigos de «Proyección», de Buenos Aires, se ha traducido una obra de Hebri Desroche que vio hace algún tiempo la luz en Francia. Es una obra bien documentada. Es lamentable que la traducción española sea un tanto deficiente, lo que hace que «En el país del kibutz» algunas veces su texto aparezca un poco confuso.

A cargo de Editions Gonthier, de Suiza, ha visto la luz una obra de Clara Malraux, que lleva por título: «Civilisation du Kibboutz». La autora ha sabido condensar en menos de doscientas páginas las diversas características de las comunidades judías que, según manifiesta, sea cual fuere su destino en el futuro, habrá sido una elocuente demostración para Israel y para el mundo entero.

Clara Malraux ha convivido en el ambiente de distintas comunidades, quedando encantada del humanitario sentido igualitario en las tareas, del cuidado que recibe la infancia, de la pulcritud, de la belleza ambiental. No es aún la perfección absoluta, evidentemente. El Estado, los mangoneos políticos subsisten y medran. Pero, al margen de ello, hay en Israel quienes dan ejemplo de vida feliz.

FONTAURA

De nuevo «Mi Tierra»

Está próximo a aparecer el número 2 de la hoja que la C.N.T. de España en exilio (Zona-Norte), dedica a los emigrados económicos españoles. Si hemos de juzgar por la primera edición, el éxito está asegurado. Se distribuyeron eficazmente 7.000 y pico de ejemplares, no pudiendo servir varios pedidos que nos fueron hechos desde varias localidades de Francia.

En el número que viene aparecen nuevas y jugosas colaboraciones con enfoque nacional e internacional. El «Grupo de Redacción» y la Comisión de Relaciones no dan tregua a su afán de ir innovando incesantemente la fisonomía de «MI TIERRA» hasta alcanzar el mayor punto de perfección posible. Para los números sucesivos hay en cartera dos nuevas secciones de carácter literario, artístico y deportivo que estamos seguros van a colmar el deseo ecléctico de la estimada masa de lectores a la que nos dirigimos.

Causas ajenas a nuestra voluntad nos han obligado a aparecer bajo otros auspicios que los de COMBAT SYNDICALISTE. Este contratiempo, que lamentamos, no nos impide el proseguir la fecunda labor que nos hemos propuesto en cumplimiento de la voluntad plenaria de la militancia confederal y libertaria de la Zona-Norte.

La C.N.T., que es cuerpo y «alma» del pueblo trabajador español, no puede interrumpir su contacto moral con los millares de obreros y obreras, hermanos nuestros, que fuera del país, sueñan, piensan y reivindican, con nosotros, un porvenir más justo, más digno y más libre para todos los españoles que trabajan.

Repetimos que el periódico no tiene precio. En principio es gratuito, pero el elevado coste de su edición hemos de cubrirlos con aportaciones individuales y colectivas de los compañeros, amigos y lectores. Esperamos la ayuda de todos, pues para todos es el fruto de la obra. Los donativos deben dirigirse a ROQUE LLOP, 24, rue Sainte-Marthe. Paris X^e^ C.C.P. Paris 13507 56. Con la mensión «Para «Mi Tierra».

La Comisión de Relaciones Zona-Norte.—*Secretaría de C. y Propaganda.*

Misión y responsabilidad de la C. N. T.

I

La Acción Directa como sistema de lucha adaptado a todos los tiempos y circunstancias

NUESTRA condición de exiliados nos ha permitido conocer el desarrollo de las políticas y sistemas económicos de diferentes países que aún no sostienen telones metálicos ni muros blindados. Basándonos, pues, en estos países denominados capitalistas, nos encontramos con sindicalismos *libres* y sus consiguientes líderes *educadores* o preparadores de masas obedientes, sumisas, almacenables en enormes centrales sindicales en las que la personalidad del individuo desaparece, en las que rige el automatismo, la comparsería, la promiscuación con los organismos gubernamentales, haciéndose difícil comprender si se trata de una sindical obrera o de una entidad propicia para la continuidad de la era capitalista.

La conclusión del estudio de ello nos abocaría al pesimismo si no existiera nuestra posición antilideresca, anticapitalista, si la A.I.T., en nuestro caso la Confederación Nacional del Trabajo, no tuviera su práctica libertaria y de lucha de todos los días a base de la acción propia, o directa.

Nuestra consecuencia

A tono con la responsabilidad del conjunto tenemos ahora la obligación de reconocer que veinticinco años de inactividades en el aspecto sindical, han colocado al proletariado español en inferioridad manifiesta con respecto a los países cuyos gobiernos han concedido algunas mejoras económicas como recompensa y estímulo al reformismo de los jefes obreros.

Mientras la C.N.T. con sus sindicatos clausurados no ha podido continuar su esfuerzo reivindicador de la clase trabajadora, otros elementos tratan de sucederla en un intento de «europeizar» (politizar) el movimiento obrero hispano, consecuencia que nos obliga a recuperar el tiempo perdido a medida de lo posible y preparar las reivindicaciones adecuadas a fin de evitar que en el deseado y a la vez crítico momento de la reapertura de sindicatos españoles, tengamos que perder el tiempo en dilaciones que sabrían aprovechar los partidarios de la Central Obrera Unica que casi lo tienen todo dispuesto para una sucesión «liberal» de los Sindicatos Verticales cual se hizo en la Argentina y en Cuba.

Misión a cumplir

Deber del anarquismo actuante —previo examen de las verdaderas necesidades de la clase trabajadora de la cual hemos sido fieles intérpretes— es recoger el índice de mejoras establecidas en no importa qué país, luego despojarlas de su contenido político y tutelar, y reivindicarlas en España desde el sindicato según la norma de la conquista directa, esto es, sin dar pábulo a intermediarios que se traducen en la rémora político-burocrática tan perniciosa para la clase obrera organizada. Nuestro sistema de lucha se adapta a todos los tiempos y en toda circunstancia, pues con su modernismo perenne, actualidad nunca la pierde.

Tácticas y procedimientos no se aplicarán sistemáticamente, a ciegas, sino en el punto y en la hora precisos. Si el avance de los tiempos produce una mejora madura, razón de más para que el procedimiento se acomode a la ventaja, pues somos tan comprensivos, que sabemos que con el progreso —el evidente, no el hablado— no se puede pelear.

Por la progresión de los tiempos vamos a reconocer que parte de nuestras actividades anteriores al 1936 quedaron sepultadas en los sindicatos, y que la Clase Media —la *mal pagá*— por hallarse entre dos fuegos, escogió apoyar al enemigo contra nosotros por lo que indirectamente la pudimos perjudicar. Entre la presión burguesa y la exigencia cenetista, dicha Clase sólo podía salir perdiendo, y tal vez ese fenómeno de alejamiento de nosotros sea asunto a estudiar. En lo futuro, nuestras actividades revolucionarias y materiales han de salir del límite del sindicato planteando los problemas extensivos en el arroyo, para imprimirles un carácter más popular, por intervención interesada del pueblo en general, comprendidas la agricultura pequeño (o semi) propietaria, la artesanía, y otras profesiones independientes.

Bosquejo de reivindicaciones mínimas

En primer lugar, reivindicación de la semana de 36 horas para inducir a que las clases parasitarias se vayan incorporando al trabajo por motivos de producción insuficiente y para mayor descanso y culturización de la clase tradicionalmente explotada y abandonada, con supresión —además— de las ocupaciones superfluas.

Salario equivalente a las necesidades normales de los trabajadores en la época que se atraviese.

Supresión de las horas extraordinarias, destajos y racionalizaciones y competiciones.

Creación obligatoria de Bolsas de Trabajo a cargo de los Sindicatos en evitación de selecciones patronales.

Herramientas de trabajo y equipo profesional e invulnerable para sociedades e intoxicaciones, a cargo de las empresas.

Reconocimiento del delegado sindical en todos los centros de trabajo, distribución y consumo. Fiscalización sindical por la seguridad y salubridad de los productores y los productos.

Instalación de elemento higiénico en los trabajos, comedores, vestuarios; protección segura contra peligros mecánicos o de estancia.

Abono de las fiestas de precepto, así como el 1.º de Mayo.

En labores al aire libre, día empezado día terminado en caso de mala temperatura.

Abono de jornales por enfermedades y accidentes de trabajo. Farmacia gratuita. Todo ello con beneficio extensivo a los familiares inmediatos.

Un mes anual de vacaciones pagadas.

Habitación decente para las familias obreras y educación a todo grado para los hijos de las mismas.

Clínica también gratuita, casos de maternidad incluidos.

Igualdad de salario para hombres y mujeres.

Cantina sana a precios módicos, o abono de la equivalencia en caso de imposibilidad culinaria.

Percepción obrera por desplazamientos al trabajo. A *equis* kilómetros prima diaria de traslado.

Guarderías laicas para niños de obreras, con cuidados de higiene y de nutrición de los pequeños.

Retiro obrero obligatorio, con pensión valedera para llevar una vida decente.

La superioridad de trato —si la hubiere— de las empresas nacionalizadas, será extendida a las industrias particulares.

Puntualización final

El Sindicato tendrá como misión primordial ser integérrimo en la defensa de los derechos de los trabajadores en tanto la transformación igualitaria de la sociedad no se realice. Haciéndose eco de la modernidad, los patronos —únicos retrasados actuales—, se avendrán al trato de razón humana que les requiere o exige el sindicato obrero. En adelante el egoísmo será colectivo, para un beneficio general, en vez de que la riqueza de todos pase a beneficiar exclusivamente a unas solas familias privilegiadas. De lo contrario, la lucha se reproducirá con resultado previsto en favor de los hasta aquí desheredados. La época de progreso y miseria confundidos ha pasado a la historia.

MIGUEL HERNANDEZ

ANTENA

HABIA DE OCURRIR

MEJICO D. F.—Falleció el gachupín Arturo Mundet, el negociante más rico de Méjico. Era el dador de la Casa de la Caridad de Barcelona.

FIGURAS DE CERA

MADRID. — De acuerdo con sus consejeros y para cubrir el expediente de su fracaso, el dictador Franco ha depuesto del cargo a los ministros Gual Villalbí, Navarro Rubio, Ullastres, Casanovas, Iturmendi y Vigón. De este último, responsable de Fomento, el público decía: «No llegará el Manzanares a la Puerta el Sol», aludiendo a la falta de agua que Madrid padece a consecuencia de su absurdo crecimiento. Los ministros sucesores son: López Rodó (Hacienda), Espinosa (Comercio), García Monco (Trabajos públicos), Federico Silva (Agricultura), Ambrona (Justicia). De los dimitidos uno era un «sin cartera».

PENAS GRAVES REQUERIDAS

MADRID.—A tres estudiantes encarcelados con motivo de las protestas obreras del mes de abril último, el fiscal les reclama nueve años de presidio... por delito de opinión, pues habían repartido unas hojas callejeras solicitando derecho a la libre asociación. Barbaridades de ese jaez incluso el Congo las desconoce.

FUEGO CON VICTIMAS

BARCELONA.—En la víspera de San Juan, con motivo de las «típicas fogotas», se prendió fuego en la plaza del Centro de esta ciudad, resultando catorce personas quemadas, entre ellas, cuatro menores de edad.

LA VIRGEN DEL SUSTO

PAMPLONA.—Las gestiones que se han realizado para descubrir a los autores de los que se creía un acto sacrílego —la rotura de la Virgen del Choco, de esta ciudad— ha dado por resultados el averiguar que la causa fue un hecho fortuito.

Según se ha podido saber, al encaramarse unos niños al pedestal de la imagen para ofrendar unas flores se desplomaron pedestal e imagen y se rompió ésta. Los niños asustados, huyeron y callaron.

EL PLAN BADAJOZ PIERDE IMPORTANCIA

MADRID (OPE).—En la prensa financiera hemos leído que a los trece años de haberse concebido el Plan Badajoz comienzan las reservas sobre su modo de funcionar y su rendimiento. Es el periódico «Ya» quien plantea la cuestión.

Hace ya algún tiempo se dijo que algunos colonos habían partido al extranjero y que el rendimiento del Plan comenzaba a disminuir. El periódico católico añade ahora que a consecuencia del Plan de Desarrollo el de Badajoz, que era ya hacia 1950 y antes que los otros, un «polo», queda ahora en una zona marginal. En él se invirtieron más de diez mil millones de pesetas, pero tal vez ha habido algo que flaquea y será necesario examinar de nuevo el Plan en su conjunto.

EXPORTACION DE TRABAJADORES

SAN SEBASTIAN (OPE).—La prensa ultrapirenaica informa que el ministro de Inmigración del Canadá va a comenzar las gestiones en Milán, Colonia, Leeds y otras ciudades para contratar unos 150.000 obreros calificados con destino a la industria canadiense que se encuentra en plena pujanza.

Se espera que el Comisariado General de Exportación de Trabajadores Españoles que funciona paralelamente a los «Veinticinco años de paz española», haga un recuento de disponibilidades con vistas a una oferta...

EL ARTE Y EL EXODO RURAL

MADRID (OPE).—El escritor Emilio Riveiro ha pasado por Fuente de Cantos, Badajoz, patria de aquel pintor extremeño de apellido vasco que se llamó Zurbarán, y habiéndose detenido a refrescarse un poco porque hacía mucho calor, se le ocurrió preguntar al camarero si se había celebrado en el pueblo el centenario de Zurbarán. «¿Cómo quiere que celebremos nada —repuso el camarero después de reflexionar un rato— si Fuente de Cantos tenía antes veintidós mil habitantes y ahora ha quedado en seis mil?» Y un muchacho que estaba por allá, añadió: «Dicen que Zurbarán se ha apuntado también para ir a Alemania.»

EL ETERNO PROBLEMA DEL AGUA

PAMPLONA (OPE). — «El Pensadia» se ocupa del problema del agua diciendo:

miento Navarro» en su sección «Cada

«En Madrid, el problema del agua puede calificarse sin lugar a dudas de muy grave. Se han adoptado medidas restrictivas que van en aumento, pues desde el domingo se ha llegado el corte total desde las nueve de la noche hasta las siete de la mañana.

En Pamplona no hemos llegado a tanto. Pero llegaremos, si no se cortan esos abusos a que estamos acostumbrados.»

Año tras año, y casi podríamos decir siglo tras siglo, el problema del abastecimiento de agua a las poblaciones situadas al sur del Pirineo se presenta ofreciendo los mismos caracteres de siempre. Uno quisiera saber si ello se debe de la Naturaleza o a que los poderes públicos realmente carecen del sentido de la previsión y de sus responsabilidades ante el país.

SITUACION INSOSTENIBLE

MADRID (OPE).—«El año agrícola 1964 ha sido absolutamente negativo», ha dicho el secretario general de la Hermandad Nacional de Labradores y Ganaderos en la asamblea general de dicha organización —informa la revista «Vida Nueva». Y lo terrible es que 1965 va a ser muchísimo peor; a los males, ya casi endémicos de nuestra agricultura, hay que añadir el castigo de una terrible sequía, la más dura en lo que va de siglo.»

AGUA, POCA Y MALA

MADRID.—Leído en un diario después de dar cuenta de diferentes obras hidráulicas:

«Por ahora, todo el mundo se queja de que la calamidad del agua persiste en la capital. En efecto, hay una epidemia de hepatitis que mantiene a la clase médica en plena actividad.»

PROTESTA CONTRA LAS AUTORIDADES ESPAÑOLAS EN GIBRALTAR

PARIS (OPE).—La prensa informa que gran número de vecinos de Gibraltar y turistas franceses se situaron junto a la frontera hispano-gibraltareña para protestar enérgicamente contra los inconvenientes de tipo aduanero que ponen las autoridades franquistas para la entrada en territorio del Estado español.

Se veían también carteles con la inscripción «More action, Mr. Wilson», incitando al primer ministro británico a una mayor firmeza. Entre los vehículos que quedaron detenidos en la frontera figuraban 51 automóviles de turistas franceses procedentes de Marruecos.

Por fin, las autoridades franquistas se mostraron más razonables y los coches franceses pudieron entrar en España, aunque después de larga espera.

JIRA REGIONAL EN EL MACIZO CENTRAL

Organizada por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, se celebrará el 18 de Julio, en el conocido Estanque de Chanzelade (en el Montel-de Salat, Puy de Dôme), en la que se llevarán a cabo las distracciones que nos son peculiares a la familia confederal libertaria.

Todos a la Jira regional anual del 18 de julio 1965.

La comisión de Relaciones.

COMUNICADOS

PERPIGNAN
REGIONAL CATALANA

Por la presente, se convoca a todos los adheridos y simpatizantes de la Regional Catalana de Perpignan y sus alrededores a la reunión que tendrá lugar el próximo domingo día 18 a las dos y media de la tarde, en el local de costumbre.

En el orden del día, discusión y resolución al temario del Pleno Regional.

F. L. DE BURDEOS

Organiza la salida de un car para el mitin y festival del 25 de julio en Toulouse, en conmemoración a la fecha del 19 de julio de 1936.

A los compañeros que quieran ir se les ruega se inscriban con tiempo, 42, rue de Lalande, compañero Alonso.

F. L. DE ORLEANS

Convoca a todos sus afiliados a la reunión de información que tendrá lugar el 17 de julio, a las 21 horas, en el lugar de costumbre.

PARADERO

Pregunta por Juan Vera Morata, de Motril (Granada), su hijo Juan Vera, desde Castres. Vera Morata salió de España el año 1939 y sus últimas noticias fueron que se encontraba en Argelia hace años. El que sepa su paradero, puede hacerlo saber a C. Parra, 25, rue Francisco Ferrer, Castres (Tarn).

TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

A fin de que pueda celebrarse el sorteo anual de «Solidaridad», rogamos sean satisfechos los envíos de boletos por los interesados.

F. L. DE FUMEL

Este Organismo pone en conocimiento de afiliados y simpatizantes, que a la ocasión de la celebración de la jornada confederal de Toulouse, organiza un *car* para asistir a la misma el 25 de julio.

Inscribirse en la F. L., o en *chez* Vera y Campoy.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los compañeros de esta F. L. el domingo 18 de julio, a las nueve y media, en el lugar de costumbre. Dada la información a dar, esperamos que nadie falte.

F. L. DE DRANCY

Domingo, 25 de julio: Reunión general para nombrar director de «Espoir» y delegado local al Congreso.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el día 14, a las nueve de la mañana, el 17 por la tarde y el 18 por la mañana (miércoles, sábado y domingo, respectivamente).

CORREO DE REDACCION

V. G., Venissieux. *Reste avec.*

— J. G., Perpignan. No des importancia al individuo.

— J. R., Toulouse. El folleto «Vida sindicalista» está agotado.

— Canadá. La carta recibida obra en poder de la Administración.

Alcolea de Cinca

(*Viene de la página 4.*)

campo, los sencillos trabajadores, teniendo que vivir únicamente de su jornal, vienen a constituir un pequeño número. Por lo común, en el cuadro agrícola de Alcolea, los asalariados son personas que disponen de algo más o menos de terreno, pero que, corto e insuficiente, se ven precisados a trabajar en las fuertes propiedades, delante de los gastos de la casa y de la familia. En todo aquello que les afecta, ello beneficia a los grandes señores, puesto que no se ven constreñidos a tener operarios fijos, en lo que se refiere a ocupaciones que no presentan siempre la misma naturaleza de rendimiento. En ese caso de tomas parciales a jornal, no es en todos los instantes que fueron ajustados aquellos que más lo necesitaban, siendo buenos campesinos. Así, en muchas ocasiones se puso en evidencia, mismo de una manera exagerada y excesiva, que los mayores propietarios jugaban con los sentimientos y las inclinaciones de los individuos. Por dicha comprobación, no hubo duda sobre el origen, el interés y el mantenimiento del sindicato católico. Ahora bien, aparte de esa entidad, otros elementos llegaron a entenderse en la apertura de un nuevo centro, que pronto vino a señalarse en la actitud liberal, frente a la política derechista del sindicato de referencia. El llamado centro obrero se ocupó de las gestiones directas de abonos con la fábrica. En otra particularidad, adoptó la costumbre de visitar al asociado en caso de enfermedad o accidente, y la norma de ayudar al mismo y a sus familiares. En los casos graves, estableció un continuado de visitas, y hasta una presencia fija de un socio de un miembro de la junta, en casa del enfermo. En otro aspecto, llegó a tener una cooperativa especial, con toda clase de artículos. Ese centro cesó por el 1920. Diez años más tarde vino a formarse otro parecido que, en variantes, después de haber sido radical y luego de la U.G.T., dejó de existir en 1932... En el número 858 de «Solidaridad Obrera», Ramón Sender ensalzó la férrea figura de Rafael Torres Escartín, quien, según se refiere en un bello trabajo de Ricardo Sanz, aparecido en «España Libre», fue fusilado en el maldito y funesto castillo de Barcelona. Entre las admirables producciones de Ramón J. Sender, «Los cinco libros de Ariadna», «El Lugar de un Hombre» y «Requiem por un campesino español».

En todo tiempo hubo en Alcolea un estimado grupo de compañeros. Ellos pasaron por períodos harto difíciles, teniendo que reemprender a menudo, con un verdadero coraje. El Sindicato Unico llegó a establecerse en 1931. En el 14 de abril, el día fue animado. Al año siguiente, la guardia civil clausuró el sindicato. Tras muchas gestiones y el envío de otros estatuos, pudo ser restablecido. Mas, prosiguiendo la labor de defensa, y por los encuentros e incidentes, tuvo una nueva clausura, en diciembre de 1933. En la consulta de 16 de febrero de 1936, el pueblo optó por las izquierdas. Por su parte, el concejo municipal fue moderado. A comienzos de abril fue creada la Agrupación Cultural. En el mismo mes se produjo una fuerte manifestación. La actitud de la guardia civil originó vivas protestas. Después de varios titubeos, las autoridades le dieron la orden de salir de Alcolea.

Las nuevas del alzamiento militar en el área del protectorado marroquí, del 18 de julio de 1936, produjeron en la villa, como en tantísimos puntos, una profunda emoción. Personas fueron a encontrarse. A las entrevistas siguieron las reuniones. Con las mismas, todo un ir y venir continuo, y, en total, por una cosa o por otra, muchas casas con la luz encendida, en altas horas de la noche. Al otro día, domingo, bien temprano, los vecinos aparecían en las puertas. Pronto, acá y allá, todo eran corros. Entretanto, algún vecino pasaba deprisa. Iba fuera. Otros, que ya la habían hecho, iban llegando, trayendo el clima y las intenciones de otros lugares. Así, la atmósfera se fue caldeando. De resultas, empezaron los actos. De primeras, se formó el comité de defensa. Este comenzó a tomar medidas. Hombres montaron puestos de vigilancia en algunos puntos. Más tarde, fue realizada la intervención de las fincas abandonadas. En el mismo de julio, para el hecho de la Colectividad, fueron convocados todos los habitantes. Entre otros detalles, el Sindicato, muy concurrido, desplegaba una vibrante actividad. Al mismo tiempo, la Juventud Libertaria, con vivos ardores. Entre las notas diversas, personas de izquierda republicana, y de otros signos, se mostraron conformes con la idea de la Colectividad, y, a la creación, entraron en la misma. En rasgo bravío, un respetable número salió para las líneas de fuego, ingresando, mayormente, en la Columna de Ascaso y en la formación que fue dirigida por Buenaventura Durruti.

La Colectividad, en su primera fase, fue algo así como la franca personificación de la villa. Sobre el principio de la socialización genérica, los socios aportaron sus medios y útiles, entendiéndose que, en toda salida, al cesante le sería devuelto todo lo entregado. Los pocos «individuales» tuvieron abiertos todos los servicios de la entidad. Esta se hizo cargo de la enseñanza. Igualmente, ella se encargó del suministro. Así, de los servicios sanitarios. Ella tuvo un depósito. Al igual, una Cooperativa. En la parte agrícola se estableció una especie de plan, dividiendo el término en ocho zonas o sectores. El trabajo fue organizado, generalmente, por la regla de equipos, con delegado elegido dentro del propio grupo de labor. En buena armonía, se hicieron tratos con muchos lugares. Lo más apetecido fue el simple trueque, sin moneda. Ahora bien, poniendo por caso, en Lérida, por las operaciones, unas veces prefirieron la compra y otras el intercambio. Entre lo nuevo, pudo adquirirse un camión, un tractor y una trilladora. Asimismo, una granja porcina fue instalada, con 32 cerdos. De la misma manera, una fabricación de lejías. Además, una granja bovina, con 80 cabezas de ganado. El 28 de julio de 1937, los componentes del Batallón «Konsomol», de la 27 («Carlos Marx»), comenzaron el asalto del cuerpo colectivo, en el que, con el pillaje, fueron rompiéndolo todo y, por si ello fuera poco, hicieron quince detenciones. En los acoses, se significó el oficial Claudio Jimeno. Otros compañeros tuvieron que marchar fuera. No obstante, la Colectividad se fue reorganizando. El 28 de octubre de 1937 advino, en descanso, un batallón de la 127 B.-M. (28 División). Quienes habían marchado, pudieron volver a sus hogares. Por un bombardeo que vino a sufrir la ciudad de Barbastro, y porque una de las bombas caídas matara al guardián de la puerta, los quince compañeros pudieron salir de la cárcel y volver a sus casas. La entente colectiva, siempre apasionada, hizo envíos a los frentes de lucha. Del mismo modo, fueron acogidos, amorosamente, en la aciaga movilidad, refugiados de Alacón y de otras localidades.

A resultas de la fatal rotura del frente aragonés, del 9 de marzo de 1938 por el costado de Monforte y Rudilla, a las proximidades de Peña Calera, y del avance de grandes columnas con una enorme cantidad de pertrechos, las hordas fascistas acercadas, continuando por Ontiñena y por la parte de Castelflorite, llegaron delante de Alcolea. La plaza cayó el 26 de marzo de 1938, desencadenándose en la misma, como en tantas y tantas del solar hispano, el vía crucis de los atropellos, de las detenciones y de los fuertes castigos. Quienes salieron, con sus carros y ganados, por la ruta de Albalate, siguiendo por Esplús, Almacellas y otras villas, se detuvieron por las hermosas tacitas catalanas del Vallés, donde las buenas gentes trataron de mitigar sus penas. En el exilio existe un apreciable número de familias de Alcolea de Cinca, con el recuerdo, la atención y la esperanza. Así, ellas mantienen, como todo el conjunto de los corazones encendidos, la fe y las ansias por el total hundimiento de la más terrible e infame de todas las tiranías.

MIGUEL JIMENEZ

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

D.I.C.
B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Espíritu y obra del 19 de julio

ACTUALMENTE se está, espiritualmente, en lo del 19 de julio, pero no en espíritu en la revolución de julio. Se acaricia el recuerdo desconsiderándose, bastante, la obra. Si el espíritu admitiera telarañas, en él las habríamos.

Recientemente hemos leído un libro relatando la época más álgida del sindicalismo confederal: la de 1916 al 1923. Y en el transcurso de la lectura —por cierto imparcial y fuerte— nos hemos dicho: «¡eso!». De repetirlo, de ser capaz de repetirlo, la generación actual podría darse por satisfecha de haber venido a la vida.

La gesta de julio también afirma; también pisa fuerte en los días que transcurren. No hay gloria, no hay gallardetes, no hay charanga ni descubrimiento de lápidas: pero hay obra. Obra cumplida cual ningún proletariado ha sido capaz de cumplir por millonario en dinero y adherentes que sea o haya sido. Pensamos en la Italia de 1923 y en la Alemania de diez años más tarde.

El 19 de julio fue, por voluntad de la Confederación Nacional del Trabajo. Con afirmarlo, no se empequeñece a otros, cuyo mérito se reconoce sin disputa. Pero el pecho mayor lo opuso la C.N.T. a las balas fascistas. Y ganó —ganamos todos— la tremenda partida. Que la internacional pestífera nos la arrebatara para concederla a Franco, esa es otra historia, como se dice.

Nuestros hombres, nuestra vibrante muchachada fueron al combate para vencer al enemigo y seguidamente instaurar el Comunismo Libertario en España. Muchos tuvieron la dicha de presenciar el sueño realizado, su ensueño plasmado en realidad palpitante. Otros, tan encedidos como sus compañeros evitados por las balas, no pudieron presenciar el ensayo de Nueva Era, de Comunismo Libertario, por haber muerto los primeros.

¿Y cuántos fueron los primeros y los siguientes sacrificados, los comunistas libertarios desangrados en aras al ideal, esos que otra causa inferior no les hubiese entusiasmado y puesto en situación de gran peligro? Incontables; miles y miles hasta el vértigo negro, queridos compañeros. Tantos, que avergüenza algo haber quedado con vida, y que avergonzaría del todo si un infausto día claudicáramos de la Idea, desconsideráramos el Comunismo Libertario, esa coyuntura anarquista que no es el todo, pero que nos acreca poderosamente al todo libertario, anarquista.

¡19 de julio! ¿Balas, estruendo, incendios, avances y retrocesos, anécdotas de vivac, camillas, y una lágrima por el amigo caído? Muy humano, muy comprensible. Pero no es bastante. Nuestra juventud perdida cayó por algo que consideró eterno, y digna, esa eternidad, del esfuerzo constante, incansable, de los herederos de la causa, de las generaciones sucesivas, de los hombres de buena voluntad que ambicionan una era de paz, libertad y estima integrales para España y para el Mundo, siempre más profundo y amplio que España sola.

Las balas ya están frías, como los hombres que cadaverizaron. Los ruidos marciales, con trompetas, cañones y arengas, hace tiempo están callados. ¿Qué queda, entonces, después de veintinueve años? Nosotros, y, más que nosotros, la Obra, siendo ella el Comunismo Libertario. ¿Qué de superior existe a él, en política y sociología? Nada, o casi: Gobiernos. Ejecutivas. Comités, Comisariados, Asambleas parlamentarias. Laboratorios de felicidad dirigida, Revoluciones para una dictadura de Estado, etc., con todo lo cual unas guerras suceden a otras, así, en plural; una hambre distrae de otra permitiendo al señorío y a la política dadivosas organizar fiestas y cuestaciones mientras en los páramos del hambre los cuerpos exangües son enterrados, en silencio, a millares cada día.

Nada ni nadie puede desmentir al Comunismo Libertario, señera cordial, entrañable, del 19 de julio. Podemos estar vencidos, puesto que a la fuerza ahorcan. Pueden los Franco, Tío Sam y cuanto tío malo se tercie, conspirar contra la libertad de nuestra tierra, de nuestro pueblo; pueden matar incluso a cuanto y tanto superviviente quede de nuestra gesta juliana, y a cuantos Facerías, Sabater, González, Rodríguez, etc., se les atraviesen. Pero la Idea superior a todas las ideas que es el Comunismo Libertario, no hay vergas, puñales, garrotes y balazos que puedan con ella. Ni nosotros que nos propusiéramos, en un rapto de imbecilidad, acogotarla, o abandonarla, ruidosamente o de puntillas.

Puesto que la idea queda como recurso, como vigencia próxima inminente, considerando que ningún sistema demócrata, soviético, fascista, democristiano, demototalitario, afroindependiente ni chino-karlotizado, es capaz de sacar a la humanidad del atolladero, del desarreglo supino, de los peligros interiores y fronterizos en que las naciones se encuentran. No hay Dios, ni Jefe, ni Rey, ni Líder ni Presidente capaz de solucionar nada en este mundo, siéndolo, no obstante, para agravarlo todo. Nadie, ni los comunistas, presumidos internacionalistas, son capaces de renunciar a las fronteras, al nacionalismo, al patriotismo, al chovinismo; ni al mantenimiento de las clases, de las desigualdades, del autoritarismo. Sólo el sistema comunista libertario, nutrido de generosidad y miras amplias, desprovisto de prejuicios señoriales, autárquicos, superioristicos y caritativos, tiene la posibilidad de regir satisfactoriamente al mundo entero por aporte nuevo, humanitario, igualitario, anarquista.

¿Asusta, la palabra? No, porque no hay caso. Asusta lo fascista, lo megalómano, lo inescrupuloso, lo ambicioso, lo rutinario de todo jefe de Estado, coloreado de rojo, de blanco, de verde de negro, o como le dé la gana o piense impresionar mejor al pueblo estupidizado.

Y de aquí no salimos, pese a la novedad de los Estados último grito. Porque un Estado se basa en los principios de otro y otro Estado, hasta alcanzar al jefe de gobierno Pedernal I.

La revolución española de julio, característicamente libertaria, podía terminar con el ciclo tradicional e interminable de los Estados necesariamente enemigos de los pueblos. La nueva fórmula social arriesgó acreditarse en Iberia para un ejemplo de alta utilidad como las políticas civil, militar, religiosa y comunista autoritaria son incapaces de concebir ni en mínima cuantía.

Las balas, los gritos y la fiebre de los días de revolución y guerra han pasado. Sean los relatores, los grabadores y hacedores de romances, quienes se ocupen de glorias, empirismos y laureles resecos.

Nosotros, a lo nuestro: el Comunismo Libertario. Para ser fieles a nuestra querida y malograda muchachada, a nosotros mismos, y a esta infeliz humanidad digna de un mejor destino.

EN PREPARACION

«UMBRAL»

NUMERO DE VACACIONES

Correspondiente a los meses de julio y agosto. Contendrá 32 páginas de colaboración escogida, contándonse entre ella un emotivo cuento J. Carmona Blanco, una relación sobre la riqueza del Vaticano firmada Victor García, una biografía de Valentín Almirall hecha por José Viadiu, una disposición sobre colores y formas de Mario Zaragoza, una relación colectivista de Juan Ferrer, una información teatral de José Guiraud, sección poética con producciones de Noemí Paz, Eulogio Muñoa y Juanito Zigla, una primera traducción de la comedia «Hasta el Alma», de Han Ryner, sacada por Costa Iscar, y mucha y distinguida colaboración recibida de recias plumas de América y España.

Precio de este número excepcional: 2 francos.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

¿Comunismo en América?

SE insiste interesadamente en hacer creer que todos los actos de protesta que sacuden América Central y del Sud corresponden a la obra de «agentes agitadores» pagados por Moscú o por Pekín. O fomentados por Castro a objeto de su autodefensa en el intento de crear en América focos solidarios, refractarios a la influencia estadounidense. Todo es gritar y azorarse para denunciar las maniobras comunistas. Todo es, en lógico rebote, crear en los proletarios subyugados de aquellos países, una luz de esperanza y en cada vez más profundo comezón de simpatía hacia los «liberadores». A fin de cuentas, la aureola y el señuelo aportado por la Revolución Rusa y por la más reciente en China, no se ha desvanecido por entero. Los partidos comunistas obran con la debida cautela manejando grandes masas de irredentos que no se hallan suficientemente despiertos a las realidades de los sistemas y de las ideologías, pero que tienen cada día mayor conciencia de su hambre y de la explotación que se hace de sus fuerzas y de sus mentes. Y a los ojos de todos los proletarios de América, los rubios del norte, los «yanquis», representan la fuerza avasalladora del capital. Fuerza que se ofrece cada día más materializada en la expresión de sus soldados y de sus armas puestas al servicio —por pura casualidad— de las huestes de los explotadores y de los turiferarios defensores de los explotadores.

El obrero americano u emigrado, indio, mestizo o blanco, sabe en el Brasil que Estados Unidos reconoció y favoreció el casi reciente golpe de Estado poniéndose al lado de los latifundistas y de los reaccionarios; sabe el indio o el mestizo peruano, de piel verdosa y de empacado aspecto, que Washington favoreció el golpe militar surgido en vistas de que las elecciones prometían aportar un gobierno izquierdista —en nada comunista ni revolucionario— que vagamente prometía ciertas mejoras y un ilusorio reparto de tierras. Sabe el indio fronterizo con el norte que en su trabajo temporero ha de pasar vejaciones, improperios, escarnio y explotación abusiva en territorio que otrora fue mexicano. No ignora el minero boliviano que todas las promesas que Estensoro lanzó al hacerse cargo del gobierno se rompieron ante el muro de la oposición «yanqui», derivando cada día Estensoro hacia horizontes reaccionarios que posibilitaron su caída. No ignora que Barrientos es juguete de influencias similares y que toda la vida política y económica boliviana se halla regulada por el barómetro del estaño. Como el venezolano sabe que su porvenir depende del petróleo. Es decir, de las empresas yanquis que controlan la espita del petróleo. Como Nicaragua fue testimonio de la fuerza tentacular de la United Fruit cuando, para dictar sus órdenes a quienes se supone «responsables legales» del país se inventó aquello del complot comunista, cuando en realidad se trataba pura y simplemente de regular los tratados económicos que hacen de la United Fruit el gobierno efectivo nicaragüense. No puede olvidar el uruguayo medio que el golpe dictatorial del doctor Terra coincidió con la fecha de renovación de los contratos relativos al petróleo. Ni olvida el argentino advertido que la era dictatorial abierta el 1930 se produjo acto seguido a las pretensiones desmesuradas del presidente Hover y en sincronización perfecta con aquel despertar del movimiento obrero argentino que situó en un brete a la Energina and Petroleum, a la orgullosa General Motor y a la Internacional Truck. La fuerza de Castro reside en el hecoh de que el guajiro no olvida que a Batista le sostuvo Washington.

En la situación precaria que atravesaban los países centro y sud-americanos bastaba antes el envío de dólares y de algún agente. Justo lo que se dice ahora que hacen Pekín, Moscú y La Habana. Moscú lo intentó sin éxito durante tres décadas, estableciendo base de operaciones a través del «consorcium» económico constituido en Montevideo. Pero la actitud de Washington en Nicaragua, en los casos ya citados en otras repúblicas, más tarde en Cuba oponiéndose imbécilmente a Castro, más reciente aún en Haiti primero y en Santo Domingo después, ha facilitado definitivamente toda tentativa en América por parte de los grupos de titulado signo comunista dictatorial. Nos repugna decir *comunista*, porque comunismo integral es otra cosa.

Los acontecimientos de la semana en curso aparecen alarmantes para los intereses dolarianos. Intereses que no son los del mecánico de Detroit, del cultivador de California, ni de los explotados negros o blancos dependientes de los Estados de la Unión. El dictador del Paraguay se alarma porque «fuerzas extremistas tratan de hacer del Paraguay un segundo Cuba o un segundo Santo Domingo...» (¡cretinos!...) Agentes comunistas llegan de Chile, Argentina, Brasil... En Lima detienen a dos bolivianos llegados de Moscú. Se sabe que en Perú la situación es tan crítica que se declaró el estado de guerra por un mes, ante los constantes ataques organizados por los indios campesinos. Se sabe que las autoridades enviaron blindados y aviación con orden de «liquidar a todos y no hacer prisioneros que podrían convertirse en héroes...» En Ecuador la agitación se hace honda y alarmante. En Venezuela no cesan los atentados y las guerrillas, como en Perú, Bolivia y en Colombia... Hasta se dan nombres de probables nuevos Castro abriendo torpe propaganda y despertando simpatías para con los insurrectos reales o ficticios. No faltaba más que la aparatosa «desaparición» de «Che» Guevara, para imponer una psicosis de leyenda y suponerle capitán de todas las posibles revueltas...

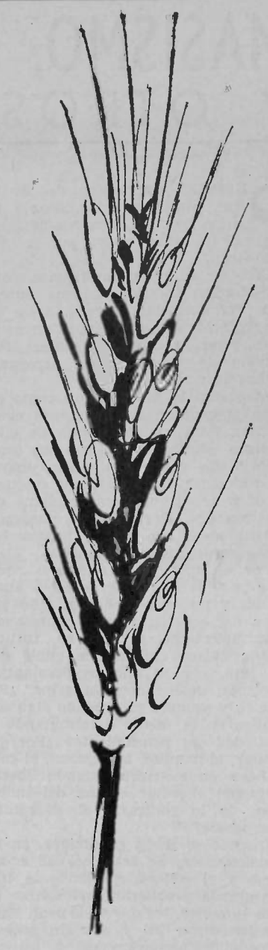
La realidad es prosaica y vulgar. *L'Adunata dei Refrattari*, de Nueva York, aporta (26-6-65) las observaciones del periodista Edwin A. Lahey, del «Post» de Nueva York, quien en substancia dice: «Quien controle el gobierno de Santo Domingo, controla la Corporación por el Desarrollo Industrial, y quien controla la Corporación controla los centenares de millones de dólares que constituyen la riqueza dejada por el dictador Leónidas Trujillo cuando le quitaron de la circulación. El Departamento de Estado ha desmentido las suposiciones de que lo que se hace ahora en Santo Domingo puedan hallarse determinadas por cuestiones tan sórdidas como el dinero. Pero los economistas de la división del Departamento de Comercio, que se ocupa de tráficos internacionales, menos sensibles al problema del comunismo, creen que los combatientes de Santo Domingo se hallan muy interesados en asentar su propio control sobre la Corporación por el Desarrollo Industrial, que no ha concluído aún de inventariar los valores que robó el difunto Trujillo con el resto de sus familiares y amigos: «Continúa explicando —y resumimos— que el inmenso botín de bienes, junto al de sus subalternos, fue confiscado y confiado a la citada Corporación, a excepción de las propiedades agrícolas de las que se hizo cargo el Instituto Agrario Dominicano y que se había comenzado a vender en lotes de 15 acres. Pasados los primeros momentos de incertidumbre, muchos de los que fueron privados de los bienes acumulados mediante la protección de Trujillo, comenzaron a protestar contra la confiscación. Se comprende así que un gobierno capitaneado por los ex lugartenientes de Trujillo, como lo fueron Wessin e Imbert ,y el propio Caamaño que dirige a los insurrectos, se hallan mejor dispuestos a escuchar tales reclamaciones que no un gobierno encabezado por Juan Bosch, por ejemplo, que durante la dictadura de Trujillo se vio constreñido al exilio. Y que se vio de nuevo obligado al exilio a los pocos meses de ser elegido por el electorado dominicano, expulsado por el golpe de Estado de los generales y coroneles de Trujillo, sostenidos por el clero y por la plutocracia estadounidense. De aquí proviene la fábula del peligro comunista, que todos los que conocen la situación en las Antillas califican abiertamente de falsa y mentirosa.

La disputa entre el titulado Occidente libre y el bloque comunista, es originada por mezquinos intereses de influencia económica. La ideología es un pretexto que no impide trato y comercio entre Moscú y Madrid, ni entre Bonn y Moscú.

La triste moraleja es que los indios de Bolivia o del Perú —como los guajiros cubanos— se hayan batido o se batan arrastrados por el señuelo de un «comunismo» que popularizan, que hacen sentir vital e inaplazable los Franco, los Johnson y los vividores del «anticomunismo» oficializado por Estados y explotadores.

LAS REALIZACIONES COLECTIVAS

ALCOLEA de CINCA



por Miguel JIMÉNEZ

GRAVES, firmes y eternos, con todas las fuertes soberanías, los principales adalides de la célebre cadena pirenaica se yerguen, en sí, a modo solemne, emocionante y espléndido, en impresionable sentido de magnitud, entre Estany, el Portillón y la Escarchada, por donde el famoso Valle de Arán, de ricos aspectos, y el Pinaré, Urquina y la Sierra del Quimboa, por donde los típicos Valles de Hecho y Ansó, con sus viejas, gratas y virtuosas costumbres. A la cinta del Negro y cerca del Garona, Viella, con su torre del siglo XIV, supone, en ajuste, la prenda más animada del Valle de Arán, al que se comunica por el Puerto de Bonaigua, de 2.072 metros de altitud. De Caneján y Bausén, en Catalunya, a Marcón, Changaré y La Poyeta, en Aragón, sobresalen, entre otros, el Pico de Aneto, de 3.404 m. de alzada; el Posets, con sus 3.367 metros; Monte Perdido, de 3.352, y el Pico de Vignemale, con sus 3.298 m. de altura. En las inmediaciones de Monte Perdido existe la importante Brecha de Roldán, que exalta el viento de su encantadora leyenda. Por las cercanías de la Maladeta o Montes Malditos, al Esera, Benasque se nos presenta con su palacio; las casonas, los bosques, sus prados y las aguas medicinales. Siguiendo al Oeste, la villa de San Juan, con sus alcances. En recio espacio de colosos, Gistaín, con los criaderos de cobalto. Bielsa, Chisagües, Espuerba y La Pineta, con sus motivos. La aldea de Ascaso, en terreno robusto, con la torre y el reloj de sol. Fanlo, con sus pastos comunes. La sublime maravilla del Valle Ordesa, en Parque nacional. Bujaruelo, Torla y Yésero, con sus matices. Panticosa, con los hoteles, las fuentes y los establecimientos termales. Sallent de Gállego, con la central eléctrica. Al ferrocarril internacional, Canfranc se nos ofrece a 1.630 m. de altitud. Urdués, sereno, con sus pastos y reses. En el sector de los grandes heleros se hallan los orígenes del Ribagorzana, Esera, Cinqueta, Cinca, Ardesa, Ara, Gállego, Estorrín, Osta, Saburdán y Potiechema. A la cuenca del río Cinca acuden, entre otras, las arterias del Ara, Esera y Alcanadre. El Cinca, lisonjero, saluda, entre otros, a los radios de Laspuña, Labuerda, Ainsa, El Grado, Pomar, Estiche, Santa Lecina, etc., marcha hacha hacia el Segre, sin precipitación, y sin entrega por los verdores airosos, vitales y felices de la Granja de Escarpe.

Por los límites del llamado Partido judicial de Fraga brillan, a elogio, con sus tentadores resaltes, las admirables formaciones territoriales de Pina, Caspe, Lérida, Tamarite, Barbastro y Sariñena. En la esfera fragense se nos muestran, en sugestiva alianza, las rutilantes piezas de Binaced, con sus hortalizas; Fraga, con el castillo, el puente y la célebre maza, que se guarda en el Ayuntamiento; Ballobar, con sus hijos y sus cereales; Belver, con sus legumbres y sus frutas; Zaidín, con sus higueras y sembrados; Alcolea de Cinca, con sus mozas alegres; Ontiñena, con sus rebaños y cultivos; Torrente, con sus minas, y Albalate, con sus higos, cereales y legumbres. En igual manera, Esplús, con la alfalfa, el trigo y las verduras; Candasnos, con sus mieses; Peñalba, con sus ganados y cosechas; Velilla, con sus higueras, granos y hortalizas; Osso, con sus cereales, higos y verduras; Chalamera, con sus frutos, y Valfarta, con sus buenos plantíos.

El asiento que ostenta el título de Alcolea figura en el conjunto provincial almeriense. Al de Ciudad Real corresponde Alcolea de Calatrava. Alcolea del Río se encuentra en el concierto de Sevilla. Al de Toledo pertenece Alcolea del Tajo. En la provincia de Guadalajara existen Alcolea del Pinar y Alcolea de las Peñas. A 75 kilómetros de Córdoba, sobre el Guadalquivir, se halla el famoso puente de Alcolea, con sus recuerdos históricos.

En amable compañía, por los lindes del espacio de Alcolea de Cinca se distinguen, a tonos e imágenes, los radios característicos de Belver, Sena, Albalate y Santa Lecina. Del mismo modo, Villanueva de Sigena, Ontiñena, Chalamera y Castelflorite. Con relación al esmalte de acentos y relieves del vasto término municipal de Alcolea destacan, en síntesis de antenas, pueyos, conchos y alminares, La Carrovala, el Saso Valdemoro, Las Valles, el Saso de Santa Cruz, Los Regueros, Las Sarderas, Los Ompríos y Los Agullanes. Los pastos son abundantes y de un excelente aprovechamiento. Así, en la calidad, igualmente acuden, en la época de los fríos, partidas de ganado procedentes de los altos de Benasque, de San Juan, de Bielsa y de otros puntos del venerable, vigoroso y pintoresco Sobrarbe. Por tales signos, las majadas y parideras alcanzan el galardón de un buen número. Entre esos especiales abrigos, La Balsalada, Los Agullones, La Punta y Pitarque. En la extensión ambarina existen unas 8.800 hectáreas de tierras de secano y unas 1.000 hectáreas de regadío. Viniendo por la parte de Santa Lecina, el río Cinca, apuesto, galante y generoso, pasa a dos kilómetros del nexo local, sirviendo de límite entre los términos de Alcolea y Albalate. Otras apreciadas cintas de riego, La Acequia, La Civera de Arriba, Valarca y La Civera de Abajo. Entre los manantiales, la fuente de Leonel. Con referencia a otras marcas, prendas y detalles de valía, el puente y los huertos. Sobre los dominios, estancias y cercados, en un ilustre cuadro de fincas, La Codera, Casa Monte, Nogueras, Reguero, Los Agullones y Las Sarderas. En otro aspecto de actividades, todas ellas bien dirigidas, los hornos de cal y yeso, y, además, las cinco bóvilas, produciendo tejas, baldosas y ladrillos. En el ópalo de los resultados se estiman, entre las diversas obtenciones, las patatas, los cereales, las judías, los ganados, las olivas, los higos, las manzanas, los forrajes y la remolacha. Asimismo, las peras, los albaricoques, las ciruelas, los pimientos, las uvas, los tomates, las cerezas y los melocotones. Por las pasas, en las operaciones, los higos, debidamente preservados de las humedades, son puestos a secar en cañizos, siempre al aire libre.

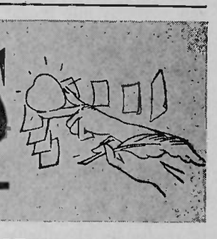
A 31 kilómetros de Fraga, entre huertos y pajares, dominada por una cresta partida, la romántica villa de Alcolea tiene el encanto de su afable y acogedora prestancia. En sitio impelente y considerable, con la clara lista de La Acequia, a gracia, atentiva y animosa, ella nos hace el don, entre símbolos, trazos y mercedes, del Monumento artístico y de la Casa Consistorial, con sus porches o soportales. De igual sentido, las Escuelas públicas. El Sindicato Agrícola. Las casonas de Pitarque, Ollés, Monte, etc. El Cinematógrafo o Sala de espectáculos. La Plaza Mayor. Los Cafés Las plazas Agua, La Unión y otras. Los feriales. Las calles Nueva, Santa Ana, Mayor y San Juan. Así, de Pelayo, San Isidro, Barbastro, del Pilar, Palafox, Calvario, Vega, San Joaquín, Travesia, Angulos, etc. En la misma forma de señales, el Matadero. Las Barberías. El Molino de harinas. Las Carnicerías. Los Establecimientos de ultramarinos. Las Panaderías. Los Talleres de confección y tiendas de ropa. Las Herrerías. El Almacén de San Pedro. La Fábrica de hielo y gaseosas. Los puntos del calzado. Las Fábricas de aceite. Los Talleres de la madera y de la decoración. Las Guarnicionerías. El Garaje. Las Fábricas de conservas... A Alcolea, con alguna frecuencia, van a realizar adquisiciones de géneros, útiles y diferentes artículos, de Chalamera, Albalate, Santa Lecina, Ontiñena y otras localidades, existiendo, a la par, ciertos servicios de ordinarios secaderos. El agua proviene de La Civiera de Arriba. La electricidad procede de Aytona. Para el ferrocarril suele acudirse a la estación de Selgua, de la línea de Zaragoza, Lérida y Barcelona, y de la corta que termina en Barbastro.

La viñeta de Alcolea reluce a dos kilómetros de Albalate de Cinca, tres y medio de Santa Lecina, siete y medio de Chalamera, ocho de Ontiñena, 12 de Esplús, ocho de Belver, 12 de Ballobar, 13 de Binaced, 14 de Osso, 19 de Zaidín y 20 de Velilla. Asimismo, a 21 kilómetros de Selgua, 25 de Candasnos, 28 de Monzón, 31 de Peñalba, 36 de Torrente y 60 de Lérida. En igual, a 69 kilómetros de Caspe. 122 de Zaragoza, 131 de Huesca, 244 de Barcelona y 530 de la capital de los chisperos de Francisco de Goya y Lucientes. Sobre lo que atañe a la índole de carreteras y caminos, además de las importantes rutas de Chalamera, Albalate, Selgua y Ontiñena, Alcolea goza de buenas comunicaciones con todas las plazas y lugares de los contornos y de la lejanía.

Por lo que concierne a los datos y características dentro de la órbita del

(Sigue en la pág. 3.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS



por FONTAURA

EL RECUERDO PERDURABLE

LAS efemérides alcanzan volumen, trascendencia, según lo que ellas representan. Hechos y figuras son más o menos merecedores de recordación a tenor de su esencial significado.

Enemigos de lo que supone rutina; contrarios a las rancias tradiciones somos los libertarios. De ahí que pasemos por alto ciertas efemérides que otros celebran, que las recuerdan al correr de los años. Motivos de orden político o religioso, de los que no puede vanagloriarse un pueblo evolucionado.

Nosotros recordamos, como símbolo de insurgencia manumisora, la fecha 19 de Julio de 1936. Ella se yergue, como un hito ciclópeo, en los anales de las luchas sociales. Lo recordamos entre nosotros, entre quienes fuimos testigos y actores, en uno u en otro rol de actividad, porque el recordarlo brinda el hacer análisis de lo que fueron aciertos y errores, ya que de todo hubo, proyectando experiencia al futuro.

En sociología es a la evocación de los hechos, de lo comprobado, como pueden enlazarse plausibles deducciones. Si la realidad no ha plasmado en hechos concretos, la fantasía suele hacer de las suyas. De ahí que entre los pensadores del pasado, los denominados «utopistas» se esforzaran con la mejor voluntad, desplegando ingenio, dando alas a la imaginación, describiendo características de un mundo mejor; modalidades de vida equitativa y libre para todos.

La revolución que vivió España en 1936 demostró que la realidad puede incluso superar a la ficción. En efecto, se pudieron observar no pocas modalidades de convivencia justa, loable, no concebidas por autores de utopías antiguas y modernas. Se demostró la posibilidad de poder vivir sin patrón, sin explotador, prescindiendo igualmente de capataces, encargados o jefes, siempre en función de perros guardianes de los intereses patronales; la posibilidad de poder vivir sin dinero, que tantos trastornos ha producido y produce; la posibilidad de una igualdad social, desterradas las irritantes jerarquías. Mostró la revolución la inutilidad de todo un orden jurídico consolidador de la arbitrariedad. Tendiase a fundamentar los sillares de un orden nuevo nimbado de justicia.

Importa recordar la Revolución de 1936 para referirles a los que no la vivieron, por ser entonces muy jóvenes, o por hallarse en la zona martirizada por el fascismo, su trascendental importancia. En la España actual es de comprender que se trate de cubrir de lodo lo que tuvo un valor ejemplar ante la conciencia de todos los amantes del progreso y de la justicia. De ahí que en lo que concierne a los emigrados económicos sea aconsejable darles a conocer la verdad. Decirles el porqué las fuerzas reaccionarias de la nación, ayudadas del fascismo internacional, pusieron el máximo empeño en ahogar lo que hubiera podido ser rutilante ejemplo para el mundo entero.

De ahí pues que el 19 de Julio sea una efemérides de un valor trascendental, ya que representa el noble y viril intento de poner la piedra angular de un mundo social equitativo en el seno de la Historia.

EL BOLETIN INTERNO DE LA C. N. T.

Ya en distintas ocasiones habíamos señalado lo importante que era corregir una omisión cual la no publicación de nuestro Boletín Interno. Con breve intervalo hemos podido comprobar la aparición de dos números del mismo. Es de desear llegue a regularizarse su aparición mensual.

Puede ser a modo de un ágora, donde, evidentemente, con alteza de miras, con lenguaje sereno, se planteen y hallen eco sugerencia, puntos de mira afectando a la Organización. Ya con la aparición del Boletín queda excluída la objección consistente en aducir que la aparición esporádica de boletines, emanando de tal o cual federación local, la difusión de hojas o de manifiestos, se justificaba en el hecho de la no aparición del Boletín en cuestión.

Evidentemente, con objetividad, puede plantearse lo que es de un interés general. Puede crearse un clima apropiado para debatir en las asambleas de las FF. LL. lo que a todos concierne. No puede, o no debe darse el caso de que falte original para llenar el Boletín, habida cuenta de que no pocos trabajos que han venido apareciendo en nuestra prensa tenían en él su lugar más apropiado. Además, y ello también ha sido apuntado, puede insertarse en el órgano en cuestión —que no olvidemos deebría tener, sobre todo, un serio carácter documental— la referencia de lo que fueron comicios trascendentales de la C.N.T. como el de Madrid en 1919 y el de Zaragoza, poco antes del movimiento revolucionario de 1936. Comicios en los que, con co-

(Pasa a la página 3.)

6FP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

22 JUILLET 1965
NUMERO 359
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'Internationale des exploiteurs

LA crise que traverse actuellement le Marché Commun est abondamment évoquée par la presse de toutes tendances. On peut lire notamment en parcourant cette presse :

« En donnant ordre à son ministre des Affaires Etrangères de rompre les négociations, le président de la République a voulu saisir une occasion. Il serait surprenant qu'il revienne sur sa ligne de conduite... » Le général de Gaulle avait un jour déclaré : « Ces traités (Communauté charbon-acier, Marché commun), nous les déchirerons lorsque nous serons au pouvoir. »

Ces paroles viennent confirmer d'une façon évidente ce que nous affirmons depuis toujours, à savoir que les lois ne sont que des morceaux de papier que les dirigeants peuvent réduire en miettes à loisir ou annuler par d'autres lois venant réfuter les premières, et que les droits théoriques définis par ces lois ne sont qu'une illusion dans la mesure où, parallèlement, le travailleur de la base n'a pas la possibilité matérielle de jouir des avantages que semblent lui accorder ces lois. Pour prendre un exemple précis, nous demandons si l'humble manœuvre est en mesure de bénéficier de la gratuité de l'enseignement d'Etat lorsque son salaire misérable l'oblige à envoyer à l'usine, dès la fin de l'enseignement primaire obligatoire, et parfois même avant, le fils dont il aurait pourtant voulu qu'il ait un autre sort que le sien ? Nous demandons par la même occasion si l'enseignement gratuit n'est pas, en définitive et en fait, réservé aux riches pour la raison que nous venons de citer ?

Pour en revenir au marché commun, la presse officielle d'« opposition » craint que les récentes difficultés ne conduisent le pays à « une inévitable récession économique ». Nous pensons que cette crainte n'est pas fondée, car il est tout à fait évident que nous sommes actuellement dans la première phase d'une récession économique inévitable et que les causes de cette crise ne doivent pas être recherchées ailleurs que dans le principe même de l'économie capitaliste, économie fondée sur les privilèges, qui est la même et qui opprime pareillement le travailleur aussi bien dans les pays de la C.E.E. que dans ceux du bloc soviétique ou des zones subordonnées aux U.S.A. **Car cette économie fondée sur le profit n'a pas pour but de** satisfaire les besoins mais de les exploiter, **et les économistes classiques déclarent eux-mêmes : « Il ne s'agit pas pour les producteurs de satisfaire les besoins quels qu'ils soient, ou la demande absolue, mais uniquement la demande effective, c'est-à-dire : ceux qui ont une puissance d'achat. »**

Comme cette économie capitaliste mondiale a pour principe fondamental de ne pas entamer les profits mais plutôt de les augmenter au maximum, elle aboutit inévitablement à ce que l'on ose appeler, sans rougir de honte « le minimum vital » **qui consiste à octroyer à l'ouvrier producteur** le strict nécessaire pour récupérer les forces de travail indispensables à la reprise du travail : nourriture, vêtement, logis, repos. **En fait, l'économie actuelle considère le travailleur comme un véritable** esclave, **ou encore comme une machine à laquelle il convient de donner chaque jour sa ration de carburant jusqu'à ce qu'elle soit trop usée et qu'on la remplace par un engin plus récent.**

Aussi, lorsque nous lisons que le président de la République italienne a déclaré que le marché commun constitue « le préalable essentiel à l'édification de l'unité européenne », nous sommes en droit de penser que ce marché et cette unité sont seulement les nouvelles formes que financiers, industriels et hommes d'Etat voudraient donner au système capitaliste européen pour aboutir à un mode encore plus rationnel et plus efficace de tondre le prolétariat de l'Europe.

Nous pensons également que l'exploitation de l'homme par l'homme ne s'embarrasse pas de frontières, qu'il existe en fait une véritable internationale des exploiteurs, **qui n'hésitent pas d'ailleurs à faire appel aux absurdes notions de patrie et de nationalisme lorsqu'il s'agit de dresser les travailleurs les uns contre les autres pour aboutir au triple résultat de résorber les excédents de la production militaire, de remettre à flots l'économie capitaliste mondiale et de briser par les pertes humaines et toutes les horreurs de la guerre toute volonté d'affranchissement du prolétariat momentanément tout au moins.**

Nous sommes donc d'avis que le différend qui oppose actuellement les dirigeants des pays membres de la C.E.E. n'a aucun rapport avec le bien-être des travailleurs, mais qu'il s'agit uniquement d'une querelle entre des brigands qui en viennent aux mains au moment de partager le butin, **ou plus précisément, dans ce cas,** d'escompter le partage du butin **représenté ici par le fruit du travail du prolétariat européen qui, lui, est partout de la même façon honteusement volé.**

Dans ces conditions, il n'y a pas à s'étonner que les centrales syndicales réformistes, qui tendent de plus en plus à participer en s'y intégrant et en trahissant leurs adhérents au système commun qui, soit dit en passant, présente également l'aspect du transfert de contingents de travailleurs déshérités dans leurs pays d'origine qui sont honteusement exploités et traités comme du bétail dans le nouveau pays d'emploi. Par exemple, lorsque Force Ouvrière, après la C.G.T., estime que le « marché commun ne pourra vivre et se développer que dans la mesure où chacune des nations en cause saura faire abstraction d'une partie de ses intérêts propres », nous comprenons fort bien que l'unité des exploiteurs européens ne saurait se faire qu'en bernant et en tondant un peu plus encore si possible le prolétariat européen.

A cette unité des exploiteurs, à cette internationale des voleurs et des frippons en habit, haut-de-forme et limousine de luxe, nous sommes certains que s'opposera, dans un avenir qui ne saurait tarder, l'internationale des travailleurs, non pas sa honteuse caricature réformiste, mais la véritable union dans l'action des authentiques syndicalistes révolutionnaires de tous pays, **qui ne réclamerons certes pas des augmentations de salaire, car c'est là défendre le salariat et se condamner à renoncer à l'abolition de la condition prolétarienne, mais qui sauront imposer par la** grève générale expropriatrice et gestionnaire **et par la** révolution sociale **le** droit à la consommation.

Comités d'entreprises

On parle beaucoup, en ce moment dans la presse, des comités d'entreprises. Et cela, à cause du gouvernement qui vient de s'en occuper. Disons tout de suite que si nos illustres gouvernants daignent s'abaisser à cela, ce n'est pas pour leur rendre les prérogatives qui devaient être les leurs, lors de leur institution, mais plutôt dans l'intention de les intégrer dans le système, c'est-à-dire dans cet amalgame réformiste et paternaliste qui, englobant à la fois le Patronat, les Syndicats et le Pouvoir, assurerait à celui-ci une reposante tranquillité au sujet des futurs conflits du travail. Tout se réglerait pour ainsi dire automatiquement, le Patronat proposant, le Comité d'entreprise faisant avaler la couleuvre aux travailleurs et le Pouvoir entérinant.

En gros, c'est d'ailleurs ce qui se passe en réalité, car, dès le début, les comités d'entreprises n'eurent guère la possibilité de s'occuper d'autre chose que de faire nettoyer les « goguenots » ou de faire procéder à l'installation de douches dans les boites où elles n'existaient pas. Et, entre parenthèses, elles étaient nombreuses, ces boites !

Pouvaient-ils faire autre chose ? Il est permis d'en douter. Les délégués au comité d'entreprise, choisis parmi les délégués syndicaux, étaient notoirement inaptes à comprendre le fonctionnement interne et externe de l'entreprise. De plus, le ou les représentants des patrons, c'est-à-dire les cadres, ingénieurs, administrateurs et comptables n'avaient pas précisément pour rôle de les en instruire. Mais ils comprirent très vite, ces délégués, qu'ils étaient débarrassés du souci de la production, et que leurs salopettes et leurs mains n'avaient plus rien à craindre de la poussière de l'atelier ou de l'huile de graissage des machines.

Ils s'achetèrent (ou on leur offrit) une serviette de cuir, et on ne les vit plus que rarement sans cet ustensile. D'autant plus rarement, que l'administration de l'usine leur avait aimablement réservé un bureau, où ils passaient désormais le plus clair de leur temps à étudier les « graphiques de production » ou à essayer de répartir sans trop de partialité, les fonds versés au titre des œuvres sociales. Et aussi, on s'en doute, à obéir aveuglement aux directives du parti, car, dans la presque totalité des cas, ils étaient (et sont toujours) cégétistes.

Et ce n'est pas à la C.G.T., et ce depuis longtemps, que l'on est encore pour la gestion des moyens de production par les producteurs eux-mêmes.

Laquelle C.G.T., en la personne de son secrétaire général vient d'être reçue en consultation par le général de Gaulle. Allons, il y a encore de beaux jours pour l'exploitation capitaliste en France !

D'autant plus que dans la « Patrie du socialisme », l'on commence à s'intéresser aux bienfaits du « profit », paraît-il !

BLANQUET

La scandaleuse escroquerie aux logements - panier de crabes des affameurs - reçoit une nouvelle aide du pouvoir

Les locataires des immeubles anciens, construits avant 1948, vont subir une nouvelle augmentaion du prix de leurs loyers. Un décret paru au « Journal Officiel » du 7 juin autorise les proprios à encaisser des majorations annuelles de 5 à 10 %.

Ce qui veut dire que les loyers les plus modestes qui sont encaissés pour des taudis ignobles qui, depuis un siècle, ont fait la fortune de trois ou quatre générations de proprios, seront augmentés de 5 %. Dans ces taudis infects à Belleville, à la Mouffe, ou dans certains coins d'Aubervilliers et de Saint-Denis, vivent des familles très pauvres dont le père, qui n'a pas eu la chance d'apprendre un métier, est bien souvent manœuvre, travaillant au jour le jour pour un salaire de famine. Et ce sont à ces gens-là que les « généreux » princes qui nous gouvernent vont soutirer un peu plus.

Evidemment, en ce qui concerne les logements plus récents l'augmentation serait plutôt mal venue, puisque leurs prix sont déjà inabordables pour les travailleurs. Et ceux qui y logent, dans ces fameuses casernes H.L.M., doivent se saigner aux quatre veines pour pouvoir payer les loyers imposés.

La politique du logement des gouvernants rejoint celle menée de tout temps par l'Etat et le capital. Il faut créer un climat social qui permette toujours aux uns de bien vivre sur le dos des autres.

On voit même pire. Depuis des années, on voit pulluler ces officines d'escroquerie patentées qu'on nomme Agences Immobilières. Ces officines doublent, en quelque sorte, « l'honorable » profession des notaires. Et lorsque vous voulez acheter un logement ou une maison vous êtes obligés de payer, en plus des impôts de l'enregistrement et la Commission du notaire, une commission supplémentaire à l'agent immobilier.

Ces gens-là s'y connaissent pour plumer la volaille. Et comme les gens au pouvoir depuis des années organisent la penurie de logements, le pauvre type est obligé d'y passer ou d'aller coucher sous les ponts.

Voilà l'une des figures hideuses de la société actuelle contre laquelle nous devons lutter jusqu'à ce que mort s'ensuivre.

Les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires considèrent que dans la société moderne le logement décent et confortable doit être assuré à tous et cela gratuitement.

Le logement, comme le pain, comme l'eau, comme les transports, sont une nécessité vitale pour l'homme et ce qui est nécessaire à la vie doit être GRATUIT.

Pour la gratuité.

Pour l'égalité économique et sociale.

Travailleur, lutte avec nous !

R. J. SOURIANT

RETOUR AUX SOURCES

Revenir aux sources, de temps en temps, n'est pas mauvais. C'est souvent tonique, surtout pour ceux qui s'imaginent que tout date de l'année de leur naissance, et, en même temps, cela revalorise nos idéaux, si tant est que nous ayons parfois à douter de leur objectivité.

Ainsi Proudhon, dans les lignes que vous allez lire, écrites il y a plus d'un siècle, nous montre nettement ce qui aurait dû être fait dans le sens du véritable progrès social, et qui aurait été réalisé, sans doute, sans l'ignoble aventure de 1914-18, dont nous n'avons pas fini de subir les conséquences. Voici donc quelques extraits du Carnet Numéro 4, datés de septembre 1846.

PAGE 1. — *Association. Polémique. Lorsque l'attention publique se sera portée sur les questions économiques, que les théories de l'égalité des échanges, de la valeur, de la mutualité, de la propagation, etc., auront été comprises; que l'on commencera à fonder partout des associations, que la puissance sera vue et cherchée là où elle est véritablement, dans le Travail, le Commerce et l'Egalité; alors les questions diplomatiques paraîtront misérables; les grands pouvoirs de l'Etat sembleront rapetissés comme des atomes; le gouvernement sera comme submergé sous une lame immense et profonde, la propriété ne sera plus qu'une abstraction, les religions des mythologies, la philosophie une notation sans réalité. La grandeur des nouveaux faits, des nouvelles idées sera telle que tout ce qui est préjugé point de départ, en sera écrasé. On n'apercevra plus que la magnificence de l'édifice, la beauté des lignes, l'ordre admirable du système !*

Les sectes se tairont ! Qui est-ce qui les écouterait encore ? Toute la canaille socialiste, exploitée et exploitante, se cachera la face. Que de clameurs nous aurons d'abord à supporter ! Quels cris ! Quelle rage des meneurs désappointés, des amours-propres démasqués et flagellés sans pitié !

Apprêtons-nous à repousser la bourrasque, à redoubler d'énergie, de hauteur et d'inflexibilité.

Qu'est-ce donc que la réforme électorale et la souveraineté du peuple, à côté des idées que nous mettons en lumière ?

Indiscutablement, tout Proudhon se trouve là, dans ce raccourci saisissant. Peut-on appeler utopiques ces visions magistrales, qu'il développera longuement dans ses écrits ? Peut-être, si l'on considère que rien n'a été réalisé dans le sens qu'il a prédit. On ne peut nier, toutefois, que c'est bien là le point capital, aujourd'hui, où l'on commence à s'occuper du gouvernement des choses. Pas encore dans l'opinion publique, certes, mais cela viendra, et ce sera alors la réponse à la question de Proudhon : *Lorsque l'attention publique se sera portée sur les questions économiques...*

Dans le même carnet, page 31, quelques lignes sur l'éducation, méritent notre attention. Les voici :

PAGE 31. — *Education. L'économie politique, le commerce, les choses d'intérêt, sont les dernières qu'il convienne de montrer à la jeunesse. Si l'enfant est initié de trop bonne heure aux discussions de l'avarice, si on lui inocule la fièvre de la spéculation, si on le lance dans les luttes du tien et du mien, son cœur se desséchera; ses sentiments s'éteindront dans l'égoïsme; une misanthropie froide, calculée, impudente, remplacera dans son âme toutes les sympathies humaines; toute vertu, toute conscience, tout idéal disparaîtra de lui. J'en ai vu de déplorables exemples.*

Et moi aussi, pourrais-je dire, j'en ai vu de déplorables exemples. Il suffit de regarder autour de soi, les écoliers et lycéens se livrant à un trafic intense sur toutes sortes d'objets qui n'ont souvent rien à voir avec leurs études. Ce trafic, directement hérité de celui du marché noir, pendant et même après l'occupation, porte sur des sommes très élevées, que l'on est tout étonné de trouver entre les mains de ces gamins. Lesquels feront sans doute, plus tard, de bons spéculateurs, mais peut-être pas de bons humanistes ou de bons professeurs. Mais peut-on reprocher à ces gosses leur maturité combinarde, lorsque l'on connaît, dans ce domaine, l'entière responsabilité des parents, dont les sordides questions d'intérêt sont souvent débattues sans vergogne en présence de leur progéniture ! Et puis, d'où vient l'argent ? La plupart du temps, des parents ou grands-parents, riches ou pas, mais qui se débarrassent ainsi facilement de la noble tâche d'éducateurs qui devrait être leur apanage jalousement gardé. Mais n'ont-ils pas, eux-mêmes, été élevés dans les luttes du tien et du mien, ainsi que le dit Proudhon ?

PAGE 36. — *Justice. Quelle fascination aveugle constamment les hommes sur la valeur des institutions judiciaires? C'est pis qu'une loterie; rien de plus immoral, de plus ignorant, de plus rétrograde, de plus barbare que la justice et les gens de justice.*

La justice, les tribunaux et cours ont horreur de la science; c'est vraiment religion, culte, sanctuaire. On ne connaît là que les rubriques; on a horreur des connaissances profanes; on n'admet que les vieux us; respect à la routine !

Respect à la routine; voilà l'adage commun des prêtres et des juges. A bas la charte, à bas le code, à bas les tribunaux, à bas le gouvernement, à bas la justice ! A bas Dieu ! Vive l'Enfer !

Un excellent article à faire sur cette espèce de religion de la justice, qui pèse sur l'humanité comme un fléau inévitable, que tout le monde redoute, à laquelle personne n'a foi; qui n'est ni sincère, ni protectrice, ni intelligente, et à laquelle cependant on s'adresse toujours !

L'a-t-il fait, cet article ? Je me suis déjà promis, à plusieurs reprise, de le rechercher, dans son œuvre, mais je ne l'ai pas fait. Il faudra bien se décider, pourtant, car sans aucun doute, l'on y doit trouver des idées fort intéressantes de notre point de vue libertaire.

Je termine par la copie de ces quelques lignes sur le vote :

PAGE 48. — *Réforme électorale. Quoi, voter ? Quand on peut découvrir autrement et plus sûrement ce qu'il faut faire. Pourquoi voter quand on peut agir ? A quoi bon des élections quand tout le monde doit être non seulement électeur, non seulement éligible, mais élu ? Le système représentatif est la confession de l'incapacité politique de l'immense majorité. La démission du peuple entre les mains de quelques charlatans. Et plus il y a de suffrages exprimés, plus profonde est la reculade puisque c'est l'expression de plus en plus unanime de la dégradation universelle.*

Là, encore, il y aurait lieu de rechercher les développement de l'auteur, car on ne peut manquer de trouver, par manque de précision, quelque obscurité à ces critiques sur la réforme électorale. Encore une promesse que je n'ai pas tenue. Quelle confusion est la mienne, quand je pense qu'il y a tant de gens qui tiennent les promesses, même celles des autres !

B.

Anarchisme ou religion

La soumission n'est pas rationnelle. Je veux dire par là que le respect de l'inégalité raciale, l'obéissance sans discussion aux lois et aux supérieurs hiérarchiques en tous genres, ne peut se justifier, au niveau de l'individu, par la seule raison. Il est puéril d'invoquer la « peur du gendarme » qui pousserait chacun à accepter l'arbitraire et la contrainte afin d'éviter une contrainte plus grande encore, d'abord parce qu'une minorité ne peut régner par la seule force sur la majorité, ensuite parce que les agents mêmes de la contrainte (flics, soldats et autres) subissent eux-mêmes une contrainte à laquelle il n'ont aucun intérêt.

D'ailleurs, dans une société dont la violence serait la seule force de cohésion, pourquoi si peu d'individus en useraient-ils ? Pouquoi les voleurs sont-ils minorité alors que, logiquement, le seul fondement de la propriété est le vol ?

La loi, la police, nous dit-on tout cela existe parce que l'individu en lui-même ayant intérêt à être malhonnête, il ne faut lui faire aucune confiance. Apparemment, oui ; mais imaginez une « grève de l'honnêteté » où chacun, sans aucun risque, accumulerait mensonges, faux témoignages, fausses déclarations ; l'appareil légal et répressif n'aurait plus aucune utilité. La loi, contrairement à ses principes, fait confiance aux individus, car elle ne peut faire autrement.

Les individus, eux, pour la plupart, font confiance à la loi, bien qu'ils puissent faire autrement, ils sont soumis.

La soumission, en fin de compte, c'est le respect *volontaire* de tabous sociaux que rien ne justifie ; c'est en fait tout un ensemble d'élans sentimentaux et gratuits, tels que patriotismes en tous genres et de barrières morales telles que respect de toutes les décences, tendances intérieures irrationnelles donc de nature religieuse.

La loi ne revêt-elle pas pour la plupart des gens le caractère d'une révélation ? On l'ignore, mais on la respecte *à priori*. Et si par hasard on l'enfreint par ignorance, on se sent coupable et non victime.

Le pouvoir n'est-il pas toujours « de droit divin », même s'il n'y a pas de Dieu, puisque son principe n'est pas discuté.

En fait la soumission ne peut s'imposer qu'à un esprit religieux, elle ne peut donc être imposée que par une *religion* : j'entends par là une métaphysique obscure dont la discussion est laissée à un certain nombre de « prêtres » qui ne cessent de se poser en seuls vrais détenteurs de la vérité en face des masses qu'ils abrutissent du berceau au tombeau.

Privé de toute possibilité de discuter l'indiscutable, l'individu voit son inconscient marqué au fer rouge d'une *foi* qui lui fait accepter la soumission morale, donc la soumission physique. La religion peut être avec ou sans Dieu, son église peut s'appeler Parti, sa révélation peut être l'Apocalypse ou le *suffrage universel*, mais c'est toujours un système d'*à priori* soumettant l'esprit et le corps.

La religion fonde donc le pouvoir, elle est le ciment de toute organisation autoritaire, le pouvoir ne peut pas plus se passer de religion qu'une prison de ses murs.

Détruisez une religion, si vous ne détruisez pas aussi le pouvoir, celui-ci, naturellement, engendrera la nouvelle religion qui lui est nécessaire. Les exemples historiques sont évidents ; pas de religion sans pouvoir, mais pas non plus de pouvoir sans religion ; il n'y a qu'un choix : anarchisme ou religion.

N'en déplaise à tous ceux qui veulent asseoir le devenir social sur la métaphysique fumeuse de Hégel.

J. F. B.

De quel droit

Un homme gît sur la route, la tête ensanglantée, accident. Dérapage sur le gravier. Des personnes accourent, allongent l'homme sur le bas-côté de la route, et une âme charitable va bien vite chercher... le médecin ? Non, le curé ! Le médecin, l'ambulance ce sera pour plus tard, passons au plus pressé. Le curé arrive, sort son bréviaire, un flacon d'huile, un morceau de coton, et se met en devoir de donner l'extrême-onction au blessé.

Celui-ci, est-il chrétien ? Désirait-il la présence d'un prêtre à l'article de la mort ? Est-il même mourant ? Autant de questions que ne s'est pas posées le représentant de la mythologie catholique.

Ceci est tout simplement une escroquerie morale. Aucun homme, représentant une religion, n'a le droit d'imposer les actes de sa religion à une personne incapable de réagir consciemment. Ceci nous démontre que la religion catholique est toujours la même, qu'elle est prête, même par une escroquerie morale, à convertir des hommes sans leur consentement.

Trop de libres penseurs sont indulgents vis-à-vis des religions, sous prétexte de tolérance ; si nous admettons que l'être humain a le droit de penser à une survie, si nous admettons qu'il a le droit de participer à des rites religieux, nous ne devons pas admettre que les religions imposent aux humains leurs conceptions, sous une forme ou sous une autre, d'une manière insidieuse comme cela se produit continuellement. Songeons aux malades dans les hôpitaux, aux prisonniers, aux vieillards dans les asiles que les curés, les bonnes sœurs épouvantent avec leurs enfers, le jugement d'un dieu s'ils ne se repentent pas et si, surtout, ils n'acceptent pas les secours de la religion. Ces malades, ces prisonniers, ces vieillards sont affaiblis physiquement et moralement par la maladie, la souffrance morale ou l'âge. Tous ces châtiments post-mortem ne sont pas faits pour leur redonner confiance en eux-mêmes, mais les découragent encore un peu plus.

Nous sommes pour la liberté d'opinion, nous n'allons pas dans les hôpitaux, les prisons, les asiles, expliquer nos conceptions philosophiques. Nous respectons trop pour cela la conscience de l'individu ; quand nous expliquons nos conceptions, nous le faisons avec des hommes, des femmes ayant leurs pleines facultés mentales, c'est-à-dire non affaiblis par la maladie, la douleur morale ou l'âge.

N'oublions pas que les représentants des religions sont les soldats sans uniforme — même pour le catholicisme — à la solde des puissants qui emploient cette force conjointement à la force policière pour asservir les humains. N'oublions pas ce que disaient nos anciens : « Luttons contre la trilogie : Armée, Religion, Capital. » Ce qui était vrai de leur temps, l'est encore aujourd'hui. Pensons-y s'il est encore temps de réagir.

G. PIOU

NOTE : J'ai assisté personnellement à l'accident décrit au début de cet article.

Pour notre

PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.
« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

TOULOUSE
DIMANCHE 25 JUILLET

Camarades, venez tous nombreux au meeting organisé le dimanche 25 juillet par la 6e U. R. de la C. N. T. F. à Toulouse, sous la présidence du camarade TURMO.

Prendront la parole :

Pour la C.N.T.F. : J. SORIANO.

Pour la C.N.T.E. : J. MUNOZ CONGOST.

Pour l'A.I.T. : Ramón LIARTE.

L'après-midi, dans la même salle, festival de variétés organisé par S.I.A.

CINEMA

UN GRAND HOMME PASSA NOTRE CHEMIN (film américain). — Je sais que je ne devrais pas parler de ce film à la gloire d'un chef d'Etat ; je sais que tout a été soigneusement selectionné pour que sa mémoire soit sans tache ; je sais que John Fitzgerald Kennedy n'était pas sans défaut et que bien des choses resteront sans doute inconnues à jamais du grand public. Mais je dois dire que ce film m'a été sympathique sur plusieurs points et m'a paru parfois courageux. Il demeurera un document historique. Certes, j'aurais préféré de beaucoup pouvoir assister à un documentaire me montrant Franco avaler d'une façon aussi violente son bulletin de naissance !

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

Sobre el Universo Concentracionario

NO pocas veces se ha considerado a Hitler como discípulo de Nietzsche. Hitler no fue discípulo de Nietzsche, sino el esclavo de una idea fija, porque aparte de su prejuicio de «raza superior» estaba poseído de la manía de creerse un dios; se imaginaba hacer grandes cosas para las cuales se creía llamado a resolver. (Como él han habido otros en el mundo.) Por eso el que atentara a esa idea fija, resultaba ser el enemigo número uno que había que eliminar, pues de esa idea fija de poseído derivaba su fanatismo. El hecho de que el pueblo estúpido (que cree en los milagros) aclamara sus locuras, era más bien debido a la despersonalización de los hombres, consecuencia en gran parte de la obra de Carlos Marx.

Hitler era más cierto el heredero de este último al recoger lo que sembró con dicha despersonalización por el procedimiento de la acción de masas, y haber hecho del Estado una unidad ideal que no se preocupaba lo más mínimo de la felicidad de los individuos (1).

El atribuir a Nietzsche la responsabilidad de la obra del hitlerismo, es una tremenda injusticia.

Hemos creído útil reproducir aquí del libro «L'homme révolté», de Albert Camus, lo siguiente:

«Se conocen, sin duda, filosofías que han sido traducidas y traicionadas en la historia. Pero hasta Nietzsche y el «Nacional Socialismo» era sin ejemplo que un pensamiento todo entero, esclarecido por la nobleza y los desgarramientos de un alma excepcional, haya sido ilustrado a los ojos del mundo por un alarde de mentiras, y por el horroroso amontonamiento de los cadáveres concentracionarios. La predicación de la superhumanidad, concluyendo en la fabricación metódica de los subhomres; he ahí el hecho que debe, sin duda, ser denunciado, pero que requiere también ser interpretado. Si la conclusión última del gran movimiento de reebldía de los siglos XIX y XX, había de ser este despiadado avasallamiento, ¿no sería menester volver entonces la espalda a la revuelta y volver a repetir el grito desesperado de Nietzsche en su época: «Mi conciencia y la vuestra ya no una misma conciencia.»?

Reconozcamos por de pronto, que nos será siempre imposible confundir a Nietzsche con Rosemberg.

Debemos ser los abogados de Nietzsche...»

Hasta aquí Albert Camus. No se trata por nuestra parte de defender a Nietzsche, ni mucho menos, sino simplemente de poner las cosas en su lugar.

Como ya dijimos en una charla, es el advenimiento de las masas, por la desporsonalización del hombre, consecuencia, en gran parte, del sistema materialista de Carlos Marx que ha hecho posible ese «Universo Concentracionario», monstruosa anomalía, se puede decir, de la civilización de nuestro siglo XX. Y el hecho de que volvamos a hablar del mal concentracionario hitleriano, prueba que no es una excepción, sino que se establece, se fortifica y se dispone a ser la regla. Lo que obligue quizás a hablar aún mucho tiempo de esa mentalidad concentracionaria universal. Por eso, cierto escritor ordenaba los «rasgos fisionómicos» del mundo moderno, mostrando el desarrollo del advenimiento en llamar la «condición inhumana» En una época, dice, donde la despersonalización del hombre permite a un «Gallup» el prever el comportamiento de las masas era tentador para el Estado el organizar una sociedad de hombres condicionados, es decir, para hablar claro, de formar los pensamientos humanos de manera a fabricar esclavos».

La lógica espeluznante de este mundo es tan rigurosa, que tiende por la intimidación o la propaganda a obtener de las masas la adhesión a ese programa monstruoso de degradación del hombre, por una superfeudalidad moderna, peor que la Edad Media, con sus tractores y la electrónica. A esto hay que añadir, a parte de la teoría de Hitler, sobre la superioridad de la raza aria, todos los racismos, viejos y modernos, cuyas consecuencias funestas son los fanatismos de todas gradaciones, más o menos bárbaros, desde la religión católica hasta las religiones musulmanas, cuyo resultado es hacer de este mundo un valle de lágrimas y de sangre.

Se está inclinado a pensar a veces que se vive entre una generación podrida que ama su podredrumbre. Hubo un tiempo en que el espíritu y el corazón de los hombres se abrían a la libertad, mientras vemos ahora alrededor nuestro desencadenarse un apetito de servidumbre y de fanatismo nunca conocido hasta hoy, y la cobardía e ignorancia de gran parte del pueblo.

Las excepciones enseñan que la justicia y la libertad están por encima de la lengua y de la religión. Mucho más que todos los accidentes del suelo y las variedades de las razas, es el *derecho* del hombre... El interés general de la verdadera civilización, es el que deben tener todos los pueblos a entenderse y a amarse.

¿Es que será menester interrogarse siempre y volver a estos osarios, a este pasado de sangre? ¡Matar, siempre matar! ¡Oh, qué lenta es la luz a venir!

A esta época dominada por el advenimiento de las masas como resultado de esta civilización moderna y materializada además por las teorías marxistas, hay que añadir esas gigantescas ciudades dominadas por los rascacielos que aplastan al hombre que las habita. Esas colosales pilas de pisos, prefigurando el mundo de mañana. Colocado en ese cuadro, ¿qué será del individuo? La necesidad de construir pronto y mucho engendra el trabajo a la cadena, la uniformidad, la monotonía. El universo del ciudadano se vuelve geométrico. Centenares millares de ventanas lo envuelven como los ojos de una bestia monstruosa. En este conjunto de hormigón y de hierro nada retiene su interés, las fachadas rectilíneas tienen un sesgo de cuartel. Todo concurre para hacer del hombre un ser sin pensamiento íntimo. Cuadro que da la impresión de estar colocado como conejillos de indias en un laboratorio. He aquí también un problema psicológico que no conviene descuidar, pues se trata del equilibrio de muchos miles de seres humanos. El espejuelo de la gran ciudad tentacular es causa también del abandono del campo por los agricultores.

Es menester acostumbrar a las masas a escuchar la verdad viril y no mostrar ninguna indulgencia culpable a los defectos de los que amamos. Más profunda es nuestra amistad y más grande ha de ser nuestra exigencia. Es necesario hacer de manera que el hombre llegue a negarse a que lo mecanicen. Este siglo nuestro se distingue por un extraordinario vuelo de la técnica, pero el espíritu no le sigue.

Entre los peligros que lleva en sí el progreso mecánico o técnico, el más tremendo es la muerte de la persona. Es la sustitución al hombre por el animal mecanizado. El sistema *cercado* marxista es un universo parecido a un movimiento de relojería bien reglado.

En esta lucha gigantesca que se entabla entre el individuo y el Estado, el Poder cuenta hoy con medios que jamás tuvo en el curso de la Historia, por el consentimiento del pueblo masa. (Recordemos la obra de La Boëtie: «La servidumbre voluntaria».) Tiene la prensa, el cine, la radio, la televisión y sus instrumentos políticos que se encargan de formar la opinión y la canalizan hacia la adoración de los que mandan. Este es el verdadero «Vent de l'Histoire».

Es porque sabemos, sean cuales fueren los apuros de esta humanidad, que siempre queda un pequeño número de hombres libres, que entendemos mantener la voluntad y el espíritu firmes contra esa corriente del llamado «Universo Concentracionario» y esto bajo cualquier forma que se presente.

JUAN

(1) La lucha de A. Einstein y otros sabios no pudo nada contra el crimen abominable de Hitler, y no hay que olvidar que éste fue sostenido también por los grandes capitalistas alemanes.

Antena

SALAZAR, FRANCO, INTERPOL

MADRID.—La Dirección General de Seguridad ha solicitado, ostensiblemente, el concurso de la Interpol para descubrir el paradero de los asesinos de Humberto Delgado, Arajarir Campos y un tercer personaje, asesinado también en Villanueva del Fresno. Según las autoridades franquistas, los asesinos se llaman Ernesto Castro Sosa, Roberto Vurrica Barral, Felipe García Tovares y Vasdeo Cundaumal, sujetos portugueses.

El elemento conocedor de los lazos dictatoriales existentes entre Salazar y Franco se preguntan qué estratagema es esa de que la policía de Franco encargue a un organismo internacional una misión particular que bien pudiera amagar un recurso para ocultar la verdadera pista. Recuérdese que el general Delgado, la secretaria Arajarir y dos partidarios suyos fueron detenidos en pleno día 13 de febrero frente a la casa de Correos de Badajoz, delito imposible de cumplir sin la vista gorda de la policía española.

EN FAVOR DE TRES JOVENES FRANCESES CONDENADOS EN ESPAÑA

PARIS (OPE).—«Le Monde» recuerda que en octubre de 1963, los estudiantes franceses Alain Pécunia, de 19 años; Bernard Ferri, de 23, y Guy Batoux, de 24, fueron condenados en Madrid en Consejo de Guerra, a penas de 24, 30 y 15 años de prisión. Y añade:

«Las autoridades francesas han multiplicado sus gestiones discretas presentando argumentos humanitarios evidentes... En vano.

» Hasta el presente el gobierno de Madrid no se ha dignado responder.»

(De última hora se dice que Pecunia ha entablado recurso y que el Consejo de ministros se ocupará del asunto.)

POLEMICA

BONN.—El boletín que publica en castellano la Comisión Ejecutiva Federal del Sindicato del Ramo Metalúrgico IG Metall, «El Noticiero». en la sección referente a España de su número seis de la serie de este año, da a conocer un intercambio de telegramas cursados entre el señor Hans Matthoefer, director del Departamento de Educación de dicho Sindicato y miembro del Parlamento Federal Alemán, y el señor Solís Ruiz, ministro secretario general español del Movimiento y delegado de Sindicatos.

Decía el señor Matthoefer en el primero de dichos telegramas:

«Protesto enérgicamente contra arbitraria detención de trabajadores catalanes Pujol, Carvajal, Elhombre y Martínez, por su actividad sindical. Sin sindicatos libres, independientes y democráticos y derecho de huelga, España no ingresará en las organizaciones europeas.»

Contestó el señor Solís Ruiz: «Recibí su telegrama. No tengo conocimiento que los trabajadores mencionados hayan sido detenidos por actividades sindicales. Pero aprovecho la ocasión para recomendarle que se preocupe de los problemas de su propio país. Nosotros intentaremos por nuestra parte solucionar los nuestros.»

Y replicó el portavoz del Sindicato en cuestión, «Metall», en su número 9 de este año: «Señor ministro: Cuando en su patria son detenidos sindicalistas de significación obrera o socialista por exigir libertades sindicales, no es una cuestión interna de España, sino una cuestión que atañe a toda Europa, que atañe a todos los trabajadores de Europa. Atañe a todos los demócratas europeos, con los que busca tener relaciones España para no permanecer aislada. La libertad que usted no quiere darles hoy a nuestros compañeros, será conquistada paso a paso por ellos el día de mañana. Señor ministro: Nosotros le reservamos desde hoy un puesto en nuestra patria como «Gastarbeiter» (mesonero, camarero). Somos así de generosos.»

Misión y responsabilidad de la C. N. T.

y II

Lucha sobre dos frentes

Paralelamente a la acción cara a la burguesía, tendremos que intensificar la lucha contra el sistema gubernamental que se tercie. Todos son opuestos a la clase trabajadora, incluso los que se reclaman de la misma. Nuestro deber está en desacreditarlos y combatirlos mediante la convicción, la acción, la constancia y el ejemplo de nuestros organismos sindicales.

En la sugestión de nuevas mejoras, añadamos:

Libertad de todos los presos por «delitos» de oposición al régimen franquista, o derivados de la existencia del mismo.

Recuperación de nuestros centros sociales o compensación con otros locales no inferiores; albergue para escuelas, ateneos y demás organismos de cultura libertaria; nueva posesión de las imprentas perdidas en 1939, convenientemente puestas al día.

Desconexión del Clero con los intereses públicos.

Abolición de la pena de muerte, y de la ley de vagos y maleantes que sobrevive bajo la dictadura franquista. Eliminación de abusos autoritarios, como registros domiciliarios violación de correspondencia, detenciones gubernativas, censura contra el derecho a hablar y escribir.

Supresión de las «sociedades anónimas» camufladoras de capitales eclesiásticos, nazis, fascistas, e incluso norteamericanos, y etc., chupópteros insaciables de la riqueza de España.

Enseñanza libre gratuita en todos los centros del saber, hasta ahora cerrados por imposibilidad económica a los hijos de los trabajadores.

Supresión de cargas de toda especie sobre el salario de los obreros.

Ayuda directa a todos los mutilados e inválidos víctimas de la guerra de 1936-1939, y perjudicados por las represiones subsiguientes.

Considerar damnificados a los refugiados políticos y sociales. Restitución de sus derechos anteriores al 19 de julio y devolución de sus bienes o pago de una indemnización correspondiente a los mismos.

Examen de la procedencia de las fortunas de posguerra e incautación de los bienes adquiridos bajo la protección oficial o indirecta del franquismo.

Disolución de entidades políticas y cuerpos armados y jurídicos que tomaron parte directa o larvada en el levantamiento del 18 de julio de 1936.

Mínimo de compromisos con elementos semi-paralelos para no hipotecar nuestra acción ni reducir nuestra personalidad, descenso que tanto se desea.

Iniciar, o secundar movimientos de reivindicación económica. Oposición al esquirolaje en todos los casos. Interesar a los trabajadores en que fíen sólo en ellos mismos en lugar de confiarse a los delegados y demás representaciones de tipo reformista o social-estatista.

Fieles a nuestros compromisos, someteremos estos puntos u otros semejantes a la Alianza Sindical Española en la que actualmente constamos.

La C.N.T. como organización de defensa de todos los productores

Expuestos los puntos de vista de la C.N.T. adaptables al momento actual, los comités y compañeros voluntariosos, contado con el espíritu de superación y lucha de los sindicados no simpleemnte carnetistas, encontrarán camino abierto para la obra de emancipación a base de la acción directa y para un comunismo libertario saludable para toda la sociedad.

La base del sindicato: Las comisiones técnicas

Nada tenemos que reprochar a nuestro aparato sindical defensivo y ofensivo, empujador y realizador, por el rendimiento que ha dado pese a las precipitaciones de guerra que pudieron parecer descuidos. Estas comisiones, o secciones, tienen la misión de preparar a los obreros a entrar, con garantía de cometido, en los cuadros técnico y administrativo y de economía práctica capaces de suplir al aparato burgués en caso de elevación libertaria de la sociedad. La socialización futura debe ser perfecta, autóctona, para librarnos de servicios extraños como ocurrió en la primera prueba de 1936. La experiencia debe ser tenida en cuenta.

Doble empleo de nuestros conocimientos

Partiendo de la base de que la C.N.T. es una organización libertaria y desinteresada del Estado, con compañeros bien preparados, es decir, conocedores de la materia y de las necesidades de los trabajadores, y además documentados de manera fehaciente de las fuentes de riqueza y de cómo se sirve de ellas el capitalismo, y sabiendo de la forma colectiva en que las emplearemos nosotros, podremos reírnos de supuestos colaboracionistas estando ya, nosotros, en la vía de la seguridad productora y distribuidora de los productos del trabajo, base económica que nos atraerá la adhesión del mundo laborioso manual e intelectualmente considerado. En este caso la campaña de descrédito del capitalismo y de las nacionalizaciones o socializaciones de Estado podremos emprenderlas nosotros, más con la demostración que con empirismos ya arrinconados. El aspecto social de la miseria, tanto en la alimentación como en el alojamiento y el vestir relevada de la organización estatista, podríamos oponer la satisfacción nutricia, de confort y estética conseguible con nuestro sistema comunista libertario científicamente y prácticamente elaborado.

Los locales destinados a depravar a personas de ambos sexos también deben ser señalados para su cierre normal y paulatino. Cortando las causas se suprimen los efectos.

Sentaremos también la inutilidad de los representantes y profesionales del comercio, vulgares intermediarios que sólo sirven para encarecer la vida de los pueblos. Del productor al consumidor.

Desconsideración de la burocracia, que agrava las cargas populares con el asentamiento de inútiles protegidos y complicadores.

En fin, como último argumento, desvinculación de los monopolios del transporte terrestre, fluvial, marítimo y aéreo, para ser entregados a la sociedad nueva o perentoria para beneficio de todos y no para una devoración particular de riquezas como sucede ahora. Expropiación de tierras —grandes haciendas, cotos de caza, criaderos de reses de lidia y grandes dehesas de recreo— para que las fertilicen con resultado ópimo e igualitario los verdaderos campesinos. Pero, capacitación ante todo en estos servicios de primera utilidad social.

Punto final

Suponiendo que una vez desaparecido el régimen fascista de Franco encontráramos al pueblo con insuficiente preparación social, es decir, incapacitado para observar nuestra economía redimida, tal contrariedad nos abocará a una campaña de reeducación de obreros y campesinos. Antes que imponer por coacción directa un sistema de vida que, por desconocerlo, el pueblo aceptaría resignado y nada convencido, nos ocuparíamos en enseñar los beneficios de un comunismo libertario inteligente que sin la anuencia y comprensión de gran número de productores quedaría comprometido, y el anarquismo aún más todavía. No quiere decir esto que en la C.N.T. se requiera la unanimidad absoluta con respeto infantil a la inconsciencia. Tampoco se indica que ante un estado de ignorancia producto del antiguo régimen tengamos que entregarnos a la molicie que otros aprovecharían para un inmediato e inescrupuloso hacer. En el caso previsto, nuestro deber será el de oponernos con fuerza y tacto a que el principio fundamental, verdadero, del pueblo español, sea vulnerado para, aducida la impreparación popular, establecer una dictadura disimulada, pero efectiva. En todo espíritu autoritario la voz «democracia» es un engaño siendo esta nueva encerrona la que habrá que hacer comprender al proletariado para que no agote sus esperanzas de pan y libertad yendo de una opresión a otra.

La C. N. T. no formará parte de ningún gobierno ni aceptará compromisos que paralicen sus redentoras actividades. Se situará frente a las combinaciones políticas, siempre beneficiosas para las minorías autoconsideradas dirigentes. En el próximo futuro español, no cabrán los partidos y las camarillas que trabajan por y para su cuenta ignorando a ese pueblo que sólo necesitan para que trabaje, vote y aguante en silencio.

Manuel HERNANDEZ

Chantaje

(Viene de la página 4.)

de el 1936 hasta el 1939. Antes y durante el 3 de mayo. Lo aceptamos y dejamos echar por la borda a Largo Caballero y no nos rebelamos cuando nos impusieron Negrín. Y porque creíamos (no todos) que nuetra revolución podía convertirse en una dictadura anarquista, pactamos con los políticos clásicos y luego aceptamos de hecho la más infame de las dictaduras que liquidó a los confederales a centenares y que abrió el paso a la dictadura franquista. La una vale la otra. Nos encuadramos para ganar la guerra. Destruímos las milicias para ganar la guerra. No reaccionamos cuando destruyeron nuestras colectividades Casi no protestamos cuando amordazaron nuestra prensa. Entramos en mala hora en un gobierno y de él nos echaron. Abandonamos la revolución y dijimos que ésta podía esperar. Para ganar la guerra. Todo lo hicimos. Menos lo que debíamos. Rehusarnos al chantaje. Y cada día, mientras alrededor nuestro todo se derrumbaba y los mejores de entre nosotros caían a decenas de millares, ahondamos más y más en el mito y nos hicimos devoradores de odio y de amargura. Y nos hicimos merecer por el musitar de las consignas comunistas y nos dormimos mecidos por la sórdida esperanza.

¡PARTIDO COMUNISTA!

Hablar de él hoy, «anno domini» 1965, es lo mismo que tomar un baño de cieno y de sangre. Han tenido la habilidad de volcar la desesperación y el terror en el corazón de aquellos que en él creían y destruir la esperanza en aquellos para los cuales el sistema era un misterio, una estrella de primera magnitud, inalcanzable. Una única grande esperanza para sus miserias. Aquí está su culpa y su crimen. Y su cinismo. Aquí está también el engaño. Un engaño imperdonable, apoyado y propagado por una parte de los intelectuales. Por snobismo. Por miseria moral y por interés. Culpables, como es culpable el sistema que esclaviza centenares de millares de hombres. Un sistema que habla de campos de concentración cuando los de Rusia están en plena eficiencia. Que habla de torturas cuando ellos son los maestros, que habla de libertad cuando ésta no existe en sus fronteras, que habla de las atrocidades del Congo cuando ellos han barrido de la faz de la tierra los pueblos nómadas rusos.

Colaboran con los sindicatos franquistas cuando hay comunistas que se pudren en los penales de España y están a punto de restablecer las relaciones diplomáticas después de haber restablecido las económicas. Abastecen de armas y de oro a Nasser y la RAU para su guerra contra Israel, mientras los comunistas son denunciados, relegados y ajusticiados en los campos de concentración de Egipto y del Medio Oriente.

El «chantaje» continúa y nosotros no hemos titubeado ni titubeamos en denunciar al mundo los atropellos cometidos contra los comunistas detenidos o fusilados en España. No hemos titubeado ni titubeamos en abrir campaña de prensa en favor de Grimau, de López de la Fuente y de todo comunista que cae en las garras franquistas. Para mayor gloria de aquel pendón de la Dolores. Porque para nosotros continúan siendo, si no antifascistas, antifranquistas. Desde luego, nuestra candidez es endémica. Lo fue en 1936 cuando *la Pravda* comunicaba que en Cataluña había empezado la limpieza, con mano de hierro, de los elementos trotzkistas y anarco-sindicalistas. Y lo ha sido cuando la prensa comunista no se asoció, o lo hizo de mala gana, cuando se trató de salir en defensa de Granado y Delgado. Lo fue cuando, en mala hora, fue requerido el escritor Carlo Levi para que se asociara a una campaña de prensa en favor de los anarquists daetenidos en Mdrid. No lo hizo.

Ahora el régimen que ha torturado y tortura a España está por terminar y un cualquier gobierno impuesto por los yanquis, dueño de las bases aéreas y submarinas españolas, y por el Vaticano, dueño de las conciencias y del Opus Dei, ocupará el sitio del dictador. Desde hace cerca de treinta años estamos suspirando por volver a la tierra prometida, para derribar los ídolos y no siempre tenemos presente la dura realidad de la nueva España. Encontraremos en ella un pueblo que nada tiene que ver con el de 1936 y que, desgraciadamente. ha aprendido a conocer a los comunistas gracias a la propaganda que la Iglesia y Estado les han hecho, «gratia et amore Dei». Encontraremos a nuestros viejos enemigos despiadados, como lo son las huestes franquistas. dispuestos a darnos, a ser posible, la última batalla, porque hay entre ellos y nosotros, a más de la libertad y la autodeterminación del pueblo español, las minas de uranio de España. Los encontraremos en los sindicatos, donde ocupan los puestos llave gracias al interés de la Falange. Los encontraremos en fábricas y talleres, en el ejército en los cuerpos de policía, en las escuadras de represión. Los encontraremos en la falsa «inteligentzia» española. Los encontraremos allá donde hay posibilidad de influenciar sobre las masas obreras con, a su disposición, una prensa de primer orden y cantidades fabulosas de dinero. Puede que una vez más nos dejaremos engañar por la dialéctica del partido y sus promesas y, puede, que encontremos la conveniencia de cesar la oposición para la reestructuración de nuestros sindicatos, con el pretexto de que, dividiendo, debilitaríamos las fuerzas obreras. Será esto la continuación del «chantaje» que, definitivamente, podría llevar el anarquismo español a ser un entelequia, una pieza de museo, como ha sucedido en otros países.

Porque la historia se repite. En España, Francia, Italia, Alemania. En todos los países del mundo. Sin paz ni descanso. Allá donde hay un obrero para atarlo al carro comunista, se pone en movimiento la máquina precisa e implacable del partido para destruir en él cualquier atisbo de libertad, para transformarlo en otra máquina más o menos precisa, más o menos inteligente y que lo pondrá incondicionalmente al servicio de una causa no suya, falsa en su teoría, despiadada en la práctica. Los fondos inmensos de que ellos disponen, puestos al servicio de su propaganda, les permite hacer cualquier política y fabricar cualquier mentira, la más absurda, en justificación de esta política.

Sabedores, como sólo nosotros lo somos, de que con los comunistas no hay posibilidad de diálogo, hay aún la esperanza de que no nos prestaremos a ser, una vez más, víctimas del «chantaje».

Los compañeors tienen la palabra.

ANTONIO PEREIRA

La Jira de Hyères

Magnífico éxito el de la Jira Regional celebrada en la Playa de la Aygade de Hyères (Var), el pasado domingo 4 de julio.

Jornada solidaria, preñada de simbolismo, en la que una vez más demostró la C. N. T. y el Movimiento Libertario de cuánto es capaz si se empeñan sus militantes en conseguirlo.

La costumbre anual de reunir a todos los españoles residentes en la casa de reposo del «Beau-Séjour», sin discriminación alguna, para pasar un día de confraternidad hispana y antifascista, continúa siendo superada. Es por ello que en el presente año hemos tenido la satisfacción de verla con mayor concurrencia y ambiente.

Compañeros de Istres, Pélissanne, Avignon, Saint-Mitre, Martigues, Marignane, Alleins, Las Pennes-Mirabeau, Châteauneuf, Eyragues, Châteaurenard, Toulon, Frejus, Cannes, Nice, Marsella, Gardanne, Saint-Henri, Trest, Rousset, Gréasque, Aix-en-Provence, etc., efectuaron el desplazamiento con siete grandes autobuses y medios de locomoción.

De buena mañana, con uno de los autobuses, se fueron a recoger a los enfermos, inválidos y viejecitos de ambos sexos, al «Beau Séjour». Al llegar al lugar de la Jira fueron cordialmente recibidos por todos los asistentes y saludados en nombre del Núcleo organizador por su titular de Cultura y Propaganda, compañero A. España. siendo distribuidos seguidamente entre las familias con las cuales debían convivir en el transcurso de la jornada. Muchísimas de las mismas se quedaron un tanto disgustadas al no poder «albergar» a nadie en su cariñoso seno por el simple motivo que sólo eran unos cuarenta los que con autorización medical pudieron concurrir.

Por la mañana, entre saludos, baños en la playa y juegos infantiles, pasó el tiempo velozmente. Mientras tanto, los altavoces retransmitían música variada y agradable del folklore español, para deleite de todos. La comida, silenciosa y jugosa, acompañada de un espléndido día de sol y bajo los pinos, también pasó rápidamente, como de costumbre.

Después de la misma, el compañero A. Alorda, secretario de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, dirigió la palabra por el micro, manifestando en su breve alocución de circunstancias, la imperiosa obligación moral que teníamos de incrementar la solidaridad confederal y libertaria en favor de aquellos luchadores de la libertad que tanta necesidad tienen, aunando, por otra parte, los esfuerzos comunes para fortalecer la lucha permanente contra el régimen franco-falangista que oprime por la fuerza al pueblo hispano, hasta conseguirse reine la justicia social y la libertad en España.

A continuación un agradable concierto dio ocasión para que grandes y pequeños se distrayeran, terminando con el típico radio-crochet.

La hora de la despedida llegó. Con lágrimas en los ojos los unos, con el dolor y el sentimiento por dentro de los otros, besos y abrazos, los españoles refugiados del «Beau Séjour» fueron acompañados a su provisional hogar, en espera de que un día no muy lejano encuentren de nuevo el suyo, digno y merecedor, en la tierra que les vio nacer a ellos y también a todos nosotros.

Una crónica que es corta porque la emoción no nos permite ser más explícitos.

Agradable jornada solidaria con la cual se honra la C. N. T. de España en general y el Núcleo de Provenza en particular.

Corresponsal.

NOTA. — Un compañero anónimo francés hizo don en la Jira de Cabrières d'Avignon de un importante lote de libros. Los fondos recogidos en la citada Jira y ahora en la de Hyères pasarán al fondo Intercontinental pro-solidaridad a viejos y enfermos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 4.)

a despertar el idealismo ácrata en las conciencias, el poner en uso, para párvulos y adultos, la enseñanza racionalista.

IDEAS DE TOYNBEE

Sabido es que, entre las figuras intelectuales contemporáneas, destaca el historiador inglés Arnold Toynbee, a quien se ha llamado el Herodoto de nuestra época. Su labor escrita es considerable. Se alcanza una idea de ella si tenemos en cuenta que una de sus obras: «Estudio de la Historia», consta de quince tomos. Es un estudio en torno a la génesis, desenvolvimiento y disolución de las civilizaciones.

Recientemente se le han editado, traducidos al castellano, tres ensayos, en un tomo que lleva por título: «El experimento contemporáneo con la civilización occidental». Se trata de un llamamiento a la coexistencia pacífica, basada en la tolerancia, en el respeto mutuo. La solución del problema la busca, de una parte, en la religión. Algo así como una aleación de hinduismo y cristianismo. En segundo lugar, en el hecho de que los pueblos sean capaces de poseer un Estado mundial, con su constitución parlamentaria democrática.

En verdad no se trata de ideas originales, ya que otros han sostenido y sostienen tales puntos de mira. Aldous Huxley, en su obra «La Filosofía Eterna» abordó también la cuestión de crear una moral fundamental en algunas religiones orientales y en el sentir de los místicos cristianos. En cuanto al Estado mundial no faltan organismos que creen y defienden tal apreciación.

Con toda su relevante inteligencia, aun y con todo el reconocer el valor que representan ciertos matices de opinión en torno a determinadas materias, diríase que al enfrentarse con el problema social, que es también problema humano, no pocos filósofos de relieve temen ir al *fondo del problema*. La moral puede establecerse al margen de concepciones religiosas, cuyo historial suele ser bien poco edificante. Ya Guyau en sus obras: «Esbozo de una Moral sin obligación ni sanción» y «La Irreligión del Porvenir» lo demostró de un modo bien elocuente. En cuanto al Estado universal, si en un exiguo país de *bolsillo*, como Mónaco, el Estado crea serios problemas, ¿qué será en el aspecto universal? «¡El Estado: he ahí el enemigo!», hemos dicho siempre los libertarios. ¡Y hemos probado que es así!

FONTAURA

25 de julio en Toulouse

¡Compañeros, antifascistas!

¡Recordad esta fecha! Reservarla para asistir al MITIN que, por la mañana, la C.N.T.F. celebrará en Toulouse.

Participarán, como oradores, los siguientes compañeros:

Presidencia: Antoine TURMO, de la Sexta Región de la C.N.T.F.
Por la C.N.T.F.: José SORIANO.
Por la C.N.T.E.: José MUÑOZ CONGOST.
Por la A.I.T.: Ramón LIARTE.

∴

Por la tarde del mismo día, S.I.A. organiza un gran Festival de Variedades, presentado por el humorista Juan MONTIEL, y con participación de los siguientes artistas:

Suyette BASDE, baile clásico; Robert CARBONELL, intérprete de la canción española; LA CHORALE POPULAIRE DES ETUDIANTS DE TOULOUSE, avec son repertoire selecte des chansons populaire (45 exécutants); Lolita MARTI, intérprete de la canción popular española; LOS MEDITERRANEOS, en su variado repertorio de canciones modernas; GRAN TEO, concertista de armónica y guitarra, único en su género; Perlita de SEVILLA, estrella de la canción flamenca; Hermanas MORENO, en su baile popular español. Carlos MENDIA, tenor internacional, en sus canciones franco-españolas. Pianista, Mme GALCERAN.

Obras de Felipe ALAIZ
«TIPOS ESPAÑOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

LA IGLESIA Y NOSOTROS

LA Iglesia, cuyo ministerio no debió ser otro que el de la reconciliación y el perdón entre los hompres, en quienes dehiu engendrar y alentar la buena voluntad mutua, sigue siendo en España el mastodonte babilónico perfumado de fétidos inciensos y engalanado con ricos paños y pedrerias, promotor y soporte de cuantas tiranias han pesado sobre un Pueblo que, cándido en sus seculares ignorancias, se ha dejado llevar mansamente a toda clase de mataderos.

La Iglesia española debió manifestar espiritu de perdón, promulgándolo y extendiéndolo por el ámbito nacional; pero antes que el perdón que ignoraba, encendió una vez más en un horrendo año de 1936 una hoguera de odios inconteniules, cuyas llamas nos acechan todavia. La Iglesia creó la mente y el dinamismo pendenciero de un caudillo que se prometia, con santurrona jactancia, el masacre de media España. Y, aprobando su intención con untosas bendiciones, lo paseó bajo el palio que desde tiempos remotos pareció estar reservado esclusivamente a un dorado simbolo de santidades despreciadas y desconocidas. Esa Iglesia levantó sus cruces con las bayonetas y las espadas al son de estridencias de marchas militares y ante el bramido ensordecedor de los cañones. Sirviéndose del hibrido esperpento, al que elevó al rango de gracia divina (criatura sin ideal básico definido; mercenario engreido y arrogante, capaz de caer impuneemnte en el endiosamiento de quienes, como Hitler y Mussolini perdieron la humana visión de la vida que les habia tocado vivir; extraño a toda necesidad de dignidad personal y colectiva), la Iglesia española amplió sus dominios, sus fueros y sus poderes temporales, contentándose con ceguera casquivana con el engrosado número de supuestos fieles y con el exterminio de una sola amenaza: la que la luz clara del corazón y la razón pudo oponerse a sus avasalladores propósitos.

La Iglesia española continua rechazando el diálogo y la polémica racional. Antes, se cierne como amenaza rencorosa y sin limites, ante cualquier voz que intente poner en evidencia la raiz u origen de todas sus aberraciones. Esa Iglesia que crea dioses a su antojo y para sus antojos, con nombre de Fátima, de Franco o Manolete, se entregó a la práctica de ritos abominables que, antes de cubrir, hicieron más latente el olor y enrojecimiento de la sangre vertida al temblor del alba o bajo el estupor de la luna, de un pueblo cuyo ideal estaba cifrado en un espiritu de fraternidad, de solidaridad humana, de sentimientos de amor que ella, la Iglesia española, estuvo bien lejos de desear.

No perdonó y no ha perdonado. Porque no perdona quien, como ella dice, no reconoce culpas. Pero se delata quien se encubre y nosotros estamos, acogotados y absortos, ante esa espantosa realidad histórica. Somos sus victimas, pero nos hemos emancipado de los sentimientos de odio y venganza que la caracterizan y nos hemos entregado a un ideal solidario que nos persuade a amar y perdonar todo y a todos, incluso a la ramera infiel, esposa de estados opresores y déspotas; porque de otro modo negaríamos nuestra razón de ser hombres y libertarios.

La Iglesia se deshará, ¡y el momento parece estar llegando!, de un titere cuya capacidad de adaptación a cualquier circunstancia propicia a sus intereses bastardos ha llegado al limite y ve cayendo en el mayor desprestigio. Caido Franco, con su régimen de abotargamiento absoluto, ¿tratará esa Iglesia de descargar culpas y tender su enjoyada mano al pueblo contra el que tan bárbaramente se ensañó? ¡Sin duda alguna! Bien sabe ella que cuenta con nuestra indiferencia. Pero ella es una cosa y tolerancia es otra. Y quienes hemos sido testigos del crimen de Cain y hemos oido el doloroso clamor de la sangre de Abel en los puntos cardinales de la geografía ibérica, no daremos la mano a ningún movimiento ideológico que tienda a producir nuevos caudillos o nuevos monstruos. Pero esa intolerancia no será expresada mediante el entorpecimiento a las libertades ajenas, sino por medio de nuestro ineludible deber de conocer sabiamente la verdad, vivirla y propagarla, ya que no disponemos de otro arma que ennoblezca y dignifique, que la difundición de los privilegios y responsabilidades humanos que en el solar de nuestras miserias y de nuestras esperanzas nos han talado.

El perdón es, necesariamente y para proceder de modo opuesto a la Iglesia española, el solo conducto lícito a nuestras aspiraciones. Pero las experiencias sangran para algo, no en vano, y no podemos ni queremos olvidar que no pueden admitirse más divinizaciones que el esclarecimiento personal de conciencias, y que nuestro objetivo, por ser diametralmnete opuesto al de una iglesia santurrera y venal, que nos tuvo enclaustrados muchos siglos en sus cerrazones, ha de contar con muy distintos recursos.

Y, ¡ay de nosotros si por negligentes olvidos volvemos a incurrir en los descuidos apáticos y nocivos de una pobre república que fue herida por el arma que en mano de su mayor enemigo dejó!

ABARRATEGUI

En la serie de novelas de V. Botella Pastor sobre la guerra y el exilio, acaba de publicarse

«Tal vez mañana»

Pueden efectuarse pedidos a nuestra Administración.

El número 361 del «C. S.»

No podrá contener anuncios y avisos de última hora por estar compuesto de antemano. Organismos y compañeros sabrán dispensarnos esa pequeña —y única— veleidad de vacaciones.

Comentarios al Libro Blanco de Cataluña

AUNQUE el contenido de este libro esté envuelto en una oscura y estrecha política regionalista que poco honra a la causa que pretende defender, no nos hubiera sugerido el presente comentario si en él no se mixtificaran los valores morales de Cataluña y de más allá de Cataluña, y si no se diera una falsa interpretación de lo que fue la C.N.T. en su obra y en sus hombres.

La defensa de un mermado regionalismo predomina en la tónica del Libro Blanco. Ocupar un puesto en cualquier escala de la evolución es competencia personal de cada uno. Pero situarse en una posición regresiva invocando ideas progresistas, es contradicción que tenemos derecho a señalar los que luchamos por la libertad de todos los humanos.

En dicho Libro se reproduce un valioso trabajo de Pablo Casals inserto en «Conversaciones con Pablo Casals». Pero éste no quiere que se lo confunda, pues al respecto de la política hace la siguiente declaración: «Yo no soy politico; no lo he sido nunca y no pretendo serlo. Soy, única y exclusivamente, un artista. La cuestión está en si el arte tiene que ser un pasatiempo, un juguete al margen de los hombres, o si debe conservar una significación profundamente humana. Las funciones politicas no son de incumbencia del artista, pero para mí éste tiene la obligación de manifestarse categóricamente —cualquiera que sean los sacrificios que ello le acarree— cuando se trata de la dignidad humana amenazada.»

Casals al finalizar la guerra estuvo en Londres para recordarles a los laboristas su promesa de la liberación de España cuando subieran al poder. Y después de largos diálogos en los que el músico sufrió un amargo desengaño, puso fin con las siguientes palabras: «Preparé mi regreso a Prades; Stafford Cripps me hizo decir que queria hablarme. No —le contesté—. Ustedes hablarian de politica y yo de moral; no nos comprenderiamos.»

Casals sabia distinguir y respetar los valores que es lo que falta en la mayoria de las colaboraciones del citado Libro.

Valores morales hay en Cataluña, como en las demás regiones. Y para luchar contra un poder central que se opone a todo progreso liberador no se los ha de minimizar con regionalismos fronterizos. Por el contrario, borrar la fronteras que los separan y asociarlos en la lucha para fines comunes.

Luchar contra un poder central que se opone al progreso de las regiones será de provecho sino se lo remplaza con otro poder, local o regional. Porque, que un poder regional conseguido por decreto sea mejor que el poder central hay motivos para ponerlo en duda, ya que la poca independencia de que disfrutaron las regiones catalana y vascongadas derivó en craer nuevos cuerpos armados para asegurar y aumentar el poder.

En defensa del regionalismo, el derecho a hablar el catalán se aduce como razón fundamental. Tal derecho debe de ser considerado como natural. Y si España no fuera victima de gobiernos en estado de completa idiotez, tales derechos no les serían negados a ninguna región, porque sería la mejor manera de que las lenguas regionales pasaran a ocupar un valor secundario, como sucede en otras naciones. Pero en la situación en que se encuentra España, el derecho a hablar las lenguas regionales está lejos de ser lo fundamental. Lo fundamental es conseguir el derecho a la libertad de expresión, pues de poco valdria conocer varias lenguas sin derecho a expresarse libremente en ninguna.

En el referido Libro la preocupación por negar los valores y desacreditar los movimientos sociales es patente. Se dice allí que los condes catalanes fueron gentes de buen trato. Sin embargo, ignoraron al pueblo. «Boria avall» lo llevaban a la hoguera del Santo Oficio. El ricachón que describe Guimerá en «Tierra Baja», y el que describe Dicenta en su obra «El señor feudal», no son distintos. Lo que valoriza a los campesinos catalanes, como los de otras regiones, son las luchas con que abolieron los derechos feudales.

Queriendo ensalzar Cataluña con malas acciones históricas, se glorifica al ejército catalán, en el que intervinieron aragoneses y navarros, conquistadores de Sicilia, Córcega y Cerdeña, en una guerra que terminó en 1302. Pero si aquello fue un «honor», también debia decirse que el victorioso ejército al mando de Roger de Flor fue contratado como ejército mercenario al servicio del emperador Androme de Constantinopla, que estaba en guerra con los turcos, y que dicho emperador tuvo que deshacerse de dicho ejército dada la degradación moral a que habian descendido en el continuo guerrear, los guerreros.

Los valores humanos y sociales del pueblo están en oposición a las guerras. Y la huelga general revolucionaria declarada en Barcelona en 1909 para oponerse a la guerra de Marruecos, es lo que más honra al pueblo catalán.

Resulta triste escuchar a muchos españoles que cuando quieren ponderar a España, lo hacen recordando sus «victorias» guerreras, sus hazañas taurinas, las poses chulescas y el ardiente sol que asola los campos, seca los arroyos y marchita los sembrados, lo cual tiene un atenuante si se tiene en cuenta que en las provincias se cultiva la ignorancia y en sus escuelas se premia la idiotez. Pero a los hombres que escriben para un Libro Blanco hay derecho a exigirles más saber y seriedad.

Aunque España evoluciona con retraso, valores hay en todas las regiones. Leyendo el historial de las luchas en las Américas para librarse del despótico dominio europeo, hay luchadores de todas las regiones ibéricas y numerosos son los catalanes. En la organización y las luchas del proletariado moderno en las Américas, los catalanes fueron también numerosos, y entre otros de sobresaliente actuación, cabe citar a Pedro Esteve en Estados Unidos, a Pellicer Paraire y José Prat en la Argentina. Pero son hombres que lucharon por hacer desaparecer las fronteras y las diferencias de clases, honrando a Cataluña y a toda la humanidad.

SERAFIN FERNANDEZ

(Continuará.)

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

COMITE NACIONAL-BORDEAUX

Nota Informativa

Para conocimiento de los grupos emigrados residentes en Inglaterra, damos a conocer la constitución de una asociación de «Amigos de los Mutilados de la guerra de España en el Exilio», cuyos miembros, al margen de toda consideración política y con fines puramente humanitarios, se comprometen a «trabajar» en favor de los mutilados e inválidos por todos los medios a su alcance». La adhesión a este grupo de «Amigos de los Mutilados» puede ser enviada a su presidente señor José Antonio Balbontin, 120, Arthur Court. Queensway, London W.2., o al secretario-tesorero, señor Digno Fernández Mori, 5, Bathurst, London W.2.

También en México se creó recientemente otro grupo que se constituyó con los mismos fines y que ya pudo aportar a nuestra Liga de Mutilados algunas ayudas substanciales.

Dadas las necesidades cada día más perentorias que se manifiestan en el seno de nuestra Organización y el carácter humano y solidario que reviste toda acción emprendida en favor de la colectividad que engloba a todos los mutilados e inválidos de nuestra guerra, estimamos que el procedimiento seguido por los compatriotas de México y de Londres merece los mayores aplausos, ya que despierta en el ánimo de la emigración española los sentimientos encaminados a cumplir con un deber solidario que aparece como una obligación ineludible.

Ponemos por consiguiente en conocimiento de todos nuestros amigos y de la emigración española en particular, sea cual fuere su lugar de residencia, que este Comité Nacional está dispuesto a dar toda clase de facilidades y a comunicar informes y direcciones a todos los grupos de «Amigos de los Mutilados» que pudieran constituirse para que de acuerdo a la concepción particular a cada grupo, puedan atender a los mutilados e inválidos más necesitados, siguiendo el procedimiento que les parezca más adecuado.

A este respecto, toda clase de información puede ser solicitada al secretario de la Liga:

Enrique GUILLAMON.
36, rue Molière.
PESSAC (Gironde).
Bordeaux, julio de 1965.

El Comité Nacional

TENER MEMORIA

NOS ha llamado la atención, poderosamente, la *Crónica* del compañero Gregorio Quintana, inserta en el número 36 del 15 de abril de este año, en el COMBAT SYNDICALISTE. Apreciamos muy hondo al compañero Quintana, pero no podemos compartir algunos puntos de vista que él afirma, y muy especialmente cuando dice que no olvidemos el llamado de los compañeros de «Tierra y Libertad», de México, amén de lo del «museo».

En otra persona que no conociéramos su actuación, no diriamos ni una sola palabra; pero el estimado compañero que ha militado en la Argentina cuando nuestra propaganda rayaba en el pináculo de las luchas sociales nos ha extrañado su olvido.

Téngase en cuenta que en absoluto tengo nada que decir ni de «T. y L.» ni de los compañeros que lo publican. Al parecer, el periódico de los aztecas es el centro de la gravedad de la tierra, siendo que el centro queda en el Ecuador.

Allá en el 1926, los «Iconoclastas» de Steubenville, Ohio, llevaron a buen camino una de las encuestas más amplias que se publicaron en nuestros medios.

He aquí su primer punto a discutir. «1.° Sobre los problemas actuales del anarquismo y medios para provocar un esfuerzo anarquista internacional.» Este era el punto 1.°, dado que la Encuesta tenía ocho extensos puntos. Estos, y en manera especial el primero, fueron contestados por las plumas mejor talladas de aquel tiempo. Dio comienzo la Encuesta el año 1926, en el número 235 del Suplemento de «La Protesta» de Buenos Aires. Duró como tres años.

La primera respuesta fue la del fino escritor y compañero Palmiro de Lidia. Después Max Nettlau, Buenacasa, G. Biogiotti, Juan Grave, Soñador Bohemio, Miguel Jiménez, Tomás Cano Ruiz, Federica Montseny, Rodolfo Rocker, L. Fabbri, Dr. Isaac Puente, López Arango, Santillán, Sebastián Suñé, Pierre Ramus, W. O. Owen, M. Pierrot, Paul Reclus e infinidad de compañeros que ahora no recuerdo.

Pero ahí están todas las respuestas, entre las que descuella la de Nettlau, aunque creo que le supera la de Rocker, al extremo de que fue recogido en un folleto que por esos mundos circula. Las colaboraciones fueron muchas y excelentes, hallándose también entre ellas la del escritor y compañero Carlos Malato, y muchas otras de un valor muy grande. Sin embargo, y a pesar de haberlo dicho tantos excelentes compañeros, en el 1930 vino la dictadura de Uriburu, terminando como una tromba con todo.

Además, todas nuestras publicaciones, de una y de otra parte, ha hecho hincapié en la misma cuestión, y, no obstante, estimado compañero Quintana, parece que para muchos sólo existe «Tierra y Libertad», y esto, aunque no lo crea, es una verdadera negligencia el minimizar nuestras publicaciones.

Y, después, viene lo otro, que si no se hace así iremos a parar al museo. No obstante, pasaron los años desde que aquellas publicaciones nuestras de España insinuaban lo mismo que después los Iconoclastas dijeron, o propusieron, y el tiempo pasó y estamos en 1965, y nuestras ideas aún no se colgaron como se cuelga un cuadro. No soy de los que me agrada montar castillos en el aire, pero tampoco creo en el pesimismo que enfría los ánimos y desbarata los nervios.

El mundo da muchas vueltas, y nunca ha llovido que no venga después el sol.

Enviándote un saludo cordial, a la par que felicitándote por el análisis de tus mesuradas «Crónicas», sinceramente se te frece:

R. LONE

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

Pone en conocimiento de sus afiliados y simpatizantes que, a la ocasión de la celebración de la jornada confederal de Toulouse, organiza dos cares para asistir a la misma el 25 de julio.

Rogamos a los que quieran asistir tenáan a bien hacerse inscribir en esta secretaria, o a los compañeros Blanco, Bueno y Carbó.

F. L. DE BURDEOS

Organiza la salida de un car para el mitin y festival del 25 de julio en Toulouse, en conmemoración a la fecha del 19 de julio de 1936.

A los compañeros que quieran ir se les ruega se inscriban con tiempo, 42, rue de Lalande, compañero Alonso.

F. L. DE FUMEL

Este Organismo pone en conocimiento de afiliados y simpatizantes, que a la ocasión de la celebración de la jornada confederal de Toulouse, organiza un *car* para asistir a la misma el 25 de julio.

Inscribirse en la F. L., o en *chez* Vera y Campoy.

F. L. DE DRANCY

Domingo, 25 de julio: Reunión general para nombrar director de «Espoir» y delegado local al Congreso.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea congresil los días 24 (sábado) y 25 (domingo), en las horas de costumbre.

SERVICIO DE LIBRERIA

Primer Lote

«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina; 2,80 F.
«Salvador Seguí», Varios; 3,50 F.
«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabbri; 1,00 F.
«Raúl Carballeira», Victor García; 1,00 F.
«Quinet», Felipe Alaiz; 5,00 F.
«Tipos Españoles», Felipe Alaiz; 7,00 F.
«Debate imaginario entre Marx y Bakunin», 1,00 F.
Importe total del lote, 21,50 F. Para el lector, 17,00 F.

Segundo Lote

«Antologías Universales» (Prólogos de Garcia Birlán), «El amor y la amistad», «Culura y Civilización», «La Historia», «La Libertad», «La Religión».

(Vol. a 5,00 F. cada uno. Para el lector a 3,75 F.)

Tercer Lote

«Obras completas» de Rafael Barret, 22,50 F; «Teatro completo» de González Pacheco, 14,00 F; «Hitoria del Primero de Mayo», Dommanget, 12,00 F; «La revolución desconocida», Voline, 15,00 F; «Nacionalismo y Cultura», Rocker, 15,00 F.

Total del lote, 75,00 F. Para el lector, 63,50 F.

Colección Clásicos Castellanos

Cubiertas piel, papel biblia. Precio vol., 52,50 F.

«Obras completas» de Federico García Lorca; «Episodios Nacionales», Galdós (3 vols.); «Obras completas» de Blasco Ibáñez (3vols.); «Obras completas», Miguel de Cervanes; «Teatro completo», Ibsen.

Precio: 7,50 F. vol.

TIRSO DE MOLINA: *El vergonzoso en Palacio* y *El burlador de Sevilla*. Prólogo y notas de Américo Castro.
GARCILASO: *Obras*. Prólogo y notas de Tomás Navarro Tomás
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo I. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
QUEVEDO: *Vida del Buscón*.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo II. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
TORRES VILLARROEL: *Vida* Prólogo y notas de Federico de Onís.
CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo III. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e)
C C P 1350756

HAN RYNER visto por Costa Iscar

Una anécdota referente a esta asociación: En el último número de los «Amigos de Han Ryner», que llega ahora a mis manos, se publica una carta en la que éste dice:

«Remitiré a un periódico de Sofia un retrato mío con un artículo de Tolstoi. Por lo menos, el retrato será exacto, porque el artículo, una vez traducido... Felizmente, yo no leo el búlgaro... Hace unos meses he contestado a una encuesta de la Asociación Racionalista Judía, de Buenos Aires, sobre el Antisemitismo.

Leo de corrido el español y las primeras líneas de mi artículo son un galimatias incomprensible. El prefacio me explica que yo sea tan oscuro. El camarada argentino que ha traducido los artículos franceses no sabe el francés, otro camarada que desconoce el español, los ha traducido del alemán y es sobre este alemán que se ha hecho la versión definitiva. Así no me extraña que haya contrasentidos. Es sabido que todas las referencias conocidas sobre los indios actuales o antiguos están traducidas de las traducciones inglesas. Pero hay que leer en confianza. Hay sistemas filosóficos edificados sobre contradicciones y, si la virginidad de María es un dogma católico, es porque los «Setenta» han traducido por la palabra griega que significa joven soltera, la palabra hebrea que significa «Mujer joven».

Espero que los contrasentidos que pudiese haber en mi tema sobre el Antisemitismo no llegaran a tener tan grande repercusión en el mundo... Pero hay que reir, porque la risa es salud...

«Versión de los Setenta». Traducción griega del Antiguo Testamento, hecha por setenta y dos judíos de Egipto. Es la más antigua y célebre de todas (283 a. de J. C.).

Bien conocia Han Ryner esta situación y, con cierta indignación, escribió en 1930 un prefacio para la publicación de varias de sus obras en lengua búlgara, en el que comenzaba con estas palabras:

«En mi país, se oculta mi obra como una indecencia. Pagados para engañar al público, pero simulando que lo informan, los señores críticos literarios me recubren con su silencio burgués y estulto. Si yo fuese de esos débiles que necesitan consuelos exteriores, olvidaría el desdén afectado de mis inteligentes compatriotas al ver las traducciones alemanas, inglesas, españolas y hasta italianas de mis obras principales, aunque de éstas últimas debo declarar que los fascistas quemaron en Milán los manuscritos de nueve de ellas.

« Hoy me regocijo que algunos jóvenes búlgaros, al haber conocido mis libros, sin saber yo cómo, amen mi constante sinceridad y sus renovadas formas. Quieren, despreocupados de todo interés inmediato, hacerlos conocer en lengua búlgara para atraerme vuestra confianza y vuestro amor juveniles...»

INVITACION

¡Han Ryner!... Nos hallamos al pie de una montaña y, con intrepidez y ánimo firme, queremos internarnos en sus sendas que pocos transitaron. ¡Adelante! los que supieron abatir en sí mismos los prejuicios de orden autoritario y sienten que su vista se esclarece en horizontes de sentido anárquico. Vislumbraremos risueños panoramas, beberemos las pristinas aguas que corren rumorosas entre peñas y endulzaremos nuestra boca ardiente con las frutas silvestres que nos brindan los árboles y arbustos de sus faldas. Aspiraremos el perfume grato de las flores que en sus ricas laderas se descubren como un goce sensual de colores y brillos inefables y avanzaremos, resueltos y serenos, hasta alcanzar la cima tan ansiada.

Allí ya todo es calma, lejos de los miasmas en que fermenta la llanura social, en que los hombres se sienten serviles y mandones y todos soportan la secular cadena que a todos nos engrana en un sistema absurdo de mentiras sagradas, de explotación inicua y de acciones suicidas en que el monstruo ensangrienta sus fauces insaciadas. Autoridad, violencia, desigualdad social, esos son los atuendos terroríficos con que el monstruo disfraza su voraz angurria. Si nos sentimos fuertes y capaces de llegar a la cumbre, ya nada arredrará nuestra mirada, ningún obstáculo se opondrá a nuestra perspicacia y plantaremos nuestra enseña rebelde que no puede prostarse a tan alta distancia.

Yo no vengo a guiaros, ni tengo medios propios para haceros captar la belleza ingente que muestra la obra amplia, profunda y alta de nuestro fraterno Han Ryner. En esta excursión, por ideas muy dignas y muy sabias, yo necesito apoyos de otros hombres que emitieron sus juicios ponderados y glosaron con ritmo de armonía la palabra y los hechos de un hombre acrisolado en su vida ejemplar. Yo no quiero vestirme con las galas ajenas y, en esta indagación, repetiré lo que ya otros dijeron en su originalidad mejor templada. Me limitaré a ser pequeño artífice para amañar lo ya expresado y traducirlo a mi propio lenguaje. Mi ingenuo deseo es recoger flores y frutos exóticos en esta rara fragancia de la belleza humana. Y por ello es necesario dejar el pantano que nos asfixia, salir del lodazal de la vulgaridad en que todas las alimañas pululan, y elevarse, pero sin dejar la tierra, hasta las regiones donde el pensamiento, plasmado en realidades, se expande con esa holgura propia de todo lo anárquico que en la vida late.

ADVERTENCIA

He tenido ocasión de escuchar hace una semana, de labios de un orador elocuente, la afirmación de que taumaturgo, mago, sacerdote y sabio son calificaciones sinónimas. Yo reniego de esa confusión. La taumaturgia, la magia y el sacerdocio recurren a las creencias ancestrales, a las tradiciones, y pretenden actuar como fuerzas divinas u ocultas. Se desenvuelven en la fantasía de lo maravilloso, en las creaciones de la imaginación, cuando no son supercherías del comercio explotador de lo que mentes infantiles tienen por maravilloso. Dejemos un margen a lo desconocido y no edifiquemos nuevas ilusiones y nuevos engaños, que se traducen en groseras mentiras. No podemos descubrir la sabiduría sino en la ciencia, en las experiencias aplicadas universalmente al conocimiento y que sirvan al mejoramiento de la vida humana, sin las divagaciones de la metafísica. Sabio puede ser quien consigue alcanzar muchos conocimientos por el estudio, la meditación, la observación y la experiencia fuera de los dogmas doctrinarios y es capaz de transmitir y hacer comprender a otros esos conocimientos prácticos y fecundos en la biología humana. Saber, pues, es conocer, comprender, enseñar con el ejemplo y la acción y rebelarse activa o pasivamente contra todo lo que pone trabas al desenvolvimiento del hombre para que su vida crezca sin angustias y se termine con la sonrisa que acepta la muerte inevitable.

NOTAS BIOGRAFICAS

La existencia de Han Ryner fue siempre sencilla, pero llena de curiosos contrastes. Su padre fue un ejemplo original de autodidaxia. Compró por cuatrocientos francos el empleo de cartero. Era analfabeto y se le enseñó a firmar. En los comienzos se le clasificaban las piezas postales que debía distribuir, pero en seguida se dio al estudio, con tanta voluntad e inteligencia, que a los seis meses abre una escuela nocturna, en la que enseñaba lo que él aprendía durante el día. Cuando nació Han Ryner en 1861, su padre llegó a desempeñar el puesto de director en el Correo de Nemours, de Orán. Su madre fue la hija de un oficial que conspiró en todas las sociedades secretas republicanas y hermana de uno de los jefes del levantamiento republicano en Var, departamento de Francia.

Trasladado su padre cerca de Marsella, allí, en los bordes del vasto lago de Berre, que comunica con el Mediterráneo por las Bocas del Ródano, Han Ryner pasó su infancia, de la que guardó un indeleble recuerdo, en el que revivía el hermoso paisaje de las colinas provenzales que se reflejaban en el espejo de las aguas tranquilas o agitadas.

A los 16 años Han Ryner comenzó el estudio del latín con la idea vaga de hacerse cura, pero al descubrir la obra de los enciclopedistas, los grandes divulgadores del racionalismo del siglo XVIII, se salva del misticismo católico. Además, se enamoró, y así su razón y su sensibilidad se abren definitivamente a la vida. Emprendió la carrera de profesor y enseñó en diversas ciudades retórica y filosofía, hasta que fue nombrado adjunto en los liceos de París, «Luis el Grande» y «Carlomagno», llegando a jubilarse en el año 1922.

Su primer libro, «Carne Vencida», novela, aparece en 1889, y, desde esa fecha, produce sin interrupción libros, folletos, controversias, obras teatrales, hasta llegar a un total de 76. Aparte los incontables artículos periodísticos y conferencias que demuestran su infatigable labor intelectual hasta su muerte en 6 de enero de 1938, a los 76 años de edad, acaecida por congestión cerebral. Dejó una obra importante inconclusa y muchos proyectos esbozados. Actualmente se publica un boletín trimestral de «Los Amigos de Han Ryner», cuya misión consiste en propagar su obra, tanto en el libro como en la escena, reeditar los libros agotados, publicar los escritos póstumos y reunirse lo más posible para gozar del pensamiento preclaro de este gran filósofo.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

EN LA REPUBLICA DOMINICANA

RENACER del TRUJILLISMO

TRATANDOSE de un poder personalísimo, con la muerte airada de Rafael Leónidas Trujillo la dictadura dominicana forzosamente debia derrumbarse. Sus doscientos parientes, al ser abatido su jefe, quedaron con el poder y sin tacto para sostenerlo. La revolución del pueblo era inevitable.

Balaguer, político doméstico de la casa Trujillo, trató de continuar el sistema so pretexto de liberalizarlo. No pudo: todo aliento a trujillismo apestaba en la tierra dominicana. Lo sufrido durante treinta años era demasiado.

Por juego democrático, el político Bosch ganó la más alta magistratura. Pero, no estando contaminado de trujillismo, Bosch no pudo placer a los militares gustosos de someter el país a sus espúreos deseos.

Una junta de generalitos desenvainó el sable para reconquistar el poder trujillista, esta vez sin Trujillo. Resultado: que el poder civil fue barrido por las armas. Entronizada la Milicia, los abusos de la ante-revolución se reprodujeron. La familia del antiguo sátrapa andaba desperdigada por esos mundos gozando o disputándose los millones oro acumulados fraudulentamente por su jefe. La familia que en adelante usufructuaría las mieles del poder en resultado de un abuso de fuerza, sería la de los castados militares.

De ahí la segunda revolución del pueblo dominicano, fulminante, victoriosa, hasta el momento en que el ejército norteamericano acudió presuroso para socorrer con armas y hombres al ejército neotrujillista. Así el jefe mayor de la cuartelada pudo atacar al sector de la revolución, siendo sus tropas aplastadas a pesar del atuendo mortífero de que le habían dotado los hombres del Pentágono. Una segunda salida —esta vez aviatoria— produjo más de mil muertos en el sector del pueblo, de cuya cobarde hazaña hubieron de arrepentirse —ya que no ruborizarse— los servidores del Johnson que había facilitado aparatos, fuego y dirección a los aviadores neotrujillistas. En los combates del general Imbert contra los revolucionarios populares, ese conquistó posiciones merced a la cooperación artillera de los norteamerinos, cooperación —ésta y las anteriores—, que a la nación yanqui le valió las más acerbas críticas de la gente más liberal y humanista del mundo. Estados Unidos de Norteamérica han inscrito una nueva mancha —no otra estrella— en su discutida bandera.

Establecido un precario alto el fuego por la ONU y la OEA, las escaramuzas jamás han cesado entre imbertistas y soldados yanquis, de una parte, y la gente del pueblo encabezada por el dominicano Caamaño y el combatiente francés Rivière, de otra.

Entretanto, el general Imbert ordenaba la práctica del genocidio en su retaguardia, en previsión de posibles empresas revolucionarias fuera de la capital dominicana. Los muertos enterrados de cualquier manera en las caballerizas que fueron del tirano Trujillo, suman un centenar, según se dijo, y en ciertas vaguadas se han encontrado grupos de fusilados de cinco, cuatro, tres y dos personas, entre ellas algunas mujeres y seres masculinos en edad de chiquillos. Varios de estos inmolados han sido sorprendidos, aun en la hora del desentierro, en actitud de súplica...

Igual ocurrió en Kattin de Rusia, en los Kattin de Badajoz, Torrero, Campo de la Bota y quinientos más fusiladeros de España; y en los Kattin de Alemania. Austria, Polonia, etc., espantosamente regidos (ordenados, dijo Goering) por el alto mando del III Reich, de tan grata recordación para el franquismo imperante en España.

Todas las dictaduras desembocan a lo mismo: a la vesanía, a la expoliación, al crimen. En España como en Santo Domingo, en Cuba como en Portugal, en el Madrid de Granado y Delgado como en Chicago y Boston, porque aún nos acordamos de Sacco y Vanzetti y de los mártires del 1.° de Mayo...

CON EL DEDO EN LA LLAGA

La presencia negando la esencia

Ayuda a la Naturaleza y ella te ayudará.

UN Congreso autorizó, por mayoría casi total, la venta de la finca de Aymare, y, en consecuencia, la liquidación de su colectividad. En un ensayo de llamada a la reflexión, ya que cinco FF. LL. *llevaban el mandato* de ensayar la revalorización de la finca y la búsqueda de mejorar su explotación colectiva. Una ponencia en ese sentido fue dictada. Y enviada a la base, para su estudio, el acuerdo viose rectificado en referendum.

Ese acuerdo expresó la presencia negando la esencia. El ideal fue dejado de lado y el Congreso se negó a sí mismo. Con toda seguridad, puesto que fue acuerdo general, por así decirlo, y libremente expuesto.

— Juzgaron y obraron en consecuencia de las conclusiones sacadas del estudio hecho por peritos altamente calificados en la materia.

— Muy respetables ellos y sus conclusiones de autoridad técnica. Pero menospreciaron la realidad práctica que campesinos (también peritos y técnicos además de trabajadores) en toda su larga vida habían visto, vivido y tocado, mereciendo tanta consideración, por lo menos.

La Organización, *con ese acuerdo y en ese punto*, se negaba a sí misma ahogando con su presencia su esencia, echando al cajón de los recuerdos el innegable entusiasmo que ella misma había levantado, cual cálida ventolera, reanimando los sentires antañones, sin contar los del tiempo inmediato del exilio. Error práctico y error moral; que los dos van juntos en este *deshacerse* de algo que, si oneroso resultaba, lo más cuerdo fuere calibrar si culpa del terreno es, o de no buscar adaptarse a sus posibilidades en el peor de los casos. Una realidad de esta naturaleza resulta mejor o peor según quienes la crean, según los métodos y los procedimientos que la hacen *ser, existir*.

Como realidad práctica vemos que se horadaron pozos en aquel terreno. Que un bosque engalana la finca. Que a la conclusión técnico-geográfica, puesta en duda por esto que apuntado queda, podía oponerse la de sacar mejor provecho con diferente empleo si deficiencia hubiere.

Me llega a la memoria, pensando en esto, aquella como lluvia constante de proyectos, planes y planos, que hacía florecer el entusiasmo sobre la arena, en los campos de concentración. Proyectos, planes y planos que se preparaba para cuando de allí se saldría, con la imaginación puesta en la América de sueños y ensueños, dispuestos a volcar sobre su suelo experiencias y esperanzas; aquellas experiencias y aquellas esperanzas que habían sido truncadas en España. La mayor parte quedamos varados en Francia. Pero quedó en nosotros la esperanza y la experiencia. Una apoyándose en la otra. Todos lo sabéis; lo habéis vivido. Se trata de las tan traídas granjas avícolas. ¿Por qué Aymare aun con su suelo que se dice pobre, punto concéntrico, sin embargo, tangible y viable, no lo fue de aquellas dos hermanas inseparables, experiencia y esperanza, poniendo en práctica alguno de los mil y un proyecto que en la arena se incubaron al calor de la realidad pasada que tanto habían alabado los que en el mundo mundial del estudio social comparativo habían observado? ¿Acaso no es algo que se semeja a un absurdo la contradicción entre aquellos hechos grandes, y estos, pequeños?

¿Por qué nos engalanamos con florilegios verbales siendo parcos en realizaciones cuando éstas las tenemos en la mano? Y las dejamos caer como algo pesado o inservible. ¿Desde cuándo la Organización en quien lo más noble, altruista, desinteresado, por árido y difícil que fuere, lo coronó con suceso a fuerza de voluntad, de empeño, de entusiasmo, de calor casi suprahumano sin miedo a contratiempos y otras cosas que no mentamos por estar sobadas de puro redichas, desde cuándo se negó a sí misma? Desde que por acuerdo mayoritario se acordó que la finca de Aymare se vendiera.

Si no es demasiado tarde, poner empeño en resucitar lo que por muerto se tiene o se da, sería uno de los más dignos gestos de moral libertaria que la C.N.T. realizaría.

Porque se trata de esto: de la constante en el camino moral ejecutante en tiempo de borrasca o en tiempo de bonanza.

Aymare representa, sobre todo, la propaganda por la conducta, la propaganda por el ejemplo, la propaganda por el hecho... constructivo. Que se lo pregunten, si no, a los habitantes de los pueblos que circundan la finca, donde vivían (y algunos aún viven) en colectividad libertaria un puñado de españoles de alma entera, llenos de esencia en su presencia. Que Aymare no resultó lo que se creía es una cosa. Que se dé la falta al terreno es otra. Ya lo he dicho: Ayuda a la Naturaleza y ella te ayudará.

París, junio 1965. **FABIAN MORO**

Chantaje

LA situación que ha venido creándose en todos los países al margen de la cortina de hierro a raíz de la subida en flecha del partido comunista es un motivo de honda preocupación para todos aquellos gobiernos que vieron y ven en esta subida una amenaza a sus sistemas económicos, políticos y religiosos.

Amenaza que si no en práctica en teoría tiende a cambiar una situación que de hecho permite a estos gobiernos la explotación de ingentes masas de hombres descontentos de su estado. Es evidente que el sistema del mundo occidental basado sobre el liberalismo ha permitido a las masas proletarias alcanzar un nivel de vida desconocido en los países de allende la cortina y en aquellos países que gravitan en su órbita, así que para más de uno puede parecer una paradoja cuando se habla de teoría y de práctica en el cambio más o menos violento del orden establecido en los países del bloque occidental. Cuando en 1917 se supo de aquel maremoto que fue la revolución rusa, las masas proletarias del mundo creyeron que había llegado la hora del desquite y, por primera vez, desde la revolución francesa, el sistema capitalista creyó que para él había llegado la hora de la rendición de cuentas.

Fue un fuego de paja que duró lo que una ilusión para las masas proletarias y fueron los mismos rusos que se encargaron de asegurar a los países capitalistas de que la sangre no habría llegado al río, encargando al mismo tiempo a los partidos comunistas y socialistas de demostrar a los gobiernos de estos países que la revolución estaba muy lejos de rebasar los límites de la estepa, que ellos mismos eran revisionistas y que, muy al contrario, a los soviets les interesaba que en los países fuera del bloque URSS quedase inalterado el «statu quo» del régimen capitalista. La guerra y la post-guerra se encargaron de demostrar de una manera inequívoca cuál era la voluntad rusa en la política internacional y antes de que aquélla estallara, allá por el 1934, el gobierno, el Soviet Supremo de la patria del proletariado, consideró muy lógico y consecuente con su política abastecer las tropas y buques de la Italia mussolinana (puesta en graves dificultades por las sanciones económicas), del aquel petróleo que le permitió poner de rodillas a la Abisinia feudal. A los pocos meses y para desgracia de los españoles, intervinieron en la guerra civil con métodos ajenos a todo principio democrático, para destruir una revolución contraria a sus intereses. Para que sus técnicos militares, formados por generales valientes, pero incapaces, estudiaran nuevos métodos de lucha que, en definitiva, no supieron aprovechar, repitiendo durante la última guerra y en su misma tierra los mismos errores que permitieron a los alemanes llegar hasta las puertas de Moscú y a los españoles perder doscientos mil hombres en los varios ataques frontales, inútiles, alrededor de Madrid. La experiencia de la guerra civil no les sirvió para nada en aquella guerra que ellos habían querido evitar traicionando España y entregándola a Franco.

MOSCU-BERLIN

En el 1940, coherente con su política de bochorno y traición, Moscú consigue una «entente» con el dictador alemán. Alianza que habían buscado con afán todo a lo largo de la guerra civil española (y antes) y que les permitió apuñalar por la espalda a los polacos y adueñarse de los pueblos indefensos de Estonia, Letonia y Lituania, deportando a millares en los campos de concentración del norte, a los comunistas y simpatizantes de estos países que tuvieron la desgracia de creer cándidamente en el comunismo ruso. Mientras, los acordes de la «Internacional» se mezclaban con los del «Deutschland über alles» en la capital de la patria proletaria del mundo. La dialéctica sútil y cuidadosamente elaborada y las consignas del partido lograron una vez más acallar la muda protesta de las masas comunistas. En los campos de concentración, a los dos lados del círculo polar ártico, morían millones y millones de hombres de toda Europa en tanto que los cuadros y los dirigentes de los varios partidos comunistas hablaban de reivindicaciones y de autodeterminación de los pueblos.

Las masas obreras, hoy como ayer, y aunque la instrucción esté al alcance de todos, son ignorantes y además están encandilados por el mito comunista y ven en él el faro de sus esperanzas y de su próxima redención. Hoy todos nosotros nos encontramos en la especial condición de que, criticando el partido comunista en general y Rusia en particular, criticando sus métodos de explotación y dominio en Asia, en Africa, en la América latina y en la misma Rusia, automáticamente, a los ojos del profano y de todos aquellos que nos desconocen, léase masas obreras, llevamos agua al molino de los Estados pseudo democráticos e imperialistas del mundo.

O callar, y entonces se hace el juego al partido comunista en su traición a las esperanzas de los desheredados del mundo, o denunciar como lo venimos haciendo y entonces somos «contrarrevolucionarios», «destructores» de la unidad obrera y «vendidos» al capitalismo occidental.

Este «chantaje» no es de ahora y tuvimos que sufrirlo en la misma Rusia, lo que valió al movimiento libertario la liquidación física de los anarquistas y de los macknovistas. En Alemania, con la liquidación del movimiento espartaquista y consiguiente dictadura hitleriana. En Italia, con la liquidación de los viejos sindicatos que habían pasado a la ocupación de las fábricas y, por ende, la liquidación de la revolución. Un desastre de primera magnitud que abrió el camino a las hordas mussolinianas. En Francia, con la rendición absoluta de los sindicatos al partido comunista y que han destruido en las masas obreras francesas aquel espíritu revolucionario que era su prerrogativa. Y después España. El crimen que no tiene nombre. Un crimen que por sí solo, si la vergüenza y la dignidad fueran cualidades conocidas por el partido comunista, tendrían que barrerlo hasta el extremo límite del infierno. Si éste existiera.

Un continuo «chantaje». Un «chantaje» que no tiene nombre. Ni rostro. Estudiado en las células del partido, donde se estudia hasta en los mínimos particulares el sistema para destruir en los hombres todo cuanto hay de humano. Para reducirlo a una máquina dócil a su mandato.

Nosotros cometimos el error de aceptar este «chantaje». A regañadientes. Sea. Pero lo aceptamos. Des-

(Sigue en la página 2.)

UMBRAL

NUMEROS 43-44 (DE VACACIONES, PROXIMO A SALIR)

SUMARIO:

Víctor García: **EL VATICANO. LA INMENSA FORTUNA.**
Lázaro Flury: **NUEVA VISION DEL FOLKLORE.**
A. H. T.: **LOS INSECTOS, ETERNOS ENEMIGOS DEL HOMBRE.**
Dr. René Mariano Aguirre: **EL MISTERIO DEL ENFERMAR CONTEMPORANEO.**
C. L. Sulzberger: **LA ESCLAVITUD DEL APETITO.**
José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. VALENTIN ALMIRALL.**
Costa Iscar: **COMENTARIO A «CLOCHEMERLE».**
Mario Zaragoza: **COLORES Y FORMAS.**
Juan Ferrer: **PARTICIPACION DE UN PUEBLO EN LA REVOLUCION DE JULIO.**
Mastieno: **HERALDOS Y FORJADORES. GALDOS EN EL RUEDO IBERICO.**
Luis Alfredo López Méndez: **LOS ARTISTAS Y SU DESTINO.**
J. Guiraud: **«CUATRO MUJERES Y UN SOL», de J. P. Cerdà.**
J. Zigla: **ARGELESINA. BARCAROLA (poesías).**
Eulogio Muñoa Navarrete: **ELEGIA DEL DESIERTO. EL CRIMEN (poesías).**
Noemí Paz: **REQUIEM PARA EL CABALLO DE HIROSHIMA. CANTO A MI CUERPO (poesías).**
Enrique Zevallos Antezana: **SENTIMIENTO DE MADRE.**
Han Ryner (traducción original de Costa Iscar): **HASTA EL ALMA (drama publicado entero en este número).**
Max Frankel: **EL BLOQUE SOVIETICO DE LA DECADA ACTUAL.**
J. Coll de Gussem: **Comentario a «EL SINDICALISME A BARCELONA (período 1916-1923).**
Carmen Español: **ESTAMPA BARCELONESA. EL MERCADO DE LAS FLORES.**
Noticiario, Libros, Dibujos originales de Mario y otras valiosas ilustraciones.

Precio de este número excepcional: 2 francos.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

De 1789 a 1936-De julio a julio

REPERCUTIRA estos días en el mundo el eco de las jornadas heroicas del «Julio español» engarzado a las jornadas del «Julio francés» La «toma» de la Bastilla se revivió en el ataque a la Moncloa o al legendario cuartel de Atarazanas. Si 1789 dio el tono a profundas transformaciones sociales que acabaron con el feudalismo, 1936 fue fallido inicio de concepciones sociales que hubieran acabado con la explotación del hombre por el hombre al eliminar el sistema defensivo de la burguesía, así como 1789 modificó el sistema defensivo de la realeza, sin eliminarlo, dando así lugar a la continuidad del Estado, 1917 modificó el sistema defensivo de los zares también modificándolo, sin eliminarlo. 1789 rubricó el triunfo de la burguesía; 1917 estableció la fuerza monolítica, centralizadora, del Partido.

En 1912 las perspectivas transformadoras revolucionarias se hallaban en transición y las definiciones no habían adquirido aún la fuerza necesaria, la necesaria anuencia popular —o de partido— como para establecer fórmulas novedosas para la época. Por ello en México no se pasó de un simple cambio de gobierno a pesar de las extraordinarias intuiciones de los indios y a pesar de la vigorosa prédica y ejemplo de los anarquistas autóctonos —y voluntarios extranjeros— que en ella participaron. Sí. No se constituyeron en México las «Brigadas Internacionales», pero afluyeron allí combatientes decididos y entusiastas. Léase la correspondencia de Kropotkin a raíz de la polémica llevada por Galleani a causa de los anarquistas italianos incorporados a Flores Magón y a Práxedes Guerrero. Véase al veterano y entusiasta Frizenkotter que aprendió allí a balbucear el español participando con denuedo en las guerrillas. Estados Unidos jugó importante papel en aquella época; hasta el extremo de que militantes como Ricardo Flores Magon murieron en prisión yanqui, alguno de ellos por causa ssuspectas.

Las revoluciones se siguen... pero no se semejan entre sí, ni todos los movimientos revolucionarios han de ser considerados transformadores hasta el extremo de constar en la Historia como etapa transcendental ascendente. Cuba es el ejemplo de un mimetismo pseudo-soviético en cuanto a su presente, que es ya desenlace y no transición. Como es desenlace y no transición en U.R.S.S., en definitivo desemboque al fortalecimiento de un Estado tanto o más feroz —mucho más hasta el presente— que el Estado burgués. No se fue. No se va, a la disolución progresiva del Estado, como Lenin decía prever y como en sus cálculos prometía...

1949 significó un nuevo ensayo y hasta cierto punto apareció como una incógnita, tal era extraña a nuestra mentalidad occidental psicosis, lenguage y metodología china. Hoy se comprueba que a parte ciertos detalles propios, no se va en China más lejos que en U.R.S.S. y que —tal como repetidamente venimos afirmando aquí— se tiende a una cada vez mayor semejanza de métodos entre los tres mastodontes estatales del momento. Que se nos pruebe si en el fondo existen diferencias entre fines, procedimientos e intenciones de los Estados Unidos, la U.R.S.S. y la China. Diferencias de lenguaje, de bandera y de proclama. Y no profunda, tal diferencia. Todos se dicen defensores de la «libertad» y hasta unos y otros se atreven a declararse defensores de la «paz» y de la «libre determinación de los pueblos en la elección de su sistema social y de su gobierno...».

1936 se establece en la Historia, en la de la moral y de las costumbres y en la de los sistemas sociales, como un intento de transformación que no ha tenido su igual. Todos sabemos que el gesto del 19 de julio fue en principio defensivo. Si bien es cierto que con anterioridad a la efímera República, la Confederación Nacional del Trabajo había declarado su finalidad e intenciones; si bien es probado que durante la República, el movimiento anarquista español se había lanzado en peso a ensayos y gestas revolucionarias, también es cierto que en 1936, los militantes cenetistas y anarquistas habían sufrido tal represión que se hallaban en forzada defensiva. No obstante, supieron situarse a la cabeza de la resistencia contra la confabulación clerical-fascista-militar. Cupo entonces a los anarquistas reorganizar sus propios cuadros con el aporte de quienes salían de las cárceles; cupo a los anarquistas entonces organizar la defensa en todas las ciudades y villorrios; cupo a los anarquistas organizar la lucha y el ataque que de inmediato dio un resultado sorprendente; cuyo a los anarquistas organizar la distribución de víveres, la requisa y distribución de armas; la producción en todas las ramas y materias; el transporte... todo.

Cupo a los anarquistas algo más: hubieron de reorganizar, orientar, asumir y vertebrar la vida política del país. Gobernantes y gobernados abandonaron puestos y responsabilidades. Todo quedó a la deriva.

Si los anarquistas hubieran «copiado» ejemplos procedentes (y luego sucesivos) hubieran «recogido» el Poder, que se hallaba en sus manos. En tal caso hubiera sido la de España otra revolución frustrada. No hicieron tal cosa. Los primeros momentos los más grávidos e importantes, los dedicaron a organizar la sociedad «a su manera», a la manera anarquista, afirmados en la larga prédica que a través de los años había creado una conciencia en las masas laboriosas.

Esos primeros momentos y sus resultados que al mundo aparecieron como sorprendentes, son los que identificaron la gesta española con un carácter hasta entonces desconocido en la práctica de la vida de los pueblos. Se probó que se podía vivir sin Estado, sin poder central ni tentacular. Y se vio cómo desde la barriada, desde el pueblo, desde las comunas embrionarias, *desde abajo hacia arriba*, se fue reorganizando toda la funcionalidad vital de la sociedad, al tiempo que los más vigorosos y entusiastas se lanzaban al combate, restando fuerzas a la reconstrucción.

Después... El después merece sus críticas y sus explicaciones, hasta llegar a la derrota. Que no fue la derrota de la República, muerta ya el 19 de julio como pudo haber fenecido en España *por siempre jamás*, toda forma de gobierno.

Más tarde, hoy, mañana, hasta el momento del próximo intento, se habla, se hablará, se trata en muchos puntos de poner en práctica, algo de aquello que había resultado inédito y que se debió a los anarquistas españoles.

Es justamente aquello que nuestra Revolución tuvo de inédito lo que hizo, lo que hace, lo que hará hasta lo posible, que *todas* las fuerzas conjugadas de la autoridad y de las diferentes expresiones estatales, se opongan al resurgir del anarquismo. En España y en el mundo.

No olvidemos que de nosotros depende: *Nada más que de nosotros, solamente de nosotros*, el que el anarquismo reviva. En España y en el mundo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DE LA NATURA

LLEGO la estación estival. Período de vacaciones. Posible contacto con la naturaleza, olvidando los prosaicos ajetreos del año; buscando la evasión, mirando otros horizontes, bajo otro cielo. Descanso físico, aquietamiento mental.

En las playas, junto al mar azul; en las montañas, entre el verde de los prados y los valles. Paisajes distintos que brindan el encanto de la contemplación. Sensaciones de belleza, de serenidad, de juvenil prestancia eterna.

Mas para que la calma sedante, en ese contacto con la natura, revista intimidad placentera, requiere un cierto aislamiento del turbulento y abigarrado ambiente de multitud. Es al margen de la frivolidad bullanguera como se percibe mejor el colorido, los sonidos, como destacan mejor los contornos, como la mirada puede acariciar las cosas con más suavidad; el horizonte es más atrayente ya que la lejanía induce la imaginación al ensueño.

La promiscuidad en las playas de moda, de Francia, de Italia, de Grecia. La ascensión turística a las montañas de Suiza, del Tirol; todos esos lugares silvestres que destacan en las guías, han perdido, por así decir, el encanto de su virginidad, al edificar acá y acullá hoteles, mansiones para nuevos ricos que ya no saben en qué emplear los millones. Es así como la visión panorámica queda desfigurada. Al industrializar el turismo se ha tenido en cuenta el gusto vulgar, el espíritu exhibicionista de quienes tan sólo se pagan de apariencias, buscando figurar entre los que figuran.

Afortunadamente, aún quedan paisajes reclusianos. Aún se pueden hallar playas silentes, tranquilas, donde el ir y venir de las olas acarician la fina y tersa capa de arena, dorada por el sol. Aún quedan valles y montañas donde el rumor de las hojas de los árboles, que el aire orea, y el trinar de los pájaros crean a modo de suave e inefable armonía.

Junto al mar, a orillas de los ríos o de los lagos; por los montes y los valles, es saludable, es reconfortador, placentero, gozar de la naturaleza. Ella despierta sensaciones de libertad, de poesía infinita que no se alcanza a describir. Y así es hasta tanto no han llegado a ella el cretinismo y frivolidad de las modas turísticas; mientras los hombres de negocios no han llegado a explotarla.

DE LA ESCUELA RACIONALISTA AL ANARQUUISMO

Ya es sabido que en lo relativo a la enseñanza, aunque existan normas de tipo general, siempre el que enseña imprime a su función un cierto sello particular que responde a su manera de ver. Y una tal influencia es en razón directa al afecto, a la predisposición que se tenga puesta en la tarea docente.

En lo que afecta a la ciencia pedagógica existe gran variedad de formas, desde las apreciaciones de Luis Vives y Erasmo, para no ir más lejos, pasando por lo expuesto por Rousseau en el «Emilio», hasta llegar a las modalidades de los Pestalozzi, Herbart, Froebel, llegando a los modernos: Montessori, Ducroly, Dewey, Freinet, etc.

Mas, limitando la cosa a la que se ha dado en llamar enseñanza racionalista, y que tanto ascendiente tuvo en los medios libertarios de España, deseo puntualizar algunos extremos. No voy a referirme ahora a lo que podríamos llamar aspecto técnico de la enseñanza, de lo que mucho se ha dicho, y mucho más podría decirse. Me referiré concretamente a la influencia moral.

Quien ejerce el profesorado racionalista no creo que esté llamado por así decir, a embutir el ideario anarquista en la mente de los alumnos. Pero la enseñanza, ausente de dogmas, por supuesto, ha de ser tal que al través de las asignaturas, el alumno haga sus deducciones y piense en anarquista, que es, en suma, de lo que se trata.

Es a base de las asignaturas siguientes: Historia, Geografía, Arte, Literatura, Historia Natural, Sociología, cómo el alumno puede llegar a conclusiones coincidentes con las bases del anarquismo. Aunque resulte aquí ocioso extenderse en digresiones al respecto, recordaré que la obra del profesor Agustín Hamon, titulada «Psicología del anarquista socialista» fue una encuesta encaminada a conocer las caracterisitcas del pensar y el sentir de buen número de elementos ácratas de diversos países, y diferente orden de ocupaciones. Tenía por objeto su obra coordinar las diferentes y fundamentales condiciones éticas que definen al anarquista propiamente dicho. Descollaban en la encuesta el amor a la libertad, a la justicia, a la solidaridad; el repudio a toda imposición, la visión mental internacionalista, etc. Quien piense así, se trate de un joven o de quien tenga ya edad madura, con Hamon, estimo que puede considerársele como anarquista. Aunque no conozca el valor de un tal denominativo, en cuyo caso puede ser anarquista sin saberlo.

Es así de conformidad con lo esbozado, como creo haber contribuido a despertar el pensamiento y el sentimiento anarquista en la labor escolar. Es así, en términos generales, como he visto que otros lo han hecho. De lo dicho descuento las aberraciones, los defectos observados acá y acullá; descarto las características de los alumnos, el modo de ser de los padres, etc. Lo que he sostenido y sostengo es la importancia que ha tenido y podría tener, para contribuir

(Sigue en la página 2.)

BFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

29 JUILLET 1965
NUMERO 360
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

L'Etat, c'est l'exploitation et la corruption

AU début de ce mois, les garanties constitutionnelles ont été suspendues pour une durée d'un mois au Pérou. Cette mesure semble assez dérisoire, car, d'une part, les révolutionnaires n'ont que faire, cela est évident, des garanties que peut apporter un Etat qu'ils cherchent à détruire, et, d'autre part, ils savent aussi bien que tout le monde que ces soi-disant « garanties » gouvernementales sont constamment violées par ceux qui les ont octroyées, lorsqu'il s'agit de lutter contre les défenseurs de la justice et de la liberté. Qu'il existe des lois d'exception, prouve assez que l'Etat entend se ménager une possibilité d'« arbitraire légal » et que la démocratie qu'il garantit n'est qu'une supercherie.

C'est d'ailleurs dans les périodes où le monde des exploiteurs s'enlise dans la corruption, et ne peut plus cacher cette corruption aux yeux du grand public, qu'il prend les mesures les plus draconiennes pour tenter de sortir de l'impasse, et c'est ainsi qu'il établit l'arbitraire légal dont nous parlons, ce qui a permis à un personnage du siècle dernier de déclarer à la Chambre :

« Puisque vous voulez être sévères dans la répression contre les révoltés, soyez sévères aussi dans la répression contre les corrupteurs et les corrompus. Il faut que vous rendiez visible au pays, pour l'enseignement des générations nouvelles, le lien de complicité morale et de pénalité qui doit exister entre le politicien coupable et l'anarchiste révolté. Et le jour où le même navire emportera vers les terres fiévreuses le politicien véreux et l'anarchiste meurtrier, ils s'apparaîtront l'un et l'autre comme les deux aspects complémentaires d'un même ordre social. »

Nous pourrions ajouter, pour plus de clarté, que ces deux aspects, loin d'être les deux faces nécessaires d'une même société, sont farouchement dressés l'un contre l'autre et cherchent à se détruire mutuellement, car le politicien véreux, comme le sont tous les politiciens, ne saurait tolérer celui qui, par tous les moyens dont il peut disposer, lutte pour la vérité et la liberté et remet en cause les assises mêmes sur lesquelles est établi le monde pourri et corrompu à l'extrême du politicien. Quant à l'anarchiste, quelle que soit la violence de ses actions, il sait qu'en défendant la liberté de tous il défend sa propre liberté, et c'est sans le moindre esprit de sacrifice qu'il déclare :

« A chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins : voilà ce que nous voulons sincèrement, énergiquement ; voilà ce qui sera, car il n'est point de prescription qui puisse prévaloir contre des revendications à la fois légitimes et nécessaires. Voilà pourquoi l'on veut nous vouer à toutes les flétrissures. Scélérats que nous sommes ! Nous réclamons le pain pour tous, la science pour tous, le travail pour tous, pour tous aussi l'indépendance et la justice. »

Exploitation et corruption étant les deux aspects de la société capitaliste, chaque fois que le peuple, écœuré des tripatouillages politiques, prend lui-même son sort en main et s'insurge effectivement contre l'Etat, l'autorité, la domination et la puissance organisées des classes possédantes, contre un ordre qui garantit aux uns leur richesse, fondée sur la propriété et l'exploitation, aux autres l'esclavage conséquence fatale de leur misère et du bien-être insultant d'une minorité de privilégiés, chaque fois que la raison et la justice dénoncent la force et l'arbitraire, tous ceux qui ont quelques intérêts, si minimes soient-ils, à ce que l'ordre des choses existant perpétue leur férocité ou leur médiocrité, tous ceux-là se jettent sur le révolté et le piétinent avec fureur au nom d'une morale qui justifie par ailleurs toutes les iniquités et tous les vices.

Ainsi, en Espagne se prépare actuellement une nouvelle trahison du prolétariat, c'est-à-dire l'instauration d'un régime soi-disant « démocratique » qui sera en fait dirigé par un certain nombre d'ultra-fascistes qui ont su passer à l'opposition au moment où le régime de Franco vascille, par les « petits-bourgeois » qui sont toujours du côté du plus fort et par les « réformistes » de toutes tendances qui entendent récolter ainsi un certain nombre de sinécures.

Sous le couvert d'un libéralisme illusoire et avec la bénédiction de l'Europe capitaliste et bolchevique, ainsi qu'avec celle du Vatican, le système qui se prépare à prendre le pouvoir compte bien reprendre à son compte l'exploitation et l'arbitraire du néo-fascisme franquiste et perpétrer l'ignorance, l'esclavage et la corruption.

Devant cette situation, seule la cohésion dans l'action directe du prolétariat international et, plus particulièrement, des révolutionnaires européens, est capable de faire obstacle au néo-fascisme qui, de son côté, s'organise et s'arme grâce à la puissance financière dont il dispose, puisque ses intérêts sont directement liés à ceux des exploiteurs.

En Espagne, les révolutionnaires qui ne sont pas passés au garrot pourrissent lentement dans les prisons. Au Pérou, les instructions données à l'armée lancée contre les guérilleros sont « de ne pas faire de quartier et de ne pas capturer des héros », car, pour ces imbéciles, être un homme c'est être un héros.

DANS LES P.T.T.

Après la grève du 24 juillet

Notre objectif, en nous entretenant de l'arrêt de travail observé par certains des agents P.T.T., le 24 juillet dernier, n'est pas de condamner une fois de plus le caractère catégoriel et, par conséquent, négatif de cette forme d'action incohérente, mais plutôt de souligner en passant quelques faits inhérents à cette grève « embryon ».

Notons tout de suite le mot d'ordre lancé en cette occasion par la C.F.D.T., et auquel la C.G.T. a fait écho : *Tous à l'action le 24 juillet.*

Apparemment, nous ne devrions guère condamner que le caractère limitatif de cette action revendicative ; la réalité est tout autre En effet, tous les travailleurs des postes et télécommunications ne sont pas invités à participer à cette action bien que les revendications présentées soient d'intérêt général.

La C.F.D.T. demande la fermeture des bureaux le samedi toute la journée et dans l'immédiat à midi (c'est là une restriction bien amusante, car pourquoi ne pas aller tout de suite au bout de nos revendications ; à moins que ce ne soit pour justifier quelques autres petites grèves qui à leur tour pourraient justifier l'existence de ce syndicalisme à appellations multiples). Elle demande aussi des effectifs suffisants et notamment la création immédiate des emplois prévus au budget 1965.

La C.G.T. est, pourrait-on dire, plus ouvriériste et demande le reclassement de toutes les catégories de travailleurs des P.T.T., avec en priorité la fusion des catégories de même emploi (préposé et préposé spécialisé conducteur et conducteur principal).

— L'amélioration des conditions de travail par l'augmentation des effectifs, la création massive de quartiers et la réduction du temps de travail (la semaine en cinq jours).

— La revalorisation de toutes les indemnités.

Nous nous garderons de tout commentaire sur ces revendications et préférons reproduire les réflexions qui nous ont été envoyées de différents bureaux par des camarades non-conformistes.

. . . . . .

« C'est tout de même abusif d'avoir laissé les facteurs agir seuls pour obtenir le samedi après-midi et de remettre en question cette revendication de nouveau pour d'autres catégories de travailleurs des P.T.T. Il eût été plus simple de coordonner tous les efforts des travailleurs en même temps et la revendication aurait peut-être abouti plus tôt. On a l'impression que les dirigeants syndicaux cherchent à diviser la classe ouvrière. »

« Quel est le but poursuivi par les dirigeants syndicaux qui s'acharnent à demander la création de catégories nouvelles comme ce fut le cas pour les préposés spécialisés pour, ensuite, en demander la suppression ? Il faut croire qu'ils ont besoin de se justifier aux yeux de leurs adhérents et qu'à défaut d'un programme d'émancipation et de libération des masses laborieuses, ils sont obligés d'utiliser des stratagèmes de circonstance, mais comment expliquer le comportement passif de la base ?

« Le plus curieux qu'il nous soit donné de constater, c'est que tous les directeurs et autres inspecteurs qui constituent l'effectif des administrations contre lesquelles les centrales du syndicalisme réformiste semblent s'acharner, sont probablement adhérents aux syndicats qui constituent ces centrales et nous nous expliquons mal ces contradictions au sein du syndicalisme. »

Il serait superflu d'ajouter quoi que ce soit à ces déclarations, si ce n'est qu'elles dénotent que tous les travailleurs ne sont pas des moutons, suivant aveuglément les bergers. Il existe encore, heureusement, des ouvriers conscients et, bien qu'ils ne soient pas tous à la C.N.T., ils permettent de conserver l'espoir dans l'avenir du prolétariat et, en tout cas, nous encouragent à poursuivre notre tâche de désintoxication morale des classes laborieuses.

Nous pourrions donc conclure en disant : « Vive le syndicalisme authentique ! »

J. SORIANO

Les ennemis du peuple

La fraternité n'est qu'un mot qui ne peut autoriser que des gestes hypocrites à une époque où, plus que jamais, l'homme est un loup pour l'homme. On prétend pratiquer la fraternité, mais on pratique, en réalité, la satisfaction d'un orgueil à se faire valoir, on prétend être bon, alors que l'on ne fait jamais que donner ce qui appartient à tous.

La faiblesse, la pauvreté, à notre époque d'égoïsme, ne peuvent attirer que fausses intentions d'humanité ou de générosité qui excluent toute fraternité réelle ; cette prétendue fraternité n'autorise-t-elle pas l'exploitation d'un véritable marché de la misère ? Tout ne s'oppose-t-il pas à une véritable fraternité ? Tolstoï, ne fut-il pas le seul à pratiquer véritablement le « tolstoïsme » ? Ne fut-il pas critiqué par ses amis et sa famille ?

Toutes les sociétés charitables qui répartissent à quelques malheureux ce qu'elles drainent auprès de possédants heureux de « soulager leur conscience », par une offrande destinée aux plus grandes victimes de la « civilisation », n'assurent-elles pas, par un prélèvement sur leurs recettes, la stabilité de leur trésorerie et l'existence de ceux qui font de la fraternité, non pas un violon d'ingres, mais un métier ?

L'égoïsme est le propre de l'homme. Comment s'élever contre cet état de fait, alors que l'homme, de générations en générations, de père en fils, par toute une éducation, une vie de famille, arrivé à la majorité, ne connaît qu'une loi : le profit ? Vous parlez de générosité, d'humanité ? Etes-vous sincères ? Ne croyez-vous pas que sous ces mots, se cache un intérêt déguisé ? Une nécessité politique ? Un besoin de satisfaire un orgueil personnel ? Un besoin de calmer une conscience qui ne se trouve pas, par miracle, complètement éteinte ? En ce dernier cas, votre générosité, votre humanité, ne sont que cachets d'aspirine. Ils ne vous guérissent pas de votre égoïsme, ils ne font que soulager, bien modestement, et pour bien peu de temps, une victime de votre « civilisation ». Là où la société est organisée en classes ou castes, la fraternité n'existe pas.

En vérité, l'injustice sociale vous laisse indifférent. Vous changerez peut-être d'avis, petit commerçant, quand un super-marché, s'installant à proximité de votre magasin, ruinera, en quelques mois, des années de prudente gestion. Vous changerez peut-être d'avis, jolie vendeuse, quand la quarantaine approchant, la direction de votre magasin vous laissera entendre qu'il faut laisser votre place à une autre vendeuse plus jeune et plus jolie. Vous changerez peut-être d'avis, ouvrier, quand la mise en pratique de l'automation réduira le nombre de travailleurs de 80 %. Vous changerez peut-être d'avis, producteurs agricoles, quand vous serez mis en compétition avec des organismes agricoles produisant sur de vastes étendues, avec un matériel ultra-moderne, qui ne connaîtra plus les cloisonnements de petites propriétés fermières.

Le capital, jusqu'à notre époque, avait besoin de cet outil à main, dénommé « prolétaire », plus ou moins rétif à l'obéissance ; désormais, l'automation est là ; le riche, propriétaire de l'automation, n'a plus besoin du pauvre, propriétaire d'une force de production insuffisante pour le prix demandé, en comparaison de la production de l'automation d'un prix relativement bas. Le capital c'est le profit. Pourquoi voulez-vous que le capitaliste s'apitoie sur le sort du prolétaire ? Un manque d'humanité sépare ces deux classes.

Ce que le capitalisme ne veut pas réaliser, c'est qu'en supprimant le pouvoir d'achat de la masse prolétarienne, il se condamne à la constitution de stocks invendables par défaut de clients, à la compression de la production, à la fermeture des usines. Crever sur un tas de biens nécessaires à tous, tel est l'avenir du peuple par suite de la politique économique du capital, qui ne peut en concevoir une autre. Le capital a vécu, il s'est condamné lui-même.

Quand le peuple crèvera de faim, alors, alors seulement, il aura le courage de descendre dans la rue, de détruire une civilisation criminelle, pour mettre en place, dans un régime égalitaire, les syndicats de production et les syndicats de consommation. Le travail et les biens de production seront distribués entre tous. Ce sera, réellement, la fin des privilèges. Il sera bien tard, alors, de maudire les mauvais bergers qui, faisant le jeu du capitalisme, auront retardé l'heure libératrice de la révolution.

Tous ceux qui tentent de faire barrage à la révolution sociale, à la destruction du capitalisme, sont les ennemis du peuple.

RENE VILLARD

LIBERTÉ POUR LE PEUPLE IBÉRIQUE !

Amnistie pour les détenus politiques d'Espagne et du Portugal

La célébration de la prise de la Bastille (oh ! combien oubliée de nos jours...), autrement dit la fête du 14 juillet 1965, aura été marquée par la mise en liberté et même l'amnistie de certains membres de l'O. A. S., qui avaient participé, de près ou de loin, à des attentats criminels. Il nous semble inutile de rappeler l'odieuse autant que célèbre besogne de cette association de malfaiteurs qui bénéficie aujourd'hui de la clémence du chef de l'Etat ; indiquons simplement à titre récapitulatif que ce même gouvernement qui, aujourd'hui, met en liberté des individus qui sont un danger pour le peuple français, avait il n'y a pas si longtemps, rejeté sur l'O.A.S. toute la responsabilité du crime dont s'était rendue coupable la police, à la station de métro « Charonne ».

Nous n'avons pas l'intention de prononcer un réquisitoire contre tous ces ennemis du peuple en général et des travailleurs en particulier (nous considérons que dans ce domaine il y a mieux à faire), mais nous voulons profiter de ces élans de bonté manifestés par le général de Gaulle pour rappeler à son bon souvenir qu'il existe des citoyens français plus dignes de retrouver leur liberté que les assassins de l'O. A. S. et pour lesquels il pourrait faire un bon geste.

Alain Pécunia, Guy Batoux et Bernard Ferry croupissent depuis deux ans dans les geôles franquistes et ils n'ont pourtant aucun crime sur leur conscience.

Bien sûr, ils sont dans les prisons espagnoles, mais c'est là une raison supplémentaire de faire quelque chose pour eux ; et le gouvernement français est en mesure de demander la libération de ces jeunes étudiants qui réclament la liberté avec des milliers d'autres détenus.

D'ailleurs, le groupe parlementaire français, présidé par le général Bourgond, qui fut envoyé en Espagne en juin dernier, a dû entendre les gémissement et les cris de détresse de ces milliers de détenus politiques qui paient, dans les prisons franquistes, le prix de leur amour pour la justice et la liberté. Alors, qu'attend la république pour voler au secours de ses enfants ?

La grande presse préfère nous entretenir des plages d'Espagne, des corridas et du soleil plutôt que de révéler les crimes atroces qui se perpétrent depuis 1939 ; mais la douleur du peuple espagnol réussit à traverser les Pyrénées et à parvenir jusqu'à nous.

Oui, nous disons bien : depuis 1939, bien que la répression fasciste en Espagne et au Portugal soit antérieure à cette date ; mais c'est depuis cette date que les démocraties populaires et autres trainent avec elles tout un passé de trahison et de lâcheté pour avoir laissé assassiner une révolution sociale pleine de promesses sociales et humaines.

Cette même lâcheté a permis que le massacre continue après la « victoire » qui précéda la « paix des cimetières ».

En 1948, Galeazzo Ciano écrivait dans « Diplomatic Papers », de Londres : « *On exécute actuellement de 200 à 250 personnes par jour à Madrid, 150 à Barcelone et 80 à Séville où les crimes franquistes ont commencé trois ans plut tôt.* »

Charles Foltz, correspondant de guerre du côté des phalangistes, pense qu'il est mort plus d'Espagnols exécutés après la guerre que pendant le déroulement de cette dernière. D'après des chiffres qui lui avaient été fournis par le ministère de la Justice, 192.684 personnes auraient été exécutées ou seraient mortes en prison dans une période allant du mois d'avril 1939 au 30 juin 1944, sans compter les victimes de la phalange, de la police et de l'armée.

Nous pourrions continuer les citations, ne serait-ce que pour mettre en évidence, devant les yeux des 4.867.000 touristes qui sont allés en Espagne pendant le dernier trimestre qui vient de s'écouler, la complicité inconsciente de tous ceux qui soutiennent le régime en apportant des devises pendant leurs pérégrinations. Car, calculez un peu ce que cette somme de visiteurs peut représenter pour le régime répressif ibérique, en se basant sur une moyenne de 200 F par personne, ce qui est un chiffre minimum.

Nos camarades espagnols et portugais souffrent dans les prisons, mais ils conservent encore l'espoir que leur sacrifice n'est pas vain.

Appel de solidarité

La Fédération ibérique des jeunesses libertaires, consciente de l'actuelle situation politico-sociale vécue à l'intérieur de la péninsule et de l'engagement moral contracté envers nos camarades condamnés à des peines monstrueuses ainsi qu'à l'égard de tous les autres antifascistes enfermés dans les geôles des deux dictatures ibériques, a estimé qu'il était nécessaire et urgent de mettre sur pied une vaste campagne de propagande destinée à mobiliser l'opinion publique internationale pour exiger la *libération des prisonniers politiques en Espagne et au Portugal.*

Conscients du moment historique que traversent les deux dictatures ibériques, qui ont dû effectuer une série de réformes de façade pour faire croire au monde qu'elles se « libéralisent et se démocratisent » ; étant persuadés qu'aux revendications de « liberté syndicale » et de « droit de grève » il est nécessaire d'ajouter une exigence plus concrète, plus juste et plus urgente, en reclamant *l'amnistie pour les prisonniers politiques,* seule mesure capable de mettre effectivement à l'épreuve la mascarade de libéralisation et les « bonnes intentions » affichées par les deux dictateurs, nous attirons votre attention et sollicitons votre collaboration, en votre qualité de libertaires et d'antifascistes, pour qu'avec votre appui, cette campagne, qui a déjà débuté à l'intérieur, ait une résonance internationale capable de sensibiliser l'opinion publique sur la situation dramatique des *prisonniers politiques en Espagne et au Portugal,* ceci pour mettre en évidence les manœuvres « de bonne conduite » des dictatures ibériques, pour les obliger à libérer tous les antifascistes arrêtés dans la péninsule ou pour arriver à mobiliser contre elles tous ceux qui, à travers le monde, sont attachés à la cause de la liberté.

Nous ne doutons pas de votre intérêt, de votre désir de faire quelque chose de positif pour tous les antifascistes arrêtés en Espagne et au Portugal. C'est pourquoi nous vous adressons cet appel urgent pour que, en liaison avec votre délégation extérieure, et dans la mesure de vos possibilités, vous apportiez votre aide à cette campagne qui constitue, pour ceux d'entre nous qui sont en liberté, un impératif d'ordre éthique et un engagement moral.

Espagne, 1er juin 1965.

Pour la Fédération ibérique des jeunesses libertaires, *le Comité péninsulaire.*

Chapeau pour le « chapeau »

L'« Eclair de l'Ouest », journal régional de M. André Morice, est un quotidien humoristique, genre humour à froid, en voici la preuve : dans l'édition du mardi 6 juillet, en page régionale, il donne une photo montrant deux C.R.S. soutenant un jeune vacancier tombé tout habillé de la jetée dans la mer. Le « chapeau » de cette photo est intitulé : « *Ne les obligez pas à travailler.* » Le typo aurait pu mettre comme légende : « Jeunes gens, faites attention », ou « Ne soyez pas imprudent », ou « Un bain involontaire », ou « L'eau était-elle chaude ? », ou « Plus de peur que de mal ». Bref, les titres ne manquent pas. J'avoue que celui-ci « Ne les obligez pas à travailler », est plein d'humour. Chacun sait que les C.R.S. ne sont pas réputés pour leur courage et leur ardeur au travail, sauf, naturellement, quand il faut jouer de la crosse de fusil où ils sont pour la plupart passés maîtres.

La police, sous toutes ses formes, a toujours été la bête noire des non-conformistes, les hommes qui ne veulent pas dire « amen » à toutes les brimades gouvernementales ou capitalistes — ceci est d'ailleurs un pléonasme — et les C. R. S. se sont montrés, et se montreront encore serviteurs fidèles de « l'ordre » si cher aux bons bourgeois. Mieux, ils se montrent souvent plus royalistes que le roi.

Qu'il existe des services de circulation, cela est nécessaire tant que les hommes ne seront pour la plupart que des adultes physiques ayant l'âge mental d'enfants de dix à quinze ans, ne connaissant pas cet axiome qui dit que la liberté s'arrête lorsque commence la gêne chez les autres. Mais certains de ces « fidèles serviteurs » sont des véritables brutes ; je me souviens d'un camarade coffré dans une manifestation qui avait recueilli de la bouche d'un C. R. S. les paroles suivantes : « Je tape beaucoup plus fort sur les salauds de ton espèce que sur les voleurs, et j'aime mieux le type qui a volé que les anarchistes ou communistes qu'il faudrait exterminer. »

Aussi, je suis finalement d'accord avec le titre « Ne les obligez pas à travailler », car leur vrai temps de travail ce n'est pas l'été sur les plages, mais l'hiver quand les ouvriers manifestent pour vivre dignement, eux, les ouvriers qui nourrissent l'armée, la police, les fonctionnaires inutiles — et ils sont légions — sans parler des divers parasites tels que « actionnaires, hommes d'église et autres personnalités ». Allons, jeunes gens, sur les plages soyez prudents, n'obligez pas les C.R.S. à travailler.

G. PIOU

De tout, un peu

La France manque de prisons. Le personnel administratif, les surveillants sont en nombre insuffisant. Les prisons sont surpeuplées. Les places s'y font rares. Mais, en revanche, les détenus ne manquent pas : ils étaient 31.245 *au 1er janvier* 1965, *contre* 29.157 *l'année dernière... La construction de nouvelles maisons d'arrêt et d'une ou deux maisons centrales doit être poursuivie dans les plus courts délais.*

Et voilà ! La France manque de prisons donc construisons des prisons. Rien de plus logique, semble-t-il ! Cependant à y regarder de plus près, cette logique pourrait peut-être n'être qu'apparente. Car, là aussi, au lieu de s'attaquer aux effets, peut-être faudrait-il s'attaquer aux causes. Les causes de l'abondance des délinquants, on les connaît depuis longtemps, et on les dénonce périodiquement, dans la « grande presse » : Manque de logements non seulement spacieux et confortables, mais simplement décents. Insuffisance des rémunérations pour des heures de travail trop prenantes, et aussi manque de variété et de... disons « agréabilité » de ce même travail. Combien de jeunes, aujourd'hui, deviennent délinquants par simple dégoût de cette existence pénible et sans avenir qui est celle du manœuvre d'usine et même de l'ouvrier spécialisé. Quant à l'ouvrier qualifié, pris dans les impératifs de rendement et de production accélérée, il n'a guère plus de raison de se féliciter de sa situation. Alors, quelle perspective autre peut-on offrir à la jeunesse actuelle dont la majeure partie est née et a été élevée dans des taudis ?

Il n'y a pas que les jeunes, dira-t-on, il n'y a pas que les blousons noirs ! Certes, mais l'on sait depuis bien longtemps que la coercition pénitentiaire n'arrive que rarement à guérir, c'est-à-dire, en l'occurrence, à remettre le délinquant dans le « droit chemin ». Entasser, dans une pièce sans air et sans lumière des gens plus ou moins coupables, dont beaucoup ne l'ont été qu'occasionnellement, équivaut à vouloir en faire des malfaiteurs. Car, et ceci est abondamment prouvé, ils tombent bientôt sous la coupe des malfaiteurs professionnels qui ne tardent pas à les exploiter et, par suite, à les gangrener.

Et cela, au vu et au su de messieurs les geôliers trop heureux de se débarrasser de certaines de leurs fonctions au profit des « caïds » qui, en fait, deviennent les véritables maîtres de la prison.

Allons, messieurs les remplisseurs de ces véritables pourrissoirs que l'on décore du nom de maisons d'arrêt ou de redressement, construisez plutôt des logements, construisez plutôt des écoles, construisez encore des maisons de vacances, des ateliers avenants où les jeunes délinquants ne se sentiront pas enfermés sans recours, et surtout cessez de voir de redoutables bandits dans tous les individus que la police appréhende à tort et à travers, et qui sont, comme l'on dit pompeusement, déférés en justice.

BLANQUET

Nous ne devons pas les décevoir... Si Albert Camus était encore vivant, il ne manquerait sûrement pas de reprendre ce qu'il disait le 7 septembre 1944 :

« *Qui d'entre nous pourrait rester insensible à cela ? Et comment ne dirions-nous pas ici aussi haut qu'il est possible, que nous ne devons pas recommencer les mêmes erreurs et qu'il nous faut reconnaître nos frères et les libérer à leur tour ? L'Espagne a déjà payé le prix de la liberté.* »

Bien sûr, que le peuple d'Espagne, ainsi que celui du Portugal, ont suffisamment payé de leur sang le prix de leur liberté, et c'est pour cela que nous ne devons cesser de crier :

Liberté pour le peuple ibérique !
Amnistie pour les détenus politiques d'Espagne et du Portugal !

C. N. T.

Saludo al Congreso

COMPAÑEROS delegados, estáis ahí para cumplir una función de vida o muerte: vida de la C.N.T. de España, o muerte de la C.N.T. en el exilio. En España, tal vez el anarcosindicalismo pueda tener germen de reproducción a pesar de la terrible siega sufrida, por fusil del fascismo y guadaña del Tiempo. En Francia, un nuevo desliz nos incapacitaría para siempre, nos anularía para los días de nuestra vida, y decimos Francia porque más allá (Europa, América) el compañero no es, prácticamente, determinativo. La supervivencia es esencialísima.

Todo lo que se podía decir se ha dicho con creces. Una nube de boletines de grupo o sector han manifestado tanto y más de lo necesario, igual que los políticos en las campañas electorales. Habiendo una Razón mayúscula, han aparecido varias razones minúsculas. Pero la Razón sigue siendo una: la idealidad libertaria, JAMAS DESMENTIDA, pese a un 1.º de abril de 1939. En un desafío puede perder el menos adiestrado, no el contendiente menos honesto. El principio de la redención sin tapujos del proletariado, sigue manteniéndose vivo e incólume.

Compañeros delegados, miles de confederales exiliados seguimos creyendo en la verdad y en la posibilidad del Comunismo Libertario. Franco nos ha vencido, con sus aliados, en lo físico, sin lograr derrotarnos moralmente. Es más: el franquismo caducará por ley de vida, mientras nuestra modalidad igualitaria seguirá ofreciéndose para un arreglo equitativo de este universo humano que hoy, política y económicamente, no tiene apaño posible. Todos sus sistemas el capitalismo los tiene ensayados, del más tolerante al más antropofágico, y la carcoma del hambre y el fatalismo de las guerras no se los sacude de encima porque son pecados originales suyos. Por su parte, la danza comunista ha adoptado el mismo ritmo que el de su enemigo «imperialista».

En comunistas libertarios, compañeros delegados, hallaréis la concordancia necesaria, y no habrá temas ni improvisaciones que no os impelan a la coincidencia, promesa de robusto existir. Otra actitud, miles de confederales libertarios no la concebiríamos en vosotros.

No váis al Congreso a dar ninguna batalla, amigos delegados. Cuanto de procaz, excesivo o apasionado habría que decir ya se ha dicho. Los nervios en alto ya están apurados, los fuegos de artificio ya están quemados. Quedáis, pues, en el caso de una responsabilidad colectiva a cumplir, no en la obligación de un prurito grupista a sostener. No estáis por encima de los miles de compañeros que os observan, ni más altos que la Confederación Nacional del Trabajo, así, con todas sus letras. Representáis un interés colectivo del exterior, con proyección rápida en España. Estáis, por ello, obligados a obrar en laboriosos, en fructíferos cenetistas, sagaz y extraordinariamente bien intencionados. ¿Por qué? Porque nos jugamos, esta vez, el porvenir libertario de España y del Mundo. Donde más arraigado está el espíritu anarquista es en el sujeto español, y donde la Internacional Superautoritaria con más saña se aplica, es en esta España, para desarraigarla de su orgullo de libertad integral que puede contaminar a las poblaciones, por ahora inermes, de otros países. Con el comunismo autoritario, incluso Franco transige. Con el comunismo libertario no transige reacción alguna; Moscú y Pekín, igual que ellas.

No se acuda al Congreso para torpes triunfos sectoristas de los que todos saldríamos perdiendo; victoriosos y derrotados, imposible en nuestra casa. No se acuda al Congreso con el ritornello de «Abajo Franco, y al desván las ideas». Muera el franquismo, desde luego, pero sin que la C.N.T. anarcosindicalista, asimismo perezca. Porque España es importante, pero más lo es con libertad y pan al estilo libertario, no con la libertad dosificada y el pan recortado de los políticos y el sabroso puchero conventual prometido por los «compañeros» socialcristianos. España es muy importante como nación redimida, no como país a redimir eternamente, con redención sometida a grados de ascenso y descenso, con lo cual los trabajadores nos pasamos 116 años desde las Cortes de Cádiz (1820) hasta las Cortes izquierdistas de 1936, esas Cortes inmensas, tremebundas, que no sunieron, sin embargo, evitar el terrible drama del 18 de julio y cuyas consecuencias los españoles aún soportamos.

¡Compañeros delegados!

Obras de Felipe ALAIZ
«TIPOS ESPANOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

RECLAMAMOS LA AMNISTIA PARA FRANCO

SI algo resulta injusto, improcedente, inaceptable, intolerable, es la situación calamitosa en que se encuentra el inagualable Jefe del Estado español, el ínclito y jamás superado general don Francisco Franco Bahamonde. El más modesto ministro de no importa que rama o materia goza de solaz y descanso. Todo jefe de Estado que se respeta recorre el mundo de curva a curba, recibiendo honores, medallas, cintajos y toda suerte de regalos y prebendas. Hasta los de las más ínfimas «republiquitas» de la hambreada América o de las subdivisiones territoriales del sufrido Congo. En cambio, el Caudillo, el escogido por la «Divina Gracia», ha de permanecer en su puesto, atosigado por los aires impuros del Palacio, sometido a la férula de responsabilidades a que le condena su «alto destino», sobrecargado por las preocupaciones a que le obligan toda una retahila de testarudos, empeñados en dar al traste con todo un sistema tan duramente elaborado y que tantas lágrimas y sangre ha costado a sus protegidos.

En cambio, siempre magnánimo y generoso, tortura cada año sus meninges, el atormentado General, a objeto de mantener el equilibrio de sus malabarismos políticos, calculando las dosis de amnistía que, sin desdoro de su situación, puede aplicar a los bienaventurados súbditos que gozan de la tranquila paz de los calabozos, lejos de toda aventura y del supremo riesgo de la libertad. Mejor y menos no podía hacer. El mundo es testigo de que en ocasión del fausto 18 de julio, los innumerables acogidos a las satisfacciones de la ley, han debido aceptar un mínimun de reducción en su reposo carcelario... Cada quien ha de sacrificarse con lo suyo... Y aún hay quienes reclaman para que echen todo el mundo a la calle.

Verdaderamente no hay justicia en la Tierra. Por nuestra parte propugnamos porque se conceda al Señor Francisco Franco Bahamonde el derecho a vacaciones y a retiro. Podríamos exigir que se le hiciera viajar por el mundo. ¿Pero dónde iría el hombre sin correr los peligros que acechan a cualquier vulgar turista...? Lo mejor, lo más lógico, lo más procedente, es que se le aplique la amnistía. La total. Y que para mayor garantía se le obsequie con las más estrecha celda del Penal de Burgos, por ejemplo. Allí viviría cuidado y atendido, sin preocupaciones mundanas. Y podrá acabar en paz su gloriosa existencia... ¡Que se amnistíe a Franco!

∴

El inefable Fraga Iribarne declara «Urbi et Orbi» que en España no hay presos políticos. De momento sufrimos un escalofrío: ¿los habrán asesinado a todos? Reflexionando, caemos en la cuenta de que en verdad ha de ser que en España todos, pero todos los presos, han de serlo por oposición al régimen. De ahí que el señor ministro no halle diferencia. Y así, de pronto, me siento enternecido por todos los «chorizos» encarcelados...

¿FRACASO «UNA AMNISTIA» EN GRECIA?

No se trata de la amnistía que en vano se reclamó en favor de los izquierdistas resistentes que se hallan presos desde la restauración de la Monarquía. Hubo para ellos ligera amnistía (poco más o menos que la otorgada por Franco) al socaire de la leve «democratización» del régimen, en ocasión de la entrada de Papandreu en el Gobierno. Pero el grueso de los detenidos hubo de contentarse con promesas. No se reafirmaba la posición izquierdista pese a reconocidos esfuerzos.

La difícil aventura de una más profunda transposición de valores políticos ha de producirse en Grecia con la caída pura y simple de la Monarquía. Como no es de uso corriente el que un Gobierno escoja su autoeliminación, ciertos factores internos habían decidido «amnistiarla». Así parece ser a través de lo que se vislumbra de la actual crisis de gabinete. Se descubrió la existencia de un conglomerado de militares de izquierdas agrupados en una organización titulada «Aspida». El famoso general Grivas, célebre por su actuación en Chipre, descubrió el pastel acusando a un hijo de Papandreu de ser el instigador de tal organización.

Puede no ser errada la idea de que las izquierdas preparaban —preparan— un golpe de fuerza destinado a «amnistiar» a la monarquía, a liberar de una buena vez a los presos afinitarios y a modificar la línea política del país.

Lo que importa conocer es el estado de opinión de la población griega. Los estudiantes —como en todos los países— se han lanzado a la brega dejando ya un muerto sobre el empedrado. Los sindicatos iniciaron una tímida intromisión que se fue y se va acentuando a medida que la temperatura aumenta. Es sabido que en Grecia los sindicatos corresponden a una central única, hasta hoy mediatizada por el Estado. Ello no podrá impedir que el reagrupamiento orgánico de los trabajadores pueda ser aprovechado inteligentemente en favor de un progreso social, así leve, así dirigido que éste pueda ser. Bajo el radiante cielo griego se sufre carencia de pan y se comienza a tomar conciencia de una cierta sed de justicia. Como en el Julio parisino, en pos del Julio español, los trabajadores griegos ofrecen la imagen de manifestaciones virulentas que pueden ser fructíferas a través de trágica odisea. El flamante jefe de gobierno, Novas, profesor de filosofía en sus horas útiles, ha caído ya en el inveterado desliz de todos los gobernantes, amenazando disolver las manifestaciones mediante el empleo de las armas.

Las limpidas y cristalinas aguas que rodean las maravillosas islas de un país de ensueño, las serenas montañas de nombres ilustres como el del Parnaso, las majestuosas columnas jónicas y dóricas que elevan sus mármoles venerados por los siglos, conocieron duras y contradictorias etapas en la Historia de uno de los países que se consideran gloriosos en el obrar del hombre. La sangre fertilizó sus tierras en más de una batalla. No siempre por la *libertad*... Más bien para cambiar de amos.

Nada puede espantarnos en el actual panorama del mundo. Pero sabemos que cada conflicto actual sufre la determinante de la competencia de los dos bloques económicos que por doquier siembran metralla. Nadie ignora que en Grecia y en Turquía se hallan asentadas sólidas bases estado-unidenses. Lo que no se sabe es hasta dónde llegan los compromisos entre la Casa Real de Atenas y los dómines de Washington...

¿No se ha lanzado ya la voz de alerta, insinuando en la actitud de Papandreu influencia comunista...? No se me ha ocurrido comprobar si Santo Domingo y Grecia se halla en el mismo paralelo. Tiemblo, sólo de pensarlo.

OPINIONES

Ante el próximo Congreso

EL Congreso de la C.N.T. de España en el exilio está próximo. Tal acontecimiento debe de estimular nuestras actividades, a fin de procurar que, lejos de ser éste un congreso más, pueda significar un jalón importante en la historia de la organización confederal. Todas las Federaciones Locales, todos los compañeros debemos de darnos cuenta de que vivimos momentos transcendentales, los cuales debemos de aprovechar sin demora.

Hagamos examen de conciencia. Veamos si se puede seguir por más tiempo en la inacción actual. Veamos si, pensando en alianzas con otros sectores (que éstos desconsideran reiteradamente), debemos de seguir perdiendo el tiempo y malogrando nuestras energías. El examen de conciencia nos lleva al resultado siguiente:

La C.N.T., en la lucha contra la dictadura de Franco, no puede hacerlo todo sola; pero la verdad es que puede hacer mucho, y, una vez que entre realmente en acción, puede llegar a ser, como antaño, una fuerza determinante en la liberación de España y en la manumisión del proletariado español.

La C.N.T. en exilio no debe de dirigir la lucha contra la dictadura. Como es natural, tal dirección corresponde a los compañeros que luchan heroicamente en el interior de España. La C.N.T. exiliada podrá informar sobre las circunstancias ambiantales del mundo, si tal información es solicitada por los compañeros del interior.

La C.N.T. en exilio podrá ejercer un arbitraje benéfico entre las fracciones que existan o puedan existir en el interior. Una vez logrado que haya una sola C.N.T. en España, se pasaría a una segunda fase muy interesante: La coordinación íntima del interior y del exilio en un todo orgánico, mediante los intercambios correspondientes entre ambos. Así, por ejemplo: Dos compañeros del interior podrían pasar a formar parte del S. I., y, en justa reciprocidad, dos compañeros del exilio podrían pasar a formar parte del Comité Nacional de la C.N.T. del interior.

La misión fundamental de la C.N.T. exiliada es la de prestar ayuda incondicional al interior. Allí, en pleno combate, son muchas las necesidades de todo orden. Hay que atender a los compañeros en huelga y a sus familias; a los compañeros presos, cuyo número aumenta conforme se incrementa la represión. Hay que sufragar los gastos de prensa y propaganda. Hace falta, por tanto, mucho dinero para hacer frente a estas necesidades.

Otra misión fundamental de la C.N.T. exiliada es la de actuar, cara al mundo, como portavoz de los compañeros del interior. Para cumplir con éxito esta misión, se hace indispensable la publicación de un boletín semanal de la «*Resistencia Española*». Este boletín, en su mayor parte, publicaría noticias directas de España, noticias, un artículo de fondo y otro sobre la guerra civil. A fin de que este boletín tuviera una repercusión mundial, sería conveniente editarlo en las lenguas principales del mundo occidental: alemán, español, francés, inglés e italiano. Para realizar este interesante proyecto, según creo, podríamos contar con la valiosa colaboración de compañeros franceses, ingleses, italianos y alemanes. Con la publicación de este boletín conseguiríamos objetivos de extraordinario interés, tales como los siguientes:

1.º Dar a conocer a la juventud y a los obreros de la mayor parte de países, la génesis de la guerra civil, características de la dictadura y situación actual de España.

2.º Intensificar en el mundo el espíritu de adversión a la dictadura de Franco.

3.º Crear en muchos países un ambiente favorable a la adopción de medidas contra la dictadura de Franco, tales como boycot del turismo, del comercio, etc.

4.º Conseguir ayudas económicas en la mayor parte de países para el movimiento de liberación de España.

Sin hipérbole, y sin dejarme llevar por la imaginación o por un exceso de optimismo, creo sinceramente que la C.N.T. del exilio puede cumplir su misión con pleno éxito. He señalado lo que la C.N.T. exiliada puede hacer por sí sola, sin atender alianzas que, o no llegan nunca, o, si llegan, no son eficaces por la heterogeneidad del temperamento, ideas y aspiraciones de sus componentes.

Si todos los compañeros exiliados actuamos como un solo hombre, la empresa será desarrollada con provecho y con felices resultados. Para esto hace falta dinero, mucho dinero. Con este objeto, creo que sería conveniente que se llegara a un acuerdo orgánico sobre el establecimiento de una cuota mensual extraordinaria de mil francos (antiguos).

También considero que sería conveniente establecer comisiones en las Federaciones Locales; otras de carácter nacional en los distintos países donde haya compañeros; y otra comisión anexa al Secretariado Intercontinental. Estas comisiones tendrían por objeto recaudar las cuotas y los donativos en su respectiva esfera territorial.

De la masa de cuotas, donativos y beneficios de festivales, podría hacerse la distribución siguiente:

Pro-España (ayuda al interior), 60 por 100.

Pro-boletín «Resistencia Española» y para actos públicos pro España, 25 por 100.

Ayuda a ancianos y mutilados, 15 por 100.

El próximo Congreso constituye el marco más adecuado para el estudio de estos problemas. Si me permito hacer estas sugerencias —que estoy seguro coinciden con las de muchos compañeros—, es porque tengo la convicción absoluta de que la C.N.T. exiliada, si quiere, puede ponerse en marcha, actuar, ser una fuerza auténticamente liberadora.

Tengo la esperanza de que el próximo Congreso será fecundo en resultados. A los compañeros que asistan a él como delegados sólo debe de guiarles un espíritu de concordia y un anhelo de actuación eficiente. Espero que será así, porque tengo una fe ardiente en el porvenir de la C.N.T. en España.

Liberto VILLACAMPA

Aimay-le-Château, 28 *junio* 1965.

AVISOS Y COMUNICADOS

CONFERENCIA EN BEZIERS

Se pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que el día 15 de agosto, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero FONTAURA, quien desarrollará el tema: *El problema social de España y del mundo ante la conciencia libertaria.*

El acto tendrá lugar en la C.N.T.F., Caserne Saint-Jacques.

PARADERO

Interesa conocer el de Pérez Gande, que en 1940 estaba en Menehoult (Ardèche). Pertenecía con Remy «Papa» al 21 Regimiento de Marcha Voluntarios Extranjeros, 3 Batallón, 3.a Compañía, 3.a Sección. Contestar a López Salvador, 45, rue Rouelle, Paris, 15e.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

VIVIR EN PORTUGAL

ENTRE los países cuya belleza natural, cuyos atractivos en lo artístico contrastan con la indigencia de su vida social, sin duda alguna Portugal es de los más destacados.

Cuentan y no acaban quienes, en plan turístico, han recorrido aquellas tierras. Nos han hablado de lo temperado del clima, de la suavidad de matices que en su colorido ofrece la natura. Han citado el encanto, la belleza que se refleja en los recuerdos del pasado. Belleza que diríase queda remansada en esas ciudades antañonas, tales como Coimbra, Guimaraes o Viana do Castelho.

Conocemos, dentro el marco del arte popular, esos fados que expresan la melancolía de la Lisboa antigua; el aire marinero de algún rincón de Oporto; dulces canciones de amor y de ensueño que, acompañadas de guitarra y viola portuguesas, dejan el sutil sentimiento de una caricia espiritual.

Pero en la entraña del vivir portugués, pesa como una tremenda losa de roca la influencia de largos lustros de dictadura, cobijando el analfabetismo y la miseria. Ya no solamente carece el pueblo portugués de las más elementales libertades cívicas, sino que quien trabaja no puede llegar con el producto de su trabajo a satisfacer las necesidades vitales del estómago. Y si ello es así resulta comprensible que el vestirse y calzarse requiera incontables sacrificios. De ahí que en las duras y mal pagadas tareas del campo, se vean a tantas mujeres, hombres y niños que andan descalzos.

La miseria y el analfabetismo han modelado una mentalidad propicia a recoger nefastas influencias, como lo es la religiosa. La Iglesia tiene en Portugal un feudo bien rentable. Los curas, sanotes, lozanos, siembran el oscurantismo de la creencia, y predican la resignación a los que padecen de la injustiica reinante. ¡Ya, ya les llegará a los pobres el poder gozar de todas las bienandanzas, allá en el cielo, cuando se presente la hora de partir para siempre!

Afortunadamente, entre la juventud universitaria, entre quienes ejercen profesiones liberales cunde el descontento, acuciado por un vivo sentimiento de dignidad ultrajada. Va abriendo brecha la corriente de oposición. Como en el declive de la Rusia zarista, hace surco en las conciencias de muchos que, más allá de conquistar el pan de cada día, van en pos del derecho a la libertad más elemental. Ese derecho que los pueblos han de arrancar con tesón, con dolor y con sangre, ya que los tiranos tan sólo dejan de serlo una vez vencidos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EN EL UMBRAL DEL CONGRESO

Como siempre que tenemos comicio en perspectiva, los pareceres se dividen entre aquellos que le dan a la cosa un alcance trascendental y quienes ofrecen prueba de un marcado escepticismo, aduciendo que nada va a decirse ni hacerse de nuevo. Lo esencial puede ser, en todo caso, tener la posibilidad de que los compañeros se reúnan y cambien impresiones, reflejando el parecer de sus respectivas FF. LL. De no hacerse así, de dejar pasar un año y otro sin esos contactos, el ambiente, la desidia, el abandono, irían haciendo acusada labor corrosiva, tendiendo a restar vigor, a crear una muelle flojedad en nuestro ambiente. Lo evita, indiscutiblemente, el hecho de que se lleguen a realizar esos comicios, que han dado lugar a discutir apreciaciones, aunque sea en torno de lo ya dicho, de lo ya especificado otras veces. Peor sería el silencio, la abulia, el estimarlo todo hecho, todo dilucidado.

Como cada vez, en nuestra prensa se han esbozado anhelos: se ha hecho alusión a la necesaria ratificación de principios, a no dejar jamás de tener en cuenta lo que ha sido raíz y norte de la C.N.T. Hemos leído opiniones aconsejando la mayor austeridad en lo que afecta a la obra administrativa engarzada con la propia estructura del S. I. Es evidente que libres somos para, dentro del buen sentido y ecuanimidad, expresar lo que nos place y aquello que difiere del propio sentir.

Cabe también desear que en el orden funcional las tareas del comicio sean de tal naturaleza que la frondosidad verbal no alargue los debates de un modo innecesario, por lo que llega a cansar y agotar la paciencia. Naturalmente, nuestro temperamento meridional, según dicen los psicólogos que han estudiado tales pormenores, crea tal locuacidad. No obstante, existe una expresión harto significativa a este respecto: ¡Ir al grano! He ahí lo que precisaría se tuviera siempre en cuenta: lo de *ir al grano*, esto es, abordar los problemas sin necesidad de bordarlos de extensas consideraciones, que suelen ser ociosas cuando van dirigidas a elementos enterados de antemano. Decía Gracián que valen más quintaesencias que fárragos.

En principio ya sabemos que se una actitud quijotesca. Retroceden acude a los comicios al objeto de por cobardía; por no querer perder coordinar algo concreto que ponga de una situación privilegiada; por no relieve nuestra posición en torno a querer —por dignidad— hacer frente los problemas considerados de interés a un estado de cosas denigrante, hageneral para nuestra organización. bida cuenta que tomar una posición Si en el decurso de los debates una inflexible ante el mal, ante lo inicuo, cuestión ha quedado bien dilucidada, equivaldría a llegar a perder como¿para qué remachar en torno a lo didades gozadas en el ambiente social dicho, por el hecho de que quien habla no lo haya hecho antes? ¿Para del país.

qué querer decir algo cuando se ha Indudablemente, no va tan lejos dicho ya cuanto podía interesar a to- como nosotros, en sus confesiones, el dos? autor de «Julio Jurenito» y de «La

Precisión, objetividad, concisión, callejuela de Moscú». Comprende que deberían de constituir algo así como la sinceridad tiene sus límites cuando divisa de nuestros comicios. Se haría se habla a los demás en plan de jusde este modo labor útil, empezando tificar lo que en la conciencia del por no malgastar tiempo. Tiempo que, individuo, donde en verdad se suele a la postre, se traduce en gastos inne- ser enteramente sincero, queda como cesarios, cuando tantas necesidades una mancha imborrable.
hay que requieren ser convenientemente atendidas.

EHRENBOURG Y EL QUIJOTISMO

Un viejo refrán español nos dice que del árbol caído todos hacen leña. Fallecido Stalin ha resultado cómodo *meterse* con él, aduciendo que fue esto, lo otro, o lo de más allá. La «destalinización», además de que tiene poco de heroico, sirve a maravilla para justificar actitudes bien poco edificantes.

Con el título «Los hombres, los años, la vida», Ilya Ehrenbourg va publicando, un tomo tras otro, sus «Memorias». En ellas ha dedicado extensos párrafos a justificar su actitud en vida de Stalin. Reconoce que el dictador era responsable de muchos «crímenes». Así dice el escritor. Podía haber hablado, podía haber denunciado ante el mundo, como hizo Tolstoi con la tiranía zarista, los crímenes que se cometían en la «Patria del Proletariado». Pero prefirió callar. Aduce, a base de sinuosos razonamientos, que no quiso perjudicar con sus revelaciones la marcha de la revolución. ¡Vaya resultado de la revolución, decimos nosotros!

Se habla en la obra de referencia de acontecimientos políticos, alude a sus amistades con figuras de relieve intelectual, hace deducciones. Y entre ellas expresa que «en nuestros días el quijotismo es una mercancía deficitaria». Se le podría contestar a Ehrenbourg que no es de ahora el que no pocos —como él, pongamos por caso— retroceden antes de tomar

«EL FOLLETO MENSUAL»

En guisa de ensayo

Es posible que en el Congreso confederal de inminente celebración sea presentado un tema de significación propagandística: «Necesidad de proceder a la publicación del «Folleto Mensual», colección que podría tratar periódicamente asuntos diversos concernientes a nuestra propaganda de capacitación y proselitista.

Este semanario, aprovechando este número de vacaciones, ofrece una fórmula eficaz y barata ya producida años atrás con la publicación de dos conferencias de Anselmo Lorenzo, sin que la idea fuese considerada. Hoy insistimos, al tiempo que presentamos un ejemplar-tipo, capacidad: dos páginas de LE COMBAT SYNDICALISTE, apto para distribuirse a 0,25 francos.

El texto —inédito— del folleto que presentamos en las páginas 3 y 4 de este número, corresponde al malogrado pedagogo libertario Albano Rosell, con cuya exhumación de su trabajo reiteramos la estima que en esta casa se le tuvo, y se le continúa teniendo.

TURISTAS Y EMIGRANTES

HEMOS leído un libro, «Los otros catalanes», que editado en Barcelona, debía serlo en castellano, pero fue permitida su circulación a condición de ser editado en catalán. Segunda edición de marzo 1964.

El tema, la trama de ese libro, nos permite saber que Cataluña es la región de España que recibe más turistas verdaderos y emigrantes. En su proporción geográfica, la extensión de trabajo que brinda Cataluña tiene más importancia que las emigraciones a Francia, Bélgica, Alemania, Suiza. Los turistas que no salen de España, los inmigrantes sin pasaporte y escasos de recursos, abandonan sus pueblos de origen en el sur de la península y en busca de trabajo y pan, marchan para conseguirlo en la región catalana. En Tarrasa, típico ejemplo, la masa de inmigrantes es superior al conjunto de la población catalana; lo mismo sucede en Mataró. Barcelona, que carece de viviendas para trabajadores, conserva sus barrios de barracas, barrios que han convertido en pueblos trasplantados, conservan de los inmigrados las costumbres de origen. El autor del libro, F. Candel, relata que hacen falta escuelas, asistencia médica, sanidad, inclusive agua, en estos pueblos de las barracas, pero también dice que ahora los coros de Clave, existen en Can Tunis, el Morrot, en diversas barriadas de barracas y que los «cantaires», que cantan en catalán, no lo hablan por complejo, sólo lo cantan de memoria.

Ese libro destruye el cuento del milagro español, al señalar la miseria que se vive en España, relatando el trabajo de captación de los católicos, mediante los regalos de las damas estropajosas y las hijas de María. Toda la astronómica cantidad de millones que dejan en España los turistas de alpargata y «raider» no pueden destruir la verdad del fracaso del régimen opresor y fascista, ya que si en 1964, 14 millones de turistas dejaron 907 millones de dólares, se demuestra que se trata de un turista hambriento que deja a lo sumo 65 dólares por su temporada de vacaciones, ya que nadie puede creer que esos 907 millones de dólares sea como se dice de utilidades, ganancias limpias; se trata de dinero que queda en España a cambio de servicios, atenciones y comida, gastos de transportes dentro del país, diversiones y compra de regalos, revistas, dulces y sonrisas.

Las oficinas de propaganda turística y el trust de los servicios de transportes en avión, explotan el Sol de España y lo barato que es pasear y comer en la tierra que han bautizado como la puerta de Europa. «Vuele a España con poco dinero», es el *slogan* de Iberia, líneas aéreas de España. Poco dinero gastan en España los turistas; no obstante, el turismo es negocio y fomenta el trabajo del personal de servicio, en hoteles, bares, restaurantes, en todos los lugares que el turista para comer, dormir, pasear y divertirse, tiene que frecuentar. El turista compra y paga todo lo que necesita, dejando unos dólares en España que para balancear las necesidades generales tiene que importar del exterior mercancías por el valor de 1.800 millones de dólares, según el balance comercial de 1963.

España, después del milagro y del plan de desarrollo, exporta al mundo de los negocios, capitalista y comunista, mercancías por valor de 800 millones.

Se menciona que España tiene en la actualidad una reserva de mil millones de dólares, pero se olvidan de mencionar el monto de la deuda exterior, el importe por pago de empréstitos y amortizaciones y el valor del capital invertido por las compañías extranjeras. España puede ser un país barato para los turistas, pero es un país sin progreso y carente de bienestar para los propios españoles, que por carecer de trabajo y de salarios decentes que permitan vivir, tiene que abandonar sus pueblos y refugiarse en las regiones industriales. La política nefasta y odiosa de los actuales ladrones gobernantes, está en la misma línea de la rebelión que desató la guerra fascista, la protección de los latifundios, el agio de los, industriales y banqueros, la perversidad de las jerarquías eclesiásticas, los negocios de las camarillas militares, la docilidad de los empleados del Estado, la suspensión de las garantías ciudanas, pero ha fallado la unidad de los elementos fascistas que estaban inclinados a la creación de un Estado totalitario que no han logrado cristalizar y la burla a los monárquicos que deseaban la vuelta del rey y han tenido que sufrir el escarnio de un dictador.

Los escuderos del capitalismo han pretendido triturar la rebeldía de todos los trabajadores de España y ahora sucede que el capitalismo teme perderlo todo, y sabe que todo será de los trabajadores, incautado, expropiado, colectivizado y dice como decía aquel valiente: «Lo que no me quitaron es el miedo.»

El miedo que sostiene a la tiranía y la dictadura en España.

Ese miedo que se quiere esconder con la Semana Santa en Sevilla y con la danza de millones de turistas.

JULIO ESTRADA

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Y no debe detenernos falsa modestia y temores para hacerlo así, como no es vana palabrería la nuestra, y no lo es, por cuanto documentos comprobatorios de lo que podemos historiar, hechos y fechas a señalar, sirven de testimonios bien elocuentes para la demostración del error y la falla de los hombres y entidades pretendidos libres y despreocupados, al no conceder el valor que tienen los hijos, es decir las generaciones, tan presto a ser elementos activos y determinantes en la vida y la sociedad. ¡Así transcurre de veloz el tiempo!

Nuestra misión, en este momento histórico, no es otra que señalar ciertas intentonas de educación razonada, algunas de las cuales nos contaron como actores y a las que nos entregamos noblemente, si bien que sin resultado apreciable por causas varias, la felonía del supuesto afín, en algunas de ellas.

Y esas intentonas no significaban límites fronterizos. ya que me refiero a una educación, una preparación humana, libre del morbos determinado por los hombres para poder dominar a los pueblos con los prejuicios de superioridad material, moral, racial, etc., ya que los que los llevábamos a cabo, desprovistos estábamos de tal género de rutina y estorbos, y los que debían apoyarlas —y que lamentablemente no lo hicieron en ninguna parte, estorbándolo a veces—, eran también los situados en el sector de mayor y mejor comprensibilidad, si bien que en este caso o relativo a ese punto, no captaron la importancia de tal obra, ilusionados por un revolucionarismo material, lírico, que la realidad del tiempo y los acontecimientos que siguieron y se producen, han demostrado ser un fenómeno inferior en cuanto a consistencia al que puede obtenerse por intermedio de la infancia, por una educación enfocada hacia un futuro promisor, por romántico que parezca.

Hasta el último tercio del siglo XIX, la lucha escolar en Europa y ciertas partes de América, era la de la enseñanza religiosa contra la enseñanza supuesta laica o viceversa.

A guisa de ilustración, señalo:

Son muchos los que ignoran que, en 1898, por sugestiones de Pedro Kropotkin, se creó un Comité pro enseñanza anarquista, en oposición a la enseñanza religiosa y burguesa que se impartía por doquier, Comité integrado por Eliseo Reclus, Luisa Michel, J. Ardouin, Carlos Malato, León Tolstoi, Pedro Kropotkin, Juan Grave, etc., cuyos principios fueron los siguientes:

«... una enseñanza respetuosa con el más amplio criterio posible de libertad, debe, en su aspecto educativo, suprimir las tres formalidades siguientes:

a) La disciplina, que engendra el disimulo y la mentira; *b)* Los *programas*, anuladores de la originalidad, iniciativa y responsabilidad; *c)* las *clasificaciones*, que motivan rivalidad, celos y odio.

» Después de tales supresiones, la enseñanza deberá y podrá ser verdaderamente:

a) Integral, o sea tender al desarrollo armónico de todo individuo y proporcionar un conjunto completo, conexo, sintético y paralelamente progresivo en todo orden de conocimientos intelectuales, físicos, manuales y profesionales, ejercitando en este sentido a los niños en sus primeros años.

b) Racional, o sea fundada en la razón y conforme a los principios de la ciencia actual, y no en la fe; en el desarrollo de la dignidad e independencia personal, y no en el de la piedad y obediencia; en la abolición de la ficción divina, causa eterna y absoluta de la servidumbre.

c) Mixta, o sea favorecer la coeducación de los

la Escuela, la enseñanza por la enseñanza, no pueden librar al alumnado de caer, al ser mayores, en todas las rutinas e ignorancias preponderantes en la sociedad cuya misión es pugnar por persistir e imponerse, como vemos a pesar del alfabetismo furioso que no logra desesclavizar a las masas. Y no lo pueden evitar, por el escepticismo que les ocasiona al constatar que toda la enseñanza sólo significa suplantación de unos errores o unas ficciones, por otras —y no se sulfuren los laicistas furiosos—, pues son errores o ficciones todas aquellas cosas que fallan por su base, que pueden transgredirse y contradecirse sin rubor y sin peligro, como hemos visto y vemos en infinidad de religiosos que usan ritos y dogmas para usos propios; políticos que arengan multitudes con promesas ardorosas de libertad, justicia, democracia, para darse vuelta u olvidarse de todo al menor contacto con los intereses particulares; a los «sostenedores» de la Patria, de las Constituciones venerandas, de los Derechos sagrados, borrar sus juramentos de una civilidad mentida...., y convertirse en los amos que combatieran antes, o en amparadores de regímenes condenados en sus discursos de captación.

Y ese falso miraje en que cayeron aquellos hombres, perdura hoy, a pesar de los intentos de bandearlo que se han realizado durante medio siglo, lo que nos exime de cargarles culpas por cuanto su buena fe y buenos propósitos les libran de pecado. Al señalarlos, pues, no nos guía otro afán que el de lograr una enmienda, si se llega a tiempo, en los que deben seguirnos, enmienda que debe consistir en no buscar ni ver en la infancia, en los hijos, en la Escuela, elementos apropiados para propagandas partidistas, para inclinaciones determinadas, para captación de voluntades hacia determinados sectores, sino utilizar aquellos medios para fortalecer la

verdad, hacer carne la justicia, convertir en apostolado la fraternidad, lograr que no sean vanas concepciones retóricas o líricas esos principios hasta hoy no convertidos en realidad ni puestos en vigor con el sentido de dignidad que como civilizados nos corresponde.

No; Víctor Hugo, al señalar que la Escuela mataría a la Iglesia, quiso referirse a una Escuela en que se impartieran conocimientos sólidos, verídicos, razonados, y se forjaran voluntades, caracteres, temperamentos propios y desprejuiciados que supieran discernir y responsabilizarse de sus acciones. Y aquellos librepensadores y liberales creyeron, de buena fe —lo admitimos sin duda—, que con sólo sustituir unas asignaturas, pero aceptando todo el resto de la enseñanza: textos materias, sistemas, métodos, etc., ya cumplían una misión estimable, como muchos lo creen hoy todavía.

En Francia, donde mayor era la necesidad de una obra digna en ese sentido, si quería mantener su nivel de país cumbre del saber, señalada además por figuras tan preclaras como Los Enciclopedistas en sus declaraciones filosóficas, científicas, políticas, sociales, éticas, que los sindican como estimables precursores, así como por sus intelectuales que no dudaron en indicar el mal: Michelet, Sué, Guyau, Vallés, Hugo, Zola, etc., sentíase impelida a no cesar en la obra, y la implantación de la Escuela Laica fue una realidad, como luego, realidad fue la limitación de la influencia de la Iglesia merced a la Ley Combes. Pero esa vía recta y que debía ir en ascendencia, ya antes fue quebrada por la infiltración jesuística y plutocrática, como vimos en la represión comunalista, y después por el caso Dreyfus, que marcó el límite de la infiltración para anular lo que se pretendía por la Ley Combes, al ceder las inclinaciones liberales simplemente protocolarias.

influencia jesuítica en Francia, como malogradas fueron las aspiraciones de los Enciclopedistas aún vírgenes de aplicación en su sentido social y humano (1).

Francia, en muchos de sus hombres, dio luces admirables, pero ella ni se aprovechó ni logró se implantaran a su torno. Y llegó el momento que careció, incluso, de los valores esenciales para rodearse de estima y cumplir dictados morales, que para una nación pretendida libre y democrática, igualitaria y fraternal, debían constituir su más preciado tesoro. Y no hay que olvidar que la carencia de tales valores, obra es de la Iglesia dominante en Francia, cuyas escuelas, institutos, liceos y universidades, regentados por jesuitas de sotana y de levita, son los suministradores de dirigentes y potentados, amparados en un liberalismo y una tolerancia que la fue estrujando hasta lo que presenciamos hoy.

ENSAYOS DE ENSEÑANZA LIBRE

Esa táctica de ser los institutos, escuelas, liceos y universidades regentados por jesuitas u obedeciendo a los dictados de tales elementos, es general por doquier, y los «dirigentes» y potentados de todos los países, en su casi totalidad, salidos son de tales instituciones, llevando consigo el sedimento mediocre y nulo en cuanto a su carácter, a su ética, a su modalidad domesticable con tal de sobresalir, con ventaja, sobre cualquiera, ya que en su bagaje cultural, intelectual y moral, predominan por, sobre

(1) *Véase: «Enseñanza Integral», conferencia dada en* 1905, *en Sabadell, Barcelona.*

todo, los conceptos básicos que son fundamento de los éxitos jesuíticos en todas partes. «Calumnia que algo queda», es uno de los postulados bastante conocidos, como lo es el de «el fin justifica los medios», el de «quien no está con nosotros, está en contra», y tantos y tantos otros que son conseguidores del triunfo y que disculpan de escrúpulos, temores y responsabilidades a los que saben usarlos con arte y sin rubor, como vemos en los conflictos presentes, lo que explica el porqué el jesuitismo se siente más cerca de los totalitarismos con los que puede entenderse, que con los países que tienen resabios de libertad. De las aulas regentadas por la taifa jesuita, sean confesionales o laicas —la religión, cuando estorba o no puede servir de freno y de modorra o de conquista, se deja de lado—, salen los triunfadores en la vida: políticos, financistas, militares, silogistas, sabios, retóricos eruditos, todos cuantos llevan el germen bien incrustado del «après moi, le déluge» (1).

En 1883, inició en Cempuis su obra magna Paul Robin, al hacerse cargo del Orfelinato Prevost, en el cual implantó el sistema coeducativo y estableció normas de educación integral razonada, basadas en

(1) *A finales de junio de* 1940, *pudimos leer en la prensa diaria la noticia, para nosotros natural y esperada, de que «el jesuitismo admiraba y aplaudía al hitlerismo», y en los telegramas del* 9 *de julio se pudieron leer los «elogios que el órgano del Vaticano, oficialmente», prodigaba al mariscal Pétain, entregador de Francia, instrumento de la Iglesia y dictador a las órdenes de Alemania. Total, el juego de siempre, como recientemente se viera en España, situándose obispos y curas al lado de Franco y de la morisma «salvadora».*

ron, pretextando algunos que la Escuela del Estado ya era racionalista, lo que motivó que, con los comprobantes innegables de tal Escuela se les demostrara, en 1913, que no sólo no era racionalista, sino que ni siquiera laica, demostración que sorprendió incluso a muchos maestros, que nadie pudo destruir, y que hoy, después de veintisiete años transcurridos, cualquiera que lo intentara podría demostrarlo aún (1).

Se podría preguntar, ¿por qué los hombres de pensamiento libre, los grupos sociales de vanguardia, las instituciones avanzadas y los centros proletarios no coadyuvaron en tales iniciativas, para lograr que en vez de ensayos se convirtieran en realidades esplendentes y poderosas, como lo consiguen las instituciones jesuitas? Por si conviniera expresar una conclusión que estimamos fundamental por observaciones directas y constataciones amargas muchas veces, podemos señalar que los hombres supuestos libres, las instituciones y los centros que debían apoyar, por muchas causas, tales iniciativas, estiman a las criaturas y su formación, cosa de poca entidad, misión pueril, y que, con alfabetizarlos de cualquier manera —que muchas veces significa estu-

(1) *Véase: «El racionalismo de la Escuela corriente», marzo de* 1913, *en la colección de «Infancia». Para cuanto se diga sobre esta labor en el Uruguay, consúltese dicha revista de la que nos hacemos responsables de casi todo su contenido durante el tiempo que estuvo a nuestro cargo. Después del cual, no obstante, continuó, pero su valor fue tan mediocre que desapareció bien pronto, así como la Liga Racionalista que fundáramos, carente del calor, aptitud y responsabilidad que le dimos antes de que la felonía hincara en ella el diente.*

pidizarlos—, ya se cumplen con ellos, que no merecen la pena de dedicarles el tiempo que destinan a camaraderías, relaciones de club, disfrutes no siempre valiosos.

Si pasamos a España, otra de las naciones carcomida por el virus clerical, el problema de la infancia es semejante al de Francia, en lo que hace referencia a su educación y cultura.

La ignorancia, la rutina, la tradición, el dogma absurdo imperaban en sus aulas de manera aplastante y definitiva, lográndose, en el último cuarto del siglo pasado, menguadas y pobres manifestaciones de pretendida liberación, merced a ciertos núcleos propulsores del laicismo escolar, de lo que en Cataluña y Valencia fue alma el conocido maestro Gabarró. Todo ello, no obstante, no era un encarrilamiento racional y potente contra la escuela retardataria, puesto que ni métodos, ni textos, ni ideales de futuro se pusieron en evidencia, sino la liberación de un fanatismo para caer en otro con frecuencia.

En el comienzo del presente siglo, otra manifestación escolar nueva hizo irrupción en Barcelona, gracias a un donativo destinado a fomentar en España una enseñanza más esclarecida, donativo administrado por Francisco Ferrer, quien estableció un centro escolar recogiendo sugestiones de lo observado en Francia con Robin y Faure, y con planes de un cientificismo y un racionalismo tal vez poco en consonancia con la obra de formación de la infancia libre y liberada de influencias de mayores. La carencia de educadores que tuvieran claro criterio y visión superior de la personalidad y los derechos del niño, así como un espíritu de un revolucionarismo profesoral inadaptable para la infancia, que al ser adultos se convencerían del lirismo ineficaz de su preparación, restaron éxito a esa obra, desde

Y el panorama relativo a una estructuración escolar integral, armónica, razonada, de promesa para el futuro, fue igual por Europa. Ensayos, propósitos, iniciativas que no consiguieron un interés general, ni siquiera el de los hombres y núcleos que tenían el deber moral, ideológico y táctico de apoyarlos, formentarlos, nutrirlos.

CARENCIA DE VISION EN HOMBRES Y NUCLEOS

Habían transcurrido más de veinte años de brega teórica y práctica para la consecución de un interés en los medios sindicales y avanzados hacia la infancia, y recordábamos los reproches recibidos en nuestros comienzos entusiastas, por parte de estimados y admirados camaradas. Recordábamos que, a comienzos de siglo, siendo muy jóvenes, personas de solvencia ideológica, curtidos en luchas recias, procuraban frenar nuestros ímpetus educacionales, argumentando que la educación de la infancia era cosa lenta, tardía, poco eficaz como elemento de lucha y como para consagrarle medios y tiempo, por cuanto la batalla del momento, el imperativo categórico de combatir la explotación del hombre por el hombre de continuo para lograr mejoras en el horario y en el jornal, reclamaban el concurso de todos, sin distraerse en cosas como las escolares que

hecho en Buenos Aires, que pudo haber sido promisor si cuantos debían le hubiesen aportado su concurso real, no en teoría como fue. Lo mismo podemos decir de Cuba, en donde algún esforzado paladín vio malogrados sus intentos merced al espíritu lamentable que suele impedir muchas buenas cosas.

tardan en dar fruto, si es que pueden darlo, objeciones y teorías que no nos convencieron nunca, y que hoy, como ayer, podemos señalarlos como errores imperdonables de los hombres, entidades y postulados que dicen bregar por el bien humano y la consecución del futuro ser libre y digno que se reclama.

Personas que estimábamos en mucho, habían herido nuestra juventud con tales argumentos, entre los que podemos recordar a José Moreno y Ricardo Mella, entre otros de figuración en las lides proletarias, y justamente fueron ambos camaradas, el primero personalmente y el segundo por escrito, los que tuvieron que reconocer sus fracasos en sus hijos, que ni siquiera lograron prescindieran de las ceremonias religiosas al contraer enlace —mancillando las luchas de sus padres de años—, lo que les obligó, por un resto de pudor y de dignidad ideológica, a retirarse del campo de su lucha, cuando tanto de brillante y eficaz habían dado, fallando solamente en aquello que estimaran secundario y que palpaban ser fundamental, tanto más cuanto que, la otra brega, la diaria, mejor les podía estimular para dejar a sus retoños un lugar libre de cizañas, campo desbrozado que facilitara su intervención cuando fuera reclamada, misión que compete al militante convencido, que falla lamentablemente si no llega a convencer a los suyos (1).

A nuestro paso por distintos lugares y medios avanzados, hemos constatado centenares de casos, percibido centenares de quejas, y es porque el hombre de acción, en su fanatismo o en su pasión de

(2) *Estos tópicos fueron tratados con alguna mayor amplitud en nuestras conferencias: «El Pueblo Soberano» y «Lucha de Clases», dadas en* 1917 *en el Ateneo Popular de Mahón (Baleares).*

BDIC

menos desengañado, antes al contrario, se convirtió en ideal, en alma del pueblo, y a pesar de la numerosa literatura de post-guerra, destinada a hacer sentir el horror por la matanza y a desdeñar nuevas luchas y sufrimientos como lo pasado, ese ideal, ese espíritu, esa alma, fue infiltrándose en el pueblo por medio de la Escuela, de los institutos, de las universidades, constituyéndose en el armazón de la escolaridad total, representando el afán único de formación de las generaciones nuevas: la que tenía diez años entonces, la que surgiría pasada la tormenta. Por eso, en una de las conferencias de hace veinticinco años, a que me he referido antes, señalé, al recordar los créditos de guerra votados en las cámaras alemanas por la numerosa representación socialista de entonces —lo que sorprendió a todo el mundo—, que no había que olvidar que «aquellos diputados antes que socialistas eran alemanes». Y por eso es comprensible el resultado de la labor de capacidad para la revancha, no ignorando que son excepciones los que comprenden el sentido de humanidad de sus filósofos, sociólogos y moralistas.

Así, pues, había buena base para que el espíritu de la enseñanza, el alma de la Escuela, el ideal formativo de los nuevos actores en la vida social y política, económica e industrial, lo formaran los, para ellos, postulados básicos de la revancha, del desquite, de la superioridad teutónica, y una escuela que tiene alma, ideal, espíritu, es de una eficacia invencible.

¡Ah, si ese ideal, esa fama, ese espíritu, hubiesen estado al servicio del bien, de la dignificación de especie, del sentido de libertad y de justicia, otro habría sido el destino humano! Pero, no; su finalidad no fue otra que la revancha, el desquite, la imposición de su superioridad ciegamente creída por

un morbos felón. Alemania prefirió seguir morando en el palacio de Gibichungen junto a sus ocupantes cargados de odio y de hipocresía, en vez de convertirse en Brunilda o Sigfrido el libertador para asombrar al mundo. Prefirió ser Pafner, el dragón, en vez de dignificar a Erda paridora de hijos nobles y leales.

LA PESADILLA ALEMANA

Y durante veinte años, Alemania siguió supeditando todos sus valores y todas sus acciones, a tales fines, con una intensidad y firmeza jamás vistas, y forjó una educación laica, no una enseñanza solamente, una educación, es decir, un modelamiento en los seres destinado a aquel propósito, siendo todos los medios a emplearse, justificados y admitidos, sino de grado por la fuerza. Y cuando parecía dudar de la persistencia y del ritmo preciso para hacer firme el plan; cuando se suponía tambaleante la finalidad, por la influencia negativa de opositores que no olvidaban la dura prueba de 1914-1918; cuando una revolución o un cambio, con las inquietudes de lo desconocido que podía surgir, atemorizados los puelbos vencedores que nada habían hecho para fortalecerse por la educación, sintieron el miedo a la incógnita, prefirieron la exaltación de lo reaccionario y pasional a la libre determinación de un pueblo. Y surgió lo que faltaba a Alemania, a la Escuela alemana que sentía flaquear su alma, su ideal, su espíritu; surgió el mito, el mito con todas las facilidades de imposición, que llegó a tiempo para fortalecerla, aplicando todo el rigor necesario a la consecución de los propósitos preferidos.

Y los centros de formación intelectual, ética, científica, psicológica, filosófica, brutales y bárbaras si

patria, religión freno—, salidos de las escuelas laicas y jesuíticas, habían facilitado al enemigo —«les affaires, sont les affaires»—, con la tonta ilusión de que golpearían a otra parte.

Para el francés medio, Napoleón es un héroe. Así lo exaltan en la historia que leen los instruídos en las escuelas laicas o clericales, como en las historias oficiales de todos los países. Sin embargo, la mano al corazón y el pensamiento en alto, cabe reconocer que Napoleón y sus afines no fueron más que precursores de los «protectores» de pueblos actuales. De manera que, en rigor, para Francia, Napoleón no debe ser ni significar un héroe; es su «inri», el triste «inri» en su cruz actual.

Alemania tendrá también su «inri» moderno. Esa nación que, si en vez de la revancha y el desquite, hubiese pensado en el camino que le señalaran sus filósofos, artistas, pensadores de humano sentir, que los tiene, y hubiese empleado sus cualidades y su riqueza —esa inmensa riqueza destinada al mal—, para rehacerse como podía, extendiendo por el mundo libremente su saber y poder, en vez del espíritu e ideal de conquista, con el espíritu e ideal precursor y fraternario, con lo que habría conquistado a todos; si en vez de emplear todos sus ingentes recursos para la destrucción y la matanza, sacrificando a su pueblo bien digno de mejores destinos, los hubiese utilizado en su industria fecunda, en vez del pueblo depauperado y mal visto por doquier, temido y repugnado —el temor no engendra estima—, hubiera tenido un pueblo admirado. De ahí que Alemania, pasados estos momentos, tendrá también su «inri», no su héroe como se piensa ahora; tendrá su «inri» en el mito que la condujo al repudio de todo ser noble y normal.

Y ambos pueblos, la Francia de ayer y la Ale-

A sus ochenta años, Rosell aún se ocupaba de las flores.

mania de hoy, que pudieron haber sido grandes naciones guiados por sus hombres de pensamiento libre y de sentir generoso, prefirieron dejar la mala impresión de su decadencia por ignorar que el pueblo, la masa, el conjunto social, de nada valen si no alienta en él una idea, un pensamiento de superación y de dignidad propia.

ANTE LA INCOGNITA

Cabe preguntar ahora, si habremos de dejar en ese crisol, no a la Europa malograda, sino al mundo entero, o habremos de fundir una concreción que nos dé una Humanidad nueva y digna, en el crisol que nos dejaron los precursores que tan poco supimos utilizar.

Los hombres libres; las masas castigadas, los pueblos aherrojados; los productores de la riqueza social en el mundo, de una vez por todas, tienen la palabra y deben proceder sin temores y sin dudas; siguiendo los ejemplos de constancia y orientación que las fuerzas regresivas, las fuerzas de mal nos han dado durante siglos, con tantos menos escrúpulos cuanto que los fines y los ideales a poner en vigor, son la dignificación de especie y el bien humano.

★

ALBANO ROSELL

EL PODER DE LA EDUCACION

Trabajo escrito
en julio de 1940
en Montevideo

●

Ensayo de
«EL FOLLETO MENSUAL»
realizado por
LE COMBAT SYNDICALISTE
24, rue Sainte-Marthe, Paris (X^e)

EL PODER DE LA EDUCACION

PERSPECTIVAS

LOS que llevamos más de cuarenta años bregando para hacer comprender —¡ay, cuán infructuosamente!—, el valor de la infancia en todas las épocas; lo que los pequeños representan y son para el futuro; cuánto con ellos y por ellos puede conseguirse de humano, bueno, digno y vital, educados razonada y conscientemente... Los que podemos ofrecer una historial, si no brillante, sí, al menos, sincero y desinteresado —pocos ciertamente hoy: Sebastián Faure, Magdalena Vernet, María Miller, entre ellos, y que me perdonen los que podría olvidar, si alguno olvido—, estamos en el deber de señalar, como en otras ocasiones lo hemos hecho, los errores cometidos por los hombres, las entidades, los núcleos humanos y sociales, al no apoyar las iniciativas que surgieron por doquier, desde hace más de medio siglo, susceptibles de mejora y de extensión, encaminadas al fin de dignificar la especie dignificando a la infancia (1).

(1) *El hecho de pluralizar y contarnos entre los escasos que han contribuido, con mayor o menor acierto, a esa obra dignificadora de la infancia por medio de la educación, podemos documentarlo revisando la colección de la revista* Cultura de Sabadell, *Barcelona, en* 1906-1907, *y la revista* Infancia, *de Montevideo, en* 1912-14, *hasta su número* 26, *además de otros comprobantes categóricos. Esta última colección puede consultarse en la Biblioteca Nacional donde nos consta existe.*

sexos en una comunión constante, fraternal de los niños y niñas. Esta coeducación, en vez de constituir un peligro, aleja del pensamiento del niño curiosidades malsanas, y se convierte en las sabias condiciones en que debe ser observada, en garantía de preservación y alta moralidad.

d) *Libertaria,* o sea consagrar, en una palabra, el sacrificio progresivo de la autoridad en provecho de la libertad, toda vez que el objetivo final de la educación es el de formar hombres libres que respeten y amén la libertad ajena.»

«La enseñanza —añadía el plan—, es un medio potente para infiltrar y propagar en los espíritus ideas generosas; al par que una ayuda de más valor que otra alguna para elevar el nivel moral de la juventud, es el más activo motor de progreso, por la acción directa que ejerce sobre la germinación de las ideas y sobre su dirección ulterior, pudiendo ser la palanca que alzará el mundo y derribará para siempre el error, la mentira y la injusticia. En efecto, el mayor servicio que se puede hacer a la humanidad, es el de rasgar el velo que se le mantiene obstinadamente ante los ojos, mostrándole la pobreza de los argumentos en virtud de los cuales se le hace adorar ciertos ídolos que se le muestran como divinidades salvadoras. Realizar una enseñanza concebida en estos términos no debería ser obra de pocos, sino de todos los espíritus abiertos a las innovaciones importantes, deseosos de alta justicia y de moralidad social...»

El propósito de este Comité, según se desprende de sus definiciones en el plan transcrito, era eliminar la enseñanza fundada en el dogma de autoridad, sin sustituirlo por el de la anarquía, como bien claro se desprende y como puede colegirse si

tenemos en cuenta que anarquía es la faz apolítica de la Sociología, faz que la infancia debe ignorar, pero que, si es educada libre y voluntariamente, llegada la edad del propio discernimiento, del juicio responsable, de uso de razón, sabrá apreciar con mayor altura y dignidad de lo hasta hoy visto, y sostener y elevar con espíritu propio superior al que estamos acostumbrados, desgraciadamente, y que siempre estaría lejos del sectarismo y de la pasión que no razona, y así dentro del criterio que analiza, juzga y sabe lo que piensa y hace.

Desde que Víctor Hugo, con afinado sentido de la realidad y visión clara del poder de la educación primaria, señaló que «esto», la Escuela, «matará aquéllo», la Iglesia, que los librepensadores y liberales de los países más castigados por el ultramontanismo: Italia, Francia, Holanda, España, Portugal, Bélgica, Suiza, Austria, etc., se dedicaron con fe a la implantación de escuelas laicas, en las cuales las asignaturas más preponderantes en la Escuela Pública de tales países: Religión, Catecismo, Historia Sagrada, desaparecían del programa suplantadas, en muchas ocasiones, por cosas de contraria significación o de sentido tan abstracto y pueril como aquello. La Patria, la Política dominante, el Civismo «chauvin», divagaciones absurdas, minucias bíblicas en ocasiones, eran lo que sustituía a aquellas ficciones de rutina, fanatismo y esclavitud.

Y es que, aquellos librepensadores y liberales, no concibían que «esto», la Escuela, «matará aquello», la Iglesia no oponiéndole otros fanatismos, otras rutinas, otros dogmas, nuevos ritos, otros símbolos, sino haciendo de la Escuela el crisol forjador de voluntades, caracteres sentimientos, ideales libres, elevados, superiores y propios, a base del respeto y dignificación de la entidad niño, presto actor social.

La instrucción por la instrucción, la Escuela por

Y nuevamente la Iglesia tuvo vara alta e influencia preponderante en los dirigentes de la nación, que si pudo ser el cerebro del Mundo y el crisol liberal europeo, cayó nuevamente bajo la órbita secular del papado, que era ir a la bancarrota, de la que la libró momentáneamente el triunfo en la guerra 1914-18, gracias a la cooperación recibida de la masa liberal europea y al tesón de Clemanceau, odiado por la clerigalla que no podía olvidar su intervención dreyfusista. Pero Francia no pudo ni supo recuperar el espíritu precursor y la visión social requeridos, llegando a la caída de 1940, justamente por la carencia de hombres de sentido liberal y sobrados tipos economistas y bancarios —la burguesía de la época—, y por hallarse saturada del espíritu conservador, religioso, egoísta, patriotero que pariera la enseñanza de lustros bautizada de laica, mas repleta de dogmatismos y de ignorancias, como se refleja en todas sus manifestaciones intelectuales, excepciones escasas pero honrosas, que no pudieron vencer a los aprovechados dirigentes amasados en las aulas jesuítas, numerosas y potentes en Francia (1).

(1) *Justino L. E. Combes* —1835-1925—. *Estudió en el Seminario de Castres y en la Escuela de los Carmelitas, lo que demuestra que puede conocerles. Como ministro de I. primaria, Bs. Artes y Cultos, en el gobierno de Baldek-Rousseau* (1895-96), *quiso poner a raya a la Iglesia y planteó la separación verdad del Estado con ella, estableciendo la verdadera laicización de la enseñanza, privando a las órdenes monásticas y religiosas del derecho a la enseñanza, produciéndose tal movimiento clerical que logró su caída, con lo que se demostró que la república francesa lo era solamente de nombre. Entre sus traba-*

Francia tuvo una época brillantísima en la historia humana. Tuvo hombres preclaros, seres precursores que echaron al mundo su fe y su ideal en admirables páginas doctrinarias repletas de elevado sentido filosófico, de profunda austeridad política, de estimable ordenamiento social, de gloriosos principios éticos que a todos sorprendieron, traspasando las fronteras y constituyendo las doctrinas de muchos libertadores de pueblos y combatidores de tiranías: Garibaldi, Artigas, Alberdi, Martí, Bolívar, Sarmiento, Sucre, Maceo, Rizal, Montalvo, Hostos, etc., pero fue Francia, nación, la que no se enteró de sus valores para ponerlos en acción, o no supo jamás que de la gloria solamente no se vive, ya que la gloria debe traer tras sí la realización. Francia tuvo una Revolución señaladora de rutas libertadoras, faro valioso para los Derechos del Hombre y la Dignidad Humana, pero Francia dejó transcurrir el tiempo y esos postulados quedaron como teoría cómoda, nada más.

Y, sin embargo, fue Francia el crisol donde más se trató de plasmar una educación —una *educación,* digo—, basada en los principios de la razón, la ciencia, la naturaleza, la vida, la fraternidad humana; una Educación Integral, no de nombre como la esgrimen muchos, sino de realidad y producto de estudios fundamentales y deducciones de hombres que supieron reunir y aprovechar todo el rico material teórico que hacia la infancia sabiamente tratada y atendida se dirigía, suministrando de siglos por filósofos, sociólogos, científicos, humanistas, psicólogos, moralistas de por doquier. Desgraciadamente, esos intentos fueron malogrados merced a la

jos en ese sentido, hay que destacar «Una campaña laica», 1904, *y «Una segunda campaña laica»,* 1905.

las teorías de pedagogos, filósofos, sociólogos y psicólogos hasta entonces poco estimados, y sus propias experiencias de veinticinco años de prácticas y estudios.

La obra de Robín iba constituyéndose en cuerpo de doctrina y en demostración de que la Escuela rutinaria corriente debía cambiar de rumbo para cumplir una misión fuertemente liberal y sinceramente laica, mas ello significaba una censura a la escuela del Estado y a la jesuítica, y ello motivó el que se buscaran pretextos y se declararan rivalidades que llegaron al malogro de la obra, en cuya campaña contra Robín, el clericalismo no dejó de figurar en convivencia con el funcionario oficial, instrumento suyo que hábilmente utilizara la calumnia para vencer al educador racionalista y destruir su obra. Eso no son referencias caprichosas, ya que pueden constatarse en la colección completa de «L'Education Intégrale», la revista de Robín de feliz recuerdo y valiosa por su contenido, desde 1883-1896.

¿Qué hicieron los hombres liberales, los propagadores de avancismos por la obra y la lucha de Robín? Se conmovieron y lo contemplaron como un espectáculo interesante o curioso, pero no pensaron jamás que aquello podía ser un instrumento de emancipación, de libertad, de dignidad humana (1).

Otro francés, Seabstián Faure, vio en la formación y educación de la infancia una tabla para el porvenir, un medio para librar a los actuantes fu-

(1) *En* 1911, *en las Ediciones de la «Société Nouvelle», se publicó de Stephen Mac Say una obra: «Vers l'éducation humaine - Le laïque contre l'enfant», que ratifica cuanto venimos apuntando. Un volumen,* 142 *páginas. París.*

turos del medio social, de caer en la rutina y mezquindad humanas, y creó «La Ruche», plasmando un plan de acción teórico-practico que debía merecer la confianza de los hombres libres. Sus «Propos d'Educateur» son todo un programa, pero su realización tropezó con inconvenientes y dificultades de toda especie, dimanados ya de los elementos oficiales y fuerzas legalistas, ya de la indiferencia o crítica de sus camaradas en otro orden de actividades. Y de ahí que «La Ruche», o sea el lugar, la colmena que en Rambouillet funcionaba, semejante a una fragua o un obrador educativo, tuvo que ser vencida ante la impotencia en sortear todos los obstáculos.

Hasta hace poco, otra institución similar, también en Francia, «L'Avenir Sociale», sostuvo brava lucha para extenderse y afianzar sus afanes de educación razonada de la infancia libre, mantenida por la tesonera Magdalena Vernet, pero no pudo conseguir jamás el apoyo y afirmación de la obra como seguramente lo soñara y mereciera.

Cabe dejar constancia que instituciones similares surgieron en Italia, Suiza, Bélgica, Alemania, Holanda, Austria, etc., durante el período de 1890 a 1915, y en algunos de cuyos puntos, después de la guerra, volvieron a manifestarse con más o menos vigor, si bien en ninguna parte lograron no ya imponerse como elemento de eficaz lucha hacia la emancipación y dignidad humanas, sino en cuanto a importancia, al lado de la lucha sindical, ideológica de los grupos proletarios, de las aspiraciones voceadas por librepensadores, avancistas o sectores que decían perseguir fines de elevación de especie.

Entre nosotros, en el Uruguay, el intento que hubo de escuela educativa razonado, ni siquiera pudo cumplir los grupos que se necesitaban para el ensayo, puesto que los que debían apoyarla no lo hicie-

el punto de vista de un resultado eficiente y razonado en los caracteres y voluntades de las criaturas allí educadas.

Recordando aquellos comienzos —cabe señalar que todo era susceptible de enmienda y mejora—, había que agregar la lucha entablada por la monarquía, el jesuitismo y las «clases dirigentes» españolas, contra la Escuela Moderna y las surgidas a su alrededor, ciertamente, en general, bien mediocres. La represión de 1906, a consecuencia del atentado de Morral, logró el cierre de dicho ensayo de escuela racionalista a los cinco años de actuación, tiempo insignificante que no permite apreciar el resultado de una obra escolar.

La iniciación, en 1901, en Cataluña, de la Escuela Moderna, a base de proporcionar una enseñanza científica y racional, hizo que infinidad de centros escolares laicos platónicos, adoptaran el precinto de racionalistas, pero ni se contaba con maestros de disposición y conocimientos adecuados, ni los centros, Comisiones y Protectorados sabían claramente lo que pretendían. De manera que la modificación de propósitos y algún centro nuevo con vistas a especulación política, no singinificaron un avance, lo que explica que, una vez cerrada la Escuela Moderna en 1906, aquellos centros disminuyeron mucho, acabando por casi desaparecer a partir de 1909 en que Ferrer fuera fusilado.

La Escuela Moderna de Barcelona, que si bien no significaba por el momento una institución educativa fundamental y sí sólo un centro escolar algo más vasto y mejorado que el laicismo en boga, al desaparecer como crisol pedagógico, quedó como firma comercial editora, y escasos centros quedaron en Cataluña y en el resto de España que pudiesen significar una esperanza para el futuro, centros en general, señuelos de instituciones políticas que los

sostenían para el logro de subvenciones a su favor y cierto proselitismo de masa, a tal punto que ya en vida de Ferrer, el partido republicano radical que acaudillaba el felon Lerroux se sirviera del nombre de Ferrer para una candidatura que le convenía ganar en elecciones de diputados, aprovechando la popularidad que consiguiera a raíz de su liberación de las garras del maurismo después del hecho de Morral.

En 1904, por amistad con Ferrer, nos iniciamos en las tareas de formación de los pequeños, munidos de afanes de practicar doctrinas y principios basados en el respeto a la integridad del pequeño ya su preparación para el futuro, teorías y doctrinas captadas de los grandes precursores, y tuvimos que desprendernos de casi todo lo visto en la Escuela Moderna e incluso de casi todos sus textos, en aras de conseguir nuestro propósito educativo, no enseñante solamente, y mucho menos maculado con pasiones inadecuadas para la infancia.

Conseguida cierta independencia, creamos un centro propio, que duró hasta 1909, en que la represión maurista, a causa de la llamada «semana trágica» de Barcelona, lo cerró con saña particular. Trasladados a América, quisimos comprobar lo realizado o realizable en el sentido educativo escolar razonado, pero grandes descepciones nos esperaban, tanto en Argentina como en el Uruguay. Retornados a España, pudimos comprobar que poco había que hacer en el sentido anhelado, después de unos años de infructuosa brega (1).

(1) *En América hubo algunos intentos también, destinados a fomentar y desenvolver la enseñanza racionalista en oposición a la supuesta laica que imparte el Estado. Al efecto, es bueno recordar lo*

combatiente, no percibe lo rápido que transcurre el tiempo, y que aquellos retoños que acariciamos y con los cuales nos creemos cumplidos con ponerles un nombre que se salga de lo vulgar, serán presto nuestros sustitutos en la brega y los propulsores de la actividad social, política y moral de la sociedad, que al descuidarlos, les hacemos víctimas del medio absorvente y corruptor, de las relaciones inadecuadas que nos transforman en enemigos inconcientes.

Y en eso estamos aún, y cabe reconocer que la experiencia del pasado debería aleccionarnos, así como la experiencia que nos ofrece una gran nación vencida y una triunfante por haber sabido aglutinar en lo escolar y educativo, todas sus ambiciones, afanes e inquietudes.

Y aludo a Alemania, la Alemania de hoy, que ante la decadencia de la Francia de ayer, se levanta potente y bárbara, merced a haber sabido utilizar todos los resortes de formación de la infancia, la pubertad y los adultos susceptibles, hacia el fin perseguido, que es la enseñanza que podemos sacar del actual momento histórico, como la señalamos, y podíamos haberla podido aprovechar, veinticinco años atrás.

Y decimos esto con base y fundamentos ciertos.

En 1915, en plena guerra europea, dimos una serie de conferencias con el título general de «El actual momento histórico y los problemas educativos», en una de las cuales, la titulada, «La Guerra y la Escuela», señalábamos la influencia de ésta en el conflicto, y véase como, al través de ese tiempo, lo que referente a Francia y Alemania indicábamos, cobra realidad actual, pues cuanto decíamos sobre ambas naciones, podría repetirse subrayándolo más para aumentar aquellas verdades tan naturales y

vistas por cuantos no nos dejábamos dominar por «ismos» más o menos placenteros (1).

Y la realidad de hoy, aparte de lo señalado sobre las culpas de Francia y su escuela laica negativa, por carecer de idoneidad, de estructuración y del alma que debe poseer toda organización destinada a conducir a la infancia, nos libra de nuevos detalles que podrían parecer morboso instinto de glosar defectos y culpas, que harto pesan sobre un pueblo castigado por sus propios errores, pero en cambio, no pueden ser motivo para destacar justa e imparcialmente, lo que la educación destinada a un propósito cualquiera puede conseguir, y ese ejemplo, apreciándolo en todo su valer y sin escrúpulos de un puritanismo fuera del momento, nos lo ofrece la Alemania actual con aterradora elocuencia.

En efecto. A partir de su tratado de paz de 1918, Alemania, a pesar de su revolución «republicana», a pesar de las restricciones a que se la sometió no pensó en otra cosa que en proseguir la obra de siempre, la obra del teutonismo inveterado, es decir, la revancha, con mayor intensidad y disimulo que antes, pero no con menor fe que la de después del 1870 Y desde entònces, no dejó un momento de pensar en el desquite, de creer en su superioridad racial ni desconocer su capacidad intelectual, científica e industrial superiores a las de otro pueblo cualquiera... El espíritu teutón no fue abatido ni mucho

(1) *Véase: «El actual momento histórico y los problemas educativos». Primitivamente fue dado en catalán, agotándose las ediciones que se hicieron. En 1917, la Biblioteca «Educación» de Alayor (Menorca), completó la serie: «La guerra y nuestros puntos de vista», «La Escuela y el Cuartel» e «Instrucción y Analfabetismo».*

se quiere, pero que respondían a propósitos no desdeñados aún por la masa, la que reaccionó a pesar de todo, retornaron con más vigor y regimentación al espíritu de la revancha, al ideal de desquite, al sentido de superioridad racial, refrendados y prometidos por el mito que los pueblos vencedores, con una ingenuidad ratificada y repetida en actos vergonzosos, proporcionaron a aquel pueblo, por temor a la incógnita de una rebelión y al afán de seguir disfrutando de privilegios económicos y financieros, no siempre diáfanos.

Esa y no otra, es la realidad alemana de hoy, merced a haber forjado una educacion primaria, secundaria y universitaria con alma, espíritu e ideal, sin preocuparse de laicismo, confesionalismo o neutralismo escolarista, terminos que no significan gran cosa cuando no se les agrega una estructuración, una doctrina, una base ágiles que demuestra su núcleo formativo y real, capaz de infundir fe y valor a sus artífices apostólicos y a sus abrevantes en las puras aguas.

Si el mito alemán pudo, al poco tiempo, reprochar a sus mesnadas el destino de los recursos hacia la potencialidad guerrera que era la revancha, el desquite —es decir, el ideal, la fe—, en vez de manteca, que es lo material, lo burdo, ofrecerles cañones, y dominar los atisbos de descontento que pudieran manifestarse, es porque el terreno propicio estaba labrado y la semilla en él ya en brote. Por eso los bárbaros que la teutonia echara por doquier a imponer sus tácticas y principios, estimados superiores por ellos, oscilaban entre los 18 y 30 años, secundados, claro está, de grado o por fuerza, por los que habían pasado la tragedia anterior, y que ante el mito, sintieron revivir su amortiguado afán

de desquite, de revancha, y despertar el dolor o vergüenza pasados al marcar su derrota.

El poder de la Educación queda, pues, bien patente.

La guerra de 1939 es, según lo señalamos en 1915, como la anterior, obra de la Escuela, no por lo que pudo hacer, sino por lo que dejó de hacer, y como Francia —además de otros errores fundamentales—, olvidó forjar el espíritu, el ideal, la fe en su pueblo —no queriendo hacer caso al pensador cuando dijo que, «donde hay una luz, hay siempre el jesuíta que sopla»—, tropezó con su debilidad, por que no se olvide, repito, que la patria, la religión, no son ideales, son solamente vaguedades, retórica en tanto no pueden presentarse como realidades tangibles, posibilidades notorias, como lo representaron para el alemán dada la estructuración total del organismo enseñante ya bosquejada.

Y es que, mientras Alemania lo sometió todo al ideal, al espíritu y a su fe, Francia se contentaba trazando una línea defensiva infantil, por la cual debían forzosamente cruzar los invasores, unos invasores que, munidos de un propósito vengativo y de un espíritu vencedor, no titubearían en pasar por donde se les antojara. Mientras Alemania utilizaba todos los medios a un fin, Francia le suministraba elementos para rearmarse, atizándola contra otra nación, olvidando que, sin escrúpulos ni temores, podía hacerle caso y emplear todo aquello contra ella, como así ocurrió, sin que su escuela laica, carente de ideal, de alma, de espíritu, de fe, conservando ingenuamente el elemento que sopla toda luz, lograra retemplar el pueblo para oponerse al invasor, por lo demás munido de más y mejores elementos que los especuladores financieros franceses y de cualquier otra nacionalidad —la banca carece de

B.D.I.C

CFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

5 AOUT 1965
NUMERO 361
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

SCIENCE ET EXPLOITATION

SI les activités humaines marquent un certain temps d'arrêt pendant la période des vacances, certains faits, annoncés discrètement par la presse capitaliste, doivent retenir notre attention.

Nous apprenons, par exemple, qu'« une deuxième station spatiale doit être construite prochainement en Espagne, dans la sierra d'Avila, sous le contrôle de la N.A.S.A.».

On ajoute, sans doute pour rassurer les esprits, que « cette station sera consacrée notamment au téléguidage du premier vol humain vers la lune ».

Nous ne voudrions pas être pessimistes. Au contraire, nous aimerions avoir foi en l'avenir et prédire à chacun, pour bientôt, le bonheur dans la justice, la liberté et l'égalité économique.

Malheureusement, nous devons également être réalistes. Et nous ne pouvons faire autrement que de penser que l'ouvrage que l'on a décidé de construire dans la sierra d'Avila fait partie d'un vaste plan militaire mis en place pour la prochaine guerre. Car nous n'ignorons pas que toute réalisation technique est astreinte à certaines normes en vue de son utilisation à des fins militaires et l'Espagne, comme la France, est considérée par les Etats-Unis comme une excellente base militaire.

On peut d'ailleurs définir la politique extérieure de tous les Etats, qu'ils appartiennent au bloc américain ou au bloc soviétique, comme une sorte de course à l'implantation militaire et l'aide aux pays « sous-développés », autour de laquelle on fait tant de bruit, dissimule, sous des aspects humains, son véritable but qui se traduit toujours par l'installation de bases militaires et, plus spécialement, de bases nucléaires.

La science, aboutissement de la pensée humaine dans son évolution, sera-t-elle donc le tombeau de l'humanité ? Devons-nous maudire le progrès parce qu'il prépare chaque jour et organise très rationnellement notre extermination ? Certes non.

Mais nous devons dénoncer l'usage que l'on fait des découvertes scientifiques. Nous devons montrer comment la science, qui est, ou devrait être, caractérisée par la domination de l'homme, espèce la plus évoluée, sur le reste de la nature, devient, par la soif de domination, la domination de l'homme sur l'homme et l'esclavage de tous. **Ce n'est bien sûr pas la science en elle-même qui doit être condamnée, mais l'utilisation qu'en ont fait ceux qui se sont emparés à la fois des forces humaines et des individualités conscientes pour les réduire en esclavage par la violence et la duperie.**

C'est donc contre la science mise au service de quelques-uns pour asservir la majorité, pour la réduire à la condition de « matière première » ainsi que le fait le patronat que nous luttons et non pas contre la science en tant que conquête de l'homme sur les forces naturelles. Nous ne devons par considérer les effets mais seulement les causes, car les premiers ne sont que la conséquence logique des secondes.

Nous pensons au contraire que les sciences et les techniques sont susceptibles d'amener l'être humain à la jouissance totale et maximale des plaisirs sains de l'existence, à le porter au plus haut degré de développement et de perfectionnement que puisse atteindre une espèce en tirant tout le parti possible des lois de la nature dans l'intérêt de tous.

Aucune conquête humaine n'est donc valable dans l'immédiat sans l'égalité économique et sociale, et nous approuverons la construction de bases spatiales lorsque chacun aura ce qu'il faut pour vivre et lorsque, la haine de classe et l'exploitation étant supprimées par la suppression des classes sociales elles-mêmes, il sera possible de tourner ses regards vers la conquête pacifique **de mondes nouveaux.**

En attendant, nous lutterons de toutes nos forces contre l'asservissement de l'homme par l'homme et contre le luxe qui est insulte à la misère, nous dénoncerons la préparation de la destruction partielle ou totale de l'humanité pour la sauvegarde de quelques-uns qui, pour conserver leurs privilèges, refusent de se plier à l'évolution naturelle à laquelle tous ont contribué, dont tous doivent bénéficier.

L'évolution des sciences et des techniques devrait permettre :

— La gratuité de la plupart des moyens d'existence (**habitation, nourriture, chauffage, moyens de transport, etc.**).

— La réduction considérable des horaires de travail (**le progrès des techniques devant aboutir non pas au chômage comme le fait l'organisation capitaliste de la société, mais à l'extension des loisirs**).

— La fraternité véritable **fondée non pas sur un profit quelconque, mais sur le sentiment inné et logique d'entraide qui existe en chacun de nous.**

Si les exploiteurs se refusent à adapter l'économie et l'organisation sociale aux réalités scientifiques et techniques, le monde des exploités le fera tôt ou tard par la révolution sociale.

La révolution est payante

Proudhon, résolument anarchiste, le déclarait à des socialistes qui se prétendaient révolutionnaires ; il opposait la liberté à l'autorité des socialistes d'Etat. Le socialisme de Proudhon se basait sur la liberté individuelle et collective, il n'obéissait qu'aux lois générales de l'économie sociale, il se refusait à toute réglementation gouvernementale, il avait l'instinct de la mission révolutionnaire. Grâce à lui, des militants purent se former et, dans la Commune, nous retrouvons son esprit libertaire et l'esprit du fédéralisme.

La Commune échoua pour plusieurs raisons ; citons en premier l'inégalité de la lutte entre les forces révolutionnaires de Paris et la force armée des Versaillais, soutenue par les Prussiens ; en second, l'impréparation de la mise en place de l'économie sociale nouvelle ; enfin, et surtout, par la volonté des marxistes qui entendaient que l'émancipation du prolétariat soit soumise à la dictature d'un parti.

L'orgueil et la vanité du marxisme ont porté la ruine au mouvement révolutionnaire de la Commune. Nous retrouvons là, comme pendant la révolution d'Espagne, cette opposition des marxistes à la véritable libération des travailleurs.

Cette reconnaissance d'une autorité gouvernementale, ne pouvant admettre la libération totale de l'homme d'une civilisation décadente, se refusant à la préparation anarcho-syndicaliste, car celle-ci serait la liquidation de tous les pouvoirs et de tous les privilèges, nous la retrouvons toujours chez nos petits bourgeois qui se prétendent libertaires, mais qui sont ennemis de la révolution. Pensent-ils que le capital apportera la liberté au travail sur un plat d'argent ?

Notre point de combat révolutionnaire présent est l'éducation des militants, leur formation. Une poignée de camarades rompus à la doctrine révolutionnaire, peut entraîner toute une agglomération à la nécessité de la préparation à la révolution, afin que le peuple ne soit pas surpris le jour où elle se réalise. La Commune de Paris ne totalisait, à son départ, que quinze militants... C'est uniquement l'exploitation d'une injustice ou d'une défaite, plus conséquente pour le peuple que les autres, qui peut faire fonction d'étincelle et mettre le feu aux poudres.

D'ailleurs, la technique révolutionnaire a bien évolué et ces coups d'Etat que font les militaires un peu partout, pour prendre le pouvoir et réduire un peu plus le peuple à l'esclavage, ne sont que des mouvements révolutionnaires. Les tactiques évoluent, ce qui ne veut pas dire qu'un coup d'Etat, opération militaire d'une classe, puisse être comparé à un mouvement révolutionnaire d'un peuple. Les militaires entendent prendre le pouvoir pour assurer leurs prébendes et leur autorité, les peuples pour tenter de gagner la liberté. Le malheur de ces derniers réside en ce que leur impréparation révolutionnaire ne leur permet pas de passer d'une économie capitaliste à une économie égalitaire en un minimum de temps, alors que les militaires qui pratiquent les coups d'Etat continuent à vivre de l'exploitation des travailleurs et ne changent rien aux principes de l'économie capitaliste. Seuls les bénéficiaires de l'exploitation étatiste changent de nom et de titre.

De nos jours, une révolution doit se faire dans le minimum de temps ; en une nuit, postes émetteurs de radios, organes de presse, ministères, polices, corps de mercenaires, chefs militaires, centres de communications, doivent être neutralisés. On conçoit qu'il faut une organisation révolutionnaire très poussée et nous devons reconnaître que nous ne pouvons encore contribuer efficacement à la libération du prolétariat.

Mais prétendre que la révolution n'est pas payante de nos jours, c'est nier l'histoire contemporaine. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître que, partout, le courage des révolutionnaires a permis, le plus souvent, d'atteindre le but fixé. En cette période où le néo-nazisme prépare, un peu partout, ses positions de combat, tenter de paralyser la préparation de liberation du prolétariat est faire le jeu des ennemis de celui-ci. La révolution prolétarienne de demain sera payante, car les leçons du passé ne sont pas lettre morte. Nous avons appris que si nous devons lutter contre nos ennemis, nous devons également faire preuve de vigilance envers certains qui se prétendent nos amis et qui ne rêvent, en réalité, que de nous planter un couteau dans le dos. « *Aucun raisonnement ni aucune propagande ne seront jamais en état de convertir ces malheureux. Pour les convaincre, il n'est qu'un seul moyen : c'est le fait, c'est la destruction de la possibilité même des situations privilégiées, de toute domination et de toute exploitation ; c'est la révolution sociale, qui, en balayant tout ce qui constitue l'inégalité dans le monde, les moralisera en les forçant à chercher leur bonheur dans l'égalité et dans la solidarité.* » (Bakounine, Œuvres V.)

RENE VILLARD

Faut-il un gouvernement?

Autrefois, lorsque les bandes de guerriers envahissaient les contrées, dévastant les récoltes, incendiant les demeures et assassinant les paisibles habitants, pillant tout sur leur passage, c'étaient les travailleurs, occupés leur vie entière à œuvrer et à produire, qui en subissaient les conséquences.

Le peuple payait les rançons imposées par les guerriers, pour éviter de plus gros ennuis. C'était la loi du plus fort.

A cette époque de guerres perpétuelles d'un royaume contre un autre, les travailleurs étaient réduits à la misère par cette action guerrière et le prélèvement des impôts ; les travailleurs se soumettaient à la force, mais il est inconcevable qu'il leur soit venu à l'idée qu'un tel état de choses, c'est-à-dire l'existence d'un seigneur et maître, puisse être nécessaire.

Depuis, la situation a évolué. Le spectre de la dévastation et de l'assassinat monstre paraît s'effacer de l'esprit humain dans les périodes d'entre-deux-guerres, quoique l'on soit continuellement en train de préparer ces fléaux humains, mais les jeunes gens sont entraînés à la discipline, à l'obéissance aveugle et risquent, à un moment donné, d'être transformés en jouets d'un quartier général, d'un chef ambitieux et guerrier.

Tout ce que les anciens guerriers perpétraient en assassinats, en désastres pendant des années durant, nécessite, actuellement, quelques journées. Que dis-je ? Quelques heures sinon quelques secondes pour le « génie » militaire.

Certains travailleurs d'aujourd'hui, éternelles victimes de leur propre inconscience, sont à se demander s'il faut un gouvernement, si un gouvernement est nécessaire pour maintenir l'ordre.

Les doctes défenseurs du statu quo d'affirmer avec la plus grande conviction qu'il faut un gouvernement pour maintenir l'ordre établi.

Pour maintenir l'ordre établi, d'accord, mais pour rétablir la justice et la sécurité de ceux qui travaillent, qui est l'inverse de l'ordre établi, que faut-il ? C'est ce que nous devons examiner.

Pour avoir une guerre, il faut la préparer psychologiquement et matériellement.

Si la locution « si vis pacem para bellum » était juste, logiquement l'inverse devrait l'être aussi : si tu veux la guerre, prépare la paix, or, cela est invraisemblable, insensé.

Pour avoir la paix, il faut préparer la paix.

Si pour avoir la guerre il faut un gouvernement, pour avoir la paix, il faudra supprimer le gouvernement, puisqu'il s'agit de deux contraires.

Les travailleurs peuvent-ils s'apprêter à supprimer la colossale organisation du gouvernement ? Pourquoi pas ? Ce sont eux qui fabriquent les armements, les prisons, etc. La solution est simple. Il suffit de refuser d'accomplir de telles besognes.

Travailler c'est bien, mais travailler consciemment pour faire quelque chose d'utile. Travailler pour n'importe quoi, c'est dégradant. Travailler pour recevoir un salaire, c'est digne d'esclaves.

Que diriez-vous si on vous invitait à creuser une fosse, moyennant salaire, qui servirait à vous ensevelir une fois la dernière pelletée retirée ? Vous demanderiez à réfléchir. Vous préféreriez vous passer de salaire. Ceux qui travaillent pour la guerre directement ou indirectement (ils sont nombreux), sont-ils dénués de toute réflexion ?

Pour vivre, il faut de quoi vivre et non du travail.

L'exploité trouve de quoi vivre à l'aide de son salaire.

Si l'unique but du travailleur est la perception d'un salaire, il est à craindre que, pour avoir son salaire, il soit amené à faire n'importe quoi. C'est pourquoi il faut supprimer le salariat.

Pour abolir le salariat, il faudrait supprimer les causes qui obligent le spolié à se vendre au spoliateur.

Ce ne seront point ces derniers qui se dépouilleront de leurs privilèges de leur propre initiative. Ce sont les exploités qui doivent revendiquer leur propre droit, mais ils doivent aussi se montrer dignes et capables de gérer directement les richesses de la terre, partant du principe : « Ni Dieu ni maître ».

J. CAPDEVILA

De tout, un peu

C'est dans le journal *Combat*, sous la signature de Philippe de Saint-Robert, qui s'affirme gaulliste, que l'on a pu lire ces lignes, au sujet de la menace communiste d'hier comme d'aujourd'hui : « *Officiellement, on affecte de croire que la menace dont il est question existe encore un peu, et le général de Gaulle ne dédaigne pas, de temps à autre, de décocher une flèche aux « totalitaires » qui sont à l'Est. Mais il s'agit là d'une fausse fenêtre pour la symétrie, car si le caractère totalitaire des régimes communistes européens n'a encore que peu évolué à l'intérieur d'eux-mêmes, nul ne croit plus sincèrement, en revanche, à un expansionnisme soviétique vers les rivages de l'Atlantique.*

On pourrait du reste discuter de savoir si cette menace expansionniste a été, durant la période stalinienne, autre chose qu'un bluff gigantesque auquel les Américains auraient fait semblant de croire afin d'assurer, à la faveur de cet épouvantail, leur colonisation économique de l'Europe de l'Ouest. Car enfin, imaginez-vous un instant que Staline ait pu être assez fou pour faire déferler l'Armée Rouge vers Brest, en un temps où les Américains détenaient encore le monopole des armes thermo-nucléaires ? Il est plus que probable que nous avons été floués.

Eh oui ! cher monsieur, nous avons été floués. Et ça n'est pas fini, malheureusement ! C'est toujours au nom de cette menace fantôme que les pays de l'Europe de l'Ouest s'arment à outrance, et se donnent des régimes réactionnaires.

C'est au nom de cette menace, qu'*officiellement on cherche à faire croire qu'elle existe encore*, que la France affecte à sa future force de frappe les énormes crédits qui seraient bien plus utiles en d'autres domaines.

C'est au nom de cette menace fictive, que l'on relègue à la queue, en France, les aménagements et créations de première nécessité que les Français, qui travaillent et versent des impôts abusifs, réclament dans l'ensemble du pays. Faut-il citer les hôpitaux vétustes et insuffisants, les écoles auxquelles on peut appliquer les mêmes termes, le chemin de fer inconfortable et sale, les gares dignes du moyen âge, les musées et bibliothèques si peu développés, les autoroutes pour ainsi dire inexistantes ! Et, brochant sur le tout, le retard insurmontable qui est celui de la construction de logements !

En bonne justice, il n'est peut-être pas équitable de faire retomber tout cela sur les épaules du gouvernement actuel. Toutefois, celui-ci en a sa bonne part, décuplée par la prétention de présenter au monde entier une France grande et heureuse. En fait, comparativement, nous sommes un pays sous-développé, et cela de l'avis même de certains portes-parole du patronat industriel.

Rendons grâce, en tout cas, à Philippe de Saint-Robert, de nous avoir donné ces détails, et redoutons pour lui les foudres du Très-Haut, qui ne goûtera peut-être pas très bien l'allusion à la fausse fenêtre pour la symétrie, non plus d'ailleurs que le début de l'article : « *Officiellement, on affecte de croire...* »

BLANQUET

CINEMA

PARIS SECRET (film français). — C'est un documentaire, ou plus exactement toute une série de documents étrangers, fort différents les uns des autres, sur un Paris curieux qu'il était difficile même d'imaginer. Il y a, bien sûr, quelques passages sur certaines sectes de farfelus, genre adorateurs du nombril et autres rassemblements de doux dingues (adoratrices de la Lune, entre autres), et cela assure le succès commercial du film. Il y a, par contre, d'étranges documents, certains dramatiques, d'autres humoristiques, quelques-uns incroyables dans un siècle et une ville qui se disent civilisés.

Tout n'est peut-être pas parfait, le réalisateur n'ayant pas toujours su éviter la facilité où l'épate-gogo peut être monté de toutes pièces, mais dans une certaine mesure, il s'agit d'un film courageux, à l'opposé des *Paris by Night* qui circulent de par le monde...

L'EVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (film italien de Pier Apolo Pasolini). — Un évangile où le clin d'œil aux socialistes, communistes, progressistes n'est pas rare. De deux choses l'une : ou le réalisateur est un cryptomarxiste qui veut conquérir la sympathie des chrétiens, ou c'est un chrétien qui s'efforce de raconter l'évangile dans un style susceptible d'intéresser le prolo contemporain. Comme actuellement l'Eglise romaine soigne son gauche, la confusion est fort possible. On nous montre un Jésus-Christ assez révolutionnaire, particulièrement porté sur la revendication sociale... Comme par ailleurs ce film n'est pas sans qualité, il fera sans doute carrière dans les salles paroissiales de choc pour faire la nique aux réunions de l'Amicale Laïque.

L'INCROYABLE RANDONNEE (film américain de Fletcher Merler). Film qui met en scène deux chiens et un chat. Le scénario est d'une simplicité enfantine : ces trois animaux s'échappent de la maison où ils passent leurs vacances et, traversant la forêt canadienne, regagnent le logis de leurs maîtres. De nombreuses scènes sont empreintes d'une miévrerie à laquelle, semble-t-il, le cinéma américain peut seul accéder : on sent que tout est prévu pour un public d'âge mental et affectif encore en plein dans l'enfance ; tout est vu sous l'angle optimiste de l'Américain satisfait de son *way of life* et rien ne doit venir troubler son bonheur de façade : les trois animaux, qui sont fort bien dressés, ne commettent ou ne sont victimes d'aucun acte barbare, et quand ils courent vers leur proie, c'est toujours sous un angle humoristique qui fait oublier la conclusion finale (à savoir, la mort d'un lapin ou d'un oiseau), que l'on nous laisse seulement deviner, car la mort ne doit pas être un spectacle pour famille. J'ai préféré et de loin la très bonne *Grande Aventure* du Suédois Arne Sucksdorf, mais est-il encore possible de la voir ?

CHEZ LES CHEMINOTS

La C.G.T. essuie les paillassons du gaullisme

Le célèbre dauphin de Tournemaine, Georges Seguy, membre du Bureau politique du parti bolchevique et secrétaire de la Fédération C.G.T. des cheminots, se prosterne depuis plusieurs semaines pour obtenir du gouvernement gaulliste la réintégration des représentant de la C.G.T. au Conseil d'administration de la S.N.C.F.

Chacun sait parfaitement ce que cela veut dire ; nos cégétistes brignent cette fonction d'administrateur de la S.N.C.F., non pas pour y défendre les travailleurs du rail, mais pour encaisser une substantielle « indemnité » qui, pour un administrateur de la S.N.C.F., équivaut à la paie d'un ministre.

On voit clairement depuis des années le jeu de la C.G.T. Alors que ses représentants siègent partout, dans les comités mixtes, à la commission des status, etc., alors que des milliers de jours de congés et des indemnités sont octroyés aux cégétistes ceux-ci crient à la discrimination.

La calomnie et le mensonge ne gênent guère nos cégétistes : la preuve, une lettre écrite le 9 mars dernier par un responsable cégétiste à l'un de nos camarades où l'on peut lire : « *... tu sais que la C.G.T., bien que sa représentation ne soit pas contestée* — c'est lui qui le dit — *n'est pas reçue, en tant qu'organisation, comme l'est la C.N.T.* »

Une telle ânerie ne mériterait même pas de réponse si elle n'avait été écrite par un imbécile sur la dictée de ses maîtres du Carrefour-de-Châteaudun.

La Fédération des travailleurs du rail C.N.T. a été reçue une seule fois par la S.N.C.F. ; c'était le 2 décembre 1947, il y a donc 18 ans que la fédération C.N.T. n'a pas eu de rapports avec la S.N.C.F. alors que dès la prise de pouvoir par De Gaulle en juillet 1958 les secrétaires de la C. G. T., Tournemanie et Seguy, étaient reçus à Matignon par le général qui n'était alors que président du Conseil.

Il fallait que ces vérités soient dites. La Fédération des cheminots C.G.T. qui, depuis 1946, est entièrement à la remorque du Parti communiste, qui n'a jamais cessé de pactiser depuis cette date avec l'Etat et le pouvoir ne peut pas prétendre avoir le droit de « représenter » les travailleurs du rail.

On sait au prix de quelles combines, de chantages et d'intimidations la C.G.T. occupe la presque totalité des sièges de délégués à la S.N.C.F. Mais on sait aussi que la Fédération C.G.T. des cheminots ne représente plus rien pour le syndicalisme, c'est une baudruche crevée, qui n'entreprend des actions qu'autant que le pouvoir le lui permet.

Demain, Georges Seguy, qui n'a pour ainsi dire guère connu la vie de cheminot, siégera au Conseil d'administration pendant que le lampiste devra se bagarrer pour obtenir un jour de congé au mois d'août. Mais la C.G.T. aura permis au Parti communiste d'avoir un nouveau de ses chefs payé grassement par « l'Etat Bourgeois », comme ils disent. Le parti de Waldeck Rochet n'en demande pas plus ; il s'agit pour lui de combler les trous creusés depuis que la Cinquième lui a fait perdre la moitié des « indemnités » parlementaires.

Mais les cheminots finiront bien par comprendre que le vrai syndicalisme est anarchiste et révolutionnaire. Et la Fédération des travailleurs du rail C.N.T., qui est toujours vivante, reste et restera le pôle d'attraction de ceux qui savent que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

R. J. SOURIANT

Le moyen légal

Les avions vont de plus en plus vite et il y en a de plus en plus : avions de transport, de voyageurs, avions de bombardements, avions supersoniques. Ceux-ci ont un avantage particulier : ils provoquent une déflagration assez importante appelée « bang » quand ils dépassent le mur du son. Ce « bang » provoque fréquemment des accidents quand il se produit au-dessus d'une ville, accidents matériels : vitres brisées, cadres qui se décrochent, murs et plafonds qui se lézardent. Ceci n'est pas le plus grave, « tout étant relatif dans la vie », le plus grave ce sont les accidents psychiques. En effet, ce « bang », qui est un coup de revolver amplifié aux oreilles, provoque, notamment chez les bébés, les jeunes enfants, les vieillards et chez les cardiaques, des troubles qui peuvent être très profonds et ont souvent une répercussion sur le comportement des individus qui en sont atteints.

Des plaintes furent déposées au commissariat de police et à la gendarmerie par des personnes touchées par cette nouvelle calamité. Il leur fut répondu d'écrire au ministère de la Guerre, seul responsable et seul habilité pour trancher la question. Il existe, en effet, deux circulaires ministérielles, l'une du 19 septembre 1962, l'autre du 10 août 1963, indiquant que les personne ayant subi des dommages par suite d'un « bang » devaient immédiatement informer le ministère de la guerre, qui effectuerait une enquête et dédommagerait les personnes atteintes si les faits étaient reconnus exacts.

Cela est bel et bien pour les dommages matériels, encore que nous pouvons penser à juste titre que l'Etat, comme les assurances, sait tendre la main pour recevoir, mais très peu pour donner ; bref, l'Etat vous dédommagera, bonnes gens, si vous avez la malchance d'être atteint par le nouveau mal du siècle.

Examinons la chose sur un autre plan. Que penseriez-vous d'un automobiliste provoquant de multiples accidents mortels ou simplement très graves, et disant à chaque fois : « Mon assurance indemnisera les victimes » ? Vous estimerez cet homme inconscient et vous trouverez normal que son permis de conduire lui soit retiré ; moi aussi, naturellement. Eh bien ! cet homme inconscient, c'est le ministre de la Guerre, c'est le chef de l'Etat dont dépend le ministre de la Guerre, ce sont tous nos députés qui acceptent sans réagir cet état de fait.

Le chef de l'Etat, le ministre de la Guerre, les députés, tous connaissent les méfaits de ce « bang », tous savent que de nombreux enfants, des vieillards, des cardiaques, sont troublés par ces bruits violents. Ils savent très bien que la majorité des personnes atteintes ne porteront pas plainte ; ils savent aussi que très souvent les troubles « surdité, trouble cardiaque, système nerveux touché » ne se produisent pas forcément juste après l'accident, qu'il s'écoule quelquefois des semaines, voire des mois, avant que les personnes atteintes s'en aperçoivent, trop tard naturellement pour agir vis-à-vis des responsables. Et puis, même s'ils sont indemnisés, cela leur redonnera-t-il une bonne ouïe ? Cela empêchera-t-il les lésions au cœur ? Cela remettra-t-il le système nerveux en état ? Non. Ce sont donc des criminels ceux qui peuvent agir et non font rien : « Non-asistance à personne en danger ».

Il serait peut-être plus simple d'interdire le survol des villes par les avions supersoniques, de voler à plus haute altitude, ou..., ce qui serait mieux, de les supprimer. Qui lui dira, à notre vénérable vieillard, celui qui préside en haut lieu, qui est tout puissant, oui, qui lui dira le mal provoqué par les « bangs » ? Allons, soyons sérieux, il a d'autres chats à fouetter que de s'occuper de « simples faits divers ».

G. PIOU

APUNTES

FILOSOFIA. (No siempre lo barato involucra desperdicios)

El clima nos enseña. Unas veces nieva; otras el calor es sofocante. No todo ha de ser calor y también es delicioso ver caer copos níveos que dan sensación de ensueño. Depende por el lado que se miren las cosas: mirada en su belleza natural, resulta muy agradable una nevada.

Todos vamos en busca de la felicidad, la que no pocas veces pasa por nuestro lado. Cuando así ocurre hay que hacerle la mejor cara posible y recibirla con alegría. De esa manera puede acabar acostumbrándose a nosotros.

AFINIDAD

La afinidad es cualidad suficiente para poder dilucidar cualquier problema de orden orgánico o ideológico que se nos presente. Máxime cuando entre anarquistas no existe imposibilidad alguna para opinar con toda franqueza sobre lo individual, local, regional o universal, cuando se guarda el debido respeto a la integridad ajena.

¿QUIEN SE HIZO ANARQUISTA ASI?

Abrazó las ideas a título de explotado y antes de amarlas amó la rebeldía contra toda clase de explotación del hombre por el hombre. Más tarde fue puliéndose y consideró al anarquismo el ideal más próximo futuro para toda la humanidad. Las ideas se le fueron adentrando y abriendo paso en su temperamento de una manera firme, hasta llegar a comprender en todas su tesitura la frase de oro de Mella: «Más allá del anarquismo siempre habrá anarquismo.»

LOS DEL MONTON

Ningún anarquista puede sentir simpatías por no importa que gobernante, ni gobierno, llámese como se llame o se cuelque la etiqueta que mejor le convenga. Quienes admiran al líder son los del montón, los deficientes, los incapaces de amar un ideal que fortifica y exige capacidad de resistencia contra la esclavitud.

SUBDESARROLLO

No faltan quienes imaginan que por medio del autoritarismo es posible lograr el desarrollo de un determinado conglomerado territorial. Nada más falso. La única forma efectiva de desarrollo será conquistada por medio de la revolución social, antiestatal, antijerárquica, antidominista y ácrata, y los que de este último ideal se proclaman, de ninguna manera pueden estar de acuerdo con las inocentes creencias de los seguidores del Estado. Y si de alguna manera lo están, es que no cumplen con la bella expresión shakespereana: ser o no ser.

FIDELISMO

El «fidelismo» es cobardía, fanatismo «revolucionario». Es ser ciego y sordo al sufrimiento humano, ser amante de la cadena y también del mando. En una palabra: ser antianarquista.

DEFINICION

Nuestro ideal no puede ser interpretado por traperos que todo lo echan junto y sin discriminación en el saco. El anarquismo tiene que ser sentido y poseser de normas de conducta acordes con sus principios, tácticas y finalidades. No todo es valedero: el mal, la imposición, el fanatismo, lo que no avance en busca de una verdad desconocida, jamás puede ser practicado por la fuerza de la razón y de la solidaridad.

INCONFORMISMO

El inconformismo es siempre útil; pero para ser inconformista hasta donde se debe ser, hay que ser valiente, lo que en resumidas cuentas pueda considerarse una expresión exclusivamente anárquica. Nadie que no sea anárquico puede ser un verdadero inconformista.

OPTIMISMO

Es posible que si la humanidad no es pulverizada por las bombas atómicas encuentre al fin su verdadera ruta. Así lo esperamos los que a pesar de todo no perdemos la fe en la buena naturaleza del hombre.

A.I.T. y S.I.A.

La SIA y la AIT me parecen las dos organizaciones que deberíamos animar con mayor intensidad en el mundo actual: la una contra todo fascismo: rojo, amarillo o negro. La otra en pro de las conquistas del proletariado mundial antiestatal y anticapitalista a un tiempo.

HITLER y FRANCO

Los infinitos militantes del cenetismo exiliado que cayeron en Francia luchando por los Aliados creían combatir así al nazi-falangismo incrustado en la Península como lapa. Lo bochornoso es que algunos gobernantes de hoy consideren al tirano sanguinolento de ayer —amigo de Hitler y Mussolini—, como «aliado» de lo que ayer fue enemigo. Curas, explotadores del hombre por el hombre, militarismo y aprovechados de la politiquería, monárquicos y un sin fin de ratas y ratones adoradores del dios Oro, se han puesto de acuerdo para ultrajar las tumbas de los caídos por la justicia y la libertad.

MURRIA

En los últimos tiempos la murria induce a considerar a muchos que las cosas se hacen solas; que durmiendo se está bien. La cosa marcha, pero podría marchar mil veces mejor si cada cual se hiciera cargo de la responsabilidad que llamarse anarquista encierra, porque no hay que olvidar que una cosa es llamarse y otra muy distinta *ser*. Las ideas exigen una entrega de lo más completa posible. Nuevos o viejos, los hombres y mujeres de la libertad no pueden nunca fallar, pues la base fundamental del ser humano depende de ella: la Libertad. Sin libertad no hay nada que valga mayormente. La esclavitud es materia propia de retrógrados: nada quiere la vida con la cadena y el retroceso y Florencio Sánchez decía: «Esos son cadáveres andantes...» Los retrógrados.

ANTENA

PROPUESTA DE INVESTIGACION

BRUSELAS.—La petición para el envío a España de una misión de investigación de la Oficina Internacional del Trabajo fue reiterada hoy en un llamado conjunto al director de la OIT David Morse, por parte de CISL y la CISL.

Según dicha petición, la referida misión deberá proceder a una detallada investigación sobre la situación laboral que reina actualmente en España, para estudiar los medios que podrían conducir eventualmente, en breve plazo, al libre ejercicio de los derechos sindicales en este país.

SACERDOTES MULTADOS

BILBAO.—Tres sacerdotes vascos que habían asistido a una reunión católica prohibida por el Gobierno en Gatica, durante la cual se produjeron peleas entre manifestantes y guardias civiles, fueron multados con 25.000 pesetas por el gobernador civil de Vizcaya.

Se trata de los reverendos Andrés Manterola, José María Madariaga y Pedro Berrio Tebortua.

NO HAY MILAGRO DE LA MACARENA

SEVILLA.—Un tren arrolló a un autobús en un paso a nivel entre Sevilla y el centro veraniego de Granada, causando la muerte a por lo menos 12 personas e hiriendo a 40, según informes dados por las autoridades provinciales aquí.

La información dice que el autobús se dirigía hacia Granada y fue atropellado por el tren en un paso a nivel cercano a la población de Arahal.

Se dijo que entre los muertos figura el corresponsal del diario «ABC» en Arahal. Las autoridades dijeron que figuran extranjeros entre las víctimas.

NUEVO ACADEMICO

MADRID.—El filósofo y ensayista Julián Marías ha sido recibido en la Real Academia Española de la Lengua, en el curso de una ceremonia que reunió a todos los «inmortales» españoles con la única excepción de su presidente, Ramón Menéndez Pidal, actualmente convaleciente.

Julián Marías pronunció un discurso en el cual hizo un balance del desarrollo filosófico en España y en las naciones latinoamericanas de habla hispánica, con exactitud, precisión académica y claridad de lenguaje. El profesor Julián Marías, uno de los discípulos predilectos de José Ortega y Gasset, es autor de numerosos ensayos y libros, algunos de los cuales, como «Historia de la Filosofía», e «Introducción a la Filosofía» hacen autoridades en Europa y en América.

FRANCO CONVERSA CON JESUS

MADRID.—Francisco Franco inauguró un monumento al Sagrado Corazón de Jesús en el cerro de los Angeles, a once kilómetros de Madrid.

El monumento de cincuenta y siete metros, incluida una estatua de doce metros de Jesús, remplaza al que fue destruído durante la guerra civil mientras las fuerzas republicanas tenían control del área que ellos después llamaron «Cerro Rojo».

Franco agradeció a Jesús por haber distinguido a España como defensora de la fe católica y misionera del Evangelio en el mundo.

La ceremonia terminó con un mensaje del Papa enviando su bendición a España y al pueblo español. Su Santidad pidió a Jesús que diera a España días de paz y prosperidad «y que siempre reine entre los individuos y toda la sociedad».

LA U.D.C. SUAVIZA

MADRID.—La Unión Democrática Cristiana (UDC), que fue fundada en enero pasado como un «nuevo partido de oposición activa», ha adoptado una posición menos radical con respecto al régimen del general Franco, al término de una serie de reuniones que se han realizado en Madrid.

Un nuevo programa en diez puntos, que sustituye al programa de 14 puntos de enero, fue aprobado en esta reunión. La UDC fue presidida por el profesor Jiménez Fernández, y reúne diversas tendencias demócratas cristianas, con excepción del Partido Socialcristiano de José María Gil Robles, que es de tendencia más conservadora.

El nuevo programa reafirma su adhesión a un Estado laico y a una forma de gobierno basado en el pluralismo de partidos políticos, la democracia, la libertad individual y la justicia social. Confirma también su deseo de una «reforma profunda, radical y urgente de la sestructuras económicas del país», pero en cambio, omite declaraciones que contenía el programa anterior, como por ejemplo, que «la tierra debe pertenecer al que la trabaja», o que debe establecerse «un nuevo régimen entre la Iglesia y el Estado, que ponga fin a los privilegios actuales».

Finalmente, el programa declara oponerse a «toda discriminación entre vencedores y vencidos», y predica la colaboración de todos los españoles en la tarea común de renovar el país.

EL MEDIADOR BENITEZ

MADRID.—El rector de la Universidad de Puerto Rico, Jaime Benítez, enviado del presidente Lyndon B. Johnson como mediador en la crisis dominicana, «afirma que las tensiones internacionales afectaron a su misión».

En declaraciones que publica el diario «Pueblo», el rector puertorriqueño, que se encuentra pasando unos días en Madrid, subraya que sus gestiones no tuvieron éxito por multitud de razones convergentes, tal vez la más decisiva de todas las desconfianzas recíprocas, las tensiones internacionales circundantes y la presencia de fuerzas extremistas de derecha y de izquierda, interesadas siempre en imposibilitar fórmulas razonables y constructivas; Benítez dice haber encontrado en Caamaño «una persona joven, inteligente, deseosa de ayudar a su país», y que no hizo gestiones con Imbert, «porque mis contactos se circunscribieron a tratar con las personas que, a mi juicio, representaban una esperanza».

EL TRIGO DE LOS HERMANOS

LEON.—Se produjo un incendio en unos graneros de la Hermandad de Labradores y Ganaderos del pueblo de Alvirez. A pesar de la intervención de los bomberos que llegaron de León, el fuego destruyó 30 vagones de trigo que había allí almacenados. Las pérdidas son muy importantes.

EL 1,4 POR 1.000 GRACIAS A LA EMIGRACION

MADRID (United). — El porcentaje de desempleo en España es de 1,4 por 1.000, según declaró el director general de Empleo.

El funcionario añadió que entre las ciudades en las cuales no hay desempleo laboral destaca Palma de Mallorca «donde el porcentaje correspondiente es del 0,5 por 1.000, uno de los más bajos del mundo.

¿OLE?

SAN SEBASTIAN (AFP).—Catorce turistas soviéticos llegaron a San Sebastián, provenientes de Madrid por vía aérea. Esta es la primera desde que finalizó la guerra civil que este balneario español recibe la visita de turistas soviéticos.

Obras de Felipe ALAIZ

«TIPOS ESPANOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

NOTICIAS DE O SOBRE PORTUGAL

LOS INTELECTUALES HILAN «DELGADO»

LISBOA. — Ciento veinticuatro miembros de la oposición portuguesa, «que apoyaron, en 1958, la candidatura del general Humberto Delgado a la Presidencia de la República, enviaron una petición al jefe del Estado, almirante Américo Thomaz, para que se tomen medidas a fin de garantizar el traslado a Portugal de los restos del general asesinado. Igualmente, los firmantes solicitan la publicación sin restricciones de todos los hechos relativos a este asesinato tal como fueron dados a conocer en el extranjero, así como la reproducción en la prensa del texto íntegro de esta petición.

Entre los firmantes de esta petición, donde figuran abogados, médicos, estudiantes, comerciantes, periodistas, están Cunha Leal, Azevedo Gomes y el coronel Helder Martins, todos ex ministros de antes del «Estado nuevo» y que forman parte del comité dirigente de la Oposición Republicana.

Hay que señalar, además, que la petición dirigida al jefe del Estado se contenía en otra dirigida al presidente del Consejo a la cual no se dio ninguna respuesta, afirman los firmantes.

La petición termina con un llamamiento al jefe del Estado como «Presidente de todos los portugueses y no de una fracción o grupo, como usted mismo lo ha proclamado», para que tome en consideración que el general Humberto Delgado reunió en las elecciones de 1958 «un cuarto del electorado, según confirmaron los propios círculos oficiales».

EL SANTO OFICIO EN FUNCIONES

LISBOA.—Unos 60.000 libros han sido incautados por la policía para «examinar su contenido». Entre ellos figura uno de un escritor argentino.

Dos brigadas de detectives fueron a la empresa editora Europa-América, según su director Lyon de Castro, para incautarse de los libros.

«Congelaron 23 de nuestras impresiones recientes, que se elevan a unos 60.000 libros», dijo De Castro, «pero no sé la razón por la cual se hizo eso».

Añadió que debía notificar a las librerías que esos títulos no se podían vender.

Entre los libros incautados figuran «El autómata», por el italiano Alberto Moravia; «La historia de La Infamia», de José Luis Borges, argentino; «Los pastores de la noche», del brasileño Jorge Amado; «La rebelión de los perdidos», de Henry Joerer; «Historia de la Gestapo», por el francés Jacques de la Rue, y «Les mains sales», de Jean-Paul Sartre.

Varias obras de escritores portugueses que pertenecían a la Sociedad de Escritores, que fue disuelta por el gobierno el mes pasado, también fueron incautadas.

EL PEN-CLUB, ESPAÑA Y PORTUGAL

BLED (Yugoslavia).—La Asociación Internacional de Escritores adoptó por unanimidad una resolución condenando a España y Portugal por lo que llamó falta de libertad de expresión y de movimiento de sus escritores.

La resolución dijo que el congreso «consideró los recientes acontecimientos en los que habían sido perseguidos representantes de las literaltura española, catalana y portuguesa».

La resolución protestó contra la disolución de la Asociación de Escritores Portugueses, la detención de algunos de éstos, la acción contra la lengua catalana en España, y la negativa a conceder visados y pasaportes a escritores españoles que deseaban acudir al Congreso. También se refirió la resolución a la «amenaza de destitución de maestros españoles».

Pablo Neruda, el poeta chileno, y Miguel Angel Asturias, el escritor guatemalteco que vive en Francia, solicitaron del Congreso que otorgase apoyo moral a Juan Bosch, escritor y ex presidente de la República Dominicana.

En una de las primeras sesiones, el Congreso eligió presidente al dramaturgo norteamericano Arthur Miller. Fue la primera vez que fue designado para la presidencia un escritor no europeo.

Asistieron al Congreso 500 escritores de 50 países de todos los continentes.

SE ESTRELLA UN AVION MILITAR PORTUGUES: DOS MUERTOS

LISBOA (MAP).—La agencia portuguesa de Prensa anuncia que un avión militar portugués se estrelló en la región septentrional de Angola. Los dos miembros de la tripulación murieron en el accidente. No se han revelado las causas del mismo.

CARTA ABIERTA

INTROSPECCION, NO INTROMISION

«Es a aquellos que dominan sobre los espíritus por la fuerza de la verdad, no a aquellos que hacen esclavos por la violencia; es a aquel que conoce las ideas del universo, no a los que las desfiguran que debemos nuestros respetos.» (Voltaire)

He leído en un Boletín de Londres un trabajo del compañero y amigo L., y la verdad sea dicha, no me ha chocado sino que me ha asombrado.

Asombrar que viene de sombra, es un equivalente en los pueblos primitivos del alma humana, y esta creencia explica el respeto particular que se le tenía a la sombra. Aún hoy, en el Camerún, cordillera del Africa, cuando un hombre dice: «Yo puedo ver mi alma todos los días», no tiene más que salir al sol y reflejar su sombra, pensando que su alma es su sombra.

En el caso que me ocupa, el alma la refleja la pluma no el sol, y esa no desaparece a la puesta vespertina, sino que continúa al aparecer la luna. Y he aquí que, joven tú y viejo yo, querido L., proyectamos aún sombras con sol y sin él, sólo que estas sombras se catalogan en mala y en buena, o si se quiere, en siluetas confusas y siluetas firmemente perfiladas.

El árbol viejo, amigo L., aún produce frutos, y esos frutos son exquisitos y sanos porque están nutridos de raíces que han absorbido la savia limpia de todo microbio. En el ideal, el viejo árbol que no admitió en su larga vida injertos de ninguna especie, es el que da frutos más sanos y puros, y debiera ser más apreciado, respetado y querido.

Los arbustos idealistas de hoy, jóvenes que ramifican sus ramas por senderos tortuosos proyectando su sombra halagadora al tendero, al fabricante, al patrón, al inconcreto y al duro de plata del tío sentado o al Amadeo, rebotado en la limpia baldosa o en el sucio mármol de un mostrador, con sus dos caras legítimas (¿legítimas, de qué?, que se lo pregunten a Prim y a los fundidores de moneda); vil metal que nada tiene de comparable con el ideal libertario; estos arbustos idealistas, jóvenes de hoy, repito, procuran abrirse paso a codazos limpio contra el viejo, pretendiendo arrumbarlo al extremo del bosque reservado a los escombros.

Las buenas intenciones no faltan para crear (según L.) ambiente purificado, y en verdad sería purificador que las sombras reflectoras de almas y las plumas que a esas almas reflejan, pasaran al otro lado del río, y desde allí contempláramos ellos y nosotros. El bosque quedaría limpio de maleza y desenmarañado, y la asamblea de los bosques, centenaria en la Iberia, península donde el pueblo era soberano dos veces al año, próxima a realizarse aquí en Franica, daría los frutos suculentos que necesita el obrero español para nutrirse de ideas y de saber conquistar su libertad, y que ya quedaron plantadas allende el Pirineo en la zaragozana Asamblea o Comicio, de mayo de 1936.

Que sirva esta introspección como desahogo a lo por mí leído y dé aviso por mi parte a los que piden pasar sin que a ninguno de los vieios se nos ocurra impedir o obstaculizar, y si el estilo empleado es baladí, no intrínseco al uso, es a mi ver la manera muy sencilla de decir cosas complicadas.

J. SEVILLA

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

Venta y alquiler de esclavos

Se reunió estos días en Ginebra el Consejo Económico y Social de las Naciones (des) Unidas, en breve debate en torno a la posible represión a practicarse para evitar la venta de esclavos. Cada año se reúne para estudiar este caso una Comisión especial. Y... decide: reunirse otra vez.

La misma decisión se tomó este año, con el pretexto de que toda la documentación que sobre la cuestión se posee se halla redactada en inglés, lengua, al parecer, muy difícil y poco divulgada, ya que ello ha impedido profundizar en el debate. Se recomendó a M. Mohamed Awad, encargado de elaborar documentado informe sobre problema tan poco conocido, que procurará aportar tal informe redactado en varias lenguas, a objeto de examinarlo en el verano próximo, en 1966.

Una Convención Internacional condenó la esclavitud en 1928. En 1956 se tomó nueva resolución solemne. Hace dos años, la Ecosoc (es el alambicado membrete de iniciales del organismo) adoptó una resolución sin equívocos, en la que se precisaba que «la esclavitud, la venta de esclavos y todas las instituciones dedicadas a prácticas análogas deben ser abolidas». En 1966 se determinará... Aunque puede adivinarse, no nos adelantemos. A lo mejor deciden —y lo cumplen— abolir hasta la explotación del hombre por el hombre. Menudo problema se crearía entonces para expotadores y para explotados... ¿Quién alquilaría nuestros brazos?... Así comenta, aterrorizado, mi vecino de asiento en el Metro de París...

De las resoluciones tomadas resulta que en todos los Estados miembros de esa Sociedad de Naciones tan... Unidas, la esclavitud debe hallarse abolida sobre su territorio. No obstante, en los documentos de la Organización Internacional que de este «asunto» se ocupa, se establece «que la esclavitud continúa practicándose bajo diferentes formas en diversos puntos del globo».

Los dos países que son especial objeto de las más graves acusaciones son: Arabia Seudita y Yemen. Se da el caso de que se cursó un formulario de consulta dirigido a los 114 países afiliados a la «Internacional». Contestaron solamente 51 a los catorce puntos de interrogación establecidos por el cuestionario, que comienza planteando: «¿Qué medidas legislativas, administrativas o de otro carácter se han tomado o se practican y qué otros métodos han sido o son aplicados para impedir la esclavitud y las instituciones o prácticas análogas a la esclavitud?»

Naturalmente, Arabia Seudita y Yemen no han contestado. El señor Awad afirma que los esclavos vendidos en el mercado llamado «Dakkat al Abeed», de la Meca, son a menudo torturados. El procedimiento es simple. Los traficantes se presentan como personas que desean realizar la ritual peregrinación a la Meca. Toman personal doméstico o invitan simplemente a otras gentes asegurándoles buen trato y seguro retorno. Se les conduce a través del Sahara, ya sea por el Niger, Tchad o Sudán. Se les hace luego atravesar el mar Rojo y se les conduce a Hedjaz para venderles como vulgares tocinos. Se ha hecho referencia a precios por categorías: niños, mujeres, hombres. Es decir que se conocen todos los detalles y se sirve al mundo en plato, mediante la cocina de la prensa, los más ínfimos pormenores del floreciente mercado. No obstante, la Comisión se limita a reunirse cada año, a justificar impedimentos de gestión y apuntar alguna tímida resolución o alguna declaración rimbombante. Se reúnen —sobre todo— para hacer saber «que no saben nada», por no estar informados.

En la reunión última se confesó impotencia funcional. Se dijo que la solución debería darla el «Interpol», es decir, la Internacional policíaca, cuyo rol es el de perseguir los criminales y luchar contra las prácticas ilícitas. Se precisa que el procedimiento habría de utilizarse para la represión de la venta de esclavos «clásicos». Parece ser que olfatean el hecho de que existe otra suerte de esclavos de categoría «no clásica». No dan precisiones, pero para cooperar con los doctos componentes de la Comisión podríamos apuntar por nuestra parte que también es «clásica» la conocida «trata de blancas», aunque su piel pigmentada les sitúe en la legión de las «negras», las «amarillas» u otras clasificaciones diversas. El mercado se efectúa —por lo general— tan lejos del desierto como supone ser el centro de Buenos Aires, Argel o Casablanca, amén de urbes aún más conocidas y populosas...

Otra suerte de mercados de esclavos se efectúa en el trasiego de portugueses o de turcos, de griegos o de españoles, de senegaleses y de otras nacionalidades que deambulan por puertos, fronteras, carreteras y ciudades que nada tienen que ver con el Sahara ni con la «llanura de los esclavos» situada en las inmediaciones de la Meca.

Una variedad distinta se halla representada por el caso que transmite desde Saigón la agencia de prensa Reuter. Con fecha 24 de julio comunica que al este de Saigón, en la provincia de Phuoc-Tuy, se conducía a unos trescientos reclutas a la escuela militar de Van-Keip. A cinco kilómetros de la capital los jóvenes reclutas improvisaron diversas manifestaciones contra el servicio militar. Cincuenta se lanzaron al río. Una patrulla pudo recuperar once. Los treinta y nueve restantes desaparecieron, tal vez perecieron ahogados. Por su parte, la A.F.P., comentando una invitación a la movilización lanzada en Saigón para los jóvenes de 20 a 30 años, dice que en la proclama se precisa «que los vietnamitas de origen chino podrán escoger el arma en la que deseen servir». Parece ser que éstos son más difíciles de convencer que los de origen autóctono.

Si agregamos que en larga lista de países buena cantidad de obreros y de campesinos, de mineros y de leñadores, de arroceros, de peones de los gomales, de las explotaciones de algodón y de azúcar, sufren condiciones próximas a la esclavitud, se nos tratará de exageración.

Podría recomendarse al señor Awal la lectura de «La Vorágine», de Eustaquio Riera. Por nuestra parte hacemos invitación general, «urbi et orbi»... Porque nosotros no dudamos, ¡quiá!, del valor y de la eficacia de la citada Comisión contra la esclavitud. Pero hay quienes dudan. El señor Awad menciona un debate de la Cámara de los Lores, en el que se declaró que «las convenciones internacionales son inútiles si no se hallan dotadas de lo necesario para poder vigilar su aplicación». Y los ingleses —en verdad de verdad— han de estar bien al corriente de lo que ocurre en Arabia y sus aledaños...

El debate de este año rubricó impotencia operacional al sugerir se reclame apoyo a organismos no gubernamentales, tal como la Sociedad antiesclavista de Londres o la Liga Internacional de Derechos del Hombre. Pero la sesuda voz de la R.A.U. declaró que «no era cosa de fiarse en la información de las *fuentes privadas*»... Y todo quedó así. «In saecula saeculorum»...

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL

(Viene de la página 4.)

mos el efecto desfavorable de las represiones gubernamentales y el odio de los socialistas autoritarios —entre sindicatos revolucionarios y reformistas había semejante antagonismo— y acabaremos por comprender que el aislamiento inicial fue grande y sigue siéndolo todavía. A consecuencia de tantas anormalidades, se produjeron dos fenómenos: por una parte, el puritanismo más hermético y riguroso; por otra, las tentativas, no logradas siempre, de apartarse del aislamiento.

Los primeros se complacían en pensar que el pueblo iría con ellos; los segundos fueron al pueblo para que éste se le uniera. Aquéllos actuaron según su propio punto de vista, consumando actos, individuales o colectivos, que el pueblo no siguió, aun cuando los comprendiera. Tal vez creyó el pueblo que los anarquistas lo harían todo. De todas maneras, el pueblo permaneció quieto. Me refiero a grandes líneas, al período de tiempo que media entre 1877 y 1896. Los otros advirtieron la falta de éxito, uniéndose a los sindicatos en Francia y creyendo triunfar al principio en tiempo de Pelloutier y Pouget, culminando posteriormente Jouhaux. Hablo de los años 1894-1914 en Francia. La intransigencia no puede superar o vencer el aislamiento, y la transigencia desemboca en la completa anulación. Raramente se estableció el contacto con las masas. Sólo una o dos veces en Italia cuando Malatesta y en España en diversas ocasiones culminantes. España es el único país donde aquel contacto tuvo carácter permanente por las razones apuntadas.

(Continuará.)

Escucha, compañero

PALABRAS. Un millón de palabras. Diez millones de palabras. Veintiséis años de exilio. Veintiséis veces 19 de julio. Y la esperanza, siempre la esperanza. Aquella maldita que campea señora sobre los muertos de la tierra de España. Sobre dos millones de muertos de una única esperanza. Tantos artículos. Un millón de artículos cuajados de esperanza y de conceptos. Pero pocos, muy pocos los que te han dicho o que te han echado en cara, como una bofetada: Y tú, compañero, ¿qué has hecho por España? Y pocos que nos hemos preguntado: Y yo, ¿qué he hecho yo por España, por los muertos de España?

El 19 de julio de 1965 vino y pasó. Se han hecho alardes de literatura y de buenos propósitos. Y compañeros de todos los países han preparado las cuartillas para nuestros periódicos. Otro plazo de la deuda pagado. Hacia la victoria y hacia la derrota.

Para los vivos y para los muertos. Hemos dado vuelta a la clepsidra y hemos contemplado el fluir lento e inexorable del tiempo, sin darnos cuenta que España queda sola. Desesperadamente sola. ¿Qué hemos hecho por España?

No es un reproche. ¿Quién puede reprochar a quién? Pero muchas veces pienso que era mejor, mucho mejor haberse quedado en la nieve de Teruel, o en la llanura de Belchite o en un naranjal valenciano. En Madrid. Nadie podría pedirme nada, hoy. A salvo de toda responsabilidad. A mí, combatiente, miliciano de España. Contemplaría impasible con mis órbitas vacías el dolor de España y la indiferencia del mundo.

Pero aquí estoy. Aquí estamos. Con nuestras palabras. Millones de palabras. Cansados del exilio y, detrás nuestro, hambre, miseria, campos de concentración, fusilamientoos, torturas. Y un país que espera, España. Incomprensión y sinsabores. Luchas por un incomprensible prestigio personal. Durante veintiséis años, poco más de un cuarto de siglo. Cero y la eternidad. Y el enemigo al acecho. No sólo el del interior de España. Porque España, hoy, como Italia. Francia, Bélgica y los países del norte, es sólo una provincia en el concierto europeo. Y los ojos del mundo están dirigidos sobre España, sobre el movimiento que hizo temblar España y el mundo entero. Están dirigidos sobre este Congreso que puede ser el último y el definitivo. Todos esperan el resultado de este congreso. España y la Antiespaña. E Italia y Francia. Y los compañeros de todos los países. Puede ser un redoblar de tambores que llama a batalla o puede ser la misa de requiem para el anarquismo nacional e internacional. La misa de requiem para la dignidad y la decencia.

No puede ser un cualquier congreso, porque otros congresos en otros países esperan de éste. No puede ser una reunión de hombres dispuestos a pillar por un pretigio personal, de grupos o de federaciones. Es un congreso de delegados representantes del anarco-sindicalismo, dispuestos a hacer trizas el bagaje inútil del personalismo y a encararse con el problema único: ESPAÑA. Una derrota en este congreso sería otra victoria del franquismo y entonces durante muchos años España continuaría siendo una mera expresión geográfica. El enemigo está a las puertas. Que lo recuerden los compañeros. Que lo piense la C.N.T. Y que pueda responder serenamente y positivamente cada delegado, al terminar el congreso, a la pregunta que no admite tergiversaciones: ¿Qué has hecho tú por España?

Antonio PEREIRA

La ESPAÑA de los MILAGROS

(Viene de la página 4.)

Monde, no quiera enterarse de tal crítica en contra de sus totalitarios procedimientos inquisitoriales.

La revista «Razón y Fe» de la Compañía de Jesús, aboga por un clima de paz y pide a los «vencedores» (?) que actúen como cristianos, por estimar que: «Tenemos derecho a pensar que la dialectiva feroz de los puños y las pistolas ha sido definitivamente excluida en las discrepancias entre los españoles.»

Tarde y con daño se está cumpliendo el vaticinio de Unamuno; los que vencieron no han logrado convencer. El régimen fascista de España es repudiado, odiado por la mayoría de los españoles. La España de los milagros demostrará al mundo que supo redimirse de la tiranía y de todos los comités de no intervención, que sólo deseaban apuntalar al capitalismo y la explotación de los trabajadores.

J. CATALA

Barcelona.

B.D.I.C

CERCA DEL CONGRESO

Un pequeño ejemplo a imitar en grande

EL pasado domingo 18 tuvo lugar en París la Plenaria de la Zona-Norte, convocada a petición de varias FF. LL. que en su perspectiva local veían breves pero acuciantes problemas orgánicos de actualidad. A juzgar por las cartas y los comentarios que preceden a todo comicio nuestro, el clima en que se iba a desarrollar podía, incluso, ser tormentoso. En una de las motivaciones adjuntas al temario sugerido se apuntaba la necesidad de coordinar las cosas y las intenciones para la lucha oral del Congreso. Después de la racha de boletines purulentos, tras las sutilidades del S. I. y las denuncias polémicas, este Comicio se anuncia bajo malos auspicios. La militancia de la Zona-Norte no ha querido sentirse ajena a esos vientos, a esos cierzos malsanos que corren, con razón o sin ella, por la ancha geografía del destierro. A pesar del equilibrio moral que siempre ha caracterizado las relaciones de nuestras FF. LL. y las ramas vieja y joven, unas minorías sensibles a la campaña atizada desde fuera, parecían dispuestas a imprimir aquí también a las cosas un tono polémico, destemplado, duro, exigente, agrio y hasta disociativo, como recomendaban ciertos artículos insertos en los boletines internos y externos en mala hora aparecidos.

Apenas iniciada la Plenaria se produjo fulminantemente el primer chispazo pasional. Los ánimos estaban excitados. En una atmósfera auténticamente confederal y anarquista el hombre discute, pero no disputa... Sin entrar en materia no podía surgir, tampoco, la discrepancia si no era en virtud a una predisposición anímica artificial, ajena a la buena voluntad y conciencia militante de todos los reunidos. Bastaron cuatro palabras de cordura y un minuto de reflexión para que inmediatamente todo entrara en el orden de un debate digno de la historia de la C.N.T. y de sus viejos y nuevos militantes que la sostienen en el exilio.

Las quejas, las críticas, contra la obra de la Comisión de Relaciones son expuestas breve y francamente por varios delegados, que traducen, al mismo tiempo, un cierto espíritu de revancha por los ataques de que, también, son víctimas ciertos amigos suyos que ocupan cargos revelantes en el organismo general. Pero difieren las causas y las personas. Se puso muy en boga el atacar a los Comités representativos cuando sus miembros no placen a nuestras simpatías como ocurrió al equipo Santamaría-Borraz. Es una moda nociva que había que desterrar de las prácticas confederales. Algunos de los que la iniciaron se quejan ahora de sus efectos.

La Comisión de Relaciones de la Zona-Norte contestó cumplidamente a cuantos requerimientos se le hicieron respecto a la aparición y vicisitudes de «Mi Tierra», al nivel de cotizaciones, al eterno complejo del voto, a la convocatoria de la Plenaria, etc.

La sesión se extendió hasta cerca de cuatro horas largas que resultaron breves por la claridad, la amenidad, la impetuosidad y la respetuosidad recíproca en que se desarrollaron los debates. Contrariamente a las presunciones, no hubo truenos ni relámpagos; nadie se rasgó las vestiduras ni se dieron portazos de iracundia. Y eso que estaban allí los «viejos y los jóvenes», los «clásicos y los modernos», los «ortodoxos y los heterodoxos». En realidad lo que hay en el fondo de todo... el corazón de la militancia anarquista de la C.N.T. es una reserva moral enorme para resolver sus conflictos internos, sus querellas de familia, de manera que si ha de haber algún perjudicado sea siempre el enemigo común. El enemigo común de la C.N.T. es hoy interiormente el «separatismo» militante y exteriormente la dictadura fascista de Franco.

Por si, en el orden moral, fuera útil a los que ya se hallan en el umbral del Congreso, brindamos, a través de las páginas de COMBAT SYNDICALISTE este pequeño ejemplo de la militancia anarcosindicalista de la Zona-Norte. Compañeros: hay que desarmar al pesimismo demostrado que la C.N.T. y el anarquismo militante son todavía muy ricos en cualidades éticas para resolver los graves problemas de la hora sin «duelos ni quebrantos». La unidad orgánica que se selló en Limoges ha de ser ratificada, una vez más, en Montpellier, y el triunfo de la causa revolucionaria y libertadora por que abogamos los cenetistas desde 1939, plenamente confirmada en Madrid en fechas más o menos próximas.

C. LIZCANO

El Comunismo Libertario

(Viene de la página 4.)

Cada municipio puede llevar una estadística de cuantos vecinos lo compongan, y así sabrá las necesidades del poblado o pueblo. Los diferentes oficios y profesiones, perfectamente organizados, podrían, con la estadística de las necesidades, producir lo necesario o más que se necesita para el consumo. Así, cada oficio cumpliría su función: el campesino, el carpintero, el albañil, el médico, el minero, el ferroviario... y cuantos se dedican al trabajo útil y por tanto necesario. ¿Se consideran necesarias para esto las federaciones de industria? ¡Ah! Esta es una idea que yo no rechazo de plano, pero sí digo que la considero ociosa si se admite la autonomía del municipio como base medular del nuevo sistema de convivencia social en la federación de municipios integrados por oficios y profesiones. Para los que aún no se convenzan y creen en la necesidad de las federaciones de industria, diré que no entablo polémicas: me limito a señalar el hecho por considerarlo una reticencia.

Los municipios llevan la estadística de todas las personas que los constituyen: éstos estudian sus necesidades. Si éstos estudian sus necesidades, éstos determinan los locales que necesitan para abastecerlas, en donde las especies serán clasificadas para la distribución y consumo. Los gremios, u oficios, o profesiones, determinan el trabajo y modo de realizarlo para que sea más grato. La relación entre sí de todos los municipios, y con ellos la de los gremios y profesiones, abarca toda la vida del país y la del mundo. Veamos, por ejemplo, cómo se desempeña la función de una industria complicada: el transporte. Es indudable que por no bastarse a sí mismo el hombre, acude a su organización en sociedad, de la misma manera que por no bastarse a sí mismo un pueblo, busca la relación con los demás. Pues en la relación y reglas está el sistema y doctrinas que regulan la convivencia armónica. Establecido el sistema, surgió la necesidad del transporte. Caído el sistema capitalista, el transporte ha de cambiar fundamentalmente su estructura, porque está montado sobre un pie burgués, ajustado a su economía. No admitirlo así, se nos figura que es debido a tener una mentalidad semiburguesa y semirrevolucionaria.

Hemos dicho que los muncipios regulan las necesidades de los pueblos por medio de las estadísticas, que en sus asambleas las muestran a los gremios para que éstos regulan la producción por medio del trabajo. Que así no faltará —no debe faltar— nada para el consumo. Pues las asambleas de municipios, mostrando sus necesidades y su producción, regulan el cambio, ya que sus boletines y los periódicos y las revistas dedicados a la economía, señalan la producción existente de manera exacta, ya que la ocultación desaparece con la desaparición del Estado burgués, y se sabe cuánto puede ceder cada municipio para el cambio de aquellas materias que no produce o produce con escasez. De este modo, los trabajadores del transporte, en posesión de las estadísticas, se van poniendo de acuerdo con los pueblos para llevar y traer sin más complicaciones en el cumplimiento de su función. En todo momento, con el elemento poderoso de la prensa, todo el mundo sabe al día el desenvolvimiento de relación y cambio en la marcha social.

∴

Acoplado así el sistema, la división urbana en poblados, aldeas, villas, ciudades, capitales y metrópolis, no tiene razón de ser por falsa, por antisocial y antiartística. Esta diferenciación de pueblos responde a un sistema que se basa en el privilegio de un Estado que clasifica la justicia. Para nuestro sistema no nos sirve, porque la justicia será igual para todos, en gracia a que los pueblos tendrán una arquitectura que haga la vida tan grata que nadie sienta el deseo de desplazarse a otro pueblo buscando diversiones y recreos que en el suyo falten, como ocurre hoy entre el campo y la ciudad. El albañil no construirá palacios para otro y para él pocilgas: construirá, con arreglo a su potencia creadora, basamentada en la escuela de Bellas Artes, casas higiénicas rodeadas de jardines, donde por los cuatro costados pase el aire, la luz y el sol, dando la sensación de nidos donde la tranquilidad espiritual sea nuncio de todas las venturas. Podrá cambiar de residencia circunstancial o permanente quien por razón de salud u otras causas lo necesite, pero nunca por egoísmo ni miseria, ni porque se sienta constreñido por faltarle elementos de placer existentes en otros lugares.

Desaparecido el comercio y la explotación, que hicieron a los industriales buscar la economía para la competencia y se desplazaron a sitios estratégicos, en que los transportes les salieran más baratos y que la concurrencia fuera más numerosa, dando así motivo al crecimiento de la población, desplazando al campesino que harto de hambre busca un jornal diario estableciendo competencia con el obrero industrial, y en lo político se centraliza el Estado para la legislación en la Corte, necesidad de la metrópolis, gran pulpo que se alimenta introduciendo sus tentáculos en la vida de los municipios rurales y urbanos o industriales. Para nuestro sistema comunista libertario, los pueblos tendrán todos la misma categoría, no siendo necesarias las escalas de *motes*, ya que gozarán de una autonomía limitada en interés del libre acuerdo y del libre cambio. Desaparecida la propiedad y la ley de la oferta y la demanda, no existiendo valor regulador de las especies —tantos sombreros valen un traje, etcétera—, sino el señalamiento de la necesidad para satisfacerla, el lugar, por la abundancia del suelo, podrá determinar que el pueblo sea más grande por su propiedad, pero nunca superior en nada sobre otro pueblo más pequeño.

El «derecho al bienestar» es la premisa, y éste puede ser satisfecho en todos los lugares y en todas las latitudes con la implantanción del Comunismo Anarquista, que no excluye la asociación, como se dice por nuestros contradictores, sino que la afirma por medio de los elementos que la ponen en posesión de la verdad.

Montevideo. **SOLIDARIO**

Como médicos en consulta

SIN ningún humorismo, nos viene a la memoria en estos momentos de tantas recetas, aquella consigna de la comarcal jerezana que decía textualmente: «La niña, gravemente enferma, urge operarla.» Esto era, naturalmente, nuestra respuesta, caso de estar dispuesto a ir al movimiento, que por aquella fecha, 1932-33, se preparaba.

Indudablemente, que a nada viene a cuento este recordar nuestro si no dijéramos que hoy la niña, ya madre, no la creyésemos gravemente enferma, o mejor dicho, envenenada, y que su salvación depende de una operación urgente, cortando por la sano.

Supongamos que hayan sido sólo veinticinco años (que más vale decir treinta y pico), de enfermedad, llegándose a esta conclusión: los alimentos que a nuestra madre hemos suministrado durante la guerra y después de ella, fueron de tan malas condiciones, que ahora el bisturí deberá emplearse sin otro remedio.

Imposible adivinar cuáles son las intenciones de todos y cada uno de cuantos nos reclamamos hermanos, o en todo caso parientes de la misma familia. No sabemos, si cambiando de médico de cabecera, y hasta de clima, como se insinúa, sería beneficioso para la salud de nuestra madre enferma. La mejor medicina es la de evitar el contagio, y antes la enfermedad. No parece sino que jamás pensamos en esto, para suministrar después al doliente yerbajos cocidos que no restablecen la salud de que siempre gozara nuestra madre.

Quienes pudieran pensar, y hasta decir, en boletines de sanidad, que nuestra madre se hace vieja y que su fiebre le hace variar con sus cuentos y divagaciones, son los propios responsables, familiares si se quiere, pero que no se acuerdan de cuando amamantó a todos por igual. Dice el adagio español que «una madre es para cien hijos, y un hijo no es para una sola madre».

¿Qué clase de ambiciones e intenciones les embargan a tan félidos y desagradecidos hijos? Callemos para no alegrar a extraños de un desacuerdo familiar.

Ahora bien; estos parientes reclaman otra visita de médico de cabecera, y éste resuelve, junto con varios especialistas en medicina general. El caso no es para él solo. Pero mucho nos tememos que se recete de nuevo suministrándole dosis de calmantes, tratando sólo de entretener y no curar a la paciente. A ojos vista está que nuestra enferma tiene falta de una operación, delicada si, pero también urgente. ¿Después? Después buenos alimentos, mejor clima, y toda la delicadeza posible, todo el cariño que como madre única se merece.

Que recapaciten bien todos los de la familia, y comprendan que no será con aspavientos y escándalos, y con otras posiciones que se perfilan, como deberá curarse la enferma. No se adelantará nada, a no ser que la C.N.T. española cuente en sus medios quienes la puedan costear la delicada operación que se impone, e hijos que la amen de verdad, y no para explotar su nombre y su historia.

RODAMA

LA BANDERA CANADIENSE

Y EL LIBRO DE PIERRE BERTON

¡POR fin, por fin!, exclamaron todos los ciudadanos patriotas canadienses, el Canadá posee su auténtica bandera. Esta fue izada con todos los honores en presencia del primer ministro Pearsons y ante un público entusiasta —nos reveló la prensa de la nación.

Para dotar al país de este estandarte, símbolo de independencia nacional, se requirieron meses y meses de reuniones parlamentarias y no menos discusiones violentas por parte de la oposición dirigida por Jhon Dieffenbacker, leader del Partido Conservador. Este hombre político no quiso aceptar que el pendón del país fuera representado por tres hojas de arce cuando con una era suficiente, y que los colores azul, blanco y rojo fueran remplazados por otros. Este desacuerdo motivó los debates que deberían prolongarse durante un año, para que finalmente la bandera ondeara con una sola hoja de árbol y los colores rojo, blanco y rojo, mientras quedaban pendientes problemas de máxima importancia que reclamaban una rápida solución del Parlamento entre los que figuraban la abolición de la pena capital.

Esta bandera, símbolo de una independencia ficticia, está mantenida en su bóveda por cincuenta estrellas americanas y algunas de la U. K. Sus hermosos colores, rojo, blanco y rojo, no desplegarán todavía hoy su belleza y resplador por impedírselo el viento de los intereses americanos e ingleses de los cuales respiran hoy el oxígeno.

Para la mentalidad del canadiense medio, este acto simbólico del gobierno federal es de máxima significación, pues de ahora en adelante ondeará majestuosamente en todo edificio la verdadera bandera nacional, al tiempo que podrán manifestar: «Estamos dotados de auténtica bandera, luego somos independientes...»

∴

En nuestro trabajo anterior, decíamos que el libro de Jacques Hébert «J'accuse les assassins de Coffin», había influenciado grandemente la opinión pública para que ésta, a su vez, hiciera presión en la actitud pasiva del gobierno sobre la abolición de la pena de muerte.

Hacía algunos meses atrás los periódicos del territorio llenaron sus primeras páginas dando a conocer el libro de Pierre Berton, periodista, escritor y comentador, al mismo tiempo, de la televisión en Toronto. El título del libro en cuestión es el siguiente: «The Confortable Pew of the Church». En él, su autor critica severamente a la Iglesia y muy particularmente a sus representantes, a pesar de sus opiniones muy particulares sobre la creencia en Dios.

Este suceso puso en ebullición los ánimos de los eclesiásticos, quienes se vieron obligados a intervenir contradictoriamente y públicamente sin resultado positivo, los justos razonamientos de Pierre Berton, expuestos valientemente en su ya mencionado volumen, en donde pone al descubierto las actividades subjetivas de los dignatarios de la Iglesia.

A primera vista, este acontecimiento parecía no tener importancia mirándolo desde balcones de países extranjeros y libres de toda tutela clerical; sin embargo, en Canadá, tiene un valor real y moral de vastas proporciones, si nos paramos a analizar su constitución política, cultural y religiosa. De nadie es desconocido e ignorado que este país ha estado y está todavía hoy dominado y sometido a la influencia e intereses del Vaticano, en donde una gran mayoría de ciudadanos cumplen humildemente con los deberes y derechos encomendados por la Iglesia, llegando en ciertas ocasiones al extremo de un fanatismo sin límites que pone en peligro la libertad del libre pensador. Aunque es verdad que desde hace algunos años atrás la dominación clerical viene cediendo terreno, no es menos cierto que ella continúa arbitrando en cierto modo y muy particularmente en la provincia de Quebec (pues quien haya seguido el debate del proyecto de la ley 60, se habrá podido convencer del trabajo jesuítico de los príncipes de la Iglesia), los destinos de la nación, principalmente en la estructuración de la enseñanza que descansa sobre bases confesionales.

Por tal motivo, el libro de Pierre Berton es un aporte digno al progreso de este país en cuestión de despertar la mente durmiente por el virus eclesiástico, al tiempo que marca la pauta a seguir para que el pueblo del cual él forma parte pueda por su propia voluntad juzgar el bien y el mal sin imposición ninguna.

Los eclesiásticos han intervenido con fuerza para denegar la veracidad a lo manifestado en «The Confortable Pew of the Church», pero su autor supo con gran inteligencia contrarrestar las maniobras de los representantes de la institución cavernícola, que por todo medio intentaron desacreditarlo ante la opinión pública. Los estudiantes universitarios en su gran mayoría han manifestado en favor de Pierre Berton.

Desde hace algún tiempo, este país viene juzgando severamente a la Iglesia y después de haber sido dominado por su espíritu embrutecedor desde hace siglos, su prestigio actualmente va en desperjuicio paulatinamente, siendo muchos ya los espíritus libres, los que intervienen valientemnte para arrebatarla lo que injustamente y por medios ilícitos y violentos se apropió: la libertad de conciencia y de instrucción.

Se esperan en este joven país impresionantes acontecimientos que cambiarán los métodos actuales de sumisión al Estado y a la Iglesia por parte del pueblo. Hoy ya, después de siglos de haber sido rector de la Universidad de Montreal un eclesiástico, este puesto lo ocupa un laico de renombre: M. Roger Gaudry. Esperamos que sepa cumplir con su deber...

F. ALVAREZ FERRERAS

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret: **Obras completas** (tres tomos)	22,50	NF.
Voline: **La revolución desconocida**	13,50	»
Rodolfo Rocker: **Nacionalismo y Cultura** ..	15,00	»
M. Dommanget: **Historia del 1º de Mayo**	12,00	»
Antologías: **El Amor y La Amistad**	5,00	»
— **Cultura y Civilización**	5,00	»
— **La Historia**	5,00	»
— **La Libertad**	5,00	»
Felipe Alaiz: **Quinet**	5,00	»
Varios autores: **Salvador Seguí. Su vida y su obra**	3,50	»
Juan Rostand: **Lo que yo creo**	3,00	»
Pedro Vallina: **Crónica de un revolucionario**	2,80	»
J. M. Puyol: **D. Quijote de Alcalá de Henares**	1,00	»
Anselmo Lorenzo: **El poseedor romano y El patrimonio universal**	1,00	»
Juan Ferrer: **Vida sindicalista** (agotado)	1,00	»
Víctor García: **Raúl Carballeira (idem)**	1,00	»

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz: **Tipos españoles** (2 tomos)	14,00	»
M. Cranston: **Debate imaginario entre Marx y Bakunín**	1,00	»
Fabián Moro: **Discurso del Hombre Libre** ..	1,00	»
J. Ferrer: **Conversaciones Libertarias («CNT»)**	1,50	»

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (X°)

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación)

CONSPIRACION DEL SILENCIO

A pesar del trabajo de casi medio siglo de este pensador, sus proyecciones intelectuales no adquieren el ámbito ni la resonancia debidos. En su propio país, la Francia que se precia de levantar la antorcha de la libre expresión del pensamiento, muchos lo ignoran y otros simulan desconocerlo. No es extraño, entonces, que en otros países, la mayoría de los intelectuales, literatos, filósofos y profesores, sigan también ignorándolo.

A propósito de este silencio y esta ignorancia alrededor de la obra magna que recordamos, se comprenderá que obedecen a la rebeldía del autor. Con sus obras «El crimen de obedecer» y «La matanza de las amazonas» empezó a hacérsele el vacío, el cual culminó en la indignación que produjo con la publicación en revistas llamadas de vanguardia de su libro «Prostituídos». Hubo que esperar, para que el nombre de Han Ryner se expandiese, a que la juventud literaria lo proclamase «príncipe de los cuentistas» en la elección iniciada por el diario «El Intransigente» y presidida por el escritor J. H. Rosny en el justo homenaje que se hizo a este singular talento en el año 1922. Claro que tal homenaje ni el título de «Príncipe» podían envanecer a nuestro amigo, quien se hallaba muy por encima de esos juegos literarios y aceptaba, con su hermosa sonrisa de gran irónista, tales muestras de simpatía y de reacción contra un ambiente de verdadera prostitución social.

Sí, porque los prostituídos son todos los artistas que se venden y ensucian condicionalmente su pluma, su pincel, su lira o su cincel. Y especialmente los periodistas mercenarios, los lacayos gacetilleros y toda la fauna abigarrada y servil de los privilegios. En «La matanza de las amazonas» se muestran las damas de los salones literarios... verdaderas prostituídas y émulas de los prostituídos, a las cuales escriben sus libros sus adoradores. Contra toda esa yeguada en celo, exacerbada por el prurito literario, arremete la pluma acerada y artista, recta y sincera de Han Ryner. Estos dos libros motivaron contra él esa «conspiración del silencio», método antiguo y moderno para intentar asesinar la expresión libérrima del pensamiento insumiso.

LA ETICA DE HAN RYNER

Se puede sintetizar en dos palabras: independencia y generosidad. Por la primera puede afrontar, sin temor, los repudios clamorosos o el silencio hostil, y generosamente puede dar a los hombres toda la belleza que siente vibrar en sí mismo. Arremete contra todas las mentiras y denuncia las fuerzas perversas y los deseos malsanos. Y al manifestarse como hombre independiente, no contento con haberse liberado mentalmente a sí mismo, quiere ayudar a los demás en este supremo esfuerzo. Las palabras rebeldes lo acucian y siente una amarga indignación ante la existencia degradada de sus contemporáneos. Pero la sociedad autoritaria no perdona y siempre persiguió a los pensadores que osan expresarse libremente. Por eso, Han Ryner vivió en una buhardilla y, en ese rincón, que no era precisamente una «torre de marfil», pudo hacer provechosas reflexiones sobre la vanidad de las aspiraciones del vulgo.

Pero, cuando el tiempo era bueno y el sol brillaba en los muelles del Sena, que divisaba desde su ventanuco, salía a escribir en pleno campo. Mas este aislamiento, tan rico y fecundo, duraba poco, porque él era pobre y la época era implacable. Este filósofo que publicó tantas obras geniales veía blanquear su barba sin poder trabajar en verdadera paz. De todos modos vivió sin desfallecer y jamás vendió su pluma y menos su conciencia.

«Todo obstáculo que impide el libre desarrollo del hombre debe ser suprimido. Y si el hombre debe realizarse en completa libertad, necesita estar provisto de una mentalidad liberada. No hay evolución efectiva más que en un medio libre o liberado. Todo lo que ayude a esta liberación intelectual debe ser buscado para luchar contra todas las influencias dominadoras. Porque el valor más eficaz es la conciencia individual, que no se apoya en dogma, tradición o voluntad exterior, sino en el propio esclarecimiento.» Hay Ryner odia las religiones porque deforman la vida y no son sino un medio de dominación de los ambiciosos, porque ellas anatematizan la belleza pristina y santifican la fealdad de las tinieblas en la intransigencia de sus dogmatismos.

Cuando las diversas religiones chocan en sus pretensiones y en sus intereses personales, Han Ryner exclama: «Competencia desleal», y se sonríe. Pero también adquiere el tono áspero de la invectiva: «Dios, no conozco tu existencia. ¿Por qué medios saben más que yo tus sacerdotes o tus intérpretes? Si ellos afirman cuando yo niego, es quizá porque obedecen unos a la sinceridad del eco, pero los otros tienen la ambición evidente de conducirme y de explotarme...»

«La ciencia, madre del determinismo, es hija de la libertad. Las morales que traban y deforman al hombre no pueden engendrar sino servilismos. Obedecer es siempre repugnancia y cobardía.»

«Buscar en la metafísica la regla de vida es como pedir al espejismo la calma de la sed, modelar la existencia en el ensueño y transformar la conducta en sonambulismo, construir el indispensable abrigo sobre la vaga flotación de las nubes.»

LAS FUERZAS DESTRUCTIVAS DE LA SOCIEDAD

Bien las conoce Han Ryner y, para condenarlas, comienza con este ejemplo: «Cuando la esclavitud se hizo odiosa a las semiconciencias, que es como decir a las masas, para satisfacer a éstas se inventó la servidumbre feudal. Después, al nacer el capitalismo, al asalariado se le halaga con la libertad política, y el problema sigue siendo el mismo: vivir de apariencias.»

Con referencia a la patria, al Estado y a la violencia organizada, nuestro amigo coincidió con todos los grandes pensadores que le precedieron y que no escatimaron razones e ironías para combatir tales monstruosidades. Han Ryner llega al sarcasmo y a la mordacidad anárquica, aunque jamás pierde la serenidad del filósofo que razona y demuestra la devastación de estas plagas sociales. Y sintetiza todo su horror por los instrumentos del Estado, militares y jueces y para todos los que no saben más que ordenar y condenar, y dice: «No podré jamás tener el derecho de considerar a una persona como un medio. Sólo puedo pedir a las personas servicios que me acuerden libremente, por benevolencia o por reciprocidad.»

La familia legal es otra de las ficciones que detesta Han Ryner. Y afirma: «Me siento hermano de los hombres, y no me importan sus orígenes. Sólo me interesa el lugar adonde el hombre se dirige y lo que hace.»

Han Ryner es enemigo de la violencia, aunque ésta se llame libertadora. Y otro sentimiento va entremezclado al odio de la rebeldía violenta, porque conoce la estupidez de las masas. Quizá la voz del pueblo es inequívoca, pero lo es siempre cuando un orador convencional, sagrado, jurídico o político, la traduce para halagar y satisfacer a los tiranos. «El retumbar del trueno, el vuelo de los pájaros, el balido de los borregos y los gritos discordantes del pueblo nada significan en absoluto.» Quiere decir que, hasta el presente, las revoluciones y los cambios políticos no han servido más que para satisfacer apetitos y ansias de los que tienen por lema el «Quítate tú para que yo me ponga.»

RASGOS CARACTERISTICOS DE HAN RYNER

La vida anecdótica de Han Ryner es brillante en la fina ironía y jamás deja esa magnífica sonrisa que corresponde a quien supo escribir las obras magistrales, «La sabiduría riente» y «La risa del sabio».

En 1884 era profesor en Sisteron y el cólera hacía estragos en la región. El médico principal es atacado por el pánico y recuerda con terror que todos los habitantes de otro lugar vecino que en él permanecieron murieron en otra epidemia y también los que cuidaron de atenderlos. Han Ryner no se asusta. Se hace acompañar por un pobre diablo oficial de salud pública y dos o tres amigos, y se dirige al mismo pueblo de Omergues de triste memoria. Auxilia a los atacados, entierra a los muertos, desinfecta las viviendas y asegura los víveres a la población abandonada, a cuyo efecto se dirige a la próxima prefectura y hace vehementes reproches al jefe y al subjefe y termina por conseguir la alimentación para Omergues, del que huyeron el alcalde y las familias ricas. Vuelve con una carreta colmada de cosas necesarias y, como esta medida es aún insuficiente, golpea las puertas y entra en las casas donde hay abundancia de provisiones, gritando: «Soy el comité de salud pública», y consigue, por medio tan expeditivo, todo lo que necesitan los habitantes del pueblo apestado. Gracias a estas enérgicas disposiciones, la epidemia decrece, pero se transmite a la misma ciudad de Sisteron donde habita Han Ryner, quien con su enérgica y decisiva actitud funda un activo Comité de Socorros y consigue así limitar el desastre epidémico.

Este hecho le valió el reproche del director del colegio por haber tomado la iniciativa sin el permiso de la autoridad. Pero el rector de la academia, más inteligente que su subordinado, condecoró a Han Ryner, quien al mismo tiempo recibió una carta de felicitación del jefe del personal de enseñanza secundaria. Y Han Ryner se sonríe y manifiesta que esta felicitación era de un muerto, ya que la carta tenía una fecha posterior en quince días a la del entierro de tan distinguido personaje... Sin duda, había dejado algunas hojas firmadas en blanco.

(Continuará.)

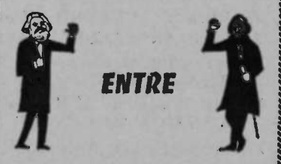
CONFERENCIA EN BEZIERS

Se pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que el día 15 de agosto, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero FONTAURA, quien desarrollará el tema: *El problema social de España y del mundo ante la conciencia libertaria.*

El acto tendrá lugar en la C.N.T.F., Caserne Saint-Jacques.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE



Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA C.N.T., NOSOTROS Y OTROS

NADA hay tan híbrido y cargoso como la demagogia. Es un gas especial para el hinchamiento de globos liderescos y programas sin contenido apreciable, cuando no despreciable. El lerrouxismo fue un caso típico de ostentación baldía. Ni en sus mejores tiempos pudo ofrecer una concreción programática satisfactoria; falta de que, el lerrouxismo se entregó a la más infecunda de las demamogias.

Para presumir jefatura super, Lerroux prescindió de la doctrina caudal de sus antecesores federales. Después de Pi y Margall, el republicanismo sólo ha dicho palabras electorales, siendo Lerroux, falso revolucionario político, el divo más electorero de la República. A falta de numen se sirvió del pico; como las cotorras.

Otros partidos nacen y mueren —esto último precozmente— en gracia a la impulsividad verbórrea —hablada y escrita— de sus progenitores. Carentes de base popular, esos líderes en agraz suelen medrar y agitarse en el seno de un organismo madre, al cual critican, del cual nada reconocen, y a cuyos compañeros invectivan porque no poseen el don de «cúralotodo» que a ellos les distingue. Lo esencial en ellos es salirse «de madre» con efectivos iniciales de partido que, fuera del organismo idóneo, no fueron capaces de conquistar. El P. C. español tiene ese origen, y otra formación marxista, igualmente.

La demagogia es vituperable por lo que corroe o desestima los estados de conciencia. Toda corriente dirigida, izquierdista o derechista que sea, no necesita adhesiones pensantes, sino soldados. Al Comité, al Jefe, no se les discute: se les obedece; tanto en la Italia, en la Alemania, en el Japón de ayer, como en la España, en el Portugal y en la URSS de hoy, y en la Camelandia de todos los tiempos.

Donde no hay propósito noble ni objetivo alto y generoso, se desarrolla impetuoso, el recurso de la demagogia. Los cuadros se agitan, los líderes peroran, y los adictos secundan en el andar y aplaudiendo, sin una comprensión que no necesitan. Lo han dicho los de «arriba», y ello basta.

El franquismo nos aplicó un remoquete estúpido, «rojos», y ahí lo tenemos arrolladoramente aplicado. ¿Qué indica ello? Ruido y repetición intensivos; posesión absoluta de la Prensa, de la Radio, de la Televisión, de los puestos clave de la imposición y de la propaganda.

Por fortuna, la C.N.T. básica, idealizada, no necesita el cultivo del bluf, la deshumanización de su predicado. Con propósito claro (la emancipación total de la clase proletaria) y objetivo preciso (la restitución de los bienes del trabajo a los trabajadores, en aras a una igualdad social), nuestra acreditada sindical no precisa estados de alteración nerviosa, de cerrazón mental, de adhesiones personales interesadas, de poses altisonantes con miras a la adaptación al régimen de turno o de aplicación al sol que más calienta. Nos imaginamos, en el mejor de los casos, las músicas de regimiento que inducen a marcar el paso, y a los fuegos de artificio que exaltan hasta el paroxismo a una multitud que dentro de diez minutos estará enfriada.

Nosotros no tenemos demagogia por estar dotados de una doctrina real y beneficiosa para todo el mundo, y que damos en llamar Comunismo Libertario. Por ella está en pie la C.N.T., y por un anarcosindicalismo parejo constó en la vida pública del país el internacionalismo del siglo XIX. Mírese atrás para asombrarse de nuestra historia, eso, Historia, todo lo contrario de la balumba, del vocerío, de la inconcreción, del oportunismo. Y porque tenemos crédito real, histórico, con gaje de porvenir, se ocupan ya de lo nuestro historiadores imparciales, sagaces, honestos, que cuando observan con lupa las páginas españolas del siglo, ven U.G.T. en una parte, y C.N.T. en otra, pero nunca esa proliferación de partidos y partidillos que en sus propagandas incisivas suelen ignorarnos («La C.N.T., ¿qué es eso?»), porque ellos son el ombligo del mundo, no siendo más que buena voluntad en unos casos, y demagogia siempre.

Nuestra sindical no tiene ficción, puesto que los hechos la cubren. Y ¡ay del día en que la C.N.T. necesite ruidos, inciensos y pancartismos! Se habría desprendido de los corazones populares para engancharse en los cuernos de la luna; se habría desprovisto de su seriedad característica para integrarse al terreno de la comedia política. Política, en el sentido de descomposición moral, de apariencia radicalista, de regresión de valores, de griterío, de pagaya.

Guardémonos, compañeros, de propalar a la ligera que nuestra línea social está sobrepasada, que nuestro ideario está pasado de moda. El mundo social y político actual es inferior a la situación pública española de mayo de 1936, con la adición venturosa del arranque revolucionario-colectivista del mes de julio siguiente, cuyo ejemplo no tiene par en la URSS, en la China, en Cuba, ni en el propio Israel, cuyo ejemplo —éste— es el que más se acerca al nuestro. Cuando gente exterior observadora se detiene a historiar nuestra gesta de los siglos XIX y XX, sería impropio y absurdo que de nuestro propio seno emanaran voces de desolación y semiarrepentimiento.

En la C.N.T. es incomprensible el specimen plañidera. Sin ripios ni quejas, nuestra sindical siempre se ha mantenido en el puesto que le correspondía. Seamos los cenetistas supervivientes tan firmes y constructivos como nuestros coparticipes y antecesores.

A la Delegación exterior de la F.I.J.L.

A las ramas hermanas del Movimiento Libertario Español

A las Organizaciones anarquistas del mundo

A los grupos e individualides libertarias

A las organizaciones afines

A la prensa libertaria

Estimados compañeros:

Os dirigimos la presente en petición expresa de vuestra atención y de vuestra ayuda para la realización de una campaña internacional de respaldo a lo que es hoy, por deber moral y por interés táctico, el objetivo inmediato de la militanica juvenil libertaria: *la liberación de todos los presos políticos en España y Portugal.*

La Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, consciente del momento político-social que vivimos en el interior de la Península, presionada moralmente por el compromiso que tenemos con nuestros propios compañeros presos, condenados a monstruosas penas, y con todos los demás antifascistas recluídos en las mazmorras de las dos dictaduras ibéricas, ha considerado necesario y urgente iniciar una vasta campaña de propaganda en vistas a movilizar la *Opinión Pública* de nuestros pueblos e internacional, para exigir la *libertad para los presos políticos en España y Portugal.*

Conscientes del momento histórico que están atravesando las dos dictaduras ibéricas, que las ha obligado a iniciar una serie de reformas de «fachada» para aparentar ante el mundo que se «liberalizan y democratizan»; convencidos, además, de que las simples demandas populares concretadas en las peticiones de «libertad sindical» y «derecho de huelga», deben ser completadas con una exigencia más concreta, más justa y más urgente, como es la exigencia de la *libertad para los presos políticos*, que sería la única medida que podría poner a prueba, efectivamente, la mascarada liberalizante y las declaradas «buenas intenciones» de esos dos regímenes, reclamamos vuestra atención y concurso, en tanto que libertarios y antifascistas, para que nos ayudéis a que esta campaña, iniciada ya en el interior, alcance lo más pronto posible un volumen internacional capaz de sensibilizar a la *opinión pública* en torno a la dramática situación de los *presos políticos en España y Portugal*, hasta llegar a poner en evidencia las maniobras de «buena conducta» de las dictaduras ibéricas y obligarlas a que den paso a la libertad de todos los antifascistas detenidos en la península o movilizar frente a ellas a todos los amantes de la libertad en el mundo.

No dudando de vuestro interés, de vuestra voluntad de hacer algo positivo por todos los antifascistas detenidos en España y Portugal, os dirigimos este apremiante llamamiento para que, de acuerdo con nuestras y vuestras posibilidades, os apreséis a secundar esta campaña que es, para todos los que estamos en libertad, un imperativo ético y un compromiso insoslayable.

Vuestros y de la causa de la libertad.

Por la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, EL COMITE PENINSULAR.

España, 1.° de julio de 1965.

LA ESPAÑA DE LOS MILAGROS

por Jordi CATALA

EL comisario nacional del Plan de Desarrollo, López Rodó, en una reunión del «café de redacción» del diario *Pueblo*, de Madrid, señaló que el incremento en el precio de la carne había influido de un modo decisivo en la elevación del coste de la vida y, claro, se refería a España la Paciente.

En una entrevista televisada, el presidente del Sindicato de Ganadería, Manuel Mendoza, ante las cámaras de la Televisión española empezó diciendo: «El hombre del campo se encuentra sin horizonte ninguno. No sabe que hacer: si irse a Alemania o quedarse en el pueblo para malvivir, para no poder vivir». Añadió como sin darle importancia a la respuesta: «La dieta alimenticia de los españoles ne permite culpar a la carne de la subida de la vida. Veinticinco kilos por habitante y año parece difícil que alteren un presupuesto anual.»

Se olvidó de manifestar que los catorce millones de turistas que visitan España no comen carne. Mi ilustre paisno, el ministro de Comercio, A. Ullastres, en el discurso inaugural de la Feria de muestras de Valencia, dio cuenta de que unos 45.000 millones de pesetas más que en 1963 habían sido empleadas por los españoles en 1964 para adquirir productos alimenticios; pero no porque se hubieran consumido en más cantidad, sino porque se habían pagado más caros los mismos productos.

Ese trípode de personalidades del régimen que se acusan y contradicen, que ponen al desnudo la realidad sin progreso de la vida social y económica de España, nos permite saber que: el ganado vacuno, en relación al año de 1931, en 1963 había descendido en un 13,4 por 100; el ovino en cerca de un 21 por 100, y el caprino se había reducido a la mitad de producción.

Los televidentes españoles hemos podido escuchar, oír el resumen del discurso que contestando preguntas intencionadas manifestó el jefe de los sindicalistas ganaderos: «Los transportes son caros y precarios (los transportes de ganado).»

Por último, y como factor importantísimo, aparece una serie de intermediarios que, interpuestos entre productores y consumidores, forman monopolio a escala de mayoristas y minifundio irrentable en el escalafón del detallista.»

Así anda la vida de trabajo y producción en la España del Milagro que ha celebrado sus veinticinco años de paz y de dictadura fascista. El admirador del duce y de Hitler le ha confesado a su visitante Goldwater que la lucha de los estudiantes fue *une quemazón de primavera*, y el último secretario general del SEU, elegido por las autoridades glaciales para aplicar el decreto del 5 de junio de «democratización» del propio SEU —decreto rechazado por una junta clandestina de delegados de once de los catorce distritos universitarios de España—, el señor Maeso ha dirigido una carta pública a los estudiantes en la que se pone de su parte y declara que «la nueva reglamentación es antidemocrática y no refleja ni las aspiraciones de las asambleas libres, ni las de los dirigentes políticos del SEU». Veremos si se impone el decreto o si apechuga el gobierno en clausurar todas las Universidades de España.

Otro milagro, lo ha sido el gesto rebelde y valiente de los chicos de la prensa. En respuesta a las sanciones aplicadas al corresponsal del diario *le Monde*, José Antonio Novais, y la prohibición de que circule por la península, el diario de París, la asamblea general de la Asociación de Prensa de Madrid —esos chicos que le hacen sonrisas sentidas y forzadas— votó por aclamación una propuesta de López de la Torre, redactor de Franco, por la que se «condena con la fuerza que le otorga su carácter representativo, toda declaración o intervención pública, sea de los órganos de la administración o de un simple individuo, que en sustitución del tribunal de ética profesional emita juicios sobre el comportamiento personal en lo privado de un miembro de la profesión.» Puede que el Anastasio ministro de Información, responsable de las medidas que afectan a José A. Novais y al diario *le*

(Pasa a la página 2.)

UMBRAL

SUMARIO:

Víctor García: **EL VATICANO. LA INMENSA FORTUNA.**
Lázaro Flury: **NUEVA VISION DEL FOLKLORE.**
A. H. T.: **LOS INSECTOS, ETERNOS ENEMIGOS DEL HOMBRE.**
Dr. René Mariano Aguirre: **EL MISTERIO DEL ENFERMAR CONTEMPORANEO.**
C. L. Sulzberger: **LA ESCLAVITUD DEL APETITO.**
José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. VALENTIN ALMIRALL.**
Costa Iscar: **COMENTARIO A «CLOCHEMERLE».**
Mario Zaragoza: **COLORES Y FORMAS.**
Juan Ferrer: **PARTICIPACION DE UN PUEBLO EN LA REVOLUCION DE JULIO.**
Mastieno: **HERALDOS Y FORJADORES. GALDOS EN EL RUEDO IBERICO.**
Luis Alfredo López Méndez: **LOS ARTISTAS Y SU DESTINO.**
J. Guiraud: **«CUATRO MUJERES Y UN SOL», de J. P. Cerdà.**
J. Zigla: **ARGELESINA. BARCAROLA (poesías).**
Eulogio Muñoa Navarrete: **ELEGIA DEL DESIERTO. EL CRIMEN (poesías).**
Noemí Paz: **REQUIEM PARA EL CABALLO DE HIROSHIMA. CANTO A MI CUERPO (poesías).**
Enrique Zevallos Antezana: **SENTIMIENTO DE MADRE.**
Han Ryner (traducción original de Costa Iscar): **HASTA EL ALMA (drama publicado entero en este número).**
Max Frankel: **EL BLOQUE SOVIETICO DE LA DECADA ACTUAL.**
J. Coll de Gussem: **Comentario a «EL SINDICALISME A BARCELONA (período 1916-1923).**
Carmen Español: **ESTAMPA BARCELONESA. EL MERCADO DE LAS FLORES.**
Noticiario, Libros, Dibujos originales de Mario y otras valiosas ilustraciones.

Precio de este número excepcional: 2 francos.

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL

y la renovación de las actividades progresivas

Análisis de anteguerra aparecido en «La Revista Blanca» a fines del año 1935.

por Max NETTLAU

VA a expirar el año actual sin que se aprecie ningún rasgo del despertar popular internacional. La guerra moderna despliega su horror en las inmediaciones de Europa, ofreciendo el espectáculo del progreso aplicado a ella en cuanto tal progreso significa veinte años de mecanización, simultaneidad del utillaje de la guerra, máquinas integrales de destrucción al arbitrio de un jefe que que representa la completa precisión mecánica. Por lo que respecta a los Estados Unidos, después de diecinueve años de reclusión en California, lanza nuevamente Tom Mooney un llamamiento desesperado el día 21 de octubre, y las organizaciones proletarias del inmenso país americano no son bastante fuertes o no tiene capacidad combativa para liberar a aquella víctima de comprobados perjurios, oponiéndose a la libertad negativa sistemática, el *chantage* de gastos recargados para la revisión del proceso, queriéndose evitar así que salga la víctima de la tumba de su reclusión, a pesar de que se ponga de manifiesto lo que se hizo con el preso en un período de cerca de veinte años, y constatando la responsabilidad de los aplazamientos en la causa, aplazamientos que suponen, en realidad, una negativa permanente a hacer justicia. Tanto va retardándose el despertar popular, que no existe. Apenas se advierte un tenue movimiento defensivo. Cualquiera que fuere el poder potencial de tal iniciativa en otras épocas, o en algunos países en la actualidad, lo cierto es que no es un factor determinante del presente.

A pesar de todo, advertimos una tenue claridad que expresa valores nuevos. Si en 1914 los Estados todos estaban dispuestos a arrojarse en el abismo de una guerra universal y embrollaron las cosas en los últimos días o en las últimas horas de la postrera semana de julio hasta el punto de que la conflagación estallara fatalmente, procuran que en 1935 el incendio no se produzca y, si se produce, hacen los posibles por localizarlo y aislarlo. Todo esto lo hacen los Estados por interés propio, interés que no es el nuestro; pero ho puede afirmarse que al limitar el estrago del incendio lo hagan por presión popular, inexistente según vemos. El pueblo italiano, en la parte que sufre el fascismo como invasión y dominación, no se opuso a la conquista africana, como tampoco se opuso el fascismo dominante y activo, pudiéndose afirmar asimismo que en ninguna zona de Europa y que en ninguna industria guerrera hallarían oposición por parte de los habitantes en general, por haber trabajado, mientras pudieron, para equipar a las tropas italianas, invasoras de Africa desde octubre. Es fácil afirmar que los Estados no italianos se pronuncian contra Italia por envidia o por rivalidad, queriendo mantener un dominio cada día más hábil sobre asiáticos y africanos. Nadie duda que todos estos motivos dejen de operar; pero por primera vez se echa de ver que hay soluciones colectivas distintas de la guerra y que estas soluciones empiezan a adquirir influencia en importantes núcleos. Se dirá que todavía queda la guerra económica como sucedánea de la militar, la cual por su parte, valiéndose de la aviación y de la química tóxica (1) determina la destrucción universal. Efectivamente; mas de no ser el hombre un doctrinario absoluto, prefiere el timbre de alarma económico a la cruel agonia propagada por la guerra química. Exceptuando a los seres que sólo ven el mundo los extremos, exceptuando a quines no quieren apartarse del rojo o del negro y desprecian todo lo que no esté de acuerdo con su propia opinión personal, la oposición colectiva a una guerra de conquista y la afirmación que preconiza el uso de medios no estrictamente belicosos, merece la mayor atención.

Sería mejor que esta novedad de proscribir la guerra partiera de las capas populares, cosa imposible, ¿qué razón efectiva podemos aducir para explicar semejantes realidades? Se comprende que la guerra es, además de un estrago, un mal negocio para todos. Sería absurdo que se diera la destrucción mutua de riquezas, fábricas y poblados a consecuencia del maquinismo destructor y del veneno, puesto que entonces tendrían que vivir en subterráneos como ratas todos los habitantes de un país, lo mismo ricos que pobres, dispuestos a destruirse y envenenarse mutuamente en lo sucesivo, acabando por vegetar todos en el fondo de minas y grutas, o bien en lagos subterráneos, cuya fauna pierde el color, la vista y todos los sentidos. Es preciso, pues, que antes de que se produzca semejante catástrofe se haga un alto en el camino. Este alto es el que advertimos ahora como una contención, *la cual el pueblo podría hacer permanente y definitiva*. No es mucho todavía y, mientras los obreros estén dispuestos a fabricar máquinas de muerte, no tenemos derecho a apuntar la menor bagatela ni podemos despreciar cualquier hecho que marque una atenuante en el camino fatal de la ruina.

El destino de los trabajadores es duro y la defensa sindical indispensable para atenuar los sufrimientos de la vida y adquirir fuerzas de salud, intelecto y educación, disposiciones éticas y de voluntad que culminan en un socialismo generoso, cuya más bella expresión se cifra para nosotros en el comunismo libertario de la vida anarquista realizada. Pero cuando se trata de elaborar un aparato defensivo (asociaciones y sindicatos), como cuando se trata de elaborar aspiraciones y capacidades intelectuales y éticas (socialismo-anarquia), el esfuerzo de concentración imponia —como toda labor nueva— un cierto aislamiento (culminante incluso en la abstracción, el rigor, el puritanismo, el fanatismo, el exclusivismo) que no podia ni debía durar. Era necesario volver a la vida. Hay bellos escritos de Kropotkin como de Gustavo Landauer (por separación a la Comunión) que discuten estas partes las que se han comparado a períodos parecidos de aislamiento explicados en la historia legendaria de las antiguas religiones como los cuarenta años de los israelitas en el desierto, etc. Estas constataciones son naturales en el fondo, puesto que todo trabajo estimable se ve precedido de un período de incubación, ensayos, etc., que representa una cierta retirada temporal del autor. El producto es tal vez perfecto, pero exigirá siempre acordarse con el clima que lo haga compatible con la vida real. El socialismo doctrinario estricto y los primeros sindicatos, agrupaciones secretas y misteriosas derivadas de las conjuraciones subterráneas necesitan tener otro aspecto cuando salen a la luz del día, surgiendo del ambiente selecto, practicados por hombres tal como son o eran en su aspecto general como término medio. Este acomodamiento se hizo de la manera más diversa. Con frecuencia se hizo de manera defectuosa, y los errores, desviaciones, defectos e imperfecciones de este período de transición, operan todavía como sustrayendos de vitalidad. Esto es lo que se ve más cada día y lo que habrá que remediar.

En los siglos XVIII y XIX, cuando el progreso intelectual científico y técnico, los actos de libertad y las revoluciones se sucedían y sabían vencer a los restos de la reacción; cuando a los enciclopedistas sigue la libertad política de América del Norte, 1789 y la Revolución francesa, después de la reacción de Napoleón, la edad del liberalismo y de la ciencia, 1830-1848, y los años comprendidos entre 1860 a 1871, de Darwin y la Internacional a la Comuna de París y años de relativa renovación de 1880 a 1895; en estos 130 años y más aún, gracias a ellos, el socialismo y la organización entraron a plena luz y se pudo desarrollar en una esfera que les fue hostil, ciertamente, pero que les facilitó tales medios de desenvolvimiento que hoy, en este desdichado siglo XX, tan mezquino y adverso, se les niega de tantas maneras. Las favorables condiciones condujeron a socialistas y organizadores al ilusionismo de la conquista del Estado y del poder político mediante el parlamentarismo. Otra ilusión consistió en querer adueñarse del capitalismo arrancándole sucesivas concesiones por acción indirecta o procedimientos legislativos obreros. Así fue cómo nació el socialismo político y el reformismo sindical. El Estado y el capitalismo dejaron proseguir el avance a aquellas fuerzas hasta que llegaron a cierto límite, hasta que dijeron aquellos ingenuos socialistas: «Cuando tengamos la mitad más una de las actas parlamentarias, representaremos y seremos el Estado, votaremos un impuesto que llegue al 99 por 100 de la renta y así seremos dueños del capital.» El Estado y el capitalismo les dejaron gobernar uniéndose en coalición con ellos; incluso toleraron gobiernos enteros socialistas o laboristas. Pero ya se sabe que estos socialistas gubernamentales fueron siempre impotentes, cautivos de partidos burgueses o sus menores o tutelados. El fascismo puso fin a aquel poder socialista tan compartido y basado en la papeleta electoral. Quedaron desgarradas las Constituciones, se inutilizaron los Parlamentos y el fascismo dictó su propia ley.

Los socialistas, que tienen verdaderas aspiraciones libertarias y las asociaciones de trabajadores verdaderamente revolucionarios, se abstuvieron de todo contacto con el Estado y el capital y también de toda transacción con ellos, aunque hizo difícil la relación entre aquellos trabajadores de aspiraciones libertarias y el resto del proletariado. Dicho lo que antecede es justo salvar la excepción de España. La asociación y el federalismo prepararon a los trabajadores durante un largo espacio de tiempo mediante la acción directa para comprender el sentido de las ideas libertarias. Había, a veces, medios y ambientes predispuestos a la acción libertaria en el Jura suizo en tiempo de Bakunin, como entre la juventud italiana de la generación de Malatesta, etc. Por lo que respecta a París se neutralizaron las circunstancias favorables y las desfavorables. Añada-

(Pasa a la página 2.)

(1) *En realidad, explosiones atómicas.* (N.D.L.R.)

El Comunismo Libertario

LOS que han estudiado a fondo la cuestión, reconocen las ventajas de comunismo libre. Ven que el trabajador pagado con dinero, aunque éste se disfrace con el nombre de *bonos*, en el Estado conservaría todos sus inconvenientes. Hemos oído teorías muy peregrinas en elementos destacados del sindicalismo acerca del dinero. Después de criticar a Kropotkin y otros sobre su concepto del dinero, admirándoles por su notable literatura, los rechazan por anticuados. Según ellos, el dinero, siempre será necesario para el cambio. Lo que hay que quitar al dinero es su valor de unidad permanente, y que tenga un valor renovable constante, a fin de que éste no pueda ser acaparado y renazca la sociedad capitalista. No cabe duda de que los compañeros que así piensan tienen una mentalidad burguesa.

El esplendor de la civilización burguesa les ciega, visto desde las capitales y las metrópolis. El enorme trasiego de productos que se necesita para el consumo, la gran cantidad para el transporte y la fabricación, les aturde, y no encuentran otro medio para salir del laberinto de sus ideas, que concederle al dinero, tenga el nombre que sea y se fabrique con metales cueros o cartones, a virtud de la representación para el cambio. Este mismo valor es el que tiene hoy y tuvo siempre, y aunque éste está reducido a la unidad pesos, por ejemplo, el peso tiene un valor permanente en cuanto a su unidad, pero ésta sube y baja por determinante de la oferta y la demanda. Cien quintales de trigo valdrán tantos cuantos pesos, según la escasez o abundancia de trigo. Esto es de clavo pasado. Pero como no se trata de ofrecer trigo (oferta), ni de pedirlo (demanda), sino de producirlo para la comunidad mediante la intensificación con vistas a la superproducción, la comunidad lo que necesita son panaderos que hagan pan que consumir. ¿El cambio con las demás comunidades de aquellas materias que no se tengan? Nada más sencillo que la relación de todos los pueblos entre sí.

Cualquiera que tenga afición al análisis de la hisotria, verá que los economistas comienzan siempre su arquitectura económica por la *producción*. En revistas que se llaman eclécticas, pero que no pueden ocultar una tendencia política preferida, aunque en sus columnas colaboren anarquistas, salían trabajos sobre economía con prolijidad de cifras sobre la producción del mundo y lo que podía corresponder a cada ciudadano de repartirse más equitativamente. Quedábamos asombrados al ver su erudición, hija de un gran esfuerzo de consulta de revistas particulares y estadísticas oficiales. Estos escritores, hechos a fuerza de constancia y desvelos, salidos del campo y del taller, que leyeron sin provecho a nuestros clásicos, y que puede decirse ofician de *factotum* en esas revistas confusionistas, no comprenden que operan con los datos que ofrece la economía capitalista, datos que llevan en sí la verdad que conviene al sistema y al Estado, que no es toda la verdad, toda vez que el mayor factor que hoy priva es la ocultación.

⁂

Nosotros, al revés de todos los comunistas, se llamen Adam Smith, Ricardos, Marx, etc., estudiamos al hombre antes que en su capacidad productiva en la *necesidad* que le lleva a *consumir* y ésta a la *producción*. Seguimos un orden completamente inverso, para poder ponernos a tono con la *fisiología humana*. Y procedemos así, porque si por la necesidad el hombre se vio impulsado a la caza primero, a la pesca después, y luego al pastoreo, y más tarde a la agricultura, etc., consecuentes con la evolución, tenemos que pensar en las necesidades para cimentar una economía racional. Visto así el problema, no decimos: el Gobierno o Comité del Estado, o Confederación de municipios, con los informes de los Comités regionales a la vista, informados éstos de sus Municipios, procederá a la regulación de la producción nacional —premisa sentada en el panorama sindicalista en abstracto.

Partiendo del municipio, que hará porque sus necesidades se cubran en su mayor parte por productos producidos por él, en relación con todos los municipios, valiéndose del libre acuerdo y del libre cambio, el consumo quedará satisfecho, dado a que la producción habrá sido calculada eficientemente por acuerdo de las asambleas generales de la federación.

(Pasa a la página 3.)

La desalmada «alma de España».

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

12 AOUT 1965
NUMERO 362
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ESCLAVE, REVOLTE-TOI !

LA presse a récemment appelé l'attention du public sur la pratique de l'esclavage qui est encore admise au grand jour dans un certain nombre de pays. A la lecture d'un dossier préparé à Genève par les enquêteurs de l'O.N.U., nous apprenons qu'il y aurait encore de nos jours deux cent cinquante mille esclaves dans le monde, dix millions de serfs et cinquante millions de femmes et d'enfants réduits à la condition d'objets. Nous apprenons encore que, sur les marchés d'esclaves, un enfant vaut cent cinquante francs, une femme dix mille francs et un homme quinze mille.

Nous ne sommes pas d'accord avec ces statistiques, nous les considérons comme largement au-dessous de la réalité, nous les jugeons tout à fait dérisoires.

Le fait de s'abrutir pendant huit heures au minimum sur un travail qui ne présente aucun intérêt et qui, de toutes façons, est rémunéré par un pouvoir d'achat qui permet tout juste au travailleur de refaire ses forces pour le lendemain, n'est-ce pas là de l'esclavage ? **C'est pourtant la condition journalière de bon nombre d'entre nous et ceux qui échappent à cette condition constituent la minorité de privilégiés qui vivent de l'activité des autres.**

Le fait d'être obligé, pour se loger tout juste décemment, de signer des traites qui vous enchaînent pour dix ou quinze ans et font de vous une mécanique docile aux mains des exploiteurs, n'est-ce pas là de l'esclavage ? **C'est pourtant ce à quoi sont obligés tous les jeunes qui veulent, ou qui croient, vivre.**

Le fait d'être chaque jour soumis à l'abrutissement collectif de la presse officielle et de la télévision, de la publicité et des slogans politiques qui sont une seule et même chose, n'est-ce pas là l'esclavage le plus hypocrite et le plus dangereux ? **C'est pourtant la condition de la majorité d'entre nous.**

Les esclaves ne sauraient, dans ces conditions, être dénombrés, ils sont millions, milliards. Car ils sont millions et milliards ceux qui sont les victimes d'une organisation économique qui est seulement orientée en vue du profit pour quelques-uns, **d'une organisation sociale basée sur** les privilèges de quelques-uns et la misère de la majorité, **sur la** domination d'une minorité de profiteurs sur la masse des travailleurs avec le concours intéressé des syndicats réformistes et des partis politiques qui aspirent à la conquête du pouvoir, c'est-à-dire au droit de disposer des privilèges et de les distribuer, assez parcimonieusement d'ailleurs, à un certain nombre de garde-chiourmes.

Le salariat, c'est l'esclavage économique : **aussi sommes-nous pour le salaire unique en attendant que nous puissions le supprimer purement et simplement. Car il est bien évident que lorsque** le profit **sera supprimé par l'instauration du** salaire unique, **le salariat lui-même n'apparaîtra plus que comme une inutile formalité.**

La religion, c'est l'esclavage intellectuel, l'obscurantisme et la stagnation : **nous sommes pour la liberté des cultes et des philosophies tant que cette liberté de chacun ne devient pas l'asservissement de tous à un pouvoir temporel qui justifie l'exploitation de l'homme par l'homme au nom d'un monde futur, qu'il soit chrétien ou marxiste, qui paralyse la volonté d'émancipation du prolétariat en vertu d'un idéal hypothétique. Nous pensons qu'il est possible, en tirant tout le profit collectif amené par les progrès scientifiques et techniques, de réaliser sur le champ le** bien-être de tous.

L'Etat, qu'il se dise capitaliste ou prolétarien, est l'organisme qui codifie et protège par la force tous les privilèges, qui justifie toutes les iniquités et tous les privilèges. **C'est pour cela que nous pensons que l'émancipation des travailleurs ne saurait passer par la conquête du pouvoir (et l'instauration de nouveaux privilèges) mais doit résulter nécessairement de** la prise de possession directe et effective, par la communauté des exploités, des moyens de production, de répartition et de consommation.

A l'appareil d'Etat qui n'est que l'organisation des privilèges, il est indispensable de substituer, dans chaque pays, l'organisation fédéraliste qui, **par une étude rationnelle des besoins et des possibilités de la production, permettra une répartition équitable et logique des richesses de la terre, ces richesses qui sont gaspillées par le capitalisme pour la seule sauvegarde des profits, c'est-à-dire des privilèges.**

Cela sera possible lorsque les travailleurs se rendront enfin compte de l'imposture politique et réformiste, lorsqu'ils prendront conscience que leur émancipation ne saurait être que leur œuvre propre et que le seul moyen d'imposer cette organisation rationnelle de la société réside dans la création d'un mouvement ouvrier authentiquement révolutionnaire **qui ne perde pas son** énergie à parlementer avec les exploiteurs, ce qui constitue le comble de l'absurdité, **mais qui prépare, sur le plan mondial, la révolution sociale qui s'attachera, en premier lieu, au bouleversement total de l'organisation économique.**

S'emparer du pouvoir, ce serait créer une nouvelle hiérarchie et de nouveaux privilèges : il s'agit de s'emparer des moyens de production et de consommation. **C'est ce que préconisent depuis toujours et malgré toutes les persécutions les anarcho-syndicalistes de la C.N.T.**

C'est seulement lorsqu'il n'y aura plus ni patrons ni ouvriers, ni exploiteurs ni exploités qu'on pourra parler de l'abolition de l'esclavage.

Pour l'égalité économique,
Pour le communisme libertaire,
Révolution sociale !

ACTIVITÉ DE NOS UNIONS RÉGIONALES

25 Juillet à Toulouse

De nombreux camarades et amis avaient, comme tous les ans, répondu présent à notre grand rassemblement du Palais des Sports à Toulouse, et, bien que cette journée ait, encore une fois, marqué la volonté de la C.N.T. de combattre les dictatures en général et le franquisme en particulier, les effusions de joie, l'émotion, les manifestations de sympathie et même de tendresse ne firent pas défaut... C'est bon de se trouver ou de se retrouver dans cette ambiance saine et cordiale, et c'est, peut-être, ce qui explique qu'on puisse y retrouver des camarades qui n'hésitent pas à faire de longs voyages, même si leur âge ou leur état de santé rendent cette expédition difficile.

Mais, nous le répétons, cette journée était surtout destinée à commémorer un acte héroïque et social qui doit rester, qui restera dans l'histoire des peuples en marche vers leur émancipation : Juillet 1936 en Espagne.

Nous devrons tous retenir le sens de cette date pour tout ce qu'il représente d'humanisme et d'espoir ; mais nous devrons aussi le faire connaître autour de nous, à nos générations et à celles qui nous succéderont, afin que cette révolution libertaire reste ce qu'elle fut, c'est-à-dire l'aurore, le symbole, l'exemple concret d'une société sans maîtres ni valets et prête à évoluer dans la paix, la liberté et la justice sociale. Ce fut le but des trois orateurs qui, le matin de cette journée, montèrent à la tribune.

Leurs interventions, riches en exemples et en citations, semblaient émaner d'un même cœur, tant par la similitude des points de vue exprimés que par la note imbue de confiance et d'espoir qui se dégageait de ces trois camarades et nous serions presque tentés de ne pas dissocier leurs exposés dans le cadre de ce compte rendu succint.

Notons toutefois que le camarade Soriano s'est plus particulièrement penché sur les causes qui furent à l'origine de l'écrasement de la révolution espagnole de 1936 et qui nous entraînèrent dans le conflit mondial de 1940 ; il cite, pour appuyer son argumentation, le paragraphe final d'un article de Mussolini écrit le 1er juillet 1937 :

« Le dernier mot, le mot décisif est au canon. Une nouvelle et grande Espagne est en train de surgir dans le sang et les ruines. »

L'orateur fait aussi lecture d'une lettre envoyée par le cardinal Verdier, archevêque de Paris, écrite le 7-IX-1937, et publiée dans la presse catholique et fasciste de l'époque (1). Il fait alors un parallèle entre la lettre de ce « représentant » de la religion catholique et certaines déclarations qui se font de nos jours dans des milieux catholiques comme les J.O.C. et autres C.F.D.T. pour condamner la répression qui, encore de nos jours, sévit en Péninsule ibérique. C'est, dit Soriano, une duplicité habituelle à la religion catholique qui cherche à jouer sur deux tableaux à la fois.

Il préconise ensuite le regroupement de tous les travailleurs, ceux-ci ayant le devoir de réagir contre toute forme de dictature, quel qu'en soit le lieu où celle-ci se manifeste, mais il conseille la méfiance vis-à-vis des centrales réformistes qui, comme la C.G.T., ne souffrent mot des relations qui existent entre le régime franquiste et les dirigeants soviétiques.

Sa conclusion fut axée sur des paroles d'espoir, car, dit-il, malgré les nombreux obstacles et les embûches que la classe ouvrière rencontrera les nouvelles générations sauront, tôt ou tard, trouver la voie de l'émancipation et de la liberté.

Le camarade Congost développa, en termes très éloquents, le rôle déterminent joué par la section espagnole de l'A. I. T., pendant la révolution de juillet 1936.

« Le problème économique, dit-il, et de nombreux autres problèmes sociaux furent résolus par le peuple sans aucune intervention de l'Etat, bien que ce fut en période de guerre. Or, aujourd'hui encore, malgré les moyens techniques énormes dont ils disposent, des puissances capitalistes comme les U.S.A., se trouvent face à des situations d'ordre économique ou social et sont incapables de les résoudre. Quant à l'URSS, cette soi-disant patrie du prolétariat, elle en est encore à ses épurations périodiques et s'est vue dans l'obligation de rétablir le principe du profit et d'acheter du blé à l'étranger. »

Rappelant que le peuple espagnol fut victime de la coalition du capitalisme international, il souligne que les choses n'ont guère changé de nos jours. Il cite l'exemple de Saint-Domingue, du Congo, etc.

Il en arrive à cette Espagne meurtrie et tant oubliée qu'il faut aider à se libérer, et, après une longue étude sur les possibilités qui existent, il conclue dans ces termes :

« Nous sommes prêts à tout sacrifier pour rétablir en Espagne les libertés fondamentales du peuple ; oui, tout sauf la raison d'être de la C.N.T. et de l'A.I.T. C'est une question de morale et de respect envers tous ceux qui y ont tout sacrifié, même leur vie. »

Il met aussi l'accent sur le double jeu que mène l'Eglise en Espagne, mais il s'attarde surtout sur le problème de l'unité du peuple et sur le vrai sens de l'alliance syndicale. Sa position est nette et sans ambiguïté : « Puisque la C.N.T. sut prouver au monde la valeur d'une société libertaire, restons C.N.T. »

Le camarade R. Liarte, qui lui succède à la tribune et parle au nom de l'A.I.T., s'étend sur les problèmes internationaux de l'heure et analyse la situation du Viet-Nam, de St-Domingue et du Congo ; il rend hommage à la mémoire de Patrice Lumumba sauvagement assassiné par le capitalisme international comme l'a été en Espagne Humberto Delgado et sa secrétaire. Il reprend à son compte certains arguments déjà cités par les deux autres camarades et les développe ou les transpose sur le plan international.

Parlant de l'alliance syndicale espagnole, il s'en déclare partisan, mais sans renoncer pour cela à ce qu'a été et doit rester la C.N.T.

Il évoque aussi le comportement exemplaire d'une pléiade de militants anarcho-syndicalistes, et invite l'auditoire à suivre ces exemples et surtout, dit-il, attention, car les politiciens feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour les détacher de notre cause et les rattacher à leur politique comme nous l'avons si souvent vu faire.

Il se peut, dit-il pour conclure, qu'il existe quelquefois des divergences entre camarades de la C.N.T., aussi je ne souhaite qu'une chose, c'est que ces camarades, par-dessus toutes les querelles personnelles, voient qu'il existe notre cause commune, notre organisation, notre CNT.

Le mot de la fin fut laissé à un appel qui nous avait été adressé par les Jeunesses libertaires ibériques et, après lecture publique, l'acte fut levé pour permettre les préparatifs du gala qui allait se dérouler l'après-midi.

CORRESPONDANT DE LA 6e U. R.

(1) Voir lettre ci-dessous.

LETTRE DU CARDINAL VERDIER (archevêque de Paris) AU CARDINAL GOMA (archevêque de Tolède).

ARCHEVECHE DE PARIS
Paris, le 7 septembre 1937.

Eminence,

Permettez-moi d'offrir à votre Eminence et à ses honorés collègues de l'épiscopat nos remerciements et notre admiration, et que votre Eminence excuse un retard qu'une longue absence de Paris m'a imposé.

Sympathie et reconnaissance pour l'Espagne persécuté d'aujourd'hui.

La lettre si émouvante que vous nous avez adressée est vraiment une œuvre de lumière !

Avec quelle netteté vous analysez les causes qui ont amené, dans votre pays, l'horrible guerre qui se continue encore !

Quel service vous rendez à toutes les nations du monde, en leur montrant, à la lumière des événements, où nous mènent l'athéisme pratique, le relâchement des mœurs, l'affaiblissement de l'autorité et la connivence des gouvernements avec ces doctrines de destruction et de mort !

C'est une leçon singulièrement opportune que vous nous donnez, Eminence !

Dans cette sanglante lumière nous mesurons mieux les dangers qui nous menacent, et nous voyons plus nettement quelles doivent être notre vigilance et notre action.

N'est-il pas évident que la lutte « titanesque » qui ensanglante aujourd'hui le sol de la catholique Espagne est vraiment la lutte entre la civilisation chrétienne et la prétendue civilisation de l'athéisme soviétique ?

Oui, ce qui est en jeu dans ces luttes c'est l'avenir de l'Eglise catholique et de la civilisation qu'elle a fondée, car ce n'est pas seulement pour l'Espagne catholique et traditionnelle que vos héros sont tombés ! Si vos évêques, vos prêtres, vos religieux, vos religieuses, vos fidèles sont morts par milliers, si votre patrie, jadis si belle voit tant d'églises brûlées et détruites, tant de richesses artistiques brisées ou dispersées, tant d'incomparables souvenirs anéantis, si en un mot l'Espagne, offre, à cette heure, un sacrifice unique dans l'histoire, c'est que ces ennemis de Dieu l'avaient choisie pour être la première étape de leur œuvre de destruction.

Cette pensée nous émeut profondément et suscite dans nos âmes une sympathie et une reconnaissance qu'il nous est bien difficile de traduire.

Décentralisation

J'entends, depuis ma prime jeunesse, les doléances des gens sur le dépeuplement des campagnes. Le fameux slogan, « l'Agriculture manque de bras », date du dernier quart du siècle dernier, et a servi de cheval de bataille à plus d'un fougueux tribun de l'une ou l'autre assemblée.

Malgré de belles envolées sur le sujet, rien de sérieux ne fut jamais fait, et, de plus en plus, les paysans, et aussi les ouvriers de la campagne, abandonnent celle-ci pour les grandes villes, et spécialement pour Paris.

Résultat : embouteillages de toutes sortes, dans lesdites grandes villes, et spécialement dans Paris.

S'ajoutant à cela l'énorme production de petits d'hommes qui règne en France (et ailleurs) depuis la Libération, le problème est devenu insoluble. Insoluble, entendons-nous bien, parce que l'on répugne à l'envisager d'un autre point de vue que le point de vue traditionnel, lequel peut se résumer en ceci : « Bah ! avec le temps, ça s'arrangera. »

Ça ne s'arrange pas, hélas, à tel point que les pouvoirs publics, ces fameux pouvoirs publics qui arrivent quelquefois à s'émouvoir de quelque chose, se sont émus de cela.

Et, comme nous sommes en pleine « *expansion* », et que nous vivons sous le signe de la « *grandeur* », cela donne lieu à de vastes projets d'urbanisme, à de sensationnelles déclarations, et à de brusques décisions assez ahurissantes pour le commun des mortels.

Car, et c'est là où l'on ne comprend pas, on se garde bien de s'en prendre aux causes du mal, mais seulement aux effets. Les causes, on les connaît depuis longtemps : Manque de modernisation des entreprises agricoles, vétusté et inconfort des habitations campagnardes, manque de stades, de piscines, de bibliothèques, de théâtres, de cinémas et autres lieux de loisirs pour les jeunes. Manque de moyens de transports bon marché, et même, très souvent, manque de travail. A tout cela vient s'ajouter l'attrait compréhensible de la capitale, le désir d'un salaire supérieur pour un travail moins rebutant, et, pour beaucoup, le désir ardent de la liberté naturellement incluse dans l'anonymat de la ville tentaculaire.

Quant aux effets, tout le monde les connaît et les déplore : manque énorme de logements, d'écoles, d'espaces verts, de moyens de transport, et empoisonnement de l'atmosphère par les gaz d'essence et de mazout.

Alors, en haut lieu, on étudie périodiquement la situation, on décrète au petit bonheur, on règlemente la circulation, on crée de « *grands ensembles* » et de petites « *zones bleues* », l'on construit des cages à poules pour familles nombreuses, et l'on allonge chaque jour de quelques centimètres les quelques kilomètres d'auto-route dont certains ont la naïveté de s'énorgueillir !

Tout en sachant, en ce même haut lieu, que ce ne sont là que palliatifs insuffisants et autres emplâtres sur jambes de bois !

Mais, en clamant tout haut que les autres gouvernements n'ont rien fait, et que, dorénavant, cela va changer !

« Mais enfin, me disait dernièrement un fonctionnaire à qui j'exposais mes critiques, que préconisez-vous, qui ne soit, comme vous dites, emplâtres sur jambes de bois ?

— Ce que je préconise ! La décentralisation, tout simplement !

— La décentralisation ? Mais tout le monde en parle !

— Sans doute, mais personne ne sait au juste de quoi il s'agit et les fameux pouvoirs publics qui la préconisent de temps en temps, moins que personne ! A la vérité, les gens s'imaginent que décentraliser c'est favoriser le transfert en province de quelques usines particulièrement encombrantes ou nocives, et favoriser la diffusion de manifestations artistiques et culturelles dans l'ensemble de l'hexagone.

C'est tout, et, l'on en conviendra, c'est bien peu !

A mon humble avis, et compte tenu que nous sommes encore en régime capitaliste, voici ce qu'il faudrait faire :

Tout d'abord créer, dans le centre de la France, une cité administrative. Choisir un coin agréable et boisé, y construire des bâtiments adéquats, des routes, des aérodromes, et y transporter, d'un coup, les ministères avec leurs archives et leurs personnels. Et, du même coup, le gouvernement et toutes ses annexes, les chambres, la Cour des comptes et autre Conseil d'Etat, la Banque de France, etc.

En même temps, transférer un peu partout, en des lieux isolés autant que possible, les usines chimiques de toutes sortes qui empoisonnent les cours d'eau et l'atmosphère. En les reconstruisant, bien entendu, de fa-

(Suite page 2.)

Penser aux anciens, c'est penser à nous-mêmes

Ils ont eu le malheur de naître avant nous et d'avoir passé leur existence à produire pour un patron avide et pour nous élever malgré tout le mieux possible. Nous qui sommes jeunes et qui pensons que cette jeunesse et l'enthousiasme qui la caractérise viendront à bout de toutes les difficultés, nous devons penser à eux, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour ce qui risque d'être notre avenir.

Car le jour viendra également pour nous où nous n'aurons pour vivre que l'aumône dérisoire que la Sécurité Sociale de l'Etat capitaliste octroie sans en avoir honte aux travailleurs harrassés par une vie de labeur sans joies et sans espoir pendant que les privilégiés qui ont profité de tous les plaisirs de l'existence sur le dos des prolétaires ont droit à une large rétribution à l'heure du repos qui ne change pas grand-chose pour eux, quisqu'ils n'ont été, leur existence durant, que des parasites.

C'est donc dès à présent qu'il nous faut prévoir l'avenir et, au lieu de perdre notre jeunesse dans des plaisirs stériles, nous employer à répandre la vérité, à enseigner la justice et le respect de l'individu, à préconiser l'égalité économique pour tous les travailleurs et, pour ceux qui ne sont plus en mesure de produire, la contribution de la société qu'ils ont construite pour leur assurer une fin décente.

C'est lorsque nous atteignons l'âge où il nous est donné de juger sans bienveillance nos actions passées que nous prenons conscience des illusions qui ont pu nous tromper et des réalités auxquelles nous aurions dû nous attacher afin de créer un monde meilleur, un monde dans lequel les vieux travailleurs ne seraient pas ces misérables que nous voyons chaque jour terminer une existence de travail forcé et de souffrance dans la misère et au milieu de l'incompréhension générale de ceux que le même sort attend.

Au premier rang des revendications sociales doit se trouver celle visant à faire du vieux travailleur non pas cette chose inutile aux yeux des patrons qui jugent n'avoir plus rien à en tirer mais un être encore valide qui consacrera ses dernières années, dans le calme et le repos mérités, à faire profiter les plus jeunes de son expérience.

Si nous luttons pour la justice et la liberté, nous aurons au moins, si nous atteignons l'âge du repos, la certitude que notre existence n'aura pas été inutile et que d'autres mèneront à bien le combat que nous aurons entrepris.

GIL JEAN

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

Libéralisme et réformisme

A l'occasion de « l'année sainte de Saint Jacques de Compostelle », le monstre ibérique a accordé une amnistie générale allant de la remise de la moitié de peines inférieures à deux ans de prison au sixième de peines de vingt ans et plus.

Nous aimerions être certains que ces mesures ne comporteront pas d'exclusives et s'appliqueront à tous les prisonniers politiques sans exceptions ; nous aimerions être certains également que ceux qui sortiront de prison ne traîneront pas derrière eux l'opprobe, avec tous ses inconvénients pratiques, pour s'être rebellés contre un régime d'arbitraire, d'obscurantisme et de misère.

Ceci dit, nous demeurons sceptiques quant à l'impartialité de ces mesures de clémence, car dans le même temps où elles son annoncées nous apprenons par la presse officielle que Christiane Etchaluz, institutrice de nationalité française, âgée de vingt-trois ans, accusée d' « activités subversives » et détenue depuis cinq mois, sera jugée par un tribunal militaire. On sait ce que cela signifie : une sinistre parodie de justice tout à fait superflue, puisque l'accusée n'aura pas la possibilité de se défendre véritablement et que le verdict est décidé d'avance par des tortionnaires qui n'ont aucune formation juridique. Un verdict monstrueux, n'ayant aucune commune mesure avec les faits reprochés, sera, à n'en pas douter, prononcé contre cette jeune fille et ses trois co-accusés espagnols.

Tout ceci nous laisse perplexe, car il est bien évident que les mesures d'amnistie prises par le gouvernement espagnol apparaissent comme une manœuvre destinée à s'attirer la sympathie des « démocraties » voisines et à justifier leur soutien au régime qui succédera à Franco et qui, sous un aspect de « libéralisme » n'en continuera que mieux ses méfaits. Il n'est pas certain d'ailleurs que Franco n'ait pas été poussé, dans une certaine mesure, à prendre ces décisions généreuses par ceux qui, dans son entourage, sentant sa fin proche, entendent lui succéder en s'appuyant sur les éléments d'extrême-droite évincés du gouvernement, sur le clergé, la bourgeoisie « libérale » et une certaine partie des classes laborieuses qui se sera laissée prendre au jeu des syndicalistes réformistes.

La libéralisation *en apparence* du régime espagnol apparaît comme politiquement logique et inévitable pour préparer la succession de Franco et dresser la bourgeoisie libérale européene contre les « extrémistes », les « enragés », les « anarchistes » qui pousseraient au soulèvement populaire, à l'insurrection armée, à la révolution sociale.

Le réformisme a, jusqu'à présent, réussi à tromper les classes laborieuses, à paralyser leur action, à endormir leur volonté révolutionnaire, mais le temps ne travaille pas en sa faveur et le moment arrive où, ayant fait les preuves de leur incapacité à libérer le prolétariat ou de leur trahison, intégrés à l'Etat capitaliste et rémunérés grassement par ceux-là mêmes qui oppriment le peuple, les syndicalistes réformistes apparaîtront nécessairement comme les ennemis de la classe ouvrière.

C'est à ce moment que les travailleurs prendront conscience à la fois de l'illusion réformiste et de l'illusion politique qui la coiffe et qu'il leur apparaîtra comme nécessaire de créer, en dehors de tous partis politiques, leur propre mouvement historique dont les objectifs immédiats seront la destruction de l'Etat et de l'ordre social existant et la refonte totale de l'organisation économique sur les bases du fédéralisme et de l'égalité dans la distribution des richesses de la production.

Cette expérience du communisme libertaire a déjà été faite par le peuple espagnol et elle a prouvé, malgré les nécessités de la guerre civile, qu'elle était, historiquement et scientifiquement, l'aboutissement logique de l'évolution économique tant et si bien que « vingt-cinq années de paix » franquiste ne sont pas parvenues à rattraper les résultats obtenus, dans des domaines essentiels comme celui de l'éducation, par les anarcho-syndicalistes de 1936.

Le réformisme se retranche dans des formules vagues qui ne font que dénoncer son souci de sauver le capitalisme qui lui assure de substantielles indemnités. En France, on déclarait récemment que la « lutte de classes » est une notion périmée ; au congrès de l'U.G.T.T., Bourguiba prononçait il y a quelques jours les paroles suivantes : « Réduite à ses propres moyens, la classe ouvrière ne peut aller loin. L'accord s'impose entre tous ceux qui participent à la production. On ne saurait prétendre au progrès sans cette cohésion nécessaire entre les diverses catégories sociales. »

On comprend mal comment les travailleurs peuvent avaler de pareilles absurdités : il est bien évident que, « réduite à ses propres moyens », la classe des exploités n'a cependant qu'à réaliser sa cohésion et son unité pour imposer, par la grève générale et sans même recourir à la violence, la révolution sociale et obliger les techniciens et cadres qui s'y refuseraient à participer au nouveau système de production. Quant à cette formule d' « accord » ou de « cohésion entre les diverses catégories sociales », n'implique-t-elle pas automatiquement la reconnaissance du droit d'exploitation pour ceux qui se sont emparés des moyens de production et la reconnaissance de tous les privilèges ?

C'est demander à l'esclave de veiller au bon entretien et à la solidité de ses fers afin qu'ils ne se brisent pas quelque jour.

Le réformisme est condamné à brève échéance. Le système capitaliste n'aura plus, au moment de sa chute, qu'un seul moyen de survivre, moyen qui, grassement subventionné, se prépare à la domination brutale : le fascisme.

Au moins les équivoques seront-elles dissipées, la force remplaçant l'hypocrisie ; au moins les dernières illusions de ceux qui ont cru à l'imposture politique et parlementaire tomberont-elles.

SEVY

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

L'homme de demain

Quelle sera la vie de l'homme de demain ? Plusieurs ouvrages, études, articles, ont débattu le sujet. Tous sont pessimistes, tous voient un monde où l'homme ne sera plus qu'un robot, où il travaillera d'un travail parcellaire, et il acceptera cette vie avec résignation, presque avec joie.

L'homme de demain ne consacrera plus de temps à la réflexion, à l'étude gratuite, pour le plaisir ; il sera une mécanique au service d'autres mécaniques. celles de son usine, de son bureau ; il sera esclave de sa voiture, de sa télévision, en un mot, de tout ce que l'homme invente pour se rendre esclave. Il est loin le temps où l'homme pouvait, tel Diogène, vivre dans un tonneau.

Pour posséder tous ces appareils plus ou moins coûteux, l'homme de demain devra travailler beaucoup. Le technicien devra étudier le soir pour se tenir au courant des progrès de sa spécialité, ceci au moins jusqu'à 45 ou 50 ans. L'ouvrier O. S., lui, travaillera au noir, ou fera des heures supplémentaires.

N'ayant pas le temps de se cultiver, l'homme de demain n'aura aucun goût pour la lecture sérieuse ; déjà fatigué par le travail, que ce soit celui d'un bureau ou d'une chaîne de mécanisation, il n'éprouvera comme détente que le besoin de s'évader, prendre la voiture et partir, aller là où il y a la foule-kermesse, stade, plage mondaine, dancing, etc.

Demain, il n'y aura plus de parti politique, il y aura *le parti*. Les jeunes seront plus ou moins obligés d'y adhérer, grand rassemblement de jeunes où tout leur sera tracé : promenades, jeux, conférences, études économiques ou sociales ; non une libre discussion, mais, je dis bien, des conférences, des études. Les jeunes de demain devront probablement défiler en uniforme, musique, drapeaux en tête.

Les hommes de demain qui — ils y en aura, j'ose l'espérer — n'accepteront pas la discipline collective et auront le courage de crier leur désir de vivre libre, auront contre eux non seulement les dirigeants du pays mais aussi la multitude.

Déjà, n'en voyons-nous pas les prémices ? Déjà, le monde ouvrier n'est-il pas intoxiqué par la voiture, la télé ? Déjà, les hommes qui veulent vivre libres et indépendants sont de plus en plus rares ; demain ils seront encore moins nombreux.

Mais l'homme de demain, ce peut être aussi l'homme affranchi du travail dégradant qui, dans l'organisation actuelle de la société, fait de l'ouvrier ou de l'employé une vulgaire matière première dont dispose à son gré l'Etat et le patronat. Pour cela, il faut que la science ne soit plus mise au service de l'exploitation de la majorité par une minorité de privilégiés, mais qu'elle soit également bénéfique pour tous.

L'homme de demain, ce peut être l'homme qui aura à la fois vaincu les obstacles que la nature oppose à son évolution et à son bonheur et la cupidité d'autres hommes qui ont cru pouvoir considérer leurs semblables comme des objets.

L'homme de demain, ce peut être l'homme enfin libéré de l'imposture politique et religieuse, de tous les mythes qui en font un esclave, d'une structure économique et sociale qui, pour la sauvegarde du profit, aboutit au gaspillage et à la misère.

La tâche des anarcho-syndicalistes est de préparer les travailleurs à prendre en main l'organisation de la production et de la consommation de telle façon que cet homme de demain devienne une réalité.

G. PIOU

Allocution prononcée le 13 Juillet 1989

par le secrétaire syndical C.N.T. à la Bibliothèque Internationale, à Paris

Mes chers camarades,

La Révolution est terminée. Du moins est terminée la période initiale, la période destructive de cette Révolution.

De toute évidence, le plus facile est fait. Il reste à reconstruire, à organiser, à rendre vraiment efficace pour tous cette explosion de la classe ouvrière, de la classe opprimée qui, sans autre appui que sa volonté calme et pacifique, sans autre moyen que celui d'une véritable grève générale, vient d'abattre ce régime exécré, depuis si longtemps odieux à nos yeux de prolétaires.

Nous avons, je le sais, l'appui de la presque totalité de la population, favorablement impressionnée de voir que tout s'est passé dans un calme relatif, sans tumulte ni bagarre, sans incendie, sans meurtre, sans intervention policière, sans destruction d'aucune sorte. En bref, une Révolution comme on n'en a jamais vu, et nous avons le droit de nous montrer fiers de l'œuvre accomplie dans ce court espace de temps qui va du 14 juin au 9 juillet dernier.

Mais vous êtes au courant des faits, et je ne suis pas venu vous faire un exposé de la situation.

Seulement, et je le lis dans vos regards, vous êtes anxieux de savoir ce qui va se passer maintenant ; vous avez hâte de connaître les changements, les modifications, et, n'ayons pas peur des mots, les réformes qui vont être apportées au fonctionnement, à l'administration de la Bibliothèque Internationale.

Vous allez être rapidement fixés. Nous sommes, pour la plupart d'entre nous, les militants syndicaux qui avons préparé le mouvement, des autodidactes, c'est-à-dire des individus avides d'apprendre, avides de savoir, et sacrifiant volontiers leurs loisirs à l'appétit de culture qui les habitait. Nous avons beaucoup souffert de ne pouvoir, selon nos désir, hanter les musées et les bibliothèques, les expositions, les théâtres et les concerts, et comme l'on dit communément, les lieux où souffle l'esprit.

Il nous fallait d'abord travailler, gagner notre pain, gagner notre logement, nous habiller, avant de songer seulement à acheter des livres. Car, et je ne suis pas le premier à le dire, véritablement l'homme ne vit pas que de pain. De cette expérience, que certains d'entre vous ont aussi faite, il nous reste avant tout la conviction profonde que cela doit changer. Il faut, il est nécessaire que les activités de l'esprit soient accessibles à tous. Il faut, il est nécessaire que ce que l'on désigne en bloc sous le nom de Culture ne reste pas l'appanage d'une minorité. Cette minorité que vous connaissez bien, que l'on vous présente quelquefois comme une « élite », et qui n'est qu'une sélection opérée selon des concepts périmés découlant directement de la morale bourgeoise et religieuse.

L'individu « homme » doit pouvoir s'élever selon son désir et sa volonté et non pas naître tout « élevé » dans une famille riche, comme cela se passe actuellement. L'individu « homme » doit être libre de travailler manuellement, si les études et les examens le rebutent, ou de travailler intellectuellement, s'il se sent capable de l'effort patient et obstiné qui est nécessaire, même aux plus doués pour accéder aux diplômes, et, de là, aux postes de direction et d'administration. Sans oublier, naturellement, l'acquisition des techniques et connaissances de toutes sortes réclamées aujourd'hui dans tous les domaines.

Par contre, il ne faut pas, il est néfaste, que le choix de l'individu « homme » soit essentiellement déterminé par l'espoir d'un privilège quelconque.

Des privilèges, vous le savez, il en est beaucoup, dont le plus haïssable, le plus nocif, est celui de l'argent.

C'est d'abord celui-ci que nous voulons détruire.

Et quand je dis celui-ci, je veux dire le privilège de l'argent, et non l'argent lui-même. Du moins pour l'instant, car, immanquablement, et dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné, nous assisterons à la disparition de la monnaie.

En attendant, tous nos efforts doivent tendre à essayer d'atténuer au maximum les effets néfastes découlant directement de la possession ou la non-possession de billets de banque ou de carnets de chèques.

Par quel moyen, direz-vous ?

Et là je vous réponds tout de suite : Tout simplement par l'égalisation des traitements.

Voici donc ce que je viens vous proposer d'accord en cela avec toutes les organisations syndicales qui sont en train, en ce moment même, de remettre en marche tous les rouages essentiels dont depend la vie économique du pays. Et cela en concordance absolue avec ceux de mes collègues qui, dans tous les établissements publics sont en train d'effectuer les mêmes démarches, et de faire part des mêmes propositions.

Ces propositions sont au nombre de deux. Les voici :

1° Rien n'est changé dans le fonctionnement et l'administration de la Bibliothèque Internationale.

2° La masse des salaires est divisée par le nombre total des ayant-droits, et, de ce fait, le traitement perçu sera le même pour tous.

S'il vous plaît, camarades, un peu de silence.

Je conçois parfaitement qu'une telle proposition, bouleversant toutes les idées reçues communément en matière de salaire, vous déconcerte, et qu'il ne se déclenche pas, autour de moi, une tempête d'applaudissements.

Pourtant, ceci n'est que la première étape, essentielle, il est vrai, et, sur la route qui mène au socialisme, nous croyons tous que rien de valable ne peut être fait sans cela. Mais nous sommes des libertaires, et nous n'avons pas la prétention de vous imposer quoi que ce soit sans votre assentiment. Vous déciderez vous-mêmes en votant à bulletins secrets, et la majorité décidera.

Nous n'avons pas non plus la prétention qu'une telle opération doive se faire à la hâte, et aussi, pour ainsi dire, à l'aveuglette. Tout doit être clair, et s'il en est parmi vous qui ont des renseignements à demander ou des objections à proposer, leur devoir est de venir auprès de moi et de parler sans aucune crainte d'aucune sorte.

Un peu de silence, s'il vous plaît. Qui désire parler ? Ah, monsieur Monselet. « Vous n'êtes pas d'accord ? »

— Bien entendu, je ne suis pas d'accord, bien entendu. En tant que conservateur en chef, j'ai toutefois scrupule à défendre ma position. Mon traitement étant beaucoup plus élevé que la moyenne, il semblera peut-être, que je me place à un point de vue par trop égoïste. Je puis vous affirmer que ce n'est pas cela qui m'incite à parler, mais plutôt la conviction que votre initiative n'est pas conforme à la justice qui doit être à la base de toute société. D'où vient, en effet, que certains sont bien payés, d'autres moins bien, et d'autres, il faut le dire, de façon dérisoire ?

D'abord, du fait que les premiers occupent des situations d'administration ou de direction importantes, réclamant une très bonne formation technique, et auxquelles sont attachées des notions de responsabilité que l'on ne doit pas minimiser. Pour accéder à ces situations, les personnes qui les occupent ont dû s'imposer de longues études, parfois assez fastidieuses, gravir tous les échelons de la hiérarchie, faire preuve de beaucoup de patience et de diplomatie, avant d'en arriver à s'imposer. J'estime que cela compte et qu'il est juste, alors, qu'elles en soient récompensées par un peu plus de bien-être. Et surtout débarrassées de certains soucis matériels assez déprimants, parfois Ceci dit, je ne conteste pas que ceux qui sont au bas de l'échelle, tels les magasiniers, par exemple, sont honteusement rémunérés et qu'un effort sérieux doit être fait en leur faveur. »

— Voilà qui est net, monsieur Monselet. C'est exactement ce que j'attendais de vous, car c'est bien là l'objection fondamentale toujours faite à nos idées. Monsieur Lieur, vous aviez levé la main, tout à l'heure.

— En effet, mais après l'exposé de monsieur Monselet, je ne puis que l'approuver entièrement. Personnellement, je ne suis encore que bibliothécaire, et, de ce fait, ma situation n'est pas aussi brillante que la sienne, mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que mes études m'ont retenues jusqu'à l'âge de 24 ans, et que je n'ai pu les faire que grâce à la générosité de mes parents.

— Très bien, monsieur Lieur, je vous remercie. Je crois qu'il est inutile d'insister de ce côté-là. Mais j'aimerais avoir l'avis de l'un de ceux qui sont au bas de l'échelle, les simples gardiens, ou magasiniers, comme l'on s'est plu à les qualifier l'année dernière, sans, pour autant, les gratifier d'un pouvoir d'achat plus décent. Qui se dévoue ? Ah, Molinier ! Approche, et donne nous ton opinion.

— Mon vieux, ça ne sera pas long. Je pense, et beaucoup comme moi, que ton truc c'est très bien, mais, disons-le, un peu prématuré. Naturellement, je ne suis, nous ne sommes pas contents, nous, ceux de la base. La vie ne cesse d'augmenter et nos salaires, déjà insuffisants, ne suivent cette augmentation que de très loin, et sans jamais en arriver à un niveau décent. Mais il faut tout de même considérer que les arguments développés tout à l'heure par monsieur Monselet et monsieur Lieur sont parfaitement valables. Eux et leurs familles se sont imposés des sacrifices, et il est juste qu'ils en récoltent quelques avantages. Ceci dit, il n'empêche que la hiérarchie peut et doit être écrasée à notre avantage, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour eux. Voilà, j'ai terminé. »

— Très bien, Molinier. De toi aussi, j'attendais exactement ce que tu viens de dire. En somme, vous êtes à peu près tous d'accord. Maintient du système actuel, sauf augmentation raisonnable de ceux de la base. Bon ! Vous allez donc vous décider en votant.

Auparavant, permettez-moi, en quelques minutes, de vous faire part de quelques détails qui vous ont sans doute échappé.

Tout d'abord, en ce qui concerne monsieur Monselet, je tiens à faire remarquer que, s'il a pu faire de longues études, c'est d'abord grâce à la situation acquise par ses parents. Ce que l'on peut considérer comme un privilège de la naissance, en premier lieu, et, ensuite, comme un privilège de l'argent. J'entends bien que, pendant de longues années, monsieur Monselet a travaillé et étudié, avant de recevoir le moindre salaire. Mais, toujours grâce à ses parents, il a vécu, et, sans doute, confortablement.

Né dans d'autres conditions, dans une famille d'ouvriers, par exemple, et doué de la même volonté, de la même intelligence, aurait-il pu arriver à la situation qu'il occupe aujourd'hui. Certainement pas. Dès l'âge de 13 ou 14 ans, il aurait quitté l'école pour l'atelier ou l'usine, et commencé cette vie sans espoir du prolétaire, qui peut se résumer ainsi : travailler, manger, dormir, et recommencer le lendemain. Peut-être sans se fatiguer les méninges, comme l'on dit (et encore !), mais en se fatiguant, oh combien, les muscles, les os, les nerfs et tout ce qui concerne sa constitution physique. Où est la différence ? Travailler pour s'instruire et se cultiver, dans la discipline que l'on s'est choisie, c'est déjà un sort très enviable. Travailler pour produire, avec le seul choix que permet la nécessité de vivre, quoi de plus détestable. Et pourtant, impartialement, qui est le plus utile à la société, celui qui produit du nécessaire, c'est-à-dire des biens de consommation, ou celui qui produit du superflu ? Car, quoique l'on puisse dire, il faut d'abord vivre, et ensuite philosopher.

Ces mêmes remarques s'appliquent naturellement à monsieur Lieur, et, en général, à tous ceux qui sont ou tendent à accéder au sommet de l'échelle des salaires.

Pour ceux qui sont au bas de cette échelle, moi-même, Molinier et nos autres collègues magasiniers, il ne fait pas de doute que l'injustice des rémunérations est flagrante. La seule différence, en ce qui me concerne, c'est que je pense que l'écrasement de la hiérarchie n'est qu'un leurre, vérifié par l'expérience, et qu'il faut se diriger vers autre chose. C'est-à-dire, vers l'égalité absolue des traitements. Pour beaucoup d'entre-vous d'ailleurs, cela est évident, mais vous pensez aussi que ce n'est pas le moment, que c'est encore trop tôt. Je me contenterai, pour terminer, de vous faire remarquer que cette formule terriblement usée, à toujours servi, jusqu'ici, à faire reculer indéfiniment la date de toute réforme de caractère nettement révolutionnaire, dans quelque domaine que ce soit, mais particulièrement dans le domaine social. Et c'est bien du domaine social qu'il s'agit ici.

A propos de l'allocution prononcée à la Bibliothèque Internationale le 13 Juillet 1989

Un des mes amis, à qui je viens de montrer l'Allocution prononcée à la Bibliothèque Internationale, me fait cette remarque : « Vous voilà, vous, anarchistes, ennemis du Pouvoir, tout simplement en train d'user de ce Pouvoir, et, après avoir vitupéré contre lui pendant plus d'un demi-siècle, en devenir les tenants ! En somme, vous ne vous comportez pas autrement que les autres ! »

— Hé là ! lui ai-je répondu, doucement, camarade, doucement ! Tu as un trop vite, tu as réagi trop vite ; où vois-tu que nous ayons en quoi que ce soit usé du pouvoir ?

Mais, d'abord, il faut bien comprendre que, lorsque nous parlons du pouvoir, il s'agit bien entendu du pouvoir politique. C'est-à-dire, en premier lieu, du pouvoir de gouverner, avec tout ce que cela comporte de complications matérielles. Et l'expérience, en effet, nous prouve que ce sont ces complications matérielles qui poussent, qui obligent même le pouvoir politique à s'immiscer dans d'autres domaines, où logiquement, il n'a rien à faire.

Ce qui l'amène, tout naturellement, et quels que soient celui ou ceux qui détiennent ce pouvoir, à s'occuper de tant de choses pour lesquelles il ne possède, manifestement, aucune compétence. L'on peut citer, pour mémoire, le domaine économique (agriculture, industrie, commerce, etc.), le domaine culturel ou artistique, et surtout le domaine du travail, dont, presque seuls, nous prétendons qu'il doit être essentiellement du ressort des travailleurs.

Ceci bien établi, où vois-tu qu'il y ait usage du pouvoir ? Dans le cas précis de la Bibliothèque Internationale, je ne fais pas autre chose qu'inviter les travailleurs à se prononcer sur une très importante question concernant l'entreprise. Et ne font pas autre chose, non plus, les autres militants qui, ailleurs, aussi bien dans le secteur public que dans le secteur privé, agissent de la même façon.

D'autres, à notre place, ne manqueraient pas, certes, de décréter arbitrairement, et, aussi, de forcer la main aux intéressés. A court terme, cela peut-être beaucoup plus efficace, mais qui ne voit qu'une telle mesure, imposée, deviendrait vite impopulaire. Et nous tenons avant tout, nous libertaires, à ce que nos idées triomphent, si toutefois elles triomphent un jour, par la seule force de leur valeur humaine et de leur efficacité reconnue.

Au surplus, tu as peut-être oublié que nous préconisons, depuis toujours, de mettre au premier rang ce que l'on a coutume d'appeler l'*administration des choses*. C'est-à-dire l'*organisation rationnelle de la production et de la distribution des produits de consommation*. Ce qu'il ne peut être question de confier à des politiciens, il me semble.

Pour le reste, l'administration politique, peut-être serait il sage de la confier à... des administrateurs !

Mais c'est là une toute autre question.

B.

QUI DOIT ORGANISER LA CONSOMMATION ?

Le pouvoir de consommer, qui soulève tant de problèmes dans l'organisation politique actuelle, est, cependant, la chose la plus simple du monde. Ce sont les profiteurs de l'état de choses actuel qui l'ont rendu compliqué.

Ils l'ont rendu compliqué afin de pouvoir rester toujours maîtres de la situation.

Pendant que les ouvriers travaillent pour produire, les profiteurs se démènent pour nous compliquer l'existence.

Ils prêment aux uns pour donner aux autres. Ce qu'ils donnent n'est nullement gratuit, ils donnent en échangé de services, c'est-à-dire ils payent des valets, lesquels ont pour mission de garder leurs biens et pour compliquer l'existence d'autrui.

Il y a toute une pléiade de gens qui mangent au râtelier, spécialistes dans la confection des lois et des décrets, etc. Ces lois et ces décrets sont d'abord proposés par des conseils spécialisés. D'autres conseils les contrôlent et, enfin, d'autres les approuvent. C'est tout un système. La prolifération de tous ces règlements est tellement grande que les spécialistes chargés de les appliquer ne s'y retrouvent plus. Ce qui finit par donner une base chancelante au système.

Malgré toutes ces complications, toutes les contradictions du système mercantile, celui-ci continue à fonctionner grâce à la propagande savamment orchestrée qui, elle aussi, est dirigée par des valets bien entretenus.

A force de propagande, le peuple finit par croire que ces complications sont nécessaires à la vie. Et puis, se disent-ils, s'il en était autrement, il n'est point certain que les choses iraient mieux.

Il est donc nécessaire de faire connaître, de prouver que : 1° Les choses les plus simples sont les plus faciles. 2° Lorsque les choses sont plus faciles, l'existence est plus facile. 3° Lorsque l'existence est plus facile, elle est plus agréable.

Puisque la recherche de l'humain est la félicité, rendons les choses plus simples et la félicité s'ensuivra.

Ce n'est point toujours si simple que l'on pourrait croire, nous dira-t-on.

Eh bien ! Si nous avons encore des complications, après avoir balayé le système des contradictions que nous subissons, ce ne peut être que parce que les choses ne sont pas encore assez simples. Alors, au lieu de les compliquer, nous nous efforcerons de les simplifier et tout rentrera dans l'ordre.

Dans le fond, l'activité révolutionnaire consiste plus spécialement à détruire les obstacles qui, continuellement, s'opposent au déroulement normal de la vie sociale. Les sociétés sont comme les plantes, elles s'engendrent elles-mêmes, leur forme réside en leur impulsion interne.

Les révolutionnaires doivent être aux sociétés ce que les agriculteurs sont aux plantes. Dépouillons-les de tous les parasites, préservons-les de tous les fléaux. Quant à leur développement chacune puisera dans son sol les éléments qui lui sont nécessaires. Les humains sont des êtres sociables, leur tendance naturelle est de s'associer.

S'associer signifie apporter son effort, ses capacités personnelles au bénéfice des autres membres de la société.

Qui décide de la jouissance de l'avoir de la société ? C'est la société elle-même. C'est donc elle qui doit organiser la consommation en son propre intérieur.

Il appartient à chaque groupement local de fixer ses propres règles, de fixer son économie.

Suivant la méthode fédérative, chaque groupement est associé à d'autres groupements formant ainsi des associations régionales et mondiales.

A l'intérieur de chaque groupement chacun doit recevoir, dans la mesure des possibilités, selon ses besoins. Le surplus de production, au lieu de le stocker, en attendant la hausse des prix, ou de le laisser périr ou, encore, de le détruire pour éviter la baisse, doit aller aux autres groupements sans esprit de marchandage. A la politique des marchés doit succéder une organisation qui permette la répartition des produits selon les besoins de chacun.

J. CAPDEVILA

Décentralisation

(Suite de la page 1.)

çon rationnelle, c'est-à-dire de façon à ce que la destruction des déchets ne soit pas une plaisanterie.

Faire de même pour les usines alimentaires, qui seraient, autant que possible, installées dans les régions productrices de légumes, fruits ou céréales.

Enfin, réorganiser les services des transports, des postes et de la voierie, afin qu'ils ne puissent pas être utilisés comme miroir aux alouettes en attirant les provinciaux dans la capitale.

Enfin, supprimer la plupart des hôpitaux moyenâgeux qui déshonnorent Paris, et les reconstruire dans les banlieus agréables, les entourer d'espaces verts, et loger et rémunérer décemment le personnel.

Et ce ne serait là, évidemment, que l'essentiel. Il y aurait lieu d'envisager, des mesures analogues en ce qui concerne l'Université, les grandes écoles, certains musées, certaines bibliothèques, etc.

Mais alors, ne manqueront pas de dire les esprits... disons conservateurs, Paris ne serait plus Paris ?

Mais si, il resterait encore tant de choses agréables, et qui ne le seraient que plus, dans une ville propre, calme et non empuantie, où l'on pourrait flâner et se promener sans être à chaque instant menacé d'écrabouillement ou de bousculade.

Et puis, même si Paris n'était plus Paris, c'est-à-dire le Paris historique et sale que nous connaissons et que tant de gens ont connu autrefois, quel mal y aurait-il ?

C'est vers l'avenir qu'il faut regarder, et non dans ce passé tumultueux et sanglant dont on a tort de croire qu'il est nécessaire de s'en inspirer pour des raisons qu'on prétend hautement respectables !

Ceci dit, qui ne voit les avantages immédiats que l'on récolterait de la création d'une cité administrative, située à égale distance (autant que possible) des diverses frontières du pays ? Là, les législateurs et les administrateurs pourraient légiférer et administrer en paix. En attendant de disparaître, on tout au moins de se transformer, dans le proche avenir qui verra la substitution d'une *économie des besoins* à cette économie des profits qui a fait son temps et amplement démontré sa nocivité, et son incapacité à résoudre les problèmes humains qui sont ceux de l'époque actuelle.

J'eus alors la stupéfaction d'entendre mon interlocuteur me dire : « Economie des besoins ! Qu'est-ce que c'est encore que ça » ? Quelle naïveté était la mienne, de m'étonner ainsi ! Ne sont-ils pas des millions, dans son cas ? Ne sont-ils pas des millions incapables de lire autre chose que les faits divers ou la rubrique sportive ? Ne sont-ils pas des millions volontairement ignorants de ce qui dépasse tant soit peu le trait-train quotidien de leur existence ? Et, en même temps, dans une certaine mesure, excusables, car quel est le journal quotidien, quelle est l'émission télévisée qui leur a jamais parlé d'un gouvernements des choses, d'une organisation à la fois plus juste et plus rationnelle des produits de consommations ? Quel est le ministre, quel est l'orateur, à quelque parti qu'il appartienne, qui s'est jamais occupé d'en parler, du haut d'une tribune de cette organisation future ?

Et même, en ce qui nous concerne, nous, anarcho-syndicalistes, sommes-nous suffisamment éclairés sur la question ?

A cette dernière question, il serait peut-être risqué de répondre par l'affirmative. Peut-être ne serait-il pas inutile de revenir la-dessus, et de ne pas se contenter de notions vagues et d'affirmations gratuites. Je vais y penser, pour ma part, tout en me disant que d'autres camarades pourraient en faire autant, et que nous pourrions ensemble faire quelque chose de substanciel et de clair, propre à dissiper la confusion qui semble être de règle dans ces sortes de prévisions.

BLANQUET

Pour notre

PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »

Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés : C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

DEUXIEME UNION REGIONALE

La prochaine assamblée de la 2e U. R. aura lieu le dimanche 15 août, à 9 heures 30, au local C.N.T., 24, rue Ste-Marthe (métro Belleville).

Cette assemblée étant préparatoire au congrès annuel de l'U. R., qui se tiendra en septembre ou octobre, tous les responsables et militants sont invités à faire le maximum pour y assister.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (Ier arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD).

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

Réflexions de vacances

C'est la période des vacances, et il semble, à en croire l'inactivité des syndiqués des grandes centrales officielles, qu'il n'y a plus aucun problème qui se pose aux travailleurs. Tous semblent satisfaits de leur sort.

Les « Etats-major » des grandes centrales officielles préparent néanmoins la rentrée pour montrer qu'elles existent encore et la masse moutonnière qui les suit d'un élan inconditionnel sera conviée dès octobre aux « grèves-bidons » et périodiques qui sont entrées dans les mœurs. Il s'agit en fait de congés supplémentaires *non-payés* que les travailleurs récupéreront en faisat des heures supplémentaires.

On voit là toute la tactique que les exploiteurs ont réussi à mettre au point avec la complicité des politiciens syndicaux officiels.

Il est grand temps que les travailleurs se ressaisissent et qu'ils comprennent qu'une réduction des heures de travail et qu'une augmentation du nombre de jours de congés seraient des victoires autrement importantes qu'une augmentation de 0,978 % ou de 1,457 % du SMIG.

La preuve a été faite depuis vingt ans que les augmentations de salaires n'apportent rien aux travailleurs.

Aujourd'hui tous les efforts des vrais syndicalistes doivent être axés sur ces revendications essentielles, que sont : l'application de la semaine de 30 heures ; deux mois de congés (un mois en été et un en hiver), et la retraite à 50 ans pour tous.

Avec l'accroissement de la population, avec le modernisme, ces revendications n'ont rien d'utopique ; elles sont parfaitement réalisables. Avec nous, venez combattre dans ce but.

R. J. SOURIANT

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

Bajo el yugo y las flechas

I

LA ENSEÑANZA PRIMARIA

EN «Ya» del 15 de mayo pasado, leímos que un nuevo proyecto de reformas de la educación andaba entre el gobierno español y eso que dieron en llamar Cortes.

Dicho proyecto, y según el comentarista del referido periódico, abarcaba «una serie de retoques, rectificaciones y enmiendas, que si en su conjunto perfecciona el vigente cuerpo legal de 1945, no significan alteración ni modificaciones en su estructura.

Porque, y siempre siguiendo la argumentación del articulista, aquellas disposiciones de 1945 que estipulaban la escolaridad obligatoria hasta los catorce años no fueron nunca aplicadas porque «los preceptos quedaron consignados tan solo en el papel, ya que ni se crearon las escuelas necesarias para aplicarlos ni se dictaron las sanciones y responsabilidades pertinentes...»

Dicha confesión no es óbice para que en otro párrafo del mismo trabajo se diga: «... ello viene a subrayar que incluso la legislación más acertada se desgasta en el transcurso de los años...»

Y colofón a esta pobre imagen, la confesión que en otro lugar del mismo periódico se publica como reflexión de la Federación católica de maestros españoles, que en tono lastimero y lloroso decía: «Es un hecho que más del 80 por 100 de los niños españoles no conocerán otra enseñanza aparte de la de la familia y de la Iglesia, que la que le proporciona la escuela primaria y el maestro.»

Triste resumen y balance de cuentas de la pedagogía franquista:

Exaltación de nuevos proyectos que no son sino retoques de una ley vieja de veinte años que se desgastó al paso de los años sin haber sido aplicada.

Ni se crearon escuelas, ni se dictaron sanciones y responsabilidades por el incumplimiento de las disposiciones oficiales.

Lamentable situación de la enseñanza que sólo permitió el paso a instrucción secundaria y media al 20 por 100 de los niños españoles.

Aceptación rebañesca del hecho consumado, que la sumisión organizada hizo ley y costumbre.

Durante veinte años, las disposiciones concernientes a la formación de nuevas generaciones, fueron papel mojado, sin levantar la inquietud de nadie.

Alzáronse rascacielos, pulularon los pabellones destinados a la holganza de los turistas extranjeros.

La especulación inmobiliaria hizo ricos a gentes de adentro y de afuera de nuestras fronteras.

Pero no hubo tiempo, ni dinero, ni aun preocupación por la construcción de escuelas.

Ni hubo inquietud alguna que se alzara ante la incompetencia y mala fe de los actores de la farsa política, que dejara en tal estado de abandono a la infancia.

Sacrosantos dirigentes del franquismo que pasaron del totalitarismo nazi a la «democracia orgánica» y de ésta a la pseudo liberalización... a todo lo posible y lo imposible y que al correr voluble de sus galanteos con unos y otros, no pensaron que esos niños a los que despreciaban en la soberbia de las alturas, eran las generaciones del mañana.

O que quizá pensaran, que a mayor ignorancia, mayores posibilidades de supervivencia del absurdo político que representan.

Treinta años de «paz». Con menos, los países de Europa alzaron cabeza y ese régimen que se pretende guía de las «caducas democracias» reconoce que no hicieron nada en el terreno de la Educación.

Y a recomenzar tocan. Borrón y cuenta nueva: Con la confesión de la insuficiencia, cesa el pecaso.

Buenos y vanos propósitos para nuevos períodos. Después de todo, cuantos más ignorantes, más toreros y más emigrantes... más dinero.

Dinero... divisas... y ¡Muera la inteligencia!, que dijera Millán Astray.

II

NUEVA FORMACION PARA LOS MAESTROS NACIONALES

En la nueva línea de superviviencia política y adaptación circunstancialista que caracteriza al régimen, los prohombres del evolucionante y camaleónico sistema han hecho un descubrimiento sensacional: Hay que perfeccionar la formación de los maestros.

Aun y sin tener a mano las disposiciones oficiales al respecto, los comentarios de la prensa española nos dejan entrever los aspectos fundamentales de la reforma, que parecen ser:

Posesión del bachillerato superior, régimen de concurso-oposición de entrada a las Escuelas Normales, formación estrictamente profesional en las mismas... y sistema de coeducación en éstas.

En concreción, puesta en práctica de lo que fue el Plan profesional que creara la legislación republicana y que las fuerzas triunfantes de la Cruzada se precipitaron en anular en 1939 por considerarlo, seguramente, inapropiado para su visión pedagógica de aquel entonces.

Sin ir más lejos, y aun cuando personalmente consideremos que el citado Plan adolecía de insuficiencias que en su tiempo comentábamos, la adaptación actual es flagrante confesión de incapacidad:

Se hizo entonces una marcha atrás precipitada, de inspiración cavernícola y vindicativa retornando a sistemas netamente caducos.

Durante treinta años, la formación pedagógica de los maestros españoles se mantuvo en el nivel de la triste legislación de tiempos de la monarquía, en estancamiento de vergüenza, a que se acomodó sobre todo la Iglesia que aseguraba así la supremacía de sus centros de enseñanzas catequista.

Años que se perdieron de manera lamentable para venir al cabo de ellos a aceptar como bueno lo que rechazaron, cuando aquello se encuentra hoy sobrepasado por nuevas conclusiones, por nuevos métodos, por la simple evolución.

Pero ello forma parte de esa «evolución» retardada que simboliza su nueva política.

Podrán decirnos que su nuevo Plan de formación nada tiene que ver con el Plan a que nos referimos:

La inspiración es la misma. Que no reconozcan el fallo y la incapacidad de una acción que busca hoy balbuceantes rectificaciones, es normal.

Lo anormal sería que las jerarquías del régimen reconocieran públicamente errores.

Pero hay un hecho evidente: Al fin y al cabo de treinta años, se acepta por bueno lo rechazado entonces.

***

Nada ni nadie, sin embargo, hablará en la España de mentiras en que viven, de la responsabilidad criminal en que incurrieron dejando así en estado de paralización una de las actividades fundamentales de la vida de los pueblos.

¿De qué sirven ditirámbicos discursos, mirificas promesas, rimbombantes exaltaciones de las «realizaciones» del régimen?

Charanga y banderolas tras de las que escondieron la triste verdad de su táctica de inercia, de su inoperancia como método, de su criminal desinterés hacia el aspecto educativo.

Pero si nadie pide hoy responsabilidades a quienes viven tranquilos en la impunidad presente, el pueblo español, sufrido, pero no resignado, toma nota, registra y espera la hora en que la verdad pueda oírse.

Y, ¡ay, entonces, de la resonancia que puedan tener las voces de esas generaciones que sufrieron de la insolente impunidad de hoy!

JOSE MUNOZ CONGOST

El mitin de Toulouse

(Viene de la pág. 4.)

no se nos ama, porque se nos teme, visto cuánto significamos y la voluntad unánime de no ceder un solo paso en aquello que forma parte, cuerpo de la revolución misma, que se integra en nuestro pueblo, integrante de su alma misma.

Se nos trató, y se nos trata, de intransigentes porque no podemos condicionar la acción conjunta del antifascismo español, a concesiones que hipotequen nuestra acción futura.

Porque no podemos hacer acto de acatamiento «a priori» a soluciones pobres de tendencia política, que no ataquen a fondo las raíces de la crisis ibérica.

Un edificio en ruinas se derriba y se construye otro en su lugar. No se afianza, porque el afianzarlo es prolongar indefinidamente su agonía. Y cuando se reconstruye, se dejan de lado los viejos materiales, e incluso los viejos métodos de construcción y de utilización.

Por ello no renunciaremos a nada. Y al no querer renunciar a nada, sacrificaremos una vez si es preciso, nuestra generación, la de nuestros hijos, pero no consentiremos que queden en pie las instituciones que permitan y faciliten el renovamiento periódico de esos levantamientos militares, que se inscriben como plaga endémica en la historia de nuestro pueblo.

Comenzaremos a cero si es preciso. Partiendo del más simple de los sindicatos. Pero con nuestra personalidad, con aquello que es consustancial con nosotros mismos, garantizando la personalidad de una C.N.T. que, pese a las maniobras de dentro o de fuera, interesadas en neutralizarlas, no se negará nunca, como no se negó ayer.

Volcaremos en la lucha por la liberación de nuestro pueblo todo nuestro esfuerzo y voluntad, pero sin ceder un ápice de las esencias que animan a la C.N.T., esencias que hoy, manos ocultas pretenden desvirtuar afirmando su presencia en organismos amorfos.

Porque esa voluntad tenaz, es la mejor garantía del proceso revolucionario, que sólo puede dar a nuestro pueblo las normas de convivencia digna que aspiramos.

Ramón LIARTE

En nombre de la A.I.T., comienza dirigiendo un emocionado saludo de ésta al pueblo español oprimido.

Estamos aquí reunidos —dice— para proclamar sin reservas nuestra inquebrantable fidelidad a la causa de la libertad y del interés solidario y militante.

¡19 de julio de 1936! Hombres que se fueron, vidas segadas en flor, militantes de valía que desaparecieron... Historia y pensamiento. ¡La C.N.T. manda! ¡La C.N.T. es inmortal!

Creían los malos pastores que segando vidas, se podía matar la idea. Se amontonaron los cadáveres para detener el progreso. Pero el pensamiento es revolucionario por naturaleza. Las ideas crecen. Cuando cae un educador, cien discípulos nacen.

La espada no arregló nunca nada. El que a hierro mata, a hierro muere.

La Revolución sigue su curso. Y en España no se puede ser un trabajador sin ser un revolucionario. No se es revolucionario sin conciencia libre. No se puede ser libre sin ser anarcosindicalista.

Se extiende después en una descripción de la situación española, para señalar en brillantes imágenes el cabalgar de las plutocracias sobre triste Rocinante al que castigaron con ortigas en la cola, y condenaron la inmortal Dulcinea a ser la criada risible de todas las ciudades europeas.

Por ello queremos la revolución de abajo arriba capaz de centrar al hombre en el proceso creador.

Hace referencia a las intervenciones que le precedieron y retraza de nuevo, con nuevos detalles, la estampa internacional de un mundo en ruinas.

Lucharemos por una Europa nueva, de pueblos libres, de comunas libres y de Federaciones de industrias.

Vuelve a referirse a nuestro pueblo para afirmar que contra la España de la Idea y del trabajo, se alzan los intereses bastardos del Estado. Vividos en época de renegados y vencidos. Pero nuestra idea germina. Se nos arrancaron los mejores brazos, nuestras piernas más firmes, los cerebros más esclarecidos, pero proseguimos porque la C.N.T. es fuente de ideas, de grandeza y de vida. La C.N.T. es España que no quiere perecer porque la C.N.T. sois vosotros

Somos, dice, el socialismo libertario porque sin libertad no hay socialismo. Movimiento de autodidactas, tenaces y vivos, los herederos de un Salvochea, de un Anselmo Lorenzo, de un Seguí y un Ricardo Mella.

Somos carne y verbo de las capas humildes, generosas, grandes en su humildad. Nos defendemos contra el Estado, enemigo de la sociedad.

Continúa la descripción del cuadro sombrío de las hegemonías internacionales y acusa al salazarismo y al franquismo del asesinato del general Delgado. Denuncia las maniobras de las pretendidas oposiciones al franquismo, de esos movimientos de tipo cristiano y laborista que pretenden desvirtuar las ansias de libertad del pueblo español.

Y hace un vibrante llamamiento a la acción vigilante de la militancia, antes las maniobras que tienden a querer envolver el nombre de la C.N.T. en las turbas maquinaciones del C.I.A. y de los sindicalismos amorfos americanos, al servicio del imperialismo yanqui.

Pone al descubierto la personalidad de la A.S.O. (Alianza Sindical Obrera), creada con el objeto de hacer desaparecer las organizaciones del sindicalismo español. Pero nosotros no podemos servir a dos amos. ¿Es que San Pablo y Anselmo Lorenzo, Loyola y Kropotkin, Mola y Bakunin, pueden ser lo mismo?

Se nos acusa de extremistas y no queremos los extremos. Queremos abrazarlo todo. Somos soñadores, sencillos. Queremos la Revolución generosa, pero no temporizaremos nunca con la traición.

No queremos la herencia de los sindicatos de Falange. Tenemos cuanto nos hace falta para rehacernos en una España libre que la caída, en fin próximo, del franquismo nos permitirá ganar.

Llama después a la solidaridad militante y a la responsabilidad de todos en vistas al próximo congreso, y termina en evocación de unas palabras de Machado sobre España.

Las obras y los días

(Viene de la pág. 4.)

sentación teatral, aun corriendo a cargo de excelentes artistas, como puede percibirse el extraordinario talento del dramaturgo, matizando con sutiles detalles sicológicos el modo de ser de cada personaje. Es leyendo la obra, valorada a base de copiosos datos documentales, como se percata uno de que el autor no quiso hacer las cosas a la ligera.

Puso Erwin Piscator a la primera edición de la obra un prólogo ensalzando las características del drama, la intención del joven dramaturgo. «Mi optimismo —decía— permanece lo suficiente fuerte para creer en la modificación de la historia del hombre, operada por el conocimiento, en una modificación apacible, y no antiespiritual, violenta, donde la evolución no está admitida más que como una evolución hacia la catástrofe.»

Pasarán los años, poco a poco irán surgiendo en el Arte y en la Literatura, nuevas modalidades. Pero es de creer que obras como «El Vicario» quedarán como fiel reflejo de una época en la que la brutal crueldad llegó al paroxismo, paralela a la criminal insensibilidad, al egoísmo y a la hipocresía.

FONTAURA

ANTENA

AMNISTIA EN ESPAÑA

PARIS (OPE).—La prensa informa que previa opinión favorable del Consejo de ministros, el general Franco ha concedido con motivo del Año Santo de Santiago de Compostela, una «amnistía general que comprende la reducción de la mitad de la pena para condenas inferiores a dos años de cárcel, a la sexta parte para las condenas a 20 años o más.»

Añade el despacho que «esta amnistía se aplicará a todos los presos sin excepción, lo que significa que también los presos políticos se beneficiarán con tal medida.»

(Algunas informaciones de procedencia franquista tratan de hacer creer en el extranjero que el número de presos políticos es de unos doscientos.)

LA «ELECCION» DE THOMAS

Hay cosas que se dicen «en serio» y que producen una hilaridad desbordante. Leemos en «A B C» este título: «Nadie duda de la reelección del almirante Thomas como presidente de Portugal.» Vale como decir: «Son franquistas todos los nuevos ministros del Gobierno de Franco.» (Interpretación OPE.)

LOS COMESTIBLES: 26 POR 100 DE AUMENTO EN UN AÑO

SAN SEBASTIAN (OPE).—He aquí, citado de menor a mayor, los aumentos registrados en algunos comestibles, durante la semana 2 de 1965 (del 5 al 11 de julio) comparados con la misma semana 28 de 1964. Consignemos que se trata de artículos de primera necesidad:

Vino corriente	10 %
Leche y mantequilla de vaca y queso manchego	13 %
Arroz y legumbres (garbanzos, alubias y lentejas)	14 %
Pescados	15 %
Aceites de oliva y cacahuete	21 %
Pescados salados (bacalao)	22 %
Huevos frescos del país	25 %
Carnes	31 %
Frutas	45 %
Patatas blancas (tardías)	100 %

Conste que estos datos no los hemos tomado de ninguna publicación rojo-separatista, sino del muy ortodoxo boletín semanal editado por el Servicio de Estudios del Ministerio de Comercio, y cuyo nombre es «Información Comercial Española». Por nuestra parte nos hemos limitado a hacer unos cálculos elementales rematados con la búsqueda del promedio total que ha resultado ser del 26 por 100.

Como se ve es todo un éxito para la «Cruzada Salvadora», emprendida por el régimen cuyo poderoso ejército sería «el primero en derrocar al Comunismo Internacional» y gracias al cual «nos damos la vida padre» en los «veinticinco años de paz española». Que, para nuestra querida y sufrida Guipúzcoa, no son veinticinco sino casi veintinueve.

PROTECCION A LOS AMIGOS

SAN SEBASTIAN (OPE).—En la España franquista cuando un ministro deja de serlo recibe «como pago a sus buenos y leales servicios» (al régimen, no al país), otro elevado puesto». Esta vez, el hasta hace poco ministro de Hacienda, don Mariano Navarro Rubio, ha recibido el nombramiento de gobernador del Banco de España. Y como es falangista, se le ha otorgado también la Gran Cruz de la Orden Imperial del Yugo y de las Flechas.

Su colega el ex ministro de Comercio, don Alberto Ullastres, ha sido nombrado «embajador de España en el Mercado Común».

«EL MURO DE LA VERGUENZA»

SAN SEBASTIAN (OPE).—Las fiestas de Mondragón se celebraron ante mucha concurrencia. Pero se prohibió la salida de dos carrozas. Una representaba el Roble de Guernica, inclinado, pero sostenido por siete muchachos que representaban las siete regiones de Euzkadi. La otra, la villa de Vergara cercada por la fuerza pública con motivo de «Aberri Egina». Se leía en un cuartel: «El muro de la vergüenza».

LA DIFICIL SITUACION DE LOS CAMPESINOS

MADRID (OPE). — «Una serie de tres campañas deficitarias —dice «A BC» en un editorial— sin más referencia favorable que la de 1963, han dado por resultado ese endeudamiento del campo a que se ha referido el señor Serrats y que ha pasado en cuatro años de 37.000 millones de pesetas a 67.000 millones, hallándose la participación máxima en ese incremento en el crédito oficial. Y ocurre esto a pesar de que es España el país que con mayor amplitud garantiza los precios de los productos del campo...»

«Las medidas adoptadas por el Gobierno franquista para poner fin al éxodo del campesinado español —dice el periódico parisiense «Combat»— no bastarán para detenerlo, ya que los salarios son pobres y los campesinos son los primeros en sufrir las consecuencias de la inflación (los precios han aumentado en un 18 por 100 en los doce meses últimos).

También serán ellos los primeros en pagar las consecuencias de las malas cosechas y de un sistema de distribución deficiente.»

Les queda el consuelo de perder el tiempo —decimos nosotros, es a saber—: utilizar esos «cauces legales» de que tanto hablan las autoridades franquistas cuando se producen manifestaciones de protesta públicas.

DOÑA JULIA RUIZ, VIUDA DE ZUGAZAGOITIA

MEJICO (OPE). — Ha fallecido en esta capital, donde gozaba de numerosas simpatías y afectos, doña Julia Ruiz, viuda del que fue destacado periodista y ministro de la Gobernación en tiempos de la República, don Julián Zugazagoitia y Mendieta, afiliado al Partido Socialista Obrero Español y a la Unión General de Trabajadores.

Se recordará que refugiado en Francia, fue detenido por la Gestapo —junto con el presidente de la Generalitat de Catalunya, don Lluis Companys y el también periodista y correligionario del señor Zugazagoitia, don Cruz Salido— y entregados al gobierno del general Franco, quien mandó fusilarlos. Igual que a Juan Peiró, añade «de C. S.»

EN DEFENSA DE CHRISTIANE ETCHALUS

PARIS (OPE).—Un «Comité de Defensa de la señorita Christiane Etchalus», constituído en esta capital, ha solicitado, en comunicación escrita al ministro de Justicia del Gobierno franquista, que se retire el expediente de dicha señorita de la jurisdicción militar y que se concedan a la acusada toda clase de garantías judiciales, considerando que la acusada ha declarado ser inocente y teniendo en cuenta que no se le ha podido probar nada y que «es de temer que si se encarga del proceso un tribunal militar no se garanticen suficientemente los derechos de la Defensa». Al hacer este ruego —dice la comunicación enviada al ministro de Justicia de Franco—, «expresamos tanto nuestra más viva emoción personal como la de la opinión francesa y la de la opinión francesa y la de la opinión internacional.»

Como se recordará, la señorita Christiane Etchalus, ciudadana francesa, lleva cinco meses presa en la prisión provincial de Pamplona, acusada de colaborar con un grupo de «terrorista» vasco. Fue detenida cuando regresaba a Francia, ocupándosele, según las autoridades franquistas, material explosivo, circunstancia que ha hecho preguntar a muchos si tenía algún sentido traer a Francia ese material.

Christiane Etchalus debe comparecer dentro de poco ante un Consejo de guerra que se reunirá en Pamplona.

Entre los firmantes de la petición figuran Mme Colette Audry, Monsieur Claude Bourdet, el «dottore» Gustavo Bugatti, M. Jean Cassou, M. Guy Héraud, Mlle Hélène de la Souchère.

Comentarios al Libro Blanco de Cataluña

(Véase nuestro número 359.)

Como se ha dicho, del citado libro no nos hubiéramos ocupado si en él no se dejaran mal parados los valores catalanes que pudiéramos llamar liberales, y si no se atacara con torpe lenguaje el valor libertario que representa la C.N.T.

Sobre el historial de la C.N.T., sus hombres y su obra, dice el señor Serra Moret: «... la corriente anarquista que recorrió el centro y el sur de Europa a fines del siglo pasado, con su escuela demagógica y atentados contra personajes políticos, penetró en Cataluña y arraigó de tal manera, que cuando ya se había extenguido en todas partes, en Cataluña gozaba del apoyo de las masas y producía estragos en la vida social y económica del país. Anselmo Lorenzo, figura austera y ejemplar, fue el creador de la mística sindical anarquista, y en ninguna parte como en Cataluña se ha hecho una práctica más tenaz de la «acción directa» y la «revolución permanente».

»La primera huelga general de carácter revolucionario que se produjo en 1903, tuvo consecuencias desastrosas para los trabajadores. Pero el mito prevalecía y el ensayo de huelga general se repitió en 1909, 1917 y 1919 con tumultos callejeros y buen número de víctimas. Estos movimientos carecían de dirección y los agentes provocadores del gobierno central los convertía en motines de fácil represión. Desde 1919 manudearon los atentados personales y el bandidaje, dando pretexto a las autoridades y a los patronos para la creación de los «sindicatos libres», simple réplica a los grupos de pistoleros de la Federación Anarquista Ibérica, y por espacio de cuatro años prevaleció en Cataluña el régimen de selva, sin otro resultado que acumular víctimas y justificar entre los pusilánimes la proclamación de una dictadura militar, cuya sola presencia puso fin a la miserable tragedia.»

De los numerosos atentados y asesinatos, el señor Serra sólo cita el que fue víctima Salvador Seguí, «a quien principalmente se debía la transformación de los sindicatos de oficio en sindicatos de industria». Dice a continuación que los trabajdaores fueron incapaces de crear ateneos, escuelas, cooperativas, etc.

El señor M. Serra Moret, antes de escribir lo que antecede, debió darse cuenta que para desfigurar la verdad sobre cosas vividas se precisa alguna inteligencia para no ponerse en tela de juicio con sus contradicciones. Reconoce a Anselmo Lorenzo como figura austera y ejemplar, y a Seguí su capacidad organizadora. Pero, ¿a qué quedan reducidas la austeridad de Lorenzo y la capacidad organizadora de Seguí y otros muchos que se podría citar, si organizaron un movimiento de malsantes provocadores de huelgas, *que tenían resultados desastrosos para los trabajadores?*

En un movimiento que se esfuerza por sacar a la humanidad del actual sistema de explotación y tiranía abriendo nuevos rumbos, los equivocos tienen una explicación. Pero no así los que calculadamente comete la gente de «orden» sosteniendo el actual sistema de esclavitud que ocasiona sufrimientos sin fin, y por rivalidades de predominio provoca guerras que ocasionan víctimas por centenares de miles.

Para negar la razón de ser del movimiento obrero, se dice en el citado libro, que los mejores salarios en Cataluña se deben a su desarrollo industrial, a lo que cabe contestar que en presencia de la realidad viviente, los mejores salarios, aun en los países de mayores riquezas naturales y el más grande desarrollo industrial, se conquistaron con las luchas del movimiento obrero y se mantienen donde son defendidos con una lucha permanente.

En cuanto a la escuela demagógica que nos cuelga el señor Serra, se le puede demostrar que no corresponde a este movimiento de influencia anarquista que consiguió con sus luchas mejoras considerables. La demagogia es obra de los eclesiásticos que llevan siglos prometiendo paraísos que nadie encuentra, y de los políticos que llevan decenios prometiendo a los pueblos mejoras que no se cumplen.

También dice que el movimiento en Cataluña carecía de dirección, a lo que cabe contestar de que el movimiento obrero en Cataluña y más allá de ella, carece de la dirección de los eclesiásticos y de los políticos y líderes obreristas en la medida que los trabajadores adquieren capacidad para orientarse por sí mismos. Y esta es una de las mayores virtudes logradas por los trabajadores, que tanto contrarían al señor Serra, porque, si los trabajadores adquirieran todos capacidad para orientarse, los millones de líderes que se enriquecen de las cotizaciones y los chantajes que realizan con los movimientos sociales, tendrían que ganarse la vida en profesiones decentes.

Añade el señor Serra que la huelga general declarada el 1903 en Cataluña fue un desastre. Cabe contestar que para los que calculan en valor de los movimientos por el céntimo contante, la citada huelga y todos los movimientos con fines liberatrices son desastres. Pero téngase en cuenta que los movimientos de finalidad libertaria no son movidos por espíritu de rapiña guerrera ni de financiera ni calculados sus éxitos por la cantidad de líderes que adquieren buenas comodidades a costa del movimiento obrero. La huelga general declarada en 1902 (no en 1903), despertó el coraje para futuras huelgas a las que los trabajadores deben la conquista de las mejoras que disfrutan en Cataluña y más allá de Cataluña.

Falso que no hubiera preocupación por abrir ateneos, escuelas y cooperativas. En ésta como en otras actividades el movimiento estuvo lejos de hacer lo que eran sus propósitos, pero lo suficiente para desmentir las acusaciones del señor Serra. Y son muchos aún hoy los mortales que recuerdan la gran cantidad de publicaciones, entre ellas la mejor revista que salió en España, «Estudios», en la que se cultivaban todas las ramas del saber. Abrir ateneos y bibliotecas, fue una preocupación del movimiento en Cataluña y toda España. La escuela moderna, que tuvo repercusiones internacionales en todas las corrientes pedagógicas, único intento serio para cambiar la mentalidad del pueblo español. Y si su principal precursor, Francisco Ferrer, no fue conocido por el señor Serra, está aún en el recuerdo de mucha buena gente de España y más allá de España, y en Bélgica se le erigió un monumento público.

En cuanto al régimen de terror a partir de 1919, que el señor Serra atribuye a los pistoleros de la F.A.I., se impone aclarar que dicha federación recién se organizó en 1927. Entre los pistoleros mandados por el gobierno del centro, que crearon el *régimen de la selva*, se encuentran los generales Martínez Anido y Arlegui. Para dichos pistoleros el señor Serra no tiene una palabra de censura.

Sobre el papel que desempeñó en Cataluña la C.N.T. en la sublevación y la guerra, hay en el citado libro un juicio del señor Vicente Guarner. Y aunque para este militar profesional lo más importante fue lo que se movió bajo la etiqueta oficial en la guerra civil, reconoce a la C.N.T. una importante cooperación, criterio que contrasta con la desastrosa obra que le atribuye el señor Serra Moret.

La libertad para el pueblo catalán y el resto de los humanos no pueden concebirla hombres con mentalidad de aves de corral. La libertad la concebimos en la medida que nos sobreponemos a las estrecheces regionalistas, nacionalistas, dogmas religiosos y políticos.

Las mejores disposiciones progresistas del pueblo catalán no niegan la existencia de corrientes reaccionarias asociadas con las demás corrientes reaccionarias de toda España. Y para luchar contra estas corrientes regresivas, los valores de aspiraciones libertarias no deben dividirse con regionalismos fronterilos, sino asociarse para contrarrestar las corrientes regresivas de Cataluña y de toda España.

Serafín FERNANDEZ

CONFERENCIA EN BEZIERS

Se pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que el día 15 de agosto, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero FONTAURA, quien desarrollará el tema: *El problema social de España y del mundo ante la conciencia libertaria.*

El acto tendrá lugar en la C.N.T.F., Caserne Saint-Jacques.

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL y la renovación de las actividades progresivas

(Continuación)

Pero los resultados no son muy halagüeños. Una idea tan amplia, generosa y fértil como la de la vida social con máxima solidaridad y libertad —tal fue la intención inicial de los primeros socialistas, y tal es la de los anarquistas actuales— no puede desaparecer por la debilidad de quienes la han transformado en gubernamentalismo reformista; tampoco puede depender del éxito aleatorio y circunstancial de la acción violenta aunque ésta sea valerosa, porque la inercia o la hostilidad de la mayoría malogra el propósito; tampoco puede depender de la simpatía, en gran parte nominal, de las masas proletarias organizadas, con buena voluntad, pero poco penetradas de ideas. El error común a las cuatro grandes categorías de esfuerzo socialista-parlamentarismo, reformismo social, insurrección individual y colectiva, aspiración sindicalista —me parece ser el de poner en acción fuerzas poco poco desarrolladas—, electores, obreros organizados —o bien contar en exceso con la adhesión de aquellas masas—, el pueblo que se insurreccionaba, los sindicatos que llevan hasta las últimas consecuencias, huelga general revolucionaria. En verdad, se ponen en juego masas desconocidas poco conscientes, a las cuales es difícil persuadir de que hagan cosa distinta que votar, cotizar, comprar ciertas publicaciones, etc. Los que están convencidos por la propaganda educativa, los que tienen personalidad propia como rebeldes y estudiosos, constituyen una minoría. Nosotros mismos estamos junto a formas nuevas, que bienvenidas sean, pero nos encontramos con que tales formas nuevas se ven tan aisladas como nosotros mismos frente a esa multitud anónima, evasiva, cambiante y caprichosa que es la masa popular, la cual contiene un contingente de elementos negativos que existen innegablemente en evidencia.

Hay en aquellos cuatro métodos en todos ellos, una imperfección que salta a la vista. Si el pueblo no sigue a los revolucionarios, tampoco sigue a los reformistas. Vuelve la espalda a todos si cree ver un núcleo más prometedor y aprovechable. Todavía no piensa en obrar por sí mismo. Los enciclopedistas del siglo XVIII pensaron por él; los hombres de la Revolución francesa lucharon y murieron por él. Se guillotinó a Babeuf, que era un amigo del pueblo; murió Marat, otro amigo del pueblo; sin embargo, el pueblo saludó a Bonaparte que lo condujo al matadero. Siguen luchando por el pueblo los liberales de 1814 a 1848, pero los millones de almas que cuentan para los acontecimientos, votan a Luis Bonaparte y ayudan a crear el enorme imperio francés. Por doquier, las masas populares soportan el fascismo; ni siquiera se mueven cuando en Rusia, por ejemplo, se les impone la servidumbre más onerosa llamada *comunismo*. Estas masas conformadas fueron las que hicieron la guerra mundial, y además de hacer la guerra, preparan tranquilamente la posibilidad de nuevas guerras mediante trabajos de índole militar. Y, además, de todo esto, apenas se ha visto una iniciativa generosa en las masas, ni es probable que éstas la siguieran en caso de existir. En cambio, sería sumamente fácil lanzarlas a guerras de botín, a *progroms*, o matanzas de judíos en el interior de las cuadrículas políticas de los Estados; sería sumamente fácil contar con las masas para conseguir botín territorial. El porvenir del socialismo no puede confiarse a esas mismas masas, herederas de las que en extensas épocas carecieron de progreso y que después de siglo y medio no han podido alcanzar el nivel deseable ni conjuntar el tiempo perdido.

Max NETTLAU

(Continuará.)

F. L. de París

El domingo 15 de agosto a las 9 de la mañana se celebrará asamblea para informar de las tareas del Congreso.

PARADEROS

Se desearía saber el de Vicente Pérez Vidal, natural de Játiva (Valencia), de oficio agricultor y afiliado a la C.N.T. Dirigirse a José Ferrando Catalá, Avenue Balzac, Champigny-s-Marne (Seine).

— Juan Molina desea saber el paradero de su sobrino José Fernández Molina, de la provincia de Málaga, que hace tres meses y medio se encontraba trabajando en Lyon en una entreprisa como encofrador. Quienes puedan dar noticias del mismos, tengan la bondad de dirigirse a Juan Molina, Plaza du Faral, número 5, Saint-Chely-d'Apcher (Lozère).

En la serie de novelas de V. Botella Pastor sobre la guerra y el exilio, acaba de publicarse

«Tal vez mañana»

Pueden efectuarse pedidos a nuestra Administración.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Desde Montpellier

El Congreso Intercontinental

de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio

CUANDO el tren nos discurre por Lunel, dos docenas de años se nos quitan de encima para introducirnos, claro que mentalmente, en estas viñas que inundan el departamento, con más vino que el que arrastra el río que le da nombre: el Hérault. Perdidos en la inmensidad verde, pampasulfada de cobre, hemos, como todo refugiado que se estime, hecho el «escazorlo», el labrado y la vendimia. Vinimos a comerle el pan a la Francia, mas también a regalarla con vino, salido de nuestros sudores.

Hace veinticuatro años que en Montpellier descendimos de un tren rural sin papel creditor en los bolsillos. Con daño posible en cada esquina, en cada acera, cae mal eso de hacerse el turista. Recuerdo que yo usaba gorra estratégica para camuflarme, si bien en Montpellier nadie me había visto jamás, con gorra o sin ella.

Es bueno de considerar que los países hollados y abandonados por las suelas de nuestros zapatos, sin nuestra presencia existen igualmente. La persona es importante en sí misma, pero su transitoriedad no admite arrogancias que el tiempo determina vanas.

Montpellier se ha superado, atildado, sin renunciar a sus características urbanas. La plaza de la Comedia y su paseo adyacente conservan su atractivo añejo, y junto con sus calles, anchas o torturadas, que de nuevo pisamos, parece desprender el aliento de fuga que en 1941 nos animaba a dar alcance a la ciudad de Marsella. Mas hoy todo está sosegado, y la señorial villa se nos ofrece.

Mejor dicho, nos la ofrecen. No el alcalde ni el prefecto, seguramente, aunque de sus despachos no hayan surgido dificultades. No la presentan y encomian los compañeros españoles montpellerinos, con ejemplar o amabilísima acogida. De ciento sesenta delegados, a veces con acompañamiento imprescindible, nadie quedará a dormir en las aceras o en los bancos de jardín público. El despliegue de compañeros montpellerinos ha producido ese ejemplo de organización que ha afectado a una serie de restaurantes, hoteles y servicios particulares y de congreso, siendo fuerza obligada rendir homenaje a tanta atención, si no inesperada, por lo menos en amplitud imprevista. Y aún más: Cuantos inconvenientes han encontrado los delegados, sea en habitación o en deberes de condumio, con la celeridad del caso los han resuelto. Horroriza pensar lo mal que lo hubiésemos pasado los delegados, de haber confiado estos menesteres a la resolución del congreso.

La sala de actos nos ha parecido grande, y capaz de emisiones de alta tensión. Hay campos de deporte avecindados, y distancia prudencial de las casas. Aunque los compañeros de aquí no hubieren conocido a Pestaña, no es pestaña lo que les ha faltado.

La sala mayor —puesto que hay otra al alcance y de apreciables dimensiones— aparece cubierta de saludos juveniles y otros, con ruego de acierto en las deliberaciones. ¿Sospechaban algo? No, porque saben, estos queridos pancartistas, que la C.N.T., sean quienes sean los que la representen, tarda en coger el compás, pero que cuando lo han cogido, no lo sueltan sino en la hora de cerrar, definitivamente, la puerta. Entonces son los saludos de despedida, cada cual con el bolso repleto de acuerdos y la cabeza llena de zumbidos. Mejor trabajar de faquín, que de delegado.

∴

Silencio: la primera sesión empieza. El secretario siempre atento y calmo pese a las oposiciones y a los diagnósticos medicales, saluda al congreso con palabras de tino y trazo medido. Es, este secretario, brasa y temple, reflexión y dominio. Como nunca se exaspera, puede contribuir a que nos exasperemos nosotros.

Los delegados presentamos crédito de tales, que examina una comisión no examinada, documentalmente, por nadie. Menos mal que se trata de delegados vitalicios, y, como tales, conocidos de todos y prácticos en la materia.

El análisis de la gestión secretarial empieza y ya veremos cuando acaba. Hay pareceres para todos los gustos, y materia para disgustos, y tal parece que los voceríos unánimes, pero entrecruzados, operan la función de válvulas de escape. La discusión prosigue, y es fácil decirlo. No tanto resistirlo. No por desamor al congreso, sino por esa atención permanente hacia los criterios abundantes y contrapuestos. Habiendo misiones heroicas, la de delegado en sosiego es una de ellas.

La gestión general se aprueba, diríamos en principio. 141 opiniones de federaciones locales en pro, 26 en contra, 4 concedidas a la mayoría (con lo que el opinar queda malparado) y 7 abstenciones.

La representación indirecta de la FORA nos ha obsequiado con su entusiasta saludo. Inglaterra se ha afirmado con flema nada inglesa, Méjico nos ha estimulado con palabra melosa, pero llena de contenido, mientras los delegados de Caracas y Porto Alegre aparecían sin colorido local por haber perdido los clásicos sombreros navegando por el Garona.

En el trasiego de los días hemos departido con amigos antiguos y nuevos, hemos tomado aire y frescor en parques y terrazas, y frecuentado comedores, lo primero para desintoxicar la sesera y mejorar el sentimiento; lo segundo, para darle cuerda al reloj de la vida. Precisamente, en una ocasión afortunada, una actitud oportunista nos ha plantado en la espaciosa y riente «Colonie des Vacances de Viaune», donde «Les amis de l'école laïque vous souhaitent la bienvenue», y donde nosotros les deseamos, de todo corazón, el más lisonjero éxito en el cometido de su obra de preparación cultural, racional y humanista de la infancia.

Causa hondo placer, en esta colonia de niños, ser recibidos por un enjambre infantil que nos rodea el coche con exclamaciones y «aleteos» de pájaros félices. En estas condiciones se entra al refectorio con traje espiritual de «bon enfant», con pelo gris unos, con la cúspide monda otros, pero con ganas de ser servidos, o tratados, por esas amables muchachas francesas, como niños que una vez fuimos.

Mas este agrado es pasajero, compañeros, pues, la sala nos engulle de nuevo. ¿Para qué? Para sugerir cambios en el sistema de organización, que no son considerados; para dejar que los núcleos confederales sean constituídos por una o las federaciones locales que sean, según situaciones geográficas y número de compañeros y de localidades organizadas; para dejar a las regionales confederales de origen con alguna atribución más de las escasas que tenían, etc., cositas estas que enumeramos de corrido, pero cuya substanciación implicaron el consumo de cinco sesiones bien movidas.

Y como el correo va a salir, suspendemos esta correspondencia sin embolsillar, empero, el bolígrafo.

Corresponsal Ambulante

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UN PAIS QUE NO LEE

HAY hechos tan ostensibles, problemas de tal volumen, que pretender eludirlos resulta punto menos que imposible. Es el caso del analfabetismo y de la incultura, predominantes hoy en España. Que nosotros, los adversarios del régimen, lo digamos, es natural; incluso puede aducirse que exageramos la nota. ¡Ah, pero la cosa varía cuando una tal calamidad generalizada la confiesan y lamentan quienes, en mayor o menor grado, están enquistados al régimen! Y es que el problema afecta directamente a la industria y mercado del libro: autores, editores y libreros.

El diario madrileño «A B C» viene publicando, desde hace algún tiempo, en su sección «Mirador Literario», diversas consultas y entrevistas. ¡La coincidencia es tremenda! ¡Apenas si se lee! Ha dicho un editor que si tan sólo leyera un veinte por ciento de los aficionados al fútbol sería cosa de darse por satisfechos. Efectivamente, a los jerifaltes del régimen, como a los patricios de la antigua Roma, que a base de *panem et circenses* buscaban tener embrutecidas a las masas laboriosas, así ellos esfuérzanse por dar el mayor auge a las representaciones de cine chabacano, al extraordinario incremento del fútbol y de las quinielas, y al desarrollo y frecuentación de los bares, con dispendio de aperitivos y contacto con mujeres, de vida galante.

He ahí, a este respecto, copiados de la revista «Insula», de Madrid, unos párrafos que no tienen desperdicio:

«La única solución, por tanto, para que se lea en España es conseguir que el pueblo alcance ese nivel medio cultural que poseen otros países. Es decir, se trata —de nuevo hay que recordar la vieja historia, que debía estar más que superada— de educar al pueblo. Y no nos referimos con esta palabra sólo a las masas populares —sumidas en parte a una incultura total—, sino a la burguesía y a la pequeña burguesía, también en gran parte espiritualmente analfabetas. Hay, pues, que educar al pueblo e inculcarle, desde la infancia, el amor y el gusto por la lectura. El ejemplo de Francia, donde desde los diez o doce años los niños leen a los clásicos, y se acostumbran a leer y redactar, es decir, ingresan realmente en el mundo de las letras, es aleccionador. ¿Qué se hace en España por inculcar al pueblo ese amor por la lectura? Reconozcamos que muy poco al lado de lo que debería hacerse.»

Lo fundamental que en España debería hacerse lo sabemos nosotros, lo sabe «Insula», lo comprende perfectamente todo aquel que ve más allá de sus narices y nada tiene de común con los que chupan del régimen. Ahí está lo que no tiene vuelta de hoja: Primero echar al fascismo patas arriba; lo otro se conseguiría más fácilmente.

LIBERTARIOS TRAS UN TELON DE ACERO

En todas las latitudes las conmociones políticas, los bandazos represivos, han hecho estragos. Y, naturalmente, los más perjudicados no podía ser menos que fueran los anarquistas. El Estado, evidentemente, sea cual fuere su color, puede dar más o menos beligerancia a quienes, a la postre, no dejan de dar valor y considerar precisa la influencia estatal. Ya no es igual al respecto de todos cuantos estiman que todo Estado es pernicioso. De ahí que, particularmente en los países de influencia fascista o comunista, se haya tratado de perseguir y anular a los elementos de sentimientos ácratas.

Del lejano Oriente, de la China sobre todo, antes de la hegemonía comunista, llegaban noticias en torno a las actividades de aquellos compañeros de raza amarilla. Estaba Lu-Chien-Bo que enviaba desde allí sustanciosas crónicas refiriendo etapas de lucha en pro del ideal; refería anhelos, ansias de contacto con los compañeros de Occidente. Mas llegó como un ciclón la represión. Y tras ella el largo silencio... No pocas veces hemos pensado con tristeza en nuestros hermanos en ideas: chinos, coreanos, japoneses. En cuanto a los nipones, concluida la última hecatombe bélica, tuvimos ocasión de saber que los compañeros que habían salido indemnes trataban de rehacer sus cuadros de organización, pese a todas las dificultades. Incluso habían logrado hacer ediciones, siendo el veterano Taiji Yamaga uno de los más constantes animadores.

De los demás, de los de la inmensa China no sabíamos nada.

A fines del pasado mes de mayo, «Freedom», de Londres, insertó una carta de un estudiante chino, residiendo en aquel país. Su autor, como es de comprender, ocultaba su nombre con unas iniciales. Carta reciente dando pormenores del movimiento anarquista chino en la actualidad.

Pese a tener que desenvolverse en la clandestinidad; no obstante la acentuada represión que hace haya muchos compañeros chinos en las cárceles, la acción libertaria se desenvuelve de un modo tenaz. Al parecer, hay dos organizaciones de tipo anarquista: «Bandera Negra», compuesta, en su mayor parte, de estudiantes, y «Hacia la Comuna Libre», integrada, en su mayoría, por disidentes del marxismo. Ambas organizaciones difunden las ideas de libertad y de justicia social entre los campesinos, quienes, dotados de ese espíritu comunitario, tendencia ancestral en ellos, como explicó Paul Gille en su opúsculo «La Pensée Chinoise», deben, en gran parte, hacer caso omiso de la campaña de calumnias propagadas por los secuaces de Mao, el dictador.

Nos congratula, por lo que tiene de alentador, esta magnífica tenacidad de que dan prueba nuestros compañeros chinos. Si ellos se desenvuelven, si subsisten en tanto que organizada tendencia de oposición, frente a todo lo que han sufrido y sufren; frente al fanatismo comunista, es indudable que nos brindan ejemplo de cohesión y de perseverancia en la lucha a los anarquistas de Occidente.

LA POLVAREDA TRAS DE «EL VICARIO»

Evidentemente, el impacto clavado en el seno de la Iglesia por la magnífica obra teatral «El Vicario», del joven escritor alemán Rolf Hochhuth, ha sido de consideración. De ahí que desde el estreno del drama, a fines de febrero de 1963, en el teatro Freie Volksbühne, del Berlín occidental, no haya cesado la pasión de la polémica suscitada.

Hojeando revistas, de acá y de allá, aún se encuentran artículos en donde se defiende o se ataca a las jerarquías eclesiásticas por su actuación durante la triste etapa en que los hornos crematorios nazistas enrojecían día y noche, quemando judíos de todas edades. Se dice que un profesor italiano, especializado en los temas religiosos, ha publicado hace poco un grueso volumen tendiendo a aplicar una de cal y otra de arena, como suele decirse, en torno a la personalidad de Pío XII. Algo así, como cortina de humo para dar aire de vaguedad, de imprecisión a la actuación del Papa.

Y es el caso que Hochhuth no quiso recargar las tintas con excesivo dramatismo verbal de latiguillos al poner en escena a Pío XII. Es leyendo la obra como, mejor que en la repre-

(Pasa a la página 3.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

NO HAY GUERRAS LIBERADORAS

EN la actual complejidad internacional, las tituladas guerras de liberación son una burda mentira. No obstante, se mantiene en su torno la aureola de un mito y continúan recogiendo las simpatías de las multitudes impulsadas por un afán generoso. De poco sirve la experiencia del Congo, donde la «liberación» provocó terrible guerra interior atizada y dirigida por las fuerzas económicas que siguen determinando en toda la región africana, con tanto o mayor vigor que en el ayer cercano. Argelia aporta otro ejemplo probatorio, en lo que se sobreentiende como «liberación del yugo extranjero». Durante el período de Ben Bella y después de su caída, no se ve otra solución aparente que la ofrecida por el pacto con los antiguos colonizadores. Argelia depende de Francia hoy más que nunca. Todo su porvenir económico —y su «social» inmediato depende de la «buena voluntad» que prime en los tratados concernientes al petróleo y a las industrias semi-paralizadas por la carencia de materias primas y de técnicos. Ben Bella hubo de acudir a los técnicos aún inexperimentados de la R.A.U. y de Rumanía, países que a su vez se hallan sometidos a la necesidad de apelar al apoyo de técnicos rusos o checos.

Indochina se «liberó» del colonialismo francés aprovechando la coyuntura de inestabilidad a que dio lugar la liquidación de los problemas dejados por la última guerra. Costó ríos de sangre a Indochinos y a Francia. Pero la colonización se reestableció a renglón seguido ejercida en forma descarada por los Estados Unidos, bajo la velada intervención del Vaticano que jugó papel de consejero por boca del cardenal Spellman. La revista católica «Ramparts» hace saber a sus lectores de qué manera el cardenal Spellman logró influenciar a los jerarcas de Washington para que se favoreciera la designación de Ngo Dinh Diem a la presidencia del Vietnam...

La guerra que se desarrolla en Vietnam se cubre también con las apariencias de «guerra de liberación». Los del Norte luchan para liberarse de la ocupación económica norteamericana, y para ello acuden al apoyo del bloque comunista. Los del Sur luchan contra los del Norte con el pretexto de liberarse de la influencia comunista. Pero se hallan dirigidos por los norteamericanos, quienes actúan allí como en país ocupado.

Por su parte, los soldados norteamericanos actúan, combaten, mueren o matan en Vietnam sin defender la libertad de nadie, perdida en el gesto su propia libertad y poniendo en peligro sus vidas. El 5 de agosto, «Le Monde» publica en su página 5 lo que traducimos a continuación:

«TAN-LOC. Agosto 4 (A. P.)—«Dios mío, jamás hubiera creído que esto fuera así» —dijo un joven soldado americano mirando al viejo campesino vietnamita tumbado en el suelo con el cuerpo acribillado de balas, la cabeza abierta, pero respirando aún. Su boca se abría y se cerraba como para articular una palabra que no salía. «Se le mató y se le sacó de su miseria» —dijo otro. El viejo corría asustado a la vista de los militares que tiraron sobre él, tomándole por un vietcong.

«En los dos meses que se encontraban allí, los soldados del 1^er batallón del 4.º regimiento habían visto ya varios aspectos de esta guerra. Al parecer, esta vez mataron a un ciudadano indefenso que ni siquiera estaba armado. «Esto no tiene sentido —dijo uno de ellos—, no importa quien podía haberle capturado corriendo detrás de él.» «Ah, sí, para que nos llevara a una emboscada» —contestó otro. «No pensemos más —dijo un sargento—, la guerra es larga y tendremos a ver otras cosas desagradables.»

«La predición se realizó rápidamente. En el mismo día los soldados —todos ellos de una veintena de años— asistieron a otras escenas penosas. Un destacamento de milicias sud-vietnamitas acompaña a los soldados norteamericanos para ocuparse de todos los vietnamistas —enemigos o civiles— capturados en el curso de la operación. Su comportamiento era el habitual, pero chocó a los jóvenes «marinos». Se descubrió a dos «vietcongs» en un escondrijo. Uno de ellos estaba armado. Un oficial de las «marinas» interrogó a los dos prisioneros, que afirmaron que no eran «vietcong» y que nada sabían del arma.

«Los milicianos sud-vietnamistas, cada vez más nerviosos, comenzaron a pegar con una caña sobre la cabeza y las espaldas de los prisioneros. Los «marinos» intervinieron para sustraer los dos hombres a los milicianos, pero los ojos de los prisioneros no traslucían pena ni emoción.

«Finalmente los prisioneros fueron entregados a las tropas gubernamentales. Los milicianos les sacudieron unos minutos y les interrogaron separadamente. Les pegaron de nuevo y luego aplicaron la tortura del agua al que parecía predispuesto a «cantar». Le tumbaron en el suelo, le pusieron un trapo en la cara y le echaron agua en la boca. Al principio, el hombre soportaba el suplicio, pero era necesario respirar y para ello moverse, pero cuatro hombres le tenían aferrado. Finalmente, para salvarse del ahogo, habló y explicó dónde se hallaban escondidas las armas y sus compañeros.

«En el curso de la operación, un soldado gubernamental incendió una casa con el techo de paja. No se podía saber si era o no la casa de un vietcong. Pero el fuego se extendió, quemando otras seis casas. «Yo no quiero saber cómo ocurrió, pero quiero que se le detenga —declaró un oficial a sus «marinos—». «Todo esto ocasiona sufrimientos y justamente nosotros combatimos para que se termine.» Se habían hecho trece prisioneros. Un niño siguió a su padre en todo el camino que llegaba al aeródromo, donde esperaban los helicópteros para volver a Chu-Lai. Cuando su padre subió al aparato el chiquillo se retorció las manos y comenzó a gritar. Al oírle, uno de los «marinos» lanzó exasperado: ¿Es que no hay nadie que pueda hacer callar a ese niño...?»

Nada hay de nuevo en todo esto, que en suma es un pálido reflejo de lo que ocurre en las guerras de todos los tipos y que jamás liberarán al hombre. Aunque se titulen «guerras de liberación».

El Papa lanza sendos discursos y proclamas por la paz. Pero el Vaticano interviene indirectamente en todos los litigios, pues no queda rincón del mundo donde no posea serios intereses económicos: tierras, minas, fábricas, sin contar templos y conventos. El Vaticano es una de las primeras potencias económicas internacionales. Johnson reincide en declaraciones de paz al mismo tiempo que firma decretos de movilización y órdenes de envío de tropas a todos los puntos neurálgicos en los que que Washington —y el Vaticano— controlan intereses financieros. Mao-Tse-Toung se toma el lujo de amenazar con su bomba, porque aún no posee China una influencia económica predominante, y nada tiene que perder. Se halla por ahora en la lista de países «proletarios». Pero Rusia hace uso de mayor prudencia, atada por sus múltiples intereses y por el espíritu conservador que permite la salvaguarda de sus zonas de influencia.

Mitin aniversario del 19 de julio 1936 en Toulouse

AFLUENCIA de asistentes. Más de cinco mil personas acudieron, una vez más, como todos los años, al acto conmemorativo del vigésimo sexto aniversario de la revolución española, organizado en Toulouse por el anarcosindicalismo español y la C.N.T. francesa.

Abrió el acto el compañero Turmo, de la VI Región de ésta, que después de dirigir unas palabras al público que llenaba la sala, pasó la palabra al secretario sindical de la sindical hermana.

Joseph SORIANO

Comienza expresando la solidaridad efectiva para con la C.N.T. española, que sigue luchando a través de todos estos años por la libertad en la península y, por ende, por la libertad de todos los pueblos oprimidos.

Ataca con términos exactos y con concisión la pretendida «liberalización» del régimen franquista y la complicidad de las democracias. Denuncia la aproximación de las autoridades francesas con Franco y la política de restricciones que se impone en el país a las manifestaciones de solidaridad hacia España oprimida.

Señala, a través de su intervención, la defección de las democracias en 1936 y la vergüenza de la No Intervención.

Dando lectura a un fragmento de una carta dirigida en aquel entonces por el cardenal Verdier, al primado de Toledo, pone de manifiesto la complicidad de la Internacional de la Iglesia, para con la sublevación.

Refiriéndose más tarde a la situación general, dice que la C.N.T. francesa admite la necesidad de un frente común de los trabajadores, pero con exclusión de todos los que se sienten al servicio de nuestros enemigos. Continuamos la lucha, dice, contra la internacional del capitalismo, la Iglesia, las castas privilegiadas y el Estado que frenan la evolución.

Lanza un llamamiento a la juventud, y reitera su testimonio de inquebrantable solidaridad hacia los hombres que prosiguen en la clandestinidad la lucha contra Franco, para terminar diciendo que la patria de cada uno es el lugar donde trabaja.

José MUÑOZ CONGOST

Toma la palabra en nombre de la C.N.T. española, para evocar con calor y emoción el gesto imperecero del pueblo español, que en 1936 supo oponer la barrera de sus pechos, en calles y plazas improvisando barricadas, frente al levantamiento militar de los pretorianos fascistas.

Ante la carencia de los poderes públicos, la presencia popular dio la más vibrante respuesta y repudio a quienes creyeron que su «militarada» iba a terminar en pocas horas.

Pueblos y ciudades, barrios y calles respondieron sin vacilar ante el peligro y construye las baricadas, y toma los cuarteles, y la avalancha de pechos desnudos, alma popular, se alza en todos los rincones del país, y sin jefes, sin decretos, sin órdenes de movilización, ante el poder que rehuye responsabilidades e intenta pactar con la rebelión, los trabajadores organizan su defensa, como organizan más tarde la economía abandonada, ponen en marcha el espléndido aparato de la producción, que había de permitir esos tres años de lucha descarnizada.

Veintinueve años más tarde, afirmamos, sin orgullo, pero con satisfacción inmensa, que nuestras experiencias sociales no fueron superadas.

Nuestra presencia hoy aquí es la expresión viva de una fuerza, de una idea, de una comunión de espíritus, de una potencialidad latente de esfuerzos coincidentes.

La C.N.T. es fuerza e idea, fruto de la conciencia popular y social de nuestro pueblo. Es el alma de nuestras poblaciones y por estar convencidos de ello, hoy como ayer, nos encontramos en la misma lucha, en el mismo combate.

Un examen rápido de la situación internacional muestra el caos político, social y económico en que se debaten las naciones sometidas a los intereses tristes del capitalismo.

Dividido en bloques, con problemas y crisis comunes a unos y otros, el juego infecto de las hegemonías colonizadoras incapaces de resolver sus propios problemas internos se lanzan a la aventura militar de intervención en países que ni les llamaron ni desean su presencia indeseable.

Refiriéndose a la triste y complicada situación que se presenta en todos los órdenes, a los países de Africa y Asia que desembocaron las pretendidas independencias, pone el asunto en el juego de las influencias de la alta finanza y de la Iglesia católica que se encuentran en la base de las llamadas luchas tribales o de minorías.

En nuestro suelo, al cabo de los veinticinco años de orden, ya que en los cuarteles, y España es un inmenso cuartel gobernado con espíritu castrense, la crisis financiera es evidente y se deduce de sus mismos balances comerciales, los que según confesión propia sólo llegan a cubrir el déficit de sus cacareados planes del desarrollo, con las aportaciones del turismo y de esa «fructífera» emigración económica.

Prueba de esa inmensa crisis, es la actitud de los elementos de la Iglesia española que pretende hoy desolidarizarse del régimen y cambiar el lenguaje tradicional.

Llama el Vaticano a la solidaridad y ya no se quiere hablar de la humillante caridad.

Vivimos, pues, en una época en que organismos de todo cariz pretenden arreglar los problemas del hambre, en relación internacional, cuando fueron incapaces dentro de sus propias fronteras de resolver sus agudizantes problemas propios.

Epoca de dispendios fantásticos, en la que, mientras millones de seres humanos mueren de hambre y miseria espantosa, se gastan miles de millones.

Poco importa que la humanidad perezca, lo que en verdad interesa es el puesto del primer colonizador lunar.

He aquí, pues, en que punto nos encontramos. Después de veinticinco años de lucha, de exilio y de clandestinidad, nuestra presencia, proyección permanente de la gesta de 1936, es la prueba de que en todo momento se encontrará a la C.N.T. en su puesto porque cada militante es un cerebro, un hoyo y una voluntar al servicio de la Revolución.

Pero en momentos como el presente, es preciso lanzar la alerta que ponga en vigilancia constante a los hombre sde la Confederación. Porque

(Pasa a la página 3.)

Chispas

De una hoja insolvente para personas solventes: «Haymare».

Que la haya. Lo que no hay es pare.

∴

Del viaje. El cierzo de París nos acompaña hasta Valence, en español Valencia. Después aparece Orange, en términos nuestros, Naranja.

Existe, por estos andurriales, ilusión ibérica.

∴

Y expresión meridional ruidosa, expansiva, en la ciudad natal de Jaime I.

Así y todo, esa recia figura histórica no despierta, por ser obra de picapedreros.

¿Picamos nosotros piedra, o hierro frío?

∴

Oído en Montpellier: «Sin anarquismo no hay C.N.T.; sin C.N.T. hay anarquismo.»

∴

Dice un delegado, después de apurar su turno oratorio: «Y ahora renuncio a la palabra.»

Gracias.

∴

El compañero Jesús toma apuntes de congreso perfilando siluetas, no condensado discursos que, dibujados, resultarían inextricables.

∴

Dos delegados para presidir, agarrados al «micro». Diálogo de cortesía.

Uno de la sala: «Mejor dos «micros» para un presidente, que dos presidentes para un micro.»

∴

«El delegado de Montpellier tiene la palabra.» Barullo. Montpellier intenta, el congreso no calla. El presidente grita: «¡Callarse!», y el delegado montpellerino, en el colmo del asombro, pregunta a la mesa:

—¿He de callar yo?

∴

El delegado X nos explica una ayuda eficaz a un compañero de Barcelona. Tan eficaz, que el compañero favorecido murió satisfecho.

∴

Seguro, en cada uno de nosotros hay más humanidad que discursibilidad, habiendo mucho de ésto.

∴

Con la atmósfera de esta sala habría para elevar un montgolfier de 300 metros cúbicos de aire irresistible.

∴

Las ideas son nobles.

Por fortuna, los confederales somos «víctimas» de ellas.

∴

Esto se agita, enturbia, reposa y clarifica. Los nervios se destienden y reaparece la sonrisa.

Igual que aparece el sol al disolverse las nubes, al conjuro de dos nombres evocadores: «Valence» y «Orange».

La vida es bella, a pesar de todo.

CHISPERO

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

19 AOUT 1965
NUMERO 363
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

PLUS JAMAIS HIROSHIMA !

« Beau temps sur Hiroshima. Visibilité parfaite. » Quelques minutes plus tard, soixante quinze mille victimes payaient de leur vie cette diabolique invention conçue par ceux qui ont préféré mettre la science, produit du travail de tous, au service de la cupidité de quelques uns plutôt qu'au service du bien-être de tous.

Aujourd'hui, la presse de toutes tendances ne manque pas de rappeler cette abominable tragédie dont les effets se manifestent encore à l'heure actuelle et d'appeler les nations à la paix.

Cependant, on se garde bien de dénoncer les véritables causes de la guerre et de montrer qu'inévitablement, si les peuples, enfin unis contre leurs « gouvernants », ne réagissent pas rapidement et efficacement, nous devons nous attendre à d'autres conflits et à d'autres expériences, bien davantage meurtrières.

Car dans le même temps où l'on évoque Hiroshima, on annonce négligemment que, « depuis le 6 août 1945, c'est l'équivalent de cinq mille bombes type Hiroshima qui ont été essayées, de quoi anéantir le genre humain. »

Dans ces conditions, ne doit-on pas dénoncer avant tout le jeu des états qui préparent le prochain conflit au lieu de se lamenter stérilement sur un passé qui n'est rien en comparaison de ce que peut nous amener l'avenir ?

Si Hiroshima fut possible, c'est que la guerre est la conséquence nécessaire et inévitable du système capitaliste qui produit pour satisfaire les profits de quelques uns et non pour satisfaire les besoins de tous. Les dettes des Etats s'allourdissent, mais la guerre crée des conditions nouvelles et avantageuses pour les uns, pendant que la faillite des autres libère leurs finances. L'homme souffre toutes les épouvantes, tous les tourments de la destruction, mais les Etats demeurent. Sous leur protection et leur administration, le capital renait. Les marchés se raniment, le chômage disparait ou diminue. On peut de nouveau distribuer des salaires et glaner des profits.

Et sur un monde en ruines, de nouvelles alliances préparent de nouvelles guerres. De nouvelles industries préparent de nouveaux armements. La loi du régime capitaliste moderne, c'est la fabrication des armements par laquelle on ressuscite salaires et profits.

Ainsi, nous voyons actuellement les grandes puissances, quelle que soit l'idéologie derrière laquelle elles s'abritent, se livrer une course effrénée aux armements les plus destructeurs et connaitre une prospérité industrielle relative grâce à leurs exportations d'armes, qu'elles vendent d'ailleurs à n'importe qui.

Pourquoi cette production militaire ? Tout simplement parce que sans elle le système capitaliste, qu'il soit celui des Etats Unis ou du bloc soviétique, ne saurait survivre et, devant l'importance d'une production utile qu'il ne pourrait écouler puisqu'il n'accorde aux travailleurs qu'un pouvoir d'achat minimum, se verrait obligé d'une part de diminuer les horaires de travail, d'autre part de distribuer les biens de consommation qu'il ne pourrait plus vendre. Ce serait la faillite complète de l'organisation actuelle de la société, la chute de tous les privilèges et l'instauration de fait du communisme libertaire. Ce serait l'économie distributive préconisé par les anarcho-syndicalistes et qui apparait comme l'aboutissement logique des progrès techniques, de la lutte de l'homme pour dominer la nature et en tirer tout le profit possible pour la communauté.

Mais le système capitaliste qui caractérise l'Etat centralisateur et permet les inégalités sociales se refuse à suivre le cours logique de l'évolution. Et celà est parfaitement compréhensible puisque cette évolution doit aboutir nécessairement à l'abolition de l'Etat et des privilèges, au fédéralisme et à la suppression du salariat et des profits par la distribution gratuite des richesses selon les besoins de chacun.

C'est donc vers une complète transformation du système économique de tous les pays que doit aller la volonté révolutionnaire des opprimés et de tous ceux qui ne veulent pas qu'un jour puisse exister un nouvel Hiroshima.

Contre l'exploitation de l'homme qui s'appuie sur un nationalisme exacerbé, un patriotisme au nom duquel on jette les prolétaires dans la fournaise, il reste aux peuples à s'unir au sein d'une véritable ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS qui saura, le moment venu, faire obstacle à la guerre.

Paroles d'un jésuite

« La radio de Moscou a dit que j'ai l'ambition d'être un nouveau saint Ignace. C'est exact, mais, hélas, mon humble personne, n'atteindra jamais à de tels sommets. »

Ainsi s'exprime le nommé Arrupe, général de la Compagnie de Jésus, qui ajoute ceci : « Ce que l'on a dit de plus exact de moi, c'est la radio de Moscou qui l'a dit. »

Je rappelle, pour mémoire, qu'il s'agit ici d'Ignace de Loyola fondateur espagnol de l'ordre des Jésuites, en 1534.

Voici encore quelques paroles, dignes d'être retenues, de ce nouveau général sans képi ni étoiles, mais tout aussi néfaste, sans aucun doute, qu'un général a culotte de peau. :

« Les Jésuites se doivent de faire face à l'avalanche d'athéisme et de matérialisme qui s'abat sur le monde. Cette action, qui se veut religieuse et non politique, devra être menée sans agressivité, et jamais comme l'ont fait, dans le passé, les croyants. »

Nous voila donc prévenus, nous, qui faisons partie intégrale de cette avalanche d'athéisme qui s'abat sur le monde. Pourtant, je suis loin d'être de cet avis. Pour moi, il n'y a pas avalanche, sinon toutes les religions, et avec elles la religion des Jésuites, seraient emportées et détruites. Il y a seulement, sur le monde, une chute de flocons de neige qui arrive, en quelques endroits, a recouvrir la noirceur des soutanes et des lévites, mais qui, en d'autres endroits, ne fait autre chose que remplacer une religion par une autre. Tel est le cas, par exemple, des flocons de neige matérialistes... !

Quant a la phrase suivante, elle se situe dans la meilleure tradition de l'esprit jésuitique : L'action devra être menée sans agressivité, et jamais comme l'on fait, dans le passé, les croyants. C'est implicitement avouer que, dans le passé, les croyants se sont laissés entrainer a des actes d'agressivité, pour essayer d'imposer leur foi. Nous savons cela depuis longtemps, n'est-ce-pas, et il serait superflu de citer des exemples. Mais il me parait impossible, pour une fois, de douter de cette parole de... général. Quant à dire que cette action sera religieuse et non politique, cela équivaut a dire : éduquons, instruisons selon nos concepts religieux, le reste, c'est-à-dire la politique, viendra tout naturellement, sans que nous ayons à nous en occuper au grand jour. Sauf, bien entendu, à donner de temps en temps le coup de pouce nécessaire pour redresser, si nous appercevons la moindre déviation... !

Il dit encore ceci, le nommé Arrupe : « Il faudra engager, avec les non croyants, un dialogue qui puisse atteindre les âmes. » Voila, il me semble, ce qu'on peut appeler une gageure !

A priori, les non croyants n'ont pas d'âme, du moins dans le sens que l'Eglise donne artificiellement a ce mot. Il sera donc difficile de les atteindre, ces âmes, et, personnellement, je me sens a l'abri de toute atteinte. Mais voyons la suite :

« Celà devra être fait avec délicatesse... et le dialogue devra s'étendre

a tous les domaines : scientifique, philosophique et social. » Voici ce que l'on peut dire a ce sujet. Pour le domaine social, nous savons à quoi nous en tenir. Il s'agit surtout de créations d'œuvres charitables, propres à entretenir dans l'esprit public le mythe de l'Eglise pauvre mais charitable et miséricordieuse aux malheureux. Pour tout le reste, malgré la création de syndicats chrétiens dont le dynamisme de début a pû faire illusion, et malgré la fameuse croisade des prêtres ouvriers, rien qui soit vraiment révolutionnaire. L'on retombe, en fin de compte, aux consignes bien connues de la hiérarchie : Travailler, prier, faire des enfants et obéir aux puissances, tant temporelles que spirituelles.

Que de révoltes étouffées dans l'œuf, que de révolutions manquées, que de progrès retardés, que de réformes bienfaisantes et humaines écartées à cause de ces consignes. Mais, cela va changer, à preuve ces autres paroles du nommé Arrupe, que je cite : « Pour nous, la justice sociale est un but difficile, mais tout jésuite, dans quelque partie du monde que ce soit, doit s'efforcer de l'atteindre. » Et l'on ne peut qu'applaudir :

Bravo, signor Arrupe, Bravo ! Efforcer-vous vite de l'atteindre, ce but, atteignez-le, et nous serons tous avec vous. Quoi de plus beau, quoi de plus agréable à votre Dieu, a son fils, à la mère du fils, au Saint-Esprit et tutti quanti, que l'arrivée, sur Terre, de la Justice Sociale. A ce moment là, vous pourrez être fier de vous, car vous aurez dépassé, et de combien, les sommets atteints par Saint Ignace lui-même.

Le dialogue doit aussi s'étendre au domaine scientifique. Là, nous avons

la partie belle semble-t-il, nous, les athées. Mais n'oublions pas que, sur le plan strictement raisonnable, ce dialogue est impossible. Ces messieurs, en effet, donnent a certains mots, notamment au mot « science », un tout autre sens que celui qui en est le véritable. Sans doute ne s'agit-il pas ici, de mettre en doute leur entière bonne foi en ce qui concerne certaines disciplines. Par exemple les mathématiques, la géographie, les langues, la physique et la chimie (élémentaires, s'entend) ou encore l'histoire naturelle. Les choses se compliquent lorsque l'on aborde, par exemple, la biologie ou la médecine. Et les obstacles insurmontables se dressent si l'on aborde l'histoire, particulièrement l'histoire ancienne. Pour le croyant, et spécialement pour le prêtre, l'histoire ancienne c'est l'histoire de sa propre religion. Pour le chrétien, c'est le fatras de fables et de fausses preuves historiques contenues dans ce qu'ils appellent l'« Histoire Sainte ». Et rien ne peut les faire changer d'avis la-dessus, ni les découvertes archéologiques qui s'accumulent depuis la fin du XIXe siècle, ni les découvertes de textes inconnus contredisant formellement les élucubrations des Pères fabricateurs de cette fameuse Histoire Sainte. Bien mieux, l'habileté de certains savants religieux est telle qu'ils n'hésitent pas, en transposant, et, au besoin, en falsifiant, a faire servir ces découvertes au renforcement de leurs thèses. Je ne citerai, pour mémoire, que l'affaire des manuscrits de la Mer Morte, et la prétendue découverte, sur le sommet du mont Ararat, des débris de l'Arche de Noë. Pour l'histoire moderne, certes, leur tâche est plus compliquée, les textes et les preuves, à mesure que l'on avance vers les temps présents, étant souvent indiscutables. Mais ils s'arrangent toujours pour supprimer ou minimiser le rôle de l'Eglise et des prêtres, dans leurs collusions avec les pouvoirs successifs et parfois opposés, et à exalter ce rôle quand il s'agit de bonnes mœurs ou de bonnes œuvres.

Quand aux éxactions, violences, crimes, viols et spoliations, commis au cours des siècles par les gens d'Eglise ou leurs sbires, ils sont pudiquement passés sous silence. Sauf, bien entendu à mettre les plus flagrants sur le compte de la folie.

Je n'aborderai pas, ici, le domaine de la philosophie, science générale des êtres, des principes et des causes. Et ce pour l'excellente raison que je n'ai pas le moindre connaissance en la matière. Ce n'est pas que mes ambitions ne m'ont pas dirigé vers la lecture des philosophes, mais cette lecture m'a toujours rebuté des le début, et j'en suis resté là, pour la plupart d'entre eux. J'ai fait tout de même exception pour l'un d'eux, Alain, le philosophe du bon sens, et je dois dire que ses propos m'ont beaucoup appris.

L'homme, athée, pacifique, républicain et anticonformiste mérite d'être étudié, et son amour de la liberté devrait le rendre cher à tous les libertaires. Je me promets, d'ailleurs, d'y venir un de ces jours.

Mais je dois en terminer avec le R. P. Arrupe, de la Compagnie de Jésus. Voici sa desnière phrase, la plus belle :

« Les Jésuites s'attaqueront aux injustices qui existent entre ceux qui se vouent à un luxe effréné et ceux qui manquent de tout, les travailleurs des villes et ceux de la campagne, les pays qui sont dans l'abondance et ceux qui, faute de moyens, ne peuvent pas exploiter leurs richesses » !

Il s'agit là, sans aucun doute, d'un magnifique élan désintéressé et social. Et, pour qui sait de quelle façon les jésuites, dans le passé, ont efficacement résolus les tâches auxquelles ils se sont attaqués, le résultat ne saurait manquer de vous enthousiasmer.

Et n'écoutons surtout pas les mauvaises langues, celles qui ne manqueront pas de dire que l'arme principale des Jésuites, la prière, manque par trop d'efficacité en un pareil domaine, ou encore que l'on ne doit pas les ranger dans la catégorie de ceux qui, faute de moyens, ne peuvent *exploiter leurs richesses*.

BLANQUET

De la condition humaine

On ne pactise pas avec l'ennemi ; et l'ennemi des travailleurs est celui qui s'associe avec ses oppresseurs, favorisant le maintien des servitudes. Car l'association avec les malfaiteurs qui briment la classe prolétarienne commence par une neutralité, qui pourrait être tolérée de ceux qui ne possèdent aucune formation révolutionnaire, mais qu'il est regrettable d'enregistrer chez ceux qui se prétendent les défenseurs des travailleurs. L'affreuse vérité est peut être moins sympathique que la tolérance la climatisation, les demi-abandons de prétendus défenseurs des travailleurs, qui ne font jamais que reconduire et renforcer l'injustice.

Nous devons nous préparer tous, tous ceux qui sentent la nécessité de la révolution, à l'affrontement avec ceux qui prétendent maintenir notre asservissement, et ce n'est pas en abandonnant notre dignité d'homme que nous gagnerons la liberté.

Une véritable révolution ne peut être faite de demi-mesures, la structure économique doit partir sur de nouvelles bases, efficaces, justes, fraternelles. Comment le révolutionnaire pourrait-il composer avec les ennemis des travailleurs, quand toute l'histoire des peuples ne fait qu'apporter la preuve que l'on ne pactise pas avec ceux qui, par la pratique de leur autorité démentielle, se mettent au ban de la société ?

Quand nous parlons de la nécessité de la révolution on nous traite de violents, mais quand les politiciens, pour donner satisfaction au capitalisme et assurer leur autorité, font massacrer des millions d'humains, on nous parle de la défense de la civilisation. Le mot violence est remplacé par le mot devoir. Nos politiciens font campagne pour que la haine subsiste entre les peuples. Nous faisons campagne pour la grande fraternité des peuples exploités, même si cette plus grande fraternité doit apporter la suppression d'une classe d'égoïstes, assurant ses privilèges sur la misère des peuples.

Ce que nous devons propager parmi les travailleurs, c'est le sentiment de la dignité, la révolte contre toutes les injustices ; nous devons condamner la passivité, toutes les complicités. Nous devons dénoncer les slogans de soumission : « Il y aura toujours des riches », les « La patrie demande sotre sacrifice » et même les « Aimez tout le monde ». Nous pourrons supporter les malfaiteurs qui propagent ces slogans s'ils consentent à travailler comme tous et bénéficier, avec esprit d'égalité, des biens de tous, mais nous ne pourrons, cependant, les considérer comme nos frères, ils se seront rangés, eux-mêmes, parmi les ennemis du peuple et toute leur vie en aura été la manifestation.

L'esprit de la Révolution est le pain de la liberté de demain. Au nom de Dieu, de la patrie, de la loi, on prétend contraindre l'homme à une obéissance passive, ce qui le met dans l'obligation de mépriser son jugement, sa conscience, son droit naturel à la liberté. L'esprit humain se révolte contre cette atteinte à sa puissance, à son honneur. *C'est en rompant les chaines de la servitude que l'homme fait reculer les limites de l'impossible. L'humanité ne peut s'élever que par ceux qui, recherchant l'impossible, sont arrivés à réaliser le possible.* Les hommes qui, craintivement, se soumettent à l'obéissance, sans faire appel à leur raison, à leur jugement, ont des mentalités d'esclaves, ils ne font jamais progresser l'humanité d'un pas.

A moins de renoncer à son humanité, l'homme conscient dans ce monde de l'aveugle fatalité doit s'émanciper, se libérer de tous les enseignements mensongers destinés à le soumettre à la bonne volonté des privilèges. Cette désobéissance, cette révolte de l'esprit humain doit être la preuve de sa puissance, de son honneur.

L'esprit de servilité, de routine, l'absence d'initiative, de courage, de révolte de la majorité des hommes, est la cause désolante de la lenteur du développement de l'humanité vers la liberté. Pour lutter contre la tyranie que la société exerce naturellement sur l'homme, il faut que celui-ci se fasse violence à lui-même et se contraigne à la désobéissance de tout ce qui commande et propage le mal. Nous prêchons la révolte contre la puissance des Etats parce que cette puissance s'impose autoritairement, officiellement, violemment, avec la prétention d'agir pour le bien de l'individu, alors qu'elle ne fait que le charger des chaines de l'injustice et de la perte de sa liberté.

La société est en contradiction avec les besoins de l'individu qui a besoin du respect humain et non du culte divin, de la liberté et non de l'autorité, de l'égalité et non de la reconnaissance des privilèges, de la fraternité et non de l'exploitation de l'homme. La contradiction imposée aux principes les plus élémentaires des besoins nécessaires à la vie de l'homme fait que les principes enseignés, les lois imposées aux travailleurs sont malfaisants et funestes et que seule une Révolution *humaine et impitoyable* peut apporter la libération nécessaire au bien être de tous les travailleurs, puisque, dans la société de demain, le travail sera distribué entre tous, avec justice et égalité.

Prêcher l'obéissance, la soumission, pour maintenir le principe d'esclavage déguisé d'une civilisation à son déclin, refuser de reconnaitre la nécessité de la Révolution, c'est abdiquer sa condition humaine. *Aux yeux de quiconque a lu l'histoire, la désobéissance est une vertu primordiale de l'homme, c'est par la désobéissance que s'est accompli le progrès, par la désobéissance et par la révolte*, a dit Oscar Wilde.

RENE VILLARD

SEVILLE

« Mon enfance est souvenir d'un patio de Séville
Et un jardin clair où mûrit le citronnier,
Ma jeunesse, vingt années en terre de Castille,
Mon histoire, quelques incidents que je ne veux pas me rappeler. »

A. Machado.

Le temps passe et, pourtant, ma passion grandit toujours plus pour ce coin de l'Andalousie où, jadis, je laissai une partie de mon cœur. Je ne peux parler de ma ville natale qu'à travers des récits d'autrui, des images vues dans des journaux, des hommages rendus par d'illustres poètes comme Fédérico Garcia Lorca et Antonio Machado.

Tout cela s'unit pour former dans mon esprit, une Séville n'appartenant qu'à moi. Je voudrais évoquer les moindres détails de telle place, de tel jardin, de tel prestige architectural, mais à quoi bon puisque j'ai créé dans mes songes une Séville qui charmerait le regard de tout être sensible à la beauté un peu irréelle. Pour moi, elle est la première merveille du monde, elle est mon espoir, ma joie.

Souvent il me semble avoir vécu dans ce lieu mystérieux, plein de poésie, de m'être promenée dans ses rues étroites où toutes les façades sont élégantes, blanches brillantes sous le soleil ardent de l'Andalousie. Les balcons en fer forgé sont fleuris toute l'année. En pénétrant dans un « patio » il se dégage soudain une odeur de jasmin et d'oranger qui vous enivre. Je la regrette davantage que les autres du fait que je ne la connais pas ; elle est ma brune inconnue. La Giralda s'élève dans le ciel, elle domine toute la cité, elle a été le témoin de beaucoup de bonheur mais aussi de tragédies durant plusieurs siècles. A la tombée de la nuit, on peut se rendre dans le Quartier de Santa-Cruz où l'air est embaumé de parfums exquis. C'est le meilleur moment pour découvrir la plus jolie fleur que l'homme ait réalisée de tous les temps. En s'approchant d'une taverne, on peut entendre aux sons des guitares, un « cante hondo ». Seul un Andalou comprend tous les sentiments qu'il veut exprimer : l'amour, la félicité, la terre ou la tristesse.

Je suis attirée par cet endroit rempli de mille vestiges. Les touristes de diverses nationalités vont à l'assaut de Séville pour essayer de la conquérir avec leur argent et leur ridicule mascarade en voulant imiter sur tous les angles les Andalous. Ils ont l'air de vrais pantins. *Ils ferment les yeux devant la souffrance du peuple en détresse.*

Il existe au sein de ce sol inondé de soleil que j'aime d'un amour sincère, d'un amour sans bornes, un certain contraste, un peu à la façon de son paysage, deux classes sociales bien extrêmes, l'une très riche composée d'aristocrates, d'étrangers possédant d'immenses terrains, exploitant au maximum les paysans et les ouvriers jouissant de la vie, s'occupant de politique, et l'autre la classe prolétaire vivant d'un maigre salaire, se privant pour élever leur famille, étant surveillée sans cesse par plusieurs corps de police organisés afin de condamner très sévèrement toute révolte ou propagande faite contre le régime dictatorial.

Séville fut la complice de cette merveilleuse période d'action, où tant de révolutionnaires exposèrent leur vie pour la liberté de leur pays.

Séville comment puis-je t'oublier ? Tu es unique, il n'y a qu'une seule Séville dans l'univers. Bientôt je pourrai dire aussi « Voir Séville et mourir ».

Mathilde ZIMMERMANN

CONTRE LE PERIL ATOMIQUE :

Violence prolétarienne

Il y a maitenant 20 ans que la première bombe atomique a anéanti la ville d'Hiroshima, 20 ans que des hommes et des femmes, des jeunes gens même qui n'étaient pas nés le jour de l'explosion, souffrent et meurent des suites du plus grand crime de l'histoire, vingt ans que le monde vit dans la hantise perpétuelle de la mort atomique ; et tout cela pourquoi ?

Les thèses oficielles du Pentagone déclarent que les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki (au moins deux cent mille morts a elles deux) ont, en abattant la puissance nippone, economisé les millions de vies humaines qu'une poursuite de la guerre aurait inévitablement fauchées.

Cette argumentation s'ecroule devant le fait, admis par de nombreux observateurs, qu'avant même le 6 août 1945 le Japon, ruiné et saigné à blanc, etait prêt à capituler ; le seul obstacle à l'arrêt des hostilités etait le désir des américains de forcer l'empire du Soleil Levant a se rendre *sans conditions*.

Les historiens stalliniens, quant à eux, font cette remarque que la bombe d'Hiroshima fut lancée « moins pour abattre l'ennemi Japonais que pour gagner de vitesse l'allié Soviétique » qui venait de déclarer la guerre au Japon.

Voila ce qui eclaire d'un jour etrangement nouveau la fameuse guerre des « Démocraties » contre le fascisme et la ramène a ses justes proportions de guerre impérialiste.

En effet, la guerre moderne ne doit pas être considérée comme une guerre idéologique, mais comme une *remise en question du partage du monde*, c'est-à-dire comme une phase exacerbée de la lutte que se livrent les puissances impérialistes. Le fait que le crime du 6 août 45 fut commis pour éviter la mainmise de l'URSS sur l'Asie du Sud Est annonce dès 1945 le renversement des alliances et le passage sans transition aux luttes actuelles entre les impérialismes occidentaux et orientaux.

Depuis Hiroshima, nous avons assisté à la prolifération des *mouvements pacifistes* dont certains (le « Conseil Mondial de la Paix » entre autres) allient l'inconséquence de leur pacifisme à la plus féale soumission au bloc impérialiste de l'est.

D'autres, comme la C.N.D. et le « Comité des Cent » en Angleterre, le M.C.A.A. en France, ont su sauvegarder leur indépendance et bénéficient davantage de notre sympathie.

Le point commun de tous ces mouvements est néanmoins l'inconséquence de leur pacifisme due à l'incompréhension de la nature, avant tout économique, des conflits armés et, à un degré egal, du fait social que constitue l'influence de l'idéologie bourgeoise et « petite-bourgeoise » sur les masses. *La guerre*, disons nous plus haut (et nous ne sommes pas les premiers à l'affirmer) *n'est que la conséquence*, et nous devrions dire *le resultat obligatoire, de l'impérialisme* tant est vrai le mot de Jaurès selon lequel « le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage. »

Nous ne pourrons en finir avec ce fléau tant que nous n'aurons pas établi une *répartition des biens* et *une structure économique nouvelles* pour lesquelles le chômage, la concurrence et la guerre cesseront d'être des nécessités vitales. Pour celà, il nous faut en finir avec le régime *d'exploitation de l'homme par l'homme*.

Nous ne sommes pas violents pour le plaisir de l'être ; je n'aime pas plus qu'un autre ramasser des coups ou en donner ; aussi, si quelqu'un me prouve que le capitalisme est tout prêt à se suicider après un arrangement à l'amiable pour céder sa place à l'anarcho-syndicalisme, je suis prêt à cesser de militer pour me consacrer à la philatélie et à l'alpinisme que, s'il n'en tenait qu'a moi, je préfère largement au collage d'affiches ou à la contre-manifestation. Malheureusement, comme je ne crois pas aux miracles, je persiste à considérer la *violence prolétarienne comme le seul moyen d'en finir avec l'état de choses actuel*. Cela ne m'empêche pas d'être un fervent partisant de la paix. Mais, à la différence de ceux qui pactisent avec les Vincent Auriol de la trahison de classe, je suis un pacifiste *révolutionnaire*.

Jean AVERNES

On les connaîtra toutes...!

Et oui ! Il y avait de quoi en tomber sur le derrière. Le 1er août à Tunis s'est terminé le Congrès de l'U.G.T.T. (Union Générale des Travailleurs Tunisiens) qui dans sa résolution finale recommande aux travailleurs — tenez-vous bien — « le respect de la hiérarchie ».

Pour une fois, une centrale inféodée à l'Etat dévoile clairement ses bateries. L'U.G.T.T. est en effet affilié à la C.I.S.L. et elle n'hésite pas à flirter avec la F.S.M. Il est vrai que les « puissants » syndicats américains et russes ont eux aussi un profond « respect pour la hiérarchie » tout en prétendant lutter « pour la suppression du salariat ».

L'U.G.T.T. a du moins le mérite de la franchise. Les travailleurs tunisiens sauront au moins qu'ils financeront leurs exploiteurs en payant leurs cotisations dites « syndicales ».

ROULLEAU

El Congreso Intercontinental

(Viene de la pág. 4.)

cierto arraigo en Cataluña, pudiéndosele dar por inexistente en el resto de España. La Alianza Sindical registra créditos e inconvenientes cuya explicación es prolija. El socialcristianismo se desarrolla con alguna facilidad en toda España por facilidades mayores a las nuestras y por actividad huelguística de sus militantes. La realidad de hoy no es cenetista, si bien el espíritu confederal se mantiene por la dinámica de compañeros que confían en el exilio y en el crédito de nuestra historia. Interesa resaltar el hecho de que en España hay compañeros que no aprecian a sus hermanos exteriores, habiendo otros que confían demasiado en el regreso de los confederales exiliados para aumentar poderosamente los cuadros confederales hoy en situación precaria.

Volviendo a la labor congresista, el Congreso consideró unánimemente que no hay lugar a insistir en la formación de una alianza antifranquista o antifascista, debido a la poca disposición de los núcleos políticos. No se rechaza la posibilidad de una coincidencia de lucha con los partidos en situación exiliada. Pero ya no tenemos prisa por una asociación momentáneamente dificultada.

El informe presentado por la «Ceap» fue considerado, con resultado que más arriba se sugiere: un obstáculo pertinaz que hay que apartar del camino. Lo que no supo o pudo aclarar el Congreso de 1945, no conseguirá dilucidarlo esta actualidad que se va restringiendo por acción del tiempo y por ciertas tenacidades unilaterales.

El tema «cultura y propaganda» fue ampliamente, demasiadamente debatido. Diez días de estudios, discusiones y de tensión nerviosa no habían agotado aún las energías dialécticas de los delegados. Para demostrar que ello no es bagatela, añadiremos que las *veintidós* sesiones que se dio el Congreso representaron una suma verídica —y enorme de 118 horas de labor intensiva, con indicios de agotadora. Más de un delegado que activó para serlo, puede haberse arrepentido. No así la gran mayoría de representantes que tras un desgaste de energías y con la cara enjuta por eso y lo otro, certificaron al final de cuentas una tarea cumplida y una estima de unos a otros que es lástima que los compañeros ausentados no hubieran compartido. Porque lo cierto es que en la labor intensiva y al calor de las contraproposiciones nos deshumanizamos un poco. Pero al término de las pasajeras escaramuzas y en presencia del deber cumplido, los compañeros nos recobramos, nos sonreímos, e, incontenible-mente, nos estrechamos las manos, y a veces los pechos, puesto que *somos lo mismo* por debernos *a lo mismo*.

Dispénsesenos la disgresión, y reemprenderemos el camino. Con pánico de caja (¡ay, exhausta!) de la secretaría de Cultura y Propaganda, la Ponencia designada al efecto propuso y obtuvo el compromiso de editar «El folleto mensual» (o bimensual, o trimestral, según resultado de la prueba) *para la divulgación intensiva de temas de doctrina libertaria, de sindicalismo revolucionario, de actualidad, de estudios generales, de economía colectivista, de divulgación del comunismo libertario, etc.*, según el modelo económico (25 y 50 céntimos de franco) presentado por LE COMBAT SYNDICALISTE en su número 360. El propio dictamen establece la publicación de un boletín exprofeso o un suplemento de «Espoir» destinado a la emigración económica hispano-portuguesa, mensual y a ocho páginas modelo «Terra Lliure», más la reaparición de «Solidaridad Obrera» y de «CNT» para propagar en el interior, y editar periódicamente *hojas, octavillas y mariposas de propaganda viva cenetista, abarcando todas las variedades del buen gusto, desde el interés proselitista directo a la nota de humor incisivo.*

Referente a Solidaridad hacia compañeros ancianos o enfermos, se aprobó la emisión de un sello de cien francos anacrónicos (léase un franco nuevo), que en fin de cuentas es una invitación a los compañeros para que participen a la suscripción mantenida en nuestros medios y cuyo resultado va a parar al fondo solidario de jurídica intercontinental. El éxito de venta de este sello evitará el aumento del sello confederal, al tiempo que acreditará el interés fraternal de todos nosotros hacia los compañeros que han agotado su físico en años de lucha incansable.

En cuanto a Aymare, manos libres al S. I. para que liquide el asunto de la forma más conveniente posible, *según obligaciones legales y fiduciarias contraídas por la Organización*, determinación que *no significa el cierre absoluto de ninguna posibilidad de ensayo comunista libertario, etc.*

En lo referente a la A.I.T. y a las relaciones internacionales y con organismos afines, el Congreso aprobó la declaración siguiente:

«Considerando, que ante el fracaso político, económico, pacifista, democrático y económico de los capitalismos burgués y marxista; y recogiendo el hecho ingrato de que nuestra A.I.T. no dispone hoy de la fuerza precisa para presionar al mundo según nuestra filosofía de paz sin fronteras y vida humana política y económicamente libre e igualitaria, el Congreso se pronuncia por la necesidad de una campaña internacional de revalorización de la A.I.T., interesando, de paso, el alta de los I.W.W. (Obreros Industriales del Mundo) de EE. UU. a la propia A.I.T., y asimismo interesando a los movimientos libertarios paralelos que apoyen a la A.I.T. en los lugares de su actuación o influencia.

La relación normal de la C.N.T. de España en el Exilio con nuestra Internacional está bien fijada y establecida. Sin embargo, y sin arrogarse atribuciones particulares, nuestra C.N.T. cooperará con la A.I.T. manteniendo contacto de estímulo, y desplegando espíritu de iniciativa al objeto de que el desarrollo de nuestra Internacional sea lo más fructífero posible.

Con los organismos afines ibéricos, se mantendrá la misma tónica de relación fraternal a fin y efecto de sostener la lucha antifranquista y libertaria con la conexión y espíritu de solidaridad debidos.

En especial, la C.N.T. de España en el Exilio, debe preocuparse de establecer colaboración estrecha con los libertarios portugueses desparramados por el mundo o radicados en el mismo Portugal, con propósito de aunar con ellos todos los esfuerzos dirigidos contra las tiranías de Salazar y Franco, y para el porvenir libertario de toda la península ibérica.»

Veamos ahora lo dictaminado sobre responsabilidad militante y Boletín Interno:

«Estimando que todo compañero actuante ha de obedecer por principio a una moral de hombre libre y respetuoso, en su proceder individual o colectivo debe conducirse con rectitud de palabra y obra y con objetividad constructiva, y aun en condiciones de estima hacia el compañero de causa, no convirtiendo en ningún caso, en necesaria la intervención local o extralocal destinada a reprimir excesos de lenguaje o de conducta impropios, extemporáneos, temperamentales. La ética libertaria no es sólo una palabra que luce, sino una concepción que adorna la conducta del individuo o del Movimiento, haciendo innecesario el fastidioso recurso de las reprimendas con sanciones y dejando la armonía del conjunto en el óptimo lugar que le corresponde.

En consecuencia: El Boletín Interno de la Organización recogerá todas las opiniones de compañeros y organismos, por encontradas que sean, sin admitir, empero, los conceptos agresivos,, los propósitos hirientes, los conceptos deprimentes para la dignidad del compañero y de los organismos aludidos.»

Con el bien entendido de que estas consideraciones morales no anulan acuerdos anteriores concernientes a la réplica a los casos de difamación gratuita de compañeros.

En materia de votaciones queda establecido que el secretario general del S. I., el director de «Espoir» y el delegado confederal a la A.I.T. serán elegidos por voto nominal, y los secretarios de Coordinación y Cultura y Propaganda por voto proporcional establecido como sigue:

1 a 25	afiliados	1	voto
26 a 50	»	2	»
51 a 100	»	3	»
101 a 200	»	4	»
201 a 300	»	5	»
301 a 400	»	6	»
401 a 500	»	7	»
501 adelante		8	»

Y he aquí labor periodística cumplida. Los lectores de LE COMBAT SYNDICALISTE tienen, con este tostón que les hemos servido, una idea aproximada del Congreso de FF. LL. que la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio ha celebrado en la riente y docta e histórica ciudad de Montpellier, de la cual el esforzado y siempre atento compañero Fortea, dio suscinta referencia en «Espoir» de Toulouse.

Remate: En las paredes de la sala congresil pudo leerse: «La esperantistoj el Montpellier (S.A.T.), salutas la Kongreson de C.N.T.» En justa correspondencia, el *kongreson* determinó considerar el esperanto como lengua de relaciones y aproximaciones internacionales.

Otro cartel simpático: «Le groupe anarchiste français de Montpellier adresse son fraternel salut aux camarades espagnols delegués au Congrès de la C.N.T.»

En la misma pared «hablan» los compañeros españoles de la localidad: «Pensad en los viejos, enfermos y mutilados de España.» Pensad y obrad, por supuesto, adquiriendo el sello acordado al efecto...

Estímulo de los delegados: el *double* de café con leche y *croissant*, servido en los cafés de la plaza de la Comedia.

... Y que el Congreso nos sea leve y los acuerdos resulten fructíferos.

Corresponsal Ambulante

El nacional-sindicalismo

SE explica y define así en los libros de texto de primera enseñanza:

«El Estado español, nacido bajo el signo de la unidad y de la grandeza de la Patria, es un instrumento totalitario al servicio de la Patria; es fundamentalmente nacional-sindicalista, y representa en todos sus aspectos una reacción contra el capitalismo liberal y el materialismo marxista.»

En efecto; el régimen político, cerrado, de Partido Unico que existe en España, responde al sentir teórico y prometedor de sus iniciadores, Ledesma, Primo de Rivera y Ruiz de Alda. Los carlistas-requetés como causantes de las primeras guerras civiles del pasado siglo, tienen la justicia en sus manos. Queda, así aclarado que el convenio de Vergara en 1839, entre los generales Espartero y Maroto, sólo fue de tregua, un compás de espera, la farsa de un acuerdo.

El embrión del fenómeno social y sindicalista que sufre el movimiento obrero de España, se gestó en tiempos de la República de Alcalá Zamora y Azaña.

Las juntas de Ofensiva nacional-sindicalista, se iniciaron en 1931.

Falange como partido que pugnaba por la conquista del Estado, se formó en 1933. La fusión de las JONS y Falange, se realizó en 1934. El semanario «Arriba», publicó su primer ejemplar en 1935. José Antonio, en sus discursos marcó las orientaciones del nuevo partido y logró obtener suficientes votos para ser electo diputado, en 1933, por la provincia de Cadiz. La toma, el asalto del poder, en 1936 por las fuerzas conservadoras partidarias de la mitocracia, favoreció al terminar la guerra en 1939 los anhelos y las aspiraciones de todos los partidarios de la conquista del Estado. En 1937 en Burgos, se decretó la unificación de Falange y el Carlismo. La dogmática del movimiento reaccionario que pretendía el rango de Imperio y la liberación nacional, impuso los gritos de júbilo y papel sellado: España. ¡Una grande y libre! y por la Patria el Pan y la Justicia.

Esos slogans de grito obligatorio, fueron incorporados a la técnica propagandística del glorioso movimiento y dicen los enterados, los más optimistas que han influido en la conformación plañidera del nacional-sindicalismo español.

Con los eructos que ocasionó la saturnal de la victoria se hizo música fúnebre con letra de «solo nosotros somos los buenos» y al correr de los años, la sociedad anónima por acciones de los conquistadores, sufrió desencantos y defecciones. Encadenado el obrero a trabajar y callar, someterse y obedecer, producir y pagar sus cuotas y diezmos, èl sindicato vertical, fue regalo de enchufes y lotería de burócratas. Desde arriba sometiendo a todos los de abajo, se formaron por la ley en 1941, 24 sindicatos nacionales que debían convertir España en Jauja y al Estado Sindicalista en un inagotable cuerno de la abundancia.

Los sindicatos verticales según la genial idea del gobierno falangista representan órganos corporativos y de derecho público, constituídos por los factores personales de la producción conjunta, estableciendo la unidad nacional entre obreros y empresarios. Tales sindicatos según la Ley, están subordinados al Partido ya que solo así pueden estar disciplinados y unidos con el espíritu necesario para que la economía nacional sirva a la política del Estado, dejando intactas las fuerzas opresoras-explotadoras de la burguesía, los terratenientes y el capitalismo. El verticalismo en economía política es un sistema de cooperación industrial ideado y realizado en 1917, en Alemania, por el industrial y político conservador Hugo Stinnes. Consiste en la conjunción sistematizada, regulada y coherente de todas las producciones y fabricaciones de una rama de la industria, desde la extracción de la materia prima a la venta del artículo manufacturado. Con este cartabón tenían que funcionar los sindicatos nacionales, apéndices del Estado español, que siendo representante de una nación católica por decreto y Concordato, nada quiso de tolerancia con el sindicalismo cristiano y persigue y reprime con saña, todo conato de sindicalismo defensor de los derechos del trabajador. Pero, existiendo en sociología las distancias y las mutaciones se fue incubando el descrédito y la pérdida del temor, como lo demuestra el caos que sufre el Partido y su base sin arraigo, el sindicalismo nacional.

La nefasta cruzada del levantamiento, imbuída de todas las miasmas católico-religiosas, pasó por la etapa del fetichismo al Jefe, degeneró como explosión de ambiciones, en politeismo de mando, sin lograr obtener clara idea de un monoteismo institucional para poder justificar una explicación que razone la existencia de una Monarquía Sindicalista sin rey y sin Constitución.

Los dipsomanos de la victoria —«venceréis pero nunca convenceréis», 12 de octubre de 1936— no han logrado ningún ciclo de orden y progreso, carentes de estática o dinámica social, por causa de imponer mediante el terror, su dictadura y especular, incluso entre ellos mismos, con los intereses frágiles de la victoria que sólo favoreció a los primates del nuevo régimen.

Un grupo disidente de Falange publica en Madrid el periódico «Sindicalismo» y lucha con el afán proselitista combatiendo la enorme estafa que se comete con los trabajadores españoles, indicando que: «hay que prepararse para un futuro difícil en el que las batallas de la anteguerra volverán a plantearse nuevamente ya que nada fundamental se ha resuelto en los últimos 26 años. Hay tarea para todos y de grave responsabilidad.»

Se intenta salvar la responsabilidad militante, el fracaso, formando rancho aparte, pero, sin tener valentía de desertar como lo hicieron tantos otros y algunos de importancia y sonada personalidad, dentro de su esfera de influencia. La constante lucha en contra de la dictadura y la degeneración social y sindical, ha sido desde siempre intensa, cruenta, durísima.

Si para la pequeña historia de nuestra guerra civil y sus consecuencias, se han originado más de diez mil libros, publicados en diversos países, la dramática historia de la resistencia, la oposición al régimen impuesto, merecerá también el máximo de estudio, con la conclusión definitiva de que como dijo, dejó escrito el rebelde y genial jesuita francés, Teilhard de Chardin: «Es más fácil detener la tierra que la socialización de la Humanidad.»

Jordi CATALA

Surrealista

¡AYMARE NUESTRA!

MUY a menudo, pequeñas causas determinan grandes efectos. Otras, grandes defectos. Y pequeños alicientes determinan efectos de gran envergadura.

Cometer un error es cosa corriente de la que ninguno, individuo, colectividad o sociedad, se encuentra ausente. Es comprensible y disculpable. ¿Quién no lo comete? Pero cuando se persiste en error, cuando por cerrazón se perfila eso que se dice «no dar su brazo a torcer», la disculpa se aleja.

El caso de Aymare, tan insignificante en apariencia, resulta de gran envergadura en su fondo. No diré por incomprensión o inconstancia, pero sí de impericia o de *imperacatación colectiva*.

En el fondo de las cosas y de los hechos, como en el de los hombres, existe siempre, o casi siempre, un *poso* revuelto que enturbia su contenido y, en consecuencia, sus resultados.

Del análisis de esta cosa, o si queréis etapa, sin importancia, o al menos considerada como tal aparentemente, surge el testimonio psicológico que invita a meditar en vista a ulteriores ocasiones.

Si es enfermedad, hay que curarla. Si el enfermo siente los síntomas, y dispuesto está a curarse, ello resulta, en terapéutica psiquiatra, la mitad del tratamiento.

La primera condición precisa y concreta de todo hombre libertario es que se desembarace en sí de todo problema de confusión interna. Y la conducta en la superficie será clarificada. De lo contrario, continuaremos disputando en la cima de los medios que emplearemos para llegar a la cima.

Esto no tiene que mover a escándalo a nadie. Es un secreto a voces. La enfermedad general y crónica del exilio será sano quien sepa curarla, y sabrá curarla quien a ello estará predispuesto. No es ninguna enfermedad vergonza. Sólo los anquilosados de espíritu tendrán escándalo.

Toda solución exterior es, sobre todo y ante todo, una solución interior para empezar;

Buscamos escoger el sentido que creemos de libertad, porque estamos en confusión.

De esta manera, toda libertad de escoger se traduce en coacción de soluciones que son ciegas.

Escogemos en un mundo interno de niebla, y las soluciones vienen de esa niebla.

Que es la solución de un problema, por mayoría..., que *inamoviblemente* siempre tiene razón. Como no creemos en Dios, tenemos que creer en la mayoría. Y si no la creemos, la aceptamos; que en práctica viene a ser lo mismo, y añadiendo que hacemos de tripas corazón.

De esa mayoría sale un acuerdo. A veces justo, a veces no tanto. Pero se impone, ¡oh imperativo kantiano!, el deber moral, moral arcaica, de aceptarlo cúmplase o no; válvula de escape ésta, para que la caldera no reviente.

La libertad no será efectiva y superior, digo libertad superior y no esa que ofrecen los tenderos políticos, en el campo social, sin antes haberla modelado, digo bien, modelado, en el campo consciente.

Observemos, en principio, nuestro estado de confusión mental; observemos, después, nuestro estado de confusión orgánica; observemos cómo una viene de la otra. Cuando hallamos esta verdad elemental, la clarificación de conceptos y de sentimientos brotará de manera que se supondrá espontánea; no hay tal espontaneidad; será el resultado lógico del análisis de una causa, sin idea preconcebida ni parcial, y vendrá el escoger y el opinar con libre libertad; con libertad libertaria.

Dejemos de lado a quienes están agarrotados en esa libertad espúrea, o fabricada, o modelada en la graduación disciplinada. Procuremos ser mejor sin la coacción de no querer lavarnos los pies al sol. Rumiemos este pensamiento de Schopenhauer y que él nos sirva de aliciente: «El mundo se complementa con el mal; los hombres no son como deberían ser; pero no te dejes inducir en tentación; se mejor.»

Si hubiéramos tenido conciencia de la correlación de causa y efecto, Aymare *no sería el día de mañana un muro de lamentaciones*.

Primero decimos: Si tuviéramos posibilidad haríamos esto y lo otro. La posibilidad llegada y la ocasión (por las razones que fuere) pasada, diremos: «¡Ah, si lo hubiéramos sabido!» Es que nadamos en la confusión antes, en y después de cada posibilidad. ¿Que los otros nos ganan en confusión? ¿Y qué? Su moral, es decir, su brújula estimulante no se parece a la nuestra. El sonrojo es la mejor señal de la clara conciencia. Por eso algunos se avergüenzan. Y si otros no lo hacen es porque tienen la piel del elefante y el engranaje psicológico de madera. Alejémonos de la ambigüedad cerebral para alejarnos de la ambigüedad doctrinal. Rectifiquemos a tiempo una conducta o una ejecución, si una avez aceptada vemos que no es oportuna en el sentido de la realidad o en el orden fundamental de la conciencia moral: seamos leales. No olvidemos que la conciencia moral es el esternón del anarquismo; como de toda inquietud, desinteresada en principio.

Si Aymare puede, debe resurgir. Que lo haga sin necesidad de recurrir a usureros aunque éstos se disfracen de idealistas. Si tal caso llegara no sabemos dónde sería el error más grande; si en quienes para salvaguardar una obra altruista recurrían a un egoista ladino, o en queines por su incomprensión dieran lugar a recurrir a ese extremo.

Tal como las cosas están, acaso resultará demasiado tarde la rectificación, si rectificación en intención llegara. Porque el entusiasmo se ha apagado. Aquel entusiasmo que se plasmó en listas interminables llegadas en aluvión. Por ejemplo, en París. Los años siguieron y los donativos también; hasta que al fin el tiempo siguió su curso y los donativos dejaron de cursarse. Puede acordarse la resurreción de los muertos. Uno de esos milagros de la voluntad, de los que los cenetistas tienen el secreto. Demos señal de uno para demostrar que lo que decimos no es chunga.

Varios meses habían pasado desde la aparición de «C N T», diario central de la Organización. La administración del diario se encontraba sin una peseta y cargado de deudas. Con el agua al cuello, lanzó una llamada de alerta. Suspensiones temporales y recogidas arbitrarias la habían puesto en trance de agonía. Los días pasaban y las llamadas insistentes aparecían sin resultado aliciente. En el penúltimo, anunció: El órgano central, tribuna oficial de la Confederación Nacional del Trabajo, dejará de aparecer falto de fondos. Era una esquela de defunción.

Al siguiente día «C N T» publicaba dos páginas enteras de donativos que habían llegado *de golpe* para que el diario se salvará. Y *resucitó* en el borde del último trance.

Reflejo exacto de la psicología ibérica, la Organización Confederal levantó acta con ese acto.

A buen entendedor con pocas palabras le basta.

FABIAN MORO

Carta a la Redacción

Compañero director de LE COMBAT SYNDICALISTE: Salud.

En el semanario, número 324, fecha 26-11-1964, en el artículo «Tribuna de París», y en el cual intervienen como oradores los compañeros Alandi e Isgleas, hay algo que necesita una salvedad. Sin que signifique reproche alguno para el compañero Alandi, antes citado, y con propósito de que las cosas sean llamadas por su nombre y de que se confundan los términos, diré que el Expediente del general Picasso no fue asiento de la Dictadura de Primo de Rivera. Sin dejarse sobornar, Picasso cumplió escrupulosamente su cometido descubriendo los chanchullos y cosas sucias de los altos grados militares españoles en Africa, lo que costó a España unos cuantos miles de hombres entre muertos y prisioneros, entre ellos dos generales, Navarro, prisionero, y Silvestre, que no se supo jamás de él.

Al gestionar el gobierno de Sánchez Guerra, la liberación de los prisioneros, Abd El Krim pidió una fuerte suma, a lo cual don Alfonso XIII repuso, en plenas Cortes, que costaba muy cara la carne de gallina.

Tanto si como no, se hicieron los trámites de rescate, pues las noticias que se tenían no eran nada de halagüeñas, pues se sabía que si se tardaba mucho tiempo en el rescate no se salvaría ninguno de los cautivos, y aun con todo y eso cuando fueron puestos en manos del gobierno español, a muchos se les tuvo que poner a régimen, pues estaban en una situación tan lamentable que devolvían todos los alimentos.

La monarquía, desenmascarada a la faz del mundo, buscó apoyo en la Dictadura. Y no fue en Primo de Rivera en quien pensó primero don Alfonso, sino en el general Alberto Aguilera, que ya había pasado revista a las guarniciones de Madrid y limítrofes. Yo le conocí personalmente y parecía un gigante.

La trama no pudo llegar a feliz término a causa de que el futuro dictador, en el intermedio de una sesión parlamentaria, charlando en los pasillos entre los de su calaña se le ocurrió decir que los políticos civiles eran hombres sin honor. En tal momento acertó a pasar don José Sánchez Guerra, que era presidente, y haciéndole repetir lo antes dicho le dio dos bofetadas cuando aún no había terminado la frase. Acto seguido le dijo: «Y ahora como quieras; ya lo sabes.» Se mandaron los padrinos para el duelo; mediaron Maura y el rey y no se efectuó el desafío.

Pero lo que hubo de misterioso después, valdría la pena conocerlo, pues mientras Aguilera marchaba de vacaciones a su pueblo natal, donde murió, el rey le retiró la confianza a Sánchez Guerra, sustituyéndole con el duque de Alba, quien, al decirle que él implantaría la dictadura, respondió que antes pasarían por encima de su cadáver.

En todo este tiempo, Alfonso XIII, haciéndose el juerguista, andaba por las ciudades del Norte de España vestido de paisano para despistar, y de la tarde a la mañana convocó una reunión de capitanes generales en Zaragoza, en la que se designó al que había de ser cabeza de turco de la Dictadura. Y como Barcelona sustuviera la huelga del transporte que amenazaba ser general e interminable, pues incluso los coches de la funeraria hacían causa común, la atención oficial se concentró en la capital catalana.

Allí, Primo de Rivera encontró un judas que se prestara a vencer a sus hermanos, en la persona de Desiderio Trillas. Lo llamó a Capitanía General, le dio un banquete y le hizo patrono de seis carros con sus correspondientes caballerías, comprometiéndose Trillas a matar aquella huelga formidable, la cual, al terminar de una forma tan inesperada, a todo el mundo causó un efecto desastroso.

Al ser consultado Primo de Rivera por el rey sobre si respondía del orden, y contestara Primo afirmativamente, fue cuando se confirmó a éste como jefe de la Dictadura del 13 de septiembre de 1923.

ANTONIO ESPARZ

Compañero Esparz: Puedes estar seguro de que el gobernador que sucedió a Martínez Anido fue el general Ardanaz, que por cierto se comportó bien con nuestros sindicatos facilitando su reapertura.—J. F.

Tres fuerzas reaccionarias, concentradas en un solo cuerpo

VEO en nuestro horizonte una nube oscura, y esa nube viene de Roma.

Está preñada de lágrimas de sangre. La verdadera fuerza motriz está acuertelada detrás de las paredes del Vaticano, los Colegios, los Conventos y los confesionarios de Roma.» (Abraham Lincoln.)

Victor Hugo dio a la publicidad páginas interesantes sobre este mismo tópico, pero el pensamiento lincolniano escarbaba tan hondo que, desgraciadamente, se va escapando de las mentes de los vaqueros del Norte. Hoy día la Iglesia romana, dictatorial, sueña con los tiempos históricos, con las pilas de leña verde, y con los castigos temporales, como lo pensaron sus antepasados. Pero, en otros tiempos las tres fuerzas de la reacción no se hallaban tan organizadas ni dispuestas al asalto para el encadenamiento de toda la humanidad, como si el hombre actual hubiera de regresar a la caverna.

No es un secreto para nadie de cómo se enlaza esta férrea cadena de los temibles cuerpos que chupan la savia de la humanidad, con tanta furia como los murciélagos denominados vampiros. ¿Qué beneficios reporta la Iglesia a la vida humana? ¿Apoyar al Estado y a su soporte el militarismo? Las pruebas son concretas y no necesitamos arrimar ningún argumento. Muchos hombres vivientes hoy día tienden su vista hacia los Estados Unidos, soñando, indudablemente, que lo que éstos gritan es cierto, cuando son una verdadera incubadoras de golpes militares en todas las partes del mundo. No recurramos al pasado, dado que el presente nos ilustra sobradamente.

La Iglesia católica, por su parte, ha perdido los estribos para embarcarse en una conquista que la hundirá, ya que le puso pie encima a las bases de su misma mentira, obra de San Agustín, Basilio el Grande y otros. El primero dijo: «Dios no ha establecido la dominación sobre el hombre, sino del hombre sobre el bruto.» Y ahora resulta que la Iglesia desea cabalgar sobre el hombre.

Las otras dos fuerzas se dan a conocer por su dominio aplastador, resultando que la humanidad vive y suda para mantener a los ejércitos con la falsedad de que esos pilares sostienen a la humanidad, siendo sus verdaderos aplastadores. ¿Qué produce el ejército, y qué aporta a la humanidad el clero? Tiéndase la vista a España, enterrada desde siglos y enterradora donde ella ha sembrado su raza. Después, nos queda el patrón, que es el Estado, mancumunado a las dos fuerzas mencionadas. Nadie ha visto a un Estado que no ensalce y glorifique a la Iglesia, ya que esta señora es la castradora del pueblo, pues nadie aplasta tanto al ser humano como la ignorancia y el fanatismo.

Si Mr. Lincoln alzara hoy la cabeza, se asombraría de cómo fueron dando vuelta las cosas, y cómo la raza de las «cucarachas», que se visten por la cabeza, se extiende en los dominios del Tío Sam. Nunca se había visto un despliegue así de fuerzas ocultas cabalgando en el embuste como en la actualidad. Invaden la Televisión, bailan la rumba en los cines, monjas que tocan la guitarra y consumen un turno en el cine. Cada domingo el artista Er. Sullivan da una hora de espectáculo, y su música no nos ha decepcionado. Lo grave y desmesurado, ha sido que a la misma hora se le opusiera nada menos que un obispo, acompañado de un sacerdote, haciendo el ridículo de aplicar la extremaunción a enfermo grave. El público, que aplaude todas mogigangas del cine, ha reaccionado, y su protesta se ha perdido en el silencio.

Y, no obstante, hombres esclavizados, y sometidos a despiada y feroz dictadura, se doblan a los cánones de la Iglesia, con el consabido tintineo de que hay que seguir la rutina. Lo que con esto se hace es relegar la validez del hombre a un grado inferior a la máquina, ésa que si no tiene combustible se declara en huelga.

Mientras tanto, la humanidad atormentada, que cuenta con su fuerza poderosa, se deja envolver y ser arrastrada a esos engranajes de las tres fuerzas que nos someten y nos atropellan hasta la exhaustez. ¿Qué piensa el hombre? ¿Cuándo va a reaccionar y decir «¡presente!» a lo que conviene?

R. LONE

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs., Pídase a esta Administración y a la de «Espoir» de Toulouse.

Correo de «Mi Tierra»

Se ha iniciado el envío y distribución del nº 2 con arreglo al esquema de direcciones usadas por nuestro portavoz regional «C.S.» y «Action Libertaire», más los pedidos que se nos han hecho directamente.

Quizás en ciertos lugares de fuerte densidad de emigrados económicos el «paquete» sea escaso y en otros, incluso, no llegue por falta de encargo.

Aún hay disponibles varios centenares de ejemplares. Rogamos, pues, a las FF. LL., Comisiones de Núcleo, Ateneos y entidades amigas se apresuren a pedir la cantidad de periódicos susceptible de ser distribuída profusa y eficazmente en cada lugar.

Ninguna fábrica, taller, tajo, mina y oficina de países donde pululen trabajadores españoles debe quedar sin conocer la vibración sentimental y social de las páginas de «Mi Tierra».

El éxito obtenido con la primera edición debe repetirse y ampliarse con la presente. Es el diálogo franco y caluroso de la CNT exiliada con el noble pedazo de pueblo que la impotencia y el descoco de una dictadura pretoriana ha lanzado al extranjero en busca del pan, la libertad, la dignidad, y la prosperidad que no existen en nuestro desgraciado país.

«Mi Tierra» evoca el cariño por el lugar en que nacimos, el anhelo de retorno, el afán de justicia social y de entendimiento nacional que solo puede obtenerse en un cambio profundo de estructuras, de hombres, de ideas, de métodos. Por eso «Mi Tierra» expresa el mensaje vibrante que lanza la «nueva España» a través de las ruinas y las miserias del régimen que se hunde.

Haced vuestros pedidos. Ayudadnos moral y económicamente.

Enviad donativos a: Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, París (X). C.C.P. 1350756, con la mención: «Para «Mi Tierra».

La Comisión de Relaciones de la C.N.T. del Núcleo Zona Norte.

DE TODO CORAZON

Al lado de los presos de España

El Comité Peninsular de la F.I.J.L. del interior y en el exilio ha lanzado una vibrante campaña internacional en favor de la liberación de todos los detenidos antifascistas que se hallan en las mazmorras de la Dictadura, después de largos y penosos años.

Esta iniciativa de nuestros jóvenes ha hallado un fuerte eco en todas las capas populares de Europa y América. Cuando el cinismo inaudito del ministro franquista de Información asegura que no hay prisioneros políticos en España, sino prisioneros a secas, la campaña solidaria de la F.I.J.L. viene como anillo al dedo. En Pamplona, en Santander, en Ocaña, en Carabanchel hay varios centenares de trabajadores y de estudiantes condenados a largas penas de presidio por el solo «delito» de haber defendido los ideales de libertad, los «derechos del «hambre» y la dignidad humana, que hoy ya no se les niega a las tribus más recónditas de Africa y Oceanía. La España de Franco es una fístula llena de pus que le ha salido a la «civilización occidental» en el cuello del Mediterráneo y en la cadera del Atlántico. Sus métodos estatales, su desprecio al pensamiento y al hombre libres, su conducta cruel para con los trabajadores y los presos deben levantar un clamor universal y una solidaridad efectiva en favor de todos cuantos luchan dentro y fuera del país por una España mejor.

Por eso la Comisión de Relaciones de la C.N.T. exiliada en Zona Norte, se suma de todo corazón a esta justa campaña animada por los jóvenes militantes del anarquismo y del Sindicalismo revolucionario, aportando lo mejor de su esfuerzo y su entusiasmo.

Por la liberación incondicional de todos los presos políticos sociales.

Por la libertad y la justicia social en España y Portugal.

La Comisión de Relaciones de la C.N.T. en Zona Norte.

B.D.I.C

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL

y la renovación de las actividades progresivas

(Continuación)

Hicieron sin duda lo que pudieron. Un número incalculable de elementos socialistas salieron del seno de aquella masa. Pero creer que el resto, o sea la mayoría inmensa, se incline hacia el socialismo, es un error grave. Así lo pienso yo al menos. Los hechos de la vida práctica demuestran que aquella mayoría inmensa es, en mucha proporción, refractaria al socialismo y que sólo se adherirá a él cuando consiga una victoria deslumbrante. Es indudable que la apetencia social se despertó en la masa, pero el Estado y la corporación forzada, el botín a costa de los que son más débiles constituye todavía su horizonte social. Esto se ve no sólo en los países dominados por los fascismos, sino también en Francia donde las Ligas reaccionarias ganan terreno como lo ganan en otras latitudes. Para los rezagados en el aspecto social la generosidad es todavía una tierra incógnita. Son envidiosos y codiciosos; se someten a los más fuertes y se sienten felices cuando dominan a los que están por debajo de ellos.

Es muy posible que si los socialistas se hubieran dedicado permanentemente a una obra de *educación más directa* en un espacio de tiempo de más de un siglo, estarían más seguros y consolidados en la vida moderna, mucho más de lo que lo estaba en 1914 y 1917. La guerra y el comunismo dictatorial pudieron tal vez ser evitados con la actividad permanente socialista. Las masas no hubieran vuelto a caer en la esclavitud intelectual y social de hoy, esclavitud que les conduce a los siglos pasados, quedando al margen de la civilización moderna. Puesto que el daño se produjo, ¿será necesario eternizarlo? ¿No se verá el mal camino? ¿No podrá apreciarse que se construyó sobre arena movediza? Sólo existen hoy dos tendencias, diametralmente opuestas: tendencia autoritaria o antisocial, dominadora y codiciosa, productora de esclavitud y tendencia libertaria social, que representa libertad, solidaridad y generosidad.

Kropotkin revisó en 1913 y 1914 su *Etude sur la Révolution* de 1891. Su trabajo, el último de esta clase antes que la guerra monopolizara su atención, reunió el pensamiento vigoroso del hombre de cincuenta años y la experiencia de los setenta. He aquí las cuestiones memorables que planteó Kropotkin en su revisión: «¿Estamos mejor situados hoy (que los hombres no se atrevían a hacer obra tajante en las revoluciones pasadas) en vísperas de la próxima revolución? ¿Tenemos audacia de pensamiento y fuerza de iniciativa como valores revolucionarios? Frente al pasado que nos subleva, frente a la sumisión de ese mismo pasado y de su organización autoritaria, de su hipocresía, de su falsedad, ¿tenemos el pensamiento revolucionario capaz de negar, aquel pasado no sólo en su conjunto sino también en cada una de sus manifestaciones cotidianas? ¿Sabremos derribar a hachazos las instituciones actuales y además las ideas que presidieron su desenvolvimiento? En una palabra: ¿somos revolucionarios en nuestros pensamientos tanto como en nuestros actos y procedimientos? ¿Estará nuestra energía al servicio de una idea revolucionaria?»

Recuerda Kropotkin lo que contribuyó a dar a los hombres del siglo XIX *audacia en el pensamiento*, audacia que faltaba a nuestros abuelos: *el despertar de las ciencias naturales* y la *crítica de las religiones*. Insiste sobre estos hechos tan importantes y escribe: «Por otra parte, la idea de estabilidad que se adjudicaba en otro tiempo a todo lo que el hombre veía en la naturaleza quedó destruída, derribada, reducida a la nada. Todo cambia en la naturaleza. todo se modifica incesantemente: sistemas solares, planetas, climas, especies arbóreas y animales, especies humanas. ¿Por qué han de perpetuarse las instituciones humanas?

Nada perdura, todo se modifica. La roca que nos parece inmóvil, el continente que suponemos *tierra firme* así como los habitantes, sus costumbres, su indumentaria, su concepto de la vida. Lo que vemos en nuestra inmediación no es más que un fenómeno *transitorio* obligado a modificarse puesto que la inmovilidad equivaldría a la muerte. Estos son los conceptos con que nos familiariza la ciencia moderna...»

Todo esto es lo que tengo a la vista cuando hablo del breve despertar de la humanidad en un período menor de doscientos años que arranca de 1750-60, período en el que apenas los favorecidos pudieron cultivar su espíritu o quisieron hacerlo, mientras que los desheredados adscritos al maquinismo o los rurales, explotados todos ellos, no pudieron adquirir aquellos conocimientos más que enfrentándose penosamente con los inconvenientes. No adquirieron aquellos conocimientos y por ello creo, que, de grado o por fuerza, permanecieron socialmente rezagados.

Lo mismo dice Kropotkin: «Pero el concepto de que nada dura y todo se modifica, data casi de ayer.» Esta fue la tesis de varios filosófos. Dijo Heráclito: «panta rhei», todo fluye; pero en el tiempo en que se emitieron estas teorías eran paradojas o herejías; lo eran tanto para los que no osaban dudar de la estabilidad por creación divina como de los hombres dedicados al estudio de las ciencias naturales, desde Aristóteles a Cuvier, que ignoraban la evolución y se burlaban o se horrorizaban al tener noticia de los primeros descubrimientos.

Continúa Kropotkin: «Se empieza así a comprender, aunque vagamente, que la revolución no es más que una parte esencial de la evolución, que ninguna evolución se cumple en la naturaleza sin catástrofes. A los períodos de evolución lenta suceden períodos de evolución brusca, acelerada. Las revoluciones son tan necesarias para la evolución como los cambios lentos que las preparan y los que siguen a la misma revolución asimilándose su consigna...»

Sobre esto los espíritus están impuestos; se practican ensayos, se atreve el hombre, se emprende de nuevo la obra. «¡Atreveos!» —dice Kropotkin. Y añade: «Es la consigna del arte mecánico moderno... La historia toda de la mecánica moderna no es más que una serie de variaciones sobre la frase de Danton: *Audacia y audacia después*. Esta audacia llega a la literatura, al arte, al drama, a la música. Atreveos a hablar, a escribir, a pintar y a componer tal como el corazón os dicte. Si tenéis saber y pensamiento seréis escuchados y comprendidos, sea cual sea la novedad de la forma.»

«Todo esto —escribió en 1891— da a nuestro siglo y a su revolución ventajas inmensas. Todo esto estimula la audacia del pensamiento revolucionario.»

Las cosas se complican. Constata Kropotkin: «Aunque desgraciadamente aquella audacia faltó hasta hoy en el campo político y en el de la economía social. En estos campos, en las ideas como en las aplicaciones de ellas reina todavía la timidez.» Y ve Kropotkin la causa de las derrotas en «que no se osó ir hacia adelante y se tuvo siempre la mirada fija en el pasado.» Y sigue: «En vez de soñar en una *nueva* revolución se suspiraba después de consumar las viejas revoluciones... Mientras el ingeniero, el sabio y el artista arrojen el pasado por la ventana el político y el economista buscan inspiración en el pasado. «Este hecho explica la timidez de los conceptos y las derrotas que sufrieron las insurrecciones del siglo XIX...»

Pero esta timidez y esta insuficiencia se derivan por su parte de las cualidades atribuibles a los que podrían y deberían hacer las revoluciones. La técnica puede horadar la montaña de granito pero es incapaz de hacer que entre un razonamiento o un impulso generoso en el cerebro de cualquier hombre si éste no aporta una cualidad de buena voluntad. Multiplicad el número de estos hombres y tendréis planteado nuestro problema cuya solución *daría* a todos vida expansiva y libre.

A este problema dieron soluciones incompletas los dos últimos siglos y soluciones incompletas y contradictorias. Afirma Kropotkin por una parte que *el concepto del Estado es en absoluto extraño al pueblo*. Quiere decir que «el pueblo sigue siendo pueblo, imbuído de conceptos de lo que se llama derecho común, es decir, sentido basado en ideas de justicia recíproca entre individuos y refiriéndose a hechos reales, mientras que el derecho de los Estados se funda en conceptos metafísicos, etc., etc. No creo que este amor a la justicia que tiene el pueblo en contraposición a la pedantería de los juristas sea propia sólo del pueblo, puesto que reside en el entendimiento de los hombres todos si son honrados. Antes de cumplirse tres meses, desde que Kropotkin escribió aquellas frases, la mayor parte de los pueblos europeos se lanzaban a la guerra, aceptando después soluciones estatales de autoritarismo desenfrenado, nunca presentido siquiera. Que estos conceptos estatales sean propios del pueblo o extraños a él, lo cierto es que el pueblo obedece y el Estado triunfa.

No es que Kropotkin se hiciera muchas ilusiones, puesto que escribió en el mismo trabajo: «La gran masa difícilmente se decide a emprender algo que carezca de precedentes en el pasado. Es fácil convencerse a diario. Si nos envuelve la rutina con su moho a cada paso, es que faltan hombres de iniciativa para romper con la tradición del pasado lanzándose valientemente hacia lo desconocido... Cree que hay ideas, vagas aún, que germinan en los cerebros; que de estas ideas y de la acción de los hombres de iniciativa se derivan continuaciones, realizaciones y generalizaciones y que éste es el mejor camino.»

Insiste sobre la necesidad de que «las ideas que germinen antes de la revolución estén lo suficientemente difundidas para que un cierto número de espíritus se las asimilen. Es preciso que los conceptos que se refieren a *anarquía, abolición del Estado, libre acuerdo entre grupos de productores y Municipios, Comuna comunista*. (este último concepto significaba entonces lo que entendemos por socialismo libertario) se conviertan en ideas familiares para las minorías inteligentes que tratan de profundizar sobre ellas.

Max NETTLAU

(Continuará)

ANTENA

INCIDENTE EN EL ESTRENO DE «MORIR POR ESPAÑA»

SAN SEBASTIAN (OPE). — El sábado, 17 de julio, se estrenó en el Cine Astoria, de San Sebastián, la película «Morir por España», que, como se sabe, constituye una réplica de la propaganda franquista a la película francesa «Morir en Madrid».

Asistió a la función del estreno el escritor Xabier de Tolaretxipi, que malamente pudo soportar la primera parte de la cinta. Pero al darse la segunda parte, no pudiendo contener su indignación, se puso en pie y lanzó un viva a José Antonio de Aguirre.

Los jerarcas y funcionarios franquistas que se hallaban presentes manifestaron su exquisito espíritu propinando una paliza a quien había tenido un gesto que le enaltece.

Por lo demás, no obstante los esfuerzos realizados por las autoridades franquistas para lograr un pleno, el cine estaba medio vacío, por lo que la empresa se vió obligada a reducir a dos días la representación de la película.

A Xabier de Tolaretxipi se le impuso una multa de mil pesetas.

DEFICIT QUE SE AGRANDA

MADRID (OPE). — Si el año 1964 fue desfavorable desde el punto de vista del comercio exterior español por la insuficencia de las exportaciones para cubrir las divisas requeridas por una importación creciente, el primer cuatrimestre de 1965 ha exagerado aún el desnivel. Las importaciones, en los meses de enero a abril de 1965 han llegado a 55.000 millones de pesetas. Lo que supone un aumento del 26 por ciento con relación al mismo período de 1964.

Por el contrario, las exportaciones que quedaron en 17.672 millones, registraron un crecimiento del 13 por ciento. El déficit comercial de los cuatro primeros meses del actual año subió a 37.411 millones de pesetas superando en 14.130 millones el registrado el pasado año. Se ha observado que el aumento de las importaciones corresponde a la importación de productos siderúrgicos y a la adquisición de alimentos, y al descenso de las exportaciones a la baja registrada en lo relativo a los artículos alimenticios, especialmente.

LOS SERVICIOS DE LA R.E.N.F.E.

BARCELONA (OPE). — En el historial de la Red de Ferrocarriles no sólo se registran descarrilamientos y choques de trenes en número y proporción probablemente mayor que en otros muchos países. Ahora en Flasà (Gerona) —y lo tomamos de «Le Soir» de Bruselas por si a la prensa barcelonesa «se le olvida»— que «una enorme máquina excavadora dedicada a los trabajos de ampliación de la estación, ha levantado un vagón de viajeros y lo ha dejado caer». Un muerto y cinco heridos graves. «Se instruyen diligencias...», claro.

EL NUEVO GOBIERNO Y EL OPUS DEI

PARIS (OPE). — En «Le Figaro» el señor Guillemé Brulon hace algunas consideraciones sobre la formación del nuevo gobierno del general Franco. Y aludiendo a los nuevos cargos que ocupan ahora los señores Navarro Rubio y Ullastres, termina diciendo:

«Con la presencia del señor López Bravo en el Ministerio de Industria, todos los recursos financieros, económicos e industriales de España se encuentran, por decirlo así, en manos del Opus Dei.»

GOBERNADORES, POLICIAS Y FALANGISTAS

SAN SEBASTIAN (OPE). — El Gobernador de Guipúzcoa que, como todos los otros gobernadores, es a la vez jefe de Falange y autoridad suprema gubernativa del Estado, en la ambivalencia que existe en la propia jefatura del actual Estado español y de la Falange, está decidido a demostrar entre nosotros que el Estado español franquista no es un Estado de la Europa occidental.

Irritado por las manifestaciones populares de «Aberri Eguna» y Primero de Mayo, soltó en esta segunda los comandos de Falange para que consumaran agresiones contra cualquier ciudadano pacífico que se hallara en el lugar de las manifestaciones y, naturalmente, contra todo grupo que, por serlo, quedaba caracterizado como «manifestación».

A eso ha quedado reducida ahora Falange Española, a la cual en el diario del Movimiento que se publica en esta capital, ha dado el escritor falangista García Serrano el epiteto de «candelilla» —al hacer la semblanza de Pilar Primo de Rivera, la hermana y depositaria de la herencia del fundador José Antonio Primo de Rivera— en un artículo que hemos leído en «La Voz de España».

Por su parte, el gobernador ha mandado detener a un grupo de «gaztes» del Goyerri guipuzcoano a los que se impusieron multas por haber asistido a «Aberri Euguna» de Vergara. Es bien sabido que dicha Gran Fiesta Vasca, no dió lugar a ningún desorden, siendo el ejemplo más vivo de manifestación pacífica que pueda presentarse.

CONTRA LOS CINCO CATEDRATICOS

PARIS (OPE). — Como dijimos en su día un catedrático designado por el ministro de Educación, pidió contra cinco de sus compañeros la expulsión de la Universidad por haber defendido la causa justa de los estudiantes que están plenamente convencidos de la inutilidad y de la inoperancia del SEU.

Noticias llegadas de Madrid, dan como inminente la sanción. De confirmarse se haría patente, una vez más, que el régimen franquista es incorregible.

Con la pena que se fué

De todo corazón al compañero F. Aragón Barrera de la F. Local de Torrelles.

Al terminar de leer en «Espoir» nº 185 y dar con la esquela necrológica de la que fue consecuente compañera María Barrera Cortés, de Medinasidonia (Cádiz) una gran pena se amparó de mí. Fue mi madre. Aunque nada sabía de ella y su familia desde hacía bastante tiempo. A Fernando lo conocí de muy pequeño en Cádiz, después en La Línea de la Concepción, de donde se evadieron junto con mi inolvidable Blasina, de la que yo me ocupara en otra ocasión en estas mismas columnas.

La compañera María, a quien tanto respeté como compañera y madre, la conocí entre rejas, en la provincial, por los sucesos de Asturias. Después, y como bien dijera en principio la nota en cuestión, también compartí con ellos la lucha por la vida y en la organización. Era solidaria hasta dejárselo de sobra; rebelde en todo momento y ocasión. Su casa fue siempre la de todos, la posada del C. C. P., refugio de compañero perseguido.

Una vez La Línea de la Concepción ocupada por las fuerzas marroquíes, su hija y yo hubimos de permanecer escondidos en un pozo durante una semana, hasta que hubimos de decidir una solución a nuestro estado de incertidumbre y zozobra. Yo pude pasar a Gibraltar disfrazado entre los trabajadores del puerto del Peñón; con bastante pena al tener que dejar, en pareja situación, a la que tanto hube de querer como compañera, madre y hermana. Sabía que su marido, aunque no compañero, había sido detenido por los de la Falange; paseado por el pueblo pelado al rape, después de habérsele suministrado medio litro de aceite de ricino migado. Todo por no habernos podido coger a nosotros.

En Gibraltar solo permanecí tres días, hasta que llegó el compañero Germinal García desde Estepona, en el pequeñito barco que hacía el correo dos veces por semana. García con el mayor incógnito, me comunicó la llegada de mi compañera, su madre y hermano, a Manilva, primer pueblecito en poder de las fuerzas confederales.

Jamás pudiera yo suponer por aquel entonces del coraje de estas dos mujeres. Mi compañera embarazada de cinco meses; su madre, cargada de años, y con el pequeñito Fernando de la mano.

Llegaron a Estepona descalzos, destrozados, tras una caminata de dos días por la sierra. Allí, en La Línea, se quedó un pedazo de nuestro corazón nuestra hijita de cinco años de edad y dos más de la buena María, Francisco y Juanito, en mitad de la calle, solos, llorando a lágrima viva por su María, como entre la familia siempre le llamábamos a la que hoy nos deja.

¡Con cuánto dolor, habrá muerto esta rebelde y buena mujer! Sin haber podido ver a su nietecita, a su Blasina, ya que hubimos de separarnos, hasta hoy, en Lérida, ellos, María y Fernando, en casa del compañero Magro, alcalde de esa ciudad, también muerto en el exilio; nosotros dos a los frentes de Andalucía y Extremadura, al tener que dejar la Colectividad de campesinos de Artesa de Lérida.

Cuando toda España estuvo ocupada por las fuerzas de Franco, Blasina buscó y rebuscó, hasta podernos evadir todos de nuevo. Esta vez lo fue desde el puertecito de El Hornillo. Aguilas, en el pesquero «Joven María», de la colectividad C.N.T. De sesenta hombres, entre tripulación y compañeros, sólo había una mujer: la inteligente Blasina. Así se determinó en una reunión la víspera de nuestra evasión, cuyo título puso el compañero J. Higuera al librito que se editó en Orán a nuestra llegada, odisea que mucho dice de lo pasado durante cuatro días a merced del viento y del temporal, hasta ganar la isla de las Havivas.

Compañero F. Aragón, para qué seguir diciendo de tanto padecimiento, de tanta lucha. Ánimo y coraje, firmeza y convicción es de lo que debemos dar prueba hasta vencer. Tú y yo, en la esperanza de algún día poder volver a nuestra tacita de plata, para, con la experiencia del pasado, saber luchar y obrar en consecuencia.

Y las compañeras María y Blasina, que en paz descansen.

RODAMA

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

F. Local de Combs-la-Ville. Oliveras, 5; Parera, 5; Villanueva, 10; H. Martínez, 5; Casals, 10; Terraza, 5; Dieste, 5. *París*. Llorens, 10; Trenc Antonio, 10; Rotiland-Villaubart, 11; Allende-Roquefort, 20; Berthe et Jacques, 10; Manent, 10; Pradas, 10; Gual, 5; *Lyon*. Padrós, 10. *F. Local de Ivry*. Sánchez, 5; Montuliu, 5; Segura, 5.

Total: 156,00 *Francos*.

Irresponsabilidad

CADA uno en su puesto, sin temor a las zarzas del camino, sin miedo a la lóbrega oscuridad de la noche, iluminados por la antorcha de la verdad hasta llegar al sendero de la justicia, estamos obligados a ser consecuentes con el más alto sentido de la responsabilidad.

La justicia es una tea poderosa que al mismo tiempo que quema, ilumina. Con la obra y la palabra debemos salir en su defensa, sin titubeos, pero sin impaciencias, porque la impaciencia puede traducir la victoria que ella exige en irrazonables derrotas. Mente y justicia han de ir amalgamadas. La razón es su baluarte y la cerrazón mental su lado débil. Es por éste que penetra el microbio diluyente que termina por hacer injusta a la propia justicia. Hay que tener cuidado, hay que ser responsable, para ser paladín de la justicia.

La hora de dolor que vive el mundo, hace todos los campos propicios a la consecuencia y la responsabilidad. Mas lo cierto es que resulta imposible sostener la primera sin la segunda. Por eso es que donde falla la responsabilidad no hay consecuencia. Y es éste el mal que nos aqueja mayormente en el mundo de hoy. No es que las ideas se hayan puesto viejas; sucede que brilla por su ausencia el valor requerido para sus sostenimiento. ¿Cabe por ello que los responsables, los consecuentes, los voluntaristas conscientes se quejen de una tan lógica realidad? No, porque donde no hay brillo la oscuridad se impone.

Sin embargo no hay que olvidar que la palabra es un haz luminoso por el que las muchedumbres han de descubrir el oculto sendero que lleva a la conquista de la libertad. Pero menos hay que olvidar que para conquistar esa libertad que es la más pura aspiración del hombre, es indispensable luchar para que todos se despojen del peso muerto de la apatía, del plomo de la negligencia. Como asimismo de la broza que impacienta a los pesimistas que siempre lo ven todo negro aún cuando imaginen verlo rosa. Para éstos es el atolondramiento que les hace suponer que en cuatro brazadas se puede atravesar el río, sin tener en cuenta que lo más seguro es ahogarse en medio del mismo si no se toma suficiente aliento y si no se mide con certeza y precisión la necesaria energía y las posibilidades con que se cuenta para realizar la heroica hazaña.

Primero hay que insistir en recordar a los esclavos que hay que mantener erguida la columna vertebral de la dignidad del hombre. Y cuando los esclavos hayan aprendido de memoria la sencilla lección, entonces habrá llegado el momento de exigir su concurso en la lucha que ha de ser victoriosa. Apoyado por esclavos voluntarios no hay tirano, ni tiranía que se caiga.

Tenemos el deber de formar en los hombres una conciencia real de sus deberes y de sus derechos. Después iremos al todo por el todo, no antes Con seguridad de triunfo, porque para fracasar siempre hay tiempo. Y para quedarse antes de medio camino también.

Hay quienes imaginan ser más responsables que nadie por el sólo hecho de contar a su haber con una cualidad especial que logra hacer creer a muchos que ellos son los únicos intachables y que todos los demás son defectuosos, cuando no vituperables. ¡Absurda pretensión! Si alguien tuviese medios para ponerle el cascabel al gato de la tiranía, por cierto que no necesitaría arremeter contra el amigo, sino que acudiría con buenos modales a él para incitar su resolución en apoyo de patentes posibilidades victoriosas. Cuando no se hace eso, es que no se cuenta con nada, excepto con la vana palabrería del que todo cree poder arreglarlo como si estuviese en posesión de ignotos poderes imbatibles. Pero frente a esa creencia, más de una actitud dan pena y risa, en lugar de despertar respeto.

Está frente a nosotros el horrible espectáculo de un caciquismo que arrea las masas trabajadoras como si fueran rebaños de propiedad exclusiva, y se nos quiere hacer creer que ese espectáculo puede destruirse sin contar con la buena voluntad de los que directamente sufren la afrenta de ser convertidos en miserable instrumento de opresión. Como si el problema pudiera ser dilucidado enfrentándose unos caciques con otros, para usar y seguir abusando de la masa como si nada hubiese pasado. Pero no: el problema es muy otro y de lo que se trata, ya lo dejamos dicho, es de convencer a la masa que debe dejar de serlo para convertirse en unidad básica de un conglomerado consciente y liberatriz.

Estamos frente a una politiquería que ha logrado hacer un escabel de los productores, y este escabel ha servido para que trepen los más audaces, y pareciera que algunos aspirasen a ocupar también el sitio de los audaces para darse el gusto de ser revolucionarios a ultranza, cuando de lo que se trata es de acabar de una vez por todas con la politiquería que ensucia incluso lo más puro que concebirse pueda; el campo de la libertad.

Por mil razones que podrían aducirse todavía, tenemos el deber de seguir desbastando la piedra bruta de los esclavos del salario, aquí, allá y acullá, hasta que las propias piedras entiendan lo que significa el concepto de la responsabilidad.

Levantemos los ojos hacia la comba del infinito azul y entre la bruma veremos que esos cuerpos deformados por la explotación y por la injusticia de los hombres y de los dioses, se aferran a la última esperanza que les queda: el anhelo de libertad. Pero la libertad se yergue como una antorcha tras la enorme montaña en que se espera aparecerá la radiante aurora que anuncie a la doliente humanidad que se avecina el sol resplandeciente de la justicia. Y lamentablemente esas masas conducidas por los líderes de turno carecen de dignidad y han olvidado completamente el significado de la palabra responsabilidad. Y si bien es dispensable lo dicho para quienes se hallan recluídos en el antro de la ignorancia y de la cobardía consecuencia del peso insostenible de la gran cadena que los oprime, sin haber tenido la oportunidad de abrazar una idea creadora que los colocase a la altura de sus propias necesidades más insoslayables, como lo es el anarquismo, resulta incomprensible que quienes se proclaman a sí mismos seguidores de la libertad, olviden lo primero, para usar de lo último: la irresponsabilidad.

COSME PAULES

F. L. DE PARIS

El domingo 22 de agosto a las 9 de la mañana se continuará la asamblea para informar de las tareas del Congreso.

PARADEROS

— Se desea saber el paradero de José Puig Esgleyes, natural de Llagostera. Si hay algún compañero que pueda dar razón de él que escriba a Luis Torrent, a La Motte Beurron, Loire-et-Cher.

—El que algo sepa concerniente al paradero de José Gómez Centurión, nacido en Neja (Málaga) de 53 años de edad, se ruega lo comunique a Camilo Novoa 1259 Howey Dr. Sudbury (Ont.) Canadá. Su madre pregunta por él desde España, ya que no tiene noticias suyas desde el año 1949, que marchó al Canadá.

Leed y difundid
«TIERRA Y LIBERTAD»

Servicio de librería

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo IV. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

DUQUE DE RIVAS: *Romances*. Tomo I. Prólogo y notas de Cipriano Rivas Cherif.

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo V. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

ARCIPRESTE DE HITA: *Libro de buen amor*. Tomo I. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.

GUILLEN DE CASTRO: *Las mocedades del Cid*. Prólogo y notas de Víctor Said Armesto.

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo VI. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

ARCIPRESTE DE HITA: *Libro de buen amor*. Tomo II y último. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.

Giros y pedidos: Roque Llop. 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X° C. C. P. 13 50 7 56

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

POR TIERRAS DE ARAGON

Pina de Ebro en los «25 años de paz»

EN el periódico zaragozano, «La Hoja del Lunes», aparece un reportaje del plumífero franquista García Suárez referente a la entrega en propiedad a 161 vecinos de Pina de Ebro de las parcelas de tierras sitas en «Los Llanos». No nos ocuparíamos del hecho si no fuese porque el periodista en cuestión, en su afán de halagar a sus amos y jerifaltes del régimen, califica la cosa de acontecimiento histórico o milagro de la Inmaculada Concepción.

En realidad, no han hecho sino poner en práctica, por segunda vez, lo que ya en 1936 antes de la sublevación fascista los trabajadores de Pina de Ebro, los desheredados, los sin tierra habían puesto ya en ejecución, pese a que contra ellos los mandamás de hoy tolerados con los de ayer, se oponían y que para conseguir sus fines recurrieron a la fuerza armada para hacer recular a los trabajadores en su intento de roturación de «La Florida» y luego «Los Llanos».

«Veinticinco años de paz», durante los cuales, en esa fértil ribera del padre Ebro, que tan generosamente riega y fecunda, sus mejores hombres se ven en la necesidad de emigrar en busca de mejores condiciones de vida.

Ya en los años 1933-34 los campesinos de esa localidad realizaron una gigantesca obra de roturación y de puesta en riego del llamado «Soto de Talavera», y cuando comparamos los medios técnicos de nivelación de aquel entonces con los que hoy existen, hemos de rendir homenaje a aquellos trabajadores que a base de tanto sudor, mal comidos y peor bebidos, boicoteados por los pudientes y por los comerciantes arrivistas, a lomo de hombre y de las pocas bestias de trabajo con que contaban, en un esfuerzo colectivo hicieron un vergel de aquellas tierras hasta entonces improductivas. Y supieron hacer justicia en el reparto para los desheredados, para aquellos que apenas contaban con sus brazos obligados a ponerlos al servicio de los terratenientes por unas miserables pesetas, y ello durante pocos días al año. Justicia social que luego cuando el actual régimen instauró su concepción feudal y agraria habría de destruir, so pretexto de haber sido mal repartidas. En el nuevo reparto hasta el cura habría de tener su parcela...

«Veinticinco años de paz», otros tantos de incapacidad agraria en el campo, explotado aún por procedimientos arcaicos. Otra cosa habría sido si los trabajadores hubieran podido libremente disfrutar de esos veinticinco años de una verdadera paz y si esos mismos «pacifistas» de hoy no hubieran disparado sus armas contra los productores y destruído sus realizaciones.

El periodista García Suárez desconoce hasta la geografía y el temperamento de los «recios campesinos», como él los llama; sitúa «La Florida» en los áridos Monegros, cuando en realidad se encuentra a apenas 150 metros de la orilla del Ebro. A los campesinos los compara con... aquel Cid que supo encontrar su señor, hoy Franco, salvador de la patria... Debe referirse a los cuatro gatos que encontraron en Pina las fuerzas nazi-fascistas en su avance. Dice que el señor gobernador civil y otras jerarquías del Movimiento, acompañados por las la estación de bombaje de las aguas también jerarquías locales visitaron del Ebro. Seguramente que no le hicieron visitar los estragos que el mal encauzamiento del río produce en las huertas de los pobres campesinos que año tras año ven desaparecer sus cosechas por las inundaciones. Tampoco le dirían la arbitraria venta de los bienes comunales ni el arbitrario reparto de los préstamos a los campesinos, así como el estado calamitoso en que se encuentra la presa de Pina sobre el Ebro.

Continuando su halago servil, dice que el pueblo de Pina hizo un recibimiento entusiasta al gobernador y a su séquito, pero se lamenta de que la banda municipal entonase un «pasodoble» para recibir a tan ilustres visitantes.

Frente a esas parcelaciones de juguete llevadas a cabo durante los «veinticinco años de paz», celebradas por una propaganda de la prensa, radio y televisión para impresionar a la opinión pública, se encuentra la cruda realidad del campesinado la falta de racionalización de los cultivos, la de la selección de semillas, la inexistencia de un adecuado plan de regadíos, la paralización del canal de los Monegros, los contratos que cubran la totalidad de los días laborables a los jornaleros del campo, huérfanos aún del Seguro Social, a merced de intemperies, de años de sequía y de empleo temporero. Inexistencia de una higiene rural, de acantarillado, de agua potable, de escuelas y, sobre todo, de maestros. Creación de alguna industria de transformación de los productos agrícolas para evitar el éxodo de los jornaleros en busca de donde alquilar sus brazos, en una palabra: de más justicia social.

El resultado evidente de los «veinticinco años de paz» es la corrupción moral de los nuevos caciques y aprovechados del régimen. Ya no es de una localidad ni de una comarca, sino un problema a la escala nacional. Su solución no está en concentrar o dividir la propiedad de la tierra, sino en dejar que los campesinos se organicen en fuertes federaciones de productores libres donde la explotación del suelo y el progreso técnico estén al servicio de la colectividad y no de unos pocos aprovechados y de otros tantos usureros. En pocas palabras; en un régimen donde la justicia social y los derechos del ciudadano estén garantizados y donde no tengan cabida los escribidores a sueldo ni los loritos de las emisoras de Radio Nacional.

UN PINERO

Un llamamiento

A todos los compañeros y simpatizantes, con residencia en los pueblos de Montelimar, Châteauneuf-du-Rhône y Viviers.

Con la seguridad de que en los pueblos mencionados hay compañeros que si en la actualidad no están adheridos a una Federación Local, lo han estado, y han propagado y luchado por sus inquietudes, que son las nuestras: la libertad dentro y por la C.N.T.

El hecho de que estos compañeros no actúen en la Organización, obedece, más que a otras cosas, a su reciente residencia, así como a la disolución de la F. L. de Châteauneuf. Lógicamente, los compañeros de esa F. L., terminados los trabajos de construcción de las fábricas de Châteauneuf, Logisneu y Beauchastel se vieron obligados a buscar nuevos trabajos; otros, físicamente impotentes, nos tuvimos que retirar. Y desde este retiro y con la sana intención de ayudar a nuestras ideas, días pasados, un compañero de Montelimar y el que estas líneas escribe, creímos en la necesidad de dirigirnos públicamente y por medio de nuestra prensa, a todos los compañeros y amigos simpatizantes con residencia en los pueblos mencionados para que nos ayuden a la formación de una Federación Local, que podría residir en uno de los pueblos apuntados.

Tenemos la impresión, por no decir la seguridad, de que en los lugares citados hay muy buenos amigos de nuestros sentimientos ideológicos, que si bien pertenecen a la emigración, serían unos excelentes compañeros, no importando que nos haya parecido que entre ellos existe un recelo que les coarta su voluntad de acción dentro de nuestros medios orgánicos. A nuestro juicio, esto no es lo suficiente para dejarse intimidar por la presencia de un supuesto delator.

Entonces, a aportar vuestra ayuda moral. Quien sabe si el día menos pensado todos juntos, en tromba, entraremos en España.

En espera de poder entablar nuestros primeros contactos a fin y efecto de lo aquí expresado os saludan fraternalmente.

Nuestras direcciones:

José Cañadas, 3, Chemin des Alexir Montelimar (Drôme).

B. Martínez, Châteauneuf-ru-Rhône (Drôme).

B.D.I.C

El Congreso Intercontinental
de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La importancia de los congresos

NO existe agrupamiento, algo o muy importante, que resista a la comezón de los congresos. Por necesidad unas veces, por espíritu de presencia otras. En todo caso, convéngase que una asamblea grande conviene, de vez en cuando, a toda organización que se estime.

A la nuestra, tal vez mejor que a cualquier otra, por no estar sometida a direcciones personales, a jefaturas liderescas, y ni siquiera administrativas.

A través de diversas épocas, hemos observado como la Confederación Nacional del Trabajo obedece a una especie de ley natural. Hasta el Congreso del Teatro de la Comedia, en el año 1919, nuestra sindical no tuvo la concreción anarcosindicalista que después pudimos atribuirle merced a las conclusiones emanadas de dicho comicio. Ello no viene a decir que anteriormente se fuera a la deriva; no. Pero las conclusiones de sindicalismo anarquista —por así decirlo— del congreso de Sans en 1918, concretan sólo la aspiración del proletariado catalán, y la etapa iniciada en Bellas Artes en 1910, conlleva un lastre de «societarismo» en gracia a la participación de los socialistas José Bueso y José Comaposada en nuestra organización regional Solidaridad Obrera.

La existencia agitada de la C.N.T. en muchas ocasiones no ha permitido el establecimiento de un nexo regular, siempre malogrado, en intento, por ciclos de huelgas violentas y de persecuciones duras y constantes. Sin la constante libertaria que a nuestro elemento humano en todo caso animara, la organización cenetista, en 1911, en 1917 y en 1920 hubiera periclitado, y en 1923, cuando el golpe de Estado de Primo de Rivera, hubiésese extinguido irremisiblemente sin la esencia anarquista ¿qué congreso, qué pleno de altos vuelos habría logrado salvarnos?

Precisa que una idea, una actuación un procedimiento sean cosa viva, de naturaleza, para que un movimiento expreso y exclusivo de trabajadores pueda subsistir a toda suerte de avatares. No se trata ya de hombres en exclusiva, de un mismo tallo e idéntica época. El anarcosindicalismo no es una razón transitoria privilegio de una década determinada, puesto que en 1868 nuestra tendencia ya se había manifestado. La gente contemporánea de la Internacional de Trabajadores puede darse por totalmente extinguida, y de la generación del 1900 deben quedar pocos vestigios. Incluso los actores de las luchas confederales del 1920 nos parecen en estado de traspaso, habida cuenta de los escasos ejemplares humanos supervivientes de la época. Sin embargo, la Confederación ha seguido existiendo, y seguirá siendo a pesar —decimos— de los errores y contratiempos de ayer, de hoy, y tal vez de mañana. El factor moral cuenta mucho, muchísimo en nuestro elemento, más, mucho más, que esas crisis de depuración y rejuvenecimiento que algunas veces nos sangran y nunca nos eliminan. ¿Qué otro estamento social o político podría presentar un historial así de rico en reacciones, en energías, no ya de unos cuantos animadores de ayer y de hoy, sino de todos los tiempos modernos y hacia el futuro complicando, en caso único, la historia humana en transcurso? Ninguno. El «hacia la anarquía camina la historia» puede ser bueno para engalanar un artículo o un discurso; pero la presencia vital, inextinguible de la Confederación a pesar de las enormes sangrías de 1909, 1917, 1920-23, 1936 y la actual y permanente del exilio, no podría registrarse en otros organismos sociales sin el aporte constante de las entidades correspondientes del extranjero. Lo nuestro es único y asistido de su propia ayuda, es autóctono, auténtico, y dependiente de sí mismo. Cierto que cuenta con la admiración y la estima de las minorías anarcosindicalistas e iconoclastas de varios países: pero la avanzadilla eterna y el mayor empuje, nos corresponde a nosotros.

La propia S.A.C., organización hermana de Suecia, lo ha comprendido. En activistas, sus enviados se han dado un rodeo por el mundo, han analizado la situación gubernamental de los países capitalistas, burgueses y comunistas, y han venido de nuevo en la cuenta de que la posición anarcosindicalista no puede ser abandonada, precisamente en el momento en que todas las posiciones sociológicas del mundo estatal quiebran por falta de esa fuerza renovadora que en nosotros reside.

El comunicado de la S.A.C., leído en nuestro reciente congreso así lo confirma, y poco honor y provecho rendiríamos a las ideas que nos informan y a los deseos manumisores que desde Bakunin nos informan, si la pendiente resbaladiza que parece atraer a parte del movimiento sindical libertario, no fuese definitivamente abandonada.

No importa que el mundo de 1936 se concertara para determinar nuestra derrota. No importa que en la hora actual el mismo mundo se afane en atraer a la clase obrera con bagatelas sociales bautizadas leyes favorecedoras del obrero. Con comodidades de «Monoprix» hoy, y sin comodidades de ninguna especie ayer, el infortunio de la miseria moral o material, la deprimencia de clase y el espanto de las guerras periódicas se presentaron y se presentan sin que régimen estatal alguno consiga o pretenda detenerlo.

Previéndolo así, en la actualidad es sorprendente ya el número de inteligencias ajenas a nuestro campo que se aplican al estudio de nuestras proposiciones y experiencias libertarias con ánimo de ser justos y útiles a la sociedad, tan necesitada de consejos y medidas que nada tengan de viciados.

Entretanto, nosotros podemos celebrar reuniones grandes o pequeñas sin considerar que perdemos el tiempo, que no lo perdemos. No inventaremos ni descubriremos nada, pero podemos planear porvenir de acuerdo con nuestras convicciones, vivencias y convivencias. Nuestra historia del siglo es ejemplar y aleccionadora, eficaz y corregible, señaladora de tropiezos y estupendos aciertos. Hay de todo en nuestro saco, siendo grano lo que da el peso. Que hayamos tenido un comicio más o un congreso menos, no interrumpe nuestra carrera. Lo importante es que avanzamos terreno, y cuando el polvo que en la marcha se levanta del camino nos impone un alto, ahí acude la ley del progreso señalando la obligación de ser breves en el descanso.

Que descanso ruidoso, luego reflexivo, viene a ser ese intercambio de impresiones reciente que le llamamos congreso.

Montpellier, 9 de agosto 1965.

Si un organismo de apasionados existe en el mundo, este es, sin opción a dudas, la Confederación Nacional del Trabajo de España. En este comicio las manifestaciones de agrado y desagrado abundan en un mismo minuto, y los criterios encontrados surgen en chorro directo desde los cuatro ángulos de la sala. Innegablemente, somos desbordantes para que no nos desborden; somos meridionales de los que desdeñan la siesta.

Se dice de los alemanes que son tardos, y de los nórdicos que son fríos. Algo de ello —solamente algo— nos conviniera; pero no la reflexión a largo plazo y a paso cansino. Cuéntase que una vez un compañero español frecuentó la sede de la S.A.C. en Estocolmo, naturalmente, y preguntó a la secretaría de antesala por el compañero Andersson, siendo éste secretario de la A.I.T.

—Está, con otros, detrás de esa puerta. No se entienden y gritan a la española —ilustró dicha compañera.

El compañero español aguzó el oído, sin percibir ruido vocal alguno. Decididamente, el diálogo acalorado, los suecos lo mantienen en signos. ¿Cuándo los españoles aprenderemos la mímica?

Lo nuestro de ahora es animado, alcanzando en ocasiones rango pandemoniaco. Las horas y las sesiones transcurren vírgenes de acuerdos. El Congreso no se divierte: se caldea. Por si una federación local o dos en un pueblo, agotamos dos sesiones enteras y aún queda ello en ponencia, que a la postre dictaminará —y se le aprobará— una sola federación local con una sarta de considerandos que ceden la cosa a la voluntad de los federacionistas de arriba y de abajo, lo cual desemboca el asunto en la anchura federalista. Luego el Congreso se atascará de nuevo en un bache de cinco sesiones ambientadas por un tema apasionante, y desde luego infecundo, por cuanto se trata de responsabilidades a determinar o a retirar, y cuya sustanciación implicaría la aprobación definitiva o el rechazo precario, de la defensa de dos compañeros actuantes en el S. I.

Dentro de la calurosidad empleada, pudimos oír voces y manifestaciones para todos los gustos, criterios verdaderamente sensatos, exactos y conciliadores, y expresiones altavoceras lindando con el exabrupto, cosa normal en una reunión de temperamentales. Pero a la postre, solemos serenar el espacio tras la tormenta pasajera, diríamos necesaria, aunque esta vez parece que no se ha seguido la regla acostumbrada. ¿Qué pasará? Nada. La estima de todos a la idea y al organismo caudales se impondrá porque no puede ser que otra cosa ocurra. Recordamos que desde las páginas de este semanario fue recomendado restablecer el clima moral del Congreso confederal de Zaragoza, sin éxito alguno según resultados del momento. Confianza, y lo que no se logró en Montpellier se logrará en días sucesivos. De lo contrario, que el dios Sábelotodo nos explique la ganancia.

Durante el forcejeo de referencia y enmedio de rumores tropicales, oímos la expresión sosegada de un característico del insosiego. Dijo éste, que «unos y otros hemos desorbitado el problema», y tal vez fuera esta sinceración «gancho» para dejar la situación restablecida. El «gancho» quedó desapercibido y la procesión del denuedo prosiguió adelante, llegando a un final de rehabilitación de unos con aprobación definitiva de la gestión del S. I., o sea un desenlace que desagradó a las delegaciones que se impusieron el dolor de abandonar el comicio. Adúcese asunto votacionista. De haberse quedado hasta el fin de las tareas, estos compañeros se habrían convencido del estado real del elemento confederal y libertario.

UN ASPECTO DE LA SALA
(Foto «La Dépêche du Midi)

Lo malo de esta gran asamblea fue haberla trocado en tres juicios para convertir a los congresistas en jurados. La primera vista fue enojosa para todos, la segunda una perdición de tiempo, y la tercera pasó ligera por inexistencia de acusadores. En lo último se escurrió el criterio de que los rayos no pueden ser concentrados sobre una sola cabeza, cuando las hay mil y una que deberían responder del mismo delito... si delito y no sistematismo existiere. Los miles de compañeros «de tercera» (los de los campos, de las C.T.E., ¡los imbarcables! hemos visto por aquí, sin barco pudiendo tenerlo, y expuesto como nosotros a las peores contingencias, al cabeza de turco escogido. Justicia y paz en la tierra, o que cada cual se coma con su pan las exageraciones que le son propias.

En intermedio cruzó por el ámbito congresil el saludo presencial de la Confédération Nationale du Travail. Venga esta mano, compañeros.

También se registró la presencia de la Unión Sindical Italiana representada por el compañero A. Pereira, colaborador de LE COMBAT SYNDICALISTE. Un fajo de adhesiones de organismos libertarios, cenetistas y solidarios (S.I.A.) del Canadá, fueron leídos con el beneplácito de todos los delegados.

Los informes presentados por las direcciones y administraciones de «Espoir» y «Cenit» fueron aprobados, con igual suerte para el informe del adjunto confederal al organismo A. I. T.

La actual estructura de organización se consideró que no debe ser modificada. Cuanto más diseminada la Organización, más facilidades de entrada encontrarán las voluntades dispersas por Francia, resto de Europa, y en todo el mundo trotado por refugiados españoles. La sugerencia de una secretaría de relaciones exteriores parece haber quedado en el aire.

Las regionales de origen fueron excelentemente defendidas, puesto que se adujeron razones y no exageraciones separatistas o absorcionistas. Impuesto del problema, el Congreso determinó una mayor movilidad de estos organismos, de manera que colaboren con la Organización en general en vez de atravesarse a ella. Al respecto, fue señalado por alguien que los compañeros favorables a las regionales deben inscribirse a la de su última pertenencia, en vez de apuntarse a la de su «nacencia» por resabio patriótico.

Los derechos de afiliación a la CNT se refieren solo a los trabajadores no afectos a sectas religiosas y clanistas, y que no militen en partidos políticos y marxistas. Sin polvo exterior la casa se mantiene más limpia. Por supuesto.

La composición del Secretariado Intercontinental se deja tal cual estaba: secretario general, coordinación y cultura y propaganda en permanencias con jurídica y organización a cargo de dos compañeros nombrados por el núcleo regional que comprenda la localidad designada para sede del S.I. A recordar: que el secretario cultural-propagandista tiene a su cargo la administración del semanario y de la revista «Cenit».

La voluntad mayoritaria se inclinó por un período de dos años de ejercicio en favor de los integrantes del SI estableciendo también la celebración de pleno intercontinental cada dos años, con interferencia de comicio extraordinario si la situación de la Organización o de España lo requieran. Quieran los manes de la política o la gracia de los imponderables, que el próximo comicio pueda celebrarse en Madrid o en Calasparra. A decir verdad, el acuerdo arriba indicado no es más que refrendo a lo esablecido en Vierzon en igual materia.

La Alianza Sindical Española es reafirmada, resultando la A.S.O. sin aprecio visible.

La situación confederal de España fue ampliamente explicada por un compañero conocedor de aquélla. Durante tres horas nos ilustró, con tal facundia de palabra y conocimientos, que se ganó la atención más viva de un auditorio físicamente aplastado por quince sesiones de gran fatiga y con falta de horas que dedicar al sueño. Síntesis de lo que el compañero nos dijo: En España, la C.N.T. no tiene continuidad por carencia de juventud, ya que los compañeros que actúan, en general no bajan de los cincuenta años; el marxismo democrata resiente más que nosotros ese desgaste, en tanto que el comunismo levanta un poco la cabeza merced al apoyo que recibe del exterior y al favor que indirectamente le presta el franquismo. La tónica del cenetismo exiliado debe ser de unidad y concordia y de relación estrecha con sus hermanos del interior a fin de ayudarlos lo máximo y de obrar, desde las situaciones geográficas que nos separan, perfectamente al unísono; de lo contrario, nuestra sindical perdería terreno, con peligro de extinción previsto. La A. S. O. sólo tiene

(Pasa a la pág. 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

Hiroshima o la locura humana

WASHINGTON: 400 *bombas de 25 megatones bastarían para destrozar la China, que perdería* 500 *millones de hombres.*

PEKIN: *En un conflicto nuclear perecerá la mitad de la humanidad, pero China sobrevivirá.*

EL descubrimiento de la pólvora aportó al hombre algo así como la conciencia de su impunidad. Podía matar a distancia, con relativo peligro. Todo consistía en tirar el primero... y acertar. Maestro en la paradoja, establece el hombre un premio a la paz, a la fraternidad humana, a la ciencia social y universalista, con el emblema de Nobel, el que con su descubrimiento propició una más rápida destrucción del hombre, de la fraternidad y de la sociabilidad internacionalista. Bien es cierto que el premio Nobel no se atribuyó jamás a un objetor de conciencia ni a un desertor. Se concedió a un Wiston Churchill, quien desde su más tierna juventud participó en guerras coloniales; en la caza a los «boers» que combatían el imperialismo británico; en la caza del anarquista aislado, utilizando artillería y bomba contra su domicilio; en las guerras que se sucedieron paralelamente a su vida. Se atribuirá el premio Nobel a Franco, pero no se pensará en Lecoin, quien se consideraría deshonrado a jamás si le ocurriera semejante aventura.

1905. Einstein denuncia al mundo la ley de equivalencia entre la materia y la energía. En apariencia, nada que pudiera hacer pensar en la muerte. En 1938, Hahn y Strassmann realizan en Berlín la primera separación bipartita de un núcleo de uranio. Nos hallamos entonces —nosotros— enfrentados en España contra las fuerzas generadoras del crimen colectivo: se decía entonces el fascismo. No era otra cosa que la suma de los hechos y corrientes que —a través de la historia— acumulaban, engendraban y conservaban las más sórdidas aberraciones humanas. Pero tales hechos y corrientes no eran —no son— potestativos (propiedad ni fundamento) exclusivo del fascismo. Lo son —forman parte y conciencia— de todas las manifestaciones autoritarias declaradas o en sordina... La prueba es que las fuerzas tituladas enemigas del fascismo recurrieron a la más extrema de la violencia para imponer su ley. Lo rubrica el diario acontecer en el bochornoso concubinage con los sobrevivientes del fascismo, en Paraguay o en España, en no importa que rincón del mundo.

El 2 de agosto 1939, el más sabio de los sabios de nuestro tiempo, el venerado Einstein, escribía al presidente Roosevelt dándole a conocer la posibilidad de construir una bomba atómica.

Dos hombres de equilibrada talla moral y de profunda conciencia universalista sufrieron de Hitler similar ultrage: cárcel, persecución, todo lo que de bochornoso se puede infligir a un ser humano. Ambos escogieron el destierro y ambos se lanzaron al combate para preservar al mundo de las garras de la fiera. Se llamaban Einstein y Nicolai. Participaron en Alemania y fuera de su tierra, a los mismos grupos subversivos. Junto a Romain Rolland, en fraternidad con Eugen Relgis, firmaron los mismos manifiestos y se sintieron guiados por idéntico afán...

Nicolai escribía en la cárcel su alegato tremendo, producto de acendrado estudio: «Biología de la Guerra». En el exilio Nicolai se codeó con los proscritos de todos los países y escogió el camino de la probidad. Camino oscuro y sin gloria. Murió pobre y desconocido del «gran mundo». Los rotativos no hablaron de su persona cuando se extinguió en olvidado rincón de Chile y su obra grandiosa es apenas conocida por especializados en la ciencia, y por minorías selectas del movimiento social internacional.

El sabio «bondadoso y distraído», que fue Einstein, no se resignó al anonimato y escogió el camino de la gloria. Parece ser que en sus años últimos tuvo conciencia de los terribles, de los trágicos deberes a que le sometió tal «gloria», estremecido de horror ante las consecuencias del fruto de sus cogitaciones matemáticas: Hiroshima, Nagasaki... y las actuales perspectivas de volatilización del universo.

Alamogordo quedará tal vez sin fuerza en la memoria de las gentes. Fue allí donde el 16 de julio 1945 se ensayó la primera bomba... El mundo entonces aterrorizado, guarda hoy borroso recuerdo del 6 y del 9 de agosto 1945, en que dos ciudades de más de 250.000 habitantes quedaron prácticamente borradas, destrozadas, volatilizadas, sin otros rastros que vestigios calcinados y silenciosas siluetas torturadas, dantescas, retorciéndose en el horror y en el sufrimiento, sin poder comprender que rayo vengador se había descargado sobre ellos...

Los japoneses calculan que los muertos de Hiroshima suman de 150 a 200 mil. En cuanto a Nagasaki hablan de 120 mil y 80 mil heridos.

Veinte años después continúan muriendo los pocos sobrevivientes y los hospitales se hallan repletos de «atomizados» (si se puede emplear el término). En Nagasaki se presentan cada día a la visita médica 600 personas aún afectadas por aquel bombardeo... Aún hay quienes se suicidan, acuciados por los sufrimientos...

Si hubiera una lógica humana, esta nos conduciría a pensar que el ejemplo de Hiroshima bastaría para fomentar en las mentes la repulsión de la guerra en todas sus formas. Pero ésta continúa, «en todas sus formas»... Justificada como «defensa». En todos los casos, es «el otro» el agresor. Para que la «defensa» sea más «eficaz», todos se preparan en la fabricación del arma «que liquidará las guerras» a jamás.

En 1949 Rusia hace explotar su primer bomba; en 1952 lo hace Inglaterra; en 1960, Francia, en 1964, China; en... Explota el mundo entero y las radiaciones provocan en las substancias vegeto-animales, gérmenes, virus y otras lindezas que se manifiestan en fantástica e incontenible floración de monstruos... Monstruos que se lanzan a la conquista del espacio e introducen su maldita extirpe en todos los planetas. la maldita extirpe del hombre... «in eternun»...

No tardaremos mucho en llegar a tan risueñas y alborozadoras conclusiones. «Ya se acerca el día»... dicen los salmos, pues comienza el tiempo de batir los «records»... Helos aquí: hasta este día de desgracia Estados Unidos ha hecho explotar 337 bombas; Rusia 127; Inglaterra 24; Francia 5; China 2. Y no pocos Estados y Estadillos anuncian alegremente que dentro de poco tendrán su primer juguete... Y como se juega en Pakistán y en Indochina, en Africa y «per tot arreu», nada será de extrañar que lo que Wells anunció para alertar la conciencia de los hombres, se produzca un buen día cualquiera, adormeciéndola a jamás. Un día risueño en que el poeta trazaba con mano trémula, versos hermosos y fraternos... En la arena, sin pensar siquiera en las enfurecidas olas del mar...

Porque... ¿es qué creeis vosotros que se producirá la transformación social del mundo antes de que tal cosa ocurra?

DISCOS

AUSENTES de la ciudad comunicamos con la tierra, el agua y los astros. La belleza urbana entraña tanta comodidad como artificio, y ya el muro recto con agujeros iguala, confunde, mediocriza y desambienta las urbes. Los «rascacielos» de París y aledaños, Roma, Madrid y Torremolinos, se equiparan, en tanto un Sena, un Tíber y un Manzanares se convierten en cloacas y las preciosidades intrínsecas de la Costa Brava se «desbravan» y desaparecen. Todo cemento, todo comercio. Lejos estamos de aquella playa de la Conca que virgen y silenciosa nos daba acogida.

De Port-Bou a Algeciras, las playas son hipotecadas en mayor parte por agencias de negocio francesas. «Residencias» y hotelerías que instalan línea continua de muros que corta el acceso al mar a los naturales del país económicamente ligeros...

Años hace que en el departamento que engloba Marsella seguíamos bosque entre una cárcel larga y estrecha de muros, haciendo imposible el contacto humano con pinos y cipreses. ¡Maldita sea! El defendu, *el prohibida la entrada, el chien méchant nos marginan y aherrojan en todas partes.*

Aquí, en este suelo que accidentalmente pisamos, queda sol, mar y tierra sin racionamiento excesivo. El perfume, el color y la vivacidad de las plantas que sólo se dan en el Mediodía, animan, recrean y vigorizan al trashumante, que en viaje mental transcurre sus pasos por los caminos, breñas, carderos y sentores de su infancia. En ésta, la tierra olía hierbas y humedades mañaneras, y bochorno sementero en la calda de la hora doce. En ella, la trilla daba grano y poema, en olfato, oropaja y cántigas ingénuas del rodador de mulas. ¡Cuántas veces he malogrado, a pie de era, el agua fresca del cantarillo!

Quitado del ensueño, me acojo al camino en amor y sombra de pinos, ladeado, en ocasiones, por cañaveral lamiendo escasas humedades. ¡La caña! ¿Dónde encontrarla sin salir de las estaciones de Lyon y Austerlitz? En ninguna parte. Las plantas de invernadero, los jardines de aclimatación, dan suma tristeza.

El ciprés abunda en estos parajes, y en Arles preside a la naturaleza. Mentira que el ciprés, índice del fondo indicando el cenit, y albergue seguro de los pájaros, sea nota angustiosa de cementerio. El infundio religioso puede haberlo infamado, pero el millón de cipreses que en dispersión juguetona me rodean, indican hermosura y robustez de existencia.

En mi altozano, el mar me envía su brillo y la tierra bucólica se muestra en preñez frutal perfumada. El sol muerde dorado y el verde Norte aquí es iris caído del cielo. A payés dormido, millones de amapolas y besitos de oro. Comprendo que el amigo Porté un día acuda al amor del surco vestido de fiesta.

Cuantos en la ciudad sin floresta ni estrellas presuman cafeterías e industrialismos, merecen piedad y voto de censura. Y pan de artificio...

DISCOBOLO

OBRAS
de Felipe Alaiz

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Gotas de miel y ajenjo

Con el pensamiento avanzo. Es el anhelo de superación: fluir del presente hacia el futuro.

∴

El sentimiento me atenaza un poco con la red de lo que es y envuelve: los efectos familiares y las sensaciones de cada hora. Con los sentidos soy existencialista; con el pensamiento soy anarquista y fuerzo hacia adelante todo mi ser, con voluntad de ascender, de volar.

∴

Por cierto que sin sentimiento no hay pensamiento posible. Sin pasar por el puente del hoy no se alcanza el mañana.

∴

Bien quisiera ser cada día mejor que ayer; mas no siempre me es posible.

∴

Con cierta molestia leo en «Espoir», 25 de Abril: «CNT-STV-UGT. ALIANZA SINDICAL DE TOULOUSE: En este 1º de Mayo, la Alianza Sindical de Toulouse, de acuerdo con varios de los Departamentos limítrofes que aportarán su concurrida presencia en el lago de San Ferreol, donde tendrá lugar una gran concentración, en la que en un ambiente de franca camaradería fraternal se pasará un día *agradable, recordando con ello aquellos días en que en nuestra querida España celebrábamos la Fiesta del Trabajo.*» ¿De modo que la C.N.T. de España habría ya olvidado el significado de protesta, de rebeldía y de rememoración de los mártires de Chicago que tiene en el mundo anarquista el día 1º de Mayo, para adaptarse a la sanción socialista y de los gobiernos de que es el día de la *Fiesta del Trabajo*?

∴

Estoy encantado con ese periódico tan bien redactado e impreso: «AIT», por el Grupo de Amigos de la A.I.T., de Venezuela. ¡Pequeño gran periódico! Buena lectura. ¡Qué bien orientados en su Editorial «Al Correr del Tiempo», y seleccionado el otro material!...

∴

Para que la ciencia sea realmente ciencia, tiene que cumplir un rol moral, es decir, estar solamente en función de *mayor bienestar y de libertad*. Traición a la humanidad, o sea, traición a sí misma, es la ciencia y la técnica atada y comprometida con el militarismo y el Estado, el Capitalismo y el mal llamado Comunismo.

∴

Quiero esta vez inaugurar con alegría los actos de la C.O.R.U., del 27 de abril y del 1º de Mayo, que fueron todo un éxito. A cambio, cierra se acercaron a ellos», ni siquiera F.O.R.U. El «retorcimiento de los actos de la agosto entre sí mismo» hace su efecto. Peor para ellos.

J. TAR

LORENZO

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

26 AOUT 1965
NUMERO 364
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A bas les exploiteurs !

C'EST une période qui revient chaque année que celle des souvenirs de vacances étalés ostensiblement par un certain nombre d'employés et d'ouvriers pour épater les camarades de travail. Et, bien entendu, l'Espagne, envahie par un flot de touristes, est un sujet qui est à tout instant évoqué. Pays de cocagne des vacanciers, tout au moins de ceux qui ferment à dessein les yeux sur la misère et l'oppression du peuple ibérique.

Pendant que les touristes se dorent au soleil de la Costa Brava, l'ouvrier espagnol qui a du s'exiler parce que les classes riches de la péninsule ibérique, appuyées par l'état, tiennent en mains à la fois les terres et les instruments de travail et ne les utilisent que dans la mesure où ils apportent des profits, l'ouvrier espagnol poursuit, en France comme ailleurs, une existence misérable, une vie d'esclave en butte à toutes les escroqueries. Il parle très mal le français et le comprend à peine davantage. Il est vital pour lui et sa famille de trouver du travail à n'importe quelles conditions. Aussi, il est facile de le tromper, de l'exploiter à outrance, et les employeurs, pour la plupart,ne s'en gênent pas.

C'est un petit village de Champagne, noyé dans la craie à quelques cent soixante-dix kilomètres de Paris. Là, dans une entreprise de bâtiment, les ouvriers de nationalité espagnole sont embauchés au taux horaire de quatre francs mais ils n'en reçoivent que trois et cinquante centimes. Là, les employés dont il est question travaillent couramment pendant soixante-dix heures par semaine, et plus mais ils sont payés sur la base d'une moindre activité.

Lorsque, le vendredi soir, ayant accompli cinquante heures de travail (alors que quarante seulement recevront salaire), ayant besoin de quelque repos, un ouvrier de nationalité espagnole déclare à son patron qu'il sera absent le lendemain, celui-ci veut l'obliger à travailler non seulement le samedi mais aussi le dimanche. Si l'ouvrier proteste, ce qui est le cas parfois, c'est la mise à la porte sans aucun préavis. Bien souvent, l'ouvrier, qui connait mal ses droits en regard de la législation du travail et qui s'exprime très mal en francais, est contraint d'aller chercher ailleurs une maigre pitance. C'est cela qu'on appelle pompeusement l'« emploi de la main d'œuvre étrangère ». Une ignoble exploitation. Le patron déclare : « Ici, on travaille tous les jours » mais il oublie d'ajouter qu'on est seulement rétribué cinq jours sur sept. On comprend qu'à ce système de confortables fortunes se construisent très rapidement.

Quant aux conditions de logement des ouvriers étrangers, pour la plupart espagnols ou portugais, voici un exemple : pour abriter le travailleur, son épouse prête à lui donner un second enfant et une gamine de sept ans : un vague baraquement construit par l'ouvrier. Et si ce dernier n'est pas d'accord avec son patron, celui-ci n'hésite pas, même dans les conditions citées, à supprimer eau et électricité à toute la famille et, au besoin, à jeter à la porte salarié, épouse, enfant, « comme des chiens » ainsi que le déclare l'un de nos camarades.

Que font donc ceux qui sont chargés de faire respecter les lois qui régissent le travail ?

Le travail n'est pas une aumône faite par le patron, ou tout au moins, il ne devrait l'être. C'est un droit imprescriptible, pour tout être humain, que de pouvoir vivre décemment de par la somme de travail qu'il est susceptible de fournir pour la communauté.

Les employeurs sont trop nombreux qui considèrent la main d'œuvre, et plus particulièrement la main d'œuvre étrangère, comme un bétail humain dont ils veulent disposer comme bon leur semble, sûrs de la complicité tacite des pouvoirs publics.

Quant aux syndicats réformistes « de gauche », qu'est pour eux un pauvre ouvrier espagnol qui ne pourra peut-être pas s'acquitter régulièrement de ses cotisations ?

Les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. invitent tous les travailleurs à se joindre à eux pour la pratique d'une véritable SOLIDARITE PROLETARIENNE et à dénoncer en premier lieu les conditions dans lesquelles sont obligés de travailler les ouvriers étrangers.

Nous en reparlerons.

LE PAIN DU PEUPLE

Après le Pain, a dit Danton, l'instruction est le premier besoin du peuple.

C'est vrai que le peuple ne doit pas se contenter de satisfaire son estomac ; il a besoin de cette instruction qui le rendra capable de prendre en main ses propres destinées, à la condition qu'il cultive en même temps son éducation et son esprit de sociabilité...

Mais il n'en reste pas moins vrai que le peuple a besoin de pain et nous retrouvons parmi les revendications faites par le passé, un slogan ou plutôt un cri de guerre très usité : « Nous voulons du pain ».

Or, aussi absurde que cela puisse paraître, aujourd'hui c'est le pays qui a la prétention d'être des plus civilisés, la soit-disant patrie du travailleur et pour être plus précis l'URSS qui donne des signes de déficience dans le domaine de la satisfaction des besoins.

Déjà, l'équipe « Khrouchtchev » avait eu des difficultés pour assurer au peuple « le pain quotidien » et certaines mauvaises langues n'ont pas hésité à laisser entendre que ce fut là la cause de la destitution du premier grand soviétique.

Il eut été plus sage de chercher les causes de cette diminution de la production céréalière dans un pays qui fut longtemps le grenier de l'Europe ; cela aurait évité de buter sur les mêmes écueils ; car cette année, c'est maintenant officiel, les successeurs de « K », ont déjà acheté six millions de tonnes de blé à l'Argentine et au Canada et la France pour sa part, ne désespère pas de pouvoir refiler elle aussi quelques milliers de tonnes de blé à l'Union Soviétique. D'ailleurs, la chose serait déjà faite si nos gouvernants ne craignaient un déséquilibre dans leur balance (nous aurions dû écrire manœuvres) commerciales.

Pour en revenir au blé russe, il parait que les conditions atmosphériques seraient la cause essentielle d'une production insuffisante. Ce qui nous amène à nous poser la question suivante : « Comment se fait-il que la science russe qui a l'ambition de se trouver bonne première sur l'une des planètes qui nous environnent, n'en soit pas encore arrivée à palier aux irrégularités des saisons ? » Le moins que l'on puisse dire c'est que les autorités russes devraient s'inspirer des réalisations faites en Israël dans la conquête du désert

Mais l'Etat soviétique se soucie peu des améliorations sociales de son peuple ; la satisfaction des besoins de tous les travailleurs ne peut l'inquiéter que dans la mesure où ceux-ci deviennent une menace pour le système. La menace n'est pas impossible car, en définitive, le peuple russe est assujéti au capitalisme (d'Etat, mais capitalisme quand même), avec tout ce que cela comporte de contradictions et d'absurdités, y compris le chômage. « Troud », organe des syndicats d'URSS déplore les difficultés rencontrées pour le reclassement professionnel de milliers de travailleurs qui se retrouvent sans travail dans leur profession. Il se peut donc qu'à la suite d'une agravation de la condition ouvrière, la masse laborieuse prenne conscience de ses forces et, riche des enseignements du passé, prépare les assises d'une nouvelle société où les privilèges et les raisons d'Etat seraient abolis, laissant ainsi le champ libre à l'initiative de la base qui pourrait enfin s'organiser sur le principe de chacun selon ses moyens et à chacun selon ses besoins.

La chose est possible dans l'immédiat à la condition essentielle de débarasser au préalable la société de tous les bureaucrates et autres parasites qui ne font qu'entraver la bonne marche de la production et de l'évolution technique dans le sens de la justice, la liberté et la paix.

J. SORIANO

Le Vatican prépare une nouvelle imposture

Le Pape prépare une encyclique sur Dante. Tels sont les bruits confirmés qui circulent dans les milieux du Vatican. En dernière information, elle serait reportée au mois de septembre prochain.

Ce qui apparaît paradoxal, c'est que l'encyclique serait en faveur et en l'honneur du grand poète !

Mais il en sera de celle-ci, comme de celle de Benoit XV, à l'occasion du VIème centenaire de la mort de Dante : pour les besoins imuérieux de l'autorité de l'Eglise, elle sera parsemée de quelques réserves spectaculaires.

Chacun sait que les écrits de Dante ont subi, dès leur publication, l'anathème du Vatican. Rappelons-en l'essentiel, pour mieux en juger.

D'abord, « De Monarchia », célèbre ouvrage de l'écrivain, fut mis à l'index durant trois siècles, puis rayé de la liste des écrits prohibés à l'avènement de Léon XIII.

Trois siècles d'attente, trois siècles de réflexion. L'Eglise opère avec lenteur, pour trouver à argumenter pour ou contre ce qui était déclaré hérétique, ce qui ne l'empêche point de se tromper, malgré son infaillibilité tant prônée.

« La divine comédie » chef d'œuvre du poète, n'échappa point à la réprobation de l'autorité vaticane. Durant des décades, la censure s'exerça dans les milieux ecclésiastiques, contre l'écrit de Dante.

Si Rome cependant n'en interdit point la circulation, voire même la lecture, Lisbonne en particulier, prit des mesures draconiennes contre le livre du génial alighieri.

Sans doute entre temps, la gloire est venue couronner le poète. Sa réputation ayant franchi les frontières de l'Italie et pénétré dans les cités universitaires comme dans le monde de l'esprit, il fallut bien composer et revenir vers plus de compréhension pour ne pas paraitre despotique.

La sagesse de l'Eglise peut se plier en l'occurence et se marquer du sceau d'un opportunisme de bon aloi.

En fait, pour elle, l'essentiel est qu'il vaut mieux avoir Dante avec soi, que contre soi !

Cependant, on ne change pas avec une telle désinvolture les données précises de l'histoire. Celles-ci restent comme des soufflets éternels, face à l'inquisition envers la pensée libre, et dénoncent cette contre-vérité de l'infaillibilité papale.

C'est le pape Benoit XV qui, le 30 août 1921, avait embouché le premier, les trompettes de la réhabilitation de Dante. Pour ce faire, s'adressant — la prudence avant tout — aux professeurs et étudiants de l'enseignement catholique, il affirmait que l'Eglise considère Dante — en l'an 1921 de l'ère chrétienne —, comme « le chantre le plus éloquent de la pensée chrétienne. »

Faisons remarquer en passant, que lorsqu'il s'agit d'explications quelque peu délicates, c'est toujours le vocable « chrétien » qui est avancé. C'est plus astucieux ! En d'autres occasions, on dit « catholique », ce qui implique comme sous-entendus : l'autorité, les canons, les décrets, les règles, l'index, la censure et l'inquisition. C'est une autre histoire !

N'insistons pas sur ces subtilités vaticanes. Soulignons au passage quelques-uns des commentaires de Benoit XV. Ils révèlent la ruse, tout autant que l'hypocrisie de l'Eglise qui, par le ton mielleux de son encyclique, esseaient de redorer des écrits jadis déclarés malfaisants.

Relevant l'esprit des invectives lancées par Dante contre les papes de son époque, l'Eglise de 1921, par la voix de Benoit XV, énonce avec un aplomb plein de malice ; « Il faut avoir compassion d'un homme tellement secoué par les évènements et dont les invectives dépassèrent parfois la limite... »

La voilà bien, l'Eglise et sa mansuétude ; indulgence et pardon des offenses. Mais Dante, rebelle et justicier, n'aurait eu que faire de ces considérations jésuitiques.

Ecartelé, menacé du bûcher, condamné à l'exil, il mène une vie solitaire, luttant contre ses passions avec une ténacité orgueilleuse en quête de son Dieu. Sa « Divine Comédie » est née de cette méditation profonde que couronnent l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, « un immense creuset où le poète a fondu toutes les forces éparses de l'Italie médiévale. »

Benoit XV, dans son encyclique n'arrêta point ses considérations en si bon chemin de l'indulgence. Il supposa que le clegé de l'époque avait maintes choses à se reprocher et en conclut qu'elles devaient écœurer cet homme dévoué à l'Eglise. Il y eut, parait-il, d'autres hommes insignes qui s'en plaignirent amèrement. Ajoutons,, quant à nous, qu'Erasme fut de ceux qui dénoncèrent les abus du clergé. « L'éloge de la folie », pas plus que « La divine comédie » n'étaient prisés en haut lieu. Les papes, bien peu perspicaces en l'occurence, firent chorus avec les « chiennes » déchaînées. Erasme et Dante durent à leur génie littéraire d'être sauvés de la bêtise des moines et de l'ignorance des prêtres, mais ils frôlèrent tous deux, les rigueurs de l'intolérance des jésuites et échappèrent, de justesse, aux investigations des inquisiteurs.

Aujourd'hui, on voudrait bien proclamer la grandeur catholique des personnages, encore que toutes réserves perdurent pour Erasme.

Ne désespérons point ; l'Eglise a canonisé Thomas Morus, pour raison d'Etat, elle tente de réhabiliter Galilée, l'hérétique. Attendons nous à voir inscrire au calendrier, Saint Erasme ou Saint Dante ! Ils compenseront les saints ou saintes de jadis, qui ne le sont plus en l'an 1960. Pour tout dire, il faut boucher les trous. L'Eglise doit s'y retrouver toujours, et l'adoration des saints doit se perpétuer. Ainsi soit-il. Amen.

Mais l'histoire reste là, comme un vivant rappel aux réalités et les écrits d'un Erasme et d'un Dante ne peuvent en un tournemain être utilisés à justifier les besoins nouveaux de pensée du monde écclésiastique. Les temps sont révolus où l'on pouvait se permettre de telles profanations. L'Eglise, en ce domaine, a dû céder ses droits d'ainesse à certaines politiques des partis, qui, en bons disciples de Loyola, poursuivent l'œuvre de déformation de la pensée d'autrui, afin de la plier aux impératifs d'une discipline malsaine.

Mais les rivalités implacables de l'époque de Dante, étaient vives, à n'en pas douter.

Pourquoi l'Eglise venait-elle se mêler de ces querelles du monde temporel, si ce n'était son désir d'utiliser ces divisions pour étendre son pouvoir au delà du spirituel et de l'affermir davantage ?

Jean XXIII n'hésita pas à déclarer hérétique l'œuvre « De Monarchia ». Son légat, le Cardinal Bertrando del Poggetto, ordonna « au seigneur de Ravenne » — qui s'y refusa — d'incinérer la dépouille de Dante et d'en disperser les cendres.

Il y aurait toute une histoire à conter au sujet des restes de Dante, qui ne fait point honneur à l'Eglise qui y fut mêlée.

Les vissicitudes de Dante se poursuivent bien au delà de sa mort. Florence et Ravenne se disputent la dépouille ou ce qui en reste, car dans tout cet embrouillamini, les ossements avaient disparu ! Il fallut attendre l'an 1865, pour éclaircir ce nouveau mystère.

Trois siècles encore s'écoulent et toujours la même réprobation poursuit écrits et ossements de Dante. L'Eglise reste figée au « garde à vous» devant celui qui eut la volonté et le courage de dénoncer l'injustice et la *mauvaise foi* de sa toute-puissance.

Il n'empêche, et ce sera là ma conclusion, que l'Eglise est malvenue de vouloir honorer, par une nouvelle encyclique, ce personnage « tumultueux, taillé dans la violence et la contradiction ».

Cette prodigieuse épopée qu'est « La Divine Comédie », entraina Dante, avec une ferveur impensable, « des brasiers de l'enfer aux sommets du paradis ». Ce fut la déclamation prestigieuse d'un homme écartelé entre l'amour, la justice et la vérité, dont la souffrance n'appartient qu'à lui seul. L'Eglise n'a que faire à venir l'exploiter.

Nous tâcherons de reprendre notre étude, si le temps nous le permet pour la compléter et pour mieux préciser l'hérésie de Dante.

HEM DAY

Il a vu juste

« L'opulence et la misère, compagnes inséparables, croîtront dans une progression sans fin ; la grande propriété envahira tout ; le paysan ruiné vendra son héritage ; et quand il n'y aura plus que des maitres et des fermiers, des seigneurs et des serfs, les premiers donneront aux seconds des habits, un logement et du pain ; et ils leur diront : Voyez combien vous êtes heureux ! Qu'est-ce que la liberté et l'égalité ? vive l'harmonie !

En ce temps-là les talents futiles et les arts de luxe seront récompensés sans mesure : on verra des chanteurs plus riches que ne le sont maintenant de gros villages : la journée d'une comédienne coûtera plus que cent boisseaux de blé dans une famine ; et la pauvre ouvrière, la femme du laboureur et de l'artisan sera humiliée.

Le mérite des femmes ne sera plus qu'une évaluation de la beauté ; leur droit le plus sacré, de se livrer au plus offrant. Les riches les posséderont toutes, parce qu'eux seuls pourront les payer ; les pauvres auront pour eux les êtres disgraciés et les rebuts de la luxure.

L'ignorance et l'abrutissement des prolétaires seront au comble : on ne les empêchera pas de s'instruire, mais ils ne pourront vivre sans travailler, et quands ils ne travailleront pas, ils ne mangeront rien. Si quelqu'un parmi eux annonce du talent, il sera encouragé, récompensé, *enrichi* ; il entrera dans la haute classe et sera perdu pour les siens.

Le peuple, qui suit toujours l'exemple des puissants et des riches, parcourra tous les degrés d'une superstition matérialiste et panthéiste : il adorera, comme autrefois, le bois et la pierre ; il croira à la vertu des reliques et portera des amulettes ; et les riches, sous prétexte d'utilité et de tolérance, protègeront les dévotions nouvelles, disant : il faut une religion au peuple.

Cependant, il se rencontrera quelquefois des âmes fières, des hommes qui refuseront de découvrir leurs fronts devant le veau d'or ; ceux-là voudront entrer en compte avec les favoris de la fortune.

— Comment êtes-vous si riches et sommes-nous si pauvres ?

— Nous avons travaillé, répondront les riches ; nous avons épargné, nous avons acquis...

— Nous travaillons autant que vous, comment se fait-il que nous n'acquérions jamais rien ?

— Nous avons hérité de nos pères...

— Ah ! vous invoquez la possession, la transmission, la prescription... eh bien ! nous appelons la force. Propriétaires, défendez-vous !

Et il y aura des combats et des massacres ; et quand force sera demeurée à la *loi*, quand les *révoltés* auront été détruits, on écrira sur leurs tombes ASSASSINS, tandis que leurs victimes seront glorifiés MARTYRS. »

P. J. PROUDHON

« *De la célébration du Dimanche* ».

Encore une légende envolée

Les livres sur les origines de la chrétienté ne se comptent plus. Parmi ceux-ci, un certain nombre nous décrivent la vie des premiers chrétiens dans les catacombes romaines où ils se réfugiaient soit pour prier soit pour se cacher des barbares, c'est-à-dire, des impies qui, comme chacun sait, destinaient les croyants de cette nouvelle religion à être dévorés par les lions dans les arènes de la ville éternelle. Ils nous expliquent, ces livres, que les fidèles restaient des jours et des nuits dans ces lieux, vivant frugalement, toujours inquiets de voir venir les centurions. Hélas, toute cette littérature combien émouvante et pieuse risque d'être réduite à néant par la faute de deux historiens, un religieux — et oui, tout arrive — et un photographe Suisse. Le religieux est le réverend père Pierre de Bourget, le photographe André Held. Ile ont exploré les catacombes pendant plusieurs semaines et ils sont arrivés à la conclusion suivante : Il était impossible à des humains de vivre, même plusieurs heures dans les dites catacombes.

D'après eux les grottes servaient de cimetières Juifs, au moins à l'origine, ensuite les romains également y déposèrent leurs morts ; les peintures murales sont un hommage aux morts, coutûme pratiquée depuis longtemps par les égyptiens, les grecs les étrusques. Les catacombes ne furent construites qu'au fur et a mesure des besoins, ce qui explique que l'on trouve des fresques murales au milieu de certains boyaux.

Cette légende de chrétiens plus ou moins « maquisards » va rejoindre la légende d'Adam, notre premier père façonné avec le limon de la terre par le dieu tout puissant. Comme elle va rejoindre d'autres légendes telles que celle de notre mère Eve extraite d'une côte d'Adam, celle de la fameuse pomme offerte à Eve par le tentateur Satan transformé pour les besoins de la cause en serpent. Pomme qui provoqua la chute du couple divin et qui serait à l'origine de nos malheurs, entre autres celui de « suer » dans une usine ou un atelier, sauf naturellement, les « élus » parasites de la société, qui, eux, vivent du travail des autres. Les serviteurs des religions sont, inutile de le préciser, parmi les « élus ».

Toutes les religions sont remplies de légendes, toutes d'ailleurs se ressemblent et la religion catholique n'est que le décalque — en moins bon d'ailleurs — des autres religions ; la Grecque en particulier qui, elle, avait plusieurs dieux et déesses. dieux et déesses qui ne crachaient pas sur la bonne chère, le bon vin d'ambroisie, l'amour. Je préfère la légende de Zeus qui se transforma en cygne pour rendre une visite amoureuse a Léda, femme de Tyndare ; conséquence de cette visite : la naissance d'une fille « La belle Hélène » qui joua dans l'histoire un rôle important ; cette légende vaut bien celle de Joseph, cocu comme Tyndare, non par Zeus mais par le Saint Esprit, amour qui donna naissance à Jésus, fils de Marie, Jésus qui, lui aussi, joua un rôle dans l'histoire, avec cette seule différence que la légende de Jésus se poursuit et fit couler plus de sang que la légende de Léda et de sa fille.

Que de sang versé ; guerre de Troie guerre de religions, pour des légendes qui ne devraient être, en définitive que des histoires à l'usage des grands et des petits.

G. PIOU

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

COMMUNIQUE

Les responsables et les camarades qui désirent l'insertion de textes dans le Combat Syndicaliste, **sont invités à adresser les manuscrits :**

OBŒUF Yves
Rédaction du Combat Syndicaliste.
39, rue de la Tour d'Auvergne. Paris (IXe).

Les militants de province sont invités à participer activement à la vie de notre hebdomadaire en adressant à la rédaction du journal les textes qui leur paraissent devoir être insérés, plus particulièrement les échos des luttes sociales qui se déroulent dans leur région et auxquelles ils sont amenés à participer.

De la violence révolutionnaire

« La pratique de l'action directe est la meilleure école d'énergie pour la classe ouvrière » disait le docteur Pierrot le 13 avril dans « Les Temps Nouveaux ».

Le syndicalisme révolutionnaire est et doit rester cette école d'énergie. En plus, le syndicalisme révolutionnaire est un excellent lieu de propagande anarchiste.

C'est pour cette raison que le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchie doivent s'appuyer réciproquement et s'opposer à toutes les compromissions de la politique et de l'Etat. La violence révolutionnaire doit être revendiquée par les véritables syndicalistes et par les anarchistes comme une manifestation de l'esprit de révolte et comme le plus puissant moyen d'éducation des peuples. L'action directe révolutionnaire renforce la propagande antimilitariste et pacifiste, en montrant aux ouvriers qu'ils trouvent toujours devant eux les forces armées de l'Etat comme l'obstacle principal à leur libération.

La fréquence de l'action directe révolutionnaire a aussi pour but de troubler la vie sociale et de désorganiser l'Etat.

Le syndicalisme révolutionnaire est l'instrument de combat de la classe ouvrière pour tracer la voie à l'anarchie purificatrice. Et, cet instrument de combat met à la disposition des travailleurs des armes multiples qui vont de la grève au sabotage en passant par le boycottage.

« Guerre au patrons » disait Pouget. He oui ! les ouvriers ne doivent pas hésiter à ruiner les patrons et l'Etat par des procédés hypocrites et sournois.

L'hypocrisie et la sournoiserie ne sont pas des défauts lorsqu'elles sont employées pour abattre les exploiteurs, au contraire.

Il faut bien convenir que l'époque héroïque et que le temps des barricades sont aujourd'hui révolues parce qu'inefficaces. Il nous faut donc adapter un nouveau mode de révolution. Il est certain que bon nombre d'ouvriers manquent « de la tenacité et de l'esprit de suite qui rendent seuls possibles les œuvres efficaces et durables » (Pouget). C'est cette ténacité et cet esprit de suite qui doivent s'inscrire au cœur des travailleurs et c'est à cela que doivent s'atteler les anarcho-syndicalistes et tous les compagnons anarchistes.

Il faut arracher du cœur des ouvriers ces préjugés malsains comme celui qui consiste à « bouffer du curé » et à envoyer les enfants faire la première communion. Comme celui qui consiste à se faire admettre par le patron et par la société pourrie comme un travailleur consciencieux et exemplaire !

Le révolutionnaire consciencieux et exemplaire est celui qui n'hésite pas à laisser quelques plumes pour terrasser un exploiteur.

La violence révolutionnaire restera donc toujours l'arme nécessaire et indispensable des travailleurs, à condition que ceux-ci sachent bien s'en servir.

R. J. SOURIANT

Révolution noire

Los Angeles, 15 août 1965. — « C'est comme une insurrection. Il y a des francs tireurs partout et depuis la nuit dernière, toute silhouette de policier est une bonne cible. »

Cette explosion de colère était inévitable et, bien que la presse officielle tente d'en minimiser les causes et la signification idéologique, nous retiendrons ces paroles prononcées au milieu du combat par un noir : *C'est une révolution noire. Nous voulons que le monde le sache.*

Le président Jonhson affirme : « Personne n'a le droit de s'attaquer aux biens et à la vie de quelqu'un d'autre » et il ajoute : « Aucun droit ne s'obtiendra par la violence. »

Cependant n'est-ce pas par la violence que les noirs ont été transportés aux Etats-Unis et exploités comme un vulgaire bétail ? N'est-ce pas par la violence qu'on les a maintenu jusqu'à ces dernières décades dans un état d'infériorité ? N'est-ce pas par la violence qu'on leur refuse l'exercice de leurs droits nouvellement acquis ?

Car l'imposture consiste d'une part à négliger l'aspect *économique* de la condition du noir qui demeure, dans la plupart des cas, un sous-prolétaire, d'autre part à lui accorder des *droits théoriques* tout en lui ôtant la *possibilité d'exercer réellement ces droits*. On veut bien règler le problème des *principes* mais on ne modifie en rien l'*état de fait*. Or c'est bien d'un état de fait qu'il s'agit.

Les privilèges de la race comme ceux de la condition sociale ont été acquis par la violence. La violence les détruira un jour.

SEVY

Cartas que van y vienen

TRES cartas son bienvenidas en mis manos y me causan un gran placer. Vienen a mi espíritu con aporte de temas y crean inquietudes animadoras. En tu última, dices, que los hombres son excesivamente propicios, hoy, el autoritarismo y a la posesión. Es una enfermedad que viene desde el fondo de la historia. Los disconformes con lo que es, innovadores y revolucionarios, han sido y son, minoría de la humanidad, siempre.

Pero, progresamos y ascendemos. La humanidad, por sus pensadores, no se detiene nunca en sus avances. La vida es movimiento en el camino. Las trabas no persisten por siempre sobre los hombres. Aquí y allá, el tradicionalismo tiene que ceder ante la pasión por la libertad. Nuevas costumbres sobrevienen y gustos diferentes, al calor del deseo de emancipación y de innovación del hombre que piensa. La resistencia que le ofrecen las masas densas, las mayorías, al hombre idealista y revolucionario, constituyen estímulos de más pensamiento y acción, y no pesan ni frenan el avance, totalmente.

El mejor ejemplo de que vivimos un tiempo de activismo (aunque no sea el que deseamos) una especie de revolución, en el seno de la humanidad, es la crisis de las religiones, sus reformas, podas de privilegios, cambios de ceremonias y modalidades, en sucesivas concesiones al espíritu nuevo. Lo autoritario se mella. Lo libertario logra nuevas aristas.. Cada vez, el hombre que piensa y trabaja, es más propicio al diálogo y se acerca más al mutuo entendimiento. No es una utopía la esperanza de una asociación de los hombres de ciencia. de los técnicos y de los trabajadores manuales, en una Internacional creadora y propulsora del bien colectivo. Tener un cerebro alertado y abierto, sensible a la vibración de otros cerebros, favorece y propicia lo colectivo, da alas a la cooperación.

Tú y yo, no obstante las fronteras nacionalistas absurdas y las distancias, dialogamos fraternalmente y concordamos o disentimos en un plano libre e igualitario. Y, como lo hacemos nosotros, lo realizarán también miles y miles más, concordando en los valores idealistas del pensar, del sentir y del conducirse libre y conscientemente. Ello asigna calidad y dignidad a la vida. Es rectitud moral en el hombre y sentido de justicia. El progreso de los conocimientos científicos, incide favorablemente en una mayor libertad. Técnica y ciencia puestas al servicio de la vida, es lo que más necesita la humanidad para dejar atrás el pasado y en el presente fluir hacia un nuevo vivir, de paz y de amor fraternal.

Uno de los instintos más imperativos de los seres humanos, es la libertad, pero necesita el complemento de un orden moral, ser entendida y ejercitada en un plano equitativo: de la igual libertad de todos. Las leyes de la vida determinan que se debe vivir lo más libremente que se pueda, pero teniendo en cuenta, que todos tienen el mismo derecho y no se debe dominar ni explotar a los demás. La libertad favorable a la vida, no es un privilegio de alguno, personal y exclusiva, sino un bien general para la humanidad entera.

Miremos lo que acontece en el mundo actual. Ha traído el viento del pasado a la niebla autoritaria del viejo despotismo, del Estado totalitario. En este tiempo en que tanto se habla de la libre determinación de los pueblos, de guerra al imperialismo, del anticolonialismo, se esclaviza al hombre y se le trata, en el sistema comunista, como una propiedad del Estado. Y el marxismo-leninismo, que se dice un sistema revolucionario, hace del Estado totalitario el centro del poder social, constituído como dueño de la tierra y de los hombres. Es lo cavernario que vuelve, lo autoritario que avanza, desde el fondo de los siglos, hasta el presente y eleva cuarteles y cárceles, para detener al hombre en su avance hacia el porvenir. Dos realidades inhumanas existen que avergüenzan la civilización actual, el inconforme con el Estado, y el paredón de Alemania Oriental, con el que se encierra y enjaula a todo un pueblo, esclavizándolo y forzándolo a vivir emparedado.

Respondiendo a tus letras, en lo referente al medio de organizar la nueva sociedad, libre y fraternal, preveo la exclusión radical del Estado, totalitario o democrático. Ambos sistemas son incompatibles con los derechos del hombre para ser libre y dueño de su vida. En el mundo del mañana no ha de tener lugar la política y la economía de Estado, por mucho que se disfrace éste de liberal y democrático.

Si ayer, unos hombres eran dueños de otros, imperando la esclavitud y la servidumbre, y hoy, en cambio, el hombre se ve forzado a negociar su actividad productora en un alquiler de sus cerebros y sus brazos al Estado y al capital, la vida del mañana tiene necesariamente que ser distinta y opuesta a todo esto. El mundo del futuro será de libre y consciente cooperación, si realmente se propone la felicidad y bienestar de la humanidad.

Retornando a los valores de la libertad del hombre y sus principios morales, reafirmaremos nuestro concepto de la igual libertad de todos, que se diferencia totalmente de esa libertad que sólo es de algunos privilegiados políticos y poseedores. Nos lo dice muy bien, ese hombre de ciencia, que fue Alexis Carrel, en sus libros, en estos términos: «La libertad de que goza la mayoría de los hombres no es de orden económico ni intelectual ni moral. Los que nada poseen tienen solamente la libertad de ir de tugurio en tugurio, de taberna en taberna y de leer mentiras en uno y otro periódico, o escuchar una radio con esta propaganda o bien la otra, con propaganda opuesta y finalmente ir a votar. Son libres políticamente. Económicamente son esclavos. La libertad, en el régimen del Estado democrático no existe más que para los poseyentes. Les permite aumentar su riqueza y gozar (sin derecho) de toda la variedad de los bienes de este mundo.»

Y el mismo científico, enjuicia el mundo actual certeramente, en lo individual y social, pero no centrando las causas, como debiera hacerlo, en la política y la economía del Estado, sea el totalitario o el democrático. Nos expresa Carrel, que «la idea de provecho ha invadido todo el campo de nuestra conciencia. Aparece la riqueza como el bien supremo. El éxito de la vida se mide en unidades monetarias. Los negocios son santos. La persecución del lucro material se ha propagado de la banca, de la industria y del comercio a todas las demás actividades humanas. El móvil de nuestras acciones es el obtener una ventaja personal. Ventaja financiera sobre todo. Pero igualmente satisfacción de vanidad, grado, título, condecoración, posición social. Esta persecución del interés se disimula con una hipocresía sutil, bajo una apariencia altruista y las combinaciones más ingeniosas. En los círculos del ejército, de la universidad, de la administración, de la magistratura, se asiste a pacientes conspiraciones. Traiciones cuidadosamente disimuladas y la puñalada por la espalda en la sombra...» A esta radiografía social, le falta el complemento del mundo de los trabajadores, igualmente dominado por la codicia y el ansia de poseer, mordido por la avaricia burguesa que prostituye y envilece al hombre.

El sindicalismo ha pervertido sus finalidades de revolución social y traicionado su misión de emancipación total de los trabajadores. La economía y la política, del Estado comunista y del Estado democrático, por igual, han inyectado el veneno de la codicia, existente en la burocracia y en el capitalismo, en el seno de las organizaciones proletarias. Con ello se ha maleado y podrido la raíz de la humanidad, el idealismo, que, por tanto tiempo, presidió luchas progresistas y libertarias de los trabajadores. El anhelo de un mundo de libertad, igualdad y justicia ha quedado así traicionado por el ansia de más dinero, más salario, un alquiler más alto para los cerebros y los brazos creadores, que paga el Estado y el Capital. Eso es todo. La codicia se ha generalizado y es la peste del mundo actual, la mayor desventura de todos.

J. TATO LORENZO

Obras de Felipe ALAIZ

«Tipos Españoles»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

VIROGA Y SU HERMANA (1)

HAY responsos laicos, amigos jóvenes. Hay responsos de íntima emoción que no pueden quedar inéditos. También nosotros hemos de contar y cantar nuestros muertos. Cantar con sordina apenada.

Entre la juventud de valía que ha muerto en los climas desapacibles del destierro, contamos con señalada predilección un nombre preclaro: Viroga (*Reducción concreta de Vicente Rodríguez García*).

Viroga era un joven animoso y evolucionado por convicciones fervientes. Era el empuje juvenil que despierta magníficamente. En medio de complejidades y tragedias, Viroga tenía una reserva tan abundante de reacciones vitales, que éstas quedaron agotadas en los primeros tiempos del exilio por el trabajo. Y aquel Viroga tan inteligente y tan cauto, aquel Viroga tan buenazo, murió con los pulmones destrozados y, ¡oídlo, vagos de café y de pasillo!, con el hacha de leñador en la mano.

Fuí testigo de su primera juventud en Cataluña. Cuando tantos temperamentos de temple se perdían por los pasillos de los comités, Viroga estudiaba con un método ejemplar. Cuando la retórica de calco dominaba el ambiente, Viroga se imponía la saludable labor de capacidad y originalidad que consiste en no repetir mal lo que otros han dicho bien.

Convivi con Viroga y Peirats unos meses en aquella «Acracia» (2) inolvidable de Lérida (1936 al final) que habrá de quedar siempre en Cataluña como un exponente opuesto a todos los equívocos del conformismo. Sosteníamos el periódico contra viento y marea en pugna con los colaboradores, y teníamos luchas diarias con los comités y con los autos de los comités, entregados lamentablemente a la colaboración como hecho consumado, es decir, entregados a una granizada, que también es un hecho consumado.

Viroga escribió un día esta gacetilla: «Leemos que el ministro tal ha salido de Valencia para Barcelona. A nuestra vez publicamos que Pérez y Pérez se traslada de Cervera a Tárrega.»

Simples palabras que dicen más que un discurso. Palabras expresivas, dignas a pesar de su aparente nimiedad, de figurar en una antología periodística. Con Viroga perdimos la primera pluma del movimiento juvenil libertario.

La figura de Viroga no se borrará de nuestra memoria. Ni su ánimo esforzado, inteligente siempre, razonado y equilibrado. Era un verdadero irreductible, pero su comprensión atenuaba su irreductibilidad hasta hacerla saludablemente contagiosa por lo amable que era. Tenía el don de dar en una frase de tres minutos la síntesis de lo que oía con paciencia durante hora y media. Iba al fondo de las cosas y desconcertaba su firmeza, no exenta de humor, las arremetidas de los pedantes.

Este temperamento tan nivelado, nacido en Andalucía y formado en Cataluña, tenía una hermana de menos edad que él, niña todavía en 1936. Era ella para los que hacíamos «Acracia», una especie de mascota, una hada infantil, estudiosa y amable como su hermano. Nos pedía pajaricos de papel y bombones, deseaba escribir a máquina con todos los dedos y aún le parecía tener pocos, correteaba por la imprenta haciendo mil preguntas, dibujaba gatos y autos con graciosa soltura, quería retratarse con sus amigos de la vecindad junto a las mesas de la Redacción y daba réplica a todos con atrayente inocencia. Su hermano era su maestro, ¡y qué maestro!

La cultura no era para Viroga un lugar común. Desgraciadamente lo es para muchos jóvenes, que pueden oír doscientos discursos preconizando la capacitación, pero sin capacitarse ellos ni el orador. Y es que el deber —como dijo Oscar Wilde— es lo que se espera que hagan los demás.

Viroga era uno de los primeros valores juveniles por su alejamiento de tertulias y pasillos, por su risa comedida —hecha de saber y hacer— ante cualquier baladronada, por su pluma maestra, por su esfuerzo que no tenía descanso para el estudio y, sobre todo, para mejorar los métodos propios, por su pasión de aprovechar el tiempo, por su valor probado el 19 de julio, por sus iniciativas favorables a que se encaminaran los compañeros, jóvenes por una ruta luminosa, puesto que los viejos están congelados por los cuentos de miedo. Todo este mundo interior autodidacta, todo este complejo de inquietudes templadas y filtradas por la serenidad, se reflejaban en su hermanilla, la gentil criatura —Rosario— que para mayor desconsuelo de la madre y de los muchos hermanos que tenía entre nosotros, acaba de morir en Albi. La pasión estudiosa había llevado a Rosario a dignificar las aulas universitarias y a emprender con lucidez extraordinaria los estudios de Medicina.

Ahora la madre, de paso por Toulouse, ha llamado a los íntimos de sus dos hijos muertos. Nos hemos confundido en un abrazo largo y apretado. La buena anciana no sabía que decirnos. Su dolor entrañable y silencioso nos ha conmovido en medio de la vida que transcurre tan inclinada a todas las falsedades, a todas las escapatorias del ideal, a todos los remordimientos y a todas las frivolidades. Ha sido una hora buena profundamente triste, una hora de recuerdos amargos. Una hora ya sin esperanzas para la madre desolada. ¡Descubrios ante este dolor sin límites!

Hermanos nuestros, unidos ahora en la muerte, como si no hubiérais podido vivir uno sin otro, seres de selección, refinados de un mundo que dejáis sin refinar, seguiréis siendo nuestros siempre, siempre... ¡De profundis!

(14 febrero 1946.)

(1) Nos complacemos en reproducir uno de los relatos que en «Tipos Españoles» ha estampado, nuestro querido Alaiz, y que «Umbral» a recogido en dos volúmenes que ningún estudioso debe ignorar, por su valor literario y al propio tiempo para incrementar la obra editorial de nuestras publicaciones.

(2) Diario confederal.

Leed y difundid
«TIERRA Y LIBERTAD»

Pico de Orizaba y

ADMIRABLE y generosa la vibrante formación que tiene sus realces de los límites del distrito de Bravos a los términos del ajuste de Chiapa, y en cuyo grabado sobresalen, en juego de recias figuras, el augusto Orizaba y los valientes guerreros de la Sierra de los Mimbres, con el sello dorado, la enseña diversa y el tanto de poesía eterna de sus grandes dominios. Pilar de afectos. Pieza de venerables signos, valores y atributos. Terreno de cactos. Lucero de candores. Prenda mexicana de recuerdos. Area de buenas costumbres. Estampa adorable que atrae por el aura de sus tonos, y que inclina y embelesa, en gala ideal, por la virtud y el encanto de sus vivos pormenores.

Como si el grave y excelso Uitzilopochtli, por una de sus dignidades, de alto imperio en las luchas y contiendas, hubiera realmente concebido todo un vasto plan de defensa, con puntos y puestos más o menos destacados, de avanzada, existe la grata unión de Tres Marías y el anacarado conjunto de Revillagigedo. Del mismo modo se hallan, en ambos lados del país, entre otras, las perlas de Cozumel, Madre, Alcatraz, Sta. Margrita, Cerros, S. Juan, Carmen y Guadalupe. En el grupo de Revillagigedo, a unos 550 kil. del cabo Corrientes y del territorio de Jalisco e inmediatos de la costa ponentina, se encuentran, especialmente, las islas Socorro, S. Benedicto, Roca, Carrión, etc. Ellas suman 186 kilómetros cuadrados.

En el caso de las religiones, como en el asunto de muchas cosas, suele darse lo de una especie o carácter de espera interesada. Con bastante frecuencia, personas, en la oración, a las veces, mismo acentúan el ruego de cierta índole, ello, por si acaso logran lo que es de su gusto en algún aspecto, o lo que, realmente, más bien o en rigor, les es necesario. El despego al provecho personal tiene conseguido, en honor, la palma de los elogios. No obstante, desde uno no sabe cuándo, lo condicionalista, por su parte, representa un motivo de mucha fuerza. En orden de apuntes, el sublime y prodigioso Quetzalcoatl, señor del aire y de otros elementos, que fue desterrado y que pasó a los espacios por obra de los celos de otras divinidades, el concepto de las sencillecs, en el hondo sentir, le estimó completamente satisfecho con las buenas ofrendas a base de flores y frutos. Por contra, sobre otros ídolos, la opinión fue, en todo tiempo, muy diferente. Sin embargo, existieron preferencias de tribu. De la misma manera, alguna vez, llegó a producirse en un curso, el cese de pleitesía con respecto de una imagen sagrada. Por entre las sombras del ayer, si no resulta excesivamente fantástico, parece que, en una de las altercaciones, puede por culpa del «Gulf-Stream» (corriente que va del golfo de Méjico a Noruega y que fue señalada en 1513 por Antonio Alaminos), o bien, por no estar contentos del espacio que ocupaban, el Océano Atlántico y el mar Caribe o mar de las Antillas, de la noche a la mañana, sin encomendarsen a los buenos ni a los malos espíritus, se pusieron a presionar en dirección del oeste, en medio de una tormenta. Por no ser menos. acto seguido, el Océano Pacífico entró en fuerte movimiento. Ni que decir, por estas embestidas que, desgraciadamente iban tomando sus magnitudes, vinieron a salir ganando los golfos de Méjico, Tehuantepec y California. Como es natural, las gentes se alarmaron, y, en el trance, dirigieron sus ruegos a Tlaloc, por su inmenso poder sobre las aguas y otros elementos del radio de su competencia. Pero el daño continuaba como si no hubiera remedio de ninguna clase. Eso era demasiado, en todos los sentidos. Mas, por fin, advino la calma. y con ella se fueron terminando los recelos y las grandes inquietudes.

En premio de su intrepidez, Vasco Núñez de Balboa (1475-1517), por tierras del Panamá , en 1513, llegó a la dicha de tener ante sus ojos el Océano Pacífico.

La brillante unidad mejicana se halla en el Trópico de Cáncer. La extensión de la misma es de 1.98(.000 k. c. Ella figura por entre los 15º y 32º 42' de Latitud Norte y los 88º 54' y 119º 27' de Longitud Oeste. El título que ostenta deriva del nombre mágico e inmortal del eximio y ardoroso Maxitli. En una época tuvo el denominado de Nueva España. No obstante, restan todavía las designaciones de Guadalajara, Durango, Zaragoza, Medellán, Salamanca, Zamora, Valladolid, Santiago, Mérida, etc. Entre los cabos Catoche y S. Antonio, el estrecho de Yucatán impide el completo contacto o reunión de la zona con el territorio de la isla de Cuba. Separando el golfo de Méjico del Gran Océano o inmensidad del oeste, el istmo de Tehuantepec, de 216 k., presenta algunos espacios o terrenos de unos 207 metros de alzada. En él sería de un gran fruto la construcción de un nuevo canal. Como salientes o espigones, existen los cabos y puntas de S. Lázaro, Corrientes, S. Lucas, Rojo, Catoche, etc. Entre el golfo de México y el mar de las Antillas, la península de Yucatán, principalmente, abraza los distritos de Izamal, Quintana Roo, Hunucmá, Campeche, Tehan, Valladolid y Progreso. En el mismo plano, Uxmal, Tixkokob, Hacelchacán, Maxcanú, Temax, Acanceh y Carmen. De la misma forma, Tical, Bolonchén, Tizimín, Champotón, Motul, Peto y Espíritu. Las costas del Yucatán fueron esperar, y, antes de que llegara su carta, ya había llegado su trabajo para el «Suplemento Literario». Después, este gran amigo, siempre ha mandado sus sendas colaboraciones.

En la última carta que nos mandó del día 5 de junio, nos anunciaba su delicado estado de salud, el cual le imposilitaba salir de casa, y que para moverse de su dormitorio al escritorio, tenía que hacerlo amparado de unas muletas. Nos decía que estaba preparando un libro, y también un montón de cuartillas para mandar para la revista «Umbral», de la que era un fiel admirador, a la par que colaborador.

El Sr. Uriel García, no se rotulaba nada, pero creo muy sinceramente podía dar lecciones de hombría y de bien a muchos de los vivientes.

No era creyente de ningún fantasma; amaba la vida, y, muy especialmente la naturaleza, que como tantas veces nos decía en sus cartas, que era en las montañas en donde se inspiraba dando clases a sus discípulos.

Durante muchos años, fue el profesor más querido y respetado de la Universidad San Marcos, de la ciudad de Lima. Al sentirse enfermo hubo de abandonar sus tareas docentes en contra de la voluntad del estudiantado, que lo amaba mucho, y de los profesores de la misma Universidad.

Odiaba las dictaduras en donde ellas existieran, y muchas veces nos habló del deplorable concepto que tenía formado del franquismo, y muy especial del mismo Franco.

Las letras peruanas y de toda América, pierden con su muerte a un aladid del pensamiento libre, y a un historiador de primera magnitud.

Estimaba mucho nuestras publicaciones de París, y como nos demostraba era un verdadero enamorado del arte. Precisamente en su última carta nos decía, que había recibido el número de «Umbral» que le faltaba en su colección, y que nosotros le habíamos mandado.

Ahora se nos ha marchado. y en dos hojas que su familia nos manda desde Lima, de lo que referente a su muerte se refiere, verán los compañeros como él accionaba, y como hizo constar en su testamento de que no deseaba ni rezos ni actos religiosos alguno.

Muchas veces nos decía el respetable amigo, ser enemigo del lujo, que amaba mucho la sinceridad y por encima de todo la libertad.

Nuestra ofrenda floral a la memoria del amigo, al que siempre recordaremos por su abnegación y su bondad.

Mercedes y Lone

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase a esta Administración y a la de «Espoir» de Toulouse.

Con la letra S

LA S, nos sirve en esta ocasión para significar y señalar que, la pretendida Salvación de España, permite saber que el régimen espúreo, harto de sadismo, no sabe en donde encontrar una salida. Los sediciosos de 1936, los perjuros, están convencidos, saben muy bien que no han logrado avanzar en sus intentos de seducción y destajo «misional»; que no tienen la confianza ni la adhesión del pueblo, saben que el pueblo que los sufre y los soporta, está por el imperialismo de las fuerzas armadas opresivas y opresoras, condenado a padecerlos. España que fue en Europa, la primera nación, el único país que demostró la virtualidad de tener un proletariado capaz de luchar por su emancipación, sigue sufriendo por causa de la invasión del capital extranjero, la ignominia de la dictadura que incapaz de reconocer sus fracasos, se pretende prolongar «rogando al Señor» y «consagrándose al Corazón de Jesús». Con el botín del saqueo, los grandes negocios del Straperlo gubernamental, las ayudas del «arsenal de las Democracias», el creciente déficit de la balanza de pagos, el progresivo monto de la deuda interior y exterior, los turistas de «week-end» barato y los emigrados económicos, no se puede sostener la perpétua y tradicional bacanal falangista.

La anacrónica suspensión de todas las libertades mínimas, la insultante ferocidad del régimen, se quiso celebrar con los XXV años de Paciencia, llamada Paz y, la respuesta fue de entrega inmediata con las huelgas de los estudiantes, las manifestaciones públicas de los obreros y el despliegue de la fuerza armada, la insaciable «gestapo» que impone el orden y la paz... varsovianas.

La suspensión de actividad social como secuela de la degeneración sindical, la trágica vida del productor español convertido en nomada, el fracaso del régimen y de los planes de estabilidad y de desarrollo económico, se quieren superar invirtiendo 400 millones de pesetas en el plan turístico de Sierra Nevada, para que los turistas de la Costa del Sol, disfruten de la nieve en el Pico Veleta. Con las risas y los chillidos de las turistas popof, se pretende suprimir, anular por decreto, imponer la suspensión del dolor y la tragedia que sufre el pueblo. El catálogo y muestrario de las genialidadee del régimen, para la propaganda exterior, «España semanal» anuncia que: «España, es el país más barato del mundo». Solicita y apremia el favor de los turistas ya que «España sigue siendo el país donde el turista puede obtener más por su dinero». No deja de tener su parte dramática que la cruzada carlista y falangista y la destrucción de España comporte al unísono de tantos fracasos y piruetas políticas, convertir la tierra de Luis Vives, fray Luis de León, Cervantes, en mesón, casa de comidas, sólo para turistas y extranjeros inversionistas, con playas de moda y concursos de bikinis. Para tales sarcásticas realidades de incapacidad administrativa y diversión turística, es ofensivo y ultrajante el precio de una guerra civil y un millón de muertos.

Sostener el orgullo español de Imperio, convirtiendo al país en cocina internacional y mesa de banquetes para olgazanes aburridos, es todo un signo de la terquedad senil en años y en ideas. Es un timo que los españoles no merecemos. Es mantener por todos los medios cruentos de la dictadura y los estrechos cauces del partido único —fracasado y agrietado como lo fue y lo estuvo, la Unión Patriótica del general Primo de Rivera— una convivencia social que como se ha demostrado no admiten, ni toleran conformadas, ni siquiera las generaciones de la post-guerra. Las huelgas frecuentes de los trabajadores —silenciadas dentro de España por toda la prensa diaria— la lucha estudiantil en contra del S.E.U. (que el ministro del ramo, Lora Tamayo, achaca a la infiltración subversiva del exterior) las falsedades de la liberación, la falta de trabajo en el campo y en las labores agrícolas, los elevados precios de los alquileres de las casas de habitación de los trabajadores, el aumento constante de los precios en todos los artículos de primera necesidad, el boicot creciente que por parte de la clase obrera merecen los sindicatos del Estado, el repetido aumento en las plantillas y nóminas de la burocracia; todo lo que es manifestación latente del descontento popular, demuestra que el régimen impuesto no ha calado, carece de raíces, es un infundio agobiante y trágico. Los gestores del «pronunciamiento» militar han quedado sometidos en vez de ser redimidos por la pena del trabajo y sólo queda como obra estable del régimen impuesto con la aportación del fascismo internacional, el Valle de los Caídos, el Concordato con el Vaticano y las Bases Armadas de los *reconocidos demócratas* de Norte América.

Aparte, las carteras abultadas de los negociantes, traficantes de la miseria que quedan a salvo de la ley de responsabilidades civiles y administrativas. Solicitan una salida los salvadores; ahora no tienen los compadres de Alemania y de Italia. Ahora tienen un pueblo que les exije cuentas y los detesta.

Remigio LUNA

La necesidad del momento social

(Viene de la pág. 4.)

lo que no deja de ser conveniente y deseable por parte de cada uno de los núcleos estatales. El mal no puede así suprimirse seriamente y vencerse, aunque se contenga de momento.

Esta situación favorece la acción de las fuerzas progresivas y serían éstas insensatas si desaprovecharan la ocasión. Si las fuerzas oficiales resisten ahora a la guerra, si resisten como un simulacro, cabe que las fuerzas humanitarias tan débiles ahora se afiancen en esta ocasión. Estas fuerzas traicionarían su propia causa permaneciendo inactivas ahora. Y por lo que respecta a la fuerza proletaria no abstencionista, haría bien en no forjar cadenas para sus hermanos. El aislamiento de fuerzas progresivas, humanitarias y obreras, no tiene razón de ser por una causa *tan humana*.

Si existe verdaderamente totalismo socialista, comunista o sindicalista, es hora de separarlos del fanatismo doctrinario que tanto daño les hizo. Para los libertarios no existe la predisposición fatal, aun cuando hayan pasado ellos también por una enfermedad infantil. Existiendo como existían unos millares de colectivistas y unos centenares de comunistas, unos y otros se mezclaron en reyertas homéricas. Unos excluían a otros y esto en presencia de millares y millares de indeferentes y adversarios. Desde 1918 se vió que estas reyertas significaban la guerra entre socialistas, habiendo multiplicado y agrandado el fascismo estos desastres. En un medio libertario y humano no deben existir exclusivismos doctrinarios. Las fuerzas progresivas quedaron separadas por la colisión de aquellos exclusivismos que no son cuestiones de dignidad ni intereses ideales sino manifestaciones de autoritarismo con su fé única que es una hoguera para los herejes, no existiendo en el salvajismo doctrinario el prójimo más que como enemigo sólo por el hecho de vivir en un poblado inmediato.

Si me expreso con brusquedad, que se me disculpe. Querría contribuír a propagar que tal vez la gran acción colectiva de estos meses es una luz esperanzadora y convendría hallar medios sucesorios para que siguiera avanzando la causa del progreso universal. Nunca quise mezclarme en política y no podría ni querría aconsejar a los camaradas que se mezclaran. Pero creo que los compañeros no sólo han de vivir en los grupos y en los sindicatos sin mezclarse en la vida general y en los grandes movimientos. La sitación a que me refiero es temporal, neutral, pero representa un cambio en la indiferencia y en la inmovilidad. Surgirá *lo que se sepa aportar* como valor humano, liberal y progresivo, en la medida de lo posible libertario y revolucionario. Uno tras otro, no los dos a la vez, a medida que venzan la respectiva inercia. Pienso menos en España que en el resto del mundo cuando escribo estas palabras, pero sólo cuento con el excelente altavoz libre de esta revista para propagarlas.

Max NETTLAU

(Extraído de «La Revista Blanca», año 1935.)

Frases selectas de Rodolfo Rocker

(Viene de la pág. 4.)

nales y en particular de la A.I.T., si queremos facilitar la victoria a nuestro movimiento y al socialismo libertario.

∴

Como en la religión dios es todo y el hombre no es nada, así en la política el Estado es todo y el ciudadano nada. Ambas máximas de la autoridad terrestre y celeste, el «Yo soy el señor, tu dios» y el «¡Sed sumisos ante la autoridad!», crecieron juntas desde los orígenes más remotos, como hermanas gemelas.

∴

Lo mismo que el problema de la mejor religión era antes el control de las rivalidades entre las distintas escuelas teológicas, así giró el cerebro de los políticos siempre alrededor del problema del «mejor gobierno». Y lo mismo que en el dominio de la religión hay judíos, islamitas, católicos, protestantes, mormones, se encuentran en el dominio de la política monárquicos, constitucionalistas, republicanos, demócratas o bolcheviques, que se tiran recíprocamente de los cabellos, pero que sin embargo —consciente o insconcientemente—, persiguen el mismo objeto.

∴

Todos los partidos no son en realidad nada más que iglesias políticas que sirven a su manera al Estado, y lo mismo que cada iglesia de los sistemas diversos de religión según su propio rito, proclama la gloria de su dios.

∴

Millones de criaturas humanas están abandonadas su vida entera en la más horrorosa miseria, en medio de una abundancia criminal, que cotidianamente zumba ante sus ojos voraces de una manera ostentativa, y sin embargo, guardan fieles los mandamientos del llamado derecho de propiedad, como un creyente guardaría los mandamientos de su dios.

∴

Ibsen reconoció el punto frágil de nuestro intelecto cuando puso en boca de la señora Alving estas palabras: «No sólo nos rodea lo que hemos heredado del padre y de la madre. También todos los conceptos viejos y muertos imaginables y toda suerte de muertas creencias y así sucesivamente. No vive en nosotros, pero a pesar de todo está en nuestra sangre y no podemos quedar libres. Si tomo un periódico en la mano y leo, me pasa algo así como si viera espectros deslizarse entre las líneas. En torno al país deben vivir espectros. Deben ser tan numerosos, creo yo, como la arena del mar. ¡Y además todos somos tan míseros lucífugos, unos como otros...!»

∴

Sólo en el primer día de nuestras revoluciones zumban a nuestro alrededor los relámpagos del crepúsculo de los dioses; pero al segundo día nos arrodillamos ya otra vez ante nuevos altares. Y, si uno de la generación de los señalados viene a nuestro medio para atravesarnos con el sentimiento de su humanitarismo, lo llevamos a la guillotina o lo vestimos con los atributos de la santidad. Los fariseos hacen morir a un hombre en la cruz, pero tres días después de su muerte hacen surgir de su tumba la ilusión de los creyentes en un dios. ¿Cuándo llegará finalmente el viernes santo de dios que traiga la resurrección del hombre?

∴

¡Germinal! ¿Oís retumbar el grito de media noche? Germinal, renovador de la vida, nuncio de un nuevo devenir, espíritu de destrucción, espíritu creador, nosotros te saludamos. ¡Germinal! ¡Germinal!

Selección de C. P.

En estas excelentísimas PAGINAS SELECTAS que las Ediciones «Tierra y Libertad» de México acaban de entregarnos, aparece completo un estudio firmado por el mismo Rodolfo Rocker, bajo el título: «Marx y el Anarquismo», del que no es posible extractar nada, por cuanto para su debida comprensión, el lector interesado por la mentira bolchevique deberá leer entero. Allí, con pruebas indesmentibles, Rocker demuestra fehacientemente de qué modo Marx plagió descaradamente a los maestros del anarquismo para desvirtuarlos y hacerse pasar ante la historia por el verdadero creador de lo que él llamó «socialismo científico», y, lo que es peor, empleando para ello su conocido método de calumniar cerril y miserablemente a los autores geniales que le sirvieron para montar su tenebrosa máquina estatalizadora, intentando al mismo tiempo destruir para siempre las preclaras teorías económicas sociales de pensadores anarquistas de la talla de Proudhon y Victor Considerant, entre otros. Es por eso que de ese trabajo no seleccionamos nada.

Murió Uriel García

Una carta lacónica y llena de tristeza, nos ha traído la noticia de la muerte de nuestro estimado amigo desde muchos años, el culto catedrático Sr. José Uriel García.

Por la carta que mencionamos, nos ha sido notificado de que el día 27 del pasado mes de junio, había dejado de existir en la ciudad de Lima, el cultísimo historiador e ilustre escritor de nuestras cosas.

Desde muchos años, mantenía una correspondencia epistolar con nosotros. Recibíamos la revista de la Universidad de Bolivia, que siempre nos mandaba, y en la que colaboraba este bardo de la pluma.

Un día nos atrevimos a solicitar su colaboración, la que en verdad no se

B.D.I.C

Sierra de los Mimbres

por **Miguel JIMÉNEZ**

ron visitadas por los españoles en 1517. Al oeste se aprecia, por un rosal de móviles, la península de la Baja California, de unos 1.500 k. de larga por unos 148 de ancha, con sus cactos gigantes y sus islas rocosas.

En el precioso dibujo de áureas entradas se encuentran las hermosas bahías de Campeche, La Paz, Ballenas, Todos Santos, Concepción, Acapulco, S. Blas, Manzanillo, Sta. Inés, Magdalena, etc. Dentro del cuadro importantisimo de abrigos resaltan, entre otros, los puntos de amarre y de activo movimiento de Veracruz, Tampico, Puerto México, Tuxpán, Manzanillo, La Paz, Acapulco, Champotón y Matamoros. A las cercanías del demicírculo de Veracruz, en defensa, existe, en su isla, el castillo o fortaleza de S. Juan. Al oeste de Mérida, el puerto de Sisal exporta el textil o pita de su nombre.

El sistema montañoso de las Rocosas, que procede de Alaska, llega a proyectarse por el norte de Méjico. Al contrario, por el mediodía se extiende el que domina en Guatemala. En otro aspecto, Guatemala significa sus deseos en cuanto a Belise. Empero, la cuestión es algo confusa. Este territorio se halla dentro del Yucatán. Esta península, en su mayor espacio, figura dentro de la nación mexicana. En el Yucatán, de Guatemala hay la parte de Flores, que confina, al este, con Belice, y, al norte y poniente, con el país mejicano. Belice posee, en igual, el denominado de Honduras. Ahora bien, Belice, que se encuentra en el mar de las Antillas tiene, al norte, México, y, al sur y al oeste, Guatemala. Esta última, por su parte del río Dulce y de la Sierra Merandón, separa a Belice del cercano país de Honduras. De la misma manera que el bien de Portugal y de España está íntimamente ligado a la unión autónoma de las porciones españolas y portuguesas, sin duda, el porvenir del centro continental americano es mucho más factible por la reunión federativa del Panamá, Guatemala, Honduras, Costa Rica, El Salvador y Nicaragua. Lo otro viene a ser como los Balkanes, en Europa, y aquello de las antiguas posesiones galas del Africa occidental y media, las cuales, por ciertas características y por su fraccionamiento, padecen la desgracia de situaciones harto difíciles. Aparte. en gesto sensible, con un interés superior que en otra alguna, cuando la construcción del paso a corte panameño, los norteamericanos trataron de que la villa de Colón, enclavada en la zona del canal, tomara otro título. Volviendo al asunto de las tendencias o actitudes beneficiarias, asimismo, con relación a condiciones de avenir, el progreso de las Antillas puede ser mayormente alcanzado por la unidad autónoma de Cuba, Sto. Domingo, Bahamas o Lucayas, Haiti, S. Vicente, Barbada, Caimanes y Puerto Rico. De igual forma, Vuegues, Antigua, Sto. Tomás, Barbuda. Sta. Lucía, Jamaica, Sta. Cruz, etc.

En otro ayer, el nombre de Anahuac tuvo como un uso más concreto o limitado. Hoy día, por lo común, suele tener una aplicación más amplia o extensa, sobre las partes elevadas. Así, otrora, fue entendido, en lo simple, cual significado la plataforma o graderia atalayera de la capital de la nación y algunos sectores, en tanto que, por el presente. con referencia a lo que podemos decir el conjunto de la meseta central mejicana, en la designación, su esfera es de mayores alcances. En el gráfico general de trabados, cordilleras, ramas y macizos, viene a destacar, con fuerza, la magnífica, esplendorosa e imponente cadena de Sierra Madre. Del mismo modo conturban, entre enlaces y secciones, los vigorosos trazados de las Grullas, Acha, Verde, California, Potosí, Comanja y Sonora. En cuanto a los altivos y potentes colosos, la impresión es aguda e indeleble. Con todas sus prestancias, descuella, entre la ostentación de bellas imágenes, el Popocatepetl, o montaña fumante, por la exhalación de vapores sulfurosos, etc. En gran mérito, el Ixtacihuatl, dama blanca, o mujer acostada. De la misma manera, el Joculto y el Calima. También, en virtud, el Cofre y el Toluca. Asimismo, con sus gallardas y robustas fisonomías, el Jorullo, Tuxla, Buza y Malinche. Cerro de Macuillepec, y tantos... Circos. Moles volcánicas. Cresteros. Peñascales. Cortaduras. Niveas cumbres. Agujas. Estribaciones. Prados. Sotos. Apartados felices. Vegetación exuberante y lujuriosa. Rincones alegres. Parajes de aromas. Lugares de hechizo. Valles venturosos y, entre ellos, los de Tlaxcala, México y Toluca.

Sobre el luminoso azur simpático de las líneas fluviales se dan, con sumo agrado, las arterias del Pánuco, Río Grande del Norte, Lerma, Grijalvo, Tohuantepec, Usumasinta, Santander, Yaqui, Coliacán, Balsas, Sonora y Coaizacoalcos. Igualmente, las cintas Alabama, Mayo, Teapa, Acalote, Sinaloa, Agorac, Santiago, Lacantún, Tigre y Acaporeta. De la misma índole, las venas de Alvarado, Turbio, Cañas, Laja, Fuerte, Salado, Chiapas, Atogao, Conchos, etc. Por el tanto de interés y estima, en cuanto a las misteriosas cavidades, cavernas y grutas, singularmente, la de Tlaloc, en Chichen Itza. Respecto de los saltos de gran aprecio, la cascada Juanacatlán, de 22 metros de altura, cerca de Guadalajara, en el territorio de Jalisco. Entre los lagos y lagunas, los notables espejos de Chapala, Texcoco, Patzcuaro, Xochimilco, Catamaco y S. Cristóbal. En correspondiente sentido, Cuitzco, Zumpango, Xalcotán, Términos, Naha y Chialco.

Del maravilloso conjunto de realizaciones de las pasadas épocas existe, en primor, un importante número de muestras de unos valores y de unos tonos y carácteres verdaderamente felices, intensos y extraordinarios. En igual, otros de curiosos atractivos. Entre las magníficas obras sobresalen los monumentos aztecas y de otras remarcables familias. Así, las tumbas cual los colosos de Tula y de otros lugares. De modo idéntico, la metrópoli de Monte Albán. También, las adorables cabezas monolíticas de Villahermosa. De igual modo, las pirámides de Cyichen Itza y de Tula, etc., con sus grandes símbolos y sus artísticos bajorrelieves. Palenque, en la región de Chiapas, ostenta los restos de una antigua ciudad. Los de Mitla, el lar brujo, del reposo eterno, en Oaxaca, son de aquellos que, en cantidad o agrupamiento, proporcionan la idea o parecer, en alguna medida, de un mejor estado de resistencia. Soberbios ejemplares, bien conservados, impresionan de forma aguda, en diversos puntos precisos. Ruinas, relieves y objetos se dan, en gracia por varios distritos, de una parte a otra del país. En Uxmal, particularmente, los motivos del tiempo dorado de los mayas, por lo que se refiere al caso admirable de un modo de vestigios, ofrecen, en el cuadro de manifestaciones y aciertos, sus cualidades distinguidas. Además, logra la buena atención, la orla de marcas, con la variedad de trazos, notas y aspectos. Entre las diversas señales, por determinados puntos y plazas del Yucatán, como por curiosos lugares de otras órbitas, edificios aparecen con un buen aire, con una considerable altura y con unos lados completamente simétricos. Las casas comprenden, casi siempre, dos especies de series de juego o departamentos, separados por largos corredores. Al igual, ellas integran a menudo, varios lazos de habitación. De la misma manera, las paredes se encuentran lindamente decoradas con rumbos o losanjes. Otras, con meandros simples, o con grecos de líneas fuertes bien marcadas en ángulos rectos. La solidez y la regularidad de tales edificios, en sí, señalan, sin duda, con toda evidencia, un gusto, una pericia y un orden constructivo.

RETAZOS

DECIA MAQUIAVELO...

Los animales cuya forma debe el príncipe saber revestirse, son el zorro y el león; el primero se defiende mal contra el lobo, y el segundo cae fácilmente en las trampas que le tienden; el príncipe aprenderá, pues, del zorro a ser astuto del león, a ser fuerte. Los que desprecian la profesión del zorro no entienden nada en el gobierno de los hombres; en otros términos, un príncipe no puede, no debe cumplir con su palabra sino cuando lo puede hacer sin perjudicarse...

La gracia está en saber cumplir bien su papel, de saber a propósito, fingir y disimular. Para citar un ejemplo: el Papa Alejandro VI se hizo toda su vida un juego de engañar; sin embargo, a pesar de su infidelidad declarada, tuvo éxito en todos sus artificios: promesas y juramentos...

Jamás un príncipe violó más a menudo su palabra, respetó menos sus compromisos, y es porque poseía perfectamente el arte de gobernar.

(Por la transcripción, JUAN)

ANTENA

BANCO DE EE. UU. INVIERTE EN COMPRA PRIVADA ESPAÑOLA

NUEVA YORK. — El Banco de Nueva York «Marine Midland Trust Co.», anunció que su filial «Marine Midland International Corp.» invirtió medio millón de dólares en la sociedad española «Financiera Española de Inversiones». Invirtió asimismo la citada entidad bancaria de Nueva York 201.000 dólares en el Banco «Corporación Colombiana Financiera del Norte» cuya sede se halla en Barranquilla.

ESTUDIANTES EN LIBERTAD

MADRID. — Fueron puestos en libertad tres estudiantes condenados a principios de este mes a un año de cárcel por progadanda ilegal.

Enrique Jiménez de Sandoval, Andrés Martínez Lorca y Francisco Peña García fueron detenidos el pasado 7 de abril cuando distribuían octavillas.

Los tres jóvenes, que han beneficiado de la reducción de la mitad de la pena por la reciente Ley de Amnistía, fueron puestos en «libertad condicional» cuando aún les quedaban dos meses y medio de cárcel que cumplir.

Su abogado, Eduardo Ciergo, fue detenido brevemente el pasado mes por dirigir una carta al Arzobispo de Madrid, en la que afirmaba que sus clientes fueron maltratados por la policía, y actualmente inculpado de «propaganda ilegal» ante el Tribunal de Orden Público.

REPRESALIAS

MADRID. — Los profesores Tierno Galván y José Luis Aranguren, están siendo investigados por un juez especial. Su delito, según la versión facilitada por las autoridades fascistas españolas, es bien simple. Los dos, han dirigido los últimos movimientos estudiantiles que se produjeron en la Península Ibérica. En estos hechos se movilizaron, además, una serie de compañeros de cátedra y de alumnos reclamando la libertad más amplia de expresión, de cátedra, de asociación. Su palabra y su pluma se pusieron al servicio de esa causa. Confesamos que les sobran razones para hacerlo.

En todo caso estos dos profesores y sus compañeros en el combate, serán desposeídos de lo que ganaron limpiamente: sus cátedras. Se quiere sitiarlos por hambre, ahogar sus ideas, estrangular su rebeldía. El error, no puede ser de mayor volumen. Los jóvenes estarán más cerca de ellos en estos momentos, que si para premiar sus virtudes, se les hubiera concedido la gran cruz del generalísimo.

ESTUDIANTES SENTENCIADOS

LISBOA. — La Corte Política declaró culpables a nueve estudiantes de «abogar por la caída del presente gobierno».

El empleado y tres de los estudiantes fueron sentenciados de 17 meses a cuatro años y medio: seis recibieron sentencias suspendidas y dos fueron absueltos.

El castigo mayor se aplicó a José Despiney, culpable de pertenecer al partido comunista portugués.

Todos perdieron sus derechos políticos por periodos de cinco a 15 años.

El Juez Antonio Mora, que presidió el Tribunal, dijo a los seis que recibieron sentencias suspendidas que «es claro que todos ustedes pertenecen al Frente de Acción Popular.» (FAP).

Entre los seis se encuentra María Gina de Azevedo, hija de un periodista de Lisboa. Ha estado confinada en un Hospital los últimos seis meses con «desequilibrio mental» que su abogado afirmó resultó de la interogación policial.

Este juicio, el primero de una serie contra estudiantes de la Universidad de Lisboa, está relacionado con uno que dirigió el hijo de un rico comerciante de Lisboa, Arturo Guoveia. Según la acusación, los estudiantes trataron de colocar una bomba bajo un vehículo policial estacionado cerca del Ministerio del Interior en Octubre. Estalló prematuramente e hirió a Guoveia.

Mientras estaba en la cárcel Guoveia se casó con Rosa de Almeida Silva, que fue declarada culpable de esconderlo en su casa y de actividades subversivas. Ambos retornaron a la cárcel.

ANIVERSARIO

LA HABANA. — Para celebrar cumplidamente su efemérides máxima, el Embajador de España en La Habana invitó a una recepción en su sede, lo más discretamente callada. Como es natural y protocolario, toda la Alta Jerarquía del régimen cubano, desde el Primer Castro hasta el señor Roa, acudieron al suceso y brindaron por el Glorioso Alzamiento del Generalísimo Franco.

Las malas lenguas dicen, a propósito de este hecho social con buenos mostos peninsulares, wisky de marca, algún vodka y pasapalos surtidos, que no se trata de una cortesía de gobierno a gobierno, sino de una carantoña de gallego a gallego.

PETROLEO RUSO PARA ESPAÑA

MADRID. — España importará en breve 300.000 toneladas de petróleo crudo de la Unión Soviética, con destino a su refinería en Escombreras, en el sur del país, según se informó en fuentes autorizadas.

El costo de la operación oscila en 3.000.000 de dólares.

Si bien España y la Unión Soviética no mantienen relaciones diplomáticas, entre ambas se llevan a cabo algunas operaciones comerciales.

ESPAÑA NO FABRICARA «SU» BOMBITA

MADRID. — «España no fabricará su bomba atómica, aunque posee los conocimientos y la técnica adecuados para hacerlo. España no se propuso crear tal bomba», declaró en sustancia un portavoz de la Comisaría de Energía Nuclear.

COMUNICADOS

F. L. DE IVRY

Convoca asamblea general para el domingo 5 de septiembre en el lugar y hora de costumbre. Dado la importancia de los asuntos a tratar se ruega la puntual asistencia de todos sus afiliados.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará asamblea el día 29 de agosto a las 9 de la mañana, en el lugar de costumbre, para tratar entre otros asuntos el informe de la delegación al Congreso de FF. LL.

Dado el interés que despiertan los asuntos a tratar, se ruega puntual y total asistencia a esta asamblea.

F. L. DE EVREUX

Celebrará asamblea general el día 5 de septiembre, en el lugar y hora de costumbre. Por lo importante de la reunión, se ruega la asistencia de todos los compañsros.

F. L. DE TOURS

El día 5 de septiembre, esta Federación Local celebrará asamblea general, en la Bolsa del Trabajo, empezando a las 9,30 de la mañana.

Se espera la asistencia de todos los compañeros, pues los asuntos a tratar son de suma importancia.

PARADERO

Se ruega a quien conozca la dirección de Ginés Ortiz Vera de Badalona, que en los años 1946 y 47, residía en Orleans y Caen respecctivamente, lo comunique a J. Tortajada, 17, rue de la Mairie, Montauban (T. et G.). Intersa conocer el paradero de este compañero, para ponerlo en contacto con su hijo Pedro, recién llegado a Francia.

F. L. DE MONTAUBAN

Pone en conocimiento de todos sus afiliados que el próximo sábado 28 de agosto, a las nueve de la noche celebrará asamblea general, en el café de la Comedia. Se tratará el informe de la delegación al congreso.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. **Precio: 1 F.**

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

NECROLOGICA

CESAR ORDAX AVECILLA

Ha dejado de existir César Ordax Avecilla y con ello queda en silencio una vida entregada desde temprana edad a la defensa de la libertad. Combatiente en favor de la causa republicana española, fue comandante de información del IV Cuerpo de Ejército en las jornadas dramáticas de Guadalajara. Mientras que para muchos cesó la guerra en marzo de 1939, para él sería el principio de una etapa de mayores sufrimientos, porque la cárcel le esperaba para permanecer ocho años, en espera siempre de salir para el paredón, cada mañana. Artista de gran sensibilidad, pintó y escribió dando a las letras producciones literarias y teatrales de su fecundo estro lírico, habiendo llevado a la escena obras que merecieron elogios de la crítica.

Perteneció a la F.U.E., en los años valientes en que los universitarios españoles se enfrentaron a la dinastía borbónica y fue militante de la C.N.T., a cuya organización libertaria dió sus ideas y lo más lúcido de su pensamiento como periodista, en los diarios «CNT» y «La Tierra», de Madrid.

Llevó con dignidad sus días de exilio, reconstruyó su hogar y ofreció a México, su segunda y amada tierra, una existencia sin renunciaciones ni apostasías.

Le sorprende la muerte cuando de él cabía esperar una producción intelectual rica en pensamientos nuevos, cuando trabajaba con ilusión renovada por la reconquista de la libertad en España y cuando sus afanes de hombre de lucha parecían tener resultados más brillantes.

Lloremos su ausencia todos sus amigos, en unión de su esposa y de sus hijos, porque la España libre, la C.N.T. y el México hospitalario han perdido a uno de sus mejores soldados.

Falleció en México, D.F., el pasado 2 de agosto y fue enterrado, el mismo día, envuelto en la bandera republicana española, asistiendo al sepelio diversos compañeros.

Chispas

«Lucha entre blancos y negros en Los Angeles».

Tememos que la conflagración se extienda entre los ángeles negros y blancos... si Dios no lo remedia.

⁂

El Partido Comunista Indonesio induce a Sukarno a armar al pueblo.

Cuando el P. C. I. consiga desarmar a Sukarno, que nadie tema: el pueblo será desarmado.

⁂

«Franco se propone levantar la censura de Prensa.»

Dejando, empero, a la opinión prensada.

⁂

Según Candel, Barcelona está rodeada por un cinturón de miseria, calamidad procedente de otras provincias españolas.

Problema social agudo, amigo, y dígase en la lengua que se quiera.

⁂

En 1917 la Confederación Regional del Trabajo de Cataluña comprendió el problema integrando a la masa emigrada en los sindicatos, en donde, nativos y «forasteros», todos fuimos iguales.

En gracia a lo cual, ningún Candel tuvo que escribir libro al respecto, por bien intencionado que fuere.

⁂

Indios y pakistaneses se disputan Cachemira. China observa y se prepara tercero en discordia.

Cachemira es un país lacustre inundado de flores. Una tierra que, con igualdad cachemira, sería idílica.

Y allí meten la guerra los ambiciosos, proclamándose pacifistas.

¡Palomite blanca!

⁂

Al emperador japonés Hiro Hito le inquieta la situación internacional, cuya paz juega precaria...

A deducir por lo de Pearl Harbour, el pacifismo de Hiro lleva unos años de retraso.

⁂

Los católicos de Flandes no admiten ser sermoneados en otra lengua que la suya.

La culpa es de Dios, que no sermonea en ninguna.

⁂

También el clero catalán se pronuncia por su idioma nativo.

Pero en catalán o en castellano, a la población refractaria como si la sermonearan en sánscrito.

⁂

De la prensa franquista dicen los españoles:

«¡Siempre habla mal de los otros!»

Al «otro», o sea Franco, ya lo maldicen ellos.

⁂

Lección comparativa aprendida en Barcelona:

«Franco tiene 73 años. ¿Cómo lo conceptuarían en Francia?»

«Un franco viejo.»

CHISPERO

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«El discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José-María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol.	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer ..	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: L'indispensable révolution	5,00
Nicolas Stoïnoff: Un centenaire burgare vous parle	8,50

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X), C C P 1350756, Paris.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación)

Encargado de pronunciar el discurso del cierre de las clases, Han Ryner eligió el tema «La lectura». Decía señaladamente que no debe condenarse un libro sin ser leído y que si los que se tienen por superiores nos aconsejan evitar una lectura, ésta que a ellos no les conviene, puede muy bien convenirnos a nosotros. La autoridad académica suprimió este párrafo y algunos otros, pero el autor no se dejó intimidar y leyó su texto completo, prescindiendo de lo que aquélla había aceptado y recalcando lo que había suprimido. El director, por miedo a ser tildado como falto de autoridad, no se dio por aludido.

Cinco años más tarde, otra vez tuvo a su cargo el discurso oficial, y, para evitar las tachaduras de la superioridad, lo redactó en versos, no siempre serios, confiesa Han Ryner, pero siendo solemne el sentido de la autoridad enseñante, ella no puede percatarse del sentido humorístico. En su discurso, Han Ryner, después de un rápido relato histórico de la poesía francesa, elogiaba a uno o dos poetas. El inspector de la Academia le sugirió que debía añadir al señor Eugenio Manuel, «una de las glorias de la Universidad». Al día siguiente Han Ryner añadió unos versos de este Manuel y esta cuarteta:

La policía hace gran obra filosófica.
Estos hermosos versos son del gran Manuel,
gran inspector de instrucción pública.
Leedlo noche y día, porque es un gran manual.

Y preguntó al superior si debía publicarlo en su discurso. «No sé por qué, sonríe malicioso, el inspector de la Academia jamás me contestó.»

Algunos padres de sus alumnos denunciaron a Han Ryner como «volteriano». La Administración le pidió explicaciones escritas, y él manifestó: «Mis acusadores se engañan: desprecio a Voltaire, que creía en Dios.»

No se contentaba Han Ryner con defender su libertad individual, sino que se unía en la lucha para defender la libertad de todos los pensadores o humildes militantes del mundo perseguidos. Y cuanto más ínfimo es el oprimido más condenatoria se levanta la voz del gran filósofo contra los opresores.

En 1922, cuando se inició una protesta por la condenación del anarquista individualista Armand y se pedía su inmediata liberación, Han Ryner organizó una reunión, a la que llegó completamente enfermo, después de tres días de cama y dieta rigurosa. La enfermedad no bastaba para que no cumpliese la palabra empeñada, ya que se trataba de reparar una monstruosa injusticia. Su debilidad era evidente y durante algunos minutos su palabra se hacía difícil. Pero, ante una sala repleta, su voluntad reaccionó y habló una hora con la misma elocuencia persuasiva y la misma emoción en él características en estado normal. Después de contestar a preguntas del auditorio en media hora más, volvió a tomar el omnibús para guardar cama hasta su completo restablecimiento.

En el crimen legal contra Sacco y Vanzetti, varios camaradas tuvieron la ingenuidad de pedir a Lindbergh, valiéndose de la gloria y de la popularidad de este triunfador de un día, intercediese por la libertad de estas víctimas del odio social organizado. Se envió un telegrama, al cual se añadieron los nombres de muchos ausentes, a los que se avisó esta decisión. He aquí lo que contestó Han Ryner: «Gracias por haberme asociado a vuestro pedido y por haber comprendido que cuando se trata de la libertad y la vida de uno o de varios hombres, se puede disponer siempre, si parece conveniente, de mi firma.»

Estos hechos, como otros muchos de Han Ryner, muestran la generosidad y el amor fraterno de este hombre que fue magnífico por su ética y por sus escritos y por su elocuente palabra de orador.

EL HOMBRE Y EL ESCRITOR

La vida de Han Ryner está identificada plenamente con toda su obra de escritor: irradiación de su pensamiento de sabiduría riente y de libre ritmo. La «voluntad de armonía» así calificada por él, puede proponerla como ética de belleza sin dogma. Hasta el último día de su noble existencia trabajó por las libertades humanas y contra las injusticias sociales. Fue un filósofo completo, que vivió conforme a su pensamiento pleno de amor y claridad. Ha dejado un surco profundo de afectos y de unánime comprensión y su obra será imperecedera y estimada quizá más tarde. Porque quiere una revolución interior, antes que una exterior, quiere también que el pueblo se eleve y comprenda. Un mundo nuevo no puede ser armonioso y viable si no se cimenta en mentalidades nuevas y en sanas aspiraciones. Por este motivo esencial, Han Ryner es un verdadero artífice de la sociedad futura..

EXTRACTOS DE «LA RISA DEL SABIO»

No encuentro una sabiduría que no se adultere con alguna metafísica. El cosmos es una armonía demasiado compleja. En cuanto me desprendo de todo prejuicio religioso, metafísico o poético y me olvido de las alabanzas a la naturaleza y a ese dios que se me quiere mostrar en ella, encuentro tanto caos como orden y más injusticia que equilibrio.

En el solo año 1911, 767 personas fueron muertas por los tigres 974 por otras fieras en la India. En revancha, los hombres sacrificaron a 25.843 fieras en el mismo año. Las serpientes estrangularon a 24.312 humanos y éstos se vengaron sobre 171.700 ofidios. Si todavía pudiese yo creer que esta matanza, que dura y durará mientras convivan bestias y hombres, ha sido querida y permitida por una causa consciente, ¡cuánto desprecio y cuánto odio ella me inspiraría!

Conozco bien los sofismas de los abogados del dios creador. La responsabilidad del mal no es de éste, sino de sus criaturas y de su libre albedrío. Pero no se atreven a proponer a mi admiración el libre albedrío de las fieras. Mas el pecado de no sé que antiguo hombre habría corrompido toda la naturaleza y dado garras a las fieras y veneno a los ofidios. Antes de la aparición del hombre, durante milenios, los animales se han devorado, han sufrido y agonizado. Especies completas desaparecieron y el creador se mostraba indiferente al desastre y pensaba en fabricar a un culpable. Cualquiera que sea la falta del hombre, demasiados males la han precedido. La horrorosa lucha por la vida ha comenzado sobre la tierra, ¡cuántos siglos antes de la llegada del hombre! Ciertos apologistas hallan dificultad en justificar a dios, y por eso lo alaban en ditirambos desatinados. El mal que nos hace es una prueba de inmenso amor, y debemos cantar loas a la belleza del dolor y a su utilidad con las voces alegres y embriagadas por las voluptuosidades del sufrimiento.

El dolor se abate sobre demasiados vencidos. Pase mi dolor y el de otros que pueden soportarlo. Pero, ¿qué belleza extrae el animal de su sufrimiento? Tan inútilmente como él, y más grotescamente, sufren el niño, la mujer quejumbrosa, el hombre de voluntad débil, el idiota, el soldado, que es a la vez ridículo e infame mártir y verdugo, ya que se consuela del mal sufrido por el mal realizado o por la esperanza de la venganza y cuida sus heridas con la alegría del odio.

Pero me percato de que estoy hablando como hombre de sensibilidad y no hago sino estrechar el problema a mi modo de ver. Lo cierto es, que en el universo todo es movimiento ciego, torbellino de muerte y de renacimiento. El equilibrio aparente está supeditado a oscilaciones compensatorias. Hay mundos que se apagan y se vuelven a encender con el choque de otros astros apagados. La atracción lanza estrellas en llamas hacia otras masas incandescentes, la propulsión arroja a toda velocidad en la inmensidad los planetas reducidos a minúsculos fragmentos. ¿Dónde hallar un pensamiento en todo este desorden?

¿Hay un pensamiento en el horrible derroche de gérmenes que hace continuamente la naturaleza, en la muerte de tantos seres en formación para el desarrollo de uno solo? El hecho de que la niña posea un número de huevos innecesarios, ¿no basta para negar toda sabiduría cósmica? La biología descubrió cincuenta mil huevos en el ovario de dos años, los cuales quedan reducidos a la mitad a los ocho años y sólo de cinco a siete mil a los 17 años, de los que únicamente llegarán a madurez quinientos. Y toda esta pérdida para lograr reducidas fecudaciones.

¿Hay pensamiento, amor o justicia en el orden que condena a toda vida para sostenerse a la destrucción implacable de innumerables vidas?

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

COMENTARIO TRANSCENDENTE

HAN transcurrido ya dos semanas desde el término del Congreso de Montpellier, y el eco aún zumba en nuestros oídos y repercute en nuestras mentes. El pro y el contra de una labor realizada, ahora se lo hace uno mismo a solas, consigo mismo, ausente de una sala sometida al grado pasional de 160 delegados empeñados en la defensa enragé de los puntos de vista de sus respectivas federaciones locales. Por incidencias de dureza, es posible que la parte negativa del Congreso aconseje a algunos la persistencia conflictiva, error que no conducirá, o conduciría, a ninguna parte al cenetismo. Lo lógico, lo cuerdo, es perseverar en lo bueno, darse todos un baño de reflexión que nos regrese al sosiego, que no nos impela al yerro, a volver a las andadas en aras a una España que en 1945 abandonamos de hecho, ya que no de palabra, perdiendo una ocasión única y hermosa dividiéndonos, alocándonos por acaloramiento meridional, ibérico, o lo que se quiera, pero de buenas consecuencias para la estabilización de Franco en ese Poder que aún detenta. Por donde se vé que triunfos, en casa no hay dios que lo obtenga, puesto que a todos.. yo, tú, él, y España— nos alcanza un cacho de nueva derrota. En la incomprensión, en la inconducta, todos saldríamos perdiendo.

Mírese el panorama confederal del interior. Voces autorizadas nos dieron un aperçu del mismo, no halagüeño por cierto. La juventud, en ningún caso ganada por Franco, tampoco acude a la C.N.T. y a los partidos. Seguros de un acodo exterior, ciertos jóvenes se inclinan, sin mucha convicción excesiva, por el comunismo, mientras otros, convencidos del soporte clerical, se acercan al sindicalismo de sacristía. Aparte unos muchachos enamorados de la mística anarquista, nosotros no disponemos en España que de hombres cincuentones, y aún con más edad a cuestas, dispuestos a realzar nuestra sindical pese a la soledad y al peligro de abandono a que están expuestos por carencia de esa solidaridad internacional que los demás sindicalistas del país disfrutan. El único espaldarazo, el solo soporte, estos esforzados compañeros lo tienen en nosotros, y si nosotros los decepcionáramos una vez más con nuestras rencillas, mereceríamos la condenación de centenares de miles de madres españolas en clamor unánime. ¿Hemos meditado lo suficiente la gran responsabilidad (ahora que tanto se habla de ella) que nos alcanza, cuando malogramos el éxito de la causa, habiendo, tantos miles de hermanos nuestros, ofrendado tranquilidad, salud y vida por ella?

Bien se nos alcanza que la literatura deprimente que nos ambienta puede extorsionar nuestro deseo, o darnos a creer que lo supérfluo es mejor que lo básico. La historia de los hombres rebosa confusionismos y errores, y en nuestro caso sería lamentable la resurrección del yerro, por el daño irreparable que un tercer tropiezo (1933, 1945, 1965...) podría irrogarnos. Puede haber quienes osen jugar fuerte creídos ya de que el Movimiento cabalga un Clavileño, un caballo de ilusiones, y que lo menos pueril es agregarse a la sociología hacedera (?) del Estado. Todo son opinones, todo son libertades que no niegan a nadie. Pero lo nuestro es cosa vivida, realidad patente, hecho tan consumado, que ya la historia imparcial lo recoge. El silencio orquestado o coincidente de los partidos con respecto a la Confederación ha sido roto, puesto que libros aparecen ocupándose de nuestras ideas y de las consecuencias morales, políticas y económicas de las mismas. El franquismo, haciéndole el caldo gordo al comunismo al ocuparse sistemáticamente de un sindicalismo marxista que en las regiones de raigambre anarquista prácticamente no existió, ha sido puesto en evidencia, sin siquiera mentarlo, por cronistas de la verdad recientemente aparecidos en la propia España.

Que en la península no dispongamos de grandes sindicatos y que la juventud de hoy, no franquistizada, pero desidealizada por la corrupción y la tensión inquisitorial del régimen, no responda a nuestros deseos, no implica que debamos sustraernos, derrengarnos, ceder paso a los ajenos en gracia a una propaganda sistemática y de grandes vuelos practicada por dos totalitarismos: comunista y franquista, y por las agencias de factura burguesa que más prefieren propalar la mentira y la antihistoria que la verdad libertaria.

Queremos decir, que contra viento y marea en España existe solera libertaria, conducta libertaria, hechos de cariz estrictamente libertario. Queremos decir, que una riqueza emocional, una fortuna de realidades positivas como las nuestras, ningún sector social o político sería lo suficientemente imbécil para desdeñarlo, y esa imbecilidad no nos cogerá a nosotros. En anteguerra era más difícil sostenerse encima de Clavileño, cabalgar una nube de ilusiones, y, sin embargo, propagábamos y combatíamos seguros, convencidos, esperanzados. Hoy que nuestras ideas han pasado por el tamiz de la práctica, que se hallan imantadas de verismo, sería inconcebible que las posponiéramos en favor de un sindicalismo de nevera, de vejez con caldo de leyes, de igualitarismo hablado, y con sanción buscada en el archivo de la jurisprudencia democrático-burguesa.

Pocos o muchos, tantos o menos presentes en el palenque, quedamos compañeros en España y en el exilio, en tanto nuestro crédito permanece, y aun aumenta, a medida que nuestro historial y nuestro propósito son analizados. Grandes sabios externos al anarquismo caen en la cuenta de que éste es tabla de salvación ante la crisis del mundo, y habrá que ser en casa menos españoles para ver que nuestro sindicalismo es un recurso nuevo para restablecer el equilibrio social humano. Con sólo mantenernos constantes, unidos y firmes, no sólo reconquistaremos el campo español, sino que nos introduciremos, moralmente, en todos los ambientes externos donde reina inmensa desazón a pesar de seguridades presumidas, pero de hecho fingidas.

La realidad de hoy es furiosamente autoritaria, de donde el fracaso de la sociedad. Queda por experimentar el comunismo libertario, y bien haya el compañero que en la hora de la verdad esté presente.

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL

y la renovación de las actividades progresivas

(Continuación y fin)

por Max NETTLAU

DESPUES de una victoria se perfila el peligro de las influencias autoritarias. He aquí lo que al respecto propone Kropotkin, algo que no se discutió mucho y que vale la pena examinemos en la época de las pretensiones totalitarias. Propone *trabajar al margen*. Este concepto se deriva de sus estudios históricos... «En la Gran Revolución de 1789-1794, las secciones de París, y de otras grandes capitales y los Municipios revolucionarios en los pequeños poblados fueron los que, superando a la Convención y a los órganos provinciales del Gobierno revolucionario, se dispusieron a ensayar tentativas de reconstrucción *económica* y de *libre acuerdo de la sociedad*...» Para la Comuna (cuya historia le interesaba por aquellos años, pero que no podía escribir sin permanecer cierto tiempo en París) vió aquellas tendencias más avanzadas representadas por los que comprendían «que el pueblo no solamente no debe dejar las armas, sino que ha de mantener al margen del Consejo (miembros de la Comuna) su *organización íntima* sus *grupos federados*. De estos grupos, y no del Ayuntamiento (Hotel de Ville), habían de salir las medidas necesarias para el triunfo de la Revolución. Desgraciadamente se dió una cierta modestia en los revolucionarios populares apoyados en prejuicios autoritarios, muy arraigados en aquella época, lo que llevó a los grupos federados a la ignorancia total del Consejo (la Comuna) actuando como si ésta no hubiera existido y abriendo una era nueva de construcción social.»

Estas líneas contienen, dicho sea al margen, lo que al historiar la Comuna hubiera tratado de probar Kropotkin. Se trataba de la parte avanzada de esta federación de batallones de la guardia nacional, formada en el sitio de París, y cuyos delegados fueron los que formaron el Comité Central. Este Comité según los nuevos hombres de Estado de la Comuna elegida el 26 de marzo no tenían razón de ser entonces, mientras que el Comité pensaba nada menos que en marcharse. Hubo rivalidades y enemistades. De durar la Comuna se hubiera producido hostilidad entre las dos fracciones. Si entre la minoría socialista de la Comuna y los delegados avanzados del Comité hubiera habido relación —y es probable que la hubo—, un día u otro, la mayoría jacobina de la Comuna hubiera expulsado a los otros o los hubiera fusilado. Si treinta años antes hubiera recogido Kropotkin, en Ginebra o en Londres, estas actuaciones incipientes hubiera podido poner en claro algo de lo que quedó a oscuras. Treinta o cuarenta años después de 1871, esta tradición debió estar muerta o poco menos y hubiera habido el riesgo de exagerar las proporciones de estas corrientes tan mezcladas.

Se comprende bien que insista sobre la acción directa local, creadora de la vida social nueva por influencia de los iniciadores libertarios sin contar con ninguna pretensión autoritaria cualquiera que fuera su origen. Malatesta pensaba lo mismo y sobrevivió el espíritu de la Alianza y de la Fraternidad de Bakunin.

No fue Kropotkin el hombre del comunismo anarquista al minuto o en veinticuatro horas, ni el hombre capaz de abdicar ante el sindicalismo, como han pretendido algunos. Fue quien comprendió mejor las dificultades de la transformación social, que tantas causas hacen necesaria e inevitable, y buen número de factores hace posible, mientras que obstáculos graves, subsistentes todavía, y las primeras tentativas eran necesariamente imperfectas si no eran abortivas.

No perdía sus esperanzas y procuraba con ahínco analizar y separar los conceptos, a buscar los elementos vivos y activos para coordinarlos. Dijo tal vez más que nunca que era el tiempo de los sembradores de ideal el tiempo de los sembradores de iniciativas. De nuevo preconizaría audacia y más audacia y comprendería perfectamente la nulidad intelectual y ética de sus adversarios, cualesquiera que fuera.

Europa está muy enferma pero no en la agonía. Un médico con experiencia social sería probablemente el más indicado para diagnósticar con exactitud y proponer remedios. Es preciso darse cuenta de las fuerzas atrofiadas, de las que están vivas y de las que están debilitadas. Es necesario conocer lo que son perjuicios primarios y secundarios, lo que son recursos y defensas generales del organismo y apreciar las posibilidades de curación lenta o rápida. Virtualmente, el socialismo parlamentario se extinguió como tal (socialdemocracia) o bien se confundió con los partidos de izquierda (Inglaterra, Francia), o se convirtió en uno de tantos partidos gubernamentales moderados (Países Escandinavos). No es fascista, ni quiere declararse bolchevique. Estas son dos virtudes que más bien podríamos calificar de modestas. Pierde terreno a pesar de todo, contando con los que proponen planes quinquenales y otras panaceas de signo social. Esto es lo que se hace en Bélgica, en Francia y en Holanda, suponiendo un esfuerzo para la teoría del Estado, paralelo al fascismo y al bolchevismo. La reacción se dirige en todo el mundo hacia la parálisis de todas las fuerzas progresivas, y quiere la servidumbre absoluta, el profundo sueño de las edades pretéritas. Esta pretensión no puede ser productiva, no puede realizarse más que a expensas del signo de vida, reducido ya, de la expoliación, o a expensas de las aventuras guerreras, *chantage* mundial, puesto que puede producir por sí otras guerras.

La carrera del fascismo está contenida y no tiene más recurso que hacerse recompensar para no proceder de peor manera. Los otros Estados creo que están a punto de controlar y localizar al fascismo, conteniéndolo poco a poco. Es posible que esta localización del mal se haga sistemáticamente por fuerzas poderosas, pero también es cierto que estas fuerzas no tienen interés en dar libertad a las desdichadas muchedumbres, porque la impotencia de éstas en la época presente no es perjudicial para sus rivales comerciales y porque su estatismo extremista permite a los demás Estados ampliar su influencia,

(Sigue en la pág. 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

LAS PREOCUPACIONES DE JOHNSON

TODO jefe de gobierno, todo jefe de partido, todo dirigente «consagrado» e inamovible, de no importa que organización política o sindical, se halla sujeto a imperativos insoslayables. En primer lugar debe hacer creer a sus gobernados, si es jefe de estado; a sus dirigidos, si se trata de jefe de partido; a sus electores, si el caso es el de una organización, que gobernados, dirigidos o electores gozan de las enteras prerrogativas de la democracia, o de «la libertad de opinión». Que en todo lugar y momento pueden exigir cuentas «al hombre de la hora». Pero queda siempre opción y facilidad, a «este hombre de la hora», para hallar motivaciones y justificantes a todas y cada una de las decisiones o actitudes, bien sea para trazar la línea general de conducta al conjunto social que de él depende, o bien sea para desembarazarse de adversarios supuestos o reales. Una cierta mística a la personalidad sirve a tales fines.

Johnson, el jefe de los Estados Unidos, tiene sumo cuidado y suficiente habilidad para hacer creer a sus administrados, que todos sus gestos, actos, declaraciones, planes y gestiones, corresponden a necesidades directas e inaplazables del pueblo norteamericano. Contra todos los vientos conduce la barca del Estado en aguas procelosas y en condiciones atmosféricas amenazadoras. Pese a todo ello sus administrados creen a pies juntillas —salvo las excepciones que se hallan siempre en cada nación, organización o partido— que el digno guía de los destinos de América y del mundo, cumple su transcedental misión en condiciones tales que le hacen imprescindible, providencial, irremplazable... Los que nos reclamamos del federalismo libertario, sabemos —debemos saberlo, sino ¿a que viene predicarlo?— que el valor fundamental de todas las ectividades humanas, reside en la libre iniciativa de las disgregadas minorías que componen la base de las sociedades, minorías siempre sometidas a la vigilancia preventiva de los ostentadores del poder, o de la «dirección» de pueblos o de organizaciones.

LA ALIANZA PARA EL PROGRESO

Las más hábiles maniobras no bastan a la perpetuación del centralismo. Ante el resurgir de la opinion libre se resquebraja toda pretensión monopolista, y cuanto más fuerza impone el poderoso reafirmado en la ley del más fuerte, con más vigor se manifiesta el descontento y se organiza la oposición y la resistencia.

Las hábiles previsiones del presidente Kennedy, se hallaban condenadas al fracaso, a corto o largo plazo. Se atribuye a su iniciativa y cuenta la creación de la famosa Alianza para el Progreso, destinada en apariencia a favorecer el desarrollo económico y social de los paupérrimos países de América Latina. Se trazaron planes y sobre todo se adelantaron promesas que en ciertos espíritus provocaron esperanza y en otros entusiasmo. Se pretendía olvidar que la iniciativa correspondía a las apremiantes necesidades expansionistas de la gigantesca industria norteamericana. Se trataba de «ayudar a comprar» mercaderías que no lograban salida y, en todo caso, contribuir a crear ciertas industrias complementarias —no de competencia— susceptibles de enriquecer el potensial estadounidense.

A los cuatro años de lanzado el plan, los países supuestamente beneficiarios, se aperciben que las trabas económicas impuestas por el prestamista por medio de aranceles y de tratados, les sitúa en condiciones de obligada dependencia a las directivas no sólo económicas, sino también políticas, dictadas por el coloso norteño.

Resultado: Chile se resquebraja y reclama a la Alianza hechos y no promesas, reivindicando de paso su libertad de iniciativa en cuanto a directivas políticas. Cuba se enfrentó hasta el extremo de hacer necesaria su expulsión. Un hábil movimiento de timón permitió crear en el Brasil agudo problema interno con desenlace favorable para con los partidarios de la «línea» yanqui. Uruguay, con su tradición antimilitarista, se niega a contribuir con soldados que no tiene, a la fuerza interamericana que habría de servir a liquidar conatos subversivos, o a mantener, como en Santo Domingo, el predominio de las fuerzas reaccionarias. La subversión progresa en Perú, donde hasta el «aprismo», ayer sedicente revolucionario, se alarma y se suma a la actitud del gobierno derechista que obtuvo apoyo en Estados Unidos. Se utilizan todos los medios modernos, desde la aviación a los gases, pasando por la artillería, para dominar la revuelta de los indios. «Nada de prisioneros», fue la voz de mando gubernamental. En Venezuela se acentúa el extremismo terrorista y en Colombia, esta misma semana, las bombas destruyeron oleoductos pertenecientes a empresas norteamericanas. La situación es confusa en Bolivia y, en cuanto a Santo Domingo se pudo leer esta semana, que las que figuran como autoridades provisionales protestaron contra la ingerencia de la E.O.A., que pretende imponerles elementos como el general Wessin, ex-lugarteniente de Trujillo y uno de los causantes de las masacres que no se sabe aún si habrán terminado de verdad. Santo Domingo constituye una prueba tangible de las tenebrosas maquinaciones de la C.I.A.; del fracaso de la Alianza para el Progreso y de la supeditación de la O.E.A. a la directiva yanqui.

LA SUBLEVACION DE LOS NEGROS

De nada vale que Johnson firme papeles y decretos autorizando a los negros a votar. No se transforma una mentalidad a base de leyes, discursos y zarandajas de la misma índole. El negro es el igual del blanco cuando se trata de que participe en la guerra, en Europa o en Vietnam. Un blanco se negó estos días a participar en la guerra «defensiva» contra el comunismo —como se dice—, y un negro escogió la huelga del hambre con el mismo objeto. Lógicamente la ley determinará para ambos en paridad de obligaciones y de derechos. Pero en lo más recóndito del cerebro de una gran mayoría de norteamericanos, un negro es un ser despreciable. Menos que un animal. Jamás al nivel del hombre.

Y los negros tratan de demostrar a los blancos que por lo menos en un aspecto, pueden equivalerse sin que se ofrezcan dudas. Pueden dar la prueba de que son tan brutos como los propios blancos, que también pueden utilizar el odio, las armas, el salvajismo... En la ciudad de Los Angeles incendiaron, saquearon, se batieron... La mentalidad predominante en Estados Unidos necesita de choques emocionales para entrar en razón. La descriminación prosigue en escuelas, en comercios, en transportes, en viviendas, en las calles y hasta en los sindicatos. La aberración del obrero norteamericano se iguala a la de los obreros de todos los países. En todos los meridianos se manifiesta desconfianza, desprecio, no pocas veces odio, hacia el obrero extranjero, tanto más cuando este obrero llega de países miserables de donde se ve forzado a salir en busca de pan. En Estados Unidos se sigue la misma regla, y ya hemos señalado en otras ocasiones casos concretos que desmerecen calidad moral al «blanco» sindicalizado, por su actitud contra el «negro», a quien repetidas veces no se admite en el mismo sindicato.

El derecho al voto no terminará con las rebeliones de Harlem, Los Angeles o Chicago. Hasta que el «negro» no se sienta ciudadano indiscutido, con todos los derechos de los otros ciudadanos, se verá forzado a todos los recursos para manifestar su protesta.

CONTRADICCION EN VIETNAM

La actitud de Washington, como la de Moscú, frente al conflicto vietnamita, ofrece un ejemplo de los malabarismos a que recurre Johnson en su fulgurante carrera política. Nadie ignoraba, pero cada día se confirma mejor, que el Vietcong utiliza armas soviéticas de primera calidad. No obstante, se comprueba el trato sigiloso entre ambas potencias, la rusa y la norteamericana, para mantener el «statu quo» de la «convivencia pacífica», todo y continuando cada uno de ellos en sus respectivos estribillos del «anti imperialismo» o del «anti comunismo». En cuanto al tercero en discordia, la China, se contenta con lanzar denuestos contra ambos, tomando todas las precauciones posibles para que la cosa no llegue a más.

Las preocupaciones de Johnson son mayores que las de otros jefes de Estado, en la medida en que Estados Unidos afronta responsabilidades multilaterales. Pero todo usufructuario del poder, en no importa cual de sus formas, se enfrenta con las mismas responsabilidades morales.

¿Hemos dicho morales?

Frases selectas de Rodolfo Rocker

FUE una gran fatalidad que el socialismo libertario de los países latinos, donde ha sido más fuerte la internacional, fuera impulsado después de la guerra francoprusiana, de las derrotas de la Comuna de París y de las insurrecciones cantonalistas españolas (1873), por medio de las leyes de excepción de la reacción victoriosa, durante largos años, al escondrijo de un movimiento clandestino. Durante ese período se desarrollaron en los demás países, principalmente en Alemania, los llamados partidos obreros socialistas, una nueva institución en el movimiento obrero que anudaba sus aspiraciones a las tradiciones de los comunistas de Estado franceses y de los chartistas. Al conformar más y más esos nuevos partidos su actividad a la acción parlamentaria de la clase obrera y al ver en la conquista del poder político la primera condición para la realización del socialismo, crearon paulatinamente una ideología, fundamentalmente distinta de la ideología socialista que perseguían los trabajadores de la primera Internacional. El parlamentarismo, que asumió en los partidos obreros rápidamente una posición dominante, sedujo una cantidad de elementos pequeño-burgueses y de intelectuales ansiosos de hacer carrera en el campo de los partidos socialistas, lo cual ayudó a acelerar ese proceso más aún.

***

Estamos convencidos que la liberación de la clase obrera únicamente puede realizarse por los medios que nosotros propagamos constantemente entre las masas y por eso debemos tener en cuenta siempre la independencia orgánica de la A. I. T. en todas las circunstancias, si no queremos destruír de otro modo, con las propias manos, la obra que hemos creado.

***

Es claro y comprensible que la A.I.T. no tiene nada que ver con esas tendencias. Se trata aquí de corrientes diametralmente opuestas a su actitud, tanto teórica como táctica. También es natural que una acción común de tendencias diversas, de las cuales unas limitan su actividad casi exclusivamente parlamentaria, y la otra asegura sin cesar a los trabajadores que sólo alcanzarán sus fines por la vía de la acción directa, es imposible. No rechazamos la acción política, pues toda gran lucha económica, toda propaganda antimilitarista o antiestatista, son en sí y por sí de naturaleza política; pero rechazamos aquella acción política que se expresa en la actividad parlamentaria porque vemos en ella una desviación de los trabajadores.

***

A eso se añade que los partidos comunistas, por su método jesuítico de la formación de núcleos dentro de otras organizaciones a fin de destruírlas, se ha convertido en un peligro especial. Fue ese hecho el que llevó a los anarquistas sindicalistas de Alemania, en su congreso de Düsseldorf, a aprobar la resolución, según la cual los miembros de un partido político no pueden ser miembros de su organización.

***

Según mi opinión, una cooperación estrecha y saludable con los grupos ideológicos antiautoritarios, en tanto que reconocen la necesidad de la organización sindical y ayudan a fomentar la finalidad de la A.I.T., no sólo es posible, sino que es también altamente deseable. Sería estúpido querer colocar esas agrupaciones al mismo nivel de los partidos políticos. En España, por ejemplo, hemos visto que desde el tiempo de la primera Internacional ha tenido lugar una cooperación armónica entre los camaradas anarquistas y el movimiento sindical, lo cual fue beneficioso para el movimiento en general, y sería muy lamentable que se perturbara jamás esa situación allí. El anarquismo ha inspirado en España los sindicatos y les ha dado objetivo y dirección, y por otra parte, el movimiento sindical ha preservado a los anarquistas de la pérdida del contacto con el movimiento obrero y sus luchas cotidianas.

***

Hay también posibilidades en que no se trata únicamente de cooperación con tendencias espiritualmente afines, sino que tal cooperación es condicionada con otras tendencias del movimiento obrero, aun cuando sus aspiraciones se oponen a las nuestras. Tales casos determinados por los acontecimientos repentinos de naturaleza social y política de un modo espontáneo.

***

Pero cualesquiera que sean las medidas y las alianzas a que nos impulsen las circunstancias, no debemos nunca perder de vista la independencia de nuestras organizaciones nacio-

(Pasa a la pág. 2.)

Antología — Siempre de actualidad

GRAVOSO sobre los sujetos, envidioso del vecino, el Estado es opresión en el interior y guerra en el exterior. Con el pretexto de ser órgano de la seguridad pública, es por necesidad expaliador y violento; y con el pretexto de custodiar la paz entre los ciudadanos y los partidos, es provocador de guerras vecinas y lejanas. Llama bondad a la obediencia, orden al silencio, expansión a la destrucción, civilización al disimulo. Como la Iglesia, es hijo de la común ignorancia y de la debilidad de los más. A los hombres adultos se manifiesta tal cual es: el mayor enemigo del hombre desde el nacimiento a la muerte.

Cualquier daño que pueda a los hombres derivar de la anarquía, será siempre menor que el peso del Estado sobre el cuello.

Sienten los hombres este peso, y al cambiar la forma del Estado periódicamente, se dan cuenta de *mutare clitellas:* la forma cambia el volumen, pero no disminuye el peso. Y este cambio de formas podía tal vez ser bueno con respecto a reivindicaciones especiales; pero cuando no se lucha ya por este o aquel derecho o deber, sino por la suma de los derechos y de los deberes, todas las formas quedan superadas y el Estado resulta menor que el fin.

Contra el Estado tiran los anarquistas y no retornan a la teoría de Rousseau: no intentan rehacer la Naturaleza, sino interpretarla, porque afirman que el orden natural está en la anarquía. Así como las moléculas, por ley de afinidad y de cohesión, se organizan, de igual modo se organizan los hombres, los cuales no necesitan de ningún poder opresor para vivir en sociedad. Precisamente porque el Estado es uno, es más homicida. Dejad a los hombres entregados a sí mismos, y cada uno se defenderá y defenderá a los demás, mientras que al presente deben guardarse del Estado.

Quis custodiet custodem?

Anárquico es el pensamiento y hacia la anarquía camina la historia. El pensamiento de cada hombre es autónomo, y, no obstante, todos los pensamientos individuales se van organizando en un pensamiento colectivo que mueve la historia. Y hacia la anarquía visiblemente camina la historia, agotando la vitalidad del Estado y descubriendo cada vez más la antinomia insuperable entre el ser del poder central y la libertad del hombre.

Justificad el Estado como queráis; consagradlo, trasladando a él el Dios de la Iglesia: hacedlo güelfo, gibelino, burgués, teocrático, monárquico o republicano: siempre os daréis cuenta al fin de que tenéis al cuello un tirano contra el cual protestaréis de continuo en nombre del pensamiento y de la Naturaleza.

Giovanni BOVIO

Fluorescencias

1

No devuelvas mal por mal, mezquindad por mezquindad, ni humillaciones y desprecios con el mismo vil metal.

2

Hay que anhelar llegar al final de la jornada como árbol viejo al que el viento arrancó las hojas y sabe sobreponerse al dolor que producen las espinas clavadas en su savia sin dejar de florecer.

3

Un día lejano el rosal se ha de secar, pero permanecerá impoluta la idea sublime que animó la vida.

4

Vivimos en la hora de la luz para lo externo, pero la humanidad tiene todavía en el alma al hombre primitivo, egoísta y grosero.

5

Cuando escribo lo hago pensando en todos los que sufren el desamparo de que los hace víctimas todo lo que detenta alguna potestad.

6

Si sabes seguir la ruta recta bebiendo cada día un poco de amargura del cáliz de la vida, si mueres un poco cada día y no obstante eso sabes bendecir la vida, tú eres de esos héroes que los «calificados» no cantan por pura envidia.

7

No te importe buscar una sonrisa, aunque la indiferente humanidad te la niegue con torpeza y desamor.

8

No seas mezquino, realiza algún esfuerzo para servir, busca un foco de luz. No seas de los que sólo viven la locura de la vida mareados por su propia estúpida vanidad, rodeados de una falsa apariencia que nunca supieron siquiera simular bien. No marches por el mundo con el vistoso manto de los vanos pensamientos, ni pienses sólo en comer, bailar, jugar a la baraja o amar todo lo supérfluo de la vida.

9

Si tienes vicios, dominalos. Nunca será anarquista, quien se deja dominar por el vicio.

10

El anarquismo exige del hombre y la mujer conscientes muchos sacrificios; sacrificios que no siempre el hombre y la mujer consciente son capaces de hacer. He ahí el por qué todo verdadero anarquista considera a los sacrificios que la idea implica, tan sólo como una satisfacción grata del deber cumplido. Y los transforma en alegrías.

COSMOS

3427

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

B.D.I.C

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

2 SEPTEMBRE 1965
NUMERO 365
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La crise

IL suffit de certaines circonstances pour que les masses opprimées prennent enfin conscience de leur condition et de la nécessité d'une lutte effective contre le système capitaliste, contre l'exploitation de l'homme par l'homme, et pour qu'elles se décident à l'action.

Ainsi, «c'est une véritable insurrection qui a récemment menacé Athènes. Les manifestants — quatre ou cinq mille — de toute évidence avaient été instruits dans la technique des combats de rue et étaient groupés en commandos disciplinaires. Tout avait été préparé à l'avance : voitures apportant de l'essence pour les incendies, camions déchargeant des pierres, voitures aux plaques minéralogiques camouflées, transportant les commandos d'un point à un autre.»

Le sieur Tsirimokos, qui tente de « former un gouvernement » — c'est-à-dire de réunir un certain nombre de démagogues qui se demandent si les confortables indemnités qu'ils recevront ne risquent pas, dans un avenir proche, d'être compromises ainsi qu'eux-mêmes par la juste fureur populaire, le sieur Tsirimokos accuse les extrémistes grecs de « pratiquer le culte de la personnalité et, pis encore, le culte d'une personnalité bourgeoise (Papandréou). »

Mais ce vénérable exploiteur ne s'aperçoit-il donc pas que l'on ne crie plus, dans les rues d'Athènes, « Vive Papandréou » mais que l'on crie « A bas le Roi », c'est-àdire : A bas le pouvoir.

Il faut remarquer aussi avec quelle discrétion on parle de certains éléments qui prennent une part active à l'insurrection grecque. On agite, comme à l'habitude, l'épouvantail « communiste » qui n'en est plus un puisque le bloc soviétique s'est fort bien accomodé du système capitaliste. Mais, pour parler de ceux qui ont un programme un peu plus révolutionnaire et qui ne veulent pas seulement une révolution de palais mais qui préconisent une refonte radicale du système économique, on se retranche derrière le terme vague d'« extrême gauche » qui ne signifie pas grand-chose. Or, chacun sait que les anarchistes d'expression grecque ont pris une part très active au mouvement insurrectionnel et qu'ils veulent autre chose que changer de maîtres.

Il ne s'agit plus, tout au moins pour certains, de ce que l'on connait sous le nom de « crise parlementaire » mais d'une véritable vague de fond qui, souhaitons-le, emportera non seulement la monarchie fantoche mais aussi tous ceux qui vivent grassement du travail des autres. Un quotidien francais n'hésite pas à affirmer : « chacun se rend maintenant compte que la réaction populaire à la démission de M. Papandréou, qui expliquait les manifestations des dernières semaines, est maintenant dépassée et qu'on se trouve en présence d'une situation prérévolutionnaire. »

Ces messieurs les politiciens veulent « sortir de la crise actuelle ». Le peuple aussi. Seulement, il ne s'agit pas tout à fait de la même crise. Il y a crise pour les politiciens parce que la formation d'un « gouvernement » s'avère impossible et qu'ils risquent de voir s'envoler un certain nombre de synécures qu'ils ont jusqu'à présent partagé entre eux. Ils risquent aussi d'être forcés d'admettre que l'état, monarchique ou bourgeois, est un organisme inutile qui n'est là que pour défendre les intérêts d'une minorité de privilégiés qui vivent sur le dos des travailleurs. Pour le peuple, c'est autre chose : sortir de la crise, c'est avoir enfin la possibilité de vivre décemment, c'est n'être plus la classe placée au bas de l'échelle, littéralement mise à nue et mangée vive par les autres alors qu'elle seule produit tout.

Car, ainsi que l'écrit Proudhon, si l'ouvrier reçoit pour son travail une moyenne de trois francs par jour- pour que le bourgeois qui l'occupe gagne quelque chose il faut qu'en revendant sous forme de produit la journée de son ouvrier il en tire plus de trois francs. L'ouvrier ne peut donc racheter ce qu'il produit, c'est-dire qu'il n'est, selon les capitalistes, qu'un instrument.

« Le peuple des travailleurs ne peut acheter ni les étoffes qu'il tisse, ni les meubles qu'il fabrique, ni les métaux qu'il forge, ni les pierreries qu'il taille, ni les estampes qu'il grave; il ne peut se procurer ni le blé qu'il sème, ni le vin qu'il fait croître, ni la chair des animaux qu'il élève; il ne lui est pas permis d'habiter les maisons qu'il a bâties, de goûter le repos que son corps réclame... Sur l'enseigne de ces magasins somptueux que son indigence admire, le travailleur lit en gros caractères : C'est ton ouvrage, et tu n'en auras pas ! »

Mais que les exploiteurs prennent garde ! Ce que le travailleur ne peut achèter, et qui est son produit, il le prendra un jour de grè ou de force.

COMMUNISME LIBERTAIRE

L'homme est un être sociable. Quel est le sens véritable de cet axiome admis par tous à l'exception d'un certain nombre d'individualistes qui n'ont rien compris aux lois naturelles de l'existence ?

Le fait est qu'on a tout à fait perdu de vue le contenu de la notion de *sociabilité* et qu'on s'est plu à en faire un *sentiment* alors qu'il s'agit en fait d'une loi nécessaire et immédiate de l'existence. Les disciples de Darwin ont mis l'accent sur la lutte pour la vie. D'après eux, l'individu et l'espèce ne se conservent et n'évoluent que par une âpre lutte de *chacun contre tous* mais ils sont déjà dans la contradiction lorsqu'ils

étudient l'évolution de l'*espèce* et cherchent à y appliquer leur principe. Car, ainsi que l'a fort bien montré Kropotkine, si la lutte pour l'existence et les combats qui s'en suivent est l'un des moteurs de l'évolution, celle-ci est bien davantage encore rendue possible par l'application du principe d'*entr'aide*. Car ceux qui ont déformé la pensée de Darwin oublient trop souvent que l'existence n'est pas seulement la lutte des individus entre eux mais, dans des proportions beaucoup plus vastes, la *lutte d'une espèce contre la nature*, c'est-à-dire contre les autres espèces et contre les forces naturelles.

Dès lors, la sociabilité apparait non plus comme un sentiment inné mais comme *une nécessité impérieuse d'association*, comme une règle dictée par les conditions de l'existence elles-mêmes. C'est ce que nous appelons une *loi naturelle*. Or il est bien évident qu'à l'origine cette loi ne pouvait être basée que sur l'*égalité* car elle a pour fondement le fait que ce qui peut être accompli par deux cents hommes en une journée ne pourra être fait par un seul individu en deux cents jours. L'œuvre n'étant possible que par chacun, chacun possède donc un droit égal d'en user. C'est là le fondement même de la sociabilité et de la vie communautaire. En dehors de cette formule, il n'y a que deux choses : l'individualisme effréné qui, nécessairement, aboutirait à un état rétrograde et à la destruction de l'espèce ; l'exploitation de l'homme par l'homme à laquelle nous sommes malheureusement parvenus.

Comment y sommes nous parvenus ? Simultanément par les deux principes d'*autorité* et de *propriété* qui ne sauraient, d'ailleurs, être séparés. La force et la ruse ont permis à quelques uns de s'approprier une partie plus importante que celle qui devait leur revenir de l'œuvre commune : de ce jour sont nés l'autorité, c'est-à-dire l'*Etat*, *et la* propriété ou *capitalisme*.

Que quelques uns aient plus que leur part aurait pu être toléré à la rigueur. Mais le plus grave réside dans le fait que ces quelques uns ont substitué au principe d'association (loi naturelle) le principe de *hiérarchie* et d'*exploitation* (loi artificielle, code, jurisprudence, tout ce qu'on voudra). C'est-à-dire qu'on a substitué à la *raison* qui reconnaissait comme une nécessité pratique tirée de l'expérience la communauté égalitaire, la *volonté* de quelques individus, aveugle aux lois scientifiques, soumise aux passions de domination et de jouissance. Il n'est donc pas étonnant que le système étatiste — capitalisme — aboutisse à des *absurdités* comme celle qui consiste à détruire des denrées qui sont en surplus selon la règle des profits mais qui n'en seraient pas moins indispensables à certains qui sont au bord de la famine.

Autre absurdité criminelle : le capitalisme ne se contente pas de voler la plus grande part de la production du prolétaire. Arrivé à un certain stade de sa contradiction interne, il parvient même à lui retirer la *possibilité de travailler*, dans quelques conditions que ce soit, parce que les exploiteurs n'y trouveraient plus leur compte. En un mot, la raison commande de produire selon les besoins mais on produit selon la volonté de ceux qui encaissent les profits.

Toutes les savantes équations des économistes ne résoudront donc jamais aucun problème tant qu'ils n'auront pas posé en principes préalables et indispensables : *abolition du profit - abolition de la propriété des moyens de production*. L'Etat n'étant que le régulateur de ces deux institutions devra lui aussi disparaître pour céder la place à un simple organisme de *coordination* chargé, sur le plan géographique, selon les renseignements qui lui seront fournis par les diverses communes fédérées d'orienter la production selon les besoins locaux et internationaux.

Il n'appartient pas à quelques ambitieux ignorants de règler les rapports entre les hommes et d'imposer des lois qui, seules, entretiennent l'inégalité des conditions et la misère des masses en face du luxe d'une « élite » : ces rapports existent en dehors de toute loi comme les conditions nécessaires de nôtre évolution et se résument en deux mots : EGALITE et ENTR'AIDE.

SEVY

«L'Internationale de 1864»

PAR HEM DAY (1)

Ce qui frappe tout d'abord, à la lecture de cet ouvrage, c'est le souci qu'a l'auteur de se défaire et de dénoncer un certain état d'esprit propre à trop d'écrivains et historiens « engagés » qui ne retiennent des faits historiques que ce qui est susceptible de servir leur sectarisme. « L'histoire est ainsi bafouée et scandaleusement malmenée, et il devient difficile de remonter le courant des origines, tant circulent des écrits racontant ces balourdises ». Quelques exemples nous seront donnés dans le courant de l'étude, exemples appuyés très sérieusement par les références à l'abondante documentation qui a pu être consultée par l'auteur.

En premier lieu, Hem Day, démolit le mythe d'une « première » Internationale qui aurait surgi spontanément en 1864 à Londres et montre comment le mouvement qui s'est organisé à cette époque est l'aboutissement de toute une série de tentatives faites pour créer une solidarité internationale ouvrière depuis 1836. Robert Owen, Flora Tristan, figures injustement laissées dans l'ombre, sont évoqués.

Enfin, « Fraternité Internationale » de Bakounine nous amène à l'année 1864 et pose d'emblée, au travers de ces deux personnalités si opposées, ces deux géants que sont Marx et Bakounine, le conflit qui dressa au sein de l'A.I.T. les partisans du communisme autoritaire et ceux du fédéralisme libertaire. On sent très nettement à quel point cette querelle idéologique contient tout l'avenir de la classe ouvrière car ce qui oppose marxistes et anarchistes, ce n'est pas seulement une conception différente de la société future mais aussi une divergence de vue fondamentale en ce qui concerne les *moyens de lutte* qui doivent être employés.

Abandon de l'action directe, de la préparation à la grève insurrectionnelle et à la révolution sociale, croyance à l'efficacité d'une action purement politique ont conduit les classes exploitées au réformisme qui les amène à participer à l'entretien du système d'exploitation. C'est la situation actuelle du mouvement social qui est en germe dans les luttes intestines qui conduiront Marx à « liquider » l'Internationale de 1864 lorsqu'il sentira qu'elle lui échappe.

Hem Day nous offre un résumé clair, dans lequel l'essentiel est cité, des différents congrès, des prises de position devant des problèmes tels que la guerre franco-allemande, la Commune, le machinisme, la grève, la propriété privée, etc... dont l'intérêt est rehaussé par les extraits de correspondances, circulaires, conférences qui montrent à quel point Marx travaillait « dans la coulisse » pour arriver à ses fins.

L'auteur prend position, non point par sectarisme mais par amour de la vérité : « Je ne pouvais rester neutre devant les erreurs et les mensonges intéressés de certains partisans. »

C'est un ouvrage qui devrait être lu par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du mouvement social... et qui n'ont pas peur de voir malmener les idoles qu'ils mettraient au dessus de la vérité.

C'est un livre que doit se procurer tout militant anarchiste et anarcho-syndicaliste, non seulement parce qu'il se lit aussi facilement qu'un roman mais aussi parce qu'il peut constituer un excellent outil de travail.

(1) Editions « Pensée et Action » Prix : F. 8,00. En vente au service Librairie de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne. Paris (9ème).

A la S.N.C.F.

Le modernisme et la V.A.C.M.A.

Nous n'exagérons rien quand nous disons que le progrès, qui aurait dû être mis au service des travailleurs et accentuer leur bien-être, ne sert en définitive que la cupidité et la rapacité du capitalisme. Bien entendu, cette affirmation ne peut que nous attirer les foudres de tous les exploités demeurés et stupides qui croient encore que les ouvriers ont besoin de patrons pour leur donner le travail qui leur permet de vivre ; de ceux aussi qui sont disposés à vendre leur savoir au plus offrant, sans chercher à comprendre l'usage qui peut en être fait.

Mais ce qui est plus grave et plus odieux, c'est de voir que les nouvelles techniques ne visent qu'à assujettir un peu plus le travailleur ; c'est le cas, à la S.N.C.F., avec la V.A.C.M.A. (1)

Il y a 35 ans, les Compagnies privées des Chemins de Fer avaient prévu deux chauffeurs dans chaque locomotive pour diminuer le travail pénible qui y était effectué à cause de la modernisation et l'augmentation de puissance qui avait été réalisées.

Hélas !cela ne devait pas durer ; certains mécaniciens et chauffeurs trop peu imbus de conscience de classe, sollicitèrent la suppression de l'agent en 3ème, afin de bénéficier de gains supplémentaires offerts sous forme de primes de traction. La direction n'en attendait pas davantage et accepta sans trop discuter car en définitive ce n'était pas elle qui était perdante mais bien ces inconscients qui, éblouis par le miroir aux alouettes, se retrouvèrent au bout d'un certain temps sans aucun avantage réel.

Les vitesses commerciales ayant augmenté, ils pleurèrent alors pour l'allongement des parcours, les primes étant en fonction des kilomètres. Leur égoïsme les rendaient dédaigneux visà-vis des manœuvres et ouvriers des ateliers ; quant à ces derniers ils rageaient de ne pouvoir se libérer de la discipline que leur imposaient leurs chefs et à laquelle échappent les agents de conduite.

D'ailleurs, pour être maintenu dans les roulements Express et Rapides, il fallait aussi accepter certaines servitudes, fournir des heures supplémentaires à titre gracieux comme l'entretien des machines...

Vinrent ensuite les machines électriques qui devaient rivaliser les transports routiers et l'échelle des salaires s'étalla de plus belle, avec variations du taux des primes.

Malgré la diminution du personnel de conduite, l'accroissement des charges et des vitesses des trains, l'application des unités multiples où, seule la cabine avant commande plusieurs motrices, et enfin une réglementation inhumaine du travail consécutive au « Retroussez les manches », c'est en 1945 que la S.N.C.F., sans tenir compte que de nombreux cheminots attendaient leur nomination, envisagea la suppression de l'agent en second.

Dans le dictionnaire des emplois, en remplaçant le terme de « mecanicien de route » par « conducteur de route » on cherchait à transformer l'homme en robot par l'application d'un dispositif d'homme mort ou « Veille automatique », appareil qui, en cas de défaillances, provoquait l'arrêt immédiat du train.

Mis en application en accord avec l'Union Internationale des Transports, U.I.C., tant par les Etats capitalistes que par les démocraties populaires, la V.A. entrait en fonctionnement. Mais la perfection laissait à désirer et on déplora plusieurs incidents ; l'Express Nantes-Bordeaux brûla la gare de la Roche-sur-Yon où il avait un arrêt et l'accident fut évité grâce au controleur qui immobilisa la rame avec le signal d'alarme.

Bien que le tort incomba à la direction, celle-ci, invoquant le blocage volontaire de l'appareil, (ce qui n'a pu être prouvé) sanctionna injustement l'agent en conseil de discipline. Par ailleurs, et ne voulant pas revenir sur sa décision, quant à la nécessité de deux agents sur la machine, la S.N.C.F. utilisa un appareil plus perfectionné : La V.A.C.M.A. Dans un temps bien déterminé de 55 secondes, en l'absence d'un geste précis, passage d'un cran, sifflet de vigilance, le mécanicien, par l'abandon d'un court instant et sans la reprise instantanée soit du « cerclo » ou de la pédale, est mis dans l'obligation de réarmer l'appareil pour éviter le fonctionnement de la sonnerie précédent l'arrêt de la rame.

Inutile de préciser que l'attention exigée par la V.A.C.M.A. crée une fatigue supplementaire à cet automate fixé a sa chaine. L'efficacité de l'appareil reste à démontrer, par contre cet asservissement intensif a provoqué des depressions nerveuses chez les roulants qui risquent de finir leur carrière dans un asile. Le dépôt de La Rochelle, par une grève de 24 heures, éleva une protestation ; mais elle ne fut pas suivie.

Il faut pourtant reprendre le combat contre cette dégradation continuelle du respect de l'être humain.

Si certaines exigences de la société moderne obligent le travailleur a des sacrifices, il faut une contre-partie. Des effectifs conséquents, la semaine de trente heures, la prolongation des congés payés et la diminution de l'âge de la retraite doivent être les premiers objectifs.

Mais notre but doit rester : l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme.

LE LAMPISTE

(1) V.A.C.M.A. Veille Automatique à Contrôle de Maintient d'Appui.

Du sang et des larmes

Le sang a coulé a Los Angelés et peut-être les combats, car c'est bien de véritables combats qu'il s'agit et non d'une banale flambée de violence, reprendront bientôt avec une férocité accrue.

Les récents évenements ont eu pour principale conséquence de mettre un peu d'ordre dans l'invraisemblable pagaille qu'est le mouvement anti-ségrégationniste américain et de montrer aux travailleurs noirs quel est le jeu des dirigeants non-violents et calotins auxquels ils accordaient hier encore leur appui. Ils ont aussi rappellé au monde la triste réalité de la ségrégation raciale dans le pays modèle du capitalisme ; au delà des pillages et des violences apparemment gratuites, il faut voir les évènements dans le cadre socio-politique qui les a fait naitre.

Sur le plan social, il convient de se rappeler que les Etats-Unis comptent actuellement plus de cinq millions de chômeurs, pour la plupart de race noire ; la situation de ces derniers sur le plan de l'habitat est encore plus grave si possible. La ségrégation plus au moins apparente selon les Etats et la pauvreté des noirs ont concourru à la constitution, dans les principales villes du pays, de quartiers noirs qui sont en réalité de véritables ghettos abritant tant bien que mal (plutôt mal que bien à ce qu'il semble) des centaines de milliers de personnes.

Plus grave que la ségrégation politique, la ségrégation économique et culturelle pousse le prolétariat noir a des actes de désespoir. A l'exception des mouvements des « black muslim » et des « blood brothers », dont l'influence réelle est inconnue, le mouvement pour l'émancipation des gens de couleur était jusqu'à présent contrôlé par une clique cléricale et non violente qui se gardait bien de remettre en question les normes de l'« american way of life » et de la civilisation occidentale et chrétienne. Les éléments révolutionnaires, peu nombreux et sans cesse persécutés par un regime, dont l'obsession semble être une espionite tournant a la psychose, ont une influence assez réduite.

C'est en effet un des aspects les plus innatendus des troubles de Los Angeles et d'ailleurs que le fait qu'ils sont en quelque sorte un produit à long terme du mac-cartysme qui, empêcha le prolétariat, et principalement le prolétariat noir, des USA, de se forger l'avant-garde ouvrière anarcho-syndicaliste dont il a besoin pour renverser la monstrueuse société super-capitaliste qui met actuellement en danger la paix et l'existence même du monde. Si cette nécessaire avant-garde avait existé, le mouvement aurait sans doute pris une forme différente, pas moins violente peut-être mais avec des objectifs sociaux et révolutionnaires definis.

La civilisation du dollar du taylorisme et de la bêtise divinisée, télévisée et portée a la Maison Blanche par une foule imbécile, a du moins reçu un serieux avertissement. Nous espèrons pour notre part que les choses n'en resteront pas là et que l'inique et très chrétienne société yankee subira d'ici peu le sort qu'elle mérite, entrainant dans sa chûte la société d'exploitation, aussi bien bureaucratisme de type soviétique que capitalisme dit libéral.

Vive le réveil du prolétariat noir des Etats-Unis.

Vive la violence prolétarienne.

A bas le capitalisme et ses larbins.

AVERNES

Progrès et révolution

« Lorsque sur un fait physique, intellectuel ou social, nos idées, par suite des observations que nous avons faites, changent du tout au tout, j'appelle ce mouvement de l'esprit *révolution*. S'il y a seulement extension ou modification dans nos idées, c'est *progrès*.

Le peuple, si longtemps victime de l'égoïsme monarchique, crut s'en délivrer à jamais en déclarant que lui seul était souverain. Mais qu'était-ce que la monarchie ? la souveraineté d'un homme. Qu'est-ce que la démocratie ? la souveraineté du peuple, ou, pour mieux dire, de la majorité nationale. Mais c'est toujours la souveraineté de la volonté mise à la place du droit. Sans doute, lorsqu'un peuple passe de l'état monarchique au démocratique il y a progrès, parce qu'en multipliant le souverain on offre plus de chances à la raison de se substituer à la volonté ; mais enfin il n'y a pas révolution dans le gouvernement, puisque le principe est resté le même. Or nous avons la preuve aujourd'hui qu'avec la démocratie la plus parfaite on peut n'être pas libre.

Ce n'est pas tout : le peuple-roi ne peut exercer la souveraineté par lui-même ; il est obligé de la déléguer à des fondés de pouvoir : c'est ce qu'ont soin de lui répéter assidument ceux qui cherchent à capter ses bonnes grâces. Que ces fondés de pouvoir soient cinq, dix, cent, mille, qu'importe le nombre et que fait le nom ? c'est toujours le gouvernement de l'homme, le règne de la volonté et du bon plaisir. Je demande ce que la prétendue révolution a révolutionné ?

Mais enfin, qu'est-ce que la souveraineté ? C'est, dit-on, le *pouvoir de faire des lois*. Autre absurdité, renouvelée du despotisme. Le peuple avait vu les rois motiver leurs ordonnances par la formule : *car tel est notre plaisir ;* il voulut à son tour goûter le plaisir de faire des lois. Depuis cinquante ans il en a enfanté des myriades, toujours, bien entendu, par l'operation des représentants. Le divertissement n'est pas près de finir.

Au reste, la définition de la souveraineté dérivait elle-même de la définition de la loi. La loi, disait-on, est l'*expression de la volonté du souverain* : donc, sous une monarchie, la loi est l'expression de la volonté du roi ; dans une république, la loi est l'expression de la volonté du peuple. A part la différence dans le nombre des volontés, les deux systèmes sont parfaitement identiques : de part et d'autre, l'erreur est égale, savoir que la *loi est l'expression d'une volonté, tandis qu'elle doit être l'expression d'un fait.* »

P.J. PROUDHON. « *Qu'est-ce que la propriété ?* »

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

Audiencia pública

TRAS EL CONGRESO

Audiencia pública

Burocracia y burocratismo

EN «Masismo, Burocracia y otros Excesos» publicado en el número del 15 de julio, el compañero Ferrer ha querido rebatir mi argumentación contra el burocratismo que, en el exilio, ha tomado cuerpo en la Organización confederal.

Los argumentos avanzados para justificar la necesidad de cargos retribuidos en nuestra Organización en Francia, me parecen poco convincentes. Y menos aún eso de «pongámosle 100.000 adherentes solamente, y ya veremos como el compañero se las apaña para administrarlos después de las ocho horas.»

Primero, porque nuestra Organización está muy lejos de esa cifra. Y, segundo, porque en nuestra Organización no se trata de *administrar*, sino de poner en activo y al trabajo orgánico al mayor número.

Creo que es ahí en donde está la clave de nuestra diferencia interpretativa, amigo Ferrer.

No es el problema de la remuneración al compañero que, por necesidades orgánicas, tiene que dedicar todo su tiempo a ellas y no puede, por lo mismo, asistir a su trabajo. Ese problema siempre ha sido resuelto, en España, que yo sepa, remunerando al compañero por el tiempo perdido.

El problema, el mal, está en dejar en manos de esos compañeros la responsabilidad actuante del conjunto. Poco a poco, surge el profesionalismo en los que se acostumbran, por la fuerza o por gusto, a la administración de las responsabilidades de los demás. Y así se llega a caer —seguramente sin quererlo— en el burocratismo. Igual en la C.N.T., como en otra organización sindical cualquiera: reformista o verticalista.

Con ese criterio de que, después de las ocho horas de trabajo, al militante no le queda tiempo para participar en la *administración* del conjunto, se llega al más pernicioso que es el de la abdicación de toda la responsabilidad de trabajo en manos o en las espaldas de unos pocos. Así una Organización queda reducida, exclusivamente, a la actividad de los comités.

Y cuando estos se consideran solamente administradores del patrimonio orgánico —material o ideológico— se cae fatalmente en el inmovilismo.

Esa es la gran desgracia del exilio. Se ha dejado toda la responsabilidad en manos de los comités. Sobre todo la de la aplicación de los acuerdos de lucha antifranquista. Y como los comités se sienten y no son otra cosa, que administradores de la marcha orgánica rutinaria, los acuerdos de la lucha quedan en los archivos... y el movimiento queda reducido al vegetar de sus militantes y sus comités.

Si fuéramos una organización reformista, como las que hoy abundan, sería lógico y admisible. Las organizaciones reformistas «luchan», velan y administran los intereses (?) de sus afiliados: vigencia de los contratos, aumentos periódicos... y, sobre todo, administración de cuotas y representación política del conjunto.

Pero la C.N.T. es una organización revolucionaria, que lucha por la implantación del Comunismo libertario. La C.N.T. no tiene sólo por fin el velar por los intereses materiales de sus afiliados y aquí en el exilio esto ni siquiera es posible, ya que como organización sindical no contamos, sino el luchar por derrumbar el franquismo, posibilitar la vuelta a España y abrir de nuevo vía al Comunismo libertario.

Mal se comprende, pues, una C.N.T. reducida a la administración de las cuotas y la correspondencia orgánica. Ese es el peor burocratismo, ya que conduce indefectiblemente a la esclerosis.

Se comprende la remuneración a los compañeros en funciones específicas, determinadas: confección de la prensa, preparación de libros, folletos u otras actividades de propaganda, desplazamientos orgánicos en el exterior y en el interior, misiones conspirativas, etc.

Pero la remuneración para los administradores de estas remuneraciones es burocratismo puro, y, además, resulta ridículo ya que el volumen —como es sabido— de esas funciones específicas es reducidísimo.

Además sucede, como puede demostrarse, que los compañeros encargados de esas funciones específicas son, casi siempre, los únicos en no percibir remuneración alguna.

Seamos claros y admitamos que la C.N.T. en el exilio, por culpa de unos o por culpa de todos, ha caído en el vicio del burocratismo. Y por eso estamos como estamos.

Una base que se limita a cotizar y unos pocos, lamentablemente casi siempre los mismos, acumulando sobre sí la responsabilidad de trabajo de todos. Ese es el panorama y esa es la realidad.

Y eso, aquí y en China, se llama burocratismo y, a los que aceptan llenar el papel de simples administradores, burocracia.

Creo es suficientemente claro y vaya también, amigo Ferrer, sin ánimo de polémica, ya que lo que importa es ver como salimos de esta situación negativa.

Francisco ABARCA

En esta hora confusa

Un rato a unidad sindical

DURANTE la guerra un alto cargo militar cenetista hubo de sorprendernos en Artesa de Segre con la afirmación de que la unidad sindical no era suficiente, imponiéndose, según él, la fusión de las sindicales UGT - CNT. A la sazón, la central marxista sufría influencia comunista, y no quisimos creer que nuestro compañero propiciara la absorción de la CNT en favor de los «chinos». No obstante, la «fusión» en la época habría tenido, para nosotros, todas las características de entrar en las fauces del lobo moscovita. Cuidado con las uniones, las fusiones, y las confusiones.

Si no tuviéramos una idea definida de lo que son los demás sindicalismos y de lo que és el nuestro, tendríamos que acusarnos, a estas alturas, de haber roto en España la unidad obrera implantando una sindical espúrea por existir ya otra y única llamada «ugetista», de lo cual habría que colegir que el «amarillismo» propalado por las delegaciones de Barcelona en 1919 en el Congreso del Teatro de la Comedia, recaía sobre el anarcosindicalismo «catalán», segundón en lo de centralizar a trabajadores, y habida cuenta de que la delegación asturiana se sumó, con pasión manifiesta, a la idea de unificación sindical sugerida a la CNT por la dirección ugetista.

Sin embargo, los compañeros cenetistas de Cataluña y de toda España no tuvimos por qué cargar con el sambenito de divisores de la clase obrera española por ser del dominio público que ésta estaba influenciada por dos o más corrientes hasta cierto punto irreconciliables, o de aproximación dificilísima. Entonces el elemento libertario obró cuerdamente y sagazmente reuniendo en otra central obrera a las sociedades de resistencia dispersas, dejándolas aglutinadas en un organismo con suficiente virtud moral y la dinámica necesaria para empujar la lucha obrera paralelamente con la UGT y no contra ésta, toda vez que el enemigo caudal para unos y otros eran el capitalismo y el reaccionarismo que lo informa. Que al conjuro de una sindical «bakuninista» actuando desligadamente de otra «marxista» se acentuaran las diferencias tácticas y finalistas de ambas, ello no explica el caso de enemistad «mortal» que algunos presentan como desgracia fatal para la clase obrera, condenada a desunión perpétua ante una clase patronal «perfectamente» unida. Pese a la valla ideológica y procedimental que en todo tiempo nos ha separado de los socialistas, cuando el interés general de la clase obrera lo ha exigido, o el porvenir político del país lo han demandado, CNT y UGT han tenido natural contacto, afirmación que corroboran las cálidas fechas de diciembre de 1916, de agosto de 1917, del período pre-republicano, de octubre de 1934, y de julio de 1936.

Si se quiere jugar con el naipe de los episodios, no existe duda de que levantaremos un capítulo de disonancias y lamentaciones. Sin embargo...

En el Acta de constitución de la Confederación Nacional del Trabajo se lee: «El Congreso acuerda constituir una Confederación del Trabajo española, que se compondrá provisionalmente de todas las sociedades no adheridas a la Unión General de Trabajadores, con la condición de que una vez constituída la C.T. (1) española se procurará establecer un acuerdo entre las dos federaciones a fin de unir a toda la clase obrera en una sola organización.»

Aceptando esta declaración al pie de la letra, se comprende con dificultad que nuestros antecesores perdieran el tiempo en aglutinar sociedades obreras al margen de la UGT en vez de enfocar las suyas y de presionar a las otras hacia la central única de los trabajadores entonces existente. Mirado superficialmente el asunto, y aun diremos «bondadosamente», la actitud fundacional de la CNT fue errónea, divisoria, absurda, por tender a la partición del esfuerzo obrero pese a la promesa de reunión del organismo naciente con el organismo establecido. Observando la cuestión con el prisma de la malicia, obtendríamos que el elemento anarquista, incapaz de desarrollarse sindicalmente, habría inventado la argucia de una segunda sindical para entrar, en fin de cuentas, en la UGT donde sembrar el «confusionismo bakuninista» y desvirtuar así el único bloque obrero nacional que tanto virtualizó a los compañeros socialistas.

Estando la opinión obrera tan dividida y la pasión de todos tan alterada, cabe la emisión de los conceptos más contradictorios e irresolubles al respecto. Y ahora que el mito centralizador (en su más temible aspecto) parece levantar eco, será útil consignar, una vez más, que la ideación de una CNT debióse a la pasividad de la central marxista existente, conducta nada concordante con una prolijidad de sociedades de resistencia que, si en Cataluña se agruparon bajo el denominativo de Solidaridad Obrera, en el resto de España aparecían disgregadas y, por ende, sometidas a la presión irresistible de todos vientos adversos. Decididamente, la fundación de nuestra sindical debióse al interés de disponer de un nexo libertario que recordara y, a poder ser, superara, a la organización internacionalista extinguida con la denominación de Federación Regional Obrera, Sección española de la A.I.T. Que en el acta fundacional de la CNT se hablara de aproximación a la UGT, a nuestro juicio esa noble redacción fue obligada *para no negar el principio de la unidad obrera* y, téngase bien en cuenta, para contemporizar y satisfacer a elementos socialistas actuantes con honradez reconocida, en Solidaridad Obrera, y ausentados de la CNT cuando se dieron cuenta de que ésta no podía ser orientada sino por los anarquistas que le habían dado nacimiento.

∴

Que la disposición «unitaria» de nuestros adelantados de la CNT sea aprovechada por los unionistas ASO de ahora, se nos antoja excesivo. La unidad sindical UGT - CNT, en 1910 y en 1919 habría sido trabajosa y conflictiva en razón a la polémica Marx-Bakunin sostenida en el siglo pasado y no extinguida en el presente. La transición bien intencionada de unos y otros habría conducido a la mixtificación insostenible de dos propósitos, o a la absorción a largo plazo de un elemento contra el otro. Se nos acude como ejemplo la intromisión anarquista en la Casa del Pueblo madrileña, y la intrusión de socialistas en el Centro Obrero de la calle de Mercaders barcelonesa, con el resultado previsible, o seguro, de un *jazz-band* irresistible, agraviador y negativo. Para conservar el gaje de una acción coordinada en momento necesario, fue más discreto y sabio que ambas corrientes se manifestaran paralelas... y por separado. Así los dos sistemas sindicales fueron cotejados y valorizados por el resultado obtenido por cada uno de ellos, y así en la lucha no nos estorbamos unos a otros. Si en lo crucial convergimos (el paro general de diciembre de 1916 fue el más conseguido por el obrerismo español) ¿por qué pregonar la confusión de matices, por qué exponernos al desgaste inútil de una larga pelea originada por el convivir de cada día?

El párrafo constitucional de la CNT que ahora ingénuamente se aduce, ya nos fue exhibido en 1922 por el PCE cuando éste trató de erigirse en Central Obrera Unitaria en vista de que tanto la UGT como la CNT no se le rendían. El propio Rafael Vidiella, antiguo militante de la CNT pasado al PCE, nos recordó en el exilio el párrafo «unitario» en cuestión, tratando de deducir que «la CNT no pertenece a los anarquistas». Recordar ahora la buena voluntad de nuestros compañeros de 1910, puede suponer el deseo de «desguazar», moralmente, a esta sindical nuestra (nuestra como trabajadores hispanos) para dar paso a una central híbrida, incolora, cuya ascendencia libertaria solo radica en la mollera de nuestros unitarios bien intencionados, pero que está lejos, muy lejos, de ser un sentimiento compartido por el obrerismo católico, por el comunismo oportunista, por los sindicalistas sin ideas finalistas, por los verticalistas sin Franco, y por los especímenes sindicales de nueva factura que, al socaire de una posible transformación nacerán por generación espontánea. El «borrón y cuenta nueva» que entrañaría la desaparición irremediable de las centrales históricas (y conste que la historia no es privativa del pasado), abriría ancho campo de acción a los papados de Roma, Moscú y Pekín, a los caballeros de la aventura particularista, a los partidos advertidos de la importancia de una central obrera —o de muchas centrales obreras— para usos electorales, dejando el espíritu de redención total de nuestra clase en más atraso que nunca, más confuso que nunca, no importando que la inspiración de una ASO de allá y de los «asoistas» de acá hubiere sido bien intencionada.

Hoy más que nunca, la hibridez sindicalista es peligrosa, y una central sin idea erecta sería en España vivero de ambiciosos, contradicción permanente, y un motivo para sujetar al obrero a la sociología de Estado.

No opondríamos inconveniente en discutir el tema.

Juan FERRER

(1) Luego definida como Confederación Nacional del Trabajo por proposición y defensa del militante del Arte de Imprimir, José Negre.

Leed y difundid «TIERRA Y LIBERTAD»

Bueno, y... ¿ahora qué?

ESTA podría ser la interrogante que plantea el futuro inmediato de la Organización después de haber celebrado su Congreso. Toda la militancia confederal tenía en él puesta la mirada, y cada cual, también a su gusto, puestas en él sus esperanzas. Muchos calificativos, algunos trascendentales incluso se le habían dedicado. Pero ha sido como siempre un Congreso de la CNT y en donde la CNT periódicamente se reconoce a sí misma.

Una vez más, la madre que reune a sus hijos, entre los cuales ya sabe ella que los ha habido siempre más o menos buenos, pero nunca ha querido ni quiere pensar que su regazo generoso haya amamantado alguno malo. Por eso siempre, en las horas patéticas de los ajustes de cuentas se le enternece el corazón y perdona..., perdona siempre cubriéndolos a todos de nuevo con ese su manto tan característico en ella, el del sentimiento.

¿Es justo? Quizás lo fuera mientras las travesuras entre hermanos no ponían en juicio la honestidad de esta madre comprensiva y a la que nunca los hijos le perdieron el respeto, llegando estos a ofrendarle la vida por el mantenimiento de la pulcritud de su ideario. Pero ya desde hace algún tiempo, las querellas que otras veces fueran entre hermanos y que el respeto hacia la madre común hacía calmar en los momentos cruciales, han bajado el diapasón, por juego de unas pasiones incomprensibles en quienes se precian ser de la familia libertaria.

No faltará quien piense que hemos perdido un tiempo y un caudal preciosos que hubieran podido ser empleados en otras cosas más útiles y objetivas; puede ser que así haya sido, pero no perdamos de vista que no puede haber cosa más imperiosa para nosotros que la supervivencia de nuestra organización y que no deben considerarse esfuerzos inútiles los que se hagan con miras a que la CNT pueda, ante es espejo social, reconocerse a sí misma y no que en él aparezca el reflejo de una caricatura. Y esto es lo que ha hecho este Congreso, lo que han venido haciendo hasta ahora los Congresos de la CNT.

Ahora bien, al igual que en la casa de cada «quisque», en la nuestra también hay sordos que no quieren oír. Y es por eso que hay quienes no han oído nunca lo que han dicho los Congresos, ni habrán querido oír seguramente lo que ha dicho este Congreso reciente.

Y como esta sordera es tan aguda, no será extraño que se diga que no se ha dicho ni aclarado nada en el Congreso, que todo sigue igual y que por lo tanto la fiesta continúa.

Posiblemente también, volveremos a oír de nuevo endechas a la comprensión, a la tolerancia, a la armonía y a la unidad orgánica, disco antañón, pero que siempre toca alguna fibra sentimental, abogando por otro borrón y cuenta nueva. Bien, pero no estaría de más ir pensando que a fuerza de borrones nos podríamos encontrar un día sumergidos en un mar de tinta sujeto a calma chicha.

Como siempre hemos pensado que el movimiento se demuestra andando, la mejor manera de trabajar por la unidad de la Organización, es empezando por no querer convertir una opinión minoritaria, por muy respetable que esta sea, en motivo de división. Como también puede ser prueba de querer la armonía orgánica, no romperse el meollo buscando pretextos o empleando astucias para que las reuniones o asambleas no sean estrado popular.

El temario del Congreso era lo bastante amplio para permitir el análisis y el estudio de lo que a todos tanto nos interesa, el panorama ibérico actual y la actitud de la CNT ante la situación y ante los compromisos que ella tiene contraídos. Aspectos que todos los militantes hemos discutido y aportado opiniones, con el deseo de que del concierto de todos saliera la voluntad de que las más razonadas y las mejores fueran las que marcaran el rumbo de una nueva etapa.

Justo será reconocer que una parte de militancia ha sido frustrada, puesto que muchas de estas opiniones quedaron ahogadas en las carteras de los delegados que se fueron del Congreso, para los cuales, por lo visto tenían mucha importancia los puntos que hacían referencia a litigios. Ya en mi Federación Local había ocurrido algo parecido: retirarse de una Asamblea unos compañeros identificados con una proposición presentada y ampliamente discutida, al no ser aprobada por dicha asamblea. Esta libertad que nadie le discute a un compañero, sólo puede comprometer el juicio que los demás puedan hacerse del concepto del respeto y del federalismo que pueda tener quien de esta manera se comporta en sociedad.

Pero sin duda el caso no es lo mismo cuando se lleva depositada la confianza de todo un conjunto de compañeros, para la exposición y defensa de unos acuerdos, de todos los acuerdos, los que gustan y los que no gustan personalmente al delegado. Se pensará que esta noción del respeto entre compañeros, son las primeras letras del abecedario militante, pero no es culpa mía, si hay quien después de haber encanecido dentro de la CNT, todavía no lo ha aprendido. En todo caso, cuando se es tan corto de memoria se tendría que evitar de aceptar la delegación para un Congreso.

Las sanciones, sean del orden que sean, siempre producen las mismas reacciones, para unos demasiado severas y para otros demasiado tiviales, según se enjuicien a tenor del daño producido o a tenor de los sentimientos. De todas maneras creo que somos un Movimiento que puede remitirse aún, a la propia conciencia de su militancia, que en resumidas cuentas es el motor que rige las conductas de unos y de otros, y la sanción moral emitida por el Congreso hacia unos compañeros podrá ser más o menos eficaz según la conciencia de cada uno de los componentes de la gran familia libertaria.

Faustino Piquer

Carta abierta

A los militantes de la C.N.T.

EL día 9 ppdo. clausuró sus tareas el Congreso de Federaciones Locales de la C.N.T. de España en el Exilio. Por la trascendencia de los problemas a debatir, era previsible se manifestase el estado pasional que nos es propio.

No es mi propósito el iniciar un examen crítico de los acuerdos adoptados. Menos aún redundar en consideraciones generales sobre la responsabilidad militante, tema africanizado al extremo, que todo lo abarca pero que nada cubre.

Me interesa, sí, estigmatizar ciertas particularidades que caracterizan a los militantes de la C.N.T. —entre los que me cuento—, y de los anarquistas que en ella militan, estén o no organizados en la rama específica. Somos (si excepciones hubiere confirmarían la regla) militantes que, en nombre de un sacrosanto libre albedrío, de una libertad mal interpretada y peor digerida, difícilmente aceptamos actuar en funciones delegadas, —no importa en el ropaje con que se vista— para facilitar la sincronización de una acción determinada si no lleva nuestro cuño personal, ya sea en el área regional, nacional o intercontinental. Ejemplos podríamos citar que lo confirmarían. El último en fecha y que neutralizó el desarrollo normal de la C.N.T. es un botón de muestra que se pasa de todo comentario.

El Congreso de Federaciones Locales ha conferido a las Regionales de origen una participación más directa en todos los problemas que afectan a su Región. Del acuerdo se deduce que el Secretariado Intercontinental habrá de consultar y retener la opinión de las mismas, en la medida que se ajusten a los acuerdos orgánicos, en lo que a organización y relación con el interior se refiere.

Temo que el Congreso de 1965 haya caído en el mismo error que el Congreso de 1961 reincidiendo en la dualidad funcional susceptible de provocar la parálisis del organismo representativo de la Confederación Nacional del Trabajo, sean cuales fueren los compañeros designados al efecto y del organismo anexo. Indudablemente: todo dependerá del uso o abuso que, los militantes apasionadamente enamorados de las Regionales de origen, por considerar que sus opiniones serán o son mejor comprendidas, mejor toleradas, o de más factible realización, por el valor propio de sus concepciones o por la influencia que personalmente ejerzan en sus respectivas Regionales, hagan del acuerdo de referencia.

Si la consecuencia militante no impone su buen criterio, lo que confieso no será nada fácil, corremos el riesgo de ver instaurarse en el seno de la C.N.T. una superestructura orgánica, que atenderá o se apoyará, en los intereses particulares de cada Región, en detrimento de los objetivos de carácter general, provocando dualidad representativa y de relación, como nos ocurrió ya, siendo Peirats, (y no por ser Peirats) secretario del Comité Nacional de la C.N.T. en Francia, y Herrera (no por ser Herrera), secretario de la Comisión Intercontinental de la C.N.T. en el Exilio; de cuyo litigio, por haber sido actor y no espectador, prefiero no recordarlo y menos aún comentarlo.

Cierto es que el Secretariado Intercontinental tiene el perfecto derecho de proyectar un plan de actividades propias en la aplicación y cumplimentación de los acuerdos. No es menos cierto que puerta abierta queda al diálogo, útil y necesario cuando, sin africanismos, impere el buen sentido, la comprensión mútua, el respeto a lo «Nacional», en su interés general, a lo Regional, en su más exacta limitación.

Existe, indudablemente, diversidad de opiniones sobre la forma y modo que Regionalmente la C.N.T. puede recuperarse. Existe, empero, un imperativo que a todos nos obliga: La revalorización de la línea libertaria y revolucionaria de la Confederación Nacional del Trabajo. Paralelamente y por ser problema de capital importancia, y marcar responsablemente nuestra oposición a la multiplicidad de organizaciones de carácter Regional, de signo cristiano u otro.

Quizás algún compañero considere que el contenido de esta carta, por su forma y fondo, recoge los extremos, sin pararse en el medio que posiblemente exista... Y que la militancia confederal es capaz de dar una tónica de responsabilidad en los aspectos fundamentales de nuestro Movimiento. Personalmente estoy convencido que la base militancial de la C.N.T., sin ambiciones personales de representatividad, es la que puede dar la tónica que permita, por medio de la comprensión y la tolerancia recíproca, el robustecimiento del estado moral interno de la Confederación Nacional del Trabajo, evitando críticas y censuras, que son factores de descomposición y de hastío. No olvidando, cuando los acuerdos dan lugar a una dualidad funcional que pueden producir roces e interferencias, que sólo podremos conseguirlo mediante un alto espíritu de altruísmo militante que haga de la C.N.T. un Movimiento hermanado fraternalmente entre sus componentes.

J. VIDAL

Garges-le-Gonesse, 22 de agosto 1965

De la unidad y del recelo

ES muy delicado tratar ciertos temas logrando evitar que puedan considerarse afectados aquéllos que no estén incursos en la intención del autor; es también muy doloroso, para éste, dejarse en el tintero lo que considera debe decirse —por aquello de que alguno habrá que se sienta zaherido—, cuando, en realidad, no está en su deseo hablar de quienes, por inconformismo propio del espíritu de lucha y de rebeldía, han sido, sin duda involuntariamente, los colaboradores de personas cuya interpretación de las ideas recuerda la de los que en otras ocasiones posibilitaron la rotura orgánica.

∴

Cúmplese ahora el tercer aniversario del acuerdo que dio por terminada la escisión que por espacio de quince años carcomió el cuerpo confederal exiliado. Con esa decisión renació la esperanza de dar jaque al régimen fascista español. Simultáneamente, el escepticismo de algunos compañeros respecto al sentimiento unitarista, era tildado de derrotismo.

Seguramente fue mío el último artículo publicado en nuestra prensa, precisamente cuando se estaba discutiendo en aquél congreso el entonces palpitante problema. En él marcaba mi oposición a la unidad protocolaria. Creía lealmente, que los que sintieran deseos de reintegrarse a la organización podían hacerlo como compañeros: *Con todo el sentimiento de fraternidad que ese vocablo inspira.*

Cuando el acuerdo fue adoptado seguí sin creer en la unidad sin estima, lo que no fue para mí un inconveniente para colaborar con los compañeros sin inquirir procedencias. Fue acuerdo orgánico, y si la minoría tiene el derecho de manifestar su oposición, todo la obliga, moralmente, mientras dure el acuerdo adoptado, a respetar la opinión mayoritaria. Así pues, adversario de la unidad somete materializada, no hice nada ni he hecho nunca nada para frenar el amago de impulso de buena entente entre todos, sino que, por el contrario, respetando aquél acuerdo, he ido prestando mi colaboración doquiera que se me haya solicitado, siempre dentro del marco de los acuerdos orgánicos.

Al cabo de estos años que de aquella fecha nos separan, sin resentimiento, aunque con harto dolor, he llegado a la conclusión de que mi escepticismo estaba exento de derrotismo.

Una constatación es que, antes de dicho congreso, las asambleas se veían concurridas. Después, los claros, hánse hecho más patentes. La «unititis» se metió tan en el cuerpo de algunos que se preparaba incluso alianzas a todo evento.

En todo tiempo, las cizañas hicieron todo el mal que pudieron a la organizaciones y a las ideas.

El maremagnum actual, que, gracias a los incontinentes trasciende fuera de lo orgánico para mayor regocijo de nuestros adversarios, es, en un 90 %, obra de los desencantados de todos los tiempos.

El Congreso habrá tenido que hacer hincapié sobre la necesidad de respetar los acuerdos que adopte, dando posibilidades a quiénes corresponda para coartar toda labor irresponsable y cortar potestades que nadie, en nombre de la Organización, ha conferido.

Viene al punto mi recuerdo de las manifestaciones de un confederado añoso: «Hemos hecho la unidad, pero es posible que no dejen de existir dos «cenetés».

¿Cuándo acertaremos a que haya una verdadera?

Fernando Ferrer

ALIANZAS

YA un político de altura —¿hay políticos de altura?—, habló una vez de fusión cuando refería a la alianza. La alianza nada tiene que ver con eso. Un aliado no se funde, solamente se alía para un fin determinado. Ni en principio, ni tampoco como fin, los aliados tienen ni deben por qué pensar que luego de practicar su alianza y dado fin al cometido propuesto, el otro paso ha de ser la fusión, por el contrario, el paso siguiente, ni es ni puede ser otro que quedar cada cual en su verdadero sitio. Los que iban hacia el norte marchar con rumbo allí mismo y los que iban al oeste o al centro, en iguales condiciones proseguir su ruta, pues para eso la emprendieron, la estudiaron y calcularon todos los accidentes posibles en las aspiraciones concebidas. ¿Por qué ha de dar alianza motivos de fusión entre dos o más fuerzas? No tiene ello razón alguna de ser. Es absurdo, y hasta contraproducente, porque significaría para ambas o para todas ellas, una dejación nefasta de su propio contenido, de sus finalidades más sanas desde el punto de vista de los aliancistas tomados, como deben tomarse, por separado, por cuanto si en alianza forman un solo cuerpo de lucha, fuera de ese continente poseen personalidad única y propia que sería una verdadera locura deshacer.

Todos no piensan lo mismo. Lo hemos comprobado. Muchos o por lo menos algunos piensan que las alianzas pueden servir, además de para lo que sirven, para producir efectos tan absurdos como los fusionantes. ¡Extraña cosa! ¿Qué ciencia nos permite —permite a nadie— pretender que de una equis aleación masiva se puedan sacar productos tan improcedentes que desnaturalicen el contenido único de la materia prima? Ninguna. Una vez logrado y desarrollado enteramente el papel para el cual las alianzas se practican, cada aliado queda en disposición de actuar por su cuenta de acuerdo con su propio sentir y con los postulados que por razones concretas ha abrazado desde tiempos anteriores a la práctica aliancista. Pretender que las cosas se truequen en lo que no pueden ser, es realmente inconcebible y, sin embargo, no pocas veces nos damos cuenta de los imposibles que algunos quisieran alcanzar.

Tan sólo las posibilidades pueden ser practicadas; los imposibles quedan siempre lejos de todo aquél que intenta alcanzar metas sin base. Por eso es que quien imagine que una alianza sindical, por ejemplo, ha de servir también para más adelante llegar a constituir un todo fusionado, sueña con transformar las posibilidades humanas de relación y de sentir eficientes y prácticos para todo momento. Una fusión proletaria colocaría al proletariado en manos de los más audaces; no podrían ser ya los proletariados, individual y colectivamente considerados, dueños de su propio destino creado a base de propias idiosincrasias, de aspiraciones netas de reivindicación social y humana que no todos ven ni pueden sentir de la misma manera. Para ser un aliancista libertario, pongamos por caso, es preciso concebir una sociedad comunista libertaria, sin asalariados, sin amos y sin esclavos; para serlo cristiano, pongamos también como ejemplo, la cosa es completamente distinta y casi de oposición al primero: para Cristo y todo lo que con él haga referencia, el poner el otro lado de la cara cuando éste es golpeado es primordial; lo mismo puede decirse del aliancista que mira las cosas desde el punto de vista de la evolución lenta, del ir logrando o conquistando bienestares en base a circunstancias y de colaboraciones más o menos abiertas con el explotador. ¿Todo eso puede y debe ser fusionado más adelante? Ya podemos comprender lo que resultaría. Es un sueño poco menos que inocente pretender tal logro final de las alianzas. Porque como decimos ese logro únicamente significaría un revoltijo sin categoría y sin sentido, una nada que se convertiría en el hazmerreir de los explotadores y que vendrían directamente en apoyo de la explotación del hombre por el hombre, en el mejor de los casos, porque en el peor, si también el peor hay que tenerlo en cuenta, no daría como resultado más una pura y simple dictadura del «proletariado» o de lo que fuese. En resumidas cuentas, eso sería tanto como una central única más en donde unos cuantos mandasen a su antojo y gobernasen los sentimientos y las aspiraciones de la mayoría sin sentirlas y contrariamente a lo que es la verdadera necesidad de acción y pensamiento del hombre y la mujer que sufren el látigo de la explotación malsana.

Toda alianza es buena cuando el fin que se propone es bueno; pero deja de serlo desde el momento que el fin ha sido conquistado y persiste sin resultado positivo alguno, sin te-

(Sigue en pág. 3.)

RECTIFICAR ES DE SABIOS...

Por interpretación deficiente, cierta información aparecida en el número 363 de este semanario debe ser corregida de la siguiente manera:

«En materia de votaciones queda establecido que el secretario general, el de Coordinación y el de Cultura y Propaganda, el director de «Espoir» y el delegado a la A.I.T. serán elegidos por voto nominal y el de Organización y el de Administración por voto proporcional, estos dos últimos por el Nucleo de residencia del S.I. con refrendo de la Organización. Y que el voto proporcional establecido para todas las cosas y las cuestiones orgánicas de carácter intercontinental, es establecido como sigue: (es decir tal como apareció en la reseña de referencia).

Siguiendo nuestra norma de respetar criterios, hemos dado salida a los que en esta página se insertan. Con la advertencia de que no aceptaremos nada que se salga de las normas del respeto.

B.D.I.C

Escrito por Diego A. de Santillán en 1925

(Transcripción resolutiva del segundo congreso de la A.I.T. Amsterdam, 1925): «Punto 6.— El congreso repudia la concepción falsa que coloca al mismo nivel los partidos cuyo objetivo es el poder político, con los grupos ideológicos anti-autoritarios que actúan en el sentido de la transformación social.»

∴

La sociedad futura no cae del cielo hecha y derecha; hay que formarla en la contienda de todos los dias, con los hombres que viven en la realidad y que están sujetos a sus imperativos. Todos los delegados al congreso de Amsterdam han reconocido que esos cuadros que muchos anarquistas se complacen en trazar sobre un porvenir de libertad, de igualdad y de fraternidad, son fantasias más o menos inócuas que pueden distraer una élite de concurrentes al café o de poetas encerrados en torres de marfil; pero no significan nada cuando se trata de defender una libertad o un bienestar conquistado a costa de infinitos esfuerzos, o cuando se trata de hacer conquistas nuevas. El radicalismo que se suele manifestar en muchos anarquistas y en muchos revolucionarios de última hora, consiste en el repudio de todo lo que signifique elevar un poco la situación moral y material del presente, ha sido debidamente anatematizado por la A.I.T.

∴

No nos distinguimos de los reformistas porque ellos quieren los mejoramientos económicos y políticos actuales y nosotros no, sino que nos distinguimos de ellos por la forma de querer y de realizar esos mejoramientos. En tanto que para nosotros las luchas cotidianas tienen un valor revolucionario, en manos de los reformistas esas luchas sirven para desviar al proletariado del ideal de la revolución.

∴

Se necesita un poco de valor y de tenacidad para mantener la A.I.T. en un periodo en que su acción revolucionaria será casi nula; pero la hora llega, el proletariado volverá por sus fueros, y entonces reconocerá que el camino del reformismo y del colaboracionismo, cualquiera que sea su color, no es el camino que lleva a la emancipación y a la libertad.

∴

O nuestros principios tienen un valor o no lo tienen; si lo tienen, como verdades experimentadas que son, es preciso tenerlos en cuenta y no abandonarlos en la primera ocasión y renegar de ellos ante la primera dificultad. La A.I.T. procura establecer claramente los principios que la inspiran y superar este negro periodo de la historia sin traicionarlos ni olvidarlos. La acción revolucionaria será una consecuencia de la fidelidad a las ideas del antiautoritarismo.

∴

Atacar o defenderse es siempre movimiento, es siempre vida. La pasividad es la adaptación al dolor, a la miseria, al crimen permanente del sistema imperante.

∴

Esta hora reclama la actividad tenaz y consciente de las minorias rebeldes, dueñas de su voluntad. Las grandes masas proletarias reposan del cansancio emotivo de los años de guerra y de efervescencia revolucionaria.

∴

Buscaríamos inútilmente un refugio de libertad en la tierra; dirigiríamos en vano la mirada a Oriente o a Occidente, al Norte o al Sur; lo mismo en la monarquía que en la república, lo mismo en la democracia burguesa que en la democracia socialista, lo mismo bajo el imperio de la aristocracia que bajo la dominación de los soviets, la reacción entona sus himnos de triunfo sobre las espaldas del proletariado que trabaja y sufre.

La reacción se toma la revancha, furiosamente, contra los años de actividades y de pensamientos revolucionarios.

∴

Las cárceles del mundo entero, la miseria, las persecuciones, la muerte, nos dicen día a día que vivimos en una época extraordinaria y que extraordinario debe ser nuestro valor y extraordinaria nuestra fe para resistir esta prueba de fuego y esperar el advenimiento de dias mejores. De todos los rincones de la tierra parten los alaridos de la desesperación y los ayes de las victimas. Un descenso moral increible señala el triunfo de los explotadores del trabajo creador. No en un país determinado, sino en todas partes, en todas las latitudes, bajo todos los regímenes políticos.

∴

La tierra de los inquisidores, la patria de los torturadores de Montjuich, ha visto mucho en los dias inolvidables de la «Mano negra», de Alcalá del Valle, de Cambios Nuevos; pero las lágrimas y la sangre vertidas en estos últimos tiempos han superado todo lo que era de esperar en mérito a las nobles tradiciones de la historia española.

∴

No tenemos dónde reposar la mirada para escapar al clamor y al espectáculo de la tragedia; el presente está dominado por la reacción y el corazón se oprime frente a tanta crueldad y a tanta ferocidad. Sólo cuando dirigimos la vista al porvenir, reconfortamos el espíritu en optimismo y templamos nuestro ser para la resistencia, porque todo nos asegura que el porvenir es nuestro, que el porvenir es de la libertad.

∴

«El Parlamento es la contrarevolución», decía Proudhon al pueblo francés; pero no fue comprendido ni escuchado. «El sufragio universal es el sello de la legalidad en la esclavitud de los trabajadores», repitió Bakunin en todos los tonos; Malatesta ha creído deber dedicar los más grandes esfuerzos de su vida a sacar a la vergüenza pública la mentira democrática y el peligro que representa esa ilusión para las masas obreras.

∴

El que más significación e influencia tiene en este periodo histórico es Lenin; el leninismo ha determinado la derrota de las esperanzas revolucionarias y el nacimiento y la acción de las fuerzas de la reacción. Es cierto que si los pueblos no triunfaban en la época que la revolución llamaba a las puertas del mundo, habria que haber esperado el triunfo de la contrarevolución; pero sin el ejemplo ruso posiblemente no hubiese alcanzado tal grado de franqueza y de ferocidad la reacción capitalista y estatal.

∴

La revolución es la lucha por un mundo de libertad e igualdad; lo fundamental de la revolución no es el tiroteo o el motín callejero, sino las ideas del nuevo orden de cosas a que aspira y que predica.

∴

La desilusión del estatismo alcanzará a todos los hombres sanos de corazón y entonces habrá llegado nuestra hora. Nuestras barricadas de ideas serán fortalecidas vigorosamente y se transformarán en barricadas de piedra.

∴

Mientras consigamos mantener vivo el fuego sagrado de nuestros principios, la reacción no puede matar más que las formas exteriores de nuestra vitalidad y eso por poco tiempo; mantengamos el estandarte de nuestras reivindicaciones sin compromisos ni disfraces; si, basándonos en pretendidas necesidades momentáneas traicionamos o enmascaramos nuestras ideas, la caída de la reacción nos sorprenderá en la impotencia, y el porvenir no será nuestro.

∴

La socialdemocracia, según Eucken, interpreta la tendencia a la estimación exagerada del Estado; y del Estado a la dictadura el paso no es muy grande. Lo dieron primeramente los bolcheviques, y a los bolcheviques siguieron todos los partidos obreros y burgueses. Si hoy se levantara una voz seria en defensa del democratismo, sólo provocaría burlas y risas. Donde se admite el Estado no puede eludirse la admisión y el reconocimiento del Estado despótico. Gracias a los acontecimientos políticos y sociales de esta época, el carácter despótico del Estado en general ha sido descubierto y puesto a la luz del dia; si el proletariado internacional no comprende la significación del principio de autoridad en la vida social de ahora, no hallarán nunca un instante más propicio para un acontecimiento intuitivo y sensible.

(Continuará)

La obra literaria de
V. BOTELLA PASTOR

«Porque callaron las campanas»	9,50
«Así Cayeron los dados»	8,00
«Encrucijadas»	8,00
«Tal vez mañana»	13,00

De venta en esta Administración

ANTENA

¿PARA QUE?

PIRINEO FRANCES. — Las maniobras conjuntas efectuadas por paracaidistas españoles y franceses en este lado de los Pirineos, han puesto de relieve la creciente colaboración militar entre Francia y España, opinan los observadores especializados.

Esta es la primera vez que paracaidistas hispanos han saltado en territorio galo vestidos con su clásico uniforme, y es indudable que su participación junto a sus camaradas franceses a la llamada operación «Iberia» estrecha los lazos militares entre dos países separados por los Pirineos.

El propio tema de la operación concernia a ambos países, ya que suponía a una Europa dividida en dos bandos: El norte, con los países del Benelux y Alemania Occidental, el sur, con Portugal, Italia, España y Francia Meridional.

A los paracaidistas españoles y franceses competia descubrir al norte de los Pirineos los objetivos nordistas que debían ser sometidos al fuego nuclear.

En junio último el Ministro francés de la Guerra, Pierre Messmer efectuó una visita oficial a Madrid y desde comienzos de este año paracaidistas hispanos efectúan cursillos en las bases aéreas francesas.

EUFORIA PACO-FIDELINA

BILBAO. — La motonave «Guisa», de trece mil toneladas, construida para la firma cubana «Tramsimport» ha sido botada en Bilbao bajo la presidencia de las autoridades. Actuó de madrina la Sra. Arauski de Barrial, esposa del agregado comercial de Cuba en España.

El buque, que tiene 143,25 metros de eslora y una velocidad de 16,5 nudos, está dotado de todos los adelantos modernos de la construcción naval. Ha sido construido en los astilleros de la Sociedad Española de Construcción Naval de Sestao, Bilbao.

SE DISPUTAN EL TURISMO

MADRID.— España arrebatará probablemente a Italia el record de turismo anual para 1965. Según los cálculos establecidos, unos dieciseis millones de turistas franquearán este año las fronteras hispanas, la mitad de los cuales procedentes de la vecina Francia.

Este cambio de rumbo de los galos hará probablemente perder el primer puesto turistico a Italia, que se llevaba hasta ahora la mayoria de los turistas europeos. La lucha será severa, ya que Italia sigue manteniendo su alto prestigio para los visitantes.

El número de franceses que irán a Grecia aumentará también casi del doble, pero Grecia sigue siendo un lugar predilecto del turismo internacional y recibe visitantes del mundo entero.

«PLATILLOS» VACIOS EN ALICANTE

ALICANTE. — También en Alicante han visto platillos volantes. Según testigos, se trataba de dos objetos misteriosos que volaron sobre la ciudad, a gran velocidad. Los dos platillos circulaban uno tras otro, eran sumamente brillantes y cada uno de ellos estaba rodeado de un anillo también iluminado, según precisaron varios alicantinos.

ISABEL NO EVITA A EVITA

MADRID. — El ex-Presidente de la República Argentina, Juan Domingo Perón y su esposa, Isabel Martínez, asistieron a una misa de Requiem que se celebró en la Iglesia de los Padres Mercenarios, de Madrid, por cumplirse el décimo tercer aniversario de la muerte de Eva Perón, primera esposa del ex-Presidente.

Asistieron a esta misa numerosos argentinos y españoles, notándose especialmente la presencia del financiero peronista Jorge Antonio, que había llegado de Paraguay tras una ausencia de ocho meses, Jorge Antonio fue expulsado de España a finales del pasado mes de diciembre por haber participado en la «Operación Retorno», que fracasó porque las autoridades brasileñas impidieron a Perón y sus compañeros la continuación del viaje desde Río de Janeiro a Buenos Aires a bordo de un avión regular de la compañía española «Iberia».

LO QUE VA ARRIBA EN ESPAÑA

MADRID. — El índice del costo de la vida en España alcanzó en el pasado mes de mayo un índice de 154,4 (base 1958—100) contra 153,8 en abril. El alza fue debida al aumento del costo de la vivienda, posiblemente por efecto de la nueva ley de arrendamientos; del costo de la indumentaria y de los gastos varios. Se señala, en cambio, una baja en el índice de la alimentación, que pasó de 159,7 en abril a 159,6 en mayo.

ESPAÑA-JAUJA

TANGER. — En el periódico «España» el periodista franquista Waldo de Mier da referencia de que en 1970 en España no habrá carretera mala, que los trenes serán más veloces que los automóviles, que no existirán analfabetos, que el mayor lago artificial será el de Extremadura, que se contará con medio millón más de hectáreas de bosque, que habrá 350.000 hectáreas más de tierras regables.

Y que si no se atarán los perros con longanizas será porque los perros habrán sido longanizados—rematamos nosotros.

HOMICIDIO BURGUES

BARCELONA. — En una curtidoría de Igualada dos obreros fueron ordenados meterse dentro de un bombo de curtición sin dejarlo airear previamente. Uno de los obreros murió asfixiado y el otro fue rescatado gravísimo por sus compañeros de trabajo, cuatro de los cuales sufrieron asimismo síntomas de intoxicación al tratar de salvar a sus dos compañeros de trabajo.

BAJO LA ESTRELLA DE SANTIAGO

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — Un vuelco de camión ocurrido en la carretera de esta ciudad a La Estrada ha ocasionado la muerte a José Villar Fraga, Juan Rodríguez Cofiños y Ramón Romero Gálvez. Otro montado en el camión, Ramón Liñeira Cerrillo, salió de la catástrofe con gravísimas heridas.

LA CRONICA NEGRA

LEON. — Tres mineros han muerto y cuatro han resultado heridos graves en una explosión de grisú ocurrida en el grupo Santo Domingo, de la empresa Hullera de Prado, en el pueblo de Taramilla, Apuntamiento de Reñedo de Valdetuezar, de esta provincia.

Las víctimas son Ovidio de Prado Cima, de 41 años, casado y con seis hijos; José Yuste Morán, de 42 años, casado y con ocho hijos, uno de los cuales pertenecía al mismo relevo, pero había sido enviado a un encargo momentos antes, salvando así la vida, y Benito Rodríguez Alonso, de 19 años, casado. Y los heridos graves Urbano Fernández, de 22 años, vagonero; Pedro Carreras Solana, picador, de 33 años, casado; Amalio Sierra García, vagonero, de 18, soltero, y José Manuel Turienzo Alonso, vagonero, de 18 años, soltero.

Las autoridades sindicales han acudido al entierro usando casco metálico, por si acaso...

ADMINISTRATIVAS

Juan Bayarri. St-Maur-les-Fossés, (Seine). Recibido giro 13 frs. (19-7-63) Pagas «C.S.» hasta 30-6-65. Con el giro 22-2-65, 10 frs. pagabas hasta 31-12-64.

José Bull. Brive (Corrèze). Recibido giro 23 frs. Pagas «C.S.» hasta el 30-6-65.

Aznar. Montreal (Canadá). Recibido cheque 10 D. C. (43,60) a cuenta envíos.

Aparicio. Alés (Gard). Recibido giro para «C.S.» pago hasta el número 356. Ultimo número 33 de «Umbral» pagado.

A. Serrano González. Caracas (Venezuela). Recibido giro 5 D. (23,03). Pagados «C.S.» 30-6-65 y «Umbral». 30-9-65.

Pedro Viñas. La Roche Molière. (Loire). Rscibido giro 8-7-65, 38 frs. «C.S.» y «Umbral», 30-6-65, 2 ejem. de cada uno.

Lahoz Pascual. Sr.-Claude (Jura). Recibido giro 40 frs. Pagas «Combat» y «Umbral» hasta 31-12 65 y pasan los 3frs. sobrantes a «M.T.» De los libros pedidos falta el que no servi, que se espera.

Comunicados

F. L. DE TOULOUSE

Se convoca a todos los afiliados a la asamblea de información de los delegados al último congreso que tendrá lugar el domingo día 5 de septiembre a las 9 de la mañana en el sitio de costumbre.

Este Secretariado pide a los compañeros no falten debido a la gravedad del momento.

F. L. DE IVRY

Convoca asamblea general para el domingo 5 de septiembre en el lugar y hora de costumbre. Dado la importancia de los asuntos a tratar se ruega la puntual asistencia de todos sus afiliados.

F. L. DE EVREUX

Celebrará asamblea general el día 5 de septiembre, en el lugar y hora de costumbre. Por lo importante de la reunión, se ruega la asistencia de todos los compañsros.

F. L. DE TOURS

El día 5 de septiembre, esta Federación Local celebrará asamblea general, en la Bolsa del Trabajo, empezando a las 9,30 de la mañana.

Se espera la asistencia de todos los compañeros, pues los asuntos a tratar son de suma importancia.

F. L. DE DRANCY

Domingo 12 de septiembre a las 9 y media de la mañana: reunión para dar cuenta del congreso de Montpellier, esperándose asistencia unánime.

ARTES Y LETRAS

Entrevista para el sábado 11 de septiembre a las 5 de la tarde. Lectura y comentario de dos capítulos de una obra inédita.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 5 de septiembre a las 10 de la mañana.

PARA QUE «UMBRAL» VIVA

El compañero Acracio Ruiz, de Londres, nos ha entregado 10 frs. para contribuir al sostenimiento de nuestra revista. Agradecidos.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 12 de septiembre, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

Por la importancia de la misma esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión de información, para el domingo 12 de septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Una vez más recomendamos puntual asistencia.

PARADERO

Se desearía saber noticias de Aurora Teruel o de Helios Teruel, hijos de Juan Teruel de la C.N.T. de Barcelona. Dirijirse a su primo: Vicente Munuera, 65 rue Paul Vaillant Couturier, Levallois-Perret (Seine)

También Aunés nos dejó

El dia 26 de Junio acompañamos a su última morada al compañero José Aunés que después de una enfermedad contraída en el trabajo sucumbió acosado por la misma.

Aunque estas líneas verán la luz algo tarde, no podemos substraernos al deber de escribirlas para por fin manifestar la opinión que desde bastantes años nos habíamos formado de dicho compañero en una convivencia casi constante.

Fue a principios del año 1946 cuando lo conocimos; llegamos a trabajar a Luz-St-Sauveur (H.P.) y sin perder mucho tiempo organizamos la F. L. pues no había que ver llegar compañeros y que la C.N.T. no tuviera allí una F. L. organizada.

Fue el compañero Aunés secretario de la misma y dicha F. L. llegó a tener cien afiliados.

Recuerdo que durante la gestión en la que con él formé parte del secretariado siempre estaba dispuesto a rendir el mejor servicio a la Organización; nunca entre nosotros existió la menor discrepancia; La confianza que se hace tan necesaria entre los militantes de la C.N.T. entre nosotros no faltó nunca.

Lo encontré en una jira cuando yo llegué a esta región y desde aquel momento hasta el día de su sepelio continué viendo en José Aunés el militante deseoso de servir a una causa noble como es la del anarcosindicalismo.

También habré de manifestar que la opinión formada por mí acerca de dicho compañero la veo reafirmada por la del compañero Tudela de la F. L. de Martigues en Provence, quien en un momento al margen de las tareas del Congreso en Montpellier me habló largo y tendido de como el compañero José Aunés actuó en España.

Sirva pues esta nota necrológica como estímulo a lo que fue actuación de uno de tantos militantes que con honestidad y nobleza han prestigiado a la C.N.T. en España y en el Exilio.

MARTIN SANCHEZ

Vierzon 20 de agosto de 1965.

ALIANZAS

(Viene de la pág. 2.)

ner para qué e impidiendo el desarrollo natural de los aliados que deben tener siempre presente su propio norte, su propia idiosincrasia y su propia manera de ser y de sentir. Una fusión en cualquier caso es lo peor que puede esperarse en el campo proletario. Todo menos que eso, puesto que en cada lugar, en cada núcleo, en cada conglomerado obrero existen siempre diferentes maneras de interpretar; mejor diríamos particulares maneras de interpretar su propia acción y pensamiento encaminado a la consecución de las manumisiones más altas o más bajas que se han propuesto alcanzar. Obligar a todos por igual, como con un rasero a participar en el deseo de una supuesta mayoría fusionada, no dejaría de ser un crimen más de los muchos que el proletariado viene sufriendo en manos de los aprovechados, de los acaparadores de poderes y riquezas que ya se sabe no tienen escrúpulos en vestirse con la piel del cordero para actuar como verdaderos lobos en defensa de sus privilegios inicuos.

Somos partidarios de toda alianza con vistas a un fin previsto y ya se sabe, es inútil decir que siempre y cuando la alianza cumpla con su postulado en la circunstancia para la cual se pacta; pero nunca podríamos aceptar que en nombre de suposiciones desde todo punto de vista absurdas, se pretenda transformarlas en fusión, en conglomerado borreguil que está obligado a echar a un lado o a tirar por la borda las propias maneras de ver las alternativas de su lucha, para aceptar las ajenas, cundo bien se sabe que de lo que se trata es de afianzar más y más hasta el infinito la personalidad de los individuos que componen los cuadros en combate, reforzar su responsabilidad voluntariamente aceptada y no terminar en un conjunto híbrido que de nada serviría.

COSME PAULES

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación)

Ni el universo se adapta a mi pensamiento, ni mi pensamiento se adapta al universo. El orden, el cosmos, simples deseos de mi sensibilidad imaginativa. Por la potencia subjetiva del deseo logro en algunos momentos ordenar en mí todo lo exterior en una maravillosa armonía de ensueño. Con la misma facilidad, la impotencia objetiva del deseo, al observar sincera y desinteresadamente, destruye esa misma armonía fantástica.

El hombre es una necesidad de comprender y de amar. Se esfuerza por amar la naturaleza y ésta le devuelve indiferencia. Se aplica a comprender a la naturaleza y se pierde en una locura sin fondo.

Todavía ayer, todos los físicos explican mil fenómenos por la hipótesis del éter, el cual debía concebirse como un sólido, sin densidad ni peso, sustraído a la gravitación y más rígido que el acero. Esto es más obscuro que todo lo que pretende aclarar. Luego, la ciencia de la estructura y no la de la substancia pretende establecer la teoría de la relatividad, por la cual no se revela la naturaleza del substrátum universal, sino que se reducen los fenómenos físicos a símbolos matemáticos. Algunos parecen negar toda existencia en los espacios interestelares. Caen así en el viejo dogma del vacío y en las terroríficas dificultades que hicieron desaparecer este abismo precisamente por la pobre invención del éter contradictorio. Mi inteligencia no concibe los fenómenos suspendidos en el vacío; sufre el vértigo mientras no consigue apoyarlos sobre una materia. ¿Cúal sería el compuesto de la substancia? El átomo, mientras lo considero extendido y divisible hasta el infinito, será polvo de polvo y no podré negar la materia. Y me conformo comprobando una vez más que las profundidades metafísicas no dejan ver sino contradicciones, que nuestras necesidades intelectuales nunca corresponden a las realidades, que el mundo es impensable y que mi pensamiento, en cuanto quiere abrazar y agrupar al universo, no hace más que dispersarlo en mofas.

Para llegar al universo inteligible, el hombre ha supuesto una causa única, a la cual generosamente ha otorgado las cualidades humanas: bondad, justicia, inteligencia, pero estos méritos se hallan con la mayor frecuencia, bajo formas de aspiraciones pobres y poltronas, en el solo espectador, quien crea, si posee imaginación, la armonía del espectáculo. El azul del cielo no está más que en sus deseos y la bondad en su propio sentir.

Si intento agrupar el universo en cosmos armonioso, en sistema de finalidades, en plan divino, los gritos de agonía lo dispersan y es caos doloroso para mi comprensión. Si consiento en considerarlo como un hallazgo del acaso, si me vanaglorio de que ninguna armonía existe fuera del pensamiento humano, él parece querer presentarme rasgos de finalidad. Mira tu cuerpo —me dice— y admira la más próxima de las maravillas naturales.

La disposición de un cuerpo viviente es admirable, en efecto. Hasta los seres más feos y repugnantes, ¡cuánta armonía encierran por el solo hecho de vivir más de un instante! El animal más feo irradia una inefable belleza y la materia no podría existir sin una forma. Pero el más bello viviente, ¡cuántas fealdades arrastra tras de sí! La sola manera con que la obra maestra expele las escorias de los alimentos, bastaría para considerar grotesco y declarar estúpido al gran creador, culpable de esta mal oliente, antiestética y perentoria necesidad. El fisiólogo Helmholtz proclamaba con indignación que dejaría a cargo de un mal óptico un instrumento tan mal condicionado como el ojo.

El hígado, demasiado laborioso para satisfacerse con sus funciones biliar y glicógena, es, además, un laboratorio que proporciona al intestino necesarios contravenenos. Hubiese sido más práctico, en vez de poner al lado del mal remedio insuficiente, no haber causado el mal. Un verdadero artista hubiese obrado más cuerdamente y no hubiese hecho del intestino un envenenador. Muchas de las finalidades que se alaban muestran un conjunto ridículo y son torpes reparaciones de otras torpezas próximas.

Sin llegar a cierta exageración, se puede comprobar fácilmente que los individuos de cualquier especie, a pesar del loco sacrificio de innumerables gérmenes, tienden a reproducirse más rápidamente que los víveres que necesitan.

La exploración de nuestro sistema solar hace desaparecer toda admiración. La ciencia puede concebir fácilmente mejor mecanismo. Si los astrónomos no se emboban ante sus exploraciones, en cambio suelen quedarse boquiabiertos ante la organización de los animales, que les suele ser desconocida, mientras que los biólogos se entusiasman sobre el acomodo de los astros, porque sobre el problema no tienen datos concretos. El hombre es demasiado admirativo y ditirámbico y esta actitud es propia de su ignorancia. En cuanto va ensanchando sus conocimientos, su entusiasmo ilusorio se apaga y derrumba, con su aguda razón crítica, a todos los fetiches.

Cuando digo que el universo es inteligible, huyo de un dolor intelectual. Cualquiera que sea la hipótesis a que me adhiera, jamás me ocultará, exactamente lo real, a pesar de mi poca vista. Siempre distingo una porción de hechos huídizos y escucho risas de todos los puntos del horizonte que repercuten en lo infinito y se burlan de mis presunciones.

No logro saber lo que quiere esta naturaleza, o si quiere algo en realidad. Lucho en el sentido de su evolución o contra ella y trabajo dentro de su indiferencia. Porque quizá no tiene sentido y sus voces incoherentes no pueden reducirse a una sola voz. El hombre sabio e industrioso obedece a la naturaleza para ordenarla y continuamente modifica las condiciones de la existencia, igual que el artista estudia para crear belleza humana.

Es al hombre al que quiero y nada está hecho para el hombre en la naturaleza. El océano no reúne los navíos, ni la tierra fabrica los arados. Los heridos se desangran en el suelo y, si ninguna mano humana los socorre, no hay poder invisible que los levante. La naturaleza ni es amiga ni enemiga del hombre, sino que éste la trabaja y le da su forma deseada con sus esfuerzos. En el ensueño, en la poesía, todo lo humaniza. Toda metafísica es antropomórfica y si es considerada como algo diferente a la creación imaginativa ya se hace pesada, moralística, y odiosa por su simplicidad ridícula.

En la acción, las condiciones de las cosas no tiene nada de humano ni de divino. Si las estudio no es para adorarlas, sino para hacerlas servir a fines humaños, y en esto estriba la ciencia. Si acojo con indiferencia las crueldades naturales contra las que nada puedo, es para mejor dirigir mi esfuerzo hacia lo posible. Positivismo de la voluntad y no religiosa resignación. No apruebo los sufrimientos que me ocasiona la existencia ni tampoco la muerte inevitable. No recibiré el choque de las fuerzas que me son favorables como don divino ni como belleza emanada del orden del cosmos. Desprecio todo este engaño y me alejo de él, porque la dirección de mi acción es necesaria a la armonía de mi vida. Mirado con indiferencia, directa y fríamente, el universo, aunque le preguntemos apasionadamente, no nos contesta y nos muestra que sus obras no corresponden al concepto de sabiduría. La naturaleza derrocha los gérmenes como una loca; no es bella, puesto que reconocemos sus fealdades y sus aparentes bellezas parciales están destinadas a la ruina; no es justicia desde que las fuerzas naturales me golpean muy duramente cuando lucho por la equidad o cuando me rebelo contra ella; no es amor, ya que toda sensibilidad es la prometida del sufrimiento y de la muerte; no es tampoco unidad, puesto que la multiplicidad desborda mis formulas más comprensivas.

Seguro de mi fuerza, dispuesto a concentrar mis energías en la sola obra eficaz de crearme a mí mismo, cierto de volver sonriente de los más lejanos viajes de la imaginación, no me niego a seguir el encanto de los ensueños. Pero ya los fantasmas salidos de mí mismo no me causan temor y los miro y les hablo con aplomo.

Solamente la ciencia y la industria producen adaptaciones de la naturaleza a las necesidades del hombre. El hombre se encontró desnudo y no son los dioses ni las oraciones que le han calentado. Ha debido buscar, pensar, observar, para crear el fuego por el frotamiento de dos piedras frías. Estaba hambriento y ninguna oración le ha servido el pan. Para sembrar y cosechar ha debido estudiar la obra de la naturaleza, sus modos y sus ritmos y sus insuficiencias. Ninguna súplica celeste ha llevado al hombre hacia las fértiles islas y nunca caminó sobre las aguas sin el auxilio de algún invento fabricado por sus manos. Estaba aislado en su siglo y su industria le ha dado la escritura. De todas las generaciones históricas ha hecho una sola generación siempre en conversación consigo misma. Mis fuerzas lo ahogaban con la rudeza de su abrazo y para vencerlas recurrió a su propia inteligencia despierta, a sus manos aptas para el trabajo, a su perseverancia, que halla una misma energía en cada derrota como en cada victoria y ahora su poder es el que dispone sobre tal o cual fuerza que antes lo aplastaba. Pero la potencia en él sobrepasa a la sabiduría y al amor, el conquistador de tantos poderes continúa siendo un niño por la candidez de sus deseos, por su impaciencia, por la fuerza impulsiva de sus caprichos y por la debilidad indolente de su voluntad. Se engaña continuamente sobre sus necesidades y mientras sus semejantes carecen de lo necesario, exige rudamente mil juguetes pueriles.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Provocaciones franquistas

¿Hacia una nueva agitación universitaria?

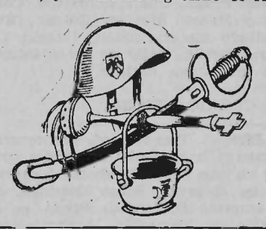
TRAS una vacilación de medio año, el gobierno del general Franco ha decidido eliminar a los catedráticos Agustín García Calvo y José Luis López Aranguren, ambos de la Facultad de Letras de Madrid, y a Enrique Tierno Galván, profesor de Derecho en la Universidad de Salamanca. La medida, brutal como cabe en el sistema, no acierta a sorprender a nadie por existir precedentes aún peores.

Precisamente, la reforma del reglamento estudiantil no convenció a nadie, ni en la Universidad ni fuera de ella, y ahora la medida drástica —no menos absurda por prevista que fuera— puede colmar la paciencia española en lo que afecta a falta de libertad de conciencia.

Porque el problema sigue siendo este: el atraso del país en materia de derecho. El poder actual se instauró por armas contra el sentir español, y por armas, es decir, con la opresión sostenida por la violencia, dicho poder se sostiene. No hay en el país libre —para nadie que no sea afecto al régimen o tributario político de la casa de El Pardo. Un noventa y cinco por ciento de la población española no tiene derecho a opinar y sí la obligación de someterse a la ley caprichosa, abusiva, de quien gobierna. Las diferentes corrientes de opinión en amago de manifestarse permanecen cohibidas, reprimibles, al más leve intento de aparecer a la luz pública. La propia Universidad, controlada por elementos mogigatos, cuando no antropoidescos, sigue atada al precepto filipista inri de la Universidad de Cervera: «Desdichado aquel que incurra en la funesta manía de pensar».

Sin el rechazo del estudiantado moderno —el propio de nuestros días— a los centros docentes españoles se iría a aprender catecismo y brujería clérigo-fascista, en vez de esos conocimientos y conceptos de altura que la época presente, saturada de filosofía humanista y de cientificismos de altos vuelos, exige del saber del individuo.

El atasco de la Universidad española contra el que con tanta bravura arremeten catedráticos como los castigados y más del ochenta por ciento del alumnado universitario, más el pueblo antifranquista, está llamado a desaparecer como desaparecerá el régimen por anticuado y transitorio. Sin embargo, es goce de dictadores, de políticos malévolos, reprimir, impedir, retrasar y humillar a las personas oponentes que se «adelantan» osadamente a los futuros y saludables acontecimientos. La primera represión franquista fue tremenda con centenares de miles de seres torturados, condenados, ejecutados, asustando considerar el ígneo dolor de España durante los años que van del 1936 al 1945. Seguidamente, y como recogiendo el fruto de esa política de espanto, la autoridad franquista se ejerció, lo más sañudamente posible, en la explotación de su bestial dominio sobre una población exhausta y sin capacidad reactiva ante el terrible daño sufrido. Y así se vió —y en parte se sigue viendo— como la opinión pública se anegaba y la escuela, ayer forja de libres y sanas voluntades, iba periclitando, en fuerza moral y numérica, ante el empuje de un catolicismo de Santo Oficio. Y pese a que en los primeros años de dominación franquista toda suerte de inteligencias negras e impreparadas (seminaristas, curas malogrados, alféreces provisionales, y más elemento de cultura equívoca) la escuela no pudo ser estrictamente confesional, habiéndose aceptado el recurso de escuelas privadas y también las de municipio, sin que ellas —las conventuales o religiosistas por fuerza— pudieran absorver el censo escolar, denso como jamás en España. Las escuelas laicas, las aulas Montessori y los centros de enseñanza racionalista forzosamente desaparecidos, no han sido suplidos en número, bondad y resultado por la gobernación franquista, esa fuerza de dominio brutal que ahora acogota catedráticos, estudiantes, escritores, artistas y trabajadores ansiosos de libertad y de crédito moral y económico para este pueblo español digno de mejor suerte.



La sanción contra los catedráticos Calvo, Aranguren y Galván puede reproducir, en otoño, las luchas de claustro y populares de febrero último. ¡Que el gobierno elpardista tire otra vez de la cuerda, y a ver si por fin ésta se rompe por lo más delgado!

...Puesto que 26 años de tiranía inaudita son bastantes y demasiados. ¿No da Franco, idea de ser un triste vejestorio, un anacronismo vergonzoso, una supervivencia inaudita en una época en que incluso los pueblos africanos más atrasados se rigen «por sí mismos»? ¿O es que Franco y las potencias exteriores que lo protegen, estiman que España es menos que el Congo, que Kenia y que Archipampánia? ¿O es que la reacción capitalista española, en lugar de redimir a las Hurdes, pretende que todo el pueblo español sea considerado hurdano?

Con la letra S

TENEMOS la letra inicial de Sindicalismo y Salario. También Socialismo y saneamiento social que, es lo que persigue nuestro sindicalismo al luchar para terminar con el capitalismo y la explotación del trabajo que tiene sistematizado el régimen oprobioso del salario. Los diccionarios publicados en España, durante la Era del Imperio, definen la C.N.T. con estas líneas: «Asociación de trabajadores españoles que abogan por la transformación de la vida social mediante la acción directa del proletariado, organizando la economía a base de sindicatos de producción y consumo, suprimiendo al patrono y al salario e implantando el Comunismo Libertario.» Sabido es, que existen diversos sindicalismos definidos en: anarquista, comunista, socialista, evolucionista y cristiano. Haremos, hoy el intento de significar las diferentes clases y categorías de salario existentes en el mundo de la explotación proletaria, afirmando que todos los trabajadores que hacen fuertes, potentes y dinámicos los países del mundo, están encadenados al salario.

Generalmente el salario —estipendio o recompensa que percibe una persona por su trabajo— se paga en dinero. Existió y fue anulado por la presión sindical obrera, el *truck system*, pago en mercancías, géneros o especies. No obstante, un salario mixto, aún existe en el ramo de servicios domésticos, por ejemplo, el que perciben los criados y mozos, camareros y personal de cocina de restaurantes y hoteles, a quienes se descuenta del salario, el valor de lo que se les entrega en manutención. España como emporio del turismo internacional, debe sufrir, de este salario mixto, pese a que en el Fuero del Trabajo, se dice que: «la retribución del trabajo será, como mínimo, suficiente para proporcionar al trabajador y a su familia una vida moral y digna» añadiendo la promesa escrita en el mismo Fuero: «que gradual e inflexivemente se elevará el nivel de vida de los trabajadores en la medida que lo permita el superior interés de la Nación.»

Así se escriben las leyes en un país que sigue extendido e infiltrado el salario por trabajo a destajo y en donde el salario a jornal merece un ritmo de producción que por deficiente, incluso está penado por las leyes.

El salario con primas, consta de una cantidad en metálico y además primas en concepto de premio por la cantidad de trabajo realizado en determinado tiempo, con la exactitud, por la conservación del material usado; algo así como el trabajo a la tasa. Salario convencional lo es el libremente acordado entre el patrono y el obrero en el contrato de trabajo y que suele seguir las fluctuaciones de la oferta y la demanda, siendo alto cuando escasean los obreros y bajo cuando abundan. Salario de escalas móviles. El que está basado en una proporción con el rendimiento del obrero elevándose a medida que aumenta la producción en un tiempo dado. Suele emplearse en la industria minera. Salario familiar, es el defendido con mayor insistencia por los economistas católicos y se fija atendiendo, no solamente a las necesidades del obrero, sino a las de la familia de la cual es jefe o cabeza responsable. Salarios máximo, mínimo, justo, nominal, real y además los subsidios del salario indirecto y familiar, son en conjunto el tejido legal del capitalismo y el Estado en busca de una conciliación que atenúe la lucha de clases, estableciendo la participación de los obreros en las ventajas ficticias que le aportan determinadas instituciones creadas en su beneficio (casas baratas, economatos, primas de seguros, socorros en caso de enfermedad o invalidez, indemnizaciones por accidentes del trabajo, pluses de vida cara retiro obrero, premios para las familias numerosas. El salario cual cadena de hierro, bronce, plata o de oro, tiene atado y corto de radio de acción a todos los trabajadores del mundo. Queda implícito que son asalariados lo mismo los braceros que los técnicos, los albañiles que los ingenieros, los barrenderos que los empleados de comercio. Lo único que tiene cambio y variedad, es el importe, el monto del dinero que se percibe por trabajar. Las persistentes luchas sindicales, se han encaminado, por lo general a conseguir mejores tipos de salario y en el peor de los casos a defender el salario mínimo, el estrictamente indispensable para vivir el obrero y su familia. Pero la importancia del sindicalismo su fuerza de transformación, estriba en su finalidad libertaria de suprimir el salario, la cadena, que tienen en su mano el capitalismo y el Estado, el poder del capital y la autoridad. La justicia social, la libertad, son incompatibles con el régimen del salario y por lo mismo compatibles con el sindicalismo que propugna y defiende la C.N.T.

El salario y sus derivados, los agregados de reforma social, sólo indican que se teme a la fuerza sindicalizada de los trabajadores y que se busca distraerlos, apartarlos de sus propias obligaciones y deberes de completa emancipación. Aviesa intención que fue ya prevista en 1910 al fundarse la C.N.T. y afirmar, que «los trabajadores no podrán sentirse libres, en tanto experimenten la necesidad de contar con emancipadores o dirigentes, los cuales, tan pronto como hayan conseguido derrocar el viejo régimen, establecerán otro en el cual serán ellos mismos los privilegiados.»

Remigio LUNA

Noticiario portugués

LA TRATA DE BLANCOS

La policía francesa asestó un gran golpe a los especialistas de la «trata de portugueses» al detener al jefe de la banda y a tres de sus cómplices, fabricantes de falsos pasaportes destinados a los inmigrantes clandestinos procedentes de Portugal.

La policía se incautó durante la redada efectuada paralelamente en Burdeos y París de 2.000 pasaportes, que vendidos al precio de 160 dólares a los desdichados inmigrantes debían arrojar el cuantioso beneficio de 320 mil dólares a los malhechores.

La falsificación de pasaportes no es más que uno de los aspectos de la vasta red de «trata de portugueses» que funciona en Francia desde que empezó la inmigración de trabajadores lusitanos. Otros traficantes cobran 400 dólares «por cabeza» para hacer atravesar la frontera franco-española a los candidatos a la inmigración.

El negocio es absolutamente redondo para los estafadores, ya que la mayoría de los trabajadores portugueses, más de 70.000 sobre un total de 120.000 ya radicados en Francia, salieron clandestinamente de su país.

Pero lograr un pasaporte legal no es tarea fácil en Portugal. Para lograrlo se necesita presentar previamente un contrato de trabajo debidamente establecido o demostrar que se tienen parientes en el país de destino. Además, el candidato al pasaporte debe alardear cierto nivel escolar.

Por lo demás, los estafadores abusan de la ignorancia de sus víctimas, ya que, en virtud de acuerdos franco-portugueses concertados en enero último, la policía francesa de inmigración regulariza rápidamente la situación de los trabajadores clandestinos.

El jefe de la banda arrestada, un tal Jean Louis Renault, «administrador de sociedades» era el delegado general en Francia de la «Asociación Francia-Portugal». Huelga indicar que semejante situación le permitía disponer de un mercado prácticamente inagotable para sus pasaportes.

Moraleja: Sin miseria (marca «Salazar») esa explotación indigna sería imposible.

POLITICA LUSITANA

Un grupo de opositores al gobierno del primer ministro Antonio Salazar afirmó que las elecciones presidenciales «no constituyen una verdadera selección nacional de un candidato».

El grupo, que dice representar a «un vasto sector de la oposición, incluyendo a varios Ministros del Gabinete», también dijo que se preparaba para presentar para las elecciones parlamentarias del próximo otoño 130 candidatos en cooperación con los demócratas cristianos y los monárquicos disidentes.

«Si hubiera sido posible presentar un candidato para la presidencia», declaró el ex-Ministro de Agricultura Azevedo Gómes en rueda de prensa, «lo hubiéramos hecho, pero las condiciones mínimas para nuestra participación en las elecciones no han sido aceptadas.»

El Presidente Américo Thomaz, candidato del Partido Unión Nacional de Salazar, fue el único aspirante presentado por un grupo de 51 Diputados y Delegados Municipales, integrantes del Colegio Electoral de 585 miembros.

El Movimiento de Acción social incluye a figuras como el ex-Primer Ministro Cunha Leal, Mario Soares y Abranches Ferrao, abogado de la familia del extinto dirigente opositor Humberto Delgado.

Preguntado si la «tolerancia» del grupo por las autoridades significase una importante liberalización del régimen, Gómes dijo: «hay tendencia a la liberalización en nuestro favor.»

De acuerdo con las leyes portuguesas, que prohiben reuniones de más de nueve personas sin autorización de la policía, los dirigentes del grupo pudieran ser arrestados ya que, según declaración, no habían pedido esa autorización para reunirse.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA PIEDRA Y LOS SIGLOS

BAJO el sol estival, que diríase penetra en los poros seculares de la piedra, las ruinas romanas brindan la evocación del pasado remoto.

En Vienne son las carcomidas columnas del Templo de Augusto y de Silvia. En Orange los bajorelieves del Arco de Triunfo tratan de resistir a la acción devastadora de los siglos. En Nimes, las Arenas dan la sensación de lo macizo, de lo contundente de un régimen cimentado en la fuerza todopoderosa... Ya en Arles el Anfiteatro ofrece en su exterior un tanto de preocupación por la belleza en arquitectura; ya no es esa rigidez marcial, castrense, que predomina en el circo de Nimes. ¡Tremendo contraste el que ofrecen los vestigios de la Roma de los Césares con la fisonomía urbana de nuestros días!

Observando esas edificaciones que resisten a la acción del tiempo, prendida la mirada en la piedra carcomida por el poder destructor de los elementos, la mente vaga y divaga evocando lo que la historia nos permite conocer. Generalmente se hace mención de actos resonantes, de batallas, de conquistas; se ofrecen pormenores biográficos de las figuras representativas, de esos próceres de aire altivo, de porte imponente, que nos reflejan las monedas y medallas de la época.

¿Cómo debió transcurrir la vida cotidiana bajo el Imperio Romano en esas ciudades de Francia que, con curiosidad turística, vamos recorriendo? Con seguridad que en la mente de sus togados jurisconsultos, como en la de sus acaudalados patricios, debió predominar la idea fija de una organización social inamovible, cimentada en la esclavitud de unos y en los goces y fastuosidad de la minoría de privilegiados. Con seguridad que también entre los oprimidos cundió la idea fatalista de haber nacido para servir, para sufrir, en tanto que *casta inferior*....

Como en nuestros días, abundarían las gentes de un vivir puramente vegetativo. Pero la realidad nos demuestra que contra el *inmovilismo* mental de los ricos y los pobres debió encenderse la rebelión en la mente de activas minorías disconformes, saturadas de afán revolucionario. Minorías dispuestas al sacrificio, a la acción abnegada en pos de un humano mejoramiento; sedientas de justicia.

Cuando el pesimismo pretenda avasallarnos, conviene fijar la atención en el ejemplo que nos deparan los siglos. Pese a los obstáculos de toda especie, pese a las pujantes fuerzas de obstrucción, el progreso, en todos sus órdenes, ha seguido marcha ascendente. A la postre, indefectiblemente, es el tiempo que nos ofrece los más saludables resultados.

UN EJEMPLO DE EFICACIA LIBERTARIA

En torno al pasado Congreso celebrado por nuestra C.N.T. en Montpellier, indudablemente, se pueden hacer comentarios de todo color. Como en todos aquellos comicios en los cuales se agolpan los temas de una y de otra índole, al margen de lo que se acuerda están las apreciaciones que los debates han suscitado. Tiempo queda para hablar de todo un poco.

Sin dar a la cosa trascendencia, casi como matiz marginal, se hicieron en una de las primeras sesiones del comicio, unas manifestaciones que, a mi entender, revisten la mayor estima. Uno de los compañeros que asistían a las deliberaciones, no recuerdo si en calidad de delegado o de espectador, expuso que llevaba por delante, dentro de la artesanía del ramo de la construcción, una floreciente actividad. Creo especificó que, pese a ejercer funciones de patrón, su afecto a los postulados morales de la C.N.T. le impulsaban a poner a disposición de la misma, a título de colectividad productora, todo cuarto había sido de su particular pertenencia. En suma, el compañero en cuestión demostró que habiendo buena voluntad, existiendo fraterno afecto idealista, posponiendo al egoismo el espíritu solidario, es posible decidir la puesta en práctica del trabajo en común, liberado de la tan odiada explotación patronal.

Lo esbozado ha hallado favorable acogida entre compañeros que desde mucho tiempo mantienen el anhelo de que llegue a intensificarse por parte de los exiliados miembros de la C.N.T. la puesta en obra de asociaciones de trabajo, reguladas por vínculos de fraternal armonía. En plan de desarrollo, algo existe ya a este respecto. Hay un compañero, cuya modestia le ha inducido a velar su nombre con el simbólico seudónimo de «Horizontes», que en nuestra prensa ha presentado sus iniciativas a este respecto. Pero el compañero en cuestión, convencido de que las teorías deben de ir acompañadas de la práctica, lleva ya iniciada laudable tarea a este respecto: forman un grupo de seis o siete componentes que, por su cuenta, laboran en las tareas de la albañilería. Y tratan de dar extensión al plan de trabajo en común coadyuvando a la creación de nuevos grupos o colectividades.

Existe un escollo a vencer en toda obra práctica de temple idealista libertario: el egoismo, el desmedido afán de beneficios. Ese egoismo absorbente, prosaico, mezquino, que nace de lo más turbio del ser humano, es lo que puede malograr toda acción de noble rango liberador. Dominados por el egoismo, elementos que podían prestar un decidido apoyo a tareas de manumisión, se han encerrado en una especie de caparazón de baja mentalidad burguesa.

Congratulémonos de que logren abrir brecha y plasmar en realidades ejemplares esos anhelos libertarios que por ahí se manifiestan.

UN MEDICO POETA

Desde hace ya tiempo, guardo entre mis libros un leve tomo de versos que lleva por título «Evasión». Autor de la obra es un médico español que distrae sus ocios cultivando la poesía. Pero lo insólito del caso es que «Juan de Illescas», que así disfraza su nombre el médico de referencia, hace en lengua francesa sus versos. Y vaya sin titubear la afirmación de que vibra en poemas suyos la fina, la delicada esencia del poeta que lo es de verdad. Vale puntualizarlo porque circulan por ahí acopio de insulseces en verso que deberían avergonzar a sus autores si en verdad llegaran a comprender lo que es poesía.

Los sicólogos hablan de es fenómeno sutil que en algunos casos hace exista en el fondo del ser una doble y hasta triple personalidad. Es así en «Juan de Illescas», quien en su calidad profesional de médico se nos muestra de una cordialidad exuberante, expansiva, optimista, en tanto que ya en su «violon d'Ingres» de poeta es de un humor melancólico, concentrado en delicada intimidad. Versos de una tenue tristeza, como fino cendal de bruma que a uno le recuerda poemas de Moreas, de Verlaine, de Rilke, y hasta del propio Enrique Heine, guardadas por supuesto, las debidas proporciones.

Hojeando el libro «Evasion», del poema «Depart sans retour...» traduzco: «Sólo, con mi pensamiento — escribo para olvidar— que debo renunciar—al mejor de mis sueños...» De «Le piano muet», transcribo sin traducirlos al español, para que no pierdan su original fragancia poética estos versos: «La maison en silence! —Dehors, sur la terrase— la pluie— pleure sans bruit, — ton absence!...» Y, en fin, el principio de otro poema: «Tu es loin,— de la brume lyonnaise — où je t'avais trouvé — Et je suis loin, aussi — du pays au ciel bleu — ou promène sa peine — ta sereine beauté».

Y el libro de versos en francés, escrito por un español de Castilla, finaliza, poetizando en la lengua de Baudelaire diversos capítulos de esa exquisita joya literaria de Juan Ramón Jiménez que todos conocemos, y que lleva por título «Platero y Yo». ¡Y maravilla comprobar como la poesía en prosa, que escribió el gran poeta de Moguer, mantiene su esplendor en los versos franceses de «Juan de Illescas»!

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

Nuestra incógnita

TIEMPOS pasados son, aquellos en los que nuestro movimiento contaba en el mundo notable anuencia ante amigos y ante adversarios. Nuestro verbo y nuestra acción encarnaban las aspiraciones de densos sectores de opinión. Se adentraban en el espíritu y enarbolaban las esperanzas de irredentes masas proletarias, constituyéndose organizaciones obreras que rebasaban el problema reivindicativo para plantear al mundo un nuevo sistema de convivencia social. Tenían ganado asiento — nuestro verbo y nuestra acción, sobre todo nuestras concepciones sociales de vanguardia— en los medios intelectuales, artísticos, científicos... Un anarquista catalán, Monturiol, se halla entre los primeros adalides de la navegación, inventando un submarino con el que se sumergió con éxito en el puerto de Barcelona; un abogado italiano, Pietro Gori, establece tesis de antropología experimental o de criminología, contendiendo con el famoso Lombroso y destruyendo su teoría acerca «del criminal nato»; un cartógrafo y naturalista ruso, el príncipe Pedro Kropotkin, descubre en la Siberia fría y esteparia, los principios de la solidaridad entre las especies, estudió la vida de las marmotas y de otros animales, y fundamenta la polémica con los darwinistas, destruyendo científicamente las teorías de un belicismo consustancial e inevitable en la llamada lucha por la existencia; cartógrafo también y geógrafo naturalista, Eliseo Reclus traza la carta geográfica del mundo, recorriendo a pie a lo largo de los caminos naturales que son los ríos, escalando montañas, atravesando el mundo en todos los sentidos, escribe dos gruesos volúmenes y otras obras menores dedicadas a la explicación de la mecánica estelar, de los fenómenos telúricos, físicos y naturales de la tierra, construye una monumental geografía Universal en veinte grandes volúmenes y establece una extraordinaria interpretación de la historia del hombre y de la tierra, a partir de las primeras edades, desde los balbuceos de la humanidad, interviene al propio tiempo en la lucha social, pronunciando conferencias de orientación y de combate y escribe varios volúmenes de carácter filosófico e ideológico, los familiares de Eliseo, sus hermanos Elías y Onésimo Reclus abordan indistintamente la historia y la explicación de las religiones supersticiosas y creencias humanas, así como un volumen medular sobre la Historia del Imperio del Medio (La China), que es aún hoy obra de consulta difícilmente superable; un zapatero francés, Proudhon se lanza a las altas ecuaciones filosóficas y morales, convirtiéndose en el fundamentador del federalismo social y de concepciones económicas que a cien años de distancia no han sido todas alcanzadas ni en mucho menos superadas; Godwin, Stirner, Tucker, etc., se plazan a la vanguardia de la filosofía y del problema social: Bakunin, el coloso de la revuelta y teórico de la *destrucción constructiva*, proyecta su figura sobre un porvenir siempre vital, en sus concepciones que se niegan a ser de «ayer» y se introducen aún en el futuro con actualidad tan vigorosa como imbatible.

Sigue una pléyade de teóricos del anarquismo y del sindicalismo de raíz anarquista. Largo sería enumerarlos, como el citar artistas de todas las disciplinas que abrazan también nuestras ideas revalorizándolas y haciéndolas asequibles a todas las capas de la sociedad. Acción y médula, así como número y fuerza, constituyó base y esperanza a una realización concreta de una sociedad de «libres y de iguales» en el goce de las riquezas comunes, creadas por todos para todos pero aprovechados por unos pocos que ejercen detrimento sobre los más, como signo paradógico de la aún temprana edad mental del hombre, a pesar de los extraordinarios adelantos obtenidos en las líneas de la ciencia. El hombre va a la conquista de otros planetas antes de explorarse, conocerse a sí mismo, compenetrarse «humanamente» consigo mismo...

Y así nos encontramos, hoy, que la incógnita del presente y en la ignorancia del porvenir, a pesar de ciencia y de técnica espectacular, pero deshumanizada.

∴

Si establecemos balance entre nuestro hoy y nuestro ayer interno, entre nuestros valores y fuerzas pasadas y los valores y fuerzas del presente, el saldo de beneficios visibles resulta ingrato. Ya lo hemos dicho otras veces especificando país por país, la situación global de nuestro movimiento. Hemos repetido también —cansinamente— porque interpretaciones antojadizas dudaban de nuestro objeto, que las condiciones actuales del mundo y la consiguiente evolución de la sociedad, daban razón a nuestros asertos y reafirmación a nuestros ideales. De nada vale cantar al pasado y a sus glorias. Todo eso está bien muerto y enterrado a jamás. Lo que cuenta — en cada época y para cada caso— es el presente. El presente y su probable proyección hacia el futuro. Y he aquí que se nos ofrece un problema cruento: el de nuestra dispersión, y sobre todo el de nuestros conflictos y reyertas internas. Problema que acabará con nosotros con una eficacia no del todo imprevista por nuestros adversarios, que atizan el fuego con hábil regocijo para mejor liquidarnos.

La situación corresponde a nuestro movimiento en todos los países. Razones valederas enfrentan a unos compañeros contra otros cuando se trata de negligencias fortuitas o deseadas, en el terreno de nuestras actividades clásicas. Pero siempre, a la corta o a la larga, se llegó a fraternal reconciliación cuando de tal cosa se trataba. Siempre, si las fracciones militantes respondían a motivaciones propias. No a inspiraciones ajenas. Defecciones finalistas y desviaciones ideológicas ganan su cauce primogenio centrándose en los imperativos del interés común. Es lo que ocurrió en el caso del movimiento español.

No se centra un movimiento, no se llega a un estado de comprensión mútua, cuando el tercero en discordia hincha el globo de las desaveniencias, o cuando es lo suficiente hábil como para crear un motivo más de rencor y desconfianza.

En el caso español estimamos que pueden quedar saldadas todas las diferencias que arrancan de cuestiones de forma y de rencillas personales. La razón logra siempre el camino lógico. Esta es la ocasión propicia para probarlo, tras un borrascoso Congreso perdido en cuestiones fútiles que deben superarse en un cerrar de codos que ha de comenzar por la recuperación del respeto de unos hacia otros, por una comunión fraternal...

Las dificultades máximas, las peligrosas son aquellas que —como la planteada por el fantasmal ASO — responden a maniobras de gran estilo, en las que caen muchos compañeros dominados por una ceguedad olímpica o por absurda creencia en su propio genio providencial. De ahí que la maniobra ASO haya echado raíces en muchas partes, menos en España.

Importa hoy más que nunca volver a nuestras fuentes interiores en procura de la necesaria orientación que nos permita salvar escollos, sin ver fantasmas en las personas de nuestros militantes. La cuestión es árdua y nos obligará a reincidir.

Frases selectas de Max Nettlau

Dos meses después, hacia agosto de 1851 por tanto, envió el Zar al conde Orlov hacia él para pedirle la «Confesión» que se hizo ahora conocida (1921), y que Bakunin escribió realmente. El largo escrito no cambió nada de su destino, y Alejandro II observó justamente que no encontraba en él ningún arrepentimiento. Cada cual está libre de criticar la forma de ese escrito, pero su texto no contiene nada comprometedor para una persona o cosa, sino al contrario toda suerte de ccsas interesantes para ls biógrafos y observadores de Bakunin. Todo lo que parece desagradable es producto de la psicosis nacionalista de que Bakunin padecía fuertemente en aquellos años y de la que están muy pocos completamente libres.

∴

La Internacional recibió de Bakunin la verdadera vida; reveló ciertamente en Bélgica y en París (Varlín) una vitalidad propia, pero por lo general quedó en el nivel de la mortal moderación. Bakunin y sus compañeros la despertaron primeramente, la Comuna de París hizo el resto.

∴

Hasta el último año de su vida conservó Bakunin un espíritu íntegro, sus ideas, deseos y esperanzas.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

BFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

9 SEPTEMBRE 1965
NUMERO 366
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA RENTRÉE

ON a coutûme de nommer cette période de l'année la « rentrée ». Rentrée des vacanciers, rentrées des classes, rentrées des parlementaires (comme si ceux qui ont la charge d'administrer les affaires publiques devaient avoir des vacances fixes !).

La « rentrée » est dans tous les cas une période de bilan. Chacun fait le point mais c'est toujours le même qui se voit forcé de constater que, malgré toutes les promesses de ceux qu'il a porté au pouvoir, l'existence devient de jour en jour plus difficile.

Les experts, pour leur part, font le point du plan de stabilisation. On nous annonce un redressement du commerce extérieur mais nous voyons difficilement, compte tenu des formes actuelles de la société, en quoi ce redressement pourra contribuer au mieux-être des travailleurs car nous savons fort bien que ce qui compte avant tout pour les exploiteurs c'est la réalisation de profits maxima. Tant que les échanges économiques n'auront pas une base rationnelle de répartition mais seront axés sur les profits l'intensité du commerce extérieur ne sera en aucun cas un signe de mieux-être prochain pour les classes exploitées.

Par contre, on ne peut dissimuler d'autres conséquences du « plan de stabilisation » :

— Extension du chômage : **Il a augmenté de moitié en deux ans tandis que le nombre d'offres d'emploi baissait dans les mêmes proportions. Pour un grand nombre de salariés, le temps de travail a diminué mais le revenu également.**

— Augmentation du coût de la vie : **« contrairement à l'objectif de stabilité » le plan « a relevé successivement, depuis le début de l'année, les tarifs de la S.N.C.F. (marchandises), des P.T.T., de l'électricité, du gaz; il a débloqué les tarifs des restaurants dans sept départements, majoré les loyers, créé une categorie « surchoix » (pour faciliter la hausse du bœuf au détail), etc.**

— Aggravation des inégalités de revenus : **« comme les années précédentes, les disparités de revenus se sont accrues au détriment des moins bien placés. » Par exemple, le pouvoir d'achat des fonctionnaires n'a augmenté que de 1% (deux à trois fois moins vite que celui du secteur public).**

Tous les éléments, tous les chiffres nous montrent qu'une fois de plus, ce sont les classes les plus désavantagées déjà qui sont obligées de contribuer à la remise à flot temporaire du système capitaliste.

Par ailleurs, concentration et inégalités de revenus **sont les caractéristiques essentielles de l'économie actuelle et, dans le cadre du système capitaliste, ces lignes de force sont la logique même.**

Déjà, au début du siècle, Pierre Besnard pouvait écrire : « Les représentants de la petite et de la moyenne bourgeoisie cherchent à acceder au pouvoir pour leur propre compte; ces éléments sont indociles aux ordres du capitalisme. La notion de classe est, chez eux, assez imprécise... L'offensive dirigée contre eux a pour but de les faire disparaître, afin d'unifier l'action des forces patronales, de concentrer le plus possible les ressouces, de doter l'appareil d'un commandement indiscuté... Ainsi s'opère, chaque jour, une concentration plus serrée, plus puissante des forces sociales et économiques du capitalisme. »

Devant cette offensive à long terme, il appartenait à la classe ouvrière de s'organiser elle aussi pour mener un combat efficace, de forger, en dehors des partis politiques inféodés au pouvoir quelle que soit leur étiquette, un vaste mouvement syndicaliste révolutionnaire tendant à la transformation complete du système économique et refusant toute participation à sa propre exploitation.

Il n'est peut-être pas trop tard pour que cette arme prolétarienne puisse venir faire échec à la gigantesque machine de l'état et du patronat qui tend à la dépersonnalisation complète du travailleur et qui rabaisse l'individu au rang d'un simple outil.

Mais les luttes passées ont montre que le mouvement d'émancipation des classes exploitées doit s'effectuer en dehors de l'action « politique » dans laquelle les meilleures énergies s'embourbent et se corrompent. La conquête du pouvoir est la tendance naturelle et le but qu'ont tous les partis politiques et ce pouvoir, aux mains de quiconque, l'histoire l'a amplement prouvé, n'a d'autre objectif que la défense des privilèges de quelques uns.

La société actuelle est non pas divisée en partis politiques, mais selon les structures du système économique : **exploité et exploiteur, ouvrier et patron, salarié et capitaliste.**

L'antagonisme qui existe entre ces catégories ne peut donc cesser de par la volonté d'un gouvernement ou pouvoir quelconque, mais par les efforts réunis de tous les exploités contre leurs exploiteurs.

Cet antagonisme ne cessera qu'après l'abolition des privilèges qui ont donné naissance à deux classes sociales; celle des exploiteurs et celle des exploités.

Il ne s'agit pas d'intervertir l'ordre des classes, de mettre le prolétariat à la place du capitalisme. Il s'agit d'instaurer l'ordre économique et social où chacun produira selon ses forces et consommera selon ses besoins.

L'enfer et la raison

Le 5 août 1945 explosait sur Hiroshima la première bombe atomique au milieu de commentaires que nous ne citerons pas pour ne blesser personne. La seule voix de protestation fut celle d'Albert Camus dans l'éditorial de «Combat », le 8 août, il y a 20 ans.

« Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclancher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français, se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consagre au meurtre organisé; personne, sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Ces découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. Et ce peut être après tout le prétexte d'une édition spéciale. Mais ce devrait être plus sûrement le sujet de quelques réflexions et de beaucoup de silence.

Au reste, il est d'autres raisons d'accueillir avec réserve le roman d'anticipation que les journaux nous proposent. Quand on voit le rédacteur diplomatique de l'agence Reuter annoncer que cette invention rend caducs les traités ou périmées les décisions mêmes de Potsdam, remarquer qu'il est indifférent que les russes soient à Kœnisberg ou la Turquie aux Dardanelles, on ne peut se défendre de supposer à ce beau concert des intentions assez étrangères au désintéressement scientifique...

Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. »

Paris, 8 août 1945.

La doctrine sociale de l'Eglise

Le texte qui suit est extrait d'une revue parue le 15 juin 1925, il convient de le rappeler. Mais les choses ont-elles beaucoup changé ?

La Rédaction

Dans les milieux chrétiens, il est d'usage de prétendre que le christianisme s'est toujours et avec ferveur préoccupé de l'amélioration du sort des humbles et que c'est aux préceptes de l'Evangile, à la morale chrétienne et à l'influence grandissante de l'Eglise qu'est due la suppression de l'esclavage et du servage.

Rien n'est plus faux.

L'Evangile, il est vrai, proclamait l'égalité de tous les hommes devant Dieu, mais seulement *devant Dieu*, c'est-à-dire dans le domaine exclusivement spirituel. Non seulement jamais les Conciles, les Pères de l'Eglise et les Papes n'ont systématiquement combattu l'esclavage, mais encore ils l'ont presque unanimement justifié. J'ai cité Saint Augustin et Saint Ambroise; leur opinion et leur enseignement ne laissent place à aucun doute. Il est avéré que l'apôtre Paul faisait renvoyer à leurs maîtres les esclaves qui s'étaient enfuis et venaient chercher un refuge dans les communautés primitives.

Il est exact que le Christianisme a parfois recommandé comme un acte méritoire l'affranchissement des esclaves; mais il a conquis la société antique sans que l'esclavage en disparût, ce dernier subsista jusqu'au dixième siècle (1).

Si, à partir du troisième et quatrième siècle, le servage se substitua progressivement à l'esclavage ce fut pour des raisons purement matérielles et par suite des modifications apportées à l'Etat économique.

A la fin de l'époque romaine, la petite propriété libre, chargée de dettes, écrasée sous le poids des impôts, avait presque complètement disparu. Elle avait été graduellement absorbée par la grande propriété. Les possesseurs des vastes domaines possédaient aussi des troupeaux d'esclaves. Le maître avait tous droits sur l'esclave qui était son bien, sa chose, son bétail. Mais, en échange de ces droits, il fallait qu'il le nourrit même quand il était encore trop jeune pour travailler ou devenu trop vieux pour continuer à produire. La multitude de ces esclaves, qui dépassait de beaucoup le nombre restreint des maîtres, devenait pour ces derniers une charge de plus en plus accablante. Vint un moment où les maîtres trouvèrent profitable d'affranchir leurs esclaves et c'est alors qu'ils s'y décidèrent. L'exemple fut suivi et peu à peu l'esclavage fit place au servage. L'Eglise n'y fut pour rien.

A l'époque du servage, l'Eglise n'a pas fait effort pour adoucir la condition du serf. Les serfs attachés aux domaines et seigneuries ecclésiastiques ne furent ni moins durement traités, ni moins férocement exploités que les autres. Sur les terres appartenant aux couvents ou aux clergés séculiers, ils peinaient, travaillaient et étaient rançonnés autant qu'ailleurs. Evêques et moines administraient cupidement leurs biens : ils exigeaient rigoureusement les redevances et les corvées, les prestations et les dimes et, parmi les révoltes de paysans que mentionne l'histoire, la plupart se sont produites sur les terres d'Eglise, ce qui souligne éloquemment la brutale âpreté avec laquelle les Seigneurs ecclésiastiques, qui étaient nombreux et puissamment riches, géraient leurs propriétés.

Le clergé faisait pis encore. Il édifiait toute une doctrine sociale dans le but de justifier le servage. Il le représentait, ainsi que jadis l'esclavage, comme une institution divine.

Du haut de sa chaire, un des prélats les plus écoutés et les plus influents, parce qu'il occupait le siège du glorieux Saint Rémi et que les rois de France étaient pompeusement sacrés dans sa magnifique cathédrale, l'évêque de Reims, s'écriait : « Serf, a dit l'Apôtre, soyez soumis en tous temps à vos maîtres. Et ne venez pas prendre comme prétexte leur dureté ou leur avarice. Restez soumis, a dit l'Apôtre, non seulement à ceux qui sont bons et modérés, mais même à ceux qui ne le sont pas. Les canons de l'Eglise déclarent anathèmes ceux qui poussent les serfs à ne pas obéir, à user de subterfuges, à plus forte raison ceux qui leur enseignent la résistance ouverte. »

En ces temps où l'Eglise était à peu près toute puissante, elle reste indifférente aux effroyables misères des serfs rançonnés, pillés, masacrés par leurs seigneurs, décimés par les disettes et les épidémies. Elle fut la fidèle alliée et l'avaricieuse complice des riches et des grands.

Peut-on dire qu'elle est moins l'auxiliaire et l'associée, aujourd'hui, des patrons et des gouvernants qu'elle ne le fut, au moyen âge, des seigneurs et des rois et, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, des patriciens et des Empereurs ? Prend-elle moins activement parti pour les capitalistes contre les prolétaires, que pour les propriétaires féodaux contre lès serfs et pour les maîtres contre les esclaves ? La position qu'elle a prise, sur le terrain économique, s'est-elle modifiée ? Ses enseignements et sa morale sur la condition des travailleurs s'est-elle transformée depuis que les esclaves et les serfs des temps passés sont devenus les prolétaires du temps actuel ? Pour tout dire en un mot : sa doctrine sociale a-t-elle changé ? Laissons la parole à l'Eglise elle-même et nous aurons une réponse sans ambiguité à ces diverses questions. Cette réponse nous la trouvons, claire et dépouillée de tout artifice dans l'encyclique du pape Léon XIII, qui exerça le souverain pontificat de 1878 à 1903.

L'encyclique *Rerum novarum* est un document qui eut un retentissement considérable et provoqua une grosse émotion, en raison surtout des circonstances qui en motivèrent le lancement. Elle définit clairement la politique sociale de l'Eglise sur la condition des ouvriers.

« En bloc, elle condamne toute transformation sociale, toute tentative ayant pour but de bouleverser l'ordre économique établi et elle dénonce, comme une erreur que le monde chrétien doit vigoureusement combattre, toute action sociale se proposant de substituer la propriété collective ou commune à la propriété capitaliste.

« Après avoir affirmé que, sur la question sociale comme sur toute question, l'Eglise possède des lumières *spéciales*, Léon XIII déclare qu'aux maux dont souffre la classe ouvrière, l'Eglise seule apporte des remèdes efficaces. Ceux-ci sont de deux sortes : les remèdes divins et les remèdes humains.

« Les remèdes divins se trouvent dans la doctrine même de l'Eglise, dans ses préceptes et dans ses institutions. La doctrine enseigne que le travail est devenu pénible depuis la chute de l'homme (2) et que l'inégalité des conditions est nécessaire : les deux classes sont destinées non à se combattre, mais à s'unir harmonieusement. L'Eglise commande aussi que les richesses sont plus nuisibles qu'utiles au bonheur éternel; les riches doivent partager avec les pauvres leur superflu, les pauvres doivent se souvenir que les vraies richesses sont les vertus, que la pauvreté est sublime. Dans ses institutions, l'Eglise applique cette doctrine et ces préceptes, elle donne l'exemple dont il faut s'inspirer : elle régit les âmes, elle règle les mœurs, elle organise la bienfaisance. »

Tels sont les remèdes divins que le pape oppose aux maux dont souffrent les ouvriers.

Voici les remèdes humains : « Ceux-ci se trouvent dans les attributions de l'Etat.

« D'après Léon XIII, l'Etat a pour mission d'assurer la prospérité publique, et, protecteur des deux classes, il doit assurer à l'ouvrier une juste part de bien-être : il doit protéger les droits des faibles et des humbles; en même temps, il préviendra les grèves, si nuisibles aux intérêts généraux et *arrêtera les meneurs;* il prendra soin de l'âme des ouvriers et aussi de leurs intérêts physiques et corporels; il veillera à ce que le travail n'excède par leurs forces et que le salaire soit suffisant. D'ailleurs, l'Etat n'interviendra pas seul : les ouvriers reformeront les anciennes corporations ou bien ils formeront des sociétés mixtes avec les patrons et ils seront dirigés par des hommes sûrs qui n'oublieront jamais le *but essentiel* : le perfectionnement moral et religieux. »

Pas de commentaires : ce document est suffisamment net et précis, pour qu'il soit superflu d'en souligner la signification exacte. Il suffit de dire qu'il dépose en faveur de la parfaite continuité de la doctrine sociale et de la politique ouvrière de l'Eglise et que la preuve est faite, décisive, irréfragable, qu'aujourd'hui, comme toujours, l'Eglise a partie liée avec les parasites contre les travailleurs.

Ainsi, la doctrine économique et politique de l'Eglise n'a pas varié; elle est, quant au fond, ce qu'elle était aux époques de servage et d'esclavage; son attitude à l'égard des humbles et des pauvres n'a pas changé; autant — et peut-être pourrait-on dire, sans faire erreur — plus que jamais elle fait hypocritement le jeu des oppresseurs contre les opprimés, celui des riches contre les pauvres, celui des capitalistes contre les prolétaires. Et si, de nos jours comme dans le passé, elle s'évertue à dissimuler sous des formules alambiquées, l'accord qui la lie aux puissances temporelles de despotisme et de brigandage; les faits mettent malgré tout en pleine lumière l'incontestable réalité de cette alliance.

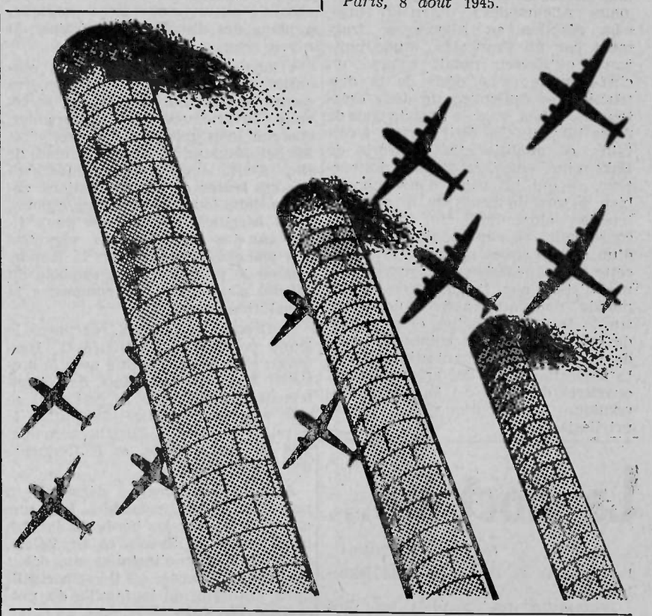
Donc, le Christianisme, tout d'abord mouvement populaire et religieux, prêchant aux esclaves le relèvement et la dignité, s'élevant avec indignation contre la rapacité des maîtres, protestant avec force contre les prévaricateurs et les fourbes, prêchant l'amour et la fraternité, faisant descendre dans le cœur des déshérités les plus douces consolations et les plus belles espérances, annonçant à tous l'heureux message de la Rédemption, enseignant que, sans distinction de race ni de sexe, d'âge ni de condition, tous les humains sont les fils bien aimés du Père céleste, ce Christianisme qui devait rénover le monde et transformer l'humanité, qui devait faire éclore, sur cette terre stérilisée par la violence, la haine et la guerre, la fécondité de la douceur, de l'amitié et de la paix; ce Christianisme est devenu de moins en moins populaire et de moins en moins religieux; il s'est, de siècle en siècle, à tel point transformé, qu'il est, à notre époque, exactement le contraire de ce qu'il était à l'origine et de ce qu'il devait être par la suite. Il y a dix-neuf siècles, il disait à l'esclave : « redresse-toi !» aujourd'hui il dit au prolétaire : « courbe-toi !» Au commencement il guerroyait contre la cupidité des riches, la brutalité des maîtres et l'existence de scandale et d'orgie des patriciens; de nos jours, il justifie la cupidité des riches dans la mesure où il en profite; il approuve la brutalité des maîtres, à la condition que ceux-ci partagent avec lui le dispensateur de la force : le Pouvoir; et il ferme les yeux sur la vie de gaspillage, de débauche et de fainéantise que mène la crapule emmillionnée, pourvu que cette canaille opulente fréquente ses eglises, lui ouvre la porte de ses salons, entretienne le luxe de l'autel et engraisse l'oisiveté de ses prêtres.

A l'origine, il prêchait l'amour et la fraternité; à notre époque, il attise les haines, il excite les convoitises, il aiguise les rivalités, il exaspère les haines nationalistes, il allume les fureurs de massacre, il fomente la guerre et, quand elle éclate, il s'y précipite avec frénésie et se vautre avec délices dans le sang.

Jadis, il versait au cœur des déshérités la consolation qui diminue la souffrance et l'espérance qui la fait oublier; présentement, il ne prêche que la résignation, qui porte en soi l'acceptation de la douleur et le renoncement à la délivrance : et s'il arrive que, de loin en loin, il rappelle aux hommes qu'ils sont tous, au même titre, les enfants chéris de Celui qui règne dans les cieux, c'est pour dire que dans sa sagesse et sa bonté infinies, ce Père a voulu que sur les uns s'étende sa protection et que sur les autres s'abatte sa malédiction, que les uns aient tout et les autres rien, que pour les uns, il n'y ait que sourires et joies et pour les autres que larmes et tristesses, que les uns crèvent d'indigestion et que les autres meurent de faim, que les uns commandent en maîtres et que les autres obéissent en serviteurs : ici,

(Suite en page 2.)

(1) Il y a moins de cent ans que, en Russie, sous Nicolas Ier, l'esclavage fut aboli. Il ne le fut, dans l'Inde Anglaise, qu'en 1833; dans les colonies françaises, qu'en 1848; aux Etats Unis, qu'en 1865; au Brésil, qu'en 1888. Et ces abolitions successives se firent sous la pression de causes purement économiques et non grâce à l'influence chrétienne.



Le temps de l'action

A propos du conflit qui opposa il y a quelques temps les ouvriers des usines Peugeot à Sochaux au patronat, le représentant de la C.G.T. s'est écrié au cours d'un meeting : « 40 heures de travail et 20 centimes d'augmentation. »

Quelle dérision ! Combien de véritables militants syndicalistes ont payé de leur personne, au cours des cent dernières années, pour obtenir ces quarante heures qui sont encore bien au dessus du temps de travail qui serait nécessaire pour assurer le bien être de tous sans le système des « profits » ! Quant à l'ouvrier d'aujourd'hui, il pleure après les heures supplémentaires que voudra bien lui octroyer son patron afin de pouvoir payer les traites qu'il a souscrites. On voit mal, mis à part des questions de contexte, la différence idéologique qui puisse exister entre l'esclave de l'antiquité et le salarié du vingtième siècle.

« Vingt centimes d'augmentation » ! Mais le travailleur n'est-il pas en droit de revendiquer la *totalité* du fruit de son labeur ? Si l'on nie cette évidence on est forcé d'admettre que c'est un droit pour quelques uns de posséder les *moyens de production* et que, par conséquence, c'est un droit pour eux d'empêcher, si tel est leur bon plaisir, la multitude de travailler.

Les bureaucrates de toutes tendances ne sont pas avares de paroles, certes. « On ne marchera plus » (C. F. D. T.) « Soyez des hommes » (F.O.), « Vous n'êtes pas seuls » (C.G.T.).

Mais le temps n'est plus aux paroles, aux grands discours théoriques imprimés ou parlés. Le temps n'est plus aux idées, il est aux *faits* et aux *actes*, il est à l'*action*, non revendicative (on ne réclame pas ce qui vous appartient de fait) mais *révolutionnaire*.

Comme est passé le temps des discours, est passé aussi celui des menées « politiques ». L'expérience a prouvé à plusieurs reprises au cours du dernier quart de siècle que la « conquête du pouvoir » est seulement capable de créer de nouveaux privilèges et qu'il faut en revenir aux idées maîtresses qui ont été adoptées lors de l'élaboration des statuts de l'A.I.T. et que l'on pourrait résumer ainsi : *L'emancipation des travailleurs ne saurait être atteinte que par leur propre action directe. La destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat.*

SPARTACUS

AUX CHEMINOTS

La supercherie et l'escroquerie sont à l'origine de la compression des effectifs

La compression des effectifs est une des armes qui permet à la hiérarchie, à toute la pléiade de chefs et de cheffaillons de se maintenir en dépit de leur inutilité et de leur activité malfaisante pour la société.

La compression des effectifs avec la complicité de la hiérarchie, permet aux gouvernants de ne pas réduire la durée du temps de travail, de ne pas donner davantage de congés, en un mot, la compression des effectifs permet aux maîtres de la S. N. C. F. de bien vivre en exploitant les cheminots.

Pour la semaine de trente heures en cinq jours;

Pour trente et un jours ouvrables de congé (dont 21 exigibles en une seule fois entre le 1er Mai et le 30 septembre);

Pour la retraite a cinquante ans, égale pour tous.

Cheminots !

Les anarchistes et syndicalistes révolutionnaires vous invitent à travailler en toutes circonstances à des cadences rationnelles et à refuser tout service si la sécurité n'est pas respectée.

Faites appliquer strictement le dictionnaire des emplois.

Exigez vos repos, R.K. et congés aux dates qui vous conviennent.

N'hésitez pas à vous faire arrêter par le médecin à la moindre fatigue.

Vous avez des armes nombreuses pour combattre la hiérarchie: sachez vous en servir !

La Fédération des travailleurs du Rail — C. N. T.

L'Alliance syndicale des Cheminots anarchistes

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Une vie agitée : BAKOUNINE

A BAKOUNINE

Ta pensée a le cours fécondant du soleil :
L'Orient la jeta des neiges immobiles
A l'Occident des mers, que l'énorme réveil
Des volcans inconnus peuple d'orages et d'îles ;
Ses rayons de révolte ont brûlé le sommeil
Où l'homme résignait ses misères utiles,
Il éclare sous eux en un verbe pareil
Aux grondements du feu dans le chaos des villes.
Il dit l'aube du travail libre et fraternel,
Les guerriers sans exploit, les prêtres sans autel
Les nations qu'il bat chancellent sur leurs bases
Il dissipe l'Histoire, éteint glaives et croix,
Et sur l'éternité que sa jeunesse embrasse,
S'allume et dit, malgré la haine et ses effrois,
L'amour qui fait le ciel sans dieu de nos extases.

Georges PIOCH

UN homme non seulement grand penseur, profond remueur d'idées, mais, en plus et avant tout, homme d'action : tel fut Bakounine.

Il est important d'étudier l'enseigement légué par un tel personnage.

Michel Bakounine est né le 8 mai 1814, d'une famille noble et riche, à Priamoukhino, dans le gouvernement de Tver, en Russie, aujourd'hui rebaptisé par les maîtres du Kremlin : Kalinine.

Décembre 1825, Bakounine a onze ans. La révolution russe est vaincue et donne son nom à ceux qui s'y sacrifièrent corps et âme. Tandis que leurs gibets s'alignent indéfiniment, ils resteront une lumière pour l'avenir. Plus tard, évoquant les Décembristes, Bakounine écrira :

« Un Russe qui aime sa patrie ne peut parler froidement de ces hommes ; ils sont notre gloire la plus pure... ils sont nos saints, nos héros, les martyrs de notre liberté, les prophètes de notre avenir ! »

A 18 ans, après un séjour de trois ans à l'Ecole d'Artillerie de Saint-Pétersbourg, il est envoyé comme officier dans un pays perdu. Il y mène une vie qui le dégoûte profondément, aussi, deux ans après, comprenant qu'il s'acheminait sur une mauvaise route, il démissionne et va se fixer à Moscou, comme étudiant à l'Université.

Pendant six ans, il travaille, il médite, il lit intensément. Jusqu'ici il n'a rien d'un révolutionnaire. Il semble au contraire être un enragé conservateur, qui acceptera le despotisme de Nicolas Ier. Vers 1840, il évolue et se détermine dans un sens révolutionnaire. Pris d'un impérieux désir de respirer une atmosphère un peu moins suffocante que celle de Saint Pétersbourg, il va poursuivre ses études à Berlin, où il se lie d'amitié avec Ivan Tourguénief, l'illustre romancier russe.

A 28 ans, ses idées se précisent. Hégélianiste d'avant garde, il se révèle sous un nouvel aspect déterminant sa conception nouvelle de la vie sociale : « homme nouveau fait pour la vie nouvelle. »

Au printemps 1842, Bakounine habite Dresde et publie dans « Les Annales Allemandes » d'Arnold Ruge, « La réaction en Allemagne, fragment par un Français », étude puissante qu'Herzen notait comme un chef-d'œuvre ; « Le désir de la destruction est également un désir créateur. », publié sous le pseudonyme de Jules Elizard. Cet écrit permet à certains, de qualifier toute théorie de Bakounine, entachée d'esprit destructeur, ce qui lui valut d'être appelé, bien à tort, le génie de la pan-destruction alors qu'il fut un esprit constructif, révolutionnaire, créateur d'un monde social nouveau. En effet, cette force négative, belliqueuse même n'était que l'affirmation de ce monde nouveau « assis uniquement sur le travail émancipé, et se créant de lui-même, sur les ruines du monde ancien, par l'organisation et par la fédération libre des associaciations ouvrières délivrées du joug tant économique que politique des classes privilégiées. »

Il s'est expliqué dans « La Protestation de l'Alliance » d'une façon qui ne peut prêter à équivoque : « Ces deux côtés de la même question, l'un négatif et l'autre positif, son inséparables. Nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fausse, de l'ordre de choses qui devrait selon lui, succéder à celui qui existe présentement ; et plus cette imagination est vivante en lui, plus sa force destructive devient puissante ; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructive deviennent salutaires et utiles. Car l'action destructive est toujours déterminée, non seulement dans son essence et dans le degré de son intensité, mais encore dans ses modes, dans ses voies et dans les moyens qu'elle emploie, par l'idéal positif qui constitue son inspiration première, son âme. » (1).

Il reviendra sur ce thème pour le développer plus largement. Ce qui le préoccupe toujours, c'est la recherche d'un esprit rénovateur, un esprit éternellement jeune, qu'il affirme en ces termes :

« Soyons donc confiants en cet éternel Esprit qui détruit et anéantit, parce que réside en lui l'éternelle source de tout ce qui vit. L'atmosphère de la destruction est en même temps celle de la vivification. »

H. E. Kaminski, dans son premier chapitre de « La vie d'un Révolutionnaire », faisant allusion aux décembristes, écrit :

« Les décembristes n'ont pas de successeurs. Le peuple pour lequel ils sont morts, ne sait ou ne comprend rien de leur sacrifice. Dans la noblesse leur mémoire ne suscite que de vagues sentiments de honte, de gêne, de peur ; à peine ose-t-on parler de « ces malheureux ». Deux jeunes gens, Herzen et Ogareff, se jurent de les venger, sans qu'ils pensent, eux non plus, à franchir les limites qui les séparent des masses populaires.

« Pendant un demi siècle, la Russie ne bouge pas. Le plus grand empire du monde s'incline sans aucune résistence devant le knout de Nicolas Ier Autour du tzar, le vide est absolu : aucun mouvement politique, à peine des discussions littéraires. Il n'y a rien.

« Dans ce silence, dans cette obscurité, un seul homme fait la guerre contre le tzar. Lui, le premier, se révolte ouvertement, lui, le premier, cherche le peuple. Cet homme, c'est Michel Bakounine. Il est le chef de file. Toute une jeunesse marchera sur ses traces et des générations entières dans leurs luttes, leurs espoirs, leurs sacrifices, auront les yeux fixés sur lui. Sa silhouette gigantesque planera longtemps sur la Russie, comme le prophète et le symbole du paysan slave. Avec lui commence la Révolution Russe. »

A Dresde, Bakounine rencontre le jeune poète révolutionnaire G. Herwergh et il se lie d'amitié avec le musicien Adolf Reichel. Mais, déjà étroitement surveillé par la police, il se voit rapidement obligé de quitter le pays. Il se rend à Zurich, accompagné du jeune poète, et il fréquente des socialistes.

Astreint à nouveau à déguerpir, il passe en Suisse romande, fait une courte halte sur les bords du lac Léman, passe en Savoie et en Valais, pour finir par s'installer au début de l'hiver à Berne, où il est accueilli dans l'intimité de la famille du professeur W. Vogt.

En février 1845, Bakounine reçoit l'ordre du gouvernement russe de rentrer dans son pays. Il refuse d'obtempérer. Le tzar le destitue de ses droits civiques et de ses titres de noblesse. Du coup, le sol de la République d'Helvétie cesse de lui être hospitalier. Il gagne la Belgique, va à Bruxelles mais ne s'y attarde pas. En juillet de la même année, il est à Paris, où il séjournera jusqu'en décembre 1847. Il retrouve A. Ruge et fait la connaissance de Karl Marx, qui devint plus tard, son adversaire dans l'Internationale.

Bakounine collabore aux « Annales Franco-Allemandes », entre en relation avec P. Leroux, G. Sand, F. Lammenais et se lie intimement avec P-J. Proudhon.

Le 29 novembre 1847, il prend la parole au banquet commémoratif de l'Insurrection Polonaise, ce qui lui vaut d'être expulsé de France, à la requête de l'ambassadeur russe Kiselef, et malgré l'interpellation de l'opposition aux deux Chambres.

Réfugié à Bruxelles, la Révolution de février 1848 lui rouvre les portes de France. Il accourt à Paris « vivre les plus beaux jours de sa vie » dans la chaude atmosphère de l'émeute. Attiré peu après par les soulèvements de Vienne et de Berlin, il gagne Francfort, Cologne, Berlin, Leipzig, assiste à la conférence polonaise de Breslau, puis au Congrès général des Slaves qui se tient à Prague, le 2 juin.

Le 12 juin, le peuple soulevé livre bataille à l'armée impériale. Bakounine délaisse le Congrès, prend un fusil, se jette dans la mêlée ; mais la révolte est bientôt matée et lorsque tout espoir de triomphe est perdu, il s'échappe et se réfugie à Breslau.

En 1849, l'insurrection éclate à Dresde. Bakounine y prend part, mais elle échoue également. Il se retire à Chemnitz, où, découvert, il est arrêté et emprisonné dans la forteresse de Konigstein. Jugé, il est condamné à mort, tandis que son compagnon, l'illustre musicien Richard Wagner, réussit a passer en Suisse.

Richard Wagner a consigné dans ses mémoires, quelques souvenirs sur Bakounine. Voici le portrait qu'il en trace :

« Tout en Bakounine était énorme, lourd et d'une fraîcheur primitive. Habitué à la discussion orale, il se sentait tout à fait bien lorsque, étendu sur le canapé peu confortable de son hôte (Reichel), il pouvait discuter avec les hommes les plus divers, des problèmes de la révolution. Dans ces discussions, la victoire restait toujours à Bakounine, il était impossible de résister à ses argumentations, à son ton de conviction, à ses conclusions d'un radicalisme extrême. »

« Bakounine avait une aversion sans nom contre les tyrans et plus encore contre les philistins. L'énoncé de ses théories effrayantes, ne l'empêchait d'être un homme d'une grande amabilité et d'une rare délicatesse de sentiments.

... « Il comprenait tous mes rêves d'art idéal, toutes mes appréhensions, tout mon désespoir à ce sujet. Il trouvait « terriblement beau » les fragments du « Vaisseau fantôme. »

L'incendie devait gagner Dresde quelques jours après, et Bakounine fut un des principaux héros du soulèvement. On connait la fin de cette aventure. Mais ce qu'on sait peut-

être moins, c'est que ce mouvement avait paru à Bakounine, stupide et ridicule. Il y fut entraîné par le noble et courageux exemple de l'un de ses animateurs, Heubner, qui appartenait à la gauche modérée du parlement saxon et que Bakounine considérait comme un homme d'une grande noblesse de caractère. Le jour où Heubner lui demanda « s'il ne croyait pas le temps venu de licencier les insurgés eu lieu de continuer une lutte où tout espoir de succès s'était éloigné », il s'y refusa. « Une fois que l'on a soulevé les hommes, il faut aller jusqu'au bout. Que l'on y rencontre la mort, mais l'honneur doit rester intact ; sinon, personne n'aura confiance dans l'avenir en ces sortes d'appel. »

Les insurgés avaient abandonné Dresde pour Chemnitz, où ils espéraient se maintenir et populariser l'insurrection. Ils ne purent réaliser leur rêve. Alors que, tombant de fatigue, Heubner, Bakounine et Martin étaient descendus dans un hôtel pour y goûter quelque repos, ils furent tous arrêtés. Bakounine resta un an dans les prisons de Saxe.

Le 13 juin, livré à l'Autriche, il est enfermé à Prague, puis à Olmütz et pour la seconde fois, condamné à mort ; mais une commutation de peine le sauva. Le gouvernement russe le réclame à son tour ; il est livré et conduit à Saint Petersbourg où on le jette dans la forteresse Pierre et Paul. Il y passe trois ans pendant lesquels le scorbut, la fièvre et l'insomnie minent sa constitution cependant si forte. Transféré dans la forteresse de Schlusselbourg, il sort de cette tombe en mars 1857, pour être interné à Tomsk, en Sibérie.

L'année suivante il épouse Antonie Kwiathovska, jeune fille d'origine polonaise. Peu de temps après, il reçoit l'offre d'une fonction administrative qu'il refuse pour ne pas corrompre sa pureté révolutionnaire. Il est envoyé à Irkoutsk en 1859, d'où il parvient à s'évader en juin 1861.

Il gagne Yokohama, San Francisco, va jusqu'à New-York, s'embarque pour l'Angleterre et arrive le 27 décembre, à Londres où il retrouve ses vieux amis Herzen et Ogaref. Bientôt, le voilà repris par l'action. Il s'y donne tout entier avec une sorte de volupté impétueuse.

En 1863, la Pologne s'insurge à nouveau. Bakounine part pour Stockolm, dans l'espoir de passer en Lithuanie, mais l'expédition échoue, et l'insurrection est étouffée. Il regagne Londres, rencontrant Karl Marx une dernière fois en 1864. Il part pour l'Italie ; habite à Florence puis à Naples. Il crée une organisation secrète qui, plus tard, sous le nom de « L'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste », adhère en bloc à l'Internationale.

En 1869, au 4ème Congrès International tenu à Bâle, Bakounine s'affirme collectiviste révolutionnaire, partisan de la *destructin de l'Etat* et de *l'abolition de la propriété individuelle* du sol et combat également le *droit d'héritage*. Marx, qui ne l'avait jamais aimé, le déteste et commence contre lui une perfide mais redoutable guerre, avec son arme habituelle, la calomnie. Le Congrès terminé, Bakounine quitte Genève pour Locarno. L'Internationale genevoise tombe au pouvoir des politiciens dirigés par Outine, triste personnage, dont Marx se servait pour sa politique contre Bakounine.

La guerre franco-allemande venait d'éclater. Exaspéré par les premières victoires prussiennes, Bakounine écrit ses « Lettres à un Français, sur la crise actuelle », véhément appel à la Révolution sociale, au soulèvement spontané. Il veut utiliser le patriotisme héréditaire des masses pour réaliser l'idéal révolutionnaire ; puis, payant de sa personne, il part pour Lyon joindre les insurgés de l'Insurrection communiste. L'indécision de quelques-uns fait avorter le mouvement ; Bakounine s'enfuit à Marseille, se cache durant un mois, se rend à Gênes, puis rentre à Locarno où il passe cinq mois dans une triste solitude et une pauvreté inénarrable.

Le 18 mars, la Commune de Paris est proclamée. Soudainement réconforté, Bakounine se retrouve au milieu des Jurassiens, prêt à passer la frontière. Mais la Commune succombe malgré l'héroïsme du peuple et Bakounine rentre à Locarno.

Les querelles déchaînées par Outine ne s'apaisèrent point, le mal s'aggravait et, en septembre 1871, une conférence privée est convoquée à Londres par le Conseil Général de l'Internationale ; des résolutions détruisant l'autonomie des sections sont prises et provoquent des réprobations. S'appropriant une idée particulièrement marxiste, cette conférence déclare que « la constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et que le mouvement économique et l'action politique de la classe ouvrière sont intimement unis. »

Des protestations affluent de partout. Marx y répond en déversant des flots de diffamations sur Bakounine. Le 2 septembre 1872, un Congrès est convoqué à La Haye. Bakounine et son ami James Guillaume sont expulsés de l'Internationale. On profita du dernier jour du Congrès, alors que le tiers des délégués était déjà parti. Pour le deshonorer, on l'accusa d'escroquerie et de chantage.

Le 15 septembre, à Saint Imier, les anti-autoritaires convoquent un Congrès et Bakounine y expose les bases de l'anarchisme communiste pratique. Les délégués affirment leur opposition théorique sur certains points de vue de la doctrine marxiste. Comme l'écrivait Malatesta, qui assistait à ce Congrès : « Celle-ci faisait de la conquête du pouvoir politique, le premier devoir de la classe ouvrière ; les anti-autoritaires affirmèrent, eux, que le premier devoir du prolétariat était la destruction de tout pouvoir politique — l'idée anarchiste était née. »

Fatigué de cette longue lutte — la prison l'avait vieilli avant l'âge — aspirant à un peu de repos, Bakounine adresse en octobre 1873, sa démission de membre de la Fédération Jurassienne et de membre de l'Internationale.

« Je ne me sens plus les forces nécessaires pour la lutte : je ne saurais donc être dans le camp du prolétariat qu'un embarras, non une aide... Je me retire donc, chers compagnons, plein de reconnaissance pour vous et de sympathie pour votre grande et sainte cause, la cause de l'humanité. Je continuerai à suivre avec anxiété fraternelle tous vos pas, et je saluerai avec bonheur chacun de vos triomphes nouveaux. Jusqu'à la mort, je serai vôtre. »

Bakounine se retira à Locarno, chez son ami Carlo Cafiero, mais, en juillet-août 1874, des amis italiens ayant préparé un mouvement, il ne put s'empêcher de se rendre à Bologne pour y prendre part. Le mouvement ayant échoué, il rentra en Suisse.

La maladie s'aggravait, atteignant le corps et l'esprit. En 1876, il se rend à Berne chez le Dr. A. Vogt, pour se faire soigner. « Je viens ici pour que tu me remettes sur pied ou pour mourir. » Il sentait sa fin proche. Son ami l'exhortait à mener une existence ordonnée. « J'ai toujours vécu d'une façon désordonnée. Eh bien ! on dira de moi : sa vie était désordonné, mais sa mort très ordonnée. » Son mal est sans remède. Il s'éteint, un soir chez Reichel, d'une urémie aigüe, le Ier juillet 1876.

Kaminski écrit :

« Mort en pauvre, enterré dans la terre d'exil, tout ce qu'il lègue à la postérité est un nom, une doctrine, une légende, un exemple, un espoir. » N'est-ce pas là suffisant pour l'éternité de Bakounine, ce révolutionnaire mort « sans profession », selon les exigences de l'état civil. Il restera un homme vivant, dominant les foules de sa taille de géant et de sa grandeur d'âme peu commune.

La vie tumultueuse de ce subversif a inspiré beaucoup d'écrivains. Bielinsky écrit de lui : « Michel Bakounine a beaucoup péché, il a commis bien des erreurs, mais il porte en lui une force qui efface tous ses défauts personnels. C'est le principe de l'éternel mouvement qui gît au fond de son âme. »

H. E. Kaminski, cité plus haut, dit encore : « Mais Bakounine est non seulement un révolutionnaire russe, il est aussi un révolutionnaire international et le créateur d'une doctrine de la révolution universelle. Il est tout cela et plus encore. Le décrire ce n'est donc pas évoquer une vie, une époque, une théorie ; c'est évoquer un principe vital, le plus vital qui soit : *la révolution elle-même.* »

Bakounine et la révolution se confondent. Il la représente, il l'incarne, il la porte dans ses entrailles. Elle est sa raison d'être, elle le met dans son atmosphère appropriée, elle l'attire et le marque de son empreinte. Sa vie ne se déroule pas comme une carrière, fût-ce une carrière révolutionnaire, avec des points culminants ou avec des péripéties, mais comme une seule et même lutte, dont les différentes phases s'ordonnent dans leur diversité, autour d'un thème unique. Malgré toutes ses évolutions il ne change pas. Il n'offre que plusieurs aspects d'une activité qui reste toujours la même, non pas tant par ses méthodes, ni par ses buts immédiats que par sa volonté, sa conception, sa conscience. Les anarchistes se réclament de lui, mais ce qu'il leur à donné, c'est plus encore l'exemple que la doctrine. »

Dans « Penseiro e Volonta » de juillet 1926, Enrico Malatesta raconte sa première rencontre avec Bakounine, tel qu'il lui est apparu le soir, accompagné de Cafiero, arrivant à la maison qu'il habitait à Zurich. La légende de Bakounine avait déjà enflammé la jeunesse de Malatesta.

« Bakounine à Naples était une sorte de mythe. Il y était allé, si je ne me trompe, en 1867. Et il avait laissé une impression profonde. On parlait de lui comme d'un être extraordinaire ; et, comme il advient d'habitude, on exagérait ses qualités et ses défauts. On parlait de sa taille gigantesque, de son appétit formidable, de ses façons pantagruéliques, de son mépris absolu de l'argent. On racontait qu'il était arrivé à Naples avec une grosse somme au moment où s'y rencontraient souvent, des révolutionnaires polonais qui avaient fui la répression consécutive à l'insurrection de 1863. Bakounine donna simplement la moitié de ce qu'il possédait au premier Polonais besogneux qu'il rencontra ; ensuite la moitié de ce qui lui restait au deuxième Polonais, et ainsi de suite, jusqu'au moment, bientôt arrivé, où il ne lui resta plus un sou. Alors, il distribua, dit-on, l'argent de ses amis, avec la même indifférence de gentilhomme qu'il avait mise à donner le sien.

En fait, une légende plus ou moins fondée se forme toujours autour du nom d'un homme sortant de l'ordinaire par le caractère et les opinions. A Naples, l'on parlait beaucoup dans tous les cercles avancés (ou se croyant tels) des idées prodigieuses de Bakounine. Ce Russe était venu bousculer toutes les traditions, tous les dogmes sociaux, politiques et patriotiques, considérés jusqu'alors par la masse des « intellectuels » napolitains comme des vérités sûres et hors de discussion. Pour les uns, Bakounine était *le barbare du Nord, sans Dieu et sans patrie, sans respect pour aucune chose sacrée* : il constituait un danger pour la sainte civilisation italienne et latine. Pour les autres, c'était l'homme qui avait porté dans les traditions napolitaines un souffle d'air salubre, qui avait ouvert les yeux de la jeunesse, qui lui avait dévoilé de nouveaux et vastes horizons : en fait, ses disciples, les Fanelli, les De Luca, les Gambuzzi, les Tucci, les Palladino, etc., furent les premiers socialistes, les premiers internationalistes, les premiers anarchistes de Naples et de l'Italie. »

Bakounine était devenu pour Malatesta, un personnage de légende et l'on comprend son orgueil à l'idée que lui, jeune dans l'action révolutionnaire, il était à deux doigts d'entendre bientôt la voix de ce titan de l'idée, de connaître l'homme, de lui serrer la main. Un rêve allait se réaliser : approcher Bakounine, se réchauffer à son verbe.

Mais Malatesta était maladif, crachait le sang, était considéré comme phtisique, a peu près condamné. Il arriva à Zurich chez Bakounine, épuisé, toussant, brûlant de fièvre. Son hôte le força à s'aliter, lui prépara du thé bouillant. « Tout cela — écrira Malatesta — m'alla droit au cœur.

« Pendant que j'étais enveloppé sous les couvertures et que tous croyaient que je dormais, j'entendis Bakounine qui disait, à voix basse, des choses aimables sur mon compte. Puis il ajouta avec tristesse : « Dommage qu'il soit si malade ; nous le perdrons vite. Il n'en a pas pour six mois. » Je ne donnai pas d'importance au triste pronostic, parce qu'il me semblait impossible de mourir. (Aujourd'hui encore, je ne me suis fait à cette idée). Je pensais alors que c'est presque un crime de mourir, quand il y a tant à faire pour l'humanité. Je me sentais heureux de l'estime de Bakounine, et je me promis de la mériter. Et maintenant que me voilà chargé d'années, je suis fier de dire que — si, par mon incapacité ou par l'adversité des circonstances je n'ai pu jusqu'ici faire ce que je m'étais promis — tout au moins dans les intentions, je n'ai pas démérité de l'estime que Bakounine m'accordait lorsque j'étais jeune homme. »

Malatesta se réveilla guéri. Aussi, dès le lendemain, commencèrent d'interminables discussions auxquelles prirent part d'autres compagnons venus d'Espagne, de Suisse et d'ailleurs. Puis ce fut le Congrès de Saint-Imier où furent adoptés les principes anarchistes formulés sous l'inspiration de Bakounine. Les voici :

1. — *La destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir des travailleurs ;*

2. — *Toute organisation d'un pouvoir politique, soi-disant provisoire et révolutionnaire ne saurait être qu'une tromperie de plus, aussi dangereuse pour le prolétariat que tous les gouvernements existants ;*

3. — *Repoussant tout compromis, pour aller droit à l'accomplissement de la révolution sociale, les travailleurs du monde entier doivent établir, en dehors de toute politique bourgeoise, la solidarité de l'action révolutionnaire.*

« C'est ainsi que je connus Bakounine, nous dit encore Malatesta, quand il était déjà épuisé par l'âge et miné par les maladies contractées dans les prisons de Sibérie. Mais je le trouvai toujours plein d'énergie et d'enthousiasme ; et je compris quelle était sa puissance de communication. Il était impossible pour un jeune homme d'avoir contact avec lui sans se sentir enflammé par le feu sacré, sans voir s'élargir tous les horizons, sans se sentir chevalier d'une noble cause, sans faire des propos magnanimes.

« Et ceci advint à tous ceux qui tombèrent dans son rayonnement. Plus tard, quelques-uns — le contact direct ayant pris fin — changèrent peu à peu d'idées et de caractère. Ils se perdirent dans les voies les plus diverses, pendant que d'autres continuèrent à ressentir et, s'ils survivent, ressentent encore cette influence. Mais il n'y a eu personne, je crois, qui, pratiquant, même pour peu de temps, la compagnie de Bakounine, ne soit pas devenu meilleur. »

Michel Bakounine porte en lui le pouvoir de prendre possession des âmes humaines. Un immortel printemps, selon un écrivain russe, anime cette existence tumultueuse où l'action complète avec une intensité inégalée, une pensée toujours en éveil.

Victor Dave a dit de Bakounine, qu' « il était de ceux à qui l'on se donne et pour qui l'on se dévoue. »

Le nom de Bakounine ne peut être oublié des nouvelles générations militantes qui travaillent à l'affranchissement et à la libération des sociétés du joug monstrueux d'un capitalisme arrogant, cynique et inhumain. On ne peut taire que Bakounine a été un passionné de la liberté et qu'il a voué à la tyrannie une haine implacable. Pour lui, « la liberté sans le socialisme, c'est le privilège, l'injustice. » Et « le Socialisme sans liberté, c'est l'esclavage et la brutalité. »

On ne peut sacrifier la liberté au socialisme, ce qu'il faut — et Bakounine le proclame avec force — c'est *anéantir le principe d'autorité*, si l'on veut que triomphe la révolution sociale.

En 1871, en plein règne de la science et du positivisme, Bakounine écrit : « L'unique mission de la science, c'est d'éclairer la route. *Mais la vie seule, délivrée de toute les entraves gouvernementales et doctrinaires, et rendue à la plénitude de son action, peut créer.* » (2).

Et pour conclure, voici une pensée qui, à mon avis, résume l'homme et l'œuvre :

« Le dernier terme, le but suprême de tout développement humain, c'est la Liberté. »

HEM DAY

(1) « Protestation de l'Alliance », p. 66, 67, T. VI.

(2) œuvres. Tome III ; p. 99-100.

La doctrine...

(Suite de 1re page.)

les bâtards et là les enfants légitimes !

L'inégalité des fortunes est plus choquante que jamais. La fécondité du Travail, créateur de toute richesse, dresse un réquisitoire de plus en plus impitoyable contre l'enrichissement des oisifs insultant à la misère des producteurs. Honte au Christianisme qui se range du coté des parasites !

La tyrannie politique est plus révoltante que jamais. Le sens positif de la liberté et l'amour de l'indépendance soulèvent contre cette tyrannie un nombre d'hommes sans cesse grandissant qui sapent résolument les bases mêmes de l'Autorité, dénoncent courageusement les abus du pouvoir, s'indignent fièrement contre l'arbitraire et aspirent héroïquement à briser toutes les chaînes. Honte à l'Eglise qui fait de la soumission aux institutions d'étouffement une obligation de conscience et un devoir social !

La révolution qui vient et qui, tôt ou tard, balaiera cette société de servitude et de misère, balaiera du même coup le Christianisme qui a lié son sort à celui de ce monde de pourriture morale et de misère physique. Ce sera le juste châtiment de cette religion qui, depuis des siècles, ne vit que d'imposture !

Sébastien FAURE

(2) Le travail devient ainsi une punition. Comment se fait-il que les uns la subissent tandis que les autres y échappent ?

Le suffrage universel, tant qu'il sera exercé dans une société où le peuple, la masse des travailleurs, sera économiquement dominé par une minorité détentrice de la propriété et du capital, quelque indépendant ou libre d'ailleurs qu'il paraisse sous le rapport politique, ne pourra jamais produire que des élections illusoires, absolument opposées aux besoins, aux instincts et à la volonté réelle des populations.

Il n'est que l'exhibition à la fois la plus large et la plus raffinée du charlatanisme politique de l'Etat ; un instrument dangereux, sans doute, et qui demande une grande habileté de la part de celui qui s'en sert, mais qui, si on sait bien s'en servir, est le moyen le plus sûr de faire coopérer les masses à l'édification de leur propre prison. Elaboré par la bourgeoisie pour tenir tête à la royauté et accroitre sa domination sur les travailleurs, le système parlementaire est la forme par excellence du régime d'exploitation.

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

2ème UNION REGIONALE

La prochaine assemblée de la 2ème Union Régionale se tiendra le Dimanche 19 septembre, à partir de 10 h. au local C.N.T., 24, Impasse Ste.-Marthe (métro : Belleville).

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (Ier arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nimes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

B.D.I.C

PRESENCIA DEL EXILIO

El doctor Trueta

LO primero que se figura un lector de imaginación latina es que este emporio ortopédico es, fisicamente, una obra monumental, un edificio arquitectónico, amenazante, con mucha escayola y columnas, símbolos representativos de la fantasía que puede crear la aportación de cientos de millones de pesetas. Quien piense esto, se equivoca. El «Nuffield Orthopaedic Centre» no pasa de ser una obra modesta y articulada de inmuebles de ladrillo que se esconden entre los colegios mayores y menores de esta atareada ciudad de Oxford.

«Me es grato poder ir a Oxford y encontrar que una preeminente figura de este Centro es un doctor español, don José Antonio Trueta: imaginación viva y sólida, hombre dispuesto siempre a ir «derecho al toro», sin vagas alternativas. Cabellera gris, alta figura, rostro bonachón, un hombre de hogar y de amena conversación. Señalando a la única fotografía en colores que hay en su despacho, manifiesta: «Estas son mis cuatro mujeres». Le miro extrañado. «Sí, mis tres hijas —las tres casadas— y mi esposa.»

Como deseo ver este «taller de reparaciones humanas», el profesor me pone en antecedentes de lo que es de hecho este Centro Ortopédico levantado por los millones Nuffield y sostenido por el espíritu de estos hombres que, como el profesor Trueta, dedican intensamente parte de su vida a mejorar la estructura ósea de los humanos.

Ciencia e industrias unidas

Girdlestene fue el creador de este centro y lord Nuffield poco después, y con su potencial económico, ofreció a la Universidad de Oxford el capital suficiente para la creación de las cinco cátedras de Medicina Clínica que en su honor son conocidas como «Nuffield Chairs». Estas fueron creadas para incrementar el conocimiento y expansión de nuevas teorías a través de la investigación y enseñanza. En sus comienzos, este Centro no era sino una burda confección de barracones de madera desde los que se desarrollaba una delicada labor ortopédica.

Dentro de un progreso rítmico se fue desarrollando el plan que en sus orígenes Girdlestone tenía en cartera. Este hombre sometió en bendita ocasión su proyecto a un magnate industrial, lord Nuffield. Había de 1929. Un presupuesto de 80.000 libras —equivalente hoy a 13 millones de pesetas— fue presentado al que iba a ser el «arquitecto» de esta obra. Con este dinero, el hospital inició el camino que le llevaría al esplendor que goza actualmente. En 1949, hallándose vacante la cátedra de Ortopedia, que había sido creada para Girdlestone el doctor Trueta fue nombrado profesor por el Colegio Universitario. Inmediatamente, y con la ayuda de Girdlestone, consiguió que el señor Nuffield ofreciera 250.000 libras (por aquellos tiempos representaban unos 25 millones de pesetas). Pero lord Nuffield sólo pudo donar 30.000. Con este dinero, lo que era departamento universitario, fue engrandecido añadiéndose un nuevo laboratorio, una estancia para rayos X y un edificio para escuela de experimentos con animales, de hecho, un perfecto laboratorio.

Para completar los proyectos del doctor Trueta, de nuevo fue sometido a lord Nuffield el plan previsto, y en esta ocasión la respuesta fue más satisfactoria, porque el benefactor hizo entrega de un cheque de 200.000 libras, con las que se proponía crear a perpetuidad —como el Muy Honorable Vizconde de Nuffield decía en su carta adjunta al cheque— «un centro ortopédico de enseñanza bajo el patronato de la «Nuffield Professor of Orthopaedic Surgery», en la Universidad de Oxford.»

La ceremonia oficial de la inauguración tuvo lugar el día 27 de octubre de 1938, cuando la reina Isabel visitó el Centro acompañada de lord Nuffield y de Girdlestone. El profesor Trueta mostró a la reina las diversas dependencias del Centro, en el cual ya empezaban a diseñarse claramente los objetivos para los que fue creado.

Grandes éxitos terapéuticos

En los últimos diez años han recibido entrenamiento en este Centro 103 jóvenes doctores, como asistentes y escolares del Departamento Universitario. De Gran Bretaña acudieron 37; de la Mancomunidad, 36; de Europa, 20; de América, 8 y del Oriente Medio, 2. Se considera que, al menos, una docena de ellos se han destacado en sus respectivos países como líderes de su especialidad.

El profesor Trueta me dice que ha tratado siempre de mantener el Centro en el alto grado de práctica establecido por Girdlestone y sus colegas. Se ha desarrollado, con la colaboración de todo el «staff» médico, incluyendo «nurses», la curación de severos casos de parálisis respiratoria; algunos doctores han logrado abrir un nuevo capítulo en la técnica operativa de la dislocación congénita de la cadera, en la osteomilitis aguda, y también han contribuido a forjar nuevos conceptos en la escoliosis o desviación lateral de la columna vertebral, en la osteoartritis, etc., etc. Se está estudiando actualmente la patología del crecimiento del hueso, las lesiones traumáticas de la médula espinal y otros desórdenes y condiciones específicas en que se basan otros casos.

Durante estos diez últimos años, en el Centro Ortopédico Nuffield se han llevado a cabo casi 15.000 operaciones quirúrgicas.

Acompañado ahora por el doctor Valderrama —yerno del profesar—, dejo el comedor de doctores para visitar el nuevo pabellón, creación reciente del doctor Trueta. La idea es digna de todo elogio desde el punto de vista educativo. Se trata en su concepto básico del «reasentamiento» del paciente, que después de operado queda «salvado», pero imposibilitado de mantener una vida doméstica —¡no digamos social!— de carácter práctico. Aquí se estudia, con la ayuda de la técnica mecánica, el desarrollo y movimiento del paciente, de forma que pueda rehacer hasta el máximo sus actividades. Se le trata de ser útil a la familia, y no una carga muerta. Este reajuste de la vida casera encierra una delicada y persistente labor de estudio en la que se ha de explotar con éxito las posibilidades de cada paciente.

Vida de familia

Existe una «suite» experimental en la que el paciente «vive» con su familia. Es como un pequeño y moderno piso. El marido (hagamos a la esposa la víctima), es adiestrado en la nueva técnica de cuidar al enfermo, para que así pueda cooperar, con el mínimo esfuerzo, en el «reasentamiento» de su mujer a la nueva vida doméstica.

—¿Es esto lo único que existe hasta ahora en Gran Bretaña?

—En Gales se prepara también una sala de reasentamiento. Evidentemente, hasta hoy nada de esto existe en el mundo.

Con el profesor Trueta hojeo un álbum que sus discípulos le regalaron al cumplir sesenta años. En la primera página veo estampada la firma de la reina madre, en la siguiente, un mensaje del que fue presidente de los Estados Unidos. Eisenhower, felicitando al profesor con motivo del Congreso Internacional de Ortopedia que presidió en Nueva York hace un año. Más adelante veo unas dedicatorias del ex presidente Kubischeck, las firmas de una delegación alemana de parlamentarios que vino a estudiar la técnica de este hospital y de los doctores Arruga, Ochoa, de una delegación rusa de sesenta ortopedistas.

—Profesor, ¿cuántos años ha cumplido usted en esta Institución?

—Justamente, dentro de dos meses y medio, 23, es decir, más de la mitad de mi vida médica.

J. L. FERNANDEZ DEL CAMPO

NOTAS FUGACES

Dolorosas experiencias

¡Cuántas cosas aprende aquel cuya atención no se distrae en los vanos placeres y en los dispensables absurdos que la industria capitalista ha inventado para lucro suyo y escarnio del incauto consumidor! ¡Cuánto llega a comprender y a analizar el hombre que siendo, además, un idealista —o creyendo serlo— permanece fiel a sus principios y persiste, contra viento y marea y sin parar mientes en las consecuencias, en ser el hombre que él supone como tal!

Pese a la falsa apariencia que a los demás ofrezcamos quienes, en realidad, vivimos constantemente sumergidos en una interpretación desesperada y en una observación sin tregua, el mundo exterior está lejos de sernos indiferente. Ni el mundo exterior ni lo que vive y se manifiesta en él, puesto que de él somos parte integrante y a él nos debemos, irremediablemente, por necesidad y por vocación.

Mi exilio en Francia —éste desgraciado exilio que maldigo en cada segundo de mi existencia— me ha procurado, desde hace dieciocho eternidades, las más horribles de las experiencias y las más profundas de las amarguras.

Por no ser, sin embargo, de los que viven de falsas ilusiones; y por ser, precisamente, de los que tienen los pies bien sentados en el suelo, aunque de la mente vuelen románticas alusiones a otra vida y otro espacio, seguro estoy ya que mis pobres huesos se pudrirán en cualquier agujero de cualquier parte de esta tierra extraña y sin entrañas.

Si de otro modo fuese, las últimas fuerzas que me quedasen y el postrer rayo de inteligencia que me iluminase servirían para intentar destruir el mito de una supremacía injustificada que se ha prolongado en tiempo y en extensión por la inoperancia del mundo.

***

La última experiencia, y la más reciente puesto que sólo data de tres días, ha levantado en mí aires de tempestad que, como siempre, han dejado huellas a mi alrededor.

En la imprenta de periódicos donde trabajo se acordó hace tiempo, en reunión de equipo, hacer una colecta para el colega enfermo o accidentado cuya ausencia forzosa se prolongase más de un mes. Desde este acuerdo, cuatro obreros éramos acreedores a tal colecta: tres linotipistas y un tipógrafo; más estos percances han pasado desapercibidos no sólo para el resto del personal, sino para sus mismos delegados.

No obstante, uno de éstos se nos presenta recientemente, colectando nada menos y nada más que para las bodas de *las hijas de dos jefes del taller*...

Yo que ignoraba de qué se trataba y que oía, sin embargo, ruido de dinero, sentí afluir a mi rostro toda la sangre de mi cuerpo cuando vi ante mis ojos las líneas que señalaban el destino de la recaudación. ¡Se recogía dinero para hacer regalos estúpidos a dos personas ajenas al taller, después de haber olvidado, inhumanamente, a cuatro compañeros de trabajo agobiados por la enfermedad!

Terminantemente me negué a dar un céntimo para semejante indignidad, y en voz suficientemente alta para que todos se sintiesen afectados reproché al delegado su conducta.

Desde entonces, éste no me dirije la palabra, y los dos jefes en cuestión —enterados por tanto chivato que les rodea— me miran desde lo más bestial de su altanería.

Pese a conocer el ambiente podrido y repugnante que se respira en talleres de este país, cada inmoralidad, cada bajeza, cada mezquindad me afecta aún tan profundamente como el primer día que atravesé los Pirineos. Yo me pregunto todavía donde está el hombre al que pueda acercarme seguro de hallar en él un compañero, un hermano. Un hombre que no me advierta que su país es rico y el mío es pobre, que no me señale la ignorancia de allí y la cultura de aquí, que no me recuerde que el pan y la carne que como los debo a su tierra, y que no me despida a España si mi opinión no le gusta o lleva las de perder. Yo me pregunto todavía donde está aquí el obrero que piense y se comporte como obrero, y cuya conducta moral se base precisamente en el respeto y en el cariño humanos hacia quienes, como él, deben acudir a cualquier lugar de explotación.

Aún me afecta tanta corrupción espiritual, pero mi aislamiento y mi intolerancia oportuna afirman la irreductibilidad de mis convicciones.

A falta de pan, buenas son hostias

El reverendo padre Antonio Garrigos, secretario general de la «Obra de cooperación sacerdotal ibero-americana», ha calificado de «inquietante y dramática» la penuria de sacerdotes en América latina.

Según él, con los mil dieciséis que han sido enviados en los últimos seis años, esta parte del Nuevo Continente cuenta ya con ocho mil quinientos religiosos y ocho mil setecientos religiosas, procedentes de España...

Mas don Antonio considera más que insuficiente diecisiete mil parásitos y afirma que el dios de todos ellos no puede sentirse bien representado si no se le añaden tres mil más, lo que vendría de perlas porque sumarían la bonita y redonda cantidad de veinte mil...

¡Veinte mil cerdos a engordar, vestir y recrear, sin otro provecho que el de ser engullidos por famélicos gusanos a dos metros bajo tierra!

Así, pues, uno de los representantes de la España de hoy declara públicamente que nuestro país posee una riqueza más para exportar a los mercados internacionales, riqueza en la que no tendrá competencia comercial: curas y monjas. Y como quiera que la América latina se va despertando —muy lentamente, por desgracia— del opio nocivo que le inyectaron el padre Las Casas y sus sucesores desde el siglo XV con tormentos y cuchilladas, es de suma urgencia que conventos y monasterios pongan manos a la obra y fabriquen, en el plazo más corto, tres mil religiosos más para contrarrestar la tarea destructora del progreso en aquellas almas desamparadas.

Entonces, en lo sucesivo, y con carácter definitivamente estatuido, España poseerá siete productos de exportación que, a no tardar, harán de ella el eje del comercio internacional y la felicidad de sus hijos: el aceite, el arroz, la naranja, el peón, la criada, el cura y la monja.

Con estos dos últimos artículos, los indios, los parias y los hambrientos de Venezuela, de Méjico, de Guatemala, de Chile, de Bolivia, del Perú, de Colombia, del Paraguay, etc., tienen asegurada su salvación eterna...

¿Alimentar sus estómagos para que sean mujeres, niños y hombres robustos y sanos? ¿Darles alojamientos amplios y confortables para que vivan decentemente y sin promiscuidad? ¿Enseñarles los principios elementales de la higiene, de la limpieza y de la concepción racional? ¿Introducirlos en escuelas y liceos y universidades para hacer de ellos obreros cultos y capaces, ingenieros, médicos, doctores en artes, ciencias y letras, trabajadores idóneos de la inteligencia y del músculo?

¡Ah, no y mal veces no! ¿Qué sería de la Iglesia si los millones de andrajosos del cuerpo y del espíritu que pueblan chozas y cavernas desde el golfo de Méjico hasta el cabo de Hornos se transformasen un día en seres humanos llenos de saber, imbuídos de ideas nuevas y renovadoras; pletóricos de pensamientos bellos, generosos, altruístas; enamorados de la libertad, del progreso, de la luz?

¿Qué sería de esos edificios sombríos y silenciosos, símbolos pétreos de la frialdad del alma sin vida, si de ellos huyesen para siempre esas multitudes ignaras que hoy les nutren de su presencia?

¿A qué quedaría reducido el más ignominioso trust que impera sobre nuestro planeta, y del que gozan beneficios materiales tantísimo gandul, tantísimo filibustero?

¡No y mil veces no! Por encima de la cultura, de la libertad, del bienestar de casi todo un continente, están los intereses sacrosantos de un papa, de infinidad de cardenales y de obispos, de teorías interminables de curas y de monjas, y del complejo aparato administrativo que gobierna su poder. ¡Más vale conservar un pordiosero esclavo, que intentar atraer un sabio displicente!

***

Tres mil sacerdotes más es grano de arena en un Sahara de eclesiásticos improductivos.

Sin embargo, tres mil hombres dedicados a trabajos útiles pueden trazar carreteras, levantar puentes, construir pantanos, fecundar eriales, inventar maravillas, edificar fábricas y casas de habitación...

¡Lo uno es sinónimo de muerte; lo otro es sinónimo de vida! Y en España reina la Muerte...

ANDRES MARTINEZ

ADMINISTRATIVAS

—S. Bueno, Perpignan. Giro pagando los números 356 al 359 «C.S.».

—Sánchez Martín, Vierzon. Con los 12 frs. recibidos pagas «Umbral» hasta el 31-12-65.

—José Sales, Vierzon. Recibido giro 33 frs. «C.S.» y «Umbral» hasta el 30-6-65.

—Santafé, Bourges. Con giro de 34,50 frs. pagas «C.S.» y «Umbral» hasta 30-6-65.

—Louzara, Stenbeuville (USA). Recibido giro de 68,29 frs. Distribución indicada en la tuya. Tomada nota de tus recomendaciones. Recibido lo de Eive.

—Ortiz Antonio, Sarrancolin (H.P.) Recibida la tuya, de acuerdo con lo indicado. Tu giro se recibió el 30-4-65. Pagas «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-65.

—Fajardo Juan, Elliot Lake (Canadá). Con tu envío pagas el presente año «C.S.» y «Umbral» y 6,60 frs. pro ancianos.

—Llorens B., Gondreville (Loiret). Dispensa envío de mandat; se trata de un error. Tu cuenta está al día.

—Perpiñán José. Con tu giro pagas un año de suscripción a «C.S.» y «Umbral».

—Jaime Barba, Annecy. Disco «A las Barricadas» agotado.

—José Alvaro, Sens (Yonne). Recibido giro 27-7-65, 25 frs. Dado que con giro 29-8-64 pagabas hasta 30-6-63, llega hasta 30-9-64. Di si hay otros giros intermedios y fechas.

—Antonio Palomo, Anglet (B.P.). Los 33 frs. girados el 23-7-65, llegarán hasta el 30-6-65, añadiendo los 10 frs. que faltan ya que debían de ser 43, los reclamados y no 33 frs. que son los enviados.

—García Bernabé, Nantes. El 21-7-65 giro de 18 frs. pagando «Umbral» núm. 42. Con el giro de 13-1-65 pagas «C.S.» hasta el 330. Indica fecha si tienes otros giros a esta cuenta. Ficha particular 27-4-65 10 frs. hasta 30-6-65. «Umbral» idem.

—Ramón Ramia, Montpellier. Recibido giro pago «C.S.» y «Umbral» 31-12-65.

—Ferré Coll, Montauban. Pagas «C.S.» 31-12-65 y «Umbral» 30-6-65 con giro 30 frs.

—Jaime Pradas, Montpellier. Recibidos 6 frs. «Umbral» 31-12-64.

—Julio Blasco, Bagnol sur Cèze. Giro 12 frs., pago «Umbral» 30-6-65.

—Amador, Oullins (Rhône). Desde que se nos indicó, se envía el periódico a Cruzado, la Montagne (L.A.), dirección que se nos dió. Que reclame en correos.

—Serra Monrabá, Marsella. Recibidos los 100 frs. para la FEDIP.

—Llasat, La Nouvelle (Aude). Recibidos 25 frs. para «C.S.»

—Froilán Mateo, Montreal d'Aude (Aude). Recibido giro 26 frs. Pagado «C.S.» hasta 31-12-65.

—Ernesto Nadal, Lambesc. Giro 25 frs. «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-65 y 6 frs. pro ancianos.

—José Campoy, Libos (Lot et Gne.) Recibido giro 34 frs. Para pagar «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-65 faltan 3 frs.

—José Rojo, Montpellier. Con el giro recibido pagas hasta el 30-6-65.

—Gaspar Rondós, Thuir (P.O.) Giro de 27 frs. «C.S.» núm. 350 al 354, y no hasta el 56 indicado. «Umbral» núm. 41-42.

—Rafael Moreno, Boulogne (Seine). Recibido giro el 18-2-65, pago hasta 31-12-64. Resta lo que va de año.

—José Fernández, Tarascon. Con el giro de 19,50 frs. pagas «C.S.» núm. 343 al 349, y «Umbral» 40 al 42.

—Pascual Lafuente, Castres. Con el giro de 13 frs. pagas hasta el 30-6-65.

—Salvador Herrándiz, Castres. Recibidos giros 13-2-65 y 9-8-65. Pagas «C.S.» hasta el 1-10-65.

—Bautista Valls, Maisons Alfort (Seine). Con el giro de 10 frs. pagas «C.S.» hasta el 30-6-64. Para estar al corriente hasta el 30-6-65 faltan 23 frs. y 18 frs. para «Umbral» misma fecha. Si del 3-2-64 hasta la fecha de tu último giro hay otro, indica día y cantidad.

—Escanero, Roanne (Loire). Recibidos giros 11-1-65 (26 frs.) y 3-6-65 (37 frs.) Pagas «C.S.» y «Umbral» como indicado, 30-6-66.

—A. Signes, Marsella. Giro 30-8-65, «C.S.» 358 al 362, como detallas. De acuerdo. Idem. Librería.

CORREO DE REDACCION

—M. Sallés, Hyères. Envía, lo más pronto posible, tu dirección completa.—F.

—B. López, París: Prosigue.

Servicio de librería

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

«Max Netlau, heredoto de la anarquía», R. Rocker ..	8,50
«Ensayos y conferencias», P. Gori (tela)	5,50
«La Virgen Roja», Planche.	5,50
«La conquista del pan», Kropotkine	4,00
«El Anarquismo», Kropotkine	1,50
«Páginas selectas» (Rocker, M. Nettlau, Santillán) ..	2,00
«Cartas sobre religión», Figola	1,50
«El testamento del cura Meslier»	1,50
«La Escuela Moderna»	1,50
«La incógnita de Indoamérica», V. García	1,50
«Portugal, Hoy», Edgar Rodrigues	1,00
«El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú)	1,50
«Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender.	7,50
«Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»	8,75
«Les faux célibataires», Jaime Cuadrat	9,30
«Histoire de ma vie», Charles Chaplin	29,95
«Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoïnoff	8,50
«G. Cheïtanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski	9,20
«Le pardon au fils du curé», Henri Ponce	10,00
«Les secrets du Vatican», Conrado Pallenbero	7,00
«Le charnier natal», Castillo Navarro	11,90
«La maison des autres», Bernard Clavel	15,45

Colección Clásicos Castellanos

Cubiertas piel, papel biblia. Precio vol., 52,50 F.

«Obras completas» de Federico García Lorca; «Episodios Nacionales», Galdós (3 vols.); «Obras completas» de Blasco Ibáñez (3vols.); «Obras completas», Miguel de Cervanes; «Teatro completo», Ibsen.

Precio: 7,50 F. vol.

TIRSO DE MOLINA: *El vergonzoso en Palacio* y *El burlador de Sevilla*. Prólogo y notas de Américo Castro.

GARCILASO: *Obras*. Prólogo y notas de Tomás Navarro Tomás

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo I. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

QUEVEDO: *Vida del Buscón*.

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo II. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo III. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo IV. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

DUQUE DE RIVAS: *Romances*. Tomo I. Prólogo y notas de Cipriano Rivas Cherif.

CERVANTES: *Don Quijote de la Mancha*. Tomo V. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

ARCIPRESTE DE HITA: *Libro de buen amor*. Tomo I. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe, Paris (10e)
C C P 1350756

ACTUALIDAD

La formación de la juventud y la delincuencia en el plano mundial

DESDE hace tiempo, la prensa de todos los países viene ocupándose con una alarmante preocupación, del rumbo que toma la juventud, con su conducta desligada de sentimentalismo, de principios morales y sobre todo dominada por la mayoría de los vicios que comprometen seriamente la salud física y moral, y de una manera especial la tendencia à la posesión de medios materiales, para satisfacer esa necesidad de vicio, que domina a la juventud que carece de firmeza, de ética y moral sana. En esas condiciones, observamos que el vicio le conduce a un materialismo despiadado, con la imperiosa necesidad de poseer dinero, y si bien no repara en medios para proporcionarse éste, es muy lamentable observar que en la mayoría de los casos predomina en ellos la cobardía, unida a un total embrutecimiento, al atacar con preferencia a modestísimas gentes, ancianas y mujeres solas, que circulan obligatoriamente por zonas aisladas al regresar de su trabajo.

Y ese conglomerado de indeseables, que hacen sentir miedo a los circundantes y desosiego a las familias que tienen sus deudos ausentes a ciertas horas que la circulación es escasa, si bien es verdad que en su mayoría está compuesto por hijos de trabajadores de los menos afortunados en el concierto de la vida económico-social, no es menos cierto que también se registra el fenómeno de encontrar en ese mismo conglomerado, a los hijos de las clases acomodadas. Ello hace sonar un timbre de alarma e induce a estudiar, si el caso de crisis, de relajamiento de las costumbres éticas y morales, es producido por la influencia del medio ambiente o por fenómenos naturales, que crea la actual organización social, en la que el dinero consigue lo que quiere. Ello produce un choque en la psicología de la juventud, percibiendo cada día más acentuada la desigualdad, con el contraste de la miseria y opulencia. Sin embargo, esa juventud, no define ni clasifica al que ataca, lo hace con la misma inconsciencia que el animal más insensible y dañino.

A la vista de esta alarmante situación en la mayoría de los países y de una manera especial en los Estados Unidos, los poderes públicos en estrecha colaboración con la iglesia y profesorado que desde hace tiempo vienen aplicando el «guión» elaborado minuciosamente y conscientemente desde hace largos años, tendente a formar una juventud neutra, indiferente a los grandes problemas cruciales de la sociedad... que abarca todo. Con ese fin, han fomentado los deportes más variados, sin que la idea tienda a que la juventud adquiera desarrollo físico, ya que enseguida se estableció la taquilla correspondiente con el fin de recuperar de la propia juventud, más millones de los que se empleaban para poner en marcha tal empresa.

A partir de entonces, la juventud toma la bifurcación que le han preparado, y empieza a acentuarse la desviación que se manifiesta con el fanatismo, desnaturalización, ausencia de sensibilidad y de todas las hermosas cualidades, que embellecen al ser humano mucho más que la belleza que exponen las «miss» que inmodestamente asisten a los concursos de belleza.

No se puede pretender ignorar las causas del fenómeno que se produce en la juventud, que no sólo enrarece la vida en todo el mundo, si no que amenaza un verdadero peligro permanente la vida de los seres humanos y los valores materiales. La aplicación del «guión» elaborado por el capitalismo ha desviado a la juventud de las lógicas preocupaciones que crea el problema social con el super tecnicismo, el más grande problema de la hora, por que este depasa a todos los sabios y hombres de ciencia. Este nos inunda, como si a los ríos les lanzaran una parte de las aguas del mar. En medio de esa gigantesca evolución con la aplicación de la ciencia, que multiplica los medios de producción, con una marcada tendencia en aumento a suprimir la ocupación del hombre, la burguesía, y en su representación los propios gobiernos, constribuyen por diferentes procedimientos, a aumentar la jornada de trabajo, depasando en muchos sectores de varios países, 11 y 12 horas, cuando la lógica debería aconsejar una reducción de ésta, junto con un nuevo reajuste, para establecer el llamado retiro de vejez.

Los más depasados son el sistema capitalista y los gobiernos que toman en mano la dirección económica en los países super-desarrollados, que tienen un exceso de producción, para la que no encuentran mercados, mientras en esos mismos países existen grandes capas sociales que viven miserablemente y padecen hambre y privaciones.

Los que supongan que la sociedad descompuesta (cuyo signo lo marca una juventud extraviada) premeditadamente por el propio capitalismo, se encauce por buena senda sin ofrecerle nuevas perspectivas que le garanticen una nueva organización social, con la puesta de la ciencia al servicio de la sociedad y no de una minoría parásita, inmoral e incapaz de cumplir la misión nueva que necesita el nuevo rumbo económico que propicia la técnica y la ciencia, que pertenece al esfuerzo de todos y por lo tanto los gigantescos medios de producción, deben y pueden dar plena satisfacción a todos.

DELHI

Dejémoslo en impertinencia

UN Fulano de Tal como yo mismo ha tenido la desgracia de importunar a un insigne varón que, por serlo, incluso Miguel R. Ortiz se llama. Y bien, ¿qué le pasa a tan magnífico Ortiz? Que me llama señor y, casi, casi, falangista. Si esa fraseología le satisface, que se «enaltezca» con ella.

Pero le digo que, siendo una persona que no me importa, no tengo que rendirle cuentas ni de lo que digo ni de lo que hago. Si me ocupé de «España Libre» es porque ese periódico se metió en asuntos que no le afectan. Siendo una publicación «republicana», debe dejar los problemas sindicales a cargo de los sindicalistas. No desconozco el temperamento antifranquista de «E.L.» y también de las Sociedades Hispano-Confederadas, con las cuales creo no haberme metido. No ignoro tampoco que Franco ha perseguido masones, lo que no me induce a darme de alta en la Masonería, ni a considerar buenos sujetos a los generales masones Queipo de Llano y Miguel Cabanellas porque en esa extraña albañilería estuvo Ferrer Guardia y, según mi querido enemigo Ortiz, el propio Anselmo Lorenzo.

¡Ah! pero no está ahí el quid de la cuestión. «E.L.» ha escrito un despropósito, se ha metido en casa ajena, y este delito siempre ha atraído el escobazo. ¿Por qué mi desaforado contradictor se ha sentido escobado? ¿Es acaso autor del escrito «Un concepto equívoco: el de la pluralidad sindical», en el que se aboga por la «unidad sindical» de una forma agresiva, imperativa, y no he dicho aun totalitaria? Reproduzcamos algo de ese editorial «masónico» o no masónico, no importa, para fijar el derecho de intervención de los elementos aludidos:

«La divisa: pluralidad sindical, en efecto, *encierra algo incontestable*. Los partidarios de la pluralidad no se atreven a decir, públicamente, la verdad de su propósito y no es otro que el de organizar a los trabajadores bajo el control y la dirección de partidos políticos rivales como son: socialistas y anarquistas; comunistas y católicos; regionalistas y falangistas, etc., etc. Todos éstos dicen defender los intereses de la clase trabajadora; pero, la Historia y los hechos de cada día nos demuestran que, cada uno de esos Partidos lo que en realidad defienden, son *sus propios y particularísimos intereses*...»

Es miserable. Es miserable que a socialistas y anarquistas, «E. L.» (pues se trata de un editorial, fechado en 7-mayo-65) nos ponga en montón con católicos y falangistas cuando en toda ocasión hemos estado frente a todos los defensores del capitalismo; y es jesuíta (no masónico) deslizar la especie de que el sindicalismo clásico español va a la defensa, mediante sus hombres, *de sus propios y particularísimos intereses*. Ignorante o malévolo Ortiz, hay que saber que la evolución favorable y las ventajas logradas por el proletariado español, debiéronse al sacrificio, al entusiasmo de lucha de anarquistas y socialistas, y que la prédica de una central obrera sindicalista sin criterio de redención absoluta de la clase, entraña un desprecio hacia la C.N.T. y la U.G.T., entidades prohibidas por Franco, organismos que cuentan con centenares de miles de afiliados muertos en la guerra o victimados por el régimen resultante de ella. Debe saber ese Ortiz que tanto sabe importanciarse, que este «señor» que siempre ha detestado serlo, ha peleado a la burguesía desde la época de las jornadas de 12 y 11 horas hasta los días de la semana de 42 horas. Hay una epopeya en la gesta sindical de los compañeros anarquistas y sindicalistas tan importante, que no será puesta en entredicho por los, cualquiera especie M. R. O. que ahora abogan por una A.S.O., o una C.S.U. híbrida que no dejaría de ser codiciada, y posiblemente asaltada, por dos fuerzas totalitarias perfectamente reconciliables y aunables.

El «hermano» Miguel S. Ortiz se quita tontamente la careta cuando escribe: «Lo que los trabajadores españoles no admiten ni admitirán, son esas consignas centralistas y autoritarias que el artículo menciona y que son, precisamente, las que dan y quisieran imponer a toda costa los que forman *esa camarilla retrógada que parece vivir en el siglo pasado*...»

Claro. El presente es franquista, y desde Nueva York puede parecer delito de atraso no comulgar con hostias de cura H.O.A.C. y no encandilarse con poemas de falangista arrepentido. Pero estamos en nuestro derecho de re-idealizar a nuestros compañeros de trabajo españoles, de revalorizar el acratismo, de proclamarnos internacionalistas, igual que lo tienen los bien intencionados en sostener una A.S.O., en usar mandil, o zapatos largos para darse la ilusión de que los demás no les darán alcance.

Y basta, importantísimo Ortiz. Quédese en el pináculo, que yo quedo a la situación que conviene.

Pero tenga en cuenta de que su vanidad no alcanza a llenar el mundo.

Juan FERRER

COMUNICADOS

NUESTRA TOMBOLA

El sorteo de premios de la tómbola para la solidaridad obrera tendrá efecto el próximo domingo día 12 del corriente. El resultado lo publicaremos en el número próximo de este semanario.

F. L. DE DRANCY

Domingo 12 de septiembre a las 9 y media de la mañana: reunión para dar cuenta del congreso de Montpellier, esperándose asistencia unánime.

ARTES Y LETRAS

Entrevista para el sábado 11 de septiembre a las 5 de la tarde. Lectura y comentario de dos capítulos de una obra inédita.

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión de información, para el domingo 12 de septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Una vez más recomendamos puntual asistencia.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 12 de septiembre, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

Por la importancia de la misma esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general, el domingo 12 de septiembre, a las nueve de la mañana en el lugar de costumbre.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Aix-en Provence, Juan de Orán 5; *Greasque*, J. García Vidal 2,40; *Royan (Ch. Mme.)* Enviados por Floristán recogido en jira a la Grand Côte 12; *Venissieux*, Una chafra 15; *Roanne*, A. López 10; *Ivry*, compañeros químicos 25; *París*, Ortiz 2,50.

TOTAL: 71,90 frs.

Otros comunicados

F. L. DE PARIS

Domingo día 12, continuación de la asamblea general a las nueve y media de la mañana.

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Celebrará entrevista el domingo día 19 en el lugar y hora de costumbre. Ruego encarecido a todos los compañeros para que asistan.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Elevación de miras

NO es la vida de exiliados la que reduce la forma, sino la presencia de gérmenes amorales en los móviles de conducta. Cuando el individuo, tras pulimentación del carácter se ofrece a la hermandad humana, sabe conducirse normalmente sin reparar geografías políticas, de pasaje o paisaje. Discurrir en España es igual que convivir en otro país cualquiera. Pueden variar ciertas costumbres, podríamos llamar folklóricas; pero la consciencia y la educación del sujeto quedan. Es, o debe ser, la única maleta que no se pierde transitando por el mundo.

Nosotros, como otros, nos ponemos nerviosos a causa de un no que, ergóticamente, nunca merecemos. Somos sibaritas del sí, de signo incondicional o de respeto obligado. Fuera, no de España, sino de nuestro quicio, no toleramos oposiciones, discusiones, regateos, porque nuestra razón particular es única. Para congeniar nos avenimos a la voz de las mayorías, cuando estas nos complacen. Si no, las aborrecemos.

Todo ello es hablado en suposición, desde luego. Pero un foco de irritación irrazonada —¿dónde radica la razón de los irritados?— sacude la tranquilidad de nuestro elemento. Y en este estado un sí es no es febricitante, nos da por levantar cúmulos de neblinas enrojecidas, de ideúsculos inanes, de preocupaciones mínimas y enrarecidas, de propósitos bifurcadores, todo al margen o en contraposición de lo básico, de lo finalista, del motivo caudal que nos lanzó al palenque.

Y no. Lo baladí, lo secundario, lo telarañico, por acogido que sea, por «vital» que se le considere por confusión del momento, no puede ocupar el lugar de la Idea, del propósito culminante y realizador de la misma. Con el techo bajo, concepciones y procedimientos se achatan, empequeñecen, en prueba de la minimización de los individuos. Con miras amplias, con estimación entre afines, con unificación de sentimientos, las conductas deslabazadas se mejoran, o diluyen en un baño de sensatez saludable. Fuera de la vía estrecha, bajo el sol de la anarquía, se organiza irreprimiblemente el concierto de voluntades, nunca sometidas a nada ni a nadie, siempre destinadas al libre acuerdo con otras al alcance, fijas en el lugar, o de tránsito para otros lugares.

En España era vivo deseo de todo compañero darse una definición concreta, construirse un carácter, determinarse individuo pensante y activo. Así en lo colectivo no dependía de nadie, repugnaba el liderismo, repelía el concepto de masa, de partido, de clan, de amistad rígida. Trataba los problemas con alteza de miras, odiaba el procedimiento de la consigna, la canalización del impulso natural de cada compañero. Rompía moldes y corsés de reglamento, y... colaboraba firmemente, corazonadamente en la obra común, libertaria, de todo el elemento, sin tratar de imponer a los demás lo que no toleraba de los demás que le impusieran.

De lo cual resultaba el libre acuerdo en funciones, la coincidencia natural o procurada, con transigencias en lo baladí, circunstancial, episódico, pero con seguridad general en lo básico, ideal y práctico que gustaba a todos.

Es el entendimiento lo que hay que recuperar, compañeros, si es que este entendimiento está comprometido, que no lo creemos. Hay, posiblemente, confusionismo del momento porque la gente en general no lee, no estudia, no analiza, no se supera. Analizar —si se analiza— un temario, no adelanta mucho, porque ese orden del día puede ser cantado por compañeros discursivos. Es el periódico, el folleto, el libro, y la confrontación de la lectura con la vida que pasa y la que se avecina, lo que ilustra, afina y supera.

Abandonemos toda posición pequeña, a ras de suelo, mezquina. No consideremos defecto ajeno lo que estimamos ventaja en nosotros. No seamos sectarios, seamos unionistas en el verdadero sentido del vocablo.

En concreto, seamos individuos de miras elevadas. Pues, en fin de cuentas, esa es la riqueza única e instranferible de todo individuo u organización libertarios.

Las obras y los días

por FONTAURA

LA UNIVERSIDAD ENVILECIDA

PARA nosotros, libertarios españoles, que llevamos casi el transcurso de una vida enfrentados con quienes, en la historia del país han encarnado la reacción, el despotismo, dando a entender de un modo harto elocuente su odio a la cultura y a la libertad con lo de: «¡Dios nos libre de la funesta manía de pensar!» y aquello de «¡Muera la inteligencia!», nada nos causa extrañeza de cuanto puedan llevar a cabo los jerifaltes del régimen. Es fácil que haya sorprendido a quienes creyeron que, no habiendo sido considerados al principio de la hegemonía franquista como enemigos de ella, los dueños de la situación se les mostrarían tolerantes cuando, avergonzados a la postre de pertenecer a una nación que equiparada por su ausencia de libertades cívicas a las más atrasadas del mundo, se decidieran a manifestar algo de su sentir a este respecto.

Ya es sabido que, por el momento, han sido tres los profesores suspendidos a perpetuidad de sus funciones: José Luis Aranguren, catedrático de Etica en la Universidad de Madrid, García Calvo, catedrático de Latín también en la misma, y Tierno Galván, desempeñando la cátedra de Derecho Político en la Universidad de Salamanca. Suspendidos en sus funciones durante dos años, los profesores Montero Díaz y Aguilar Navarro. Es posible que cuando vean la luz estas líneas el policíaco olfato perquisitorio de los franquistas se haya detenido en husmear la vida pública y privada de otros universitarios, para acusarles también de «acción subversiva», por el *hecho tremendo* de que se hayan atrevido a lamentarse de no poder respirar en un clima social de relativa libertad.

Falta ahora saber la reacción de los estudiantes ante ese anhelo gubernamental de que perviva un ambiente de asfixia moral. La reacción de profesores y alumnos ante los designios y las draconianas medidas tomadas contra esos profesores que han demostrado no querer resignarse a que la Universidad, en su sentido general, la función docente no quede envilecida por una notoria complacencia al respecto de un régimen execrable.

Se nos ha manifestado que solidarizándose con los profesores excluídos, hay algunos otros que han dimitido voluntariamente de sus funciones en señal de protesta. Es de desear que cunda el ejemplo. Como sería también estimable que esos estudiantes y profesores de otros países, que este año han veraneado en España, algunos de los cuales han podido percatarse de como las gasta la Guardia civil, fueran de los primeros que internacionalmente levantaran la voz de protesta contra el atropello cometido con sus camaradas españoles.

DE LA ARTESANIA ANARQUISTA

A no ser nosotros, pocos son los que, fuera de los de casa, sienten la satisfacción de enaltecer lo que, salido de nuestras manos, merece estima singular. No obstante, no nos duelen prendas a los libertarios, atentos la mayoría a una concepción ecléctica de lo bueno, lo bello, y lo útil, en lo de poner de relieve y encomiar aquello que estimamos es digno de aprecio, venga de donde viniere. Y puesto que sin lisonja hacemos algunas veces mención de los méritos del trabajo llevado a cabo por artesanos que nada de común tienen con nuestro ambiente idealista, es de justicia que no echemos en olvido, o no demos de lado, por aquello de parecer que caemos en la adulación, labores emanadas de quienes estimamos como compañeros.

Alguna vez nos hemos referido a la obra magnífica de artesanía que llevan a efecto, allá en los Estados Unidos, una pareja de veteranos camaradas: Joseph Ishill y su compañera Rosa Freeman. Poseedores de una vasta cultura, siendo la suya una sensibilidad refinada, durante muchos años han venido editando en la que llaman Prensa de la Oropéndola obras de prosistas y poetas selectos y de inspiración libertaria, preparadas en exquisitas ediciones bibliofilo, trabajadas con primor.

También un buen artesano de constante fervor idealista lo es el compañero Plaja Saló del que, evocando su labor, uno ha recordado en más de una ocasión. Bien pocos como él, con la ayuda de su abnegada compañera, han contribuído a la edición y difusión de folletos y libros de propaganda anarquista. Plaja es también un gran amigo de los libros. Prueba de su esmero, del buen gusto puesto en la tarea, nos lo ha dado en la edición de «El Libro de Pedro» de Han Ryner, llevada a efecto en su pequeño taller de impresor en la ciudad de Méjico. De lo que tuve ya ocasión de hablar en las columnas de «Espoir».

Obra de artesanía que, por su bella presentación, merece la atención de una glosa, es la que realizan, en tierras de Venezuela, los compañeros que editan «Ruta». He de referirme solamente a su presentación, a lo que afecta al trabajo que con singular entusiasmo llevan a cabo un reducido grupo de mujeres y hombres con residencia en Caracas. Labor colectiva efectuada con esmero, y lo que es más importante; con esa satisfacción que produce el saber que se desarrolla obra útil y desinteresada; que se trabaja con ese espíritu romántico que tanto ensalzaba Williams Morris al referirse al artesano enamorado de lo que hace.

En el umbral de su tercer año de ininterrumpida publicación, «Ruta», que se edita por el procedimiento «off set», ofrece bonita y variada composición: letra clara que se lee sin fatiga para la vista. Realzan los trabajos adecuados grabados y viñetas; son las portadas y contraportadas animadas por fotografías y dibujos alegóricos. Han llegado a una muy estimable perfección, más, al parecer, siempre en pos de la superación, buscan ahora el poder embellecer más la publicación presentándola en colores.

Congratulémonos de que las citadas labores de artesanía de signo libertario; ellas y tantas otras como se realizan por ahí, mantengan vivo, tenaz, el entusiasmo de lo que se hace con arraigada convicción idealista.

UNA NOVELA DEL DESTIERRO

El drama de aquellos que las circunstancias de brutal hegemonía del fascismo franquista obligó a salirse de España, el escritor V. Botella Pastor lo ha situado en Méjico. Las páginas de su novela «Tal vez mañana» ponen de relieve las características sicológicas de esa etapa inicial de un prolongado destierro. Latía en la mente de los refugiados una incertidumbre: la del resultado de la guerra encendida entre las democracias y las potencias fascistas. ¡Nada valdría haber pasado el mar si el totalitarismo amigo y sostenedor del franquismo, salía triunfante! Y en este estado moral iban en pos de una nueva vida.

Y no obstante el hallarse en país amigo, acogedor, muchos eran los llegados de España, y el proceso de readaptación a ocupaciones distintas de las ejercidas en la tierra de origen, no era empresa fácil, resultaba duro el hallar algo con que lograr obtener el pan de cada día. Y en cuanto a los españoles, antiguos residentes, he ahí lo que dice en un diálogo con otro, uno de los personajes de la obra:

«Hay quien ayuda, y hay quien te odia y persigue. No ven en ti más que al enemigo de su forma de enriquecerse... ¿Qué quieres? De zotes zarrapastrosos pasaron a nuevos ricos ignaros. Han hecho fortuna a mordiscos: es lo único y todo lo que tienen, dinero; y lo defienden a mordiscos también... Lo demás, el verdadero sentido de la vida, ¿qué es eso para ellos?»

Pululan en la novela «Tal vez mañana», buen número de tipos de modo de pensar y sentir bien diferente, trasunto de la realidad. Está el elemento reflexivo, alternando con el botarate de cabeza hueca; el egoísta y mezquino con el sencillo y desprendido; el laborioso con el gandul, el interesante y el superficial. Todos refugiados, más cada uno de una manera. Hay figuras que destacan con rango simbólico, como Meche, esa joven mejicana bella, inteligente, animosa, abnegada.

Posee la obra de Botella Pastor atrayente fluidez en los diálogos entre los personajes que viven su vida a lo largo de la novela: abundan los pensamientos, las apreciaciones que incitan a meditar. Y, enamorado del pueblo mejicano, al que va dedicado el libro, esboza matices de su carácter, a la par que nos da a conocer la belleza de sus paisajes.

En suma, uno de esos libros cuya lectura se hace atrayente por el estilo y por lo que el tema nos afecta.

La Democracia

NACIO de padres desconocidos. Nadie sabe dónde ni en que civilización. Creció a empellones y aún hoy, no es conocida de todos no obstante tener bastante edad, nombre y apellidos. La democracia directa, se puede afirmar que no existe. Se la define como de origen griego y significa literalmente poder o autoridad del pueblo. La delegación de poderes, representación o mandatos no es democracia directa, se conoce como representativa. En su origen, la democracia según Solon, el preclaro legislador ateniense, es: «un gobierno en el que el pueblo obedece a los gobernantes y estos observan las leyes aprobadas por el pueblo.»

Se trató en principio de la igualdad política como meta final de la democracia. Existe en organismos de lucha y progreso al margen del Estado, cierto método funcional de democracia semidirecta, como son la iniciativa, la renovación de poderes y el referendum. Se puede afirmar que, la democracia como idea, está unida al concepto de la libertad humana. No obstante en sus orígenes, siempre la democracia fue patrimonio de los terratenientes ricos y la conquista del sufragio universal el derecho de votar sin restricciones, libremente y, no sólo en plesbicitos, tiene su larga historia de atropellos, bastante cruenta. Cuando la democracia pueda ser real y verdadera, limitará al mínimo todo poder, autoridad, abuso o extramilitación. Aceptemos la democracia como medio y camino, limpia y libre de las taras y mixtificaciones de que adolece la democracia al servicio de los usurpadores.

Conozcamos por su interés, los detalles significativos que representó la democracia política convertida hoy en democracia burguesa-capitalista, orgánica o popular. Sepamos apreciar que sin democracia se desconocería el liberalismo, el fruto que no existe en donde se impone la dictadura, el absolutismo, el totalitarismo, la esclavitud estatal en toda su extensión. Todos los hasta ahora conocidos y admitidos derechos del hombre y del ciudadano, son resultado de las revoluciones políticas que con veracidad o amañadas figuran en las páginas de la historia. Lo que se conoce como igualdad política ante la ley, es conquista de las luchas democráticas. Así, de la democracia burguesa se extendió a la social democracia junto con los fuertes monopolios económicos del capitalismo, pasando por las pugnes tradicionales del reformismo y la democracia cristiana. Partidos políticos más o menos demócratas que representan y defienden ideas de gobierno de clase o religión; todas empero, defensoras del gobierno y del Estado.

En el conjunto de factores que hacen marchar el progreso de la sociedad no se pueden omitir los morales que, junto con los económicos chocan con la estática de la explotación y la limitación de libertad. Pero, en el arte profesional de gobernar a los hombres y someter a los pueblos, aun hoy están vigentes las ideas de Aristóteles que defendía la esclavitud diciendo: «No sólo es necesario, sino conveniente que unos gobiernen y otros sean gobernados; desde la hora del nacimiento unos están destinados a la sujeción y otros al mando.» Los demócratas en política, de todos los apellidos, se aferran a lo viejo y olvidan que David Hume les decía: «Los comienzos del gobierno civil han sido accidentales e imperfectos basados desde su origen en la fuerza.» No obstante, la evolución social, mucho le debe a la democracia política que se encuentra forzada a reconocer las mermas de libertad que padecía y padece la clase obrera, el conjunto de los productores constreñidos al salario que proporciona la división del trabajo, la explotación del esfuerzo humano. Como conquista en lucha contra el absolutismo y la arbitrariedad, la democracia con todas sus fallas, representa un avance importante.

El más significativo en la lucha social, lo encarna el sindicalismo revolucionario que garantiza al hombre su derecho completo a la vida con libertad y trabajo. Conviene insistir, repitiendo que la única experiencia conocida de la fuerza sindical obrera que ejercen los trabajadores, se realizó en España, cuando el ejército, el capitalismo, el clero y la reacción, conjuntamente, se sublevó en contra del régimen político que democraticamente se había establecido.

La sociedad de clases y de rapiña, necesita de la fuerza para prevalecer e intentar por decreto una «poliomielitis cerebral» que haga legal la opresión, la iniquidad y la injusticia. La democracia no es todo eso que se hace en defensa de los intereses creados y por la vigencia de la explotación del esfuerzo humano. La democracia del siglo XX con la bomba atómica y el hambre, con la invasión de Vietnam y la Dominicana, parece incompatible con el capitalismo y sólo se podrá mantener en un sistema de democracia obrera, de comunismo y libertad.

JULIO ESTRADA

Escrito por Diego A. de Santillán en 1925

(Véase el número anterior)

El que hoy no admite la dictadura, si es honesto y sano de corazón, si no busca la satisfacción de sus propios intereses a costa de los intereses ajenos, no puede volverse más que a la anarquía.

∴

Se habla de una revisión del anarquismo; no creemos que necesite revisión alguna, sino su comprensión. La vida cotidiana no exige rectificaciones en nuestras ideas; al contrario, las ratifica, y debemos hacer esa ratificación y divulgarla por todos los medios.

∴

Para desviar las masas obreras del obsesionante dilema: dictadura o anarquía, los abogados de la dictadura rusa no hallan mejor medio que la calumnia y la difamación del anarquismo y de los anarquistas.

∴

Nosotros hemos visto fuerzas verdaderamente unidas contra el enemigo común y no entendíamos que fuera posible un frente único; pues no ignorábamos nuestra soledad y nuestro aislamiento en la lucha contra la dictadura. Nos asombró tanto la proposición de los comunistas para combatir el fascismo de Mussolini como nos hubiera asombrado la proposición de Mussolini para combatir el fascismo de Lenin.

∴

Ayudando un gobierno contra otro, lo que haríamos sería reforzar la existencia de los gobiernos en general. El anarquismo es una doctrina antiautoritaria y no puede pactar acciones comunes más que con las masas populares, y eso porque esas masas populares son instintivamente anárquicas y sólo hace falta que despierten de veras para que realicen en la vida práctica nuestras ideas. Con partidos de gobierno o con gobiernos, cualquiera que sea su color o su origen, no tenemos nada que hacer.

∴

Frente a la reacción podemos asegurar una cosa: *que no nos rendimos ni transigimos; que no desertamos de nuestro puesto; que no arriamos nuestra bandera.* En esa actitud espiritual está el secreto de nuestra persistencia a través de todos los períodos, de los de prosperidad y de los de sombría tragedia.

∴

Aparte de la resistencia activa, que en nosotros no cesa jamás, la reacción no es un mero problema de fuerza: es un movimiento de ideas. Con la mera fuerza se vence *una* reacción, es decir, la dictadura de Pedro; pero ocupa de inmediato su puesto la reacción de Pablo.

∴

En momentos como el que vivimos debemos velar por la pureza y la integridad del anarquismo; en estos momentos, como diría Bakunin, ni en las palabras hay que hacer concesión alguna; en los períodos de acción revolucionaria, cuando es preciso interesar para la acción inmediata grandes masas, entonces, y sólo entonces, nos es permitido hacer concesiones en las palabras; pero no en los hechos ni en las ideas.

∴

Han Ryner ha insistido sobre la necesidad de *saber esperar;* para los reformistas, saber esperar es acomodarse mientras llega la hora de la reivindicación; para nosotros, saber esperar no significa de ningún modo paralizar nuestra labor, sino continuarla tenazmente, aún en la seguridad de que los frutos no serán inmediatos. Saber esperar, en el sentido de Han Ryner, no es abdicar la voluntad, no es desistir del esfuerzo creador, no es adormecernos ni pactar con lo existente. Tal vez los anarquistas sean los únicos que saben esperar. En Malatesta tenemos un ejemplo; él espera los días mejores y sabe aprovechar los malos y los penosos en una labor útil de afirmación del pensamiento y de la voluntad. Los anarquistas deben saber esperar en su puesto, no en el Parlamento o en otro pacto con el mundo del privilegio. Las grandes masas oirán nuestra voz y entonces venceremos. Mientras llega la hora, no olvidemos jamás que no tenemos derecho a exigir a los otros lo que no estamos dispuestos nosotros mismos a hacer. Y que nuestro ejemplo en las horas aciagas pueda servir de guía a los pueblos en las horas prósperas y felices.

∴

Regularmente los hechos más heroicos de la Historia están en la resistencia y no en el ataque. El ataque supone ya, por lo general, condiciones adecuadas y una cierta seguridad en la victoria final; la resistencia, sobre todo cuando no es en pro de un mero interés, sino de un ideal, es una de las expresiones más sublimes de la vida humana, porque los que resisten son casi siempre inferiores en número a los que atacan, y luchan en condiciones desventajosas, revelando un espíritu de sacrificio conmovedor.

∴

Si el anarquismo se mantiene puro de infiltraciones autoritarias; si resiste las desviaciones y las seducciones de momentos ilusorios pasajeros, tal vez lo sorprenda la aurora del despertar de los pueblos con menos adeptos; pero esto no significa para nosotros sino un problema de orden secundario; las palabras de aquel revolucionario francés: «Antes de las jornadas de Julio de 1789 los republicanos franceses se podían contar con los dedos de la mano; al día siguiente de los hechos el número había ascendido a centenares de millares», son todavía aplicables. Pero lo esencial no es el número de los que hoy reconocen nuestras ideas, sino las ideas mismas; el número se nos dará por añadidura.

∴

Primero fueron los republicanos los que acudieron a las masas populares, después los socialistas reformistas, luego los socialistas revolucionarios; todos han saltado la barrera desde que llegaron al Poder. Sólo el anarquismo está en su puesto como la única esperanza de las masas oprimidas y explotadas del mundo entero.

∴

El poder de la reacción no logró convencer ni desviar de su camino a Malatesta. El ejemplo de los anarquistas de la Argentina, que supieron proclamar bien alto que antes sacrificarían las organizaciones que las ideas, es decir, que mantendrían la pureza de los principios libertarios aun a costa de quedar sólo un puñado de combatientes, comienza a ser comprendido y seguido en todos los países. Con ese temple moral no tenemos por qué poner en duda si el porvenir será nuestro, bien nuestro.

∴

La reacción ha llegado al término de su crecimiento cuando ha llegado supuestamente al dominio de la vida social. Junto a la cima comienza fatalmente el descenso. Basta mirar retrospectivamente la reacción de la época de la Santa Alianza y la que siguió a la derrota de la Comuna, para reaviyar en esta negra hora la llama de la esperanza.

∴

Estas frases han sido seleccionadas del interesante libro recientemente editado por «Ediciones Tierra y Libertad», Apartado, 10.596, México 1-D.F., bajo el título de «Páginas Selectas». Contiene recopilaciones de folletos editados con anterioridad por el Grupo Cultural «Ricardo Flores Magón» y firmados por: Rodolfo Rocker, Max Nettlau y Diego Abad de Santillán. Cabe felicitar efusivamente al Grupo Tierra y Libertad, por habernos entregado ahora, en una recopilación total, estas verdaderas páginas selectas de la gran cantera maravillosa del anarquismo mundial.

Por la selección: Cosme Paules

DISCOS

FRECUENTEMENTE nos sonreímos, sin conceder importancia a la Muerte, esa doña que tantas sonrisas corta. Porque, para el sonriente verdadero la Parca no existe. ¿Mentira? No, mentira. Si tienes consciencia de vida, mentira lo es la muerte. Dejado de existir, es tarde para darse cuenta. ¡Qué descanso!

Queda después el beneficio de quienes te recuerdan por estima, beneficio que no gozas, pero que disfrutan otros.

Es una estela tuya, un vaho de humanidad en perfume que has dejado. También esa cola mirífica se extinguirá, lentamente, tal vez al cabo de cincuenta años, que te resultarán de vida indirecta, soñolienta, poética. Peor le ocurre a Juan Sinfrente, del que nadie se acuerda al día siguiente.

Así discurro, con Daniel Berbegal en «presencia». Lo tengo válido en mi interior, como a tantos otros que fueron a otra parte. No mantengo con Daniel línea divisoria, me desaparecen las divisiones que suelen animar la vida, o que dan la sensación de exceso de existencia. El regresaba, yo no; él no descansaba, yo sí. Cada uno se apañaba su complemento de vida, su existir dinámico, alarmado o contemplativo, y nos encontrábamos, repetidamente, en sendero coincidente. —Tú —solía recriminarme— no filosofas; profundizas menos que un niño—.

Y yo no soltaba el terno de las enormes indignaciones. ¿Qué me importa la filosofía calculada? ¿Qué me importan los preceptos? Anselmo se gozaba cuando el auditorio no lo entendía, y se enojaba cuando era comprendido. Quería dejar de ser niño, cuando es la reminiscencia del infante lo que adorna y valoriza el carácter del hombre. No es que yo sea niño; nadie debe meterme dedo entre dientes. Pero la naturalidad, la desafectación, nos convienen mucho, a mí por lo menos.

Poco coincidíamos con ese valenciano helenista, tan caro al amigo, al rapsoda Castillo. Eramos de coincidencia difícil. Pero ¿es que eso no vale, es que la confrontación reiterada, dialológica, no es un bien humano? Nunca nos habíamos agriado, jamás desdeñamos la sonrisa espontánea. Siempre nos habíamos desarrollado en un medio, él señorilmente, yo en payés obstinado, salido de entre almendros y pinos. En la Reynarde nos empleamos contra un mismo daño: él en tribuno a lo Danton, yo en rústico práctico, tan franco como él, y más sabedor de cómo da fruto la brega.

Uno se acostumbra a la presencia —a saltos— del amigo también trashumante. Marsella, Tolosa, París, y ¡quién sabe! «¡Hola!» Hola. Seguidamente certificamos que nos conducimos bien y que siempre los pies nos conducen al mismo sitio, a pesar de las filosofías y de las no filosofías. Pero llegará el declive físico que, excesivamente agudo, o no tanto, se te lleva o aplaza la conducción para otro día. ¿Qué importa? La muerte analizada son gusanos y angustias inútiles. La transformación sigue su curso, y cuando al amigo no le ves más, con un reflejo de bondad lo contemplas, gozando su silueta moral y física por lo que fue, y no por el triste saldo depositado en el hoyo.

Los hay que desprecian el recuerdo. Yo, no puedo. Me parece un apuñalamiento de esa sensibilidad que tanto nos aleja de la casta de los bárbaros, de los incívicos, de los desentrañados.

DISCOBOLO

ANTENA

DANZA MACABRA

DROGHEDA (Irlanda). — Los restos mortales de varios obispos católicos enterrados en el cementerio de San Cinan, en la localidad de Duleck, perteneciente al condado de Heath, han sido profanados por unos vándalos, según ha manifestado el encargado del cementerio al poner el caso en conocimiento de la policía.

Los profanadores hubieron de retirar una enorme piedra para franquear la entrada y luego esparcieron las calaveras de los cadáveres alrededor de la cripta.

MUGRE PATRIOTICA CONTRA DECENCIA OBJETORA

WASHINGTON. — La Cámara de Representantes, al tiempo que prevé un incremento de la lucha en el Vietnam, se dispone a aprobar una ley por la que serían encarcelados aquellos que destruyen su cartilla militar.

El representante de Indiana, Williams G. Bray, del partido Republicano, calificó a los manifestantes pacíficos que destruyen sus cartillas militares de «gamberros mugrientos».

EL INDICE Y AL INDICE

ROMA. — En Pavia dos sacerdotes, Luigi Rigoli y Carlo Gemetti, fueron suspendidos «a divinis» por haber acusado al canónigo Guiuseppe Conti y al vicario general, Francesco Faisani, de ejercer el tráfico de estupefacientes. Sometido a presión, Rigoli se ha retractado. No así Gemetti, que sometido al índice rojo del papado continúa señalando la inmoralidad de sus superiores.

NO DEJAN A LA ETICA TRANQUILA

SAN SEBASTIAN. — El gobernador civil ha impuesto sendas multas de diez mil pesetas a los diestros Julio Aparicio y Miguel Mateo «Miguelín», por falta de ética profesional y olvido de sus obligaciones con el público durante la lidia de los toros cuarto y quinto de la corrida celebrada ayer.

EL POZO NEGRO

En Albacete, al limpiar un pozo-aljibe de unos cuatro metros de profundidad en un chalet de la calle Hermanos Jiménez, sufrió síntomas de asfixia el obrero Fausto Moreno Nieto, de 58 años de edad. A sus demandas de auxilio acudió el industrial Gil Pérez Bellot, de 48 años, que vivía en un hotel colindante, el que descendió al pozo para ayudarle. Como ninguno de los dos saliera, acudieron los bomberos, y uno de éstos, Manuel Villar García, de 38 años, bajó a rescatar a los dos hombres, sufriendo igualmente los efectos tóxicos del ambiente. Después de grandes trabajos, se consiguió izar con ganchos a la superficie a los tres, pero ya eran cadáveres.

DE LA DESTITUCION DE CATEDRATICOS

MADRID. — La destitución absoluta de los catedráticos Tierno Galván, Aranguren y García Calvo, y la temporal (dos años de suspensión) recaídos contra los también profesores universitarios Montero Díaz y Aguilar Navarro, promete acarrear consecuencias en la Universidad española. De momento, el catedrático y poeta José María Valverde ha renunciado a su cátedra de Historia y Estética de la Universidad de Barcelona para solidarizarse con sus compañeros represaliados.

Se esperan otras dimisiones voluntarias, y además demostraciones de descontento de parte del estudiantado.

LA FARSA

LISBOA. — Se ha celebrado ya la ceremonia militar y civil con motivo de la entrada en funciones del almirante Américo Thomas para la renovación de su mandato presidencial.

El jefe del Estado, en gran uniforme, atravesó Lisboa para dirigirse a Belem, donde se encuentra la Asamblea Nacional, en cuyo recinto se desarrolló la ceremonia en presencia del cardenal patriarca, de los miembros de las dos Cámaras, del Cuerpo Diplomático y de numerosas personalidades.

La soledad ha sido la característica de la ceremonia.

MANIFESTACION HUMANITARIA

ESTOCOLMO. — Para protestar contra las torturas infligidas a los detenidos políticos de Africa del Sur, una veintena de manifestantes han desfilado en Estocolmo delante del inmueble donde se celebra el Congreso de Criminología, bajo la égida de las Naciones Unidas.

Los manifestantes llevaban carteles en los que se leía: «General Steyn, vuestras prisiones son un crimen contra la Humanidad», «Liberad a Luthuli», «General Steyn, no torture más a los presos políticos».

El general Johannes Steyn es el alto comisario de las prisiones de Africa del Sur.

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

16 SEPTEMBRE 1965
NUMERO 367
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

A propos d'une grève

ON sait qu'un récent conflit a mis aux prises les ouvriers des usines Ford en Grande-Bretagne et la direction de cette firme. La grève qui en découla intéressa près de trente-cinq mille travailleurs.

De retour de vacances, le président Wilson, nous-dit-on, a vigoureusement condamné les « grèves non officielles ». On connaît également la fureur des leaders syndicaux de France lorsqu'un mouvement de revendication sociale dépasse le cadre qu'ils avaient prévu et leur échappe pour refléter les aspirations réelles des travailleurs qui entendent ne plus « mendier » mais « exiger » de meilleures conditions de travail.

Cette expression de « grève officielle » employée par le gouvernement britannique, nous fait sentir à quel point l'Etat est parvenu, par l'intermédiaire des centrales syndicales réformistes, à intégrer le syndicalisme de revendication et à contrôler ses mouvements. La « grève officielle » ne semble pas autre chose qu'une soupape de sûreté prévue par le système capitaliste, autorisée, provoquée si besoin est pour respecter une sorte de « cycle » déterminé à l'avance par les dirigeants de l'industrie et de la finance. Il s'agit de lâcher un peu de lest, lorsque cela peut être compensé d'une autre façon, pour la sauvegarde des profits tout en faisant croire aux travailleurs que les maigres avantages obtenus ont été acquis de haute lutte. Il s'agit, en définitive, de paralyser le mouvement ouvrier. On doit reconnaître que le système capitaliste a parfaitement réussi cette manœuvre grâce à la complaisance de ceux qui n'hésitent pas, pour quelque sinécure, à trahir la lutte de classes et à jouer un double jeu.

Nous ne sommes pas loin de penser, comme l'écrivait un compagnon anarchiste dans « Le Révolté », à la fin du siècle dernier, que « la grève est une révolte ou une duperie », et il faut bien constater que les quelques améliorations, parfois temporaires, mais effectives, obtenues par la classe ouvrière l'ont été seulement lorsqu'un mouvement nettement révolutionnaire a débordé les dirigeants syndicaux réformistes.

La grève, selon les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T., doit refléter une revendication générale de la classe des exploités et doit tendre à une transformation profonde du système économique. **Elle doit contenir un germe nettement gestionnaire et ne pas se borner à réclamer. Nous préconisons, en conséquence, la grève la plus générale et la plus étendue possible avec des objectifs vraiment révolutionnaires qui soient une préfiguration de l'organisation rationnelle de la société qui, tôt ou tard, remplacera le règne des privilèges.**

Il faut obtenir pour tous des améliorations qui ne puissent pas être remises en question, qui soient un réel progrès des conditions de vie : gratuité des transports, gratuité de l'éclairage, du gaz, etc.

Mais comme il est bien évident que le capitalisme défendra par tous les moyens ses privilèges, l'émancipation totale de la classe des exploités devra nécessairement passer par la grève générale expropriatrice et gestionnaire **qui sera en mesure de faire échec à toutes les duperies politiques dès lors que les travailleurs auront pris possession des** moyens de production **et de la** répartition des produits **et assureront eux-mêmes de fait la vie économique nouvelle.**

La campagne électorale pour la présidence de la République va battre son plein dans quelques semaines. Mais que peuvent attendre ceux qui constituent la vaste classe des exploités d'un changement de gouvernement ? L'Etat, qu'il se dise capitaliste ou prolétarien, sera toujours l'hydre insatiable qui, pour assurer son entretien et son maintien protège ceux qui ont tout et asservit ceux pour qui l'existence est une perpétuelle course à la fin de mois. Quand les travailleurs auront compris que l'Etat n'est que la force de coercition aux ordres du système économique qui les asservit et ne peut être que cela en dehors d'un simple organe de coordination, ils n'hésiteront pas à le supprimer pour le remplacer par la libre fédération des syndicats de production. Quand ils auront compris que le salariat et la hiérarchie sont à la base du système des profits, à l'origine de la misère des uns et du luxe insultant des autres, ils n'hésiteront pas à décider son abolition après une éventuelle phase de transition constituée par le salaire égal.

Substituer à l'économie des profits l'économie des besoins, voilà le but essentiel de la véritable révolution sociale.

LE MARXISME : acceptation volontaire de la servitude

La propagande marxiste n'a mis qu'un siècle pour ramener les hommes dans la voie de la croyance, de l'obéissance et de la hiérarchie.

Il y a un siècle, en effet, un peu plus si on admet que la révolution de 1789 était le début du « refus de la servitude volontaire », que des hommes se rendirent compte qu'il était possible, nécessaire et logique, de vivre « sans dieu ni maître ». Les premiers syndicats ouvriers, les premières associations de résistance ouvrières prenaient naissance, dans une idéologie enfin débarrassée des dieux et des églises, des patrons et des maîtres, de l'Etat et des hiérarchies.

L'Eglise tremblait sur ses bases, la route de l'émancipation des travailleurs semblait libre. Mais les sectes bourgeoises, franc-maçonnerie en tête, sentirent le danger, et si, au nom de Dieu et de l'Eglise, on était parvenu à maintenir depuis dix-huit siècles les peuples en esclavage, il fallait empêcher que les privilèges, que l'idée de hiérarchie, disparaissent d'un seul coup.

Si les travailleurs ne voulaient plus de l'autorité de l'Eglise et des monarques, on allait leur fabriquer une république et les enfermer dans le cercle vicieux des préjugés que deux hommes s'employèrent à former : Marx et Engels se présentèrent comme les nouveaux prophètes et développèrent des théories d'organisation, de discipline et de hiérarchie au nom de l'émancipation des travailleurs.

En cinquante ans leurs disciples parvinrent à juguler la marée montante de l'anarchie, et la guerre 14-18 fut le moment décisif pour les marxistes qui purent ainsi enrayer la marche libératrice des travailleurs.

Au lendemain de la guerre, dès 1918 en Russie, les marxistes devinrent les maîtres et imposèrent leur dictature, leur autorité, leurs hiérarchies, leur capitalisme d'Etat.

Depuis plus de quarante ans, la démonstration a été faite de l'incapacité du système marxiste qui n'a rien à envier au système bourgeois. Sous des formes différentes, l'un comme l'autre fondent leur économie sur le culte du profit et l'exploitation rationnelle des travailleurs.

Depuis un demi-siècle, la volonté de lutte des travailleurs n'a cessé de péricliter d'année en année. Et ce recul, ce retour à l'acceptation volontaire de la servitude, est l'œuvre des marxistes. En France, ceux qui se disent socialistes et, plus particulièrement, ce ferment de la trahison permanente qu'est le parti communiste et son appendice la C.G.T., ont déployé des efforts énormes pour canaliser, discipliner et contrôler le peuple, pour ancrer dans les consciences ouvrières la nécessité de nouveaux dieux, les chefs, et l'idée que toute vie serait impossible sans le centralisme étatique.

Plus que les tyrans bourgeois, plus que l'inquisition de l'Eglise, le marxisme est un danger permanent pour les travailleurs. Bakounine l'avait compris dès la publication du manifeste de Marx, c'est pour cette raison que Marx attaqua et calomnia les anarchistes.

Aujourd'hui encore, ce mythe est ancré dans la conscience d'une partie du peuple : Moscou est le nouveau Nazareth et quiconque ose critiquer la religion bolcheviste est un impie. Combien de fois avons-nous entendu des travailleurs « communistes » insulter ceux qui n'étaient pas dans la ligne, et l'injure suprême était : « Tu es un anti-communiste ».

Comme la chrétienté d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec ses origines, le parti communiste français et la C.G.T. n'ont plus rien de commun avec la classe ouvrière ni avec les origines du syndicalisme.

Les travailleurs doivent ouvrir les yeux. Il ne leur servirait à rien de se lamenter sur l'abandon de leur sort par les syndicats officiels. Depuis un demi-siècle, ces « syndicats » s'emploient, sous la pression des marxistes, à empêcher la classe ouvrière de marcher vers sa libération.

Plus bourgeois que les bourgeois, les marxistes ont toujours rêvé de dominer les peuples. Ils sont « internationalistes » à l'image de la finance ; ils sont les défenseurs de certains nationalismes et les ennemis de certains autres. Ils ont créé de nouvelles castes de chefs, de maîtres et de seigneurs.

Ceux qui se dressent contre les tyrans parlent souvent de Franco, de Salazar, du martyre des Juifs, de la ségrégation des Noirs, mais presque jamais nous n'entendons une voix se lever pour mettre sur le même tableau le régime qui règne dans le prétendu « paradis soviétique ». Pourtant, il ne faut pas oublier que des milliers de travailleurs, anarchistes et syndicalistes révolutionnaires, ont été « liquidés » en Russie. On oublie volontairement que chaque fois qu'un homme veut simplement développer l'idée anarchiste là-bas, il signe son arrêt de mort.

Les travailleurs n'ont donc rien à attendre des marxistes, si ce n'est la misère, l'exploitation et la mort. Il leur faudra se rendre à l'évidence qui constitue la base de la lutte ouvrière réelle : « L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

R. J. SOURIANT

La bêtise humaine

Dans *le Monde* du 22 août 1965 trois petits « articulets » démontrent amplement la bêtise humaine. Le premier se situe à Rome, ville trois fois sainte comme nul ne l'ignore. Donc, dans la capitale du pape Popol VI, la Justice, avec un grand « J », poursuit en correctionnelle un jeune homme qui s'était jeté, dans un lieu public, aux pieds de sa belle, lui avait pris la main et embrassé fougueusement le bras. Poursuivi pour « outrage à la pudeur », il avait été acquitté, mais la sentence vient d'être cassée par appel du ministère public qui juge que : « Le fait d'embrasser en public une partie du corps d'une femme, fusse le bras, est un geste lubrique et libidineux. » En conséquence, le prévenu devra de nouveau comparaître devant la justice. Espérons qu'il sera sévèrement puni ; non mais ! que fait-il de la bonne morale chrétienne, cet amoureux impulsif !

Le deuxième articulet ne se passe plus dans la ville éternelle, mais dans une ville succursale de la chrétienté, Québec, dans le bon vieux Canada si français. La justice a rendu un arrêté où il est stipulé que le short est interdit pour les femmes. On se demande ce que tante Yvonne attend pour que, dans les villes de France, soit pris un arrêté semblable ; il est temps que les bikinis, shorts et autres pantalons « corsaires » disparaissent de nos villes, voire de nos plages. Notre demi-siècle fut perverti par la morale « laïque », revenons à des mœurs plus catholiques.

Enfin, le troisième de ces articulets est une lettre d'un écrivain connu ; celui-ci s'élève, et avec une certaine violence, contre le titre d'un film du cinéaste Raoul Lévy. Ce film porte comme titre : « Je vous salue, Maffia ». Monsieur l'écrivain trouve inadmissible qu'un tel titre soit employé, car, dit-il, ces quatre mots, « Je vous salue, Maffia », se rapprochent trop de « Je vous salue, Maria, ou Marie ». Ces quatre mots sont, nous dit toujours cet éminent écrivain, à l'origine de ce que Péguy appelait : « La seule histoire vraiment intéressante qui soit arrivée dans le monde » ; et de continuer, imperturbable : « Ce sont les paroles mêmes de l'annonciation, un homme sur trois y croit de tout cœur. Chaque jour, à travers les larmes ou la joie, des millions de lèvres les répètent. » Ne chicanons pas sur le fait qu'il n'y a pas un tiers des hommes qui croient à la vierge Marie, mais, même dans ce tiers, en admettant qu'il existe, je doute que chaque jour ceux-ci implorent ou remercient la mère du Christ, cette mère sans l'être d'ailleurs, car son enfant n'est même pas d'elle étant conçu par le saint esprit. Que devons-nous penser d'un écrivain qui s'offense d'un titre. « Je vous salue, Maffia », qui pourrait être « Je vous salue, Dupont, ou Dubois » ? Je savais cet écrivain catholique, je ne le croyais pas « bigot ».

Comme les exemples cités le démontrent, la bêtise fleurit surtout en terrain arrosé d'eau bénite ; la bêtise fait rire et hausser les épaules, mais la cloison est mince entre la bêtise et la méchanceté, et souvent, trop souvent, elles vont ensemble.

C'est pourquoi nous devons, dans toutes les occasions possibles, faire œuvre de démystification.

G. PIOU

La jeunesse et l'espoir

Il est toujours agréable de connaître l'état d'esprit de la jeunesse et encore plus de pouvoir l'aborder, dialoguer avec elle.

Bien sûr, nous n'avons pas le monopole de ces préoccupations ; tous les partis politiques, tous les mouvements de la gauche ou de la droite, et avant tous les autres, les différentes églises qui se sont succédé, ont toujours eu à cœur de s'attirer les sympathies de la jeunesse afin de mieux l'embrigader.

En ce qui nous concerne, nous avons trop le respect de l'individu pour en arriver à ces extrêmes et notre but en ouvrant le dialogue avec les jeunes, c'est avant tout d'essayer de les comprendre et de leur redonner cette confiance que la société caduque dans laquelle nous vivons leur a souvent ôtée prématurément.

Bien qu'apparemment, la jeunesse actuelle s'illustre tout particulièrement par les méfaits des « blousons noirs » et autres « mods », ou un je-m'en-foutisme désarmant, il suffit de bavarder quelques instants dans l'intimité, pour avoir un tout autre point de vue.

Bien sûr, quand on leur demande quels sont leurs projets d'avenir, leur égoïsme prend quelquefois les devants, et ils répondent : « Ce que je veux avant tout c'est réussir dans la vie. » Mais si l'on va plus loin dans leurs pensées, si l'on cherche au fond de leur cœur les sentiments nobles qui y sommeillent, alors on s'aperçoit que la jeunesse reste un espoir pour l'humanité de demain.

Voici un témoignage recueilli au hasard de nos conversations :

« Je reviens d'Angleterre et les rapports que j'ai eus avec des jeunes de nationalités différentes, ont été des plus cordiaux.

« Je me suis aperçue que les problèmes qui nous préoccupaient, étaient presque tous identiques :

— Heurts avec les parents pour des questions de principes.

— Difficultés sociales pour des raisons d'ordre religieux.

— Conceptions d'une société meilleure et plus unie.

Sur le premier point, ce sont surtout l'atavisme, les préjugés ancestraux et certaine incompatibilité dans leur façon d'agir et de penser qui sont à l'origine des difficultés familiales, dans quelque nation que se soit. Pour réaliser notre bonheur, nous nous heurtons très souvent au sein de notre propre famille au problème religieux ; ce qui a parfois le don de nous transformer en athées. Dans ce domaine, les jeunes Anglais se révèlent probablement les plus opportunistes ; ils se contentent de supprimer dans leur religion toutes les théories susceptibles de gêner le développement de leurs sentiments personnels.

Le cas des Suédois est plus complexe ; suivant qu'il s'agit de Stockholm, ville moderne où les jeunes penchent vers l'athéisme, ou des petites villes de la campagne où le pasteur reste encore le seigneur tout puissant du village, la jeunesse dénote un réel esprit progressiste ou un fanatisme religieux où se mêlent le fatalisme et les vieilles croyances qui ne peuvent admettre ni contrôle des naissances, ni bien entendu l'euthanasie (à noter que cette dernière fut sujette à de nombreuses controverses).

Mais le grand point d'interrogation reste sans aucun doute le problème de l'unité et celui de la paix. Qu'il s'agisse de l'unité de l'Europe ou de celle des peuples, on se retrouve toujours devant une grande complexité des problèmes et, mal renseignés, mal conseillés aussi, il nous arrive de nous retrouver à côté de la question. »

Oui, ces jeunes ont raison, ils ne reçoivent pas toujours de bons conseils, et il faut même ajouter que certains parents sont responsables du comportement équivoque de leurs enfants. N'est-il pas fréquent de rencontrer des travailleurs assez sots pour nier la valeur du syndicalisme et pour en ignorer les bienfaits ?

En tout cas, nous pouvons être certains qu'il existe encore du bon ferment de par le monde et il nous appartient de le cultiver avec la bonne lecture de nos prédécesseurs : Proudhon, Bakounine, A. Lorenzo... pour ne citer que ceux-là.

MONIQUE

Dans l'automobile

C'est Giscard d'Estaing lui-même qui l'a dit : le prix de la main-d'œuvre pour les réparations d'automobiles a augmenté de 80 % de 1957 à 1964. Ce qui ne prouve pas pour autant que les ouvriers, mécaniciens, tôliers, manœuvres, etc., qui travaillent dans les milliers de garages en France aient encaissé depuis 1957 une augmentation de salaire de 80 %, même pas de 50 %.

Ce qui démontre que les patrons ont encaissé des bénéfices qui ont plusieurs fois doublé d'année en année.

Les patrons de combat vivent bien ; malheureusement, il n'en est pas de même des ouvriers. La principale raison en est que les ouvriers de 1965 ne sont plus des ouvriers de combat. Ils acceptent passivement d'être le bétail qui engraisse le patron.

Tant que les travailleurs n'auront pas compris que leur bien-être sera leur œuvre propre, tant qu'ils ne reprendront pas les méthodes de luttes syndicalistes révolutionnaires, tant qu'ils se choisiront des maîtres, ils s'enfonceront davantage dans la misère.

LE SENS DE LA CULPABILITE CHEZ LES ALLEMANDS

L'opinion mondiale semble avoir été traumatisée par l'attitude des Allemands, de tous les Allemands ou presque, à l'égard de la répression des crimes nazis.

Des intellectuels, des économistes, des industriels, des militaires, qui ont joué des rôles importants sous Hitler, occupent de nouveau des situations non moins importantes dans les couches gouvernementales d'une république prétendue démocratique. A cet égard, on n'a jamais remarqué de réaction populaire.

Les tortionnaires poursuivis en justice sont condamnés à des peines légères, car la justice allemande, si elle se sent obligée de les poursuivre pour satisfaire l'opinion mondiale, est contrainte de tenir compte de leur argumentation défensive qui répond exactement à la psychologie de tout un peuple : *Nul n'est coupable qui obéit à ses supérieurs.*

Quatorze infirmières allemandes furent accusées de sévices contre les malades, d'avoir pratiqué l'euthanasie sur des centaines de déportés, ce à quoi elles ont objecté sans ressentir le moindre remords, qu'elles n'avaient fait qu'exécuter les ordres qui leur furent donnés.

L'opinion française s'est cabrée devant la mansuétude du tribunal qui les acquitta, mais je suis certain que l'opinion allemande a trouvé cette décision parfaitement conforme à la logique et à la morale : *Nul n'est coupable qui obéit à ses supérieurs...*

Un sondage d'opinion réalisé en Allemagne sur la question, doit-on continuer à poursuivre les crimes nazis ? a réalisé ce taux négatif de 70 % !

L'opinion mondiale en reste atterrée ! Elle ne comprend pas et accuse le peuple allemand d'être dépourvu de sensibilité, d'honneur, etc. Quelle erreur !

J'ai vécu cinq ans en Allemagne durant le premier conflit, connu les situations les plus diverses, rencontré toujours les mêmes hommes et toujours la même mentalité : l'individu est pacifiste, mais oui, solidariste, hospitalier, mais obéissant.

Obéissant jusqu'à l'oubli de sa dignité. Disons qu'il n'a pas de dignité puisqu'il vit sous l'empire de la contrainte extérieure *sans en souffrir*. Le culte de l'obéissance a détruit chez lui le sens de la liberté. Pour eux, nous étions des phénomènes incompréhensibles qui, placés sous une contrainte militaire, ne poursuivaient d'autre but que de lui échapper : ils s'effravaient de notre insouciance.

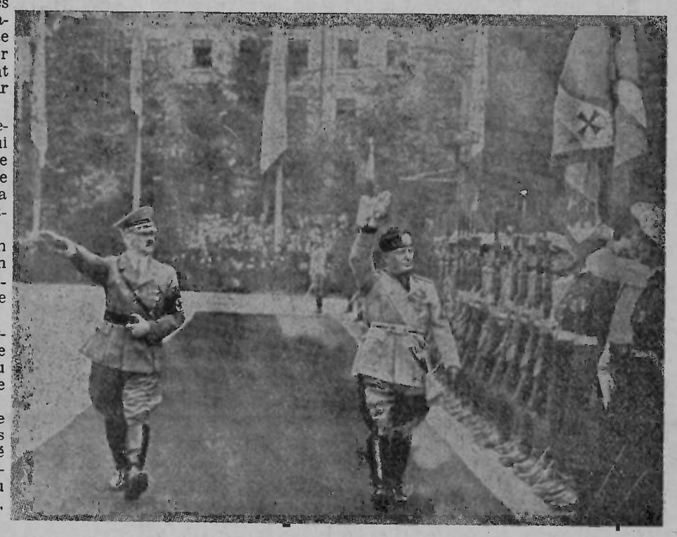
J'ai vécu en des foyers où j'étais considéré comme un véritable fils. Ils eussent pleuré de mon départ, mais si un chef survenait pour contrôler la situation, ils cessaient de s'appartenir, s'aliénaient totalement au *führer* sans ressentir la moindre peine, mécaniquement : sans penser ! Sur un ordre, sans ressentir le moindre remords, car l'obéissance est la plus grande des vertus, ils m'eussent frappé impitoyablement alors que, libérés de la contrainte extérieure, ils se fussent dévoués pour moi.

Un jour, chez un propriétaire cultivé qui me considérait comme son fils et regrettait de n'avoir pas une fille pour la marier avec moi, j'écrivis sur une banderole « Weder Gott noch Herrseher » (ni dieu ni maître), et j'attendis, curieux, la réaction de ce brave Wolfermann.

En face de cette devise, il s'étonna de ne la pouvoir expliquer. Je tentai de l'éclairer sur son contenu : il lui semblait incompréhensible ! cela n'avait aucun sens, puisque si l'on pouvait vivre sans dieu, il était impossible de vivre sans maître !

Il m'est advenu de passer en conseil de guerre pour crime de « lèse-dieu ». J'étais accusé de m'être entretenu avec un pasteur, d'avoir nié l'existence de Dieu et condamné l'opportunité de son sacerdoce.

Ma défense fut simple : « Je suis apatride mais né en France. Je porte



donc en moi un sentiment de liberté héréditaire qui m'autorise à parler librement. Attendu que votre code a été rédigé pour un peuple qui n'a d'autre vertu que celle de la soumission, qui aliène sa liberté entre les mains de ses maîtres, ce code ne saurait s'appliquer à moi. Vous pouvez me fusiller mais vous n'avez pas le droit de me juger. »

Je fus défendu par un sous-officier, avocat de profession. Avec une fougue qui m'étonna, il fit, pour moi, la démonstration de l'inexistence de Dieu et l'apologie de la liberté... J'étais ébahi et je fus gracié...

Les censeurs de la Prufungstelle avaient suivi le débat. Je les retrouvai au-dehors, presque tous socialistes et embusqués me serraient les mains avec effusion et reconnaissance. Mon avocat m'étreignit en pleurant : « J'ai pu dire enfin pour la première fois dans ma vie tout ce que je portais dans ma conscience : je vous en suis très reconnaissant. »

« Cela ne suffit pas, leur répondis-je, la liberté se conquiert, on ne la mendie pas... »

Et je les vis tous en cet instant se replier sur leur conscience défaillante.

Je les revis plus tard, le jour de la révolution, au comité des ouvriers et soldats. Je fus libéré, nanti d'un laissez-passer qui me permit d'aller à ma guise. Un jour, à Leipzig, il neigeait en abondance. Ayant besoin d'une signature, je me rendis au Conseil. Devant la porte, têtes nues, sous la neige, par deux, des hommes attendaient leur tour d'entrer dans le hall immense où trônaient, derrière un immense comptoir, les plus hautes personnalités socialistes. J'entrai en coup de vent, furieux de voir des hommes risquer une bronchite quand ils auraient pu tous trouver place à l'intérieur : « C'est ça, votre socialisme ! Des pontifes et des esclaves ! »

J'ouvris la porte à deux battants : « Entrez, messieurs ! Vous êtes chez vous... »

Les pontifes sourirent, et l'un d'eux déclara : « C'est bien un Français ! »

Lénine, aveuglé par sa passion, espéra en la révolution allemande parce que ce pays représentait le plus haut potentiel industriel. Il ne comprit pas que là où le sens de la liberté manquait aucune révolution sociale n'était possible...

On vit plus tard des cellules bolchevistes passer au parti nazi, drapeau en tête : ils allaient vers le plus grand dictateur avec le culte profond de l'obéissance intégrale au plus grand despote.

Je pourrais en conter ainsi au long de plusieurs pages : à quoi bon !

Cet Allemand soumis et pacifique qui devient soudain un guerrier, parce qu'il lui faut obéir à ses chefs ; cet Allemand qui fait la guerre en automate parce qu'on lui a enseigné que « là où l'homme peut circonscrire les orages, il ne pourrait davantage empêcher la guerre », cet homme livré tout entier au culte de l'obéissance, cet homme dont quelqu'un disait : « C'est un travailleur merveilleux, mais il faut élargir sa culture pour lui donner la personnalité qui lui manque », cet homme, dis-je, ne se retranche pas derrière sa lâcheté en se déclarant non coupable. Ce qui lui semblerait inouï ce serait de se refuser au crime en contestant l'ordre reçu. Ce serait manquer à son devoir que de désobéir. Comme tels, produits de l'histoire, les Allemands n'ont pas le sens de la culpabilité. Il faut avoir la conscience libre pour se garder de toutes les dominations : *Le plus grand crime est d'obéir.*

J. B.

ANARCHIE

« *Anarchie*, absence de maître, de souverain, telle est la forme de gouvernement dont nous approchons tous les jours, et que l'habitude invétérée de prendre l'homme pour règle et sa volonté pour loi fait regarder comme le comble du désordre et l'expression du chaos. On raconte qu'un bourgeois de Paris du dix-septième siècle ayant entendu dire qu'à Venise il n'y avait point de roi, ce bon homme ne pouvait revenir de son étonnement, et pensa mourir de rire à la première nouvelle d'une chose si ridicule. Tels sont les préjugés : tous veulent un chef ou des chefs ; et je tiens en ce moment une brochure dont l'auteur, zélé communiste, rêve comme un autre Marat de la dictature. Les plus avancés sont ceux qui veulent le plus grand nombre possible de souverains. Bientôt, sans doute, quelqu'un dira : tout le monde est roi ; mais quand ce quelqu'un aura parlé, je dirai, moi : Personne n'est roi ; nous sommes, bon gré mal gré, nous, *associés*. Toute question de politique intérieure doit être vidée d'après les données de la statistique départementale ; toute question de politique extérieure est une affaire de statistique internationale. L'opinion de personne ne compte qu'autant qu'elle est démontrée, personne ne peut mettre sa volonté à la place de la raison, personne n'est roi. »

P. J. PROUDHON : « Qu'est-ce que la propriété ? »

¡Viva la inteligencia!

EL régimen franquista descubre su «alma» negra a cada paso. La pretendida liberalización de que blasonan los voceros de la dictadura y sus amigos yanquis, es negada continuamente por los actos del ministro de Información, el de Gobernación y el de Educación Nacional. Descuella el desparpajo y la insolencia franquistas en su comportamiento para con los profesores y estudiantes que se distinguieron durante los sucesos universitarios de la primera. Recientemente y por decreto han sido destituidos de sus cargos docentes los profesores Agustín García Calvo y José Luis Áranguren de la Facultad de Letras de Madrid, y Enrique Tierno Galván, catedrático de Derecho en la Universidad de Salamanca.

La decisión ha sido inspirada por afanes de represalia política en la que el franquismo es maestro consumado desde el mismo 17 de julio de 1936. Cada régimen, cada partido, cada organización o cada hombre responden siempre a los principios-madre que envolvieron su cuna. El franquismo sigue siendo fiel a su condición primera que, en orden a los valores de la cultura y del humanismo, retrató mejor que nadie el general Millán Astray con su grito famoso de *¡Muera la inteligencia!*, que hizo temblar de miedo y de vergüenza a las nobles piedras históricas de la Universidad de Salamanca. Ayer fue Unamuno el que se vio obligado a abandonar su cátedra para recluirse en un rincón y morir maldiciendo a los que iban a «vencer» pero no a «convencer». Hoy son esos tres catedráticos representantes del espíritu progresista y humanista de las nuevas generaciones que no vivieron la guerra civil, pero que están en contra de quienes desde la cúspide del Estado mantienen el rescoldo del odio cainita, del afán de explotación y expoliación entre las clases sociales, las instituciones y las diversas familias ibéricas.

Los trabajadores enrolados en la C.N.T. de España Zona-Norte, a pesar de su humilde condición manual, o quizá por ello, se sienten muy cerca de cuanto representa auténticamente el mundo de la Cultura, la Ciencia y el Arte al servicio del hombre y de la libertad del espíritu. Amamantados en la filosofía ácrata entendemos que la sociedad sólo puede ser redimida en virtud a una conjunción revolucionaria perfecta entre «brazo» y «cerebro». Esa es nuestra tradición. A ella nos rendimos al redactar esta denuncia pública contra los atropellos de la dictadura que trata de engañar una vez más al mundo con un liberalismo falso, un liberalismo hecho a la medida del generalato legionario que inspira, sostiene y mantiene al régimen.

Nos separan abismos ideológicos de los profesores represaliados. Ellos pertenecen a la burguesía; nosotros al proletariado; ellos viven en el interior de España, nosotros en el exilio. Realidades distintas, apreciaciones diferentes, pero nos une el cordón umbilical del amor a la cultura y el desprecio absoluto a todas las formas de opresión y de envilecimiento que hoy representa en nuestro país la dictadura de Franco.

Por eso nos solidarizamos con todos cuantos sufren el zarpazo de la represión oficial y gritamos a contrapelo de nuestros adversarios:

¡Viva la inteligencia!

La Comisión de Relaciones del Núcleo de la C.N.T. Zona-Norte

Actualidad

Interpretaciones desajustadas

LA manera hábil y a la vez capciosa con que las mentes de los hombres de Estado saben estudiar y luego manejar las campañas destinadas a desconcertar a la opinión pública, inútil negarle su buena cantidad de inteligencia para despistar incluso a intelectos clarividentes que sobresalen de lo corriente y, en algunos casos, dícense estar de vuelta... Así resulta, cuando hombres y organismos de diversa escuela o disciplina, intentan dar con el meollo de ciertas situaciones, propendiendo analizarlas desde ángulos internacionales; concretamente la política que llevan a cabo Estados Unidos y Rusia.

De esas dos poderosas naciones es corriente leer y oír decir de las gentes (compañeros y publicaciones nuestras incluídos) sentencias más o menos como esta: «La lucha está entablada entre los dos colosos para disputarse la hegemonía del mundo, en su tiple aspecto: económico, cultural y político». Grave error. No existen hegemonías en disputa entre Moscú y Washington, y si acuerdos bilaterales, pensamos, que propenden a una repartición del mundo para ambos, cuyos alcances y significaciones será preciso que analicemos, aun dentro el reducido espacio en que tenemos que operar.

Partiendo de la última guerra mundial, aparecieron dos hechos bien visibles y fundamentales: División de Europa primero y coexistencia después, que al correr de los años se nos harían claros de toda claridad, y que constituirían el principal problema político del mundo anglo-eslavo a enfrentar, como consecuencia de unas situaciones por ellos mismos sacadas.

La división geopolítica de Europa que, como ya referiamos en otro artículo, produjo quemazón de tripas a Churchill y demás élites europeas, nos demuestra cómo ya a partir de aquel instante quedaba eternamente sellada y rubricada la coexistencia ruso-yanqui, lo que margina, por consiguiente, todo criterio alrededor del cual se fundamentan esas interpretaciones inexactas de *hegemonía mundial*.

A su tiempo, concretamente en 1945, Estados Unidos se hallaba en medida para imponer su voluntad sobre un mundo de naciones arruinadas, maltrechas, hambrientas... No le faltaban para ello los recursos económicos fabulosos y disponía, además, antes que ningún otro, de un poderío atómico que aseguraba el triunfo, en su primera fase, de una intentona (que por descabellada debieron rehusar, sin duda) concebida en términos doblemente napoleónicos. De haberse decidido a emprender tan peligroso como errado camino, los *maquis*, resistencias y guerrillas de todo orden y color, idiomático y geográfico, habrían salido como ronchas de sarampión o como setas en el bosque luego de intensas lluvias. Y la vida de esa nación alucinada, creyéndose poseer todas las llaves del Cosmos, por acoso graneado habría sido efímera. No podría perdurar. De ahí la coexistencia con Rusia.

¿Con quién otro iba ser que ofreciera mejor garantía a los planes de la Casa Blanca, conducentes a quebrar, por siempre jamás, el ancestral poderío europeo, sin que nadie ni nada interfiriera, y quedar como rector del mundo capitalista?

Seguros estaban, en «gringolandia», que Rusia no ofrecía peligro por reclamos territoriales norte y sud-americanos, pues nada de esto tan vital necesita para subsistir, ya que lo tiene propio y en abundancia, ni suponía fastidio ninguno como agente competidor dentro el mercado de exportaciones internacionales, puesto que en los años 48 de post-revolución jamás aquel país se interesó, ni poco ni mucho, en modernizar sus industrias a un nivel de competición con Europa, Japón y Norteamérica (que es como quien dice agarrarse de los pelos) dándonos entonces la medida exacta del porqué tenía que ser Rusia (a pesar de las diferencias ideológicas, que cuentan muy secundariamente) y no Inglaterra, ni Francia ni nadie más.

Otro aspecto muy importante a señalar lo constituye el hecho que: dándole a la Unión Soviética opción a los grandes armamentos sin tasa ni medida, permitiéndole un rearme atómico, le obligaba a coexistir, y de ahí que dos potencias iguales en armamentos y que nada de lo vital existe de codiciable que pudiera separarlos y enfrentarlos, no pueden destruirse, haciéndole aparecer, por efecto de esa causa, como fracasada en su filosofía para imponer la revolución comunista en el mundo, pues, unos poderosos instintos de conservación, eternos, de nación-especie por una aparte, y de otro lado unos armamentos atómicos que también serán eternos, se deduce de ello, lógicamente, que la coexistencia con el capitalismo tendría que ser, a su vez, eterna. Entonces las profecías de Marx aquí habrían fallado, pues todo parece indicar que el proletariado, en una misión que la historia iba jalonando en su pro para imponer la revolución social en el mundo, quedó a mitad del camino, atascada en hoyo profundo, del cual ese proletariado para reflotarla no podía ser sino un conglomerado que ayuda y no el *todo*, como se creía y aún se viene creyendo.

Indudablemente, Moscú seguirá impulsando revoluciones en los países subdesarrollados por razones ideológicas y por su propio prestigio, pero en cualquier parte que sea a Estados Unidos no le convenga (por razones de interés vital o política) cambio profundo socio-económico, nada ni nadie podría oponérsele a sus prepotentes decisiones, y quienes creen que Rusia arriesgaría su vida física como nación por defender a otro país por identidad de ideología, andan muy errados, completamente despitados.

Las naciones tan solamente arriesgan su vida para vivir y para vivir mejor que las demás, y asegurárselo para la eternidad, de ninguna manera para filosofar.

Con lo expuesto, creemos haber interpretado con alguna exactitud algunos de los problemas social-humanos que se conjugan y se dispersan en el tablado de las relaciones y de las luchas entre naciones, que desmentiría los conceptos, muy en boga, de una pretendida disputa ruso-yanqui por la homogeneidad mundial, en lo económico, cultural y político.

ROMULO CHAVEZ

ESPAÑA EMIGRA

¡Qué gana más española esa de franquear el muro... sin sonido!

ANTENA

PROTESTA

Los miembros del comité ejecutivo del Congreso por la Libertad de la Cultura han dirigido un telegrama al ministro español de Educación, el que dicen:

«Queremos expresar nuestra indignación con motivo de las medidas adoptadas por ese Ministerio que privan a los profesores José Luis López Aranguren, Agustín García Calvo y Enrique Tierno Galván para toda su vida de sus derechos a la enseñanza en las Universidades de su país.

« Las personalidades, las obras de estos profesores nos son conocidas por su integridad y por su valor, como lo son en todos los medios intelectuales en Europa y en el mundo. El que se hayan asociado a las peticiones muy razonables de los estudiantes españoles en favor de una asociación estudiantil libre, no puede en ningún caso considerarse deshonroso o reprensible: es la garantía de la seriedad y de la legitimidad de esta reivindicación.

«Así, pues, la expulsión de estas personalidades como la suspensión por dos años de los profesores Santiago Montero Díaz y Mariano Aguilar Navarro de una profesión a la que estaban consagradas sus vidas, es indefendible desde todos los puntos de vista. Pero el problema rebasa estos casos personales; las medidas adoptadas no afectan únicamente al mundo universitario español privándole de elementos de valía: ponen en entredicho el espíritu de libre investigación y de discusión sin el cual no es posible una Universidad digna de tal nombre. Resulta paradójico que esta manifestación de censura se manifieste en el mismo instante en que su Gobierno acaba de anunciar que queda suprimida la censura oficial para diarios y revistas que estaba en vigor desde hacia años. El uso de la libertad es indivisible.

« Por lo tanto, la conclusión razonable que puede sacarse de estos acontecimientos es de que la famosa liberalización de España, no es más que para uso externo.»

EL JUEGO ESTADISTICO

MADRID.—No hace mucho se dijo que en esta capital había 40.000 niños sin escuela; ahora leemos en un periódico que los «chiquillos sin escolarizar» son 67.000. Así son los números en el mundo franquista: elásticos siempre. Y la verdad y la justicia también.

LA PERSECUCION DE LAS LENGUAS VERNACULAS

MADRID (OPE). — Es patente la preocupación que existe entre los franquistas por que el castellano no se pierda totalmente en Filipinas. Contrasta esta preocupación por el castellano con la persecución de que se ha hecho objeto bajo el gobierno de Franco de otros idiomas que se hablan en la Península. Los que proceden de este modo, angustiados por el panorama que ofrece Europa que avanza con pasos de gigante por las vías del progreso, hablan de integración europea. ¿Ya están preparados para esa integración los perseguidores de los vehículos de cultura que son todos los idiomas?

EL ASUNTO GENERAL DELGADO

MADRIR. — El abogado de la familia Delgado, Robles Romero, considera que sería interesante que el profesor Guerreiro, que fue gran amigo de la víctima y que actualmente es profesor de matemáticas en París y el doctor Da Costa, conocido líder de la oposición, pudieran prestar declaración.

LAS ACTIVIDADES DE PAU CASALS

PARIS (OPE). — La prensa publica informaciones sobre la vida y obra del eminente violoncelista y compositor Pau Casals. Algunos llevan grandes títulos y fotografías.

El maestro prosigue sus festivales de Prades que han alcanzado desde hace años categoría internacional. Ha emprendido una cruzada en favor de la paz e interpreta en grandes ciudades, veinticinco obras.

Los beneficios obtenidos ingresan íntegramente en la Fundación Pau Casals creada con dicho fin.

PROXIMO JUICIO CONTRA UNOS SINDICALISTAS

BARCELONA. — Para los días 6 y 7 de octubre se ha anunciado la celebración del juicio contra unos obreros acusados de dirigir la Federación de Industria de la A.S.O. Serán juzgados por el Tribunal de Orden Público de Madrid: José Pujol, de 34 años, obrero metalúrgico, casado y padre de cinco hijos; Ignacio Carvajal, de 35 años, empleado de Banco, casado y padre de tres niños; José Elhombre, de 27 años, empleado municipal y soltero, y Antonio Martínez, de 26 años casado y obrero de Industrias Químicas. Se les acusa de haber contribuído a organizar Comisiones Obreras en Barcelona, además de haber distribuido volantes para afirmar la solidaridad de dichas Comisiones con los mineros de Asturias y de haber pedido a los trabajadores, con ocasión de discutirse la «convención colectiva metalúrgica de Barcelona», que se manifestaran en defensa de sus reivindicaciones.

EN TORNO A UNA MANIFESTACION EN HENDAYA

BAYONA (OPE). — Con este título escribe «Basque-Eclair»:

«Nos hicimos ayer eco de una nueva manifestación del Movimiento «Embata» en las cercanías del puente internacional de Hendaya. Contrariamente a las primeras informaciones recibidas, la distribución de los periódicos pudo hacerse sin dificultad. Más de 80 personas repartieron durante varias horas a los automovilistas el número 51 de «Embata», número especial en el que como los dos precedentes se llamaba la atención de la opinión pública sobre el caso de la señorita Christiane Etchalus detenida en Pamplona.

«La policía no intervino, al parecer, más que para pedir a los difusores de «Embata» que permaneciesen en las aceras a fin de no entorpecer la circulación. ¡Conste así!»

SE PROHIBE LA VENTA DE «THE TIMES»

LONDRES (OPE). — El periódico «The Times» ha publicado un despacho fechado en Madrid el 30 de agosto pasado que dice así:

«La edición de hoy de «The Times» no ha sido autorizada a venderse en Madrid. La edición del sábado que contenía un artículo de fondo sobre España, tampoco se autorizó a ponerse en venta y esta tarde seguía todavía retenida por orden del Ministro de Información.»

AYUDA CULTURAL DE ESPAÑA AL REGIMEN FIDELISTA

LA HABANA, Cuba (AIP). — En España —señalan fuentes clandestinas— becas del Instituto de Cultura Hispánica están siendo otorgadas a los recomendados del régimen de Castro, impidiéndose así el acceso a ellas, de los cubanos anticastristas exilados, que allí radican.

Los extremos se tocan...

CONFLICTOS SOCIALES EN ASTURIAS

OVIEDO (OPE). — A primeros del mes de julio se declararon en huelga la mayoría de los obreros de la empresa Hullera de Olloniego, explotación en la que trabajan unos 800 mineros. Esta huelga ha tenido por causa principal el hecho de que a los obreros se les hacía entrar en las galerías por la mañana cuando estaban todavía invadidas por el humo de las explosiones de dinamita. Como sus protestas venían siendo desoídas por la dirección de la empresa, los obreros recurrieron al paro a fin de poner término a un estado de cosas que agravaba las penosas condiciones de trabajo del minero.

En el Pozo de San Nicolás de la fábrica de Mieres se declararon el 28 de julio 65 picadores en huelga, porque no se habían atendido sus constantes demandas para que les abonaran el tiempo que invierten en trasladar las herramientas a los lugares de trabajo. El 31 de julio la empresa despidió a dos picadores, y seis más fueron castigados con el traslado a otro grupo de la misma empresa que trabaja a 14 kilómetros de la fábrica. Al enterarse de estos castigos los compañeros que seguían trabajando se declararon también en huelga. Esto fue el 2 de agosto. El 4 se les comunicó a los obreros una suspensión de tres días de empleo y sueldo.

El servicio médico llamado «Fondo Compensador», con la complicidad de las autoridades franquistas y Sindicatos falangistas, está cometiendo un odioso atropello con los mineros atacados de silicosis. El citado organismo está declarando útiles para el trabajo a todos los enfermos en primer grado, en segundo y en tercero. Muchos de los obreros poseen certificados de médicos particulares sobre el grado de silicosis que padecen y en algunos casos con complicaciones cardiacas y bronquitis crónica.

La Alianza Sindical ha distribuído un manifiesto entre los trabajadores asturianos denunciando las injusticias que se cometen con los trabajadores y señalando que, como ocurre con el caso de los enfermos de silicosis, «el jugar con la salud y la vida de los trabajadores constituye un crimen que de ningún modo puede consentirse.

Mole de Popocatepelt y Cancho de Colima

LUMINOSA y perfumada la admirable zona que se extiende de las costas de Tuxpán a las orillas del Océano Pacífico, y en cuya palpitante formación territorial descuellan, entre otras graves y soberanas imágenes, los macizos de Popocatepetl y Colima, con sus robustos y tentadores contornos. Palma de símbolos. Concha sugestiva. Estuche de vestigios. Archivo de leyendas. Emblema de impulsos. Cristal de atenciones. Enseña de bizarrías.

En la irizada composición mejicana, el llamado Distrito Federal nos ofrece, en mérito, la capital del país, e, igualmente, entre otras, las singulares piezas de Guadalupe Hidalgo, Tlalpan y Tacubaya. Su alcance es de 1.490 k.c. Comercio muy próspero e industrias activas, en cuadro de grandes establecimientos, buenas manufacturas y numerosos talleres. El distinguido cuerpo federal, en auge, comenzó a tener sus albores en 1857.

Del mismo modo, la memorable taracea de Chihuahua comprende, en vigor, los amorosos departamentos de Benito Juárez, Iturbide, Mina, Hidalgo, Galeana, Andrés del Río, Camargo, Guerrero, Arteaga, Bravos, Rayón y Jiménez. Su capital: Chihuahua o Iturbide. La superficie es de 245.612 k.c. Confina con los EE.UU. Cereales, algodón y explotaciones mineras.

Teniendo en derredor el Golfo de California, la U.S.A., la Baja California, Chihuahua y Sinaloa, el pintoresco radio de Sonora, en bien, nos presenta a las ardorosas comarcas de Moctezuma, Hermosillo, Sahuaripa, Alamos, Arizpe, Guaymas, Altar, Ures y Magdalena. La cabeza: Hermosillo. El principal puerto: Guaymas. Su espacio es de 198.496 km.2. Cereales, ganado, azúcar, tabaco y minas. A la parte occidental, la tierra es llana; pero, al este, el terreno tiene todo un carácter montañoso.

En los 32º 20' de Lat. N. y los 112º 13' de Long. O., la estrecha y larga península de la Baja California enlaza a los regionales y deliciosos grupos: Norte, con Mexicali, en prenda de primera categoría, y Sur, con La Paz, como la villa de mayor importancia. Perlas, metales, orchilla, cereales, algodón, azúcar y pescados. Entre las plazas, Lorete, Tijuana, etc. Gratas bahías. La extensión es de 155.200 kilómetros cuadrados. El puerto de La Paz se halla sobre la costa o este del golfo de California.

Atravesado por fuertes cadenas que van del Noreste al Sudeste, el remarcable mosaico de Coahuila engloba a las donosas comunidades de Viesca, Monclova, Saltillo, Parras y Río Grande. Su término es de 103.600 kilómetros cuadrados. El Río Bravo del Norte le separa de los EE. UU. (Texas). La capital es Saltillo. Ganado, cereales, licores, tenerías, algodón y yacimientos mineros.

La colorida fracción de Durango reúne a los briosos partidos de Tamazula, S. Juan de Guadalupe, Indé, Durango, Nombre de Dios, el Oro y Cuencamé. Asimismo, San Dimas, Mapimí, San Juan del Río, Nazas, Mezquital y Santiago. Algodón, lino, cereales, hierro, plata, oro y cobre. Su grado es de 123.000 kilómetros cuadrados. La capital es Durango, al pie de la Sierra Madre.

El refulgente conjunto de Oaxaca conexiona a las generosas ramas de Juchitlán, Teposcolula, Nochixtlán, Coixtlahuaca, Teotitlán del Camino, Juquila y V. Alvarez. Así, Huajuapán, Oaxaca, Miahutlán, Tlacocula, Silacayoapán, Villa Alta, Jamiltepec, Pochutla, Tehuantepec y Juxtlahuaca. Igualmente, Choapam, V. Juárez, Ocotlán, Tuxtepec, Cuicatlán, Ejutla, Yantepec, Etla y Tlaxiaco. Su extensión es de 91.664 bilómetros cuadrados. La capital: Oaxaca. Entre los ríos, Tehuantepec y Agorac o Verde. Productos agrícolas. De un sitial de este tapiz, Ricardo Flores Magón, la figura recia, prez, ígnea, de la idea firme de la libertad, del respeto, de la nobleza y de la dignidad del hombre.

La deslumbrante órbita de Jalisco abarca a los prestigiosos relieves de Sayula, Colotlán, Teocaltiche, Guadalajara, Etzalán, La Barca, Mascota, Autlán, Chapala, Ahualulco, Lagos y Ameca. El espacio es de 86.752 kilómetros cuadrados. La capital importante, Guadalajara. La atraviesa la Sierra Madre. Buenos riegos. Agricultura, caucho y maderas.

El diamantino conglomerado de Tamaulipas, antes Nuevo Santander, nos muestra los florecientes ornamentos de Tula, Ciudad Victoria, Tampico y Matamoros. Costa baja. El Río Grande le separa de los Estados Unidos. El alcance es de 83.597 kilómetros cuadrados. Su broche feliz es Ciudad Victoria. Cereales, azúcar, ganados, esencia, cueros, maderas y metales. Terreno quebrado al oeste. Restos antiguos.

Igualmente, a las orillas del Golfo de México, la primorosa estampa de Veracruz conexiona a los excelentes atributos de Acayucán, Misantla, Chicontepec, Jalapa, Orizaba, Casamaloapán, Tantoyuca, Huatusco y las Tuxtlas. Asimismo, Córdoba, Minatitlán, Coatepec, Veracruz, Papantla, Zangolica, Jalacingo, Tuxpán y Ozuluama. La superficie es de 75.863 kilómetros cuadrados. Agricultura. Minas. Industria petrolera. Mármoles. Hilados. Pesca. La capital, Jalapa. Célebres, la villa y el puerto de Veracruz.

Por su parte, el área de Zacatecas contiene las gallardas juntias de Mazapil, Jerez, Sombrerete, Zacatecas, Nochistlán, Tlaltonango, Juchipila, Ojo Caliente, Pinos, Villanueva, Nieves y Fresnillo. Su espacio es de 72.843 kilómetros cuadrados. La capital es Zacatecas. Suelo montañoso. Ganado, cereales, frutas, maderas, fundiciones, cobre, plata y azogue.

La prodigiosa marca de Chiapas tiene en sí a las venerables expresiones de Libertad, Las Casas, Tuxla Gutiérrez, Comitán, Chiapa, Pichucalco, Tonalá, Soconusco, Palenque, Simojovel, Mariscal, Ckilón y Mezcolapa. La extensión: 70.524 kilómetros cuadrados. Su capital, Tuxla Gutiérrez. Cereales, legumbres, café, algodón, añil, maderas y metales. En este haz, como en otros, el tesoro de restos antiguos de gran importancia.

Atravesado por ramas de la Sierra Madre, el ambarino compuesto de Nuevo León le acompañan, por sus lindes, las galantes regiones de San Luis Potosí, Tamaulipas y Coahuila. Su alcance es de 65.103 kilómetros cuadrados. Industrias varias. Aguas minerales. La sede importante: Monterrey. Entre otras plazas queridas, Linares y Montemorelos.

Con la sonrisa del Océano Pacífico y cruzada de este a oeste por la Sierra Madre, la placentera agrupación de Guerrero une a los virtuosos lazos de Abasolo, Montes de Oca, Alvarez, Guerrero, Aldama, Hidalgo, Zaragoza, Galeana, Bravos, Morelos, Alarcón, Mina, Allende y Tabares. Su término es de 64.756 kilómetros cuadrados. La capital: Chilpancingo. Cereales, ganados, vinos, chile, cacao, azúcar, café, añil y pesca.

El radioso dibujo de San Luis Potosí abraza a las adorables distinciones de Guadalcázar, Santa María del Río, Ciudad de Valles, San Luis, Río Verde, Tamanzunchale, Hidalgo, Tancanhuitz, Catorce, Salinas, Ciudad del Maíz, Venado y Cerritos. Productos agrícolas, estaño, ónices y salinas. La superficie es de 62.177 kilómetros cuadrados. Su capital: San Luis Potosí. Entre los ríos, Santander y Tampico. De un lar de este ajuste, Librado Rivera, el tesonero paladín, inolvidable, de la esencia viva de la atención, del decoro, de la seriedad, de la constancia y, en fin, del bien de la persona.

MIGUEL JIMENEZ

(Terminará en el núm. próximo.)

OBRAS

de Felipe Alaiz

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

Quien tiene personalidad no acepta el criterio de que en la C.N.T. haya la «base» y los comités «superiores». Son humillantes diferencias jerárquicas, que solamente pueden asumir los autoritarios, o quienes tengan un meollo borreguil. Quien tiene personalidad no acepta ni ser «mandatado», ni tampoco «mandatar», por el sentido autoritario que tales palabrejas conllevan. Al tener personalidad se ha de convenir que los procedimientos de votación, que los votos en sí no suponen razones convincentes. La razón, la verdad, las justicia, la equidad, pueden estar encarnadas en la mayoría, o en la minoría. Lo lógico ha sido, es, y ha de ser, el que a las ideas se opongan ideas, en pos de hallar lealmente una convergencia de opiniones. Al respecto del enemigo, o sea entre libertarios y autoritarios, al igual que entre el agua y el fuego, no cabe esperar alianza. Ella es posible en un ambiente de libertarios; es posible habiendo, *a priori*, coincidencia en el fondo.

Y en buscar la coincidencia en el fondo y en los procedimientos se ha de ir con toda lealtad. No existen escollos tan preponderantes que a ello se opongan. Fundamental para ello es lo dicho al principio: saber pensar con criterio propio.

Ahora que, si a comodidad nos atenemos, o sea: dejarse llevar mentalmente de otros; esperar que sean otros los que ofrezcan iniciativas, que den criterios prefabricados, normas de actuación, no cabe duda que ello es fácil. Y, en este caso, maldito lo que hace falta el tener personalidad...

LE CORBUSIER, UN VISIONARIO DEL URBANISMO

Como todos aquellos que, llevados de un espíritu revolucionario, han querido destruir y renovar, en el campo de la sociología, de las ciencias, o de las artes, así con Le Corbusier, que ha sido adjetivado: «el más grande arquitecto del mundo», tendremos que, aún mucho después de haber fallecido, se proseguirá discutiéndose su valor en tanto que artista. Unos tildándole de temerario, de utópico, de inconcreto, de ególatra. Para otros ha sido un humanista que, como aquellos del Renacimiento, tenía una amplia visión de la sociedad, abarcando sus diversas facetas esenciales, buscando condensar en una síntesis todo un ideal de progreso humano.

Su concepción estética del vivir tomaba como norte el ir en pos de la felicidad de los seres humanos. Así lo dió a comprender en sus libros, en sus manifiestos, cuando años atrás Breton y los surrealistas, a su manera, tronaban en contra de la mediocridad y el aburguesamiento en las artes y en el vivir cotidiano.

Aducía Le Corbusier que la casa, la vivienda debía de ser como el estuche de la vida. Al definir su obra de arquitecto, manifestaba: «He trabajado por aquello que los hombres de nuestros días tienen más elemental necesidad: el silencio y la paz.» Con ello evidenciaba su disconformidad con el vivir trepidante del maquinismo, de la agitación que conlleva la existencia en la época que atravesamos. Consideraba que los seres humanos deben vivir en hogares que sean acogedores; que tengan la caricia del sol, la salubridad de la ventilación, que puedan captar con el espacio pertinente la pureza del aire. De ahí su propensión a los alegres espacios de verdura en torno a las viviendas, sin acoplamiento cuartelero o promiscuidad de colmena. A tal efecto, argüía una predilección por lo que denominaba «mansiones radiantes», como las edificadas con sus planos en Rennes y en Marsella.

De Atenas, del pie del Acrópolis, han llevado tierra a su tumba una comisión de arquitectos griegos. Sus colegas de la India han llevado agua del Ganges. Artistas de todo el mundo se asociaron al simbólico homenaje a un hombre que tuvo un elevado concepto del Arte; y que supo vivirlo con fervor y sencillez.

FONTAURA

Manuel Posa Roca

(Viene de la página 4.)

La lucha por el predominio sindical entre anarcosindicalistas y lerrouxistas duró bastantes años y fue muy enconada. Fue objeto de largas polémicas de prensa, mitines, conferencias y controversias. Por su posición limpia y consecuente cabe destacar la inmensa tarea acometida por nuestro compañero José Negre, que desde las columnas de «Solí» sostuvo el peso de la campaña, secundada por Joaquín Bueso, Badía Matamala y muchos otros que jamás dieron su brazo a torcer y que al final el lerrouxismo falló en su intento de apoderarse del movimiento sindical de la capital catalana.

El caso Maura

Desde luego este señor aparece como la figura negra que abarca todo el proceso desde los inicios de la guerra de Marruecos hasta la incalificable e inhumana represión de la llamada «Semana trágica» en Barcelona, en especial por su calidad de jefe del gobierno conservador al ocurrir tales hechos. Sin embargo, se ha repetido reiteradamente que la consigna del antimaurismo fue de inspiración soberana. Es decir, que el rey y las oligarquías oficiales le juzgaban un estorbo para sus propósitos. También se ha dicho y repetido que Maura votó en contra del fusilamiento de Francisco Ferrer, y que luego hablaba de revoluciones desde arriba, de su oposición a toda dictadura en aquella su frase de que «la bicicleta mientras marcha todo va bien, pero que lo difícil es el momento de pararla», y que éstos y no otros fueron los verdaderos motivos que determinaron su caída.

Dede luego, nosotros no conocemos los móviles internos de este hecho, pero sí que el «Maura no» llegó a alcanzar un clamor popular y que su decisión de visitar a Barcelona en tales momentos equivalía a una provocación, a un claro desafío a la opinnión pública, lo que indiscutiblemente era un aliciente para que alguien mostrara, en el terreno de los hechos, su inconformidad, con el fin de liquidar, mediante el atentado personal, la condena a una política nefasta que en Africa consumía lo mejor de la juventud española y que en el interior se reflejaba en represiones y fusilamientos. A ello respondía el acto realizado contra Maura por Manuel Posa. Ni que decir que el lerrouxismo supo aprovechar este hecho. Posa llegó a la edad militar mientras cumplía condena, y así el órgano del Partido Radical inició una suscripción popular que consistía en contribuír con cinco céntimos por individuo para satisfacer al Estado la cantidad de mil quinientas pesetas como pago para librarse de vestir el traje de soldado, de modo que durante meses aparecieron en «El Progreso» interminables listas de donantes para lograr tal objetivo, lo que vino a contribuir en fomentar la agitación lerrouxista contra Maura, que por las razones que fuera lo dejaron de lado, dando paso, como jefe del Partido Conservador a Eduardo Dato, lo cual fue un equivalente de gobernar los mismos perros con iguales collares.

Un hogar modelo

Esto al menos me pareció al visitar la morada donde vivían sus padres, años después. Su hermano mayor José y yo trabajábamos juntos en una agencia de publicidad, y ello me deparó la ocasión de conocerlos y tratarlos. Por cierto que en una de las visitas me encontré allí a don Félix Antigas, de quien he hablado en otras ocasiones, y cuyas amistades eran una garantía de pulcritud moral, una de las cuales era la de Teresa Claramunt a la que no dejó de visitar y atender hasta su fatal deceso.

En relación con Manuel Posa, la última vez que lo vi fue en la antigua redacción de «Solí», en la calle del Conde de Asalto. Iba con el compañero y periodista Antonio Amador. Era en los momentos álgidos del pistolerismo oficial, y Posa vino a ofrecerse en todo y por todo para actuar frente a los desmanes autoritarios y libreños, acto que él no ignoraba que podía costarle la vida. Es decir, que como testigo presencial de este generoso ofrecimiento, lo hago constar por creer que fue una acción digna de un hombre, de todo un hombre, como siempre lo fue y sigue siéndolo Manuel Posa Roca.

Todo lo dicho está de acuerdo con lo expresado por Ferrer, en que el Movimiento libertario no debería dejarlo en el olvido, a pesar de que sus ideas no coincidan con las nuestras. Creemos que la condición humana debe estar por encima de etiquetas y clasificaciones.

J. VIADIU

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

B.D.I.C

Rectificación necesaria a una crónica congresil

Compañero Ferrer:

Un compañero me recomendó la lectura del número del COMBAT SYNDICALISTE, correspondiente al 19 de agosto pasado, en el que con la firma de «Corresponsal Ambulante» publicas una crónica sobre el Congreso de Montpellier, en la que al referirte a mi intervención —en la sesión reservada del día 7 de agosto— la deformas según tu particular interpretación del problema en debate.

Como sea que el problema no es, a mi entender, una cuestión baladí, sino algo de importancia capital para el Movimiento, me veo obligado a pedirte des a conocer esta rectificación obligada, en las páginas del «C. S.», puesto que en dicha crónica a mi haces alusión.

Me limito exclusivamente a los párrafos que a mi intervención dedicaste, pues todo lo demás no es de mi incumbencia ni de mi interés en este momento.

Dices, que «durante el forcejeo de referencia y en medio de rumores tropicales, oímos la *expresión sosegada de un característico del insosiego*» —los subrayados son míos—. «Dijo éste, que «unos y otros hemos desorbitado el problema», y tal vez fuera esta *sinceración «gancho»* para dejar la situación restablecida. El *«gancho»* quedó desapercibido y la procesión del denuedo prosiguió adelante, llegando a un final de rehabilitación de unos con aprobación definitiva de la gestión del S. I., o sea un desenlace que desagradó a las delegaciones que se impusieron el dolor de abandonar el comicio.»

No es que me moleste que me llames «un característico del insosiego», que a mucha honra lo tengo cuando veo cómo el «sosiego» se confunde hoy tan fácilmente con la rutina y el dejar pasar el tiempo... Lo que sí me parece indebido de tu parte, y me obliga a rectificarte, es que me hayas trastocado y mutilado mi intervención para intentar justificar lo injustificable.

Dije claramente que: «Admitiendo que unos y otros *hayamos* desorbitado el problema —y aquí cada uno sabrá las razones que a ello le empujaron—, *en su desarrollo orgánico*, tenemos la obligación moral de *facilitar* a la Organización *la forma* de superar esta crítica situación...»

Y es, precisamente, con la trastocación y la mutilación de mi intervención que pudiste inferir que, la misma, era un «gancho» para dejar la situación restablecida»; sin que hayas —grave omisión— dicho a continuación en qué sentido interpretabas pretendía yo restablecer la situación con ese «gancho».

Si lo que tu creiste —tal como lo quieres dar a entender en tu crónica— era que para mí se había evaporado todo el contenido de nuestra impugnación y que sólo se trataba de salir del atolladero, deberías haber trascrito íntegramente mi intervención para que así, los lectores de la crónica, pudieran haber sacado su propia conclusión y no la que tú, muy tendenciosamente, sacaste y lanzaste a la publicidad.

Lo que estaba bien claro —y después de lo sucedido en el Congreso más que nunca— es que las *razones* que nos empujaron a «unos y otros» a desorbitar el problema no eran, ni por asomo, las mismas. En lo que a nosotros correspondían, nuestra responsabilidad sólo podía referirse a los medios a los que tuvimos que recurrir para que nuestra denuncia e impugnación —primero como Sección del Organismo Idóneo y después a título individual— pudiera transcender a la base de la Organización, a lo que los «responsables orgánicos» *no querían acceder, precisamente por ser ellos los impugnados.*

La historia, como es sabido, tardó más de un año y medio en poder ser abordada. Ese tiempo transcurrido fue el que obligó a «desorbitar» el problema por nuestra parte, ya que de todos son hoy conocidos los obstáculos interminables e injustificables que los impugnados, abusando de los cargos que ocupaban, opusieron para que el problema fuera esclerecido delante de todos los comprometidos en el mismo. Efectivamente, todos habíamos quizás «desorbitado» el problema; pero las razones eran muy diferentes.

Lo más grave de tu crónica, en lo que concierne a ese pasaje, es que insinúes claramente que mi intervención era un «gancho», sin que precises concretamente el objetivo del mismo. Dejando, en cambio, la duda sobre una apariencia de retractación. Y no había tal «gancho», sino que era un «directo» a los compañeros por nosotros impugnados. En medio de ese «forcejeo» —que retrata la situación orgánica actual—, que culminó en la retirada posterior de una serie de delegaciones que, numéricamente, representan casi la mitad de la Organización, creí mi deber el facilitar a la Organización la única salida que demostraría que «unos y otros» habíamos desbordado el problema por un único afán de servir a la Organización, y no para servir otra clase de intereses. No era un «gancho» para el pasteleo o el aquí no ha pasado nada. Era una proposición que creí, llevado de mi ingenuidad, que todo honesto militante de la C.N.T., y más si se reclama anarquista, aceptaría para facilitar a la Organización el superar un clima de enfrentamientos estériles y posibilitar un análisis serio y responsable de las causas de nuestro estancamiento actual.

Por eso completé mi intervención con algo bien categórico, que tú has silenciado: «... retirándonos los cuatro a la base, para que ella, sin presiones de ninguna clase, estudie a fondo y supere este problema que tiene a la Organización paralizada y dividida.»

El complemento que haces a mi intervención me da de que pensar que tu propósito, al presentarla de ese modo, iba encaminado a minimizar el grave problema que el Congreso no supo o no quiso estudiar y resolver, y que ahora tiene a la Organización en peores condiciones que antes.

Creo que ese comentario tuyo: «¿Qué pasará? Nada.», es demasiado elocuente para interrogarse sobre tu particular visión de las cosas. Pero, lo que no es honesto —ni desde el punto de vista profesional— es que digas, sin ruborizarte, que «la tercera —vista— pasó ligera por inexistencia de acusadores.»

Tú sabes que había una impugnación presentada por escrito, con una serie de acusaciones y que todas ellas, incluso la malversación —gasto de los fondos destinados, por acuerdo de Defensa, al cumplimiento del Dictamen de 1961 en otras actividades completamente diferentes, con la consiguiente paralización de la línea de actuación acordada— fueron plenamente confirmadas por los convocados como «testigos» para la tan solicitada confrontación. Y sabes que fue esta evidencia, pese a las cinco horas de «justificaciones» de uno de los impugnados y la *«sinceración»* del otro que admitió públicamente que, efectivamente, la «gestión no se había realizado, la que determinó el «forcejeo» al que haces alusión. Forcejeo, porque la evidencia era tan grande que hasta muchas de las delegaciones que traían ya «acuerdos», previamente tomados sin haberse realizado la confrontación, comenzaron a ceder en sus exigencias draconianas contra una de las partes. ¿De dónde, sino, la suavidad de la proposición finalmente «aprobada» en la apoteosis de un forcejeo de gritos, con vulneración flagrante de los acuerdos de la Organización y la decencia más elemental.

La actitud final de los compañeros por nosotros impugnados ha sido la prueba definitiva, si alguna duda podía aún quedar, de la veracidad de nuestras acusaciones y lo fundamentado de nuestra denuncia.

Espero que esta rectificación será publicada en el próximo número del «C. S.», para demostración de tu imparcialidad en el problema que nos ocupa y en la redacción de tu crónica.

Fraternalmente,

OCTAVIO ALBEROLA

2 septiembre 1965.

Una flecha perdida

No hay caso «capital», sino trivial

Este compañero que desea abrumarme está confuso, y lo difícil para él será confundirme. Quiere, además, que me sonroje. ¿A título de qué? ¿Por sentirme libre de ataduras?

Al compañero le parece un enigma, o una maldad, el vocablo «gancho» cuando un servidor lo emplea. No obstante, el «Corresponsal ambulante» lo usó en hipérbole favorable. ¿Se empeña en pretender, mi fraternal amigo, que la mala voluntad animó a usarlo? En este caso ella no estaría del lado del «Corresponsal» aludido.

Si el compañero O. A. cogió la flor por el lado que pincha, por costumbre compañeril debía abordarme a fin de que yo le aclarara, puesto que no resido en los antípodas.

No lo hizo así, y visto el contenido de su filípica, creo adivinar el motivo: usar de estas páginas para un desahogo, para prolongar un conflicto que, por estima a la Confederación de ascendiente anarquista, ya debería estar zanjado. No ha querido alternar conmigo, y para más encono me involucra en un asunto de tuteo nada ameno, ese Tú, tú, turutú fastidioso, altanero, agresivo, que sólo deben emplear las personas sin interés por las ideas generosas.

Yo sufrí, con muchas docenas de delegados, aquellos siete días estúpidamente perdidos, aquel desvío interesado; aquel Congreso único en los anales de la C.N.T., librado a la acusación y defensa de compañeros, dejando, a los delegados, convertidos en vulgares jurados de consejo de guerra. Yo quería, como la mayoría de delegados, que aquella parte absolutamente negativa y nefasta del comicio terminara, para enfocar los temas provechosos, de donde el «gancho» atisbado por el «Corresponsal» maldito, que vio un recurso, ¡una es peranza!, en las palabras de O. A., que decían (y si miento que la inquisición me lleve a la plaza mayor): «Posiblemente todos hayamos desorbitado el problema», cuya saludable insinuación la sala no recogió de puro fastidiada, pasándole por alto que de aquélla podía resultar la posible solución del problema. ¿Está claro?

Pues, para mayor claridad, lo que sigue: El «Corresponsal» no deformó nada porque no relató discursos: sacó impresiones. El «Corresponsal»» lamentó, y aún lamenta, una ausencia que no fue espontánea ni justificada. Ni ha sido entendido en lo de la «tercera vista» ni en lo del «no pasará nada»... porque el buen sentido ha de regir en cuantos se precisen de compañeros. ¿Los votos? ¡Quiá! Lo que precisan son conciencias, y estima a un Congreso que por generosidad no condenó a nadie.

Lo demás contenido por el escrito, claramente: no me interesa. Veo en él una secuencia partidista, un afán de vapulear, aire demagógico. saña destinada a mantener la disidencia en lugar de eliminarla. Somos miles de compañeros en creer que ese infortunado problema debía ser, lógicamente, planteado hace dos años en Toulouse, y somos más de cien los individuos que del «juicio» planteado en Montpellier tuvimos primicia en París, quedando ya fijados sobre la característica del problema.

Y nada más. Hablé en el Congreso, y no tengo por qué gritar a cielo abierto.—J. F.

ADMINISTRATIVAS

Melgar, Ivan. Villeneuve-la-Garenne (Seine). Recibida carta. Verificado cambio dirección. Las cartas se franquean a 0,30 F y no a 0,25 F.

Para los cambios de dirección hay que añadir 0,50 F para el cliché.

— P. Alonso, Bordeaux. Giro 54 F pago «C. S.» 364.

— A. Signes, Marsella. Recibidos todos los giros.

— S. Urrea, Nemours (Sé-et-M.). Recibido giro 40 F «C. S.» 31-12-65. Factura librería y 11,30 F pro ancianos.

— Miguel Foz, Montpellier (Hérault). Recibido giro 10 F. Distribución indicada.

— Virgili Liberto, París, 19e. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-65. Los tres (3 F) sobrantes donativo revista.

— Caravaca, Caen (Calvados). Recibido giro 109 F. «C. S.» 359 al 364 y «Umbral» 43-44.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Lambesc: E. Nadal, 6 F. *Roanne:* A. López, 10. *Nemours:* Severo Urrea, 11,30. *Ales:* Ramón Aparicio, 10. *Capentras:* José Montané, 1,90. *París:* R. Llop, 10; Igual, 5; Una libertaria, 30; Teodoro Guillén, 9. *Por conducto F. L. de París:* Arpal, 10; Arbelló, 10; F. Martínez, 5; V. Bielsa, 10; F. Martínez, 5; Antonio Carbó, 10; Fabián Moro, 5; David González, 10; José Arpal, 10; Josée Palencia, 10; V. Muniesa, 10; Tomás Hernández, 3; A. Carbó, 5; J. Abelló, 10; Isidro Guilléén, 5; Féliz Martínez, 5; Jaén, 10 F.

Total (correspondientes a los meses de junio, julio y agosto), 225,20 F.

Nuestro Congreso Confederal y nuestro internacionalismo

« El cofre fuerte del Capitalismo, se halla sobre una colina. Sobre el cofre fuerte está sentado un abominable buitre de pelada cabeza y alas extendidas. El Capitalismo hace de tal manera sufrir a los proletarios, que estos se ven precisados a unirse estrechamente para derribar la fortaleza burguesa. Ya alcanzan algunos la caja de caudales y comienzan a enterrarla, mientras el pajarraco lanza sus últimos aullidos. Los proletarios entusiasmados trepan para ayudar a la negación del monstruo y al establecimiento de un Nuevo Orden Social, basado sobre este principio: «El que quiera comer, deberá trabajar.»

Ellos vienen de todas las corporaciones, y traen consigo las herramientas de trabajo, las cuales emplean en guisa de armas. El minero ha llegado oportunamente, torso desnudo, con el pico entre las manos. Hasta los campesinos han abandonado los campos sin olvidar sus horcas. Acá y acullá, los soldados se han mezclado a la popular multitud.

Pues ¡son multitud los que forman la misma clase! De todos los países, de todas las razas, de todos los continentes. El español, vengador, tiene en la diestra mano un revólver. El ruso, vestido con una amplia chaqueta atada por la cintura, y cubierto con una gorra alta y redonda, señala el objetivo con el dedo. En las últimas filas, los orientales y los negros, entusiasmados, avanzan juntos. Se ve también al trabajador chino. Todos, nerviosamente, se dirigen hacia el mismo y común objetivo.

Sobresaliendo por encima de ellos, una joven y fresca mujer, dirige sus miradas hacia atrás, mostrando en la diestra mano las rotas cadenas. En la siniestra mano, la mujer tiene fuertemente asida la bandera roja, sobre la cual se puede ver inscrito el siguiente llamamiento: «¡Adelante, para establecer la República Universal de los Trabajadores!». «Antauen por starigo de Universala Respubliko». En el ángulo derecho, sobre blanco fondo, verdea la estrella liberadora de los esperantistas. « ¡Paz y Esperanza !»

Anochece. Las nubes oscurecen el horizonte. Cuando amanezca, el Nuevo Orden Social e Igualitario para todos, habrá sido establecido.»

(Traducido del «Cours rationnel d'Esperanto)». Editado por nuestros amigos de S.A.T.-AMIKARO.

⁂

No vamos a extendernos demasiado, para dar nuestra opinión sobre el acuerdo tomado por el Congreso Confederal que acaba de tener lugar. Sólo queremos hacer resaltar, no ya la necesidad, sino el deber que como internacionalistas de educación y sentimientos, tenemos los libertarios españoles de incrementar al máximo de nuestras posibilidades el estudio y el uso del Esperanto, así como las más estrechas relaciones con los libertarios de toda nacionalidad u origen terráqueo. Hemos perdido mucho tiempo en pelear entre nosotros, sin ocuparnos, como ello hubiera sido deseable, de fomentar el internacionalismo entre nosotros. Quienes, como nosotros, no tenemos Patria ni Tierra, otras que el palmo en que posamos nuestros pies momentáneamente no deberíamos haber olvidado que el Capitalismo y su sostén, el Estado, siempre nos dieron lecciones de ese internacionalismo que debería ser nuestro exclusivo patrimonio.

Se impone ir a la aplicación del acuerdo adoptado en Montpellier. Compañeros hay que aman el Esperanto. Ayudas podemos encontrar en nuestros amigos de «S.A.T.-Amikaro». Es necesario crear el órgano que permita a todos cuantos compañeros, jóvenes o viejos, lo deseen, estudiar la lengua internacional. Ello nos permitirá al mismo tiempo, desarrollar esas relaciones internacionales, que nos hagan conocer a los libertarios de otras latitudes, y que nos permitan darles a conocer a ellos nuestras inquietudes.

¡Manos a la obra, pues!

M. OCAÑA

Ciertamente nos excedemos

AMIGO y compañero de Bruselas, es posible que no busquemos polémica; mas la verdad es que no nos salimos de ella. Pero siendo correcta, se está en conversación, y conversar con amigos no molesta.

Igual que otros, repudio la burocracia, lo que no obsta para que por ahí también se me considere burócrata. Peor que a uno lo calificaran de «burrócrata» a la manera samblancatina. Sin embargo, mi burocracia —de ser cierta— en este mundo no me ha ahorrado de transportar sacos de 100 kilos y de «domar» bordillos a parpalina no inferiores, a veces, a 15 arrobas. Lo de aquí, entusiasmos, vapuleos, aplausos, y, debilidad económica. Cederla la plaza a los abnegados... que de un horario exacto sacan mensualidad triple a la mía.

Significo que no justifico al burocratismo, pero ocurre que a mi alrededor no lo veo, y si algo viere, no lo discutiría en público. Si a veces el atolondramiento me gana, es solamente por minutos. Puedo presumir, con datos, de circunspecto.

Que unos u otros estén en el número 4 no me pone nervioso, y para mí el interés cenetista no sufre flujo ni reflujo según me gusten o no tales o cuales comiteistas o comiteados. Me preside una idea; el resto, es episódico.

Dejemos a los 100.000 para el duque de Angulema, pues los aduje sin referencia a la situación de ahora. Actualmente hay cargos (sólo dos) según tú injustificables y según el conjunto necesarios por la característica del exilio. Yo mentalmente respondía, con lo de los cien mil, a un compañero hace dos años congresista en Toulouse, el cual adujo de pasaje —de pasaje y de huída— que en España la C.N.T. no tenía más que un solo retribuído: el secretario general, cuando los compañeros que allí actuamos podemos certificar que ello es inexacto, habiéndolo sido, de exacto, en los tiempos cenetistas primitivos, cuando José Negre secretariaba a unos miles de afiliados. Seis años más tarde, también la Regional Catalana tenía secretario retribuído y en 1918 los compañeros que empleaban los sindicatos eran incontables, y con faenas ingratas (¿burocráticas?) por lo peligrosas. Hay situaciones y necesidades que si echamos nervios al aire no llegaremos a comprender nunca.

Si un comité no se ve asistido no le carguemos la culpa, pues la abulia siempre ha sido defecto mayoritario. Y bueno. ¿Por qué se *abulia*, a veces, la mitad de la minoría? Porque los elegidos no son de su brazo. Esta es la verdad, y de aquí las cencerradas, espectáculo que en casa de los libertarios no puede darse. La causa es una y de todos, y cuanto más sostén tengan los compañeros designados tanto mayor será la obra positiva. Lo que desorienta, gasta y aburre, son los abrojos y los guijarros colocados adrede en el camino: es el apasionamiento inconsiderado, la diferencia personalista, ¡la vía estrecha!, cuando anárquicamente todo deben ser amplitudes y franquezas.

Por fortuna quedáis jóvenes con visión amplia y carácter abierto. Muchachos que creeis en el Comunismo Libertario como nosotros, los vejestorios que tenemos a gala no serlo. Y siendo ello así, ¿qué diablos ocurre que, estando en la misma senda, no acertamos a reencontrarnos?

Fuera del personalismo y dentro —absolutamente— de la idea, la perspectiva es más clara, y aun añado diáfana.

Creo que decir más huelga.

JUAN FERRER

Servicio de librería

«Un hombre que se va»
Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela. Solicitar a esta Administración.

«La Internacional Obrera»
Magnífica obra escrita por el compañero Víctor García comentada en «Umbral».

«Vida de Luis Van Beethoven»
De Luis Capdevila. Lujosa encuadernación e inmejorablemente impresa. 25 F. ejemplar en esta Administración.

OBRAS A 4,00 FRANCOS

QUEIROZ: «El crimen del padre Amaro».
P. FEVAL: «El jorobado Lagardere».
A. FRANCE: «La azucena roja», «Los dioses tienen sed», «El figón de la reina Patoja».
E. GEORGE: «Progreso y miseria».
LYTTON: «Ultimos días de Pompeya».
PREVOST: «Manón Lescaut».
J. MANUEL: «Conde Lucanor».
PEREDA: «El buey suelto», «La Pucheras», «Nubes de estío», «El sabor de la tierruca», «Pedro Sánchez», «La Montálvez».
REYLES: «El embrujo de Sevilla».
SALGARI: «Los piratas de Malasia», «El rey del mar».
SASTRE: «El temple argentino».
SHAKESPEARE: «Romeo y Julieta».
STENDHAL: «Del amor», «Rojo y Negro».
VALERA: «Genio y figura», «Doña Luz», «Juanita la larga», «El comendador de Mendoza».
VERNE: «Los hijos del capitán Grant», «Miguel Strogoff», «La vuelta al mundo en 80 días», «Los piratas del Halifax», «La agencia Thompson y Cía», «Kerabán el testarudo», «Familia sin nombre», «Cinco semanas en globo», «La isla misteriosa», «Veinte mil leguas de viaje», «Norte contra Sur», «El testamento de un excéntrico», «Ante la bandera», «La casa de vapor», «Naufragio del Cintya», «La invasión del mar».
WILDE: «El abanico de lady Windermere», «La importancia de llamarse Ernesto».
ZOLA: «La bestia humana», «Germinal», «El dinero», «La debacle», «La taberna», «Miserias humanas», «Lourdes».
SWITH: «Viajes de Gulliver».
VOLNEY: «Las ruinas de Palmira».
BONTE: «Jane Eyre».
CAMPOAMOR: «Doloras y humoradas».
M. CANE: «Ensayos».

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, París, X CCCP N. 13507 56.

Comunicados

F. L. DE PARIS

El domingo 19, continuación de la asamblea en el mismo lugar y hora de costumbre.

F. L. DE DECAZEVILLE

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar en el Local Force Ouvrière de esta localidad el domingo 19 de septiembre.

AGRUPACION DE LEVANTE EN EXILIO

Dirigimos nuestra convocatoria a todos los compañeros de la región de Levante, pertenezcan o no a nuestra Agrupación, a la asamblea que tendrá lugar el domingo 19 de septiembre a las 10,30 de la mañana en nuestro local social.

SORTEO DE LA TOMBOLA
PARA LA SOLIDARIDDAD OBRERA

1er	premio, número		17.079
2.º	»	»	3.482
3.º	»	»	9.074
4.º	»	»	17.613
5.º	»	»	5.630
6.º	»	»	16.684
7.º	»	»	5.379
8.º	»	»	5.147
9.º	»	»	14.253
10.º	»	»	11.724

Tres meses de plazo para retirar los objetos a partir de la fecha.

Los talonarios no devueltos a partir de hoy serán considerados nulos.

12 septiembre 1965.

CORREO DE REDACCION

P. C., Toulouse. El compañero B. murió hace meses. En lo demás, anarquistas o cero.

— J. M., París. Me precisa la dirección de la familiar de Sagaró.

IMPORTANTE. A estas horas, más de veinte compañeros y compañeras en situación precaria habrán recibido una aportación modesta, pero bien intencionada. Este aviso —antipublicitario— no tiene otro objeto que el de advertir que ha sido un encargo ocasional que hemos recibido, y cumplido lo más estrictamente posible.—*F.*

— C. Z., Venissieux. Ve si encuentras en nuestros servicios de librería la Memoria del Congreso que mencionas.

Le Gerant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

NO CORRIERON BASTANTE

SAN SEBASTIAN.—Dos corredores ciclistas internacionales, uno holandés y otro australiano, intentaron atravesar una calle momentos antes de que pasara por ella el dictador Franco. Advertidos por la policía, ambos extranjeros insistieron en cruzar la calzada, siendo impedidos y vapuleados por los guardianes del «caudillo». Antes de frecuentar la farmacia, ambos reprimidos debieron pasar por el cuartelillo.

En total, un recuerdo de España.

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación)

Si la sabiduría del hombre valiese tanto como su poder intelectual, ¡cómo entonces maravillosamente la ciencia y la industria nos hubieran ya libertado! Por nuestra culpa, desde hace tiempo, ellas nos esclavizan más, porque inclinan al obrero sobre mil tareas inútiles cuando no perjudiciales y aplastan al rico bajo una demente multiplicación de necesidades ficticias, de vicios que lo matan prematuramente. Y todos, suicidas, corremos hacia esa muerte para alcanzarla antes de que ella llegue por sus propios pasos.

Por falta de sabiduría, ¡cuántos de nuestros progresos nos hacen retroceder! No es solamente con alcohol que nos embriagamos. Cada una de nuestras invenciones aporta una nueva demencia más o menos durable. ¡Cuán hermoso es que sepamos forjar los metales y las máquinas productoras! Por nuestra insensatez fabricamos más armas que herramientas útiles. ¿Será quizá más difícil humanizar a la humanidad que humanizar a la naturaleza...?

Mi ciencia, débil en principio, pero que cada día fultiplica y precisa luces, me da una potencia creciente sobre el mundo que me es propio. En revancha, ¿no guarda este mundo sobre el hombre un poder ciego? Y si hay en la humanidad, tanto mal y tan tenaz, si la organización social continúa siendo injusticia, vesanía, opresión y servidumbre, ¿no es porque un peso natural aplasta las más nobles aspiraciones del hombre? La naturaleza nos impone odiosas supervivencias. Organos que ya no sirven subsisten, hábitos que fueron útiles o necesarios, o inevitables reflejos, persisten después que se han hecho perjudiciales. Nos batimos por el empobrecimiento universal como antes se batían empujados por el hambre. ¿Jamás podremos disuadirnos de que la lucha universal es suicida? ¿No se unirán, por fin, los hombres contra las hostilidades de la naturaleza? ¿No se decidirán fraternalmente a luchar contra el dolor, contra la muerte y contra lo desconocido para conseguir conquistas efectivas en favor de mejor existencia universal?

He observado bien a la naturaleza y la he visto contradictoria: produce para matar; hace con indiferencia la magia del pavo real y el horror del buitre, la dulzura de la paloma y la crueldad del tigre, el canto del ruiseñor y el graznido del cuervo. Destruye tan ciegamente las creaciones más raras y preciosas como sus más ridículas agitaciones. He investigado el cosmos y he visto el desorden en un orden y el orden en su desorden y más caos que equilibrio. Después de una etapa de observación imparcial de lo que sucede en el universo y de las muecas que en él hacen los hombres, después que se ha mirado la inmensa matanza que es el mundo, aun durante el período que se llama paz, después que se han escuchado los gritos de sufrimiento y de cólera de todos los vivientes, los ensueños poéticos se desvanecen y queda la risa para libertarse de lo fortuito y de lo contingente y de lo que los solemnes metafísicos califican de necesario. Mis fantasmas ya no me esclavizan. Las vastas armonías de ensueño las crea el pensamiento y el pequeño y precario influjo de las armonías concretas que nos rodea es la mano del hombre que lo impulsa y hace que florezca en bellas y solidarias acciones.

Suficientemente libertado del detalle y del conjunto de las cosas, ¿qué me restará por amar sino a los hombres? No les reprocharé su ignorancia y les advertiré que no se apoyen sobre ruinas peligrosas; los alejaré de los fantasmas y de los fetiches y les invitare a que se repliegen en su centro, en su sola realidad, que es el amor de los hombres.

Amo el drama de los sufrimientos humanos. En el universo y en la sociedad amo la poca humanidad que encuentro. Por doquiera que yo amo, lo que amo es a mi mismo, al hombre. Para mí es indiferente todo lo que no depende de mí mismo; me río de la crueldad y de la locura naturales. La liberación de la servidumbre material o inmediata no basta, sino que hay que libertarse de las esperanzas y de los ensueños. Solamente sobre un terreno roturado puedo construir mi dicha, mi justicia, mi amor. He desbrozado el terreno de todas esas ruinas que son las cosas particulares y he barrido al evento de mi risa todas las brumas: un dios, una ley, una unidad. Todo lo que no es humano me hace reir y más todavía lo que es humano y no está reconocido universalmente, tales esas criaturas del hombre ante las que él se inclina llamándolas creadoras. ¡Sueños de sueños!

No digáis que mi risa es triste. ¿Cómo podría yo estar triste si ya no tengo miedo ni necesito de mis ensueños...? Acaso queréis decir que os entristezco. También os engañáis. Vuestra tristeza es hija de vuestra debilidad y de vuestro desamor, no de mi amor y de mi fuerza. Porque carecéis de amor, amantes de fantasmas, no sabéis daros a las realidades. Fortificad vuestro amor y vuestra vista y sólo así oiréis el goce del amor y de la alegría que estallan en mi risa y también resonarán en vuestra risa esos ritmos de alegría y amor.

⁂

La sabiduría puede y debe ser un esfuerzo subjetivo. Se degrada o aniquila en cuanto se alía a una metafísica, a una política o una sola ciencia, porque no es en sí misma una ciencia, sino una práctica sin analogía, vecina no obstante de las artes. De la escultura, de la pintura, o de la poesía, la sabiduría se diferencia en que ella unifica al hombre con la materia, y se parece en que como las demás artes expresa al artista. El artista debe conocerse y conocer la materia que trabaja. Los subjetivistas siguen afirmando: «Conócete y extrae de este conocimiento orientaciones.» Este conocimiento sigue siendo crítico y no científico, porque no exige del artista ético que sea un fisiólogo o psicólogo científicos. Le basta con el sentido práctico y busca saber lo que exige la materia y lo que puede sacar de ella el que trabaja. Quiere conocer su naturaleza para realizarla. La palabra naturaleza, liberada de toda metafísica, es para mí sinónimo de salud. Por la sensibilidad soy animal; por la voluntad razonable soy hombre que prefiere la libertad a todos los placeres superficiales. El hombre ordinario es un animal enfermo y loco. Su humanidad no se manifiesta más que por una hipertrofia de las necesidades animales y un exceso de trabajo animal. Es una bestia que come demasiado, que goza con exceso, que sufre sin medida y que desea con exaltación. Desde que el hombre ya no es en mí esclavo de la bestia caprichosa y vesánica, en cuanto mis necesidades sencillas me dejan tiempo y libertad, un movimiento inevitable me conduce hacia los goces propiamente humanos. Amo y desarrollo más y más mi libre intelecto y mi armonía personal.

En cuanto mi humanidad intenta hacerse sabia, me percato de que la sociedad es un gruñido sin fin de bestialidades temerosas, ávidas y despóticas. El sabio siente necesidades sociales. De la sociedad enferma, artificial, hipertrofia material y económica, extrae una sociedad sana, natural, exenta de tiranía y de servidumbre. El animal monstruoso se hace un hombre inmenso, un sabio son vasta tendencia armónica. El subjetivista actúa siempre como si su acción debiera contribuir a realizar la ciudad sabia. Pero no está seguro de que ella pueda llegar a existir. No fija su utopía en tiempo alguno ni en lugar determinado. Sonríe del futuro, que no depende de él, crea la dicha y la armonía que de él dependen.

⁂

El individualismo no es sólo un método de pensamiento y de vida, sino también una necesidad de todo pensamiento y de toda vida. Quizá vivimos y pensamos en la medida en que somos individualistas. Lo que no es indivudualista dentro de mí, repite, imita, obedece. Los pensadores más sociales siguen siendo individualistas en el grado en que continúan siendo pensadores. Todo hombre ha atravesado, aunque no haya sido más que un relámpago poco consciente, el ensueño y la duda provisoria. La mayoría tuvo miedo y se lanzó hacia cualquier refugio en ruinas. El momento terrible, sin embargo, fue un esclarecimiento, y lo que era resonar palabras se trocó en un pensamiento vivo.

Yo encuentro en la medida en que me busco. Pero, ¿qué es lo que puedo encontrar en mí?... ¿La vida, una vida, mi vida?... ¿Qué es mi vida? ¿Cuál es mi tendencia más fuerte? ¿Placer, poder o armonía?

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Ahora C. N. T., o la popularidad imposible

EL Movimiento falangista, ávido de una popularidad que por su característica reaccionaria no puede adquirir en España, trató, a través de su fundador José Antonio Primo de Rivera, de formular un programa «revolucionario» que diera satisfacción a las aspiraciones obreras y campesinas, según crédito (necesariamente adulterado) conseguido por la Confederación Nacional del Trabajo, la sindical de más arraigo en la Peninsula.

Triunfantes la Falange, el carlismo, y la reacción toda de España, la farsa de una C.S.T., o central sindical de trabajadores, no pudo cuajar por ser un hecho de fuerza, un estallido inquisitorial, una contribución formal a la Europa totalitaria que estaban preparando los sátrapas Hitler y Mussolini. Un mar de sangre y un horror de torturas separaba la Falange y su apéndice JONS del pueblo que trabaja, y toda argucia, por sutil que el clero la imaginara, cayó en el vacio debido a la consciencia ya madura del productor hispano. Que la C.S.T. pudiera rodearse de unos cuantos trabajadores no tiene caso. Fueron los descaracterizados de siempre: los pedigüeños, los cobardes, los esquiroles, la hez de la clase obrera, en suma. Pero a los otros, a los trabajadores de conciencia formada, a los manuales bregados en la lucha social, a estos, no pudiendo adherirlos, habia que matarlos. Así perecieron Ballester de Cádiz, Villaverde de La Coruña, Peiró de Mataró, etc., además de miles de hombres generalmente menos conocidos, pero significados y estimados en su sindicato original respectivo.

Por enemiga política, la U.G.T. no le ha interesado nunca a la Falange. Por su ascendiente exclusivamente social, la C. N. T. debia ser explotada a su ventaja por la cohorte falango-franquista. Se habló de adhesión a la C.S.T., de parte de los Fornells, Corrons, Corbella, etc., sin que a ciencia cierta se sepa hasta que grado esos elementos quisieron o pudieran ser utilizados por el sindicalismo franquista. Sea por inutilidad de unos seres moralmente desarraigados del pueblo, sea por incapacidad de los mismos para afrontar una situación que sólo les podia aportar dinero y desprecios, lo cierto es que esta suerte de «sindicalistas» se han limitado a vegetar olvidados e irrepresentativos. Véase la fuerza de la C.N.T. en este importante aspecto: El compañero que da todo su saber y entusiasmo a la Organización, es entrañablemente querido por los trabajadores cenetistas. Pero, ¡ah!, en el momento en que el compañero destacado se inicia por el camino del liderismo o de la defección, entonces el militante ex estimado se queda solitario y amargado. Y conste que la lección sigue siendo vigente a pesar del agua que ha corrido por debajo de los puentes de España y del Exilio.

Otro de los fracasos sonados de la JONS o de Falange fue el de quedarse con los talleres de «Solidaridad Obrera» y utilizar, mitigado, el nombre popularísimo de nuestro diario. De no ser imbéciles o desmedidamente atrasados, los Santamarina y cuadrilla no hubiesen cometido absurdo tan evidente. La gente confederal no se paga de títulos «parejos», sino de ideas claras, de propósitos honrados. Los Luys y etc. salen todos de la caverna, y su delito radica en no ver clara ni la luz del dia. Viven su mundo de sacristia, y en la redacción de la calle Consejo de Ciento tienen su Cristo ensangrentado con almagre, en tanto el pueblo al que tratan de subyugar, está reducido y enrojecido por heridas recibidas del enemigo falangista. «Solidaridad Española» en una España facistizada no expresa nada, en tanto «Solidaridad Obrera» expresó siempre mucho. De ahí que nuestra «Soli» viviera de sus compradores y que el exabrupto diario de Luys Santamarina subsista merced al dinero que recibe del capitalismo y del sindicato Vertical, esa organización espúrea que se nutre del dinero que roba a los asalariados en los despachos patronales.

De fracaso en fracaso, los gerifaltes del sindicalismo vertical ensayan periódicamente nuevas fórmulas que, viciosas de arranque, caen inmediatamente en el sopor y el fracaso previstos. Conscientes de que el sindicato vertical aguanta solamente por fusiles, y de que el dia que en España amanezca una luz de libertad, por ténue que sea, el verticalismo se queda en cuadro, los directores de esta farsa sindicalista siguen —aún— las trazas de la Confederación Nacional del Trabajo, cuya popularidad continúan ambicionando en lo que se refiere a la sigla, esto es, apropiándose la fachada para ocultar la podredumbre reaccionaria y burguesista interior de la C.S.T., en adelnte denominada Consejo Nacional de Trabajadores, de donde resalta ese C.N.T. que actualmente aducen los «fachas». No tienen bastante los sindicalistas de Franco con agregarse silenciosamente colaboradores de procedencia comunista; no les satisface esa colaboración de gentes que van a lo suyo y que por encima, en la calle carecen de arraigo. Aspiran y suspiran por recoger algo de esta C. N. T. que es carne y sangre del pueblo, y sin el cual en España no hay obrerismo cabal posible. Poder, dinero y armas, los verticalistas lo tienen con exceso. Pero el alma de la clase obrera les ha escapado siempre.

No podia ser de otra manera.

★ DISCOS ★

El doctor Alberto Schweitzer falleció en la localidad de Lambarena, lugar cualquiera del Africa negra. Schweitzer contaría con nuestra admiración sincera, si la admiración sincera hacia Schweitzer no estuviera organizada. Con voluntad más o menos plausible, la prensa, la radio y la televisión de todo el orbe han entonado loas al doctor Schweitzer, el filántropo, el teólogo, el pensador, el iluminado, y eche usted títulos de pro encima del buen Alberto.

Ahora bien. De no haber sido religioso, este doctor alsaciano ¿hubiese gozado del favor de la propaganda internacional y de apoyos para cumplir su obra sanitaria y «caritativa» (¡esa humillante palabra!) en pro de unos ignaros y necesitados africanos? Sin el signo mesianista, o más modesto: misionista, la obra de Schweitzer ¿habría sido elevada a la categoría de institución bondadosa europea?

Lo dudamos, y no yendo más allá, nos abstenemos de afirmar que, sin la protección oficial de institutos y confesiones, el esfuerzo humano del llorado doctor hubiese sido ignorado, pudriendo, el buen hombre, en cabaña de broza con sus negros y con todas sus bondades. Sin el marchamo de Cristo, la abnegación de los individuos no vale nada. Por donde se ve que la filantropía controlada es un comercio religioso organizado.

¿Exageramos? ¡Oh, no, de ninguna manera! Isidro Casals (¿qué sabe el mundo de este hombre?) cayó de bruces en la Guyana disparado desde la isla de Ré como un presidiario de tantos. Cumplida su cadena, y habiendo adquirido dotes de practicante en la Isla del Diablo, se entregó enteramente a la curación graciosa —¡sin cobro de nada!— de los míseros autóctonos que le necesitaban. Isidro era doctor, farmacéutico y comadrón en los bohios, entre negros, mestizos e indios socialmente desclasificados. Y estos le amaban, y le llevaban bananas, ananas, ñames, en signo de agradecimiento. Frutas que, por otra parte, Isidro tenía al alcance de la mano.

Un dia llegó a mi casa un hombre curioso. Venía de Cayena y me rogó contactar con Casals, antiguo amigo y probado compañero. Y añadió, el visitante: «Si un delito cometió, con su amor al pobre lo ha pagado mil veces. Es inenarrable la devoción de este hombre hacia los seres desgraciados. Les da todo su saber, toda su energía, y vive con ellos y como ellos. Si usted quiere asegurarse de lo que le digo, no tiene más que escribir al alcalde de Cayena.» El abogado Henri Torres sabe todo esto, y me consta que le emociona. Pero Isidro Casals, irreligioso perenne, no pasará a la historia.

Tampoco llegará a santo —ni ganas tiene de ella— el compañero doctor Pedro Vallina, el hombre que a sus ochenta y cinco años continúa ejerciendo, no su doctorado, sino su apostolado, entre los indios más humildes y estrujados de Oaxaca. Ninguna comodidad, ningún alivio puede darse Vallina en aquellas tristes soledades mejicanas. Y, sin embargo, allí radica, allí permanece, tratando de eliminar cegueras, de reivindicar cuerpos anémicos, de elevar el sentido moral de una raza pervertida por las intoxicaciones religiosa y tabernera. Varias veces se le ha insistido para que descendiera a cualquier ciudad del país, donde una existencia más conforme con la civilización le espera. En vano. Vallina sigue en sus trece de curar indios, de rehabilitar la especie, malográndose, personalmente, él mismo.

Al desaparecer Schweitzer, el mundo convencional lo ha inundado de incienso. En el mismo caso, Casals y Vallina continuarán ignorados.

Continuarán, porque ya lo son en vida, a pesar de la inmensidad de su ejemplo.

DISCOBOLO

LEED
« U M B R A L »

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

SOLIDIFICAR EL PORVENIR

CITABAMOS en nuestra «Crónica» anterior a algunos de nuestros maestros y precursores, dando cuenta de la influencia moral que tuvieron en su hora. Y deciamos que careciamos hoy de hombres de su alto valor.

Se podrá oponer nombres a otros nombres, tratando de probar que las bajas están cubiertas. Es posible. Por lo general nos resistimos a reconocer el valor de los «actuales». Incurrimos en la comparación y decimos que los Reclus —su obra específica— no han sido remplazados. Que no es ya de esta época el impetu visionario de Bakunin, ni hay continuidad respecto a Kropotkin, ni en cuanto a Malatesta.

¿Nos hallamos, tal vez, en el tiempo de las medianías? Se me dirá con pruebas al apoyo, que existe un plantel de viejos y jóvenes militantes cuyo valor y cuya obra no debe ser desmerecida. Es verdad. Pero, no obstante, lo sabemos todos, sus nombres no repercuten en los confusos aires de estos tiempos. Salvo raras excepciones, sólo les conocemos nosotros.

Son hoy dificiles las ediciones de sus obras. La base de lectores ha disminuido y no contamos con el volumen de prensa de otrora. Prensa ayer influyente y hoy desconocida o poco menos en los medios populares. Teniamos varios diarios en diferentes lenguas y países. Formábamos parte de «la opinión» y el ritmo social recibia el impacto de nuestros juicios, ampliamente divulgados, y de nuestros hechos, que ni la prensa burguesa ni las autoridades podian negar ni silenciar. Hoy, en ciertos países apenas conocemos una modesta hoja de aparición fortuita, algún boletín interno. En otros un mensual o dos, como en Francia. Con el máximo de fortuna se registra aquí o acullá algún semanario. Como milagro de persistencia, es el movimiento anarquista y libertario español, aun fuera de su suelo y esparcidos hasta en grupos minúsculos, el más rico en publicaciones, compitiendo con el más floreciente de nuestros movimientos: el italiano.

No obstante, analicemos esta nuestra prensa de raíz española. Tomemos de ella un ejemplar cualquiera y ofrezcamos su lectura al hombre de la calle, al que a diario se codea con nosotros en el trabajo, en los transportes, en la vecindad. Veremos que es lo que opina y si es que comprende sus textos. Seguros estamos del resultado negativo. El noventa por ciento de nuestros articulos giran en circulo cerrado, en torno a problemas internos, personalistas, de organización, de secta, es decir, de grupo social metido en si mismo, ajeno al fresco aire de la calle.

En tales condiciones, los trabajos y el pensamiento de nuestros pensadores, doctrinarios, teóricos o tácticos del ayer cercano y del presente en marcha, se pierden en el farrago de las cuestiones de trámite o de las rencillas de botica.

∴

¿Por qué razón, habiamos de preguntarnos, carecemos hoy de medios publicitarios capaces de integrarse en el presente y de aportar, en cada país, un vehiculo eficaz de información y de propaganda...? ¿Carencia de posibilidades económicas...? ¿Ausencia de base orgánica...? ¿O falta de decisión y de hombres capaces...?

A mi juicio, no hemos adquirido plena conciencia colectiva de las profundas transformaciones habidas en estas últimas décadas. Nos hallamos —nosotros— en una fase de transición que contrasta con la época verdaderamente revolucionaria que es la actual. Mantenemos en nuestra propaganda los mismos tópicos, la misma fraseología y tono redentorista que en aquellos tiempos en que la lucha por el pan constituia la razón primera, inevitable e imperiosa de una amplia zona de la sociedad.

Se produjo entre las dos guerras una fiebre de dictaduras que no logró destruir el pensamiento y la vocación humana hacia la libertad. Pero destrozó o poco menos al movimiento anarquista y sindicalista libertario. La tragedia española primero, y la guerra mundial a continuación, constituyeron terribles golpes de maza que hubieran podido liquidarnos definitivamente. En la intención de las nuevas concepciones democrático liberales, no existimos ya. No queda para ellos otra cosa que comunismo, enfrentado con la democracia liberal. Y alguna que otra dictadura francamente acogida por el bloque democrático en su acción defensiva «contra el comunismo».

En verdad, la transformación social y económica de estos últimos tiempos se define hacia la uniformidad. Los dos bloques comercialmente antagónicos tienden a fundirse en la común aspiración a la riqueza de medios, técnicos y económicos, administrados por una cada vez más omnipotente y centralizado sistema estatal. Entre los dos bloques no va quedando otra diferencia de concepciones, que los falsos antagonismos de un nacionalismo cada vez más exacerbado y demencial, que, del caos en que se halla el mundo, puede conducirnos a todos a la más espantosa de las destrucciones.

∴

No exageramos cuando afirmamos que las concepciones anarquistas y sus proposiciones societarias, son las únicas que se salvan del caos. Nuestras concepciones. Pero no nosotros. Reducidos a la mínima expresión orgánica por la fuerza de los acontecimientos, nos hallamos abocados al gigantesco esfuerzo de reencontrarnos a nosotros mismos y de situarnos en el contexto que nos rodea.

La primera tarea es la de reencontrarnos, es decir, la de imbuirnos en la idea de que lo esencial es la reestructuración moral y numérica de nuestros cuadros. Moral, porque las incidencias de la hora nos llevaron a estériles personalismos y a discusiones desplazadas. Aún es la hora en que se discute acerca de organización o no organización; de sindicalismo y de otras zarandajas y pequeñeces que en Italia, en Francia, Argentina y allí donde existen serios vestigios de nuestra acción, dividen a los compañeros entre sí, en más que bizantinas discusiones que paralizan toda labor.

El movimiento español es el que más urgencia tiene en centrar sus actividades, en un equilibrio que no puede partir de otra cosa que de la reafirmación de sus postulados. Para ello ha de procurarse una meta inmediata que permita eliminar de raíz la tara personalista que amenaza disgregarnos.

El reciente Congreso nuestro parece haber dado motivo al desconcierto y a la desintegración. No lo estimamos así. Insistimos en la necesidad de sobrepasar todo lo que supongan estériles diferencias, para abocarnos a la tarea gigantesca de recuperar España. Las pequeñeces internas de supremacia personal pueden y deben superarse, en la idea de que toda división fundamental sólo favorece al adversario, como quedó probado en 1945. Debatamos nuestros problemas internos, sin olvidar que si nuestras filas flaquean, no lograremos ni mucho menos solidificar nuestro porvenir.

Démonos a la obra en detrimento de la frase. No olvidemos que la obra de voluntad, en la linea de cada predilección de grupo, no requirió nunca aprobación de Congreso. Fue siempre fruto de decisión, menos pregonada que efectiva en hechos. Y el movimiento en peso se solidarizó *siempre* con los hechos, aunque nada hubiera previsto y refrendado en los Congresos.

No se solidifica el porvenir por medio de fútiles (y a pesar de ello maléficas) «conquistas» orgánicas. Los cargos y los hombres de «la hora» son un momento fugaz en el largo proceso de nuestra historia. Se olvidan siempre. Pero las conquistas sociales son imperecederas y son las que identifican a nuestras ideas y a nuestro movimiento.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PROGRESO Y MISERIA

CONVIENE atalayar el panorama social con singular detenimiento, sin dejarse deslumbrar por esas oleadas de euforia de tantos como comentan la supuesta prosperidad económica de la época en que vivimos. Algo así como el ensalzar el anverso de una medalla, sin fijar la atención en el reverso. De ahí la importancia, el valor, a los efectos de la reflexión, de libros como «La France pauvre», de F. M. la Gorce, editado recientemente. Es de indiscutible interés dado que las consideraciones del autor al respecto de Francia, país que se conceptúa de los más prósperos de Europa, pueden generalizarse, aplicándose a otros muchos países, de uno y otro continente, a los que se les atribuye poco menos que el nadar en la abundancia. No hace mucho un periodista norteamericano ofreció, en un documentado reportaje, el reverso de la riqueza y de la tan envidiada prosperidad de los Estados Unidos. Puso de relieve el hecho de que millones de parias, blancos y de color, están pasando toda suerte de privaciones, apenados por la miseria, viviendo mal, en tanto que en Miami, y en otros muchos lugares de moda, se derrochan los millones. Y si ello es así en los considerados de vida social floreciente, ¿qué diremos de países como España, Portugal, Grecia, India, Perú, y tantos otros de los considerados subdesarrollados?

Según las apreciaciones del autor citado, los necesitados, los que denomina «vencidos de la expansión», se hallan entre los cinco millones y medio de francesas y franceses que, a los 65 años, tienen que sobrevivir con menos de veinte mil viejos francos al mes. Entre los dos millones de obreros que ganan menos de cincuenta mil francos mensuales. Entre el millón de campesinos que van vegetando, sin esperanzas de mejoramiento, cultivando sus pocas tierras. Entre los dos millones de extranjeros, muchos de los cuales tienen que conformarse percibiendo un sueldo irrisorio. Entre los doscientos mil pequeños comerciantes, que a duras penas pueden desenvolverse una vez han pagado los impuestos. Entre los miles y miles de obreros que, llegados a los cincuenta años, se encuentran con innumerables dificultades para hallar trabajo. Muestra el libro cómo el progreso técnico, al no tener en cuenta más que los efectos materiales, ha acrecentado la desocupación.

Y las soluciones que ofrece al autor de la obra citada no son más que endebles paliativos, ya que todo lo espera del Estado, que bien sabemos está en todas partes vinculado con la plutocracia, que no se anda con sentimentalismos, interesándole exista siempre un crecido remanante de mano de obra. No obstante, es meritorio que haya quienes, dotados de una evidente alteza de miras, muestren con datos incontrovertibles que, como vulgarmente se dice, no es todo oro lo que luce en países donde se quiere dar a creer que la riqueza y el bienestar están al alcance de todo el mundo.

EL TENER PERSONALIDAD

Conviene recordarlo. No, no está por demás en lo referente a «nuestras cosas». Ahora que, seguramente al paso de la *evolución*, se repite lo de compañeros «de la base», lo de «comités superiores»; aquello de que hay compañeros que han sido o que van a ser «mandatados»; ahora que más que a un sereno, detenido, imparcial cambio de impresiones, con miras a soluciones que complazcan a todos se acentúa la propensión a los procedimientos de votación, por aquello de que «¡votos son triunfos!», sin tener en cuenta las juiciosas observaciones que hizo Ricardo Mella al respecto en uno de sus siempre actuales ensayos sociológicos, el titulado «La ley del número»; ahora que uno nota, quizás más que antes, enmendables deficiencias, viene a cuento lo que aconsejaba hace poco un compañero: volver a las fuentes del ideal.

Importa señalar, una, y tantas veces como sea, que lo fundamental en el idealista ácrata —y todos o casi todos, los elementos de la C.N.T. nos consideramos idealistas de esta tendencia— estriba en tener personalidad, esto es: pensar con la propia cabeza, sin dejarnos influenciar apasionadamente, obcecadamente, sectariamente, por nada ni por nadie. Tener personalidad es harto sabido que supone poseer capacidad de análisis para examinar las cosas, viendo lo que en ellas pueda haber ya en un sentido bien en otro; saber que todo es relativo en la vida. Sólo los necios, o los ególatras, o los aprovechados, creen reunir todas las perfecciones, buscando persuadir de ello a los demás.

(Sigue en la pág. 2.)

Hombres y hechos

Manuel Posa Roca

por José VIADIU

Autobiográfica

EN uno de sus «discos» Juan Ferrer rememoraba la figura de este hombre que en su juventud arriesgó su vida para vengar agravios tiranicidas. Seguramente que por este sólo acto, que es en si representación de hombria, de dignidad personal y de desprendimiento no común, siempre ha gozado de mis respetos y simpatias, sin que esté seguro de haber cambiado con él palabra alguna, aunque le conocí cuando ambos entrábamos en la mocedad, de lo que hablaré después de hacer un pequeño preámbulo personal.

Es probable que el hombre quede configurado para siempre según hayan sido sus años de infancia. Así, en mi caso particular, no me ha sido dable sentir nostalgia ni por ambiente ni por las personas donde transcurrieron los primeros dias de mi existencia, lo que creo que nada tiene de placentero. En mi rememoración sólo acuden recriminaciones y golpes, como su fuera una especie de pared de frontón. Padres, vecinos, maestros y autoridades todos estaban de acuerdo en que yo era la oveja negra, no sólo de casa, sino de la ciudad. De todas las escuelas me sacudian y no pocas veces saturado de palizas, que solian redondearse en el hogar.

Recuerdo aún el hecho que dio: Tendría entre ocho o nueve años cuando otro niño y yo deambulábamos mientras pasaba una procesión. Mi amiguito no se quitó la gorra por tener la cabeza llena de costras. En esas, un cura le arranca la gorra en forma brutal. Pronto la sangre salpicó el rostro del muchacho. Al verlo sangrante no pude contener mi indignación y, haciéndome de unas piedras las arrojé contra el cura. Y claro, fuí yo y no éste quien pasó una larga noche en el nausebundo cuartelillo municipal.

Indudablemente que se trataba de un anticipo de eso que llaman en la actualidad rebeldes sin causa, y que, por lo general, la verdadera causa, de ayer y de hoy, estriba en la ignorancia y la incomprensión de los mayores.

La cosa vino a complicarse ya que por entonces murió mi madre, y yo no supe acomodarme a la nueva situación. Así que pronto hallaron el recurso de quitarme del medio. Me mandaron a Barcelona de aprendiz de fideero. Aquí, a los golpes se juntó la explotación más deshumanizada. Mi cometido principal consistía en repartir pastas para sopa a domicilio. Durante el primer año el reparto se hacía con la cabeza a base de «palinas» o en carretón. Luego se solucionó la cosa, ya que el burgués compró un burro para que me supliera en el tiro. Este fue el elemento de mayor aprecio que tuve en este tiempo, puesto que los dependientes y empleados eran tan desalmados y burdos como el amo, ya que cargaban todas las burlas y culpas sobre el aprendiz. Con el burro nos entendiamos a la perfección. Le trataba lo mejor que podia y sabía. En el agua le vaciaba una botella de jarabe Fortuny, y en cada viaje que haciamos cargaba provisiones para ambos: higos, membrillo, chocolate, pasas y otras hierbas. De tanto dulce que le suministré el burrito se quedó sin pelo. Esta era una especie de venganza para cobrarnos las tropelías de que nos hacían víctimas.

Todo esto viene a cuento y tiene conexión en que al terminar el aprendizaje me mandaron a cierta tienda de comestibles cuyo antiguo dueño, Joaquín Girbau, estaba en quiebra, y que los acreedores, para resarcirse de sus deudas, explotaban por su cuenta. El establecimiento de marras estaba situado en la calle Wifredo esquina con la de la Luna, en donde vivían Posa y sus familiares. Manuel solía venir a la tienda por satisfacer encargos de su madre. Este hecho lo comprobé años después, estando ya preso, cierta mañana en que su madre lo visitaba acompañado de una muchacha. Entonces es cuando relacioné aquel muchacho de la calle de la Luna con el preso, es decir, con Manuel Posa.

El lerrouxismo

Precisamente en estos años se iniciaba la carrera demagógica de Alejandro Lerroux. La composición primaria del Partido Radical, al lado de una turbamulta de gritones, aprovechados y tipos que iban a lo suyo, lo componian también una parte ínfima de gente limpia, de intachables republicanos como, por ejemplo, Hermenegildo Giner de los Ríos, Cristóbal Litrán, Valentín Camp, los propios padres de Manuel Posa y muchos otros. También es cosa sabida que Lerroux fue enviado a Barcelona por Segismundo Moret con la finalidad de «españolizar» a Cataluña, de acabar con el catalanismo, y sobre todo de destruir el movimiento anarcosindicalista. La obra de Lerroux fue sumamente peligrosa, ya que seguramente es el tipo más completo de demagogo que ha tenido España; para ello basta recordar algunos de sus discursos y los célebres artículos «¡Rebeldes, rebeldes!» y «Cocodrilos». En relación con nuestros medios su influencia se dejó sentir en no pocos sindicatos y en algunos elementos seducidos por su verbo, y también por la irreductible oposición de muchos compañeros que se opusieron con tesón a su predominio.

El caso más destacado de esta pugna fue el sonado mitin del Teatro Condal enclavado en el bullicioso Paralelo. Pocos dias antes de su celebración, «El Progreso», órgano de dicho partido, habia sostenido que los sindicatos obreros eran nidos de confidentes y señalaba entre ellos a Salvador Seguí. El mencionado teatro estaba lleno de bote en bote de lerrouxistas apasionados. Al levantarse a hablar el lugarteniente de Lerroux y director del periódico nombrado, el repulsivo Emiliano Iglesias, Seguí cometió el acto verdaderamente temerario, en defensa de su dignidad, de pedir la palabra con el objeto de refutar las aseveraciones y calumnias que en su contra le habian dirigido. Tal decisión armó un fuerte alboroto y sonó un disparo dirigido contra el «Noi» que no dio en el blanco, pero que si mató a un individuo llamado Soteras. Seguí iba acompañado de otro compañero, pintor como él, llamado Alejo, y ambos a silletazo limpio pudieron escabullirse saliendo ilesos de la refriega, pero que, por dicho motivo, el «Noi» purgó unos años de cárcel.

(Pasa a la pág. 2.)

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

23 SEPTEMBRE 1965
NUMERO 368
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La foire électorale

NOUS y voilà. Le coup d'envoi est donné. On se démène un peu partout. La grande bataille électorale a commencé. Personne ne se fait d'ailleurs d'illusions quant au résultat final, mais il faut bien gaver l'électeur de formules creuses, de « démocratie » et de « liberté » si l'on veut avoir quelque chance de conserver une sinécure confortable. C'est la grande mystification, les promesses délirantes, les appels déchirants : il faut sauver la démocratie qui n'a jamais existé que dans l'imagination des candidats beaux parleurs.

L'opposition voudrait tout de même faire quelque chose, montrer un semblant de cohésion, c'est une question de prestige et de gros sous. Malgré les échecs enregistrés antérieurement, on multiplie les contacts, on s'affole, on perd toute notion de lutte de classes, on va jusqu'à solliciter les organisations de « jeunes patrons » pour défendre théoriquement les intérêts des travailleurs.

Trouver un candidat qui puisse plaire à tout le monde, qui soit assez débrouillard pour tromper tout son monde, voilà la grande préoccupation de la gauche. Pourtant, ils ne manquent pas ceux qui briguent le combat singulier avec de Gaulle et qui pensent, malgré leur défaitisme réaliste, en tirer un certain nombre d'avantages pour leur « carrière » personnelle.

On nous déclare qu' « un certain nombre d'avocats républicains (y aurait-il des avocats fascistes ?) ont estimé que le président de la Ligue des droits de l'homme était, tant pas sa fonction que par ses qualités personnelles, l'homme le plus qualifié... ». Certains affirment qu'il s'agit là de la « seule candidature de gauche actuellement possible... » On espère ainsi réunir un certain nombre de voix en récoltant en particulier celles de minorités d'extrême-gauche qui, habituellement, se tiennent à l'écart de la farce électorale. Peut-être recueillerait-on en effet les suffrages de ceux pour qui la lutte ouvrière est une affaire de protestation platonique et d'anticléricalisme dépassé. Quant aux anarcho-syndicalistes, ils prêcheront l'abstention massive comme ils n'ont cessé de le faire.

Le choix de cet « homme de gauche » est significatif. Il montre assez que les politiciens se bornent à réclamer pour la classe des travailleurs des « droits théoriques », de grandes épithètes ronflantes, « respect de la dignité humaine », etc.

Mais pour nous la dignité du travailleur ne réside pas dans une déclaration de principe couchée sur un morceau de papier : elle est dans sa condition de chaque jour. Elle n'est pas une affaire de droits, elle est un état de fait. Et seul le bouleversement des conditions objectives de la production et de la consommation est susceptible d'amener l'émancipation des exploités.

Les droits théoriques, nous les avons depuis 1789, et, cependant, l'exploitation de l'homme par l'homme est plus flagrante que jamais et les élus de la classe ouvrière votent les lois qui affermissent le système capitaliste.

Voici quelques points d'un « programme minimun commun » proposé à la gauche par le Parti communiste :

— Il s'agit d'établir un « gouvernement d'union démocratique ». Nous savons tous que cela signifie : collaboration de classe au nom d'un intérêt général qui n'existe pas, au nom duquel les dirigeants politiques trahiraient, comme en 1936, les revendications spontanées de la base trop confiante.

— « Sauvegarde et extension des droits des conseils municipaux et généraux ». Nous voulons un fédéralisme effectif construit de bas en haut, le seul qui puisse répondre aux exigences de la consommation et aux possibilités de la production organisées sur des bases rationnelles avec exclusion de la notion de profit. Si les organismes régionaux, municipaux ne sont que les rouages commandés par un Etat centralisé et dirigé par la finance internationale, nous les considérons comme de simples mécaniques d'oppression.

— « Nationalisation des grands monopoles ». C'est aller dans le sens du système capitaliste tendant à une concentration industrielle qui lui permet de réunir dans les mains de quelques individus toute la vie économique du pays. Il ne s'agit pas de concentrer, il s'agit d'harmoniser la production : aussi nous sommes pour la collectivisation des moyens de production, nous sommes pour l'expropriation capitaliste au profit de la collectivité. Personne ne saurait, surtout pas l'Etat, posséder en propre les moyens de production, car personne ne doit pouvoir restreindre le droit au travail. Ce qui n'a pu être réalisé que grâce à l'effort collectif appartient à la collectivité. La propriété ne doit pas passer à l'Etat, elle doit être abolie.

— « Construire au moins 500.000 logements par an dont 300.000 H. L. M. » Comment? 200.000 logements spacieux pour loger cadres et ingénieurs et 300.000 « cages à lapin » pour entasser les familles laborieuses ! Il est vrai qu'au P. C. on a une notion très respectueuse de la « hiérarchie ».

Assez de comédie ! Assez de droits théoriques ! On ne marchande pas sur ce qui devrait appartenir de fait aux travailleurs. Lorsque les exploités auront compris que la politique, foyer de bassesses, d'hypocrisie et de mensonges, ne saurait mener qu'à de nouvelles formes d'exploitation ils prendront en main leurs propres affaires et précipiteront la révolution sociale par une abstention massive **précédant la** grève générale expropriatrice et gestionnaire.

Exécutants et organisateurs

Le président Hofmeyer, au procès d'Auschwitz, devant les reproches lui étant adressés de ne juger que les « petits », les autres, les « grands », n'étant que peu ou pas inquiétés, répondit : « Les autres, qui sont-ils ? Ce sont les Hitler, Heydrich, Eichmann, Pohl, Hoss, Himmler. Tous ont été condamnés ou se sont suicidés. Il ne reste donc plus que les exécutants, mais les exécutants sont tous aussi responsables que les organisateurs. »

Ceci amène deux questions aux assertations du président Hofmeyer. La première est qu'il ne semble pas du tout certain que les « chefs » nazis furent tous jugés. Entendons par « chefs » tous ceux qui avaient une responsabilité dans l'armée de terre, de l'air ou de mer. Sans omettre, naturellement, ceux de la SS, de la Gestapo, voir des services civils qui touchèrent de prés les camps d'extermination. Ramener la responsabilité du nazisme aux six « salauds » susnommés me semble de la plus haute fantaisie.

La deuxième question, la plus importante, est de savoir dans quelle mesure les « exécutants » sont aussi responsables que les « chefs » ou « organisateurs ». Cela soulève plusieurs problèmes ; en premier, jusqu'à quel point un « exécutant » peut refuser un ordre venant de ses supérieurs, c'est-à-dire des « organisateurs ». Si les « exécutants » sont responsables, cela signifie qu'ils peuvent non seulement discuter un ordre, mais aussi le refuser ; ils sont donc de ce fait responsables au même titre que les « organisateurs ». Mais, s'ils ne peuvent discuter un ordre, s'ils doivent obéir aux « chefs », ils sont automatiquement irresponsables sur le plan juridique.

En fait, que signifie le terme « responsable », non dans le sens purement juridique, mais dans le sens humain comme le pose les tribunaux aux procés des camps de concentration politiques nazis ?

Sont responsables de leurs actes tous ceux qui ont librement accepté un engagement dans l'armée ou dans un service de police, SS ou Gestapo. Sont responsables, même si à l'origine ils étaient requis, tous ceux qui ont accepté un « grade » dans cette armée ou ces services de police. Ne le sont pas tous ceux qui furent « requis » et refusèrent un grade quelconque dans l'armée ou la police. En fait, un homme est toujours « responsable » de ses actes, il peut toujours refuser, même s'il doit en souffrir, de collaborer par exemple à un « génocide ».

Par ailleurs, il est certain que la majorité des hommes acceptent plus ou moins servilement les « ordres » des « chefs » et se dégagent en se disant : « Les responsables, ce sont eux et non moi. » Il est également certain que les risques encourus en cas de refus d'obéissance en temps de guerre sont grands et que les hommes ayant une responsabilité familiale hésitent à s'engager dans une voie dont l'issue est la prison, voire le poteau d'exécution.

Les responsables, les vrais, c'est l'ensemble du capitalisme international, c'est lui qui amena le nazisme par peur, par haine non seulement du communisme, mais de la classe ouvrière. C'est lui qui, voyant le « peuple », comme ils disent avec une moue de mépris, désirer non seulement un standing de vie meilleure, mais aussi la possibilité de s'ouvrir des horizons nouveaux dans le domaine culturel ; c'est lui qui mit sur pied les Franco, Mussolini, Hitler, De la Roque, Degrelle, Salazar, et j'en passe ; c'est lui qui fut à l'origine du fascisme, du nazisme, du franquisme. S'il n'avait pas préparé le terrain à la dictature sous toutes ses formes, jamais nous n'aurions vu de camps d'extermination, jamais nous n'aurions vu, comme c'est le cas en Espagne, un peuple crever de faim, en Espagne et dans d'autres pays. C'est encore cette néo-bourgeoisie, qui fleure si bon l'encens des sacristies, qui nous a donné le régime que nous subissons, et si demain un quelconque Massu s'impose comme dictateur sera encore responsable.

Certes, il se trouvera toujours des hommes, que ce soit dans le milieu bourgeois ou dans le milieu prolétarien, pour « exécuter » les ordres des « chefs » ; mais s'il n'y avait pas un terrain propice, ces hommes, en général des refoulés, des diminués mentaux, des complexés, ne pourraient assouvir leurs instincts plus ou moins sadiques. Ces hommes, ce sont aussi bien les Hitler, Franco, que les simples gardiens des camps nazis. Seul un degré de puissance les sépare ; que demain un dictateur s'impose et vous les verrez sortir de terre comme par enchantement, arborant insignes, chemises brunes et exécuter les ordres des « chefs » avec joie.

Hélas ! Cet esprit « bourgeois » se rencontre maintenant même dans la classe ouvrière, c'est là du reste la grande différence entre la dictature à la Hitler et le « système » à la De Gaulle ; on assiste à un pourrissement de ce qui faisait la force de la classe ouvrière : « sa solidarité ». Maintenant c'est : « Chacun pour soi », « pousse toi de là que je m'y mette », « qu'ils crèvent pourvu que je vive ». Oh ! certes, cela existait déjà, mais l'ampleur prise de cette nouvelle mentalité revêt un caractère effrayant.

Que conclure ? Exécutants, organisateurs ? Où sont les vrais responsables ?

Une chose est certaine en ce qui concerne la classe ouvrière : s'arracher au parlementarisme et revenir à l'action directe d'un syndicalisme authentiquement révolutionnaire, constitue, pour elle, la seule chance d'émancipation.

G. PIOU

Etre révolutionnaire

Il est toujours curieux et pénible d'entendre les discussions byzantines et abstraites qui dévorent ou délassent certains esthètes des milieux libertaires : Faut-il ou non être révolutionnaire ?

Le fait de se poser une telle question prouve qu'à ces esprits il manque une certaine faculté d'analyse...

Les révolutions, si diverses dans leurs causes comme dans leurs développements, peuvent-elles être fabriquées de toutes pièces par une fabrication prévoyante ?

Peuvent-elles être provoquées à une heure déterminée par la volonté collective d'une minorité consciente et sûre d'elle même.

Si cela était qu'une révolution à caractère social puisse être déclenchée à une heure froidement choisie, l'histoire nous en offrirait certainement des exemples... Or, nous ne trouvons aucun exemple d'une révolution fabriquée.

Une révolution sociale n'est pas un « coup d'Etat », car elle se propose le changement total des structures administratives en substituant au gouvernement des gens l'administration directe des choses dans le cadre d'une autogestion strictement économique.

Une telle transformation exige donc qu'une société donnée ait épuisé toutes ses forces de conservation dans un désordre social auquel elle ne peut plus apporter aucun remède.

On ne fabrique donc pas une révolution sociale, mais on la peut orienter. Et c'est parce que la révolution sociale est l'expression brutale d'un désordre social que l'homme ne sait ni prévenir ni supporter davantage ou plus longtemps, qu'il est nécessaire de coordonner les moyens et les techniques qui permettront de hâter son éclatement et de l'orienter au mieux pour le bonheur de tous...

En dépit de l'égoïsme, de l'inconscience des travailleurs (à cause même de ces faiblesses), nous savons que l'homme tend plus ou moins intelligemment vers la justice, l'égalité et la liberté. En cela il ressemble à tous les animaux, ses frères, il s'efforce d'échapper à la domestication.

Sachant que l'homme n'a pas encore atteint cette maîtrise qui lui permettrait de diriger l'évolution des faits (car aujourd'hui, il les subit) ; sachant que cette maîtrise il ne l'atteindra que dans une société libertaire, il est donc certain, inévitable, que ses revendications humaines mais désordonnées sombriront à la révolution.

Etre révolutionnaire, c'est donc discerner le cours des choses et le précipiter dans un but exclusivement humain.

Etre révolutionnaire c'est comprendre objectivement que là où les faits pourraient participer à la fin de l'exploitation de l'homme, ce dernier ne pouvant recevoir, dans un tel milieu, l'éducation lui permettant de saisir les aspects de l'évolution, il est humain, moral d'intervenir pour susciter dans les esprits une prise de conscience qui hâterait l'explosion libératrice en lui fournissant les matériaux théoriques et pratiques capables d'aider à sa victoire.

La révolution est donc une conscience permanente en vue d'orienter les volontés lucides vers une exploitation rationnelle et humaine d'une mutation rendue inévitable par l'apport de la culture et des sciences appliquées en face de la résistance stupide et vaine des égoïsmes.

Nous n'avons donc pas à choisir d'être ou de n'être pas révolutionnaire, mais à être prêt, à préparer les autres pour cette lutte émancipatrice qui sera d'autant moins violente que nous serons plus nombreux.

Ces vues théoriques, ces appréciations objectives seront renforçées par les exemples que nous puiserons dans les temps modernes.

Reportons-nous à 1905.

La Russie est vaincue par le Japon. Dans cet immense empire, c'est le désordre, la misère. Les moujiks se révoltent ici et là sans savoir réaliser l'unité d'action. Il leur manque un minimum d'instruction, des informations enrichissantes, une éducation sociale et révolutionnaire. Leurs révoltes justifiées mais inconscientes devaient être écrasées. Un enchaînement de circonstances avait provoqué un état révolutionnaire, mais il manquait à ces révoltes une conscience collective éclairée.

En 1917, en Russie, la guerre perdue, la misère, la lassitude, provoquent la révolution. Libéré de certaines contraintes, le peuple se donnera de nouveaux maîtres, puis un coup d'Etat érigera la dictature bolcheviste, et le peuple dont l'éducation sociale est insuffisante, se soumettra de nouveau à la tyrannie qu'il espérait détruire à jamais. Il manquait aux paysans comme aux ouvriers les certitudes économiques qui les eussent libérés.

En 1918, l'Allemagne vaincue, écrasée par le fer et la famine, le peuple se libère de sa monarchie par une révolution qui ne saurait aboutir : les conditions matérielles de la révolution étaient bien réalisées, selon la prophétie marxiste, mais il lui manquait ce dynamisme qui ne peut s'acquérir que là où l'esprit de liberté souffle sur les consciences. Chez un peuple dont la plus grande vertu est celle de l'obéissance passive, aucune révolution sociale n'est possible. Une révolution sociale de robots est un rêve chimérique !

Le levain de la révolution sociale, c'est l'esprit de liberté fécondant les conditions matérielles de la révolution.

En 1936, les féodaux de l'industrie et de l'agriculture espagnole, sentant leurs privilèges menacés par les poussées révolutionnaires de leur peuple, passent à l'attaque pour instaurer la dictature incontestée du capital. Les anarcho-syndicalistes, depuis longtemps, ont répandu sur leur pays par le verbe et l'écrit la semence d'une économie révolutionnaire constructive ils entraîneront tous les travailleurs dans une lutte dont ils seraient sortis vainqueurs sans l'intervention des fascismes européens. Pour la première fois, un peuple eut conscience de sa

(Suite en page 2.)

Unité d'action

A la fin du dernier siècle, après bien des hésitations et des controverses, les anarchistes reconnurent comme une nécessité de participer réellement aux luttes ouvrières. Ils reconnurent par là leurs propres origines, l'Internationale anti-autoritaire dont les militants définirent positivement la doctrine sociale de l'Anarchie ou Communisme Libertaire. Ils reconnurent également que leur éloignement des luttes ouvrières les condamnait à une action stérile. La doctrine anarchiste devient enfin franchement constructive ; il s'agit en premier lieu de transformer du tout au tout les structures de l'économie, d'abolir privilèges, hiérarchie, salariat et profits : «De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

A partir de ce moment et jusqu'à l'écroulement qui accompagna le premier conflit mondial, le syndicalisme révolutionnaire s'affirma avec une réelle vigueur sous l'impulsion de ses militants anarchistes ou anarchisants.

Le syndicat apparut comme le lieu de prédilection de la propagande anarchiste. La révolte anarchiste et la révolution prolétarienne en général ne procèdent-elles pas essentiellement des mêmes causes fondamentales ? L'émancipation de l'individu passe en premier lieu par l'*émancipation économique*.

L'ouvrier, l'employé d'aujourd'hui ne sont pas moins exploités qu'il y a cent ans malgré le bien-être relatif dont ils peuvent jouir. La différence n'est qu'une différence de contexte.

La lutte pour l'émancipation économique demeure essentielle et la révolution espagnole a montré ce que pouvait être *en fait* et non plus en théorie le *communisme libertaire*.

Mais les libertaires ont déserté la *lutte anarcho-syndicaliste* pour porter leurs efforts vers des mouvements purement philosophiques, militer en vain dans les centrales réformistes ou tout simplement se replier sur leur propre stérilité.

Il y a plus grave. Les divergences de vue entre les diverses tendances du mouvement libertaire en France constituent un obstacle à leur regroupement, sur le terrain particulier de la lutte économique, au sein d'une véritable fédération *syndicaliste révolutionnaire*. C'est ce qui est inexplicable.

Quel confusionnisme d'esprit peut-il amener certains anarchistes à vouloir rechercher une « alliance », un « rapprochement » avec la section française de l'A. I .T. ? Ceux-là ont créé un *faux problème* et c'est pourquoi nous piétinons.

En effet, il ne saurait être question d'alliance à proprement parler entre deux organisations *de nature différente*. Une fédération ou un groupe anarchiste est une organisation qui n'a rien à voir avec un syndicat, fût-il anarchiste et révolutionnaire. La Fédération Anarchiste peut-elle être considérée comme ayant conclu un « pacte » avec F. O. parce que certains de ses adhérents y militent ? Certes non.

Alors, il faut reconnaître qu'il n'y a pas lieu pour les anarchistes français, de quelque tendance qu'ils soient, de conclure une alliance avec la C.N.T., mais tout simplement *d'y entrer* s'ils pensent que la propagande communiste libertaire y gagnerait, et cela sans rien perdre de leur autonomie sur le plan de l'organisation spécifique. Quant aux divergences de vue elles ne sauraient amener qu'une formulation plus nette de l'idéal et de la tactique anarcho-syndicaliste.

Si nous nous plaçons sur un plan tout théorique, n'est-il pas évident que ce pourrait être les mêmes individus qui constituent à la fois les militants d'un groupe anarchiste et d'un syndicat révolutionnaire ? Ces militants vont-ils donc conclure une alliance avec eux-mêmes ?

Soyons logiques. Sortons, en même temps, de la confusion et de l'impasse.

La situation est posée. A ceux qui ont le désir d'entreprendre une œuvre réellement constructive d'y réfléchir.

SEVY

Ernest Nèble

Le 23 juin 1965, sur la route de Beausset à Bandol (Var) ce camarade a été victime d'un accident mortel causé par l'imprudence d'un automobiliste qui a voulu doubler un camion sans visibilité. Ce camarade n'est peut-être pas très connu parmi les lecteurs de ce journal, mais alors qu'il se trouvait à Alcudia (Iles Baléares), en 1936, au début de la guerre d'Espagne, en qualité de Chef de Base de la Compagnie Air France et qu'il commandait également le vapeur « Jean Argaud », il a, en maintes occasions, sauvé d'une exécution certaine, des antifascistes espagnols, en les cachant à bord de son bateau battant pavillon français. A cette époque il avait comme secrétaire un nommé Sancho ainsi qu'un jeune mousse nommé Miguel, et ceux-ci comptent également parmi les espagnols sauvés des franquistes et furent évacués en France par les soins de Nèble, à bord d'un batean français avec la femme et la fille du Chef des Douanes d'Alcudia, fusillé quelques jours auparavant.

Ses conceptions morales et philosophiques étaient celles de tous les libertaires. Il était bon, juste, aimait rendre service, et toutes ses qualités l'avaient rendu très populaire dans cette jolie petite ville de Bandol où depuis quelques années il vivait d'une retraite bien gagnée, après avoir surmonté durant toute sa vie d'innombrables dangers, tant dans sa vie de marin que dans sa vie privée et ce, pour le bien être et la liberté de ses semblables.

Il a été enterré civilement et accompagné à sa dernière demeure par une foule considérable, étant estimé de tous.

Au nom de tous les antifranquistes, dont je me permets d'être l'interprète, je présente à sa femme et ses enfants, nos condoléances les plus sincères.

Serge PEINCEDE

Patrons de choc & Cie

Il y a ce qu'on appelle, en termes courants, le patron « paternaliste » qui peut se définir par ses paroles mielleuses, ses allures bon-garçon et ses petits cadeaux très calculés au moment psychologique ; c'est le patrontype des périodes de productivité et de grand rendement. C'est là ce qu'on peut considérer comme un patron malin, il n'hésite pas à offrir une petite fête à Noël pour les enfants du personnel et même des jouets, afin d'augmenter sans autre pression les cadences et le rendement.

Mais les périodes de récession, de crise et de chômage, comme celle qui nous menace en ce moment, nous mettent souvent aux prises avec un autre genre d'exploiteurs : le patron de choc.

Les menaces, les méthodes violentes, la coercition morale ou physique, voilà ses armes favorites. Vous pouvez penser qu'un homme en vaut un autre et que le travailleur qui se laisse faire n'a que ce qu'il mérite... Bien sûr, mais dans une certaine mesure seulement. Nous savons, par expérience, que la majorité des travailleurs négligent de faire usage de leur droit vis-à-vis du patron pour éviter une tension ultérieure ; par ailleurs, ils ne viennent au syndicat que lorsqu'ils sont en difficulté, autrement dit ils se servent plus souvent du syndicat qu'ils ne servent celui-ci. Mais toute cette lâcheté de la classe ouvrière ne peut en aucun cas justifier le comportement de certains patrons de choc et de ceux qui les protègent.

Oui, les actes de violence, les abus d'autorité, les infractions au code du travail, en un mot tout ce qui est jugé répréhensible par la loi reste parfois impuni à cause de certaines complicités.

Les cas sont particulièrement fréquents dans les petites agglomérations ou villages de province, où ces patrons trouvent l'appui des autorités locales et même des gendarmes.

On pourrait penser que nos conceptions vis-à-vis de la « maréchaussée » nous poussent à des critiques calomnieuses, mais il n'en est rien. Témoin d'ailleurs, la partie de cette lettre reproduite ci-dessous et qui est datée du 10 septembr 1965.

. . . . . .

« Chers camarades, je sais, pour l'avoir lu dans *le Combat Syndicaliste* qui m'a été adressé gracieusement, que vous suivez de près l'affaire Gilbert Albert-César Villar de Mailly-Champagne ; aussi j'ai tenu à vous informer d'un événement en relation directe avec cette affaire et qui m'a fait hérisser les cheveux sur la tête tant cela semble inconcevable.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents le compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite.

« Vous admettrez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. L. de la C.G.T. de Mailly qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.

C. N. T.

Le général a parlé

La conférence de presse du chef de l'Etat, donnée le 9 septembre, est, certes, un modèle dans le genre : c'est-à-dire qu'on y trouve une quantité de phrases bien faites, mais rien de positif en ce qui concerne le problème essentiel, le problème social.

Tout ce qui peut être relevé, c'est cette formule que nous ne connaissons que trop : « *Dès lors qu'une nation est formée... il y a pour elle, en dépit et au-dessus de ses diversités, un ensemble de conditions, essentiel à son action et, finalement, à son existence, et qui est l'intérêt général.* »

Eh bien ! C'est précisément ce que nous nions. *Dans une société construite sur le mode capitaliste*, qu'il s'agisse du capitalisme d'Etat de type soviétique ou du capitalisme privé, *il n'y a pas et il ne peut y avoir d'intérêt général*. C'est une grossière fiction que la réalité dément chaque jour. Chaque jour, nous pouvons constater que l'intérêt que possèdent quelques-uns à accroître leur domination et à multiplier leurs profits sur le dos des travailleurs constitue *tout l'intérêt de la nation* et que cet intérêt a pour conséquences une utilisation déplorable des techniques modernes de production et un gaspillage criminel des produits de consommation. Tant que durera l'antagonisme qui dresse exploités contre exploiteurs l'intérêt général demeurera la formule creuse derrière laquelle se dissimulent les privilèges d'une minorité.

Lorsque la production aura pour but la satisfaction des *besoins* et non plus celle des profits, alors, mais alors seulement, on pourra parler d'"un intérêt général.

L'éloquence démagogique du général n'a d'ailleurs pas de limites, et après l'exposé de ce prétendu intérêt « général », on nous sert un laïus dont voici un exemple : « Dans une démocratie moderne, tournée vers l'efficacité et, en outre, menacée, il est donc capital que la volonté de la nation se manifeste globalement quand il s'agit du destin. » On aimerait avoir quelques précisions sur le contenu exact de cette notion de destin. Mais, à n'en pas douter, il doit s'agir du destin des capitaux et de la sauvegarde de tous les privilèges, car pour ce qui est du monde du travail, nous sommes bien obligés de constater que la situation est peu brillante et d'un avenir pour le moins incertain. Phraséologie inspide !

Il est temps que l'éloquence creuse des chefs d'Etat cède la place à un office de statistiques qui nous dira, en peu de mots, quels sont les besoins et les possibilités de l'économie. Les mots n'ont jamais rempli le ventre de ceux qui ont faim et ils ne sauraient, à l'heure actuelle, qu'endormir, devant son poste de télévision ou sa radio, le travailleur harassé par une journée de labeur.

CRIXUS

Ejemplar

Para Francisco Abarca

¡Oh, qué bella manera de polemizar! Acuso recibo de esa entrega que Francisco Abarca —joven libertario con residencia en Bélgica—, hace a los lectores del número 357 de «C.S.», «Afirmaciones Teóricas y Realizaciones», por lo que él tiene de ejemplar. Ya agotado de constatar en nuestra propia prensa una manera absurda y engreída de salirle al paso al compañero de ideas más o menos afines, la sencillez y la altura de miras que Abarca pone para referirse a un escrito de un compañero lejano, al cual no conoce de vista, me parece tan delicadamente estupenda que no puedo menos que admirar su sentimiento elevado y su comprensión y respeto para la opinión ajena, sea ésta favorable o contraria a su propio modo de mirar las cosas.

No importa tanto que Abarca esté o no en desacuerdo con lo que escribí en mi artículo «Hoy», sino la forma y el fondo veridicos y plenos de sinceridad con que este compañero se refiere a cosas u opiniones que han llamado su atención, que han cavado en él hondo, no obstante ser incapaz de doblegarse de una manera servil frente a las normas que no importa quien desarrolle como las más apropiadas para alcanzar el fin propuesto.

Me interesa sobremanera hacer resaltar tamaña altitud de miras, tan honda y amplia comprensión y respeto al compañero que él bien supone hace lo posible por mantenerse derecho en la recta ruta por todos y cada uno emprendida desde el preciso instante en que abrazamos una idea como la que nos es tan cara: el comunismo anarquista.

Eso es lo que vale en esta exposición del compañero Abarca que no pocos deberían tomar bien en cuenta y actuar en consecuencia cuando se trata de rebatir o reafirmar —para el caso viene siendo lo mismo—, las opiniones de los demás compañeros a los cuales públicamente se les quiere inducir a una mayor claridad en el sentido personal de apreciar los acontecimientos que la vida nos depara de una manera incesante. La vida y la lucha por la verdadera libertad.

No queremos decir con las palabras adecuadas el malestar que nos ha causado no pocas veces, la forma y el fondo de emplearse en contra de lo dicho, escrito u hecho por un determinado compañero en tal o cual ocasión. La boca se nos ha puesto amarga y el intelecto ha revolucionado en forma exasperante al pensar que quienes así consideraban oportuno defeccionar frente a lo que un público lector militante de las ideas ácratas pudiera pensar ante las reacciones autoritarias y desencajadas de compañeros que debieran ser los primeros en demostrar la armonía y el fraternal aprecio que entre hombres y mujeres que una sola y misma causa defienden es preciso mantener a toda costa, porque si entre los afines, el mal humor es capaz de conducirnos a posiciones tan extremadamente obtusas e inconscientes, ¿qué no se puede esperar de los autoritarios que viven y medran precisamente enfrentando unos contra otros a los hombres?

Si Francisco Abarca —quien sin duda es un joven ardoroso e impaciente—, se expresa con tal delicadeza al referirse a lo expresado por un desconocido compañero que plantea un tema que le ha llegado hondo y que él mismo desearía superar hasta la saciedad para llegar al máximo de la comprensión y eficacia desde su particular punto de vista, cuando por ejemplo expresa: «Deberíamos tomar buena nota de las palabras del compañero Soriano y proceder en el próximo congreso a una revisión total de nuestra estructura orgánica actual, ya que constituye una flagrante transgresión a estas «rutas éticas» que queremos y necesitamos afirmar»..., ello indica que existen posibilidades de comprensión entre quienes sienten las ideas de verdad y hacen lo posible por armonizar hasta el infinito los pareceres de todos cuantos son también sinceros en la expresión y perseguimiento de las mismas. Ello demuestra que no obstante el calor que de su parte pone —y hasta podríamos decir la exaltación—, al plantear un tema candente que a cualquiera podría resultarle exasperado si no se le diese la solución por él vislumbrada —solución tan dificultosa realmente—, este juvenil compañero sabe mantener en todo instante la precisión y el comedimiento al referirse a lo que posiblemente podría herir susceptibilidades de compañeros más veteranos en la lucha; muestra a los ojos de los más capacitados, para ejemplo de dignidad militante, de fuste ideal, lo que significa sentir en forma profunda y sincera una idea de libertad, de superación constante, individual y colectiva, y de optimismo creatriz frente a los peores avatares de la gran contienda anti-autoritaria que nos une.

Como ya dejamos dicho, las opiniones del compañero Abarca, sean o no compartidas totalmente por quien haya tenido a bien leer su artículo, no es lo que más importa. Importa sí y mucho dejar constancia y sentir los efectos de tan alto punto de mira, de tan amplia visión de armonía, de tanta enjundia constructiva como ha sabido implantar en las frases con que se ha referido a mi artículo: «Hoy».

Si en el exilio, en el Interior, hoy y siempre fuésemos capaces de seguir un ejemplo similar, tener en cuenta el dimite hasta donde un compañero puede y debe lucubrar en pro o en contra de una opinión ajena, y en especial el modo genital y fraterno de hacerlo, la causa avanzaría un gran paso y mostraríamos todos en conjunto el mal que hacen las salidas de tono, las ofuscaciones polémicas que nada aclaran y todo lo oscurecen, o como diría Raúl Carballeira: que si de la discusión quizás no salga la luz, ella bien puede provenir y muy radiante de la conversación o análisis razonable entre compañeros que persiguen las mismas metas. Esa forma clara, simple y armoniosa de actuar y de expresarse podría significar la mayor ventura para todos los que aspiran a un mundo mejor, pues con ello se robustecería la opinión que los contrarios o los indiferentes son incapaces de aceptar cuando constatan que también entre anarquistas, más a menudo de lo que pudiera imaginarse, se tiran los trastos por la cabeza, como si de simples ambiciosos o interesados del mando y la riqueza se tratase. En nuestros medios no cabe lo descomedido. Quien quiera hallar una clara prueba de ello que ausculte el modo de decir que ha mostrado Francico Abarca al referirse a una opinión que del todo no comparte y en la cual entrega su peculiar y candente modo de mirar un problema de la mayor importancia.

COSME PAULES

AVISO

Alejandro Estruga, 1, rue St-Joseph, Toulouse (Hte. Gne.) vende taller mecánica y sillería, con toda clase de máquinas, a buen precio. Centro de Toulouse.

ANTENA

CASONA HA FALLECIDO

MADRID.—Después de haber sufrido una dolorosa operación, el autor teatral Alejandro Casona se resarció un poco para recaer luego. Su estado de crítico ha pasado a ser fatal, habiéndose certificado el triste desenlace que se temía.

FERROCARRILERA

MADRID.—Treinta y un ingenieros y arquitectos alemanes han visitado las instalaciones ferroviarias de Madrid y exteriores. Contra lo que supone la prensa, no han venido a aprender, sino a enterar a los jefes de la Renfe de cómo ruedan mejor los ferrocarriles.

INDEPENDENCIA Y DEPENDENCIA

MADRID.—Parte de la colonia mejicana radicada en esta capital ha celebrado la fiesta de la Independencia de su país, dentro del marco de la Dependencia (a Franco) a título de «Club Consular», cuando consulado mejicano no lo hay en España.

SOLIDARIDAD UNIVERSITARIA-ANTIFASCISTA

PARIS.—A raíz de las medidas decretadas por el gobierno de Franco contra los universitarios Aranguren, Tierno Galván, García Calvo, Montero Díaz y Aguilar Navarro, setenta universitarios franceses han enviado a Franco y a su ministro de Asuntos Exteriores un telegrama protestando contra estas sanciones injustas. «Nosotros nos pronunciamos —dicen en síntesis— contra estas medidas represivas e injustificadas que empobrecen vuestra Universidad y testimonian contra vuestro gobierno ante la opinión internacional.»

Entre los firmantes de este telegrama figuran los nombres de Raymond Aron, Roger Bastide, R. P. Yves Congar, Maurice Duverger, Robert Escarpit, René Etiemble, Léo Hamon, Roger Ikor, Wladimir Kankekevitch, André Philip, Alfred Sauty, etc.

CHAPUCEOS

MADRID.—«A B C» ha publicado en su sección «Breverías» un comentario al tema «chapuzas». «En España —dice «AB C»— no se hacen las cosas bien. Se hacen, pero a la ligera, sin rematar debidamente, de tal forma que en poco tiempo vuelven a estropearse, con lo cual se ha gastado inútilmente tiempo y dinero. La chapuza es un mal nacional que conviene desterrar cuanto antes.»

LA SUBIDA DE PRECIOS

MADRID.—La revista «Mundo Social» escribe: «Artículos de primera necesidad, como la carne o las patatas, son ya artículos de lujo. Incluso la leche, a pesar de las medidas gubernativas, continúa vendiéndose a un precio alto, el mismo que en Suiza, por ejemplo, donde los salarios no se encuentran precisamente, al mismo nivel que los españoles.

El problema de la vivienda ha ocupado muchos de los comentarios periodísticos. En menos de un año, la especulación de los solares ha sobrepasado todos los límites. Ha habido empresas que han obtenido más beneficios con la venta de los terrenos donde se hallaban levantadas que en muchos años de esforzados trabajos de producción.

La situación es grave. En Madrid y otras importantes capitales españolas ya no se puede encontrar una vivienda por menos de trescientas mil pesetas. Y la tendencia en alza continúa a veloz ritmo. Mientras que los propietarios de solares, y los intermediarios de siempre, disfrutan de unos beneficios de excepción, la mayoría de la nación española continúa cada día con más dificultades para poder encontrar un hogar.

Desequilibrios como los que comentamos han originado cierto malestar entre la clase trabajadora. Las manifestaciones de los obreros de la construcción y de la fábrica «Pegaso» en Madrid, así como las de los textiles de Barcelona han puesto en evidencia, aparte de ciertas motivaciones políticas, las fricciones existentes entre los salarios y los precios.»

CON LA PROVIDENCIA DE ESPALDAS

MADRID.—La perspectiva panorámica que ofrece el campo español es de miedo. En una sola página del diario franquista «Arriba» hemos encontrado los siguientes títulos: «Soria.— La cosecha de trigo de este año no pasará de un tercio de la normal. Ello hace temer que se acentúe la emigración hacia zonas industriales, con preferencia Zaragoza, donde ya hay 40.000 sorianos». «Burgos: Mil millones de pesetas de pérdidas en la cosecha de cereales»». «Cuenca: La cosecha de cereales será de tipo medio. Las heladas, el granizo y la sequía destrozaron buena parte de una cosecha que se presentaba extraordinaria», y «Córdoba: Cinco o seis mil vagones menos de producción de trigo que en años normales».

LA EMIGRACION DE TRABAJADORES

PARIS (OPE).—En la República Federal de Alemania trabajan actualmente 1.160.000 trabajadores extranjeros. De ese millón y pico de extranjeros 180.000 son españoles, los demás son italianos, griegos, turcos y portugueses. Hay más de 51.000 mujeres españolas trabajando en Alemania.

EL PROCESO DE «LIBERALIZACION» SIGUE ADELANTE

MADRID (OPE).—No cabe duda que vamos caminando hacia metás de mayor consentimiento y tolerancia. No hay más que fijarse en lo que pasa a nuestro alrededor, para convencernos de que Fraga Iribarne no miente cuando reiterada y porfiadamente se refiere a este aspecto de la evolución del régimen. Señalemos sólo unos pocos casos que prueban el nuevo espíritu de los gobernantes franquistas.

Por orden de Fraga se han retirado del programa varias películas que se iban a dar en el Festival Internacional de Cine Religioso y de Valores Humanos de Valladolid. El gobierno de Madrid ha exigido el retiro inmediato de los estudiantes españoles que iban a actuar en diversas poblaciones europeas representando al Teatro Nacional Universitario de Madrid y que recientemente obtuvieron el primer premio, con «Fuenteovejuna», en el festival universitario de Nancy. Un inglés llamado Frank Evans y su esposa fueron detenidos y estuvieron cuatro horas arrestados en una comisaría por pretender fotografiar en una calle de Barcelona una escena entre un guardia y una gitana. El «Boletín Oficial del Estado» ha publicado una orden del Ministerio de Información y Turismo por la que se establece un control más cerrado de las publicaciones estudiantiles. Finalmente, el padre Josep Montserrat y Torrens, corresponsal en Madrid del diario católico francés «La Croix», ha renunciado a tal cargo a causa de «dificultades insalvables».

DECLARACION

Habiendo llegado a conocimiento del Secretariado Intercontinental, por conductos fidedignos, que algunos elementos que han sido antaño o se pretenden militantes de la C.N.T., han entrado en diálogo con otros de los Sindicatos Verticales, en nombre de la Organización que representamos expresamos pública y orgánicamente nuestro absoluto repudio hacia quienes participaran a ese contubernio, considerándolo una traición a los principios éticos de la Confederación Nacional del Trabajo y a los intereses supremos de la clase obrera, del Pueblo y del antifascismo español.

Por la C.N.T. de España en el Exilio,

Secretariado Intercontinental

Leed y difundid «TIERRA Y LIBERTAD»

Simón Radowitzky, el

ABRIMOS el libro de la historia de lucha social y rememoramos hombres y hechos.

Hay un anarquista inolvidable: Simón Radowitzky, el vengador proletario que resalta en las páginas del movimiento obrero argentino. Existen dos fechas de tragedia escalonadas, y una de ellas es determinante de la otra: el 1º de Mayo y el 14 de noviembre de 1909. La primera fecha, 1º de Mayo de 1909, el jefe de policía de Buenos Aires, Coronel Ramón L. Falcón, soberbio y prepotente, ordenó a sus esbirros ametrallar la manifestación obrera que realizaba la F.O.R.A. en la Plaza Lorea. Es Buenos Aires que se viste de negro, ese día, en el que caen muertos 7 trabajadores y son heridos gravemente 105 por las balas policiales. Un crimen injustificable y provocador. La segunda fecha, 14 de noviembre de 1909, Simón Radowitzky, en ese día de justicia, con su mano firme, castigó con la muerte, arrojándole una bomba de dinamita, al Coronel Falcón, destruyendo al déspota. Son dos fechas sincronizadas, ambas marcadas por la violencia, que originaron acciones y reacciones, odio y amor en el mundo proletario.

Explicó con claridad, Radowitzky, ante el Tribunal, la razón de su acto, asumiendo franca responsabilidad. «Maté al Coronel Falcón porque en la manifestación obrera del 1º de Mayo, estando él al frente de los cosacos argentinos, dirigió la masacre contra los trabajadores. Soy hijo del pueblo trabajador y hermano de los que cayeron en aquella siniestra tarde en la Plaza Lorea de Buenos Aires. No tengo cómplices. Mi acto es individual. Lo realicé porque la violencia prepotente del Coronel Falcón haciendo ametrallar la manifestación obrera, hirió mis sentimientos humanos y fue mi intención evitar otras masacres futuras.»

Días anteriores del atentado de Radowitzky contra el jefe de policía, éste había presentado al gobierno un proyecto de represión del movimiento obrero y un plan de violencias contra los anarquistas, que denominó, «medidas de seguridad». Comprendían deportaciones y prisiones, clausura de locales y prohibición de impresión y circulación de la prensa obrera y anarquista.

Cuando fue juzgado Radowitzky por los tribunales argentinos —tribunales clasistas— en vez de razonar con justicia se les dio curso a las pasiones de venganza. Los jueces sólo vieron agravantes, y ni una sola circunstancia atenuante. La condena fue brutal y despiadada, de presidio por tiempo indeterminado con las torturas y el mal trato de los períodos de «reclusión solitaria». Los trabajadores argentinos de entonces, organizados dentro de los cuadros de la aguerrida F.O.R.A. (Federación Obrera Regional Argentina) hicieron de la demanda de liberación de Radowitzky, una bandera de lucha social, y las huelgas generales, las manifestaciones gigantescas y los actos colectivos pro Radowitzky, se sucedieron en el correr de los veintiún años que duró el cautiverio del vengador libertario en el siniestro presidio de Ushuaia —Tierra del Fuego—. En el curso de los años fue vivo y activo el movimiento en pro de la liberación de Radowitzky, empleándose todos los medios posibles, incluso los intentos de fuga y la presión sobre el Gobierno argentino de las colectividades obreras y anarquistas del mundo.

Al fin, en el correr del año 1930, Hipólito Irigoyen, presidente de la República argentina, tedió ante la demanda de los trabajadores y liberó a Radowitzky, pero prohibiéndole residir en el país, honrando con la condición de proscrito a quien era amado por los trabajadores.

Desde Ushuaia, el hombre íntegro e idealista a quien no habían mellado los sufrimientos del presidio, los veintiún años entre rejas, a la edad de más de cuarenta años, fue recibido fraternalmente en Montevideo (Uruguay), por delegaciones e individualidades del movimiento obrero y anarquista de ambas orillas del Río de la Plata, y de inmediato se sumó al movimiento de lucha social ,que animaban la F.O.R.U. (Federación Obrera Regional Uruguaya) y las agrupaciones anarquistas, hasta el día en que sobrevino un golpe de Estado, convirtiéndose en dictador Gabriel Terra, presidente de la República del Uruguay que inició la persecución al movimiento obrero y decretó la exportación de compañeros anarquistas. Simón Radowitzky fue detenido y confinado, por sus actividades «subversivas», en la Isla de Flores, bajo la acusación de integrar los cuadros de la rebeldía popular. Cuando fue liberado después de algún tiempo, nuevamente arreció la persecución política sobre Radowitzky, forzándolo a trasladarse clandestinamente al Brasil, donde por un tiempo trabajó y actuó en el movimiento libertario.

La gesta de julio de 1936 que se inició en España, fue un irresistible imán para Simón Radowitzky, inquietista y revolucionario, el cual viajó de inmediato, y se alistó como voluntario en las milicias anarquistas de Aragón, enfrentando a las fuerzas fascistas de Franco y jugándose la vida con las armas en la mano. Cuando llegó la hora del éxodo de los rebeldes, porque el fascismo con el hitlerismo, unidos al falangismo de Franco, resultaron triunfadores en la contienda, Simón se refugió en Francia, para luego trasladarse con otros muchos compañeros afines a la capital de México, donde, infaustamente, lo segó la muerte cumplidos los sesentas y seis años de edad, el 29 de febrero de 1956.

Existe un libro, escrito por Agustín Souchy, muy bien documentado sobre el vivir de Simón Radowitzky, editado en México, por sus amigos más afines, con el título «Una Vida por un Ideal». En las páginas bien animadas por la pluma de Souchy, resaltan los días de la infancia y de la primera juventud del idealista Simón, en el ambiente de una región de Rusia con un clima revolucionario.

Nació Simón Radowitzky el 10 de octubre de 1889 en Stepanitz, un pueblo de Ucrania, Rusia. Sus padres, de ascendencia israelita, tenían vocación de cultura y anhelaban dar a sus hijos toda la riqueza intelectual que les fuese posible. Con esa noble finalidad, la familia se trasladó a una ciudad del centro de Ucrania, Jekarinoslav, a principios de este siglo, centro universitario y escolar. Simón, muy pronto aprendió a leer y escribir, pero debido a las contin-

CARTA SIN SOBRE

Querido Torné:

ESTA carta, entregada al libre viento, no excluye la otra, la que cuesta treinta céntimos. Cuando se escribe a los de afición periodística —siempre afanosos de tema— se tienta al diablo.

En efecto, en casa hay divergencias... como en las demás casas. Donde hay «apóstoles» y «creyentes», como en Roma, como en Moscú, se «entiende» todo el mundo. Nosotros no somos lo uno ni lo otro.

Y así, en nuestro elemento son la libertad absoluta y el irreligiosismo los que imperan. Nada acata a nadie, consistiendo, la fortuna cenetista, en la coincidencia finalista. Luego concurren facetas que, desarrolladas, con pasión, provocan chispas que asombran al vecindario, no a nosotros.

De la primera verdad te has dado cuenta. De la segunda —menos importante—, lo ignoro.

Exacto que la definición libertaria es *absoluta*, no absolutista. Nuestro régimen es de puerta abierta, para entrar o salir. Rige aquí la moral, el idealismo del individuo. El practicista, el ganador de «ahora mismo», se hallaría desolado entre nosotros. Batallar para una lejanía, no lo comprendería. Pero ¡ah!, tú, buen observador, que te aplicas a los fenómenos públicos con sentido y agudeza, has tenido ocasión de ver y palpar el desarrollo de un anarquismo, de un anarcosindicalismo integral en los principios, mas, siempre presente en la conquista del pan y la libertad de cada día. ¿Cómo se explicaría sino la inmensa presencia de una C.N.T. en aquella Cataluña tan devota del momento, tan avezada al beneficio moral y material resultante del esfuerzo consentido? No ha habido julio rojo en España sin concurso nuestro, ni República hispana que haya venido sin participación ácrata, ni campaña justiciera a la que no hayamos acudido quedando, en ocasiones, admirablemente solos. ¿Qué significan la C.N.T., la Confederación Regional del Trabajo de Cataluña, sino la inteligente adaptación del espíritu libertario al interés caudal y actualista del proletariado? Mejores idealistas prácticos que nosotros, sería difícil hallarlos, en España y fuera de ella.

Lo que pasa es que los libertarios llevamos en el alma un sedimento pimargalliano, y quien de nosotros no consigue superar este noble prejuicio arriesga descender, de concesión en concesión rabiosamente «actualistas», al grado de lo práctico burgués o de lo políticamente acomodaticio. Si una fuerte mayoría de compañeros pasados —inevitablemente— por esa crisis de consciencia, o por ese estadio de la duda, particularmente los de los pueblos donde los problemas se presentan más concretos y duros que en las capitales, en la hora de ahora todos los ácratas de Cataluña nos llamaríamos Foix, Barrera, Grau Sala, Moix, Vidiella, e incluso Fornells y Corbella. Es el ejercicio mental, la reflexión propia, las ganas de superar conflictos interiores, el sentimiento por una idea, lo que nos lleva a la situación de conformidad consigo propio que permita impulsar por la igualdad definitiva, al tiempo que *maldar* por esa ventaja cotidiana que tanto nos ha agradecido el trabajador hispano, el catalán en primer término, y que tantas prisiones, destierros, hambres y sinsabores nos cuestan a nosotros y a nuestras sufridas familias.

A pesar de todo, es posible que se nos considere quijotescos, irrealistas. Particularmente en la hora de contribuir a la elevación de una República, que abandonaremos pronto para remontar más alto.

Y claro: las alas cansadas, son esas las que se quedan abajo.

∴

En cuanto a lo otro... Mira: Una Cataluña libre, con situaciones burguesas y autoritarias, no puede rezar para nosotros. Una Cataluña libre, confederalmente implica un todo peninsular igualmente libre. El problema estrictamente político no nos seduce por ser, nuestro destino, de tipo irracial e igualitario. Sin ser centralista, o por ser lo contrario, nuestra C.N.T. abarca el perímetro ibérico con espíritu autonomista, de libertad intrínseca de las regiones, entendidas, solidarizadas, aunadas para la impulsión social coherente de varias regiones formando pueblo único y Región general para una asociación internacional de pueblos libres. Esto, tan sentido como sencillo, comporta la anulación de un tejido de fronteras interiores y camino para la anulación paulatina de las exteriores. Nos diferencia, a nacionalistas y libertarios catalanes, el ser patriotas y socialconformistas, unos, y creer en la patria humana económica y políticamente libre, otros. Nos aparta a ambos, más o menos sensiblemente según sea la estrechez o la amplitud de miras de los sectores catalanistas, el concepto localista, el derecho al «dominio de casa por que he nacido en casa». Así como negamos la propiedad particular, igualmente rechazamos la posesión de un país a cargo de una persona, de un partido o de un gobierno. Antes de la Autonomía, Cataluña tenía cosas tan hermosas como el rechazo de las fuerzas del Orden. Era difícil dar con un Guardia Civil catalán, con un Puig, un Roig o un Forcadell afecto al Cuerpo de Prisiones. Ni nuestras muchachas querían relación con ellos. Mas, cuando la Guardia de Asalto fue catalana, aquella moral quedó rota. Un Badía fue simpático por lo de las Costas de Garraf, y odioso por su actuación en la Vía Layetana.

Hay, en Cataluña como en cualquier parte, una moral libertaria y otra tradicional en sentido burgués o rebañiega. Nosotros, autoconvencidos de nuestra verdad (cada cual posee la suya) daremos pábulo a la nuestra sin desarraigarnos del pueblo.

Queda otro aspecto que reclamará la atención del catalanismo inteligente hacia nosotros: la «invasión» obrero-castellana de Cataluña. Francisco Candel se ocupa municiosamente del problema sin dejar mucha esperanza para una Cataluña genésicamente pura. Al tiempo que el costumbrismo español pierde puntos en tierra nordestina, los hijos de ésta también pierden algo de lo íntimo suyo. Hay, pues, un hecho de mezcolanza, una castellanización de Cataluña no compensada por una perfecta absorción del «forasterismo», con lo que unos y otros arriesgamos quedar neutralizados. La vía estrecha, pudiendo quedar desbordada, habrá que tolerar, incluso acudir, al sindicalismo nuestro para atraer a estas multitudes obreras exóticas posesionadas de Cataluña antes de la reintegración a su país de los catalanes exiliados. Habrá que pensar en nosotros, en vez de combatirnos en aras a un dogmatismo político miedoso de realizaciones sociales. Por nuestra condición de trabajadores idealistas, estaremos indicados para moralizar a estos dos millones (por ahora) de trabajadores inmigrados, integrándolos, si no a la lengua catalana, sí al principio de superación en la lengua que sea, y conste, que estimamos y divulgamos el idioma que nos es propio.

Como el tema es interesante, además de prolijo, te prometo continuidad de relación por carta privada, quedando, tú, libre de expresarte por el conducto que prefieras.

Cordialmente:

Juan FERRER

Etre révolutionnaire

(Suite de la page 1.)

force réelle, de ce que pouvait être une révolution sociale.

Afin que les révolutions (que l'on ne fabrique pas) puissent socialement aboutir, il est donc nécessaire que des conditions matérielles, politiques et sociales soient réalisées. Mais pour qu'elles prennent un caractère de libération humaine, il est indispensable que, préalablement, une propagande éducative soit organisée pour orienter l'esprit des travailleurs vers des formes concrètes économiques et sociales de libération.

Cette tâche incombe aux mouvements libertaires, au syndicalisme révolutionnaire, de telle façon que par la richesse de ses théories, la qualité de ses méthodes, l'efficience de ses projets, elle puisse impressionner le mental des prolétaires et les guider dans la bonne voie.

La révolution peut se faire sans nous, mais nous sommes conscients que, sans nos apports, notre cohésion et notre participation éclairée, la révolution sociale échouera tout en nous broyant !

Etre révolutionnaire, c'est donc construire un monde nouveau en lui apportant science et volonté.

J. B.

SORTEO DE LA TOMBOLA PARA LA SOLIDARIDAD OBRERA

1er	premio. número		17.079
2.º	»	»	3.482
3.º	»	»	9.074
4.º	»	»	17.613
5.º	»	»	5.630
6.º	»	»	16.684
7.º	»	»	5.379
8.º	»	»	5.147
9.º	»	»	11.253
10.º	»	»	11.724

Tres meses de plazo para retirar los objetos a partir de la fecha.

Los talonarios no devueltos a partir de hoy serán considerados nulos.

1º septiembre 1965.

LEED «UMBRAL»

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNANN

Invita a sus afiliados a la asamblea egneral que tendrá lugar el día 3 del próximo mes de octubre en el sitio de costumbre, a las nueve de la mañana.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el día 26, a las nueve de la mañana.

F. L. DE OULLINS

Recordamos a los compañeros de esta F. L., que el domingo, 3 de octubre, a las nueve horas precisas, tendremos reunión de información sobre el Congreso.

Mole de Popocatepelt y Cancho de Colima

(Continuación y fin.)

Atravesada por la Sierra Madre y sus ramificaciones, la reluciente orla de Michoacán nos ofrece los intensos cantones de Zitácuaro, Apatzingán, Morelia, La Paz, Maravatío, Coalcomán, Tacámbaro y Zamora. Asimismo, Uzuapam, Zinapecuaro, Jiquilpán, Pátzcuaro, Puruándiro, Ario y Huetamo. Agricultura. Minas. Su espacio es de 60.093 kilómetros cuadrados. Por capital: Morelia. Entre los lagos y lagunas, Patzcuaro y Chapala.

Delante del océano Pacífico y del golfo de California, el acentuado esmalte, bonito, de Sinaloa, junto a las desenvueltas unidades de Mazatlán Badizaguato, Concordia, Mocorito, Culiacán, Rosario, Sinaloa, El Fuerte, Cozalá y San Ignacio. La extensión es de 58.488 kilómetros cuadrados. Su broche de plata: Culiacán. Entre las líneas fluviales, Fuerte, Culiacán y Cañas. Ganados, cereales, azúcar, tabaco, algodón, pesca y minas.

En la península de Yucatán, la fructuosa división de Campeche comprende los hermosos rosales de Bolonchén, Hacelchacán, Campeche, Champotón y Carmen. Maderas finas, hortalizas, granos, azúcar, tabaco, pita, licores, esponjas y pesca. Su alcance es de 50.952 kilómetros cuadrados. Como lazo capital, la villa marítima de Campeche, con puerto de buenas actividades.

Situado enfrente de las Antillas, el relevante cromo de Quintana Roo posee un total de 48.450 kilómetros cuadrados. Agricultura, pesquerías, etc. Su punto más importante, Payo Obispo, con animado puerto en la bahía de Chetumal. Delante de este armonioso terreno, en la isla Cozumel, de primeras, vino a detenerse, con su airosa flotilla, Hernán Cortés, en 1519.

La nacarina porción de Yucatán nos presenta, en obsequio, los fervorosos enlaces de Tizimín, Uxmal, Tixkokab, Izamal, Motul, Peto, Hunucmá, Valladolid, Ticul, Tekas, Acanceh, Espita, Maxcanú, Temas y Progreso. Ella tiene 38.508 kilómetros cuadrados. Su capital: Mérida. Cereales, ganados, añil, algodón, maderas, etc. En esta demarcación, como en otras, el portento de espléndidas antigüedades.

Atravesado de noreste a sudeste por la cordillera de Anáhuac, el deste lleante ramo de Puebla abraza a las graciosas palmas de Chiutla, Tezuitlán, Matamoros, Tlatlauquitepec, Huejotzingo, Acatlán y Cholula. Así Tepeaca, San Juan de los Llanos Tecamachalco, Puebla, Tehuacán, Tecali y Huachinango. Igualmente, Zacapoaxtla, Tetela, Chalchicomula, Tepeji, Alatriste, Zacatlán y Atlixco. La superficie es de 31.616 kilómetros cuadrados. Su capital: Puebla. Agricultura, hilados, canteras y minas.

La gentil conjunción de Guanajuato une a los acogedores nexos de Morelón, Abasolo, Piedra Gorda, Comonfort, San Luis de la Paz, La Luz, Irapuato, San Francisco del Rincón, Tarimoro, Valle de Santiago y Celaya. En Igual, San Miguel de Allende, Purísima del Rincón, Salamanca, Guanajuato, Santa Cruz, León de los Aldamas, Piedras Negras, Yurinia, Salvatierra y Jerécuaro. Asimismo, Victoria, San Diego de la Unión, Acámbaro, Hidalgo, Silao, Cortazar, Pénjamo y Romita. Su espacio es de 28.363 kilómetros cuadrados. Minas, tejidos y agricultura. Por capital: Guanajuato.

El fragante decorado del Nayarit engloba a las floridas partes de Ahuacatlán, Santiago, Ixcuintla, San Blas, Ixtlán del Río y Acaponeta. Cereales, legumbres, frutas, tacabo, caña de azúcar, algodón, tejidos y minas. Su término es de 27.053 kilómetros cuadrados. La capital es Tepic, cuya localidad goza de un clima templado y posee unas buenas industrias.

La suntuosa circonscripción marítima de Tabasco reúne los alegres resaltes de Cárdenas, Tacotalpa, San Juan Bautista, Tenosique, Salapa, Macuspana, Tepa, Balancán y Jonuta. De igual manera, Camalcalca, Paraíso, Frontera, Huimanguillo, Jalpa, Nacajuca, Cunduacán y Montecristo. Su extensión es de 26.094 kilómetros cuadrados. La capital: Villa Hermosa. Cereales, azúcar, tabaco, licores y maderas.

El resonante concierto regional de México conexiona a las amapoladas partidas de Jilotepec, Tenango, Ixtlahuaca, Villa del Bravo, Tlalnepantla, Lezma y Otumba. Así, Texcoco, Sultepec, Zumpango, Temascaltepec, Chalco, Toluca, Chantitlán y Tenancingo. Agricultura, fábricas y minas. Su alcance es de 23.185 kilómetros cuadrados. La capital: Toluca, cerca del macizo de su nombre.

La preciosa floralía de Hidalgo abarca a los aromáticos sectores de Huejutla, Ixmiquilpam, Molango, Zacualtipán, Pachuca, Metzitlán, Atotonilco, Zimapán, Tula, Actopam, Tenancingo, Huichapam, Jacala, Apam y Tenango. La superficie es de 22.215 kilómetrbs cuadrados. Su capital: Pachuca. Ganado, cereales, azúcar, maguey, café, algodón y yacimientos mineros.

El incandescente gráfico de Querétaro nos muestra las afectuosas secciones de Cadereyta Méndez, Tolimán, Querétaro, Jalpam, Amealco y San Juan del Río. Montañoso al norte; al sur, buenas llanuras. Azúcar, cereales, tabaco, algodón, ganados, maderas y metales. Su término es de 11.638 kilómetros cuadrados. El punto capital: Querétaro.

La candorosa esfera de Aguas Calientes enlaza a los rosados municipios de Asientos, Aguas Calientes, Rincón de Romos y Calvillo. Su espacio alcanza los 7.692 kilómetros cuadrados. La capital: Aguas Calientes. Cereales, ganados, legumbres, canteras, minas y aguas sulfurosas, de un fuerte renombre.

El expresivo encaje de Colima contiene las curiosas índoles de Medellín, Centro y Alvarez. Terreno llano y fértil. Azúcar, cereales, hortalizas, café, maderas, salinas y pesca. La extensión es de 5.887 kilómetros cuadrados. Su capital: Colima. Manzanillo posee un puerto de buenas actividades.

La vigorosa constelación de Morelos cohesiona a los simpáticos distritos de Tetacala, Jonacatepec, Cuernavaca Morelos, Yautepec y Juárez... Suelo quebrado. Productos agrícolas. La superficie es de 4.964 kilómetros cuadrados. Su capital: Cuernavaca. Entre los signos, una bella cascada.

El estimado territorio de Tlaxcale tiene, en sí, las bondadosas unidades de Cuauhtemoc, Ocampo, Juárez, Morelos, Hidalgo y Zaragoza. Maguey, cereales, tabaco, café y minas. Su término es de 4.027 kilómetros cuadrados. El punto capital, Tlazcala, en alto, y en una estrecha valla que domina el volcán de la Malinche.

MIGUEL JIMENEZ

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Argelès: Feminia, 43,30 F. F. L. *Ivri* (Durán), 20. *Strasbourg:* Pascual Hernández, 20. *Toulouse:* Alejandro Estruga, 10. *Sète:* Joaquín Bernard, 10. *París:* Jaime Casellas, 5. *Mios:* Pablo Serrarols, 10.

Total, 117,30 F.

B.D.I.C.

anarquista inolvidable

gencias económicas de sus familiares, en vez de los estudios, tuvo que iniciar, a los diez años, el aprendizaje de un oficio. En esa época, Ucrania era una región de Rusia, con un clima de inquietudes revolucionarias y de fervor idealista. La ciudad industrial de Jekarinoslav tenía un progresista movimiento juvenil, obrero y universitario, pero también había muchos miembros reaccionarios, siempre alertados y fanáticos de la religión y del zar, cosacos y polizontes brutales.

El pequeño Simón, a los diez años, viviendo y trabajando en el taller de un maestro cerrajero, inspiró plena confianza a la hija de su patrón, estudiante y socialista, y en la habitación en que el pequeño dormía se realizaban las reuniones ilegales de los universitarios que apasionadamente discutían los problemas sociales y conspiraban, y en esta escuela de «ilegalismo» dio sus primeros pasos el pequeño y futuro revolucionario.

Ya un poco adiestrado en el trabajo y en las cuestiones sociales, pasó a un taller importante y le correspondió participar en la primera contienda, una huelga metalúrgica en pro de la jornada de trabajo de ocho horas. En las alternativas de este movimiento, conoció el significado de la palabra «compañero», y lo que tiene de elevado y bello como expresión de solidaridad. Formando parte de una manifestación, con sus compañeros, padeció la desventura de caer herido en el pecho por una bala de los cosacos, impidiendo sus camaradas de que quedara en poder de los policías, alimentándolo y atendiendo a su curación durante seis meses. Desde esta experiencia ya se consideró Simón, pese a sus pocos años, un integrante del proletariado revolucionario. Vuelto a la vida del taller, después de su larga convalescencia, se entregó con pasión al movimiento insurreccional de los trabajadores y dedicado a repartir volantes subversivos, cayó en manos de la policía, padeciendo cuatro meses de cárcel, tiempo que favoreció su ilustración por la ruta del idealismo anarquista. La circunstancia de ser menor de edad le evitó la deportación a Siberia. Durante estos meses de encierro, conoció a un militante anarquista, Fodosey Zuberov que lo hizo consciente del obrerismo manumisor y le creó la pasión por la igualdad y la libertad, perdurables en él en todo el curso de su vida.

Una vez libre, Radowitzky, cuando ingresó nuevamente al trabajo tenía ya un rumbo definido y combatía la política en la organización obrera que divide y opone unos obreros a otros, formando bandos y partidos.

Llegaron los días de la revolución rusa de 1905, y la insurrección popular que abarcó tal extenso país, tuvo en Ucrania gran agitación e intensa lucha social. Entonces, al calor de la subversión, surgieron los primeros consejos de obreros, llamados «soviets», en fábricas y localidades, siendo Radowitzky designado para actuar como miembro del soviet de su taller.

Describe Souchy, que con la derrota de la revolución de 1905, los sicarios zaristas se creían omnipotentes y abrumaban al pueblo con su despotismo. Pero Simón, en aquel entonces, ya estaba conformado para la rebeldía, «decidido a no tolerar provocaciones ni injusticias». Sobrevino para él el choque con un soldado borracho, que insultaba la gente pacífica. Simón lo castigó y desarmó. El resultado de su gesto humano, fueron seis meses de cárcel, no siendo más severa la represión debido a que solamente tenía dieciséis años.

Llegó el «domingo sangriento» —9 de enero de 1906— en que los obreros de Petersburgo, engañados por Gapón, un miembro de la iglesia ortodoxa, manifestaron su descontento, pidiendo pan y libertad, y el zar les obsequió con plomo. Cosacos y policías masacraron al pueblo, en un acto de tal brutalidad que indignaron al mundo. Pese al terror sembrado en Rusia por la crueldad de los sicarios del zar, hubo protestas, huelgas y manifestaciones por este crimen. Jekarinoslav, la ciudad de Simón, actuó en primera línea en este movimiento y la fábrica en que él era delegado se convertía en el centro de la agitación. Denunciado, y en peligro de caer preso, «sus propios compañeros decidieron alejarlo de Rusia», hacerle cruzar la frontera poniéndolo a salvo de una severa condena. Pero, no tardó Radowitzky en regresar, deportado desde el exterior nuevamente a Rusia, por haber participado en una huelga de mineros en Alemania. Y, entonces, en mayor peligro que nunca, pues se había acercado a la mayoría de edad y podía ser deportado a Siberia, sus familiares y compañeros de lucha le proveyeron de recursos y documentos falsificados para salir del país, y pudo embarcarse en el puerto de Riga, en un vapor, que lo condujo a Buenos Aires...

Completamos este comentario acerca de la vida del inolvidable compañero Simón Radowitzky, transcribiendo el elocuente juicio de Agustín Souchy, que dice así:

«¿Quién era Radowitzky? ¿Cuál fue la característica que le hizo destacar entre los demás hombres? Sólo la vieja generación del movimiento obrero recuerda su nombre. Y a su conjuro despierta la memoria las duras y heroicas luchas del movimiento revolucionario a principios del siglo, al cual deben las generaciones actuales gran parte de sus conquistas. En dicha época el entusiasmo, la abnegación, el idealismo y el espíritu de sacrificio en el movimiento obrero internacional estaban a la orden del día, eran sus elementos primordiales. En la actualidad, Simón Radowitzky nos parece más que nunca un luminoso ejemplo de luchador, dotado de alta capacidad humana, excepcional entonces y ahora. Por su tenacidad, por su valor, por su firmeza y honestidad se le podría comparar a una palma real en un desierto, solitaria y erguida contra la adversidad. Fue un corazón abierto a todas las generosidades. No fue uno del montón. Su personalidad traslucía sensata madurez que los hombres sólo logran debido a acontecimientos trascendentales, experiencias y sufrimientos extraordinarios. Estaba dotado de condiciones excepcionales para vivir sucesos fuera de lo común.»

J. TATO LORENZO

De mi carnet sin apuntes

VEINTISIETE años nos separan de aquella época que tan intensamente vivimos. Y aún que el velo que con el tiempo tiene la pretensión de hundirlo todo en el más oscuro de los olvidos, jamás podrá borrar de la mente del hombre los hechos más marcados de su vida, grabados, como lápida esculpida, en su memoria.

Pues podrá el tiempo seguir su curso. Podrá el velo seguir con sus pretensiones, que ni el uno ni el otro lograrán su objetivo. Será, en todo caso, la parca que con su guadaña de muerte la que segará la vida del mortal, llevándose al hombre a su reposo eterno y todo cuanto hay en él de inédito.

Para la anécdota que se quiere recordar, consideramos que no hace falta dar nombres de localidades ni de protagonistas, por entender que los nombres no quitan ni ponen importancia al hecho.

El caso podría presentarse también al mismo tiempo que como recuerdo como aniversario, puesto que acude a la memoria, igualmente, que a lo largo del recorrido por vía férrea, atravesando las provincias de Barcelona y Tarragona, los viñedos mostraban sus racimos prontos a ser vendimiados.

Nuestros compañeros protagonistas: dos miembros del Comité Regional de Campesinos de Cataluña, que se dirigían a cierta localidad de la misma región como interventores en un mitin que se había organizado por una Local, de acuerdo con la Comarcal a la cual se encontraba incluida.

Llegados a la estación en la que debían apearse, encontraron una representación de la Comarcal que les acompañó al hotel para, después de restaurarse, continuar el viaje para llegar al punto al cual se dirigían.

Llegados al hotel, sin que se hiciera con segundas intenciones, se establecieron en una mesa que resultó ser la que tenía costumbre de comer el sargento de guardias de Asalto de la comarca.

La presencia de nuestros intrusos, o compañeros, a su mesa no hizo variar nada la costumbre al subalterno del Orden Público, que, tras un saludo cortés, tomó asiento. Pronto se entabló una conversación, hablándose como para decir algo, pero sin convicción ni interés alguno.

Seguramente que no sería lo mismo para el representante del Orden que, guiado por el interés instintivo que despierta en el hombre una misión que se le ha confiado, quiso saber, disimulando que ningún interés ponía en ello, quiénes eran y a donde se dirigían.

Nuestros compañeros, sin reticencia ninguna y como la cosa más natural del mundo, se presentaron como miembros componentes del Comité Regional de Campesinos de la C.N.T. de Cataluña, asegurando que iban al pueblo X para intervenir en un mitin que se había organizado en aquella localidad y de acuerdo con el Comité de la comarca.

Fue el azar, pues, el que quiso que se pusiera a punto la anécdota que a continuación detallamos y que dió origen al diálogo siguiente:

—¡Ah! ¿Sois vosotros los oradores del mitin? —preguntó como si hubiese descubierto al delincuente y el cuerpo del delito.

—Sí —respondieron nuestros compañeros.

—Pues no hace falta que vayáis —añadió— porque no está autorizado.

—¿Y quién es el que no lo autoriza? —inquirieron nuestros compañeros.

—El Comisario de Orden Público de la comarca.

—¿Cuál es la razón para no autorizarlo?

—Porque no ha sido solicitado el permiso.

—Comprendemos que el señor Comisario podría no aceptar intervenir si se hubiese solicitado su intervención. Lo que no comprendemos es que quiera impedir que otros intervengan sabiendo que al fascismo se le puede combatir en el frente e igualmente en la retaguardia —hicieron observar nuestros compañeros.

—Se me ha dado la orden de impedir que se celebre.

—Lo sentimos, pero llevadas las cosas a este terreno, si no es el pueblo que lo ha organizado quien lo anule, puede estar seguro de que se celebrará, por que es la voluntad popular y ésta debe ser respetada.

Sin agriarse el diálogo continuó y el forcejeo entre la obligación de cumplir una orden y el deber de satisfacer la voluntad de un pueblo, conduciendo a los interlocutores a buscar una salida.

Viendo el sargento la decisión de nuestros compañeros, recurrió a la parte sentimental, exclamando:

—Este domingo que lo tenía destinado a intimidades personales (debía recibir la visita de la novia), a causa del mitin todo queda trastornado — y para en contrar una solución hizo la proposición siguiente:

—¿Por qué no telefoneáis al Comisario pidiéndole la autorización?

—Puesto que eres, según dices, él más afectado, y puesto que el Comisario te ha dado la orden negativa ¿por qué no serás tú el que le ponga en antecedentes de este encuentro, del corto diálogo sostenido, y decirle que puede autorizarlo, puesto que somos nosotros los primeros en lamentar la omisión de los organizadores?

Seguramente que mejor guiado por las intimidades que nos había confiado que por el interés de que el mitin se celebrase, se decidió a llamar al Comisario, cuya conversación no fue registrada, y al cabo de algunos minutos de ausencia, volvió con la sonrisa en los labios, anunciando:

—El Comisario autoriza el mitin, a condición de que no se diga mal del gobierno.

—¡No! —aseguraron nuestros compañeros—; esto sucedía en período electoral, que era cuando los partidos políticos, el que gobierna y el que quiere gobernar, lavaban su ropa sucia ante los que tenían la paciencia de escucharles. Nosotros vamos a tratar con los campesinos de los problemas relacionados con el campo.

Arreglado el pequeño incidente provocado, involuntariamente, por los compañeros de aquella localidad, y contando con la autorización verbal para el acto, por la tarde nuestros compañeros se dirigieron al pueblo para dar cumplimiento al fin que había motivado su desplazamiento.

Nos cabe señalar que a la llegada de los oradores al pueblo, el local se encontraba ya abarrotado de público, ansioso de escuchar la voz de los compañeros que debían intervenir.

Cada cual con el tema que se había prefijado, los discursos fueron llenos de tino, tanto en la cuestión sindical como el significado del colectivismo, así como en las necesidades de la producción para que los frentes no faltaran de lo más necesario; pero, nos interesa hacer constar que en la intervención del compañero que ocupó la tribuna en segundo lugar, después de saludar al auditorio hizo notar que se había llegado a las puertas de que el mitin no se celebrase porque el Comisario de Orden Público de la comarca no lo autorizaba. Explicó con detalle el diálogo sostenido con el sargento y el fin que aquél había tenido para que se celebrase diciendo: «Ha sido a condición de que no digamos mal del gobierno» y añadió: «Si tal hiciéramos sería tanto como consideraros tan torpes, que no sabéis comprender si el gobierno gobierna mal o bien, y para que los representantes del señor Comisario puedan informarle, ya que se encuentran aquí presentes, de que no necesitáis que nadie venga a deciros lo que os conviene por que ya sois mayores de edad, voy a formularos la siguiente pregunta:

—¿Consideráis que el gobierno gobierna de acuerdo con el pueblo y para el pueblo?

Un NO estridente y unánime salió de todas las gargantas.

⁂

Veintisiete años nos separan de aquella época. El campesino nada ha mejorado y quisiéramos saber cuál sería la contestación de ahora si se les pudiera hacer la misma pregunta.

ORIOL

Chispas

«Este periódico es plomo. Se me cae de las manos.»
Pues cuidado con los pies.

⁂

De una carta reciente del novelista Eduardo Zamacois: «Umbral» me gusta mucho.»
Quedan enterados los cuentistas.

⁂

«Al paso que vamos...»
No vamos al paso.

⁂

«Triunfaron los arrancapinos.»
No triunfó nadie. Pero en último caso, mejor los arrancapinos que nadie.

⁂

Ningún cenetista verdadero acentuará la disonancia.
A pesar de la multiplicidad de sones.

⁂

Para sonar precisa instrumento; no ser instrumento.

⁂

La dignidad cenetista ha de igualarnos a todos.

⁂

Fuera de la C.N.T., nadie de nosotros es nadie.

⁂

En la C.N.T. todos valemos mucho, conjuncionados, no formando conjuntos.

⁂

Saber perder.
«Bibarrambla» trató de sutilizar unos dineros a «José Fuentes», y salió de estampía del despacho de éste.
Acudido en su socorro, Bibarrambla me dijo: «Me gusta nuestro amigo Fuentes por la pasión que le anima. ¡Detesto a las personas linfáticas!»

⁂

Acudir a la C.N.T. para ganar, es tontería. Nuestros luchadores se han forjado perdiendo.

⁂

La moraleja desprendida de nuestra actuación ha sido esta: Perder nosotros para que ganen otros: los trabajadores.

⁂

Apagados los fuegos de artificio, los cenetistas diversos, pero veraces, intercambiaremos la sonrisa.
Puesto que no es el enemigo quien va a sonreirnos... sin ostentación de colmillos.

CHISPERO

S.I.A. Calendario 1966

Tenemos la satisfacción de anunciar que se está ya efectuando la edición del Calendario de S.I.A. para 1966. Continuando en el esfuerzo de propaganda de S.I.A., esperamos no desmerecerá en nada de los ya aparecidos, obteniendo el sufragio de todos cuantos fielmente lo adquieren cada año.

El destinado a 1966 se dedica íntegralmente al mar. Los textos han sido redactados por el compañero Vicente Artés y son un estudio documentado de todo cuanto al mar afecta. Lo mismo desde el punto de vista histórico que científico, es un documento acabado, que será útil, agradable e instructivo para todos.

Correspondiendo al deseo expresado por algunas secciones de S.I.A., para el año 1966 aparecerán consignadas mensualmente todas las fases de la luna, así como los eclipses y demás fenómenos naturales. Para ello hemos obtenido el concurso del Observatorio Metereológico de París.

Bajo el punto de vista gráfico, el Calendario de S.I.A. para 1966 contendrá doce fotografías de diferentes puertos y paisajes marítimos. Hay en él aspectos y paisajes del mar y de la vida marina de numerosos países, entre los que recordamos Grecia, España, Italia, Francia, Yugoeslavia, etc.

La portada, en tricromía, reproduce asimismo una «Marina», de Del Duca. Obra de hermoso y brillante colorido.

Como el del año anterior, las hojas mensuales son retenidas por el procedimiento helicoidal.

Todo ello, agregado al constante aumento de precios —imprenta, franqueo, fotograbados, etc.— nos obliga, muy a pesar nuestro, a aumentar el precio de Calendario de S.I.A. para 1966 de 50 céntimos. Costará 3,50 francos, en lugar de 3 francos.

Estamos seguros, sin embargo, que estos 50 céntimos que nos vemos forzados a aumentar, serán compensados con creces por las mejoras aportadas y los resultados obtenidos.

En el próximo número podremos ya probablemente anunciar el día en que se pondrá a la venta. Pueden, sin embargo, ya desde ahora empezar a formular los pedidos. Como siempre, a la dirección del Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

¿Personalismo?

(Viene de la página 4.)

y nada más que esto como respiro y como instrumento de cauterización a los corazones heridos...

Piénsase bien y con criterio amplio, in-personal, in-nacional, en los planteamientos que de diverso orden de lucha nos han metido en ese contexto de difícil salida, con la seguridad que apercibiríamos, sin mayor esfuerzo mental, un morbo dentro nuestras profundas discrepancias que ya no tiene sentido ni razón de fastidiarnos más como tal, pues lo que le dio nacimiento y vida se extingue lamentablemente, dolorosamente, por una serie de factores diversos con fisionomías variadas, que todo junto y por separado forman un descomunal complejo tan enormemente atomizado, que ya quisiéramos ver el gigante más osado que las pintara para desintegrarlo...

Adviértase, en este mismo orden de ideas, otro obstáculo imprevisto hasta hace poco, que viene a sumarse como un enemigo más contra nosotros españoles y pueblos que pugnan por sacudirse las tiranías, con esa disposición de ánimo de los mandones «gringoloides» en invadir ciudades con el cuento del comunismo. Santo Domingo ayuda, también, a hacernos reflexionar.

Analízada por consiguiente toda la gama de esos factores externos, que tan de cerca nos afectan y contra los cuales no podríamos aparecer más que con estoicismos tan bellos como inútiles, habríamos de admitir, internamente, la desigualdad del combate. Creo que es momento requerido. Y la labor asimisma requerida, que demandan las circunstancias que se avecinan, sería darnos por entero, todos juntos, y sin más renuencias, a embellecer el concepto internacionalista del ideal, por sobre del ominoso yo-nación, que si bien esta fuerza sentimental e instintiva (individualismo) ha marcado época en el curso de la historia, no por ello hay que dejar de objetarla y, más que eso, combatirla con la otra fuerza también instintiva (colectivismo) que clama y reclama un derecho tan imprescindible como impostergable para cohesionar la especie.

Es misión fundamental, por tanto, de los anarquistas en atención a unos principios internacionalistas que unos maestros de época inspiraron y propagaron (y que nosotros no hacemos ni caso) y en constatación de cómo y por qué hemos llegado a situaciones de pesadilla, nos toca establecer, aumentar o corregir los medios de propaganda y núcleos de relación que hagan posible ir adentrándose en la conciencia de todos, creando una sicosis de repudio a todos los nacionalismos, incluso el nuestro.

Se ha escrito: «Nuestras experiencias e ideas tienden a ser corrientes, pero entonces no alcanzan profundidad, o, si son profundas, no llegan a hacerse corrientes.» Rudolf Ornheim. Cita de *la Protesta*, de Buenos Aires.

Este pensamiento reproducido es magistral. Conviene reflexionar acerca de él, pues, al intentar hacer las ideas corrientes, perdiéndonos por vericuetos tortuosos que aún andamos, tienen que fracasar por falta de profundidad. Hagamos, por el contrario, que las ideas se hagan corrientes sin que pierdan lo profundo...

ROMULO CHAVEZ

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación)

No acuso de superficialidad a cualquiera que haya intentado seriamente buscarse a sí mismo. Pero en mí, la voluntad de armonía es más profunda y más general que las voluntades de placer o poder. También es más liberadora. Ciertamente, el profundo placer asciende de mí. Pero el dolor, por el que se deja limitar, viene de afuera. ¿Puedo ignorar cuántos compromisos exige toda dominación y cuán esclavo es el amo de sus esclavos? Por el desprecio del dolor y de la muerte, por el desdén de toda autoridad y de toda obediencia, me liberto lo suficiente para armonizarme. Lo social es siempre uno de mis límites, una de mis confusiones. Si me libero ideológicamente por el desdén, lo social me esclaviza tanto como el temor del dolor y la muerte. Mientras soy capaz de inquietud, continúo siendo incapaz del verdadero pensamiento y de la verdadera alegría.

En lo concreto, no escaparé ni a la muerte, ni a la enfermedad, ni a la influencia social. Pero la sabiduría es una risa fuerte que liberta al hombre del consentimiento. Despertándose al individualismo, se puede llegar a desechar a veces la ética y lo social con la misma entereza rebelde. Los sacerdotes de todo servilismo han mezclado ambos conceptos con mucha astucia en el teje maneje de sus sofismas.

Cuanto más me desprendo de las cosas y de los prejuicios, más descubro en mí al amor. La armonía libre que amo en mí, la amo asimismo en otro hombre. Y adivino siempre cualquier esbozo o recuerdo de esta aspiración armoniosa. Aun entre las mandíbulas del cerdo, la bellota me hace pensar en la vasta sombra del roble. El mismo hombre que consiente en el peor aplastamiento social me inspira también la nostálgica riqueza de un sueño de amor.

⁂

El fatalismo social siempre pretende ridiculizar al sabio y puede hablarle así:

—Hombre, tú quieres una cosa más que humana. Pretendes hacerte un corazón mejor que el de los dioses. Los hombres serán siempre seres de injusticia y de avidez, de violencia y de astucia. Desde que hubo hombres que murieron sacrificados por sus ideas rebeldes, ¿son mejores los gobernantes y las multitudes que los siguen? ¿Compruebas que los hombres sean más reacios a desembocar en los principios donde se realizan las vastas matanzas de las guerras? ¿Te parecen menos dóciles para plegarse a todas las servidumbres impuestas o voluntarias?

El sabio sonríe y replica:

—Los antiguos más célebres no llegaron a dar alas a la humanidad. Otros descubrimientos fueron necesarios para llegar a éste. Ninguno de los progresos que conozco parece elevar a las masas por encima del lodo y de la basura. Pero mis ojos son imperfectos, y aun si llegasen a ser potentísimos, no distinguirían lo que está más allá del horizonte. Más tarde, ¿qué sé yo?... Esperando la paz definitiva, que vendrá o no; esperando la justicia, que se hará o no; esperando el amor, que triunfará o no, seré el testigo de los mejores deseos humanos. Aun si el hombre no debe avanzar nunca sobre el camino de la belleza y de la felicidad, se necesitan hombres ejemplares para que no retroceda. Gracias al estoicismo no desespero. Quizá mi valor proteja contra la desesperación a un hombre lejano. Gracias a mí, verá que la dicha es posible para el hombre aislado y, si los individuos liberados llegasen a ser muchos, la felicidad, la paz, el amor, serían las verdaderas creaciones y los bienes profundos del hombre.

¡Oh, fatalismo social! En el desierto del que se saldrá o no, entre tus mofas y tus desdenes, deja que yo sea el hombre, según mi propia ilusión o mi propia armonía, según mi compasión o mi dulzura por tus desmanes; ¡oh, fatalismo social!, el hombre que, por tu causa, no se realizará jamás fuera, en la gracia de los actos libérrimos, ni tú mismo, con toda tu fuerza terrorífica y aniquilante, podría impedir realizarse interiormente en el fervor de una alegría consciente, en una rebeldía de todos los momentos contra tus dogmas y tus esclavitudes, contra tus mentiras y contra tus violencias. Mi risa irónica vale más que tu carcajada siniestra..., ¡oh, fatalismo social!

IMPRECACION

En este mismo instante en que nosotros escuchamos la palabra rebelde del hombre que razona contra la sumisión a las fuerzas ciegas que nos acechan, miles de creyentes prosternan sus cabezas ante el misterio y obedecen al sutil sopor de las oraciones místicas de todas las iglesias por la voz de sus sacerdotes y corifeos.

Como reacción ante este panorama de humillación, en que los pobres hombres se arrodillan y claman angustiados e ignorantes, nosotros nos erguimos fuertes y lanzamos al ambiente social la blasfemia de Han Ryner que hacemos nuestra:

«Cuando reproduzco el viejo sueño de una Causa Universal Consciente, no consigo olvidar que la realidad es un abominable campo de batalla.

Amo mi vida, pero no bastante como para lamentarme de tener que morir. O quizá la amo mucho para no permitir que el temor de la muerte venga a turbarme.

Amo mi salud y no me quejo cuando estoy enfermo.

Amo mi alegría y sé hacerla con todo, hasta con mis tristezas y los sombríos placeres de mi melancolía.

Amo el saber y no lamento que exista lo incógnito y que toda esencia me huya detrás de la danza luminosamente enceguecedora de los fenómenos.

Vida y muerte, goce y melancolía, salud y enfermedad, conocimiento e ignorancia son los materiales con los que logro siempre construir mi propia armonía.

Pero te odio, ¡oh, Causa Universal Consciente!, porque no has concedido esta fuerza a la mayoría de los hombres.

Me lamento a ti por lo que otros se lamentan y te pido la causa del sufrimiento del niño, que muere sin haber comprendido, y la causa del dolor del animal.

¿Por qué has creado a los malos y eres inspiradora de sus crímenes? ¿Por qué destruyes tantos seres inocentes y de dónde sacas el valor para crear débiles a los que querías lanzar a las peores miserias y a los más atroces dolores? Todas las tendencias abominables que veo en tu obra, no pueden hacerme indulgente con ella ni sirven para mi propia armonía. Estoy impulsado a despreciarte y a combatir, oh, Causa Suprema, tus locuras y tus crueldades.

Incoherente Causa de un mundo contradictorio, ¿cómo has mezclado el bien y el mal? Si eres omnipotente, no llegas ni a la bondad ni al arte. ¡Cuántos hombres serían más dignos que tú de este poder!... Todos los que emplean su poco poder para cuidar algunas de las heridas que tú haces valen más que tú.

(Terminará en el número próximo.)

Administrativas

Serge Peincede, la Charité (Nièvre). Recibida carta; cumplimentados encargos, paquete y resto. Disco «A las Barricadas», reedición probable.

— Manuel Rodríguez, Montgeron (S.-et-O.). Recibido giro 6 F. Envía al CCP 13507 56 R. Llop, ya que hacerlo al que lo envías causa molestias y se pierde tiempo.

— Muñoz, Nantes (L. A.). Giros recibidos como indicas (25,50 el primero y 18 F el segundo). Hay sólo una diferencia de 2 F en la primera factura.

— Pedro Moreno, Maurellhan (Hérault). Giro 19-5-65, paga «C. S.» el número 439 y «Umbral» número 40. Lo reclamado se refiere a las facturas 49 B1E y 5B8E de Librería. No a «C. S.». Aclara.

— H. Micó, Blagny (Ardennes). Recibido giro 15 F. Tal como tienes los trimestres de 1965, pagas a 5 F, cuando el trimestre es a 6,25. Hay una diferencia de 11,25 F en todo.

Díaz Francisco, St-Martin de Hères (Isère). Con tu envío de 25 F pagas del 1-6-64 al 1-6-65.

— Baulas José, Castres (Tarn). Giro de 25 F para pago de «C. S.» de Montero, hasta el 31-12-65.

— Benítez M., Souillac (Lot). Los 5 F enviados son para el segundo trimestre 1965 y no para el tercero. Con el giro de 18-6-65 pagas el primer trimestre. Aclara si hay otro entre ambas fechas. De todas formas, el trimestre es a 6,25 F; 12,50 semestre y 25 F el año, para la Metrópoli. Para los demás países a 30 F el año añadido el franqueo.

— López Hilario, St-Clichy (Lozère). Distribución indicada a tu giro.

— Fournier, Marseille. Mandat 13 F «C. S.» 30-6-65.

LIBRERIA.—Reclamando en estos momentos los envíos pendientes de pago, rogamos nos aclaren (si el caso lo exige) para poner la ficha al día. Los que no hayan girado aún, que lo hagan al recibo de la misma.

NOTA.—Es varia la prensa que nos devuelven sin aclaración alguna y con la mención: «Parti sans laisser adresse». Los compañeros afectados indiquen la nueva dirección para los envíos, de haber cambiado.

Servicio de librería

«Los Sindicatos en la nueva sociedad, H. J. Laski	7,50
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné)	18,50
«Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rocker	1,75
«La crisis española del siglo XX», Carlos Rama	29,00
«Contradicciones del comunismo», Imre Nagy	15,50
«1894», G. Orwells (tela)	18,50
«Arquitectura del verso», Péres C.	7,50
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
Teatro de Benavente (Don Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«La llama inmortal», H. G. Wells (con un estudio preliminar de F. Romero)	8,00
«Sin novedad en el frente», E. M. Remarque (cartoné)	14,00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona», C. Martí	12,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	14,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Magallanes», S. Zweig (cartoné)	
«Cleopatra», O. Von Wertheimer (cartoné)	15,50
«Lucrecia de Borgia», Fred Bérence (cartoné)	15,50
«El mundo de ayer» (autobiografía) S. Zweig (cartoné)	16,50
«Tara» M. del Castillo (en francés)	15,00
«Un mundo feliz», A. Huxley (cartoné)	13,00
«América Hispana», W. Frank	17,50
«Ensayos sobre la vida sexual», Dr. G. Marañón	12,00
«María Antonieta» (biografía) H. Belloc (tela)	18,00
«Antología de la Poesía española contemporánea», Pardellans	5,00
«Antología de la prosa narrativa española contemporánea», Pardellans	5,00

Giros y pedidos a Roque LLOP 24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X) C.C.P. 13507 56 Paris

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

España. - Menos turistas y más dinero

EL que no se conforma es porque no quiere. Fraga Iribarne confiesa que la afluencia de extranjeros en España ha disminuido, añadiendo, seguidamente, que los venidos permanecen más tiempo en el país gastando, en consecuencia, más dinero en el mismo. Fraga Iribarne atribuye esa ventaja (de su invención) a la baratura del coste de la vida española.

Viejo argumento, señor ministro. De 1956 acá, las subsistencias, el habitado y el elemento de vestir han subido un 70 por 100 en la vida normal, en tanto el valor de la peseta ha descendido un 47 por 100 de entonces a ahora, según comprobaciones recientes. En las costas españolas, particularmente las del litoral mediterráneo, la voracidad, el tiburonismo de los negociantes, no halla freno en la hora de vender un apartamento, de alquilar dormitorios, de cobrar hospedajes o comidas sueltas, de alquilar cabinas y parasoles, de servir refrescos, de expender entradas de esto o aquello, de ofrecer un asno, un auto de alquiler (otro asno), etc., terminando por despellejar al turismo, que cada año paga más caro, que en todas partes lo abruman con nuevas exigencias, entre las que no es la menor la de satisfacer, bajo cualquier pretexto, abusivas propinas.

El filón turístico se adelgaza en España a causa del engaño hotelero, residencial, planístico, salutífero **y otras zarandajas de buen leer en los prospectos, mas imposibles de comprobar sobre el terreno a causa de ese banditismo que parece haberse trajeado en señor y haber descendido de la Sierra Morena para los fines y efectos consiguientes. El engaño de una Cataluña andaluzada, de un Levante habanero, y con la realidad de una Andalucía sajonizada, acabará por disgustar a los extranjeros curiosos que saben que la gaita está en Galicia y Asturias, las castañuelas en todas partes de España menos en Cataluña, y que en nuestro país total puede haber trescientos toreros en lugar de treinta millones cual parecen rezar las propagandas.**

La explotación desaforada de terrenos y construcciones de «acogida» en los lindes playeros, comunmente ejercida por la Banca exterior en connivencia con el Ministerio de Hacienda franquista, será otro elemento limitador del turismo posesor de haberes honrados y jamás de dinero adquirido con ganzúa para despilfarrarlo en un país que esconde su naturaleza con cemento armado, tablados de Maese Pedro en los que un folklore de bambolina y cara a un negocio desvergonzado, desdora a un país que, fuera de tan interesadas comedias, tiene matices verdaderos y sanos. El engaño de una España de mentirijillas en la que lo único verdadero es el afán de ganar montones de dinero sea como sea, terminará con la gallina de los huevos de oro que viene a representar la ola de turismo cuya algidez marca el año 1964, pero que en 1965 ya decrece y seguirá aminorándose en los años sucesivos.

Entonces, ¿qué hará, qué haría España sosteniendo a un Franco que ha podido insinuar a Wall Street que ya no necesita su oro, por tenerlo «propio» merced a una industria turística impensada? Si la España interior se vacía hacia las playas transitoriamente ricas, para participar del banquete «turístico», sea con ópimas tajadas, con particiones medianas, o con migas superiores al mísero condumio lugareño, ¿qué haremos de los hoteles telarañados, de las «residencias» silenciosas, del atuendo farolero de Marbella, de Benidorm, de Salou, de la estúnida torería de S. Feliu de Guixols, de la comedia daliniana de Cadaqués? Por esas fauces excesivamente abiertas, por venta de playas al negociante francés, alemán o americano con rechazo de la población autóctona; por esa política fácil del dinero providencial que cae en el arca del Estado igual que ocurre por petróleos en el palacio real de la dinastía arábiga y otros reinados soñolientos de barbarie, en la España de hoy se ha convenido en dar prioridad a la industria falsa del turismo, cual si ella hubiese de durar toda la vida. Nadie parece darse cuenta, en las «altas esferas» españolas, de lo falso y precario de esa política económica, de ese empeño en montar tinglados de cartón cuando el país necesita obra duradera, procedimientos valederos y cara al futuro, en lugar de distraerse y «riñonarse de oro» (unos cuantos, no el país) instalando una industria de opereta, cuyo atrezzo, cuyo costoso aparato se vendrá tristemente abajo, cual decorado inservible, el día que el extranjero visitante de buena fe se canse de ser burlado, explotado, ridiculizado y despojado en esta Sierra Morena descendida a las playas del Mediterráneo.

Del Mediterráneo, y en parte menor, del Atlántico; porque Península adentro, piedras viejas aparte, la geografía humana y generalmente la física son desoladoras. Las arenas de moda del Mare Nostrum significan altar brillante, y la vida interior española la trastienda de la iglesia cubierta de polvo, arañas, cordeles podridos y astillas. Conocemos una villa industrial de Cataluña en la que la gente vive hacinada, amontonada, sin agua ni disposición satinaria. Gracias a Dios (puesto que el curismo impera), la infancia carece de escuela, la población chabolera o chapucea por el barro o se atraganta de polvo, el hedor letrinea el ámbito y el agua se compra a litros al hombre del carro. Y si una aglomeración industrial puede ofrecer esta estampa deprimente, ¿qué no ocurrirá en los lugares no fabriles y no aptos para el turismo?

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

¡PASO A LA JUVENTUD!

A uno no le convencen del todo esas expresiones rimbombantes que suelen usarse para que ellas sean a modo de un impacto en la atención de las gentes. Posee no poca hinchazón presuntuase el contenido de todo «slogan», sea de una o de otra naturaleza. Ahora bien: tal vez en su fondo se pueda hallar materias aprovechable, un sentido digno de tenerse en cuenta.

El poner atención en la gente moza es cosa que no puede desestimarse. Ya decía Unamuno: «Si no nos interesa la juventud, ¿qué es lo que nos puede interesar?» Ser joven de cuerpo, tener agilidad física, vigor muscular, para nosotros, quienes ya desde los años de mocedad venimos siendo idealistas, no suficiente. Creemos que al respecto de la civilización en su concepción más elevada, poco le puede favorecer un conjunto juvenil sin afanes de progreso moral, sin ideales de renovación social.

De ahí el que se tenga un marcado afecto para con los jóvenes propiamente dichos que sabemos tienen sentimientos y convicciones de orden libertario. Por esto, ellos y nosotros es de comprender debamos poner empeño en que se logre hacer el mayor proselitismo entre los jóvenes. Todos podemos hacer algo, pero la propia experiencia, y un elemental razonamiento, nos convence de que son los jóvenes aquellos que pueden ser atendidos mayormente en un ambiente que sea juvenil. Un muchacho, o una muchacha, siempre prestará más atención a las palabras que salen de labios de otro joven, que a las que diga aquel que lleva sobre sus espaldas medio siglo, o mucho más.

Cuando, atalayando el panorama internacional, notamos que acá o acullá se hacen concentraciones, comicios juveniles respaldados por organizaciones de tipo político, religioso, o sindical; cuando notamos que en algunas partes incluso el Estado trata de tender sus redes, buscando con métodos de orden recreativo, distraer a la mocedad, uno se pregunta: ¿Dónde está la juventud internacional libertaria? ¿Qué hacen los jóvenes libertarios, en tanto que labor de envergadura, para atraer a la mocedad? No es reproche; no es ello latosa reprimenda paternalista: es, simplemente, una incitación a la reflexión.

Es necesario que reflexionemos todos en torno a lo que es un problema de envergadura: el proselitismo, la captación de elementos jóvenes. Y el problema no se estudia jaleando, usando frases de tono reverencial al respecto de los jóvenes libertarios que se conocen. Tampoco se resuelve por el procedimiento del enfático «slogan» pidiendo plaza, y casi, casi, aconsejando el asilo y buen caldico y sopicas a quienes han pasado cincuenta inviernos...

Entre libertarios, ¿quienes niegan el paso a la mocedad libertaria? ¿quiénes se oponen a que estudien, a que hablen, a que escriban, a que luchen, a que rompan moldes y abran senda por su cuenta y riesgo? No vale el dramatizar con exceso lo secundario; ya es sabido que a veces los árboles no dejan ver el bosque. ¡Y atalayar el *bosque*, es notar que hay miles y millones de jóvenes a los que lanzan mensajes de propaganda quienes a nosotros, a los libertarios de todas edades, no nos ganan en el buen sentido, en la lógica de los razonamientos!

LOS SENTIMIENTOS HUMANITARIOS

Con motivo del fallecimido del doctor Alberto Schweitzer, se han glosado sus más relevantes cualidades, sus condiciones intelectuales; destacando sus sentimientos humanitarios, puestos en práctica particularmente allá en tierras del Africa, y en su conocido hospital de Lambaréné, donde tantos infelices indígenas hallaron cura y lenitivo para sus males. Es, en efecto, algo digno de singular estima lo realizado por Schweitzer. Se trata de un destacado ejemplo, evidenciando que no en todos los hombres de ciencia el favor y los beneficios materiales se anteponen a la dignidad profesional, al humanitarismo, a esa piedad que hace vibrar la sensibilidad ante los necesitados, ante aquellos que sufren.

Por asociación de ideas, en lo que concierne a alteza de miras, a arraigados sentimientos humanitarios, uno piensa en nuestro compañero de ideas el doctor Pedro Vallina, perdido allá

Dr. Pedro Vallina

en un rincón del mundo, entre llanos y montañas, en tierras de Méjico; atendiendo con fervor de hombre de ciencia y de idealista a los míseros campesinos, buscando consuelo a sus dolencias. Vallina, hombre de recia solera anarquista, ha sido de los que han puesto en impulso paralelo la acción y el pensamiento, destacando en el curso de una larga existencia amplitud de sentimientos humanitarios. Otro veterano de las ideas, el compañero Manuel Pérez, fallecido, como se sabe, no hace mucho en el Brasil, dejó escrito un «Diario Intimo», con detalles de sumo interés. Hay páginas cariñosas dedicadas a Pedro Vallina, el «Doctor de los pobres», como, al parecer, le llamaban en Sevilla. El médico que, además de no cobrar nada a los necesitados, daba consejos, prodigaba frases de aliento, de las que son como un bálsamo para los infortunados. Y Vallina, que a su condición de médico unía la de revolucionario, sin trampa ni cartón, en la cárcel o en el destierro, hacia obra humanitaria cuando curaba, así como al sembrar ideas de rebeldía.

Y al referirnos al comportamiento humanitario, es de razón el manifestar la nobleza de corazón de esas abnegadas compañeras, que adoptando labor de Solidaridad Internacional Antifascista, visitan hospitales, prodigando afecto de hermanas, con la sonrisa de reconfortadora atención, a tantos como hay, postrados en lecho de hospital, sin más familia que los compañeros de ideas. Con todo y ser estimable una modesta ayuda de carácter material, ellos aprecian esos ratos en que pueden departir con quienes van a visitarles, mitigando, siquiera sea por unos momentos, esa soledad espiritual que suele respirarse en las salas de hospital.

EL FILOSOFAR DE UN GRAN POETA

Hay en Francia, en la «France Eternelle», la de Montaigne y Rabelais, de Camus y de Cassou, un conjunto de eruditos, de sabios hispanistas de esencia liberal. Son los que editan y colaboran en el siempre interesante «Bulletin Hispanique», que ve la luz en Burdeos, y que fue fundado en el 1898 por hispanistas de entonces, entre los que destacaban: Merimée, Morel-Fatio, y Radet. Entre los que hoy escriben nos ha complacido leer trabajos, en relación con España, debidos a la autorizada pluma de Marcel Bataillon, y del difunto Jean Sarrailh.

La lectura de unas breves notas en el «Bulletin Hispanique», relacionadas con la personalidad de Antonio Machado, como poeta y pensador, me indujo a releer su obra «Juan de Mairena», que tiene editada en dos tomos la Editorial Losada, de Buenos Aires.

Machado pone en boca del que, al fin y al cabo es su *alter ego:* «Juan de Mairena», atinadas consideraciones, dichas con gracejo y fina ironía. He ahí unas pocas como muestra:

«Nunca profeséis de graciosos. Porque no siempre hay ganas de reir; aunque nunca faltan motivos para ello.»

«Nunca os aconsejará el escepticismo cansino y melancólico de quienes piensan estar de vuelta de todo. Es la posición más falsa y más ingenuamente dogmática que puede adoptarse. Ya es mucho que vayamos a alguna parte. Estar de vuelta ¡ni soñarlo!...»

«Consejo de Maquiavelo: No conviene irritar al enemigo. Consejo que olvidó Maquiavelo: Procura que tu enemigo nunca tenga razón.»

«El paleto perfecto es el que nunca se asombra de nada: ni aun de su propia estupidez.»

«Los períodos más fecundos de la historia son aquellos en que los modestos no se chupan el dedo.»

«Y cuando os queden pocas horas de vida, recordad el dicho español: *de cobardes no se ha escrito nada.* Y vivid esas horas pensando en que es preciso que se escriba algo de vosotros.»

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

RESTABLECER LA VERDAD
(Para «L'Adunata dei Refrattari»)

LA experiencia aconseja evitar toda aquella polémica que, de ideológica o táctica en su origen, degenera más tarde en lo pasional. Por nuestra parte, si alguna vez intervenimos en debates polémicos, tratamos de no incurrir en detalles e incisos que puedan dar lugar a personalismos, ni a tomar bandera por partidismos de fracción o de secta.

No obstante todo nuestro cuidado y prevención, hemos caído en el lazo, incurriendo en una falta grave. Queríamos propiciar un rasgo de fraternal entendimiento, entre los pocos militantes cubanos exiliados que se mantienen en una integridad moral, pese a todos los avatares de su situación, y los compañeros italianos, sobre todo, con los compañeros de *L'Adunata dei Refrattari* y los de *Umanità Nova*, empeñados en dura polémica que ahonda las diferencias y que da pie a penosos equívocos. Nos duele el forcejeo entre militantes de cada movimiento (en cada país), tanto como la disputa entre un país y otro. Y en el caso específico de Italia, nada es más doloroso que ese debatir que confunde personalismo con interés común que divide y enfrenta a compañeros a quienes estimo por igual, y a quienes veo sumidos en una lucha estéril. Declaro aquí, que es esa justamente la razón por la que escribo muy poco, lo menos posible, a los amigos que veo situados en fracciones antagónicas.

El problema «cubano» sirvió como argumento de peso en la disputa, olvidando unos y otros que el «pretexto»» no debía sobrepasar, llegando a dominarlos, los problemas ya arduos e íntimos del propio movimiento italiano. Que esto haya conducido a la penosa escena del reciente «convenio» de Bolonia, en la que se sometió al compañero Turroni a una situación que repugna describir, da la medida de la exacerbación a que llegaron los ánimos. Yo me siento avergonzado aun sin haber estado presente... Pero vayamos al grano.

Escribí ya varias «crónicas» en torno a Cuba y a sus problemas directos o subalternos. Las dos últimas sobre ese tema llevaban la intención de propiciar fraterno acercamiento entre compañeros cubanos e italianos. Pero tuve poco acierto. Impresionado por una carta firmada por Dane Dillinger, publicada en *L'Adunata dei Refrattari* de 1 de mayo de 1965, creí ver mala voluntad en los compañeros de *L'Adunata*, ya que la carta en cuestión apareció sin una línea de comentario del parte de la redacción. Así fue como el 27 de mayo escribía yo: «Dejaremos de lado el citar los detalles de una verdadera campaña de prensa que desencadenan contra los cubanos en general y, en particular, con nuestros afines, *utilizando incluso informaciones de los órganos estatales americanos como la CIA y otros del mismo estilo.*»

Justamente indignados, los compañeros de *L'Adunata* enviaron la siguiente carta, reproducida por ellos el 21 de agosto de 1965, página 8 de su publicación:

«Al director de COMBAT SYNDICALISTE. París.

» Nos llamó la atención un artículo de Gregorio Quintana, publicado en la página española del número 351, de 27 de julio de 1965. En su «Crónica Internacional», Gregorio Quintana acusa a *L'Adunata dei Refrattari* y a *Umanità Nova* de Roma, de graves infracciones a las buenas prácticas polémicas, al decir que «utilizamos incluso informaciones de los órganos estatales americanos como la C.I.A. y otros del mismo estilo». Rechazamos en absoluto esta acusación y reclamamos a Gregorio Quintana que precise dónde, cuándo y cómo estas informaciones fueron utilizadas por *L'Adunata* —y podemos agregar, y por *Umanità Nova*—. Las acusaciones de este carácter, si no se justifican, hacen más daño a quien las lanza que a quien las recibe.

Por otra parte, Quintana cita un trozo de una carta de Dave Dellinger a un compañero de California, a propósito de un reportaje sobre la situación en Cuba —que el autor visitó en mayo 1964— como si *L'Adunata* compartiera las opiniones de Dillinger, en tanto que las opiniones de éste fueron extensamente refutadas por la redacción de *L'Adunata*, en el número del 15 de mayo de 1965 y más ampliamente aun mediante un artículo del compañero David Wieck, publicado en inglés en la revista *Liberation* del pasado mes de mayo y en traducción italiana en *Volontà* de Génova, número 7, julio 1965, y en *L'Adunata dei Refrattari*, números 15 y 16, que corresponden al 7 y al 21 de agosto.

Suponiendo que Gregorio Quintana haya sido víctima de informaciones erróneas en cuanto a nosotros y en cuanto a la revista *Liberation* que, mencionada a la vez que se nos hace alusiones sobre la C.I.A., queda en situación dudosa en vuestro periódico, queremos aclarar que *Liberation* es una publicación pacifista de tendencia libertaria, en la que colaboran varios escritores que se declaran anarquistas, como David T. Wieck y Paul Goodman y el propio Dave Dillinger, pacifista militante de largos años que se declara anarquista y que la semana pasada fue detenido con otros 300 manifestantes en la capital de los Estados Unidos, siendo condenado a un mes y medio de cárcel por una manifestación de protesta contra la intervención militar en la guerra en Vietnam.

Vaya esta nota para que vuestro colaborador se halle en condiciones de restablecer la verdad, en el caso de que, víctimas de informaciones erróneas, estime conveniente aclarar las cosas ante sus lectores.

Saludos cordiales, por la redacción de *L'Adunata dei Refrattari*, Mr. S.»

Al leer *L'Adunata* con esta requisitoria quedé estupefacto. ¿Cómo pude escribir tales líneas que no tienen prueba justificante? ¿Me hallaba en un momento de arrebato ante lo dicho por Dillinger? No es posible volver a reproducir mentalmente la impresión del momento que motivó mi escrito.

Debo pues declarar, para mi propia satisfacción personal, tanto como para restablecer la verdad, que consulté toda la colección de *L'Adunata dei Refrattari* y de *Umanità Nova*, que encontré alguna nota que consideré excesiva por su tono y que realmente no facilita el entendimiento entre los compañeros cubanos e italianos. Es mi opinión y en ello insisto. Encontré la nota titulada «La nostra posizione», aparecida el 4 de noviembre de 1961 y reproducida el 23 de mayo de 1965. Creo sinceramente que el comentario que encabeza la reproducción es excesivo. Pero *me declaro integrado en esa posición.* Al margen de todo otro comentario. En lo que se refiere al párrafo incriminado por *L'Adunata*, es mi deber moral manifestar *que no encontré nada que justificara mi afirmación.* Es decir, que ni en *L'Adunata dei Refrattari* ni en *Umanità Nova*, no halle «utilización de informaciones de los órganos estatales como la CIA y otros del mismo estilo». Sólo hay reproducciones de prensa que dejan malparados a los exiliados cubanos.

He de decir, sin embargo, que en el número del 15 de mayo de 1965, *L'Adunata* comenta la carta de Dillinger estableciendo puntos coincidentes con lo que yo decía en mi «Crónica». Y he de continuar explicando que el 3 de junio de 1965, en la crónica siguiente, ofrecí la reproducción del comentario de *L'Adunata* haciendo notar estos puntos de coincidencia.

Para no continuar en la duda, he aquí parte de lo que escribimos el 27 de mayo de 1965: «Vale decir, que no habiendo aceptado plenamente la posición y la actitud de los compañeros cubanos, no podemos ofrecer a nadie la sospecha de que proponemos una solidaridad en bloque con todas las actividades que han realizado o desarrollan. Sencillamente, proponemos, a unos y a otros: cubanos e italianos, iniciar el diálogo, partiendo de un principio de *confianza fraternal* entre militantes. Confianza fraternal que, en *lógica anarquista*, no exige *absoluta* similitud de criterios o puntos de vista. Por el contrario, esta *confianza* se afirma en el respeto a la opinión de cada uno. ¿Dónde queda, si no, la personalidad de cada militante? «Convenimos en que los compañeros cubanos adoptaron resoluciones —que a mí me parecen absurdas— condenando la conducta de los redactores de *L'Adunata dei Refratari*...»

Invito a leer mis dos «crónicas» consecutivas para que no quede lugar a dudas en cuanto al espíritu y la intención que guió mi pluma. Y sin que por el hecho de mi rectificación haya llegado a recuperar mi sosiego ante el error cometido, estimo que *L'Adunata dei Refrattari*, sus redactores y los de *Umanità Nova* convendrán en que de mi parte hubo ligereza, pero no mala fe.

He de agregar que me mantengo en la posición que motivó mis dos «crónicas».

Actualidad

¿Personalismo?

por Rómulo CHAVES

CUANDO se pretende demostrar cuáles fueron las causas originarias de unas u otras discrepancias fundamentales en el seno de nuestra comunidad u organización de comunidades, con funestos resultados posteriores, es frecuente que de esas causas que se intenta analizar, destaque «una» que revela, invariablemente: «... y también la lucha personalista...»

Aseverando de esta forma los términos se pone énfasis en la errónea creencia de que el *personalismo* es causa primera, originaria, lo que entrañaría, por tal motivo, una muy difícil solución de las divergencias planteadas, no siendo sino, por el contrario, efecto, resultado, derivativo, lo que ya nos permitiría vislumbrar, con más optimismo, la ingente tarea de aunar voluntades, de cohesionar el movimiento. Y a esta trascendental misión va encaminado este reducido trabajo.

No descubriríamos ningún Himalaya ni ninguna cordillera andina si afirmamos que el problema que mayor acopios contiene de agobios que fluyen al caudal de nuestras profundas disidencias y malquerencias, lo constituye España, con la idea permanente de un acariciado retorno; unos por llevar el bagaje «renovador» y otros con usar las mismas antañonas valijas, pero que ambos opositores, sin embargo, convergen en un punto: en que nunca perfilan lejana la posibilidad de una solución satisfactoria del problema y, de consiguiente, sentar nuevamente carta de ciudadanía, allá en aquellos lares.

Creo que al respecto merecería ser aconsejable el que se ahondara sabia y profundamente en el análisis de todos aquellos problemas que se conjugan, externamente, en la creación de situaciones que se vislumbran, en el plano mundial, cada vez más sombrías, imaginativamente comparable a los años aciagos 1940-45 en Europa, y hallaríamos de inmediato, sin lugar a dudas, los materiales que demostrarían lo inequívoco de todo criterio inspirado en una casi total invulnerabilidad de el actual sistema político español.

Todo parece indicar, al conjuro de estos planteamientos que nos ocupan y preocupan, que las naciones basamentadas actualmente en el derecho jurídico y ciudadano democrático, irán sumergiéndose, progresivamente, bajo la presión de sistemas de gobiernos fuertes, incontrolables, y en algunos casos hasta despóticos, inmediatamente después que las dos potencias consideradas sin objeción como las mayores en poderío nuclear y económico, hayan dominado, ominosamente, en su primera fase a las naciones europeas de un lado, y de otro a la China comunista, que con no menos ominosidad trabajan ambos poderes, diez que para impulsar y asegurar sus destinos como *yo-nación*.

Y de estas tan pecaminosas situaciones, que por poco que se abra la retina se avizoran graves y no lejanas, nos alertan para que deduzcamos de ellas, a priori, las consecuencias más ventajosas hasta donde nos sea dable conseguir, en bien del anarquismo, por supuesto, que de rebote habrá de traducirse en provecho de todo el género humano.

Quiérase decir que si perfilamos, en lo cercano, unos cambios más que probables e inequívocos en las distintas políticas de unos pueblos hoy con el sello de la democracia, y que mañana, irremisiblemente, entrañarán inmenso dolor por ausencia de las libertades cívicas más elementales, difícil resulta entonces admitir, ni aun la más tenue ilusión, acerca de cambios favorables en España, siendo que los factores externos que concurren en extremo adversos, coadyuvaran, por demás, a fortalecer la dictadura.

Se me podría argüir, al abrigo de unas esperanzas naturales y teniendo presente que nada inmutable existe en este mundo, que quedan los factores internos a los que se confía por sobre toda otra consideración.

No quiero quitarles la ilusión a los qu de tal guisa pensaran, y lejos estoy de infundir pesimismo a nada ni a nadie, mas no se olvide que cuandos los factores externos de aquende y allende los mares se conjugan, sabía y calculadamente, yendo por distintas formas a robustecer el régimen fascista, se fortalecen, de consiguiente, los órganos vitales y de represión internos: la economía de una parte y de otro lado los armamentos, con unos institutos uniformados prestos en cualquier momento que se tercie a emplearlos.

No cabe duda que el descontento de las masas populares, por efecto de tan abominables causas, aumentaría e inclusive se multiplicaría, cuya expresión de repudio con el clamor de más libertad, nada ni nadie evitaría su exteriorización dentro y fuera de cafés y plazas públicas, pero sólo esto

(Pasa a la página 3.)

«Umbral»

Sumario del número 45:

Fontaura: **DOLOR, ESPERANZA Y LEALTAD DE SIMONE WEIL.**

Un lector de UMBRAL: **ALFONSO VIDAL Y PLANAS.**

Pedro Kropotkin: **LA ETICA DE GUYAU.**

Leoncio Pérez: **LA NOVELA QUE NO SE HA ESCRITO.**

Mastieno: **HERALDOS Y FORJADORES: GALDOS EN EL RUEDO IBERICO.**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. JOSE NAKENS.**

J. Guiraud: **XV CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.**

Fabio Luz (hijo): **FABIO LUZ, ESCRITOR Y HUMANISTA.**

J. Sevilla: **LA CIENCIA EN EGIPTO EN TIEMPO DE LOS FARAONES.**

Ignacio Silone: **MARTIN BUBER.**

A. Machado, José A. Goytisolo, Jorge Guillén, León Felipe, Miguel Hernández: **POESIAS.**

Cosme Paules, Abarrátegui, J. Américo Prest, Ramón Serón: **POESIAS.**

Julio Estrada: **HEM DAY, EL INCANSABLE.**

Juan Ferrer: **EL PROBLEMA DE LA INMIGRACION EN CATALUNA.**

Victor Hugo: **CARTA A ESPAÑA.**

Noticiario, avisos, libros, fotografías y grabados alusivos.
Precio del ejemplar: 1 franco.

6FP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

NUMERO 369
30 SEPTEMBRE 1965
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

Guerre et révolution

Le sieur Tixier-Vignancourt s'est rendu à Saigon afin de déterminer, selon ses propres termes, l'« agresseur » dans le conflit viet-namien.

Il aurait pu se rendre également à la frontière indo-pakistanaise pour y constater que les combats qui s'y déroulent mettent aux prises des blindés américains... et d'autres blindés américains.

Cela suffirait à démontrer que les guerres localisées qui se succèdent depuis une vingtaine d'années, qu'elles s'appuient sur le fanatisme religieux ou sur un nationalisme exacerbé, qu'elles aient un objectif économique ou qu'elles s'inscrivent dans un prétendu contexte idéologique, ne sont, en dernière analyse, que la conséquence inéluctable et la nécessité vitale du système capitaliste des Etats-Unis aussi bien que du bloc soviétique. La coexistence pacifique ne signifie rien d'autre. Il s'agit d'un côté comme de l'autre, d'écouler une production militaire sans laquelle un système économique fondé sur les profits ne saurait survivre. Si cette production d'armements ne venait compenser le chômage résultant de l'automation, le capitalisme se verrait dans l'obligation soit de réduire considérablement les horaires de travail et de distribuer une surproduction de denrées utiles, soit d'entretenir une armée de chômeurs qui constituerait une menace constante d'insurrection à caractère social.

Aussi s'agit-il d'une question de vie ou de mort pour la finance internationale que d'entretenir le plus longtemps possible ce genre de conflits entre des belligérants dont le potentiel militaire se construit par les achats effectués auprès des grandes puissances industrielles.

On peut considérer qu'il existe une entente tacite entre le bloc des Etats-Unis et le bloc soviétique dont les échanges de matières premières sont l'un des aspects et dont la non-intervention directe dans les conflits localisés est un autre aspect non moins important. Prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'une guerre généralisée n'éclate pas tout en assurant l'écoulement de la production militaire, conclure un certain nombre de traités commerciaux afin d'assurer de chaque côté la sauvegarde des profits, voilà toute la coexistence pacifique. Il s'agit en dernier lieu d'une collaboration de classe sur le plan international.

C'est d'ailleurs la conséquence fatale de l'étouffement de la révolution soviétique. Construire le socialisme en vase clos, à l'intérieur de frontières économiques et politiques, l'enserrer dans un nationalisme incompatible avec la solidarité prolétarienne internationale, fut une gageure et demeure un mythe dangereux. On ne construit pas une société nouvelle dans un contexte ancien. On n'impose pas le socialisme.

La prochaine révolution aura un caractère international ou elle ne sera qu'un sursaut sans lendemain. L'expérience de la révolution espagnole a montré que l'initiative des travailleurs ne peut triompher si les prolétaires des nations capitalistes ne se soulèvent pas pour faire obstacle à l'internationale des exploiteurs.

Les révolutionnaires de tous pays doivent s'organiser au sein d'une véritable Association Internationale des Travailleurs, rejeter l'action « politique » qui s'appuie sur le nationalisme et préparer les structures qui pourront leur permettre de prendre en mains les moyens de production et de consommation et, le cas échéant, par la grève générale insurrectionnelle, empêcher la coalition capitaliste d'écraser la Révolution Sociale comme ce fut le cas à Saint-Domingue et comme ce sera le cas demain si la péninsule Ibérique secoue le joug de la dictature fasciste.

Vive la solidarité prolétarienne internationale !

Vive le syndicalisme révolutionnaire !

La parabole de l'écureuil

« J'ai vu, il y a une vingtaine d'années, à la campagne, des enfants qui avaient coutume de se rendre presque tous les jours dans la forêt voisine. La forêt était peuplée d'oiseaux, de bruits. De temps en temps, un bruissement de feuilles, une course rapide sur le tronc d'un arbre, sur une branche, et on voyait apparaître tout d'un coup un de ces petits quadrupèdes que vous connaissez bien : un écureuil léger, hardi, exécutant des tours de force, des sauts périlleux et des acrobaties incomparables. Les enfants eurent l'idée de capturer un de ces petits animaux. Ils y parvinrent et ils apportèrent l'écureuil chez eux. Là, un vieux villageois leur dit : « Je connais ça, j'en ai déjà eu un, il y a dix ans ; un beau jour, il a disparu ; la cage n'était probablement pas bien fermée, il est parti. » « Prêtez-nous, alors, votre cage, voulez-vous ? » « Avec plaisir, mes enfants. Il y a longtemps qu'elle n'a pas été habitée, elle va se réjouir d'avoir un locataire. »

» Et les enfants mirent l'écureuil dans la cage. Vous les connaissez, ces cages cylindriques. Et voici que l'écureuil, ayant besoin de mouvement, se met à faire tourner la roue. Les enfants étaient émerveillés et trouvaient que c'était superbe. Mais, après quatre ou cinq jours, ils finirent par trouver que le spectacle n'était pas assez varié et ils s'imaginèrent que l'écureuil se moquait d'eux. Il était si beau, quand il était dans la forêt, voltigeant de branche en branche ! Les enfants rendirent la liberté au captif.

» Ils retournèrent dans la forêt et ils capturèrent un second écureuil. Ils le mirent dans la même cage où il tourna et se moqua d'eux tout comme le premier, en sorte qu'au bout de quelques jours, les enfants rendirent la liberté à ce second captif. Ils revinrent dans la forêt et en prirent un troisième. Mais, après quatre ou cinq expériences de ce genre, ils finirent par comprendre que l'écureuil, n'ayant plus la liberté de ses mouvements, était condamné à tourner sur lui-même dans cette cage.

» Camarades, cette histoire est celle de l'électeur, enfants, et du candidat, écureuil. Pendant les quelques mois qui précèdent le scrutin le candidat vole de branche en branche, exécutant de merveilleuses pirouettes, et l'enfant, l'électeur, ébloui par ses tours de force, se dit : « Si je pouvais le prendre ! Si je pouvais lui mettre la main dessus ! Comme je serais content ! »

» On n'a pas beaucoup de peine, quand on est électeur, à s'emparer d'un candidat. Le candidat ne demande que ça. On l'envoie au Palais Bourbon, qui est sa cage. Et là, cet homme qui stupéfiait le peuple enfant par son activité, sa grâce, sa souplesse et son agilité, ne fait rien. Une fois en cage, il tourne, impuissant.

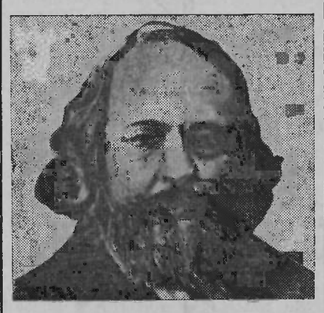
» Au bout de quatre ans, l'enfant se dit : « Oh ! celui-là se moque de moi ! Je vais en prendre un autre qui ne me jouera pas le même tour. » Il retourne dans la forêt. Malheureusement, le second lui joue le même tour que le premier. Et il y a, camarades, cent ans que le candidat joue le même tour à l'électeur. Et cependant, l'électeur n'est pas encore éclairé. Il continue, tous les quatre ans, à changer d'écureuil et à l'envoyer dans la même cage. Croyez-vous que nous n'avons pas raison de lui dire : « Mais, malheureux, ce n'est pas l'écureuil qu'il faut changer, c'est la cage qu'il faut briser ! »

Sébastien FAURE

Révolution sociale et révolution politique

« Nous nions que le suffrage universel soit même un instrument dont le peuple puisse se servir pour conquérir la justice ou l'égalité économique et sociale ; puisque le suffrage universel, exercé au milieu de la dépendance et de l'ignorance populaires, produira nécessairement et toujours un vote contraire aux intérêts du peuple...

Partant de là, nous affirmons que les soi-disants démocrates socialistes qui s'efforcent de persuader le peuple qu'il doit conquérir avant tout le pouvoir politique, en disant que la liberté politique est la condition préalable à l'émancipation économique, sont ou bien eux-mêmes les victimes d'une erreur funeste, ou bien des trompeurs du peuple. Ignorent-ils réellement, ou font-ils semblant



d'ignorer, que cette liberté politique préalable — c'est-à-dire existant nécessairement en dehors de l'égalité économique et sociale, puisqu'elle devra précéder cette dernière —, sera essentiellement une liberté bourgeoise, c'st-à-dire fondée sur l'esclavage économique du peuple, et par conséquent incapable de produire son contraire et de créer cette égalité économique et sociale qui implique la destruction de la liberté exclusive des bourgeois ?

... Il n'y a point aujourd'hui de pires ennemis du peuple que ceux qui cherchent à le détourner de la *révolution sociale*, la seule qui puisse lui doner et la liberté réelle, et la justice et le bien-être, pour l'entraîner de nouveau dans les expériences décevantes de ces réformes ou de ces révolutions exclusivement politiques, dont il a touojur été l'instrument, la victime et la dupe... »

Michel BAKOUNINE

Modernisme et réalités

Bien que « le Français moyen » soit actuellement très pris par la récente ouverture de la campagne électorale, campagne particulièrement bien préparée par tous les grands quotidiens, il n'en reste pas moins des problèmes de fond à résoudre. Dans ce domaine, la production et la distribution y occupent une place de choix.

Sur le plan de la production, on vient de nous annoncer officiellement que certaines mesures d'encouragement devraient permettre une relance très sensible. Bien entendu, ces mesures d'encouragement sont strictement réservées à certaines branches industrielles de l'économie et sous certaines conditions ; pas question d'encouragement au secteur agricole et tout particulièrement aux producteurs de betteraves sucrières qui se voient menacés, si leur récolte est trop abondante, de réduire leur culture betteravière de 50 %.

Bien sûr c'est là un problème qui ne doit pas préoccuper le travailleur outre mesure, puisqu'il concerne plus particulièrement le patronat ; aussi nous n'entrerons pas dans les détails, bien qu'il nous semble opportun de souligner le malaise qui règne sur la production.

La distribution ne se porte pas mieux et là aussi le gouvernement pense mettre en application certaine réglementation qui viserait non seulement à plafonner les marges du commerce mais à plafonner également le prix maximum au détail ; l'expérience doit, paraît-il, être faite sur les appareils de radio et similaires.

Or, parallèlement à tout ce « modernisme », et prenant pied sur certains aspects du Ve Plan, l'éditorialiste des *Echos* du 22 septembre 1965, rappelle que : « S'attaquer aux structures de la distribution n'a de sens constructif que si, au préalable, se trouvent reconsidérées les structures de l'appareil de production. »

Nous précisons que les *Echos* sont le quotidien de l'économie (1) afin que nos lecteurs ne s'engagent pas trop dans la pensée de l'auteur de ce paragraphe, mais il reste tout de même matière à réflexion.

Dans la réalité des faits, il existe des preuves irréfutables qui plaident en faveur de la coordination des efforts et des connaissances. Le capitalisme se voit de plus en plus contraint au regroupement des entreprises engagées dans une même production, ce qui donne des résultats très positifs mais absolument opposés au système capitaliste lui-même, dans la mesure où la productivité appliquée entraîne une surproduction que l'Etat devra ensuite limiter pour maintenir ce qu'il appelle « la balance commerciale ». Cette « balance commerciale » que nous devrions dénommer logiquement « soupape » de maintien des privilèges, est, heureusement, bien souvent à l'origine des dissentiments qui existent entre les différentes catégories de capitalistes et plus particulièrement entre petits commerçants ou artisans et grands trusts et consorts. Mais, encore une fois, les travailleurs n'ont que faire des problèmes du capitalisme et s'il est vrai que les structures de l'appareil de production sont à réviser, nous ne pouvons faire aucun chemin avec le patronat dans le cadre de cette révision, pas plus que dans celles de l'appareil de distribution. Le progrès de la science et de la technique exige un autre modernisme que celui qui nous est offert par le capitalisme (que celui-ci soit privé ou d'Etat).

Il appartient donc aux travailleurs de se préparer et de préparer un climat favorable à une vie moderne et rationnelle fondée sur l'abolition du capitalisme de toutes nuances et la disparition de toutes les contradictions qui le caractérisent.

Mais il faut au préalable redonner au syndicat sa vie et son rôle de mouvement révolutionnaire qui, comme le préconisait la Charte d'Amiens, après avoir été un groupement de résistance, doit se transformer en organisme de production et de répartition, base de réorganisation sociale.

J. SORIANO

(1) *Il s'agit d'économie capitaliste.*

DE LA MORALITE DU SYSTEME MERCANTILE

Nous avons vu comment le système d'échange mercantile est la cause profonde du désordre dans lequel nous vivons. Il est le générateur de conflits sans nombre, de crises, de misère dans l'abondance et de guerres.

Pour ceux qui ne jugent les choses que du point de vue moral, nous dirons que le système mercantile est immoral, il renferme en lui tous les vices humains, il nourrit tous les mauvais penchants.

En tout acte d'échange de marchandises, soit que l'échange s'effectue directement, soit qu'il se réalise par l'intermédiaire d'une monnaie, il y a, généralement, une idée de gain, de profit, de spéculation.

L'acte mercantile comporte en lui l'intention malhonnête de profiter des besoins d'autrui.

On profite du besoin de quelqu'un pour lui soutirer tout ce qu'il est possible.

Peu importe que l'acte d'échange mercantile soit volontaire, « libre » ou dirigé, réglementé. S'il est volontaire, il répond exactement à la définition donnée plus haut ; s'il est réglementé, selon les modalités imposées par un tiers, le contractant est doublement victime du système. En effet, dans le deuxième cas, il doit commencer par donner satisfaction à celui avec qui il traite et en plus il doit satisfaire les intérêts du tiers qui impose sa volonté aux modalités de l'échange.

Entendons-nous bien. Le fait d'échanger des objets n'est point répréhensible. Ce qui est immoral et antisocial c'est le fait d'exiger d'une personne une quantité déterminée, soit de marchandises, soit de services en contrepartie d'une quantité d'objets dont il a besoin.

On dit que dans un acte d'achat et de vente, chaque contractant trouve son compte en abandonnant la chose dont il n'a aucun besoin contre une autre dont il a besoin, de sorte que, en considérant les deux choses échangées, comme étant d'égale valeur, il s'ensuit que la chose que chacun doit acquérir a pour lui plus de valeur que celle qu'il abandonne. D'où il résulte que la valeur d'une chose n'est point en rapport avec une autre chose, mais en rapport aux besoins et aux possibilités de ceux qui désirent l'acquérir.

L'art de vendre consiste à faire en sorte que les gens se trouvent dans le besoin des choses que l'on veut vendre. Comme l'on cherche à vendre de plus en plus de marchandises, on doit le faire de façon que les gens soient de plus en plus dans le besoin.

Comme chacun doit vendre quelque chose, celui qui n'a rien se vend lui-même s'il peut ; on a intérêt à ce que les autres soient dans le besoin.

On devrait pouvoir fabriquer des besoins en même temps que l'on fabrique les moyens de les satisfaire.

Des milliards de francs sont dépensés chaque année pour inciter la population à acheter tel ou tel produit servant à tel ou tel usage avec l'intention préméditée d'en rendre l'usage le moins efficace possible ou de nul effet. Il y a tromperie à la base.

Comment peut-on parler de moralité et d'honnêteté dans un pareil système, dont l'escroquerie et l'immoralité sont les piliers ?

Quand le peuple comprendra-t-il qu'il est nécessaire de balayer toute la pourriture mercantiliste qui corrompt tout ce qu'elle touche (il ne s'agit point de supprimer une catégorie de petits intermédiaires pour qu'il ne reste que les gros) pour instaurer une organisation qui soit, dans son ensemble, rationnelle ?

J. CAPDEVILA

Pour notre

PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.
« Le Combat Syndicaliste »

Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Des mots pour guérir nos maux

Le feu vert ayant été donné pour la course à la présidence de la « cinquième », tous nos bons politiciens s'affairent à préparer un programme qui soit susceptible d'anesthésier le brave populo pendant l'opération.

De Tixier à Mitterrand en passant par Pompidou, Pinay, Mollet, Faure, Lecanuet, Marcillacy, etc., chacun se surpasse en déclarations mielleuses, mais que valent tous les mots de ces candidats au pouvoir ?

Qu'il s'agisse d'Europe unie, de pacte atlantique, de marché commun ou de révalorisation du pouvoir d'achat, la classe ouvrière se retrouvera après les élections, tel Sisyphe et son rocher, avec les mêmes difficultés et les mêmes ennuis pour continuer à vivre. Notre futur chef des miracles réclamera, lui aussi, obéissance et abnégation ; il présentera sûrement un nouveau plan d'austérité pour combler les déficits de son prédécesseur et tout cela au nom du pouvoir qu'il détient. Pendant que ses laquais chanteront les louanges du nouveau maître, les candidats marrons dénonceront les abus de pouvoir qui ne manqueront pas d'être commis, mais : « Ces gens-là, dit Marc Vallé dans *Combat*, n'entrent pas dans notre vie publique pour faire triompher un principe supérieur, mais dans le seul but égoïste et vil de faire une carrière rapide et fructueuse. »

Bien entendu, les supporters de tous ces candidats attendent, eux aussi, avec impatience, les résultats du vote, car ils risquent d'avoir un petit os à ronger, quelque petite planque dans les emplois réservés de l'Etat.

Pour quelques-uns donc il reste encore un espoir de satisfaire besoins et ambitions ; il n'en est pas de même pour l'ensemble des travailleurs qui n'auront, pour toute pitance, que des mots, toujours des mots, rien que des mots.

Tous ces mots ne pourront, hélas !, rien contre la misère de six millions de vieillards qui, après avoir mis tout leur savoir, toutes leurs forces et toute leur existence active au service de la société, se retrouvent au crépuscule de leur vie sans aucun appui ni moral ni matériel de la part de ceux qui nous gouvernent. Quant au nombre de chômeurs, qui a doublé en un an, il est à craindre qu'il ne s'élève encore après les élections.

Tout cela n'empêchera pas de nombreux imbéciles d'aller aux urnes pour y déposer le « bon » bulletin et de rentrer ensuite chez eux, l'esprit en paix et certains d'avoir accompli leur devoir de bon citoyen ; il y en a même qui, sachant que le candidat de leur choix n'est pas foncièrement bon, auront penché pour le moindre mal... comme si l'on pouvait choisir entre la peste et le choléra...

Le devoir du bon citoyen est pourtant beaucoup plus difficile à accomplir, il doit avant tout viser à la prospérité collective de la cité et bannir par conséquent tout parasite et tout profiteur ; fondé donc sur un travail constructif, persévérant et rationnel, il ne peut être établi sans une coordination constante de tous les efforts et de toutes les connaissances.

Bien sûr, c'est un bouleversement total de la société que nous préconisons, une révolution dans les faits et dans les esprits, c'est le syndicalisme révolutionnaire calqué sur les principes fédéralistes de Proudhon, c'est l'anarcho-syndicalisme qui condamne tout pouvoir pour lui substituer un véritable sens des responsabilités.

Nous n'inventons là rien de nouveau ; si nous remontons aux sources du syndicalisme de la bonne époque, nous retrouvons une condamnation absolue de la politique par les statuts de la C.G.T., quand celle-ci était une centrale ouvrière et non un appendice du P. C.

D'ailleurs, les lois capitalistes qui nous régissent nous interdisent de faire de la politique sur le lieu de travail, là où nous passons la majeure partie de notre existence active. Eh bien ! Obéissons pour une fois à la loi, ne faisons pas de politique, ni là ni ailleurs, faisons du syndicalisme du vrai, au mépris de tout parti et de toute secte, et vous verrez, travailleurs, que c'est nous qui aurons le mot de la fin.

Yves Michel BIGET

A LA S. N. C. F.

La fumesterie des salaires

Les cheminots qui ouvrent leurs journaux « syndicaux » bien pensants, c'est-à-dire *La Tribune des Cheminots*, le *Rail Syndicaliste* ou le *Cheminot de France*, se délectent régulièrement sur une page entière de ces feuilles qui, à l'aide de barèmes indigestes, leur permettent, s'ils ne sont pas enclins aux maux de tête, de calculer leurs salaires. Si vous vous penchez sur ces barèmes, vous verrez une grille de 38 colonnes de chiffres horizontaux et 9 de chiffres verticaux, pour le personnel sédentaire, à laquelle s'ajoute une grille de 4 chiffres horizontaux et 7 chiffres verticaux pour le personnel roulant, plus une nouvelle grille pour le personnel à service discontinu.

Ce qui fait, tenez-vous bien, qu'il existe 390 barèmes de salaires différents pour le personnel de la S.N.C.F., sans compter les hauts fonctionnaires hors-statuts.

Voilà, cheminots, l'excellent travail de vos représentants cégétistes qui siègent en permanence à la fameuse et fumeuse Commission du statut.

La C.G.T. se présente comme la championne des championne parce qu'elle a proposé de porter le salaire de base (coefficient 100) à 522,50 F.

Ce qui fait 3.500,75 au caïd au coefficient 670. On voit que nos cégétistes ont le respect de la hiérarchie.

Tout militant sait que le syndicalisme devrait avoir pour but en particulier la suppression du salariat. Mais, depuis longtemps, ce n'est plus le but de la C.G.T. et des « syndicats » officiels.

Quant à nous, nous continuerons la véritable lutte syndicaliste pour :
— La suppression du salariat.
— La semaine de 30 heures.
— Les deux mois de congés.

Nous appelons les cheminots, qui sont des hommes et ne veulent plus être des moutons, à lutter avec nous.

R. J. SOURIANT

Les bonnes choses qui ne peuvent être dites

« Comme je suis devenue anarchiste, je renonce à mes fonctions de reine, symbole de l'unité nationale. J'abdique en faveur du peuple et de l'anarchie. Je lègue ma fortune au peuple néerlandais. Je mets à la disposition des mal-logés mes palais de Soestdijk, Amsterdam et La Haye. »

C'est *France-Soir* du 23 septembre 1965 qui nous a appris que neuf de nos camarades néerlandais étaient en prison pour avoir distribué un tract dans les rues de La Haye avec le texte ci-dessus.

Il faut croire que les autorités néerlandaises n'ont point du tout le sens de l'humour pour infliger de la prison pour une simple plaisanterie qui, nous nous empressons de le préciser, est d'un très bon goût néerlandais (les humoristes anglais pourraient prendre exemple).

Nous ne voyons pas du tout quel mal il y a à préconiser (avec les moyens du bord) un peu plus de justice, un peu plus d'égalité et un peu plus de cœur parmi les humains. L'Eglise ne dit-elle pas que le Christ commença par donner tous ces biens aux pauvres et ordonna à ses disciples d'en faire autant ?

Pour ce qui nous concerne, nous nous solidarisons entièrement avec ces jeunes adeptes du drapeau noir (comme dit *France-Soir)* et profitons de l'occasion pour leur adresser toute notre sympathie.

C. N. T.

LE CONGRES DE LA 2e U. R.

Tous les camarades à jour de leurs cotisations recevront une convocation personnelle en vue de la célébration de notre prochain congrès régional, mais dès aujourd'hui ils devront retenir une date et un lieu : 17 octobre 1965 à 10 heures précises, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, 9e.

Le Bureau régional

L'Inde et la non-violence

L'Inde nous avait habitués à la nommer le pays de la non-violence et de la sagesse, où tous les êtres respectaient la doctrine de Gandhi. Quelle surprise fut la mienne de voir un changement si vif. L'Inde en guerre, cela a été un grand rebondissement. Tous les matins l'homme de la rue en lisant son journal ne peut plus dissimuler son inquiétude, il commence à saisir à quel point ce nouveau conflit devient dangereux. Si des pays pacifiques s'amusent à bombarder leurs voisins pour des divergences religieuses ou politiques, quel sera donc le destin de l'homme du XXe siècle ? Peut-être est-ce ainsi qu'on espère réveiller un peuple non violent en lui offrant la guerre. Nehru avait su très bien assujettir ses fervents fidèles, il les tenait bien en main avec la religion et la non-violence. De peur d'offenser leurs dieux, ils ne se révoltent pas pour réclamer du pain, pauvres ignorants ! Les dirigeants s'allient avec l'U.R.S.S. afin que celle-ci leur procure le matériel nécessaire pour mener leur lutte contre tout envahisseur chinois ou pakistanais. Le principal souci de l'Inde est de s'équiper en armements modernes au lieu d'instruire et de donner du travail à cette masse indigente, de lui construire des écoles, des hôpitaux, etc., bien qu'elle possède de nombreuses richesses naturelles encore non exploitées.

Sur le sol indien, n'existe-t-il pas assez d'injustice et de pauvreté ? Pourquoi lui infliger une guerre, le peuple ne souffre-t-il pas assez avec la faim ? L'homme n'a-t-il pas droit à un peu plus de considération et de respect ? L'être humain n'est-il qu'un simple jouet entre les mains de certains ambitieux ? Qui sont-ils pour détenir le droit de vie ou de mort des autres ?

Vous, les fils du peuple, ne soyez plus soumis, révoltez-vous, prenez les fusils, mais contre tous ceux qui vous exploitent sans aucune pitié. Soyez violents et anéantissez toutes les dictatures pour gagner votre liberté. L'émancipation de votre nation, vous ne la réussirez qu'avec la violence.

L'O.N.U. réclame la paix lorsqu'il y a déjà plusieurs centaines de morts. Malheureusement, la population civile est toujours la première victime et la première sacrifiée. Si les conflits qui éclatent en Asie, soutenus par les Américains, ne se règlent pas rapidement, nous courons indiscutablement à une autre guerre mondiale, mais qui serait une destruction générale de notre vieille planète. L'O.N.U. ne sert plus qu'à cacher derrière sa face humanitaire, tous les atroces assassinats des Etats-Unis et de tous ceux qui la composent. On ne peut parler de paix et de non-violence tant qu'il existera la faim, l'inégalité des classes et que les grandes puissances utiliseront le progrès scientifique pour la destruction de l'humanité, au lieu de l'employer à des fins beaucoup plus utiles.

Jadis les Allemands avaient choisi le peuple espagnol pour expérimenter leur aviation ; aujourd'hui ce sont de nouveaux criminels qui exercent leurs armes plus meurtrières au Viet-nam et maintenant en intensifiant la guerre dans toute l'Asie. La proximité de la Chine avec l'Inde et le Pakistan devient un danger universel. Non pas que celle-ci se mêle directement au combat, mais les Américain et les Russes, en voulant aider les Indiens contre les Pakistanais, pourraient pénétrer en terrain chinois. Car n'oublions pas que le développement de la Chine est un énorme péril pour l'Union Soviétique et les Etats-Unis.

On use de violence pour une cause juste et contre tous ceux qui veulent s'enrichir à nos dépens, comme par exemple les Noirs à Los Angeles, c'est-à-dire pour une révolution sociale.

Pourquoi les hommes cherchent-ils à détruire non seulement des territoires, mais surtout des vies humaines, lorsqu'il y a tant de travail à faire pour apporter un peu de bonheur sur notre terre. Tous les prolétaires devraient s'organiser pour mener un combat acharné pour rétablir la *liberté*, la *justice* et la *paix*.

Mathilde ZIMMERMANN

Una razón, una lógica

NUESTRA formación de trabajadores manuales, no universitaria, a los sindicalistas confederales nos da crédito de ruidosos cuando nos enzarzamos en discusiones. Ciertamente, nuestro lenguaje es rudo, aparentemente agresivo, cuando chocamos con una verdad que no parece ser la nuestra. Parecemos tocados de absolutismo en nuestras concepciones intrascendentes, de relación, de función sindicalista. Nuestro criterio lo estimamos único, nuestra lógica infalible, tanto, que sin su aceptación y acatamiento las cosas transcurrirán falsamente en nuestros medios, etc. Eso dicen.

Dos, tres tendencias encontradas en una gran reunión —decimos— pueden producir chispas por la posición unilateral de cada una. Sin embargo, la contradición existe y hay que someterse, si no a ella, a los resultados de la misma.

Lo bueno de la C.N.T. es que nunca se aceptó en ella padrinazgo ni paternalismo alguno; de tal suerte, que el liderismo se rompió los cuernos en los muros confederales. Lo bueno de la C.N.T. ha sido, en toda ocasión y época, la conciencia de sus partidarios, jamás improvisada ni menos fingida, siempre en origen de una conducta y de una trayectoria moral acrisoladas.

En el ancho camino confederal libertario, las oposiciones, las disonancias han debido ser episódicas, circunstanciales, por ser, la finalidad, común a todos, siendo bueno que así haya sido y así siga siendo. La unanimidad absoluta no se concibe en elemento libre, en el cual pueden caber tantas variaciones apreciativas como individuos. Tratándose de seres pensantes, es inverosímil la coincidencia aplastante, la voluntad de mil sujetada a paso único, como en las evoluciones militares. Por idéntica razón es inadmisible la existencia de grupos irregulares apegados a un criterio único, durante años y sin disonancias, descubriendo la existencia de mentores o directores de hombres que necesitan ser dirigidos. No, en la C. N. T., el bajón de la voluntad humana, el relajamiento del individuo no existe, y si un día existiera, la razón de ser de la Confederación iría desapareciendo. En casa es necesaria la variedad de criterios con la confrontación de los mismos, no la presencia de voluntades apegadas, apagadas, en beneficio de una corriente —la que sea— dirigista. Conviene, *chez nous*, la riqueza de matices que, en la extensión y agilidad de los mismos motive el aglutinamiento y el acrisolamiento del pensamiento resultante en aras al enriquecimiento de la idea actual y de la efectividad de la palanca de empuje. Con la mínima aportación de cada individuo, de cada compañero consciente y bien orientado, se consigue, infaliblemente, la mejoración del propósito y de la herramienta de lucha. Quienes así no lo creyeren que se pronuncien... argumentadamente.

Si, por el contrario, la Confederación se animara por grupos y banderíos yendo cada cual a su propio destino —el que fuere—, la solidez del organismo se resquebrajaría y su unidad voluntaria desaparecería para dejar paso a la disociación, a la incoherencia aniquiladora, producida por esa pretendida presencia de sectores y sectorcillos en estado de irreverencia, de insociabilidad, tocados de espíritu de intransigencia por cosas de poco o nada, o apenas, tienen que ver con el fin caudal de la Confederación Nacional del Trabajo. Con una rigidez grupista introducida en casa, no cabría posibilidad de diálogo en la familia y cada pequeño o mediano problema ocasionaría peligro de cisma con resultado conducente a cero. El orgullo puede ser una planta cultivable en sociedad burguesa o marxista, pero no en el mundo ampliamente tolerante, solidario y fraternal que es, *o ha de ser*, el libertario. La división de 1932 y la otra de 1945, nos mantienen lo suficientemente aleccionados y toda idea disasociadora en adelante no cabe en nuestros medios, so pena de que el faro de la buena voluntad se hubiere apagado. Afortunadamente no se ha apagado, y ello se ha visto claro a través del bochorno tropical del último congreso. Por encima de personalismos, de casos especiales, de complicaciones viciosas, y ofuscaciones tal vez de todos, la gran mayoría de compañeros sitúa el problema, netamente, en el mantenimiento de la Confederación en su posición anarcosindicalista. Basta que un peligro se masque para que el confederalismo viviente se desperece y se yerga para dejar a la C.N.T. en el lugar que le corresponde.

Ello es así y debe alegrarnos a todos. No hay alergia en nuestros medios, aunque así se diga y se repita. Hay un mundo alerta al margen de influencias personales o de grupo. Es un movimiento, el nuestro, formado por personas mayores de edad que han vivido intensamente la idea y la han mantenido y mantienen tanto en la pre-guerra, durante la misma, en las ergástulas de Franco y en los avatares del exilio. Hay conciencia de fondo y mentalidad clara en la mayoría de compañeros, y esto, que es tan ópimo, que es riqueza confederal que otros sectores envidian, nadie de nosotros, anarquistas o confederales, o ambas condiciones en un solo ser, tenemos derecho a desconocerlo.

Trabajemos por la Confederación cada uno según su estilo; es lo justo y aconsejable. Pero en cuanto a la razón de ser de nuestra cara sindical y a la lógica moral, igualitaria que la informa, es absolutamente precisa la coincidencia.

Sentada esta premisa, o mejor, aceptada por todos, no habrá «quítame allá esas pajas» que consiga agriarnos, enfurruñarnos, y lo que es peor: dividirnos.

JO HAN

España al día

«LA REPUBLICA ESPAÑOLA Y LA GUERRA CIVIL»

LONDRES (OPE).—«Statesmen» ha publicado un comentario lleno de interés a un libro de Gabriel Jackson, titulado «The Spanish Republic and the Civil War», que acaba de aparecer. El comentario, de A.J.P. Taylor, dice así:

«Gabriel Jackson es un profesor norteamericano y su libro constituye un trabajo académico en el sentido más riguroso de la palabra. En general, se trata de un libro menos fácil de leer y menos atractivo que la obra del escritor Hugh Thomas, pero hay más cosas en él. El señor Jackson ha profundizado en las fuentes. Ha conversado con muchos supervivientes que fueron dirigentes durante la guerra y ha pesado sus relatos. Por esto, las conclusiones que ha establecido son claras y terminantes. Nos dice cómo la República, implantada en 1931, fue caminando sin seguir un camino recto hacia metas de libertad. El levantamiento militar fue provocado por los éxitos y no por los fracasos de la República. La gran mayoría del pueblo español estuvo del lado de la República y hubiese ganado fácilmente la guerra si no hubiera sido por la ayuda extranjera prestada a Franco. Incluso hacia la terminación de la guerra, los Ejércitos republicanos contaban con más soldados, frente a 250.000 que tenían los rebeldes. El señor Jackson afirma de una manera rotunda que el gobierno británico quiso que Franco ganara la guerra y da detalles de la ayuda financiera que le llegó a Franco de Londres. Este es para nosotros un hecho desagradable y humillante, mucho peor, aunque se recuerda menos, que el de la política de apaciguamiento frente a Hitler.

El señor Jackson ha establecido un cálculo de las muertes registradas en la guerra civil. Sus cifras dan 100.000 hombres muertos en el campo de batalla, número que, aunque inferior al que generalmente suele darse, parece estar bien fundado. Resulta más difícil señalar el número de muertes ocasionadas por represalias y asesinatos.

En la zona republicana se dio muerte a unas 20.000 personas, la mayor parte de las cuales cayeron en los tres primeros meses de la guerra. Los curas fueron las mayores víctimas de la persecución republicana: 6.800.

Los rebeldes, por su parte, mataron a 200.000 presos políticos durante la guerra y a otros 200.000 después de ella, cifra en la que se incluye los que pudieron morir de enfermedad en la cárcel. Además, otras 10.000 personas fueron muertas durante los raids aéreos y quizás unas 50.000 perecieron a consecuencia de enfermedades contraídas por causa de la guerra. En total perecieron 580.000 personas. Es posible que Franco no le ayudara políticamente a Hitler, pero estuvo a la altura de los nazis en otro plano. Hasta Himler creyó que se hacían ejecuciones a un ritmo demasiado elevado. Las últimas palabras de Jackson dicen así:

«Una minoría de españoles que seguían siendo partidarios de las tradiciones, del imperialismo y de la intolerancia figuraron en las filas del Ejército rebelde. La mayoría luchó defendiendo a España y a Europa de la tiranía. Estos fueron vencidos pero no humillados en sus espíritus. La grandeza moral de una República generosa y de una lucha titánica por la libertad servirá de mucho a sus espíritus en el futuro.»

No es mucho consuelo éste —sigue comentando Taylor—. Es posible que el pueblo español vuelva a recobrar la libertad. También es posible que otros cruzados se pongan en marcha el día de mañana. Pero cabe también —hay razones para decirlo— que los llamados gobiernos democráticos vuelvan a portarse mañana como se portaron ayer: haciendo todo lo contrario de lo que suelen decir».

LAS BRIGADAS INTERNACIONALES

LONDRES. — Acaba de publicarse un nuevo libro sobre la guerra civil española. Esta vez su autor, Vincent Brome, se ha limitado a escribir una historia de las Brigadas Internacionales, titulando su libro «The Internationel Brigadas».

Del comentario crítico que el periódico «Statesmen» le ha dedicado, hemos entresacado las siguientes líneas:

«La guerra civil española, sean cuales fueren las confusiones, a que haya dado lugar, ha sido la última cruzada por la libertad. Los que lucharon con la República fueron dignos sucesores de Byron y los Camisas Rojas de Garibaldi. Expresándolo con palabras de Auden que cita Brome, «todos ofrecieron sus vidas».

Unos 40.000 hombres sirvieron en las Brigadas Internacionales, y el señor Brome les ha hecho justicia. Muchos tuvieron razones muy especiales para ir a luchar, como a menudo sucede, con los cruzados, algunos eran gente alborotada y disoluta; no faltaron los que bebían demasiado. Pero casi todos fueron héroes. Lucharon con escasa preparación y un material de guerra inferior al de los disciplinados ejércitos enemigos. Pero ganaron una vez y otra.

Su historia es asombrosa y puede servirnos de inspiración. Por supuesto, los trabajadores españoles llevaron el mayor peso de la lucha. Las Brigadas Internacionales sólo proporcionaron un toque extra de confianza y determinación. Como lo prueba Brome, les faltó el punto de organización necesario para convertir una ofensiva en una victoria real. Ayudaron a la República a sostenerse, pero no pudieron ganar la guerra. Y con el tiempo las Brigadas se fueron cansando y volviéndose criticonas. Finalmente fueron disueltas, con la fútil esperanza de convertir en realidad la «no intervención». Los cruzados se fueron a sus casas a vivir de sus recuerdos.

La mayoría de ellos siguen convencidos de que lucharon por una buena causa, y esta es la verdad. En los Estados Unidos los siguen criticando por haber cometido el delito de haber sido antifascistas prematuros.»

LOS PROFESORES DESTITUIDOS Y LA PRENSA ANGLOSAJONA

PARIS (OPE).—Un hecho que ha llamado poderosamente la atención del mundo es el caso de los profesores universitarios castigados con gravísimas penas por el régimen franquista. Se diría que el mundo, merced a la dureza de esas disposiciones, ha tenido la ocasión de juzgar con medida segura la realidad del régimen que gobierna a España, separando lo que dicen Fraga Iribarne y sus secuaces del aparato de propaganda del hecho real de una dictadura que no ha abierto la mano por mucho que digan aquéllos.

El «New York Times» ha publicado, en «Cartas al director», una fechada en Santander y firmada por Donald B. Burness, en la que se dice que «la reciente destitución de cinco profesores universitarios prominentes da a entender que no será consentida en España la libertad de expresión no obstante la supuesta orientación que el régimen lleva en tal sentido (en efecto —el comentario es de OPE—, la prensa de Nueva York ha publicado recientemente un despacho de la Agencia «Associated Press», según la cual el gobierno de Franco se propone abolir la censura, quedando los directores de los periódicos responsables ante el Ministerio de Información o el Gobierno nacional de lo que la prensa publique). Por debajo de la idea que nos podemos formar de una España en la que corre el vino, se celebran corridas de toros y se canta flamenco, fluye un temor que todo lo domina y que anula todo deseo de pensar libremente».

El mismo periódico, comentando el artículo extenso publicado por la prensa española para explicar y justificar las sentencias dictadas contra los profesores universitarios, dice que ello es prueba del cuidado que pone ahora el régimen al tomar decisiones frente a una opinón pública cuya mentalidad va creciendo. Por lo demás, el castigo impuesto a dichos profesores es una contradicción más entre las muchas que se dan dentro de un lento proceso de liberación de los controles del Estado. El «New York Times» reproduce al mismo tiempo los comentarios de «Arriba» respecto a que la destitución y suspensión de los profesores se justifica por el hecho de que su acción fue «contraria a toda norma académica y a la leyes más elementales de convivencia dentro de una sociedad civilizada», pero no hace comentario alguno a esto. Se adivina la ironía en la copia, pero deja al lector que juzgue por sí solo.

Antes de darse a conocer las sanciones, el periódico «The Times», de Londres, se ocupó con alguna extensión del caso y en uno de sus artículos, obra de su corresponsal en Madrid, señalaba que el señor Luciano de la Calzada, profesor de Historia en la Universidad de Murcia y decano de la Facultad de Filosofía y Letras de la misma, a quien el Gobierno había nombrado «juez inspector» del caso, es además profesor universitario, delegado del Gobierno en la Compañía de la Confederación Hidrográfica del Segura. Parece ser que este señor es el que propuso la expulsión de los profesores de la Universidad.

APELACION A FAVOR DE LOS PROFESORES ESPAÑOLES

LONDRES (OPE).—Sesenta y tres filólogos de distintas Universidades europeas, de los Estados Unidos, Canadá y América Latina —dice el periódico londinense «The Times»— han solicitado encarecidamente del Gobierno español que anule el castigo impuesto a cinco profesores universitarios españoles por el supuesto delito de acción política. Esta petición se ha formulado en una carta dirigida al ministro de Educación español por profesores lingüistas y filólogos que participaron en el congreso para lenguas derivadas del latín celebrado recientemente en Madrid.

Los filólogos se refieren en su carta a unos decretos promulgados en el mes de agosto pasado, por los cuales fueron despedidos de la Universidad con carácter definitivo los profesores López-Aranguren, Tierno Galván y García Calvo, y suspendidos por dos años los profesores Montero Díaz y Aguilar Navarro.

Al castigar a los profesores, el Gobierno afirmó que habían abusado de sus cargos académicos para dirigir una revuelta estudiantil en febrero y marzo últimos. Los estudiantes se manifestaron entonces para que se hicieran reformas democráticas en la federación universitaria que controla el Gobierno y en favor de la libertad política en general.

En su carta al ministro de Educación decían los miembros del Congreso:

«La revisión que solicitamos contribuiría a garantizar las condiciones necesarias para una vida intelectual y científica provechosa.»

Los delegados extranjeros asistentes al Congreso se habían propuesto al principio hacer una declaración pública sobre los profesores castigados, pero se dice que las autoridades españolas consiguieron del doctor John Orr, profesor de la Universidad de Edimburgo y presidente del congreso que no se hiciera tal cosa. Los españoles que intervinieron en el congreso no fueron deliberadamente invitados a firmar la carta, al objeto de impedir que se produjera la impresión de que la petición se hacía por iniciativa de gentes enemigas del régimen.

Un pensador Henry

EN el mejor de los casos sólo somos pigmeos, parados en los hombros de los gigantes del pasado y, con las manos colocadas encima de sus cabezas, algunos de nosotros podemos ver algo más lejos que ellos lo hicieron.

Bueno es a veces volver nuestras mentes hacia los que han contribuido algo a nuestro progreso. El invento de artefactos mecánicos no es la sola contribución que nos encamina adelante. Los pensamientos no son menos transformadores. Solamente haciendo un estudio completo de sus vidas, es cuando somos capaces de conseguir la propia valuación del aporte a la raza.

En las afueras de Concord, Mass, en una casa arcaica de arquitectura pasada, situada en el viejo camino de Virginia, nació Henry David Thoreau el 12 de julio de 1817. Fue el tercer hijo de una familia que tuvo cuatro. Su abuelo, John Thoreau, emigró en 1773 a los Estados Unidos desde la isla de Jersey. Se supone que sus antepasados vinieron a este último lugar desde Normandía, después de la expedición de Guillermo el Conquistador.

Lo mismo que Voltaire y Rousseau, cuando joven era Thoreau débil de cuerpo. Creyeron sus padres que no estaba destinado a las labores manuales y, con un gran sacrificio, combinado con las contribuciones de familiares y amigos, Henry, a los 16 años, entró en la Universidad de Harvard. Mientras permaneció en ella no se distinguió en ninguno de sus estudios. No tomó parte en expansiones atléticas, manteniéndose algo recluído. Ya durante su vida de colegio, su amor por la Naturaleza se manifestaba fuertemente. En una carta al secretario de su clase, escribió: «Aunque con el cuerpo he sido un miembro de la Universidad de Harvard, con el corazón y con el alma he estado bien lejos entre las escenas de mi infancia. Las horas que debieron ser dedicadas al estudio fueron pasadas nostálgicamente entre las lagunas y los arroyuelos de mi pueblo natal. Mi espíritu ansiaba la simpatía de mi vieja y casi olvidada amiga, la Naturaleza.» Cuatro años después de su entrada en Harvard, al graduarse, se negó a pagar los cinco dólares del diploma, declarando que no valía la pena el hacerlo. Vemos aquí la individualidad de su carácter, que más tarde había de manifestarse con gran amplitud.

Después de ausentarse de Harvard, amigos y familiares (sin duda, especialmente los que invirtieron dinero en él) miraron la profesión que debería seguir. Durante dos años enseñó en una escuela situada en la Academia de Concord, con su hermano John, selecta enseñanza privada del pueblo. Su método no congeniaba con las autoridades escolares, pues los inspectores declararon que malograría al alumnado si no usaba la férula.

Después de la muerte de su hermano, en 1842, Thoreau se volvió un miembro de la familia de Emerson. «Mucho me complace mi joven amigo —escribió Emerson—, que parece tener un alma tan libre y limpia como nunca he visto.» Entre Thoreau y la Sra. de Emerson existió una hermosa amistad. En una carta ella expresó más tarde: «El pensar en Ud. constantemente eleva mi vida, como si siempre contemplara algo por encima del horizonte, algo así como la visión del lucero del alba.»

Cuando tenía 28 años construyó con sus propias manos, una casita entre los pinos, a pocos metros de la laguna de Walden. Transparente laguna de 60 acres, alimentada por corrientes subterráneas y sin visibles arroyos que desagüen en ella. Nos narró que el material para su casa sólo le costó 28 dólares y doce centavos. El terreno en el cual «pobló» pertenecía a Emerson. En él cultivó un campo de habichuelas mientras que hacía de agrimensor para los granjeros circundantes. De tal modo satisfacía sus necesidades, que eran muy pocas. Nos dice: «Rico es un hombre en proporción a las cosas que puede dejar de lado. Para mis lujos, no he de depender, por cierto, de las extravagancias de mis vecinos.»

Han supuesto algunos que se retiró entonces hacia su silvestre refugio porque le molestaban las costumbres societarias. Pero es mejor que responda él mismo a esto: «Fue mi propósito al ir a Walden no el vivir más barato o más caro, sino el lograr algunos negocios privados con el mínimo de obstáculos. Fui a los bosques porque quise vivir deliberadamente, para enfrentar solamente los hechos esenciales de la vida, y ver si podría aprender lo que más tarde habría de enseñar: no sea que al morir descubriera que no había vivido.»

Muchos en efecto son los que al morir descubren que no han vivido, si hemos de entender sus superficiales vidas en su verdadero valor. Durante su permanencia en Walden no se desligó enteramente de sus amigos. Casi diariamente iba a Concord, situado a unas dos millas, a la casa de su madre y de su hermana Sofía. A menudo iba a Correos para conseguir las «Noticias».

Muchos grandes precursores se han retirado de la multitud, para meditar en la soledad y completar sus planes, para el trabajo al que creían haber sido llamados. Entre otros, tales fueron Jesús, Buda y Moisés.

Permaneció Thoreau en la laguna de Walden dos años, retornando luego a la casa de su madre, en donde vivió hasta el final de sus días. Su casita fue vendida a un granjero que usó la madera de que estaba hecha para hacer una troja de maíz. Un gran montículo de piedras indica el lugar en donde se encontraba, colocadas por los admiradores que vinieron hasta de Inglaterra a visitar el lugar. Se supone que fue Luisa May Alcott la que empezó esta curiosa costumbre.

En la Casa Anticuaria de Concord pueden verse los muebles que Thoreau tenía en Walden. Consisten en

Oigo, compañero

¿QUÉ he hecho yo por España? ¡Tantas veces me lo he preguntado con temor de no haber hecho nada! Por eso me escapé de las asambleas, de las iglesias, de los conciliábulos: por terror a las fáciles palabras. Hablar, hablar, hablar... Decir palabras, como promulgar leyes, como recitar oraciones, como cantar himnos patrios o himnos sencillamente, me parece un sórdido error cuando la palabra no va apoyada por la acción. Y acción es lo que pide la vida sin más palabra que la precisa para indicar donde la misma acción vital está. ¿Lo sabíamos eso nosotros, los hombres?

No pertenezco a la C.N.T. Pertenezco a la Vida. Pero oriento mi esfuerzo intelectual y sentimental a la C.N.T. Lo hago así porque me parece que allí está, sencillo y necesitado, mi propio Pueblo, el que más amo, el anónimo, el sacrificado, el incomprendido, el que, incluso, se ve perseguido a causa de sus humanas pretensiones.

El enemigo nos acecha. El enemigo está en nuestro indefinible derredor. Penetra como la Verdad que nos anima, hasta lo más profundo de nosotros mismos. Y ese que tan dentro nos ha alcanzado es el más voraz, el más nocivo, el que primero de todos hemos de vencer, porque él nos coloca las engalanadas trabas del materialismo que ama, por ser con él consustancial, nuestra materia y allá vamos, a las reuniones, dispuestos a oír palabras, a decir palabras, sin haber extirpado, en nosotros, la raíz ególatra que nos incapacita para ir, robustecidos y libres, a la campaña del Amor. Y el objetivo de esa campaña es una península vencida por otras mezquindades con diferente nombre y forma.

Pero, ¿qué es lo que he hecho yo? ¡Probar, dándome todo, si hacer una nueva España era educar o reeducar cuana criatura española venía a caer en mis manos, en actitud de sumisión voluntaria, racional, convencida, a unos principios éticos apoyados por el gesto, la actitud, la realidad cotidiana! Los frutos han sido y son sabrosísimos y he conseguido en mi ensayo vivo, donde las palabras no eran más que un instrumento, ver encenderse conciencias libres, voluntades netas, corazones íntegros... Y he pensado, ante la verdad práctica, querido amigo Pereira, que esta forma de amar a nuestro prójimo ibérico, fructifica en la misma operación matemática que la del amor sexual: la multiplicación en su reproducción. Con ciertas ventajas: eternidad moral (la eternidad es una calidad más que una extensión), eficacia indiscutible sobre las relaciones fisiológicas.

Y después de todo me ha quedado una sed indecible de continuar la tarea con una saludable sensación de haber vivido sin haber hecho nada, absolutamente nada, ni por España ni por el Mundo de los Hombres. Pero también con este rotundo anhelo: «Quépame el privilegio de enseñar, viviendo, a otros, cual sea el selecto camino de la verdadera actitud varonil.» Porque en lo varonil está lo del hombre, y en ser Hombre estriba el ideal anarquista. Y puesto que la esperanza de ver un mundo mejor encierra la de una mejor España, vaya incluída en esa lógica precisa la necesidad de ser, en actos y palabras, lo que ese esperado mundo de nosotros espera.

Yo también estoy cansado del exilio. ¡Harto del exilio con hartura de cerrazones, con pena de ver que, lo que en España proliferó, nos viene, nos llega en una legión de inconscientes que invaden, medrando a su mísero modo, nuestro destierro! ¡Harto de un exilio en un país que aloja antes que nuestra sed su víctima! Y lo triste, lo terrible, es que a causa de Congresos y de Palabras, nos hemos quedado muchos, más que con una sensación de no haber hecho nada, con la misma evidencia y, ello, por haber creído quizá cándidamente, como políticos y religiosos, que con Palabras y Congresos nuestra conciencia anarquista puede quedarse en paz porque hizo lo que debía...

¡No! Mil veces no... Mejor, como tú dices, «haberse quedado en las nieves de Teruel, o en la llanura de Belchite... o en Madrid! No es el fascismo lo que ha acabado con nosotros mismos. ¡Somos nosotros y la causa está escrita en nuestros propios espejos! ¿Germinó la simiente de la España mártir? Nos parece, a ti y a mí que no. Todos sabemos que no. Y es que las palabras no son nada. Pero la entrega a nuestras convicciones, si algo tienen de bueno y algo son, aunque suponen o porque suponen renuncia y sacrificio personal, entrañan el milagro razonando y explicable de la simiente... Y no hay frutos en milagrosa multiplicación cuando no hay, con palabras o sin ellas, esa convencida entrega, vital y prodigiosa, a nuestro prójimo inmediato.

En efecto, amigo Pereira, los muertos de España no pudieron regar inútilmente con tanta joven sangre el suelo patrio. Y ellos, si hoy a nuestro lado vivieran, nos contemplarían avergonzados. Porque ni ellos, ni nadie que more en la lógica pura ni en la amorosa razón, puede ufanarse de haber vertido una sola gota de sangre en favor de las palabras, de las pocas ni de las muchas palabras.

ABARRATEGUI

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

vales de música selecta en los parques y jardines de esas ciudades de añejo abolengo en lo que atañe al Arte. Ciudades como Aix en Provenza, Estrasburgo, o Salzbourgo.

Mi amigo C. es un ferviente admirador de la Música. Ha aprovechado sus vacaciones yendo de acá para allá en pos de oír selectos conciertos. Sostiene la teoría de que cuantos poseen una sensibilidad de afinidad para con las manifestaciones filarmónicas, son comprensivos, rehuyen lo vulgar, saben plantear los problemas con alteza de miras.

Aprecia el amigo en grado sumo la música de Beethoven, el genial compositor a quien se ha llamado el «rebelde solitario». Ha leído diversas biografías; conoce las páginas de una prosa lírica, con relación al maestro, escritas por Romain Rolland, así como las que le dedicó, en su biografía, Eduardo Herriot, donde a la par que el artista excelso, aparece el hombre con sus debilidades... Conoce, pues, la dramática existencia de aquel hombre de sensibilidad excepcional, que no pudo —¡él, que era tan necesitado al afecto!— experimentar la ternura de la mujer enamorada; que sufrió los bruscos choques de la ingratitud y el tremendo infortunio de la sordera.

Amigos fieles de Beethoven, por los detalles que de él han leído en sus cuadernos de conversación, y en su «Diario», puede decirse que lo son quienes se han deleitado escuchando muchas veces sus obras; buscando adivinar en ellas el estado de ánimo que debía animarle en el momento de trazar las notas en el pentagrama, ya henchido de satisfacción, como en la «Sonata número 5», llamada «La Primavera», la número 6, «Pastoral»; o bien abrumado por la tristeza, como en la «Sonata número 2» y en la «Primera Sinfonía».

Amigos de Beethoven, en el sentido descrito, quienes adoptan la divisa que él dejó escrita en su «Diario», y que tiene un valor perdurable para todos los hombres de dignidad: «Hacer el bien donde se pueda, amar la libertad por encima de todo, y no faltar a la verdad».

FONTAURA

Colectivismo y mecenazgo

LA preocupación constante de la Organización confederal ha sido el estudio de posiiblidades de emancipación económica de los productores, y con ella la emancipación moral, intelectual y física, llegando a la conclusión que la socialización de los bienes de producción y consumo —sin ser el fin extremo del objetivo—, es, por lo menos, una etapa bastante avanzada en tal sentido.

La colectividad es la forma de colaboración para la producción que —sin ser netamente anarquista— representa —en el contexto capitalista actual—, un paso adelante por el camino de la libertad económica.

No es mi intención esbozar lo que es suma colectividad. Por poco que se tengan nociones de ese aspecto de colaboración, cualquier beato sabe a qué atenerse.

Unos amigos, recién regresados de vacaciones, nos dicen en dos palabras cómo, en Argelia, se han constituido las colectividades rurales, decidiendo los interesados explotar bajo régimen colectivista algunas de las que fueron propiedades de colonos europeos.

Todos los afectados trabajan un número igual de horas al día. Aquellos que por su formación intelectual y técnica están al frente de las explotaciones trabajan en su especialidad respectiva la misma cantidad de horas que los demás, dejando para las de reposo la liquidación de cuestiones administrativas: correspondencia, cuentas, etc..

La asamblea —que se celebra después del trabajo y que reúne todos los meses a todos los interesados— se entera del balance económico que le es presentado.

De los beneficios, el Estado (ese ladrón), se reserva el 50 por 100. Del resto, un porcentaje establecido previamente en la asamblea anterior es dedicado a la renovación de material, adquisición de productos, etc., además de construcción de viviendas para las familias de los colectivistas y reparto del remanente entre los mismos.

Un obrero que llevaba trabajando más de cuarenta años bajo el mismo patrono consideró como un maná, él —que no había podido en su vida comprarse nunca una prenda de vestir nueva— el percibir un salario fijo decente, y el mes de julio, además del ordinario, la suma de 250 francos actuales. Nunca había visto en su vida tanto dinero reunido por un solo mes de trabajo.

En lo que va des gestión directa, se han construído ochenta casas costeadas por la colectividad de una sola propiedad; casas decentes que habitan ahora las familias que antes habitaban en bohíos infames.

Aunque superables, estos ejemplos son dignos de tener en cuenta. Son un fenómeno revolucionario consistente en *a)* Supresión de una forma de esclavitud que, como todas las formas, es una iniquidad; *b)* ascensión a una forma de vida que, aunque alejada de lo que será un día la vida del hombre —sobre todo si los anarquistas damos el ejemplo—, representa, no obstante, un paso considerable hacia la libertad; *c)* supresión de patronos que consideraban a los obreros como a «cosas» sin el menor amago de humanismo para los semejantes de grado inferior en la escala social; *d)* autogestión técnica, práctica y administrativa de los bienes de la comunidad.

***

En el exilio ha habido sus más y sus menos acerca de colectividades creadas por compañeros con el fin de emanciparse de la tutela patronal. La mayoría han caído en el defecto de las empresas burguesas: el objetivo inicial ha sido escapar a la tutela del burgués trabajando a conveniencia de los colectivistas las horas y días que conviniera. Pronto, pero, ha ido apareciendo el «coco» de los beneficios y la «conveniencia» de dar expansión al negocio convirtiéndose a menudo los iniciadores colectivistas en explotadores.

Ha habido —yo conozco el ejemplo— ruptura de colectividad a partir del momento en que algunos se han opuesto a que otros obreros entraran en ella en condiciones inferiores. Para los que provocaron la ruptura, no queriendo perder el concepto de la ética, trabajar colectivamente sin que el peón gozara de las mismas atribuciones que el «oficial», era sencillamente aberrante.

También se conoce la forma colectivista que partiendo de unos pocos, se queda en un solo administrador quien, con las artes que sean, aleja a sus compañeros para convertirse en patrono exclusivo. Las más veces dejando de lado toda forma de delicadeza. Otras, el «compañero» convertido en patrono, ha querido mantenerse dentro de la organización so pretexto de ayuda económica a la misma. Sería una forma espúrea de mecenazgo.

Las tesis que quieren justificar hechos que no están basados en la lógica de lo qué es la organización, hacen pensar en que hemos exagerado al levantar el índice acusador contra aquellos que consideran que el fin «siempre» justifica los medios.

***

La organización confederal puede y debe animar a todos los afiliados a que se reúnan en grupos profesionales afines para ir hermanando beneficios a la clase patronal en la medida en que esos grupos podrán, sin intermediarios, obtener, con horarios reducidos, mejoras económicas que se repercutirán en lo moral, pudiendo dedicar el tiempo libre a lo que más les plazca: paseo, estudio, pesca, bolos, lo que quiera cada uno, o si tal es el gusto, tenderse a la bartola.

Respecto a la ayuda que puedan aportar a la Organización ello incumbe su propia conciencia y si se acepta el óbolo será porque se entregue libremente, sin inmsicuirse en la administración de las colectividades.

La Organización no puede erigirse en administración de una ni de cien colectividades. Son éstas, cada una de por sí, las que deben hacerlo.

Vengan en buena hora a nuestro lado los hombres capaces de aportar ideas constructivas, de animar obras creadoras, los consejeros desinteresados, los colectivistas que —aun siendo analfabetos porque el capitalismo les ha sumido siempre en la mayor de las miserias materiales e intelectuales como sucede en Argelia y en otros países de Europa—, podrán presentar al porvenir y a la historia el ejemplo palpable de una obra en común que se ampliará mañana constituyendo la socialización de los bienes de toda clase, para constituir la federación de hombres libres.

Pero, alejemos de nosotros la presencia de hombres disfrazados de Mecenas, cuya presencia y cuyo mecenazgo no pueden aportar ningún beneficio ético a la Organización ni a las ideas.

FERNANDO FERRER

La Purificación por el fuego

Era niño, tenía seis años,
y allá a lo lejos ardían los Escolapios.

Su llama se levantaba impetuosa
como queriéndonos decir muchas co[sas.
A pesar de las horas y del tiempo.
esta llama la guardo dentro
en mi memoria muy adentro.

Y aún oigo que decía a Dios, como
[un juramento:
¡Por tu impotencia de impedir es[te incendio
lanzo mi llama, para ver si también
[te quemo!

V. CRUZ *Barcelona*

PARADERO

Pedro Genique, de Bujaraloz, desea ponerse en relación con Vicente Calvete Gros, del mismo pueblo, para informarle de su familia.

Escribir a Pedro Genique, 26, rue Henri-Martin, Ivry-sur-Seine (Seine).

David Thoreau

una cama, un escritorio y una silla. También hay entre sus pertenencias un vestido de cuero, regalado por un indio amigo suyo, durante un viaje a Maine.

Aunque puso «la vida en un rincón para reducirla a sus más bajos términos», no carecia de humor. Uno de sus conciudadanos le preguntó una vez si no se sentía muy solo en los bosque, especialmente los días de lluvia, a lo cual replicó: «¿Por qué había de sentirme muy solo, estando como está nuestro planeta en la Vía Láctea?» También un vecino bien intencionado, preocupado por la salvación de su alma durante su última enfermedad, le preguntó si estaba ya preparado para la vida futura y si había hecho las paces con dios. Su contestación fue: «Vivamos una vida a la vez y en cuanto a dios, que yo sepa nunca me peleé con él.» También quinientos más de setecientos volúmenes de «Una Semana» le fueron retornados por el editor (su primera publicación), enfrentó esta contrariedad con notable valor; «Tengo ahora una biblioteca de casi 900 volúmenes de los cuales más de 700 he escrito yo mismo. Por cierto que creo más inspirador ese resultado que si los compradores se hubieran llevado mi mercancía. Afecta menos mi vida privada y me deja más libre.»

Su libro más popular es «Walden», relato de sus observaciones y experiencias mientras permaneció en la laguna. Sus pensamientos más profundos pueden encontrarse en sus escritos misceláneos: «Desobediencia Civil», «Vida sin Principios», «Ensayos Antiesclavistas», etc. Gandhi declaró que se inspiró del ensayo «Desobediencia Civil» de Thoreau, para oponer al gobierno británico su campaña de resistencia pasiva. No era solamente un «poeta naturalista» como lo denominó su amigo Channing, sino que también era un filósofo. «Ser un filósofo —nos dice—, no es meramente tener pensamientos sutiles: sino amar la sabiduría como para vivir una vida de sencillez, magnanimidad y verdad: para combinar así la intrepidez del salvaje con la educación del hombre civilizado.

Era entonces Concord un importante centro literario. Emerson, Hawthorne, Bronson y Luisa Alcott, Margarita Fuller y Ellery Channing eran transplantados. Solamente Thoreau había nacido en el lugar. Había también entonces muchos escritores «populares», entre quienes N. P. Willis puede elegirse como la figura más destacada; que encontraban a su disposición las columnas de los diarios y tenían pase libre en los salones de la sociedad. No hay duda que se distanciaban de nuestro «Novio de la Naturaleza», caminando por campos y bosques con su vestimenta rústica. «Bajo su brazo tenía un viejo libro de música para prensar plantas; en sus bolsillos tenía un Diario y un lápiz, un anteojo para observar pájaros, un microscopio, un cortaplumas y un ovillo de hilo». Muchos de sus contemporáneos yacen ahora en el polvo del olvido, carcomiéndose sus libros en los estantes de vetustas bibliotecas.

La influencia de Thoreau sigue creciendo. Vivirá, porque sus pensamientos pertenecen al futuro. No solamente será apreciado por las generaciones venideras a causa de su social visión, sino por su amor por la Naturaleza, tan eterno y regenerador como la misma Primavera.

A medida que la vida se vuelve tan compleja y las poblaciones se concentran en las grandes urbes, se siente gran necesidad de una mayor comunión con la Naturaleza. Cuando nos separamos de los campos y de los bosques, perdemos cierto vigor y estabilidad. «Cada árbol —nos asegura—, envía sus raíces en busca de lo silvestre. Del bosque y de la vida silvestre proceden los tónicos y las cortezas que generan a la humanidad. Nuestros antepasados eran vigorosos seres del bosque. El relato de Rómulo y Remo amamantados por una loba no es una mera fábula. Fue a causa de que los hijos del Imperio no fueron amamantados por una loba, el que fuesen conquistados y desplazados por los hijos de las selvas norteñas que lo eran.»

En noviembre de 1860 agarró Thoreau un severo resfrío. Derivó luego en una afección bronquial que se agravó mientras conferenciaba en Waterbury. Valerosamente y sin decaer, enfrentó el fin de la terrible enfermedad, tuberculosis pulmonar, trabajando constantemente mientras pudo sostener un lápiz entre sus manos. Dijo una vez que: «Parece venir el Sueño hacia mi rodeando mi lecho con guirnaldas.»

En una hermosa mañana del día 6 de mayo de 1862, el mundo en que tanto había gozado, se desvaneció tranquilamente y para siempre de sus ojos. Reposa ahora en los pequeños cerros del cementerio Sleepy Hollow. Emerson, Hawthorne y los Alcotts están en la misma elevación.

El día del entierro cerraron las escuelas. Los niños del pueblo, con los cuales se había encaminado a las colinas cercanas para recoger bayas silvestres, reunieron flores del campo que colocaron encima de su ataúd. Emerson, su gran amigo de muchos años, en la oración fúnebre, concluyó con estos pensamientos: «Había nacido para la más noble sociedad. En una corta vida agotó todas las posibilidades de este mundo. Doquier haya conocimiento, virtud y belleza, encontrará él un hogar.»

Ira HOOVER

(Trad. V. M.)

LEED «UMBRAL»

ANTENA

OTRO CATEDRATICO QUE DIMITE

MADRID.—Antonio Tovar, ex rector de la Universidad de Salamanca, ha pedido ser relevado de sus funciones de profesor de griego de la Universidad de Madrid en prueba de solidaridad con los cinco profesores que recientemente fueron sancionados por el Gobierno.

La decisión del profesor Tovar —que ha anunciado a sus amigos sú propósito de salir de España y establecerse en los Estados Unidos— sigue a la del profesor José Valverde de la Universidad de Barcelona, que también renunció a su cátedra.

En los medios intelectuales de Madrid se estima que, en días sucesivos podían registrarse otras manifestaciones de solidaridad con los profesores sancionados.

UN ABOGADO Y TRES SINDICALISTAS PROCESADOS

PARIS.—Según «Le Monde», tres dirigentes sindicalistas y un joven abogado madrileño, que habían sido detenidos a fines de la semana anterior, han sido puestos en libertad condicional después de inculpárseles de asociación ilícita. Se trata del letrado Manuel Ferntndez Montesinos y de Jesús González Quesada, Mariano Nuero y Antonio Nogués. Comparecerán en su día ante el Tribunal de Orden Público y pueden ser condenados a seis años de cárcel.

GABRIEL PRADAL

PARIS.—El día 16 de septiembre falleció este personaje del exilio.

Había sido director de «El Socialista» y de «Le Socialiste». Si en su profesión de arquitecto gozaba de merecido prestigio, era también un brillante escritor.

En lo político y en lo sindical había militado siempre en el Partido Socialista Obrero Español y en la Unión General de Trabajadores, desempeñando cargos directivos y aportando a dichas organizaciones una adhesión y entusiasmo constantes. Descanse en paz.

MANIFESTACION EN BARCELONA

PARIS (OPE).—A «Le Monde» le comunican que más de mil personas se reunieron el pasado domingo en la capital catalana «respondiendo al llamamiento de la oposición a fin de proclamar la adhesión del pueblo catalán a los ideales de libertad y justiica social y reclamar un Gobierno democrático salido de elecciones libres».

Esta manifestación pacífica y silenciosa se ha desarrollado sin incidentes. La policía ha invitado a los presentes a que se retiraran y ha pedido la documentación a alguno de ellos.

CAMBIO DE RUMBO COMENTADO

MADRID (OPE).—«Arriba» ha publicado un artículo de Adolfo Muñoz-Alonso, cuyo primer párrafo dice así: «¿Basta con eso? Con eso basta y sobra. El hombre por ser hombre ya lo es todo. Por ser hombre, así, sin adjetivos. De su alma y su carne bebe el viento, y por ser hombre el hombre, la luz no es un fantasma. El hombre porque es hombre, porque el hombre es un hombre, vale la pena de serlo.» ¿Valdrá la pena de ser hombre... con ciertos adjetivos?, nos preguntamos nosotros. El hombre falangista, por ejemplo, ¿vale la pena? El falangista se dio un himno, una camisa y un saludo, como todos los fascistas, y se puso con el mayor celo y empeño a destruir toda idea discrepante y toda vida discrepante en sus conciudadanos, también como todos los nazis. Y ahora «Arriba» nos dice que lo importante es el hombre. Mucho ha cambiado «Arriba» con los años, o con vistas al futuro.

«RADIO EUZKADI» DE NUEVO EN EL AIRE

PARIS (OPE).—Radio Euzkadi, la emisora que durante tantos años —exactamente desde 1946 hasta 1965— estuvo al servicio de la Causa vasca difundiendo diariamente noticias y comentarios para el pueblo vasco, ha vuelto a reanudar sus emisiones el 15 del mes pasado tras un período de pruebas de varias semanas, durante las cuales se han recibido noticias de diversas partes del mundo confirmadoras de la buena recepción en este y otros continentes de sus emisiones. Radio Euzkadi ha iniciado su segunda etapa transmitiendo desde las nueve y media hasta las once y media de la noche en ondas de 19 y 23 metros de longitud.

PALABRAS DE TIERNO GALVAN

«Las sanciones adoptadas por el Gobierno español contra los profesores que habían intervenido en las reivindicaciones de los estudiantes presentadas el mes de febrero, actualizan, a mi modo de ver, de manera muy sombría no solamente para la oposición sino para todos los españoles, el más grave de los problemas que nuestro país tiene planteado: la lenta, pero inexorable reducción de la vida pública española al nivel vegetativo de una pasividad sin porvenir...»

«La oposición ha ofrecido su opción: la de la democracia que implica una forma de gobierno rebasando las vagas promesas de una mayor alimentación. Para ello precisa ante todo evitar estalle la tensión latente que existe entre el país y el Gobierno. La Universidad y las profesiones liberales son actualmente sistemáticamente maltratadas. Esta es la peor política que puede existir; llenos de buena voluntad patriótica sin límites, señalamos una vez más el peligro que acecha al país.»

DESGRACIADAMENTE, LAS VICTIMAS SON DE TERCERA

MADRID.—Una de las últimas catástrofes ferroviarias de España —porque hay «varias últimas»— ha hecho decir a cierta crítica que la gravedad de algunos de estos accidentes se debe a los vagones de madera. En la del tren correo Almería-Madrid, que registró diez muertos y veintisiete heridos, parece que fue la endeblez de un vagón de tercera clase la causa de tanta muerte.

SIGUEN FUSILANDO

MIAMI (EE. UU.).—Según noticias de Cuba, doce obreros electricistas han sido pasados por las armas por orden de la justicia castrista. De entre las víctimas recientes se dan los nombres de Oscar Mesa Mezquida, Francisco Mirabén Genó, José Ramón Martínez y Manuel López. Anteriormente habían sido igualmente baleados los trabajadores del mismo ramo, William le Santé, Julio Casielles, Luis Méndez, Julio Arencibia, José Borrás, Francisco Fernández, Omar Guerra y Olga Fernández Cañizares.

BRUTALIDAD SALAZARISTA

LISBOA.—Tras una detención de trece días han sido liberados los abogados portugueses de la familia Delgado, detenidos el 9 de septiembre en el lugar fronterizo de Caia, lindante con la provincia española de Badajoz, donde habían asistido a la inhumación de los restos del infortunado general y de su secretaria, igualmente inmolada por los esbirros de la PIDE. La «justicia» salazarista había acusado a dichos abogados de haber entrado en contacto con elementos de la oposición española a los efectos de una operación antidictatorial concertada entre españoles y portugueses.

¿HUMOR ANARQUISTA?

LA HAYA.—Mientras la reina Juliana pronunciaba el 21 de septiembre el discurso del trono, nueve jóvenes distribuían por las calles de esta capital versiones totalmente diferentes de la peroración de la reina. Seguidamente la policía detuvo a los entrometidos sin que éstos opusieran otra resistencia que la sonrisa. En el discurso figurado e impreso se leía: «Yo, Juliana, reina de Holanda, habiéndome convertido al anarquismo, renuncio a mis funciones reales, símbolo de la autoridad nacional. Y abdico en favor del Pueblo, único soberano, unido en la anarquía. Y lego mi cuantiosa fortuna al país, y abandono mis suntuosos palacios de Soestdijk, Amsterdam y La Haya a los holandeses mal alojados.»

EL ABAD ESCARRE, DE NUEVO

PARIS.—En unas declaraciones publicadas en «Le Figaro», a Dom Escarré le parece reparar un estado de evolución «europeista» en España; que el obrero español trabaja horas excesivas para atrapar el «standing» de vida común al obrero europeo en jornada normal; cree en la justicia, en la verdad, en la libertad, en la fraternidad humana y en la democracia... cristianizadas.

Acerca del problema político catalán, opina: «Cataluña posee su lengua, sus leyes y costumbres, su cultura, su historia, lo que le da, sin réplica posible, una personalidad étnica de primer orden», problema que exige solución adecuada. Terminó deseando la reunión sincera y fraternal de todos los conductos políticos de España para liquidar la pesadilla de la guerra civil.

LO CELEBRAMOS

PARIS.—El compañero Alain Pecunia, condenado en España por delito antifascista, ha recobrado la libertad.

Igual fortuna les deseamos a sus compañeros de proceso, así como al compañero Chrystie.

COMUNICADOS

F. L. DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo día 3 del mes de octubre a las nueve y media de la mañana en nuestro local social.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general, el próximo domingo 3 de octubre a las nueve y media de la mañana, en el Café de la Comedia. Importante orden del día.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea egneral que tendrá lugar el día 3 del próximo mes de octubre en el sitio de costumbre, a las nueve de la mañana.

F. L. DE OULLINS

Recordamos a los compañeros de esta F. L., que el domingo, 3 de octubre, a las nueve horas precisas, tendremos reunión de información sobre el Congreso.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el domingo día 3 de octubre, al lugar y hora habituales.

F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo día 3 de octubre, a las nueve en punto de la mañana.

F. L. DE MARSELLA

Anuncia reunión general para el 17 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en el 12 de la calle Pavillon.

ADMINISTRATIVAS

—Por habernos sido devueltas las cartas enviadas, interesa direcciones de: Enrique Pérez, París (11); Lázaro de la Torre, Melun (S. et M.); Rafael Mora, de Hussen Dey (Argelia); José Pérez Roca, de Ax-les-Thermes (Ariège).

—A. Cañizar, Dreux (E. et L.) Recibido giro 25 frs. «C. S.» hasta 31-12-65.

—Ferrero, Nîmes. Giro 20 frs. para el año 65. Para abonar hasta el 31-12-65, faltan 5 frs.

—Francisco Moreno, Gardanne (B. du Rh.) Lo recibido por León debe ser un extravío. Ambos tenéis pagado hasta 30-6-65. Ultimo giro 24-2-65.

—J. Hiraldo, Marsella. Recibido giro 18,50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-65.

—Pablo Serrarols, Mios (Gironde). Tu giro apareció en las listas del mes de agosto. Recibido y dado para la publicación a su tiempo.

—Mariano Sanjuan, Fumel (L. et Gne.) Giro 37 frs. 19-7-65. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-65. Giro Campoy, 30-8-65. Paga también todo el año ambas publicaciones.

—T. Gibanel, Preaux (S. et M.) Haremos como indicas si este es tu deseo.

—Jazmín Ordóñez, Razés (Aude). Giro 10 frs. el 9-8-63 y no el 17 pagando el envío. Arreglado caso gracias a tu aclaración.

—Leocadio Cuella, Vizille (Isère). Recibido giro 16 frs. Pagas «Umbral» 31-12-65. Para pagar «C. S.» misma fecha faltan 5 frs.

S.I.A. Calendario 1966

Tenemos la satisfacción de anunciar que se está ya efectuando la edición del Calendario de S.I.A. para 1966. Continuando en el esfuerzo de propaganda de S.I.A., esperamos no desmerecerá en nada de los ya aparecidos, obteniendo el sufragio de todos cuantos fielmente lo adquieren cada año.

El destinado a 1966 se dedica íntegralmente al mar. Los textos han sido redactados por el compañero Vicente Artés y son un estudio documentado de todo cuanto al mar afecta. Lo mismo desde el punto de vista histórico que científico, es un documento acabado, que será útil, agradable e instructivo para todos.

Correspondiendo al deseo expresado por algunas secciones de S.I.A., para el año 1966 aparecerán consignadas mensualmente todas las fases de la luna, así como los eclipses y demás fenómenos naturales. Para ello hemos obtenido el concurso del Observatorio Metereológico de París.

Bajo el punto de vista gráfico, el Calendario de S.I.A. para 1966 contendrá doce fotografías de diferentes puertos y paisajes marítimos. Hay en él aspectos y paisajes del mar y de la vida marina de numerosos países, entre los que recordamos Grecia, España, Italia, Francia, Yugoeslavia, etc.

La portada, en tricromía, reproduce asimismo una «Marina», de Del Duca. Obra de hermoso y brillante colorido.

Como el del año anterior, las hojas mensuales son retenidas por el procedimiento helicoidal.

Todo ello, agregado al constante aumento de precios —imprenta, franqueo, fotograbados, etc.— nos obliga, muy a pesar nuestro, a aumentar el precio de Calendario de S.I.A. para 1966 de 50 céntimos. Costará 3,50 francos, en lugar de 3 francos.

Estamos seguros, sin embargo, que estos 50 céntimos que nos vemos forzados a aumentar, serán compensados con creces por las mejoras aportadas y los resultados obtenidos.

En el próximo número podremos ya probablemente anunciar el día en que se pondrá a la venta. Pueden, sin embargo, ya desde ahora empezar a formular los pedidos. Como siempre, a la dirección del Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

Las cinco llaves que pueden abrir la puerta del bien común

Me refiero a las cinco formas de la energía humana que por derecho y ley naturales corresponden al hombre en tanto que transformador de las energías cósmicas manifestadas en el existir de la especie y de las fuerzas naturales: energías físicas, mentales, morales, prácticas y sociales, en la naturaleza y en el hombre. En nosotros priman el vigor y la salud, luego la inteligencia signo de cultura; también la volutad y el carácter, la habilidad y la vocación, y finalmente el altruismo y la sociabilidad. Si los trabajadores tomáramos ejemplo de estas premisas, sería cuando podríamos emanciparnos junto con nuestros familiares, librándonos de la zarpa capitalista y de los prejuicios político-sociales que ayer, hoy y siempre nos sujetan y malogran la vida, «premiándonos» a veces con libertades figuradas: libertad de contrato (que en los países comunistas ya no se aduce), derecho a voto, vanidades para la rama femenina y otras prerrogativas llevando el sello de la sujeción permanente.

Todo partido político y confesión religiosa aprovechan a la mujer para extender desde los hogares la educación falsa, pero suponiéndola a ella en estado de emancipación a fin de provocar en ella un equivocado concepto en la vida y la relación sociales. He aquí un aspecto importante de la lucha que nos incumbe, siendo doloroso comprobar como hombres de procedencia anarquista descuidan la presión burguesa y religiosa, con lo cual permiten que en sus propios hogares la inmiscuición de tendencias extrañas que sin tardar acabarán con la moral libre de que aquéllos estaban dotados.

O la mujer se sitúa en el rango social que le pertenece, o el porvenir de nuestros hijos —que es tanto como decir el de la especie— quedará comprometido en su esencia renovadora. La compañera, la hija, la hermana, intelectualmente deben estar a la par con los hombres, pues si ellas permanecen en la rutina, rutinaria será la sociedad de días próximos. Ellas no son menos que nosotros, verdad vieja que no nos cansaremos de repetir. No hay superioridad masculina, sino igualdad entre los seres de la especie humana.

Son escasas las mujeres conocedoras de las ideas libertarias, y las que jóvenes se acercan a nosotros parecen más interesadas en sacar marido que en aprender unas ideas que moralmente las emancipen. Está bien que el aparejamiento se efectúe en donde sea, pero estaría mejor que las uniones realizadas en nuestro elemento dieran pie a la formación de hogares libres y emancipados de todo prejuicio.

Sembremos por doquier la moral libertaria, unifiquemos el esfuerzo dimanante de los dos sexos, culturicémonos y actuemos en verdaderos cenetistas y anarquistas posesores de un ideal superior y de una práctica excelente: la de acción directa en todo lo que concierne a la emancipación total de los trabajadores, y por cuyo cometido cabal los que nos reclamamos de la C.N.T. no podemos establecer regateos ni diferencias.

Miguel FOZ

OBRAS

de Felipe Alaiz

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«El discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José-María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00

— CRONICA — DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol. 5 00

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs., Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

F.

G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval : L'indispensable révolution	5,00
Nicolas Stoinoff: Un centenaire burgare vous parle	8,50

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, París (X), C C P 1350756, París.

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación y fin)

«El mundo mejor de los mejores mundos posibles», oh, sarcasmo, en el que se mezclan inteligencia y estupidez, bien y mal, alegría y dolor, calma y terror, valor y cobardía, paciencia infinita y crimen de sádica voluptuosidad, vida y muerte... ¿Quién necesita en realidad la loca jerarquía establecida entre los hombres? ¿Para qué esos apóstoles sublimes y burlescos que predican la caridad y al mismo tiempo declaran que «todo poder emana de Dios?»

Causa divina, yo soy mejor que tú y, a veces, para consolarme de tus atrocidades, no dudo en soñar con un dios todo amor, a quien también llamo «Hijo del Hombre». Pero sé lo que quiero decir, pues no hago sino imaginar que los hombres, llegados, por fin, a ser humanos en gran cantidad, lograrán un día a crearlo... Y así lo invoco humanamente:

Hijo nuestro, que vives en algunos corazones y quizá en el vasto porvenir, que tu nombre nos sea grato, que tu aspiración se cumpla, que tu voluntad, hecha como la de todos los hombres, penetre y humanice todas las cosas.

Que, gracias a ti, las manos unánimes y las sonrisas fraternales distribuyan a cada uno, cada día, el pan y la alegría de la existencia.»

Después de esta invocación al hijo herético que ha de nacer, Han Ryner prosigue:

«Para soñar una perfección actual, he adquirido una conciencia demasiado dolorosa en vista de los desórdenes del universo. Es al hijo al que deseo imitar, mi hijo, a quien atribuyo, engrandecido y consciente, todo lo que hay de bueno en mí. Lo creo a mi imagen, embellecida para que él me rehaga a la suya. Demasiado comprobada, la impotencia de los buenos se opone a que yo le atribuya poder, y sonriendo, para frenar las lágrimas, pongo en mis palabras una vaga, incierta, una lejana, una desesperante esperanza objetiva.

No es al padre a quien amamos, sino al hijo del hombre; no es la naturaleza, sino al hombre a quien yo amo. Mi ensueño no es más que un esfuerzo heroico y cándido para humanizar de una vez al universo.

La necesidad antropomórfica conduce al ensueño sublime y ridículo de la sabiduría cósmica o del hombre dios. Sublime símbolo para decir a la humanidad: ¡Realizalo! Ridiculez extravagante en cuanto se hace una afirmación histórica y un charlatán cualquiera osa proclamar: «¡Ha llegado y ha salvado a los hombres!»

Vemos claramente que los hombres no han sido salvados. Ningún hombre fue dios y dueño de la naturaleza. Ningún milagro fue producido directamente por un verbo sobre la materia. Creer en el hombre dios tan groseramente, impediría hasta comprender lo poco que ya es posible comprender.

Es preciso, para ensanchar mi poder bienhechor, que lo aplique al conocimiento desarrollado para comprender y parvenir.»

DESPEDIDA

Han Ryner, no obstante sus momentos de amarga realidad, de amable escepticismo, o de pesimismo, como algunos dirán, parece tener una visión de mejor sociedad, y así expresa su optimismo: «Detenidos, como las corrientes fluviales en la época de los grandes lagos, muchos progresos inmóviles se acumulan, crecen y se encrespan siempre vencidos por la prisión inquebrantable de las montañas. Nadie puede probar que el estancamiento sea eterno y que la inmovilidad exista siempre. Quizá pronto el agua sutil encontrará la grieta que la vista del hombre no sabe descubrir, o bien empujará una vena de tierra diluída. Y entonces insinúa su acometida, trabaja y se desliza. Oscuros esfuerzos ya vencedores que aún ignoramos. ¡Atención! La tierra se desliza, se desploma y corre como ola inesperada. Las rocas caen, se entrechocan, se rompen y se desmenuzan como gotas entre el torrente y la catarata.»

«Siempre que se dejen flotar sin fecha, todas las esperanzas son posibles y todos los nobles deseos son promesas.» Pero Han Ryner, que no se deja engañar por la ilusión, nos advierte «que cada uno de nuestros sueños es una realidad futura siempre que los hombres duren bastante sobre la tierra para verlo».

Siempre será bueno tener presente su advertencia: «Si marchas en la ruta común en medio del rebaño, entre el polvo que tú mismo levantas, no verás más que lana y camino trillado y no respirarás sino polvo y suarda; escucharás el esquilón delantero y el unánime balido que le sigue y tú no lanzarás más que una nota del balido común.»

«Pero, si sales del rebaño y te alejas de las rutas marcadas y tratas de ascender, hallarás espectáculos varios, a veces estrechos y amenazantes y otros amplios y magníficos.»

«Mas debes tener cuidado. La montaña encubre en su altura tantas traiciones como bellezas, tantas perfidias como realidades. Desconfía del precipicio que bordeas, de la roca que puede aplastarte, de la grieta invisible bajo la nieve, de la avalancha que arrastra. Sube sin cobardía; no seas ni imprudente ni soberbio y piensa que puedes despeñarte.»

«No pensar como los demás, quizá esto merezca ser llamado pensamiento. No caer en la locura, he aquí la conquista verdaderamente humana...»

Y al terminar nuestra excursión, ya véis que hemos vuelto a invocar el símbolo de la montaña y en él estrecharemos nuestras manos fraternales. Quien describe una montaña desde su base y aun alejándose, la explica a su manera propia, es decir deformada en su aspecto de visión limitada. Para describirla con cierta exactitud es preciso rodearla en varias alturas, elevarse, dominarla y, en fin, comprenderla. Así sucede con los pensadores que sobrepasan la comprensión de sus contemporáneos, entre los que se cuenta Han Ryner, cuya vida ejemplar nos entusiasma por sus nobles acciones y por las sabias lecciones que encierran sus palabras, profusas como el viento y ardientes como llamas.

Disertación en la Biblioteca «José Ingenieros» y en la «Asociación Racionalista Judía». Buenos Aires, 1949.

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

PAKISTAN-INDIA, etc.

O la epidemia de las guerras

MIENTRAS haya fronteras habrá guerras. Mientras haya patrias habrá fronteras. Esta prescripción es de signo viejo, dícese que anticuado. Pero su verdad sigue inmanente, su fondo permanece indesmentido.

En régimen social burgués las guerras se suceden como en tiempos del feudalismo, de las autocracias, y de las memocracias. Intervenidos los sistemas socialdemócratas y comunistas, la modernidad marxista no ha conseguido nada absolutamente para la paz de los pueblos. Humanitariamente, el marxismo, como la democracia capitalista, ha sido un fracaso. Las prácticas bestiales de nuestros ancestros siguen habiendo razón.

El comunismo, ampliamente establecido en el oriente europeo y en gran parte del Asia, podía ofrecer una esperanza de equilibrio pacista, sea por presión contra las empresas marciales del mundo viejo, sea por la característica internacionalista y moral de sus principios, o por ambas cosas a la vez. Ahora, ya no queda esperanza. Al dia siguiente de la derrota del hitlerismo, del mussolinismo y del tojismo, apareció encrespada la preocupación de una guerra U.R.S.S.-EE.UU., dos países únicos —entonces— en poseer la bomba A. Ahora poseen la H, ya seguidos a distancia por Francia, Inglaterra y China.

Lo más visible de esta actualidad mundial enmarañada es la disidencia aparecida entre países comunistas, cuando se está lejos de haber desarmado los humos militaristas del capitalismo, convenido en llamar imperialista. ¿Qué ocurre, pues, entre las patrias del proletariado? Pues que se disputan, interiormente, territorios oprimidos, irredentos, exactamente igual que lo hacen las patrias burguesas. El virus patriótico ha prendido fácilmente en China y Rumania, principalmente, mientras en Rusia roja esta enfermedad militarista no ha cesado de tener auge. China ambiciona la Siberia hace cien años rusa, y Rumania reclama a los Soviets la Besarabia. Incomprensible. Siendo estos países comunistas-leninistas, y sedicentemente internacionalistas y pacifistas, ¿cómo no logran ponerse de acuerdo disolviendo sin más las fronteras establecidas por el vaivén militarista de tiempos caducados? ¿Cómo conseguirán aleccionar estos países comunistas y, sin embargo, redentistas e irredentistas, al mundo liberal que en Europa y América trata de hacerles la competencia?

El daño del comunismo ha sido la quiebra del principio socialista y la adaptación a los vicios burgueses, más la aceptación de la masa tal cual es, es decir, posesora de todos los defectos aprendidos de los regímenes desaparecidos. Un soldado no es jamás un ciudadano libre, un loro no es nunca un compañero opinando de sí propio, un rebaño no es ni será jamás un pueblo consciente. Entonces las jefaturas comunistas quedan constreñidas, sujetas, a desarrollar su sistema cada vez más de acuerdo con los ejemplos que ofrece el combatido capitalismo.

La aceptación de fronteras incluso entre países dichos socialistas, y la formación de grandes ejércitos que tanto pueden servir para combatir al enemigo capitalista como al supuesto amigo socialista, es la prueba más fehaciente del descrédito del comunismo estatal que en la época presente tanto ruido promueve... y que tanto lo ata a los acontecimientos triviales, anodinos, de pueblos atrasados. Ahora mismo, en ocasión de una disputa racial entre dos pueblos asiáticos, Indostán y Pakistán, la China comunista alinea sus cañones en favor de los pakistaneses, mientras la U.R.S.S., «hermana natural» de la China, alude a su bomba nuclear para satisfacción de los indios. Norteamérica, concurrente capitalista en los asuntos extra-americanos, en esta ocasión ha ofrecido el aparentemente extraño espectáculo de coincidir con los soviets para detener el empuje de los hijos del Celeste Imperio, hoy teñidos de rojo.

¿Qué ocurrirá, tras ese fajo de enormes y peligrosas contradicciones? De momento la misera paz que en el mundo gozamos no ha sido rota en gracia a la marcha atrás de los chinos, en los cuales reaparece de nuevo —dicen— el peligro «amarillo», el gengiskanismo. Pero, ¿qué designio le aguarda a la humanidad con tanta ambición patriota, con tanta avidez de territorios, y con la bomba H diseminada en cinco países, por ahora?

El mal de los pueblos es que desconocen el verdadero internacionalismo, al cual acudirán, tal vez, cuando una nueva e inmensa hecatombe guerrera haya asolado nuevamente al universo humano. ¡Hay que ver, una vez más, lo inmensa que es nuestra minúscula Asociación Internacional de Trabajadores!

Confederación Nacional del Trabajo

Reunión inmensa de trabajadores para la transformación de España en sociedad libre e igualitaria. Finalidad comunista libertaria por encima de los intereses político-estatales. Garantía y crédito de conquista mediante el esfuerzo del trabajador para el trabajador mismo. Nada de intervenciones parásitas, nada de lideres, siempre al margen de tergiversaciones y confusionismos. Posición clara, franca, recta y objetiva, sin la cual no hay C. N. T. posible.

★ DISCOS ★

—¡Qué lo repita... hasta que lo aprenda!

Esta voz dirigida al payaso inhábil habremos de darla para nosotros, payasos todos, y yo en primera fila para que nadie se sienta desmerecido.

Para evitar contacto de sexos, el teatro católico fue dispuesto «sólo para hombres» a modo de específico moralista. ¿Resultado de la medida? Nada brillante. Los curas en su escena tuvieron que utilizar invertidos para suplir a las damas.

No es un símil, sino triste verdad, para la Iglesia. Los laicos no estamos en el mismo caso por carencia de preceptos así de ridículos. Pero a veces nos inclinamos por lo socialmente aberrante estableciendo separación política de sexos, de edades y... de peinados.

Yo creía en la ventaja castellana de darle un mamporro a uno y exigirle, acto seguido, que respetara mis canas. Pues ya no hay tal. Tener años, y descoloración de pelo, implica delito de haber nacido demasiado pronto, con obligación de aceptar regaño eterno. No había suficientes leyes penales, y ahí tenemos esa represora del individuo cobijado, escondido, debajo una mata de pelo blanco.

Si esa tesis leguleya llega a imponerse, así como las mujeres deben organizarse distintamente de los hombres y los jóvenes diferente de los ancianos, llegará igualmente la distinción legal de los pelicastaños, los pelinegros, los pelirrubios, los peliaguos, y los pelimazorca, grupos humanos que deberán agruparse por colores en la ya complicada división de característica de sexo y edades.

Pero, ¿es que el tinte capilar —pregunto— influye en el desarrollo mental y de comportamiento del individuo? ¿Es que una mata de cabello rubio, castaño o negro ofrece más garantía de ingeniosidad y seriedad que otra color armiño? ¿Es que peinar así o así aumenta o disminuye el saber y la bondad del individuo?

Solemne, Botarate lucía unas hermosas melenas y un libro inédito —y siempre el mismo— en un bolsillo de americana, logrando gran afecto en los salones de baile. Pero Raposo, por ingenio de versos, le sustrajo dos novias al Botaluciente que explico.

Los jóvenes de Marina Seca sabían todo de su pueblo, y si no sabían nada lo ignoraban todo. ¿Para qué consultar a los viejos? De color blanco pintan las paredes del asilo, el mismo tinte de las cabezas nevadas...

Pero, de aquí cien años todos calvos, como dice la filosofía del sarcasmo.

Hace medio siglo, el cabello de mi más íntimo amigo era castaño. De castaño pasó a rubio, y de rubio a blanquecino. Comparando su mata ya en crepúsculo, con la crepuscular de Puig de l'Escala, mi doble le dijo al barbero:

—De blanco, eso irá a lo azul.

—No —ilustró el Fígaro escaleño—. Donde irá es al suelo.

La cabellera de Puig ya está allí, junto con su propietario. La de mi íntimo aún aguanta, y que por muchos años.

Pero todas las cabelleras caen así, sin respetar sexos ni edades. Cosméticos, brillantinas y perifollos, todo verde su lustre, y eso lo entierran con la vanidad humana.

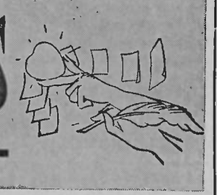
¿Que no vale desmerecer la vida? ¡Indudablemente!

Siempre que sea vivida, deslizada, con lealtad y estima para los semejantes, que lo son de uno a cien o más años, con matices signo de naturaleza.

De esa naturaleza a la que no escapa nadie. Ni los pintureros.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS



por FONTAURA

DEL CONFESIONARIO AL TALLER

LA hegemonía, la nefasta influencia que tuvo la Iglesia siglos atrás particularmente en el ambiente popular, entre los trabajadores, es evidente que ha experimentado un considerable descenso, sobre todo en aquellos países que, como Francia, no carecen de las más elementales libertades cívicas. Por ello, el Vaticano se desvive en lo de buscar posibles zonas de influencia. Le interesa el ganar prosélitos en el seno de la clase trabajadora, por lo que ella representa o puede representar, en tanto que fueza social en cada país.

Sin que les amilanen los fracasos, no cesa la Iglesia en ver la manera más apropiada para conseguir sus finalidades. Ensaya una forma, proyecta otra. Es tenaz. Comprobando que la gran mayoría de trabajadores viven al margen de las prácticas religiosas, desentendiéndose de misas y sermones, entonces, ponen en práctica el aforismo oriental que reza: «Ya que la montaña no viene a mí, iré yo a la montaña», ha buscado obrar en consecuencia.

Conocido es el ensayo de catequización empleado a base de los llamados «sacerdotes-obreros», jóvenes tonsurados, destacados en fábricas, talleres y en el campo, con la misión de alternar en el trabajo con los productores, haciendo vida común con el plan de ir encauzándoles hacia el camino de las prácticas religiosas presididas por la Iglesia. Mas, a poco de poner en ejecución tal procedimiento, las jerarquías eclesiásticas sabemos que pusieron freno a la iniciativa, ordenando a los curas dejaran la ropa de trabajo para ponerse de nuevo la sotana y volver a las sacristías. El Vaticano se percató del fracaso de la iniciativa.

Le ocurrió a la Iglesia en lo relativo a los «sacerdotes-obreros» aquello de mandar a su gente por lana y salir trasquilados. Peor aún: en vez de captar, no pocos fueron captados. Buen número de sacerdotes, que nada conocían del problema social, se volvieron de espaldas a la Iglesia y a su labor de *domesticación* en favor del capitalismo, para abrazar la causa emancipadora de los obreros en general. Conocieron una realidad que los estudios del seminario no les había permitido ver. Condenaron el hipócrita proceder clerical consistente en predicar la resignación a los humildes de fortuna, prometiéndoles toda suerte de favores, pero, ¡para después de la muerte!...

Fracasado en sus tres cuartas partes un primer ensayo, ahora se trata de ver los resultados de una intervención más restringida dentro del ambiente proletario. Los nuevos «sacerdotes-obreros» alternarán solamente durante ciertas horas con los trabajadores, para volver después al *redil*, o sea a la iglesia de la cual dependan. Y, por supuesto, sometidos a un estrecho control par parte de las jerarquías eclesiásticas, con el supervisado del Vaticano.

Es de esperar que la Iglesia obtenga de ello un nuevo fracaso. De no ser así habría que convenir que no solamente el cangrejo es animal con predisposición en lo de andar hacia atrás...

EN TORNO A LA VIOLENCIA

Es el relacionado con la violencia uno de los temas que más se han debatido en el ambiente libertario. Ofrece, en efecto, margen a variadas consideraciones. Las presentes son motivadas por la lectura de uno de nuestros periódicos suramericanos.

Se ha dicho y repetido que el anarquismo no admite como inamovible principio doctrinal la violencia. Y no la admite por lo que ella tiene de coactiva, por lo que lleva en sí de fuerza impositiva en la mayoría de los casos. Ahora bien: si tenemos en cuenta que existe una elemental ley biológica que demanda el derecho a la vida; si consideramos que en legítima defensa, puede darse el caso de que a la violencia no haya más recurso que el de la violencia, ello toma un evidente carácter justificativo. Y sin remontarnos a disquisiones más o menos filosóficas; ateniéndonos a realidades que la historia social ha registrado, podemos sacar las oportunas consecuencias.

Hubo una etapa, no muy lejana, que la lucha sindical tomó en España un perfil dramático, singularmente en Barcelona, donde los elementos reaccionarios, la plutocracia catalana, buscó la forma de yugular el recio impulso reivindicador de los sindicatos, a base de anular a quienes consideraba elementos destacados en la actividad de propaganda. Para ello, puesta en combinación la policía para no desbaratar los planes de las «fuerzas vivas», buscaron a elementos aventureros de la catadura de un Bravo Portillo, a chulos de la peor calaña, organizando grupos de acción, con la misión de eliminar a los que estimaban responsables del movimiento sindical. A la C. N. T. se le planteó un serio dilema: O callar, obtando por una cobarde, borreguil renunciación, o responder de un modo viril, con dignidad, defendiendo lo que era de justicia.

Habían caído excelentes compañeros, víctimas de las bandas de pistoleros. Y a la violencia hubo que responder con violencia. A las pistolas de la agresión se opusieron las pistolas de la defensa. Los compañeros defendían sus vidas y defendían el derecho a la sindicación, por la libertad, por la justicia.

Si a los razonamientos se opusieran otros razonamientos, innecesaria sería la acción violenta. Mas, quienes con aviesa intención se niegan a razonar y responden con golpe brutal al silogismo entrañando una apreciación encuadrada en la pura lógica, entonces no cabe más solución que defender con el uso de la violencia a lo que con violencia se pretenda imponer. Contra aquellos que, rechazando la fuerza de la razón, usan sistemáticamente la razón de la fuerza, cabe aún y con todo el no patrocinar la violencia, hacer uso de ella. Y es lo que se ha hecho muchas veces por parte de los libertarios.

AMIGOS DE BEETHOVEN

Ya las primeras ráfagas del viento otoñal van desprendiendo del arbolado hojas amarillentas que se deslizan por el suelo húmedo de los paseos. Concluyen, transcurrido ya el verano, los conciertos, los recitales, los festi-

(Termina en la pág. 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

DE LO NUESTRO

TOMAMOS del *Bolletino Interno* de la F. A. Italiana, número 8, septiembre 1965, un informe acerca del reciente Congreso nacional de los anarquistas suecos, que tuvo lugar en Gutemburgo en los días 12 y 13 de junio. El compañero Umberto Marzocchi, secretario de relaciones internacionales de la F. A. Italiana, se excusa por el retardo con que aparece tal Informe. Por nuestra parte, agradecemos al compañero Marzocchi la oportunidad que nos brinda de transmitir tal informe a la prensa española. He aquí lo que comunica el compañero Leonardo Bogazzi, delegado italiano al congreso sueco:

«El congreso de los anarquistas suecos se desarrolló en una atmósfera de fraterna cordialidad. Se hallaban presentes los delegados de varias localidades de Suecia, un delegado sueco, y yo por Italia. Llegaron saludos de la F. A. francesa, del grupo italiano de Marsella, de la F. A. italiana y de los grupos anarquistas de Londres.

» Acto seguido a los informes presentados por los delegados, se inició el debate entorno a la situación de «Brand», que cumple sus sesenta años como portavoz de los anarquistas suecos. Se aceptaron proposiciones acerca de mejoras técnicas que beneficiaran a la publicación.

» El compañero R. Rodlund ofreció amplio informe sobre la situación del movimiento anarquista internacional. Interviene en el debate para aclarar en cuanto a las relaciones de la F. A. italiana con el secretariado internacional designado en la conferencia de Buckembourg (Alemania), teniendo en cuenta lo que entonces publicó *Umanità Nova*. Sobre este punto se tomó la siguiente resolución:

» El congreso de la F. A. sueca, realizado en Gutemburgo en los días 12 y 13 de junio, discutió entre otras cosas, acerca de la conveniencia de intensificar los contactos internacionales. Expresa su deseo de que, a través de lo convenido en la conferencia de Buckembourg, con referencia a la creación del secretariado internacional, se logre suscitar y mantener relaciones estrechas entre todos los movimientos anarquistas del mundo. La Federación Sueca saluda al secretariado y envía 200 coronas para contribuir a la publicación de un Boletín.»

» Se discutieron además varias mociones de carácter interno. Los congresistas decidieron que con antelación a cada Congreso se establezca un plan de actividades a proponer a la discusión de los delegados.» *Leonardo Bogazzi.*

***

Por su parte, *Tierra y Libertad* de México, agosto 1965, se refiere a la S.A.C., organización anarco-sindicalista sueca. Después de referirse a las desavenencias producidas entre la S.A.C. y la A.I.T., a raíz de la escisión hoy en parte superada de la C.N.T. española (lo que sitúa a la S.A.C. como «automarginada» de la A.I.T.), *Tierra y Libertad* subraya que «en el ánimo de muchos militantes, tanto de la C.N.T. como de la S.A.C., anida el deseo sincero de ver a los anarcosindicalistas suecos reincorporarse en el seno de la heredera de la Primera Internacional de los Trabajadores». A continuación se ofrecen cifras en cuanto a la situación orgánica progresiva de la S.A.C. en la que, de 1920 a 1960, se produjo un descenso grave de 40.000 afiliados se llegó a 17.000. Ahora bien, continúa *Tierra y Libertad*, de allí nos indican, en carta reciente, «que cada vez hay más y más adhesiones nuevas». No de anarquistas, *bien entendu* (sic), sino obreros y empleados que están hartos del centralismo y conformismo socialistas. Esto ya es algo, la S.A.C., que tenía 16.000 afiliados hace seis años, tiene hoy más de 21.000. En un país tan bien ordenado y tan *perfecto*, esto es interesante».

Continúa *Tierra y Libertad* con su espíritu conciliador y conjugador de voluntades, ofreciendo alentadores esperanzas, para un nuevo y promisor entendimiento entre la S.A.C., la A.I.T. y el movimiento libertario internacional.

EL MUNDO EN VILO

Las Naciones Unidas se estiman victoriosas ante lo que creen resultado de «sus recomendaciones», en lo que respecta al conflicto chino-indo-pakistaní. A nuestro juicio pesó menos en la balanza hindúe la conminatoria decisión del Consejo de Seguridad, que la amenaza china amasada a sus fronteras. En efecto, el retiro de las fuerzas hindúes de la frontera con Sikkim, dio el tono a la suspensión de actividades en Cachemira, donde, si se creen las informaciones de los comunicados de guerra, las tropas de Nueva Delhi lograron poner en jaque y en serio trance a las de Rawalpindi.

Sea lo que fuere, ni chinos, ni hindúes, ni pakistaníes y ni siquiera el Consejo de Seguridad, consultaron ni tuvieron en cuenta los deseos de los atribulados habitantes de Cachemira, víctimas de los apetitos desbocados de sus vecinos nacionalistas, integrados no hace muchos años a una misma y grande nación, desintegrados por pactos aún no concluidos, forzados a sufrir las pretensiones integracionistas de unos y otros, todo porque su tierra es fértil, más semejante a un edén propio a ensueños idílicos, que a terreno hostil en el que se enfrentan y se matan los «hermanos connacionales de ayer».

Los pakistaníes creen ganada la partida si se pone en práctica el cantado derecho a la «autodeterminación mediante convocación de un plebiscito». Afirman que la mayoría de la población es musulmana y que votará por su integración a Pakistán. En cuanto a los «pacifistas» hindúes, no admiten la idea de tal plebiscito y conceden derecho de «voto» a las armas, acusando a los otros de «agresión»»...

¿Qué pito toca China en este juego...? Pakistán se asustó tanto como la India del ultimatum chino. Pakistán declaró implícitamente que Pekín «no consultó a nadie, y que prosigue su política propia». Todo da a pensar que China aprovecha el río revuelto de las situaciones para pescar... ¿qué se diría?... Parecerá idiota la cosa, pero de concierto con esta situación apareció en el seno de las Naciones Unidas la proposición formal de que se invite a China popular «a ocupar la plaza que le corresponde en el seno de las Naciones Unidas...» Rusia, todo y manteniéndose en reserva, apoya la proposición diciendo que China nacionalista está allí de más. Pero un grupo de once países «no alineados», fuerzan la marcha al socaire de los acontecimientos... Estados Unidos, con su ceguedad olímpica, acepta discutir el problema, pero considera de antemano que China no tiene nada que hacer allí, y que la República de Tchang Kai-chek, miembro fundador de las Naciones Unidas, es la «única China» que tiene derecho a la palabra.

Los Estados Unidos se mantienen en su lógica propia. ¿Pero dónde queda la lógica de Mao Tse Toung? China popular niega constantemente a las Naciones Unidas el derecho a opinar, discutir e intervenir en todos los actuales conflictos en los que China interviene o desea intervenir, desde Vietnam a Cachemira. Y, por otra parte, emplea todos los procedimientos, directos e indirectos para ingresar en el organismo que vitupera y niega... Y desconoce... Ya sabemos que no hay mayor chanchullo que el de la política. Y los chanchulleros chinos han ganado un buen punto en toda esta olla más que podrida.

Regreso de España (1)

ACABO de llegar de España. Cosa sin originalidad aparente. Al parecer, éramos allí unos siete millones de franceses. Nos seguíamos en las carreteras, y fue el caso de una familia de la Sarthe (matrícula 72) que encontré cinco veces, por lo menos. La primera fue en el llano abrasado de Castilla en la hora del refrigerio. De largo tiempo buscábamos una sombra reparadora, terminando por encontrarla muy clara en el fondo de un riachuelo disecado, cerca de algunos álamos sin hojas. Nuestros sarthinos ya estaban allí. Por la tarde los vimos en el museo de Valladolid, y por la noche en una mesa del hotel muy cercana a la nuestra. Al día siguiente coincidimos, en Salamanca, en el café de la Plaza Mayor, y a la mañana subsiguiente aún nos reencontramos en el convento de los Dominicos. Terminamos por separarnos, en cada nueva ocasión, con un estallido de risa, si bien nos sentíamos algo ridículos. Buscábamos a Don Quijote con su escuálido Rocinante, y nos encontrábamos a nosotros mismos viajando en coches confortables.

¡Cuánto francés en España! Nos dejábamos ver demasiado. Solamente se veía a franceses. Llenábamos los hoteles, los cafés de las plazas, las iglesias, los museos, los conventos, y en más de una ocasión percibí que los españoles estaban casi hartos de vernos. Por mi parte, me sentía rico, holgado, americano, acabando por sentirme incómodo con tantas pesetas en los bolsillos, cuando la gente del país dispone de tan pocas. Y, a buen seguro, nuestra moneda empujaba al comercio español, asegurando a unos algún provecho, e induciendo a la gente pobre a que se quejara de que nuestra presencia hacía aumentar el coste de la vida. Ciertamente, nuestro despilfarro se les antojaba una ofensa. Éramos excesivos, demasiado presentes, y a tenor de ello unos pensamientos de Montesquieu acudieron a mi memoria: «El corazón es ciudadano de todas partes. Cuando he viajado en países extranjeros me he apegado a ellos como si fueran el mío propio. He colaborado en su bienestar y deseado que se hallaran en estado floreciente.»

¡Pobre y magnífica España!

Ignoro si volveré a ella. En todo caso aguardaré que sea más próspera y feliz. De regreso de Marruecos atravesé España en 1949, y ya no la había visto más. Ahora la he encontrado algo cambiada; las carreteras son mejores. Hay, también, algunas posadas muy bonitas. La España turística es un gran decorado de teatro y lástima que el entre bastidores sea tan triste. Con frecuencia la misma pobreza reaparece. Como quince años atrás, mujeres ancianas venden cigarrillos a tanto la pieza, y el comprador parte un cigarrillo en dos pedazos para ofrecer una de las mitades a un compañero. Por todo pesa la obsesión de sentirse vigilado, apareciendo claro que este pueblo, maravillosamente arrogante, no es un pueblo reconciliado. Existen demasiadas cosas de las cuales el ciudadano no osa hablar, y en la faz del mismo el recelo denota una suerte de miedo.

Pero ocupémonos de nuestros placeres. Yo me he paseado agradablemente en Salamanca, la ciudad de Unamuno. Vi sus iglesias y las grandes y sombrías salas de su añosa Universidad, consagradas a diversas enseñanzas tradicionales, a la elocuencia, al derecho canónico, al derecho civil... La más antigua, la más grande y noble España está aquí. Sobre las puertas de dichas salas he podido leer dos inscripciones latinas. He aquí, aproximadamente lo que expresan: «*Eloquentiae*. A la elocuencia: Para que los sentimientos secretos del alma puedan ser expresados abundantemente y con belleza, merced al vehículo del idioma; y para que la severidad de las musas sea temperada por la dulzura de una sabia palabra, el Senado de la villa ha abierto esta escuela.» «*Juri civili*. Al Derecho civil: Para que los que mandan consigan bien administrar la cosa pública y componer correctamente entre ellos las preocupaciones de los hombres; porque ellos tomen a pecho la libertad y la justicia, el Senado de la villa ha dispuesto que en este lugar la juventud sea formada según la sabiduría de sus ancestros.»

¿Faltaba que, al regresar a Francia, me enterara de la revocación de tres grandes profesores universitarios de Madrid y Salamanca?

Jean GUEHENNO
de la Academia Francesa

(1) Notable impresión de viaje que traducimos de «Le Figaro» de París, (22-9 65).

«Umbral»

Sumario del número 45:

Fontaura: **DOLOR, ESPERANZA Y LEALTAD DE SIMONE WEIL.**

Un lector de UMBRAL: **ALFONSO VIDAL Y PLANAS.**

Pedro Kropotkin: **LA ETICA DE GUYAU.**

Leoncio Pérez: **LA NOVELA QUE NO SE HA ESCRITO.**

Mastieno: **HERALDOS Y FORJADORES: GALDOS EN EL RUEDO IBERICO.**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. JOSE NAKENS.**

J. Guiraud: **XV CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.**

Fabio Luz (hijo): **FABIO LUZ, ESCRITOR Y HUMANISTA.**

J. Sevilla: **LA CIENCIA EN EGIPTO EN TIEMPO DE LOS FARAONES.**

Ignacio Silone: **MARTIN BUBER.**

A. Machado, José A. Goytisolo, Jorge Guillén, León Felipe, Miguel Hernández: **POESIAS.**

Cosme Paules, Abarrátegui, J. Américo Prest, Ramón Serón: **POESIAS.**

Julio Estrada: **HEM DAY, EL INCANSABLE.**

Juan Ferrer: **EL PROBLEMA DE LA INMIGRACION EN CATALUÑA.**

Víctor Hugo: **CARTA A ESPAÑA.**

Noticiario, avisos, libros, fotografías y grabados alusivos.

En el nº 46: «Alfonso Vidal y Planas», por Eduardo Zamacois.

UMBRAL. Revista de y para el exilio español desperdigado por el orbe. Escriben en ella magníficas plumas del mundo liberal y libertario. La leen magníficos luchadores por la libertad de España, se le da lectura en centros docentes de la América latina, y la leen buenos elementos radicados en la propia España. La libertad no sólo se defiende a balazos, compañero.

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

7 OCTOBRE 1965
NUMERO 370
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Tactique révolutionnaire et progrès social

Il y a quelque temps, nous dénoncions la notion d'intérêt général, chère aux socialistes réformistes, qui ne saurait être qu'un mythe dans l'organisation actuelle de la société. Lorsque les privilèges d'une minorité n'existent qu'en fonction de la misère de la majorité des travailleurs, aucune collaboration n'est possible qui ne soit en réalité une simple trahison. Entre des intérêts contradictoires il ne peut exister que des rapports de force, et toute compromission avec les tenants du système capitaliste et du totalitarisme international ne saurait être qu'une hypocrisie destinée à affaiblir le potentiel révolutionnaire des classes laborieuses.

Ceux qui pactisent avec les représentants d'un fascisme rétrograde et décadent qui cherche sa survie dans la collaboration de classe ne peuvent prétendre œuvrer en faveur d'un quelconque progrès social. On ne construit pas un monde nouveau sur des bases et des structures pourries. Aucune discussion n'est possible entre celui qui opprime et assassine et celui qui est opprimé et torturé, si ce n'est le dialogue des armes.

Se réclamer de la lutte pour l'émancipation des classes laborieuses et vouloir construire le socialisme en s'appuyant sur un système d'oppression économique et intellectuelle qui a fait ses preuves depuis vingt-cinq ans est une absurdité, aussi bien sur le plan idéologique que sur le plan pratique.

Il ne s'agit pas non plus d'« éduquer » le peuple pour permettre ensuite son émancipation : l'émancipation intégrale passe avant tout par l'émancipation économique. Tant que le travailleur sera abruti de labeur, il ne pourra, mis à part un effort exceptionnel, accéder à la compréhension des problèmes essentiels de l'existence sociale authentique. Que les classes opprimées se révoltent et conquièrent la liberté économique, elles s'éduqueront ensuite en vue du perfectionnement de la nouvelle organisation sociale.

Nous nions que les lois, les programmes, les plans et autres formes de la collaboration de classes **puissent amener, dans l'immédiat ou graduellement, une amélioration véritable du sort des travailleurs. Réformes, amendements, ne sont qu'une série d'expédients utilisés par le système capitaliste pour contenir les revendications sociales et paralyser les initiatives révolutionnaires prolétariennes. Tous ceux qui participent de près ou de loin à cet abrutissement des masses sont de purs contre-révolutionnaires et nous dénonçons dès à présent toute tentative qui serait amorcée en vue d'assimiler les syndicalistes révolutionnaires de la** Confédération Nationale du Travail **à ceux qui pactisent avec le réformisme bourgeois et fasciste de certains syndicats verticaux.**

Nous réaffirmons pour notre part que l'émancipation des classes laborieuses ne saurait être obtenue, dans l'état actuel des choses, que par un vaste mouvement insurrectionnel d'essence prolétarienne, **né de la lutte effective, en dehors de tout parti politique et de toute compromission avec les exploiteurs, fruit d'une véritable solidarité prolétarienne internationale.**

Le bouleversement des structures économiques et sociales, condition indispensable à tout progrès réel, ne peut être réalisé que par l'action que les masses insurgées exerceront directement, sans l'intermédiaire d'aucun gouvernement. Nous ne voulons pas mettre la responsabilité de la révolution entre les mains de quelques hommes chargés de rendre des décrets que le peuple exécuterait. Au lieu de ce système classique, qui aboutit à remettre le peuple sous un nouveau despotisme, notre vœu est de voir les masses insurgées agir par leur propre initiative.

A la collaboration de classes qui aboutit au maintien des structures du capitalisme, nous opposons le « fait révolutionnaire », expression directe et sans équivoque de la volonté de transformation sociale.

Les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. ne sont pas dupes des manœuvres qui visent à maintenir intacte l'oppression économique qui paralyse la péninsule Ibérique tout en présentant le nouveau régime sous des aspects « démocratiques ». Le gouvernement de coalition, qui se définira comme « libéral », préparé pour assurer la continuité du régime franquiste avec l'aide de l'opposition de droite, de l'Eglise et des syndicats verticaux, recevra peut-être la caution de quelques pseudo-révolutionnaires, mais ceux-ci se sont déjà exclus de la lutte anarcho-syndicaliste en adoptant une position équivoque vis-à-vis des mouvements réformistes avec lesquels aucune compromission ne saurait intervenir.

Seule l'initiative insurrectionnelle des masses pourra faire échec au néo-fascisme. Ce ne sont pas quelques individus, compromis avec le gouvernement franquiste, qui décideront de ce que sera l'Espagne de demain. Ce sont les travailleurs, opprimés, espionnés, torturés depuis un quart de siècle qui sauront agir eux-mêmes si les conditions du changement de régime permettent de briser, par la grève révolutionnaire, les anciennes structures et de jeter les bases du communisme libertaire.

Accepter de discuter avec les exploiteurs, c'est trahir la cause de l'émancipation des classes laborieuses.

Il n'y a pas de possibilités de transformation sociale et économique durable en dehors d'une authentique révolution sociale.

L'EGLISE ET L'ASSISTANCE

J'ai surabondamment prouvé que, du point de vue historique, c'est-à-dire dans le domaine des faits et sur le plan des réalités, l'Eglise catholique a pratiqué, d'une façon certaine et permanente, une politique d'alliance secrète ou avouée avec les puissances laïques.

J'ai montré que, dévorée d'ambition et voulant à tout prix dominer, l'Eglise, dont le but unique est de soumettre le monde à sa loi, n'a reculé, pour atteindre ce but, devant aucun reniement.

A elle, à ses manœuvres, à ses perfidies, à ses intrigues, à ses impostures, à ses crimes s'appliquent fort exactement les deux dictons trop connus : « Qui veut la fin, veut les moyens » et « La fin justifie les moyens ».

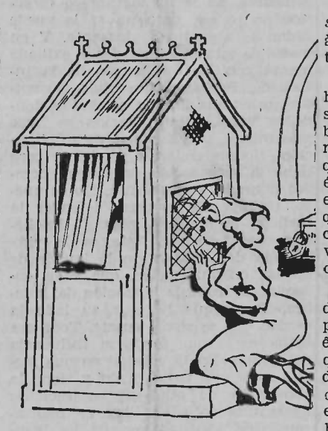
Je ne veux pas clore la deuxième partie de ce livre sans avoir renforcé ma démonstration par quelques considérations ayant un caractère encore plus précis et par quelques faits absolument décisifs, de nature à dissiper toute hésitation.

La pensée constante de l'Eglise nous est connue : se rendre, par tous les moyens, maîtresse du formidable outillage de domination qui, dans tous les domaines : politique, économique, intellectuel et moral, assure à la classe privilégiée le droit et la force de concentrer entre ses mains et d'utiliser à son profit toutes les institutions. Une fois maîtresse de ce gigantesque outillage, l'Eglise atteindrait aisément son but. Tout en continuant à fixer vers le royaume de Dieu le regard extatique des humains, et à la faveur de cette habile manœuvre, elle réussirait à instaurer ici-bas son propre royaume et s'adjugerait tous les avantages d'une aussi mirifique réalisation.

Or, dans cette immense machine qui assemble toutes les institutions et attribue à chacune d'elle la place qui convient à son fonctionnement, il y a des organismes directeurs dont le jeu est essentiel et commande aux rouages secondaires.

Il fallait à tout prix mettre la main sur ces organes essentiels et l'Eglise s'y est employée de son mieux. Témoins les efforts prodigieux qu'elle a faits pour s'emparer de l'assistance et de l'enseignement, de la magistrature et de l'armée.

Dans toute société où la pauvreté est de rigueur pour le plus grand nombre parce que la richesse est l'exception — et c'est le cas de toutes les formes sociales passées et présentes — l'assistance est appelée à tenir une place considérable et à jouer un rôle de première importance. Qu'on y réfléchisse bien un instant : ils sont là, surtout dans les fortes agglomérations urbaines, des milliers et des milliers sans ressources certaines. Ils vivent au jour le jour, se demandant chaque soir comment ils subsisteront le lendemain. Habitation, vêtements, alimentation, à tout instant ils sont menacés de manquer du nécessaire. Telle est leur détresse matérielle et morale, qu'ils bénissent avec reconnaissance et humilité toute main secourable qui se tend vers eux, cette main appartînt-elle à celui qui constamment les dépouille et n'est riche que dans la mesure où ils sont indigents.



A toute époque l'assistance s'imposa comme une institution réclamée par les riches eux-mêmes, parce qu'elle pouvait, seule, assurer leur digestion béate et leur quiet sommeil. Menacés par le perpétuel danger que la misère fait courir à leurs richesses et à leurs personnes, les possesseurs de la fortune ont toujours considéré la pratique de l'assistance comme le moyen le plus sûr et le moins onéreux de mettre leur sécurité et leurs trésors à l'abri des entreprises dont le dénuement peut être l'instigateur.

Aussi, bien avant l'apparition du christianisme sur la scène de l'histoire, l'assistance fonctionnait.

Le christianisme vint. Il en fit, pour les riches, une obligation morale : « Dieu veut qu'il y ait des riches et des pauvres ; mais les riches sont tenus de venir en aide aux pauvres et de se priver à leur profit de leur superflu. »

Soulager la misère cesse d'être un calcul de sécurité, une assurance contre le vol, et devient un acte méritoire. La charité se marie à l'assistance et devient une des plus hautes vertus.

Dès les premiers âges chrétiens, cette charité s'affirme. L'apôtre Paul l'organise au sein des églises primitives, et non seulement chaque église locale nourrit ses pauvres, mais encore des secours sont envoyés par les églises les plus riches aux églises les plus pauvres. On devine le parti que l'Eglise sut tirer des préceptes de charité qu'elle introduisit dans le monde barbare. Là se trouve le commencement de sa propre richesse. Constamment accru par la fortune personnelle de ses évêques, abbés et religieux se recrutant dans les familles les plus riches, par des dons considérables arrachés à la dévotion des fidèles, par des héritages importants, extorqués *in extremis* aux seigneurs ecclésiastiques, et des domaines monastiques, par le trafic des sacrements, des messes, des indulgences, des reliques et tout le bric à brac des sorcelleries mystiques, par le flot montant des redevances de la dîme, par les somptueux monuments qu'édifie la piété publique, par les œuvres d'art, le marbre, l'or et l'argent qui y sont entassés, le trésor de l'Eglise a pris, dans la lenteur des siècles, des proportions gigantesques.

De ce trésor, l'Eglise a fait deux parts : elle s'est réservée l'une *(prima sibi caritas)*, elle a consacré l'autre à ses œuvres d'éducation et d'assistance.

Pendant bien longtemps elle eut la haute main sur l'organisation de l'assistance et le monopole de la distribution des secours. On devine la somme incalculable de reconnaissance qu'elle capta de la sorte et l'influence énorme qu'elle y gagna. Et, pourtant, elle ne répartissait entre les pauvres qu'une partie de ce qu'elle recevait, car elle eut toujours le souci — nous verrons un peu plus loin pourquoi — d'augmenter sa propre richesse.

L'aide accordée par l'Eglise aux indigents s'est toujours manifestée de préférence par des œuvres pouvant être regardées comme d'utilité publique. Quand l'assistance s'adresse à domicile, à des particuliers, elle est discrète et peut rester ignorée ; quand elle s'affirme par des établissements : hôpitaux, hospices, refuges, soupes populaires, asiles de nuit, orphelinats, etc., elle ne peut passer inaperçue. Ceux qui la pratiquent ainsi, publiquement et au grand jour, sont connus ; ils se chargent bien, au surplus, du soin de se faire connaître et leur philanthropie leur vaut une copieuse moisson de considération et de gratitude.

Les privations et les maux qui excitent le plus la pitié et l'instinct de solidarité qui sommeillent au fond des consciences sont ceux qui frappent les enfants et les vieillards, les infirmes et les malades. Ce sont ces misères qui émeuvent le plus les cœurs et frappent le plus les esprits.

L'Eglise a compris cela. Aussi a-t-elle consacré presque toutes ses ressources et son effort de charité à multiplier : pour les enfants, les orphelinats ; pour les vieillards, les asiles ; pour les malades, les hôpitaux et pour les infirmes les plus à plaindre : sourds-muets et aveugles, les établissements de refuge et d'éducation.

Dans toutes les avenues qui partent de l'assistance et se dirigent vers le carrefour de la misère, l'Eglise se dresse apportant ici une partie de ce qu'elle a reçu, la s'entremettant entre l'opulence et le dénuement.

Sébastien FAURE

Une position et un but

Tout dernièrement, dans *Combat* de Paris, un hurluberlu, bien que sorti des grandes écoles, prenait à partie *le Combat Syndicaliste*, auquel il reprochait de rester inféodé au parti communiste, ainsi que ceux qui participent à la rédaction.

De leur côté, les dirigeants du P.C., ainsi que ceux de la C.G.T., ont tenté à plusieurs reprises de salir les militant de la C.N.T. en les accusant de servir la cause du capitalisme ou d'être des agents de l'impérialisme américain.

La méthode n'est pas une nouveauté ; de tous temps les lâches ont pratiqué la calomnie, laissant aux imbéciles le soin de la colporter. Le militant éprouvé sait, bien qu'il n'y accorde que la valeur que cela représente, qu'il doit compter sur ces obstacles pour se frayer un passage à travers la masse inconsciente et souvent pervertie ; quant à cette dernière, il est bon de la mettre de temps en temps face aux réalités et lui démontrer qu'on lui fait trop souvent prendre « les vessies pour des lanternes ».

Deux faits de l'actualité internationale vont, aujourd'hui, nous permettre de situer notre position anarcho-syndicaliste face aux uns et aux autres.

1°) *Les importations espagnoles en provenance de l'U.R.S.S. ont progressé fortement depuis l'an dernier. Alors qu'elles se sont élevées pour l'ensemble de 1964 à 3.620.000, elles avaient déjà atteint 4.500.000 dollars au cours des quatre premiers mois de cette année.*

2°) *Le montant de l'aide à l'étranger a été fixé à 3.143 millions de dollars par le Sénat américain.*

Voilà donc deux actes qui, vus avec des yeux bourgeois, ou plutôt vus d'une optique capitaliste, paraissent normaux. La loi des échanges, celle de l'offre et de la demande, sont autant d'arguments qui peuvent témoigner en faveur de tractations entre le régime soviétique et le franquisme. Il en est de même pour les millions de dollars que les U.S.A. réservent aux pays sous-développés et dont nous voyons aujourd'hui encore les résultats dévastateurs et sanguinaires.

En condamnant la politique étrangère des U.S.A., que ce soit au Brésil, à St-Domingue ou au Viet-nam, nous n'obéissons qu'à nos sentiments humanitaires, à notre soif de justice et de paix ; nous ne pouvons donc, en aucun cas, être assimilés à la masse moutonnière du P. C. qui se contente de bêler « Halte à l'agression américaine » sans jamais s'élever contre un même comportement quand il s'agit des pays de l'Est.

D'ailleurs, comment les travailleurs qui se respectent et encore moins les syndicalistes révolutionnaires pourraient-ils se sentir à l'aise aux côtés d'un P. C. qui, après avoir braillé tant et tant contre l'émule de Hitler, Franco et son régime, assassins de l'un de leurs camarades, Julian Grimau, gardent bouche cousue sur l'aide que l'U.R.S.S. apporte à l'Espagne ? Car c'est en effet une aide économique et morale qui est apportée au franquisme par tous les pays qui ont rétabli des relations avec ce régime, sans aucun respect pour les morts de l'odieuse hécatombe de 1940.

Mais, nous diront certains esprits naïfs, vous ne dites rien de l'aide apportée à Franco par les U.S.A. et même la France... Erreur, car nous ne cessons de mettre en garde la classe ouvrière contre la menace d'une collusion capitaliste internationale face à un prolétariat inconscient et désuni. Ce qui fait notre force c'est notre vigilance constante et notre refus de choisir entre « la peste et le choléra ».

La C.N.T. reste fidèle aux principes de l'A.I.T., principes établis il y a déjà un siècle, mais qui restent encore d'une brûlante actualité.

La C.N.T. n'a qu'un but : substituer le syndicalisme, expression naturelle de la vie sociale des individus en marche vers le communisme libre et fédéré, au capitalisme qui n'engendre que contraintes, violences et destructions.

J. SORIANO

Sanctions ou contrainte mutuelle

Une camarade ayant terminé son exposé sur « la Pédagogie libertaire », je livrai mes souvenirs de l'école Freinet sur la pédagogie libertaire pratiquée par cet instituteur bolcheviste en son école de Vence vers 1935.

Le jeune cicérone (onze ans) qui m'initiait aux us et coutumes de l'école s'arrêta devant un tableau noir portant différentes suggestions des élèves de l'école sur les cours à venir. Je fus surpris d'y lire cette phrase : « Robert a bousculé Marthe volontairement abusant ainsi de sa force. »

« Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est un camarade un peu violent qui méritait ce reproche. Il l'a lu, et nous savons qu'il en souffre. Nous savons aussi que, comme chacun de nous quand nous commettons une mauvaise action, il sera fort heureux de se délivrer du remords de s'être mal conduit en faisant des excuses à cette pauvre Marthe. Nous en serons tous joyeux. »

Cette manière d'agir, qui ne comporte aucune sanction mais rappelle l'individu à une autodiscipline indispensable dans une vie communautaire, c'est ce que j'appelle la liberté organisée...

Un camarade individualiste qui aime cultiver les abstractions, me répliqua :

« Je considère qu'une telle manière d'agir est incompatible avec la liberté, et que dans ce fait il se produit un acte autoritaire, une sanction insupportable. »

J'aurais voulu répondre, mais sa compagne, qui dirigeait le débat, me coupa la parole, ce qui, en pareille circonstance, était au moins arbitraire, un acte d'autorité...

Il faut croire qu'elle fut sensible aux reproches manifestés par certains camarades, et que sans cette mise au « tableau noir » elle fut restée sur la réussite de son petit acte « démerdard », puisqu'elle vint le lendemain s'excuser de l'avoir commis...

Elle avait donc subi une contrainte mutuelle, laquelle si elle ne s'exerçait pas dans la vie communautaire rendrait cette dernière impossible.

La liberté absolue est un mythe grossier qui dégénère rapidement en désordre, appelant sa contre partie : la sanction.

Nous ne sommes parfaits ni les uns, ni les autres. Chacun de nous, à tout moment, peut commettre un acte préjudiciable à l'harmonie communautaire, mais comme chacun de nous porte un sentiment plus ou moins accusé de dignité, toute critique est bienvenue, nécessaire, pour nous rappeler à notre devoir social.

Nous avons un exemple merveilleux à ce sujet : la civilisation des kibboutz.

Là, pas de sanctions, chacun se trouve automatiquement sous le contrôle de tous. Il n'y a pas de tableau noir, mais des assemblées autogestionnaires qui, rarement, demandent à Pierre ou à Paul d'expliquer ses défaillances. Le mauvais sujet, le mauvais camarade passe-t-il outre ? Il lit dans la conscience de tous qu'il a perdu leur confiance. Cet ostracisme devenant insupportable, il partira de son propre chef ou fera sur lui-même l'effort de redressement que tous attendent de lui dans un secret espoir fraternel.

Les kibboutzims appellent cette morale sans sanction : la contrainte mutuelle. Elle contient tout l'avenir de la liberté sociale : elle ferme la porte aux Français démerdards qui ne voient dans la liberté que le moyen de se débrouiller...

M.

Lisez et faites lire :
« LE COMBAT SYNDICALISTE »

La répartition des richesses

Actuellement les richesses reviennent, dans leur quasi-totalité, à ceux qui se disent ennemis de la répartition des richesses.

Ce paradoxe résulte de ce que nous sommes en désaccord sur la manière de répartir.

Les puissants entendent se répartir tous les biens, entre eux, comme des brigands de grand chemin se répartiraient le butin pris aux voyageurs qui tomberaient sous leur coupe.

Les puissants sont associés par spécialités, comme les marchands de pétrole, les fabricants de canons et autres armements, etc. ; par pays, mondialement, régionalement, etc., sous forme de sociétés, cartels, « truts », etc.

Il faut reconnaître que ces gens s'entendent très bien. Il faut dire aussi que s'il s'élève une discussion qui ne peut s'arranger à l'amiable, une fois les négociations apurées, ils enrégimentent tout un peuple et le lancent contre un autre peuple, comme on lance un coq contre un autre coq. C'est la guerre. Ils attendent patiemment l'issue de la bataille pour décider de la relance économique.

Evidemment, nous sommes contre cette manière de répartir les richesses où seulement quelques-uns accaparent le maximum, en même temps qu'ils empêchent les travailleurs de profiter de ce qu'ils produisent eux-mêmes.

Les magnats en question se répartissent les richesses selon leur puissance, leur pouvoir de domination.

Pourquoi la puissance est-elle détenue par quelques-uns ?

Il est reconnu que la souveraineté réside en chaque individu.

Si la plupart abandonnent leur souveraineté entre les mains de quelques-uns, il résulte que ces quelques-uns possèdent toute la souveraineté et ils l'utilisent à leur profit exclusif. Il s'ensuit que les richesses se trouvent entre les mains d'un petit nombre.

Il est nécessaire que chacun revendique sa souveraineté ; mais un individu seul se trouve désarmé face à des ennemis bien organisés. C'est pourquoi les travailleurs doivent s'organiser en syndicats, où chaque membre se sente maître de sa propre personnalité et où chacun unisse sa force aux autres (non pour déléguer irrévocablement sa souveraineté à des « délégués » qui eux vont profiter de leur situation pour obtenir de bonnes places et s'enrichir), mais pour grossir les rangs du prolétariat révolutionnaire.

D'après le raisonnement suivant lequel chacun s'approprie des richesses selon sa puissance, il est certain que si la puissance est répartie à parts équivalentes entre tous, la richesse le sera au même titre, et, par là même, les inégalités excessives maintenues par la force abusive de quelques-uns disparaîtront.

On dit que la richesse entraîne la puissance, et que celle-ci entraîne celle-là. C'est un cercle vicieux duquel il semblerait difficile de sortir. Pourtant, il est certain que le cercle vicieux dans lequel nous vivons est constitué par des matériaux dont nous sommes les éléments, la cause, le fondement. Pour rompre ce cercle, il suffit de s'y prendre par le bon bout. Certes, si nous attendons d'être riches pour être puissants, il est probable que nous ne le serons jamais. Tandis que si nous déployons la puissance qui existe en nous, nous pouvons nous préserver des usurpateurs et nous pouvons disposer des biens de la Terre. Nous n'avons aucun besoin de la créer, cette force, il suffit de l'organiser, de la diriger vers un but précis.

Nous sommes, nous, les travailleurs, les plus nombreux. Nous avons entre nos mains tous les moyens de production. C'est dire que nous sommes en possession de la destinée publique. Nous sommes les maîtres, en puissance, de la situation. Si demain les travailleurs voulaient, tout serait paralysé, rien ne fonctionnerait plus. Devant cette attitude, les « pouvoirs publics » si terribles qu'ils soient, seraient obligés d'abdiquer, leur force tomberait à zéro. Alors, la production et la consommation et toutes les activités publiques pourraient fonctionner suivant nos besoins.

(Suite en page 2.)

Abolir les profits

Ils ont toutes les audaces, parce qu'ils sont les maîtres des peuples !

Ils couvrent le monde de leur hypocrisie, parce qu'ils détiennent tous les moyens d'information !

Ils bavardent sur la paix en fournissant à tous les jeunes Etats les armements qui les jetteront les uns sur les autres, qui provoqueront les conflits indispensables à des fournitures nouvelles !...

Ce sont de véritables monstres assoiffés de profits, capables de tous les crimes : Ils ont noms, Capital et Etat !

Alors que la guerre fait rage dans le monde indien, ce sont ceux qui ont alimenté en armements l'Inde et le Pakistan, qui se précipitent pour intervenir en faveur d'une cessation des hostilités !

Ce sont les Etats-Unis qui ont armé le Pakistan et en partie l'Inde.

Ce sont l'Angleterre, la Russie, la France, la Belgique et d'autres qui ont armé l'Inde, et qui, déjà satisfaits des destructions, interviennent en faveur d'une paix qu'ils mettront à profit pour remplacer les armes détruites.

Quelle comédie que ces Etats-Unis qui ont envahi le Viet-nam et détruisent toutes ses richesses, et qui, sans aucune pudeur, prêchent à ceux qu'ils ont précédés dans le crime une paix à laquelle ils se refusent eux-mêmes.

Jamais le commerce des armements n'a été aussi prospère. Si les Etats industriels ne savent fournir des tracteurs aux Africains, en revanche, et dès l'entrée de ces derniers dans une indépendance suspecte, on leur a vendu les armes qui leur permettraient de régler leurs différends par des conflits profitables aux capitalistes.

Les travailleurs américains de l'acier, de la métallurgie, devaient renouveler les conventions collectives. La perspective de grèves, qui eussent ralenti la production des armements, fut un argument suffisant qui permit à Johnson de mettre d'accord le patronat et les travailleurs sur un règlement accordant une augmentation limitée des salaires sans provoquer une hausse des prix des armements.

Ainsi, des millions de travailleurs ont accepté de nourrir la guerre !

Qu'importent les charniers, les destructions, les villages incendiés, si tous ces crimes participent à une amélioration des conditions de vie de ceux dont le travail conditionne la souffrance et la mort de populations entières...

Pour les capitalistes anxieux des perspectives du marché ; pour les Etats inquiets de leur expansion économique, il a suffi que le patronat jette quelque miettes de son festin à ses esclaves industriels..., et ces derniers, toute honte bue, ont repris un labeur qui n'a d'autre projet que de semer partout la destruction et la mort.

Que les maîtres capitalistes et les Etats abusent des pouvoirs discrétionnaires qui leur ont été confiés par leurs esclaves : cela n'est qu'atavisme millénaire..., mais que ces esclaves des pouvoirs consentent à leur fournir les armements dont ils deviendront tôt ou tard les victimes, à fabriquer eux-mêmes les armes qui tueront leurs frères qui, comme eux, clament leur désir de paix c'est ajouter la stupidité à l'horreur, c'est faire de la démence la condition du désordre social...

Les maîtres du capital connaissent cette inquiétude que leurs profits n'ont de certitude que dans le lâche consentement de ceux qui, *en fait*, sont les maîtres de tout à condition de le comprendre.

La paix est dans le refus de fabriquer des armes et de servir le profit.

J. B.

UNA REVOLUCION MAL COMPRENDIDA

«Ustedes hablarán de política y yo de moral. No nos comprenderemos.»
(Pablo Casals, del «Libro Blanco de Cataluña.)

AL final de la guerra, Casals visitó a los laboristas para recordarles su promesa de luchar por la liberación del pueblo español cuando subieran al poder. Después de entrevistas y conversaciones en las que sufrió un amargo desengaño, Casals puso fin al diálogo con las citadas frases.

Confundir la revolución española con un movimiento político, fue lo que ha conducido y conduce a engaño. Casals supo distinguir. Y entre nosotros es hora de que se sepa mejor el transcendental alcance social de la revolución española para no amargarnos la existencia sufriendo, todos los días, desengaños. En los laboristas —dice Casals—, y menos en los conservadores, no había ningún propósito de arrinconar al dictador: por el contrario, las noticias que publicaba la prensa eran más bien a su favor.

La confianza que se puso en las democracias y los dictadores comunistas durante la revolución y después de ella, parte de una equívoca interpretación que se le dio al alcance de este movimiento. El capitalismo, las derechas como las izquierdas, se dieron cuenta de que la revolución española no tenía fines reformistas, consistentes en un cambio de estructuras para consolidar el Estado, ni tenía los fines dictatoriales que ponen un límite a toda liberación. La revolución española tuvo un inicio transformista que ponía fin al capitalismo y a todo sistema estatal. Al suprimirse la propiedad privada, los dueños del mundo quedaban vacantes. Al organizarse una sociedad sin Estado, los partidos, y todos los profesionales que han hecho de la política un comercio lucrativo, quedaban arrinconados y desheredados. El trampolín de las nacionalizaciones, las reformas agrarias, de las que los políticos de última hora hacen caballo de batalla para ganar elecciones, pasarían al depósito de los escombros. Una colectivización en la que los productores son, a la vez orientadores de su propio esfuerzo, dejaría vacantes a millones de predicadores de la dictadura proletaria, que en adelante tendrían que ganarse la vida en ocupación más decente, lo que les obligaría a recuperar la decencia que con la prédica de las «virtudes» dictatoriales han perdido.

Se podrá argumentar que el ensayo colectivista rodeado de toda suerte de dificultades, en España no podría tener amplio campo de desarrollo, y menos aún extenderse de inmediato al extranjero. Pero tuvo una amplia repercusión que afiló los colmillos de la reacción de derecha e izquierda. La ayuda prestada a la zona franquista y el bloqueo de la zona antifranquista durante la revolución son pruebas reales que ahorran las palabras.

El odio a una revolución transformadora está arraigado en las derechas dueñas del poder y la riqueza. Y tanto o más en las izquierdas que luchan por adueñarse de lo uno y de lo otro. En razón de que las aspiraciones de justicia se transmiten y no desaparecen, la persecución a los idealistas que aspiran a la transformación social fue y será de todos los tiempos. Y los intentos de libre asociación sin autoridad, como la comuna de París, la revolución rusa en sus inicios, y más ampliamente, la colectivización española, no deben desanimarnos porque no hubo fracaso, hubo masacre, porque la revolución no fracasaba.

En la trayectoria de las luchas sociales, los inicios de colectividad antes citados y muy particularmente el ensayo de España, marcó nuevos rumbos a la lucha para sacar los pueblos del atasco en que los tienen subyugados el capitalismo, el Estado y el totalitarismo. Llorar la triste situación en que viven los perseguidos y los pueblos esclavizados, es tarea que ya venían realizando los protectores... de los pobres, antes de los mártires de Chicago. El gesto de éstos planteando la conquista de mejoras por la acción directa organizada, causó pánico a la reacción nacional e internacional. La primera huelga por las ocho horas fue masacrada en la persona de sus animadores. Pero ello no impidió que la idea de justicia que significaba la conquista de las ocho horas y otras mejoras, se extendiera al universo; y que por ellas lucharan y conquistaran gentes de todas las tendencias.

Los sistemas presentes, aunque estén regentados por los mejores o lo estuvieran por nosotros, no darán mejores resultados. La socialización de la riqueza común y su administración y disfrute, es la que dará solución a los problemas de nuestra época. Pero como la conquista de las ocho horas y demás mejoras por vía de la acción directa organizada, costará sacrificios y largos períodos de lucha. Y para mejor comprender nuestra revolución de ayer y las revoluciones con fines transformistas del mañana, esta tarea se ha de confiar a los que realmente desean la transformación y no en los políticos profesionales, con los que, como bien dice Casals, no nos comprenderemos, lo que trajo y traerá desengaños y desconfianzas entre nosotros mismos.

En el continuo luchar, ni debemos dejar de hacer lo máximo ni desanimarnos por que no podemos hacer lo que corresponde a las generaciones que se suceden. La revolución española es el acontecimiento social que con más claridad trazó nuevos rumbos a las luchas emancipadoras. Comprendamos su transcendental alcance y continuemos en la brecha abierta. Es el deber de los que realmente desean la verdadera emancipación humana.

SERAFIN FERNANDEZ

Lo que es el exilio

EL exilio es la supresión de todo derecho, la expatriación obligada por delitos políticos o por odios de razas, nada más terrible. Pero la vergüenza es para el que lo impone. Y lo más terrible es cuando el exiliado está solo, cuando no es todo un pueblo o un grupo de hombres que todavía pueden sentir el calor del compañerismo, de la solidaridad y el apoyo. El hombre solo, qué ve pasar los años con la nostalgia del país, ese desheredado, abandonado, olvidado quizás. El exilio, para el hombre solo, le parece el invierno, es más frío.

Se arranca de raíz a un hombre del lugar donde quiere vivir. ¿Qué se consigue con ese acto monstruoso? ¿Es qué se aniquila por eso al idealista? ¿Se consigue con estos actos abominables matar la idea del proscrito? ¿Acaso se le puede despojar de su conciencia, de su verdad? Se le podrá reducir físicamente, pero moralmente, todavía vive con fuerzas para vencer al tirano. En todas partes donde resida hará resplandecer, el desterrado, sus fuerzas morales, la idea; casi diríamos, como castigo para el tirano.

Sin embargo, el exiliado no es olvidado por el despotismo; aparte las calumnias de la prensa servil al servicio del Estado, sigue siendo vigilado; es el réprobo, el «hors la loi», todo está permitido contra él; hasta todo aquel que quiera tratar con él se hace sospechoso. Tampoco hay que olvidar al elemento provocador. Y, desgraciadamente, hasta parte del pueblo mismo, sumido en la ignorancia, lo mirará de reojo.

No hay cuidado que los que mandan en tierras del exilio censuren a sus persecutores, esto sería inocente esperarlo. Querer ir contra los que mandan, querer luchar por la justicia, la igualdad, la libertad, eso se paga caro. Querer una sociedad donde ya no exista la explotación y la opresión del hombre sobre el hombre. ¡Qué horror! Ese es su mayor crimen.

El proscrito ha de estarse tranquilo, callarse, esconderse. ¿Su culpa, su delito? Querer sobresalir, no someterse al déspota. Es tan odiado por el que manda, como de la canalla asquerosa que se arrastra. Al exiliado, aterrado, abatido, yacente, vencido, todavía se le odia. Lo más grave es cuando la persecución se extiende al extranjero con demanda de extradición so pretexto de que su delito no es político.

Contra ese hombre *peligroso* los gobiernos se apoyan mutuamente; el exiliado puede ser internado, expulsado (¡proscribir al proscrito!) Y perseguido por todos los gobiernos, que declaran sagrados e inviolables a los que mandan. ¡El crimen se defiende!

¿Cuándo se levantarán los pueblos en defensa del exiliado, prestarle solidaridad, manifestarle bajo cualquier forma su simpatía?

Para los gobiernos, contra el exiliado, no existen diferencias, lo mismo da que sea un adolescente como que tenga el pelo blanco. ¿Es que el proscrito odia por naturaleza? No, combate el mal, la tiranía. En esto es inflexible. Se le llama utópico (*práctico* no lo es), pero no se le puede tildar de abyecto, de farsante. Y en medio de estas calamidades el exiliado piensa con los que sufren de la injusticia. Pero necesita vivir, sustentar quizás una familia, y aquí es donde, a veces, la explotación se hace más inicua, por el abuso de su situación. No pretende ser un héroe pero tiene la satisfacción de ser un hombre honrado, consecuente. No se queja, trabaja. Se propuso defender la justicia, la libertad, y así lo ha hecho. Eso le basta. Esta es la vida agitada del exiliado no le impide de apoyar cualquier obra que vaya encaminada hacia la liberación del hombre. Es porque tiene a su lado la verdad que se siente fuerte. Toda esa lucha es la que le da la influencia del tirano. En la soledad en que medita sabe que tiene razón y tiene la convicción de que sus aspiraciones hacia una sociedad libre se realizarán. Una sociedad en que los hombres sean firmes, puros y justos: y cuya recompensa no sea precisamente la del exilio.

* * *

El exilio ha sido siempre un arma terrible en manos de la autoridad. Desterrados y refugiados han habido siempre. Sin ir a buscar muy lejos, recordemos los cuatro mil deportados de Francia a Cayenne y a Argelia después del 48, y los diez mil de la Comuna de París. También se expatriaron a Argelia los refugiados del cantón de Cartagena, que fueron internados en el fuerte de Mers-el-Kebir (Orán). Una inmensa masa de aquellos exiliados habían de ser más tarde los que hoy llaman «pieds noirs». Asimismo la época de los Zares, en que numerosos grupos de polacos y rusos hubiéron de expatriarse. Los «Doukhobors» expatriados voluntariamente a América por negarse al servicio militar. Todo un mundo sembrado de naúfragos. El exilio fue aplicado a los hombres más ilustres que cuenta la historia de la humanidad.

Pero la situación de los refugiados es más llevadera cuando son muchos, que no cuando el exiliado está solo; porque sienten alrededor suyo el calor de sus compañeros de desdichas, que luchan obstinados hacia un mismo fin, y aunque viven entre ellos, como si dijéramos aislados detrás de muros estancos, continúan viviendo en medio de sus compañeros. El lazo que los lía entre ellos está hecho también de ese aislamiento moral y de esa miseria material que les es común que les hace bastante resistentes para no dejarse aplastar. Es verdad que la naturaleza tiene también excepciones; crea fenómenos, pues encontramos en grandes grupos de exiliados seres que se adaptan a una nueva vida vegetativa de «viva la Pepa», sin más preocupaciones que de ir tirando lo mejor posible y venga lo que *Dios* quiera, sin importarles un bledo la situación trágica moral y material de los demás.

¿Cuál es el proscrito que no ha dejado una madre, un padre, un hermano, un hijo en aquella «su» tierra que quizás ya no volverá a ver? Cada día van cayendo como condenados a muerte por el exilio. No cometieron más crimen que el de resistir al crimen. Pero hay algo que emociona al exiliado, y es la acogida fraternal de otros idealistas.

Un ejemplo de voluntad lo hallamos en el pueblo judío, para la consecución de un trabajo y una vida libres, que sería gran lástima que ahí también fuera a poner el Estado su sucia pezuña.

Esta barbarie moderna produce un movimiento a la inversa de aquellas invasiones de los Bárbaros de épocas lejanas, que después de conquistadores se hacían los dueños absolutos. Es el pasado que revive para vencer su enemigo nº 1: El espíritu de libertad. Lo que se desea es matar toda idea de independencia. Pero esta no muere. Sea cual fuere su persecución, ella no hará perder de vista nuestro fin.

Hoy, siglo de *progreso*, los proscritos son legión, pueblos enteros como España, Portugal, Norte de Africa, los pueblos del centro de Europa, etc... huyendo. Así fue la vida entera para ese pobre pueblo judío, antes mencionado.

¿Es qué no queda en el mundo un lugar donde el hombre pueda pensar y vivir libremente? ¿Se verá surgir obstinadamente el odio, dar trabajo eternamente al verdugo con la máscara de la justicia? ¿Cuándo pues renunciará la venganza que llaman razón de Estado? En todas partes la reacción prospera bajo diversos seudónimos. ¡Siempre la fuerza y la violencia! De todos modos la iniquidad morirá: la bajeza de ciertas doctrinas y el espíritu de servidumbre morirán.

¿Qué es el exilio? El exilio es el producto de la traición, de la ambición, del afán de dominio. El exilio es la resistencia desesperada del Estado, que defiende su autoridad; es la resistencia del explotador que defiende su privilegio. Y cuando han expulsado, deportado, exilado; cuando han puesto el pie sobre el pecho del vencido, han dicho: está resuelto el asunto. (El orden reina en Varsovia). Y ha triunfado el despotismo. Quizás no comprendemos las «razones» que tienen los grandes asesinos.

El exilio es el hundimiento moral sin límites de un régimen podrido hasta la médula.

El exilio es sencillamente, la abyección, una vergüenza. ¡UN CRIMEN!

JUAN

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Scrnin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (Ier arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

VIENT DE PARAITRE:
«L'Internationale de 1864»
Libres propos par Hem Day.
Editions «Pensée et Action»
Prix: 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

Solidaridad Internacional Antifascista

QUE en plena guerra que un grupo de compañeros, sintieron necesidad de crear un órgano de prestación solidaria. Hicieron un llamamiento angustiado a todos los humanistas del orbe, siendo, en consecuencia, creada la organización Solidaridad Internacional Antifascista. La oportuna aparición de esta fuerza de ayuda fue acogida con tal entusiasmo, que pronto contó con millares de adherentes en España y en otros países.

S. I. A. nació plena de vida, con un caudal inmenso de sentimientos fraternales, pero libre de tutelas o dirigismos siempre onerosos y nunca, en consecuencia, hipotecó su derecho ni su personalidad prontamente adquirida.

Con su fuerza de independencia, jamás S.I.A. exigió referencia político-sindicales ni de orden religioso a sus favorecidos, fiel a su misión estrictamente solidaria. Las prestaciones desinteresadas emprendieron a todas las víctimas del fascismo internacional, aplicado entonces a la desgracia de España.

No se trata, sin embargo, de hacer aquí la presentación de S.I.A., ya que su historial es suficientemente conocido. Se trata, ¡eso sí!, de justificar su derecho de continuidad como institución solidaria.

Su primera y provechosa etapa fue interrumpida al llegar el trágico momento del abandono de España y la integración de muchos españoles al exilio, con S.I.A. a cuestas, es decir, en único bagaje de reiteración humanista. Aquí S.I.A. vio mermados sus efectivos y posibilidades por pérdidas de hombres idealistas y abnegados que quedaron allá víctimas de la feroz represión fascista.

Sin embargo, en tierra extraña la reacción de S.I.A. fue inmediata, tratándose de reorganizar sus cuadros para atender a muchos miles de necesitados arrojados a las inhóspitas arenas de los campos de concentración. ¿Quién podía permanecer insensible, particularmente ante el drama de los mutilados de guerra, de los heridos y de los enfermos, desprovistos de toda asistencia?

Fue preciso el trágico desenlace de nuestra guerra para demostrar al mundo entero que los luchadores por la libertad estábamos solos, muy solos en la desdicha, abandonados a nuestra desgraciada suerte. Impedidos por las alambradas y amenazados por las armas, sin poder reaccionar contra una adversidad concertada y contra una indiferencia provinente de un poder sedicentemente democrata, no pudimos ni siquiera usar de un patrimonio español y ex gubernamental que, en el éxodo, pertenecía a todos. Tuvimos que conformarnos con reanimar esta S.I.A. que adelante sustentaríamos con nuestros propios y escasísimos medios...

Han transcurrido veintiocho años, y S.I.A. continúa su obra solidaria, aunque limitando su ayuda con arreglo a las posibilidades, haciendo remarcar, empero, que la necesidad de prestaciones aumentan considérablemente ante la acumulación de años. Contamos, *en crescendo*, con enfermos, lisiados y ancianos que languidecen en la miseria por abandono casi total del antifascismo generalmente considerado. Si verificásemos el recuento de nuestros efectivos, comprobaríamos que sólo se cuenta con la voluntad de los abnegados continuadores de S.I.A., de los hombres de recio temple solidario, que, aparte dar curso a sus obligaciones cenetistas e ideológicas, hacen sus aportaciones a S.I.A. con la satisfacción del deber cumplido.

¡Pero! ¿Qué no podríamos decir de los compañeros, o considerados amigos, que limitan su participación al todo, a la cotización confederal estricta? ¿Y qué decir de quienes buscan pretextos más o menos ingenuos para desinteresarse de cubrir las necesarias y voluntariamente obligatorias aportaciones de exiliados?

Compañeros todos, amigos antifascistas: de cada uno según sus posibilidades, tratando de allegar fondos para hacer menos penosa la existencia de nuestros impedidos del exilio, sin dejar de pensar que en la España ensangrentada y oprimida quedan legiones de prisioneros de guerra, y miles de viudas, y niños huérfanos, puesto que después de tanto tiempo la reacción falangista aún no se ha cansado de producir víctimas.

¡Solidaridad, antifascistas y compañeros todos! O ayudamos a los nuestros de aquí y de allá, o no somos dignos de la causa que nos ha llevado al destierro.

MANUEL HERNANDEZ
Dreux, 1965.

chispas

En 1949 se me llamó «barbudo», sin haber jamás usado barba.
Ahora la usan incluso los imberbes, o ansían usarla.

*

El combate era contra los teóricos del anarquismo: Kropotkin, Bakunin, Tolstoi y demás barbudos con más ideas que pelambre.

*

Cierto, no importa el rasado de ayer ni el pelo de hoy para tener mollo, o carecer del mismo.

*

Jovencito de la España
que ya dejas de ser larva,
si lo banal te apaña
caerás en la maraña
de los pelos de una barba.

*

Mejor cara sin pelo que pelo sin cara.

*

«Con darle una guitarra y no obligarle a frecuentar barbería, el joven moderno es feliz.» (Capri).

*

Una inteligencia no precisa de pelos ni de calvicies. El saber no es producto de barbería ni de enfermedades cutáneas.

*

Un peinado artístico o impresionante, tampoco tiene raíces en el cerebro.

*

Los médicos de antaño usaban barba y montaban a caballo.
Los esquizofrénicos de hoy, con barba o sin ella están acaballados.

*

Me repugna la «mujer con barba» de las ferias.

*

Por barbudos simpáticos: el antropoide, y el civilizado que carece de tiempo o dinero para ir a la barbería.

*

Me río de la plebeyez toda
que se barba o desbarba por ser moda.

*

No creo que una barba de 10.000 pelos denote más inteligencia que otra de 9.999.

*

Si vas a dejarte barba
no olvides, Benavides,
el peine duro que escarba.
Y una vez en la «toilette»
no te arranques las ideas
si las hay en el caletre.

CHISPERO

Circula por España

(Por Español Anónimo)

NECROLOGIA

Rogad a Dios en caridad por el alma de Don Aumento de Sueldo, desaparecido de España, víctima de una subida de Precios a causa de un mal movimiento y un atropello público.

Su afligida esposa, Doña Modesta Paga; hijos, D. Anticipo, Doña Deuda, Doña Exija Paga Extraordinaria y Doña Vergüenza (ausente); hermanos políticos: Doña Necesidad Suprema y Doña Esperanza Frustrada; primos: los desesperados de las Empresas Explotadoras y demás parientes (por demás en Alemania), suplican un piadoso recuerdo y un forzado ayuno.

Recibidos los Santos Excrementos, los funerales se celebrarán en la Iglesia de Santa Catalina, el próximo 18 de julio a las siete menos cuarto en punto de la mañana... o de la tarde, según, para facilitar la asistencia de los de doble empleo. Oficiará la Misa el Nuncio (por palabras) de Su Santidad.

Se conceden bulos, indigencias y estampitas del Cordobés a quienes recen un Padre Franco y un Salve Carmen por el eterno silencio de las ánimas flaquitas del purgatorio español.

PATER

Padre Franco, que estás en la higuera, más palieado sea el tu cuerpo, vénganos el aceite que se están llevando; hágase tu voluntad o la de Abastos, así en las chozas como en el Pardo; perdónanos nuestras deudas que van en aumento, así como nosotros perdonamos a los que nos están robando; no nos dejes caídos en tu tentación y líbranos de tanto ladrón. Porque tuyo es el Reino, aunque sea en gerencia, el querer, el poder, la Victoria y el Dolar por un eterno cuarto de siglo. Amén.

SALVE

Sálvese quien pueda cuando te vea, Carmen Collares. Llena eres de Audacia. El Pudor no es contigo. Vendida tú eres entre todas las mujeres y vendido es el fruto de España al último postor. ¡Sam...ta Mania, mare de toos, juega por nosotros, jugadores y danos una participación, que con el uno por ciento nos conformamos por ahora y hasta la hora de tu muerte! Amén.

BIENAVENTURANZAS

Bienaventurados los que viven del jornal base porque de ellos es el Reino español.

Bienaventurados los que se aguantan porque ellos reventarán un día.

Bienaventurados los mansos porque a ellos les basta con garbanzos.

Bienaventurados los que lloran porque siempre estarán a pan y cebolla.

Bienaventurados los que padecen persecución por causa de la justicia porque a esos se les ajusticia y listo.

Bienaventurados los que tienen hambre y sed, porque no estarán solos en este Reino.

¡Consolaos, alelaos, o escapaos!

(Recibido directamente en «C. S.».)

Solidaridad con los caídos

Recibimos esta nota y la transcribimos, solidarios con todo movimiento de opinión en pro de las libertades humanas, sea quien sea el caído. Sea cual fuese su confesión ideológica o política. Ocurra donde ocurra el hecho: España o Grecia, Cuba o Argelia, Paraguay o Brasil, Portugal o Rodesia, etc... Ayer se trató de Abarca, reclamado por Franco, de Linsuain en Cuba, de Carlos Alvarez en España, de José del Río en Venezuela, etc.

Los firmantes:

Inquietándose por la suerte de Ahmed Ben Bella, de quien después de dos meses de su detención no se tiene ninguna novedad, y comprobando por todos los medios la imposibilidad de asegurar su defensa,

Dirigen un urgente llamado a la opinión pública internacional para que intervenga ante los dirigentes argelinos afín que:

Le autoricen a recibir visitas, la de su madre principalmente;

De ser asistido por abogados de su elección:

De ser examinado por su médico personal;

En una palabra, que se le acuerden las garantías de los derechos elementales de la persona humana.

Firmaron ciento veinte personas entre las cuales: Françoise Sagan, Simone de Beauvoir, Simone Signoret, Colette Audry, Jean-Paul Sartre, Yves Montand, David Rousset, Maurice Nadeau, Claude Bourdet, Daniel Guérin, Nathalie Sarvante, André Salmon, Alain Resnais, Marcel Peju, etc., etc.

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

cendiar el domicilio de Ediciones Reconstruir, en Buenos Aires, destruyeron buena parte de los ejemplares que, recién salidos de imprenta, se hallaban en disposición de ser distribuidos. De ahí su escasa difusión.

De la primera a esta segunda edición, a cargo de Cajica, S. A., también de Buenos Aires, han transcurrido quince años. De los 75 de entonces pasó Nicolai a los 90 años. Hasta el fin de sus días tuvo esa «curiosidad» de que ha hablado Azorín, otro nonagenario, y que, según el autor de «La Ruta de Don Quijote» es distintivo de verdadera, de perenne juventud. Lector infatigable, dicen que se pasaba buena parte de las noches leyendo. Posiblemente, al concentrarse en el mundo de los libros, no tenía en cuenta la propia indigencia por falta de recursos, pobreza en el vestir, y pobreza reflejada en la parte de aposento que le servía de cobijo.

Relgis ha aumentado y revisado su segunda edición de la obra citada, refiriendo, por testimonios oculares, los últimos tiempos de Nicolai. También los homenajes, *post mortem*, de la intelectualidad chilena, que no pensó en el sabio y en su estado de miseria hasta que hubo fallecido... Alude a la etapa bélica de 1914, cuando Nicolai, junto con Einstein, Thomas Mann, y muy pocos más, se enfrentaron contra la fobia militarista germana, que incluso halló eco en no pocos intelectuales, la mayoría de Alemania, poniéndose a disposición del Estado. Por segunda vez el gran pacifista y espíritu justiciero que fue siempre Nicolai tuvo que enfrentarse con la bestia reaccionaria, cuando el apogeo del hitlerismo. Y afrontando todos los avatares del destino, buscó refugio en tierras de América. Todos estos pormenores, Eugen Relgis, que gozó de la estima de un tal hombre excepcional, los describe, poniendo en ello el cariño del verdadero discípulo. Y en una clara y evocadora síntesis, meritoria labor de estudio y compenetración, Relgis nos da a conocer lo fundamental de la obra del gran pensador, singularmente de su libro «La biología de la guerra». Nos da a conocer el pensar de un hombre, cuyas ideas tienen valor en el presente y han de tenerlo en el porvenir.

FONTAURA

La répartition...

(Suite de la page 1.)

On voit avec quelle facilité tout le système d'exploitation de l'omme par l'homme, tout ce désordre, toutes ces préparations pour détruire par la guerre ce que nous avons construit par le travail, cette menace de disparition de nous tous, cette vision apocalyptique de destruction par le feu, tout cela pourrait être évité.

Il ne nous manque qu'une seule chose : vouloir.

Les prolétaires devraient prendre conscience de cette situation, car ce sont les premiers intéressés, mais il faudrait que cette conscience soit universelle; si quelques-uns seulement pas faire grand-chose, ils se verront obligés de suivre le mouvement ou périr; il faut l'appui de tous les travailleurs de tous les pays. Les capitalistes sont organisés mondialement. Si la grève générale est réduite à un seul pays, les capitalistes des autres pays, s'empresseront de massacrer, s'il le faut, tout un peuple avec l'aide des mercenaires.

Travailleurs de tous les pays, unissez-vous au sein de l'Association Internationale des Travailleurs !

J. CAPDEVILA

DESDE LONDRES

Libertad para los presos políticos de España y Portugal

El domingo día 19 de Septiembre, tuvo lugar en Londres una manifestación de protesta frente a las embajadas de España y Portugal, pidiendo la amnistía de los presos políticos españoles y portugueses.

La protesta fue organizada por los Grupos Anarquistas de Londres en solidaridad con la campaña internacional iniciada en Mayo pasado por el Comité Peninsular de las Juventudes Libertarias en España.

Dieron su adhesión y colaboraron en ella, el Núcleo de la C.N.T., las Juventudes Libertarias, Mujeres Libres, la S.W.F. (Sindicalist Workers' Federation), el Comité de los 100 y otros organismos.

A la hora fijada acudieron simultáneamente, los manifestantes, la prensa y la policía, que de inmediato empujó a los manifestantes lo más lejos posible de la embajada. Los manifestantes llevando cada uno un cartel con el nombre de un preso y los años de condena, empezaron a dar vueltas alrededor de la plaza que circunda las embajadas escoltados por la policía; después de varias vueltas, trataron de acercarse a la embajada española. La policía, que había sido reforzada, arremetió brutalmente deteniendo a cuatro hombres y una mujer que fueron arrastrados y metidos en una furgoneta. Al arrancar ésta todos los presentes abuchearon a la policía y dos *hombres* se tendieron delante de la furgoneta en señal de protesta por la brutalidad policíaca.

Los nombres de los detenidos son: Barbara Kirke, Douglas Kepper, Mike Hall, Chris Broard, John Long, John Clarke, Paul Poulouski. Barbara fue puesta en libertad pagando 50 chelines de multa. El resto de los detenidos serán juzgados el día 30 de septiembre.

(Servicio Mujeres Libres)

«MUJERES LIBRES» LONDRES

«La energía y el progreso humano»

Conferencia a cargo del compañero Juan P. Fábregas, el domingo, día 10 de octubre a las 3,30 de la tarde.

Atendiendo la petición de los asistentes a la Conferencia dada por el compañero J. P. Fábregas el 16 de mayo pasado, nos complacemos en invitaros a su próxima, cuyo título día y hora quedan reseñados en la cabecera de esta, en la seguridad de que todos vendréis a escuchar su disertación en tan interesante tema.

La conferencia será dada en idioma español, si bien el conferenciante contestará a cuantas preguntas se formulen en español o inglés indistintamente.

Tendrá lugar la conferencia en la Sala de Lectura del Royal Hotel, situado en Woburn Place, W.C. 1, lugar inmediato a la estación de Metro de Russell Square, y no distante de la de Euston Square. Servicio de autobuses nº 68 y 77.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Obras de Felipe ALAIZ

«Tipos Españoles»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

B.D.I.C

Cumbre del Toluca y Sierra de las Grullas

REFULGENTE y sugestiva la robusta conjunción que tiene sus relieves de los extremos de Ciudad Juárez o Paso del Norte a los venturosos confines del sector de Soconusco, y en cuyo admirado esmalte se distinguen, entre un buen número de picachos, hoces, agujas y tozales, la mole del Toluca y los miradores de la Sierra de las Grullas, con sus rosáceos, alegres e intensos panoramas. Estrella de simbolos. Postal de actos típicos. Amatista de encantos preciosos, como la feria de las flores. Orla de aderezos. Cantera de motivos. Así, entre varios aspectos, por su parte, el distrito de Izamal nos presenta, con su bondadosa sencillez, un cuadro vistoso, feliz, de nobles, gratas y curiosas antigüedades.

En las reciedumbres del Anal-huatl o Anáhuac (entre aguas); por los 19º 26' de latitud Norte y los 101º 28' de longitud Oeste; al Texcoco, junto al Xochimulco, no lejos de los lagos San Cristóbal, Zalcotán y Zumpango; por donde el águila, o alta corona; sobre el emplazamiento de la memorable Tenochtitlán, de los aztecas, la suntuosa metrópoli mexicana (F. C.) nos brinda, entre sus joyas, los monumentos de estilo, las avenidas, los palacios, la Universidad y los Museos. De igual, las plazas, los jardines, las Escuelas superiores, los archivos, las bibliotecas, los teatros, las manufacturas y los establecimientos comerciales, de esmerados ajustes. En cuanto a los signos, a poco más de 40 kilómetros, por la pieza teotihuacana, las pirámides del Sol y de la Luna. Con referencia a un punto notable y de hermosas perspectivas, Chapultepec, el lugar favorito de Moteczuma, Motecuhzoma o Moctezuma, que vino a ver la luz hacia el 1390 y que falleció en 1464.

A 370 kilómetros noreste de México y en la orilla izquierda del río Santiago, Guadalajara que, de primeras, tuvo el nombre de Santo Espíritu, constituye una ciudad de grandes timbres y un centro fabril de suma categoría. Por los 750 kilómetros nornoreste de Méjico, en el valle de Santa Catalina, Monterrey, al riel, otrora Ciudad de León, ostenta la gala de sus jardines y el auge de sus conciertos industriales. En el valle del río Atoyac, en alto, Puebla (Puebla de los Angeles), al rail, con sus monumentos artísticos y sus fábricas de hilados, sombreros, tabacos, muebles, etc. En ella fue inaugurado el primer teatro de la América latina, por el representante español de la Ahumada, en 1790. A 35 kilómetros del Golfo de México y a 984 kilómetros de la capital del país, formada, en 1542, por Francisco de Montijo, sobre la base de la antigua. Ti hoó, Mérida, en la línea férrea, con su Universidad, el Museo arqueológico, las Escuelas superiores, los Monumentos y las fábricas textiles. Entre Mérida e Izamal, la pirámide Aké, y a 30 kilómetro sur de Mérida, Mayapán, con sus grandes vestigios. En el Pánuco, a la laguna Carpintero y al Este de la laguna Tamiahua, Tampico (F. C.), con su puerto, a 375 kilómetros nornoreste de Veracruz. Por los 360 kilómetros noreste de Méjico y unida por ferrocarril al puerto de Tampico, la villa de San Luis Potosí, al riel, con sus establecimientos industriales. En las cercanías, Sur, del fundamento iniciado por Hernán Cortés, el Golfo de México, en semicírculo, a 300 kilómetros de la capital de la nación, Veracruz, al rail, con su puerto. Delante, la isla y el fuerte de San Juan de Ulloa (Ulúa). En las inmediaciones, las conchas Verde, Pájaros, Blanquilla, Sacrificios, etc. Torreón, a la línea férrea, con sus atributos. En una fértil llanura, León de los Aldamas (F.C.), con sus curtidos y las manufacturas textiles. A 420 kilómetros noroeste de Méjico Aguas Calientes, al riel, con sus fuentes térmicas. Pachuca, al rail, con sus minas. En un alto valle, a 700 kilómetros Noroeste de México, Saltillo, a la línea férrea, con sus fábricas y talleres. Fue fundada en 1596. En el lado oriental de la Sierra Madre, Chihuahua, con restos nahuatlachas. A 250 kilómetros estesureste de la capital, Orizaba (F.C.), con sus fábricas de hilados. Al extremo, Ciudad Juárez, antes Paso del Norte. En un valle, Morelia, al riel, con su monumento de estilo. A la parte del río Atoyac, Oaxaca, al rail, con sus jardines. Fue fundada en 1522. En las proximidades, los magníficos realces zapotecas de Monte Albán. Cerca de Chapultepec, Tacubava (F.C.), con su observatorio astronómico y sus buenos talleres de artes y oficios. Cual bellas hortensias, los fervorosos sitiales de Guanajuato, Durango, Colima, Villa, Alvarez, Dolores Hidalgo, Ciudad Guerrero, Casas Grandes, Tenancingo (a la línea férrea), Tlapam, Ometepec y Villa Juárez.

De Guadalajara, entre otras ilustres personalidades, Andrés Cavo, historiador (1739); Fernando Calderón, poeta (1809-1845), y José María Vigil, escritor (1829-1909). En mérito, de Puebla, José Mariano Beristain y Souza, escritor (1756-1817) y Manuel de Aspiroz, historiador (1836). A virtud, de San Luis Potosí, Ponciano Arriaga, autor (1811-1865). En prestigio, de Veracruz, Francisco Javier Clavijero, historiador (1731-1887). A palma, de Guanajuato, Lucas Alamán, historiador (1797-1853), y Antonio Plaza, poeta (1833-1892). En premio, de Saltillo, Manuel Acuña, poeta (1849-1873). A elogio, de Chihuahua, Jesús Urueta, escritor (1869). En lauro, de Orizaba, José Joaquín Pesado, poeta (1812-1861). A favor, de Oaxaca, Carlos María de Bustamance, publicista (1774-1850).

En las cercanías del nevado de su nombre, Toluca (F. C.), con sus manufacturas, sus tenerías y sus establecimientos comerciales. A la entrada del Golfo de California, Mazatlán, con su puerto. Fundada por Nuño de Guzmán en 1540, activa y bien situada, Zacatecas, al riel, con su monumento artístico y su industria metalúrgica. A orillas del río Lerma, Cuitzco de Abasolo, con sus buenos alcances. Por los 426 kilómetros oestenoroeste de Durango, Culiacán, con signos del tiempo de los aztecas. En la bahía de su nombre, Campeche, con sus maderas y su puerta. A orillas del lago Cuitzeo, Cuitzeo del Porvenir, con sus buenos atractivos. Por el nordeste de Guadalajara, Lagos, al carril, con sus fábricas. A unos 900 metros de altura, Tepic, con sus curtidurías y sus manufacturas de tabaco y tejidos. Al río Grijelva, Villahermosa (San Juan Bautista), en el camino de hierro, con sus talleres y su comercio de maderas. Hermosillo, a 65 kilómetros suroeste de Ures, con sus molinos y sus fábricas. Cananea, con sus yacimientos mineros. Salapa, con la raíz medicinal de su nombre. Ciudad Victoria, antes Aguayo, con sus buenos desvelos, Hidalgo del Parral, con sus minas. Córdoba, con sus frutas. Cuernavaca, con sus buenas labores. En el contorno, al suroeste, en una colina, Xochicalco, la construcción o castillo de las flores, de los aztecas. Como graciosos tulipanes, las apasionadas villas de Querétaro, Celaya, Atzcapotzalco, Ciudad Guzmán, San Francisco del Rincón, Piedras Negras y Tuxla Gutiérrez. Igual, San Cristóbal (al riel), con sus pormenores del tiempo de los mayas, Salamanca (al carril), Acámbaro (a la vía férrea), Silao (F.C.), Acayucán, Irapuato y Chamula. A prenda, de Campeche, Justo Sierra, escritor (1848-1912). En acento, de Salapa, José María Roa Bárcena, poeta (1827-1908) y Julio Zárate, historiador (1844). Con fe, ardor y energía, Manuel M. Diéguez, Esteban B. Calderón y Juan José Ríos impulsaron un fuerte conflicto en el radio minero de Cananea, contra los abusos del capital y contra los rigores de Porfirio Díaz.

A orillas del Coatzacoalcos, a desembocadura, Puerto México, con sus buenas indoles. Tuxpán, con sus vestigios de otra época, sus talleres y su puerto. Tehuantepec (F.C.), al istmo, con su bahía, y, cerca, la rada de Salina Cruz. Cual aromáticas gardenias, los simpáticos cromos floridos de Acajete, San Pedro (estación), Talancingo, Valla de Santiago, Teziutlán, Progreso, con sus actividades portuarias, Xochimilco, Real del Monte, Juchitlán y Zamora. Al igual, Cuautla Morelos, San Luis de la Paz, Tlatlauquitepec, Reinoso, Zacatlán, Sombrerete, Atlixco (al riel), Tapachula, Acatzinco y Villa Hermosa (Tabasco). Asimismo, Uruapam (al rail), Amecameca (a la línea férrea), San Miguel Allende (F.C.), Salvatierra (al riel), Zacapoaxtla, Comitán y Monclova.

MIGUEL JIMENEZ

(Terminará en el próx. núm.)

ANTENA

NO ES CHUNGA:
FALLECIO COLUNGA

MADRID.—En esta capital rindió el último suspiro Felipe Acedo Colunga, ex gobernador franquista de Barcelona durante nueve años. Estaba afectado de hidropesía y de infarto del miocardio. Había participado en la sublevación de Sanjurjo en Sevilla, en la represión de Asturias en 1934, y durante la guerra tuvo cargo importante en la aviación facciosa. Actuando de gobernador en la capital catalana, se distinguió por un españolismo «enragé» que le puso de acuerdo y en situación de dimitible con el torpe y ambicioso Galinsoga. Se había atraído la antipatía de los barceloneses y de «La Vanguardia», lo que no ha sido óbice para que este diario haya entonado loas al precioso difunto.

¿A PASEO, EL PASEO?

BARCELONA.—Con motivo de la muerte del doncloaldista Felipe Acedo, se ha vuelto a reactualizar el problema del Paseo Marítimo, empezado en la Barceloneta y detenido antes de alcanzar el Bogatell, en un total de 700 metros escasos. El trozo de nueva vía no cobra vida ciudadana, no decidiéndose el capital a invertir dinero en construcciones expuestas a rendimiento escaso en tanto la vía marítima no esté totalmente terminada y bien conexionada con el interior de la ciudad. El Municipio no dispone de créditos suficientes para dar cima a la empresa, y el gobierno, más prometedor que dador, no tiene prisa en favorecer un proyecto cara a un mar que no está en Madrid. Además, las dificultades suscitadas por el fuero militar a título de «defensa de costas», están lejos de ser allanadas.

EL INFIERNO
EN TUREGANO

SEGOVIA.—En la localidad de Turégano (1.500 habitantes), ha ardido enteramente el barrio dicho de Bobadilla, habitado por setenta familias. Ciento y una casa han quedado destruídas y otras diez en situación comprometida. No hay víctimas personales, pero las pérdidas registradas se elevan a priori a la suma de 25 millones de pesetas. Trátase del barrio económicamente más deficiente de Turégano.

LA VIEJA MONSERGA

MADRID.—La Sociedad Protectora de Animales y Plantas, de acuerdo con el cura de la parroquia de San José, trata de reimplantar la fracasada «fiesta del árbol» en la que maestros rutinarios hacían contar a sus alumnos el soñoliento himno que decía que «los árboles nos dan sabroso yantar», después de plantar un enclenque arbolito destinado a total abandono tras dos o tres visitas regadera en ristre. La suerte fue que sin fiesta oficial los árboles se cuidaron ellos mismos de multiplicarse, a pesar de los terribles hachazos del hombre y de los fuegos no fatuos de los incendiarios de bosques.

EL CHISTE DE BASE

CIUDAD REAL.—Sobre el tejado de la iglesia de San Carlos del Valle nacieron tres higueras. Taladas, renacen, y crecen de nuevo. Cuando un devoto cumple su deber religioso en San Carlos del Valle, los ciudadanos dicen de él que «está en la higuera».

LA PICARESCA

BILBAO.—En pocos días, por el procedimiento de «El cuento del sobrinito», se han realizado en la ciudad numerosos timos. Una banda de cierta altura, con coches y buen vestir han visitado a numerosas familias con parientes en América y les han sacado dinero con la promesa de jugosos negocios de importación de géneros de contrabando. Como siempre, ganaron los profesionales.

EL INMORTAL
ESCAMOTEADO

OVIEDO.—Existe cierto misterio referente al paradero de la estatua de Alfonso II el Casto. El pasado verano fue trasladada a Ribadesella para hacer una copia en obsequio de Santiago de Compostela. Pero el rey asturiano no ha vuelto a su pedestal. Se supone que el cabildo de Santiago se haya encariñado con la obra de arte, se susurra una venta con percepción de dólares, o simplemente que la estatua se cayera y quedara rota. ¡Vaya la Historia a saber!

EL HAMBRE DEL SOLDADO

MADRID.—Debido a la precaria situación del soldado, el «Boletín del Estado» correspondiente al 25 de septiembre publica un decreto-ley disponiendo «incrementar el haber de tropa de los Ejércitos de Tierra, Mar y Aire y Marinería de la Armada para atender a la alimentación normal, en tres pesetas diarias por soldado.

» Para atender al mayor gesto se conceden para este año dos créditos extraordinarios de 112 millones de pesetas, de los que 95 corresponden al Ministerio del Ejército y 17 al de Marina. En cuando al Ministerio del Aire el mayor gasto que supone la elevación del haber de este año se aplicará a los créditos que para dichas atenciones tiene en su presupuesto».

No obstante, el soldado que no reciba víveres de su familia, continuará sometido a «dieta heroica».

LA DESGRACIA
NOS ABARCA A TODOS

BARCELONA.—Un auto de la matrícula de esta provincia se incendió en el interior del túnel carretero de San Pol de Mar, muriendo tres jóvenes y quedando otro gravísimamente herido. Los cuatro pertenecían a la gran burguesía barcelonesa.

¿PARA QUE
Y CONTRA QUIEN?

MADRID.—Entre España y Francia ha sido firmado un protocolo en el Ministerio del Aire. Emitieron su firma, representando a los países respectivos, los generales Julián Rubio y Yves Ezanno. Este protocolo remplaza el de 1963, y se dirige particularmente al desarrollo de la cooperación en la defensa aérea conjunta de ambas naciones según los procedimientos modernos. La realización de maniobras y ejercicios conjuntos y de intercambios de informaciones radar de ambos países, son igualmente previstos en razón al tráfico aéreo creciente en lo que se da en considerar espacio común.

LA COLA DEL DIABLO

UTRSCH (Holanda).—En la residencia del cardenal Alfrink se declaró un incendio que se encargaron de extinguir los bomberos de la localidad, en lugar de los ángeles mangueros del Cielo. No obstante, los denodados esfuerzos del personal bomberil, los estragos ocasionados en el palacio por Luzbel se consideran al orden de 375.0000 pesetas.

EL EXTRAÑO CASO
DEL CURA DON BELLISSIMO

REGGIO DE CALABRIA.—El cura de una aldea de Calabria resultó muerto al tomar asiento en una silla metálica de su fabricación.

Después de haber celebrado la primera misa del día y unido a dos jóvenes matrimonios. Don Bellissimo, cura de Giffone, aldea montañosa situada a unos 90 kilómetros de Reggio de Calabria se retiró hacia el taller de tipografía, que había instalado para el aprendizaje de los jóvenes de la comarca, y sentándose sobre una silla eléctrica que estaba enlazada a la corriente por medio de unos cables desnudos, pulsó el conmutador muriendo instantáneamente.

Durante la misa los feligreses habían observado una conducta extraña. Anteriormente anunció que posiblemente no llegaría a celebrar la gran misa porque «no se sentía bien».

TELEGRAMA DEL RECTOR
DE LA UNIVERISDAD
DE CHILE

SANTIAGO (OPE).—Al enterarse de las injustas sanciones impuestas por el Gobierno de Madrid a los profesores que apoyaron cuanto de justo tenían las reivindicaciones de la clase universitaria, el rector de la Universidad de Chile, profesor Eugenio González, cursó a Madrid el siguiente despacho:

«Movidos por motivos que consideramos inherentes a la vida universitaria, cúmpleme expresar los sentimientos de solidaridad del personal de la Universidad de Chile con los distinguidos catedráticos españoles señores Enrique Tierno Galván, José Luis López Aranguren, Santiago Moreno Díaz, Agustín García Calvo y Mariano Aguilar, quienes habrían sido afectados por extremas medidas administrativas a causa de su digna actitud en defensa de las libertades académicas, según informaciones que obra en nuestro poder. Me permito manifestar que la derogación de tales medidas así como la de cualesquiera otras que hayan recaído en profesores y estudiantes de las Universidades españolas, a las que por tantas razones históricas y espirituales nos sentimos unidos, sería altamente apreciada por la Universidad de Chile.» a

VERDAD COMERCIAL
TELEGRAFICA

MADRID.—Mes agosto. Debilidad cartera pedidos industria. Aumento «stocks». «Stop»...

ESTADISTICAS FALSEADAS

MADRID (OPE).—El boletín económico y financiero, refiriéndose a la siderurgia y a la metalurgia, dice que ahora todo el mundo ha podido enterarse de que unas 600.000 toneladas de acero no han aparecido nunca en las estadísticas y no sólo como consecuencia de un cálculo erróneo de un año, sino durante varios de ellos.

«Las cifras presentadas a la nación y a los ministros eran simplemente falsas. Los señores Elorduy y Aranguren han condenado enérgicamente lo sucedido», añade.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Cahors: Torner 10; *Aix-en-Provense:* Juan de Orán, 5; *Paris:* Familia Faró: 10; Criach: 5; Jacques et Berthe: 10; *Leperreux:* Francisca Vega: 5; Joaquín Satué: 5.
Total: 50 F.

Más respeto con nuestros semejantes

J. Ramón y Cajal, cuenta en su libro, «Mi infancia y juventud» que siendo mozalbete —creo era en Zaragoza— frecuentaba los barrios para ver las chicas, y una noche le salió uno de aquellos que en Aragón se les llama los «matones» y le buscó gresca. Cajal, a pesar de su temperamento travieso, era neófito en las riñas de mozos por las calles, pero quiso hacer el valiente, saliendo con una paliza que le duró varios días. Ello le sirvió de lección, determinándole, sin decir nada a su padre, a apuntarse a un centro de cultura física. Cuando estuvo entrenado y creyó que sus fuerzas responderían, volvió al barrio en busca del que le dio la paliza, y éste, en cuanto le vio, creyó que Cajal ya no se acordaba de los palos recibidos y volvía de nuevo para festejar las niñas, y, por consiguiente a por otra paliza. Pero no fue así. Esta vez la paliza se la llevó el matón del barrio, y ya Cajal, en lo sucesivo iba a festejar las mozas cuando le parecía y nadie se metía con él.

He leído algunos artículos en periódicos de empresa e incluso en «Espoir», el caso de que a uno con auto le ha quitado la plaza a otro chófer que la estaba aguardando, saliendo éste para pegarle, muriendo el primero a consecuencia de ello. Se atropella a un hombre en la calle o en la carretera y no se le asiste y fallece, y cosas de estas que no se conciben en el ser humano. Los periódicos todos los días nos anuncian una sarta de calamidades que a veces nosotros comprobamos, y por lo mismo nos preguntamos, ¿será posible tanta insensibilidad?

Pero el comentario que hacen algunas publicaciones es que hoy el motor o la gasolina tiene al hombre en estado de exaltación permanente. En cuanto se pone en el volante de un auto pierde la serenidad. A esto los periodistas españoles dicen que se atropella por falta de educación católica y «demás» inmoralidades.

En conjunto, achacan el delito al siglo en que vivimos, de desarrollo del maquinismo, de la velocidad, de los cohetes espaciales. Incluso se cree que si llueve o no es debido a las bombas atómicas, pero a mí me parece que no es eso, pues si miramos atrás y repasamos la historia, también han habido tiempos de mucha lluvia y tiempos secos, y trastornos atmosféricos, las mismas inmoralidades, idéntica falta de respeto. Si las peleas no eran por los autos, lo eran por las carrozas, los caballos, o por un quitame allá esas pajas.

Para mí es la falta de cultura, de respeto, de moral, el no considerar al prójimo lo mismo que a sí mismo. A medida que el progreso avanza, el hombre se hace más autoritario, individualista, egoísta; sólo en él cuenta el yo. ¡Si a lo menos ese yo fuera a lo Stirner!

Pienso algunas veces que si los hombres —y las mujeres— hubiesen leído o leyeran a Kropotkin, Gorki, J. M. Guyau, Séneca, Espinosa, o, sin ir tan lejos, a un Khnut-Hansun, a un Nicolai o a un Eugen Relgis, seríamos más humanos, más solidarios y con más respeto a nuestros semejantes. «Si quieres ser respetado respeta», esto que ya casi no existe en ninguna de las preocupaciones del hombre. «Lo que no quieras para ti no lo desees para nadie», carece de valor en el siglo XX, después de tantas luchas, sangre y muertes por un mañana mejor y más equitativo. Con referencia al trabajo y lo social, el obrero no cuenta como ser humano: es un complemento de esa máquina infernal que tiene montada el Estado. Si un complementario falla un poco o tiene una debilidad como la puede tener la máquina, se le expulsa del trabajo, a él o a cien si precisa, sin mirar si al otro día sus hijos tendrán pan para comer, o la mujer se arrojará por la ventana por no ver a sus hijos hambrientos. ¡Ah!, pero la máquina no se tirará, se la hará revisar por un mecánico, y poco tiempo después funcionará para producir lo que de ella se espera.

Conozco algunos casos, uno de ellos de no hace muchos días. Un obrero, creyendo haber terminado el trabajo según le habían designado y con cambio de plaza, el jefe al verle le pregunta el porqué del abandono, a lo que el obrero le responde: «En mi nuevo lugar creo haber terminado.» El jefe se imagina que no le respeta como superior y hace resaltar que el que manda es él, y coge al obrero por la camisa, le amenaza con pegarle, le desgarra la ropa, en tanto otro obrero próximo del lugar se interpone para que el jefe no pegue, pero el agredido es echado del *chantier* con insultos. El despedido busca trabajo en otra empresa, que más o menos es lo mismo, donde la paga difiere de un obrero a otro, desempeñando el mismo trabajo. Y los sindicatos, ¿dónde están? Esperando órdenes de los superiores para hacerlas aparecer en sus periódicos. ¿Qué ha sido de aquellas luchas por las ocho horas? ¿De la defensa del obrero desde el sindicato? Todo va pasando a la historia, eso que para inmortalizar las luchas obreras Maurice Dommanget ha hecho en un libro interesante: «Historia del Primero de Mayo». Hoy le preguntas a un obrero si está sindicado, y te responde irónicamente: «¿Para qué?» O bien te pregunta: «¿Y eso, qué es?»

Los sindicatos, desde que éstos pasaron a ser instrumento de partidos políticos, sus adherentes se ven cada día más defraudados, y piensan menos en el sindicalismo que en el fútbol y la televisión, sin agregarse al sindicato con sus compañeros. Cada uno piensa para sí, sobre todo si tiene algún medio, aunque sea trabajando mucho le beneficie. Si se cultivara un poco más la solidaridad, la moral y la justicia aprovechando lo que nos dejaron nuestros pensadores, tendríamos auto todos, y un buen hogar para cobijarnos. Seríamos más buenos y generosos y posiblemente no habría ya fronteras; nos comprenderíamos todos, por estima y por mediación sin duda del Esperanto.

J. FORTEA

Administrativas

—Interesan las direcciones de Juan Diez, de St.-Martin des Palliers (Var); Santiago Domínguez de Villegrins (S. et M.); Carmelo Izatorza, de Montevilliers S. et M.), y Valentín Martínez Rubio, de Mendelange (Moselle) por habernos sido devueltas cartas y sin dar nueva residencia.

—Ismael Latorre, Ontario (Canadá). Recibido cheque de 4 D.C. (17,03 frs), pago a cuenta «C.S.». Para tener pagado hasta el 31-12-65 faltan 12,97 fr.

Mme Imbernón, Ingre (Loiret). Giro 30 frs. Pago «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-65. Los 9 frs. restantes pasan al periódico que dices.

—Romero, Lieja (Bélgica). Recibidos dos giros. Distribución indicada.

—Juan Sever, St.-Laurent de la Cabrerise (P.O.). Con el giro del 24-9-65 pagas «C.S.» hasta el 329 inclusive.

—José Planas, Hôpital d'Arles (B. du Rh.). Tu giro de 13 frs. se recibió el 23-7-65. Pagas «C.S.» hasta el 30-6-65.

—J. Hierro, Mont-de-Marsan (Landes). Giro de 19,45 frs. el 16-1-65. Pagas con él la cuenta de Librería.

—J. Sevilla, La Rochelle. El 9-7-65, giro de 12 frs. Pagas «Umbral» hasta el 30-6-66. De «C.S.» pagas el 28-1-65 (10,80 frs) del 313 al 340. Hasta el 31-12-65 faltan 22 frs.

—Benítez Miguel, Soullac (Lot). Recibidos los giros que indicas de 5 frs. cada uno (31-3-65, 18-6-65 y 11-9-65), total 15 frs. Hasta el 31-12-65 faltarán 7 frs.

Nota de Librería. Con el fin de que los gastos de envío no sean superiores al valor del libro solicitado (envío normal más certificado más deducción de Correos al pago), no enviamos contra reembolso por lo gravoso que resulta para el interesado. Por lo general, hacemos crédito y el 15 % de descuento a las FF. LL. con carga de trabajo. tiempo y gastos para las adquisiciones sobre pagar adelantado por nuestra cuenta todos los encargos. Si de la factura se nos descuenta el giro, ya no queda nada para el Servicio sobre el libro; si sobre el descuento no se pagan los gastos de envío que se cargan, resulta que se pierde aún sobre las facilidades dadas. Ténganlo en cuenta los corresponsales que nos solicitan libros y no se atienen al total de la factura cuando pagan.

Otra. Los solicitantes debieran de evitarnos el trabajo y el gasto de las reclamaciones, pues con el tiempo se pierde alguno por cambio y el gasto de cada carta es de 0.50 frs. Esperamos se tenga en cuenta.

Comunicados

PRESENTACION DE UN LIBRO

El sábado día 9 de octubre se celebrará en la Librería Española, 72, rue de Seine (Metros Odeon y Mabillon), la firma de la novela recientemente publicada por V. Botella Pastor en su serie sobre la guerra y el destierro, que se titula «Tal vez mañana».

Quedan atentamente invitados al acto cuantos lectores tengan interés en asistir al mismo.

F. L. DE ORLEANS

Convoca a sus afillados a la Asamblea que se celebrará el día 10 de octubre, a las 9 de la mañana en el sitio de costumbre. Se ruega la puntual asistencia de todos, dados los asuntos a tratar.

F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo día 10, a las nueve de la mañana.

«CAHIERS
DES AMIS DE HAN RYNER»

Recibido el número 78 con trabajos de Francis B. Conem, Rémy y Jean de Goumont (cartas a Han Ryner), Jean Florence, Philéas Lebesque, Han Ryner, más las secciones de costumbre.

Dirección: 3, allée du Château, Les Pavillons-sous-Bois (Seine).

AMIS DE HAN RYNER

Réunion dimanche 10 octobre, à 14 h. 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard (métro Saint-Placide ou Montparnasse), sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A.H.R.

Causeries de Gaston Léval: « Problèmes et drames de l'Amérique indolatine », puis de Louis Simon : « Han Ryner en Amérique Latine ».

Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

COMMUNIQUE

COMITE DE LIAISON F.A.-J.L.
MARSEILLE
Caisse de Solidarité
BIANCO René CCP 38 31 81 Marseille

Chers camarades,

Afin de pouvoir efficacement venir en aide à nos camarades anglais sérieusement accidentés lors de leur venue au Camping International anarchiste d'Aiguilles en Gueyras (Hautes-Alpes) (accident survenu le 14 août 1965), la Caisse de Solidarité fait un PRESSANT APPEL à tous les militants et simpathisants anarchistes.

En effet si l'état de santé de nos camarades ne nous cause pas trop d'inquiétude pour l'instant, ils n'en sont pas moins dans une situation financière *très précaire* (l'un d'eux ancien secrétaire de l'Internationale des Résistants de la Guerre, a trois jeunes enfants en bas âges).

Certains que notre appel à la Solidarité sera entendu, nous remercions d'avances tous les camarades qui contribueront à notre effort.

Fraternel salut libertaire.

Pour le Comité de Liaison FA-JL, le secrétaire pour la Caisse de Solidarité, *René Bianco*.

S.I.A. Calendario 1966

Tenemos la satisfacción de anunciar que se está ya efectuando la edición del Calendario de S.I.A. para 1966. Continuando en el esfuerzo de propaganda de S.I.A., esperamos no desmerecerá en nada de los ya aparecidos, obteniendo el sufragio de todos cuantos fielmente lo adquieren cada año.

El destinado a 1966 se dedica integralmente al mar. Los textos han sido redactados por el compañero Vicente Artés y son un estudio documentado de todo cuanto al mar afecta. Lo mismo desde el punto de vista histórico que científico, es un documento acabado, que será útil, agradable e instructivo para todos.

Correspondiendo al deseo expresado por algunas secciones de S.I.A., para el año 1966 aparecerán consignadas mensualmente todas las fases de la luna, así como los eclipses y demás fenómenos naturales. Para ello hemos obtenido el concurso del Observatorio-Metereológico de París.

Bajo el punto de vista gráfico, el Calendario de S.I.A. para 1966 contendrá doce fotografías de diferentes puertos y paisajes marítimos. Hay en él aspectos y paisajes del mar y de la vida marina de numerosos países, entre los que recordamos Grecia, España, Italia, Francia, Yugoeslavia, etc.

La portada, en tricromía, reproduce asimismo una «Marina», de Del Duca. Obra de hermoso y brillante colorido.

Como el del año anterior, las hojas mensuales son retenidas por el procedimiento helicoidal.

Todo ello, agregado al constante aumento de precios —imprenta, franqueo, fotograbados, etc.— nos obliga, muy a pesar nuestro, a aumentar el precio de Calendario de S.I.A. para 1966 de 50 céntimos. Costará 3,50 francos, en lugar de 3 francos.

Estamos seguros, sin embargo, que estos 50 céntimos que nos vemos forzados a aumentar, serán compensados con creces por las mejoras aportadas y los resultados obtenidos.

En el próximo número podremos ya probablemente anunciar el día en que se pondrá a la venta. Pueden, sin embargo, ya desde ahora empezar a formular los pedidos. Como siempre, a la dirección del Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

La obra literaria de
V. BOTELLA PASTOR

«Porque callaron las campanas» 9,50
«Así Cayeron los dados» 8,00
«Encrucijadas» 8,00
«Tal vez mañana» 13,00

De venta en esta Administración

Servicio de librería

A 8,50 francos el volumen

«Derecho español del trabajo», profesor A. Gallard Folch. «Introducción al Derecho hispánico», profesor Juan Monneva y Puyol.

COLECCION
BREVIARIOS DE CULTURA
Cartones, ilustrados; el vol. a 5 frs.

«La revolución industrial», T. S. Asbton; «Historia de la Arquitectura», H. Velarde; «El Océano», F. D. Ommanney; «Geología», H. H. Read: «Antropología pedagógica», Herman Nobl; «El mundo de los sueños», E. Weilenmann; «La música», Adolfo Salazar; «Antropología», C. Kluckhohn; «La física del siglo XX», Pascual Jordán; «Los romanos», R. H. Barrow; «Herencia, Raza y Sociedad», L. C. Dunn y Th. Dobzhansky; «El gusto literario», L. L. Schücking; «Historia de la Literatura griega», C. M. Bowra; «Historia del pueblo chino», L. Carrington Goodrich; «Las clases sociales», M. Halbwachs.

DIVERSOS

«Novelas amorosas y ejemplares», de María de Zayas y Sotomayor	15,00
«Epistolario de Menéndez Pelayo y Rodríguez Marín» (1891-1912)	18,00
«François Villon» (Vida, obra y época) (tela, ilustrado), Rafael Olivar Bertrand	19,50
«Vida de Sócrates», Antonio Tovar	16,50
«Tiempo, Espacio, Vida y Muerte» (Tres comedias de Felipe Sassone)	15,00
«El Estudiante de Salamanca», José de Espronceda, edición especial ilustrado con diez gouaches originales de M. Humbert	25,00
«Guerra y Revolución», Luis Sánchez Pontón	16,50
«Viva la Anarquía», Mario Puccini (novela)	12,00
«Naciones Unidas» (admisión de nuevos miembros), J. Arce	9,50
«De un momento a otro» (drama de una familia española). Cantata de los Héroes y la fraternidad de los pueblos	
«Vida bilingüe de un refugiado español en Francia» (R. Alberti	22,00
«Alusiones a la guerra», J. Rubén Romero	4,00
«Realizando el derecho de la revolución», A. Luna Arroyo	2,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«El discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José-María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol.	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Nicolas Stoïnoff: Un centenaire burgare vous parle (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	8,50 25,00
Han Ryner:	
J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure:	
Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: «L'indispensable révolution»	5,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris X°
C.C.P. 12 507 56

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

A vueltas con la A.I.T.

SEDUCIDOS por lo monstruoso, o elefantiaco, no faltan los compañeros que regatean importancia o que experimentan «pena» por una A.I.T. «microscópica» cual parece serlo la nuestra, la anarcosindicalista, la misma, pero aventajada por la experiencia, de los Bakunin, Fanelli, James Guillaume, Anselmo Lorenzo, etcétera. «¡Aquello ha pasado a la historia!», exclaman los descorazonados, esos que, sin posesión de cifras millonarias, temen el ridículo.

Y bien: ¿qué ridículo más sonado, y además trágico, que el de aquella II Internacional que con doce millones de afiliados permitió el estallido de la guerra 1914-1918? ¿Qué comedia más insulsa, con ribetes de indignante y seguridades de inutilidad, que esa III Internacional metamorfoseada en Intersindical Mundial puesta al servicio del comunismo de Estado, o bolchevique?

¡Qué inmensa irrisión la de las grandes cifras, la de los organismos obreros mastodónticos sin base moral, o con base de partido ajeno a las aspiraciones manumisoras de los trabajadores!

Amontonar adherentes al reformismo y al politicismo es fácil, al revés de lo que nos ocurre a nosotros, ávidos de adhesiones de individuos conscientes, libres, desagregados de la masa. Reclutar personal asalariado para hinchar un partido, empujar una candidatura, llenar salas mitineras y entonar consignas y canciones con más ardor de tripa que de conciencia, es un asunto banal y, por serlo, sumamente hacedero. En cambio, a nosotros sólo pueden acudir los obreros serios y decididos, los hombres de carácter, los sujetos desprendidos de toda ambición mezquina, y aplicables a la gran obra de la redención global del proletariado.

Ir a donde acude «todo el mundo» puede obligar al goce de sostener un estandarte, un trapo de partido. Pero en concepción nuestra —a todas luces certera— no es lo mismo sustentar una bandera que aguantar una idea.

Que gente de fábrica, obra y despacho de crédito y espesor a las organizaciones reformistas, no implica que la verdad esté de su lado, igual que un atraso numérico de la A.I.T. no evidencia la sinrazón que se nos atribuye. La mentalidad política —íbamos a decir: de rémora— en el tres por uno de los casos es prefabricada, insubstancial por lo rebañega. Lo nuestro, nuestra posición, es meditada, sentida y, en definitiva, practicada sin reparo a las consecuencias de un afrontamiento de mil factores poderosos que nos son contrarios. Facilidad, en nuestra lucha sólo concurre una: la del propio entusiasmo. Con referencia a los de enfrente, estos las tienen todas, en apariencia: protección estatal, facilidades de desarrollo, padrinazgos substanciales, intervención directa en instituciones mixtas o tripartitas, naturalidad lideresca, familiaridad parlamentaria, ¡todo!, todo esto que permite o aconseja llevar el paso con música y banderas propias, esto que da la sensación de que la calle es de la masa, pero que no impide que 500 obreros absorban en salarios y prebendas la mitad de la ganancia fabril, y la otra mitad la embolsille una sola entidad personal o en comandita, o una sola delegación emanada del Estado, cual ocurre actualmente en las «democracias populares».

Espectacularmente considerada, la política obrerista es una razón de peso desde que merced al marxismo (sabio aprovechador de la insconsciencia obrera) consiguió aglutinar cuatro millones de afiliados en Inglaterra, cinco en Alemania, diez en Norteamérica... sin que la justicia social abandone el estadio del paliativo, sin que las fronteras desaparezcan, sin que los conflictos bélicos se aminoren, antes lo contrario... ¿Quién de nosotros, por desencantado que estuviera, se atrevería a afirmar que sin un programa radical como el nuestro —el de la A.I.T.— la humanidad camina hacia la justicia social sin visos de comedia?

La intervención en política, el amaneramiento sindical, la concesión mameluca, el abandono de los principios manumisores, las alianzas cada vez más descendentes y vergonzantes, ese roce —ya— con las ceras de la iglesia...

¡No! A.I.T. enhiesta, anarcosindicalismo indiscutible, con A.I.T. mejor o peor amueblada, pero digna y recia, y merecedora de un porvenir que a la rémora leguleya se le escapa. Recientemente, la propia S.A.C. nos dio un grito de alarma contra las transigencias excesivas, y hay que escucharlo, y con más razón, porque este organismo hermano ha tentado experiencias y oportunismos que pueden haberlo convencido de las reales intenciones del mundo «socializante» que se coaliga con quien sea con fines de retroacción más que de avance.

La voz de alarma de la S.A.C. dada en el reciente Congreso montpellerino, merece ser escuchada y meditada.

Igual que los compañeros suecos deberían reconsiderar su actitud de hace unos años, y reincorporarse a esa A.I.T. nuestra, tan menuda o microscópica como se quiera, pero tan superior en alma libre a todas las intersindicales millonarias en hombres y dinero capaces de mucho abultar y de mucho ensordecer, pero ineptas de solemnidad para las grandes o medianas realizaciones.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CUANDO LA UNESCO PASA EL TIEMPO

NO hace falta, en verdad, ser un lince, haber estudiado a fondo, en la Historia, lo que en unos y otros países ha dado de sí el Estado cuando, al través de tales o cuales organismos, ha pretendido desarrollar una labor, de orquestada eficiencia, en plan de beneficiosos resultados cívicos, para comprender lo que hay de endeble en todo ello. Aparte, evidentemente, lo que se cocina tras cortina, y que ignora el pueblo productor en general, hay detalles que no se pueden ocultar, y que revelan de por sí lo que cabe esperar del Estado, así como de los organismos vinculados al mismo.

La reunión en Teherán de los componentes de la UNESCO, en plan de tomar acuerdos referentes a la campaña mundial contra el analfabetismo, dicen algunos de quienes allí estuvieron en servicio informativo, ha resultado bien pobre en resultados. Hubo los consiguientes discursos, por aquello de quedar bien, se barajaron iniciativas, mas, a la hora de concretar resoluciones, nada positivo.

Resultan curiosas las comprobaciones deducidas del aludido comicio: Hubo delegados de los países subdesarrollados que pusieron de manifiesto el hecho de que no basta que los naturales de un lugar determinado sepan leer y escribir si la economía del país está por los suelos, y la indigencia, el pauperismo hacen estragos. Es una realidad de las que no tienen vuelta de hoja. Ello nos brinda el recordar la famosa declaración de los Derechos del Hombre. En tanto que postulado ético es de un sentido loable, pero no garantiza el sustento de los que carezcan de medios materiales.

Otras de las aleccionantes observaciones pudo hacerse cuando algunas delegaciones propusieron que se creara un Fondo de Ayuda, llamado a subvenir la puesta en marcha y desarrollo de los proyectos. Los delegados de las naciones disfrutando de mayor fortuna se opusieron a ello, exponiendo el recelo de que el Fondo en cuestión muy fácilmente se podría invertir en forma distinta al objetivo propuesto. Total que dieron prueba de una manifiesta desconfianza.

También se apuntó el que, para los efectos culturales, se descontara un cierto porcentaje de lo que son actualmente, en cada país, presupuestos de orden militar, o de guerra. Esto lo desaprobaron, ya no solamente los «grandes», sino que incluso no pocos de los *medianos* y de los *chicos*, aduciendo que la cuestión bélica, y lo que atañe al Ejército, son cosas *muy serias*, a las que no tenía que aludir siquiera cualquiera de las reuniones de la UNESCO.

En suma: nada práctico pudo realizarse, pero, por supuesto, se convino en lo de ir preparando otras soluciones... Ir tirando adelante, a base del formidable conjunto burocrático, cuyo señuelo de progreso, libertad, liberalismo y demás quedó harto evidenciado al admitir en su seno a la actual España fascista, cosa que indignó, como se sabe, a quienes considerando que ello era vergonzoso, denunciando tal proceder, dimitieron de sus cargos en la UNESCO.

HIJOS DE REFUGIADOS

Puede una simple anécdota de matiz intrascendente, por asociación de ideas, motivar el que se hagan consideraciones de orden general.

Refiéreme un compañero, en coloquio epistolar, que hallándose en París durante estas últimas vacaciones, y visitando el Museo del Louvre, recorriendo una de las salas, encontró a un matrimonio conocido suyo con un muchacho, hijo de ellos, el padre también formando parte de los que estamos catalogados como refugiados políticos. Cambiaron saludos; mi amigo inquirió la edad del muchacho. Respondió la madre diciendo que el chico tenía doce años. Preguntó al jovencete que tal le parecía lo que veía en el Louvre, a lo que el aludido respondió hablando el francés, digamos, entre paréntesis, que la madre es de la Rioja y el padre de Murcia. Se extrañó mi amigo:

—¡Cómo es eso! ¿Vuestro hijo no conoce el español?

—Todavía no. Ahora empiezan a enseñárselo en la escuela —respondió el padre.

De los emigrados económicos: pobres, analfabetos, incultos, que llegaron a Francia hace años, procedentes de míseros rincones de España, sabemos que la gran mayoría tienen hijos que se han adaptado completamente a la vida, a las costumbres francesas, en la parte más vulgar, más trivial de ellas. Ni conocen el español, ni nada saben, ni les interesa saber del país en que nacieron sus padres. Pero, ya en tratarse de refugiados por ideas, por actividades político-sociales, cabe suponer que no se trata de elementos de mentalidad chabacana. Cabe suponer que, sin caer en menguados exclusivismos de matiz nacionalista, sepan el valor cultural que encarna en la lengua de la tierra que les vio nacer; que tengan idea de los millones de seres que en el mundo hacen uso de ella; que comprendan lo que supone, para todos los efectos, el poseer dos o tres idiomas. Por ello es de lamentar que se den casos como el de la anécdota referida.

Pero hay algo aún más sensible: el divorcio existente entre idealistas exiliados y los hijos de estos. Gracias al esfuerzo, al sacrificio material de sus progenitores, muchos hay que han adquirido conocimientos técnicos que les permiten ejercer profesiones bien retribuídas. Mas: ¿Qué satisfacción pueden tener, en tanto que idealistas, aquellos padres cuyos hijos en nada se interesan por el ideal de sus progenitores, aquellos hijos que ganan buen sueldo por el hecho de contribuir, en tanto que técnicos de una u otra especialidad, a la perfección del engranaje capitalista, que ayer y hoy, no es más que el enemigo acérrimo de las ideas de emancipación social?

RELGIS EVOCA AL PROFESOR NICOLAI

No ha sido precisamente la coyuntura del fallecimiento, en Santiago de Chile, del profesor Georg Fr. Nicolai, lo que ha incitado al amigo y compañero Eugen Relgis a hablar por vez primera del citado pensador y hombre de ciencia. No, no lo ha hecho por vez primera. Años atrás, en vida de Nicolai, se refirió a sus libros y a sus actividades de orden científico en tierras de destierro, escribiendo artículos en diversas publicaciones de aquende y allende los mares. Culminó su labor de afectuosa evocación con el sentido homenaje al cumplir el profesor sus 75 años, publicando el libro «Georg Fr. Nicolai. Un sabio y un hombre del porvenir». Pero las hordas del fascismo peronista, al in-

(Pasa a la pág. 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

NOTAS DE LA SEMANA

QUE se crea o no en contradicciones poco importa. Los hechos aportan lecciones que no se aprovechan, tan uniforme es, en el mundo, la táctica del que sin ser sordo no quiere oír...

Se afirma, por ejemplo, que el régimen franquista es el campeón en la lucha contra el comunismo, y no huelgan tampoco las declaraciones moscovitas contra el régimen del Caudillo. No obstante, interesa saber que cada día son más «estrechas» las relaciones «culturales» y de los más variados aspectos entre el Kremlin y El Pardo. Delegaciones deportivas, artísticas, económicas... y hasta sindicales, constituyen ya pan comido entre los dos enemigos irascibles. Se sabe que Rusia encargó la fabricación en España de una serie de barcos de un tonelaje preciso y que los intercambios entre los dos países marcan una neta progresión. He aquí unas cifras: España importó de la U.R.S.S. durante 1964 mercaderías por un valor de 3.621.740 dólares, mientras que sus exportaciones hacia Rusia totalizaron —según dice el diario monárquico «A B C, que sin duda debe estar bien informado— 3.274 dólares en mercaderías diversas. Durante los cuatro primeros meses del año en curso, las importaciones españolas de la U.R.S.S. totalizaron 4.498.900 dólares. En el mismo período sus exportaciones se limitaron a 1.233.650 dólares. España compra a Rusia carbón, productos petrolíferos, sal, azufre. Y le vende agrios, frutas, máquinas y herramientas.

⁂

Fraga Iribarne declaró a la prensa que en los ocho primeros meses del año en curso llegaron a España menos turistas de los previstos, pero que quedaron más tiempo que los años precedentes y gastaron más dinero. De enero hasta fines de agosto llegaron a España 10.400.675 turistas, lo que representa un aumento de 0,7 por 100 respeto a 1964. Durante los seis primeros meses la entrada de divisas aumentó en un 19 por 100.

Si por lo menos el 10 por 100 de turistas llevaran a España el espíritu de Jean Guehenno, el contacto humano aportaría aires de renovación. Para ello sería necesario poder revivir las campañas de agitación pública, de propaganda y clarificación, que tuvieron lugar años atrás en buen número de países. No es suficiente combatir al turismo. Más importante es dotar al «turista» con un bagaje mental propicio a la introducción de ideas susceptibles de germinar en suelo ibérico. Como más importante aún es contactar con los «turistas al revés», constituídos por la mano de obra española que recorre el mundo en busca de «algo más» que de pan, para que a su retorno vehiculen «algo más » que divisas...

⁂

El realizador francés Jean-Luc Godard declinó la invitación para el festival de Río de Janeiro, donde se contaba con su película «Alphaville» para clausurar el festival. Godard declaró: «Lamento no poder aceptar la invitación que me fue cursada por el festival organizado por un gobierno que depuso a mi amigo Goulart y decreta constantemente medidas contra los demócratas brasileños...»

A propósito de Brasil, de cine y de la cuestión social, recomendamos al lector que asista a la proyección de «Vidas secas». Tendrá ocasión de «resecar» sus nervios. Y tal vez de pensar que si los faraones construyeron las pirámides, también hoy se construye Brasilia. En el olvido absoluto de los más elementales principios que dan a suponer que el hombre... ¿Pero qué diantres se puede suponer?...

⁂

Los respetables padres conciliares también pierden la chaveta. Un prelado egipcio comete la sublime herejía de invocar la posibilidad del divorcio reconocido por la Iglesia. Monseñor Menéndez invoca a Freud y se lamenta de que en el esquema en estudio que trata de los problemas del mundo moderno, se silencie el tema del sicoanálisis, que constituye un serio estudio de la sicología. Se comenta el hecho chusco —y lo transmitimos con las debidas reservas— de un prelado que hizo pasar examen sicoanalítico a las monjas de un convento, resultando que buena parte de ellas abandonaron luego el convento. El examen les abrió los ojos a las realidades mundanas haciendo comprender a las cuitadas que habían errado su vocación.

Por su parte, el abate Gauthier, de Nazaret, refiriéndose al ateísmo de las masas, señaló que «el ateísmo puede considerarse como un paso necesario, y como una purificación que conduce, desde las falsas religiones a la verdadera religión»... Francamente, ciertos proclamados ateísmos, diluídos luego en infinita variedad de «ismos» orgánicos, personalistas y otras serias zarandajas, tienen mucho del sectarismo... y del agnosticismo, llegando a confundirse, en la práctica y en el espíritu de los «adeptos», con no importa que funcionalismo ortodoxo... «Las intenciones de Dios son imprevisibles»...

⁂

Decíamos la semana pasada que el conflicto de Cachemira (que se agria de nuevo pese a previsiones optimistas de la O.N.U.), servía de oportuno trampolín para la política china. Política que consistía ni más ni menos que en «ponerse en fila» con los «odiados imperialistas de todos los horizontes», por medio de un espectacular ingreso en las Naciones Unidas. Las pruebas de nuestro aserto vienen al canto. Los chinos también realizan «conferencias de prensa», como el más ínfimo cineasta en procura de publicidad. En una reciente consulta periodística, el mariscal Chen-Yi declara desde Pekín, que «China no está dispuesta a ingresar en las Naciones Unidas con la única condición de que salgan del organismo los representantes de Formosa». Pekín plantearía otras tres condiciones: 1) Que se retire la resolución de 1950 que condena a China como agresor en Corea. 2) Que se vote una resolución en la que se reconozca el error cometido en aquella época por las Naciones Unidas. 3) La revisión total de la carta de San Francisco.

Aunque todo esto parezca exorbitante, lo esencial consiste en el hecho concreto de que China «discute» ya con sus «irreconciliables» enemigos. De la discusión al acuerdo media un paso.. tapizado de concesiones.

⁂

El «discurseador» torrencial del Caribe da materia abundante para papel y tinta. Y espacio. Y tiempo. Al igual que su compinche Franco, hace Castro su balance de los años de «paz». Que son cinco veces menos que los de Franco. Declara que se constituirá un «Comité Central» del partido unido de la revolución socialista, liquidando la llamada «dirección nacional». Prepara también una «Constitución» para «institucionalizar» la revolución.

En verdad, la «dirección nacional» se halla prácticamente «liquidada» por medio de procedimientos drásticos. Expulsados unos, liquidados otros, encarcelados estos, y puestos al margen aquéllos, de los 25 primeros componentes se contarían 10 en presencia y no todos en funciones. La incógnita más reciente es la de «Che» Guevara, de quien Castro anuncia un «documento» para justificar que aún se halla en vida.

Lo espectacular en su última cháchara gira en torno a «la libertad» que concede a los opositores para que se marchen de Cuba. Si bien se comprende que con ello (como los chinos respecto a Hong Kong), libera bocas que alimentará Estados Unidos, y clarificará la situación interna, no podrán fiarse los opositores auténticos, que podrían ser detenidos al presentarse cándidamente a reclamar la autorización de salida.

⁂

Queda la cosa de la «reconversión» económica en Rusia, de la protesta sudamericana y rusa ante la actitud policíaca de Estdos Unidos, respecto a la intervención en posibles «focos» comunistas, etc. La semana es muy cargada y nuestro espacio es limitado.

Crónica catalana

«Aqualata» al seco

Con mayor disponibilidad de viviendas y, consiguientemente, de agua... (Guía de Igualada.)

PUES en Igualada faltan viviendas y se carece del líquido y precioso elemento. Al darse a la villa el título de «Carrer de Barcelona», fue adoptado el escudo barcelonés con la adición de una base de aguas, símbolo de apetencia de las mismas.

Y en ello estamos, pese al transcurso, de entonces acá, de 584 años, con la ventaja para el ancestro de que el hilo acuoso del Anoia era para 850 habitantes, mientras ahora debe ser compartido por 26.000, comprendido el barrio de Can Rafegues.

En 1915 aún, la ciudadanía tranquila se podía tomar un fresco y un puñado de anís rociado con sorbos de agua del Enxup, rozando los rosales y la línea de plátanos «del Brunzent». Y aún, de ese sobrante del depósito municipal de aguas se pensaba regar el Paseo de la Alameda, a cuyo efecto, si se escarba el paso central se hallará una canalización casi inédita, de tan poco como ha servido. Los ocho grifos de la fuente monumental de Cuadreny, sólo algún superviviente de la cola del anterior siglo los ha visto en funciones. Luego se ha ido cerrando las bocas de carátula, a medida que las necesidades de agua se han ido acrecentando. Actualmente, ese valioso monumento a Neptuno sufre sequía perniciosa y mutilación cafrística oficial en su base de pilares y escaleras.

Las curtidurías ven su desarrollo impedido por no tener bastante con el caudal del río, expuesto a los rigores del estiaje. Igual defecto sufren la tintorería y la hortelanía. Las casas que se edifican modernamente, a veces son dotadas de baño y ducha, más para mostrar al visitante que para servicio y regalo de inquilinos. Las casas viejas o con cincuenta años de existencia, quedan necesariamente relegadas a la condición de inmuebles secos, expuestos, sus moradores, a todas las inconveniencias y peligros de descomedor, «aigüera» y rincones escarabajeros.

Añádase a ello el hacinamiento de personas provocado por la migración castellana. En casas antiguas capaces para veinte personas hoy se alojan cincuenta, y en pueblos de la vecindad como Vilanova, la gente ex forastera se amontona materialmente en casuchas buenas para la piqueta demoledora, utilizando desde el «celler» al «porxo» como habitaciones a todo estar. Los cantados y decantados barrios de Montserrat (Can Gustems), Fátima y Can Rafegues, a parte del pésimo material empleado en las construcciones ofrecen las características del barrizal en días de lluvia, y de polvo al viento en tiempo seco. Pobres «montserratinos», «fatimeros» y «rafeguinos», no les envidiamos la estancia pese a que la nuestra no la envidiarían ellos.

Descendiendo a la riera de Odena, siguiendo por la carretera exterior, da pena ver la añorada «font de can Busqué» tragada por un terraplén monstruoso. Todos los hilos de agua pristina antaño motivo de gozosas salidas campestres, han perdido popularidad y (¿por qué no?) ensueño en aras al aprovechamiento de caudalillos para el negocio, y a una modernidad cuya voracidad podría, en casos, ser atenuada.

Este verano se ha visto el carro botero transcurrir por las calles distribuyendo agua a tanto el litro, no a tanto el cántaro como en tiempos ya viejos. De progresar la sed en esta Aqualata (y perdón por la doble paradoja) en el próximo verano el agua será expendida a tanto el «patricó», y gracias que ese cuarto de litro pueda ser conseguido.

Recientemente el cielo se ha desbordado enviando lluvia a la densidad de 128 litros de agua por metro cuadrado. Mal negocio para los aguadores callejeros. Hace dos inviernos que una nevada de cuatro palmos de espesor impidió un desarrollo de actividades en el perímetro comarcal igualadino. Pero todo esto, tan momentáneamente beneficioso, no hay nada que lo contenga, que lo reserve, permitiendo que esta riqueza substancial se encamine lamentablemente hacia la bocana del Llobregat por el primer cauce del río Anoia. No hay agua suficiente para la industria, para la huerta, para la higiene casera, para los servicios Artés y Rigat ni para la Piscina, y, sin embargo, lo que cae del cielo se aprovecha instantáneamente, por un suicida «ahora mismo», abandonando el resto de riqueza que podría ser satisfacción de todo el año. El plano del Pantano de Jorba se estropea de puro viejo y manoseado. El agua de la parte oriental de la Segarra correría toda hacia él prometiendo a los igualadinos, a los odenenses, a los vilanovinos y a los castellolinenses, fuerza vital para sus industrias, sus hogares, sus huertas y sus deportes. El periodo ciudadano de 1936 al 1938, tan agitado, tan lleno de imposibilidades, había empezado, no obstante, la construcción del dique contando con la aportación obligada de la vieja fuerza capitalista, y con el precioso concurso de Alberto Carsí y sus ingenieros. Vinieron los otros, y si bien aprovecharon las reformas introducidas en el Hospital Comarcal (antaño tan semejante a un presidio) y las mejoras practicadas en vías urbanas, suspendieron, en cambio, las obras del Pantano de Jorba, terminaron con la coordinación industrial y transportista concretada en las colectividades populares, y dieron paso a una furiosa acometividad negativa tanto en persecuciones como en esfuerzos baldíos, tales como la construcción de templos nuevos, reconstrucción de los viejos y francachelas de partido. Antes un dios-mito que la persona positiva.

Y ahora, a padecer sed, a bañarse en la pútrida piscina municipal si no se acude a la de Capellades; a teñir algodón a Barcelona para verter 45 millones de pesetas anuales también «río abajo», y a tirar cadena en el W.C. sin chorro, a llamar al aguador cántaro en mano, a codiciar el agua de la riera de Carme (Can Bou, La Cándia...), a convertir en cloaca el Anoia, con pánico de Vilanova y La Pobla, y a contemplar las aguas del escudo y a recordar que hace cien mil años o más la Conca d'Odena era un lago de doscientos metros de profundidad, según atestiguan los fósiles acuáticos aparecidos en las montañas del contorno.

Y lo más chusco es que a los niños se les recomienda que aprendan a nadar.

¿Cómo? ¿Dónde?

TÓN DE LA MASIA

Orpi, sepbre. 1965.

DEL ATAQUE FRANQUISTA A LA UNIVERSIDAD ESPAÑOLA

Digna actitud de Laín Entralgo

Por solidaridad a los cinco universitarios castigados por el régimen por no abdicar de sus ideas liberales, Pedro Laín Entralgo, profesor de Historia de la Medicina y ex rector de la Universidad de Madrid, ha renunciado a su cátedra. Aduce el profesor Laín, que «las sanciones fueron formalmente disciplinarias y académicas, pero, de hecho, se trata de un maquiavelismo barato que no puede engañar a nadie, ya que en realidad la medida es innegablemente política».

Recuerda, el declarante, que «los incidentes estudiantiles del mes de febrero último (a consecuencia de los cuales tres catedráticos han sido destituídos y dos más privados de sus cátedras durante dos años), fueron motivados por la aspiración de los estudiantes a estar plena y democráticamente representado en su sindicato», añadiendo: «En la versión parcial de los hechos publicada por el *Boletín Oficial del Estado*, la verdadera significación de la protesta estudiantil ha sido silenciada.» Indica, además, el profesor Laín, que «los profesores fueron castigados lo más gravemente posible porque habían acompañado hasta el mismo recinto de la Universidad a los estudiantes deseosos de modificar la estructura de su sindicato». En preparación de la condena, «los cinco universitarios afectados han debido soportar una campaña persistente de vejaciones e injurias sostenida desde la prensa, la radio y la televisión, sin que les haya sido concedido derecho a defensa»...

Finalizando sus declaraciones, el profesor Laín Entralgo dijo, a guisa de pregunta: «Dígase ya si con tan absurdas medidas los responsables de las mismas pretenden que el miedo sea ingrediente habitual en el ejercicio de la enseñanza, y si se quiere que profesores y alumnos de la Universidad se desarrollen en un clima de guerra fría en el cual resultaría peligrosa y reprensible toda opinión no concordante con la opinión oficial.»

Comentario nuestro: A raíz del desastre de 1939, la Universidad española perdió sus máximos valores. Veintiséis años después, la mala suerte se repite debido a la persistencia de la cerrazón mental franquista.

Mi vida, mi trabajo

MI trabajo, fruto de mi esfuerzo, me es íntimo como el rayo de luz del día en la parte que me toca. Nadie puede dictarme un camino ni someterme a molde, «standardizarme», por cumplir mi obligación social.

La libertad mía no admite tapujos ni fronteras, y mi sentir va por los sublimes valores morales, se inclina por la ayuda mutua a la cual participo con mi trabajo.

Si yo aplico un cacho de pan a mi boca, otros participan también de mi esfuerzo laboral de veinticinco años de campo y edificaciones, volumen productivo del que participan también los holgazanes. No hay justicia social en el caso, y determino que la sociedad está con débito conmigo.

Por esto quisiera que la distribución fuese igualitaria entre válidos para el trabajo y personas ineptas para el mismo. Es una premisa imprescindible para afirmar el sentimiento solidario del hombre, sin pretensión de mayores recompensas, sin asomo de celos, ni apunte de diferencias de clase en ningún sentido.

Hay que oponerse al estado de anemia social, puesto que con la regulación de derechos la anemia física no se produciría. Hay que combatir el desequilibrio mental descomplicando y suavizando la existencia del hombre, hoy sometido a reglas de vida totalmente opuestas a su naturaleza. Por el solo hecho de haber nacido, el ser humano queda incurso en todos los derechos, que hay que respetarle, comprendiendo él sus obligaciones. Todos aspiramos al bienestar, y éste es asequible únicamente consiguiendo el bienestar de todos, justicia distributiva y nexo de buena relación que no concurren en la sociedad presente. En este mundo nadie puede pasarse del concurso ajeno, puesto que el interés vital de la humanidad es colectivo.

Entonces observemos mayor alteza de miras, asimilemos los más altos pensamientos; seamos buenos para ser fieles a nosotros mismos y al interés de raza. Dotémonos todos de las mejores buenas intenciones.

JUAN CLARAMUNT

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

14 OCTOBRE 1965
NUMERO 371
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Collectivisme

RENTREE politique à Moscou le 27 septembre, réunion en session plénière du comité central du parti communiste. Les travaux ont porté en majeure partie sur les problèmes de la planification et de la gestion de l'industrie.

Un quotidien annonce : « On peut donc prévoir que les décisions du comité central reprendront les principales formules des réformateurs : développement d'autonomie de gestion des entreprises et de l'autofinancement, accroissement des stimulants matériels pour les travailleurs, rétablissement du profit calculé sur la base du capital investi comme principal **(mais non comme le seul)** indicatif du succès d'une **entreprise... »**

« D'une manière générale on peut penser que l'assouplissement des dogmes se fera d'une manière limitée : il ne sera touché en rien à la centralisation planifiée ni, bien entendu, au principe fondamental de la propriété par l'Etat des biens de production. »

Il est permis de dégager deux idées maîtresses de cette brève analyse :

— Les analogies constatées entre le « capitalisme d'Etat » du bloc soviétique et le « capitalisme privé » des pays occidentaux deviennent de plus en plus apparentes chaque jour. **L'évolution du système économique soviétique (ne devrait-on pas dire la régression ?) est une conséquence logique de la centralisation à outrance et de la création de nouvelles classes privilégiées. Cette centralisation dans tous les domaines a nécessité la mise en place et le maintien d'un formidable appareil coercitif qui représente non seulement de nouvelles castes, mais constitue également une masse improductive dont l'entretien est assuré par les travailleurs. Le peu de fédéralisme qui subsistait jusqu'à présent dans l'économie soviétique est appelé à disparaître comme ont disparu toutes les libertés.**

— Dans la mesure où l'économie soviétique revient à des concepts qui sont ceux du capitalisme privé, ses dirigeants doivent reconnaître la faillite d'un système : on n'impose pas le socialisme, il ne peut se construire d'une façon durable et rationnelle qu'à partir de la base et selon les initiatives des travailleurs eux-mêmes. **C'est dans cet esprit que se sont créés en Russie les premiers « soviets » sous l'impulsion des principes du syndicalisme révolutionnaire. Mais ces organismes qui représentaient les aspirations réelles des classes laborieuses ont été étouffés pour faire place à d'autres soviets « politisés » par le parti au détriment des besoins économiques et sociaux.**

On ajoute que « cette révision administrative permettrait également de procéder à des promotions et des rétrogradations dans les cadres moyens du parti ». Cela montre assez à quel point la vie économique du pays est soumise à une caste de « politiciens » et qu'elle ne correspond en rien aux besoins réels des masses laborieuses. L'économie n'est pas, ou tout au moins ne devrait pas être, une affaire d'exigences politiques, mais bien le simple résultat d'un ensemble de données statistiques.

Ainsi, il est bien évident qu'à l'intérieur de certaines limites l'économie régionale ou locale doit s'inspirer dans la mesure du possible des besoins qui sont ceux de l'ensemble. Mais cela ne sous-entend en rien la nécessité d'un vaste appareil coercitif et la centralisation politique.

L'Etat étant par définition le gouvernement de quelques-uns sur tous, l'étatisation des moyens de production est la domination économique et sociale de quelques privilégiés sur l'ensemble des travailleurs.

L'égalité économique et sociale ne saurait être réalisée que par la SUPPRESSION DES PROFITS.

Nous ne sommes pas plus partisans du capitalisme d'Etat que du libéralisme économique qui ne signifie rien d'autre que : liberté pour les exploiteurs d'appliquer le taux de profit qu'ils désirent.

Aux notions de capitalisme et d'étatisation nous opposons celle de « collectivisation fédéraliste », fondée sur la suppression de tout profit.

La production doit être déterminée par les besoins effectifs **et non selon le bon vouloir des marchands de canons et autres assassins en puissance.** Il faut produire pour le bien-être de tous.

Ce que nous préconisons c'est la prise de possession, par les classes laborieuses, des moyens de production et de consommation. **Comme il est vraisemblable que les privilégiés, les politiciens, les financiers, industriels et autres exploiteurs ne renonceront pas de leur propre gré aux avantages insultants qui sont les leurs, nous nous voyons dans l'obligation de prêcher la révolution sociale. Conscients des difficultés de la lutte, nous appelons les exploités à se tenir prêts pour que toute occasion favorable soit mise à profit pour imposer le véritable socialisme.**

L'économie doit être réorganisée en partant de l'élément qui est sa base et sa raison d'être, le travailleur. **Tous ceux qui n'acceptent pas cette idée fondamentale sont partisans d'une forme d'exploitation ou d'une autre.**

Tout le pouvoir aux syndicats ; non pas le pouvoir « politique » dont ils n'ont que faire, la politique n'étant que le reflet de l'exploitation économique, mais bien le pouvoir ou la faculté d'organiser la production industrielle et agricole à partir des besoins réels et d'une cellule de base dont le rôle est tout désigné : le syndicat.

Les syndicalistes réformistes ont peut-être tout intérêt à pactiser avec les exploiteurs et à prendre part à leur côté à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T., pour leur part, entendent mener jusqu'au bout la lutte pour l'émancipation totale des travailleurs. Pour eux, le syndicat est dans l'immédiat un organe de combat et pour l'avenir un organe de réorganisation économique.

LA SEMAINE DES CINQ JOURS OUVRABLES

La semaine de travail en cinq jours que la C.N.T. avait préconisée depuis de nombreuses années et que les centrales « représentatives » avaient inscrite à leur tour dans leurs revendications (après avoir préconisé ou encouragé la productivité ou les heures supplémentaires), est enfin devenue une réalité.

Oui, chacun de nous a pu voir en grandes manchettes, dans certains journaux, que la semaine de cinq jours était accordée dans toutes les administrations ; et même, nous avons assisté à une levée de boucliers de la part des syndicats des postiers (toujours les représentatifs), car les employés de cette corporation sont exclus de cette décision.

Loin de nous l'idée de nous désolidariser de cette protestation. Nous considérons que la diminution de la durée hebdomadaire du travail est une revendication concrète et positive ; nous devons donc appuyer toute action dans ce sens et nous élever énergiquement contre le caractère restrictif de cette décision gouvernementale.

Mais que l'on ne veuille pas nous faire dire ce que nous n'avons pas dit, ni nous situer dans une position fausse et équivoque... Il est vrai que nous ne pouvons admettre que seules certaines catégories de travailleurs bénéficient des deux jours de repos hebdomadaire, car c'est là une nouvelle division de la classe ouvrière, un cloisonnement supplémentaire entre catégories qui vise uniquement à l'affaiblissement de notre combativité. Seulement, nous nous garderons bien de défendre les seuls intérêts des postiers sous prétexte qu'ils sont les uniques fonctionnaires à ne pas en bénéficier. Nous n'avons aucun grief contre les postiers et nous devons même avouer que nous avons de très bons militants dans cette branche d'activité, mais notre conscience d'anarcho-syndicaliste nous rappelle qu'ils ne sont pas les seuls travailleurs à être considérés comme des parents pauvres. Or, et « c'est là que le bât blesse », nous avons pu constater qu'aucune centrale syndicale n'a encore revendiqué la parité de cet avantage social pour l'ensemble de la classe ouvrière ; toutes se sont bornées à souligner que la semaine en cinq jours était accordée dans toutes les administrations sauf dans les P.T.T... Quant à nous, nous considérons que ces restrictions, cette modération dans la revendication frise la complicité. Il faut que tous les travailleurs bénéficient de la semaine des deux jours fériés, c'est d'abord une question de justice, car le soleil doit briller pour tout le monde, mais c'est aussi une affaire de logique, car nous sommes envahis par la mécanisation et l'automation n'a fait qu'aggraver la situation sociale de certaines catégories de travailleurs. Le plein emploi ne peut donc s'appliquer que par une rationalisation du travail dans laquelle la limitation de la durée du travail doit avoir une place prépondérante.

Que l'on ne vienne surtout pas nous dire que certaines corporations de travailleurs ne pourraient bénéficier de la semaine de travail en cinq jours sans que cela apporte des perturbations dans la vie du pays.

Le spectre de la paralysie partielle d'un pays qui généraliserait cette règle de travail, peut paraître un argument de poids pour les maîtres qui nous gouvernent, politiciens et autres exploiteurs, mais il s'effrite au contact de la réalité qui veut que les jours chômés puissent s'étaler sur les sept jours de la semaine sans aucun préjugé religieux ou autre.

Il faudra, certes, de nouvelles conceptions de vie et une réorganisation totale de la société ; mais c'est précisément ce à quoi doivent viser tous les travailleurs ; c'était la mission initiale du syndicalisme qui disait que l'émancipation du travailleur doit être l'œuvre du travailleur lui-même ; c'est la voie que s'est tracée la C.N.T. et elle ira jusqu'au bout.

J. SORIANO

Un schéma du « schéma »

Le concile, depuis des semaines, se penche fièvreusement sur le schéma 13. Le sujet traité en premier — la liberté religieuse — donne lieu à de multiples interventions des évêques. Les uns désirent que l'Eglise abandonne son rigorisme, pour ne pas dire son intolérance bien connue ; d'autres, au contraire, sont partisans d'un durcissement vis-à-vis des autres croyances religieuses. Ici, il faut bien le souligner, si une forte majorité tolérerait les philosophies religieuses « déviationnistes » du christianisme tous les évêques condamnent les hérétiques, c'est-à-dire les incroyants, ceux-ci sont voués aux gémonies, à la géhenne céleste, et ne peuvent être que des émanations du diable.

Réfuter les diverses élucubrations des saints évêques serait fastidieux ; de surcroît, la majorité des camarades anarcho-syndicalistes connaissent suffisamment les méfaits de la religion catholique pour qu'il soit besoin de leur faire un « schéma ». Toutefois, l'un des « dignitaires », dans un accès d'humour noir, probablement, a fait cette déclaration. Je cite le texte du cardinal archevêque de Palerme, Mgr. Ruffini : « Ce schéma montre une Eglise à genoux et demandant pardon pour ses fautes. C'est oublier tout ce que la civilisation et la culture doivent à l'Eglise. »

Peut-on être inconscient à ce point ? Inconscient ou cynique ? Tout ce qui fut créé de beau et de grand, que ce soit dans le domaine littéraire, philosophique, théâtral, pictural, sculptural — hormis les cathédrales, qui servirent surtout les intérêts de l'Eglise — le fut malgré les anathèmes de l'Eglise. La majorité des grands littérateurs de la Renaissance, époque où l'Eglise catholique, apostolique et romaine dominait le monde, durent se plier aux « ukases » de celle-ci. Combien parmi les penseurs des XIVe et XVe siècles, ternes d'ailleurs sur le plan culturel mais riches de sang versé par la terreur religieuse, ne purent s'exprimer ? Michel-Ange, Raphaël, Villon, Froissart, Guillaume Dufay, les deux premiers peintres, les autres poètes ou philosophes, le dernier musicien, ne purent librement exprimer tout ce que leur génie leur dictait ; les uns et les autres durent soit pour subsister soit même pour éviter la « question », se plier à l'autorité religieuse. N'oublions pas que c'était le temps du célèbre Torquemada, inquisiteur espagnol, qui fit couler, avec la bénédiction des papes Nicolas V et ensuite Pie II, des torrents de sang.

N'oublions pas non plus que c'est l'Eglise catholique qui, de toutes les religions, détruisit le plus d'œuvres d'art jugées impies, qui fit le plus d'autodafés d'ouvrages jugés de caractère païen, qui traina le pauvre poète ou littérateur sur le bûcher. Ce fut l'époque où des hommes furent brûlés vifs pour ne pas s'être découverts sur le passage d'une procession.

Des exemples, il y en a cent, il y en a mille. Le concile ne fera qu'un faible pas dans la voie de la liberté, si toutefois il le fait. Car tant qu'elle restera la fidèle servante du capitalisme international, tant qu'elle admettra qu'il doit exister des exploiteurs et des exploités, l'Eglise s'interdira le droit de prononcer le mot liberté.

G. PIOU

Syndicalisme révolutionnaire et gratuité

Ce qui est 1965

Tous les travailleurs vivent, « physiquement et psychiquement », dans cette tradition financière qui veut que tout se vende et s'achète et que, par conséquent, une monnaie soit indispensable pour faciliter les échanges. Partant de cela, un pouvoir d'achat est nécessaire, qui ne peut être réalisé que par « prix, salaires et profits ».

On peut dire aujourd'hui que toutes les organisations qui prétendent défendre les droits des exploités, à quelques exceptions près, se sont intégrées dans ce processus financier, syndicats ou partis, tout en défendant « en principe » ce qui est inconciliable avec leur attitude : que l'abolition du salariat est la condition du socialisme authentique.

On a beau nous dire qu'il faut admettre certaines conditions « pour un temps limité à la prise de conscience du prolétariat », « provisoirement », « transitoirement », comme une tactique pour grignoter peu à peu le profit (tactique que dirigent les patrons. il n'en reste pas moins vrai que tous ces subterfuges dissimulent mal l'adaptation spirituelle et de fait à des rapports de production dont l'essentiel demeure invariable, le profit conservant toujours son avance sur les salaires et ces derniers restant toujours dépassés par les prix.

La tactique de la hausse des salaires ne saurait, à aucun moment, mettre l'économie capitaliste en péril ; il s'agit tout au plus d'un système de *collaboration forcée* par lequel, de temps à autre, on remet en place salaires et profits sans toucher aux privilèges économiques de quelques-uns.

Comme la productivité provoque l'abondance tout en permettant de moins en moins aux classes laborieuses de satisfaire leurs besoins, même essentiels, comme l'expansion économique est liée aux possibilités d'exportation, on peut aisément prévoir une crise de mévente due à la saturation du marché mondial.

Si les Etats-Unis provoquent un peu partout des conflits guerriers, ce n'est certes pas pour défendre une quelconque liberté (notion dont on voit mal qu'ils aient à se réclamer), mais bien pour détruire du matériel, des villages, des villes ; et, sur ces ruines, ils espèrent reconstruire, vendre leur surplus et leurs stocks, ressusciter « prix, salaires et profits », sans pouvoir toutefois étancher le chômage technologique qui est une conséquence du progrès qui devrait aboutir, logiquement, à la réduction du temps de travail.

La guerre ? Pour « réparer l'imprévoyance des maîtres et la lâcheté des esclaves »...

La société est menacée dans ses sources vives par la formidable révolution technologique mise au service des profits au lieu du bien-être de tous. Le système capitaliste s'avère impuissant à écouler rationnellement la production grandissante.

Freiner la production ? Outre l'absurdité criminelle de cette tactique, elle aboutirait tout de même au chômage chronique.

Il reste au capitalisme l'ultime solution : passer de la « paix de la terreur » à la « guerre chaude » pour tout détruire et tout recommencer...

La révolution ou la guerre : il n'y a pas d'autre choix.

C'est la fin d'une civilisation fondée sur le profit, sur la valeur financière, sur les illusions politiques des esclaves. A l'heure où l'homme remporte la plus grande victoire de tous les temps, l'*abondance*, va-t-il détruire cette abondance parce qu'elle devient « invendable » ?

Ou bien va-t-il en assurer la *distribution* rationnelle, gratuite, selon les besoins de tous ?

Subir l'austérité et les privations dans un monde engorgé par les possibilités de bien-être, y a-t-il rien de plus absurde ?

G. B.

DECLARATION

Les camarades trouveront ci-dessous la traduction d'une déclaration adressée par le Comité National de la C.N.T.E. à la rédaction du *Combat Syndicaliste*. Ils apprécieront comme il se doit les termes de cette mise au point à laquelle les anarcho-syndicalistes d'expression française ne peuvent que s'associer :

« Le Comité National de la C.N.T. se voit dans l'obligation de porter à la connaissance de tous qu'il désapprouve et n'a pris aucune part aux prises de contact qui ont eu lieu entre un petit groupe de Madrid et certaines personnalités du régime franquiste en vue de la rédaction d'un certain nombre de textes visant purement et simplement à incorporer la Confédération Nationale du Travail à la C. N. S. moyennant l'abandon de certaines revendications qui constituent l'essence même de l'anarcho-syndicalisme et parmi lesquelles figure notamment le « droit de grève ».

» Ce Comité doit également rendre public qu'il n'acceptera aucun dialogue sur le problème espagnol qui tendrait à l'amener à participer à une solution de type « démocratique » sans que soient réalisées les conditions préalables suivantes :

1) *Mise en liberté immédiate de tous les détenus emprisonnés pour raisons politiques ou syndicales.*

2) *Annulation de tous les mandats d'arrêt et ordres d'emprisonnement lancés contre les membres des organisations clandestines de résistance au régime.*

3) *Reconnaissance préalable des libertés publiques, telles que: droit d'association, liberté de la presse et de la propagande, droit de grève, etc.*

4) *Reconnaissance du fait que seule une libre et ample consultation du peuple espagnol ayant lieu sans qu'aucune pression, ouverte ou occulte, puisse être exercée, est susceptible de définir le régime politique et social sur lequel pourra se construire l'Espagne de demain.*

» Toutes prises de contact, démarches, dialogues ou accords qui s'établiraient en dehors des conditions préalables qui précèdent seront considérées comme nulles et comme n'engageant que la responsabilité individuelle de ceux qui y participeraient. En conséquence, ces derniers devront être considérés comme exclus de la Confédération Nationale du Travail et du Mouvement Libertaire Espagnol.

Espagne, août 1965. — Le Comité National. Signé : *Illisible.*

Les syndicats réformistes et la guerre au Viet-nam

Tout le monde sait que les U. S. A. possèdent en Europe de nombreuses bases, dépôts d'armes et de munitions. En France, les ports de Bordeaux, La Rochelle et Saint-Nazaire sont utilisés pour le trafic militaire « U. S. ARMY». Avec la guerre au Viet-nam, les navires américains chargent dans ces ports d'importants stocks d'armes et de munitions et les dockers français se prêtent à ce travail avec l'approbation des syndicats réformistes affiliés à la F.S.M. et à la C.I.S.L.

Ainsi, il n'est pas rare à Saint-Nazaire, pour ne citer que ce port, de voir des dockers, membres du parti communiste, passer de temps à autre, une partie de leur nuit à couvrir les murs et divers endroits du port de l'inscription suivante : « U.S., go home », et charger le lendemain, pour le compte de l'armée américaine, des armes et des munitions à destination du Viet-nam.

Dans le passé et à maintes reprises, les dockers, par haine de la guerre et de toute entreprise militaire, ont refusé énergiquement de charger des armes et des munitions ; ce geste anti-militariste était à leur honneur. Aujourd'hui, hélas !, il n'en est plus ainsi, tant il est vrai que le réformisme a déformé les esprits de la majorité des travailleurs. Cette situation déplorable, va-t-elle se prolonger ? Ou bien, au contraire, les notions de lutte, de combativité, d'action directe, qui caractérisaient, autrefois, cette branche de travailleurs, vont-elles renaître avec le réveil du prolétariat en général, si longtemps dupé et trahi par les centrales réformistes et politiques ? Quoi qu'il en soit, ce réveil de la classe ouvrière, ce retour à l'action et au combat révolutionnaire, ne pourra se faire que sous la bannière de l'anarcho-syndicalisme et de l'A.I.T.

R. R.

APPEL AUX JEUNES

Au cours d'une réunion sportive présidée par le maire de la commune, celui-ci nous parla en ces termes :

« *Nous devons tenter d'organiser la jeunesse de notre commune, nous devons créer des associations sportives et quand nous aurons tous ces jeunes sous notre main, ils n'iront pas chercher ailleurs.* »

Les dirigeants de la commune apprécièrent beaucoup les paroles de monsieur le maire et se promirent de se mettre à l'œuvre pour réaliser ce projet. Il faut dire que l'idée d'accaparer la jeunesse n'est pas nouvelle et tout mouvement déserté par les jeunes est voué à disparaître.

Mais là n'est pas le sujet que je veux aborder. Je suis jeune moi-même et, présent à cette réunion, j'ai pu constater, au cours des échanges d'idées qui s'ensuivirent, que le but secret des organisateurs de sociétés sportives reste l'abrutissement de la jeunesse. Il faut préciser que derrière les organisateurs on retrouve toujours le « manitou », le capitaliste prêt à financer ces initiatives ; aussi il faudra, pour ne pas lui déplaire, que les jeunes, tout en apprenant la pratique du sport, soient écartés des réalités humaines. En fait, il faut les aveugler, leur en « mettre plein la vue ».

Afin qu'il ne me soit pas prêté de pensée équivoque, je tiens à préciser que j'aime beaucoup le sport (c'est de mon âge), mais le vrai sport, celui qui est appliqué à titre de distraction et de loisir... C'est ça le sport. Le reste n'est qu'un commerce avec tout ce que cela comporte de marchandages et de manœuvres malhonnêtes et duquel la « bonne société » tire de substantiels profits.

D'ailleurs, ce que le maire de ma commune veut faire sur une petite échelle, l'Etat le fait sur le plan national et s'il encourage la construction de stades et de gymnases c'est surtout pour inculquer la discipline et l'obéissance aveugle aux jeunes générations.

Les jeunes, hypnotisés par le sport, iront plus tard de stade en stade, insouciants de leurs propres problèmes et réfutant tout ce qui touche la vie sociale ; ils seront devenus de pauvres types sans esprit revendicatif et dont le sens de la logique sera éteint.

Heureusement, il reste encore une jeunesse saine d'esprit et de corps et bien décidée à s'opposer à tout assujettissement ; prête à briser les chaînes, même si celles-ci sont en métal précieux.

Nous avons tout un avenir devant nous, plein de promesses et de bonheur si nous savons nous forger un véritable esprit libertaire.

Issus de la classe ouvrière, aucun loisir, aucun jeu ne peut nous écarter de la voie tracée par tant de pionniers de la justice et de la liberté. Tous ceux qui ont souffert et lutté dans ce sens jusqu'à ce jour ont pensé à nous ; ils nous ont désigné l'ennemi : le capitalisme. Il ne faut donc pas les décevoir et démontrer que nous sommes capables d'échapper des mains de ceux qui pensent faire la pluie et le beau temps en nous gardant prisonniers.

Nous sommes prêts à prendre la relève de ceux qui ont lutté ou luttent encore malgré leur grand âge, pour la liberté et le bien-être de l'humanité ; le sport ne restera donc pour nous que comme élément de détente et aucun sentiment compétitif ou mercantile ne doit venir s'y greffer.

FLOREAL

EN BREF...

Le sieur Tixier-Vignancour ne doute de rien et, pour plaider sa propre cause, n'hésite pas à faire un nombre considérable de déclamations ronflantes qui n'ont aucune mesure avec la réalité objective.

Ainsi, il déclarait récemment « Ce n'est plus qu'une question de semaines », en affirmant la défaite du Viet-cong et en « rendant hommage à l'action des Américains ».

L'action des Américains ? Il y aurait trop à dire et nous voulons être brefs. Mais en ce qui concerne le Viet-cong et sans vouloir prendre parti pour les pays totalitaires qui le soutiennent, il faut être d'une désinvolture extrême pour avancer son prochain écrasement. Le sieur Tixier-Vignancour ne semble pas avoir une notion très exacte de ce qu'est une guerre révolutionnaire. On n'écrase pas un vaste mouvement de guerilleros comme on peut écraser une armée régulière et il suffit qu'il subsiste une poignée d'hommes décidés pour tenir tête longtemps encore aux blindés et aux bombes des U.S.A. Nous ne soutenons pas le Viet-cong, car il y a derrière lui le communisme autoritaire. Mais il faut rendre hommage au courage de certains de ses partisans.

Parlant ensuite de l'élection présidentielle, Tixier-Vignancour affirme : « Il n'y a que moi qui me bats pour les grandes options. Ma chance est-elle grande ? Cela dépend de vous. Je suis le candidat de la jeunesse et de la patrie. » Cette dernière phrase est tout un programme et elle aurait fort bien pu être prononcée par Hitler. Embrigadement de la jeunesse, exaltation de la force pure, nationalisme exacerbé : rendons cette justice à T. V. : il affiche clairement ses convictions *fascistes*.

Les autres ne valent d'ailleurs pas mieux.

Changer de maîtres et d'exploiteurs nous importe peu. *Nous ne voulons plus ni maîtres ni exploitation.*

Nous voulons la suppression des profits et l'organisation rationnelle du travail et de la consommation. Nous voulons la suppression des salaires et l'instauration du collectivisme libertaire.

Pour sortir de l'impasse : *Abstention massive.*

Ethique révolutionnaire et morale bourgeoise

On a parlé d'une crise du mouvement libertaire et, en particulier, d'un certain malaise au sein des organisations d'expression espagnole et, plus particulièrement encore, au sein de la C.N.T. d'Espagne. Les camarades auront pu prendre connaissance dans ce même numéro de la traduction d'une déclaration adressée à la rédaction par le Comité National de la C.N.T.E.

Je voudrais simplement faire remarquer que cette « crise », s'il y a crise, n'est pas seulement limitée au mouvement espagnol bien que, compte tenu de la situation, elle prenne évidemment là un caractère aigu. Cette crise est très ample et elle intéresse à la fois des problèmes *idéologiques* et des problèmes d'*efficacité dans l'action*.

Sur le plan idéologique il est indiscutable que tous ceux qui, de près ou de loin, traitent avec les ennemis de classe et cherchent à orienter l'anarcho-syndicalisme dans une voie réformiste ne peuvent plus être considérés que comme des ennemis et traités en tant que tels.

Sur le plan de l'action il importe de ne pas tomber dans un anarchisme petit-bourgeois individualiste qui libérerait chacun de sa part de responsabilités dans la lutte révolutionnaire. Ceux qui clament à tous les vents qu'ils ne sauraient admettre aucune discipline se refusent à toute efficacité dans l'action consciemment ou non et prennent rang aux côtés des « immobilistes ».

Entendons-nous bien. Lorsque je parle de *discipline révolutionnaire* j'entends par là le *droit absolu pour toute organisation de lutte de prendre les mesures d'expulsion qui s'imposent à l'égard de ceux de ses membres qui agissent de façon à remettre en cause les fondements même de l'idéologie anarcho-syndicaliste*. C'est, pour l'organisation, surtout lorsqu'elle se trouve contrainte d'agir dans la clandestinité, une question de vie ou de mort. Une mesure d'expulsion n'est d'ailleurs pas, à proprement parler, une « sanction ». Il ne saurait être question de sanction à l'égard de celui qui se place de lui-même en marge de la lutte authentique. Il s'agit simplement, pour l'organisation, d'éliminer les éléments susceptibles de gêner son action et de compromettre l'intégralité de ses principes.

Ce n'est pas, comme certains le pensent, une question de *morale*. Cette notion ne peut se concevoir que par rapport à la morale bourgeoise, imbue de préjugés, et les rapports entre individus, dans le cadre de la société future, seront déterminés uniquement par des conditions objectives parmi lesquelles les conditions psychologiques.

Il s'agit, dans l'immédiat, de prendre conscience que celui qui accepte de prendre part à la lutte révolutionnaire, accepte par la même occasion une certaine éthique, ou ligne de conduite, qui ne lui est pas imposée de l'extérieur, mais qui naît automatiquement des conditions matérielles de la lutte.

Lorsqu'une organisation se voit dans l'obligation de prendre les mesures indispensables à sa propre défense elle agit dans l'intérêt même de la Révolution Sociale.

SEVY

JUVENTUD

JUVENTUD. Símbolo de majestuosidad, de potencia y de vida.

Negar lo excelso de la juventud sería negar la misma ley de la vida, el progreso y la continuidad de las corrientes sociales y emancipadoras.

No obstante, cabe reconocer, que la juventud arrastrada por el equívoco y el fanatismo sirve también de pedastal de tiranos y tránsfugas. Como las juventudes hitlerianas sirvieron en su tiempo a la monstruosidad nazi. De la misma manera sirven al error las juventudes cristianas y las comunistas, sin que podamos decir que no ponen en su empeño todo el entusiasmo digno de mejor causa. La juventud es divina, pero orientada hacia una causa justa y noble.

Cuando la juventud pone empeño en superarse por encima de las pasiones humanas, siendo creadora de grandes ideas y proyectos, entonces es una juventud noble digna de ser amada. Su obra será digna de ser continuada por las generaciones futuras. Pero la juventud se desmerecerá a sí misma cuando su personalidad sirva para enfrentar a sus propios hermanos en una lucha fratricida, cuyos resultados únicos son el beneficio común de los enemigos de los pueblos.

Como resultado de esas luchas internas, sirviendo al antagonismo de Tirios y Troyanos, la juventud no obtendrá otros resultados que favorecer la maniobra del fascismo internacional que trata de diezmar los últimos bastiones del obrerismo inteligente y honrado.

Nuestra misión como hombres jóvenes y maduros (me refieron en estos, a los que figuran como jóvenes, pero no lo son), es supeditar nuestra personalidad al principio de organización que está por encima del individuo.

El que esto escribe tuvo la alegría de pertenecer a la juventud más criticada de Barcelona. La juventud de FAROS, y como respuesta, esta juventud tuvo el honor de dar a la organización confederal y anarquista un plantel de buenos militantes, que antes y después, y durante nuestra epopeya, supieron defenderla con el arraigo de las buenas causas.

¿Para qué se quiere la razón si no es para poder defender aquello que nos es más querido? Y ¿para qué la queremos si con obtenerla matamos nuestra propia organización?

Evidentemente, eso es lo que se debe decir todo aquel que desee acrecentar nuestro potencial combativo y orgánico. Y eso mismo le decía a uno de los jóvenes que asistían al Congreso de Montpellier, representando a las juventudes.

Como delegado que asistí al Congreso, puedo decirle al querido compañero, que si las delegaciones que se retiraron del Congreso lo que pretendían era obstaculizar la obra constructiva que en él se podía haber hecho, lo consiguieron; de la misma manera que puedo decir que si se pretendía saber la opinión del grueso de la organización, también fue conseguido. Claro apareció lo mal fundado de ciertas opiniones, con respecto a la opinión confederal.

La organización está siempre con la misma. La base militante sabe salir en todo instante en defensa de los buenos caminos, y no es la primera vez que los que la desconocen se equivocan cuando creen que el hombre de la C.N.T. es apto para recibir consignas.

Exactamente como la semilla cuando se une a la tierra tiende a fructificar, así es la acción con el pensamiento. Los valores de antaño se renuevan a sí mismos y dan constancia de la riqueza espiritual de los movimientos revolucionarios. Eso fue el Congreso de Montpellier, que, quiérase que no, será histórico porque ha sabido dar una réplica rotunda a los que desconfiaban de la idiosincrasia de un movimiento que ha sabido vivir sin jefes. Eso nos ha diferenciado de los marxistas y de todos aquellos que esperan que los demás piensen por ellos. Por eso, desde un principio, sin estar en el fondo de las cuestiones, porque eran secretas, comprendíamos que ciertos compañeros se habían excedido en sus informes y comprendíamos que, aunque de buena fe, servían a una causa equivocada. Por esa misma razón, yo como delegado al Congreso, comprendí, como el *Corresponsal Ambulante*, que se nos quería hacer comprender que la nueva interpretación dada por los compañeros aludidos era una salida honrosa para quedar, como debíamos haber quedado en aquel Congreso, como hermanos. Si no es así, yo también me equivoqué y tendré que entender que la retirada de ciertas delegaciones tuvo un carácter más desagradable que el supuesto.

***

El compañero Abarca tiene en su haber una verdadera demostración del poder de la unidad contra la tiranía. Y eso debe ser una lección que a todos nos debe servir. Con razón o sin ella, cuando nuestra razón o la imposición de lo que llamamos nuestra razón, puede perjudicar a la unidad, debe ser depuesta por nosotros mismos, antes que pueda servir de argumento en la lucha fratricida. Máxime cuando tenemos campo tan amplio donde emplear nuestras energías que, descuidarlas, es casi traicionar al pueblo español.

***

Yo no tengo la suerte que mis escritos aparezcan con tanta facilidad como ciertos magníficos compañeros. Pero en aquellos que han visto la luz he sentado teorías donde las juventudes podrían volcarse a fondo para poder llegar al corazón de los obreros españoles esparcidos por los suelos del mundo y con gran abundancia en los de la Francia. Algo con mucha más eficacia que ciertas hojas, también muy dignas, pero que suelen dormir en las mesas de nuestras FF. LL. en su mayoría.

Sin un programa que sobrepase en la práctica las teorías más avanzadas de tipo social y obrerista, nosotros seremos sobrepasados y barridos del terreno de las luchas sociales, y el inmenso sacrificio de nuestros compañeros de hoy y de ayer habrá sido baldío. Generalizar la lucha al universo entero es nuestro deber, porque hoy las luchas no son localistas, y cualquier conflicto, por insignificante que sea, en seguida se internacionaliza. Esa alteza de miras y talla de pensamiento, que hace cien años ya tuvo Bakunin y otros más, debe ser nuestro faro, máxime cuando hoy somos más anarquistas y revolucionarios organizados o por organizar, que jamás la historia ha podido superar. Los sociólogos y las exigencias sociales que cada día se realizan, nos dan cada vez más la razón, y nuestros enemigos más convencidos que nosotros mismos, cada día nos dan la batalla arrebatándonos las armas que en otros tiempos fueron nuestros puntos de apoyo, como son los sindicatos, o concediéndonos benévolamente aquellas mejoras que en otros tiempos fueron motivo de enconadas luchas en el área social.

Llegar al quid de esta cuestión, debiera ser un motivo donde volcarse la juventud libertaria, antes de servir para una desunión confederal a la vista.

Queramos que no, llegará el momento de la lucha en España. Y la experiencia pasada nos demuestra de que poco vale el fervor de un pueblo cuando el mundo entero le abandona y le sacrifica. Esa es nuestra misión como exiliados, preparar su defensa. Tener los medios fabulosos y el poder que se necesita para aguantar una lucha tan terrible como fue la nuestra. Como será mañana, como lo es hoy en otros pueblos de América, Africa y Asia. Pesar en todos los sitios como debiéramos, si en realidad pretendiéramos hacer triunfar las buenas causas. No se hable de que no podemos; es mejor decir que no queremos, porque para nosotros la razón somos nosotros mismos, personalmente hablando.

Yo aconsejo a todos los compañeros que lean el *Midi-Libre*, edición de Béziers, del día 30 de septiembre, y verán la maniobra fascista tendente a envolver a los espiritualmente más débiles o a los más incautos. El fascismo es listo y largo y nosotros no tenemos que ver con él otra cosa que no sea el estar al otro lado de la barricada dispuestos, como siempre a barrerle el camino.

Astifascistas, anticomunistas, y enemigos de los americanos que están en España o en cualquier parte del mundo para defender las tiranías blancas y amarillas. Enemigos de todo lo crucialmente injusto que tiende a hundir a los pueblos en la barbarie moderna. Para nosotros lo esencial no es batirnos entre nosotros mismos, si no recontar nuestras fuerzas y nuestras posibilidades para entrar de lleno, una vez reorganizados, en el gran combate universal que a diario se realiza en toda la Tierra.

En este terreno, la Juventud tiene un amplio campo donde extenderse, en el cual nos podremos encontrar, pero como HOMBRES, sin nada de jefes y soldados.

Finalmente puedo garantizar, para que no se caiga en error de apariencias, que no fue la mitad de la organización quien se retiró del Congreso, sino varios delegados, yo creo que irreflexionadamente. Llegados a la comprobación de este hecho, tendría que reconocerse el error y terminar con una situación engorrosa.

HORIZONTES

C. N. T. a pesar de todo

SIN ser historiador de fama o sin ella; sin querer detenerme en sus principios, sin ahondar demasiado, hasta tropezar con las taíces, con los orígenes de su constitución hartamente conocidos a través de la propaganda y de los hechos. Sin pararme a analizar la conducta de un Bakunin, de un Kropotkin, de un Anselmo Lorenzo, de un Rocker y tantos otros que se esforzaron por dar a conocer los principios fundamentales del derecho a la vida, del derecho a gozar de la libertad y a la igualdad económica como base principal para el establecimiento y mantenimiento del orden social, intentaré bosquejar lo que a mí me merece la C.N.T. como organismo revolucionario y de combate, y, si se quiere, también de clase, porque así ha venido actuando desde el año 1910 en que se fundó.

Se ha dicho y aún se dice que la C.N.T. no vibra, no hace nada, que está muerta, que su nombradía y prestigio han dado en quiebra; que ha pasado al rincón del olvido por no ponerse al nivel del progreso, por no querer aceptar las corrientes modernas, políticas en grado superlativo, tendentes todas a la absorción del hombre, anulándole por completo iniciativas y personalidad. Esto se dice por quienes saben de sobra que la C.N.T. sigue siendo el coco del franquismo americano y europeo. Lo demuestran palmariamente los hechos que escalonadamente vienen sucediéndose en España desde que Franco y sus satélites arrebataron criminalmente las escasas libertades que poseía. Libertades anuladas, destrozadas por medio del poder inquisitorial que aún se mantiene, altamente protegido por la explotación internacional encarnada en las primeras potencias que mangonean el mundo.

A poco observadores que seamos, nos daremos exactamente cuenta de la subida y bajada del termómetro Franco-falangista-Opus Dei, en sus variadas evoluciones, queriendo aparentar lo que ciertamente no es, ni lo ha sido, ni lo será, pero ha de hacerlo así para el exterior, creyendo, sin duda, que de esa forma, la liberalización que tanto explota cuajará en las demás naciones que componen el «Mercado común» y le darán la entrada en el mismo, cosa muy natural que lo haga, como cualquier otro régimen gubernamental puede hacerlo también, pues según observaciones hechas, las democracias capitalistas no le consideran como una dictadura totalitaria, sino como un Estado igual a otro Esado. ¿La dignidad? Dejémosla como está y donde está.

La C.N.T. que no trabaja, que no actúa, que está «agonizando», en el coma, teniendo bajo sus pies la tumba donde reposará eternamente, todavía da que pensar a los gobernantes y jerifaltes españoles con capucha o sin elle. Para ellos aún está en presencia y potencia, aún puede darlés algún disgusto, y para evitarlo en lo posible, buscan la manera de poderse acercar a ella, de iniciar el diálogo con ella, de pactar con ella. Luego la C.N.T. no ha muerto. La C.N.T. vive en España y en el Exilio, pero la C.N.T. aún no ha perdido la vergüenza, aún conserva la dignidad y los escupe despreciativamente al rostro.

No, caballeros de la espada y la pistola, de la mitra y el copón; de los guantes blancos y manos finas ensangrentadas. La C.N.T. no pactará con esa organización sindical-verticalista, autoritaria, centralista. No dialogará con los asesinos del pueblo español. Jamás les estrechará la mano en sentido fraternal. La C.N.T. no es mísero oportunismo, sino la defensora de los derechos del hombre, de la sociedad que aspira a ser más humana de lo que en realidad es.

Pero retrocedamos un poco. Antes de que esas intenciones tomaran cuerpo, iniciando algunas entrevistas con elementos turbios, surgió la A. S. O. patrocinada por la Federación Internacional de los Obreros de Metal (F.I.O.M.) organización adherida a la C.I.O.S.L. y echadora de agua a vino.

Y, claro, como la A.S.O. fracasó, los figurones del franquismo se llevaron las manos a la cabeza y dijeron: «Veamos el modo de conectar con algunos de los militantes «más prestigiosos» de la C.N.T. Invitémosles a una reunión preliminar, y según las impresiones que recojamos obraremos.»

La reunión tuvo efecto y seguidamente otras. Luego, ¿dónde ha expirado la C.N.T.? ¿Su cuerpo, dónde descansa? No hay cueryo yerto, señores. La rama predilecta del tronco anarquista español vive al margen, por completo, de esos «militantes» sin hombría ni «cartel», que en nombre de un «sindicalismo libertario», queriendo indicar C.N.T., se han entrevistado a requerimiento verticalista y han tenido el atrevimiento, la osadía de llegar a unas conclusiones, sin que el rostro se les cayera de vergüenza al suelo.

Compadezcámosles a todos los que han intervenido o intervienen en juego tan deshonesto, y afiancémosnos nosotros, los hombres de la auténtica C.N.T. en su clasicismo, en sus principios tácticas y finalidades defendiéndola hoy más que nunca de tigres y leopardos que quieren despedazarla, englutirla sea como sea.

Si esto es lo que actualmente se fragua en España al calor de las exigencias de unos hombres perversos, no debemos dejar que se extienda, que adquiera más volumen que el que tiene —casi nulo, por cierto— entre los trabajadores, entre la militancia confederal, nunca consultada para la celebración de tales entrevistas con los magnates y genocidas del espíritu popular español y sus hombres.

La C.N.T. no pide consejos a nadie, ni quiere que nadie se los dé, menos de las organizaciones sindicales autoritarias, centralistas, y de otras que no siéndolo, al parecer, se prestan a propagar lo que por principios en ellas, debían de repudiar, saliendo después éstas últimas con el meaculpa, diciendo, que habían cometido un error mayúsculo de apreciación y resolución.

Hay un adagio muy español que dice: «En el pecado va la penitencia».

La C.N.T. me merece todos los respetos. Así doy fin a este artículo fruto de una mente en su justo centro.

MINGO

El empedrado y las

A los compañeros:

Hernández, de Dreux;
Castillo, de Evreux;
Madrona, de Orleans;
Granero, de Agde, y
Fortea, de Montpellier.

SON algunos los compañeros que se han dirigido a nosotros para que intercedamos en el arreglo formal de una situación cuya anormalidad podría discutirse, ya que no negarse. Ha habido un Congreso y el mismo ha tomado sus decisiones, acontecimiento que no puede negar nadie, ni los empeñados en empedrar el terreno que sea, con buenas intenciones.

El problema que se aduce es de procedimiento, no de ideas, y el que aducimos nosotros es de ideas y no de procedimientos, siempre válidos, éstos, según sea el resultado: ganancioso o pernicioso.

El hecho es uno y único: la existencia de una C.N.T. que convenga a todos, suponiendo a todos partidarios de una Confederación libertaria, apolítica e irreligiosa cual es su origen. El hecho confederal debería ser un haz estrecho, dentro de las diversas manifestaciones étnicas, pasionales y extensivas que nos distinguen por debajo del interés caudal de nuestro común organismo. Si no fuese así, en la C.N.T. o en la entidad que fuera, no habría manera de aglutinar, ni de sostener obra. La pretensión de una central sindical en este caso sería, o bien una bobada o bien una farsa.

Mirando atrás, se ve claro: no hemos superado el 1945. No en el sentido que algunos aducen, sino en el de la coincidencia total que dentro del marco sindicalista revolucionario hay derecho a espe-

rar por historia escrita con sangre y sacrificio de cenetistas de ogaño y de antaño. La unidad de los cenetistas siempre ha sido y sigue siendo necesaria; pero sin concordancia ideológica y con más estima al ergo que al organismo colectivo, la unidad cabal no se logrará nunca.

Los compañeros comunicantes, magníficos por lo profundo que piensan y por lo bien intencionados que se demuestran, no deberían olvidar que en estas mismas columnas propugnamos por el restablecimiento del clima confederal de mayo de 1936. Era en los días anteriores a un Congreso de Montpellier, solicitado bajo premisa española, o de redención de España, sin que este tema, siempre importante, siempre candente, hubiese sido considerado en la medida que lo merecía, en aras a problemas incidentales, episódicos, cuya irresolución cansina — pero en el Congreso resuelta— impide que la tan cantada «unidad confederal» de hace cuatro o cinco años llegue a ser verdaderamente efectiva. Que ello es así no puede negarlo nadie, y estando en el ánimo de todos la necesidad de que la C.N.T. sea una entidad fuerte, moralizada y erecta para reimponerla en la situación española, el camino que ciertos compañeros siguen no es adecuado para alcanzar la meta confederal codiciada. Nadie piensa, en nuestros medios, «o eso es mío o que se pierda», estamos seguros. Pero hay que pensar también, que las oposiciones prolongadas son nefastas, puesto que éstas no tienen fin cuando la irritación personal puede más que la reflexión sana y constructiva de los individuos.

El Congreso de Montpellier fue preparado con inusitada libertad

También yo opino

HAY una opinión expuesta en COMBAT SYNDICALISTE, número 302, del compañero Antonio, el cual hace referencia de nuestra crisis aportando sugestiones de interés para resolverla. Con mi modesta voluntad voy a exponer mi criterio personal sin la menor intención de criticar personalmente a los compañeros, sino de aportar mi grano de arena a la obra fundamental de nuestro Movimiento Libertario.

Se dice que las guerras embrutecen. Para mí esto es un acierto, porque en el curso de la nuestra fue una evidente demostración de ciertos compañeros, y en exilio se ha continuado. Prueba de ello es que en mitines, conferencias y reuniones sólo se ve la vieja militancia de antaño, y por tanto hay una juventud. Así es que me pregunto: ¿Qué es lo que han heredado los jóvenes en general de dicha vieja militancia? Diré: la indiferencia, salvo excepciones; porque si profundizara podría zaherir la voluntad y buena intención de ciertos compañeros, pues en la vida privada nadie mejor que los afectados se podrán juzgar por sí mismo.

Por otra parte, tenemos la inactividad forzada del exilio, y en este caso varios son los que han hecho dejación de las ideas libertarias, agregándose al rodaje del sistema capitalista con aspiraciones análogas. Este error de apreciación de algunos compañeros es la agravante que más perjuicios ocasiona a nuestra causa.

En nuestros medios siempre han habido diferencias de apreciación, porque no aceptamos ídolos. Ahora con doble causa se agravan por las razones expuestas. Sin embargo, tendría que ser lo contrario por el aprecio que tenemos a España.

Los obreros de allende los Pirineos luchan por sus justas reivindicaciones sin control orgánico, expuestos a los suplicios más atroces que ha conocido la historia social. Nosotros, más que nunca, debemos de estrechar los lazos de unidad, no sólo entre sí, sino que entre los antifascistas en el exilio, excluyendo los comunistas por razones conocidas, y esta unidad hay que intensificarla por todos los medios que estén a nuestro alcance, haciendo llamadas a los compatriotas que van llegando de España para que se incorporen a nuestras aspiraciones. Los compañeros que alternan con ellos en los tajos de trabajo son los más indicados por atraerlos. Tarea difícil es por incomprensión de los mismos, pero con paciencia y tiempo se consiguen los objetivos. La experiencia la teníamos en Barcelona, cuna del sindicalismo revolucionario. En la época trágica de Anido-Arlegui, los obreros que llegaban de las regiones incultas, y estos obreros, ávidos de trabajar para ganarse el pan, inconscientes, se prestaban al esquirolaje; pero los obreros de la ciudad, experimentados en la lucha, les exponían sus errores, como así lo que era el sindicalismo revolucionario, siendo muchos los que se incorporaban en nuestras filas en las que manifestaron una conducta ejemplar.

Este modesto y simple trabajo puede servir de toque para el futuro, dejando aparte las querellas individuales o colectivas, maniobrándonos todos para el mismo objetivo, que es el de transformar el régimen de opresión que existe en España.

Si cumplimos nuestro deber aportando a los que luchan al interior el óbolo moral y financiero, será la mejor forma de construir la obra fundamental de liberar la España del yugo franquista y de revalorizar nuestros ideales.

Béziers. **E. PUJOL**

Contestando a una carta sin sobre

Apreciago amigo Juan Ferrer:

¡Bueno, ya la tenemos liada!

Cuando escribí mi carta «con sobre y con sello» que te mandé el 12-9-1965, contaba bien con tu réplica pero sin pensar que ella me sería dedicada desde las páginas del «C.S.». Más que por otra cosa, porque no supuse que mis declaraciones tuvieran importancia suficiente, olvidando —ahora me doy cuenta— tus impulsos de guerrero de la pluma.

Pues ya está bien y me alegro y me congratulo de haberte proporcionado un tema a tu gusto, esperando que lo será también para los lectores del periódico.

Al fin y al cabo, esta correspondencia o diálogo amical, leal y libre, puede tener un cierto interés general y resultar capaz de estimular ejemplos en los medios del Exilio. Precisamente recuerdo haber leído en «C. S.» un artículo donde su autor se declaraba partidario de esta clase de intercambios de ideas, propósitos y sugestiones.

Por lo que antecede, creo está claro que acepto con gusto tu decisión y tu ofrecimiento de «continuidad de relación», prometiendo de antemano no abusar de ello.

***

Los enamorados no dejan escapar ninguna ocasión que se les presente para hablar de su novia. Y como los auténticos enamorados son siempre apasionados, desde que se lanzan a hablar de la novia, florecen piropos y maravillas y casi olvidan todo otro sujeto de la conversación. Ya no se trata más que de «ella», la chica más cabal, perfecta hasta en sus imperfecciones, encarnación de todo lo grande y sublime...

Tu novia, amigo Ferrer, es la C.N.T. y conste que lo digo sin risa, antes con sumo respeto.

Ahora bien: séame permitido de coger de nuevo el hilo de mis cavilaciones esbozadas en mi carta ya citada del 12-9-65, de la cual seré obligado de repetir conceptos, aclarándolos o completándolos, de lo contrario los compañeros lectores no podrían seguirme en mi argumentación.

Vamos, pues, al grano.

No seré, ciertamente, yo el que quiera ignorar ni minimizar la gigantesca y decisiva lucha de la C.N.T. para obtener la elevación moral y material de la clase obrera en Cataluña y en el resto de la Península Ibérica. Me acuerdo que, de muy niño, mis ojos y mi nariz pegados contra los cristales de la ventana de mi casa, situada al lado de una gran fábrica, admiraba asombrado y enternecido aquellos puñados de hombres que defendían con sus pechos descubiertos ante la guardia civil, el derecho y la eficacia de las huelgas organizadas para arrancar las más justas y perentorias reivindicaciones, muchas veces sin ningún estímulo ni ayuda de los propios beneficiarios; y algunas veces, hasta frente la hostilidad de los mismos.

No seré tampoco, ciertamente, yo el que niegue la parte preponderante de la C.N.T. en el combate contra la rebelión franquista. Lo he cantado en prosa y en verso en varias ocasiones.

Y fuí testigo directo —¡y muy directo!— de la abnegación generosa y eficaz de muchos obreros cenetistas para organizar la vida económica y social en vistas de ganar la guerra contra el fascismo y de asegurar un mañana de justicia y de máxima igualdad, al lado de los hombres que, al margen de toda etiqueta y sin titubeos, luchaban sinceramente por los mismos postulados.

Me proclamo orgulloso de haber colaborado activamente con vosotros durante el período 1936-39, dando así la prueba que se puede ser «reformista» sin trampa, es decir, partidario de la evolución por vía democrática en tiempo de paz, y decididamente «revolucionario» en el momento en que los privilegiados encienden la hoguera de la guerra para paralizar y derrumbar la obra generosa de la reforma.

Y es precisamente impulsado por estos recuerdos y por mi auténtica simpatía hacia vuestros medios, que me duele la postura esterilizante que habéis adoptado y que mantenéis en el exilio, la cual ha bloqueado, bloquea y bloqueará todo intento de unidad de acción contra el régimen franquista.

Me refiero al hecho de haber integrado la C.N.T. al Movimiento Libertario. Allá bajo, en casa, la C.N.T. era un sindicato de lucha reivindicativa, inspirado por los grupos anarquistas, es verdad, pero independiente del Movimiento Libertario.

La mayoría —una gran mayoría— de los afiliados a la C.N.T. no eran anarquistas *y votaban republicano*, cuando no eran, incluso, militantes de un partido de izquierda. El ejemplo más flagrante es la «Esquerra Republicana de Catalunya» partido político mayoritario gracias a la aportación masiva de los obreros cenetistas.

Pero en Francia la C.N.T. y el Movimiento Libertario se presentan y representan como una sola cosa.

Y como en anarquista no se puede colaborar en la obra de derribar un Estado para crear otro Estado y, por otra parte, los otros sectores del antifascismo peninsular no pueden oponer al régimen de Franco que la reinstauración de una República democrática, socialista o socializante, pero *con Estado*, henos aquí metidos en un callejón sin salida.

Mientras que la C.N.T. sola, en tanto que organización sindical independiente, podría integrarse sin reniegos al bloque de unidad republicana antifascista.

Oh, ya lo sé, algunos van a sonreir ante tamaña opinión. Otros dirán que ella es el fruto de un juego de palabras... a lo político. Pero podría ocurrir, amigo Ferrer, que los obreros de allá bajo, cenetistas y no cenetistas, sean de otro criterio y que lo sigan al margen de los «absolutos» del exilio.

Todo esto siendo dicho y expuesto sin rencor ni animosidad, tu lo sabes bien.

***

Se me queda en el tintero el tema sobre Cataluña, que tengo sumo interés en tratar, pero lo dejaremos para la próxima semana. ¿De acuerdo?

Cordialmente,

B. TORNE i PRAT
d'Igualada

LEED Y PROPAGAD
«UMBRAL»

Alianza, sí; central única, no

(Viene de la página 4.)

locro personal, las que platean los antagonismos más violentos.

España Libre, órgano de Hispanas Confederadas, ha publicado un trabajo relacionado con el tema que nos ocupa. ¿Su tónica? ¿Su finalidad? ¡Qué deplorable! La sensatez brilla por su ausencia; el ridículo tiene presencia de cuerpo y alma. ¿Las intenciones? Basta conocer al director de ese paladín para hacer una composición de lugar inequívoca. Campean los indicios de finalidades turbias.

Y los que en México han reproducido el trabajo en cuestión, ¿no tiene mayores horizontes de meollo? ¿Dónde está el perfil de su personalidad? ¿Carecen de audacia y honradez para suscribirlo con firmas responsables? ¿Es que lo varonil ya no es compatible con ideas extrañas? ¡Cuánta miseria! No nos hemos equivocado. Se conspira contra la Confederación Nacional del Trabajo; se la quiere desvincular de los grandes problemas que España tiene en perspectiva; se pretende, en nombre de una unidad sindical que no creen ni los que la propugnan, que la C.N.T. no continúe en la palestra, que no eleve su voz y oriente a los trabajadores.

Hay afanes que no temen el ridículo. Destrozar a las dos centrales sindicales de vieja solera es la finalidad de la llamada Alianza Sindical Obrera. La conjura no es reciente; data de tiempo. ¿Quiénes la patrocinan? ¿Radican en España sus patrocinadores? ¿Es en nuestro país donde tuvo origen esa idea? ¡No, señores! La idea es de origen y sustancia comunista, y con el tiempo la han amparado renegados de la C.N.T. y de la U.G.T.

En su Servicio de Información, la Unión General de Trabajadores (véase número 11, año segundo de 1942, de México D. F.), ya llamó la atención en los términos siguientes: «No es propósito del C. N. de la U.G.T. cooperar a una unión sindical de fusión de ambos organismos en un solo. Mantengan ese equívoco los que con merodeos de confusionismo político aspiran, como siempre, al provecho para su campo. ¡Una sola Central Sindical!, claman los que no tienen responsabilidad alguna en el movimiento obrero de nuestro país...»

Nos congratulamos de esas razones tan concluyentes. Aunque hechas hace veintitrés años, damos por descontado no han sido rectificadas. Si son mantenidas, al igual que la militancia sana de la Confederación Nacional del Trabajo continúa manteniendo la postura clásica, ese fantasma llamado A.S.O. deberá saber a qué atenerse. Lo que procede es, respecto a la C.N.T., respetar la pauta trazada por opinión mayoritaria, robustecer sus núcleos, hacer claro y sólido un entendimiento. Es el fin que todos los libertarios, sin excepción, deberíamos proponernos.

Aquellos que clara, o solapadamente, habéis aireado la opinión de suprimir la C.N.T., en aras a una Central Unica, a tiempo estáis para rectificar; nada conseguiréis; estáis abonando, queremos suponer inconscientemente, la tesis de comunistas y falangistas. Ningún hombre liberal, y menos los libertarios, podemos confundirnos con esas gentes; ambos parten de un denominador común; persiguen los mismos fines; son enemigos de la liberación del hombre.

SEVERINO CAMPOS

S. I. A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el farero Vicente Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Próximo a aparecer. Su precio: 3,50 F.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

Siluetas israelitas

IGNORAMOS a veces como empezar, pero viniendo el comienzo y el fin a lo mismo, importa echar adelante.

El pueblo israelí se divierte con el juego electoral parlamentario, con el Histadrout, y con cierto lecho nupcial en perspectiva.

La verdad aparece clara en la calle, a las masas, cuando hay en ella juerga electoral. Cada partido echa en cara de los demás sus defectos, resultando que todos ellos se unen por accidente y para una sola divisa: obligar al elector a marcar el paso de oveja hacia las urnas, de lo que se deriva que el elector en potencia se transforma en votante impotente.

Nosotros, los libertarios nos reímos de ello; pero en lo que concierne a las elecciones sindicales, la Histadrouth (central obrera) en la que constamos en pequeña minoría, oye nuestra voz que dice, al proletariado, que los partidos nada tienen que hacer en el socialismo, y que los salarios aumentados aportan mejoras al cajón del comerciante, sin que al obrero le conduzcan al fin de la explotación que sufre. El parlamentarismo, también en este Estado «nuevo» ha prohijado los verbos «hablar» y «mentir», y así lo explicamos a los sindicados, añadiendo el interés de que las fronteras desaparezcan de un lado y otro para reencontrar la paz y el bienestar nuestro y ajeno.

Volviendo la hoja, ahora expongamos el caso de una mujer ex católica francesa, de unos 43 años, exteriormente bella, que habiendo elegido la religión judaica se hizo cortar el pelo. Aconsejada por el rabino, condujo a su hijo a los «deberes» militares de este país. Es innegable que existen judíos librepensadores, pero tampoco se puede negar la existencia de quienes se reclaman de la religión y rinden algún beneficio a su dios. Pero nuestra dama, después de divorciarse del catolicismo y de su marido, se ha demostrado fanática del judaismo, con más cerrilidad que nuestros fanáticos profesionales. Pues esta señora secuestró al hijo de una familia sospechosa de librepensamiento, al cual sus padres buscaban en vano. Ni la pena de estos ni el sentido de humanidad que en su pecho cobija todo ser humano, consiguieron ablandar a la secuestradora, hasta que el azar descubrió el escondite en que la ex católica tenía al muchacho. El nombre francés de esta mujer lo ignoramos, pero el de pila judía es: Ruth ben David; Ruth, igual que la moabita también convertida... En todo caso Ruth va a casarse con el rabino Amram Blooiy, de la secta Natourey Karta, o sea «guardianes del Muro». Pobre Ruth, su próximo marido es viejo de 72 años, sin que ella se aparte la ilusión de concebir pequeños «kartas» con la misma certeza que pone en la existencia de Jehová. También el rabi...oso Amram, parece enamorado de la ex «goïe», y por lo físico de ella tiene motivos. Y ahora ambos —prejuicios amorosos aparte— ya andan juntos proclamando la sinrazón de un Estado de Israel que no puede existir de verdad sin antes recibir la visita del Mesías en persona.

El sábado nadie se arriesga a pasar en automóvil en el barrio cuartel general de los ultras Natourey Karta. Sin embargo, yo les he dicho que poco puede su Jehová por cuanto permite la existencia de librepensadores, no importándome que estos fanáticos se consideren la policía misma de su dios idolatrado.

En política de «extramuros», nuestro vecino Nasser se halla, en estos momentos, en la U.R.S.S., después de haber visitado Gédah, en Arabia Saudita, donde fue a negociar la paz del Yemen. En ese país el «raïs» dispone de mucha tropa comprometida en un negocio político que le ha salido a la inversa. Ni que decir que tales soldados egipcios disponen de armamento ruso y americano para reducir a unos montañeses que antes que la dictadura egipcia prefieren romperse la crisma por una monarquía que les olvide. Si consigue salir del atolladero yemenita, Nasser ambiciona trasladar sus tropas a la frontera de Palestina. ¡Siempre la misma historia!

Entretanto otros vecinos árabes envían a nuestro interior sus «Al fatah», guerrilleros bien armados que colocan explosivos en instalaciones agrícolas y puentes durante la noche.

Como nota interior, el pueblo de aquí lamenta mucho que David ben Gurion no haya resultado advertido y capaz como un Churchill, por ejemplo, quien, una vez abandonada la presidencia del gobierno, se retiró a su domicilio para escribir sus memorias. Por lo visto, ben Gurion quisiera gobernar siempre, aún a riesgo de que la población lo deteste. Ahora ha fundado un nuevo partido, prometiendo el azul del cielo, no saliéndonos, con su partido y con los demás partidos, de aquello de «la democracia prometiendo la democracia». ¡Oh, la rueda!

CH. HOCHHAUSER ARMONY
Haifa

B.D.I.C

buenas intenciones

de lenguaje, no se olvide; y los más acérrimos partidarios del voto pueden, con razón, considerarse víctimas del voto mismo. Para que se vea que lo más conveniente en la C.N.T. es el ejercicio de la conciencia, que lo más propio a la conducta cenetista y —¿por qué no?— anarquista, es la actuación formal y lógica del compañero, de la suma de compañeros, contra las preparaciones militanciales, o influenciación de afiliados. Cójese el espejo por cualquiera de sus costados, y se verá que en Montpellier se operó una reacción mayoritaria que, queramos o no los conocidos, se mantendrá, e irá reimponiendo en la C.N.T. la sagacidad, la ecuanimidad libertaria que por vicio de función parecía escapársenos de las manos. Mientras compañeros enfadados imaginan torceduras en el proceder de otros compañeros a los que parecen tratar en contrarios, la ola de enderezamiento confederal crece y se encrespa poderosa, y poco alcanza el mirar de quienes así no lo vean. Hay a nuestro lado valores jóvenes forjados en la reciente historia de España, que en el exilio que les es nuevo tratan de hallar la C.N.T. que en nuestro país no hallaron por inconcreciones y precipitaciones de una lucha difícil. Varios de estos compañeros nos han observado a todos, y de cerca, en el Congreso de agosto, y su decisión está hecha: ni con «unos» ni con «otros», pero sí con la Confederación anarcosindicalista, esto es: inconfundible.

En este importantísimo punto les decimos a los compañeros que nos piden «influenciar» a quienes no nos reconocen ninguna influencia, que un reencuentro inmediato de voluntades sería oportuno e incluso hermoso. Pero, habiendo fallado la unidad moral (no en todos los compañeros, desde luego) tras la unidad física concurrida en 1962; y no abundando en esperanzas de rápida solución los problemas banales o importantes que nos atosigan, afirmamos que el porvenir inmediato de la C.N.T. queda en manos de los compañeros de solera sin cartapacio militante, **que pululan tanto por el interior como por el exterior, y en las de estos estimables compañeros venidos de España con ganas de vivir, salvar y prestigiar a nuestra formidable sindical que, en horas amargas puede transigir en acciones de frente antifascista, pero que nunca debe descender peldaño tras peldaño con peligro de llegar a la sentina.**

En esto —que tan mal huele— creemos estar de acuerdo incluso con compañeros sin gana excesiva de acordarse de nosotros. A.S.E. nos condujo a colaborar con cristianos vascos, papistas, y pase por haber estado con el pueblo frente a Franco. Ellos son estimables. Pero la A.S.O. flirtea con católicos ignorados, y su provecto de disolver la C.N.T. y la U.G.T. con pretensiones de sentral sindical única, ello se pasa de la raya. Y aún más el trato inmoral acontecido en Madrid, que nosotros por pudor o asco callamos, pero que la prensa internacional divulga poniendo el acento en la participación de individuos «anarquistas», los cuales tienen a bien adjetivarse «sindicalistas libertarios».

Vista la situación, el problema nuestro, el de los cenetistas todos, es de formalidad, de cohesión, de reconciliación, de arrimar el hombro a la obra común, a fin y efecto de que la C.N.T., viva y medular a pesar del gorigori que irreflexivamente e irritadamente se le insinúa, afirme su pura y acusada presencia por encima de mínimas pasiones, de empeños personalistas, de actitudes destempladas.

El caudal es de todos y no hay que perderlo. Quienes sientan de verdad la C.N.T.; los que no pueden, por corazón y mente, sustraerse a ella, comprenderán la transcendencia del momento y verán que sin fraternidad no hay compañerismo posible, y que sin anarcosindicalismo la sigla C.N.T. queda reducida a tres simples mayúsculas de abecedario.

Creemos haber dejado a los comunicantes satisfechos con esta puntualización nuestra, hija de una observación sosegada de las circunstancias. Si no fuese así que otros acierten mejor, en tanto los jóvenes idealizados, los compañeros recientemente incorporados al exilio, y el resto abigarrado de voluntariosos susceptibles de enderezamiento —como se ha demostrado— se encargarán, infaliblemente, de situar a la C.N.T. en el lugar histórico que ahora y en el futuro le corresponde.

Juan FERRER

ANTENA

LA CONLLEVANCIA

MADRID.—El ministerio español de Comercio acaba de autorizar la exportación a la URSS de 25.000 toneladas de naranjas. El año pasado la exportación a Rusia de dichas frutas totalizó solamente en 6.000 toneladas, mientras que en 1963 alcanzó a 21.000 toneladas.

España se propone, al parecer, intensificar sus intercambios comerciales con la URSS, pero surgen algunas dificultades debido a que los productos ofrecidos por los soviéticos tienen escaso interés para el mercado español.

Actualmente España importa 30.000 toneladas de cemento ruso, a las que seguirán 10.000 más, y se indica asimismo la posibilidad de que importe petróleo sin refinar.

INMODERACION
Y GESTOS HOSCOS

BARCELONA.—En su intervención en la III Lonja Textil (hay que consignar que la industria textil está en apuros), el delegado del Gobierno, Matarranz, expresó difícilmente su punto de vista: «Hay que dialogar entre fabricantes, compradores y el Estado, pues del diálogo saldrán las soluciones para los problemas más graves del mundo textil. Incluso de él cabe esperar el remedio preciso y exacto para afrontar los aumentos de precios tan comentados últimamente y de cuya génesis se han querido buscar factores desencadenantes en la producción, en la intermediación, en la presión fiscal, en los salarios y en otra serie de elementos. Pues bien, el establecimiento de la auténtica realidad productora de esta cuestión como de otras muchas, así como la superación de la misma ha de surgir de un plan meditado a discutir con la Administración en un plano de cordialidad y moderación y sin gestos hoscos.»

TEMEN LA CONCURRENCIA

BARCELONA.—En la III Lonja Textil, el presidente de la misma, Vilá Riba, manifestó sus temores:

«No veo por qué —dijo— si en otros países han sido tomadas medidas de protección y de defensa textil y ponen dificultades a la importación de textiles en ellos, hemos de ser nosotros tan benévolos como para abrir de par en par nuestras puertas y dar entrada en España a textiles extranjeros, que en algunos casos son importados a precios inferiores a los que rigen para las exportaciones textiles entre los países miembros del Mercado Común.»

Y continúa Vilá Riba: «Verdaderamente no somos bastante ricos como para permitir la entrada en España de Textiles a precios que produzcan un desfase entre la oferta y la demanda, con perjuicio exclusivo para la industria nacional.»

LOS CUERVOS
SE DAN EL PICO

NUEVA YORK.—El Padre Santo ha enviado a Franco, el siguiente mensaje:

«Al regresar de nuestro viaje a Naciones Unidas, volando sobre *vuestra* nación, queremos llegue a Vuestra Excelencia nuestro saludo, mientras elevamos ferviente plegaria al Altísimo invocando sobre vuestra persona y amadísimo pueblo español las más copiosas bendiciones celestiales prendas de paz y cristiana prosperidad.»

MADRID.—En repuesta al telegrama que el Papa le dirigió al sobrevolar España, Franco transmitió al Padre Santo el siguiente mensaje telegráfico:

«Fielmente agradecido al paternal saludo de Vuestra Santidad y las plegarias que habéis elevado por España al atravesar su cielo en el regreso de las Naciones Unidas, me congratulo con toda la nación por el feliz desarrollo de vuestro viaje apostólico en servicio de la paz.

»Con estos sentimientos, hago votos fervientes por Vuestra Santidad y para que las clarividentes enseñanzas ofrecidas al mundo en las Naciones Unidas sean un servicio fecundo a la Humanidad como son ya honor de la Iglesia, madre y maestra.»

LO QUE LLUEVE
EN BARCELONA

Cuando transitaba por las Ramblas a Antonio Martín Prado le cayó un bloque de yeso que se desprendió del edificio frente al cual pasaba y que le causó lesiones de pronóstico reservado.

— Leonor Alguerano Gómez sufrió lesiones de pronóstico reservado al haberle caído encima unos ladrillos de una casa en construcción en la calle de Marina.

LAS TIRADAS
DE LOS DIARIOS

MADRID.—Xavier de Echarri manifestó que las tiradas de los periódicos en general y estimadas, periódico por periódico, son evidentemente insuficientes, son muy cortas, si se tiene en cuenta el crecimiento de la población española. Es decir, las tiradas de los periódicos no corresponden a la población actual de 32 millones de españoles.

Nosotros y Echarri sabemos por qué: por analfabetismo, por la mala calidad del papel y de los periodistas, porque todas las publicaciones son gacetas de Franco, porque éstos se disputan el campeonato de lo anodino...

A BILBAO DEPUESTO
ITURMENDI PUESTO

MADRID.—El nuevo presidente de las Cortes franquistas, Antonio Iturmendi, juró su cargo en el Palacio de El Pardo a primeras horas de la tarde del día 4. El acto tuvo efecto en el despacho del Jefe del Estado y actuó de notario mayor del Reino el ministro de Justicia, Antonio María de Oriol.

Media hora más tarde se celebró el juramento de Iturmendi como presidente del Consejo del Reino.

Ese Iturmendi pasa por ser uno de los elementos más reaccionarios del régimen franquista.

LA PERSECUCION
DE CATEDRATICOS
EN ESPAÑA

PARIS (OPE).—«Le Monde» publica un escrito de don Carlos Quesada, profesor español en Rabat, en el que se aclara el hecho de que los catedráticos españoles recientemente castigados por el régimen franquista —tres con la exclusión total de la Universidad y dos con la prohibición de ocupar cátedra durante dos años— no tenga como precedente inmediato anterior otro que la sanción impuesta a fines del siglo XIX «cuando el filósofo Giner de los Ríos fue revocado».

«En efecto, el célebre escritor don Miguel de Unamuno fue igualmente víctima de sanciones, tan injustas como severas.

«De hecho, la lucha empeñada por las autoridades españolas contra la libertad de pensamiento y de acción en la cátedra, se confunde con el espíritu de inquisición que no ha cesado de inspirar a los Gobiernos —liberales o conservadores— con excepción de los dos períodos más o menos republicanos de 1868-1873 y de 1931-1936.»

CARCEL EXTRAORDINARIA

BILBAO. — El director de la cárcel de la capital vizcaína ha dicho que la población penal oscila entre 200 hombres y 20 mujeres. «Todos por delitos comunes» ha subrayado. Naturalmente, para el régimen, todos sus enemigos son delincuentes comunes. Luego ha dicho que «en Basauri se está construyendo la nueva prisión bilbaína que será un modelo entre los establecimientos penitenciarios... Creo que estará terminada el próximo marzo y quizá en la primavera o en el verano podrá ser inaugurada. El nuevo edificio es algo extraordinario...»

¡Malo para los que tengan que «habitarla»!

MULTA DE 2.500 PESETAS

BILBAO (OPE). — Al joven José Ignacio de Gorostizagoiza, residente en Villaro, se le ha impuesto una multa de 2.500 pesetas por llevar un cinturón con los colores de la bandera vasca. La adquirió en un comercio de Bilbao y así lo manifestó al ser interrogado por la guardia civil. Pero el guardia contestó que no le interesaba.

EL PROFESOR BOSCH GIMPERA

PARIS. — Se halla en Europa, asistiendo a diversas reuniones científicas, el historiador catalán señor Bosch Gimpera, conocido por sus muchos trabajos sobre las culturas reconocidas en los más antiguos vascos.

Cumbre del Toluca y Sierra de las Grullas

(Continuación y fin)

En las orillas del Mezcala, Coyuca de Catalán, con sus vinos. Coatepec, con sus hilados. Montecristo, con sus frutas. A orillas del Río Grande del Norte, cerca de su salida al Golfo de México, Matamoros (F.C.), con sus pieles y su puerto. Ciudad García, con sus maderas. Rosario, con sus minas. Iguala, con azúcar, añil y chile. En el Bolsón o cuenca de Mapimí, Lerdo (estación), con sus tejidos y sus minas. Tlaxiaco, con sus frutos. Guaymas, con su puerto. Pinos, con sus yacimientos mineros. A orillas de lago de su nombre, el mayor del país (1.530 kilómetros cuadrados), Chapala, con sus buenas actividades. Ameca (al riel), con sus minas y sus curtidos. San Juan de los Lagos, con sus ferias. En la falda suroeste del Tuxla, San Andrés Tuxla (al rail), con sus signos y sus plantíos. Como preciosos lirios, las singulares enseñas de Ciudad Jiménez, Pénjamo (a la línea férrea), Chalchicomula, Parándiro, San Juan del Río (F.C.), Teocaltiche, Ixtlahuacán y Chilapa. En igual, Huautla, Piedad Cabadas, Chilpancingo, Acaponeta, San Juan de los Llanos, Pátzcuaro, Tolimán y Sayula.

A orillas del lago del mismo nombre, Texcoco (al riel), con su buen desenvolvimiento. Tehuacán (al carril), con sus ónices. Guadalupe, con sus minas. Junto a la laguna de Cuyutlán, Manzanillo (estación), con su puerto. La Barca (F.C.), con sus curtidos. Mixcoac, con sus fábricas de papel. Huatusco, con sus plantaciones. Sultepec, con sericicultura. Minatilán, con su industria petrolera. Zitácuaro, con sus recuerdos históricos. Autlán, con su caucho y sus minas. Carmen, con su puerto. Cual vistosas anemonas, los generosos lares de Santa Cruz (al riel), Mexicali, Dolores Hidalgo, Ixtapalapa, Tula (Tamaulipas), Alamos, Linares (al carril), Cuetzalán y Tenango. Asimismo, Parras, Yautepec (estación), Matamoros (Puebla), Zumpango (F.C.), Villa del Bravo, Huamantla, Moroleón, Tonalá y Fresnillo.

En la bahía encantadora de Santa Lucía, al Pacífico, Acapulco, con su puerto. Situada en una estrecha lengua de tierra, la villa de Alvarado (Veracruz), con sus buenos semblantes. A orillas del Pacífico, Salina Cruz (al riel), con su puerto. En las proximidades de la ciudad de Mérida, Ticul (al carril) con restos maya. A la parte oriental del Golfo de California, 360 kilómetros noroeste de Mazatlán, en una bahía, La Paz, con su puerto. Cholula (Puebla), con una pirámide de 427 metros de base y 55 de altura. Tacámbaro (estación), Michoacán, con sus frutas. Ixtlán del Río (Nayarit), con sus minas. Tetela (Puebla), con sus yacimientos. A Nuevo León, Montemorelos (F.C.), con sus frutas. Atotonilco (al camino de hierro), con sus naranjos, y Mascota (Jalisco), con sus minas. Como apetecidos geranios, las románticas piezas de Salinas (al riel), Ahuacatlán, Río Verde, Pichucalco, Ciudad González, Tlacocula, Romita, Etzatlán y Cortázar. En la misma forma, Miahuatlán, Lerma (al rail), Zacatelco, Arandas, Comonfort, Chiapa, Oro, Acatlán y Yuriria.

Al Yucatán, en las cercanías de Mérida, Tekas (estación), con sus restos arqueológicos. Huétamo (Michoacán), con sus minas. Zongolica (Veracruz) con sus frutas. Valladolid (Yucatán), con sus vestigios. Villanueva (Zacatecas), con sus yacimientos. Atoyac (Jalisco, con sus maderas. Ario de Rosales (Michoacán), con sus minas. Cual primorosas dalias, los gentiles asientos de San Bartolomé, Huamuxtitlán, Nuevo Laredo, Tecamachalco (a la vía férrea), Camargo, Tantoyuca, Colotlán y Loreto. Al igual, Zinapécuaro, con sus minas, Jiquilpam, Ciudad del Maíz, Ixtlahuaca (al riel), Apaseo (al rail), Motozintla, Zacualtipán y Tijuana. Del mismo modo, Cadereyta Méndez, Tetoloapam, Venado (estación), Jojutla de Juárez, San Juan de Guadalupe, Maxcanú (a la línea férrea), Amealco, Tecpán y Chinipas.

Junto al lago Xochimilco, Tlalpam, con sus fábricas de papel. Santiago de Papasquiaro (Durango), con sus yacimientos mineros. Papantla (Veracruz), con una pirámide de origen nahua. Nochistlán (Zacatecas), con sus frutas. Batopilas (Chihuahua), con sus minas. Como encendido claveles, las diligentes plazas de Motul (F.C.), Zimtlán, Santiago Ixcuintla, Huejotzingo, Silacayoapam, Temascaltepec, La Luz, Maraviato (al riel), Iturbide, Ocotlán y Misantla. En el mismo sentido, Rincón de Romos (al rail), Casamaloapán, Peto (estación), Jonocatepec, Magdalena (F.C.), Nieves, Iztamal y Alaquines.

En un alto y estrecho valle, Tlaxcala (al riel), con sus fábbricas. Tecalí (Puebla), con sus canteras de ónice, con sus minas diversas, Actopam (Hidalgo), Ahuacatlán (Nayarit), Guadalupe y Calvo (Chihuahua), Zimapán (Hidalgo) y Ures (Sonora). Cual adorables violetas, los bien abnegados lugares de Coixtlahuaca, Acaxochitlan, Jamiltepec, Chalco, Temax (al carril), Ozuloama, Cuencamé y Zintalapa. En igual, Huimanguillo, Cerritos, Apam (estación), Tepeaca (al camino de hierro), Santa Cruz del Bravo, Espita y Jerécuaro. De la misma manera, Teposcocula, Mineral de Ocampo, Tlalnepantla (F.C.), Purísima del Rincón (al riel), Tarímoro, Pochutla, Apatzingán y Calvillo.

A la bahía de Chetumal, Payo Obispo (Quintana Roo), con su puerto. Nazas (Durango), con sus minas. En alto, Tula, la antigua Tol-lán (Hidalgo), con su pirámide y sus grandes signos y relieves. Asientos (Aguas Calientes), con sus yacimientos mineros. Otumba (al rail), con sus recuerdos históricos. Victoria (Guanajuato), con sus minas. Ayutla (Guerrero), donde Alvarez hizo público su «plan» contra Santa Ana. Como amorosos nardos, las queridas viñetas de Nochixtlán (Oaxaca), Tecoh, Ojo Caliente (estación), Jalacingo, Teposcocula, Frontera, Coalcomán y Allende. Así, Tlapa, El Fuerte, Atotonilco (a la vía férrea), Guadalcázar, Simojovel, Nombre de Dios, Jalpam y Ozuloama. En el mismo plano, Tixkokoh, Ensenada, Tepeaca (F. C.), Juchipila, Tlaxco (al riel), Cuicatlán, Tizimín y Concordia.

No lejos del lago Catajaza, Palenque (Chiapas), con los restos famosos de una antigua ciudad. El Oro (Durango), al rail, con sus cereales y sus minas. Comalcalco (Tabasco), con sus notables vestigios. Tetecala (Morelos), con sus cereales y sus frutas. Moctezuma (Sonora), con sus minas. Cual lindas amapolas, los salerosos puntos de Tamazunchale, San Blas, Tepejí, Juxtlahuaca, Metztlán, Huejutla, Coyoacán y Macuspana. Igualmente, Teotitlán del Camino, Jilotepec, Tancarhuitz, San Ignacio (estación), Cuautilán, Jalpa y Tenosique. En el mismo aspecto, Tapa, Mocorito, Nacajuca, Barrón Escandón, Acanceh, Cosalá y Molango.

Al Suroeste de Mérida, Uxmal, con su palacio, su pirámide y sus efigies y relieves. Arizpe (Sonora), con sus minas. En el Yucatán, Chichen-Itza, con su gran pirámide, sus símbolos y sus bajorrelieves. A 43 kilómetros noreste de la capital del país, Teotihuacán, con sus pirámides. La mayor mide 194 metros de base y 55 de altura. Galeana (Nuevo León), con sus aguas medicinales. Junto al lago Catamaco, Santiago Tuxla, con sus vestigios. Champotón (Campeche), con su puerto. Tamazula (Durango), con sus minas. Como bonitos jazmines, entre otras, las cariñosas localidades de Ixmiquilpal, Badiraguato, Capulalpam, Villa Alta, Hacechacán y Jacala. De igual, Etla, Huichapam, La Unión, Altala, Santa Rosalía, Altar, Arispe y Jonuta. En la misma índole, Tacotalpa, Chicontepec, Acozutla, Santo Domingo, Choapam y Juquila.

MIGUEL JIMENEZ

CONGRESO

TOMADO e nsu valor nominativo tiene su equivalencia en Cámara y Parlamento. Tres en uno. Son lo mismo. Lo más español son las Cortes. Funcionaron en los reinos de Castilla, Aragón, Valencia, Navarra y Cataluña, siendo su origen de la época goda. Otra cosa son las asambleas que se remontan al origen de las sociedades, figurando en todos los pueblos que han gozado de alguna libertad. Asamblea, igual a comicio, fue también ágora, malls, campo de Marzo y campo de Mayo. Un congreso puede ser una caricatura de la soberanía nacional o popular, como acontece en la España imperial de hoy, que denomina Cortes del Reino, al Congreso de Procuradores que tienen la facultad de hacer leyes, pero dejando a salvo la suprema potestad del jefe del Estado de dictar normas jurídicas de carácter nacional. Un Congreso puede ser el acto conjunto de delegados directos de las asambleas, reunidos en Cámara para nombramiento de representantes, como lo fue la que nombró en 1518 Juana la Loca en Castilla —sin mandato de las asambleas—, llegando hasta conocerse como la cámara de diputados que con toda pompa se detalla como congreso donde se reúnen los representantes del pueblo, algo así como la cámara de los lores que conjuntamente con la cámara de los comunes constituyen el Parlamento de Inglaterra.

En función renovadora de costumbres, en cada época se han democratizado más las cortes o congresos y hasta incluso en ciertos países ya no existen las cámaras de senadores que fueron por primera vez instaladas en Roma, formando la asamblea de los patricios, los viejos más ricos en propiedades y arte diplomático.

La primordial función de un Congreso convocado por una organización obrera es presentar credenciales que avalen a sus compenentes como delegados y con mandato de las asambleas que los nombraron, discutir, parlamentar los temas del orden del día, deliberar, formar ponencias, comisiones de estudio, dictaminadoras, tomar acuerdos y votar, si es menester, las resoluciones, sólo compatibles con sus mandatos.

Se puede ser delegado directo o indirecto, formando parte de la misma organización que lo nombró o ser nombrado sin pertenecer directamente al organismo que confiere el mandato de delegación. Es la innovación de libertad de elección indirecta, es una conquista lograda por los congresos obreros y, por lo general, también tiene fuerza y vigor en las reuniones y asambleas de tipo político y sindical.

Toda la mecánica orgánica del funcionamiento colectivo para tomar acuerdos generales ha sufrido, en propio beneficio, junto con el progreso de la sociedad, una evolución importante en sus procedimientos. Pero, si buscamos defectos, nuestra organización tiene como reminicencias del parlamentarismo, la facultad de convocar la Plenaria de secretarios regionales en casos de emergencia, lo mismo que hace la comisión permanente de las Cortes, cuando están en receso, las sesiones parlamentarias. Pero, tiene además la libertad de elegir —lo que hace por referendum— si la reunión naconal, de la totalidad orgánica, tiene que ser Congreso o Pleno, restándole al pleno la importancia que concede al Congreso.

Cuando se escriba la historia de los años que la C.N.T. emigrada-desterrada de España siguió cumpliendo con su deber y su labor de organización y de lucha, se remarcará con preferencia el Congreso de París, mayo de 1945, ignorándose quizás entre otros, muchos, el Pleno del M. L. E. de Francia, celebrado en Toulouse en octubre de 1944.

El genuino valor y fuerza activa de nuestra organización, toda su potestad, tiene que ser la asamblea libre y soberana, la directa participación de todos en la obra que para provecho de todos se debe realizar a la vista de todos y con el máximo de intervención. Los congresos, plenos, conferencias, incluso las plenarias o reuniones ampliadas, son puro parlamentarismo, vicio y copia que anula la acción directa, delegando mandatarios. Los muchos congresos de variados nombres celebrados en Francia, no han logrado nada más que repetir lo mismo de siempre ya acordado en 1919 en Madrid y en 1870 y 1910 en Barcelona. Ningún congreso ha sido nunca solución, cuando más representó del inicial, continuación de usos y costumbres, que es tanto como repetir siempre lo mismo: «Sólo tienen validez los acuerdos de un Congreso.» No estamos en contra de los congresos y todos sus derivados; sólo hacemos apreciaciones para conceptuarlos de reminicencia gubernamental incluso en los organismos obreros que combaten la autoridad y pugnan por la abolición de todas las jerarquías.

JULIO ESTRADA

UN AMIGO
DE «UMBRAL» Y DEL «C. S.»

Queridos compañeros: Salud.

Adjunto hallaréis cheque por valor de 5 dólares. Me alegro del aviso, así podré estar al corriente, claro está, en pequeñas dosis como así lo requieren las circunstancias. El 15 de agosto he cumplido la mitad de mi servicio por la causa (80 años), sin sacar ni poner. Ahora en la segunda mitad tengo el empeño de hallarme al corriente con nuestra prensa, así que, espero que sin titubeos me aviséis a su debido tiempo. Mientras tanto un abrazo fraternal a todos los que luchan por la emancipación de los pueblos.

ALBERTO MARTIN
Brooklyn 38, N.Y, USA

Recordando el pasado

QUISIERAMOS prescindir en muchas cosas de machacar sobre lo dicho ya por nuestros respetados y recordados teóricos de las Ideas. Pero muchas veces hasta hallamos imprescindible el soslayar ciertas afirmaciones de nuestros luchadores ya idos.

Todos los compañeros que apuntan hacia un revisionismo destructor del pensamiento anarquista, estiman que el plato más suculento es el progreso actual, como si dentro de este mismo progreso estuvieran excluidas las ideas anarquistas, cuando éstas están comprendidas dentro de la ciencia, del progreso y del arte.

El recordaro R. Rocker decía en el primer punto de la encuesta de «Los Iconoclastas» de Steubenville, allá en 1927, lo que a continuación sigue:

«En nuestro concepto se trata hoy menos de una revisión de las ideas anarquistas que de una revisión de la actitud general de los anarquistas y de su presente actividad práctica.

Las más bellas teorías tienen sólo un valor cuando son arrancadas de las experiencias prácticas de la vida y actúan sobre ella en sentido renovador.

Donde esto no ocurre, surge irrevocablemente ese doctrinarismo seco y apergaminado que enquista en ciertos dogmas políticos o sociales, y ahoga poco a poco la vida espiritual de un movimiento, ya que se estanca en fórmulas estériles y permanece ciego ante los acontecimientos de la existencia social. Y, efectivamente, éste me parece ser el caso en los amplios círculos del movimiento socialista general.

Los anarquistas no forman a este respecto una excepción. Carece en absoluto de sentido pretender que un reclamo político determinado podría proteger contra tal situación a un movimiento.

Ni más ni menos, que parece que el desaparecido, había pronosticado la euforia que más tarde se ha cernido sobre nuestro movimiento, muy especialmente en Francia y algunos otros países de Europa y también de las Américas.

Apoyar nuestras soluciones en las promesas de los políticos, nos parece soñar despiertos o sofisticar. La política es tan vieja como el mundo mismo, ya que el primer hombre que se ha impuesto a sus semejantes ha hecho uso de la misma ganzúa del engaño y el incumplimiento.

A nuestro Movimiento, en todos los tiempos le han salido al paso los regateadores de la libertad del hombre. En estos últimos tiempos y no teniendo otro objetivo en mano, se zamparon sobre los postulados de lo único sano que queda en el mundo: la C.N.T.

El argumento que siempre hemos escuchado de los «innovadores del ideal» ha sido el mismo que emplean los burgueses y toda clase demagogos de la ya gastada política. Creo que lo he dicho otra vez, que sería mucho más honroso que cualquiera que no se hallara a su gusto dentro de la organización anarquista se mudara sin tratar de arrastrar trás sí a los demás. Esto viene a cuenta de lo que una vez me dijo un excelente compañero: «Que había hombres que cuando eran depuestos, o por su propio deseo se cambiaban, intentaban llevarse consigo incluso la silla en la que se habían sentado.» Hombres ha habido que militaron en nuestras filas, y cuando no les ha convenido se fueron, pero jamás nos han combatido, o sea, que siempre han tenido un riguroso respeto a las ideas de libertad. Los años fueron volando como golondrinas, pero las palabras del teórico Rocker, y de otros muchos, están ahí marcando el camino como un faro que señala la ruta a las naves para que no se estrellen en las rocas o en la entrada del puerto.

Y tú, compañero, por todos los medios a tu alcance, debes evitar el romper la quilla o la proa de tu nave, y ser tú mismo tu capitán y guía.

R. LONE

NIMES - SECCION DE S.I.A.

La sección de S.I.A de Nimes y su grupo deportivo «Iberia», tienen a bien comunicar a todos los compañeros, afiliados, simpatizantes, y amigos, igual que a sus familiares en general, que a partir del sábado, 2 de octubre, han empezado los bailes familiares. Todos los sábados por la noche y domingos por las tardes y días festivos, en nuestro local social, 1, rue Saint-Rémy, a Nimes. Amenizará la Orquesta Moderna.

COMUNICADOS

MITIN EN VILLEURBANNE

COMISION DE RELACIONES
DE RHONE-LOIRE

Esta Comisión comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes de la C.N.T., que el domingo, día 14 de noviembre, tendrá lugar en Lyon (Villeurbanne), en la Sala «Bonneterre», rue Bonneterre (detrás de los rascacielos de Villeurbanne), un gran mitin de afirmación *confederal y libertario*, en el que tomarán parte los compañeros:

FEDERICA MONTSENY, directora de «Espoir», y

FRANCISCO ISGLEAS, el conocido y veterano militante de la Regional Catalana.

Compañeros todos, con nuestra presencia daremos una vez más la prueba que la C.N.T. y el Movimiento Libertario en el exilio aún vive y está dispuesto a escribir la página que la historia le tiene asignada en pro de la liberación del pueblo español.

NOTA.—Desde Perrache, tomar el car número 7 y trasbordar en los Cordelier con el car número 3 y apearse en la parada Auguste Blanqui (Villeurbanne).

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo día 24 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, día 17, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Esperamos la puntual asistencia de los compañeros.

REGIONAL CATALANA
AGRUPACION DE PARIS

Celebrará reunión el sábado día 16 para dar cuenta de la Asamblea regional de Montpellier.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea para el 24 del corriente. En el orden del día: Documentación importante y necesidad de un pleno regional.

F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo día 17, a las nueve de la mañana.

CORREO DE REDACCION

—C. P., Castres. Encargo cumplido.

—V.C., Beziers. La dirección que pides es: 30, rue Gabrielle, Paris (19).

—F. F., Orleans. Escribo.

— L. C., Givors (Rhône). Tu nota es impublicable en «C. S.».

«CENIT»

Sumario del número 165, julio-agosto 1965.

Editorial.—Ramón Liarte: El sindicalismo revolucionario ante su destino.—Severino Campos: La permanencia del pedestal opresor.—Luis Bazal: El romance de la viuda.—Vicente Artés: La Iglesia y la Revolución española.—José Muñoz Congost: Los de aquella generación.—Campio Carpio: Fuego humano de los Andes.—S. Bassons: Las imágenes del sudor. Eugen Relgis: De mi calendario.—V. Muñoz: La vida y los libros.—Floreal Ocaña: De Unamuno a Benavente.—Jaime Cuadrat: El yanquismo, como ayer el nazismo, es un sentimiento de perversidad nacional.—Abarrátegui: Romance de mucha muerte.—Angel Samblancat: El chiclero.—R. L.: No envenenéis a la infancia.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES
Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris, I
Metro: Châtelet o Etienne-Marcel

CLASES DE FRANCES

Como en años anteriores, el Centro de Estudios atenderá durante la presente temporada las clases de francés, especialmente destinadas a facilitar el conocimiento de esta lengua a los trabajadores recientemente emigrados. Dos días, pues, por semana: martes y viernes, *de seis y media a ocho de la tarde*, han sido reservados a estas clases, cuya inauguración queda fijada para el viernes 15 de los corrientes. Ruégase, por consiguiente, a todos los que deseen seguir el curso que efectúen su inscripción lo antes posible. Al mismo tiempo aconsejamos a los amigos del Centro que divulguen entre los nuevos emigrados la reapertura de las clases y, en su propio beneficio, les encaminen hacia ellas.

— El servicio de *colocación y orientación profesional*, funcionará en lo sucesivo los sábados, de seis a siete de la tarde.

PARADEROS

El compañero Gaspar Tomás Charles desearía tener noticias de su hijo Gaspar Tomás Matges, que hace dos años vivía en Maude, Louzère. Quien pueda dar noticias suyas, o el hijo mismo, que se dirija a la dirección siguiente:

Gaspar Tomás Charles, 26, rue du Planoulet, Castelnaudary, Aude.

— El compañero M. Ocaña desea entrar en contacto con algún compañero esperantista español. Señas: 65, Route de Carrières. Bezons(Seine-et-Oise).

— Si algún compañero conoce a Joaquín Torner Puyal, que entre 1945 y 1949, se hallaba en San Miguel de los Reyes, detenido, que lo comunique a M. Ocaña, 65, Roude Carrières, Bezons (Seine-et-Oise).

CINE-CLUB
DE MAISONS-ALFORT (SEINE)

Vendredi, 29 octubre: «La ruée vers l'or», de Charles Chaplin.

Vendredi, 12 novembre: «La passion de Jeanne d'Arc», de C. Th. Dreyer. Le procès de Jeanne d'Arc; un grand classique de l'écran.

Vendredi, 26 novembre: «Les carabiniers» (J.-L. Godard). Eblouissante démonstration par l'absurde de l'absurdité de la guerre.

Les films seront présentés et suivis d'un commentaire.

NECROLOGICA

REMEDIOS TRIGUEROS

La parca, con su siniestra acción, va dando golpes a diestro y siniestro. Esta vez ha tocado el turno a la compañera de Pascual Trigueros, «Remedios», como era conocida en la colonia española numerosa en Roanne.

Tres meses de sufrimiento a causa de una intervención quirúrgica en el aparato digestivo, le fueron necesarios para encontrar el reposo eterno. El día 21 de septiembre, acompañada de buen número de compañeros y compatriotas, fue devuelta a la tierra madre, envuelta con los colores rojinegros.

Descansa en paz, compañera «Remedios», y tanto al compañero Trigueros como a sus hijos y nietos, en nombre de la F. L. os expresamos que participamos al dolor sentido por tan sensible pérdida.

F. L. de Roanne.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

B.D.I.C

En el LVI aniversario de la muerte de

Ferrer Guardia

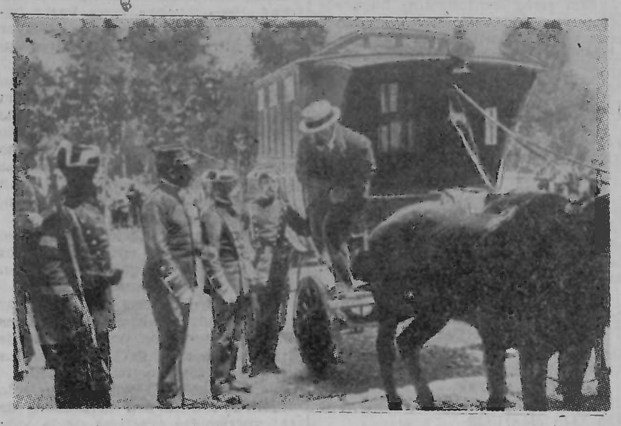
MAS de una vez hemos afirmado en estas columnas que la impaciencia homicida de la reacción española le causó un daño irreparable. Como todo ser viviente, al fundador de la Escuela Moderna le habría llegado la hora de abandonar normalmente la vida, no comprendiéndose, humanamente, la necesidad de ejecuciones resentida en toda época por las gobernaciones clericales.

Contra todas las argucias judiciales presentadas por un Orden prisionero del catolicismo hispano; contra los recursos imaginados por periodistas e historiógrafos dependientes del Papado, está claro como la luz del mediodía que Francisco Ferrer Guardia fue fusilado en Barcelona, no por supuestas participaciones en el atentado antiborbónico de 1906 y en la revolución de julio de 1909, sino por haber osado implantar en España un sistema escolar estrictamente racionalista, naturalista, que, por su función misma, dejaría en evidencia el atraso escolar mantenido oficial y escolásticamente en el aula tradicional española.

Ferrer, desclericalizado por reacción personal propia (no se olvide que su primera instrucción deriva de la sacristía de Alella) y luego familiarizado con elementos de ciencia y progreso del extranjero, pudo preparar un sistema educativo moderno para la atrasada España, usando de las experiencias de educación libre del profesor Robin, y en parte de las de su coincidente en pedagogía racionalista, Sebastián Faure. Imaginémonos la entrada de un foco de unos miles de bujías en un sótano oscuro y poblado de ratas y escarabajos. La sorpresa y la agitación serían inmensas...

Es una imagen, desde luego. Imagen que artistas atrevidos recogieron a lápiz en la época, aumentando la irritación de los poderes aludidos. Y como quien manda ejerce, la represión del pensamiento y del individuo opuestos es inevitable.

Ferrer Guardia no tenía ninguna necesidad de atentar contra un rey ni de enterarse de los pormenores para la ejecución del atentado. Mateo Morral intentó en Madrid suprimir a Alfonso XIII como parece haberlo intentado ya en París un año antes, reticencia o sistematismo que elude padrinazgos y rechaza, por imbécil, la versión de que el regicida obró, en 1906, por infortunio amoroso. Morral se dio una trayectoria nihilista en tanto Ferrer Guardia se la dio educativa, en



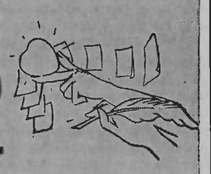
sentido de revolución pedagógica, lo que le apartaba de la vía violenta para evitar inconvenientes al desarrollo de su delicada tarea escolarista.

Ferrer Guardia salió indemne del proceso de 1906-1907, sin que la reacción se resignara a sacrificarlo en ocasión más propicia. En 1909 ocurre una protesta popular en Barcelona contra la guerra de Marruecos, seguida de combates y de incendios de templos, y aquí la justicia católica se afanó en la acumulación de testigos falsos procedentes del partido lerrouxista. Pero, no estando segura del efecto «dógico» que tamaña argucia causaría en la opinión internacional, el presidente y el fiscal al servicio del Gobierno cometieron la torpeza de insistir en la condición «terrorista» del procesado por su participación en el atentado antidinástico de 1906, por cuyo «delito» Ferrer había sido absuelto; acusaciones y procedimientos anormales que determinaron al Tribunal de guerra a condenar rápido y al Gobierno a fusilar pronto... antes de que el mundo civilizado interviniera en favor del reo.

Hoy, después de transcurridos cincuenta y seis años del crimen perpetrado tras una preparación de víctimas (Malet, Hoyos, Baró, García), la reacción hispana aún se ve obligada a subvencionar plumas extranjeras para que escriban mentiras noveladas en detrimento de la historia, con idea de que sus «errores judiciales» de 1909 aparezcan como sentencias necesarias para el mantenimiento de la paz española... tan frecuentemente turbada por esa Autoridad preparada, aconsejada y dirigida por la Iglesia católica, apostólica y romana.

¡A lo que obliga, durante años, la sangrienta mentira de unos días!

LAS OBRAS Y LOS DIAS



por FONTAURA

«LOS ARBOLES MUEREN DE PIE»

ES indudable que a todo puede buscársele justificación. Tratar de dar como bueno aquello que denota falsedad e inconsecuencia. En realidad, quiérase o no, evidencia poseer una endeble personalidad moral quien, ante el que ha considerado como enemigo, y que sabe son, él y sus secuaces, soberbios, fatuos, engreídos, se humilla modoso, circunspecto, solicitando el favor, pidiendo autorización.

El carácter, el vigor ético del individuo, se evidencia con los hechos, que, en buena lógica, deben corresponder con las palabras. De no ser así, ¿cómo queda la dignidad, la decencia, lo que es fundamento moral del hombre en tanto que ser pensante, máxime si el individuo se ha declarado defensor de la justicia, si ha manifestado el anhelo de mantener su lucha por la libertad?

De aquellos que no tienen más norte que hacer dinero. De los que partieron de España por mejorar de situación económica; de aquellos cuyo centro emotivo está en el estómago, sin otras preocupaciones, no cabe esperar gran cosa. De los exiliados por motivos sociales sí. Cabe estimar que el razonamiento, que la rebeldía, que la dignidad, lleguen a anteponerse a todos los móviles de orden sentimental. Para muchos el destierro es amargo, es duro de llevar. Pero mucho peor sería sufrir la tremenda humillación de solicitar en un consulado el regreso a una tierra donde no podría ser uno más, en el mejor de los casos, que «convidado de piedra». Atenerse a lo de ver y callar...

Hay expresiones que para todas las circunstancias tienen un sentido simbólico. Símbolo de entereza, de gallardía, se ha dado a lo de morir de pie, como mueren los árboles.

Para el notable escritor y dramaturgo Alejandro Casona, tan querido y agasajado en tierras de Sudamérica, el destierro no debió alcanzar, ni en lo físico, ni en lo moral, las características que tiene para otros, trabajando en campos, fábricas, talleres, o minas: Con toda probabilidad al solicitar Casona su entrada en España, no tuvo en cuenta el carácter simbólico del título de su obra teatral, «Los árboles mueren de pie». No tuvo en cuenta sus palabras, al reeditar «Flor de leyendas», dedicadas «a las nuevas juventudes de la España en destierro». «Las palabras dedicadas a los que han de realizar mañana la promesa tronchada de ayer». Fallecido el escritor, si nosotros, o los que nos sucedan, hacemos alguna vez referencia a la vida y obras de Alejandro Casona, no sin cierta tristeza, hará falta destacar una parte de sombra: la relativa a su inconsecuencia, bajando la cerviz ante el enemigo.

EL ESPERANTO ENTRE LIBERTARIOS

Sin conceder a ello mucha importancia —¡otras cuestiones había más candentes!—, es lo cierto que en el Congreso de Montpellier se hizo alusión, e incluso se recomendó, el uso del idioma internacional esperantó para todas cuantas veces hiciera falta usarlo. En realidad que en el exilio, lo mismo que en España, lo relativo al esperanto, en nuestros medios ha tenido escasa influencia. Es lo que ocurre con todo lo que no se cree de urgente necesidad, de necesaria aplicación inmediata. Abundaban allí las tareas a desarrollar con urgencia, y el aprender y practicar una lengua internacional, para la mayoría resultaba cosa de tipo secundario. Y así se ha ido continuando.

Aunque en ello no se ponga la diligencia que haría falta; pese a que es escaso el número de compañeros dispuestos a examinar con detenimiento el panorama libertario internacional, es lo cierto que, particularmente de Europa y de América, van surgiendo opiniones favorables a una eficiente cohesión internacional anarquista. Y es al llegar a ello que puede ser conveniente examinar a fondo la oportunidad de un idioma internacional para el contacto, para las relaciones, para confrontación de trabajos, para tareas informativas, para un práctico desenvolvimiento de los comicios internacionales, etc.

Todos sabemos que hay dos lenguas vivas a las que se ha venido dando un sentido internacional, una particularmente a lo que al comercio atañe, la otra en lo relativo a cuestiones culturales. Estas lenguas son el inglés y el francés. Pero no podemos dejar de comprender que para quienes no tienen nociones de ellas, requiere el poder llegar a dominarlas detenidos y complicados estudios. Ya no es igual en lo relativo al esperanto, dada su escasa complicación gramatical, y con un léxico abundante, gracias a su combinación de prefijos, sufijos y demás, permitiendo poder traducir a dicha lengua auxiliar, como ya se viene haciendo de tiempo, no pocas de las obras literarias más relevantes de unos y de otros países.

También es sabido que hay diversas lenguas auxiliares de modalidad internacional, mas no hay otra que, como el esperanto, alcance mayor volumen de difusión mundial, que cuente con mayor número de publicaciones: periódicos, revistas, boletines, folletos; que cuente con mayor cantidad de obras editadas. En diversos países abundan los grupos esperantistas entusiastas que ponen el mayor empeño en la difusión gratuita del esperanto. Recordemos de paso que por parte de los compañeros franceses, integrantes de la Federación Anarchiste, en su local social desarrollan un curso de esperanto.

Si nos empeñamos los compañeros japoneses, suecos, holandeses, alemanes, ingleses, italianos, israelitas, sudamericanos, españoles y de otros países, a salir del *cascarón*, del ambiente exclusivo de cada país, de alternar solamente con los del país de origen, para darnos a conocer, para referirnos inquietudes e iniciativas, en el esperanto podemos hallar vehículo de expresión de un carácter apropiado. En esperanto pueden desarrollarse los coloquios, los certámenes, los congresos de orden internacional. Ello evitará, indudablemente, los inconvenientes pasados, de lamentable recuerdo: el cansado, el fastidioso, el monótono trabajo de tener que traducir en tres o cuatro idiomas la intervención de cada uno. Ya cuando tengamos los recursos —¡que al paso que vamos va para largo!— de la ONU, o bien de la UNESCO, podremos emplear en nuestros comicios los medios técnicos que ellos usan para entenderse, o para desentenderse...

Es evidente que lo dicho sobre el particular casi todo queda entre compañeros españoles. Pero, por una parte u otra se ha de empezar, ya en plan de tenerse en cuenta, de discutirse si se tercia, viene lo de comunicarlo a la escala internacional, que es, en definitiva, a lo que se va.

UN «PANORAMA AMERICANO»

Merece entusiasta felicitación la labor cultural y de difusión idealista que vienen realizando los compañeros italianos que componen en Cesena el Grupo «l'Antistato». Tras su bien presentada edición de la obra de Max Nettlau: *Breve Storia dell'Anarchismo*, acaban de sacar de imprenta el libro *Panorama Americano* del compañero que tiene en el ambiente libertario popularizado el seudónimo de «Dando Dandi», uno de los más asiduos y documentados colaboradores del semanario anarquista italiano de Nueva York, *L'Adunata dei Refrattari*.

Se trata de un libro de 368 páginas, de excelente papel satinado, con prólogo de G. Rose, y conteniendo una serie de dibujos alegóricos, firmados por F. Lupinacci.

Ya de años, viene uno leyendo las crónicas, los siempre interesantes trabajos de «Dando Dandi». Radicado desde mucho tiempo en Norteamérica, estudioso como pocos, amigo de indagar el fondo real de los problemas sociales. Aun y con todo el referirse a los temas «americanistas», sus conclusiones son de orden general, ya que la sociedad, en su aspecto funcional, en todas partes ofrece similares características.

Componen el volumen «Panorama Americano» una recopilación de 55 trabajos, repartidos en cinco secciones, abarcando los siguientes temas: «Conquistadores y negreros», «Trabajo y Economía», «El Estado», «Diorama» y «Misceláneas». En las hojas volanderas de los periódicos se pierden no poco trabajos dignos de interés, merecedores de ser incluídos en las páginas de un libro, que se guarda, y se puede leer y releer. A los que conozcan el italiano se les puede recomendar la obra citada. En lenguaje claro, persuasivo, y documentado, se le ofrece al lector un verdadero «panorama» de lo que actualmente es la vida en el país de los yanquis, y en tierras de los que no lo son.

DISCOS

Este amigo Llop que nos administra está, hoy, en el índice de la poesía. No tiene estruendo, este cenetista, no es trabuquista. Pero, es poeta.

¿Alguien se extraña? No lo hará, sin rozar la ignorancia. En sus primeros días de administrador, Llop empezaba en sumas y multiplicaciones (el restar y el dividir no le entusiasman) y terminaba en rimas.

Tú, éste y aquél lo dáis en modesto, en humilde, en desaparecible. No da el do de pecho en las reuniones, no es «mecánico orgánico». En cambio, es poeta.

Y es que en la C.N.T. también caben los alineadores de versos, los atareados de la rima. No todo han de ser cotizaciones, divagaciones, asambleísmos y encrespamientos. No todo ha de ser prosa, en el existir cenetista.

Por ello agrada la presencia —silenciosa y amable— de poetas alrededor de nuestras asambleas, de compañeros al margen del entreacto para el «impacto». Tanto es nuestro materialismo, tanto roza el suelo nuestro vuelo, tan de plomo son nuestros zapatos, que ilusiona la verdad de unos compañeros —pocos, escasísimos— preocupados por las Musas literarias, pictóricas o musicales.

El otro día, a su pelea diaria con los libros de cuentas, Llop acudió con una Flor inusitada: la Natural de unos Juegos Florales. ¿Nos damos cuenta? La máxima distinción de un certamen literario la consiguió un hombre de casa embrutecido —parecía— por las cifras propias y los tumultos ajenos. Entró al despacho apresurado y reducido en sí mismo, como siempre, y sin embargo, su corazón —esa víscera perceptible, apenas, en nuestros medios— latía. ¿Por qué unos señores muy lejanos a lo nuestro le habían distinguido tan soberbiamente?

Porque, ausentes de nuestro ruido, están bien colocados para observarnos. Se aperciben, sin duda, de nuestra expansión, que es lo que más abulta en nosotros; sin dudarlo igualmente, aceptan reconocer lo que de espiritual, de moral firme, zigzaguea en nuestro ambiente y que la neblina «organizacionista» impide que nosotros percibamos.

«Nadie es profeta en su tierra.»
Ni en la suya ni en la ajena.

Pero los observadores no ignoramos, y por no ignorar los recovecos de casa, la decisión de un consistorio de Juegos Florales no nos ha sorprendido.

Porque el compañero Roque Llop no es eso que lo publica insaciablemente: «C.C.P., número, etc.» El es algo más fino, más íntimo, y que ahora un premio ruidoso le descubre: un vocacional —afortunado— de la poética.

DISCOBOLO

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

CONSUMMATUM EST

UNA breve nota de prensa, ritual, simple, hace saber que Domenech, oscuro secretario provincial (comunista), remplaza a Ernesto Guevara en el ministerio. En su discurso del domingo 3, Fidel Castro declaró que «Che» renunció a la nacionalidad cubana y a todos sus cargos... Leyó a la vez una supuesta carta de Guevara «escrita hace seis meses», en la que ensalza la personalidad de Fidel y anuncia su retirada «hacia otros puestos de combate, lejos de Cuba»... Al acto simbólico asistía la esposa del ausente. Vestida de negro. Muda como una viuda que agotó sus lágrimas. Suponemos que nadie preguntará ya dónde se encuentra Guevara, como nadie pregunta hoy qué es lo que pasó con Cienfuegos. Lo positivo es que, tanto Guevara como Cienfuegos, «hacían» sombra a los Castros...

Todo un pasado de dudas —y de ilusiones para algunos—, quedó así cancelado. Quedó disuelto el Partido Unido de la Revolución Socialista Cubana, remplazado por el Partido Comunista Cubano. Castro se sitúa notoriamente en la «línea de Moscú», insistiendo en todos los tonos para reanudar el diálogo con Estados Unidos. Que sus palabras tengan aún aire de bravata no hace al caso. A cada quien su postura y su lenguaje. Cada actor juega su papel en el vasto tinglado de la farsa.

LA VERDAD ES TAL AUNQUE LA DIGA EL DIABLO

Así es como el Papa juega su papel con una destreza que permite prever amplio coro de aplausos. A excepción de Mao, todo quisque se asoció a «la emoción del mensaje histórico». Incluido Moscú. Por nuestra parte nos mantenemos en la idea de que «el bien», proclamado por quien fuere y desde donde sea, no tendrá arraigo ni validez hasta tanto el hombre, no importa que hombre: papa o ateo, rey o mendigo, burgués o huelguista, jefe de Estado o anarquista negador del Estado, hasta que éste o aquél, de arriba, del centro o del llano, no comiencen por comprenderse *en tanto que hombres*, de tú a tú, desnudos de atributos y de jerarquías. De ahí que, en principio, hagamos nuestros algunos párrafos del discurso del Papa, situándonos de igual a igual. Todo y sabedores que para que tales párrafos tengan razón de verdad, el Papa ha de comenzar por abandonar sus atributos y, como unidad pensante, con todo su valor individual, disponerse a hacer buenas sus propias palabras.

Leamos un párrafo digno de un hombre: «He aquí llegada la hora en que se impone un alto en el camino, un momento de recogimiento, de reflexión, casi de ruego: repensar en nuestro origen común, en nuestra historia y en nuestros destinos comunes. *Jamás como hoy, en una época marcada por un tal proceso humano, ha sido tan necesario un llamado a la conciencia moral del hombre.* Porque el peligro no viene del progreso ni de la ciencia, que bien utilizados, podrían, por el contrario, resolver una gran cantidad de problemas que acosan a la humanidad. *El verdadero peligro se halla en el hombre*, que dispone de instrumentos cada vez más potentes, que son idénticamente válidos para la ruina, como para las más elevadas conquistas.»

Si no quedara todo perdido en la intrincada lucha de ambiciones y de intereses, en la que participa el Papa (en pro de la Iglesia), de igual manera que no importa que Johnson, o no importa que otro jefe de Estado, desde Brejnev a Franco, pasando por Frei o Tito, por Sukarno o Castelo Branco (en lo que creen beneficioso para su política y para sus Estados), diríamos sin sectarismo alguno, que el discurso del Papa podría abrir un debate internacional de cierta altura moral. Pero ni los Estados, ni las Iglesias, ni el *hombre*, olvidado de sí mismo, sumido en el gran rebaño, se halla en condiciones de participar en tal debate, enceguecidos todos —y el propio Paulo VI— en un afán de supremacía.

Tarea esencial y cuán difícil, es la de despertar al *hombre* que llevamos dormido en nosotros mismos. De lograrlo, cesarían toda suerte de rencillas, comenzando por las rencillas de «familia» en el seno de cada clase social, de cada tendencia, de cada partido, de cada organización, de cada grupo. ¿De qué vale pretender negar vigencia a los «darwinistas», si en la práctica somos todos y cada uno vehículo de rencilla?...

CONFUSION EN INDONESIA

La conocida arrogancia de Sukarno, presidente de Indonesia, se transmutó estos días en forzada prudencia. ¿Qué ocurre en Java? Al parecer hubo intento de golpe de Estado en Yakarta, abortado por otro golpe de Estado efectivo, organizado éste por militares fieles al presidente. La pelea arrecia en Java sin que los partes de prensa provenientes de Yakarta permitan esclarecer —desde aquí— el cómo y el porqué de los hechos.

Descartada queda la sospecha de un intento comunista, si se piensa que Sukarno se hallaba en buenas relaciones con Mao... Sin embargo, hay quien opina que justamente a indicación de Mao se intentó asegurar una situación indecisa, provocada por una enfermedad que aquejaba a Sukarno, atendido por médicos chinos.

El detalle clarificador podría ser hijo de una prevención, acertada o desmedida. Las primeras noticias dejaba entender que el intento de golpe de Estado se debía a la instigación de la Central Intelligente Agency, es decir, la C.I.A., conocido organismo norteamericano que lanza sus viscosos tentáculos tratando de dominar al mundo o triturarlo. Sea, lo que fuere, he aquí un nuevo fracaso de la C.I.A. y de la A.O.E. Lo cierto es que en Indonesia se ataca en estos momentos a los comunistas. Se dan nombres y detalles. A pesar de que Sukarno —a quien se dice «dueño de la situación»— se apoya en comunistas y apoya a comunistas. ¿Es que Sukarno se presta a una maniobra de la C.I.A., o es en el fondo víctima de tal maniobra...?

Todos los servicios secretos son así de sucios y confusos. ¡Qué difícil es establecer el cuándo y el cómo de las cosas! El porqué, es bien sabido. En Indonesia hay petróleo y, por otra parte, la isla de Java ofrece una apreciable posición estratégica. Detalle que en el ánimo de los «imperialistas» de todos los tintes, pesa más que todos los discursos del Papa.

ALERTA EN BRASIL

El repentino retorno a su tierra, por parte de Juscelino Kubistchek, constituye un gesto arriesgado y, no obstante, sintomático. El golpe de Estado de abril 1964 privó de sus derechos cívicos al fundador de Brasilia, a la vez que impuso a Goulart la fuga al exilio y a millares de brasileños la incertitud o la cárcel. Año y medio de régimen «fuerte», no bastó para dominar los ánimos de una oposición que no se destacó como levantisca. Pura y simplemente «esperó su hora»: la de las elecciones.

Se trabajó en sordina a la opinión pública, de por sí propicia a una acción sin mayores riesgos. Castelo Branco se permitió el lujo de anunciar elecciones libres, seguro de su fuerza y de su triunfo. Se limitó a favorecer ciertas maniobras para eliminar algunos candidatos de prestigio. Tixeira Lott quedó fuera de concurso, y a regañadientes la oposición designó a Negrao da Lima, elemento menos seguro.

No se durmió en las pajas el aprendiz de dictador que es Carlos Lacerda. Temía el fracaso y amenazó con nuevo golpe de fuerza si en las elecciones fracasaba su candidato, Flexa Ribeiro. Se trata ahora de saber si en el variado juego de las situaciones, Castelo Branco acepta la imposición de Carlos Lacerda y de Magalhaes Pinto, propietario de las bancas privadas más importantes del país, y autor directo del golpe de Estado dirigido contra Goulart. Si Castelo Branco cede será la guerra civil... a menos que los «cariocas», curados de aventuras políticas, dejen que los cabecillas se batan entre sí mismos...

Ante propósitos erróneos

Alianza, sí; central única, no

por Severino CAMPOS

PUEDE afirmarse sin ninguna duda. Tratándose de organismos sindicales, el error mayúsculo en que puede incurrirse es propugnar una central única. Aunque ahora, ni en el futuro, signifique un peligro esa tesis, para la C.N.T., no está de más llamar la atención a sus defensores. Lo que nos duele es ver, envueltos en esa consigna —mejor podría llamarse maniobra—, hombres que han consumido su vida en la Organización confederal, y que por esa misma razón deberían ser sus más celosos defensores. No siendo así, forzoso será enfrentarnos con ellos y su descabellado proyecto.

En el caso concreto que nos ocupa se ha precedido muy a la ligera. La reflexión no tuvo acto de presencia; es un hecho descomunal de inconsciencia y de deplorable falta de visión. Tal vez sea porque, no obstante seguir llamándose libertarios, ya no les interesa la C.N.T. como instrumento revolucionario, como impulsora de una transformación que sólo ella puede realizar. Les concedemos el derecho al cansancio, a la pereza, o a otras actividades en pugna con las esencias del cenetismo, pero no a hacer una liquidación indigna y vergonzosa de la Confederación Nacional del Trabajo.

A ningún elemento de inspiración gubernamental le interesa la existencia de la C.N.T.; todos, a pesar de sus diferencias políticas, se confabulan para inhabilitar a la más digna y elevada representación de los trabajadores. Antaño fueron los socialistas, luego los sindicalistas gubernamentales. Tras el P.O.T. han habido mil sugerencias, todas sin vigor ni capacidad, destinadas al sepulcro en período de lactancia. Que no esperen otra suerte los que, ahora, alegando una representación idónea y voluminosa en España, airean la bandera de «una sola central sindical».

Dadas las características del pueblo español, y de las perspectivas de lucha que tiene la Confederación Nacional del Trabajo, la tarea permanente debería consistir en hacer coherente a la corriente libertaria. El interés nacional no puede anteponerse a los legítimos y elementales derechos de los trabajadores; hay que elevar la condición de los obreros, a expensas de los grandes intereses que forman el llamado patrimonio del país. Y esa tarea supone acción independiente de todo compromiso político, opuesta a los dictados gubernamentales. Asentir a la formación de una central sindical única es perder toda iniciativa, neutralizar la acción revolucionaria inherente a la emancipación de los trabajadores, anular la tener ante los problemas de la vida, personalidad que los obreros deben.

Aquellos que anhelan cambios de estructura, y de principios, deben tener en cuenta que la C.N.T., tal como se ha caracterizado y son sus fundamentos, no puede desaparecer del escenario de las grandes batallas. En el supuesto de que fuera voluminosa la corriente de opinión que desea la central única, y que por determinación mayoritaria —completamente imposible, tal como bajo otros aspectos similares acabamos de ver en el reciente congreso— disolvieran nuestra central sindical, la Confederación Nacional del Trabajo resurgiría a la palestra tan vigorosa como siempre. Es paladín de una razón de existencia humana, de unos sentimientos enaltecedores de la vida, y nada ni nadie les hará perecer. Por su esencia revolucionaria, y su sana interpretación de los problemas, está llamada a hacer sentir sus influencias en los principales acontecimientos de la vida española.

No nos sorprende la tentativa de disolución confederal; muchas veces, y no pocos individuos, lo han intentado; todos fueron impotentes e inhábiles. Lo sorprendente es la carencia de visión, y de tacto, de los que ahora se proponen anular la trayectoria del cenetismo, saturada de aciertos que no figuran en el haber de ninguna organización sindical. No importa cómo lo arguyan, y reconocido por el pueblo el prestigio alcanzada por la Confederación Nacional del Trabajo, pretender sustituirla es una renuncia categórica a los ideales libertarios.

Analícese bien el problema. Ningún hombre de inquietudes ácratas puede estar interesado en que la C.N.T. deje de existir. A más de ser un patrimonio histórico de creación libertaria, todavía, en estos momentos, es el arma más eficaz que puede esgrimirse para reivindicaciones de clase y de interés general. Para los menesteres que ha sido usada la C.N.T., no ha habido organismo tan competente ni lo habrá.

Central única suena muy mal y conduce a peores resultados; sus defensores, por lo menos quienes dicen hacerlo desde el ángulo libertario, no son lo explícitos y claros que deberían. Las buenas intenciones, en este caso, no existen o tienen un interés nulo. Tanto a los trabajadores como a los que se inspiran en el progreso general de la sociedad, las conclusiones de realidad superior es lo que puede tenerse en cuenta. Esa modalidad de estructura sindical es comprensible en regímenes totalitarios, o en la mentalidad de quienes a tales fines se dirigen; donde se persigue la libertad de pensamiento y acción está de sobra. Central Única, Frente Unico, Partido Unico, niegan el elemental derecho de elección que toda persona debe tener. Por otra parte, esa clase de organismos, en dictadura o en democracia, se respetaría, y tendría protección de los Poderes, siempre que como primera providencia se subordinaran a intereses oficiales.

Es erróneo pretender una organización heterogénea cual lo fue la Primera Internacional. Entonces, cabía, dado el entusiasmo general en aras a la emancipación de los trabajadores, y a una inexperiencia hoy comprensible, vivir esperanzados y equivocadas. Hoy no; se ha superado la etapa. Hay un cúmulo de pruebas, y de ensayos, que de manera científica pusieron en evidencia la imposibilidad de ciertas convivencias. Los trabajadores, a más de los intereses de clase suelen tener otras aspiraciones, y son éstas, de finalidad social, o de

(Pasa a la página 2.)

Si Federico...

YO, que con perfil sereno hice frente al cuchillo y a la ortiga, no quiero que vuestro aplauso ahogue indefinidamente esta voz con la que iluminé los gritos de la libertad. Es esta unción de altura lo que me sirve, como la sirvo, para arrojaros al trapo mojado de mi desprecio. YO era la libertad y vosotros me asesinasteis en una de vuestras cruentas encrucijadas. Yo era el humano germen de la alegría que como un niño lloró al paso afilado de vuestra perversión. YO grabé mi grito postrero en el rojo sempiterno de mi sangre que aún suspira en la tierra española por un floreciente renacer. Yo no puedo desear que nadie sostenga el aplauso o los laureles que a mi nombre ofrendais, porque son agrios y fementidos. Yo reprobaré la conducta de mis antiguos y líricos amigos que amanceben su corazón prolongando el abominable aplauso. ¡Contad primero mi sangre que está dando gritos por todos los caminos de España, o callad, porque en el silencio pueden brotarle hierbecillas a mi eterno gesto; mientras que en ese horrísono aplauso sólo contemplo la muerte de mi muerte, la más sórdida de todas, por cuanto contiene de hipocresía en su sahumado celeidoscopio de infamias!

ABARRATEGUI

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

32428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

21 OCTOBRE 1965
NUMERO 372
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Néo-Impérialisme

UN grand quotidien nous annonce qu'une revue américaine a ouvert une souscription pour la reconstruction d'un village sud-vietnamien détruit par les « marines ». Il s'agit du « Saturday Review » qui a recueilli quelque 17.000 dollars auprès de ses lecteurs pour aider à la reconstruction d'un village incendié le 3 août dernier par des fusiliers marins américains.

C'est là un symbole qui ne peut échapper à personne : l'économie capitaliste, défaillante, empêtrée dans ses contradictions internes, trouve dans la guerre l'ultime moyen d'un reéquilibre absurde et criminel : détruire pour reconstruire et relancer le système des profits.

Bien entendu, on va s'émouvoir devant cette action « charitable ». Mais il ne saurait y avoir de charité envers un ennemi sans hypocrisie. Les nécessités économiques du capitalisme mondial se dissimulent toujours derrière des formules creuses : « défense de la liberté », « lutte anticommuniste », etc. Mais comment se fait-il, dans ces conditions, que ces luttes ne soient jamais directes ? En fait, les Etats-Unis ne souhaitent absolument pas être entraînés dans un conflit direct qui représente une immense inconnue, et l'U.R.S.S. n'est pas moins prudente. Mais, pour les uns comme pour les autres, la guerre localisée demeure une nécessité économique. Aussi, trouve plus logique la pos du Viet-Cong qui décide d'h gurer un « mois de la hai contre les forces d'occupat américaines à partir du 15 oc bre, anniversaire de l'éxécuti d'un électricien de Saigon q fut capturé après avoir tenté d'assassiner Robert McNamara.

Toutes les négociations, les « bons offices » proposés par tel ou tel chef d'Etat ne semblent avoir pour but que de prolonger au maximum une situation qui met en jeu d'innombrables intérêts financiers. La façon dont la guerre d'Algérie a traîné en longueur a pu le faire constater sur une moindre échelle.

Dans une même optique, l'aide des grandes puissances aux pays en voie de développement, outre les intérêts stratégiques et l'implantation de bases militaires, permet d'écouler un surplus de production que le système capitaliste ne pourrait que détruire ou distribuer. En réalité, une aide de véritable consisterait à fournir à ces pays la possibilité de doter leur territoire de complexes industriels et de techniques modernes et d'occuper des populations qui sombrent dans la mendicité. **Mais ce prêt à long terme ne contiendrait pas les avantages de l'actuelle politique en cette matière qui peut à chaque instant renouveler ses effets psychologiques.**

D'un autre côté, les conflits localisés constituent un « terrain d'expérience » pour les armements et les tactiques modernes. L'irresponsabilité des autorités militaires, qui donnent de loin leurs directives permet l'emploi de méthodes qui sont, en principe, interdites par certains accords internationaux. Autre monstrueuse hypocrisie : comme si l'on pouvait de sang-froid réglementer la destruction de l'homme par l'homme ! Si l'on ne savait pas que l'écoulement d'une production militaire dans laquelle il est contraint de se réfugier est une nécessité pour le système capitaliste, on s'étonnerait de constater les immenses quantités de matériel et de munitions consommés chaque jour par les forces américaines au Viet-Nam sans résultats décisifs. Les Etats-Unis ont déclaré d'ailleurs qu'ils [illegible]ains de pouvoir tenir [illegible]g en échec indéfini[illegible]ait, c'est leur seul sou[illegible]oir se prolonger au ma[illegible]état de choses actuel et [illegible]erver ce nouveau « débou[illegible]our leur production mili[illegible]

Parotut où le statu quo est remis en cause par des éléments nationalistes ou révolutionnaires, partout où un changement de régime pourrait amener des modifications dans la politique économique et les échanges internationaux, les Etats-Unis interviennent avec pour objectifs essentiels : d'une part de préserver leur hégémonie économique, d'autre part d'écouler la production militaire dans laquelle, comme toutes les autres puissances, ils ont été contraints de se lancer pour masquer les contradictions internes d'un système de profits qui aboutit à une abondance qu'on se refuse à répartir rationnellement.

Il ne s'agit donc pas d'opposer au bloc des Etats-Unis ou au bloc soviétique, à la Chine ou aux Afriques un autre bloc qui serait celui d'une Europe unifiée politiquement et économiquement. Certes, une sorte d'équilibre entre les intérêts opposés pourrait s'établir, mais cet équilibre existe déjà : c'est la coexistence pacifique, un état de fait par lequel les différents capitalismes, privés ou d'Etat, maintiennent tacitement en accord avec la finance internationale un système complexe et multiple d'exploitation. Tant que l'équilibre ne sera pas rompu par un mouvement étendu et authentiquement révolutionnaire, l'impasse capitaliste se maintiendra tant bien que mal en repoussant si possible l'échéance d'un conflit mondial.

Peut-être demeure-t-il une possibilité d'émancipation dans les mouvements revendicatifs gestionnaires des populations opprimées d'Amérique du Sud, influencés dans une certaine mesure par le contingent d'éxilés fournis par l'Espagne républicaine, et dans un sursaut de ce même peuple d'Espagne tendant à secouer et à abattre définitivement le joug fasciste.

Aucune solution aux problèmes économiques et sociaux ne saurait en tout cas être valable et durable si elle ne se construit pas à partir des impératifs logiques :

Abolir les profits;

Produire selon les besoins;

Collectiviser les moyens de production.

Violence révolutionnaire

Les dernières sessions du concile ont abordé en particulier le problème de la non-violence, ce qui est une façon toute jésuitique d'aborder par le biais celui de la violence elle-même.

L'Eglise apostolique et romaine s'est déclarée solidaire et en parfaite communion de vues avec « ces hommes qui, renonçant à l'action violente pour défendre leurs droits, ne recourent qu'à des moyens de défense à la portée de tous, même des plus faibles, mais qui s'appuient sur l'estime de la vie et la force de la vérité ».

Voilà de belles formules, en vérité. Mais quel est leur contenu réel ? Et tout d'abord pourquoi les opprimés n'auraient-ils que le droit de se *défendre* et non celui d'attaquer ? Car c'est seulement par l'attaque directe que l'exploitation pourra un jour être supprimée. Le reste n'est que palliatif, provisoire et inefficace.

Quant à la « force de la vérité », voilà une expression encore bien équivoque, car de quelle vérité s'agit-il ? Et l'Eglise est bien mal placée pour affronter ce problème. N'a-t-elle pas, au nom d'une vérité qu'elle prétendait la seule à posséder et qui s'est révélée ensuite ce qu'on pourrait appeler une « contre-vérité », conduit au bûcher un certain nombre d' « hérétiques » dont le seul tort fut d'avoir énoncé quelques vérités scientifiques qui furent bientôt admises par tous ? La « force de la vérité » n'a pas empêché ces malheureux de rôtir proprement. Alors, il faut bien admettre que la vérité absolue, bien loin de protéger ceux qui la proclament, les voue trop souvent à la haine de ceux qui n'aiment pas qu'on bouleverse leurs formes de pensée conservatrice et pré-scientifique, forme de pensée qui est en propre celle de toutes les églises, de tous les mythes.

Pour appuyer sa défense de la non-violence, l'Eglise n'hésite pas à citer des phrases comme celle-ci, empruntée à Mirabeau : « Le peuple n'aurait qu'à se croiser les bras pour devenir formidable ». Nous sommes tout à fait d'accord ; seulement, il nous semble qu'il s'agit là tout simplement d'une forme particulière de la juste violence, celle qui, préconisée de tout temps par les anarcho-syndicalistes, porte aujourd'hui le nom de « grève générale expropriatrice et gestionnaire ». Mais dans l'optique de la doctrine épiscopale, il est à craindre que ce moyen de lutte soit conçu comme une véritable boucherie ; car si nous nous en tenons à la non-violence, que va-t-il se passer ? Il est bien évident que ceux qui garderont les bras croisés seront mitraillés sans coup férir par les « forces de l'ordre ». *La non-violence appelle donc la violence et par là même elle est une forme de la violence.*

Il s'agit donc de ne pas confondre *passivité* et non-violence. La grève, même si elle se propose de demeurer initialement dans la non-violence, est un *acte de révolte*. La non-violence est un *refus* et, s'il y a refus, il y a aussi nécessairement violence de part et d'autre.

Enfin, c'est précisément parce que nous tenons dans la plus haute estime la vie humaine, non pas celle de quelques privilégiés mais celle de tous, que nous revendiquons le *droit à la violence*. D'ailleurs, une situation donnée ne saurait être examinée à la lumière de quelque droit que ce soit, mais seulement d'après un certain nombre de conditions objectives et selon le but à atteindre.

Nous ne sommes pas partisans de « nous faire tuer plutôt que tuer », car nous considérons que ce serait à la fois une lâcheté et une mauvaise tactique vis-à-vis de nous-mêmes et des autres.

On peut s'étonner par ailleurs que l'Eglise prêche aujourd'hui la non-violence, et déclare : « Plutôt se faire tuer que tuer », alors qu'elle promet la félicité éternelle au soldat mort sur le champ de bataille, qu'il ait ou non tué (comme l'Eglise se trouve en général des deux côtés de la barricade sa position semble très délicate. C'est une véritable absolution du meurtre collectif. Et nous passons sous silence les détails des guerres de religion ou des guerres saintes).

Les anarchistes et syndicalistes révolutionnaires reconnaissent que la violence, malgré l'effort qu'on doit faire pour l'employer, s'avère, dans certaines circonstances, un *moyen de lutte nécessaire*. Personne ne peut nier que les inégalités sociales et économiques, imposées par la violence, même lorsque celle-ci se dissimule sous des formes « légales », ne sauraient être détruites que par la violence. Ce n'est pas une règle de foi, c'est une nécessité imposée par l'adversaire lui-même.

L'Eglise déclare : Esclave, courbe-toi, sers ton maître et subis ton sort, car il ne peut en être autrement, c'est la volonté de Dieu.

Nous qui savons que le bien-être de tous dans la liberté est possible dès à présent, nous déclarons : Esclave, révolte-toi.

CRIXUS

De la limitation du travail (1)

Si l'ouvrier, au lieu de s'incliner devant les conformismes tabous, avait le courage d'écouter sa raison, s'il ne réclamait bien haut le droit au travail qui, dans les circonstances présentes est le droit à la misère, il pourrait alors exiger son droit à bénéficier du progrès et de l'automation, il pourrait alors exiger la suppression des productions inutiles, il pourrait alors exiger de ne travailler que le temps nécessaire à la contribution de sa part de travaux utiles à la société, c'est-à-dire quelques heures par jour.

C'est parce que le travailleur s'est laissé endoctriner par les bénéficiaires de son esclavage qu'une classe d'égoïstes et d'inutiles vit dans la paresse et la débauche.

La loi féroce du capitalisme qui exige, présentement, dix heures de travail par jour, dans bon nombre d'industries, a rendu stérile le mouvement de révolte de la classe ouvrière de 1936. La loi de huit heures est violée et le pouvoir autorise le capital à faire pression sur le salariat pour l'augmentation de la durée de la journée de travail ainsi que pour l'augmentation de la production horaire. Le travailleur, en usine, est devenu un condamné aux travaux forcés à temps.

Honte au travailleur qui renie les efforts de la conquête pour plus de libertés, faits par les révolutionnaires d'une époque où le prolétariat avait un peu plus de dignité. Honte au travailleur qui accepte que le pouvoir et le capitalisme, en parfait accord pour l'enseignement d'une morale perverse, lui fassent reconnaître la nécessité de travailler plus qu'il ne doit en réalité à la société. Honte au travailleur dont les abandons successifs devant ses maîtres en font le complice de la production d'armements qui sont un crime envers l'humanité.

Pour que le travail devienne bienfaisant à l'organisation sociale, il faut qu'il soit rationnellement distribué, réparti, limité, qu'il ne devienne pas une source de biens nuisibles à l'humanité, source devant être sans cesse entretenue par des efforts stériles de travailleurs inutiles, obligeant les travailleurs produisant des œuvres utiles à travailler plus qu'il n'est nécessaire au bien de la société. « Toute personne a droit au repos et aux loisirs et notamment à une limitation raisonnable de la durée du travail et à des congés périodiques payés. » (Art. 24 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme.)

La limitation égalitaire du travail doit permettre à l'homme de s'instruire, de s'élever, de préparer l'accès à une morale qui ne soit pas celle des Etats, mais celle du respect de l'humanité. La limitation du travail doit permettre de jouir de la vie et de tous ses agréments, selon le goût de chacun. « Toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté, de jouir des arts et de participer au progrès scientifique et aux bienfaits qui en résultent. » (Art. 27 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme.)

Le loisir n'est pas la paresse, c'est une nécessité vitale de l'homme que le capitalisme ravit au prolétariat. Le moment n'est pas éloigné où chacun, donnant la part de travail qu'il doit à la société, où les productions et les emplois inutiles seront supprimés, le problème des loisirs se posera avec acuité.

Le travail présenté comme une obligation n'est jamais agréable ; il faut donc limiter cette obligation à sa juste nécessité ; il le faut par respect de la liberté de l'homme. La société n'a pas le droit d'exiger d'un individu plus de travail qu'il ne doit à la collectivité ; cette exigence injustifiée est une contrainte à sa liberté, c'est un vol, c'est une privation de la joie de vivre, c'est rendre impossible le loisir nécessaire à une vie heureuse de l'individu. En France, en 1965, seuls 41,3 % des Français ont pris des vacances ; les autres sont restés dans leurs chambres meublées ou dans leurs taudis ; les hommes au bistrot, les femmes à la popote et à la lessive, les gosses dans la rue. Que six Français sur dix ne puissent bénéficier, un mois par an, d'un bol d'air pur, situe, plus qu'un long texte, l'inconcevable injustice supportée actuellement par les travailleurs.

RENE VILLARD

(1) *Extrait de l'essai : « De l'esclavage à la liberté », non édité. A paraître prochainement.*

La police et le peuple

Au cours d'une récente réunion gouvernementale, le premier ministre égyptien a déclaré notamment : « L'appareil de sécurité de notre pays ne peut remplir sa tâche s'il s'isole spirituellement et idéologiquement de la société dans laquelle il vit. Lorsque nous avons lancé le mot d'ordre « La police au service du peuple » notre objectif était de créer ces rapports humains. Il nous faut maintenant mettre réellement en application ce mot d'ordre. »

Déclaration surprenante à bien des points. Comment les forces de police pourraient-elles être isolées « spirituellement et idéologiquement » de la société dans laquelle elles opèrent, puisque leur tâche essentielle, si l'on excepte les délits de droit commun qui sont très souvent la conséquence logique de la forme de cette société, est de maintenir en place les structures sociales et le mode d'exploitation existants ?

D'ailleurs, à de très rares exceptions près, les effectifs des « forces de l'ordre », lors d'un changement de régime, demeurent constitués par les mêmes individus à l'exception de quelques cadres supérieurs. Cela démontre assez le caractère « mercenaire » de cette institution et l'impossibilité pour ses membres de posséder quelque idéologie que ce soit.

En réalité, dans n'importe quel pays, et même lorsqu'il existe, comme aux Etats-Unis, une police fédérale, la police n'est pas aux ordres de la société tout entière, mais aux ordres du gouvernement en place. L'impossibilité formelle dans laquelle elle se trouve d'obéir à des consignes de grève en est une autre preuve. Amenée à défendre un jour des dirigeants qu'elle pourchassait la veille, la police ne peut être qu'une force aveugle protégeant les puissants du moment.

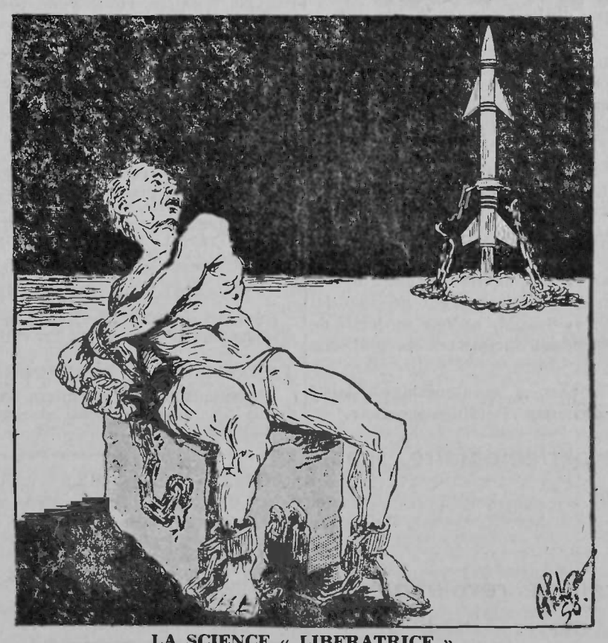
Vouloir une « démocratisation » des forces de police et crier « La police au service du peuple ! », est une plaisanterie. La police sera toujours au service du gouvernement et aura toujours pour mission « politique » de juguler tout ce qui pourrait s'élever contre le gouvernement.

La masse des travailleurs se trouve donc étroitement encadrée, d'une part par les « forces de l'ordre », d'autre part par une armée de métier qui s'est trouvée en toute circonstance du côté du fascisme et contre les intérêts réels du peuple. Cette possibilité de violence contenue dans les forces de coercition de la société capitaliste appelle à envisager une force de violence opposée, celle des travailleurs. Mais ces derniers, s'ils ont le nombre pour eux, se trouvent placés devant un formidable arsenal qui transforme toute action de révolte en charnier.

Il est illogique qu'une infime partie de la société, aux ordres de la finance et des chefs militaires, soit armée. En Espagne, en 1936, c'est seulement parce que les syndicats anarcho-syndicalistes possédaient quelques armes et s'emparèrent au dernier moment de quelques stocks, qu'ils purent faire échec pour un temps au coup d'Etat fasciste. Lorsque le fascisme lance ses attaques, il est toujours trop tard pour armer le peuple.

Si le peuple doit être appelé un jour à participer à quelque lutte que ce soit, qu'on lui donne tout de suite des armes. Nous sommes pour la création de *milices prolétariennes* qui soient des forces autonomes et qui garantissent aux travailleurs le *droit à la défense* de leurs intérêts. Dans une société fondée sur la force, il est indispensable que celle-ci soit également répartie pour éviter qu'il en soit fait usage.

SEVY



LA SCIENCE « LIBERATRICE »

La politique des commissions paritaires

La nouvelle reprise de négociations entre le C.N.P.F. et les représentants de la C.F.D.T. et de F.O., marquée par une première rencontre le 12 octobre, a été à l'origine d'une véhémente protestation de la part de la C.G.T., qui, comme pour les subventions accordées par l'Etat aux centrales « inféodées », se considère lésée.

Le patronat veut justifier son hostilité à la présence de cette dernière en alléguant que : « La C.G.T. n'était pas partenaire dans les accords précédents... » En réalité le patronat sait qu'il faut diviser pour régner et il avait là une occasion trop belle pour rallumer les vieilles querelles qui existent, tout particulièrement, entre la C.G.T. et F.O.

Laissons donc tous ces politiciens à leurs intrigues et à leurs zizanies et voyons le fond du problème.

Précisons tout de suite que le principe même de la négociation est un signe évident de faiblesse de la part de tout travailleur qui l'admet, et nous nous expliquons : « S'il est évident que toute revendication ouvrière exige une rencontre préalable entre patron et délégués ouvriers (nous disons bien délégués ouvriers et non dirigeants syndicaux), il n'en reste pas moins vrai qu'une organisation ouvrière ne peut manifester sa force et sa volonté de justice sociale qu'autant qu'elle saura être concise et déterminée en même temps. Une revendication reste en définitive subordonnée au comportement de l'ensemble des travailleurs, et non aux négociations interminables qui peuvent avoir lieu dans les hautes sphères et en dehors de toute conscience ouvrière. Il n'est besoin, pour s'en convaincre, que de consulter les circulaires émanant des différentes centrales et dans lesquelles on retrouve l'aveu des nombreux échecs qui ont suivi certaines négociations qui ont fait date dans l'histoire.

Mais pour rester dans l'actualité, penchons-nous sur cette dernière négociation à laquelle la C.G.T. regrette tant de ne pas participer ; nous constatons que rien de positif ne peut en sortir.

Tout ce que le patronat français pourrait accepter c'est une participation, une association plus large des représentants des centrales ouvrières dans des organismes tels que l'UNIRS et les ASSEDIC. Bien sûr, cela représente malgré tout quelques ratteliers supplémentaires pour les amis et autre gent dévouée, mais pour le travailleur de la base, l'immixtion de dirigeants syndicaux dans les caisses de retraite complémentaire ou les caisses de chômage, ne peut apporter aucun avantage réel. Nous avons déjà vécu l'exemple de la Sécurité Sociale et du Conseil économique où l'on ne retrouve que des fonctionnaires (au sens péjoratif) là où l'on avait envoyé des représentants de la classe ouvrière.

D'ailleurs, un journal qui est loin d'être de notre bord, a dit à ce sujet que : « L'ordre du jour présenté par les syndicats, comportant des sujets aussi divers que l'indemnisation au chômage partiel, l'abaissement de l'âge de la retraite, la réduction généralisée des horaires à 40 heures, aborde des sujets trop litigieux pour qu'un accord puisse être escompté. »

Pour nous, un seul dialogue est en mesure de donner satisfaction à la classe ouvrière, c'est celui qui doit être établi entre tous les travailleurs, sans distinction de catégorie ni de rang dans la hiérarchie des salaires. Ce dialogue doit aboutir à une décision unanime axée sur la satisfaction des besoins de toute la population. Mais, nous direz-vous, c'est là quelque chose d'impossible dans un système capitaliste. Eh bien ! raison de plus pour lui déclarer une guerre sans répit et n'accepter avec lui aucune collaboration.

J. SORIANO

L'Eglise et l'anthropophagie

L'eucharistie est un sacrement de l'Eglise catholique par lequel elle donne en communion (repas sacré), sous l'aspect d'un pain consacré à cet usage, la chair et le sang de Jésus...

L'origine de cette « messe » est dans le repas, le banquet corporatif ou familial toujours précédé et suivi de prières à la façon juive, encore pratiqué chez de nombreux chrétiens.

Au troisième siècle, Hippolyte de Rome intitua la messe antique, transformation du banquet primitif, mais Jésus n'était pas présent à cette messe.

Au haut moyen âge, Jésus fut déclaré effectivement et corporellement présent à la messe. Les éléments eucharistiques furent « transsubstantiés » en lui...

Cette eucharistie donna lieu, au cours des siècles, à de nombreuses controverses entre les pères de l'Eglise, les théologiens et le Vatican, à des schismes nombreux, à des luttes sanglantes, à des guerres atroces... Il était évidemment difficile de faire admettre à des esprits sains « qu'en avalant du pain, ils mangeaient réellement le corps et le sang de Jésus... »

Ce cannibalisme effrayait de nombreux esprits tant par l'horreur d'une telle nourriture que par l'impossibilité de faire la démonstration d'une telle transsubstantiation...

Aussi, tout au long des siècles, entre les hommes d'Eglise et la papauté, la discussion a-t-elle continué sur l'invraisemblance d'un tel phénomène ! Rappelons les curieux Conciles de 1059 et de 1079, qui déclarèrent que *le corps du Christ est rompu et broyé par les dents des fidèles !*

Nous étions alors en pleine anthropophagie !

L'Eglise de notre époque, faisant peau neuve pour ne pas sombrer dans le ridicule total, tant la gênent les découvertes scientifiques, on pouvait augurer que, peut-être, elle s'efforcerait de donner un caractère symbolique à ce sacrement, ce qui lui permettrait d'échapper aux critiques de ses fidèles, d'atténuer les différends entre Eglises chrétiennes.

Dans une Encyclique publiée le 13 septembre 1965, le pape répond aux prêtres des Pays-Bas qui, avec de nombreux fidèles, se sont efforcés de donner une signification symbolique de l'eucharistie :

« On ne saurait tolérer qu'un particulier touche de sa propre autorité aux formules dont le Concile de Trente (1545) s'est servi pour proposer à la foi le mystère eucharistique. Le Concile de Trente affirma ouvertement et sans détour que dans le véritable sacrement de la sainte eucharistie, après la consécration du pain et du vin, notre seigneur Jésus-Christ, vrai dieu et vrai homme, est présent vraiment, réellement et substantiellement dans l'apparence de ces réalités sensibles. »

Il faudra donc que les croyants surmontent leur sensibilité pour continuer à broyer le corps et le sang du Christ, prolongeant ainsi le règne du cannibalisme...

Par contre, le prix du bifteck ayant augmenté, ils trouveront dans cette consommation la satisfaction d'un mets peu coûteux. Si quelques-uns ne se trouvent pas satisfaits d'une telle ingestion, qu'ils se rappellent la définition de la foi donnée par saint Thomas : « La foi est la preuve de ce qu'on ne voit pas ! »

C'est-à-dire : la science du mensonge...

G. B.

EN BREF...

Tixier-Vignancourt continue à nous distraire. Après avoir affirmé avec une déconcertante certitude que « les paysans de France n'ont pas besoin de conseils pour savoir qu'il est leur seul défenseur dans le cadre de l'Europe unie », il s'empare de la récente publicité faite autour du voyage pontifical pour annoncer sa récente visite aux « plus importants membres de la hiérarchie catholique ».

Faire feu de tout bois (mais il s'agira sans doute d'un feu de paille) semble être la tactique adoptée par ce prétendant de longue date. Ainsi il aurait obtenu la certitude que « l'Eglise conserverait dans l'élection présidentielle une stricte neutralité... entre les candidats catholiques » ; c'est sans doute ce qu'on appelle dans les milieux catholiques « tolérance » et «liberté de culte et de pensée ».

T. V. en conclut qu'appuyer la candidature du général en s'autorisant d'une quelconque hiérarchie serait abuser de la bonne foi des fidèles. Après tout, la foi est aveugle et l'on ne peut qu'en être persuadé lorsqu'on constate celle que T. V. place en lui-même.

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

La terreur stalinienne : LE CAS KIROV

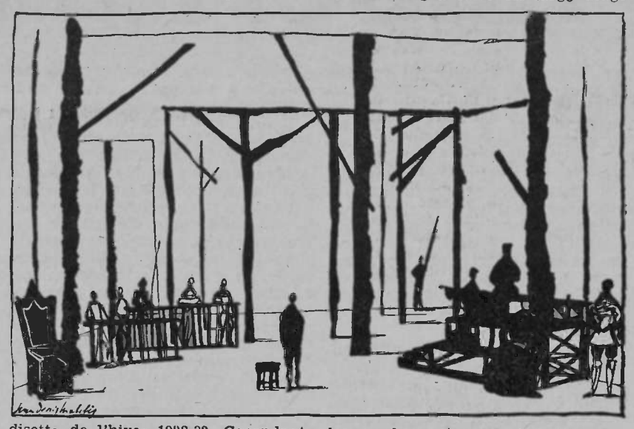
La terreur stalinienne commença, officiellement, il y a une trentaine d'années, en décembre 1934. Krusciov et quelques autres parmi les plus influents « défenestrateurs », tel Alexandre Scelepin — ex-chef de la police politique — membre du secrétariat et du praesidium du P.C.U.S. — ont décidé l'assassinat de Kirov. Celui-ci est exécuté le 1er décembre 1934 ; ce fut le prélude aux « grandes purges » qui coûtèrent la vie à « non moins de trois millions de citoyens soviétiques », d'après Mosé Pijade, leader communiste yougoslave.

Sergei Mironovic Kirov (de son vrai nom Kostrikov) aurait été assassiné par le jeune communiste Léonid Nikolajev, dans un couloir de l'institut Smolni — collège pour jeunes filles de l'aristocratie russe — occupé par le « gouvernement provisoire » en 1917 (siège du Comité révolutionnaire bolchevique), et qui servirait encore actuellement à abriter certains organismes dirigeants du Parti contrôlant Leningrad et sa région.

Kirov s'était distingué en imposant le régime soviétique dans les régions transcaucasiennes (particulièrement dans l'Azerbaïdjan) et dirigeait à Neva la cellule du Parti depuis 1926 ; il était membre du Politbureau et, en février 1934, avait été désigné pour siéger au secrétariat du P.C.U.S. avec Staline, Kaganovic et Zdanov. Dans la « Nouvelle Histoire du P.C.U.S.», publiée par les soins du Comité central du Parti en automne 1962, qui exprime le point de vue officiel des dirigeants actuels, on peut lire que Staline avait déjà « liquidé » les opposants, frappant ceux qui, la veille, travaillaient de concert avec lui, mais qui refusèrent par la suite de partager ses vues et de prendre part à ses actions. Les vieux compagnons jugeaient en effet que le moment était venu d'éloigner Staline du secrétariat du parti, obéissant par là aux exhortations contenues dans le « testament » de Lénine. Staline était considéré comme « dangereux » à cause de l'énorme pouvoir qu'il avait concentré entre ses mains et à cause de ses défauts personnels.

Même ceux qui, parmi les dirigeants avaient soutenu Staline dans sa lutte contre Trostky, n'approuvaient plus ses méthodes de gouvernement. C'était une période difficile : l'industrialisation forcée imposait au peuple d'énormes sacrifices qui allaient parfois au-delà du supportable. Ilia Ehrenburg, dans son roman « le Deuxième Jour de la création », s'exprime ainsi en évoquant la reconversion des entreprises : « Les hommes résistèrent avec la volonté du désespoir ; mais les autres, les bêtes, rétrogradèrent. »

La collectivisation des campagnes fut tentée par le transfert de « trois cent cinquante mille familles paysannes » (« Nouvelle Histoire du P.C.U.S. »). L'Ukraine et plusieurs autres contrées de l'U.R.S.S. furent ravagées par la famine et la mort pendant la



disette de l'hiver 1932-33. Cependant, en février 1934, le 17e congrès du P. C. annonçait que la « socialisation » était accomplie dans les proportions de 99,5 % dans le domaine de l'industrie et 84,5 % dans celui de l'agriculture. Staline attribuait les difficultés intérieures au prétendu « encerclement de l'U. R. S. S. par les pays capitalistes » ainsi qu'aux « agents du bloc germano-nippon et aux trotskystes infiltrés dans les rangs du P.C.U.S.». Lors d'un entretien avec un ressortissant français, il déclarait également que la peine de mort serait abolie depuis longtemps sans les difficultés extérieures, les grandes puissances capitalistes et impérialistes.

Le 17e congrès du P. C. U. S., dit « Congrès des vainqueurs », aurait pu au contraire être nommé le « Congrès de ceux qui vont mourir ». Sur 1.966 délégués à ce congrès, 1.108 furent exécutés lors des « grandes purges ». Le même sort fut réservé à 98 des 139 membres du Comité central qui furent élus. Ce fut un gigantesque bain de sang qui, pendant quatre ans, anéantit le groupe dirigeant communiste : de Kamenev et Zinoviev à Radek et à Piatakov, de Yagoda et Tomsky à Boukharine en passant par trente mille officiers de l'Armée Rouge. Au cours du 22e Congrès du P.C.U.S., en octobre 1961, il a été révélé que pendant cette période d'innombrables cadres du parti et des organisations gouvernementales furent « liquidés » dans chacune des républiques de l'U.R.S.S. ; on évoqua également de burlesques épisodes comme celui d'un banal accident d'automobile qui fut interprété par Molotov comme une tentative d'attenter à sa vie et à la suite duquel des persécutions et des condamnations à mort furent décidées qui touchèrent un certain nombre de ses collègues (rapport Shevernik). Krusciov a pu déclarer en substance : « Il n'existe pas en U.R.S.S. une seule personne dont un parent ou un ami intime n'ait connu la paille des cachots, une seule famille qui n'ait eu au moins à déplorer une victime du Thermidor communiste ».

Le massacre fut accompli à partir de trois directives émanant de Leningrad le jour même de l'assassinat de Kirov : 1°) Ordre d'accélérer l'instruction des procès visant ceux qui avaient pris part à la préparation ou à l'exécution d'actes terroristes. 2°) Ordre de ne pas suspendre les exécutions capitales des condamnés pour actes de terrorisme dans l'attente d'une grâce éventuelle qui serait automatiquement refusée par les autorités compétentes. 3°) Ordre d'exécuter les condamnés à mort dès que la sentence serait prononcée.

Moins de deux ans après, en septembre 1936, Staline aurait ordonné à Molotov et à Kaganovic de remplacer Yagoda par Yejov à la direction de la N.K.V.D. ou police politique ; l'acte d'accusation de Yagoda fut mis au point et l'ancien leader exécuté en mars 1938 au terme du « procès des 31 » dans lequel étaient également impliqués Boukharine et Tomsky, entre autres.

Avec l'avènement de Yejov à la N.K.V.D. c'est aussi l'institution des fameuses « troïkas », commissions composées de trois policiers ayant toute liberté de traiter les affaires qualifiées de « contre-révolutionnaires » et autorisées à faire un large usage des condamnations capitales et des peines de déportation dans un camp de concentration. C'est seulement en 1958, à la suite d'une réforme du système judiciaire que ces « troïkas » seront abolies, tout au moins officiellement.

Kirov ne fut pas tué par un contre-révolutionnaire. Son exécution avait été préparée de toutes pièces par Staline qui comptait l'utiliser dans le but de justifier les mesures de répression envisagées contre ceux de ses collaborateurs qui ne partageaient plus ses vues. Déjà, en septembre 1932, Staline avait tenté de faire expulser du Comité central, sans y parvenir, le dirigeant Riutin auquel il reprochait d'être le « mauvais génie du communisme » et d'avoir « amené la révolution au bord de l'abime ».

Les autres dirigeants définissaient Staline comme un « nouveau Ivan le Terrible » et « le Gengis Khan du Politbureau ». Un récent numéro de la « Pravda » envisageait la possibilité que Kirov ait été choisi comme successeur de Staline et que ce dernier ait utilisé son assassinat pour accomplir un féroce carnage sur tous ceux qui n'acceptaient pas les yeux fermés sa politique. La « répression des masses » pouvait ensuite avoir lieu. Krusciov a défini assez clairement la responsabilité de Staline dans le meurtre de Kirov. Scelepin affirma en substance de son côté, au cours du 22e congrès du P.C.U.S. : « Le meurtre de Kirov fut exploité par Staline et ses accolytes Molotov et Kaganovic comme un prétexte qui leur permit d'organiser des représailles contre tous ceux dont ils cherchaient à se débarrasser. »

En rappelant, au cours du 22e congrès, les circonstances du meurtre de Kirov, Krusciov fit remarquer que l'assassin, Léonid Nikolaiev, avait été interpellé à deux reprises aux alentours de l'institut Smolni par des policiers politiques. En perquisitionnant à son domicile, on avait découvert des armes. Mais, dans les deux cas, « quelqu'un » donna des instructions formelles pour qu'il soit remis en liberté. Comme par un fait exprès, le « chef des gardes du corps » de Kirov ne se trouvait pas là, malgré les instructions, lorsque ce dernier fut tué en traversant un couloir pour se rendre à une réunion. Conduit à un interrogatoire en automobile, le chef des gardes du corps aurait été « malencontreusement » tué au cours d'un accident. Or, on sut par la suite que l'un des trois agents de la N.K.V.D. qui l'escortaient, assis à côté du chauffeur, saisit le volant du véhicule pour jeter celui-ci contre un immeuble. Le conducteur put toutefois reprendre à temps le contrôle de son véhicule. Tous furent fusillés quelques jours plus tard pour « surveillance insuffisante ».

Cela signifie, ajouta Krusciov, que quelqu'un, dont c'était l'intérêt, chercha à supprimer toutes traces. Les autres « gardes du corps » de Kirov furent exécutés quelque temps après. Pour une raison inconnue, le chauffeur échappa à cette liquidation et c'est lui qui, par la suite, put raconter cet épisode. Krusciov affirma enfin que toute la vérité devait être faite sur cet assassinat. Mais plus de trois ans ont passé... et, depuis, Krusciov a été destitué. La vérité sur le cas Kirov n'a pas été encore entièrement révélée.

Plus encore. Les conditions dans lesquelles se produisirent de pareils faits n'ont guère changé. Le cas Kirov est un exemple pour tous ceux qui ne seraient pas suffisamment éclairés sur les régimes fondés sur le criminel et néfaste principe d'autorité.

Seule l'Anarchie, l'égalité économique pourront assurer à chacun une vie libre, pacifique et fraternelle.

ENNIO MATTIAS

La théorie du moindre mal

La théorie mentale du « moindre mal » participe de la tendance humaine, naturelle, au « moindre effort ».

Chaque individu cherche le maximum de consommation par le minimum d'efforts. Ce caractère biologique est commun à tous les animaux.

Telle est la loi naturelle par laquelle l'homme réagit contre les nécessités inéluctables qui lui sont imposées par son instinct de conservation et la solidarité économique qui le lie à ses semblables.

Si la tendance au moindre effort est contrariée, violentée par l'appel irrésistible de nos besoins, et nous voue à accepter la nécessité du travail comme une loi sociale à laquelle nul ne peut se soustraire sans exploiter autrui, on peut admettre que la théorie du « moindre mal », sur le plan social, n'en est que la conséquence mentale, un abcès de civilisation.

En face d'une évolution sociale qui violente l'idée de justice, qui impose une inégalité des conditions, privative d'un droit normal de consommation et d'usage pour les faibles, qui piétine les sentiments les plus dignes de l'individu, qui professe le « droit à la force » et l'exerce sans aucun souci de l'équité et du droit humain, il est inévitable et particulièrement vertueux que l'homme s'efforce d'échapper à ces étreintes, à ces dominations, à ces injustices qui pèsent douloureusement sur sa conscience et sur toute son individualité. Ce n'est pas seulement une question vitale, c'est aussi le problème de sa dignité, de sa conscience, de sa liberté !

Le sens de la justice, qu'il soit inné ou acquis, s'efforcera donc de dominer notre paresse mentale, notre lâcheté devant le devoir que notre conscience nous impose de nous engager dans une lutte contre tous les arbitraires, les injustices et les pouvoirs qui prétendent justifier l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'intelligence par les profits.

Une lutte intérieure est donc engagée dans notre infrastructure mentale entre notre droit à la révolte et notre crainte de l'action. C'est de l'orientation de ce combat intérieur que peut naître un état de liberté individuel et social, ou, au contraire, se maintenir dans son arbitraire et sa stupidité une société dont nous condamnons les structures sans avoir le courage de les abolir...

Si pour excuser notre défaillance morale nous en appelons au droit qui nous semble acquis de choisir entre les remèdes sociaux qui nous sont offerts celui qui n'exige de notre part qu'une participation furtive qu'une acceptation élégante et discrète, qui ne nous frustre ni de notre tranquillité ni de l'opinion favorable des repus ; si, en quelques mots, nous préférons choisir le « moindre mal », c'est-à-dire la moins efficace des solutions, c'est que, par égoïsme et lâcheté, le cocktail du réformisme avec toutes les illusions dyonisiaques qu'il offre à l'ignorance populaire suffit à calmer le drame de notre conscience tourmentée...

Il s'agit donc ou de participer à l'égarement des hommes par des philtres politiques ou de vouloir les sauver par l'administration des choses.

La lucidité et le devoir tracent notre voie : servir la vérité et l'efficacité. Le porteur du « moindre mal » est donc appelé à toutes les collaborations n'exigeant aucun apport de volonté, d'énergie, de responsabilité. Il est à la vérité ce que la taupe est à la lumière : un fouisseur.

Prenons un exemple typique du désordre mental que peut provoquer la « théorie du moindre mal » dans la conduite à tenir à l'égard d'un problème crucial : l'école laïque.

Le communisme libertaire, qui est le but du syndicalisme révolutionnaire, est la science se proposant d'organiser la société en dehors de tout Etat, de tout gouvernement, de toute superstructure politique. L'anarchiste est donc un penseur libre. Il est antireligieux, toute religion étant bâtie sur le mensonge. Il est antipolitique, antiétatiste, puisque l'Etat soumet ses sujets à des credos civiques qui engendrent le maintien des privilèges, la soumission au capital privé ou d'Etat, le culte de la force contre l'amour de la justice.

Il existe donc deux écoles dans notre civilisation bourgeoise ou socialiste : l'école religieuse dont le but est de soumettre les esprits à la peur de Dieu, au commerce des sorciers, et de les maintenir dans la soumission à César ; l'école laïque ou école d'Etat qui prépare les enfants à devenir des sujets obéissants, soumis, acceptant un conformisme légal fondé sur « le droit inégal », donc sur l'injustice, lit de l'autorité.

Il est évident que les libertaires se trouvent en contradiction avec les deux écoles qui reposent, l'une, sur le mensonge religieux, l'autre, sur le mensonge politique.

Il est non moins évident que la pédagogie libertaire qui ruisselle de tous nos principes, de toutes nos théories, de toutes les exigences du progrès humain et de la conscience, ne peut avoir qu'un caractère social : former des esprits libres par une pédagogie qui fasse de l'homme le maître des choses et l'associé de tous ses semblables dans une jouissance égalitaire de tous les biens.

Cette école se concrétise dans cette heureuse expression : *l'école sociale*.

Malheureusement, les anarchistes, en ce domaine comme en tant d'autres, considèrent que leur minorité ne saurait leur permettre d'appliquer, de réaliser certaines de leurs théories avant une longue évolution des esprits. Loin d'accentuer leur propagande éducative, de lui donner les structures qui la rendraient plus efficace, s'abandonnent à la « théorie du moindre mal », choisissent entre les deux virus pédagogiques celui qui leur semble le moins dangereux, c'est-à-dire l'école laïque ! Cette dernière contre l'école religieuse.

Les voilà donc collaborant à la défense de ce qu'ils condamnent !

Il est vrai que certains d'entre eux sont des francs-maçons, foyer de défense de la démocratie politique, laquelle est la forme du « gouvernement qui gouverne le moins », savoureux cocktail proudhonien fait de logique et de contradictions, application prestigieuse de la « théorie du moindre mal », facilité culturelle ouverte à tous ceux qui, ne sachant ce qu'ils veulent, se trouvent engagés par un besoin dynamique à suivre ceux dont ils condamnent les idées, l'ambition, les erreurs, le despotisme, à devenir les instruments inconscients de l'Etat dont ils disent poursuivre l'abolition !

La théorie du moindre mal ?

C'est la peste courant à travers les chemins et les ruelles du social, pénétrant les esprits les mieux doués, privant souvent les libertaires de la lucidité indispensable pour s'orienter, contre vents et marées, vers un accomplissement qui, pour être difficile, n'en est pas moins nécessaire, à la fois chemin du salut et de la liberté.

J. B.

Différentiations entre peuples

La race est un concept purement physique, somatique, par lequel les communautés les plus avantagées par la nature et, par conséquent, les mieux douées, ont essayé de justifier leurs prédispositions à devenir les conductrices et les maîtresses du monde.

La nation est un groupement à la fois naturel — le hasard des agglomérations —, politique, linguistique et culturel. Une synthèse d'accointances éparses dans un cadre limité.

Le fait que les peuples, cristallisés dans leur mentalité par l'aire qu'ils occupent, le climat qu'ils subissent, les combats qu'ils durent livrer pour défendre leurs ressources, ou, au contraire, pour conquérir celles de leurs voisins, toutes ces conditions et bien d'autres, ont réalisé des ethnies qui, qu'on le veuille ou non, ont déterminé des mentalités différentes d'un pays à l'autre.

Il existe donc des inégalités de fait dans l'évolution des peuples qui sont dues à des causes indépendantes de toute qualité raciale, comme on ne saurait nier les différences de mentalité entre les hommes de nationalités différentes, qui sont transmises par hérédité, culture et milieu social.

Sur ce vaste sujet d'observation, que nous effleurons à peine, un fait abolit le caractère de race : c'est que les hommes les plus divers par leurs origines géographiques et ethniques, à partir du jour où ils se trouvent adoptés, *individuellement*, par un peuple différent du leur, sans pouvoir reconstituer une petite ethnie ou fraction tribale à l'intérieur de ce nouveau milieu, finissent par s'adapter dès la première génération.

Par contre, si les possibilités leur sont offertes de se grouper « ethniquement » dans leur nouveau séjour, ils continuent à se différencier des naturels qui leur ont offert asile.

Ce sont là des phénomènes parfaitement vérifiables à notre époque où les Etats industriels acceptent l'immigration massive de travailleurs qui leur sont étrangers.

Les dialectes eux-mêmes, à l'intérieur d'une nation, s'ajoutant à des différenciations climatiques, sont à l'origine de différences de mentalités caractérisées. En France, les méridionaux considèrent que les Français vivant au-dessus d'une ligne Bordeaux-Grenoble sont des « étrangers »...

Prenons des exemples classiques : les Allemands, peuple germain. Au cours des âges, ils ont forgé une unité combative pour défendre leurs territoires contre l'est, l'ouest, les Romains et les Slaves, ce qui détermina une communauté d'action que leur mentalité naturelle plaça sous le signe d'une discipline rigoureuse, implacable. L'obéissance devint chez eux une vertu aussi sacrée que celle d'un inflexible commandement. L'homme le plus vil dans la soumission est toujours le plus insolent dans le commandement.

Sur leur plan communautaire, ethnique, quelle que soit leur appartenance politique, culturelle ou religieuse, ils restent marqués par ce caractère dominant, de ne pas comprendre, et, par conséquent, de ne pas partager le sentiment de liberté si cher à d'autres nationalités...

Mais ceux d'entre eux qui s'expatrient définitivement, et individuellement, vers d'autres cieux, font ce que font tous les hommes — ce qui les rend égaux — : ils s'adaptent. Leurs descendants se perdent dans la confusion.

Les Espagnols ?

Pays pauvre, très pauvre avant l'industrialisation, cherche l'aventure vers la mer. Toutes ses élites, où l'influence berbère est sous jacente, participent aux aventures maritimes, aux conquêtes coloniales, c'est l'âge des conquistadors : sang, or, religion !

La violence devient l'exercice le plus noble, le plus recherché, provoque la fierté, l'orgueil, la recherche d'une protection céleste, métaphysique, la générosité et le mépris de la mort : c'est don Quichotte !

Pris en groupe, ces hommes si différents des Français, restent tributaires de leur mentalité nationale. En isolés, ils s'adaptent facilement. Ils n'ont pas acquis le sens de l'organisation industrielle qui est la qualité maîtresse des Allemands, mais ils ont sur eux ce rayonnement libertaire, cet instinct social irréductible et trop souvent irrationnel, qui les pousse à faire de la révolte un article de foi, un messianisme...

Les Ukrainniens ?

Au parler chantant, attachés à leur sol fertile sous un rude climat, à leur entraide séculaire, inclinés vers une conception libérale de la vie, ont toujours été les adversaires irréductibles des Russes du nord au parler dur comme leur climat, toujours avides de terres fertiles et de domination.

La Maknovtchina n'a pas été seulement un mouvement libertaire, mais la révolte traditionnelle des petits russiens contre la tyrannie non moins traditionnelle des Russes du nord.

Deux mentalités différentes, deux conceptions sociales divergentes.

Les Français ?

Sont les fruits de leur climat facile et généreux. Ils ont trouvé sur leur sol les éléments d'une vie relativement aisée, et, dans ce cadre, ils ont élaboré une civilisation de facilité qui n'a pu détruire le caractère héréditaire qui leur fut transmis par les gaulois : la sainte pagaïe ! Au point que les anarchistes eux-mêmes, fiers de leur individualisme, en sont imprégnés tant les influences ancestrales sont dominantes.

Le Français est devenu un égoïste parfait qui ne s'adonne à la solidarité que lorsqu'il ne peut plus échapper aux difficultés ! Ne voit-on pas un gouvernement capitaliste reprocher aux paysans de ne pas s'associer en des coopératives pour dominer leur crise !

Il tient à ses biens avec un rare égoïsme. La liberté qu'il chérit est un élément organique, digestif. Cette digestion troublée le dresse contre les importuns. Il n'émigre pas, car son immoralité, son « démerdage », lui rend les contacts difficiles avec d'autres peuples plus naturellement généreux ou mieux organisés...

Il est donc incontestable qu'il existe des différences mentales entre des hommes de nationalités différentes, et que vouloir ne pas en tenir compte serait se priver des moyens d'investigation indispensables pour penser leurs possibilités révolutionnaires et orienter l'ensemble vers un avenir commun.

Les Estats-Unis sont le produit d'une synthèse entre des hommes venus de tous les pays pour occuper et exploiter un pays neuf. L'Europe est un continent de vieux peuplements avec ses coutumes archaïques, ses traditions désuètes, ses nationalismes ombrageux et bornés. Le rôle du syndicailsme révolutionnaire est de faire la chasse aux préjugés afin de libérer les travailleurs de leurs traditions nationales. Et cette tâche ne peut être menée à bien que par l'organisation des travailleurs européens sur un plan fédératif responsable.

«Ni Dieu ni Maître»

ANTHOLOGIE HISTORIQUE DE L'ANARCHISME (1)

« L'ouvrage que l'on présente ici est, en quelque sorte, le dossier volumineux d'un procès en réhabilitation. L'anarchisme, en effet, est victime aujourd'hui d'un discrédit qu'il ne mérite peut-être pas.

« D'une injustice qui se manifeste, croyons-nous, sous trois formes :

« Tout d'abord, ses diffamateurs soutiennent que l'anarchisme serait mort. Il n'aurait pas résisté aux grands tests révolutionnaires de notre temps : la révolution russe, la révolution espagnole. Il n'aurait plus sa place dans le monde moderne, caractérisé par la centralisation, les grandes unités politiques et économiques, le concept totalitaire... Ensuite, ses diffamateurs, pour le mieux discréditer, nous proposent une vision absolument tendancieuse de sa doctrine. L'anarchisme serait essentiellement individualiste, particulariste, rebelle à toute forme d'organisation. Il viserait au fractionnement, à l'émiettement, au repli sur soi-même des unités locales d'administration et de production... Il aurait la nostalgie de l'« âge d'or ». Il tendrait à ressusciter des formes périmées de la société. Il pécherait par un optimisme infantile... Le dossier que nous présentons, et où nous laissons les documents parler d'eux-mêmes, réfutera, croyons-nous, ces trois positions...

« Les textes que nous avons rassemblés étaient ou inédits, ou introuvables, ou maintenus dans l'ombre par une conspiration du silence. Nous les avons choisis, soit en raison de leur rareté, soit en raison de leur intérêt double, provenant de la richesse de leur contenu ou de l'éclat exceptionnel de leur forme. Notre ouvrage n'est ni tout à fait une anthologie ni tout à fait une histoire de l'anarchie, il est l'un et l'autre...

« Aux hommes d'aujourd'hui, épris d'émancipation sociale, et à la recherche de ses formes les plus efficaces, le présent ouvrage propose les matériaux d'un nouvel examen... » (Extraits de la préface de D. Guérin.)

(1) *Editions de Delphes, 29, rue de Trévise, Paris 9e. C.C.P. 11 075 39. Prix de souscription : 36 F.*

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

La foire aux ânes

Radio Monte-Carlo organise un concours de pronostics pour l'élection du président de la République. Ce concours est, nous dit-on, doté de prix forts importants. La décence voudrait que le chef de l'Etat s'opposât, si possible, à de telles pratiques. Mais nous sommes à l'ère de la fumisterie, des combines, des jeux abrutissants qui rapportent gros à l'Etat et qui paralysent la faculté de raisonner au même titre que la propagande officielle.

Nous sommes certains que ce concours va faire fureur et passionner des milliers de personnes. Cependant que les dupes n'attendent pas de miracle. Les dés sont pipés, les jeux sont truqués, le résultat est acquis d'avance car la propagande est aux mains de l'Etat et, parce que la question du renouvellement présidentiel sera posée de telle façon qu'il sera impossible qu'une majorité de votants ne cautionnent pas le président sortant et sa politique ambiguë.

Il n'y a pas de jeux sans tricheurs et sans combines. Aussi est-il préférable de s'abstenir de participer à cette mascarade.

Contre la pourriture parlementaire, syndicalisme révolutionnaire !

Ne votez pas !

Manifestez votre volonté révolutionnaire par l'action directe !

SOUSCRIPTION

Pro-camarades anglais accidentés au Camping International de Gueyras

Dons recueillis par le camarade Amador dans les milieux libertaires de langue espagnole :

David 10 francos ; Olivares 5 ; Marcelo 10 ; Aguayo 5 ; Morales 5 ; Fabra 5 ; Cañete 5 ; Torres 5 ; Cobo 10 ; Ferrer 5 ; Ibáñez 10 ; Edo 10 ; Nardo 10 ; Suárez 10 ; Lersel 10 ; Buisán 10 ; una compañera 10 ; compañera Mera 10 ; Merino 10 ; Pasamar 5 ; Lizcano 5 ; Prades 5 ; Pérez 4 ; Martinez 4 ; Sala 5 ; Tomás 5 ; Ibernon 5 ; Pérez 5 ; Mestre 10 ; Ibarz 10 ; X. X. 5 ; Rossel 5 ; R. Melez 5 ; Martinez 5 ; Gómez 5 ; Moreno 5 ; Carbó 5 ; Amador 10 ; Quesada 9 ; Garcia 5 ; Huerta 5 ; González 5 ; Larrinaga 5 ; Molina 2 ; Lario 5 ; Chico 5 ; Alandi 5 ; Continente 10 ; José 5 ; Toro 5.

Total, 329 francos.

Envoyez a Bianco René :
C.C.P. 38 31 81, Marseille.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (Ier arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

B.D.I.C

ANTENA

ESCUCHE «RADIO EUZKADI»

La voz de la resistencia vasca transmite todos los días de 21,30 a 23,30 en ondas cortas de 19 y 23 m.

HUELGAN
LOS TELEFONISTAS

MADRID.—Hace tres semanas el personal de la Telefónica se declaró en huelga perlada, o turnada, entre las diferentes especialidades del oficio. Objeto del conflcito: la defensa de aumento de sueldo solicitado hace mucho tiempo, y nunca satisfecho por la dirección estatal de la Empresa, la cual alega gastos e imposibilidades e insuficiencia de ingresos, todo lo que hay que cargar, por lo visto, sobre el personal de la explotación telefónica. Obreros y empleados aducen que, sobre no poder acudir al hogar con el dinero necesario para cubrir sus necesidades, tienen la obligación de presentarse decentemente vesidos ante el público, sin disponibilidades monetarias para ello. El Gobierno aduce buena palabra y ningún hecho, en vista de lo cual los telefonistas persisten en su actitud de desarreglo de los servicios, hasta que la superioridad encuentre la solución que les satisfaga.

... Y LOS TRANVIARIOS

MADRID.—Al unisono con sus compañeros de la Telefónica, los obreros tranviarios huelgan desde el 27 de septiembre, según el sistema de paro alternado. Estos productores, dependientes de la Empresa Municipal de Transportes Urbanos, esto es, del Estado, exigen ser mejor retribuidos visto el coste cada vez más elevado de la vida. La Empresa les responde que cada balance anual lo cierra con 500 millones de pesetas de déficit, como para inducir a sus obreros y empleados a que trabajen gratis para que la Empresa resulte floreciente. Esta no cede y los huelguistas mantienen su actitud, ocasionando serias perturbaciones en el sistema transportista madrileño. No hay en la capital nadie que no critique la manifiesta incapacidad organizadora del Gobierno.

... Y LOS MINEROS

MIERES (Asturias).—Por represalia ejercida contra cinco compañeros, unos 2.000 obreros de mina carbonera huelgan desde hace nueve días. La empresa promete, pero no cede, galvanizando con ello la voluntad de los huelguistas. De no hallarse solución a este conflicto, es probable que el mismo se extienda en otras explotaciones por causas semejantes, que en ellas existen desde el fin de las últimas huelgas.

SECRETARIO APROVECHADO

DERIO.—Con motivo de la reciente entrega de llaves a los vecinos de Derio, salió a relucir uno de los tantos «affaires» de gangsterismo del regimen actual, en el cual está implicado el «señor Mijangos», secretario de dicho Ayuntamiento.

A los vecinos que les fueron concedidas las viviendas municipales construidas por el Ayuntamiento, en el acto de hacer entrega de las llaves, les exigieron —como es costumbre—, la entrega de una cantidad. La sorpresa fue mayúscula para todos, al manifestar los que iban ha hacerse cargo de las viviendas, que, la cantidad que tenían que hacer efectiva ¡había sido ya entregadas al señor Mijangos al comienzo de la construcción de las viviendas!

El total de lo recibido por el señor Mijangos fue de 250.000 a 300.000 pesetas, las cuales no aparecen por ninguna parte y ni tan siquiera estaban registradas.

Los rumores que circulaban eran que había sido detenido el señor Mijangos y que éste sería encarcelado. Pero no fue así, ya que con motivo de la anexión «voluntaria» de los Ayuntamientos de Derio y Zamudio al Gran Bilbao, el «gangster» Mijangos pasa de secretario de tercera categoría a jefe de Sección del Ayuntamiento de Bilbao con el sueldo superior y gratificaciones que le corresponden, más otra adicional de 25.000 pesetas anuales. (*Gudari.*)

LA GRACIA DEL LEXICO

MADRID.—A pesar de la lluvia reciente, el suministro de aguas sigue siendo deficitario debido al exceso de población. Ahora la autoridad municipal ha dispuesto unas «restricciones selectivas» que dejan las neveras domiciliarias y refrigeraciones industriales paradas durante diez horas del día. La policía vela porque esa selección al revés sea respetada.

AGUA CUESTA ARRIBA

BARCELONA.—En una reciente visita a la comarca de Igualada —concretamente: al Bruch, Igualada y Calaf—, el gobernador civil de la provincia se ha impuesto de la necesidad de nueva aportación de aguas a estas y otras localidades. Calaf, pueblo situado en una altura de mil metros, suspira por las aguas del Segre —¡ay, tan lejanas!— y el Bruch e Igualada se creen con opción a las aguas del Llobregat cogidas en El Cairat, término municipal de Collbató, distrito de Igualada. Pero los ribereños llobregatinos ya se aprestan a la defensa de su patrimonio acuoso, previéndose que la húmeda aspiración de la antigua Jespus caerá al seco, como así ocurrió con el pantano de Jorba, cuya realización fue solemnemente prometida por el «caudillo» a una comisión municipal que le visitó en El Pardo. Se está, pues, ahora, en el «nada entre dos vasos».

GRAVE INCENDIO

BARCELONA.—En una fábrica de plástico sita en la calle de Avila, 107, de la barriada del Pueblo Nuevo, ocurrió un incendio por causas desconocidas, reduciendo las pavorosas llamas a 28 obreros en un rincón sin salida. Para salvarlos, personal exterior, con ayuda de los bomberos, abrió un boquete en la fachada posterior, logrando extraer a los siniestrados con vida, si bien 15 de entre ellos resultaron con quemaduras, tres de ellos de segundo grado.

LLUVIA DE ENCARCELAMIENTOS
EN BILBAO

BILBAO (OPE).—Además de las señoritas Itziar y Begoña Arrarte, que han sido encarceladas por no pagar una multa, han ingresado en la cárcel de Larrinaga por el mismo motivo los bermeotarras Ormaza, Elguezabal y Larrigana, que fueron multados, los dos primeros, por haber ido a visitar al sacerdote Alberto Gabicagogeascaoa, de cuyo proceso y condena hemos dado ya amplias referencias, y el tercero por tocar el txistu en un tranvía de Bilbao.

También han ingresado en la cárcel de Larrinaga por idéntico motivo los jóvenes baracaldeses Goyeneche, Berezibar y Yarritu, que fueron multados por distribuir sellos del centenario de Sabino de Arana y Goiri, padre del movimiento nacionalista vasco.

Mientras tanto, en el monte Serantes, que se eleva sobre el mismo puerto exterior de Bilbao, han aparecido una gran bandera vasca y la inscripción EGI en un lugar próximo.

OTRA RENUNCIA EN PRUEBA
DE SOLIDARIDAD

NUEVA YORK (OPE). — El profesor Federico Gaeta, que ocupa la cátedra de matemáticas de la Universidad de Buffalo (Nueva York), fundada en 1846, ha dirigido al señor Lora Tamayo la siguiente carta:

«Tengo la satisfacción de solicitar mi inmediata baja definitiva en el Cuerpo de Catedráticos Numerarios de Universidades como solidaridad con mi amigo y compañero Enrique Tierno Galván y demás Catedráticos arbitrariamente sancionados por la dictadura; considero a todos ellos beneméritos de la Universidad española y heraldos de un porvenir democrático digno de España.

No he presentado antes mi renuncia por parecerme desproporcionada con mis buenos deseos, desde el momento que me encuentro exilado desde hace años como protesta por la farsa de mi traslado forzoso a la Universidad penal de Santiago de Compostela. Pero he recordado también la forma indecorosa con la que todavía se utiliza mi nombre para cubrir las apariencias nombrándome juez de oposiciones en el Boletín Oficial del Estado. Pura fachada. Ni siquiera se me comunicaba el nombramiento. Sólo se quería dar una muestra más del «Estado de Derecho», desorientar y engañar a la opinión pública. Cuando estaba en España, se saltaron siempre mi turno para mayor «Gloria del Opus Dei». No quiero silenciar una sola farsa más. No quiero ser Catedrático en España mientras gobierne el Dictador y sus fieles lacayos como usted.

«Esta renuncia no implica sin embargo renuncia a mis derechos pisoteados por sus delegados de la Universidad de Zaragoza, los que seguiré defendiendo como simple ciudadano español.»

Las paradojas de la dialéctica reformista

por Severino CAMPOS

LAS teorías de todos los sistemas gubernamentales han enriquecido su lenguaje. Por antagónico que sea su proceder, con el programa o la finalidad ideológica, para toda acción que efectúen su verbo justificativo. ¿Hay alguna excepción? No existe tal rareza. Aristóteles está en lo cierto. La política, en tanto que práctica gubernamental, o aspiración a ese ejercicio, dispone de muy pocas diferencias. Se desenvuelve exenta de método y conclusiones científicas.

Nicolai, con sus certeras apreciaciones, logró dejar en su justo lugar la esencia del marxismo. Es de lamentar no haya podido estudiar las características del reformismo moderno. A medida que para las clases populares se abren vías, para llegar al Poder estatal, el hemisferio gubernamental dispone de más pruebas de lo que es. La dialéctica, juego de lenguaje para justificar lo falso, pierde su fuerza ante los hechos que comprueban la esencia política.

Las argucias marxistas y engelsianas va pulverizándolas la historia. Tras ella, una nueva modalidad, también de orden político, le tocará el turno para ser depurada. Para tales efectos, indiscutiblemente que entrarán en escena histórica, el llamado socialismo democrático y el sindicalismo gubernamental.

Hacían falta experiencias para que los pueblos contrastaran y optaran. La verdad se vigoriza y adquiere esplendor; la realidad de los fenómenos políticos va siendo conocida a medida que la ciencia alumbra el camino del progreso. Es la luz de la vida que no engaña. Después de tantos testimonios como se están acomulando, el positivismo social adquiere potencia y rechaza los embrollos de la dialéctica.

El reformismo nunca fue, hasta que el mundo obrero se lanzó a la lucha social, motivo de alarma. Más que de estructura carecía de principios justicieros. Se aceptaba como una idea de las tantas gubernamentales, como uno de los sistemas que disputaba la conquista del Estado. ¿Ha cambiado su esencia y su fin? No. Sigue su curso. Y a más del terreno que antes le era propio, ha encontrado nuevos campos de expansión.

Tres cuartos de siglo hace que los sindicalistas reformistas nos ofrecen su intervención en los problemas gubernamentales como era de promisión. Cierto es que algunos lograron llegar a donde pretendían. ¿Resultado? Si en la mejor de sus actuaciones nunca fueron factor de justicia popular, dada su ineficacia para satisfacer ansias que palpitan en la intimidad de los necesitados, si fueron tributarios a la corrupción de los organismos donde ejercían sus influencias.

La suerte alcanzada por las prácticas reformistas puede ser conocida por quienes estudian los movimientos y las personas de tendencia izquierdista. Abunda la documentación para ilustrar el pensamiento. Gustavo Hervé y Clemenceau fueron antimilitaristas; Briand, en su juventud, compartía campañas de propaganda con Sebastián Faure. Exceptuando el último, fiel hasta el postrer suspiro con las ideas ácratas, ¿en qué pararon los otros? ¿Vale la pena recordar sus labores de gobierno, militaristas y guerreras? ¿Qué fue la C.G.T. francesa cuando de ella se eliminó la influencia anarquista?

El conocimiento de todos estos datos y personajes, puede muy bien servir como preventivo en los tiempos que vivimos. El reformismo, de origen proletario o burgués, es la reserva que los gobiernos tienen para continuar ejerciendo como opresores. Los hombres de ese pensamiento, cuya presencia se observa, generalmente, en los sindicatos obreros, se trazan como misión neutralizar las sugerencias y acciones revolucionarias tendentes a la auténtica emancipación.

Las democracias, capitalistas y estatales, no son ninguna esperanza venturosa; el sindicalismo de signo reformista tampoco. Unos y otros traicionaron la confianza de los pueblos, que después de la segunda guerra mundial esperaban la constitución de un mundo de relativa felicidad. Pero, ¿está todo perdido? De ningún modo. La humanidad cuenta con muchas reservas; el mundo de la producción es la principal. De ahí deben salir las voces de aliento, las actitudes firmes y sanas, la promesa y el ejemplo de lo que no ha podido realizar ninguna ideología estatal.

Tenemos confianza en que los pueblos, quizá no tan pronto como deseamos, reaccionen virilmente contra nombres y signos opresores. Donde quiera que surja esa actitud dedicaremos nuestra admiración. Si hallamos motivos para detestar las reyertas políticas, y los dominios de toda condición, aunque los patrocinen hombres con blusa y alpargatas, hacemos nuestras las actitudes refractarias que fuerzan las puertas de horizontes más dignos y más humanos.

Del pueblo español esperamos otro ejemplo. Los problemas de los trabajadores no tienen solución en el espíritu y alcance de los partidos; los programas de éstos, desde los más retrógrados a los más avanzados, todos fueron quemados en las prácticas que históricamente les conocemos. Una nueva modalidad de lexico será otro engaño. Para todos ellos, la dialéctica es para su existencia como el reformismo es para las prerrogativas del Estado.

Si se pretende una labor sana de reivindicación humana, una elevación de derechos y de cultura en los medios productores, hay que instar a éstos a que se integren a organismos de propia defensa. Sin interferencias de agentes extraños a sus intereses, sin matices de pensamiento ni conductas que operen como corruptores. El reformismo, esa ponzoña que para mejor engañar se disfraza con verbo sugestivo, que a veces adquiere léxico elocuente, es el disolvente de todos los núcleos que en su formación proyectaron buenas normas y mejor finalidad.

Observad, y estudiad, los acontecimientos políticos principales de la época moderna. ¿Es paradójico que los más férreos opresores hayan salido de las filas proletarias? ¿Sorprende que puestos en función gubernamental hayan negado todo lo que fue su proyección política y social? No hay paradoja ni puede haber sorpresa. Es una consecuencia natural e inevitable de la formación personal, de sus principios éticos y políticos. A tenor de estas situaciones, hay refranes populares que son aforismos científicos.

La dialéctica es de resultados negativos al progreso que los pueblos necesita. Lo único que cuenta, para que la superación sea efectiva, es el trabajo, en sus diversas y útiles manifestaciones. Los proyectos reformadores, previstos para aplicaciones gubernamentales, son entretenimientos que distancian al hombre de las obligaciones al efectivo obrar laborioso.

«De lo que no cabe duda —nos habla S. M. Neuschlosz, en su libro *Ciencia y Cultura*, página 9—, es que frente a las manifestaciones de la ciencia, la actitud de los gobernantes se caracteriza por su indiferencia y hasta por su hostilidad.» ¿Es paradoja esa afirmación? No hay tal. Es lo normal en todos los sistemas de gobierno. Entonces, pues, hay que buscar soluciones por otros cauces. ¿Cuáles? En muchos, menos en aquellos consistentes en reformar el espíritu de los gobiernos.

La vida social vale por la felicidad que proporciona a las personas que la integran. Para el logro de ese objetivo hay normas bien conocidas: Accionar en las esferas de producción, formar e impulsar en las líneas de prosperidad, contribuir, según capacidad intelectual y física, al acervo de elementos que la sociedad necesita para las mejores condiciones de su existencia. De tal manera, la transformación del medio social, la normalización de relaciones entre hombres y pueblos, siempre en vías de grado superior, tiene por fundamento la acción elevada, no la hipotética retórica de los aspirantes a mandatarios.

El valor de la persona sólo se evidencia por las obras que realiza, por la conducta que observa entre sus semejantes. La producción de hipótesis, de cualquier matiz que sean, cuando no es simultánea a otra efectiva, es justificación del ocio antisocial. Esto último es, en todas las ocasiones y momentos de la historia, el credo encubierto de los que proyectan reformas de leyes o gobiernos.

Aquello de «no hay efecto sin causa, ni causa sin efecto», es uno de los aforismos que antes mencionábamos. Se caracteriza como uno de los principales axiomas científicos. Todo hecho de la vida, individual o social, tiene su antecedente básico que impulsa, que determina al individuo a obrar e imprimir en la obra sus condiciones éticas. Ello nos pone en situación de afirmar, que si las palabras, en cualquier hombre, pueden ocultar sus sentimientos, el tiempo reserva la oportunidad para identificarlo tal como es.

Desconfiemos, y no les otorguemos facultades para abrirse camino, en los que manifiestan deseos de gobernar. Nunca esos afanes responde a una misión social; nunca, con esas representaciones en el desenvolvimiento gubernamental, alcanzarán justicia los que la necesitan.

OBRA NUEVA

«El Sindicalismo en Barcelona» (años 1916-1923), del joven escritor Alberto Balcells.

9,50 F en esta Administración.

Con la Providencia de espaldas

Desastrosa cosecha agrícola en Burgos

QUE a principios de verano cuando desde estas mismas columnas, y a tenor de las referencias recogidas personalmente, intuíamos la actual cosecha en la provincia de Burgos como la peor del siglo. Desgraciadamente aquel augurio parece ser realidad. Hemos contrastado el avance de los datos estadísticos ofrecidos por la revista «Ceres», de una gran solvencia dentro del campo de la economía agrícola nacional, entre las cosechas del pasado año y la del presente. El resultado ha sido desconsolador. Según nuestras apreciaciones, puede cifrarse del orden de los mil millones de pesetas menos el valor bruto entre una y otra recolección. Esto para el agro burgalés, ha venido a ser algo así como la puntilla en el lánguido proceso por el que iba marchando desde hace unos cuantos años. Serio problema éste que afecta por igual a toda la provincia, a esos mil trescientos pueblos y aldeas que ante el reciente desastre solamente concibe una meta: la emigración, la estampia de la desesperanza. Y los pueblos se están quedando vacíos. Nos duele en nuestra entraña esa despoblación masiva, ese éxodo familiar para el que no se encuentra, por el momento, una cercana esperanza. Por estas latitudes el censo demográfico se calibraba por vecinos —un vecino casi cuatro almas—; ahora se hace por habitantes, y en la mayoría de las aldeas hay ahora tantos habitantes como antes familias. Es desolador ese descenso de un trescientos por cien. Hay pueblos enteros donde ya nadie habita, y oros muchos con una población ya vieja, sin juventud alguna. Incluso en algunos de ellos, y en sus fiestas patronales, no hubo muchachos para llevar las andas con la imagen del patrón de la villa.

La provincia puede conceptuarse como netamente agrícola. Los resultados desastrosos han colmado la paciencia del sufrido labrador. Hay unos rayos de esperanza con la puesta en marcha del pantano del Arlanza, doce mil hectáreas serán de regadío; con el plan de ordenación rural de La Bureba, un centenar de pueblos vivirán mejor; con el afán cooperativista de la Ribera, el sur de la provincia confía en el resurgir. ¿Pero el resto de la extensión provincial cómo resolverá su existencia? He ahí el grave, serio y trascendente problema para millares de agricultores burgaleses.

Ha sido tan brusco el descenso de producción agraria, que las cifras no pueden por menos de inquietarnos. Cerca de 900.000 quintales de trigo menos que en la pasada cosecha; 7.000 de centeno; 258.000 en cebada; 200.000 en avena; 33.500 en maíz; 40.000 en habas; 234.500 en yeros; 5.500 en guisantes; 2.000 en alubias, y 5.800 en lentejas. Solamente la patata, y debido a las lluvias de las últimas semanas, experimentará un aumento de 500.000 quintales métricos. En mil millones de pesetas, como antes hemos dicho, se considera el descenso económico en relación con la anterior cosecha, que no fue una de las mejores.

Llueve ya sobre mojado en las escasas disponibilidades del pequeño agricultor burgalés, porque en esta provincia la propiedad está en muchísimas manos; puede decirse que la explotación se efectúa en régimen familiar. La superficie total catastrada en la provincia asciende a 1.319.833 hectáreas y el número de propietarios a 219.781. Deduciendo la superficie forestal, nos da un promedio de 4,3 hectáreas por propietario en secano y 0,66 en el regadío. Hay poca superficie y enormemente fragmentada y dispersa, por lo que las condiciones en las que se desenvuelven las explotaciones distan mucho de ser aceptables. Y en ese mismo sentido se expresaba el informe del Consejo Económico Nacional al estudiar las perspectivas de desarrollo económico de la provincia de Burgos.

El agricultor burgalés vive con carácter exclusivo del producto de cada cosecha. La última ha sido —sin paliativo alguno— un desastre provincial. ¿Cómo podrá sobrevivir ante la sementera actual? Muchos han virado en redondo el destino de sus vidas: se van del pueblo, malvendiendo la hacienda, y se embarcan en la aventura de la atracción industrial. El mal tiene síntomas de epidemia y ante la misma no se ha conseguido —por el momento— el hallazgo del antídoto eficiente.

FELIPE FUENTE

(Tomado de «La Vanguardia» de Barcelona, 7 septiembre 1965.)

«UMBRAL» es tu revista, compañero.

Mediante ella te diriges a un mundo intelectual que te ignoraba, y ya no te ignora.

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

Pero el autor de la obra mencionada no se ha contentado con ofrecer solamente detalles en torno a Cheitanov: ha hecho más, reflejando en minucioso relato histórico, una larga etapa del vivir social del país; de la Bulgaria sometida a la tiranía monárquica, para pasar después a otra tiranía, respaldada por el totalitarismo marxista. Cruzan a lo largo de la obra figuras libertarias, compañeros de ruta de Cheitanov, de variada condición, temperamental o de capacidad. Balkanski nos habla de unos y de otros, ofreciendo pormenores detalles de verdadero interés.

En suma: Editions «Notre Route», que respalda la obra, editada en francés, ha realizado una labor bien interesante, con cuidada presentación. Un tomo de doscientas setenta páginas, con veinticuatro biografías de militantes búlgaros, aparte la del compañero cuyo nombre lleva el título de la obra, valorado todo ello con treinta y dos fotografías.

En suma, el compañero Balkanski ha realizado una excelente labor al escribir un libro de valor positivo tanto para el militante estudioso, como para el lector desconocedor de lo que son nuestras ideas.

LOS HISPANISTAS FRANCESES

Ya en otra ocasión he aludido a la excelente publicación trimestral, «Bulletin Hispanique». Es magnífica la labor que realizan los hispanistas franceses que en sus páginas colaboran. Rebuscadores de archivos, de bibliotecas; consultando acá y acullá, ofrecen trabajos saturados de vasta erudición. Y digno de la mayor estima es que, no obstante el carácter, la disciplina de orden científico en lo que atañe a estudios históricos, filológicos, sociológicos, literarios, etc., tareas al margen de tendencias de matiz político, destaca en sus tareas el laudable sentido liberal de su pensamiento, bien distinto al modo de ser del francés Brunetière y del español Menéndez Pelayo, ambos eruditos de relieve, pero de tendencias reaccionarias.

El «último «Bulletin Hispanique», que ha salido de imprenta recientemente, entre otros interesantes trabajos, destacan los siguientes: «Moines frondeurs et sermons subversifs en Castille pendant le premier séjour de Charles Quint en Espagne» («Frailes revoltosos y sermones subversivos en Castilla durante la primera estancia de Carlos Quinto en España»), de Joseph Pérez; «La Inquisición y los Moriscos Granadinos, 1526-1580», de K. Garrad, y de Pierre Channu, el no menos interesante trabajo: «Au centre de l'Empire espagnol, les paysans de la Nouvelle Castille à la fin du XVI^e siècle. Un modèle d'histoire sociale» («En el centro del Imperio español, los campesinos de Castilla la Nueva a fines del siglo XVI. Un modelo de historia social»).

FONTAURA

La educación es elemento revolucionario lento, pero seguro. Sírvete de «UMBRAL» para este combate.

***

En «UMBRAL» colaboran firmas de primer orden.

El único orden —el constructivo y libre— que los compañeros estimamos.

Contracombate

ESPAÑA TURISTICA

Refrán: «Pase yo un mes caliente aunque el español reviente.»

MANISMO CON ¡UH!

El Estado español es tan humanitario que hospeda todos los extras: Si son extranjeros en sus lindos hoteles y si son extremistas en sus lindas cárceles.

Y en todos pone: «Completo».

IMPORTACION Y EXPORTACION

—El extranjero aporta, ¿y el español?

—Se exporta.

PIETRA: BASE TURISTICA

—¡También Italia come de su buen verano!

—¿Quién echó cimientos sino el mismo Vaticano?

—¿Moraleja?

—Todo acaba en... lo mismo.

COSMOCAUSTICA

—¿Cuál es el Cosmo de los Cosmos?

—Ganar la altura en el espacio y perderla en la República Dominicana.

CAMBIO DE FLECHA

—¿Es que el Tío Sam no hace ya el indio?

—No; ahora hace el indochino.

PREFIJO

—¿Qué les falta a los U.S.A.?

—El prefijo AB.

HIMALAYA

—¡Loto de nieve!
¡Loto de Piedra!
¡Muestra al hombre
cómo reinas!

UN TEMPLO

—¿Qué te recuerda un templo?

—Una loca gallina que incuba miserias de todas clases..

ORIENT... ACION

—¿Quiénes hacen la guerra?

—Los que no están en ella.

—¿Dónde están?

—En los templos de la Paz.

—¿Rogando?

—No; haciéndose rogar con el nombre de San Armisticio.

FLOR DE LOTO

—¡Símbolo divino,
rara en su Verdad,
clara eternidad
que halla su camino
en la integridad!

BORDADORES DE CACHEMIRA

¿Esos paños que bordáis
cubrirán alguna vez
vuestra esclava desnudez
que bordando conserváis?

¿IMPERIO Y SENTIDO COMUN?

Con sus zapatos de tenis
de sajona inteligencia
va el viejo hindú transportando
su fervor y su indigencia.
La blanca civilización
que lo suyo fue enseñando,
¿le calzó su corazón?

RITO Y MITO

—¡Mirad las oscuras e inclinadas regiones a la voz fratricida de las religiones!

VA-TI-CO-NU

—El Papa va a la ONU.

—¿No tiene teléfono?

OTRA

—El Papa se las entiende con la ONU.

—Uno no entiende ni una papa.

CAMPO Y DESAMOR

En este mundo sin miras
donde se gana el dolor
manda siempre el que es postor
de dineros y mentiras.
¿Por qué lloras y suspiras
inclinado ante tu santo
si el socarrón mientras tanto
con tus bienes «se las pira»?

ABARRATEGUI

Compañero que te cansa leer: Puedes adquirir «UMBRAL» para regalarlo a un amigo tuyo.

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo día 24 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea para el 24 del corriente. En el orden del día: Documentación importante y necesidad de un pleno regional.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Courbevoie. Lajusticia, 7,50. *Roanne*. Antonio López, 10. *La Charité*. Peincede, 13. *Paris:* María Valls, 10; Un confederal, 10; Manent, 15; Fco Cobo, 10; Berthe et Jacques, 10. *F. Local de París* (Septiembre): Félix Martínez, 5; Félix Cuende, 5; Jaén, 10; Gregorio González, 5.

TOTAL: 110,50 F.

BENEFICIO PRO ANCIANOS

Con este fin, ponemos en conocimiento de todos los compañeros, que a finales de mes dispondremos de turrones de todas clases y a los mismos precios que el año pasado.

Daremos, con todo, relación de ellos.

TOMBOLA SOLI

Del sorteo realizado el mes de Septiembre han sido reclamados los premios siguientes: 2º Petite Synthe (Nord); 9º premio, Lille (Nord); 10º premio Ivry (Seine).

Los agraciados que no hayan reclamado aún, lo harán lo antes posible.

FUTBOL

El domingo 24, a las 15,30, jugará el U. S. Hispania, contra el equipo local un partido de campeonato en el Stade de la rue d'Or, de Vigneux. Tomar el tren en la estación de Lyon.

ADMINISTRATIVAS

—Reif, Vizille (Isère). Recibido giro 50 frs. Pagados «C.S.» 30-6-66 y «Umbral» 31-12-65.

—Vicente Molines, Boufarik (Argelia). Devuelta carta. Agradeceremos dirección a quien la sepa.

—María Martínez, Arles-sur-Tech (P.O.). Recibidos 60 frs. Pagados «C. S.» y «Umbral».

—Moreno, Gardanne, (B. du Rh.). Giro para ti y León; pagado «C. S.» 31-12-65.

—Ganzarain A., Boiras (Gers). Pagados «C.S.» y «Umbral» 37 frs. giro 11-1-65. Recibidos los 10 frs. pro «Umbral».

—Germinal Miquel, Chatenay (Seine). Recibidos 5,65 frs. saldo cuenta Librería.

—Comillas Frankz, Linz (Austria). Recibido giro 94 frs. Pagados «C.S.» y «Umbral» 31-12-66.

—Juan Cruz, Düselforf (Alemania). Giro, 48,83 frs. Cuenta «C.S.» nº 368.

—Ruiz Pérez, Offenbach (Alemania). Devuelto paquete de «Umbral» nº 45. Ignoramos motivo, pues «C.S.» no lo devuelven.

—Pérez, Villeneuve St. Denis (S. et M.). Recibido giro 10 frs. Distribución indicada.

PARADERO

—Flora Nuez Quílez, domiciliada en rue du Quai Militaire, Limoges (H. Vienne), pregunta por su hermano Florencio Nuez Quílez, de Ejea de los Caballeros, que están sin noticias desde 1939.

F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo 24, a las nueve de la mañana.

CORREO DE REDACCION

J. C. y M. H. La dedicatoria fue de pura amistad, y —¿por qué no?— de coincidencia. Igual para M., G. y F.—*J. F.*

MITIN EN VILLEURBANNE

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta Comisión comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes de la C.N.T., que el domingo, día 14 de noviembre, tendrá lugar en Lyon (Villeurbanne), en la Sala «Bonneterre», rue Bonneterre (detrás de los rascacielos de Villeurbanne), un gran mitin de afirmación *confederal y libertario*, en el que tomarán parte los compañeros:

FEDERICA MONTSENY, directora de «Espoir», y

FRANCISCO ISGLEAS, el conocido y veterano militante de la Regional Catalana.

Compañeros todos, con nuestra presencia daremos una vez más la prueba que la C.N.T. y el Movimiento Libertario en el exilio aún vive y está dispuesto a escribir la página que la historia le tiene asignada en pro de la liberación del pueblo español.

NOTA.—Desde Perrache, tomar el car número 7 y trasbordar en los Cordelier con el car número 3 y apearse en la parada Auguste Blanqui (Villeurbanne).

Servicio de librería

«Los Sindicatos en la nueva sociedad, H. J. Laski	7,50
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné)	18,50
«Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rocker	1,75
«La crisis española del siglo XX», Carlos Rama	29,00
«Contradicciones del comunismo», Imre Nagy .. .. .. —	15,50
«1894», G. Orwells (tela)	18,50
«Arquitectura del verso», Péres C.	7,50
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
Teatro de Benavente (Don Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros ..	26,00
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«La llama inmortal», H. G. Wells (con un estudio preliminar de F. Romero)	8,00
«Sin novedad en el frente», E. M. Remarque (cartoné)	14,00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona», C. Martí	12,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	14,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Magallanes», S. Zweig (cartoné)	
«Cleopatra», O. Von Wertheimer (cartoné)	15,50
«Lucrecia de Borgia», Fred Bérence (cartoné)	15,50

Giros y pedidos a Roque LLOP
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

S. I. A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el farero Vicente Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Próximo a aparecer. Su precio: 3,50 F.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

SINGB SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Problemas artificiales

NO tenemos bastante con los problemas vivos, que a veces nos los creamos imaginarios. Se cita aquí, en este punto preciso, la exuberancia ibérica, el amor propio de los españoles. Recursos, despistes, añagazas para justificar lo injustificable, para dar visos de seriedad a lo informal y a la falta de carácter.

Si esta definición enojara lo dejaríamos en frivolidad de los hombres, en inconsistencia, en imposibilidad de aguante para una férrea labor de todos los días. Contra eso del orgullo hispánico, está toda una historia llena de resaltos, sembrada de contrastes y de contradicciones. En ocasiones por nada amotinamos y por mucho apechugamos. La dictadura del general Primo de Rivera cayó sola, y la de Franco aguanta sobre un millón de cadáveres, a causa de lo que la resistimos.

Con referencia a la C.N.T. nos da por declararla inmortal, a veces con mayúscula para un mayor relieve, y otras veces comprometemos su existencia planteando «paquetes» rematadamente insubstanciales. ¿No hariamos mejor no ocupándonos de la vida eterna, para fortificar la que pasa? Porque el apremio de nuestra sindical viene de la derrota sufrida por todo sector antifascista en 1939, y no del andar y el venir de este o aquel compañero. Las grandes causas obligan a grandes actitudes, y cuando estas empequeñecen, arriesgan desaparición mediata o inmediata.

La C.N.T. es escuela de hombres convencidos del valor de la Idea, ese motor que siempre nos ha movido. Por un ideal, al parecer olímpico, y por olímpico «fuera de curso», se ha conseguido la relativa holgura que gozábamos los obreros industriales en España. Supimos, entonces, hermanar lo práctico con lo poético, aplicar la poética a las realizaciones. ¿Es poca conquista compañeros, es poca labor esa que impusimos con admirable esfuerzo, más que con locuciones callejeras y tribunicias?

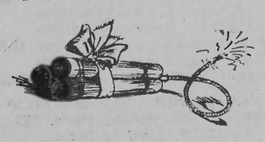
Pues hoy estamos en la plaza mercado, en el tablado de sala, y fuera de tajo. Estamos desambientados y perdemos idea. Vamos quedando en esqueleto materialista porque nuestro ideal de ayer parece que asusta. Antes nos llamábamos anarquistas a la faz de la tierra, y hoy existen compañeros que a tal no se atreven. No por miedo, lo sabemos. Pero sí por vergüenza de llamárselo en un tiempo en que el vocablo «anarquía» suena a hueco, a moda caducada, entre la mucha gente —casi toda— que acude al cabaret, al deporte, a la ruleta, a la carrera de caballos. El tiempo es frívolo, superficial, ¡chabacano!, y las ideas no adornan. Aquí meditamos, y concluimos: Contra una actualidad insufrible, repelente, ¡qué se frivolice cualquiera!

¿Es que Don Cualquiera ha tomado carnet de la C.N.T.? No es posible. Cuantos estamos en ella nos guiamos por móviles superiores, por pensamiento reflexionado, por decisión consciente, y Don Cualquiera siempre ha sido un aparatoso de pocos días. Nosotros, en cambio, somos la persistencia misma, porque sin ideas y hechos no lo pasamos bien en esta vida. Con hechos sin ideas, tampoco, puesto que el sacrificio merece conducir a alguna parte y no al vacío.

Si somos así; si nuestra trayectoria verdad es la misma e igual nuestro sentimiento, ¿por qué minucias, desplantes y oposiciones suicidas? ¿Por qué una mayoría no ha de ser una mayoría y un comicio no ha de representar el todo orgánico? ¿Quién de nosotros, en concepto libertario, inautoritario, podrá imponer su punto de vista exclusivo? Nadie; ni Pedro ni Pablo. Entonces la actitud más sagaz es la de contemporizar con los compañeros, con todos los compañeros.

De lo contrario, el organismo madre puede sufrir. pero la crisis será superada. Hay una fuerza caudal que nos sustenta, una mística y una historia que nos acodan, y la extinción de nuestra riqueza moral y aplicable podemos juzgarla imposible.

A todo árbol potente se le secan ramas. Pero su rica savia le proporciona otras nuevas.



Nicolai, un sabio y hombre de porvenir

por Serafín FERNANDEZ

El 8 de octubre de 1964 y en misera situación, dejó de existir en Santiago de Chile uno de los más grandes sabios contemporáneos, tanto por su talento como por su dignidad de luchador, en bien de todos los humanos.

DE Eugen Relgis recibí un folleto en el que expone los principios humanistas, y un libro que es un conjunto de apuntes biográficos sobre la vida y obra de Georg Nicolai; como así la del propio Relgis, que explica cómo salvó su vida huyendo del fascismo rojo, y sus peregrinaciones por los caminos del destierro.

En las 144 páginas que contiene el libro, Relgis se esfuerza por revelar el excepcional talento de Nicolai, su obra y su conducta ejemplar. Pero como bien dice Relgis, queda al respecto mucho y bueno que decir.

Según mi entender, Nicolai fue el sabio más anarquista y el anarquista más sabio que tuvo relaciones con nuestro Movimiento. De sus escritos hay publicados en español 40 volúmenes entre libros y folletos. De las pasiones, los sentimientos humanos y las diversas ramas de la ciencia, tuvo Nicolai un dominio acaso sin igual. Y por los conocimientos profundos de estos elementos, en la polémica sus adversarios se daban por vencidos antes de batirse. A partir del 1925, en la Argentina se entabló sobre el deporte una virulenta polémica. La Biblioteca de ferroviarios de Rosario, adheridos a la FORA y que poseía un gran local, logró de Nicolai una conferencia sobre el deporte. El local resultó minúsculo. Los defensores más extremistas del deporte y el no deporte, concurrieron dispuestos a entablar polémica, pero Nicolai en dos horas de peroración los redujo al silencio y a la reflexión. La conferencia fue editada en folleto por la Biblioteca organizadora del acto; siendo sobre dicho tema lo mejor que he leído.

En la intimidad, Nicolai hablaba con gran franqueza de las virtudes de nuestro Movimiento y sus militantes, pero sin silenciar defectos. Un compañero un tanto quisquilloso que asistió a una charla de café, me dijo un tanto enfadado: «También habló mal de nosotros». Otro compañero se sintió molesto porque, tratando de nuestras publicaciones, Nicolai dijo: «Que en muchos artículos se hacía una ensalada tratando gran cantidad de temas a la vez». Aunque no pude lograr escuchar las conversaciones de Nicolai, pensé que las citadas observaciones no deben ser motivo de enfado y si de reflexión. De entre sus libros, «La miseria de la dialéctica»

Georg Fr. Nicolai

es, de lo escrito hasta hoy, lo que mejor revela la farsa que encierran todas las dialécticas, y en particular la marxista.

Conocedor a fondo de las pasiones, temperamentos, sentimientos humanos y las más diversas ramas del saber, en todo lo que trataba prevalecía el espíritu antiautoritario —base fundamental de las ideas anarquistas— dentro del cual encontró solución para los más complicados problemas. Con respecto a los problemas sociales, la preocupación más fuerte en Nicolai era el pacifismo y el humanitarismo. Pero su humanitarismo no era el de poner la otra mejilla, pues en Alemania se enfrentó con la chusma que provocó la guerra del 14, y su vida la salvó gracias a una fuga. Para nuestra obra, dice Nicolai: «Precisamos gentes de lucha y no de butaca».

Como bien dice Relgis en su libro, Nicolai fue un hombre de porvenir. Asevera esta afirmación el que en los medios universitarios e intelectuales ocupó las cátedras de mayor abolengo, y por falta de nivel moral y de aspiraciones realmente futuristas de la mayoría, los que lo comprendieron y apreciaron fueron minoría, y a los que somos cortos de conocimiento nos es difícil comprender el largo alcance de sus concepciones, aun creyéndolas veraces y necesarias para el empuje de nuestra causa y el logro de nuestras aspiraciones.

Nicolai muestra ideas al igual que Amegino, Ingenieros y tantos otros. Las explicó con el ejemplo, exponiendo su vida por no callar la verdad, trabajando sin descanso durante su larga existencia para bien de todos; viviendo y muriendo pobre sin dejarse sobornar por ambiciones acomodaticias.

El complejo de inferioridad

Infimas glosas de una conferencia

por Costa ISCAR

CONTRASTO este rastreo médico con las lucubraciones místicas y «demasiado serias» que antes se habían expresado en el mismo lugar. Divagaciones metafísicas, de saber espiritualista (?), en las que la *verdad*, la *realidad*, *Dios*, triada de conceptos mayúsculos, fueron barajados en un característico complejo de inferioridad individual y social. El ambiente, cargado hasta la saturación, de esos desvaríos en que el juego intelectual actúa, fue aclarado por los aires salutíferos de la ciencia experimental ante los problemas psicológicos planteados en el trascendental tema.

La primera afirmación evidente es que la verdad sencilla y sin velos produce la risa, y esta manifestación aprobatoria del hombre desarruga los ceños y predispone a valorar la calidad circundante en que todos nos hallamos oprimidos. Porque la verdad es ingenua y se hace presente por los sentidos en plena floración vital. En cambio, la mentira está siempre ligada a intereses bastardos y tiene como cumplices todos los síntomas de lo deleznable y perecedero.

Los ejemplos expuestos salpicados con la ironía en el gracioso lenguaje familiar, sin el menor aderezo de solemnidad académica, provocaron la hilaridad del público y fueron un sedante muy agradable para la angustia de la búsqueda del mito Dios.

La argumentación fue llevada a la comprensión general. Se habló en el positivismo de la ciencia y no en las fantasías de la imaginación religiosa. Pero hubo algo que quedó en lo abstracto y que es preciso añadir a lo concreto del examen:

El complejo de inferioridad, tan común en el convivir, puede superarse por el orgullo, la vanidad, la envidia y el «ansia de llegar» que se caracteriza por el peligroso aporte psiquiátrico de la megalomanía, donde ya el individuo entre plenamente en las depredaciones autoritarias con toda su secuela de horrores y errores sociales. Así, el complejo de inferioridad se ha convertido en el complejo de superioridad que tan funesto es en la convivencia y que caracteriza a nuestra época caótica y extravagante que ha producido a todos los dictadores y a todos los tartufos que imperan en el mundo, manañándolo con la sangre y con todos los estigmas de la violencia siempre exaltada y jamás satisfecha ni aun en los martirios que crea su permanente actuación.

¿Qué médicos curarán estos desvaríos delirantes de una humanidad corrompida por las doctrinas, en la que chapotean los que se creen amos y los que sufren las contundentes esclavitudes de todo orden?

Si no hay rebelión consciente, la charca se extenderá y acabará por asfixiar todo elemento vital en su esplendor biológico. Los paranoicos seguirán pareciendo sujetos normales, razonarán con los sofismas y llegarán, con la pasividad de las masas, al «delirio de los actos» en que todo es permitido para salvaguardar el prestigio autoritario que siempre está bajo el poder neurático y en todos los detalles del descubrimiento de los elementos de la psicosis. Recalcamos lo que dice el doctor Lagrain: «Alrededor de los casos individuales, en que descuella la tiranía social, germinan los accesos de psicosis colectiva contagiosa. La locura de las masas que tiene la base de la sugestibilidad, y cuya importancia está en razón directa de su extensión, es una de las psicosis más curiosas; se produce en todos los sentidos posibles: exaltación, desenfrenos, entusiasmos políticos, religiosos, patrióticos, ou otros, en los cuales los conductores «interesados», por poca habilidad que tengan, cosechan demasiadas ventajas personales; se produce, sobre todo, en el sentido de la reivindicación», siempre de tendencia autoritaria.

Ante este panorama escalofriante, en que todos somos sujetos más o menos anormales intelectualmente es contraproducente el aconsejar la resignación y la tolerancia. Citar al Cristo desfigurado por sus eclesiásticos, con el ejemplo de ofrecer la otra mejilla a la bofetada, no es edificante ni cuadra con la otra actitud de indignación en que el «salvador» enarbola el látigo para dispersar a los mercaderes del templo.

¿Se necesitan aún más paciencia, más resignación, más tolerancia para seguir soportando tantas infamias como perpetra el hombre desde el poder por los siglos de los siglos?

Palabras falsas siguen esclavizando al hombre, y si éste no rompe con las normas autoritarias de su conformismo rutinario, si no se niega a colaborar con el mal, si sigue aceptando de grado o por fuerza de dos males el menor, seguirá también en su angustia, será una bestia invertebrada y desaparecerá sin haber llegado a su crecimiento en un estado gelatinoso en que se disolverá la especie sumergida en su incurable estupidez sabihonda.

El triángulo equilátero de la normalidad se ha establecido de acuerdo con la mediocridad imperante: Amor, situación económica, sociabilidad. Pero al hombre no puede encerrársele mucho tiempo ni en círculos ni en figuras geométricas cerradas. Tiende a lo espiral y disperso. Y como los conceptos de los conflictos siempre están latentes en la convivencia social, empezando en el núcleo familiar, de ahí se deduce que el medio ambiente es detestable y que mientras éste no se halle confirmado y consolidado sobre bases biológicas igualitarias, no será apto para desarrollar armoniosamente ambos sexos.

Los resortes del amor y de los apremios económicos pueden ser satisfechos individualmente, dentro o fuera de la moral acomodaticia, pero la sociabilidad, con sus leyes, sus cuartadas, sus concesiones, sus prejuicios, sus imposiciones y sus violencias, soliviantan y hacen imposible la comprensión y el entendimiento recíproco entre las gentes. Dominan los intereses particulares y no los intereses comunes a la especie.

De tal modo, estamos siempre en el tremendal autoritario y prontos a caer en el pozo de los complejos perversos.

¿Cuándo el hombre será capaz de recrear su vida? Hasta ahora no ha hecho sino distraerla y disiparla locamente... Esperamos nuevos redentores y nuevos estancamientos y fracasos. Tal es el horizonte psiquiátrico que tenemos a la vista

Buenos Aires.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

UN MILLON DE PRESOS POLITICOS

EL 28 de septiembre próximo pasado se dio cuenta de un congreso celebrado en Scheveningue (Holanda), organizado por la Amnesty International (organización internacional por la amnistía de los presos políticos). Concurrieron setenta delegados de los veinte países miembros de este organismo, fundado en 1961, reconocido por las Naciones Unidas y por el Consejo Europeo. Contribuyen a su labor organizaciones no oficiales constituidas en diferentes países. Su presidente es Sean McBride, secretario general de la Comisión internacional de juristas.

La Amnesty International estableció país por país notas estadísticas de las que se deduce que en la actualidad existen en el mundo algo así como un millón de presos, aherrojados por divergencias políticas y religiosas. Las doscientas treinta secciones de este organismo promueven mitines y campañas de prensa, así como tareas solidarias en favor de las familias de los detenidos y de los propios presos, bautizados de «prisioneros de conciencia», ya que constituyen una base moral de oposición frente a todas las tiranías.

En el reciente Congreso se presentaron tres informes en los que se da cuenta de las condiciones de los detenidos políticos en Africa del Sur, Portugal y Rumania. Ian MacDonald, miembro de la comisión de tres abogados encargados de investigar acerca de la muerte del general Delgado, presentó un informe sobre la evolución de la situación en Portugal, acusando al gobierno de Lisboa con testimonios indesmentibles. Por otra parte, se adoptó a la unanimidad una resolución preconizando la intervención de la Comisión de los Derechos del Hombre, de las Naciones Unidas, ante las tropelías que se suceden en Rodesia del Sud.

Indudablemente, existen en el mundo personas y organizaciones preocupadas en un afán de dignificación moral, empeñadas en transformar la conciencia universal siguiendo el proceso de una legislación internacional que reconozca al ciudadano, de no importa que país, derechos de opinión política y religiosa. Tarea loable y digna de aplauso. No obstante, abrigamos la sospecha de que estas personas y organizaciones actúan con un buen par de etapas en retardo, ya que se afirman aún sobre la base de los poderes políticos y legislativos que engendran la existencia de opositores políticos, y por correlación, la de detenidos políticos. Detenidos políticos aparecen en toda la amplia gama de los países llamados democráticos. Claro está, siempre por «razones circunstanciales y de emergencia», escogidas o justificadas por los gobernantes de turno, afirmados en la misma ley que permitirá, a sus opositores de hoy, considerarles como los opositores de mañana, susceptibles siempre de persecución y de cárcel. Y no sabemos si entre los hoy defendidos por la Amnesty Internacional figuran esa desgraciada suerte de presos y de perseguidos que ayer gozaban del título de «presos políticos y sociales» y a quienes hoy se tilda con repetida frecuencia de «delicuentes sociales»... Los huelguistas, los sindicalistas susceptibles de participar en huelgas y considerados como agitadores. Y los anarquistas, «focos permanentes de infección anti-social», marginables de todas las categorías.

UN SABIO Y UN HOMBRE DEL PORVENIR

Se cumplió estos días un año después de la muerte de un extraordinario e inolvidable «desconocido». En esta época en que las emisoras nos bombardean con los nombres de los múltiples «campeones de la paz», titulados tales por el hecho de que pueden, si así lo quieren, enviar al mundo entero a una guerra cada vez más catastrófica, el nombre de Georg Fr. Nicolai pasa desapercibido, en los órganos de la propaganda oficializada. Sin embargo, se trata de un «olvidado» ilustre que vivió nada menos que noventa años, dedicados a la ciencia, a los más altos grados de la cultura y que enfrentó una situación política y social en la primera plana de los combatientes contra el nacismo alemán y contra todas las formas de dictadura en el mundo.

Hemos tenido ocasión de explicar en estas mismas líneas cuál fue la actitud del autor de «La biología de la guerra», junto a Einstein y a otros internacionalistas ilustres, antes, durante y después de la ascensión de Hitler. El pacifismo activo de Georg Fr. Nicolai forma parte de su persona y de su conciencia, y es durante toda su larga vida andariega que explica sus ideas en la alta cátedra y en la modesta tribuna popular, con la misma expresión confiante en los recónditos valores del hombre.

Es así como tuvimos ocasión de conocerlo en Buenos Aires, alrededor de 1925, en una conferencia organizada por los anarquistas, quienes ya entonces divulgaban sus obras y escuchaban su mensaje de hombre capaz porque se sentía libre, y libre porque era capaz.

Sabemos que en estas mismas páginas se recordará hoy a Nicolai, y un amigo chileno nos prometió el domingo dedicarle una serie de artículos. Pero no podíamos pasar en silencio esta fecha aun a fuer de caer en redundancias con lo que otros amigos escriban. Verdad es, querido Eugen Relgis, que todos nuestros esfuerzos desplegados para difundir las obras de este gran maestro de «humanidades», representarán muy poco ante el volumen de su propia obra: sesenta y seis títulos en alemán, hasta 1914; cuarenta y un artículos en español, a partir de 1925... No sabemos cuantos más en ese intervalo y en otras lenguas. Dejó una obra inédita, «Filosofía de la Biología», que constará de varios tomos. Sus artículos científicos y sociales son innumerables. Ejerció en las cátedras de Alemania, Chile, España, Argentina, Rusia, etc., y participó en numerosos congresos científicos internacionales. Descubrió e inventó procedimientos de estudio y de práctica médica y acerca de las disciplinas más diversas... En fin, sus últimos días los consagraba aún al estudio, con el mismo fervor de los años mozos.

Sus últimos días, recluido en habitación modesta, reducido al apoyo de sus amigos, ya que, íntegro y consecuente con sus opiniones, se negó a recibir una pensión del Estado chileno...

Pero todo esto y mucho más, mejor dicho que en estas líneas, puedes encontrarlo, amigo lector, en el libro que dedicó a Nicolai este otro gran internacionalista y hombre de bien que se llama Eugen Relgis, huido también de la barbarie europea y residente en Montevideo. Si no hallas este libro en Europa, solicítalo a su autor, domiciliado en la calle Gaboto, 903, ap. 7. Montevideo. R. O. del Uruguay.

Y recuerda que Eugen Relgis realiza una obra ciclópea, que merece toda suerte de apoyo...

ESPAÑA, NUESTRO TORMENTO

Ciertos signos parecen anunciar transformaciones que se desean fundamentales. Que no serán tales si dependen de los procedimientos que aparecen a la vista. Lo sabemos todos. Y suponer lo contrario, llevados por ilusorias esperanzas, nos conduciría a caminos que en otros reprochamos.

Toda la militancia, animada por una preocupación ejemplar, sigue con sostenida atención las incidencias de ciertas maniobras de diversión que en España se producen a partir del momento en que el régimen de Franco comienza a «institucionalizarse», sin necesidad de recurrir a tal término. Se trataba entonces —y se trata hoy— de consolidar las instituciones del franquismo con el aporte de todos aquellos, individuos, organismos, siglas, que pudieran representar arraigo popular y amplia base de asiento. De ahí que se publique un remedo de nuestra «Solí», que se acuda a elementos cuyos nombres mancharían estas páginas, que se tropiece con la negativa del hombre digno e integral que se llamó Peiró y con la de otros menos conocidos...

La misma línea e idéntica intención prosiguió —prosigue— a través de los tantos y cuantos «años de paz». El afán de captar y de integrar al régimen a personas y organizaciones representativos de la oposición, responde al deseo de «borrar totalmente el pasado». Deseo que no es exclusivamente potestativo del franquismo. Lo es por parte de *todos aquellos* que aspiran a gobernar cuando Franco se vaya, se muera o se derribe. De ahí proviene la multiplicidad de maniobras y la confusión en que —con justificada esperanza y buena fe— caen muchos compañeros del interior y del exterior. Pactos con estos o con aquéllos; alianzas en razón de esto o lo otro; contactos con tales o cuales «servicios»; participacines en probables combinaciones gubernamentales; pretendidos apoyos de no se asegura que embajadas... Todo, lo de aquí, lo de allí y lo de más allá, corresponde al mismo interés, al mismo plan, a la misma preocupación de disgregar, corromper, dividir, escisionar, desorientar, desviar, obstruir, *aniquilar* a la terrible incógnita del «cenetismo español»...

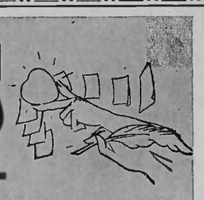
Terrible incógnita, porque a pesar de todo intento de corrupción, de división y de enfrentamiento interno, el «cenetismo» aún vive dentro y fuera de España. Y el «cenetismo» constituye la garantía de que «el pasado», cierta forma del pasado, queda en pie y se avera indestructible.

Se avera indestructible. Será indestructible, si el morbo de la desconfianza no se extiende, no profundiza en nuestros ánimos y no ralea nuestras filas. Las actuales maniobras «de Madrid» y de otros lugares de España fracasarán, como fracasaron todas las anteriores maniobras, si todos y cada uno de nosotros guardamos la serenidad, si todos y cada uno de nosotros identificamos al adversario en la persona del adversario, no en el vecino de casa, de mesa y de asamblea.

Ciertas cuestiones internas son elementales al normal funcionamiento de la organización. Es cierto, y quienes por no importa que razones se afirman en posiciones y tozudeces, contribuyen en estéril lucha a beneficiar al verdadero, al único adversario. Unos y otros abren cauce y brecha en nuestras filas, si por encima de todas las naturales divergencias no estrechan codos ante lo fundamental. Esto lo sabe Franco y lo saben quienes aspiran a suplantarlo...

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA



VICTIMAS Y VERDUGOS

LOS días pasan, con su torbellino de afanes y preocupaciones. Pero, como el caminante que hace un alto en la marcha, vuelve el rostro y prende la mirada en la lejanía del espacio recorrido, así el idealista rememora, de vez en cuando, etapas de lucha, y figuras relevantes por su conducta, por la ejemplaridad de su pensar o su sentir. Ni tradicionalistas, ni olvidadizos: hombres que enlazamos un pasado con el presente, sin ahogar la esperanza hacia un futuro que sea mejor, que supere lo ya vivido.

Estos meses de otoño, con sus días de aire tristón, llevan, en la interminable estela de las efemérides, el recuerdo de los que perdieron la vida por haber abrazado de todo corazón un ideal de amor, de justicia, de libertad. Por haber puesto en ello una fe romántica, un desprendimiento absoluto.

Víctimas y verdugos en todas las latitudes, en uno y en otro hemisferio. Podemos, limitándonos a lo que va de siglo, sintetizar y simbolizar, en tres casos bien destacados, el crimen de Estado, la infamia legalizada. Singular conmoción la producida en el mundo liberal ante el fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia, en España; como al ser electrocutados Sacco y Vanzetti, en Norteamérica, y asesinados del modo más ignominioso, Osugi, su compañera, y su sobrino, en el Japón. Los responsables, unos y otros: Maura y La Cierva, el juez Thayer, y los esbirros policíacos Amakasu y Mori, fría, premeditadamente, pretendían, cada uno en su respectivo país con su acción homicida, atacar, más que a la física fragilidad de la carne humana, dar un golpe rotundo a un ideal, encarnado por aquellos a quienes hacían morir. No comprendieron, en su ofuscación, que el resultado tenía que ser a la inversa: al hacer mártires, con ello daban mayor realce a las ideas que deseaban yugular.

CHEITANOV EN LA EPOPEYA DEL ANARQUISMO BULGARO

A orillas del Ródano, en los atardeceres de verano, cuando el crepúsculo tenía de carmín el horizonte, tumbados sobre el césped, la suave melancolía de la hora daba calor más íntimo a nuestras evocaciones de desterrados. Ellos, los búlgaros, de ojos azulados, de mirada afable como una caricia, con parpadear de emoción cuando hablaban de sus afectos, al denotar satisfacción. Y la mirada se transformaba, en brusca mutación haciéndose firme, en rasgo de obsesión, las pupilas como el acero bruñido, cuando era el odio, el furor, lo que llenaba sus pensamientos. Tenían el rostro moreno, curtido del aire y del sol. Era gente moza, con ese andar y gestos ágiles que caracterizan a los montañeros, a los que están familiarizados con la natura agreste, los bosques, barrancos y montañas.

En un francés abigarrado, confuso, en el que se iban perfeccionando, leyendo «Le Libertaire», y folletos con textos de Kropotkin, Faure, o Reclus, nos explicaban sus actividades de idealistas ácratas, allá en su país. Sus campañas enseñando las primeras letras a los campesinos, y explicándoles a la par los orígenes del malestar social. Su labor organizando grupos anarquistas en unas y otras comarcas; su bregar de guerrilleros, sus luchas a mano armada contra las fuerzas represivas que buscaban cazarles, como si los anarquistas fueran alimañas de lo más dañino. Pero ellos tenían el temple duro, y sabían defenderse. Algunos caían para siempre mas habían sabido vender caras sus vidas, ya que también la muerte hacía estragos entre los perseguidores. Y era cuando acosados, materialmente imposibilitados para actuar en plan de propaganda, decidían salir del país.

Mas, en la vida de destierro, la nostalgia se apoderaba de todos. Ellos y nosotros pensábamos en la tierra que nos vio nacer. Orillas del Ródano. Se hacía de noche; la luna rielaba en las aguas del río. Las luces de la ciudad punteaban por doquier. Y ellos, nuestros compañeros búlgaros, entonaban a coro aires de la tierra madre, canciones, himnos populares de amor y de libertad. Esto era en Lyon. Y de ello hace ya bastantes años.

Leyendo la obra del compañero Balkanski: «G. Cheitanov. Pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare», he recordado mi relación con aquellos compañeros de Bulgaria, cuyos nombres ya no recuerdo, y que no sé que habrá sido de ellos. Posiblemente algunos se hallen entre los que Balkanski, con singular precisión de datos y entrañable afecto, menciona en su documentado libro.

Balkanski ha tenido el singular acierto de trazar de un modo preciso, vivaz, ameno, el perfil moral de una de las figuras más representativas que ha tenido el anarquismo en Bulgaria. Un elemento de fibra, encarnando el valor viril del luchador, la simpatía, el atractivo espiritual del propagandista, a la par que el talento reflexivo del teorizante. Cheitanov, asesinado por la brutalidad reaccionaria, murió bien joven, cuando podía haber dado mucho de sí porque era inteligente; porque no era de esos hombres que al carecer de hondas inquitudes, caen en el inmovilismo intelectual, y toman los conceptos teóricos como hace el creyente con su «Biblia», o con su «Coran».

(Pasa a la pág. 3.)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

28 OCTOBRE 1965
NUMERO 373
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A BAS LA GUERRE

HEUREUSE surprise. Aux Etats-Unis comme ailleurs la révolte gronde. Après la flambée du prolétariat noir de Los Angeles, ce sont les étudiants et les jeunes révolutionnaires des U.S.A. qui défient la pourriture du capitalisme international et du néo-colonialisme des Etats-Unis. Dimanche, 17 octobre, ils étaient des dizaines de milliers à manifester, dans les grandes villes, contre la guerre du Viet-nam, contre toute guerre. «Beatniks», Noirs américains, étudiants, Porto Ricains, partisans de la non-violence, anarchistes dits « Spartakistes » s'étaient donné rendez-vous sans beaucoup d'agitation préalable ni de grandes phrases pour clamer leur hostilité envers l'attitude belliqueuse des Etats-Unis et affirmer leur volonté révolutionnaire. Quelques centaines de contre-manifestants fascistes ne purent rien contre cette levée en masse de la jeunesse révoltée. Les manifestants s'arrêtèrent devant les bureaux de recrutement des « marines » et, dans une attitude de refus symbolique, mais courageuse, brûlèrent leurs livrets militaires. Autre part, cette vaste manifestation qui s'étendit aux agglomérations importantes des Etats-Unis et aux grandes villes d'Angleterre, sous l'impulsion du Comité national de coordination pour l'abolition de la guerre au Viet-nam, se traduisit par des slogans hostiles au président des U.S.A., l'accusant notamment de « complicité de meurtre » et de « crime contre l'humanité ». La foule imbécile suppléa dans quelques endroits aux « forces de l'ordre ».

Les anarcho-syndicalistes d'expression française s'associent pleinement à ce mouvement de révolte anti-capitaliste et tiennent à affirmer leur solidarité avec les anarchistes « Spartakistes » des Etats-Unis.

Cependant, il faut bien se rendre compte que la solution du problème ne réside pas seulement dans une protestation devant la guerre, mais nécessite une prise de conscience globale. La guerre n'étant que l'une des fatales conséquences de l'économie capitaliste, il convient de prendre conscience qu'elle ne peut être évitée que par une refonte totale des structures de l'économie mondiale. **Pour détruire le capitalisme privé ou d'Etat, il faut avoir forgé auparavant les structures de la nouvelle organisation économique et sociale susceptible d'assurer, dès les premiers pas de la révolution, la répartition rationnelle des richesses.** Seule une véritable solidarité prolétarienne internationale, construite sur les bases d'un syndicalisme authentiquement révolutionnaire, pourra un jour aboutir à ce résultat.

Les progrès de la science et de la technique qui, pour un temps, ont permis au capitalisme d'asseoir son système, soulignent à présent ses contradictions internes. Devant une production qu'il ne peut plus écouler et qu'il se refuse à distribuer, le capitalisme se retranche dans une série de conflits qui absorbent partiellement ses excédents, mais qui ne peuvent être que des palliatifs. Si les travailleurs savent faire échec aux menaces d'une guerre généralisée, s'ils ont la volonté de détruire les formes d'exploitation multiples qui les enchaînent, s'ils s'arrachent au parlementarisme et au réformisme pour reprendre les méthodes d'action directe, qui sont celles du véritable syndicalisme, tout est possible.

La jeunesse révolutionnaire des Etats-Unis nous montre que, même dans les pays dans lesquels l'Etat tient entre ses mains tous les moyens de propagande et où le réformisme est roi, une prise de conscience est possible. Il s'agit de faire en sorte que les révoltés deviennent des révolutionnaires, **qu'ils ne se contentent pas de condamner l'organisation capitaliste de la société et ses inégalités inhérentes, mais qu'ils pensent et construisent,** dès à présent, **les structures du nouveau monde fondées sur l'**égalité économique et sociale.

Organe de lutte, dans l'état actuel des choses, l'anarcho-syndicalisme contient également en germes les principes et les cadres d'une économie nouvelle, rationnelle et égalitaire, bases du communisme libertaire.

C'est cette double fonction, à la fois destructrice et constructive, que doit retrouver le syndicalisme de masse.

IL Y A VINGT ANS...

Ce titre, à quelque chose près, a servi à plusieurs reprises, au cours de l'année qui s'écoule, pour rappeler la naissance de nombreux mouvements créés au lendemain de la libération.

Les années sombres de l'occupation étaient, enfin, terminées et la soif de liberté de tout un peuple se manifestait par une abondante floraison d'associations de tout ordre. Est-il besoin de rappeler qu'au nombre de ces demoiselles de vingt ans il y a la Sécurité Sociale sur laquelle les travailleurs avaient fondé tant d'espoirs, et l'O.N.U. qui devait être l'ange gardien de la paix dans le monde ?

Il y a vingt ans donc c'était l'euphorie générale, nous vivions tous pleins d'espoir et persuadés que nos rêves utopiques étaient prêts de devenir des réalités. Hélas ! le temps a passé et avec lui toute la confiance qu'avait acquise le peuple en se sentant plus libre.

A vingt ans, la S. S. n'est plus qu'une administration étatisée qui ne profite qu'à l'Etat, ainsi qu'aux pharmaciens et au corps médical. Bien sûr, certaines réalisations ont été faites, mais qui incombaient au pays tout entier et non à la S. S. ; cette dernière aurait dû conserver son caractère d'organisme au service des travailleurs.

Mais si nous comparons l'échec de la S. S. à celui enregistré par l'O. N.U., nous pouvons conclure que plus l'organisme avait des vues hautes (et le souci de maintenir la paix est un sentiment très élevé), plus il est tombé bas.

La première faute de l'O.N.U., et elle fut capitale, fut de laisser subsister, dès le début, des foyers de guerre dans des pays où le régime ne pouvait se perpétrer que par la violence et le meurtre. Elle toléra aussi que les criminels de guerre nazis trouvent des refuges inviolables dans la péninsule Ibérique, l'Amérique du Sud et certains autres pays soumis à la colonisation. Le résultat c'est que depuis que l'O.N.U. existe, il ne s'est pas passé un jour sans que le sang coule et que le canon tonne sur un quelconque point de notre planète. Autrement dit, nous en sommes toujours à l'ère de la prospérité pour tous ceux qui ne vivent que pour tuer parce qu'ils sont marchands de canons. Bref, l'O.N.U. a prouvé publiquement son incapacité de faire régner la paix, mais là où elle est le plus blâmable c'est quand elle accepte en son sein les dignes continuateurs du nazisme (nous voulons parler du monstre ibérique).

Si nous ressortons aujourd'hui cette vieille histoire d'admission de l'Espagne franquiste au sein de l'O.N.U., que se fit, rappelez-le-vous, sans la moindre protestation de la France républicaine ni de la Russie socialiste, c'est qu'il y a vingt ans aussi que le peuple espagnol vit ses espoirs déçus.

« *Ce peuple*, disait alors Albert Camus, *sans égal, si grand par le cœur et la fierté et qui n'a jamais démérité à la face du monde depuis l'heure désespérée de sa défaite.* »

Il y a vingt ans, et pourtant ce peuple continue encore la lutte ; avec les moyens du bord peut-être, mais avec la conviction qu'il aura la victoire parce que sa cause est noble et humaine.

Il continue la lutte et même la presse bien pensante nous laisse entendre que tout ne va pas toujours très bien de l'autre côté des Pyrénées. *La Croix*, du 20 octobre, nous indique, bien que de façon très laconique, que le professeur Frédérico Gaetra a démissionné de l'université de Saragosse en signe de solidarité avec le professeur Enrique Tierno Galvan, de l'université de Salamanque, et les quatre autres professeurs de Madrid qui avaient fait l'objet de sanctions en août dernier.

Pour reprendre une expression d'Albert Camus, personne ne peut douter que ce peuple farouche est prêt à recommencer ; or, comme nous l'avons dit plus haut, l'O.N.U. est incapable de faire régner la paix et nos camarades espagnols ne devront guère compter que sur l'appui de la classe ouvrière internationale, si toutefois celle-ci prend conscience de la situation et fait jouer la solidarité contre l'ennemi héréditaire.

C'est le moins qu'on puisse dire pour un vingtième anniversaire.

C.N.T.

COMMUNIQUE

Les camarades libertaires intéressés par la création d'un Comité de propagande anti-électorale et pour la gestion directe dans la **banlieue nord-est de Paris** (communes de Pantin, Noisy-le-Sec, Bondy, Bobigny et Romainville), sont invités à écrire rapidement à : AVERNES, C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9e.

Minimum d'activités prévu : Edition d'un tract, collages d'affiches, diffusion de la presse libertaire.

LE CONTRAT

Dans un contrat il y a deux ou plusieurs parties opposées, chacune cherchant à soutirer à l'autre ce qu'elle peut du résultat des conventions arrêtées.

Le principe du contrat est que chacun est libre de s'engager, mais une fois compromis, il doit tenir sa promesse, il n'est plus libre d'agir contrairement à ses engagements.

Il y aurait liberté de conventions à la base du contrat, en revanche il y a obligation quant à sa réalisation.

En somme, on fait usage de sa liberté pour la perdre. Obligation s'opposant à liberté.

Il en résulte que la liberté, envisagée sous cet angle, ne peut s'exercer, puisque l'exercice de la liberté consiste à l'aliéner. C'est comme si elle n'existait point, puisque dès que l'on veut en jouir, elle disparaît. Comme le carrosse du conte de fées qui disparaissait sous l'effet d'une baguette magique chaque fois que l'on voulait s'en servir.

Liberté contractuelle signifierait liberté obligée. Or, il n'y a que la force qui oblige.

La liberté de contracter ne peut être qu'une illusion comme dans le conte de fées.

La vérité est que le contrat est conclu sous l'empire d'un besoin, sous une contrainte morale.

Contracter, c'est aliéner sa liberté.

Le maintien de la théorie des contrats entraîne automatiquement un système de coercition. Des pénalités sont généralement prévues pour celui qui ne respecterait pas les termes du contrat.

Le contrat est un acte injuste, antisocial. C'est un traquenard où celui qui cherche à en profiter surveille le moment précis où sa victime éprouvera le besoin d'y mettre ses pieds ; une fois prise, il va la tenir tant qu'il pourra lui soutirer le maximum de profit.

Cela est si vrai, que même les législateurs ont toujours cherché à limiter les effets léonins du contrat. Par exemple : l'engagement personnel pour la vie durant est interdit.

Certaines législations admettent l'annulation d'un acte juridique manifestement préjudiciable à celui qui ne l'a passé que sous la contrainte d'une extrême nécessité.

Le contrat de travail, en tant que contrat, est injuste ; le salaire l'est par conséquent. Il ne peut jamais y avoir de salaire juste.

Le contrat est à la base du système mercantile. Il a un aspect d'utilité, mais d'utilité pour le système, pour ceux qui possèdent les richesses, pour les spéculateurs, pour les charlatans. On dit qu'un bon vendeur est un type qui sait persuader les gens d'acheter n'importe quoi, c'est-à-dire qui sait tromper le client, qui sait lui faire dépenser son pouvoir d'achat pour quelque chose dont il n'a peut-être aucun besoin.

En conclusion, nous dirons que la règle de conduite doit être non le contrat, qui est inique par essence, mais la solidarité, l'organisation de la consommation consistant à faire circuler les objets nécessaires à l'existence du point où ils se trouvent en surabondance vers les points où ils font défaut et cela sans esprit de spéculation ni de lucre.

Nos théories ne pourront, certainement, se réaliser que le lendemain d'une grève générale révolutionnaire triomphante. Cette grève générale nous devons la préparer.

J. CAPDEVILA

EN BREF...

LIBERTE D'EXPRESSION

John Balsol, étudiant britannique, âgé de dix-sept ans, arrêté le 31 août dernier à Avila, a été condamné à six mois de prison avec sursis par le tribunal de Madrid. Monté dans une voiture de deuxième classe avec un billet de troisième, il aurait proféré des « propos désobligeants » pour le chef de l'Etat espagnol. Entre le 31 août et les premiers jours d'octobre, le jeune touriste, un peu trop franc, aura sans doute pu apprécier le régime pénitenciaire du monstre ibérique. Peut-être s'était-il plaint de la lenteur des moyens de communication. Que dire alors de la procédure judiciaire !

LES « HOMMES EN BLANC »

Les Etats-Unis sont le pays du progrès, du modernisme. Les Etats-Unis prétendent défendre en toute occasion le principe de liberté. « Démocratie », « défense de l'Occident », « lutte anti-communiste » : formules creuses que les « marines », à Saint-Domingue comme au Viet-nam, brandissent à la pointe de leurs baïonnettes. Cependant, que se passe-t-il au pays des gratte-ciel ?

A Birmingham (Alabama), le conducteur blanc d'une ambulance a refusé de conduire à l'hôpital un Noir, victime d'un accident de la circulation, qui devait décéder rapidement faute de soins. Il existait, en effet, une clause dans le contrat des ambulanciers blancs indiquant qu'*ils n'étaient pas tenus de porter secours aux Noirs*. Cela se passait le 11 octobre. Il a fallu qu'un homme paie de sa vie pour que les autorités de la ville votent une résolution « déclarant que toute référence à la race, à la couleur ou à la croyance dans la réglementation du service des ambulances de la ville était profondément dangereuse ». Comme la clause d'exception pouvait également être appliquée par les ambulanciers de couleur noire, il est vraisemblable que les autorités ont craint qu'elle soit désormais strictement suivie par ces derniers.

LE FASCISME PAYE

A Lyon, Claude V... a été condamné à trois cents francs d'amende avec sursis pour avoir porté atteinte à un monument public. Le prévenu avait collé sur le pont de l'Université des affiches annonçant une réunion de Tixier-Vignancour.

Il a expliqué qu'il avait fait ce travail « *non par conviction politique, mais pour gagner un peu d'argent* ».

D'après les pronostics confiants du candidat président, on s'étonne de voir que ses partisans soient dans l'obligation de recruter et de rémunérer des colleurs d'affiches... à moins qu'ils ne se sentent eux-mêmes guère d'attaque pour un éventuel voyage en « panier à salade » ou qu'ils estiment ce travail trop salissant.

La trilogie révolutionnaire

En dépit des politiciens incapables et veules, des fatigués et francs-maçons qui se raccrochent désespérément à l'illusion d'un capitalisme évoluant vers l'égalité économique ; en dépit des individualistes « démerdards » qui croient au rayonnement de « la tour d'ivoire », nous sentons, émergeant des faits quotidiens, des pressions encore inconscientes, négatives, qui tentent d'échapper au virus politique.

Une vérité se fait jour : il faut sortir de la politique !

Deux voies se présentent, opposées contradictoires : l'une vers le despotisme qui attend impatiemment l'occasion d'un coup d'Etat ; l'autre, vers la liberté, celle que nous avons choisie, qui se propose de substituer à toutes superstructures politiques le plan de l'administration des choses...

Et ce plan emprunte à *ce qui est* les éléments constructifs et révolutionnaires indispensables à *ce qu'il faut bâtir*.

Une trilogie révolutionnaire s'impose à notre réflexion, à nos capacités, se dégage du chaos des esprits et même des possibilités matérielles et techniques de la civilisation actuelle. Ordonnons-les avec le souci dominant de ne pas fléchir dans le conformisme dégradant de notre époque, comme de rester, ce qui est notre raison d'être, les pionniers éclairés d'un monde nouveau.

Le *syndicalisme révolutionnaire* est l'atelier où se préparent les matériaux qui serviront demain à l'édification d'un nouveau monde sur la base de l'égalité économique et sociale.

Il prépare les volontés à un double combat. Dans le présent :

— par la conquête de la gratuité des services publics, seule méthode, alors que nous en sommes *tous* copropriétaires, qui nous permettra d'en jouir selon nos besoins ;

— par des grèves massives où nous refuserons la fabrication des armements et où nous exigerons la conversion des usines en fabrications utiles.

— par l'action pour le salaire unique et annuel, creuset de la fraternité prolétarienne.

Ce syndicalisme donne à l'action pour la conquête de la gratuité des services publics le caractère d'un combat préparatoire à la subversion de l'économie capitaliste ou financière, à l'abolition du salariat, à la fondation d'une société nouvelle ou production et culture deviendront les moyens de la consommation, de l'usage et de la sécurité dans le cadre de l'égalité économique et sociale.

Parallèlement au syndicalisme révolutionnaire, que peut être un mouvement communiste libertaire ?

Sinon l'école où se rassemblent les hommes de bonne volonté pour orienter les esprits vers une pédagogie de la transformation sociale qui libère l'individu en enrichissant la communauté, vers la voie d'un syndicalisme révolutionnaire qui se refuse aux collaborations malsaines pour accomplir sa tâche de pionnier, d'éclaireur, de pilote. Ce mouvement libertaire ne saurait être autre chose qu'un foyer d'études économiques exaltant le dynamisme révolutionnaire sans toutefois devenir (à l'image des partis) l'élément organisationnel de la reconstruction sociale. Il rallie les volontés éparses, contribue à l'action du syndicalisme révolutionnaire, lui prépare le soutien de l'opinion générale, mais limite sa fonction à être une école philosophique, d'action et de combat.

« La Ligue des consommateurs » est l'organisation sociale qui lutte dans le présent pour la suppression des intermédiaires par l'échange naturel et direct du producteur au consommateur ; qui prépare les bases de la distribution selon les besoins. Lutte persévérante qui peut entraîner des consommateurs insyndicables, dans le présent, à accepter un revenu égalitaire pour tous les vieux et les faibles ; et à admettre, dans l'avenir, une société distributive organisée sur la base égalitaire de la satisfaction de tous les besoins selon un plan fédératif élaboré à tous les stades par la confédération des producteurs et les fédérations de consommateurs.

Dans cette société libertaire, la Commune cesse d'être un organe politique pour devenir la fédération locale de l'administration des choses, l'union locale de la production et de la distribution.

Le vieil adage, « le syndicalisme suffit à tout », est dépassé par l'importance croissante des nécessités distributives : on ne vit pas pour travailler, mais on travaille pour vivre. La distribution est donc le but de la production.

D'où deux grands services s'aidant, se complétant, se contrôlant : la production et la consommation.

C'est parce que les consommateurs n'ont pas encore réalisé l'importance des besoins dans la lutte pour la justice sociale, que le syndicalisme révolutionnaire reste le phare capable de guider les peuples, loin des remous de la politique, vers un monde de réelle égalité, seul cadre possible à la liberté.

C'est aussi parce que tant de libertaires et d'hommes de bonne volonté sont enclins à s'acclimater dans un monde corrompu par le culte des illusions, que le syndicalisme révolutionnaire apparaît comme la voie unique vers la libération sociale.

Le syndicalisme révolutionnaire est l'avant-garde de cette trilogie dynamique qui ouvre sur l'avenir ses trésors de science, d'humanisme et de volonté créatrice.

G. B.

TRIBUNE LIBRE

UN ARTICLE DU « MONDE LIBERTAIRE »

Durant de nombreuses années les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. ne militèrent qu'épisodiquement avec les libertaires de la F. A. Les divergences étaient multiples. Mais la principale, celle qui creusait un fossé sur le plan du militantisme, était la divergence du vue sur le plan hiérarchie salariale entre la C.N.T. et la F. A. En effet, pour les libertaires de la F. A., tous ou presque affiliés au syndicat F. O., il semblait normal que les salaires soient diversifiés, un quotient pour le manœuvre balai, un autre pour le P3, un autre pour le technicien, etc., sans omettre les multiples jalons entre chaque catégorie. De même qu'il semblait normal pour les camarades de la F. A., appartenant aux syndicats C. G. T. ou F. O., que les revendications se soldent — quand elles étaient couronnées de succès — par une augmentation au pourcentage. Ce qui, naturellement, a pour conséquence d'agrandir un peu plus l'éventail des salaires. Par ailleurs, il semblait — mais doit-on employer l'imparfait ? — que les camarades libertaires acceptaient, ou acceptent encore sans trouver à redire, que leur syndicat possède des sections de cadres, de police, de gardiens de prison, voire de C.R.S.

Un article du *Monde Libertaire* de septembre-octobre 1965, article signé de Maurice Joyeux, m'a fait énormément plaisir. Il traite des techniciens et des technocrates. Joyeux, avec le talent que nous lui connaissons, brosse un tableau très juste de cette nouvelle classe montante et du danger qu'elle représente ; heureusement, comme il le précise, tous les techniciens ne sont pas forcément en accord avec les conceptions de « valeurs » qu'ils se croient représenter dans le monde du travail.

Une phrase de cet article attira particulièrement mon attention. Elle dit ceci : « Même au sein de l'organisation syndicale, le technicien fait prime, on se l'arrache, on le pousse vers les fauteuils de velours. C'est un militant syndicaliste de premier plan qui me disait un jour et devant elle : « Tu ne voudrais tout de même pas » que ma secrétaire gagne autant que » moi. »

Cette simple phrase nous démontre suffisamment ce qui peut nous séparer des organismes syndicaux réformistes. Je me permets de poser la question suivante aux camarades de la F. A., et au camarade Joyeux particulièrement : Que faites-vous au sein de F. O. ? du militantisme ? Le croyez-vous sincèrement ? Ne pensez-vous pas que vous lui donnez, à ce syndicat, une forme de bonne conscience ? Un peu, excusez la comparaison, comme les prêtres ouvriers servent les intérêts de l'Eglise.

Ne pensez-vous pas que votre place serait mieux parmi nous, dans un syndicat où les responsables, même s'ils avaient une secrétaire, refuseraient un salaire supérieur au sien ? Car, et vous le savez bien, la hiérarchie salariale est le principal facteur de division, de haine, de jalousie, et aussi de misère pour certains.

Je crois qu'un débat sur ce thème serait le bienvenu. Aux camarades intéressés d'exposer leurs thèses.

G. PIOU

LISEZ « LE COMBAT SYNDICALISTE »

OBJECTION CIVIQUE

Depuis Antigone, qui fut condamnée à mort pour avoir, malgré la défense du roi Créon, enseveli son frère Polynice, le refus d'obéissance au pouvoir de l'Etat s'est manifesté au cours des siècles. Ce refus d'obéissance aux lois, aux coutumes, aux traditions, aux conformismes, quand ces obligations sont contraires au bien et à la liberté de l'homme, est le premier des devoirs. Oscar Wilde a écrit : « Aux yeux de quiconque a lu l'histoire, la désobéissance est une vertu primordiale de l'homme, c'est par la désobéissance que s'est accompli le progrès, par la désobéissance et la révolte. » En s'abstenant de participer au vote, le travailleur refuse toute complicité aux actions nuisibles de l'Etat envers la classe prolétarienne ; son abstention est une prise de position, elle est celle du mépris face à l'intrigue, elle est le refus de se soumettre de plein gré à l'exploitation de tous ceux qui travaillent utilement et assurent la vie aisée de tous les exploiteurs, tandis qu'ils ne possèdent eux-mêmes rien.

Les régimes politiques sont sous la dépendance des régimes économiques, c'est pourquoi les régimes économiques actuel fondés sur la loi du profit, ne peuvent donner que des représentations politiques d'exploitation des travailleurs et cela vaut tout aussi bien pour les pays de dictatures de droite ou de gauche, que pour les régimes socialistes, démocratiques, monarchiques. C'est pourquoi, toute révolution qui ne se traduit pas par un régime d'une économie égalitaire est vouée à l'échec en ce qui concerne la libération de l'homme. C'est pourquoi, les beaux mots, « liberté, égalité, fraternité », ne sont qu'odieux mensonges écrits sur les murs des églises, des casernes, des prisons. « Toute la pensée étatique, contre-révolutionnaire, est dominée par l'obsession du pouvoir ; au contraire, la classe ouvrière songe, non plus à refaire du pouvoir, partant à prendre la direction de la police, c'est-à-dire à imiter les très vieux gestes, les très anciennes brutalités de ses maîtres, mais à organiser le travail selon la liberté, c'est-à-dire à inventer des gestes libérateurs que ses maîtres ne lui ont pas enseignés. » (Maxime Leroy . *les Techniques nouvelles du syndicalisme.)*

Le pouvoir a toujours été, est et sera encore source d'enrichissement pour tous ceux qui y participent, tant que la révolution n'aura pas réglé le compte des exploiteurs et établi les bases solides et honnêtes du travail et des collectivités égalitaires.

Tout gouvernement, représentatif ou non, de la classe ouvrière, s'accomode fort bien du despotisme puisqu'il en vit et qu'il n'y a aucune différence en ce qui concerne son oppression avec un gouvernement communiste ou dictatorial. Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, tous les gouvernements s'octroient, plus ou moins hypocritement, les attributions du pouvoir absolu. Le prétendu contrôle populaire est plus ou moins fictif et ne peut rien modifier à la domination et à l'exploitation des travailleurs. Qu'il soit république, monarchie, dictature, sa tendance inévitable est de réduire le plus possible la liberté du travailleur et d'en tirer le maximum de profit au bénéfice d'une classe privilégiée dont les membres de ce gouvernement font partie.

Nos législateurs ne font que nous répéter que toute leur action est de protéger le faible contre le fort, le pauvre contre le riche, le salariat contre le patronat. On nous le dit bien sûr, mais fidèles à leur mission, nos législateurs font exactement le contraire. Le fonctionnarisme à outrance ne fait, par ses rouages, que paralyser toute action de revendication, perdue, noyée, dans un amoncellement de formalités, propres à décourager ceux qui, benoîtement, par la voie administrative et légale, penseraient faire entendre une juste revendication. (En 1965, le nombre de fonctionnaires en France, pour 49 millions d'individus, est de 1.664.990, soit 3,4 %. En Grande-Bretagne, pour 54 millions d'individus, le pourcentage des fonctionnaires est de 2,07 %.)

Il est souvent objecté que l'on ne pourra jamais se passer d'un gouvernement central, d'une autorité, d'un ensemble de lois formant l'armature de la société. Cette armature qui crée principalement l'oppression et la nécessité d'un fonctionnarisme à outrance ne semble pas indispensable. Kropotkine écrit à ce sujet : « Mais comment les chemins de fer de l'Europe peuvent-ils s'en passer ? Comment parviennent-ils à faire voyager des millions de voyageurs et des montagnes de marchandises à travers tout un continent ? Si les compagnies propriétaires des chemins de fer ont pu s'entendre, pourquoi les travailleurs qui prendraient possession des lignes ferrées ne s'accorderaient-ils pas de la même manière ? Et si la ligne de Petersbourg-Varsovie et celle de Paris-Belfort peuvent agir avec ensemble sans se donner le luxe d'un gouverneur pour l'une et pour l'autre, pourquoi dans le sein de nos sociétés, chacune d'elles constituée par un groupe de travailleurs libres, aurait-on besoin d'un gouvernement ? »

De même qu'il existe une différence entre la révolte et la révolution, il existe une différence entre l'esprit de révolte et l'esprit de révolution. La révolte est un mouvement spontané qui n'est pas constructif, la révolution est un mouvement préparé dont le but est destructif et constructif. L'esprit de révolte appartient à l'homme dont le sens de la dignité est développé. L'esprit de révolution appartient à l'homme dont le sens de la dignité est développé, qui souffre de l'injustice pour lui et ses semblables et qui prétend lutter pour détruire l'injustice de l'oppression qui est la manifestation d'un désordre, pour construire, en place, un ordre nouveau respectant la justice et la liberté. Il est difficile de communiquer l'esprit révolutionnaire à un homme dont le manque de dignité n'en fait pas un révolté devant l'injustice sociale présente, aussi est-ce plus particulièrement sur ceux qui sont indignés et révoltés de cette injustice sociale et de ses lois dégradantes, que repose l'espoir de l'acheminement à la révolution. « Comment peut-on s'attendre à ce que l'on respecte la loi, quand la loi, visiblement, ne vous respecte pas ? » (James Babwin.)

RENE VILLARD

Panorama del campo andaluz

HA pasado el verano, la época de la recolección, donde los campesinos, los braceros andaluces gozan de algún urabajo. Con ello experimentan la satisfacción de poder cubrir un poco sus necesidades más perentorias; sienten el contento de poder alimentar, aunque malamente, el hambre de sus hijos.

Han llegado las primeras lluvias otoñales. No traen esperanza alguna. Al contrario: el hambre y la miseria llama en las puertas de los hogares humildes. Densas nubes remontan el Guadalquivir. El río se desancha, lleno de agua turbia, revuelta de broza y maderos. La lluvia hace burbujas en la tierra hinchada.

Son jornadas melancólicas, llenas de incertidumbre, las que se les presentan a los trabajadores, a los parias irredentos de la tierra.

Los árboles se desnudan de sus hojas. El viento las arrastra haciendo remolinos caprichosos, dispersándolas por los campos mojados. Los pájaros no cantan, revoletean buscando inceptos para alimentarse.

La temperatura continúa templada; pero el frío del invierno penetra de antemano en el alma de los trabajadores. Al romper el día los jornaleros acuden a la plaza o lugar donde se concentran los desocupados, en espera de que los manijeros vengan a buscarlos para trabajar. De pie, haciendo corrillos pasan algunas horas. Todas las conversaciones redundan sobre lo mismo: Comentan resignadamente la negra situación que atraviesan.

En sus rostros se reflejan el dolor, el sufrimiento, la tragedia continua en que viven. ¡Triste panorama el de esta gente!

Entre los parados los manijeros escogen los más allegados, los más robustos y sumisos. Los sobrantes vuelven tristes y cabizbajos a sus hogares.

Azorín, escritor y publicista español, en prosa sencilla y escueta, escribió páginas conmovedoras sobre los campesinos andaluces. Presentó un cuadro patético, arrancado a la realidad de la vida de los trabajadores del campo. Describiendo de una forma ejemplar la miseria que sufrían los jornaleros de Lebrija. Y, es, precisamente, de este pueblo situado en la provincia de Sevilla, fronterizo con la de Cádiz, famoso por sus cántaros y botijos, que conservan el agua fresca, del que vamos a ocuparnos en el presente trabajo, por ser de allí las noticias que directamente nos han llegado.

La vida de este pueblo, como la de la mayoría de pueblos andaluces y de toda España, depende de la agricultura. Pues bien: En la vega del Guadalquivir del término municipal de Lebrija, se cultivan unas mil hectáreas de arroz más o menos. Cantidad de terreno que ocupaba más de quinientos trabajadores casi todo el año. Hace algún tiempo que el cultivo de tan rico y nutritivo cereal fue abandonado. La tierra que tantos brazos ocupaba, que tanta hambre calmaba a las familias humildes, se ha transformado en un puro erial. Los cardos, las hierbas de todas clases crecen a sus anchas. El paro obrero se acentúa cada día que pasa. El desespero, la inquietud cunde entre los sin trabajo.

El sistema de colonización del régimen franquista aprovecha el terreno para ensanche de algunas carreteras, con miras a explotar el turismo que acude de los países extranjeros. En estos trabajos, la maquinaria ha reemplazado al peonaje que podía ser ocupado.

Entretanto, los días pasan; se suceden unos a otros sin cambio de perspectiva. ¡Siempre el mismo panorama! ¡Hambre, dolor, lágrimas!

Hombres sin trabajo, mujeres envejecidas prematuramente, niños sin escuela, todos mal vestidos, calzados con alpargatas viejas, rotas, salen a buscar caracoles y algunas hierbas comestibles con que poder alimentarse.

También esta miseria está explotada. Los guardas de «Colonización del Estado» tienen orden de hacer pagar diez pesetas por persona que entre al terreno del Estado a buscar caracoles.

También se aprovechan de la escasez de trabajo, de la precaria situación de los productores, los capataces y los contratistas. Para la construcción de algunas acequias de saneamiento del terreno, y para el arranque de almarjos, se presentan en el pueblo buscando trabajadores. Siempre en plan de realizar los trabajos a destajo. Los obreros están obligados a aceptar las condiciones puestas por los contratistas, a sabiendas de que son malas, creyendo que podrán mejorar algo la situación pésima que los envuelve. Ya que los jornales, cuando los hay, son de miseria. Ochenta y cinco pesetas la jornada. Mientras que han de pagar por un kilogramo de garbanzos, que es el plato fuerte de los trabajadores andaluces, treinta pesetas, y en relación con este precio están los demás artículos necesarios para la alimentación del cuerpo.

De ahí que deban conformarse en trabajar a destajo o hacer horas suplementarias, pues, para el caso la explotación y el abuso son los mismos. Cuando contratan una cuadrilla de trabajadores, sobre todo para el arranque de los almarjos, planta que se cría en abundancia por ser terreno bajo, de marisma, contratan a un precio algo consonante con las necesidades de la vida, pero luego que los trabajadores se han desplazado, cuando llegan al tajo, les advierten que si quieren trabajar no han de contar con el precio ajustado, sino con una parte considerable menos de lo prometido.

Los más jóvenes se desplazan a Las Cabezas de San Juan a echar la jornada, debiendo hacer cuarenta y cuatro kilómetros en bicicleta cada día.

Dada la situación tan catastrófica que han de soportar los trabajadores de Lebrija, así como los del resto de España, no es de extrañar que cuando se les presenta la ocasión de coger un pasaporte y salir rumbo a otros países en plan de mejorar su suerte y la de sus familiares, aunque ello sea algunas veces a costa de sus propias vidas, lo hagan sin reparar en las consecuencias ni tener miramientos de ninguna clase.

Si nosotros, los libertarios, si el antifascismo en general sabe interpretar bien este problema, si verdaderamente sentimos este drama, nos prestaremos todos a ayudar desinteresadamente en todo cuanto esté a nuestro alcance, a estos trabaajdores que son hermanos nuestros de sangre y de infortunio. Entonces podremos experimentar la satisfacción de haber cumplido con uno de los más altos deberes que la lucha por la liberación nos exige.

J. HIRALDO

OBRAS

de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Sobre nuestro futuro

(Viene de la pág. 4.)

A todos se nos ha metido en el mismo saco. Se nos ha presentado ante el pueblo español como usurpadores, como ladrones, asesinos vulgares, etc. Nosotros, basándonos en lo anteriormente expresado, disponemos de elementos suficientes para que la pelota rebote en su propia cabeza. Y debemos adscribir a nuestras actividades y conducta futuras el aporte de toda clase de elementos de juicio de todo lo negativo realizado por el régimen Franco-falangista. Y hemos de lograr, con perseverancia, que todo cuanto a nosotros se nos ha atribuido, pase al debe de las cuentas a saldar por este nefasto régimen con el pueblo ibérico, ante cuya justiciera acción, no habrá de poder escapar jamás. Hemos de saber demostrar, que nosotros, el pueblo todo, fuimos los atacados, los victimados, no los victimarios. Y ello ha de sernos sumamente fácil.

Es indudable que, para la mayoría de las gentes, nosotros aparecemos como «forasteros», de momento. Hasta que el clima, por nosotros mismos creado, por nuestra conducta, no haya dado sus frutos saludables, a base de conducta y procedimientos ya expuestos, secundados por los que allí quedaron. Nuestra racional cautela y nuestra humana indulgencia pueden jugar el más importante papel. Tal vez si definitivo. No estamos en 1936. Repetimos que hemos de volver a empezar, casi, nuestra labor de 60 años. Hemos superado una etapa que nos ha de servir de lección para no incurrir o reincidir en algo que nos pueda acarrear el descrédito que tanto anhelan nuestros adversarios de todo color. Y del mismo modo que hemos de afirmar nuestras posiciones de siempre. (Hablamos siempre desde el punto de vista de nuestro retorno. Lo cual significa que habrá tenido efecto la caída, violenta o no, del franquismo, y que nuestra intervención en la vida social y política tendrá lugar ya casi cuando las aguas hayan vuelto más o menos a su cauce).

Hemos de hacer una aclaración a la anterior digresión.

En 1935 era notoria en nosotros la opinión, y casi general la creencia, de que iniciado un movimiento general en España, en marcha la actividad revolucionaria, los países limítrofes y lejanos, habrían de hacer efectiva y práctica la solidaridad, supuesta teóricamente siempre, de las organizaciones de la clase trabajadora. Que el mundo del trabajo, habría de impedir a todo trance, la frustración de nuestro movimiento a base de actos y mediante actitudes definitivas.

Olvidávamos por completo, (¿no diríamos mejor, ignorábamos?), el desarrollo moral y social de la mentalidad y de la capacidad de lucha sería, en sentido revolucionario, de que eran exponentes las organizaciones obreras internacionalmente hablando.

No tuvimos la precaución de calibrar, o de hacer un buen análisis comparativo, de la capacidad e independencia revolucionaria que caracterizaban al proletariado internacional. Ignorábamos básicamente las características y sistemas de organización, así como su moral sindical y humana, del proletariado internacional, sometido a tutela lideril y estatal, casi en su totalidad.

Olvidábamos este análisis comparativo hermanándolo con la capacidad y educación revolucionaria del proletariado español; con la de nuestra mejor capacitada clase obrera; la adscrita especialmente en la C.N.T. Y creíamos, cándidamente, candidez hija de nuestros hondos entusiasmos, excesivos y muchas veces febriles, que bastaría el simple enunciado de nuestra repelida al levantamiento franquista, del hondo repudio popular español, para que el mundo proletario se sumara a nuestra gesta transformadora, profundamente humana. Afirmábamos, con una seguridad incomprensible, que todos los gobiernos de todos los países, de todos los Estados de Europa por lo menos, no harían nada para ayudar a sofocar y anular, o reducir, nuestro movimiento. Y la base de nuestros razonamientos descansaba sobre la cándida creencia de que los gobiernos se verían comprometidos en prevenirse para sofocar el movimiento que por solidaridad con el nuestro pudiera producirse en sus países respectivos, como reflejo fiel e inmediato de la solidaridad que era de desear nos prestara el mundo del trabajo. Pensábamos que las ansias revolucionarias internacionales verían llegado el momento de la propia emancipación. Suponíamos imposible que las ansias de emancipación permanecieran ocultadas bajo cualquier signo demagógico.

Tal creencia nos ofuscó un poco. Y no sería perdonable volver a caer en ella. Sería repetir la experiencia trágica, moralmente, adquirida durante estos veinte y tantos años de destierro. Y, amén de la pérdida de los hombres fracasados por apetencias dormitadas en su fuero interno, sin que este accidente nos haya permitido ni de lejos, compensarlo con la influenciación de nuestras actividades en las organizaciones proletarias de los países y lugares a donde fueron a recalar nuestros militantes exiliados. Al contrario; la experiencia de muchos de nuestros compañeros ha sido convertida en inyección de pesimismo y desgana para ulteriores luchas, cuando no la franca y cochina deserción. Y la verdad, aun más trágica ha sido la de ver como la inmensa mayoría de estos entes, antes magníficos luchadores, hoy se han aburguesado y hasta se niegan a reconocer la existencia de compañeros presos en las cárceles de España que, como ayer todos nosotros, lo están por luchar por la liberación total del género humano. Y queriendo olvidar también, que gracias a haber sido militantes de la C.N.T. y del anarquismo, hoy gozan de posibilidades económicas que de otra manera no habrían logrado detentar jamás.

H. PLAJA

(Continuará)

«UMBRAL»

Sumario del número 46:

Lázaro Flury: **PSICOANALISIS Y FOLKLORE.**

Eduardo Zamacois: **DESDE BUENOS AIRES. ALFONSO VIDAL Y PLANAS.**

Ramón Barce: **CAPDEVILA Y SU BEETHOVEN.**

Víctor García: **UNA DE CAL Y OTRA DE ARENA. LA GALLERA ESPAÑOLA.**

Andrés Martínez: **EUROPA (poesía).**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. PEDRO MATA.**

Noi de Sabadell: **SAMBLANCAT HABLISTA.**

Angel Samblancat: **MARFIL ANIMAL Y VEGETAL.**

Costa Iscar: **INDIVIDUO Y SOCIEDAD.**

Juan Ferrer: **TRIBUTO A JOSE URIEL GARCIA.**

Roc Llop i Convalia: **CUATRO POEMAS (premiados con la Flor Natural en los Juegos Florales de la Lengua Catalana recientemente celebrados en París).**

Luis Alberto Musso: **LA PINTORESCA CIENCIA DEL SIGLO XIX.**

J. Guiraud: **XV CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.**

José Agustín Goytisolo: **COMO EL AGUILA (poesía).**

Ignacio Chiapuso: **ESTUDIO DE BASE. LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.**

Mastieno: **CLARISIMOS VARONES. RAIZ Y COLMO ESPAÑOL EN GALDOS.**

Alberto Fernández Leys: **SONIA LEONHARD. «REITERACION DEL CANTO».**

Notas. Noticiario, grabados, libros, etc. Otro número que puede encararse con el espejo de la Cultura.

Precio: 1 franco, en esta Administración.

Seamos optimistas

SEAMOS optimistas, que el optimismo crea.

Sí. Ya sabemos que a ratos.. Pero eso no importa. Las tormentas pasan y el sol alumbra de nuevo, como siempre; es cosa de naturaleza. Pensar que todo está perdido es lo único que no debe pensarse, por lo menos cuando uno no tiene ganas de echar mano del suicidio voluntario. ¿No se puede ser optimista aun en medio del terremoto, amenazados por la lava del volcán, enervados por la amenaza de consunción atómica? Entonces, no resta nada.

Hemos visto pueblos que rien cuando la tierra se mueve, si no en el mismo instante, durante los interminables segundos de un seísmo, si inmediatamente después; ellos ponen el hombro a la desgracia como si nada hubiese pasado. Y, sin embargo, ¡es tanto y tanto lo que sucede durante los escasos segundos de un terremoto...!

No comprendemos por qué algunos idealistas no tienen en cuenta las realidades de la simple humanidad. Sin llegar a tanto y sin pretensiones de ninguna especie, pueblos enteros hacen de tripas corazón y se sobreponen a las mayores penurias, a las catástrofes que bien merecen el calificativo de horripilantes.

Estamos de acuerdo: cuando un pueblo como el ibérico es aplastado por la terrible máquina del fascio internacional, no es como para cantar albricias; posiblemente represente, esa, una catástrofe incomparable, ni siquiera con la más potente de las erupciones volcánicas. Pero ello no quiere decir que sea razón y potencia suficiente para acobardar a todos y cada uno, para convertir a los que ayer supieron ser fuertes en marionetas plañideras que todo lo ven más negro que fauces de lobo. No. Eso no tendría sentido. No sería de hombres y mujeres amantes sinceros de la libertad y la justicia. Los tiranos pasan —a veces tardan en pasar tiempos tan largos que dejan arrugados los corazones más hermsoos—, pero de cualquier manera todo eso es transitorio, porque el mal es siempre transitorio y ya lo dice el refrán: no hay mal que dure cien años ni cuerpo que lo resista. De manera que, ¿cuál es el motivo que llena de angustia a tantos?

Lo nuestro es lo de siempre, lo de ahora, lo ayer y de mañana. Es lo justo y lo que encarna la naturaleza más profunda de la humanidad. ¿Por qué razón ponerse pesimistas e imaginar que lo nuestro no es lo de siempre y que ha cambiado o puede ser cambiado por una ni por mil circunstancias extrañas? No. Esta sílaba negativa lo dice todo para quienes saben comprender la realidad de los tiempos, de todos los tiempos, con juventud o sin ella. Seamos optimistas y no nos dejemos carcomer por el microbio negativo y destructor del pesimismo, que si bien algunas veces tiene base positiva en que apoyarse, nunca deja de ser mistificador, engañífero, motivo de desencanto y desnaturalización de los mejores impulsos de manumisión social. No hagamos caso de agoreros, de cuervos que revolotean sobre presas muertas, porque lo nuestro, ni es, ni podrá ser cadáver nunca. No soltemos de la imaginación al Ave Fénix.

¿Frases y conceptos gastados? Puede ser que lo sean. Todo se gasta, máxime cuando la vida nos obliga a repetirlos sin cesar. Pero también. ¿por qué no?, se gastan las frases y los conceptos contrarios. De manera que no puede extrañarnos la insistencia.

Por otra parte, cuando la insistencia es buena, elevadora de fogosidades conducentes a un fin perseguido desde que el hombre levantó la cerviz y dijo: quiero ser libre, debemos ser amantes también de esa insistencia rejuvenecedora. Estamos por pensar que lo que en el fondo afecta a más de uno, no es otra cosa que desilusión y temor a no lograr los fines perseguidos. Pero cabe que esos mediten si no será más difícil aún lograrlos entregándose en manos del pesimismo que maniata y turba, que manteniendo enhiesta la bandera de todas las conquistas habidas y por haber. O, ¿es que todo lo hemos ya conquistado? O, ¿es que nada seremos capaces de conquistar? Ahí está la herramienta del optimismo para demostrarnos que conglomerados humanos que una y otra vez todo lo han perdido, todo se les ha venido al suelo por el efecto terrífico de las fuerzas ciegas de la nauturaleza, han hecho el esfuerzo de renacencia capaz de superar incluso los estadios malsanos que antes de la catástrofe ya parecían eternos e insuperables. ¿Cuántos de esos ejemplos podríamos citar a través de la historia humana? Recapaciten, pues, los temerosos y dense cuenta de lo que corresponde realizar en momentos de tormenta y cataclismo.

¿A dónde irían a parar los pueblos que se acobardan, los hombres y mujeres que, destruídos por fuerzas superiores se entregasen en los brazos nefandos del pesimismo? Es fácil de concebir: al desastre y la nulidad más completa; al atraso más inconcebible de sus vdias en sociedad; a las cavernas más negras de la historia humana. Pero no; lo pueblos simplemente no se han dejado jamás acobardar por los suplicios a que han sido conducidos. No aceptaron nunca las furias dantescas de la Inquisición, las de Atila, las de todos los monstruos que han asolado al mundo. ¿Es que el pueblo español revolucionario y consciente será acobardado por la presencia en El Pardo de un tiranuelo enano y su camarilla de canibales al por mayor? ¿Es que un Gil Robles y compañía serán capaces de negar todas las posibilidades y engañar a unos y acobardar a otros en el sentido de que es posible seguir con los mismos perros aunque carguen o luzcan diferentes collares? No. Porque lo nuestro no tiene nada que ver con todas esas miserias humanas, con esos criminalismos que quieren ser elevados al cubo y superar en maldad a los propios enfermos de necrofagia que desde hace más de veinticinco años asolan el territorio ibérico. No han de ser todas esas corrientes hipócritas suficientes a restar el ánimo emancipador y conquistador de justicias y libertades a nuestro pueblo. Todo y todos tienen que ser arrasados cuando el optimismo renazca y ocupe el lugar que en la historia de las luchas sociales le corresponde, tomando como punto de partida las más profundas y altas realizaciones de la *Revolución Española*. Conservemos el vigor que nos enseñaron y de lo cual nos dieron ejemplo imperecedero cuantos cayeron felices de luchar por un mundo mejor durante las inolvidables jornadas de 1936 y siguientes. No permitamos que nuestros temores originen la ruina de nuestra propia personalidad liberatriz. Adelante con lo nuestro que la misma posibilidad de triunfo tiene la libertad que la esclavitud. Con la particularidad de que la libertad es lo nuevo, lo del porvenir, y la esclavitud es el edificio canceroso con tendencia a desaparecer por vejez de la faz y del planeta. En el último extremo, los amantes de la libertad no tendrían motivos para sentirse más pesimistas que los que defienden a sangre y fuego la esclavitud, y hay que reconocer que los esclavistas parecen cantar albricias. ¿Por qué? He ahí motivo de meditación consciente en las filas de cuantos aspiran a conquistar las metas más preclaras del hombre en el presente mundo amenazado por la destrucción atómica puesta al servicio del poder y la riqueza acaparadas. Ser menos que un esclavo no se concibe en individuos que han alcanzado a sobrepasar las deficiencias prejuiciosas de las mayorías ignaras. Por eso nos parece cosa increible que algunos se manifiesten pesimistas cuando todo nos dice que debemos ser todo lo contrario: optimistas y caminar serenos y seguros por la ruta emprendida desde que una organización de hombres y mujeres conscientes dijo: ¡No más explotación del hombre por el hombre! Y gritó con toda la fuerza de sus sanos pulmones: ¡Viva el Comunismo Libertario!

COSME PAULES

La F.A.I. y lo que se está gestando

DESDE hace ya varios meses teníamos conocimiento de una vasta maniobra del franquismo, dirigida a dar otro golpe a las Organizaciones obreras que hoy como ayer aún son polo de atracción para los trabajadores, que están ya cansados de sufrir la explotación patronal y la «sindical», su complemento. Lo que nunca podíamos creer es que hubiese sedicentes militantes de estas Organizaciones —destruídas como tales por el régimen, pero vivas siempre en la conciencia de la clase trabajadora— que se prestasen a ese juego con el que el régimen franquista, que padecemos y piensa apuntalarse, legitimarse e ir tirando unos años más.

Menos podíamos suponer que, entre esos sedicentes militantes, se contasen antiguos afiliados a la C.N.T., que hombres que se han llamado, y aún continúan llamándose, «sindicalistas libertarios», se prestasen a tal monstruoso engendro, del que sólo pueden salir dos cosas: fortalecido el régimen, remozada la C.N.S., y desacreditados para siempre los hombres y las Organizaciones que osen pactar con el franquismo o los franquistas.

Desgraciadamente, esto que nos resistíamos a creer se ha producido. Circulan ya de pueblo en pueblo los documentos que lo prueban y está ya manos a la obra la Ponencia designada para elaborar las condiciones del compromiso y los estatutos de la criatura que esperan saldrá de acoplamiento tan contra-natura.

La Federación Anarquista Ibérica tiene que decir, con la potestad que le dan sus años de lucha y su heroica oposición al fascismo, que *jamás, por ningún concepto, bajo ninguna excusa, por ningún precio*, aceptará tal maniobra. Que condena y considera *traidores* a la causa de la libertad, a los hombres que a tal tarea se presten, sin que para ellos haya hoy disculpa alguna que atenúe su traición.

La F. A. I. sabe que es un juego del enemigo y lo denuncia ante el pueblo. Juego que se hace con la anuencia del propio Caudillo y con la aceptación tácita de las fuerzas que constituyen el andamiaje del régimen, con el que pretenden dar apariencia de renovación a los sindicatos verticales, al obtener la caución moral de un grupo de hombres... vencidos o vendidos.

La F.A.I. declara y advierte que semejante tentativa no pasará. Que se opondrá con todas sus fuerzas porque no es más que una nueva fase del intento gironista tendente a hundir en el descrédito y en el ludibrio al antifascismo español, cuya más alta y consciente expresión ha sido la Confederación Nacional del Trabajo.

La F. A. I. recuerda a todos que por eso, por no aceptar tan infame papel fue asesinado el compañero Peiró, al que se le planteó el dilema de: Colaborar o morir.

No pedimos que todos los hombres tengan la entereza y el valor de Peiro y de muchos otros que como él prefirieron morir antes que traicionar, pero sí decimos que nada podrá justificar lo que se está fraguando, por carácter individual que se le quiera dar. No hay más que una realidad: un grupo se ha puesto de acuerdo para terminar con la C.N.T. —como si a la C.N.T. se le pudiera liquidar— a cambio de una promesas, ventajas y sinecuras.

No se dan cuenta estos hombres que el fascismo no puede prometer nada a la clase trabajadora, no se dan cuenta que se han convertido en instrumentos estúpidos de una audaz maniobra.

Lo que pretendían ciertos intereses extranjeros: anular la C.N.T. y la U.G.T., funciéndolas en otra central amorfa, para así orientar otro sindicalismo hecho a su medida; lo que planea el Vaticano con su sindicalismo cristiano, para asegurarse fácilmente un régimen político semejante al, por ejemplo, de Alemania, el franquismo quiere hacerlo por su cuenta, y como anillo al dedo le ha venido la «oferta» hecha al Instituto de Estudios Sindicales (de Franco, claro está) por ese grupo de desgraciados que, creyéndose más astutos que Maquiavelo, lo que hacen es vender su conciencia —y, si pueden, con ella la C.N.T.— por un plato de lentejas.

La F.A.I. se yergue contra tal maniobra. Se yerguen también los grupos clandestinos de la C.N.T., es decir, *se yergue la C.N.T.*, y con ella la clase trabajadora, que está y estará siempre a su lado.

Sabemos lo que arriesgamos ante los sicarios al formular esta denuncia pública y fijar nuestra posición, pero nada nos arredra. Sabemos también que al hacerla en nombre de todos los anarquistas, expresa la opinión de todos los hombres del pueblo condenados al silencio.

Frente, pues, a todos los contubernios, maniobras, dejaciones e indignidades está la Federación Anarquista, la F.A.I., y afirma que es, ha sido y será indefectiblemente leal a los intereses del pueblo y del antifascismo. Nada de común tenemos con el fascismo. Que nos separan ríos de sangre humana. Que nada puede esperarse del franquismo y que es deber de todos no prestar caución moral a la dictadura, no admitir juego alguno tendente a salvar el régimen. Ni muertos ni vivos nos perdonarían.

Nada del franquismo puede ser salvado —ni hombres ni organismos—. Nada debe salvarse. La Falange menos que nadie, sus grupos de «oposición» tampoco. Aparato exterior del despotismo y oligarquías militar, clerical y capitalistas, el franquismo, en todas sus manifestaciones, se hundirá con las castas que lo crearon.

No, la C.N.T. no está detrás de esos judas que osan hablar en su nombre.

La F. A. I. puede afirmarlo, como puede declarar que ambas Organizaciones continúan estrechamente unidas y continuarán luchando hasta la desaparición de la opresión en la península, hasta que caigan los tiranos que han ensangretado su suelo de Norte a Sur, de Este a Oeste, hasta el aniquilamiento de todas las fuerzas maléficas que engendraron el fascismo y que hoy aparecen dispuestas a un cambio de forma, con el solo objeto de que nada cambie en el fondo, de su corrupta y cruel sociedad.

¡Muera el fascismo! ¡Fuera maniobras y pactos con él!

¡Hay que acabar con todo cuanto ha hecho de nuestro pueblo el estado de miseria, de esclavitud y de vergüenza en que se encuentra!

La F.A.I. fija su actitud clara y concreta, sin vacilación, sin equívocos y sin claudicaciones, denunciando ante la opinión pública, y sobre todo ante la opinión obrera, a los que pretenden manchar la limpia, heroica y consciente trayectoria del antifascismo con pactos, y ofertas que son escarnio y traición.

FEDERACION ANARQUISTA IBERICA
Comité Peninsular

España, septiembre 1965.

A paraître fin décembre 1965:

MICHEL BAKOUNINE

«Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme». Un volume de 22½ pages, format 11 x 18. 9 F. par C.C.P., mandat, chèque bancaire. à l'ordre de : Librairie *Publico*, 3, rue Ternaux, Paris (11). C.C.P. Paris 11 289-15.

España al día

CIUDAD ALEGRE Y CAMPO TRISTE

Leído en «A B C» de Madrid:

«La Coruña está triste. ¿Qué tendrá La Coruña?... Si nuestra ciudad no recibe forasteros, porque a todos los considera como de casa, según el lema de última moda, ¿cómo nos atrevemos a hablar de tristeza en esta ciudad, sonrisa y cristal, bulliciosa y divertida, callejera y alegre por antonomasia?

» ¡Ah! Pero La Coruña no es solamente la ciudad dominada por su torre famosa, por calles que parecen estar eternamente en fiesta, por su empaque señorial o por su «aire» de gozo eterno. La Coruña, que es la quinta provincia, en población, de España, es algo más que ciudad y asfalto. En esta provincia hay 600.000 personas que no disfrutan de la alegría de la ciudad, porque viven en el campo, diseminados en 11.700 lugares, donde no se conocen, ni se tratan, ni conviven, porque los separa y hace insolidarios ese aislamiento y soledad, surgidos al conjuro de una geografía inhóspita, huraña, hostil, que los dispersa en rueiros» de una belleza incomparable, pero de tan pobres alicientes económicos, que tienen que rendir a la emigración lo más florido de su juventud, por falta de espacio, de tierra, de rendimientos, de pan.

» Por eso nuestros campesinos padecen de «morriña» y gozan de «retranca»; por eso son filósofos y juristas. Pero no son sociólogos, a pesar de que han desfilado por sus ríos y rías ininigualados e inigualables, y por sus valles excepcionalmente bellos, dos sociólogos de primera fila: Concepción Arenal y Díaz de Rábago. Por eso sus pinares lanzan sus «quixumes» a las ondas del Atlántico, y su gaita «non canta, que chora», y sus faenas agrícolas tienen que realizarlas «viudas de vivos».

» Fijaos en cualquier paisano o paisana de esta provincia y aun de Galicia. Su mirada no se clava en el rostro del vecino. Su mirada se alza por encima de sus bosques y de sus montes, y vaga, en una mezcla de nostalgia y de esperanza, hacia el infinito. Antes y ahora, hacia cualquier país de América; ahora y no antes, hacia cualquier nación europea. Y La Coruña, que tenía todavía inéditas más de la mitad de sus tierras, dominadas por tojos y retamas de todos los colores, pero vírgenes a la maquinaria moderna, ahora que la empieza a dominar, y son doctores sus hombres en mecánica, tiene que ver, con infinito dolor, cómo aquellas tierras, antes ubérrimas, yacen en el mayor de los abandonos, porque los brazos robustos de aquellos hijos han huido hacia Europa o América para regar con su sangre el oro de otros Estados más ricos o más sociales, más cultos o más privilegiados.

» La Coruña, Galicia, atraviesa un momento difícil, un punto muerto; o, más propiamente, ese período de transición entre el abandono de los que dejan sus tierras y la ocupación de los que les han de sustituir, para aumentar esos 34 «ferrados» que, como promedio, se cultivan aquí, en otras cifras más fecundas, por ser más grandes y a nivel europeo, adjudicándose esa «tierra de nadie» a través de la generosa asociación cooperativa, cantada en todos los idiomas, razas y credos social-políticos...

» Y entonces, La Coruña, y con ella toda Galicia, expandida por el mundo entero, cambiará su semblante triste y su carácter desconfiado, por la alegría innata de la ciudad-sonrisa. Porque la mueca de su morriña se transformará en esperanza, y las riquezas soterradas y olvidadas podrán dar, y darán, frutos copiosos; por ser venturosamente fecundas y ubérrimas, y ser ella despensa y depósito de una gran parte de España. *Enrique María Santos Bugallo.*»

Poco a poco, se va pensando en el comunismo libertario.

Se habla mucho del Esperanto

SE ha hablado también en el último Congreso que acabamos de celebrar, nosotros, que representamos la concreción del proletariado que anhela el bienestar de toda la humanidad, y es que consideramos que este idioma, tan rico y por su simplicidad, es, por excelencia, el idioma universal al alcance de todo aquel que es consciente de que el porvenir ha de ser de todo productor de utilidades o bellezas.

Son varias las Federaciones Locales en las que se aprende el Esperanto, pero son muchas las que poseen una juventud que no sabe donde dirigirse una vez el partido de balompte terminado, pudiendo ser un provecho inestimable el que esos jóvenes formasen un grupo para aprender esta lengua. Es cuestión de empezar, pues una vez que se conoce el mecanismo, el Esperanto no se puede dejar. Apasiona por su claridad y sencillez. Con dos meses de estudio a razón de dos horas por semana, se llega al resultado extraordinario de poder escribir dictado sin hacer faltas de ortografía. El Esperanto tiene la virtud de escribirse como se lee, sin letras dobles, y cada sonido corresponde a una letra.

Por estas consideraciones sería muy lamentable que el día de mañana este idioma cayera en manos del clero (como ya empieza a caer) y que nosotros, que nos decimos estar en la vanguardia del progreso, nos dejemos arrebatar el mejor medio de poder comunicar con nuestros hermanos trabajadores en otros continentes.

Existen infinidad de medios para aprender esta lengua: cursos por correspondencia, cursos nocturnos en casi todas las ciudades, y también existen gramáticas y diccionarios con la ayuda de los cuales se puede aprender solo. Así lo aprendí yo, y en cuanto pude redactar una carta empecé a corresponder con jóvenes de Checoslovaquia, del Japón, de Polonia. No tardé mucho en sentirme orgulloso del pequeño sacrificio que había hecho. Seguidamente conocí la existencia de un organismo obrerista de ideas avanzadas al cual me adherí acto seguido. Trátase de S.A.T. (Sennaciesa Asocio Tutmonde); he asistido a Congresos y quedado encantado de la fraternidad y del respeto que se respira en esos medios.

Mi intención al escribir este pequeño trabajo, es dar a conocer a aquéllos que solamente han oído algo sobre Esperanto, la facilidad y el estímulo existentes para practicar esta lengua viva y saborear el placer de corresponder con los habitantes de otras latitudes.

T. GRANADO

Ille-sur-Têt, 17 *de octubre* 1965.

B.D.I.C 2109

ANTENA

REFLEXION DE «OPE»

PARIS.—A veces es mucho más fácil matar a un hombre que «enterrarlo». Con «enterrarlo» queremos decir sumergirlo en el océano del olvido. Los ministerios portugueses del Interior y de Justicia han distribuido a la prensa una nota oficiosa rechazando acusaciones de «Le Figaro», «Le Monde» y «The New York Times» respecto a que las autoridades judiciales y policiales portuguesas están observando una completa falta de colaboración con las autoridades españolas para averiguar el caso del homicidio de Humberto Delgado. No vamos a afirmar lo contrario porque nada nos consta. Pero nos sorprende mucho que dos Estados policiacos como España y Portugal no hayan acabado de aclarar este misterio.

MEJOR EN ANDORRA QUE EN ESPAÑA

MADRID.—Leído en «Arriba»: «El volumen de la mano de obra española, que actualmente presta sus energías laborales en el área geográfica de referencia (el Principado de Andorra) y que, por tanto, está insertada en la actividad productora andorrana, principalmente en la de los sectores de la construcción, comercio y hosteleria, se estima en una cifra del orden de los seis mil españoles... El porqué de esta emigración, joven en cuanto a su cronologia, no es otro que el atractivo que siempre ejerce un mayor nivel salarial, pero la situación de la mano de obra española en lo qu ese refiere a seguridad social, presenta indudables lagunas...»

SINTOMATICO

MADRID (OPE).—El periódico *Arriba* ha dedicado en su número del 24 de septiembre una página entera a las cuestiones sindicales. Afirma, en un titulo a cuatro columnas, que «la organización sindical está en uno de los momentos trascendentales de su vida» y declara en un subtitulo, publicado también a cuatro columnas, que «nuestro sindicalismo actual es absolutamente válido en cualquier régimen y bajo cualquier forma de Gobierno.»

El texto de esta información nos habla de unas declaraciones hechas por Pedro Lamata, «secretario general de la organización sindical», y en él leemos lo siguiente:

«Finalmente, y a la última pregunta formulada por el periodista sobre si nuestro sindicalismo actual es válido en cualquier régimen o bajo cualquier forma de gobierno, Lamata contestó textualmente: «No sólo, a mi modo de ver, es útil y válido dentro de cualquier régimen político, sino que yo estoy persuadido de que este sindicalismo unitario está llamado a superar la situación escisionista e insolidaria que las clases trabajadoras mantienen respecto a la organización social del mundo libre dentro del sistema sindical clasista.»

CONDENA PREVISTA

MADRID.—El fiscal del Tribunal de Orden Público pide para el letrado don Eduardo Cierco una condena a nueve años de cárcel, acusándole de propaganda ilicita. En breve se conocerá la sentencia.

Se le acusa de haber enviado el dia 22 de mayo una carta al arzobispo de Madrid-Alcalá, monseñor Casimido Morcillo González, una carta sobre una petición de dos de sus defendidos, estudiantes católicos, por los malos tratos de que habian sido objeto por parte de la policia durante los interrogatorios.

CAIDOS POR EL PAN, NO POR DIOS Y POR ESPAÑA

BARCELONA. — Once obreros de obras públicas eran conducidos de Barcelona a Martorell en camión cerrado, cuando a mitad del camino entre Pallejá y San Andrés de la Barca, el vehiculo, moderno en 1920, perdió dirección y cayó al rio Llobregat después de chocar con un poste eléctrico. Balance de esta tragedia: ocho obreros ahogados —entre los cuales el chofer— y seis heridos, uno de ellos por quemaduras del poste eléctrico.

EMIGRAN LOS MARINOS

PARIS (C.I.L.O.).—El número de marinos españoles que trabajan a bordo de navios noruegos, suecos, holandeses, alemanes, etc., van en aumento. En un año, en el solo puerto de Hamburgo se ha registrado el pasaje de 14.000 marinos españoles Solamente en la flota mercante noruega, los tripulantes españoles inscritos llegan a seis mil. La mayor parte de estos navegantes son oriundos de Galicia y del Norte hispano.

LAS INVASIONES FRANCESAS

ZARAGOZA.—«Sumadas las personas que han invadido España a lo largo de su Historia, incuidas las de la invasión francesa, proporcionan una cifra insignificante al lado de los siete millones de franceses que ocupan pacificamente este año España», ha dicho el director general de Empresas y Actividades Turisticas en la inauguración de la Escuela de Turismo de esta capital.

La invasión francesa a cargo de los Cien Mil Hijos de San Luis restablecedores de la Inquisición, el director general de E. A. T. parece no tenerla en cuenta dado el carácter pre-franquista de los Cien Mil Hijos de...

ESTADO PRIMERIZO

MADRID.—Las publicaciones que más se leen en España son las infantiles. Alcanzan al año el bulto de 85 millones y medio de ejemplares. El «T B O» saca 150.000 ejemplares en cada tirada. Incluso bastantes carreteros lo leen.

PARA PASAR LA PERRA VIDA

LUGO.—Se ha celebrado aquí el primer festival de la gaita gallega. Primer premio a los hermanos Graceiras, segundo al grupo «Follas Novas» de Lugo, y tercero a «Follas Novas» de un pueblo vecino. Mejor que vitorear al régimen, hinchar la gaita.

¿Y LA AUTONOMIA MUNICIPAL?

BARCELONA.—En 1962 el Ayuntamiento, en vista de las condiciones exiguas del mercado al por mayor (Borne), decidió construir otro mercado en lugar anchuroso y conveniente. Los asentadores del Borne se opusieron al proyecto, recurriendo a toda la escala tribunalicia, habiendo ganado el pleito de «no ha lugar a salir del Borne» en el Tribunal Supremo. No habrá, pues, Borne nuevo.

ZAMORA.—Un obrero murió y otro resultó herido de consideración al ser alcanzados por un tren en el uúnel de la linea férrea Zamora-Orense, kilómetro 131,800. José García García, de 32 años, y Angel Montesinos Fernández, de 23, se hallaban trabajando dentro del túnel subidos a un andamiaje de tipo móvil contra el que se precipitó un convoy de trabajo que los lanzó violentamente a la via. A consecuencia del golpe murió en el acto el primero y resultó con heridas graves el segundo.

LA SERENIDAD SE IMPONE

BARCELONA.—El sereno de Sallent, Juan Costa y Ferrer, fue destituido por el Ayuntamiento, acusado de haber hecho propaganda por la lengua catalana. El perjudicado se revolvió contra la decisión, y diez meses después, el Tribunal Contencioso Administrativo ha anulado el castigo y exigido del Ayuntamiento la reposición del sereno con la indemnización pertinente. En un considerando, la sentencia del T. C. A. dice que «no puede merecer crítica reprobable la preocupación por un bien que, como la lengua vernacula, tiene la comunidad la misión de cuidar, cultivar y renovar.»

En vista de ello, parece que los concejales y el alcalde de «Sallente» tienen algo feo que decir de la Virgen de Montserrat y de los jurados del T.C.A.

BANDERA NEGRA

LEON.—Han sido rescatados los dos mineros que quedaron sepultados dentro de la mina «Marrón», de la cuenca de Fabero del Bierzo. Uno de ellos fue extraido cadáver y el otro en grave estado. El hundimiento de la mina se produjo a última hora de la tarde, y durante toda la noche se ha procedido a los trabajos de rescate de los dos únicos obreros que quedaron en el interior. El resto de los trabajadores pudieron salir por sus propios medios. La recuperación de los sepultados se logró esta mañana a las diez.

La vida del minero muerto no podrá ser recuperada ni con rezos.

CONTRA VIENTO Y MAREA

DONOSTI (OPE).—Lazcano tuvo su Fiesta Vasca a pesar de la oposición de las autoridades franquistas. El alcalde accedió verbalmente y después cuando se le puso en situación de confirmarlo por escrito, lo negó. Fue más lejos: Añadió a su respuesta una nota diciendo que en lo sucesivo el «oargi», la sociedad organizadora, se abstuviera de solicitar permisos de tal índole. Como esta negativa produjera un estado de efervescencia en el pueblo, el alcalde le hizo saber al presidente del «oargi» en su despacho, que le hacia responsable de lo que ocurriera. «Yo no respondo más que de mis actos», repuso éste. El alcalde lo cogió de un brazo y lo sacó fuera.

Llegado el dia indicado, 26 de septiembre, las calles empezaron a cobrar cierta animación entre diez y once de la mañana, al irrumpir en ellas jóvenes de los pueblos vecinos y de otros distantes, asi como de Navarra, Alava y Vizcaya. Concurrieron también los txistularis de Zaldibia, Segura, Idiazabal, Yurre, Bilbao y Vitoria. Los de Vitoria, además de la banda de txistularis, llevaron un grupo de dantzaris.

El hecho es que los txistularis desfilaron tocando por las calles del pueblo y se instalaron luego en la plaza. Terminadas las danzas los txistularis, coreados por el público, interpretaron el «Gernika'ko Arbola» y el «Agur Jaunak» debajo del balcón de la casa consistorial. Se ha sabido después que el alcalde, sin dejar el teléfono, estuvo viendo el espectáculo desde su despacho, acompañado de varios agentes de la policia secreta. Llegaron también al pueblo guardias civiles del puesto de Beasain.

Txistularis, dantzaris y público se trasladaron luego de la plaza al lugar donde se encuentra la casa de un cacique franquista que habia estado azuzando a la policia para que pusiera fin a la fiesta. Allí se tocó y se bailó hasta que todos los manifestantes quedaron satisfechos. Después por la tarde, se fueron todos a Amezketa, donde continuaron la fiesta hasta la entrada de la noche.

Han sido llamados a declarar en el cuartel de la Guardia Civil de Beasain varios jóvenes y algunos txistularis.

Nueva obra de Eugen Relgis:

Corazones y motores

Selección de poemas en la versión castellana de Pablo R. Troise.

***

Obras y Fábricas; Canción de la máquina, Canción del Albañil; Un día en el puerto; Leyendas modernas: La pirámide, Los mineros, La grúa, El tren y otros poemas del Hombre en el mundo de sus máquinas.

***

E. Relgis muéstranos una faceta de su creación intelectual poco conocida en el idioma español como es su producción poética, que ya en su juventud la comenzara con acentos originales allá en su Rumania natal, hace 45 años, cuando apareció su libro de poesías, «Victor Fuentealba», en «Nuevas Sendas», París.

***

Ediciones «Humanidad», Montevideo.

Pedidos: Servicio de Librería, Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, Paris.

Los cien han sido bien colocados

LOS cien ejemplares de «Conversaciones Libertarias», opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación Nacional del Trabajo y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, del presente y el futuro, han sido bien acogidos en la ciudad de Montpellier, y con gusto por los compañeros afiliados a la Federación Local de la C.N.T, de los cuales sesenta y cinco lo han adquirido para imponerse de su lógica. En su ético discurrir se encuentra apoyo y remedio de higiene social, favoreciendo la salud libertaria que a todos nos beneficia.

Otros quince ejemplares han sido bien recibidos por otros tantos simpatizantes con nuestra C.N.T. Aunque no estén afiliados a la misma, moralmente siempre se encuentran de su parte dispuestos a favorecerla.

Los veinte folletos restantes han caído en manos de veinte compatriotas, a los que llamamos por su verdadero nombre: emigrados económicos españoles.

Sobre estos últimos urge hacer una concreta precisión. Buena parte de ellos al ofrecerles el folleto han dicho que lo comprarían, pero «por desgracia en mi patria no me han enseñado a leer, así que «gracias» puedo dar al régimen por haberme dado el título de analfabeto. Otros han asegurado: «Es una vergüenza que a lo existente en España presidido por Francisco Franco, se le quiera dar el nombre de democracia orgánica, estando al alcance de todos que lo que existe es un verdadero fascismo al estilo de los grandes dictadores homicidas: Adolfo Hitler y Benio Mussolini, y para más escarnio de españoles nos tenemos que expatriar para dar a saber por el mundo los numerosos hambrientos analfabetos que crea Franco.» Otros su expatriación también la achacan al régimen, añadiendo: «Me gustaría comprar el folleto, pero estoy terminando mi contrato de trabajo y pronto tengo que volver a España, con miedo de que cuando llegue allí se enteren de que hemos comprado literatura libre, y aunque su precio es asequible y bueno su contenido, allí nos lo harían pagar demasiado caro. Ya nos avisaron antes de salir que en Francia se ecuentran muchos españoles anarquistas, no habiendo que tener ningún roce con ellos, porque cuando la guerra fueron ellos los que combatieron para que no se implantara este «buen gobierno» existente hace veintisiete años. Así que, para evitar en primer término una paliza y en segundo la cárcel, y a continuación las represallas a nuestra familia, optamos por no comprarlo.»

Y para terminar esta pequeña información me obligo hacer constar que los veinte españoles que han adquirido «Conversaciones Libertarias» merecen mi aplauso. Han dicho algunos: «Me quedo con el folleto, bajo toda mi responsabilidad, pues cuando la guerra pertenecía a las juventudes libertarias, y todavía no he olvidado las buenas lecciones y ejemplos prácticos que nos dieron los anarquistas y los verdaderos compañeros de la C.N.T.»

Miguel FOZ

Mercredi 10 novembre à 20 h. 30
GALA ANNUEL du «Monde Libertaire»
au Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris.
Au programme :
GEORGES BRASSENS
ROSALIE DUBOIS
DADZU, etc., etc.
Prix de la place : 8 F.

CAMINO RECTO EN LA VIDA DE UN ACRATA

Al compañero Diego Orozco muerto en el destierro

EN la ardiente y rica tierra de Andalucía, entre peñascos y viñedos muertos por la filoxera, en las moradas pobres, viven ancianos llorando por sus ausentes, que muchos nunca volverán; pero, en sus patios, como para calmar su pena, cuidan con pasión, su jardín de flores rojas como simbolo de un mañana mejor de Amor y Libertad. Sus campos de secano fueron regados con sangre de ácratas, por las balas de mercenarios a sueldo; pero aquellos polvos formarán sus lodos y un dia volverán a renacer y vibrar las voces de F. Salvochea, de los Germinal García García y otros; entonces la razón triunfará.

Ahora el Movimiento Libertario y C. N. T. de España en el Exilio, ha perdido a otro hombre en Diego Orozco, un militante, un luchador infatigable por los principios anarquistas. Fue preparado en las Juventudes Libertarias y forjado en el fondo de las minas de Suria (Cataluña).

En 1933, imberbe aún, formaba parte del C. Local de las Juventudes. En 1936 partió voluntario en la «Columna de Hierro», donde fusil en mano, cumplió, sin apetencias ni delirios de galones por ser esto incompatible con sus convicciones. Espiritualmente era hombre abnegado, sencillo; su voz, como sus palabras, eran timidas; aun sintiendo mucho su parquedad no le permitia pronunciar discursos; pero jamás torció del camino recto, ni en los momentos más difíciles de la ocupación alemana. Más tarde combatió a los arrivistas de la «Unión Nacional» de triste memoria, y tampoco escuchó a otros que tanto malestar introdujeron en la C.N.T.

Diego Orozco, tu nos has dejado, pero los que te hemos estimado en vida no te olvidaremos. Incluso aquellos que quisieron hundirte en el oprobio por ceguedad o ignorancia, tenemos la seguridad de que hoy dicen en lo intimo suyo: Perdón compañero Orozca y que la tierra te sea leve.

Y a ti abnegada compañera Carmen, que nada, ni nadie, podrá calmar tu dolor, admite con la sinceridad que nos caracteriza que compartamos contigo y con tus hijos, el dolor por la pérdida del que en vida fue buen esposo, buen padre y para todo el mundo un compañero y buen amigo.

A. RAMOS, PEREZ MANTECON

Sète, octubre 1965.

Se dice en nuestras asambleas: «¡Estamos solos! ¡Los intelectuales no vienen a nosotros!»
«UMBRAL» en mano, vamos a ellos.

LA F. L. DE DREUX

Reivindica públicamente la ética anarquista que informa a nuestra Confederación Nacional del Trabajo

Ante la situación confusionista provocada por unos cuantos elementos que si el menor escrúpulo ni respeto a la digna historia de nuestra organización pactan con los gerifaltes del sindicalismo vertical fascista para entregar la C.N.T.; que se han propuesto la vil maniobra de cooperar con los asesinos del pueblo español para crear la Central Unica. La F. L. de Dreux los condena por traidores y pide que se informe a la opinión pública por los organismos responsables y se den los nombres de los que, usurpando el calificativo de libertarios, tratan de denigrar a la C.N.T.

La F. L. de Dreux pide a todos los compañeros que posean documentación de procedencia unitaria-verticalista la pongan al servicio de la organización.

La F. L. de Dreux reivindica nuestros postulados, y rinde homenaje a todos los compañeros que, como Juan Peiró, supieron ofrendar su vida antes que entregar su dignidad al fascismo.

Compañeros todos, ante una maniobra tan indigna, nuestra reacción debe ser consciente y entusiasta en defensa de nuestra C.N.T., dejando de lado las diferencias de interpretación que puedan obstaculizar la obra libertaria y dar posibilidades indirectamente a estos trápalas que pretenden enterrar la C.N.T. en beneficio de bastardos e incomprensibles intereses. El que no quiera seguir defendiendo a nuestra organización que se aparte, y se dedique a aquellas actividades que están más en consonancia con indignos propósitos; pues en la C.N.T. no hay cabida para los trápalas unitarios con los Sindicatos Verticales.

Acuerdo tomado por la F. L. de Dreux en reunión general de fecha 3 de octubre.

Por la F. L., *el Secretario, A. Cañete.*

Nuestro ignorado prójimo

TU prójimo es tu cielo. Tu prójimo es tu árbol. Tu prójimo es tu razón de ser, tu sentido de vivir, tu pan. Pero tú no tienes cielo. ni árbol de frescuras, ni razón de ser, ni sentido de vivir, ni siquiera pan; porque tú pretendes convertir a tu prójimo en tu siervo o el siervo de tu religión y él es, tu prójimo, el inconsciente enemigo de tu vida. El pretende de ti lo que tú de él. Y eso no es amor.

Te amarás por fin bien cuando hayas aprendido a amar al ignorado prójimo de tus dias. Te hallarás tú buscándolo a él. Dejarás de sentirte solo cuando lo encuentres con el puro objetivo del amor. Te sentirás amado por una gloriosa potencia, desarrollada y arrolladora en tí mismo, si amas por puro gusto de amar.

El amor que de tí haga una criatura con alas inmensas en inmenso cielo, no puede tener su objetivo más que en la entrega esforzada y permanente. Es eficaz ese amor impregnado de simplicisima sabiduria que persuade a darlo todo: músculo, pensamiento, corazón... Y todo eso, no a una entidad social, politica o religiosa, sino a tu prójimo.

Tu prójimo pasa a tu lado con diversas formas, vestidos y nombres. Es vagabundo, basurero, sastre, alfarero, soldado, pensador ateo, sacerdote, ministro, amo, siervo, enterrador...

Y no hay más cielo que el que se halla amando al vagabundo para que fije con acierto un rumbo de altos destinos; al sastre para que vista de hombres a los hombres; al alfarero, para que modele recipientes de honra; al soldado, para que renuncie a sus miras de violencia; al pensador ateo, para que descubra a dios en el abrazo fraternal; al sacerdote, para que recuerde siempre que el sacerdocio supremo y real está en la vida que ponga al amar; al ministro, para que no conozca otro ministerio que el amor en todos los papeles de su cartera; al amo, con la intención radiante de enseñarle que el verdadero señorío está en el servicio; al siervo, para que emancipándose de servilismos, encuentre en sus trabajos la nobleza que merece, y al enterrador, en fin, para que vea que su pala no puede enterrar de ningún modo la acción de eternidad que animas en cada uno de tus gestos.

ABARRATEGUI

Ultima hora

EL AQUELARRE

MADRID. — La confabulación de unos ex cenetistas con elementos del «vertical» y la Falange, no es tomada en serio en esta capital. Los elementos de la oposición estiman que esta «ingenuidad política» (así la califican) no tiene resultancia posible. Se trata, pues, del suicidio moral de unos hombres que han dejado de ser lo que antes eran.

PRO CATEDRATICOS DESPOSEIDOS

MADRID. — En carta dirigida a Lora Tamayo, cuarenta y dos catedráticos españoles solicitan la renovación de la orden de suspensión de cargo que pesa sobre Tierno Galván y otros cuatro compañeros universitarios. De momento, las 42 firmas de protestarios no han sido hecho públicas.

BANDERA NEGRA

CACERES. — La rotura de una compuerta ha desatado una irresistible corriente hacia un tunel en el que se hallaban trabajando centenares de obreros. Hasta ahora han sido retirados siete cadáveres, pero se teme por la vida de unos 300 operarios hasta hoy impresentes. Se trata de las obras subterráneas destinadas a unir el Tajo con el Tiétar, en término municipal de Torrejón el Rubio.

U.G.T. C.N.T. S.T.V.

ALIANZA SINDICAL

Asamblea General Informativa

Por la presente se convoca a la Asamblea General Informativa que tendrá lugar el sábado dia 6 de noviembre a las nueve en punto de la noche, en la Sala de Congresos de «Fuerza Obrera, 138, Avenue du Maine, Paris (14) Metro Alesia, con el siguiente orden lea día:

1.— Informe del Comité de Alianza Sindical de Paris. 2.— Preguntas. 3.— Sugerencias.

Por razones orgánicas nuestra asamblea no puede tener carácter deliberante; ello corresponde a las asambleas de las diferentes organizaciones; por ello la asamblea conservará su aspecto estrictamente informativo además de facilitar un contacto humano y fraterno. Tan interesante cuan importante experiencia debe contar con el apoyo efectivo y directo de todos los compañeros.

Esperamos puntual asistencia.

A la puerta se efectuará estricto control de los asistentes. No olvidar el carnet.

DEMOS EL EJEMPLO

A CABO de leer en el «C. S.» del 30 de septiembre último pasado, un artículo firmado de Miguel Foz, al cual no vengo a contradecir, sino ampliar en parte la idea que expone respecto la igualdad de la mujer.

Son muchos los hogares de compañeros que he tenido el honor de visitar, son inumerables los compañeros que en asambleas, en charlas y siempre que el caso se presenta, se les llena la boca hablando de libertad para todos, igualdad de la mujer; pero una cosa es decirlo y otra es panerlo en práctica. La mayoria de compañeros (que me perdonen las excepciones) que alardean de auténticos libertarios, se comportan con su compañera, con su hermana o con su hija, de una forma completamente distinta de la forma que se expresan.

Yo desearía que algún compañero que trata verdaderamente a su compañera, que practica la verdadera igualdad, me responda. Digo esto, porque es casi como buscar una aguja en un pajar. ¡Ah, me dirá el aludido; es que yo trabajo ocho horas, soy quien mantiene la familia! No tantas exclamaciones y analicemos la cuestión fríamente, sin dejarnos llevar por la impetuosidad del carácter masculino. La mujer es esclava en el hogar del compañero libertario, y he aquí algunos ejemplos: el compañero sale de su trabajo, llega a casa, se asea y se asienta a leer su periódico, espera la hora de la cena, mientras su compañera la prepara. Los domingos el compañero no trabaja; la compañera, por lo contrario, continúa trabajando como durante la semana. En las jiras los compañeros charlan, juegan; las compañeras cuidan de los pequeños y preparan la comida. Durante las vacaciones el compañero se reposa; su compañera continúa trabajando como durante todo el año. En las concentraciones libertarias la situación es análoga.

Claro, esto es normal porque esa es su misión: la de cuidar los hijos y a su compañero, y los compañeros del compañero, porque encontramos una antigua amistad, lo invitamos a comer, a dormir, a pasar unos días en casa, sin tener en cuenta que es la compañera quien se ha de cuidar de todo. ¡Ah no, en casa es el hombre quien lleva los pantalones!

Pues no. Ese no es el camino que nos llevará a nuestra meta. Debemos educar nuestros hijos en un ambiente de igualdad, no darles todas las prerrogativas a los varones quitándoselas a las hembras, y así, paulatinamente, la idea cuaja en las mentes de los niños, que, al llegar a adultos, no les cuesta ayudarse mutuamente.

No debería existir eso de que la niña tiene que escuchar a su hermano, aunque éste sea más joven, porque el tiene el deber de vigilarla. En este sentido se marca una diferencia que al mismo tiempo es una injusticia. ¡Ah!, me dirán Vds., es que el varon no arriesga de traer problemas de orden sexual. Para evitar ese inconveniente vendremos a lo más arriba expuesto: la educación sana y sin tapujos, dándoles a conocer el inconveniente que acarrean las frecuentaciones con los demás chicos.

Todo esto lo olvidan los compañeros a pesar de que proclamen todas esas cosas que tanto nos halaga al oirlas.

Ya se ve palpablemente que yo estoy por la verdadera emancipación de la mujer, pero, para ello, la mujer se tiene que ganar esa independencia. Diciendo esto, invito a todas las compañeras de voluntad y energia a ponerse en contacto con la «Agrupación de Mujeres Libres» de París, Londres o Quillán.

Pilar MULET

A ciertos compañeros colaboradores

Obran en nuestro poder una docena de originales de publicación imposible. Comprendemos el estado de ánimo de bastantes compañeros, pero ellos deben comprender, a su vez, que hay que razonar en vez de agredir, mesurar en lugar de excederse, calibrar y no desmesurar, decir lo decible sin orillar la imprudencia, saber guardar las intimidades de la organización para la organización misma.

Los buenos entendedores, con esta serena advertencia tendrán bastante.

Entiéndase que con lo dicho la discusión formal e ilustrativa no queda cortada.

No reincidiremos en el aviso.

Communiqué très important concernant les nouvelles indemnisations allemandes

Tous les Réfugiés Espagnols répartis dans le monde (Espagne exceptée) ou les anciens Réfugiés espagnols naturalisés français ou les Réfugiés espagnols consulés depuis octobre 1953 qui ont été persécutés par les Nazis et qui n'ont jamais fait de demande d'indemnités en Allemagne ou qui avaient été refusés pour quelques raisons que ce soit et qui doivent remplir les conditions suivantes :

1) Soit avoir été déporté dans un camp de concentration en Allemagne ou dans un Kommando de travaux forcés du même pays.

2) Soit avoir été interné dans un camp de représailles en France comme : Vernet, Noé, Nexon, Gurs, Brens, Drancy, Tourelles, etc... ou avoir été emprisonné par les Nazis dans une prison par exemple : Fort du Hâ, Fort de Montluc, Fresnes, S.-Michel, ou tout autre prison.

3) Soit avoir été dans de très durs camps de travail obligatoire comme l'Organisation TODT (O.T. Lagers) soit en France, Brest, Hennebont et Lorient, Le Croisic et St. Nazaire, La Pallice, Montendre, Mérignac, St. Médard en Jalles, Camps de la Gironde dont ceux de Bordeaux, Niel, Coloniale ou lager Lindemann, Soulac-sur-Mer, Arcachon, Pointe de Grave, Jersey, Guernesey, Aurigny ou Alderney, St. Malo, Cherbourg, tous les camps du Pas-de-Calais tels que Calais, Boulogne, St. Omer, St. Pol, Dannes-Camiers, Hazebrouk, etc...

Doivent écrire ou se mettre en rapport de toute urgence avec :

a) soit avec la F.N.D.I.R.P. (Fédération Nationale des Déportés Internés, Résistants et Patriotes, 3 rue des Gestes à Toulouse (H. G.) Secrétaire Général M. Noël Lamazere.

b) soit a «Spanish Refugee Aid Inc» 13, rue de Thionville à Toulouse (H. G.) Responsable Madame Berta.

c) soit avec M. Elie Berat, Conseil Juridique, 3 Bd. des Minimes à Toulouse, spécialiste des Indemnisations allemandes.

Afin de préserver leurs droits éventuels à indemnisation en Allemagne.

Doivent faire également une demande tous ceux qui avaient écrit à Genève en 1961 ou 1962.

Tous les renseignements complémentaires leur seront adressés ensuite par lettre personnelle, chaque cas devant être étudié soigneusement.

«UMBRAL» es bueno para ti, para tus hijos e hijas.
Puede leerlo todo el mundo, menos los gozosos de la ignorancia.

COMUNICADOS

EN EVREUX

El «Groupe libertaire del Eure» nos comunica: que, el dia 10 de noviembre próximo a las 9 de la noche, en la Salle des comissions, Mairie de Evreux, tendrá lugar una conferencia, en francés, a cargo del compañero Gaston Leval, el cual tratará el tema: *Une révolution libertaire: Les collectivitées espagnoles.*

Dado el tema y el lugar donde se desarrolla dicho acto, se invita a asistir al mismo, a todos los compañeros y amigos.

F. L. DE OULLINS

Reunión de información para el domingo 7 de noviembre, a las nueve y media, local de costumbre.

Encarecemos a todos los compañeros puntual asistencia, dado el interés de la misma.

BENEFICIO PRO ANCIANOS

Con este fin, ponemos en conocimiento de todos los compañeros, que a finales de mes dispondremos de turrones de todas clases y a los mismos precios que el año pasado.

Daremos, con todo, relación de ellos.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de Paris

En reunión reciente acordó ver con satisfacción que el compañero Roque Llop haya conseguido la máxima distinción en los Juegos Florales de la Lengua Catalana celebrados en París. Procedió además al nombramiento de nuevo Comité Regional por encargo del Pleno de Montpellier, resultando elegidos los compañeros Camacho (secretario), Isgleas, Casellas, Montoliu y B. La cuota mensual se estableció en 1,50 frs. «Terra Lliure» queda a cargo del antiguo grupo del mismo nombre.

FUTBOL

El domingo día 31 a las 15 horas, gran partido de campeonato, U. S. Hispania contra el C. S. M. 20e, en el campo de este último sitio en rue des Porteurs Pignine, Paris 20e. Metro: Porte de Montreuil.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el domingo día 7 de noviembre, en el lugar y hora habituales.

Se ruega puntualidad y la máxima asistencia dado la importancia del temario en presencia.

F. L. DE PARIS

Dia 31 de octubre: reunión general para sugerencias al Pleno regional próximo.

MITIN EN VILLEURBANNE

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta Comisión comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes de la C.N.T., que el domingo, día 14 de noviembre, tendrá lugar en Lyon (Villeurbanne), en la Sala «Bonneterre», rue Bonneterre (detrás de los rascacielos de Villeurbanne), un gran mitin de afirmación *confederal y libertario*, en el que tomarán parte los compañeros:

FEDERICA MONTSENY, directora de «Espoir», y

FRANCISCO ISGLEAS, el conocido y veterano militante de la Regional Catalana.

Compañeros todos, con nuestra presencia daremos una vez más la prueba que la C.N.T. y el Movimiento Libertario en el exilio aún vive y está dispuesto a escribir la página que la historia le tiene asignada en pro de la liberación del pueblo español.

NOTA.—Desde Perrache, tomar el car número 7 y trasbordar en los Cordelier con el car número 3 y apearse en la parada Auguste Blanqui (Villeurbanne).

OBRA NUEVA

«El Sindicalismo en Barcelona» (años 1916-1923), del joven escritor Alberto Balcells.
9,50 F en esta Administración.

Le Gerant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Libertad de prensa en España

Cuidado con los excesos

FRAGA Iribarne, ministro de Información por la gracia de Franco, ha tenido un gesto: entregar a las Cortes de procuradores de la nación un proyecto de liberalización de la censura que dejaría a la opinión pública imprimible, en condiciones de manifestarse. La política de tras cortina pretende que el señor Fraga obra, al efecto, con las manos libres, a su antojo, cuando es sabido que nadie en España puede pronunciarse, y menos los servidores responsables del régimen, sin previa consulta o autorización de Franco. La nueva Ley de Prensa que Fraga ha preparado, ni es más ni menos que una pieza más para sostener el vacilante tinglado franquista.

Sin duda alguna, la plana mayor «regimental», constreñida a ponerse a tono con los acontecimientos mundiales, es decir, ante el fracaso de no poder, en el siglo XX, retrotraer España a «las imperecederas glorias de Isabel I», los responsables de la impolítica española se acogen a la táctica del deshielo que también practica la Iglesia romana —esa otra ilustre atascada— con el fin de sobrevivirse. «Renovarse o perecer» es una consigna de la cual los libertarios abusamos, y que nuestros enemigos deben —al fin— utilizar porque el tiempo les empuja, en tanto nosotros empujamos al tiempo.

Pero en el caso «evolucionista» de Fraga Iribarne no hay institución ni personaje absolutista en España que se sienta penetrado de angustia: «Si vuelven las libertades públicas, estamos perdidos.» No, no están perdidos porque las libertades públicas no reaparecen en el cielo político de España. Según Fraga Iribarne, excelente servidor del Caudillísimo, el Provecto de Ley sobre la Prensa versa sobre la libre expresión de la palabra escrita, pero quedando, de todas suertes, esa libertad condicionada por las reglas impuestas por las leyes de consuetud que no permiten vulnerar el sentido de la moral (católica, desde luego), de la verdad... oficial, de los principios constitucionales... salidos de la derrota del pueblo fechada 1.º de abril de 1939, de las exigencias de la defensa nacional, de la independencia (?) de los tribunales en la aplicación de las leyes, de la intimidad y del honor privados, y, en suma, de los «sagrados» principios de la Iglesia y del Estado.

Vistos tales enunciados, es inevitable considerar que la situación publicitaria quedará en el mismo sitio, en idéntica imposibilidad de desarrollo que hasta ahora, considerado un «ahora» de veintiséis años hasta el día presente. A hacerles caso, los señores ministros encargados de endogalar a la opinión pública española, ya habían cedido puntos a la libertad de Prensa por efectos exteriores más que interiores. Sin embargo, un examen de la situación periodística condujo, sin dificultad alguna, a la comprensión de que las cosas habían permanecido en su sitio: los mismos diarios, revistas, semanarios, etc., orquestados, teledirigidos, «cuadriculados» desde Madrid, escritos por personal idóneo, o del único partido permitido, y por un 10 por 100 de periodistas que ejercen la profesión por el pan y con amagos de conciencia. La «liberalización» de las plumas de hace dos años, dejó a los kioscos de venta con las mismas publicaciones «unificadas» en pensamiento, es decir, en poco pensar y mucho obedecer, lo que hizo que la ciudadanía en general pasara como siempre de largo y los diarios, los de gran ciudad inlcuídos, registren tiradas de importancia ridícula. «Solidaridad Nacional», por ejemplo, en sus seis números semanales no alcanza la suma de 150.000 ejemplares, también semanales, que presume la administración del «T B O». La propia «Vanguardia», igual que «A B C», no vende ni la mitad de lo que vendía cuando la República, y eso que la España de entonces contenía 25 millones de habitantes y ahora se aducen 32... ¿Causas de este curioso descenso? La mordaza, el asco, la miseria, el analfabetismo.

La libertad de Prensa y demás libertades no compete reanimarlas a los mismos que las han estrangulado, sino a quienes de la libertad han hecho emblema de vida.

Sobre nuestro futuro

por Hermoso PLAJA

«Miel sobre hojuelas, si nuestro retorno a España pudiera enlazar con nuestras realizaciones truncadas en 1939.»

ESTE es un párrafo de una carta recibida de un viejo compañero del interior. Uno de estos anónimos que siempre quedan como reserva para el futuro.

Nadie puede asegurarnos que la caida de Franco se producirá de tal o cual forma. Y ello es un secreto que reclama inútilmente vaticinadores. Pero si la existencia es el interior, de verdaderos núcleos capacitados, socialmente, en el sentido que el párrafo de nuestro amigo espera, también decimos: Miel sobre hojuelas.

De todos modos, nuestras expresiones, hipotéticas pese a todo examen, pretenden ensanchar el campo para la discusión y alcance, de cara a verdaderas posibilidades nuestras; para la C.N.T. y el anarquismo, que es tanto como decir para el pueblo entero.

Múltiples hipótesis rodean el marco sobre el cual incursionar cuando nos decidimos a ello, en relación con el grave problema de nuestro futuro en España; del futuro de la C.N.T. y del anarquismo, como esperanza manumisora del pueblo todo.

En primer lugar habremos de reconocer, como grave anomalía, la existencia de un factor que difiere notablemente de la calidad y de la naturaleza, así como de la intensidad, de cómo ha aparecido en otras pasadas contiendas; la prolongada ausencia de la península, de tanta y tan grande cantidad de militantes que constituyeron siempre la base de sustentación táctica e ideológica de nuestra C.N.T. y que al desgajarse de colectivo ambiente posterior a la guerra el nexo influenciador quedó truncado indefinidamente. Y este truncamiento, debido a la interminable represión sufrida, ha ido aparejado a la falta de una constante relación y convivencia fraternal; a la carencia de un permanente contacto con los elementos que forman la base inquebrantable de la cohesión en nuestro movimiento obrero y productor.

El aislamiento tan dilatado a que nos hemos visto obligados, en que hemos vivido, en relación con los hombres que han venido constituyendo las nuevas generaciones de luchadores, que han venido pugnando por salir del torbellino inquisitorial franquista, nos impide precisar, prácticamente, de una manera más o menos exacta, imposibilitados de las indispensables auscultaciones en el seno de los que padecen el sistema tiránico en suelo hispano, sacando de ellas, las por nosotros deseadas y acertadas conclusiones. Y es por hallarnos en presencia de este fenómeno, que nos sentimos inclinados a una gran discreción y a una mayor comprensión y no desigual generosidad de juicios.

No nos cabe la menor duda de que la falta del elemento propulsor, el periódico, el folleto, el libro, el manifiesto, distribuidos asiduamente y con perseverancia, sustituídos hoy por el catecismo religioso a la trágala, y por la inquietante y vejatoria letanía falangista, han adormecido, nada más que adormecido, bien que temporalmente, el ansia de inquirir, latente en los hombres que piensan que, detrás del régimen que sufren ha de haber, o existir, a pesar de todo, otra cosa, otro sistema que les permita vislumbrar una vida distinta a la actual. Tal vez no dispongan del suficiente bagaje intelectual y aclaratorio para poder identificar el carácter e esta «vida distinta». Pero es innegable que, cada obrero, cada ciudadano, dadas las tradicionales e históricas características del pueblo ibero, permanentemente se verán atosigados por ese impulso interior que clama contra la injusticia y que exige solemnemente la libertad de poder llegar a expresar su manera de comprender e interpretar los problemas colectivos, y a alcanzar su derecho a realizarlos a base de soluciones humanas y dignas.

Con ello, habremos de comprender que las generaciones presentes, no obstante las características y fenómenos enumerados, después de cinco lustros de cantilena franquista, no interpretarán los problemas, ni acertarán en su solución, con las mismas facultades, con los mismos alientos de justicia, con los mismos razonamientos, con los mismos términos y con los mismos elementos de juicio que si nosotros hubiésemos estado a su lado, bien cerca de los incipientes luchadores.

El nefasto germen de la autoridad y de la monótona letanía religiosa, destilada gota a gota, y día por día, en el oído, en el cerebro, y en el alma de los seres, no habrá anulado, es de

...y sobre nuestro presente.

esperar, toda facultad de raciocinio, todo imperativo conducente al análisis, todo impulso de lucha ni el ansia de libertad y de justicia tan enraizados, tan históricamente defendidos, pero si que puede haber enrarecido la nitidez conceptiva sobre el mejor y más práctico modo de hacerlos factibles en bien de la colectividad humana, de la que forma parte, a base de nuestras concepciones auténticamente libertarias. He aquí el problema arduo con el que habremos de enfrentarnos. No irresoluble. Pero siempre duro, difícil y con escollos cuya superación requerirá de todo nuestro talento, de toda nuestra ecuanimidad y de toda nuestra comprensiva sensibilidad táctil, propia de los hombres que, como nosotros, están guiados por ideales humanistas.

El problema, pues, a nuestro entender, no se presenta como en otras épocas de represión más o menos temporal y limitada. Se trata, casi, de tener que empezar de nuevo. Se trata de deshacer, de destruir, mejor dicho, el complejo morboso de conceptos ultramontanos, el cúmulo de incógnitas, de enmarañadas doctrinas extrañas, de envenedadoras interpretaciones del problema básico del vivir en libertad, y de deshacer totalmente el embrollo económico existente, forjado para interceptar el camino recto de lo que el pueblo merece y que ansia conquistar con dignidad.

Y la conclusión a que llegamos en este «introito», es el siguiente:

En el caso de un posible retorno a España, más o menos próximo, nuestra principal labor debería consistir en dar el mayor mentís, el más definitivo, y acelerando la marcha, a la propaganda franquista sobre nuestra personalidad sindical e ideológica, sobre nuestra actividad regularmente desempeñada en la organización y, sobre nuestra conducta moral, que ha de ser conocida por los hechos, y cuya ejemplaridad habrá de ser también la máxima garantía para la recuperación del sentimiento, la adhesión y la fraternal colaboración de cuantos se sientan bien interpretados por nuestras ideas y por nuestros hechos; sintetizados y representados por nuestro exponente de clase; la C.N.T. con su clara y bien definida finalidad libertaria. No podemos ni debemos, ahora menos que nunca, ser confundidos con los que dilapidaron un dia los tesoros económicos y morales del pueblo español en su exilio.

La propaganda franquista, en nuestra prolongada ausencia, y con el fin de deshonrarnos, ha hecho lo indecible y cuanto ha podido exteriormente para presentarnos como lo que no hemos sido ni somos.

(Pasa a la página 2.)

Sobre la España actual

MEJICO (OPE). — La revista «Visión» ha publicado dos respuestas a ciertas manifestaciones de afecto por el régimen franquista hechas en la misma revista por el argentino Ricardo Sarli. «Ya que tan afecto es el señor Ricardo Sarli a hacer preguntas —dice una de las respuestas— yo me permito hacerle una sola, con el fin de finiquitar esta controversia. Y es esta: ¿Por qué siendo Franco, según el señor Sarli por supuesto, la representación del bien, del orden y de la paz, no permite unas elecciones libres en España, que permitan conocer el «aplastante» apoyo que el pueblo «brinda» a su «recio» gobernante? Yo respondería que no lo hace porque sabe que su paz y orden no cuentan con el apoyo del pueblo.»

«Cabria preguntar al señor Sarli —dice la otra respuesta— si en el interior de los presidios no hay paz y tranquilidad, gracias a los fusiles que los vigilan. Cabria preguntarle si el sinfín de paniguados que España mantiene (militares y policías), muy superior al normal, no son los que mantienen ese orden. Cabria preguntar si el éxodo de cerca de un millón quinientos mil españoles que han ido dejando España en el periodo de siete años (y siguen dejándola), para hacer fuera de su patria los más bajos y rudos trabajos, lo hacen por exceso de paz, orden y bienestar.»

Nota de OPE: El «A B C» del 3 de octubre publica unas palabras pronunciadas por el vicepresidente del Gobierno de Madrid, general Muñoz Grandes, en la Escuela de Guerra Naval, que dice así: «Sin el sentimiento de unidad de las Fuerzas Armadas, España se hundiría y nos sentiríamos responsables de no haberlo sabido evitar.»

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNA CRITICA SOCIAL ENDEBLE

INUTIL pedirle peras al olmo. De un país como España, en manos del ultramontano *tandem* militar-clerical, no puede esperarse otra cosa, en lo que afecta a la producción literaria, que la posición reverencial al respecto del régimen, de los más cerrilmente *comprometidos*, la chabacanería sentimental de los Pérez y Pérez de nuevo cuño; la cosa de evasión, blandengue, incolora, a lo Delibes; o el peor Cela, el del «tremendismo», con su «La Familia de Pascual Duarte».

Mas, quedan en fondo de librerías obras de los autores extranjeros de ayer, de algunos escritores españoles, también de ayer. Obras en las que se dicen las cosas sin circunloquios; donde se atacan los prejuicios, y se va a la raíz del malestar social. Con más o menos restricción, se leen en España, en traducción de la América latina, o en la lengua original, obras escritas por doquier, fuera de España, donde ya es sabido existen libertades cívicas para poder publicar, sin temor a la innoble censura, lo que se piensa.

Ante lo que es, evidentemente, una vergüenza para el país, se busca una tímida reacción, permitida, por descontado, por los gerifaltes del régimen. De ahí que editores y autores busquen ofrecer al público la sensación de que *también* en España se escribe con *enfoque* social. Y, en resumidas cuentas, fácilmente se puede notar que todo para en una raquítica, en una endeble alusión afectando leves matices de orden social, sin ir, como es de comprender, a la entraña de los problemas.

De entre los escritores de las nuevas generaciones; de los comprendidos entre los veinticinco a los cuarenta años, podemos citar media docena que condensan, por así decir, todo lo más relevante de la «crítica social» que refleja la actual literatura española.

De la escritora Carmen Laforet se ha dicho que después de «Nada», ya no ha escrito nada... En efecto, las obras que ha producido luego están muy por debajo de la primera, donde quedó reflejado de un modo magistral el ambiente espiritualmente opaco, legado por el desenlace de la etapa turbulenta iniciada en julio del 1936. En «El Curso», Juan Antonio Payno esboza el sentir de unos estudiantes que piensan y sienten, que hay en ellos fermento de rebeldía. Pero tan solo es la suya lo que podríamos llamar leve insinuación de lo que es la vida social española. Mas en lo que concierne a «los de abajo», como decía Azuela, al proletariado, aparecen en las páginas del libro como unos pobres diablos. Mucho se ha hablado de la obra de Castillo Puche «Paralelo 40». Indudablemente vale por lo que nos da a conocer de la *invasión* vergonzosa de los yankis en España, pero los «revolucionarios» que presenta en el libro, como elementos de oposición, son, naturalmente, comunistas, (¡no puede haber otros!) y los describe como si tuvieran alma de chulos y rufianes. Juan Sebastián Arbó, otro de los escritores de nombradía, en «La hora negra» presenta a un loco perdido, quien en el decurso de sus absurdas divagaciones, araña un poco algún que otro de los prejuicios sociales. Angel María de Lera, con su obra «Hemos perdido el sol», pretende describir el vivir de los obreros españoles en Alemania. Sí, sí, se quejan de haber tenido que abandonar, para ganarse la vida, la tierra que les vio nacer. Pero, —¡no hay cuidado!— ninguno de los obreros y obreras que nos describe señala las causas y quienes son los culpables de haber tenido que salir de la tierra madre.

Es de esperar que, a la postre, llegará nueva etapa social en que los literatos escriban con libertad, y afronten con veracidad y valentía el problema social en su base, como lo hacían Blasco Ibáñez, Pío Baroja, o Ramón Sender.

ENTRE JOVENES LIBERTARIOS

Que los jóvenes libertarios de Iberia, desperdigados por ahí, celebren reuniones, inicien coloquios, informen, y formulen proposiciones, no puede por menos que congratularnos a cuantos, conscientes de lo que representa el factor juvenil para la vitalidad y desenvolvimiento del ideal, sentimos hacia ellos un singular afecto. De ahí que nos produzca satisfacción el que, acá y acullá celebren reuniones, con puerta abierta para mozos y veteranos. ¡Es así como se da fe de vida! ¡Es así como se demuestra que hay sangre en las venas, temple en la voluntad, y lucidez de entendimiento!

Y al ser invitados unos y otros, en más o menos crecido comicio de inspiración juvenil libertaria, se ha de considerar indispensable el que flote en el ambiente un clima de camaradería afectando a todos; que en el rostro y en el interior de cada uno prevalezca la lealtad. Lealtad para reconocer errores, si los hubiera; y para borrar efectos de apasionamiento, de producirse, o de haberse producido. Así es como se puede hacer obra positiva. Mejor dicho: Ello puede ser el punto de convergencia para obrar, para *ir al grano*. No podemos echar en olvido que los proyectos *inamovibles*, de no quedar archivados, se los lleva el viento, lo que viene a ser lo mismo.

Hace ya años, cuando proponíamos el que se formara un conjunto de juventud libertaria, quienes fuimos, por así decir, los precursores de lo que se constituyó bastante después, sin ser ni más ni menos de lo que puedan ser los jóvenes libertarios de hoy, nos desviviamos para obtener medios para desenvolver las actividades de proselitismo, las campañas que considerábamos podían resultar eficaces. Y al efecto, poníamos en práctica, con decidido empeño, lo que igualmente se puede hacer hoy.

¡Nada de salir ahora con aquello de que «cualquier tiempo pasado fue mejor»! ¡Nada de querer dar la murga con lo de los consejos paternalistas de tono suficiente! Pero, si también hemos pasado por los veinte y los veinticinco años, ¿qué mal puede haber en que iniciemos un esbozo de lo que entonces sentíamos, pensábamos y hacíamos? Y si se nos demuestra que las cosas se pueden hacer hoy mejor; que nuestros jóvenes tienen más iniciativas, más espíritu emprendedor del que a nosotros nos animaba, tanto mayor motivo de satisfacción ha de producirnos. Así se puede demostrar palmariamente que el progreso no es una simple ficción.

RECONOCIMIENTO A LA REVISTA «ESPRIT»

Se difiera, en más o en menos, de los puntos de mira que informan el sentir de la conocida revista francesa «Esprit», hay que estimar el que, como en el último número de ella, la mayor parte de sus páginas las hayan ofrecido a los profesores universitarios españoles, víctimas de la arbitrariedad del franquismo. Así dice «Esprit»: «Al publicar este conjunto de textos rendimos homenaje a los profesores, víctimas de su abnegación por la libertad, el espíritu de diálogo y el libre exámen. Ellos son el símbolo de la libertad de conciencia y el honor de su patria.»

Los textos corresponden a Manuel Tuñón de Lara, que titula su trabajo: «Diálogo en España. Roberto Garrido dedica sus páginas a lo que denomina: «Falso y verdadero diálogo.» Enrique Tierno Galván publica «La Universidad española». El periodista José Antonio Novais, tan conocido por las interesantes informaciones que al respecto de la situación social en España ha venido publicando en el diario parisino «Le Monde», inserta un artículo que titula: «Del sindicalismo de Estado al sindicalismo libre». M. Aguilar Navarro se refiere a «Los cristianos españoles y la democracia». De Juan Gomis, reproducen un trabajo publicado en la revista «Cuadernos para el diálogo», trabajo que lleva por título: «De Constantino al anonimato electoral». Y finalizan la buena cantidad de páginas dedicadas al problema de España con un trabajo de Alfonso Comín, que se titula, «Dos inspiradores: Monier y Machado».

Constituye la citada colaboración en las páginas de «Esprit», una sólida, una formidable impugnación al régimen franquista. En algún que otro pormenor de los escritos en cuestión podríamos los libertarios hacer alguna que otra salvedad; mas, precisa reconocer lo bien fundamentados que están los aspectos de base. Pruebas contundentes para que se sepa fuera de España hasta donde llega la tan orquestada «liberalización» del régimen; el fondo de jesuítica hipocresía que sirve de norte a quienes rigen el país.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

PACIFISMO EN ESTADOS UNIDOS

LOS escritores Arthur Miller, John Hersey y Saul Bellow; los actores Tony Randall, Robert Ryan y Ruby Dee; el profesor Alber Sabin, inventor de la vacuna contra la poliomelitis; el rabino Jacob Weinstein, presidente de la Confederación Central de los rabinos norteamericanos; James Farmer, presidente del congreso por la igualdad racial; Norman Thomas, líder socialista, patrocinan una «marcha sobre Washington», que tendrá lugar el 27 de noviembre, para reclamar la paz en Vietnam. Según los organizadores, se debe llegar a una solución negociada. No se trata de retirar las fuerzas norteamericanas que se hallan en Vietnam, sino de que se tomen medidas para evitar sufrimientos al pueblo vietnamita. Según el representante demócrata de California, George Brown, «El pueblo norteamericano se halla actualmente condicionado por la acción militar; la marcha tiene por objeto condenar esta nefasta tendencia.»

Pero los organizadores, muy modositos y amigos del orden, condenan las actitudes «ilegales», deserciones y objeciones de conciencia, ya que no aceptan el gesto de un joven neyorkino a quien se detuvo la semana pasada por haber quemado sus papeles militares.

Por otra parte, el presidente Jonhson y varios miembros del gobierno, demostraron sus inquietudes antes las manifestaciones pacifistas que tuvieron lugar el viernes y el sábado de la anterior semana. Temen que tales manifestaciones «sean mal interpretadas por los adversarios de los Estados Unidos». Johnson opina que los manifestantes fueron pura y simplemente «explotados» por los «comunistas», y Nicolás Katzenbach, ministro de Justicia, anunció que se iniciaria una investigación acerca de la «infiltración comunista en las filas pacifistas». Mike Mansfield, líder de la mayoría democrática, felicitó en el Senado la decisión de Katzembach, porque «esas gentes minan los esfuerzos del presidente para llegar a una solución negociada y además aportan argumentos a Pekín...».

Se deduce de todo esto que el cretinismo moral tiene formidable asiento en las esferas políticas y gubernamentales estadounidenses, hecho nada nuevo por cierto ni allí ni en ningún país de los que intervienen en toda esta serie de guerrillas que no dejan descansar las fábricas de armamentos.

Pero divaga algo por lo menos la opinión del *New Yok Times*, diario independiente, que afirma «que todas las tendencias tienen el derecho de expresar sus opiniones», y agrega «que los que desean que Estados Unidos abandonen la guerra en Vietnam tienen tanto derecho a expresar sus puntos de vista, como los que consideran que Johnson se muestra débil frente a los comunistas, cuando declara que se halla dispuesto a negociar una paz honrosa. La libertad de palabra y de acción no se halla reservada únicamente a los que representan la mayoría en un país democrático...».

⁂

Hace poco más de un par de meses, los obreros metalúrgicos norteamericanos estuvieron a punto de declararse en huelga porque las sociedades explotadoras se negaba a establecer nuevos contratos con las sindicales. En esta ocasión el presidente de los Estados Unidos convocó de urgencia a la Casa Blanca a los representantes de ambas partes en litigio. Les hizo comprender que el gobierno se hallaba en conflicto bélico activo en Vietnam y frente a peligros de hostilidades en media docena de frentes probables; razón fundamental por la que no se podía permitir que cesara el trabajo en una industria tan necesaria como la del acero, en lo que corresponde a la fabricación de armas. Manifestó el presidente que se debía llegar a un acuerdo, fuera de buen grado o por la fuerza. La huelga quedó abortada por un acuerdo de principio, cuando ya en las fundiciones comenzaban a apagar los hornos... ¿Es que será la guerra un motivo de negocio para los países altamente industrializados...? Lo tremendo es que en el «negocio» participan los propios obreros, que no cesan de fabricar las armas que se utilizan contra sus hijos, contra otros obreros, contra todos y contra sí mismos. ¿Conciencia social?... «Para mañanita no más...»

GUERRA AL KU-KLUX-KLAN

El propio Johnson se halla dispuesto —según las apariencias— a llevar la batalla contra el terrible organismo clandestino (a medias) e inquisitorial, denominado Ku-Klux-Klan. Se cita como motivación de urgencia la serie de crímenes impunes que se van produciendo a raíz de la vasta campaña desencadenada por la integración racial. El último conocido en la serie fue el de la señora Liuzzo, militante integracionista blanca, a quien se asesinó en la carretera de Selma (Alabama). Los tres autores del crimen fueron descubiertos, pero no condenados. Como no fueron condenados los autores del asesinato de un profesor negro, en Georgia, ni los que asesinaron a tres militantes (dos blancos) integracionistas en Mississipi, se comprobó que los asesinos pertenecían a la policía del lugar, uno de ellos el propio «shérif».

La decisión de Johnson resulta un tanto humorística, si se tiene en cuenta que la tarea de atacar al Ku-Klux-Klan la confió a la famosa comisión de actividades antiamericanas que alcanzó su ganada celebridad en los tiempos del «maccarthysmo», por su acción contra las infiltraciones comunistas en todas las capas de la sociedad estadounidense, sobre todo en los medios artísticos, en los científicos y en los gubernamentales. Se recordará entre otros el caso de Carlitos Chaplin, que a raíz de todo ello abandonó Estados Unidos, o el de Opeheimer, uno de los «padres» de la bomba atómica, cuyo proceso recordó recientemente Juan Vilar en el teatro «Athenée» de Paris.

Los militantes integracionistas opinan que no se debió confiar la investigación en torno al Ku-Klux-Klan a un organismo que tuvo actuación tan nefasta en la época de «la caza a las brujas»... Por otra parte, la mayoría de los miembros de esta Comisión son sudistas, según se relata en lista de nombres y funciones, por lo que habrá que preguntarse si en verdad existe sinceridad y un cierto grado de buen tino en la decisión de Johnson. El hecho es que cuando la cuestión se discutió en la Cámara de Representantes, de los seis representantes negros, cuatro votaron en contra y dos se abstuvieron.

TRABAJADORES EXTRANJEROS

Los problemas de las migraciones económicos, con sus avatares y su fenomenología particular, comienzan a despertar el interés de personalidades y de organismos, inspirados en el buen deseo de aportar soluciones a la situación a menudo calamitosa de las masas cada vez más crecientes de obreros que abandonan temporariamente sus países respectivos en procura de pan. El creciente turismo aporta a los pueblos menesterosos algo así como el espejismo que en horas de angustia y de sed acosa, más que beneficia, a las víctimas del desierto. De ahí que la masa de emigrantes «económicos» —como decimos en nuestro lenguaje pintoresco los trabajadores extranjeros refugiados políticos— proviene ,cada vez más, de lejanas costas del Mediterráneo y del bar Egeo, volcándose en los países industrializados y ricos del centro europeo. Españoles, italianos y portugueses tropiezan hoy con la creciente competencia de yugoslavos, griegos, turcos, árabes; que también quieren descubrir el nuevo «mundo promisor».

Este mismo mes tuvo lugar en Ginebra un coloquio realizado bajo los auspicios del B.I.T. (Oficina Internacional del Trabajo), al que asistieron representantes de varios países de Europa. El coloquio se limita a ciertos alcances legales en cuanto a la regularización de derechos salariales y de contribuciones sociales a los emigrados. El contraste es grande entre ciertos países y se procura un «patrón» común que favorezca a esta nueva clasificación de parias modernos. Lo importante, en razón a perspectivas más amplias, es observar las conclusiones un tanto generalizadas, pero extremamente verídicas, presentadas por los delegados al coloquio.

«La solidaridad de las clases sociales es un mito —comprueban ciertos estudios allí aportados—. La tensión y los conflictos entre obreros residentes y los emigrados son a menudo violentos, tanto debido a la concurrencia que se presenta en el terreno del trabajo como al choque de civilizaciones diferentes». Los propios sindicatos defienden en la mayoría de los casos a los obreros del país, en detrimento de los obreros extranjeros. No puede negarse la «clochardisación» (vagabundaje característico en París) casi forzada de los extranjeros, tolerada por los países que explotan su trabajo y por los propios sindicatos, que cierran los ojos a la realidad.»

El problema no es nuevo para nosotros, que hemos arrastrado nuestra fatigada humanidad por varios países y continentes. Lo ingrato es comprobar que la situación persiste bajo todos los cielos y en todos los continentes. Hace poco relatábamos la situación de los obreros negros en los sindicatos norteamericanos. Todo ello implica la gigantesca tarea que corresponde a hombres y movimientos declaradamente delicados, no a redimir el mundo, como erróneamente se afirma, sino a transformarlo en lo más hondo, derribando sus bases desde sus raíces.

No. Si todo argumento suena a hueco... si a conciencia se enfrenta con lo que fue característico en Bakunin —el más actual de los actuales en ese terreno— cuando afirmaba su pasión destructora a objeto de crear un mundo nuevo, una nueva mentalidad abierta a la fraternización de los espíritus.

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

4 NOVEMBRE 1965
NUMERO 374
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Economie capitaliste et révolution

L'ESPRIT qui est à la base de l'emprunt national d'équipement 1965 dénote bien les principes dont s'inspire le capitalisme en matière d'investissement. Dans une société bien organisée, l'investissement ne pourrait représenter que la somme de travail collectif nécessaire pour arriver à la mise sur pied d'une production plus facile et plus rationnelle.

Mais, en système capitaliste, progrès et bien-être ne sont conçus que par rapport à une certaine catégorie d'individus privilégiés. Ainsi, l'emprunt national sous entend un effort collectif mais, dans l'esprit des législateurs, cet effort de tous doit aboutir à plus de bien-être encore pour ceux qui, déjà, vivent en parasites et ne participent à la production qu'en qualité de « commanditaires ». Si les prix sont, théoriquement, bloqués ce n'est pas pour permettre un pouvoir d'achat plus important des classes laborieuses et « le gouvernement continue de penser qu'une libération totale des prix conduirait les industriels à relâcher leurs efforts de compression des coûts de revient, à céder plus aisément aux revendications des salariés, et non à augmenter les investissements ». Or, la « compression des coûts de revient » ne saurait être atteinte que grâce à trois moyens qui sont tous les trois préjudiciables à la masse des exploités.

1°) l'utilisation de machines plus perfectionnées aboutit, dans l'état actuel des choses, à la réduction du personnel et au chômage puisque le système se refuse à faire bénéficier l'ensemble des producteurs des progrès techniques en réduisant les horaires de travail sans amoindrir les possibilités d'achat.

2° l'accélération de la production sans modifications dans l'importance des effectifs et les techniques utilisées ne peut se faire que par une augmentation inhumaine des cadences et l'élimination brutale des travailleurs qui ne pourraient les suivre.

3°) la diminution de la qualité des produits est évidemment une troisième solution dont il est inutile de démontrer les inconvénients.

Investir est donc une double attaque contre les classes défavorisées puisqu'il s'agit, en dernière analyse, d'utiliser ce qui a été volé au travailleur afin de perfectionner les moyens par lesquels il subit son exploitation, et de voler davantage encore. C'est l'une des caractéristiques de l'exploitation capitaliste qu'elle augmente proportionnellement à elle-même et s'établit de plus en plus solidement par sa seule existence.

Mais cette amélioration du système capitaliste doit fatalement le conduire à sa perte. Pour lui, l'état de perfection sera aussi l'état d'anéantissement. Bien qu'il cherche à le dissimuler, le capitalisme contient, par la force du progrès technique, les germes d'une société nouvelle qui est sa négation. Plus les facilités de production apparaîtront et plus il deviendra évident que la société, prise dans son sens global, est en marche vers l'économie distributive et la réduction considérable des heures de travail. Si chacun participait effectivement à la production pour un salaire unique il deviendrait vite évident que cette production ne doit pas nécessiter un temps considérable. Tôt ou tard, le capitalisme sera placé devant une production invendable dont les travailleurs sauront s'emparer en même temps que des moyens par lesquels cette production aura été rendue possible et à la construction desquels ils auront pris la plus grand part. Ils voudront alors gèrer, pour la collectivité, ce qui leur appartient de fait et ce dont le capitalisme aura prouvé qu'il ne peut le conduire que dans une impasse.

Mais il ne faudrait pas en conclure que le progrès social est inéxorable et qu'il suffit d'attendre que les contradictions internes du capitalisme aboutissent à une refonte des structures économiques et sociales. Ceux qui repoussent le socialisme dans un avenir hypothétique ne font pas autre chose que les prêtres qui justifient les inégalités sociales par la promesse d'un « paradis » qui n'est qu'une construction de leur esprit. Le bien-être est à la portée de tous et l'effort collectif doit aboutir à des facilités de vie identiques. Les utopistes que nous condamnons, ce sont ceux qui affirment que l'émancipation sociale se trouve au terme d'une évolution et qui sont opposés à une authentique révolution. Ce qui est vrai c'est que le stade d'évolution du capitalisme doit être considéré comme l'un des facteurs à prendre en considération lorsqu'il s'agit de déterminer si les conditions objectives d'un soulèvement populaire gestionnaire se trouvent réalisées. Il semble que, sur ce plan, la transformation de l'économie capitaliste en économie collectiviste est possible dès à présent. Mais la prise de conscience de cet état de fait est elle-même, sur le plan collectif, une condition essentielle.

C'est donc l'une des tâches du syndicalisme révolutionnaire que d'orienter les esprits vers cette prise de conscience collective et de faire que tout acte revendicatif soit aussi un acte gestionnaire, que toute action de révolte soit aussi une acion révolutionnaire.

C'est vers les moyens de rendre possible cette prise de conscience que nous devons orienter nos efforts.

L'EGLISE ET L'ENSEIGNEMENT

Je ne sais plus qui a dit : « Qui tient l'enfant, tient l'humanité tout entière. »

Vérité profonde.

Oui, tenir l'enfant c'est tenir l'humanité, car l'enfant c'est l'homme de demain. L'enfant d'aujourd'hui est à l'homme de demain ce que la fleur est au fruit, ce que la semence est à la moisson ; tant vaut l'enfant, tant vaudra l'homme. C'est dans le cerveau de l'enfant que naissent et se développent ses idées ; c'est dans son cœur que se forment et se fortifient ses sentiments ; c'est dans sa conscience que prennent naissance et grandissent ses convictions et ses jugements. L'éducation et l'instruction, qui ont pour objet de développer les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'enfant, de le mettre en possession de méthodes fécondes et rationnelles, de lui inculquer des sentiments généreux, de le familiariser avec les connaissances utiles et de l'entraîner vers les habitudes saines, ont une importance capitale ; elles soulèvent des problèmes de tout premier ordre et dans la solution qu'on donne à ces problèmes se trouve le secret de l'avenir.

L'Eglise a besoin de fidèles ; c'est dès l'école et à l'école qu'elle en formera. L'Etat a besoin de soldats ; c'est dès l'école et à l'école qu'il en préparera.

Cette constatation — sorte de vérité primaire — suffit à expliquer les luttes acharnées dont l'école a été et est encore le théâtre et l'enjeu ; car s'il est exact que tenir l'enfant c'est tenir l'humanité, il est évident qu'il est suffisant, mais nécessaire, de tenir l'école pour tenir l'enfant et, par suite, toute l'humanité.

Régner sur l'humanité sans régner sur l'école, il n'y faut pas songer. Pour gouverner les hommes, il faut s'emparer de l'école, elle seule peut dominer l'humanité, la puissance — temporelle ou spirituelle — qui domine l'enseignement.

Ainsi s'explique le zèle avec lequel, dès ses débuts dans le monde, l'Eglise s'est appliquée à saisir le monopole de l'enseignement et à le garder.

Quand l'empereur Julien, dit « l'Apostat », promulgua le fameux édit par lequel il était interdit aux chrétiens d'enseigner les lettres grecques, ce qui était fermer aux chrétiens l'accès des classes dirigeantes et reléguer le christianisme au rang d'une superstition populaire bonne pour des illettrés et des barbares, cette mesure souleva la véhémente protestation des évêques et, notamment, de Saint Basile et de Saint Grégoire de Naziance.

Un peu plus tard, quand l'Europe occidentale se couvrit de couvents, les moines, plus studieux et plus cultivés que les membres du clergé séculier, monopolisèrent l'enseignement.

Pendant tout le Moyen Age, cet accaparement de l'enseignement par l'Eglise et, plus spécialement, par les Ordres et les Congrégrations, fut rendu facile par l'ignorance des barons féodaux, pour la plupart de sombres brutes, et par l'absence quasi-totale de culture intellectuelle qui fut un des caractères de cette époque.

Mais voici que s'ouvre cette ère de rénovation littéraire, artistique et scientifique, qu'on appelle la Renaissance ; voici que, au cours du quinzième siècle, grâce aux progrès réalisés par la merveilleuse invention de Gutenberg : l'imprimerie et avec le concours des papes et des rois, la culture antique est remise en honneur ; voici que l'Italie et la France

(Suite page 2.)

Chrétiens... libertaires ?

Encore un autre concile et tous les libertaires se rallieront à la religion catholique, tant il est vrai que celui qui se déroule présentement s'approche de nos conceptions philosophiques et humanitaires. Qu'on en juge.

Le R. P. Dubarle, dominicain français, dit : « Il faut prendre parti, la guerre est un crime en soi ; la course aux armements constitue un cycle infernal. Le concile perd une occasion unique de prendre la défense des innocents qui sont les éternelles victimes des guerres. Il faut que Vatican II se mouille *(sic)*. »

Le cardinal Liénard, évêque de Lille : « La guerre est devenue *(resic)* un crime contre l'humanité. »

Mrg. Brezanaноczi : « La guerre est intrinsèquement perverse. »

Le R. P. Butler, supérieur des bénédictins d'Angleterre : « Il n'est pas bon d'insister sur le devoir d'obéissance à l'autorité légitime, car celle-ci, en cas de guerre, abuse souvent de son pouvoir. Il vaudrait mieux souligner la responsabilité de ceux qui obéissent trop facilement à des ordres immoraux, et font appel au devoir d'obéissance pour justifier des crimes commis pendant les guerres. »

Mgr. Rusch, évêque d'Autriche : « Il faut condamner non seulement les guerres classiques, mais aussi le nationalisme étriqué. »

Enfin, et pour finir ces citations, un évêque hindou, Mgr. Simons, nous donne son opinion sur le problème de la surpopulation. Il dit : « On prévoit que la population du globe aura doublé dans quelques années. Pour résoudre ce problème, il ne suffit pas de compter sur les richesses naturelles de la terre, qui ne sont pas inépuisables. La baisse de la mortalité, due au progrès de la médecine, contribue à l'accroissement du genre humain. Il faut étudier les moyens aptes à freiner cette expansion démographique. »

Comme on peut le constater, les évêques, du moins certains, « se mouillent » comme dirait le père Dubarles et, dans le domaine de la guerre comme dans celui de la surpopulation, rejoignent les théories libertaires, exposées despuis un bon demi-siècle, pour ne pas dire plus.

Si le concile adopte les points de vue de ces prélats, l'Eglise de demain sera antimilitariste, pour la conception libre, voire, pourquoi pas, pour l'union libre. Bravo, nous ne pouvons que nous réjouir de voir cette Eglise réputée —à juste titre d'ailleurs— pour son esprit conservateur, se rallier aux théories anarchistes. Mais, car il y a un mais : Comme le dit Mgr. Dubales, il faut que Vatican II « se mouille ». Or, je ne veux pas jouer les prophètes mais je crains, je dirai même que je suis sûr, que le saint siège n'adoptera pas de telles propositions qui, je le répète, sont antimilitaristes, et antinatalistes.

L'Eglise interdirait dans son sein les militaires en uniformes ? Mieux, elle devrait conseiller, voire ordonner, l'objection de conscience à tous les jeunes croyants ; de même, elle devrait conseiller les jeunes époux sur les moyens anticonceptionnels actuellement en vente ; en un mot, renier tout ce qui, hier, faisait d'elle la religion la plus chauvine, la plus revancharde, la plus nataliste ; pour adopter des points de vues philosophiques et humanitaires, dont seuls, jusqu'à ce jour, les libertaires étaient les défenseurs.

Ne soyons pas naïfs. Il se peut que les évêques susnommés soient sincères et pensent réellement ce qu'ils ont dit ; n'oublions pas toutefois que, dans toutes les fêtes foraines, il y a des commères... A qui le gant... A moi Monsieur ; et les badeaux rentrent dans la baraque foraine voir un match de boxe où tout est truqué. Mais, même s'ils ne sont pas des « compères », même s'ils sont sincères, l'Eglise ne peut les suivre. Si elle adopte cette idéologie, elle se refuse d'une part toute la bigoterie des villes et des campagnes, mais surtout, chose plus grave, la possibilité de puiser dans les coffres fort des messieurs de la finance qui, cela se comprend, ne lui pardonneraient pas un tel coup de Jarnac.

Rassurons-nous, «IL PAPA», dans son discours devant l'assemblée Américaine, a dit, concernant le contrôle des naissances : « Votre tâche est de faire en sorte que le pain soit suffisamment abondant à la table de l'humanité et non pas de *favoriser un contrôle artificiel des naissances* qui serait irrationnel, en vue de diminuer le nombre des convives au banquet de la vie. »

Au banquet de la vie, comme le dit si bien le saint père, c'est comme à la caserne ; il y a le mess des officiers où l'on mange bien, et il y a le réfectoire où l'on sert le rata. Au banquet de la vie, près du mess des officiers, il y a des W.C. dont les murs sont recouverts de carreaux de faïence ; à côté du réfectoire des simples trouffions, il y a des latrines, qui puent, excusez-moi, odeur qui se confond d'ailleurs avec celle du réfectoire. Au banquet de la vie, il y a les quartiers chics la « ville-haute » comme l'on dit en provence ; il y a aussi la ville basse où se trouvent les bidonvilles. Et ce ne sont pas les discours des hommes politiques, les prières des églises qui changeront quelque chose au problème.

Une meilleure économie, la suppression du parasitisme, du militarisme, des frontières ; une meilleure distribution des biens collectifs ; enfin, la suppression de la hiérarchie salariale peuvent donner à la population humaine, non seulement de meilleures possibilités économiques, mais aussi, ce qui a autant de valeur, davantage de temps libre en dehors de l'usine ou du bureau.

Pour atteindre ce but, un seul chemin : *Syndicalisme révolutionnaire.*

G. PIOU

Une civilisation de fous

L'eau se fait rare, au point de ne plus couvrir les besoins ménagers et d'hygiène. Et cela dans tous les pays.

On nous dit, dans notre région : C'est la faute de la sécheresse ! Oui, en partie seulement, car, il y a quelques années, on ne manquait point d'eau malgré la sécheresse ! La cause est donc ailleurs.

La Nature produit toujours les mêmes quantités d'eau. Sa moyenne de production est toujours à peu près la même : stable.

Mais les hommes prolifèrent aussi inconsciemment que les bêtes ; c'est devenu souvent une manière de gagner de l'argent : il n'y a pas de petit profit à dédaigner.

Les gouvernants encouragent cette prolifération, car, en principe, plus il y aura de consommateurs, davantage il y aura d'achateurs, plus on vendra de produits divers, donc : la prolifération est devenue un commerce pour tous : *réaliser des profits !*

Ce raisonnement de fous est contre. dit par la Nature qui ne varie pas dans ses rendements. Elle semble dire :

« Je donnais aux hommes les quantités d'eau nécessaires à leur entretien. Egarés par leur appétit de profit, ils jettent sur la terre plus d'enfants que je ne puis en abreuver ce sont des fous !

» Non seulement ils sont trop nombreux pour l'eau disponible, mais par leurs ordures, les infiltrations résultant de l'emploi des engrais et des produits chimiques, ils polluent l'eau que je leur donne ! »

Leur pullulement devient une véritable infection pour les sources, les rivières, les fleuves, les mers... !

Plus fort encore.

Pour dissimuler leur sottise, ils javellisent les « eaux potables », sous prétexte de les assainir !

Or, il a été démontré au 45e Congrès de l'hygiène à l'Institut Pasteur, que :

1° L'apport de produits chlorés dans les eaux dites « potables » ne peut les assainir. Les pollutions virales et bactériologiques résistent à ces traitements.

2° Par contre, cette inutile désinfection est toxique pour l'appareil digestif des animaux et de l'homme...

Nous sommes donc en face d'une civilisation de fous qui sacrifie sa santé et son bonheur à la rage de gagner de l'argent.

C'est ainsi qu'en notre région, on accuse la sécheresse d'une raréfaction des eaux dont la cause principale est le *surpeuplement*.

On vend tous les terrains. On construit sur toutes les terres vivrières.

On appelle les estivants pour dévaliser leurs portefeuilles ; vendre, *réaliser des profits*.

Nul vendeur, nul service administratif, n'ont essayé de prévoir si les ressources hydrauliques suffiraient à la consommation générale... !

En vérité, je vous le dis : Nous sommes au cœur d'une civilisation de fous !

Elle fait des enfants pour réaliser des profits...

Elle fait la guerre pour réaliser des profits...

On nous empoisonne. C'est une source de profit pour commerçants, médecins, hommes d'affaires...

On nous prive d'eau pure ; on vend le soleil et l'air. Ainsi le veut la civilisation du profit, une civilisation de fous...

G. B.

Ce qu'il faut bâtir

Il faut sortir des sentiers infestés par la politique, s'arracher à des traditions surranées et inopérantes, à des influences mystiques, réfléchir sur toutes les expériences révolutionnaires en cours, et se dire, en toute objectivité : « Là, ou jusqu'à ce jour, la valeur financière n'a pu donner à l'Homme, ni le bien être, ni la sécurité, ni la liberté ; attendu que « prix, salaires et profits » sont les causes que, sous tous les régimes (socialistes ou non) l'homme n'a pu réaliser son rêve séculaire de dignité et de liberté, il n'est donc d'autre civilisation valable que celle de la distribution gratuite des choses et des services.

La mission du syndicalisme révolutionnaire devient claire, précise et inflexible, dès aujourd'hui :

Diminution de la durée du travail.

Salaire annuel garanti et unique.

Retraite à 50 ans à salaire complet.

Mise en gratuité de tous les services publics : médicaux, sanitaires, gaz, électricité, chauffage, habitat, enseignement, sécurité sociale, etc.

Devant les échecs misérables de toutes les grèves partielles, alors que *chacun sait* que les prix dépasseront toujours les salaires, il ne se présente qu'une méthode de lutte pour imposer à la civilisation actuelle la substitution de la Gratuité au Profit (qu'il soit privé ou d'Etat) : *c'est la grève générale*.

L'homme, cette bête parlante, est condamné à la fraternité parce que son égoïsme et l'évolution de ses connaissances techniques, le privent *du pouvoir de conserver à lui ce qui appartient à tous*.

Son génie lui inflige la défaite morale et sociale la plus humiliante : rendre à tous, à la communauté toute entière ce qu'il rêve encore de s'approprier !

Il appartient au syndicalisme révolutionnaire d'être le véhicule de l'égalité économique, de promouvoir sur le chemin de la Gratuité les masses sciemment égarées par les partis politiques et le culte de la valeur financière...

Que cela plaise ou non à nos habitudes, à nos traditions, à notre égoïsme. *la justice sera la conséquence de l'Egalité économique et sociale ou ne sera jamais !*

Qui que tu sois, quelle que soit ton opinion, sache le bien : l'Egalité économique et sociale, c'est la mise en pratique de ce principe humain, fraternel, rationnel : « de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins ».

Tu peux ouvrir les yeux, explorer l'horizon, interroger ton imagination le chemin de la liberté est sans issue pour les « Mangeurs de Pouvoir ». pour leurs troupeaux ; il ne s'ouvre et s'éclaire que dans la marche à la Gratuité...

La gratuité de tous les services publics..., une monnaie de consomation fondante et remplaçée chaque semestre en attendant sa disparition totale : tel sera le creuset du monde nouveau, servant de dénominateur commun à tous...

La Gratuité est la seule technique sociale garantissant *le droit de consommation et d'usage*.

Toute dictature se trouve écartée, abolie, par le fait que les privilèges financiers ou de puissance s'anéantissent dans la gratuité comme certaines iles s'immergent dans la mer à la suite d'une secousse sismique...

La mission du syndicalisme révolutionnaire est donc d'organiser l'autogestion de la production et de la distribution par les travailleurs et les consomateurs fédérés dans l'Administration des Choses.

EN FLANANT...

Monsieur le Pape Paul découvrit la faim lors de son voyage aux Indes.

Quel explorateur que ce Papa.

⁂

Pour lutter contre la faim des pays sous-developpés, on y envoie des canons et des tanks.

⁂

Le jour où le Pape, ainsi que le Ministre des finances français, se trouvaient aux U.S.A. pour parler de paix, la haute finance mondiale y tenait ses assises.

Simple coïncidence.

⁂

On dit qu'il n'y a pas assez d'autoroutes pour les voitures.

La réalité c'est qu'il y a trop d'automobiles pour les routes.

⁂

Diffusé par l'O.R.T.F. : « L'étrangleur de femmes de mœurs légères est traqué, la police et le « milieu » sont d'accord. »

Comment supprimer le « milieu » sans supprimer la police ?

« Dans le social : des services sociaux ont été installés dans les immeubles sociaux pour élever le niveau social. »

Ceci se passe dans la société.

« Les communautés occidentales doivent s'unir pour lutter contre le communisme. »

« Le marché commun ne marche pas. »

⁂

Lu dans « Les Petites Affiches » : « l'équilibre des paiements doit être assuré par des recettes provenant des transactions invisibles.

On demande à voir.

⁂

Programme du Plan : Il faut que ça change. Il faut de la stabilité.

Si nous comprenons bien, il faut de la stabilité dans le changement et du changement dans la stabilité.

⁂

Promesses pour l'avenir :

Producteurs ! Les prix vont augmenter.

Consommateurs ! Les prix vont baisser.

Le franc, lui, restera stable.

ESOPE

EN BREF...

LES «LIMITES» DE LA LIBERTE D'EXPRESSION

Projet de loi sur la presse en Espagne (cette loi devrait remplacer celle de... 1938). En fait de liberté d'expression, il suffit de prendre connaissance de l'article n° 2 de cette loi pour se rendre compte que le gouvernement se réserve la possibilité d'interdire tout ce qui pourrait présenter le moindre caractère « progressiste » et, en définitive, comme partout, d'orienter la presse selon ses désirs : cet article est ainsi conçu : La liberté d'expression sera soumise au respect de la morale et de la vérité, de *l'ordre constitutionnel en vigueur* (on peut donc critiquer tout à loisir le régime de Franco, puisqu'il s'agit non pas d'un ordre constitutionnel, mais d'un système imposé par la force des armes), des exigences de la défense nationale, de la sécurité de l'Etat, du maintien de l'ordre public intérieur (idem) et de la paix extérieur. On voit que cette loi, qui ne sera « examinée » par les Cortes que l'année prochaine, est conçue de telle façon que le gouvernement ait toujours un bon prétexte pour censurer n'importe quel texte. Par ailleurs, les informations venant de l'extérieur, devront obligatoirement passer par une agence d'Etat.

PATRONS ET SALARIES « COMMUNISTES »

Les journalistes du *Drapeau-Rouge*, organe officiel du parti communiste belge, se sont mis en grève pour obtenir des avantages pécuniers et la réintégration d'un de leurs confrères licenciés. Fort heureusement, on s'en serait douté, « le dialogue n'est cependant pas rompu et des négociations » ont eu lieu pour tenter de mettre un terme à cette grève. Nous ne pouvons pas douter que ces négociations aboutiront, car les « communistes officiels » sont passés maîtres dans l'art d'appliquer les principes de la collaboration de classes. Pour nous, qui n'avons pas au journal de directeurs ou de collaborateurs rémunérés, nous invitons les grévistes belges à pratiquer l'action directe et à mettre en pratique les véritables principes du syndicalisme révolutionnaire.

L'action ouvrière et les trahisons des officiels

MONTPELLIER

Les travailleurs de l'imprimerie du journal *Le Midi Libre* (qui se dit progressiste), par une grève de 48 heures, ont interrompu la parution du journal pour protester contre la décision de la direction de substituer le salaire horaire au salaire mensuel.

Les « syndicats officiels » ont transigé avec la direction qui maintient les salaires mensuels à ceux qui furent embauché sous ce régime ; mais, dans l'avenir, ceux qui seront embauchés seront payés à l'heure. La C.G.T. appelle cela une victoire. Nous, nous appelons cela une trahison de plus, puisque le salaire horaire permet à la direction de mettre à la porte les ouvriers avec le minimum de préavis, mettant la plupart d'entre eux à la merci du bon vouloir des seigneurs.

LA ROCHELLE

Première quinzaine d'octobre. Sous l'impulsion d'un petit groupe de travailleurs, les ouvriers des Etablissements Brissoneau et Lotz étaient passés à l'action directe, violente et révolutionnaire, seule action valable contre les affameurs. Une fois de plus, par leur complicité et leurs appels au calme, les « syndicats officiels » C.G.T. et C.F.D.T. ont brisé l'action ouvrière pour le plus grand profit du patronat.

Les ouvriers de chez Brisonneau et Lotz ont devant les yeux une preuve de plus de la trahison des « officiels » et ils doivent comprendre que l'émancipation des travailleurs doit être leur œuvre propre. Ils doivent reprendre la lutte révolutionnaire.

A LA S. N. C. F.

Les privilèges sociaux doivent disparaître

Il existe, paraît-il, une législation du travail et la loi (qui n'a pas été faite par nous) dit que chaque travailleur a le droit, dans la plus complète indépendance, de demander que la législation du travail soit respectée.

Ce n'est pas le cas à la S.N.C.F.

Un de nos camarades de Paris-Saint-Lazare-Batignolles ayant soulevé la question des dérogations à la législation du travail et la violation permanente de la réglementation du personnel et du dictionnaire des emplois pour démontrer la pénurie de personnel d'exécution à la S.N.C.F. est aujourd'hui en butte aux tracasseries et aux menaces de la hiérarchie de la S.N.C.F.

Les services de la main-d'œuvre du ministère des Travaux publics et des Transports ont pourtant reconnu que la réclamation de notre camarade était fondée.

Pour essayer de créer la discorde dans le personnel et pour essayer de discréditer notre organisation, la hiérarchie de la S.N.C.F. a donné satisfaction à notre camarade et à lui seul (en conservant l'espoir de se venger). Mais la S.N.C.F. n'en continue pas moins à violer la législation du travail, la réglementation du personnel et le dictionnaire des emplois en faisant peser la crainte sur les jeunes cheminots et en faisant planer la possibilité de représailles éventuelles.

A mesurer que la hiérarchie se rend mieux compte que ses privilèges s'éditent sur la docilité des lampistes, elle se préoccupe davantage d'entretenir cette docilité par la crainte, voire la menace.

Il y a là un véritable scandale qui doit être dénoncé. Et on est en droit de poser la question : Sommes-nous revenus au temps des seigneurs ?

C'est un fait qu'on est bien obligé de reconnaître : la hiérarchie, et surtout la petite et moyenne hiérarchie, est plus anti-sociale que les gens au pouvoir.

Les gens qui, à la S.N.C.F., ont cru utile de se grouper dans les « syndicats de cadres » pour se différencier du commun des salariés sont en fait les pires ennemis des travailleurs et de toute émancipation sociale. Avec ces gens-là, les capitalistes peuvent dormir tranquilles ; leurs chiens de garde, les cadres, veillent sur leurs privilèges.

Les capitalistes n'en demandaient pas tant, ils sont mieux servis qu'ils l'espéraient.

Mais que ces messieurs de la hiérarchie de la S.N.C.F. et, en particulier, ceux de Paris-Saint-Lazare-Batignolles prennent bien garde, les privilèges n'ont qu'un temps, et la prochaine révolution tiendra compte de toutes les petites saloperies.

LE LAMPISTE

Historicidad de Jesús

HASTA los años treinta de nuestro siglo se propiciaron las discusiones en materia religiosa entre creyentes y ateos. De entonces datan las manifestaciones más importantes de los diversos grupos racionalistas, anarquistas o simplemente laicos, procurando poner en evidencia la falsedad de los dogmas religiosos, así como las numerosas dudas de los historiadores acerca de la existencia de Jesús y de la agitación social de que fue autor, al parecer, el llamado Nazareno.

Por la tribuna de las «Charlas Populares» (Causeries Populaires), desfilaron Faure, Lorulot, Ryner, Dandé-Bancel, Armand, Méric y tantos otros, cuyas intervenciones proyectaban luz en las mentes de los oyentes y de los lectores que hallaban motivos de reflexión en las páginas que relataban esas charlas.

Una de las mejor marcadas de esas charlas fue, quizás, la que dio en París el día 25 de febrero de 1931, el filósofo y helenista Han Ryner (1).

El título original de esa conferencia era: «L'Historicité de Jesús». Texto muy difícil de hallar en lengua original.

El amigo Mascii se ha puesto a trabajar para lo nuestro con todo el tiempo libre que el no tener que trabajar para un patrono le ofrece, y tras haber pasado la obra al italiano ha tenido la loable idea de ofrecernos un comentamos brevemente, pensando que el mejor comentario será, dentro breve tiempo, la traducción al castellano.

Es un librito de 81 páginas, 13 x 17, además de un prefacio de Luis Simón y la presentación por «Uno de las Charlas». Su lectura es amena. Letra clara, espaciada convenientemente y con la imparcialidad que personifica a los anarquistas, no quitando punto ni coma a las intervenciones de los adversarios.

Han Ryner da al abate Candillon una lección de historia relativa a Jesús. Desbrozando punto por punto cuánto ayudó a edificar la deidad; citando los historiadores más susceptibles de verosimilitud, llega a la conclusión de la existencia del Nazareno, sin afirmar cuál puede haber sido su verdadero pensamiento, que pensamos según el nuestro propio, o nuestra manera de ser, ya porque le amemos o porque le odiemos.

«Si somos propensos a amarle —dice—, y hombres de vida interior y de calma, como Tolstoi o Francisco de Asís, hallaremos su pensamiento en el Sermón de la Montaña.»

¡En la historia son demasiado numerosos los delitos religiosos y no es necesario añadirle éste también!

Es la afirmación de Ryner, oponiéndose a ella el abate Candillon, quien, en su primera intervención, partiendo de que «nada viene de la nada», concluye en que Jesús fue, es y será, siendo indispensable para el hombre en pro o en contra suya», y con Pascal repite que: «Hay quienes temen perderle y quienes temen hallarle.»

Es interesante la intervención de Lázaro Rachline.

De origen israelita, con pocas palabras destruye las acusaciones católicas sobre el deicidio de los hebreos. Siendo Jesús judío, niega la posibilidad de que su muerte fuera obra de sus correligionarios, sobre todo sabiendo que de las formas de suplicio, la crucifixión estaba excluida de las leyes hebraicas. Por otra parte: ¿Cómo es posible que los hebreos persiguieran a los cristianos si estos no existían aún?

A los nazarenos se les consideraba revolucionarios; si a Jesús se le llamo Nazareno es porque frecuentaba a los nativos de esa ciudad.

Lo que interesa es saber si el abate considera a Jesús como un Dios o simplemente como a un profeta, en cuyo caso lo que debe hacer es abandonar los hábitos y unirse a los ateos.

Rachline fue entonces un profeta, quizá sin darse cuenta. Recuérdese que el concilio actual —Vaticano II— retiró la acusación de deicidio que pesaba contra todo el pueblo de Israel.

En su segunda intervención, recoge H. Ryner los argumentos del abate, poniendo de relieve la infamia de los católicos, recordando la célebre frase de Voltaire: «Ecrasons l'infâme» (Aplastemos al infame), recordando al Caballero de la Barre quien, en 1766, a los dieciocho años de edad, acusado sin pruebas de haber mutilado un crucifijo, vióse amputado de la mano derecha y fue luego decapitado y quemado su cadáver junto con un diccionario filosófico hallado en su casa.

Haciendo la diferencia entre catolicismo y cristianismo, el príncipe de los narradores dice: «Amo, fantasma o realidad, al Jesús del Sermón de la Montaña. Lo amo como a Tolstoi y como a Francisco de Asís. Y digo: Han existido tres cristianos en el mundo: Jesús, Francisco de Asís y Tolstoi. No conozco a otros.»

Ryner cita al Caballero de la Barre. Hubiera podido citar innumerables otros ejemplos, ¡desgraciadamente!. Hubiera podido referirse a otros actos odiosos de los que se ha hecho autor el catolicismo, más cercanos a nosotros, entre ellos la tortura infligida a Panizza (2).

Cabe citar, de la segunda intervención de Candillon, las palabras siguientes, que le muestran huérfano de argumentos lógicos: «Se comprende a Jesús en la medida de la propia inteligencia y del propio sentimiento.»

Termina el libro con la conclusión de Ryner que no es «una conclusión precisa, porque, como os he dicho, tengo más o menos dudas sobre cuanto concierne a Jesús. Para llegar a una conclusión precisa sería conveniente que yo fuera más dogmático de lo que soy y, creedme, estoy muy contento de pararme aquí.»

⁂

Engarzando el comentario anterior con los acontecimientos de hoy día, pienso que actualmente se está dando mucho auge a los manejos de la Iglesia, de la que será conveniente recordar que Pío XII estuvo de manera descarada contra todo progreso y libertad individual o colectiva, pasando a la historia como el amigo de los dictadores.

Con Juan XXIII a la cabeza del Vaticano, la Iglesia emprendió una carrera vertiginosa que algunos pretenden revolucionaria.

A los que estamos de vuelta de lo que puede dar de sí la santa constitución, se nos hace aburrido seguir las incidencias de ese concilio interminable, aunque no negamos la necesidad de estar atentos a esas discusiones y discursos de prelados y manifestaciones de libertad de conciencia, etc.

Nos hacen sonreír quienes afirman que cada uno de esos concilios ha sido un enorme paso dado por la Iglesia, porque ello no es ni media verdad.

Cuando la Iglesia habla de paz, de odio a la miseria; cuando nos dice que estudia seriamente el problema del control de nacimientos, recordamos que el anarquismo ha estudiado y llegado a conclusiones de solución de todos esos problemas demostrando, lógica y científicamente, que la miseria y todas sus consecuencias son, en gran parte, hijos del exceso de población.

Ya en nuestras mocedades nos interesó ese aspecto de la acción anarquista. La teoría está basada en la lógica: más brazos para alquilar, menos posibilidades de satisfacción económica. A menos posibilidades económicasá más concurrencia; a más concurrencia, menos cordialidad; a menos cordialidad, más predisposición de violencia y de guerra, y cuando ésta estalla, lo único que despierta en el hombre es la criminalidad. Y la Iglesia se halla siempre del lado del vencedor.

Si los católicos consideran que su labor actual es netamente revolucionaria, no debemos por ello nosotros dejar que nos echen polvos en los ojos. La lógica y el sentido común tropiezan siempre con la Iglesia.

⁂

Con esos señores, como con los políticos —aunque haya quien se desgañite para hacernos creer que no somos buenos más que para cacarear como gallinas—, no podemos tener relación ninguna, puesto que su «revolución» consiste en adaptarse a los momentos actuales, según sus conveniencias; nuestra equivocación sería conformarnos a ese circunstancialismo de retroceso, aunque haya quien piensa que renovarse significa amoldarse a formas fracasadas, de lo que tenemos necesidad es de practicar lo nuestro, los conceptos que defendemos, descartando a todo dios que, habiendo maldecido a curas y frailes, piensa que hay que adaptarse hasta gritar ¡Viva Cristo rey!

¡No nos dejemos engañar por cantos jesuíticos!... Observemos la lección de la historia que nos muestra cómo, la Iglesia, con varios siglos de retraso en comparación con el mundo ateo, si avanza es arrastrada por la fuerza ineluctable de la evolución, de la ciencia y del buen sentido común.

FERNANDO FERRER

(1) *Publicada en italiano por la librería de la Federación Anarquista Italiana (Editora). Traductor: Giuseppe Mascii.*

(2) *Oscar Panizza, autor, entre otras obras, del «Concile d'Amour» (editor J. J. Pauvert Libertés. Paris) que contiene, además de la obra, un prefacio de André Breton, un postfacio de Jean Brejoux y el discurso de su propia defensa por el autor, en el proceso incoado por su «Concilio», ante el tribunal real de Munich el 30 de abril de 1895.*

(3) *«Pie XII et le IIIe Reich». Documents. Saül Friedlander. Editions du Seuil.*

MITIN EN VILLEURBANNE

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta Comisión comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes de la C.N.T., que el domingo, día 14 de noviembre, tendrá lugar en Lyon (Villeurbanne), en la Sala «Bonneterre», rue Bonneterre (detrás de los rascacielos de Villeurbanne), un gran mitin de afirmación *confederal y libertario*, en el que tomarán parte los compañeros:

FEDERICA MONTSENY, directora de «Espoir», y

FRANCISCO ISGLEAS, el conocido y veterano militante de la Regional Catalana.

Compañeros todos, con nuestra presencia daremos una vez más la prueba que la C.N.T. y el Movimiento Libertario en el exilio aún vive y está dispuesto a escribir la página que la historia le tiene asignada en pro de la liberación del pueblo español.

NOTA.—Desde Perrache, tomar el car número 7 y trasbordar en los Cordelier con el car número 3 y apearse en la parada Auguste Blanqui (Villeurbanne).

«UMBRAL»

Sumario del número 46:

Lázaro Flury: **PSICOANALISIS Y FOLKLORE.**

Eduardo Zamacois: **DESDE BUENOS AIRES. ALFONSO VIDAL Y PLANAS.**

Ramón Barce: **CAPDEVILA Y SU BEETHOVEN.**

Víctor García: **UNA DE CAL Y OTRA DE ARENA. LA GALLERA ESPAÑOLA.**

Andrés Martínez: **EUROPA (poesía).**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. PEDRO MATA.**

Noi de Sabadell: **SAMBLANCAT HABLISTA.**

Angel Samblancat: **MARFIL ANIMAL Y VEGETAL.**

Costa Iscar: **INDIVIDUO Y SOCIEDAD.**

Juan Ferrer: **TRIBUTO A JOSE URIEL GARCIA.**

Roc Llop i Convalia: **CUATRO POEMAS (premiados con la Flor Natural en los Juegos Florales de la Lengua Catalana recientemente celebrados en París).**

Luís Alberto Musso: **LA PINTORESCA CIENCIA DEL SIGLO XIX.**

J. Guiraud: **XV CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.**

José Agustín Goytisolo: **COMO EL AGUILA (poesía).**

Ignacio Chiapuso: **ESTUDIO DE BASE. LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.**

Mastieno: **CLARISIMOS VARONES. RAIZ Y COLMO ESPAÑOL EN GALDOS.**

Alberto Fernández Leys: **SONIA LEONHARD. «REITERACION DEL CANTO».**

Notas. Noticiario, grabados, libros, etc. Otro número que puede encararse con el espejo de la Cultura.

Precio: 1 franco, en esta Administración.

Como la C.N.T. endereza entuertos por los caminos del destierro

Un arreglo de cuentas a los comunistas en el Campo de Barcarés

LOS movimientos idealistas que despiertan en los hombres sentido de justicia y ansia de libertad, ni mueren de viejos ni tienen fronteras. Las corrientes regresivas los contienen, pero no los detienen. La Comuna de París, aún después de masacrada, abrió cauces a un nuevo sistema social que irradió su influencia por encima de todas las fronteras y sus supervivientes perseguidos llevaron su obra a todo país que le dio exilio.

La obra revolucionaria de la C.N.T. tuvo repercusiones mundiales, aún no valoradas en sus alcances. Y a su paso por el destierro va dejando rastros de su acción justiciera.

A nuestro pasar por la frontera a Francia, la intensidad dramática alcanzó proporciones inconmensurables, en la que los hombres de la C.N.T., sin ser los únicos, se destacaron afrontándola con virilidad. En la playa, sobre la arena, bajo la lluvia, el frío, los mordiscos del hambre y los piojos, que aparecieron por falta de medios de aseo, se distinguieron por la manera de agruparse en busca de comida para mitigar el hambre, ramajes para hacer chabolas, leña para encender fuego y calmar el frío, cacharros para hervir agua, matar piojos y tomar algo caliente que, aunque no fuera más que agua no muy limpia, nos sabía a gloria.

Someter el oleaje humano que llegaba al campo de Argelés a una férrea disciplina, fue la primera preocupación de los militares franceses. Y como si esto no fuera bastante, los comunistas españoles, con Lister en cabeza, recurrieron a todas las maniobras para convertir el campo en un cuartel y cada refugiado en un soldado a sus órdenes, con una disciplina en la que no se pudiera respirar sin su permiso. Los compañeros de los comités de la C.N.T., también los de la U.G.T., supieron impedirlo estableciendo un campo civil que fue preferido por la mayoría de refugiados. En este campo, la indisciplina nos permitía comer un poco más que la mermada ración cuartelera, y ello salvó la vida de muchos en estado de agotamiento.

Con una alimentación reparadora, el poder ver como fumaban los gendarmes, el reparo que nos proporcionaban las chabolas construidas bajo los más variados sistemas arquitectónicos de los antiguos trogloditas, empezó a florecer en nosotros la esperanza y la alegría, que tenía su expresión en parodias teatrales, conciertos, exposiciones de pintura. También surgió la iniciativa industrial tabacalera, que consistía en hacer cigarros sin tabaco; se instalaron barberías con profesionales, y también con aficionados que cortaban el pelo y arrancaban la barba. En el primer grupo de barracas que se construyó se instaló una caricatura de Barrio Chino, con tugurios que tenían pretensiones de cabarets, en los que se servía buen café... finos licores, etc., etc.

Cuando estaba en su apogeo tan apreciable esfuerzo para convertir la dramática situación en alegre comedia, entre los bulos de barraca circuló la noticia de que se habían instalado otros campos que reunían todas las comodidades, y de entre ellos el de Barcarés era el más ponderado porque en él reinaba mucho «orden» y que, para poner fin al desorden reinante en el campo de Argelés, seríamos trasladados a dichos campos. Con 22 compañeros más de chabola tuvimos la suerte... de ser trasladados para el tan ponderado campo de Barcarés. En previsión de tiempos peores, en la chabola teníamos *stock* de comida, pero en razón de que íbamos para un campo tan alabado no quisimos llevar ninguna. Y apenas llegados a dicho campo, pensé hasta donde una propaganda arteramente orquestada engaña incluso a los que nos creemos listos.

A la entrada en Barcarés la primera impresión desagradable fue la presencia de un cuerpo de carabineros españoles que con sus porras quiso hacernos marcar el paso. Y el estado esquelético de los allí exiliados, vestidos de harapos y rascándose los piojos, causaba una impresión deprimente. En cada barraca, para dormir se metían 65 esqueletos. Por el agotamiento y toda suerte de achaques algunos ya no podían levantarse. Nuestra robustez y limpieza les sorprendía, y nos preguntaban de dónde veníamos.

Con una férrea disciplina, toda libertad individual había sido suprimida. Con el secuestro de la correspondencia se mantenía la incumunicación. El levantarse y otros menesteres era a toque de corneta. El jefe de cada barraca, con atribuciones de capitán, leía las severas órdenes militares que los carabineros españoles querían hacernos cumplir, y cuando los desobedecíamos nos «chivataban» a los gendarmes. La prisión de Collíure tenía allí una resonancia como el penal de Burgos en España. Ni una ráfaga de alegría tonificaba los espíritus. La cantidad de esbirros era crecida, y la imagen de la muerte en acecho se vislumbraba en los rostros demacrados.

Los cenetistas allí concentrados se sentían débiles para afrontar la situación. Pero apenas llegados los de Argelès, se buscaron, se entendieron y prepararon la «Noche de San Bartolomé», en la que se arreglaron cuentas con los más culpables de aquella degradante situación.

El capitán del Islote V se decía que era el compañero Cabrera, al que se le hizo una visita y se puso en el dilema de renunciar al capitanado o a la afiliación a la C.N.T., a lo que contestó que, por encima de todo, él era cenetista. Informó que los militares franceses habían entregado el mando del campo a 70 capitanes del ejército español, y que los que se oponían a aquel estado de injusticia eran sólo diecisiete.

La preparación de la «Noche de San Bartolomé» se llevó a cabo con tanta discreción, que sólo se enteraron los que tenían que dar leña y ninguno de los que tenían que recibirla. En la preparación del plan se destacó un grupo de ferroviarios, entre ellos el compañero Antonio del Prado, el militante que con menos ruido he visto cumplir más obra. Los «grandes» capitanes de cada Islote vivían en barracas aparte con escoltas y humilde servidumbre. Pero en un amanecer se encontraron con una escolta diferente que les hizo tanto efecto que algunos fueron a parar al hospital. La población se dio cuenta de que en el campo se estaba librando un descomunal combate, pero nadie conocía a los combatientes y ellos también lo silenciaron...

Aquella manera de arreglar cuentas fue motivo de gran publicidad en la prensa regional, determinando que el mando militar francés investigara los motivos de aquel tumulto. Y fue entonces cuando se descubrió la cantidad de comestibles enterrados, los depósitos abarrotados de ropa y comida pudriéndose, a costa del hambre que mataba a diario cantidad de exiliados. Se constató también que se vendía ropa que venía para los desamisados, y que a bajo precio se sacaba dinero que los capitanes gastaban en francachelas. Se encontraron sacos de correspondencia que no salía del campo para guardarse el dinero de los sellos y para que afuera no se conociera la existencia de aquel paraíso... moscovita.

Constatada por la investigación la obra criminal que realizaban los capitanes españoles con sus compatriotas, el mando francés tomó posición de la administración del campo. La disciplina aflojó, la distribución de ropas y comidas mejoró y con ello la salud física y moral de los acampados.

Es alentador que el enderezo de aquel y otros entuertos, que sería largo enumerar, se debió a hombres de la C.N.T., así como la ultrajante situación que allí reinaba a los comunistas que se esfuerzan por hacer de España y el mundo un campo de concentración bien ordenado... como el de Barcarés.

SERAFIN FERNANDEZ

(Próximo artículo: La obra de la C.N.T. en el barrage de l'Aigle.)

Sobre nuestro futuro

(Viene de la página 4.)

cunspección. Es necesario que cimentemos bien, y de inmediato, nuestro nuevo inicio, y no abusar demasiado y por sistema, de nuestra reconocida potencialidad y prestigio. Nuestros sindicatos de industria y de ramo pueden y deben ser verdaderas escuelas de entrenamiento, de preparación en toods los órdenes de nuestras actividades creadoras. Y, mayormente, en el plan constructivo.

Limitar la extensión indebida de los conflictos que puedan ser resueltos localmente (en fábricas y talleres y obras), sin apelar a la totalidad del ramo o de la industria, es indispensable hacerlo. Economizar, en una palabra, esfuerzos y energías. Sin una fuerte y eficaz organización, es peligroso siempre entregarse totalmente. Y conviene conocer, además, los momentos y condiciones en que los conflictos pueden ser planteados y ganados. Hemos de ser, repetimos, un poco más avaros de nuestra riqueza militante y de nuestro potencial moral y material, orgánicamente considerados. En las crisis temporales, no lo olvidemos, nosotros estaremos en desventaja en la resistencia, e indirectamente podría ocurrir que hiciéramos el juego al capitalismo y al comunismo siempre expectante y oportunista, a todos nuestros adversarios, si pusiéramos *toda la carne en el asador*.

Prodigarse en movimientos cuya trascendencia puede quedar limitada a simples cuadros orgánicos, debe ser la mira inteligente y acertada de nuestra militancia. Crear y ampliar las bases de una interpretación adecuada a nuestras posibilidades y a los resultados de ciertas empresas reivindicadoras, es obra de ciclopes, pero que debe realizarse sin el más leve titubeo.

En principios, ni un paso atrás. En tácticas, menos. Y en oportunidad, hay que medirla con compás micrométrico.

Y, sobre todo, inculcar en el espíritu y en el cerebro de las nuevas generaciones, la máxima seriedad, la mayor cantidad de confianza en nuestros postulados, y la garantía de que ambas cualidades podrán siempre hacernos adquirir el mayor crédito moral entre los explotados rezagados, y con ello el engrandecimiento, también, de nuestra C.N.T. y del anarquismo.

SORTEABLES ZARZAS

Un punto esencial e indispensable para la reestructuración completa de nuestros cuadros sindicales, lo constituye la incorporación, lo más intensa posible, de los elementos técnicos e intelectuales como factores de la producción y de la racionalización del trabajo, no como dirigentes o determinantes de la acción de nuestra organización, pues por su formación semi-burguesa podrían acarrear a nuestra C.N.T. desviaciones imperdonables. Hemos de escapar al anzuelo de la cantada «tecnocracia». Debemos remarcar la discreción y la circunspección que esta labor implicará. Convendrá, dada la sicología de estas clases sociales, no dejarse absorber ni poco ni mucho por el afán de atraerlas a nuestra órbita. Ya hemos podido observar, en algunos países, la poca consistencia de su «conciencia social», y de su espíritu combativo o revolucionario. Y habrá que ir, repetimos, con pies de plomo en el trato atractivo de estas fracciones «superiores». Claro está que los comunistas recurrirán por todos los medios a su captación —y ya vemos que lo están haciendo— empleando todos los recursos y tácticas para atraerlos a su órbita. Pero si nosotros adelantamos el reloj de nuestras actividades, es posible hacer fracasar sus maniobras. Su carencia de organismos sindicales la suplen siempre con las prebendas materiales que les proporciona el *Partido*.

Insistimos en remarcar que estamos hablando desde el punto de vista de nuestra reincorporación a la España recientemente liberada. Y que en ella ha comenzado un ritmo de reorganización en el que rivalizarán, segura e inevitablemente, elementos políticos como el Partido Socialista Español, Partido Socialista Catalán, Partido Sindicalista (?), del brazo seguramente de los descontados y migrados partidos históricos, republicanos y el federal, y el de moderna creación en España, el Partido Comunista. Amén de otras fracciones catalanas y algunos residuos tolerados de la «resistencia» durante el franquismo, los solidarios vascos. Algunos de los cuales han intentado en el exilio el sustraer a algunos núcleos confederales, capitaneados por la capillita de los «renovadores», cuyas aspiraciones no podemos ni debemos ignorar, ya que están vinculados a los deseos de ganar a la C.N.T. para alcanzar sus maquiavélicos propósitos y que, con razón sin duda, gozarán de la protección oficial de quienes ostenten las riendas del poder público flamante y necesitado de algún respaldo popular eficiente ¿Y la socialdemocracia y el falangismo, como supervivientes casi inevitables?

EL PLAN CONSTRUCTIVO INMEDIATO

Hemos de incorporar también, al estudio de los elementos competentes, todo cuanto se relacione con el incremento de una base cultural sólida entre el pueblo producto. Regularizar, mediante los organismos que ya prácticamente lo han hecho, las funciones adecuadas a la producción de lo útil, propugnando por la elaboración de un plan que decida la abolición de la producción de productos inadecuados e innecesarios. Ello es cosa que debe sobrentenderse como una actividad más, olvidada antaño, en bien de la futura economía confederal y de la salud física y moral de los ciudadanos. Las lecciones deducidas de la experiencia han de hacernos modificar o transformar, y siempre sobre la marcha, todo error que ayer pudiera haber sido cometido por incapacidad, por omisión o por efecto de coacciones extrañas a la esencia y fisonomía moral de la C.N.T.

H. PLAJA

(Continuará.)

OCHO MESES DE CARCEL SIN INCULPACION

PARIS (OPE).—Escribe «Le Figaro»: «Una francesa de 24 años, Christiane Etchalus, está detenida desde hace ocho meses en Pamplona por las autoridades militares españolas.

» Su petición de libertad condicional ha sido desestimada a pesar de que no se le ha comunicado ninguna inculpación.

» La señorita Etchalus, profesora de Ciencias Naturales en el colegio de Hasparren, va todas las semanas a seguir un curso en la Universidad de Pamplona. El 2 de febrero último fue detenida en Dancharinea, por la policía española cuando se disponía a entrar en Francia. En su automóvil, se encontró una hoja antifranquista y un cartucho de dinamita de origen francés.

» No es imposible que se haya librado a actividades políticas, ya que esta joven forma parte del movimiento autonomista «Embata». Pero afirfa que el cartucho de dinamita fue puesto en su coche contra su voluntad al dejarlo en un garaje español para su reparación.

» Un profesor americano que viajaba con ella, fue puesto en libertad después de cuarenta y dos días de detención. La señorita Etchalus afirma haber sido víctima de una maquinación.»

Las obras y los días

(Viene de la pág. 4.)

dijo: «¡Chicos, hemos llegado ya a los cien mil ejemplares de tirada! ¡Ahora ya puedo morirme!»

No, no fue aquella una cifra tope. La tirada continuó aumentando. Otros compañeros pasaron por la dirección del diario obrero. La salud de Callejas era endeble, pero, de vez en cuando, ofrecía a nuestra prensa uno de sus bien hilvanados artículos. Después, en Méjico, ha sido en «Tierra y Libertad» donde, de un modo reiterado, ha expuesto su sentir anarquista. Es menester que en esta, su etapa de descanso, sea efluvio de satisfacción el recuerdo de aquella sus pasadas horas de euforia. Y el convencimiento de que no se le tiene olvidado.

L'Eglise et l'enseignement

(Suite de la page 1.)

s'enorgueillissent de l'Arioste, de Machiavel, du Tasse, de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Michel Ange, de Rabelais, de Marot, de Ronsard, du Primatice, de Del Sarto, de Cellini, de Lescot, de Delorme, de Goujon, de Germain Pilon, de cette admirable pléiade de poètes, d'écrivains, de savants et d'artistes qui conférent à leur temps un incomparable éclat; voici que François Ier fonde le Collège de France (1530); voici que les nobles qui, jusqu'alors, à quelques exceptions près, négligeaient l'étude pour s'adonner tout entiers aux exercices de force et d'adresse, qui mettaient toute leur fierté à manier valeureusement les armes de guerre et de chasse, sont contraints d'acquérir les connaissances élémentaires qu'exige l'administration de leurs vastes domaines et les notions un peu plus étendues que nécessite la gestion des affaires publiques, à laquelle ils ambitionnent d'être appelés par l'éclat de leur naissance, leur fortune et la faveur du roi; voici que l'enrichissement graduel de la bourgeoisie ouvre aux fils de celle-ci les portes des collèges et des Universités.

Sébastien FAURE

(Extrait de la «Revue Internationale Anarchiste Polyglotte». Paris, 15 juin 1925.)

VAN GOGH EN AMSTERDAM

En «Liberté», la interesante publicación pacifista y libertaria fundada por el compañero Lecoin, uno de sus colaboradores, el escritor Henri Perruchot, ha dedicado a Van Gogh un trabajo de carácter conmemorativo. Nadie mejor calificado para hacerlo si tenemos en cuenta que Perruchot ha publicado libros biográficos en torno a grandes pintores, como Cézanne, Gauguin, Toulouse-Lautrec y el propio Van Gogh. Al referirse a este último sus páginas rebosan sentimiento, piedad, al ir siguiendo el calvario, la vida atormentada del genial pintor holandés, cada una de cuyas obras se cotiza, actualmente, por millones de francos. ¡Y el infeliz vivió y falleció en la más tremenda miseria, sin poder vender sus cuadros, desdeñados como despreciable pacotilla!

Es en Amsterdam, en el Museo Municipal (Stedelijk Museum), donde existe la mayor cantidad de obras de Van Gogh. En varias, salas dotadas de bien estudiado efecto de luz, el visitante puede admirar una buena cantidad de cuadros del incomparable artista. Desde las telas reflejando en tono plomizo, ocre y azul desvaído, rincones de Montmartre y de la «banlieue» parisina, hasta el amarillo encendido del sol y de los trigales provenzales, ¡cuánta variedad de temas y colores! Como Rembrandt, también Van Gogh amaba la bella capital holandesa, cruzada de canales sombreados de arbolado. Pero la miseria le atenazaba, y su espíritu romántico mejor que la silente paz de algunos rincones urbanos de Amsterdam, París, o Bruselas, a la postre prefería vivir en tierras de Arles, sudando el sol de la Provenza y resistiendo las ventoleras del mistral.

A pocas nociones biográficas que se tenga de Van Gogh, cuando uno ha recorrido las salas del museo donde se hallan guardadas la mayoría de sus obras por lo que ellas representan, por el colorido, por el trazo magistral de su pincel, diríase que se nos adentran en la sensibilidad los estados de ánimo que dominaban la mente del pintor. Y al abandonar la ciudad, al dejar Amsterdam, entre los más queridos recuerdos que guarda la retina está la obra del artista, excepcional por su inconfundible originalidad.

FONTAURA

«UMBRAL» escribe demasiado «alto».

Para elevación de nosotros mismos, amigos.

Nuestro único gran problema

AL decidirme a escribir estos renglones no me guía el propósito de repetirme en lo de que «la celebración de comicios sólo ocasiona gastos para almacenar acuerdos». Mi primordial objetivo es preguntar a los libertarios españoles si veinticinco años de experiencias no han sido más que suficientes para comprender que los complicados «engranajes orgánicos» no han correspondido al propósito fijado. Nuestras inquietudes de exiliados idealistas no pueden ser otras que las de captar prosélitos y acudir a todas las necesidades de la lucha en el interior. Lástima de tiempo perdido en prácticas que han resultado estériles.

Se ha querido mantener tres ramas que, al desgarrarse el árbol libertario, lo han dejado con poca savia nutritiva. No se ha tenido en cuenta la enorme carga que supone para los sostenedores, dos o más presupuestos «orgánicos», cuando habría sido más razonable acumular toda la energía en un solo caudal puesto al servicio de las necesidades del interior. Tres especies de comités es cosa excesiva, y más con multiplicación de plenarias, plenos y congresos, amén de otras actividades exigentes de viajes y más viajes de la sindical, de la C. de R., de las juventudes... No había bastante con todo esto, que aun ha venido la A.S.E., en símbolo de unidad con exteriores, cuando la nuestra propia exige reparaciones.

Ya es tarde para criticar modalidades orgánicas y lamentar la suma de actividades, vidas y dinero vertida durante veintiséis años. A lo hecho, pecho, y aun reconociendo que las mejores intenciones han mediado para llegar a un tal resultado, consideramos que nunca es tarde para rectificar lo rectificable. Nuestra responsabilidad de militantes nos obliga a no prolongar el exilio por tiempo indefinido. Entonces se impone una reacción vigorosa, y, lejos del complejo de impotencia que podría darse a causa de la infecundidad de nuestros esfuerzos, aunar voluntades, acumular energías, *practicar la unidad entre nosotros, los compañeros*, y disponernos a dar la última batalla para ganar, al fin, la *guerra*. Sin demagogias, personalismos, ni revolucionarismos aparatosos, todo es posible estando de completo acuerdo. Sosegado los espíritus, podría convocarse una asamblea básica de confederales, anarquistas y jóvenes ídem, para tratar sobre: 1.º Modalidades que faciliten una actuación de conjunto sin roces ni supremacías. 2.º Nombramiento de una comisión de actividad exclusivamente antifascista. 3.º Dedicar las aportaciones de cada uno de los tres grupos al fondo de lucha cara al interior.

Esto, y el compromiso formal de terminar —y no reproducir— los mínimos problemas. Reunión de voluntades, sin tolerancia de cuestiones personales. Unico problema: Mantenimiento y desarrollo del anarquismo y enfocarlo cara a España.

Pues aún quedamos miles pensando en que el ejemplo comunista libertario de las colectividades puede abrir una perspectiva saludable en España cuando nuestro elemento pueda manifestarse libremente.

MANUEL HERNANDEZ

La revista «UMBRAL» desmiente que los trabajadores de la C.N.T. sean más partidarios del barullo que de la cultura.

El último arrebato

«Nunca es tarde cuando llega», lo que esperamos con tanta impaciencia, el sálvese quien pueda de los sindicatos verticales, de la Falange, junto con el desmoronamiento del régimen franquista. La última pirueta se perfila, tras las muchas de durante 26 años. Las camisas negras, de tanto remiendo, ya no tienen uso. El hilo «cenetista» de ciertos desaprensivos no va a servir, por estar igualmente podrido.

La C.N.T. sabrá aguantar el peso de la responsabilidad que se le aproxima. La tarea reconstructiva será dura, pero por sólido moralmente, lo nuestro. En el río revuelto inevitable tras la caída de la dictadura, no habrá ganancia de pescadores por poco que nos desvelemos. Nuestra reciedumbre de roble quedará, una vez más, manifiesta. La corriente sindical habrá de ser clara, y no turbia como elementos advenedizos y otros gastados proponen. La corriente no irá al molino de harinas terrosas, negocio de agentes comerciales «sindicalistas». La avalancha sindical será limpia e impetuosa para riego fructífero del campo social de España. La C.N.T. está allí, y aquí, en prenda de garantía.

Cuartos de banderas, sacristías, con sacristanes modernos, preparan un mañana igual que hoy y ayer, un repinte de fachada dejando la suciedad dentro, con ponencias, tablas redondas y otras zarandajas. Pero ocurre que somos mayores de edad y derribaremos mesas y ponencias. No habrá respeto para verticalerías, ni reverencias ni dependencias.

No hay posibilidad de que nadie nos engañe, a no ser que nos quisiéramos engañar nosotros mismos.

Afortunadamente, no somos el tonto de la villa ni de ninguna parte. Para tomarnos el pelo no ha nacido barbero.

JUAN CLARAMUNT

B.D.I.C

Contestando a una carta sin sobre

II

(Ver el n.º 371 del «C. S.» del 14 de octubre de 1965)

Apreciado amigo Juan Ferrer:

Tu me perdonarás y, contigo, los compañeros lectores, si es con un poco de retraso que saco del tintero esta segunda parte de mi respuesta. Soy un exiliado de aquellos que no tienen tiempo de tener tiempo para dedicarlo a las cosas del espiritu, absorbidos hasta la médula por el trabajo con salario y, como añadidura, por muchos otros trabajos sin idem. Y cuando me quiero dar el gustazo de una «escapada» como esta vez, impulsado y atraido por tu leal réplica y tu no menos leal ofrecimiento de publicar mis respuestas, pues bien, que llego cuando llego, sin poder respirar ni garantizar dia y hora de llegada.

Pero vamos ya al asunto.

***

Se trata hoy del antiguo y muy actual problema catalán.

Para entendernos mejor y pronto, considero que hay que plantear el problema de cara y a fondo.

En pura doctrina anarquista, vuestra posición ante este problema es de estar al margen o en contra, la misma posición, en suma, que adoptáis ante todos los postulados llamados burgueses o reformistas, lo cual equivale a decir ante todo lo que no es de inspiración anarquista. Es una posición de «barricada» que os permite de criticarlo todo en espera del momento de la gran revolución internacional.

Pero «prácticamente y fisicamente» resulta que estáis sujetos, atados, a la vida y a la acción de la colectividad donde vivís, ya sea en Cataluña ya en no importa que otra parte de la Peninsula o del Globo. Y sin ceder, de cuando en cuando, a las exigencias de esta realidad más fuerte que la doctrina, muchos de los viejos sindicalistas de la C.N.T. no os habrian seguido. Y me atrevo a vaticinar que perderéis a muchos de los nuevos si no abandonáis vuestro absoluto y estéril «todo o nada».

Ese «sedimento pimargalliano que los libertarios lleváis en el alma» (copiado de tu texto) y que parece asustarte un poco, en lugar de ahogarlo deberiais abrirle todos los grifos para que inundara y fecundara vuestra organización confederal.

En realidad nadie puede desinteresarse de lo que se hace o deshace entorno suyo, a menos de ser anodino de sangre y espiritu, especie que no cuaja en vuestros medios.

Y ya que tenemos Cataluña como tema, te digo que la «Catalunya lliure» debe interesar a vuestros militantes tanto como a los de los otros sectores politicos y sindicales. A los catalanes de pura cepa como a todos los demás residentes en Cataluña, hayan nacido donde hayan nacido. E igualmente a los hombres progresistas que viven y se desenvuelven fuera de Cataluña, puesto que la «Catalunya lliure» fue y volverá a ser la columna maestra de la República y el cimiento de la Federación de Pueblos Libres de Iberia, solución fundamental a los principales problemas que agitaron y agitarán nuestra Peninsula.

Tu arguyes que «una Cataluña libre con situaciones burguesas y autoritarias, no puede rezar para vosotros» ¿Tendré que decirte que una Cataluña libre no prejuzga ni excluye ningún sistema politico, económico ni social? Y que corresponderá a los partidarios de cada uno de éstos la tarea de defenderlos y propalarlos?

Creer que la «Catalunya lliure» ha de ser la «Lliga» o «l'Esquerra», el «Virolai» o «els Segadors» seria un error de ligereza. Nuestra Cataluña será lo que sus ciudadanos establezcan democráticamente.

Y que no se diga que en la Cataluña Autónoma habia los lideres y los rebaños. Lo desmienten la vida y el funcionamiento de los innumerables Centros Republicanos de Izquierda, con edificios de su propiedad levantados con el esfuerzo y las manos de militantes obreros y campesinos como vuestros propios sindicatos; y que, repartidos por todos los pueblos y pueblecitos del pais, fueron ejemplo y hogar de democracia ardiente y activa, con libre y amplia participación al trabajo legislativo de la «Generalitat».

Como para echar un poco de agua al vino, tu me citas un «mal ejemplo» de la «Catalunya lliure», ciertas hazañas callejeras de Badia y sus Guardias de Asalto. Evidentemente que, en anarquista, las fuerzas del Orden. *todas las fuerzas del Orden*, son despreciables por principio. Ahora bien, sin querer polemizar sobre este punto, me permitirás recordarte que, en 1936, las fuerzas del Orden se llamaron «Milicias» y «Patrullas de Control», con Badias y otros equivalentes.

Seamos objetivos. La obra de los hombres de la «Generalitat» de 1931 a 1936, fue, en lo esencial, una obra progresista, de un socialismo democrático prometedor, respondiendo, en todo caso, a las ansias de la mayoría de ciudadanos que los habian elegido. Baste citar brevemente la obra escolar en general, del punto de vista técnico como universitario, con Establecimientos y Programas a la hora europea. El impulso dado a las Cooperativas de consumo, de producción y Sindicatos Agricolas. La ayuda legislativa a las Mutualidades, especie de «Securité Social» sin intromisión del Estado. Y sus poco conocidas Leyes de Administración Local que daban a los Ayuntamientos vida e iniciativa propias con posibilidades efectivas de municipalización y colectivismo como para abrir el camino hacia vuestros Municipios Libres.

Ojalá, ojalá que los hombres del Gobierno Central de la República hubieran hecho el mismo honor a sus postulados de reformistas y socialistas!

Lo lamentable, amigo Ferrer, es que todo ha sido perdido y que habrá de recomenzarse a partir de cero.

Es, pues, en aras de esa batalla que se tendrá de librar, que vosotros, los sindicalistas libertarios, deberiais reexaminar ciertas posiciones «absolutas» permitiendo así que la C.N.T. catalana apliegue las masas obreras de Cataluña para integrarlas e integrarse a la gran obra nacional en perspectiva.

El primer Estatuto de la Autonomía de Cataluña, fue votado por el 95 % (cito de memoria) de los ciudadanos residentes en Cataluña, es decir: catalanes, aragoneses, murcianos, andaluces, etc.

Cuando llegará el momento de reinstaurar lo perdido, yo tengo la serena convicción que se formará un nuevo 95 %, pues creo en el entusiasmo y en la fidelidad de todo un pueblo que quiere ser libre para unirse libremente con los demás, sin renunciar a su personalidad y su lengua, pero derribando las fronteras físicas y morales vivero de luchas y desolación. Que este es el auténtico internacionalismo. Unidad sin uniformidad.

***

Y aquí termino mis francas declaraciones, hechas sin ninguna intención de quitarte la «novia» ni siquiera de agriar vuestras buenas relaciones, pues no tengo vocación de conquistador.

No exageras nada cuando dices que «tu moza» moralizó e integró los trabajadores inmigrados a la vida y al pensar de Cataluña antes del 1931. ¡Por algo ella es de pura cepa!

La historia parece repetirse en muchos aspectos. Que tu moza la repita también. Y sin ambages ni rodeos.

Cordialmente,

B. TORNE i PRAT
de Igualada.

ANTENA

BRAZOS CAIDOS EN SESTAO

BILBAO (Radio Euzkadi).—El lunes 11 de octubre, los obreros de la Constructora Naval, de Sestao, se declararon en huelga de brazos caidos. La empresa les dirigió un ultimatum conminándoles con obligarles a salir por la fuerza de los talleres si no reanudaban inmediatamente su trabajo.

Como el martes, dia 12, era la fiesta de la «hispanidad», habia que esperar al miércoles dia 13, para saber lo que pasaba. El plante obedece a razones económicas, pues los obreros tenian plantada desde hace tiempo una reclamación de participación en los beneficios. En vista de que la empresa ha dejado pasar «demasiado» tiempo sin contestar, los operarios replantearon el asunto en la forma indicada.

OTRO CATEDRATICO QUE DIMITE

«Al objeto de expresar su solidaridad con los profesores excluídos, don Fernando Garcia, catedrático de Geografía Descriptiva de la Universidad de Zaragoza, ha dimitido de su cargo. Actualmente está dando un curso en la Universidad norteamericana de Buffalo.

...SI ME SACAS DEL POZO TE PERDONO LA VIDA

PARIS.—«Le Figaro» publica un despacho de su enviado especial permanente a Madrid, cuyos títulos a tres columnas, dicen asi: «Si el problema de las naranjas italianas se resuelve sin que se consulte a España, ésta ejercería represalias contra los paises del Mercado Común.

—Si la voz de España no fuese escuchada, los Seis podrían comprobar que España no es un mendigo que llama a las puertas del Mercado Común... El Gobierno de Madrid podria prever medidas económicas e incluso politicas, principalmente en el caso de que el problema de los frutos agrios planteados por Italia, se resolviese sin que se hubiese consultado a España, Esta no dejaria de efectuar sus compras en otras partes... e incluso por su posición geográfica podria cerrar el paso de Africa al Mercado Común.

«Estas palabras —dice el señor Guillemé-Brulon— las ha pronunciado en Albacete el subcomisario del Plan de Desarrollo, señor González Sáez.»

El periodista recoge también las apreciaciones de varios industriales españoles igualmente irritados contra la politica del Mercado Común.

LA CATASTROFE DE TORREJON EL RUBIO

CACERES.—La rotura de una compuerta de túnel en el que se hallaban trabajando cincuenta obreros, ha determinado la muerte de cuarenta y cinco de ellos, según referencia de origen oficial.

El Estado no se inmuta por ello porque dispone de operarios de recambio. Y hasta otra catástrofe.

OTRO MILAGRO DE LA LOURDES

CARCASONA.—Una expedición de peregrinos españoles procedente del santuario de Lourdes tuvo desgracia cerca de esta ciudad al chocar un camión industrial con el autocar que los conducía. Resultado: seis heridos graves y varios contusos. Entre los 25 romeros accidentados sumaban 3.200 rezos y 375 salves. Pero no se salvaron del todo, como se ha visto.

MAS QUE RESPONDONA, LA CRIADA

BARCELONA.—En una de las violentas trifulcas que doña Caridad Coll venía sosteniendo con su criada Ana Riera, ésta cogió un cuchillo de cocina y lo clavó en el cuello de su dueña. Ana aduce insultos de baja especie y doña Caridad está para el entierro.

Con intervención cenetista, éste y otros conflictos entre burguesas y domésticas eran evitados.

¿TRES AÑOS DE CARCEL?

MADRID.—Ante el Tribunal de Orden Público han comparecido cinco trabajadores españoles de Getafe, acusados de pertenecer al Partido comunista clandestino. Son Francisco Garcia Colorado, Julián Pascual, Antonio Fariado González, Jesús Rodes y Leandro Sánchez, empleados en una fábrica sueca de material telefónico. Desde el 12 de mayo están detenidos en Carabanchel. El fiscal ha pedido tres años de cárcel para cada uno.

COMENTARIO DE «OPE»

«No perdonamos a la Monarquia liberal, ni a la República democrática, ni a la Democracia cristiana, ni al Frente Popular y anarco-sindicalista (todos democracia) el que tuviera que morir un millón de personas y se perdieran muchos millones de riquezas nacional», dice la revista «¿Qué Pasa?» El único comentario que cabe es que ni hubo tal millón de muertos y que los muertos que hubo fueron debidos a una sublevación militar de los amigos de «¿Qué Pasa?»

PARADERO

— De Pedro Nieto Carrasco, natural de Torre Santa Maria (Cáceres), refugiado en Francia en 1939. Interesa noticias su hija Manuela residente en este país. Dirigirse a Juan González, 46, rue du Bourg, Lourdes (H.-P.)

COMUNICADOS

COMISION DE CULTURA Y PROPAGANDA

F. L. DE PARIS

La Comisión de Cultura y Propaganda de la F. L. de Paris pone en conocimiento de los compañeros que tiene en preparación la edición de una conferencia del compañero Manuel Buenacasa. Se trata de su última conferencia dedicada a los militantes del M. L. E., presentada en Paris por cinta magnetofónica pocos dias después de su desaparición repentina.

Siendo el tema de gran interés para todos y, en particular, para las nuevas promociones militantes, y queriendo honrar la memoria del valeroso y abnegado militante que tanto dio a las ideas y al Movimiento, esta F. L. decidió dar perennidad al mensaje postrero de nuestro compañero editándolo en un folleto.

Todos los compañeros interesados en contribuir con su aportación personal, pueden hacerlo dirigiéndose a Roque Llop, C.C.P. núm. 13 507 56. Paris, con la mención «Conferencia Buenacasa».

Pueden igualmente dirigirse a: C. N. T. (Cultura y Propaganda), 24, rue Ste-Marthe. Paris, X°.

La Comisión de Cultura y Propaganda

F. L. DE DECAZEVILLE

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a asamblea general para el domingo dia 7 de noviembre en el local de costumbre.

F. L. DE ROANNE

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados para la asamblea general que se celebrará en nuestro local el domingo dia 7 de noviembre, a las nueve y media de la mañana.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia y puntualidad de todos.

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50. Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

AVISO DEPORTIVO

El U. S. Hispania tendrá asamblea el 6 de noviembre a las 18 horas en el 79, rue St.-Denis, Paris (I).

S. I. A. BEZIERS

El secretariado de S.I.A., en Béziers, convoca a todos sus afiliados y amigos de S. I. A. a la asamblea general que tendrá lugar el domingo dia 7 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social.

S. I. A. DE TOURS

La sección de Amigos de Solidaridad Internacional Antifascista de esta localidad, comunica a todos sus adherentes y simpatizantes, que el domingo dia 14 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, celebrará asamblea general en el local de la Bolsa del Trabajo.

EN EVREUX

El «Groupe libertaire del Eure» nos comunica: que, el día 10 de noviembre próximo a las 9 de la noche, en la Salle des comissions, Mairie de Evreux, tendrá lugar una conferencia, en francés, a cargo del compañero Gaston Leval, el cual tratará el tema: *Une révolution libertaire: Les collectivités espagnoles.*

F. L. DE OULLINS

Reunión de información para el domingo 7 de noviembre, a las nueve y media, local de costumbre.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el domingo dia 7 de noviembre, en el lugar y hora habituales.

PARIS. EL COMPAÑERO DUESO HA FALLECIDO

El compañero José Dueso falleció el 29 de octubre victima de una hemorragia interna. El sepelio se efectuará el 4 de noviembre a las 3,45 de la tarde. Salida del Hospital de Gonesse. Tomar el autobús 250 en la Porte de la Villette a las 3 de la tarde, o el «Car Courrier Ille de France» en el Hospital Lariboissière (Paris) a las 2 y media.

CORREO DE REDACCION

V. A., Lourdes. Compañero, y muy estimado.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris: Jacques et Berthe, 10 francos; Igual, 5; Francisco Galán, 5; Gregorio Ibáñez, 5; Clelia Fedeli, de Turin, producto de 2.500 liras, 19,45; Soms, 5; Criach, 5; Valentin Montané, 5; Andrés Martínez, de Ivry, 5; José Luis Gómez, 1,50. *Roanne:* A. López, 10. *F. L. de Argenteuil*, 50. *La Charité:* Peincede (dos veces), 17. *Melun:* José Pons, 10. *Aureille:* Ambrosi Serena, 7. *Coilly (H.-M.):* Victor Marquina, 10.

Total, 169,95 francos.

ILUSION Y REALIDAD

ERA una vez, según cuenta la fábula, una lechera que con su cántaro de leche hacia halagüeños porvenires; perdió el equilibrio, el cántaro dio en la piedra...

El compañero Juan Ferrer, con el epigrafe de «El empedrado y las buenas intenciones», nos hace comprender que sin fraternidad y armonia no es posible realizar la obra constructiva que nos hemos propuesto para dar impulso a las ideas de redención humana en un futuro inmediato de la C.N.T.

Es lamentable que una gran parte de compañeros perdamos el tiempo entreteniéndonos en discernir «si son galgos o podencos», en tanto que para nuestra seguridad no hacemos atención al peligro que representa el alejamiento susceptible del militante.

En cierta localidad, la militancia confederal podia enorgullecerse por la obra de propaganda y constructiva que se efectuaba. La juventud era dinámica, cosa comprobable a través de su Ateneo Libertario (lugar de reunión donde se efectuaban charlas, conferencias y cursillos de capacitación en todos los órdenes), Escuela, Biblioteca, edición de un Boletín que hizo buena obra. Entonces, probablemente el 80 por 100 de emigrantes y refugiados acudian regularmente a estas manifestaciones de intelectualidad libertaria y juvenil, interesándose en la lectura de nuestro boletín bimensual «Voluntad», de buena memoria, e interesando incluso a ciudadanos franceses de la localidad. Todo y todos se movian alrededor de esta fraternal fuente de progreso y libertad.

No podemos por menos señalar el flagante delito de lesa armonia que todos hemos cometido. El espectáculo ofrecido es lamentable, por pasiones los malentendidos hoy existentes entre los compañeros. Nada de la construido con miles de esfuerzo y encarnizada voluntad existe; todo fue abandonado.

Recientemente, en el COMBAT SYNDICALISTE, un compañero de esta localidad —cuyo saber y actividad no desestimo— nos hace partícipes de sus opiniones en dos artículos. En el primero, «La unidad y el recelo», afirma no haber estado nunca de acuerdo en la unidad orgánica tal como fue establecida, afirmando que su opinión no derrotista sino movida por el escepticismo. Pretende que el desinteresamiento de los afiliados hacia las asambleas es debido a los que tratan de buscar alianzas a todo evento.

En el tercero congreso de FF. LL., celebrado en 1948, en tanto que delegado directo, hice una intervención en la que señalaba las ausencias cada dia más numerosas en nuestras asambleas, de lo que queda constancia en las actas y en el informe que hice en la F. L.

Diecisiete años han transcurrido, y mi serena reflexión me dicta que si hubiéramos puesto un minimum de interés en solucionar este problema, ya no existiría. ¿Soluciones para hoy? Poner manos a la obra sin buscar otro problemático acuerdo que el de ser consecuentes con nuestras ideas, por encima de todos los errores que se hayan podido cometer. La lección ha sido dura, pero necesaria. Los antagonismos han alejado a parte de la militancia, y la que queda está impedida por su incoherencia y sus obstinaciones.

Es necesario que el militante se sienta seguro y con la confianza de los demás, libre de las influencias personales y de los pequeños problemas particulares, y sobre todo que nunca se vuelva a oir lo de «si éste está yo me marcho». La solución actual no está en problemáticos acuerdos; se encuentra en la reorganización de las FF. LL. donde no sea posible la buena ententa entre los compañeros. Propugnamos por la constitución de secciones federadas, con delegación directa a la F. L. El comité coordinador estaría formado por los delegados de sección y un secretariado nombrado en asamblea general. A nadie escapará que con este sistema orgánico, la información, cotización, propaganda y proselitismo, se realizaría por mediación de la sección, las asambleas servirían para adoptar acuerdos de indole general.

En el segundo artículo, este compañero trata de «Colectivismo y Mecenazgo». No es necesario que saquemos a relucir concepciones éticas o de moral ideológica que cada colectividad esté llamada a respetar. No puedo, sin embargo, estar de acuerdo con el articulista en cuanto al pretendido mecenazgo. Se trata simplemente de una obra práctica que realizan unos compañeros, que, sin bombos ni platillos, prescinden de la tiranía patronal para realizar trabajos a su cuenta y riesgo, desprendiéndose de los beneficios para entregarlos a cubrir necesidades orgánicas.

Para recobrar la moral orgánica en el exilio es necesario que cesen las críticas en periódicos y asambleas, remplazándolas por iniciativas que predispongan la voluntad de realizar acción y obra constructiva. Y para recobrar la libertad del pueblo español es necesario, a pesar de todo, la acción directa y decidida. Ello será posible en la medida que sepamos todos colaborar, intensificando esa acción y recobrando las energías perdidas, al unisono con la juventud entusiasta a la que hay que ayudar para que ésta cubra los huecos que la lucha va dejando y porfie en la acción emprendida.

Sin cordialidad y consecuencia no puede haber acción libertaria. La pedanteria se considera superior a lo normal. El libertario es normal porque para él no existen los individuos de calidad inferior. Ejemplo de cordialidad y consecuencia: el de Kropotkin. Todos sabemos que era príncipe de nacimiento. El encontró un anarquista donde creia hallalr un delincuente. Cuando quiso saber de qué delito se le acusaba, supo que el mismo era el de ser anarquista. Así, haciendo suyo el pensamiento del detenido, desde aquel dia Kropotkin pensó y luchó en libertario.

Si con este trabajo consigo una parte de lo propuesto con referencia a la cordialidad y a la armonía que debe encaminar nuestros actos y la acción en el futuro, me daré por satisfecho y no considerare el tiempo perdido.

A. MARQUEZ

Orléans, 18 *octubre* 1965.

S. I. A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Próximo a aparecer. Su precio: 3,50 F.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

ADMINISTRATIVAS

Ismael Latorre, Canadá. Cambiado tu envio 5 D.C. (22,40 F). Pagado «C. S.» hasta 31-12-65. Envios 20-9-65 y 4-8-65, 4 D.C.

— L. Ventura, Figeac (Lot). Recibido giro 40 F. Pago números indicados.

— Ortega, Foix. Giro 15 F, «Umbral» 31-12-65.

— E. Calero, Evreux. Con el giro recibido pagas «C. S.» 370 y «Umbral» 45. Tomada nota sobre envio.

— S. Bueno, Perpignan (P.-O.). Giro 1-10-65. Cuenta de acuerdo con la tuya. Envios como indicado.

— Fernández, Ohio (USA). Recibido cheque 10 D. 47,00 F «C. S.» 30-6-65.

— J. Martinez, Mâcon (S.-et-L.). Recibidos 29,70 F, saldo factura número 13B1T2. Devuelve libro defectuoso para cambiarlo.

— Alfonso, Albi. Recibido giro tercer trimestre suscts. indicados. C. Bonila y R. Galiana pagados hasta 30-9-65.

— Antonio Tondo, Rueil-Malmaison (S.-et-O.), que solicitó un diccionario técnico de mecánica, pase a buscarlo o indique si hay que enviarlo.

— Mencheca, Cauderan (Gironde). La carta enviada no se refería a la prensa. Se trata de una factura de Libreria pendiente de pago, si tú no indicas fecha del mismo.

— José López Pérez, Morsay (S.-et-O.), y Bermejo, idem. Pagados hasta 31-12-65, «C. S.» y «Espoir». respectivos.

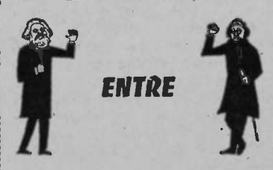
— Cordonets, La Motte (L.-et-Ch.). Giro 75 F «C. S.» 357-371.

NOTA.—Dada la imposibilidad de poderlo hacer nosotros, agradeceremos se nos envie un ejemplar del Suplemento Literario número 87, marzo de 1961. Nos es requerido para completar una colección.

Si un día por falta de apoyo «UMBRAL» desapareciera, en el cenit confederal se apagaría un astro de considerable refulgencia.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO



ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Mercredi 10 novembre à 20 h. 30

GALA ANNUEL du «Monde Libertaire»
au Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris.

Au programme:

GEORGES BRASSENS
ROSALIE DUBOIS
DADZU, etc., etc.

Prix de la place: 8 F.

NECROLOGICAS

JUAN SOLA VIDAL

El día 10 de julio, después de una larga enfermedad, falleció en el hospital de Thionville (Moselle), el que en vida fue nuestro amigo y compañero Juan Solá Vidal, de 70 años de edad, nacido en San Hilario de Sacalm (Gerona), de donde salió muy joven para Barcelona, estableciéndose en la barriada de Pueblo Nuevo. Pertenecia al sindicato textil, siendo un activo militante. Estuvo siempre en primera fila de los cuadros luchadores por la defensa de las ideas ácratas, a las que dedicó toda su vida. Cuando estalló la revolución de 1936, fue de los primeros componentes de la columna «Tierra y Libertad», brigada 153, donde desempeñó un cargo de responsabilidad. Expulsado de España como tantos de miles de compatriotas al final de la guerra, y tras el calvario de los campos de concentración, Solà fue a trabajar al *barrage* de San Sirgue y después al de Argentat (Corrèze), siempre en contacto con los compañeros y dando lo mejor de sí mismo a las ideas y a la organización. En 1951 fue desplazado por la empresa al barrage de Argentat, S.G.E., a Thionville, a la construcción de la fábrica Sollac, y siempre en la brecha activa en pro de las ideas y la emancipación de los obreros, hasta ser atacado hace más de un año por la irreductible enfermedad que debia llevarle a la tumba.

Lágrimas de indignación resaltan de lo más hondo de nuestros corazones al pronunciar estas cadavéricas palabras de «Uno más que deja para siempre este podrido mundo sin poder ver librado del yugo facista el mártir pueblo español», de esa España bravía y noble a la que de muy joven Solà puso toda su inteligencia y energía en la cotidiana lucha de libertad de los oprimidos. Fue siempre un activo militante confederal y libertario, anónimo como otros muchos miles, de consecuencia y honradez acrisoladas y que forman la sustancia medular de nuestra querida C.N.T., de los que la prestigian y la honran constantemente con su laboriosidad y fidelidad a toda prueba.

El entierro fue civil y organizado por esta F. L. El ataúd estaba envuelto con la bandera roja y negra y fue acompañado al cementerio por numerosos compañeros y amigos.

A su compañera e hijo les damos nuestro más profundo y sentido pésame.

F. L. de Thionville (Moselle)

JOSE TORRENTS y PLANAS

Nuevamente la familia confederal badalonesa está de luto. En el espacio de pocos años son muchos los compañeros que nos han abandonado para siempre más. Ahora, recientemente, y en el pueblo de Gramat (Lot), en donde residía desde hacia muchos años, ha muerto el querido y amigo compañero José Torrents y Planas, a la edad de 74 años.

Hacia más de quince años que estaba enfermo.

El compañero José Torrents y Planas, de oficio ladrillero, pertenecía a la vieja guardia confederal de la ciudad de Badalona. De aquella vieja guardia que, ¡ay!, bien pocos van quedando por desgracia de todos. Para desgracia de todos y para desgracia de las ideas y de la Confederación Nacional del Trabajo de nuestro país. Fue un militante activo y que siempre estuvo en la brecha en las luchas sindicales. Fue un gran amigo del malogrado compañero P. Massoni, que asimismo era ladrillero, que tanto bien hizo en su vida para sus semejantes y a la Organización confederal.

El compañero Torrents perdió en la infausta guerra civil española un hijo suyo. Pérdida que, tanto a él, como a toda su familia, tantos trastornos les produjo.

Una vez terminada nuestra guerra se refugió en Francia y una vez salido de los Campos de concentración, y conjuntamente con sus familiares, se fueron a vivir a Gramat, que es donde ha muerto.

El acto de su entierro ,que fue civil, se eefctuó el día 5 de agosto próximo pasado. Fue acompañado hasta su última morada por sus familiares y amigos diversos, tanto franceses como españoles.

Desde estas páginas expresamos nuestro más sentido pésame a su esposa, hijos y demás familiares.

J. MANENT

Ningún sector ha cumplido en el exilio el hecho de reunión de inteligencias cual desde «UMBRAL» se ha hecho.

U.G.T. C.N.T. S.T.V.

ALIANZA SINDICAL

Asamblea General Informativa

Por la presente se convoca a la Asamblea General Informativa que tendrá lugar el sábado día 6 de noviembre a las nueve en punto de la noche, en la Sala de Congresos de «Fuerza Obrera, 198, Avenue du Maine, Paris (14) Metro Alesia, con el siguiente orden lea día:

1.— Informe del Comité de Alianza Sindical de Paris. 2.— Preguntas. 3.— Sugerencias.

Por razones orgánicas nuestra asamblea no puede tener carácter deliberante; ello corresponde a las asambleas de las diferentes organizaciones; por ello la asamblea conservará su aspecto estrictamente informativo además de facilitar un contacto humano y fraterno. Tan interesante cuan importante experiencia debe contar con el apoyo efectivo y directo de todos los compañeros.

Esperamos puntual asistencia.

A la puerta se efectuará estricto control de los asistentes. No olvidar el carnet.

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«El discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José-María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol.	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Nicolas Stoïnoff: Un centenaire burgare vous parle	8,50
(le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: «L'indispensable révolution»	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50

DIVERSOS

«Novelas amorosas y ejemplares», de Maria de Zayas y Sotomayor	15,00
«Epistolario de Menéndez Pelayo y Rodríguez Marín» (1891-1912)	18,00
«François Villon» (Vida, obra y época) (tela, ilustrado), Rafael Olivar Bertrand	19,50
«Vida de Sócrates», Antonio Tovar	16,50
«Tiempo, Espacio, Vida y Muerte» (Tres comedias de Felipe Sassone)	15,00
«Guerra y Revolución», Luis Sánchez Pontón	16,50
«Viva la Anarquía», Mario Puccini (novela)	12,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris X°. C.C.P. 12 507 56

El desdén es la moneda falsa con la que se pagan los propios desdeñosos. «UMBRAL» se pasa de ese Bolsín de los amargados.

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SINGB SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

No hay C. N. T. comprometida

EN Madrid unos antiguos cenetistas andan en tratos con elementos del sindicalismo vertical-falangista «para bien del trabajador español», en realidad, para inyectar savia popular a la J.O.N.S. ese instrumento de la política «laboral» del franquismo. La instauración del sistema dictatorial franquista en España es de sobra conocida para que nosotros incurramos en la bobada de atacar unos principios sindicales que en el «vertical» no existen. La C.N.S. —hoy C.N.T., como notificamos en otro editorial de no hace mucho— no tiene otra salida que la desaparición, para dejar paso al sindicalismo natural del pueblo. La «unidad laboral» que los herederos de la J.O.N.S. y su docena de comparsas ex cenetistas persiguen, no tiene otra raiz que la de un 18 de julio de 1936 seguido del exterminio de más de 500.000 sindicalistas de diferentes doctrinas, en mayor parte de la Confederación Nacional del Trabajo, con José Villaverde, Vicente Ballester, Isaac Puente, Francisco Ascaso, Ramón Acín, Mauro Bajatierra y Juan Peiró en cabeza. Todo contacto de elementos que fueron antifascistas con los servidores «sociales» del régimen del 1º de abril de 1939, es una traición que el pueblo castigará con el repudio, cuando menos.

Sin embargo, por agrio y extraño que se nos aparezca el tema, el origen del mismo no puede interpretarse dañoso por el sello mismo de traición —¡y de soledad!— que lo distingue. ¿Quién va a hacerles caso a unos descentrados, o a unos individuos de moral intervenida? ¿Quién va a seguirles a esos ex compañeros, por «importantes» que se consideren a sí mismos, en su camino de renuncias y abyecciones? Nadie. Son cadáveres que pasan, a los que el franquismo paga lucido entierro.

Porque en realidad, el servicio de unos apóstatas, de unos compañeros que lo habían sido en casa nuestra, no tendrá eficacia alguna en el seno del «sindicalismo» franquista remozado, porque ni Franco ni los jerarcas laborales que lo sirven los admiten seriamente. Saben nuestros vencedores que una «liberalización» del Vertical es jocosa, y que esa docena de voluntades «libertarias» contratadas está tan desacreditada como el grupo Fornells-Corbella de Argelés-sur-Mer y los 19 reclutados por Benigno Bejarano en Burdeos. Ni el tirano de España se avendría a la actuación pasable de un grupo de antiguos enemigos, y por tanto sospechosos, ni los jerarcas de la J.O.N.S. creen seriamente en el rendimiento aportable por esos acólitos procedentes de la otra orilla... en la que ya no cuentan con la más mínima simpatía. En estas condiciones, alarmarnos sería tontería.

El fin probable perseguido por la jefatura verticalista, es el de vencer al adversadio cenetista cubriéndolo, en lo posible, de fiemo. Ello daria ocasión a que republicanos, socialistas y esa capa popular que empieza a agitarse, se sonriera piadosamente, en tanto los comunistas, esos que jamás desaprovechan pellada de cieno, podrían utilizar la ocasión para hundir a una C.N.T. odiada, presentándola como elemento de defección antifascista y de apoyo a un régimen que no lo merece de nadie.

Lejos de utilizar traidores para elevar la condición social de los obreros, la J.O.N.S. quiere servirse de ex compañeros nuestros para liquidar un sector social-revolucionario que tanto preocupa en El Pardo como en Washington y en Moscú. El caso comunista hay que atenderlo por estar generalizado en todo el orbe, mientras que el ejemplo anarcosindicalista puede revivir en España y plantear un verdadero problema de justicia social íntegra en todos los Estados, totalitarios, democráticos, presidenciales o autócratas que sean.

La hora que transcurre no nos es peligrosa por el contubernio «madrileño». Lo es, sí, a causa de nuestras desuniones, de nuestras dejaciones, de nuestro abultar los problemas que no son tales, de nuestros personalismos, de la desidealización y deshumanización de nuestras reuniones.

El peligro radica en el dejar hacer, en el acostumbrarse a cosas que antaño repugnábamos; y en esa mística de España esa ceguera por todo lo de España, cuando de España hay que aceptar lo bueno y desechar lo malo. El mal parte del «conllevante» Melis, un hombre que rendía servicio a compañeros a cambio de enterarse de las reales intenciones de la Organización confederal del interior y del exilio. Por él perdimos muchos compañeros y, sin embargo, elementos de allá, no malos, pero inconscientes, actuaban intervenidos, alejando toda seriedad anarcosindicalista y motivando un serio peligro para los compañeros dispuestos a levantar bandera de Confederación despreciando un peligro inmenso que a la postre los fue consumiendo...

Hoy, aquello de la «militancia intervenida» se reproduce en la docena de claudicantes, uno de los cuales osó poner pie en el Congreso de Montpellier, seguramente que para auscultar la opinión verdadera del cenetismo exiliado. De haber sido así solamente (pues es duro creer en maldades), los pésimos colaboradores que la J.O.N.S-C.N.S. se ha procurado, desde el mes de agosto de 1965 están bien informados del criterio que el contubernio de Madrid a los cenetistas de aquí puede merecernos.

En cuanto a otra predisposición incierta emanada de Cataluña, quisiéramos, por sagaz recauce de aguas, no tener que ocuparnos.

Porque la C.N.T. es una institución demasiado seria para que nadie se complazca en proceder alegre y aviesamente amparado en su nombre.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNAS LAGRIMAS BIEN APROVECHADAS

HEMOS podido leer estos días en una de las revistas gráficas que en España tienen mayor circulación, cierta información al respecto de lo que ha sido el Pabellón de España en la recién celebrada Feria Mundial de Nueva York. Por supuesto, el trabajo de referencia, como cuantos se han publicado en el país a este respecto, lleva acopio de frases ditirámbicas poniendo hasta las nubes la aportación española al expresado certamen. Habida cuenta de que ya es sabido quiénes son los amos de España, el franquismo ha querido quedar bien con ellos, luciéndose por todo lo alto. De ahí que no hayan faltado en dicho Pabellón las consiguientes efigies de toreros, «guardia civiles con sus policromados uniformes» y una «tuna» estudiantil, que ya es de comprender que categoría de estudiantes serán al avenirse a hacer el payaso al servicio del Estado, cuando casi todo el conjunto de estudiantes y profesores se yerguen con dignidad contra ese Estado de características fascistas.

Pero la tal información tiene un apartado que, como suele decirse, *se las trae*. Lleva por título «La emoción de Victoria Kent». Se nos entera de que la señora mencionada, exiliada en Norteamérica, solicitó de la Comisaría de España en la Feria el ver el Pabellón. Evidentemente, los comentarios debieron ser sabrosos al respecto de la directora de la revista «Ibérica». El periodista subraya que Victoria Kent estaba «bastante enve-jecida». Agrega: «Fueron unas horas de emoción incontenida. La antigua líder republicana iba reprimiendo sus sentimientos hasta que no pudo contenerse. Unas lágrimas surgieron de sus ojos...» Y la nota concluye que Victoria Kent volvió al Pabellón de España, «derramando abundantes lágrimas».

A poco que se les dé motivo, los amanuenses del franquismo buscan aprovecharse. Unas lágrimas de mujer no alcanzan a tener importancia para ellos cuando no se trata de una mujer de relieve político izquierdista. Victoria Kent es conocida por su actividad en la España de la República, y por su actuación antifranquista en el extranjero. Huelga decir el sentido que han de dar a unas lágrimas de emoción quienes buscan, por todos los medios, desprestigiar a los exiliados. Huelga decirlo porque todos los antifascistas y antifranquistas sabemos que ellos dan a una tal manifestación de orden sentimental aires de nostálgico arrepentimiento, de humillación, o de derrota...

Por ello, amigos antifascistas y antifranquistas, no interesa franquear el umbral de aquellos lugares donde el enemigo se pavonea. Ya sobra con que acudan aquellos extranjeros de una mentalidad tan superficial que no paran atención en la tragedia que ha vivido y vive el pueblo español.

UN RECUERDO EUFORICO DE LIBERTO CALLEJAS

Cuando los años representan ya un agobio; cuando a ello se añaden los achaques, deficiencias de salud; el descanso, el reposo, es algo normal; representa una necesidad biológica. Es el caso de muchos compañeros que, con más o menos intensidad, de una o de otra forma, han actuado en el ambiente cenetista y en pro de las ideas anarquistas. Injusto sería olvidarles, por lo aleccionante de su actuación, luego porque al comprobar que no se les olvida, ellos, que se hallan ya en la fase invernal de la existencia, reciben como una ráfaga de fraterno calor moral. Reciben la merecida expresión de afecto. Como merecen igualmente, por supuesto, si les hiciera falta, la precisa ayuda material, a fin de no tener después remordimiento de haberles abandonado.

En el caso de un merecido descanso se encuentra el compañero Liberto Callejas. Desde tierras de Méjico, de vez en cuando nos informan de que mantiene esa convicción y ese espíritu romántico que le hemos conocido quienes hemos trabajado a su lado en tareas periodísticas de matiz libertario.

Callejas fue varias veces director del diario «Solidaridad Obrera», de Barcelona. Se le nombró también para la dirección de «CNT» cuando la Organización determinó fundar un nuevo diario en Madrid en la etapa revolucionaria iniciada en 1936. Se había depositado en él la confianza, por su acreditada pulcritud moral, por su sencillez y arraigo obrero, y por su bien templada pluma de cronista brillante, sin pose de intelectual. En el fondo de sus costumbres y atuendo pervivia el trabajador carpintero, el militante del Ramo de la Madera: gorra, traje claro, y alpargatas blancas, así acudía todos los días a la redacción del periódico.

Tiene asimilada Liberto Callejas una vasta cultura literaria de poetas y prosistas de inspiración romántica. De ahí que sus artículos hicieran vibrar la intimidad sentimental de todo aquel susceptible de emoción ante el dolor humano. Era también su pluma como un estilete que sabía adentrarse con pulso seguro en la ponzoña social. En cierta ocasión uno de tantos militares botarates que ha tenido que sufrir España, uno de tantos generales que mueren en la cama, quiso hacer una frase de elogio manifestando que la Guardia Civil representaba «el alma de España». Tomando la expresión como título para un artículo, hizo Callejas un trabajo que, en justicia, destacaría en una antología de artículos de tono libertario. Jamás he leído otro trabajo en donde se haya atacado de modo más incisivo y a la par con galanura literaria lo que son y representan los sujetos integrantes del cuerpo de la Guardia Civil.

Corrían los primeros meses de 1937, la «Soli» barcelonesa alcanzaba un singular prestigio por toda la parte del país no ocupada por los reaccionarios. Se aumentaban las páginas, había un ramillete de buenas plumas entre sus colaboradores. Callejas estaba en sus glorias al notar que de día en día aumentaba la tirada de ejemplares. Un día llegó radiante de satisfacción a la redacción. Venía de la imprenta. En plena euforia nos

(Pasa a la pág. 2.)

El Movimiento Anarquista Internacional

NO creo que este Movimiento consiga prosperar en Europa, Asia, Africa, América y Oceanía, con la relación casi en abandono. Son momentos de hablar claro y de obrar preciso si queremos ver resplandecer nuestro ideal por el mundo. La labor que se está haciendo en diversos y alejados países es digna de encomio, pero debe ser más coordinada.

Los grupos étnicos deberían aunarse y entre todos celebrar congreso internacional con propósitos de continuidad y no de modorra. Un congreso no es nada sin la continuación precisa.

Hay que dar con una fórmula clara, sencilla, sin complicaciones ni burocracias ni papeleo excesivo por donde parece perderse la objetividad constructiva. Conviene práctica proselitista, cultura-anarquista, y no estaría mal crear pequeñas colectividades libres en la industria, el campo y la marina; ejemplos que podríamos aducir a nuestros encarnizados opositores que nos juzgan incapaces de otra cosa que de especular con la palabra y con la mísera situación de la clase asalariada.

Cohesionados estrechamente, podríamos efectuar visitas de estudio a las colectividades de Israel, ver de cerca la vida libre de los esquimales, de los grupos independientes polinésicos. El resultado se comentaría en la Prensa y en nuestros círculos y asambleas, sacando de la experiencia *vivida* una consecuencia provechosa para el porvenir. Las excursiones propagandísticas, con cultura física sin rivalidades estúpidas, también atrae gente ajena que puede llegar a simpatizar con nosotros, cual se vio en España durante la Dictadura de Primo de Rivera.

Si no hacemos esfuerzos (los españoles), para salir del círculo vicioso y pernicioso de las asambleas cerradas y contradictorias, atrasaremos en lugar de dar un paso adelante. Nos quejamos de que la gente es indiferente ,sin que nosotros nos esforcemos para interesarla debidamente. El desborde palabrero nos impide de hacer obra, nuestros gritos desmesurados de a veces ahuyentan a los novatos y restan el concurso de compañeros desdeñosos del ruido infecundo. En tiempos difíciles supimos hacer mejor que ahora, que, con manos libres, nosotros mismos nos dificultamos.

Recapacitemos y trabajemos en terreno práctico. Si el campesino se pusiera peros cada mañana, no daría golpe en la tierra. Tiene idea de la labor y se aplica a ella, y regresa por la noche con la satisfacción del deber cumplido. Los idealistas estamos igualmente en el surco, y estando en él no podemos hacer más que dar golpes al suelo en lugar de al compañero.

Demos marcha a nuestra obra —que no es de uno, o de uno o varios grupos, sino de todo el conjunto— y, aun con variedad de prácticas de trabajo, lograremos interesar a los pueblos por una era de paz, igualdad, libertad y progreso, con síntesis de armonía social y felicidad para todos.

José GINE FOLCH

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

FEDERALISMO MAL ENTENDIDO

EN el concierto de diferencias lingüísticas, raciales, nacionalistas, etc., se conjugan otras diferencias de intereses económicos que aportan motivos de divergencia contrarios a la paz en el mundo. Contrarios también a algo así como un incipiente comezón de federalismo que, pese a todos los pesares, se dibuja y desdibuja en torno a esos mismos intereses económicos, raciales, nacionalistas y hasta por un lado geográficos y por el otro ideológicos. Se constituye fracción «federalista» de signo capitalista en torno al OTAN, en «defensa del Occidente». Pero intereses que reclaman mayor independencia procuran un sistema defensivo puramente europeo. No es naturalmente posible, en las actuales perspectivas de interpretación de la economía, la constitución de un mercado internacional de distribución lógica y humanista. Como paliativo se intenta un Mercado Común Europeo, en fracción federalista natural, en el que no hay manera de entenderse, porque por encima de intereses comunes, «los más fuertes» tratan de imponer su criterio. Lo mismo ocurre en cuanto al previsto Mercado Común Latino Americano, sujeto al nacer a las «orientaciones» de la O.E.A. y a las presiones estadounidenses. Y no ocurre cosa fundamentalmente distinta en el «mercado común» de los países que forzosamente corresponden a la dirección moscovita. El mismo «federalismo» puja en los grupos del «tercer mundo», divididos entre sí por presiones ajenas a los problemas concretos de este promisor núcleo de renovación económica y política, que podría transformar prácticas de coerción económica en intentos de solidaridad humana. Pero tanto el incierto bloque del «tercer mundo», como el otro bloque con este mismo enraizado, de los países afroasiáticos, se hallan dominados —dirigidos— por las potencias predominantes. Yugoeslavia, Argelia y Egipto son ejemplos típicos representativos de esta situación a la que tratan, respectivamente, de escapar.

Nada sería más natural que la división federalista de grupos humanos en razón a situaciones geográficas, aun respetando y conservando ciertas diferencias étnicas propicias a enriquecer la humana especie. Pero para ello se ha de transformar de cuajo la actual interpretación de lo que son intereses predominantes. Volvemos así al fondo del problema en el que insiste el anarquismo. Desaparición de los nacionalismos, así como del sistema de las jerarquías de todo orden y principio, en favor de un entendimiento universal que requiere, como condición primera: liquidar los Estados en sus funciones coercitivas y monopolistas y al propio tiempo liquidar el sistema de intereses acumulables que constituyen el fundamento de las sociedades de clases.

LA CONFERENCIA AFRO-ASIATICA

Parece de nuevo comprometido el éxito de la segunda conferencia afro-asiática, que hubo de tener lugar en Argel en el preciso momento en que se liquidó a Ben Bella... El pretexto fue bueno para desviar la atención sobre los verdaderos motivos de la suspensión de la Conferencia. Se comprueba hoy que, a pesar de que la situación en Argelia se halla en período de estabilización creciente, se ofrecen las mismas dificultades en cuanto a la realización del encuentro. Y no se trata para nada del problema Ben Bella, sino de la oposición chino-moscovita.

A través de la reunión probable de los Estados afroasiáticos, se halla en juego el prestigio de Pekín, que juega en este caso una carta en fallo. La situación «vietnamita» no es propicia a la actitud intransigente de Mao, empeñado en ganar la partida a Moscú en un terreno que se avera cada día más difícil a la explotación de una demagogia «de la fuerza». Lo cierto es que el control ejercido hasta hoy en ciertas zonas, como Indonesia inclusive, escapa a Mao sin remisión.

En nada es propicio a los afroasiáticos el dejar pendientes sus propios problemas generales, en beneficio de la disputa entre los dos colosos del «comunismo». Entre tanto, los «occidentales» observan y se regocijan quedamente.

«BANDERITA, ROJA Y GUALDA»...

Se hace cada día más difícil al turista no convencional vagabundear por España. Días pasados se condenó a un estudiante inglés de diecisiete años a seis meses de cárcel. Hubo un malentendido en cuanto a un billete de tercera aprovechado en segunda en los ferrocarriles españoles, delito que se salda a menudo con palabras o con una multa. Pero parece ser que el inglesito se ciscó en Franco. Detención, proceso, condena: Seis meses de cárcel.

En cuanto a un joven turista sueco la cosa resultó más «salada». A consecuencia sin duda de los enredos en que se vieron los turistas que se empeñaban en visitar Gibraltar, el sueco Hans Winberg, de veintidós años sacó la lengua en señal de burla hacia la «insignia patria»... El atrevido fue condenado a tres años de cárcel... A ese precio podían, los jóvenes turistas, haber intentado diversión más contundente y profícua...

En la misma «línea» de Gibraltar, se detuvo a una serie de turistas franceses y hubo un «frotar» de argumentos entre las autoridades fronterizas a objeto de aclarar situaciones. Tarea vana. Se verá la prueba en la temporada próxima.

SE ABOLIO LA PENA DE MUERTE

La cosa no ocurrió en España. Que nadie lo tema. Franco aún vive para que mueran quienes ataquen a su régimen o quienes le discutan.

Desde hace largos meses la cosa se discutía en Inglaterra con vistas a una resolución definitiva. El año pasado lo decretó ya la Cámara de los Comunes y esta vez lo aprobó la cámara de los Lores. Los esfuerzos desplegados desde hace largos años por los Saw. los Russell y otros miles de anónimos desconocidos, aportaron sus frutos... La humanidad marca un paso ascendente. Felicitémonos.

BERTRAND RUSSELL SE DECIDE...

También aportó sus frutos el espíritu batallador de este viejo «pionero» del socialismo en Inglaterra. Bertrand Russell rompió su carnet de miembro de partido laborista en un mitin público. Manifestó así su desacuerdo con la «complicidad» del ministro Wilson jefe de gobierno y miembro del partido laborista con la actitud intervencionista de los Estados Unidos en el Vietnam.

El gesto es aleccionador y aplaudiríamos a fondo si el viejo león que es Russell, hubiera también llegado al fondo de la cuestión. Declaró en el mitin que «protestaba contra los hombres que corrompían el poder»... incurriendo así en notoria inversión de las causales del problema. No creemos sea el caso de insistir en cuanto a «quien corrompe a quién». Pero podemos afirmar que si Bertrand Russell se mantiene hombre íntegro, y de fe en los valores substanciales del hombre, es porque él mismo mantiene su propia substancia y su dignidad intachable, al haber permanecido siempre ajeno a las tareas directas del poder, situado en sus noventa años, hoy como ayer, en la posición de franco-tirador.

No en vano hemos sentido a Russell profundamente ligado a nuestras convicciones y a nuestras esperanzas, no dudando de su actitud moral ni siquiera en aquella época de generalizada confusión en la que él, como Romain Rolland y otros hombres de alta estirpe moral, cerraban los oídos a las declaraciones de Edma Goldman, porque ingenuamente tozudos creían en la «justicia» moscovita, en nombre de los «sagrados intereses de la revolución». Allí también el PODER, corrompió a los hombres. Y no a la inversa.

ESTUDIANTES ALEMANES EN REVUELO

Los estudiantes de la Universidad de Munich organizaron una manifestación protestando por el nombramiento de Richard Jager a la función de ministro federal de Justicia. Los protestatarios repartieron volantes en los que se decía: *Si a Franco y a Salazar. Sí, al doctor Jaeger*. Con ello los estudiantes denunciaban las tendencias fascistizantes del nuevo ministro de Justicia quien a raíz de un viaje que efectuó hace unos años a España y a Portugal, dedicó comentarios elogiosos para los dictadores ibéricos y para sus respectivos regímenes.

Resulta dolorosamente sintomático y revelador, el hecho de que el citado doctor Jaeger ganó su opción al cargo de ministro de justicia, a cuenta de una ardiente campaña propagandística en la que reclamó «una justicia más severa» y el restablecimiento de la pena de muerte. La pena de muerte resultó abrogada en Alemania del Oeste por la llamada Ley Fundamental, puesta en vigor al haberse liberado de la presión de las «camisas pardas». El nazismo no desapareció aún del mundo, como lo prueba la persistencia de Franco y de Salazar en el poder, así como la de otros similares congéneres esparcidos en el mundo.

Sobre nuestro futuro

(Continuación.)

II

ASPECTOS INMEDIATOS DEL PROBLEMA

Muchas veces nos hemos preguntado si al final de la jornada franquista, al producirse su caída, nuestra labor inmediata inexcusable habría de ser la de afirmarnos en la idea de que habríamos de empezar de nuevo. Y es deseable, a nuestro entender, que ella fuera la más acertada, la que más respondiera a la esperanza de la clase trabajadora, hoy tan vilmente explotada y sometida al imperio de la brutalidad del sable y del hisopo. Tanto en sus aspiraciones inmediatas como en las de carácter futuro y creador.

Nos parece que no sería cuerdo relegar a términos secundarios, cualesquiera de las expresiones e inquietudes que —desde el punto de vista material— surgieran imperativamente del seno de los trabajadores como inaplazables necesidades y conquistas a obtener para seguir viviendo y luchando.

Entendemos que nosotros no podemos hacer oídos de mercader a las palpitaciones que, no revistiendo carácter marcadamente finalista e ideológico, cuentan entre las primeras a satisfacer en el seno explotado. Ello contiene el medio de hacer que la confianza en la C.N.T. no se desvíe hacia nuevos partidos políticos de nuevo cuño. Desentenderse de estas necesidades materiales que agobian diariamente los hogares proletarios, sería tanto como preparar el terreno para que cualquiera de los partidos o incipientes «organizaciones proletarias» (comunistas o falangistas), con cierta visión «práctica», se nos anticiparan y nos ganaran la partida para desviar al proletariado de su verdadera misión liberadora. No podemos olvidar el adagio latino «primum vivere» que, indefectiblemente, y a la vez inconscientemente, dormita en el pensamiento de las masas neutras como el más primordial de sus problemas. Y que, pese a nuestras humanas ideas, mejor dicho, en coherencia con nuestras humanas concepciones, resulta siempre el motor principal de las inquietudes colectivas, en cuyas masas están regularmente ausentes ideales superiores y no sienten las palpitaciones de la ideología moderna. Ahora, estas inquietudes, como hemos señalado, están sujetas a interminable tiranía. Quedaron sofocadas bajo látigo y sin válvula de escape alguno. Quiere decirse que las masas obreras, momentáneamente, se adherirán a la organización que más certeramente sepa interpretar estas necesidades materiales a satisfacer. Y nosotros no podemos vehicular, por indiferencia, falta de visión, o por priorismo ideal, como acción temporal, el advenimiento de un partido, que, como el comunista, en su audaz empeño y aliado a la Falange, sea capaz de prometer a los trabajadores incautos e impreparados, lo que todos sabemos que nadie puede darles en diez minutos. Pero cuyo señuelo, hábilmente explotado, puede dar resultados catastróficos —no insuperables, claro está— para el porvenir del movimiento obrero en España y, mayormente, para el que encarna y representa el de nuestra C.N.T.. Sobre todo cuando se sabe que Franco y su régimen facilitan, para neutralizar la obra de nuestra C.N.T., cuanto apetecen en su labor el P. C. y sus derivados.

Las excesivas horas de trabajo, las ventajas económicas, pese al desempleo surgido en pleno régimen franquista, y las conquistas concedidas por este mismo régimen, que no constituyen otra cosa que el resultado de nuestras luchas anteriores, y concedidas como un seguro de vida para el propio régimen, serán, sin duda alguna, el punto inicial, tal vez el más apremiante, que exigirán las necesidades proletarias una vez caído el franquismo. Sería torpeza imperdonable no tener en cuenta estas contingencias.

No obstante, será necesario, también, observar con cierto cuidado, cómo hemos de encauzar nuestras actividades sindicales en tanto que ellas se refieran o circunscriban a cuestiones de orden económico, o moral, a alcanzar de inmediato. Las luchas que habíamos sostenido algunas veces, un tanto precipitadas, han de ser planteadas, en casos ineludibles, con un poco más de tacto, con cierta cir-

por Hermoso PLAZA

(Pasa a la pág. 2.)

Chispas

Hombre se es por argumentos, no por aspavientos.

⁂

Porque un séptimo Borbón se llamó Carlos, hubo carlistas.

Con un jefe apellidado Gorri, podría haber gorrinos.

⁂

De España de Tánger: «Doña Eusebia N. N., murió en La Parrilla, Valladolid.»

¡A ver, vallisoletanos!

⁂

Si el nombre no hace la cosa, no se comprende la existencia de padrinos.

⁂

Sin embargo...

Yo y un marxista quedamos encargados de la nueva nomenclatura del pueblo. Tratándose de un camarada soñoliento, las calles se llenaron de nombres anarquistas.

⁂

Ahora hay un barrio todo en nombres de santos, y con vecinos no tanto, y menos. Y otro con nombres de flores, no oliendo —el barrio— a rosas, precisamente.

⁂

En República, la calle de San Carlos la escribíamos de Don Carlos.

Réplica carlista: Don Carlos VII. Contrarréplica nuestra: Don Carlos de Espoya, bandido sanguinario que vejó a la comarca.

⁂

—¿Cómo te llamas? —le preguntó la Guardia Civil a un detenido. Respuesta:

—Jep Picpic i Cruixibecs.

No hubo guardia ni actuario capaces de traducir eso.

⁂

Hoy, llamarse así debe ser delito de lesa patria.

⁂

Que a uno le llamen, bueno. Que se llame, malo.

⁂

No creo que llamarse Espiridión sea importante. Ninguna moza es capaz de pronunciar ese nombre con cariño.

⁂

Hubo un aristócrata que murió joven abrumado por 25 títulos de nobleza heredados.

⁂

Un beato de mi pueblo tenía trece hijos, y no atinando de momento con el nombre de varios, determinó numerarlos a todos.

⁂

Te casastes con Salud, y la perdistes.

CHISPERO

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

11 NOVEMBRE 1965
NUMERO 375
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Nous ne participerons pas au plébiscite d'un dictateur !

Le 5 décembre : ABSTENTION MASSIVE !

L'ELECTION d'un chef d'Etat suscite plus d'intérêt parmi les travailleurs que les modalités d'organisation de l'économie. C'est du moins l'impression que l'on peut avoir à la veille des élections présidentielles. Il semble, d'ailleurs, que l'électeur incurable s'attache davantage à la personne du candidat qu'au programme concret proposé par celui-ci. Il n'est donc pas étonnant que l'acte électoral apparaisse comme une sorte de concours et que certains moyens d'information aient poussé les choses jusqu'au point de mettre sur pieds un véritable concours de pronostics, doté de prix importants; ceci n'est d'ailleurs pas pour nous déplaire, puisque l'accent est mis sur le côté mascarade de cette manifestation de la « vie civique ».

La volonté populaire est une abstraction qu'on accommode fort bien à toutes les sauces, mais qui ne se manifeste jamais réellement et c'est là qu'est le vice du système électoral « démocratique ». Le peuple ne se détermine pas lui-même par le suffrage universel. Il ne saurait choisir ses propres voies, car il faudrait alors que ce qu'on appelle une « consultation » soit une détermination authentique. Mais que demande-t-on aux électeurs ? On les somme de choisir. Si les pantins auxquels on leur propose de faire confiance ne leur plaisent point, si aucun d'entre eux ne leur agrée, ils n'ont d'autre recours que de se taire et d'abandonner la part d'initiative à laquelle ils peuvent prétendre dans l'orientation de la vie sociale de la communauté. C'est un véritable ultimatum : « Choisissez dans le lot qu'on vous propose ou bien allez vous faire pendre ailleurs ! » Le suffrage universel est une illusion.

Consulter quelqu'un c'est prendre son avis, mais garder la possibilité d'agir à sa guise. C'est ce que fait en toute occasion le gouvernement. Changer les membres de ce gouvernement ne servirait donc à rien. Il s'agit que les travailleurs puissent décider effectivement et directement des affaires de l'économie et de l'organisation sociale. Dans le contexte actuel, c'est chose impossible. Il faut donc nier énergiquement et définitivement le système parlementaire par lequel quelques individus, en accord avec la finance internationale, dupent les producteurs. Il faut s'ABSTENIR de participer à la mascarade électorale, d'accepter cette duperie.

Malgré toutes les astuces du gouvernement pour minimiser par de savants calculs, faussés à la base, la participation à la consultation électorale, il est bien évident qu'une ABSTENTION MASSIVE ne pourrait être escamotée et qu'elle montrerait nettement le désir des travailleurs de prendre vraiment en mains leur sort.

Mais cela ne suffit pas. De la négation, il faut passer immédiatement à l'affirmation. Les partis politiques entendent « organiser » les travailleurs en vue de cette affirmation de leurs revendications. Mais on peut se rendre compte que les politiciens entendent seulement « encadrer » les travailleurs et les faire manœuvrer à leur guise. Cet encadrement des masses est essentiellemnet destiné à maintenir des troupes dociles pour la lutte électorale et pour le soutien politique. On en revient donc à la duperie parlementaire.

Il faut sortir de l'impasse politique. Il faut porter la lutte sur le terrain de l'organisation sociale et économique. Il faut revenir à l'action directe et aux revendications nettement révolutionnaires.

La grève du bulletin de vote ne doit pas être un acte de découragement et de renoncement, mais, bien au contraire, le prélude nécessaire à l'action. C'est dans ce sens dynamique que nous concevons l'abstention.

Modifier les structures économiques et sociales n'est pas une affaire de revendication ou de consultation électorale, mais une affaire d'action directe. Lorsque les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T. parlent de l'organisation des travailleurs pour la lutte contre le capital, ils entendent donc non pas l'organisation statique et stagnante de l'« encadrement politique » mais l'organisation à la base en vue de l'action directe.

Le mouvement prolétarien a été trompé par le mythe de la « conquête du pouvoir » et s'est embourbé dans le parlementarisme. Il s'est doté d'une bureaucratie qui participe, aux côtés des représentants du gouvernement, aux côtés des exploiteurs, au maintien du régime capitaliste. On a tout fait pour créer l'illusion d'un « intérêt général » qui n'est qu'une illusion pour les uns, une hypocrisie pour les autres. On a tout fait également pour nier le principe de la lutte des classes. Mais les conditions objectives de cette lutte, si elles ont pris parfois un aspect différent, demeurent. Elles seront tant qu'il y aura des exploiteurs et des exploités, tant que ne sera pas réalisée l'égalité économique et sociale.

Le syndicalisme révolutionnaire, contrairement à la théorie des centrales réformistes, n'entend pas et ne prétend pas, être l'« avant-garde » du prolétariat. Il est, au contraire, l'essence même des classes laborieuses en lutte pour leur émancipation totale. Le véritable syndicaliste ne doit pas se sentir au-dessus des exploités, mais dans leurs rangs, dans leurs difficultés et leurs luttes quotidiennes. Le syndicalisme révolutionnaire est un ferment qui doit permettre, par ses lignes organisationnelles, au prolétariat d'atteindre à son émancipation par la prise de possession des moyens de production et la réorganisation, sur des bases égalitaires et rationnelles, de la production.

Travailleur, ton émancipation ne peut être que ton œuvre propre. Discuter avec les exploiteurs, c'est reconnaître l'exploitation. Voter, c'est aliéner ta qualité de producteur au profit de la maffia capitaliste.

Contre la pourriture parlementaire, contre le réformisme de ceux qui participent à ton exploitation et prétendent défendre tes intérêts,

ACTION DIRECTE

La grève du bulletin de vote doit précéder l'organisation du prolétariat pour un authentique combat révolutionnaire.

Le 5 décembre :

ABSTENTION MASSIVE.

Non au Président ! Vive l'action directe !

Le 5 décembre prochain auront lieu les élections présidentielles. Dans la perspective *révolutionnaire* qui est la nôtre, quelles appréciations pouvons-nous dès maintenant porter sur les candidats et leurs programmes ? Pour cela, il s'agit en premier lieu d'analyser les *forces sociales* en présence :

1° Les candidats « libéraux » (c'est-à-dire de droite ou du centre), Marcilhacy, Antier, Tixier, sont l'expression politique des intérêts des couches sociales moyennes qui tendent à perpétuer le capitalisme classique (humaniste, bien sûr) et qui portent tous les espoirs sur l'Europe tout en se rangeant totalement derrière l'impérialisme (humaniste) américain, plus sanglant que jamais. Leur but ? *gérer les intérêts capitalistes*, augmenter les profits en augmentant la productivité ouvrière et en rendant l'industrie française compétitive. Leur moyen ? *l'Etat*.

2° Le gaullisme est l'expression politique du grand capital financier. Son but ? Augmenter la productivité des travailleurs, rendre l'industrie compétitive, *accroître les profits capitalistes*, tout en instaurant une « politique des revenus », c'est-à-dire en limitant les salaires. Ses moyens ? La planification indicative, le renforcement des pouvoirs de l'*Etat* (moderne, bien sûr).

3° La gauche, qui a pour unique candidat Mitterand, prétend défendre les intérêts des classes défavorisées. Son but ? Augmenter la productivité des travailleurs, rendre l'industrie française compétitive, favoriser l'*expansion* pour répartir ses fruits « équitablement ». Ses moyens ? *L'Etat* et la planification (démocratique, bien sûr).

En cherchant bien, on trouve des différences entre les candidats (constitution, questions extérieures, etc.), mais tous ont pour but de gérer le capitalisme au détriment de la classe ouvrière en utilisant l'Etat. Aucune différence *fondamentale* ne les oppose et le choix qu'on propose aux électeurs n'est, *comme toujours*, qu'un choix truqué. Quant au soutien de Mitterand par le P. C., il est dans la logique de son reniement de tout programme révolutionnaire au profit, sur le plan intérieur, d'une politique jacobine et bourgeoise de défense de la démocratie et de « l'intérêt national », et secondairement, sur le plan extérieur, de l'impérialisme russe et de la « coexistence pacifique ».

Le vote, pour l'élection du président comme pour celle des députés, n'est que l'aspect politique du processus *d'intégration* de la classe ouvrière à la société et à l'Etat bourgeois. Or, dans une société où le ressort principal reste la *lutte des classes*, il importe de voir où se trouve réellement l'intérêt du prolétariat. *Son intérêt n'est pas de s'y intégrer*, mais de les supprimer. Or, non seulement Mitterand ne s'est même pas engagé à satisfaire les revendications immédiates de la classe ouvrière, mais encore et à plus forte raison ne pourra-t-il satisfaire ces intérêts supérieurs que sont la *liquidation de la démocratie* et de ses corollaires : l'Etat, le capitalisme, le patronat et le salariat.

L'intérêt du prolétariat ?

Le socialisme libertaire et fédéraliste fondé sur l'autogestion ouvrière.

Ses moyens ? L'ACTION DIRECTE, le syndicalisme révolutionnaire.

ABSTENTION ET REVOLUTION !

Jeunes révolutionnaires anarchistes

Face à l'avenir

Pour certains travailleurs, le 5 décembre prochain représente une date marquante pour leur avenir. Le fait d'introduire le bon bulletin dans l'urne devrait, à les en croire, mettre un terme aux restrictions qui leur sont imposées actuellement par le gouvernement, tant sur le plan de la liberté que sur celui des moyens d'existence.

C'est d'ailleurs à de telles illusions que la C. A. de la C.G.T. veut amener ses adhérents. Dans un communiqué qu'elle date du 15 octobre, « *elle considère comme un progrès le fait que des partis et organisations de l'opposition démocratique apportent leur appui à la candidature de François Mitterand* ».

Savez-vous sur quoi s'appuie cette C. A. de la C.G.T. pour soutenir sa position ?... Revenons-en au communiqué :

« *Cependant, il a réaffirmé sa ferme opposition au pouvoir personnel et sa volonté d'écarter toute exclusive, il s'est prononcé entre autres questions pour une meilleure répartition des fruits du travail, pour les libertés syndicales et le respect du droit de grève, pour la laïcité...* »

Au risque d'être accusés de faire le jeu du gaullisme, nous nous refusons à souscrire à une telle somme de naïvetés ; nous n'y croyons pas, nous, à toutes ces promesses qui rendent les enfants joyeux et, puisque nous en sommes à ces questions de liberté syndicale et de droit de grève, nous devons souligner qu'une grande part de responsabilité incombe aux dirigeants des centrales réformistes, et tout particulièrement à ceux de la C. G. T., qui n'ont pas hésité à lancer les travailleurs dans des actions sans issue. Le comportement des dirigeants syndicaux au cours des dernières grandes grèves des mineurs reste encore trop vivant dans l'esprit de la classe ouvrière pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre. Pour ce qui est de la laïcité, disons qu'elle a servi de cheval de bataille à de nombreux opportunistes qui n'ont pas hésité, par ailleurs, à envoyer leurs enfants au catéchisme pour ne pas déplaire au patron et, parmi eux, figurent des militants de cette même C.G.T. qui préconise la laïcité.

Quant à une meilleure répartition des fruits du travail, nous ne sommes pas contre, bien au contraire, mais nous voyons mal comment peut s'y prendre une centrale syndicale qui a toujours lutté en faveur de la hiérarchie des salaires, pour améliorer cette répartition (de même que notre futur président de la république, partisan lui aussi d'une hiérarchie des revenus qui ne peut en aucun cas satisfaire les besoins les plus élémentaires du travailleur de la base).

Honnêtement, aucun syndicat ouvrier n'a le droit de considérer l'union des forces démocrates en vue des prochaines élections présidentielles comme *un élément de confiance pour les travailleurs*. Seule une démagogie puérile peut expliquer cette position.

Les vrais syndicalistes ont d'autres tâches à réaliser, d'autres problèmes à résoudre, un autre combat à mener sur le plan social, et ils n'ont que faire d'une quelconque campagne électorale qui doit être laissée aux bons soins des politiciens (1).

Il y a tant à faire pour redonner aux Bourses du Travail leur véritable caractère social et tant aussi pour ramener la classe ouvrière vers les sentiers d'un syndicalisme émancipateur qu'il nous paraît inconcevable d'appeler le travailleur de 1965 à participer au choix de son maître.

Comme disait Pelloutier : « Nous sommes des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu ni maître, sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat). »

J. SORIANO

(1) *Voici une déclaration édifiante de Ballivet, que nous avons puisée dans « l'Histoire des Bourses du Travail », et que la C. G. T. devrait méditer :*

« Ne savons-nous pas que la cause véritable de notre misère est l'accumulation dans quelques mains de toute la richesse sociale... et ne voulons-nous pas mettre fin à cet état de choses en remplaçant le mode individuel d'appropriation par le mode collectif ?... Ne savons-nous pas, en outre, que ce qui maintient cette injustice économique, c'est l'organisation politique centralisée, autrement dit l'Etat, et ne devons-nous pas être anti-autoritaires et anti-étatistes ?

Les deux principes qu'il faut donc propager sont le principe de la propriété collective et celui de la négation de l'Etat. »

CONFERENCE

SAMEDI 13 NOVEMBRE 1965

Ne manquez pas cette conférence, samedi prochain, **à 17 heures, local C. N. T. 24, rue Sainte-Marthe**, Paris, X^e^ (Métro Belleville).

Le camarade HEM DAY, bien connu de tous les libertaires, traitera le sujet :

« Aspects de la pensée de Michel Bakounine »

Bakounine et le parlementarisme

« Tout le mensonge du système représentatif repose sur cette fiction, qu'un pouvoir et une chambre législative sortis de l'élection populaire doivent absolument ou même peuvent représenter la volonté réelle du peuple.

» Le suffrage universel est l'exhibition à la fois la plus large et la plus raffinée du charlatanisme politique de l'Etat ; un instrument dangereux, sans doute, et qui demande une grande habileté de la part de celui qui s'en sert, mais qui, si l'on sait bien s'en servir, est le moyen le plus sûr de faire coopérer les masses à l'édification de leur propre prison.

» La vérité, reconnue aujourd'hui par les despotes les plus sots, est que les formes dites constitutionnelles ou représentatives ne sont en aucune façon un obstacle au despotisme étatiste, militaire, politique et financier ; au contraire, elles légalisent le despotisme et, lui donnant l'apparence d'une administration populaire, elles peuvent augmenter considérablement sa force et sa puissance intérieure.

» Toutes les élections qui, depuis le coup d'Etat de décembre, ont été faites directement par le peuple de France, n'ont-elles pas été diamétralement contraires aux intérêts de ce peuple... ?

» Un des premiers actes du gouvernement provisoire, dit Proudhon, celui dont il s'est applaudi le plus, est l'application du suffrage universel... Le suffrage universel est la contre-révolution.

» Cela ne pourra pas être autrement tant que l'inégalité des conditions économiques et sociales de la vie continuera de prévaloir dans l'organisation de la société ; tant que la société continuera d'être divisée en deux classes, dont l'une, la classe exploitante et privilégiée, jouira de tous les avantages de la fortune, de l'instruction et du loisir, et l'autre, comprenant toute la masse du prolétariat, n'aura pour partage que le travail assommant et forcé, l'ignorance, la misère, et leur accompagnement obligé, l'esclavage non de droit mais de fait.

» Oui, l'esclavage, car quelques larges que soient les droits politiques que vous accorderez à ces millions de prolétaires salariés, vrais forçats de la faim, vous ne parviendrez jamais à les soustraire à l'influence pernicieuse, à la domination naturelle des divers représentants de la classe privilégiée, à commencer par le prêtre jusqu'au républicain bourgeois le plus jacobin, le plus rouge.

» Ce que nous affirmons, c'est que le suffrage universel, considéré à lui seul et agissant dans une société fondée sur l'inégalité économique et sociale, ne sera jamais pour le peuple qu'un leurre ; que, de la part des démocrates bourgeois, il ne sera jamais rien qu'un odieux mensonge, l'instrument le plus sûr pour consolider, avec une apparence de libéralisme et de justice, au détriment des intérêts de la liberté populaire, l'éternelle domination des classes exploitantes et possédantes. »

Pourquoi voulez-vous voter ?

Pour que cela aille mieux ?

Pourquoi voulez-vous que cela aille mieux en votant ? Que croyez-vous que le fait de mettre un petit papier dans une urne puisse changer ?

Nous sommes persuadés qu'à présent personne ne croit plus au pouvoir magique du vote.

C'est pour cette raison que le gouvernement et les partis politiques se donnent tant de mal pour persuader les gens de la nécessité de voter.

Tantôt on nous dit que c'est un devoir, tantôt que c'est un intérêt.

Les partis politiques ou les groupements de partis se dressent en adversaires derrière un candidat. L'un étant de la droite, l'autre de la gauche et un autre au centre.

Chaque vote émis pour la partie adverse est un vote de perdu pour l'autre partie. Non seulement c'est un point de perdu, mais, en bonne logique, cette voix équivaut à deux points de moins, celui qui manque et celui que recueille l'adversaire.

On serait tenté de penser que l'intérêt du parti devrait être : premièrement, d'empêcher que les voix s'exercent en faveur de l'adversaire ; secondement, que ces voix viennent dans l'urne du parti.

Eh bien, non. Chaque parti cherche à persuader les votants de la nécessité de voter, même s'ils votent pour l'adversaire.

Tous les partis se donnent la main pour lutter contre les abstentionnistes. En ce sens, il y a coalition de tous les partis. Ainsi, tous les partis ne forment qu'un seul parti. L'adversité des partis n'est qu'une apparence. S'ils se divisent en droite et en gauche c'est pour mieux exploiter le peuple.

Mais le gouvernement ne s'arrête pas au domaine de la persuasion pour obtenir un grand nombre de votants, il agit.

Prévoyant un grand nombre d'abstentions, le gouvernement va augmenter le nombre d'inscriptions. Toutes facilités seront données à ceux qui ne pourront se rendre dans un bureau de vote, pour voter sans se déplacer ; ainsi les malades et invalides pourront voter, peut-être aussi les morts, et même ceux qui croupissent en prison. Vous voyez que des mesures efficaces sont prises... pour parer à la pénurie de voix.

Que les prisonniers votent, cela se comprend ; ils auront une petite distraction, les pauvres, et, peut-être, ils auront à cette occasion, une petite augmentation de ration de carottes. Que les malades des centres psychiatriques votent, cela se comprend aussi.

Mais le peuple, en général, pourquoi voulez-vous qu'il vote ? Pour que, pendant qu'il tourne son espoir vers le nouveau président, le gouvernement puisse nous exploiter plus facilement ?

J. C.

Le mythe du suffrage universel

L'exploitation de l'homme par l'homme qui fut caractérisée à ses débuts par l'*esclavage*, s'est affirmée initialement par la *force* et l'*arbitraire*. Les êtres naissaient esclaves ou maîtres, c'était là un état de fait qui ne fut guère contesté que par la « révolte des gladiateurs » ou « guerre des esclaves », qui fit trembler l'Empire romain et dont il serait intéressant d'analyser quelque jour les causes profondes de son échec.

Toutefois, la domination de quelques-uns sur la multitude devait, nécessairement, pour se perpétuer, s'établir non plus seulement sur la force mais sur un fondement abstrait, un système d'idées qui, dans l'esprit des législateurs, devait indéfiniment servir de point d'appui aux privilèges : cette justification s'installa par la *morale* et la *religion*. La morale prêchait la *soumission* aux puissants, l'*obéissance aux lois* établies par eux On expliquait les privilèges par une sorte d'harmonie nécessaire qui n'est pas tellement éloignée de la notion d'*intérêt général* que les syndicalistes réformistes ont si allègrement substituée à celle de *lutte de classes*.

Mais cela n'était pas suffisant pour que les exploiteurs puissent dormir sur leurs deux oreilles. Aussi la religion compléta le système en affirmant que l'ordre établi était la manifestation d'une volonté divine et que le servage n'était pas un état de fait pouvant être remis en cause, mais une nécessité. Bien plus, l'esclavage n'est pas seulement un devoir pour l'esclave, mais aussi une joie puisque ses malheurs lui vaudront une félicité parfaite... dans un avenir bien hypothétique, il est vrai. La monarchie de droit divin se maintint ainsi pendant une dizaine de siècles.

Mais, tôt ou tard, de telles bases devaient chanceler puis disparaître. Les philosophes du dix-huitième siècle portèrent un coup fatal à la monarchie de droit divin et préparèrent la révolution française. Malheureusement, leurs critiques s'attaquaient plus aux principes théoriques qu'à une situation sociale donnée. Ils entendaient substituer le règne de la raison à celui de la volonté du monarque, mais il leur manquait une prise de position objective en face de l'inégalité des conditions ; il manquait à ce mouvement de profondes racines chez le peuple des travailleurs. Aussi la bourgeoisie qui, depuis longtemps, aspirait au pouvoir, n'eut aucun mal à tirer tout le bénéfice possible des événement de 1789 et à prendre à son compte les privilèges arrachés à l'aristocratie. Depuis, malgré les soubresauts des classes laborieuses, le capital est maître.

Cependant, il fallait à cette nouvelle catégorie d'exploiteurs une justification sérieuse sur laquelle elle pourrait s'installer tranquillement sans craindre de connaitre le sort de ses prédécesseurs. D'abord hostiles au principe du *gouvernement représentatif* et du *suffrage universel*, les capitalistes s'apperçurent bien vite qu'ils avaient là *l'instrument idéal pour concentrer entre leurs mains tous les pouvoirs et contrôler la vie économique tout en laissant aux masses l'illusion d'une certaine auto-gestion*.

Qu'est-ce au juste que ce gouvernement représentatif issu du suffrage universel ? Et d'abord, examinons le « candidat » :

« Plus le candidat fait de promesses, plus il a de chances de décrocher un mandat : les hommes sont ainsi faits que, plus on leur promet, plus ils ont confiance. Tout candidat promet. Il pose la main sur son cœur, il lève les yeux vers le ciel comme s'il voulait attester celui-ci de la sincérité de ses convictions, il déclare qu'il est prêt à se sacrifier pour le bien public et que, dans ce but, il ne reculera devant aucun sacrifice.

» Et le tour est joué !

» Il consiste à dépouiller le citoyen de sa souveraineté, tout en ayant l'air de la lui conserver. Le tour consiste à supprimer cette souveraineté qui est en bas, en principe, pour l'installer en haut, en fait. »

Toute l'action parlementaire se résume en quatre mots : *absurdité, impuissance, corruption, nocivité*.

Absurdité parce que nous vivons dans une société où tous les intérêts sont en conflit : « L'intérêt du patron est contradictoire avec celui de l'ouvrier ; l'intérêt des gouvernants est en opposition avec celui des gouvernés ; l'intérêt du propriétaire est en conflit avec celui du locataire ; l'intérêt des commerçants inconciliable avec celui des consommateurs. L'un a le désir de vendre le plus cher possible ; l'autre a, au contraire, la volonté d'acheter le meilleur marché possible. Il en est de même des patrons et des ouvriers, des locataires et des propriétaires. Tous les intérêts sont en conflit. »

N'est-il pas absurde de supposer que le même homme puisse représenter des intérêts aussi contradictoires ? « Ce qu'il fera pour les uns, il le fera contre les autres. Il sera donc obligé de favoriser fatalement les uns au détriment des autres. »

Par ailleurs, le législateur se trouve dans l'impossibilité de se mettre au courant de toutes les questions sur lesquelles il aura à se prononcer : « Il faudrait qu'il fût omniscient. Et l'omniscience est à la fois, pour le législateur, indispensable et impossible. »

Impuissance parce qu'aucune réforme réelle ne vient d'en haut : « Jamais les réformes ne viennent d'en haut. Ce n'est pas celui qui mange copieusement qui songe à améliorer l'ordinaire de celui qui vit de rogatons. Ce n'est pas celui qui habite dans des appartement luxueux qui songe à introduire quelque aisance, quelque hygiène et quelque propreté dans le taudis misérable. Ce n'est pas celui qui ne travaille pas qui peut se rendre compte des conditions déplorables dans lesquelles la classe ouvrière travaille et besogne. Ce n'est pas l'oisif qui tentera d'améliorer les conditions du travail, de diminuer les heures de peine et d'augmenter les heures de loisir. C'est toujours d'en bas que vient l'idée de réforme. *C'est dans le creuset de la souffrance*

(Suite page 2.)

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Le problème agraire

En dépit des discours, des études savantes, le problème agraire — en ce qui concerne son incidence sociale — est dominé, sporadiquement, par une production quantitative aveugle : produire pour le profit sans égard aux aspirations des besoins.

L'évolution industrielle provoque une inflation des prix des produits fabriqués toujours préjudiciable au pouvoir d'achat des revenus agricoles. Cette distorsion des revenus entre industrie et agriculture oblige les cultivateurs à rechercher des pratiques culturales assez efficaces pour jeter sur les marchés extérieurs les produits qui s'y vendent le plus facilement et en plus grosse quantité.

On ne cultive pas telle plante pour ses qualités alimentaires, mais parce que telle variété assure des rendements considérables. Les dialogues professionnels entre agriculteurs ne portent presque jamais sur la qualité des produits, mais toujours sur leur rendement, poids ou volume, sur leur rentabilité, sur la facilité de leur culture.

Dans cette bataille des revenus, qui se soucierait de la qualité, c'est-à-dire des techniques assurant une garantie sanitaire, vitale de sa production ? Celui-la ferait bientôt faillite.

Il est actuellement impossible à un agriculteur de renoncer à l'emploi des engrais chimiques et des produits insecticides et autres fongicides sans mettre en péril son exploitation. La course au profit est une bataille tragique entre les prix extérieurs et le revenu de l'exploitation.

Il devient alors nécessaire d'accomplir les façons culturales dans le minimum de temps, et, par conséquent, de mécaniser l'exploitation au maximum.

Mais on ne peut mécaniser efficacement que des exploitations offrant des superficies assez importantes pour permettre l'évolution du gros matériel.

Il devient alors nécessaire d'éliminer les petites exploitations, soit en les insérant dans des complexes coopératifs, soit en les abandonnant à des exploitations plus grandes et plus rentables.

Dans la course au profit, au revenu, il n'y a plus d'autres solutions pour les petites et movennes exploitations que la coopérative de production ou la concentration capitaliste et technique. ou l'intégration en des industries de transformations des produits agricoles qui planifient l'agriculture en la subordonnant à des intérêts industriels. D'autre part, la mécanisation agricole accélère l'émigration des jeunes paysans vers les centres industriels et vers le commerce de détail. Dans une société industrielle où le chômage technologique a déjà fait son apparition, n'ayant eux-mêmes aucune formation professionnelle, ils grossiront la masse des chômeurs comme c'est le cas en Amérique.

Les surplus de main-d'œuvre agricole sont donc condamnés à brève échéance à se heurter sans espoir à une automation industrielle qui provoque un chômage technologique dont ils grossiront les effectifs. Les excédents agricoles ne pourraient s'écouler régulièrement que dans les pays sous-développés, mais ces derniers ne sont pas solvables... !

Sous tous les angles, la guerre sociale apparaît comme une lutte entre le profit et les besoins : la paix est la production et la distribution selon les besoins.

G. B.

Le nouveau budget gouvernemental inquiète le peuple néerlandais (1)

LE MINISTERE DU TRAVAIL (COMME A L'HABITUDE) FAIT ADOPTER DES MESURES FAVORABLES AUX CAPITALISTES

Il était déjà symbolique pour notre pays et ses habitants que la crise gouvernementale du printemps dernier ne se soit pas développée à partir de différends politiques ou de la bombe atomique, de la crise vietnamienne, de l'OTAN, mais au sujet de la télévision ! Bien sûr, le grand capitalisme était à son origine. Le capitalisme donna le départ il y a quelques années en amarrant un bateau face à la côte, et en diffusant depuis celui-ci des programmes sans valeur parrainés par la publicité commerciale. Bien sûr, Radio-Veronica se référa hautement au goût impartial du public; ainsi les financiers mirent au point un autre projet : construisant un bâtiment sur une île artificielle en face de la côte, ils commencèrent à diffuser des programmes de télévision sans valeur, également cautionnés par la publicité. Mais, en même temps, ils commencèrent une campagne dans le public et les seules affiches collées dans notre pays depuis des années furent celles des colleurs REM et TROS ! Evidemment, la haute finance avait une action dans tout cela, action visant à faire accepter par le contrôle gouvernemental la diffusion d'émissions publicitaires sur la chaine nationale.

A cause de cet important problème national, le cabinet démissionna et un autre entra en fonction auquel participait le Parti travailliste hollandais (Parti van de Arbeid), en collaboration avec le Parti catholique et l'un des deux partis protestants (curieusement et à juste titre nommé le Parti anti-révolutionnaire). Mais ceux qui espéraient (réellement contre toute raison) que quelque élément plus progressiste pourrait être introduit dans le gouvernement par les travaillistes, doivent être profondément désappointés.

Il est certain que rien d'autre ne pouvait être espéré; le peuple aurait dû réaliser cela en regardant de l'autre côté du Channel, vers l'Angleterre où l'oncle Harold et ses garçons ne hissent pas précisément l'étendard du progrès ! Mais le peuple hollandais ne regarde pas plus loin que le pas de sa porte, à moins qu'il ne puisse en retirer quelque profit; et qui profite à être sage ?

C'est ainsi qu'en étudiant le nouveau budget déposé par le ministre travailliste Wondeling, nous voyons un total de dépenses de plus de 18 milliards de guildens, la plus forte somme atteinte depuis 1945. Et nous voyons que cette somme devra être obtenue par l'introduction de nouvelles taxes et par l'augmentation des anciennes (appelées taxes de luxe, ce luxe consistant en postes de radio et de télévision, mobylettes, voitures et essence). Ces taxes seront évidemment supportées par les gens ordinaires, tandis que la taxation du capital et du profit industriel n'est que très légèrement augmentée.

Des taxes seront imposées sur les textiles et les vêtements (3 %) sur les chaussures et les ressemelages (respectivement 5 et 4 %) ce qui signifiera bien sûr que les gens ordinaires, qui ne sont en aucune façon les mieux vêtus d'Europe relativement aux conditions climatiques, pourront difficilement se procurer un manteau vraiment chaud ou une paire de chaussures étanches. Les vieilles chaussures devront être ressemelées une nouvelle fois et cette opération coûte déjà plus de 11 guildens, ce qui représente plus de la moitié du prix d'une paire de chaussures bon marché. Les fabricants de chaussures ne voient pas l'avenir avec optimisme.

Un socialiste doit-il considérer l'usage des automobiles et des vélomoteurs comme un luxe ? Il semblerait, et cela peut-être précisément parce qu'un bon nombre d'ouvriers se rendent aujourd'hui à leur travail en vélomoteurs ou en prenant une automobile dont ils participent aux frais de marche.

En tous les cas, la taxe « de luxe » sur une automobile représentera bientôt un quart de son prix total et près d'un cinquième de celui d'un vélomoteur. Alors qu'on ne juge pas utile d'augmenter la taxe sur les boissons alcoolisées et les cigarettes il est à prévoir qu'une augmentation du pourcentage supplémentaire ajouté au prix d'un litre d'essence se répercutera considérablement sur les tarifs des transports et par conséquent sur le budget du client qui est le travailleur.

Les transports et le trafic routier sont pourtant déjà lourdement taxés. Depuis 1934, existe une taxe routière (imposition destinée à faciliter la construction de routes !!) mais les routes construites se réduisent à rien. Ces taxes ont été augmentées cette année dans la proportion de 65 % afin d'agrandir le réseau routier mais lorsque la loi d'augmentation fut votée au Parlement le ministre déclara qu'il ne pouvait donner la garantie que les fonds seraient exclusivement employés à l'amélioration du réseau routier !

Aujourd'hui, les routes ne sont pas mauvaises en Hollande; si, voyageant à travers l'Europe, on rencontre son premier embouteillage en Hollande... il ne peut s'agir que d'une coïncidence... Il est normal qu'un ministre socialiste soit le premier à attaquer le grand capital en l'imposant par des taxes... à moins qu'il ne soit lui-même actionnaire. Oui, sans doute...

Sur le grand capital, la taxation est actuellement de 5 % et passera... à 6 %. L'augmentation sur les produits industriels et commerciaux des « Sociétés Anonymes à Responsabilité Limitée » atteindra 1 % et cette augmentation sera seulement appliquée... à partir de 1967.

Les dépenses prévues par l'actuel budget ne diffèrent des précédentes que dans la mesure où les dépenses militaires n'ont plus la première place et sont remplacées en cette position par celles destinées à l'éducation. Ceci est d'ailleurs inévitable car l'importance du flot des naissances de l'après-guerre se répercute aujourd'hui sur l'effectif des grandes écoles et universités (écoles techniques, etc...) Comme l'industrie moderne nécessite une main-d'œuvre qualifiée, la prééminence devrait être accordée à ce problème. Mais le budget militaire, qu'on appelle de nos jours « défense nationale », arrive tout de même bon second avc un total de dépenses qui atteint pas loin de trois milliards en excluant ce qu'on appelle « défense civile » et dont les dépenses, pour faire meilleure impression sont logées dans le budget de police (871 millions). Il faut encore noter que les taxes diverses prendront 27 % de notre revenu annuel en 1966, qu'il nous faut donner une part importante de nos « revenus » pour le paiement des diverses pensions à laquelle devra être bientôt ajoutée une prime forcée pour les pensions d'invalidité et le paiement des indemnités journalières; en même temps, les primes du service de santé sont augmentées et ce même service est réduit. Le service de santé n'est pas obligatoire mais les primes le sont ! Voilà l'œuvre du ministre catholique Veldcamp dont les amis ont déjà réussi à introduire une sorte d'organisation corporative de travail dans le pays, rendue à nouveau obligatoire, et qui ne rapporte aucun profit sauf aux bureaucrates qui gagnent largement leur vie grâce à cela. Déjà, avant la guerre, l'un des leaders de l'actuel parti catholique exprimait un grand respect pour les institutions de Mussolini, de sorte qu'il n'est pas étonnant que ses amis politiciens aient fait tout leur possible pour installer un embryon d'Etat corporatif lorsqu'ils furent au pouvoir. Après tout, Salazar et Franco sont aussi les chers alliés du gouvernement hollandais.

A. M. G.

(1) Ce texte, rédigé en hollandais, nous a été adressé par les camarades anarchistes des Pays-Bas en même temps que leur fraternel salut.

Dans les Sections de l'A. I. T.

RAPPORT DU DELEGUE DE L'A. I. T., A LA REUNION DE L'U. S. I. DE CARRARA, TENUE LE 28-8-1965.

Le camarade Failla, rapporteur à la réunion a fait un exposé sur la situation actuelle de l'U.S.I.; dans son exposé il a tenu à bien faire remarquer que la reprise de l'activité de l'U.S.I. est due en particulier à la forte crise économique qui sévit dans la ville de Carrara et sa région résultant de la forte augmentation du coût de la vie et de la croissance permanente du chômage. Cela a provoqué un mécontentement général, surtout contre les dirigeants des organisations syndicales politiques qui, pendant plusieurs années n'ont fait que des compromis avec le patronat et le capital, paralysant ainsi l'action des travailleurs, et diminuant le résultat positif.

Quelques années en arrière, nos camarades de l'U.S.I., avaient tenté (contre l'avis des dirigeants communistes de la Bourse du Travail de Carrara), d'initier une série de grèves illimitées, pour un salaire en rapport du coût de la vie, pour les 6 heures de travail dans les carrières de marbre et 8 heures pour toutes les autres catégories, mais les réformistes ont saboté toutes leurs grèves, en envoyant leurs adhérents au travail jouer le rôle de briseurs de grèves, le résultat, c'est que les grèves n'ont duré que quelques jours, car n'étant pas soutenues par la totalité des travailleurs elles étaient condamnées à la faillite.

Le camarade Failla rappelle, qu'avant l'avènement du fascisme, la Bourse du Travail Régionale, était dirigée par notre camarade Alberto Meschi, et la plupart des militants étaient des camarades anarchistes, les ouvriers des carrières de marbre et les mineurs, travaillaient 6 heures par jour avec un bon salaire, et les autres catégories de travailleurs 8 heures par jour. Hélas ! Le fascisme détruisit tous les avantages obtenus par la classe ouvrière, obligeant tous les ouvriers à travailler 8 heures et plus, sans le bénéfice des heures supplementaires et provoquant ainsi du chômage, et lorsque des protestations s'élevaient de par cette situation, les protestataires étaient condamnés à la déportation.

Aurès la chute du fascisme et du nazisme, à la libération de l'Italie, la Bourse du Travail, a repris son activité syndicale avec son secrétaire Alberto Meschi, retourné d'exil, après 22 ans d'absence et de continuelles persécutions.

On recommence l'agitation ouvrière pour reclamer les droits obtenus avant le fascisme, pour les 6 heures par jour et un salaire en rapport du coût de la vie, après plusieurs grèves ils réussissent à conquérir seulement les 6 h. 30 par jour et un salaire peu confortable, car la Bourse du Travail n'est plus dirigée par les camarades anarchistes, mais par des temporisateurs, des syndicalistes réformistes politiciens allant des communistes au chrétiens-démocrates, notre camarade Alberto Meschi, se voyant saboté de toutes parts s'est vu dans l'obligation de démissionner et de reprendre sa liberté d'action, quelque temps après nous avons reconstitué l'U.S.I., avec des camarades anarchistes et tenté de reconquérir les avantages d'avant le fascisme. Dorénavant — dit notre camarade Failla — nos camarades de l'U.S.I., sont décidés à reprendre la lutte, et à provoquer les occasions propices pour le déclenchement de grèves illimitées, et les soutenir jusqu'à l'obtention de la victoire, car le mécontentement des masses est général et nous espérons que les organisations réformistes ne réussiront pas à convaincre les travailleurs de reprendre le travail avant la réussite de la victoire totale et l'obtention intégrale de leurs revendications : « journée de 6 heures de travail et un salaire en proportion du coût de la vie pour les carriers, et journée de 8 heures, pour toutes les autres catégories de travailleurs », et cela sans heures supplémentaires, ceci afin d'éliminer le chômage et créer une situation économique favorable aux travailleurs, car le fascisme a laissé des traces telles qu'aujourd'hui 20 ans après, les masses en ressentent encore les conséquences.

Le camarade Failla, et les autres camarades venus de plusieurs localités de la région ont promis de faire l'impossible pour faire revivre la confiance dans les masses, comme par le passé à l'époque d'avant le fascisme, quand notre U.S.I., était une force surtout à Carrara, et ils considèrent qu'elle doit reprendre le dessus.

Nos camarades envoient un salut fraternel à nos camarades espagnols et portugais, qui luttent pour leur libération, en les assurant de notre solidarité, et adressent également un salut au secrétariat de l'A. I. T.

Le Délégué

La politique de l'emploi et la grève générale

La concentration capitaliste a permis la réalisation des grandes exploitations, des grandes concentrations d'ouvriers.

Les gros capitalistes dirigent le marché du travail.

La productivité permet d'obtenir des prix compétitifs dans le marché extérieur, mais la productivité s'exerçant simultanément en tous pays, la mévente s'ensuit. Il y a partout trop de production pour pouvoir vendre avec bénéfice.

Une solution se présente aux exploiteurs : diminuer la production, mais cela entraîne le chômage. Qui dit chômage, dit menace de troubles et perte de tranquilité pour les puissants. Il est donc impossible d'arrêter la production. Il faut chercher de nouveaux débouchés. Cela devient difficile. Il faut trouver une autre solution.

Cette solution a été trouvée. Il s'agit d'employer les ouvriers à la fabrication d'objets non destinés à la vente, comme le matériel de guerre.

Des quantités astronomiques d'heures de travail sont consacrées à la fabrication d'armements qui doivent servir, un jour ou l'autre, à nous exterminer.

A force de produire des armements, il arrive qu'il y en ait aussi de trop. Il faut de plus en plus de crédits, et il y a une limite à tout. Il faut alors des débouchés pour les armements.

Comment faire ? On nous parle d'aide aux pays sous-développés, de la faim, et on envoie en ces pays, sous la dénomination d'aide aux pays sous-développés, des appareils de guerre, qu'il faut employer. Ces emplois permettent de liquider les stocks d'armes et d'en fabriquer d'autres.

Ces petites guerres localisées ne suffisent plus à absorber le trop-plein et une nouvelle guerre mondiale se prépare.

Ne serait-il pas temps encore, avant d'arriver à cette catastrophe, de réfléchir un peu et de chercher le moyen d'en finir avec ce système qui nous conduit fatalement à l'anéantissement complet ?

La solution, nous ne cesserons de le répéter, c'est la grève générale révolutionnaire mondiale.

Chaque Premier Mai devait être le point de départ de cette grève, ainsi que l'avaient souhaité, jadis, les syndicats révolutionnaires.

Pour que ce point de départ devienne inefficace, les capitalistes ont transformé cette date en fête chômée. L'apparence de la grève se confond avec la fête légale.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, le prolétariat mondial ne doit plus se borner à faire un jour de grève, mais une grève illimitée ayant pour point de départ le Premier Mai.

Les capitalistes, les gouvernants, se verront dans l'impossibilité de déclarer fête chômée tous les jours de l'année.

Pourquoi la grève générale doit-elle avoir une date fixée d'avance ? Parce que le déclenchement de la grève doit avoir lieu simultanément partout. L'ordre de grève, si cher aux syndicalistes réformistes qui se servent des grèves pour des fins personnelles, est ainsi rendu inutile.

Des manifestations devraient être préparées pour le Premier Mai, et se poursuivre tant que les revendications révolutionnaires et gestionnaires, bases de l'organisation future de la société, n'auront pas abouti.

J. CAPDEVILA

Le mythe du suffrage universel

(Suite de la page 1.)

humaine que s'élabore le désir des améliorations. »

Bien sûr, il se trouve toujours un parti politique pour s'emparer de l'idée nouvelle venue de la base et la présenter comme sienne. Mais si cette idée triomphe c'est qu'elle est soutenue par une masse si puissante qu'il deviendrait dangereux pour les dirigeants de ne pas satisfaire cette aspiration.

Et puis, les réformes ne sont jamais que des palliatifs. Elles ne modifient en rien les problèmes économiques de base et s'efforcent de conserver les privilèges des puissants. Rien ne change. Tout est à recommencer.

Corruption parce qu'au gouvernement se rencontrent tous les appétits, toutes les convoitises, toutes les rivalités, toutes les cupidités, toutes les ambitions : deux idées maîtresses sont à la base de toute cette corruption. La première est qu'une minorité parlementaire est prête à tout pour devenir majorité. La seconde est qu'une majorité parlementaire est prête à tout pour le rester. Quelles ruses, quelles platitudes, quels mensonges nécessite la bataille électorale ! Il est certain que lorsque quelques voix font défaut à un candidat pour obtenir l'investiture tous les moyens, quels qu'ils soient, sont mis en œuvre pour obtenir ces quelques voix. Aussi les quelques hommes de réelle valeur qui sont portés au gouvernement se corrompent très rapidement au contact de ces corruptions et les exemples historiques ne manqueraient pas qui concernent des militants intègres tant qu'ils participaient à la lutte au sein de la classe ouvrière et qui ont, après leur accession au pouvoir, renié toutes leurs anciennes convictions, trahi leur idéal et leurs compagnons. L'homme attaché réellement à son idéal ne se ravale pas aux bassesses de la politique.

Nocivité, parce que le gouvernement représentatif est toujours favorable à la classe capitaliste et nuisible aux exploités : non seulement le système défend toujours les privilèges et appauvrit davantage encore les classes laborieuses, mais encore il conduit dans l'impasse la volonté révolutionnaire des travailleurs et pourrit leurs représentants. Le mythe du pouvoir absorbe les meilleures volontés et les détermine à devenir traîtresses à leur propre cause. Aveuglée par les promesses trompeuses, la classe des exploités, au lieu de prendre en main sa propre émancipation, végète dans une attente toujours trompée.

Pour conclure, « la souveraineté du peuple est une duperie et un mensonge; c'est un tour de passe-passe; un geste de prestidigitation. Le Parlement est un foyer de pourriture.

» L'action parlementaire est un terrain excellent pour la classe bourgeoise, mais un mauvais terrain, le plus mauvais, pour la classe ouvrière.

» Il faut déserter et rester résolument sur le terrain de la bataille révolutionnaire...

» ... les anarchistes s'abstiennent parce qu'ils ont acquis par l'expérience la conviction que l'action parlementaire est néfaste et que la lutte électorale est nocive; parce qu'ils savent que l'action politique est pernicieuse...

» Ils s'abstiennent parce qu'ils veulent rester dans la foule, parce qu'ils désirent rester en contact permanent avec la masse qui trime, qui souffre, qui peine, qui subit l'autorité et qui est révoltée et exaspérée.

» *Ils s'abstiennent parce qu'ils entendent garder intact leur droit à la révolte.* Si vous votez, vous perdez ce droit à la révolte et dès lors vous vous inclinez d'avance, vous le devez, c'est logique, devant la loi du nombre, devant cette force aveugle et stupide des majorités. »

Les syndicalistes révolutionnaires dénoncent depuis toujours l'imposture « politique ». Au lieu de perdre son énergie dans la bataillle parlementaire qui, quels que soient ses résultats, aboutit toujours au maintien des privilèges et de l'exploitation, la classe laborieuse doit s'organiser, en dehors de tout parti politique; elle doit créer d'elle-même son propre mouvement de classe, contrôlé à chaque instant par la base, qui réponde à ses exigences réelles. Elle doit se préparer à prendre en mains, dès les premières phases de la révolution sociale, les moyens de production et de distribution.

Les problèmes économiques ne peuvent se résoudre par le bulletin de vote, mais bien par une transformation radicale de l'organisation de la production et de la consommation.

SEVY

(Les extraits utilisés dans ce texte son tirés de la brochure de Sébastien Faure : « La Pourriture Parlementaire ».)

CONFERENCE

SAMEDI 13 NOVEMBRE 1965
A 17 HEURES

LOCAL C. N. T., 24 RUE SAINTE-MARTHE, PARIS, X^e^
(Métro Belleville)

Le camarade HEM DAY, bien connu de tous les libertaires, traitera le sujet :

« ASPECTS DE LA PENSEE DE MICHEL BAKOUNINE »

Ne manquez pas cette conférence, samedi prochain.

Le Gerant responsable
YVES, OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

LA PREUVE

Le problème de l'objection de conscience subsiste, plus difficile que jamais à résoudre, devant les manœuvres machiavéliques d'un pouvoir qui prétend avoir apporté à la France un statut, alors qu'il n'a fait que regrouper tous les ennemis du crime patriotique en un organisme, pour mieux les courber à sa basse vengeance.

Dès le vote du statut de l'objection de conscience, en date du 11 décembre 1963, *le Combat Syndicaliste* s'est élevé contre cette loi injuste, votée par des parlementaires serviles. Dans le numéro 282 du 30 janvier 1964, nous écrivions : « On ne pouvait demander à une Chambre cocardière, soumise aux professionnels de la violence, un statut humain, ni même juste; mais on ne pouvait penser cependant que le texte voté serait un texte de brimades envers l'individu et d'insultes à la conscience de l'homme. »

Et dans le numéro 312, du 27 août 1964, nous précisions : « N'est-ce pas contracter un marché de dupes que de souscrire au service civil et faire, ainsi, le double de temps appliqué aux jeunes qui acceptent d'apprendre à tuer ? N'est-ce pas consentir à un manque de dignité que d'admettre d'être mis à l'index, toute sa vie, par l'interdiction de certains emplois ? En vérité, on retrouve dans le texte du statut tout le machiavélisme qui fait la force du régime gaulliste, qui séduit tant les moutons de Panurge, soumis et rampants devant la cravache. Le but recherché par le pouvoir crève les yeux, il est d'offrir un statut incompatible avec l'honneur et la dignité. Or, précisément, les objecteurs sont des hommes qui donnent à ces mots toutes leur signification. »

Notre appréciation sur ce pseudo-statut de l'objection de concience fut critiquée par ceux qui prétendaient avoir le monopole de faire admettre un véritable statut, et on n'hésita pas à nous traiter « de petits conards », appréciation reprise par une petite publication qui prend plaisir à propager l'insulte.

Pourtant, bien malheureusement, ce que nous avions prévu s'est réalisé dès la première année de l'application de ce statut. La grande presse nous informe qu'au camp de Brignoles (Var), où sont toujours regroupés les objecteurs de conscience reconnus, 21 d'entre eux pour protester contre l'obligation de participer à des travaux dont la destination n'était pas civile, ont écrit au ministre de l'Intérieur pour préciser leur désaccord et justifier leur refus de participer à ces travaux. En réponse, ils ont été transférés dans le Gard, dans un bâtiment d'Uzès, mis à la disposition des C.R.S.... en attente d'une inculpation devant un tribunal militaire sous le motif : « Désobéissance caractérisée. »

Alors ? Que reste-t-il d'un statut qui, paraît-il, respecte l'impératif de la conscience d'êtres véritablement humains ?

Ces objecteurs qui payent à l'Etat une perte de liberté double de celle appliquée à ceux qui se soumettent à la violence; qui, en principe, ne dépendent plus de l'autorité militaire mais d'un service civil, sont mis, cependant, dans l'obligation de travailler à des œuvres de caractère « militaire »; sont emprisonnés sous la garde de « mercenaires » en attente d'une parution devant un tribunal militaire. De qui se moque-t-on ?

Avions-nous tort, nous, les « petits conards », quand nous écrivions, dans le numéro 282 du 30 janvier 1964, du *Combat Syndicaliste* : « Tout ce statut n'est qu'une insulte à la raison, à la conscience de l'objecteur » ? L'état-major a manœuvré pour lui retirer toute expression de justice et d'humanité, faisant sien le propos du général de Gaulle qui avait précisé : « Je veux bien accorder un statut aux objecteurs de conscience, mais je ne voudrais pas qu'ils deviennent vite plusieurs milliers. » En toute sincérité, ce statut est une farce ignoble. On prétend élever la France au rang de pays civilisé, par la création d'un statut de l'objection de conscience, mais on s'arrange pour qu'il soit une pénalisation injuste pour l'objecteur.

René VILLARD

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e^)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX^e^.

Les assemblées générales de la 2^e^ U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au local C.N.T. du 24, rue Ste-Marthe, métro Belleville.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8^e^ U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (I^er^ arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

B.D.I.C

Prólogo a una conferencia

¿SOBRE qué tengo que hablaros ahora? Ya renuncié a buscar un tema. Porque, un orador innato puede hablar «bien», sin balbuceos y tropiezos, acerca de no importa que tema; mientras un conferenciante no preparado, sin apuntes o sin la conferencia escrita toda, definitivamente, fracasará lamentablemente aun si posee sobre la misma cuestión conocimientos más amplios y sólidos que el orador.

He aludido al orador y al conferenciante. Entre ellos, la diferencia es esencial. El pensar de un orador depende directamente del público. Ante una multitud atenta, el orador experimenta ese magnetismo que desencadena las ideas, vivifica la mente, refresca la memoria; él puede hablar cómodamente, de una manera espontánea y atrayente. Entre el orador y el público se manifiesta esa ósmosis y endósmosis de las ideas y sentimientos que tienen sus raíces en realidades elementales, en necesidades e intereses inmediatos. Los problemas sociales, morales, religiosos y, sobre todo, los problemas políticos, de actualidad, están expuestos por los oradores con bastante facilidad. En el fondo, se trata de hechos que hay que relatar, proyectos a combatir o defender, soluciones a imponer. El orador es, pues, un luchador social, un representante de los intereses más o menos comunes. En verdad, es aquí que reside el secreto de los «éxitos» de los oradores; ¡el interés! El interés directo, material, práctico —aun si está presentado bajo auspicios idealistas— anima al orador que representa una agrupación política o profesional, económica o nacional, cualquiera sea su categoría social.

El conferenciante, empero, no es hombre de acción social directa. Su pensamiento es, habitualmente, lento, trabajoso, muy a menudo intimidado por ese ser con centenares de ojos y oídos que, a pesar de estar constituido por individualidades distintas, se convierte en una extraña realidad, en otra criatura, colectiva, cuando se reúne en una sala. No existe desde el principio, entre el púlbico y el conferenciante, ese puente de unión (o de simpatía) que el orador sabe tender con destreza. Porque un conferenciante, que es ante de todo un hombre de cultura, no viene para defender intereses parciales o ambiciones pasajeras. El verdadero conferenciante se presenta como un misionero de los ideales. Evidentemente, estos ideales arraigan en profundas realidades. Sin ignorar los elementos sociales —políticos y económicos— el conferenciante se eleva por encima de los intereses «inmediatos» (en su mayoría falsos, mezquinos, trivialmente personales) para tener la visión amplia de los intereses generales y permanentes, y conocer de este modo las tendencias progresistas de todas las categorías sociales, de todas las manifestaciones de la vida. Tratando, pues, sobre ciertos problemas morales, religiosos, culturales, etc., el conferenciante no se manifiesta como un abogado que debe ganar un pleito; él se presenta como un representante de la conciencia objetiva, que no tiene otra ruta que seguir que la de la verdad y la justicia. Al conferenciante le están abiertos los jardines floridos del arte, los austeros laboratorios de la ciencia —llenos de enimgas, de pruebas, de sacrificios— y los templos armoniosos de la filosofía, erigidos hacia los mundos astrales.

El conferenciante no es, pues, un profesional de la elocuencia. Si habla raras veces en reuniones públicas, él persiste en su trabajo cultural, como un minero en las profundidades de donde saca el grano centellante del diamante. Viene con su regalo forjado en prolongado silencio y lo ofrece a sus oyentes, convencido de que está cumpliendo un acto de regeneración espiritual. Este es el último significado de una conferencia: unir al conferenciante y a los oyentes, en mutua elevación por encima de la mediocridad cotidiana y de los intereses agresivos. Crear esa serenidad en que se vislumbran las cimas lejanas de los ideales eternos, y mantener en las almas y conciencias, siempre encendida, la llama de la fe en más belleza, en más bondad y comprensión, en más libertad sobre esta tierra de pena y dolor. Una conferencia es —y debe ser— a la vez una confesión y una prédica, una lección desde la cátedra o la tribuna, una fraternización bajo las bóvedas ilimitadas de la naturaleza o las cúpulas del trabajo humano.

... He aquí por qué no improviso ahora una «conferencia ocasional». No me presento ante el público —ante cualquier público— sino cuando puedo traer, un don cincelado cuidadosamente, en fecunda soledad, con esa perseverancia de superación personal que pueda darme la autoridad moral y espiritual, libremente aceptada por mis oyentes...

Eugen RELGIS

ANTENA

VASCOS CONDENADOS

MADRID.—El Tribunal de Orden Público condenó el día 25 de octubre a cinco ciudadanos vascos acusados de actividades clandestinas y asociación ilícita. La condena, afectando a José Joaquín Mendizábal, Enrique Echevarría, José Manuel Toledo, Juan José Almansa y Vicente Narbaiza, se eleva a un año de cárcel y 830 pesetas de multa para cada uno.

LA NO INTERVENCION

PARIS.—Con respecto a su obra «La Troisième République», Eduardo Bonnefous ha declarado a un periodista de «Le Figaro»: «Hay que señalar que León Blum, durante el periodo del Frente Popular no comprometió gravemente la política de Francia. Otro menos fino que él, menos diplomático, habría podido implicar el país en el asunto español en las peores condiciones.»

Peor que lo que vino después, de 1939 a 1945...

LA NUEVA LEY DE PRENSA

MADRID.—Comentándola, la publicación *Ecclesia* dice: «Si se suprime la censura preventiva (art. 3), ¿por qué establecer un control del ministerio de Información antes de que los diarios sean difundidos? La obligación de deponer a la censura varios ejemplares una hora antes de la venta (art. 12), ¿no significa otra cosa de la que se pretende? Si el derecho a informarse y a informar es sancionado por la ley (art. 5), ¿cómo dar, a partir de entonces, a una sola agencia, el privilegio de distribuir toda la información de origen extranjero? (art. 49). Así se obliga a la nación a informarse de fuente única, estrechamente ligada al gobierno, para mantenerse al corriente primero que nadie de lo que ocurre ultra-fronteras...»

ASI DIJO GUTIERREZ

MADRID.—El rector de la Universidad Gutiérrez Ríos, al inaugurarse el nuevo curso pronunció un discurso en el que dijo que la mejor manera de conseguir la autonomía universitaria es renunciando a conseguirla. Es como si dijera que Franco ganó la guerra en 1939 renunciando a ganarla.

LA TAMBALEANTE EMPRESA MUNICIPAL DE TRANSPORTES

MADRID (OPE).—Tema frecuente de los sacrificados usuarios de los servicios de la Empresa arriba citada es el desorden de su funcionamiento. Se venía afirmando que la iniciativa privada podía convertir en un servicio eficaz lo que es auténtico desastre sin aumentar las tarifas y sin que los empresarios perdiesen dinero naturalmente.

El corresponsal «Tachin» da un nombre y detalles.

«Don Antonio Garrido Martínez, dirigente sindical de transportes, ha manifestado que muchos empresarios de la capital estarían dispuestos a hacerse cargo del transporte, con una completa garantía para el usuario. Están plenamente capacitados a tal fin las empresas privadas de transportes urbanos. Opina dicho ciudadano que, cuando el Ayuntamiento considera deficitaria una línea no por eso debe modificar las tarifas con el consiguiente perjuicio para el viajero, sino ponerla en manos privadas que garanticen los mismos precios, conductores y cobradores uniformados y amables, y buenos coches. Y pintar éstos del color que el municipio quiera.»

CONTRA LA REPRESION FRANQUISTA

BRUSELAS (OPE).—El Servicio de Prensa y de Radio de la Confederación Internacional de Sindicatos Libres ha publicado la siguiente información:

«La Secretaría Profesional Internacional de la Enseñanza, que agrupa a los sindicatos de profesionales de la Enseñanza a un nivel internacional, acaba de publicar un manifiesto contra la represión de que son víctimas las Universidades españolas.

Como se sabe, varios profesores españoles han recibido penas de suspensión de sus funciones con carácter definitivo o temporal impuestas por el Gobierno del general Franco, por haberse solidarizado con los estudiantes que protestaron contra la tiranía del régimen y sobre todo contra la prohibición que pesa sobre ellos para sindicarse libremente.

La Secretaría de Enseñanza protesta contra el empleo de tales medidas disciplinarias, que son contrarias a las libertades fundamentales de pensamiento y expresión. El manifiesto hace suyo el contenido de la carta enviada por sesenta profesores universitarios de quince países al ministro español de Educación nacional. En dicha carta se pedía al ministro que volviera a ocuparse del asunto con el fin de garantizar a la enseñanza superior española las condiciones necesárias para el ejercicio de una vida intelectual y científica auténtica.»

LOS PROFESORES NO ACEPTARAN NUEVAS HUMILLACIONES

PARIS (OPE).—El enviado especial de «Le Figaro» ha asistido a la inauguración del curso en la Universidad de Barcelona. Dice que, contrariamente a lo que se rumoreaba, el acto ha transcurrido en calma, si bien —añade— «conviene precisar que diversos profesores han querido expresar públicamente su solidaridad con sus colegas víctimas de sanciones...». Y es por ello por lo que «siete profesores se han negado a asistir a la apertura oficial del Año Universitario y, además, han reprobado la actuación gubernamental desde el primer día de curso, diciendo a sus alumnos que «el hecho de que reanuden el curso, no significa en modo alguno que acepten la humillación que se ha impuesto a la Universidad entera». Añadiendo: «Si bien estamos decididos a no tolerar ninguna medida vejatoria ,hemos juzgado preferible permanecer entre vosotros a fin de no cortar las alas a este movimiento de solidaridad que nos ha permitido el pasado año comprender vuestros problemas y permitir que se expresara vuestra reivindicación.»

EXPLOSION EN UN BUQUE ESPAÑOL

NUEVA YORK (OPE).—A bordo del mercante español «Satrústegui», fondeado en el puerto de San Juan de Puerto Rico, hizo explosión un artefacto. El capitán del barco, Rafael Jaume, declaró que podía tratarse de un acto de sabotaje o de la obra de un demente. Los daños causados por la explosión ascienden a varios millones. Según noticias procedentes de Miami —leemos en la prensa franquista— el «Movimiento Insurreccional de Recuperación Revolucionaria», organización de los exiliados cubanos anticastristas, ha afirmado que fueron hombres ranas de sus comandos marítimos los autores del hecho.

El mercante «Satrústegui» desplaza 6.615 toneladas.

PAQUITA ROMAN EN LIBERTAD

Recientemente ha sido puesta en libertad la joven libertaria Paquita Román Aguilera, que fue detenida por los esbirros del general Franco cuando se encontraba por España en una misión para la F.I.J.L.

La joven anarquista ha purgado tres largos años por los penales de España.

C. N. T. A. I. T.

Comisión de Relaciones de Gran Bretaña

Londres, 25 de octubre de 1965.

Por conducto de compañeros residentes en Francia, hemos tenido conocimiento de que, desde Londres, se ha tramitado el envío de cierta correspondencia relacionada con un llamado «C. N. Pro-ASO». Algunos de dichos compañeros dicen que esa correspondencia ha sido enviada por el secretario de la C. de R. del Núcleo de Inglaterra.

Ante tan desagradable y gratuita circunstancia, nos sentimos, pues, en el deber de aclarar esa situación confusa y arbitraria que se presta al consabido error y evidencia una actitud carente de responsabilidad orgánica, la cual consideramos lamentable y perniciosa, situándonos en la necesidad de declarar públicamente, para general conocimiento de propios y extraños:

1.º Que, el día 12 de septiembre próximo pasado, entró en funciones esta Comisión de Relaciones, integrada por Acracio Ruiz, secretario; Andrés Ordóñez, tesorero, y Marcelino Benedicto, C. y Propaganda, cuyas direcciones postales son las siguientes:

84, Ilex Road, Londres N.W.10.
15, Barlby Road, W.10.
31, Minster Road, N.W.2.

2.º Que, esta Comisión de Relaciones es totalmente ajena al aludido trámite de la citada correspondencia, y no tiene nada en común con ese llamado «C.N. Pro-ASO» por no existir ningún acuerdo del Núcleo en tal sentido.

3.º Que, sea quien fuere quien se haya prestado a ello, debe haberlo hecho bajo su exclusiva responsabilidad personal, actitud impropia en los medios libertarios.

4.º Por consiguiente, declaramos, asimismo, que el Núcleo de Inglaterra no asume responsabilidad alguna ante el desgraciado hecho que nos ocupa, a la vez que hace patente su repudio hacia cuanto contribuya a crear confusión y tienda a desfigurar la genuina identidad de la C.N.T.

Encarecemos de cuantos tengan ocasión de leer esta comunicación, tomen buena nota de lo que la misma expresa y no se llamen a engaño. El Núcleo de Inglaterra siempre ha sabido conducirse dentro de los límites que aconsejan el buen juicio y la ética confederal, y rechaza toda *doble intención*, venga de donde viniera. No estamos dispuestos a que se nos confunda.

La Comisión de Relaciones

P.D.—Se encarece la reproducción en toda la prensa afín.

Sigamos conversando

(Contestación a la carta del núm. 371)

QUERIDO Torné, si fueses cenetista me preocuparías, pues hoy nosotros, con opiniones disonantes, solemos indisponernos al extremo de negarnos el saludo. Tuviésemos mejor quehacer, y secuperaríamos la hermandad que antes nos distinguía.

Por suerte *(maldita sea la suerte,* como castizamente se decía) te mantienes, no alejado, pero sí en una proximidad amable, en una actitud observante que te permite estimarnos, enjuiciarnos, interpretarnos, e incluso apoyarnos, cual tú crees que merecemos.

Además eres respetuoso y comprensivo, siendo, contigo, imposible enfadarse, enojarse, irritarse, al extremo de ulcerar estómago cual «en casa» me ha ocurrido. Aunque, en verdad, la ulceración, en mi predio... espiritual, tiene cédula colectiva.

Y voy al grano. Los que estamos en la C.N.T. desde siempre (a mí esto me viene de L'Unió, desde Vives Terrades) no encontramos nada superior a ella. No por fanatismo ni por obcecación alguna. La preparación racionalista fue verdad en nosotros, y toda corteza o barniz de cretinismo, de gregarismo, de superficialidad, de conformismo, no pudo prender en nuestra epidermis ya moralizada por una conducta que, a su vez, regía un cerebro dotado de conciencia. Mozalbetes aún, luchamos por la conquista del día, preparando el terreno (¡tan abrojado!) del mañana. Hombres prácticos, ahincábamos para ahora mismo sin dejar de sembrar futuro en el ánimo de nuestros compañeros trabajadores. Claro está que esos dignos hijos del siglo XIX votaban izquierdismos en grescas electorales. Procedían así y debían hacerlo, pues si eran animosos en huelgas no eran suficientemente idealistas. Creían, necesitaban ganar algo, lo que fuera, instantáneamente, frente a la constante imposición de la monarquía. No íbamos a matarlos, los del «no votar», los que no creemos en el Estado; no íbamos a maltratarlos, los generadores de conflictos, para que luego nos dejaran solos en la calle. Jóvenes o no tanto, siempre tuvimos filosofía viva para quedar nosotros en anarquistas y mezclarnos a ellos, o adelantándolos, en días de lucha por cuestiones del trabajo.

En político, cuesta comprender la posición apolítica, pues se considera a ésta negativa. En nuestro soto, no votando izquierdista el poder municipal quedaba en manos del cacique. Pero nosotros, los que nunca hemos votado, no aceptamos responsabilidad alguna en la consecuencia deprimente de nuestra «renuncia ciudadana», porque en 1917 y en todos los años hicimos antimonarquía activa, en la calle, en el sindicato, en el seno de la familia. Es decir, obramos siempre en todo caso, en antiautoritarios, y si antiautoritarios hubiesen sido *todos* los votantes del lugar calzando alpargatas, ese 60 por ciento de abstemios conscientes en elecciones, más el 20 por 100 de inhibidos, la mínima participación de votantes —20 por 100— al cacique no podía irrogarle autoridad presumible y orgullosa. Acabando la idea, con un proletariado apolítico-consciente extensivo a todo el país, el conservadurismo y la misma sociedad burguesa no hubiesen tenido aguante posible.

Acudió la República, en cuya brega de elevación estuvimos. ¿Qué libertario se queda en casa en horas de empuje? Ninguno. ¡Ah!, pero no es cuestión de ceder, ya que la República burguesa no es una meta. No hay que adormecer, entumecer, anestesiar a los pueblos. En lo que llaman vías legales cree el que quiere, pero nosotros no y empujamos desde el sindicato o en la calle. Votando República por odio a la monarquía, abdicábamos en beneficio del régimen capitalista y estatal que negamos y aborrecemos. El hambre, el Parlamento lo abolía con discursos y leyes, pero la miseria subsistía. El hambre de porvenir, el Estado republicano lo cortaba a sablazos y estaba en su derecho, por tratarse de un régimen amparador del capitalismo. Era, la nuestra, una República que en 1873 no consiguió ser superada. Era, la República de 1931, una institución nacida con medio siglo de retraso, impelida, contra su voluntad, pero fatalmente, a hechos tan inciviles como los de Arnedo, Cenicero y Casasviejas. Por decrepitud perniciosa, por atraso social, los republicanos no fueron revolucionarios y debieron ser defensores de una burguesía y de un clero que en 1936 en pago se les echaría encima. De nada sirvieron las transigencias, ni puede señalarse, seriamente, las «intemperancias» anarquistas de 1932, 1933 y 1935. La reacción fascista tenía desarrollo internacional y España no podía quedar olvidada por Berlín y Roma. Por haber quedado intacto un sector revolucionario —el que no votaba, precisamente—, un 19 de julio fue posible... mientras los repetidos triunfos electorales no sirvieron de nada.

Hoy y siempre hay que persistir en la misma tónica: que voten quienes crean en leyes y diputaciones, y que se abstengan de hacerlo los que no aman fortificar el Estado. Lo que importa *chez nous* es mantener el ascendiente popular, ese mismo que libertariamente se supo ganar con sacrificio, con privaciones, con disgustos familiares, incluso con desagradecimientos populares episódicos. Situados en este plano de estima, siempre queda posibilidad de obra de conjunto con las multitudes. Incluso para los políticos de verdadera avanzada —de haberlos—, puede convenirles la existencia de un sector «ideológicamente puro», pues una garantía para el porvenir es suicida cortarla. Yo, particularmente, estoy tan a placer en esta posición de persona autodeterminativa, que es difícil hacerme renunciar a ella. Transigir, en este caso es renunciar. Es cuando se expira que se renuncia a todo; no antes.

Y bueno, Todas aquellas luchas, más las consideraciones de ahora, nos tienen o mantienen empotrados en el destierro. Ahora la labor de redención de nuestro país es más inmensa que nunca, tanto, que a su vista hay clarividencias que se opacan y firmezas que aflojan. Estamos desarraigados, y estos, aquellos y nosotros, nos hemos amontonado por simpatías, logrando cada cual su formación idónea. En el exilio, republicanos, socialistas, comunistas y autonomistas son consecuentes con sus postulados políticos, en tanto a nosotros se nos reclama de una realidad que, de atenderla, nos desteñiría, avulgararía y anularía. C.N.T., en su lugar de origen eran sindicatos pululados por obreros sin actividad política dentro de ellos, primando la influencia social libertaria como garantía de un porvenir integral que los políticos no sienten. En el exilio, ¡qué vamos a decir!, C.N.T. con *obreros votantes* no tenemos, o *no deberíamos tener*, tratándose de C.N.T. verdadera. Carecemos, aquí, de sindicatos de la Edificación, de la Metalurgia, de la Alimentación, de la Minería, de Transportes, etc. Es una entidad, la nuestra, de idea específica, de propósito manumisor, de estricta lucha de clases, de conservación del aliento confederal-anarquista con miras a una reaplicación en nuestra tierra prometida. Tenemos C.N.T. por cariño, por mística, para salvaguardarla. Somos otra vez embrión cenetista, cual lo fuimos en los años más duros de persecuciones; pero, por encima, somos hombres resueltos que miran cara al porvenir, sin dejar de atender a las rudas tareas de cada hora, de cada momento, de cada minuto.

Es bueno, y saludable para Cataluña y España, que la reserva anarquista se mantenga y desarrolle. Caído el régimen franquista, las pugnas políticas serán feroces, los apetitos desarrollados. Por cada político honesto, habrá diez pescadores en río revuelto, y una fuerza al margen de la balumba y de la bruma será necesario que exista: por su presión, por su poder previsor, por su contrapeso revolucionario.

Porque, al fin y al cabo, una anarquía bien entendida no puede asustar a ninguna ciudadanía bien intencionada.

JUAN FERRER

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el día 14, a las nueve de la mañana, en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

NOTA

El compañero M. Romo, que dejó unos poemas para publicar en la hoja para los emigrados, con ruego de que se devolvieran —de no ser publicados—, puede pasar a recogerlos en la Administración, pues no han sido pasados.

LIBRO INTERESANTE

Disponemos de unos cuantos ejemplares de «*La Société Murante et l'Anarchie*», de Jean Grave, al precio excepcional de 4 F en esta Administración.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general el domingo 14 de noviembre, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre.

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50. Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

S. I. A. DE TOURS

La sección de Amigos de Solidaridad Internacional Antifascista de esta localidad, comunica a todos sus adherentes y simpatizantes, que el domingo día 14 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, celebrará asamblea general en el local de la Bolsa del Trabajo.

COMISION DE CULTURA Y PROPAGANDA F. L. DE PARIS

La Comisión de Cultura y Propaganda de la F. L. de París pone en conocimiento de los compañeros que tiene en preparación la edición de una conferencia del compañero Manuel Buenacasa. Se trata de su última conferencia dedicada a los militantes del M. L. E., presentada en París por cinta magnetofónica pocos días después de su desaparición repentina.

Siendo el tema de gran interés para todos y, en particular, para las nuevas promociones militantes, y queriendo honrar la memoria del valeroso y abnegado militante que tanto dio a las ideas y al Movimiento, esta F. L. decidió dar perennidad al mensaje postrero de nuestro compañero editándolo en un folleto.

Todos los compañeros interesados en contribuir con su aportación personal, pueden hacerlo dirigiéndose a:

Roque Llop, C.C.P. núm. 13 507 56, París, con la mención «Conferencia Buenacasa».

Pueden igualmente dirigirse a: C. N. T. (Cultura y Propaganda), 24, rue Ste-Marthe. París, X^e.

La Comisión de Cultura y Propaganda

FUTBOL, PARIS

El equipo «Hispania» jugará de campeonato el jueves día 11, a las once de la mañana, y el domingo 14, a las dos y media de la tarde. Campo Porte de Montreuil.

UN ACUERDO DE LA F. L. DE BURDEOS

Ante los hechos registrados en estos últimos tiempos en el Interior, donde algunos elementos de moral defectuosa tratan de perturbar a conciencia la marcha de la C.N.T., nosotros, como militantes de la misma en el exilio, no podemos tolerar que tales sujetos pacten en su nombre con organismos franquistas como es la C.N.S. para salvarle de la muerte que le amenaza. Por esta razón y ante la conducta indigna de esos «militantes de la C.N.T.» pasados al campo fascista, la F. L. de Burdeos, en su asamblea general, celebrada el día 17 de los corrientes, acuerda por unanimidad y desea su publicación en nuestra prensa lo siguiente:

La F. L. de Burdeos una vez informada por el S. I. de cuanto ocurre en España, debido a unos individuos que se abrogan ser de la C.N.T. pactando con el franco-falangismo y los Sindicatos Verticales, condena enérgicamente la actitud de tales sujetos vendidos a los asesinos del pueblo español, y reconoce sinceramente y aprueba la posición sostenida por el S. I. en defensa del sindicalismo revolucionario o anarco-sindicalismo que encarna a la organización confederal.

Burdeos, 24 de octubre de 1965.

AGRUPACION C.N.T. DE LEVANTE

Tendrá reunión general el 14, a las 10 de la mañana en el local social. Presencia indispensable.

F. L. DE MONTAUBAN

Anuncia asamblea general para el día 14 a las 9 y media de la mañana en el Café de la Comedia.

DAMOCLES Y LA ESPADA

Reflexión que se impone

DE siempre, la creencia del hombre ha sido de que es superior a los demás seres existentes en la Tierra. De aquí ha partido su afán de supeditar al resto de animales, e incluso a sí mismo.

Si repasamos la historia humana, vemos que a lo largo del camino recorrido el hombre ha dejado un reguero de sangre: la de los esclavizados y explotados; la de los inmolados en nombre de una justicia creada por los poderosos de este mundo lleno de miserias. Acertó Plauto cuando dijo que el hombre es un lobo para el hombre.

En la historia del ser humano encontramos, asimismo, la lucha y aspiraciones de quienes, entendiendo que el ser humano merece otro trato y diferente destino, se enfrentan a los que, en nombre de un estado de cosas creado por la dominación de la fuerza, subyugan a la mayoría de individuos que componen la humanidad.

Contándonos —los del M. L. E.— con esta fuerza que se opone a que la sociedad sea como es, podemos interrogarnos respecto a las perspectivas que ofrece la actual situación vis a vis de la finalidad deseada. Ello es necesario sea hecho, ya que, si queremos lograr soluciones positivas que permitan mejorar el estado de cosas actual, debemos saber si somos capaces de proseguir por el duro y difícil camino del combate cotidiano en pro de la emancipación moral y material del hombre.

Vemos lo que son y lo que hacen las fuerzas políticas de viejo y nuevo cuño. Asimismo, la labor de cuantas centrales sindicales existen. Del examen podemos sacar una conclusión, que, por ser pesimista, nos obliga a pensar que sólo podemos contar con nuestra propia fuerza —la que podamos representar— para combatir lo que en la sociedad actual oprime y explota: el Estado y el capitalismo.

Llegado a este extremo, cabe estudiar la situación y posición del anarquismo y del sindicalismo llamado revolucionario. Haciéndolo, nos percatamos de que, si bien el ideal y la finalidad de unos y otros se mantiene incólume y sin tacha, no así se puede decir de quienes componemos las organizaciones que emanan del anarquismo y del anarcosindicalismo.

Quisiéramos poder afirmar de que el Movimiento Libertario español es un conjunto equilibrado y unido capaz de influenciar, con su acción, la situación social de la clase trabajadora, la que, paulatinamente, va hundiéndose en el abismo de la indiferencia completa referente a su propio destino. Quisiéramos poder decir que quienes militamos en sus organizaciones aportamos a las mismas todas las posibilidades y esfuerzos capaces de valorizarlas y permitirles sobresalir de las demás. Nos gustaría proclamar que el internacionalismo del cual hacemos gala lo empleamos para cumplir con el deber que nos incumbe: hacer proselitismo donde nos encontramos, donde trabajamos, donde residimos.

El estudio y el análisis de la posición del movimiento anarquista en el orden internacional, nos emplaza ante una situación que no permite un optimismo que traspase los límites de lo justo y verdadero.

Si bien el optimismo ayuda a la consecución de una finalidad determinada, no es menos cierto que la ilusión —cuando sobrepasa el punto de equilibrio de lo que es apariencia y de lo que es realidad— tiene la equivalencia de un engaño.

Si optimismo debemos tenerlo siempre, de la ilusión cabe prescindir cuando nos interesamos por el anarquismo en el área internacional; de lo contrario, la ilusión nos inducirá en error llegado el momento del cálculo de posibilidades.

El renombre que tuvo el anarquismo fue basado en las gestas de algunos de sus hombres; no lo fue a causa del número de sus militantes. En España la influencia anarquista permitió, durante la guerra civil, la elaboración de lo que fue admiración de unos y temor en otros. Buscar una similitud en otros países es difícil, por no decir imposible.

Si partimos, pues, de este principio, llegaremos al hecho que deshace la ilusión que pudiéramos tener cuando, al hablar del anarquismo internacional, creyéramos en un movimiento potente y cohesionado.

Sabemos que en algunos países existe lo que podemos conceptuar grupos de afinidad anarquista. En otros, sólo hay algunas individualidades, que, aparejadas con su propia personalidad, restan valor a la labor de conjunto. Querer obtener de este conglomerado una colaboración constructiva, será, a nuestro entender, cosa bien difícil. La propia idiosincrasia de los individuos y de los grupos, imposibilita sintetizar los resultados de un análisis.

El concepto tenido de la finalidad del anarquismo puede ser semejante en todos cuantos nos proclamamos del ideal ácrata. La variación en cuanto a las tácticas a emplear, resalta a consecuencia de los caracteres étnicos y de la propia situación social de los países. Esto, añadido al hecho de que no existe en ningún otro lugar otro Movimiento mayor o más fuerte que el representado por el ibérico, no nos permite ilusionarnos en cuanto a cohesión, actividades, objetivos y estructura.

Para la armonización de todo; para la obtención de una colaboración constructiva, es necesario y urgente llegar, en primer lugar, a la del propio Movimiento libertario español. Cuando éste haya solucionado la inexistencia de una general coincidencia en los problemas; la evidente desconexión ante los problemas inmediatos; la opción de actividades y de los objetivos de conjunto, entonces podremos interesarnos a la obtención de un conjunto internacional constructivo. Antes, no poseemos suficiente fuerza moral para presentarnos como ejemplo.

Dadas las circunstancias expuestas, podemos pensar que el futuro no es demasiado halagüeño para quienes debemos ganar el pan con el sudor de nuestra frente.

La perspectiva de la libertad individual y moral, está más amenazada cada día que pasa. Y ello, sin que se oponga una fuerza capaz de parar la marcha triunfal de quienes su finalidad es el poder, en todo lo que éste representa en manos de los que no tienen conciencia ni escrúpulos.

Ha llegado el momento —antes de que sea demasiado tarde— de, al igual que Hamlet, preocuparnos de si somos o no somos. Va en ello la propia vida del M. L. E.

Si verdaderamente, individual y colectivamente, somos lo que proclamos, nuestro deber es revalorizar lo descuidado. Si somos la fuerza capaz de enfrentarnos con quienes nos oprimen, debemos demostrarlo. Nuestro porvenir, y el de las organizaciones en que militamos, va paralelo con nuestro comportamiento y con la obra que se haga en pro de la libertad del ser humano.

Angel BASSA

MITIN EN VILLEURBANNE

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta Comisión comunica a todas las FF. LL. y simpatizantes de la C.N.T., que el domingo, día 14 de noviembre, tendrá lugar en Lyon (Villeurbanne), en la Sala «Bonneterre», rue Bonneterre (detrás de los rascacielos de Villeurbanne), un gran mitin de afirmación *confederal y libertario*, en el que tomarán parte los compañeros:

FEDERICA MONTSENY, directora de «Espoir», y

FRANCISCO ISGLEAS, el conocido y veterano militante de la Regional Catalana.

Compañeros todos, con nuestra presencia daremos una vez más la prueba que la C.N.T. y el Movimiento Libertario en el exilio aún vive y está dispuesto a escribir la página que la historia le tiene asignada en pro de la liberación del pueblo español.

NOTA.—Desde Perrache, tomar el car número 7 y trasbordar en los Cordelier con el car número 3 y apearse en la parada Auguste Blanqui (Villeurbanne).

METAMORPHOSES

La liberté que la loi désormais garantit à la presse espagnole est du modèle courant en usage dans la plupart des pays. Comme celle dont l'Espagnol Figaro préférait rire de peur d'avoir à en pleurer, elle permet de parler de tout à condition de ne rien mettre en cause.

Seul la limitera le respect du régime, de la défense nationale, de la sécurité de l'Etat, de l'ordre intérieur, de la paix extérieure, de la morale et de la vérité.

C'est fort bien dit. Je ne suis inquiet ni pour le gouvernement espagnol ni même pour les journalistes, qui ont vu pire. Je le suis davantage pour la morale et, surtout, pour la vérité.

Comme la liberté, leur commère, ces exigeantes pécores ont la désagréable habitude de se dénaturer quand on les enferme dans la cage d'une loi. Trop souvent la morale devient alors hypocrisie et la vérité propagande.

Robert ESCARPIT

(Tiré du « Monde », 30-10-1965.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ANALICEMOS EL PRESENTE

por Antonio PEREIRA

I

HOY, debido al nuevo rumbo que está tomando el mundo y a la casi absoluta y colectiva carencia de ética y de moral, que será, por lo que parece, la calidad que diferenciará esta época de todas las épocas pasadas, nosotros damos la impresión, debido a factores otras veces señalados, que nos hemos desentendido de los problemas que directamente nos atañen.

También en el medio anarquista por esta razón se da el caso bastante chusco de que, nosotros que estamos contra toda dictadura, jefaturas y caudillajes, no tenemos reparos en delegar en compañeros poderes que nos habrian hecho enrojecer si los comparamos con otros poderes confiados en los tiempos heroicos anteriores a los de 1936. Por una razón contingente, por una nueva situación económica, y, en última análisis, por un anarquismo de comodidad. Nos hemos conformado (y esto tiene valor hasta que no demostremos lo contrario), con estas nuevas normas que muy bien podríamos tildar de calificables o incalificables desde muy poco después de 1945, y desde entonces hasta la fecha hemos pisado con desparpajo sumo el camino trillado de la incomprensión y tal vez de la incongruencia. Conducta colectiva a todas luces censurable si no fuera un caso de cándida inocencia (para ser piadosos con nosotros mismos) de la cual hay que excluir toda maldad, porque es un producto de la época, de esta nueva era, de esta nueva política económica, de esta producción de masas por una civilización de masas que está cambiando la fisonomía de pueblos y naciones.

Lo que los anarquistas mantuvieron intacto o casi durante los años trágicos de la «débâcle» de todos los valores, es decir desde 1939 a 1945, lo destruímos en pocos años, en pocos meses, por que todos creímos que los Estados vergonzosamente democráticos nos habrían ayudado. Y fue precisamente en aquella época que muchos de nosotros creímos que era posible seguir con una línea de conducta empezada en septiembre de 1936 y sin la cual no era posible encajar de lleno en un renacer democrático de España. A pesar del grito de alarma de los compañeros que denunciaban el error y el peligro, a pesar de que a diario la prensa internacional no escondía el propósito de los vencedores vis a vis del régimen franquista, a pesar de que la diplomacia del mundo no hacia un misterio de sus simpatías hacia un Estado que prometía el respeto de unos intereses que no eran precisamente los intereses del pueblo español, estos muchos compañeros continuaron con una ya condenada línea de conducta. Y así, el movimiento todo, la C.N.T. y la F.A.I., sufrieron el mayor descalabro de su historia.

Que nadie quiera ver en esto una ofensa y que nadie se dé por aludido. Son simples comprobaciones. Errar es humano y creo que nadie a estas alturas esté en condiciones de lanzar la primera piedra. Probablemente habría sido más cuerdo un suicidio colectivo cuando la «débâcle». A lo mejor habría sido un disparate. Yo no sé ahora cuál es la mejor de estas dos afirmaciones. Lo claro es que nos hemos hecho viejos y estamos amargados. Una amargura que va hondo. Nos hemos acostumbrado al exilio, nos hemos casi acostumbrado con todas las perrerías que quieran hacernos. Tenemos hijos nacidos en todos los países del orbe, allá donde nos llevó la derrota y los azares de la vida, y les hemos dado la nacionalidad de estos países por comodidad, por la instrucción, por una maldita situación económica. Y porque España ya nos venía grande. Hemos hecho cursar a nuestros hijos estudios superiores. Hemos hecho todo por ellos. Pero no hemos hecho de ellos unos anarquistas. Las excepciones confirman la regla. Y con todas estas responsabilidades que pesan sobre nuestras conciencias y nuestras espaldas no sabemos enfrentarnos, como antaño, con unos problemas que tienen que decidir, que decidirán del futuro de la C.N.T. en España. Para muchos de nosotros es muy fácil escribir y más fácil hablar, pero el triste balance de todos estos años de exilio, ya da reparo contarlos, no han tenido la virtud de hacernos reflexionar y meditar sobre nuestros errores y desaciertos. Pero sí han tenido la virtud de hacernos enfrentar unos con otros, con ahinco, sañudamente, y hemos perdido de vista la península y los hombres que en su interior luchan, arriesgan y se debaten en una trágica situación hecha de represiones y de incomprensión.

Todo lo que podemos escribir y hablar en pro de esta situación empieza ya a resbalar sobre nuestras epidermis y ya no tenemos la fuerza de sonrojarnos porque también nosotros hemos sido cogidos en el engranaje de una nueva situación político-económica que está transformando la faz del mundo. Y lo que más cuenta, está cambiando los hombres, las relaciones entre el hombre y la colectividad y entre ésta y el nuevo Estado, que ha comprendido que es más fácil manejar las masas si a éstas se les deja tomar parte, en apariencia libremente, en el juego de la producción y de la distribución.

Lo que vale para los países del occidente, vale también, si no con las mismas características, para España, que, bien que mal, está obligada a tomar parte en el concierto compuesto, que comprende formidables intereses que no son ya intereses franceses, españoles, italianos, alemanes, etc., sino que son intereses internacionales, intereses del mundo occidental. Es inadmisible en esta nueva concepción político-económica que pueda saltar o fallar un cualquier eslabón de esta cadena de intereses, sin que toda la organización trabajo-distribución-defensa no sufra un trastorno y sin que todos los Estados no corran a repararlos con todos los medios. Perder de vista esta nueva organización, este rumbo que los Estados han dado y dan a las masas por medio de un nivel de vida entendido sólo en lo que a lo económico se refiere, constituye para los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo un error grave y que, de persistir en él, podría hipotecar para años a venir, la libertad efectiva y la lucha para la emancipación.

Si nosotros no nos mostramos capaces de enfocar debidamente y con acierto el problema acuciante que se llama España, y sobre todo el problema España-occidente, continuaremos sentados en el fondo del pozo y acabaremos por creer que el mundo y nuestro mundo está circunscrito al limitado horizonte que desde este fondo vemos.

SUPERVIVENCIA

ESTA semana nos ha sorprendido el óbito de un compañero relativamente joven. Contra lo previsto por la ley de vida, no solamente desaparecen los viejos.

Al dolor que toda muerte produce, sigue la reflexión que orienta, no la que deprime. El miedo a la Parca induce a las aberraciones religiosas, al disgusto por la existencia, en tanto el pensar juicioso, socrático si queremos, conduce al disfrute de la vida mientras ella esté presente, **mientras ella se manifieste en nuestra persona, originando, esta interpretación racionalista de la presencia humana, la sociología anarquista establecedora del derecho absoluto del individuo a gozar la única oportunidad de vida propia que la eternidad cósmica le concede.**

Y como la sociedad equívoca de los hombres no respeta ese derecho, aparecen, naturalmente opuestas al yerro —tal vez milenario— las agrupaciones igualitarias combatientes, nuestra C.N.T. una de ellas, y no de las menores.

Pero ahí concurren los avatares, ya que no las imprevisiones. Nuestra idea está bien fundamentada, sabiamente establecida, con fondo moral indestructible, con renovación caudal imposible por quedar, fundacional y fundamentalmente, adherida a la evolución natural de los tiempos. El progreso anda de concierto con el anarquismo, quedando la concepción carlista del atraso, a cargo de los partidos con programa estricto (todos los partidos lo tienen, o han de tenerlo), sin alas al viento, con pragmáticas corsetistas, con sujeciones legalistas que obligan a frenar el paso y a cortarlo a los demás. Por ello en libertario es preciso superarse de antemano para evitar gritos de imposibilidad perfectamente intempestivos. Igual que los que estiman atrasada la escuela racionalista de Ferrer Guardia, esos jueces lo bastante frívolos para no darse cuenta de una historia detenida por treinta balazos disparados en 13 de octubre re 1909, sin que herederos del fundador havan seguido la evolución del siglo.

Del anarquismo precursor, la continuación somos nosotros, en la medida de nuestro alcance ideológico, de nuestro desarraigo de la rutina ambiente. Cuando nuestro claro sentir determina un recto obrar, nuestra presencia en el palenque es lógica: cuando la seducción de un «ayer» social-político opera en nosotros, entonces toda invocación anarquista, libertaria, cenetista, es vana. El pasado pervivente exige y a él se va con el porvenir de espaldas.

Por eso reclamarse de la C.N.T. y de los ideales libertarios exige convicción y firmeza, contra espíritu de ave, o de ligereza. Anarquismo no es frivolidad, igual que seriedad no es cara galvanizada ni alegría boba despreocupada de los problemas esenciales. Cuenta, antes que todo, el individuo organizado, para el logro de organizaciones orientadas y eficientes. Una entidad nuestra no puede, en ningún caso, representar un amontonamiento de asociados, un reclutamiento de cotizantes, un almacenamiento de adictos. No puede haber, en casa, ni jóvenes ni maduros ni añosos dirigentes o dirigidos. Se va a la libertad absoluta y absolutamente libertarios hay que ser en nuestro elemento. Libertarios conscientes, voluntarios, individualmente determinativos. Cuando en casa aparece el daño religioso, idolátrico, del capillismo, hay que atajarlo, contenerlo, fumigarlo, hasta su desaparición completa, puesto que ser o no ser es un problema que en el área de las especulaciones morales sólo se nos presenta a nosotros. Transigir, puede ser bueno, opíparo incluso, para los husmeadores de situaciones personales o de partido; con la ventaja para éstos, que rozando las circunstancias políticas no pierden nada, o en todo caso su piel de serpiente; en tanto nosotros lo dejamos todo: continuidad y porvenir en medio de un camino que en adelante ya no nos pertenece.

Hemos dicho, otras veces: «Republicanos, socialistas y comunistas, perdieron en España solamente la guerra. Colaborando en los gobiernos, los libertarios perdimos guerra y crédito de idealistas.» Hoy lo reeptimos.

Para subsistir ideológicamente, precisa que seamos formales. Otro recurso, no lo prevemos.

SOBRE NUESTRO FUTURO

por Hermoso PLAJA

PUNTOS DE VISTA DE LA COLABORACION

Un inciso: En cuanto a nuestra colaboración con otros sectores, hemos de mantener la más elemental circunspección en nuestra C.N.T. De todos es sabido que nuestra organización, o nuestro movimiento, ha sido requerido siempre, cuando ha sido necesario realizar algo decisivo para derrocar un régimen. El hecho de ser la C.N.T. la organización sindical mayoritaria, de más empuje, y con más firmes y arraigadas convicciones ideológicas, a la vez que la más fiel intérprete del temperamento español, y la que por tanto tuvo siempre la confianza del pueblo entero, haciendo tambalear también a los regímenes de fuerza, ha sido tenido siempre en cuenta por nuestros adversarios demócratas y liberales y los republicanos y socialistas. Sin definir previamente cuál haya sido su credo político, hemos de recordar que a la C.N.T. se la ha solicitado y querido para utilizarla como fuerza capaz y decisiva para determinar la obtención de sus objetivos en determinado momento de nuestra historia. Y es llegado el momento de pisar tierra firme pensando que lo que no podamos hacer solos, menos lo haremos en compañía de sectores cuya dirección política es la de gobernar, la de conservar el *statu quo* y la de someter al pueblo en el momento que éste reclame su derecho a vivir decente y dignamente. Y que en el momento que pretendamos hacer efectivos nuestros objetivos, seremos, como siempre, apuñalados por la espalda. Colaborar con partidos y organizaciones que no admiten nuestras finalidades, en caso de ser conquistadas por todo el pueblo, no puede conducirnos a otra finalidad que a la repetición del desastre de 1936-39.

Ya omitimos adrede la cuestión de la colaboración gubernamental pensando que «nunca segundas partes fueron buenas». Y que su repetición constituiría la ruina total de nuestro crédito como organización; la coronación del descrédito, la extinción definitiva y total de toda esperanza de transformación social en la que el mundo del trabajo parece tener puestos sus ojos. La desmoralización y la descomposición definitiva de nuestro movimiento.

Ahora bien; otra disyuntiva se presenta a nuestros ojos, a nuestro examen. Y es la de adoptar una actitud coherente con la situación en que se nos pretende, o se nos puede ver emplazados. Por ejemplo: Supongamos que un momento de transición o de indecisión aparece en la escena postfranquista. Los acontecimientos han dejado en mitad del arroyo todos los resortes del poder público, del sistema burgués. La obra constructiva puede fallar momentáneamente. No faltarán aspirantes al ejercicio del poder, del mando. Y estos habrán de enfrentarse al pueblo en armas. Y habrán de reprimirlo. Si las fuerzas contrarrevolucionarias no han sido abatidas, el pueblo será arrollado definitivamente si intenta seguir la lucha para regirse sin autoridades y sin gobiernos. Entonces, y repitiéndose la historia, desgraciadamente, vamos a ser batidos también otra vez, vamos a hallarnos nuevamente solos en la contienda y sin esperanza o solución visible de continuidad para nuestra causa finalista, que es, en resumen, la verdadera causa del pueblo. ¿Nos sabremos situar y definir, actuando a tiempo y con acierto?

Puede también darse el caso de que la debilidad de cualquiera situación gubernamental nos obligue, faltos de cohesión popular, fenómeno muy frecuente, a ser tolerantes momentáneamente, con nuestras relativas conquistas, y que, incluso se pretenda legislar, para afirmar la eficacia de las normas gubernamentales, las esencias del Estado, cuantas ventajas se hayan obtenido en la calle. De este resultado ya tenemos experiencias con los célebres 42 decretos de la Generalidad en el curso de nuestra revolución.

¿Qué hacer? ¿Valdrá la pena y habremos de aceptar la coyuntura que nos obligue a adoptar una actitud preparatoria, puramente organizadora, en espera de otra y posible coyuntura? ¿Se nos dejará? He aquí los serios interrogantes que, únicamente a nosotros, por ser fuerzas dispares entre las que se habrá de batallar en la nueva etapa, salen en nuestro camino y que reclaman nuestro frío y concienzudo examen; ante la inteligente determinación del movimiento confederal y anarquista. Y, no obstante, debe preocuparnos, a nuestro entender, este complicado interrogante. Esta alternativa difícilmente soslayable. No podemos negarnos a nosotros mismos. Ni podemos eludir lo que esencialmente hemos demostrado que podría ser la solución de todos los problemas comunes. El pueblo trabajador, pese a todo, sigue confiando en nosotros. Pero, ¿cómo? ¿Solos? ¿Acompañados? ¿De quiénes? Esta última hipótesis es difícilmente aconsejable, casi inaceptable. Seríamos, como siempre, traicionados primero y barridos más tarde. Una conjunción en la calle ya no es realizable ahora, si no es a base de concesiones. ¿Y quién es el que ha de conceder, el que ofrece el máximo de libertad y de justicia, y de fraterna convivencia, o el que limita y reduce a la mínima expresión la concesión de tales prerrogativas humanas, que constituyen, ahora y siempre, las únicas premisas para facilitar el bien de la humanidad toda? *(Concluirá)*

ACABA DE APARECER
«Perón en la ruta de las dictaduras»
Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.
Precio: 1 franco.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA REBELION DE LOS NIETOS DE «BABBITT»

ES duro tener que admitir ciertas realidades ,pero el vivir social diríase que muchas veces lo condiciona así. Y el vivir de los pueblos notamos que muchas veces hace bueno aquello de que «no hay mal que para bien no venga». La vida muelle, comodona, sosegada, de los norteamericanos, aburguesados hasta la médula, había creado como mito representativo el que diseñó, hace ta tiempo, Sinclair Lewis con su «Babbitt». Tipo de hombre mediocre, trabajador meticuloso y disciplinado de la oficina o el taller; viviendo con holgura vida de hogar, leyendo, para pasar el rato, cada uno su periódico; practicando algún deporte para conservar algo la línea; frecuentando algún espectáculo para ayudar a hacer la digestión... !Y aquí paz, y allí gloria! Sin hondas preocupaciones, sin acuciantes anhelos, así iba transcurriendo la vida del término medio de los hijos de Norteamérica.

Mas, la fatuidad de la política yanqui, favoreciendo el fascismo bajo pretexto de combatir el comunismo, ha situado al Estado en un nuevo callejón de difícil salida, con la guerra en el Viet-Nam. El pueblo norteamericano, como decía un escritor, ha empezado a conocer los efectos de la contienda al ver llegar de tierras lejanas los ataúdes con los cadáveres de aquellos jóvenes que se fueron repletos de vigor y optimismo. Y el aburguesado «Babbitt» que había en el fondo de la mayoría ha despertado a la realidad ante los efectos del mal.

Ante la sorpresa, ante el estupor de los jerifaltes, confiados en la docilidad del pueblo, la airada protesta se deja sentir entre los estudiantes y entre los obreros. La ola de rebelión lo va invadiendo todo, incluso en el ambiente habitualmente frívolo de los espectáculos. Muchachos y muchachas integrando la categoría, por así decir, de los «yé-yé», ahora entonan canciones en que se alude a la paz y fraternidad entre los humanos; en que se censuran los bombardeos y el quemar vivas a inocentes criaturas.

Ha surgido de pronto una sana reacción contra el fanatismo racial y el belicoso nacionalismo, base de los mayores dislates en la vida de los pueblos. Es en estas líneas de resurgimiento que está plazada una película como «La Muralla», que tantos comentarios ha suscitado. Diríase que el mal de la guerra, que el Gobierno yanqui ha llevado en terreno asiático, haciendo morir allí estúpidamente a docenas y docenas de muchachos americanos, está levantando a borbotones el sentido de la dignidad, del universal humanitarismo, que parecía, en sentido general, ausente de los Estados Unidos.

LORENZO DE VEDIA ANALIZANDO EL ANARQUISMO

No es, por supuesto, en esta sección donde cabe hacer un detenido examen en torno a los enjundiosos ensayos que en las columnas de nuestro querido paladín ácrata bonaerense, *La Protesta*, viene desarrollando el compañero Lorenzo de Vedia. A lo sumo, cabe en estas líneas señalar el hecho, llamando la atención sobre los aludidos estudios, a los compañeros, preocupados por el desenvolvimiento del anarquismo, que no hayan tenido ocasión de conocer los textos en cuestión.

Pocos como el compañero citado demuestra estar poseídos de honda preocupación al respecto de lo que supone el anarquismo, como *idea fuerza*, en el mundo social que estamos atravesando. Pocos como él, cabe también decirlo, reúnen capacidad y decidido empeño para una tarea de importancia como lo es el actualizar el anarquismo, asimilando para él, enriqueciéndolo, con lo que de meritorio aparezca en las diversas corrientes científicas, filosóficas, estéticas, o económicas, que florecen en nuestros días. Pedro Kropotkin nos legó, entre sus valiosas obras, la que lleva por título «La Ciencia moderna y el Anarquismo». ¿Cuál debió ser la pretensión del autor de «El apoyo mutuo» al escribir la obra en cuestión? Simplemente, debió sentir la necesidad de dar a conocer, a propios y extraños, el ideario anarquista, fundamentándolo en los más valiosos conocimientos intelectuales de aquel entonces. No cabe duda que de vivir aún Kropotkin, y en el supuesto de hallarse en plena lucidez mental, habría hecho una nueva edición, o refundición, de la obra en cuestión, adaptándola a la Ciencia de hoy, a la que ahora es moderna, teniendo en cuenta que buena parte de la de ayer, de la que cuando escribió Kropotkin era «moderna», actualmente resulta anticuada.

El último ensayo de Lorenzo de Vedia que nos ha dado a conocer *La Protesta* lleva por título «Vigencia del Anarquismo como salida del hombre contemporáneo». Se trata, como en todos los anteriores, de un trabajo extenso, excelentemente vertebrado, dividido en apartados. Así en el que nos ocupa hay: «El problema de superpoblación y el tercer mundo», luego «El mundo estabilizado», sigue «Las armas nucleares, el desarme y la solución anarquista», continúa «Estructuras de relación y pautas de conducta», especifica «Modificación de pautas socioculturales», prosiguiendo con «Coherencia, inmediatez y transformación», puntualizando «La integración de la revolución», señalando «Niveles de acción revolucionaria», finalizando con un décimo apartado que se titula «El lenguaje de los hechos a través de la integración revolucionaria».

Se trata de apreciaciones hechas a conciencia; y con la particularidad de que van respaldadas por un horizonte abierto al optimismo. Lo lamentable de todo ello es que trabajos de tal naturaleza, interesantes por las ideas que conllevan y por las que suscitan, no sean discutidos en reuniones destinadas a ello, a los debates, en plan de cordial camaradería, donde sean abordados nuestros problemas. Ello hace pensar en la eficiencia que tendrían unos Coloquios Internacionale Anarquistas; preparados con tiempo y anualmente, como el que, por parte de Felipe Alaiz, Ugo Fedeli, y algunos compañeros más, pensábamos iniciar, en etapa de verano, en la pintoresca localidad francesa donde nació Eliseo Reclus, y en donde, al parecer, se conserva el archivo y la biblioteca del autor de «El Hombre y la Tierra».

LA LECCION DE ZORBA EL GRIEGO

El antiguo universitario ateniense, Nikos Kazantzaki, que nació en la isla de Creta en 1885, asqueado de la política, a la que se había dejado arrastrar; saturado de recorrer mundo y conocer gentes de todo pelaje, decidió, a la postre, dedicar toda su inteligencia a las Letras. Hilvanó poemas, novelas, ensayos filosóficos y libros de viajes. Ya fallecido, brota ahora, como obra maestra suya, la novela «Alexis Zorba», que ha pasado, con singular acierto, al mundo de la cinematografía con el título «Zorba el Griego».

Posiblemente, al paso del tiempo, irá tomando la obra un mayor relieve. Tal vez el personaje diseñado por el escritor griego será objeto de diversas interpretaciones, como ha ocurrido con el Quijote cervantino. Pero, sea como fuere, cabe suponer que una aureola de simpatía rodeará a quien posiblemente va ya tomando categoría de símbolo por su carácter fundamentalmente humano, por encima de tiempos y costumbres.

Como es sabido, la obra ofrece dos polos, dos naturalezas casi contrapuestas en la forma corriente de las relaciones humanas: el intelectual, encorsetado en normas de cultura y civilización, indeciso por el peso del Pensamiento, titubeante como el Hamlet shakespeariano; y el hombre de naturaleza silvestre, de reacciones prontas, instintivas, individuo casi analfabeto, saturado de buenos sentimientos y movido por impulsos dionisiacos.

El «Zorba», de Kazantzakis, nos ofrece una sana lección; una lección perdurable: El que la bondad, la dignidad, y la rebeldía, pueden nacer de un corazón sencillo, sin influencias librescas, sin barniz cultural. La lección profunda de que todos tenemos en lo recóndito de nuestro ser interno, partes excelentes y otras que son deleznables. Y la suprema sabiduría humana consiste en saber adivinar y escoger.

• DISCOS •

Para los que proclaman —¡con cuánta insensatez!— la unidad obrera a ciegas, y tal vez para ciegos, tenemos cosas a decirles. No vamos a sorprenderles, por sordera y miopía voluntarias que les atribuimos. Los cargos «institucionales» pueden ser codiciables, y entonces la causa de todos se traduce en causa de uno, o, a todo estirar, de varios.

«Reformísticamente», el problema social obrero se interpreta de rancho, de pesebre, de morral, de trato con vaselina para bípedos explotados. Sin vislos de liberación absoluta, el asalariado queda en situación inferior definitiva para prez, gloria y provecho de líderes, pastores y comisarios especializados en la rama «obrerista». Señores éstos que sin el hombro en curva del camarada, no tienen posibilidad de figuración ni medro.

En la C.N.T. no existe eso, porque el problema cenetista no es de obediencias ni de «plato de lentejas». La pitanza absolutamente, es asunto de irracionales. El hombre come y respira, se reproduce, y se ennoblece. En la animalidad inferior, la moral no existe; en el hombre ha de existir por estima y belleza de sí mismo, o de su raza. Una C.N.T. que regresara al sindicalismo de barreño, de sopera, o garbancista, quedaría atada por el estómago a todas las leyes de gobierno, a todos los preceptos divinos del capitalismo y del marxismo.

Nuestra C.N.T. luchó —es de cajón— por el kilo de pan y la anulación del arenque «oxidado». Pero gastó mucha energía en el logro de instalaciones sanitarias en los trabajos, y en reducir la peligrosidad de los mismos. La C.N.T. se empleó contra la vejación del obrero pagado con propinas; se pronunció por la rehabilitación de los mutilados mediante labores a su alcance, evitándoles el escarnio de la caridad pública; incluso la C.N.T., ¡nuestra enorme C.N.T.!, impidió en Barcelona la edificación de la Cárcel de Mujeres intentada en un solar de Sans.

No es una bagatela, una entidad perdible por caprichos, nuestra Confederación Nacional del Trabajo. No se disuelve, nuestra sindical, por un cantar de sirena política, ni al vaho de una regia o democrática cocina.

¡Nuestra Confederación Nacional del Trabajo!

DISCOBOLO

LO INSTINTIVO Y LO ANARQUICO

EN su primitivismo, el humano, en todas sus luchas, sus debilidades y su parecer por múltiples accidentes naturales, se guiaba por sus instintos elementales: desarrollo, conservación y reproducción.

El antropomorfo se fue haciendo hombre al adquirir la noción de progreso y asociarse a sus semejantes.

Al iniciarse la civilización y la cultura nacieron nuevos instintos que se dividieron en superiores e inferiores, manifestándose los superiores en una evolución consciente y los inferiores en una declinación degenerativa. Se plasmaron las morales, las religiones y las fuerzas impositivas de toda tendencia autoritaria.

El conjunto de conflictos entre fuerzas y acciones que querían imponerse despertó la rebelión de algunos insumisos y se produjo la reacción violenta afectiva e intelectual entre los que iban adquiriendo conciencia de su tendencia libertaria.

En este lento luchar y sufrir para vivir no hay por qué distinguir entre lo natural y lo creado por el hombre. Todo está en la realidad circundante. Si el hombre se fue separando de lo primitivo, no lo hizo para buscar sufrimiento, sino para librarse de la lucha fatal y cruel a que la misma naturaleza somete a los orgasnismos que en ella proliferan.

Un sentido inherente a la naturaleza, a medida que la razón avanza en la observación de los fenómenos naturales, comienza a desechar la idea de un dios creador; el hombre va dominando las fuerzas incoherentes de la naturaleza para adueñarse de la tierra y llegar a las proyecciones cósmicas, mientras que las poblaciones crecen y se aglomeran en grandes ciudades que llegan a ser monstruosas.

Los que se prosternan por supuestas leyes divinas, por religiones, o por místicas metafísicas, o también quienes se someten a las «leyes naturales» como panteístas, tienen que enfrentarse con el racionalismo científico que afirma que todas las fuerzas y fenómenos son acciones, interacciones y reacciones de la materia en movimiento. El propósito de dar un sentido biológico a las creaciones del hombre tiene como finalidad una convivencia igualitaria, en la que nadie se sienta perjudicado y todos cooperen al bien social.

Se hace así evidente la lógica reacción contra las leyes divinas, jurídicas y naturales (?) para comprender el sentido anárquico de la vida, por el cual se van iluminando las zonas oscuras o ignoradas de la complejidad humana en una ascensión biológica. El hombre anárquico abarca el conjunto de todos los fenómenos y los correlaciona para llegar a una síntesis vivificante. Mas en seguida tropieza y choca con el muro de la autoridad, de los intereses de clase y de credo; entonces se planta como rebelde; el análisis y la crítica hasta sus últimas consecuencias penetran como una luz en todas las moradas entenebrecidas por los dogmas religiosos, morales y políticos a fin de hacer posible una sociedad para el bien humano. Existen ya todos los elementos para su logro, pero no se elimina la incógnita del futuro y, por ello, lo razonable es vivir menos mal en nuestro presente. Cada uno intenta hacerlo por su propia cuenta, pero el sistema social autoritario, de continua represión, prefiere la violencia y la guerra antes que ceder un ápice en el propósito de un entendimiento universal dentro de la paz que preconizan los hombres anárquicos.

Lo instintivo no es lo anárquico, pero éste modifica a aquél para el bien común de la especie. Existe una civilización, cuyos beneficios no llegan más que a los privilegiados. Las autoridades vedan el acceso a la vida plena y reducen al hombre resignado al existir rutinario: Alimentarse, trabajar y reproducirse dentro de las normas morales de la obediencia ciega que no comprende.

El hombre puede ponerse de pie para evitar las humillaciones: Rebeldía, cambios, revoluciones están siempre latentes y guardan las mayores posibilidades humanas. Si no puede llegarse a la realización del consenso universal, tampoco puede negarse que todavía hay horizontes despejados a los que podría dirigirse una humanidad regenerada (?).

COSTA ISCAR

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Ha sido puesto en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S.I.A. y en esta Administración.

Por cada vítor al tirano una calavera.

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

18 NOVEMBRE 1965
NUMERO 376
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

La volonté du peuple

CEUX qui, le dimanche 5 décembre, iront déposer leur petit bulletin dans l'urne n'auront plus qu'à rentrer chez eux et à subir, pendant sept ans, l'arbitraire qu'ils se seront choisi. Qu'ils se plaignent et ils seront dans leur tort.

En acceptant cette nouvelle forme de référendum, ils n'auront pas seulement désigné une fois encore leur maître et guide. Ils auront encore signifié leur acceptation des principes qui ont présidé à sept ans de politique « sociale ». L'important n'est finalement pas que de Gaulle soit réélu ou qu'il cède la place à un autre. Car même si l'électeur se choisit un autre despote, il l'aura fait selon les principes intaurés par le gaullisme; il aura montré qu'il accepte pour sienne cette définition, donnée le 31 janvier 1964 par le général : « L'autorité indivisible de l'Etat est confiée toute entière au président par le peuple qui l'a élu... Il n'en existe aucune autre, ni ministérielle, ni civile, ni militaire, ni judiciaire qui ne soit conférée et maintenue par lui... »

Faire élire le président de la République au suffrage universel est encore une belle trouvaille. Il s'agit en fait de réunir en une seule individualité toute la volonté populaire et tous les pouvoirs. Il s'agit de dépouiller totalement le citoyen de sa part d'initiative et de responsabilité. « S'il était resté l'élu des notables, du suffrage restreint, le président n'aurait eu ni l'autorité, ni la volonté, ni même la légitimité profonde nécessaires à l'exercice de son pouvoir face à une Assemblée élue au suffrage universel. » Faire adopter ce système présentait certains risques. Mais les politiciens ne sont jamais à court de manœuvres astucieuses, les « référendums » du système actuel en sont une preuve : il s'agit, dans chaque cas, de poser un problème qui ne peut amener qu'une réponse largement positive. Le tout est de bien poser le problème pour que la réponse obtenue soit en même temps le cautionnement de toute une politique, pas seulement extérieure, mais aussi intérieure et sociale. A travers le règlement de la question algérienne, qui ne pouvait être que favorablement accueilli, c'est tout un ensemble de faits sociaux, toute une politique économique que le général a fait plébisciter. On ne voit pas pourquoi ses successeurs ne reprendraient pas à leur compte une telle méthode.

Mais si la souveraineté, le pouvoir de décision, appartiennent à un seul homme, au moins pourrait-on penser que celui-ci supporte devant le peuple toute la responsabilité des conséquences de la politique nationale. De ce côté-là aussi tout est prévu. Sur l'article 68 de la Constitution se fonde, « sauf cas de haute trahison », l'irresponsabilité du président de la République. Ainsi le chef d'Etat s'est-il débarrassé bien vite de l'un des aspects de la souveraineté populaire pour n'en conserver que l'immense pouvoir remis entre ses mains. Car quelle réalité insaisissable se cache sous le terme de « haute trahison » ? Ce n'est certes pas un corps législatif qui délibérera sainement sur ce sujet. Et quand on commande les mercenaires de l'armée, les forces de police et des divers corps de « maintien de l'ordre », il est aisé de prouver par les arguments les plus frappants qu'aucun de ses actes ne saurait être qualifié de « haute trahison » et qu'au contraire tous contribuent au bien de la nation. Peut-être aussi doit-on faire preuve d'une certaine subtilité en la matière, toutes les dispositions allant à l'encontre des classes laborieuses n'étant que de « petites trahisons ». C'est sans doute aussi la différence existant entre le fait de voter des crédits pour agrandir les écoles et celui de dépenser des millions pour un voyage présidentiel ou une série de banquets.

Même si de Gaulle est vaincu, son successeur devra lui rendre grâce pour avoir su recréer ce culte de la personnalité dont il profitera, pour avoir su environner la personnalité du président de la République, ou plutôt du « chef de l'Etat », de toute une atmosphère qui facilite bien les choses et qui fait que notre prochain « führer », Mitterrand ou de Gaulle, Lecanuet ou Tixier-Vignancourt, Marcilhacy ou Antier, pourra, sans aucun complexe, serrer la main du général Franco.

Le bon côté d'une mauvaise cause

Les dernières déclarations du général de Gaulle ont provoqué une levée de boucliers presque générale dans les milieux politiques; on a parlé de chantage, d'humiliation, d'un mépris inadmissible pour la France et les Français, etc. Disons en passant que, hormis la prétention du général de s'ériger en « sauveur suprême », tous les gouvernements qui se sont succédé au fil de l'histoire ne se sont distingués que par le goût de la pagaïe et du scandale, quand ils ne nous ont pas acheminés vers la guerre et la dévastation.

C'est précisément une longue expérience de ces faits qui nous a rendus méfiants et même, pour tout dire, réfractaires au choix d'un maître, quel qu'il soit. Nous considérons qu'il s'agit là d'une mauvaise cause qu'il n'y a pas lieu de défendre. Mais soyons impartiaux et reconnaissons que même les mauvaises causes peuvent, quelquefois, comporter un côté disons positif. Par exemple, dans toute campagne électorale, les candidats se voient obligés, afin de sensibiliser les foules, de remettre en évidence certains problèmes sociaux qui restent dans l'ombre pendant toute la durée d'une investiture. Actuellement, c'est le cas, en particulier dans le domaine de la limitation des naissances et de l'organisation et l'élargissement des loisirs.

Pendant longtemps ces deux revendications étaient le propre d'une minorité d'inspiration libertaire. Pour la première, de nombreux économistes ont préconisé de restreindre la population par des moyens simples et hygiéniques, pouvant être employés par tous, sans obliger à la chasteté. Aucun gouvernement en France n'a voulu s'engager dans cette voie; d'ailleurs, la loi du 31 juillet 1920 interdit toute propagande dans ce sens. Aujourd'hui, nous devons rendre cette justice à François Mitterrand, il est le premier « prétendant » au pouvoir à dénoncer cette loi; ce qui a d'ailleurs fait dire à une invitée d'Europe N° 1 : « Comment se fait-il que l'on ait attendu 1965 pour dénoncer cette loi ? » La réponse a été à peu près celle-ci : « Il faut croire qu'aucune poussée massive du peuple n'a été faite à aucun gouvernement. »

Eh oui ! C'est bien la solution à tous les problèmes sociaux; aucun gouvernement ne peut résister à cette poussée massive du peuple. C'était, d'ailleurs, la conception des Unions des syndicats de la C. G. T. qui, en 1900, proclamaient, hautement et unanimement, qu'elles préfèrent à la sollicitude de l'Etat, d'autant plus suspecte qu'elle est toujours révocable, la liberté qu'elles conquièrent elles-mêmes et qui a transformées de groupes minuscules et amorphes en éléments actifs de la vie sociale (1).

Si le syndicalisme était resté *un élément actif de la vie sociale*, nous n'aurions plus des hommes assez sots pour se croire indispensables dans un pays ou être le seul à pouvoir maintenir l'ordre.

« Mably considère la communauté des biens comme le seul ordre conforme au vrai but de la société qui est le bonheur durable de ses membres. Selon lui tous les maux qui affligent la société humaine étant les effets de l'avarice et l'ambition, la politique se réduit à l'art de comprimer ses passions; l'avarice ne peut être étouffée que par la communauté des biens. (Villegardelle dans « Histoire des idées sociales ».)

Tout cela pose, évidemment, un problème d'éducation des masses ouvrières et tout particulièrement des nouvelles générations qui sont appelées, à bref délai, à devenir elles aussi cet élément actif. Nous sommes donc ramenés tout naturellement vers l'autre question soulignée plus haut, l'organisation et l'élargissement des loisirs.

La C.N.T. a son mot à dire sur ce sujet : d'ailleurs, la C. A. confédérale actuelle prépare un projet de centre culturel de plein air, mais il est encore un peu tôt pour en parler. Tout ce que nous voulions dire pour l'instant, c'est qu'à certains moment psychologiques où la masse se trouve sensibilisée sur un problème social, la C.N.T. doit être présente pour accentuer le courant d'opinion et combattre, s'il y a lieu, toute tendance démagogique.

(1) *Extrait du rapport sur les travaux du Comité fédéral pendant l'exercice* 1898-1900.

J. SORIANO

Une civilisation d'inconscients et de criminels...

Chacun sait comprendre que plus la civilisation se développera, plus les transports seront engorgés, davantage les routes seront sillonnées de voitures, chacune menaçant l'autre d'un accident possible; plus les plages deviendront des fourmilières, et les maisons des clapiers pour animaux parlants... Moins il y aura d'eau potable...

Les pouvoirs publics taisent les causes des malaises, se gardent bien, dans tous les pays, de leur apporter des conclusions concrètes et humaines : *car rien ne doit être entrepris qui participerait à la dégradation du profit.*

Les accidents de circulation se multiplient. Chaque jour, à la radio comme dans la presse, on entend ou on lit des articles de journaux sur les dangers de la circulation. De pauvres types, pour gagner leur bifteck, nous incitent à modérer l'allure de nos véhicules afin d'éviter des hécatombes. Très souvent, les mêmes personnages, à d'autres heures, soit à la radio, soit dans la publicité de presse, nous vantent les progrès réalisés dans la puissance des moteurs, le tort que fait à la circulation la voiture de faible puissance en provoquant des embouteillages... !

Tous ces gens-là mentent par métier, mais aussi par un calcul qui leur est imposé par l'immoralité commerciale, par la loi du profit.

Chacun comprend bien, ne peut pas ne pas admettre, qu'ayant acquis une voiture *légalement, dont la puissance du moteur est autorisée*, il se trouve, en droit comme en fait, autorisé à jouir pleinement de la puissance de son moteur.

Chacun sait encore mieux que le conducteur est gagné par la puissance de son moteur, et, qu'insensiblement, involontairement souvent, il en subit l'emballement...

Quelle hypocrisie de vouloir limiter la vitesse de route quand on accorde aux conducteurs le droit d'acheter des voitures de grande puissance, et quand on accorde aux industries automobiles le droit de les fabriquer ! La vitesse étant la cause principale des accidents, chaque conducteur n'étant pas toujours doué de la puissance de volonté de freiner sa vitesse, il est donc clair, logique, humain, de limiter la puissance des moteurs....

Pourquoi ne le fait-on pas ?

Tout simplement, parce que dans notre civilisation criminelle, le profit, le commerce doivent conditionner la vie de l'homme, et non servir sa sauvegarde.

Des morts, des blessés ? Bien sûr... mais que de profits !

La logique capitaliste est impitoyable : on ne fait pas la guerre pour des symboles, mais pour des profits... Pourquoi se refuser à la guerre de la route puisqu'elle procure des profits au commerce ?

Pourtant, quoique tardivement, l'Académie de Médecine propose : « Qu'un plafond de vitesse soit établi à partir de la fabrication pour chaque véhicule en fonction de ses caractéristiques, les camions ne pouvant dépasser 65 kilomètres heure, et les voitures 80 kilomètres. »

Il n'y a pas d'autre remède : ou sauver la vie de l'homme, ou la sacrifier au commerce, au profit, à l'inconscience des uns, à l'appétit criminel des autres...

Etre humain, ce n'est pas vendre, gagner de l'argent, mais respecter la vie de son prochain...

G. B.

MISE AU POINT

Sous le titre : « Une mise au point du *Combat Syndicaliste* », le quotidien *Combat*, dans son numéro du 2 novembre 1965, publie le texte suivant, rédigé par la rédaction de notre hebdomadaire.

« A la suite des « Libres propos de Philippe de Saint-Robert » parus dans nos colonnes sous le titre « Les communistes déboussolés » et dans lesquels *le Combat Syndicaliste* était présenté comme un journal d'obédience communiste, le gérant responsable de cet hebdomadaire nous écrit notamment :

« Si le contexte actuel et les pensées exprimées par l'un de nos collaborateurs ont pu permettre à l'auteur d'établir un parallèle entre notre organisation et le parti communiste français (ainsi que son appendice, la C.G.T.) sur un problème déterminé, il n'en reste pas moins vrai que la Confédération Nationale du Travail, section française de l'Association internationale des travailleurs, ne saurait en aucune mesure être assimilée à l'idéologie communiste autoritaire.

« Fidèle aux principes du syndicalisme révolutionnaire et d'inspiration anarchiste, la C.N.T. n'a cessé, tout au contraire, de condamner la façon dont les « communistes » ont imposé le socialisme et, dans le contexte international, pour ne citer qu'un exemple, la trahison du prolétariat espagnol (qui cherchait à instaurer le véritable communisme, le communisme libertaire), en 1936-1937, par les pontifes du Kremlin.

« En vous priant de bien vouloir insérer cette mise au point succincte, je me permets de rappeler ci-après l'un des passages de la charte constitutive de la C.N.T., dite « Charte du syndicalisme révolutionnaire », propre à dissiper toute équivoque :

« La Confédération Nationale du Travail affirme, dès sa constitution, qu'elle entend être exclusivement un groupement de classe : celui des travailleurs.

« Elle doit donc, en plein accord sur ce point avec la charte d'Amiens, mener la lutte sur le terrain économique et social.

« Véritable organisme de défense et de lutte de classes, elle est, en dehors de tous les partis et en opposition avec ceux-ci, la force active qui doit permettre à tous les travailleurs de défendre leurs intérêts immédiats et futurs, matériels et moraux. »

Prison, policiers, et delinquants

Il est curieux, mais cela ne peut que nous réjouir, de voir des « personnalités » de ci, de là, épouser, très timidement, les théories libertaires, sur tel ou tel comportement humain. En effet, nous avons remarqué ces « dignitaires » de l'Eglise qui se déclarent contre la guerre, voire contre l'armée; d'autres pour une limitation des naissances. Ils sont peu nombreux, certes, mais, du moins, ils n'en sont pas réduits comme le curé Meslier, j'oserai dire leur « Maître à penser » à confier leurs sentiments au papier, sous forme de testament.

Le congrès de criminologie, qui vient de tenir ses assises à Toulouse, nous donne, lui aussi, lieu à quelques satisfactions. Certains de ses membres se sont prononcés contre l'incarcération de l'individu reconnu coupable d'un délit, sous la forme actuelle; ils se sont rendus compte que la majorité des gens incarcérés dans les prisons d'Etat ressortaient encore plus contaminés que le jour de leur incarcération. (Parenthèse : il y a belle lurette que les libertaires ont découvert cet état de chose; sommes-nous, peut-être, plus clairvoyants ?) Et ils sont arrivés à la conclusion que le régime de semi-liberté est, pour le moment, la meilleure solution, que bien des coupables sont récupérables pour la société.

L'un d'entre eux, le docteur Roumageon, psychiatre, nous donne une explication valable de la délinquance, principalement de la délinquance juvénile, qui provient de ce que la majorité de ces « inadaptés » ont eu une jeunesse perturbée (milieu parental inexistant ou désorganisé). Cela est exact dans la majorité des cas. Freud l'a démontré depuis longtemps et personne ne conteste plus les travaux de celui-ci. Là où le docteur passe à côté du problème, c'est quand il déclare que : « Beaucoup de ces sujets ont d'ailleurs des ambitions disproportionnées avec leurs véritables possibilités; il convient au premier chef de leur donner un métier. »

Exact. La majorité des êtres qui eurent une enfance sans amour parental, reporte cet amour sur les biens matériels, sur la possession de ceux-ci; ils ne savent pas partager. Ce sont, le plus souvent, des égoïstes qui s'aiment à travers ce qu'ils désirent : voiture, cravates ou femmes (l'homme est plus perturbé, en général, que la femme). Hélas ! dans bien des cas, le travail qui entre dans leur possibilités est un travail peu rémunérateur, OS ou démarcheur en aspirateurs; nous en revenons toujours au même problème, celui de la hiérarchie salariale. Il est navrant de constater que les criminalistes n'ont pas, ou ne veulent pas, étudier le problème, non seulement sous l'angle du « coupable », de la forme à donner à sa « punition », mais sous l'angle de la société « coupable » et des remèdes à y apporter. Problèmes politiques, disent-ils, problèmes tabous. Cela est faux, et ils le savent bien.

Sur la grève

Lors d'une conférence de presse, un dirigeant de la C.F.D.T. déclarait récemment : « Les grèves de vingt-quatre heures n'apportent que de piètres résultats. Il faut être en mesure d'en soutenir de plus longues... »

En parlant de « réserves de guerre » qui permettraient d'envisager le soutien financier de telles actions, ce dirigeant s'exprime comme s'il venait de faire une découverte. Disons plutôt qu'il reprend l'un des thèmes du syndicalisme révolutionnaire lequel n'envisageait pas d'abandonner la lutte sur un compromis et tant que les revendications essentielles n'avaient pas été satisfaites.

Mais il est faux, d'autre part, de déterminer la valeur d'une grève selon le seul critère de la durée. C'est bien plutôt l'esprit dans lequel on l'entreprend qui doit compter.

Or, le dirigeant en question n'aborde absolument pas cet aspect du problème, mais s'étend sur la question du « financement ». C'est à cet instant qu'il fait fausse route. On ne peut espérer vaincre le capitalisme à coups de dollars. Sur ce terrain, il sera toujours le plus fort. Si l'on s'en tient à un combat entre deux forces financières, on sait laquelle finira par vaincre.

Il ne s'agit donc pas de se dire : « On va faire une grève de dix jours parce qu'on possède les réserves financières pour tenir dix jours ». La grève durera ce qu'elle durera. L'important est qu'elle soit entreprise dans un esprit *révolutionnaire* et *gestionnaire*, selon une *volonté collective de réappropriation*. Les grèves partielles ne doivent être qu'un prélude, un entraînement à l'acte prolétarien par lequel le système capitaliste sera remis en cause tout d'un bloc : *la grève générale expropriatrice et gestionnaire.*

SEVY

Pratiquer nos théories

Qui ne connaît l'existence de l'idéal anarchiste ? Le principe « à chacun selon ses besoins » ?

Qui ne s'est rendu compte des contradictions du système mercantile, de l'insécurité dans laquelle chacun s'y trouve, même les plus fortunés ?

Qui ne sent l'inconnu auquel nous sommes exposés par l'effondrement de ce système ?

Qui ne sent cet effondrement s'approcher avec la crise ascendante, inhérente au système lui-même.

Tout cela est examiné et compris par la plupart des humains.

La difficulté est moins de faire comprendre à tout le monde la nécessité de transformer le mode de vie actuel des peuples, que de mettre à exécution les principes capables de réaliser cette transformation.

A quoi bon prêcher à l'intérieur de petits groupes les mérites de l'idéal anarchiste ? Pourquoi se plaindre continuellement du manque de moyens de diffusion, du manque de ceci et de cela ? Qu'est-ce que nous attendons pour réaliser notre idéal ?

Camarades de toutes les tendances, il faut passer à l'action. Il faut une force pour lutter contre la force de la réaction.

Cette force, nous l'avons !

Nous n'avons qu'à tendre la main. On nous attend.

Il faut sortir du cercle imperméable des petits groupes. Il faut commencer par détruire les petites chapelles.

Il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'orienter les syndicats réformistes de façon à leur imprégner la sève anarchiste. Par ce moyen, nous n'arriverions qu'à obtenir, en admettant que nous réussissions, que des organismes hybrides, sans cohésion ni consistance.

Nous devons apporter tous nos efforts à une action pure dès le départ, qui, en absorbant les éléments dispersés, se développe et prenne corps dans le même sens de pureté vers l'organisation qui doit mettre en pratique nos idéaux.

Notre force, celle capable de détruire le système dans lequel nous croupissons lamentablement, est le syndicat des travailleurs.

Les travailleurs organisés dans les syndicats révolutionnaires constituent la plus grande force qui puisse exister. Nous ne dirons point que c'est l'unique force, mais c'est celle qui est à la portée de notre main.

Venez tous grossir les rangs de l'A. I. T. Organisez des syndicats de travailleurs, aussi bien manuels qu'intellectuels.

Réunissons tous nos efforts. Automatiquement, vous verrez comment nous aurons des organes de diffusion très importants, les travailleurs viendront à nous et seulement, alors, nous pourrons mettre à exécution nos idéaux à l'issue de la grève générale révolutionnaire.

Les gouvernants sont moins forts que ce que nous avons l'habitude de croire, à en juger par le nombre de militants qu'ils comptent dans leurs partis. S'ils n'ont guère de partisans qui leur soient fortement attachés, il faut penser qu'ils tirent leur force, d'une part des serviteurs qui ne se dévouent que par rapport à la paye qu'ils perçoivent (c'est, donc, une force assez superficielle), d'autre part de l'approbation, tout au moins tacite, de la population.

Si la population retirait la confiance aux gouvernants, leur force réelle tomberait à très peu de chose.

Pour ce faire, il faut que tous les révolutionnaires s'unissent en vue de féconder le syndicalisme révolutionnaire.

J. CAPDEVILA

LA LOI

Vous habitez la campagne, vous avez une petite maison entourée d'un jardinet, ou vous êtes petit cultivateur ayant quelques arpents de terre que vous cultivez, c'est le cas de le dire, à la sueur de votre front. Vous vivez tranquille, loin du bruit de la ville; vous pensez que vous coulerez jusqu'à la fin de vos jours cette vie, non exempte d'efforts, mais libre, du moins dans une certaine mesure. Erreur, grave erreur. Un jour, que vous marquerez d'une pierre noire, des hommes viendront dans votre région, ils envahiront vos champs, pénétreront dans votre jardin. Là, et sans vous avoir rien demandé, ils planteront des jalons, arracheront vos arbres fruitiers, piétineront vos fleurs. Vous n'avez rien à dire, car ils *en ont le droit*. Si, croyant dans la justice, vous portez plainte à la gendarmerie la plus proche de votre domicile pour violation de celui-ci, la maréchaussée sortira un arrêté de loi qui dit ceci :

« Cet arrêté autorise les agents de l'administration militaire à pénétrer dans les propriétés privées, communales ou domaniales, closes ou non closes, à l'exception des maisons d'habitation, à y planter des mâts, jalons, piquets, bornes, repères; à y franchir les murs et autres clôtures, obstacles qui pourraient entraver les opérations; à pratiquer dans ces propriétés des sondages, élévages et abattages d'arbres, de haies et de clôtures pour accomplir les levées de plans, tracés, nivellements et autres opérations nécessaires à l'étude des projets de défense nationale. »

Si, par malheur pour vous, dans un mouvement de mauvaise humeur, vous traitez les quidams en question de noms d'oiseaux, ou si vous les reconduisez à la limite de votre champ accompagnés de quelques coups de pieds dans le postérieur, soyez assurés que les forces de l'ordre vous dresseront procès pour coups, injures à militaires en exercice de leurs fonctions.

Ceci ne date pas de l'avant-dernière guerre, celle du pioupiou national, mais de l'année 1965. En effet, cet arrêté fut pondu par les préfets des Basses-Alpes et du Vaucluse. Le terrain que l'autorité militaire désire s'annexer est dans la proximité de Manosque, sur le plateau de St-Etienne, un très joli coin que j'ai beaucoup aimé quand j'étais Ajiste.

Voilà où nous conduit la plus ou moins grande servilité des masses, l'apathie, la renonciation aux faits politiques; en fait, dans ce domaine comme dans tant d'autres, les possesseurs des leviers de commande pourront, sans qu'ils trouvent obstacles, annexer des régions, déporter les gens; bref, c'est un retour aux mœurs du Moyen Age, malgré la télévision, la voiture, le tiercé; malgré ou à cause d'eux ?

G. PIOU

APRES LUI

Electeurs français, vous êtes prévenus, c'est *Lui* ou le *Néant*.

En votant pour *Lui* vous sauvez *sa République*, en votant pour les *Autres* vous oubliez que, voici bientôt vingt-cinq ans, il faisait don de *Lui* à la France. Pour la troisième fois, *Lui*, vous demande de « poursuivre sa tâche », cela dans un monde au-dessus duquel planent « d'incommensurables dangers ».

Françaises, Français, *Lui*, qui ne croit au gaullisme que dans sa propre personne; *Lui*, qui juge l'U.N.R. comme un parti identique aux autres partis français; *Lui*, qui pense que la Ve République s'effondrera à sa mort, n'avez-vous pas peur de ce 5 décembre 1965 ?

Oui, vous savez que les dieux le protègent, vous souhaitez que les savants des pays amis de la France découvrent le sérum de longue vie, mais vous savez que les grands hommes comme les Français moyens sont mortels.

En votant pour *Lui* vous gagnez un sursis sur le *néant*, mais c'est aussi perdre votre temps, puisque sa mort nous plongera dans le sombre tableau présenté par *Lui*, le jour de la Saint Charles, pendant dix minutes sur les ondes.

Alors que faire ? *Nada*. Puisqu'il est mortel, puisque les autres sont les serviteurs du Néant, ne pas voter c'est plus sage.

Y. M. BIGET

EN FLANANT...

On dit que les voyages en voiture particulière sont très agréables parce qu'on s'arrête où l'on veut.

Très souvent, les automobilistes s'arrêtent où ils ne le veulent pas.

⁂

Le préfet a dit que les rues sont faites pour circuler.

Est-ce que les trottoirs sont faits pour stationner, monsieur le préfet ?

⁂

Il manque en France des établissements d'enseignement et des maîtres.

Le budget de l'Instruction Publique a augmenté.

Où diable vont les fonds de ce budget ?

L'Eglise catholique et romaine est certainement très au courant.

⁂

Les Républiques passent.

L'exploitation de l'homme par l'homme reste.

⁂

Les U.S.A. c'est un pays très riche, mais la plupart de ses habitants sont très pauvres.

⁂

En France, il y a de tout, mais grand nombre de Français ne disposent de rien. Il y en a même qui sont sans abri et sont obligés de coucher dehors par des nuits très froides, d'autres meurent de faim.

⁂

Le Ve Plan, qui était resté en plan, va redémarrer après certaines modifications opérées.

« S'il ne donne pas satisfaction, a dit le Pompidou, il sera modifié à nouveau, mais soyez sans crainte, a-t-il ajouté, les modifications ne porteraient que sur des détails, l'essentiel restera. »

C'est-à-dire : les gros pontes continueront à être garantis dans leurs fortunes et privilèges; quant aux autres, qu'ils se débrouillent.

ESOPE

Ne votez pas

Ce qui importe, ce n'est pas d'obtenir des « droits théoriques », des promesses qui demeurent lettre morte, des lois que la finance peut tourner quand elles la gênent, des avantages immédiats qui sont aussitôt remis en cause ou annulés d'une façon ou d'une autre.

Ce qui importe c'est de conquérir l'*égalité économique et sociale*, d'abattre tous les privilèges, de construire une *économie fondée sur les besoins et non plus sur les profits.*

— *Pour l'égalité économique et sociale;*

— *Pour la suppression des profits;*

— *Pour la collectivisation des moyens de production et de consommation,*

organisons-nous en vue d'une véritable ACTION DIRECTE.

Solidaridad... y algo más

II

por Antonio PEREIRA

SE da el caso, hasta cierto punto extraordinario, de que las teorías económicas de vanguardia estudiadas por nosotros, y más de una vez por nosotros puestas en práctica durante períodos revolucionarios, tienen reconocida vigencia. Hoy, buena parte de estas teorías han pasado a ser patrimonio de los Estados y de una nueva clase dirigente, los cuales, modificándolas o no, las han hecho suyas y las han puesto en práctica, adelantándose de este modo a las reivindicaciones obreras, con el consiguiente resultado de que se ha venido creando en el seno de las masas obreras una clase favorecida compuesta de técnicos, especialistas y organizadores. Estos miran con desdén, si no con desprecio, a los nuevos venidos, campesinos y jornaleros que, abandonando las aldeas y los campos, buscan por todos los medios ser asimilados por esta nueva clase, con el afán y la esperanza de un más alto jornal y un nivel de vida superior, comparado con el de sus lugares de origen.

Frente a la miseria de unos jornales irrisorios y de un trabajo de temporada, de una vida transcurrida o para transcurrir, en un pueblo o en aldeas alejadas de los grandes centros donde todo, a primera vista, se presenta fácil y luminoso, el jornalero y el campesino no titubean y se lanzan a cuerpo muerto en la lucha por un puesto al sol. A las incógnitas de un trabajo, que depende del capricho del tiempo y de las estaciones, prefieren las ocho o diez horas en una fábrica donde el trabajo es más seguro y donde las incógnitas están representadas por huelgas problemáticas. Donde el sueldo les cae con puntualidad matemática, cada semana o cada quincena. Trabajo que será maldito con el andar del tiempo, cuando se desenvuelva en las cadenas de montaje o en lugares donde respiran un aire corrosivo que acabará con su razón, con sus pulmones y sus vidas...

Tengo la impresión que no todos los compañeros se han dado cuenta del cambio radical experimentado por el conjunto de las masas obreras y del capitalismo, del neo-capitalismo mundial. Ya en estas columnas ha sido señalado, aunque de una manera imprecisa, el peligro que representa para las masas productoras esta nueva organización económica de la sociedad, y que ésta es una organización uniforme en todos los países, sea del occidente sea del oriente, con fines políticos diferentes.

Hoy nos encontramos de frente, la C.N.T. se encontrará en España de frente a un sistema económico cambiado que tendrá por norma, como en los demás países, una producción de masas para un consumo de masas. Nos encontramos de frente a una economía despiadada que hará mover máquinas maravillosas que pondrán a disposición de los hombres, tomando como masa tipo la occidental, el producto único, estandardizado y que tendrá la virtud de reducir al hombre al común denominador del sí y del no, a un nivel el más bajo posible y que facilitará su sumisión a la voluntad de este neo-capitalismo que no será nacional, que no tendrá ni patria ni fronteras. Un neo-capitalismo que desaparecerá en los consejos de administración de las sociedades anónimas cuando no será un capitalismo de Estado debido a las socializaciones o estatizaciones de las industrias. Una nueva organización de una nueva política económica que está reduciendo y reducirá las naciones en provincias administradas por una política común y para comunes intereses, que alejará cada día más la revolución hacia los confines de estos intereses, elevando alrededor de ellas un cordón sanitario donde el mejor guardián será el egoísmo y la ceguedad del obrero, el egoísmo de aquellos que trabajan, producen y estudian, dirigiendo fábricas grandes como ciudades, para una producción de masas y para una civilización de masas. Una civilización que tiene como objeto destruir el espíritu del hombre, que hará de éste un individuo idéntico a otro individuo, que tendrá si la satisfacción material, la conservación de un prestigio falso, concedido por esta nueva sociedad, pero con la única condición de no preguntar, de no pedir, de no pretender más libertad de aquella concedida; porque la libertad verdadera subvertiría los cimientos del orden establecido y entendido como inamovible.

De todo esto resulta que este nuevo orden económico no quiere correr riesgos. Muchos de nosotros, cuando hablamos de España nos referimos a la España de 1936. Nos referimos a los métodos de lucha clásica sin pensar que si nos es permitido conservar el espíritu barricadero, las barricadas han pasado ya a la historia. Por este espíritu se sabe, y nosotros sabemos, que debido al carácter del pueblo español, debido a nuestra capacidad organizadora, a pesar de todo, a pesar del exilio, somos aún capaces de organizar las masas obreras de España. Aún capaces de despertar grandes masas obreras. Por todo esto, por el peligro que aún representa el anarquismo y el anarco-sindicalismo, se ha movido el más grande país democrático del mundo. El que con el hierro y con el fuego hizo callar la República Dominicana y que está arrasando con los gases y el napalm el Este asiático, ha pasado a la ofensiva en Europa. Ofensiva en campo político, económico y sindical. Una potencia económica capaz de poner en movimiento cantidades astronómicas de dólares y que está decidida a dar batalla a un movimiento como el nuestro. Movimiento que también está decidido, a pesar de todo, a ir adelante.

Esta democracia no se parará y está decidida a comprar, por todos los medios, si no las ha comprado ya, las débiles conciencias de unos muchos o de unos pocos, para una adecuada propaganda que responde a sus fines en el interior y exterior de España.

Hay que dar a la C.N.T. su vieja bandera antes que se apolille. La bandera de la solidaridad. Quien tiene que aflojar, que afloje. No es ningún menoscabo para la dignidad de nadie. Una posición de intransigencia sólo puede llevar dolor y lágrimas. Demostraremos a todos aquellos de la acera de enfrente, manteniéndonos en nuestra vieja posición, que ya no tenemos remedio. Es decir, que nadie nos compra ni nos «dobla», y que, a los efectos «prácticos», somos un caso perdido. Es la hora, compañeros todos, de confirmar nuestra imbatible solidaridad.

Abstención y esclavitud

por Cosme PAULES

LAS ideas son las luces de la vida. Quien no tiene ideas carece de luz. Quiere decir, pues, que se puede también caminar a tientas, como los ciegos. Son tantos los que vegetan sin ideas...

Lo que diferencia al anarquismo de las otras concepciones sociales es sencillamente lo que va del reformismo a la originalidad. Reformar lo viejo es permanecer dentro de un círculo vicioso. Transformar supone la adopción de una nueva forma de vida individual y colectiva. Por eso el pensamiento anarquista es combatiente y destructor: destructor del viejo edificio de una sociedad carcomida, y esforzado constructor de una moderna y resplandeciente sociedad.

Muchos son los que imaginan poder vivir sin peligro, una vez blanqueada la fachada de la añosa casa, sin importarles mayormente el básico interior de la misma.

Se podrá aducir, quizás, que el Estado representa un firme baluarte a pesar de los años. No es un edificio cualquiera, lo sabemos: férreo, potente y bien construido para sus fines específicos. Pero lamentablemente, quienes sostienen su vieja solidez no pueden demostrar que haya dado jamás al hombre la satisfacción de sus anhelos de alegría y justicia, siendo, por el contrario, causante directo de sus dolores más grandes. De ahí que el anarquismo proclama no sólo la inutilidad del Estado, sino que la completa negación de un instrumento tan nefasto y contrario al sentido natural de la existencia humana. Y de ahí también la soledad del anarquismo frente a la gran masa de reformadores que entre sí se debaten ideando las fórmulas infinitas —pero siempre mediocres e inservibles—, para la conquista de un «mejor Estado».

No se ha calculado —ni importa esencialmente hacerlo ahora—, la cifra de individuos que hoy en día puedan estar convencidos de la necesidad de una verdadera transformación social; de anarquistas que han llegado a la clara conclusión de que el hombre no puede desenvolverse en medio de una sociedad autoritaria como la que padecemos y que por tanto se impone un cambio trascendental en la marcha del mundo. Que es insoslayable organizarse en forma anárquica. Pero nos atrevemos a afirmar que quienes así piensan son numerosísimos, porque si el ser humano está dotado de razón, no puede por ello evitar el análisis de la realidad, por medio del cual se llega lógicamente al descubrimiento personal de esta necesidad transformista.

Las apariencias engañan, máxime cuando los que dominan tienen todos los resortes de la propaganda en sus manos, y el anarquismo se encuentra huérfano de toda posibilidad clarificadora en gran escala. Incluso la enseñanza sirve en exclusiva al autoritarismo en todas sus formas, lo que principalmente impide un saneamiento o limpieza cerebral de los individuos jóvenes que son los que ofrecen la savia siempre renovada a la humanidad. Frente a esa situación, si el anarquismo aún permanece es debido a su gran potencia energética y real intrínseca, al voluntarismo heroico de algunas minorías, y por ninguna otra causa: porta la antorcha de la verdad y de la libertad unidas, y por ello no puede fenecer mientras que el hombre no deje de ser hombre.

Cada vez que meditamos sobre el tema, nos viene a la memoria el tratado fundamental de La Boetie, «La servidumbre voluntaria». Y constatamos una y mil veces que si la sociedad esclavista no ha sido destruída y transformada todavía, es porque los hombres no han querido. Existen verdaderamente más esclavos voluntarios de lo que pudiera imaginarse. La esclavitud no es tan mal mirada por inmensas mayorías como pudiera creerse. Mayorías, no se olvide, que incluyen «élites selectas» convencidas de vivir más cómodamente arrastrando las cadenas que los atan, que liberándose. Lo cierto es que en la libertad verdadera creen más los menos que los más. Los hechos indesmentibles nos muestran que la esclavitud sigue teniendo más partidarios que la libertad. Aquí, como casi siempre, el número se impone; la ley de mayorías triunfa. ¿Cómo pensar en conciencia que si la humanidad —el hombre generalmente considerado—, quisiera de verdad ser libre, permanecería ungida al yugo de la esclavitud? Esto es algo que no podemos concebir ni aceptar, por muchas excusas o explicaciones que se nos ofrezcan.

Ser amante de la libertad, cuando la inmensa mayoría lo es de la cadena, es bogar contra corriente y luchar por la felicidad, mientras los otros se ríen estúpidamente borrachos de ilusorios espejismos. Esto en el mejor de los casos, pues no pocas veces el hombre libre debe hacer frente a los malos humores de los que son de continuo asaltados por la profunda duda que supone vivir hundidos en el pantano de la indignidad. Y entonces vienen los palos de ciego, aplicados desde todos los puntos, sobre la rebelde humanidad de quienes se atreven a dar voces de alerta cuando todo parece estar tranquilo y nadie desea ser alertado.

Hace unos días, el último Premio Nacional de Literatura chileno, Pablo de Rokha —de filiación bolchevique—, dijo públicamente que los agraciados con el Premio Nobel, por fuerza debían estar al servicio exclusivo de la «dictadura de Occidente», pues de otra manera, según él, la Academia Sueca se cuidaría muy bien de adjudicárselo. No negamos ese sentido que él da al sistema gubernamental de Occidente; pero si ponemos en duda —y el ruso perteneciente al Supremo de la U.R.S.S. que acaba de recibirlo lo demuestra—, que el Nobel sea tan marcadamente «occidentalista» como De Rokha afirma. En todo caso, ese hecho no lo hace a él más libre permaneciendo al servicio de las dictaduras bolcheviques. Esta forma de decir la verdad a medias es mucho peor que la mentira. Porque si para combatir a una dictadura nos ponemos al servicio de otra, mal haya la ventura personal y colectiva que defenderíamos con semejante postura. Casos como el que señalamos son tan marcadamente serviles —pretendiendo lo contrario—, que para comprender a La Boetie, nos parece que no es necesario más. Ese es el mal de nuestra época. Hacerse pasar por libre y defender la esclavitud. Lo que es igual a pretender decir verdad, cuando a sabiendas se miente.

Toda esta falsía practicada a diario en todas partes por los magos ilusionistas de masas, podrían recibir un buen golpe de repudio si los que aman la libertad no se durmiesen en la también ilusoria creencia de que huelga dedicar a este anhelo manumisor, el esfuerzo y la constancia que su sostenimiento exige. Los esclavistas —al parecer ampliamente satisfechos del sofisma que supone su actitud negativa y perniciosa—, laboran incansables para eternizar el presente injusto estado de cosas. Sin embargo, cuando se quiere hallar indiferencia y vagancia en nuestros días —mal que nos pese—, es necesario recurrir al campo de la libertad. Pero, ¿es que la libertad no requiere de todos y cada uno la entrega de las mejores inquietudes y aun de sacrificios? ¿Es que la libertad ha de permanecer en los labios o en el corazón de cada uno, y no en la cotidiana acción por su conquista? ¿Es que la libertad —no hoy, sino siempre—, no requiere el apoyo del hombre que la anhela para su sostenimiento? Cualquier banalidad cuenta en el mundo de hoy con mayores afanes y entregas físicas y mentales del hombre que la libertad. No obstante, ¿se puede vivir algo con intensidad careciendo de libertad para sentir, raciocinar y hacerlo propio? De ninguna manera, pues el esclavo sólo siente el peso de su cadena y si no logra romperla, ninguna saludable experiencia existencial puede penetrarlo.

Cuando mostremos, siquiera en las oportunidades requeridas, nuestro sincero amor por la libertad, y sólo entonces, habremos dado el gran paso que hay que dar por su permanente reconquista. Perdemos miserablemente el tiempo y el esfuerzo, yendo a buscar la libertad por los caminos esclavos. Y esos mismos están también allí donde nuestra preocupación nos hace ver posibilidades que sólo marcan flaquezas propias, consentimientos y deseos de que ella —la libertad— triunfe y se imponga como la esclavitud, por propia presión atmosférica, que nos evite ser y hacer nosotros lo que a nuestro alcance está y nos corresponde: manifestarla en el hecho, con responsabilidad y con limpia actitud de «jornaleros del ideal», acudiendo allí donde ella exige nuestra presencia, nuestro aliento y nuestra toma de posición.

Querer transformar el mundo y ser libres, permaneciendo tranquilamente alejados de los centros nerviosos de la actividad constructiva, como soñando maravillas que nuestra propia insensibilidad liberatriz niega en la práctica, resulta tan perjudicial para nuestras ideas, como la misma negación de que hacen gala los enamorados de la mentira. Porque esta actitud de expectativa sin compromiso, es también una media verdad puesta al descubierto al decir que se es, no siendo realmente.

ANTENA

OTRO MILAGRO DE LA VIRGEN

LOURDES (Francia).—El Gave de Pau, desbordado, ha invadido bruscamente la gruta milagrosa de Massabielle, arrastrando a un obrero portugués llamado Manuel Castro, quien pereció ahogado.

OTRA HISTORIA TRISTE PORTUGUESA

MELUN (Francia).—El obrero Amadeo Cabral, natural de Coles Colerico d'Abeira (Portugal), fue sacado del río Sena con una piedra atada al cuello y los pies atados. Hechas las indagaciones del caso resulta que Cabral fue asesinado por dos compatriotas para robarle el importe de una mensualidad de trabajo recientemente cobrada.

Nuevo motivo para dedicarle un poema al poderoso caballero que es Don Dinero.

LA LLAMA

ROMA.—No se trata de la noble bestia del Ande peruano ni del ardor humano del cristianismo, sino de la persistente llama inquisitorial española. Durante la discusión sobre tolerancia religiosa, el cardenal ¡Arriba Castro!, de Tarragona; Morcillo, arzobispo de Madrid; Beitia, obispo de San Sebastián, y García Sierra, arzobispo de Burgos, hicieron gala de su intrasigencia carlista sosteniendo, con la iracundia que le es propia, que la cola de Satanás caracoleaba tranquilamente por la sala del Concilio.

LA FALSEDAD UNA VEZ MAS AL DESCUBIERTO

MADRID (OPE).—La revista española «Insula» ha publicado un artículo de Marra López, titulado «Los novelistas de la promoción de 1936», en el que hemos encontrado el siguiente párrafo: «En 1939 termina nuestra guerra civil, que fue una radical ruptura de la continuidad cultural española; es decir, un «tajo» que, por de pronto, desemboca en el vacío. Si el país estaba destrozado materialmente, no lo estaba menos en el terreno cultural. La mayor parte de los miembros de las antiguas generaciones en ejercicio habían muerto —así Unamuno y Valle Inclán— o estaban callados en el exilio —así Baroja, Azorín, Pérez de Ayala, Juan Ramón Jiménez, Francisco Ayala, Max Aub, Gómez de la Serna, Ramón J. Sender, etc.» En el etcétera entran, por ejemplo, un Ortega Gasset, un Marañón, y un Antonio Machado, si bien este último murió a poco de pasar la frontera. Y a todo esto se le llamó comunismo. ¿No decían los franquistas que se habían levantado contra el comunismo?

GENERALITO ESPARTO

BARCELONA.—Ha sido nombrado capitán general de Cataluña el teniente general don José Luis Montesinos Espartero y Averly, duque de la Victoria, título que han venido heredando los sucesores del general Espartero.

TAMBIEN LOS BURGUESES SE DESVERTICALIZAN

BARCELONA.—Se ha constituido el Consejo Nacional de Empresarios, formado por los presidentes de las Juntas Económicas de todos los Sindicatos y doscientos empresarios encuadrados en todas las ramas. Contestando a las preguntas de un periodista, que le interviuvaba si se agrupan para defenderse, ha respondido que sí y que tendrán absoluta independencia. A otra pregunta sobre si este Consejo sería algo así como una congregación de federativos empresariales, ha respondido:

«Aunque con otra nomenclatura, en esencia, es semejante.» Tras un nutrido diálogo, llegamos a las frases más importantes, quizá:

«¿Acabaremos, por fin, entendiéndonos directamente empresarios y trabajadores, sin tutelas en uno y otro lado? Los Consejos a cuyo nacimiento asistimos contribuirán extraordinariamente a la finalidad que usted apunta.»

ROC BORONAT

MEJICO.—El 28 de octubre falleció en Méjico, donde estaba exiliado, Roc Boronat, concejal del último Ayuntamiento popular de Barcelona.

Figura muy popular en los medios catalanistas, participó activamente en el complot de Prats de Molló.

Desde hacía algunos años y sin abandonar sus actividades políticas se dedicó a la literatura dramática, obteniendo importantes premios para algunas de sus obras en los «Jocs Florals de la Llengua Catalana» y en otros importantes certámenes.

MISERIA Y HAMBRE

MADRID (OPE).—De «La Voz de Asturias»:

«A pesar de la buena voluntad, de la buena intención de todos, el problema está allí cada otoño, cuando con los primeros fríos los lugares de los trabajadores ven llegar también más o menos encubiertos a la miseria y al hambre.

» Parece que se va ahora hacia medidas de emergencia para ayudar debidamente a estas víctimas del paro estacional. Una de las medidas podría ser la creación de un subsidio de paro... »

Sobre nuestro futuro

(Viene de la página 4.)

chas actividades en el sentido que habría de convenir y beneficiar a nuestro movimiento, facilitando la afirmación del carácter del militante del futuro.

NUESTRO PUNTO FINAL

Y este punto es el de que tendremos que tener en cuenta, final y definitivamente, un factor que —aun cuando no constituya parte integrante del tradicional sentimiento libre de nuestro pueblo, puede, y no es muy difícil dudar lo contrario, darnos mucho que hacer.

Nos referimos especialmente a las actividades del Partido comunista y a sus finalidades, siempre zig-zagueantes y absorbentes. Todos sabemos que su teoría autoritaria la repudia temperamentalmente nuestro pueblo. Como repudia todo totalitarismo. Pero no es nada difícil adivinar que, así como durante nuestra guerra dicho partido se nutrió de todos los residuos y detritus de los partidos reaccionarios, con lo cual pudo conseguir aparecer como un gran conglomerado de hombres con convicciones propias, mañana, con toda seguridad (lo estamos palpando ya hoy), al caer Franco, las ratas de Falange no titubearán un segundo en ir a engrosar las filas de dicho partido. (Están actualmente a partir un piñón para «salvarse de la quema».) La analogía política y táctica de ambas fracciones totalitarias, servirá de aglutinante para que el fenómeno se produzca. Surgirá una atracción «salvadora» de ambos credos.

Entonces, indudablemente, se nos aparecerá otro problema. *Y únicamente a nosotros.* Una especie de interrogante definitivo para nuestra supervivencia como hombres y como ideología. Esta contingencia, de aparente contenido artificioso, obstaculizará la marcha normal de nuestro movimiento en primer lugar, y de nuestro pueblo después, con sus sobadas «consignas».

¿Cómo recibiremos, nosotros, a los nuevos probables amos que intentarán no darnos cuartel, aunque sea momentáneamente, en la lucha por restablecer las libertades? ¿Permitiremos su asentamiento en un nuevo sistema, en un nuevo poder que, sin duda alguna, empezará por consumar nuestra eliminación física, y como organización? ¿No lo hizo en Rusia? ¿Será pecado defendernos de este peligro para salvar, al mismo tiempo, las libertades de nuestro pueblo? El dilema es complicado. Pero es hora de acometerlo y pensar en resolverlo definitivamente. El instinto de conservación, unido a nuestro pensamiento y a nuestra significación colectiva, nos impele, orillando la actitud del avestruz, a decidirnos de una vez a elimniar todo peligro que impida nuestra supervivencia como hombres y como pensamiento, y de evitar todo peligro de una nueva tiranía bajo disfraz diverso al actual. ¿Qué hacer? El interrogante, como ya hemos dicho, es difícil de contestar en su gravedad y expone a situaciones en que incluso podrían comprometer definitivamente la virtualidad de nuestros sagrados ideales libertarios. Todo nos inclina, lo confesamos, hacia las decisiones heroicas aun cuando no deseadas humanamente. Pero, ¿vamos a reincidir en la triste experiencia rusa, de aquellos compañeros que no vieron claro en las intenciones bolcheviques? ¿Vamos a dejarnos eliminar? ¿Vamos a permitir una eclosión vergonzosa y definitiva de nuestros ideales de libertad, por los cuales se ha luchado durante veinte siglos, regando con la sangre de los mártires las páginas de la Historia?

No olvidemos que a ningún partido político o social se le aparece el problema tan crudo e intrincadamente como a nosotros. La elasticidad en la política salva muchos escollos siempre. Del mismo modo no hemos de olvidar que nuestra honesta y abnegada combatividad ha despertado siempre la admiración de todos. Pero hemos de olvidar menos aún que por todos somos y hemos sido combatidos igualmente, y temidos a veces. La social-democracia, o cristiana, no será extraña ni hostil a un pacto con esas gentes sujetas a las órdenes de Moscú. Estas gentes, en una nueva situación, se adaptarán, como el líquido se adapta al recipiente. Y todos juntos se aprestarán a eliminar a cuantos levanten la voz, y enarbolen la neta y limpia bandera de la libertad. Nada sería de extrañar, pues, que retoñara otra vez, y bajo otros enunciados, el «sindicato libre» de tan trágica memoria, para eliminar y anular a los hombres y a la obra de la C.N.T. y del anarquismo.

Nuestra decisión y clarividencia habrán de jugar firmes y seguros.

H. PLAJA

NOTA.—Este trabajo fue hecho a petición del S. I. en 1958, y es de creer que cuantos fueron requeridos para ello habrán opinado con certeza sobre el problema.

Sería conveniente que las contestaciones fueran también publicadas por cuantos contribuyeron a la elaboración de estos planes.

«LOCURAS DE LAS TENDENCIAS INSTINTIVAS»

ABERRACIONES, DESVIACIONES Y PERVERSIONES DE LOS INSTINTOS

SE califican locuras en salud ciertas alteraciones cuantitativas y cualitativas de la actividad instintiva, o sea de las tendencias y componentes instintivos de la mentalidad y de la conducta que ya tienen una experiencia biológica milenaria. Lo que sigue una dirección contra natura, se halla fuera de lugar y adquiere el significado de una *a-locura*, de un *a-locus*.

A pesar de estar mejor organizada, la cordura en general y en particular muestra en su actividad instintiva una serie profusa de alteraciones y desviaciones que delatan a su vez su poca consistencia.

No es preciso ahondar aquí el estudio de la vida instintiva, puesto que su conocimiento teórico y práctico está bastante vulgarizado. Lo interesante ahora es destacar la frecuencia con que los instintos se evaden de su curso secular y con cuanta frecuencia desbordan para penetrar por recodos donde proliferan con singular lozanía una infinidad de curiosas aberraciones, las caules, si afectan en general a sujetos tarados o enfermos, no pocas veces se desarrollan también en mentalidades prácticamente sanas.

No hay una clasificación definitiva y completa de las tendencias o componentes instintivos. Los psicólogos admiten, en general, los instintos de: *Conservación, reproducción y sociabilidad*, a los que se agregan otros auxiliares: *moral, defensa, movimiento, propiedad, felicidad*... y hasta *muerte*.

En la página 169 se han destacado las desviaciones que afectan al instinto de *conservación*, al *sexual* y al *social*. Todas ellas son más o menos conocidas, y no es necesario encausarlas separadamnete para definirlas como locuras en salud... y, a veces, patológicas. La sola enumeración abundante de perversiones, anomalías y desviaciones del instinto de conservación, del sexual y del social, en condiciones de salud y actividad inteligente prácticamente normales, revela que esta circunstancia no impide el florecimiento paralelo de las alteraciones que implican otras tantas locuras, cuya inclusión y descripción no faltan casi nunca en los textos de psiquiatría, de psicopatología y de medicina legal, principalmente porque integran, como síntomas, los cuadros clínicos de muchas locuras auténticas, neurosis y estados de semi alienación.

Merecen especial atención las desviaciones más representativas de cada instinto y también las locuras que no se constituyen por obra exclusiva de los instintos, sino principalmente con los aportes de la inteligencia, de ciertas incitaciones emanadas de la experiencia personal y de algunos otros factores.

Antes de emprender la descripción hay que aclarar que muchas locuras o perversiones de los instintos no son propiamente de éstos, sino provocaciones de la inteligencia o de la razón que relajan su estructura y debilitan su actividad. Bajo la influencia de los reiterados modos de vida, nuevos desarrollos de la educación, cambios en la convivencia propios de la civilización y otros factores secundarios, se producen nuevos automatismos que alteran los ancestrales, y así no pueden considerarse como inmutables y rígidos ni siquiera los instintos primarios o fundamentales. Aun cuando esas modificaciones tienden ,a veces, a mejorar la conservación y perpetuación de la especie, no por eso dejan de tener caracteres generales de desviación o perversión.

A. CARREL y H. DELGADO

Chispas

En París han vendido el Teatro Ambigú. En 1789, de su almacén salieron armas para la toma de la Bastilla.

⁂

Los artistas parisinos tratan de recuperar el Ambigú con dinero benévolo.

En Barcelona se hizo eso con el Teatro Romea. Pagando 11 lo que había sido adquirido con tres y medio.

⁂

Los solares de teatro suelen estar bien emplazados, y hoy valen mucho dinero. Los suelen adquirir los bancos para establecerse en todo centro.

Descentrando la vida artística de las ciudades.

⁂

El Paralelo de Barcelona da pena con tanto edificio comercial, oficinista, garajista y regimentalista.

En ningún sentido, la ciudadanía barcelonesa tiene «paralelo» con la de 1918.

⁂

Aún no se ha explicado el porqué del derribo del Olimpia, el teatro más moderno de la capital catalana.

⁂

Requiem por los coliseos barceloneses Novedades, Tívoli, Condal, España, Eldorado, Español y tantos otros.

Más anticuadas que ellos, las iglesias, y son más numerosas que nunca.

⁂

Una gran avenida con garajes y establecimientos bancarios solamente, es como un desierto poblado de bestias carniceras.

⁂

Un parque ciudadano no rinde. Por lo tanto, es comprable por la todopoderosa Finanza.

⁂

No más exposiciones de arte, salas de música, bibliotecas, peñas literarias, justas de poesía, agrupaciones idealistas, escenarios de prosa edificante.

Cemento armado, venta de coches, gasolineras, cambio y bolsa, iglesias de mármol, policía de gala, sótanos yé-yé y cinemas para films de teléfono, bebida, cigarro, canapé, coche, y amores a 10.000 dólares suspiro.

⁂

Creo que el nihilismo no fue tan disparatado como se dice.

⁂

Desgraciadamente, ha sido asfixiado en su propia cuna.

CHISPERO

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Ha sido puesto en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S.I.A. y en esta Administración.

Con la mirada fija en Acracia

TODAS las cosas de este mundo deben su existencia a un propósito. Nada ni nadie puede sustraerse impunemente a esta ley general de finalidad. Cada cual debe ponerse al diapasón de todo lo que existe y no perder de vista, por demasiado análisis materialistas, la gran síntesis de la vida. Para saber lo que uno debe o puede ser, es necesario primeramente que tenga conciencia plena de lo que es.

Gran error se comete si se permite que los rascacielos de las ciudades modernas impidan ver las majestuosas cumbres en lontananza. Grave, y doble error se comete, si no se sabe para qué se vive y a dónde se va; hay que saber orientarse en el gran Océano embravecido de la vida moderna.

¿Qué hace falta para ello? Un ideal manumisor, cual lo es nuestro bello ideal ácrata. Hay que creer y estar firmemente convencido de esta creencia, de que uno está dotado para algo, y que ese algo hay que alcanzarlo cueste lo que cueste.

Los hombres sin ideal son barcos sin rumbo que jamás llegan al puerto; el mar de la indecisión se los traga. El veredicto fundamental de la Historia Humana y de la Filosofía Acrata es: que nada vale el hombre que no alberga en su pecho gran amor y entusiasmo por un ideal.

Vemos a diario las aguas del torrente. Espumantes se precipitan por cascadas, manteniéndose puras a pesar de llevar partículas terrosas y restos vegetales en suspensión. Y así, cantando y saltando, cumplen su misión de calmar la sed de las tierras y de los seres vivos. Pero cuando la inmovilidad las encenaga, se produce en su seno la descomposición pestilente y perniciosa.

Igualmente, los seres que no cumplen una misión útil en la vida, se estancan y no tardan en corromperse moral y físicamente, mientras que en la fogosidad de la pasión sana por el ideal hay algo que excluye la idea de la corrupción moral.

¿Por qué los bienhechores sueños de la juventud, de tan gratos y nostálgicos recuerdos más tarde, se desvanecen cual blancas nubecillas de verano sin condensarse en real y benéfica lluvia? La causa no es otra sino la ausencia de un propósito dominante que les oriente, y de una pasión que les impulse a la acción bienhechora y fecunda. ¿Por qué el entusiasmo con que se empiezan muchas cosas se marchita y desmaya pronto? Por el mismo motivo; le falta la base que proporciona la pasión y la atracción que produce el ideal. Marchemos con la mirada fija en nuestro ideal. El nos iluminará en nuestra marcha fértil y manumisora.

Jamás lancemos nuestras fuerzas vitales a la quimérica conquista de un espejismo, sólo para agotarlas en las arenas de la desilusión y del desengaño. El ideal ha de ser realizable. Anhelemos lo difícil, pues lo fácil lo tenemos en la mano.

Y en cuanto a eso de que es imposible el realizar nuestros anhelos, nosotros afirmamos que esas rarezas cuajan bien en los ingenuos, en esos que les conceden cierto valor, a ciertas biografías, a muchas novelas y films. A esos que obsesionan la imaginación con la idea del héroe o de la heroicidad de lo que leen, y que al no encontrarse capacitados para imitar al personaje de sus sueños, les dejan inútiles para toda labor positiva y hechos una nulidad para la vida y para la lucha en pos del ideal manumisor.

Son individuos estos que se han lanzado a la conquista de un mundo irreal, y buscan y rebuscan un terreno inexistente, en el cual puedan aterrizar. Son semejantes al corcho solitario que soñase en alta mar con llegar al lejano puerto.

La vida nos presenta todos los días tales ruinas humanas que, persiguiendo quimera tras quimera, jamás alcanzaron una cumbre ni siquiera una colina, sólo por no haberse fijado un ideal o por haberse fijado uno que no estaba de acuerdo con sus posibilidades. Al hablar de posibilidades, queremos decir: posibilidades de orden moral, humanas y solidarias. Ya que para nosotros, *anarquistas por convicción, las posibilidades de orden materialistas, tienen para nosotros un ínfimo valor.*

PEREZ GUZMAN

B.D.I.C

A los trabajadores de todos los pueblos

MUY queridos compañeros: Los elementos que ayer perjuros a su palabra promovieron el 18 de julio la destrucción sistemática de las libertades en nuestro país, pretenden hoy unir a su carrera de provisionales triunfadores a individuos que fueron servidores del sindicalismo para intentar, atados por la traición, retrasar la caída del franquismo, prolongando con ello la esclavitud de que se hace víctimas a los trabajadores españoles.

Las líneas que siguen constituyen la expresión de la verdad de cuanto se intenta realizar contra el antifranquismo, unido a lo que representa en sí la Alianza Sindical, principios que la forman, finalidades que persigue para asegurar a todos el libre ejercicio de sus derechos y deberes ciudadanos.

Su presencia en el conjunto del sindicalismo internacional obedece a las voluntades libremente expresadas en sus Congresos por los afiliados a la C.N.T.-U.G.T. y S.T.V., organizaciones indiscutiblemente representativas del sindicalismo histórico de nuestro país.

La Alianza Sindical no impone sus decisiones a nadie. Los acuerdos que adopta obedecen a las aspiraciones de sus adherentes, sea cual fuere el lugar donde el destino los obligue a vivir.

Sus objetivos principales son los siguientes: reconquistar para la colectividad española las libertades inalienables que nos arrebató el franquismo; igualdad de derechos y deberes y asegurar positivamente el progresivo caminar del proletariado hacia metas de justicia social. Este programa y métodos de acción han merecido el respaldo de las Organizaciones Sindicales Internacionales Libres.

La Alianza Sindical representa de hecho y de derecho un serio peligro para la dictadura establecida en nuestro territorio. Por eso el sistema franquista trata de inutilizar nuestra labor recurriendo a procedimientos reñidos con el más elemental sentido de dignidad humana.

La aparición en la coyuntura actual española de la llamada «A. S. O.» (Alianza Sindical Obrera), ha sido la expresión primera de agresión premeditada contra cuanto nosotros noblemente representamos. La «A.S.O.» financiada por gentes conocidas perfectamente ha logrado fuera de España —dentro de nuestro país es desconocida por los trabajadores—, sembrar la confusión, servir indirectamente los intereses del franquismo y de los comunistas, y dar oportunidad a los que sólo buscan un pretexto para dejar de cumplir con su deber, diciendo que somos un pueblo incapaz de coordinar la defensa de nuestros intereses, al que hay que abandonar a sus exigencias, pasiones y fanatismos.

Los servidores oficiales del sistema franquista han estimado que el zarpazo dado a la Alianza Sindical con la presencia en el papel de la «ASO» no era suficiente y han puesto en marcha otra maniobra más sucia y repugnante, cuyas primeras manifestaciones han tenido lugar recientemente en la Casa de los Sindicatos Verticales de Madrid. Actores: elementos dirigentes de la C.N.S. y otros reclutados por antiguos sindicalistas.

Las finalidades perseguidas por esos individuos son concretas y amenazadoras: separar a las verdaderas Organizaciones sindicales de toda posible intervención en la reorganización social, económica, sindical, cultural y política de España a la desaparición del franquismo para conservar el sistema cambiando solamente la fachada. Se pretende a su vez, deshonrar y dividir a los trabajadores para mayor gloria del franquismo.

La acometida más grave para la recluta de servidores a ese repugnante contubernio de intereses y de pasiones insatisfechas se opera actualmente en los medios *que se dicen* confederales. Algunos individuos *que fueron* militantes confederales han establecido diálogo de «cooperación» con caracterizados elementos de los Sindicatos Verticales. La reacción de nuestra aliada, la C.N.T., al conocer el alcance de los hechos que señalamos ha sido diáfana y contundente: *repudio de cuantos elementos puedan participar en la misma* y su inquebrantable decisión de seguir luchando en el seno de la Alianza Sindical contra el sistema de dictadura que deshonra a nuestro sufrido pueblo.

La Alianza Sindical se dirige por la presente a todos los trabajadores, vivan éstos dentro o fuera de nuestro pueblo; a las Organizaciones sindicales del mundo, y a todas las conciencias libres para que no se dejen sorprender por esa operación publicitaria que al servicio de sus inconfesables intereses están realizando los servidores del franquismo.

No hay más Alianza Sindical que la representada y constituída por la U.G.T.-C.N.T. y S.T.V.

La Alianza Sindical, en sus luchas por la libertad no consentirá que el movimiento obrero se deshonre apareciendo «colaborando» con los estamentos del régimen franquista, autores y actores de los dolores colectivos que sufre nuestro país desde el 18 de julio de 1936.

La historia de los hombres y los pueblos se escribe día a día.

¡Ay de aquellos hombres o pueblos que, olvidando lo que fueron y por qué lo fueron, reniegan de su pasado y se entregan al servicio, precisamente, de quienes son causa y efecto de que la injusticia, la tiranía y la inmoralidad estén destruyendo el nombre y el futuro de nuestro pueblo!

LA ALIANZA SINDICAL

Septiembre, 1965.

REFLEXIONES

POSIBLEMENTE el ataque del fascismo, dirigido en el interior de España contra nuestra organización, quizá tenga la virtud de reagrupar los cuadros confederales del interior-exilio. Y digo quizá, porque nadie que sienta la desgracia de un pueblo como el nuestro, sacrificado internacionalmente por intereses bastardos y extraños a nuestro país, se puede sentir ajeno en esta hora de múltiples y graves problemas que se nos avecinan.

No cabe la menor duda que detrás de esas organizaciones internacionales mastodónticas, pero exentas de fondo humano, se encuentran los intereses de los americanos, instalados en España, como en casa propia, por la cobardía de los militares españoles y su caudillo.

El miedo no ha desaparecido en veinticinco años, y lo más terrible para esos militares es que no ha sido lo suficiente, ni el terror de las persecuciones, ni el hambre, para domar las ansias irredentas de un pueblo bárbaramente sometido. Eso lo saben nuestros militares y banqueros, lo mismo que lo saben los americanos. Las tierras andaluzas y la península entera cercanas al Africa, pueden ser un día un nuevo Viet-Nam español donde los americanos se vean envueltos por la política rusa y contra la cual se quieren prevenir.

No se extrañe nadie de esta afirmación, teniendo en cuenta que en España se vive un *antiamericanismo* tan profundo como en cualquier parte del mundo. España no ama al invasor oportunista que tiende a llevar la guerra internacional a sus tierras e infacta las aguas de sus mares con sus barcos y submarinos atómicos. Repugna sus bases militares que son un signo de ocupación y rechaza lo americano que es despilfarro y asquerosa fanfarronería. No ama al extranjero, con política abyecta y antihumanitaria, que falsea la verdad y oprime a los pueblos débiles, amparando a sus tiranos para defender sus negocios, ocultos y fabulosos. Los americanos en España serán un día el motivo fundamental de la revuelta española contra su opresor y contra la tiranía. Un incidente cualquiera puede ser la gran llamarada de la guerra civil española, y posiblemente el momento oportuno de nuestra intervención si estamos preparados para ello.

Muchas veces el arma más fulminante es saber esperar, prevenido el momento oportuno de intervenir. La guerra social llegará un día; por eso posiblemente nuestro gran acierto sería saber diferenciar cuál es la misión de cada una de las partes que forman nuestro movimiento interior-exilio.

Los hechos se producen aunque los hombres no quieran, y en muchas ocasiones por encima de la voluntad de éstos. Y aunque el mérito de nuestra organización ha sido el saberse mantener enhiesta sin dejar secar las raíces del pensamiento durante este prolongado exilio, no cabe la menor duda que nuestra misión es mucho más amplia y rica en posibilidades, si queremos, cada uno de nosotros, recapacitar el momento que vivimos.

Si nosotros, en espera de los acontecimientos que infaliblemente se han de producir en España, fuéramos ocupando posiciones en el exilio dando forma a una prestigiosa personalidad colectiva que se imponga por su genialidad en el área mundial, seguros de nuestra acción, lógicamente podríamos rendir una gran utilidad en el gran forcejeo que se entable entre las partes que luchan para captar el favor de la opinión internacional, para que no se dé otra entrega de nuestro pueblo a los tiranos por las democracias del mundo, tan vergonzosa como la de antaño.

Asimismo, nuestra fuerte posición sería la base de sustento de los que hoy y mañana luchen contra el tirano, evitando que nuestra impotencia actual les lleve a la desesperación y al desaliento a causa de un largo y penoso cansancio que les hagan entrever falsas esperanzas por las promesas ladinas de la diplomacia americana.

La C.N.T. es rica en experiencia. Ha pactado numerosas veecs con amigos circunstanciales, los cuales, a la primera ocasión, se han convertido en feroces enemigos y perseguidores, olvidándose de los compromisos contraídos, han llenado cárceles y comisarías con hombres fieles a los principios de la emancipación humana, por no querer seguir en los caminos de la traición a los tales amigos.

Nuestra flamante república de trabajadores, antes y durante la epopeya, no se andó con remilgos con los hombres de la C.N.T. que, llevados de su entusiasmo, se olvidaron de la retaguardia que nuestra república supo muy bien llenar de guardias de asalto, negándoles esos hombres al frente, porque era interesante atacar a la C.N.T. tanto o más que a los fascistas.

Sería lamentable volver a repetir los grandes errores de confiar con los supuestos amigos, y mucho más confiar con los enemigos que hoy gobiernan a España. Quiérase que no, estaremos solos para luchar por los intereses de los obreros, y no es misión nuestra defender a unos contra los otros, sino transformar el orden de la sociedad capitalista, lo que supone algo más profundo que derribar a un gobierno para instaurar otro. En España o en cualquier parte del mundo, nosotros vamos hacia la revolución social. No aceptarlo así, sería traicionarnos a nosotros mismos.

Las cosas son muy distintas según la posición en que se miran; por eso sin dejar de reconocer la difícil posición del interior, por sus falta de libertad, sostengo que no pueden haber pactos entre el fascismo y nosotros; máxime cuando si él otorga es porque se encuentra cada vez en peor situación para seguir imponiéndose por el terror y el crimen.

El pasado no ha muerto ni morirá; porque el martirio de los caídos lo hace vivir en nosotros, pero no obstante, cabe censurar nuestra pasividad colectiva, nuestra falta de acierto para imponernos internacionalmente y para servir de sostén a los que más directamente sufren la dictadura. No es cierto que no podamos hacer más porque estamos en el exilio. Dígase que no queremos, y seremos más sinceros. Bastaría tener los nexos de relación que unificaran nuestros esfuerzos y los hicieran más rentables para la causa que decimos defender. Cualquier otra excusa es tan indigna como querer confundir la C.N.T. con cualquier organización de tipo vertical o tendida.

Seamos sinceros los que queramos ver un día libre a España de su martirio e incorporada a la marcha de los llamados pueblos ampliamente desarrollados. Confesemos que sobran medios de convertir nuestro movimiento en un poderoso y amplio conjunto de multitudes y sentimientos y que, por culpa de nuestra pereza mental de ponerlos en práctica, machaconeamos en un terreno estéril con ventaja única del fascismo.

España será libre un día. Nadie lo dude. El pueblo español, que muy poco sabe de política y que desconfía de aquellos que hablan mucho y accionan poco, dará un sía su respuesta. Lo lamentable sería que nos cogiese de sorpresa y no pudiéramos hacer otra cosa, que ver pasar las aguas sin sacarles ningún provecho.

Aunque no comprendo por qué nuestro compañero Ferrer me nombra en «El empedrado y las buenas intenciones», del número 371 del «C. S.», debo decir: Que estoy de acuerdo con él, tanto en su interpretación del Congreso, como en el enjuiciamiento de la hora actual, con referencia a España y a nuestro Movimiento.

HORIZONTES

La C.N.T. una y libertaria

(Viene de la página 4.)

la central sindicalista revolucionaria. Bien analizado el problema, si es categórica la renuncia a las ideas básicas que informan a la C.N.T., queda en pie la pretensión de usarla, para fines opuestos a los que ha defendido durante toda su existencia.

Todo cuanto concierne a la pugna interna en la C.N.T., en estos momentos, tiene un interés primordial para quienes mantienen los principios libertarios como antorcha de la vida. No podemos renunciar a la pelea por la línea de conducta confederal que marcan los principales comicios históricos; tampoco a los anhelos y sacrificios de nuestros precursores; y menos todavía, burlar el sacrificio de preciosas vidas, caídas con el pensamiento vivo, entereza y hombría, de una Confederación Nacional del Trabajo libertaria.

Hasta el presente, la compleja situación española ha favorecido mucho a los elementos inspirados en que la C.N.T. histórica desaparezca. La fase que estamos afrontando, en el sentido a que nos referimos, es la más sintomática. A.S.O., «Madrid», todo se saldará, a su debido tiempo, porque en la historia nada queda sin sustanciar. Y a la postre se comprobará que la Confederación Nacional del Trabajo, nacida y crecida con una misión, la efectuará a pesar de aquellos que otra cosa pretenden.

S. Campos

El problema catalán

CORRESPONDO, caro Torné, a tus reflexiones insertas en el número 374 de este periódico. Ellas versan sobre la «cuestión catalana», tan debatida en los medios políticos españoles. Por rozar de cerca, esta «cuestión» me interesa, si bien mi interpretación de la misma difiere de las de los catalanistas y los españolistas. El propio Salvador Seguí, catalanista supuesto, pero no verídico, pudo decir en 1918, día más día menos, que el empuje sindicalista había desterrado de la calle la preponderancia del catalanismo, constatación que podía extender hacia el partido españolista de Lerroux, cuya fuerza obrera vital absorbió nuestra C.N.T. por su acierto revolucionario del mes de agosto de 1917. Ciertamente, ante el empuje cenetista, ante el inmenso desarrollo que tomaba nuestra sindical apolítica, las manifestaciones frente a la estatua del Conseller Casanova eran simple bagatela, al tiempo que los círculos del partido radical pasaban, en las barriadas, a ser focos del sindicalismo revolucionario por nosotros propagado y, accionalmente, acreditado.

Voy a decir, que la política catalanista en nuestros sindicatos causaría extrañeza si alguien imaginara introducirla. Es, libertariamente, un problema de artificio, considerando que nosotros partimos de una base filosófica que no admite poderíos nacionales, sino individuales; que no se acomoda al hecho de las patrias, considerada la patria una sola que abarca toda la Tierra. Parece ampuloso, esto, sin que lo sea. Una patria política establece fronteras con intereses nacionales contrapuestos y guerras en perspectiva; una patria general, el mundo, reconoce la existencia de pueblos animados de buena voluntad, igual que la familia se compone de individuos que se deben unos a otros, y sin ganas —por educación y estima al semejante— de malquistarse con las familias que la rodean.

Max Nettlau, después de la guerra de 1914-1918, advirtió que la diversidad de naciones *(patrias)* establecidas por el tratado de Versalles en Centro Europa, obligaba a sacar cinco pasaportes cuando antes sólo se necesitaba uno. No abonaba, Max, la existencia de un Estado centralista, cual lo fuera Austria-Hungría, pero señalaba el error de unos Estaditos de hierro salidos de un Estado de hierro. Se concibe la libertad del individuo (esa premisa anarquista) asociado a sus semejantes próximos para formar un nexo local, y regional si se quiere. De aquí vemos a Cataluña federada, o asociada, o hermanada con las regiones levantina, aragonesa, norteña, castellana, andaluza, galaica, lusitana, etc., formando un todo que llamaremos Iberia, que en idea tampoco será nación, sino conjunto de agrupaciones étnicas dispuestas para mayor amplitud, a establecer trato normal de convivencia con todos los países de la Tierra.

Este panorama es grandioso y capaz de convertirse en ensueño, y por tanto, propenso a dejarnos a todos en el limbo. No obstante, no hay soldado que antes de morir estúpida y criminalmente no registre la idea fugaz y brillante de un mundo sin bayonetas, balazos y estallidos mortales. Es muy importante la criatura humana, y si para satisfacerle un amor de vida hay que desmontar las patrias rencorosas y dejar una sola y de todos, ¿por qué no intentarlo?

Lo único que yo y otros compañeros más de una vez hemos lamentado, es el atraso de gran parte de España que nos ha impedido revolucionar en Cataluña y lugares vecinos para dotar a nuestro pueblo de un comunismo libertario, puesto que en 1919 se estaba álgido para ello. La clase trabajadora de nuestra región se ofrecía bastante evolucionada —obreros inmigrantes comprendidos— para llegar a donde no pudo llegarse por mor de ciertas capas españolas inferiores. Y cree, amigo Torné, que en el caso favorable de lo que hablo, si tú no te hubieras achicado, si que lo hubiesen hecho los catalanistas de temple burguesista y autoritario, los cuales, como la historia ha probado, han recurrido a Madrid en demanda de G. C. y de generales carniceros cada vez que la revolución social igualitaria ha asomado, no en las «fronteras» del Cinca y del Ebro, sino en el corazón de la propia Cataluña.

Ya ves que no se trata, «en casa», de un pasivo acontecimiento democrático, sino de un hecho de fuerza mayoritario aplicable a una minoría que podría renunciar a una prebenda, a unas actas de diputado, a una garantía comercial que la «meseta» negara, pero que por ningún escrúpulo ni fuerza moral del mundo renunciará a vivir del sudor y de la angustia ajenos ni al poder absoluto que concede la fortuna particular acumulada. Entonces la comprensión de cuatro bien intencionados de la clase media no soluciona ni mínimamente el asunto, quedando constreñidos, éstos, a renunciar a sus sentimientos, o a su posición holgada integrándose al movimiento libertario.

Tú has colaborado fervientemente con nosotros en días cruciales. Dueño de ti, como ocurre a las personas que meditan, nos has visto sencillos y laboriosos en medio de la borrasca. No éramos, los de la C. N. T., los declamadores, los aniquiladores que se decía. Sin programa, poseíamos el don de ir adelante, hasta el infinito. Sin infinito, sabíamos quedar en lo alcanzado sin cederlo, y sin morder a nadie. El pimargallismo sin duda nos animaba a todos; a los republicanos, como meta amable; a nosotros, por lo que dijo el maestro: «Yo soy republicano; mi hijo será anarquista.» Es la ley de la evolución francamente relatada por un sabio, y gestada en común por los descendientes de la Internacional y de la República febrerista (1).

Visto el proceder «cenetista», no fuistes sólo en acercarte a nosotros por elección, no por coacción o automatismo, cual otros amontonados en sede marxista. Entre los primeros cito al abogado que se desprende de tres iniciales: P. P. Q., quien me dijo: «Habiendo que organizarse, prefiero lo vuestro por autonomista.» Pese al ruido de unos años, los sagaces habíais comprendido dónde estaban los valores morales, no importándoos el chirriar confederal de a veces. ¿Que juntos laboraremos por la Cataluña libre? Sin duda. Pero unos con deseos de una Cataluña dulzarrona, cuyo azúcar agriarán los soberbios y fervientes del Estado, y otros, con sed de una Cataluña libertaria, que no podrá serlo jamás sin anarquizar de antemano al resto de la Península.

Con respecto a la Generalitat, siempre hemos reconocido su obra pedagógica, la cual hemos opuesto a la roña cultural monárquica y a la nocividad pedagógica de Franco. Pero la pedagogía popular para mayores no debe ser descuidada, y menos afeada con aportaciones medievas. El policía armado o sin armar, no era estimado en Cataluña. Un G. C. catalán en tiempos de Alfonso XIII era inimaginable, pero en 1932 el G. de A. autóctono fue posible, cuando, en beneficio del porvenir, no hay que relajar las costumbres. Que en 1936 estuviéramos en el «Orden Público», en los Ministerios, en el cuarto de banderas, y en los ayuntamientos, ello explica una revolución anarquista abocada a una guerra internacional irresistible, y con serios contradictores en torno nuestro. Para morir, podíamos hacerlo en belleza; para resucitar, con belleza igualmente. Comprendasenos, y se verá que somos lógicos en vez de absolutistas. A quienes no se desentienden, cual nosotros, de la historia popular de cada día, no hay que exigirles una claudicación del futuro para un presente que a lo mejor pulularán las ratas, siempre más numerosas y oportunas que los idealistas políticos. A un deista, por ejemplo, puedo gritarle: «¡Para mí, no hay dios!», pero a él, me guardaré de colocarle en mi sitio. Si la anarquía me enamora, la vivo en mí mismo, ya que no fuera de mi persona. Mas no obligaré a otro que viva mi sueño, igual que nadie me obligó a votar un Estatuto que, casi unánimes, votaron los Fernández, Gutiérrez, Garcías, etc. ,radicados en Cataluña.

Cuando llegue el momento de restablecer la normalidad social-política de la Península, ya veremos el sesgo que toman las cosas. Cataluña está medio castellanizada, y para elevar a esta masa españolista allí estaremos los libertarios.

Ya verás, amigo Torné, como volveremos a coincidir en la finalidad más importante de nuestro pueblo.

JUAN FERRER

(1) *Querido A. V.: Hubo ésta, y la abrileña; y dos revoluciones «julianas», de julio y no de Julia. Sin contar la septembrina...*

Necrologicas

MARIANO SANTOLARIA

De nuevo la parca nos arrebata a otro buen compañero, a un excelente militante confederal y libertario.

Ha muerto a los 72 años de edad, consecuencias de una terrible enfermedad ante la cual la ciencia nada pudo hacer.

El que en vida fue compañero Mariano Santolaria, nos deja un recuerdo de ejemplo. Su actividad, siempre al servicio del ideal común, le hizo granjearse las simpatías, y a más justa razón por el fundamental motivo que en sus años mozos colaboró en dar cuerpo orgánico a la C.N.T. en tanto que Organización.

De origen vizcaíno, su paso por tierras aragonesas y el afincarse definitivamente en Cataluña, todo ello motivado por la constante lucha en su vida militante, al servicio siempre de la clase trabajadora, de la justicia y de la libertad.

En Barcelona se distinguió actuando en el seno del Sindicato de la Madera, en donde era conocido por toda la clase obrera del ramo y también en general de la Confederación.

En estos últimos tiempos, la enfermedad que arrastraba tras largo tiempo le impedía militar activamente. No era, sin embargo, óbice para que muchos sábados por la tarde y algunos domingos efectuara sendas visitas al local social para charlar un ratito con los compañeros.

Su muerte no pudo ser conocida a tiempo de los compañeros. No obstante, a su entierro, que por propia voluntad fue civil, acudió una delegación de la F. L. de Marsella y de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza.

Su familia, que se mostró digna de su propia voluntad, respetó la memoria del difunto compañero al ser acompañado a su última morada el día 2 de octubre de 1965.

Lamentamos la racha mala que persigue a nuestra F. L. Viejos militantes nos abandonan; pero su ejemplo perdura entre los que quedan, los que prometen fielmente continuar por el áspero camino que tan acertadamente supieron señalarnos.

Compartimos, pues, para terminar el profundo dolor de sus familiares a los que se suman de todo corazón los compañeros marselleses y provenzales.

F. L. de Marsella.

M. GUERRERO SEPULVEDA

He querido esperar una aclaración sobre la fecha en que esto ocurriera, o lo hiciera otro compañero, para de seguro dar a conocer la triste noticia.

Bien sabemos de sus muchas amistades en España y en el exilio, en los medios libertarios, donde siempre gozara de estima. Hasta el mes de agosto último desempeñó el cargo de tesorero en la C. de R. del Rhône y Loire, y perteneció a la F. L. de Lyon desde su llegada a Francia procedente de Orán.

El compañero Guerrero era de un pueblecito de la provincia de Málaga. Lo conocí en Alhama de Granada. Desempeñaba el cargo de capitán en una de las compañías del batallón Makno, todo confederal, a cargo éste del compañero argentino Juan Campos, puesto en disponibilidad, como a Maroto, en Baza, desde cuya fecha el compañero Guerrero ocupó la jefatura del mencionado batallón. Juntos hicimos toda la campaña de nuestra guerra, con otros excelentes compañeros de Sevilla y Cádiz, por tierras de Andalucía y Extremadura, hasta que se derrumbaron los frentes.

En su juventud perteneció a las JJ. LL.; también en la unidad de referencia teníamos nuestro grupo y reuniones. Muy estudioso, muy responsable, alegre y deseoso de saber y aprender, como lo demostraba cada vez que nuestro compañero, ahora desaparecido, hacía acto de presencia en reuniones y hasta en la prensa libertaria.

Terminada la guerra, el compañero Guerrero fue detenido e internado en campos de concentración; le hicieron barrer calles y plaza de su propio pueblo, en uniforme de militar. Fue condenado a muerte, para luego pasar una docena de años en diferentes cárceles de España.

Puesto en libertad vigilada, huyó al Africa, y allí pasó a Orán, incorporándose al Movimiento, como otras veces.

Con la muerte del compañero Miguel Guerrero Sepúlveda, la C.N.T. de España en el exilio pierde un excelente eslabón que se hará sentir, dado su desinterés y rebeldía, su sacrificio por las ideas; sobre todo en su F. L., designado que fue para ocupar puesto en la C. de R., que sostuvo hasta sus últimos días.

Aún lo tengo presente de cuando intervino en el último pleno regional celebrado en Lyon.

A su compañera e hijas nuestro más sentido pésame.

RODAMA

Le 27 novembre à 21 heures
au
PALAIS DES SPORTS
A TOULOUSE

GRAND GALA LIBERTAIRE

LEO FERRE
ROSALIE DUBOIS
LES TAGS BROTHERS
MAURICE ALBAS
(du Caveau de la République)

Places à 12 francs et 8 francs
Location café BORIOS
(Place du Capitole)
Bourse du Travail U.L.-C.N.T.

COMUNICADOS

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. L. Combs-la-Ville: Terraza, 5 F; A. Martínez, 5; J. Conejero, 5; Oliveras, 5; Parera, 5; Casals, 10. *Coiffy:* Víctor Marquina, 10. *Bernay:* Marzal, 5; Candelas, 5. *Bordeaux:* Matías Bañón, 10. *Roanne:* Antonio López, 10. *Toulouse:* Samitier Gladis, 15. *Mios:* Serrarols, 10. *París:* Ramón Martínez, de Montrouge, 30; Manent, 10; X. X. X., 3,50; Palumas, de Courbevoie, 10; Gual, 5; Tarragó, 5.

Total, 163,50 F.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en la Bolsa del Trabajo, el domingo 28 del presente mes, a las nueve y media de la mañana.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia y puntualidad de todos.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el sábado día 27 a las 5 de la tarde, para examinar y comentar el calendario de S. I. A.

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo 5 de diciembre a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre.

No dudamos que los compañeros corresponderán a esta convocatoria.

F. L. DE PARIS

El 21 de noviembre: Asamblea general para tratar asuntos de interés. Hora y lugar de costumbre.

SESION CONMEMORATIVA

La organiza la F. L. de París para el 28 de noviembre próximo a las 10 de la mañana, y dedicada a Madrid, mes de noviembre del 1936, fecha crucial de la defensa de la capital de España. El tema de esta conmemoración será: MADRID, DURRUTI y C.N.T.-F.A.I.

CULTURA Y PROPAGANDA, PARIS

Sábado 20 de noviembre, a las 17 horas, conferencia a cargo del compañero Gaston Leval, que tratará de *El Porvenir del Anarquismo.* Tribuna libre.

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50. Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

FUTBOL, PARIS

Continuando los partidos de campeonato, el domingo 21 a las 14,30 el U. S. Hispania jugará en el Stade de Champigny contra el equipo local. Tomar Autobús 108 en el Château de Vincennes hasta J. B. Clement.

LA CRONICA DE FONTAURA

Por habernos sido entregada con retraso indebido, no ha podido aparecer en este número.

La protesta...

MOCION
DEL NUCLEO DE PROVENZA

El Pleno Regional de Federaciones Locales del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, celebrado en Marsella el domingo día 31 de octubre de 1965, unánimemente declara:

Que, interpretando el sentir de toda la militancia de la región, manifiesta su enérgica repulsa ante la actitud innoble de ciertos elementos castrados que tienen la osadía de reclamarse de la C.N.T. y del «sindicalismo libertario», con el deliberado propósito de mancillar el limpio historial de la Organización confederal, vanguardia del proletariado hispano, y sembrar la confusión entre los que tanto en el interior como en el destierro luchan contra el régimen que oprime a nuestro pueblo;

Condena la desdichada labor que realizan y las confabulaciones que mantienen con los enemigos permanentes del progreso, de la libertad y de la justicia;

Hace un llamamiento a la responsabilidad militante para contribuir, en un apretado haz de voluntades, a dar la respuesta adecuada que merecen tales elementos por la misión que efectúan de confusionismo y de traición, apoyando incansablemente la obra clarificadora del Secretariado Intercontinental;

Afirma, solemnemente, que la Confederación Nacional del Trabajo y el Movimiento Libertario Español, no cesarán jamás sus esfuerzos encaminados a dar fin con el fascismo, el oscurantísimo y el Franco-falangismo-vertical, hasta conseguir que el sol de la libertad brille de nuevo definitivamente en España.

F. L. DE NARBONNE

Reunida la F. L. - C.N.T. en el exilio de Narbonne el día 7 de noviembre 1965, acuerda por unanimidad:

Hace constar su más alta indignación por las negociaciones entreguistas (cooperadoras), que ciertos elementos Judas tienen el cinismo de llamarse libertarios. Estos que pactan con las jerarquías de los Sindicatos Verticales falangistas, queriendo desprestigiar el ideal grandioso que encarna la C.N.T., pasarán a la historia como traidores de la clase trabajadora.

Quedando bien entendido que la C.N.T. estará en su puesto luchando hasta terminar con el régimen de tiranía franquista.

20.000 espectadores

En el partido de balompié recientemente disputado entre una selección española y otra irlandesa en el Parque de los Príncipes de París, bajo la bandera franquista, asistieron 35 mil espectadores, 20.000 de ellos trabajadores «emigrados españoles». La Prensa franquista, con razón se felicita de ello.

A nuestros actos, pocos de estos emigrados acuden, y nuestra Prensa, dificultada por nosotros mismos, salvo honrosas excepciones, no llega a manos de esos españoles «nuevos», que, por serlo, ignoran todo.

La emigración española es una cantera virgen explotable por los comunistas, los curas franquistas, y por el vicio ambiental que les acecha.

Entretanto, nosotros, tenemos ocupación en mortificarnos unos a otros. La «unidad confederal» ha llegado a ponernos tristes. ¿Abriremos los ojos?

Ramón OLLE

EL FESTIVAL DE

le monde libertaire

La noche del 10 de noviembre fue victoriosa para nuestros compañeros de la F.A.F. Convocado por «Le Monde de Libertaire» un público inmenso invadió la gran sala de la Mutualité motivando un estado de ebullición al cual era difícil sustraerse. El «clou» de la reunión era el gran Jorge Brassens, cantor y poeta del pueblo, artista querido, que se prodigó de las 11 nocturnas hasta el momento preciso de *perder el «Metro».* Con su generosidad acostumbrada deslizó sus filigranas crítico-musicales, paseando en los intérvalos con paso inseguro y la guitarra cogida al desgaire, cual es su costumbre.

El resto —anticipado— del programa, fue animado por el caricato Dadzu, con lápiz agudo; «Les Chauve-Souris», pareja en ritmo de comedia; Patrick Morelli, buen recitador; Rosalie Dubois, cantante; Gilles Naudin, cantor humorista; André Valardy, recitador cómico-poliglota, y Denise Benoit, cantadora-fantasista, excelentísima. Felicitaciones a nuestros compañeros franceses por su éxito.-F.

MONTAUBAN

ALIANZA SINDICAL
GRAN MITIN

Domingo 28 de noviembre en la Sala de Fiestas de la Maison du Peuple, a las 10 de la mañana.

Harán uso de la palabra:
José BARREIRO por la U.G.T.
Ramón LIARTE por la C.N.T.
Roger SOL por la F.O.

Por la tarde a las 15 horas, FESTIVAL ARTISTICO, organizado por S.I.A. y S.D. a cargo del Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

Todas las localidades del Departamento, y Departamentos limítrofes quedan fraternalmente invitados.

El Comité Local de A. S.

Le Gerant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El «Parlamento» de Salazar asegurado

EL domingo 7 de noviembre Portugal tuvo elecciones en sentido único, plenamente satisfactorias para la dictadura. Pues, la «degalidad» salazarista continúa.

El lema del Gobierno fue: «Libertad absoluta para la PIDE y muera la política anticolonialista de los traidores.» El drama es que los anticolonialistas traidores (léase opositores) mueren igualmente, y de mala muerte, cual les ocurrió al general Delgado, a su secretaria y sus dos acompañantes.

Faltos de garantías de expresión y personales, e incluso de papel hábil para candidaturas (el Gobierno lo había acaparado todo), los candidatos de la oposición determinaron retirarse. El papel improvisado delatarla, además, a la ciudadanía refractaria al sistema salazarista, exponiéndola a las brutalidades de la PIDE...

Salazar ha ganado, entonces, las elecciones para diputados a Cortes. Su triunfo ha sido absoluto. De los 132 diputados elegidos, 132 pertenecen al partido salazarista. Cifra bonita. El 100 por 100 conseguido, o sea, un triunfo más alto que los que se atribuyeron Hitler, Mussolini, Franco, Stalin, Nasser y compañía, los cuales siempre han dejado unas décimas de unidad a la concurrencia enemiga.

Ni la O.N.U. y su Consejo de Seguridad, ni las cancillerías dichas democráticas, opondrán reparo alguno a la «democrática» demostración electoral salazarista. El mundo periodístico aceptará como oro aquilatado ese latón portugués tan perfectamente dorado. La PIDE, policía la más tenebrosa de Europa a la par con la franquista, será la verdaderamente elegida para vergüenza de la civilización blanca que frente a Mao Tse Tung, Gizenka, Mutombu y Patu-Patu presumismos.

Es viejo que los dictadores para subsistir como tales han de recurrir a parodias electorales o plebiscitarias. Un barniz de legalidad adorna a cualquiera, habiéndose también llamado, ese «cualquiera», Perón o Trujillo. Para desalojar del Poder a estos han debido tronar cañones interiores. Los exteriores sirvieron para exterminar las tiranías de Berlín y Roma, y no por motivos morales —¡por supuesto!— sino por influjos materiales. Por algo los fuegos de la Democracia cesaron de vomitar cuando el führer y el duce pasaron a mejor vida, sin que España y Portugal quedaran incursas en la victoria de 1945.

El despotismo portugués, antiguo de treinta y tres años, se da, en 1965, un respiro de cinco años... con el fin de prepararse blanda cama para otros cinco, y así, de quinquenio en quinquenio, labrarse una eternidad confortable. El pueblo luso es lo que menos importa, siendo, el porvenir de la casta fascista idónea, lo importante. Más de tres decenios de dominación absoluta con regan-che para la cuarentena o el medio siglo, normalmente debía acreditarse por un bienestar, aunque relativo, de las clases jornalera, intelectual y media. Contrariamente, la emigración de trabajadores es masiva, y los menestrales y profesionalistas liberales, para cuajar en su propio país, han de rendir humilde pleitesia al tirano, estado de abyección que el manual emigrante se sacude.

La obra de las actuales dictaduras ibéricas se aquilata en el exterior comprobando el atraso moral del 90 por 100 de sus individuos emigrados. Hambres de pan y de dinero les han impelido a abandonar la «patria», causando pena que los sentimientos de altura tengan que aprenderlos en el extranjero, con la dura experiencia por maestra. El salto atrás de Portugal y España desde 1932 y 1939, ha sido considerable.

Y a pesar de ello, Salazar debe ser votado por la PIDE y Franco por la Guardia de idem. Y digan las crónicas de Lisboa y de Madrid lo que mejor consideren.

Desde España

«TIPOS ESPAÑOLES»

... Acabo de leer el último tomo sobre cuyo contenido poco puedo decirte sin el temor de que mis pobres palabras empañen su valor y sustancia crítica. Admira su trabajo (el de Alaiz) cuando ante una vida o un tema que a uno se le antoja árido, le saca un jugo la mar de sabroso, y enfocado lo estudiado, ya sea el hombre o la obra de éste, desde diferentes ángulos analíticos nos hace ver, nos muestra, aspectos insospechados, algo que por sí solos no acertaríamos a descubrir. Nos ofrece una descripción interesantísima de muchos tipos y tipejos, unos de gran condición moral entre los primeros y otros de una escalofriante pobreza espiritual entre los segundos pese a los oropeles que un día vistieran, mostrándosenos más contundente en su crítica al despojar, o desnudar, diría yo, a esta estirpe de personajillos. Como algo colosal, para mi gusto y según mi pobre entender, el trabajo final dedicado a Joan Maragall. La pluma de Alaiz se muestra ahí rica en facetas y es un testimonio indeleble de su gran capacidad perceptiva y analítica. Y si hemos de referirnos a la actividad y modo de ser de compañeros, entonces su lectura es emocionante, quizá más para quienes seguimos aquí con el «reloj parado» y gesto nostálgico.

Transcribe F. Ferrer

OBRAS
de Felipe ALAIZ

**«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.**

LOS VALORES INEXTINGUIBLES

LA C.N.T., UNA y LIBERTARIA

por Severino CAMPOS

FRENTE al maremagnum claudicante, nos consta que en España ya surgió la protesta. Ténganlo en cuenta aquellos que con insistencia propalan que «allí no hay nada». Contrariamente a lo que creían, y trataban de hacer creer, la Confederación Nacional del Trabajo palpita intensamente en buena parte de los obreros españoles. Lejos de ser materia de sepulcro, es fuerza dinámica que dice presente cuando el caso lo amerita.

No se concreta a callar, a permanecer inactiva y dejarse arrastrar. Y menos a morir, cuando los inveterados deformadores, codo a codo con el diablo, lanzan un requiem para que el descanso de nuestra central sindical revolucionario sea eterno. Opuestamente a todos los supuestos malévolos, a todos los aires fúnebres que le han atribuido, da señales de existencia con pensamiento lozano, con la enjundia que siempre se caracterizó. Su verbo es claro; su dignidad meridiana y prometedora. .

Si Indalecio Prieto viviera tal vez se resistiera a creerlo; tenía mucho interés en desviar de su recto camino a la C.N.T., y no fue poco lo que hizo para que a tal fin se llegara. A pesar de echar las campanas al vuelo, cifrando muchas esperanzas en la actitud de ciertos compañeros, lo cualitativo y cuantitativo, actualmente, es una Confederación Nacional del Trabajo que se afirma, que no renuncia a sus postulados libertarios. En este sentido hemos ganado muchas batallas, y continuaremos ganando las que se nos presenten.

Las siglas gloriosas de los trabajadores españoles vuelven a ser blanco de una confabulación burda, indecorosa y ruin. Sus patrocinadores perdieron la cabeza. Muchos auguraron la muerte segura e inminente de la C.N.T. Fueron malos profetas; a sus deseos nadie tuvo satisfacción ni la tendrá. Unos y otros, almas de sepultureros, carecieron de fuerza moral e intelectual para desarraigar lo que tan profundamente palpita en la entraña de nuestro pueblo.

El intento reciente no es una novedad ni fenómeno de creación espontánea. De tentativa en tentativa, haciendo flotar en momentos considerados oportunos ciertas aspiraciones, se ha querido cohesionar una conspiración contra la Confederación Nacional del Trabajo, adoleciendo de todas las deficiencias que conducen a la más vergonzosa derrota. Si en los citados hubiese raciocinio, algo de sentido de lógica social, hubieran llegado a la conclusión de que la C.N.T. es inmortal.

Indiscutiblemente que nuestra Organización siempre dispone de reacciones saludables. No obstante, dado su contenido heterogéneo, será difícil evitar alguna que otra alteración. Que ello ocurra es comprensible; en el corazón de muchos que no han llegado a comprender para qué sirven, laten hiperbólicas ambiciones forjadoras de ridículas ilusiones. Ante semejantes personajes y parecidas circunstancias, lo complaciente es que la C.N.T. no carece de recursos para neutralizar esas eclosiones raquíticas que pretenden conducirla hacia el abismo.

No fuimos suficientemente previsores. Las grandes convulsiones lo alteran todo, pero tienen la virtud de relevar la verdadera personalidad de cada individuo. Muchos testimonios podríamos aportar que justifican tal aserción. Coged a las figuras señeras de las principales revoluciones habidas; contrastad su fase de oposición a los Poderes vigentes, llamados reaccionarios, con las prácticas gubernamentales que ellos instauraron y trataron de mantener al triunfar. ¿Qué hallais? Negación de todo lo que dijeron ser.

La C.N.T., en lo que le concierne, no ha estudiado a fondo las derivaciones de la guerra civil. No estamos en lo cierto cuando atribuímos las desviaciones que hoy flotan a determinados contactos o influencias; había en quienes las propugnan las inclinaciones; y eran almas torcidas no identificadas. Lo que puede decirse es, que desde esferas y gentes hostiles a la Confederación Nacional del Trabajo se estimuló a todos aquellos que más o menos podían dificultar las aspiraciones finalistas del necetismo.

Un compañero reformista, en *Timón*, página 199, julio 1938, nos dice: «Obraría el movimiento libertario español muy sensatamente cambiando la denominación de su entidad específica, por autodeterminación de la misma, organizándose en federación o partido socialista libertario, inspirándose para su conducta pública en los predicados fundamentales del anarquismo, revisando sus atributos tácticos y sus relaciones sociales, reivindicando la «posible experimentación» y no sectarismo de tipo económico y de juricidad preconcebidos. En este sentido, la Confederación Nacional del Trabajo es una viva lección de flexibilidad y de eficacia.»

«Los libertarios tenemos responsabilidades gubernamentales en todos los órdenes y no escaparemos a ellas durante un prolongadísimo futuro. Sólo en la confraternidad y competición política con las demás fuerzas antifascistas, encontraremos la base y el clima precisos para nuestro desarrollo. El sentimiento aislacionista, como igualmente el apoliticismo y la acción directa unilaterales, han de quedar decididamente liquidados. Continuar cultivando un igualitarismo incomprendido, negar toda etapa de transitoriedad en los avances sociales, creer en el milagro de la persuación y en las virtudes superlativas del pueblo, decidiendo a la perfección, moviéndose a su albedrío, es acelerar el fracaso rotundo de nuestra sociología. Hay que organizar y unificar el movimiento libertario, respondiendo a las indicaciones de este período histórico que ha debido enseñarnos con su descarnado realismo más que todas las especulaciones y que todas las contiendas polémicas.»

Lo transcrito es una revelación sustanciosa que permite sin equívoco saber a qué atenerse. Este compañero, como otros, dejaron de creer en los postulados libertarios. ¿Creyeron alguna vez? Por las alteraciones normativas que buscan imponer, y el verbo con que defienden la nueva postura, tienen una conclusión: Radical renuncia a los principios ácratas.

No; la acción directa, el apoliticismo, y los principios igualitarios no interesan ya. Lo que se pretende es despojar a la C.N.T. de su raíz, de los elementos de lógica social que hacen de su nexo una relación de valóres constructivos, solidarios y eficaces. Se defiende la tesis de lanzarse a las arenas de la lucha por la conquista del poder, haciendo de la Confederación Nacional del Trabajo un partido más. He ahí la modernización de nuestros innovadores. Total : Reivinidcación completa y cabal de la tesis marxista.

Mal parados quedan de esa manera los atributos básicos, que tanto la Confederación como el anarquismo han venido defendiendo con tanta tenacidad y eficacia. Los trabajadores, cuyos derechos hemos encumbrado, instándoles a la rebelión, alguna que otra vez, para contrarrestar la opresión gubernamental, de factor determinante pasarían, automáticamente, al simple y menguado papel de electores.

Inaceptable completamente lo que desean todos los reductores de la Confederación Nacional del Trabajo. Todo lo bueno que posee, por influencia de los propios principios libertarios, es en lo que están incompatibilizados los pretendidos reformadores de

(Termina en página 3.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

HASTA LA ULTIMA CONSECUENCIA

«LO que más importa en el mundo es que nuestra fe se convierta en una experiencia probada y en un acto vital.» Así se expresó Norman Morrison, pocas horas antes de ofrecer su propia vida, reclamando respeto hacia la de sus semejantes.

El sacrificio extremo de los «bonzos», ofreciéndose al fuego vivo en holocausto a sus creencias, despertó en el mundo una oleada de horror y de angustia. Se habló de fanatismo desmedido. Se trata hoy de una nueva acción protestaria, vital esta vez, en reclamo de la vida «de los otros». Norman Morrison, un ciudadano norteamreicano, consciente, cultivado, «civilizado», se ofrece en sacrificio llevando en sus brazos el propio fruto de sus amores, de sus ilusiones, de su vida misma.

Pocos días después otro ciudadano del mismo país, Roger La Porte, repite el gesto frente al edificio de las Naciones Unidas. Ambos héroes de la cruzada por la paz —que no recibirán Premio Nobel ni siquiera a título póstumo— pertenecían a la misma concepción cristiana y pacifista: la de los «quáqueros».

Por doquier, aquí y acullá en el mundo, los cristianos, marginales o no del confesionario, que ofrecen su vida por la paz, por la libertad de opción y de convivencia. Los revolucionarios de todo tinte aceptan «religiosamente» sus «deberes» militares y ciudadanos.

Asistimos a un remozar del cristianismo primigenio, puro y abnegado. Saludamos con emoción su gesto y su sacrificio que no será vano si todos y cada uno de los gestos se conducen hasta la última consecuencia.

Protestar y ofrendar su vida es mucho. Pero el fruto no caerá del árbol si a la vez no se ataca —y se destruye— la raíz misma de la sinrazón que conduce a las instituciones y a los hombres a las más terribles aberraciones.

MAS PROTESTAS CONTRA LA GUERRA

Cinco refractarios quemaron su libreta de enrolamiento en Nueva York, ante dos mil manifestantes que clamaban contra la guerra. El mes pasado David Miller, otro pacifista, dio el ejemplo que parece cobrar popularidad.

La idea no es nueva y puede adquirir alcances colectivos, como ocurrió en Uruguay. Se sabe que en esta república sudamericana no existe el servicio militar obligatorio. El ejército se halla compuesto exclusivamente de «chusqueros» a sueldo y se titula modestamente la Guardia Republicana. En los fragores de la última guerra grande —de alcance mundial— se incitó al gobierno a que instaurara el ejército regular con reclutas anuales, como en cualquier país. Se imprimieron y se repartieron al efecto las consiguientes cartas de enrolamiento. El pueblo en masa se reunió en la vasta plaza Cagamcha —plaza de la Libertad—, elevó un bello monticulo con las cartas de enrolamiento y las sometió a la purificación del fuego. No hubo oficial militar que se ofreciera en holocausto, arrojándose al brasero...

***

La protesta contra la guerra en Vietnam asume un carácter inédito en la ciudad universitaria de Madison-Wisconsin (Estados Unidos). Cincuenta estudiantes se personaron a la base militar aérea de Truax, con la idea de exigir la detención del comandante de la base, teniente coronel Lester Arasmith, bajo la acusación de cómplice del delito de «asesinato en masa y de genocidio». Los guardias de la base cerraron el paso a los manifestantes, sin pronunciar palabra alguna.

Cuando los manifestantes alzaron la voz, la policía intervino deteniendo a once y disolviendo la manifestación. Los detenidos fueron puestos en libertad provisional, después de ser acusados de provocadores de desorden.» (*Herald Tribun.*)

Aclara con una nota *L'Adunata dei Refrattari*, diciendo: «Ha de tenerse en cuenta que se reconoce a todo ciudadano el derecho de exigir la detención de un malhechor sorprendido en flagrante delito.»

En verdad, dónde iría a parar el mundo si en lugar de premiar con medallas a los militares se les metiera en la cárcel, por combinar operaciones que indefectiblemente han de conducir a la muerte a otros militares, e incluso a ciudadanos pacíficos...

Según el *World-Telegram*, Gregory Robert Bardoll, un joven de 19 años, nativo de Flusbing (Nueva York City), fue condenado, el 20 de octubre de 1965, a tres años de cárcel por negarse a contestar a la llamada a filas y a la consiguiente visita médica. El juez John Cannella negó al imputado la calidad de objetor de conciencia.

He aquí cómo la libertad de un hombre —y de los pueblos— depende de la interpretación arbitraria de jueces y de gobernantes.

LA IGLESIA SE RETRACTA

Se refiere a menudo la prensa informativa acerca de la secular acusación de deicidio promovida por la iglesia contra los judíos, afirmando que éstos mataron a Cristo. ¿Pero no es ésta una acusación cretina? A partir del hecho de que no puede considerarse culpable a todo un pueblo del asesinato de un inividduo, y menos aún a todas las generaciones de un período de casi veinte siglos, ¿cómo es posible imaginar que simples mortales puedan matar a un dios que por definición constituye la causa y el fin de todas las cosas?...

Si Cristo era un hombre, su muerte fue un asesinato, un homicidio. Si se trataba de un dios —que los cristianos definen como «padre omnipotente, creador del cielo y de la tierra»—, su «muerte» es humanamente inconcebible.

Desde luego parece ser que los santos padres del Concilio Vaticano II se niegan a utilizar la expresión «deicidio», lo que incluso a ellos debe parecer absurda.

(Extraído de *L'Adunata dei Refrattari*, 30-10-1965.)

***

A propósito de la decisión Conciliar, la Unión de Sociedades Judías de Francia concede al hecho «una gran importancia», pero en su comentario dice: «Que es de lamentar que la declaración se haya limitado a deplorar el odio, las persecuciones y las manifestaciones de antisemitismo, sin condenar ni hostigar tales actos criminales practicados por las potencias cristianas en el curso de los siglos.

» Condicionadas por la tragedia genocida, habríamos deseado mayor severidad hacia estos crímenes abominables, de los que fueran víctimas seis millones de inocentes, porque al hecho de que eran judíos...»

SOBRE NUESTRO FUTURO

(Continuación y fin.)

por Hermoso PLAJA

INSISTENCIA NECESARIA

La creemos indispensable porque, por mucho que digamos, nunca diremos tanto como interesa sobre el tema o asunto siguiente.

Podría muy bien darse el caso de que el Partido Socialista, y su filial, la U.G.T., fueran herederos de una solución más o menos adecuada y coherente con sus tradicionales y reformistas tendencias y limitadas pretensiones. Queremos decir que, posiblemente, en el caso de advenimiento, o estancamiento, por el fracaso radical de un gobierno que haya logrado impedir que el pueblo determinara en la calle sus propios destinos, sea favorecido por la concesión de una especie de privilegios, como lo gozaron durante el bienio republicano 1931-1936, que haga nada menos que imposible el desarrollo de nuestra organización y la consolidación de conquistas de las que se hubieran obtenido. Las nacionalizaciones de tipo general, por ejemplo, que forman parte del programa de realizaciones marxistas en régimen burgués, puede sernos impuesto, a razón de tales privilegios hasta en los lugares donde nuestra organización y ascendencia es indiscutible. ¿Qué haremos? ¿Nos cruzaremos de brazos? Esta es otra grave incógnita que debemos tener estudiada, prevista y dispuestos a resolverla, si puede ser, con anticipación a los acontecimientos.

Por otra parte, surgirán, seguramente, problemas de orden especulativo. Nos referimos a la circunstancia de hallarse en determinados pueblos o comarcas, adscritos a una sindical o partido, político, que no sean propiamente mayoritarios, en el predominio, los contingentes de la C. N. T. Nuestra calidad minoritaria impedirá, pues, la adopción general de las experimentadas creaciones de 1936. ¿Nos avendremos a concesiones mutuas en aras de la «feliz convivencia»?

En el caso de que la trasmutación haya superado los márgenes estatales, y los hechos posibiliten la reanudación de nuestra marcha hacia la continuidad de nuestras creaciones, entendemos que se impone la puesta en vigor de lo que ya se elaboró con carácter nacional en 1936 en materia de coordinación de esfuerzos, y de reestructuración para la verdadera y fructífera organización de la producción y el consumo, como así también la regular distribución. Y que el estudio de las necesidades de todo orden habrá de ser realizado de manera inaplazable y nacionalmente, con el fin de poder asegurar la estabilidad de nuestro sistema comunal con vistas a afirmar la máxima confianza del pueblo hacia nuestro sistema libre.

OTRAS CONTINGENCIAS A PREVER

El buen resultado de nuestras anteriores consideraciones y prácticas de nuestro sistema, depende de un gran factor: la preparación cultural de nuestros contingentes confederales. En esta tarea hemos de esforzarnos por crear hombres, personalidades firmes. Y si queremos enfocar el problema de ir preparando a los núcleos productores para cimentar en ellos una base cultural eficiente, no podemos ni debemos circunscribir nuestra labor a la simple recomendación de los textos de nuestros teóricos, únicamente. Hemos de ensanchar nuestra visión con lo que se refiere a la cultura general del hombre. Y hemos de aconsejar, paralelamente a la lectura del tesoro de nuestros teóricos, como a modo de gimnasia cerebral y formativa, impulsora de la firmeza de carácter del individuo, y en acopio de su acervo cultural amplio, la lectura y el estudio de las obras de toda escuela clásica progresiva, con todas las disciplinas del arte, la literatura, las ciencias, la aventura racional, la novela elevada, la historia. Hay que insistir sobre el alumnado en el sentido de la recuperación del buen gusto en la selección de sus lecturas.

INTERESANTES ASPECTOS DEL PROBLEMA RECUPERATIVO

Ha sido norma corriente, mejor diríamos viciosa, que los problemas colectivos se hayan tratado y resuelto, casi siempre, teniendo en cuenta las características y las conveniencias de la capital, de la gran urbe, de los centros más densos, donde los progresos industriales absorben siempre las atenciones sindicales con mayor intensidad. Y ello, mal que nos pese, ha sido muchas veces, en grave olvido acerca de las necesidades y características de las organizaciones de la periferia, de los pueblos secundarios de la comarca o de la región.

Para estas localidades donde las actividades sindicales no revisten el alcance de las de ciudades o capitales nutridas, habremos de pensar en no perder de vista, en el futuro, su importancia como complemento indispensable a la capacidad de lucha de los trabajadores de la ciudad. Y también habrá que poner atención en la necesidad que puedan tener estas pequeñas localidades, en fomentar el aspecto cooperativo de sus necesidades materiales, y de sus intereses colectivos, ya sea en el sentido de la adquisición de productos en común, o cualquiera otra actividad que no ofrezca el peligro del anquilosamiento de actividades esenciales y coherentes con el sentido de la nueva existencia y de la misión primordial del sindicato.

No podemos perder de vista que la vida política y sindical de los pueblos secundarios, o subalternos, difiere notablemente de la de las ciudades y capitales de gran desarrollo industrial. Y que suele resultar siempre más dura la lucha por mantener la firmeza de convicciones y las conquistas de todo orden. Y que ello comporta, muchas veces, que las tácticas de lucha empleadas con éxito en los grandes centros aparezcan allí con ciertas limitaciones y escasa posibilidad del empleo de la «acción directa» en algunos de sus variados aspectos.

Por otra parte, es en estas localidades donde debemos fomentar con mayor tesón, facilitando las posibilidades de las actividades juveniles, proporcionándoles material adecuado y eficiente para su formación ideológica. No podemos ni debemos ser cerriles en la adopción de ciertas y clásicas actuaciones en relación a la juventud. Hemos de pensar en que, a veces, la falta de ciertos complementos a sus ansias de expresión física o moral, implican la pérdida de posibilidades de encauzamiento de di-

(Pasa a la página 2.)

DISCOS

Hace unos días se habló de una huelga comunista sostenida contra una publicación comunista de Bruselas. El caso es chocante, pero no único. En nuestra casa, en 1917, *se registró fenómeno parecido.*

«Solidaridad Obrera» vivía a precario, con inyecciones de donativos particulares y fiestas colectivas. Así y todo, el Sindicato de Artes Gráficas, afecto a la C.N.T., solicitó aumento de sueldo para los impresores del diario, demanda que fue denegada. *Puerto y Godayol, administradores, depusieron cuentas, de las que sobresalta el que a veces ellos y los redactores se iban a casa con 10 pesetas por semana, mientras el personal de talleres tenía el duro diario garantizado.*

Quemades, a la sazón sindicalista de primera fila, fue el portavoz de los reclamantes, sostenido por el Noi del Sucre, tal vez indebidamente. Un error en la vida lo tiene cualquiera, según el tango afirma.

Abusivamente, la redacción fue señalada como germanófila. Hubo prevención contra Francisco Jordá, José Borobio, Manuel Andreu, Emilio Viña y José Negre, se retiraron considerándose infamados. El último reapareció en «Los de Ayer y de Hoy» durante la guerra.

Quemades se largó, voluntaria y alegremente, al partido republicano.

El caso de Barcelona se diferencia del de Bruselas por la imposibilidad administrativa de «Solí», contra la satisfacción de medios pecuniarios de que disponen las publicaciones comunistas.

DISCOBOLO

Una escenita de la vulgaridad jurídica

DEMASIADO sabía yo que en el despacho del abogado había de representarse una comedia abominable... ¡Por eso yo consideré inútil mi presencia! Me siento herido por un trivial acontecimiento de esta existencia trivial e incolora.

Agradezco este ingenuo buen deseo de un amigo al querer confrontar dos temperamentos opuestos, en los que no cabe la reconciliación, y menos ante los intereses de un amable profesional que quiere sacar tajada de los dos litigantes. Pero el odio de uno de ellos no puede ya destruir el muro de separación que levantó, aunque tuviese voluntad de hacerlo.

Yo no soy diplomático ni siento el menor deseo de devolver el bien por el mal que me han hecho, y mi boca se llena de palabras apasionadas, para gritar ante mi conciencia y ante los que me escuchan, mi indignación y mi asco por un hecho repudiable de que hemos sido víctimas en esta convivencia de forzados a remar en la misma galera, o habitar bajo el mismo techo.

Convencido de que nada se sacaría de esta inútil entrevista, esperaba yo tranquilo la vuelta del emisario para que confirmase la certidumbre compartida de que nada en absoluto había de ser favorable para modificar los hechos.

¡Cuál no sería mi sorpresa al ver que mi compañera volvía como reconfortada! El leguleyo había introducido el veneno de su dialéctica en el candor de la parte contraria. Con palabras amables y con reproches convencionales a su clienta, esta gorda hepática e histérica, que se nos quiere llevar por delante con sus insultos y amenazas de aire ciclónico, el letrado agota sus recursos retóricos para defender la infamia de quien le paga.

Al comunicarme esta proposición mi compañera, me arrebató y llegó hasta las expresiones y los gestos de un energúmeno, y más me caldeo cuando intervienen amigos íntimos que me reprochan mi exaltación, creyendo que ella hace *daño*, cuando en realidad es un desahogo, una válvula de escape de mi *justa* indignación y de mi asco.

Entreveo en las expresiones de la compañera de mi amigo una especie de consejo, unas reflexiones de conformidad que me ponen en una situación tan desenfrenada que me siento en ridículo con mis palabras mal dichas y con mi actitud balbuciente, propia de todo estado colérico.

A solas con mi compañera, se produce de nuevo la exaltación ante la actitud trágica y desoladora que ella adopta. Lágrimas, cansancio de la lucha, lamentos incoherentes, huída y hasta invocación de la muerte «para terminar de una vez».

Todo esto resulta cómico y hasta ridículo, porque el asunto no merece dramatizarse y más bien se presta a la ironía y al sarcasmo.

Llegamos a la conclusión de que debemos mantener nuestra dignidad, a la vez que defendemos nuestro legítimo interés. ¡No vamos a prosternarnos ante la infamia! ¡Sólo la fuerza bruta puede obligarnos a ser vencidos, pero no humillados!

El buen sentido que no puede ser conformista, vuelve a su cauce razonable. ¿Cómo es posible aceptar imposiciones sin luchar?

Al aceptar la entrevista con el hombre de leyes, se iba para hacer una experiencia. ¡Jamás aceptar condiciones onerosas! Se asistía para obtener algún beneficio, o reparación del daño completo ocasionado por este caso de vesanía. ¡En modo alguno para ceder en lo más mínimo nuestro derecho, aunque éste no sea reconocido ni por la ley!

En todo caso: «Reirá bien quien ría el último.»

COSTA ISCAR

3429

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

25 NOVEMBRE 1965
NUMERO 377
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NATIONALISME ET LUTTE DE CLASSES

DANS une interview accordée à « La Nation », organe de l'U.N.R., le citoyen Michel Debré nous a fait part de sa subtile interprétation du nationalisme. D'après lui « il faut aimer sa nation sans courir ce grave défaut qu'est le nationalisme ». Il s'agit sans doute d'une forme de pensée qui n'est accessible qu'aux privilégiés qui fréquentent l'Elysée, car cette distinction entre l'amour forcé de la nation et le nationalisme ne nous apparaît pas clairement. A moins que le premier ne soit une obligation pour ceux que l'intérêt ne conduirait pas à adopter le second.

On voit bien où Michel Debré veut en venir. La notion de patriotisme étant quelque peu passée de mode, il convient de la remplacer par quelque chose d'autre qui ait l'apparence du neuf. Ce faisant, on va même beaucoup plus loin : il ne s'agit plus seulement de prôner la défense du « patrimoine national » ; la nation étant donnée dans sa forme politique, dans son organisation économique et sociale, il s'agit d'établir un nouveau nationalisme qui défende non seulement le territoire et l'acquis historique virtuel, mais également les institutions présentes et les formes d'exploitation qui s'y attachent; il s'agit de maintenir une sorte de cloisonnement à l'intérieur du capitalisme mondial et, par la même occasion, d'assurer le maintien des formes propres à chaque « bloc ». Il s'agit, en dernier lieu, de maintenir la « coexistence pacifique » et la « guerre froide » qui permettent aux blocs capitalistes de l'Est comme de l'Ouest d'écouler sans trop de risques les productions militaires qu'ils ne peuvent réduire.

Sur le plan restreint l'« amour de la nation » que prêche Michel Debré, n'est rien d'autre que la soumission aveugle à l'ordre de choses existant, le sacrifice de la masse pour le bien d'un « intérêt commun » qui est seulement celui d'une catégorie de privilégiés. C'est le même sentiment que professait Franco lorsqu'il opposait l'Espagne unie, grande et catholique, à la lutte des classes. Mais de même que la guerre d'Espagne a mis en scène le fascisme international, de même le nationalisme de Debré implique un contexte plus étendu qui est l'organisation internationale du capitalisme. La nation qui, d'après lui, est le « fondement de l'autorité et le cadre de l'exercice des libertés » est aussi l'une des pièces de l'échiquier des exploiteurs.

Ce politicien déclare ensuite que la nation serait « l'élément fondamental de la paix » dont le principe initial serait d'autre part « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Sa « démonstration », qui ne démontre rien, lui fait amener une nouvelle notion sans qu'il s'aperçoive que cette nouvelle notion va se trouver en contradiction avec ce qui précède. Car si la nation est un ensemble d'individus hiérarchisés économiquement et politiquement par un système économique et politique donné, le peuple représente plutôt dans l'esprit de chacun la masse des producteurs qui, dans une nation, ne participent pas directement à sa gestion et à ses prises de position sur le plan mondial. Dès lors, pourquoi ce principe du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » ne permettrait-il pas de remettre en cause le fondement même de la nation, c'est-à-dire ses structures politiques et économiques ? Et si, comme c'est encore le cas parfois, la nation coiffe plusieurs « peuples », pourquoi chacun d'eux n'exercerait-il pas son « droit » en s'affranchissant de la nation et en détruisant les anciennes formes économico-politiques pour en créer de nouvelles ?

C'est par une hypocrite manœuvre que les gouvernants font appel à la notion de patrie ou de nation afin de maintenir un antagonisme factice qui favorise les barrières douanières et justifie dans une certaine mesure la « défense nationale ». Car les mêmes gouvernants sont par ailleurs les défenseurs d'un certain internationalisme qui consiste à organiser sur le plan mondial l'exploitation de l'homme par l'homme, les frontières n'étant en définitive que les lignes de démarcation délimitant le champ d'action de chaque système capitaliste. Il s'établit, à partir de là, une sorte de statu quo entre les différentes zones d'influence. Chaque conflit armé se termine toujours par un nouveau « partage du monde » qui ne tient absolument pas compte de ce prétendu « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », mais qui donne lieu à d'âpres luttes entre les vainqueurs pour des raisons de stratégie économique et militaire. La nation n'est finalement rien d'autre qu'une somme d'intérêts limités entre des frontières géographiques et appartenant à une minorité de financiers ou de capitaines d'industrie.

Devant cette organisation internationale de l'exploitation, il est nécessaire de concevoir également sur le plan mondial l'organisation des classes exploitées et la révolution sociale. Tant que l'Internationale des travailleurs n'est pas en mesure d'imposer au capitalisme mondial sa conception du socialisme, il appartient aux mouvements révolutionnaires de tous les pays de soutenir toute lutte attaquant directement l'un ou l'autre des systèmes capitalistes. De même que le capitalisme entretient des conflits localisés sur lesquels les grandes puissances qui ne sont pas directement intéressées ferment les yeux, les révolutionnaires internationalistes doivent apporter un soutien effectif à tout mouvement de libération en tentant dans la mesure du possible de lui donner un caractère de lutte nettement sociale et une résonance internationale.

Trop de prétendus révolutionnaires enferment la lutte des classes dans un contexte national. Si les conditions locales déterminent dans un certain sens les conditions de cette lutte, il n'en reste pas moins qu'elle demeure un seul et unique principe valable dans toutes les circonstances : celui du combat pour l'égalité économique et sociale. Il faut faire sentir aux capitalistes qu'il existe une conscience de classe indépendante des particularités nationales et qui soit pourtant le fait de révolutionnaires sachant analyser toute situation dans laquelle est impliqué le néo-impérialisme des grandes puissances.

Sur le plan international, là où la lutte directe n'est pas possible, les travailleurs peuvent employer avec efficacité une forme d'action négative consistant à refuser d'effectuer tous travaux touchant de près ou de loin l'approvisionnement des effectifs capitalistes engagés dans la lutte. Malheureusement, les centrales syndicales réformistes ne lancent aucun mot d'ordre dans ce sens et admettent, malgré leurs déclarations de principe prônant la solidarité et le soutien aux peuples en lutte pour leur émancipation, que leurs adhérents participent, par exemple, aux opérations de transit des armements destinés aux forces d'occupation impérialistes.

La solidarité ne doit pas être seulement un mot ou un sentiment. Elle doit encore s'exprimer concrètement pour être effective.

EN VRAC

A Nantes vient de se former un comité Alexis Carrel, l'homme qui, à une certaine période de sa vie, déclarait qu'il n'avait jamais trouvé d'âme sous son scalpel. Il est vrai que, depuis, il était passé du côté de la calotte, là où les âmes ont des ailes. Cette association déclare : « Notre but est de perpétuer la mémoire de celui qui fut un bon Français. » Quand on sait que Carrel se fit naturaliser américain, quand on sait qu'il préférait, et de beaucoup, la mentalité, la façon de vivre américaines à la mentalité française, cela frise l'humour, et revêt un petit air cocardier. Pour nous, qu'un savant, un littérateur, un artiste soit russe, français ou papou, cela nous est indifférent ; ce qui compte c'est la valeur, le génie de l'homme, non l'endroit où sa mère a accouché.

∴

Une « personnalité » américaine a déclaré : « Le nègre n'est pas un citoyen comme les autres, il est bafoué, ridiculisé, humilié, banni, rejeté des milieux où évoluent les Blancs, et leur réaction à Los Angeles s'explique. Ce qui m'a frappé dans l'émeute de la ville, le saccage des immeubles, des magasins, c'est que les écoles furent épargnées. Il n'est pas certains que les Blancs, dans un cas semblable, eussent agi de même. »

∴

Deux quotidiens du Nord, le *Nord-Eclair* et *la Croix du Nord* ont décidé de fusionner, ce qui comme bien l'on pense provoque du chômage tant parmi le personnel de l'imprimerie que parmi les journalistes. Au cours d'une réunion du comité d'entreprise, le directeur de *la Croix du Nord*, journal bien-pensant, comme son titre l'indique, a déclaré : « Si le social prime, c'est l'économique qui commande, et il n'est pas question d'hypothéquer l'avenir par le maintien en fonction d'hommes âgés. » Nous voilà prévenus. Que les hommes ayant passé la cinquantaine qui, pour une raison ou pour une autre se voient supprimer leur travail, crèvent ; car l'économie commande. Pourquoi ne pas rétablir le cocotier ? Ceux qui seraient incapables de tenir le coup, en haut du mât, seraient impitoyablement jetés dans un camp de concentration ; là les fours crématoires feraient le reste.

∴

Il y a vingt-cinq ans le sénile Pétain, maréchal de profession, rencontrait le sinistre Hitler, dictateur professionnel. Les journaux commentent cet anniversaire à leur façon : on parle du maréchal Pétain et d'Hitler, on dit que ce pauvre maréchal fut amené dans un piège, et que s'il y eut la main de Montoire, c'est qu'en fait le maréchal ignorait totalement qu'Hitler serait à cette entrevue, en somme qu'il fut forcé, contraint, de signer, avec le chancelier Hitler, ce fameux traité.

On ne se fout pas mieux du monde ; que le dénommé Hitler fût un salaud, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, mais le dénommé Pétain le fut aussi ; il est vrai que les Français ont la mémoire courte, et qu'ils ne se souviennent pas de sa conduite en 14-18, le vainqueur de Verdun, avec la peau des autres. Salaud pour salaud, il n'y a qu'une question de nuance.

G. PIOU

NOTRE LUTTE QUOTIDIENNE

Après avoir constaté les difficultés qui ont caractérisé, une fois de plus, les rentrées scolaires de cette année-ci ; après avoir souligné que :

— Les classes maternelles sont trop peu nombreuses et alourdies par des effectifs pléthoriques ;

— Les créations d'emploi sont en nombre insuffisant et des classes élémentaires menacées de fermeture ;

— Des dizaines de milliers d'enfants et d'adolescents n'ont pu, faute de place, être accueillis dans des établissements scolaires correspondant à leurs aptitudes ; après avoir dénoncé l'insuffisance des crédits accordés par l'Etat à l'enseignement, le C.N.A.L. (comité national d'action laïque) s'adresse à tous les Français, et nous citons : *Les appelle à lutter contre les graves insuffisances d'une politique scolaire dont le maintien compromettrait irrémédiablement le dessin de toute une génération, et à se faire les bâtisseurs enthousiastes de l'Université nouvelle...* »

Nous avons certaines sympathies pour le C.N.A.L., et nous ne pensons pas que cet appel fasse partie de la campagne pour les présidentielles, mais nous ne pouvons que nous étonner du silence qui est fait sur les formes de lutte à mener et sur la façon de coordonner tous les efforts qui pourraient être fournis par la masse.

Dénoncer des carences ou des erreurs est bien, proposer des solutions est encore mieux ; mais quand on en reste là, cela ressemble étrangement à la fable de notre bon La Fontaine dans laquelle il est question d'un conseil de rats qui décide qu'un grelot doit être attaché au cou du chat.

Nous sommes donc, comme le préconise le C.N.A.L., pour que la gratuité des études soit effective ; pour que soit organisée une véritable éducation permanente ; pour que toutes les mesures financières soient prises d'urgence de façon que les jeunes les mieux doués pour l'enseignement ne se détournent pas de cette carrière au profit de situations moins défavorisées.

Mais, encore une fois, quelles sont ces mesures financières qui doivent être prises d'urgence ? Nous supposons qu'il s'agit de rajuster le traitement d'un enseignant au même taux que celui des employés d'autres corporations qui allouent des rémunérations plus élevées. Autrement dit et en termes plus simples, si les salaires étaient les mêmes dans tous les secteurs, *l'Université retrouverait, en nombre et en qualité, les maîtres dont nos enfants ont besoin* (1).

La C.N.T. a toujours eu conscience de cette nécessité d'uniformiser les salaires, et en attendant que les travailleurs en marche vers leur émancipation en décrètent l'abolition pure et simple, nous sommes pour le salaire unique et contre toute augmentation hiérarchisée.

Il nous eût été agréable, si le C.N.A.L. partage notre point de vue, qu'il le précisât noir sur blanc, et, dans le cas contraire, qu'il nous dit également le fond de sa pensée.

Tout laisse supposer que le peuple français est prêt à lutter, non seulement contre les insuffisances d'une politique scolaire, mais contre les insuffisances de la politique en général, et il faut chercher la cause de l'immobilisme populaire actuel dans l'obstination des divers dirigeants politiques et autres, à fractionner, à diviser et parfois même à isoler toute action de la masse qui menace d'aller au-delà de leurs plans secrets. Or, la lutte des exploités envers les exploiteurs, notre lutte à tous, doit être coordonnée et précise. C'est une lutte quotidienne et sociale qui, comme celle de « l'Internationale », doit être finale.

J. SORIANO

(1) *Nous avons souligné une affirmation faite par le C.N.A.L. dans « l'Ecole du Grand Paris » du mois d'octobre.*

LA LIBERTE SOCIALE

La liberté absolue est un mythe, car nul ne pourra jamais faire tout ce qu'il voudra. Toute vie collective suppose des droits et des devoirs, des prévisions et des accomplissements. L'agencement d'une telle société suppose : ou une organisation économique dominée par une structure politique, ou directement administrée par tous ses membres dans le cadre de l'autogestion.

L'erreur ou le calcul de presque tous ceux qui proposent aux hommes de conquérir toujours plus de liberté, et se font les défenseurs — souvent héroïques — des grandes causes populaires, est de ne donner jamais une définition valable de cette liberté.

Laissons de côté les abstracteurs, les rêveurs, les individualistes forcenés qui prennent leur nombril pour un astre éclatant, tous ceux dont les thèses échevelées et généreuses ne tiennent aucun compte des réalités sociales.

Parlons des militants qui, à des titres divers, influencent l'opinion des masses et s'efforcent de les rallier au nom de la liberté...

L'observateur qui écoute les uns et les autres ne tarde pas à comprendre que toutes les libertés politiques qui se concurrencent et s'opposent ont au moins un point commun : *elles se proposent toutes de conquérir le pouvoir*. Or, le « pouvoir », la puissance politique ne peut avoir d'autre but que la limitation des libertés, frein nécessaire à l'exercice de l'autorité.

Tout esprit positif s'aperçoit bientôt que cette liberté politique est un slogan autoritaire, un mythe social s'apparentant au mythe religieux, en ce sens que tous les deux, l'un par la lutte, l'autre par la prière, promettent ce qu'ils ne peuvent donner.

La prière calme la peur de la mort, la conquête du pouvoir calme et brise l'élan révolutionnaire.

Santillan, anarcho-syndicaliste espagnol, qui, avec tant d'autres, commit la faute de collaborer au gouvernement démocratique, écrivait :

« Nous avons déjà vérifié que notre participation gouvernementale ne serait qu'une chose : renforcer le gouvernementalisme. Mais on ne peut servir deux maîtres à la fois. Si nous sommes avec le peuple nous ne pouvons être avec l'Etat, ce qui équivaut à être contre le peuple. »

La foi religieuse est d'autant plus profonde et tenace, malgré ses aspects naïfs et ridicules, que les conquêtes politiques ne dissipent ni l'inquiétude humaine sur le présent, ni sur l'avenir.

Le drame du progrès est de vouloir arracher à des contemplations stériles, mais apaisantes, des esprits qui restent incompréhensifs et perplexes devant les suggestions des militants des paradis politiques.

La vie est un enfer. Les masses s'y meuvent selon des impulsions instinctives, chacun ne pensant qu'à soi et s'aidant de tous pour réaliser plus tôt ou mieux ses appétits immédiats.

Le mal, en cet enfer, est devenu une méthode d'auto-défense, pendant que le paradis céleste reste une aspiration stupide, un espoir, un calmant, une consolation.

Les chantres de la liberté politique n'apportent pas davantage de certitudes dans le présent, mais déversent les espérances pour les générations futures ! Le seul facteur essentiel de leur liberté est la lutte.

Au-delà, tous les clichés sont flous, imprécis, les résultats décevants, disproportionnés avec les sacrifices consentis ; c'est peu ! Les libertés poursuivies n'ont ni squelette ni visage. Elles réflètent des aspirations confuses, le besoin atavique de résoudre le problème social par des procédés de domination conformes à l'orgueil et à l'ambition des « meneurs » de « gouverner ».

Toute révolution politique se propose donc la liberté comme but ; laquelle ? liberté politique, la « part entière », c'est-à-dire « de rien », la fiction ! Aussi, quand les colères s'apaisent dans les excès de la force, la flamme vacille sur un feu dévorant que n'alimente plus la conviction d'une certitude.

La révolution s'apaise, se soumet et régresse. L'homme ayant échoué dans sa lutte aveugle pour la liberté, retourne à ses lassitudes, à la soumission, au mythe ancestral, à la foi religieuse.

Comment pourrait-il en être autrement ?

Prétendre guider les masses, et par conséquent l'homme, vers leur libération en ne leur offrant que les formules et les techniques anachroniques du bréviaire de la « Conquête du pouvoir » est un non sens.

Pouvoir et liberté !

Comme si l'une pouvait jaillir de l'autre !

Définissons donc la liberté sociale, non sous l'angle d'une philosophie abstraite, mais d'après les formes embryonnaires qui la font jaillir des faits et s'imposer, à plus ou moins bref délai, à l'évolution :

« La liberté sociale est un état de sécurité matérielle au sein duquel l'homme acquiert, en échange d'un service social, le droit de participer à la consommation et à l'usage de tous les biens et de tous les services créés par une communauté d'individus différents par leurs caractères, par leurs aptitudes, mais égaux dans leur droit de consommation, d'usage et de sécurité. »

Cette liberté là, on peut regretter qu'elle ne puisse se gagner par une ascension progressive et continue... ; que la résistance de ceux qui exploitent l'homme ne puisse être surmontée pacifiquement par une égale participation de tous aux richesses de la civilisation ; on peut regretter encore que les expériences politiques n'aient pas détourné les travailleurs de l'illusoire égalité des droits politiques... ; mais l'esprit libertaire ne saurait se cloîtrer dans les regrets... Il lui suffit de savoir qu'il porte en lui les structures de l'égalité sociale, et qu'au gouvernement des gens doit succéder l'administration des choses.

L'échec des religions politiques, généralisé à la terre entière, laisse l'homme désemparé, à la merci des aventures qu'il redoute... Ayant réalisé au cours des siècles des trésors de connaissances scientifiques et usuelles qui lui permettraient d'échapper aujourd'hui, dès aujourd'hui, aux privations et à l'insécurité, il ne sait s'atteler au progrès, paralysé par son impuissance mentale.

Artisans de l'abondance, n'assistons-nous pas à ce spectable incroyable et misérable d'une société à la recherche de l'austérité parce qu'elle ne sait faire usage de ses moyens de production, de ses productions, de ses richesses, parce que, dans ce monde stupide et pourri, *tout*, les choses et les hommes, est subordonné à la conquête des *profits*.

Face à de telles conjonctures, la liberté sociale se structure dans nos esprits. L'heure n'est pas aux faiblesses, aux redditions, mais à cette prise de conscience qui ne peut grandir, s'épanouir et se fortifier qu'au sein du syndicalisme révolutionnaire rayonnant sur toutes les entreprises capitalistes l'esprit d'autogestion et la volonté de combat.

La théorie du « moindre mal » c'est l'aliénation de la liberté, la reddition de la pensée, la course à l'abîme...

G. B.

NE VOTEZ PAS

L'Alliance ouvrière anarchiste (Fédération d'expression française du Mouvement anarchiste international) appelle tous les hommes et toutes les femmes à dire *non* à l'autorité, *non* aux hiérarchies, *non* aux dictateurs le 5 décembre prochain en *ne votant pas*.

Le vote est une capitulation.

Voter c'est abdiquer sa dignité d'homme libre.

Nous n'avons pas l'intention de triturer les programmes des candidats. Tous trompent le peuple. Que ce soit Mitterand ou de Gaulle, Lecanuet ou Barbu, Tixier-Vignancour ou Marcilhacy.

Qu'ils soient fascistes ou communistes, catholiques ou libres penseurs, le seul fait qu'ils soient candidats, qu'ils veulent commander, imposer, diriger est la preuve de leur escroquerie. Tous veulent maintenir l'Etat.

L'anarchiste — c'est-à-dire l'homme libre — *ne vote pas* parce qu'en regard de l'attitude du « citoyen » éternellement cocu, proie de la morale et de la propagande officielle, il n'hésite pas.

L'anarchiste adopte l'attitude de l'homme libre, de l'en-dehors, hostile à la loi, hostile à l'Etat.

Toutes les lois sont mauvaises et absurdes. Il est dégradant d'en accepter de gaieté de cœur la servitude quand il est possible de s'y soustraire.

Ceux qui s'arrogent le droit de gouverner, de diriger, de commander, ne peuvent le faire qu'en s'appuyant sur la force, la férocité et la ruse, et ne comptent pour cela que sur la bêtise et la lâcheté de ce qu'il est convenu d'appeler « les bons citoyens ! »

Le 5 décembre, seuls les imbéciles voteront.

Les autres, ceux qui savent que le *bien-être* et la *liberté* ne sont pas des choses qu'on demande comme une charité feront comme les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires : *ils ne voteront pas.*

« Vous avez cru qu'il y avait des tyrans ? Eh bien ! vous vous êtes trompés, il n'y a que des esclaves : *Là où nul n'obéit personne ne commande* », proclamait Bellegarrigue.

L'élection du 5 décembre en sera la preuve éclatante.

On ne mendie pas le bien-être et la liberté, on les prend.

Vive l'action directe !

Vive la violence révolutionnaire !

Vive l'anarchie !

L'Alliance ouvrière anarchiste

COMMUNIQUE

Les camarades libertaires intéressés par la création d'un Comité de propagande anti-électorale et pour la gestion directe dans la **banlieue nord-est de Paris** (communes de Pantin, Noisy-le-Sec, Bondy, Bobigny et Romainville), sont invités à écrire rapidement à : AVERNES, C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9e.

Minimum d'activités prévu : Edition d'un tract, collages d'affiches, diffusion de la presse libertaire.

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

ACTIVITE CRIMINELLE K. K. K.

Les trois assassins reconnus de Mme Luizzo, militante intégrationniste, ont été acquittés et libérés. Le jury, composé de Blancs, devant lequel comparaissaient les meurtriers, n'a pu se prononcer à l'unanimité pour une condamnation. Les jurés avaient été informés par le K.K.K. que des représailles seraient exercées contre les membres du jury qui se prononceraient pour une condamnation des assassins. L'impossibilité de rendre une sentence contre un membre du K.K.K., coupable d'assassinat ou de violence envers un Noir ou un Blanc intégrationnistes, est désormais classique tant la crainte qu'inspire le K.K.K. hante l'esprit des jurés.

En vertu de la réglementation fédérale, tout crime commis sur le territoire d'un Etat ne dépend que de la justice de cet Etat. Les crimes raciaux étant commis dans les Etats du Sud et ces derniers se trouvant sous la puissance occulte du K.K.K., il devient impossible de rendre la plus élémentaire justice. D'ailleurs, police, fonctionnaires et juges sont souvent membres du K.K.K.

Après l'assassinat du président Kennedy, et devant les difficultés de rendre justice, le président Jonhson parvint à faire voter une loi par laquelle l'assassinat d'un président des Etats-Unis dépendrait, désormais, de la justice fédérale. Devant la fréquence des crimes racistes, il fut suggéré de faire voter par le Congrès une loi similaire à celle qui fut votée pour juger les attentas contre le chef de l'Etat. Une commission enquête à ce sujet ; malheureusement, les principaux membres de cette commission sont des sudistes, favorables ou partisans du K.K.K. Convoqué, Robert Shelton s'est contenté de répondre aux enquêteurs : « Je refuse respectueusement de répondre, car je crois honnêtement et en conscience que cela peut contribuer à me faire incriminer, en violation de mes droits garantis par les amendements 1, 5 et 14 de la Constitution des Etats-Unis. »

Malgré ces attentats, le K.K.K. est assuré du maintien de son pouvoir occulte, du fait qu'il est le principal mouvement raciste des Etats-Unis et que sa mission présente est d'interdire aux Noirs la possibilité d'exercer leurs droits civiques.

Cette haine raciste du Noir se propage partout où des Noirs et des Blancs vivent en collectivité. Fin octobre, en Allemagne, près de Dachau, un Noir incorporé dans une formation américaine vit de la fenêtre de sa chambre une immense croix de paille et de bois qui brûlait à proximité ; le malheureux comprit que cet avertissement le concernait et qu'il émanait d'une formation K.K.K. En effet, quelques jours plus tard, il trouva épinglé sur son lit un billet qui précisait : « Ton tour est venu ». Le lendemain soir, après avoir été lynché, le Noir Schaupp fut achevé d'une balle de revolver. Son assassin, James Daniel, recrue de l'armée américaine, membre du K.K.K., fut arrêté. Il dépend de la justice militaire américaine. Le général Rowny, commandant la 24e division U. S. d'infanterie, s'est déplacé spécialement pour enquêter, lui-même, sur ce crime raciste.

Le K.K.K. fut crée en 1866, après la guerre de sécession. Le Sud entendait maintenir les Noirs en esclavage ; vaincu par les armées fédérales du Nord, il dut s'incliner et reconnaître aux Noirs la liberté et l'égalité. Mais cette reconnaissance ne fit qu'alimenter la haine des Sudistes envers des hommes dont le seul crime était de posséder une pigmentation de peau différente de la leur. Depuis un siècle, cette association de malfaiteurs voit son effectif augmenter sans cesse et elle possède, aujourd'hui, une autorité qui lui permet de faire front dans les Etats du Sud, à la juste colère des Noirs et des Blancs intégrationnistes. La montée démographique des Noirs, qui deviennent une force dans les Etats du Sud, ne fait que renforcer la violence des racistes dont le K.K.K. est la formation de combat. N'oublions pas, en effet, que sur 60.000 klemcens reconnus, 10.000 sont disponibles pour pratiquer la violence sous toutes ses formes.

René VILLARD

ACTION PROLETARIENNE

La grève partielle, l'action revendicative de chaque jour, les conflits qui opposent patrons et salariés ont un double but : d'une part les exploités défendent leurs droits immédiats, incessamment remis en cause par les mesures réactionnaires du capitalisme, c'est-à-dire de la nouvelle bourgeoisie d'Etat ; d'autre part, ces conflits sont autant d'engagements par lesquels se forme la conscience de classe des exploités en même temps que ces derniers forgent les techniques qui devraient leur permettre un jour de jeter à bas d'une seule masse tout le système d'exploitation capitaliste.

De ces deux aspects de la lutte ouvrière, le syndicalisme réformiste ne veut retenir que le premier. Encore entend-il limiter l'action des exploités en l'enfermant dans un cadre de légalité, en ayant recours dans chaque cas à la discussion reconnaissant le droit, pour une minorité, d'accaparer à son profit les moyens

(Suite page 2.)

CARTA A EUGENIO RELGIS

Querido Maestro: Hemos recibido con mucho placer un hermoso ejemplar de la segunda edición, revisada y aumentada «George Fr. Nicolai. Un sabio y un hombre del porvenir», impresa en Buenos Aires.

No dudamos que esta segunda edición haya tenido un acogimiento entusiasta en todos los medios sociales, docentes y humanistas, por tratarse de un pensador que ha dedicado su sabiduría al servicio de la humanidad. Algún día llegará, que la Sociedad decadente, minada por el comején del sistema endémico y selvático, termine por emprender la verdadera senda trazada por estos próceres pioneros de un mundo mejor; entonces querido Maestro, las obras vuestras, las anárquicas, las que la burguesía mórbida y países totalitarios quisieron enterrar bajo la piedra del silencio, reaparecerán más destelleantes que nunca, como los astros de primera magnitud que el vulgo contempla sin saber siquiera a qué constelación pertenecen.

Agradecemos tu libro cariñosamente dedicado, y servirá a todos nosotros y a nuestros hijos educados en nuestras ideas ácratas, como modelo de entereza y perseverancia de un hombre desaparecido fisicamente, pero vivo en nuestra familia universal.

Hemos tardado mucho en escribirte, mi última fue desde Bretaña, en donde fuimos hilvanados en un verano sin sol, pero exuberante de paisaje marino; lugares siempre bellos y próteos de colores en tempestad y bonanza. En el mar vemos siempre las fuerzas poderosas de la Naturaleza, pujanza continua y perseverante de los líquidos corceles contra las playas y los alcantilados, contra todas las fortalezas pétridas levantadas por los cataclismos geológicos y desmoronadas por sus eternos empujones.

A ese vaivén continuo de olas reventadas, a ese armonioso desorden podemos comparar nuestra lucha de Quijotes. Quizás han sido esas marejadas de cabrillas espumosas llenas de voluntad para impeler escollos, que nos han enseñado a sobrepasar el dificultoso período postoperatorio, sacando de esa lógica inédita todos los consejos necesarios para ordenar y reagrupar las fuerzas físicas y morales tras una intervención quirúrgica tan delicada para el sistema nervioso. Ha sido necesaria la voluntad, para encontrarse de nuevo, tras una ruda prueba de nervios seccionados. Han pasado muchos meses, querido Eugenio Relgis, entre los cuales se fueron deslizando los acontecimientos de la mascarada contínua de la Sociedad: la rebelión de los negros en Los Angeles, la revolución de Santo Domingo cuyo pueblo supo hacer frente como el pueblo español a la soldadesca, algunos cohetes siderales rusos y americanos que prodigiosamente van jalonando el progreso hacia la conquista de los espacios extraterrestres, la feria Universal de Nueva York nos hubiera pasado inapercibida de no haber sido soterrado un sarcófago en el emplazamiento principal bajo piedra cemento y plomo, dentro del cual a fin de que sea exhumado dentro seis mil años por otras generaciones, si quedan hombres, han puesto una lista de lo expuesto en la Exposición, un discurso del papa Paulo VI, un manuscrito firmado de Einstein, y un disco microsurco, y suerte que Edison nos inventó el gramófono, un disco de los Beatles melenudos, representando con sus berridos histéricos, las gansadas de una época excéntrica. Los cuatro energúmenos han sido ya condecorados por la corona británica, en el palacio de Buckingham. No pusieron en dicho sarcófago la Novena Sinfonía, ni la voz de María Anderson ni todos los alfabetos de la Tierra por si se perdiesen las huellas de la humanidad entre los botones cromáticos de cualquier aprendiz a brujo; han sido nada menos, querido Relgis, las payasadas de los Beatles, junto a las frases de un sabio como Alberto Einstein, que han querido perennizar como reliquias de Faraón.

Durante el tiempo transcurrido, hemos podido seguir la marcha de los acontecimientos: El viaje del papa a Nueva York, su discurso en el Palacio de las Naciones Unidas, transmitidos gracias al satélite Early Bird. Podría haber comenzado su discurso por la rehabilitación de Galileo, ya que gracias a éste el mundo supo por primera vez que la Tierra era redonda sin la cual el satélite artificial no hubiera podido transmitir sus palabras por las ondas hertzianas. Podía haber hablado en su discurso de la potencia temporal de la Iglesia, de la mala fé de los creyentes dictadores, del gobierno a las almas y cuerpos por medio de la violenta persuasión, de los errores inquisitoriales desde Inocente III pasando por la terrible arma represiva de los dominicanos con el mandato de los papas más hitlerianos aún que el mismo Adolfo el Exterminador; podía haber dicho Paulo VI que el libro que publicó el matemático de Pisa en 1610 tenía razón y que de haber quedado la ciencia eternamente amordazada y perseguida él mismo no hubiese hecho el viaje a Nueva York. Ya ves querido Maestro que sin poder apenas escribir contemplamos este panorama vesánico de injusticias, de crímenes impunes como el de los asesinos negreros de los estados sudistas de América y otras aberraciones acusadas ya por los pensadores y sabios como George Fr. Nicolai. Reitero las gracias por tu libro, y estoy seguro que nuestros compañeros confederales simpatizantes y amigos lo acogerán con mucho placer, por constituir un documento biográfico que no debe de faltar en todas las bibliotecas grandes y pequeñas.

Te abraza con cariño y admiración

VOLGA MARCOS

París a 26 de octubre del 1965.

UN TEMA SIEMPRE ACTUAL

DEL ESPIRITU JESUITICO

LAS heridas que hace la espada son heridas netas y francas, que sangran pero que curan. Pero ¿qué hacer a las llagas vergonzosas que se ocultan, que envejecen y que van siempre ganando?

De entre esas llagas, la más temible, es el espíritu de policía, el espíritu de piadosa intriga, de santa delación; el espíritu de los jesuitas.

La tiranía, tiene esa cosa, que despierta a menudo el sentimiento de rebeldía. Se le rompe o se rompe. Pero el sentimiento apagado, la gangrena una vez ya en nuestras carnes, y en nuestros huesos, ¿cómo la expulsaréis?

La tiranía se contenta con el nombre exterior, ella sólo reprime los actos. Esa policía alcanza hasta los pensamientos.

El jesuitismo, el espíritu de policía y de delación, las bajas costumbres del escolar soplón, una vez trasladados del colegio y del convento, en la sociedad entera, ¡qué horrible espectáculo!

Pero ¿queréis ver un hombre? Ved pasar el jesuita. ¿Qué digo yo un hombre? Varios en uno solo. La voz es dulce, pero el paso es firme. Ha hecho voto de obediencia... para reinar, para ser Papa, para tener su parte del gran reino de los jesuitas.

El jesuita vive un poco en todas partes. No es solamente confesor, es *director*, y como tal, consultado en todo; como tal no se cree comprometido de ningún modo al secreto.

El jesuita no le tiene miedo a nada. Pero usa de la restricción mental que equivale a la mentira. ¿Qué son los jesuitas? *La contrarrevolución.*

Estudiad la historia y los libros de los jesuitas, solamente hallaréis un sentido: *La muerte de la libertad.*

¿Qué ocurriría si el espíritu de muerte, habiendo dominado la religión, fuera ganando la sociedad, en la política, la literatura y el arte, en todo lo que vive?

Mientras dormíamos, habían, caminando de puntillas, sorprendido la gente sin defensa. ¿Qué dice el espíritu de muerte? «Que si se vive hay que vivir poco». Pon cuidado, diría en desarrollar tu fuerza interior; no te interrogues tu mismo, no creas en las voces del interior; busca al exterior, jamás en tí mismo... A que sirve cansarse en hacerse su vida y su ciencia.

¡Eh! ahí están, hechas ya, y tan cortas y fáciles; solo se trata de aprender... Bien tonto sería quien tomara el gran vuelo; es más seguro arrastrarse, se llega más pronto.

Te harán tu camino. Pero eso a una condición, y es, que seas razonable, es decir, que ahogues perfectamente tu razón. ¿Ves, allá, ese autómata? He ahí un modelo; parece un hombre, habla y escribe, pero jamás nada propio, siempre cosas aprendidas; si se mueve, es que un hilo le tira.

Si se supiera cuán superior es la máquina a la vida, no se querría ya vivir, y todo iría mejor. Esa febril circulación de la sangre, ese juego variable de músculos y de fibras, con cuantas ventajas los reemplazaríais, con esas bellas máquinas de acero, en sus juegos tan regulares de resortes y rodages y de émbolos.

La habilidad de los jesuitas, bien dirigida desde el primer día del mundo, ha dócilmente operado los milagros de la astucia. Ya no se labora subterráneamente, ahora se trabaja a cielo abierto, el topo ha abandonado su agujero para obrar a pleno sol. Quizás existiría un cuidado más serio hacia las ideas si los especuladores en religión y en política no hubieran explotado la situación. No hay hombre honrado que no vea con tristeza tales especulaciones. Los que más lo sentimos, somos nosotros. Y para nosotros la cuestión más seria es descubrir el remedio de una nueva manera de ser, en concordancia con una vida de libertad. Es el carácter de la verdadera ciencia, arte y acción, fundados sobre la razón; el de renovar siempre con espíritu libre; el no ayudar a la muerte por nuestra inacción, sino a la vida por una acción progresiva de libertad. Para eso hay que partir de las causas morales, del libre genio humano en todas las formas de actividad. Mirar al fondo de las cosas, el sentimiento y la idea.

Por la ignorancia y el error, las ideas falsas y las malas pasiones, el hombre pierde su naturaleza de hombre. Para nosotros el fruto de nuestro trabajo sería el de plantear a plena luz la verdadera naturaleza del problema, para buscarle la solución por medio de la educación. La unidad moral del género humano. El genio mecánico que ha simplificado, agrandado la vida moderna en el orden material, apenas si se aplica a las cosas del espíritu sin debilitarlo y enervarlo.

Ignacio de Loyola, fundador de la Orden de los Jesuitas, comprendió la religión como una máquina de guerra; la moral como mecánica. Los famosos «Ejercicios» son un manual de táctica religiosa donde la milicia monástica se adiestra a ciertos movimientos. Admirable mecánica, donde el hombre no es más que un resorte que se pone en juego a voluntad.

¿Cuál es la naturaleza del jesuita? Ninguna, es apto para todo: una máquina, un simple instrumento de acción, no tiene naturaleza personal. ¿Cómo pues hablan los jesuitas de la libertad? ¿En qué puede ella importarles? ¿Es qué se puede hablar de libertad, es ella posible bajo la tiranía religiosa?

Un ejemplo ilustre de mecanismo, poderoso para la acción, pero impotente para la producción, es la Orden de los Jesuitas, que en una existencia de varios siglos no ha podido dar un solo libro, un solo hombre genial.

La libertad para el jesuita es hacer creer justo todo lo que será mandado. *Perinde ac Cadaver*. Ella estará en la mano o en el poder de los superiores. En apoyo de esta doctrina de obediencia y de tiranía, la delación está autorizada por el fundador mismo.

El arte de obrar con ardid con la moral, fue la fuerza principal de su Sociedad. El medio más eficaz de conversión, aplicado por los jesuitas, fue el de arrebatar los hijos, para obligar a los padres a convertirse... Lo que hacen hoy los jesuitas, ¿quién lo sabe?... Tienen como siempre una existencia misteriosa. Por que en fin ¿de qué vivis en vuestra pobreza?

Los jesuitas, instituidos para una acción violenta de política de guerra, han emprendido el hacer entrar el hombre todo entero en esta acción. El jesuita Cerutti, su apologista, lo dice bastante netamente (Apología, pág. 330) «De la misma manera que se empañan los miembros del niño desde la cuna *para darle una justa proporción*, es menester, desde su primera juventud, *fajar*, por decirlo así, su voluntad, para que conserve en todo el resto de su vida, una dichosa y saludable flexibilidad.»

Desde el momento que un pensamiento, una vez libre se levanta, ya no se le puede ahogar; él horada las bóvedas y los muros. La libertad es el hombre mismo. Para darse, es menester ser libre, es menester pertenecerse a sí mismo. El que se hubiera abdicado de antemano, no sería ya un hombre, no sería más que una cosa.

¿Qué aportan los jesuitas? El interés de partido. En el fondo, solamente tienen una obra propia: es un código. Una curiosidad gubernamental que jamás se detiene. Todo construido sobre un principio: vigilancia mútua, desprecio perfecto de la naturaleza humana. Ese espíritu de policía, aplicado a la educación, ¿no es acaso una cosa horrible, indigna? Hacer del niño un delator. Ningún espíritu de vida. Solamente indicios de duplicidad y de astucia. Estos son los enemigos con los cuales hemos de contender. La libertad sobre la cual quisieran poner sus garras, esto es lo que hemos de defender. Perdida, ¿qué es lo que nos queda después? ¿Nuestra obra? Combatir el fanatismo, la intolerancia y la mentira. ¿Qué vemos? La nada que toma posesión del mundo... y el mundo que se deja ir. Ese es el peligro. Es tiempo ya, si queremos vivir libres, de buscar la vida en sí mismos y en la asociación. Ahí, sin embargo está la salvación... Cuanto más se comprenda la virtud de la libre asociación, más se gustará ver surgir a la vida nuevas fuerzas. Todo hombre de genio, diferente, de estudio diverso, nos aporta un elemento que hay que acoger. Llega para completarnos. Lo contrario es la muerte. Es la vida y la libertad que nos dice de no dejarnos aplastar por esa losa de plomo que es el fanatismo.

Las etiquetas de los jesuitas no son las mismas, pero las intenciones, sí: Engañar para medrar y para dominar.

(Extractos del libro «Les Jesuites» de J. Michelet)

Traducción de JUAN

LEED

«UMBRAL»

El Congreso no es una panacea

CUANDO se ve impotente, el hombre crea el mito. La imprepa-ración científica dio pábulo a las religiones, y la rebatiña de los pueblos a la erección de caudillos. Un cuarto de siglo de exilio, a nosotros nos ha hecho «crear» una unidad confederal milagrosa y unas alianzas también milagrosas, cuya plasmación en hechos no corresponde a las exageraciones propaladas.

Siempre fuera de órbita, pretendemos solucionarlo todo con congresos. Y en agosto último se ha visto que un comicio vale o no vale, según se lo propongan los hombres.

Estos razonamientos o lo que sea, se nos acuden a la lectura de un escrito inserto en «Espoir», donde la queja eterna por insolidaridades se confunde con la exaltación de una promesa hecha en el congreso de Montpellier, oferta que, según entendimos, no va directa al apoyo de los imposibilitados, sino a la incrementación del fondo de lucha cenetista. Pero, en fin; este es el pretexto, que no el fin de las recordaciones que seguidamente emitimos.

Contando con la voluntad de una mayoría de compañeros, el problema de los imposibilitados se resolvía sin necesidad de la grandes asambleas. No diremos nada nuevo si añadimos que la solidaridad es asunto de modestia y manos a la obra. La ampulosidad dificulta, a veces asfixia, al propósito noble. La ayuda ha de ser espontánea y jamás motivo de cálculo.

La concreción solidaria nuestra era, sin disputa, Aymare. Mucho lo hemos dicho, sin que, al parecer, se haya dicho lo bastante. El grupo de trabajo de la Colonia rehabilitaba la finca en su doble aspecto agropecuario. Tuvimos allí hasta 17 compañeros handicapados y podíamos tener incluso 50, de haber sido comprensivos y prvisores. Siete compañeros en salud dejaron la entraña en aquel suelo lotino, *perdieron incluso la camisa* trabajando para los inválidos acogidos, mientras en la extensión confederal se murmuraba: «No echemos más dinero al pozo de Aymare». Ante esa corriente negativa, ¿qué podía un congreso, cien congresos?

La solución estaba en introducir la pequeña industria en Aymare, readaptando previamente a los acogidos capaces de hacer algo; calzado, géneros de punto, aplicaciones diversas, materias que habríamos consumido los de las FF. LL. Por palabreos nefastos, por incomprensión del problema, el recurso de Aymare se nos ha escapado de las manos, y hoy los cincuenta compañeros que allí estarían en su casa tienen que languidecer y morir en un cuartucho, o, en el mejor de los casos, acogerse a un asilo.

Veamos ahora el caso «Solidaridad Obrera». Aquí iniciamos una suscripción permanente que permitió repartir unos cinco millones de f. v. Se empezó a 6.000 por mes y, por inconstancia de bastantes e incomprensión de muchos más, se llegó al estado actual de cosas. En consecuencia, el acuerdo de Montpellier no podía pasar de paliativo, cuando en «Soli» se iba lejos. ¿Cuáles compañeros se dieron cuenta de ello? En nuestra proclama interesamos a cuantos compañeros estuvieran en condiciones de procurar empleos pertinentes o de acoger a un compañero handicapado y sin recurso de familia, que se pusieran en relación con nosotros. A nadie se puede obligar, pero compañeros pudientes los hay en Francia. Solamente «Le Monde Libertaire» nos solicitó un compañero para su librería. Por donde se ve que el calor moral falló, y que lo que el hombre no es capaz de solucionar aunando corazón e inteligencia, menos lo solucionará con congresos, esa forma aparatosa de eludir compromisos individuales.

La fibra solidaria aún vibra, no obstante. Pero el calor lo gastamos, lamentablemente, en oposiciones incomprensibles y palabrerías excesivas.

Mucha marca de fábrica. Pero estamos lejos de la acción directa, esto es, de la conducta veraz y efectiva.

JUAN FERRER

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Ha sido puesto en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S.I.A. y en esta Administración.

FEDERACION ESPAÑOLA DE DEPORTADOS E INTERNADOS POLITICOS

NOTA ROGADA

NO teníamos intención alguna de escribir esta nota. Todo lo contrario. Amarguras de hechos no lejanos aconsejaban guardar silencio fuera del seno de nuestra Federación. Por lo visto no se puede dar información objetiva cuando de intereses materiales se trata. Se ha querido enfrentar a los deportados e internados políticos, víctimas del nazismo y, como tales, beneficiarios de pleno derecho de la B.E.G., al resto del exilio español. Presentarnos, e incluso acusarnos, de ser los responsables de las decisiones negativas recibidas de los servicios alemanes. Se nos quiso uncir, ¡y de que manera! a colaborar con cierta señora que con total desconocimiento de la ley alemana de indemnización a las víctimas del nacional socialismo, prometía el «oro y el moro» haciendo nacer esperanzas en hogares míseros y gastar dinero a la mayoría de los que la creyeron.

En su día, octubre 1957, dimos a todas las organizaciones y partidos en el exilio, amplia como responsable información, juridicamente asesorada por abogado competente, como la presente, sobre el alcance de la B.E.G. Ninguna culpa nos incumbe si, luego, hombres «d'affaires» sin escrúpulos sembraron, con fines obviamente interesados, confusión e ilusiones a derecha e izquierda. También en aquella ocasión dijimos públicamente lo que se debía y pusimos en guardia a la gente. No se nos hizo caso y lo que recogimos fue, repetimos, censuras, insultos y enorme trabajo. Fueron a centenares las cartas que recibimos pidiéndonos aclaraciones y precisiones sobre los motivos de la decisión negativa que habían recibido y que sus abogados no les daban.

Hoy, de nuevo se intenta sembrar la misma confusión. Las notas publicadas desbordan de optimismo. Los desengaños serán en la misma proporción. Partiendo de un principio positivo, que luego detallaremos, y sin ninguna base jurídica sólida, se han lanzado, precipitadamente, las campanas al vuelo, a la caza de clientes. Que importa si, como la otra vez, de los mil solicitantes, 950 ven rechazadas, por los servicios alemanes, sus peticiones y derrumbarse las ilusiones nacidas sobre notas ligeras.

Es verdad que el Bundestag votó el 25 del próximo pasado mes de mayo, la ley complementaria que tanto se esperaba. Que ésta está en vigor desde el día 18 de septiembre 1965 en que ha sido publicada en el diario oficial de la República Federal Alemana. Como es verdad lo que sigue:

1º—Que la prescripción sigue pesando, en general, sobre todo el conjunto de los beneficiarios de la B.E.G. Recordamos que el plazo para presentar las solicitudes se cerró el día 31 de marzo de 1958. Que la nueva ley no ha abierto ningún nuevo período, ni ha disminuído los obstáculos para obtener el levantamiento de la prescripción en los casos de especie.

2º—Que para ser beneficiario de la B.E.G continúa siendo condición *indispensable* el probar que el 1 de octubre de 1953 se disfrutaba de la condición de Refugiado Estatutario.

3º—Que nada ha variado con relación a la injusticia que se hace a los deportados e internados de la resistencia excluyéndoles del beneficio de la B.E.G. Las puertas, pues, continúan cerradas para este grupo de víctimas del nazismo.

4º—Que ninguna modificación registra la nueva ley para aquellos que, el 1 de octubre 1953, recibían del Gobierno francés u otro gobierno, una pensión superior a las cantidades especificadas en el «bareme» conocido.

5º—Que a partir del 1 de septiembre 1965, ninguna posibilidad existe para obtener indemnizaciones para las viudas o padres de nuestros malogrados compañeros (deportados e internados) cuya muerte ha sido posterior a los 8 meses que siguieron a su liberación. Hasta ahora, no sin muchos esfuerzos y recursos jurídicos, se había logrado algunas decisiones favorables.

6º Que, a los padres, beneficiarios de la B.E.G., no se les pedirá, como hasta el presente, el hacer la prueba de que el hijo asesinado por las hienas nazis en deportación o internamiento ayudaría a cubrir sus necesidades económicas. Que todos aquellos cuya petición había sido rechazada por falta de esta prueba, podrán presentar una nueva solicitud. Por un igual podrán hacerlo aquellos o aquellas que, a causa de la prescripción o por desconocimiento de sus derechos, no la habían presentado; pero, conviene precisar que la ley no tendrá carácter retroactivo para ellos, como hasta ahora que lo era del 1 de Enero 1949, sino a partir del 1 de octubre 1965.

De todos los modos es cuestión indispensable, para este grupo de víctimas, el probar su *indigencia*.

(Véase el final de esta Nota explicativa en el próximo número.)

DISCOS

Los hay con afán de hundir a Felipe Alaiz en el olvido, y otros que estiman darle el relieve que merece. La edición del segundo tomo de «Tipos Españoles» vegeta por aquí medio fracasada. Razón de más para que algunos nos ahinquemos en levantar muy alto el fajo de luz alaiziana, rehacios al propósito de mantenerlo en fuego fatuo y además impedido bajo losa.

Esta labor se va haciendo, en tanto el nombre del malogrado albalatense acaricia ojos y oídos. Y levanta recuerdos, chispeantes las más de las veces.

Porque lo importante de Felipe no eran sus bohemiadas, sino —pensamiento aparte— sus infantilismos de persona entrada en años. Temía morir a los 74 octubres porque su progenitor murió en edad pareja. Sin embargo, Alaiz expiró en los temibles 74...

A mí me rogaba no quererle mal. «Carreño —aducía— se me atravesó y murió de enfermedad prematura. Fernández Escobés me atacó «La jueza», huyó de pánico a la América, y allí lo mató el remordimiento. El ciclista tal corría ingeniando maldades contra mí y dio de cabeza contra un árbol...» En sus tragicómicos decires era tan curioso como inagotable.

A un joven compañero le amenazó con retirarle el saludo si no dimitía un alto cargo de comité que le habían conferido. «Vas a perderte», le dijo. El compañero no se perdió, pero no se reencuentra... La psicosis comiteril deshumaniza un poco, fenómeno que puede ocurrirnos a todos cuando una advertencia oportuna la juzgamos motivo de risa.

A veces, recordando el 1918, a Felipe y a mí nos ocurría balbucear a coro tonadillas de la época. Dos semanas antes de expirar (¿quién va a suponer eso?) le deformé con letra mía el aire de «El puente del río Swai», que le agradaba. No me calificó de poeta del mordisco, cual solía; me miró como desde el otro mundo...

Aquel día salí asustado, de mí y de Felipe, del hotelote del distrito XIV que tan húmedamente lo albergaba.

DISCOBOLO

Action proletarienne

(Suite de la page 1.)

de production et les organes de répartition en imposant les lois absurdes du profit.

Les garanties obtenues par les travailleurs sont bien souvent compensées par les tenants du système capitaliste qui n'entendent pas abandonner la moindre part de leurs privilèges. C'est pourquoi on doit attacher plus d'importance encore à l'esprit qui anime la lutte ouvrière qu'aux résultats matériels acquis. Cette lutte ne doit pas être entreprise dans l'esprit d'obtenir quelques concessions, d'avoir une part « acceptable » de la production économique, mais avec le désir de conquérir tous les éléments de production et de distribution et d'instaurer ensuite l'égalité économique et sociale. Les travailleurs ne doivent pas avoir en vue une « plus juste répartition », mais la seule répartition qui soit logique, celle qui donne à chacun la même part dans l'œuvre construite en commun.

Si l'Etat entend mettre la main sur une partie de l'économie privée, c'est malgré tout, en dernière analyse, pour concentrer en quelques mains les privilèges et profits qui se trouvaient dispersés. Il faut donc opposer à la notion de nationalisation celle de collectivisation qui doit assurer à la fois une part identique de tous à la production et une part égale dans la consommation des biens. La collectivité doit être structurée selon les nécessités de la production impliquées par les modes de cette même production et non selon une hiérarchisation des fonctions qui ne correspond pas, en général, à la réalité et sur laquelle se fonde l'inégalité économique. En premier lieu il faudrait instaurer un salaire unique qui aura pour conséquence immédiate de réduire à néant la notion de profit. Mais c'est là une vue théorique qui ne semble pas devoir se réaliser.

Il faudra donc en venir à la conquête directe des moyens de production, qui réalisera dans les faits la collectivisation. Le syndicalisme révolutionnaire retient de la lutte ouvrière les aspirations gestionnaires des travailleurs, prélude à une prise de conscience collective de la nécessité de l'abolition des profits et de l'instauration du socialisme authentique.

SEVY

La América desunida...

(Viene de la página 4.)

materia prima y productos agropecuarios de que suele valerse Indoamérica para sustentarse. En la Conferencia sobre Desarrollo que se celebrara en Ginebra, Venezuela denunció que las bajas sufridas en los precios del petróleo le habían mermado al país ingresos por 8.000 millones bolívares (unos 2.600 millones de dólares).

Mientras estas especulaciones se llevan a cabo contra los «aliados» y los que pacientemente esperaron a que terminara la guerra para pedir revisión de precios, los Estados Unidos ofrecen a sus vencidos y a sus compañeros exhaustos de las batallas, a través del Plan Marshall, 62.000 millones de dólares para rehacerse en sus economías.

«El corral trasero», cuando osó pedir que se revisaran los precios del estaño, del petróleo, del cobre, de los productos agrícolas, de las carnes, de las lanas, etc., se vio envuelto en una maraña de cuadros sinópticos que demostraban las pérdidas arrojadas por todas las industrias explotadas en Indoamérica por los capitales norteamericanos. Así, por ejemplo, y volviendo a los guarismos más mastodónticos como son los del petróleo venezolano, las filiales de la Standard, de la Shell, la Socony, la Texas, etc., que tienen invertidos cerca de 6.000 millones de dólares en suelo venezolano, demostraron unas bajas amenazantes en los ingresos motivado por la «competencia» del mercado internacional en lo que a la venta del petróleo crudo se refiere. El gobierno venezolano, sumido al yugo de la economía y la política estadounidense, aceptó la revisión de precios, pero no para percibir más por barril, sino, al contrario, para ganar menos. Mientras, los cables de las agencias de información mandan indiscriminadamente noticias señalando lo favorable que ha sido el año para los accionistas norteamericanos, incluídos los de la Standard, que confiesa, sin ruborizarse, haber logrado los mejores beneficios de su historia.

La situación económica y política, en Indoamérica, está alcanzando un clima de inseguridad jamás registrado en épocas anteriores. La inflación es desorbitante en todos los países y las arcas del Estado están vacías. Si hubo prosperidad en algún lugar, esto fue en el pasado. En el presente las economías latinoamericanas se mantienen en base a los empréstitos que son, en definitiva, una reintegración interesada de parte de las riquezas sustraídas.

La división política mencionada al comienzo del trabajo demora la temida explosión, violenta y desesperada, que, por otro lado, fomentan los intereses del otro superbloque internacional —el chino-ruso— que ya ha logrado una cuña de consideración con Cuba y trata de ampliarla en base a la «exportación de revoluciones» como dijo Castro cuando señaló que los Andes se convertirían en una descomunal Sierra Maestra del Hemisferio.

«El Corral trasero» no está dispuesto a ser, por más tiempo, lugar de residuos de un gran señor que se dedica a acicalar una fachada que mira a Europa y otros continentes. Los gobernantes de turno no podrán continuar frenando el sentimiento vindicativo, excesivamente desarrollado, de los «pueblos desunidos del sur». La tensión está llegando a su punto extremo...

VICTOR GARCIA

ACABA DE APARECER

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 franco.

chispas

La patria no es el Universo, sino la partícula de cosmos que nos sustenta.

El Mundo, enzarzado de fronteras.

Y yo, tú, él, el otro y el de más allá, dentro de ellas.

El cacho que a mí me destinan lo llaman España, pero yo repugno a los regionales foráneos por desconocerlos, y estos a mí porque hablo lo de Cataluña.

Sin que catalanes falten para hacerme la santísima por ser nativo de la Segarra y ellos del Panadés, del Barcelonés, o vallenses, o ilerdetas, o tarraconenses o garrochinos.

Lo que no me hace las paces con mis conciudadanos ni con mis vecinos de calle ni con mis cercanos de edificio; a duras penas, con mi familia.

En caso —indeseable— de guerra: ¿con quién y para qué he de matarme?

Me aferro al amor de familia, y mejor si con amplitud de Universo.

CHISPERO

Hagamos nuestros...

Las ideas humanistas, que salen del cauce libertario, están impregnadas del más alto grado de comprensión y de respeto mutuo.

Uno no se puede reclamar de tales condiciones si éste deber elemental no se cumple. No basta decir «esto está bien escrito o aquello estuvo bien hecho», si en el rincón que el corazón guarda a los sentimientos del individuo no hay un sentido de igualdad y respeto.

¿Se llegaría a humanizar una persona, porque lee y estudia a los grandes precursores del humanismo? Mil veces no. Si el sentido de responsabilidad hacia sus semejantes —sean estos lejanos o cercanos— no se tiene en cuenta, inútil presentarse con tal o cual etiqueta.

Es necesario, o mejor dicho, indispensable, que nuestra labor humanista se extienda fuera de nuestros límites; que tratemos de inducir a todos hacia un mundo sin rencores, que deseche este rencoroso mundo, donde el egoismo personal ocupe el último lugar después de nadie.

Es de suma importancia que la humanidad llegue a comprender que son tres días los que estamos sobre esta baja tierra, y que nuestro deber es ayudar a los demás, sin ese designio oscuro que llamamos interés.

Extendamos nuestros pensamientos humanistas, más que nunca en estos momentos en que todo son violencias, organizadas o no. Nuestro deber primordial es hacer nuestro el *sursum corda*.

J. CASTILLO

Las trabas...

(Viene de la página 4.)

nadie directa ni indirectamente afectado por esta manera clara de plantear un problema que es de fondo y de primerísima seguridad y permanente actualidad. Hoy más que nunca cuando el esfuerzo liberador y realizador de la C.N.T. ha de ser más voluminoso y con escasísimos medios, el militante, todos y cada uno, están en el deber de decir sólo y exclusivamente lo que son capaces de llevar a vías de hecho por su propia cuenta. Porque toda traba que nos coloquemos en nuestras actividades entre unos y otros será digna de lástima y lo es para cuantos no comprenden el error y el daño de ese proceder de tipo autoritario y de contagio masivo con el presente estado de cosas ambiental que nos rodea. La C.N.T. necesita y exige hechos, realizaciones individuales y colectivas por la parte de todos. Y quedarse atrás, amurallado entre el falso granito de supuestas superioridades e imaginaciones de confusionismos tendientes a hacer creer que los que más hacen son quienes no deberían hacer nada —¿será para que de una vez por todas nadie haga algo en favor de nuestro movimiento? Sería por cierto absurda semejante conclusión, pero aparentemente digna de ser tomada en cuenta sin miedo a los susceptibles—, deberían quizás, retirarse a sus cuarteles de invierno o de verano, pero retirarse para aumentar el número de los vagos consuetudinarios.

Para terminar diremos que con lo que hay que acabar es con la vagancia en nuestros medios; debemos hacer cada cual por nuestra parte lo que podamos para dominar en nosotros el vicio de la pasividad, del dejar hacer a otros lo que deberíamos hacer nosotros, muchas veces con el solo fin absurdo de criticarlos y tener a quien combatir de cerca, ya que el lejano combate contra la tiranía está algo lejos por ahora. Llegará, por cierto, el día del combate cercano contra el fascio. Entonces las acaloradas discusiones de hoy parecerán pesadillas de soñadores desterrados; pero si hacemos el esfuerzo de dominarnos y realizar cuanto esté a nuestro alcance, por pequeña cosa que sea, podemos afirmar que ese día llegará más pronto y serán mucho menores nuestros impedimentos de entonces para la conquista de lo que queremos: la libertad, la justicia y el bienestar cierto para todos y cada uno en la península. El que quiera oir que oiga.

COSME PAULES

B.D.I.C

ANTENA

LA SALUD, IMPOSIBLE
CON QUEIPO DE LLANO

BADALONA.—Una casa en construcción y en parte ya habitada, se hundió parcialmente matando a dos obreros e hiriendo de gravedad a tres vecinas, una de ellas una niña de corta edad. Dicha casa consta con los números 19-21 de la calle Queipo de Llano en la barriada de La Salud.

BARCELONA PRIETA

BARCELONA.—La ciudad se pone terriblemente espesa. Las casas que se levantan, las de los barrios residenciales incluso, carecen de contorno particular jardinero. Se obedece a la ley del máximo rendimiento con el menos terreno posible. Se construye en todas partes y los solares son muy raros. El proyecto del túnel rutero conduciendo al Vallés duerme el sueño del abandono, y entretanto los propietarios van edificando San José de la Montaña arriba. El «Día anual del Urbanismo» ha sido abandonado y de su bandera azul-dorada-verde nadie se acuerda. Por poco que los barceloneses se descuiden, un día se encontrarán con un rascacielos plantado en medio de la plaza de Cataluña.

BANCO ASALTADO

MADRID.—Un grupo de cuatro personas efectuó sin contratiempo mayor un atraco en la sucursal madrileña del Banco de Aragón, consiguiendo llevarse tres millones de pesetas. Empleados y clientes fueron conminados con carabinas de aire compromido, esto es, con escopetas de feria.

LA AUTOVIA DE LA MUERTE

BARCELONA. — La pomposamente llamada «Autovía de Castelldefels» sigue causando muertes. Es la más mortífera de las carreteras de España a pesar de su corto trecho. De un ancho descuidado, lleno de baches, y con entradas intempestivas de carreteras y caminos camperos, los vuelcos y los choques son inevitables. Ultimamente dos coches entraron en colisión, resultando cuatro muertos y dos muchachas inglesas heridas de mucha gravedad. Las víctimas fueron recogidas... ¡y hasta otra desgracia!

LLAMAS CELESTIALES

BARCELONA.—Hubo fuego en el Colegio de los Salesianos. Los frailes, no fiados en la Virgen, llamaron a los bomberos.

ANIVERSARIO
DE UN FUSILAMIENNTO

(RADIO EUZKADI).—El 5 de noviembre, con ocasión de cumplirse el aniversario del fusilamiento de Julián Zugazagoitia, ex-ministro de la República y ex-diputado a Cortes socialistas por Bilbao (Zugazagoitia fue entregado por la Gestapo a la policía franquista), Radio Euzkadi leyó un mensaje del consejero socialista del Gobierno Vasco, señor Juan Iglesias.

LECHE FRANCESA

BURDEOS.—El «Sud-Ouest» anuncia que ha salido de Pau un camión cisterna con leche destinada a Zaragoza. Los acuerdos suscritos en la Feria del Campo de Madrid, que son punto de partida para estas expediciones, permitirán que, durante el próximo invierno, salga un camión diario destinado a San Sebastián, Bilbao, Barcelona, Madrid, Zaragoza y Granada. Las salidas se harán en Bayona, Pau, Toulouse y Montauban.

Las mangueras de Franco ya están preparadas para el bautizo.

CARCEL PARA
EL ABOGADO CIERCO

PARIS (OPE).—El abogado Eduardo Cierco ha sido condenado a un año de cárcel por el Tribunal de Orden Público, acusado de propaganda ilegal. Su defensor, el decano del Colegio de Abogados de Madrid, José Luis del Valle Iturriaga, se propone recurrir al Tribunal Supremo, estimando que hay vicio de forma por falta de pruebas. En efecto, la presencia del director de «Le Nouvel Observateur», reclamada por la defenda, ha sido prohibida por el juez de Instrucción. Ahora bien, tal declaración era capital, ya que el señor Cierco ha negado siempre haber enviado al semanario de París la copia de la carta remitida al arzobispo de Madrid.

SE VOTO EN BLANCO

MADRID.—Las elecciones oficiales para cubrir cargos del S.E.U. ha sido boicoteadas por el 85 por 100 de estudiantes en Madrid, Barcelona, Valencia, Bilbao, etc. Al tomar los «elegidos» posesión de sus cargos en la Facultad de Filosofía y Letras madrileña, la gran mayoría de estudiantes prorrumpieron en la acostumbrada griteria de «¡libertad sindical!, ¡elecciones libres!»

Al ver tanto voto en blanco, los jerarcas de universidad quedaron blancos de ira.

AL MONUMENTO A LOS CAIDOS
SE LE CAYO ALGO

BARCELONA.—A la estatua de la Victoria que preside el monumento a los Caidos de Mataró, se le ha caído un brazo.

Suponiendo que se lo *cayeron* a pedradas, la G. C. busca a los supuestos autores del hecho.

LO CORTES NO QUITA...
EL HAMBRE.
TODO LO CONTRARIO

LISBOA.—El ministro de Hacienda, Ulisses Cortés, dijo que el pueblo tendrá que apretarse el cinturón para cubrir los crecientes gastos de defensa en los territorios de Portugal.

En sus primeras declaraciones desde que asumió el cargo en junio pasado, Cortés dijo que Portugal tendrá que seguir metiendo dinero en Angola, Mozambique y Guinea ,donde cien mil soldados tratan de someter a rebeldes para evitar que se desgajen de la nación esas tierras.

Dijo Cortés que el conflicto en Africa consume este año más del 40 por 100 del presupuesto nacional.

ATENCION, VENEZUELA

CARACAS.—El embajador de España en Venezuela, señor Matías Vega Guerra, que regresó al país, concurrió al Despacho del ministro de Relaciones Interiores y sostuvo una larga entrevista con el doctor Gonzalo Barrios, de quien es amigo personal. El diplomático español dijo que en la entrevista había tratado asuntos generales, especialmente aquellos relacionados con la detención de varios españoles mezclados en actividades de tipo terrorista.

¿GUERRILLEROS
EN ESPAÑA?

MEXICO.—Luis Jiménez de Asúa, famoso penalista, presidente de la República española en el exilio y de las Cortes republicanas, declaró a la prensa mexicana que existen focos de resistencia armada en varios lugares de España. Jiménez de Asúa precisó que tales centros guerrilleros se encuentran en Asturias, País Vasco y Cataluña.

Como se le preguntara si los dirigentes republicanos en el exilio tienen relaciones con esos centros de resistencia, Jiménez de Asúa afirmó, sonriente, que no podía contestar a esa pregunta.

El destacado penalista, que estuvo en México asistiendo a la reunión Continentál sobre la elaboración de un código tipo para América latina, salió hacia Lima y Buenos Aires donde reside. Sus declaraciones a la prensa fueron hechas poco antes de abandonar México.

COMPRADORES
DE ESPAÑA

MADRID.—Estados Unidos, Cuba y Colombia son los países americanos a los que España ha vendido más productos en el pasado mes de septiembre, según informa la prensa local.

En dicho mes «a América fueron mercancías españolas por importe de 799.127.676 pesetas y entre los principales compradores figuran Estados Unidos con 397.481.872 pesetas, Cuba con 127.286.997 pesetas y Colombia con 45.200.100 pesetas».

CONGRESO EMIGRATORIO

MADRID.—En el Congreso madrileño de la emigración española a ultramar han figurado 370 representantes de las colectividades en América y los directores de las oficinas de América en Barcelona, Bilbao, La Coruña, Oviedo y Valencia. En la panorámica de este Congreso tanto los redactores del Instituto Español de Migración como los delegados de los centros regionales de América, han acusado la progresiva reducción de lo que fue emigración masiva a ultramar, haciendo en la actualidad un viraje en gran escala con rumbo a los países europeos.

Se pide una seguridad absoluta para el regreso que tenga una base justificada. Se pondrá en marcha un centro de capacitación encaminado a que los futuros emigrantes conozcan a la perfección la geografía, el clima, ambiente, leyes sociales.

TERROR Y TORTURA

NACIONES UNIDAS.—Portugal fue acusado en el Consejo de Seguridad de las Naciones Unidas, de continuar un programa de «terror, prisión y tortura» en sus territorios africanos de Angola, Mozambique y Guinea Portuguesa.

El secretario de Estado liberiano, J. Rudolph Grimes, dijo ante el Consejo, que la dura represión por tuguesa contra los africanos también utiliza pertrechos entregados a Lisboa por miembros de la Alianza Atlántica (OTAN).

El Consejo se reunió a la demanda de varios países africanos para considerar la cuestión de los territorios portugueses en Africa.

Grimes alegó que Portugal ha negado la autodeterminación a los habitantes de esos territorios y que ha tomado medidas para acelerar sus programas de integración de los mismos con la metrópoli.

Grimes instó a los miembros de la OTAN a que si no pueden tomar medidas efectivas para eliminar el colonialismo en Africa, por lo menos «se abstengan de ofrecer ayuda al Gobierno portugués para que subyugue al pueblo».

PROA AL DESASTRE

DAKAR.—Setecientos treinta y dos militares portugueses, entre los cuales figuran nueve oficiales, fueron puestos fuera de combate, según datos facilitados por el partido africano para la independencia de la Guinea Bissao e islas del Cabo Verde.

A este balance de las pérdidas sufridas por las tropas portuguesas de Guinea Bissao, durante la estación de las lluvias, es decir, de principios de julio a octubre, han de agregarse 24 camiones, nueve jeeps y dos carros blindados destruidos.

España al día

ESTAMPA MADRILEÑA

El proceso por el hundimiento del aparcamiento de la plaza de los Mostenses coincde con las circunstancias, especialmente trágicas, del de la plaza del Callao. Todavía, a la luz de las antorchas y los focos, los obreros continuaban excavando, ayer por la noche, para alcanzar el pozo de veinticinco metros donde yacen sus compañeros. Es un trabajo lleno de silencioso dramatismo. Apenas se habla. Los hombres toman un respiro y se inclinan, en seguida, sobre la tierra. Esa tierra que, desgraciadamente, ya sólo cubre la esperanza de un milagro.

En el aparcamiento de los Mostenses se hundió una casa cuya declaración de ruina había sido solicitada hacía tiempo. Son numerosísimas, en Madrid, las casas que solicitan declaración de ruina, entre otras razones —y no siempre por esta—, porque la declaración de ruina permite al propietario desalojar a los inquilinos y vender la casa como solar. Lo demás —aquello donde se vivió, donde se hizo, muchas veces, historia y, bastante, arte—, ¡bah!, cascote vil...

Pero, aun así, las casas de Madrid se hunden «auténticamente». Aquí tenemos dos ejemplos bien recientes. En realidad, Madrid se salva de una mayor ruina por una especie de insospechada solidaridad enetre sus edificios; estos se apoyan unos en otros y apuntalan así su tendencia a la horizontal. Pero, en cuando un edificio falta —en cuanto aparece el entramado de madera, manteniendo los viejos adobes— el equilibrio se descompensa y las casas ceden, como viejos guerreros. Zonas enormes de Madrid —en el centro muchas casas de Hortaleza, Farmacia, San Mateo, etc.— están constituidas por estos edificios, antihigiénicos, con un solo servicio en el patio central, y en los que se acumulan cientos de familias. Familias que —todo hay que reconocerlo— se resisten a abandonarlos, pese a su vetustez e incomodidades, porque prefieren la cochambre, y aun el riesgo, al exilio a otras zonas muy alejadas de su trabajo y sin medios de comunicación suficientes. O, quizá, al cielo como techo, porque no siempre se les puede procurar alojamiento.

MISERIA Y COMPAÑIA

MADRID. — Alemania, seguida de Suiza y de Francia, va en cabeza de los países que ofrecen trabajo a mano de obra extranjera. Esta constante, que viene produciéndose a lo largo de los nueve primeros meses de este año, se mantiene también en el mes de septiembre, durante el cual Alemania ha sido el país del que se ha recibido mayor número de ofertas, con notable diferencia sobre los restantes. Durante el mismo mes ha sido Francia el país que ha ocupado el segundo lugar entre los ofertantes.

El total de ofertas de trabajo, sumadas las de Alemania, Bélgica, Francia, Holanda, Inglaterra, Suiza y otros países europeos, durante el mes de septiembre, ha sido, respecto a España, de 8.690 puestos de trabajo, de los que 6.951 están destinados a mano de obra masculina. El mayor número de ofertas corresponde a la industria siderometalúrgica, seguida de los trabajos agrícolas y de puestos de peonaje industrial.

En cuanto a las demandas españolas de trabajo para el extranjero, correspondientes al mes de septiembre, han sido de 93.926. Cifra que supone una mejora en la situación respecto al mismo mes de 1964. Granada ha sido la provincia de mayor demanda de trabajo para el extranjero, seguida de Orense, Málaga, Cádiz, Córdoba, Sevilla, Huelva, Jaén, Coruña y Cáceres. Es decir, que salvo la provincia de Orense —de gran tradición migratoria— son las provincias andaluzas las que mayor aportación de peticiones de trabajo para el extranjero registran.

Es interesante destacar que, por grupos de ocupación, es el grupo de peones industriales el que mayor número de demandas de trabajo formula, seguido del grupo de trabajadores agrícolas y obreros de la construcción.

Finalmente hay que señalar que, en lo que respecta al paro laboral durante el mes de septiembre, que tanta relación e influencia tiene en el movimiento emigratorio, fue de 134.243 parados registrados y 176.194 parados según estimación, cifras entre las cuales se encuentra la cifra real de parados en dicho mes. Las provincias con mayor paro estimado han sufrido en septiembre son Orense, con 18.000 parados; seguido de Zamora, con 17.917; Jaén, con 16.150; Cádiz, con 15.340; Málaga, con 11.415, y Barcelona, con 10.415.

LA PROTESTA

COMUNICADO RECIBIDO

MEXICO, D. F.—La Unión de Profesores Universitarios Españoles en el extranjero, organismo que al cabo de veintiséis años de conclusa la guerra en España todavía agrupa a más de un centenar de afiliados arbitrariamente destituidos de sus puestos docentes por defender la libertad, expresa su plena solidaridad a los catedráticos Aguilar, Navarro, García Calvo, López Aranguren, Montero Díaz y Tierno Galván, recientemente expulsados de sus cátedras por la tenebrosa dictadura franquista, que como en los tiempos de Fernando VII, persigue con saña a cuantos personifican «la funesta manía de pensar», y formula su más enérgica condenación a quienes, perteneciendo a la Universidad, han colaborado en este atentado contra la libertad de cátedra y contra la esencia misma de la vida universitaria. Este nuevo atropello revela, además, la falsía y el engaño de los supuestos propósitos de liberalización de un régimen *de facto*, incapaz de evolucionar para convertirse en un auténtico Estado de Derecho.

15 de septiembre de 1965.

Firman: *Niceto Alcalá Zamora, Francisco Giral, Cándido Bolívar, Manuel Sánchez Sarto, Rafael de Pina, Pedro Bosch Gimpera, José Puche Alvarez, Joaquín d'Harcourt, Alberto Folch Pi, Manuel Rivas Cherif.*

MUY BIEN

SANTIAGO DE CHILE.—La Universidad de Chile ha invitado a los profesores españoles que han sido sancionados por el Gobierno a integrar su cuerpo docente. El telegrama de invitación decía así: «En conocimiento de que ustedes han sido desposeídos de sus cátedras por razones políticas, la Universidad de Chile, consecuente con su tradición de plena libertad académica, se honra en invitar a ustedes a participar en sus actividades docentes.» Anteriormente, la Cámara de Diputados de Chile había adoptado el acuerdo de solicitar del rector de la Universidad que invitara a los profesores españoles a formar parte de su plantel docente.

LA DE 300 PROFESORES ITALIANOS

ROMA (OPE).—El periódico «Il Popolo» ha publicado una información según la cual «unos trescientos profesores universitarios italianos, con ocasión de inaugurarse el año académico, han enviado un telegrama de protesta al Gobierno de Madrid por haber sido expulsados de la Universidad española los profesores López Aranguren, Tierno Galván y García Calvo y por haber sido suspendidos temporalmente en sus cargos dos colegas de éstos.

Entre los firmantes de la protesta figuran los profesores Ermini, Bosco, Passerin, D'Entreves, Prini, Ferrarotti, Jemolo, Praz, Anceschi, Rigobello, Ancona y Garosci.

El Pleno del Núcleo de Provenza

Acuerdo sobre un deber inaplazable ¡SOLIDARIDAD!

Acaba de reunirse, en Pleno, el Núcleo de Provenza. El acto ha tenido lugar en Marsella el 31 del pasado mes de octubre con la presencia de nutridas delegaciones, llegadas de toda la región, llevando la voz y el espíritu de todos los militantes de la C.N.T. en Provenza.

Orgánicamente, el Pleno fue un éxito de la Organización Confederal exiliada en Provenza.

Pero si en el terreno personal, numérico, corporativo, representativo, puede contarse como uno de los mejores actos que son orgullo de nuestra Organización, el plan constructivo, ideológico y humano, sobre todo humano, que él se trazó, es un ejemplo que ofrecemos a la Organización en general.

En él, durante las dos sesiones, que se desarrollaron bajo el signo de la más cordial fraternidad, bajo un clima de respeto y comprensión, fueron tratados y resueltos todos los problemas anunciados.

Uno de los apartados del Orden de discusión, el que atrajo mayor atención, era tratar de la ayuda eficaz, práctica, hacia nuestros queridos compañeros ancianos y enfermos, hombres que toda su juventud, toda su vida la entregaron a la causa libertaria, luchando contra las injusticias de la presente sociedad capitalista; hombres que hoy llevan ya a cuestas cincuenta o sesenta años bregando manteniéndose de pie, rígidos como un roble, serenos y fuertes como el primer día. Son la vieja guardia confederal. Sana, robusta, incorruptible. Durante varias décadas, en etapas de las más duras pruebas, han sido los pilares en los cuales se ha sostenido el edificio. El peso de los años y el infortunio quiere doblarlos, pero ellos no quieren obedecer y presumen aún su arrogancia ideológica.

Al ser abordado este aspecto, tan atrayente y humano, la palabra ¡solidaridad! brotó de los corazones, saliendo espontánea de todos los delegados. ¡Hacer cuánto sea posible por ellos! ¡No hay que dejar en el abandono a nuestros viejos! ¡Ellos son nuestro deber, nuestra obligación!

La palabra *solidaridad* ha sido muy corriente en nuestros medios. Nos ha servido infinidad de veces como propaganda. Han visto la luz varias publicaciones de combate, de lucha de clases, con el nombre: *Solidaridad Obrera*. En España, en Francia, en Argelia, en México... Y hoy más que nunca se hace preciso practicarla.

La definición que se hace de la palabra *solidaridad*, además de representar un compromiso recíproco entre varias personas para ayudarse mutuamente, significa también una dependencia mutua entre los hombres que hace, que no pueden ser felices unos si no lo son los demás, en mayor o menor cuantía.

Así lo entendió el Pleno de Provenza y sin menospreciar las decisiones del Congreso de Montpellier a este respecto, que deja a la voluntad de los afiliados al organismo una aportación voluntaria mensual, *el Núcleo de Provenza, unánimemente*, acordó la misma aportación aprobada en Montpellier, pero con carácter obligatorio, haciéndose responsable de su cumplimiento las treinta y tres FF. LL. con que cuenta.

Y acordó también la publicación de esta nota, para que ella, sin coacción de ninguna clase, sirva de estímulo excitante para todos.

¡Solidaridad!

Le 27 novembre à 21 heures
au
PALAIS DES SPORTS
A TOULOUSE

GRAND GALA LIBERTAIRE

LEO FERRE
ROSALIE DUBOIS
LES TAGS BROTHERS
MAURICE ALBAS
(du Caveau de la République)

Places à 12 francs et 8 francs
Location café BORIOS
(Place du Capitole)
Bourse du Travail U.L.-C.N.T.

Concepto de la amistad

MUCHO se habla y escribe sobre la amistad. Los poetas y moralistas de todos los tiempos han dedicado loas a la amistad fraternal y desinteresada. Han dicho que el amigo verdadero ha de saber amar en todo tiempo y circunstancia sin nada exigir y estar dispuesto a darlo todo; como un verídico hermano por afección, sin autoimponerse ni obedecer a presiones externas. Por lo que tira, familiarmente, la sangre...

La amistad nace de la afinidad estricta en gustos y sentimientos, cualidades que se complementan y afianzan más mediante la concordancia ideológica. Pero, a pesar de ser ello muy humano, o tal vez por ello, la relación entre personas no deja de tender a la fragilidad. Cuando el resquemor o la duda hacia el prójimo nos atenazan, llegamos a imaginarnos incluso traiciones, hasta que la sagacidad nos aconseja dudar del enemigo, pero no del amigo incurso en variantes, pero que en el transcurso de los tiempos ha compartido con nosotros sentimientos, inquietudes y afectos.

Hay quien, insensatamente, afirma que la amistad sin interés no existe. A estos los juzgo incapaces de descubrir la bondad, el espíritu solidario, tal vez por ignorar en sí mismos ambas cualidades. De atenernos a su criterio derrotista, caeríamos en el más exagerado de los pesimismos, en la negación de los latidos del corazón humano.

Lo que sucede a veces es que nos precipitamos en la elección de amigos en quienes depositar confianza; y así, cuando observamos defectos en el amigo de circunstancias, nos damos por defraudados. Ciertamente, la perfección imaginada en él no existe, y si no cortamos por reparo a la propia exigencia, nos enfriamos poco a poco hasta la liquidación y el desengaño.

También solemos figurarnos que la amistad ha de ser un espejo sólo apto para reflejar bellas cualidades y, consiguientemente, apartar inevitables defectos, los nuestros incluso, si somos sensibles al halago. En este caso no soportamos la relación de nuestras deficiencias ni nos es dable reconocer la razón o la sinceridad ajena.

Habrá que ser más objetivos y pensar que no todo es virtud en el hombre, que defectillos que no nos observamos otros los ven con extraordinaria facilidad, por cuya verdad se desprende que no hay que recriminarse por sistema, que no hay que aborrecerse mutuamente a causa de pequeñas máculas de carácter comunes a todos. En vez de rechazarnos por orgullo inmotivado deberíamos tratar de comprendernos, atenuando el Yo desmedido, reduciendo los apasionamientos a su cauce normal, volviendo a lo de que el amigo sincero equivale a un hermano, sin todo lo cual la amistad que desconoceríamos seguiría exisitendo al margen de nosotros.

MANUEL HERNANDEZ

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 4.)

bien, sin caer en el egoísmo de querer ganar más y más dinero a fuerza de hacer horas. Vamos contra este maldito egoísmo que aburguesa, que estropea moralmente a los que se dejan vencer por él. Vamos contra ese afán de dinero que llega a ahogar en el individuo la dignidad y pureza de un ideal. Trabajamos cinco días, a nueve horas diarias. Nuestro sueldo supera de bastante al que ganaríamos, con el mismo horario, trabajando a cuenta de cualquier contratista. Creemos que deberían crearse nuevos grupos de trabajo en las condiciones y la moral que nos impulsa a nosotros. Estimamos que de los beneficios puede quedar un porcentaje con destino a tareas de propaganda idealista, ayuda a presos, y demás menesteres propios de la Organización.

En el bar, la tertulia toca a su fin. Uno de los asistentes, resumiendo seguramente un final de conversación, da unas chupadas al pitillo y expresa:

—En fin, si es verdad que trabajamos, haciendo diez, y si conviene once horas de jornada en los seis días de la semana, también resulta que lo que ganamos no está mal.

Otras chupadas al cigarrillo, y el que acaba de hablar se despide y se marcha.

Otro de los contertulios, aludiendo al que se ha ido, comenta:

—Ahí tenéis a Pepe: con cinco o seis más, toman trabajos de albañilería a destajo. Se sacan sueldos de ministro y nunca les parece bastante lo que ganan. Si oyen que alguien habla de trabajar de un modo racional, sin embrutecimiento; si se comenta lo aconsejable de contribuir a obras de propaganda cultural, idealista, o de solidaridad, lo más que hacen es sonreír de un modo chungón como si quisieran decir: «¡Mira este tío lelo! ¡Debió caer de la luna ayer por la mañana, y todavía no se adapta a las realidades de la vida!»

EMILIO ZOLA
Y EL ALCOHOLISMO

Acaba de cumplirse el ciento veinticinco aniversario del nacimiento de Emilio Zola. Con este motivo. el más importante teatro de Moscú ha representado, con participación de algunos de los más celebrados artistas rusos, una versión escénica de la conocida novela del autor citado, «L'assommoir» («La Taberna»). La prensa comunista ha elogiado la obra y la acertada representación de la misma. Ha dicho sobre el particular uno de los colaboradores de la «Pravda», aludiendo a la contundente crítica que refleja el drama, en contra del alcoholismo, que «ataca la influencia nefasta de la sociedad capitalista sobre las costumbres». No sin cierta ironía, un colaborador de «Le Monde», el conocido diario parisino, aduce que podría decirse también que la obra de referencia ha venido en buena ocasión a la U.R.S.S. para «reforzar la campaña de propaganda antialcohólica que actualmente se desarrolla en toda la prensa soviética, siendo el abuso de este especie de aguardiente, el «vodka», la calamidad mayor que sufre el país.»

Ya en Rusia, bien en Francia, es conocida la influencia nefasta del alcohol. Particularmente en París, es en los muros de las estaciones del «Metro» donde con más profusión se hacen ostensibles los carteles señalando la necesidad de poner coto al abuso de bebidas alcohólicas. La prensa alude constantemente a los accidentes de automóvil, originados por el abuso de alcohol.

A primeros de año del 1877 apareció la novela de Zola, «L'Assommoir». Decía su autor en el prólogo de la obra, aludiendo a la crítica violenta que en contra de ella había desencadenado la reacción: «No quiero defenderme en parte alguna. Mi obra me defenderá. Mi obra refleja la verdad.»

Han pasado muchos años. Y de entre las verdades que dejó plasmadas Emilio Zola en sus libros, planteando la necesidad de una profunda renovación social, puesto el pensamiento en el advenimiento de un futuro radiante de paz y de fraternidad humana, quedan las que reflejó, con trazo indeleble, en las páginas de «La Taberna».

MONTAUBAN

ALIANZA SINDICAL
GRAN MITIN

Domingo 28 de noviembre en la Sala de Fiestas de la Maison du Peuple, a las 10 de la mañana.

Harán uso de la palabra:

José BARREIRO por la U.G.T.
Ramón LIARTE por la C.N.T.
Roger SOL por la F.O.

Por la tarde a las 15 horas, FESTIVAL ARTISTICO, organizado por S.I.A. y S.D. a cargo del Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

Todas las localidades del Departamento, y Departamentos limítrofes quedan fraternalmente invitados.

El Comité Local de A. S.

COMUNICADOS

SESION CONMEMORATIVA

La organiza la F. L. de París para el 28 de noviembre próximo a las 10 de la mañana, y dedicada a Madrid, mes de noviembre del 1936, fecha crucial de la defensa de la capital de España. El tema de esta conmemoración será: MADRID, DURRUTI y C.N.T.-F.A.I.

REGIONAL CATALANA, C.N.T.
LYON

Convoca a todos los compañeros de la localidad que hubiesen pertenecido a la Regional catalana antes del éxodo de 1939 o después, a la reunión constitutiva de la Agrupación Local de Lyon, que se celebrará el domingo, 12 de diciembre, a las 10 de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais du Travail, Place de la Libération, nº 9, en Villeurbanne.

La Comisión Provisional organizadora.

LIBRO INTERESANTE

Disponemos de unos cuantos ejemplares de «*La Société Murante et l'Anarchie*», de Jean Grave, al precio excepcional de 4 F en esta Administración.

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50. Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo 5 de diciembre a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el sábado día 27 a las 5 de la tarde, para examinar y comentar el calendario de S. I. A.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en la Bolsa del Trabajo, el domingo 28 del presente mes, a las nueve y media de la mañana.

REGIONAL ZONA NORTE
Secretaría de Organización

Ruega al compañero Mateo Trullén para que le envíe urgentemente sus señas particulares.

F. L. DE IVRY

Anuncia su acostumbrada asamblea general para el domingo día 5 de diciembre, en el lugar y hora habituales. Se ruega a los compañeros puntualidad y la más nutrida asistencia.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. L. de Drancy, 40 frs.; *Levallois*, Fco. García, 5; *París*, Joaquín Esteban, 5; *Courbevoie*, Palencias, 10; Juan de Orán, 5.

TOTAL 65 frs.

CORREO DE REDACCION

—M. T., Izeaux. De acuerdo.

—G. N., Lyon. Gracias por el envío.

—M. P., Belhade. Encargo cumplido.

—J. G., Méjico. D.F. Registrado encargo de 30 ejem. Espero impresiones de H. P. De todas maneras, las memorias de referencia tardarán algunos meses en salir a la luz pública.

Servicio de librería

«Los Sindicatos en la nueva sociedad, H. J. Laski 7,50
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving 7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno») 9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela 15,00
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné) 18,50
«Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rocker 1,75
«La crisis española del siglo XX», Carlos Rama 29,00
«Contradicciones del comunismo», Imre Nagy .. .. .. — 15,50
«1894», G. Orwells (tela) 18,50
«Arquitectura del verso», Péres C. 7,50
«Las doce capitales», Eugenio Relgis 14,50
Teatro de Benavente (Don Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo) 7,50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela) 18,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros .. 36,00
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné) 7,00
«La llama inmortal», H. G. Wells (con un estudio preliminar de F. Romero) 8,00
«Sin novedad en el frente», E. M. Remarque (cartoné) 14,00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona», C. Martí 12,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó 14,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné) 16,50
«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné) 14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné) 16,50

Giros y pedidos a Roque LLOP
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

UN LIBRO DE LECOIN

Atentamente dedicado hemos recibido del compañero Louis Lecoin su libro reciente: «Le cours d'une vie», el cual próximamente comentaremos.

Puede adquirirse al precio de 12 francos en el domicilio del autor: Louis Lecoin, 20, rue Alibert, Paris (10º).

La obra literaria de
V. BOTELLA PASTOR

«Porque callaron las campanas» 9,50
«Así Cayeron los dados» 8,00
«Encrucijadas» 8,00
«Tal vez mañana» 13,00

De venta en esta Administración

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La liberalización imposible

POR fin, tras una somnolencia de tres meses, las Cortes franquistas han aprobado la ley sobre conflictos sociales. No hay parto de los montes, por carencia de montes y de partos en la especie. Los considerandos y la resultancia de lo especulado y establecido por los «procuradores» —desde luego, mandatados por el Gobierno— se reducen a aceptar lo que luego se dificulta, a fijar un asomo de liberalidad para inmediatamente extinguirlo. El texto legalizado discurre entre el sí y el no de la margarita, quedando, la triste flor, deshojada, negativa, y como para echar a los puercos. En síntesis, la huelga queda autorizada en España bajo un cúmulo de premisas que la dejan virtualmente invalidada.

Tal vez el efecto, cara a la galería extranjera, sea conseguido. Pero en España, ningún asalariado se engaña referente al espíritu —maligno— de la ley «social» promulgada por el Charlamento franquista. Los hijos del trabajo, acuciados por las crecientes necesidades, recurrirán a la acción directa, a la huelga de generación propia, sin tener en cuenta las coerciones, las imposibilidades opuestas por las autoridades. El tren de vida corre tanto, que los proletarios no pueden atraparlo. Mientras tanto, el sindicato vertical presiona a este pueblo laborioso, hambreado, para que se sujete al salariado insuficiente en espera —¡siempre la espera!— del aumento milagroso, si en el entretanto no median los hoscos palazos del fosero.

Para empezar el ciclo de protestas ahí están los funcionarios. La ley 31-1965 dispone la mejoración de sueldos... disposición anulada en 7 de noviembre por el propio Gobierno al declarar que la aplicación de la medida agravaría el coste de la vida. A causa de esta informalidad reina agitación en los medios burócratas de la gobernación, siendo de esperar que aquélla será satisfactoriamente contenida para los interesados y a costa de las reivindicaciones que tienen preparadas los obreros de profesiones productivas, pero consideraads inferiores.

La «sociología» franquista está, más que nunca, comprometida, y no serán los balones de oxígeno del sindicalismo «histórico» deprimido, quienes salvarán el tinglado sindical totalitario heredero directo del tristemente célebre «sindicato libre».

LAS TRABAS DE LA PASIVIDAD

Por COSME PAULES

SE pierde mucha tinta y energía en discutir el porqué de nuestra real situación en el mundo presente. Y se emplea demasiado poca en sincerarse planteando con eficacia los dos puntos básicos causantes de nuestra, al parecer, deficiente o casi nula manera de alcanzar los éxitos que anhelamos. En cuanto al primero de esos puntos se refiere, es innegable que dada la situación canibalesca que Iberia sufre desde hace tantos años, la C.N.T. no puede pretender hacer milagros, ni con plumadas, ni siquiera con el sacrificio, también demasiado a la vista, de excelentísimos hombres y mujeres que han ofrecido su vida y su libertad contra el fascismo, durante la oposición y resistencia al régimen. El segundo es de meridiana claridad también para quien no se empecine en buscarle al gato tres patas por donde no tiene ninguna: que si inmovilidad, que si estructura inadecuada, que si burocratismo, que si... (dejamos el resto de los supuestos si para los empecinados). Porque para nosotros no existe ninguno de esos defectos con importancia suficiente a cambiar el resultado a la vista. Porque para la verdad existe sólo una posibilidad: la voluntad del hombre y la mujer conscientes decididos a poner cada uno por su parte lo que a su alcance esté para la conquista de sus anhelos de justicia y libertad.

El caso de la C.N.T. es bien claro y original por cierto, para querer echarle la culpa al empedrado de nuestras cojeras. Y en esto del cojear nos parece oportuno decir que todos cojeamos algo, unos más otros menos, pero todos lo hacemos de algún pie, no lo dudemos, ni nos hagamos los perfectos. ¿Quién es el héroe que se encuentra totalmente satisfecho frente a su propia conciencia? No tenga miedo y declare su heroicidad quien la posea: expréselo para ejemplo de todos y cada uno. ¿Perfección? Seamos un poco más modestos y reconozcamos que esa cualidad es apropiada sólo para los santorales de la Iglesia o del Estado; mas no para ser practicada en el seno de un movimiento de seres que van más allá de toda perfección, pero que están en el camino y allí deben sentirse debidamente firmes y sujetos a sus particulares acciones liberadoras de cuerpo y pensamiento.

La palanca de Arquímedes —que hoy por hoy en el campo proletario se llama C.N.T. y sus similares en el mundo—, puede obrar milagros o no, según sea utilizada por los capaces de comprender y dispuestos a obrar en consecuencia. En ella se entra y sale a voluntad, se hace o deshace a voluntad, se duerme o se revive en permanencia a voluntad también. Todo es voluntario y todo al alcance de todos y cada uno. En nada se parece a los otros movimientos de masas; jamás en la C.N.T. podrá existir burocracia y la estela de males insalvables que padecen los movimientos dirigidos por A o por B. Pero precisamente por esa libertad que existe en la esencia misma de nuestro movimiento, los individuos que de él se reclaman tienen incluso el derecho de dormir con sus laureles o sin ellos. Nadie, ningún acuerdo de congreso ni de asamblea le ha obligado a actuar contra su voluntad, como no le obliga a nada. Y esto no es un mal, si se toma como debe hacerse, por su elevado principio de libertad y justicia. Ahora bien: si lo mismo se hace con el pensamiento puesto en lo que al respecto opinan los autoritarios, entonces sí, las comparaciones son siempre malas y en el caso de nuestra Confederación con el resto de organizaciones obreras —de cualquiera otra clase de organización dirigida—, pésimas. No se puede comparar lo incomparable, lo original y único, con lo corriente, esclavista y despistado.

No tenemos que repetir lo tan sabido: la C.N.T. es lo que son sus gentes, ni más ni menos. En ella no hay primero ni segundo, ni mucho menos último, porque ella de por sí todo lo iguala. Nos causa una especie de sonrisa comprensiva captar el sentido extraño que algunos militantes otorgan a ciertas apariencias erróneas de organización en nuestros medios. Porque nos damos cuenta enseguida de que por su parte ellos no logran desprenderse del lastre autoritario —aún deseándolo con todas las fuerzas de su lealtad—, que los impulsa a imaginar que en la C.N.T. se puede hacer o se podría hacer lo mismo que se hace en las organizaciones que se le oponen como nuestras superiores y más concordes con el tiempo que vivimos. No, compañeros. En la C.N.T., todo lo que se haga y desde cualquier punto en que se haga, por su propia ley natural de evolución y de historia, tiene que ser hecho a la satisfacción de los ácratas —declarados o sin declarar—, que la animan. Y nos da que pensar el hecho de insistir en hallar deficiencias de actuación o de intención en los compañeros que más se esfuerzan por superarla, si en los impugnadores de tales militantes no se manifestará insensiblemente al menos un deseo injustificado de liderismo o lo que viene siendo igual: de estar seguros, sin base positiva que lo demuestre ante sí o ante los demás, de que ellos realizarían mejor las tareas para las cuales, desde el momento en que no las realizan, es por que no han sido llamados a hacerlo. ¿Se trata de saber o no saber esperar la oportunidad de entregarse plenamente a la lucha en el punto por uno mismo elegido, sin estar seguro de si será ese el punto o de si por el contrario es precisamente aquel en donde nos encontramos? Es posible que en esa proposición se halle la clave de tanta tinta y tanta energía gastada inútilmente.

¿Cuántas veces se ha repetido que es el individuo, el militante, quien está en el derecho y en el deber de realizar todo aquello que honestamente tienda a la permanente revalorización del movimiento que voluntariamente ha abrazado? Ese es el verdadero punto a insistir en todas partes donde la voz o el hecho patente pueda dar en el blanco de una conciencia cenetista. Eres tú, compañero el que todo lo puedes hacer, si quieres, en el medio en que te encuentras. Deja de imaginar que los otros podrían o deberían hacerlo mejor; haz tú lo que de tí dependa y holgarán las acaloradas discusiones. Todo será realizado entonces como debe hacerse. Todo será un éxito seguro. No existirán congresos fallidos, acuerdos postergados, realizaciones en archivo. Y mucho menos aún —lo que es más imperioso e importante— decepciones, malas intenciones, críticas malsanas a militantes honestos, vanas palabrerías, anquilosismos orgánicos, imaginativas «geniales», proposiciones de «altura», desencantos, mermas de actuación y militancia, desacuerdos básicos, oposiciones a ultranza, negativismos de la peor factura, temores en una palabra que sólo encierran la falta de consecuencia y de disposición para seguir siendo lo que un día quisieron y dijeron ser, quienes ahora, hoy, desmienten con su actitud sus huecas palabrerías de circunstancia.

Se comprende que quien se señala —si a alguien en particular hubiese que señalar en el presente escrito—, es el que firma. No ha de sentirse

(Termina en la página 2.)

Los encargados de aplicar la liberalización franquista...

La América desunida o «el Corral trasero» de los Estados Unidos

Por VICTOR GARCIA

EN el seno de este racimo de países iberoamericanos, siempre en pugnacidad entre sí y empeñados en dar el ejemplo de «lo que no debe hacerse», aparece un Brasil mastodóntico, tan desorganizado como el resto de los países de Indoamérica, pero impresionante por sus ocho millones y medio de kilómetros cuadrados y sus 80 millones de habitantes que lo convierten en un continente dentro de otro continente.

Por asociación de ideas se puede llegar, como llegara el economista chileno Felipe Herrera en la conferencia que tuviera lugar en Bahía, Brasil, en agosto de 1962, sobre «Tensiones del Desarrollo en el Hemisferio Occidental», a la conclusión de que si Fernando VII hubiera hecho como Pedro I de la casa de Braganza: trasladar al Brasil los aperos de la monarquía portuguesa, habría logrado lo mismo, una unidad cohesionada política y económicamente que se prolongara desde el Río Grande —y mucho más al norte, puesto que el Tío Sam aún no había agredido toda la superficie arrebatada a México a mediados del siglo pasado— hasta la Tierra del Fuego.

Se trata, sin lugar a dudas, de una hipótesis muy arriesgada. La condición monolítica que hubiera podido asumir la monarquía, ya resquebrajada por los aires de la Revolución francesa, en tierras de América hubiera sido de corta durada. Las condiciones brasileñas eran muy diversas a las de todos los virreinatos de la corona de España y Fernando VII habría fungido de freno tímido y de corta duración que en nada habría alterado el desenlace de desintegración de las colonias hispanas. Una personalidad como Bolívar no pudo evitar, todavía en vida, que su sueño de la Gran Colombia, idea nada descabellada, quedara desgajado en las partículas de Venezuela, Colombia y Ecuador.

Indoamérica tenía que pasar a ser «los Estados desunidos del sur», como dramáticamente la calificara Francisco Bilbao. El habla, la religión, y hasta la sangre, demostraron no ser factores determinantes para el mantenimiento de una unidad política, mantenida artificialmente desde Madrid hasta su desmorone definitivo en Ayacucho en 1824.

Surgieron las veinte repúblicas extrañas entre sí, agrediéndose continuamente, Argentina y Uruguay, junto con Brasil, atacando a los guaraníes paraguayos, Perú y Chile sumidos en guerra fratricida, Bolivia bajo el caudillaje de Santa Cruz, en tira y afloja sangriento contra Perú y Chile, más tarde, bajo otros mandos, llevando a sus cholos a las ciénagas del Chaco, contra el Paraguay, Santo Domingo embistiendo a Haití, los teletipos están señalando ahora el incidente argentino-chileno, los centroamericanos en agresividad intermitente y, cuando la lucha abierta no estaba en el orden del día, la incursión nocturna para desplazar los hitos fronterizos que reducen a Ecuador, a Venezuela, a Bolivia nuevamente...

El espectáculo no puede ser más deprimente. No son *Estados desunidos*, los nuestros, son Estados que se odian entre sí y mientras se reúnen por un lado para hablar de la Asociación Latino Americana de Libre Comercio (ALALC), por el otro están latentes los problemas belicógenos de la mediterraneidad de Bolivia y Paraguay, la línea fronteriza impuesta al Ecuador por el tratado de Río de 1942 que favoreciera al Perú, el Belice guatemalteco codiciado por México, 5.000 kilómetros de frontera indecisa entre Chile y Argentina, la Guayana Esequiba pedida por Venezuela...

Donde las cosas van mal la tendencia siempre tira hacia el empeoramiento. Desde fuera no faltan ambiciones que saben especular ante la discrepancia interna. El peor de los males, para Indoamérica, no lo hemos mencionado todavía: es la presencia del vecino anglosajón del norte cuya sombra demasiado frondosa no ha permitido, hasta ahora, el desarrollo normal de los que viven a su alcance. Faltos de la clorofila de la mayoría de edad, los pequeños de Indoamérica han tenido que aceptar las directrices norteñas que han tenido siempre a que lo estimado por Washington como su «corral trasero» no pueda valerse por sí mismo y así, mientras por un lado aporta «ayudas» por otro lado las cobra a ratas prohibitivas y usureras.

La dificultad, al parecer imposible de superar, de ser solamente productores de materias primas y, lo que es más agravante todavía, monoproductores de esas, hipoteca toda intentona manumisora. Poderosos intereses sujetan, a través de gobernantes inescrupulosos prodigamente engrasados de sobras de dividendos logrados de sudor de sangre, los deseos libertadores que pudieran haber en determinados lugares. Hábilmente manipulados por los economistas norteños, el producto latinoamericano aumenta cada día, pero recibe menos retribución mientras que el artículo manufacturado con materias primas del propio suelo y subsuelo, regresa y es vendido a precios cada vez mayores. En otra conferencia económica, celebrada en Bogotá en 1960, Lleras Camargo denunció que los ingresos en dólares, que en 1951 eran, para Latinoamérica, de un valor de 4.311 millones, sólo tenían un valor, diez años más tarde, de 3.268 millones, que los ingresos en concepto de la lana, que en 1953 habían sido de 352 millones, pasaron a ser, en 1959, de 175 millones solamente, igual con el café, el cobre, el zinc, el plomo y toda la

(Pasa a la página 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

COLONIALISMO EN RHODESIA

LA fecha del 11 de noviembre constituye para los dirigentes de ciertos países, un galardón de gloria impregnado de sangre. Para unos es recuerdo de triunfo y para otros de derrota. Complicado esto de las celebraciones de las fechas bélicas. Tal es la mezcla de tendencias y la disparidad de posiciones, según las circunstancias. En la primera guerra europea con extensión mundial (Norteamérica participó a la hora del triunfo, o de la derrota), Italia formaba parte del bloque «aliado», contra el Imperio Austro-húngaro-alemán. En la guerra más reciente y más acentuadamente mundial, Italia fascista forma bloque con Alemania nazi y con Japón, ansioso también de expansión y de conquista. La fecha de la derrota da también lugar a conmemoración variada según los países.

La fracción mayoritaria de la población blanca de Rhodesia escogió la fecha del 11 de noviembre para declarar solemnemente su independencia. La primera de este género, declarada también por ingleses emigrados, en rebelión contra «la madre patria» la proclamaron en 1776 los «pioneros» de aquellos territorios que son los hoy llamados Estados Unidos de América del Norte.

Aquella proclama constituía una declaración en regla contra el imperialismo aplicado en «las Américas», tanto por Inglaterra como por España y Portugal. Poco a poco el foco liberador fue ganando todo el Continente... «Desde un Polo hasta el otro resuena, *libertad, libertad, libertad*», acuerda el himno argentino, impregnado por aquellos alardes de independencia.

Otra cosa ocurre en Rhodesia. Territorio situado en el Sud africano, que fue prácticamente colonizado en los albores del siglo por Cecil Rhodes, fundador de una compañía que se asignó todos los derechos de explotación y de beneficio hasta 1923. Desde entonces la división territorial que toma el nombre de su colonizador, pertenece a la «Corona» y entra más tarde en el llamado Commonwealt. La familia del entonces llamado «Napoleón del Cabo», que no fue militar, sino hábil comerciante, reside ahora en Londres y asiste acongojada a la inevitable división. Pues quedaron allí los elementos que formaban parte de la compañía privilegiada y sus actuales descendientes pretenden romper con la política hoy liberal del decaído imperio inglés, para reafirmar sus prerrogativas. Sobre todo para constituir un país independizado de los pujos renovadores a los que la Corona accede, so pena de dimisión a corto plazo.

Los «amos» de Rhodesia se consideran afectados por las corrientes evolucionistas que reclaman trato idéntico e iguales derechos a negros y a blancos. Tozudos, afirmados en un pasado de provechosas ventajas, reclaman el derecho a regir sus beneficios, a explotar a su guisa a los colonizados negros y a impedir que la legislación inglesa intervenga en la que consideran su medio propio.

El problema es agudo y el porvenir se halla preñado de violencias. La desproporción entre negros y blancos es enorme (20 negros por 1 blanco). Doscientos veinte mil blancos pretenden continuar dictando su ley a cuatro millones de negros, los cuales continúan siendo considerados por los blancos como elementos de una raza inferior. En el folklore rhodesiano existe un personaje célebre: Van der Merwe, latifundista de origen Boer, que sirve de base a historias diversas. He aquí una de éstas, bastante característica en las actuales circunstancias: «Van der Merwe atropella con su automóvil a tres africanos. Al llegar al comisariado de policía informa así: «El primero tenía la cabeza aplastada. Lo enterre. El segundo respiraba aún, pero con dificultad. Lo enterré también. En cuanto al tercero, se hallaba en el borde de la carretera y gritaba sin reposo: Yo no tengo nada patrón, absolutamente nada. Yo lo metí en la fosa con los dos, dijo Van der Merwe, pues usted sabe bien hasta qué punto estos cafres son mentirosos.»

Esta fábula corresponde a la mentalidad de los inspiradores y de los émulos de Ian Smith, el jefe de gobierno rhodesino rebelde. No es extraño que la situación creada en la citada región de Africa haya provocado en el famoso arzobispo de Canterbury, reacciones nada evangélicas por cierto. El batallador arzobispo reclamó al laborista Wilson, jefe de turno en el gobierno inglés, el envío inmediato de tropas para intimidar —y si necesario— aplastar las pretensiones del «Rhodesian Front», partido de los insurrectos. El arzobispo de Canterbury no pretende defender la «Corona» contra los insurrectos. Lo que desea es defender a los autóctonos africanos negros.

El laborista Wilson se halla en una curiosa encrucijada. Como liberal habría de apoyar todo intento de independencia. Como Ministro ha de oponerse a toda disgregación del Imperio. Además, en la actual situación todo le obliga a tomar medidas coercitivas contra quienes al romper con la monarquía inglesa, declaran bien alto y fuerte que no quieren que en Rhodesia ocurra lo que en el Congo y Argelia. En ambas regiones del Africa, dicen, los blancos colonizadores quedaron librados a sí mismos, con la oposición frontal de los aborígenes. En el Congo se aplastó a los blancos. En Argelia se les desposeyó de sus privilegios. Ellos, los rhodesianos, pretenden continuar explotando a los negros como a bestias de carga. Se sienten «dueños» del terreno y piensan que constituyendo un nuevo Estado obtendrán la solidaridad de otros Estados.

No se equivocan en mucho. El gobierno inglés resolvió tomar represalias de carácter económico contra los insurrectos. No se aceptará el tabaco de Rhodesia ni otros productos de allí naturales. No se les suministrará petróleo. Prontamente se ha sabido que las empresas «Total» (francesa) y «Agip» (italiana) ofrecieron suministrar de petróleo a los rebeldes. El caso tiene un antecedente. Cuando Italia atacó a Abisinia (1933), los Estados llamados liberales decidieron también un bloqueo económico que pudiera «enfriar» los impulsos bélicos de Mussolini. Rusia suministró el petróleo y el «Duce» prosiguió «su marcha triunfal» —¿Antecedente al futuro pacto Hitler-Stalin? No. Simplemente «bussines»— «Les affaires sont les affaires».

En este caso, el mineral de Zambia, región africana vecina, jugará un papel importante en favor de los «independientes». De producirse el bloqueo absoluto, el ferrocarril que conduce el mineral a puerto y que atraviesa Rhodesia, constituirá un «argumento» de primera fuerza. Se calculó ya que serían necesarios 2.500 aviones de carga para poder asegurar el tráfico normal del mineral. Y esto también cuesta caro.

Por su parte Ian Smith amenaza con sus fuerzas y comenzó ya la represión en su pretendido feudo. A los opositores les envía a campos de concentración que ya funcionan desde que comenzó su «gesta». Pero la oposición gana terreno, entre los blancos mismos. Los negros, temerosos, declararon tímidas huelgas. Pero ya van tomando corage y no puede decirse aún quien ganará la partida.

HUEVOS PODRIDOS Y ESCUPITAJOS

Los dirigentes de los Estados Unidos pierden prestigio en Sud América. La Conferencia de la Alianza para el Progreso, que hubo de ser aplazada por el «asunto» de Santo Domingo, se anuncia como un semi fracaso. Venezuela se niega a asistir. Cuba se halla ausente por decreto. Los otros países no conservan ni sombra del inicial entusiasmo.

Johnson envía sus plenipotenciarios: Dean Rusk, secretario de Estado y al propio Roberto Kennedy (a quien no quiso como vicepresidente), a quien nada vale la aureola de su hermano asesinado. Dean Rusk obtuvo una mala acogida alternada con insultos y manifiestos, tanto en Buenos Aires como en Montevideo. Parece ser que en la Atenas del Plata quisieron incluso sacudirle unas bofetadas.

En cuanto a Kennedy la cosa fue más gorda: se le apedreó, se le cubrió de huevos podridos, y se le cubrió la cara de escupitajos. La cosa fue organizada por los estudiantes chilenos y se produjo en la Universidad de Concepción. Los estudiantes advirtieron de antemano la acogida que ofrecerían al representante de los Estados Unidos a quien gritaron: «Asesino», «Vuélvete a tu tierra», «go home». El hecho no es nuevo. Aunque menos violento y grosero, tuvo un antecedente. La repulsa que se propinó a Nixon, el entonces vice presidente de los Estados Unidos, dejó una nota amarga en el recuerdo de los «viajantes del dólar». Pero éstos continúan tan testarudos. Como si nada...

***

En Santo Domingo la situación continúa anormal. Se preveen nuevas explosiones sangrientas. Decididamente el Tío Sam no está de suerte en sus previsiones.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

JUAN PEIRO EN LA CONCIENCIA DE UNOS TRAIDORES

QUE el enemigo haga uso de todos los medios cuando le falla el recurso de la fuerza, es algo que no debe de sorprendernos. La habilidad, la astucia, el soborno, la marrullera hipocresía, lo dorada falsedad; todo cabe en el plan maquiavélico de conseguir su intento. Y harto sabido es que los reaccionarios, los fascistas que oprimen nuestro país, se desviven por querer dar la sensación de que han *evolucionado*, hasta el extremo de liberalización y democratización al nivel de los demás países del mundo... De que ello es descarada falsedad, de que hay en el fondo aviesa intención, dan prueba cada día, y en todo lo que afecta a la vida social del país.

Harto conocida es ya la última maniobra de envergadura: Buscar montar un tinglado de organización sindical, donde las siglas de la C.N.T., representadas por unos cuantos elementos, en funciones de *cabestros*, traten, con espaciosa argumentación, de arrastrar al conjunto del proletariado hispano. El enemigo sabe que en todas partes hay elementos susceptibles de ser sobornados, siempre ha habido quienes han tenido predisposición a traicionar. Y de ello busca sacar partido el franquismo.

No es de ahora que han surgido por ahí tipos dispuestos a una labor tan ruin. Los compañeros de la región levantina saben que ya desde años, sujetos de tan deleznable catadura moral, como los Botella, hermanos Ortega, Iñiguez, y alguno que otro más, se avinieron a tan degradante cometido. Mas, los resultados han debido ser escasos para el franquismo.

De algunos, dispuestos al trapicheo, cuyos nombres andan por ahí, nada nos sorprende, por aquello de que «la cabra tira al monte»; porque siempre fueron rémora de la Organización; siempre buscaron poner freno al impulso manumisor, revolucionario, de la C.N.T. Por parte de algún otro, el lamentable papel de *cabestro*, el oficiar de traidor, sorprende un tanto, y revela a lo que puede llegar la cobardía, la ausencia de dignidad, el bajo relajamiento, cuando no se tiene un temple firme para mantener un ideal.

Recordamos, al considerar el rumbo de tan denigrantes maquinaciones, la entereza, el comportamiento verdaderamente ejemplar, heroico, de quienes, como Juan Peiró, no titubearon en dar la vida antes que deshonrarse aceptando el ser instrumentos de la reacción. Peiró, que como es harto sabido, en inteligencia, en conocimientos sindicales, en experiencia de actuación, superaba de mucho a toda la «racaille» que ahora pretende elaborar un híbrido amasijo sindical, podía, de haber querido, tener asegurada una brillante situación material, y, lo que es de mayor trascendencia, *haber conservado la vida*. Al serle planteado el dilema de: o aceptaba un puesto de consejero en los sindicatos de la Falange, o, de lo contrario, caería para siempre ante un pelotón de ejecución, no vaciló en tomar una determinación: Prefirió que lo matasen antes que ser un renegado, un despreciable *cabestro*, un traidor. En *la hora de la verdad*, supo ser, «nada menos que todo un hombre».

He ahí el formidable ejemplo de Juan Peiró, que quizás más de una vez ensombrecerá la conciencia de los elementos aludidos. Máxime si, hecho el pasteleo, el enemigo, que no puede dejar de ser jesuítico, los desprecia, considerando, a la manera del clásico, que:

«El traidor no es menester, siendo la traición pasada.»

DOS OBREROS SIGUIENDO CAMINOS DIVERGENTES

La ciudad diríase que está en pleno apogeo en lo de construir viviendas. Buen número de españoles trabajan en la albañilería. De ellos, los hay que son compañeros, esto es, afiliados a la C.N.T.

Paseando seis o siete españoles por uno de los jardines de la ciudad, habla uno de ellos. Seguramente no ha leído a Max Landaeur, el anarquista alemán, tan estimado de Kropotkin y Max Nettlau. Explica:

—Nosotros somos un grupo inicial de ocho compañeros en las labores propias del ramo de la Construcción. Formamos una pequeña colectividad. Nadie nos explota. Nos desenvolvemos

(Termina en la página 3.)

¿CONSUMATUM EST?...

Traducimos del diario «Le Monde» de París, 19 de noviembre de 1965:

«Un cierto número de antiguos dirigentes anarquistas y altos funcionarios de los sindicatos gubernamentales, han firmado en Madrid, con fecha del 12 de noviembre, un acuerdo destinado a reforzar la eficacia de la organización sindical (gubernamental), y a evitar las luchas anteriores, según información de fuente digna de fe. Según este acuerdo, en adelante no podrá haber más que una sola central sindical obrera, de afiliación obligatoria. Los sindicatos serán independientes del Gobierno y del Movimiento. En fin, el derecho de huelga será reconocido.»

Inútil repetir que el grupo pretendidamente cenetista implicado en este desdichado asunto, ha obrado por su cuenta y riesgo, no comprometiendo lo más mínimo, su deslabazada conducta, a la Confederación Nacional del Trabajo. El franquismo va a reírse de esos «deales cooperadores», y en la hora del desprecio absoluto, a esa docena más uno de apóstoles del absurdo, no les quedará otra aspiración que la de morir de vergüenza cuanto antes.

Porque el suicidio moral ya lo han consumado.

CFP3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

2 DECEMBRE 1965
NUMERO 378
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

TRAHISON

LE Monde **du 19 novembre 1965 publie l'information suivante, transmise par l'A.F.P. :**

« Un certain nombre d'anciens dirigeants anarchistes et de hauts fonctionnaires des syndicats gouvernementaux ont signé à Madrid le 12 novembre un accord destiné à renforcer l'efficacité de l'organisation syndicale (gouvernementale) et à éviter les luttes antérieures, apprend-on de sources dignes de foi... »

Nous tenons à préciser pour le quotidien français et pour l'opinion publique en général que les « anciens dirigeants anarchistes » ayant participé à ces discussions avec les représentants du franquisme ne représentent, en aucune façon, **le mouvement libertaire espagnol et qu'ils en sont exclus de fait.**

Il s'agit, en réalité, d'une mystification tendant à laisser croire que les anarcho-syndicalistes espagnols seraient prêts à participer à l'édification d'un nouveau régime de dictature revu et corrigé par les sbires de Franco ou ses opposants de droite afin d'être présenté aux masses sous un aspect « démocratique ».

En fait, on veut se servir du prestige révolutionnaire de la Confédération Nationale du Travail **pour cautionner le néo-franquisme. Les tenants du pouvoir n'ignorent pas la popularité en Espagne des anarcho-syndicalistes révolutionnaires qui ont jeté les bases, entre 1936 et 1939, d'un véritable socialisme. Le néo-franquisme a donc jugé nécessaire de créer une confusion dans l'esprit des travailleurs à la veille du changement de régime, et a fait appel, pour cela, à des militants qui n'ont pas hésité à trahir leur idéal pour quelques pesetas, à se renier eux-mêmes pour une sinécure qu'ils obtiendront s'ils ne sont pas auparavant garrottés par leurs complices devenus tout-puissants.**

Ces hommes sont des traîtres qui n'ont plus rien de commun avec la C.N.T. et qui affirment, à tort, représenter celle-ci. Les accords de Madrid sont une simple tractation entre filous du même acabit et ne mettent absolument pas en cause le mouvement libertaire espagnol.

Le mouvement anarchiste espagnol demeure l'avant-garde, le ferment, l'expression de la lutte des classes laborieuses en marche vers leur émancipation totale, vers le communisme libertaire réalisant dans les faits l'égalité économique et sociale.

Il ne saurait être question d'une « discussion » avec le régime actuel. **Pour la section espagnole de l'Association internationale des travailleurs, comme pour la section française, la tâche actuelle essentielle demeure la lutte contre toute compromission avec le féodalisme ou le capitalisme et la préparation effective de la** révolution sociale.

Sous le titre « L'alliance syndicale dénonce l'accord entre les anarchistes et les syndicats officiels », le Monde **du 20 novembre, s'inspirant des mêmes sources que précédemment, laisserait croire que le mouvement anarchiste est engagé dans des pourparlers avec le gouvernement franquiste. Encore une fois, il n'en est rien et l'erreur commise ne peut être imputable qu'à une mauvaise information ou à une manœuvre sciemment dirigée par le gouvernement franquiste. Quant à l'A. S. O., elle se trouve mal placée pour prendre la place d'arbitre dans cette affaire et si elle a raison de condamner « les négociations avec les hommes politiques de droite », elle n'en fait pas moins le jeu du franquisme en assimilant les quelques « traîtres » au mouvement anarchiste tout entier. Oui, c'est dans les usines qu'il faut organiser les travailleurs, « les aider dans leur lutte journalière », ou plutôt y prendre part, mais pas avec l'appui et les fonds du néo-impérialisme américain.**

Sous le régime du garrot, le rôle du militant syndicaliste n'est pas d'instruire le travailleur des subtilités du réformisme, son rôle est de le préparer à renverser, par tous les moyens en son pouvoir, la dictature.

« Le seul chemin efficace de l'action syndicale » c'est celui qui conduit à la grève générale expropriatrice et gestionnaire, à la révolution sociale.

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL D'ESPAGNE EN EXIL
Secrétariat Intercontinental

MISE AU POINT

Ayant pris connaissance d'une notice parue dans la presse, le Secrétariat Intercontinental de la C.N.T. d'Espagne en Exil, déclare que les prétendus « anarchistes qui ont signé à Madrid un accord avec de hauts fonctionnaires des Syndicats gouvernementaux» n'ont rien de commun avec la *Confédération Nationale du Travail* (C.N.T.) ni avec le Mouvement anarchiste espagnol.

Ces organisations poursuivent leur lutte en faveur des libertés du peuple espagnol, irréductiblement opposées à la dictature et ne pactiseront jamais ni avec les syndicats gouvernementaux ni avec la Phalange.

Le Secrétariat Intercontinental de la C.N.T. d'Espagne en Exil

ABONDANCE ET JUSTICE

Les besoins se multiplient au fur et à mesure des découvertes de la science, c'est-à-dire que l'appétit de consommation croît avec la satisfaction des besoins. Ce sont les gens à gros revenus qui sont les plus insatisfaits, toujours à la recherche de nouvelles satisfactions. Ce n'est ni raisonnable, ni rationnel, on peut le déplorer, mais il faudra attendre encore longtemps avant que les hommes aient acquis sur eux-mêmes le pouvoir de dominer leurs appétits.

Si le problème du bien-être est lié à celui de l'abondance, celui de la justice dans la consommation est conditionné par l'établissement de l'égalité économique. Voir dans l'abondance le seul critère de la justice, c'est faire comme l'âne courant après la carotte qu'on lui tend d'assez loin afin de décupler ses efforts sans satisfaire son appétit.

Le fait que l'on peut produire toujours davantage de produits industriels, incline à penser que la satisfaction des besoins deviendra toujours plus facile ; c'est une vue de l'esprit, théorique, qui ne se retrouve pas dans les faits. En économie capitaliste, il n'y a intérêt à produire davantage que si les possibilités du marché s'élargissent, si les ventes deviennent plus nombreuses sans cesser d'être rentables, d'assurer des profits : on ne produit que pour *satisfaire des besoins solvables*. Un bon milliard d'hommes manquent du nécessaire, mais ils n'ont qu'un pouvoir d'achat dérisoire !

Tout accroissement du nombre des consommateurs doit s'accompagner d'une augmentation du pouvoir d'achat global. Or, comme la productivité est fonction de l'automation, plus on produit moins on distribue de « pouvoir d'achat » !

Tout le drame de la civilisation industrielle capitaliste surgit de la difficulté à résoudre le problème posé par cette contradiction. Il semble ne pouvoir être résolu par une économie financière.

Les Etats, malgré leurs ambitions, seront amenés à prendre des mesures limitant les naissances, ce qui réduira le nombre des consommateurs à espérer, l'importance du marché intérieur sans que s'élargisse le marché mondial : l'abondance tuerait donc les marchés par réduction progressive des ventes...

En économie capitaliste (grands Etats) produire n'offre plus aucune difficulté, mais vendre est essentiel et aléatoire.

L'abondance, pour conditionner la justice, c'est-à-dire le droit humain, doit transformer les rapports de production à consommation par une distribution gratuite des productions devenues invendables. Comme l'abondance est propriété des capitalistes, ces derniers préfèrent la détruire ou la freiner afin de protéger la légitimité du profit.

Les exemples abondent de productions détruites parce que leur abondance les rendait invendables. Les entreprises industrielles, dans le monde, tournent à une moyenne de 70 % de leurs possibilités. Les consommateurs restent passifs devant ces destructions ou ces freinages, ce qui prouve que les affaires n'étant pas totalement stoppées, ils nourrissent encore des illusions sur une économie essentiellement fondée sur l'inégalité des revenus.

Ils ne croient pas (et sont entretenus dans cette erreur par tous les moyens d'information de l'économie capitaliste) que la civilisation dont ils sont les esclaves est menacée par l'accroissement du chômage technologique et par la dégradation simultanée du profit et du « pouvoir d'achat ».

L'économie capitaliste est fondée sur la rentabilité des entreprises, mais ces dernières se multiplient dans un monde *physiquement borné*, il est évident que la concurrence devient chaque jour plus féroce, ce qui, contradictoirement, détermine une concentration de plus en plus poussée de ces entreprises : le capitalisme se bat à la recherche d'une coopération internationale.

Cette progression scientifique et technologique de la production entraîne une recrudescence du chômage là où l'automation s'intensifie, comme en Amérique. Et cette évolution serait irréversible si tous les Etats industriels ne se livraient pas à la fabrication et à la vente des armements dont ils justifient la nécessité par l'entretien d'un climat de *guerre froide* qui, logiquement, ne peut qu'aboutir (et aboutit) à la *guerre « chaude »*.

Tous les moyens d'information sont utilisés par les Etats capitalistes pour égarer l'opinion et la maintenir dans une espérance évasive de paix tout en essayant de la convaincre de l'impossibilité de désarmer.

On suscite des conflits secondaires dont on limite l'étendue, mais qui, tour à tour, deviennent des consommateurs d'armements, de vivres, etc.

Et sur ces réalités sanglantes et profitables aux industries et au commerce d'exportation, on assoit une fausse prospérité qui permet de freiner le chômage et de distribuer des salaires à des travailleurs inconscients et coupables.

Entretenus dans leurs préjugés nationaux autant par l'information étatiste que par la propagande des partis socialistes, on ne voit jamais (au contraire), en aucun pays, les travailleurs exiger que les fabriques d'armements soient converties en fabrications utiles, jamais !

L'économie capitaliste n'y pourrait consentir alors que son expansion est déjà menacée par la saturation des marchés mondiaux. A qui pourrait-elle vendre ces surcroîts de production ?

L'abondance des biens de consommation n'est-elle pas réalisée aux Etats-Unis ? Bien sûr ! Mais si ce pays, qui connaît des millions de pauvres, se bornait à la distribuer selon les besoins, cela signifierait que l'économie capitaliste aurait été remplacée par un système de distribution gratuite des choses et des services ou de rémunération par une monnaie de consommation fondante non spéculative : toute vente présuppose une distribution de pouvoir d'achat.

Ce que ce pays réalise par le travail et la guerre, avec des moyens énormes, les autres Etats industriels le réalisent avec moins d'ampleur, mais avec la même perfidie.

Que fait ce pays (et les autres) afin que le progrès reste soumis au profit ? Il exporte son abondance à des prix de dumping, suscite des conflits qui entretiennent un climat d'insécurité et favorisent la fabrication des armements : *s'il n'agissait pas ainsi, l'abondance tuerait le profit !*

Nous allons donc à cadence plus ou moins rapide, vers un monde où l'abondance, loin d'être une source de bien-être ou de justice, plongera les hommes dans une crise telle que les fous de l'histoire tenteront d'en sortir par la guerre alors que les bâtisseurs de l'égalité et de la justice s'efforceront d'abolir l'économie capitaliste et les Etats, pour instaurer l'autogestion sur tous les plans, l'administration des choses.

Il appartient au syndicalisme révolutionnaire, face à ces éventualités, de mûrir sa pensée, de préparer les techniques d'une libération dont la plus essentielle est celle de préparer les travailleurs à la prise en gestion de toute l'abondance, et d'organiser sa distribution égalitaire.

COUP D'ŒIL SUR L'ACTUALITE

EN ESPAGNE

La commission des Cortes vient de rendre public un rapport sur la réforme du code pénal qui, actuellement, classe la grève parmi les délits de sédition.

Il faut croire que les conclusions de ce rapport dénotent un pur esprit réactionnaire, car même la presse officielle critique vigoureusement la position prise par les Cortes qui voudraient établir une distinction entre les « conflits du travail proprement dits » et les actions répondant à des « motifs politiques ».

Il est bien évident que l'organisation politique n'étant que le reflet des structures économiques et des modes de production qu'elle entend maintenir coûte que coûte, aucun conflit entre exploités et exploiteurs ne saurait être autre chose qu'une attaque violente à la fois contre les sbires de la maffia féodaliste, contre les structures moyenâgeuses qu'ils imposent à l'économie et contre l'Etat lui-même qui n'est que l'émanation et l'exécution des possédants. La grève ne vise pas seulement à améliorer dans l'immédiat les conditions des travailleurs, elle contient également en germe une remise en cause totale de l'organisation économique et sociale. Il est donc logique qu'elle soit une atteinte à la sûreté de l'Etat, qu'elle nuise à son bon fonctionnement et à celui de la vie quotidienne tant qu'elle ne sera pas à la fois généralisée et révolutionnaire ; ce jour-là c'est le système tout entier, économique et politique, ces deux aspects ne pouvant être séparés, qui sera jeté à bas d'une seule pièce. Tout « conflit du travail » est un acte de rébellion contre les principes mêmes de l'organisation économique et sociale, une affirmation des aspirations du peuple espagnol à l'égalité économique et sociale par le fédéralisme collectiviste.

C'est ce que ne disent pas le quotidien catholique *Ya* et le quotidien « syndicaliste » *Pueblo*. Leurs prises de position démontrent seulement une fois de plus qu'il existe en Espagne une opposition de droite qui entend prendre la succession de la dictature franquiste et qui cherche à utiliser tous les moyens démagogiques pour entraîner le pays à sa suite. La preuve en est que certains responsables de la presse « syndicale » officielle participaient, il n'y a pas si longtemps, à des pourparlers avec les dirigeants franquistes tendant à déconsidérer dans l'esprit des travailleurs la seule organisation syndicaliste révolutionnaire d'Espagne, la C.N.T., en prétendant la faire participer, par le biais d'éléments non représentatifs, à la grande centrale réformiste qui est le rêve de tous les réactionnaires et qui permettrait de perpétuer l'exploitation franquiste sous un aspect « démocratique ».

Mais la C.N.T. demeure l'organisation de lutte qui ne saurait accepter aucun compromis. Les militants anarcho-syndicalistes ne sont pas des politiciens que l'on peut acheter avec une bonne sinécure, mais des révolutionnaires qui n'abandonneront le combat que lorsque l'égalité économique et sociale sera réalisée dans les faits.

∴

Personne ne saurait douter de la laïcisation de l'enseignement en Espagne. On pourra en juger par le fait que « les diplômes accordés par la Faculté des sciences de l'université jésuite de Bilbao auront, selon un décret publié par le ministre de l'Education nationale, la même valeur que ceux accordés par les universités de l'Etat. La même situation existe déjà pour l'université catholique de Navarre qui, elle, appartient à l'Opus Dei ». On pourrait rapprocher ces faits de la déclaration donnée par un membre important de l'enseignement espagnol qui répondait aux protestations contre l'exclusion d'un professeur, qu'il considérait comme un devoir de sa « conscience » d'interdire que soient confiés des élèves à un professeur de pensée « marxiste ». Il considère sans doute aussi comme un devoir d'enseigner qu'il est dans l'ordre nécessaire des choses qu'il existe une minorité vivant dans l'opulence et une masse d'exploités qui n'ont que leur chemise quand on ne la leur prend pas.

EN FRANCE

Grève à la Société vosgienne de profilage à Gérardmer déclenchée à la suite de la diminution des salaires de dix-sept ouvriers. Il s'agirait pour la direction de sanctionner des baisses du rendement individuel. Les fiches de pointage seront toutefois vérifiées.

En fait, il s'agit sans doute d'imposer un rendement supplémentaire aux ouvriers.

Imposer au travailleur des cadences inhumaines, l'assimiler de plus en plus à une véritable machine, c'est sans aucun doute la conception du progrès technique tel que l'envisagent des capitalistes. Ils entendent ainsi « amortir » les frais occasionnés par l'emploi de machines modernes, mais la construction de ces moyens de production est une œuvre collective et l'ouvrier, auquel ils imposent un rythme de plus en plus pénible, est leur possesseur au même titre que le patron sinon plus. L'œuvre accomplie par la collectivité appartient à tous et lorsque les opprimés l'auront compris, ils ne se contenteront pas de revendiquer des «améliorations » sans cesse remises en cause : ils s'empareront des moyens de production et décréteront l'égalité dans la production comme dans la consommation selon les possibilités et les besoins de chacun.

SEVY

A LA S. N. C. F.

ETRE UN MILITANT

Depuis quelque temps, devant la trahison de plus en plus éclatante des centrales officielles, bon nombre de cheminots se renseignent sur la Fédération des travailleurs du rail-C.N.T. : Combien êtes-vous ? Combien payez-vous de cotisation ? etc.

Nous tenons dès maintenant à mettre en garde ces camarades ; le syndicalisme révolutionnaire n'est ni une question de suiveurs, c'est-à-dire de nombre, ni une question de carte et de cotisation. Le syndicalisme révolutionnaire n'est pas une assurance tous risques.

Un cheminot qui adhère au syndicalisme révolutionnaire, que représente aujourd'hui la F.T.R.-C.N.T., doit, avant toute chose, être un militant. Il doit y venir en sachant qu'il n'en tirera aucun profit personnel pour son avancement, mais qu'il y vient lutter pour le bien-être de tous dans l'égalité complète pour la suppression du salariat, ce qui veut dire par la suppression de toutes les hiérarchies.

Ceux qui se sentent capables de mener cette lutte doivent rejoindre la Fédération des travailleurs du rail.

R. J. SOURIANT

SYNDICALISME

« En présence de toute usurpation de droits qui est le propre du patronat, se dresse le syndicalisme qui proclame, pour le prolétaire, le droit absolu de travailler par tous les moyens en son pouvoir à l'effet de réduire l'autorité patronale, de diminuer les privilèges patronaux, d'assainir l'atmosphère de l'usine, de conquérir de nouveaux droits et de nouvelles garanties, considérés comme autant d'étapes franchies le rapprochant de sa totale libération. En présence de toute usurpation de droits qui est le propre de l'Etat, se dresse le syndicalisme qui proclame pour le prolétaire le droit absolu de penser, d'agir, de lutter selon les règles établies par lui, et de ne tenir compte de celles édictées par l'Etat que dans la mesure où ces règles légales le favorisent et l'aident.

« Donc, affirme le syndicalisme, pour le travailleur rien à attendre du patronat. Ce dernier ne peut sans porter une atteinte directe à ses intérêts réduire son auorité et ses profits.

« Donc, affirme le syndicalisme, pour le travailleur rien à attendre de l'Etat qui ne peut d'une façon désintéressée se donner pour tâche de fortifier l'action ouvrière ou d'accroître les libertés nécessaires au prolétaire pour la lutte de chaque jour. De là, l'opposition existant entre syndicalisme, d'une part, patronat, Etat, de l'autre. De cette opposition résulte la lutte ; le travailleur ne devant compter que sur lui-même agit pour exiger de l'un des avantages, de l'autre des libertés. Semblable résultat ne peut s'obtenir et durer que si l'ouvrier fortement groupé, entraîné pour l'action, formule ses propres aspirations, fixe les moyens de les imposer, détermine les conditions de la lutte et arrête la nature de ses efforts.

« Ainsi le salarié, maître à toute heure et à toute minute de son action, l'exerçant à l'heure jugée bonne par lui, l'intensifiant ou la réduisant au gré de sa volonté, ou sous l'influence de ses ressources et de ses moyens, n'abandonnant jamais à quiconque le droit de décider à sa place et pour lui, gardant comme un bien inestimable la possibilité et la faculté de dire à tout moment le mot qui active ou celui qui clôture, s'inspire de cette conception si ancienne et si décriée dénommée : action directe ; cette action directe qui n'est que la forme d'agir et de combattre propre au syndicalisme.

« En effet, puisque le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière ; puisque la classe ouvrière pour créer ce mouvement doit être organisée en tant que classe, c'est-à-dire que les groupements issus d'elle ne peuvent comprendre que des salariés ; puisque ces groupements ainsi compris matérialisent organiquement l'opposition qui rend adversaire l'ouvrier du patron ; puisque de ce fait ces groupements excluent les individus jouissant

(Suite page 2.)

A LA R. A. T. P.

DU POINÇONNEUR DES LILAS A LA GRATUITE

La Régie autonome des transports parisiens étudie, depuis quelques mois, « l'automatisation du contrôle des titres de transports » aux entrées du métro.

L'annexe 10, du procès-verbal n°8, du C. P. n° 1 de la séance du 21 septembre dernier, nous dit :

« Les premières études ont porté sur l'utilisation de tourniquets fonctionnant au moyen de jetons ou de pièces de monnaie. Elles ont fait apparaître que, dans ces conditions, l'automatisation du contrôle et de l'admission des voyageurs ne pouvait se faire de manière acceptable que si l'on admettait de notables simplifications à notre tarification... »

En effet, les transports français (S.N.C.F. et R.A.T.P.) ont le système de tarification le plus compliqué du monde. Réductions multiples aux militaires, mutilés de guerre et « pères-lapins », autrement dit familles nombreuses, qui varient de 30, 40, 50 à 75 %.

La R.A.T.P. envisage donc de concevoir un appareil électronique qui accepterait ou refoulerait le titre de transport selon la catégorie du voyageur.

Comme on le voit on tient à conserver certains privilèges. Alors que la solution idéale serait la *gratuité* pure et simple des transports.

Il a été maintes fois prouvé que le métro de Paris n'aurait pas plus de frais s'il était gratuit. Un conseiller municipal en avait d'ailleurs fait la démonstration il y a quelques années.

Le personnel pourrait alors bénéficier de la semaine de trente heures et d'une augmentation des jours de congés, puisque, avec la gratuité, le « poinçonneur des Lilas », devenu inutile, pourrait être employé à l'entrée des stations aux heures d'affluence pour aider la canalisation des voyageurs et pour renseigner provinciaux et touristes qui, souvent, cherchent leur direction.

Il y a beaucoup à faire, mais ce n'est pas avec le « poinçonneur électronique » qu'on trouvera la solution. La solution c'est *la gratuité*. Le reste c'est du vent.

Monique BADOIT

Production et Consommation

Ces deux actes sont tellement liés entre eux qu'on ne peut parler de l'un sans penser à l'autre.

Pour les spéculateurs, la production est surtout liée, non à la consommation, mais à la vente, et celle-ci avec bénéfice. Pour eux, la production n'a d'intéressant que le profit qu'il est possible d'en tirer. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, du profit que l'on obtient de la production par le fait de la consommation, mais du supplément de richesse qu'on tire de la production en la faisant passer par l'épreuve de la vente.

Pour le spéculateur, ce qui importe c'est l'enrichissement par le résultat du jeu de l'échange. Il ne se contente pas simplement de jouir de ce qui est produit, il désire que la richesse produite se multiplie à son avantage personnel par toutes sortes de manœuvres opportunes. Son but n'étant autre que celui de s'enrichir, il commettra, s'il le faut, les pires sottises.

Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, le problème se présente sous un aspect tout à fait différent. Il s'agit de produire pour consommer. Ce qui compte c'est pouvoir consommer ce que l'on produit. Nous en sommes empêchés actuellement par le système dans lequel nous nous trouvons englobés. Nous contribuons, même, à la continuité du système, involontairement, parfois inconsciemment. D'où la nécessité d'accomplir un tour de force pour pouvoir nous en sortir. Ce tour de force sera la grève générale.

Au lendemain de cette grève triomphante, chacun devra reprendre son travail habituel.

Le droit de propriété étant aboli sous toutes ses formes, le travailleur n'accomplira plus sa tâche pour percevoir un salaire. Il travaillera pour obtenir des fruits dont il sera le premier à bénéficier.

Comment organiser le travail ?

Il semble difficile d'imaginer les gens se mettant à travailler sans qu'ils aient un bénéfice direct et personnel à l'effort qu'ils doivent accomplir.

Tout ce que fait l'être humain, il le fait par rapport au bénéfice qu'il peut en tirer. Lui enlever le profit de son travail équivaut à lui ôter la volonté de travailler.

Il est vrai que tout ce que nous faisons, nous le faisons pour en tirer une satisfaction, que ce soit par intérêt pécuniaire, par orgueil ou vanité. Cela est vrai, mais ce n'est vrai qu'à moitié, car l'être humain est capable d'accomplir des actes sachant qu'il agit contre son intérêt personnel.

Quant au rapport de l'effort accompli et du bénéfice à retirer de cet effort, il faut ajouter que l'homme ne cherche à profiter que d'une partie seulement du résultat de son effort. Parfois d'une partie infime. Sans quoi, aucun ouvrier ne travaillerait sachant qu'il ne perçoit qu'une rémunération insignifiante pour son travail.

Si donc les gens consentent à travailler en échange d'une maigre pitance et dans des conditions souvent détestables, pourquoi ne travailleraient-ils plus lorsqu'ils sauront que leur travail va procurer à tous et à chacun une vie heureuse et digne ? Non seulement les techniques modernes, mises au service réel de la communauté et non plus au service exclusif du profit, rendront le travail plus agréable et moins long, mais encore la répartition égale des produits, la suppression de la hiérarchie salariale feront que chacun acceptera volontiers la part qui lui reviendra dans la production, puisqu'il ne s'agira plus d'engraisser un patron, mais d'œuvrer à son propre bien-être et à celui de la collectivité tout entière.

J. CAPDEVILA

Sur 3.600 détenus politiques pour faits O. A. S., 344 seulement (selon un représentant de l'U. N. R.), 360 (selon une invitée O. A. S. (1) d'Europe N° 1 du 24-11), sont encore sous les verrous.

Autrement dit les victimes du métro Charonne ont été immolées en vain.

(1) Partisane de l'amnistie.

En flânant...

Certains syndicalistes travailleurs s'occupent du sport.

Si les sportifs étaient compréhensifs, ils s'occuperaient, à leur tour, des syndicats de travailleurs.

∴

L'affaire Ben Barca...

Barca ou Baraca, ça suffit comme ça.

∴

Il y a abondance de sucre.

Ce qui rend la vie amère aux betteraviers.

∴

Les capitalistes disent que tout doit se payer.

Les capitalistes américains envoient des bombes gratis sur les Vietnamiens. N'enfreignent-ils donc pas leurs règles ?

ESOPE

ANTE LO OCURRIDO EN MADRID

PRESENTE

SE ha lanzado una llamada por parte de la Organización, a todos sus componentes, para que estemos alerta y prestos a acudir en su defensa si precisa, para continuar contra viento y marea defendiendo lo consubstancial de la misma, su razón de ser y sus ideas anarcosindicalistas, porque defendiéndola defendemos nuestra personalidad y perseveramos de los múltiples peligros que rodean a la humanidad. Y como se nos llama, decimos: presente.

Presente, porque acabamos de terminar las tareas de un Congreso, del cual la C.N.T. salió una vez más robustecida por su posición clara y concreta expuesta por los representantes de las FF. LL. afianzando su línea recta e intangible con arreglo a su pensar, en el desarrollo de los problemas tratados. No ha bastado la expresión del conjunto en sus determinaciones y poder llevarlas a cabo, que ya se cierne una nueva amenaza sobre ella. El peligro que se vislumbraba en las tareas del mismo, es decir, su agotamiento moral, para hacerla servir de marioneta, de ramera al mejor postor.

Presente pues, ante el peligro organizado por hombres a los cuales la codicia y la ambición les ciega, sin tener en cuenta su persona, lo que un día fueron y representaron. Sólo les urge lo que puedan ser dentro del ambiente en que viven y en el cual se prestan a bajezas, tratando de arrastrar en su camino, lo que fue en su tiempo albergue y consuelo de sus sinsabores, la C.N.T., pretendiendo otorgarse, por ser o haber sido componentes de la misma, un derecho que no les pertenece (representarla sin ser mandatados) para así hacerla pivotar al gusto de sus amos y señores. Como si la C.N.T. solamente fuesen ellos o ésta los hubiese llamado para confiarles su orientación y defensa.

La C.N.T. nunca llamó particularmente a nadie: llama a todos y somos nosotros los que, reunidos, hemos creído y seguimos creyendo poder mejor defendernos como clase en el conglomerado actual y hemos acudido a ella porque representa para nosotros la mejor garantía para nuestras aspiraciones; pero no hemos ido a ella con el pretendido propósito de aprovechadores, para envilecerla como se pretendía ayer, como se pretende hoy, por unos hombres que valiéndose de su verbo quieren servirse ahora para poder ensanchar su campo de acción. Confusionistas y traidores, elementos de esta especie, lo serán hoy y mañana; su hecho habla más que nuestras palabras, al querer revalorizar con su intervención y en nombre de lo que jamás sintieron, un régimen que nos combatió hasta la exterminación por nuestra forma de ser y sentir. Jamás la C. N. T. se prestará a tales papeles, a semejantes insidias, a tales obras, porque en ello quedarían destrozadas su moralidad y significación revolucionaria. Aquí estamos sus hombres para defenderla como se hizo en el Congreso.

Se trata de llevar al altar de los sacrificios a una idea con la pretendida razón de superarla, pero despojándola de sus más valiosas prerrogativas, de su savia, de su ética, para así, desnuda, domesticarla a su antojo, doblegándola a caprichos y placeres del régimen constituído para presentarla como vulgar inmundicia al pueblo y seguir el engaño del mismo.

¡Que les importa a las víctimas sacrificadas por la *cruzada*, en donde la espada y la cruz eran los emblemas para matar la inteligencia e instaurar un régimen, en el cual el hambre del pueblo se mercantiliza con la salida de trabajadores hacia el extranjero, para adquirir divisas y mantener el estado actual de cosas! ¡Qué importa que las cárceles estén llenas de hombres por reclamar un mejor vivir, y qué importan las oleadas de terror desencadenadas en Asturias, Barcelona, etc., contra el pueblo que pide libertad y trabajo, mientras en Madrid se avasalla a los estudiantes por reclamar el derecho libre a sindicarse, por estar hartos de la tutela de la Falange! Todo esto, señores «ponentes», no os dice nada, no os conmueve, la inquietud y el malestar de un pueblo, no os detiene.

Ya sé que os burláis de la historia, pero ésta os juzgará, como a tantos que quisieron detener la marcha evolutiva del tiempo. Aquí yacen los imperios derrumbados, los tiranos desposeídos por querer oponerse a la realidad de los hechos. En España el régimen ha marcado ya el paso del decaimiento; y podéis daros prisa en querer retrasar su caída; podéis recurrir a todos los medios, por sucios que sean; a todos los engaños, para apuntalarlo y afianzarlo; pero lo que no conseguiréis será llevar la C. N. T. a donde tratáis de conducirla.

La C.N.T. resurgirá como en otras épocas lo ha hecho; más vigorosa y ecuánime que nunca. El pueblo la escuchara como siempre porque tiene confianza en ella, en sus hombres, no en vosotros que la renegáis. Este pueblo os repudia, porque jamás fuisteis consecuentes con él, pues habéis consentido todas las concesiones que un ser humano puede otorgar, el dejar de ser hermano para arrimarse al tirano.

Por eso a su llamada, ante el peligro que rodea a la C.N.T., contra viento y marea decimos PRESENTE.

F. BLANCO

Perpignan, 21 octubre 1965.

ANTENA

CALEFACCION EN EL SANTO ASILO

OVIEDO.—El Santo Asilo de ancianos de Pola de Siero ha sido convertido en cenizas por un voraz incendio. Olvidando el rezo, los asilados han preferido correr como alma que lleva el diablo, salvándose todos.

SE ENOJAN CON EL GOBIERNO

LA CORUÑA.—A causa de la instalación de una gasolinera en la dársena frente al Paseo de la Marina dispuesta por servicios del Gobierno, los concejales coruñeses van dimitiendo sus cargos. El alcalde teme quedarse solo.

MULA SEDIENTA

MURCIA.—El problema de los riegos es angustioso en Mula, como en Pliego. Las escaseces de agua son frecuentes en el pantanito existente costando disponer, de una hora de agua (cuando ello es posible) sobre 200 pesetas, lo preciso para una tahúlla, siendo necesarios cuatro riegos al año, por lo menos. Hace siete años se estuvo a pique de ver aprobado un proyecto de gran presa a establecer en término de Pliego. Mas, por lo visto, el pliego se ha perdido.

«CONOZCA USTED ESPAÑA»

CACERES.—Obedeciendo a la campaña oficial en pro del turismo propio, el gobernador civil ha lanzado la consigna de «Conozca usted su provincia». Como en ella se hallan Las Hurdes, los cacereños se quedan en casa.

EL CANAL CENTENARIO

LERIDA.—Con motivo del centenario del Canal de Urgel, parcialmente inaugurado en 1855, el Gobierno ha hecho donación del mismo a la comunidad de regantes. Referente a este aniversario se recuerda la trágica perforación del túnel de Montclar, donde perdieron la vida más de cien trabajadores, la mayor parte de ellos condenados a trabajos forzados. Diez tejedores igualadinos presos por delito social perdieron la existencia en ese calvario, según se indica en la monografía sindical «Vida Sindicalista», editada por «Solidaridad Obrera».

NOTA INFORMATIVA

PARIS (OPE).—El boletín «L'Information Latine», de esta capital, ha publicado el siguiente despacho procedente de Madrid:

«Según un documento publicado por las Juntas de defensa del Carlismo en España, el príncipe Juan Carlos de Borbón va a ser designado sucesor del general Franco en los próximos meses del año próximo. El documento carlista califica esta disposición de «traición al espíritu del 18 de julio».

Según el mismo documento, parece que el Gobierno español ha acordado iniciar «una nueva etapa política» que comprenda: 1) La modificación —por vía de un referendum— de la «ley de sucesión», con el fin de rebajar de 30 a 25 años la edad mínima requerida para ser designado rey» en España; 2) la separación de las funciones de jefe del Estado y jefe del Gobierno, también por medio de un referendum, y 3) la designación, en los primeros meses de 1966 de don Juan Carlos de Borbón como sucesor eventual del general Franco y en calidad de rey de España».

ATENTADOS CONTRA DOS PERIODICOS

BARCELONA (OPE). — Envalentonados por la impunidad con que las autoridades les dejan actuar, los vándalos, que toda Barcelona señala, apedrearon las vitrinas de «La Vanguardia» sin duda por haber publicado un breve e incoloro suelto dando cuenta de la agresión al «Forum Vergés».

Poco después, la proeza se repetía en la redacción de «Diario de Barcelona» que había publicado un artículo elogio al R.P. Evaly y a su doctrina.

CONTRASTE

CACERES. — Van recuperados cuarenta y cuatro cadáveres de la catástrofe ocurrida el mes de octubre en el salto de Torrejón el Rubio, —la primera información sobre este suceso hablaba de sólo un muerto—, y ahora mes y medio después de la catástrofe, se nos habla de 20.000 pesetas ofrecidas a las viudas de las víctimas. Seguimos pensando en los sesenta millones de pesetas que, según un periódico franquista, el Real Madrid ha ofrecido a un jugador de futbol brasileño. (OPE).

EL CONGRESO DE LA C.F.D.T. REPUDIA AL FRANQUISMO

PARIS (OPE). — En el XXXIII Congreso celebrado por la Confederación Francesa Democrática del Trabajo (antiguamente C.F.T.C.) en los días 11 al 14 de noviembre, con asistencia de más de 1.500 delegados, el miembro del Consejo Confederal y Secretario General del Sindicato de la Construcción, Albert Detraz, refiriéndose a la situación en que se encuentran España y Portugal bajo «dictaduras implacables», expresó los votos del Congreso y de la clase trabajadora francesa de que pronto llegue a su fin «la noche tenebrosa en que están sumidos dichos países y comience a alborear en ellos la aurora de la libertad, pues algo muy importante falta a Europa mientras España y Portugal no hayan sido rescatadas del letargo que padecen y se incorporen a ella.»

El representante de Solidaridad de Trabajadores Vascos, Jesús de Insausti, invitado a decir unas palabras, dio un saludo fraternal al Congreso y expresó su agradecimiento en nombre de todos los trabajadores de la Península, víctimas por igual de la represión franquista, acerca de la cual refirió unos hechos de que ha sido testigo.

LA TELEAFONICA

MADRID. — Los servicios de la Telefónica vienen prestándose últimamente con deficiencias (falta de tono, demoras, retrasos en nuevas instalaciones, traslados y reparaciones de averías, tardanza en contestar de nuestras centrales, etc.) que ha causado un enojo general expresado públicamente por los abonados e incluso por la Prensa y del cual ha tenido que hacerse eco la Compañía, la cual, para poner sus servicios a *tono*, no ha encontrado otro recurso que encarecer el precio de los servicios.

LA PESETA, SIGNO DE CAMBIO... DE SENTIMIENTOS

VALENCIA. — Socorro Lavilla Pérez, de 51 años, natural de Zaragoza y vecina de Valencia, ha sido asesinada por su hijo Alberto, de 23 años, natural de Barcelona. Al parecer, después de estar con unos amigos, llegó a su casa a fin de procurarse algún dinero, confiando en que su madre estaría dormida. Se supone que fue sorprendido por aquélla, entablándose una lucha entre ambos, cosa que debía ser corriente, por lo que ningún vecino se alarmó y sólo uno de ellos les llamó la atención para que no escandalizasen. Era la una y media de la madrugada.

POR CONSTRUIR SIN PERMISO DE DIOS

ORENSE. — En el transcurso de una aparatosa tormenta, una chispa fue a caer sobre un templo en construcción en el pueblo de Loeda, del Ayuntamiento de Pinor de Cea, alcanzando a siete obreros que trabajaban en el interior del mismo. La chispa perforó el tejado y deshizo cuatro metros de bóveda, rompiendo el hormigón, y después de dar varias vueltas por el interior del templo, derribó a los obreros dejándoles sin sentido. Sólo uno de ellos resultó con quemaduras de cierta consideración. Los demás salieron ilesos, sólo con el consiguiente susto.

NO SE VIGILO A SI MISMO

MADRID. — Un motorista vigilante de la policía municipal fue atropellado por un autocar, cuando circulaba por la avenida de la Universidad, frente a la avenida de Séneca. El motorista, don Antonio Aguilar Ortega, tuvo que ser rescatado por los bomberos debajo del autocar. Fue internado en la Clínica de la Concepción con heridas de pronóstico reservado.

UN ACUERDO

TENGO ante mis ojos un acuerdo que de haber sido plasmado en realidad hubiera podido ser determinante en la historia de nuestro movimiento:

LA FEDERACION DE COLECTIVIDADES LIBERTARIAS

En 1953, la C.N.T. tomó el ejemplar acuerdo de llevar a la práctica la propaganda por los hechos, creando la federación que nombramos más arriba, como principio fundamental de una economía colectiva y libre.

Nada en el mundo entusiasma tanto, ni forma tantos adeptos como la posibilidad de mejorar nuestra situación moral y material.

Ante mis ojos está este compendio de principios morales, en espera que una fuerza determinante los ponga en marcha. Hermosos deseos que, traducidos a la realidad, serían el exponente del inmenso deseo de amor y de paz, que vive en el pensamiento anarquista. Imagen viva de lo que fue encarnación y sueños de tanto mártir de la libertad.

¿Quién nos impide vivir nuestros deseos? ¿Nuestros ideales de amor y solidaridad humana? Nadie, que no sea nuestro propio temor, nuestras dudas y nuestra propia incompatibilidad.

El mundo entero vive en deseos de felicidad. El mundo entero espera que una fuerza creadora de nuevas realidades se impongan como se impusieron los colosos de antaño, pese a la férrea oposición de los Estados capitalistas y feudales. Las corrientes empujaron al progreso, la vida andó... Como andaría ahora si nosotros llevados por la misma pasión que creó tantos mártires, deseáramos ver y palpar lo que se dicen ser los ideales de superación humana en la practica.

¡Qué error tan grande no haber sabido aprovechar estos doce años de euforia económica y social que han vivido los pueblos de Europa después de la post-guerra!

El tiempo pasa y los pueblos se vuelven cada día más astutos y desconfiados. Tantas promesas les aburre. Tanta lucha insustancial les fatiga. Incrédulos ante tantas promesas, necesitan ver para creer. Ellos saben bien que ofrecer no cuesta nada. Lo difícil es dar a cada lo que en justicia se merece, y prescindir en lo posible de aquellos que sin dar nada se llevan siempre la mejor parte. Hacer la vida fácil y digna; llenarlo de inquietudes, esperanzas y hechos; porque hechos son los que crea los grandes movimientos.

Lo más absurdo es creer que este o aquel sistema preconcebido de antemano será el ideal, el perfecto. Pensar así es sentar las bases de cualquier dictadura. No podemos pensar otra cosa que la vida más perfecta será aquella que más se pueda superar en una permanente transformación en busca del bien humano. El anarquismo es un gran campo experimental de convivencias humanas, donde los hombres ensayan las grandes experiencias sociales.

Hasta que los anarquistas no podamos dejar sentado el testimonio de nuestro paso por los pueblos, por las grandes experiencias practicadas, nuestro movimiento vivirá endeble, anémico sin el calor de las grandes multitudes que en definitiva son los grandes jueces de la historia.

Lástima que el acuerdo de 1953 toma en Toulouse se haya quedado en eso, *en un acuerdo*.

HORIZONTES

Con motivo de una conferencia

SIN meternos en particularidades correspondientes al derecho de sentir y opinar del autor de la misma, pero al cual no debemos obediencia por pensar y sentir por nuestra cuenta, haremos, no obstante, hincapié en lo de que el vocablo *anarquía* haya contribuido al sedicente fracaso del anarquismo.

Por no dar otra conferencia —escrita— al respecto, nos expresaremos con opinión somera, tal vez concreta.

La palabra *anarquía* ha llegado a asustar a varios anarquistas en la hora misma en que elementos ajenos a la anarquía analizan a ésta con objetividad y respeto. Lo que nos ha perjudicado no es la *palabra*, sino el *hecho*.

Por ejemplo, en Francia el desespero de los trabajadores condujo a una fracción del anarquismo, razón filosófica, a la «propaganda por el hecho», resultando de ello una furiosa campaña de atentados y exacciones sociales que, empezada en la época ravacholesca no terminó sino hasta 1912 con la exterminación del grupo Bonnot-Garnier. A raíz de ello, en este país anarquía fue sinónimo de violencia, de lucha sin freno, estallante, y sabido es que las multitudes, de suyo comodonas, no pueden acogerse a un tal sistema de lucha. Y aunque la parte más sufrida del obrerismo viera con simpatía la actuación desesperada de unos anarquistas, nunca se halló dispuesta a prestarse al sacrificio de su tranquilidad —relativa— y de sus vidas.

Viendo el vacío que el «ravacholismo» produjo en los medios anárquicos, dícese que Sebastián Faure aportó el sucedáneo de «libertarismo», no para renegar el vocablo original anarquista, sino para orillar el defecto de impopularidad que la actuación terrorista (no discutimos si razonada o irrazonada) aportó al anarquismo.

Conversando con amigos franceses hemos convenido en la certeza de esta previsión, en la posibilidad de que los «excesos» cometidos por compañeros franceses e italianos en la última década del siglo XIX y en la segunda del XX en este país, asfixiaran en parte las ejemplarísimas propagandas de Grave, Malato, Faure, Albert, P. Martín y otros.

En cuanto al «fracaso» del anarquismo en España, éste tiene uno y único motivo: el triunfo del franquismo, seguido del interés franquista en borrar la historia libertaria del país preparando masas inermes perfectamente utilizables por el catolicismo, el comunismo, el yomenfutismo, por todos los recursos de desvío conducentes a ninguna parte, y, por consiguiente, lejos de la anarquía.

Que la epidemia totalitaria haya motivado un descenso «libertario» en las capas obreras mundiales, ello no implica que el acratismo esté en vías de desaparecer en beneficio de la morralla político-religiosa tan al orden del día en la infeliz época en transcurso. Que un compañero, o cien compañeros, antaño firmes y seguros, hoy sientan un vacío en el alma, ello no implica que el anarquismo esté en trance de morir, pues sin ellos, e incluso sin nosotros, el anarquismo por derecho natural cumplirá su recorrido.

Con mayor o menor inteligencia, los de ayer, de hoy y de mañana, harán que el camino de la anarquía esté expedito para que lo sigan las generaciones presentes y venideras.—J. F.

LOS DIOSES
EL UNIVERSO Y EL HOMBRE

CUANDO el animal hombre adquirió más concretamente que otros animales la facultad de recordar la relación entre las causas y los efectos, se puede decir que poseyó la facultad de pensar. Fue a partir de entonces que el ser humano empezó a distanciarse de las fieras.

Viendo él que todo nacía, se desarrollaba, reproducía y moría a su alrededor, y que él mismo no escapaba a esta ley natural, en niño-hombre se preguntó el porqué de tales fenómenos invencibles.

Durante el desarrollo y evolución de la especie, a través de milenios de años, llegó la criatura humana a indagar, o a comprender, la finalidad de la existencia, la reproducción de las especies, la raíz de los fenómenos y de las cosas que le eran favorables y las que le resultaban adversas. Indudablemente, cuando esto sucedió, y tratando de hallar una explicación honda sin conseguirlo, se refugió en su imaginación, en muchos casos no carente de lógica.

Si él era capaz de construir, modificar y destruir, reproduciendo la energía de la Naturaleza, podía deducir que los fenómenos que animaban a ésta tal vez fueran determinados por un ser superior inalcanzable.

En su estado infantil, o de ignorancia primitiva, al ser humano le asustaba la oscuridad de la noche, o bien se extasiaba, rebosaba alegre, ante la reaparición del día. Sentía miedo y placer alternativos, y afanoso se buscaría una explicación:

—Si hago y deshago, no llego a la potencia de un ser extra que se apunta, perfilando ello mi impotencia.

De esa aprensión se deduce la pluralidad de dioses, y un sentimiento de superioridad humana sobre el resto de animales. El egocentrismo de nuestro lejano antecesor no podía abdicar por una parte sin recobrarse por otra.

En efecto, cada especie animal se aparenta en estado de razón absoluta, siendo por ello que se interpreta centro del universo. Derivado de este prejuicio de superioridad, o de ilusión centrípeta, aparece el sentimiento geocéntrico, es decir, que siendo el hombre hijo de la Tierra y considerándose dueño de cuanto se mueve o no se mueve en la misma, observó el espacio hasta darse cuenta de que todo giraba a su alrededor, ilusión ingenua que le hacía creer el eje del mundo, junto con su planeta, puesto que incluso el sistema sideral se le sometía...

Así las cosas, el hombre fundó un dios para cada actividad, con la misión cada uno de ellos, de regir los fenómenos naturales puestos, al fin, al servicio aparente del hombre.

Sentados los principios ego y geocéntrico, pura ilusión cual los tiempos y las demostraciones científicas luego han demostrado, el hombre comenzó a levantar falsas, erróneas hipótesis sobre la creación y movimiento del mundo universal. Para él, éste lo habrían creado entes infinitamente superiores a la raza humana, gozantes de inteligencia y fueza insuperables. A cada uno de estos entes misteriosos y temibles se les respetó, humildemente, en su misión a cumplir. Este era el encargado de las tormentas y aquél de los efectos beneficiosos, etc. La mitología griega es rica en esta clase de recursos.

JUAN DEL TURIA

(Terminará.)

Necrológicas

VICENTE AGUILAR

El 8 de noviembre dejó de existir en Pierrefitte-Nestalas nuestro bueno y consecuente compañero Vicente Aguilar, natural de Alcorisa (Teruel).

Las privaciones de la guerra y del exilio, agravadas por la cruel silicosis, fueron debilitando la recia contextura física de nuestro excelente compañero.

Aunque su vida se extinguía, posiblemente por insuficiencia de la ciencia, sus ideales se mantuvieron firmes y consecuentes con sus convicciones de militante.

La bandera roja y negra, símbolo de sus eternos ideales le envolvió como a uno de los mejores defensores de los mismos en holocausto a su integridad como idealista.

El sepelio, civil, constituyó una emocionante manifestación de afecto, recuerdo y simpatía hacia el compañero Aguilar, así como para su apenada compañera, hijos y demás familia, y al cual hicieron acto de presencia, sin distinción, innumerables amigos franceses y españoles.

Palabras de agradecimiento fueron dirigidas, a los numerosos asistentes, en nombre de la familia de nuestro inolvidable compañero, así como en nombre de la C.N.T.

La F. L. de Pierrefitte-Nestalas, se asocia al profundo dolor de su compañera Engracia, hijos y demás familia, deseando descanso eterno al que fue nuestro inolvidable compañero y amigo Vicente Aguilar.

Por la F. L. de Pierrefitte-Nestalas,
Antonio Sánchez

JOSE BERNAT

Este compañero falleció por causas de enfermedad dolorosa contraída a fines de enero, el día 13 de octubre próximo pasado. Había nacido en Almunia de San Juan, provincia de Huesca, cerrándose su ciclo con un entierro civil concurrido por amigos, compañeros y familiares.

Bernat en su momento postrero tenía 60 años, edad no excesiva para un cuerpo sediento de libertad y vida. Anhelaba mucho regresar a la Almunia en condiciones libres, no alcanzando ni siquiera la vejez en el destierro.

Deja en este mundo a su compañera Pilar, a su hermano Domingo y a tres sobrinos llamados Dominica, Gloria e Ismael.

Pilar BERNAT

Burc, 22-10-1965.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

Esta F. Local invita a todos los compañeros, amigos y españoles en general, a asistir a la conferencia que tendrá lugar en nuestro local de costumbre el sábado día once (11) de diciembre a las 9 de la noche, a cargo del amigo José Luis Enedeaguila, que disertará sobre el tema: «Impresiones de un preso político en las cárceles de España».

Ni que decir tiene que el tema es interesante, testimonial y siempre de actualidad, por el cual rogamos ser puntuales, hacer acto de presencia, e invitando a los españoles que ignoran o quieren ignorar a nuestros presos políticos, como siempre en nuestras conferencias se podrá hacer tantas preguntas y poner cuestiones como deseen los auditores.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Se halla en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S.I.A. y en esta Administración.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la pág. 4).

principios, todas sus acciones obedecen a la esencia de los mismos. Si no hay principios que orienten, que movilicen a la mente y las acciones del hombre, el caos es lo inevitable.

Un partido siempre será una fracdas sus obras científicas, lo toma como punto de referencia para hacer proselitismo, afirmando que la ciencia y la religión pueden y deben ir hermanadas.

Jaen Rostand es de los que consideran que ciencia y religión son dos cosas independientes, que nada de común tiene una con otra. Recientemente hizo unas manifestaciones, aduciendo que no creía en la competencia que en lo relativo a la biología, adjudicaban algunos a Teilhard de Chardin. Y a dicho efecto, explicó sus motivos, fundamentados en las verificaciones de laboratorio. Se le replicó en tono avinagrado, aduciendo que Rostand buscaba desprestigiar a Teilhard.

Con serenidad, con su habitual *bonhomie*, Rostand ha dado respuesta a quienes le tienen antipatía por su condición de librepensador. Ha dicho que él no menospreciaba el talento de Chardin, sus incontestables méritos de paleontólogo y geólogo. Lo que recusa son sus apreciaciones de carácter biológico. Ha agregado también que el conocido jesuita ha dejado escritas páginas de gran moralista, en las que exhorta a la unión entre los hombres y el amor a nuestros semejantes. Dice, aludiendo a esas páginas de sus libros: «¡Quién iba a querer que ellas no hubieran sido escritas, incluso por parte de quienes no pueden compartir sus convicciones!»

Noblemente, lealmente, Rostand reconoce lo que hay de meritorio, digno de estima, en un hombre cuyas convicciones religiosas no comparte. De Jean Rostand podrían tomar ejemplo los sectarios, los fanáticos, —¡en todas partes los hay!— que no estudian ni en la vida, ni en los libros, por lo que tienen poca luz en el cerebro. Miran casi de reojo, como su fuera un traidor, al que no ve las cosas exactamente como su raquítica mentalidad las concibe.

FONTAURA

Syndicalisme

(Suite de la page 1.)

d'une situation économique différente de celle du travailleur, il faut en toute logique que le groupement ayant ses origines dans la classe ouvrière n'attende que de celle-ci le mot d'ordre et l'impulsion.

« ... Il est indispensable que le mouvement de la classe ouvrière, pour se fortifier et s'accroître, reste toujours la propriété de la classe ouvrière, et que les hommes qui créent ce mouvement l'alimentent, en lui communiquant leur élan, et en lui imprimant leur propre esprit. Quoi de plus naturel que d'affirmer que le prolétariat ne se libérera que sous l'influence son action propre, directe, action que l'expérience acquise dans la lutte quotidienne renforce et augmente ! N'est-elle pas d'un usage courant cette vérité : que l'homme ne devient forgeron qu'en forgeant ! Le syndicalisme a raison de dire que le travailleur sera apte à faire sa révolution le jour où, rendu fort par la série de luttes soutenues, il aura appris à agir et à combattre. Et sa force d'offensive et de conquête en même temps que de résistance s'accroîtra d'autant plus qu'il saura lutter parce qu'il aura appris. »

(Extrait de la brochure : « Le syndicalisme révolutionnaire », par V. Griffuelhes.)

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

El dilema permanente de la vida...

(Viene de la pág. 4.)

ción de las tantas que se disputan el dominio del hombre y las creaciones de éste; nada ofrece que inmediatamente pueda aplacar las necesidades que la colectividad humana tiene como perentorias; todos ellos se inspiran en uncir al individuo a la razón de Estado. El principio estatal no tiene esencia y fuerza creadora; todo lo que en este sentido se levanta se debe al hombre, a su ingenio y a sus sentimientos. Las influencias estatales conducen a las personas con los ojos vendados; no permiten que el creador de la riqueza social, el que pone inteligencia y fuerza física para la creación de valores útiles, tenga conciencia de su valor original. Se le pide que su mente quede fija en la obediencia, que se conforme con la suerte que el Estado proporciona.

No; los libertarios no pueden prestarse a la creación de partidos políticos; que no se erijan en probables mejores gobernantes porque el fracaso culminará sus intenciones. Los gobiernos, cualesquiera que sea su programa o condición, tienen una razón de existencia dictada por los principios estatales; son los servidores del gran Moloc; con más o menos rigor se suceden unos a otros, cubren etapas históricas, proporcionando facilidades de existencia al Estado.

Cuando prevalecen inquietudes éticas, que juzgan a la sociedad actual como incompetente y ruin, lo mejor que puede hacerse es eludir los preceptos de su comportamiento. Nada mejor se logrará aceptando voluntariamente responsabilidades de gobierno; cualquiera de éstas son recursos del arsenal estatal. Si se considera que el hombre es la base e impulso de las creaciones, la dinámica de transformación social, lo único que puede enaltecer la vida, a él hay que tenerlo en cuenta para labrar el mundo de auténtica prosperidad. Lo que del hombre no se logre, entendiéndose directamente con su semejante, ningún gobierno o Estado lo hará.

Hablar en nombre de la filosofía libertaria, ofreciendo como solución a los males sociales un cartabón político-gubernamental, es una herejía propia de desequilibrados mentales. Thoreau tiene para éstos una buena respuesta en su «Desobediencia civil». Que lo hiceran en nombre de otros principios poco habría que objetar; entre estas gentes, y los primitivos magos egipcios, la diferencia de mentalidad es insignificante.

¿Finalidad del forcejeo entablado? Si cierto es que nos preocupa no nos hace perder los estribos; estamos seguros que el triunfo corresponde a los postulados ácratas. Tal vez las cosas no vayan rápidamente al grado que los idóneos libertarios quisieran colocarlas; tal vez, mientras se actúa con ahínco y esmero, para que cada día irradie más la luz del pensamiento ácrata, surjan otros motivos decepcionantes. Pero confiemos, que hagan lo que hagan los que dieron la vuelta de noventa grados, esas malas voluntades para con el anarquismo no cubrirán sus objetivos.

Siempre duele ver extraviarse a gentes que fingieron ser fortalezas ideológicas y faros de luz inextinguible; siempre es penoso ver haya, en las filas enemigas, a quienes ayer fueron amigos entrañables. Sin embargo, la lucha contra el estatismo y la corrupción política, por el mayor bienestar de nuestros semejantes, proclama, que por encima de todo están los principios y postulados libertarios.

S. CAMPOS

NI FLORES. NI CORONAS

PAN, PATATAS Y CARBON

Se aproximan las fiestas, y con ellas el tradicional ofrecimiento de la Comisión Turronera que ha empezado la campaña propagandística, publicitaria, sin carácter comercial, ya que el beneficio del negocio es dedicado íntegramente a los ancianos. La venta de turrones no es más que un pretexto, como otros muchos que se podrían emplear, pero que nadie piensa, no sólo en las fiestas, sino en días laborables también, que con el producto de la venta del turrón hispano-francés, algunos ancianos, pocos en la proporción, podrán celebrar las fiestas delante de su puchero, haciéndose la ilusión de que gustan los platos seculentos, que a pesar de ser demasiado caros no faltarán en la mesa de miles de refugiados políticos.

El 1965 a buen seguro que tendrá ingresos inferiores a otros años, pues como la vida es tan cara, los vacacionistas en previsión trataron de aprovisionarse en España, y las chucherías adquiridas fueron conservadas para poder decorar las mesas en los días de los banquestes factuosos.

Nadie está obligado a comprar turrón caro, pero por lo menos se podría aumentar la lista de suscripción pro-ancianos, ya que en la última publicada, de los centenares de cooperadores, ha quedado reducida a cinco aportaciones de FF. LL., entre ellas la de París con un donante.

El acuerdo del franco simbólico del Congreso ha calmado los espíritus, y hay quien puede dormir tranquilo por el deber cumplido. Los ancianos también pueden estarlo, pues si en vida pasan calamidades, después serán recompensados con interminables dedicatorias: ramos de flores y coronas con lazos negrirrojos.

Menos dedicatorias; pan, patatas y carbón es lo que necesitan los ancianos, para que, por lo menos, vivan con la ilusión de que el exilio no ha matado el espíritu solidario que animó a los libertarios.

Manuel HERNANDEZ

B.D.I.C

NUEVA BUROCRACIA ESTATAL

EMPLEADOS SINDICALES

COMO hay empleados de bancas, de ferrocarriles, de correos y de otras profesiones «laborales», de escalas jerárquicas sostenidas por el sistema capitalista, porque así conviene a su estructura de desigualdad social, también existen dentro de su seno empleados sindicalistas, cuya característica llega ya a asimilarse a la de la otra clase de empleados antes mencionados. Y en verdad, que no le van a la zaga y no es menos importante su cometido. Pues, si aquellos tienen por misión dirigir las operaciones bancarias, la correspondencia, el horario de trenes, u otras actividades consideradas por los gobiernos de utilidad pública y nacional, los empleados sindicalistas son, en cambio, los encargados de mantener la coexistencia pacífica entre el capital y el trabajo; al tiempo que regularizan y armonizan el interés del obrero con el del patrono, el del explotado con el del explotador. Bajo contratos, naturalmente colectivos, que tienen el honor de firmar sin tener en cuenta para nada a los trabajadores, que en su mayoría están sindicados obligatoriamente, cuyo papel dentro del sindicato no es otro que el de pagar la cuota impuesta por los jefes, y en los tajos el de trabajar muchas horas, no tienen necesidad de protestar, pues los empleados sindicalistas se encargan de que se cumplan los convenios y de que todo marche en buen orden sin perturbar el sistema burgués, que, hay que reconocerlo, ha tenido la genialidad y el gran acierto de crear y fomentar esa especie de empleados que tando les favorece, y que sin ellos, el capitalismo expoliador no podría tener continuación; es más, habría ya desaparecido. Pero, por el contrario, quedó fortificado desde el momento que el sindicalismo se convirtió en un negocio, dejando abandonada la fuerza del obrero, y llegó a ser la profesión de sindicalista tan remunerada y lucrativa como otra cualquiera, reconocida benéfica al sostén del capital y el Estado.

Para ejercer actualmente tal profesión no es preciso tener grandes estudios, ni ser abnegado como lo eran los sindicalistas de otra época, que se sacrificaban moral y materialmente, y hasta perdían la vida luchando desinteresadamente dentro de los sindicatos por la manumisión de la clase asalariada; que si hoy se encuentra organizada, el reformismo colaboracionista de sus dirigentes impide su emancipación.

Puede decirse que sin esos perfectos profesionales del sindicalismo, éste no se hubiese desviado de la recta trayectoria que señaló Bakunin y a la que siempre fueron fieles los trabajadores españoles pertenecientes a la Confederación Nacional del Trabajo. Pues, si dentro de sus filas hubo algunas deserciones, el grueso de su fuerza se mantuvo firme y vigilante en su línea clásica. Y se mantendrá, tenemos la idea, pese a los traidores de su causa, que de vez en cuando les declaran la guerra y ofensiva de estrategia autoritaria, como la de ahora, con propósito de envolverla y hacerla desaparecer.

Mas, semejante objetivo no podrán alcanzarlo, de ninguna manera. La C.N.T. tiene todavía fuerza y solera en el interior de España y en el exilio capaz de rechazar toda mixtura que venga a enrarecer la esencia de su anarco-sindicalismo revolucionario. El cual no admite la profesión, bien retribuída, de sindicalista. Esto es ajeno al cenetismo español. Es harto sabido que sus militantes proceden, en su mayoría, como la costurera del Campillo, cosen de balde y ponen el hilo. He aquí una prueba y un ejemplo: Hace poco asistimos al Pleno de un Núcleo. Su Comisión de Relaciones presentó las cuentas, revisadas éstas dió un superávil de 112.000 francos viejos, debido a que por parte alguna aparecieron notas de gastos. Estos, en el año y medio de gestión de la Comisión de Relaciones, habían sido sufragados por sus componentes, que voluntaria y personalmente quisieron hacer tal sacrificio, que nos permitimos significar para estímulo.

Manuel TEMBLADOR

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

España al día

LA TRISTE FAMA

El número publicado el díl 10 del corriente por el difundido semanario alemán «Bunte Illustrierte» inserta una crónica, remitida desde nuestro país, que comienza señalando: «El telefonear en España es cuestión de suerte. Lo que da especiales apuros son las conferencias.»

Después de este exordio, se reproduce la historia —ya conocida entre nosotros— del caballero que trabajaba en una población cercana de Barcelona y que para avisar a su casa, situada aquí, de que no podría ir a almorzar en ella, pedía una conferencia con París, por la elemental razón de que le resultaba más rápido y cómodo plantear este triángulo que comunicarse a quince o veinte kilómetros de distancia, dentro de la provincia.

La revista alemana continúa esta crónica insertando otros diversos episodios ocasionados por los defectos de nuestra red telefónica. No se omite la hilarante historia de una señorita de Madrid en cuya casa no sonaba el teléfono cuando alguien la llamaba. En cambio, su perro se ponía a ladrar, desesperadamente. La simultaneidad de sus clamores con la presencia de algún comunicante en el aparato era tan infalible que a la larga los ladridos del perro vinieron a suplir y sustituir al timbre avisador. Cuando, todavía más a la larga, fue reparado el teléfono, se advirtió que no sonaba porque había un contacto de la línea con el balcón, y que el perro estaba amarrado con una cadena a este balcón, de suerte que recibía una suave descarga eléctrica cuando alguien llamaba a aquella casa.

Dejamos a «Bunte Illustrierte» la responsabilidad de que estos chascarrillos sean o no ciertos. Sin embargo, no podemos omitir la nota de cuanto nos disgusta y entristece que temas de nuestro país promuevan irrisión semejante.

(«La Vanguardia», 17 de noviembre.)

DE LA CAZA DEL TURISTA A LA TRATA DE BLANCOS

CARACAS.—De no ser por los ingresos que le proporciona el turismo, los trabajadores que salen al exterior, los emigrantes y otras fuentes aleatorias, España registraría un déficit de dos mil millones de dólares anuales entre sus exportaciones e importaciones. En efecto, mientras éstas ascienden a unos tres mil millones de dólares, aquéllas apenas llegan a los mil millones.

Sin embargo, esto no es todavía lo más grave, sino que la mayoría de las importaciones están constituídas por productos alimenticios y otros bienes de consumo, en tanto que son relativamente reducidas las importaciones de bienes de capital, tales como maquinaria y equipos industriales, etc.

La información fue suministrada en rueda de prensa celebrada en el Hotel Tamanaco por el Consejero Nacional de Economía Don Manuel Fuentes Irurozqui, Secretario General del Consejo Superior de Cámaras de Comercio, Industria y Navegación de España, quien asistió a la XLVI Reunión del CICYP en calidad de observador.

El señor Fuentes dijo que, de continuar la corriente turística al ritmo del lapso comprendido entre enero y agosto, este año visitarán España alrededor de dieciseis millones de turistas, que dejarán en el país 1.200 millones de dólares. Otro ingreso importante lo proporcionan los trabajadores que emigran a otros países de Europa, especialmente a Alemania Occidental, Francia, Holanda, Suiza, etc. Este ingreso alcanza a 350 millones de dólares. Por su parte, los trabajadores que emigran a América le proporcionan a España unos 100 millones de dólares anuales.

DOS NOTAS

Los estudiantes universitarios de Madrid se disponen a celebrar elecciones libres para designar a sus representantes legítimos. Para favorecer al sindicato franquistá (S.E.U.) las autoridades académicas amenazan a los estudiantes con ejercer represalias.

***

En una interviú concedida al «Times», Fraga Iribarne ha dicho, entre otras cosas: «Todos aceptarán la designación probablemente anticipada, de un nuevo jefe de Gobierno, encargado de asumir el poder durante el período transitorio, en el curso del cual aquél será instalado *según los deseos del caudillo y los principios fundamentales del Movimiento.*

La extraña angustia

CUANDO en 1242 Fernando III de Castilla instituyó en el ceremonial de palacio la humillante forma del simbólico enjuague de pies, que consistía en un sutil juego de aparentes humildades, no pudo prever que siglos después, en la villa y corte de Madrid, quien iba a presenciar la ceremonia pascual con ojos de demonio de la calle era un tal Rubén Darío, afable extranjero de habla española que, con el donaire lírico de su sangre en ascuas, habría de tomar agria nota del real insulto.

Bastaron entonces doce hombres y trece mujeres pobrísimos. No habían palacios en el mundo para albergar tanto pobre español, ni reyes para lavar las doloridas callosidades. La luz se erizaba en las miradas prietas de los miserables porque una luz acosada y sin sangre, como la frente escuálida del Cristo del Greco. La guasa íntima se había ahogado en un sentimiento de victorias vergonzantes y quedaba en aquella humilde gente un horror magno, de cromo perforado por la polilla tradicional, con mezcla de misticismo arcano y sordidez deslumbrada.

La burla, trágicamente mamada, adquiría la gravedad del ditirambo. La vaciedad se recamaba y la charlotada real lucía todas sus galas de modo que el público de relumbrón fuese testigo de cómo la magnificencia real se inclinaba, favoreciendo en el gesto de la farsa palaciega ante la ilustre miseria de España. Miseria tan bien nutrida no tendría ya razones para la queja y la protesta y podría ser conllevada, como una cruz de honra y de méritos para ser contados en las estancias purgativas.

Cuando María Cristina se ciñó la toalla, hinchó sus pechos mórbidos con seda y encaje y en ellos espejearon las piedras preciosas de otra cruz sin vergüenzas ni bochornos. Las duquesas se habían atiborrado de diamantes y allí estaban, desafiándose indecorosamente, mientras la ceremonia transcurría en el descoco de la hipocresía, por ver cuál de ellas lucía más riqueza, más belleza y más solapada impudicia. El Papa estaba representado por un inmundo vertedor de aguas benditas y el ánfora se desprendía de su líquido yacimiento con fresca ironía.

Los pies de los pobres se ofrecían milagrosamente limpios, pues la farsa real había tomado sus higiénicas precauciones. Ante S. M. Católica, los grandes de España, infantas, princesas, duquesas, los miserables de María Cristina ofrecieron la temblorosa castidad de unos pies anchos, duros, terrizos.

¡Pobres pies de los pobres, desnudos y sin escape bajo el pomposo ultraje de la más noble estirpe de España! ¡Cómo hubieran deseado huir lejos, donde se pudiera pisar la hierba y los frescos guijarros bajo el agua delirante de algún arroyo!

La ceñida María Cristina, graciosamente inclinada, apretó la mórbida esponja y dejó que el agua hiciese el resto sobre cada uno de los pies tímidamente ofrecidos. España entera lloraba, enternecida. Rubén Darío lloraba, aterrado. Las Isabelitas de Hungría aplaudían desde los recamados palcos del Paraíso. Y las condesas que habían descalzado a los miserables convidados, urdían mezquindades obtusas bajo el fastuoso atuendo. Pero la extraña angustia, aquella angustia agredida en su propia raíz, donde se extinguía toda la posibilidad y el derecho a la revuelta, donde moría la naciente luz de la dignidad, penetraba en el alma de aquel demonio sudamericano que volvió el gesto, avergonzado y se dijo a sus heréticos oídos:

«En simbólico gesto, la realeza — con su egregia pátina reza — en la grandiosidad y en la hermosura. — !Conmovedora humildad, — mística pura, — deslumbrante inclinación — del real corazón — al pobre mendigo del Pueblo que inspira piedad! — Pero (silencio de cosa fragosa — que roza la histeria), — ¿y la miseria — y los mendigos innumerables — que eternizan, miserables, — sus flácidos cuerpos de alambre, — que instruyen al frío y al hambre — y al alma la dejan sumida, — sin voz y sin vida, — al bárbaro antojo de la loca impiedad? — Por todos los flacos costados de España — se multiplica y aplica a su sombra — la cosa que nombra — la oscura y tránsida calaña... — El clero, entre tanto, se forra — y sangra en oscura mazmorra — el cuerpo del hombre olvidado en Montjuich. — La flor de los parias apenas abierta — aromó un instante en su alegría — y sangrando descubierta, — mostró la anarquía — en el lacerado costado del hombre sin nombre — que lavó mil plantas con ardiente y eterno rubí.»

Los cortesanos siguen orando aún, con unción y fe, sin la graciosa María Cristina. En su toalla se ciñe otro gracioso, bajito, cuya calva ebúrnea tiene un halo ficticio. Hay pocas barbas blancas, pero mucha fatutidad de oros de dudosas procedencias. Las piedras preciosas brillan como la envidia y la denuncia. Los galones son gordos y esparcidos, como ratas. Los soberbios entorchados ornan la morbidez acataplasmada de almas sin candideces. ¡Ya los pies de los miserables no tienen que ser lavados en las majestuosidades de palacio! En el soleado ámbito nacional hubo un profundo lavaje de cerebro. Las humillaciones aparentes no tienen ya ningún motivo para las benditas jactancias de la religiosidad de España.

ABARRATEGUI

Federación española de deportados e internados políticos

(Continuación y fin)

7.° Que aquellos o aquellas que habiendo recibido ya una indemnización por privación de libertad, no han presentado ninguna solicitud de pensión por perjuicios físicos, pueden hacerlo hasta el día 31 *de diciembre de* 1965. Es decir, en el plazo de tiempo que falta para terminar el año en curso, si pueden probar deficiencias físicas imputables a la deportación, internamiento o a la clandestinidad.

8.° Que los deportados que han pasado como mínimo un año en el campo y presentan un mínimo de un 25 por 100 de invalidez física, gozarán de una presunción, imputable a la deportación e internamiento, de un 25 por 100 de invalidez.

El Gobierno alemán fijará, por decreto, las listas de los campos, cárceles y lugares que se tomarán en consideración para poder beneficiar de dicho apartado de la ley.

9.° Que todos aquellos o aquellas que habiendo nacido antes del 1 de enero 1905 y reciben ya una pensión por una invalidez total del 50 por 100 y un 25 por 100 imputable a la persecución, tienen derecho a una pensión mínima que ha sido fijada, por la nueva ley, a 340 DM a contar del 1 de octubre de 1964. Este derecho es concedido a partir de los 65 años para los hombres y de 60 para las mujeres.

10. Que podrán beneficiar, según nuestro abogado asesor, de una determinada suma del *fondo especial*, creado por la ley complementaria, todos aquellos o aquellas víctimas del nazismo que *el 1 de octubre de* 1953 *dejaron de ser refugiados o no lo han sido nunca*, aunque residen en España, si reúnen determinadas condiciones fijadas por la ley:

a) Si han sido privados de libertad (deportación, internamiento o cárcel) durante seis meses por lo menos.

b) Si han estado obligados de vivir en clandestinidad en condiciones inhumanas por razones políticas, raciales o religiosas durante, también, por lo menos seis meses.

c) Si habiendo sido perseguidos por razones políticas, etc., presentan una invalidez física permanente de un 80 por 100 como mínimo.

Para la categoría *a)* la cantidad prevista por la ley es de 2.000 DM. La de la categoría *b)* 1.000 DM.

Al final, una vez conocidos con exactitud el número de los beneficiarios del *Fondo especial*, hay previstos nuevos pagos teniendo en cuenta la invalidez permanente del solicitante y los años de privación de libertad.

Los presuntos beneficiarios de este Fondo especial, tienen tiempo para presentar las peticiones, cerca de los servicios alemanes de Colonia, hasta el día 30 *de septiembre de* 1966.

11. Que, por el momento, nadie puede, responsablemente hablando, publicar listas generales de destacamentos de la TOD, considerados como campos de internamiento por las autoridades de la República Federal Alemana. El proceso TOD que debe de fijar la cuestión de *principio* sobre esta categoría de víctimas del nazismo, está en curso y pendiente de la decisión que tomará la 5ª Sala del Tribunal Civil de Colonia, y nadie sabe cuándo se celebrará, y menos el resultado jurídico que se obtendrá.

12. Que conociendo el contenido de las solicitudes formuladas en 1961, cerca del Alto Comisario para los Refugiados en Ginebra, inducidos erróneamente por algundos de los señalados en las notas que antes nos hemos referido, podemos asegurar, para que no haya nuevas sorpresas desagradables, que el 80 por 100 no recibirán ninguna satisfacción, a menos que el Bundestag, en el futuro, elabore una nueva ley a ellos destinada.

13. Que es conveniente, y lo recomendamos, no confundir la B.E.G. con:

— Convenio Alemania-Alto Comisario para los Refugiados.
— Convenio Gobierno francés-Gobierno alemán.
— Ley sobre las expoliaciones que data del 2 de octubre de 1964, y
— Ley complementaria.

Esperando y deseando, sinceramente, que con esta nota rogada habremos contribuído a esclarecer nubulosas y salvado responsabilidades morales, ponemos punto final guardando para otra ocasión otros comentarios que podríamos exteriorizar sobre estas cosas de indemnización a las víctimas del nacional-socialismo hitleriano.

Por el III Congreso Nacional de la F.E.D.I.P.
El secretario general,
JOSE ESTER
París, 9 de noviembre de 1965.

COMUNICADOS

EDITIONS « NOTRE ROUTE »

Chers camarades,

« Notre Route » veut rendre hommage au militant libertaire, poète et révolutionnaire bulgare, Georges Getchev, décédé à Sofia le 22 août 1965. Une réunion aura lieu le 28 novembre à 15 heures à la salle du café d'Angleterre (en face du métro Richelieu-Drouot). Cette mort est une grande perte pour notre mouvement, surtout dans les circonstances actuelles. Pour nous, il ne s'agit nullement d'un maintien du culte aux morts, mais de continuer la lutte, la tombe de l'un des nôtres étant une barricade dans cette lutte. Une conférence, en français, aura lieu. Elle retracera la vie et l'œuvre du camarade regretté, tout en donnant un aperçu général, particulièrement documentaire, sur l'histoire du mouvement et la situation actuelle. Il y aura aussi de récitations de poèmes en bulgare et en français.

Nous vous invitons cordialement à y assister ou à se faire représenter, en invitant aussi de votre part d'autres camarades susceptibles de s'y intéresser.

Salutations fraternelles.

N.D.L.R.—*Aunque la convocatoria resulta nula, damos la presente nota para informar a los lectores de la pérdida de un valioso compañero.*

F. L. DE OULLINS

Convoca reunión ordinaria para discutir asunto pendiente en la reunión anterior. Aquellos compañeros que no estuvieron presentes, les rogamos asistan el domingo 5 de diciembre, en el lugar y hora de costumbre.

NOTA DE INGLATERRA

Compañeros,

Por medio de las columnas de vuestro periódico, queremos dar las gracias profundas a todos los compañeros de Francia y Inglaterra que nos han ayudado físicamente, materialmente y moralmente con su solidaridad después del accidente al campo de veraneo de la F.I.J.L. A pesar de la mala fortuna, este gesto de las bases fundamentales del anarquismo ha sido una experiencia inolvidable para nosotros que nos hace recordar con afección nuestros compañeros.

Fraternalmente,

Jeanne y Tony Smythe

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en nuestro local social el domingo día 5, a las nueve y media de la mañana.

Por la importancia de los asuntos a tratar, la presencia de todos es necesaria.

F. L. DE ORLEANS

Convoca a los afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 5 de diciembre, a las nueve de la mañana, en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées. Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 5 de diciembre, a las nueve y media en su domicilio social, 1 , rue Pavillon.

UN LIBRO DE LECOIN

Atentamente dedicado hemos recibido del compañero Louis Lecoin su libro reciente: «Le cours d'une vie», el cual en «Umbral» comentaremos.

Puede adquirirse al precio de 12 francos en el domicilio del autor: Louis Lecoin, 20, rue Alibert, Paris (10°).

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50. Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo 5 de diciembre a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE IVRY

Anuncia su acostumbrada asamblea general para el domingo día 5 de diciembre, en el lugar y hora habituales. Se ruega a los compañeros puntualidad y la más nutrida asistencia.

REGIONAL CATALANA, C.N.T. LYON

Convoca a todos los compañeros de la localidad que hubiesen pertenecido a la Regional catalana antes del éxodo de 1939 o después, a la reunión constitutiva de la Agrupación Local de Lyon, que se celebrará el domingo, 12 de diciembre, a las 10 de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais du Travail, Place de la Libération, nº 9, en Villeurbanne.

La Comisión Provisional organizadora.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el próximo domingo, día 5 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia para continuar el Orden del Día del 14 de noviembre.

F. L. DE MONTPELLIER, C.N.T.

De acuerdo con S.I.A., organiza un *loto* para el el domingo 5 de diciembre a las 3 de la tarde, en ocasión de las fiestas de fin de año. Hay preparados excelentes lotes, y el beneficio que pueda resultar será destinado a los enfermos, a los cuales se dará un poco de calor en esos días señalados y dentro de un Hospital; por lo cual invitamos a todos los amigos de SIA para que vengan a aportar su óbolo y ver si les toca un excelente lote.

Se piensa hacer algún *loto* más, lo que oportunamente comunicaremos.

F. L. DE PARIS

Celebrará reunión general el día 5 de diciembre a las 9 de la mañana en punto.

ADMINISTRATIVAS

Guido Cerenotti, Roma. Recibido envío para prensa.

—Dorado Andrés, Berk Plage (P. de Calais). Devuelta carta. Da nueva dirección. Adeudas a Librería 20 frs.

—Dolores Martos, Cl. Ferrand, (P. D.). Recibido giro 30 frs. pago «Umbral» indicado.

—José Páez, Barbaste (L. et G.) Giro en nuestro poder. Se hará como indicado a partir del próximo núm.

—Gabriel Navarro, Lyon. En 6-7-65, recibidos 50 frs. Distribución como indicabas. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-65.

—Clemente, Pamiers, (Ariège). Giro 69,30 frs. «Umbral» 45-46 y «C.S.» 366-369.

—Stgo. Cervera, Toulouse. Giro 25 frs. Pagado «C.S.» año 65.

—Presta Miguel, Toulon. Con giro pagas «C.S.» 370 y «Umbral» 42. Resto, el destino que indicas.

—Clemente, Nevers. Recibido giro para el 4º trimestre de los suscriptores que señalas.

—Marín Ramiro, Rouen (S. Mme.) Recibidos 10 frs. Para tener pagado hasta el 31-12-65 faltan 5.

—Castrillo, Ria (P.O.) Giro pagando «C.S.» y «Umbral» 31-12-65.

—Fco. Díaz, St. Martin (Isère). Giro 25 frs. Pagas 30-6-65.

—Vte. Artés, Lourdes (H. P.) Recibidos 60,50 frs. Pago paquete y suscripciones hasta 30-9-65.

—Fco. Murillo, Grand'Combe (Gard) Giro pago «C.S.» 372 y «Umbral» 45.

—Matías Bañón, Bordeaux. Pagados con tu giro «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-65. 10 frs. pasan a pro ancianos.

—Guillamón, Maganose (A. Mmes.) Giro 25 frs. «C.S.» 30-6-65.

—Romero, Lieja (Bélgica). De acuerdo con nota talón del giro.

—J. Gómez, Narbonne. Carta y giros recibidos. El nº 47 de «Umbral» lo recibirás tan pronto salga.

—Montuenga, Ingre (Loiret). Recibido giro el 15-1-65. Distribución indicada en la tuya. Arreglado caso.

—José Alvarez, Sens (Yonne). Como otros, nos ha sido devuelta carta. Arregla deuda prensa y da nueva dirección.

—Por estar en periodo de reclamación, no hacer caso de ésta si se cruza con el giro.

—Por carta, se ha reclamado también a los que están muy atrasados de pago. Los que no quieran prensa, que lo indiquen; pero que no rehusen el periódico dando así como saldada una deuda que voluntariamente han contraído.

—Sin conocer la causa, nos devuelven prensa con la mención: «N'habite à l'adresse indiqué». Los que se encuentren en este caso, rogamos nos indiquen la nueva dirección.

Elegía del pájaro herido

VINO. Se fue. Murió. Completó así la gran travesía de las migraciones predestinadas y misteriosos vuelos cardinales, como los de aquellas golondrinas de estirpe becqueriana a las que, no ha mucho, dedicara un bello artículo periodístico, al que la nostalgia confería un halo premonitorio. Ante la noticia universal de su muerte, como ante el cadáver de las aves excepcionalmente señaladas por un anillo identificador, se ha de volver a plantear y discutir el oculto misterio de su tránsito: ¿Por qué se fue Casona? ¿Por qué volvió? ¿Qué factores políticos, personales, ambientales o temperamentales determinaron los rumbos invertidos y encontrados de su gran travesía?

En la frontera más agreste de su Asturias nativa, un verano incendiado por las tormentas humanas, lo vimos regresar del «otro lado», rescatado por milicianos (1) de buzo de mahón y pañuelo al cuello. Compañero de aventura, Paulino Massip, director de «La Voz» de Madrid, con quien había emprendido, en el mal momento, una excursión de cacería como pretexto de poéticas complacencias en el paisaje y el recuerdo. Todos sus rudos y sentimentales paisanos se regocijaban de la «reconquista» y glosaban la hazaña como un salvamento en el que la voluntad del interesado se daba por descontada. Poco después, Casona levantaba vuelo de largo alcance, de fuga, como el de las aves del viejo mercado de Florencia que Leonardo compraba a los pajareros para soltarlas de sus jaulas.

Francia, México, Cuba, Venezuela, Colombia, Perú, Chile, Argentina. Solitario, como el cuclillo, sigue la misma ruta milenaria de las migraciones históricas peninsulares. Aquí y allá, en las cortas etapas de descanso, deja oír su canto, como una endecha y como un reclamo, y obtiene clamorosas respuestas a modo de eco solitario. Más lejos, más lejos. Y el viajero reanuda una y otra vez su travesía, siempre con rumbo sur. ¿Quién o qué le guía? ¿Quién o qué le atrae?

En Buenos Aires hace, por fin, su nido estacional. Empolla crías señeras cuyo vuelo precoz esparce por los ámbitos escénicos su origen y su acento. Y las nidadas sucesivas registran el paso de los años: «Sinfonía Inacabada», «Los Arboles Mueren de Pie», «La Dama del Alba», «Las Tres Perfectas Casadas», «La Casa de los Siete Balcones», «La Barca sin Pescador»... Todo hace suponer el arraigo sedentario y la estabilidad del nido endurecido y entibiado por casi un cuarto de siglo, cuando el dramaturgo siente la imperativa comezón del regreso. Revuelo ceremonial y desacordado en torno a su partida. ¿Qué le guía ahora? ¿Qué es lo que le llama?...

La única conclusión a que han podido llegar los naturalistas, respecto al misterio de las aves migratorias, es que su impulso nace del instinto. Se hace por instinto lo que no se hace por ninguna otra causa racional. La ballena que encalla en las playas para morir. El pájaro herido que orienta su vuelo y sus esfuerzos postreros hacia el nidal nativo. El cazador sabe orientarse para ir a recoger la pieza que, como se dice en el argot cinegético: «lleva el plomo en el ala».

Sin saberlo o no, porque los males del corazón son tan reservados como arteros, al poeta llevaba el plomo en el ala. Lo sabemos ahora, ante el impacto de la fatalidad. ¿Qué importan los motivos circunstanciales y secundarios, frente a esas dos grandes finalidades cíclicas de la vida y la muerte? El gran viaje triunfal y creador de la primavera y el regreso nostálgico y solemne del otoño. Otoño de Madrid. Recuerdos del color de las hojas secas. Temporada de estrenos teatrales, donde se representan, como inéditas, piezas ya estrenadas y hasta premiadas hace treinta años. Casona ha vuelto. Revivir es como la antesala del morir.

Ortega, Marañón, Gómez de la Serna, Ramón Pérez de Ayala, Alejandro Casona, viajeros de ida y vuelta. Partir. Volver. Morir. Batir de alas cansadas en demanda del viejo palomar. Elegía del pájaro herido. Con el plomo en las alas.

J. L. C.

Caracas.

(1) Nuestro compañero Julio Patán, uno de ellos. (N. D. L. R.)

LIBROS PARA SIEMPRE

HAY libros que nos acompañan por un momento y otros a los que escogemos por compañeros de toda la vida. Algunos sólo duran en nuestra mente lo que duraron en nuestras manos; otros se aposentan en ella y allí permanecen para siempre.

Esos libros, aunque permanezcan en nuestra memoria, deben seguir al alcance de nuestra mano, porque debemos frecuentarlos.

Conocimos a un escritor que llegaba al último grado del desdén y de la crueldad para con los libros que iba leyendo: les arrancaba las páginas según las leía, y las iba tirando o dejando caer, seguro de que no necesitaría regresar sobre ellas.

Libros leídos de esta manera, pensamos que no valían la pena de ser leídos; el exceso contrario consiste en guardar todo papel que se lee como si tuvieran todos igual importancia; un justo medio es el siguiente: olvidar algunos libros que no merecen más (aunque sin destruirlos), y otros guardarlos para siempre, hacerlos encuadernar si lo necesitan, y tenerlos cerca, para en cualquier momento poder recurrir a ellos. Los libros buenos deben ser releídos cada pocos años. Más vale tener una sociedad de cien libros selectos y estar volviendo sobre ellos, que conocer mil o diez mil y dejarlos a todos caer en el olvido.

Lo que no hay es una regla fija para decir cuáles son los cien libros que hay que escoger. Cada persona debe hacer su propia lista, sin atenerse a las experiencias ajenas. Hace poco un amigo nos decía: Antes me apasionaba Dostoiewsky, ahora prefiero Tolstoi; me gustaba Balzac y ahora mucho más Stendhal; antes leía con el mayor gusto a Dickens, y ahora prefiero a Trackeray. Es decir, que si sólo hubiera guardado los libros de quienes le gustaba, no tendría ahora a la mano los que ahora son sus predilectos.

Los gustos van cambiando según las edades; con los libros pasa lo que con las ciudades; a los pocos años sólo se ama a Italia, en cierta edad se prefiere a París, y según avanza la vida se va aumentando la inclinación por Viena o por Londres.

Igual ocurre con los autores. Hay una edad en que se lee a los que son ardientes como el fuego, otros en que se prefiere a los que son sutiles como el aire, luego a los claros como el agua, finalmente a los sólidos como la tierra.

Como la historia de sus preferencias literarias se puede escribir la biografía de un hombre.

¿Quiere usted conocer a una persona? Visite su casa y eche un vistazo a sus libros.

A lo mejor no tiene ninguno. Casas hay de personas muy ricas, en que se ha gastado mucho en mármoles y en bronces, y en las que no hay ni un solo libro.

Pero si tiene algunos, vea usted cuáles son.

Descarte los que sólo estén de adorno (colecciones completas, muy doradas) y fíjese en cuáles están leídos; y, sobre todo, en cuáles están releídos, los que estén encuadernados y tengan señales de frecuente trato.

El ver esos libros le dará un retrato del habitante de la casa más certero que los generalmente aduladores que cuelgan de las paredes, firmados por pintores famosos, o por fotógrafos célebres.

Dime qué lees y te diré quién eres, tiene una variación más expresiva; dime qué relees y te diré cómo eres, qué sabes, cuáles son tus gustos y hasta cuál es tu calidad humana.—R. S.

NOTA.—Ni más ni menos que lo que insinúa el autor, se constata en casi todas las casas de las familias en los Estados Unidos. Hermosas colecciones encuadernadas en piel, que nadie ha mirado su contenido.—*El recopilador.*

ACABA DE APARECER
«Perón
en la ruta de las dictaduras»
Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.
Precio: 1 *franco.*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX• - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X•
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

POCA IMPORTANCIA

CUANDO se acciona a impulsos de la reflexión y no por inducción de los nervios, los hechos aparecen en su importancia verdadera. La comparsería de unos antiguos cenetistas de Madrid aportada al régimen franquista, no sacudirá ni resquebrajará en nada la columna de sostén de la Confederación Nacional del Trabajo.

La repulsa a esos del contubernio ha sido unánime en España y en el exilio. Ni un solo compañero, por compasivo que sea hacia antiguas amistades, osa manifestar algo más que indulgencia con respecto a las mismas. Lástima por unos compañeros descarriados, y es todo.

Que ciertos de los comprometidos hayan pasado años en presidio, ello no les apaña la conducta. Cada cual, en este mundo, ha sufrido lo suyo. Lo cual no abona que, cuando uno se desincha, tenga que entregarse al enemigo e intente arrastrar su antigua organización en la entrega. Lo más noble en este caso es optar por el ostracismo.

Repetimos: que unos cenetistas en luciérnaga hayan sufrido apagón de ideas y entusiasmos al extremo de confundirse con el enemigo que tanto daño les ha inferido, no implica importancia alguna para el desarrollo normal de la Confederación Nacional del Trabajo. Nuestra entidad fue la primera que se levantó en armas contra el fascio franquista; nuestros compañeros anarquistas estuvieron en el índice revolucionario para producir un 19 de Julio. La defección a largo plazo de una docena y media de compañeros, no varía el estado normal de las cosas ni el significado de los acontecimientos.

En nuestra historia, y en la historia de todo sector público, se da el caso repetido de las defecciones. Nosotros hemos tenido un Ramiro de Maeztu, como los socialistas y luego los comunistas han tenido un Oscar Pérez Solís y los republicanos un Pérez Madrigal. Ninguna sindical, ningún partido, pueden evitar el fenómeno de los tránsfugas, a veces de los traidores. Dijimos una vez a la plana mayor comunista española —que a la sazón nos atacaba duramente— que con la escoria de la C.N.T. se formaron los cuadros del P.S.U.C. y en parte del P.C. oficial de España. Es piadoso, ya, no citar nombres, que por lo demás no hacen el caso. Lo interesante es dejar sentado de una vez que el desliz o el apagón moral de personas no son privativos de una entidad determinada.

En el caso «madrileño», la colaboración insensata de unos individuos desapegados de su antiguo elemento, no puede tener la resonancia exagerada que se le da, tanto en la prensa burguesa como en la proletaria. Con la sumisión de unos «irreductibles», la ley franquista continuará siendo inflexible, exponiéndose. Los acomparsados, a la risa del carlofalangismo y al desprecio de sus propios compañeros, quedando los afectados, nada más ni nada menos que en barro humano, mientras que su abandonada C.N.T. continuará su trayectoria anarcosindicalista y antifascista como si la defección jamás hubiese existido.

Lo que importa —y esto sí que grandemente— es que nuestros compañeros en activo estén alerta contra nuevas tentativas, puesto que la de «Madrid» no es única, ya que «Barcelona» incuba algo parecido a título de A.S.O. Precisa que lo melifluo y enfermizo del «sufrimiento de España» y de lo que «llora, gime y muere España» deje ya de enternecernos al extremo de hacernos aceptar cualquier cosa, habida cuenta de que «cualquier cosa» puede conducir, fácil e inevitablemente, a una segunda parte de la desastrada gestión de la docena y media de compañeros que en Madrid han dejado de serlo.

La hora de las candideces ha pasado, y la de la memez, nunca ha sonado en las filas de la Confederación Nacional del Trabajo.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

Chispas

El gobierno franquista quiere aportar luz sobre todos los problemas. De momento ya dispone de los fanales. Falta la corriente liberal que ha de alumbrarlos.

∴

Cuando las playas del litoral mediterráneo español están sobrecargadas de una arquitectura comercial y caótica, ahora el Ministerio respectivo da en pensar en «prejuicios» de estética.

Pero callará el esteta
en vistas de la peseta.

∴

«El sindicalismo vertical crea problemas morales.»
No son tales: duros, pesetas, reales.
Y otros males.

∴

Gran victoria (1939-65) de los burócratas verticalistas: La semana de siete domingos.

Solución del problema agrario en España: Deserción de los campesinos hacia el extranjero... según la bien intencionada caricatura de Muntañola.

∴

En España hay excedente de españoles sin pesetas.
Y falta de americanos, alemanes, ingleses y rusos con dólares, marcos, libras y rublos.
Y viva España, señores.

∴

Dijo Franco: «España no necesita el Mercado Común.»
Cierto. Con el Rastro, los Encantes y el Mercado de Pulgas, los españoles nos satisfacemos.

∴

Equivalencia. El francés va a España a gastar el dinero que le sobra. El español común viene a Francia a recoger una mínima parte del peculio que le falta.
Otra vez, viva España, caballeros.

CHISPERO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL VALOR DE DAR LA VIDA

SEAN unas u otras las circunstancias que le determinen a ello, lo cierto es que precisa tener valor, temeridad, desprendimiento de sí mismo, para obrar en sentido tal que se ponga en peligro la propia existencia. Y más aún cuando en holocausto de una convicción, se va a un efectivo sacrificio de la vida. En muy pocos días de intervalo, dos ciudadanos norteamericanos sabemos que han eliminado su propia existencia, pereciendo quemados, entre terribles sufrimientos, para protestar ante el Estado de la intervención yanqui en el Viet-Nam. No cabe duda que hay en ello un agudo sentido de heroicidad. Lo que ya es más discutible es lo que ello pueda tener de aleccionante, de ejemplaridad digna de seguirse. El que sean efectivos los resultados perseguidos.

El Estado, sea cual fuere su color, ayer, como hoy, y mientras exista como tal, no dejará de ser, como le llamaba Nietzsche: «el más frío de los monstruos». ¡Inútil pretender despertar emotividad sentimental en el *corazón* del Estado! Si frente al alcázar de un tirano, para protestar de su tiranía, los amigos y adalides de la justicia adoptaran el recurso del suicidio, el déspota, indudablemente, se sentiría complacido, considerando ventajoso el que los adversarios se eliminaran a sí mismos... Mientras sus fuerzas policíacas redoblaran la vigilancia, por si brotaba algún conato de rebelión popular.

Si se pierde la vida se ha perdido todo. Y no obstante, el actuar en tanto que idealista con miras a la libertad, a la justicia, a la equidad entre los seres humanos; actuar de corazón, haciendo frente a todas las circunstancias, supone no pocas veces poner en peligro la vida. Pero morir defendiendose de la agresión criminal, como en los más agudos periodos represivos en España; morir con las armas en la mano, frente al enemigo, como en la insurrección fascista del 1936, no es igual que ofrecer mansamente la vida suicidándose ante los arbitrarios poderes constituidos, cuyos representantes han de regocijarse de ver un protestatario eliminarse a sí mismo.

Hubo una etapa, de intensa convulsión social, en la que mujeres y hombres de corazón generoso, de firmeza idealista, ofrendaban su vida, no en estéril suicidio, sino atacando al adversario encumbrado, yendo derechos, inflexibles, al corazón del tirano. El draconiano sistema autocrático de la Rusia zarista llegó a sentir el pavor ante la acción liberadora de los llamados «nihilistas». En una y otra parte del mundo, cayeron para siempre no pocos de esos hombres a los que llamaba Máximo Gorki «innecesarios». Sabían aquellos que ponían en peligro su vida para ir a una acción justiciera, que su acto tendría repercusiones, que sería una seria advertencia para los elementos reaccionarios, de una parte y de otra, en ejercicio del Poder, o a la búsqueda de obtenerlo. Y ya en esta convicción, se sentían felices.

UNA LAUDABLE EMPRESA EDITORIAL

Lo que vale, aquello que contiene una incontestable riqueza cultural, merece la aprobación, el realce, la estima, la incitación a que lo aprecien aquellos que en ello no han fijado la atención. Que la obra sea determinada por intereses financieros, y por ello busque cosechar simpatías en el mercado, nada dice en contra de ella si emerge de las fuentes del saber, y si además resulta asequible su adquisición.

Hay proliferación en Francia de los llamados tomos de bolsillo, lanzados por diversas editoriales, abarcando distintas materias: filosóficas, artísticas literarias, científicas, etc. Entre todas descuella la colección denominada «Le Livre de Poche», que lleva ya en su haber un crecido número de títulos. Toda una selección de obras de merecido realce intelectual, de autores franceses y extranjeros, clásicos y modernos, en ediciones íntegras y bien cuidadas. El ser volúmenes manejables, de bolsillo, y módico el precio de cada uno, ofrece una estimable ventaja.

Para el que ama la lectura; y los libros debe estimarlos todo el que ha llegado a comprender lo que representa la cultura para ir en pos del progreso humano, el horizonte mental se dilata, se educa y adquiere condiciones para contribuir a la educación de otros. Es aconsejable que ame los libros, —¡no nos cansamos de repetirlo!— quien, habiendo asimilado el ideario ácrata, no puede dejar de comprender que, en buena parte, cuidando la iteligencia se consolida el ideal.

Complace notar que en la colección citada están reunidos pensadores, o moralistas, de la talla de nu Pascal, de Montaigne, La Bruyère, Nietzsche, Diderot. De los modernos y discutidos: Sartre, Simone de Beauvoir, Bernanos, Huxley. Poetas del pasado y del presente, como Ovidio, Villon, Verlaine, Eluard, Peguy, Baudelaire, La Fontaine, Gerard de Nerval, Rimbaud, Ronsard, Victor Hugo, Prevert. Novelas de todas las épocas, como las más conocidas de Voltaire, Tolstoy, Dostoiewski, Cervantes, Balzac, Dikens, Zola, la Sagan, Proust, Romain Rolland, Giono. Y así obras de teatro, de historia, de biografía, etc.

Es toda una atrayente invitación a la lectura, que debe de ser variada, según el estado de ánimo del momento. Para distraer, para ilustrar, para educar la sensibilidad, para fortalecer lo que constituye nuestra personalidad de seres que se consideran conscientes.

LA LEALTAD DE JEAN ROSTAND

Hemos notado siempre en los escritos, en el proceder de Jean Rostand, la conciencia del hombre de ciencia, no solamente absorto en sus análisis de laboratorio en tanto que biólogo, sino atento también a las palpitaciones del mundo social. Liberal, refractario a todas las injusticias, ha dejado oír su voz en cuantas circunstancias ha estimado debía sumar su apoyo a cuantos han batallado, o batallan, en favor de la dignidad humana. Y lo ha hecho sin estridencias, con sencillez y buena fe.

Rostand es de los que consideran que la vida puede ser buena y bella para todos sin necesidad de poner en danza a ningún «dios», fabricado por una o por otra religión. Pero otros hay que no lo consideran así. Y se desviven por convencer a creyentes y no creyentes de que no hay manera de poder andar un paso a derechas si no está un «dios» que sirva de guía y mentor. Entre estos se hallan los que han movido gran algabara al respecto del padre jesuita Teilhard de Chardin, presentándole como eminente científico, maestro en diversas disciplinas del conocimiento, incluida la biología. Pero lo singular del caso es que la Iglesia, que en vida de Chardin no le autorizó a que publicara los libros que tenía escritos, fallecido el citado jesuita y difundi-

(Termina en la página 2.)

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

ACTUALIDAD ESPAÑOLA

¿QUIEN remplazará a Franco en el ejercicio del Poder? A ciencia cierta se ignora si «el elegido» por el Caudillo será un militar, un civil, o un descendiente de abolengo real. Las suposiciones continúan manteniendo a cada uno de los pretendientes en un sobresalto apenas amenguado por la esperanza... de que Franco muera repentinamente para dejar campo abierto al torneo libre entre los empecinados contendientes.

Se sabe que «teóricamente» la monarquía quedó restablecida por el socorrido «referendum» de 1947. Pero son varios los pretendientes al trono también «teóricamente» vacante.

Se rumorea ahora que el Caudillo decidió acordar su beneplácito a Juan Carlos de Borbón, nieto de Alfonso XIII e hijo de don Juan de Borbón, Conde de Barcelona.

Que el «favorito» sea éste u otro poco cambian las cosas. Se tratará luego en que el favorecido por la decisión del Caudillo lo sea también por el acuerdo más o menos general de los españoles que residen en España. Los «de fuera» poco contamos hasta ahora y es poco probable que nuestra influencia se afirme. Los «ausentes» contaron siempre muy poco a lo largo de la Historia.

Es indudable que la «hora de la verdad» se acerca irrevocablemente. Franco está envejeciendo (y nosotros también, no lo olvidemos) y no se halla lejana la hora de su remplazo forzado por el tiempo que pasa, ya que no fue forzado por el impulso de los antifranquistas, empeñados en hacer mella en su régimen —y en persona— desde el destierro. Como si se pudiera hacer madre a una hembra a la que se contempla en fotografía, resguardada su virginidad por la terriblemente fría cadena pirenaica.

PACTOS Y ALIANZAS

Haciendo eco a la leyenda bíblica de la multiplicación de los panes y de los peces, los pactos y las alianzas «pro» o «contra» del régimen franquista se suceden las unas a las otras. Se producen muchas veces de la nada, completando así la parodia de la acción atribuida a un tal Jesucristo. De «la nada», decimos, porque a menudo obedecen a espejismos producidos por las masturbaciones cerebrales de ilusos impenitentes. Se constituye a veces una alianza con todos los requisitos necesarios, indispensables a su desarrollo y a su eficacia; contando con una consulta de la base de cada organización constituyente. Aun así, con la mejor intención y cumpliendo normas elementales de respeto a la opinión diversa de sus componentes, la alianza en cuestión no llega a responder a las ilusiones de sus fundadores ni a las funciones para las que fuese creada. Da ello lugar a constituir otras alianzas, marginales a veces, «regulares» otras. Todas respondiendo a un mismo afán de eficacia. Estrellándose todas, por lo general, ante el imponderable ofrecido por las perspectivas finalistas, a menudo divergentes, de los organismos integrantes... Funcionan aquí, al propio tiempo, cada una por su lado, alianzas más o menos «responsables», reconocidas por cierto mínimo de base o por ciertos comités eventuales. La clandestinidad se conjuga a menudo en frutos amargos, dispares, incongruentes con la raíz y el árbol que se tiene por promotor. La semilla fallará, como falló el fruto. La proliferación de comités equivale a la proliferación de alianzas.

Pretender —desde el exilio— ser guía, mentor, orientador, control único y definitivo, indiscutible, de los Comités y Alianzas que en el interior de España surjan, se intenten, se produzcan, es tarea vana, imposible. Para batir el hierro hay que estar en el yunque...

∴

La prensa grande y cotidiana transmitió estos días la noticia de un intento de engendro producido en Madrid. Un pacto intentado entre dirigentes del sindicalismo vertical, del régimen, y «ex-dirigentes» de la C.N.T. Se agrega que el tal Pacto no tiene carácter efectivo ya que —según sus propios firmantes— el compromiso no afecta a una base orgánica que no fue consultada al efecto: la de la C.N.T. Lo confiesan los propios sedicentes «representantes». No obstante tal Pacto figurará en la futura «Historia» sindical de España. Tal vez de la misma manera que figura el nunca reafirmado «Pacto de San Sebastián», es decir, de forma imprecisa, nada convincente.

De todas maneras esto no puede conformarnos. En la situación actual la confusión cala más hondo, y no basta con las aclaraciones dadas a la prensa por otras alianzas, del Interior mismo y del Exterior. Ni aclaraciones ni desautorizaciones tendrán validez efectiva hasta que la C.N.T., la legítima, la efectiva, no siente sus reales en la plaza pública.

Solo entonces se podrá decir que es la C.N.T., que es lo que representa y se propone. Solamente así caerá el castillo de cartas trabajosamente elaborado por los partidarios de la Central Sindical Unica. Central que significaría la muerte civil de la C.N.T. y de la U.G.T. legítima, la de Pablo Iglesias, se entiende. No cejemos en esta idea, so pena de una derrota definitiva de los valores liberadores de España.

ITALIA ANTIFRANQUISTA

Traducimos la noticia de «Le Monde» (24-11-65). «La presencia en Milán del Ministro español de Información provoca incidentes. Manuel Fraga Iribarne inauguró el lunes pasado una exposición sobre el turismo en España, organizada en el antiguo palacio real de Milán. A raíz de esta ceremonia se produjeron en la Plaza del Duomo violentos choques entre manifestantes. Por el mismo motivo la reunión del Consejo Municipal fue turbulenta al ser interrumpida por la intervención violenta y airada de los consejeros socialistas y comunistas, que protestaban contra la realización de esta exposición española. Los consejeros «derechistas» se fueron a las manos contra los consejeros «izquierdistas».

Con fecha 25-11-65, «Le Monde» reproduce otra nota similar. Los mismos hechos se reprodujeron el día siguiente, con recrudecida violencia.

Comentamos ya hace tiempo el hecho concreto de que la oposición de Italia al ingreso de España al Mercado Común Europeo, obedecía a dos razones fundamentales: la primera esencialmente motivada por vulgares problemas económicos: competencia en la venta de naranjas, aceite, etc.; la segunda oposición respondía a una persistente acción antifranquista de fondo y origen popular, alentada particularmente por los anarquistas. Los propios servicios franquistas lo declararon mediante sendas notas de protesta dirigidas al propio Gobierno Italiano.

En cuanto a los hombres de Gobierno —aunque se trate de Fanfani, de Nenni o de Saragat— ninguno de ellos tiene tales escrúpulos, como lo prueba entre otras cosas, la autorización concedida a la exposición sobre el turismo en España. De no mediar la competencia en productos similares lanzados al mercado Europeo, nada impediría el codearse con el mismo Franco. ¿Quién no observa la actitud de Saragat y de Nenni, ex comunista y ex combatiente en España, ante el Soberano Pontífice?...

TSCHOMBE GANA TERRENO

Se decía de Frondizi —ex presidente argentino— que era un político hábil porque sabía componérselas con todos los sectores, prometiendo sin soltar el freno y manteniéndose por encima de todos los sectores. Kasabubu seguía su ejemplo — si puede creerse en ejemplos de esa índole— pero cayó como Frondizi víctima de un golpe militar. Kasabubu, amigo de Lumumba en principio, se desembarazó de él porque le hacía sombra. Lo entregó a la muerte en traición fratricida. Mobutu puede tal vez recordar el precedente y enviar a Kasabubu a reunirse con sus manes.

Cedió Kasabubu a Tschombé hasta que creyó haberle neutralizado. Le destituyó entonces a fin de ganar la partida en las elecciones presidenciales que se avecinaban. Pero Tschombé no aceptó la derrota y maniobró a su manera. Resultado: otra dictadura militar en el mundo.

«Merienda de negros» que aprendieron a pies juntillas las lecciones de los blancos, irremplazables en el arte de la intriga.

Así están las cosas en el Congo y en el mundo.

El dilema permanente de la vida, principios y postulados

por SEVERINO CAMPOS

SEGUN Litré, la sociología esla ciencia más compleja que existe. Esto es comprensible, ya que sus raíces tienen asiento en todas las ciencias existentes. Mas esto no niega que cada una de las partes tanga sus principios, inalterables, para la misión que tiene asignada. El embrollo sólo se produce cuando interviene la mediocridad o las partes interesadas.

En política estatal, todo el contenido existente de variaciones parte de un solo principio. Exactamente ocurre con las religiones. La misión de la primera, circunscrita al hombre y a su patrimonio social, tiene como finalidad permanente sujetar al hombre a pautas preconcebidas e impuestas por la élite de mando. Frente a esta norma, toda objeción se aprecia como insubordinación, indisciplina o acto sedicioso.

Nos interesa afirmar, que si se analiza uno por uno todos los matices de prácticas gubernamentales, paso a paso, por vía de examen, se llega al lugar donde arrancan todos los demás. El Estado es uno, soberano, resumen supremo de poder sobre los hombres y sus creaciones; los gobiernos pueden ser varios, distintos en características, pero siempre vinculados y obedientes a las premisas estatales.

La concepción básica de la libertad humana implica un sentimiento antagónico tanto contra el Estado como contra la religión. Situémonos en la esfera de actividad que nos plazca, aceptar premisas de gobiernos, o religiosas, es equivalente a renunciar definitivamente a principios y tácticas de libertad. Los métodos para llegar a una misma conclusión puede ser distintos —objetivos o subjetivos, inductivos o deductivos—, siempre que se ejerciten desde los mismos principios. Las interferencias dan un resultado negativo para cualquiera de las partes que se pretenda conjugar.

Max Nordau —véase «La biologie de l'éthique», página 152—, con gran acierto, y desde un punto de vista científico, nos dice: «Aquel que defiende la tesis de doble moral demuestra con ello no poseer ninguna.» ¿Qué puede objetarse a esta conclusión? Nada absolutamente. A cualquier empresa que se dediquen, el papel de los neos, o el de aquellos que se erigen en doble personalidad, es de nula efectividad a la buena causa. Dios y el diablo podrán dialogar, pero jamás se conciliarán; cada uno tiene una misión, ambas antagónicas eternamente. Es el caso del Estado y la Libertad.

Motivan estas reflexiones ciertos individuos que, atribuyéndose aires de sabiduría, y posturas de abnegación, incurren en flagrante contradicción al abordar problemas políticos. Que se propugnen reformas sociales, desde una base político-gubernamental, están en su derecho y no es una novedad en la modificación permanente de aplicaciones políticas. Al fin y al cabo, no pasarán de ser unos de los tantos que harán transcurrir sus vidas sin penas ni glorias. La originalidad histórica la demuestran al esgrimir los postulados libertarios para finalidades estatales.

De esa amalgama surge un caos irrespetuoso hasta para la gramática. Si la falta de ética personal se demuestra al involucrar principios, haciendo de la confusión el árbitro de la peor demagogia, para conseguir lo que por vías normales no se puede alcanzar, es conclusión indiscutible que las buenas intenciones no existen. En interpretaciones sociológicas, cada uno de los principios tiene su lenguaje y acción particular. Las personas honestas, que caminan en pos de la verdad y de la justicia, al preconizar ideas deben usar el verbo que les pertenece.

La concepción libertaria es una afirmación ácrata; en todo aquello que poco o mucho está saturado de acratismo hay indiscutible negación estatal. Luego, pues, en nombre del pensamiento libertario no debe actuar ninguna entidad que utilice normas estatales. Es ilógica toda interferencia que se pretenda practicar; los términos verbales y la conducta son antagónicos, por lo que nada constructivo puede efectuarse en pro de la liberación.

Toda infracción que se cometa contra la lógica tiene un fin negativo a la libertad del hombre. La política gubernamental, en mayor o menor escala, es práctica opresora; desde el momento que se pone en movimiento germina choques con los principios de libre desenvolvimiento personal. A la postre, el individuo, que cada día anhele ser más libre, que en todos los sentidos de normal prosperidad trata de ampliar su horizonte, está destinado a conflictos insolubles inclusive con la más tenue representación de dominio.

Es muy mala obra encubrir las cadenas en nombre de la libertad. Ser libertario significa eludir todo principio y práctica estatal; ser estatista es negar rotundamente los principios libertarios, oponerse a la práctica que éstos requieren. El hombre no puede vivir familiarizado con ambos extremos; este es un sofisma propio de llamada filosofía marxista.

En política, la única definición que no engaña es la de la conducta; en ella se hallan todos los detalles de lo que se busca. Teorías y programas son hipótesis que niegan o se distancian de los fines prometidos. Cuando una persona camina, o se desenvuelve, por el impulso y conocimiento de

(Pasa a la página 2.)

MISION COMERCIAL MAQUINISTA A MOSCU

LONDRES (OPE).—«Spain Today», la revista que el franquismo edita en inglés para el consumo británico, informa que «dentro de poco va a salir para Moscú una misión comercial española, con el propósito de persuadir a los rusos a que «coman más fruta, y especialmente naranjas españolas». Dicho esto, «Spain Today» presenta disculpas.

Hace historia de las dificultades con que tropieza España para colocar sus naranjas en el mercado internacional por causa del Mercado Común Europeo, cuyos países «están creando un problema», y dice que «mientras duren las negociaciones que se están llevando a cabo con el Mercado Común, los naranjeros españoles deben buscar otras soluciones.

Una de ellas podría ser o: que el Mercado Común observe una actitud más liberal con respecto a los productores españoles, y la otra puede ser la esperanza de que hay grandes mercados detrás de la Cortina de Hierro».

Rusia, Checoslovaquia y otros países comunistas «ya se están llevando una tercera parte de las exportaciones de naranjas españolas. Evidentemente, la misión que va a salir dentro de poco para Moscú, cree que en aquel mercado hay espacios más suficientes», termina diciendo la revista «Spain Today».

DISCOS

El saludo como institución humana. El saludo como exponente de la variación de trato.

Hay saludo de vecino a vecino. En doce o quince años de vecindad, os habéis saludado, simplemente.

Existe el saludo afectivo, el deseo de salud de amigo a amigo, incluso el gozo de verse. Expansión que suele complementarse con una sonrisa.

Registramos la salutación estentórea, ruidosa, de la amistad intrascendente, la que se proclama y no se siente. Y el saludo fino, acaramelado, de la hiprocresía. Y el «adiós» socarrón, y el seco, que en ambos casos amagan el pensar de que te vayas para siempre.

Evoco el saludo franco, lealote, del compañero que estima al compañero. Y el «salud» del amigo de hoy, que mañana te deseará secretamente enfermedad y muerte porque no le sigues en su trayectoria.

Yo saludo cordialmente a contraopinantes que en la contraopinión no dejan el humanismo de lado, que tienen, pese a todo, fondo cordial de amigos.

Y sonrío por mis adentros ante el epidérmico que no osa saludar a quien por temor a que la superioridad le regañe.

Ante lo liviano uno se comporta sin compasión, y sin odio. Con humana indiferencia.

DISCOBOLO

B.F.P. 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

9 DECEMBRE 1965
NUMERO 379
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A propos de l'objection de conscience

LES faits qui se sont déroulés dernièrement au camp de Brignoles ont remis pour un temps à l'actualité le problème des objecteurs de conscience. Ces faits prouvent indiscutablement la faillite et le caractère ambigu du « statut » accordé à cette catégorie d'insoumis.

La question demeure au fond un problème d'analyse personnelle, celui de savoir si, sur le plan tactique, le fait de revendiquer officiellement la condition d'objecteur de conscience n'est pas de nature à entraver irrémédiablement toute action révolutionnaire pour l'avenir. L'objecteur de conscience est un individu « marqué ». Aussi n'avons-nous pas l'intention de juger tel ou tel camarade ayant fait usage de ce statut. Il en est qui tournent la difficulté en exploitant plus ou moins un certain genre de corruption. C'est évidemment une manière d'écarter tout problème de conscience et de se mettre à l'abri des critiques futures.

Un fait reste certain : la loi sur les objecteurs de conscience, dénoncée dans les colonnes de notre journal dès sa promulgation, est une vaste fumisterie que nous n'avions pas tort de qualifier du terme de « loi scélérate ».

Outre que ce statut marque indélébilement ceux qui ont demandé son application, il les condamne à effectuer le double de temps de présence au service de l'Etat. Mais il y a plus grave : la loi n'est même pas respectée dans son contenu; le contraire eût été étonnant. Les objecteurs de conscience ne portent certes pas les armes (il serait peut-être intéressant pour eux de savoir s'en servir un jour), mais on les fait participer par le biais à la construction du potentiel militaire. La révolte des objecteurs du camp de Brignoles en est un exemple entre autres. Ces derniers ont pu tirer la conclusion suivante : « On a récupéré les objecteurs pour la guerre atomique par le biais de l'organisation dite de la « protection civile ». Civile seulement au plan juridique, puisqu'elle dépend du ministère de l'Intérieur, mais cependant, comme cela a été dit clairement devant le Parlement, ordonnée à la mise en condition du pays en vue d'une guerre atomique et subversive. C'est donc un instrument de la guerre totale. Comment a-t-on pu penser que les objecteurs de conscience accepteraient cela ? » « Notre lutte se situe dans les perspectives suivantes : Nous cherchons à lutter contre la nouvelle organisation de la défense dans laquelle on nous a intégrés par la bande. Nous cherchons à attirer l'attention de tous les Français sur la gravité de la nouvelle législation qui soumet tous les Français, même civils, à l'autorité militaire sur simple décision gouvernementale (sans que soit demandé l'avis des représentants du pays). »

Ces quelques lignes, extraites d'une lettre d'un des objecteurs de Brignoles et publiée dans la presse quotidienne, montrent assez l'ambiguïté de la mesure gouvernementale et la situation absurde à laquelle la « légalisation » de l'objection de conscience est parvenue.

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Il y a quelque chose d'absurde dans le fait de vouloir faire réglementer par la loi ce qui s'oppose en fait à toute loi dans un système politique donné. L'objection de conscience n'est pas seulement, nous voulons le croire, un refus « moral » de porter les armes. C'est un acte de révolte contre l'ensemble du système économico - politique capitaliste qui prépare la guerre à la fois pour pallier au chômage provoqué par une utilisation des techniques modernes qui profite seulement à quelques-uns alors qu'elle devrait réduire le temps de travail de chacun, et pour relancer par la destruction, l'économie lorsqu'elle se trouvera amenée par ses contradictions devant le dilemne : disparaître par l'organisation rationnelle de la production et la répartition égale des richesses ou déclencher le conflit mondial rénovateur.

L'objection de conscience, sans sa portée révolutionnaire, ne serait qu'une manifestation de la morale « petit-bourgeois ». C'est une négation qui doit déboucher sur une prise de conscience globale et sur l'organisation constructive de la révolte en marche vers un monde nouveau.

Il ne faut donc rien attendre d'une réglementation officielle qui traitera les objecteurs non pas comme des individus obéissant à certaines exigences « morales », mais comme des rebelles au régime.

La loi est faite pour défendre les privilèges d'une façon ou d'une autre. Quelle que soit sa portée sociale, elle sauvegardera toujours l'essentiel de l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'action directe demeure le seul chemin qui puisse mener à l'émancipation véritable des classes opprimées.

PROLETAIRE DU RAIL

LE POUVOIR ET SES VALETS SE MOQUENT DE TOI!

La stabilisation des prix n'est qu'un leurre !

La hausse du coût de la vie continue malgré les affirmations mensongères du gouvernement qui utilise des chiffres fallacieux pour te prouver que tout va bien.

Bénéficiant de la complicité du pouvoir, la plupart des commerçants, assurés de l'impunité, vendent leurs produits avec des marges bénéficiaires scandaleuses. Tu en seras persuadé en examinant d'un peu plus près les prix pratiqués, qui révèlent des différences inadmissibles pour des marchandises de marque et de qualité identiques. Quant à l'augmentation globale du prix moyen de ces produits, réfères-toi à ceux d'articles « pilotes », pratiqués actuellement et lors de la mise en place du plan de stabilisation ; la supercherie t'apparaîtra de façon éclatante.

Les organisations syndicales représentatives — qui en réalité ne représentent pas grand chose — dédaignent complétement, et c'est une trahison, ces questions d' « intendance ». Elles se contentent d'élever des protestations contre une hausse insuffisante des salaires et, dans des périodes « délicates » pour leur prestige, de déclencher des grèves limitées dans le temps, aussi efficaces... qu'un coup d'épée dans l'eau.

Quand Pompidou et son compère Giscart d'Estaing, à la fois membres du gouvernement et « grands commis » des banques, prétendent que la *masse* salariale a augmenté de 4 % en un an, ils sont peut-être dans le vrai — ce qui est à prouver — mais ce qui est sûr c'est qu'ils camouflent la valeur du chiffre avancé en taisant hypocritement que cette augmentation s'échelonne réellement de 1 à 8 %, ou plus, avec, comme toujours, la portion congrue pour les plus déshérités. Entre temps, les prix ayant augmenté dans des proportions supérieures à 4 % — nous le prouverons quand on voudra en partant de chiffres réels — le fossé qui sépare le pouvoir d'achat du lampiste de celui du cadre supérieur se transforme chaque jour, un peu plus, en un gouffre infranchissable. C'en est trop !

Si tu trouves que ces « comédies » ont assez duré, si tu es fatigué de tirer les marrons du feu pour que « la noblesse nouvelle vague », personifiée par les *cadres*, les croque, tu dois réagir, car tu retournes à grands pas au servage d'avant 1789.

Sur le plan des revendications immédiates, contre les mystificateurs de tout acabit, contre les syndicats entremetteurs, valets du pouvoir, tu dois lutter afin d'améliorer tes conditions de vie : Pour la baisse des prix ; pour une augmentation de salaire plus rationnelle ; le salaire de base étant élevé à 100.000 francs anciens, ceux supérieurs à 150.000 ne bénéficiant d'aucune majoration. L'incidence de cette réforme sur la masse salariale serait sans grande importance ; le financement de l'augmentation à la base étant assuré par un prélèvement effectué sur les salaires attribués aux agents des échelles supérieures, et par la suppression progressive, jusqu'à complète disparition, des *cadres*, aussi pléthoriques qu'inutiles.

Demain, il sera sans doute trop tard si tu hésites à nous aider dans la lutte que nous menons. N'oublie pas, même si tu es actuellement jeune, que tu es un vieillard en sursis, et que la S.N.C.F., après t'avoir vidé de toute ta substance, te mettra au rebut en t'attribuant ce qu'elle appelle une retraite — en réalité une aumône — te permettant de crever de consomption, si la force physique d'aller te louer ailleurs te fait défaut.

Ce n'est pas pour en arriver là que les vieux ont travaillé durant toute leur carrière, croyant échapper au sort qui te sera sans doute réservé aussi, dédaignant, comme la plupart actuellement, de prendre en main la défense de leurs intérêts. Ils ont cependant atteint ce stade. Alors ! en pensant à toi, pense aussi un peu à eux, et exige, selon le processus que nous préconisons pour les actifs, un relèvement massif des retraites de base, après incorporation de toutes les primes dans ce qui constitue — toujours selon la S.N.C.F. — le « traitement ».

Ces réformes, qui ne sont que des palliatifs, permettraient, en attendant la disparition totale des exploiteurs, que les vieux bénéficient, comme toi, de conditions de vie plus conformes aux possibilités économiques actuelles.

Fédérations des Travailleurs du Rail-C.N.T.

AUX URNES!

Pour ceux des Français qui ont quelques notions de l'histoire politique de leur pays, il est hors de doute que nous vivons sous le régime du troisième Empire. Copie à la fois du premier (du Grand, selon certains) et du deuxième (le Petit, selon d'autres), ce régime, issu comme les deux autres d'un coup d'Etat et consolidé, comme le second, par un et même plusieurs plébiscites, se caractérise surtout par un sentiment aigu de la Grandeur de la France, en même temps que par un sentiment non moins aigu de la Petitesse des Français. Puissante, peuplée, arrogante et fière, empanachée et prestigieuse, rayonnante et prise pour modèle par tous les peuples de l'univers, voilà ce que doit être la France du troisième Empire. En contre-partie, conditionnés doivent être les Français de cette époque. Conditionnés, c'est-à-dire soumis à cette formidable propagande officielle qui, armée de la presse, de la radio et de la télévision, entretient en eux l'illusion qu'ils sont les plus heureux, les plus intelligents, les plus développés dans tous les domaines, les plus spirituels et, surtout, ce qui est vrai pour une minorité d'entre eux, les plus riches !

A la vérité, ils sont l'objet d'un mépris rarement atteint dans le passé, de la part du pouvoir, qui les tient pour rien de plus que bons à procréer et à tondre, pour la plus grande gloire des tenants de ce pouvoir. Bons encore, cela va de soi, à déposer leurs bulletins de vote « approbatifs » dans l'urne du référendum, afin de consolider parfois ce même pouvoir lorsque des circonstances le demandent. Et justement, nous sommes arrivés à l'une de ces époques où les circonstances le demandent. Provoquées, ces circonstances, par l'inqualifiable prétention de quelques trublions affamés de prébendes et pleins de vanité, qui voudraient tout simplement abattre ce pouvoir omnipotent et le remplacer... par un autre pouvoir, plus sage, plus compétent, moins répressif et plus équitable, dont ils seraient les détenteurs.

Voire, disent des gens que je connais bien. Le pouvoir est le pouvoir et, à quelques nuances près, ceux qui le détiennent ont toujours tendance à se considérer comme bien supérieurs, en tout et pour tout, au commun des mortels. De là à verser dans la condescendance, puis à la suffisance et, enfin, au mépris, il n'y a pas loin !

Il faut avouer, toutefois, que le pouvoir actuel est allé fort loin dans cette voie, tellement qu'il en est arrivé, malgré une énorme accumulation d'affirmations faussement optimistes, à dresser contre lui une bonne partie de ceux qui, il n'y a pas si longtemps, ne juraient que par lui.

Et sa dernière trouvaille, en matière d'abus, mérite que l'on s'y arrête quelque peu. Il s'agit de l'établissement d'une censure supplémentaire (car il y en a beacoup d'autres) destinée à couper dans les discours ou allocution des candidats à la succession de de Gaulle.

En conséquence, lesdits trublions ne s'adresseront pas en direct à l'honorable population de ce pays, mais devront faire enregistrer leurs allocutions à l'avance. Lesquelles allocutions, dûment édulcorées, élaguées de leurs propos non suffisamment admiratifs pour l'empereur, seront ensuite offertes en pature aux citoyens inconscients et inorganisés. Quelle rigolade ! Ce qui est navrant dans l'histoire, c'est que les apprentis-présidents acceptent cela présque sans sourciller !

Il ne s'en est pas trouvé un, dans le nombre, pour montrer qu'il a quelque chose dans le ventre, en refusant purement et simplement de venir parader sur le petit écran.

Le sieur Marcilhacy, par exemple, qui ne craint pas d'affirmer : « Je suis le seul candidat libre. » (*Combat* du 17-11-1965) ?

C'est peut-être vrai, après tout, et, le principal, c'est qu'il le croit. Mais, dans ce cas, ne faudrait-il pas réviser nos positions, en ce qui concerne le recours aux urnes ?

Personnellement, je pense que oui, sous certaines conditions, cependant. Ces conditions, les voici :

1° Que le nommé Marcilhacy, homme libre, m'assure que la loi de 1905, sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat sera immédiatement remise en vigueur, et je vote pour lui !

2° Que le nommé Marcilhacy, homme libre, m'assure que, dès le lendemain de son arrivée à l'Elysée, seront brusquement coupés tous les crédits destinés à la force de frappe et autres conneries, et je vote pour lui !

3° Que le nommé Marcilhacy, homme libre, m'assure de la disparition immédiate de tous les organismes de censure qui indignent à juste titre les autres hommes libres de ce pays, et je vote pour lui !

4° Que le nommé Marcilhacy, homme libre, m'assure que, lui au pouvoir, l'égalité économique et sociale sera immédiatement établie, et je vote pour lui !

5° Que le nommé Marcilhacy, enfin, m'assure qu'une fois au pouvoir, il combattra, de toutes ses forces, le parasitisme, le fonctionnarisme, le militarisme, le cléricalisme, le sectarisme et tant d'autres maux en isme, et je m'engage à déposer dans l'urne des milliers de bulletins à son nom ! N'est-ce pas votre avis, les gars ?

BLANQUET

POUR L'ACTION ANARCHO-SYNDICALISTE EN ANJOU

Sur les bords de la Loire, aux Ponts-de-Cé, près d'Angers (Maine-et-Loire), existait la fonderie Badet qui, en particulier, fabriquait des pompes à eau pour Peugeot.

Le 13 septembre dernier, à 10 heures du matin, les ouvriers découvraient le patron qui venait de s'empoisonner. Après 12 jours de coma, il mourut sans avoir repris connaissance.

On apprenait alors que la boite en question avait un « trou» d'une cinquantaine de millions.

Le contremaître Gérardin réunit alors les ouvriers dans la cour et leur dit de continuer à travailler qu'ils seraient payés, que la maison avait été mise en gérance libre.

La fonderie fut cependant mise en liquidation judiciaire et les affaires placées entre les mains d'un avoué d'Angers.

Le 4 octobre, 15 ouvriers se voyaient signifier leur licenciement sans aucune indemnité ni aucun paiement. Les ouvriers touchèrent 350 F pour solde de tout compte et cela sans aucun préavis.

Malgré les interventions auprès de la presse locale, de la préfecture et de l'inspection du travail, les travailleurs licenciés se heurtent à une vaste conspiration du silence.

On se demande ce que cache ce silence, d'autant plus que le suicide de M. Badet n'a jamais eu d'échos dans la presse.

Bien que les ouvriers licenciés se soient réunis au siège de la C.G.T., l'affaire a reçu un enterrement de première classe comme de bien entendu.

Un ouvrier nous disait : « L'Etat a récupéré des millions par la liquidation judiciaire, et nous, on nous laisse dans la merde. »

La municipalité d'Angers a embauché depuis la mi-novembre les ouvriers licenciés, au service de la voirie au tarif de 1,88 F à l'heure et à raison de 30 heures par semaine.

Voici un exemple de l'exploitation de l'homme par l'homme. Les travailleurs vont-ils se laisser mener éternellement de la sorte ? Ils doivent comprendre que ni la C.G.T., ni F.O., ni les curés, ne viendront à leur secours. La libération des travailleurs sera leur œuvre propre, et c'est par eux-mêmes, en unissant leurs efforts pour l'action directe et la révolte permanente, qu'ils pourront se défendre.

La C.N.T. leur offre cette possibilité de s'unir pour lutter en toute indépendance en se servant des armes qui sont celles de l'anarcho-syndicalisme.

Les ouvriers qui sont décidés à lutter pour leur libération, leur bien-être et leur liberté, pour l'égalité économique et sociale, peuvent prendre contact avec le camarade René ALEXANDRE, responsable local qui est à leur disposition pour tous renseignements utiles à ce sujet.

L'U. L. - C.N.T. d'Angers

— Ecrire au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9e, qui transmettra au responsable local.

IL FAUT SORTIR DE LA MELASSE

Trop nombreux sont encore les travailleurs qui sont allés « aux urnes » dans l'espoir de mettre un terme à leurs maux. Il est vrai que ces derniers temps nous en avons appris de belles sur le régime. Par exemple, que 15.000 milliards sont fichus en l'air dans l'année pour les dépenses militaires ; que l'Etat prélève 41 % sur l'économie du pays, etc. Nous avons aussi appris qu'un Tixier-Vignancour avait été secrétaire d'Etat en 1940, avec Pétain ; et, enfin, nous avons constaté que tous les candidats, sans exception, étaient pour l'amnistie des quelques détenus O. A. S. qui n'ont pas encore bénéficié des grâces de de Gaulle.

Nous vous ferons grâce, nous, de toutes les cuisines honteuses qui sont ressorties à l'occasion de la campagne électorale et concernant tout particulièrement la guerre d'Algérie et autres problèmes qui ont gangrené la situation économique du pays ; nous préférons nous concentrer sur un point qui nous concerne tout particulièrement, à tous les travailleurs : l'abrogation de la loi réglementant le droit de grève.

Aucun candidat n'a tenu de propos dans ce sens et bien que les promesses de tous les politiciens soient éternellement « des promesses d'ivrogne », une déclaration rassurante dans ce sens, tout au moins par le soit disant candidat de la gauche, aurait pu à la rigueur, sinon justifier, du moins expliquer qu'un travailleur, quel qu'il soit, en tant qu'exploité, ait une fois de plus sacrifié son temps à se choisir un maitre.

Il existe, certainement, une crainte du lendemain dans les milieux ouvriers et nous sommes persuadés que nombreux sont ceux qui ont pratiqué la politique de l'autruche en se rendant à l'urne. La solution aux maux du peuple existe bien pourtant mais elle est ailleurs.

« L'homme est un composé de besoins extrêmement variés. La compression de ces besoins, voilà la douleur. » (*Sébastien Faure*).

La solution est donc dans la satisfaction des besoins de l'homme.

Va-t-on nous contester la possibilité de satisfaire les besoins de l'individu ? Il y a cinquante ans, les théoriciens du syndicalisme révolutionnaire pouvaient être accusés d'utopistes en préconisant l'égalité économique, car le progrès technique n'avait pas encore permis l'absurdité criminelle que nous vivons de nos jours et qui consiste à détruire des denrées de première nécessité ou créer des emplois inutiles pour maintenir un système caduque et périmé. Or, c'est précisément il y a cinquante ans que la classe ouvrière a été le plus combative et le plus confiante en son avenir... Pourquoi cela ?...

...Peut-être avait-elle un esprit plus libre, moins subjugué par les multiples moyens d'intoxication mis à la disposition du capitalisme et de l'Etat ; mais nous pensons que la raison majeure de cette concience de classe retrouvée chez nos ainés, réside dans la force et la conception sociale du syndicalisme de cette belle époque.

Ce n'est pas pour nous une nostalgie des temps passés, nous regardons au contraire vers l'avenir, mais nous nous apercevons que l'instruction des masses n'a pas permis cette émancipation tant souhaitée et qu'au contraire, si nous suivons cette pente, l'humanité va se retrouver à brève échéance *dans la mélasse*.

Bien sûr, la C.N.T. n'a pas l'intention de rester insensible à cette dégradation sociale et les anarcho-syndicalistes qui la composent, sont disposés à agir, mais la tâche est trop vaste et il faudra convaincre toute la classe ouvrière que la victoire ne peut venir que de la volonté de tous les travailleurs unis dans un même et unique combat pour l'égalité économique et la justice sociale.

J. SORIANO

EN VRAC

Encore un qui le connait bien

M. Tixier-Vignancour, candidat à la Présidence de la République, a déclaré dans un de ses discours électoraux :

« La France a toujours eu un faible pour la gérontocratie, le général de Gaulle en est la preuve ; il a toujours dit tout et le contraire de tout. » Il est amusant de voir la droite se déchirer à belles dents, pour nous, qui les mettons tous dans le même sac ; ce lavage de linge sale ne peut que nous divertir. Ce qui est triste c'est de voir le bon populo apporter du crédit au blablabla de tous les valets qui se présentent pour obéir aux ordres des financiers.

Si seulement nous en faisions tous autant

En Amérique, à New York, cinq jeunes hommes ont brûlé publiquement leur fascicule de mobilisation. Les journaux relatent la chose de la façon suivante : « Les cinq pacifistes, debout sur une estrade près d'un drapeau américain, ont mis le feu tous ensemble à leur livret militaire. » Regrettons en passant qu'ils n'aient pas mis le feu aussi à l'emblème étoilé, ce qui eut montré un pacifisme intégral. Leur geste, malgré cette petite faiblesse, est un geste de courage, de grand courage même, car, en dehors des huées, des coups qu'ils essuyèrent par les racistes présents à cette manifestation, ils risquent une peine de *cinq ans de prison* et une amende de 10.000 dollars — environs 50.000 nouveaux francs (5 millions d'anciens) — et il est probable qu'ils seront condamnés à la prison et à l'amende. On comprend que cela fait réfléchir. Mais si, au lieu d'être cinq, ils avaient été cinquante, cinq cents, cinq mille, le même jour, à la même heure, à brûler, dans un gigantesque feu de joie, leur livret militaire, le gouvernement de monsieur Johnson aurait probablement hésité à les poursuivre en justice. A vrai dire, si cinq mille jeunes dans un pays agissaient de cette façon, il n'y aurait probablement plus de gouvernement Johnson.

Jugé par un de ses pairs

Le général Boyer de la Tour, général de profession, sang bleu par atavisme tout comme notre président, déclare, en parlant de ce dernier et de sa candidature pour « sept ans de malheur » : « On reste stupéfait, jamais un homme aura osé faire à ce point son propre éloge, jamais la réalité n'aura été plus éloignée de l'image qu'on en donne. Le général de Gaulle n'a rien bâti et n'a jamais été qu'un démolisseur. » Exact, même avant que ce dernier soit président de la République nous pensions qu'il était un démolisseur, non seulement lui, le général de Gaulle, mais tous les généraux de la terre, y compris naturellement le général Boyer de la Tour ; jamais un militaire de carrière ne sera pour l'émancipation des masses, encore moins pour l'égalité, la liberté, la fraternité des hommes.

Travaillons, prenons de la peine...

Monsieur Pompidou, ministre de son état, a déclaré que les Français ne devaient pas se faire d'illusion, qu'il était nécessaire que le temps de travail reste ce qu'il est actuellement, et que, pendant encore bien des années, le temps de travail sera inchangé, qu'il est de plus scientifiquement absurde de revendiquer un temps de travail moindre sans diminution de salaire. En clair, cela veut dire que le pouvoir d'achat sera maintenu, voire légèrement augmenté, mais à la condition première que le temps de travail ne soit pas diminué, voire légèrement supérieur à ce qu'il est présentement. En clair toujours, cela veut dire : Nous désirons l'asservissement de l'individu, nous voulons que l'homme soit esclave de l'usine, qu'il soit dans l'impossibilité de militer faute de temps. Si, en effet, l'homme consacre 9 à 10 heures par jour au travail, plus 1 à 2 heures de transport, si le reste du temps il doit manger, regarder la télé et dormir, il ne peut avoir le temps, et surtout il n'aura pas le désir ni de lire ni d'assister à une conférence, ni de militer, c'est ce qui garantit aux exploiteurs une relative tranquillité.

33 ans de dictature

Le sinistre Salazar, ami de de Gaulle, règne depuis 33 ans sur le Portugal. Un jeune homme de vingt ans à la prise du pouvoir par M. Antonio Oliveira Salazar a maintenant 53 ans ; toute sa vie, ou presque, il aura vécu sous un régime de terreur, où la vie de l'individu est respectée à la seule condition de se soumettre à toutes les mesures prises par le gouvernement « libéral » de Salazar ; si on ne critique pas le régime, si on ne milite pas dans un parti ou un syndicat plus ou moins clandestin, si on accepte son sort d'esclave avec résignation, on peut, à la rigueur, « vivre », si crever de faim peut s'appeler vivre, dans ce pays fasciste. Quand je pense que demain nous risquons, nous aussi, de « vivre » une dictature, je crois que nous ferons comme les Portugais : ou nous nous résignerons, ou... notre vie sera courte.

G. PIOU

APRES LA CONFERENCE DE HEM DAY

L'abondance du texte ne nous a pas permis, dans le dernier numéro du journal, de dire quelques mots de la conférence donnée à Paris, au local de la C. N. T., par le camarade Hem Day, le samedi 13 novembre.

Un public de connaisseurs, auquel nous regrettons que ne se soit joint un certain nombre de personnes ignorantes de la pensée libertaire, a pu apprécier l'étendue des recherches minutieuses de notre camarade Hem Day sur ce que fut la vie et l'œuvre de celui qui incarne l'idéal anarchiste dans toute sa vigueur : Michel Bakounine.

Notons que l'auteur de la conférence prépare actuellement, entre autres, un ouvrage sur les « Catéchismes » de Bakounine, textes par lesquels le grand révolutionnaire précise ses conceptions quant aux moyens de lutte qui doivent être employés et aux principes régissant ces moyens, et montre, contre ses détracteurs, combien il sut être constructif dans la lutte.

Rappelons enfin l'intérêt que présente le dernier ouvrage de Hem Day, « l'Internationale de 1864 », que l'on pourra se procurer à la librairie C.N.T.

2e UNION REGIONALE

Les assemblées générales de la 2e U. R. auront lieu tous les troisièmes dimanches du mois au Siège Social de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9e.

La prochaine est à 10 h. le dimanche 19 décembre. (Me Anvers, Pigalle, Notre-Dame de Lorette).

Le Bureau régional

COMMUNIQUE

Les éditions « Notre Route » nous font part du décès, le 22 août 1965, à Sofia, du militant libertaire, poète et révolutionnaire, Georges GETCHEV. Une réunion, conçue dans le double but de rendre hommage à ce camarade et de donner un aperçu sur le mouvement libertaire bulgare et sur la situation actuelle, s'est tenue à Paris. Malheureusement, nous n'avons pas eu connaissance de la date à laquelle elle devait avoir lieu.

Nous n'en assurons pas moins nos camarades bulgares de notre soutien et de notre sympathie dans une lutte commune pour un idéal de paix et de liberté.

Ces camarades nous indiquent en particulier : « Pour nous, il ne s'agit nullement d'un maintien du culte des morts, mais de continuer la lutte, la tombe de l'un des notres étant une barricade dans cette lutte. »

CALENDRIER POUR 1966

S.I.A.

Nous sommes heureux de vous faire savoir que l'édition du Calendrier de S.I.A. pour 1966 est déjà en train. Persévérant dans notre effort de propagande pour la S. I. A., nous pensons qu'il sera digne des Calendriers déjà publiés et qu'il saura recueillir les suffrages de tous ceux qui, fidèlement, s'en rendent acquéreurs chaque année.

Le Calendrier de 1966 est consacré à la Mer. Le texte a été rédigé par le camarade Vicente Artés. C'est une étude détaillée de tout ce qui a trait à la mer. Du point de vue historique, comme du point de vue scientifique, nous avons là une étude complète, que chacun trouvera utile, attirante et instructive.

Répondant au désir formulé par certaines Sections de S.I.A., apparaîtront consignées chaque mois, pour cette année 1966, toutes les phases solaires et lunaires, toutes les éclipses et autres phénomènes stellaires. Nous avons obtenu pour cela le concours de l'Observatoire Météréologique de Paris.

Le Calendrier de S.I.A. 1966 comporte 12 marines. Scènes et paysages marins de pays divers, tels que la Grèce, l'Espagne, l'Italie, la France, la Yougoslavie... Quant à la couverture, il s'agit d'un tabelau de Del Duca. Belle trichromie aux brillantes couleurs. Comme pour l'année dernières, les feuilles seront retenues par système hélicoïdal.

Notre souci de présentation, joint à l'agmentation constante des prix — imprimerie, affranchissement, photogravures — nous oblige, bien à contre cœur, à augmenter le prix du Calendrier de S.I.A. pour 1966 de 50 centimes. Son prix sera de 3,50 francs, au lieu de 3 francs.

Nous sommes persuadés que cette augmentation de 50 centimes, que nous nous voyons obligés d'appliquer, sera amplement compensée par l'amélioration apportée et les résultats obtenus.

Le Calendrier a été mis en vente. On peut formuler les demandes, comme toujours, à l'adresse du Conseil National de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

Conseil National de S.I.A.

Les camarades intéressés pourront également se procurer le calendrier « S. I. A. » au siège de la C. N. T. : 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9e.

ANTENA

¿CONTRA LA TIRANIA DEL REGIMEN?

OVIEDO. — Un hombre, José Beneito García, de 32 años de edad, ha intentado quitarse la vida prendiendo fuego a sus ropas probablemente empapadas en gasolina, en plena calle de Oviedo.

A pesar de que fue trasladado rápidamente a una clínica, el desesperado se encuentra en grave estado.

Como la noticia no añade las causas de la terrible determinación del ciudadano Beneito, es lícito suponer una protesta cruentísima contra la persistencia de la tiranía franquista.

MIENTRAS MARIA DORMIA LA SIESTA

FOLIGNO (OMBRI). — Un robo de objetos de arte sagrado, ha sido cometido la pasada noche, en la iglesia de Santa María de Spello, cerca de Foligno, en Ombri.

El valor de lo robado asciende a más de cincuenta millones de liras.

REZOS Y PARAGUAZOS

ATENAS. — Se han producido incidentes en el interior de varias iglesias, mientras se desarrollaban las ceremonias de consagración de cuatro obispos elegidos estos días por los prelados «rebeldes».

En la iglesia Zoodohu Pighis, en el centro de la ciudad, numerosas asociaciones religiosos opuestas a estas eleccciones intercambiaron puñetazos y paraguazos con partidarios de los «rebeldes». A última hora de la mañana seguía la reyerta y, aun cuando la ceremonia había terminado, el obispo no había podido salir de la iglesia.

Incidentes semejantes tuvieron lugar en otros templos, teniendo que intervenir la Policía, que no procedió, sin embargo, a ninguna detención.

En Messolonghi (Grecia oriental) y Kilkis (Macedonia), en cambio, las ceremonias se han desarrollado sin incidentes.

Con motivo de estos incidentes y otros en perspectiva, el Archimandritis está apurado.

DOS PROFESIONES QUE SE CONFUNDEN

SAN SEBASTIAN.—Se ha descubierto, que entre el millar y pico de alumnos que seguían por correspondencia los cursos para detectives privados, establecidos por un centro de esta capital, se encuentra uno que está en prisión.

Se valía de un apartado de correos para encubrir su personalidad. Lo que originó la sospecha de los profesores del curso fue las contestaciones que el alumno daba a la siguiente pregunta: «Un individuo fichado como maleante, si le encuentra en la calle, ¿cuál sería su actuación?» El alumno contestó con una precisión extraordinaria y, además con todas las palabras del «argot» que se usa en los bajos fondos. Por otra parte, los profesores, revisando el expediente del alumno, comprobaron que éste manifestaba que no podría hacer las prácticas de laboratorio exigidas en el programa del curso por estar efectuando una «cura de reposo».

LA GUERRITA

LAS PALMAS.—Dos paracaidistas resultaron muertos y otros dos gravemente heridos en accidente de circulación del Ejército. Por tratarse de un choque de camiones, los paracaidas no sirvieron de nada. Oficialmente, la vida de los dos soldados fallecidos se arreglará con un rezo de la Patria.

EL TEXTIL EN CRISIS

BARCELONA.—La crisis del arte del tejido sigue agudizándose. La cartera de pedidos en lugar de ascender desciende. La escala ha sido de 1-5 en junio último comparada con la situación —ya decrépita— de enero. El género se va almacenando en espera de días mejores, en tanto la clase obrera está atravesando días peores.

Tal ocurre mientras la mitad de la población española se cubre con ropas aprovechadas o adquiridas en los acreditados bazares «Penja i Despenja».

EL PODER DEL ORO NEGRO

BURGOS.—El campo petrolífero de Páramo de la Lora, municipio de Ayoluengo, va absorbiendo las propiedades vecinas. Once propietarios de parcelas se niegan a ceder sus terrenos al precio oficial de tasa. Dicen que la venta les obligaría a emigrar con unos miles de pesetas en los bolsillos. Ante su «testarudez», las autoridades se proponen declarar estas propiedades en estado de expropiación forzosa. La zona afectada es de 14.000 metros cuadrados.

EL ALGUACIL ALGUACILADO

MADRID.—Quizá por aquello de que «donde las dan, las toman», el Ayuntamiento de Madrid, que tanto sabe de tráfico... y de multas, pagará ahora 1.001 pesetas de multa impuesta por la Jefatura de Tráfico a un camión del Servicio Municipal, y otra multa de 250 a otro vehículo de propiedad municipal sancionado por la Jefatura de Tráfico de Burgos.

LAS CASAS PASTADAS CON BARRO

MALAGA.—Un muerto, dos heridos graves y otro leve, hay que lamentar en el hundimiento de parte de una casa en construcción, en el número 44 del Camino Nuevo. Al hundirse el techo del primer piso, sorprendió debajo a los albañiles Francisco López Jiménez, de 55 años de edad, vecino de Campanillas, que falleció en el acto; Vicente Cabra Lapeira, de 46 años, y José Ramírez Flores, de 41, que resultaron gravemente heridos, y Manuel Suárez Duarte que sufre lesiones de carácter leve.

LOS ESTUDIANTES ADVERSOS A LA DICTADURA

Más del 80 por 100 de los 60.000 estudiantes adscritos a las universidades de Madrid, Barcelona, Salamanca y Bilbao han boicoteado las elecciones oficiales votando en blanco o absteniéndose. Se da incluso el caso de que varios candidatos «electos» han renunciado el cargo de directivos alegando que fueron obligados a presentar candidatura.

Ultimamente, más de mil estudiantes barceloneses han tenido su reunión para elegir sus representantes naturales.

La policía asaltó el recinto universitario paar disolver a viva fuerza la asamblea, pero ésta tuvo tiempo de deliberar durante tres horas.

Los estudiantes han pedido la dimisión del rector y la suspensión de las sanciones aplicadas a veintisiete de sus compañeros. El rector ha decidido cerrar la Universidad diez días antes de las vacaciones de Navidad. Los estudiantes tenían la intención de hacer una huelga general ilimitada.

17.000 NIÑOS BILBAINOS CARECEN DE ESCUELA

BILBAO (OPE).—«La Gaceta del Norte» publica una información sobre el estado de la enseñanza. El título, a seis columnas, es el siguiente: «La Enseñanza Primaria en Bilbao, a examen». Y el subtítulo dice así:

«17.000 niños bilbaínos carecen de escuela. — 47.000 están en edad escolar de Enseñanza Primaria. — En los veintiocho grupos escolares son atendidos más de 22.000 niños.»

No parece dudoso que tal información se ha escrito a fin de que el señor Lora Tamayo se entere de algo que debiera interesarle. Y quizá le interese. Pero por ahora está muy ocupado, en su labor de expulsar de la Universidad a los catedráticos que no permiten se atropellen impunemente los derechos de la clase estudiantil y en dar facultades a los rectores para que sancionen a los universitarios que piden cosas tan inauditas en la España franquista, como el derecho a nombrar sus representantes.

SERVICIO INFORMATIVO DE RADIO EUZKADI

SAN SEBASTIAN.—Los trabajadores metalúrgicos de la zona de Trincherpe (Pasajes), han formulado reivindicaciones ante sus respectivas empresas, fundadas en acuerdos concertados en una reunión celebrada en junio del año pasado y que no han sido cumplidos por las empresas.

Los obreros pedían un aumento de 40 pesetas diarias para todo el personal. Sin embargo, tras varias negociaciones entre obreros y patronos, se ha convenido en que el aumento consista en 20 pesetas diarias y en que se revisen los salarios en función de los precios vigentes en el citado mes de junio del año pasado. Los obreros han presentado, por su parte, un documento acreditativo de que el costo de la vida ha subido desde entonces en un 21,15 por 100. Los obreros piden, consecuentemente, de un 21,15 por 100 al salario inicial de 200 pesetas diarias, mientras que los patrones ofrecen un aumento de un 17 por 100 sobre el salario vigente en febrero pasado.

— Los obreros de la empresa «Elorriaga Industrias Eléctricas», de Pasajes, dejaron de trabajar el 3 de octubre durante una hora en apoyo de reclamaciones salariales. El seis de octubre se repitió el paro y se dobló su duración. La empresa decidió entonces satisfacer las demandas formuladas.

— Por no pagar una multa de cinco mil pesetas impuestas por el gobernador civil de Guipúzcoa, ha ingresado en la cárcel de San Sebastián Iñaki Gomeza, vecino de Zumaya.

Maniobra de desprestigio

EL hecho de que ciertos jerarcas del sindicalismo vertical de Falange Española hayan aceptado de entrevistarse repetidas veces en uno de sus centros madrileños con media docena de opositores del régimen franquista, que dicen representar a la Confederación Nacional del Trabajo, (que desde la terminación de la guerra lucha clandestinamente en el interior de España y en el exilio contra el fascismo) no tiene otro objetivo que el de lanzar una ofensiva de desprestigio contra la organización citada, la más temida de ellos; porque sus ideas revolucionarias y emancipadoras, saben que están profundamente enraizadas en el alma de los trabajadores españoles, y son también conocidas por una parte de los otros países, que si todavía no se han decidido de ponerlas en práctica, como las pusieron los de España el 19 de julio del 36, es por cobardía y traición de sus dirigentes políticos y sindicales.

Todo esto, y más, saben los artífices del sindicalismo fascista español; que son en realidad, los organizadores de la ofensiva lanzada contra la C.N.T. Hace años que se menean en tal sentido, buscando por aquí, buscando por allá, hasta que han llegado a encontrar y reclutar los tristes personajes (más o menos conocidos en los medios confederales que dieron la consigna hipérbole: «Con España o contra España») dispuestos a prestarse a la sucia maniobra, aún sabiendo que con ello perdían la dignidad y hombría, pero que, obtendrían en cambio ventajas materiales ofrecidas por la jerarquía vertical, si alcanzaban su finalidad. Cabe decir: desprestigiar y destruir la Confederación Nacional del Trabajo, haciendo que en ella perdiera la confianza la clase obrera, esperanzada en su acción futura.

Los que están en cabeza de los sindicatos falangistas, hállanse persuadidos de que no pueden contar con la C.N.T. para formar una «Sindical Unica», que, si no de hecho, de derecho, tienen ellos ya en España, con millones de obligados cotizantes, que anhelan dejar de serlo y volver a ser libres de sindicarse cada uno en la organización de su preferencia, que más concuerde con sus aspiraciones de productor explotado, y que, sin duda, en su mayoría se adherirían a la C.N.T., porque saben se opone a todo centralismo, es federalista libertaria y lucha sin descanso por la revolución social integral.

Es ingénuo creer que los sindicalistas verticalistas desean un acercamiento con la C.N.T. para formar con ella la «Sindical Unica». Ellos no dejarán de ser lo que son: fascistas, y por muy romos de entendederas que parezcan, no es posible se les fuera por alto de que la organización confederal y libertaria no estaría dispuesta a aceptar el contubernio habido en el Instituto de Estudios Sindicales de Madrid, cuya reacción en contra sabían sería inmediata y enérgica.

Tenemos la firme convicción de que la C.N.T. no pacta, ni hace convenio con ningún movimiento antifranquista, si no conlleva la anulación definitiva del área político y sindical, de todos los traidores y asesinos del pueblo español, en los que están comprendidos los sindicalistas de Falange. Los cuales, encontrarán aliados más afines, que los cenetistas libertarios. Ya los tienen, y que se parecen en todo. Huelga mencionar a los comunistas, enemigos a muerte de la C.N.T., igual que lo son los fascistas, unos y otros lo han demostrado, lo demuestran y lo demostrarán todavía; la lucha de la reacción y de la revolución no se ha terminado. Y si los últimos han montado la comedia unitaria cenetista-falangista, lanzándola a los cuatro vientos con meditada intención, es como ya hemos dicho, para hundir en el descrédito a la organización confederal. Porque, pese a la reacción contraria de sus militantes, al conocerse la burda maniobra en España y en el extranjero, no faltan corrientes políticas antifranquistas que se hacen eco de ella, interesadas en presentarla a sus partidarios como un hecho tramado y consumado por y con la C.N.T., cuando ésta es ajena completamente a las reuniones y acuerdos entre verticalistas y llamados cenetistas, sin personalidad ni representación alguna, porque la C.N.T. ni los trabajadores españoles se la han dado, y si los considera, en adelante, traidores a su causa, que es la causa de la Libertad, de la Igualdad y de la Justicia.

Manuel TEMBLADOR

La obra literaria de V. BOTELLA PASTOR

«Porque callaron las campanas»	9,50
«Así Cayeron los dados»	8,00
«Encrucijadas»	8,00
«Tal vez mañana»	13,00

De venta en esta Administración

chispas

Antiidolatría

Un anarquista idólatra resultaría el ser más absurdo de la tierra. Imaginémonos el astro Sol vuelto idiota.

⁂

Un caudillo necesita una inmensidad de rebaño. Un anarquista no precisa de rebaño ni de caudillo.

⁂

Un jefe denigra a los jefaturizados tanto como éstos se denigran a sí mismos.

⁂

No existe caudillo militar que no necesite pelotón de los torpes. Sin torpes, no queda posibilidad de caudillaje.

⁂

Cuando al anarquista Juan Molas en el cuartel lo hicieron cornetín de órdenes, usó el instrumento para asustar perros.

⁂

La irreverencia fundamentada es distintivo hermoso del anarquista.

⁂

¿Anarquistas con cabo o sargento? ¡A otro con ese cuento!

⁂

Un grupo de reunidos, no de entes uncidos.

⁂

Cuando piensas en la libertad atraes a los carceleros. A veces sin puertas ni llaveros.

⁂

¡El goce de ser uno mismo!

⁂

No rehuir amistades, coexistir con los compañeros. Sin puertas ni llaveros...

⁂

No hay mejor sinfonía que la de Uno encarado al Día.

CHISPERO

CORREO LIBRE CARTA

EN efecto, encuentro tus cartas sumamente interesantes. Hasta aquellos conceptos, opiniones o sentires que discrepan de los míos, me parecen dignos —muy dignos— de ser tomados en consideración y de ser comprendidos con respeto. Y ello, porque, pese a lo poco que te conozco, adivino en ti una fuerte personalidad, una recia personalidad y, sobre todo ,una contextura moral y espiritual que no se halla, desgraciadamente, con frecuencia en los medios obreros.

Se esfumaron ya, y sin duda alguna para siempre, aquellos hombres que, aún y poseyendo necesidades materiales vitalmente ineludibles, concedían igual importancia a las exigencias del espíritu y sabían distraer las apelaciones «groseras» del cuerpo para acudir a las llamadas «etéreas» del alma.

Actualmente, en nuestra sabia época de soluciones rigurosamente matemáticas, de circunvalaciones cósmicas y de viajes a la luna, al obrero le tienen sin cuidado las «divagaciones» anímicas; muy al contrario, las desprecia. Escucha sus conversaciones en el lugar de trabajo, en el café o donde sea: vulgaridad de expresión, horizontes limitadísimos de conocimientos, mezquinería y maldad en la intención. Observa e indaga lo que lee: el periódico más asqueroso que el avisado capitalista ha lanzado a la venta. ¿Y qué lee de tal periódico?: los crímenes, los accidentes, los deportes, las aventuras eróticas de la pudredumbre aristocrática o de la cinematografía.

Ese obrero ha ido a la escuela hasta los catorce años como mínimo. Al salir de ella para engrosar la legión de asalariados ha abandonado los libros y ha olvidado casi todo lo que aprendió en siete u ocho años de clase. A los veinticinco años es un pobre bruto, con menos fuste que un papú; a los treinta, pasada ya la euforia de los veinticinco, sus más caras ambiciones consisten en repantingarse ante una mesa bien dispuesta, y en abrirse camino —por no importa qué procedimiento— para acceder a puestos más elevados, y mejor remunerados. A los cuarenta será un anciano en ciernes, preocupado por la perspectiva del retiro de vejez. ¿Quién es este obrero, qué vale este obrero?

¿Cuántos como él verás en un teatro de ópera o de buena comedia? ¿Cuántos en una sala de conciertos o en una biblioteca municipal o en un museo?

Los que empezamos a enriquecer al patrón a los ocho años de haber nacido y nos hemos ido formando sin el amparo de nadie, y como podíamos, moral e intelectualmente (en el Movimiento libertario español ha abundado esta categoría de obreros autodidactos) nos sentimos orgullosos, hoy, de ser lo que somos y de no pertenecer a ese número amorfo de proletarios que, por tener, no tienen más que grasa y abulia.

Así que al descubrirte en tus cartas me he dicho que aún queda sobre el suelo atormentado de la Tierra un obrero del músculo que piensa con la cabeza y no con el estómago.

Digo con la cabeza, Miguel, y casi estoy por arrepentirme y decir con el corazón. Me doy perfecta cuenta, sin embargo, de lo que aduzco y te ruego que no lo tomes a insulto. Yo te veo inteligente, muy inteligente (tus poemas y el sentido profundo de tu correspondencia lo denuncian a voces) pero presumo que el sentimiento se superpone en ti, a la serenidad analítica de la mente. Y me explico.

Hay, por ejemplo, en tu segunda carta, una exposición magnífica de una sinceridad desconcertante con un hombre como yo, de principios y convicciones bien definidos. Dices tú:

«No soy anarquista. Soy creyente. ¿En qué? En Dios. Con toda mi alma. Pero no comulgo ni me combino con nadie que yo no identifique en un especial sentir. No soy religioso. Más aún, veo el mal de las religiones... Dios no es para mí un Tío con barbas blancas, creador de limbos, sino un espíritu puro que nada tiene que ver con el espíritu que anima la intención escabrosa, pagana, mezquina, inhumana de los hombres...»

Después de leer lo muy sabroso que expones en las tuyas, vuelvo de nuevo a este párrafo. Y retorno a él porque vive en sus palabras, además de lo que yo supongo franqueza característica en tí por ser expresión íntima de tu sentir, esa flagrante contradicción tan bien amalgamada del sentimiento y de la inteligencia. La perfecta convivencia de esta dualidad a mi parecer incompatible— es muy viable en católicos y comunistas; entre ellos, lo negro y lo blanco, lo abstracto y lo concreto pueden unirse perfectamente y formar un «algo» homogéneo. Concepción comodísima que permite esa tranquilidad de espíritu en la que yo no puedo embelesarme, por eso mismo de lo demasiado cómodo, de lo maravillosamente fácil.

Dices, Miguel, que «crees» en Dios; no en un Tío con barbas blancas, sino en un espíritu puro. Pero no eres religioso, porque ves el mal de las religiones...

En el mes de julio último, durante mis vacaciones en Andorra, tuvimos, mi familia y yo, una conversación bastante accidentada a ese respecto. En lo que a mí madre concierne, todo lo que ella diga está perdonado: la pobre no sabe leer ni escribir y de chiquitina vivió sometida al miedo del más allá, al respeto ciego de las creencias religiosas, al inflexible castigo divino; y se le podría perdonar doblemente porque es uno de los seres más buenos y más nobles que existen. A mis hermanos y cuñados no se les puede escuchar con igual deferencia; no porque no sean buenas personas, sino porque todos saben leer y escribir, porque son jóvenes y porque son inteligentes. Una y otros me dijeron lo que tú señalas: no creían en las religiones que sus profesionales divulgan, peso sí en ese Dios tan puro...

Y aquí nos hallamos, ineludiblemente, de narices con el callejón sin salida del dilema: ¿quién existió primero de los dos, la gallina o el huevo? Para el timorato o el contentadizo, la pregunta entraña tanto escarceo que para evitar polvaredas o malas olores prefieren no meneallo.

Pero eso es apelar a la solución más llana; a nosotros —anarquistas o aprendices de anarquistas— nos entusiasman las dificultades; cuanto más abrupto e inextricable es el camino, más empeño ponemos en el esfuerzo, porque sabemos que, a su término, hallaremos la recompensa de una meta resplandeciente.

No, Miguel, no somos más inteligentes que nadie; pero somos de quienes se preguntan con angustia cómo es posible que hombres inteligentes y cultos puedan afiliarse al partido comunista, o suponer que la salvación del mundo resida en el poder inconmensurable de un Dios que, de existir, sólo les ha dado pruebas negativas y refutables.

Si del partido comunista sabemos que su inicio tuvo como punto de partida otro dios con barbas, con mucha «dialéctica» y peor mala leche que se llamó Carlos Marx, y que desde el principio hasta hoy su historia se ha jalonado de crímenes y atrocidades, de las religiones que en un Dios inefable se inspiran no ignora-

Las obras y los días

(Viene de la pág. 4.)

gia, se hallan donde no deberían estar.

De lo que son los jesuítas, de lo que representa la llamada Compañía de Jesús, se ha hablado en todos los tonos. Voltaire y Carlyle, que los conocían a fondo, no se cansaban de decir pestes de ellos. Y, no obstante, de entre los jesuítas españoles destacó internacionalmente un filósofo de espíritu demoledor, como lo fue Baltasar Gracián, quien lo hubiera pasado mal de no haber contado con la protección de su amigo el influyente señor de Lastanosa. Jesuíta el notable historiador Juan de Mariana, quien publicó una obra justificando el regicidio, aconsejando el que los oprimidos den muerte a sus tiranos. Jesuíta fue el padre Miguel de Molinos, que por atacar la hipocresía del culto católico, fue a dar con sus huesos y a morir en una de las tétricas mazmorras que en Roma tenía el Santo Oficio.

En «Revista de Occidente», la que fundó José Ortega y Gasset, una de las publicaciones más selectas que se editan en Europa y América, correspondiente al mes de octubre, hay un trabajo magnífico del que es autor un jesuíta. Se titula: «Sobre la intransigencia». El firmante es José María de Alejandro.

He ahí algunas de las acertadas consideraciones que hace el autor al respecto del tema apuntado:

«La mentalidad autoritarista intransigente, nace de la desconfianza de la libertad; ante la libertad no queda sino la fuerza de la autoridad, desnuda, dura, cerrada a la explicación y al diálogo.»

«La cerrazón mental y psicológica no es un mérito; es un defecto. La intransigencia no es una virtud; es una limitación. Nos guardaremos mucho de intentar, como se ha hecho ya, una clasificación de la intransigencia como enfermedad psicológica. No necesitamos recurrir a eso. Nos basta con lo dicho y con el terrible testimonio de la historia: la tremenda esterilidad cultural del intransigentismo.»

«El intransigente no busca persuadir, sino intimidar; no expone la verdad, sino que condena a quien no piensa como él; no le interesa la luz de la mente, sino infundir el miedo y el terror. Para él el criterio de verdad no es la evidencia, sino el castigo.»

«El intransigente teme la polémica, teme el diálogo; teme los movimientos de opinión. El intransigente vive agudamente el principio de que todo defensor de la libertad es «liberal». De hecho quisiera suprimir la libertad, y vivir en el inmovilismo de una tradición seca y vacía.»

Dicen que para muestra basta un botón. Los párrafos citados evidencian lo interesante del trabajo de referencia. Con una lógica irrebatible, consciente o insconscientemente, se hace a modo de diseño de la brutal intransigencia, castrense y clerical, que ha predominado y predomina aún en España.

FONTAURA

• DISCOS •

Hay independencia para blancos en Rodesia. Un cuarto de millón de europeos contra cuatro millones de africanos betunosos. Así, estos serán dictados por una minoría privilegiada. «¡Tiranos!», gritemos.

Mas, al acallar el grito escuchemos al jefe de los blancos dueños de millones de negros: «Estos forman un pueblo primario; no son de inteligencia evolucionada. Ignoran la técnica, carecen de nociones científicas; civilizadamente, no saben dar un paso.»

Aparentemente habría que darles la razón a estos ingleses de hace un siglo. Los negros no sabrían regir el país; los blancos sí, sabrán; son muchísimo más ilustrados.

Pero ese lustre somete a los negros a los pies de los dueños seculares. Sin blancos civilizadores, los rodesianos lo hubiesen pasado tranquilamente, y sin blancos explotadores magníficamente. Cuando estos isleños europeos pusieron planta en tal lugar de Africa, opusieron un Salibusry al cabañismo aborigen, aproximaron sacerdotes, alcoholes y monedas, expropiaron frutales, arboledas caucheras y las tierras metalarias y cristaleres, y utilizaron, corrompieron y explotaron negroides y no los civilizaron. Por consiguiente, el rodesiano quedó como noventa años atrás —de cien que ponemos— ignorante, selvático, con conocimientos limitados, precisos y preciosos para servir a la casta blanca que acudió a él con la bandera de la civilización, para arriarla en el momento de la imposición, de la caída de antifaces, del avasallamiento.

De la sociedad blanca, el negro rodesiano sólo percibe brujos protestantes y católicos que le contradicen a sus ídolos de palo, y les dan palo si contradicen a los iconos importados. Lo importante es que el negro sepa obedecer, y cuando sea mayor de edad ya participará en la dirección de la Res-pública.

Por ahora queda en res pública...

DISCOBOLO

UN LIBRO DE LECOIN

Atentamente dedicado hemos recibido del compañero Louis Lecoin su libro reciente: «Le cours d'une vie», el cual en «Umbral» comentaremos.

Puede adquirirse al precio de 12 francos en el domicilio del autor: Louis Lecoin, 20, rue Alibert, Paris (10º).

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la pág. 4.)

No hay duda que toda acción contra las dictaduras se afirma si su base se articula en el interior del propio país. De ahí la importancia de las nuevas generaciones que en Bulgaria, como en España, dan la cara a los jerarcas de la hora.

En todo caso, nuestro parabien a los organizadores de esta conferencia por las valiosas informaciones que ella comportó para los asistentes.

LOS CARCAS SE RASCAN

Por que les pica en su amor propio, los «ex combatientes» de la cruzada franquista, protestan contra la mala acogidl que recibió en Milán el Ministro de Información, Fraga Iribarne. La cosa rebasó los límites de la sensibilidad de los eximios patriotas. ¿No se les ocurrió a los antifranquistas italianos quemar en público la bandera española?...

En otros tiempos tal gesto «vandálico e insultante» hubiera dado motivo a declarar una guerrecita, para salvar «el mancillado honor de la Nación». No les queda hoy otro remedio que rascarse y comerse los puños con incontenida rabieta de «patucos».

Si en todos los países, en referencia al repudio a las dictaduras, se obrara como en Italia, se lograría ambientar una campaña de alcances más hondos que iría interesando con cada vez mayor auge a las multitudes del mundo. Y las dictaduras serían cada vez menos posibles... Un haz de voluntades erguidas en combate supremo basta para derribar a un tirano. Lo difícil es unir ese haz de voluntades que existen —no nos quepa duda— ignoradas muchas veces por los propios capaces de actuar.

De ahí que cada gesto, por mínimo que parezca, tiene su importancia insoslayable. ¿A quién más que a nosotros corresponde alimentarlos?..,

UN CONGRESO ANARQUISTA EN ITALIA

La Federación Anarquista Italiana se reunió en tarea congresual a principios del mes de octubre. Acabamos de recibir la documentación consiguiente, que nos permitirá dar referencia la semana próxima.

Aparte de resoluciones tendentes a renovar ciertos aspectos de actuación y de relación, el Congreso de la F.A.I. italiana dirigió un cálido saludo a todos los militantes exiliados, búlgaros, españoles y de todo el mundo, que se mantienen en lucha contra las dictaduras.

Interesados en la realización de un Congreso Internacional Anarquista, proponen que este tenga lugar en 1966, en Italia misma.

El veterano militante Armando Borghi, dimitió en sus funciones de director de «Umanita Nova. Por nuestra parte vaya hacia él un sincero homenaje por su actuación señera a lo largo de más de medio siglo y por su gesto que le dignifica y engrandece a los ojos de todos.

Dos únicas posiciones

(Viene de la página 4.)

o de las otras que unos u otros gobiernos en todas partes proclaman, la verdad, lo indiscutible es la milenaria cadena agigantada cada día que pasa y reforzada en algunos sitios —como España, Cuba y Rusia por ejemplo—, al máximo posible, en donde ya la existencia es algo de pesadilla, en donde hablar puede costar la vida... Y hay que reconocer que si el simple y sencillo hecho de hablar, de expresar un pensamiento o un deseo puede ser causante de muerte, de prisión o de penas más o menos infamantes, pues se comprenderá que entre eso y la muerte, casi dan ganas de quedarse con la segunda. Porque si el hombre no puede expresar su pensamiento que es la base que lo sostiene sobre el terreno que pisa, preferible es que no continúe haciéndole empeño a la vida. O que muera o que exija a quien sea y donde sea lo esencial de sí mismo: la libertad de su conciencia. Sin olvidar que perder la conciencia es peor que perder la vida misma. Pero eso ya es filosofía y no queremos filosofar, sino razonar vitalidades, al menos por ahora.

⁂

Se puede decir mucho sobre lo mucho que podrían hacer los trabajadores en favor de sí mismos y de la sociedad en pleno. Pero para no ir más lejos ni exigir lo que puede considerarse como sobrepasando las posibilidades latentes de un determinado conglomerado de seres humanos —aún cuando este conglomerado por muchos pueda ser considerado como el mejor, el más sano y eficaz para la vida—, hay que reconocer que los obreros no hacen nada derecho, sino todo con un retorcimiento que da pena más que odio o desgana. ¿Qué es en la actualidad un sindicato? Un núcleo de gentes de trabajo manejadas por uno o varios líderes que se venden al mejor postor y que en el mejor de los casos sirven a ensoñaciones absurdas pretendiendo poder arreglar el mundo por intermedio de la toma del poder. Eso en donde los sindicatos todavía son algo... porque allí donde los sindicatos no tienen siquiera el derecho a declarar una huelga, allí se puede decir que los sindicatos y las masas del trabajo son fardos que pesan donde y cuando bien les viene en gana a los propietarios de todo y todos, no siendo siquiera propietarios de nada en resumen, pues un simple vientecillo desfavorable los conduce a la ruina, al olvido, al no ser. Y ya se sabe a lo que queremos hacer referencia con lo último.

Empero ¿qué es lo que produce un sindicato y la masa total del trabajo allí donde la constitución permite a los obreros declararse en huelga y luchar por la defensa de sus postulados? En la actualidad poco más que en los regímenes de dictadura, con la salvedad de que la tendencia general es adherirse al fracaso dictatorial, y, consciente o insconscientemente, pedir a gritos una dictadura que los coloque al nefasto nivel de aquellos sus iguales que sufren tal represión y arrastran tales cadenas, que resulta increíble puedan algún día deshacerse de ellas, como no sea a costa de sangre y fuego contra sus opresores.

De continuar con el presente «practicismo» insensato, las masas explotadas obtendrán a corto plazo la que parecen perseguir, aunque no sea cierto: dictaduras férreas y mortales por doquier, más hambre y miserias inauditas en todo el mundo.

Si no se produce una pronta reacción que incite al proletariado a ser él mismo y a no dejarse conducir por más tiempo por los líderes de turno al atolladero sin salida en el que se hallan en gran parte de la tierra y que casi han alcanzado en el resto de ella, la carne de cañón y de látigo estará tan abundante para los tiranos y los ogros de todas las especies que resultará poco menos que regalada. Es doloroso ir comprobándolo cada día que pasa sin que podamos hacer nada efectivo para evitarlo. Mas nos parece que lo único efectivo y realmente práctico que por nuestra parte podemos hacer o continuar haciendo es gritar aunque sea en el desierto para ver si alguna vez la historia es desmentida y predicar en el desierto no resulta tan inútil como le pareció al mitológico Cristo, cuando se decidió a hacerlo en su tiempo.

Es indudable que sólo el ideal y la posición ácrata puede conducirnos hacia la conquista de la libertad. Y no debemos perder la esperanza —si nos esforzamos en ello de una manera consecuente y decidida—, en que por nuestro camino y con nuestra acción veridica y desinteresada lograremos la reserva capaz de remover los resortes de la nueva aurora que se avecina, la que puede ser fallida y oscurecer completamente todos los horizontes de justicia y libertad, si la acción lideresca y engañífera termina por apoderarse de las posiciones esclavistas que en todo el mundo persigue.

De cualquier manera, reconocer una realidad, por obtusa y perniciosa que sea, si somos capaces de mantener nuestra propia entereza ideal, no ha de ser sino un nuevo apoyo y basamento en pro del bienestar de todos y cada uno. Posiblemente el único. Porque retorcerse o desanimarse ahora sería tanto como reconocer el completo fracaso de la libertad y la imposibilidad absoluta de la existencia del hombre en sociedad. Sería negar al hombre y suponerlo incapaz de sobrepasar la barrera de su infancia. Y esto sería tanto como negarnos a nosotros mismos. Seamos capaces de navegar, pues, lo mismo con el buen tiempo que contra viento y marea.

COSME PAULES

Le Gerant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

A MIGUEL

mos tampoco su historia. ¿Cuántos desmanes, cuántos asesinatos, cuánta alevosía no se ha cometido en su nombre, amparándose en su imagen enarbolada como estandarte?

Sobre el aspecto filosófico de la cuestión, podría hablarte largo y tendido y no tendría más remedio que repetir lo que otros han dicho antes que yo, y que tú has oído tal vez.

Sin embargo, podría preguntarte cómo fue creado ese mismo Dios y quién sugirió la maravillosa idea no ya de nuestro planeta sino del Universo infinito que se nos sugiere en una noche constelada de estrellas, es decir de otros planetas repletos de complejidades. Te haría esta pregunta porque me es imposible concebir que Dios haya brotado de la Nada y que sin conocimientos previos haya concebido este mundo tan diverso en su enorme inmensidad y en su pequeñez microscópica.

Porque soy muy ignorante, mi constante preocupación fue siempre la de saber, la de instruirme; y esta inquietud me ha llevado a interrogarme a mí sismo sobre cosas de una futilidad aparentemente desconcertante. Sobre la existencia de Dios, sobre su sabiduría, su inmenso poder y su bondad inmarcesible, he dado mucho quehacer a mi pobre meollo.

Paseándome por bosques, jardines o a la orilla del mar, me he detenido infinidad de veces a contemplar los árboles, las flores, los arbustos, las piedras, las aguas, las arenas, los insectos, las aves, los gusanos, los peces, la tierra; ese heterogéneo hacinamiento de vida (en sus múltiples cualidades) tan inconmensurablemente diverso; y me ha sido imposible evitar esta pregunta: ¿si todo lo que me rodea no es el resultado de una generación espontánea y sí la obra del Dios de los creyentes, debe suponerse que éste haya pensado en cada uno de los detalles, y en sus consecuencias, que informan el individuo y el conjunto?

Hojeando enciclopedias y libros especializados, me he abstraído sistemáticamente en la observación del cuerpo humano. ¿Puede concebirse obra más perfecta, y más compleja al mismo tiempo? ¿Dónde hallar trabajo de artesanía más minuciosa y matemáticamente elaborado? Cada órgano tiene una función bien determinada y debe ejercer esa y no otra para que el conjunto obedezca armoniosamente. ¿Cómo concebir una buena asimilación de los alimentos sin dientes, sin saliva, sin esófago, sin estómago, sin hígado? ¿Y qué sería del hombre si no pudiese evacuar las materias fecales? ¿Y cómo podría vivir si lo tan inteligentemente elegido como aceptable por el organismo humano no se convirtiese en sangre que, purificada por el oxígeno que aspira, riega todo su cuerpo desde las extremidades de los miembros hasta la cabeza, impelida por ese motor vital que se llama corazón? ¿No es acaso maravilloso también, y cuán necesario, su sistema respiratorio? ¿Y qué decir de ese ingente portento que es el cerebro del hombre, sin el cual tanta obra grandiosa (y, ¡ay! tanta mezquina y despreciable) sería imposible? ¿Y cómo olvidar esa indispensable glándula tiroides, tan oculta y no menos determinante? ¿Y cómo eludir los órganos sexuales del hombre y de la mujer, motores y génesis del amor y de la vida, hechos con tantísima prevención que los dos se complementan y que es impensable suponerlos elaborar separados el uno del otro?

Y ya ves, Miguel, este cuerpo humano, este nuestro yo insuficientemente admirado, es la obra maestra de ese Dios de los creyentes, creada *a su semejanza* y sin materia prima. ¿Puedes tú, objetivamente, suponer verdad esta afirmación de los profesionales de ese enjambre de religiones que vegetan insolentemente a nuestras expensas?

Dios espíritu, artesano de un producto llamado hombre (todo materia visible) hecho —flagrante contradicción— a su propia semejanza. Y, por si fuese poco, «creador», sin herramientas ni materiales, de esta vasta vivienda de su hijo que es nuestra Tierra (amén de tantísimas otras) en la que viven otras variantes humanas, todas a semejanza del artífice el negro, el cobrizo, el amarillo...); de esta vivienda donde tienen cabida tantísimas y tantísimas especies de animales ora surcando los aires, ora vogando por los océanos, ora trotando o deslizándose por la corteza terrestre; de esta espléndida mansión adornada por la flora más peregrina y donde los hijos de Dios hallan lo indispensable a su sustento y a su conservación...

Hablando de Dios pienso, Miguel, en el padre bueno y amantísimo. Y acude a mi mente el recuerdo de los muchos millones de seres humanos (todos hijos de Dios) que perecieron —sin razón ni lógica aparente— en la última guerra mundial (¿olvidas la muerte atroz de los seis millones de judíos?). Y pienso en los millones más que han representado la guerra civil española, la cubana, la congolesa, la indonesia, la dominicana; la terrible guerra que asola el Vietnam desde hace veinticinco años, la indopakistanesa... Muerte, desolación, miseria, hambre, enfermedad, cataclismo, ruina, locura. Y allá en lo alto (¿dónde, Miguel?) ese Dios tan puro contemplando impasible el horrible cuadro que le ofrece una obra suya. ¿No te hace recordar esto a Nerón admirando desde una colina la ciudad de Roma que él hizo incendiar para gozar del espectáculo?

¡Ese Dios tan bueno! Me horroriza pensar que él ha podido ver indiferente, aquella familia perecer carbonizada en su automóvil; aquel autocar repleto de niños despeñarse por un puente; aquel desbordamiento de aguas anegar hombres, flora y fauna; aquel avión descuartizarse, lleno de pasajeros, a cinco mil metros de altura; aquel buque desaparecer en el Atlántico con todos sus ocupantes.

¡Ese Dios tan puro permitiendo a sus hijos vivir en la impureza, en la hipocresía, en el crimen, en el odio, en el estercolero física y espiritualmente, cuando tan fácil le sería restaurar la dicha!

¿De qué Dios me hablas, Miguel? ¿Dónde está tu Dios?

Andrés MARTINEZ

A paraitre fin décembre 1965:

MICHEL BAKOUNINE

«Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme». Un volume de 224 pages, format 11 x 18. 9 F. par C.C.P., mandat, chèque bancaire. à l'ordre de : Librairie *Publico*, 3, rue Ternaux, Paris (11). C.C.P. Paris 11 289-15.

ACTO CONMEMORATIVO EN PARIS

Madrid, Durruti y la CNT-FAI

BAJO este signo expresivo, tuvo lugar el pasado domingo en la tribuna de la «rue Sainte Marthe» una sesión recordatoria de la gesta confederal y antifascista de la «Defensa de Madrid» y de la muerte épica de Buenaventura Durruti en noviembre de 1936.

Tras breves palabras de un miembro de la Federación Local, el compañero Lizcano, hace una jugosa introducción al acto, explicando los motivos que lo justifican y su propio carácter. Se trata de una conferencia leída, cuyo texto pertenece al compañero Diego Camacho, modesto y entusiasta biógrafo del famoso guerrillero anarquista español, y que fue ofrecida para este fin. Lizcano afirma: «Que un acto de esta naturaleza viene como anillo al dedo, ya que es de máxima importancia y de superior alcance emocional el señalar hoy que el Madrid antifranquista y revolucionario del 7 de noviembre, la epopeya del proletariado en armas (al frente del cual murió valientemente el hombre que mejor la encarnó por sus ideas y por sus actos: Buenaventura Durruti); el recuerdo y la proyección de todo aquello no puede ser borrado, ¡ni lo es!, por la actual locura negociadora de unos hombres perdidos en el desierto de veinticinco años de opresión, ni la campaña ruidosa de quienes desde el olimpo del exilio todo lo resuelven con la suficiencia, el desprecio y el anatema.

Añade que el hecho de ser el «lector» de la conferencia no significa que esté completamente identificado con cuanto afirma el «autor», aunque el fondo ideológico que la anima coincide con el suyo propio. Señala, en lo negativo, cierto hálito de predisposición regionalista que al conceder a Cataluña toda la supremacía en la acción revolucionaria y constructiva de julio de 1936, olvida que la militancia de otras regiones también estaba despierta, y cita el ejemplo de un simple pueblo castellano (Alcázar de San Juan), en el que los sindicatos obreros y sus juventudes de la C.N.T. y la U.G.T. de concierto, deciden declarar la huelga general revolucionaria preventiva el mismo día 17 a las cuatro de la tarde.

La conferencia comienza haciendo un amplio historial del proceso político-social de España desde la instauración de la segunda República el 14 de abril de 1931. España se divide en dos mundos hostiles y fogosos que van a librar la lucha social más grande de nuestro tiempo. Critica, con dureza, a los elementos republicanos y socialistas que no supieron estar a la altura de los acontecimientos, cebándose represivamente en las avanzadillas del proletariado militante que era la única fuerza capaz de contener la insolencia y el desafío fascista de la burguesía, la Iglesia y el generalato coaligados. De Alcalá Zamora a Prieto se extiende una cadena de errores, vacilaciones y sectarismos políticos que habían de culminar en su impotencia para sostener el Estado republicano ante la sublevación militar. Son los trabajadores, y al frente de ellos las CNT-FAI, en colaboración con los «ugetistas» y algunos guardias de Asalto, los que hacen frente al enemigo y logran vencerlo en más de media España.

Hace historia de Durruti, su infancia, su mocedad, sus primeros pasos en la arena social y en la gran corriente de ideas que van a conmover la conciencia de España y del mundo. Retrata al militante, al guerrillero y al artesano moral de la revolución constructiva en los feroces campos de Aragón. Después la defensa de Madrid, las horas angustiosas del 7, 8, 9, 10 y 11 de noviembre en que, sitiado por un potentísimo ejército que tenía ya casi en sus manos la victoria, llega Durruti al frente de su famosa columna y en colaboración con la 11 Brigada Internacional y otras unidades menores, libran la más terrible batalla de la guerra civil, haciendo morder el polvo al enemigo, y salvando con ello la capital, la república y la revolución.

Después, la muerte gloriosa de nuestro compañero; muerte que llena de luto el corazón de toda la «España leal», y que en la Barcelona libertaria de sus amores le va a rendir, durante su entierro, el más grande homenaje moral que un pueblo haya podido tributar al hombre muerto en el cumplimiento de un alto y noble deber.

L. MONTEALEGRE

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO

A todos los miembros de la Regional Catalana

Compañeros: Como primer acto de presencia orgánicaa, nos hemos impuesto el deber de dirigir un llamamiento a *todos* los militantes de la Región catalana que se encuentran exiliados, no sólo por informarles del último pleno, celebrado en Montpellier, sino también de las necesidades que tiene nuestra regional en España, expresadas en el Pleno directamente por los interesados y para llamar la atención sobre la falsa posición que la militancia exiliada procedente de Cataluña tiene vis a vis a su Regional exiliada.

Ateniéndonos —y no está en nuestra intención sobrepasarlos— a los acuerdos existentes en materia de *Regionales de origen*, somos de la opinión de que nuestra Regional, por la importancia que ella tiene y por lo que representa para el porvenir de la C.N.T., no pueden, el grueso de los militantes, abstenerse de una actuación concreta, como es la puesta en marcha de la Regional en el exilio, dentro de los acuerdos orgánicos establecidos.

La Organización, al estudiar este punto, ha intuído perfectamente el valor que las Regionales tienen en el exilio. Es el instrumento más directo que la organización posee, no sólo para el control de la militancia en el exterior, para su función estadística e informativa, sino, además, como un nexo importante de contacto con el medio en que antaño se movieron sus militantes. Un claro y perfecto acuerdo entre las actividades regionales y el Secretariado Intercontinental, hace de las Regionales de Origen un instrumento directo de la reorganización del Interior y una fuente de asesoramiento cara a los problemas dimanantes de las complejidades regionales y locales de España. Sin coordinación de esfuerzos, la organización iría a la deriva y no cumpliría la misión que se tiene asignada. Para nosotros, las regionales, son un *instrumento de trabajo eficaz y activo*, Y bajo este lema nosotros actuamos dentro del marco orgánico asignado.

Hechas estas declaraciones, invitamos cordialmente a la militancia procedente de la Regional catalana, para que se entregue al trabajo constructivo de reorganizar primero, nuestra Regional en el exilio y para preocuparse de inmediato y paralelamente de la marcha de laa organización en el interior en la esfera que le es propia.

Esta reorganización apremia que se realice cuanto antes mejor. Apremia por la propia fisonomía que el país va adquiriendo. Apremia por los confusionismos que la permanencia dictatorial crea y apremia porque es una llamada dolorosa de nuestros compañeros de interior. «Organizaros fuertemente —nos escriben—, dejar de lado aprensiones personales, crear un instrumento que pueda ser capaz de aportarnos la ayuda que necesitamos, vivid nuestros problemas más intensamente, ayúdanos a ganar la batalla de la propaganda al franquismo, para disputarle en la calle su nefasta influencia de inmoralización. Necesitamos, nos repiten, poseer el instrumento de información para contrarrestar las falacias de la prensa domesticada...»

Esa es la llamada de unos hombres que no han hecho dejación de su dignidad, de su hombría y de su fe en la Confederación Nacional del Trabajo; la llamada que nos llega de corazón a corazón, de hermanos a hermanos... ¿Seguiremos sordos a esta llamada? ¿Nos conformaremos, pensando que la organización, a través del S. I., es suficiente para cubrir esta etapa? Esta actitud sería negativa para hoy y para mañana. Lo sería por varias razones, dos esenciales, que queremos apuntar:

a) Sobre el S. I. descansa un trabajo de organización intercontinental y un trabajo complementario como es el de unir, coordinar y ayudar a cuantos compañeros trabajan en el interior para levantar a la C.N.T. Sus funciones en diversos órdenes son siempre generales; no pueden detenerse en los particularismos locales, no puede ayudar masivamente a una Regional en detrimento de otra, no puede, aun reconociendo la importancia de ciertas zonas, inclinarse en favor de alguna de ellas, sin desatender los propios acuerdos nacionales, por lo que como organismo intercontinental es servidor. De este natural reconocimiento, se deriva la otra razón:

b) Que el militante, además de las obligaciones de orden nacional, tiene otras de orden regional y local, cuya acción es más directa; la de atender más ampliamente sus zonas propias, con un esfuerzo moral y económico suplementario. Este nuevo aporte de actividad y de acción solidaria no puede ni debe interpretarse como un desdoblamiento de personalidad y esfuerzo; si tal fuera, se privaría a unos para dar a otros y con ello no obtendríamos ventaja, sino daño. Lo que importa es *crecernos*, multiplicarnos, darnos más integralmente, vivir más intensamente —pero con pasión constructiva— la vida de la Organización.

No puede haber, pues, rivalidad entre el trabajo propio de la Regional y la vida y actividades orgánicas generales del movimiento. La Regional de origen, repetimos, aunque aparentemente pueda parecer llegar a pisar cierto terreno que se cree potestativo del organismo Intercontinental, esta apariencia queda diluída en la *compenetración coordinada* entre el S. I. y las Comisiones Regionales de Origen, cuya función, volvemos a insistir, es para nosotros una función de trabajo dentro de la armonía orgánica. Es, para terminar, un crecimiento del militante en su máxima integración orgánica.

Quisiéramos llevar al ánimo de todos cuantos nos leéis nuestra *sana intención*, nuestro amor hacia la Confederación y su pasado histórico, que queremos ver convertido y pronto, lo más pronto mejor, en *presente*. Quisiéramos que, movidos por los sentimientos y razones que expresamos, se realizara un resurgir voluntarioso de neta inspiración anarco-sindicalista y libertaria.

Quisiéramos, que todos cuantos compañeros, catalanes o no, que nos leyeran comprendieran que la Confederación Nacional del Trabajo es la única garantía que tiene el proletariado español y que sigue sosteniendo el principio hecho lema: Que frente al poder dictatorial, que corrompe los tejidos de todos los valores morales de nuestro pueblo, la C.N.T. no dialoga con el fascismo, sino que lo combate para destruirlo.

⁂

Nuestro llamamiento va dirigido a cubrir los objetivos siguientes, que son los derivados del último Pleno:

a) Coordinación de esfuerzos entre la organización exiliada y la Regional Catalana en España.

b) Compromiso tácito, ante la apremiante necesidad expresada por el interior, de colaborar para el incremento de la Organización en Cataluña.

c) Colaboración exterior e interior con miras a dotar a los compañeros de Cataluña de medios propios para desarrollar una activa y consecuente propaganda sindicalista revolucionaria.

Para cubrir estos objetivos, creemos indispensables realizar las siguientes acciones:

a) Que la militancia catalana en el exilio se preocupe intensamente de los problemas de su región.

b) Que la Comisión entrante pueda contar el apoyo general de todos los militantes de la región catalana en el exilio, y

c) Que para dotar a los compañeros de los medios económicos que precisan, hay que redoblar la ayuda económica y moral de cara al interior.

Expuestas estas consideraciones y premisas, terminamos nuestra llamada, esperando que todos los militantes responsables y consecuentes, reconsideren su actitud y comprendan la importancia que el resurgimiento en Cataluña de la C.N.T. representa para las ideas y la liberación de Iberia, lo que nos hace esperar que nadie regateará a nuestra obra común el concurso más entusiasta.

Vosotros, militantes, tenéis, pues, la palabra.

Por la Comisión de Relaciones de la Región Catalana en el Exilio

EL SECRETARIADO

París, diciembre 1965.

Por toda correspondencia dirigirse a: Isgleas, Francisco, 5, Av. d'Estournelles de Constant-Cités Jardins. Suresnes (Seine).

Federación de Colectividades Libertarias

EL acuerdo de 1954 aludido por el compañero «Horizontes» tuvo intento practicista inmediato. Una comisión formada por los compañeros José Borraz, Fontaura y el que firma estos renglones, se dedicó al estudio del problema y a la consulta de compañeros campesinos dispuestos al efecto, casi todos radicados en Tarn y Garona y Alto Garona. Conjuntamente nos interesamos por la obtención de lotes de tierras, habiéndosenos presentado opción para el contrato o compra de una gran finca, de coste —en el último caso— creo recordar que de 25 millones de francos antiguos, suma imposible de alcanzar con solo un acuerdo en mano. La comisión se asesoró *chez* un técnico cooperativista que antiguamente había sido compañero y que por su pasado nos guardaba simpatía. Sus consejos habrían podido ser útiles de disponer, nuestro organismo, de condiciones materiales para afrontar el problema. Pero, un acuerdo es un acuerdo y no lo que se trata de alcanzar con el mismo.

Siempre al unísono con los compañeros campesinos aludidos, todos ellos prácticos en colectivizaciones libertarias por haberlas vivido en la región aragonesa, no divisamos otra solución que la de resignarse al sistema francés de *fermage*, esto es, de coger tierras de hacienda a cuyo propietario devengar anualmente la mitad de los productos de surco y de corral. Con ese handicap lamentable los compañeros pusieron en marcha, no recuerdo si tres o cuatro colectividades, y actualmente no tengo noticia de si alguna de ellas aún subsiste, cosa que considero probable, pero al grado familiar.

Los compañeros afectados trabajaron denodadamente, encarnizadamente, y al tesón de cada día (largo en horas de labor) debían añadir el desagrado de una sobriedad exagerada motivada por las dificultades de todo principio. Para cultivar su moral no disponían de otras publicaciones y libros que los nuestros, y sin casi tiempo para leerlos. Las artes les eran prohibidas, naturalmente, por la penuria de recursos, y cuando acudían a la ciudad por deberes de compra u de organización solían traerse la comida, que consumían al azar de la calle o en local nuestro. Uno de los tres de nuestra comisión estuvo en una de estas colectividades heroicas, saliendo de la experiencia convencido de que una colectividad libertaria con pérdida tácita del 50 por 100 del producto no era muy conveniente. Sin embargo, existe la demostración de holgura de infinidad de *métayers* franceses y otros que no lo son, bastantes de ellos españoles. No los calificaremos de campesinos pudientes, pero sí se les puede considerar en el polo opuesto de antiguas privaciones. Tal vez haya que considerar que las familias de lazo sanguíneo estén más unidas que las familias solamente asociadas. Pero esta es una cuestión dependiente de la moral de cada uno de los colectivistas agrupados.

Disponiendo de un lote agrícola para ensayo (y hemos vuelto a nombrar Aymare, con riesgo de que se nos califique de tercos y cansinos) la Organización podía pasarse de acuerdos para dedicarse a la obra efectiva. Los mismos colectivistas que aducimos u otros parecidos, o los que formaron en el grupo de trabajo aymareano, podían dar el ejemplo en la tierra propiedad nuestra, esto es, desgravada del 50 por 100 que les exigían los propietarios a nuestros colectivistas de la cuenca del Garona. Pero en realidad, los esforzados labradores de Aymare sufrieron un handicap tanto o más serio que el resentido por los colectivistas comprendidos en el intento de Federación de Colectividades Libertarias, al tener a su cargo el grupo de acogidos. Cierto que llegó un momento en que estos desaparecieron de Aymare, sea por fallecimiento, por abandono, e incluso por estado de amargura más o menos motivado, y en casos inmotivado del todo. Pero cuando la finca fue regida únicamente por gente de labor, las iniciativas dieron escaso resultado, el borrón y cuenta nueva intervino varias veces, motivando que los últimos y también los penúltimos colonos tuviesen que enfrentar un capítulo anticosechero de deudas.

Una buena política agro-económica en el departamento del Lot hubiese propiciado la instalación y florecimiento de otras colectividades en no importa que punto de Francia o del mundo. No tuvimos esa fortuna, y los acuerdos declamatorios no han servido de nada.

Con terrenos apreciables que la lotería o alguna herencia de loco nos pusiera en manos, el fervor colectivista podría de nuevo manifestarse, contando con la base de colectivistas verdaderos, que los hay en nuestro censo confederal y anarquista. De no ser así, habrá que pensar en una mejor suerte obtenible a nuestro regreso a España, donde, estamos seguros, se planteará el propio caso que aquí en Francia si el hecho revolucionario no se repite. Con el derecho de propiedad vigente será imposible adquirir tierras, y un gobierno burgués no hará concesiones de orden libertario en su pregonada reforma agraria. Asociaciones cooperativistas para productores del campo podrá haberlas, puesto que las ha habido y sigue habiéndolas incluso en régimen franquista.

Pero esto, amigos, no puede ir más allá de la ideología *rabassaire*, consistente en la ambición de disponer la tierra exclusiva para la familia.

El problema social del agro es para meditarlo profundamente, amigos y compañeros.

JUAN FERRER

COMUNICADOS

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50: Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

Esta F. Local invita a todos los compañeros, amigos y españoles en general, a asistir a la conferencia que tendrá lugar en nuestro local de costumbre el sábado día once (11) de diciembre a las 9 de la noche, a cargo del amigo José Luis Enedeaguila, que disertará sobre el tema: «Impresiones de un preso político en las cárceles de España».

Ni que decir tiene que el tema es interesante, testimonial y siempre de actualidad, por el cual rogamos ser puntuales, hacer acto de presencia e invitando a los españoles que ignoran o quieren ignorar a nuestros presos políticos, como siempre en nuestras conferencias se podrá hacer tantas preguntas y poner cuestiones como deseen los auditores.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo, día 12 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande. Se espera la puntual asistencia de todos los compañeros.

DONATIVOS PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

Por conducto F. L. de París (octubre): Félix Martínez, 5 F; Un confederado, 20; Palancias, 10; F. C., 8; José Abelló, 10; José Arpal, 20; Jaén, 10; Cuende, 5; Alba, 5. *París:* Jaime Casellas, 5; José Pons, de Melun (S.-et-M.), 100; R. Llop, 10; América, de Ivry, 3; Francisco Galán, de Pantin, 5. *Montluçon (Allier):* Muñoz, 5. Total, 221 F.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el 19 de diciembre por la mañana, para tratar del Orden del Día del próximo Pleno regional.

PARADERO

Se desea saber el paradero de José Pérez Lujan de Barcelona. Pregunta por él su sobrino Fernando. Escribir a Fernando Pérez, 16, rue Perignon, París (VII).

REGIONAL CATALANA, C.N.T. LYON

Convoca a todos los compañeros de la localidad que hubiesen pertenecido a la Regional catalana antes del éxodo de 1939 o después, a la reunión constitutiva de la Agrupación Local de Lyon, que se celebrará el domingo, 12 de diciembre, a las 10 de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais du Travail, Place de la Libération, nº 9, en Villeurbanne.

La Comisión Provisional organizadora.

AMIS DE HAN RYNER

Dimanche, 12 décembre, à 14 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, (métro St-Placide) reunion des «Amis de Han Ryner», sous la présidence de Marcel Renot, Vice-président des A. H. R.

Causerie de Georges Pion: «Ce que je dois à Han Ryner-Han Ryner vu par un jeune». Louis Simon évoquera des amis disparus: Luc Mériga et Henry de Madaillan. Invitation cordiale aux sympathisants.

⁂

Le nº 79 des «Cahiers des Amis de Han Ryner» est paru (3, Allée du Château, Pavillons-sous-Bois Seine) Sommaire: L'Œuvre de Han Ryner en Amérique Latine; Han Ryner: Pleine et entière (l'amnistie); Mouchardons: Ibsen, homme du 3º Royaume; Pudeur; Lettres d'Adrian Miatlev, Vincent Muselli, Roger Dévigne et Han Ryner; etc.

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Vienent de rééditer en microsillon 45 tours une conférence de Sebastien Faure: «Naissance et Mort des Dieux» présenté par Jeanne Humbert. Prix: 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le «Disque du Souvenir» de Charles d'Avray, microsillon 33 tours. Prix: 16 f.

CORREO DE REDACCION

H. F., Méjico D. F.—«De los tiempos idos» no fue editado en folleto. El compañero por el cual preguntas está invisible. Encargos, pasados al administrador.

— VARIOS, Francia. No extrañe a nadie que los textos demasiado vidriosos no aparezcan en el «C. S.» Es cosa ya advertida.

Necrológica

JOSE AGUSTI

El día 21 de noviembre, después de una larga y penosa enfermedad (era inválido de trabajo cien por cien), dejó de existir el que en vida fue nuestro compañero José Agustí, de 71 años de edad, natural de Serós (Lérida).

Durante la guerra puso su parte por el triunfo de nuestra causa. Perdida ésta, se refugió como miles de otros en tierras del exilio. Su vida en Francia fue ejemplar. La casa del viejo —como nosotros cariñosamente le llamábamos— fue la casa de todos. Infinidad de compañeros recordarán los rasgos de su infinita bondad.

Al entierro, que por su propia voluntad fue civil, acudieron numerosos compañeros de la región, así como la totalidad de Pelissanne, donde por su conducta se hizo merecedor de la estima de todos.

Puedan estas pruebas de amistad mitigar el dolor de su compañera e hijos, a quienes esta Federación Local da su más sentido pésame.

F. L. de Pelissanne

ACABA DE APARECER

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 franco.

Servicio de librería

«Los Sindicatos en la nueva sociedad, H. J. Laski	7,50	«La crisis española del siglo XX», Carlos Rama	29,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50	«Contradicciones del comunismo», Imre Nagy	15,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50	«1894», G. Orwells (tela)	18,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00	«Arquitectura del verso», Péres C.	7,50
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné)	18,50	«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rocker	1,75	Teatro de Benavente (Don Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
		«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
		«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
		«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
		«La llama inmortal», H. G. Wells (con un estudio preliminar de F. Romero)	8,00
		«Sin novedad en el frente», E. M. Remarque (cartoné)	14,00
		«Orígenes del anarquismo en Barcelona», C. Martí	12,00
		«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	14,50
		«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
		«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
		«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50

JUAN FERRER SE DIRIGE A SUS AMIGOS

Por dificultades surgidas en el interior para editar sus memorias de España y del exilio tituladas «De l'Anoia al Sena sense pressa», el autor informa a todos sus amigos que lean catalán que la edición de dicho libro se hará en Francia dentro de pocos meses. Entretanto, dicho compañero estimaría hallar corresponsales voluntariosos en Bruselas, Lieja, Melun, Chartres, Nantes, Rennes, Rouen, Brest, Poitiers, Angoulême, Perigueux, Mont de Marsan, Agen, Tarbes, Carcasona, Nimes, Avignon, Saint-Etienne, Gap, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Metz, Estrasburgo, Arles, Andorra, etc. Otros lugares ya están previstos.

El libro, que constará de 250 páginas como mínimo, costará 10 frs. suscribiéndose antes de aparecer el mismo.

Escribir al autor, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

Giros y pedidos a Roque LLOP 24, rue Ste.-Marthe, París, (X) C.C.P. 13507 56 París

QUISICOSAS

R.I.P. y O...LE
—¿Qué masacre...?
—¡Se dice matanza!
—¡No! ¿Que más acre que tú?

AMEN... AZA... VITAL... AZA
—¡Te tiraré a la papelera!
—¿Tiritaré si papel era?

LABOR-Y-OCIOSIDAD
—¡Estudia sin fuga!
—¿Y por qué no: «Estudias y no te fugues»?

MEJORI... INANDO
—¡Que han mejorado la existencia de la humanidad!
—Sí, hombre: como ciertas piaras: cantidad, peso y... Perdón.

RELIGANDO
—Soy cristiano.
—Muéstrame tu mano.

CANCION BAJITA
—Con tantas citaciones
en tanta profusión,
¿toco tu corazón
o sólo...?

INFUSION Y CONFUSION
—No me gusta la polémica.
—Ni a mí: prefiero la hierba... buena.

DOGMATISMO DOMESTICO
—¡Sal de mi casa!
—¡Cuando entre!

SOFISTI-TESTIFI-CATETI... FICANDO
—¿Jehová hova sin testi.. gos?
—¡Pues a comprobar los testi... gos y a ver si tienen algo de Jehová!

CANCION CON QUI
—Me estás sacando de quicio
con comerte tantas comas: (1)
por hablar de asuntos, tomas
por muy liviano tu juicio.

TORERANCIA CON ERE
—¡Es feo ser intolerante!
—Lo compruebo.
—¡A callar, a callar, a callar!
—¡...!

(1) Concomitancia que en Francia no es jactancia.

ABARRATEGUI

OBRA NUEVA

«El Sindicalismo en Barcelona» (años 1916-1923), del joven escritor Alberto Balcells.

9,50 F en esta Administración.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Resistencia franquista

HEMOS visto, en las declaraciones de Fraga Iribarne hechas al diario «Times», que en caso de desaparición del caudillísimo el régimen subsiguiente se inspirará en los deseos de aquél «y en los principios fundamentales del Movimiento». La declaración es tan clara que no da lugar a dudas sobre las intenciones que tiene el régimen de sobrevivirse. En «vietorial» y fascista del cuño 1939, le sería difícil lograrlo; no por oposiciones políticas de los Estados democráticos, sino por reticencias de mercado que le oponen éstos, principalmente Benelux e Italia. El «renovarse o perecer» (lema que habría que remozar para que la renovación no pereciera) en el carlo-falangismo es cosa ficticia, puesto que una renovación verdadera le significaría renuncia inevitable. Mejor, pues, el disimulo, la ficción apoyada por eventuales complicidades. El liberalismo franquista con tanto retintín propagado, se ha visto que es recurso para la galería, ganas de engañar al prójimo susceptible de ser engañado. Pese a la protesta viva de obreros y estudiantes, ni el Vertical cede terreno ni el S.E.U. declina poder autoritario. El régimen se sigue comportando a lo fascista, a lo nazi, a lo falangista, no importando que ciertos corresponsales de prensa extranjeros opinen —¡con cuánta dificultad!— lo contrario.

El gesto del Vertical referente a unos compañeros que habían demostrado voluntad por el sindicalismo revolucionario, entraña, no lo dudamos, un deseo de aproximación a las capas populares, a las fuentes naturales del sindicalismo, no para regenerarse, sino para fingir una superación imposible. La raíz burguesa, reaccionaria y totalitaria del sindicalismo falangista nadie puede ponerla en duda, y si ahora los prohombres del Consejo Nacional de Sindicatos, o C.N.S., o como quiera que llamen a esa deleznable cosa, se ponen en boca las voces «anarquía» y «anarquistas», es precisamente para matar, deshonrándola, a esta riqueza moral española que de 1936 a 1965 no han podido abatir a balazos.

El gesto colaborador de unos que fueron compañeros tiene ese alcance de complicidad, dada la circunstancia de tratarse de colaboradores de buena fe en el esfuerzo anterior antifranquista. Buena fe que se ha trocado en derrumbamiento de convicciones, con pérdida del recurso moral, al sufrir en carne propia la tortura del fuego lento de veinticinco años de derrotas, con privaciones de libertad, de pan y de expansiones anímicas; pruebas para ser resistidas por imperturbables, no por unos seres variantes, que han dado por olvidar aquellos ricos vocablos tan aducidos en tiempo calmo: el orgullo, la hidalguía, la caballerosidad, la fidelidad, la incorruptibilidad españoles... ¡Ah, queridos! Si la persona no está a la altura de las convicciones; si el demonio de la vanidad no hincha al ego que alienta debajo de la caparazón de cada uno; si no se dispone de valentía para aguantar lo que pasa, ahí está la frontera que pide traspaso o la quietud que deja al hombre en estado de honestidad plausible. Todo menos servir de mansos, **de seguro servidor del enemigo. ¡Antes volver a cero que quedar en enseña de aberraciones!**

Porque la finalidad que persigue el enemigo no es congraciarse —¡quiá!— con anarquistas, sino deshonrar al anarquismo todo, la Confederación comprendida. La reacción clásica española lleva cien años peleando infructuosamente contra nuestro elemento, y cuando tras los reveses y descréditos históricos que les hemos infligido en 1936 se declara en aspavientos de revolución antimarxista, en realidad es a nosotros, a los anarquistas y confederales a quien apunta, únicos capaces en Iberia, y tal vez en el mundo, de iniciar una revolución social igualitaria con ganas verdaderas, es decir, no solamente oratorias. En suma, los falangistas, los cachorros de la «Fala» logistizados por las salmodias primorriveristas, y obedientes a su cuadriculación, a su formación cuartelera, a su mentalidad huera y charraquista, están en vena y derecho de denigrar, combatir y eliminar al acratismo. Por esto han venido al mundo político, por ello el escarabajismo milicoreligoso los ha parido y prolificado; en suma, para pudrir lo que no puede ser devorado.

Por suerte, el anarquismo es un insecticida de primera fuerza. ¡Y contra la nocividad de los insectos que sean!

C. N. T. A. I. T.

A los compañeros confederales y libertarios, a los trabajadores opuestos a la dictadura

Compañeros:

Recientemente un grupo de hombres que habían militado en nuestras filas, entre los cuales hay algunos que se dicen actuar en esta Regional, han entrado en contacto con elementos del sindicalismo vertical a los fines de estudiar en conjunto una reforma de las estructuras sindicales prohijadas por el Régimen y cuyos acuerdos de principio van a ser propalados tanto en los medios verticales activos como en los confederales, con el intento de obtener su aprobación en las bases respectivas.

La organización confederal de Cataluña, obligada a desarrollar desde tantísimos años su actuación en la clandestinidad, cuidadosa de su propia soberanía y fiel depositaria del patrimonio ético e histórico de nuestra gloriosa y auténtica central sindical obrera, rechaza dichos acuerdos en tanto que efectuados en nombre de la C.N.T. Ellos no tienen otro alcance y horizonte que los reducidos de los firmantes de tales compromisos. Por tanto, son de una nulidad absoluta si, como se pretende, ha de figurar el nombre de la C.N.T. triturada en aras a reforzar un andamiaje que cada día que pasa se cuartea más. ¡No y no! Quien quiera efectuar esta labor que lo haga por su cuenta y riesgo y bajo su responsabilidad exclusiva. El que tal haga demostrará una actitud equivocada, y automáticamente quedará fuera moral y efectivamente de nuestros medios. Para los que somos *C.N.T.*, mientras un soplo de vida quedé en nuestras venas, no aceptaremos una situación nacida en medio de un ambiente infamante, de falta del más absoluto respeto a la personalidad humana y en la que todas las libertades del ciudadano son conculcadas de hecho por esa Dictadura que no acierta a terminar su ciclo infernal de esclavitud para el Pueblo y de explotación de la sufrida clase trabajadora española.

A los discrepantes del actual inmovilismo en el seno de las organizaciones dependientes del actual tinglado vertical, les decimos como advertencia: no lo penséis más, trabajadores que confiásteis un día en los cantos de sirena de unos dirigentes. No es hora de vacilación. Actuemos, todos unidos, frente a todos los jerarcas y la nueva hornada flamante dispuesta a cooperar con ellos. Vuestro puesto está en la honorable calle pelada, lejos de esas cuevas de engaño y de medro que son organismos creados para estafaros el producto de vuestros sudores y ahogar vuestras legítimas aspiraciones.

¡Fuera de los Sindicatos Verticales y sus organismos marginales, donde se queman todos vuestros afanes! ¡Venid a la oposición! Que se queden solos los Solís, los Espinosa-Poveda, los tránsfugas como Moya Clúa y todos los perritos falderos que pululan en juntas sociales de diferentes escalas, chupa ubres de nuestra sangre en forma de cuotas sindicales descontadas de nuestros raquíticos salarios... Pedidles las horas que «trabajan» en cuanto todos nosotros nos tenemos que romper el espinazo 12 y 14 horas diarias de dura labor, mientras ellos «dirigen» desde las alturas, sentados en sus poltronas de vendidos al capitalismo, nuestra esclavitud hacia pozos sin fondo. En la medida que tendrán la colaboración inconsciente de honrados trabajadores, las cadenas continuarán, hoy con Franco, mañana con cualquier tenebroso personaje fabricado por los alquimistas de esta nueva confabulación contra el pueblo español o por el OPUS DEI, el tentáculo ensotanado que domina fabulosos medios de explotación humana «espiritual» y económica.

Trabajadores, debemos tener clara perspectiva sobre el engaño que han representado estos 25 años de Dictadura para los intereses de los productores, del pueblo, y de lo que representarían los venideros si todos esos andamiajes de ignominia y de podredumbre no se vinieran abajo.

Agrupémonos y luchemos por este fin.

¡Viva la C.N.T., auténtica organización española de defensa proletaria!

¡Viva la libertad!

Confederación Regional del Trabajo de Cataluña.

En un lugar de Cataluña, noviembre de 1965.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

OTRA VEZ BULGARIA

PARIS, capital internacional del mundo cultural, continúa siendo centro acogedor de las inquietudes y de las palpitaciones de hombres e instituciones «de pasaje», exiliados que mantienen deseo y esperanza de tornar a sus lares, hollados hoy por la intemperancia política o militar, sometidos a formas diversas de dictadura. La tolerancia es tal en las orillas del Sena, que de igual modo hallan acogida —cierto que fugaz y sujeta a mayores imponderables— jefes de Estado destituidos por su actividad coercitiva y elementos civiles o militares que en sus respectivos países ejercieron dictadura y violencia.

Los rusos revolucionarios buscaban en París refugio a los desmanes del zar. Los rusos blancos ocuparon más tarde sus plazas vacantes, seguidos a poco intervalo por rusos revolucionarios perseguidos por los perseguidos de otrora, adueñados luego del poder en ejercicio dictatorial.

Esto explica el caso de los búlgaros refugiados en Francia y en otros países de Europa, en esta época en que la República balcánica «goza» del régimen apostillado «popular». Bulgaria sufrió larga secuela de invasiones. Durante cinco siglos los otomanos impusieron su ley y sus prejuicios. Los rusos cooperaron a la liberación del territorio búlgaro combatiendo a los turcos que fueron definitivamente expulsados en 1878. Padeció luego Bulgaria parecidas incidencias y avatares que las vecinas regiones balcánicas. En 1916 la monarquía arrastra al país a la tremenda catástrofe guerrera, como aliados de Alemania. Finalizada la guerra sigue un largo período de luchas entre clanes rivales, bajo dominaciones diversas y con varios intentos revolucionarios. Después de la segunda gran guerra mundial quedó Bulgaria sometida a los tratados y «repartos» convenidos entre «los grandes» dominadores del globo.

Desde entonces —y muy a pesar de los propios búlgaros— el país no es otra cosa que un «satélite» más de la vasta constelación que gira en torno al «sol» de Moscú. Los diversos partidos nacionales quedaron ahogados o disueltos. Y las organizaciones auténticamente revolucionarias, las únicas que en verdad deseaban transformar el sistema político y social del país, fueron despiadadamente aplastadas. Sus militantes pasaron a ocupar las celdas carcelarias y los campos de concentración, o cayeron pura y simplemente bajo el piquete de ejecución o en ardiente lucha contra el nuevo invasor. Los turcos fueron expulsados con ayuda de los rusos. ¿Quiénes cooperaran ahora a expulsar a los rusos, a su vez invasores...?

Entre los grupos búlgaros exiliados, representativos de partidos de oposición al régimen hoy imperante, la fracción anarquista da prueba de tenacidad en sus propósitos. Constituidos en Federación, pasando como todos los grupos exiliados de todas las tendencias y de todos los países por crisis internas de reajuste y de entendimiento entre sí mismos, los compañeros búlgaros no cesan un solo momento en la prosecución de su plan de acción que comprende labores diversas: organización propia; lucha hacia el interior de sus regiones natales; publicación de boletines y de textos, de folletos y de libros: organización de actos públicos; participación en las actividades generales de tipo internacional, en contacto y coordinación con los diversos movimientos afines.

Hemos tenido ocasión de referirnos aquí a sus ediciones, comentando el contenido y el alcance de sus obras de carácter histórico y biográfico. No insistiremos hoy en la recomendación de su lectura, ya que suponemos que los interesados se habrán preocupado por adquirir estos volúmenes.

El domingo próximo pasado (28 de noviembre), los editores de «Notre Route» organizaron un acto público en la sala del café Inglaterra. Se trataba de cumplir un gesto de merecido recuerdo dedicado a Georges Getchev, militante búlgaro, revolucionario, poeta, escritor, periodista, fallecido en Sofía el 28 de agosto de 1965.

Constituyó el acto un verdadero encuentro internacional, ya que en la asistencia se identificaban fácilmente a los italianos, españoles, yugoslavos, franceses, búlgaros, ingleses, rumanos, ukranianos, judíos, rusos y algún sudamericano.

Se expuso en la sala un retrato de Georges Getchev, obra de un pintor francés y sobre una mesa se ofreció a la curiosidad de los conocedores, documentos, publicaciones diversas y libros búlgaros, además de las obras en francés editadas por «Notre Route».

Detalle original: el acto se abrió con la interpretación de un himno en texto francés y en búlgaro, música del compositor búlgaro contemporáneo Pantcho Vladiguerov. Se recitaron seis poesías de Getchev (en búlgaro y en francés): «La victoria», «Sofía», «El vagabundo», «¡Se tu mismo!», «A mi hijo», «El camino». A continuación el compañeros Georges Balkanski pronunció una conferencia que resumiremos en sus aspectos esenciales, confiando en que se publique en su tiempo de manera integral.

***

El orador tuvo la feliz idea de establecer una relación cronológica de situaciones y de hechos, permitiendo al auditorio adentrarse en el conocimiento de las características ambientales del país y en el proceso evolutivo de las ideas y del movimiento al que perteneció Getchev desde sus años más tiernos. A los 16 años, estudiante, conoce las ideas a través de breves folletos de Kropotkin y de Bakunin, que le dió a conocer el hijo de un profesor libertario Chisto Nanev.

Ocurría esto en 1913. Pronto estalló la guerra europea y los refractarios al Estado se negaron a participar en la contienda. Getchev se lanza al movimiento clandestino e ilegal. La corriente expropiadora se hallaba en auge por aquellos tiempos y los jóvenes impetuosos exponían sus vidas y su libertad realizando actos de violencia y procurando los medios para dar a la luz periódicos, libros, y labores diversas. Al llegar a la edad militar Getchev se hallaba ya fuera de la ley. No se presentó a filas. Por el contrario, arreció en sus actividades refractarias.

El conferenciante estableció algo así como una división cronológica generacional dividiendo la historia del movimiento anarquista en Bulgaria en seis períodos que arrancando de 1852 se establecen correlativamente hasta la primera década de este siglo —a la que él mismo pertenece— concluyendo con un cuadro alentador de las generaciones recientes, entre quienes se manifiesta redivivo el espíritu de libertad.

Lo prueba el hecho de que, arrostrando todos los peligros que supone el gesto, un grupo numeroso de libertarios realizaron un acto formal de homenaje al desaparecido, dando lectura a un texto que se cursó luego al exilio, para conocimiento de los compañeros de causa.

Por esta razón, apuntó el orador, comenzó diciendo que «la tumba de uno de los nuestros se constituye en una barricada.»

Efectivamente, el acto de homenaje tuvo lugar cuarenta días después del sepelio, constituyendo un verdadero gesto de desafío al régimen.

(Pasa a la página 2.)

LA REVOLUCION MEJICANA. (Muestra de los grabados que publica «Umbral».)

UMBRAL

Sumario del número 47:

H. Plaja: **JOHN KENNET TURNER - ETHEL DUFFY TURNER.**

Coloma Lleal Galceràn: **LA POESIA. «Plany a quatre veus».**

Luis Capdevila: **UNA FAMILIA DE LA BURGUESIA CATALANA.**

Costa Iscar: **«TRIUNFADORES» Y ESTOICOS.**

Eugen Relgis: **INTELIGENCIA Y SABIDURIA.**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. ANGEL GUIMERA.**

Nano de Sabadell: **DE UTOPIAS.**

Jesús Prado Rodríguez: **VIBRACION DE LA FUERZA.**

V. Botella Pastor: **«TAL VEZ MAÑANA».**

Mastieno: **CLARISIMOS VARONES. RAIZ Y COLMO ESPAÑOL EN GALDOS.**

Ignacio Chiapuso: **LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.**

Rodolfo Rocker: **AL CABALLERO DE LA TRISTE FIGURA.**

J. F.: **COMENTARIO A «LE COURS D'UNE VIE» DE LOUIS LECOIN.**

Carmen Español: **BODEGA BOHEMIA.**

Noticiario, avisos, libros, grabados interesantes como de costumbre.

Precio del ejemplar: 1 franco en todos nuestros puestos de venta.

DOS UNICAS POSICIONES

I

por COSME PAULES

SI el obrerismo actual así lo desease, al menos en los regímenes de tendencias democráticas, podría lograrlo todo. Si se esforzasen los obreros por el cultivo de su personalidad, por la conquista de sí mismos para ir de inmediato a la conquista de sus propios anhelos de ventura, sin esperar de los líderes la limosna del menor esfuerzo —por no decir del no hacer nada—, la esperanza de un mundo en libertad tendría bases tan positivas que el Estado retrocedería a pasos de gigante hasta convertirse en mosquito. Pero el obrerismo de hoy practica todo lo contrario: se entrega sumisamente en manos de los charlatanes y de los traidores que lo conducen al barranco de donde está a punto de no poder levantar cerviz. Las dos posiciones únicas del obrerismo mundial —por mucho que nos pese reconocerlo y por mucho que se empeñen en negarlo quienes viven a costa del engaño de las masas— son: la más completa sumisión en los territorios dominados por las dictaduras, y la más infantil creencia en las promesas de los líderes de turno en aquellos territorios que todavía pueden ser señalados como desligados de la férrea zarpa dictatorial, los llamados democráticos, aquellos dentro de los cuales periódicamente se elige el gobierno que más labia emplea para prometer el oro y el moro a sabiendas de que ni dará oro ni se acordará del moro cuando llegue al poder.

Lo estamos constatando en todas partes a través del planeta. El obrerismo de hoy pareciera querer, sin quererlo, la cadena reforzada por intermedio de la militocracia erigida en hácelo y sábelo todo. Donde no hay dictadura se cree que los candidatos a la toma del poder lo solucionarán todo, darán de comer y de beber, techo y abrigo, como si de verdaderos genios productores de riqueza se tratase. Nadie piensa al hacer obsequio de su voto en las urnas que todos los aspirantes al poder cojean del mismo pie; que todos ellos aspiran a defender los intereses de la casta o clase a la cual pertenecen, siempre y cuando se trate de una clase privilegiada o aspirante a ello, pues no puede nadie imaginar que alguien pretenda gobernar sin privilegios, puesto que gobierno y privilegio son ni más ni menos que una misma cosa. Pero los votantes, en su inmensa mayoría productores reales de riqueza útil, se empeñan en olvidar verdad tan manifiesta. Y así cada tantos años se dan el gusto de elegir mandatario que a los cuatro días de elegido empiezan a encontrar erróneo para sus pretensiones y se dan cuenta de que se han equivocado con excesiva tardanza: cuando ya no tiene remedio la cosa por lo menos como no sea con un remedio peor que la enfermedad: entregando lo mismo que entregaron al líder gubernamental de su gusto a una junta militar o a una camarilla de mandones con bayonetas caladas que los manejarán a su antojo hasta que sean reemplazados por otra cuadrilla y así sucesivamente... Porque el líder «democráticamente» elegido no era lo que ellos imaginaban, sencillamente porque imaginaban imposibles. Y así marcha el mundo del trabajo a la deriva en todas partes, como nunca lo hizo peor.

Conste que no creemos necesario aportar ejemplos particulares de determinados territorios, ni de dictadura ni de democracia. Todo ello en el papel, pues la realidad, aparte de las bellas palabras, las leyes de excepción

(Pasa a la página 2.)

Las obras y los días

por FONTAURA

LA MARCHA REAL

EN la vida conviene conocerlo todo, lo bueno y lo malo. Para ennaltecer lo primero; a fin de contribuir, de un modo o bien de otro, a que se pierda, a que desaparezca lo que no merece existir. Me han prestado un volúmen de unas doscientas páginas; excelente papel y atildados caracteres de imprenta, con profusión de fotografías además. Lleva como título el libro: «Carlos e Irene». En la cubierta hay la reproducción fotográfica, en color, de una pareja, jóvenes él y ella. Enlazados por el talle, figura entán paseando por la senda de un bosque. Unos centímetros más arriba de sus cabezas los editores han grabado una simbólica gran corona real. El tomo dice estar editado en Santander, y lleva a manera de lema, estas palabras: «La sociedad del mañana. — Serie Acontecimientos». El autor del libro se dice que es un tal Pereda de la Reguera.

Es a modo de un extenso, prólijo reportaje al respecto de las ideas y vueltas de la pareja en cuestión por España, en plan de novios, y ya después de casados. El autor, usando un lenguaje dulzón, almibarado, de obsequioso y reverencial lacayo, agota todos los adjetivos laudatorios que posee nuestro idioma, incensando con ellos a los que, para sus partidarios, han de ser monarcas de España. Se pone de relieve la excelente acogida que les hizo el obispo, o arzobispo, Morcillo, en el templo del Pilar, de Zaragoza, derramando sobre ellos bendiciones a chorro... Luego, lo más importante: el recibimiento hecho por el papa Pablo VI en la gran Basílica de San Pedro, en Roma. Por supuesto, allí las bendiciones fueron de más categoría...

Hay, acompañando el texto del libro, unos dibujos que dan a conocer, con su frondosidad de ramas, el árbol genealógico de los príncipes en cuestión. También la referencia de los señoriales castillos que poseen por Europa los familiares de uno y otra. Fotografías de convites, de recepciones; detalles de la vida que hacen todas esas personas de «sangre azul». Todo ello representa por supuesto, un derroche de millones y millones, una fabulosa riqueza que supone un terrible contraste con la extremada miseria que abunda por ahí.

Pero a la par que las consideraciones que se pueden hacer en el orden material están las de carácter moral: el aire de superioridad, el énfasis de la ociosa aristocracia, de toda esa *fauna* que representa el más descollante parasitismo social; que representa la ociosidad y el despilfarro elevados al cubo. Notamos como la tan celebrada Revolución francesa, y sus repercusiones en el mundo, no lograron cercenar del todo la hierba mala, representada por la clase social de los aristócratas.

Y lo paradójico, lo que movería a risa de no haber de por medio hechos que precisan de una seria atención, es que a un mundillo de fantoches se le pretenda infundir alientos para que representen ¡nada menos que «la sociedad de mañana»!

EL CALENDARIO DE S.I.A. Y «RUTA» DE VENEZUELA

Hemos tenido la grata sorpresa de recibir el «Calendario» que, de común acuerdo, han editado este año los compañeros de S.I.A. y de «Ruta» de Venezuela. Han logrado aunar, de un modo admirable, la belleza, expresada en magníficas reproducciones en grabado, de obras maestras dentro de la escultura, retratos y dibujos alegóricos, todo ello en partes en negro, y otras en color.

Cada hoja ofrece una singular armonía de conjunto: grandes, claros destacados, se ofrecen los días del mes en la mitad de la hoja, que tiene como dimensión veinticuatro por treinta y dos centímetros. La otra mitad está compuesta de una reproducción gráfica de una de las obras maestras de Miguel Angel, y dos efemérides, cada una acompañada de un grabado y bajo el significativo título: «Cimas revolucionarias del mes».

Los compañeros Víctor García, en los textos, y Vicente Sierra en los fotolitos, selección de color, e impresión, junto con los que han secundado esta tarea, de verdadera artesanía cultural, pueden darse por satisfechos, pues, pese a la nota aclaratoria que han impreso, detalle de modestia, en que dicen ser profanos en el arte de imprimir, y pidiendo disculpa de posibles deficiencias técnicas, uno no puede por menos que sentir un natural impulso de ensalzar su tarea, su obra, que reúne las condiciones de buen gusto y cultura de matiz ácrata.

Nota altamente simpática es la de que, tras de poner de relieve, en un breve recuadro, los objetivos que persigue S.I.A., bajo el lema de «Nuestra Solidaridad», ofrecen el ejemplar de su «Calendario», la edición que de ellos han hecho, completamente gratuitos, indicando que toda contribución que se desee aportar a este efecto solidario, se dirija a las instituciones fundadas a este efecto, cuyos nombres, dirección, y compañeros que las representan indican.

CUANDO UN JESUITA DICE LA VERDAD

Siempre ha habido quienes equivocaron la carrera; elementos que, por unas u otras circunstancias, están en un ambiente que no es el suyo. Algunos sirven a instituciones, a organismos, que en el fondo de su conciencia estiman repelentes. Posiblemente, por debilidad, por notoria falta de ener-

(Pasa a la página 2.)

G.F.P 3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

«Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme.»
Michel BAKOUNINE

16 DECEMBRE 1965
NUMERO 380
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Les jeux sont faits

LES jeux sont faits. Ceux qui croient encore, malgré toutes les expériences passées, à la possibilité de rénover la société par le système parlementaire n'ont rien à dire. Ils ont voté. Ils ont choisi celui qui, avec la complicité des financiers et des industriels de haute volée, les asservira pendant sept ans. Même s'ils n'ont pas voté pour le candidat élu, ils auront contribué à affermir le régime en prouvant que, dans le système donné, aucune opposition ne saurait lui résister et mobiliser le peuple dans la lutte électorale.

Pour nous, qui avons prôné l'abstention, la lutte continue. Elle continue sur les bases de l'action directe, avec des revendications véritablement révolutionnaires. Les partis «de gauche» ne manqueront pas de se réjouir, malgré la défaite, d'avoir pu créer une unité temporaire et factice. Qu'ils s'en réjouissent donc et que les bureaucrates syndicaux réformistes continuent à participer à l'élaboration des modes d'exploitation des travailleurs, sur leur dos et en parfait accord avec les organismes gouvernementaux. Lorsqu'on examine les programmes des candidats représentatifs de l'opposition, ne parlons pas bien sûr de l'extrême-droite, on peut augurer que, quel qu'ait été le résultat des présidentielles, les choses n'auraient guère changé. On reste stupéfait de voir à quel point le «candidat unique de la gauche» s'est montré discret en ce qui concerne les réformes sociales proposées. Certes, il fut question du marché commun, de l'aide aux pays en voie de développement et autres grandes options qui n'intéressent pas au premier chef le prolétaire. Les seules remarques sur la situation sociale du pays ont plutôt été faites dans le but, fort avouable, de dénoncer l'ancien cartel présidentiel plutôt que de proposer de véritables bouleversements pour l'avenir. C'est pourtant sur un programme sans équivoque, tendant à l'égalité économique et sociale, que le rassemblement des travailleurs aurait dû être fait sans que le résultat des élections proprement dit ait un grand intérêt.

Il faut prévoir un durcissement du régime. Fort de son relatif succès et haineux à l'égard des opposants qui ont pu le remettre en cause un instant, le gouvernement, émanation de la bourgeoisie néo-capitaliste, va s'affirmer davantage encore comme une dictature de la finance appuyée sur la police, l'armée et le syndicalisme réformiste. Pour une fois, Sartre a raison : «La gauche est malade» et «on ne la guérira pas par une élection, fût-elle présidentielle». En fait, elle ne guérira jamais parce qu'elle demeure précisément «à gauche» du gouvernement et qu'elle ne se place pas résolument contre le gouvernement, c'est-à-dire contre l'exploitation de l'homme par l'homme. La gauche est malade parce qu'elle n'a plus rien de révolutionnaire et qu'elle participe à sa propre maladie parce que ses dirigeants s'y trouvent bien.

La seule chance d'une lutte efficace contre la dictature, contre la finance internationale, contre l'asservissement du travailleur et contre la guerre est et ne peut résider que dans l'unité à la base des exploités, dans la formation, en dehors de tout parti politique proprement dit, d'un vaste mouvement révolutionnaire ouvrier n'acceptant d'autres formes de lutte que celles de l'action directe. Il faut revenir aux principes du véritable syndicalisme en adaptant les moyens de lutte aux conditions objectives nouvelles créées par le développement des techniques de production. Scientifiquement, le socialisme authentique est possible dans l'immédiat, mais il n'est possible que par la révolution.

Il s'agit donc, dans l'immédiat, d'organiser, révolutionnairement, le prolétariat, de mettre au point les techniques modernes qui permettront un jour prochain d'abattre le régime.

On a confondu, pendant le dernier quart de siècle, progrès et révolution sociale. Les éléments les plus «progressistes», qui s'incorporent aux formes d'exploitation prévues par un gouvernement sclérosé sur le plan social, deviennent eux-mêmes sclérosés et se bornent à revendiquer une misère plus confortable alors que tout est à la portée de tous et qu'on détruit ce qu'on ne peut «vendre».

Les syndicalistes révolutionnaires de la C.N.T. ont mené campagne pour l'abstention parce que la solution au problème social ne peut venir d'un changement de régime qui conserverait les bases mêmes de l'exploitation de l'homme par l'homme.

C'est essentiellement dans la collectivisation des moyens de production **que réside cette solution. Cela, bien sûr, aucun candidat à la sinécure présidentielle ne l'a mis dans son programme.**

Pour la lutte authentique, en vue de l'égalité économique et sociale, rejoignez tous les rangs de la C.N.T.

APRES LE PREMIER TOUR

La mise en échec du gaullisme constitue, objectivement, une victoire historique dont il convient de définir les limites. Il s'agit bien d'un coup d'arrêt porté au régime, c'est-à-dire à l'organisation actuelle, appuyée sur la finance internationale, de l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans ce sens, il faut nous réjouir de la défaite gouvernementale.

Mais il est nécessaire de se rendre compte à quel point cette défaite n'est qu'un «accident». Pour s'en convaincre, il suffit d'imaginer ce qui pourrait résulter d'une déconfiture complète des gaullistes et d'un triomphe de l'opposition représentée par Mitterrand. L'alliance qui s'est établie pour détruire le maître en place a voulu éviter au maximum, et il ne pouvait en être autrement si elle voulait conserver son homogénéité temporaire, de définir un programme social précis pour l'avenir. On a invité les travailleurs à voter contre de Gaulle. On ne les a pas consultés sur ce qui devrait être l'économie future. Or, en laissant intact tout ce qui est à la base du gaullisme, l'opposition se condamne à l'échec : elle détruit un personnage mythique, mais, en délaissant le contexte positif qui a permis à ce personnage d'asseoir son pouvoir, elle ne peut aboutir qu'à l'échec ou mettre en place un nouveau «président dictateur» qui ne pourra que poursuivre l'œuvre de son prédécesseur.

On a bien un «candidat unique de la gauche», mais, en aucun cas, une gauche *unie pour l'avenir*. En négligeant d'asseoir le front commun sur une politique sociale définie, l'opposition ne peut espérer maintenir la coalition éphémère au-delà de l'épisode électoral. Même si Mitterrand était élu, il se plierait à la politique qui lui serait imposée par les industriels et les financiers. Les seules options sur lesquelles il se soit appuyé ne présentent pas, à proprement parler, un caractère social.

Il est logique qu'un candidat au poste présidentiel éprouve une certaine crainte à remettre en cause toute l'organisation sociale et économique. Il préfère servir la politique que de se servir d'elle pour appeler les travailleurs à se prononcer non sur un «candidat», mais sur une série de démarches révolutionnaires.

Faire prendre conscience au peuple que la solution ne peut être en dehors de la collectivisation des moyens de production, eût été la véritable victoire.

Il demeure qu'une situation intenable pour le capitalisme en place peut être créée à la suite des récents événements. Nous devons agir de façon à abattre définitivement le gaullisme tout en dénonçant l'impossibilité d'un gouvernement «de gauche» qui conserverait les formes économiques et sociales du gaullisme et en appelant les travailleurs à l'action directe révolutionnaire.

SEVY

EN VRAC

MEDECINS FONCTIONNAIRES

Le point de vue du corps médical désirant conserver son autonomie, est-il défendable ? Certes, le malade, encore actuellement, peut choisir son médecin et le médecin peut choisir sa clientèle. Mais est-ce là la vraie raison. Si, en effet, les médecins devenaient fonctionnaires, ils recevraient un salaire mensuel, et, dans la majorité des cas ce salaire, même large, ne pourrait équivaloir aux honoraires perçus actuellement. Alors, qu'ils aient au moins la franchise de le dire : l'intérêt du malade passe après l'intérêt du médecin.

STATISTIQUE

A peine 16 % des Français lisent. Sur ces 16 %, plus de 10 % lisent uniquement des romans ; restent à peine 6 % des Français qui lisent des livres et revues à tendance politique. En toute franchise, comment ces 94 % de Français peuvent-ils se faire une opinion politique ? Par la radio, et, surtout, la télévision ; c'est ce qui ressort de sondages faits au début de l'année. Comment, dans ce cas, ne pas comprendre la mise en condition psychologique organisée d'une façon plus ou moins insidieuse par notre télévision nationale ?

IL EN EST ENCORE LA ?

Le secrétariat politique de M. Mitterrand s'est ému de voir les affiches électorales du candidat de Gaulle imprimées sur un fond tricolore. Et de signaler que toutes les dispositions sont prises pour porter plainte au parquet, en vue de poursuites judiciaires si lesdites affiches paraissent sur les panneaux électoraux. Que voilà une préoccupation de première urgence. Cela est un fait parmi tan d'autres qui, en dehors même de notre aversion pour un Etat qui ne peut être démocratique, nous amènera ce dimanche 19 décembre à rester les pieds dans nos pantoufles toute la journée. Il se peut que Mitterrand soit plus valable que de Gaulle, mais de Gaulle est probablement plus valable que Tixier-Vignancour, de même si on voulait pousser plus loin la plaisanterie, ce dernier serait plus valable que Massu si se dernier était candidat. En fait, ils se valent dans la mesure où ils acceptent l'alliance du fric et de la sacro-sainte hiérarchie sur la plan économique.

G. PIOU

D'après le service des dons et legs, les petites sœurs des pauvres sont archimillardaires.
Drôle de famille.
HOMERE

LES VINGT ANS DE LA SECURITE SOCIALE

1945... Libération, action, organisation, glorification, épuration Pétain, de Gaulle, Croizat ; oui, c'était ça, 1945 ; et aussi la naissance d'une belle gosse : la «Sécurité Sociale».

En 1965, miss «Sécurité Sociale», fille de la mutualité et du syndicalisme, cherche un mari... Qui lui passera la bague au doit ? L'Etat ou le syndicat ? L'exploiteur ou l'exploité ?

Faut-il lui réserver l'homme riche, hobereau ou technocrate, le type bourgeois et autoritaire ou le jeune homme plein d'avenir, certes, et qui possède son «job» au sein du réformisme, mais assez léger ; possédant sa voiture, bien sûr, et sa télévision et son frigo, voyageant en outre en Espagne pendant ses congés et espérant passer dans «les cadres» par piston ?

Le premier soupirant a gardé toute sa morgue ancestrale, sa ruse, et, pour lui, le mariage n'est qu'une affaire d'argent ; le second votera Mitterrand en espérant que de Gaulle soit élu et réprouve toute révolution, qu'elle soit fomentée par la droite ou par un quelconque front populaire qui mettrait son poste en jeu... C'est qu'il a du bon ce régime gaulliste qui flatte «l'élite» y compris les bonzes syndicaux, bien qu'il laisse crever de faim les vieux travailleurs... Notre jeune homme est un moderne, et le syndicalisme révolutionnaire de ses aînés ne l'intéresse plus : défense des mutuelles, du droit syndical, de la véritable assurance des travailleurs, tout cela est dépassé et juste bon pour des meneurs au langage vert, aux mains sales et aux gueules mal rasées ; bref, bon pour des hommes qui n'étaient pas faits pour siéger auprès des patrons dans des parlottes officielles.

. . . . . .

En classant des vieux papiers qui doivent me permettre de livrer à mes camarades et amis lecteurs, une tranche de vie d'un militant, j'ai relu des journaux de l'U. D. de la Loire Inférieure de la C.G.T. de 1937-1938. L'étudiant que j'étais à cette époque-là écrivait de temps en temps des notes sur la médecine auxiliaire dans «Le réveil syndicaliste», mais le sujet qui me tenait le plus à cœur était «La retraite des vieux travailleurs» (j'avais alors 19 ans et j'approche maintenant de la cinquantaine). J'ai retrouvé par exemple : «*Le capitalisme et les partis politiques méconnaissent le devoir que des visages amaigris et ridés leur dictent... Combien d'hommes, pour éviter l'affront de vivre à la charge des leurs, se donnent la mort ? Ingénieurs, directeurs d'usines, que seriez-vous sans la main-d'œuvre de base ?... Les vieux travailleurs, ces forçats de la société, n'ont droit qu'au regard haineux d'un monde qui les bafoue et ne tient qu'à s'en débarrasser.*»

1945 aurait pu nous apporter, avec la naissance de «Mis S. S.» la garantie d'une vieillesse palsible et sans problèmes matériels ; mais l'autorité était là pour protéger les privilèges. Pour ma part, n'ayant pas voulu me soumettre aux nouveaux maîtres du moment, je dus faire de la représentation médicale et autres expédients pour terminer, en 1948, au service médical de la C.P.S.S. de Lorient et ensuite employé non-technicien à la C.P.S.S. de Nantes. C'est dire que j'ai assisté, impuissant, à la prostitution lente mais sûre de «Miss».

Quant aux vieux travailleurs, vous savez comme moi que beaucoup n'atteignent pas l'âge de la retraite, et quand cela leur arrive, les moyens qui leur sont accordés les obligent à continuer de trimer s'ils ne veulent pas sombrer dans la famine.

Aussi, mon vœux le plus cher pour les vingt ans de la S. S. c'est que sa gestion soit prise en charge par les travailleurs eux-mêmes, avec un seul souci : la satisfaction de tous les besoins moraux et matériels des travailleurs dont la retraite doit être accordée à 55 ans pour tous.

Yves Michel BIGET

U. L. DE PERPIGNAN

La C. N. T. F., Union Locale de Perpignan, avise et convoque tous ses militants à l'assemblée qui aura lieu au siège habituel à 9 heures le dimanche 19 décembre.

2e UNION REGIONALE

Les assemblées générales de la 2e U. R. auront lieu tous les troisièmes dimanches du mois au Siège Social de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9e.

La prochaine est à 10 h. le dimanche 19 décembre. (Me Anvers, Pigalle, Notre-Dame de Lorette).

Le Bureau régional

Les candidats

Quand on est dans une petite ville de province, mettons en vacances, que l'on n'a ni le goût, ni les moyens de s'offrir de belles promenades aux environs (en l'occurrence, les Pyrénées !) il n'y a pas d'autres moyens de se distraire que la bibliothèque ou la télé. A la bibliothèque qui, j'ai plaisir à le dire, est parfaitement organisée et installée dans un bâtiment neuf et ensoleillé, je passe la plupart de mes après-midi. La télévision, je ne l'ai pas à ma disposition. Reste la radio. J'ai ici un vieux poste qui ne me permet d'entendre que Inter, relié par Bordeaux. N'importe ! cela fait passer le temps, car il y a parfois des émissions intéressantes. Telle, hier soir, la Tribune de l'Histoire, au cours de laquelle André Castellot nous en a plus appris, en une demi-heure, sur Louis XVIII, que tous les manuels scolaires réunis. Et il y a encore, en ce moment, les émissions de messieurs les candidats au poste de Président de la République.

Que faire, sinon les écouter, quitte à faire, ensuite, la part du blablabla, laquelle, je le dis tout de suite, m'apparaît comme assez considérable.

J'avoue, tout de même, éprouver un certain plaisir à les écouter, car leur façon de critiquer le pouvoir en place est assez réjouissante. C'est sans doute facile, ledit pouvoir ayant accumulé, depuis 1958, les bévues, les abus et les actes d'autoritarisme d'une façon un peu trop voyante, disons même un peu trop spectaculaire. Le cynisme ironique des tenants de ce pouvoir a fini par dégoûter la majeure partie des habitants de ce pays. Mais, outre leurs diatribes, à peu près les mêmes d'ailleurs, ils alignent des chiffres, ces candidats, et les chiffres parlent, comme chacun sait. Et le peuple français, depuis longtemps habitué à considérer les ministres en place comme des endormeurs, pour ne pas dire plus, prête complaisamment l'oreille à cet étalage de critiques dûment chiffrées et justifiées.

A tel point que le Pouvoir (avec un grand P) s'en est ému, et a décidé de sortir de sa tour d'ivoire et de rompre le silence dédaigneux qu'il croyait être de bonne guerre de garder. Nous en reparlerons. Pour aujourd'hui, je voudrais seulement dire quelques mots de celui des candidats qui m'apparaît à la fois comme le plus sérieux et le plus pittoresque. Je veux parler de Marcel Barbu. Ce n'est pas un inconnu pour moi, et sans doute pour vous non plus. Il a été beaucoup parlé de lui, dans les milieux libertaires même, aux alentours des années cinquante, au sujet de la communauté de travail qu'il avait fondée près de Valence, ainsi que d'une deuxième fondée à Annemasse. Ces deux usines fonctionnaient sur des principes communautaires qui, naturellement, n'eurent pas l'heur de plaire aux pouvoirs publics de l'époque, toujours alliés au capitalisme. En raison d'hostilités diverses et persistantes, ce fut alors la faillite. A ce sujet, je pense qu'il faudrait faire une étude détaillée de ces entreprises et situer leur véritable position vis-à-vis des différentes tentatives faites au siècle dernier, notamment par Cabet et Fourrier, et aussi Sébastien Faure, dont la Ruche avait suscité tant d'enthousiasme.

Mais revenons aux élections et à Marcel Barbu. Celui-ci, que la presse tend à présenter comme un farfelu, m'apparaît tout au contraire comme plein de bon sens. De ce bon sens pratique et frondeur, qui a de plus en plus tendance à disparaître. Ecoutons-le parler de son programme, tel que je le trouve exposé dans *Combat* du 29-11-1965 :

Mon programme peut se résumer en quelques mots-clés : la liberté et le respect de l'homme par l'amour, par la justice et par la vérité.

C'est le pouvoir et son administration qui doivent être au service de l'homme, et non l'inverse.

La communauté et ses contraintes n'ont de légitimité que si, par elles, l'homme vit mieux et plus libre.

Ces nobles pensées, nous les retrouvons à la base de tous les programmes, mais ce ne sont que mots creux et attrape-nigauds, s'ils ne sont assortis des moyens précis de les incarner dans les faits.

Il s'agit donc non seulement de présenter ce que l'on rêve de faire..., cela, tout le monde s'y entend. Il faut surtout exposer comment, par quels moyens, on compte réaliser le programme..., et de cela, bien peu de candidats s'inquiètent. Il suffit de relire leurs séduisants programmes dans cette optique.

Françaises, Français, voici donc mon programme, avec voies et moyens :

Point I. *Condition de durée : Si la confiance d'un nombre suffisant de Français se porte sur mon nom, je n'accepterai le mandat de président de la République que pour deux ans au maximum.*

Moyen : Je donnerai ma démission après avoir réalisé les réformes prévues à mon programme, et avant la fin de 1967, ceci afin de faire coincider l'élection d'un nouveau Président avec l'élection régulière d'une nouvelle Assemblée nationale.

Point II. *Mise en sommeil des activités de prestige. Comme dans toute maison en cours de transformation, les fêtes et réceptions de prestige seront supprimées à l'Elysée pendant toute la durée de mon mandat. Seul le gouvernement maintiendra ce genre d'activités dans tous les départements ministériels.*

Point III. *Objectif : Assurer immédiatement et sans conditions le sauvetage de tout homme et de toute communauté (familiale, d'entreprise, etc.) en danger de mort, quitte à trouver ensuite une solution de fond qui devra, dans tous les cas, assurer aux personnes une vie normale.*

Moyen: a) *La France ratifiera, dans le plus court délai, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.*

b) *Sera immédiatement institué un «ministère des Droits de l'Homme» dépendant directement du chef de l'Etat, agissant par délégation de pouvoirs de tous les ministres... Ce ministère devra installer des délégués, même bénévoles, dans toute la France, à raison de un par dix mille habitants.*

Observation: Cette institution deviendra ultérieurement constitutionnelle et sera exercée alors par un vice-président de la République, élu au suffrage universel, en même temps que le Président et pour la même durée.

Point IV. *Sauf conflit entre le président de la République et l'Assemblée nationale, je n'ai pas l'intention de dissoudre l'Assemblée nationale qui accomplira son mandat jusqu'à son terme plein.*

Point V. *Objectif : Assurer la continuité gouvernementale et la fidélité aux directives données par le chef de l'Etat.*

Moyens : a) *Sauf conflit persistant avec le président de la République, je maintiendrai dans leurs fonctions tous les membres de l'actuel gouvernement.* b) *Je désignerai auprès de chaque membre du gouvernement un ministre suppléant choisi parmi les membres de l'opposition susceptibles de collaborer avec le titulaire du portefeuille.*

Point VI. *Objectif : Assurer la participation de tous les citoyens au destin de la nation.*

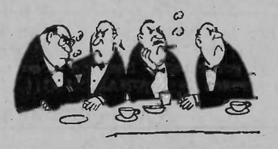
Moyens : a) *Sous la responsabilité du ministre de l'Intérieur et sous le contrôle du ministre des Droits de l'Homme sera réalisée la transformation des structures communales de telle sorte que la Commune constitue une collectivité dont les limites seront définies par des critères de nombre d'administrés et de superficie.*

b) *A l'intérieur des communes ainsi redéfinies seront constitués des groupes d'environ 50 foyers par cooptation ou par désignation.*

Ces groupes qui formeront la cellule de base de la société communale et donc de l'Etat, seront dotés de la personnalité morale et jouiront de responsabilités et de pouvoirs politiques, administratifs et sociaux.

c) *Là où la chose semblera nécessaire, des groupements de groupes de foyers pourront être créés.*

d) *La loi municipale sera modifiée de telle manière que chaque conseiller représente effectivement un ensemble de foyers déterminé et non pas un nombre d'électeurs anonymes avec lesquels il ne peut avoir aucun lien.*



Point VII. *Objectif : Organisation de la recherche de structures nouvelles tant politiques qu'économiques et sociales.*

Moyens : Une loi sera votée dans le plus bref délai qui permettra à toute personne ou groupe de personnes de faire l'essai de nouvelles structures politiques, économiques ou sociales après autorisation sous le contrôle et la protection directe et unique du ministre des Droits de l'Homme.

Point VIII. *Objectif : Réduction rapide des conflits entre les particuliers ou les collectivités locales et les administrations de tous ordres.*

Moyens : Le ministre des Droits de l'Homme sera habilité à arbitrer les conflits de cette nature dans lesquels les droits de l'un des partis seraient évidents. Dans le cas contraire, il pourra prendre toutes mesures propres à protéger les intérêts des parties et renverra la cause devant la juridiction compétente.

Et voilà terminé le programme du citoyen Barbu. Sur ce texte, à la fois naïf et sensé, il y aurait beaucoup à dire de notre point de vue particulier. Mais examinons-le du seul point de vue de la «masse votante», et nous verrons qu'ils comporte de très bonnes choses. Tout d'abord, on ne peut qu'approuver le point I. Le candidat, ici, montre bien qu'il est dénué de toute ambition politique, mais deux ans pour réaliser ses réformes, c'est bien court !

Pour le point II, bravo, assez de dépenses de prestige ! Mais l'on doit déplorer que ce genre d'activités subsiste dans les ministères.

Approuvé encore, et sans réserve, le point III essentiellement humanitaire, dont les moyens de réalisation paraissent relever de la plus indiscutable solidarité.

Pour le point IV, il constitue bel et bien une grave erreur. Comment peut-on aboutir à de pareilles réformes, en gardant cette même majorité réactionnaire dont le seul souci est de se maintenir en place ? Mais, précisément pour cela, me souffle celui qui lit par-dessus mon épaule !

Le point V me paraît légèrement entaché d'autoritarisme, sans oublier que l'on ne conçoit guère un ministre suppléant et choisi dans l'opposition collaborant avec le ministre en titre !

Mais voici le point VI, que prévoit la transformation des structures communales, ce qui m'apparaît comme très important. Cela serait sans aucun doute un grand pas de fait dans le sens d'une véritable décentralisation. De plus, et ce n'est pas pour nous déplaire, l'on peut voir là comme une ébauche du principe fédéraliste, cher à tous les libertaires. Mais, dirons les esprit chagrins, cela ne va pas dans le sens de l'histoire, et les impératifs de l'établissement d'une grande nation, etc. Pour ce qui est du sens de l'histoire, on en reparlera ! Et, en ce qui concerne la grande Nation, nous savons bien ce que ça coûte, et depuis des siècles, peut-on dire !

Pour terminer, sont pareillement approuvés les points VII et VIII dont les moyens nous paraissent particulièrement adéquats (1). En conséquence, si j'avais à voter, je voterais indiscutablement pour le citoyen Barbu. Car je considère qu'il représente le candidat idéal pour l'ensemble des malheureux, des opprimés, des petits retraités, de tous ceux qui ont à se plaindre d'une façon ou d'une autre de l'absence de toute justice sociale dans notre absurde société. Et ils sont nombreux, très nombreux, tous ceux-là, qui ne peuvent manquer de voter pour lui. Dès lors, pas de doute, Marcel Barbu sera élu !

Il ne faut pourtant pas oublier que cette élection est placée sous le signe de la «grandeur». De ce point de vue, l'un des autres candidats, Pierre Marcilhacy, représente ce que l'on peut faire de mieux étant donné qu'il dépasse légèrement les deux mètres. Epris de grandeur comme il l'est, le général-président actuel ne peut que se désister en faveur de ce candidat, ce qui me porte à croire que Marcilhacy sera élu !

Mais un autre candidat, Lecanuet, me paraît dangereux, en ce sens qu'il est directement le candidat des bien-

(Suite page 2.)

FRONT POPULAIRE ?

Nantes, Decazeville, symboles de la France, économiquement pauvre, ont quelque peu effrayé, par leur sympathie manifeste à Mitterrand, une partie de la bourgeoisie française.

Les Echos, du 7-12, indique que ce n'est pas le programme prudent et modéré du candidat de la gauche qui inquiète, mais l'ampleur des voix recueillies qui laisse à certains présager la renaissance de l'un Front Populaire.

En effet, il faut reconnaître que le candidat de la gauche avait plutôt l'air de faire un clin-d'œil à la droite que de défendre les véritables intérêts des travailleurs et il est évident que si malgré les maigres garanties que ce candidat présentait, la classe ouvrière s'est faite son meilleur soutien, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. L'austérité dont on nous a tant chanté les louanges a apporté ce qu'elle était en mesure de nous apporter : un mécontentement général du blocage des prix et des salaires devait obligatoirement entraîner la crise économique qui se dessine tous les jours un peu plus et certains chefs d'entreprise ne seraient pas contre un assouplissement sensible pour sortir de la «stabilisation». C'est qu'en définitive l'entrepise ne vit que par la propre vitalité du consommateur et le gros consommateur c'est le milieu ouvrier.

Or, on veut inculquer à celui-ci le goût du modernisme et de l'aisance sans lui en donner les moyens. On lui crée des besoins nouveaux sans se soucier de la façon dont il pourra les satisfaire.

Un problème de réorganisation sociale se pose donc et la solution pourrait se trouver précisément dans la constitution d'un front populaire, et c'est cette éventualité qui doit être envisagée dès aujourd'hui, mais sous quelle forme ?

Il faut rejeter préalablement toute collaboration étatique dans cette entreprise ; c'est le peuple et lui seul qui doit s'unir s'il veut constituer un véritable Front Populaire. Même un Mitterrand, avec son étiquette de candidat de la gauche ne peut en aucun cas servir les intérêts du peuple. Des preuves ?... Le même journal *Les Echos*, cité plus haut, indique que les investisseurs étrangers eux-mêmes commencent à s'intéresser sérieusement au programme de François Mitterrand. Il ne fait d'ailleurs aucun doute qu'un chef d'Etat, quelqu'il soit, même issu d'une élection populaire avec forte participation des travailleurs, s'il doit choisir entre les intérêts des travailleurs et ceux du capitalisme, n'hésitera pas une seule minute à prendre parti pour la puissance et l'argent. Est-il besoin de rappeler les fameux slogans de 1946-1947 : «Retroussons-nous les manches», «Travailler d'abord, revendiquer ensuite», etc. Nous ne le pensons pas.

En tout cas, et bien que le peuple ne soit pas encore mûr pour un véritable Front Populaire, la menace pèse sur tous les exploiteurs et ils l'ont bien senti ; ce qu'il faut donc c'est que les travailleurs réalisent, eux aussi, la force de dissuasion qui est en nous tous si nous savons montrer à nos adversaires de classe que nous sommes mûrs pour prendre en main nous-mêmes nos propres affaires. Si nous leur donnons la preuve que notre émancipation est notre propre œuvre et que nous sommes décidés à aller jusqu'au bout pour abolir tous les privilèges et toute forme de parasitisme, alors, mais seulement à ce moment-là, nous pourrons dire que le syndicalisme ne faillit pas à sa tâche de libérateur d'esclaves que nous sommes, bien que parfois avec des chaînes dorées.

C'est un vaste programme qui n'a pu être réalisé par nos prédécesseurs parce qu'ils étaient nés trop en avance sur le progrès, mais les idées qu'ils ont semées pour nous ne doivent pas rester infructueuses. La C. N. T. tout au moins veut essayer de les faire germer.

J. SORIANO

INVOCACION

DICHOSOS los muertos. Dichosos aquellos que cayeron en la larga etapa de la emancipación de los pueblos. Dichosos aquellos que cayeron con el alma tendida más allá de la victoria. Por la libertad de España y del mundo. Ellos no han visto ni sospechado un exilio de veintisiete años. No han visto donde ha llegado el exilio ni sospechaban dónde tenía que llegar España. Dichosos aquellos que no sospechaban y cayeron por las falsas manos tendidas de amigos y enemigos. Ellos no verán lo que nosotros estamos viendo. El ocaso. No de los dioses. Pero sí de los hombres.

¡No te conocía bien, Juan Español! Te conocí, te conocimos, en una tarde de invierno triste, cuando todo, menos la esperanza, se derrumbaba para nosotros y nos sentíamos más solos y más traicionados que nunca. Te quedaste solo, en la última loma, nuestra última defensa. Mientras veíamos pasar brigadas y batallones y restos de divisiones. Para huir del cerco.

—¡Vamos!, te dije. ¡Es tarde!

Sangrabas de un costado. Y tu, los dinamiteros y yo, veíamos acercarse las hordas, con paso seguro, numerosas como la hierba del monte.

—¡Yo me quedo! ¿Yo? ¡A mi la ametralladora! Aquí están las cajas, ¡armadla! ¡De prisa! Y mientras te tendías a su lado nos alejamos como culpables, hacia la última tierra amiga. A tu lado, a nuestro lado, llovían las balas.

—¡Adelante, canallas!— gritaste—. ¡Vamos a ver!

Seguimos tu lucha, Juan Español, hasta que se acabaron las cintas, mientras se hacía polvo a tu lado la tierra en un infierno de balas y explosiones amarillas. Te levantaste aún en alto la caja vacía, y caíste al mismo tiempo que la lanzabas. Nos reunimos tarde en la noche con las fuerzas en retirada. Ardía el pinar... No quedaba resto de nada ni de nadie...

¿Qué han hecho de tí, Juan Español?

Se han echado sobre tu cuerpo como chacales, han hecho añicos tus instituciones, han hecho de tí el pordiosero del mundo, te han expuesto a las ofensas de las democracias cobardes, han prostituído tus universidades, han destruído tu familia, han hecho de tu país un penal. Han vendido tu país. Lo han hecho invadir por catorce millones de portadores de divisas, que han manchado tu tierra y que ponen en duda tu conciencia. No tu dignidad. ¿Dónde está el antiguo valor? ¿Dónde se escondió la rebeldía?

—Y si ¡no, no!,—dijiste ayer. ¿Y hoy, dónde quedaron tus fueros?

¡Despierta! ¡Despierta! ¡Levántate, España! ¡Levantémosnos! Ni un día ni una hora, ni un minuto más. Has sido el faro del mundo, hacia tí mira aún el mundo. Este mundo que está por venderse la conciencia y la dignidad al mejor postor. Que está por vender su dignidad por un plato de lentejas.

No te conocía bien, Juan Español. Te conocí doblado sobre las alambradas con el alma tensa en la última demanda. Te quedaste solo en Madrid con tu compañera. Para la última batalla. Se borró en vuestros ojos la esperanza mientras caíais, no vencidos. Echásteis en cara al mundo el desprecio del pueblo ibero. ¡Juan Español! Hombre sin nombre. Te suicidaste en Andalucía, y en Aragón y en Alicante. Destrozaste tu garganta a cuchillazos y llevo sobre mis manos tu sangre. Las manos que te quitaban el cuchillo mientras doblado, leía en tus ojos el dolor de la derrota.

***

—¡Baja! —te gritamos.— ¡Baja ya! Reiste en el sol, mientras oteabas desde lo alto de la torre de acero, a la entrada del puerto, el avanzar lento de los buques que creíste amigos. Reiste... Relámpago de dientes blancos en tu cara curtida por todas las batallas.

—Baja, compañero. ¡Oye!

Te erguiste en el último desafío.

—¡Aaah! ¡Son ellos!— gritaste con tu voz llena de angustia. A la m...

No oiste nuestro grito de dolor mientras te echabas a brazos abiertos en un vuelo trágico. Hacia la libertad. Renunciando a una vida que no valía la pena de vivir. Cruz sobre las losas. Tendida en el sol.

Veo aún tus ojos negros y el hilo purpúreo que caía por tu cara, por un ángulo de tus labios, hacia tu pecho descubierto.

¡Ciudades de España! ¡Pueblo de España! ¿Qué ha sido de vosotros? ¿Qué quieren hacer ahora de vosotros? ¿Dónde quedó la hidalguía, dónde está el valor antiguo?

¡Nosotros los anarquistas! ¡Nosotros los caballeros anarquistas! ¡Los hombres de la C.N.T.! ¡Unámosnos¡ ¿Dónde está la solidaridad? ¡Unámosnos! ¡Por España! ¡Por el dolor de España! Para que nadie nos eche en cara, los vivos, los muertos, las madres españolas, nuestros hijos, la incomprensión, el perdido amor por la tierra mártir.

***

Por la libertad de España, de su pueblo; por un Juan Español redivivo: por nuestra hombría y en pos de nuestra fe: ¡¡UNAMONOS!!

Antonio PEREIRA

Cresta de Ixacihuatl y Sierra de Guadalupe

por **Miguel JIMÉNEZ**

FRAGANTE y seductora la expresiva cohesión que tiene sus grandes méritos de la línea de Tampico a las cosas de San Lázaro, y en cuya reluciente zona sobresalen, entre soberbios y fuertes vigías, la recia y graciosa imagen del Ixtacihuatl y los airosos altos de la Guadalupe, con el sortilegio y la prez de sus bellos, rientes y animados paisajes. Aurea querida. Carmen de signos. Muestra de colores. Tesoro de galas, como la famosa cabeza de gigante; el palacio, la pirámide y el observatorio palenquino, e, igualmente, entre otras, la pirámide de Tula, con sus dibujos y sus jaguares. Rosalía de aspectos. Orbita de tradiciones. Turquesa de símbolos sagrados, como Tlaloc, Votán y Mexitli.

A la caverna de Cocahuamilpa, hacia Cuernavaca, por el ingeniero Arellano, fue descubierto el armazón óseo de un mastodonte. En 1884, a la base del Peñón de los Baños, al Este de la capital del país, vinieron a ser encontrados los restos fósiles de un ser «humanus» de la Edad Cuaternaria. Se le atribuye, en referencias, los 8.000 años de anterioridad a la Era presente. Entre hipótesis, se halla la suposición de que, en el Anáhuac, los primeros moradores fueron autóctonos. Es posible que en el área continental situada entre el Atlántico y el Gran Océano, entes se dieran en lugares del Trópico de Cáncer, y por algunos o diversos puntos de condiciones favorables. Respecto de excelentes motivos de la lejanía, poniendo por caso, existen los signos y pinturas rupestres de Mitla (Oaxaca); de la roca de San Juan y del abrigo de Borjita, por Mulegé; de La Pintada, enre Guaymas y Hermosillo (Sonora), y del paso Matillita y de la roca de Palmarito, por la Baja California. En el cuadro hipotético, figura la llegada de chukchas, de la Siberia, por el estrecho de Bering. Asimismo, en el continente, la aparición de los egipcios, según asertos, en época alejada. En el caso misterioso de la Atlántida, se cree que los griegos lo tomaron de los egipcios, lo que ha inducido a suponer de que éstos se aventuraran por el océano Atlántico. Al igual, la llegada de tribus aperses, del Asia, a través de las Aleutas. También, de clanes del norte de Europa, por los lados de Islandia y de las Foroe. Igual, de grupos malayos. De la misma manera, la presencia de los intrépidos vikings, según opiniones, por el siglo XI. En orden particular, entre otros conjuntos, se encuentra la entrada, en el territorio mejicano, de las formaciones de los zapotecas y de los otomíes. Así, por el norte, de la unidad de los toltecas, de la familia nahoa o nahua. En igual, por el Norte, de la agrupación de los chichemecas. Asimismo, de la comunidad de los mayas, por el Sur. También, por el Norte, de la cohesión de los aztecas, de la familia étnica nahua. En la encantadora leyenda, el divino Uitzilopochtli señaló a Quauhcoalt que en el sitio en que, descendiendo, se detendría un águila, tenían què construir la capital del imperio. Ocurrido el hecho, y obrándose con toda la presteza y la energía, en 1325 quedó formada la centelleante villa eterna de Tenochtitlán (México), plata y oro de los aztecas.

En el plano de soberanía, Moctezuma o Motecuhzoma siguió a Itzcoatl, y, más tarde, Ahuizotl vino a preceder a Moctezuma II. Las carabelas del célebre nauta Cristóbal Colón, en palma de gloria, encontraron el continente al paso del 11 al 12 de octubre de 1492, en la parte de las Lucayas. La costa del Yucatán fue descubierta por Francisco Fernández de Córdoba. Esta península tuvo, entre sus exploradores, Juan de Grijalva y Antonio Alaminos. Juan de Grijalva, continuando, llegó hasta la desembocadura del río Pánuco, en el Golfo de Méjico. La idea sobre el territorio mexicano partió de Diego Velázquez. Hernán Cortés (1485-1547), vino a detenerse en las islas Cozumel y San Juan de Ulúa, fundó Villa Rica de Vera Cruz y, acto seguido, inició la marcha hacia el interior del país. Los tatonecas se avinieron. Las gentes de Cempoala le prestaron su ayuda. En cuanto a los aztecas, la actitud fue distinta. Malintzin (Marina), vino a señalarse, sirviendo de intérprete. La campaña tuvo trazos difíciles, recelosos, agudos y sensibles. Entre las figuras, Pedro Alvarado, Cristóbal Olid y Juan Escalante. Marina fue madre de Martín Cortés. Del 1532 parte Guadalajara, que tuvo el nombre de Santo Espíritu. Bartolomé Ferrer exploró las costas del Oeste. En 1596 fue fundada Monterrey. Bernal Díaz del Castillo escribió una «Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España». Alonso Molina compuso un «Vocabulario en lengua castellana y mejicana», obra importante para el estudio del idioma nayuatl y unos de los primeros libros impresos en el nuevo continente.

La América Española vino a estar compuesta de los virreinos de México, Buenos Aires, Perú y Nueva Granada (Colombia), y de las capitanías generales de La Habana, Chile, Guatemala, Caracas y Puerto Rico. En virtud, Cristóbal Agüero (siglo XVII), escribió un vocabulario zapoteca. Al igual, Agustín Betancourt (1620-1700), vino a ser autor de un «Teatro Mejicano». Carlos Sigüenza y Góngora, filósofo y matemático (1645-1700). Miguel Cabrera, pintor (siglo XVIII). Francisco Javier Gamboa, jurisconsulto (1717-1794). José Antonio Alzate y Ramírez, geógrafo (1729-1790). Joaquín Velázquez Cárdenas, astrónomo (1732-1786). José Mariano Beristain y Souza (1756-1817), autor de una «Biblioteca Hispanoamericana septentrional». Manuel de la Peña y Peña, jurisconsulto (1789-1850). José de Jesús Díaz (siglo XIX), autor de unas curiosas y estimadas leyendas, y Manuel Payno, escritor (1810-94). Por otra parte, Manuel Hidalgo y Costilla (1753-1811), se sublevó, con un grupo, en la noche del 15 de septiembre de 1810. José Gálvez, de Vélez Málaga (1756-1794), del Consejo de Indias, formó una *colonia* en México, en 1771. El 6 de diciembre de 1810 fue dado a la luz un decreto especial, estableciendo las condiciones de la liberación de las personas humildes, dependientes, en toda clase de tenencia, empleos y servicios.

José María Morelos y Pavón (1870-1815), vino a levantarse con una animosa partida, llevando a cabo varias acciones. Juan Antonio Fuente, diplomático (1814-1867). Joaquín Fernández Lisardi, escritor (1817-1877). Rafael Lucio, médico (1819-1884). Agustín Iturbide (1783-1824), publicó en 1821 el «Plan de Iguala». El 31 de octubre de 1822 fue convocada la Junta Instituyente. Fernando Orozco y Berra, novelista (1822-51). Iturbide tomó el nombre de Agustín I en su breve imperio del 18 de mayo al 2 de diciembre de 1822. El 4 de octubre de 1823 fue proclamada la Constitución de la República federativa. Manuel Félix Fernández, presidente (1791-1845). Joaquín García Icazbalceta, historiador y filólogo (1825-1894). Pedraza, presidente. Antonio García Cubas, geográfo. Vicente Guerrero, presidente (1783-1831). Así, Anastasio Bustamente (1780-1853). Igual, Antonio López de Santa Ana (1797-1876). Ejerció varias veces. Su resolución de tipo unitarista produjo un disgusto en Texas, cuyo territorio, al mismo tiempo, por un tanto de influencia de la U.S.A., llegó incluso en el desacuerdo y en la tirantez, al caso de ruptura. Miguel Barragán, presidente (1789-1836). Juan Díaz Covarrubias, novelista (1837-59). Rafael Angel de la Peña, literato y filólogo (1837-1912). Marcos Arróniz, historiador (1838-70). Contrariedades, incidencias e intervención gala. Alfredo Chavero, literato y jurisconsulto (1841-1906). Mariano Paredes (1790-1849), presidente, desituido por A. L. de Santa Ana. Tensión y campaña a efecto de la inclusión de Texas en Norteamérica. Ignacio Montes de Oca, escritor. Tratado de 1848, por el cual, pasaron a la U.S.A. Nuevo Méjico y la Alta California. Mariano Arista, presidente (1802-55). Con anterioridad, Joaquín Herrera. José López Portillo y Rojas, historiador (1850-1923). Juan Alvarez, presidente (1780-1867). Así, Ignacio Comonfort. En igual, Zuloaga. Asimismo, Miguel Miramón (1832-67). Fernando José Maximiliano, archiduque de Austria (1832-1867), emperador de México en 1864. En Querétaro fueron fusilados, en junio, Miguel Miramón, Fernando José Maximiliano y Tomás Mejía, general (1815-67). Victoriano Agueros, periodista. Benito Juárez, presidente (1806-72). Luis Baca, compositor. Ezequiel A. Chávez, pedagogo. Emilio Rabasa, novelista.

En gusto y armonía, entre otros finos y excelentes poetas, Antonio Saavedra Guzmán (siglo XVI), autor de «Peregrino indiano», Francisco Manuel Sánchez de Tagle (1782-1847), Manuel Carpio (1791-1860), Guillermo Prieto (1818-97), Alejandro Arango y Escandón (1821-83) y Francisco del Busto (1822). Igualmente, en mérito, con sus buenos aprecios, Vicente Riva Palacios (1832-91), Manuel M. Flores (1840-85), Juan de Dios Peza (1852-1911), Manuel Gutiérrez Nájera (1859-95), Amado Nervo (1870-1919) y Francisco A. de Icaza (1925). A pétalos, entre otras diversas distinciones, la poetisa Juana Inés de la Cruz (1851-nia, entre otros poetas dramáticos, José Peón y Contreras (1843-1907).

(Continuará)

ESTE Y OESTE

(Viene de la página 4.)

te fue obligado a declarar públicamente que no supo interpretar a Robert Koch en su acepción... socialista. Pero el pueblo ya había comprendido el porqué del paralelismo.

***

La superficie de Berlín es completamente plana y los berlineses de todos los tiempos soñaron con poseer una colina. Actualmente Berlín-Oeste tiene la suya propia. Son los habitantes quienes la han construído por su propio esfuerzo. La llaman Trimmerhausen y domina todo el territorio municipal con sus 120 metros de altura. La construyeron con los materiales inaprovechables de los edificios destruídos por los bombardeos durante la guerra. Los domingos, Trimmerhausen es el lugar escogido para las reuniones familiares, con preferencia por lo más alto de la «montaña». Entre canciones y bailes típicos y rodeados de árboles y plantas en jardín provocado, las gentes pasan el día.

Durante una fiesta tradicional en que las familias partidas pueden franquear el «muro de la vergüenza» para verse, un visitante curioso escuchó a un estudiante satisfecho que decía: «Nosotros hemos utilizado las ruinas provocadas por la guerra para levantar esta colina que fue la ilusión de nuestros padres y de los antepasados. El Trimmerhausen será la obra más colosal del mundo cuando contemos con los escombros del «muro de...», pues con tres metros de alto por catorce kilómetros de extensión, conseguiremos un regular Himalaya, ¿no es cierto?»

***

Había en Berlín-Oeste la costumbre tradicional de utilizar el S-Bahm (Metro aéreo) para hacer el trayecto de la capital. Justo es reconocer que era el medio de transporte más cómodo y económico. Hoy el S-Bahm, que tiene la oficina en el Este, está en completa bancarrota. Todo porque en un día de primavera del año 1961, en la entrada de la estación del paso al Berlín-Oeste los berlineses pudieron leer el cartel siguiente: «Utilizar el S-Bahm es pagar las alumbradas de Ulbricht» (Walter Ulbricht, jefe del gobierno del Berlín comunista). Desde aquel día empezaron a disminuir los ingresos del ferrocarril, pues es raro el ciudadano que utiliza el aéreo. Cuando empezó esta magnífica huelga de viajeros, los propios promotores de la misma pensaron que la mayoría de los habitantes del Oeste volverían a recobrar el confort del S-Bahm, habiendo sucedido lo contrario, pues se prefiere viajar en los autobuses, apretados como arenques, pasar frío, partir para el trabajo con antelación importante y regresar del mismo más tarde de la cuenta, antes que prestar ayuda a la economía de Ulbricht. Esta situación insospechada ha puesto en gran aprieto a los responsables de la circulación, ya de sí extremadamente difícil. De momento han encontrado la solución disponiendo la construcción de centenares de autobuses para servicios complementarios. He aquí una protesta viva y permanente contra la existencia de un muro absurdo que separa la ciudad en dos pedazos sin relación posible.

***

Los inofensivos conejos hacen perder la cabeza a los del Tietgarden, próximo a la Puerta de Brandenbourg. A los centinelas que hacen la guardia detrás del muro para evitar fugas de «orientales», las autoridades los han dotado de un sistema de alarma en toda la línea de vigilancia. Pero en una sola noche se produjeron diez alertas falsas ingeniosamente provocadas por elementos calificados de contrarrevolucionarios que lanzaron conejos que, al correr, accionaban los resortes del sistema, produciendo desconexiones, explosiones y elevación de bengalas rojas, y mientras los centinelas averiguaban las causas del desarreglo se producían evasiones, favorecidas por la caza que los vigilantes efectuaban de animales comestibles...

Por la introducción y la reproducción,

MANUEL HERNANDEZ

La obra literaria de V. BOTELLA PASTOR

«Porque callaron las campanas» 9,50
«Así Cayeron los dados» 8,00
«Encrucijadas» 8,00
«Tal vez mañana» 13,00

De venta en esta Administración

Les candidats

(Suite de la page 1.)

pensants. Or, on ne peut le nier, les curés sont très influents dans notre beau pays, et l'on doit compter avec les nombreuses associations de punaises de sacristie qui lui apporteront leurs suffrages. Cela, ajouté à la bénédiction papale, qui ne lui sera sans doute pas refusée, me fait dire sans hésitation que Lecanuet sera élu.

Le quatrième candidat se nomme Tixier-Vignancour, dont le principal titre à l'admiration des foules est d'avoir été et d'être encore le principal admirateur de Pétain. Homme de droite, l'histoire de notre pays ne manque pas de nous fournir de nombreux exemples d'hommes de droite élus ou plébiscités par les foules ignorantes de l'époque. Souvenons-nous de Thiers, de Boulanger, du Prince-Président, de Pétain, etc. De cela, j'inclinerais fort à penser que T.-V. sera élu.

Reste le nommé François Mitterrand, homme de gauche, lui ! N'est-il pas soutenu à la fois par les socialistes et les communistes. Et n'aura-t-il pas encore les voix de nombreux radicaux ? En outre, n'est-il pas depuis longtemps établi que les voix de la gauche, convenablement et totalement agglomérées, sont toujours majoritaires, dans notre France laïque et républicaine ? Alors ? Eh bien alors ! c'est bien semple, et cela ne peut faire aucun doute, c'est François Mitterrand qui sera élu.

Et voilà, mes chers camarades, j'en ai terminé. J'espère que cet exposé à la fois rempli de clarté, d'impartialité et de sagesse, vous satisfera pleinement et que, désormais, c'est en pleine connaissance de cause que vous vous rendrez à la pêche, ce dimanche 5 décembre.

BLANQUET

(1) L'on peut toutefois regretter que le citoyen Barbu ne dise rien sur l'Education nationale, non plus que sur la Force de frappe, qui sont les deux principaux chevaux de bataille des autres candidats. Peut-être est-ce simplement un oubli ?

NOTE DE LA REDACTION. — *Bien que ce texte soit parvenu tardivement, nous ne voulions pas en priver les lecteurs. Une remarque cependant : il n'est pas certain que Marcel Barbu ne soit pas en quelque sorte un « contradicteur » appelé à faire le jeu, en définitive, du gaullisme.*

ACABA DE APARECER

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Ferrández.

Precio: 1 *franco.*

LIBROS

de Manuel Rivacoba y Rivacoba

SINCERAMENTE, creemos que el culto escritor y catedrático Rivacoba es poco conocido en nuestros medios, siendo seguro que lo es muchísimo más en las cárceles del tirano Franco, esto es, en esa España «actual» del Medievo.

Manuel Rivacoba es colaborador voluntarioso de la revista «Umbral», y uno de los valores que más honran a la juventud española, tanto del exilio como de las Universidades de España, sometidas y aplastadas por el duro pisón de la larga tiranía franquista. Como él nos decía en carta, tan amarga como veridica, después de diez años de cruel encierro y de haberle matado despiadadamente a sus deudos, aún tuvo que pasar otros nueve años y medio de prisión y cerca de uno oculto en Madrid, hasta que consiguió evadirse de las garras del enemigo, atravesando como pudo un peligroso paso del Pirineo. Después vino a América, en donde, a pesar de todo, se respira aire libre.

Ahora este amigo ha tenido la gentileza de hacernos conocer algo de su labor, al cual dedica todo su tiempo, siendo su afán el dar a conocer la obra valiosa de buenos letrados ya desaparecidos. Ha dedicado atinados comentarios a las excelentes teorías de Dorado Montero, colaborador que había sido de publicaciones libres. Hoy Rivacoba nos presenta a otro jurista, esta vez navarro y sin la influencia carlista de muchos de sus paisanos, llamado Lardizabal, mencionándonos —su biógrafo— lo extenso de su gran obra y el afán que tuvo de arrimar el hombro en apoyo de la libertad.

Nada perderíamos los trabajadores —antes lo contrario— adquiriendo las producciones de estudio del buen escritor que es Manuel Rivacoba, editadas por la Universidad de Santa Fe, Argentina.

Junto a la obra del jurisconsulto Lardizabal, nuestro amigo ha incluído en el envío «Derecho, Libertad y Justicia», del profesor Francisco Blasco y Fernández de Moreda, una tesis que según el prologuista —el propio Rivacoba— es una conferencia explicada también en la Universidad de Santa Fe. La librería «C. S.» - «Umbra» debiera tener en cuenta estos valiosos estudios. Creo, como lo indicara el compañero Fontaura, que nunca hay que desconsiderar ni arrinconar ningún libro cuando éstos son presentados por hombres próximos a nosotros en la manera libre y clara de presentar los problemas.

Advierto que el libro «Derecho, Libertad y Justicia» profundiza hondo en muchas materias, relevando el interés humanísimo del derecho a la evolución moral y social del hombre. El profesor Moreda afirma argumentalmente que nadie ha autorizado al Estado para ejercer ningún poder restrictor de la libertad del individuo, y que al hacerlo se niega razón de ser, revelándose espúreo.

Recomendamos por segunda vez a los compañeros preocupación por estas materias, adquiriendo tales libros en el servicio librero de «Umbral», pues se gana mucho conociendo valores morales frecuentemente inconocidos.

R. LONE

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Cultura

SE vive el prolegómeno de la tercera guerra. No se vislumbra una convivencia próxima o lejana de interesese comunes a la especie y con base biológica.

Los anarquistas militantes y los anárquicos individualistas son minorías desconocidas para la gente común y su influencia sobre el conglomerado social autoritario es insignificante por no decir nula.

No hay que cerrar la ilusión hacia el futuro, ni poner obstáculos a las iniciativas de los orientadores, pero tampoco debe despreciarse la sonrisa irónica de los que miran asombrados la tendencia de condensar en una cultura de libros y palabras impresas legal o clandestinamente toda la sabiduría de los hombres que combatieron a la autoridad en todas sus formas y deformaciones.

Archivos, biografías, bibliografía en general anarquista, es una labor encomiable para épocas de relativa calma, en que los Estados dejan cierta expansión a la libertad de expresión en los llamados «derechos individuales», pero ante el sombrío mundo «civilizado», en que el peligro puede convertirse en torbellino aniquilador por la fuerza vesánica de los ejércitos de los campos y de los laboratorios, la duda salta de que sea tan apremiante la cultura anarquista para acumular datos históricos cuyas fuentes, por puras que sean, llevan en sus aguas caudalosas gérmenes y estigmas deleznables.

El hombre an árquico es de índole creadora y no tiene códigos, biblias, catecismos ni doctrinas. Le basta con no meterse en el lodo y con evitar las salpicaduras de todos los interesados que se prostituyen y chapotean en él. Ama el sol, los vientos de todos los horizontes y se recrea con todos los hechos que le presenta la realidad. Está siempre alerta para no ser autoritario en sus relaciones y nada de lo que es humano le es indiferente. Hombre de claridad, luminoso y ajetreado por el dolor del desequilibrio social, su ética le suele hacer ejemplar en su conducta, aunque no haya tenido nunca la pretensión de serlo. Su escuela está en la vida, en la observación y en la crítica de los fenómenos sociales, en la convivencia amable con los afines y encrespada con las rémoras autoritarias. La filosofía an árquica es permanente, sin influencias tradicionales oscuras; literatura, arte y ciencia vivas. En este campo abierto no reinan los muertos ni sus palabras, porque se vive en continua renovación, sin posible estancamiento en los pantanos autoritarios.

Al an árquico le puede interesar lo que han dicho los precursores cuando quiere esclarecer conceptos, pero quizá lo más interesante es comprobar y compilar lo que dicen los que, sin llamarse anarquistas, en muchos de sus conceptos son «anarquistas que se ignoran a sí mismos». Quizá en ellos está la evidencia de que la vida de la naturaleza y del hombre es an árquica en sus raíces, aunque socialmente se torna penosamente autoritaria, violenta y cruel.

Tú, hombre an árquico o anarquista, no vas a ser el eco de las palabras que yacen en las estanterías. Tienes que plantearte los problemas tuyos y los problemas de los demás y razonar para hallarles una solución de precario equilibrio, el único que existe en el vaivén de las fuerzas vitales, entre las que también acecha la muerte.

Claro que este planteo es demasiado individualista. Hay deseos de manumisión colectiva, hay todo un esfuerzo de coordinación para desbrozar las «rutas al porvenir», para abrir los ojos cerrados o semicerrados de las gentes adocenadas, sin más horizonte que el pesebre y la mediocridad, aunque el pesebre sea de oro y la mediocridad se embadurne con todas las pretensiones virtuosas. Y a tales efectos, nadie puede decir el alcance que puede tener una iniciativa cultural, una acumulación de datos más o menos precisos sobre proyecciones de un pensamiento que quiere trascender al conglomerado social para liberarlo.

No obstante, todo lo que tenga de magnanimidad la coordinación de una cultura an árquica, ella no dejará de ser un oasis en el desierto de las sociedades autoritarias en que el hombre deserta de la vida y admite

UMBRAL

Sumario del número 47:

H. Plaja: **JOHN KENNET TURNER - ETHEL DUFFY TURNER.**

Coloma Lleal Galceràn: **LA POESIA. «Plany a quatre veus».**

Luis Capdevila: **UNA FAMILIA DE LA BURGUESIA CATALANA.**

Costa Iscar: **«TRIUNFADORES» Y ESTOICOS.**

Eugen Relgis: **INTELIGENCIA Y SABIDURIA.**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. ANGEL GUIMERA.**

Nano de Sabadell: **DE UTOPIAS.**

Jesús Prado Rodríguez: **VIBRACION DE LA FUERZA.**

V. Botella Pastor: **«TAL VEZ MAÑANA».**

Mastieno: **CLARISIMOS VARONES. RAIZ Y COLMO ESPAÑOL EN GALDOS.**

Ignacio Chiapuso: **LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.**

Rodolfo Rocker: **AL CABALLERO DE LA TRISTE FIGURA.**

J. F.: **COMENTARIO A «LE COURS D'UNE VIE» DE LOUIS LECOIN.**

Carmen Español: **BODEGA BOHEMIA.**

Noticiario, avisos, libros, grabados interesantes como de costumbre.

Precio del ejemplar: 1 franco en todos nuestros puestos de venta.

ANTENA

BOMBA A EFECTO RETARDADO

SAN SEBASTIAN (OPE). — Ha ingresado en la cárcel de Martutene, de esta ciudad, el abogado donostiarra Castells, hijo de un conocido notario de la localidad, por no pagar una multa de sesenta mil pesetas que se le impuso por haber «propalado» las torturas de que había sido objeto un hermano político suyo, de apellido Recalde, y abogado como él.

El señor Castells forma parte de la directiva del Colegio de Abogados. Sin embargo, con ser ya singular por sí el caso, lo más notable del mismo es que las autoridades franquistas han obrado con «enseñamiento, premeditación y alevosía» al proceder a su detención poco días antes de contraer matrimonio, ya que el hecho de las torturas y su «propagación» por Castells es cosa que ocurrió hace muchísimo tiempo.

Por lo demás, de las torturas sufridas por el abogado Recalde quedó enterado todo el vecindario de San Sebastián y mucha gente que no es de San Sebastián.

Otros se encargarán ahora de «propalar» la noticia de que el franquismo no sólo tortura, sino que persigue a los que denuncian tan bárbaro proceder.

CUATRO HORAS Y MEDIA DE RETRASO

SAN SEBASTIAN (OPE).—El vecindario está ya habituado al imprevisible horarios de los trenes de la «Renfeù por muy expresos —nominalmente expresos— de que se les califique. El que lleguen con retraso, es ya moneda corriente y nadie se sorprende por ello. Lo raro es que lleguen a la hora reglamentaria. Pero recientemente el expreso de Madrid ha superado todas las marcas. Su retraso ha sido de cuatro horas y media. La propia prensa no recuerda caso igual. Parece ser que el retraso se inició a poco de salir de Madrid.

MAS SOLIDARIAS QUE LOS HOMBRES

ORENSE. — Un curioso suceso se ha producido en un monte del término de Soutochao, del que fueron principales protagonistas dos vacas. Cuando apacentaban una cabra y las dos vacas al cuidado de un niño de 10 años, se presentaron dos lobos de gran tamaño, y el pastorcito, presa del pánico fue a refugiarse en el poblado próximo. Las alimañas atacaron rápidamente a la cabra, pero ésta, por instinto de conservación, buscó amparo entre las dos vacas, las cuales hicieron frente con su cornamenta a las acometidas de las fieras, hasta que varios pastores hicieron huir a los lobos.

MANIFESTACION REPRIMIDA

MADRID. — Centenares de estudiantes intentaron manifestarse para expresar su solidaridad con los estudiantes de Barcelona. Ante el Ministerio de Educación Nacional la policía originó un tumulto al obligar a los manifestantes a disolverse.

Se efectuaron bastantes detenciones, varias de ellas a domicilio y antes de organizarse la manifestación. Al cerrar este despacho doce estudiantes continúan encerrados en los calabozos de la policía.

ENTRE PILLOS ANDA EL JUEGO

MADRID. — En la prevista sucesión del general Franco el pueblo no cuenta para nada. Nadie le consulta, nunca se le menciona. Recientemente Fraga Iribarne ha deslizado, con la finalidad de indisponer a padre e hijo, la posibilidad de que Juan Carlos sea proclamado rey de España dentro de escaso tiempo. Este se ha entrevistado con Franco para defender los «derechos» de su padre, el conde de Barcelona, y sobre esa entrevista plana el silencio más riguroso. Los carlistas asoman su cabeza de hidra en tanto los falangistas de «izquierda» se dan gusto proclamándose «republicanos». Un guirigay enorme. Sin embargo, la definición de la actual «política» española la ha dado el propio Fraga Idibarne: «Ninguna política cercana será posible sin contar con el asentimiento expreso del Ejército.» Más claro, agua limpia.

FINANCIERO, AFLOJA EL BOLSILLO

MADRID. — En la Audiencia ha sido juzgado el banquero noruego Niels Kristen Halding bajo la acusación de «ofensas al caudillo». El acusado ha negado haber **ofendido a nadie**. No obstante, hace más de cinco meses que está encarcelado, y según el tribunal podrá salir de encierro mediante pago de una crecida multa cuyo importe no ha sido publicado.

AGENTES DE POLICIA ESPAÑOLES ENTRE LOS EMIGRADOS

BRUSELAS (OPE). — **El periódico** «La Cité» de esta capital, ha publicado la noticia siguiente:

«Según la oficina científica del Partido Socialista Neerlandés, fundación del doctor Wiardi Beckman, hay miembros de la Guardia Civil, en policía secreta española, entre los obreros españoles que trabajan en los Países Bajos. Estos policías llegan al país como obreros y pocos son los que conocen su actividad verdadera, que consiste en averiguar si hay elementos subversivos entre los emigrados españoles.

Estos agentes trabajan preferentemente en empresas de ciudades grandes como Amsterdam y Rotterdam. Sin embargo ,cuando se empieza a conocer su identidad, los desplazan a empresas situadas en localidades menores.»

JUSTICIA FASCISTA

MADRID. — Siete trabajadores han sido juzgados por el Tribunal de Orden Público de Madrid. Estos trabajadores fueron detenidos el 7 de abril pasado por haber tomado parte en una manifestación organizada en Baracaldo (Vizcaya) para protestar contra el despido de varios compañeros de trabajo.

LIBRO INTERESANTE

Disponemos de unos cuantos ejemplares de «*La Société Murante et l'Anarchie*», de Jean Grave, al precio excepcional de 4 F en esta Administración.

DONATIVOS PRO-ANCIANOS

Pelissanne (B. dt Rh.) Manuel Edo, 10 frs. Sobrante viaje jira Hyères, 42; *Roanne*, Antonio López, 10; *París*, Berthe et Jacques, 10; Manent, 10; Jaime Padrós, 10; Gual, 5; Fco Cobo, 10; Jaime Casellas, 5; *F. L. de Ivry*, Montoliu, 10; Pedro Sánchez, 10; M. B., 10; Segura, 10; Familia Royo, 20. *Total*, 172 *frs.*

B.D.I.C

Anárquica

las mordazas y las disciplinas que le imponen los miseros esclavos que pretenden ser los amos.

Ante un mundo enloquecido por el terror y el miedo, pareceria que lo más apremiante es dar valor y serenidad al hombre. Pero, ¿de qué hombre se puede hablar?... ¿Del hombre apestoso que todo lo invade y ensucia y se halla dispuesto a aceptar y a cometer las mayores atrocidades? ¡Que éste perezca en su *ley*, que son sus leyes! Interesa que se salve el mayor número posible de an árquicos, porque ellos pueden ser semillas de nueva humanidad con incentivos de regeneración. Pero que no se confunda la semilla procreadora con la semilla de la cultura que se propaga a todos los vientos.

Mejor que los codicilos, los índices, los archivos y las dudosas historias son las auscultaciones constantes del ritmo vital del mundo. Comprobar sus endemias, sus epidemias y sus pandemias y tratar de no contagiarse. El hombre an árquico está siempre a la defensiva en un medio corrompido y si entra en los compromisos del proselitismo puede llegar a perderse en divagaciones, ensueños futuros y falacias que engendra la «buena voluntad».

Es una aspiración genuina, dentro del ritmo vital permanente, propender a la cultura libertaria, pero ésta nada tiene que ver con los estudios sistemáticos universitarios, ni con las compilaciones propias de más paciencia que eficacia transformadora. Las teorías son buenas, pero las prácticas son necesarias si se quiere llegar a contrastar la trascendencia de un estilo de vida.

El ejemplo *vivo* que son las realizaciones inmediatas, la creación de colonias agrícolas libertarias teniendo presentes los triunfos, las derrotas y las dificultades de otros ensayos realizados, especialmente en Iberia, en las comarcas aragonesas y levantinas. Y al lado de estas iniciativas, la labor cultural complementaria, no para atiborrar el intelecto de cuestiones abstractas, sino para dar conocimientos positivos a los hombres ávidos de enseñanzas concretas y de inmediata aplicación, sin perderse en los vericuetos de la excesiva dialéctica.

Para los efectos inmediatos de la cultura libertaria, nada mejor que los cursillos y conferencias sobre los temas que preocupan y son esenciales al incentivo de vivir la normalidad biológica. Y no salirse, para el logro de lo concreto, de la base científica y experimental, teniendo siempre presentes los diversos factores que se oponen al entendimiento social.

Este plan de trabajo, que necesita individuos entusiastas y capacitados para la enseñanza a los demás, sólo es posible ahora en Francia, donde une pléyade de libertarios de todos los matices, que han sufrido las calamidades de la Revolución ibérica y luego las duras condiciones del exilio, tiene medios para desarrollar momentáneamente iniciativas vitales, en las que la práctica de la convivencia libertaria valga más que todas las lucubraciones de un venturoso mañana para una humanidad feliz y libre. Hay que aprovechar los momentos propios, pues quizá pronto sea tarde, ya que la voragine tiene sintomas de inminencia y el incendio amenaza a todo el mundo.

Apenas esbozado el tema de la cultura, salta a la vista que, en el concepto an árquico, hay que curarse de misticas, profecías, ilusiones y vagos sentimentalismos. El lenguaje libertario está impregnado de metafísica y de futuras esperanzas. Hay necesidad de hablar en lenguaje an árquico, depurar las expresiones abstractas por medio de orientaciones científicas y ser claros para la comprensión de propios y extraños.

Está haciendo mucha falta, antes que otras obras, un léxico an árquico, un diccionario que exprese sin embages ni ambigüedades el sentido efectivo de las palabras depuradas en una crítica de discernimiento. Sólo así el eco an árquico podrá extenderse en una eficacia realizadora, pero siempre minoritaria, y jamás podrá confundirse con los ecos y las estridencias de las baraùndas de las doctrinas que se disputan la dirección del mundo bajo los signos protervos de la autoridad, que se resumen en *sugestión* y *violencia*.

COSTA ISCAR

«HIJOS DEL PUEBLO» Y «A LAS BARRICADAS»

La F. L. de Thiais noticia que está en curso de reedición el disco, microsurco-45 revoluciones, «Hijos del Pueblo» y «A las Barricadas», por lo que a quien interese, puede formular los pedidos, sea a los servicios de librería de «C. S.» o «Espoir», pues en breve estará nuevamente en venta.

A las Federaciones Locales y Núcleos de la C. N. T. de España en el Exilio

Por esta nota pública acusamos recibo de los comunicados que nos han sido remitidos, con vistas a su publicación en el «C. S.», condenando el llamado «pacto de Madrid» y expresando su enérgica repulsa por la dejación de ética y de ideas que todo ello comporta.

Todos estos documentos, reflejo de acuerdos de asambleas y de plenos —aquellos que son decisiones de Plenos de Núcleo— serán dados a conocer a la Organización en un documento interno que pronto será cursado. Así lo ha decidido el Secretariado Intercontinental, por considerarlo mejor y por estimar que la condenación colectiva y pública de este desgraciado asunto, ha sido ya expresada por el organismo representativo de la C.N.T. de España en el Exilio en dos notas insertadas en la Prensa.

Para satisfacción de cuantas Locales y Núcleos han enviado al S.I. o a la prensa, lo que son acuerdos de sus asambleas o reuniones, he aquí a continuación la relación de los Núcleos y Federaciones Locales que hasta ahora se han manifestado:

Núcleos: de Provenza (acuerdo de Pleno: 30 Federaciones Locales representadas).—Núcleo del Tarn (resultado referendum: 12 Federaciones Locales). — Núcleo de la Gran Bretaña. — Núcleo de Bélgica. — Núcleo de Panamá. — Núcleo de Bretaña. — Núcleo de Aude-Pirineos Orientales. — Regional de Origen de Levante.

Federaciones Locales de: Dreux. Thiais, Argenteuil, Cachan, Combs-la-Ville, Balma, Béziers, Decazeville, Montreal (Canadá), Burdeos, Montpellier, Labastide-Rouairoux, Castres, Villefranche-s-Saône, Las Sauvages, Narbonne, Clermont-Ferrand, Paris, Vic-Fezenzac, Pamiers, Orán, Montereau, F. L. de Orléans y el Comité de la C.N.T. de España en México.

Sirva esta nota pública de explicación para cuantas FF. LL. y Núcleos enviaron sus acuerdos a «C. S.», así como para todos los lectores y afiliados a la C.N.T. de España en el Exilio.

La Redacción de LE COMBAT SYNDICALISTE.

chispas

Va de correo, y que nadie se dé por aludido.

∴

El que menos escribe es el más exigente de cartas.

∴

El remordimiento de veinte cartas incontestadas, persigue eternamente.

∴

Nunca juego la carta-naipe. La otra, es mi vicio; muy noble, desde luego, en el cual suelo salir perdiendo.

∴

La carta del amigo da gozo recibirla. La del contrario igual, si es reflexiva.

∴

Llegan misivas ruidosas, tanto, que uno vacila en abrirlas.

∴

Los textos postales amazacotados reclaman plazo de lectura, que, a veces, se traducen en involuntario olvido.

∴

Para la intimidad escribir cartas, no artículos.

∴

Por carta explosiva, la que salió y nunca llega.

∴

Cartero: Vivir en el palomar es mi sino. Cuando vuelva a nacer escogeré el rellano.

CHISPERO

Sobre la duda

TODOS los adelantos de la ciencia reunidos han sido, hasta hoy, incapaces de escudriñar exactamente el cerebro humano; el «yo» de cada individuo continúa siendo un misterio, puede decirse impenetrable. Esas delaciones que nos dicen provenir del subconsciente, tampoco pueden ser absolutamente dignas de crédito. El interior de cada cual a nadie más pertenece, nadie más que uno mismo puede describirlo. Saber lo que trasiega y siente, saber si lo que expresa por medio de la palabra, el escrito o el gesto, corresponde con exactitud a lo que en su cerebro bulle y hace funcionar su pensar, sentir y desear sólo a su modo y manera. Esos mismos adelantos tampoco han podido averiguar y demostrar en qué consiste la muerte, qué es, qué hay después o más allá de la muerte, porque de haber llegado a saber, ya la misma ciencia hubiera llegado a evitarla. De ahí nuestra duda, fundada o no. Si solamente yo soy capaz de saber lo que pienso y siento, de ninguna manera puedo saber lo que piensan y sienten los demás, incluso los que me rodean, seres queridos, amigos o simples conocidos, extraños. De ahí el que haya de fiarme, de que hayamos de fiarnos, creer, o dudar de los demás, de cuanto los demás nos digan, afirmen o aseguren. Todo ello sumamente nebuloso, puesto que como decíamos nadie es capaz de introducirse en el «yo» ajeno.

Ocurre, puede ocurrir, que uno se vea coaccionado, forzado a decir la *verdad* que a otro u otros —o a él mismo— convenga, ¿por qué no? La duda continúa, ya que seguimos sin saber exactamente si el tal dijo o no la verdad; en ocasiones el individuo puede incluso llegar a creer que dice la verdad, porque en su interior ésta se confunde o la confunde con el error o la mentira y a fuerza de darla vueltas, a veces autosugestionándose más o menos inconscientemente, no logra poner en claro dónde termina la una y comienza la otra. «Puesto que el prevenido tuvo tiempo y ocasión, yo lo acuso de haber cometido...» Esa fue más de una vez la tesis fiscal, tesis basada en declaraciones del considerado reo, que había hecho seguramente para que le dejaran tranquilo, dormir, reposar; o para que no siguieran amedrentándole con nuevas violencias y amenazas o maltratándole por vías de hecho, y a sabiendas de ser inocente. Nuestra duda sobre la justicia humana no es, pues, infundada; dudar sobre lo que no importa quién diga o pueda decir en tales o cuales condiciones, por unas u otras razones, cabe y cabrá en tanto la sinceridad unida a la convicción ideal, no hayan suficientemente arraigado en nosotros de forma que toda clase de duda quede descartada y sin posibilidad de adentrase en nosotros con fundamento.

Lo mismo puede suceder con la libertad. ¿Quién ha demostrado con exactitud indesmentible dónde termina la de cada uno y comienza la de los demás? Así, en nombre de ella, se cometen tantos actos coercitivos y que a juicio de quien los lleva a cabo, no son tales, sino expresión de «su» libertad, o de lo que él considera libertad individual, que para los que sufren sus afectos no es ni mucho menos tal, y si imposición, abuso de confianza o de supuesta superioridad.

El individuo que, por toda una serie de motivos, llega a hacerse la idea de que cuanto él piensa y a su manera expresa o realiza, es la verdad y falso todo lo demás, es o puede ser un probable dictador en ciernes; su suficiencia le hace creer que es el conocedor único, o así, de la verdad, o de lo que más se acerca a ella, según su particular juicio, de su manera de ver y entender. Torciendo y hasta retorciendo conceptos, pretende hacérnoslo ver así. Cuando se trata de un impostor, o arrivista, ello puede tener una cierta disculpa, o tolerancia, depende; cuando de un idealista consciente, ya no hay excusa que valga y hasta la condescendencia cabe incluso descartar.

El que tergiversa, cambia, involucra, mezcla cuestiones, ideas, hechos, por convenencia propia con fines premeditados y aun lo que es peor, en menoscabo o detrimento de los demás, del conjunto, ¿qué concepto puede merecernos?, ¿qué confianza podemos tener en él? Hasta cuando pretenda hacernos ver que no tuvo por su parte la más mínima intención de causar mal alguno, admisible es dudar, hemos de dudar. Que la sinceridad no basta con gritarla a los cuatro vientos, hay que demostrarla sin sombra de posible duda. Las palabras son bien poca cosa si a ellas no siguen hechos irrefutables, indesmentibles, hasta el límite de lo que cada cual es capaz de realizar para demostrar, no ya su buena intención, si que su desnuda y limpia conciencia y sinceridad, sin lo cual la convivencia es aleatoria, difícil, y puede prestarse a toda clase de suposiciones.

Entre nosotros, idealistas, no tendría que ser cuestión de exigir a nadie que sea sincero, verídico, formal. Malo si el ácrata necesita ser coaccionado; ni siquiera moralmente. Admitamos la coacción hacia los no convencidos y momentáneamente. Preferible es alejarse que cargar con un peso tal, si uno se considera injustamente tratado, que también la ofuscación es de humanos. La conciencia, la capacidad y posibilidad de un sblo a él pertenecen, si voluntariamente no quiere ponerlas a disposición de los demás. Hasta entre la afinidad ha de haber entera, completa, máxima libertad de acción y expresión individual a la sola condición de no ser ello para los demás, lastre, estorbo, motivo de restricción alguna.

Mientras que nuestra actuación —y comportamiento— personal o colectivamente se preste o pueda prestarse a duda, es sumamente difícil llevar a cabo labor eficaz alguna en ninguno de los órdenes: exposición de ideas, labor atractiva o de captación, acción o acciones a realizar en aquellas tareas propias a todo idealista que considere el ácrata como el Ideal que más se acerca al deseo justo y humano de la Libertad sin restricción ni cortapisas para nadie.

Destruir en germen toda posible duda con nuestra diaria y limpia actuación en todos los órdenes, basándonos siempre y por sobre todo en que ni la sanción ni la obligación llegan jamás a la raíz del mal, ha de ser lo que nos guíe hacia la meta que libremente escogimos. Los que el peso de los años u otras consideraciones inconfesables les llevan a desdecirse, no han de ser para los demás razón alguna que nos obligue a seguirles, ni a imitarles. El que cargado de años y conscientemente claudica o se desvía, es doblemente digno de lástima; o de desprecio puro y simple, ya que siembra, a sabiendas, con dañina intención, la peor de las dudas, basado en una experiencia falsa, como falsa es la fe de tantos y tantos *creyentes* sin convicción y que se agarran a cualquier dios, como se agarrarían a no importa qué. Que no es necesario llegar a la senectud o vejez física para escoger el camino incierto y tortuoso que al final no conduce, digan lo que quieran, a la meta ideal en la que dijeron creer, y por lo que posiblemente lucharon un día.

«O nos adaptamos, o seguiremos vegetando.» Opinión respetable, como otras opiniones que tiendan a desvirtuar una realidad, que puede o no ser exactamente la que vivimos. Momentos tan difíciles o más hemos atravesado y no fue necesaria tanta «adaptación» ni «circunstancialismo» ni democracia (concepto éste que va quedando completamente vacío de sentido y contedio a fuerza de manosearlo y de cubrirse con esa «capa que todo lo tapa» tantos elementos desmoralizados). ¿No valdría más se dijera lisa y llanamente que con tanta dejación, adaptación y abandono de lo que se trata es ni más ni menos de arrinconar el anarquismo?

Craso error, y tiempo perdido. Hasta fuera preferible que las ideas, sin sombra de duda, las defienda sólo quien las sienta verdaderamente y de corazón. Preferible también se dijera sin asomo de duda alguna posible que lo que se desea es que el Movimiento Libertario español se despersonalice, se vuelva amorfo, modosito, que acate con simplicidad y humildad todo cuanto convenga a quienes con tanta insistencia buscan día tras día y con tesón lograr amansarlo para siempre, apartándolo de la lucha que no convenga e interese a los políticos de turno, o a los que aspiran con prisa irrefrenable a serlo.

La condescendencia, el respeto hacia los demás que no piensan como nosotros, no es motivo para obligarnos a tanto.

Julián FLORISTAN

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Vienent de rééditer en microsillon 45 tours une conférence de Sebastien Faure : «Naissance et Mort des Dieux» présenté par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le «Disque du Souvenir» de Charles d'Avray, microsillon 33 tours. Prix : 16 f.

UNA PEDREA «LEGAL»

LONDRES (OPE). — «Una gran multitud se manifestó el 28 de noviembre —dice el «Times» en un despacho de Madrid— frente a la Embajada de Italia de esta capital, en protesta contra la quema de unas banderas españolas en Milán el jueves pasado durante una visita de Fraga Iribarne, el ministro español de Información y Turismo, que fue a inaugurar una exposición turística. Unas veinte ventanas que dan al pórtico delantero del edificio fueron destruidas a pedradas.

Se trata evidentemente de una manifestación aprobada por las autoridades. Se distribuyeron miles de volantes por todo Madrid, y la prensa reprodujo el texto de los mismos. Se invitaba en ellos a los españoles a que manifestaran su indignación contra un sector del pueblo italiano y contra sus autoridades, a las que se hacía responsables del insulto hecho a las banderas.

La Hermandad de Oficiales de Reserva Voluntarios de la Guerra Civil invitó al pueblo «a reunirse cerca de la Embajada de los Estados Unidos para manifestar «nuestra repulsa». Muchos jóvenes falangistas se unieron a la manifestación llevando banderas y pancartas, cantando el himno de la Falange y extendiendo el brazo en saludo fascista.

Por los alrededores de la Embajada de Italia patrullaban fuerzas de la policía armada, pero no intervinieron. Al llegar a la Embajada, la multitud cantó repetidas veces el himno de Falange, gritó «Franco, Franco, Franco» y profirió gritos contra Italia. Una de las pancartas decía: «Milán: nosotros tenemos honor, valor y naranjas». Algunos manifestantes subieron a las verjas de la Embajada y agitaron banderas españolas. Cuando empezaron a llover piedras, la policía que estaba en la puerta principal no se movió.»

Los dioses, el universo y el hombre

(Ver el número 378, pág. 2.)

SI los hombres no podían hacerlo todo y se distribuían los trabajos y se asignaban los diferentes cometidos en el esfuerzo para mejor convivir, era lógico pensar que entre los dioses la misma organización que adoptaron entre ellos. Así, a través de los siglos y milenios, conforme el ser humano iba modificando o ampliando sus reglas de convivencia, las hacía extensivas al régimen de los dioses.

Si el hombre, al igual que los animales inferiores, tenía sus guaridas donde refugiarse para protegerse y descansar y darse a la continuación de la especie, era lógico que pensara que a los dioses les sucedía lo mismo, equiparándose, en consecuencia, a los mitos que él mismo había creado.

La sociedad humana se fue modificando, en mejor o peor, quedando en pie la preocupación constante por la reforma, siendo de presumir que las agrupaciones humanas, o pueblos, que se hallaban beneficiados por el desequilibrio existente en la hora, se opusieran a toda innovación entrevista, originando la violencia tradicionalista, si bien por evolución de los tiempos la mejor relación social fue inevitablemente introducida.

Por esas pugnas matizadas de ciclos o vaivenes, el progreso se fue perfilando, afianzando incluso, originando, empero, que a mayor sociedad los puestos de dirección se fueron centralizando, debilitándose el poder personal del jefe de clan, poder que en adelante ejercería por delegación, esto es, intervenido por otras personas que representaban un conjunto de dirección centralizada. Este poder-centro se ejercía sobre reyes, virreyes. cónsules, gobernadores. alcaldes ,etc., etc.

Para el paraíso se reservó organización semejante, llegándose a la unidad diocesal que a la larga refundió el conjunto de dioses en un Dios mayor, católicamente asistido de apóstoles y santos, además de su profeta.

Estas olímpicas creaciones del ser humano, ¿cumplieron la misión a la que estaban destinadas? La experiencia aconseja pensar que; si la organización mítica ha constantemente evolucionado igual que ha sucedido con la sociedad de los hombres, siempre ha sido para aclimatar el mito a las conveniencias de los hombres de «casta» que para tal lo crearon, para abusar de las «personas inferiores», a las que han desposeído y doblegado a las conveniencias de la imposición, pronto servida por el sacerdocio.

Por ser hijos aberrativos de la mente humana ,mal pueden ser los dioses creadores del Universo y del Hombre... que en definitiva ha creado aquéllos.

España, 1965. JUAN DEL TURIA

ADMINISTRATIVAS

—Dionisio Irerte, St.-Bou par Estenay. Recibida la tuya. Aclarado giro. Pagas hasta 31-12-65.

—Louzara, Steubenville, (U.S.A.). El 18-11-65 se recibió tu envío de Elve de los Angeles, 24,39 frs. Pagado año 65. Envío por avión a Crespo.

—Bort, Le Péage Rosillon, (Isère). Haz lo qul puedas, seguirás recibiendo prensa.

—Ripoll, Canuets les Moses (Var). Devuelta carta reclamando deuda Librería. Da tu nueva dirección.

—Practorosa Salvador, Perigueux. Fernández José, St. Jean de Verdas y Bartolomé Alcaide, de París (16). Cartas devueltas. Rogamos direcciones exactas.

—Diego Navarro, Fumel (L. et G.). Recibida nota. Seguirás recibiendo prensa.

—Por carta se solicita el pago de los envíos pendientes de Librería. Esperamos el abono de los mismos por ser necesario al buen funcionamiento de este servicio, pues es mucho lo que se le adeuda. Los que consideren indebida la reclamación, rogamos aclaren fecha del giro para la comprobación del mismo.

NECROLOGICA

JACINTO SASOT

El día 25 de noviembre y a la edad de 59 años falleció este compañero después de haber pasado unos días de grandes y terribles sufrimientos.

Al entierro que fue civil, acudieron gran número de compañeros, algunos de ellos habiendo hecho el desplazamiento desde el Ariège, en donde dicho compañero había militado en la localidad de Mirepoix, antes de trasladarse a París.

Todos los que le habíamos conocido no hubiéramos creído nunca, un fatal desenlace dado que dicho compañero había gozado siempre de una perfecta salud. Un mal incurable ha acabado con él en pocos meses.

Natural de Zaidín (Huesca) había militado siempre en nuestras filas, y en Francia fue siempre un militante activo y abnegado. Sus compañeros no le olvidarán nunca.

Reciban su compañera e hijos el testimonio de nuestro más sentido pésame.

Un grupo de amigos.

ALFONSO PACHECO

Un compañero más que nos deja y un hueco más en nuestra C. N. T.

El 22 de noviembre dimos sepultura en el cementerio de Dreux al que en vida, aunque anónimo, era un buen compañero, Alfonso Pachecho.

Alfonso Pacheco, compañero de la Región andaluza (Ronda), militó, desde muy joven, en el Sindicato de la Construcción de Ronda. Cuando estalló la revolución de julio de 1936, fue de los primeros milicianos que honraron a la C.N.T. por su valentía y amor a las ideas libertarias. Tomó parte en los combates más fuertes que se libraron en la heroica y mártil Andalucía. Perdida Málaga, ingresó, con el diezmado resto de la unidad a la que pertenecía, en otras fuerzas, siempre libertarias.

En 1939, perdida nuestra revolución, pudo pasar a Francia, y junto con sus familiares sufrió el viacrucis de campos de concentración y compañías de trabajo que todos los españoles en Francia tuvieron que sufrir en aquella época inolvidable. Pacheco fue uno de los compañeros que en todo momento compartió todo lo que pudo recoger, de la forma que fuese, con sus compañeros de cautiverio. Con ese optimismo y alegría, peculiar en la mayoría de los andaluces, ayudó e hizo posible hacer sonreír a aquellos hombres de semblante endurecido y triste, de rabia, dolor y hambre. Al terminar la guerra mundial pudo reunirse con su querida familia en Dreux, recomenzando la organización de su hogar sin olvidar un momento sus deberes orgánicos. Padre de seis hijos, tuvo que trabajar tanto que, por el sufrimiento y el trabajo, contrajo una maligna enfermedad que soportó con estoicismo, hasta que, agotadas sus fuerzas, tuvo que subir el último peldaño de su calvario, de hospital a hospital, hasta que el día 19 de noviembre, a las ocho de la mañana, murió en uno de París, cuando solamente contaba 58 años.

El más fiel reflejo de su comportamiento en vida ha sido la inmensa concentración de la Colonia española en Dreux, que esperaban en el cementerio la llegada de su traslado desde París. Nos congratulamos también al señalar el gesto solidario ofrecido a sus familiares de la participación voluntaria y activa que en él tomaron todos los españoles de esta localidad, sin distinción de ideología, refugiados de antaño y emigrados económicos de hoy.

La F. L. de la C. N. T. de Dreux se une al dolor de su desconsolada familia por tan gran pérdida.

N.D.L.R.—Quedan necrologías en cartera.

CONTRACOMBATE

NOBEL-HERIA

Mientras la pólvora haga de las suyas y la sangre de millones de niños sirva al fango de la ignominia, en Asia o en América, el nombre hirviente de Nobel no se habrá redimido. Que los hombres que por tales se tengan, si estiman la preservación de la dignidad humana, más que la gloria que en sus investigaciones no debieron nunca buscar, cierren en esta hora del Mundo sus corazones y sus oidos a toda forma de galardón y, particularmente, a un premio metálico que, en todo caso debería emplearse, en la educación del odio a la pólvora, de los hijos de sus víctimas y nuevas generaciones.

JUVENTUD CARNE DE CAÑON

Muchachos morenos, rubios, amarillos, cobrizos, muchachos todos: Vosotros dáis el pecho para cubrir la espalda de los ambiciosos de gloria y dominio de vuestras naciones. Dejad las armas tras vosotros y avanzad para estrecharos en un fraternal y viril abrazo. Cread, en vuestra juvenil reconciliación, un ejército de hombres de bien con la más noble y más fuerte de las razones: el Amor. Y combatid con esos nuevos procedimientos de infinita altura a todos los fabricantes de guerras.

JUNCO ENTRE JUNCOS

¡Dejad esa carne joven,
dejad esa carne fresca,
dejad que el Amor madure
y la esperanza, que crezca!

¡Que no es él el enemigo,
vedlo en sus ojos sin llanto!
¡El enemigo está lejos,
solazándose entretanto!

Dejad ese junco limpio,
que su vida, Vida sea,
ganándole el corazón
transtornando así su idea.

EL PERRO «CON CHO»

Perro indochino,
perro en tu piel.
Tu velas fiel
tierno canino,
desde tu arcano,
al amo chino
o americano...
¡Y te basta con
ver en la mano
el corazón!

MUERTOS POR DOQUIER

Diz que dicen los cristianos:
«Paz y buena voluntad»;
mas si son americanos,
el «sumun» de cristiandad,
gritan a primos: ¡Hermanos,
al enemigo tirad...!

MADRE ORIENTAL

¡Oh, la amarilla locura
de las patrias dignidades!
¡Oh, la infamia que se escupe
atiborrando de sangre
los ojos que ya no lloran,
los ojos que al polvo lamen!
¿Qué importa que rojo o malva
sea el pueblo y su paisaje?
Entre el fragor de las bombas
y en abrazos de bramante,
sola bajo sus melenas,
bramido se hace una madre:
¡Solo quiero que me dejen
a mi niño el pecho darle!

GRANDE AMERICA

¡Vengan bombas! ¡A mí!
Soy ojos y alma asiática.
estática, pero infantil.
Mis padres están fríos,
del amarillo al blanco,
yertos.
regándonos los huertos
con ojos rojos o vacíos,
¡así!
El mundo y sus esperanzas
no me importan.
¡Caiga la ciencia,
que hay paciencia!
¡Truene el progreso
su exceso
de civilización
sin beso ni corazón,
sobre mí!
¡Llueva bombas y más bombas!
¡Y decid Aleluya
un millón de veces!
Por mi muerte
y la de mi hermanito,
que esperamos mendigando
aquí...

AMER-Y-K-ASTRO

«Donde las toman las dan».
Dando dice el Tío Sam.
Dando y dejando que suba
lo que entre barbas se incuba.
Franco promulga su San
Francisquillo por el Rastro,
con el dólar compra a Castro
y se grita: Viva Cuba,
Vivan los U.S.A. y a ratos
viva España de Pilatos
o la Bella Democracia.
¡Viva también la Pancracia
cuyo Pepe bienamado
dejó ya de ser soldado
y aspira a la aristocracia
con sus dorados... galones!
¿Qué importan los corazones
mientras brille tanta gracia?

GENIOS CON BUEN GENIO

Hay genios que temen ser
perfumistas constructivos.
Y con los ojos altivos
hacen gestos para ver
si otros tíos son más vivos.
Moraleja:
Almeja o candileja,
si palabreja,
cosa vieja.

ABARRATEGUI

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la pág. 4.)

te y por otra se produjeron gestos y ataques que se hubieran desvanecido ante un franco contacto con deseos de íntima identificación en torno a postulados comunes. Primó por encima de todo el famoso afán de «eficacia», que con buena voluntad e innegable buena finalidad de sus postulantes, campea por encima de todas las razones de mútuo entendimiento.

Se produjo la discrepancia al aprobar un nuevo «Pacto orgánico» que en cierto modo da lugar a la introducción lo que los españoles califican «disciplina orgánica». Se presentó una modificación que hubiera podido allanar el terreno del fraterno entendimiento. Tan solo tres párrafos aparecían ligeramente modificados pero en detalles francamente esenciales. Se trata del problema de la «responsabilidad colectiva», y el de la autonomía de decisión y de libre iniciativa. Según el Pacto presentado por Malatesta al Congreso de Bologna de 1920, las resoluciones adoptadas por los Congresos no comprometían más que a quienes se sentían identificados y los aceptaban.

Tenemos confianza en que las cosas se arreglarán en el buen juicio y sentido que corresponde a la virtual armonía en las relaciones entre los hombres libres. Queremos creer que en el Congreso de Carrara (1965) se ha producido un equívoco. Un error que será prontamente superado.

Entre otras resoluciones de importancia se aprobó la idea de sugerir la organización de un Congreso Anarquista Internacional que podría tener lugar en Carrara, en 1967. De aquí a entonces se habrá disipado el malentendido producido entre los compañedos italianos, dando así al Congreso Internacional la perspectiva de una grata prueba de armoniosa fraternidad.

Que el porvenir sea fecundo en realizaciones, amigos de Italia. Sin para ello recurrir a métodos drásticos ni contradictorios. «Ricominciese de capo». Ecco la cosa.

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 26 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

AGRUPACION DE LEVANTE, PARIS

Convoca a todos los compañeros a la reunión que tendrá lugar el próximo domingo día 19, a las diez horas de la mañana, en el local de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invita a sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo día 19 a las 9 y media de la mañana en el sitio de costumbre. Debido a los asuntos a tratar recomendamos la asistencia de todos.

GRUPO «LOUISE MICHEL», PARIS

Jueves 16 de diciembre, en el Palacio de la Mutualidad, a las 8 y media de la noche:

REUNION PUBLICA presidida por M. Joyeux, en la que Jacques Sorel se ocupará de «Les jeunes devant l'actualité politique»; Jean Avernes de «Les jeunes et le probleme social»; Ramon Finster de «Les jeunes et la culture»; Claude Michel, de «Les jeunes et la guerre», y Richard Pérez de «La Fédération Anarchiste et les jeunes».

F. L. DE PARIS

Asuntos importantes a discutir en asamblea general el próximo día 19, a las 9 de la mañana.

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50. Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el 19 de diciembre por la mañana, para tratar del Orden del Día del próximo Pleno regional.

JUAN FERRER SE DIRIGE A SUS AMIGOS

Por dificultades surgidas en el interior para editar sus memorias de España y del exilio tituladas «De l'Anoia al Sena sense pressa». el autor informa a todos sus amigos que lean catalán que la edición de dicho libro se hará en Francia dentro de pocos meses. Entretanto, dicho compañero estimaría hallar corresponsales voluntariosos en Bruselas, Lieja, Melun , Chartres, Nantes, Rennes, Rouen, Brest, Poitiers, Angoulême, Perigueux, Mont de Marsan, Agen, Tarbes, Carcasona, Nimes, Avignon, Saint-Etienne, Gap, Clermont-Ferrand, Dijon, Toulouse, Metz, Estrasburgo, Arles Andorra, Lyon. Otros lugares ya están previstos.

El libro, que constará de 250 páginas como mínimo, costará 10 frs. suscribiéndose antes de aparecer el mismo.

Escribir al autor, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA COMEDIA VATICANA

HA terminado el Concilio de Roma sin conciliar a las Iglesias antagónicas o que parecen serlo.

Roma ha levantado el anatema hace nueve siglos desatado contra la ortodoxia popista, sin que el Papa romano y el Archimandrita de Atenas se hayan dado el ósculo de la paz, por ello.

El Concilio ha reconocido que el judaismo no incurrió en deicidio en cuanto a la ejecución de Cristo. ¿Exigirá, Israel, reparaciones materiales al efecto? ¿Se aprestará la curia romana a entonar el mea culpa por diecinueve siglos de calumnias y persecusiones infligidas al diezmado pueblo hebreo?

El pan de miles de jerarcas iglesianos reunidos en la capilla sixtina decidieron probar de nuevo —limitadamente— la experiencia de los curas obreros. ¿Habrá sacerdotes españoles, con vocación de mineros, fundidores o carrilanos? Lo dudamos. El presbítero hispano se agarra al oficio como tabla de salvación en el espanto del trabajo. Por eso defiende su salario de Estado con guerras civiles periódicas, cuando se le regatea tan cómoda ganancia.

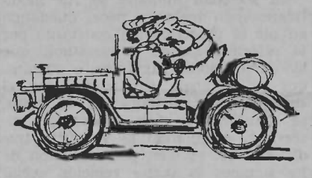
La gran asamblea carcunda se pronunció por el «Pacem in Terris» de Juan XXIII, especie de rectualización del «Rerum novarum» de Pío IX. Esa juanada, incluso celebrada por elementos calificados de izquierda, no es más que un tirón de la época, un arrastre de la sociedad religiosa hacia el siglo XX, del cual, con encíclicas y todo, la Iglesia se mantiene aún alejada. Si Jesús tuvo palabra rednetora, el Vaticano debería estar en vanguardia del Progreso y no al servicio de capitalistas y gobiernos retrógradas. Particularmente, el catolicismo actúa de freno en las conquistas sociales, viéndosele, como cosa organizada, en todas las empresas retardatarias de la historia. El catolicismo acude al socialismo materialmente arrastrado, a regañadientes, para no quedar solo y olvidado en el desierto de la Edad Media. La Inquisición ha perdido su hora... cuando la Iglesia «cristiana» no para el reloj, cual ha sucedido en España.

La Iglesia católica, apostólica y romana ha tenido a bien proclamar su liberalismo, su adaptación a la vida moderna de los pueblos. Pero ella, colaboradora directa en la rebelión carlo-falangista-militarista de 1936 en España, no se ha preocupado —¡y por causa!— de denunciar al régimen totalitario-fascista que hace veintiséis años humilla y martiriza al pueblo hispano. No: no hubo virtud liberal en el concluso Concilio de Roma.

A primera vista, esa gran reunión de prelados obedece al interés egoista de la supervivencia. Católicos, cismáticos, protestantes y ortodoxos, y en parte menor judíos y alaítas (budistas y brahmanistas no aparecen en el juego) han intuído un ensueño de unidad vista la avalancha ateísta que entraña el materialismo moderno. «Unirse o perecer», parece ser la divisa, no del todo concretada. Se unirán —las distintas iglesias— y perecerán, aunque sea a largo plazo. Papas, popes, pastores y rabinos, se han dado cuenta y de la unión van a sacar la fuerza, cuando acierten a reunirse, y no a uncirse al Vaticano. Pero la tarea a equis años vista se percibe: penetrar en el peligro «rojo», contener su mancha de aceite, neutralizar y corromper su interior mediante la «iglesia cautiva», pero tolerada, en la U.R.S.S. y repúblicas dependientes de la misma.

... Porque el comunismo puede tolerar a un sacerdote, nunca a un anarquista.

La liberalización de la Iglesia



El Concilio ha decidido reconocer la existencia del automóvil...

no es una verdad, sino una estrategia. Porque a la Humanidad y al Progreso no se va con birretes, estolas, bendiciones, anatemas, cruces calvarianas o puñaleras, copones ni Al Capones. Al Porvenir se acude con simplicidad, naturalismo y perfectas intenciones.

Lo demás, comedia.

¡HERENCIA!

SOMOS herederos forzosos de nuestros antecesores en este desfilar de títeres y homúnculos ante el rodar indiferente del planeta. Los que nos sucedan recibirán también el patrimonio bueno o malo, más malo que bueno, que les dejemos. Una sociedad compuesta de estafadores y de «honorables comerciantes» no puede dejar más que un saldo de estafas y de engaños. Entre todos lo producimos todo, entre todos lo sabemos todo y no hay por qué hacer cuentas de lo que cada uno merece en equidad, en este maremágnum de intereses dispares, en que la astucia y la rapiña se alían para el engaño y la explotación del semejante y de las pobres bestias que al hombre sirven y lo nutren. Es claro y límpido como el agua que salta entre las rocas.

M. C. I.

Buenos Aires.

DISCOS

Es voz común esa de que la moral del individuo ya no existe. Si no existe hoy es que jamás ha existido. Si existió ayer, ¿por qué no ha de existir hoy?

Cajeros indelicados y conductas deterioradas los ha habido siempre. Si antaño se timaba dos pesetas y ogaño doscientas, ello no aumenta el volumen del delito porque 200 nuevas equivalen a dos viejas. Además, la inmoralidad no se pesa con balanza.

Sindicalmente, en Barcelona era vulgar oír la consabida denuncia: «El tesorero tal ha incurrido en desfalco.» En los sindicatos rurales ello no ocurría; porque sabíamos, siempre, con quien nos jugábamos los cuartos. Eso se llama sicología.

El militar que se toma el oficio en serio se paga del deber y el honor. El paisano simple, con tranquilidad de conciencia se desarrolla satisfecho. Hay honrado que lo es por falta de ocasión deshonrosa. Y deshonrados que les da, ocasionalmente, por comportarse en perfectos caballeros. El alma humana es complicadísima.

Prefiero la simplicidad de conducta, la del hombre que sin más ambición que la de salir del paso, se conforma, muy agusto, con lo suyo puesto encima la mesa. A éstos, un sobrante realmente les sobra.

Hace pocos meses traté un caso de estos. El compañero tal disponía, por azar, de una cantidad que no le correspondía. Desaparecido el propietario del dinero, el amigo tal se afanó en desprenderse de la suma ajena. Podía quedársela, y no lo hizo. Prefirió que se repartiera entre compañeros más que él necesitados.

He aquí conducta que no es única.

Cualquiera me dice a mí que la moral del individuo no existe.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

BAJO EL SOL DE ANDALUCIA

Al compañero José Hiraldo, que ha vivido duras tareas en el trabajo, y viriles impulsos de rebelión, en el campo andaluz.

TODO régimen político, por inicuo que sea, halla siempre, evidentemente, sus panegiristas, entre los que descuellan ciertos a modo de bufones, de alabarderos, de lacayos, cuya misión no es otra que hacer ostentosas reverencias, bien cascabelear con estereotipada sonrisa, o elaborar payasadas verbales; todo ello con miras a distraer la atención de los ligeros de cascos, buscando el quitar virulencia a lo que en sí es detestable. Y la España franco-falangista no podía ser excepción a la regla.

Uno de los que llevan a cabo tan bufonesca tarea es el poetastro andaluz José María Pemán; quien, aguzando ingenio, para decir sandeces, ha creado un ente de ficción al que denomina: «El Séneca». Le sirve de motivo para desarrollar los tópicos más vulgares, que incluso dando a la cosa un tono jocoso, mantiene en el fondo su burda calidad, su descocada falsedad.

En una de sus últimas intervenciones de la televisión que viene dando Pemán, con el denominativo de «El Séneca», en emisora española, escogió como tema: «La Huelga». Constituye descarado insulto de señorito, de parásito andaluz, dirigido a los trabajadores de Andalucía. Aduce, en tono de chacota, con comicidad de histrión, que los obreros andaluces están en huelga permanente... Para ello saca a colación el socorrido tópico de que el ardiente calor solar engendra el ocio y la poca predisposición para el trabajo...

La realidad es que en un sistema de brutal dictadura, donde los elementales derechos cívicos son cercenados; donde un recurso de defensa del proletariado, como es la huelga, constituye un delito, que el Estado castiga, los campesinos andaluces, henchidos de anhelos de justicia, frente a los explotadores, en pleno régimen fascista, como lo es el actual, han promovido huelgas acá y acullá desafiando el peligro y el hambre. Huelgas que por el espíritu de sacrificio, por la entereza, el espíritu de lucha, el temple viril de los campesinos, pese a la reacción imperante, han constituído eslabones de victoria.

Y es a las aludidas manifestaciones de rebeldía que trata de quitar importancia, a fuerza de payasadas, José María Pemán, ese «Séneca» de pacotilla. Busca desmerecer el valor del campesinado andaluz con una especie de cortina de humo, fabricada con las más burdas chabacanerías; poniéndose cobardemente al amparo de un régimen, donde todo cuanto signifique justicia y libertad, está amenazado por la sombra siniestra de la Guardia civil.

CALENDARIO DEL CONSEJO NACIONAL DE S. I. A.

Año tras otro, cuando amanece diciembre y los doce meses van a tocar a su fin, nos llega el calendario de S.I.A. que, por su sentido artístico y su matiz cultural, destaca y supera a los diversos calendarios que recibimos de acá y de acullá. Constituye un laudable esfuerzo que evidencia a propios y extraños una preocupación que lleva aunado el gusto estético con la noble pretensión de tipo moral.

Este año el calendario de S.I.A. ha querido rendir fervor de admiración al mar. Del mar nos han hablado poetas y prosistas excelsos; ha sido evocado por el pincel de artistas de aper y de hoy. Incluso entre los compositores, entre los músicos, se ha buscado adentrar en la sensibilidad lo que en sí es y representa tan inconmensurable líquido elemento.

Una bonita litografía en colores, reproducción de una «marina» del pintor De Luca: «Alba», hace la presentación del calendario. Ya después, al compás de la hoja de cada mes, diversos grabados nos dan fiel idea del matiz decorativo que ofrece el mar, ya en un sentido, bien en otro. Así se nos da una imagen de la serenidad del mar en las costas de Italia, de España, de Grecia. El mar horadando las rocas en la Costa Brava de Cataluña. O realzando el conjunto costero de la Riviera franco-italiana.

Al margen de la parte gráfica, el calendario de S.I.A. ha cuidado de ofrecer una parte explicativa de lo que es el mar. Ello ha corrido a cargo de nuestro amigo Vicente Artés, vigía del mar desde lo alto de los faros. Hoy metido tierra adentro, con nostalgia del pasado...

Con lenguaje claro, sencillo, sin abstrusos tecnicismos, el autor del texto nos habla de las diferencias entre los mares, de los fenómenos que se observan, temperaturas, dinamismo, composición, flora y fauna. Y enlaza su referencia de un popular tono didáctico, con la expresión poética tomada de Espronceda:

La luna en el mar riela,
en la lona gime el viento,
y alza en blando movimiento,
olas de plata y azul.

ALBERT CAMUS, AMIGO NUESTRO

Se anuncia la próxima aparición del segundo tomo de las «Obras Completas» del autor de «L'Homme Révolté». Al parecer, contendrán diversos de sus conocidos ensayos, profusión de artículos, y buena parte de correspondencia. Lo sensible estriba en que las ediciones «La Pleyade» son de un precio elevado.

Albert Camus era un pensador independiente; no llevaba la oriflama de tal o cual sector político-social. Al parecer, en su período de casi adolescencia, tuvo algo de veleidad comunista. Pero fue lo suficiente inteligente; tuvo la suficiente lealtad y dignidad moral, para separarse de una concepción doctrinal que comprobó lesionaba los más fundamentales valores que realzan al ser humano por encima de reminiscencias ancestrales.

Como aquel brillante conjunto de pensadores que en la Europa del Renacimiento abrieron brecha contra la barbarie medieval; los: Erasmo, Tomás Moro, Luis Vives, Dante, Petrarca, Bocaccio y Montaigne, Camus pertenecía al sector intelectual de quienes no vacilan en bogar contra corriente, frente a la vulgaridad ambiental, para señalar la verdad, para afear lo reprobable, admitido como sistema de normal convivencia. Como todo el conjunto de pensadores del Renacimiento trataba de hermanar la cultura, la inquietud de saber, con la inclinación, con el sentimiento de justicia y de libertad.

Y era amigo nuestro, de los antifascistas españoles, porque sentía en lo íntimo de su ser una intensa repugnancia hacia los métodos impuestos por la beocia y el repugnante gregarismo militar y clerical. De ahí que, en nuestras campañas de agitación, en plan de explicar al mundo el triste destino de nuestra tierra, Camus secundaba la tarea poniendo en su esfuerzo, fervor, firme anhelo de justicia, y luminosidad de inteligencia.

Cuando la U.N.E.S.C.O. llegó al extremo de deshonrarse aceptando en su seno al Estado franquista, hubo en la Sala Wagram, de París, una imponente manifestación de protesta. De la vibrante intervención de Albert Camus son estos párrafos:

«La verdadera cultura tiene su ambiente, el único que reconozco: el de los creadores y de los hombres libres, quienes, contra la crueldad de los totalitarios, y la cobardía de las democracias burguesas; contra los procesos de Praga y las ejecuciones de Barcelona, reconoce todas las patrias, pero que solamente sirve una: la libertad. Y es en ese ambiente que recibiremos la España de la libertad. No haciéndola entrar por la puerta trasera, escamoteando todo debate, sino abiertamente, con solemnidad; con el respeto y la ternura de la que le somos deudores; con la admiración que tenemos a sus obras y a su alma; por la gratitud, en fin, que alimentamos por ese gran país, que nos ha dado y nos da aún, las más altas lecciones.»

Era en el mes de noviembre de 1952. Han pasado pues cerca de tres lustros de aquella intervención de Albert Camus, a la que dio por nombre «La España y la Cultura». Se ha ganado bastante desde entonces: El que no pocos intelectuales que permanecían en silencio, de una y otra parte de los Pirineos, a la postre, han dado a conocer públicamente su repugnancia al respecto del vivir político de España.

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

El Congreso de la F. A. italiana

CARECIAMOS de los necesarios elementos de juicio para abordar ésta «Crónica» al inmediato de realizado el Congreso. Contamos hoy con dos números de «Umanita Nova» y con el «Bolletino Interno», además de «Iniziativa Anarchica» y alguna referencia epistolar, sumado todo a la impresión directa de un compañero italiano asistente al Congreso, que pasó luego por París.

El Congreso de la F. A. Italiana tuvo lugar en Carrara. Se desarrolló entre el 31 de octubre y el 4 de noviembre 1965. En su principio contó con la anuencia y la representación del conjunto del Movimiento Anarquista Italiano. Es decir, se hallaban presentes todas las tendencias y particularismos, que sin decirse participantes directos de la F.A.I., constituían las ramificaciones del movimiento en su conjunto.

Se registraron saludos de militantes y de grupos que por razones de fuerza mayor no pudieron hallarse presentes. Enviaron también sus saludos la F. Libertaria Argentina; los Anarquistas Yugoslavos; la sección belga de la F.I.J.L.; el Movimiento Libertario Cubano en el Exilio; Unión de Anarquistas Búlgaros; F. Anarquista de Suecia; F. A. Francesa; Secretariado Intercontinental de la C.N.T. en el Exilio; Comisión Intercontinental de Relaciones... Se hallaron presentes un delegado de la juventud anarquista francesa y otro de la juventud española.

Fieles al espíritu autonómico que primó siempre en las relaciones entre participantes del Movimiento Anarquista Italiano, asistieron, además delegados de Federaciones Regionales o Locales, miembros directos de grupos y militantes a título personal. Nunca contó entre los militantes italianos, la especificación ni la varolización de los «votos» como factor determinante en las resoluciones.

Las tareas del Congreso se desarrollaron en el amplio local del «Grupo Germinal», situado en la plaza Mateotti, centro vital de Carrara. Ambiente acogedor, fraterno, naturalmente entusiasta.

No obstante flotaba en el recinto un clima de tensión nerviosa derivado de un largo período de debates intestinos. La reciente Conferencia de Bolonia constituyó eclosión virulenta de un forcejeo de tendencias, con su corolario de malos entendidos y de personalismos. El VIII° Congreso de la F. A. Italiana (a partir del Congreso inicial de Carrara en 1945), se convertía por la fuerza de las cosas en el desemboque de las pasiones desatadas en Bologna. Sus resultados corresponden a una situación de transición, en la que dos tendencias generales tratan de establecer las lineaciones que determinarán sobre el porvenir del movimiento Anarquista Italiano. Aunque el problema parezca anacrónico y desprovisto de sentido, los debates polémicos se han ido centrando, de cierto tiempo atrás, en torno a dos concepciones de organización.

⁂

En repetidas ocasiones hemos insistido en que el movimiento anarquista internacional atraviesa un período de crisis generalizada. Crisis de adaptación, en principio. De adaptación a las nuevas situaciones sociales establecidas tras las dos grandes guerras que trastornaron el mundo, transformando y eliminando incluso una serie de valores considerados poco menos que esenciales hasta las dos primeras décadas de este siglo. Nuevas situaciones creadas sobre todo en base a la profunda revolución industrial, cuyas fricciones económicas constituyeron las causas primeras de las dos citadas guerras y que trastocó el cuadro de las llamadas potencias internacionales, provocando a su vez la caída estruendosa de las concepciones colonialistas del siglo pasado, forjadas en los albores de esta misma revolución industrial que no ha terminado aún su ciclo natural.

Esta necesidad imperiosa de adaptación a los «nuevos tiempos» es la que obliga a iglesias y partidos a revisar sus métodos de catequización, so pena de definitiva decadencia. Los anarquistas, viejos o jóvenes, y sus agrupaciones ideológicas o sus organizaciones paralelas (sindicales u obreristas), sufren del contagio de la época. Ya no basta el justificante de una cierta rotura «generacional» producida por la desaparición física de grupos enteros de sus militantes. Se produce un crudo enfrentamiento entre un pasado óptimo en resultados proselitistas y un presente que aparece flaco en resonancias espectaculares...

De ahí parte la vacilación, alimentada por una cierta «desesperanza», como apuntó un compañero argentino, que conduce a cogitaciones mentales no siempre felices, hasta ahora poco fundadas. El imperativo del presente se quiere resumir en una expresión tajante: *la eficacia*. Y en procura de la tal *eficacia* se produce todo un debatir de tópicos que por un tiempo imaginamos postergados en el desván de las cosas ya pasadas, de ilusorio recuerdo, de ayer comprobada «ineficacia»...

La obsesión de la «eficacia» condujo a la F. A. Francesa al período de Fontenis. Fue descalabro y no triunfo lo obtenido. Conduce al movimiento español exiliado a ciertas prácticas de centralización que se traduce en contradicciones ingratas, en forcejeos inútiles y en desacompasadas expulsiones. Mantiene a la F.O.R.A. en un «quiero y no quiero» reunir de voluntades en un esfuerzo de mútua comprensión... Llevó a los amigos uruguayos, a una fracción de ellos, a confundir «castrismo» con revolución. Condujo a la S.A.C. (Suecia), a un cierto «revisionismo táctico. Y los etcéteras cubrirían nuestras páginas de ejemplos a granel.

⁂

En el primer Congreso de Carrara (1945), se presentó en Italia el problema de fuertes grupos de elementos atraídos al socaire de la resistencia, que confundieron el anarquismo con un partido político de avanzada. No hubo ninguna suerte de rozadura, ya que los ilusos comprendieron su error y apenas si queda mención anotada del hecho. Poco más tarde, en un comezón renovador acorde con el diapasón «fontenista», se constituye el «GAAP» como escisión del movimiento anarquista. Realmente minoritaria, la fracción produjo escaso vacío y vana mella. Pero rasgos esporádicos quedaron aquí y allá. Sin fuerza aparente. Quedó la desazón de un cierto desequilibrio entre los deseosos de incrustarse en un presente que reclama actividad y positivo ejemplo, y el temor de incurrir en las dejaciones fundamentales en las que se volcaban los de «GAAP».

Tal desazón llevó poco a poco al Movimiento Anarquista Italiano a la situación ingrata que provocó el desenlace a que se llegó en el reciente Congreso de Carrara. Desenlace que esperamos no sea definitivo, en beneficio de una cierta unidad que pese a todas las disputas y los personalismos, constituía el Norte efectivo de nuestros compañeros, de nuestros entrañables amigos italianos.

Existía antes del Congreso algo así como una entente tácita en torno a lo que se denominaba Movimiento Anarquista Italiano. La F. A. I. no constituía el conjunto del movimiento. Ni pretendía tal cosa. Todo era un florecer de iniciativas autónomas siempre mejorables en un ambiente de esfuerzo voluntarista y solidario. Iniciativas que no conocían controles dígidos ni limitaciones «orgánicas». Solo una correspondía de hecho y de derecho a la F.A.I.: la Librería y las ediciones que ésta realizaba. Confiada en primer lugar al compañero Giuseppe Mariani, fue por resolución congresual que se designó a éste y luego a sus sucesores. Todas las demás iniciativas correspondían a personas, o a grupos, en ocasiones a federaciones. A una localidad o a una regional. Se desarrollaban en absoluta autonomía. Cada quien apoyaba a la iniciativa que más correspondía a sus gustos, simpatías, deseos o concepciones. Nos referimos concretamente a «Volonta», creada por un grupo que repetidamente insistió para que la F.A.I. se ocupara de ella sin que lograra despertar un interés directo, de carácter práctico. En varias ocasiones Giovanna Berneri nos participó personalmente sus amarguras íntimas, ante su aislamiento en las labores concretas de la publicación. Ocurrió otro tanto con la «Colonia María Luisa Berneri». Si bien es cierto que paralelamente y en la región de Césena surgió una iniciativa similar, nadie se hallará en condiciones de negar que la obra en sí correspondió a la intervención directa, personal, de Giovanna Berneri y de César Zaccaria. Desaparecidos que fueron los dos en corto intervalo de tiempo, la obra quedó estancada, tal vez por razones atendibles. Pero lo esencial es que sus animadores fallecieron. La obra quedó con bases efectivas de casa y terreno que posibilitaban su prosecución... El «Campeggio Anarchico» fue obra de un grupo. Otros grupos se propusieron imitarlo cuando se puso en práctica. Nadie prosiguió la iniciativa. «Volonta» queda en pie porque viven aún miembros iniciales. Siempre, hasta hoy, librada la obra a continuadores que no esperaron resolución «orgánica» para continuarla. Cosa demejante puede decirse de «Seme Anarchico», de «L'Agitazione del Sud» y ediciones «Antistato» y de otras iniciativas largas a enumerar.

⁂

En este Congreso se produjo algo así como un conato de rompimiento del equilibrio relacionador, que mantenía solidario contacto de una iniciativa a otra y con la propia F.A.I. En este período de franco debate desintegrador, pueden aludirse ejemplos atendibles, en favor de las dos fracciones que en una línea general resultan después del Congreso. Por una par-

(Termina en la página 3.)

Este y Oeste

por Manuel Hernández

¿Comprendes ahora mi largo silencio? Además, ignoraba tu paradero. La imprenta me ha dado la oportunidad de renovar contacto contigo, que aprovecho para informarte de lo que me ha ocurrido y enviarte algo de lo que ha circulado entre el Este y el Oeste por si el «C. S.» quiere aprovecharlo para ilustración de sus lectores.

» Recuerdos, y mis más fraternales abrazos.—X.»

Vaya ahora ese algo que ha circulado entre Oriente y Occidente:

TERMINADO el período de vacaciones vino carta con noticias del amigo que un día, sin explicar las causas, dejó de dar señales de vida. Tras aquellos días de holganza no fue la tradicional carta postal, sino esta misiva extensa que me hizo recordar muchas cosas que, al evocarlas, me han producido profunda emoción. El compañero que me escribe, anónimo por prudencia, es un viejo militante que hizo guardia permanente en el Sindicato con la ansiedad de la hora H que se aproximaba... En la guerra fue de los primeros a enrolarse en una columna confederal. Ya en el frente, perdí su rastro, hasta reencontrarnos en el camino del exilio, en cuya circunstancia, cuando la fatiga se reflejaba en los rostros y el desespero y la desolación hacían estragos, él nos decía: «Compañeros, sólo hemos perdido la penúltima batalla. Pronto nos encontraremos en las Ramblas y esta vez no dejaremos perder la ocasión.» Luego lo perdí de vista, y ahora en su carta me cuenta su odisea. Invadida la Francia, se hizo voluntario para la guerrilla en Alemania, pues al enemigo hay que guerrearlo en su propia casa. Fue detenido como terrorista e internado en uno de los campos de la muerte, donde habría terminado sus días en un horno crematorio sin la llegada del ejército ruso, que le libró de tan funesta pesadilla. «Gritando *¡libertad!* —expone— y sacando fuerzas de flaqueza, conseguí llegar a las alambradas, pero los kamaradas rusos me salieron al paso con sus bayonetas. Parecía que los centinelas sólo hubiesen cambiado de uniforme. Fui sometido a un largo interrogatorio, mientras por allí se cantaba La Internacional. Mi ficha de ingreso en el campo fue verificada... y yo considerado elemento peligroso. Pero antifascista al fin y al cabo, me pasaron al campo de tría con la ilusión mía de que en él me concederían la esperada libertad. Cuando mi angustia alcanzaba el límite del desespero, llegó un kamarada español en plan de intérprete... y de chivato. Tomándome distancia, metralleta en manos, me dijo que yo era uno de los que cuando entraron los soldados rusos en el campo no había saludado puño en alto, como igual hicieron otros confederales. Vosotros sois enemigos del proletariado —añadió—, y quedaréis aquí como tales. Me catalogaron *fascista*. Cuando me hallé solo cerré los puños, pero con ira. La maldad humana abarca todos los puntos cardinales.

» Consciente de mi infortunio, mas sin perder la moral, esperé el momento propicio para librarme yo mismo, con la suerte de que la ocasión se presentó de forma inesperada. Se empezaba la construcción del Muro del Socialismo, y por falta de mano de obra y en calidad de prisionero de guerra me condujeron a él para trabajar como *voluntario*. En un descuido de la guardia me fugué a rastras perseguido por ráfagas de metralleta, respirando al fin la libertad, aunque con heridas en mi cuerpo. Al fin, la energía que me quedaba podría emplearla, no contra la URSS, que bien lo merecía, sino contra la España fascista en su entraña misma.

» No lo estimaron así los solemnes Aliados, pues considerándome espía ruso fui nuevamente encarcelado, esta vez en nombre de la Democracia. Víctima de tantas injusticias, imposibilitado para la lucha activa, pero sin olvidar aquellas entusiastas horas en que esperábamos la hora H, allí quedé estancado sin que, no obstante, mi moral dejara de ser inquebrantable.

PARALELISMO

Un eminente doctor de la Alemania del Este dio una conferencia en Liepzig sobre la personalidad de Robert Koch, premio Nobel 1905. Remarcó los estudios del sabio verificados en Nueva Guinea. Los indígenas, descendientes directos de sus antecesores de la época de Maricastaña, rodeaban los pueblos de altos muros de piedras, y si alguien intentaba franquearlos era salvajemente muerto y opiparamente devorado. En veinticuatro horas todo Liepzig había comprendido la alusión. El órgano comunista local reprochó violentamente al bueno de doctor por haber sido excesivamente claro en su relato, que ponía en evidencia la costumbre bárbara y metódica empleada en la novísima Alemania. En consecuencia, el conferencian-

(Sigue en la página 2.)

EL ULTIMO EMIGRANTE — Por Mingote

—Bueno, en este pueblo, al menos, ya se ha resuelto el problema del campo.

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

23 DECEMBRE 1965
NUMERO 381
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ELECTIONS ET REVOLUTION

QUE la lutte révolutionnaire soit, dans une certaine mesure, dépendante des conditions objectives extérieures est un fait que personne ne saurait nier. Cependant, ceux qui veulent attaquer le capitalisme « du dedans » sont dans l'erreur ou cherchent à égarer les masses. Le socialisme authentique ne saurait être vécu comme une réalité déjà à l'œuvre dans le système coercitif du capitalisme. En termes clairs, toute réforme qui s'inscrit dans le plan de développement du capitalisme lui-même ne peut être bénéfique pour la classe des exploités. Bien plus, l'action réformiste pourrait laisser croire aux classes laborieuses, bien à tort, qu'elles peuvent atteindre à un certain bien-être en revendiquant une simple et modeste participation aux profits capitalistes. **Or, si elles adoptent ce point de vue, les classes laborieuses se condamnent à tourner incessamment dans un cercle infernal qui sera fait de concessions et de durcissements de la part des dirigeants jusqu'à ce que les circonstances amènent un nouveau conflit mondial dont le résultat escompté sera de relancer le capitalisme en ramenant au niveau rentable la production et les besoins.**

Personne ne peut donc affirmer vouloir travailler à l'émancipation totale des travailleurs sans poser également en principe initial la destruction totale et définitive des structures capitalistes. **Les politiciens de gauche les plus avancés affirment que le socialisme ne peut être que l'hégémonie de la classe ouvrière, la propriété publique des moyens de production (ils entendent par là : nationalisation). Ils ne s'aperçoivent pas, ou ne veulent pas s'apercevoir, qu'ils reprennent à leur compte les idées maîtresses du capitalisme. Ils veulent renverser l'ordre des classes alors que le socialisme authentique vise à leur suppression. Il n'est donc pas étonnant qu'ils cherchent à conquérir en premier lieu le pouvoir politique, c'est-à-dire la faculté de décider arbitrairement que les charges de direction et les profits substanciels iront à tel ou tel groupement d'individus. Rien ne serait modifié, tout serait à recommencer comme est à recommencer la révolution soviétique pour la simple raison que les « soviets » authentiques, organes syndicalistes révolutionnaires locaux, ont été dès les premiers jours remplacés par un cartel politicien dont le but n'était pas l'instauration de l'égalité économique mais l'hégémonie et la domination du parti.**

Le socialisme authentique est fait d'une seule pièce. On ne saurait y voir deux aspects dont l'un serait « politique » et l'autre économique, car le socialisme vrai a précisément pour but de subordonner le « politique » à l'économique et de faire en sorte que ce qu'on appelle aujourd'hui « politique » devienne un simple rapport entre les besoins de tous et les moyens à mettre en œuvre pour satisfaire ces besoins.

L'objectif essentiel reste donc dans le système donné, la prise de possession par les masses laborieuses des moyens de production et de consommation et la mise en œuvre de ces moyens pour le compte de la collectivité.

Certes, nous ne saurions négliger les revendications immédiates des travailleurs. Ce ne sont pas des êtres abstraits. Les révolutionnaires non plus ne sont pas des êtres abstraits. Mais nous pensons que toute revendication, quelle que soit sa portée et son ampleur, peut et doit revêtir un caractère véritablement révolutionnaire; c'est-à-dire qu'elle doit viser, au-delà de la satisfaction immédiate des besoins, à la remise en cause totale du système capitaliste.

Il n'y a là rien d'impossible. Si, au lieu de diviser ses efforts pour l'obtention d'avantages épisodiques et minimes pour chacune des catégories de salariés, la classe ouvrière s'amalgamait en une seule volonté, unique et implacable, afin d'obtenir une révolution dans les structures capitalistes qui profitent à tous, comme la gratuité des transports par exemple, ce serait la fin, à brève échéance, du capitalisme. Bien sûr, cette mesure ne serait pas suffisante, car les gouvernants auraient encore la faculté d'y remédier en faisant supporter aux classes laborieuses tous les frais de la collectivisation du service des transports sans toucher aux bénéfices des industriels et financiers, mais cela permettrait, à n'en pas douter, une prise de conscience collective et ce serait un premier pas vers la révolution sociale définitive.

Les réformistes de tout poil, et notamment les communistes staliniens, ont coutume de qualifier les anarchistes de « diviseurs de la classe ouvrière ». Mais ceux qui divisent la classe des exploités, qui se font les complices du capitalisme, ce sont bien ceux-là qui subordonnent leurs revendications **aux normes imposées par le capitalisme, à commencer par la** hiérarchie salariale. **N'est-ce pas diviser au maximum les classes laborieuses que d'opposer, dans la lutte quémandeuse d'augmentation de salaire, les intérêts des diverses catégories de travailleurs créées par le système capitaliste lui-même ? C'est à la fois diviser la classe ouvrière et faire le jeu du capitalisme.**

Au contraire, les anarchistes veulent organiser la lutte en vue de supprimer tout ce qui peut être à la base de l'hégémonie d'une « classe » d'individus; les anarchistes proposent de s'attaquer directement **au système capitaliste. Il n'y a pas d'unité concevable si elle n'aboutit à l'unité** d'action anti-capitaliste. **Les récentes élections l'ont amplement démontré. Mitterrand circonscrit par les « démocrates de droite », c'est une nouvelle condamnation de la** division politique de **l'opposition. Ces millions dépensés en vain pour la campagne électorale, n'auraient-ils pas été mieux employés en aidant** matériellement et effectivement **le peuple à se défendre contre les abus du système capitaliste ?**

Nous sommes pour l'action directe. **Nous sommes pour une lutte effective en vue de réaliser** l'égalité économique et sociale. **C'est d'abord, pour tous ceux qui veulent un monde meilleur et qui voudraient voir écartée la menace d'un conflit mondial armé, un problème de** prise de conscience. **C'est ensuite un problème de moyens. Et nous ne devons reculer devant aucun de ceux qui s'offriront à nous pour assurer le triomphe de la Révolution Sociale.**

LE VRAI PROBLEME

L'évolution rapide des économies capitalistes ne laisse aucun répit aux administrations étatistes. L'Etat, garant du profit, se voit obligé d'intervenir de plus en plus directement dans cette orientation économique. C'est l'Etat désormais qui dirige l'expansion, parce que le maintien de la formule « prix, salaires et profits » est conditionné par la valeur des exportations.

Il ne suffit pas de provoquer la centralisation industrielle pour diminuer les prix de revient et rendre les prix de vente compétitifs sur le marché mondial, il faut encore intégrer les salariés dans ce complexe économique de l'entreprise par un illusoire droit de gestion qui les soumet au patronat et au plan d'Etat.

C'est une tâche difficile que de faire participer allégrement les salariés à la production d'une abondance dont on leur refuse la jouissance !

La centralisation économique exige une centralisation politique correspondante, et dans cette hiérarchie des pouvoirs l'individu se trouve limité dan ses interventions professionnelles et civiques au fur et à mesure qu'il s'éloigne des vues d'ensemble et de la possibilité d'une intervention efficiente dans le processus économique.

Le fait d'avoir placé l'économique sous le contrôle et l'autorité grandissante du politique, le prive de la possibilité de participer à la gestion réelle de l'économie. Il perd à la fois sa fonction politique par délégation illusoire et son initiative économique par intégration dans le politique...

L'autogestion des choses, terme supérieur du socialisme, exige une responsabilité consciente de l'individu dans sa participation directe à l'administration générale de l'économie.

Grâce à cette participation directe, il resterait en contact avec un ensemble d'activités manuelles et intellectuelles l'éclairant sur son propre comportement. Le mécanisme de l'administration des choses ne cesserait pas de lui apparaître dans sa complexité, ce qui lui permettrait d'être à la fois un exécutant et un administrateur, de pouvoir déterminer ses droits et ses devoirs.

Si, au contraire, le travailleur abandonne à l'Etat et à son cortège de technocrates et de bureaucrates l'initiative de l'orientation économique, il perd sa fonction initiatique, son autonomie, le sens de la responsabilité; son esprit se perd dans une profusion de commandements, de décrets et de lois qui rendent chaque jour plus difficile la solution de problèmes vitaux.

Au fond, l'individu ne peut conquérir sa personnalité que par refus du politique qui l'asservit en le corrompant.

Sous l'étreinte du politique, on voit se débattre de grands esprits qui ne sont pas foncièrement des esclavagistes. C'est ainsi que nous relevons un article d'un professeur de droit et de science économique. Effrayé par le désordre capitaliste (dont il ne se propose pas de sortir), il clame à tous les échos : « Je suis à la recherche d'un homme ! »

Pour lui, le général est usé, dépassé : il faut le remplacer... !

« Par un homme ni blanc, ni rouge, supérieur à toutes les divisions, absolument libre de toute aliénation aux partis et aux groupes, et qui seul, sans appui, sans argent, sans micro, ait le courage de tenir à tous ce langage des faits :

« Voici les besoins essentiels du pays. Voilà les moyens que je vous propose d'y appliquer. Si en deux ans, « date pour date de votre dernier suffrage », je n'ai pas réussi dans cette tâche, je m'engage solennellement à démissionner avec l'équipe gouvernementale; et, tel le héros antique, déçu peut-être mais intègre, je retournerai à ma charrue... »

J'admire particulièrement que cet auteur ait pensé que, peut-être, ce Messie pourrait être déçu... quelle raisonnable réserve !

Ainsi, voilà un grand maître de l'économie et des contingences politiques à qui ne suffit pas d'avoir usé un Messie, et qui nous propose de le remplacer par un autre thaumaturge !

Si j'ai choisi cet auteur, c'est parce qu'il est un des sociologues les plus éminents de notre époque, et qu'à travers ses divagations politiques, il fait parfois des propositions économiques relativement valables pour son temps. Il est de ceux qui, sans vouloir abolir le droit de propriété, voudraient lui substituer le « droit d'exploitation », sa gérance contractuelle par les patrons et les travailleurs associés dans le partage des fruits; mais quel partage équitable ?

Il n'y a qu'une « part entière » : c'est la jouissance totale, la jouissance commune.

Dire non à la guerre atomique parce qu'elle peut détruire la part entière n'est pas suffisant : les élémens dits *classiques* suffisent à détruire les trésors du travail, la peine des hommes et ces derniers eux-mêmes... C'est la guerre qu'il faut empêcher par le désarmement total. Et cela, monsieur le professeur, ni votre Messie, ni votre capitalisme contractuel ne peuvent le réaliser : il faut abolir le capitalisme, et passer du gouvernement des gens à l'administration des choses.

Je suis étonné qu'un aussi remarquable professeur ne sache rédiger, poser un problème aussi simple. Le voici :

« Etant donné que l'économie capitaliste réalise l'abondance des biens, on la pourrait réaliser du jour au lendemain, sans vouloir, toutefois, satisfaire tous les besoins, parce qu'elle ne veut distribuer gratuitement ce qu'elle ne peut vendre, n'est-il pas illogique, irrationnel, inhumain et injuste de piétiner dans un pareil désordre ?

Par quoi remplacer le système de « vente et d'achat », de telle façon que chacun reçoive selon ses besoins ?

Tel est, professeur, le problème qu'il faudrait résoudre au lieu de s'égarer vers des conceptions mythologiques et ridicules qui ont teinté l'Histoire de sang, de misères, de violences, d'ambitions malsaines et d'asservissements spectaculaires...

Tel est, professeur, ce qu'il faudrait dépasser. Vous enseignez le Droit ? Eh bien, apprenez donc à vos étudiants, en avant-propos, que « le droit humain » doit être à la genèse de toute société, et que le droit de consommation et d'usage pour tous en est la matérialisation logique.

Vivre, n'est pas découvrir les sources de la rentabilité et du profit, mais organiser, aménager une administration des choses qui satisfasse à la fois : les besoins, la sécurité sociale, l'intelligence et la dignité. Ce chemin-là n'est pas un sentier politique, mais une voie ouverte à tous les esprits qui savent se dégager « intégralement » du désir d'exploiter leurs semblables : c'est le chemin de la liberté.

G. B.

EN FLANANT...

Le pape Paul du Vatican s'est prononcé, par le moyen de l'O.R.T.F., contre le communisme athée.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le Pape soit contre les athées.

Ce qui est étonnant, c'est que ce pape utilise les moyens d'information laïcs, moyens appartenant en partie à des athées, pour divulguer sa propagande contre la liberté de conscience.

∴

Du Courrier des Démocrates :

« *Un* oui *à la stabilité dans la Liberté pour le mouvement* ».

« *Pour rester français, soyons européens.* »

∴

Pour 80 millions d'argent de poche, 150 millions, environ, pour frais de bureau et cadeaux à gogo, on peut bien se sacrifier pour la France. Se sacrifier en faisant des voyages payés.

∴

Tous les candidats sont pour la France, aucun n'est pour les Français.

∴

Citoyens. Voter c'est vouloir se décharger sur quelqu'un de toutes les affaires publiques. C'est manquer d'opinion propre. Or, voter c'est abdiquer...

∴

On prévoit peu de ballots pour le ballottage.

∴

« *Expansion économique et productivité.* »

Et bombe atomique pour nous pulvériser.

C'est tout un programme.

ESOPE

Aliénation moderne

Les syndicalistes réformistes soutiennent la thèse selon laquelle le problème de l'aliénation des travailleurs ne se posant plus au niveau des satisfactions immédiates et indispensables, comme la nourriture, il n'y a pas à proprement parler un climat de misère parmi les classes laborieuses; climat qui, dans d'autres circonstances, pourrait amener ces classes à renverser violemment l'ordre établi. Les besoins ne se poseraient plus dans les mêmes termes et l'on pourrait exiger, selon ces théoriciens, plus de bien-être mais seulement cela, uniquement une amélioration de la condition des non-privilégiées.

L'erreur consiste à juger des conditions actuelles selon les critères valables historiquement à une autre époque. En d'autres termes, ce qui constituait les besoins essentiels à un certain stade de l'évolution économique n'est plus valable aujourd'hui compte tenu des progrès techniques réalisés.

D'autre part, il est des problèmes essentiels qui ne se posaient pratiquement pas à une époque antérieure bien que l'on puisse parler de misère à cette époque et qui, de nos jours, deviennent cruciaux comme la question du logement pour prendre un exemple concret. Or, cette question du logement est prête de ramener la condition prolétarienne à son point minimum et à détruire le mythe de l'ouvrier bien nourri et bien vêtu tant il est vrai que les loyers d'habitation vont bientôt prendre, dans la masse du salaire ouvrier une proportion qui réduira énormément les autres possibilités d'existence (nourriture, loisirs, etc...) Ceci est déjà vrai pour certaines catégories de salariés. Cette question du logement pose d'autant plus facilement le problème du renversement immédiat et violent de la société capitaliste qu'elle ne saurait être réglée par une meilleure « distribution » de la production mais qu'elle sous-entend un plan révolutionnaire de construction qui ne peut être inclu que dans un système social collectiviste. L'habitation est devenue l'une des sources de revenus les plus importantes pour les exploiteurs et la réglementation gouvernamentale en matière de logements permet les spéculations les plus monstrueuses. Les capitalistes se refusent à envisager un plan rationnel de construction car ils se priveraient par là même de l'un des domaines dans lesquels des fortunes colossales peuvent encore se constituer du jour au lendemain. Il s'agit d'une crise qu'on souhaite voir durer le plus longtemps possible.

Quant aux loisirs il faut retenir qu'ils se sont développés surtout sur le plan commercial et si, dans une certaine mesure, ils demeurent accessibles, ils sont dans la plupart des cas, pris sur le temps qui devrait être consacré au repos. Le seul fait de l'accroissement des heures de travail si l'on tient compte des heures supplémentaires effectuées pour « allonger » le salaire, placé en parallèle avec les possibilités de loisirs dont seuls quelques privilégiés ont le temps de bénéficier, démontre que l'aliénation de la majorité est une aliénation globale qui ne conserve de l'individu que sa qualité d'« outil » et entend ne considérer que cet unique aspect pour en tirer tout le profit possible.

Il ne s'agit donc pas de revendiquer une plus grande part de la production. Le problème est bien au delà. Il s'agit d'imposer d'autres principes régissant les rapports de production et l'organisation sociale. L'ère du collectivisme est la conséquence logique du progrès des techniques de production. Seule la volonté de maintenir la hiérarchie et les profits s'oppose à son instauration. C'est le principe même du régime capitaliste qu'il faut supprimer. Ce principe n'étant que la théorie d'un état de fait complexe existant, il n'y aura pas de progrès social réel sans une phase de destruction des institutions néo-bourgeoises et de mise en place simultanée d'une économie rationnelle distributive.

L'action directe est le seul moyen d'émancipation authentique parce que ce moyen attaque le système coercitif dans ses institutions réelles et oblige le travailleur à élaborer à l'avance les rouages concrets qui devront remplacer, dans la société future, le complexe économico-financier qu'il se propose d'abattre.

La prise de conscience du caractère « dépassé » des institutions capitalistes ne pourra avoir lieu, sur le plan collectif, que si ces mêmes institutions sont remises en cause globalement par une attaque directe du système en dehors de toute participation aux organes créés par le gouvernement pour maintenir la cohésion des classes dans l'exploitation.

SEVY

ABSTENTION

Que signifie le vote ?

Le vote constitue un sondage de l'opinion publique.

L'opinion publique se forme par la publicité, la propagande, la diffusion d'arguments mensongers, par le martellement de slogans intentionnellement choisis.

L'opinion publique est le fruit de mensonges répandus par la radio et la grande presse, si nous en croyons les propos des protagonistes eux-mêmes, de ceux qui se servent de la radio et de la grande presse pour former l'opinion.

On a remarqué que l'opinion publique se détériore, car les gens finissent, tôt ou tard, par se rendre compte de la réalité, réalité qui est bien différente de ce que racontent les politiciens.

Lorsque la population se rend compte de la duperie, on dit qu'il y a usure de l'autorité, le peuple ne suit plus les bergers et l'autorité des « puissants » est mise en cause. Il est temps, alors, de changer de politique et de faire miroiter au peuple d'autres programmes.

Comment savoir si l'autorité est usée ? Par les élections.

Les élections renseignent les politiciens qui apprennent ainsi dans quel sens nouveau doivent être dirigées les aspirations populaires afin de pouvoir continuer à les berner.

L'abstentionnisme entrave le travail des politiciens. De là la campagne contre les abstentionnistes.

Un peuple qui s'abstient de voter est un peuple difficile à gouverner, c'est-à-dire à exploiter, du fait qu'on méconnaît ses tendances politiques et du fait aussi qu'il se désintéresse de la sauce à laquelle on veut le cuisiner.

S'intéresser aux affaires publiques signifie prendre une part active à ces affaires. Or, voter c'est prendre une part négative, cela dénote certaine paresse mentale. Certains électeurs se disent : « Puisqu'il faut qu'il y en ait un qui commande, je préfère que ce soit celui-ci ou celui-là. » S'il gagne la compétition électorale, je n'aurai plus qu'à me laisser aller, lui, il arrangera les choses selon ma convenance de façon que je puisse gagner beaucoup d'argent. S'il perd, j'attendrai jusqu'aux prochaines élections.

Toute son activité publique s'arrête là. Il s'abstiendra de toute action positive. Il refusera de se joindre à quiconque pour manifester un mécontentement, pour protester contre une injustice, pour organiser un groupe de résistance, etc. Pour quoi faire, puisqu'il a voté et que son élu s'occupera de tout. Il a le sentiment qu'il a fait son devoir en votant et il se fiche de tout le reste.

Les meneurs, dira-t-on, votent, ce qui ne les empêche pas de mener une action.

Bien sûr, mais s'ils mettent un bulletin dans une urne c'est plutôt pour entraîner les autres, c'est pour donner l'exemple. Ils se font même photographier au moment de mettre le petit papier dans la boîte pour montrer qu'eux aussi ont voté.

Le devoir de chaque Français et Française, de chaque personne qui a une opinion propre (prendre le mot dans les deux sens), de l'honnête homme, n'est point celui de voter, mais celui de se révolter contre l'injustice, de s'organiser dans des syndicats de résistance contre l'exploitation humaine, de se préparer pour mettre un terme au système de corruption sous lequel nous gémissons.

Penser qu'un homme dévoué doit s'occuper du bien-être de tous est malhonnête.

Chacun doit prendre sa part de responsabilité dans la vie publique, et non attendre que quelqu'un d'autre s'en débrouille pour lui.

Le devoir est donc de s'abstenir de voter.

Voter c'est démissionner.

J. C.

LA SOIREE DU 5 DECEMBRE

J'ai (en mon for intérieur) voté pour le meilleur. Le meilleur ? Le moins pire de ces vaniteux vampires convoiteurs du piédestal de notre chef génial !

Le Sincère, l'Ingénu, j'ai nommé Marcel Barbu. Mais il n'a pas eu de veine, car ceux qui prennent la peine de réfléchir quelque peu, ne sont pas nombreux, nombreux !

Donc, hier soir, je m'installe bien calé près de mon poste, attendant les résultats. D'abord, le chef de l'Etat, avec un certain sans-gêne, porté par les indigènes de Wallis-Calédonie (nos dernières colonies), rapidement, prend la tête; mais ne dura, cette fête, pas longtemps, les électeurs, sis en différents secteurs, enfermés dans l'hexagone, de Dunkerque vers Bayonne, vite mirent le holà ! L'on put entendre cela qui paraissait improbable : cette avance confortable, allait en s'amenuisant, et bien vite en s'épuisant elle franchissait alors la limite de la moitié qui incite le candidat dictateur à mâchonner sa rancœur... !

Mais, à la fin, il l'emporte; pourtant, c'est de telle sorte qu'il devra y revenir, et, derechef, consentir à pousser un cri d'alarme sur les Etranges Lucarnes, cela sous peine, qui sait ? de terminer non placé.

Quant au sieur Barbu, mon pote, je le prie de prendre note : en matière d'Etat, la vérité ne paie pas. Mais bien plus la redondance, la poudre aux yeux, la jactance. On croit volontier qui dit : « Demain, l'on rase gratis ! » Barbu, dans cette galère, qu'allais-tu, qu'allais-tu faire ? Croyais-tu que les Français allaient se mettre à penser ?

S'il votent, c'est pour qu'on pense pour eux, puis que l'on dépense leur pognon avec ardeur pour la Gloire et la Grandeur ! Tu n'es, toi, qu'un honnête homme, et tu ne proposes, en somme, que bon sens et liberté.

Allons, viens, sèche tes larmes, pour vaincre il faut d'autres armes que tu ne peux accepter.

Et surtout, qu'il t'en souvienne, les fauchés, les malheureux, les mal-logés, les teigneux, ne doivent, quoiqu'il advienne, jamais compter que sur eux !

BLANQUET

UNION REGIONALE DE LA LOIRE-ATLANTIQUE

L'U. R. de la Loire-Atlantique tiendra sa réunion générale le dimanche 20 janvier 1966, à 10 heures, Café Flesselles, quai Flesselles, à Nantes.

Ordre du Jour : Propagande; trésorerie; tour d'horizon sur la situation syndicaliste en Loire-Atlantique. Sont invités nos responsables d'Angers et de la Sarthe.

LES ANARCHO-SYNDICALISTES

Je ne sais plus qui m'a dit, un jour, que de plus en plus le pouvoir subjectif de l'image l'emporte sur l'expression graphique; en tout cas, il faut admettre que le nombre de revues à grands clichés, les magazines, pour être plus précis, ont une nette tendance à proliférer.

Mais là n'est pas le sujet pour l'instant; il s'agit simplement de noter que la C.G.T., la C.F.D.T. et F.O., peut-être pour faire plus... disons moderne, ont elles aussi sorti leur magazine. Or, et c'est là que nous voulions en venir, nous avons eu le plaisir de lire dans le n° de « F.O. magazine », un passage très intéressant d'une allocution de G. Vidalenc qui, paraît-il, possède le beau talent de savoir écrire l'histoire du syndicalisme.

« Les travailleurs que l'on appelait alors les anarcho-syndicalistes, c'est Georges Vidalenc qui parle, répudiaient évidemment toute espèce de discipline trop contraignante et ils ont maintenu dans notre organisation un ferment de libre pensée et de recherche constante et surtout ils y ont apporté des valeurs humaines qui ont donné à l'ancienne C.G.T. toute sa physionomie. »

La C.G.T. actuelle se serait bien gardée de faire cet aveu, aussi nous devons remercier Georges Vidalenc de s'être substitué à un quelconque Benoit Frachon et de mettre en relief cette réalité historique.

Cependant, il reste encore à préciser que la catégorie de travailleurs que l'on appelait les anarcho-syndicalistes, n'a pas completement disparu de notre planète comme on voudrait le faire croire. Ils sont encore nombreux ceux qui n'acceptent pas n'importe quelle espèce de discipline (pour nous il ne peut y avoir qu'une discipline librement consentie), ceux qui restent le ferment de la libre pensée et de la recherche constante, au sein de la classe ouvrière. Le but de la C.N.T. est précisément de les regrouper afin de constituer un mouvement rationnel et conscient.

Car la C.N.T. est restée, à l'encontre de tout autre mouvement ouvrier, fidèle au principe de pleine possession des droits des travailleurs sur l'usine ou sur l'atelier.

« A la confiance dans le dieu du prêtre, à la confiance dans le pouvoir des politiciens inculqués au prolétaire moderne, le syndicalisme substitue la confiance en soi, à l'action étiquetée tutélaire de Dieu et du pouvoir, il substitue l'action directe — tion sociale — des intéressés, c'est-à-dire des salariés. » (Victor Griffuelhes).

C'est peut-être parce que les travailleurs n'ont pas compris cette force du syndicalisme qu'est la confiance en soi, que la collaboration de classe est devenue à la mode, avec son corolaire; « l'intégration dans les rouages de la machine capitaliste et de l'Etat. »

C'est là une erreur qui peut s'expliquer par le fait que certains n'attribuent au syndicat qu'un rôle purement transitoire dont l'application se limite à de simples revendications matérialistes et corporatives. Or, notre horizon doit être plus vaste.

Le syndicalisme est en mesure de mener une action concrète pour la protection de toute denrée considérée d'utilité publique; pour la rationalisation du travail en vue d'utiliser au maximum les techniques et le matériel moderne et réduire au minimum l'effort des ouvriers; pour la satisfaction des besoins de toute la population afin d'atteindre le stade de l'égalité économique.

C'est la conviction des anarcho-syndicalistes d'aujourd'hui qui, comme ceux d'hier, restent le ferment de la libre pensée et de la recherche constante.

J. SORIANO

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
COP-Soriano- 14.103.62 Paris.

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

NON

Nous ne sommes pas d'accord avec Henri Arvon, quand il écrit dans « l'Anarchisme », collection « Que sais-je ? (1) : « Si cependant on nous objectait que l'anarchisme, loin d'être mort, fait encore partie du tableau idéologique de notre époque, nous répondrions que ses quelques manifestations littéraires et philosophiques actuelles nous font penser aux derniers surgeons d'un tronc où la sève ne monte plus que très parcimonieusement. »

Nous ne sommes pas d'accord, non plus, avec Jean Maitron, quand il écrit dans : « Ravachol et les anarchistes » (2) : « L'anarchie est-elle donc morte ? Sans aucun doute. Comme est mort ce socialisme qui vivait d'émancipation « sociale », « grève générale » dont chacun pensait qu'elles seraient mères de liberté et de fraternité dans une abondance immédiatement donnée. »

En vérité, de Proudhon, déclaré constructeur, à Bakounine, déclaré destructeur, ceux qui n'ont pas voulu approfondir leurs travaux ont fait place à une absence de prise de position autorisant la fragilité de l'espoir d'une harmonie sociale. La construction d'un ordre nouveau, fondé sur la liberté, ne pouvait se réaliser sans l'éducation du peuple, éducation se trouvant difficilement réalisable du fait de la propagande étatiste présentant l'anarchie comme la plus grande désorganisation, le plus fantastique des désordres.

De là à prétendre que l'anarchie est morte, il n'y a qu'un pas, réalisé rapidement par des historiens qui n'appartiennent pas au mouvement anarchiste et qui jugent sur des textes plus ou moins favorables à l'anarchie. Pour ceux-ci, la propagande par le fait retient seule leur attention ; ils veulent ignorer le long travail d'éducation et de préparation révolutionnaire qui les militants poursuivent.

La révolution anarchiste ne peut se faire, avec chance de succès, que si une minorité est capable de la mener à bien. Toutes les révolutions qui n'atteignent pas le but assigné, échouent du fait d'un manque de préparation.

Le combat de rue, dans la révolution de demain, n'est qu'une très modeste phase de l'anéantissement des pouvoirs ; ce qui compte, c'est d'interdire, par l'application d'une civilisation nouvelle, le retour à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Sans contester l'utilité de l'acte destructeur dans un mouvement révolutionnaire, cet acte ne doit être réalisé que pour la mise en place de l'acte constructeur. La révolution ne peut être qu'à la mesure de ceux qui ont le courage de la préparer et de la vivre.

Le fait que la presse ne mentionne plus d'attentats anarchistes, que le régime des bombes appartient au passé, ne signifie pas que l'anarchie est morte, bien au contraire, elle vit, mais elle a évolué, elle s'est élevée et ne montrera sa force, si besoin est, que le jour favorable à l'élévation du monde du travail vers des jours de liberté et de véritable fraternité.

N'en déplaise à quelques historiens, l'anarchie et le syndicalisme révolutionnaire existent. Point n'est besoin d'un important effectif de militants pour changer le désordre de l'Etat en un ordre libertaire. Nous nous refusons à la prétention de soumettre les travailleurs à une idéologie imposée.

Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, aucune obligation ne peut nous contraindre à nous abaisser aux directives d'un parti politique ; nous refusons de donner à autrui, par un bulletin de vote, le droit de nous représenter ; nous sommes des hommes majeurs. « *Les anarchistes se sont toujours maintenus purs et restent le mouvement révolutionnaire par excellence, le mouvement de l'avenir, parce qu'ils ont su résister à la sirène électorale.* » (Malatesta.)

René VILLARD

COMME C'EST CURIEUX

Pendant des siècles, l'Eglise, l'armée, les hommes politiques de tout acabit ont violemment critiqué, condamné les hommes et les femmes qui estimaient que la procréation humaine devait être libre, que les couples devaient pouvoir procréer selon leur bon plaisir, que les moyens pouvant freiner la procréation devaient être divulgués, vendus librement ; enfin, que les jeunes hommes, jeunes femmes devaient être conseillés, renseignés sur les possibilités d'éviter la venue d'enfants non désirés. Des hommes, des femmes, les Malthus, les Dévaldès, les Humbert, les Lagroua Weill-Hallé ont milité, et militent encore, pour que les humains prennent conscience de leur responsabilité procréatrice, et ce, malgré la fameuse loi de 1920. Actuellement une forte proportion d'hommes, religieux et politiques, semble favorable au planning familial. Pourquoi ? On peut, naturellement, penser qu'ils sont plus clairvoyants, plus courageux aussi, que leurs collègues politiques ou religieux ; cela se peut, mais je ne le crois pas. Alors, pourquoi cette position prise par des « personnalités » religieuses et politiques ?

Voici ce que dit Monsieur Mitterrand : « Il n'est plus besoin de dénoncer les conséquences dommageables pour la santé publique et la vie des familles de la loi du 31 juillet 1920 ; des millions de femmes vivent dans la hantise d'une grossesse indésirée, des familles sont déséquilibrées par des charges insupportables. » Messieurs Tixier-Vignancour, Marcilhacy, Lecanuet, dans leur programme de « candidat à la présidence de la République » nous donnent l'assurance que cette loi sera revisée, voire supprimée ; enfin, le gouvernement actuel fait examiner le problème du contrôle des naissances par une commission dirigée par Mr. Marcellin. L'Eglise, pour sa part, déclare que sa morale en matière sexuelle n'est pas aussi rigoriste qu'on le croit communément et qu'elle est prête à admettre le Birth Control ; encore un peu et elle va nous déclarer que, de tout temps, elle a lutté pour la liberté conceptionnelle, voire l'union libre.

Tout cela, c'est du baratin ; ni l'Eglise, ni les hommes politiques n'ont désiré, et ne désirent l'émancipation de la femme sur le plan sexuel. Si, actuellement, ils se livrent à un certain battage, cela tient à deux raisons. La première est naturellement électorale : il est certain que la majorité des humains se pose le problème de la natalité en surnombre et qu'elle désire voir prendre une position à ce sujet, et que ni l'Eglise, ni les partis politiques ne pouvaient laisser dans l'ombre ce problème au moment des élections présidentielles. Mais, surtout, la deuxième raison, la principale, est la peur des bourgeois devant cette surnatalité tant dans les pays sous-développés que dans les pays dits évolués. La grande bourgeoisie a peur, peur de l'avenir, peur des futurs blousons noirs et dorés. Là, et là seulement, réside la politique menée actuellement par les hommes politiques et par les religieux. Comment se résoudra ce problème ? Ne nous faisons surtout pas trop d'illusions. La loi de 1920 n'est pas encore abolie.

G. PIOU

La conscience des époux

Les associations familiales catholiques se déclarent contre l'autorisation de la propagande anticonceptionnelle. Qui ne ferait, disent-elles, qu'accentuer le climat d'érotisme qui règne actuellement en France. Elles prétendent, ces associations, que ce problème ne relève que de la conscience des époux, et que la suppression de la loi de 1920 ne ferait pas diminuer les avortements clandestins.

On ne peut être plus hypocrite, plus jésuitique, plus tartuffe que par cette façon de présenter les choses. Les associations familiales catholiques savent très bien que la majorité des ménages ne désire pas avoir une nombreuse progéniture : s'ils en ont davantage, il s'agit d'enfants non désirés, ce qui ne veut pas dire forcément mal aimés. Il est là, et, bon gré, mal gré, on l'accepte. Le temps passe et il s'élève avec les autres. Mais, que de pleurs, que de désespoir quand la femme sent qu'elle attend un enfant ; quelquefois, c'est l'avortement, dans de plus ou moins bonnes conditions ; le plus souvent, par peur des suites, tant sur le plan physique que pénal, le couple recule devant cette solution, et c'est la naissance d'un nouvel enfant malgré des moyens financiers très restreints.

Si l'Eglise, l'Etat admettaient, conseillaient les moyens actuels de contracepion, il est fort probable, pour ne pas dire certain, que l'année suivant cette prise de position, il y aurait moitié moins de naissances, et ce, en laissant les couples agir suivant leur conscience. Parmi les couples acceptant le Birth Control, plus de la moitié serait de religion catholique.

En ce qui concerne le climat d'érotisme, que l'on ne nous fasse pas rire. Les revues pornographiques sont peu nombreuses et relativement peu lues. Mais le climat laissé par les guerres, les séquelles de la guerre sur le plan sadique, alors là, il y a beaucoup à dire. Les associations jésuitiques de cette religion, qui comme toutes les religions prêchent blanc, mais agissent noir, savent tout cela mieux que nous, ayant accès plus facilement que nous aux sondages, statistiques, médicaux et sociologiques, mais elles ne diront jamais la vérité, étant l'esclave, du moins sur le plan financier, du capitalisme international.

GRACCHUS

Le Gérant responsable
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

EN AVOIR, OU PAS !

Il s'agit des enfants ! La question est singulièrement d'actualité, depuis que l'un des candidats a promis de s'en occuper, s'il était élu. Dans la presse, l'encre coule à flots, et l'on en parle même dans les sacristies ! C'est dire si le nombre de balourdises accumulées sur le sujet peut être grand ! Colloques par ci, tribunes par là, enquêtes et questions posées à tel célèbre docteur, ou à telle présidente de comité pour la protection des filles-mères, ou encore à tel homme politique influent, quand ce n'est pas tout simplement à un quelconque porte-soutane ! Surtout, pensez donc, que « Il Papa » a daigné en parler au Concile ! Entre parenthèses, celui-là, flanqué de son état-major de déguisés célibataires (pour ne pas dire plus) de quoi se mêle-t-il ? Mais ne se mêlent-ils pas de tout, ces gens-là ? Bref, comme on dit, la question est posée !

Avec un certain retard, semble-t-il, si je ne m'abuse, et sans remonter pour cela jusqu'à Malthus, certains esprits éminents du XIXe siècle s'en sont déjà occupés. On ne peut oublier Eugène Humbert et les immenses efforts qu'il a fait dans le sens de la limitation volontaire des naissances, ainsi que les anarchistes, autour de Sébastien Faure et Louise Michel. Mais, à cette époque, l'obscurantisme du Moyen Age était encore patent en certains domaines, et le puissant barrage formé par l'Etat, l'Armée et l'Eglise ne fut jamais en danger d'être détruit. Faut-il s'en étonner, quand, un siècle après, en 1965, l'on en est encore au même point ! Du moins, en France, car d'autres pays que le nôtre, et qui ne se piquent pas d'être les Flambeaux de l'Humanité, en sont arrivés à des solutions rationnelles que nous sommes encore à espérer.

Un journal de province, « Sud-Ouest », vient de procéder à une enquête sur la régulation des naissances. Voici ce qu'il dit :

« *Nous avons interrogé à Toulouse, Bordeaux, La Rochelle, Angoulême, Mont-de-Marsan, Périgueux, Tarbes, Lourdes, Pau, Agen, etc., des personnalités civiles et religieuses — présidents d'associations familiales, prêtres, ou plus simplement hommes ou femmes de la rue — et nous leur avons demandé si elles étaient pour ou contre la régulation des naissances. Vous lirez ci-dessous leurs réponses...* » De ces réponses, je vais extraire les lignes les plus significatives. C'est d'abord, un gynécologue toulousain qui parle en ces termes, après une courte dissertation dans laquelle il dit ne considérer que le plan humain et médical. « *Donc oui à la régulation des naissances, par une action éducative des deux éléments du couple. Il suffirait de 12 heures par an (60 minutes par mois) pour leur enseigner des moyens naturels, inoffensifs et efficaces de se protéger contre les risques.* » Diable, voici qui simplifie bellement la question ! Il existe donc des moyens naturels, inoffensifs et efficaces. Alors, pourquoi tant de reticences de la part des pouvoirs publics, du corps médical et aussi de tant d'associations familiales : 12 heures d'étude par an, c'est vraiment peu, si le résultat est probant.

Voici, maintenant, un sociologue de Toulouse, appartenant au Comité départemental de lutte contre la faim. Il s'exprime ainsi :

« *En ce qui concerne la France, où il semble que la régulation des naissances et l'utilisation des produits contraceptifs auraient surtout pour but de déminuer le nombre des avortements interdits et clandestins, cette mesure ne paraît pas urgente...*

Néanmoins, à la fois du point de vue des familles et du point de vue de la société, un certain contrôle est admissible ; mais les moyens d'y parvenir sans risques sont encore discutés, même entre les experts. »

Allons bon, voici que les deux « ologues » de Toulouse ne sont pas d'accord, sur les moyens surtout. Pour le premier, il existe des moyens naturels, inoffensifs et efficaces, ce que le second paraît contester. Gardons-nous de trancher le différend, pour l'instant. Vient, ensuite, un prêtre ! Personnellement, c'est bien le dernier personnage à qui je m'adresserais, si j'était chargé d'une enquête de ce genre. Inutile de s'arrêter à ce qu'il dit à part que Il Papa « *a chargé une commission spéciale de l'étude de ce problème et dans quelques années, l'Eglise pourra faire connaître sa position.* » Dans quelques années, ou dans quelques siècles, cher tonsuré, on s'en fout royalement.

Voici ensuite un administrateur familial : « *Le problème de la régulation des naissances est strictement privé.* » Bravo, monsieur l'administrateur familial, bravo ! Mais pourquoi donc ajouter ce qui suit : « *Il convient que chaque famille le règle en fonction de ses convictions religieuses.* » C'est donc que la religion a de l'influence sur le comportement intime de deux êtres qui s'aiment et fondent un foyer ? Nous sommes donc, encore, de ce point de vue, en plein Moyen Age ?

Mais un accoucheur bordelais renchérit même la-dessus. Ecoutons-le : « *Sur le plan moral, le problème ne se pose pas pour moi. Je suis catholique et, bien entendu, je me conformerai aux décisions du Concile et de Paul VI. Maintenant, sur un plan plus pratique, les accoucheurs, vous savez, ne sont pas tellement partisans d'une régulation des naissances. La procréation est une fonction naturelle pour le couple, et le rôle de l'accoucheur est de mettre des enfants au monde.* » Bien sûr, cher monsieur, bien sûr, et plus il y en a, et plus on rit ! Mais qu'entendez-vous véritablement lorsque vous parlez de vous conformer aux décisions du Concile et du Pape ? Je ne vois pas très bien et, en tout cas, je vous préviens (voir plus haut) qu'il vous faudra attendre plusieurs années. Notre accoucheur catholique termine par ces mots : « *Vous savez l'Evangile a dit : Croissez et multipliez-vous, mais on n'a pas précisé le chiffre.* » C'est bien dommage que l'on ne possède aucune précision sur le chiffre, car, dans ce cas, ce ne serait plus qu'une question de mathématique élémentaire.

Voici, maintenant, l'opinion d'un président d'association familiale d'Angoulême : « *Il faut faire un distinguo : Pour les gens en bonne santé je n'en suis pas partisan en raison des abus risquant d'être préjudiciables aux taux de natalité. Sur le plan national, en ce qui concerne les malades et les individus tarés, la question peut être intéressante !...* » Monsieur le faiseur de distinguo, permettez-moi de vous faire remarquer qu'il y a des abus bien plus préjudiciables que ceux dont vous vous inquiétez ! Ceux, par exemple, qui concernent le taux de mortalité. Particulièrement le taux de mortalité obligatoire et collectif, face à l'ennemi héréditaire du moment. Ignorez-vous donc que ce dernier taux, jusqu'ici, a été presque toujours lié à l'augmentation du taux de natalité ?

D'Angoulême, le vicaire général (encore un) dit ceci : « *La question est angoissante en raison du développement extraordinaire pris par cette affaire, sans aucune préparation auprès de l'opinion publique. En ce qui concerne le fond du problème, l'Eglise ne saurait, bien entendu, admettre le principe des restrictions volontaires à la natalité...* » Permettez-moi de douter, mon cher vicaire général, de votre angoisse. Mais n'êtes-vous pas responsable, en grande partie, du manque de préparation de l'opinion publique ? Quand donc avez-vous entretenu vos chères ouailles de cette affaire, comme vous dites ? Quant à la position de l'Eglise, sur le fond du problème, elle est bien connue, et ce depuis longtemps et ce en vertu du principe qui lui est cher, et qui s'énonce ainsi : Laissez venir à moi les petits enfants !

Car, de ces petits enfants, on peut faire de grands enfants, soumis, crédules, taillables et corvéables et propres à leur tour à laisser venir à vous de nouveaux petits enfants !

Les pasteurs protestants, réunis en synode à Nérac, déclarent : « *Selon l'Ecriture sainte, les enfants sont une bénédiction et une joie que tout foyer doit souhaiter. Toutefois, l'union physique est en soi une expression voulue par Dieu de la communion des époux même en dehors de la possibité de procréation.* »

Que voilà enfin des paroles rationnelles. A tel point que, débarrassées de leurs attendus religieux, nous n'hésiterions pas à les faire nôtres. En toute impartialité, l'on doit reconnaître qu'il y a tout de même une certaine différence entre les pasteurs et les curés, et qui si, dans l'ensemble, on peut les mettre dans le même sac, je pense que l'on pourrait mettre les curés au fond du sac et les pasteurs par-dessus.

Une mère de famille répond brièvement : « *La question ne m'intéresse pas, je n'ai pas d'opinion.* » Tandis qu'une autre dit ceci : « *Il s'agit d'un problème trop personnel, je n'y répondrai pas.* »

Que voilà des mères de famille peu bavardes, n'est-ce pas ? Mais, pourquoi n'en avoir interrogé que deux ?

J'imagine qu'elles ont leur mot à dire en cette affaire, non ?

Un autre président d'Association familiale du Lot-et-Garonne n'hésite pas à dire : « *Je ne pense pas que, dans une société évoluée comme la nôtre, on puisse ne pas être partisan du contrôle des naissances..., et si les futurs ou jeunes époux, d'un commun accord, envisagent un espacement raisonnable des naissances, il faut n'y voir qu'une plus grande conscience de leurs devoirs.* »

Très bien, monsieur le président, mais notre société n'est pas tellement évoluée, comme vous semblez le croire, la preuve : le grand nombre de gens qui, pour une raison ou pour une autre, ne sont pas partisans du contrôle des naissances.

C'est maintenant un « préhistorien », membre du Centre national de la recherche scientifique, appartenant à l'Union rationaliste de Pau qui nous fait connaître son opinion en ces termes : « *Je suis pour, car un problème démographique extrêmement grave se pose à l'humanité. La race humaine, en s'étendant sans mesure, est en train de détruire l'équilibre biologique de la nature : disparition des insectes, des oiseaux, détérioration des sols... Laisser proliférer l'humanité sans contrôle c'est donc la laisser aller au suicide. Mais bien entendu, un contrôle des naissances devrait être conçu à l'échelle des nations.* » Très bien, monsieur le préhistorien, avec cette réserve que, si l'on attend pour cela une entente générale entre nations, on risque d'attendre longtemps !

Un père de famille rochelais est aussi partisan du contrôle des naissances, mais il pense que : « *Si l'on abolissait la loi de 1920 et si l'on tolérait la vente des produits contraceptifs, cela ne résoudrait pas entièrement le problème.* » Peut-être, cher monsieur, peut-être, mais il n'empêche qu'il faut commencer par cela, abolir cette loi inique et organiser les fameux produits contraceptifs (fabrication et vente, s'entend).

Un autre gynécologue, de Lourdes, me paraît fort sensé lorsqu'il dit : « *Je suis pour le contrôle des naissances, car je vois là le moyen le plus efficace de lutte contre l'avortement. Les gens qui opposent des interdits moraux ou religieux ignorent ou veulent ignorer la réalité que j'affronte chaque jour : celles des femmes qui voudraient que je « fasse quelque chose » parce qu'elles se trouvent enceintes, celles qu'un « tringlage » opéré dans les pires conditions a mutilé pour le reste de leurs jours, celles enfin qui meurent des pratiques abortives. Refuser de donner à une femme le moyen de choisir la date d'une naissance, c'est la condamner à subir une grossesse qui peut être très préjudiciable à sa santé, à son équilibre nerveux, c'est la condamner à subir la naïveté ou la grossièreté de son mari.* » Voilà, enfin, si je ne me trompe, un raisonnement à la fois humain et concret, le même, d'ailleurs, que celui que tient un médecin haut-pyrénéen qui s'exprime en ces termes : « *Je suis pour la liberté dans la procréation. Dans ma clientèle, j'ai pu observer que trois femmes sur dix refusaient leur grossesse et avaient recours à une « faiseuse d'anges ». C'est beaucoup. Il y a quelques semaines, j'ai vu mourir une jeune fille de dix-huit ans qui avait été atrocement blessée au cours d'un avortement. Devant une telle réalité, on apprend à reconsidérer les concepts moraux ou religieux qui s'opposent au contrôle des naissances.* » On ne peut qu'approuver.

Voici une troisième gynécologue qui donne son avis : « *Dans quelques cas, oui, je suis pour, mais attention. La généralisation est, à mon sens, une mauvaise chose, tant sur la plan moral que sur les plans humain et économique. Nous n'avons aucune raison de faire une limitation outrancière des naissances, alors que notre pays est un pays à sous-consommation.* » Si je comprends bien, ce qui précède, il faut faire des enfants pour résorber le surplus de ce que nous produisons. Mais avant cela, ne serait-il pas préférable de permettre aux économiquement faibles de consommer plus et, s'il y a encore de l'excédent, d'en faire profiter les sous-développés d'autres pays ?

Voici encore un curé. C'est un confesseur de Lourdes dont la déclaration mérite d'être citée : « *Personnellement ma conviction profonde est que le déterminisme du couple n'est pas la procréation, mais l'union de deux êtres... Les Ecritures ne portent aucune condamnation contre l'acte charnel effectué sans volonté de naissance, et ce sont les exégètes qui ont tenté de faire de l'Evangile une sorte d'anti Khama Soutra.* » Ben, mon colon, il n'y va pas de main morte, monsieur le confesseur ! J'ai comme une vague idée qu'il va se faire tancer d'importance par monseigneur ! Aussi, a-t-il trouvé bon de garder l'anonymat. Allons, monsieur le confesseur, après une telle déclaration, n'avez-vous pas honte de continuer à exercer votre principale occupation, laquelle consiste tout simplement à exploiter la crédulité humaine à travers la grille d'un confessional ? Comment peut-on à la fois dénoncer l'œuvre des exégètes de la religion chrétienne et continuer de se comporter comme si les textes n'avaient jamais été tripatouillés ? Ceux que l'on a coutume d'appeler pudiquement des exégètes ne furent purement et simplement que des falsificateurs, et qui plus est, parfois des romanciers. Quant aux auteurs primitifs de cette légende que vous appelez « Les Ecritures », et que personne ne connaît, il y a gros à parier qu'ils devaient être de remarquables conteurs doublés de véritables poètes. Mais, après tout, qu'importe, falsifiée ou non, une légende est une légende, et il est de plus en plus de gens, de par le monde, qui finissent par s'en apercevoir.

Voici, encore, un responsable d'association familiale qui me paraît fort sensé : « *On ne peut s'opposer à la planification uniquement parce qu'elle pourrait faire infléchir les courbes démographiques. Il n'est pas moral de compter sur les maris maladroits ou les femmes naïves pour repeupler un pays. Et, de toute façon, dans des pays ayant admis depuis longtemps la contraception, comme les Etats-Unis, la natalité augmente.* » Enfin, ce qui m'aiderait le plus à affirmer mon opinion, c'est que, parmi mes proches qui combattent le plus la notion de contrôle des naissances, je compte deux ménages sans enfants, un ménage à fils unique, une vieille fille et deux prêtres. Autant dire, étant père de cinq enfants, que je perçois le problème mieux qu'eux. » La loi de 1920 devait aider à compenser les effets de la Grande Guerre. Il n'en fut rien, puisque la courbe démographique continua de descendre jusqu'à ce que soient instaurées les allocations familiales. » Lu et approuvé, monsieur le responsable, et croyez que je suis très heureux d'apprendre ce que vous dites de la fameuse loi de 1920. J'en reparlerai.

Enfin, pour terminer, voici un autre président d'association familiale de Périgueux, qui est contre : « *Pas d'hésitation, nous sommes résolument contre ! Chez nous, on parle de familles heureuses et le problème est envisagé sur un autre plan. Nous n'admettons pas que demain l'on puisse acheter, comme un tube d'aspirine, la pilule contraceptive. Toutefois, il est bien évident que sous le contrôle du médecin ou d'un conseil de médecin, on pourrait, très prudemment, envisager certaine limitation !...* » Quelle chance, monsieur le président, que dans votre association on ne parle que de familles heureuses. A ces familles, toutes mes félicitations ! Tout au plus leur ferai-je remarquer qu'il existe nombre de familles qui sont moins heureuses, sinon très malheureuses, du fait même de cette obligation de faire des enfants qui est présentement celle des couples, en France. N'y en a-t-il aucune autour de vous ?

Au surplus, je serais curieux de voir ce que sera votre action, vous qui êtes résolument contre, et qui n'admettez pas que l'on soit pour, lorsque la loi sera abrogée et que le pharmacien fera fortune en vendant les pilules ! Car, inéluctablement, l'on en arrivera là, et ce sera un immense pas fait dans le sens du progrès, croyez-le bien.

Voici donc terminée cette enquête, à laquelle, malheureusement, on ne peut ajouter le qualificatif de vaste. Elle serait même plutôt restreinte, dans ses dimensions. Elle montre tout de même que les esprits, lentement il est vrai, évoluent. A tel point que des institutions essentiellement conservatrices, et même souvent rétrogrades, telles les Eglises ou les Pouvoirs Publics, ou encore ce qu'il est convenu d'appeler les Corps constitués (magistrature, université, etc.), se voient obligés de s'occuper de la question.

Personnellement, je suis persuadé que cette loi civique de 1920 sera abrogée dans un delai peu éloigné. Je n'irai pas jusqu'à dire, toutefois, que cela se fera sans heurts et dans l'enthousiasme général. Non, et je crois, et même je crains, que les textes qui remplaceront ceux de la loi précitée, ne soient pas d'une luminosité exemplaire.

Le Sabre et le Goupillon, unis plus que jamais, ne manqueront pas d'accumuler les obstacles et il se pourrait fort bien que la nouvelle loi se trouve être, en substance, assez éloignée de ce que le rapporteur futur aurait désiré qu'elle fût. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé pour le Statut des objecteurs de conscience, qui, grâce à un certain Debré, n'est que l'ombre du véritable statut espéré par Lecoin et ses amis.

Mais qu'importe, le Statut existe, et l'on est en droit d'espérer que son amélioration suivra l'établissement d'un régime autre que celui qui est le nôtre actuellement. Il en sera sans doute de même pour notre future loi sur la liberté de la conception (1).

BLANQUET

(1) Car, pour nous, c'est bien de cela qu'il s'agit ! Liberté, liberté entière de faire l'amour comme il nous plait, et non planification, régulation, limitation et autres fariboles. L'intervention de l'Etat, en ce domaine (comme d'ailleurs en d'autres) ne peut être que néfaste !

Quand aux croyants de toutes les Eglises, qu'ils fassent des enfants, si ça leur chante, mais qu'ils foutent la paix à ceux qui n'en veulent pas.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés : C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au siège confédéral de la C. N. T. F. : 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IXe). Métro : Anvers, St-Georges, N.-D.-de-Lorette.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Scrnin, Toulouse.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (Ier arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

VIENT DE PARAITRE :
« **L'Internationale de 1864** »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

UN MOIS EGAL DEUX ANS ET CINQ MOIS

Il ressort d'une étude faite dans 65 sociétés industrielles françaises que les rémunérations du président-directeur général de chacune de ces sociétés s'échelonnent de 80.000 N.F. (8 millions d'A.F.) à quelques 225.000 N.F. (22.500.000 A.F.) par an.

De plus, l'enquête affirme que les cadres reçoivent des primes représentant une moyenne de 31 %, je dis bien trente et un pour cent de leur rémunération totale.

Etablissons un petit calcul.

Pour 80.000 NF cela nous donne :

$$\frac{80.000 \times 31}{100} = 24.800.$$

Soit au total :
80.000 + 24.800 = 104.800 NF
(10.480.000 AF)

Ce qui nous donne un salaire mensuel de :
104.800 : 12 = 8.733 NF (873.300 AF) par mois.

Cela pour les petits présidents-directeurs généraux. Examinons maintenant le salaire, pardon, la rémunération des hauts présidents-directeurs généraux.

$$\frac{225.000 \times 31}{100} = 69.750 \text{ NF}$$

Soit au total :
225.000 + 69.750 = 294.750 NF
(29.475.000 AF)

Ce qui nous donne un salaire mensuel de :
294.750 : 12 = 24.562 NF (2.456.000 AF) par mois.

Un ouvrier moyen gagne environ 9.600 NF (960.000 AF) par an. Si on y ajoute un double mois sous forme de prime, soit :

800 NF (80.000 AF)

Cela nous donne :
9.600 + 800 = 10.400 NF (1.040.000 AF).

Ce qui donne pour l'ouvrier un salaire mensuel de :
10.400 : 12 = 866 NF (86.666 AF) par mois.

A vous de conclure si les besoins alimentaires, intellectuels et autres d'un « cadre » justifient cette différence de rémunération salariale.

G. P.

Contribuables... à vos poches

Deux milliards cinq cent millions de francs, voilà ce que va coûter le « Concorde ». L'Angleterre devra elle aussi débourser la même somme. Ne discutons pas pour savoir si cet avion sera utile ou non. Dans l'immédiat, il faut voir que cette dépense collective donne Deux milliards cinq cent millions divisé par cinquante millions de Français cela nous donne cinquante francs nouveaux (cinq mille francs anciens) par tête de pipe. Une famille moyenne de cinq personnes (les parents plus trois enfants) vont donc contribuer pour la modique somme de 25.000 anciens francs à la frabrication du « Concorde », si toutefois cela n'augmente pas par la suite. 25.000 AF qui seront pris sous forme d'impôts directs et indirects.

Allez, braves travailleurs, faites des heures supplémentaires, l'Etat a besoin d'argent.

B.D.I.C

La actividad de los libertarios en Italia

(Viene de la página 4.)

ganizaron por entonces grandes huelgas en el norte y en la parte central. Se extendieron por solidaridad. Este impulso huelguistico no salia ciertamente de los organismos reformistas y lo sostenian y soportaban los anarquistas. El fomento de huelgas se debia a varias concausas: la boga del sindicalismo francés, la penuria general y el malestar producido por el régimen de opio de Giolitti; de opio mientras no accionaba. Los socialistas politicos eran íntimamente hostiles a las huelgas; los anarquistas, aunque simpatizantes, vivian tan al margen de la acción de gran estilo; consiguióse así que la fuerza obrera fuese canalizada y ramificada en distintas corrientes sindicalistas, sin porvenir glorioso algunas de ellas. En gran proporción acudieron a la *Confederazione di Lavoro*, organismo netamente reformista. Tanto en 1914 (Ancona), como en 1920 (ocupación de talleres en Milán, etc.), como en otras ocasiones se atravesó en la ruta revolucionaria y salvó a gobernantes y burgueses, eliminando así de la lucha social a la masa obrera.

Otra parte de la fuerza obrera fue manipulada por el doctrinarismo ambicioso de *Pagine libre*, revista de Lugano orientada por los Olivetti, Labriola, etc., originarios del sindicalismo reaccionario de Sorel de Paris, resbaladizo terreno inclinado hacia el nacionalismo y el patriotismo. Los orientadores de aquella tendencia fueron heraldos del fascismo. Ya entonces Mussolini se inspiraba en Sorel, escuchó a Pareto y se familiarizó con las tendencias que desde el sindicalismo por el régimen de corporaciones van a marchar rápidas camino de la reacción.

De este ambiente se separó tiempos después Alceste de Ambris que se habia distinguido dignamente en la huelga de Parma, pero en realidad sentia deseo de figurar y destacarse formando grupo separado y adhiriéndose a la táctica de la C.G.T. francesa. Llegó a ser presa del patriotismo guerrero, soportó al fascismo primerizo y se separó después, quedando solo y sin cobijo politico.

De Bolonia, en cambio, procede un sindicalismo robusto inspirado por anarquistas auténticos, en especial por Armando Borghi y la Unione Sindicale Italiana. Fue este organismo un contrapeso de la Confederación, pero nació tardiamente para romper los lazos reformistas que la politica y el nacionalismo como el gremialismo imponian a las masas material e intelectualmente. Por parecidas razones no pudo extenderse algún movimiento favorecido por el sindicalismo como el antimilitarista.

De acuerdo con Francia y en plena plétora colonista, conquistó la Italia de Giolitti el territorio turco de la Tripolitania (1911), siguió la politica de la Entente y en el año 1915 entró, voluntariamente, en la conflagración europea. Ya en *Pagine libre* se habia aprobado la acción de guerra en Tripolitania por algunos dirigentes socialistas y por un anarquista de los más individualistas, convertido posteriormente en jefe fascista. Con todo, aquella empresa colonial no fue del agrado de los demás italianos, incluso de algunos de los componentes del núcleo de *Pagine libre*. En 1912-1913 hubo un despertar tardío —después de un sueño que duró dos lustros—, llegando a creerse de nuevo que la acción revolucionaria no era una quimera. Faltaban, con todo, los medios. Y fue entonces cuando fue llamado Malatesta a Ancona por sus viejos camaradas.

Ya conocia aquella ciudad desde 1894, y en 1897-98 reanudó su acción interviniendo en la propaganda por una publicación, *Volontà*, por sus cursos de conferencias y por la relación con los camaradas, actividad esta última que era la más destacada de Malatesta.

Dio éste a su acción en Ancona un carácter netamente revolucionario, tratando de coordinar nuevamente las posibilidades anarquistas y también de favorecer la intervención de otros elementos: sindicalistas, socialistas, republicanos, libres pensadores, antimilitaristas y otros. Suponia Malatesta poder apartar del control de los jefes directos a todos aquellos elementos idóneos, según él, para la revolución. Se dirige, sobre todo, a la juventud, que se consumia de impaciencia sin lanzarse a la acción por culpa del liderismo reformista que inutilizaba todas las ocasiones.

Hizo lo que pudo hasta la primavera de 1914. Era tema entonces de agitación el acto del soldado Mazzetti —que disparó contra su coronel cuando arengaba a la tropa en favor de la guerra de Tripolitania— y hubo represión gubernamental contra las manifestaciones de violencia, siendo consecuencia de todo aquel movimiento la huelga revolucionaria de Ancona y otras ciudades de la Romaña, además de sublevarse núcleos de población espontáneamente. .

Tuvieron tanta importancia aquellos movimientos locales que durante unos días todo hizo creer que era inminente la revolución social, surgida de ellos. Malatesta fue entonces en Ancona cerebro y corazón de una acción social verdaderamente libertaria, de un comunismo libertario amplio, de gran base. Duró algunos días y no fue vencido, sino aislado y traicionado por la eterna táctica traidora de la *Confederazione* reformista que dio contraorden, introdujo la confusión, salvando así al Gobierno y al Estado incluso a la Monarquía y a la burguesia, a todos los opresores del pueblo.

Tuvo que huir Malatesta. Semanas después empezó la gran guerra de 1914-1918 en agosto. Surgió la agita- Mussolini, etc. Nuevo golpe contra el espíritu revolucionario. Fueron absorbidos los anarquistas por la tarea de combatir la boga patriotica, viéndose paralizados desde 1914 a 1919.

Se rehicieron de nuevo en 1919 cuando el descontento social parecia dispuesto a estallar. Incluso llegaron a reconciliarse comunistas e individualistas, amigos y enemigos de la organización, fundando en Milán *Umanità Nova* y confiando la orientación a Malatesta que entró triunfalmente en Italia, siendo recibido por el pueblo en masa en espera de su emancipación. Aquellas amnistiacíones con ser tan bien intencionadas como eran tenian ya un carácter dictatorial. Se veia que Lenin, Mussolini y D'Annunzio eran «redentores», considerándose a Malatesta un «redentor» más calificado que los otros. No se prestó a aquella farsa Malatesta. Consideró que se le insultaba creyéndole «jefe» y capaz de salvar a la muchedumbre rezagada que le vitoreaba.

Se dio cuenta de que no habia muchas conciencias libertarias y se entregó a la tarea de crearlas trabajando esforzada y incesantemente en 1920 hasta ser detenido en octubre. Pueden releerse hoy los trabajos de Malatesta en *Umanità Nova* (Milán), ya que acaban de editarse por *El Risveglio* de Ginebra (Luigi Bertoni) en edición muy cuidada. Socialistas y comunistas —nuevos éstos en el palenque— trabajaban para ellos, los fascistas tenian manos libres favorecidos por gobernantes y burgueses y cuando el movimiento revolucionario tuvo altura al ocuparse los talleres fue apuñalado por la *Confederazione* con puñalada trapera.

No tardó Malatesta más que unas semanas en volver a la cárcel... Lo ocurrido posteriormente en Italia es un retroceso continuo, una represión permanente contra el espíritu libertario, una tirania sin nombre que desemboca en la supresión de todo espíritu liberal, en la negación del derecho humano y en la infalible espuela fascista. La discusión de ideas terminó en noviembre de 1926, cuando fueron suprimidas las últimas publicaciones libertarias: *Pensiero e Volontà* de Malatesta; *Fede*, de Damiani y Paolo Flores, y *Libero Accordo* de Monticelli (todos en Roma). El resto del pais era un desierto desde mucho antes.

A pesar de la cerrazón fascista, tuvo expresión el pensamiento libertario italiano fuera de Italia: Suiza, Francia, Estados Unidos, Argentina, Uruguay, Australia, etc., multiplicándose las publicaciones. La acción anarquista, después de tantos sacrificios individuales heroicos, no se reanudó. Malatesta lucha intelectualmente y espera poder actuar de nuevo hasta que muere el 22 de julio de 1932... Y sigue sombrio el horizonte.

∴

Creo poder deducir de esta excursión retrospectiva que las posibilidades revolucionarias de Italia fueron interpretadas y comprendidas por Pisacane, Bakunin y Malatesta mejor que nadie, sin olvidar, naturalmente a los compañeros que cooperaron con ellos. Al extinguirse la fe y la voluntar; al apagarse el fuego revolucionario y dominar la ambición del Parlamento; al obstruir el doctrinarismo socialista el camino del progreso, cuando en el medio anarquista, el deseo de *vivir su vida* sin atención y sin responsabilidades se impuso a más de un camarada como derecho inmediato y único sin anhelo de cooperar y propagar las ideas y sin brio para la acción, quedó interrumpida la construcción anarquista. La floración de papel impreso que siguió no pudo ser constructiva.

Fue entonces cuando un número excesivo de compañeros quisieron desentenderse de Malatesta, que siguió propagando incesantemente la necesidad de cooperar en la acción. Cuando se le llamó, en 1913 como en 1919, era ya tarde. ¡Imposible recuperar el tiempo perdido! Hubiera sido muy conveniente escuchar sus consejos en 1889, en 1891 y en 1897; más aún en 1900, en 1901 y posteriormente, cuando la equivoca «libertad» concedida por Giolitti adormeció los espíritus y los acomodó a la rutina.

Si tantos y tantos camaradas italianos como viven hoy dispersos por todas las latitudes del mundo examinan a la luz de su propia experiencia el momento actual; si sintieran la necesidad de separar las necesidades urgentes de las cuestiones secundarias; si trataran de fomentar lo que les une más que de enconar lo que les separa, cabria pensar en un renuevo ideal... Pero en este agrio tiempo autoritario, la tendencia a no ceder parece imponerse contra la necesidad de cooperar con el vecino inmediato y con el fin si se dan matices diferenciales por tenues que sean. Se eterniza la rutina y la enemistad. No se da un paso. Mussolini sigue oprimiendo. Incluso si desapareciera, sobreviviria la tozudez partidista y la antipatia entre tendencia y tendencia, quedando reducido todo al recuerdo que deja el rencor. Que la halagüeña sorpresa contradiga estas anticipaciones. Nada seria tan grato.

MAX NETTLAU

NOTA.—*Este es la conclusión de un trabajo debido a la pluma de Max Netlau. Las anteriores partes no se han encontrado.*

Cresta de Ixacihuatl y Sierra de Guadalupe

(Conclusión)

por Miguel JIMÉNEZ

SEBASTIAN Lerdo de Tejada, primer magistrado (1827-89). Federico Gamboa, novelista. Porfirio Díaz, presidente (1825-1915). Luis Urueta, escritor. Manuel González, primer magistrado (1833-92). Heriberto Frias, novelista.

En 1901 se celebró en Méjico el Congreso panamericano. Situación mísera y sombria. Descontento. Agitación. Fiebre. Al 1906, hartos de sufrir, se lanzaron al paro los remarcables mineros de Cananea. Represalias. En enero de 1907, las llamas se levantaron en la parte de Rio Blanco. Agudas persecuciones. En diversos puntos, los guardias arrastrando a los hombres, atados a la cola de los caballos. Ardiente alzamiento de los campesinos con Emiliano Zapata, así, por la zona de Morelos. Grupos en liza. Grito y enseña de «Tierra y Libertad». Escaramuzas. Combates. Marcha hacia la capital. La Junta. Entre las intrépidas y fervorosas imágenes, Flores Magón, Rojas, Librado Rivera, Rangel, Práxedes G. Guerrero, Araujo, etc. Politicos se suman contra la dictadura porfiriana. Ahora bien, así procurando el desvio sobre el aspecto esencial del movimiento de rebeldía, altamente social. Una nube, una canción y unos caballos en brio, de Pancho Villa. Declaración del 5 de octubre de 1910. Los yaquis sonorenses y otros valerosos indianos, en la pelea. Un buen periódico, «Regeneración», vibrante paladín de ideas y de lucha, fundado por Ricardo Flores Magón. Una actitud deshonrosa, aquella de las autoridades de Los Angeles. Francisco Madero, presidente (1873-1913). Otro, con alevosía, Valeriano Huerta (1854-1916). El 22 de septiembre de 1912 fue inaugurada, en la villa principal azteca, «La Casa del Obrero Mundial». Ello vino a ser, mayormente, una agrupación o club de ansias, premisas y estudios sociales. Venustiano Carranza, presidente, en 1914. Al 1917, un congreso, especialmente reunido en Querétaro, se ocupó, entre otros asuntos, de la franca nacionalización del subsuelo.

En el plan sindical, la C.R.O.M. fue organizada el año 1918. Se estima que en este organismo tuvieron una influencia los elementos del grupo de la Casa del Obrero anteriormente indicada. En 1919, Rosendo Salazar era secretario de dicho grupo. Alvaro Obregón, primer magistrado (1867-1928). Se atribuye su trágico fin al caso de sus medidas anticlericales. Del mes de febrero de 1921 fue conocida la C.G.T. Plutarco Elías Calles, presidente. Igual, Emilio Portes Gil. También, P. Ortiz Rubio. Así, Abelardo Rodriguez. Igualmente, Lázaro Cárdenas. En febrero de 1936 fue organizada la Confederación de Trabajadores de México. Isidro Fabela, representante mejicano en la Sociedad de Ginebra, el 19 del segundo mes de 1937, como instructiva, recibió un comunicado de Lázaro Cárdenas resaltando que «bajo el término de *no intervención* se escudan determindas naciones para no corresponder a lo legitimamente constituido. Nuestro país no puede hacer suyo semejante criterio. La falta de apoyo supone una ayuda indirecta, mas, efectiva, para los rebeldes. Ello, por tanto es, en si mismo, uno de los modos más cautelosos de intervenir.» Isidro Fabela sostuvo que «la España leal, amiga y legitima, agredida, tiene derecho a la asistencia de los demás Estados miembros de la Sociedad de Naciones...» Un cierto proceder, el de Gamboa... El «Mexic», el «Ipanema» y otros navíos partieron de Francia llevando, con sus penas, con sus cariños y con sus deseos a un buen número de exiliados españoles.

Luis González Obregón, literato, autor, entre otras lindas trinitarias, de «México viejo». Manuel Avila Camacho, presidente. En abril de 1942, un bonito regalo, «Solidaridad Obrera», órgano de la Subdelegación de la C.N.T. en Méjico. M. Avila Camacho señaló que «régimen existente en España ha sido impuesto al pueblo español por un golpe de Estado.» Otro admirable obsequio, «Tierra y Libertad». En marzo de 1950, atentado de Salvador Fleitas Rouco contra José Gallostra Coello de Portugal, agente diplomático e impudente franquista. «Solidaridad Obrera», de Paris, publicó en graciosa postal o crónica de «Luciérnagas», «¡Aquel *Platón!*», de Alfonso Vidal y Planas. El 25 de marzo de 1952, se celebró un gran acto de protesta contra la furia de terror en España, en el Teatro Iris, organizado por la C.N.T. y presidido por Juan Montserrat. Intervinieron: Luis Jiménez de Asúa; Raúl Cordero Amador; Ignacio Zugadi; Valentín Tejada; Julio Ortiz Márquez, de Colombia; Ricardo Turlán, del Uruguay; Concepción Palacios, de Nicaragua; Alejandro Sux, de la Argentina; Ricardo D. Alduvin, de Honduras; Vicente Sáenz, de Costa Rica; Ernesto Campuano, de Guatamala; Antonio Cenit, del Perú, Diego Córdoba y Andrés Eloy, de Venezuela. Adolfo Ruiz, presidente. En mayo fue iniciada la C.R.O.C. Septiembre de 1953, un buen periódico, «Alianza». La C.R.T. vino a ser organizada en abril de 1954. El 7 de septiembre, Raúl Noriega comunicó a la Prensa los resultados de sus estudios sobre «La Piedra del Sol» o «Calendario Azteca», concerniente al motivo de los cálculos astronómicos.

El 19 de julio de 1956 se celebró un festival pro-presos, organizado por el grupo «Inquietudes», hablando Liberto Callejas y figurando en el cartel «Sanpedro y Sanpablo», de Muñoz Seca, «Mañana de Sol», de los hermanos Quintero, la niña Campos, Armonía Ocaña, la pareja Montoro-Suárez, etc. Uua sugestiva conferencia de J. R. Magriñá. Grandioso mitin del Movimiento libertario, en cuyo acto Federica Montseny pronunció uno de sus más brillantes discursos. Hizo otras disertaciones. El 7 de enero de 1957, en Orizaba, Rio Blanco, Nogales, etc., tuvieron lugar las ceremonias del cincuentenario en honor de los mártires obreros de Rio Blanco. En abril vino a registrarse un magnifico acto de simpatia, en gracia del ex presidente y miembro del Partido Revolucionario Institucional, Lázaro Cárdenas. Entre los mensajes de afecto, los de Martinez Barrios, Jean Cassou, Gregorio Marañón, Pau Casals y Eduardo Santos. El 14 de julio se celebró un homenaje a Margarita Xirgu, en el Teatro del Bosque. Importante conferencia de Angel Samblancat, en abril de 1958. Una excelente presentación, en revista, el número extraordinario de «Tierra y Libertad». Por el Ateneo Español, homenaje a la actriz Amparo F. Villegas. En los dias 23, 24 y 25 de julio de 1959 se celebró, con unos temas bien apasionadores, el congreso de la Federación Anarquista Mexicana. Estuvieron presentes: Rodolfo Aguirre, Salvador Váquez, Nelson Verdin, Luciano Martinez, Domingo Rojas, Antonio Grasa, Julián Juárez, Esteban Leal y Jesús Puente. Así, Teodoro Esparza, Manuel Sánchez, Antonio Quintas, Saturnino Verdin, Rafael Martinez, Tomás Aguirre, Eliseo Rojas, Jaime Carbó y Anastasio Rodriguez. De la misma forma, Evaristo Contreras, Juan Valdez, Floreal Rojas, Jesús Palencia, Aristeo Martinez, Gregorio Arjona, Florencia Torres Muñoz, Porvenir Rossell, Antonio Merino, etc. Al 1960 vino a formarse el agrupamiento pro-memoria de Ricardo Flores Magón, figurando, entre sus componentes, Alicia Pérez Salazar, Nicolás T. Bernal y Pablo L. Martinez. Posible llegue a poder ofrecernos toda la luz y todo el ardoroso detalle de una época y de unos hombres de arranque como R. F. Magón, P. G. Guerrero, Antonio Villarreal, Juan Sarabia, José María Leyva, Antonio Díaz Soto y Lázaro Gutiérrez de Lara. A consecuencia del sistema castrista, Méjico dio amparo a personas en grave peligro. Sobre el carácter cada dia más acentuado de dicho régimen, Agustin Souchy tuvo razón.

Entre los entrañables seres que reposan en tierra mexicana, Francisco Muñoz, Cristóbal Aldebaldetrecu, Alejandro García, Emilia Abadía, amantísima madre de Domnigo y Francisco Ascaso; Juan Margalef, Eusebio C. Carbó, Hermilio Alonso Martinez, Antonio González Nieto, Josefina, la abnegada compañera del doctor Vallina, Bruno Lladó, Miguel Yoldi, Clara Suriñach, Adelaida Bou, Antonio Rodriguez, Progreso Alfarache, Angel Samblancat y César Ordax Avecilla. Para todos, nuestro pesar doloroso y los claveles sangre de nuestro saludo.

Pedro Gringoire, escritor. Detenidos en la U. S. of A., Méjico acogió al prófugo Agustin Cabrera Hernández y a los marinos desertores Manuel Martin Prieto y Juan Pérez Varela. Adolfo López Mateos, presidente. Los elementos reaccionarios tratan de que Méjico entable relaciones diplomáticas con el gobierno franquista. Así ocurrió en otros periodos, especialmente, en los de Miguel Alemán y Adolfo Ruiz Cortines. López Mateos vino a precisar que «el gobierno actual de España fue impuesto por dos potencias extranjeras».

Entre los compañeros, Pedro Vallina, hermanos Ocaña, José Alberola, Jaime Rosquillas Magriña, Hermoso Plaja, José Viadiu, Liberto Callejas, Juan Garcia Oliver, Domingo Rojas, Patricio Navarro, Juan Montserrat y Marcos Alcón Selma. De igual modo, Severin Ferandel, Subero, Enrique Playans, Ricardo G. Guilarte, Severino Campos, J. Zafón Bayo, Marcet, Benjamin Cano Ruiz, Rosalio Alcón Selma, Enriqueta Camín y José María Aristegui. Asimismo, Juan Riesgo, Muñoz, César Subirats, Esparza, Jaime Riera, Luis Castro Mérida, Fidel Moral, José Arbós y Eliseo Rojas. Por igual, J. Gené, Adolfo Hernández Muñoz, Grasa, Ismael Viadiu Ródenas, Jaime Carbó Romero, Manuel Sánchez Sosa, Efren Castrejón, Felipe Quintas y Rodolfo Aguirre. De la misma manera, F. Torres Muñoz, Mares Velasco, Nicolás T. Bernal, Salvador Vázquez, Gregorio Arjona Castillo, Jesús Puente, Esteban Méndez, Jacinto Huitrón y Evaristo Contreras.

Héctor Cruz, pintor. El 20 de noviembre de 1962, las autoridades de Veracruz acordaron conceder a los refugiados españoles una alta y digna distinción consistente en un pergamino, en el que se hace constar que «estos refugiados se han hecho acreedores al premio de la Superación Ciudadana, la más alta condecoración que se concede para premiar las acciones que honran y benefician a la colectividad». En agosto de 1963, gran gala en la «Sala Molière», con unas palabras de José Moreno Barrancos y Domingo Rojas, la proyección de unas cintas de la contienda española, traidas de Cuba por compañeros que lograron salir, y varios número artísticos. Una buena estampa, «Comunidad Ibérica». Gustavo Diaz Ordax, presidente. El 14 de abril de 1965, Gustavo Diaz hizo saber que «el pueblo libre del México eterno mantiene los brazos abiertos al pueblo libre de la España inmortal». En mayo, el Ayuntamiento de Tijuana rindió un sentido homenaje al ilustre escritor Alfonso Vidal y Planas. Así, en el mismo mes, Méjico acordó su acogimiento a Jesús del Rio y a su familia, produciéndose, por ello, como es natural, la consiguiente alegria. El 18 de agosto dejó de existir el distinguido autor Alfonso Vidal y Planas, cuya desgraciada pérdida vino a causar una fuerte emoción, y un doloroso sentido, en el ámbito de las personas sensibles al influjo y al encanto de las letras españolas.

España al día

(Viene de la pág. 4.)

AMENAZA A LOS UNIVERSITARIOS VIZCAINOS

BILBAO (OPE). — En un despachó que desde Madrid ha enviado la AFP a «Le Monde» se lee la siguiente noticia: «El decano de la Facultad de Ciencias Económicas de Bilbao ha amenazado con suspender los cursos si los estudiantes continúan boicoteando las elecciones.»

LAS ABSTENCIONES

Según la A.F.P., más del 80 por ciento de unos 60.000 estudiantes de las Universidades de Madrid, Barcelona, Salamanca y Bilbao, han manifestado su oposición a las recientes disposiciones gubernamentales concernientes a la enseñanza superior, absteniéndose de votar o votando en blanco en las elecciones organizadas por las autoridades académicas para el nombramiento de nuevos representantes de la clase estudiantil. En numerosos cursos, no habiéndose presentado candidatos, los decanos los han nombrado de oficio.

En las facultades de Medicina y Derecho de Madrid, los candidatos han obtenido el 30 por ciento de votos, pero en otras sólo ha participado en la elección el diez por ciento, a pesar de que la participación es obligatoria. En algunas Universidades el número dé votantes, ha sido inferior. Algunos de los candidatos elegidos han renunciado su cargo diciendo que les habian obligado a presentarse.

En Barcelona se han creado unos «sindicatos autónomos» y una «asamblea universitaria».

La escuela de Ingenieros ha sido cerrada.

LOS AUTORES, EN ESTADO DE ALARMA

PARIS (OPE). — La Agencia France-Presse comunica a «Le Monde»:

«En sesión celebrada el lunes pasado, por la Sociedad General de Autores Españoles, se ha decidido formar una comisión encargada de precisar la posición de los escritores españoles con relación al proyecto de Ley de Prensa y de Edición que actualmente está en estudio en las Cortes españolas.

«La Comisión deberá informar de ello, a los diputados. Según ciertos escritores, esta ley, limitaria la capacidad creadora de los escritores y afectaria al desarrollo de la industria editorial.»

JUICIO ANTE EL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO

MADRID (OPE). — El dia 11 tendrá lugar ante el Tribunal de Orden Público el proceso que se sigue contra Jokin de Garate, José Antonio de Muguerza y otros, por actos ocurridos en Pamplona y de los que el único de carácter material fue el de haberse descubierto en poder del primero una pistola de la que no hizo uso. El fiscal pide para los dos primeros procesados la pena de doce años y un dia de reclusión.

Los interesados han sido notificados de que la Jurisdicción Militar procederá también contra ellos por los mismos hechos.

DETENCION DE UN MAGISTRADO

SAN SEBASTIAN (OPE). — A consecuencia del atraco frustrado a un cobrador de Banco, en Vergara, se practicaron varias detenciones, y uno de los que participaron al parecer en el suceso, después de sufrir un accidente de automóvil, ingresó en el hospital civil de San Sebastián.

Independientemente del sumario que instruye la jurisdicción militar por el atraco, la jurisdicción civil de Vergara ha incoado otro proceso por robo del coche accidentado, que, al parecer, utilizaron los atracadores, y el juez de esta villa encomendó a su colega de San Sebastián, don Manuel Sanz Adán, magistrado juez del Juzgado número 1 de Primera instancia e Instrucción, que interrogara el detenido que se encuentra en el hospital. El señor Sanz Adán se personó en el hospital acompañado de una secretaria, pero, alegando que el juez militar habia ordenado la incomunicación del detenido, los policias de servicio no le permitieron entrar.

Ante la insistencia del juez, uno de los policías fue a telefonear al jefe de la fuerza, momento que aprovechó el señor Sanz Adán para penetrar en la habitación del detenido arrollando la resistencia del otro policia. Denunciada la actitud del juez, el jefe de la fuerza de policia ordenó su detención. Al ser informado del incidente el Fiscal-jefe, se personó en el Gobierno Civil, y obtuvo una orden de arresto para los policias que habian detenido al juez. Al dia siguiente de todos estos sucesos, el primero de diciembre, el gobernador civil interino, en ausencia del titular que se hallaba en Madrid, y el gobernador militar se presentaron en la Audiencia para ofrecer excusas, pero parece ser que en la Judicatura y en la Fiscalia existe el propósito de procesar a los policías por el acto abusivo cometido.

INCLUSO LOS JESUITAS

SAN SEBASTIAN. — En la Universidad de Deusto se ha inaugurado la primera cátedra de Estudios Sindicales de España.

HUELGA DE METALURGICOS

MADRID. — Los obreros metalúrgicos de esta capital y su radio se han declarado en huelga a fin de obtener una jornada de trabajo más corta y un aumento de salarios. Desde hace cinco dias, se niegan a trabajar horas extraordinarias y de ello se resiente la producción de las grandes factorias. «Es corriente que los obreros metalúrgicos trabajen doce horas y aún más» se dice en un manifiesto repartido por la Comisión de los representantes obreros. También se pide en él «un aumento inmediato de salarios de modo que perciban trabajando ocho horas lo que cobran ahora con doce».

COMUNICADOS

VENTA DE TURRONES

Pro compañeros ancianos:

Jijona: la pastilla: 7,00 frs. la 1/2: 3,50. Alicante: la pastilla, 6,00; la 1/2: 3,00; Mazapán: la pastilla, 4,00 frs., la 1/2: 2,00; Crema: la pastilla, 4,00 frs. la 1/2: 2,00 frs. Valencia: la pastilla 2,00 frs.; Toledo: la pastilla, 2,50 frs.; Panecillos: la pieza, 0,50 frs.

F. L. DE TOURS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 26 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE IVRY

Anuncia su acostumbrada asamblea general para el domingo día 2 de enero 1966; lugar y hora habituales.

Orden del día del Pleio regional con su importante temario.

F. L. DE DRANCY

El 26 de diciembre, continuación de la asamblea. Habiendo que nombrar comité regional y cargos de periódico, y no contando para ello las ausencias, ruégase encarecidamente la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE PARIS

Tendrá asamblea general el día 26 próximo a las nueve de la mañana. Presencia indispensable.

«CRONICA INTERNACIONAL»

La acostumbrada crónica de nuestro compañero Gregorio Quintana no va en este número por habernos llegado con retraso.

ADMINISTRATIVAS

Nota: Los compañeros que reciban un «mandat-carte» reclamación hasta el 31-12-65, y hayan pagado ya, no escriban aclarando ni lo tengan en cuenta.

—Federico Grau, St-Pierre de Baisse, Lyon. Arreglado caso. Recibidos por carta 15 frs. Pagado «C.S.» 31-12-65.

ESPAÑA TRAGICA

SALAMANCA. — Un tren de Francia llevando obreros portugueses hacia su país ha chocado con un correo español en una vía única de Villar de los Alamos. Hasta ahora 30 muertos y más de sesenta heridos.

GERONA. — La explosión de una caldera ocurrida en la fábrica de papel Torres Ostench, de Sarrià de Ter, ha ocasionado ocho muertos y diez heridos. El sindicato vertical ha facilitado operarios de recambio.

«HIJOS DEL PUEBLO» Y «A LAS BARRICADAS»

La F. L. de Thiais noticia que está en curso de reedición el disco, microsurco-45 revoluciones, «Hijos del Pueblo» y «A las Barricadas», por lo que a quien interese, puede formular los pedidos, sea a los servicios de librería de «C. S.» o «Espoir», pues en breve estará nuevamente en venta.

chispas

Este que «chispea» va a ofreceros sus memorias. No de «memorialista», sino de presencialista.

∴

«Las memorias son cenizas del pasado», podria haber dicho Victor Hugo. Sin embargo, no lo dijo.

∴

Porque, en todo caso, las cenizas del pasado abonan el surco del presente.

∴

Con «Un hombre que se va», el amigo Eduardo Zamacois queda presente por un par de siglos más, cuando menos.

∴

Las memorias intimas del Padre Claret y de «Mossén Pollastre» no serán nunca publicadas. Porque en ellas aparecerian más nalgas de damas que sacrificios de misa.

∴

Existen las «Memorias de un desmemoriado», cuyo autor tuvo suficiente memoria para ir a cobrar el rédito de su libro.

∴

Todo negociante se acuerda de su haber en detrimento de su debe.

A lo sumo, se acuerda de que debe... explicaciones.

∴

Yo suelo olvidar las ofensas, cuando el ofensor se olvida de ofenderme.

∴

Memoria la tengo de las horas de sonrisa. Mas, de cuando he pisado vidrios rotos, no quiero acordarme.

∴

La vida es hermosa a pesar de cuantas fealdades puedan aducirse. Tengamos memoria de ello.

CHISPERO

EL POZO Y LA NORIA

REVISTAS y periódicos de gran tirada nos rompen los sesos con el grave problema de la delincuencia juvenil, incitando a la opinión pública a que se pregunte: «¿Dónde vamos a parar?»

Concepción Arenal dijo que habia que odiar al delito y compadecer al delincuente, humana premisa que desbroza el camino que conduce a la sociedad sin delitos por causas de verdadera justicia: la anarquia.

Mientras la sociedad actual no sepa desprenderse de las negras influencias del pasado, de las costumbres arcaicas y dañosas, el presente adolecerá de defectos insuperables.

Con dinero y vicio, la juventud, ávida de todo ello, no atemperará las normas del «todo para mí y nada para tí» que deja al desconsiderado la migaja durisima disputada en el trabajo, y la cual no da más que para vegetar, al margen del clima dorado de la burguesía.

Sólo la moral anarquista puede reducir el vicio y la delincuencia de la juventud dislocada por el ejemplo desplifarrador de los «ricos». Así como el niño aprende a andar, asimismo los jóvenes aprenden a comportarse cuando la sociedad los guía con ejemplos edificantes, en vez de los desastrosos de hoy día. El energumenismo humano tiene su causa en la entraña social de este presente absurdo y no en la pretendida «insociabilidad natural» de los individuos maleables.

Aparte de que «el dinero todo lo puede», cual el modo de vivir claro lo dice, existe la contradicción entre el matar-delito y el matar-glorioso, según sea la comisión del crimen: en riña personal o en acción de guerra. En muchas ocasiones el soldado desconocido puede equipararse al presidiario anónimo, o viceversa, puesto que el hecho violento, sacrilego, de atentar contra la vida del semejante, existe tanto en uno como en otro caso.

Justicia distributiva, moralidad sin trabas, libertad, y libre albedrío. No es panacea, pero puede ser un hecho, previa evolución de las costumbres sociales; esto es, una vez establecido el sistema de vida anarquista.

JUAN CLARAMUNT

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«El discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José-María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán .. vol.	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Nicolas Stoïnoff: Un centenaire burgare vous parle	8,50
(le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: «L'indispensable révolution»	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris X^e^

C.C.P. 12 507 56

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Vienent de rééditer en microsillon 45 tours une conférence de Sebastien Faure : «Naissance et Mort des Dieux» présenté par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le «Disque du Souvenir» de Charles d'Avray, microsillon 33 tours. Prix : 16 f.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX• - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X•
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

España, ayer y hoy

NO hay cambio substancial en la relación humana de ayer y hoy. Los fenómenos sociales aparecen iguales, si no peores. El ritmo anarquista que la C.N.T. española dio a la lucha no tiene motivo para ser rectificada. Explotados hubo durante nuestra lucha, y explotados hay, y en peores condiciones, en la España de ahora.

Más que nunca, los trabajadores españoles chapucean en la miseria. Por mucho que sea el «afán sociológico» del sindicalismo de arriba a abajo (que esto és el verticalismo), las leyes, los decretos, las disposiciones «obreristas» del régimen no alcanzan a detener la hemorragia de la mano de obra española, que emigra necesariamente, ¡imperiosamente!, hacia tierras extranjeras, cuando no proletariza, más de lo que estaba antes, a la masa de trabajadores nativos o establecidos hace tiempo en las regiones hispano-industriales.

Nadie puede negar, empero, que el franquismo ha introducido mejoras. Para justificar algo la gregaria doctrina de J. A. Primo de Rivera (gregaria por lo que tiene de copia del nacionalsocialismo). Debía hacerlo. Pero con tanta parsimonia, con tanta cautela, que el miedo a dañar al capitalismo que subvencionó la insurrección fascista de 1936 ha dejado la miseria en su sitio y a las familias proletarias en su hambre endémico. Véase la situación del gañán andaluz y extremeño, la fuga tradicional de los braceros de Galicia, el desespero de los mineros leoneses, los más castigados por derrumbes y explosiones por abandono oficial de la protección al trabajo; la deserción de los obreros calificados de las provincias industriales, que prefieren producir en Alemania, Bélgica, Suiza y Suecia, donde los tratamientos salariales son superiores.

Leyes protectoras del obrero no faltan en España; pero el «desdichado» que no puede desempeñar dos o tres ocupaciones al día, no puede ni con el alquiler del casero. Las subsistencias sufren alza sin descanso, y cuando una elevación de salarios interviene, pacata, ya está absorbida de antemano. La cosa totalitaria debía resolver el problema social en España, válida de los recursos que todo régimen absoluto se propicia. Ganada la guerra, teóricamente Franco podía obrar con las manos libres, y, por lo tanto, obligar a los trabajadores a permanecer quietos y a los patronos a ceder en la cuantía correspondiente. Se impuso el sindicato «total» (patronos, técnicos y operarios), se montó el tinglado de unas Cortes nuevas (copia servil e inútil de las antiguas), se prepararon y votaron leyes «sociales», y el resultado es el mismo o peor que el de antaño: hambre, emigración y... pánico. Esta es, compañeros, la situación que encontraremos en España y con la cual habrá que enfrentarse.

Forzosamente tendremos, de inmediato, que dar satisfacción a los vientres. Es grosero, y gráfico. Pero acto seguido será forzoso plantear el problema de las ideas, de la moralización de los caracteres, de la superación cultural de la clase. Derramar gazpachos, ranchos y calderos de alubias con carne sobre las multitudes obreras, sería infame por lo que les trataría, ello, de gorrinos, de animales inconscientes, a los productores. Hitler tenía a sus proletarios bien cebados, bien satisfechos, y por eso los pudo llevar al matadero contentísimos de ser destripados en aras a un ideal de cuadra en el campo de batalla. Mussolini ensayó la misma suerte, no consiguiendo más que salariar a los huelguistas forzosos que se avenían a prestar mano fuerte al fascismo. Por su parte, Perón fue más tuno. Dio satisfacción a los «descamisados» de su esposa, aun a trueque de derribar la economía argentina, ya de por sí mordida por los excesos, por las fastuosidades del régimen. En cambio, Franco heredó un país destrozado por la guerra sin saber reedificarlo, reconstruirlo, como supieron hacerlo los belgas, los italianos, los alemanes, los franceses, los ingleses, los holandeses, incluso los países balcánicos, pueblos todos ellos que también fueron martirizados y devastados por la guerra.

Podríamos hablar de incapacidad congénita de la burguesía y de la plutocracia españolas. Podríamos ocuparnos de la cerrilidad de militares y curas peninsulares. Podríamos justificar la tristeza de una España económicamente irredenta por la voracidad y la intolerancia de sus explotadores y gobernantes.

Podríamos hacerlo, y tal vez lo hayamos hecho. Pero lo cierto es esto, tan evidente como crudo: España sufre una miseria espantosa y las leyes «sociales» promulgadas no sirven ni siquiera de emplasto, o paliativo. El obrero con buenas piernas, huye.

Ya veremos, una vez allá, que es lo que la pinza sanitaria salvará de la cancerosa sociología franquista. Ya veremos con qué ridícula sorpresa se nos aparecerán ciertos sindicalistas de España y de Venezuela que creen, al parecer, en la virtud «actualista» de los sinidcatos de Falange.

SINHUE

¡AH, «Sinhué, el egipcio»!... Maravilloso libro para quien es capaz de saborear a su antojo la quinta esencia de lo que cada uno sabe o intuye, y agrandarlo en esa magnificencia de las descripciones de la vida sin velos. Se llega a las raíces de la existencia de los hombres, se ven las ficciones macabras en que el oro, la vanidad, los deseos, las pasiones pretenden encubrir la gusanera que roe a la humanidad desde sus fuentes. El hombre solitario, que es un refractario a las solicitaciones de la vanidad, del orgullo y de esas pretensiones autoritarias que envenenan lo poco agradable que se puede hallar en este caos, que es la trivial existencia individual, halla en estas páginas brillantes y apasionadas, pero de una serenidad intelectual propia de una filosofía depurada de estigmas, el camino de su carácter exento de ilusiones y capacitado para mirar cara a cara la tragédia y la ridiculez en que se bambolean los seres sociales y sociables.

Muchas son las glosas que pueden hacerse por el hombre que dejó detrás de si todas las creencias y que no se arredra ante la muerte que le acecha con su descarnada sonrisa burlesca, sabiendo que todo ha sido inútil y que «a menudo la verdad es cruel y vale más matar a un hombre que quitarle las ilusiones»... Siga la recua los senderos trillados en que el polvo secular la asfixia y seamos capaces de reirnos de nuestra insignificancia y de la insignificancia de todos los que quieren dar pautas a este conglomerado de rebaños que es la humanidad.

Mika Waltari dice:

«En su maldad, el hombre es más duro que la piedra. Su vanidad más ligera que el polvo de los caminos... Sumérgelo en el dolor y la decepción; cuando salga será el mismo de antes. He visto muchos cataclismos en mi vida, pero todo está como antes y el hombre no ha cambiado. Hay también gentes que dicen que lo que ocurre nunca es semejante a lo que ocurrió. ¡Vanas palabras!»

«Cálmate, insensato, porque no tienes la culpa, y todo lo que pasa en el mundo es insensato, y la bondad y la maldad no tienen sentido, y la codicia, el odio y la pasión dominan por doquier... Sólo el hombre muerto es el hombre bueno.»

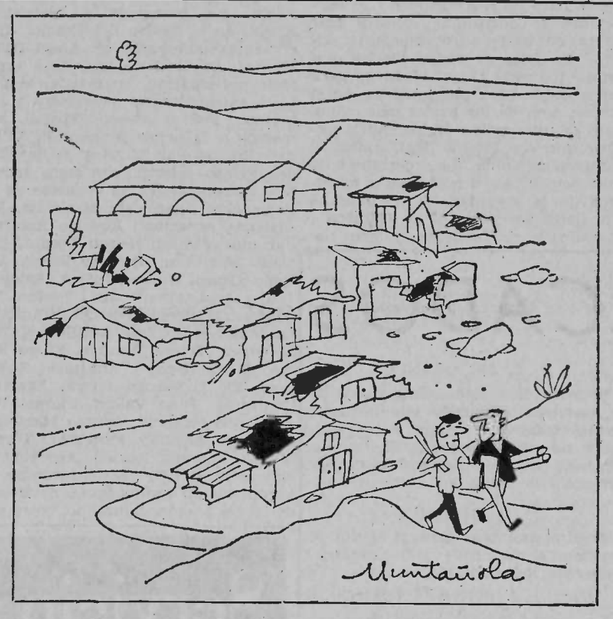
«... Los hombres saben lo que hacen... ¿Crees que verdaderamente saben lo que hacen? Tú, tú lo sabes, porque posees el saber y por esto te atormentarás hasta la hora de tu muerte, a causa de tu saber, pero los demás no lo saben. Por esto eres culpable.»

«No hay diferencia entre los hombres y todos nacemos desnudos. Y no se puede medir a los hombres por el color de su piel o el sonido de su lengua, ni por sus ropas o sus joyas, sino únicamente por su sensibilidad. Por esto, un hombre bueno es mejor que uno malo, y el derecho es mejor que la injusticia, y esto es todo lo que sé.»

Ya es bastante para dejar una prueba de la impresión profunda que deja este torrente de vida plena que es el libro de Mika Waltari, «Sinhué, el egipcio».

COSTA ISCAR

LEED
« U M B R A L »



—Ahora que hemos construido las escuelas, resulta que todos los del pueblo viven en la ciudad...

(De «La Vanguardia» de Barcelona)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

TIERRAS DE ORIGEN

PARA unos, la tierra en que nacieron poco representa ya. Salieron de ella en edad temprana con los familiares, que pusieron calor de hogar en otra parte. Otros han hallado feliz convivencia donde nacieron. Guardan ese sutil recuerdo sentimental que nada de común tiene con la insulsa interpretación de «patria chica», o de «patria grande».

Nada como la poesía, sea en verso o en prosa, pues poético puede serlo todo, para hacer penetrar en lo más íntimo de la sensibilidad la agradable sinfonía de los recuerdos. A veces el poeta vive en un mundo emotivo que no es el suyo, hasta que, un buen día, se percata de que su inspiración, y hasta su forma expresiva, ha de ser otra. Así en el caso del mallorquín Joan Alcover, escribiendo, en castellano de oficina, versos mediocres; hasta que, comprendiendo que su inspiración ha de estar en la tierra madre, bajo el sol de Mallorca. Y brota de su mente uno de los mejores, o el mejor, poema de la lengua vernácula, ese poema admirable que es «La Serra»:

«l'ànima mia s'enfonsa, llunyana,
dins la serra immensa»...

El sentimiento de la tierra madre, y en su propia expresión, lo expresa, lejos de su Extremadura, Gabriel y Galán:

«¡Me jiedin los hombris
que son medio jembras!»

Y en recio verso castellano, Enrique de Mesa nos ofrece, en «Caminera», una visión de un portento casi pictórico:

«Sol de mediodía. Castilla se abrasa.
Tierra monda y llana: ni agua ni ver-
[dor.
ni sombra de chopo, ni amparo de ca-
[sa.
El camino, blanco. Ciega el resplan-
[dor.»

Y la tierra de origen, cuando se la ha amado, queda como imagen imborrable en la retina. Y en las horas de melancolía de la vida de exiliados, la evocación toma acento de nostalgia, como en esos poemas del compañero Roque Llop, premiado con la Flor Natural en los Juegos Florales de la Lengua Catalana, celebrados este año en París. Es, en uno de ellos, la evocación de la aldea en que nació el poeta. La vida de la aldea, sumida en la paz rural. Vida y goces de una existencia sencilla, como sencillos son sus moradores. Vemos, bajo el sol de la jornada, el latir vital de la aldea. Luego, ya al morir la tarde, hablan los versos:

«Tanca ton goig, vilatge, dins de tes
[llars honrades,
com gira-sol que al vespre es fa des-
[confiat,»

Y, en perspectiva, tenemos otro ramillete de sensaciones, elaboradas, a lo largo del tiempo, sin prisas, en la lengua de origen del autor, en lengua catalana, «De l'Anoia al Sena sense pressa», que firma nuestro Joan Ferrer.

Tierras de origen, o tierras que hemos amado, y que ahora están lejos, bien lejos. A veces, y ya que hablamos de poesía y de poetas, uno piensa en aquella delicada, exquisita poetisa, que se llamó Rosalía de Castro, y que en su dulce lengua galaica escribía:

«Airiños, airiños aires,
Airiños da miña terra;
Airiños, airiños aires,
Airiños, levaime a ela.»

EL OPTIMISMO ANARQUISTA DE DANIEL GUERIN

En lo que atañe al ideal que uno tiene en singular afecto, en ocasiones se leen, o se escuchan, apreciaciones de personas afines, que rezuman pesimismo; que ofrecen una sensación de desolación espiritual, de tremenda desilusión. Tal vez influya en ello una cuestión de temperamento. Es posible que haya un enfoque de realidad con algo de cristal de aumento. O que se presenten las cosas con miras a llamar la atención, buscando el efecto de una reacción saludable. Sea por uno o por otro motivo, lo cierto es que dejan una cierta amargor en el ánimo las apreciaciones de tono pesimista, o escéptico.

Y bien, en el caso de Daniel Guerin ocurre todo lo contrario. Diríase que hay en él un vigor mental, unas concreciones de pensamiento templadas en el más sano y amplio optimismo. Ya notamos, y nos agradó una tal propensión, cuando, hace unos pocos años, publicó su obra: «Jeunesse du Socialisme Libertaire». Brotaban de aquellas páginas frases de aliento, raudales de esperanza.

Hace unas pocas semanas, la colección «Idées», edición de tomos de bolsillo, que está a cargo del editor Gallimard, colección de mucha aceptación en las librerías, ha publicado, de Daniel Guerin, un volumen con el título «L'Anarchisme». Querer condensar en menos de doscientas páginas lo que es el anarquismo en su aspecto teórico, crítico, y en sus realizaciones más representativas, no era tarea fácil. Y Guerin la ha realizado con plausible resultado. Y lo interesante del caso es que ese optimismo, esa *fe contagiosa*, que habíamos notado en su obra anterior, se percibe también en esta. ¡Y ello es algo magnífico, amigos y compañeros!

Hemos de estimarle a Daniel Guerin su esfuerzo en *actualizar de nuevo* el anarquismo. Y causa una agradable impresión ver en los escaparates de muchas librerías ese librito de color naranja con pintas negras, en cuyo contenido, a la vista de amigos y profanos, el anarquismo deja entender su sentir.

Divide Guerin su obra en tres partes: «En la primera, tomando la expresión de Fouillée, «ideas fuerzas», alude a «Las ideas-fuerzas del anarquismo». Una incursión por el ideario de Proudhon, Bakunin y Kropotkin, con algunas alusiones a Malatesta. La segunda parte lleva como título «En busca de la sociedad futura», cuyo primer capítulo es ya la mar de alentador, pues lleva como epígrafe: «El anarquismo no es una utopía». Se hace una ceñida crítica y se establecen comparaciones entre la economía capitalista, algunas tesis marxistas y las apreciaciones ácratas.

En la tercera parte, dentro del sentido de concisión que, dado su tamaño, ha de tener el volumen, su autor enfoca, como lo expresa ya el enunciado «El anarquismo en la práctica revolucionaria». Aparte otras consideraciones, se hace mención de la influencia anarquista en la Revolución rusa de 1917, tomando para ello datos de Voline, Makno y Archinof. Se trata también de la influencia anarquista en los consejos de fábrica en la Italia de los años 1919 y en 1920. Se extiende en pormenores al respecto de la acción anarquista durante la revolución española de 1936. Y a modo de conclusión del libro, con un breve resumen, se hace alusión a los ensayos económicos en Yugoslavia y en Argelia. Dejando un largo paréntesis de esperanza abierto hacia el futuro.

Sin que ellas fueran de trascendencia, dada la buena impresión del conjunto, tal vez se le podría hacer alguna objección al amigo Guerin. Por ejemplo, en lo que concierne a Kropotkin, creo que no ha tenido en cuenta la aportación sociológica de aquél en lo que concierne al «apoyo mutuo»; factor de evolución, y una de las bases éticas del anarquismo. Cita la obra de Hector Zoccoli en torno al anarquismo, pero creo ha olvidado, o no ha reflejado bien su importancia, la obra del profesor Paul Eltzbacher, «El Anarquismo». También se encuentra a faltar la recia personalidad moral e intelectual de un Eliseo Reclus.

Pero, en síntesis, el libro de Daniel Guerin es una buena aportación a la difusión del anarquismo. Vale la pena recomendarlo a cuantos conozcan el francés, seguros de que les complacerá su lectura.

GOYA, RECORDADO OTRA VEZ

Buena conferencia la del señor Giner Pantoja en el Ateneo Cervantes, de Lyon, hablando de Goya. Fue precursor de los impresionistas franceses. Antes que nadie, realzó los tipos populares en cuadros destinados a gente palaciega.

Goya abrió camino al romanticismo del siglo XIX. Introdujo en el Arte el tema social, al pintar a un obrero albañil caído de un andamio. Plasmó su temperamento rebelde, inconformista en sus «Caprichos» y en su magnífico cuadro «Los fusilamientos del 3 de Mayo».

Fue Goya, como ha escrito Pillement, «pintor revolucionario». Incluso al plasmar en la tela «La familia de Carlos IV» les puso cara de cretinos, como la de los «altos dignatarios» que figuran en el cuadro «La Junta de Filipinas».

Siempre es agradable recordar a Goya y poder admirar sus obras, aunque sea en reproducciones.

• DISCOS •

A ciertos compañeros se les hace la boca agua mentando los imperativos de la hora. A Bakunin nunca se le ocurrió ocuparse de «Gemini VIII», pero a Jesús de Nazareth tampoco, y eso que era Profeta. El propio Carlos Marx I, tan vidente y matemático, no previó más allá de la impulsión a vapor del tío-vivo.

Todo el pasado queda sumergido, ante el impulso que las jóvenes generaciones han cobrado. Lo de anteayer y de ayer es nada, incluso las colectividades españolas. Cierto que no se ve nada actual que supere a éstas. Pero gracias a Franco —otro imperativo de la hora—, lo colectivo libertario queda en telaraña y sin historia.

Lo de hoy es lo que cuenta, sin cuento. La juventud se impone, especialmente la universitaria. De la obrerista no hablemos. Los sindicalistas, o aprenden socialismo en la iglesia, o pactan con Solís, o conspiran en la oscuridad del calabozo. ¡Ah!, y con un distintivo falaz: el pelo blanco.

Porque, veamos: ¿dónde está esa juventud española? Yo he hablado con un espécimen tal no más ido de los 30 años. Joven, por lo tanto, a tenor de la juventud que en el exilio nos es propia.

Y me ha dicho, el joven treintiañero, al saberme empedrador de oficio: —¿Cómo un intelectual (sic) puede resignarse a una ocupación tan baja?

Cierto, colocar adoquines para facilitar el andar de las gentes se hace a ras de suelo, como sembrar y recoger el trigo. Pero a más bajura tenemos aún al pocero y al minero, lo que no implica que estos manuales, y nosotros, los de la superficie, seamos menos que los albañiles, los fareros, los aviadores, y otros especialistas de las alturas. En el pozo, en el surco, en el tajo, y en los altos, todos somos productores, gente sin la cual el carro de la sociedad se atasca.

¿Qué entiende, pues, por «altura» el muchacho de hoy, español de 30 mayos? La vida muelle, la prestancia titular, el barniz social, el Don y el diploma; con todas esas cosas con las que se va a la recepción, al cabaret, a palco de ópera o de templo, a la columna de «sociedad» de los diarios.

Idea muy de ayer, ésta, pegada, o incrustada en la mente del joven de hoy, ilustrado, universitario, ¡moderno!, por más señas.

Los jóvenes de 1911 ya combatíamos ese anacronismo que la memez de 1965 trata de presentar como «imperativo de la hora».

¿Qué hora és, ésa? Porque, si la Edad Media redivive, lo más distinguido será lucir capa y espada, compañeros transigentes.

DISCOBOLO

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1966

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc.

Se halla en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S.I.A. y en esta Administración.

España al día

EL CONFLICTO ESTUDIANTIL

MADRID. — Ha causado estupor en los medios estudiantiles la actitud de cierta prensa francesa con referencia a la manifestación estudiantil de la semana pasada celebrada ante el edificio del Ministerio de Educación Nacional. Esa prensa, indudablemente influenciada por el gobierno franquista, ha calificado de «fracaso» una demostración fuerte de más de 1.500 estudiantes reunidos a pesar de las detenciones efectuadas antes de la fecha manifestante y del gran lujo de policía uniformada y apaisanada que cubría el recorrido previsto, bloqueaba las bocacalles y «protegía» el Ministerio referido. Los ataques repetidos de los servidores del gobierno desarticularon varias veces la manifestación, que se rehizo otras tantas, la última de las cuales no comprendió menos de 800 estudiantes. De haber gozado los estudiantes de libertad de movimiento, el ministro del ramo hubiese tenido ocasión de verse ante la presencia de 10.000 universitarios exigentes de libertad sindical, de más independencia universitaria, y de libertad y desprocesamiento de los compañeros encarcelados y empapelados por motivos de protesta contra la hegemonía totalitaria del S.E.U. en las Facultades.

NUEVOS INCIDENTES

MADRID. — Fuertes destacamentos de policía montada apoyados por treinta «jeeps», en la mañana del día 9 intervinieron en las Facultades de Letras y de Ciencias Políticas y Económicas para contrarrestar la asamblea libre de dos mil estudiantes, en la cual se nombró junta opuesta a la emergida de las elecciones autoritarias. Los estudiantes se hicieron fuertes en el interior de cada recinto, teniendo que lamentar la detención de una treintena de compañeros.

MAS DIMISIONES

MADRID. — A medida que la Universidad se empobrece en cuanto a profesores, más la docta institución se enriquece en gestos dignos. Recientemente, para patentizar su desacuerdo con la actitud servil del rector de la Universidad de Barcelona (culpable del cierre de la misma, en vista de la actitud anti S.E.U. del estudiantado), el vice rector de la Universidad y el decano de la Facultad de Derecho han renunciado al ejercicio de sus cátedras.

PIDEN DESTITUCIONES

MADRID. — Tres mil estudiantes se han reunido nuevamente para pedir la dimisión del ministro de Educación Nacional, del decano de la Universidad, y del rector de la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas. Se da por descontado que el gobierno y los aludidos se harán el sordo. Porque, al fin y al cabo, en España no vale democracia, sino autocracia.

EL ASNO YANQUI VISITA A FRANCO

MADRID. — Bajo la presidencia de Eisenhower era el elefante quien rendía pleitesía al caudillísimo, y desde la ascensión de los demócratas a la Casa Blanca es el rucio. En efecto, después de cada sesión importante de la N.A.T.O., o Alianza Atlántica, el representante de Washington se dirige a El Pardo para enterar a Franco de lo sucedido y dar juntos la fórmula coordinadora del pacto americano-franquista de 1953 con los acuerdos vigentes de la Organización Atlántica. Esta vez parece que Dean Rusk ha prometido al discípulo de los maestros Mussolini e Hitler que es Franco, que su país se esforzará en que la España franquista entre en la N.A.T.O. por la puerta grande.

¿AMENAZA DE GUERRA CIVIL ANACRONICA?

MADRID. — El llamado príncipe Sixto, hijo menor del pretendiente carlista de undécimo grado, Javier de Borbón Parma, ha sido expulsado de la Legión Extranjera a consecuencia de un complot carlista descubierto en la guarnición de Melilla. Por no hablar claro, a Sixto se le ha atribuido incapacidad militar por ser físicamente desmedrado.

Al parecer este asunto supone un nuevo episodio de la lucha sorda que opone a los grupos monárquicos «alfonsino» y «carlista» que ya en el siglo pasado fueron causantes de tres estúpidas y sangrientas guerras civiles.

Por lo visto, con el truco de la «Legión Extranjera» el Sixto Borbón, de origen francés, trataba de obtener la nacionalidad española.

(Pasa a la página 3.)

La actividad de los libertarios en Italia

PISACANE, BAKUNIN Y MALATESTA

por MAX NETTLAU

TRATO Malatesta de reunir en 1891 anarquistas y elementos calificados de socialistas revolucionarios. Fracasó también la proyectada coalición, intentada para el 1.º de mayo de 1891. Cuando entró de nuevo en Italia en 1897, pudo impulsar en grande la propaganda y coordinarla a base de cooperación voluntaria y amplitud.

De 1880 a 1890 se consolida el Estado italiano. Ya no tiene la amenaza republicana. La oposición anarquista es demasiado débil. La industria aceleró su ritmo en el Norte, de Génova a Milán. Se desarrolla el socialismo legalista y obrerista, apolítico al principio, electoral y marxista después. Se oponen a aquellas desviaciones los internacionalistas de la Alta Italia y luego un grupo de propagandistas de inteligencia despierta y palabra viva. Pietro Gori en Milán y Luigi Galleani en Turín son los luchadores más visibles. Derrotaron a los socialistas políticos (Génova 1892), pero fueron eliminados por la cárcel (Galleani desde 1893) o por el destierro (Gori desde 1894). La miseria de Sicilia hizo prever un levantamiento social en el invierno de 1893-94. Acudió Merlino y fue detenido en Nápoles; acudió también Malatesta y pudo escapar. Estalló una insurrección de carácter anarquista en Massa-Carrara (enero de 1894) y se extinguió en el aislamiento. Siguió un período de persecución dura con deportaciones a las islas en 1894-1895. Quedó suprimida totalmente la prensa anarquista. Hasta que cayó Crispi en 1896. Se reanuda el movimiento en el año siguiente, el 1897. El año 1898 fue abudante en actos de rebelión por miseria casi absoluta, extrema, culminando en la formidable insurrección de Milán en mayo.

Nueva y dura represión absoluta hasta 1900. Malatesta y Galleani van a las islas y escapan de allí para dirigirse a los Estados Unidos y hacer propaganda entre los italianos. En los Estados Unidos permanece Galleani hasta que tiene que volver re-deportado a Italia el año 1919.

En vano trató de concertar Malatesta a republicanos, socialistas y anarquistas para asaltar la fortaleza de la monarquía y favorecer por lo menos las condiciones del país para que tuviera eficacia la propaganda. No tenía ilusiones Malatesta sobre lo que podía ser una República, pero valía la pena, según él, de eliminar el trono para que no se reprodujera el favor que dan a la reacción con pretexto de conservar la dinastía unos cuantos fanáticos que, defendiéndola, se han entregado ahora al fascismo. Insistió Malatesta en 1891, en 1895 y en 1899 con más o menos continuidad. Tuvo simpatías entre los militantes, pero no entre los jefes políticos. Temían éstos que una revolución de objetivo republicano se convirtiera en revolución social y contra el Estado... Y después de todo, los republicanos iban convirtiéndose paulatinamente en auxiliares en sus verdaderos anhelos no confesados entonces en el extranjero.

***

La situación social y política de Italia era extremadamente tensa en 1900 cuando llegó al país, procedente de Paterson, Gaetano Bresci, y mató al rey el día 29 de julio. El sucesor, que tan bien se entiende con Musollini desde 1922, se entregó en 1900-1901 a una especie de suavidad insidiosa y corruptora, ya que no podía exteriorizar su brutalidad. Surgieron los diez años que podríamos llamar de Giolitti, porque gobernó éste casi sin interrupción.

Giolitti fue un cínico y un archiburgués. Hizo en Italia el mismo papel que los ex socialistas Millerand y Briand en Francia. Giolitti supo domar a los socialistas parlamentarios, dichosos como nunca haciendo alardes de gubernamentalismo mirando a la batuta de Giolitti. Este consiguió separar a los anarquistas de Malatesta y de los planes y preparaciones de acción revolucionaria, sea social, sea antimonárquica.

Al volver Malatesta de los Estados Unidos y de Cuba en la primavera de 1900, no halló en Italia manera de actuar y estuvo hasta 1913 en Londres. Más que como desterrado, vivía en Londres porque los anarquistas italianos no tenían, al parecer, ningún interés por él, si se exceptúa la contribución literaria. Hubiera podido ir a Italia para redactar *La Protesta Umana* o *Il Grido della Folla*, de Milán, puesto que se le ofreció un puesto. No existían condiciones de propaganda y acción tal como él deseaba. La pesada atmósfera del régimen de Giolitti paralizó también a los anarquistas italianos, aunque había en Italia grandes y pequeños periódicos, oradores y literatura abundante de propaganda, folletos, etc.

Se propagó una anarquía literaria teóricamente correcta que duró diez o doce años. Tenía matices que parecían cincelados, más o menos individualistas y más o menos orientados hacia la organización, aunque carentes de finalidad revolucionaria de acción en perspectiva. En Milán era inspirador del movimiento y de los periódicos Ettore Molinari. Milán era una excepción en toda la tierra italiana. Había más propaganda y más ambiente. En el resto del país perdió la anarquía su prestigio revolucionario adquirido desde 1865 a 1900 con tanto esfuerzo y tantos sacrificios.

Los trabajadores, por contraste, or-

(Pasa a la página 3.)

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »
Michel BAKOUNINE

30 DECEMBRE 1965
NUMERO 382
0,50 F LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

SYNDICALISME ET SALARIAT

MALGRE les paroles optimistes du général, paroles qui ne pouvaient être qu'optimistes dans le cadre de la campagne électorale, il faut se rendre à l'évidence : l'inégalité sociale est un fait réel qu'on ne saurait nier.

On a cité beaucoup de chiffres ces derniers temps, aussi bien du côté gouvernemental que du côté des « opposants au régime ». Mais les uns comme les autres, il faut bien le dire, ne se sont guère étendus au sujet de l'aggravation des inégalités sociales qui, comme le note un quotidien, est l'« un des traits majeurs de l'évolution contemporaine». C'est-à-dire qu'il y a évolution pour quelques-uns et stagnation, si ce n'est régression, pour tous les autres.

On a coutume de dire que les statistiques peuvent appuyer n'importe quel point de vue selon la façon dont on les emploie. C'est peut-être vrai, mais lorsqu'il s'agit de statistiques officielles (dont on n'a pas fait mention à ma connaissance lors de la campagne électorale), il faut bien penser que la réalité ne saurait être que pire si elle n'est pas exactement reflétée par les chiffres publiés.

Ni le général ni son adversaire caméléon n'ont, par exemple, fait état de ces chiffres : plus de trente deux pour cent des salariés **ont une rémunération mensuelle inférieure à** cinq cent quatre-vingts francs **(58.000 anciens francs). Ceux dont le souci essentiel est la « grandeur de la France » nous expliqueront peut-être un jour par quelles prousses on peut vivre décemment à notre époque avec un tel revenu. Ils nous diront sans doute également quelles sont les hautes facultés qui autorisent à peine un pour cent des salariés à recevoir une rémunération mensuelle supérieure à quatre mille huit cents francs (480.000 anciens francs). Quant à ceux qui ne peuvent être rangés dans la catégorie des salariés et qui se vautrent dans l'opulence, on ne sait quelle « immunité » (parlementaire ou autre) les dispense de figurer dans les tableaux statistiques.**

Bien sûr, lorsqu'on brigue le poste de président de la République, de grand maitre des cérémonies capitalistes, on laisse de côté ce fait importun et regrettable que presque un tiers de ceux qui n'ont que le prix de leur esclavage pour vivre crèvent de faim (nous ne parlons pas de ceux qui gagnent à peine davantage et qui constituent la majeure partie des travailleurs). Quand on s'apelle de Gaulle ou Mitterrand, la « politique » est une chose et le « social » une autre.

D'ailleurs, le ministre du Travail s'est fait l'écho de la grande réconciliation des classes : « Les rapports avec les organisations syndicales — a-t-il notamment déclaré — sont placés sous le signe de l'objectivité. » C'est-à-dire que le monde capitaliste a fait une place, dans les hautes sphères, aux « bonzes » syndicalistes réformistes et que ceux-ci ramassant quelques miettes du gâteau et tenant fermement en laisse les organisations ouvrières, tout est pour le mieux.

Malheureusement, il y a parfois quelques fausses notes dans cette admirable « harmonie ». Les travailleurs ne sont pas toujours dupes, et chaque fois qu'ils ont pu obtenir quelque chose de substantiel, un résultat tangible, ils ont bien saisi qu'ils avaient dû engager la lutte par-dessus les recommandations pacifiques de leurs dirigeants réformistes. L'intégration du syndicat dans le système capital-Etat est sans doute proche, mais il faut espérer que les travailleurs conscients déserteront vite un syndicalisme vidé de toute substance, simple rouage contrôlé par les exploiteurs et destiné à paralyser toute action des masses laborieuses.

C'est alors que se posera le problème de reconstituer une authentique organisation prolétarienne sur les bases du syndicalisme révolutionnaire, un véritable mouvement des classes exploitées, fer de lance de tous les opprimés en marche vers l'émancipation totale et définitive.

C'est pourquoi la C.N.T., plus que jamais, pour préparer ce regroupement des travailleurs, doit réaffirmer, par la parole et par l'action, les idées maîtresses du véritable syndicalisme. Certes, sa force numérique est pour l'instant modeste. Mais elle a conservé l'essentiel : des objectifs sans équivoque et des moyens appropriés à la réalisation de ces objectifs.

Le seul combat qui vaille la peine d'être mené est celui qui se fixe pour but la réalisation de l'égalité économique et sociale et la destruction définitive de l'Etat capitaliste, l'abolition, par l'économie distributive, de l'exploitation de l'homme par l'homme.

A l'encontre des centrales syndicales réformistes, qui préconisent l'intégration des travailleurs au système d'exploitation capitaliste, le syndicalisme révolutionnaire **propose de lutter pour imposer** d'autres rapports de travail **qui remettent en cause l'existence même de la société capitaliste. L'œuvre collective ne doit pas seulement profiter à quelques-uns et constituer, pour les autres, un esclavage. Il faut lutter pour imposer le** salaire unique, **premier pas vers l'égalité économique et sociale. C'est seulement à partir de ce moment que le travail ne sera plus un abrutissement et une dégradation de l'immense majorité, mais un** effort collectif vers plus de bien-être pour tous.

Il s'agit là de l'un des aspects de la lutte anarcho-syndicaliste dont le but final demeure le véritable collectivisme qui devra, nécessairement, être amené par une authentique révoluiton sociale.

L'ERREUR CAPITALE

L'erreur capitale de toutes les tendances du socialisme, qu'elles soient politiques ou économiques, fut et est de croire ou de laisser croire que le moteur individuel et collectif de la production, le profit, se trouverait automatiquement remplacé par l'enthousiasme au travail, dès que le socialisme succéderait à l'économie capitaliste.

C'était ignorer la nature de l'homme qui poursuit vers la liberté le droit de diminuer son effort et d'accroître ses loisirs.

Disons d'abord qu'avant d'agir en vue d'un « profit-argent », l'homme, comme tous les êtres vivans, a subi et subira toujours l'obligation naturelle de chercher, d'agir, de travailler pour satisfaire ses besoins. Le premier moteur de l'activité humaine et animale est donc le besoin.

Par la suite, l'homme s'est détaché de ses frères animaux grâce à une intelligence croissante qui lui faisait découvrir des moyens industriels pour améliorer ses conditions de vie, sa consommation et son bien-être.

L'homme n'est donc entré dans l'activité économique que par contrainte naturelle d'abord, puis sous des pressions sociales qui ne lui laissaient que très peu de liberté pour déterminer ses efforts.

Pendant des millénaires l'homme devint le jouet, l'esclave et le martyr de ceux qui, par la force, lui imposèrent les tâches les plus pénibles en échange de moyens de subsistance qui le privaient de la satisfaction la plus élémentaire de ses besoins.

L'homme est entré dans la voie du « profit-argent » quand les facilités de transport lui permirent de spéculer sur les échanges, puis sur le travail d'autrui par le salaire.

Le moteur de l'activité devint donc la recherche d'un profit, et ce moteur, reconnaissons-le, a participé à un élan de civilisation matérielle qui fait, qu'aujourd'hui, après et malgré les souffrances et les crimes dont il fut et est toujours responsable, l'homme hésite à en condamner l'usage.

Connaissant la tendance de l'homme au moindre effort, sa répulsion à l'égard des contraintes, les expériences révolutionnaires qui se sont produites au XXe siècle dont il ne peut ignorer les défaites économiques, comment expliquer son attachement à des concepts politiques dont la pratique a démontré les erreurs et les illusions ?...

Il s'agit donc de choisir entre la liberté que le travailleur recherche dans son activité et la contrainte que le socialisme étatiste se trouve dans l'obligation de lui imposer pour exercer un pouvoir politique basé sur le « droit inégal ».

Jusqu'à ce jour, il n'y a eu aucune réussite économique et sociale à caractère libertaire par le transfert à un Etat socialiste du pouvoir détenu par un Etat capitaliste. La liberté a été écrasée par le profit du capitalisme d'Etat comme elle le fut et l'est encore par l'Etat du capitalisme privé.

Si le syndicaliste Pouget (1905) n'a pu connaître le résultat des révolutions européennes, sa clairvoyance fut assez grande pour deviner quels en seraient les aspects et les résultats.

Nous arrivons donc à la formulation de notre problème :

« Les hommes étant ce qu'ils sont par condition naturelle et formation par la société, ayant réalisé une civilisation matérielle dont ils ne peuvent jouir des avantages, tant par les structures politiques libérales ou socialistes que par le maintien des inégalités de revenus, comment organiser la société de telle façon que ses productions et son abondance deviennent la jouissance de tous ?

Quels sont donc les moyens adéquats à un tel transfert de civilisation ? Le profit étant aboli sous ses formes de « plus-value » et de salaires, l'organisation de la production et de la distribution devient une nécessité collective dont la solution se trouve déjà en puissance dans le syndicat.

Le principe, dans toutes les activités, est que chacun et tous, selon leurs qualités et leurs forces, participent directement à la gestion de la production, de la distribution, c'est-à-dire à l'administration des choses.

Le moteur « profit-argent » disparu, l'enthousiasme des meilleurs n'étant pas communicable à tous dans un temps record, c'est le sentiment *d'une participation réelle à la gestion des entreprises et à la distribution* qui, seule, peut insuffler à l'individu ce sentiment de dignité indispensable qui crée la confiance par le sentiment du devoir, la contrainte mutuelle par intérêt de consommation, la liberté par l'égalité des conditions.

Ce passage du gouvernement des gens et de la contrainte politico-économique à l'administration des choses, c'est-à-dire à l'autogestion directe de toutes les activités physiques, matérielles et culturelles, ne peut s'accomplir que dans la mesure où le producteur, avec sa tendance au moindre effort, pourra discuter librement, à égalité d'initiative, avec le consommateur et l'usager, de la valeur et de l'ordonnance de tous les services.

Cette heureuse juxtaposition de deux grands services à la poursuite du bien-être et de la liberté, nouant leurs efforts en des conseils à la fois bilatéraux et communs (conseil syndicalo-coopératif à tous les échelons de l'économie) assure la gestion sociale la plus fédérative par l'association des fonctions, la plus libertaire en ne donnant à aucune de ces fonctions un élément d'autorité qui ramènerait tôt ou tard au commandement, à l'arbitraire, au pouvoir politique.

Le syndicalisme et la coopération sont les deux facteurs constructifs qui, par leur dynamisme constructif et collectif, par leur absence d'idéologie passionnelle, par leur respect de l'individu et leur horreur des dogmes sont capables de promouvoir un monde nouveau. La contrainte mutuelle et fraternelle se substituera au « profit-argent », comme l'autogestion économique et sociale sonnera le glas des superstructures politiques, des gouvernements et des Etats dits « socialistes » !

En fait, le socialisme ne peut apparaître qu'à la chute de l'autorité. Syndicalisme et coopération sont les facteurs du communisme libertaire. S'il fallait un exemple concret de contrainte mutuelle réalisée dans la plus pure ambiance humaniste, nous en appellerions à la civilisation des kibboutz, en Israël.

Des centaines de communautés agrico-industrielles ont été fondées par des hommes des esprits les plus nobles, par des hommes chez qui le sentiment de la liberté est tel qu'ils ne pratiquent entre eux d'autre sanction que cette « contrainte mutuelle » qui aboutit au retrait volontaire par impuissance d'adaptation. Ces hommes ont triomphé de tous les obstacles naturels par une *prise de conscience individuelle et collective* telle que les efforts et les loisirs se conjuguent dans une harmonie parfaite. Sauront-ils, pourront-ils se préserver des atteintes de l'Etat d'Israël ? L'avenir seul nous le dira, mais ce communisme libertaire a soixante ans d'âge : c'est une grande victoire !

Le syndicalisme révolutionnaire sera la prise de conscience du prolétariat ou la liberté ne sera jamais... !

G. B.

APPEL AUX GOUVERNANTS

L'Eglise catholique, apostolique et romaine, par l'organe hautement qualifié de son chef, vient de lancer un « Appel aux gouvernants ». C'est un fait assez rare pour qu'il en soit fait mention. Jusqu'ici, ledit chef, sans oublier tous ceux qui l'ont précédé, s'était contenté surtout de faire de nombreux « Appels au peuple ». Autrement dit, d'inciter ce peuple à cracher au bassinet !

Devant les représentants de huit gouvernements, voici donc les propres paroles du pontife : « *Nous sommes confiants que vous accorderez toujours à l'Eglise la liberté dont elle a besoin et que, loin de gêner la mise en application des décisions du Concile, vous ferez de votre mieux pour la faciliter. Soyez certains que vos pays seront les premiers à en tirer profit.* » Voici, ensuite et en gros, ce que l'Eglise demande aux gouvernements. D'abord : *Liberté totale pour choisir et nommer ses pasteurs.* Ensuite, une délimitation *claire des responsabilités et des domaines de l'Eglise et de l'Etat*, ce qui, paraît-il, *ne peut que leur être avantageux à tous deux.* De plus, l'Eglise ne demande aujourd'hui que *la liberté de faire connaitre l'Evangile*, et elle se dit à même d'y parvenir *grâce à ses propres ressources*, à condition que la possibilité lui en soit donnée.

Enfin, le pape a exprimé l'avis que le Concile aura une influence bénéfique *pour l'avènement de l'égalité entre les races, la collaboration entre les classes, et la paix entre les nations.*

Et voilà, n'est-ce pas, de belles, de fort belles paroles !

Malgré cela, elles appellent des commentaires, ces belles paroles, et je m'en voudrais de les retarder plus longtemps.

Notons tout d'abord que l'Eglise réclame surtout de la « liberté ». Liberté de ceci ou de cela, mais liberté quémandée à huit gouvernements (1). En d'autres temps, ces libertés, elle les prenait sans trop s'embarrasser de ce qui s'ensuivrait. Et, en ces mêmes temps, elle s'efforçait aussi de restreindre, voire de supprimer les libertés des autres. A-t-elle changé d'avis, sur ce dernier point ? Il est permis d'en douter, ne serait-ce qu'en ce qui concerne la liberté des naissances !...

Elle veut, ensuite, choisir et nommer librement ses pasteurs. Ici, rien que de très logique, mais cela laisse supposer que, parfois, certains potentats, dans le passé, se sont opposés à certaines nominations. Bah, simples querelles de princes !

Il y a, ensuite, cette délimitation claire des responsabilités et des domaines de l'Eglise et de l'Etat !... Personnellement, je pense que cela ne concerne pas la France. N'existe-t-il pas, en effet, dans ce pays, une certaine loi, datant de 1905, et dite « loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat » qui règle le problème de façon claire et entière ? Cette loi n'ayant pas été abrogée, malgré de furieux coups de boutoir donnés il n'y a pas si longtemps par cette même Eglise, il n'y a pas lieu de revenir là-dessus, sauf à exiger enfin son application intégrale. Car, paraît-il, cette application véritable et entière n'a jamais été faite.

Bon, venons-en maintenant à la liberté de faire connaître l'Evangile. Mais vous l'avez, messieurs, cette liberté, vous ne l'avez jamais perdue, il me semble, sauf en certains pays de l'Est, lesquels avaient de bonnes raisons... mais passons. Donc, dis-je, vous l'avez toujours eue, en France surtout, à condition de dispenser cette connaissance à l'intérieur de vos temples, et rien que là. Cela ne vous suffit-il pas ?

Voudriez-vous, par hasard, en revenir aux processions et autres manifestations spectaculaires, ainsi que cela se passe, par exemple, dans l'Espagne de Franco ? Ne plaisantons pas, voulez-vous !

Je note toutefois, avec plaisir, que vous vous dites *à même de parvenir à faire connaitre l'Evangile grâce à vos propres ressources !* Que voilà une bien bonne et réconfortante nouvelle. Elle me comble, elle nous comble d'aise, cette affirmation, car, est-il besoin de le préciser, elle conditionne directement l'abolition de la loi Barangé. Plus de subventions, plus de créations d'aumôneries, plus de constructions d'églises à l'aide des deniers du contribuable. L'Eglise est riche, nous le savons depuis longtemps, mais il n'est pas mauvais qu'elle en fasse elle-même l'aveu, car, pas de doute, il s'agit bien d'un aveu. Peut-être involontaire, mais aveu tout de même, et bien imprudent, car certains, bien disposés jusqu'ici, vont peut-être se faire tirer un peu l'oreille pour dénouer le cordon de leur bourse ! Et même, il faut prévoir le pire, qui sait si le denier à Dieu ne va pas se raréfier, et les troncs pour les pauvres mettre beaucoup plus de temps à se remplir.

Nous en arrivons à l'influence du Concile pour l'avènement de l'égalité des races, la collaboration des classes et la paix entre les nations. Nous sommes ici, et depuis toujours, pour la première et la troisième de ces affirmations. Quant à la collaboration des classes, nous savons aussi depuis toujours qu'elle ne peut exister sans la domination de la plus forte sur la plus faible. Donc, pas d'accord, mais affirmation de notre part que le salut ne peut venir que de la disparition des classes et de l'égalité véritable, c'est-à-dire économique et sociale.

Sur le Concile proprement dit, il y aurait beaucoup à dire. Il faudra y revenir. Mais ce que l'on peut déjà affirmer c'est que la teneur d'ensemble des décrets dont il a accouché indique une orientation nouvelle dans un sens nettement plus libéral. L'Eglise, paraît-il, doit s'adapter au monde moderne. Entendons par là que la montée de l'athéisme, ajoutée à la concurrence de l'Islam, lui fait une obligation de se rapprocher des travailleurs et d'essayer ainsi de regagner le terrain perdu. A nous de l'en empêcher, convaincus que nous sommes que le bonheur de l'humanité ne peut se faire qu'en dehors de toute Eglise.

BLANQUET

(1) *Ces gouvernements ne sont pas nommés, mais il y a de grandes chances que celui de notre belle France en fasse partie. Sans doute ne faudrait-il pas chercher longtemps pour trouver les autres.*

D'UN CONTINENT A L'AUTRE

Le « programme social » financé par le gouvernement américain reflète bien les exclusives et les tares d'une « démocratie » moderne fondée sur la coalition des classes et l'asservissement aux nouveaux bourgeois. Ainsi, pour bénéficier de l'assistance médicale gratuite promise par le président Johnson, deux millions de vieillards devront certifier sur l'honneur *« qu'ils ne sont pas et n'ont pas été durant les douze mois précédents membres d'une organisation communiste, d'une organisation favorable à une action commune avec les communistes ou d'une organisation infiltrée par les communistes »*.

Quand on sait que le gouvernement des Etats-Unis place l'étiquette de « communiste » sur tout groupement ou individu luttant pour le progrès social ou professant des idées libertaires, on peut s'apercevoir que cette clause vise à une absurde vengeance contre tous ceux qui, durant leur existence, ont pris part au combat pour la justice et l'égalité sociales ou ont seulement manifesté leur sympathie pour les militants de ce combat. Encore une *loi scélérate* qui doit permettre aux capitalistes de frapper, d'une façon aussi absurde qu'odieuse, ceux qui veulent un peu plus de justice, ceux que l'inégalité des conditions amènent à une saine révolte.

La bassesse de cette mesure est bien dans la note du capitalisme américain ; celui qui marche sur ses compagnons pour arriver est un héros, celui qui défend les opprimés et qui lutte en même temps pour ses propres libertés est un traître à qui l'on refusera les soins les plus immédiats. Voilà toute l'éthique du néo-impérialisme des Etats-Unis.

Que ceux qui s'extasient devant les absurdes prouesses spatiales songent qu'avant d'envisager la conquête de l'espace, le monde attend la révolution sociale qui mettra un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Il ne faut pas s'étonner, après cette information, de celle qui relate les récents entretiens entre Dean Rusk, valet de l'impérialisme américain, et l'infect Franco. Il est presque certain qu'une tentative insurrectionnelle en péninsule Ibérique verrait les « marines » accourir au secours du monstre madrilène.

⁂

Le 11 décembre s'est ouvert, dans le nouvel hôtel de grand luxe récemment inauguré à New-Delhi, un *festival gastronomique*, grâce auquel « les citoyens aisés peuvent déguster une soixantaine de spécialités que leur préparent les chefs du restaurant parisien Maxims.

Le même jour, le *rationnement alimentaire* a été rétabli dans la capitale de l'Inde et l'on s'accorde à reconnaitre que le pays est menacé de ce que l'on appelle « la famine du siècle ».

Le même jour encore, un homme, épuisé et malade, est resté couché pendant toute une nuit au beau milieu du plus grand carrefour de New-Delhi sans que personne ne se soit soucié de son sort, alors qu'il agonisait.

La presse bourgeoise consent à s'alarmer d'une situation dramatique, mais rien n'est fait et ne pourra être fait pour remédier à de pareils cas tant qu'il n'aura pas été admis *qu'il faut produire pour satisfaire des besoins et non pour assurer des profits à quelques-uns.*

Seule la suppression des profits, l'égalité économique et sociale peut éliminer l'immense gaspillage auquel nous assistons tandis que certains peuples, écrasés par le colonialisme et les superstitions, meurent de faim dans la faiblesse physique et la soumission spirituelle.

SEVY

ECOUTEZ CES PATENOTRES

Dic. Larousse : « Patenôtres : Paroles inintelligibles et vides de sens. »

Madame la députée, Thomé-Patenôtre, vient de déposer une proposition de loi concernant les problèmes de la contraception. Voici les principaux textes de celle-ci :

« Article I. Les dispositions des articles 3 et 4 de la loi du 31 juillet 1920 sont abrogées, ainsi que les articles 648 et 649 du decret du 5 octobre 1953 modifié par celui du 2 mai 1955 portant codification des textes législatifs concernant la santé publique.

» Art. II. La délivrance, par les pharmaciens diplômés des produits et objets présentés comme propres à prévenir la conception, est autorisée sur présentation d'une ordonnance médicale.

» Art. III. Toute publicité de caractère commercial concernant la prophylaxie anticonceptionnelle est interdite, sauf dans les publications réservées aux médecins et aux pharmaciens.

» Art. IV. Sera puni d'un à six mois de prison et d'une amende de 240 à 12.000 francs quiconque aura contrevenu aux dispositions des articles 2 et 3 ci-dessus. »

Comme tout cela est simple quand on sait que la majorité des médecins sont croyants et refuseront de délivrer des ordonnances favorables à la contraception, ou, s'ils le font devant l'insistance de certaines clientes, ils donneront le moins valable des moyens contraceptifs. N'oublions pas que l'Eglise est favorable aux moyens genre méthode Ogino ou température. Par ailleurs, la publicité étant interdite, sous peine d'emprisonnement et d'amende, le grand public sera, comme il l'est maintenant, dans l'ignorance la plus complète dans ce domaine ; et les avortements seront aussi nombreux. Enfin, Madame Patenôtre et Ave-Maria est pour la répression pénale, comme tout bon catholique qui se respecte.

Cette proposition de loi me remet en mémoire une certaine loi en « faveur » des Objecteurs de Conscience qui fut, et est encore, une loi scélérate, bien dans la manière de ce gouvernement jésuitique. Cette loi sera du même tonneau, et Madame la députée Thome-Patenôtre a versé le premier broc.

G. PIOU

EN FLANANT...

Lu dans France-Avenir *du 15-12-65 (Le roi est plus royaliste que quiconque) ;*

« Aujourd'hui je vote pour de Gaulle parce qu'il est le candidat gaulliste. »

(Le journaliste qui a écrit cela, est-ce qu'il ne se fout pas de sa gaule, par hasard ?)

⁂

(Propos d'un professeur) :

« J'attends du septennant suivant qu'il maintienne la stabilité et développe la prospérité. »

(Marcher et rester immobile, problème bien difficile.)

⁂

« Pour aussi malin que soit M. F. Mitterrand, il ne fera pas sortir les écoles, le caviar, la santé et le beau temps pour tous les Français en sifflant dans ses doigts. »

(Il y a du bon sens là-dedans, mais il fera tout cela d'autant moins s'il est malin.)

⁂

(Quand je vois tous ces sapins arrachés, aux Halles, cela me fait penser aux vandales.)

ESOPE

EN VRAC...

SI VOTRE PLUMAGE SE RAPPORTE A VOTRE RAMAGE...

« Evitons dans nos objets personnels tout ce qui est en or ; objets que l'on peut aisément remplacer par des objets en matières plus simples. »

« Supprimons de nos costumes tout ce qui est signe d'apparat. »

« Essayons de réduire notre train de vie, autos moins luxueuses, etc. »

« Quand il y a des grèves, disons une parole, même si cela doit déplaire à un riche qui cessera d'être notre bienfaiteur. »

« Exigeons des salaires justes, et commençons à les appliquer nous-mêmes à ceux qui servent le diocèse et l'Eglise. »

« Donnons nous-mêmes l'exemple d'une mise en coopérative de nos grandes propriétés. »

« Evitons les titres pompeux « Excellence, Monseigneur », etc. Vendons nos vases sacrés, partageons nos terres. »

D'accord, d'accord. Qui, croyez-vous, tient ce langage ? Les évêques français, américains, voire espagnols ? Non, les évêques melchites (grecs orthodoxes) réunis en synode autour du patriarche Maximos IV.

Bravo ! Joignez maintenant les actes aux paroles, et que les autres, les évêques de toutes les religions, y compris celle de la grande Russie, suivent le chemin tracé.

Comme disait l'autre : « Je voudrais bien voir cela avant de mourir, ce qui, certainement, me permettrait d'être éternel. »

SI SEULEMENT ILS SE SOUVENAIENT

A Antony, dans la cité universitaire, les étudiants reçurent une volée de bois vert par ces messieurs du service d'ordre ; non seulement les étudiants, mais aussi les responsables de l'UNEF, ce qui démontre, entre parenthèses, qu'ils sont plus courageux, ou plus candides, que les responsables des mouvements politiques qui, eux, ne sont jamais en avant en cas de coup dur. Bref, le choc fut rude, maints étudiants et étudiantes furent blessés. Toute cette échauffourée en raison, d'une part, de l'interdiction faite aux étudiants mâles de pénétrer dans les locaux des étudiantes femelles (à bas l'habitation mixte !) D'autre part, contre l'augmentation des loyers du centre universitaire.

Quand, devenus des « Messieurs », nos étudiants d'alors liront dans la presse que des ouvriers ont été matraqués par les flics parce qu'ils réclamaient de meilleures conditions de vie, nos ex-étudiants devenus patrons, cadres, se rangeront du côté de « l'ordre ». Peut-être même seront-ils ceux qui auront mendé les flics pou mater ces sales ouvriers qui « ne peuvent pas se contenter de ce qu'on leur donne ».

AMUSEZ-VOUS EN AMUSANT VOS ENFANTS

Noël est là. Vous désirez acheter des jouets à vos mioches. Ne soyez pas embarrassés, achetez un fusil-mitrailleur, ou un bazooka. Imaginez quel plaisir vous aurez, le soir, à la veillée, jouant à la petite guerre avec vos enfants. « Toi, tu te places là ; tu es un bicot ; toi, là, tu es un boche, maman, ici, c'est une polak ; et moi, le valeureux soldat français, qui défend sa patrie en danger, je vous tue tous avec mon fusil-mitrailleur. » Ce qui manque dans les vitrines de Noël, du moins je n'en ai pas encore vu, c'est la panoplie du petit gestapiste avec le manuel indiquant l'art et la manière de torturer (le choix est grand, allant de la baignoire aux électrodes en passant par les brûlures avec une cigarette ou un fer rougi).

Un jour, un ami me disait qu'il existe des hommes qui naissent cons ; vivent cons, et meurent cons : je crois que cela est vrai.

LA CROIX

Quand j'étais petit, à la communale nous avions la croix si nous étions sages. Actuellement, cette fameuse croix n'existe, je crois, que dans les écoles de curés. Mais, en U.R.S.S., c'est aux adultes que l'on donne des croix. Il paraît, en effet, que, dans les usines soviétiques, les halls d'entrée sont entourés de panneaux où les protographies des meilleurs ouvriers et ouvrières sont exposées, ainsi que les médailles qu'ils ou elles ont gagnées en produisant plus que la norme. Peut-être que le dimanche ils et elles se promènent avec, acrochée au veston, sur la robe, une brochette de croix indiquant que ce sont de bons citoyens et citoyennes soviétiques.

Camarades, retroussons nos manches ! Cela ne vous rappelle rien ?

G. P.

A paraitre fin décembre 1965 :

MICHEL BAKOUNINE

«Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme». Un volume de 224 pages, format 11 x 18. 9 F. par C.C.P., mandat, chèque bancaire, à l'ordre de : Librairie *Publico*, 3, rue Ternaux, Paris (11). C.C.P. Paris 11 289-15.

DISCOS

Cuando la Prensa de atraso se ocupa del anarquismo y de los anarquistas, suele patentizar, o desconocimiento absoluto del tema, o la influencia malsana que sobre ella ejerce el melodrama bulevardero, y somos leves.

Porque, vamos a ver, señor editorialista de «Le Figaro» (18-19 diciembre 1965): ¿En qué aguas turbias ha pescado ese raquítico y venenoso pescado —o recurso denigrante— que atribuye a los anarquistas españoles el grito idiota de «¡Viva la muerte!»? Esto, usted lo ha oído decir, o lo ha visto escrito, como yo, en otras partes, sin garantía de autenticidad alguna. «Viva la muerte», ¿por qué han de gritarlo los libertarios españoles, tan ávidos de vida como usted, señor director, por lo menos?

Si el periodismo burgués, señorial, no lo supiera todo sin haberse enterado de nada; si los diarios de suma importancia... empresarial, no obedecieran a consignas, no se sujetaran a nefandas obligaciones como vulgares publicaciones bolcheviques, no incurrirían en defectos como ése que atribuye ganas de morir, precisamente a los españoles más fanáticos de la existencia. ¿Quién más opuesto que nosotros a la tenebrosa idea de muerte que tradicionalmente ha animado a inquisidores y marcianos de nuestro país? ¿Quién ha amado con más ardor a las ideas, a las mujeres, a los niños, a la Naturaleza, que los ácratas de tras los montes? ¿Ignora usted, señor L.-G. R., que el bárbaro que echó en cara de un docto los despropósitos de «¡Muera la inteligencia!» y «¡Viva la muerte!», fue un generalote fascista apellidado Millán Astray? Pues tampoco sabrá que el sabio increpado se llamaba Miguel de Unamuno, como también habrá que enterarle, señor Fígaro, que el anarquista hispano no va a la calle a hacerse matar, sino a luchar por la vida, la del pueblo, la de su familia, la suya propia. El anarquista español es franco, hombre de enjundia, de estirpe humana generosa, que «se expone a morir» por gana feroz de preservar la vida, la suya y la ajena. ¿Sabe usted algo, señor, editorialista, de los julios mayúsculos de Barcelona? ¿No? pues entérese, que vale la pena.

Verá de una vez que los hombres más humanos, sedientos de luz solar y de amores son esos desperados —como ustedes horriblemente dicen—, que a las revoluciones acuden, no a morir, sino a impulsar la existencia normal y libre de los trabajadores, y de los que no lo son ni quieren serlo.

Apenas que usted nos confunda con los adoradores de sepulcros cuyas cenizas, por repugnantes, en más de una ocasión hemos pisoteado. Créalo usted: nosotros no nos pirramos por Santiagos Matamoros ni por Ignacios de Loyola.

Ni por el Mío Cid, que, cual sinceramente solemos decir, no es mío, sino tuyo, o quizás mejor: de los cavernarios.

¿«Viva la muerte?» ¿Quién puede meternos a nosotros en esta danza macabra, a no ser la sabiduría indocumentada?

DISCOBOLO

El período revolucionario y la revolución según Pedro Kropotkin

(Extracto de un estudio de Max Nettlau.)

ADVIRTIO perfectamente Kropotkin que el movimiento anarquista francés, tan conocido por él desde 1877, no se desarrollaba como empuje revolucionario, en contacto directo con el creciente descontento popular, sino que era más manifestación de una vida sin relación de unos anarquistas con otros, actividad limitada de grupos, reuniones y publicaciones. Sólo Lucien Guerineau, Tortelier y un grupo muy valiente de carpinteros, Pouget por los dependientes y pocos más, sostenían contacto de manera permanente y justificada. Cuando se trataba de manifestaciones públicas se arrastraba generalmente al pueblo, sobre todo a los parados, y tales manifestaciones tenían un fulgor rápido, momentáneo. Si se trataba de agitaciones de oro carácter, por ejemplo, de las que se produjeron en la época de Boulanger, se tendía a apartar a los anarquistas de la masa inconsciente, produciéndose actuaciones variadas de carácter individual sin que el pueblo contara para nada. Todo esto constituyó una desilusión para Kropotkin y le impulsó a escribir *La Morale anarchiste (La revolte,* 1 marzo-16 abril 1890) y una tremenda requisitoria titulada *Encore la Morale* (5-19 diciembre 1891).

Resumamos la larga carta rusa que escribió el 11 de mayo de 1897 a María Goldsmith, perteneciente ésta a la Juventud libertaria de las Escuelas (grupo de estudiantes socialistas revolucionarios iinternacionalistas): Hay un momento en la vida de los partidos cuando éstos han de alejarse desierto adentro, perderse en el desierto (frase ésta del Evangelio). Nosotros vivimos por vosotros aquel tiempo, cuando nos veíamos reducidos a grupos de 3, 5 ó 10 componentes (tal fue la situación en el Jura suizo en 1877) y elaborábamos la teoría con sus bases teóricas y sus suplementos vitales, permaneciendo como permaneciamos aislados. Es preciso que cada cual pase por ese periodo. En la actualidad se difunden las ideas extensamente y es indispensable que contestemos a las preguntas que nos hace la vida. En tales condiciones, la mayor parte de camaradas hacen concesiones porque no están seguros de sus propias ideas. Lo que importa ante todo es que haya *hombres activos y decididos, luchadores infatigables.* Estos son los que pueden representar las ideas en todo ambiente propicio sin perjudicarse ellos... Kropotkin explica sus propias relaciones con los cooperadores ingleses.

Intercalo este resumen que Kropotkin había sido adverso e intransigente contra los cooperadores hasta 1895 según prueba el testimonio de su trabajo bajo *Cooperation et Socialisme (Temps Nouveaux,* 27 julio 1895) y *Le Congrès coopératif international* (7 septiembre), mientras vio en los cooperadores unos antisocialistas que fomentaban el aburguesamiento de los trabajadores. Por lo que respecta al Congreso de referencia, ya lamenta que no hubiera en él anarquistas. Los cooperadores ingleses invitaron en 1896 a Kropotkin a que escribiera sobre temas agrícolas. Desde entonces pudo conocer a los cooperadores como fuerza activa capaz de prescindir del capitalismo.

Continúa diciendo en la carta que resumo, dirigida a María Goldsmith, que conservar o guardar la pureza de los principios permaneciendo en completo aislamiento sin mezclarse en las cosas generales y humanas, no conduce a nada. Es preciso mantener los principios laborando con otros, entre estos. Reconocía que la época era crítica (1897). Muchos simpatizantes llegan a nosotros de varias procedencias después de aceptar una parte de nuestro programa spencerianos, burgueses, economistas, hombres religiosos, tolstoianos —y hay quien quisiera rechazarlos en bloque, no faltando quien trata de unirse a ellos—. Se equivocan unos y otros. Lo que nos interesa es que se una unos hombres a otros para ocuparse de una huelga sin dejar de ser anarquistas, como ocurre en Polonia, donde hay anarquistas unidos a los polacos que luchan (por sus reivindicaciones nacionales), pero que (como Kropotkin mismo dijo en una reunión con polacos, probablemente en Ginebra, en 1880) preparan la primera bala para un dictador y la primera cuerda para ahorcar al señor o propietario polaco, entrando en el movimiento obrero los anarquistas para introducir en él nuestros principios anarquistas y resistir a los políticos.

Nada que sea humano —dice— nos es extraño. Por *doquier* podemos difundir nuestra palabra y aportar *nuestra* idea nueva y fértil. Hemos de prever en tiempo de bonanza que pasan centenares de actividades cercandos las nuestras. No es posible que convirtamos a todos al anarquismo. Los movimientos tienen fundamento y causa y en todo caso podemos expresar nuestra opinión con la sinceridad de Basarov (el nihilista de *Padres e hijos,* de Turguenief) haciendo sentir nuestra influencia en lo posible.

En cartas tan sugestivas y animadoras como éstas se advierte la intención de llegar de nuevo al estado de cosas que inició Bakunin con la *Fraternidad* y la *Alianza* y continuó Kropotkin desde 1877, deseando reanudar y fortalecer la labor después de escrita la carta a que me refiero antes. Escribió en *Le Révolte* del 5 de febrero de 1887 criticando las convulsiones de aquel periodo en Bélgica que sin preparar por anticipado nuestras ideas las convulsiones producidas por la desesperación no conducen a nada. Consiste en la necesidad de la propaganda con marcado carácter local de cada grupo. Se requiere que haya en cada localidad dos o tres hombres que merezcan estimación general y sepan dar a la insurrección en momentos decisivos y culminantes un carácter de expropiación anarquista sin el que fracasará en sus principios. Se ve en Kropotkin, es indudable, el mayor elogio para la espontaneidad popular, pero se trata de un propósito animador y activista, no como se ha supuesto a veces, de una fe ciega en la espontaneidad popular, fe que invalidaría toda previsión y preparación. Lejos de esto, fue siempre Kropotkin el hombre de la *Alianza*... Sólo que los principios y los métodos de la *Alianza* no se crean a ojos vistos: se *practican* silenciosamente.

En su *Etude sur la Révolution* que dejó sin terminar (*La Révolte,* 10 julio-7 noviembre 1891) demuestra la grandeza del objetivo que persiguen los revoluiconarios, ya que la revolución determina el cambio en la economía a medida que se produce el concurso activo de millones de voluntades o potencias que destruyen el pasado en cada localidad, mientras otros millones consienten y dejan hacer. Estas realidades determinan una mejora y permiten a los revolucionarios la creación de instituciones nuevas en escaso lapso de tiempo. Pero ocurre que cuando triunfa una revolución muchos revolucionarios se muestran débiles renunciando a llevar a la revolución hasta las últimas consecuencias. La audacia de pensamiento y la iniciativa de atraer a las masas faltarán en tal caso y también para la revolución inmediata. Faltará la audacia del pensamiento, la destrucción.

En el mundo del progreso intelectual y técnico se llega a alcanzar el objetivo propio. Falta audacia en política y en economía social para alcanzarla porque sus manifestaciones se inspiran en el pasado, mientras en técnico arroja el pasado al mar. Para alcanzar la victoria es precisa, pues, la *idea* revolucionaria. La nueva generación revolucionaria —en oposición a los socialistas, que siempre miran hacia atrás— sabe cómo puede garantizar la victoria: expropiando a los representantes del sistema antiguo, eliminando la institución del Estado en su propia base en cada pueblo y ciudad, aboliendo impuestos, oficinas, tribunales y leyes, *inaugurando nuevas formas de vida social,* de convivencia en los municipios libertados, socializando la vivienda, instrumentos de trabajo, de transportes, los víveres, el cambio necesario...

Elaboró Kropotkin su conferencia de Londres del 5 de marzo de 1893 en extensos artículos. El folleto *Les Temps nouveaux* se publicó en 1894; los artículos aparecieron desde el 18 de marzo al 2 de septiembre de 1893. Expresa —¿por primera vez?— el paralelismo entre el cambio de los conceptos científicos sobre el Universo y nuestros conceptos sociales, conocido el tema por las distintas versiones de *La ciencia moderna y el anarquismo,* publicadas desde 1901 a 1913. Se comprenderá lo que representan hipótesis y razonamientos según el pensamiento de Kropotkin. Mi impresión es que nunca halló salida ni resultado claro entre la gran cantidad de sugestiones actualizadas y puestas en curso. Esto se deduce de una carta dirigida a James Guillaume (12 junio 1903), de la cual extracto este pasaje: «Hasta el tiempo presente, lo que impulsó la ciencia fue un concepto sobre el porvenir de la sociedad, una hipótesis o inspiración para determinadas actividades. El amor a la libertad y a la igualdad inspiró a los filósofos ingleses del siglo XVIII y después a los hombres de la Enciclopedia. La aspiración igualitaria guió el pensamiento de los Enciclopedistas. A la inspiración *socialista* (orientada por Saint-Simon o Fourier en Francia; por Owen en Inglatierra) se debe la obra (de 1856 a 1862) de Wallace, Vogt, Moleschott, Bain, Mill, etc., de Augusto Compte y Thierry, de Quetelt antes. A aquellos precedentes se debe el valor y la inspiración de lo que hicieron todos. La anarquía dará a los sabios —lo advierto por algunos ejemplos en mi correspondencia— la inspiración que requieren ciertas investigaciones necesarias. La ciencia, como el arte y la inventiva, necesitan inspiración. En los siglos XII, XIV y XVI procedía la inspiración del espíritu libre de los Municipios insurreccionados, de sus luchas de la felicidad que consistía en volver a descubrir el mundo antiguo del libre examen. En el siglo XIX fue numen inspirador el espíritu comunista. El concepto anarquista será el inspirador del siglo XX. La anarquía es algo más que un capítulo de la política: es un principio vivificador. Para poder escribir la Historia hay que ser anarquista, y lo mismo para escribir sobre Economía política o Historia legislativa... Lo mismo dije de la astronomía (se refiere a su folleto cuya edición en ruso es de Londres, 1901, y se titula la *Ciencia contemporánea y anarquista).* El astrónomo que cree que el sol gobierno en lugar de creer en el movimiento de los cuerpos infinitamente pequeños, producirá una astronomía tan incorrecta como lo fue la que suponía que el planeta Tierra gobernaba el Universo. Lo mismo ocurre sin duda en biología. En Malthus —en la economía burguesa— aprendió Darwin el origen de las especies mediante la lucha por la existencia. Dice muy bien Herbert Spencer: «No quiere usted admitir el lamarckismo (influencia *directa* del medio en la creación u origen de las especies) *porque no se aviene a admitir las consecuencias sociológicas de tal principio.*

Sigo resumiendo: «Habrás visto en *Mutual Aid* y verás en *State : its historical role* (en inglés, 1902; 1896) qué formidable y potente *instrumento de investigación* presenta la inspiración anarquista —«la hipótesis anarquista», hablando en términos científicos—. La biología y la historia se rehacen partiendo de ese principio. Se rehacen y armonizan perfectamente. Más todavía: sin el principio del apoyo mutuo —hijo legítimo de la anarquía— no hay manera de construir la Etica, mientras que con el principio del apoyo mutuo y el de la anarquía la Etica «sin obligación ni sanción» como dijo Guyau, la Etica se construye maravillosamente.»

(Terminará en el próx. núm.)

Con la mirada fija en acracia

LOS hay, que se aislan de la lucha por el mejoramiento del ser humano. No quieren participar de los sufrimientos que torturan a la humanidad; y en su cobarde aislamiento buscan la felicidad. Pero sólo encuentran la locura.

La lucha por la liberación del ser humano, es una lucha sonriente y féliz; y el que pretenda evadirse de ella, se le extraviará la mente y se le secará el corazón. ¿Huir de la lucha? Esa es la manera más errónea de vivir. ¡Cuán pequeña y ruin es el alma cobarde! El mundo entero lo desprecia. El hombre ha nacido para luchar siempre. El único problema que se presenta es: ¿Cómo triunfar en la lucha?

Para ello hay que empezar, liberándonos de nuestro carcelero Yo; y pensar constantemente en ayudar a los demás poniéndonos al servicio del bien común, única forma de que nuestra vida tenga un significado, y podamos desarrollar una potente personalidad, ganando amigos; experimentando la íntima satisfacción de haber cumplido con nuestro deber.

Un ardiente deseo debe guiarnos: ayudar a que esto se realice por todos los seres humanos de nuestra generación, y de las generaciones venideras.

Para ello hace falta una gran síntesis, creadora de un amplio campo experimental, que impulse la nave de la personalidad a través del impetuoso mar de los tiempos modernos, hasta llegar al puerto del éxito, tanto interno como externo. Este campo experimental, debe ser: la esencia o la regla de la vida, y a él, se han de subordinar todas las potencias y actividades del ser.

Hacen falta mentes sintéticas capaces de destacar lo esencial, de eliminar lo accesorio y de trazar algo, algo que sea, a la vez, elevado y realizable para la mayoría y no sólo para unos pocos superdotados. Hacen falta hombres, que sean capaces de poner a cada individuo frente a su propia responsabilidad. De no ser así, nuestra obra por grandiosa que sea siempre será obstaculizada.

Una vez dispuestos para el combate, las armas a emplear son estas: —salvo mejor parecer—, conocimiento de si mismo, cultivo de la individualidad y de la estimación personal, sinceridad en la actuación y colaboración, simpatía en el trato íntimo y de gentes, y dignidad personal, requiriéndose el individuo en sí, decisión, entusiasmo, audacia y, hasta heroísmo. Con estas armas en nuestro poder, podemos emprender con valentía el camino ,rejuveneciendo todo nuestro ser. No importa cual sea la edad de cada cual, porque la juventud no es un periodo de vida; es, sobre todo ,una actitud mental y sana. El hombre no envejece mientras tiene un propósito dominante en su vida y mientras ama el esfuerzo. Y así es, como vale la pena vivir.

No olvidemos que el creador de nuestro propio destino somos nosotros mismos. Será bueno o malo según nuestra decisión. Todo dependerá de esto último, toda vez que la decisión, lleva en sí, el germen del destino.

Ojalá que sepamos canalizar nuestro profunda anhelo; mirando fijamente y persistentemente nuestro ideal; faro luminoso que en la oscura noche nos orienta y nos señala la presencia de los arrecifes malsanos.

Nuestro objetivo primordial pues debe ser, formar hombres selectos; hombres que triunfen tanto en su vida exterior como interior; hombres que comprendan el verdadero sentido y valor de la dignidad y de las relaciones humanas, hombres, que sepan cultivar la amistad noble y desinteresada, y que estén predispuestos a apoyar en todas sus facetas, las actividades fecundas, procurando sacudir la apatía y la indiferencia ante los amargos problemas que la vida moderna presenta.

Esta —a juicio mío—, debe ser nuestra más grande preocupación si queremos que los ideales que con tanto amor acariciamos encuentren eco en el corazón y en la mente de los seres humanos que viven engañados y contribuyendo a su infelicidad.

PEREZ GUZMAN

OBRA NUEVA

«El Sindicalismo en Barcelona» (años 1916-1923), del joven escritor Alberto Balcells.

9,50 F en esta Administración.

ANTENA

AL TRIBUNAL MILITAR

PARIS (OPE). — Con este título publica «Le Monde» un despacho de la A.F.P. fechado en Madrid que dice:

La joven francesa, Christiane Etchalus, de 23 años, y un español, Joaquín Garate, de 27, inculpados de «terrorismo y bandidismo» comparecerán próximamente ante el Tribunal Militar de Pamplona. Se les acusa de haber colocado una bomba en el monumento a los muertos de la guerra civil, en Pamplona, en diciembre de 1964. Ambos pueden ser condenados a doce años de reclusión. La joven francesa fue detenida en Elizondo.

FIASCO

SAN SEBASTIAN. — Ha fracasado una reunión celebrada en la Delegación de Sindicatos de San Sebastián, para hacer un informe sobre el anteproyecto de Ley de Bases de Seguridad Social. El delegado de los verticales, Francisco Javier Márquez Argüelles, se llevó un chasco al ver que no acudieron más que doce personas de las muchas que había convocado. Aparte de esto, uno de los asistentes criticó duramente el anteproyecto y nadie entendió una palabra de lo que Márquez dijo o quiso decir, si es que realmente quiso decir algo. (O.P.E.)

LA REPRESION EN CATALUNA

BARCELONA (OPE). — El 2 de noviembre fue detenido en su domicilio el señor Lluis Maria Sunyer i Vilar, de 34 años de edad, casado, con domicilio en la calle de Sardenya 171. No se trata, pues, de un indocumentado, sino de un hombre de carrera, químico. La detención tuvo lugar por no haber pagado una multa de 25.000 pesetas que le había impuesto el gobernador por asistir a la manifestación del 13 de septiembre de 1964. Después de pasar la noche en la Comisaría de la calle de Lauria al siguiente día le llevaron a la Jefatura Superior de Policía y de allí a la cárcel, quedando rigurosamente incomunicado. Y en tal estado seguía el día 13 de noviembre. No pueden visitarle ni su familia ni su abogado. Su ficha de ingreso en la Cárcel Modelo está en blanco en la parte en que debe citarse la causa de la detención. Y el director de la prisión no ha recibido ninguna noticia sobre el asunto. Como protesta por este caso arbitrario y brutal, se ha iniciado un movimiento de solidaridad y simpatía hacia la familia, enviándole cartas no cursadas por el correo.

LA GUERRITA

GUADALAJARA. — El capitán aviador español Rafael Castilla, de 27 años, ha resultado muerto en accidente sufrido en Villaflores por el reactor que tripulaba, perteneciente a la base norteamericana de Morón.

EL BARRO AUN NO PEGA

CORDOBA. — El obrero Epifanio Arroyo Rodríguez, de 23 años, resultó muerto y su compañero Francisco Villa García, de 32, gravemente herido, al ser alcanzados por los cascotes de una casa en construcción que se derrumbó.

NUEVA FUENTE DE DIVISAS

IRUN. — Cabellos humanos, por un peso total de cinco toneladas, se han exportado por esta frontera durante los últimos seis meses, con destino a peluquerías de señoras y a institutos de belleza de Francia, donde harán con ellos pelucas, moños, trenzas y otros postizos.

Además de la exportación normal, hay también contrabando de cabellos humanos, pues en determinados puntos de la frontera, por la parte de Cataluña, se ha descubierto un alijo de 114 kilos de cabellos de varias tonalidades.

DEL ACERCAMIENTO MADRID-MOSCU

BARCELONA. — El primer diccionario ruso-español realizado en España ha salido ya al mercado, conteniendo unas 85.000 voces, incluyéndose, entre ellas, gran número de americanismos, provincialismos, arcaismos, términos científicos y técnicos, expresiones familiares y modismos, etc.

El diccionario, cuyo autor es Lorenzo Martínez Calvo, lleva anexo un compendio de gramática rusa que comprende 150 páginas, de las 1.900 de dicho volumen, así como una lista muy completa de nombres propios geográficos, mitológicos, históricos y patronímicos, así como las abreviaturas más importantes y una tabla meteorológica. Cada una de las voces va acompañada de las declinaciones de la misma, así como terminaciones y diminutivos y aumentativos más importantes.

El autor visitó Rusia el pasado julio, siendo recibido en la Academia de Ciencias de Moscú, donde hizo entrega de varios ejemplares del diccionario, que fue considerado de mayor realidad y amplitud que el editado por la Universidad de Moscú.

OPERARIAS INTOXICADAS

MADRID. — Ocho operarias resultaron intoxicadas por las emanaciones de una estufa de carbón. El accidente se produjo en una fábrica, sita en la calle de Sacramento número 5. Las víctimas fueron asistidas de urgencia en la Casa de Socorro del distrito de La Latina.

Sus nombres son: Josefa Garrido Cuenca, de 17 años; Pilar Piñas Jiménez, de la misma edad; María Cruz Páramo Gallego, de 22 años; María Guerrero Carrascosa, de 17; Isabel Moral López, de 15; Cristina Fernández, de 16; Paula Aguado García, de 20; y Begoña García Alcalá, de 19.

ACCIDENTE FERROVIARIO

BARCELONA.—Han sido rescatados trabajosamente los cuerpos de otras dos víctimas del accidente ferroviario ocurrido cerca de la estación de Figols. Con ello se eleva a tres el número de muertos, pues el primero recuperado y correspondiente a una mujer ha sido identificado como el de Carmen Chive Quevedo, de 72 años.

En establecimientos sanitarios de Berga, se hallan hospitalizados Antonio Vega Alba, de 37 años, natural de Málaga y empleado de los Ferrocarriles Catalanes, en estado menos grave; José Arazán Eyto, de 57 años, con fracturas de una pierna y estado menos grave. Ambos se hallan en el hospital de San Bernabé. En la clínica de Berga, son atendidos, Pedro Amils Farras, de 18 años; Isidoro Haro Carraz, de 21; y Juan Cunill Rollán, de 27 años, los tres domiciliados en Berga y jugadores del C.F. Gironella, que se dirigían a dicha población para efectuar un entrenamiento; así como Celestino Sala Miguel, de 63 años, natural de Manresa y domiciliado en Barcelona, que se halla en estado grave.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

Lo que antecede corresponde al Pacto aprobado por los grupos y militantes que permanecieron en el Congreso. A continuación damos a conocer las modificaciones propuestas por compañeros que se retiraron del Congreso, en disconformidad con varios aspectos del mismo.

Primer párrafo (según el orden del propio Pacto aprobado):

«El Congreso de los anarquistas italianos reunidos en Carrara entre el 31 de octubre y el 4 de noviembre 1965, acepta la idea y el programa expuestos en la declaración de principios tomada del conocido trabajo «Nuestro Programa», de Enrique Malatesta, aprobado por la Unión Anarquista Italiana en la Conferencia de Bolonia, en Julio 1920, reafirmada en su espíritu y su fondo por el Congreso de Carrara de septiembre 1945 y por los sucesivos Congresos de la F.A.I. hasta hoy realizados».

Del tercer párrafo se suprime desde «Además se propone... hasta Asociación». De el cuarto párrafo se modifica la línea final, diciendo: «tienen derecho de pertenecer a la misma». En el quinto párrafo la modificación no altera el sentido, abrevia simplemente. Del noveno se suprime «si no se les requiere a tal efecto», es decir, anula toda posibilidad y derecho de intervención, de no importa que comisión, en problemas internos de los grupos. El párrafo once queda así reducido: «Las relaciones entre las federaciones, grupos y adherentes a la F.A.I., así como las líneas generales de las actividades colectivas de la misma, son competencia de los Congresos generales, *y comprometen solamente a los compañeros que aceptan sus decisciones» (lo subrayado indica lo fundamental de la discrepancia).* El doce queda como sigue: «El Congreso ordinario de la F.A.I., tendrá lugar cada dos años y será convocado por la Comisión de Correspondencia. En casos de emergencia la C. de C. de la F.A.I. se halla facultada para convocar Conferencias o Congresos extraordinarios.» Se suprime la parte final del párrafo trece, o sea: «pero que sean conocidos como anarquistas afiliados regularmente a la F.A.I.» Vale decir, no habrá descriminación alguna. Como hasta el presente, se aceptará la presencia de todo compañero, adherido o no a la asociación. Los párrafos catorce, hasta el diecinueve, quedan anulados, remplazados por lo que sigue:

«El Congreso designa una C. de C. estableciendo de tanto en tanto el número de sus componentes, en base a consideraciones de orden práctico, de acuerdo al trabajo a desarrollar, designando para una participación posible a compañeros residentes en la misma localidad, o en otra que permita a todos reunirse fácilmente.

«Todas las funciones se confían a voluntarios y sin compensación alguna. En casos especiales en que se requiere por parte del compañero el empleo de todo su tiempo, se admite una compensación adecuada.

«La C. de C. es responsable de cada una de sus actividades ante los Congresos, a los que se presentará en carácter dimisionario.

«En línea general sus funciones serán las siguientes:

«1) Contribuirá a la coordinación de las actividades de los grupos y de las federaciones, manteniéndose la completa autonomía local;

«2) Hará conocer a los grupos y federaciones las iniciativas que es oportuno hacer públicas y que pueden suscitar otras iniciativas del mismo carácter.

«3) Se ocupará de la aparición regular del Boletín Interno.

«4) Mantendrá relaciones con los movimientos anarquistas de todos los países.

«Para subvenir a los gastos de la C. de C. (administación, prensa, viajes, etc.) cada grupo, (así como cada compañero adherido individualmente) corresponderá con una contribución si es posible regular, de un montante libremente escogido.

«Los sucesivos Congresos de la F.A.I. podrán aportar nuevas modificaciones a la presente declaración de principios y plan de actividades.»

***

Confiamos —lo deseamos ardientemente— que el buen sentido primará en el espíritu y la voluntad de los compañeros italianos. Constitúyase cada fracción (si en verdad las fracciones existen, que no lo creemos), en las formas orgánicas o libres que convenga a sus inclinaciones. Nada priva el justo ensayo de las vocaciones de cada militante, o de cada grupo. Tal eventualidad se halla inscrita en el porvenir y no fue Malatesta quien pensó imponer a nadie una línea rígida, ni en creer pueda concebirse y practicarse una norma única de relación, de convivencia, de contacto, de solidaridad, de actuación entre los hombres, entre los grupos humanos, anarquistas o no, en el presente y en el futuro. Pero por encima de las vocaciones particularistas existe —ha de existir, no puede dejar de existir— un afán fraternal de mútuo respeto entre todos y hacia todos: hombres, e iniciativas de individuos o de grupos...

La fórmula de Movimiento Anarquista Italiano, en el que se hallaba incluida la F.A.I., permitió hasta el presente una virtual convivencia entre los grupos e iniciativas. La fórmula y la disposición mental surgida de Carrara tiende a centralizar todas las iniciativas, en perjuicio de la autonomía y en detrimento de la originalidad que surge del ejercicio de la libertad.

Sí. Ya lo se. Se me dirá que el ejemplo ha de comenzar por casa propia y que el que nosotros damos no es nada grato ni aleccionador. Es cierto. El anarquismo español se inclina por la línea uniforme, que implica sanciones y disciplinas. No he cesado de decirlo en todos los tonos. Todo circuito cerrado en una exclusividad cualquiera conduce al desgarro. La procurada «eficacia» unitaria se convierte en vano forcejeo, que a más de amargar nuestras horas malogra las mejores intenciones y anula todos los esfuerzos...

Lo que importa, lo transcendente y lo valedero, no es el «controlar» un movimiento. Si no hay proyección hacia el exterior todo se anula, se diluye, se pierde. En la angustia y en el desespero.

Anarquía es proyección y esperanza. Por ello no es fórmula ni consigna: es acción, conjugada con la libertad y el respeto que no se afirmará si este respeto no se reconoce en la base de cada individuo...

Aquí, allá, en todas partes...

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

Estimados compatriotas:

De nuevo vamos a traspasar el umbral de un año que, por mucho que lo hayamos repetido, será quizás el último de un exilio que parece inacabable. 1966 aparece ante nosotros con una España franquista en decadencia, sin que las puertas de la economía europea y mundial se le hayan abierto y obligada a vivir, como tabla de salvación, de los ingresos que le aporta el turismo y de las divisas que ingresan en las cajas del Estado como consecuencia de la «exportación de la mano de obra» en constante y dolorosa aumentación.

A esta situación de un régimen retrógrada e incapaz de garantizar el trabajo —ni siquiera mal pagado— a la mano de obra del país, hay que añadir el descontento cada día más manifiesto de la clase trabajadora, las protestas de la juventud estudiantil y el despertar de un conjunto de valores que ponen de relieve la total negación de un sistema responsable del aislamiento español y de las miseras condiciones de vida de sus ciudadanos.

La Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio reafirma una vez más sus consecuentes esperanzas en un mejor porvenir para España, insiste en su actitud de lucha contra el régimen causante de la tragedia colectiva y persiste en el camino que ha de conducirnos hacia un futuro donde se reconozcan todas las libertades inherentes al hombre, en un conjunto verdaderamente democrático y decididamente dirigido hacia el progreso.

En los últimos días de este año 1965 y cuando ya 1966 aparece en el horizonte, enviamos un saludo fraternal a todos los compatriotas antifascistas —exiliados o no— que luchan para que triunfen en nuestro pueblo postulados de justicia y de libertad, confiando en que el año que vamos a empezará nos aportará merecidas y definitivas satisfacciones, como base fundamental de la desaparición del régimen de oprobio que sigue imponiendo la ley más allá de los Pirineos.

Nuestro saludo, es un saludo de hermandad en la lucha y la firme esperanza en un porvenir que asegure a cada español el bienestar y los derechos que siguen siéndole discutidos.

EL COMITE NACIONAL

Burdeos, diciembre de 1965.

«HIJOS DEL PUEBLO» Y «A LAS BARRICADAS»

La F. L. de Thiais notifica que está en curso de reedición el disco, microsurco-45 revoluciones, «Hijos del Pueblo» y «A las Barricadas», por lo que a quien interese, puede formular los pedidos, sea a los servicios de librería de «C. S.» o «Espoir», pues en breve estará nuevamente en venta.

NECROLOGICAS

JOSE CABRERA

El día 8 de noviembre acompañamos al compañero José Cabrera, natual de Amposta, en su último viaje. Buena parte de su vida la pasó en el Prat, donde actuó en la C.N.T. prestando servicios a la misma durante todo el tiempo que la Organización necesitó de él.

Pasó a Francia en 1939 y siguió perteneciendo a la C.N.T. cuando ésta se reorganizó en el exilio.

Desde hace algunos años se encontraba enfermo, sin que por ello no prestara su concurso a nuestros actos siempre que su estado de salud se le permitía.

También deseaba volver a España, libre de la tiranía Franco-falangista.

Sin embargo, nos encontramos con la triste sorpresa de que la Parca cortó el hilo de su existencia.

El entierro fue civil y estuvo asistido por la casi totalidad de la colonia española, siendo además numerosos los amigos franceses que asistieron.

Con esta nota dirigimos nuestras condolencias a su hijo e hija.

Federación Local de Vierzon

B.D.I.C

Un simpatizante con la C. N. T.: JOSE QUERALT i CLAPES

Recordar aquí, en estas columnas —y en una simple nota biográfica— la recia y noble personalidad de José Queralt y Clapés es y será un pálido reflejo de quien fue en vida nuestro querido amigo que acaba de desaparecer. No obstante, entendemos que es un deber moral nuestro de recordarle y así haremos justicia a su memoria.

Nacido en la ciudad de Badalona y badalonés cien por cien, José Queralt y Clapés venía de una familia hacendosa. Su padre era un hombre de extrema derecha que militaba en el partido «Lliga Regionalista de Catalunya». Su hijo, José Queralt y Clapés, militó también en su juventud en las filas que acaudillaba Francisco Cambó. En sus comienzos de actuación se le consideraba como a un hombre que daría mucho que hablar y que sería un elemento de valía para defender los intereses que la «Lliga» propugnaba.

Pero... El advenimiento de la dictadura militar del general Miguel Primo de Rivera, en el mes de septiembre de 1923, en el que los hombres más representativos de la «Lliga Regionalista» dieron su total y entusiástico apoyo, abrió completamente los ojos de José Queralt y en seguida empezó a conspirar en contra de la militarada. Se le detuvo y procesó «por rebelión militar». En la cárcel de Barcelona pudo constatar que el «catalanismo» que decían defender la gente de la «Lliga Regionalista» era cosa de estar por casa a estilo «Pomells de juventud», y se dio de baja de dicho partido burgués y reaccionario. Se acercó a los hombres que luchaban en partidos más avanzados de izquierda y se convirtió en un ferviente luchador y conspirador contra la dictadura y la monarquía imperantes en aquella época en nuestro país.

En 1928 se lanzó a una empresa de más envergadura aún que la política. Fundó las «Ediciones Proa» que tanta resonancia tenían que producir en los medios intelectuales y populares de Cataluña. Toda la fortuna que poseía, que no era pequeña, la abocó enteramente para la divulgación de la obra cultural que se proponía realizar. Se rodeó de valiosos colaboradores, Juan Puig y Ferreter y Andrés Nin, entre ellos. La primera obra que publicó fue la traducción al catalán de «Manon Lescaut», de A. Prévost. Le siguieron, entre otras muchas, «Resurrección», de León Tolstoi; «Els tres al·lucinats», «El Cercle Magic», de J. Puig y Ferreter, y en una edición especial la famosa narración biográfica «Camins de França», del mismo autor. Dio a conocer, y en lengua catalana, las obras más importantes de Dostoievski, Balzac, Lamartine, Dickens, Duhamel, Turguenef, Gide, Stefan Zweig, Maupassant, Gogol, Flaubert, Benjamin Constant y todos los mejores autores de la literatura mundial. De los novelistas catalanes dio a conocer las obras de Prudenci Bertrana, Just Cabot, Alfons Maseras, Miquel Llor, Josep Lleonard, Donénec Guansé y las de los autores que estaban más en boga. Asimismo, dio a conocer «Faust», de Goethe, y la traducción de la inmortal obra de Erich M. Remarque, «Res de nou a l'oest», y de la que hizo un tiraje de más de 28.000 ejemplares.

Cuando las «Edicions Proa» se encontraban en pleno apogeo de prestigio y de divulgación popular, sobrevinieron los sucesos del 6 de octubre de 1934. Queralt, fiel a sus ideas de libertad, se lanzó a la lucha revolucionaria contra el poder centralista de Madrid. Fracasado aquel movimiento, pudo escapar de la represión y se refugió en Madrid.

Vino el año 1936. Hacía poco que había regresado de su exilio y continuó su incansable labor y con más entusiasmo que nunca. A él no le preocupaban, ni poco ni mucho, las ganancias que pudiera tener con su Editorial. Queralt, con sus libros que publicaba y que daba a conocer, sólo y únicamente le interesaba que las masas populares de Cataluña se saturasen de buena literatura. Y lo facilitaba largamente, puesto que los volúmenes que publicaba encuadernados y con las simpáticas cubiertas de color naranja, estaban al alcance de todos los bolsillos por modestos que fueran.

Y nuevamente otro acontecimiento vino a perturbar sus tareas: el criminal levantamiento franquista en julio de 1936. Una vez más, también, el amigo Queralt se lanzó a la calle para defender a las libertades que se nos arrebataban.

Estuvo presente en todas cuantas misiones que se le encomendaron. Para nuestras cosas y para los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo tuvo siempre una viva simpatía. Y cada vez que la Confederación del Trabajo tuvo necesidad de él, estuvo a nuestro lado y defendía lo que se le encomendaba. Así lo vimos en los primeros días de la rebelión fascista a colaborar con nuestros compañeros que actuaban en el Comité Antifascista de la ciudad de Badalona. Así lo vimos cuando la constitución del Gobierno de la Generalidad de Cataluña (septiembre de 1936), colaborar con los compañeros Antonio García Birlan («Dyonisios») y Pedro Herrera en la Consejería de Sanidad y Asistencia Social que el primero de ellos ejercía como Consejero. Así lo vimos en 1937, y en Valencia, y llamado por la Comisión de propaganda del Comité Nacional de la C.N.T. a organizar la aparición de la revista confederal ilustrada «Umbral». Y en todo cuanto intervino puso competencia, entusiasmo y honradez.

Después... La pérdida de la guerra y la pérdida de todas nuestras esperanzas de poder vivir un mundo mejor que estuviera saturado de libertad para todos. Y el pobre amigo Queralt conoció nuevamente el exilio, como tantos miles de nosotros. En Perpignan, en donde siempre vivió conjuntamente con sus familiares, pasó por momentos verdaderamente desesperantes.

Después que Francia quedó liberada de la invasión nazista, Queralt tuvo la obsesión de poder hacer reaparecer en el Rosellón las «Edicions Proa». Creyó poder encontrar ayuda económica para su obra. Sufrió una tremenda y amarga desilusión, puesto que en la mayoría de puertas en que se presentó casi todas se le cerraron. Pero su tenacidad y voluntad para salir con la suya pudieron más que la mezquindad de los que, pudiendo, se negaron de una manera vergonzosa a ayudarle. Entonces, y aprovechando la coyuntura de la celebración del primer festival de música de Pablo Casals, en Prades, en el año 1950, es cuando publicó «La légende de Pablo Casals» ,de Arthur Compte. Así reaparecieron en el exilio las «Edicions Proa», y ello permitió poder asegurar la continuidad de la obra que Queralt había empezado en Cataluña.

En 1951, y ya en lengua catalana, publicó «El Ben Cofat i l'Altre», del eximio poeta Josep Carner. Publicó, asimismo, once volúmenes de «El Pelegrí Apassionat», de Joan Puig i Ferreter. Obra ésta importantísima y que es digna de ser conocida y leída. Meses antes de morir, estando ya muy enfermo, Queralt, que tenía ya 69 años de edad, pudo hacer publicar «L'estrany», de Albert Camus.

Y ahora, después de una vida de luchas y sinsabores, la terrible enfermedad que tantos estragos está ocasionando a la Humanidad, nos ha arrebatado para siempre al amigo predilecto, «al amigo que se entregaba totalmente a sus amigos y a los libros»: Josep Queralt i Clapés.

Le pude abrazar en el pasado mes de septiembre en su casa. Estaba en cama y se encontraba muy mal. Tuvo el coraje de decirme: «... Esto se termina para mí, querido amigo.» Mi emoción fue grande y tuve que hacer un gran esfuerzo para evitar que, delante de él, no me cayeran las lágrimas.

El pasado día 10 de noviembre se efectuó su entierro, que fue civil, de acuerdo con sus deseos y convicciones. Asistieron, a tan luctuoso acto, varios centenares de personas, lo que prueba en la gran estima que se le tenía. Varios amigos de Barcelona y Badalona, que vinieron de nuestra tierra, asistieron también. De Perpignan casi toda la intelectualidad francesa y catalana acudió a rendir su último tributo de simpatía y admiración a Queralt. Asimismo, una fuerte delegación de profesores y alumnos de la escuela «Sevigné», en la que nuestro llorado amigo daba cursos de la lengua castellana.

En el cementerio del Oeste, de la capital rosellonesa, y antes que se le diera sepultura, el eminente escritor catalán J. M. Corredor, que fue íntimo amigo suyo, enalteció con palabras sentidas y llenas de hondo dolor todas las grandes virtudes que poseía José Queralt i Clapés.

Desde estas columnas queremos patentizar a sus familiares, a sus hermanas y sobrinos, nuestra profunda pena por la pérdida de su ser tan querido. Y a ti, querida y recordada Antonieta, que has sido la compañera infatigable y estoica y la esposa ideal de José Queralt i Clapés toda nuestra más viva y sentida simpatía va hacia ti en estas horas de dolor en que estás pasando. Y piensa que, en este tu dolor, no estás sola. Todos los amigos y compañeros que tuvimos la honra de ser amigos de Queralt lo sentimos y compartimos enteramente.

J. MANENT

España al día

VORACIDAD

MADRID.—E. Gobierno ha hecho público el presupuesto del Estado español para el ejercicio 1966-67. Las partidas presentan considerables aumentos que elevan su importe total hasta 168.710 millones de pesetas en vez de los 120.843 de 1964-65.

(En millones de pesetas)

	1964-65	1966-67	1966-67 / 1964-65
Oblig. Estado:			
Jefatura Estado	16	27	11
Consejo Reino	0	2	1
Cortes	36	68	32
Consejo Nacional	405	545	140
Deuda Pública	6.868	7.160	292
Pensiones	5.299	9.300	4.001
Tribunal de Cuentas	19	39	20
Fondos Nacionales	2.677	3.575	897
Gobierno:			
Presidencia	4.518	5.980	1.483
Asuntos Exteriores	1.306	1.598	291
Justicia	3.378	4.147	769
Ejército	11.134	15.567	4.432
Marina	3.904	5.679	1.775
Gobernación	11.723	17.463	5.740
Obras Públicas	22.057	26.577	4.520
Educación Nacional	11.592	19.491	7.899
Trabajo	1.462	1.881	419
Industria	1.639	1.180	541
Agricultura	6.011	8.130	2.118
Aire	4.845	7.100	2.254
Comercio	1.592	1.804	212
Información y Turismo	1.286	1.290	4
Viviendas	7.842	8.287	1.044
Hacienda	368	1.176	807
Percep. y Oblig. a Ext.	11.853	20.640	8.781
Obligs. Gles. Estado	15.322	20.716	5.394
Obligs. Ministerios	105.521	147.993	42.472
Total	120.843	168.710	47.866

200 ESTUDANTES EXPULSADOS DE LA UNIVERSIDAD POR UN AÑO

PARIS (OPE).—El enviado especial de «Le Figaro», Guillemé-Brulon, comunica: «Como lo habíamos señalado desde el primer momento el Gobierno y la Universidad española no parecen este año decididos a tolerar los desórdenes estudiantiles. Como los rectores habían recibido poderes especiales, habíamos evocado la posibilidad de que «liquidasen» progresivamente los elementos rebeldes minoritaros para restablecer el orden.

«Esto es exactamene lo ocurrido hoy, por lo que se refiere a la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas de Madrid. 250 estudiantes que habían asistido el viernes anterior a la Asamblea Libre y ocuparon después el edificio durante veinticuatro horas como protesta contra las medidas de expulsión que se adoptaron contra doce camaradas, acaban de ser expulsados por un año de la Universidad.

«Por otra parte, dos estudiantes que habían golpeado duramente a dos camaradas bajo pretexto de que eran policías disfrazados de alumnos, han sido detenidos y puestos a disposición de la autoridad.

«¿Es que estas medidas de coerción tendrán repercusiones mayores y cabe esperar una «escalada» por parte de las formaciones universitarias clandestinas?» El comentario se inclina a creer que no.

MAS DE CUATRO AÑOS DE PRISION PARA EL SOLIDARIO SABINO URRUTIA

MADRID. — La sentencia dictada por el Tribunal de Orden Público de esta capital dice textualmente lo siguiente:

«Fallamos que debemos condenar y condenamos a los procesados Sabino Urrutia Ureta, Ignacio Ambrosio Ibarguen Ereño, Luis María Echabe Orobengoa y Jesús Otaduy Belastegui, como responsables, en concepto de un delito de propaganda ilegal, sin la concurrencia de circunstancias modificativas de la responsabilidad criminal, salvo por lo que se refiere a Urrutia, en el que concurre la agravante de reincidencia, 15 del artículo 10 del Código Penal, a las penas de: cuatro años, dos meses y un día de prisión menor y multa de veinte mil pesetas, arresto sustitutorio de dos meses en caso de inefectividad, al primero; un año de prisión menor y multa de diez mil pesetas, apremio personal de un mes, si no se satisface, al segundo y tercero; y dos años de igual prisión y multa de quince mil pesetas, arresto sustitutorio de un mes y quince días, de no abonarse, al cuarto con las accesorias de suspensión de todo cargo público, profesión, oficio y derecho de sufragio, durante el tiempo de las condenas, y al pago de las costas en la proporción de una novena parte de cada uno de los procesados.»

El primer Resultado del Sumario señala como aprobado que Urrutia e Ibarguen se personaron el 8 de mayo de 1965 en Mondragon (Guipúzcoa) para recoger unos paquetes que contenían números del órgano periodístico de la intitulada Solidaridad de Trabajadores Vascos denominado «Landeya», agrupación tendente a destruir por la fuerza la estructura actual del Estado español, y cuando portaban sendas cargas de la referida publicación les sorprendieron fuerzas de la «Benemérita» (!). Por lo que se refiere a los otros dos encartados, Echabe, empleado en un bar de Mondragón, entregaba a Otaduy los ejemplares del mencionado periódico que en él se recibían. *(Gudari.)*

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI.
SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

UMBRAL

Sumario del número 48:

ESTAMPA GALAICA (en grabado).

Mastieno: **RAIZ Y COLMO ESPAÑOL EN GALDOS.**

Dr. Angel Pingarrón Hernández: **HACIA LA HELADE.**

Ignacio Chiapuso: **LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.**

Max Nettlau: **¿ES POSIBLE LA CONVIVENCIA ENTRE SOCIALISTAS AUTORITARIOS Y SOCIALISTAS LIBERTARIOS?**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. LUIS BONAFOUX.**

Camilo Berneri: **EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO.**

Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO.**

Cronista: **EL ARTISTA Y LA SOCIEDAD. UN ARTISTA OPINA SOBRE UN LIBRO DE HERBERT READ.**

Alberto Fernandes Leys: **PLENITUD DE LA PALABRA EN LA POESIA DE MARCOS FINGERIT.**

J. F.: **COMENTARIO DE LIBROS.**

Costa Iscar: **INSTINTO Y CULTURA.**

Noticiario, libros, ilustraciones, notas, etc.

Un franco en todas nuestras expendedurías de Francia.

A GUISA DE CONCLUSION SOBRE UN DIALOGO

(Véanse los números 368, 371, 374, 375 y 376 del «C. S.».)

Querido Ferrer:

Diálogo y confrontación de ideas y reflexiones cuya publicación en las páginas de este semanario agradezco infinitamente.

Ahora bien, sin querer abusar de vuestra hospitalidad, se me antoja necesario tratar de establecer algunas conclusiones sobre ciertos puntos de nuestra conversación.

Yo no tengo ni he tenido la intención de quebrantar la fe y la fidelidad anarquista de nadie. Primero porque sería pedantería de mi parte. Y segundo porque no me molesta, ni enoja, ni espanta la existencia de anarquistas, que sean de Tarrasa o de Igualada.

Como tú dices, hemos convivido durante los tres años de la guerra, en Igualada, en una unión leal formada por la C.N.T., la F.A.I., los Republicanos de «Esquerra» y los camaradas del P.O.U.M. Para mí, ello constituye una demostración de que marxistas, anarquistas y reformistas de izquierda, pueden realizar obra común y revolucionaria cuando las circunstancias lo exigen y lo permiten. De haberlo así comprendido y vivido, guardo en mi corazón el orgullo y la satisfacción de haber podido participar y colaborar activamente en la plasmación del más grande anhelo de mi vida: la construcción de un sistema de verdadera justicia social, para mí, sin etiqueta ni «ista» de ninguna clase.

Cierro aquí este paréntesis y cojo de nuevo el hilo de mi argumentación, para puntualizar que sigo creyendo y afirmando que la C.N.T. no debería ser —y no lo era— el Movimiento Libertario.

A la C.N.T. acudieron en masa los obreros de nuestro país, principalmente de Cataluña, para defender derechos y arrancar reivindicaciones. Que en determinados momentos estos obreros hayan seguido las orientaciones de los «grupos libertarios» no quiere decir que abrazaban y juraban fidelidad a la doctrina anarquista.

En el exilio se operó o se provocó una especie de fusión. Una fusión que se está convirtiendo en verdadera confusión. De una parte, a causa de la prolongación indefinida del exilio; y, de otra, debido a que, en España, la C.N.T. quiere ser otra vez una organización de lucha reivindicativa y, ahora, sin duda menos sujeta a la táctica del «todo o nada».

No creo se me pueda tachar de insidioso si afirmo que, incluso en el exilio, los argumentos del «todo o nada», del «sacrificio permanente» y de la «inflexibilidad de los principios tácticos» encuentran cada día menor eco y tienen menos partidarios. A nuevos tiempos y nuevas situaciones, nuevas tácticas, lo cual no impide de conservar la Idea.

Leyendo vuestra prensa en el exilio y, sobre todo, a través de muchos artículos escritos en francés, he podido formarme una idea de lo que debería ser un buen militante anarquista: su vida, su comportamiento en el trabajo, sus renunciammientos.

Ni que decir que el «molde» establecido no cuaja ni con la actuación ni con el pensamiento de la inmensa mayoría de cenetistas, simplemente porque no son anarquistas. Y conste que con lo que acabo de decir no pretendo haber descubierto la pólvora. Pero entonces, ¿por qué ese lanzar anatemas a su encuentro, acusándoles de deslealtad a los principios anarquistas? Grave error y triste injusticia.

Por otra parte, como el viajar forma los hombres, tenemos que muchos compañeros refugiados, sobre todo los que venían de regiones abandonadas a la miseria y al analfabetismo, han podido, en el exilio, darse cuenta de las «ventajas reformistas» y democráticas en los países donde las masas obreras empujan eficazmente los políticos de izquierda. Y así ocurre que una infinidad de refugiados se han podido procurar para ellos mismos y para sus hijos, una formación intelectual y profesional que, evidentemente, no habrían adquirido allá en sus regiones sometidas al Cacique-Rey por la gracia de Dios.

Qué duda cabe que el sistema democrático no es perfecto. Pero, por el momento, es una arma pacífica que los hombres de progreso pueden utilizar para la transformación de la actual sociedad injusta y corrompida. Transformación ilimitada, amigo Ferrer, si la masa organizada empuja sin cesar.

Desde luego es esta una «acción» que no coincide con vuestra llamada «acción directa», pero ella puede ser ejercida e impulsada sin ánimo de crear y engañar rebaños, sino con una buena fe comparable a la vuestra.

Y así lo comprenden ya los trabajadores organizados que no quieren disminuir la fuerza electoral de las izquierdas practicando la abstención con gran regocijo de las derechas recalcitrantes.

Evidentemente que de todo esto descuella *una realidad* que produce rasguños dolorosos en vuestras entrañas anarquistas. Pero la realidad ahí está, palpitante, ineludible. En España, en el exilio y en cualquier parte del Globo. Ella se puede ver y no se puede no ver, pero lo mejor sería verla.

B. TORNE PRAT
d'Igualada.

Los declives y desviaciones de los movimientos en los períodos de depresión

A los que nos salió la muela del juicio y canas en el movimiento, constatamos que los declives y desviaciones que se suceden en su trayectoria y períodos de gran empuje, se corrigen en la marcha. Pero no así en los períodos de depresión por la sencilla razón de que no se marcha. Y es en tales períodos que los que actúan animados por la influencia del movimiento, pero de escaso temple e iniciativa, en los períodos de depresión imposibilitados para continuar la marcha, en vez de asumir una actitud de firme resistencia para contener la avalancha regresiva que impide el avance, adoptan posiciones movedizas que los desengranan de la trayectoria orientadora del movimiento. Cubriendo su retirada de la cantilena de que siguen una orientación más eficaz y menos peligrosa.

En tales casos, con los desviados por su estado de impaciencia un razonado diálogo puede ser de provecho, porque los desorienta, no la falta de buenas intenciones, sino la carencia de visión para juzgar los factores que provocan los períodos de depresión. Pero con los que pierden el equilibrio y vuelven de regreso deslizándose por las corrientes reformistas y gubernamentalistas, el diálogo será de muy poco o ningún provecho. Porque en ellos falta el temple y la convicción, que es lo fundamental para afrontar los períodos depresivos. Y en tales situaciones lo más aconsejable es cerrar filas entre los militantes capaces de resistirlos sin dobleces.

Los períodos de depresión fueron estudiados por Anselmo Lorenzo y publicados en un folleto titulado «Criterio Libertario». Y según Lorenzo y otras sabias opiniones, en las ideas y movimientos que desempeñan un rol en la historia de las luchas sociales, los períodos de depresión tienen explicación en el excesivo gasto de energía en los períodos de gran combatividad, fuerza que es necesario recuperar para continuar la lucha.

En los que sólo ven la parte física del movimiento, pero que no sienten o no saben valorar las ideas que lo animan y orientan, cuando las persecuciones los hacen desaparecer de la superficie quedan desanimados y desorientados. Como es desorientador también constatar la desviación y desaparición de movimientos de influencia anarquista como sucede en Francia, sin que ello se pueda atribuir a feroces represiones, porque estos anarquistas, a pesar de ser numéricos, no han sabido mantener el movimiento obrero alejado del contagio dirigentista y reformista.

La reacción internacional coaligada hizo desaparecer movimientos y ensayos de nuevas condiciones de vida como la comuna de París, las colectividades en España y otros. Pero no las aspiraciones idealistas que las animaron. Y mantenerlas latentes y alejadas de los contagios reformistas es un deber de los que se precian de idealistas, muy particularmente en los períodos de depresión como el que nos toca vivir.

CAUSAS Y EFECTOS DEL DECLIVE

Persecuciones terroríficas como las que sufre el movimiento de influencia anarquista en España, Portugal, Bulgaria y demás países dominados por el fascismo negro o rojo, explican la merma física de los movimientos que responden a los principios de la A.I.T. Pero se da el caso penoso de que en los países que las persecuciones aminoraron y se abrieron posibilidades de reemprender la organización y la lucha, las persecuciones terroríficas causaron una deformación moral en la mayoría de los militantes que les impide defender las ideas y normas que un día defendieron. E inclinándose en las direcciones más opuestas, están dando un espectáculo desalentador.

En la Argentina, a la obra destructora de las represiones se sumó la obra corruptora de compañeros por el soborno y las posibilidades acomodaticias, con lo que dieron y están dando ejemplo deprimente.

Los que se dieron de baja bajo el pánico de las persecuciones, en la Argentina fueron numerosos, y para mí eran unos vecinos más a los que no negaba el saludo. Pero los declinantes que pasaron a ocupar altos cargos en las instituciones del Estado, en las sindicales de obediencia partidista o gubernamental, y los que se esfuerzan por someter todo el movimiento al control de las leyes protectoras... no son unos vecinos más sino otros enemigos de los tantos que se oponen a la emancipación humana.

En la Argentina, como en Italia, los anarquistas o llamados tales que descendieron a la falsa posición que un día combatieron, después de terminadas las feroces persecuciones son numerosos como lo son en Francia, por un proceso de decrepitud, por enclaustrarse en agrupaciones en las que las ideas flotan en un vago intelectualismo donde se pierde la noción de base, la confianza para la lucha por mejoras reivindicativas para superar situaciones presentes y con vistas a posibilidades futuras.

Otra merma de actividades y posibilidades se manifiesta en una cantidad de buenos compañeros en los que las brutales represiones merman su visión y su coraje para el despliegue de actividades. Estos compañeros que en los períodos de gran combatividad organizaban actos sin concurrencia, sin desanimarse en los períodos de depresión, temen ya organizar un acto «porque habrá poca concurrencia». Temen sacar una publicación «porque tendrá pocos lectores»; y a lo poco que se hace le encuentran mil defectos. En estos compañeros quedó grabado el empuje de los tiempos heroicos, y su mermada visión les impide comprender los factores de los cambios bruscos. Su salud moral se ha debilitado y sin que ello implique renuncia; el apocamiento puede crear una corriente negativa a la que los militantes que no se dejan aminorar ni vencer deben hacer frente. Y para afrontar tales situaciones como se ha dicho, los que no se sienten mermados ni vencidos deben entenderse, asociar sus esfuerzos, no para revivir muertos, sino para hacer revivir las ideas y el movimiento poniendo entusiasmo y esperanzas en sus proyecciones futuras.

S. FERNANDEZ

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO GALAICA

A LA MILITANCIA

Un grupo de individuos de la C.N.T., abrogándose la representación de algunas Regionales, ha celebrado un Pleno Nacional para hacer aprobar el resultado de unas negociaciones que estos mismos elementos realizaban desde largo tiempo con representantes de la C.N.S. y personalidades del régimen y de la Falange. Las negociaciones se llevaban a cabo con el beneplácito de Franco y tenían por objeto el constituir una Central Unica de Sindicatos.

Nosotros, en nombre de la militancia de la Regional afirmamos que en ningún momento hemos participado en tales gestiones, que por monstruosas jamás aceptaremos.

Formamos parte de una Regional en donde el fascismo, con todo lo que de criminal comportó y aún comporta, clavó sus garras desde el primer instante.

Hoy, al conocer la barbaridad cometida por esos desdichados en nombre de nuestra Organización, elevamos nuestra más enérgica protesta.

¡No, la Confederación Nacional del Trabajo jamás podrá sentarse al lado de los que provocaron tanta sangre derramada y tanto luto en nuestra tierra!

¡No, la C.N.T., por respeto a sí misma, a su pasado y a sus objetivos de lucha emancipadora, no podrá nunca aceptar mancha tan grande en su limpia historia!

¡No, no aceptaremos compromiso, no pactaremos, no dialogaremos nunca con el Franco-falangismo!

Es más, sepan quienes de forma tan poco digna han procedido, que a no tardar tendrán que rendir cuentas a la C.N.T. Tendrán que rendir cuentas ante el pueblo.

La C.N.T. en Galicia sigue manteniendo alto el pabellón glorioso de la Confederación. Las duras pruebas a la que ha sido sometida y que en propias carnes su militancia ha sufrido, no han conseguido que el ideal de la C.N.T. fuese renegado ni abandonado por ninguno de los suyos.

Los que al amparo, pues, de la negra noche fascista pactan con el enemigo no conseguirán que nadie les siga. No conseguirán sus propósitos ni aun con la ayuda del potente enemigo. Potente pero no invencible.

Los renegados sólo obtendrán el desprecio más solemne de todos nosotros y de todos los trabajadores.

Sabedores de las ya famosas gestiones y enterados de la celebración del Pleno Nacional tan a la vista del dictador, afirmamos que nadie está ni estuvo facultado para dar semejante paso en nombre de la C.N.T. Declaramos también públicamente que no reconoceremos ninguna gestión, reunión, manifiesto o documento alguno que, emanante de ese desgraciado grupo, hable o se refiera a la C.N.T.

¡Que lo haga todo en nombre del franquismo! Sería más propio y más sincero.

COMITE REGIONAL

España, diciembre 1965.

«CENIT»

Sumario del número 166:

Editorial.—R. Liarte: 1942, 12 de octubre, 1965.—C. Rama: El imperialismo inglés en la India del siglo XIX. Muñoz Congost: De la invasión islámica en España.—J. Viadiu: Trasluz de España.—Eugen Relgis: Recordando a Stefan Zweig.—Jaime Cuadrat: El papa Paulo VI decreta la continuación del celibato.—Filosofemas.—M.R.V.: A mi pueblo que me está mirando.—M. Hernández: Recoged esta voz.—J. García Fradas: Por las Asturias de Oviedo.—Fontaura: Velázquez fuera de palacio.—Cosme Paules: Las huellas de un peregrino: Eugen Relgis.—De mi individualismo.

Revista bimensual. Precio: 1,50 F.

Pedidos: 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 4.)

BALANCE DE ILUSIONES Y DECEPCIONES

Al alborear un año nuevo, diríase que, por aquello de «vida nueva» se adentra en lo íntimo de nuestro ser como una ráfaga de optimismo. Independientemente de la edad y de la situación social, brotan ilusiones, anhelos, con proyección hacia el futuro. El preso, el desterrado, el enfermo, en el umbral de un nuevo año deja volar la imaginación hacia un horizonte de esperanza.

A veces también, al morir el año, hacemos como una especie de balance de las actividades que hemos desarrollado. En él van los objetivos que hemos podido lograr; las amistades que hemos hecho, las que seguimos consolidando; las que, por ser endebles, sin estímulo valedero, se han ido desvaneciendo.

Con regusto de amargor, recordamos las decepciones; las fallas que hemos notado ya de un lado, bien de otro. En alguna parte desviaciones en la conducta; por otra parte, ingratitudes. ¡Suelen ocurrir tantas cosas en el curso de un año!

Pero, si no queremos dejarnos vencer por la inercia; para que la existencia valga la pena de vivirse, es necesario que se halle inmunizada del *virus* del pesimismo y del escepticismo. De ahí que en todas las etapas del vivir resulte aconsejable dar crédito a lo de: ¡Año nuevo, vida nueva!

FONTAURA

ACABA DE APARECER
«Perón en la ruta de las dictaduras»
Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.
Precio: 1 franco.

COMUNICADOS

F. L. DE BEZIERS-C.N.T.

El 16 de enero de 1966, concentración confederal y anarquista en Béziers. Cita de honor contra el régimen fascista español.

Obreros y confederales españoles, organizar autocares de todas las partes de Francia. Hagamos de esta fecha un día de protesta internacional.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invita a sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo 2 de enero de 1966, a las nueve y media de la mañana en el sitio de costumbre.

F. L. DE ROANNE

Esta F. L. convoca a sus afiliados para la asamblea general que se celebrará en nuestro local social el domingo día 2 del mes de enero de 1966, a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE OULLINS

Reunión de esta F. L. el domingo 9 de enero, a las nueve y media, en el lugar de costumbre.

Se interesa la presencia de todos los compañeros controlados por esta F. L., dado la importancia de los puntos a tratar.

— En la mañana del 15 de diciembre, en Lyon-Guillotier, tuvo lugar la inhumación del que en vida fue padre de nuestro compañero Hiraldo, a loss 82 años de edad. El abuelo, como tan familiarmente llamábamos, acudía siempre a nuestras jiras o actos.

Esta F. L. expresa, por medio la presente, el más sentido pésame a todos sus familiares.

F. L. DE IVRY

Anuncia su acostumbrada asamblea general para el domingo día 2 de enero 1966; lugar y hora habituales.

Orden del día del Pleno regional.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea los días 1 y 2 de enero a las nueve de la mañana. Orden del día regional.

MONTPELLIER AVISA

El compañero Miguel Foz guarda, desde el mes de julio de 1965, una cantidad de dinero por él encontrada, estando presto a devolverla si el perjudicado puede ser identificado.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Ser consecuente, ser constante

LA volubilidad, la superficialidad, la acomodación a «lo que pasa», es inútil que se nos sugiera: no podemos aconsejarlo; no lo aconsejará ningún compañero formal, hecho, moralmente, a semejanza de las ideas. Las transigencias son hijas de la inconcreción, de la incertidumbre, del confusionismo inevitable en personas que del sólido y elegante edificio de la anarquía sólo han apercibido el estuque de la fachada. Se han quedado, lógicamente, en la acera, haciendo el comentario que les ha parecido anarquista por la sombra de la mansión común, pero con ignorancia evidente del contenido interior de nuestro palacio de la idea.

En este estadio de la relación, no pretendemos dudar de los hombres que no han podido ser consecuentes ni formales con su causa; no les vamos a achacar maldades y diablismos sin cuento. Son como son, y erraron cuando se metieron en asunto social que no les correspondía. Consecuencia y constancia en la idea los habrían tenido, a pesar de las contingencias intervenidas, si la pasión anarquista, o la convicción libertaria, hubiese tenido tiempo de prender en ellos. No lo tuvieron, y ante los avatares de la lucha —dura como quizás no haya habido otra— no han podido resistir la atracción del descenso, la coacción de la «cosa práctica». Lo hemos dicho mil veces: el practicismo vulgar, acomodaticio, no revoluciona. Contrariamente, es nocivo, conservador, claudicante. Se empieza por furiosear contra el Estado y se termina por arrodillarse a los pies —sudorosos— del Estado. Se transige, se amolda uno una vez, y ello es el inicio del amoldamiento definitivo.

Y vamos a decirlo de una vez: los compañeros que en Madrid han cometido una extorsión moralmente imperdonable, no tenían formación anarquista, y si no que se diga de dónde la habían sacado. No decimos que no hubieran batido el cobre en la defensa de la capital de España, cosa que, por otra parte, lo hicieron igualmente otros elementos sin llamarse anarquistas, y a veces lo contrario. Decimos que resistir un embate, pegar unos tiros, dar el do de pecho o lo que sea de por lo alto, no afirma una posición anarquista, un sentimiento espiritual rematadamente libre. Porque en la capital de España el grupo «Los Iguales» estuvo solo demasiado tiempo, ya que el sindicalismo inconformista estaba alojado, y en cierta manera adocenado, en la Casa del Pueblo marxista. La preocupación confederal de las regiones era ese Madrid tan vivo, bullicioso incluso, y realizador en bastantes ocasiones, del cual la C.N.T. estaba ausente y la voz anarquista era predicada por el grupo de siempre, y los rayos justicieros en la corte desatados procedían siempre de tempestades forjadas en otros cielos. Tuvo que existir una II República burguesa en la cual los socialistas tuvieron mucha parte para que el proletariado madrileño, en general, se sintiera incómodo en sindicatos tolerantes, ocasionándose una corriente descentralizadora que canalizó hacia la Confederación Regional del Trabajo de la región Centro, joven ella, en fuerzas, demasiado joven para afrontar la crisis moral provocada por la guerra.

Puede gustar o no este criterio marcado; puede incluso ser discutido con superior o peor argumento. Pero, salvando las individualidades anarquistas que, sin duda, quedaron en pie después de la tormenta, el «caso» de Madrid no es otro que éste: el de unos compañeros que supieron ser bravos ante un enemigo que, por deshonra propia ahora reconocen.

Bajatierra se hizo matar antes que aceptar el hecho fascista consumado, y Vicente Ballester en su Cádiz ya lo había hecho. Igual Villaverde en La Coruña. Luego lo haría Juan Peiró en Valencia, y no citamos más que los ejemplos representativos, pues las abnegaciones semejantes, confederales y anarquistas, suman docenas de miles.

¿Que todo el mundo no es del mismo fuste? Convenido. Pero en esta circunstancia, lo más cuerdo es despojarse de toda representación vanidosa, reintegrarse a la anonimidad, o quedarse simple y llanamente en casa. La honradez personal no concede otra alternativa.

Estampa del Congreso de Montpellier

Cada mediodía sesenta compañeros delegados iban a comer en la Colonia Infantil del Patronato Laico. Véase con qué simpática algarabía los pequeños nos recibían. (Foto Vidáller.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DE LA «VIEJA GUARDIA»

QUEDA, como sabemos, la expresión que nació cuando la etapa napoleónica: «¡La Vieja Guardia muere, pero no se rinde!» Y lo de «Vieille Garde» ha tomado un aire simbólico, alejado incluso del terreno militar. Se refiere a la veteranía que resiste, que mantiene, contra viento y marea, pese a los achaques que la edad, los ideales de la juventud. ¡Qué los mantienen hasta la muerte!

Cuando en los actos públicos: mítines, conferencias, concentraciones, se ve a estos compañeros y compañeras, cargados de años, ya un tanto encorvados por el peso del tiempo; pero brillante la mirada, con fulgor de tenaz convicción; los que, en el saludo fraterno, aprietan su mano, ya descarnada, con vigor; los que hablan de su largo pasado, de luchas, de privaciones, de anhelos; de haber tenido la tenacidad, como el Sísifo legendario, de repetir una, otra, y otras veces, el mismo esfuerzo, pese a los fracasos, son merecedores de estima, de franca admiración. Conocidos o no, representan, en lo que a nuestras ideas se refiere, una brillante nota de ejemplaridad. Mueren sin haber flaqueado en el curso de su larga existencia; sin haberse rendido a los halagos que a muchos les hicieron en plan de soborno. Habiendo preferido la senda llena de abrojos, por mantener la dignidad, que la ruta henchida de comodidades, a cambio de renunciar a las ideas libertarias.

El fallecimiento, en Lyon, del padre de los hermanos (y compañeros en el ideario anarquista) Hiraldo, me ha hecho pensar en todos esos veteranos que, como José Hiraldo, con sus ochenta y dos años, han guardado siempre en lo íntimo del corazón la inquebrantable convicción.

Había vivido el desaparecido descollantes etapas de la Andalucía revolucionaria y anarquista: Insurrección de los campesinos en Jerez de la Frontera; el tremendo proceso llamado de «La Mano Negra»; sucesos de Alcalá del Valle; asesinatos del fascismo franquista en las comarcas de Málaga y Cádiz. Luchas a mano armada; heroica acción de guerrillas de unos y de otros, familiares, camaradas de tarea, perseguidos o eliminados. Luego los momentos de ardiente proselitismo y de paciente asimilación. En la retina del viejo compañero quedaban imborrables las imágenes del campo andaluz. Y la figura de aquellos abnegados sembradores de ideas: los Fermín Salvochea, Sánchez Rosa, Pedro Vallina, Vicente Ballester, Manuel Pérez...

La «vieille garde» del anarquismo ibérico la componen compañeras y compañeros que han sentido y sienten el ideal; que han dado de sí cuanto han podido. Si la gente moza libertaria que hay ahora; si la juventud que va ya engrosando nuestro conjunto ideológico, adquiere el temple de aquellos, el anarquismo mantendrá vitalidad, vigor, ante propios y extraños.

DEL PERONISMO EN LA ARGENTINA

Acabo de leer un folleto de no muchas páginas, pero que tiene la virtud de ofrecer una detenida posibilidad para la reflexión. Es de capital importancia, a mi entender, lo que en el mismo se plantea: los resultados que pueden derivarse de una determinada posición sindical obrera. Se titula el folleto: «Perón en la ruta de las dictaduras». Y autor del mismo lo es el compañero Serafín Fernández.

Notamos leyendo las páginas de S. Fernández, texto de una conferencia, como la demagogia puede abrir el camino, cuando tiene la habilidad de captar esos resortes vitales que derivan de las necesidades de tipo económico, a una corriente de fanatismo, de embrutecimiento. Por paradógico que ello aparezca la historia social nos ofrece matices en los que las *mejoras* ofrecidas a la clase desheredada, no han tenido más finalidad que el plan maquiavélico para tenerla más esclavizada; más adicta a un tópico, o a un sistema fundamentalmente contrario a los *beneficiados*... Con muy buen acierto, el compañero citado hace alusión al clásico «pan y circo» de los romanos, a que aludía Juvenal, mostrando como los opulentos y envilecidos patricios buscaban embrutecer al pueblo para que ello tuviera la particularidad de distraerle la atención de problemas tan vitales como el de la libertad. Se nos dice como Perón y sus secuaces buscaron, particularmente entre el proletariado urbano, halagar los instintos primarios, fomentando el desprecio a la cultura, con un «slogan» tan estúpido como el de «¡Alpargatas, sí! ¡Libros, no!». Creando, como timbre de orgullo para los pobres diablos de una mentalidad primaria, el adjetivo «descamisados». Una burda alusión a los «sans-culotte» de la Revolución Francesa.

He ahí un párrafo harto significativo, evidenciando como se llega a cercenar el espíritu de justicia y de dignidad en el seno de las masas productoras:

«En la capital y las grandes ciudades, los altos salarios acordados por decreto, y otros mayores que se esperaban, y aún se están esperando..., despertaron en los trabajadores un desenfrenado afán de hacerse ricos. El que no tenía casa se dispuso a hacerla, el que disponía de una, adquirió dos ó tres. El que tenía un coche o un camión, se hizo con dos o tres más. El que tenía un solar se compró un campo. El que se emborrachaba una vez por día, luego se emborrachaba dos o tres veces. Y los vivas a Perón resonaban en las tabernas, en las calles, y en los hogares.»

Lo transcrito no hace más que evidenciar un estado sicológico que con otras modalidades, se ha manifestado y se manifiesta en diversos países. El acrecentamiento de mejoras materiales, sin ir ello paralelo a una superación moral, ha creado lo que llamamos «masas amorfas», sin inquietudes de orden ético, sin espíritu solidario, sin sensibilidad, sin dignidad para protestar ante las injusticias que se hacen en el mundo.

Un pensador norteamericano: Dwight Macdonald, puso de relieve en su libro, «Partir del Hombre...» el hecho de que 150.000 proletarios norteamericanos, estuvieron trabajando una serie de meses en los experimentos que dieron como resultado la elaboración de la primera bomba atómica, cuya explosión destruyó la ciudad japonesa de Hiroshima. Y bien dice el autor citado que aquellos obreros, *sindicados*, reaccionaron con gran alborozo, coreando con himnos patrióticos, la noticia de un crimen tan monstruoso. Hubo protestas, manifiestos, declaraciones en contra de la bomba atómica, por parte de individualidades del mundo de las artes y las letras, de asociaciones pacifistas. Mas no de los obreros, afectados y responsables...

El folleto del compañero Serafín Fernández es pródigo en sugerencias. Comentar detenidamente lo que dice y lo que sugiere nos llevaría muy lejos, máxime cuando el compañero en cuestión tiene la apreciable cualidad de seguir aquel precepto popular entre la gente de Aragón: «Llamar al pan, pan; y al vino, vino», cosa que no siempre suele hacerse; ya en unas, bien en otras latitudes.

(Pasa a la página 3.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

Pacto asociativo de la F. A. italiana

NUESTRAS reflexiones en torno al reciente Congreso de la F. A. Italiana deben completarse con la reproducción integral del «Pacto Asociativo» que dió lugar a discrepancias. A continuación transcribiremos los párrafos modificados por la proposición de los disconformes.

Tomamos la referencia de «Umanita Nova», nº 38, del 27-11-65 y del «Bolletino Interno» (nueva serie) nº 1, fecha 4-12-65. He aquí el texto del Pacto adoptado por el Congreso de Carrara.

PREAMBULO. — «El Congreso de los anarquistas italianos, reunido en Carrara entre el 31 de octubre y el 4 de noviembre 1965, acepta las ideas y el programa expresados en la declaración de principios aprobada por el Congreso de Bolonia, del 1 de julio 1920 y confirma la constitución de la F.A.Italiana, fundada en septiembre 1945 por el Congreso Anarquista de Carrara.

«La F. A. Italiana no pretende ningún monopolio del anarquismo. Considera como compañeros incluso a los anarquistas no adheridos a ella, cuyas actividades se informen siempre en los principios intransigentes de la lucha contra el Estado y contra el capitalismo, por la revolución con la orientación antiautoritaria y anti-parlamentaria. La F.A.I. mantiene con estos buenas relaciones de amistad, de solidaridad y de entendimiento mútuo, en la práctica de todas las iniciativas adoptadas reciprocamente.

«La finalidad de la F.A.I. es la de divulgar las ideas del anarquismo, facilitando la propaganda mediante la coordinación de los propios esfuerzos asociados y apoyando todas aquellas iniciativas que son inherentes a tal propaganda. Además se propone, en los límites de sus fuerzas, apoyar moral y materialmente todas cuantas actividades individuales y colectivas que, parcial o totalmente, tiendan hacia las actividades indicadas en su Programa y que no se hallen en contraste con las líneas generales de la Asociación.

«La base de las actividades de la F.A.I. se halla constituida por la «Declaración de Principios» de 1920 y por las decisiones adoptadas en sus congresos. En consecuencia, todos aquellos que aprueban el Programa y las decisiones de los Congresos de la F.A.I., son considerados miembros de la misma.

ENTENTE ASOCIATIVA. — «Las relaciones prácticas entre los adherentes de la F.A.I. quedan regulados por la presente «Entente Asociativa», que se basa en la más amplia autonomía de los grupos, de las federaciones y de los individuos que la aceptan libremente, y que libremente reconocen la obligación moral de respetar los compromisos adoptados y de no violar los principios de la Federación ni obstaculizar las actividades de sus compañeros.

«La necesidad de semejante coordinación organizativa, que tiende a reforzar la libertad del individuo, se impone hoy ante los problemas que condicionan la inserción de los anarquistas en la vida social —la revolución iindustrial, el contenido deshumanizado de la automación, los conflictos entre los bloques de Estados que amenazan con la guerra— así lo exigen.

«Los adherentes de la F.A.I. constituyen en cada localidad grupos o círculos, cuya formación puede depender de las posibilidades de los afiliados para reunirse entre sí, o de las actividades especializadas que el grupo piensa desarrollar.

«Los adheridos al Programa de la F.A.I., que no hallan asociados a ningún grupo por razones personales justificadas, o porque en su localidad no residen otros compañeros con quienes asociarse, se darán a conocer previamente a otros compañeros ya adheridos a la F.A.I., a objeto de establecer contacto con la Asociación y con sus grupos.

AUTONOMIA Y RELACIONES INTERNAS. — «Cada grupo adherido a la F.A.I. regula su constitución interna y sus propias actividades en completa autonomía: fija su programa especial de trabajo, las modalidades funcionales, la propia denominación, las relaciones entre los asociados, etc., sin que los otros grupos u órganos de la F.A.I. tengan derecho a intervenir, en sus problemas internos, si no se les requiere a tal efecto. Los diferentes grupos adheridos a la F.A.I., constituidos en determinado territorio que ofrezca mejores comodidades y ocasión para reunirse a menudo, o que por razones diversas reclame el desarrollo de una labor concordante y simultánea, se organizan en federaciones de grupos, las que a su vez, por medio de acuerdos, de conferencias, etc., decide libremente acerca de las normas de su existencia y de sus actividades colectivas.

«Las relaciones entre los grupos en el seno de las federaciones locales, así como el modo de corresponder entre sí y los órganos creados para el funcionamiento de estas federaciones, son de competencia exclusiva de los grupos interesados y se establecen por medio de reuniones realizadas en la base de cada federación local.

«Las relaciones entre las federaciones, grupos y adherentes a la F.A.I. así como las líneas generales de las actividades colectivas de la misma, son de competencia de los Congresos generales y comprometen moral y económicamente a toda la Asociación, solamente en el caso en que sean establecidas por los Congresos.

«El congreso ordinario de la F.A.I. tendrá lugar cada dos años y será convicado por la Comisión de Correspondencia. En el caso en que grupos o federaciones de por lo menos cuatro regiones de Italia, presenten a la C. de C. una reclamación motivada, la C. de C. deberá convocar entre cada Congreso ordinario, una Conferencia o un Congreso extraordinario.

«A los Congresos asistirán en pleno derecho los adherentes de la F.A.I. en tanto que representantes de sus respectivos grupos, así como a título individual los que no se hallen asociados a ningún grupo, pero que sean conocidos como anarquistas afiliados regularmente a la F.A.I.

MISION DE LA COMISION DE CORRESPONDENCIA. — «El Congreso designa una «Comisión de Correspondencia» (Comisión de Relaciones) de por lo menos nueve miembros y no más de veinte, residentes en diversos lugares de Italia, pero entre quienes por lo menos tres residan en el lugar en que tendrá su sede la Comisión, o por lo menos en lugar cercano, a objeto de posibilitar reuniones frecuentes, rápidas y económicas. Sus componentes serán indemnizados por los gastos que efectúen en el cumplimiento de sus funciones.

«La Comisión de Correspondencia posee un carácter exclusivamente ejecutivo y no cuenta con ninguna autoridad imperativa sobre los asociados, sobre los grupos ni sobre las federaciones locales. Tiene la misión de representar a la F.A.I. en las actividades públicas en las que su intervención sea requerida en coherencia con su Programa; de desarrollar las misiones dadas por el Congreso; de organizar eventuales manifestaciones de carácter nacional (contra la guerra, por la defensa de las libertades públicas, en solidaridad con los pueblos oprimidos, etc.); de servir de enlace entre los grupos y las federaciones locales y de mantenerse a disposición de los mismos para aportar sus consejos y su posible apoyo en sus iniciativas, interviniendo, si se le reclama, para mediar en posibles discrepancias; de afianzar y documentar la labor del C.N.P.V.P. (Comité Pro Presos) que tiene la misión concreta de asistir con los medios de que disponga y sin descriminación alguna, a todos los compañeros, sean o no adherentes a la F.A.I.; de la redacción de la prensa periódica y de las actividades editoriales de la F.A.I. (por campañas de agitación y de prensa, redacción y difusión de manifiestos, etc.); de decidir, de acuerdo a la opinión de los compañeros y de las federaciones locales, acerca de nuevas iniciativas a emprender, sobre los gastos extraordinarios a realizar, sobre todas aquellas cuestiones que, no siendo lo suficientemente importantes y de carácter general como para remitirlas a la decisión de un Congreso, pueden constituir un compromiso moral y económico para toda la F.A.I. Para los problemas de carácter general y de mayor importancia, que puedan comprometer la línea ideológica y política de la Asociación, se deberá convocar un congreso ordinario o extraordinario.

«La C. de C., a cuyas reuniones podrán participar incluso los responsables de otros órganos y comisiones de la F.A.I., es responsable de cada una de sus actividades ante el Congreso, al que se presentará como dimisionaria, junto a los miembros de todos los demás organismos designados por el Congreso (redacción de los periódicos, del B. Interno, grupos editoriales, C. P. Presos, etc.). Tanto los miembros de la C. de C. como los demás organismos de la F.A.I., podrán ser reelegidos por el Congreso.

FUNCIONES COLECTIVAS. — «Cada iniciativa de la F.A.I. (órganos de prensa, C. pro Presos, Librería, B. Interno, Colonia, etc.) será gestionada de manera colectiva por los compañeros designados por el Congreso, ante el que serán moral y económicamente responsables.

FINANCIAMIENTO. — «Para subvenir a los gastos de la C. de Correspondencia, cada grupo (al igual que cada compañero adherido individualmente) contribuirá con una cuota fija, mensual, en proporción al número y a las posibilidades reales de los componentes del grupo en sí.

DIMISIONES. — «Se deja de formar parte efectiva de la F.A.I.: dimitiendo voluntariamente, no manteniendo los compromisos adquiridos hacia la misma, no contribuyendo a sus gastos sin motivo justificado, no participando en ninguna de sus actividades, discrepando claramente a través de su comportamiento con las ideas y el Programa de ésta. El grupo al que adhiere el afiliado tomará la resolución que corresponda. Cuando el interesado considere injusta la decisión adoptada por el grupo, podrá dirigirse al Congreso.

(Termina en la página 2.)

IGUALDAD ECONOMICA

ENTRE las teorías sobre la convivencia pacífica social se destaca la que concreta el problema de la aburdancia económica en todos los aspectos necesarios del consumo para llegar a establecer en las relaciones humanas la igualdad económica, con base científica y técnica. Este tema viene a revolucionar la vigencia de la vieja escuela liberal en sus conceptos clásicos capitalistas: *salarios, ventas y beneficios*, que forman todo el engranaje enmohecido del sistema mundial de la explotación por las clases dirigentes de la producción y de la riqueza para mantener privilegios arcaicos y el pavoroso parasitismo social de los que nada útil producen, sino que consumen y derrochan en un desenfreno que contrasta con la miseria o la escasez de los que trabajan realmente para el bien general.

No obstante ser una teoría racional la economía de la abundancia y la igualdad económica, es dudoso que ella triunfe en un próximo futuro. Mas quizá las contradicciones del régimen comercial y de la trampa se resuelvan por la economía distributiva y acaso también la humanidad seguirá destrozándose en luchas absurdas.

El movimiento francés iniciado y sostenido por Jacques Duboin y grupos de entusiastas colaboradores en toda Francia hace más de treinta años no hace gran mella en el sistema capitalista y, no obstante, de algo sirve la perseverancia en la intensa propaganda de «La Grande Relève», que es el gran relevo de los hombres por la ciencia, a fin de que la técnica vaya sustituyendo la pena del hombre en el trabajo, disminuya su contribución personal al mismo y llegue a producir la abundancia real y efectiva de lo necesario y aun de lo superfluo.

La producción y el consumo es el eje sobre el que gira todo el sistema social. Si pretendemos estudiar a fondo este dilema y no prescindimos del concepto de la escasez y de la mala voluntad de las clases sociales, no haremos sino dar vueltas sobre prejuicios, lo que equivale a pretender que una noria saque agua de un pozo seco.

El capitalismo ha secado el pozo de precios, salarios y beneficios y para buscar el agua de su riqueza basada en la explotación del hombre por el hombre, ya no tiene más recurso que el de fabricar armamentos para llegar a suprimir los consumidores de las cosas útiles, pues es sabido que cuando el mercado de la muerte, construído por los guerreros, esté saturado de todas las máquinas fulminantes, el estallido universal, la conflagración de un mundo de locos será inminente y la única solución que darán a los pueblos sus envilecidos amos.

Paralela a esta destrucción tendenciosa en que se mantienen los viejos privilegios, existe una técnica constructiva que dispone ya de todas las posibilidades para normalizar la vida del hombre social dentro de la libertad individual, que no puede ser caprichosa, sino que se basa en razones de reciprocidad en la convivencia.

Estamos viviendo el comienzo de la era atómica en el encauzamiento de su energía prodigiosa para que el hombre ya no tenga que obedecer el mandato bíblico de «ganarás el pan con dolor». Y esto no es un sueño, ya que, por poco informados que estemos, algo sabemos de los progresos de la producción no sólo en el aspecto de las necesidades del hombre para mantener su biología, sino en todo aquello puede considerarse como superfluo y aun de lujo.

La verdad es que estamos viviendo en los prologómenos de una gran revolución que se halla más en los hechos que en las conciencias, ya que falta la divulgación de esos conocimientos concretos que predisponen a un cambio completo en las estructuras sociales, por las cuales se ha de llegar a suprimir la pobreza para que todos sean igualmente ricos en bienes de consumición. Y eso ha de lograrse sin detrimento del hombre, que dejará de ser esclavo como productor o como empresario. Todos hombres útiles para el trabajo útil, agradable y corto. El ejército militarista se transformará en dirección del servicio social que todos cumplirán hasta llegar al descanso ganado, que será mayor cuando más se produzca como riqueza efectiva. La moneda no será más que el signo que hará pasar la producción a la consumición y no podrá ser acaparada, ya que anualmente perderá su valor.

La humanidad se halla en el dilema de tener que elegir entre la economía distributiva por la igualdad económica o la guerra nuclear para la destrucción total.

COSTA ISCAR

Chispas

Un periodista francés ha gritado: «¡Viva mi muerte!»

Si ese es su deseo, no ponemos inconveniente. Pero que no incurra en la tontería de suponer que si muere él muertos tenemos que ser nosotros.

⁂

No obstante, conocemos un caso: Un amigo nuestro estuvo muy enfermo y murió su compañera.

⁂

Miro años atrás, y veo muchos entierros.

Sin que yo haya sido el protagonista de ninguno de ellos.

Por fortuna mía.

⁂

Que a uno lo entierren en pelotas no tiene importancia.

Lo importante es no ser materia de entierro.

⁂

Feos y guapos, en calavera seremos lo mismo.

⁂

La voz cafre del general de marras fue de «¡Viva la muerte!», y cuando el periodista quita el «la» por el «mi», desea que el terrorista se mate y a él lo deje en vida.

El egoismo humano es inmenso.

⁂

Bien mirado, el general del grito fue sincero a medias, pues en la mitad estaba de su persona.

La otra se la habían mordido las balas.

⁂

Un viva a la vida no me atrevo a darlo. Me niego a suponer que la vida esté enferma.

⁂

Para ir al paraíso católico precisa morirse antes. Que vayan a él los creyentes.

⁂

En cambio, el paraíso anarquista no precisa muerte, ni ingenio volador para alcanzarlo.

Con hermandad entre los hombres sería suficiente.

CHISPERO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Octavilla circulada en Cataluña

Fijando posición

Un grupo de dirigentes de Falange y de los Sindicalos Verticales, con vistas a una reestructuración y pretendiendo revitalizar su caduco y desprestigiado «Movimiento», iniciaron el pasaso abril conversaciones con unos pretendidos representantes de la C.N.T.

Dada la urgencia con que hemos de salir al paso de tan burda maniobra, seremos breves en el actual comunicado.

La Regional Catalana de la C.N.T., ante la trascendencia y peligro que entraña este ataque a la Organización Confederal,

INFORMA

que en ningún momento ha sido nadie autorizado por la C.N.T. para pactos ni componenda alguna. La C.N.T. no ha hipotecado ni hipotecará jamás su independencia, su presente ni su futuro.

SINDICATOS, SI, los auténticos, los que de verdad representan a los trabajadores.

C. N. T.

Cataluña, noviembre 1965.